Shelf No. M010.5.P53

DISCARDED
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1905.

T. CIII. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-UNIÈME

(CENT-TROISIÈME DE LA COLLECTION)

103-4

554477
6-12-52

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1905

Z
1007
P73
L.103-
104

A 486337

PUBLIC LIBRARY
REFERENCE

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *L'Épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, par Gustave Schlumberger. 3e partie. *Les Porphyrogénètes. Zoé et Théodora (1025-1057)*. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de VIII-849 p., avec 11 grav. hors texte et 294 grav. dans le texte. Broché, 30 fr. ; cartonné, 35 fr. ; relié, 40 fr. — 2. *Rome à travers les âges. Le Forum romain et la Voie sacrée. Aspects successifs des monuments depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours*, par F. Hoffbauer et l'abbé H. Thédenat. Paris, Plon-Nourrit 1905, gr. in-4 de 153 p., avec grav. en couleurs, 2 plans et 60 illustrations, 20 fr. — 3. *L'Indo-Chine française. Souvenirs*, par Paul Doumer. Paris, Vuibert et Nony, s. d. (1905), gr. in-4 de XVI-392 p., orné de 170 illustrations, dont 12 hors texte, par G. Fraipont, enrichi d'un portrait de l'auteur en héliogravure Dujardin. Broché, 10 fr. ; relié, 14 fr. — 4. *La Terre qui meurt*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d. (1905), in-folio de 253 p., illustrations d'Alfred Paris. Relié bradel fantaisie, plats en étoffe, 12 fr. — 5. *Voyages excentriques. Le Serment de Daalia*, par Paul d'Ivoi. Paris, Combet, s. d. (1905), gr. in-8 de 460 p., illustré de 86 grav. dans le texte, de 12 grandes compositions hors texte gravées sur bois et de 8 compositions tirées en couleurs d'après les dessins de A. Bombled. Broché, 10 fr. ; relié toile, plaque or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 6. *Contes populaires* de Musæüs ; trad. de l'allemand par A. Pessonneaux. Paris, Combet, s. d. (1905), gr. in-8 de VIII-315 p., illustrations dans le texte et hors texte par A. Robida. Broché, 8 fr. ; relié toile, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 7. *Notre ami le Chat*, par Paul Mégnin. Paris, Rothschild (Laveur, successeur), in-8 carré de XXIV-264 p., orné de 5 eaux-fortes et de 200 illustrations. Relié, plats or et couleurs, 10 fr. — 8. *Les Bizarreries des races humaines*, par Henri Coupin. Paris, Vuibert et Nony, 1905, gr. in-8 illustré de 214 gravures, couverture en couleurs. Broché, 4 fr., relié, 6 fr. — 9. *Le Parapluie de saint Pierre*, par Kálmán de Mikszáth, adapté du hongrois par Émile Horn. Paris, Juven, s. d. (1905), gr. in-8 de 195 p., illustr. de André de Székely. Cartonnage amateur, plats en couleurs, 5 fr. — 10. *Le Mois littéraire et pittoresque*. 6e année, 1904. Tomes XI et XII. Paris, 5, rue Bayard (VIIIe), 2 vol. gr. in-8 de 768-48-208 p. et 768-96 p., avec de nombr. illustrations. France, 12 fr. ; Étranger, 14 fr. ; le 2 vol. reliés toile, fers spéciaux, tr. dorées, 17 fr. — 11. *Le Noël, journal illustré pour l'enfance et la jeunesse*. T. XIX et XX, 1904. Paris, Maison de la Bonne Presse (VIIIe), 2 vol. gr. in-8 de 404 et 468 p., avec de nombr. illustr. de teintes variées. Édition simple, 7 fr. ; édition complète avec plus de 100 suppléments, 10 fr. — 12. *La Toilette des enfants, journal de modes enfantines*. Paris, 14, rue Drouot (IXe), gr. in-8 de 144 p., avec de nombr. grav. dans le texte et des planches hors texte. France, 6 fr. ; étranger, 7 fr. 50.

La présente revue d'ensemble est le dernier écho des grandes ou moyennes publications illustrées ayant vu le jour récemment.

1. — Le troisième volume de *l'Épopée byzantine* est en même temps le dernier de l'œuvre considérable entreprise il y a de longues années par M. Gustave Schlumberger : voilà près de vingt ans qu'il inaugurait par un volume sur Nicéphore Phocas la magistrale histoire qu'il achève aujourd'hui de ce siècle important d'histoire byzantine marqué par les règnes glorieux de Jean Tzimiscès et de Basile II le Bulgaroctone et qui aboutit à l'élévation au trône de la race des Comnènes. Le second

volume de *l'Épopée byzantine* embrassait, l'on s'en souvient, les trente-six dernières années du règne de Basile II (Cf. *Polybiblion*, t. LII, p. 488). Les trente-deux années (1025-1057), sur lesquelles s'étend ce tome III, sont remplies par le règne personnel de Constantin VIII, frère de Basile II, et par celui de ses deux filles les basilissæ Zoé et Théodora. Cette fin de la dynastie macédonienne ne présente pas le même éclat de gloire que les règnes précédents : sans doute les belles actions n'y font pas défaut, et ce sont de brillantes pages d'épopée que l'héroïque conduite de Georges Maniakès à Édesse ou les exploits de Harald Hardrada ; mais ce qui caractérise surtout le règne des deux basilissæ, ce sont les sombres tragédies de palais et les intrigues de Cour. Quelle figure étrange et curieuse que celle de Zoé, telle que nous la représente M. Schlumberger : arrivée tard à l'Empire, mariée pour la première fois à un âge et avec un époux qui lui rendent la maternité impossible, les amertumes et les déceptions que lui cause un pouvoir dont elle ne sait pas user ne l'empêchent pas d'en demeurer jusqu'au bout avide et jalouse, pas plus que les glaces de l'âge ne parviennent à éteindre chez elle l'ardeur de passions séniles ; elle a pour ses maris successifs des complaisances qui vont jusqu'à consentir au partage du titre impérial avec une concubine, en même temps qu'elle ne recule pas devant l'assassinat pour se débarrasser — et par deux fois peut-être — d'un époux devenu gênant ; ses défauts ou ses crimes se mêlent à une dévotion exaltée qui la fait regarder par quelques-uns comme mystique ; sa bonté ou sa faiblesse va jusqu'à vouloir défendre contre la fureur populaire ce mauvais fils adoptif, Michel V le Kalaphate, qui l'a outragée et qui ne songe qu'à la détrôner ; et il semble bien qu'elle n'ait eu de haine ou de jalousie active que contre sa propre sœur Théodora, qu'elle s'est toujours efforcée, autant qu'il fut en son pouvoir, de maintenir loin du trône, dans le silence du cloître. Bien plus effacée est la figure de Théodora qui continue, pendant presque toutes les années dont ce volume nous retrace l'histoire, à mener l'existence quasi monastique de sa jeunesse, refusant jusqu'au bout d'accepter un mari, poussée malgré elle par l'émeute à prendre sa part du pouvoir, mais alors n'hésitant pas à commander des mesures sanglantes. Les quatre princes qui, après le court règne de Constantin, partagent tour à tour le pouvoir avec Zoé sont : Romain III Argyros, son premier mari, qui rêve grand et fait petit, prétend se montrer grand général comme Basile et ne réussit qu'à faire avorter misérablement sa grandiose expédition contre Alep, prétend se montrer grand bâtisseur et fait cette église et ce couvent de la Mère de Dieu Périblepte, trop vastes et mal conçus ; — Michel IV le Paphlagonien, le prince épileptique, sorti des bas-fonds de la société, élevé par un caprice de la vieille basilissa jusqu'au trône où il s'assied par le meurtre de Romain, mais qui du moins sut montrer

dans sa haute situation des qualités de gouvernement et une âme héroïque; — Michel V le Kalaphate, que l'on nous montre comme animé d'une véritable haine pour tous ses bienfaiteurs, mais qui peut-être a été calomnié et qui, peut-être aussi, a eu des idées de gouvernement; — Constantin Monomaque, qui n'hésite pas à mettre publiquement, officiellement, sa maîtresse au même rang que sa femme. Théodora, devenue seule maîtresse de l'Empire après la mort de Zoé et de Constantin, signale son règne par une réaction antimilitariste, et appelle à la succession du trône Michel VI le Stratiotique, qui finit par abdiquer devant le vœu qui appelle au trône le vaillant Isaac Comnène. Triste époque que ces trente-deux années où l'on voit les personnages passer tour à tour de la plus humble condition aux plus hautes distinctions de l'État, de la plus grande faveur à la plus entière disgrâce, où les conspirations succèdent aux conspirations, où partout, dans les conseils des Souverains, règnent le soupçon et la peur! Quel abaissement des caractères! et sauf la renaissance sous Monomaque grâce à Psellos et Xiphilin, quel abaissement intellectuel! Mais aussi que de faits curieux! et comme toute cette histoire a été fouillée dans ses moindres détails par son savant historien! M. Schlumberger a le rare avantage de n'avoir négligé aucune source, pas plus les occidentales que les orientales; les historiens arabes, arméniens, géorgiens lui sont aussi familiers que les historiens grecs. Il ne néglige non plus aucun des écrivains modernes qui peuvent lui apporter quelque lumière, et il n'hésite pas, le cas échéant, à s'effacer modestement devant eux et à leur laisser la parole. Son volume est un véritable trésor de faits de tous genres. C'est aussi par l'abondance, le choix et l'exécution des illustrations un veritable musée. En même temps qu'un des livres les plus savants éclos dans l'année qui vient de s'écouler, c'en est aussi l'un des plus artistiques. Nous saluons avec joie la promesse que nous fait M. Schlumberger de la prochaine publication d'une table générale des personnages mentionnés dans ses quatre volumes et d'une table méthodique des illustrations qu'il y a réunies. Mais ce n'est pas sans regret que nous le voyons renoncer à écrire le volume qu'il avait projeté sur l'art et l'archéologie de cette période. Nous espérons qu'il reviendra sur cette détermination et qu'il se résoudra à exécuter un travail dont nul ne pourrait s'acquitter avec une égale compétence.

2. — Voici une somptueuse couverture qui nous annonce d'austères trésors. Sous un ciel bleu que parcourent de lumineux nuages, des temples dressent leurs colonnades dorées, des arcs de triomphe se couronnent de leurs quadriges de bronze, des statues étincelantes dominent leurs fûts de porphyre rouge et vert; à leurs pieds, sur une voie largement dallée, un César vêtu de pourpre, debout dans son char d'or que traînent quatre chevaux blancs, s'avance majestueusement entre

deux escortes de soldats et de prêtres. De longues théories d'hommes et de femmes drapés de blanc l'accueillent de leurs acclamations ; l'encens fume dans les trépieds massifs; une flamme luit sur les autels qu'entourent les sacrificateurs. C'est la joie et l'orgueil de l'antiquité latine dont la procession se déploie sous nos yeux, au centre même de la grande ville païenne, *le Forum romain et la Voie sacrée*. Ce beau livre est d'abord et surtout une œuvre d'architecte. M. Hoffbauer, à qui nous devons déjà la magnifique publication *Paris à travers les âges*, a eu l'heureuse idée de nous présenter aussi *Rome à travers les âges*. Il a groupé les aspects successifs des monuments du Forum depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours, en de fidèles restitutions d'après les documents authentiques. De brillantes aquarelles, très fidèlement reproduites, nous montrent les saisissants effets de la grandeur et de la décadence des Romains. C'est, au IVe siècle, l'amoncellement prodigieux des basiliques et des temples, des colonnes, des arcs et des statues en un espace aussi restreint; puis, au XVIe et au XVIIe siècle, la ruine, les pauvres masures qui bordent une prairie plantée d'arbres, avec deux arcs de triomphe à demi ensevelis à ses extrémités, et une colonne solitaire en son milieu ; des bœufs indolents s'y promènent parmi les herbes. Enfin, c'est l'état actuel : des soubassements de murailles exhumés du sol, des dallages de marbre, des masses de brique et de travertin, et des trous profonds, dans lesquels il y a encore d'autres débris; le tout bien classé, nettoyé, surveillé, car l'histoire de Rome repose entre ces ruines informes. Cette histoire nous est racontée, résumée par M. l'abbé Thédenat avec la précision érudite et le charme fleuri qui sont la marque bien personnelle des œuvres du savant membre de l'Académie des inscriptions. Déjà nous avions pu apprécier ces mérites dans le Manuel très complet qu'il nous a récemment donné (Cf. *Polybiblion*, tome CI, p. 412-413) ; aujourd'hui, c'est moins à un Guide que nous avons affaire qu'à une succession de vivants tableaux, que commentent les images, tantôt reproductions fidèles des monuments conservés jusqu'à nous, tantôt restitutions ingénieuses du passé. Voilà le vrai livre d'érudition, sorti de cette collaboration indispensable de l'archéologue et de l'artiste, et mis à la portée de tous, au lieu des énormes publications de restaurations idéales dues à nos architectes romains, éditées aux frais de l'État ou d'une Académie, mais condamnées d'avance par leur prix et leur format à l'ensevelissement respectueux et à l'injuste oubli.

3. — Le bel ouvrage que M. Paul Doumer vient de consacrer à *l'Indo-Chine française* s'adresse à deux catégories de lecteurs : aux coloniaux d'abord, qui y trouveront un utile complément du célèbre rapport publié naguère par l'ancien gouverneur général sur les cinq années de sa fructueuse administration, et ensuite au grand public, à

l'intention duquel il a été particulièrement rédigé. Aussi n'est-ce nullement un travail didactique; ce sont, — et le sous-titre du volume le donne nettement à entendre, — des « souvenirs » de voyage et de séjour, des impressions ressenties, soit durant la traversée de France en Indo-Chine, soit au cours de pérégrinations à travers les cinq provinces de notre empire d'Extrême-Orient : Cochinchine, Tonkin, Annam, Cambodge et Laos; ce sont aussi des anecdotes pittoresques, de rapides aperçus sur l'administration et la colonisation de ces pays, leur avenir économique, les hommes et les choses. En Indo-Chine, M. Doumer a tout voulu voir par lui-même; il a parcouru les différentes parties de son gouvernement, en tout sens, faisant parfois presque seul, sans escorte, de longues expéditions à cheval, qui effrayaient son entourage. Le livre s'en ressent; il se ressent aussi du tempérament de celui qui l'a écrit; de là une vraie profusion de traits caractéristiques, une rigoureuse précision, une vision toujours très nette des choses et des faits, un exposé d'une remarquable lucidité; de là aussi l'allure personnelle très marquée de ce volume de souvenirs, j'allais dire de *Mémoires*. De belles planches hors texte et une intéressante série de cartes et de gravures illustrent *l'Indo-Chine française* de M. Doumer et contribuent pour leur part à en faire un des meilleurs livres d'étrennes publiés dans les derniers jours de l'année 1904.

4. — *La Terre qui meurt* participe à la fois de l'étude sociale et du poème rustique. M. René Bazin, en un style très personnel, s'est en quelque sorte identifié avec les personnages qu'il nous dépeint de main de maître et qu'il fait agir de la plus saisissante façon dans le cadre bien particulier qu'il a choisi. Les scènes, d'une simplicité parfaite et d'un réalisme de bon aloi, se passent dans ce pays de Vendée qui n'a pas encore trop subi l'empreinte de l'universelle banalité provinciale. Toussaint Lumineau, le métayer de la Fromentière, est resté veuf avec ses trois fils et ses deux filles. L'aîné, Mathurin, devenu irrémédiablement invalide à la suite d'un accident de voiture, juste au moment où il allait épouser une jeune fille qu'il aimait et qui l'abandonne, traîne une vie misérable, inutile aux autres, à charge à lui-même; le malheur l'a rendu jaloux du bonheur de tous, ombrageux, mauvais. Et cependant, celui-là, c'est un « terrien », un vrai. De ses deux frères, l'un, François, nonchalant, presque paresseux, se dégoûte vite du travail des champs : la ville l'attire; il s'en va, un beau jour, à la Roche-sur-Yon, où il a obtenu une place d'homme d'équipe au chemin de fer, entraînant avec lui sa sœur Éléonore (la Lionore, comme on l'appelle), qui préfère à la vie saine de la ferme la triste existence de débitante de boissons. Le père, alors, place ses espérances ultimes, bientôt trompées, en son dernier fils, André, son « Driot », qui revient des

régiments d'Afrique. Un instant André se montre heureux de reprendre sa place auprès des siens; mais hanté du désir de faire fortune, il rêve d'aller planter sa tente bien loin, en Amérique, où il fera valoir des terres jeunes et plus fertiles que celles du Marais vendéen. Bientôt il s'échappe, lui aussi, et il s'embarque pour la République Argentine. Le pauvre vieux Toussaint Lumineau reste donc seul avec l'infirme et sa plus jeune fille, Marie-Rose, « la Rousille », — un beau caractère, une physionomie sympathique, — dont le mariage contrarié est, toutefois, une nouvelle cause de difficultés. La Fromentière, donc, se meurt; elle va mourir, lorsque le vieux Lumineau, qui vient encore de perdre tragiquement son aîné, Mathurin, l'infirme, se décide à donner sa fille à son ancien valet de ferme, digne et énergique garçon, avec l'aide duquel le métayer sauvera la situation. Cette pâle et sèche analyse ne peut donner que très imparfaitement une idée de ce roman de haute moralité, d'actualité intense, rempli de descriptions pittoresques et auquel il faut souhaiter des lecteurs nombreux. Certes, c'est un beau livre, mais c'est surtout un bon livre. Relié d'une façon originale, luxueusement imprimé, il est en outre illustré avec conscience et talent par M. Alfred Paris.

5. — Deux frères lorrains, du nom de Gravelotte, ne se sont pas revus depuis l'Année terrible. L'un, devenu Allemand, s'est fait appeler Gavrelotten, l'autre, resté Français, s'est fixé à Paris, gardant, bien entendu, son nom de Gravelotte. Les deux frères susdits étant morts laissant l'un et l'autre un fils unique, les circonstances veulent qu'ils se rencontrent dans la vie, en pleine rivalité, à Paris au début, puis à Sumatra, Manille, etc. L'Allemand se propose l'annexion des dix millions que possède l'oncle François Gravelotte, riche planteur de Sumatra, alors que son cousin de Paris ne songe qu'à libérer l'oncle en question d'une servitude terrible qui est censée peser sur lui. Or, cet oncle est un finaud : il n'est pas en servitude le moins du monde ; de plus, il est l'heureux père d'une délicieuse enfant, Daalia, étrangement élevée par sa mère, une Sumatrienne, dans le culte de M'Prahu, divinité indigène impitoyable, qui reçoit un jour, par l'intermédiaire du grand-prêtre, le très imprudent *Serment de Daalia*. Tout le récit de M. Paul d'Ivoi roule sur ce serment et ses conséquences. Les deux cousins, — qui doivent subir des épreuves fantastiques pour, apparemment, libérer leur oncle, en réalité, l'Allemand, pour gagner les millions et le Français pour obtenir la main de sa jolie cousine, — se livrent aux exercices les plus étonnants, les plus renversants, les plus abracadabrants qu'il soit possible d'imaginer. Ce roman est tellement enchevêtré d'aventures, que nous en perdons notre latin, — pardon : notre « batta », langue des indigènes de Sumatra, que nous ignorons d'ailleurs totalement. Reliure fort riche ; illustration soignée.

6. — Ce n'est pas la première fois que les *Contes populaires* de Musæus sont traduits en français. En 1826, Paul de Kock en a donné une édition partielle, et Materne une autre, en 1848. Malgré cela, le délicieux conteur allemand était encore peu connu en France. Aussi la librairie Combet a-t-elle eu l'idée heureuse de publier un fort beau volume qui renferme cinq contes de Musæus pouvant être mis en parallèle avec ceux de n'importe lequel de ses rivaux français, savoir : *La Nymphe de la fontaine, le Chercheur de trésors, la Chronique des trois sœurs, Richilde* et *les Légendes de Rubenzahl.* « Le traducteur, lisons-nous dans *l'Avant-propos*, a su faire revivre le style original et pur de Musæus, dont le bon sens le dispute à l'intention honnête. Dans l'ouvrage de M. Pessonneaux, on retrouve l'ironie piquante et la verve endiablée de l'auteur, qui, de l'aveu de bien des littérateurs, tient une place honorable à côté de Wieland, d'Hoffmann, etc. Certains vont même jusqu'à le surnommer le Perrault de l'Allemagne... » Et le préfacier anonyme ajoute que dans tous ces contes on ne trouvera « que des conclusions conformes à la morale la plus saine. La conscience la plus rigoureuse s'accommodera volontiers des dénouements de l'auteur. N'y voit-on pas, en effet, la vertu récompensée, le crime puni, le juste triompher de l'égoïste et du cruel, le malheur immérité transformé finalement en bonheur parfait, le courage et la tenacité aplanir tous les obstacles, l'innocence reconnue, la perfidie châtiée? En résumé, au point de vue moral, comme au point de vue intellectuel, l'œuvre de Musæus sera lue avec agrément par les enfants, par les adolescents, parfois aussi par les hommes, ces grands enfants. » — Voilà qui est très exact. Nous ne pouvons que souscrire à ce jugement et souhaiter plein succès à cet agréable volume que le maître Robida a illustré avec son talent habituel. N'oublions pas de dire que le recueil se présente sous un habillement particulièrement gracieux : la reliure a été exécutée en or et en couleurs d'après les dessins mêmes de Robida.

7. — *Notre ami le Chat*, de M. Paul Mégnin, n'est pas tout à fait une nouveauté; mais c'est la première fois que l'ouvrage est présenté à nos lecteurs, et nous sommes heureux, ainsi, de réparer un oubli fâcheux. Le volume s'ouvre par une courte mais bien jolie préface de M. François Coppée, — un ami des petits félins, comme chacun sait, — de laquelle nous détachons les premières lignes : « J'ai lu avec un extrême plaisir, mon cher confrère, votre charmant livre : *Notre ami le Chat.* Vous avez parlé de lui avec beaucoup de science et beaucoup d'esprit, et, pour le louer plus délicatement encore, vous lui avez emprunté sa qualité principale, — la grâce. C'est là qu'on reconnaît l'écrivain véritablement ami du chat; c'est sa marque, ou pour mieux dire, sa griffe. » Dans ce volume, cartonné avec goût et admirablement illustré (200 gravures et 5 eaux-fortes), M. P. Mégnin a fait preuve d'une profonde connaissance

du sujet; son érudition, sous ce rapport, est remarquable; il a tout lu, au moins tout consulté, ce qui a été écrit sur le chat. Aussi, tour à tour, nous entretient-il — et avec quel agrément! — du caractère et des origines du chat; du chat dans l'Égypte ancienne, en Orient, en Grèce et à Rome, puis au moyen âge et du moyen âge jusqu'à nos jours. Il nous parle ensuite des ennemis et des amis du chat, du chat dans les arts, dans le blason, sur les enseignes. Cet ensemble, fort curieux, instructif et amusant tout à la fois, forme la première partie du livre. La seconde partie nous donne une ample histoire naturelle du chat, avec de très nombreux détails sur son intelligence, ses habitudes, ses mœurs, son enfance et ses sentiments de famille; sur l'utilité de ce félin domestique, sur ses différentes races et sur les maladies qui leur sont particulières. Les trois derniers chapitres sont relatifs au chat devant les tribunaux, aux expositions organisées en son honneur et à l'opinion de quelques littérateurs sur sa « personnalité » ondoyante et diverse, quoique toujours bien semblable à elle-même. Les fervents amis des chats, — parmi lesquels celui qui écrit ces lignes croit pouvoir se placer lui-même en bon rang, — se priveraient d'un réel, d'un vif plaisir, s'ils négligeaient le délicieux volume de M. P. Mégnin.

8. — Le livre que M. Henri Coupin consacre aux *Bizarreries des races humaines* appartient à la même série que ses ouvrages antérieurs sur *les Arts et métiers chez les animaux*, *les Animaux excentriques* et *les Plantes originales;* c'est, non pas un traité d'anthropologie, mais un livre pittoresque et attrayant dans lequel l'auteur, — dont on connaît le talent d'exposition et de vulgarisation, — s'est attaché à montrer l'intérêt de ces deux sciences si négligées en France, qui s'appellent l'anthropologie et l'ethnographie. Pour cela, qu'a fait M. Coupin? Il a pris dans les différentes races humaines, — presque exclusivement chez les races sauvages ou à demi civilisées, — « les faits les plus intéressants, les plus curieux, ceux qui diffèrent complètement de nos propres mœurs », puis il les a groupés systématiquement, étudiant ici les hommes mangeurs de terre, les gourmands d'insectes, les voraces, les anthropophages, — décrivant là les téléphones rustiques, ailleurs la musique nègre, la manière de compter des sauvages, le tatouage, les armes, etc. Rien de plus curieux que les chapitres consacrés au mariage et aux cérémonies nuptiales, à la parure, aux croyances singulières des sauvages, etc. Chacun des sujets esquissés par M. Coupin pourrait devenir un volume; mais ce n'est pas un ouvrage scientifique que l'auteur a voulu écrire; il s'est borné à composer un livre de vulgarisation, intéressant et amusant, tout en étant d'une exactitude absolue. Il a d'ailleurs parfaitement réussi.

9. — *Le Parapluie de saint Pierre!* Voilà un titre qui rendra rêveur plus d'un de nos lecteurs et, peut-être davantage encore, de nos lec-

trices. Hâtons-nous de dire, aux uns et aux autres, que cette simple histoire d'une petite orpheline d'un pauvre village de Hongrie leur donnera la clé de l'énigme, et qu'en lisant le joli récit de M. Kálmán de Mikszáth, très finement adapté par M. Émile Horn, ils ne se repentiront pas d'avoir voulu approfondir le mystère. *Le Parapluie de saint Pierre*, tout en restant un conte amusant, demeure plein de couleur, de variété, et cette promenade accidentelle à travers la Hongrie ne laisse pas que d'être profitable à l'instruction du lecteur, en lui faisant mieux connaître une contrée pittoresque assez ignorée de la plupart d'entre nous. De jolies illustrations contribuent encore au charme de cette publication, qui peut aller entre toutes les mains, et que liront avec intérêt les enfants de douze à soixante ans.

10. — *Le Mois littéraire et pittoresque* vient de terminer la sixième année de son existence ; c'est donc encore un jeune parmi les grands périodiques illustrés. Mais déjà, avec ses douze volumes, il a affirmé victorieusement sa vitalité dans tous les genres. S'agit-il d'histoire ? Vous trouverez dans les deux derniers tomes parus, correspondant au premier et au deuxième semestre de 1904, des études attachantes telles que *les Pèlerinages de Louis XI*, par M. Navarre ; *Solférino*, par M. G. Bapst ; *L'Espion en chef de Napoléon*, par le commandant de Sérignan ; *Les Étapes d'un soldat du premier Empire*, par M. Geoffroy de Grandmaison ; *Une Agence royaliste à Paris sous le Directoire*, par M. E. Daudet, etc. — Préférez-vous les romans et les nouvelles ? Le genre est représenté notamment par *Jean Hutfer*, de M. Paul Harel ; *Rubiette des bois*, par M. L. Donel ; *Coup double*, par M. F. Veuillot ; *Dormilhouze-la-Jeune*, par M. L. Barracand ; *Ceux de la terre*, par M. J. Viola, courte nouvelle pleine de choses, qui gagnerait peut-être à être développée en roman de propagande rurale ; *La Pauvre Paroisse*, par M. R. Duguet. — Les beaux-arts vous attirent-ils spécialement ? Alors vous n'aurez qu'à choisir dans quatorze études parmi lesquelles nous nous bornerons à citer : *La Maison flamande du* XVIe *siècle*, par M. P. Doncœur ; *L'Église Sainte-Geneviève*, par M. G. Guillot ; *Les Musées de Strasbourg*, par M. J. Rocheblave. — Dans les variétés géographiques et pittoresques, vous remarquerez, entre autres : *La Plaine entre Caen et la mer*, par M. F. Plessis ; *La « Grotte géante », des États-Unis*, par MM. P. et J. Bourron ; *L'Estérel*, par M. J. Guibert ; *L'Ancien Hôtel de Rohan*, par M. L. Dimier ; *Les Jardins botaniques coloniaux*, par M. J. Boyer ; *Chez les Français du Nord*, par M. Léra ; *Au Pays de La Fontaine*, par M. Navarre ; *Les Géants montagneux de l'Asie*, par M. A. de Lapparent ; *Souvenirs d'Algérie*, par M. le comte A. de Mun. — Les pièces de poésies, nombreuses, sont signées : Th. Botrel, Ch. Grandmougin, A. Vermenouze, F. Fabié, P. Harel, etc. N'oublions pas de mentionner que *le Mois* donne aussi d'importantes études scientifiques et des articles sur l'in-

dustrie et le commerce, parmi lesquels nous distinguons celui que Mme la comtesse de Courson a écrit sur *la Dentelle*. L'illustration de ce luxueux périodique lui fait grand honneur et la reliure dont les volumes XI et XII (année 1904) sont pourvus rehausse encore leur éclat.

11. — Nous avons sous les yeux les deux volumes que *le Noël* a publiés en 1904 (tomes XIX et XX de la collection). Il semble vraiment que cet excellent périodique s'est encore amélioré ; aussi nous paraît-il convenir de tous points aux enfants et aux jeunes gens des deux sexes âgés de huit à quinze ans. Nous sommes même bien persuadé que les parents prendront également un réel plaisir à ces lectures aussi variées que possible. En premier lieu, notons un certain nombre de petits articles sur des sujets de piété, de morale et de liturgie qui édifieront toujours et instruiront souvent les jeunes et parfois aussi les anciens. Notons ensuite quarante et une biographies (avec autant de jolis portraits) qui retracent la vie de célébrités contemporaines telles que le peintre Meissonier, le cardinal Lavigerie, le poète Brizeux, le maréchal de Mac-Mahon, le comte de Paris, le Vénérable curé d'Ars, Bernadette, Pasteur, le musicien Charles Gounod, Pie X, etc. — Sous le titre générique : *A travers le monde de la science et de l'industrie*, le *Noël* offre à ses lecteurs quantité de notices de nature à les instruire de bien des choses utiles ou curieuses. Les amateurs de poésies, de chansons, de monologues et de comédies n'ont pu manquer d'être satisfaits du choix très judicieux que la direction leur a ménagé, dans ces divers genres, pendant l'année écoulée. Quant aux romans, nouvelles et légendes répandus à profusion dans cet aimable recueil, nous nous dispenserons de les rappeler ici ; il suffira de dire que le tout est parfait. A la suite de chaque volume, coquettement cartonné, on a placé d'importants suppléments dont les titres disent assez clairement ce qu'ils sont pour que nous n'ayions nul besoin d'insister ; à savoir : *Noël-École*, *Noël-Costume*, *Noël-Foyer*, *Noël-Amateur*, *Noël-Labeur*, *Noël-Musica*. Bien entendu, les gravures, très nombreuses, en noir et en couleur, sont toujours aussi soignées que dans le passé.

12. — Dans notre précédente livraison, nous avons rappelé à nos lecteurs, ou pour dire mieux à nos lectrices, le *Journal des demoiselles* et *la Poupée modèle*. Aujourd'hui, nous voulons signaler ici, pour la première fois, un petit périodique fort utile, placé d'ailleurs sous la même direction : *La Toilette des enfants, journal de modes enfantines*. En complimentant leurs abonnées à l'occasion du 1er janvier, les directeurs s'expriment ainsi : « Nous ne vous avons rien laissé à désirer pendant le cours de cette année 1904 : modèles de costumes, robes, manteaux, coiffures pour petites filles et garçonnets de tout âge, vous ont été largement prodigués ; les nombreux patrons découpés (presque

toujours deux par mois), vous ont avantageusement documentées sur la mode et ses changements; les planches trimestrielles avec leurs patrons pour les tout petits, leurs jolis travaux et notre article *Plaisir et Travail*, si heureusement ajouté cette année, ont su captiver votre attention. Quant au texte de *la Toilette des enfants*, il a certainement réussi à vous plaire : que dites-vous de ses explications claires et précises, de ses jeux d'esprit, de ses récits attachants, moraux et littéraires ? Tout cela a su, n'est-ce pas, chères lectrices, satisfaire votre goût et votre esprit, toucher votre cœur maternel ? » — Voilà qui est si bien et si véridiquement exposé, qu'en approuvant, nous n'avons rien à ajouter. VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. *L'Attache*, par FRANÇOIS GILLETTE. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 2. *La Seconde Faute*, par HENRI D'HENNEZEL. Paris, Stock, 1904, in-18 de 253 p., 3 fr. 50. — 3. *Doit-on aimer?* par GEORGES SAUVIN. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 264 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Mal d'aimer*, par HENRI ARDEL. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 375 p., 3 fr. 50. — 5. *Au-dessus de l'abîme*, par TH. BENTZON. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 6. *La Fugitive*, par J.-H. ROSNY. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 337 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES. — 7. *L'Aventure d'Huguette*, par GUY CHANTEPLEURE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Bergeries*, par CLAUDE ANET. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 351 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Serments ont des ailes*, par l'auteur d'*Amitié amoureuse*. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 331 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 10. *Les Centaures*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Masque de sable, histoire véritable du grand Sphinx*, par MAURICE VAUCAIRE. Paris, Joannin, 1904, in-16 de 281 p., 3 fr. 50. — 12. *Au temps de Pétrarque ... Avignon, 1348*, par MARTIAL DOUËL. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 355 p., 3 fr. 50. — 13. *Ames d'autrefois*, par LOUISE CHASTEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 356 p., 3 fr. 50. — 14. *Félicien. Souvenirs d'un étudiant de 48*, par CH.-L. CHASSIN. Paris, Cornély, s. d. (1904), in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 15. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOÏ; traduction de J-W. BIENSTOCK. Tomes V et VI de *Guerre et Paix*. Paris, Stock, 1904, 2 vol. in-18 de 466 et de 480 p., 2 fr. 50 chacun.

ROMANS DE MOEURS. — 16. *Contes de Bonne Perrette*, par RENÉ BAZIN. Nouv. édition. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 394 p., 3 fr. 50. — 17. *Un Homme libre*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 240 p., 3 fr. 50. — 18. *Sur la branche*, par PIERRE COULEVAIN. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 467 p., 3 fr. 50. — 19. *La Cruche cassée*, par G. RÉVAL. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 344 p., 3 fr. 50. — 20. *Une Idylle en Forêt-Noire*, par A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 21. *La Faute de Monsieur Chantel*, par LUCIEN TROTIGNON. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 262 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Écumeurs, roman de mœurs politiques*, par ÉMILE MARSAC. Paris, librairie des Saints-Pères, s. d. (1904), in-8 de 290 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Utile Amie*, par GUSTAVE HUE. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 24. *La Dernière Bêtise*, par LOUIS LE BARBIER. Paris, Dujarric, 1904, in-32 de 332 p., 2 fr. — 25. *Petites Oies blanches*, par TRILBY. Paris, Garnier, 1904, in-16 de 250 p., 3 fr. 50. — 26. *La Vie d'un simple. Mémoires d'un métayer*, par ÉMILE GUILLAUMIN. Paris, Stock, 1904, in-16 de VII-313 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Inutile Révolte*, par HENRI GUERLIN. Paris, Taillandier, 1904, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 28. *Épée brisée*, par LÉON BARRACAND. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1904), in-18 de 321 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 1. — *L'Attache* n'est pas une œuvre attachante, quoiqu'elle soit — ou parce qu'elle est — « furieusement » psychologique. On s'y heurte d'un bout à l'autre à des phrases comme celle-ci : « Tudeau avait les yeux noirs, ses cheveux nécessairement étaient semblables. Mais tout son ensemble était pétillant ; il était dans les noirs vivants, sociables et non dans les fatals ! » (p. 16) « Pas une fois Françoise n'avait retrouvé cette sorte de rétractilité importune, et cela venait de ce qu'elle avait franchi les sentimentalités de son cœur germanique, inalliables au tempérament français... » (p. 113). Et dire qu'un excellent confrère trouve ces phrases à son goût et déclare ce roman « bien écrit ! » Il est vrai que cet excellent confrère est l'auteur d'un *Art d'écrire enseigné en dix leçons*, ce qui explique tout ! Je respecte d'ailleurs le sentiment de cet expert en écriture — mais je ne puis le partager ; — ce style est « inalliable » à mon tempérament et me fait éprouver une « rétractilité » qui va jusqu'à l'horreur. C'est à peine s'il m'a laissé la force de voir qu'il est question, dans ce volume, d'un Allemand et d'une Française qui s'attachent et se détachent. Pourquoi s'attachent-ils ? Parce qu'Elle est belle, presque veuve, et curieuse d'amour, parce que Il a, pour le moment, le cœur libre de toute autre attache. Pourquoi se détachent-ils ? Parce qu'ils passent le temps à vérifier la qualité et la solidité du lien qui les unit, parce qu'ils abusent de l'analyse et de la psychologie, Lui, en particulier, qui est romancier, philosophe et Allemand, c'est-à-dire triplement psychologue. Un jour surtout il eut la révélation de ce qu'est, au fond, la Beauté et l'Amour : « Tout à coup la Science venait de surgir malgré lui... pétrifiant chacune des illusions qui l'avaient amolli. Du phosphore ! Du phosphore ! beaucoup de phosphore ! venait-il de penser ! Il se redressa, épouvanté d'horreur et il s'enfuit ! » — Moi aussi !

2. — *La Seconde Faute* fut plus grave que la première ; la première avait été une défaillance de la chair, à l'âge où la chair est faible plus encore que l'esprit ; la seconde fut une révolte de l'esprit dans une défaillance nouvelle de la chair. Marc avait été élevé par une mère chrétienne et des maîtres ecclésiastiques ; vers la vingtième année, il commit le péché. Il en eut le repentir, il en eut l'horreur ; il se confessa, il se macéra, il se releva. Mais il se maria, et avec une femme qui ne sut pas être « l'âme sœur ! » Ce qui devait arriver, arriva : l'âme sœur se rencontra, et elle eut vite fait de persuader au pauvre Marc que les droits de l'amour priment tout, les lois du mariage, de la morale et de la religion. Et ce fut la seconde faute de Marc ; — ce ne sera pas la dernière ! — Il y a une certaine bonne foi dans ce livre ; l'auteur ne doit pas être étranger à la vie intérieure ; il a dû connaître des jeunes gens chrétiens, luttant bravement contre le double péril qui assaille leur vingtième année, « le péril du feu et de la lumière, » dont parlait,

avec tant de pénétrante éloquence, le Père Gratry; peut-être même a-t-il connu lui-même ces luttes honorables, d'où l'homme peut sortir grandi et fortifié, même quand il y a été blessé. Il semble cependant que le jeune homme qu'il a connu en soit sorti diminué, le caractère aigri, l'esprit faussé, le cœur plein de rancune contre tous ceux, parents, maîtres, confesseurs, qui avaient voulu assister sa vertu et l'aider à être heureux. De sorte que cette étude, qui pouvait être si intéressante, de la crise commune à toutes les jeunesses privilégiées, tourne à la caricature. Et comme le crayon du caricaturiste n'est pas très expérimenté, son œuvre, ambiguë dans sa valeur morale, n'a pas la valeur esthétique ni l'intérêt qu'elle devrait avoir.

3. — *Doit-on aimer*? se demande le jeune Gaston de Tersar. Non! se répond-il après une première expérience avec une institutrice. Non! répond-il encore, après une seconde expérience avec une princesse en simili-noblesse. L'institutrice l'abandonne pour un vieux Monsieur, qui avait des rentes; la simili-princesse avait trop d'autres Gastons à satisfaire et notamment le meilleur ami de Gaston, le nommé Mercier. Mais voici que le nommé Mercier découvrit que Geneviève, la belle fille de la princesse, aimait Gaston. Or ce Mercier était le meilleur ami de Gaston, je crois vous l'avoir dit. Que fit-il? Enleva-t-il Geneviève à Gaston? Vous n'y êtes pas! Il la lui donna, il la lui fit épouser, il la lui fit aimer. Doit-on aimer! Oui, Monsieur! Oui, Madame! mais seulement la femme qu'on épouse. Car, c'est alors que « le ciel *s'ouvre pour combler nos plus intimes aspirations !* » (p. 209).

4. — Mlle France Danestal avait, elle aussi, répondu non, à la question ci-dessus posée; elle se défiait du *Mal d'aimer*. Non pas qu'elle en eût fait l'expérience personnelle, ah! fi donc! Mlle France était une honnête fille; mais elle avait deux sœurs qui avaient aimé ou qui du moins s'étaient mariées, ce qui à ses yeux était la même chose. Or, ces deux sœurs lui paraissaient très malheureuses, l'une à cause de sa vie de luxe et de plaisirs mondains, l'autre à cause de sa vie « pot au feu. » Si c'est cela l'amour, pensait-elle, je n'en veux pas! Les jeunesses ignorantes ont de ces jugements tranchants! Mais un jour vint où Mlle France apprit ce que c'était que l'amour! Elle-même fut atteinte de ce terrible *mal* qu'elle avait tant redouté. Par coup de foudre? Non, par une sorte de lente intoxication, dont la cause initiale avait été une parole tendre murmurée à son oreille. Elle en avait ri tout d'abord, mais elle l'avait emportée dans sa mémoire, d'où elle pénétra, petit à petit, jusqu'à son cœur, dissolvant toutes les objections de son esprit et toutes les résistances de sa volonté — (*mémoire, cœur, esprit, volonté*, c'est tout un traité de psychologie, je vous prie de le remarquer). — Mais quand elle s'avoua son mal, le remède, c'est-à-dire le mariage, était devenu impossible : l'homme aux

paroles tendres avait pris femme. Heureusement, il était très malheureux avec cette femme et il n'avait pas pu oublier France. Heureusement encore, cette femme mourut, (les romans psychologiques ne sont pas ennemis de cette aimable logique) — et alors France put épouser et s'écrier : « C'est divin le mal d'aimer ! » Point d'exclamation final, page 375.

5. — *Au-dessus de l'abîme* est une œuvre plus sérieuse, je veux dire qu'elle a plus de valeur. Ce n'est qu'une nouvelle un peu développée, mais qui contient l'esquisse d'un caractère peu banal. Françoise, fille d'un instituteur socialiste, ancienne boursière de lycée, ancienne surveillante de la pension Delapalme, actuellement « promeneuse » de Mlle Colette, n'est plus un esprit naïf. Tout ce que peuvent apprendre les livres, la pauvreté, les humiliations et les privations, elle le sait ; la douleur fut son maître ! Elle se connaît, elle s'analyse même, elle analyse les gens de son entourage, elle n'a plus d'illusions. Mais, hélas ! elle a des appétits, des appétits de bonheur et d'amour. Cette analyste désabusée est un cœur ingénu, un cœur tout neu dans une âme vieillie. Qu'une bonne occasion de se dévouer, de se sacrifier, de se perdre passe à sa portée, elle ne la manquera pas ; elle courra après. Cette occasion se présente sous les espèces de M. Max, un juif, mais tellement aimable, simple, fier, généreux et riche, que tout le monde lui a pardonné sa juiverie et son père, banquier un peu suspect. Il a été agréé comme fiancé de Mlle Colette et le mariage va se célébrer, lorsque le banquier suspect se suicide, laissant un passif plus gros que celui de feu Reinach. Max, toujours fier, généreux, aimable, etc., mais pauvre, rend sa parole à Mlle Colette, qui la reprend avec résignation et empressement tout ensemble, et il part pour le Canada pour y gagner son pain à la sueur de son front. Il s'est embarqué sur un bateau économique. Or, qui trouve-t-il sur ce bateau pour pauvres ? Et qui, un jour de tempête, au moment où le dit bateau va laisser s'engloutir dans l'abîme l'équipage et les passagers, lui murmure à l'oreille : « Max, je vous aime ! » Vous le devinez, c'est notre Françoise, l'ancienne lycéenne, affamée de romanesque et d'amour, et qui s'était juré de consoler le malheureux. Put-elle le consoler ? « L'abîme », au-dessus duquel elle avait livré son secret, rendit-il sa proie ?

Furent-ils engloutis ? Ne le furent-ils pas ?

Ames sensibles, rassurez-vous ! Ils ne le furent pas ! Ils se marièrent et ils eurent beaucoup de petits Canadiens. — Le même volume contient deux autres nouvelles, *Jalouse*, où l'on voit une belle-sœur se sacrifier pour la femme de son frère, (encore une affamée de sublime) ! et se laisser attribuer un fils adultérin, né pendant l'absence du mari, — et *Trianon*, qui est un petit bijou (pas le palais, la nouvelle) et un bijou

fait de rien, si j'ose le dire ; ras de monture, un petit fragment de pierre précieuse qui jette un éclair. *Elle* et *Lui* se rencontrent *quinze ans après. Lui* est devenu commandant, chevalier de la Légion d'honneur, marié richement, mais un caractère aigri, un mécontent ; *Elle* est devenue presque laide et presque pauvre, mais elle est restée bonne, et s'est même élevée jusqu'à une sorte d'héroïsme simple, souriant, bienfaisant. Ils se rencontrent dans ce jardin de Trianon, qui avait été le témoin et le complice de leurs jeunes amours ; ils échangent quelques paroles, qui révèlent chez l'homme, malgré ses avantages sociaux, un déchet moral presque égal au bénéfice que la femme a tiré de ses épreuves. Et ils se quittent, désormais très loin l'un de l'autre, elle un peu plus résignée, lui, un peu plus mécontent, mais de lui-même cette fois. Et c'est fini ! et c'est exquis !

P. S. — Est-il utile de faire remarquer que la morale de ces trois histoires n'est pas tout à fait la morale chrétienne ? Si oui, c'est fait !

6. — *La Fugitive* est la première nouvelle d'un volume qui en contient quarante-neuf et qui ne compte que 337 pages, — soit une moyenne de six à sept pages par nouvelle. Sont-elles aussi bonnes qu'elles sont courtes ? La première est délicieuse. — Un homme laid, timide, maladroit, grotesque, mais cachant sous ces dehors malheureux une âme délicate et un cœur tendre n'a jamais pu être aimé des femmes. Il s'est résigné, il vit en vieux garçon, il ne sera jamais père, il n'aura que les enfants des autres. Il adopte une orpheline, il l'élève, la voit grandir et embellir, et, naturellement, il se met à l'aimer avec la frénésie d'un cœur tout neuf. Mais comme il est sûr que son amour paraîtra ridicule et ne sera jamais partagé, il le dissimule comme une faute, et, pour en triompher plus aisément, il se décide à marier sa pupile à un jeune voisin. « Vous l'exigez ? demande-t-elle ? — Oui. — Eh ! bien ! j'accepte ! » Mais elle n'accepte pas ; elle s'enfuit, en laissant l'aveu écrit qu'elle aime son bienfaiteur et qu'elle se punit en le quittant ! Et oncques plus il ne la revit. — Neuf pages et demie ! Ce n'est pas assez. — D'autres n'en ont que cinq, et c'est trop : *La Bicyclette*, par exemple. Toutes cependant appartiennent à la dernière manière des Rosny, laquelle n'est plus autant une *manière*, ainsi que nous l'avons dit, un de ces derniers trimestres, bien qu'elle soit restée l'expression — parfois contestable — d'un talent toujours personnel et original. Mais pourquoi ce talent se gaspille-t-il dans de petites œuvres, qui ne sont pas seulement petites par la dimension, et où l'on sent que le nombre de lignes a été d'avance limité par les Mécènes de la basse presse ! O Goncourt, qu'en pense ta grande ombre ?

Romans romanesques. — 7. — Ce n'est pas que les précédents ne le soient pas ; mais ceux-ci le sont un peu plus. — *L'Aventure d'Huguette* et les deux autres nouvelles qui terminent le volume, sont d'une

fantaisie à la fois outrée et naïve; mais la bonne grâce du ou de la nouvelliste fait tout accepter. — Mlle Huguette a passé la soirée chez des amis et a été reconduite jusqu'à sa porte; mais en montant son escalier, elle se trompe d'étage et entre, non pas chez elle, mais chez un beau jeune homme qui attendait sa maîtresse! A peine entrée, on entend tourner la clef, qui était restée dehors sur la serrure; *cric-crac*, Mlle Huguette est enfermée chez le jeune homme! Sortir, elle ne le peut plus, ni par la fenêtre, ni par la porte, à moins de faire du bruit et du scandale! Et alors? Elle commence par pleurer, puis elle rit, puis elle mange le souper qui était destiné à une autre, puis elle s'endort, au coin du feu, sur son fauteuil, comme une petite fille qui n'a plus peur. Et le jeune homme veille sur elle, comme sur une sœur. Et le matin, quand sa femme de ménage rentre par l'escalier de service, il fait évader sa prisonnière, qui parvient à regagner sa chambrette, sans avoir été vue par personne. Et deux mois après il l'épouse. — *Le Secrétaire de Claude* était une jeune fille : Claude ne s'en doutait pas ; mais quand il le sut, il ne se fâcha pas, il épousa. — Et *Comédie nuptiale*? Pour faire plaisir à une mère mourante, Julien et Éliette consentent à devenir fiancés, et, comme la mère semble guérir, ils sont forcés, pour ne pas la tuer, de consentir à s'épouser; mais il est bien convenu entre eux que « que ce ne sera qu'une comédie! » Car Julien a jadis gravement offensé Éliette, et Éliette n'a pas voulu pardonner. Aussi, quand la mère est morte, — de joie et le jour même du mariage — Éliette quitte Julien; elle s'enfuit. Elle fuit, mais vous devinez que Julien va la poursuivre (Julien, en qui le remords était depuis longtemps devenu de l'amour) et qu'il va la rattraper, et qu'il lui demandera pardon, et qu'il l'obtiendra et qu'il obtiendra même l'aveu qu'il est aimé et depuis longtemps, depuis toujours! — O les jolis contes!

8. — Dans ces *Bergeries* il y a un loup, il y a même deux loups, à côté d'un tendre agneau, qui s'appelle Mlle Jacqueline, et d'un mauvais berger qui n'est autre que le père de Jacqueline. Le premier loup, c'est le régisseur Lobre, qui trompe et vole ses maîtres; le second, c'est un aventurier, un avocat sans le sou et sans scrupule, lequel, appelé pour démasquer le régisseur, le démasque en effet, mais le remplace. Un loup chasse l'autre. Seulement, c'est le cœur et la main de Jacqueline que vole l'avocat, grâce à l'inconsciente complicité du père, plus occupé de vider des flacons d'eau-de-vie, que de veiller sur sa fille. Mais il se trouve que cet aventurier est doué d'autant d'habileté que de bassesse; il est en passe de devenir l'un des plus grands avocats du barreau parisien, et il est un bon mari. Jacqueline est aussi heureuse que si elle avait épousé un brave homme:

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde.... impure

et il n'avait plus soif ! Cette fantaisie appartient à ce qu'on appelait jadis (il y a bien dix ans) la littérature « rosse » ; tous les méchants y sont heureux ; il n'y a pas jusqu'au régisseur voleur qui ne jouisse en paix du fruit de ses rapines, sous la protection des gendarmes et des magistrats : il marie sa fille à un procureur de la République. Les berquinades étaient plus édifiantes ; elles n'étaient peut-être pas aussi amusantes. M. Claude Anet a un joli talent. Qu'il surveille un peu plus sa langue, qu'il serre un peu plus les détails de sa composition, qu'il élève un peu le niveau moral de ses personnages, et il nous donnera bientôt sans doute une œuvre que nous pourrons louer sans réserves.

9. — Je serai charitable pour *les Serments ont des ailes* ; je me bornerai à dire, avec mon Bon Juge d'antan (*Polybiblion*, t. C, p. 11-12) : « C'est stupide ! » Personnages : Suzanne, très jolie jeune fille, ruinée ; Mercedès, millionnaire espagnole, beauté capiteuse, amie de Suzanne ; Michel, jeune licencié ès-lettres, Mériot, éditeur parisien. Suzanne choisit Michel pour répétiteur d'un petit neveu, dont elle a la charge ; pourquoi ? parce qu'il ne fait payer les leçons que quatre francs l'heure ! Elle écrit un roman avec lui, et le fait accepter par Mériot. De collaboratrice de Michel, elle devient sa fiancée. Ce qu'apprenant, la capiteuse Mercedès invite les deux jeunes gens à venir passer quelques mois dans son château, en attendant leur mariage ; ils y vont ; le pion devient amoureux de la châtelaine, la châtelaine consent à épouser le pion. Suzanne pleure ! Ce qu'apprenant, l'éditeur Mériot vient sécher ses larmes, et demander sa main. Suzanne la lui donne. Spécimen du style : « Il eut l'émotion violente quoique contenue, de tout être de sensibilité frappé de séduction dans son esthétique. » (p. 162). C'est une des plus jolies phrases de ce livre ; le pion Michel l'eût mal notée, et l'éditeur Mériot ne l'eût pas excusée, et tous les *êtres de sensibilité* en seront frappés de *douleur dans leur esthétique !* Quant aux lecteurs, ils auront surtout l'*impression violente* qu'aucun des personnages de cette fable n'est vivant, ce qui explique peut-être qu'aucun n'ait le sens commun.

Romans historiques. — Attention ! Nous allons nous promener à travers les siècles, depuis les temps les plus reculés jusqu'au coup d'État de Napoléon III.

10. — Temps les plus reculés, reculés jusque par delà les temps : *les Centaures.* « Il y avait une fois » des êtres à six membres, (quatre pieds et deux bras) ayant un corps de cheval, un buste et une tête d'homme ; il y avait aussi des centauresses, à buste et à tête de femme. Ils étaient très beaux, très forts, très intelligents, très savants ; l'un d'eux fut professeur ! (N'allez pas croire que je veux dire que tous les professeurs sont beaux en même temps que savants, pas même que tous les professeurs sont savants !) Les poètes, les peintres, les sculpteurs

de l'antiquité et même des temps modernes se sont souvent occupés d'eux, vous le savez ; Maurice de Guérin, dans une œuvre plus vantée que lue, s'est fait le biographe du dernier de ces quadrupèdes bimanes. M. Lichtenberger s'est fait l'historien des derniers jours de la race ; il nous raconte comment elle fut vaincue et anéantie par les « Écorchés » et les « Impurs », c'est-à-dire par les Hommes, pour lesquels pourtant ils professaient un souverain mépris. Seule la centauresse Kadilda a compris la supériorité intellectuelle de ces adversaires ; elle était non seulement la plus jolie et la plus blonde, mais la plus fine d'esprit, parmi ses galopantes compagnes, et la plus tendre de cœur. Elle a compris, parce qu'elle a aimé ! L'Écorché qu'elle aima, l'aima-t-il ? Purent-ils chanter ensemble l'hymne d'amour :

Ma flamme répond à sa flamme !

Allez le voir, si vous en avez envie ! M. Lichtenberger a porté dans ce sujet légendaire les qualités que ses romans modernes nous avaient déjà révélées et pour lesquelles j'ai le chagrin, vous le savez, de n'éprouver point d'admiration. Il y a ajouté une philosophie et une poésie, laborieuses et scolaires, qui font grand honneur à son application et à sa volonté. Si j'étais le professeur Chiron, je donnerais à l'élève Lichtenberger le prix « de travail. »

11. — Temps.... perdus dans la nuit des temps : Ire ou IVe dynastie des rois d'Égypte : *Le Masque de sable.* Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du Sphinx, du grand Sphinx de Gizeh, et vous savez qu'on ne sait pas si c'est un être chimérique, ou un portrait ? Eh bien ! c'est un portrait, et pas un portrait de roi, mais un portrait de femme, commandé par un mari qui n'aimait pas les miniatures. Ce mari était un Pharaon, qui s'éprit de la jeune Esthène, après avoir épousé la triste Fiedda, et qui épousa Esthène après avoir « suicidé » Fiedda. Et pour conserver à tout jamais les traits de la bien-aimée, il les fit sculpter sur un granit assez dur et dans des proportions assez énormes pour défier « le temps rongeur de choses ! » Ce qu'il y a de remarquable (je n'ose pas dire de plus remarquable) dans ce volume, c'est le papier, c'est l'impression, c'est la vignette, alternativement verte et jaune, qui encadre chaque page, c'est le numérotage des pages : le chiffre est imprimé non pas en haut, mais en bas.

12. — Franchissez d'un seul bond, dix, vingt, trente siècles, et arrivez *Au temps de Pétrarque*, dans Avignon, l'an 1348. Vous y verrez passer Pétrarque un moment ; mais on vous y fera voir surtout et longuement des papes, des cardinaux, des moines avares, cruels, lubriques ; on vous y fera voir des adversaires de ces papes et cardinaux, complotant dans les ténèbres, dans les sous-sol d'une maison mystérieuse, qui abrite des débauches sans nom, et où se célèbre le culte de Satan ;

on vous y fera voir toutes les abominations racontées par les ennemis de l'Église, sur ce moment, d'ailleurs pénible, de son histoire. Quant à la vérité vraie et totale, vous ne l'y verrez pas. L'auteur ne semble pas en avoir le souci ou le besoin. Il est tellement embesogné et empêtré dans ses substantifs, adjectifs, verbes, relatifs et participes, il a tant de peine à bâtir et à équilibrer ses phrases, qu'il n'est plus à même de contrôler ce qu'il y met dedans. Le métier d'écrivain est déjà si difficile ! Faudra-t-il encore y ajouter celui de critique, surtout quand il s'agit de curés ? Est-ce qu'on n'est pas sûr d'avoir toujours raison, quand on médit des curés et même quand on les calomnie ? Alors, quoi ? Qu'est-ce que vous voulez encore ?

13. — Je voudrais, en ce qui me concerne, n'avoir rien à dire des *Ames d'autrefois*, attendu que je ne peux pas en dire du bien, et que je n'aime rien tant que de dire du bien ! Ce n'est pas ma faute, si je ne peux pas me satisfaire ici comme je le voudrais. — L'*autrefois*, où nous transporte ce roman n'est pas bien vieux ; il ne date que de la fin du XVIIIe siècle. La fille d'un tailleur étant devenue baronne, s'était efforcée de se faire une âme antique ; elle avait réussi à se faire une âme de pimbèche. Elle rendit ses enfants très malheureux. L'un d'eux, par réaction contre les prétentions aristocratiques de sa mère, devint soldat de la Convention et capitaine de Monsieur de Buonaparte. Sa sœur fut contrainte d'épouser un vieux marquis, alors qu'elle aimait un jeune chevalier. Heureusement ce marquis, — une âme d'autrefois, celui-là ! — avait du savoir-vivre : il mourut ! Ce dont sa femme se réjouit fort, non sans avoir donné au défunt la portion due, la portion congrue de larmes obligatoires. Quant à la mère, elle mourut aussi, et elle apporta dans ce dernier acte de sa vie et dans cette dernière scène de son rôle, une dignité telle que j'ai presque des remords de l'avoir appelée pimbèche ! Cette tailleuse avait peut-être l'étoffe d'une douairière !

14. — Enfin, nous voici au XIXe siècle avec *Souvenirs d'un étudiant de 48*. L'œuvre est d'un feu Ch.-L. Chassin, dont un M. Monin, dans une courte préface, parle comme d'un homme très connu. Vous devez donc le connaître, si vous n'êtes pas des ignorants comme moi. Il paraît que Jean Macé s'était intéressé à cette œuvre, et qu'il avait conseillé d'en supprimer tout ce qui « ne faisait pas corps avec la partie politique. » Le conseil a été suivi. Il était excellent. A juger de ce qui a été supprimé par ce qui a été conservé, le livre n'a pas dû perdre beaucoup de sa valeur esthétique ; si on en avait même tout supprimé, la gloire de feu Ch.-L. Chassin n'y eût probablement pas perdu davantage. Cet homme illustre écrivait comme un instituteur... qui ne saurait pas écrire. Il est difficile de rêver quelque chose de plus plat, de plus lourd, de moins littéraire que cette œuvre. Mais il paraît qu'elle

a toutes les qualités requises pour servir « l'intérêt de l'éducation civique et de la pensée républicaine. » C'est M. Monin qui le dit. Il n'est pas exigeant ! Sachez donc que le héros de ce livre, qui s'appelle Félicien, est Chassin lui-même, Chassin raconté par Chassin. Sachez ensuite que le 24 août 1847 Chassin était allé aux courses avec son oncle Auguste, et qu'au retour il trouva son père mort, et que plus tard il réussit au baccalauréat, et qu'il fut maître d'études, et qu'il assista aux cours de Michelet, et qu'il passa une nuit au dépôt, et qu'il fut témoin des événements du 2 Décembre, etc., etc., etc... Tous ces « souvenirs » sont distribués en trois parties et soixante-douze chapitres. Remarque : si on n'y trouve rien d'intéressant ni de bien nouveau, on n'y trouve rien, en revanche, de ce que le titre pourrait faire craindre ou espérer : pas de Mimi ni de Musette dans les Mémoires d'un contemporain de Murger ! Ce sont des Mémoires « civiques. » Citoyen Chassin, ou citoyen Monin, tous mes compliments !

15. — A propos de romans historiques, annonçons ici la publication des tomes V et VI de *Guerre et Paix*, le chef-d'œuvre de Tolstoï, formant les tomes XI et XII de ses *Œuvres* complètes, traduites par S. W. Bienstock et publiées chez Stock.

Romans de mœurs. — 16-17. — Et avant de parler des œuvres nouvelles à ranger sous cette rubrique, signalons aussi deux nouvelles éditions, l'une publiée chez Calmann-Lévy, des *Contes de Bonne Perrette,* de M. René Bazin, l'autre, publiée chez Fontemoing, de *Un Homme libre*, le second roman de M. Maurice Barrès, qui lui fit connaître, nous dit-il, dans une nouvelle *Préface* « l'ivresse de déplaire, » mais aussi le plaisir non moins vif de lire des articles, qu'il reproduit, fort aimables pour l'œuvre et pour l'auteur. Ces deux volumes ayant été appréciés ici comme il convient, je résiste au désir que je pourrais avoir d'en dire mon humble avis.

18. — Je suis bien en retard avec *Sur la branche*, qui a fait mes délices et mon tourment pendant quelques journées de ce dernier été. Il n'y a peut-être pas une page de ce livre qui n'appelle des réserves; mais pas une non plus qui vous laisse indifférent. Il touche à tout, à la politique, à la philosophie, à la religion, à la littérature, à la cuisine, à l'industrie ; il disserte, il prêche, il décide ; il sait où se vend le meilleur thé et le meilleur papier, et ce que valait le Père Didon, et dans quelle mesure on peut être catholique, comment l'âme anglaise se différencie de l'âme américaine, et quelles remarquables « intuitions » se trouvent « dans cette pauvre Genèse, tant critiquée, » et de quel « point il faut regarder la vie intrinsèque, » et comment il faut faire les romans, et aussi et enfin comment il faudrait les critiquer et combien peu nombreux sont les bons critiques (p. 307). J'ai fait ma

méditation sur cette page 307 ! Et je m'étais promis de rendre hommage au talent de l'auteur, ne fût-ce qu'en discutant beaucoup de ses assertions. Je ne puis pas tenir ma promesse : « elles sont trop ! » Qu'il suffise de dire qu'à travers un grand nombre d'idées aventureuses ou dangereuses, quelque léger pédantisme et snobisme, ce livre révèle une personnalité très intéressante ; il y a là une bonne humeur, une confiance en soi et aux autres, une joie de vivre et d'écrire, un appétit de tout ce qui est bon et beau, — le chocolat de X, la littérature de Y et le christianisme de Z, — qui font plaisir à voir et qui font du bien ! Mais oui ! Et maintenant voici la fable qui est le prétexte de toutes les dissertations de ce volume. Mme de Myères est veuve ; elle a vendu tous ses immeubles, mis toutes ses valeurs en viager et pris la résolution de passer le reste de sa vie à voyager, sans élire de domicile fixe, tel un oiseau sur la branche, qui change d'arbre et de pays. Du reste « sur la branche, on voit de plus haut, » et Mme de Myères aime à voir de haut les choses, les hommes et les idées — et c'est ce qui explique qu'elle nous fasse tant de confidences sur tant de choses, tant d'hommes et tant d'idées. Du reste elle est *romancière* et elle a déjà publié un ou deux livres sous le pseudonyme masculin de Jean Noël. Au cours de ses voyages, elle rencontre de ses lecteurs, qui deviennent tout de suite ses amis, quand ils découvrent quelle femme charmante est ce déjà si aimable Jean Noël. Et de plus elle rencontre un jeune homme, né de la faute de son mari et de la trahison de sa meilleure amie, Guy d'Hauterive. L'oiseau veut donner un coup d'aile et s'enfuir. Mais ce Guy est si tendre pour elle, il l'appelle marraine ! d'un accent si filial, que, ma foi ! son cœur se laisse prendre à la glu, et s'enivre de cette maternité inattendue et douloureuse. Mme de Myères devient la mère en effet du jeune Guy (elle le marie) comme elle est la joie de tous les amis qu'elle recrute sur son chemin. Elle est délicieuse, sous ses cheveux gris ; son esprit prompt à tout comprendre des autres, et son cœur, hospitalier à toutes les confidences et à tous les besoins, sa parole vive et enjouée lui assurent des conquêtes et des triomphes que la jeunesse et la beauté ne connaissent pas et n'apprécieraient peut-être pas. Elle pratique l'art d'être « une vieille femme » avec une délicatesse, une bonté, une finesse, une virtuosité et une maîtrise, dont elle se rend compte d'ailleurs et dont elle tient le registre. Car c'est elle qui nous raconte toutes ses aventures et tous ses succès ; chaque soir elle prend la plume pour écrire la chronique de sa journée. Elle écrit sans se lasser. Elle a discuté sur la Bible ; elle écrit. Elle s'est promenée, elle écrit : on lui a fait un compliment, elle écrit ; elle a pris une fluxion de poitrine, elle écrit ; elle a la fièvre, elle écrit ; elle va mourir, elle écrit ! « Je me sens asphyxiée ... Elle plie, la branche ! elle craque ! .. j'ai des ailes ! » Elle est

morte ! Elle a écrit : « Tombée de la branché. » — Ai-je bien lu la page 307, Madame ?

19. — Sous le titre prometteur et plutôt folâtre : *La Cruche cassée* est un mélodrame qui n'a rien de gai et une étude de mœurs pessimiste. Ce n'est pas un Greuze, c'est un Goya, si j'ose dire, et je l'ose en ajoutant que ce Goya n'est pas un bon Goya. Il a été loué pourtant et par des experts — au moins pour ses arrière-plans, pour les paysages, pour les coutumes locales, les gestes, les sentiments et les préjugés du milieu social où est placée l'action. Ceux qui connaissent la Lorraine, la retrouvent dans la nouvelle œuvre de l'auteur des *Sévriennes*. Pour moi, j'y retrouve surtout, avec l'art sans naïveté, mais sans puissance, d'une agrégée des lettres, l'esprit de la sévrienne, cette « mentalité » dont Mme G. Réval a été la première à nous apprendre les vides et les vices, les faiblesses inconscientes et les témérités redoutables. « Je ne vois pas de plus grand procès à instruire, de plus belle cause à plaider contre la société, que cette conception arbitraire. » (p. 145). Ne faites pas attention à la langue, qui n'est pas aussi sûre que celle que l'on enseigne à Sèvres, et sachez que cette *conception arbitraire* qui est *le plus grand procès à instruire contre la société*, c'est celle de « l'honneur féminin, » celle qui attache tant d'importance à l'intégrité matérielle de la jeune fille. Il y a là, paraît-il, « une survivance d'un préjugé » barbare, « ce qui nous reste de plus cruel des vieux principes d'autrefois. » (ibid.) Qui parle ainsi ? L'auteur ou l'un de ses personnages ? L'une et l'autre hélas ! Toutes deux plaident contre « les vieux principes » et la « conception arbitraire » de l'honneur féminin. Que demandent-elles au juste ! La pitié pour les malheureuses qui ont... cassé leur cruche ? Certes elle leur est due, et je crois savoir qu'on l'a demandée souvent, et sur un ton plus persuasif et au nom de principes plus sûrs que ceux de leurs nouvelles avocates. L'indifférence pour l'accident lui-même ? une considération égale pour les « cruches cassées » et pour les autres ? Je crois savoir aussi que les hommes s'y refuseront longtemps encore, ne fût-ce que par peur de paraître eux-mêmes des « cruches » (Pardon !) Quant aux dames à nouveaux principes, elles... Mais non ! Mesdames, vous ne me ferez pas dire d'incongruité ! Laissons là votre plaidoyer et venons à l' « action » qui en est le prétexte et « l'illustration. » Elle commence tard, à la deuxième partie du livre, qui en a trois, et elle se dédouble et recommence à la troisième partie. Si l'on veut toutefois y montrer quelque unité, on pourra dire : dans la première partie la cruche se forme, dans la deuxième elle se casse, dans la troisième elle se répare. Cette fragile personne s'appelle Aline. Son père est un brave homme, un capitaine en retraite, sorti des rangs ; sa mère est une pimbêche, descendue d'un haut rang et qui se croit déchue !

Le ménage n'a jamais été riche ; il est réduit aujourd'hui à la portion congrue, à la seule pension du capitaine. On devine parmi quelles étroitesses, quelles vanités, quelles mesquineries et quelles aigreurs domestiques, sans parler de l'hostilité de voisins médisants et de créanciers inquiets, Aline a grandi et ne s'est pas élevée. « La misère en habit noir et robe de soie dans une petite ville. » C'est un thème peu neuf ; mais l'ex-sévrienne s'est imposé ce « devoir » et elle l'a traité avec la facilité que peut donner la pratique des bons modèles, et çà et là, avec une sorte de mordant et d'acidité, dus sans doute à des observations ou des expériences non livresques. Malheureusement elle l'a traité aussi avec trop d'abondance. Ce n'est qu'au milieu du volume, vers la page 150, que finissent toutes ces longues préparations, et que commence le drame. Aline promise à un homme vieux, mais riche, rencontre Maurice, un homme jeune, aimable et bon, marié. Il est vrai qu'il est quasi veuf, sa femme étant enfermée dans un asile d'aliénés. Ils s'aiment, mais jurent de se respecter en attendant le jour où la mort de la folle leur permettra de s'épouser. Ils oublient leur serment, et ils cassent... ce que vous savez. Ils en sont punis sur l'heure : l'homme est abattu d'un coup de fusil, par la mère d'Aline, une femme qui a des « préjugés barbares » — ce qui explique qu'elle nous ait été présentée comme une pimbèche. Les suites de « l'horrible scandale » occupent cinquante pages (254 à 300) : soulèvement des petits bourgeois, des petites bourgeoises, des petits polissons de la petite ville, sévérités pharisaïques de M. le curé, représentant officiel des « vieux principes, » départ d'Aline et de son père pour un pays plus hospitalier, pour Paris ; entrée d'Aline dans un magasin de librairie. Page 300, arrivée d'un nouveau personnage, qui va jouer le rôle principal, celui de raccommodeur de faïence. — Pourquoi faut-il que je commence à bâiller ? C'est à peine s'il me reste le courage de voir qu'il s'appelle Antoine, qu'il est commis dans le susdit magasin de librairie, qu'il s'éprend d'Aline, qu'Aline s'éprend de lui, qu'il demande à épouser, qu'on l'informe de « la casse », qu'il offre de la réparer, qu'on accepte son offre, qu'il épouse, — le tout en 40 pages, — et que tout le monde est heureux ! — excepté moi ! car il va falloir que je vous raconte cette sornette ! — Ouf ! c'est fait !

20. — Reposons-nous avec *Une Idylle en Forêt-Noire*. Ici, pas d'attaques contre les vieux principes ; des idées saines, des âmes saines, un art naïf. Malheureusement il est un peu trop naïf, cet art, et trop lâche. M. de Saint-Aulaire, qui n'a jamais eu de hautes prétentions, a cette fois pris un peu trop de ses aises, il abuse de la permission de n'être pas puriste et de malmener la grammaire et la langue. Il se laisse aller à sa verve « bon enfant », il se répète, il fait des digressions, il développe des détails inutiles et ne fait pas les scènes à faire. La

description des repas à bord d'un des « vapeurs du Rhin... est positivement invraisemblable et fabuleuse » pour employer les épithètes mêmes de M. de Saint-Aulaire. Ah ! qu'il doit être intéressant à entendre quand il est chez lui, en robe de chambre, cet aimable et tumultueux bavard ! Mais s'il veut être lu, il fera bien d'avoir une tenue moins négligée et une parole plus surveillée. L'idylle qu'il nous raconte ici n'est d'ailleurs qu'un prétexte à impressions de voyage et à descriptions de villes, monuments, paysages, coutumes et costumes. Edgard et Laurence s'aiment, sous les yeux d'ailleurs et avec la permission de leurs parents ; ils voyagent en famille, commentent et complètent leur Baedeker (M. de Saint-Aulaire est moins précis que Baedeker, mais il est bien plus amusant). Ils montent sur les « vapeurs du Rhin », ils y mangent, ils essuient les grossièretés d'un Allemand, ils rentrent à Paris, et puis ils se marient, et c'est fini ! — N'est-ce pas que c'est fini ? et que le prochain roman sera un peu plus soigné ?

21. — *La Faute de M. Chantel* ce fut d'abandonner sa première maîtresse et le fils qu'elle lui avait donné. Il en fut puni, et de toutes manières. 1° A cinquante-quatre ans, il épousa une jeune veuve de trente ans, qui le rendit jaloux et obtint contre lui le divorce; 2° le fils, qu'il n'avait pas voulu reconnaître, lui rendit la pareille, un jour que son père faisait le geste de lui ouvrir ses bras ; 3° il eut une fluxion de poitrine, mais il en guérit ; 4° il perdit un secrétaire qu'il aimait beaucoup ; 5° il fit des comédies qui échouèrent, mais il en fit d'autres qui réussirent ; 6° il fut très riche; 7° il fit son testament en faveur d'œuvres philanthropiques; 8° cela fait, il se coucha et « s'endormit, le cœur en paix » rêvant qu'il « se verrait revivre en bronze ou en marbre, dans quelque jardin d'orphelinat ! » On n'est pas plus malheureux ni plus sévèrement puni !

22. — Le « roman de mœurs politiques » qui s'appelle *les Écumeurs* est précédé d'un portrait de l'auteur et d'une épigraphe tirée des œuvres inédites de l'auteur. Vous ne serez donc pas étonnés que ce livre soit pavé de bonnes intentions et de fautes de français. Les bonnes intentions s'affirment dans les noms mêmes donnés aux représentants de nos vices politiques ; un procureur de la République s'y appelle *Morpillon* et un électeur influent, besogneux et canaille, *Fondendouille*. « C'est tapé ! » Quant à l'œuvre, elle est moins bien venue. Deux coquins s'associent pour porter à la députation un brave homme, de caractère faible, et pour envoyer en prison un honnête perruquier qui les gêne. Ils réussissent : leur candidat sacrifie une à une ses plus chères convictions, il dépense une grosse partie de son patrimoine, il perd l'estime de tous, sans excepter la sienne, il se vautre dans toutes les ignominies de la politique, il s'avilit, et conséquemment il est élu. Le perruquier est accusé d'un vol ; on trouve un chemineau qui, moyennant une bonne

récompense, témoigne contre lui, un procureur de la République qui a intérêt à se faire complice des accusateurs, un ministre de la justice qui a besoin de couvrir son procureur. L'accusé est emprisonné. Il comparaît en cour d'assises. Les deux « coquins » s'y montrent tellement ignobles, et les magistrats tellement pareils aux deux « coquins » que le chemineau a un haut-le-cœur et qu'il confesse son faux témoignage. L'innocence du perruquier est reconnue, et le crime d'un des deux coquins est puni : son complice l'assassine et le vole, et prouve qu'il s'est suicidé. De tous les écumeurs de ce volume, c'est le seul qui écume ; les autres sont ou deviennent de l'écume tout simplement.

23. — L'auteur de *l'Utile Amie* ne vibre pas comme le précédent ; il est calme, il est tranquille, et s'il raconte des vilenies, il n'a pas l'air de s'en douter. Est-ce inconscience ? Est-ce habileté ? J'avoue que je n'en sais rien, et j'en veux à M. Hue de ne m'avoir pas un peu plus aidé à savoir. Quoi qu'il en soit, son histoire est une belle et bonne « rosserie » racontée avec ingénuité, une rosserie rose. On y voit un peintre médiocre poussé à la notoriété, à la fortune, à la gloire par une « amie » qui s'y emploie de tout son cœur et de tout son corps. A chaque échelon que gravit l'homme, la femme descend d'un cran, et l'ascension de l'un est d'autant plus rapide, que la chute de l'autre est plus lourde. Et ce qu'il y a de remarquable c'est que la femme est parfaitement désintéressée, et dans tous les sens du mot : elle ne touche pas de commission, et n'est pas la maîtresse du vilain Monsieur ; elle agit par amour de l'art, à peine un peu par amour de l'artiste ; c'est une platonique, qui se déshonore pour l'honneur d'autrui. Et quant au vilain Monsieur, il n'est pas aussi vilain que vous le pourriez croire, attendu qu'il ne se doute de rien, et qu'à chaque aubaine qui lui arrive, il se dit : « Tiens ! Tiens ! je savais bien que j'ai du talent ! » Notez enfin que « l'amie » qui « en a vraiment trop fait », et qui a failli se disqualifier, même dans son monde, (un monde un peu au-dessous du demi-monde), est « repêchée » par un vieux millionnaire, qui n'a certes pas d'illusions, mais qui n'a pas de courage. « Il l'a dans le sang ! » Tous ces gens-là sont heureux et feront souche d'honnêtes gens.

24. — Pour *la Dernière Bêtise* je n'ai pas de doutes, et je n'ai pas à poser des points d'interrogation. C'est bien une platitude, racontée avec platitude et par quelqu'un « qui ne le fait pas exprès. » Il paraît que ce petit volume fait partie de la « Bibliothèque des jeunes femmes ». De quelles jeunes femmes ? Les blanchisseuses ? Oh ! Monsieur ! Elles ne vous trouveraient pas assez « distingué » ; et les autres jetteraient le volume au feu dès la dixième page. Car il est surtout ennuyeux : c'est l'histoire d'un gentilhomme campagnard, qui a pris pour maîtresse la fille d'un braconnier, dont il a fait son garde, et qui se laisse prendre pour mari par une petite bourgeoise, très honnête d'ailleurs, mais qui

a envie de ses écus. Et c'est ce mariage qui est, paraît-il, la dernière bêtise de M. le baron. Ne le plaignez pas trop ! La bourgeoise est fort jolie et très honnête.

25. — Pauvres *Petites Oies blanches* ! Elles ne savaient rien des vilenies de l'existence ! Elles ne savaient pas que les hommes aiment à faire des mariages riches ! Elles ne savaient pas qu'il y a de malhonnêtes femmes ! Elles l'apprirent à leurs dépens ! Solange, recherchée par un aimable voisin de campagne, que d'ailleurs elle trouvait charmant, n'attendait que la demande en mariage pour lui donner son cœur. La demande vint en effet, et le cœur de Solange se donna. Mais quand la famille du jeune homme ajouta : « Et avec ça ? que donne-t-on ? » et que la famille de Solange eut répondu : « Taut ! » le jeune homme dit : « Que ça ? » et il se retira, l'ingrat. Et le cœur de Solange se brisa ! Et elle raconta ses chagrins à son amie Marielle. Or, celle-ci, avait depuis longtemps, depuis toujours, donné son cœur à un compagnon d'enfance, qui lui avait aussi donné le sien ; le mariage « n'était plus qu'une question de date, » comme disent les notaires gentlemens. Mais voici que le fiancé découvrit que la mère de Marielle avait un amant et en vivait ! Il rompit avec Marielle et lui laissa entendre pourquoi. Et Marielle eut la preuve irrécusable de l'indignité de sa mère, un jour qu'elle la « fila », qu'elle la vit entrer chez M. X., qu'elle la suivit dans l'escalier, qu'elle écouta à la porte ! Le coup fut tellement violent pour la pauvre innocente, qu'elle tomba sous l'ascenseur, et fut décapitée. Et toute cette histoire est aussi trop violente et trop grossière, je n'ai pas besoin de vous le faire remarquer.

26. — *La Vie d'un simple* a concouru pour le prix Goncourt, et, quoique « elle soit mal écrite, » comme on dit à l'Académie du quai, elle n'a pas été primée. Elle avait pourtant un second titre aux suffrages de quelques-uns au moins de ses juges : elle sue la haine « du riche et du prêtre. » Ce simple, qui raconte lui-même sa vie de fermier besogneux, est resté honnête, mais est devenu un cœur aigri; il a eu la patience, non la résignation; on a dû lui dire, il s'est dit souvent lui-même qu'il était « une bête de somme, » et peut-être l'a-t-il été, non pas tant parce qu'il a beaucoup peiné, que parce qu'il a beaucoup rué, et qu'il continue à ruer aujourd'hui. Mais pourquoi est-il resté une « bête de somme ? » Il y a moyen pour un paysan de rester un homme et même de devenir un homme supérieur, puisqu'il peut devenir un chrétien. Quoi qu'il en soit, le héros de ce livre ne l'est pas devenu, et son historien ne lui en fait pas un reproche. Cet historien, M. Guillaumin, est lui-même un paysan, mais qui s'est élevé, et par son propre effort, à être un écrivain. C'est le « poète paysan, » qui s'est formé tout seul. Il a publié des vers et de la prose, où l'on ne trouve pas toujours les qualités du style enseigné et de la « calligraphie » officielle, mais

où les professionnels de cette même calligraphie trouvent, parmi les rudesses et les brutalités qui les choquent, une originalité et une sincérité qui les ravissent. Les hommes de métier savent apprécier et même admirer ce dont ils seraient eux-mêmes incapables; il est si facile et si bon d'admirer ce qu'on peut, en même temps, mépriser un peu ! Les lecteurs ordinaires, à qui ce plaisir raffiné n'est pas accessible, en trouveront-ils un autre dans ce roman ? Ils y trouveront des faits, beaucoup de faits, une multitude de faits, mais tous menus, simples, vulgaires, plats, comme ceux dont se compose la vie ordinaire. Le narrateur a recueilli tous ses souvenirs, avec la seule préoccupation de n'en pas laisser perdre un seul, et il nous les livre tous, sans choix, dans l'ordre chronologique. Le premier remonte à sa quatrième année; il tomba d'une charrette; il nous raconte cette chute. Vous devinez donc tout ce qu'il va encore nous raconter : ses jeux d'enfant, les cochons et les brebis qu'il a gardés, ses premiers labeurs, les danses aux fêtes des villages, les veillées chez les voisins et voisines, ses premiers amours, son ménage, ses enfants, ses comptes de ménage, de fermage, ses semences, ses moissons, ses ventes, ses achats, ses pertes, ses gains, ses propriétaires, ses régisseurs, etc., etc., etc. Imaginez un *Livre de raison* ou un *Journal* tenu par un esprit minutieux, tatillon, pas bête, pas bon ! D'intérêt dramatique et romanesque, il ne peut pas en être question ici. Mais la valeur « documentaire » n'y peut-elle pas suppléer ? Ce *Journal* ne peut-il pas être considéré comme « une contribution utile à la psychologie intime des ruraux ? » Vous vous doutez bien qu'on l'a dit; on a même assuré que ce rural est à cette heure le type représentatif du paysan français. Est-ce vrai ? Je veux croire que non; je veux croire, — malgré les *grèves modèles* — que ce livre n'est pas plus français de sentiments que de style.

27. — C'est une *Inutile Révolte*, et qui ne dure pas, que celle d'un fils contre sa mère ou d'un Français contre sa patrie, à la condition toutefois que le révolté ait gardé, parmi les égarements de son esprit, le cœur et l'honneur intacts. C'est le cas du jeune Paul, un intellectuel, que l'abus du raisonnement abstrait a rendu socialiste et antimilitariste. Il ne veut plus être soldat, il ne veut plus être Français, il déserte, il s'expatrie. Il a brisé tous les liens qui l'attachaient au milieu natal, il s'est affranchi de toutes les lois et de tous les préjugés, il est libre ! Libre de quoi ? De souffrir, comme il s'en aperçoit assez tôt, dès les premières semaines d'un séjour en Suisse, parmi les réfugiés de tous les pays, nihilistes et internationalistes russes, allemands, italiens, et en compagnie d'une jeune Allemande sentimentale mais « moucharde. » Il est écœuré, il est inquiet, il commence à regarder du côté de la frontière. Et voici qu'il voit venir vers lui, souriante et prête au pardon, la plus délicieuse incarnation de la Patrie, Mlle Jeanne,

l'ancienne fiancée, qui n'a jamais désespéré, et qui a dit aux parents, aux amis : « Je réponds de lui, il reviendra ! Et par le bon chemin ! » Et il revient en effet, par la voie douloureuse, par l'expiation volontaire. Il pourrait profiter d'une amnistie individuelle qu'un ministre, protégé des socialistes, lui a fait offrir ; il la refuse. Il veut aller en prison. Et Jeanne lui dit : Va ! « Ah ! les braves enfants ! les braves enfants ! balbutiait le père de Jeanne, qui pleurait de bonheur ! » Je ne pleure pas, et j'en suis navré, car M. H. Guerlin a du talent ; il en a assez pour se rendre compte lui-même de ce qui empêche son œuvre d'être aussi dramatique et « prenante » qu'elle pourrait l'être ; elle manque « d'objectivité esthétique », comme dirait un Allemand ; on sent l'auteur, on l'entend derrière ses personnages ; il est vivant, lui ; mais eux, ils ne le sont pas assez. Je crois cependant pouvoir affirmer que son roman a plus de valeur et surtout plus d'élévation morale que celui dont j'ai donné l'analyse l'année dernière, et qui traitait exactement du même sujet, et dans le même cadre : un déserteur réfugié en Suisse, et ne pouvant oublier la patrie perdue, et se décidant à redevenir digne d'elle par l'expiation volontaire. Il avait pour titre..... ? Il avait pour auteur..... ? j'ai oublié ! Je n'oublierai pas, et vous retiendrez le nom de M. Henri Guerlin.

28. — J'avais retenu le nom de l'auteur de *l'Épée brisée*, mais pour d'autres motifs ; le sujet d'un de ses premiers romans (un cas d'hystérie religieuse, parfaitement déplaisant) m'avait un peu inquiété sur la qualité de son esprit. Le sujet de celui-ci est plus rassurant : c'est un épisode de la guerre faite par le gouvernement aux congrégations et à la conscience religieuse : Un officier, requis de participer à l'expulsion des chartreux et dénoncé par un camarade comme ayant été trop courtois pour les Pères, donne sa démission. Le fait n'est pas imaginaire, inutile de le rappeler. Est-ce un bon sujet de roman ? Le droit de le choisir est incontestable, bien que..... je n'aime guère cette hâte à mettre en prose

Le sang de notre cœur et les pleurs de nos yeux.

Il faut que l'œuvre ait ou beaucoup de naïveté et de simplicité, — comme *Sœur Alexandrine*, par exemple, — ou une véritable puissance de pathétique, comme *la Dernière Classe* d'Alphonse Daudet, — ou une valeur « typique et représentative, » qui l'élève au-dessus d'une chronique de journal ou d'une entreprise industrielle. Or, celle de M. Barracand manque de simplicité et d'émotion ; et, sauf dans quelques détails trop peu nombreux, elle n'offre qu'un intérêt anecdotique et « particulier, » très peu prenant d'ailleurs, malgré ce qui s'y mêle d'éléments mélodramatiques. Son héros, Gérard de Beaucroissant, ne représente que lui-même ; il n'est pas le type assez généralisé de

l'homme mis en demeure de choisir entre ses devoirs d'état et ses devoirs de conscience. Il a un beau nom, un château, une grande fortune, il est le neveu du prieur de la Grande-Chartreuse, et je l'en félicite ; il est aimé d'une jeune fille encore plus riche que lui, et belle, et vertueuse, et sensée, et spirituelle, et vaillante, et charmante, et qu'il n'apprécie et n'épouse que lorsqu'il a brisé son épée et parce qu'il l'a brisée, de sorte qu'il se trouve le plus heureux des hommes parce qu'il a été un soldat malheureux, et, derechef, je l'en félicite ! Mais il ne m'intéresse pas du tout, sauf à l'heure où il a son rôle dans les événements qui, depuis trois ans, sont le supplice et la honte de notre armée et de notre pays. Encore m'intéresserait-il un peu plus s'il était pauvre, s'il n'avait pas d'attaches avec les anciens partis politiques, si ses raisons de souffrir et de lutter étaient exemptes de toute considération personnelle, si les risques de la lutte étaient plus graves pour lui et compromettaient son « pain quotidien, » si enfin son sacrifice était plus complet. Quant à ses autres aventures, ses amours idylliques avec Mlle X., ses amours mélodramatiques avec Mme Y., une espionne, son succès électoral, son échec parlementaire, son passage dans les salons parisiens où fréquente Mme de Noailles et où l'on applaudit des vers sybillins, etc., etc., etc.; tout cela c'est..... de la copie d'imprimerie.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE PROPREMENT DITE. — 1. *Les Fondements de l'économie politique*, par ADOLF WAGNER ; trad. par LÉON POLACK. T. I. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 520 p., 10 fr. — 2. *Principes de science des finances*, par F. S. NITTI ; trad. par J. CHAMARD. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XXX-749 p., 12 fr. — 3. *La Politique agraire*, par EUGEN VON PHILIPPOVICH ; trad. de l'allemand par SAVINIEN BOUYSSY. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XV-343 p., 6 fr. — 4. *Histoire des systèmes économiques et socialistes*, par HECTOR DENIS. T. I. *Les Fondateurs*. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 365 p., 7 fr. — 5. *La Réglementation du travail*, par A. BÉCHAUX. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 203 p., 2 fr. — 6. *Essai documentaire. De l'Accaparement. La Concentration industrielle en France*, par FRANCIS LAUR. T. III. 2e éd., Paris, Société anonyme de publications scientifiques et industrielles, 1905, in-8 de VIII-503 p., 7 fr. 50. — 7. *Les Sociétés de secours mutuels, leur rôle économique et social*, par E. DEDÉ. Paris, éditions des « Questions actuelles », 5, rue Bayard, s.d., in-18 de XVII-334 p., 3 fr. — 8. *Syndicats, mutualités, retraites*, par LUDOVIC DE CONTENSON. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 310 p., 3 fr. 50. — 9. *Corporations et syndicats*, par GUSTAVE FAGNIEZ. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de VIII-198 p., 2 fr. — 10. *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, par ANDRÉ SIEGFRIED. Paris, Colin, 1904, in-12 de 360 p., 4 fr. — 11. *Manuel social. La Législation et les œuvres en Belgique*, par le P. A. VERMEERSCH. Louvain, Uystpruyst ; Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XL-1009 p., 10 fr. — 12. *La Maison sociale*, par LOUIS DAUSSET. Paris, Fontemoing, s. d. (1904), in-18 de 102 p., 1 fr. 50. — 13. *Le Programme politique du positivisme*, par ANTOINE BAUMANN. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 100 p., 1 fr. — 14. *Le Rachat des chemins de fer*, par EDGARD MILHAUD. Paris, Cornély, 1904, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 15. *La Paix et l'Enseignement pacificiste*, par D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, FRÉDÉRIC PASSY, H. LA FONTAINE, ANDRÉ WEISS, ÉMILE BOURGEOIS, G. LYON et CHARLES RICHET. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné, de VIII-

278 p., 6 fr. — 16. *Enseignement et démocratie*, par Alfred Croiset, E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, Ch. Seignobos et Ch.-V. Langlois. Paris, Alcan, 1905, in-8 cartonné, de II-344 p., 6 fr.

Sociologie. — 17. *L'Année sociologique*, publiée sous la direction de Émile Durkheim. 7e année, 1902-1903. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 720 p., 12 fr. 50. — 18. *Essai d'une sociologie globale et synthétique*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Schleicher, 1904, gr. in-8 de 556 p., 10 fr.

Socialisme. — 19. *Les Systèmes socialistes et l'Évolution économique*, par Maurice Bourguin. Paris, Colin, 1904, gr. in-8 de x-519 p., 10 fr. — 20. *Essai sur la propriété*, par Ernest Tarbouriech. Paris, Giard et Brière, 1904, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 21. *Liberté du travail et solidarité vitale*, par Émilien Senchet. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XVIII-235 p., 5 fr. — 22. *Travail et prévoyance*, par le Dr Louis Gayme. Paris, Alcan, 1904, in-8 de III-64 p., 4 fr. — 23. *L'Ouvrier devant l'État. Histoire comparée sur les lois du travail dans les deux mondes*, par Paul Louis. Paris, Alcan, 1904, in-8 de IV-480 p., 7 fr. — 24. *La Propriété sociale et la Démocratie*, par Alfred Fouillée. Nouvelle édition. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 206 p., 2 fr. 50. — 25 *Les Applications sociales de la solidarité*, leçons professées par P. Budin, Ch. Gide, H. Monod, G. Paulet, A. Robin, J. Siegfried et P. Brouardel. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XXII-264 p., cartonné toile, 6 fr.

Catholicisme social. — 26. *Un Papa, un secolo e il Cattolicismo sociale*, da Murri. Torino, Marietti, 1904, in-8 de 168 p., 2 fr. — 27. *Le Droit des humbles, études de politique sociale*, par J.-E. Fidao. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 360 p., 3 fr. 50.

Économie politique et sociale proprement dite. — 1. — Les *Grundlagen der Volkswirthschaft* de M. Adolf Wagner sont trop connues du monde savant, ne fût-ce que par les citations que M. Block en a faites dans ses *Progrès de la science économique*, pour que nous ayons à en faire ici une analyse bien détaillée. M. Léon Polack, qui vient d'en traduire le tome I, aura du moins le mérite d'en faciliter la lecture. Mais la foule ne s'en occupera pas : car c'est une œuvre ardue, bien philosophique et bien allemande. Le volume s'ouvre par une Introduction où M. Wagner étudie les définitions de l'économie politique et les idées diverses que l'on s'en est formé ; puis viennent de longues dissertations sur la nature économique de l'homme et sur la méthode en économie ; à la fin sont exposées, mais avec peu de développements, certaines notions fondamentales sur les biens, le patrimoine et la valeur. On connaît la théorie de M. Wagner sur la « motivation » de nos actes. D'après lui, parmi les mobiles directeurs, quatre sont égoïstes et un seul est désintéressé. Les quatre premiers, en leur forme positive, sont la recherche : 1° de l'avantage économique ; 2° de la récompense ; 3° de la considération ; 4° de l'activité : et chacun d'eux a son correspondant négatif (crainte du dénuement, du châtiment, du mépris et de l'inaction). Le mobile désintéressé, sous la forme positive, c'est le sentiment du devoir ; sous la forme négative, la crainte du remords (p. 126 et s.). Toutefois le sentiment du devoir est travesti en mobile égoïste par les morales religieuses, qui, du reste, n'ont pas une grande efficacité pratique (p. 166 et s. ; voir cependant p. 189). En outre, les moralistes religieux ont coutume de tout voir en noir (p. 178). La théorie socialiste, plus optimiste par tempérament, a le mérite « d'exposer

avec une certaine exactitude la connexité entre la moralité, l'organisation économique et les milieux déterminants » (p. 180) : aussi M. Wagner ne cache guère ses préférences pour elle, au moins pour le socialisme d'État, qu'il s'efforce, contrairement à l'opinion générale, de distinguer du socialisme de la chaire (p. 80, 82, etc.). — L'ouvrage doit être étudié avec soin par quiconque veut connaître un peu à fond les tendances de l'école historique et socialiste d'État.

2. — C'est aussi par une traduction, celle de M. Chamard, que nous arrivent de l'italien les *Principes de science des finances* de M. Nitti. M. Wahl y a mis une excellente préface. L'ouvrage est très bien divisé, très clair, avec des paragraphes qui facilitent beaucoup les recherches. Les Français et les Anglais y ont à peu près autant à prendre que les Italiens. Les opinions sont ordinairement très judicieuses : nous aimons à y entendre dire que « l'État n'est pas en dessus ni en dehors de ceux qui forment le groupement politique et social dont il émane » (p. 24), qu'il « n'est jamais toute la société » (p. 26), ou bien que « l'impôt doit avoir toujours une fonction essentiellement fiscale » (p. 403). Nous serions cependant plus sévères encore que M. Nitti contre l'impôt progressif, et nous ferions aussi quelques réserves sur les principes sous-entendus dont M. Nitti semble s'inspirer. Mais ce sont des détails. Ajoutons que les développements nous ont paru un peu inégaux ou mal proportionnés. Les impôts prennent près de 460 pages ; les dettes publiques et les emprunts sont obligés de se contenter d'une cinquantaine ; le budget et les finances locales peuvent aussi être regardés comme sacrifiés.

3. — Toujours des traductions ! M. de Philippovich, professeur à l'Université de Vienne, avait consacré aux questions d'agriculture et de propriété rurale une notable partie de son *Grundriss der politischen Œkonomie*. C'est cette partie-là que M. Bouyssy vient de traduire sous le nom de *Politique agraire*, avec une courte préface de M. Souchon. Il nous semble bien que la division de l'ouvrage en deux parties (1° Organisation de la production agricole ; 2° Politique de la production agricole) ne soit pas très claire, tellement la description d'un régime se rapproche de l'étude des procédés pour en tirer le meilleur parti possible ou bien pour le réformer ; mais, cela dit, nous avons eu le plaisir de trouver dans ce volume une foule de renseignements du plus haut intérêt sur la situation de la propriété foncière, sur les modes de tenure, sur les clauses des contrats de travail, sur le crédit agricole, etc. Bien que le livre ait été écrit pour les pays de langue allemande, il est fécond en aperçus dont tout le monde peut faire son profit. Il faut cependant tenir un certain compte de la différence des milieux : ainsi la peinture de l'usure rurale (p. 315 et s.) ne peut être transportée à la France, ce qui explique fort bien chez nous le lent développement des caisses

rurales, aussi bien que des banques populaires. A noter tout particulièrement l'étude de l'*Anerbenrecht* (ou bien de famille indivisible) (p. 135 et s.) et les pages sur les *Heimstätten*, c'est-à-dire sur les obstacles à la saisie pour dettes des biens ruraux (p. 329 et s.). A ce propos l'auteur signale à bon droit « l'interprétation erronée » qu'on a faite du *Homestead* américain pour le rapprocher de la *Heimstätte* allemande (p. 336). Or, en France, c'est à la *Heimstätte* — et non pas au *Homestead* — que devraient penser les partisans du bien de famille insaisissable. Pourquoi cette confusion ?

4. — L'*Histoire des systèmes économiques et socialistes,* de M. Hector Denis, professeur à l'Université libre de Bruxelles, débute avec un premier volume que les physiocrates et Adam Smith absorbent à eux tout seuls. Mais avant eux, au moins, y avait-il quelque chose ? M. Denis ne nous l'apprend pas. Puis c'est beaucoup moins une exposition historique qu'une thèse générale à laquelle l'histoire est seulement invitée à fournir des arguments dans un sens préconçu. M. Denis professe ouvertement que « l'histoire rejette au second plan ou abandonne tout ce que les diverses phases de la pensée scientifique ont de contingent, de négatif et d'arbitraire » (p. 5). Autant dire que l'histoire doit rejeter tout ce qui gêne l'esprit de système de l'historien. Tout naturellement avec de telles prémisses, M. Denis se complaît dans les généralisations même forcées, et plus d'un auteur analysé par lui serait étonné de se découvrir après sa mort des pensées qu'il ne s'était pas connues de son vivant. Tout cela, pour que le socialisme sorte éblouissant d'une sociologie scientifique dont il doit être le couronnement. M. Denis ramène tout à cette genèse du socialisme, dût-il, avec cela, se condamner à n'avoir que des vues trop générales et trop superficielles sur les milieux historiques qui ont fait, selon lui, les hommes comme Ricardo, Malthus et Carey. A ce compte, Mably, étant un adversaire de la propriété et des inégalités sociales, devient un des plus profonds précurseurs de la sociologie moderne (p. 164), ce dont on ne se doutait guère. La bibliographie, sans aucun doute, est riche, et les connaissances de l'auteur sont étendues : mais les citations et les renvois aux volumes et aux pages sont rares, trop rares pour un ouvrage de fond consacré à une histoire. Je conviens que M. Denis y trouve plus de facilité pour développer les systèmes abstraits et profonds qu'il découvre, parfois aussi pour raffiner et quintessencier à leur sujet : seulement l'exactitude historique y gagne-t-elle ? Par exemple, en cherchant à attribuer à Turgot la paternité de la loi d'airain (p. 171), M. Denis n'aurait-il pas mieux fait de rapprocher la phrase dont il s'agit de la fameuse théorie physiocratique sur la productivité propre de la terre et sur la stérilité essentielle des industries, ce qui aurait abouti à faire trouver tout autre chose dans l'esprit de

Turgot ? Je ne crois pas non plus à « l'influence profonde que la théorie physiocratique de la circulation a exercée sur Adam Smith » (p. 233). — Signalons que l'ouvrage contient en appendice un fac-similé du *Tableau économique* de Quesnay. — Quoi qu'il en soit, c'est une œuvre qui fait penser beaucoup : mais, outre qu'elle n'est accessible qu'à peu d'intelligences, elle risque de ne pas faire penser juste à celles qui n'unissent pas à une forte et saine philosophie une connaissance déjà acquise des auteurs originaux.

5. — Le nom de M. Béchaux est connu trop avantageusement pour que son nouveau volume : *La Réglementation du travail*, de la collection Lecoffre, ne reçoive pas un excellent accueil. Il le mérite à tous égards. M. Béchaux se demande s'il faut une réglementation du travail et ce qu'il y faudrait mettre : il analyse les projets de la « Commission de codification des lois ouvrières, » que le gouvernement a instituée en 1901 (p. 15 et s ; p. 198) ; puis il parcourt en divers chapitres la réglementation actuelle du travail en France et à l'étranger, les difficultés qui peuvent naître des répercussions économiques d'une réduction de la productivité, les projets d'une réglementation internationale du travail (ce qui amène un excellent historique de la conférence de Berlin de 1890), enfin les problèmes de la suppression de la liberté du travail, soit par voie législative, soit par les syndicats et les grèves. Nous signalons spécialement de fort bonnes pages sur les conséquences industrielles des réglementations imprudentes (p. 63 et s.) et sur les grèves révolutionnaires. M. Béchaux n'hésite pas à ranger parmi ces dernières — et il a raison — la grève générale des mineurs, d'octobre à décembre 1902. « La lutte des classes, dit-il, est prêchée comme un dogme; la haine sociale a pénétré les âmes... Ce serait une illusion de croire que la réglementation du travail, si parfaite qu'on la suppose, puisse amener dans le monde la stabilité et l'harmonie » (p. 186-187). Très judicieuses conclusions.

6. — La concentration industrielle existe-t-elle en France ? Rien qu'à l'état naissant, disait le professeur allemand Arndt. Là-dessus, M. Francis Laur publie un *Essai documentaire* intitulé : *De l'Accaparement. La Concentration industrielle en France.* Il étudie successivement six types : 1° l'entente verbale et en quelque sorte spontanée de nos six grandes Compagnies de chemins de fer se défendant contre l'État, se concertant pour les tarifs communs, etc. ; 2° le comptoir de Longwy, forme française la plus rapprochée du cartel allemand, mais sans pénalités ; 3° le monopole des glaces de Saint-Gobain ; 4° le syndicat des sauniers de l'Ouest, « liant les intérêts de quatre mille petits paysans du sel et de leurs ouvriers paludiers » ; 5° le syndicat occulte ou *consortium* des grandes Compagnies d'assurances ; 6° enfin, le « trust limité » de la *Soie* ou société anonyme de sociétés préexistantes.

Il s'agit là de la fusion de dix-sept maisons de soieries en une société anonyme parfaite, au capital de 5,400,000 fr. — Le volume est des plus instructifs d'un bout à l'autre. A propos des chemins de fer, notamment, il renferme un historique de la concession de notre réseau français comme nous n'en avons trouvé nulle part un autre aussi clair et aussi vivant.

7. — Les *Sociétés de secours mutuels, leur rôle économique et social*, de M. Dedé, sont une œuvre savante, importante par l'étendue et très consciencieusement fouillée dans les détails. Il faut ajouter que ce n'est point un livre destiné aux profanes et que sa lecture exige ou beaucoup d'étude ou une connaissance déjà acquise du sujet. L'ouvrage renferme quatre parties : 1° les principes, ou notions générales d'histoire et considérations diverses sur la mutualité, son caractère libre ou obligatoire, etc; 2° la question des retraites dans les sociétés de secours mutuels; 3° l'organisation et les rouages d'une société de secours mutuels; 4° son fonctionnement. Les annexes comprennent la loi du 1er avril 1898, des modèles de statuts, des tableaux statistiques sur divers objets, etc. Nous avons lu avec un intérêt tout particulier le chapitre sur le « fonds commun inaliénable » (p. 105). On y trouvera, non seulement un exposé très clair et très complet de cette question difficile, mais surtout une étude fort judicieuse des inconvénients moraux et économiques d'une combinaison dont « le parfum de communisme et d'inaliénabilité » (p. 112) déguise mal une mainmise de l'État sur les libertés individuelles. M. Dedé n'hésite pas à dire que ce fonds commun est « une institution mauvaise, parce qu'elle porte atteinte au sentiment de liberté et arrête l'essor de la mutualité, » et nous applaudissons à ces doléances contre l'étatisme et la tutelle exagérée d'un État, « jaloux, semble-t-il, d'atrophier en nous jusqu'au sentiment de la liberté » (p. 114).

8. — Tout autre, de fond, de forme et d'esprit, est l'ouvrage de M. Ludovic de Contenson sur les *Syndicats, mutualités, retraites*. C'est un petit volume, gentiment écrit, naïvement pensé par maints endroits, qui renferme d'ailleurs assez de documents, de lois et de projets de lois sur tout cet ordre de questions. M. de Contenson a une foi absolue dans les syndicats et les mutualités. Les syndicats doivent ramener la paix dans le monde du travail et relever l'agriculture française compromise par la concurrence du Nouveau Monde. Les mutualités fourniront une base pour la future organisation des retraites ouvrières. M. de Contenson n'a lu nulle part que les syndicats se fussent jamais mêlés de grève, ni qu'ils eussent entravé la liberté du travail : du moins est-ce ainsi que j'explique son silence sur cette question ainsi que sur celle de leur responsabilité. Peut-être bien a-t-il beaucoup d'illusions, à en juger surtout par son Introduction. Empressé de dire et de répéter que « la

vie va à la vie » (p. 15 et 23), il est convaincu que « si la religion se tient à l'écart du mouvement général social, intellectuel et scientifique d'un pays, elle est appelée à en être éliminée par une loi fatale, qui est la loi de l'existence » (p. 15). Non seulement cette conception le rend d'une injuste sévérité pour l'immense majorité des catholiques français (p. 17, 19 et s., etc.) ; mais elle lui fait croire que « la démocratie est le seul régime chrétien » (p. 9) et elle l'empêche tout à fait de comprendre et de mesurer la profonde différence entre le socialisme froidement anticlérical de maintenant et le socialisme bénisseur des hommes de 1848 (p. 18 en note). Enfin il confond la loi du 14 juin 1791, qui interdit les associations professionnelles libres, avec celle du 15 février précédent, qui avait aboli les corporations obligatoires (p. 39). Il a ici pour excuse de copier une erreur fort répandue.

9. — Les *Corporations et syndicats*, de M. Gustave Fagniez, sont surtout une œuvre d'histoire et de vulgarisation dans laquelle l'histoire, poussée jusqu'à nos jours, aboutit à une description. M. Fagniez étudie d'abord siècle par siècle la corporation du moyen âge et de l'ancien régime; puis, après quelques pages sur la période courue de la Révolution à la loi de 1884, il traite des syndicats patronaux et de leurs unions, enfin de l'association professionnelle ouvrière. Son histoire des corporations au moyen âge renferme une foule d'aperçus nouveaux, quoique le peu d'espace dont il disposait ne lui ait pas permis d'être aussi complet qu'il aurait voulu. Comme opinions, M. Fagniez est assez éclectique, mais certainement pas socialiste. Ainsi quand il parle du catholicisme social (p. 183 et s.), de l'économie politique libérale (p. 185) et de l'école de la paix sociale (p. 186), il le fait toujours en homme qui n'appartient proprement à aucun de ces groupes. Sa conclusion est vague. On peut, dit-il, « accorder sa préférence » à l'une ou l'autre des trois formes (syndicats révolutionnaires ou syndicats purement professionnels ou syndicats chrétiens), mais sans rien promettre à aucune d'entre elles et avec une « incertitude qui n'est pas exempte d'anxiété » (p. 187). Je crois cependant que M. Fagniez, à force d'avoir étudié les corporations du moyen âge, aurait des sympathies pour le régime corporatif proprement dit, avec homologation légale des règlements professionnels adoptés par des conseils mi-partie ouvriers et mi-partie patronaux. Peut-être bien sous ce régime la paix renaîtrait-elle, selon lui, au sein du « monde patronal et du monde ouvrier désormais rapprochés » (p. 196).

10 — Après l'histoire, la description. Ici nous ne saurions trop recommander la *Démocratie en Nouvelle-Zélande*, de M. André Siegfried. Tout le monde sait avec quelle audace le ministère Seddon a conçu et réalisé son plan de réformes socialistes ; mais il faut lire M. Siegfried pour connaître les détails de cette œuvre et pour pouvoir les apprécier

d'après le milieu où elle a été accomplie. Géographie, origines historiques, législation, mœurs locales, tout est présenté avec l'attrait d'un style clair et sobre, mais sans l'aridité technique qui risquerait de rebuter. On étudiera avec le plus vif intérêt les chapitres sur les pensions de retraite pour la vieillesse, sur la conciliation et l'arbitrage obligatoire et sur la législation financière. M. Siegfried expose plutôt qu'il ne juge; il conclut fort peu, et même en matière financière il n'est pas aussi pessimiste qu'on aurait pu croire (p. 217). Il l'est davantage au point de vue de la natalité, en constatant que son coefficient, entre 1882 et 1901, s'est abaissé de 37 ‰ à 26 ‰ (et même à 25 dans les années de 1897 à 1900), malgré une certaine augmentation du nombre des mariages, si bien que la France est le seul pays du monde qui tienne un rang plus mauvais (p. 235-237). Quoi qu'il en soit, si cette expérience de socialisme n'a pas donné encore de pires résultats, il faut noter qu'elle est bien récente, bien courte et qu'elle s'est faite dans un pays isolé, sur un territoire neuf et avec une population peu dense. On aurait donc tort de la tenir pour complète et surtout de vouloir en tirer un encouragement pour l'Europe à faire de même.

11. — Le R. P. Vermeersch donne, en un volume plus que double du premier, une seconde édition de son *Manuel social. La Législation et les œuvres en Belgique.* Nous avions analysé la première édition et nous ne pourrions que répéter nos appréciations antérieures. Documents innombrables, ordre parfait, tables alphabétiques diverses et détaillées, par dessus tout, esprit excellent et jugement droit : tout cela s'y trouve. M. Cooreman, qui a rédigé la Préface, reconnaît « les passions inchangeantes du cœur humain » comme la première cause des antagonismes de classes (p. 1) et il interprète sagement le rôle que l'État doit se donner (p. 5) ; quant au P. Vermeersch, il fait large la part de la religion, et je note avec un intérêt tout particulier ses pages sur les « retraites fermées » (p. 862 et s). Ses observations sur les cercles d'études sociales (p. 468-472), sont très judicieuses, aussi bien que ses vues sur la presse populaire (p. 488 et s.). Par ailleurs, cependant, et en ce qui concerne le dix-huitième siècle, il a copié un peu aveuglément, sans étude ni critique personnelle, et je crois qu'il jugerait autrement Gournay et Turgot (p. 14) s'il connaissait mieux soit les idées et le régime de leur temps, soit la conduite de Turgot comme intendant du Limousin.

12. — En fait d'œuvres, qu'est-ce qu'une « Maison sociale » ? La « maison sociale » est une maison quelconque où des dames et jeunes filles du monde, les unes résidentes et les autres auxiliaires, viennent se mêler aux familles ouvrières : elles les y attirent et leur rendent divers services, particulièrement pour la garde et les soins des enfants. Sauf qu'on n'y enseigne pas, ce sont des Universités populaires féminines,

tout aussi laïques que les autres. J'ai appris ainsi qu'il existe à Paris trois « maisons sociales », à Montrouge, à Montmartre et à Ménilmontant. L'une d'elles a déjà huit ans d'existence. Vivront-elles plus longtemps que les Universités populaires ? Leurs promoteurs n'en désespèrent point, grâce à cette source inépuisable de dévouement qu'est le cœur d'une femme (p. 54). L'opuscule que nous analysons : *La Maison sociale*, est le compte rendu de l'assemblée générale du 14 juin 1904 : il contient le discours de la présidente, Mme la baronne Piérard, une conférence de M. Louis Dausset et le rapport de Mme Le Fer de la Motte. Ce qui m'a frappé dans ce petit volume, c'est l'absence complète de l'idée de Dieu : son nom n'y est nulle part. Aussi bien « aucune obligation morale ou religieuse ne règle les actes » de ces dames (p. 31) ; « l'inspiration et la direction sont absolument indépendantes de toutes les associations politiques ou religieuses » (p. 97) ; et M. Dausset voit dans cette tentative une heureuse manifestation d'une « conscience sociale » basée sur l'idée d'un « organisme unique » dans lequel les hommes sont « les segments d'un même tissu cellulaire, les membres d'un même corps » (p. 38-39). C'est du vrai panthéisme social. Et en finissant cette lecture sur la « Maison sociale », je me suis dit tristement en moi-même : *Nisi Dominus ædificaverit domum.....*

13. — Comme tout irait bien avec le *Programme politique du positivisme*, de M. A. Baumann ! Quel idéal de liberté, « liberté spirituelle », est-il dit (p. 9) ! Neutre en tout, pas révolutionnaire le moins du monde, mais essentiellement conservateur et traditionaliste, voilà l'auteur et son petit livre. « L'unité morale, dit-il, demeure désirable... Mais sa reconstitution, comme le disait Auguste Comte, doit être livrée à la libre concurrence des doctrines capables de l'accomplir » (p. 11). Il faut, il est vrai, lui passer l'illusion que « le positivisme et le catholicisme sont deux courants distincts, mais convergents » (p. 20) ; car, après cela, il a des idées très justes et parfois originales sur la décentralisation, le « mandarinat », la liberté de l'enseignement, etc., etc. Par dessus tout, bonne foi inattaquable. Seulement — et c'est là le malheur — le positivisme dont M. Baumann est engoué n'a guère formé que des socialistes ou des radicaux, sectaires contre les autres et jouisseurs pour eux-mêmes, qui sont pratiquement aux antipodes de M. Baumann. Nous ne saurions trop le regretter.

14. — M. Edgard Milhaud, professeur d'économie politique à l'Université de Genève, bien connu par ses vives sympathies pour le socialisme, traite du *Rachat des chemins de fer* — chemins français — en forme de plaidoyer pour le rachat. Au milieu de beaucoup de chiffres, sans lesquels du reste la question ne saurait être traitée, il étudie les exemples de la Suisse, de la Belgique, de l'Italie et de l'Allemagne, ainsi que l'expérience du réseau de l'État en France. Il finit par une

critique des conventions de 1883 et du projet de rachat de l'Ouest. La conclusion, c'est que « les Compagnies sont merveilleusement organisées pour une incessante propagande de mensonge et pour un grand œuvre de corruption » (p. 310) et qu'il est nécessaire de les déposséder. Mais l'État ne serait-il pas encore mieux outillé pour une vilaine besogne de pression ? Toute la partie morale, philosophique et vraiment économique du problème est laissée de côté, comme si l'État devait être nécessairement le plus juste des patrons et le plus libéral des maîtres. Mais ne perdons pas notre temps à discuter : M. Milhaud avait son idée arrêtée d'avance.

15. — Sous le titre : *La Paix et l'Enseignement pacificiste,* la Ligue pour la paix publie les dix conférences qu'elle a fait faire en 1902-1903, à l'École des hautes études sociales, par M. d'Estournelles de Constant, La Fontaine, André Weiss, Georges Lyon, Émile Bourgeois et le docteur Richet. Une autre conférence que M. Ferdinand Buisson avait faite, mais qui n'avait été qu'une improvisation, est remplacée par celle que M. Frédéric Passy avait donnée à Troyes dans une réunion des instituteurs et institutrices de l'Aube. Les idées de la Ligue pour la paix sont trop connues pour qu'il y ait à faire ici une analyse détaillée du volume ; elle n'apprendrait rien à personne. Les pacificistes sont convaincus que « la question d'Alsace-Lorraine est le seul obstacle à la fédération européenne » (p. 4) ; ils raillent la philosophie de Joseph de Maistre (p. 147), sans s'essayer à résoudre par d'autres voies le plus étrange et le plus constant de tous les phénomènes de l'histoire ; l'un d'entre eux, M. G. Lyon, ajoute que « les religions positives, telles que les hommes les ont instituées (et cela sans acception d'Églises), ont consacré de leur autorité les plus misérables antagonismes humains » (p. 125). On reconnaît bien l'influence maçonnique et libre-penseuse que subit la Ligue. En appendice, le volume renferme un discours de M. d'Estournelles de Constant à la Chambre, le 11 janvier 1902, et une conférence de M. Frédéric Passy, du 21 mai 1867, contre la guerre et les armements. Eh bien ! ces protestations contre l'organisation de la défense nationale n'ont-elles pas contribué à faire avorter en 1867 les projets du maréchal Niel et à faire naître ainsi en 1870 cette question d'Alsace-Lorraine que les pacificistes considèrent, quoique à tort, comme le seul obstacle à la fédération de l'Europe ?

16. — *Enseignement et Démocratie*, de la même collection, est un recueil de conférences faites aussi à l'École des hautes études sociales par MM. A. Croiset, E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, Ch. Seignobos et Ch.-V. Langlois sur les divers genres ou degrés d'enseignement primaire, secondaire, supérieur, etc. Naturellement c'est une glorification de l'œuvre laïque : et, dans ce sens, nous signalons tout spécialement la rhétorique de M. Devinat sur la

« formation des consciences » par l'instituteur primaire (p. 52 et s.).

Sociologie. — 17. — Le septième volume de *l'Année sociologique* de M. Durkheim, qui vient de paraître, ne renferme qu'un seul mémoire inédit : c'est un long travail de MM. Hubert et Marcel Mauss, intitulé : *Esquisse d'une théorie générale de la magie.* Ce travail doit être publié à nouveau et séparément, cette fois-là avec des notes et références. Les auteurs s'arrêtent à une première difficulté, qui révèle leur genre de préoccupations. « La notion de sacré, disent-ils, est une notion sociale, c'est-à-dire un produit de l'activité collective » : or, si la magie apparaît comme l'acte d'individus isolés du groupe social, comment peut-elle « procéder en dernière analyse d'une notion collective comme la notion de sacré » (p. 3) ? Aussi MM. Hubert et Marcel Mauss n'admettent-ils pas sans réserves l'opinion de M. Fraser, que « la religion est sortie des erreurs et des échecs de la magie » (p. 8). Il y en a ainsi 150 pages compactes et serrées, à travers les Australiens, les Mélanésiens, les Cherokees, les Hurons, les Ojibways, etc., avec un peu de Grecs, de Latins et de moyen âge et avec renvois au totémisme et au chamanisme. Les définitions ne sont pas toujours très limpides, parce qu'elles renferment parfois le mot à définir (par exemple, p. 13 et s.). Il paraît que non seulement « les idées de chance et de malchance, de quintessence... sont bien proches de la magie elle-même », mais encore que « tout ce que les notions de force, de cause, de fin, de substance ont encore de non positif, de mystique et de poétique » (pourquoi pas l'ontologie tout entière ?) « tient aux vieilles habitudes d'esprit dont est née la magie » (p. 146). — Comme d'usage, le reste du volume renferme soit des listes, soit des analyses de livres et d'articles français, allemands, anglais et italiens sur la sociologie, l'histoire des religions, la criminologie, etc. Mais une part plus considérable que d'ordinaire y est faite à la sociologie religieuse, traitée par MM. Hubert et Mauss (p. 199-370), qui expliquent le dédain manifesté d'ordinaire pour cette branche d'études par le caractère fréquemment « théologique » ou « apologétique » des ouvrages qui y sont consacrés (p. 199). Aussi écartent-ils volontiers toute littérature et toute science chrétiennes : le P. Delehaye, avec ses *Légendes hagiographiques*, ne pénètre ici que pour être exploité contre le catholicisme (p. 344-346). En revanche Harnack a un compte rendu long et favorable. En tout cas — et malgré aussi les lacunes de la partie économique (qui aurait pu à elle seule fournir un gros volume) — ce vaste travail sera très utile aux chercheurs.

18. — Le gros volume de M. Raoul de la Grasserie : *Essai d'une sociologie globale et synthétique*, est de la quintessence d'abstractions, au point qu'on finit par se demander s'il n'y a point là de cette sorcellerie ontologique que dénonçaient tout à l'heure MM. Hubert et Mauss. Jugez-

en par cet extrait de la table des matières : « Sociologie anthropique... prosopique, chrématique... gamique... somatique, gnostique... polémologie... civilologie... cœnologie... pénologie... graphies, crisies et logies, » etc. M. de la Grasserie voit de la sociologie partout, non seulement entre les hommes et les animaux, les hommes et les plantes, les hommes et la terre (car « l'homme s'est marié avec la terre » [p. 92]), mais encore dans les animaux entre eux, dans les plantes entre elles (car les plantes ont « de l'intelligence et de la volonté » [p. 76]), dans les minéraux, dans les deux électricités positive et négative, etc. (car « les forces aussi se constituent en sociétés : ce sont même le mouvement et les nombres, en mathématiques les séries d'équations, en logique les séries de syllogismes » [p. 76-77]). On dirait une monomanie sociologique, et j'avais envie d'inventer le mot « sociologicomanie. » Même des choses qui n'existent pas peuvent avoir une sociologie : par exemple, quoique M. de la Grasserie ne croie pas même à la nécessité de Dieu pour arranger le monde, les personnes de la Sainte Trinité ont la leur, qui, dans la « supra-sociologie », forme un type spécial, la « sociologie intradivine » (p. 87) ; et religion, dogmes, grâce, mysticisme et piété, tout cela compose une « cosmo-sociologie subjective. » Il y en a près de 600 pages comme cela. J'ai donc droit à toute la pitié des lecteurs du *Polybiblion*, pour les avoir lues, j'ose dire par devoir, non certes par plaisir.

Socialisme. — 19.— *Les Systèmes socialistes*, de M. Maurice Bourguin, œuvre sérieuse et lourde, de valeur et de poids tout ensemble, essaient de passer entre le socialisme et le conservatisme, caractère qu'ils ont commun avec beaucoup d'autres volumes. Il y a un problème à résoudre : eh bien, c'est l'évolutionnisme économique qui le résoudra ! De là deux parties : 1° les « théories » ou « systèmes de société socialiste » ; 2° les « faits » ou « l'évolution économique. » J'accepte d'abord la définition du socialisme : « tout système qui implique suppression, réduction ou diffusion des revenus capitalistes, par l'institution de droits collectifs sur les choses au profit de communautés plus ou moins vastes, à côté ou à la place des droits individuels » (p. vi). Mais M. Bourguin fausse immédiatement le sens usuel des mots, quand il distingue le socialisme d'État, le socialisme communal et le socialisme corporatif ou sociétaire, selon que c'est l'État, la commune ou la corporation qui est cette communauté substituée à l'individu (p. vi). Socialisme d'État signifie autre chose et n'est pas synonyme de collectivisme. — La première partie, de beaucoup la plus courte, critique les divers concepts de société socialisée, d'après Marx, Jaurès, Anton Menger, Kautsky, etc. ; et M. Bourguin pense ou bien que ces sociétés, faute de liberté, seraient inhabitables ou bien que l'organisme qui y maintiendrait l'équilibre se romprait sous le fardeau. La seconde

partie, « l'évolution économique », décrit les faits contemporains au double point de vue de la concentration capitaliste dans l'industrie contemporaine et du développement de la coopération dans le monde du travail ; néanmoins « le socialisme corporatif, n'ayant aucune chance de se réaliser par la voie de l'évolution, ne pourrait triompher que par une révolution » (p. 345). La conclusion est plutôt vague, sinon que M. Bourguin croit à la démocratie et à « l'affinement de la conscience publique » (p. 354). Le livre se termine par une bonne centaine de pages de documents statistiques sur les syndicats, sur la municipalisation des services publics, sur la concentration des industries, etc. Par bonheur une table bien faite permet de ne lire que ce que l'on cherche. Mais M. Bourguin, selon nous, a un double tort : il lui manque une base philosophique solide et il prend trop au sérieux, comme des formules doctrinales parfaitement délibérées et mûries, ce qui n'était que phraséologie et verbiage d'un tribun ou d'un candidat : tel le fameux « Programme de Saint-Mandé » de M. Millerand (p. 90).

20. — Dans son *Essai sur la propriété*, M. Ernest Tarbouriech, qui a professé à l'Université nouvelle de Bruxelles et au Collège libre des sciences sociales de Paris, se livre à une analyse critique des fondements de la propriété comme droit abstrait. Résolu à démolir notre législation présente, c'est contre la propriété qu'il dirige d'abord ses coups (p. 51) : le reste suivra. Peut-être bien présente-t-il un peu faibles les arguments en faveur de la propriété, puisqu'il veut les renverser : mais pour cela ou malgré cela la sophistique de son livre n'en est pas davantage à négliger, si puérile soit-elle par moments (voyez entre autres le § 62 sur la propriété et la loi divine (p. 81). Il connaît assez mal la doctrine catholique ; il la croit contenue tout entière dans M. l'abbé Naudet et dans les catholiques sociaux, et il n'en analyse pas non plus suffisamment les textes, même lorsqu'il les cite (p. 251 et s., p. 82). Il y a du moins des citations, de l'esprit et de la verve. M. Tarbouriech est foncièrement socialiste et foncièrement révolutionnaire : je lui sais gré de dire bien haut qu'aucune réforme ne peut faire oublier le but à atteindre, qu'aucune renonciation, qu'aucun compromis n'est valable (p. 25 et s.) et que l'évolution ne suffira pas à faire crouler le capitalisme « en entraînant sa superstructure, c'est-à-dire le droit comme la religion et la morale » (p. 18). M. Tarbouriech caractérise bien l'enseignement du Collège libre des sciences sociales : nous pouvons nous tenir pour avertis.

21. — *Liberté du travail et solidarité vitale* doit être une thèse de doctorat ès-lettres. Avec un apparat philosophique qui n'aide pas toujours à la clarté du langage ni à la netteté de la pensée, l'auteur entreprend d'étudier « le grand problème qui torture notre société et qui porte sur

la conception et les limites de la liberté du travail » (p. 1). Il l'aborde au triple point de vue économique, sociologique et moral, et il en groupe les solutions d'après les trois types de la liberté isolée (Paul Leroy-Beaulieu), de la liberté collective (Jaurès) et de la liberté protégée (Deschanel). C'est donc partout le procédé ternaire : on dirait d'un sermon en trois points comme jadis. Mais pourquoi M. Deschanel apparaît-il ici comme un type de penseur ? Est-ce que quelques discours ou écrits de circonstance, d'une opportunité politicienne, en ont fait un chef d'école ? Je l'ignorais. Quoi qu'il en soit, les « conceptions rectifiées » de ces trois hommes « fournissent la base de la liberté sociologique conçue par MM. Durkheim et de Roberty » : il n'y a plus qu'à « approfondir leur pensée » et à exprimer sous une forme neuve, avec des schémas de géométrie sociale, l'idéal de la liberté sociologique (p. III). M. Senchet éclairera donc sa lanterne (?) avec des figures de géométrie sociale. Après quoi, sa formule de liberté du travail (p. 104) sera fortement attentatoire à la liberté tout court, pour ne pas dire purement socialiste, outre que M. Senchet ne l'applique pas aux faits concrets de l'économie politique et du droit, faute peut-être de les connaître assez l'une et l'autre. Il plane dans les nuages et je l'y laisse. Il tient pour « socialement nécessaire de favoriser l'expansion des religions, qui sont des sources intarissables de vertus et d'héroïsme » (p. 230) ; mais il ne croit qu'à une « morale vraiment scientifique », qu'il avoue n'être encore « ni achevée ni suffisamment dégagée de préoccupations métaphysiques, religieuses, militaires ou esthétiques » (p. 189). Au moins il y en a ainsi pour tous les goûts, ce qui est toujours plus prudent.

22. — L'ouvrage du docteur Gayme intitulé : *Travail et prévoyance* (et en sous-titre : *Étude de l'assurance ouvrière contre la maladie*) manque d'ordre, de clarté et de divisions : aussi les quelques documents intéressants qui s'y trouvent, y ressortent mal. M. Gayme, convaincu que « la grande et irrésistible poussée socialiste et humanitaire triomphera à la longue du capitalisme » (p. 8), est un mutuelliste proudhonien ; mais le « mutuellisme » est très différent du « mutualisme » et de la « mutualité », quoiqu'il puisse être appelé du « mutualisme intégral » (p. 26-27). L'admiration de M. Gayme pour Proudhon lui fait absolument méconnaître les incohérentes contradictions de cet esprit plus brouillon que puissant. — Le volume contient aussi, mais avec une pagination différente, *la Croix médicale*, dissertation sur la police des mœurs, sur ses abus et sur la manière de prévenir la contagion des uns sans compromettre la liberté et la débauche chez les autres. — A ne pas laisser traîner.

23. — Tout au rebours du livre de M. Gayme, celui de M. Paul Louis : *L'Ouvrier devant l'État*, n'est pas moins bien divisé que bien

écrit. L'auteur y expose très clairement le régime législatif du travail, en faisant tout ensemble, à ce propos, de l'histoire et de la législation comparée. Le volume sera consulté avec fruit dans un grand nombre de cas. Grèves et chômage, contrat individuel ou collectif, assurances et retraites, tout est passé en revue ; mais les préférences sont pour le socialisme réformiste. « Le principe contemporain et utilitaire de solidarité, y est-il dit, n'est pas seulement plus haut et plus compréhensif que le principe chrétien de charité : il est aussi plus fécond » (p. 20). « L'histoire des lois sociales, lisons-nous ailleurs, n'est plus guére que celle des démembrements de la propriété. » (p. 30)... « et les textes élaborés depuis 1870 ont procuré au prolétariat des armes de combat, plutôt que des solutions même transitoirement acceptables. » (p. 30 et 31). Du reste, M. Paul Louis confond (p. 10) les économistes avec les manchestériens, qui n'en sont qu'une école particulière, et il se reprend à croire à la loi d'airain, aussi bien qu'à douter du relèvement du salaire nominal (p. 32). Les démonstrations cependant étaient bien faites. Et puis, la solution fuit toujours devant lui : car hélas ! après que la réglementation du travail aura « désagrégé peu à peu la vieille notion de la propriété », il restera toujours à « trancher le grand problème, celui qui forme la base de tous les autres, celui de la répartition et de l'exploitation des capitaux » (p. 36).

24. — Le propre d'un philosophe, dit-on, est de pouvoir répondre en même temps oui et non à toutes les questions. Alors M. Fouillée en est un. Son livre : *La Propriété sociale et la Démocratie* « a pour principal objet de montrer ce qu'il y a de faux dans les doctrines absolues sur la propriété » (p. 1) : il s'agit de passer entre l'individualisme et le socialisme et de les faire s'embrasser. C'est la reproduction d'un petit volume, publié en 1883, paraît-il, dans lequel les théories d'organisme contractuel et de quasi-contrat social, reprises depuis lors avec grand fracas par M. Léon Bourgeois, en 1896, dans sa *Solidarité*, avaient fait leur première apparition. D'après M. Fouillée, la propriété a tout ensemble un titre individuel et un titre social ; elle doit être à la fois individuelle et collective, et ce problème sera résolu par l'organisation de l'assistance sociale et de la philanthropie publique. Lentement aussi on « modifiera la nature humaine en l'éclairant par la science et en la moralisant par l'éducation » (p. 3). A part cela, qui est assez clair, c'est un livre d'à peu près et d'équivoques : ainsi « la première cause d'accumulation, c'est le phénomène de la rente foncière ou de la plus-value » (p. 41) (!) et « la puissance politique qui s'exerce par le suffrage universel » est « une espèce de propriété sociale » (p. VII ; p. 159 et s.) (!) M. Fouillée a tout l'optimisme béat des courtisans de la multitude : ainsi, d'après lui, si les hommes supérieurs manquent dans les rangs du pouvoir, la faute n'en est pas à une démocratie qui n'aurait pas voulu les élire ;

elle en est à une éducation qui n'a pas su les former. Ah ! quels grands hommes les œuvres de M. Fouillée vont nous donner ! Mais pour le moment il ne se préoccupe pas moins de la quantité de la population que de sa qualité, et il s'en préoccupe au rebours du docteur Bertillon et de tout le monde : d'après lui il faut prévenir « une multiplication excessive de l'espèce » (p. 81), et certaines entraves légales au mariage ne seraient point inutiles pour cela (p. 91). On voit que M. Fouillée est fort peu au courant des faits de son pays et de son temps : c'est donc bien un vrai philosophe.

25. — On sait que « l'École des hautes études sociales demande des conférences aux esprits les plus divers, sous la seule condition qu'ils se réclament du libre examen scientifique » (p. 1), lisez : qu'ils ne soient pas infectés d'une idée religieuse. En 1902-1903, elle en a fait faire un certain nombre par MM. Budin, Gide, Henri Monod, Paulet, Robin, Siegfried et Brouardel sur *les Applications sociales de la solidarité* ou plus exactement sur l'hygiène, la mortalité infantile, la lutte contre la tuberculose, les lois sur les accidents du travail, etc. Mais est-ce bien là de la solidarité au sens propre du mot ? J'en doute un peu, et pour comprendre j'ai besoin de me souvenir que la solidarité est devenue une vraie tarte à la crème depuis que la franc-maçonnerie a décidé de la substituer à la charité née chrétienne et coupable de l'être restée. M. Léon Bourgeois, dont c'est le dada, a écrit une préface. Le volume renferme des renseignements d'un très réel intérêt au point de vue de la statistique hygiénique et médicale : j'ajouterai seulement que nous serions plus avancés contre la tuberculose, autant que l'Allemagne par exemple, si nous avions dirigé du côté des *sanatoria* un peu de cet argent et de cette peine que nous gaspillons à chasser des Frères et des Sœurs et à bâtir des écoles contre Dieu.

Catholicisme social. — 26. — Quelque envie que j'en aie, il m'est difficile de classer autrement ce qui me reste à voir. — D'abord M. l'abbé Murri, un des coryphées de la démocratie chrétienne en Italie, (p. 107-108) publie un volume fort intéressant : *Un Papa, un secolo ed il cattolicismo sociale.* Évidemment ce pape-là, c'est Léon XIII. Sa politique se trouvait naturellement orientée vers la démocratie par l'impression fâcheuse que le gouvernement de Léon XII et de Grégoire XVI avait fait nécessairement sur lui dans sa jeunesse (p. 7 et s.). Inutile de dire que Pie IX n'est pas mieux traité. Et cependant Léon XIII, qui, vu le temps où il a vécu, n'aurait pas pu être autrement (p. 99), eut bien quelques lacunes. Il n'osa pas donner aux catholiques italiens le moyen de remplir leur rôle politique, en les relevant de la règle *non expedit* (p. 39-56) ; puis « ses dix dernières années n'ajoutent guère à sa gloire : elles révèlent une lassitude d'âge et de pensée avec une succession de mesures qui, destinées à expli-

quer, à limiter, à retenir, aigrirent les disputes au lieu de les faire cesser et laissèrent les deux partis également incertains » (p. 93). Tout cela parce que Léon XIII condamna l'américanisme et lança ses lettres et encycliques sur les études bibliques et la formation du clergé. Pis encore : Léon XIII écrivit l'encyclique *Graves de communi* contre l'esprit de la démocratie chrétienne, et il faut voir à quelle débauche de sophismes se livre M. l'abbé Murri pour démontrer que cette encyclique est un vrai triomphe pour les démocrates chrétiens (p. 95 et s.).

27. — Nous aurions pu classer parmi les manifestes du catholicisme social la préface du livre de M. de Contenson, analysé plus haut, mais *le Droit des humbles, études de politique sociale*, de M. J.-B. Fidao, est infiniment plus curieux et plus caractéristique. La « politique sociale », c'est l'aboutissant du socialisme (p. 3), et « le socialisme, pourvu qu'on veuille lui accoler cet autre mot, *chrétien*, pourra accueillir les vœux et les aspirations qui travaillent presentement la foule des honnêtes gens » (p. 2). Aussi bien « nous consacrons au catholicisme social le volume tout entier » (p. 5). Il s'agit de découvrir les antécédents de ce catholicisme. De là les chapitres du livre : 1° les Prophètes ; 2° Saint-Simon ; 3° les Saint-Simoniens ; 4° Lamartine ; 5° Auguste Comte ; 6° Buchez. M. Fidao, d'accord avec Darmesteter, accepte que le messianisme des prophètes fut tout simplement la foi dans « le triomphe terrestre de la justice dans l'humanité » (p. 41-42) ; et « de fait, dit-il, quelque chose a survécu de la clameur des prophètes dans le concert ou, si l'on veut, dans le tumulte des voix socialistes » (p. 45). Aussi bien pourquoi ne retournerait-on pas à la loi hébraïque (p. 76-79) ? Il est vrai que M. Fidao n'a pas la même conception du christianisme que nous : pour lui l'idée et le dogme du surnaturel en sont à peine un élément intégrant, bien loin d'en être l'élément constitutif. Il voit donc des chrétiens partout. « Ce que nous appelons, dit-il, le catholicisme social, se trouve dans Saint-Simon, nonobstant quelques variantes, sous le nom de nouveau christianisme » (p. 82) ; et « à cela près qu'Enfantin resta impuissant à concevoir ou à reconnaître le surnaturel, on peut affirmer qu'il avait le sens catholique » (p. 143 ; *idem*, p. 145 ; v. p. 113 et s.). N'attachons aucune importance aux théories même les plus immondes des saint-simoniens (p. 119) ; ignorons aussi la célèbre rupture d'Enfantin et de Bazard ; car « c'est pour le plus grand bien de la morale et de la société que tant d'idées neuves ont germé, puis pullulé rue Monsigny (p. 308). » Voyant ainsi partout du christianisme, M. Fidao ne voit de socialisme nulle part. A peine y en a-t-il « un seul élément douteux » dans l'œuvre de Saint-Simon (p. 104). Il est tout naturel que les saint-simoniens condamnent l'héritage (p. 133) et que Buchez, bouleversant le vocabulaire juridique, appelle « *possession* la propriété de la terre » (p. 304 et s.). M. Fidao épouse cordialement

tous ces griefs contre l'hérédité. Une des pages les plus curieuses du livre est celle qui est consacrée à la théorie de l'Église laïque *apprenante* (en sus de l'Église *enseignante* et de l'Église *enseignée)* : M. Fidao soutient « le pouvoir reconnu aux fidèles de participer à l'élaboration de la doctrine catholique » et il professe qu'il « n'est personne, dans l'Église, qui ne puisse à un moment donné aider au progrès du dogme. » Buchez aurait donc pu donner « à l'Église un concours qui l'eût servie et une initiative qu'elle eût certainement utilisée » ; mais il l'en a « privée », parce qu'il s'est attardé aux frontières (p. 342-343). — Bref, le livre de M. Fidao est le plus instructif que l'on puisse voir sur ce glissement naturel des catholiques sociaux vers les néo-chrétiens. L'ouvrage est écrit avec élégance, pour ne pas dire avec prétention : mais il n'a pas toujours beaucoup de suite dans les idées, et de longues dissertations, qui s'ouvrent en manière de parenthèses, y mettent souvent du fouillis (voyez surtout à cet égard l'Introduction et le chapitre sur Lamartine). J. RAMBAUD.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

(*Fin*)

28. *Catalogue thématique des œuvres de Chr. W. v. Gluck* (*1714-1787*), publié par ALFRED WOTQUENNE. Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1904, gr. in-8 cartonné, de XI-246 p., avec portrait, 15 fr. — 29. *El Rito mozárabe*, por Don JUAN MORALEDA. Toledo, Murillo, 1904, in-12 de 52 p., 1 fr. — *El Apellido Moraleda*, por JUAN MORALEDA Y ESTEBAN. Toledo, Murillo, 1904, in-12 de 47 p., 1 fr. — 30. *Lehrbuch der Phonetik*, von OTTO JESPERSEN. Traduction du danois en allemand par H. DAVIDSEN. Leipzig, Berlin, Teubner, 1904, in-8 de VI-254 p. et 2 planches, 6 fr. 25. — 31. *Traité d'accentuation grecque*, par J. VENDRYÈS. Paris, Klincksieck, 1904, in-18 cartonné, de XIII-276 p., 3 fr. 50. — 32. *Oktoichos der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes*. I. Theil (T. I-IV). Deutsch und slawisch, unter Berücksichtigung der griechischen Urtexte, von ALEXIOS VON MALTZEW. Berlin, Siegismund, 1903, in-12 de XV-1270 p., 17 fr. 50.

28. — Le *Catalogue thématique des œuvres de Chr. W. v. Gluck* (*1714-1787*) nous apparaît comme un travail d'érudition solide, précis, digne de tous éloges. M. A. Wotquenne s'est attaché avant tout à la partie bibliographique des œuvres de Gluck, et ce catalogue « doit être uniquement considéré comme une réunion des matériaux nécessaires à la rédaction d'une étude définitive et complète, embrassant toute la carrière et toute l'œuvre du maître classique de la tragédie musicale. » Ce travail permettra de compléter et de rectifier au besoin les volumes consacrés à Gluck par Antoine Schmid et par Marx. Il se divise en deux parties : 1° catalogue thématique de tous les morceaux connus jusqu'à ce jour qui appartiennent soit aux ouvrages dramatiques italiens ou français de Gluck, soit à ses compositions musicales d'autre genre. Cette partie, la plus considérable de l'ouvrage (p. 1 à 181)

échappe à tout compte rendu. Il suffit de dire que les thèmes sont rangés dans un ordre parfait. La 2e partie suppose des recherches plus profondes encore que la 1re. C'est « une énumération par ordre chronologique de la totalité des œuvres de Gluck, accompagnée de tous les renseignements bibliographiques, de la nomenclature des divers dépôts publics où ces documents se trouvent aujourd'hui conservés, et de l'indication des emprunts faits par Gluck à ses ouvrages antérieurs. Cette partie est traitée avec un soin de bibliophile jaloux de mettre dans son œuvre la clarté, la précision, la sûreté des renseignements. Voici l'ordre des indications fournies par l'auteur sur chacune des œuvres de Gluck. Titre de l'ouvrage, auteur de la musique, auteur des paroles, graveur, nom des acteurs, date de la première représentation, — bibliothèque où se trouve actuellement le livret, la partition, les fragments monuments ou réimpressions. — Sources, — sous ce titre, l'auteur renvoie aux ouvrages qui ont parlé de Gluck. — Emprunts faits par Gluck à ses ouvrages précédents. Rien n'est plus curieux que ces constatations : « Les partitions des cinq chefs-d'œuvre français de Gluck renferment en plus grande quantité qu'aucun de ses opéras italiens des éléments empruntés à ses opéras antérieurs. » M. Gevaert avait déjà remarqué que cette pratique, fréquente chez Gluck dans tous les temps, l'est devenue encore davantage à sa période définitive, alors qu'il ne voyait plus dans les productions de sa jeunesse que des ébauches, des études d'atelier. Un appendice donne la liste de quelques œuvres apocryphes ou douteuses ; enfin, pour terminer le volume, une table alphabétique des morceaux divers qui se trouvent dans les œuvres italiennes et françaises de Gluck. — M. Joseph Liebeskind, de Leipzig, s'est chargé de la traduction allemande de ce bel ouvrage. L'impression est due à MM. Breitkopf et Härtel; c'est dire sa perfection.

29. — La plaquette de D. Juan Moraleda y Esteban intitulée : *El Rito mozárabe,* est avant tout une œuvre de vulgarisation, un simple aperçu de la question capable de fournir les éléments d'une étude plus approfondie. La première partie est une esquisse historique relatant les vicissitudes de la liturgie mozarabe à travers les siècles. L'apôtre saint Jacques et les sept envoyés de saint Pierre (?), le quatrième concile de Tolède, l'invasion musulmane et enfin la restauration du culte mozarabe par le cardinal Ximenès dans la chapelle de la cathédrale de Tolède où il subsiste encore aujourd'hui. La nomenclature un peu sèche des faits trouve un heureux correctif dans les documents qui forment à la suite un copieux appendice, entre autres : quelques mots sur les anciennes paroisses mozarabes de Tolède et sur la question controversée de l'existence de mozarabes en dehors de cette ville, plusieurs détails sur les livres liturgiques et leur notation, etc. L'auteur termine par un vœu : celui de voir le rite mozarabe prendre place à côté des

rites étrangers à l'Église romaine dans les cérémonies qui ont lieu chaque année pendant l'octave de l'Épiphanie dans l'église Saint-André della Valle à Rome. Ceux qui désireraient avoir quelques renseignements biographiques sur l'auteur du précédent ouvrage pourront consulter la brochure qu'il vient de faire paraître et intitulée : *El Apellido Moraleda.*

30. — Le manuel de phonétique de M. Otto Jespersen : *Lehrbuch der Phonetik*, étudie les sons de trois langues surtout: l'allemand, l'anglais, et le français. Il se divise en quatre parties de longueur très inégale. La première (p. 11-121) répond à cette question : Quels sons peuvent se produire dans chacune des positions des divers organes vocaux, lèvres, mâchoire, langue, voile du palais, luette, épiglotte, larynx, poumon? La seconde partie (p. 121-160) traite la question inverse : Lorsque nous prononçons telle consonne ou telle voyelle (l'auteur les passe toutes en revue, avec leurs nuances multiples) quelles sont les positions de nos différents organes? Pour noter toutes ces positions, M. Jespersen imagine un système qu'il tâche de rendre aussi simple et clair que possible : l'organe est indiqué par une lettre grecque, α signifiant les lèvres, β le bout de la langue, et ainsi de suite en avançant vers les poumons qui sont représentés par ζ. Le degré d'ouverture de l'organe au passage du souffle est marqué par un chiffre arabe placé à droite de la lettre grecque : 0 pour l'occlusion totale, 8 pour la plus grande ouverture. Enfin une lettre latine, disposée en exposant au-dessus du chiffre, varie selon que l'organe en fonction se déplace plus ou moins vers l'extérieur ou vers le fond de la bouche. Ainsi, par exemple, telle nuance du son *a* se retrouve exprimée par une sorte de formule algébrique qui suffit à renseigner sur les positions prises par les lèvres, la langue, etc., au moment où on la prononce. Ce système permet une notation plus objective que la transcription fondée sur les impressions perçues par l'oreille; il a de plus sur elle l'avantage de nous apprendre exactement sur quels points de notre appareil vocal doivent porter nos efforts lorsque nous voulons imiter un son d'une langue étrangère ou réformer une prononciation vicieuse. On ne peut que féliciter M. Jespersen d'avoir simplifié cette notation autant que possible ; si l'on était tenté de la trouver encore bien compliquée, il faudrait se rappeler qu'elle est destinée à la traduction d'observations minutieuses : en ce genre une trop grande simplicité nuirait infailliblement à la précision. — La troisième partie (p. 160-241) considère les sons du langage non plus isolés artificiellement les uns des autres, mais tels qu'ils se présentent dans la parole suivie : chacun d'eux agit sur ses voisins et subit leur réaction. L'auteur se trouve amené à parler ici de la durée des sons (quantité), de la syllabe, de la diphtongue ; très curieuses sont ses

remarques sur l'accent expressif (p. 207-221) qui met en relief un détail de la pensée en augmentant l'intensité d'une syllabe : les applications de ce procédé varient d'une langue à une autre. Il en est de même des artifices (p. 221-241) par lesquels nous donnons à nos phrases le ton de la raillerie, de l'interrogation, de la réponse, etc. — La quatrième partie (p. 241-247) détermine ce qui donne sa physionomie propre à l'ensemble de la prononciation d'une langue ; en d'autres termes elle examine quels sont les phénomènes généraux d'articulation qui permettent à notre oreille de reconnaître un discours anglais, allemand, français, alors même que nous ne distinguons pas les mots proférés devant nous. Cette dernière partie n'a que six pages, mais on doit la compléter de beaucoup d'observations éparses dans les chapitres précédents. — Dans tout son livre, M. Jespersen a tenu à ne nous livrer que des faits qu'il a contrôlés lui-même. A cette probité scientifique il a su joindre la finesse de l'analyse et la justesse de l'expression. Son ouvrage satisfera tous les lecteurs qui s'intéressent aux phénomènes de la voix humaine et du langage, soit au point de vue théorique, soit même au point de vue pratique : le professeur de langues vivantes, de déclamation, de chant, s'y instruira aussi bien que le philologue.

31. — Il est vrai que le petit *Traité d'accentuation grecque* de M. J. Vendryès appartient d'abord à la grammaire et à la linguistique. On n'a pas à s'excuser trop, cependant, de le comprendre dans cette chronique, puisque le jeune professeur établit avec beaucoup de fermeté, dès les premières pages, que l'*accent* grec était musical, purement musical. Cette notion domine véritablement tout le sujet, et le simplifie tout autant. Que l'accent des Grecs était un fait d'ordre mélodique, traduit par une élévation de la voix et non pas un phénomène d'intensité, les grammairiens et les scholiastes alexandrins en rendent témoignage, avec autorité, dans leurs traités techniques de « prosodie » : ils désignent toujours l'accent par le mot τόνος, qui rappelle expressément la tension d'une corde pour produire un son plus aigu. La linguistique atteste, à son tour, que l'accent n'a pas affecté le vocalisme grec, partant, qu'il ne possédait pas une valeur intensive ou renforçante. Puis la métrique montre l'indépendance absolue de l'ictus rythmique et de l'accent, celui-ci ne troublant d'aucune manière le rythme quantitatif, s'y superposant à n'importe quel pied du vers. Enfin, c'est la musique elle-même qui, tout à l'inverse, nous apprend que l'accentuation exerçait une action limitative sur le développement de la phrase mélodique : dans les hymnes de Delphes, une syllabe atone ne peut recevoir une note plus haute que la syllabe tonique du même mot, et, lorsqu'une syllabe longue à accent circonflexe se dédouble mélodiquement, c'est la première partie de la syllabe qui est chantée sur la note la plus haute. Au surplus, la grammaire comparée permet d'affirmer

que l'accent de hauteur était, en grec, un héritage de l'indo-européen. Tout ce chapitre sur la « nature de l'accent grec » est conduit avec une grande maîtrise. Dans le suivant, consacré aux diverses sortes d'accents, les hymnes de Delphes donnent encore lieu à une fine remarque sur l'assoupissement particulier de l'accent aigu à la finale, très différent de la simple atonie : la syllabe finale dont l'aigu doit se changer en grave dans le langage ordinaire, y est traitée exactement comme une syllabe aiguë, ne tolérant pas qu'une autre syllabe du même mot porte une note plus élevée. Le volume se poursuit dès lors régulièrement et didactiquement, selon les exigences de la grammaire et les besoins pratiques de l'élève : règles générales, proclitiques et enclitiques, accentuation des verbes, accentuation des noms (nominatif d'une part, flexion de l'autre), accentuation de la phrase, accentuation dans les dialectes. M. Vendryès avoue qu'il a cherché la clarté plutôt que l'originalité : ce petit livre, ainsi exact, complet et bien ordonné, n'en est pas moins des plus méritoires, et enrichit la collection « classique » de l'éditeur Klincksieck d'un excellent numéro.

32. — La compétence incomparable de M. l'archiprêtre A. de Maltzew, aumônier de l'ambassade russe à Berlin, nous fait un devoir d'annoncer ici le premier volume de son grand ouvrage sur l'Oktoïque russe (*Octoichos der Orthodox Katholischen Kirche des Morgenlandes*). Ce tome ne contient pas le texte musical ; mais nul doute que le tome second, actuellement sous presse, ne nous le donne en entier. Déjà dans son livre sur l'office de nuit (*Nachtwache*. Berlin, Siegismund, 1892), l'éminent liturgiste nous donnait un avant-goût de cette grandiose musique d'église en transcrivant, d'après M. Boholjubsky, maître de chapelle de l'église impériale russe à Berlin, les mélodies des huit tons pour quatre voix. Rappelons que tous ces tons sont mineurs, excepté le troisième, qui est franchement majeur, et le second qui est douteux. Ils admettent les dièzes dans l'accompagnement, mais seuls le second et le sixième en tolèrent dans le chant. Ces voix merveilleuses des diacres slaves n'ont pas de peine à donner à ces chants l'ampleur majestueuse, le plaintif mystérieux, qui nous frappent dès la première lecture. Le docte aumônier de l'église russe de Berlin mérite tous nos remerciements pour ses travaux si remarquables et si précieux à tous ceux qu'intéressent la liturgie et la musique religieuse des églises orientales.

M. B.

OUVRAGES SUR L'EXTRÊME-ORIENT.

1. — *La Révolte de l'Asie*, par Victor Bérard. Paris, Colin, 1904, in-18 de II-435 p., 4 fr. — 2. *Russie et Japon. Les Finances des belligérants*, par Karl Helfferich ; traduit de l'allemand. Paris, Guillaumin, 1904, in-16 de 177 p., 2 fr. — 3. *Les Russes en Extrême-Orient*, par Paul Labbé. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 277 p., avec carte

et grav., 4 fr. — 4. *Péril jaune et Japon*, par Austin de Croze. Paris, Comptoir général d'éditions, 1904, in-16 de 144 p., avec carte et portraits, 1 fr. — 5. *The foreign Trade of Japan since the Restoration, 1869-1900*, by Yukimasa Hattori. Baltimore, the Johns Hopkins Press (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 22e série, nos 9-10), 1904, in-8 de 79 p., diagr., 2 fr. 50. — 6. *En Corée*, par E. Bourdaret. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de ii-363 p., avec 30 grav., 4 fr. — 7. *En Corée*, par Mme Claire Vauthier et Hippolyte Frandin. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 188 p., grav., 3 fr. 50. — 8. *Le Peuple chinois, ses mœurs et ses institutions*, par Fernand Farjenel. Paris, Chevalier et Rivière, 1904, in-12 de xi-426 p., 4 fr. — 9. *Histoire de la mission du Thibet*, par Adrien Launay. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d., 2 vol. in-8 de viii-470 et 440 p., avec carte et pl., 12 fr.

1. — Parmi ceux qui font des questions de politique étrangère une étude particulière, M. Victor Bérard s'est placé au premier rang ; tout nouveau travail revêtu de sa signature ajoute à son autorité et montre en lui un auteur admirablement informé, à l'esprit critique et clairvoyant, subtil et pondéré, au style parfois mordant et incisif, toujours alerte et pittoresque. Tel nous est apparu M. Bérard dans ses études sur *la Politique du Sultan* et sur *l'Angleterre et l'Impérialisme* ; et tel nous le retrouvons dans *la Révolte de l'Asie*, dont les différents chapitres contiennent, à côté de larges esquisses historiques pleines de couleur et de vie, une étude précise et serrée de la question d'Extrême-Orient au cours des dernières années. Ceux mêmes qui protesteront contre la manière exclusivement critique et humaine dont l'auteur envisage la « vague religieuse » du christianisme (cf. p. 16-17) trouveront dans cet ouvrage des aperçus très ingénieux et très exacts à la fois sur « la descente russe » vers les mers libres de l'Asie méridionale et orientale, sur les causes de l'expansion japonaise ; ils y trouveront aussi un véritable réquisitoire contre le vice-roi actuel des Indes, contre Lord Curzon. C'est lui, — déclare M. Bérard, — et non pas la diplomatie anglaise de Londres qu'il convient de rendre responsable de la guerre russo-japonaise ; c'est pour permettre à l'expédition organisée par lui du colonel Younghusband sur Lhassa de s'effectuer sans difficultés que cette guerre a été commencée, « pour le plus grand bénéfice, — le seul bénéfice, — des impérialistes et spéculateurs anglais. » Rien de plus admissible, pour qui a lu les ouvrages de Lord Curzon et a suivi quelque peu l'œuvre indienne de cet implacable francophobe et russophobe, — que la thèse soutenue par M. Victor Bérard. Sans attacher aux articles de M. A. Ular la même importance que leur donne l'auteur de *la Révolte de l'Asie*, — et encore est-il juste de reconnaître qu'il en parle avec un certain scepticisme (p. 411) — nous croyons, nous aussi, que « le plus asiatique des gentlemen » a joué, dans les événements qui ont précédé la déclaration de guerre du 6 février 1904 un rôle encore mal connu, mais cependant prépondérant.

2. — Des deux belligérants, — chacun le sait, — l'un était préparé à la guerre à laquelle il songeait déjà depuis longtemps ; l'autre a été

surpris en plein travail d'installation, à Port-Arthur aussi bien que dans la Mandchourie. Ainsi s'expliquent en partie les revers subis depuis le début des hostilités par les Russes éloignés de leur base d'opérations et vraiment « en l'air », en dépit de leur Transsibérien ; et cependant, les finances de la Russie ne semblent pas avoir jusqu'à présent trop souffert, ni de ces échecs répétés, ni de la durée de la guerre, tandis que, dès maintenant, la longueur des hostilités fait peser sur le Japon victorieux un fardeau financier vraiment écrasant. C'est ce que, comme différents économistes français, a constaté le professeur berlinois Karl Helfferich ; dans un travail précis et complet sur *les Finances des belligérants*, auquel son traducteur français a ajouté quelques appendices intéressants, il a tiré de l'histoire financière des deux pays l'explication de ce fait. Jusqu'à la veille même des hostilités, la Russie n'a cessé de travailler à consolider ses finances ; elle a réussi à réunir un stock d'or considérable, susceptible de rendre en temps de guerre de précieux services ; — le Japon, au contraire, a dû, pour exécuter son programme militaire, tendre toutes ses forces économiques et financières jusqu'à la limite extrême de leur capacité ; pour lui, par conséquent, au point de vue financier, la guerre a commencé en réalité plusieurs années avant 1904. Ainsi s'explique parfaitement un fait qui paraît éminemment paradoxal et invraisemblable, à qui s'occupe exclusivement de la guerre russo-japonaise, sans en étudier les antécédents.

3. — Mais ce serait une véritable erreur de n'étudier qu'en Russie ou au Japon les antécédents de la guerre ; il faut également les étudier sur le théâtre même des hostilités. Sur ces pays de l'Extrême-Orient, M. Paul Labbé est certainement un des Français les mieux informés qu'il soit possible de consulter aujourd'hui : il a beaucoup voyagé dans le nord et l'est de l'Asie, regardant attentivement et sachant voir autour de lui, observant soigneusement, s'enquérant avec une inlassable persévérance de tout ce qui sollicitait sa curiosité, réunissant des monceaux de documents de toute espèce. Nous lui devons déjà un excellent volume sur le bagne russe qu'est l'île Sakhaline ; voici maintenant qu'il nous donne une étude pleine d'actualité et d'intérêt sur *les Russes en Extrême-Orient*. A vrai dire, il n'y est pas question que des Russes ; sur les Japonais, dont l'auteur a visité le pays en 1901-1902, sur les Coréens et les Chinois, sur le rôle des Européens dans la Sibérie orientale, sur la place que les Français pourraient et devraient y occuper, on trouve dans ce nouveau livre des renseignements d'une extrême précision, et des observations que nous gagnerions à méditer ; on y trouve aussi la preuve que M. P. Labbé a plus d'une fois été bon prophète, et a publié, dès 1902, des articles dans lesquels il prévoyait très justement ce que nous avons vu se produire au début de l'année 1904. Mais quoi que puisse dire et raconter, — de manière

très attachante, et parfois très amusante — notre voyageur, il a groupé fort habilement tous ses personnages de second plan autour des Russes, dont il s'est surtout attaché à faire connaître l'œuvre coloniale, telle qu'elle existait à la fin de 1903. M. Paul Labbé a parfaitement rempli sa tâche, et son volume, encore qu'il manque de quelques plans que nous eussions souhaité y trouver (Port-Arthur, Dalny, entre autres) est le meilleur ouvrage que puisse actuellement consulter un lecteur français sur la Sibérie orientale; il constitue vraiment l'un des documents les plus importants à utiliser pour une enquête du genre de celle dont nous parlions tout à l'heure.

4. — Convient-il d'en dire autant de *Péril jaune et Japon* ? Nous ne le croyons pas. C'est là, en effet, une œuvre absolument systématique, toute d'hostilité pour la Russie et d'admiration pour le Japon. « Ayant vécu en Extrême-Orient, je suis japonophile », déclare avec franchise l'auteur, M. Austin de Croze, au début de sa plaquette (p. 8). Encore que, de ces deux termes, le second soit loin d'être la conséquence du premier — je n'en veux pour exemples que M. Henry Dumolard, et M. Paul Labbé, — nous n'y trouverions rien à redire si l'auteur n'en tirait pas avantage pour nous déclarer que « le Japon veut *fraternellement* (ce n'est pas moi qui souligne le mot) civiliser la Chine pour qu'à son tour la Chine, alliée du Japon, soit une nation riche et forte, heureuse dans l'indépendance politique et la liberté sociale » (p. 23 et p. 106), — pour admirer l'œuvre japonaise à Formose (p. 63), — pour tracer du Japon un tableau vraiment dithyrambique, que ne vient obscurcir aucune ombre, — pour « opposer la liberté qui règne au pays du Soleil-Levant au despotisme qui pèse sur nos frères de Russie » (p. 10). Il est vrai que, par contre, M. de Croze traite les missionnaires de « turbulents et accapareurs commerçants » (p. 39), déclare que l'Académie japonaise possède des littérateurs « d'une valeur philosophique et documentaire plus grande que celle de MM. Pierre Loti et Brunetière (p. 78) et ne voit dans les colonies que des « terres de servitude » (p. 107) ! Ne vous étonnez pas de tant de singulières affirmations, car M. Austin de Croze, qui hait, sinon le peuple russe, du moins son gouvernement autocrate, est doué de la candeur la plus touchante; il voit dans le Japon le paradis du gouvernement représentatif; il ne sent pas quelle contradiction existe dans la phrase où il déclare que le Japon « veut faire de la Corée une nation indépendante, civilisée à la moderne, alliée et liée à ses intérêts, ce que les États-Unis ont fait pour Cuba, ce qu'ils viennent de faire pour Panama » (p. 38); enfin il croit (p. 107), que « la constitution de grandes et fortes puissances, conscientes de leur intangibilité, nous acheminera, par affinité d'intérêts d'abord, de races ensuite et de justice enfin, vers les alliances, vers l'internationalisme, vers la fraternité universelle » !

5. — M. Austin de Croze a le droit d'être japonophile, et nous nous garderons bien de lui faire un grief de ses sympathies; nous lui reprocherons par contre de faire de la géographie sentimentale, et de ne pas appuyer ses appréciations sur des faits précis, et sur ces chiffres contre lesquels rien ne prévaut, et dont l'éloquence est irrésistible. Ce n'est pas un reproche de ce genre que mérite le travail très sérieux et très documenté de M. Yukimasa Hattori sur le commerce extérieur du Japon depuis la Restauration, c'est-à-dire depuis 1869 jusqu'à la fin du XIXe siècle. Bourré de chiffres, accompagné de quelques diagrammes des plus instructifs, ce mémoire se divise en trois parties traitant de l'importance du commerce japonais, des caractères de ce commerce et des marchandises qui en sont les principaux facteurs, soit à l'exportation, soit à l'importation, enfin de la distribution géographique de ce même commerce. Avec beaucoup de soin et de finesse, l'auteur de *The foreign commerce of Japan since the Restoration* a étudié ces différentes parties de son sujet ; son travail, plein de faits intéressants et de remarques ayant leur prix, très instructif et très suggestif à la fois, montre bien quel grand avenir semble réservé au commerce japonais. « L'expansion commerciale du pays s'est accrue durant la dernière période décennale avec une étonnante rapidité, et cependant, déclare M. Yukimasa Hattori, nous ne sommes qu'au tout premier début des débuts, car seule une très petite fraction du travail et du capital japonais, — 1,7 pour cent environ, — est placée dans les affaires de commerce extérieur. » Et toutefois, le commerce extérieur japonais s'est élevé en 1900 à 491 millions de yens, c'est-à-dire (puisque le yen vaut 2,60 de valeur effective) à près de 1 milliard 280 millions de francs ! C'est vraiment là une progression étonnante, quelques réserves que puisse inspirer le fait de la dépréciation du yen japonais relativement à la monnaie des pays à étalon d'or.

6. — Des nombreux ouvrages relatifs à la Corée dont les récents évènements ont provoqué la publication, un des meilleurs et des plus instructifs est le livre vivant et vécu à la fois de M. Émile Bourdaret. Il en est peu, en effet, qui contiennent autant de renseignements précis ; il en est peu également où ces renseignements, relatifs les uns à la géographie physique du pays, les autres à ses populations, d'autres encore à ses « possibilités économiques », à son histoire contemporaine, aux rivalités qui cherchent à s'y contrecarrer réciproquement et à se vaincre les unes les autres, soient mieux et plus habilement groupés que dans *En Corée*. Cela tient à ce que M. Émile Bourdaret a su *composer* son livre ; cela tient aussi à ce que, dans « l'Empire de la fraîcheur matinale », il ne s'est pas contenté de vivre, ni même de parcourir la contrée avec indifférence, en s'intéressant à ses seuls travaux d'ingénieur, mais s'est attaché à la Corée, a essayé d'en comprendre la population

et a ressenti pour elle, comme M. Georges Ducrocq, une très réelle sympathie. Les Coréens sont, dit-il, « un peuple bon, intelligent, mais dominé par des croyances qui ont retardé son développement » ; aussi les progrès, très réels d'ailleurs, déjà réalisés par eux, ne sont-ils rien en réalité, par rapport à ceux qu'il leur faut faire encore. « Ce n'est pas tout de tracer des chemins de fer, d'établir des tramways électriques, de copier nos institutions civiles et militaires ; c'est le domaine moral, psychologique de la nation tout entière qui est à bouleverser. » D'un bout à l'autre de son livre, très joliment illustré, mais auquel fait défaut une carte de la Corée, le bon et sagace observateur qu'est M. Émile Bourdaret fournit de nombreuses preuves justificatives de la justesse de cette opinion, aussi bien quand il décrit la ville de Séoul, que lorsqu'il raconte ses impressions de voyage dans les différentes parties du pays. *En Corée* est, au total, à certains points de vue, le pendant et le digne complément de l'ouvrage (dont nous avons précédemment parlé) de M. Angus Hamilton, et M. Victor Bérard y eût sans doute, — s'il eût été publié quelques mois plus tôt, — renvoyé à plus d'une reprise les lecteurs de *la Révolte de l'Asie.*

7. — Il y aurait injustice, en dépit de l'identité du titre, à comparer le livre de M. Bourdaret avec celui dont il nous faut maintenant parler, bien que *En Corée*, le volume signé par Mme Claire Vauthier et M. Hippolyte Frandin, soit un livre d'une lecture agréable et instructive à la fois. Rédigé à l'aide de notes fournies par un diplomate qui, depuis plus de vingt ans, nous dit-on (note 1 de la p. 7), voyage en Extrême-Orient, ce petit ouvrage, aimablement illustré, présente un tableau pittoresque et assez précis de l'état dans lequel se trouvait la Corée avant les derniers évènements ; mais il ne vise nullement à faire comprendre ces derniers ; ce qu'il faut simplement y chercher, ce sont des descriptions des pays visités, une esquisse de la vie quotidienne à Séoul, des souvenirs de réceptions à la Cour ou chez des particuliers. Si sur bien des points, ce livre ne diffère en rien (comme il est naturel, d'ailleurs) de tous les ouvrages déjà publiés sur la Corée, il contient par contre de fines remarques et quelques anecdotes pleines de saveur et d'enseignements. Voilà pourquoi il convient de feuilleter encore ce nouveau volume sur « l'Empire du Matin calme. »

8. — Ç'a été, au début de la guerre sino-japonaise, une grave question pour toutes les diplomaties européennes de savoir quelle attitude adopterait la Chine, et si les succès multipliés des insulaires japonais ne détermineraient pas les Célestes, en dépit de leurs défaites encore récentes, à s'unir à eux contre les « barbares étrangers » ; ainsi s'explique le soin avec lequel les chancelleries se sont attachées, dès le commencement des hostilités, à délimiter le conflit. Y sont-elles parvenues ? et convient-il, en dépit des précautions prises, de redouter une alliance

entre Chinois et Japonais? — Non, répond catégoriquement M. Paul Labbé dans son excellent volume sur *les Russes en Extrême-Orient* ; les Chinois, — du moins les Chinois de Mandchourie, — « travaillent, et demandent avant tout la paix. » Étudions donc, tandis que la chose est possible, les Célestes, et tâchons de nous renseigner sur eux plus exactement que nous ne l'étions il y a quelques mois sur les Japonais. M. Fernand Farjenel nous y aide par la publication de son très intéressant ouvrage sur *le Peuple chinois, ses mœurs et ses institutions*, qui est, dit-il lui-même, « une synthèse de la vie du peuple chinois, dans le temps et dans l'espace ». Laissant à d'autres auteurs le soin d'étudier les côtés extérieurs, déjà fréquemment dépeints, M. Farjenel s'est efforcé d'exposer les institutions religieuses, civiles et politiques, « pensant que rien ne peut mieux refléter la mentalité d'un peuple que le tableau de l'édifice moral qu'il a élevé pour abriter sa vie sociale » ; et, avec l'aide du ministre plénipotentiaire de Chine en France, il a parfaitement rempli ce vaste et difficile programme. La famille, la cité, l'empire, la civilisation chinoise, telles sont les quatre parties qui composent ce livre très instructif, plein de faits précis, d'utiles indications et de comparaisons curieuses avec l'antiquité classique, où les problèmes sont envisagés en face et très nettement posés, mais dont trop de fautes d'impression viennent malheureusement déparer le texte.

9. — Si la part de responsabilité qui incombe à Lord Curzon dans l'explosion de la guerre russo-japonaise demeure encore mal connue, on sait, par contre, combien le vice-roi des Indes tenait à envoyer à Lhassa un corps expéditionnaire anglais, pour détruire l'œuvre des agents russes au Thibet. Depuis longtemps d'ailleurs le gouvernement de Calcutta essaie sans succès de réaliser l'entreprise que vient dernièrement de mener à bonne fin le colonel Younghusband ; on pourra s'en rendre compte en lisant la très importante *Histoire de la mission du Thibet* récemment publiée par M. Adrien Launay, l'érudit archiviste de la Société des missions étrangères. Presque exclusivement rédigé à l'aide des archives du séminaire des missions étrangères, des archives du vicariat apostolique du Thibet et de celles de la légation de France à Pékin, cet ouvrage retrace surtout, comme son titre l'indique, les vicissitudes de la mission du Thibet, depuis le moment où cette partie de l'empire chinois fut érigée en vicariat apostolique et confiée à la Société des missions étrangères (1844) jusqu'à l'aurore du xxe siècle. Rien de plus édifiant et de plus émouvant à la fois que cette dramatique histoire ! Après avoir jeté un bref coup d'œil général sur les pays dont l'ensemble constitue « la Mission du Thibet », et évoqué le souvenir de tous ceux qui évangélisèrent naguère la contrée, — du bienheureux Odoric de Pordenone aux lazaristes Huc et Gabet, — M. Adrien Launay arrive au cœur même

de son sujet, et, dès lors, que nous raconte-t-il ? Les différentes tentatives faites par ses vaillants confrères pour pénétrer sur leur terrain d'apostolat, d'abord (sans le moindre succès) par l'Inde, puis par la Chine ; la fondation et la destruction de la mission de Bonga, la marche des missionnaires vers Lhassa, les efforts tentés ensuite par eux pour s'établir du moins aux avant-postes du Thibet, dans les principautés qui le limitent du côté de l'est (à Batang, à Yerkalo, à Tsé-kou, etc.) et sur les confins méridionaux du pays des lamas; les changements d'attitude de la légation de France à Pékin vis-à-vis des infatigables évangélistes. L'ouvrage se termine par une étude des résultats obtenus jusqu'ici, c'est-à-dire par un exposé de l'état actuel de la mission du Thibet, où sont signalés, avec une remarquable finesse, les obstacles, particuliers à leur champ d'opérations, que doivent surmonter les vaillants prêtres des Missions étrangères, et par une série de pièces justificatives dont la majeure partie sont les actes officiels du vicariat apostolique, dont quelques autres contiennent de précieux renseignements sur les travaux scientifiques de MM. Desgodins, A. et F. Biet, Dubernard, etc. (cf. aussi les pages 350-357 du tome II) ainsi que sur la géographie, la zoologie et l'ethnologie du Thibet. — Pour être, avant tout, et au meilleur sens du mot, une *Histoire de la mission du Thibet*, l'ouvrage de M. Adrien Launay n'en constitue pas moins, comme le livre de M. C.-H. Desgodins intitulé : *La Mission du Thibet de 1855 à 1870*, un véritable document à lire et à consulter par tous ceux qui s'intéressent à cette partie de l'Asie centrale ; ils y trouveront, en effet, sur le pays lui-même, sur ses habitants, sur les lamas, des renseignements de première main, indépendamment d'une carte originale dressée par M. Adrien Launay lui-même à l'échelle moyenne du 1 : 2000000. En le compulsant, on s'explique l'éloge sans réserve que, dans un livre dont nous avons rendu compte à cette place, M. Fernand Grenard adressait naguère aux courageux et savants apôtres du Thibet.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Psychologie surnaturelle. La Psychologie du Christ, par l'abbé J.-A. CHOLLET. Paris, Lethielleux, 1903, 2 vol. in-12 de XX-215 et 179 p. — Prix : 4 fr.

Déjà, à propos de *la Psychologie du purgatoire*, j'ai déclaré tout le bien que je pensais de l'auteur et de sa méthode, j'ai dit tout l'intérêt que présente cette série d'études. — Celles-ci traitent d'un sujet important et délicat entre tous : la science du Christ. L'auteur, en effet, semble avoir concentré sur ce point presque toute son attention; les trois derniers chapitres, seuls, sont consacrés à l'impeccabilité du Christ, à ses vertus, à son cœur et à ses affections.

Il est vrai, cette étude ainsi délimitée — la psychologie de la connaissance dans le Christ — est d'une grande actualité, à cause des discussions récentes. Les chapitres II, III, IV et V contiennent surtout une vulgarisation de la doctrine scolastique; puis vient un chapitre relatif à *la Conscience psychologique du Christ*. Le savant professeur de Lille, à son tour, discute cette grave question : Le Christ a-t-il humainement conscience de sa divinité? — Après avoir analysé un chapitre du livre de M. Loisy : *L'Évangile et l'Église*, il fait ressortir tout ce qu'il y a d'apriorisme et d'exclusivisme dans les procédés de cette critique. Il montre (p. 31-36) que « le Sauveur *a dû* savoir sa divinité, non par voie directe de conscience psychologique, mais par voie de *déduction* qui le montrait lié spécialement à la divinité, et par voie de connaissance *infuse* ou d'*intuition* que lui révélait la nature de ce lien. » Ensuite examinant le chap. V de l'évangile de saint Jean, il fait voir (p. 36-41) que : *en fait*, Notre Seigneur a su sa divinité.

B. DE CARROY.

Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi, par le P. W. DEVIVIER, 17e édition. Tournai et Paris, Casterman, 1904, in-8 de XII-607 p. — Prix : 2 fr. 75.

Une lettre du cardinal Sarto, aujourd'hui S. S. Pie X, adressée à l'éditeur de la 2e édition italienne, atteste le mérite exceptionnel de cet ouvrage. En vérité, sa réputation n'est plus à faire, et déjà d'innombrables jeunes gens y ont puisé l'affermissement de leur foi, par une solide instruction chrétienne et par de substantielles réponses aux objections les plus courantes.

L'auteur a voulu encore fortifier plusieurs de ses thèses et introduire quelques nouvelles questions. Signalons l'autorité du Pentateuque et celle des Évangiles ; la constatation du miracle ; l'inspiration des Livres saints; la Tradition ; les rapports entre l'Église et l'État ; le libéralisme, l'Inquisition; Galilée; le pouvoir temporel des Papes; les nations catholiques comparées aux nations protestantes ; les immunités ecclésiastiques ; la main-morte ; l'Église et la paix sociale.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui, par DANIEL ZOLLA. Paris, Colin, 1904, in-18 de XII-282 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Zolla publie ici le 3e volume de ses questions agricoles. Il tire son importance tant de la personnalité de l'auteur que des questions abordées, enseignement spécial, association en agriculture, produits coloniaux, coopératives et assurances agricoles, réforme rurale en Angleterre, impôt sur le revenu, etc.

Des aperçus justes et bien exposés se rencontrent dans la plupart de ces dissertations, notamment sur la coopération et plus encore sur la question de l'impôt sur le revenu considéré au point de vue des intérêts agricoles. Mais dans les questions d'enseignement agricole on ne peut suivre complètement l'auteur dans ses développements. On sent trop le professeur officiel, et cela à chaque instant. Tout ce que fait un ministre, les changements qu'il opère, soit dans un programme soit dans le régime des écoles, tout est bien et pour le mieux. Pour l'auteur, l'amélioration dans la situation de l'ouvrier agricole tend par trop à modifier son état d'ouvrier et à en faire très souvent un professeur, mais surtout un régisseur ou un directeur d'exploitation habile et expérimenté. D'autres pensent que ce serait beaucoup déjà, de faire des ouvriers agricoles, vraiment ouvriers, intelligents et instruits. C'était ce qu'avaient pour but nombre d'établissements libres, qui n'ont même pas trouvé dans le livre de M. Zolla la place d'être indiqués et nommés. Dans le courant du livre on a inséré deux études, l'une sur l'œuvre du professeur Sanson, le regretté zootechnicien ; la seconde sur la géologie agricole de M. Risler, l'ancien directeur de l'Institut agronomique de Paris. Toutes deux font bien connaître et apprécier les ouvrages de ces savants professeurs. G. DE S.

Le Sucre dans l'alimentation des animaux, par Ed. CUROT. Paris, Laveur, 1905, in-18 de VIII-381 p., cartonné. — Prix : 6 fr.

Depuis longtemps, on savait l'utilité du sucre dans les aliments sans qu'on se doutât cependant de l'extension que prendrait de nos jours l'alimentation sucrée. Il s'agit donc ici, sinon d'une question entièrement nouvelle, du moins de l'examen sérieux du développement qu'elle a pris ces dernières années. Les données scientifiques ont été discutées avec soin ; des expériences nombreuses ont apporté des résultats, que l'auteur examine dans son ouvrage, où il s'est efforcé « de joindre à la pratique le minimum de théorie nécessaire pour que les faits exposés s'imposent à l'esprit sans aucune arrière-pensée. »

Sauf quelques pages sur la crise sucrière, qui servent d'entrée en matière, la première partie est consacrée au côté scientifique du sujet, fonctions des organes, sucre qui leur est nécessaire ou qu'ils secrètent, conditions des aliments pour être digestibles et assimilables, examen et discussion des expériences entreprises. La seconde partie s'occupe des produits que l'on obtient avec les principes sucrés, et qui, sous diverses formes, sont, à divers titres, donnés aux animaux Puis l'auteur examine les végétaux qui fournissent de leur côté des productions naturelles où le sucre a encore une grande part.

Enfin la dernière partie du volume entre plus spécialement encore

dans la question d'élevage du bétail : elle étudie successivement le rôle et les effets de l'alimentation et parfois de la suralimentation sucrée chez les équidés, les bovins, les moutons et les porcs.

En somme, excellent et utile exposé d'une question très importante pour les éleveurs, dans tous les développements qu'elle a reçus, à l'heure présente. G. DE S.

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de EUSTACHE DESCHAMPS, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par GASTON RAYNAUD. *Introduction*. Paris, Firmin-Didot, 1903 (1904), in-8 de 379 p. (*Publication de la Société des anciens textes français*). — Prix : 12 fr.

Ce volume forme le tome XI et dernier des *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, dont l'édition, entreprise par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, a été achevée par M. Gaston Raynaud. Il en renferme l'*Introduction*, qui n'est venue qu'après le texte, parce qu'elle a surtout pour objet de résumer toutes les notions qui en résultent soit pour l'histoire proprement dite, soit pour l'histoire littéraire. C'est un travail qui a été accompli par M. Raynaud avec un soin digne de tout éloge. Il pourrait être justement intitulé : *Étude sur la vie et les œuvres d'Eustache Deschamps* et comprend cinq parties : I. *Vie de Deschamps*. II. *Les Manuscrits et les anciens imprimés*. III. *Formes des pièces*. IV. *Sujets des pièces*. V. *Pièces additionnelles*. La quatrième partie est, pour la généralité du public lettré, celle qui offre le plus d'intérêt. L'auteur y a traité des matières suivantes : Chapitre I. Sources de Deschamps. II. Pièces dues personnellement à Deschamps. § 1. Pièces autobiographiques. § 2. Pièces historiques : Charles V. — Charles VI. — Louis d'Orléans. — Valentine de Milan. — Les Seigneurs de Deschamps. — Les Ducs. — Personnages divers. § 3. Pièces amoureuses. § 4. Pièces badines et burlesques. § 5. Pièces grivoises et grossières. § 6. Pièces satiriques : Les Clercs. — Les Chevaliers. — Les Juges. — Les Avocats. — Les Médecins. — Les Prêtres. — Le Roi. — Les Gens de finances. — Les Gens de Cour. — Les Vices du temps. — Les Femmes et le Mariage. § 7. Pièces didactiques. § 8. Pièces relatives aux mœurs et aux usages : Costume. — Objets de ménage. — Alimentation. — Boissons. — Danses et jeux. — Instruments de musique. — Termes de vénerie. — Usages mondains. — Croyances populaires. — On n'a pas de peine à tirer de cette énumération la conséquence que, sous la main d'un érudit aussi consciencieux, aussi exact que M. Gaston Raynaud, ce volume nous offre une très utile esquisse de l'époque où a vécu Deschamps (1346-1406) telle qu'elle se reflète dans l'œuvre volumineuse de ce rimeur infatigable et amoureux de l'actualité, que Léon

Gautier, par un rapprochement ingénieux, affubla un jour du nom de « journaliste », en raison de ses qualités, mais aussi de ses défauts.

M. S.

Mélanges de littérature et d'histoire, par A. Gazier. Paris, Colin, 1903, in-18 de 355 p. — Prix : 4 fr.

Le XVIIe siècle et, dans le XVIIe siècle, le jansénisme, ont les préférences de M. Gazier. De là plusieurs et non des moins intéressantes études de ce livre : *Pavillon, Molière et Conti*, avec une explication nouvelle, mais non concluante, de *Tartufe*; *Pascal et Mlle de Roannez, Bossuet et les Jansénistes, Racine et Port-Royal, Fénelon à Cambrai*, d'après le livre déjà ancien de M. Emmanuel de Broglie, pour lequel M. Gazier n'est pas très tendre; *Une Femme anachorète* au XVIIe siècle, *Jeanne de Caylus, ou la Solitaire des Rockers*, histoire extraordinaire, peu connue et qui ressemble à un vrai roman.

M. Gazier se permet aussi quelques incursions dans le XVIIIe siècle et arrive jusqu'à 1789 pour essayer, sans succès à notre avis, de réfuser Taine, en montrant que la Révolution n'a pas été une « destruction », mais une « rénovation. »

Dans son article sur Pavillon, Molière et Conti, M. Gazier semble insinuer (p. 9) que certains évêques permettaient les danses publiques. Ce n'était certainement pas le cas de ceux du Midi. Dans sa défense contre les gentilshommes syndiqués de son diocèse, Pavillon a bien soin, en effet, de reproduire les ordonnances de ses collègues de Comminges, de Pamiers, de Mirepoix, de Carcassonne. Les uns et les autres, comme le sénéchal de Limoux, réprouvent ces amusements licencieux avec une vigueur et une crudité de termes, qui ne seraient plus de mise aujourd'hui. Le Parlement de Toulouse n'était pas moins sévère. Molière n'avait donc pas lieu de s'étonner de ces mesures qu'explique la licence de l'époque.

M. Gazier consacre quelques pages au rôle que joua Massillon dans le sacre de Dubois. Le titre *Massillon consécrateur de Dubois* n'est pas très exact, puisque le consécrateur fut le cardinal de Rohan. Massillon se contenta d'assister le nouvel archevêque, et c'est bien suffisant. La raison qu'en donne M. Gazier est assez spécieuse. Il prétend que Massillon ne voulut pas refuser à Dubois le service que celui-ci lui demandait, dans l'unique dessein de le gagner à la bonne cause et de cimenter ainsi la *paix de l'Église*, conclue sous Innocent XI entre les jansénistes et leurs adversaires. Massillon aurait ainsi sacrifié sa réputation au bien public. Ne serait-il pas plus simple de supposer qu'il ne pouvait se dispenser de répondre à l'invitation de Dubois sans lui faire affront, étant donné qu'il était depuis deux ans son collègue au Conseil de régence pour les affaires ecclésiastiques? Léon Charpentier.

HISTOIRE

Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859, par le comte DE HÜBNER; publié par son petit-fils, le comte ALEXANDRE DE HÜBNER. T. II. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 431 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette seconde série des *Souvenirs* de M. de Hübner n'est pas moins intéressante que la première. Elle offre sans doute un caractère moins piquant, car les portraits y sont rares et les anecdotes plus clairsemées; la note « personnelle » y est aussi moins vivante; mais les graves évènements qui s'y déroulent apportent au lecteur une foule de renseignements de première main et du plus haut intérêt. Le ton de courtoisie, de loyauté, de sincérité qui règne dans ces carnets de l'ambassadeur d'Autriche donne enfin à ses appréciations un poids capital et que nul ne saurait contester. Le récit comprend les années 1857, 1858 et les quatre premiers mois de 1859 jusqu'au 4 mai, date du départ de M. de Hübner, quittant Paris après la rupture. C'est tout le tableau des circonstances qui ont amené la guerre d'Italie. M. de Hübner n'hésite pas à attribuer cette résolution funeste à l'attentat d'Orsini, et il montre Napoléon III livré à ses anciens complices du carbonarisme italien, ne pouvant, ne voulant, n'osant leur échapper et devenant un prince révolutionnaire, quand la veille encore, en Europe, les circonstances faisaient de lui le représentant de l'ordre social.

Beaucoup des documents sur lesquels s'appuie M. de Hübner étaient déjà connus depuis la publication des « Lettres » de M. de Cavour ; un certain nombre restaient inédits ; leur ensemble demeure tristement éloquent et démontre une fois de plus, s'il en était besoin encore, les procédés immoraux des fauteurs de la révolution italienne, leurs mensonges, leur cynisme, la niaiserie de leurs dupes et la mauvaise foi de leurs partisans. — Il suffit de signaler les pages décisives; le crime d'Orsini (p. 93) et des détails très caractéristiques de la conduite de l'Empereur et de l'Impératrice au moment de l'attentat (p. 96 et 120); divers portraits de Napoléon III (p. 25-92); un entretien très remarquable qu'il eut avec l'ambassadeur d'Autriche (p. 161). Sur le prince Napoléon nous recevons ici des données curieuses : sa violence vis-à-vis de M. Walewski (p. 293) ; sa fureur quand l'Empereur semble arrêter la politique révolutionnaire (p. 312) et le sentiment de satisfaction universelle que sa disgrâce inspire. L'entrevue fameuse de Plombières (juillet 1858) entre Napoléon et Cavour, et le voyage mystérieux de celui-ci à Paris (mars 1859) sont expliqués par un bon témoin. *L'ultimatum* de l'Autriche à la Sardaigne (avril 1859) est une pièce à méditer; elle met au point les choses.

On glanera, à côté de ces contributions à l'histoire générale, des traits

intéressants pour l'histoire particulière; ainsi la prédication du P. Félix à Notre-Dame (p. 32 et 133); la nouvelle église de Sainte-Clotilde (p. 75); les salons du faubourg Saint-Germain (p. 99); un bal costumé aux Tuileries (p. 312); etc.

Quelques fautes d'impression auraient dû être corrigées : le Père Ventura est appelé plusieurs fois le *P. Ventury*, et l'ambassadeur d'Espagne : Alexandre Mon, toujours nommé Monsieur *Mou*. Le duc d'Ayen n'est pas le duc *d'Agen*. On regrettera la brièveté et la rareté des notes au bas des pages et surtout l'absence d'une table alphabétique qui eût rendu de grands services au milieu de tous les noms cités. Mais ces vétilles sont peu de choses en comparaison de la valeur morale et de la sincérité historique de ces *Souvenirs* qui doivent désormais être consultés parmi les meilleurs témoignages contemporains et les plus clairvoyants du second Empire. G. DE G.

La Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international, par GABRIEL-LOUIS JARAY. Paris, Perrin, 1904, in-16 de XVII-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le très intéressant volume que M. G.-L. Jaray a récemment publié sur *la Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international* se recommande à l'attention par l'importance du sujet qu'il traite et par la manière dont il le traite. Il se divise en quatre parties : 1° une étude sur le rapprochement franco-anglais et sur les facteurs qui y sont favorables, soit en Angleterre, soit en France ; 2° une enquête sur l'arbitrage franco-anglais, contenant les réponses faites par des diplomates, des écrivains, des hommes politiques et aussi des jurisconsultes, au questionnaire très soigneusement établi que leur avait adressé M. Jaray ; 3° un essai critique très minutieux et très fin sur l'arbitrage franco-anglais du 14 octobre 1903 ; 4° un précieux recueil de documents, où se trouvent réunis et brièvement commentés les traités d'arbitrage permanents entre États et les projets de traité d'arbitrage entre la France et l'Angleterre. Cette succincte énumération des matières contenues dans le livre de M. Jaray (que précède une préface de M. G. Hanotaux) suffit à faire comprendre l'importance de cet ouvrage, dans lequel nous ne savons trop ce que nous devons le plus apprécier : la richesse de la documentation ou la sûreté des appréciations et des jugements. L'auteur, en effet, ne se laisse jamais illusionner par les phrases sonores ni les creuses promesses ; « c'est, dit-il très justement à la fin de la troisième partie (p. 256), dans la réalité des intérêts, dans l'effort conscient des esprits, et non dans l'apparence des protocoles et des formules, qu'il faut chercher le vrai fondement de la paix et de l'entente franco-anglaise. » H. F.

La Grande Faute des catholiques de France, par Ch. Bota. Paris, Perrin, 1904, in-18 de v-401 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un excellent livre. Pouvons-nous espérer qu'il sera utile ? Nous savons trop combien il est difficile de corriger des vices qui sont constitutifs de la mentalité française.

La grande faute des catholiques, suivant M. Bota, c'est le manque d'union, ou, si vous le préférez, d'entente. Chacun a son moyen de salut qu'il croit le meilleur ; il n'existe pas de plan de conduite qui s'impose à tous. Aussi leurs efforts sont-ils isolés et se contrarient les uns les autres, tandis que leurs adversaires, bien plus séparés entre eux sur d'autres points, suivent en politique une ligne de conduite habilement conçue et fidèlement observée par tous.

L'exposé de M. Bota est divisé en trois parties. Dans la première, il fait le récit navrant des persécutions auxquelles ont été exposés les catholiques : la guerre aux congrégations, la laïcisation de l'enseignement public et de toutes les institutions. Un moment suspendue par la crainte de l'anarchisme, la lutte a repris de plus belle depuis le ministère Waldeck-Rousseau. Les sectaires ne dissimulent plus leur but, qui est de détruire le catholicisme en France.

Après ce récit douloureux et parfois éloquent, l'auteur fait le tableau de la résistance des catholiques ; ce n'est ni la générosité, ni l'ardeur, ni le talent qui ont manqué. Les évêques ont marqué aux fidèles leurs devoirs. Les fidèles ont fait des prodiges pour réparer les ruines causées par une législation athée. Mais il ne suffisait pas de réparer, il fallait lutter pour arracher la France à une domination impie. Sur ce point aucun concert n'a pu être établi, ni entre les évêques ni entre les laïques.

Dans une troisième partie, M. Bota raconte les efforts tentés plusieurs fois pour organiser les forces catholiques : le parti catholique de M. de Mun, l'union de la France chrétienne essayée par le cardinal Richard, les directions de Léon XIII, le projet de commission épiscopale de Mgr Turinaz ; la fédération électorale de M. de Bellomayre, et enfin l'action libérale populaire de M. Piou. Cette dernière organisation suivie depuis plusieurs années avec persévérance rencontre bien des oppositions et n'est pas encore parvenue à faire l'union complète qui serait à souhaiter.

C'est que l'union des volontés est très difficile à obtenir dans une nation aussi individualiste que la nôtre. Les Français n'ont jamais réussi que quand ils ont été conduits par un génie qui s'imposait. Les sectaires ont trouvé le moyen d'y suppléer. Unis dans une commune haine contre l'Eglise et contre son Christ, ils ont su, malgré leur petit nombre, s'emparer de positions qui ont fait d'eux une puissance électorale. La crainte de n'être pas élus maintient ceux que la haine

n'affole pas ; l'union chez nous ne pouvait venir que de deux côtés : par une entente de l'épiscopat, qui malheureusement ne s'est pas produite ; ou par un groupe parlementaire solidement organisé ; c'est la tentative faite en ce moment par l'Action libérale populaire. Mais il faudra des années de travail et d'efforts pour reconquérir les positions perdues. Cette lutte, continue et fortement organisée, a été le triomphe des catholiques belges dont la situation a été pendant un temps analogue à la nôtre. Les catholiques français seront-ils capables de cette persévérance ? D. V.

La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement, par G. Sortais. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 222 p. — Prix : 2 fr.

Pour servir les desseins de M. Waldeck-Rousseau et de M. Combes, une nuée de sophistes a tellement embrouillé la vieille notion de la liberté, qu'il était urgent qu'un philosophe chrétien y portât un peu la lumière, et redressât les principes oubliés dans la confusion des choses. C'est ce qu'a fait M. Sortais, et il l'a très bien fait. Après avoir montré les formes principales du libéralisme, ses fruits et finalement la banqueroute du libéralisme politique, il rétablit, à la lumière du *Syllabus*, la vraie notion de la liberté chrétienne, et part de là pour réfuter tous ces sophismes courants actuellement, qui se réclament du respect de la légalité, des droits de l'enfant, de l'unité morale, de la raison, de la science, de l'intolérance de l'Église, pour refuser la liberté à l'Église et aux catholiques. Toute oppression trouve des apologistes : ceux d'aujourd'hui, héritiers de ceux qui cinglaient si joliment autrefois la tyrannie impériale, valets dociles maintenant d'un césarisme infiniment plus bas et plus répugnant, sont des raisonneurs fort adroits, mais dont les sophismes impudents ne peuvent vraiment en imposer qu'aux gens de parti pris ou aux imbéciles. Avec une vigueur courtoise, M. Sortais souffle sur tous ces châteaux de carte et n'en laisse rien debout. Comme la raison finit toujours par avoir raison, l'auteur a bien le droit, et il en use, de conclure par un cri d'espérance. Le volume s'achève par quelques notes instructives sur des points de détail, qui complètent heureusement cette lumineuse démonstration.

Édouard Pontal.

Le Christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide (224-632), par J. Labourt. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de xix-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Labourt a rendu un réel service aux études historiques en racontant dans ce livre, d'après les sources originales et avec une double compétence de théologien et d'orientaliste, la constitution et le développement d'une Église aussi importante que mal connue. Ecartant

comme purement légendaires les traditions relatives à l'introduction du christianisme en Mésopotamie et en Perse, il commence son récit par la relation des efforts faits par Papa bar Aggai, premier évêque connu de Séleucie-Ctésiphon (fin du IIIe siècle), pour établir la primauté de ce siège, et par l'exposé de l'organisation et de la dogmatique encore très rudimentaires de l'Église de Perse au début du IVe siècle. Puis il examine les vicissitudes que traversa cette Église jusqu'à l'invasion arabe, les persécutions qu'elle subit pour des raisons politiques, les réformes dont elle fut l'objet, la manière dont s'y introduisit et y triompha au Ve siècle la doctrine nestorienne. Dans les derniers chapitres il décrit en détail la hiérarchie, le droit canonique, l'institution monastique et particulièrement le développement de la théologie nestorienne, qu'il précise au moyen de documents nouveaux. Pour comprendre l'intérêt de cette étude, il faut se rappeler que dans le haut moyen âge le nestorianisme se répandit non seulement dans la Mésopotamie, la Perse et l'Inde, mais encore parmi les Turcs, les Mongols et les Chinois, jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique. Il est vrai que de ce vaste mouvement d'expansion chrétienne, il ne reste rien aujourd'hui, sauf 30,000 Chaldéens en Mésopotamie, réunis à l'Église romaine depuis le XVIe siècle, et à peine 50,000 (et non 70,000, comme imprime l'auteur) nestoriens à demi sauvages au sud du lac de Van.

En dehors de l'intérêt général qu'il présente, l'ouvrage de M. Labourt est un bon instrument d'études, grâce aux notes abondantes, à la notice bibliographique et à l'Index des noms propres dont il est muni.

F. G.

Bibliographie rabelaisienne. *Les Éditions de Rabelais de 1532 à 1711.* Catalogue raisonné, descriptif et figuré, illustré de cent soixante-six fac-similés (titres, variantes, pages de texte, portraits), par PIERRE-PAUL PLAN. Paris, Impr. nationale, 1904, gr. in-8 de 277 p. — Prix : 60 fr.

M. Plan élève à la gloire du fameux auteur de *Pantagruel* un monument de tout point remarquable. La curiosité qu'il a mis à rechercher les éditions de maître François, l'exactitude qu'il apporte à leur description, le soin qu'il prend de nous représenter au vif par des fac-similés ce qu'elles offrent de remarquable, méritent tous les éloges ; et l'exécution du volume, confiée à l'Imprimerie nationale, est digne tout à la fois du travail qu'il représente, et des bibliophiles auxquels il s'adresse.

L'auteur avait d'abord conçu sa bibliographie sur un plan beaucoup plus vaste, où seraient rentrées les éditions les plus modernes. La communication que lui a faite Mme Marty-Laveaux des matériaux rassemblés jadis par son mari pour la préparation d'un travail analogue, a décidé M. Plan à modifier son dessein primitif. Tandis qu'il réserve pour une date ultérieure la mise au jour des notes — com-

plétées et refondues par lui — de M. Marty-Laveaux sur toutes les éditions modernes, il nous donne aujourd'hui le résultat de ses recherches personnelles sur toutes celles qui ont précédé la première édition critique, donnée par Le Duchat, en 1711.

Exception est faite pour les Chroniques de Gargantua, — première version du roman qui a illustré le nom de Rabelais, — pour lesquelles M. Plan signale lès imitations modernes parvenues à sa connaissance.

La bibliographie est divisée en huit chapitres dans lesquels l'auteur étudie tour à tour : I. Les Chroniques de Gargantua ; II. Les deux premiers livres du Pantagruel et la Prognostication ; III. Le Disciple de Pantagruel ; IV. Le Tiers livre ; V. Le Quart livre ; VI. Les Éditions collectives ; VII. Le Cinquième livre ; VIII. Les Éditions collectives sous le titre d'œuvres.

Un appendice est consacré : I. aux Almanachs, presque tous perdus ; II. aux Ouvrages d'érudition ; III. aux Ouvrages divers (sciomachie, épîtres) ; IV. aux Ouvrages perdus ; V. aux Ouvrages où figurent pour la première fois des pièces de Rabelais ; VI. aux Ouvrages attribués à Rabelais.

Autant que possible, M. Plan décrit *de visu* les éditions qu'il nous fait connaître ; et le plus souvent, pour plus d'exactitude, il nous donne le fac-similé du titre, parfois même de telle ou telle page du volume. Il apporte la même précision à nous faire connaître où nous pourrons trouver le ou les exemplaires encore existants de ces volumes souvent rarissimes ; à nous en donner la cote exacte dans les bibliothèques où il les a rencontrés ; à nous renseigner sur le prix qu'ils ont atteint dans les ventes.

Son livre est rempli de remarques curieuses, tant sur la forme que sur le fond des volumes qui lui ont passé entre les mains. Il apporte sur l'attribution à Rabelais de tel ou tel ouvrage, de telle ou telle édition, des arguments solides et dont on tiendra le plus grand compte. Il est aussi amené, au cours de son ouvrage, à donner quelques indications sur des points particuliers de la vie de son personnage.

Si l'on veut se rendre compte dans le détail du soin apporté par M. Plan dans son travail, que l'on regarde par exemple le précieux relevé qu'il a fait des coquilles de l'édition du *Gargantua* et du *Pantagruel* de François Juste, 1542, amendées dans l'édition sans date de Pierre de Tours ; M. Plan en tire la conclusion, qui semble s'imposer, que ce n'est pas l'édition de François Juste, comme l'a cru Brunet, et comme, à sa suite, l'ont admis tous les commentateurs, mais celle de Pierre de Tours, qui est la dernière revue et corrigée par Rabelais.

Nous signalerons encore la très ingénieuse hypothèse de M. Plan qui voit, dans le premier portrait de Rabelais que l'on rencontre dans une édition de ses œuvres (celle du tiers livre, Lyon, S. Martin, 1569), une copie d'un portrait de Marot.

La *Bibliographie rabelaisienne* est, à nos yeux, l'un des meilleurs modèles du genre. E.-G. LEDOS.

Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France », depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631-1790, par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. T. III. *Laage-Puzols.* Paris, Leclerc, 1904, in-4 de 896 colonnes. — Prix : 25 fr.

Ce troisième volume est la continuation normale et heureuse de cette importante publication. Il commence à *Laage* pour finir à *Puzols.* L'indication suffit ; elle permettra au lecteur, à l'érudit, au curieux, de localiser ses recherches et de les préciser. Parmi les mille noms cités, on trouvera des détails particulièrement nombreux sur La Rochefoucauld, La Tour d'Auvergne, Lévis, la maison de Lorraine, Narbonne ; mais il serait parfaitement superflu de tenter une énumération qui deviendrait fastidieuse, en demeurant incomplète. Bornons-nous à reconnaître le même soin donné à ce troisième volume qu'à ses aînés. C'est une œuvre très digne d'éloge, et qui continue à faire honneur à la mémoire de feu M. le marquis de Surgères. Elle a sa place marquée dans toute bibliothèque d'histoire. G.

BULLETIN

La Messe. *Étude philosophique et théologique*, par l'abbé BRETON. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Au point de vue philosophique et apologétique, le pieux et savant auteur de cet opuscule, supérieur du petit séminaire de Brives, étudie l'importante notion de sacrifice dans son premier chapitre : *Le Sacrifice du Calvaire.* Nous y trouvons des vues profondes et d'utiles citations empruntées à Bossuet, à de Maistre, à Mgr Gerbet. Les autres chapitres : *La Croix et la Messe, la Messe et l'Église, la Cène, le Sacrifice eucharistique*, sont plus spécialement théologiques. Ils constituent un excellent catéchisme sur l'auguste sacrement de nos autels. Cette étude sera grandement utile non seulement aux prêtres, prédicateurs ou professeurs de cours de religion, aux âmes pieuses et aux communautés, mais encore à tout conférencier et catéchiste laïque, désireux de bien posséder les éléments principaux de l'exposition dogmatique.

B. DE CARROY.

De Jejunio ecclesiastico, tractatus theoricus et practicus, auctore JOSEPHO ALBERTI. Romae, Pustet, 1903, in-8 de 80 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il s'agit ici du jeûne ecclésiastique (carême, vigile, etc.), non du jeûne naturel (eucharistique), et l'auteur aborde successivement les questions suivantes : 1° repas unique ; 2° abstinence ; 3° personnes obligées au jeûne, ou exemptes ; 4° gravité de la violation du précepte du jeûne ; 5° règles pour le cas où l'exemption du jeûne est douteuse ; 6° dispense de cette loi. — Ce petit traité est clair, heureusement divisé, et répond à toutes les difficultés courantes. L'auteur a tiré un excellent parti du livre de Righetti : *Del Digiuno ;* il cite à l'occasion Capellman, et défend avec une prudence aussi éloignée

de la faiblesse que d'une sévérité exagérée la loi ecclésiastique si négligée aujourd'hui. G. P.

Das bischöfliche Rationale, seine Entstehung und Entwicklung, von Dr. theol. LUDWIG EISENHOFER. München, Lentner, 1904, in-8 de 49 p.

Quelle est l'origine, que sait-on du développement d'un insigne pontifical appelé *Rational* et que sont seuls à porter aujourd'hui les quatre évêques d'Eichstätt, Paderborn, Nancy (Toul) et Cracovie? Au moyen âge il était beaucoup plus répandu : Besançon et Avranches le possédaient autrefois chez nous ; Reims et Chartres en avaient un d'une forme spéciale. L'auteur examine les opinions de Barbier de Montault, de Wilpert, de Cahier, décrit avec précision et soumet à un examen critique bien informé les modifications successives de l'ornement en question ; bref, épuise cette peu importante mais assez curieuse matière. Neuf figures facilitent l'intelligence du texte. Cette plaquette porte le n° 4 de la seconde série des *Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar*, de Munich. G. P.

Questions pratiques de jurisprudence canonique et civile, par l'abbé E. POUGET. Paris, Amat, 1904, in-12 de 176 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Pouget a extrait de la *Revue religieuse de Rodez*, où il les avait d'abord publiés, certains documents, commentaires ou articles sur les questions à l'ordre du jour. Nous rencontrons dans ces pages le texte de la loi relative au contrat d'association et les décrets connexes, la loi sur la suppression de l'enseignement congréganiste et celle sur les associations paroissiales, puis des renseignemenis sur l'ouverture d'écoles libres, etc. Viennent ensuite, sans autre ordre que celui de leur utilité, le *motu proprio* sur la musique sacrée et un commentaire sur la profession de foi lors de l'installation des curés et desservants. Ce petit recueil sera bien accueilli dans beaucoup de presbytères. G. P.

Le Grand Homme. Origine et fin de la civilisation, par GEORGES BRANDÈS. Paris, Stock, 1903, in-12 de 62 p. — Prix : 1 fr.

Style médiocre, idées banales, voilà tout le souvenir que me laisse la lecture de cet opuscule. J'aime mieux lire les mêmes choses dans Taine, dans Renan, ou même dans les livres de ce grand fou de Nietzsche ; ce concept brutal de la civilisation n'y apparaît pas moins absurde peut-être ; mais combien le trouve-t-on plus amusant! Et c'est à Paris que M. Georges Brandès est venu faire ces conférences, à l'école russe des hautes études, il est vrai ; et cela lui vaudra des circonstances atténuantes. Un public français y aurait dormi et je crois bien que les lecteurs, si la brochure en trouve, en feront autant. ÉDOUARD PONTAL.

Flirts. Silhouettes de jeunes filles étrangères, par A. MONNIER-WISSOCQ. Paris, Stock, s. d., in-32 de 142 p.

Petit livre spirituel, assez léger, naturellement, où l'on traite du flirt, de l' « English Flirtation, » du flirt américain, du flirt d'Outre-Rhin, du flirt andalou, enfin du flirt scandinave. C'est sans doute la faute du sujet, mais j'avoue franchement que cela ne m'a pas beaucoup intéressé. Et je suis

excusable, et nos lecteurs aussi, s'ils partagent mon goût, de ne trouver que peu d'attraits à ces balivernes. Nous avons pour le moment d'autres soucis.

ÉDOUARD PONTAL.

La Première Levée, par ALFRED MARQUISET. Paris, Charles, 1904, in-18 de 245 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi ce livre est-il intitulé : *La Première Levée ?* Ma foi, après l'avoir lu, je n'ai pu en découvrir la raison, et donc je renonce à l'expliquer à nos lecteurs. M. Marquiset a de l'esprit : il en profite pour se moquer de tout, sur ce ton de plaisauterie perpétuelle qui fleurit dans un certain nombre de journaux, feuilles légères qui durent un peu plus que durent les roses, mais ne laissent pas le même souvenir. Donc, M. Marquiset se moque de tout : des couvents, des prédicateurs, des juifs, des présidents de la République, de la République elle-même, des champions cyclistes, bref d'un tas de choses mêlées dont quelques-unes au moins méritent le respect. Je goûte peu ce genre. De toutes ces lettres de jeunes gens et de jeunes filles, je n'en vois vraiment aucune dont un honnête homme ou une honnête femme puisse tirer quelque profit. C'est gentil d'avoir de l'esprit ; mais, une fois de plus, je constate que l'esprit ne suffit à rien, non pas même à faire un bon livre. Cette littérature pas mal faisandée peut amuser quelques désœuvrés ; je ne vois pas qu'elle puisse être profitable à personne. Se moquer de tous et de tout, c'est amusant peut-être, mais il me semble que les gens d'esprit comme M. Marquiset auraient aujourd'hui mieux à faire.

ÉDOUARD PONTAL.

Nos Missions et nos missionnaires, par J.-B. PIOLET. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Voici un travail qu'il convient de placer à côté des excellentes études de MM. Anatole Leroy-Beaulieu et A.-A. Fauvel, car il en constitue en quelque sorte le complément. Non content, en effet, d'y indiquer les résultats scientifiques et politiques obtenus par les missionnaires français, M. Piolet y montre l'énorme supériorité numérique de ces mêmes missionnaires, la faiblesse de leur budget, la dureté de leur existence, la grandeur des résultats moraux et autres de leurs efforts. Il termine en indiquant quel puissant intérêt présenterait la création d'un musée central et d'une bibliothèque des missions catholiques françaises, et quels services un tel établissement rendrait à la cause des missions ; puisse cet appel être entendu, et un généreux ami de la France et de la science fournir les deux millions que le P. Piolet estime nécessaires pour la réalisation de cette belle œuvre !

F.

Le Grand Bureau des pauvres de Paris au milieu du XVIIIe siècle. *Contribution à l'histoire de l'assistance publique*, par LÉON CAHEN. Paris, Bellais, 1904, in-8 de 79 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voilà un sujet qui sera toujours, hélas ! un sujet d'actualité, et il sera toujours utile de jeter un regard dans le passé pour étudier les améliorations dont la charité — ou plutôt dont la façon de faire la charité — est susceptible. L'auteur s'est trouvé limité dans son sujet par le titre qu'il a choisi. Il semble que les bornes qu'il s'est lui-même imposées,

que les sources auxquelles il a puisé, ont nui à la justesse de ses appréciations. Cette étude aurait pu constituer un excellent chapitre d'un travail d'ensemble sur le Grand Bureau des pauvres ; mais l'exclusion d'un aperçu général sur les origines de cette institution d'État, la nature même des documents qu'il a mis en œuvre, ont amené M. Léon Cahen à transformer en un réquisitoire une étude que nous eussions voulu voir sinon moins exclusive, du moins plus impartiale. Certes, nous ne blâmerons pas M. Cahen d'avoir, avec beaucoup d'à-propos, utilisé les registres de la collection Joly de Fleury, conservés à la Bibliothèque nationale. Nous le louerons même du soin avec lequel il les a compulsés, de la science avec laquelle il les a dépouillés. Mais ces archives sont des archives de police, et c'est en se limitant à ces documents que l'auteur est amené à nous dire que « la charité fut toujours considérée sous l'ancien régime comme une affaire de police » et que « la préoccupation du gouvernement fut d'assurer l'ordre public et non de soulager les misères individuelles. » Dieu merci, l'organisation de la charité — même de la charité purement administrative et civile — s'appuie sur des motifs d'un ordre plus relevé. Sous l'ancien régime, comme cela se passe de nos jours, d'autres organismes que le Grand Bureau des pauvres concouraient au soulagement de la misère. N'eût-il pas été bon de le rappeler au lecteur ? Et, en ce qui concerne le sujet même dont s'occupait l'auteur, *la Police des pauvres*, de G. Montaigne, n'aurait-elle pas mérité une mention et même quelques extraits ? Enfin, pour parler de récentes publications, n'y avait-il pas lieu de tenir compte de l'*Étude* de M. Parturier, et surtout des savants travaux que M. Léon Lallemand a consacrés à l'histoire de l'assistance et de la charité ? P. Lbe.

Le Comte de Falloux. *Lettres, notes et souvenirs (1811-1886)*, par Dorlisheim. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 58 p.

Au moment où la loi dite « loi Falloux, » est si sérieusement attaquée, il était peut-être opportun de rappeler le souvenir de l'auteur de cette législation sur la liberté de l'enseignement, dont nous avons ressenti les immenses bienfaits. M. Dorlisheim nous donne un récit intéressant de la vie du comte de Falloux, vie toute entière consacrée à la cause de la liberté religieuse et de la monarchie libérale. Le portrait de cet habile politique, qui fut en même temps un homme de bien, est heureusement rendu. Quelques épisodes seraient peut-être à retrancher, tel celui du soulèvement de la Vendée en 1830, où M. de Falloux n'assistait pas. Mais on lira avec curiosité les détails concernant l'essai de restauration monarchique en 1871 et 1873, essai auquel M. de Falloux, alors député, prit une part active et qui eut la regrettable issue que l'on sait. D. V.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Son Ém. le cardinal Benoît-Marie Langénieux, archevêque de Reims, né à Villefranche-sur-Rhône, le 15 octobre 1824, est mort dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier. Il fut, au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, l'un des élèves préférés de l'abbe Dupanloup. Il fit ensuite ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-

Sulpice et fut ordonné prêtre le 21 décembre 1850. Nommé vicaire à Saint-Roch, ses qualités sacerdotales le désignèrent à l'attention du cardinal Morlot, qui, en 1859, l'attacha au Conseil de l'archevêché en qualité de promoteur. En 1863, il devint curé de Saint-Ambroise, paroisse populaire, où il sut par ses œuvres s'attacher le cœur de ses paroissiens. Transféré au mois de janvier 1867, à la cure de Saint-Augustin, paroisse plutôt aristocratique, il n'y fut ni moins aimé, ni moins apprécié. Parmi les nombreuses fondations religieuses et charitables, qui étaient la marque principale de sa vocation et de son zèle, il se distingua pourtant aussi comme orateur. Sa réputation à cet égard attira l'attention de Napoléon III, et ce fut l'abbé Langénieux qui fut appelé en 1870 pour le dernier carême prêché aux Tuileries. Après la terrible crise dont furent accablés Paris et la France, et où le curé de Saint-Augustin se montra au difficile niveau de telles conjonctures, il fut, le 19 juin 1873, nommé à l'évêché de Tarbes, puis, le 13 novembre 1874, transféré à l'archevêché de Reims. Le 7 juin 1886, il fut créé cardinal par Léon XIII. Ses belles qualités sacerdotales s'étaient haussées sans effort à la grandeur de sa mission nouvelle. Tout en demeurant l'infatigable homme d'apostolat évangélique et populaire qu'il avait été toujours, sa pensée, s'élargissant avec son horizon, lui fit concevoir la plus forte et la plus juste idée de l'œuvre nécessaire de l'Église et de la fonction naturelle de la France dans le monde, et de l'alliance traditionnelle qui unissait l'une à l'autre. Le cardinal Langénieux fut à la fois un grand évêque et un grand Français. Légat du Pape à Jérusalem, à l'occasion du Congrès eucharistique de 1893, il travailla efficacement alors et depuis au maintien en Orient de notre influence séculaire. Cette même haute pensée chrétienne et patriotique lui inspira, en 1896, les magnifiques fêtes célébrées à Reims pour le quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Ce glorieux anniversaire fournit la matière de deux belles publications, dues à son initiative et faites sous son haut patronage. L'une eut pour titre : *La France chrétienne dans l'histoire* (Paris, 1896, in-4 illustré. — Une autre édition en a été ensuite publiée dans le format in-12). Le cardinal Langénieux en avait confié la direction au R. P. Alfred Baudrillart, mais il en a lui-même écrit l'Introduction. Plusieurs des collaborateurs du *Polybiblion* ont pris part à cette œuvre collective, et c'est à notre fondateur, le feu marquis de Beaucourt, que fut confié le chapitre consacré à Jeanne d'Arc. L'autre ouvrage fut intitulé : *La France chrétienne à Reims en 1896* (Paris, 1897, in-4 illustré). — Les mandements et lettres pastorales de l'archevêque de Reims étaient justement remarqués pour leur ardeur vaillante de pensée et pour leur vigueur d'accent. Avant tout, homme d'Église et homme d'État, le cardinal Langénieux n'a d'ailleurs jamais recherché la renommée d'un écrivain de profession. Sa bibliographie est donc très courte. On cite de lui une petite *Histoire de la religion*, composée à l'usage des écoles libres de son diocèse. Le panégyrique de l'héroïque vierge de France, prononcé par lui à Orléans le 8 mai 1885, a été publié sous ce titre : *La Cause de Jeanne d'Arc* (Orléans, 1885, in-8). Enfin c'est sous son nom que, dans les répertoires techniques, est placé le volume intitulé : *Plans des prônes prêchés à la messe capitulaire dans l'église métropolitaine de Reims*, publiés par ordre de Son Ém. le cardinal Langénieux (Paris, 1892, in-8). — L'aspect du cardinal donnait une idée de force et de fermeté vigoureuse, mais rien n'était plus aimable que son abord. Fidèle aux traditions de l'ancienne politesse ecclésiastique et française, il était envers tous, de quelque condition qu'ils fussent, d'une courtoisie presque raffinée. Sa mort cause des regrets unanimes et produit un grand vide dans l'Église de France. M. S.

— M. Gabriel SYVETON, mort à Paris, le 8 décembre dernier, à l'âge de 40 ans, avait appartenu à l'Université, avant de jouer un rôle dans la politique. Né le 21 février 1864, à Boen-sur-Lignon (Loire), il fit ses études à Lyon et fut ensuite reçu agrégé d'histoire. Étant professeur d'histoire au lycée de Reims il obtint un congé dont il profita pour prendre part, tant à Paris que dans les départements, à un grand nombre de réunions politiques. Invité à reprendre ses fonctions de professeur dans un lycée éloigné de Paris, il refusa de se rendre à son poste et abandonna définitivement l'Université. En 1903 il fut élu député de Paris dans le 2e arrondissement. Avant de quitter la carrière de l'enseignement, M. Gabriel Syveton mettait toute son activité à étudier diverses questions historiques, ainsi que le prouvent les deux ouvrages suivants dont il est l'auteur : *Une Cour et un aventurier au* XVIIIe *siècle. Le Baron de Ripperda, d'après des documents inédits des archives impériales de Vienne et des archives du ministère des affaires étrangères de Paris* (Paris, 1896, in-12) ; — *Louis XIV et Charles XII. Au camp d'Altranstadt (1707). La Mission du baron de Besenval, d'après des documents inédits tirés des archives de la famille de Besenval et des archives du ministère des affaires étrangères de France* (Paris, 1900, in-8). M. Syveton a également donné une traduction de l'ouvrage de Christomanos sur Élisabeth d'Autriche.

— M. Paul TANNERY, professeur au Collège de France, ancien directeur des manufactures de l'État, qui vient de mourir à 61 ans, s'était fait un nom des plus distingués dans le monde des mathématiciens et des historiens par ses remarquables publications sur le développement des sciences chez les Grecs. Ses travaux ont rendu d'autant plus de services aux érudits que le champ d'études qu'il avait adopté a été fort peu cultivé jusqu'ici. Ils sont résumés dans les ouvrages suivants : *La Géométrie grecque ; comment son histoire nous est parvenue et ce que nous en savons. Essai critique* (Paris, 1887, in-8) ; — *Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocle* (Paris, 1887, in-8) ; — *Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Le Traité du quadrant de maître Robert Anglès (Montpellier,* XIIIe *siècle). Texte latin et ancienne traduction grecque* (Paris, 1897, in-4). M. Paul Tannery a, en outre, publié, avec M. Charles Adam, les *Œuvres* de Descartes et, avec M. Charles Henry, les *Œuvres* de Fermat. Enfin, il collaborait à diverses revues françaises et étrangères, par exemple à l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*. Il avait présidé le congrès d'histoire générale des sciences qui fut tenu à Paris en 1900. M. Paul Tannery était né à Mantes (Seine-et-Oise) en 1843.

— M. Charles-Bernard DEROSNE, écrivain et journaliste connu, est mort dernièrement à l'âge de 79 ans, à Paris, où il était né en 1825. M. Derosne avait d'abord choisi la carrière des armes. Lorsqu'il l'abandonna il était capitaine d'état-major. Le journalisme et la littérature absorbèrent dès lors tous ses loisirs. C'est ainsi qu'il fut rédacteur au *Moniteur universel* et qu'il publia les ouvrages suivants : *Mémoires sur la reine Hortense, mère de Napoléon III* (Paris, 1863, in-8) ; — *Dix ans d'impérialisme en France. Impressions d'un flâneur* (Paris, 1863, in-8) ; — *Les Sorcières des bruyères* (Paris, 1893, 2 vol. in-32) ; — *Un Chagrin secret* (Paris, 1894, 2 vol. in-32) ; — *Sur le vif. Portraits au crayon* (Paris, 1895, in-12). Toutefois, c'est moins par ses œuvres personnelles que par ses nombreuses traductions de romans étrangers, surtout anglais, que M. Derosne s'est fait connaître. La liste suivante que nous en donnons est loin d'être complète. Voici d'abord les traductions de l'anglais : *Le Jour et la Nuit*, de Bulwer ; *Les Grandes Espérances*, de Dickens ; *Dr O'Donoghe*, de Lever ; *Les Gladiateurs*, *Rome et Judée*, *L'Interprète*, de Whyte-Melville ; *Essai*

sur l'histoire du gouvernement, du comte John Russell ; *Rab et ses amis*, de Brown ; *La Rose du Liban*, de Miss Cummins ; *La Dame du premier*, de A. Sala ; *Mari et femme*, *La Morte vivante*, de Wilkie Collins; *Les Mystères d'Edwin Drood*, de Ch. Dickens ; *Vice versa*, de F. Anslez ; *Un Mariage extravagant*, *Le Mystère de Catheron*, de A. Fleming ; *Mémoires et souvenirs*, de lord Russel ; *Marmorne*, d'A. Segrave ; plusieurs autres romans de Miss Braddon, de G. A. Laurence, etc., etc. Il a également traduit du norvégien : *La Fille de la pêcheuse*, de Bjœrnstierne-Bjœrnson.

— Mme Adeline SERGEANT, femme de lettres anglaise, morte à Bournemouth, le 4 décembre, à 54 ans, avait été journaliste pendant un certain temps à Dundee (Écosse), avant d'entreprendre la publication des romans qui ont rendu son nom populaire. Le dernier, qui venait de paraître, est intitulé : *The Waters of Oblivion*. Presque tous avaient été donnés d'abord sous forme de feuilletons dans divers périodiques, principalement dans le *People's Friend*. Malheureusement leur nombre est trop considérable et ils furent, par conséquent, écrits avec trop de rapidité pour que le talent de leur auteur ait pu atteindre une entière maturité.

— Nous avons appris avec regret la mort de M. Hector GIACOMELLI, l'éminent dessinateur et graveur. Fils d'un professeur de chant italien, qui était venu se fixer à Paris, il naquit dans cette ville le 1er avril 1822. Il disparaît donc à l'âge avancé de 82 ans. Après avoir terminé son apprentissage comme graveur et ciseleur dans l'atelier d'Eug. Marrel, orfèvre de réputation sous le règne de Louis-Philippe, M. Giacomelli fut pendant une dizaine d'années dessinateur pour la bijouterie et la joaillerie. Mais ensuite il se mit à composer des vignettes, culs-de-lampe, etc., destinés à l'ornementation de certains livres. Ces premiers essais furent si bien accueillis qu'il ne tarda pas à devenir l'un des dessinateurs les plus recherchés pour l'illustration des ouvrages de luxe. C'est à lui, par exemple, que sont dus les ornements et compositions qui embellissent *l'Oiseau* (1867) et *l'Insecte* (1876) de J. Michelet ; *Birds and flowers* (Londres, 1872) ; *les Mois*, poésies de M. Coppée (Paris, 1877, in-fol.) ; *les Nids*, de M. A. Theuriet (Paris, 1879, in-4), etc., etc. Il a fourni également un grand nombre de dessins à divers périodiques illustrés, tels que le *Magasin pittoresque*, le *Monde illustré* et *l'Illustration*. M. Giacomelli avait réuni une admirable collection d'estampes modernes, dont il avait tiré un excellent parti en publiant un *Catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de Raffet* (Paris, 1862, in-8), ouvrage fort recherché par les collectionneurs de gravures.

— On annonce encore la mort de MM. : Léopold BABU, ingénieur en chef des mines, professeur à l'École nationale supérieure des mines, mort à Paris, le 1er décembre, à l'âge de 42 ans ; — Pierre BARAGNON, directeur du *Courrier du soir* ; — Mme la comtesse DE BEAULINCOURT-MARLES, née de Castellane, a qui l'on doit la publication des *Souvenirs du maréchal de Castellane* (5 vol. in-8) et les *Mémoires* de son grand-père, le marquis de Castellane, député à la Constituante, morte à Paris, à la fin de décembre, au moment où elle préparait un volume de ses Notes de voyage en Égypte ; — Henry MICHEL, professeur à la Sorbonne, rédacteur au *Temps*, qui a donné une édition des *Provinciales* de Pascal, avec une Introduction et des notes (Paris, 1881, in-12) ; — Hippolyte MILLAUD, journaliste parisien, ancien directeur du *Nouveau Journal* ; — Bernard MONOD, fils de M. Gabriel Monod, ancien élève de l'École des chartes et historien, mort au début de janvier ; — PASSENAUD, ancien directeur du journal *la Haute-Auvergne*, mort en décembre, âgé de plus de 80 ans ; — PIOTET, président du conseil d'administration de

l'École supérieure de commerce de Lyon ; — Eugène DE SOLENIÈRE, le conférencier et musicographe bien connu, mort à Paris, le 5 décembre, à 32 ans ; — André STEYERT, historien et archéologue lyonnais, auteur d'une *Histoire de Lyon*, contenant des documents précieux sur les origines de cette ville, mort à Lyon, le 18 décembre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Jerolím BENKOW VON BOINIK, officier de la marine militaire autrichienne, auteur d'ouvrages sur la marine, mort le 23 novembre, à Vienne, à 62 ans ; — Dr. Wilhelm BUCHHOLZ, auteur dramatique bavarois, mort à Munich, le 25 novembre, à 68 ans ; — Dr. Stellwag VON CARION, médecin autrichien, ancien professeur de thérapeutique pour les maladies des yeux, mort à Vienne, le 21 novembre, à 82 ans ; — Dr. Jacob CARO, professeur d'histoire allemand, mort le 10 décembre, à Breslau, à 69 ans ; — Luigi Palma DI CERNOLA, archéologue italien, mort le 21 novembre, à New York, à 72 ans ; — Ivan Nikolaevitch GOROCHANKIN, professeur de botanique russe, mort à Moscou, le 20 novembre, à 60 ans ; — Louise GUTHIER, femme de lettres allemande, nouvelliste, auteur dramatique et conférencière, qui s'est efforcée de créer un théâtre national allemand et qui laisse entre autres œuvres estimées : *Menschen von Adel* et *Im Bann der Schuld*, morte à 69 ans ; — Dr. Procope HELLER, ancien professeur de l'histoire du droit, mort récemment à Gratz (Styrie), à 82 ans ; — JACOB, avocat, ancien bibliothécaire de la ville de Metz ; — Dr. Karl KOESTER, professeur d'anatomie pathologique allemand, mort à Bonn, le 2 décembre, à 61 ans ; — Dr. Robert LANGEHANS, chargé d'un cours d'anatomie pathologique, mort à Berlin, le 22 novembre, à 55 ans ; — Justus VAN MAURIK, auteur dramatique hollandais, mort à Amsterdam, le 18 novembre, à 58 ans, lequel laisse diverses pièces de théâtre dans lesquelles sont très habilement décrits les mœurs, les usages et les souffrances des basses classes de la ville d'Amsterdam ; — Rudolf VON MOSCH, journaliste allemand, rédacteur en chef du *Deutsches Adelsblatt*, mort le 20 novembre, à Grosslichterfeld ; — Karl MULLER-GROTE, éditeur allemand, mort le 30 novembre, à Berlin, à 71 ans ; — Dr. Oswald NAUMANN, professeur de médecine allemand, mort le 22 novembre, à Leipzig, à 71 ans ; — Valentin PRINSEP, peintre et auteur dramatique anglais, mort récemment à Londres, à 66 ans ; — Rev. Lancelot SANDERSON, professeur anglais, directeur de l' « Elstree School » ; — Auguste SNIEDERS, romancier hollandais, mort récemment à Anvers, à 81 ans ; — Dr. J. STADLER, ancien professeur au Polytechnicum de Zurich, mort récemment dans cette ville, à 82 ans ; — Albert E. T. WATSON, écrivain et professeur anglais, ancien principal du collège de Brasenose, auteur de plusieurs ouvrages à l'usage des étudiants, tels que : *Select Letters of Cicero, with English Introductions, Notes and Appendices* (Oxford, 1870, in-8).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 décembre, M. Collignon rend compte du résultat des fouilles entreprises dans la ville d'Aphrodisias en Carie, par M. P. Gaudin. — M. S. Reinach lit la première partie d'un mémoire sur Gilles de Rais, lieutenant général du duché de Bretagne.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 21 décembre, M. Geoffroy de Grandmaison communique un mémoire sur le comte de Laforest, ambassadeur de Napoléon Ier en Espagne, chargé de servir de mentor au roi Joseph.

CONCOURS ET PRIX. — Dans sa séance annuelle, l'Académie française a décerné les prix suivants :

Prix d'éloquence (4,000 fr.). — Sujet : *Fontenelle*. M. A. Laborde-Milaa. — Mentions aux discours inscrits sous le n° 12 et le n° 19.

Prix Montyon (19,000 fr.). — Deux prix de 1,500 fr. : l'un à M. le capitaine Lenfant pour *le Niger*, l'autre à M René Pinon, pour l'*Empire de la Méditerranée*.

Quatre prix de 1,000 fr. : *Lactance*, par M. René Pichon; — *Almanach du Drapeau* (1904), par M. Henri de Noussanne; — *La Rochefoucauld-Liancourt* (*1747-1827*), par M. Ferdinand Dreyfus; — *Les Derniers Jours de Saint-Pierre*, par M. Rémy Saint-Maurice.

Vingt-quatre prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Japon*, par M. Félix Régamey; — *Le Japon d'aujourd'hui*, par M. G. Weulersse; — *Expédition de Chine de 1900*, par M. le colonel de Pélacot ; — *Les Marins en Chine. Souvenirs de la colonne Seymour*, par M. Jean de Ruffi de Pontevès; — *Le Général Mellinet en Afrique*, par M. Georges Bastard; — *L'Éducation dans la préparation à la guerre*, par M. le capitaine Debieuvre; — *Un Bagne russe* (*île de Sakhaline*), par M. Paul Labbé; — *Bourdaloue*, par M. Ferdinand Castets; — *Benoît de Spinoza*, par M. Paul-Louis Couchoud; — *Petites Confessions*, par M. Paul Acker; — *Lamartine homme politique : la Politique intérieure*, par M. Pierre Quentin-Beauchart; — *Charles Jalabert, l'homme, l'artiste*, par M. Émile Reinaud ; — *L'un vers l'autre*, par Mme L.-M. Compain ; — *Les Sirènes*, par M. Jean Reibrach; — *Trop riche*, par M. Claude Couturier; — *Le Roman d'un petit bourgeois*, par M. A. Billot; — *Petit Cœur*, par M. Jean Viollis; — *Fantôme de Terre-Neuve*, par M. Léon Berthaut; — *Le Chemin du Roi*, par M. Charles Recolin ; — *Institutrice*, par Mlle de Suze; — *Contes chauvins*, par Mme Mac Ramey; *Trop marquise !* par M. Arthur Dourliac; — *Poèmes et récits*, par M. Charles Frémine; — *Chez Jeanne d'Arc*, par M. Émile Hinzelin.

Prix Juteau-Duvigneaux (2,500 fr.). — Un prix de 1,000 francs à l'ouvrage de M. l'abbé Laveille : *Jean-Marie de Lamennais* (*1780-1860*). — Trois prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Le Cardinal de Rohan-Chabot* (*1788-1855*), par M. Charles Baille; — *Le Frère Gabriel* (*1835-1897*), par Dom du Bourg; — *Un Évêque social. Ketteler*, par M. Jean Lionnet.

Prix Sobrier-Arnould (2,000 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. chacun : à M. Louis de Fourcaud, pour son ouvrage : *François Rude*; à M. Julien Tiersot, pour son ouvrage : *Hector Berlioz et la Société de son temps*.

Prix Furtado (de Bayonne) (1,000 fr.), à M. le marquis de Segonzac pour ses *Voyages au Maroc* (*1899-1901*).

Prix de Joest (2,000 fr.), à M. l'abbé J.-B. Piolet pour *les Missions catholiques françaises au dix-neuvième siècle*.

Prix Fabien (3,200 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. aux ouvrages suivants : *La Condition des ouvriers des arsenaux de la marine*, par M. G. Dagnaud ; — *La Condition des ouvriers dans les manufactures de l'État* (*tabacs-allumettes*), par M. Charles Mannheim. — Un prix de 700 fr. à l'ouvrage suivant : *Le Japon politique, économique et social*, par M. Henri Dumolard. — Un prix de 500 francs à l'ouvrage intitulé : *Géographie agricole de la France et du Monde*, par M. le comte J. du Plessis de Grenédan.

Prix Charles Blanc (2,500 fr.). — Un prix de 2,000 fr. à l'ouvrage de M. Pierre Guzman : *La Villa impériale de Tibur*. — Un prix de 500 fr. à M. Gustave Cahen, pour son ouvrage : *Eugène Boudin, sa vie et son œuvre*.

Prix Gobert (10,000 fr.). — Le grand prix à M. le marquis Pierre de Ségur, pour ses travaux sur *le Maréchal de Luxembourg*. — Le second prix à M. L. Thouvenel, pour son livre : *Pages du second Empire*.

Prix Thérouanne (4,000 fr.). — Huit prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Questions d'Autriche-Hongrie et Question d'Orient* par M. René Henry ; — *La Cabale des dévots*, par M. Raoul Allier ; — *La Belgique sous la domination française (1792-1814)*, par M. E. Gruyplants ; — *Au temps de Louis XIII*, par M. Louis Battifol ; — *Histoire et art militaire*, par le général Frédéric Canonge ; — *Les Préliminaires de la Révolution. La Chute de l'ancienne France. Six mois d'histoire révolutionnaire (juillet 1790-janvier 1791)*, par M. Marius Sepet. — *Un Chancelier au quinzième siècle, Nicolas Rolin (1380-1461)*, par M. A. Périer. — *Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716)*, par M. Calmon-Maison.

Prix Thiers (3,000 fr.), à M. l'abbé Sicard, pour *l'Ancien Clergé de France.*

Prix Bordin (3,000 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Madame de Staël et Napoléon*, par M. Paul Gautier. — *Sainte-Beuve avant les Lundis*, par M. G. Michaut. — Deux prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Essai critique sur le Théâtre de Victor Hugo*, par MM. Paul et Victor Glachant. — *Descartes, directeur spirituel*, par M. Victor de Swarte.

Prix Marcelin Guérin (5,000 fr.). — Trois prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Mélanges de littérature et d'histoire*, par M. Gazier ; — *La Pensée russe contemporaine*, par Mme Iwan Strannik ; — *Les Visions et les Voix. Histoire complète de Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Dunand. — Quatre prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Sébastien Mercier*, par M. Léon Béclart ; — *Mirabeau* ; *Lettres à Julie*, par M. Dauphin-Meunier ; — *L'Ame et l'évolution de la littérature depuis les origines jusqu'à la Révolution*, par M. G. Dumesnil ; — *Ernest Renan en Bretagne*, par M. René d'Ys.

Prix Langlois (1,200 fr.).— Un prix de 700 fr. : *Les Psaumes traduits de l'hébreu*, par Mme la marquise d'Eyragues. — Un prix de 500 fr. : *Chants populaires arméniens*, par M. Theobanian.

Prix Saintour (4,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. : *La Culture des idées. Le Problème du style. Esthétique de la langue française*, par M. Rémy de Gourmont. — Deux prix de 1,000 fr. : *Le Romancero populaire de la France*, par M. G. Doncieux ; — *Scarron inconnu. Les Personnages du « Roman comique »*, par M. H. Charton. — Un prix de 500 fr. : *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, par M. Ant. Albalat.

Prix Archon-Despérouses (2,500 fr.). — Un prix de 1,000 fr. au volume de poésies : *Mon Auvergne*, par M. Arsène Vermenouze. — Trois prix de 500 fr. chacun aux ouvrages suivants : *La Maison du poète*, par M. L. Larguier ; — *Les Aspirations*, par M. W. Chapman ; — *L'Encens perdu*, par M. H. Malteste. — Mentions honorables à MM. Jaubert, Vega et Paul Souchon.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). — Ce prix est décerné à Mlle Gaston Paris, fille de l'illustre et regretté Gaston Paris.

Prix Née (3,500 fr.), à M. Maurice Barrès.

Prix Vitet (2,900 fr.), à M. Victor Bérard.

Prix Calmann-Lévy (3,000 fr.), à M. Catulle Mendès, pour son *Rapport sur le mouvement poétique de 1867 à 1900.*

Prix Lambert (1,600 fr.), à M. Jacques Normand.

Prix Maillé-Latour-Landry (1,200 fr.), à Mme Judith Gautier.

Prix Xavier Marmier (850 fr.), à M. Médéric Charot.

Almanachs pour 1905. — L'édition de luxe de l'*Almanach catholique de France pour l'an de grâce 1905* a été déposée dans nos bureaux le 11 janvier. C'est donc, encore une fois, d'une façon régulièrement tardive que nous sommes mis à même d'informer nos lecteurs des Deux Mondes de l'apparition de ce splendide almanach, qui reste toujours le plus riche et le plus utile de tous les almanchs catholiques en raison des renseignements qu'il

renferme sur l'Église universelle — sans compter les belles poésies admirablement encadrées à la façon des anciens missels (ornements et vignettes or et couleurs) qui, ouvrant la publication, se rapportent principalement à la persécution religieuse. Cet almanach est complété par d'excellents articles variés (Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 180 p., orné d'illustrations en noir dans le texte et de 5 planches en couleurs hors texte. — Prix : 5 fr.).

La Littérature du Grand-Duché de Luxembourg. — Tel est le titre d'une curieuse brochure que M. J. Keiffer, professeur à l'Athénée de Luxembourg, vient de publier dans cette ville (Buck, in-8 de 111 p. — Prix : 2 fr. 50). « La littérature du Grand-Duché ne vient que de naître ; elle date de la seconde moitié du XIXe siècle, c'est-à-dire du lendemain de l'indépendance du pays. » Ainsi débute l'auteur, et le fait qu'il a écrit son étude en français montre bien en quel honneur est tenue là notre langue (elle y est langue officielle), quoique le langage du pays soit un dialecte allemand. C'est l'indépendance politique du pays qui a fait de ce dialecte une langue littéraire. Il y a plus de vingt ans, notre collaborateur M. Beauvois, dont la curiosité s'étend très loin, a dressé ici même (octobre 1879, février, avril et mai 1880 et février 1882) une bibliographie détaillée et critique des ouvrages publiés jusqu'alors en ce dialecte ; mais M. Keiffer ne paraît pas l'avoir connue, non plus qu'une étude sur le Grand-Duché publiée par un autre de nos collaborateurs, M. Gaidoz, dans la *Nouvelle Revue* des 1er et 15 octobre 1890. Au surplus, l'œuvre de M. Keiffer n'est pas bibliographique, mais toute littéraire : il s'est proposé de faire connaître par des analyses et de longs extraits les œuvres de cette littérature locale, poésies de tout genre, pièces de théâtre et œuvres diverses. La prose n'est encore que peu représentée. En effet, dit très justement M. Keiffer, « quand il s'agit de publier des choses qui peuvent intéresser également l'étranger, on ne peut pas évidemment se servir de notre patois. » C'est dans les œuvres qui s'adressent au sentiment et au cœur de leurs compatriotes immédiats que les poètes d'une petite patrie écrivent leur dialecte et en font une langue littéraire comme chez nous Mistral et les félibres. Les citations sont très nombreuses dans la brochure de M. Keiffer et en font comme une anthologie de la littérature luxembourgeoise ; malheureusement tout cela est cité sans traduction française : il faut savoir l'allemand pour se débrouiller dans ces extraits, et encore est-on arrêté quelquefois. En tout cas, M. Keiffer a bien fait de publier cette étude, ne fût-ce que pour faire savoir au monde que, si petit qu'il soit, le Luxembourg n'est pas seulement un État, mais aussi une patrie. Toutefois les articles de M. Beauvois en seront encore le très utile complément.

Paris. — Certaines revues, à leur naissance, promettent beaucoup et tiennent médiocrement — quand elles tiennent vraiment quelque chose. Mais d'autres, par contre, dépassent les espérances. C'est le cas du *Tour de France*. A son n° 7 (dit N° de Noël), paru dernièrement (voir son sommaire dans notre *Partie technique*), est joint un superbe *Album* de 12 planches en couleurs montées sur carton, « remis gratuitement avec le n° de Noël du *Tour de France*. Il sera vendu seul à partir du 15 janvier 1905, au prix de 5 fr. » Et franchement cet album de *Coins de France* est fort intéressant et remarquablement exécuté. On trouve là également deux grandes planches en couleurs représentant deux scènes du drame de la Passion « joué devant le peuple de Nancy en 1904. » Tout cela mérite de fixer l'attention et d'attirer les amateurs ; mais un fait nouveau nous intéresse

davantage encore : de mensuel *le Tour de France* devient bi-mensuel, à partir du 15 janvier 1905. — « Cette périodicité bi-mensuelle, déclare la direction, répond à l'abondance de son sujet : *la France,* et à l'activité qu'il entend mettre au service de la cause dont il est l'organe le plus attrayant, le mieux qualifié, le plus indépendant : le tourisme en France. Le 15 et le 30 de chaque mois, *le Tour de France* paraîtra sur 16 pages et sera accompagné d'un supplément de 12, 16 ou 20 pages, dans lequel des collaborateurs spéciaux passeront en revue tout ce qui intéresse les voyages en France et dans les colonies françaises : tourisme, alpinisme, syndicats d'initiative, hôtels, stations balnéaires, stations thermales, actualités géographiques, sports, etc..... *Le Tour de France* fera défiler toutes les merveilles, toutes les beautés, toutes les curiosités de la France, qu'elles appartiennent à la nature, à l'histoire, aux mœurs, aux traditions, aux légendes même. Pas un coin ne sera négligé. » Le passé, si bref soit-il encore, de ce luxueux périodique, nous garantit que les promesses de l'avenir seront observées. Il nous paraît du moins. Nous jugerons ultérieurement les ouvriers à leur œuvre. Pour l'instant rappelons à nos lecteurs que les prix d'abonnement au *Tour de France* restent les mêmes, malgré les améliorations annoncées (France : un an, 12 fr. ; étranger, 20 fr. Paris, 295, boulevard Raspail, XIVe arr.).

— Un nouveau périodique vient de lancer son premier numéro (janvier-février 1905). Son titre : *Revue germanique*, est complété par le sous-titre suivant : *Allemagne. Angleterre. États-Unis. Scandinavie. Pays-Bas.* Nous allons extraire du programme joint à ce premier numéro certains passages de nature à fixer nos lecteurs sur la spécialité de la revue. « L'intérêt croissant avec lequel le public français s'occupe des littératures et des civilisations étrangères, lisons-nous dans ce programme, le développement nouveau qu'a pris chez nous dans ces derniers temps l'étude des langues vivantes, permettent de croire que le moment serait favorable pour créer une Revue spécialement destinée à tenir ses lecteurs au courant du mouvement des idées dans les pays d'idiome germanique. Cette Revue, qui paraîtra sous les auspices des Universités de Lille, de Lyon et de Nancy, ambitionne d'être l'œuvre collective des germanistes et anglistes français unis dans la volonté commune de créer et de faire vivre une publication destinée à centraliser, à grouper et à coordonner leurs travaux et leurs efforts. Les préoccupations auxquelles répondrait la *Revue germanique* sont loin d'être nouvelles en France,... » mais... « il ne s'agit plus de tenter, comme en plein XVIIIe siècle, de donner au cosmopolitisme littéraire l'auxiliaire de la langue française. En revanche, ce sont des contributions originales, et non des traductions d'articles étrangers qui rempliront nos pages... Nos devanciers s'intéressaient en première ligne aux manifestations contemporaines des civilisations du Nord ; et, qu'il s'agît pour eux d'européaniser la pensée allemande en la revêtant de clarté française, ou de susciter de fécondes émulations en exposant ce que l'Angleterre accomplissait dans le domaine des faits, c'est le présent surtout qui les attirait. Nos recherches, si attentives qu'elles s'efforcent d'être pour la vie actuelle, les phénomènes économiques et sociaux, les productions littéraires et artistiques d'hier et d'aujourd'hui, porteront tout autant sur l'évolution historique et le développement passé de sociétés qui ont depuis longtemps leur place dans la communauté européenne. Nous aurons, même avec ce programme moins ambitieux, la certitude de servir l'idée qui, malgré la différence des points de vue et des procédés, anima toutes les tentatives

de ce genre : abaisser, pour des curiosités mieux averties, un peu de cette muraille de Chine que l'ignorance laisse trop souvent subsister entre les nations. » — La *Revue* comprendra : 1° des articles originaux sur toutes les manifestations de la civilisation, histoire, littérature et art, philologie, philosophie et sociologie, pédagogie, etc. ; 2° « des notes et documents » où trouveront place des notes sur des points de détail, des publications de textes, etc. ; 3° Des « revues » annuelles et semestrielles, destinées à tenir le public au courant du mouvement d'idées contemporain, et où seront analysées et appréciées les principales publications dans tous les ordres de matières dont s'occupe la Revue ; 4° Une bibliographie mentionnant les livres nouvellement parus, avec une revue des Revues françaises et étrangères. La *Revue germanique* sera publiée en cinq livraisons annuelles paraissant en janvier, mars, mai, juillet, novembre, et formant un volume d'environ 640 pages in-8. La *Partie technique* du *Polybiblion* donnera régulièrement, dès le présent mois, les sommaires de ce nouveau périodique. — Abonnement : Un an, Paris, 14 fr. ; départements et étranger, 16 fr. Paris, chez Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, VIe arrondissement).

— A l'occasion du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, un groupe d'ecclésiastiques très distingués, MM. G. Longhaye, A. Brou, V. Delaporte, A. Hanrion, Ch. de la Porte, A. Gandon, ont publié, en une élégante brochure, un recueil de fort beaux vers : *A Marie Immaculée, 1854-1904* (Paris, Retaux, in-8 de 59 p., avec 2 fig.).

— *Le Manuel de prières et Choix de cantiques à l'usage des enfants*, de M. l'abbé Mourot (Paris, Haton, s. d., petit in-18 de 148 p.), en est à son deuxième mille. Il est précédé d'une lettre de Mgr l'évêque de Moulins qui approuve le projet de l'auteur de donner une nouvelle édition de son manuel, avec quelques adjonctions : « Votre opuscule ainsi complété, conclut Mgr de Moulins, rendra service non seulement aux fidèles, mais même à vos confrères dans le sacerdoce. »

— Depuis quelques années, nous avons pris l'habitude, à peu près à la même époque, de rappeler à nos lecteurs l'*Agenda agricole et viticole* de M. V. Vermorel. Celui de 1905 (20e année) vient de paraître (Villefranche du Rhône, bureau du *Progrès agricole et viticole* et Montpellier, Coulet, in-32 de 317 p., cartonné basane pleine. — Prix franco : 1 fr. 25). Chaque édition de ce précieux agenda donne quelques additions et des modifications utiles; aussi nous semble-t-il tout naturel de dire que cette publication est devenue aujourd'hui indispensable à tous ceux qui s'occupent à un degré quelconque d'agriculture, de viticulture et même simplement d'horticulture.

— On sait que les lettres de Saint-Simon ne sont pas en grand nombre. M. Hyrvoix de Landosle a eu la bonne fortune d'en trouver deux, des plus intéressantes et des plus étendues que l'on connaisse, aux archives du département des affaires étrangères, et il les a publiées, soigneusement annotées, avec deux autres de Fleury et de Dubois, dans le *Journal des débats* du 9 décembre 1904 (Supplément). Ces lettres, qui sont un véritable régal pour les amateurs du grand écrivain, datent de 1723 : c'est l'époque où il va se retirer de la Cour, et il en donne ici les raisons à M. de Fréjus, dans le langage qui lui est propre.

— Le beau drame de MM. Henri Lavedan et Lenôtre sur *Varennes* a rappelé l'attention sur l'évènement mémorable qui marque une si considérable étape dans la marche de la Révolution française. M. Armand Bourgeois a voulu, lui aussi, apporter son contingent à cette histoire en donnant

la Vérité sur l'arrestation de Louis XVI à Varennes, d'après des documents du temps (Paris, Bibliothèque de la critique, 1904, in-12 de 46 p.). Sans avoir la prétention de faire un récit complet, comme l'abbé Gabriel, M. Bimbenet, M. Victor Fournel, M. Lenôtre lui-même, il a publié un certain nombre de documents contemporains très importants, mais un peu tombés dans l'oubli, la déclaration du Roi aux commissaires nommés par l'Assemblée nationale, le récit de Drouet à la séance du 24 juin, l'article du *Journal général* racontant la rentrée du Roi à Paris. Tout en déplorant la faiblesse de Louis XVI, l'auteur rend hommage à la dignité de sa déclaration et le lave des insultes de Camille Desmoulins. Mais il rend hommage plus encore au courage de Marie-Antoinette et regrette, comme Mirabeau, que dans le ménage royal ce ne soit pas elle qui ait été l'homme.

— Avec le dernier n° de *l'Art décoratif*, nous est arrivé un fascicule de *l'Album d'art*, spécialement consacré à la parure et intitulé : *Le Bijou* (Paris, 24, rue Saint-Augustin, IIe arr., gr. in-8 de 24 p. de planches sans texte. — Prix : 1 fr.). On trouvera dans ce fascicule, en des photogravures très soignées, tout ce qui a constitué l'évolution de ces dernières années, l'alliance de l'usage et de la ligne, la rénovation des anciennes parures tombées en oubli, les gorgerins, les pendantifs, l'emploi de matières vulgaires ou dédaignés dont le joailler moderne sait tirer de merveilleux effets. Les artistes puiseront là des documents et des souvenirs et les amateurs ressentiront le plaisir des belles choses signées d'artistes connus.

— Dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*, plusieurs fois signalée ici, M. Jules Bertaut vient de faire paraître une biographie sur *Marcel Prévost* (Paris, Sansot, 1904, in-16 de 39 p., avec un portrait, 2 compositions et un autographe. — Prix : 1 fr.).

— M. Albert Soubies publie chez Flammarion une nouvelle édition de son volume sur *les Directeurs de l'Académie de France à la villa Médicis* signalée par le *Polybiblion* ici-même (t. XCVII, p. 469), où l'on trouvera notamment un chapitre inédit consacré au nouveau directeur M. Carolus Durand.

— Donnons une mention à l'édition in-18 (VII-600 p., avec grav. — Prix : 2 fr. 50) du livre de Pierre l'Ermite : *L'Emprise*. Il y a juste un an, nous avons consacré à l'édition de luxe de ce roman (gr. in-8. — Prix : 5 fr.), un article auquel nous renvoyons nos lecteurs (*Polybiblion*, t. C, p. 6-7).

Bresse. — Les *Notes de bibliographie sur l'histoire religieuse de la Révolution dans le département de l'Ain*, par M. l'abbé Charles Dementhon (Paris, A. Picard ; Lyon, Louis Brun, 1904, in-8 de 72 p.) seront utilement consultées non seulement par les ecclésiastiques, mais par ceux qu'intéresse l'histoire générale des quatre petites provinces (Bresse, Bugey, Dombes, Gex) dont est formé le département de l'Ain. Les renseignements qu'elles fournissent s'étendent aux diocèses voisins, et même tout chercheur trouvera à y prendre, ne fût-ce que les cotes officielles des Archives nationales, départementales ou communales. A cela joignez la nomenclature des travaux imprimés et des jugements sommaires sur les plus importants. On y trouve jusqu'à l'indication des sources principales de l'histoire révolutionnaire : là, on pourrait souhaiter quelques indications plus précises sur les recueils, si abondants en documents de première main, dont M. Aulard a entrepris et continue la publication. Tout cela, prétend l'auteur, n'est qu'une « causerie fraternelle. » Disons mieux : c'est un répertoire et un guide dont on doit féliciter à tous points de vue l'auteur, émule de son compatriote Gorini et par sa science et par l'impartialité de ses jugements.

Franche-Comté. — M. Maurice Piroutet a publié dans la *Revue archéologique*, puis fait tirer à part son *Étude sur les fibules préromaines des tumulus des environs de Salins* (Paris, Leroux, 1904, in-8 de 32 p., avec figures dans le texte). « Parmi nos gros tumulus hallstattiens, dit l'auteur, il faut distinguer les sépultures de deux groupes de populations, différents par le mode d'arrangement des corps dans les tombelles et surtout par les mobiliers funéraires. » Les deux groupes en question ont été qualifiés par M. Piroutet de « groupe des Moidons » et « groupe d'Alaise », du nom des deux localités jurassiennes aux environs desquelles ont été recueillies les fibules dont il donne ici, avec accompagnement de nombreuses figures, une description minutieuse qui intéressera tout particulièrement les fervents d'archéologie préhistorique.

— Dans la *Revue Mame* du 25 décembre dernier on trouve un article très intéressant sur les *Grottes de Baume-les-Messieurs*, dû à M. Léo Claretie. Nous ferons toutefois observer à l'auteur que ces grottes étaient explorées longtemps avant 1893 ; s'il avait ouvert simplement, entre autres ouvrages, le *Dictionnaire géographique et statistique des communes de la Franche-Comté* publié il y a cinquante ans passés par A. Rousset (*Jura*, t. I, p. 180), il aurait pu lire que « les grottes de Baume sont souvent visitées et méritent de l'être. » Ce qu'il eût convenu de dire, c'est qu'une société, en ces dernières années, s'est constituée pour l'exploitation de ces grottes et, par des aménagements bien compris, en a rendu commode l'exploration. Cette observation faite, il faut rendre justice à l'exactitude et au pittoresque de la description, éclairée des neuf phototypies.

— En dehors de la Franche-Comté, le jurisconsulte Claude-Joseph Perreciot est peu connu. Il fut quelqu'un cependant. Dans sa brochure : *Le Centenaire du Code civil et Perreciot* (Besançon, imp. Millot, 1904, in-8 de 19 p.), un ancien magistrat, M. E. Chalon, surpris de voir que Perreciot, à l'occasion des fêtes du centenaire du code civil, avait été complètement oublié, rappelle, de façon sommaire, mais précise, le rôle de cet initiateur. C'est du reste le sort de bien des personnalités à travers l'histoire. Un exemple, pour la Franche-Comté, que nul, à notre connaissance, n'a encore signalé : quand, il y a quelques années, on a élevé à Calais un monument aux « bourgeois » fâmeux qui, la corde au cou, portèrent au roi d'Angleterre les clefs de la ville, qui donc a pensé à rendre à l'illustre défenseur de Calais, à l'amiral comtois Jean de Vienne, l'hommage qui lui était dû ? Le « geste » dramatique mais obligé des « bourgeois » a suffi pour les immortaliser ; quant à l'amiral, cherchez-le sur le monument : sa grande figure n'y est pas. Lui aussi a été oublié. Telle est, parfois, la logique de l'histoire et celle de la postérité !

Languedoc. — Dans son *Coup d'œil sur le théâtre de Nîmes à la fin du* XVIII*e siècle (1769-1789)* (Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 36 p.), M. Paul Clauzel nous apporte quelques documents et détails nouveaux sur l'histoire de la littérature et de l'art dramatique. Son opuscule touche aux points suivants : I. Gavaudan (une famille d'artistes). II. Ordonnance concernant les acteurs et actrices (21 octobre 1769). III. Fabre d'Eglantine. IV. Chronique théâtrale de 1789.

Normandie. — La brochure que publie M. Léon de Vesly sous le titre : *Fouilles dans la forêt de Rouvray en 1903. Le Catelier et le Cimetière franc de Charleval (Eure)*, (Rouen, Léon Gy, 1904, in-8 de 150 p., avec 12 fig.), nous fait voir, dans l'auteur, un auxiliaire consciencieux et bien informé de la science archéologique. Les fouilles qu'il a organisées dans la forêt de

Rouvray et au Catelier conserveront le souvenir de la topographie ancienne dans des terrains que vont bouleverser les travaux du chemin de fer. Les plans et dessins sont très intelligemment exécutés, les descriptions présentées avec la méthode qui convient dans ces opérations, les appréciations basées sur une connaissance exacte de l'histoire ancienne, du pays rouennais, et des découvertes récentes de l'érudition.

— Dans un travail intitulé : *La Cathédrale de Rouen avant l'incendie de 1200. La Tour Saint-Romain* (Rouen, imp. Lecerf fils, 1904, in-8 de 88 p., avec 5 planches. — Prix : 3 fr. 50), MM. Maurice Alline et l'abbé A. Loisel posent un problème dont la solution ne peut être obtenue dans l'état actuel des documents. La cathédrale de Rouen est-elle l'œuvre de l'école normande d'architecture, ou bien doit-elle son origine à des influences venues de l'Ile-de-France, ou de la Beauce ? La cathédrale de Chartres, en particulier, n'a-t-elle pas servi de modèle aux constructeurs de la tour Saint-Romain ? Il ne nous est pas possible de dire que le débat soit clos. Les faits, les documents cités par les auteurs, les observations pleines de sagacité qu'ils présentent, rendent vraisemblable la thèse de la filiation exclusivement normande, mais ne la mettent pas à l'abri d'un retour offensif des partisans de l'origine parisienne ou beauceronne. Ce que les auteurs semblent avoir démontré, c'est que l'incendie de 1200 avait respecté le gros œuvre de l'immeuble, que des raccords ont suffi pour le réparer. Ces raccords, MM. Alline et Loisel les ont retrouvés. Leur importante étude est originale en ce point, et la conclusion qu'elle impose au lecteur est que la tour Saint-Romain n'a pas été construite après le dernier quart du douzième siècle.

— Afin de restreindre autant que possible les ravages exercés par l'abus de l'alcool, le docteur René Le Clerc a récemment composé un opuscule sur *l'Hygiène sociale. Alcool et alcoolisme* (Saint-Lô, Le Tual, 1904, in-12 de 67 p. — Prix : 0 fr. 25). Ce résumé, très clair et méthodiquement présenté, des travaux des spécialistes, est à la fois une lecture intéressante et une bonne action. Puisse le langage de la raison et du bon sens qu'elle fait entendre, parvenir dans les milieux où se forme l'opinion et provoquer soit des mesures de prophylaxie soit la résolution de se corriger du vice si dégradant qui s'appelle l'ivrognerie.

Alsace. — Nous avons annoncé en son temps la publication par l'administration de la *Revue d'Alsace*, de documents pour l'histoire de cette province. Deux volumes de ladite publication sont actuellement achevés et viennent de paraître : I. *Les Anciens règlements municipaux d'Ammerschwir* (*1561-1563*) avec notes et éclaircissements, par M. Ch. Hoffmann, (in-8 de 229 p. — Prix : 5 fr.). Les 86 premières pages donnent le texte original allemand, très curieux, de ces règlements ; le reste du volume contient les notes très substantielles et savamment discutées, comme on pouvait s'y attendre de la part du savant historien et juriste qu'est M. Ch. Hoffmann. Ces notes ou commentaires traitent successivement de la paroisse, du seigneur et de ses sujets ; du conseil, du tribunal et de leurs attributions, du commerce du vin dans le réputé vignoble d'Ammerschwir, enfin de la tribu noble et du régime des successions. L'ouvrage constitue donc une importante contribution à l'histoire du droit administratif, civil et judiciaire dans la province. — II. Le deuxième volume des *Documents* publiés par la *Revue d'Alsace* est le tome I du *Journal du Palais du Conseil souverain d'Alsace, par Val. Michel Antoine Holdt*, publié par M. Angel Ingold (in-8 de 171 p., avec portrait du conseiller Holdt. — Prix : 5 fr.). Rien de plus curieux que ce tableau des mœurs parlementaires et judiciaires au XVIIIe siècle, relaté par un témoin

oculaire, souvent acteur. Ce volume contient les faits qui se sont passés au Conseil souverain d'Alsace de 1747 à 1764. Ils n'intéressent pas seulement l'histoire judiciaire, mais aussi l'histoire générale de la province et même de la France. — Désormais les publications qui seront faites par les soins de la *Revue d'Alsace*, constitueront la *Bibliothèque de la Revue d'Alsace* et porteront cette dénomination générale. Les volumes paraîtront par souscription dont le montant peut être adressé à la rédaction de la Revue à Colmar (Alsace), Place Neuve 8, et à Mantoche (Haute-Saône) ou aux libraires A. Picard et fils et Fischbacher, à Paris. La *Bibliothèque* paraîtra tous les deux mois par fascicules de deux feuilles d'impression au moins, soit environ 200 pages par an. Le prix de la souscription est de 3 fr. 75 par an. Pour les abonnés de la *Revue d'Alsace* qui désirent aussi recevoir la *Bibliothèque*, le prix d'abonnement sera de 16 fr. au lieu de 14 fr. pour la Revue seule. On annonce pour paraître prochainement : *Histoire du protestantisme à Hagnenau*, par M. le chanoine Hanauer, *et Registre des bénéficiers de la partie alsacienne de l'ancien diocèse de Bâle*, publié par M. l'abbé Nehr.

Belgique. — Le premier volume du *Bruxelles-Inconnu* de M. G. Freddy (Wavre, Librairie contemporaine, 1904, in-12 de 244 p. — Prix : 2 fr. 50) amusera surtout les personnes qui connaissent Bruxelles. Il ne laissera pourtant pas d'intéresser aussi les autres. Ces études très vécues sont écrites d'un style alerte et de bon ton. Nous y reviendrons quand aura paru le second volume, que l'auteur nous annonce pour le mois de février 1905.

Espagne. — Le R. P. Zacarias Martinez-Nuñez a prononcé, le 26 novembre dernier, à Médina-del-Campo, un éloquent discours historique, à l'occasion du quatrième centenaire de la mort d'Isabelle la Catholique. Ce discours vient de paraître en brochure (*Oración funebre... de Isabel la Católica*, por el P. Zacarias Martínez-Nuñez. Madrid, Tabarés, 1904, in-18 de 66 p.), et nous nous plaisons à en recommander la lecture à ceux qui aiment la saine littérature et l'histoire glorieuse de l'Espagne.

Italie. — Soixante-dix écrivains ont collaboré au recueil d'études historiques, philologiques et littéraires destiné à perpétuer le souvenir du mariage de M. Michele Scherillo avec Mlle Teresa Negri : *Dai Tempi antichi ai tempi moderni ; da Dante a Leopardi* (Milano, Ulrico Hoepli, 1904, in-8 de xv-782 p., avec portrait, planches et fac-similés). La simple énumération de ces mémoires, en tête desquels figure *le Puits*, par Mme Goyau (Lucie Félix-Faure), est si longue que nous ne la donnerions pas si nous ne savions combien il est utile aux travailleurs de connaître la composition de semblables recueils où se cachent des études que l'on ne songerait pas toujours à y aller chercher : Umberto Pestallozza : Οἰκία διπυργία ; — Girolamo Vitelli : *Scheda per il censimento dell' a. 243-4 di C.* ; — Francesco Cimmino : *Un Poeta lirico persiano* ; — Alessandro Sepulcri : *Antiche tracce d'un verbo volgare* ; — Clemente Merlo : *Etimologie* ; — Adolf Mussafia : *Ille nel* Gelindo ; — Vincenzo Crescini : *Postilla ad Aucasin et Nicolette* ; — Nicola Zingarelli : *Le Donne nel Girard de Roussillon* ; — Michele Barbi : *Un Trattato morale sconosciuto di Bono Giamboni* ; — Paget Toynbee : *Tisrin primo* (Vita Nuova, § 30) ; — Warren William Vernon : *Contrasts in Dante* ; — Francesco d'Ovidio : *Il piè fermo* ; — E. G. Parodi : *Perchè Dante lo condanna ?* — Manfredi Porena : *Postille Dantesche* ; — Luigi Rocca : *La Processione simbolica del canto XXIX del Purgatorio* ; — Enrico Sanoria : *Le Confessioni di Dante* ; — Giuseppe Zuccante : *La Vita attiva e la vita contemplativa in s. Tommaso e in Dante* ; — Pasquale Papa : *Di un Casella fiorentino* ; — Pio Rajna : *Qual fede meriti la lettera di frate Ilario* ; — Solone Ambrosoli : *Medaglie del Petrarca nel r.*

gabinetto numismatico di Brera in Milano ; — G. A. Cesareo : *La Carta d'Italia del Petrarca* ; — Isidoro del Lungo : *Il Papa soldano* (*Petrarca, sonetto CXXXVII*) ; — Enrico Zincone : *Spirto gentil* ; — G. Richieri : *Le Geografie metriche italiane del Trecento e del Quattrocento* ; — Vittorio Cian : *Una Sylloge ignota di lodi sacre* ; — Remigio Sabbadini : *Ugolino Pisani* ; — Guido Mazzoni : *Su Giovanni Antonio Romanello* ; — Antonio Medin : *Il Canzoniere di Antonio Grifo* ; — Augusto Serena : *Attorno a Giovanni Aurelio Augurello* ; — Fedele Romani : *Noterella sull' uso della camicia nel medioevo* ; — G. B. Marchesi : *Mode e costumanze femminili del Quattrocento* ; — G. L. Passerini : *Da una Raccoltina di segreti ms. del secolo XVI* ; — Francesco Brandileone : *Per la storia dei riti nuziali in Italia* ; — Charles Dejob : *Les Peintres dans la littérature italienne d'imagination, durant la période classique* ; — Giuseppe Lisio : *Rivista ariostescha ; Autografi ariosteschi* ; — F. Pintor : *Una Commedia politica per la restaurazione medicea del 1512* ; — Francesco Flamini : *Di un' ignota imitazione cinquecentista della Commedia di Dante* ; — Vittorio Rossi : *Noterelle d'erudizione spicciola* ; — Francesco Toffano : *Un Secentista plagiario dell' Aretino* ; — Ermenegildo Pistelli : *Uno Scolopio galileiano* ; — Leandro Biadene : *L'Ercolana* ; — Attilio de Marchi : *La Storia romana in una Storia d'Italia inedita di Alessandro Verri* ; — Léon-G. Pélissier : *La Tendre Maltram* ; — Nicola Scarano : *Il Saul e la sua fonte biblica* ; — Serafino Ricci : *Il Parini e le belle arti* ; — Emilio Bertana : *Un Altro Arcade younghista* ; — Enrico Filippini : *Il Primo Amore ferroniano secondo l'autografo* ; — Attilio Butti : *Una Lettera di Vincenzo Cresco al Vicerè Eugenio* ; — Flaminio Pellegrini : *L'Ode di Vincenzo Monti per nozze illustri veronesi* ; — Alessandro d'Ancona : *Gino Capponi e Pietro Giordani* ; — Felice Tocco : *Il Carattere della filosofia leopardiana* ; — M. Schipa : *Una Lettera della Guacci* ; — S. Friedmann : *La Fonte di una lirica di Heine* ; — Francesco Novati : *Freschi storici del trecento ; il capellone degli Spagnuoli in S. Maria Novella* ; — Giovanni Oberziner : *Antichi Rapporti fra la chiesa di Trento e le chiese di Milano e Aquileja* ; — Gaetano Capasso : *Turchi ?* — G. Bognetti : *Nascite sovrane in Milano, 1773-1830* ; — G. A. Venturi : *Una Lettera di Alberto Cavalletto* ; — Vincenzo Simoncelli : *Un Episodio del brigantaggio nel mezzogiorno* ; — G. Jandelli : *Dell' emozione estetica* ; — Filippo Masci : *Religione e matrimonio nello stato socialista* ; — Guido della Valle : *La Dualità fondamentale* ; — Orazio Bacci : *Dei Generi especialmente de' letteratti* ; — Gino Francesco Gobbi : *Il Credo ultimo dei uno degli ultimi romantici* ; — Eugène Landry : *Endecasillabo e Alexandrin* ; — Gabriele Grasso : *Leggenda australiana sull' origine delle Pajadi* ; — Alfred Pichon : *L'Abbaye de Saint-Guénolé* ; — Manfredo Vanni : *Un Bruscello nelle Maremme toscane* ; — V. Inama : *I Vecchi ritratti di famiglia.*

Suède. — C'est de la célèbre, quoique petite ville universitaire d'Upsala que nous viennent les six brochures dont nous avons à parler ; elles ont pour auteurs non seulement des membres du corps enseignant, mais encore des étudiants du séminaire historique qui ont dédié à l'illustre historien C. G. Malmstrœm, ancien professeur à l'Université, devenu directeur des archives de l'État, quatorze des quinze articles qui composent les *Bidrag till Sverges medeltids-historia* (Contributions à l'histoire de Suède au moyen âge. Upsala, Almqvist et Wiksell, 1902, in-8). Ce recueil, se rattachant le mieux à l'histoire universelle, a un intérêt spécial pour les érudits français et notamment pour les lecteurs du *Polybiblion* ; car treize de ses quinze notices ont trait aux relations de la Suède avec l'Église et surtout avec la Papauté. Il ne faut pas s'en étonner : ce sont en grande partie les documents ecclésiastiques qui éclairent le moyen âge suédois. Le professeur Harald Hjærne, qui a écrit la dédicace, traite des *Influences ecclésiastiques dans l'ancien droit public de la Suède* (10 p.) ; — S. Samuelsson, de *la Date du bref*

pontifical concernant la légation de Nicolas d'Albano (12 p.), date qu'il place au 28 novembre 1154 ; — G. Hazelius, de *la Lettre de Sverker Karlsson sur l'immunité des biens de l'Église* (7 p.). — Viennent ensuite : *Innocent III et les luttes intestines de la Suède*, par R. Edgren (10 p.) ; — *L'Occasion du voyage à Rome de l'évêque Bengt de Skara, en 1220-1221*, par S. Ambrosiani (7 p.) ; — *Grégoire IX et la Suède*, par A. Falk (12 p.) ; — *Légation en Suède de Guillaume de Sabine avant l'assemblée de Skeninge*, par L.-M. Bâäth (10 p.) ; — *Dates erronées de quelques brefs pontificaux dans le « Diplomutarium » suédois*, par H. Brulin (12 p.) ; — *La Translation du siège métropolitain de l'ancienne à la nouvelle Upsala*, par O. Jansse (12 p.); — *Trouvaille d'un nouveau statut synodal suédois*, par C. Grœnblad (22 p.) ; — *Boniface VIII et la Suède*, par T. Hœjer (19 p.) ; — *Lutte pour le siège épiscopal de Strængnæs pendant le Grand Schisme*, par A. Lindblom (28 p.), un des rares auteurs qui aient utilisé et même publié des pièces inédites ; — *Nicolas Ragvaldsson et le Concile de Bâle*, par V. Sœderberg (37 p.) qui a édité et commenté un acte de l'évêque Knut et du chapitre de la cathédrale de Linkœping (11 septembre 1434). — On doit à C. M. Kjellberg une notice sur *le Plus Ancien Titre du roi de Suède* (21 p.) et à B. Gezelius l'examen critique (18 p.) *Du plus Ancien Diplôme d'un roi de Suède qui soit daté* (1191).

— Voici les sujets des cinq autres brochures : *Upsala Universitets Konstsamlingar, 1898* (Upsala, 1902, Edv. Berling, gr. in-8 de III-101 p.), catalogue des collections artistiques de l'Université d'Upsala, que leur *préfet* ou conservateur, Carl-Rupert Nyblom, professeur d'esthétique et l'un des dix-huit de l'Académie suédoise passe en revue, en suivant l'ordre alphabétique des noms d'artistes : outre 507 numéros (peintures à l'huile, pastels, aquarelles, miniatures, bronzes, marbres, plâtres, entre autres 24 portraits en médaillon par l'éminent sculpteur Sergel), il y a une belle armoire, remplie d'objets d'art, sculptée en 1625 par Melchior Baumgarten, offerte en 1632 par la ville d'Augsbourg à Gustave-Adolphe et donnée à l'Université en 1694 par Charles XI. — Il a paru deux nouveaux fascicules de *Uppsala Universitets Matrikel* (J. Lundstrœm, 1902, II et III, ann. 1632-1665, p. 61-188), édités par Aksel Andersson et contenant l'énumération des étudiants inscrits année par année ; malgré sa sécheresse, ce catalogue fournira d'utiles matériaux pour l'histoire de l'Université ; on y trouve, par exemple, les débuts d'hommes qui parvinrent à de hauts postes ou à une grande célébrité. C'est en février 1648 qu'y fut inscrit, avec son frère Paul, Olof Rudbeck l'Ancien, dont le rectorat s'étendit du 12 décembre 1661 au 11 décembre 1662 (non pas 1663, comme il est dit dans le *Nordisk Familjebok*). — A l'occasion du 200e anniversaire de la mort de ce savant, le bibliothécaire Claes Annerstedt a prononcé un discours (*Till Olof Rudbecks Minne*. Upsala, 1902, Edv. Berling, gr. in-8 de 28 p.), contenant un rapide, mais éloquent exposé de la vie mouvementée et des œuvres colossales du grand polymathe, dont les victoires des Gustaves et des Charles avaient exalté le patriotisme au point de lui faire regarder la Scandinavie comme la fameuse Atlantide et le berceau de toute civilisation. — C'est une question fort débattue entre les savants des deux rives du golfe de Bothnie, que traite K.-B. Wiklund, sous le titre de : *Quand les Suèdois s'établirent-ils en Finlande ?* (*Når kommo Svenskarne till Finland ?* Upsala, 1901, Almqvist et Wiksell, in-8 de 36 p.). S'appuyant sur des trouvailles préhistoriques et des recherches de linguistique, il soutient, contre le docte professeur à l'Université de Helsingfors, E.-N. Setælæ, qu'ils étaient de temps immémorial dans la contrée du sud-ouest ; mais les matériaux sont trop rares et trop contestables pour fournir des preuves décisives. — Dans une étude critique *Sur la question du Kaleuala* (*I Kalevalafrågan*, Upsala, 1902, Wretman, in-18 de 52 p.) le même érudit,

répondant à un article de l'éminent démomathe finnois, K. Krohn, démontre que l'admirable recueil de rhapsodies karéliennes n'est pas une épopée populaire remontant aux temps païens, mais une consciencieuse compilation du Dr E. Lœnnrot, dont les épisodes ont été habilement reliés entre eux grâce à de sobres additions et à de légères modifications. Il indique en outre une manière assez différente d'agencer les mêmes matériaux et de constituer avec eux une autre épopée sous le titre : *De Pæivælæ* (le Pays du Soleil).

États-Unis. — Poursuivant la précieuse série de ses bibliographies sur des questions d'un grand intérêt pour les États-Unis, ou sur des questions d'actualité, la Bibliothèque du Congrès de Washington a publié en 1904 un certain nombre de fascicules soigneusement rédigés sous la direction du conservateur de sa section bibliographique, M. A. P. C. Griffin. De ces listes bibliographiques, d'un intérêt indéniable, classées dans l'ordre chronologique de publication des ouvrages cités, deux sont d'ordre spécialement national; l'une, — analogue à celle que nous avons signalée en son temps sur les Chinois aux États-Unis, — énumère les ouvrages relatifs à l'immigration et à la colonisation allemandes dans la grande république du Nord-Amérique (*A List of Works relating to the Germans in the United States*, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 dé 39 p.); l'autre traite de l'élection directe des sénateurs par le peuple; elle est suivie d'un appendice contenant une collection de textes originaux relatifs à l'élection des sénateurs, telle que la régla la Convention fédérale de 1787 (*List of References on the popular Election of Senators*, with Appendix : Debates on the Election of Senators in the Federal Convention of 1787. Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 39 p.). — D'autres bibliographies, d'un intérêt vraiment international, se rapportant à la reconnaissance des nouveaux États en droit international et dans la pratique (*List of References on Recognition in international Law and Pratice.* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 18 p.), à la représentation proportionnelle (*A List of Books, — with References to Periodicals, — relating to Proportional Representation.* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 30 p.), au budget des pays etrangers (*Select List of References on the Budget of foreign Countries* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 19 p.), enfin au régime douanier anglais et à la réforme projetée par M. Chamberlain (*Select List of References on the British Tariff Movement Chamberlain's Plan*). Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 37 p.). Ce dernier fascicule est, comme celui qui traite de la représentation proportionnelle, terminé par un index alphabétique des noms d'auteurs. Bien que spécialement destinées aux travailleurs américains, qui sont assurés de trouver à la Bibliothèque du Congrès les ouvrages énumérés dans chacune d'elles, ces différentes Bibliographies méritent, comme les précédentes, d'être favorablement accueillies par les travailleurs de tous les pays : ils y trouveront en quelques minutes des éléments d'information qu'eux-mêmes auraient probablement mis de longues heures à réunir, et à réunir moins complètement.

Japon. — La civilisation japonaise présente avec la nôtre de curieuses analogies. Comme en Europe, il s'est produit dans l'empire du Soleil-Levant une féodalité, une noblesse, un blason. C'est un fait que le grand public connaît, au moins vaguement. Mais, à part quelques spécialistes, personne ne saurait, chez nous, déterminer les ressemblances et les différences qui rapprochent et séparent, dans leurs principes et leur développement, les institutions nobiliaires nippones de leurs analogues d'Occident.

Bien des gens sauront gré à M. de Mazières-Mauléon d'avoir retracé en quelques pages, publiées dans la *Revue héraldique, historique et nobiliaire*, le 25 juin 1904 (tiré à part. Paris, Bibl. de la Revue héraldique, 1904, in-8 de 19 p.), les traits principaux de *l'Héraldique japonaise*. Les armoiries japonaises consistent essentiellement en un « mon » correspondant à notre écu, et, comme lui, décoré de figures conventionnelles. De même que l'art tout entier, la décoration héraldique diffère sensiblement au Japon de ce qu'elle est chez nous. Aussi est-il inopportun de vouloir, comme l'a fait l'auteur, imposer au blason japonais la langue spéciale créée pour notre blason occidental.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Études bibliques. Le Livre d'Isaïe*, trad. critique avec notes et commentaires, par le P. A. Condamin (gr. in-8, Lecoffre). — *Études bibliques. Études sur les religions sémitiques*, par le P. M.-J. Lagrange (gr. in-8, Lecoffre). — *Autour de la Bible*, par Mgr J. Vaughan ; trad. de l'anglais par l'abbé J. Riché (in-18, Bloud). — *Studies in biblical law*, by H. M. Wiener (in-8 cart, London, Nutt). — *Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible*, par B.-P. Moors (gr. in-8, Hermann). — *Les Juifs avant le Messie*, par A. Paulus (*Science et Religion*) (3 vol. in-12, Bloud). — *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique*, par le P. T. Calmes (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Études sur les Évangiles*, par le P. V. Rose (gr. in-8, Welter). — *Épîtres de saint Paul*; trad. et commentaire, par A. Lemonnyer. Première partie. *Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains* (gr. in-16, Bloud). — *Probleme des Apostolischen Zeitalters*, von E. von Dobschütz (gr. in-8, Leipzig, Hinrich). — *Les Juifs devant l'Église et l'histoire*, par le R. P. Constant (in-8, Savaète). — *Liturgia divini officii juxta novissima S. Sedis decreta*, sac. doct. Æ. Ferrais (in-12, Veronae, Cinquetti). — *La Messa nella sua storia e nei suoi simboli*, da il P. G. Semeria (in-18, Roma, Pustet). — *Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes, en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours*, par le chanoine U. Chevalier. T. III (in-8, A. Picard et fils). — *La Divinité de Jésus-Christ, conférences*, par D. Vieillard-Lacharme (in-18, Lecoffre). — *La Sainte Trinité et les Doctrines antitrinitaires*, par l'abbé H. Couget (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud). — *Les Sources de la croyance en Dieu*, par A.-D. Sertillanges (in-8, Perrin). — *Nuova Esposizione dei criteri teologici*, lavoro scientifico di C. Salvatore di Bartilo (in-8, Roma, Pustet). — *Newman. Le Développement du dogme chrétien*, par H. Bremond (in-16, Bloud). — *Pourquoi les dogmes ne meurent pas*, par G. Sortais (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *La Doctrine de l'Eucharistie chez les scolastiques*, par le chanoine J.-A. Chollet (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *De Judicio sacramentali. De Natura peccati*, auctore J. B. Pighi (in-18, Veronae, Cinquetti). — *Theologia moralis universa*, auctore R. P. Timotheus a Podio-Luperio (3 vol. in-18, Beauchesne). — *Le Bon sens en face du dogme et de la morale*, par P. Martel (in-12, Société nouvelle de libr. et d'édit.). — *Nos Raisons d'être catholiques*, par le P. D. Lodiel (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église*. T. XIII. *Lettres*. Vol. III (gr. in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Lettres de direction*, de Mgr d'Hulst, publiées par A. Baudrillart (in-8, Poussielgue). — *Œuvres choisies, sermons, prônes et instructions*, par Mgr Billard. T. III (in-8, Amat). — *Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne*, par l'abbé de Broglie (in-18, Bloud). — *Bossuet apologiste et apôtre de la Croix*, par le R. P. Bernard (in-18, Bloud). — *Les Sacrements. Instructions d'apologétique*, par L. Désers (in-18, Poussielgue). — *Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par le R. P. F. Bourgoing; 32e édit. revue par le P. Ingold. I. *De l'Avent à la Passion* (petit in-18, Téqui). — *De la peur de Dieu. Petit Traité à l'usage des*

âmes timorées, par l'abbé J. Cellier (in-18, Poussielgue). — *La Sainte Vierge*, par R.-M. de la Broise (*Les Saints*) (in-12, Lecoffre). — *Je suis l'Immaculée Conception, études et contemplations*, par M.-M.-J. Clavé (in-8, Casterman). — *Ma Vie avec Jésus. Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion*, par J. M. J. (petit in-18, Poussielgue). — *Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses*, par l'abbé Édelin (in-18, Haton).— *Les Péchés capitaux en histoires*, par J.-M. A. (gr. in-8, Abbeville, Paillart). — *Le Cœur et ses richesses*. VII. *La Flamme de l'apostolat*, par l'abbé L. Lenfant (in-16 carré, Poussielgue). — *La Bonté. Son prix ; ses caractères ; ses sources ; ses contrefaçons*, par J. Guibert (in-32, Poussielgue). — *Lettre à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère*, par L. Désers (in-18, Poussielgue). — *Le Soir de la vie*, par P.-C. Laurent (in-18, Haton). — *L'Athéisme réfuté par les grands penseurs et les hommes de science*, par E. Ménage (in-18, Letheilleux). — *Monothéisme, hénothéisme, polythéisme*, par l'abbé de Broglie (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud). — *Le Surnaturel*, par l'abbé de Broglie (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud).—*Introduction à l'étude de la théologie protestante avec Index bibliographique*, par L. Émery (in-8, Lausanne, Rouge ; Paris, Fischbacher). — *Le Bouddha. Sa vie ; sa doctrine ; sa communauté*, par H. Oldenberg; trad. de l'allemand par A. Foucher, 2e éd. (in-8, Alcan). — *La Famille celtique. Étude de droit comparée*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-18, Bouillon). — *Cuestiones canónicas*, por E. Reig y Casanova (gr. in-8, Toledo, imp. Rodriguez). — *De Canonica cleri saecularis obedientia*, auctore F. Claeys Bouuaert (in-8, Lovanii, Van Linthout). — *Le Mariage civil*, par R. Lemaire (petit in-8, édit. des « Questions actuelles)».—*Le Code du travail annoté*, par L. André et L. Guibourg (in-18, Pichon et Durand-Auzias). — *Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents*, par P. Page, (in-18, Pichon et Durand-Auzias).— *Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations nominatives*, par J. Bezard-Falgas (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, par F. Picavet (gr. in-8, Alcan). — *Leçons de philosophie préparatoires aux baccalauréats classique et moderne*, par A. Bernard. T. II. *Logique. Morale. Métaphysique* (in-8, Amat). — *Cours de philosophie. Psychologie*, par le P. A. Castelein (gr. in-8, Bruxelles, Dewit). — *La Philosophie naturelle intégrale et les rudiments des sciences exactes*, par le Dr A. Rist. 1re partie (gr. in-8, Hermann). — *Lettres à Alexis. Histoire sentimentale d'une pensée*, par M. Golberg (in-18, Éditions de « La Plume. » Bibliothèque du Parthénon). — *La Vie et l'être vivant*, par R. Schlincker (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Conflits de la science et des idées modernes*, par le Dr X*** (in-18, Perrin). — *Choix d'œuvres en prose* (*Dialogues et pensées*), par G. Léopardi ; trad. de l'italien, par M. Turiello (in-18, Perrin). — *Cours de philosophie morale*, par le P. A. Castelein (gr. in-8, Bruxelles, Dewit). — *La Morale scientifique. Essai sur les applications morales des sciences sociologiques*, par A. Bayet (in-16, Alcan). — *Philosophie morale et religieuse. Art et voyage*, par J.-J. Clamageran (in-12, Alcan). — *Les Grands Philosophes. J.-G. Fichte*, par E. Beurlier (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Grands Philosophes. Herbert Spencer*, par E. Thouverez (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *L'Avenir de nos filles*, par G. Réval (in-18, Hatier). — *Conseils pédagogiques pour l'enseignement primaire catholique*, par Une ancienne normalienne (in-18, Beauchesne). — *Enseignement et Démocratie*, par A. Croiset, E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, C. Seignobos et C.-V. Langlois (in-8, cart., Alcan). — *La Famille ouvrière*, par H. Cetty (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *La Maison sociale*, par L. Dausset (petit in-16, Fontemoing). — *La Protection légale des travailleurs* (in-18, Alcan). — *Solidarisme et Libéralisme*, par C. Bouglé (in-18, Cornély). — *Le Socialisme libéral ou Morcellisme*, par C. Sabatier (in-8, Giard et Brière). — *Un Catho-*

lique peut-il être socialiste ? par l'abbé Gayraud (in-16, Bloud). — *Les Socialistes allemands*, par H. Cetty (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Richesses du Canada*, par E.-J.-P. Buron (in-8, Guilmoto). — *Histoire naturelle de la France*. 14e partie. *Araignées* (*araignées, chernètes, scorpions, opillions*), par L. Planet (in-18, les fils d'Émile Deyrolle). — *L'Abeille domestique. Son élevage et ses produits*, par L. Iches (in-18, Garnier). — *Les Médecins dans l'histoire de la Révolution*, par le Dr Miquel-Dalton (in-8, Société française d'imp. et de lib.). — *La Puériculture*, par le Dr A. Pinard (in-12, cart., Colin). — *La Neurasthénie, mal social*, par le Dr Angelvin (in-12, Cornély). — *Cours élémentaire de physique*, par E. Branly (in-18 cart., Poussielgue). — *L'Éther, principe universel des forces*, par A. Marx, mémoires résumés par C. Benoît (gr. in-8, Gautier-Villars). — *Du Laboratoire à l'usine*, par L. Houllevigne (in-18, Colin). — *Manuel de l'électricien. Traité pratique des machines dynamo électriques*, par A. Soulier (in-18, Garnier). — *Les Turbines à vapeur*, par G. Hart (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Alimentation rationnelle des animaux domestiques*, par R. Gouin (in-18, Baillière). — *Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, par J. Tannery. T. I (gr. in-8, Hermann). — *L'Art nouveau en tactique*, par le général H. Bonnal (in-8, Chapelot). — *Apollo. Histoire générale des arts plastiques*, par S. Reinach (in-16 cart., Hachette). — *Le Musée de la Comédie-Française, 1680-1905*, par E. Dacier (in-4, Lib. de l'Art ancien et moderne). — *L'Œuvre d'art et l'Évolution*, par E. Marguery (in-16, Alcan). — *Enquête de la presse. L'Art populaire*, par G. Hue (in-18, Société française d'impr. et de librairie). — *L'Au-delà des grammaires*, par P. Lebesgue (in-18, Sansot). — *Nouveaux Essais de philologie française*, par A. Thomas (petit in-8, Bouillon). — *Los Problemas fnndamentales de la filologia comparada*, por el Dr A.-A. Ruibal (2 vol. in-8, Madrid, Fernando Fé ; Paris, Hachette). — *Œuvres de P. Harel. Heures lointaines. Aux champs. Voix de la glèbe. Poèmes inédits* (in-8, Plon-Nourrit). — *La Belle Matinée*, par G. Ferrières (in-18, Lemerre). — *Au Pays de la Sologne*, par P. Besnard (in-18, Cornély). — *La Nef*, par É. Bourges (in-18, Stock). — *L'Ombre des pins*, par G. Nigond (in-18, Stock). — *Le Poème du travail et du rêve*, par A. Prouvost (in-18, Lille, édition du Beffroi). — *Le Mystère de la Passion en France du* XVIe *au* XVIe *siècle. Étude sur les sources et le classement des mystères de la Passion, accompagnée de textes inédits*, par E. Roy (2 vol. in-8, Dijon, Damidot ; Nourry ; et Paris, Champion). — *Études dramatiques*. T. II. *Sœur Louise* ; *La Reine noire* ; *Le Duc Satan*, par A. Mony (in-18, Plon-Nourrit). — *Théâtre en instance*, par A. Erny (in-18, Daragon). — *Vies intimes*, par H. Bordeaux (in-18, Fontemoing). — *La Fugitive*, par J.-H. Rosny (in-18, Fontemoing). — *Épée brisée*, par L. Barracand (in-18, Plon-Nourrit). — *La Rose du Bocage*, par F. Casale (in-18, Plon-Nourrit). — *Cloclo*, par Gyp (in-12, Flammarion). — *La Marraine de Peau d'Ane*, par G. Franay, in-12 cart., Colin). — *Vendée !* par C. Foleÿ (in-12, Mame). — *Le Choix de Suzanne*, par Mme A. Duhamel [A. Rogron] (in-18, Bloud). — *La Tour du cardinal*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *La Gorge d'enfer*, par S. de Saint-Loup (in-18, Haton). — *Soldat de César et soldat du Christ*, par l'abbé J.-B. Gay (gr. in-8, Haton). — *La Sœur aînée*, par F. de Nocé (in-18, Haton). — *Le Fils de Stenio Morelli*, par E. Coz (in-12, Abbeville, Paillart). — *Lis et scabieuse*, par M. La Bruyère (in-12, Hatier). — *Vers l'aube*, par A. Besson (in-18, Lille, Société Saint-Augustin). — *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Ollivier*, publiée par Mme Bertrand (in-18, « Mercure de France »). — *Sainte-Beuve*. T. I. *Son esprit, ses idées*. T. II. *Ses mœurs*, par L. Séché (2 vol. in-18. « Mercure de France »). — *Études sur Sainte-Beuve*, par G. Michaut (in-18, Fontemoing). — *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve, documents inédits*, par G. Michaut (in-16, Fontemoing). — *Le Rêve d'un siècle*, par J. Baruzi (in-18 Calmann-Lévy). — *Romanciers et viveurs du* XIXe *siècle*, par P. Audebrand

(in-18, Calmann-Lévy). — *Variétés littéraires*, par F. Brunetière (in-18, Calmann-Lévy). — *Choses vues, choses ressenties*, par M. de Chansac (in-18, Émile Paul). — *The complete Poetical works of Shelley*; edited with textual notes, by T. Hutchinson (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Histoire des littératures. Littérature espagnole*, par J. Fitzmaurice-Kelly ; trad. de H.-D. Davray (in-18, Colin). — *Par monts et par vaux*, par J. Vaudon (in-8, Bloud). — *Ici et là*, par M. de Chansac (in-18, Émile Paul). — *Sur les grandes routes de Russie*, par P. Labbé (in-18 cart., Doin). — *Souvenirs d'Orient. Terre Sainte et Palestine. Harmonies historiques et topographiques de la Palestine avec les mystères et les prodiges de la vie du Christ*, par le chanoine Bessède (in-18, Paris et Lille, Desclée et de Brouver, Société Saint-Augustin). — *Voyage au Yunnan*, par G. Courtellemont (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Ouest africain et les Missions catholiques. Congo et Oubanghi*, par G. Renouard (gr. in-8, Oudin). — *Les Annales* de Tacite, trad. par L. Loiseau (in-18, Garnier). — *L'Italie antique (origines et croyances)*, par A. Lefebvre (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Histoire universelle. Les Croisades (de 1096 à 1327 après J.-C.)*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 8e partie. *La Coalition, les traités de 1815. (1812-1815)* (in-8, Plon-Nourrit).— *Pages d'histoire de l'Église*, par l'abbé H. Mathieu (3 vol. in-12, Bloud). — *Les Templiers (1118-1312)*, par A. Rastoul (*Science et Religion*) (in-12, Bloud).— *Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des pauvres, 1826-1889*, par Mgr Baunard (in-18, Poussielgue). — *Tertullien*, par J. Turmel (in-18, Bloud). — *Saint Irénée*, par Dufourcq (in-16, Bloud). — *Le Patriarche saint Benoît*, par le R. P. Dom A. L'Huillier (in-8, Retaux). — *Saint Jean Damascène*, par V. Ermoni (in-16. Bloud). — *Saint Bernard*, par É. Vacandard (in-18, Bloud). — *Les Grands Hommes de l'Église au* XIXe *siècle*. IX. *Le Cardinal Manning*, par V. de Marolles (in-18, Béduchaud). — *Saintes pour jeunes filles*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Poussielgue). — *Vie populaire de Pie IX*, par le R. P. Limbour, revue par H. Delassus (in-18, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer).— *Un Curé plébéien au* XIIe *siècle. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne (1192-1202), prédicateur de la IVe croisade*, par A. Charasson (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Chronique de Jean Le Bel*, publiée pour la Société de l'histoire de France par J. Viard et E. Déprez (in-8, Laurens). — *La Conversion de Henri IV. Saint Denis et Rome, 1593-1595*, par Y. de la Brière (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Souvenirs sur Madame de Maintenon*, publiés par le comte d'Haussonville et G. Hanotaux. III. *Madame de Maintenon à Saint-Cyr. Dernières lettres à Madame de Caylus* (in-8, Calmann-Lévy). — *La Constitution civile du clergé et la Persécution religieuse pendant la Révolution*, par l'abbé H. Mailfait (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard. T. XVI, (gr. in-8, Impr. nationale, Leroux). — *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale* T. V (*17 fructidor an II-30 ventose an III*), publiés et annotés par J. Guillaume (gr. in-8, Leroux). — *Voyages de Miss Berry 1782-1836*, trad. par la duchesse de Broglie (in-8, Roblot). — *Armand Marquiset, 1797-1859. A travers ma vie*. Souvenirs classés et annotés, par le comte Marquiset (in-8, Champion). — *Journal de la captivité de la duchesse de Berry, à Blaye (1832-1833)*, par le lieutenant F. Petitpierre, publié par G. Price (F.-G. Petitpierre) (in-18, Émile-Paul). — *Histoire de la France contemporaine (1871-1900)*, par G. Hanotaux. II. *La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. L'Échec de la monarchie* (in-8, Combet). — *Le Ministère pastoral de Jean-Jacques Olier, curé de Saint-Sulpice, 1642-1652*, publié par G. Letourneau (in-18, Lecoffre). — *Les Seize Carmélites de Compiègne*, par V. Pierre (*Les Saints*) (in-12, Lecoffre). — *L'Immaculée Conception et*

l'Église de Paris. (*Études historiques*), par H. Lesêtre (in-18, Lethielleux). — *La Société au* XVIIIe *siècle. Les Rupelmonde à Versailles* (*1685-1784*), par le comte C. de Villermont (in-18, Perrin). — *Carnets d'une demoiselle de Saint-Denis*, publiés par L.-X. de Ricard. *Histoire mondaine du second Empire. En attendant l'Impératrice...* (*1852-1853*) (in-18, Librairie universelle). — *La Société française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains*, par M.-A. Leblond (in-8, Alcan). — *La Légion germanique* (*1792-1795*), par A. Chuquet (in-8, Chapelot). — *Les Allemands sous les aigles françaises. Essai sur les troupes de la Confédération du Rhin, 1806-1813*, par le commandant Sauzey. II. *Le Contingent badois* (in-8, Chapelot). — *Lettres inédites de Choderlos de Laclos*, publiées par L. de Chauvigny (in-18, « Mercure de France »). — *Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution. Ses lettres* (*1793-1796*), recueillies et publiées par E. Joliclerc, avec Introduction et notes par F. Funck-Brentano (in-18, Perrin). — *Le Général Ordonneau* (*1770-1855*), par A. Terrade et H. Allorge (in-8, Émile Paul). — *Adam de Craponne et son canal*, par J.-B. Bertin et V. Audier (in-8, Champion). — *La Tunisie au début du* XXe *siècle* (gr. in-8, F.-R. de Rudeval). — *La Laïcisation des hôpitaux. Appel à tous les amis des pauvres* (in-8, Oudin). — *La Rupture avec le Vatican*, par F. Dubief (in-18, Cornély). — *Des Censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses*, par Dom P. Bastien (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Religion et Patrie*, par l'abbé J. Recordon (in-12, Abbeville, Paillart). — *Le Christianisme de l'avenir. Les Perspectives du* XXe *siècle*, par H. Faber ; trad. par J. Jacques (in-12, Fischbacher). — *Le Bénitier d'argent*, par L. Chaussin (in-18, Cornély). — *L'Action maçonnique au* XXe *siècle*, par H. Hello (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud). — *Césarisme et Démocratie*, par Ferrand (in-18, Plon-Nourrit). — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne*, publié par le chanoine Morel. T. Ier (*877-1216*) (in-4, Champion). — *Histoire du collège d'Amiens*, *1219-1795*, par S. Lenel (in-8, Amiens, Yvert et Tellier ; Courtin-Hecquet). — *Histoire locale, civile et religieuse de Combles, Frégicourt, Le Priez*, par l'abbé Candellier (in-8, Amiens, imp. Yvert et Tellier).—*La Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez*, par A. Vachez (gr. in-8, Lyon, L. Brun). — *Histoire du collège de Chinon*, par E.-H. Tourlet (in-8, Chinon, imp. Delaunay-Dehaies ; Paris, Champion). — *Histoire de Montluçon*, par E. Janin (gr. in-8, Lechevalier). — *La Vie communale en Bohême*, par V. Marcé (gr. in-8, Guillaumin). — *Le Catholicisme en Écosse*, par G. Lecarpentier (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Le Roman de l'Espagne héroïque*, par Gaston-Routier (in-18, Savaète). — *Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise* (*lanciers du Cte Michel Tyszkiewicz*), *1812-1815*, par le comte J. Tyszkiewicz (in-4, Émile-Paul). — *L'Évangile au Japon au* XXe *siècle*, par A. Ligneul et S. Verret (in-18, Poussielgue). — *Le Catholicisme aux États-Unis de l'Amérique du Nord*, par M.-A. André (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud).— *Un Acteur caché du drame révolutionnaire. Le Général Choderlos de Laclos, auteur des « Liaisons dangereuses »* (*1741-1803*), par E. Dard (petit in-8, Perrin). — *Les Romans de l'histoire. Émilie de Sainte-Amaranthe*, par H. d'Alméras (in-18, Société française d'impr. et de librairie). — *Bonald*, par P. Bourget et M. Salomon (in-16, Bloud). — *Sœur Pauline, fille de la Charité. Sa vie, sa correspondance, 1878-1899*, par G. d'Anticamareta (in-18, Paris, Retaux ; Toulouse, Privat). — *Vie, action politique et œuvres de M. Émile Ollivier, de l'Académie française*, par Mgr Fèvre (in-8, Savaète). — *Incunabulos da real Bibliotheca publica municipal do Porto*, por A.-H. da Silva Carvalho (in-8, Porto, imp. portugueza). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET PIÉTÉ

Enseignement. — 1. *Le Dernier Avènement de l'Homme-Dieu, réponse à quelques objections sur le dernier avènement de N. S. J.-C. et paraphrase du « Dies irae »*, par l'abbé Charre. Paris, Téqui, s. d., in-18 de 271-iv p., 2 fr. 50. — 2. *De la Peur de Dieu. Petit Traité à l'usage des âmes timorées*, par l'abbé J. Cellier. Paris, Poussielgue, 1904, in-18 de ix-214 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Soir de la vie*, par P.-Ch. Laurent. Paris, Haton, s. d., in-18 de xi-307 p., 2 fr. — 4. *Abrégé de la doctrine chrétienne*. Paris, Poussielgue, s. d., in-32 de 56 p., 0 fr. 25.

Prédication. — 5. *Œuvres choisies* de Mgr Billard, évêque de Carcassonne. *Sermons, prônes et instructions*. T. III. Paris, Amat, 1904, in-8 de 471 p., 4 fr. — 6. *Discours de circonstance. Panégyriques, éloges funèbres, noces d'or et d'argent. Allocutions*, par le chanoine G. Simon. Paris, Haton, 1904, in-8 de iv-382 p., 4 fr. — 7. *La Foi, ses beautés, ses bienfaits, ses miracles*, par l'abbé Antoine Bernard. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 91 p., 0 fr. 80. — 8. *La Divinité de Jésus-Christ*, par D. Vieillard-Lacharme. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de xv-290 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Sacrements. Instructions d'apologétique*, par l'abbé Léon Désers. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de viii-331 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Luttes de l'âme. Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses*, par l'abbé Édelin. Paris, Haton, s. d., in-18 de 386 p., 3 fr. 50.

Jésus-Marie. — 11. *Sur le chemin du Calvaire*, par P.-J. Hébert. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de viii-239 p., 2 fr. — 12. *Les Heures de garde de la Passion* du P. Gallwey; trad. par A. Rosette. Paris, Retaux, s. d., 3 vol. in-18 de xiii-590, 552 et 488 p., 12 fr.— 13. *L'Immaculée Conception*, par le R. P. J.-B. Terrien. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 180 p., 1 fr. 50. — 14. *L'Immaculée Conception et le Cinquantenaire de la proclamation de ce dogme*, par L.-Th. Bourgeois. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 63 p., 1 fr. — 15. *Je suis l'Immaculée Conception, études et contemplations*, par M.-M.-J. Clavé. Tournai et Paris, Casterman, s. d., in-8 de 171 p., avec quelques gravures hors texte et des cartes dans le texte, 1 fr. 25.

Spiritualité. — 16. *Œuvres de saint François de Sales*. T. XIII. *Lettres*. Vol. III. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-4 de xxiii-462 p., 8 fr. — 17. *La Bible méditée d'après les saints Pères. Livres historiques de l'Ancien Testament*, par Étienne Charoeboeuf. Paris et Rome, Desclée et de Brouwer, s. d., in-18 de 443 p., 5 fr. — 18. *La Science du Pater, pour faire suite à « la Science de la prière, »* par le P. Ludovic de Besse. Paris, Amat, 1904, in-18 de xix-414 p., 3 fr. — 19. *Le Pater, ou Instructions sur l'Oraison dominicale*, par l'abbé Daymard. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 267 p., 2 fr. 50. — 20. *La Flamme de l'apostolat*, par l'abbé L. Lenfant. Paris, Poussielgue, 1905, in-18 de 342 p., 2 fr. 50. — 21. *Lettres à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère*, par Léon Désers. Paris, Poussielgue, s. d., in-18 de 80 p., 1 fr. — 22. *La Bonté, son prix, ses caractères, ses sources, ses contrefaçons*, par J. Guibert. Paris, Poussielgue, 1904, in-32 de viii-194 p., 1 fr. — 23. *La Terminologie de saint Jean de la Croix dans la montée du Carmel et la nuit obscure de l'âme*, par l'abbé Calaber. Paris, Amat, 1904, in-18 de 204 p., 1 fr. 50.

Piété. — 24. *Ma Vie avec Jésus. Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion*. Paris, Poussielgue, s. d., petit in-18 de viii-160 p., 0 fr. 80. — 25. *Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par le R. P. François Bourgoing. *Méditations sur tous les évangiles de l'année*. I. *De l'Avent à la Passion*. Paris, Téqui, 1904, petit in-18 de xxviii-456 p., 2 fr. — 26. *La Piété chez les jeunes*, par l'abbé Auguste Texier. Paris, Téqui, 1904, in-18 de xv-416 p., 3 fr. 50. — 27. *Manne céleste, tirée des écrits de saints et écrivains*

catholiques, à l'usage des personnes pieuses, par A. P. Paris, Amat, 1904, in-32 de 192 p., 1 fr. — 28. *Un Santo Pensiero pei morti*, da dott. Giuseppe Michelini. Roma, Pustet, 1904, in-18 de x-83 p., 1 fr.

Enseignement. — 1-4. — Le sujet que traite M. l'abbé Charre, dans son livre sur *le Dernier Avènement de l'Homme-Dieu*, a préoccupé et préoccupe toujours les esprits; ils voudraient pouvoir pénétrer les secrets de cet avenir que Dieu s'est plu à dérober à notre curiosité, si légitime soit-elle, et ce n'est pas sans quelque appréhension qu'un auteur peut aborder ces questions où il est difficile d'apporter des données précises et de solides arguments. Complimentons toutefois M. l'abbé Charre d'avoir consciencieusement rempli sa tâche si délicate ; « sa doctrine est exacte, dit le théologien chargé de l'examen de ce livre ; elle est exposée avec beaucoup de clarté et d'ordre » et les réponses à toutes les questions qu'il étudie « sont parfaitement orthodoxes et aussi complètes qu'il est possible de les donner. » Aussi Mgr l'évêque de Viviers félicite-t-il M. l'abbé Charre de ses patients labeurs et promet-il à son livre « pour ses lecteurs le double attrait de l'intérêt et du profit. » Les considérations développées ensuite dans le commentaire si étendu de la prose *Dies iræ* viennent à l'appui de la thèse et projettent comme une nouvelle lumière sur chacune des questions traitées dans la première partie: ce commentaire est saisissant et surtout pratique.

— Il n'est pas étonnant qu'à la pensée ou dans la perspective de ce dernier avènement de l'Homme-Dieu, des âmes se sentent saisies d'une certaine crainte : c'est ce que M. l'abbé Cellier appelle avec raison : *La Peur de Dieu* : il voudrait rassurer ces âmes trop timorées et leur inspirer une plus grande confiance en la bonté du Seigneur. La peur de Dieu est l'œuvre de l'ennemi de nos âmes, qui est intéressé à exagérer la justice divine. A cette suggestion de Satan il oppose tout d'abord la vraie doctrine qu'il trouve ainsi résumée dans saint Thomas : « Je crains Dieu parce qu'il est juste ; je l'aime parce qu'il est bon ; je me perds en lui parce qu'il est doux. » Et il tire cette conclusion bien logique : « Dans ce simple exposé, où trouvez-vous la place de la peur ? » Le livre de M. l'abbé Cellier contient trois parties. Dans la première, il décrit l'état d'une âme qui est tellement dominée par la crainte du Seigneur qu'elle n'a plus la confiance en Dieu ; dans la seconde, il rappelle les gages de prédestination, capables de rassurer les âmes qui doutent de leur salut éternel ; enfin la troisième partie nous indique les moyens à notre disposition pour combattre la peur de Dieu. Nous n'hésitons pas à recommander ce livre que les supérieurs de M. l'abbé Cellier se plaisent à considérer comme « pieux, apostolique et conforme à la vraie doctrine. »

— Avec le livre du P. Laurent : *Le Soir de la vie*, nous sommes tou-

jours dans le même ordre de pensées et d'études, mais ici c'est surtout la pratique qui domine : quelles dispositions avoir, quels devoirs remplir à l'heure où nous allons nous trouver en face de ce juste juge qui va venir scruter nos âmes pour prononcer irrévocablement sa sentence sur notre sort éternel ? Incidemment occupent ici une place très opportune, bien que discrète, des conseils au sujet des soins à donner aux malades pour le choix du médecin, relativement aux dernières volontés et au testament. Qu'il sera beau, ce soir de la vie, pour l'âme qui se sera inspirée des sages avis et des pieuses recommandations de cet excellent livre ! Quelle tranquillité de conscience, quelle résignation et quelle sérénité ! N'est-ce pas cette perspective qui a fait dire de la fin du juste : c'est le soir d'un beau jour ? A l'avance, la simple lecture de ces pages pleines d'émotion et de la suavité évangélique nous donne un avant-goût de ces enviables consolations et nous établit déjà « dans un état d'âme paisible où rayonne l'espérance, une espérance sereine, qui console et fortifie. » Mgr l'évêque d'Agen, se plaît à louer « ce livre consolateur » et à faire des vœux pour qu'il se répande très largement ; il l'appelle « le catéchisme du *Soir de la vie.* »

— Nous ne dirons qu'un mot de l'*Abrégé de la doctrine chrétienne* que vient d'éditer la librairie Poussielgue : cet opuscule est un résumé très complet, très clair, très méthodique de la doctrine ; il contient en quelques pages tout ce qu'un bon chrétien doit savoir et pratiquer : brochure de propagande que nous voudrions voir pénétrer dans chaque famille. Après la doctrine, la pratique, c'est-à-dire les principales prières en usage parmi les fidèles.

Prédication. — 5-10. — Nous savons gré au pieux éditeur des *Œuvres choisies* de Mgr Billard de ne pas nous faire attendre la suite de cette intéressante publication : nous voici au troisième volume. Celui-ci contient encore les *Sermons, les prônes et les instructions* prononcés par le jeune orateur pendant la période qui va de son ministère à Caudebec-les-Elbeuf, pendant les années 1868 à 1877, jusqu'à son canonicat en 1877 et 1878. Nous reconnaissons de plus en plus dans ces discours, les caractères que nous avons déjà signalés et qui faisaient présager l'orateur que devait être Mgr l'évêque de Carcassonne. Notons entre autres les sermons sur la confession, l'Incarnation, la royauté spirituelle et l'immortalité de l'âme, l'histoire de la parole sacrée, la réhabilitation de la femme ; le doctorat de saint François de Sales et le Sacré-Cœur de Jésus. — Nous devons ne pas omettre d'appeler l'attention sur les considérations pour l'exercice du Chemin de la croix, qui s'élève au milieu du Colisée de Rome et qui fit comprendre à l'auteur que, « pour l'âme qui souffre, il n'y a pas ici-bas de plus douce station qu'une station du Chemin de la croix. » Ames qui souffrez, méditez ces pages, et vous serez certainement consolées.

— Les *Discours de circonstance* de M. le chanoine Simon pourront aussi servir très utilement à nos confrères; ils ont été prononcés au cours des grandes solennités de nos pèlerinages à Paray, à Lourdes, etc. ou dans des occasions exceptionnelles qui peuvent s'offrir à nous-mêmes : ce sera une bonne fortune pour tous d'avoir sous les yeux ces pages « si pleines de doctrine et d'onction, de pensées brillantes, de réflexions ingénieuses, de sentiments exquis, écrites avec autant de vie et de verve que de naturel, de mesure et de goût. » Le discours de Paray, surtout, au témoignage autorisé de M. l'abbé Coubé contient « la moelle d'un traité sur le Sacré-Cœur » et le panégyrique du B. Montfort — Montfort et le Rosaire — est un résumé excellent d'un traité sur la dévotion à Marie. Parmi les autres panégyriques, citons celui de saint Vincent de Paul. Remarquons encore l'éloge funèbre de la Mère fondatrice de l'Assomption, à Cannes, l'éloge des fondateurs des ursulines de Jésus; le discours pour les noces d'argent de Mgr Catteau, prononcé dans la cathédrale de Luçon. Nous n'avons pas à porter un jugement plus flatteur que celui de Mgr l'évêque de Luçon, souhaitant à cet ouvrage un plein succès et adressant à l'auteur ses « chaleureuses félicitations » pour une œuvre qui « est vraiment un régal, à la fois religieux et littéraire. »

— Les six conférences de M. l'abbé Bernard sur *la Foi* ont été adressées aux étudiants des Facultés de Lyon pendant le Carême de 1904 : elles traitent de l'esprit de foi dans la vie chrétienne au XXe siècle des beautés et des bienfaits de la foi; de la transformation religieuse, sociale et morale, opérée par la foi; de la vertu et de l'héroïsme surnaturels inspirés par la foi ; de la divinité de la foi, prouvée par l'humilité de condition de son Fondateur; de la force mystérieuse que révèlent la faiblesse et les apparentes défaites de la foi : tout autant de sujets d'une incontestable opportunité et qui, développés avec le talent et le savoir de l'orateur, devaient captiver l'attention de l'auditoire spécial auquel ils s'adressaient.

— Autres conférences, celles-ci de M. Viellard-Lacharme, sur *la Divinité de Jésus-Christ*, et prêchées devant l'auditoire ordinaire de nos églises paroissiales à Saint-Jacques du Haut-Pas, de l'Avent 1903 à Pâques 1904; elles affrontent la publicité plus étendue de la presse, encouragées et favorisées par les félicitations et les souhaits d'un grand nombre d'évêques ; dans des conditions si heureuses, elles ne peuvent qu'être appelées à continuer le bien déjà si sérieusement accompli dans l'auditoire qui les a d'abord reçues. S. E. le cardinal-évêque d'Autun félicite surtout l'éloquent conférencier « d'avoir consacré sa sixième conférence à réfuter des erreurs très perfides, malheureusement accréditées par des hommes sur lesquels l'Église aurait eu le droit de compter, pour défendre ses constantes doctrines contre les témérités de la

néo-critique. » Mgr l'évêque du Mans juge avec raison que « l'importance du sujet traité, la force et l'enchaînement des preuves, la clarté de l'expression, rien n'a manqué pour les rendre utiles aux auditeurs. » L'opportunité de ces conférences est incontestable. « A l'heure où tant d'esprits, poussés par une science vaine et orgueilleuse, s'attaquent à cet article de notre croyance, il était bon, écrit à l'auteur Mgr de Verdun, qu'un livre comme le vôtre contribuât pour sa part à dissiper l'erreur et à ramener le calme dans les consciences. »

— M. l'abbé L. Désers, le distingué curé de Saint-Vincent de Paul, est un des familliers de la presse religieuse, assuré des vives sympathies de ses confrères et habitué au succès. Son nouveau livre : *Les Sacrements* ne démentira pas — il s'en faut — ce passé si flatteur : il est digne de ses devanciers et mérite les plus sincères éloges ; l'auteur y traite « avec une rigoureuse exactitude des questions fort délicates et a eu le courage de présenter aux gens du monde des vérités qui leur sont d'autant plus nécessaires qu'ils les ignorent, principalement sur la pénitence et sur le mariage. » Ces *Instructions d'apologétique* ont été prêchées, à la messe de onze heures, devant une assistance très mêlée, mais développées avec tant de discernement, d'intérêt et de charme, qu'elles ont fait pénétrer certainement dans tous les esprits la lumière de l'enseignement catholique. Vingt-huit instructions, courtes, claires, substantielles, ont suffi à faire connaître ce qu'est la grâce de Dieu communiquée à l'homme par les Sacrements ; elles peuvent servir de modèles pour les prônes ou les catéchismes de ces messes si fréquentées et où souvent l'assistance qui aurait le plus besoin d'instruction est privée d'entendre la parole de Dieu.

— Dans ses *Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses,* M. l'abbé Édelin s'attache spécialement à offrir à son auditoire des considérations destinées à favoriser dans les âmes les sentiments d'une vraie et solide piété. Il leur fait d'abord connaître le Dieu ignoré, mais vivant en tout et vers lequel doivent tendre nos pensées et se diriger nos affections ; il nous le montre à Bethléem, où l'adorent les bergers et les Mages ; il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Puis il parle de la nécessité de croire ; il nous conduit au Thabor où il traite de l'esprit de sacrifice et du courage chrétien. Le mystère du mal, la tentation, le péché, la conscience, la douleur, l'Eucharistie, la Jérusalem d'ici-bas, l'orgueil, le luxe, l'ignorance, l'éternité, le cœur pur, le buisson ardent, le rôle social de la jeune fille, les sept douleurs de la Sainte Vierge, l'Immaculée Conception, tels sont quelques-uns des sujets abordés et traités dans ces instructions ; ces titres, pris çà et là, suffiront à donner une idée du but que se propose l'auteur et de l'utilité que peut avoir son volume. Les directeurs des congrégations paroissiales de jeunes filles y trouveront un

précieux secours pour leurs instructions du dimanche ; ils les consulteront avec fruit et s'en inspireront très utilement pour guider les âmes qui leur sont confiées.

Jésus-Marie. — 11-15. — L'œuvre de l'Homme-Dieu, c'est son immolation, son sacrifice pour la rédemption du monde : c'est donc *Sur le chemin du Calvaire* que nous devons surtout le suivre pour comprendre les mérites de sa venue en ce monde et les bienfaits que nous a valus sa mort. Le livre du P. Hébert nous aide admirablement dans cette contemplation du divin Sauveur, montant au Golgotha, où est dressée la croix sur laquelle il doit s'immoler ; il s'inspire surtout de saint Thomas d'Aquin, chez qui l'on est sûr de trouver non seulement de profondes thèses de théologie, mais aussi d'admirables considérations de la spiritualité la plus substantielle et de la plus tendre piété. Il prend Notre-Seigneur au tribunal d'Anne et de Caïphe, au moment où les deux pontifes viennent de prononcer contre Jésus la condamnation capitale ; après quelques développements sur le sacrifice de l'Homme-Dieu, il s'attache aux pas de la Victime et nous fait assister à ses trois chutes, à sa rencontre avec sa Mère et avec Véronique ; il nous retrace la désolation des saintes femmes et nous révèle le vrai caractère des bonnes larmes ; il nous montre Jésus l'objet des plus indignes traitements, attaché cruellement à la croix, agonisant et mourant pour notre rançon ; enfin voilà Jésus immolé, descendu de la croix et mis au sépulcre, d'où il sortira bientôt victorieux de ses ennemis pour retourner au Ciel. Ce chemin du Calvaire, le P. Hébert le compare avec raison à la voie que nous devons suivre ici-bas pour avoir quelque part aux mérites de la Rédemption : le chemin de la croix se confond avec celui de la vie chrétienne qui, à travers des chutes, des agonies et de rares consolations, part de la condamnation primitive pour aboutir au Paradis.

— L'œuvre du P. Gallwey, que nous fait si bien connaître la traduction de M. l'abbé Rosette, est beaucoup plus considérable : *Les Heures de garde de la Passion* valent des journées, bien remplies et bien intéressantes. Ces trois gros volumes peuvent, au premier abord, inspirer un sentiment de frayeur et, pour prévenir cette première impression, M. l'abbé Rosette avait eu, nous dit-il, la pensée d'abréger l'ouvrage. Sachons-lui le plus grand gré de n'avoir pas cédé à cette tentation : l'ampleur donnée à un tel sujet, les longs développements pour les moindres détails de ce grand drame du Calvaire conviennent excellemment à la formation complète de l'âme chrétienne en la mettant ainsi avec plus d'intensité sous la douce et lumineuse influence de la Passion : on trouvera peut-être çà et là quelques « longueurs » qui passeront pour des hors-d'œuvre ; l'auteur n'a pas été sans s'en rendre compte ; il l'avoue, mais il est bien loin de le regretter. « Je suis d'avis, dit-il, qu'il faut quelquefois répéter certaines choses pour les faire entrer plus

avant. » Le premier volume est consacré tout entier aux préliminaires de la Passion : la résurrection de Lazare, la description de Béthanie, de Jéricho, de Jérusalem, l'entrée triomphale dans la ville sainte, le palais des prêtres, le Temple, la salle du conseil, le dernier discours de Jésus, le mont des Oliviers, le Cénacle, la Pâque. Le deuxième volume débute par le mystère de l'agonie au Jardin des oliviers, où a lieu la trahison de Judas et d'où Jésus est conduit sous bonne escorte à la maison d'Anne et à la salle de Caïphe où Pierre le renie. Jésus est jeté maintenant en prison pour reparaître bientôt dans la salle du jugement et être conduit de chez Pilate chez Hérode et de celui-ci encore à Pilate, qui, après bien des affronts et des tourments, prononce enfin la condamnation du Juste. Le Sauveur monte au Calvaire où il doit être crucifié. Le troisième volume nous fait assister au douloureux mais sublime spectacle de l'Homme-Dieu mourant pour nous ; malgré ses souffrances, il trouve assez de force pour nous adresser ses dernières paroles, que nous sommes heureux de méditer pour notre édification et pour notre enseignement. Nous entendons le grand cri qui annonce la mort du Rédempteur et qui est le signal du bouleversement de la nature ; nous assistons à l'immense douleur de Notre Dame, à la descente de la croix, à la sépulture, à la visite des saintes femmes, à la résurrection et aux diverses apparitions de Jésus, jusqu'au jour de son Ascension. Comme on se plaît à suivre le Sauveur dans tous les moindres détails de sa vie douloureuse ! Rien d'ailleurs ne peut être attribué à l'imagination, à la fantaisie : tout est appuyé sur le texte même évangélique : « Sa doctrine en est pleine de saveur et d'onction, dit Mgr l'évêque de Saint-Claude ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle est du plus pur Évangile. » Non seulement cet ouvrage fournit aux âmes de quoi satisfaire leur piété et améliorer leur vie spirituelle, mais les érudits y trouvent des détails historiques et topographiques du plus grand intérêt. Signalons aussi la perfection du travail matériel d'impression dont il convient de féliciter l'éditeur, et aussi les gravures artistiques qui ornent le frontispice de chaque volume non moins que les cartes descriptives intercalées dans le texte. Nous ne sommes point surpris du succès considérable obtenu par cet important ouvrage en Angleterre, où il a paru il y a dix ans : nous lui prédisons et nous lui souhaitons le même succès en France, où vient de l'introduire si opportunément la piété du savant traducteur.

— La première et la plus efficace application des mérites du Rédempteur a été faite à l'auguste Vierge qui devait être sa mère : application même anticipée par l'exemption de la tache originelle. Le cinquantenaire de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception a provoqué une floraison de beaux livres en l'honneur de ce privilège unique accordé à Marie : parmi ces livres nous signalons le

traité *ex-professo* du R. P. Terrien sur *l'Immaculée Conception*. C'est un extrait de son important ouvrage : *Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes* : il a eu ainsi l'avantage de pouvoir être mis sous les yeux d'un plus grand nombre de lecteurs et offert à la méditation des fidèles qui désirent éclairer leur foi sur ce point important de la doctrine catholique. L'auteur explique très clairement en quoi consiste ce privilège, mais il excelle surtout dans l'étude des raisons fondamentales pour lesquelles une Mère de Dieu devait être immaculée dans sa conception.

— C'est encore le même travail que nous offre le R. P. L.-T. Bourgeois dans sa brochure : *L'Immaculée Conception et le Cinquantenaire de la proclamation de ce dogme* : il y expose avec précision et méthode la nature et l'étendue de ce privilège ; il en étudie toutes les convenances et rappelle quelques-uns des bienfaits qui ont rejailli sur le monde du fait de l'Immaculée Conception de Marie. Ce travail très consciencieux est bien de nature à éclairer la foi des fidèles en ce dogme, et à favoriser la piété envers la Vierge Immaculée. La brochure se clôt sur une traduction française autorisée de la bulle *Ineffabilis* : la parole de l'Église confirmant l'exposition du théologien.

— A Lourdes, c'est la Vierge elle-même qui, à son tour, est venue confirmer la parole du Pontife infaillible : « *Je suis l'Immaculée Conception*, dit-elle à Bernadette. Et c'est le titre que M. J. Clavé donne à son étude sur ce sujet si opportun. Le fond de la thèse est le même que chez les deux précédents auteurs, mais elle est considérée ici sous un aspect particulier et aussi dans ses rapports avec l'Église et les âmes. L'auteur rappelle d'abord le fait de l'apparition, et précise ensuite le sens de la phrase où Marie se nomme l'Immaculée Conception ; il indique l'essence de ce privilège, le droit de Marie à être immaculée, la grâce qui lui fut alors accordée ; il énumère enfin les avantages qui ont découlé de ce dogme par rapport au salut des âmes, à la vie de l'Église, à la virginité chrétienne ; les deux derniers chapitres traitent du sacerdoce de l'Immaculée Conception et de sa gloire.

Spiritualité. — 16-23. — Le tome III des *Lettres de saint François de Sales*, impatiemment attendu, vient de paraître : c'est le XIIIe des *Œuvres complètes* du saint Docteur. Il nous arrive avec une lettre approbative de Mgr l'évêque d'Annecy qui se déclare heureux de donner ses encouragements à une publication d'autant plus utile qu'elle est d'une incontestable actualité. Mgr Campistron veut surtout justifier la lenteur avec laquelle se sont succédé les derniers volumes, lenteur qui s'explique très bien par la tâche plus délicate et plus complexe des savants éditeurs : il ne s'agit pas ici d'une œuvre commerciale : « c'est une œuvre inspirée par le cœur, c'est une tâche entreprise par la piété filiale que les difficultés présentes ne troublent pas, que les craintes

de l'avenir ne découragent jamais. » Il y a eu aussi substitution du nouvel éditeur à l'ancien, et ceci ne va pas sans imposer quelque ralentissement. Toutefois Sa Grandeur nous rassure en nous présentant le R. P. Navatel, le digne successeur de Dom Bénédict Mackey : « c'est, dit-il, un religieux de grand mérite, érudit et doué d'un incontestable talent littéraire. » De minutieuses études faites en vue d'une thèse sur sainte Jeanne-Françoise de Chantal semblent l'avoir providentiellement destiné à l'œuvre qui reste à accomplir. » Enfin une autre cause du retard de ce volume a été le soin que le nouvel éditeur a dû apporter pour annoter les *Lettres* du saint Docteur : ces lettres, évoquant les mœurs et les personnages de l'époque, « il a fallu faire revivre ces figures, pour la plupart oubliées. Les lecteurs qui liront leurs notices rapides ne se douteront pas, peut-être, des labeurs considérables que chacune d'elles a coûtés. » La méthode, d'ailleurs, est la même que pour les précédents volumes : un court sommaire est placé en tête de chaque lettre et un glossaire des locutions surannées précède la table des matières très explicite qui termine le volume. Les lettres de ce tome III vont de l'année 1605 à l'année 1608 ; elles sont écrites à diverses personnalités séculières ou religieuses.

— *La Bible méditée d'après les saints Pères* nous ramène à l'interprétation traditionnelle de la sainte Écriture. L'école exégétique moderne qui prétend déroger à cette méthode, qu'elle considère comme ayant fait son temps, a obtenu un instant, et par surprise, un peu de faveur auprès de certains esprits avides de nouveautés : on revient de cet engouement qui aurait pu, en se prolongeant, faire faire fausse route à de trop hardis commentateurs. L'Église est intervenue, et, à sa voix, la nouvelle exégèse a dû se renfermer dans les limites qui lui étaient indiquées. M. l'abbé Chargebœuf, dans ses méditations sur les *Livres historiques de l'Ancien Testament*, a été bien inspiré d'en puiser les principaux éléments dans ces trésors de nos docteurs, aussi remarquables par leur sainteté que par leur savoir. Ce n'est pas, évidemment, qu'il leur ait tout emprunté, jusqu'au moindre mot ; mais il peut se rendre ce témoignage, que les applications qu'il fait sont bien dans leur esprit et selon leur manière de commenter la Bible. Ces méditations, ainsi garanties, nous voudrions qu'elles fussent aux mains du plus grand nombre : elles feraient mieux rechercher les récits ou les enseignements de la sainte Écriture, qui sont trop oubliés ; elles aideraient surtout à mieux comprendre la portée des Livres saints dont l'idée centrale est le Messie : le Christ promis, annoncé et figuré, ou le Christ incarné, enseignant et mourant. La division de l'ouvrage est toute naturelle, conforme aux diverses périodes de l'histoire : de la création à Abraham, les patriarches, Moïse, Josué, les Juges, les Rois, Tobie, Judith, Esther, Job et les Macchabées. Viendront

ensuite les autres livres moraux et prophétiques, puis le Nouveau Testament. L'auteur subordonne bien cette suite à l'accueil qui sera fait à son premier volume ; mais comme le succès n'est pas douteux, nous attendons à coup sûr la réalisation complète et prochaine de son programme.

— C'est une minime partie du Nouveau Testament que nous offre à méditer le P. Ludovic de Besse dans *la Science du Pater, pour faire suite à la « Science de la prière »* ; mais ce n'est point la moins belle ni la moins importante. Le *Pater* est la prière que Jésus lui-même donna à ses apôtres, qui lui demandaient de leur apprendre à prier le Seigneur : on ne saurait trop non seulement la réciter, mais encore la méditer, et même il faut l'avoir bien méditée si l'on veut aimer à la réciter. C'est cette science du *Pater* que le P. de Besse essaie de nous inculquer, et, à bien entendre ses leçons, nous devons acquérir aisément cette science, qui nous fera mieux comprendre cette prière et nous portera davantage à la goûter. Le livre contient deux parties : la première, est consacrée au seul préambule du *Pater*, c'est-à-dire à l'invocation : l'auteur y fait entrer tout ce qui a rapport à la Paternité divine et à notre piété filiale envers Dieu ; dans la seconde partie, se trouve le commentaire des sept demandes qui constituent la prière elle-même. Cette prière est courte : c'est « afin de permettre à tout le monde de l'apprendre par cœur, dit S. Thomas, aux ignorants comme aux savants. » Mais, dans sa brièveté, elle est parfaite, et, d'autre part, elle est un riche trésor de pensées et de sentiments, où tous les esprits et tous les cœurs peuvent venir puiser l'aliment le plus doux et le plus substantiel. Le livre que nous annonçons en est une preuve convaincante : il révèle et fait briller au grand jour les pierres précieuses que cache ce modeste écrin.

— *Le Pater* est encore l'objet d'une étude spéciale de la part de M. l'abbé Daymard : ses *Instructions, sur l'Oraison dominicale* sont consacrées à commenter cette prière, interprétée déjà et méditée si souvent, mais qui peut être toujours de nouveau méditée et interprétée avec une nouvelle utilité. M. l'abbé Daymard s'attache beaucoup moins que le P. de Besse au préambule : deux courtes instructions lui suffisent pour démontrer l'excellence du *Pater* et expliquer l'invocation; dans les autres dix instructions sont expliquées, avec les développements qu'elles comportent, les sept demandes de l'Oraison dominicale. Ces instructions furent très goûtées des paroissiens de Saint-Mandé auxquels elles s'adressaient : réunies en volume elles continueront à faire parmi eux, et feront aussi parmi ceux auxquels elles parviendront, un bien réel ; l'édification se propagera ainsi. C'est le seul désir de M. l'abbé Daymard : nous sommes convaincu qu'il sera réalisé.

— Dans *la Flamme de l'apostolat*, M. le chanoine L. Lenfant

continue à sonder le cœur humain pour y découvrir de nouvelles richesses ; il le dédie à saint François-Xavier, l'apôtre admirable des Indes et du Japon, et c'est sans doute par l'intercession de ce grand saint qu'il a pu connaître toutes les prérogatives et tous les bienfaits de l'apostolat. La source en est dans la bonté qui est par excellence le besoin de se donner : l'apostolat est là tout entier ; l'apôtre se donne aux âmes, et se livre pour elles ; il irait même jusqu'à consentir à la servitude pour être leur rançon, comme un saint Vincent de Paul ou un saint François-Xavier. Cette flamme s'élève, se précipite au dehors, embrase tout. L'auteur poursuit le développement de sa pensée en nous indiquant l'esprit qui dirige l'apostolat et celui qui le soutient, les causes qui favorisent l'action de l'apostolat et celles qui la gênent, les moyens qu'emploie l'apôtre : l'action, la prière, l'esprit de sacrifice ; les conquêtes qu'il réalise : les conquêtes d'une âme, de la famille, du milieu social de la France, du monde même et des temps modernes ; la douzième et dernière instruction nous initie aux joies de l'apôtre, joies qu'il ne recherche pas, mais qui affluent en lui, vives et pures. Ce simple résumé suffit à faire connaître le plan de l'ouvrage ; il permettra aussi de pressentir les excellentes considérations développées par l'auteur. Au fur et à mesure qu'il pénètre plus avant dans les profondeurs du cœur humain, M. le chanoine Lenfant y découvre des richesses plus précieuses : nous lui savons gré de nous en faire part et de nous permettre d'en apprécier toute la valeur. Après *le Cœur vaillant*, *la Royauté et la pureté du cœur*, *le Cœur à Gethsémani* et *Cœur d'or*, c'est aujourd'hui la flamme du cœur qui est l'apostolat ; mais le trésor n'est pas épuisé. A quand la révélation d'une nouvelle richesse ?

— Une édifiante émulation anime les prêtres les plus éminents du clergé de Paris. M. le curé de Saint-Vincent de Paul écrit une seconde *Lettre à un jeune bachelier*, celle-ci *sur la virilité chrétienne du caractère :* il la dédie aux jeunes gens, surtout à ceux qui veulent se faire de la vie une conception généreuse, à ceux qui ont souci d'avoir dans leur cœur autre chose que l'égoïsme, à ceux qui veulent être de la race des forts. C'est dire, en quelques mots, et même avant d'avoir commencé, ce que se propose l'auteur : sa lettre tient ensuite tout entière dans ces quatre titres : Être un homme ; la Droiture de la conscience ; la Bonté du cœur ; la Fermeté de la volonté. Les conclusions s'imposent : se maintenir dans l'honneur par l'élévation de ses sentiments, être un homme dans le détail de sa vie ; se juger selon la vérité. Voilà en quoi consiste la virilité chrétienne du caractère : si tous nos jeunes gens savaient suivre les conseils de M. le curé de Saint-Vincent de Paul, il ne faudrait pas attendre longtemps le relèvement de notre pauvre pays !

— Un petit traité sur *la Bonté* émane encore d'un membre du clergé de Paris : c'est M. le supérieur du séminaire de l'Institut catho-

lique qui nous entretient du prix de la bonté, de ses caractères, de ses sources, de ses contrefaçons : son livre est petit, mais il est élégant, et, ce qui vaut mieux, il est grand par les pensées qu'il renferme, par les sentiments qu'il inspire : il nous fait aimer pour nous-mêmes cette vertu naturelle que nous aimons tant chez les autres ; il nous la montre compatissante, réconfortante, bienveillante, aimante ; il nous indique la part de l'esprit et de la volonté dans la bonté, dont notre cœur est la source et que la religion nous aide si fort à acquérir ; il nous signale surtout comme contrefaçons de la bonté : la faiblesse du caractère, la flatterie, l'indiscrétion et la sensualité.

— *La Terminologie de saint Jean de la Croix*, par M. l'abbé Calaber, est un livre très spécial qui s'adresse presque exclusivement aux âmes habituées à la haute spiritualité : il donne la clef de la doctrine spirituelle d'un de nos plus grands mystiques et projette quelques rayons de lumière au milieu de cette nuit obscure dont nous parle saint Jean de la Croix. Qui sait même si quelques esprits, effrayés et découragés jusqu'ici par cette terminologie, assez difficile à comprendre de prime abord, ne se laisseront pas, après avoir lu ce volume, déterminer à tenter un nouvel essai ? « En éclaircissant, comme vous venez de le faire, écrit à l'auteur Mgr l'évêque d'Angers, la terminologie de saint Jean de la Croix et en donnant un aperçu parfaitement intelligible de sa doctrine spirituelle, vous avez composé un livre qui sera lu avec grand avantage et qui amènera aussi ses lecteurs à saint Jean de la Croix lui-même. » Les deux traités qui font l'objet de cet ouvrage sont « la Montée du Carmel » et « la Nuit obscure de l'âme » ; M. l'abbé Calaber non seulement en explique la terminologie, mais encore il en résume, en quelques pages claires et précises, l'admirable doctrine.

Piété. — 24-28. — *Ma Vie avec Jésus* est un recueil de courtes *Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion ;* il s'ouvre par une sorte d'introduction sur la nécessité de la méditation, même pour les enfants ; viennent alors, comme sujets, l'instruction religieuse, la vie de Notre-Seigneur, sa vie cachée et sa vie publique, l'institution de l'Eucharistie, la Passion, les sept paroles, l'Ascension, le sacrement de pénitence, la communion, la prière, l'obéissance, etc. C'est bien là en quoi consistent les principaux devoirs des enfants et c'est là aussi notre vie avec Jésus. Ces méditations sont à la portée de ces enfants déjà initiés à la vie chrétienne : elles sont faciles et elles auront l'avantage de les habituer de bonne heure à réfléchir et à mieux comprendre par conséquent le devoir de vivre chrétiennement.

— Plus importantes sont les *Méditations sur les vérites et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par le R. P. F. Bourgoing, dont la publication, renouvelée pour la 32e fois, est due aux soins du P. Ingold ; mais les précédentes y préparent sans effort : l'esprit, mieux disposé, reçoit plus

aisément cette nourriture plus substantielle. Dans le volume que nous annonçons sont contenues les méditations sur les évangiles de l'Avent à la Passion : évangiles des dimanches, des fêtes et de tous les jours de Carême. C'est un pieux commentaire de l'histoire ou de l'enseignement du Sauveur : il a été apprécié et goûté par plusieurs générations de fidèles qui ont su y trouver une doctrine solide et une vraie piété. Chaque méditation est précédée d'un sommaire qui la résume; elle est divisée en trois points, subdivisés à leur tour autant de fois : cette méthode, un peu monotone et en apparence rigoureuse, facilite cependant le travail de la réflexion et aide la mémoire à retenir au moins les principales pensées. Cette nouvelle édition sera bien accueillie des fidèles, qui lui devront un accroissement de piété.

— *La Piété chez les jeunes* aura des fondements d'autant plus solides que sa notion sera mieux comprise et sa générosité plus constante. Les vingt-neuf conférences de M. l'abbé Texier contribueront efficacement à obtenir cet excellent résultat ; elles ont fait déjà leurs preuves quand l'orateur les prêchait aux élèves du petit séminaire de Montmorillon et, d'autre part, elles ont mérité les meilleurs éloges de la part de Mgr l'évêque de Poitiers. Citons ces quelques lignes de la lettre approbative de Mgr Pelgé : « Ce livre est un vrai *manuel* de piété que l'on sent très spécialement composé pour des jeunes gens. Là, en effet, point de raisonnements froids et abstraits; là, point de dissertations traînantes, mais des raisons du cœur, des cris éloquents qui émeuvent, des citations poétiques qui charment, des traits d'histoires ou des comparaisons qui captivent..... » Parmi les sujets de ces conférences, distinguons les suivants : la parole de Dieu, la méditation, la prière, la sainte messe, la communion, la visite au Saint Sacrement, l'examen de conscience, la confession, etc. Avec Mgr l'évêque de Poitiers nous souhaitons à ces conférences le plus favorable accueil de la part des jeunes.

— La *Manne céleste*, c'est la pratique même de la piété. Ce petit livre contient des considérations, pour l'exercice du Chemin de la croix, d'après sœur Catherine Emmerick ; d'autres, d'après sainte Angèle de Foligno et d'après sainte Brigitte ; quelques pages extraites des manuscrits d'une chrétienne défunte ou d'un petit recueil sur la divine Providence ; des réflexions sur le Saint Sacrifice, la messe réparatrice, la communion, etc. Comme la manne, la piété a toutes les douceurs : il faut y goûter pour les savourer ; elles se trouvent d'autant plus sûrement ici qu'elles proviennent des écrits des saints.

— Terminons par l'opuscule du docteur Giuseppe Michelini : *Un Santo Pensiero pei morti* : une nouvelle octave de conférences ou de discours sur les morts, précédée d'une Préface du P. Jean Lemaria, barnabite. C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts : elle est sainte parce qu'elle plaît à Dieu et qu'elle est inspirée par la charité ;

elle est salutaire parce qu'elle vient en aide à des âmes qui souffrent et parce qu'elle nous sert à nous sanctifier nous-mêmes davantage. La brochure du docteur Michelini ne peut pas être en toutes les mains puisque son texte est italien; mais nous souhaitons qu'elle soit bientôt traduite en français et, en attendant, nous invitons ceux de nos lecteurs qui sont familiarisés avec la langue italienne à la lire avec la plus sérieuse attention: elle développera en eux, en l'éclairant davantage, leur dévotion pour les saintes âmes du Purgatoire. F. CHAPOT.

POÉSIE — THÉATRE

POÉSIE. — *La Belle Matinée*, par GAUTHIER FERRIÈRES. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de 139 p., 3 fr. — 2. *Semaine de jeunesse*, par le baron XAVIER REILLE. Paris, Leclerc, 1904, in-18 de 185 p., 4 fr. — 3. *Poèmes de France et de Bourbon*, par MAURICE OLIVAINT. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de 176 p., 3 fr. — 4. *Coups d'ailes et coups de fouet*, par JEAN VALFÈRE. Paris, Retaux, 1904, in-18 de 82 p., 1 fr. 25. — 5. *Les Heures*, par A. MONTAUDRY. Paris, Daragon, 1904, petit in-8 de 207 p., 3 fr. 50. — 6. *Princesse Avril*, par THÉODORE MAURER. Paris, Maison des poètes, 1904, in-18 carré de 38 p. — 7. *Les Goutelettes*, par PAMPHILE LE MAY. Montréal (Canada), Beauchemin, s. d., in-12 de 232 p. — 8. *Les Jardins clos*, par PAUL MUSSCHE. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1904, in-18 de 194 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Missel jaune. Les Jardins évanouis*, par HENRY BÉRAUD. Edition du *Tout-Lyon*, in-18 de 21 p. — 10. *Ferveurs et incroyances*, par RENÉ L'ESPRIT. Paris, Bibliothèque internationale d'édition, 1903, in-12 de 109 p., 3 fr. — 11. *Violes d'amour et guitares*, par ANDRÉ BLONDEAU. Paris, Dujarric, 1903, in-12 de 256 p., 3 fr. — 12. *Vers l'amour*, par P. RIVERSDALE. Paris, Maison des poètes, 1903, in-8 de 84 p., 3 fr. — 13. *L'Amour sacré*, poèmes. Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1903, in-8 de 141 p. — 14. *A travers la haine*, poèmes dramatiques par ÉMILE LANGLADE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 143 p., 2 fr. — 15. *Le Destin ironique*, par PIERRE D'HUGUES. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 78 p., 2 fr. — 16. *Sous la feuillée d'or*, par PIERRE DELIDER. Paris, Messein, 1904, in-8 de 120 p., 2 fr. 50. — 17. *Paysages introspectifs, avec un Essai sur le symbolisme*, par TANCRÈDE DE VISAN. Paris, Jouve, 1904, in-8 de LXXVIX-152 p., 3 fr. 50. — 18. *Ixion*, par FAGUS. Paris, éditions de *la Plume*, 1903, in-12 de 105 p., 3 fr. — 19. *Vers la pitié*, par CHARLES ÉPRY. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de 176 p., 3 fr. — 20. *Les Étapes*, par FERNAND DE FLEURY. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1904, in-18 de 193 p., 3 fr. — 21. *Heures lyriques*, par GELLO TOSCAN. Louvain, impr. Polleunis et Ceuterick, 1904, in-18 de 116 p. — 22. *Idéal et Réalisme*, par J.-B. DAGHER. Paris, Messein, 1903, in-12 de 116 p., 3 fr. 50. — 23. *Mirages d'Orient*, par MORITZ WRONGHEL. Genève, 1903, gr. in-8 de 40 p. — 24. *Le Jardin fermé*, par ALBERT SÉRIEYS. Paris, Carrington, 1904, in-18 de 134 p., 3 fr. — 25. *Parfums*, par JEAN MARIEL. Paris, Sansot, 1904, in-16 de 116 p., 3 fr. — 26. *Poèmes sans art*, par FRIDOLIN WERM. Paris, Schleicher, s. d., in-16 de 130 p., 2 fr. 50. — 27. *Jamais*, par CHARLES RECULOUX. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de IV-230 p., 3 fr. — 28. *Le Centenaire de Victor Hugo*, par L.-C. DE NEUVILLE. Paris, 101 bis, rue Lauriston, 1904, in-18 carré de 24 p. — 29. *A travers les moissons*, par MARGUERITE BRANDON-SALVADOR. Paris, Alcan, 1903, in-16 de 468 p., 4 fr.

THÉATRE. — 1. *Sémiramis*, tragédie en 4 actes, par PÉLADAN. 6e éd. Paris, « Mercure de France », 1904, in-12 de 91 p., 1 fr. — 2. *La Nef*, par ÉLÉMIR BOURGES. Paris, Stock, 1904, in-18 de 22 p. — 3. *Les Médecins*, farce molièresque, en un acte, par PAUL MARYLLIS. Paris, éditions de la « Presse musicale », s. d., in-8 de 32 p. — 4. *La Résurrection de la chair*, drame en cinq actes, en vers, par JULES PRINCET. Paris, Stock, 1904, in-16 de 139 p., 3 fr. 50. — 5. *Théâtre en instance*, par ALFRED ERNY. Paris, Daragon, 1904, in-18 de 534 p., 3 fr. 50. — 6. *Frères d'armes*, comédie en

un acte par J.-B. Coussinier. Paris, Messein, 1904, in-18 de 60 p., 1 fr. 50. — 7. *Études dramatiques*. T. II. *Sœur Louise. La Reine noire. Le Duc Satan*, par Adolphe Môny. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de xvi-593 p., 3 fr. 50.

Poésie. — 1. — Les poètes ne chôment pas, et leur production, durant le dernier semestre, a été particulièrement active. Or, bien que la quantité n'augmente pas toujours les chances de rencontrer la qualité, nous avons le plaisir de signaler cette fois, parmi quelques volumes estimables, une œuvre véritablement saillante, celle de M. Gauthier Ferrières. L'auteur de *la Belle Matinée* est de la bonne école. Il a mûri son talent dans la solitude et la véritable rêverie. Aussi le lecteur a-t-il l'exquis plaisir de découvrir ici plusieurs pièces d'une facture large et harmonieuse, où des sentiments d'une émotion pénétrante ont à leur service des vers d'une peu ordinaire fraîcheur. La première, par exemple, intitulée : *La Maison du passé*, est belle comme une page des *Méditations* :

C'est l'heure où les jardins, devenus solitaires,
Semblent, dans la fraîcheur, élargir leurs parterres ;
Près d'eux, le bois sonore et toujours frémissant
Parle confusément à la nuit qui descend,
Et son grand lac s'étale, et mire à la renverse
Les arbres endormis dans le vent qui les berce ;
Un couvre-feu lointain, qu'on lance avec effort,
Crépite en s'éteignant sur les glacis du fort ;
Et quand la lune enfin, dans sa course changeante,
A dégagé son front des toits fins qu'elle argente,
L'ombre semble écouter, sous les cieux infinis,
La respiration des berceaux et des nids.

Le poète qui fait de pareils vers peut se vanter de s'être élevé, au moins dans ses heureux moments, au niveau des maîtres. Mais M. Gauthier Ferrières est un peu comme le beau lac dont il parle. Plusieurs influences viennent *se mirer* dans sa « manière », et, après avoir jeté ses larges touches de fresque, il s'essaye, lui aussi, dans la miniature et le tableautin de genre. Peut-être y réussit-il un peu moins, et la seconde moitié de son volume nous semble inférieure à la première. Il est vrai que celle-ci renferme de véritables beautés. On peut regretter que l'amour y emprunte un langage éperdument passionné, mais ce langage demeure noble dans son ardeur, et conserve un vague qui s'accorde heureusement avec le genre de talent de M. Gauthier Ferrières. Les pages les moins bonnes sont celles qui laissent percer l'admiration pour les modèles les plus récents, c'est-à-dire pour le genre tourmenté et raffiné. Du reste, on voit que l'auteur n'y est pas trop à son aise. Ce qu'il lui faut, ce sont les grands spectacles de la nature avec les élans du cœur qu'ils suscitent, et la magnificence d'images qu'ils évoquent. C'est en leur présence que M. Gauthier Ferrières donne pleinement sa mesure. C'est alors qu'il trouve sur son

instrument le point de vibration le plus sensible, et que, s'enchantant lui-même, il enchante avec lui son lecteur. Écoutons-le se recueillir au moment où le coq va chanter :

Le silence et le ciel sont profonds. Rien ne bouge,
La nuit sommeille encore au fond des bois épais,
Et là-bas, sur les monts remplis d'ombre et de paix,
L'aurore étend les plis de son éventail rouge.

Elle surprend les prés aux bleuâtres vapeurs,
Leur verse avec amour sa splendeur coutumière,
Puis, frappant à la fois la route et la chaumière,
Ouvre de tous côtés les volets et les fleurs.

Que M. Gauthier Ferrières ne craigne pas de se retremper à la source de ses beaux vers, c'est-à-dire dans la nature elle-même. Il y trouvera de quoi pencher tout à fait du bon côté, du côté de la sincérité lumineuse et tranquille, où les concurrents ne sont d'ailleurs pas nombreux.

2.—Un législateur qui compose des vers : la chose est rare et mérite, par elle-même, un instant d'attention. Nos députés se contentent si souvent de nous harceler d'une si vilaine prose ! Mais l'attention devient tout de suite de la sympathie lorsqu'on a ouvert le joli recueil du baron Xavier Reille. La division en est un peu artificielle, et cette *Semaine de jeunesse*, divisée en jours — chaque jour étant représenté par une espèce spéciale de fleurs — est tout simplement une suite de poésies très cavalières, très primesautières, où le ton qui domine est celui de la mélancolie humoristique. On sait que le baron Xavier Reille est jeune, très jeune. C'est un des Benjamins de la Chambre, et sa poésie ne dément pas cette jeunesse, un peu folle parfois, mais toujours charmante. M. Xavier Reille a traversé le monde et ses fêtes. Naturellement l'amour guettait notre poète. Il a donné son cœur et cela ne lui a pas réussi. Il est averti, il est blasé. Il parodie même joliment un vers de Victor Hugo :

Hélas ! que j'en ai vu mentir, de jeunes filles !

Les féministes lui pardonneront-ils cette flèche ? Oui, croyons-nous, car ailleurs M. Xavier Reille se montre galant :

Ah ! si j'étais oiseau, papillon, moucheron,
Si j'étais seulement microbe,
J'aurais posé mon nid près de votre perron
Ou dans un pli de votre robe !

L'auteur, on le voit, ne recule pas devant le terme original. Bien des poètes, avant lui, avaient rêvé d'être oiseaux, mais nul, assurément, n'avait rêvé d'être microbe. M. Xavier Reille ne pleure jamais d'un œil sans rire de l'autre, et cela donne à ses vers un cachet savoureux. Voici un joli sonnet qui, dans sa brièveté piquante, vaut bien des théories sur l'amour et sur l'amitié :

Quand vous étiez petite fille
Et que j'étais petit garçon,
Nous allions, après la leçon,
Flâner tous deux dans la charmille :

Sous ma blouse et votre mantille
Nos cœurs scandaient à l'unisson
La mesure d'une chanson
Vibrante d'amitié gentille.

Nous ne savons plus à présent
Ni les paroles ni l'accent
Jadis si chers à notre oreille ;

Peut-être les saurons-nous mieux
Quand vous serez vieille, très vieille,
Et que je serai vieux, très vieux.

Quoi qu'il en soit, le jeune mondain s'est corrigé. Il songe à l'épouse chrétienne qu'il aimera chrétiennement, et de beaux cris de foi sortent de ses lèvres :

Moi, je crois au bon Dieu comme un petit bébé.

L'humilité lui arrache de touchantes strophes. Il dit à Dieu :

Oui, j'ai parfois rêvé d'être votre prophète,
De prêcher sur les toits aux profanes, aux fous,
La loi, l'auguste loi que vous-même avez faite,
Et d'être lapidé pour vous !...

Mais mon rêve était fou ! Je suis trop peu de chose
Je ne sais pas rester une heure sans fauter,
Mon cœur est le jouet de tous les vents, et j'ose
Vous l'offrir pour vous abriter !

Mon Dieu, vous m'avez fait comprendre ma faiblesse ;
J'ai tenté d'être apôtre et n'ai point mérité
Par mes humbles essais que votre bonté laisse
S'accroître ma témérité.

On saura gré à M. X. Reille de ses jolis vers qui, si l'auteur n'abusait parfois de l'enjambement et de la trivialité, pourraient rivaliser avec ceux des meilleurs rimeurs contemporains.

3. — Nous avons encore des poètes de métier. M. Maurice Olivaint nous le prouve. L'auteur des *Poèmes de France et de Bourbon* travaille la strophe en artisan « inscrit au livre de maîtrise », comme le vieil orfèvre de M. de Hérédia. Il y a quelque chose de l'auteur des *Trophées* dans les poésies de M. Olivaint. Beaucoup de sonorité et de coloris, une bonne pincée d'exotisme, des gazes rimant avec des topazes, des épithètes voyantes et des termes qui luttent avec le pinceau. L'île Bourbon, naturellement, offre au poète de magnifiques occasions de nous parler d'aloès, de goyaviers, de tamariniers, de lianes, de paradisiers, de francolins, de cardinaux, de varangues. Un sonnet débute ainsi :

Le silence et la paix d'une fraîche varangue.
Engaînés de liane en fleur, des badamiers
Étagent leurs rameaux où tremblent les ramiers
Quand plane au-dessus d'eux le vol d'une papangue.

Le frisson du feuillage enveloppe la mangue.
Sur les flots, à travers l'or bleui des cimiers
Qu'à leurs fronts, dans la brise, agitent les palmiers,
On aperçoit les mâts d'un navire qui tangue.

En un mot, M. Maurice Olivaint est un descriptif qui n'économise pas la couleur. C'est aussi un sentimental. A propos de Bourbon, il évoque le souvenir de Parny, le chantre d'Éléonore. Peut-être l'aime-t-il trop son Parny, et lui-même chante, sous le nom de Rose, une Éléonore du cru, dont il vante les charmes et déplore l'infidélité.

Je t'avais prise pour un ange
Et tu n'étais qu'un papillon.

Les vers de M. Olivaint, quelquefois précieux, atteignent cependant à une véritable magnificence. Écoutons parler la poésie :

Je suis la confidente et la compagne douce
Qui jamais ne refuse et jamais ne repousse ;
Mon amour est un lac calme et silencieux,
Discret comme les bois et pur comme les cieux,
Dont les bords sont remplis de parfums, dont les ondes
Bercent des baisers bleus et des caresses blondes.

Les esprits austères diront que cela ne signifie pas grand'chose, mais c'est idéal et harmonieux. Beaucoup de vers sont harmonieux chez M. Olivaint, et c'est un mérite qui commence à devenir rare.

4. — M. Jean Valfère est une âme vraiment lyrique, et c'est aussi un catholique militant. Sa muse, nous dit-il, dans ses *Coups d'aile et coups de fouet*, n'est ni une bacchante ni une sibylle :

C'est une chaste vierge aux blanches ailes d'ange,
Qui du Très-Haut m'enseigne à chanter la louange,
Ainsi qu'à flétrir les pervers,
Et qui parcourt l'espace, attentive et rapide,
Afin de recueillir pour mon oreille avide
Les mille voix de l'univers.

M. Jean Valfère a des passions ardentes. Il n'aime pas les Anglais qui oppriment les Boers ni les Américains qui attaquent les Espagnols. Il flagelle de strophes vengeresses la statue de Renan à Tréguier. Il flétrit les persécuteurs et leurs complices :

A l'œuvre, allons, limiers de la secte exécrée,
Crocheteurs de couvents et décrocheurs de croix,
Toute la meute infâme, ardente à la curée,
Toute la valetaille immonde ou chamarrée
De Marianne Trois !

L'auteur n'est pas tendre non plus pour Napoléon, et lui administre une formidable volée de bois vert :

Croyais-tu donc, César, que Dieu n'a fait la terre
Que pour servir d'arène aux jeux cruels des rois,
Qu'ils peuvent, à leur gré, s'amuser à la guerre
Et de l'or que produit l'épargne populaire
Payer les frais de leurs exploits ?

Ce vibrant anathème se termine par ce cri, un peu dur peut-être :

Pourtant je crains encor que ton rude supplice
N'ait pas du ciel bravé pu désarmer le feu ;
Peut-être eût-il fallu plus long le sacrifice,
Le geôlier plus haineux, plus amer le calice,
Pour apaiser la main de Dieu !

Mais, même en tenant compte de ces véhémences qui dépassent légèrement la mesure, le recueil de M. Jean Valfère est un beau sursaut d'indignation contre les vilenies de notre époque.

5. — *Les Heures* de M. Montaudry, tristes ou gaies, rendent toutes un son noble et vibrant. On sent que le poète est avant tout un homme de cœur, aimant les choses belles, pures, idéales, fières, claironnantes, et capable également de se prêter aux sentiments les plus doux. Les joies de la famille lui arrachent un paternel sourire, mais l'idée de l'honneur et du sacrifice ne le quitte pas. A l'heureuse naissance d'un garçon, il entrevoit tout de suite que le petit ange sera soldat un jour, à l'appel du devoir :

Le devoir ! c'est la mort peut-être....
Mais, femme, immortelle chez nous,
Tu sais que le devoir est maître,
Et qu'on n'enfante pas un traître
Quand on sait se mettre à genoux.

Les Heures ne forment qu'une partie du recueil, qui comprend encore plusieurs parties intitulées : *Dédicaces*, *Pièces à dire*, *Brassée dernière*, et un petit dialogue en vers : *Deux Noblesses*. Les *Pièces à dire* sont accompagnées d'indications pour la personne qui doit les réciter.

M. Montaudry est de la catégorie des poètes qui s'abandonnent trop à leur facilité et se pardonnent trop volontiers des vers quelconques, lorsqu'ils sont venus aimablement et naturellement. Les « chutes » n'enlèvent pas le lecteur. Malgré tout, il y a des choses gentilles, et des élans dont la spontanéité charmante est faite pour conquérir des sympathies à l'auteur. L'*Heure de confidence* traduit avec charme le sentiment que l'on éprouve à la naissance d'une affection, sentiment qui n'est pas séparé tout d'abord d'une certaine crainte :

Je songe au lendemain qui peut briser la chaîne
Que le cœur imprudent est trop prompt à forger,
Et je sens le dégoût de cette heure prochaine
Où le front qu'on aimait vous devient étranger.

Pour que je me confie au hasard de la voile
Où de l'amour qui naît souffle le vent béni,
Il faut qu'au ciel profond toujours luise une étoile,
Il faut que le chemin me paraisse infini.

Glanons enfin quelques autres vers bien venus :

Ne pas nous réveiller : tout le bonheur est là...
Pour marcher d'un pied ferme il nous faut un cœur fort...
Pour être un peu poète, il faut beaucoup d'amour.

M. Montaudry a beaucoup d'amour, et d'amour pour les choses qui méritent d'être aimées. Il est donc un peu poète, et, comme c'est un modeste, croyons-nous, cela suffit sans doute à son ambition.

6. — M. Théodore Maurer a vu mourir une fillette charmante, enlevée à l'amour de ses parents par cette terrible tuberculose qui crée tant de deuils. Cette mort l'a navré lui-même, et il n'a pu se retenir de répandre quelques fleurs poétiques sur la gracieuse tombe de cette enfant :

Qu'aux printemps à venir toujours la rose naisse
Sur sa tombe, fleurie avec un soin pieux ;
Puisque aux printemps passés, pareils à sa jeunesse,
C'est la fleur des mois d'or qui lui plaisait le mieux.

L'ombre tombant des fleurs semble alléger la terre...

Faites de son chevet une blanche corbeille
D'où montent des parfums dans le jour bleu qui luit ;
L'âme de votre enfant sourira, si l'abeille
Vient, là, boire en passant les larmes de la nuit.

Princesse Avril, de M. Maurer, comme on peut en juger par ces quelques vers, est imprégnée d'un sentiment vraiment délicat et poétique. Quelques vers sont bien frappés et possèdent ce « mouvement » mystérieux qui manque si déplorablement à tant de rimeurs.

7. — M. Pamphile Le May, en plusieurs endroits de son recueil qui a pour titre : *Les Goutelettes*, nous confie qu'il a les cheveux blancs. Il n'en a pas moins la jeunesse du cœur qui donne à ses sonnets canadiens une fraîcheur singulière. La Bible, l'Evangile, les paysages rustiques, l'histoire du Canada, les joies permises de l'amour et du foyer, l'inspirent tour à tour, et souvent d'une façon gracieuse. Sa langue est tout à fait française et sa versification fort soignée. Sa pensée, comme celle de ses compatriotes, s'envole souvent vers la France. Il dit à notre Botrel :

C'est l'ombre de Cartier qui plane encor sur nous.
Notre langage antique a l'air un peu farouche,
Mais, quand il a passé par une fraîche bouche,
Il dégage un parfum qui semble de chez vous.

Ton nom sonne à l'appel et nous accourons tous.
Ici la liberté n'a pas de regard louche,
Et la loi nous protège, homme et Dieu. Nul ne touche
Aux humbles croix de bois que nous pendons aux clous.

Il dit à ses compatriotes anglais :

Vous ne nous aimez pas ; cela nous le savons.
Nous avons nos défauts et vous avez les vôtres.
Vous êtes des marchands, nous sommes des apôtres ;
Vous achetez la terre, et nous, nous la sauvons.

Ce qui distingue en général M. Le May, c'est une sensibilité voilée et douce, une rêverie souple et légère qui s'adapte à tous les objets. Tout le volume est en sonnets, ce qui est peut-être fâcheux, car il en résulte une inévitable monotonie. Les « chutes » bien tournées sont trop rares, et un sonnet sans chute perd la moitié de sa saveur. L'auteur, du reste, ne vise pas à l'éclat, à la ciselure. Peu de vers peuvent se détacher pour être cités isolément. Voici toutefois quelques exceptions :

La vengeance des morts, c'est l'amour des vivants...
Le bonheur se fabrique avec d'humbles outils...
La floraison des cœurs devrait s'éterniser.

M. Le May a éternisé la floraison du sien. Son âme, malgré l'âge, est resté tendre et poétique.

8. — Si le titre n'avait pas été déjà pris par Hugo, M. Paul Mussche aurait pu intituler son volume : *Chants du crépuscule.* Ce sont les magiques aspects du soir, en effet, qui l'impressionnent le plus et l'inspirent le mieux. *Les Jardins clos* qu'il chante sont presque toujours illuminés d'un rayon du soleil couchant. Ce spectacle ne lasse pas le poète, et il a raison de ne pas s'en lasser. Même après ce qu'en ont dit tant d'autres, il reste bien par-ci par-là quelques nuances ou quelques émotions à noter :

Du haut de la terrasse où s'attarde le soir,
Nous regardons le jour qui tremble et se prolonge,
Les jardins, parfumés comme des encensoirs,
S'emplir d'ombre et de mort, de silence et de songe.

Le crépuscule, ainsi qu'un lent oiseau, s'abat
En effleurant nos fronts d'une aile frémissante.
Et les cœurs attentifs sentent venir là-bas
Le pas émerveillé de la Nuit grandissante.

Que ce soit un jardin, une allée, un vieux parc peuplé de statues antiques, cette description du jour qui tombe est le *leit motiv* favori de M. Mussche, et il faut avouer qu'il s'en sert assez souvent d'une façon pénétrante.

M. Mussche ne se sert guère que de l'alexandrin et l'emploie presque toujours en strophes de quatre vers. Nous ne lui en ferions aucun reproche, si parfois ces strophes n'empiétaient, pour le sens, les unes sur les autres, ce qui est d'un désagréable effet. L'auteur escamote aussi trop souvent la césure et cultive avec exagération l'enjambement. Malgré cela il a de l'harmonie et des vers heureux.

9. — Encore des jardins. Ceux de M. Henry Béraud sont des *Jardins évanouis*. Lui aussi est hanté par l'image des beaux parcs à la française où se promenaient les « marquises poudrées ». Décidément, le dix-septième siècle, dont on a tant médit, va devenir poétique autant ou plus que le moyen âge. Les parcs, les statues de faunes, les madrigaux à Iris, le souvenir du Roi-Soleil sont donc à la mode, et M. Henry Béraud, en dédiant ses *Jardins évanouis* à une « noble dame » regrette que son recueil, fragment d'un ensemble intitulé *le Missel jaune*, n'ait pu être imprimé « avec privilége du Roy. » — Rien de bien remarquable dans ces petites fantaisies de pittoresque archaïque.

10. — M. René L'Esprit est un dilettante, qui, dans *Ferveurs et incroyances*, fait de l'art pour l'art, en choisissant ses sujets avec méthode. Ce sont des « ébauches orientales », des « croquis hellènes », des « esquisses médiévales », des « grisailles bretonnes. » Il manie le vers avec une certaine habileté, et sa manière se ressent notoirement de l'influence de Hérédia. C'est dire qu'il ne faut pas chercher l'émotion, mais la ciselure. Même lorsqu'il emprunte ses sujets au moyen âge, l'auteur demeure un païen, amoureux de la forme plastique et de l' « effet » que produisent les choses. Voici un sonnet sur *l'Église romane* :

C'est grand'pitié pour les serviteurs de Jésus
De voir la côte plate en proie aux infidèles
Et la terre qu'aucun serf ne laboure plus
Donner gîte et secours à des chrétiens rebelles.

Aussi, comme on ne peut songer à courir sus
Aux méchants, les bourgeois vidant leurs escarcelles
Ont donné leurs bijoux et meubles superflus
Pour n'être pas en proie aux flammes éternelles.

Et le Maître de l'Œuvre a bâti d'un seul jet
L'église de granit que son esprit rêvait,
La protégeant de murs percés de barbacanes.

De loin on aperçoit les remparts à créneaux
D'où l'on peut surveiller les nefs mahométanes
Tandis que le latin chante sous les arceaux.

Mais ailleurs, et avec la même dévotion, le poète rend hommage à Artémis, à Aphrodite et à Hélène. Çakia-Mouni n'aura pas tort non plus. Selon la couleur du titre, M. L'Esprit se fait un état d'âme. Vers la fin du recueil, il tâte un peu — mais si peu ! — de la note personnelle. Il s'attendrit avec mesure sur les métamorphoses de la nature et les fluctuations du cœur :

Or, le printemps revient te réveiller, nature,
Tu renais de ta mort miraculeusement,
Plus belle chaque fois après la sépulture
Comme après le sommeil est plus rose l'enfant.

C'est pourquoi nous avons nous aussi l'espérance
De rajeunir aussi de nos vieilles douleurs,
Et nous te désirons, symbolique Jouvence,
Moins pour baigner nos chairs que pour laver nos cœurs.

Ce dernier vers est digne d'un maître. Mais on désirerait tout de même que M. René L'Esprit fût moins virtuose : il serait plus poète au vrai sens du mot.

11. — Il paraît que le genre anacréontique n'est pas mort. M. André Blondeau est de ceux qui continuent à lui prêter vie. On croirait parfois, en le lisant, relire les *poetae minores* du dix-huitième siècle, avec un peu plus de négligence et un peu moins de mythologie. M. Blondeau célèbre les amours légères et le bon vin. Il nous exhorte à jouir de la jeunesse parce qu'elle est brève. Tout cela est assez connu. Horace le disait joliment il y a dix-neuf siècles ; et, en fait, l'auteur de *Violes d'amour* est un fervent d'Horace. Il nous donne une mille et unième imitation de l'*Ode à Lydie*. Il s'essaye aussi dans le conte, mais il y réussit moins bien. On voit que l'auteur croit être intéressant, et qu'il en est tout heureux ; mais les sujets de ses historiettes piquent rarement la curiosité. D'une façon générale, M. Blondeau est moins heureux avec l'alexandrin qu'avec le petit vers de huit syllabes. Il lui arrive de manier ce dernier avec grâce. Mais que de frivolité et de banalité voulues dans son inspiration ! Le petit quatrain suivant :

Au clair de la lune
Qu'il est doux d'aimer
La blonde ou la brune
Qui sut vous charmer.

résume on ne peut mieux l'esprit et le ton de son volume. Avec ce style, on est tout désigné pour enrubanner les mirlitons. Et que dire de cette autre stance :

J'aime ton charmant sourire
Pareil à quelque objet d'art,
C'est de toi que l'on peut dire :
Jamais son nez n'eut fard.

Il est vrai que, loyalement, l'auteur intitule cette piécette « mauvais calembour. » Notons qu'il est père de famille et dédie à ses filles des pièces graves, fort mal tournées d'ailleurs. Que doivent penser ces jeunes filles des autres œuvres de leur père ? M. Blondeau, du reste, est large en grammaire comme en morale. Il écrit :

Calmer tous les transports, sécher *toutes* les pleurs.

C'est de toutes les manières, on le voit, que l'auteur est obsédé par le féminin.

12. — C'est *Vers l'amour*, mais vers l'amour sensuel et frivole que se tournent les inspirations de M. Riversdale. De la morale, nul souci.

C'est le recueil d'un jeune homme qui fait des fredaines et qui en est enchanté. Sans doute, on peut noter des élans de passion sincère; mais l'auteur a l'haleine courte. Ses poésies dépassent rarement une page. Il s'arrête à bout de souffle au bout de quelques vers, parfois d'un simple quatrain, sans qu'une grande pensée ou une grande image rachètent, au point de vue littéraire, cette extraordinaire brièveté.

13. — L'auteur anonyme qui a composé les poèmes de *l'Amour sacré* a le culte des vers inégaux et des rimes enchevêtrées trois par trois, ce qui rend sa besogne singulièrement facile. Pas de prose qui, avec ce système, ne puisse être aisément aménagée en vers. Aussi pour qu'on ne s'y méprenne pas, l'auteur a-t-il soin de conserver à ses pages une obscurité non moins sacrée que ses poèmes. Toutefois, ce n'est pas précisément le genre indéchiffrable et sibyllin. L'auteur qui vise à la simplicité des conteurs naïfs, se laisse comprendre par intervalles, ce qui lui constitue une sérieuse supériorité sur d'autres décadents. Ce sont des légendes de saintes et de saints qui font les frais du volume. Voici le début de *Sainte Marguerite de Cortone*, qui donne une idée du genre :

Cette arrietta pleure et saigne,
Giovanni !
Ma joie déborde en larmes de feu
Comme ce vin fiévreux
Que boit le feuillet de ce livre
Où, tels que ceux qu'il chante, nous lisions à deux ;
Ah ! laisse ! je n'ai pas soif de vin ;
Oui, tu dis bien, je suis née ivre.

Avec quoi rime *Giovanni* ? Avec quoi rime *vin* ? Il serait peut-être indiscret de le demander. Les six rimes qui suivent sont *non*, *grisée*, *rimes*, *lisais*, *lèvres* et *étreinte* ! Non seulement, on le voit, l'auteur espace les rimes, mais il les supprime carrément quand cela le gêne. Il paraît pourtant que c'est de la poésie. Ajoutons que les poèmes, bien que consacrés à un « amour sacré », renferment çà et là des détails plus que profanes. Heureusement qu'il est difficile, et pour cause, de s'en rendre compte. On peut toujours supposer que c'est du latin.

14. — M. Émile Langlade estime que trop de poètes chantent l'amour. Pour se distinguer, il célèbre la haine. Il nous décrit, en un style épique, des scènes de carnage et de vengeance qu'il place dans les temps primitifs de l'humanité, chez les Celtes et les peuplades lacustres. Cela rappelle certaines pages de *la Légende des siècles* ou de *la Chute d'un ange*, et, en effet, de tels sujets sortent du banal. Mais l'auteur de : *A travers la haine*, malgré des efforts louables, n'atteint pas à la splendeur descriptive de Lamartine, ni aux effets grandioses et fulgurants de V. Hugo. Certaines pages n'en ont pas moins de l'énergie et de la puissance. Voici le croquis d'une île :

En moins d'une heure un crabe en aurait fait le tour.
C'était un roc abrupt comme un nid de vautour :
De rares tamaris, des chênes séculaires
Ombraient de leurs rameaux les pierres tumulaires,
Dont la mousse sondait les lourds blocs de granit
Qu'avait apportés là, sans effort, dans la nuit
Des vieux temps oubliés, la poigne gigantesque
De quelque ancêtre énorme, immense et titanesque.
Planté sur ce sommet ardu, mystérieux,
Ayant sous lui la mer et devant lui les cieux,
Le dolmen contemplait l'immensité profonde,
Le temps chassant le temps, et l'onde poussant l'onde,
Les printemps revenus et les hivers bannis,
Tous les siècles nouveaux sortant des infinis,
Et l'étoile, égarée au fond des voûtes bleues,
Qui traçait son chemin à des milliers de lieues.

On n'écrit de pareils vers, évidemment, qu'après avoir sucé la moelle des maîtres.

15. — M. Pierre d'Hugues a, lui aussi, une touche forte, et une sorte de subtilité héroïque. Il chante les reîtres, les barbares, et les chevaliers qui tiennent baissée la visière de leur casque pour dissimuler un cancer à la figure. Il chante aussi des amours vagues et raffinées, où une pointe de perversité transparaît à travers une mélancolie corsée de bizarrerie. Il a des notes chrétiennnes, mais qui suent le dilettantisme. Ses appels à la Vierge Marie font penser à ceux de Verlaine. L'auteur met cette profession de foi dans la bouche d'un poète :

Je ne sais rien d'utile et rien qui puisse plaire,
Je suis un paresseux de toute éternité ;
Mais pourquoi tant de haine insultant ma misère,
Seigneur, que je confesse avec simplicité ?

J'aime les champs, les bois, leur splendeur printanière,
Les manoirs écroulés que la ronce envahit,
Tout ce qui fait chanter l'hymne de ma prière,
Pluviose qui pleure et Floréal qui rit.

M. Pierre d'Hugues nous montre, dans les parcs, des « bassins enlunés » ; il entend des sons « isochroniques. » Toutefois, il n'use pas trop des licences décadentes. Au fond, l'auteur du *Destin ironique* est un romantique inquiet, s'adaptant légèrement aux modes du jour.

16. — M. Pierre Delider a trouvé *Sous la feuillée d'or* des inspirations saines et nobles. Les sujets qu'il choisit sont pittoresques, avec un brin de romantisme : *Rêve de doge*, *La Chanson du condottière*, *Le Feu follet*, *Chevauchée*, *la Ville morte*, *etc.* Malheureusement, la versification de M. Delider est un peu terne, et les chevilles y sont plus nombreuses que de raison. S'il y a des poètes qui visent trop à l'effet, l'auteur de ce recueil n'y vise pas assez. Trop de strophes défilent, prosaïques et sans relief. Les hiatus et les négligences de style ne sont pas rachetés par des qualités brillantes ; mais ces défauts n'enlèvent rien à la sympathie

qu'inspire l'auteur. Il a de la décence, de la dignité, du bon sens, choses qui ne se trouvent pas toujours chez les poètes; mais peut-être ferait-il mieux d'écrire en prose.

17. — Dans une de ses pièces intitulée : *Paroles d'Hippolyte dans la nuit*, M. Tancrède de Visan fait dire au fils de Thésée par un de ses compagnons :

Seigneur, ta voix est grave et tes mots sont obscurs.

Ce vers, de forme exceptionnellement classique, est la meilleure critique des *Paysages introspectifs*. Oui, M. Tancrède de Visan est un jeune homme grave, très grave. Qu'il nous pardonne le mot, mais il pontifie. Et il pontifie doublement : en prose d'abord, en vers ensuite. La prose est un peu plus incompréhensible que les vers. C'est une préface sur le symbolisme, où l'auteur plane à des hauteurs si transcendantes que le profane humilié renonce à le suivre. On saisit au vol, çà et là, quelques assertions impressionnantes, par exemple que la poésie et la métaphysique sont « deux sœurs éclatantes de l'esprit », ou encore que « les corsets de fer où se déviait la belle taille de l'idée se sont rompus sous la poussée de la vie. » Ceci veut dire que M. Tancrède de Visan est partisan du vers libre. Seulement, après avoir proclamé cette liberté... il n'en use pas. Il est vrai qu'il en demande humblement pardon au lecteur. Notons ce commencement d'alinéa des plus intrépides : « Pour être plus clair, parlons allemand. » Après avoir doctement vaticiné sur le symbolisme, le poète en arrive au langage des Muses, et, précisément, dès la première page, il est question de la Muse. Était-ce bien la peine d'avoir révolutionné toute la poésie traditionnelle pour revenir à cet homérique point de départ? Mais il y a façon et façon d'invoquer la Muse. La façon de M. Tancrède de Visan est la façon tourmentée, précieuse, sibylline. On dirait qu'il recherche avec un douloureux scrupule toutes les expressions qui peuvent s'écarter du naturel et de la clarté. Ce sont des « errances », des « ambiances », des « attirances », des « effeuillaisons », des choses « endeuillées » ou « en allées. » Mais ce sont là des vétilles, que le lecteur pardonnerait s'il comprenait quelque chose. Malheureusement nous avons le devoir et le regret de le dire au sympathique auteur des *Paysages introspectifs :* le lecteur ne comprend pas. La première partie du volume, consacrée à une « excursion aux grottes de la conscience », s'opère sans lanterne aucune, et la seconde partie, qui nous conduit « sur la crête de l'âme », a lieu par un temps de brouillard. On devine vaguement que M. Tancrède de Visan voudrait s'identifier avec la nature. Il adore Pan, le grand Devenir et quelques autres déités du même genre. Il dit quelque part :

Dans mon propre jardin planté de vanité
J'ai bêché les œillets de mon Moi solitaire.

Mais les neuf dixièmes des poètes ne pratiquent-ils pas ce genre très vieux d'horticulture ? Il adresse à une déité plus ou moins vague ce touchant appel :

O toute vierge ! ô très divine ! hélas ! hélas !

Il s'écrie, ailleurs :

Oh! s'endormir encore aux chants de nos pommiers,
Et subir l'attirance intime des premiers
Murmures d'intuitions métaphysiques !

Il met en scène un Centaure qui, entre autres choses, vous dit ceci :

Et j'ai vu transparaître, à travers mon poitrail,
La clarté liturgique et chaude d'un vitrail.

Il appelle la mer « Thalatta » — pour ne pas dire « la mer », comme vous et moi. Il trouve à la lune une « lumière scarlatine », nous parle d'une « atmosphère déconfortée ». Ajoutons que, sous ce maniérisme, se cachent des aspirations évidemment nobles et un violent amour de l'idéal. Mais il est dommage de voir des hommes intelligents — car ils sont plusieurs — s'égarer avec tant d'obstination et de ferveur dans ces « grottes » où l'on ne voit rien et sur ces « crêtes » où nul ne peut les accompagner. C'est dommage, bien dommage!

18. — Encore un amoureux de l'incompréhensible. Sous le pseudonyme de Fagus, un symboliste à l'âme inquiète nous entretient d'*Ixion*, l'illustre damné qui voulut ravir Junon et que Jupiter attacha sur une roue dans le Tartare.

Je saigne, moi ! cloué sur l'échafaud qui tourne,
Sous la flamme tordu et la nuit et le bruit,
Pâte humaine que l'on pétrit et qu'on enfourne
Et qu'on défourne et qu'on retourne et qu'on recuit.

D'Ixion, à la vérité, Fagus nous parle fort peu ; mais il paraît que ce personnage représente l'univers, c'est-à-dire « une infinie montée et redescente d'êtres à même un infini tournoiement de mondes. » Car l'auteur, se doutant qu'on ne comprendra pas son poème, le fait précéder d'une préface, qu'on ne comprend pas davantage. Il est impossible de donner une idée des propos incohérents tenus par Ixion et par les « voix » qui lui répondent. Quelques problèmes, toutefois, semblent l'obséder particulièrement, celui-ci, par exemple : « Pourquoi le soleil n'est-il pas couleur orange ? » Cette question palpitante revient plusieurs fois. Autre préoccupation :

Il fera jour demain ! je n'ose pas y croire.
Et s'il n'allait demain pas faire jour, mon Dieu !
Si l'univers allait rentrer dans l'ombre noire
Qui monte dévorer l'azur flétri des cieux !

Fagus emploie généralement des vers qui riment ; mais il en accueille hospitalièrement qui ne riment pas le moins du monde. Pourquoi ?

C'est ce qu'il serait indiscret de demander à un penseur hanté d'idées si transcendantes.

19. — Pourquoi le volume de M. Charles Épry s'intitule-t-il : *Vers la pitié* ? L'auteur a quelquefois pitié des autres — pitié qui, en certains cas, tourne légèrement au mépris ; — mais, selon l'éternelle tradition des élégiaques, il a plutôt pitié de lui-même. Il nous fait part de ses tristesses, mais sans nous émouvoir beaucoup. Pourtant les chagrins de l'auteur devraient être d'autant plus poignants qu'il ne croit pas à une autre vie, et que la disparition d'une personne qu'il a aimée le laisse sans espérance. Lui-même l'avoue :

Ah ! si j'avais encor, du moins, l'espoir chrétien
De te retrouver toute en une autre existence !
Mais non. Mon ciel est clos. Je ne crois plus à rien.
Contre le désespoir je reste sans défense.

M. Épry affectionne parfois des tours de phrase un peu précieux. Il a un culte, ainsi que beaucoup de ses confrères, pour la préposition en : *en* l'espace, *en* les nuées, *en* l'infini, *en* la nuit, *en* ma poitrine, *en* les ténèbres. A un endroit, il se proclame partisan du déterminisme par hérédité, ce qui lui donne occasion de rimer des vers bien fâcheux pour le fond comme pour la forme :

O présomption ! Quoi que nous puissions valoir,
Nous n'avons droit pas plus à l'éloge qu'au blâme
Car nos raisons d'agir, de penser, de vouloir
Ont leurs racines loin, loin par delà notre âme.

Bien qu'il ne faille blâmer personne, M. Épry critique les pèlerins, les dévots, les « trafiquants de saints et dieux de plâtre. » Nous aimons mieux M. Épry lorsqu'il se contente d'être pittoresque et, comme les vieillards de *Faust*, regarde passer les bateaux :

Accoudés au bordage ou couchés sur les voiles,
Les marins mollement bercés, silencieux
Et de pêche rêvant, regardent dans les cieux
Aux mailles des filets se prendre les étoiles.

Beaucoup de vers comme ceux-là tiendraient avantageusement la place de pages nombreuses où l'idée est banale, et où le vers, quoique tourné par quelqu'un qui connaît son métier, est rarement original.

20. — Avant de commencer ses *Étapes*, M. Fernand de Fleury nous prévient que le lecteur verra dans son livre des contradictions. L'avertissement est bon. Rarement, en effet, l'on vit un auteur user davantage du droit qu'ont les poètes de penser blanc aujourd'hui et noir demain. C'est en matière religieuse, principalement, que M. de Fleury s'offre le plaisir de la fluctuation. Il a des élans de piété, et il a des blasphèmes ; il soutient carrément qu'il n'y a pas de Dieu, puis il invoque ce Dieu qui n'existe pas. Mais, en définitive, c'est la note sceptique et désespérée qui domine :

Je mourrai sans remords, ayant souffert sans haine,
Mais aussi sans espoir, ayant vécu sans foi.

Et ailleurs :

Je raille qui blasphème et je nargue qui prie.

Ailleurs encore :

Ta mort, ô Christ, n'aura sauvé que Barrabas !

C'est lui qui fait dire à Socrate parlant à ses disciples :

Escaladez le ciel d'un essor radieux ;
De l'Olympe éperdu secouez les pilastres,
Et comme aux soirs d'été pleuvent des lambeaux d'astres,
Il pleuvra dans vos cœurs des parcelles de dieux.

Comme forme, d'ailleurs, cette dernière strophe n'est pas dénuée d'un certain souffle. M. de Fleury a un vrai tempérament de poète. Il a quelque chose de prime-sautier, de cavalier, de volontairement étourdi. S'il chante l'amour, il a des crises de sensualisme furieux, mais rapide. Romantique au fond, il chante « les ruines », « les corbeaux », « le bohême. » Il se plaît à des antithèses impertinentes, et, par deux fois, tient à constater que la neige, lorsqu'elle tombe sur certaines femmes, hôtes immobiles du trottoir, leur fait des robes de premières communiantes. C'est le cynisme de Don Juan, mitigé par la gaminerie de Gavroche.

21. — Il y a de la piété sincère et de l'émotion vraie dans le petit volume de M. Gello Toscan. Bien que son nom fasse penser à l'Italie, M. Gello Toscan est Belge, et c'est un Belge très patriote. Il préfère les frimas et les brouillards de sa patrie au ciel bleu du Midi :

O mon pays, meilleur que n'importe quel autre !
Oh ! comme ton cœur bat à l'unisson du nôtre !
Quand vient le jour des Morts,
Autour de tes enfants ta nature s'attriste,
Tu t'enveloppes dans un manteau sombre et triste
Et comme on t'aime alors !

On voit que l'auteur des *Heures lyriques* ressent de la mélancolie ; ce n'est pas étonnant. On voit par ses vers qu'il a aimé, aimé longtemps, d'un amour chaste et légitime, une personne qui a fini par lui en préférer un autre. En deux pièces successives : *Souvenir de Middelkerke* et *En écoutant pleurer le vent*, il nous confie d'abord l'ivresse de sa joie et ensuite la profondeur de son chagrin. Il y a dans ces morceaux des strophes touchantes, mais il y a trop de strophes, de sorte que cela touche moins. M. Gello Toscan a en effet un défaut, celui d'être prolixe. Il en a un second, celui de ne pas assez soigner la forme, d'admettre trop souvent le style lâché, prosaïque, et même des incorrections grammaticales. Sauf à un endroit où il dit *ascender* (!) pour *monter*, il ne sacrifie pas au néologisme. Un bon point pour cela. Ce qui

plaît encore chez M. Gello Toscan, c'est un sentiment chrétien d'une pleine franchise. Nous devons une mention à la pièce intitulée *A Gabrielle D.*, où il exhorte une jeune fille à « consoler Jésus-Christ. » Il y a là une vingtaine de vers d'une belle envolée. Le souffle qui emporte par instants le poète ne dément pas le titre de sa plaquette :

Gloire au Seigneur qui donne aux mers la vague haute,
Pour les rendre un peu moins jalouses de la côte
Qui possède les grands monts verts !
Gloire au Seigneur qui donne aux monts le blé de vie,
Le blé mouvant, afin qu'ils portent moins d'envie
A l'agitation des mers !

Si toutes les strophes de M. Gello Toscan étaient dans ce genre, il prendrait rang parmi les poètes vraiment remarquables.

22. — M. Dagher est un Égyptien, mais c'est un ami de la France, circonstance atténuante pour ceux qui seraient portés à juger sévèrement ses vers. La facture en est plutôt gauche, malgré l'énergie farouche et tragique, déployée par le poète. Celui-ci a beau faire, le lecteur d'*Idéal et Réalisme* se sent en présence d'un écolier, et d'un écolier qui se monte la tête. M. Dagher prend, avec une naïveté juvénile, des poses à la Byron. Il aime d'ailleurs l'auteur de *Manfred* et lui consacre une de ses pièces. En d'autres, il nous confie qu'il est effroyablement malheureux, qu'il est écrasé par la vie, qu'il a parcouru le cercle des voluptés, etc. Bref, du romantisme très sombre en vers très gris :

Mon front est si pesant que j'ai peur qu'il n'éclate,
Mon berceau fut marqué par le doigt du destin.

Hélas ! ils sont trop, ceux qui ont pincé de cette guitare. Jeune compatriote de Sésostris, cela ne prend plus !

23. — L'auteur des *Mirages d'Orient* a des idées sur la versification. Il ne croit pas qu'on doive proscrire la rime ; mais il tient pour l'allongement du vers. Les limites de l'alexandrin sont trop mesquines. « J'ai donc tenté, dit-il, de reculer ces limites en des vers de quatorze, de seize et de dix-huit pieds, et j'en hasarderai même de quinze, de vingt et de vingt-deux, si l'on ne me crie pas tout d'abord holà ! à la lecture de ceux-ci. » Nous sommes de ceux qui crieront holà ! d'abord parce que la lecture des énormes vers de M. Moritz Wronghel est terriblement fatigante, ensuite parce que, lorsque le sens s'en laisse déchiffrer, on y découvre des choses peu ragoûtantes, empruntées aux mœurs de sérail ou à la corruption asiatique.

24. — Encore un « jardin » ! Celui de M. Albert Sérieys est « fermé. » Mais la poésie qu'on y respire est inquiète et inquiétante. On la comprend assez, malgré l'affectation et la bizarrerie du style, pour voir que l'auteur est une de ces âmes raffinées, qui se plaisent aux sentiments à la fois très alambiqués et très vagues. Dans ces sentiments entre une

certaine dose de pessimisme, et aussi une certaine dose de perversité maladive. La forme est bien adaptée au fond. Voici comment se termine un « finale symphonique » :

Et la musique, seule, esquisse un menuet,
Au son duquel s'en vont en chœur, âmes damnées,
Et
Les illusions vaines et nos années.

Avoir l'idée de faire rimer *et* avec *menuet* : cela peint un poète moderne. Nous préférons cette fin d'un sonnet, où parle un grillon :

Ma voix fait peu de bruit, mais ce bruit monotone,
C'est sur un sein vraiment maternel qu'il résonne,
Et, proche de vos morts, j'anime leur langueur. . .

Passant épris des cieux aux clartés éternelles,
Comme la violette embaume avec son cœur,
Moi, le petit grillon, je chante avec mes ailes.

C'est subtil, mais joli, et il aurait fallu que le *Jardin fermé* abritât beaucoup de petits grillons comme celui-là.

25. — Le titre du volume de M. Jean Mariel : *Parfums*, n'est guère justifié que par la première pièce, où l'auteur, plaignant les odeurs de ne pas être chantées par les poètes, trop exclusivement occupés des couleurs et des sons, tâche de dédommager le sens de l'odorat d'un oubli si notoirement injuste. M. Mariel pratique çà et là les licences de la poésie nouvelle et rime consciencieusement des vers de seize pieds remplis d'intentions très harmoniques.

Voici la mer, entends sa voix qui se prolonge au long des grèves,
Entends le flot, le flot puissant qui s'enfle et meurt.

Les poètes « vieux jeu » arrivaient au même résultat avec quatre vers de huit pieds. Mais il paraît qu'il est plus distingué d'en faire deux de seize. Vive la politique d'économie ! Ailleurs, M. Mariel entrelace laborieusement trois rimes au lieu de deux. Ce doit être assez difficile et ce n'est pas joli. Du reste, bien des strophes nous révèlent un travailleur qui cherche des effets... et qui ne les atteint pas toujours. Il faut convenir néanmoins que certaines strophes sont bien tournées :

Dans le soir, par degrés, s'éteint l'éclat des fleurs ;
Les oiseaux, endormis la tête sous leurs plumes,
Se sont tus, les jets d'eau troublent seuls de leurs pleurs
L'eau morte des bassins qui tremble au clair de lune.

Au gré de beaucoup, certaines virtuosités de plume seront gâtées par l'entrelacement, dans certaines strophes, de deux rimes féminines différentes. Nous savons que c'est un système qui a ses partisans, mais les oreilles que flatte cette combinaison sont-elles plus nombreuses que celles qu'elle blesse ? C'est la question. Pour notre compte, nous préférons de beaucoup les strophes à classique alternance de rimes

masculines et féminines, telles que celle que nous venons de citer, ou encore telles que la suivante, qui est d'une puissante envolée :

La neige, blanc duvet des ailes du silence,
Abolissant chemins, rivières et fossés,
Tourbillonne sans trêve en l'espace glacé,
Et la terre s'endort sous son hermine immense.

Cette fois, l'« effet » est admirablement réussi.

26. — Il n'est pas exact que les *Poèmes sans art* soient tout à fait sans art; seulement c'est un art étrange, contourné, et qui admet bien des négligences. Il y a une certaine puissance d'accumulation, gâtée par l'impropriété des termes et le besoin d'escamoter des articles pour faire tenir le vers sur ses pieds. M. Fridolin Werm est parfois un Procuste, qui ampute des phrases de prose pour faire des vers. Ailleurs il a des envolées, mais courtes. Il chante tout ce qui lui passe par la tête : les plantes, les fleurs, Michel-Ange, Galilée, Dante, l'arrivée d'un train, des types qui défilent, Moïse, l'amour. Il n'éclaire pas toujours la lanterne de ses pièces, et célèbre les gens sans dire leur nom. A propos de Galilée et de Savonarole, nous voyons reparaître les clichés classiques contre l'Église; mais l'auteur qui évidemment ne tient pas plus à cette note anticléricale qu'à autre chose, glisse rapidement, et passe vite à d'autres bavardages. Il aime la nature, l'humanité, la justice, les oiseaux, le ciel bleu, etc. Il aime tout ce qui aime.

Le moindre cœur qui bat est le mien à demi.

Ces nobles sentiments ne l'empêchent pas d'avoir un faible pour la trivialité des termes. Il appelle une fillette une « gosseline. » Lamartine eût dit la « vierge » ou la « beauté. » Mais le progrès marche et les modes changent. Enfin M. Fridolin Werm aime à boire et donne pour vers final à ses huit dernières strophes ce cri impératif : « Du vin ! du vin !. » -- A votre santé, joyeux rimeur !

27. — M. Charles Reculoux est un capitaine au long cours qui a fait le tour du monde comme Loti et qui, comme Loti, en est revenu désenchanté. Aussi ses vers sont-ils tristes, fort tristes, mais d'une tristesse rude et naïve, comme il convient à un loup de mer. Quand M. Reculoux essaie de philosopher trop à fond, cela ne lui réussit guère, et on ne le comprend plus. En revanche, il a de l'énergie, du pittoresque, de l'humour dans l'humeur. Il a parfois des idées truculentes : celle, par exemple, de dire que Dieu a permis à Satan d'inventer la beauté pour punir l'homme. Dans une autre pièce, l'auteur fait l'éloge des orgues de Barbarie. Dans une autre, un cap nous fait part des impressions qu'il éprouve à être battu par les flots. Toutefois, ces notes originales sont rares. L'ensemble de *Jamais* donne l'impression du déjà vu. On retrouve ces vagues aspirations vers la foi, combinées avec l'impuis-

sance de croire, qui caractérisent tant d'esprits contemporains. Il serait difficile de trouver un morceau parfait. Néanmoins les vers heureux et bien tournés ne sont pas très rares. Citons cette fin de sonnet :

... O Dieu, qui, de tes mains,
Créas tant de beauté, de splendeur, d'harmonie,
Comment se put jamais résoudre ton génie
A peupler l'univers de tigres et d'humains !

Et ce vers que l'auteur place sur les lèvres de Dieu :

Toute larme qui tombe à mon ciel doit monter.

Ailleurs l'expression est moins heureuse. M. Reculoux verse dans le maniérisme décadent

Le soir saigne sa plaie en la plaine assoupie

ou dans l'allitération bizarre :

Londres, ta brume mord le cœur de désirs noirs

ou enfin dans un réalisme peu ragoûtant : le poète se met à chanter l'iode, le phénol, la pourriture.

28. — Le poème de M. de Neuville sur *le Centenaire de Victor Hugo*, pour n'avoir pas obtenu le prix de l'Académie, n'en dit pas moins avec force des choses justes sur le grand poète. C'est peut-être même parce que l'auteur était trop juste qu'il n'a pas eu assez de succès. Il constate, en strophes véhémentes et oratoires, les contradictions et les faiblesses de celui dont la flatterie a voulu faire un dieu :

A tous les partis politiques
Tu prêtas des hymnes civiques,
Et les reliques de ta foi !
Tu fis vibrer toute la lyre,
Et désormais nul ne peut dire
Un mot qui ne soit pas de toi.

L'auteur termine ainsi :

Tu fus le Roi ! Tu fus le maître !
Tu fus le Pontife et le Prêtre !
Tu fus tout ce que l'on peut être !...
Tu fus tout..., mais tu n'es pas Dieu.

M. de Neuville, comme celui qu'il chante, a de grandes envolées lyriques et une certaine puissance d'accumulation, mais peut-être le lyrisme s'égare-t-il parfois dans l'obscur, et l'accumulation dégénère-t-elle en énumération. Du reste, on ne peut que féliciter l'auteur pour les sentiments chrétiens qu'il exprime avec dignité et courage.

29. — Faut-il ranger dans la catégorie des recueils poétiques le livre de Mme Marguerite Brandon-Salvador ? La chose est douteuse. On peut y voir plutôt un livre de lectures pieuses à l'usage des Israélites. L'auteur traduit, pour chaque jour de l'année, quelque passage de la Bible ou du Talmud, ou encore des principaux rabbins qui ont commenté

l'Écriture. Seulement elle dispose cette traduction en lignes inégales, qui suivent probablement les versets, et un grand nombre des citations choisies ont un caractère poétique. Les autres ont un caractère moral. Signalons, à titre de curiosité, les citations collectionnées sous la date du 25 avril, citations dont cinq sont empruntées au Talmud et qui sont dirigées contre les usuriers.

Théatre. — 1. — Le mage Péladan met en scène *Sémiramis*, qui a déjà connu cet honneur. La reine de Ninive n'aime personne ; c'est pourquoi elle demeure reine et puissante. C'est un mage de Babylone qui nous le dit. Car, on le conçoit, avec M. Péladan, il convient que le beau rôle appartienne à un mage. Sémiramis ne tient pas compte de la prophétie et aime Koth-Aour, prince égyptien prisonnier. Zakir-Iddin, général assyrien, lui-même épris de sa reine, tue Koth-Aour; la reine se venge en tuant Zakir-Iddin; puis sensationnellement, au milieu d'un fracas décoratif de tonnerre et d'éclairs, s'envole au ciel sous la forme d'une colombe. Cette tragédie est en vers blancs et inégaux, où l'auteur a essayé d'être très solennel et très antique, mais l'antique de M. Péladan est tout à fait *modern style*, et, en définitive, la composition de ces tirades, qu'un artifice typographique distingue seul de la prose, est peu méritoire, vu la totale disparition des difficultés.

2. — C'est en prose que M. Élémir Bourges, dans *la Nef*, fait dialoguer Prométhée avec les Titans, les hommes, les centaures, les dieux, les monstres, et une foule d'êtres fantastiques. Mais c'est une prose fantastique, elle aussi, où l'emphase délirante ne se dément pas d'un bout à l'autre du volume. On comprend vaguement que Prométhée, enchaîné par Jupiter, et délivré par Hercule, affranchit l'humanité, et que l'humanité, malgré tout, n'est pas contente. Le titre de *Nef* vient de l'intervention des Argonautes, bien qu'il ne soit pas beaucoup question de leur bateau. Mais, comme style, nous n'avions jamais vu un pareil chef-d'œuvre de tintamarre. Découpons un échantillon.

« Voix des bêtes. — Ho ! ho ! ho ! ho ! Prométhée ! roi, ô père de tout ce qui souffre ! Prométhée ! Prométhée ! Ho ! ho ! ho ! Zeus permet que nous te parlions.

« Prométhée. — Les forêts en feu semblent ondoyer sous l'énorme aboiement de douleur... Hélas ! ah ! ah ! quels sont ces spectres ! D'horribles gorgones, aux yeux ardents, se ruent impétueusement dans la fournaise, fendant l'air de leurs ailes de fer. Je vous reconnais, ô déesses, Grées, Gelludes, Stymphalides farouches, filles vierges de la noire Nuit ! »

Et c'est comme cela pendant trois cent cinquante pages. C'est du Pindare exaspéré, et beaucoup trop soutenu.

3. — La « farce molieresque « de M. Paul Maryllis : *Les Médecins*, est d'un auteur qui a évidemment l'intention d'être comique, mais qui

pour faire une « farce », a oublié d'être un farceur, ce qui n'est pas un crime. Les héros de la piécette sont le médecin Tant-Pis et le médecin Tant-Mieux, mais ni l'un ni l'autre n'est bien drôle. Il y a toutefois deux ou trois étincelles de gaieté dans la consultation entre les deux esculapes.

4. — M. Léo Claretie dit de M. Jules Princet qu'il eût été des jeunes qu'eût complimentés jadis Victor Hugo. Il a, en effet, quelque chose de la grandiloquence de l'auteur de *Ruy Blas*. Mais ce drame de *la Résurrection de la chair* — dont le titre est un mauvais calembour — n'en est pas moins horrible dans le fond et confus dans la forme. C'est un bâtard qui se venge de la légitimité de son frère en déshonorant celui-ci de la manière la plus atroce. Au-dessus de tout cela tombe une véritable averse de déclamations sociales. Les personnages, par une bizarre fantaisie du poète, portent des noms comme Olivier, Roland, Léonidas, bien que le drame soit archi-moderne. Quelques poésies détachées occupent la fin du volume. Elles témoignent d'une certaine souplesse dans le maniement des vers.

5. — M. Alfred Erny est mort sans avoir atteint, comme auteur dramatique, une véritable réputation. Est-il de ceux qui méritent, pour ce fait, une vengeance posthume ? Nous ne le pensons pas. Les pièces en prose qui forment le *Théâtre en instance* ne sortent pas de la médiocrité. Il y a une certaine étude des procédés modernes, une certaine application dans l'organisation du scénario, et, par-ci par-là, une patiente recherche des mots à effet ; mais le résultat ne répond que rarement aux efforts laborieux de l'auteur. La psychologie fait penser aux romans de M. Georges Ohnet, et les dialogues n'ont qu'un rapport assez lointain avec ceux qui se tiennent dans la réalité. Les personnages, tous conventionnels, se disent tranquillement des impolitesses ou des énormités dont nul ne s'étonne, ou encore prennent parti avec une précipitation qui confond le spectateur. Ces mêmes personnages surgissent et disparaissent à mesure qu'on a besoin d'eux, comme les marionnettes d'un Guignol. Bref, c'est du Labiche affaibli, au moins dans les pièces comiques, et, quant au « drame » de *Cœlia Durazzo*, il a au moins un tort, celui de n'émouvoir aucunement. Nous craignons donc fort que « l'instance » de ce théâtre ne soit pas admise par la postérité.

6. — La petite comédie en un acte de M. Couissinier met en présence deux jeunes gens qui reviennent du Tonkin et qui, dans la famille d'un pêcheur breton père de l'un d'eux, sentent subitement leur amitié se refroidir en présence de la belle Jeanne, une orpheline élevée à Paris. Sur ces entrefaites, un bateau fait naufrage, et les pêcheurs vont le sauver. Pendant ce temps, Jeanne, qui en a assez de la Bretagne, se fait enlever par un monsieur qui possède une automobile. Sur

quoi les deux amis retrouvent leur amitié de la veille. Cette piécette, peu féministe, est écrite assez correctement, et plusieurs passages ont de la verve. On peut reprocher à cette pièce l'intérêt languissant du début, ainsi que la précipitation invraisemblable des évenements et des sentiments.

7. — M. Adolphe Mony s'est délecté dans les chroniques et les potins du règne de Louis XIV, et il en tire trois espèces de tragédies, qui tournent terriblement au mélodrame. *Sœur Louise*, c'est l'histoire de La Vallière. *La Reine noire*, c'est Mme de Maintenon, mêlée à un épisode assez fantaisiste de la révocation de l'édit de Nantes. *Le Duc Satan*, c'est le duc du Maine, représenté comme empoisonneur du petit Dauphin, dont la vie lui ferme l'accès au trône. Les vers de ces trois drames sont assez corrects, mais sans qualités brillantes. Il n'y a ni la tenue classique, ni la verve romantique. Les entrées et les sorties sont des plus invraisemblables. A chaque instant, par exemple, on annonce « le Roi ! » en des lieux et des moments où sa présence est fort singulière. En outre, l'auteur a recours à des procédés peu dignes d'un poète sérieux. Il met en scène, dans *la Reine noire*, un sergent de dragons alsacien qui parle un jargon burlesque. Dans *le Duc Satan*, nous avons des sorciers, des sorcières et une somnambule extra lucide. *Sœur Louise* vaut un peu mieux que les deux autres pièces ; mais, même là, les arrivées et les départs des personnages tiennent plutôt de la féerie que du drame sérieux. L'auteur, pour corser son sujet, introduit un certain Bragelonne qui, amoureux de Mlle de la Vallière, va faire à plusieurs reprises des scènes violentes à Louis XIV ! Quant à *la Reine noire* et au *Duc Satan*, on constate avec regret, dans ces deux œuvres très inférieures, le désir d'exploiter sur la scène un certain nombre de légendes accréditées par l'esprit de dénigrement ou la malignité révolutionnaire, et dans lesquelles entre une bonne dose de calomnies. Mme de Maintenon, en particulier, n'était pas si « noire » qu'on veut la peindre ; mais la mode veut qu'elle soit « noire », et M. Mony suit la mode au lieu de réagir contre. Cette dernière attitude eût pourtant prouvé plus d'indépendance.

GABRIEL D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Le Général Ordonneau (1770-1855)*, par ALBERT TERRADE et HENRI ALLOROE. Paris, Émile Paul, 1904, in-8 de 120 p., avec 6 grav. et 3 cartes, 2 fr. 50. — 2. *Un Chouan. Le Général du Boisguy (1793-1800)*, par le vicomte DU BREIL DE PONTBRIAND. Paris, Champion, s. d., in-8 de x-175 p., 7 fr. 50. — 3. *La Légion germanique (1792-1793)*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de VII-386 p., 7 fr. 50. — 4. *Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise (lanciers du comte Michel Tyszkiewicz (1812-1815)*, par le comte JOSEPH

Tyszkiewicz. Cracovie, W.-L. Anczyc ; Paris, Émile Paul, 1904, gr. in-4 de 99 p., avec portraits et planches en couleurs, 15 fr. — 5. *Les Allemands sous les aigles françaises, 1806-1813. II. Le Contingent badois*, par le commandant Sauzey. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de ix-172 p., avec portrait et carte, 6 fr. — 6. *La Campagne de Marengo*, par le commandant de Cugnac. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de xii-252 p., avec 21 cartes, 5 fr. — 7. *Baylen et la Politique de Napoléon*, par R. de Sèze. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-8 de 115 p., 2 fr. — 8. *La Manœuvre de Lutzen (1813)*, par le colonel Lanrezac. Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de 283 p., avec 18 croquis, 10 fr. — 9. *Stratégie napoléonienne. La Critique de la campagne de 1815*, par A. Grouard. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de xiv-272 p., 6 fr. — 10. *Le Soldat impérial (1800-1814)*, par Jean Morvan. T. II. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 525 p., 7 fr. 50. — 11. *Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution. Ses lettres, 1793-1796*, recueillies et publiées par Étienne Jolicler, avec une Introduction et des notes de Frantz Funck-Brentano. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 256 p., avec grav., 3 fr. 50. — 12. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, édition nouvelle publiée par Désiré Lacroix. T. IV. Paris, Garnier, s. d., in-18 de 505 p., 3 fr. 50. — 13. *Histoire de la guerre de 1870-1871*. T. IV. *La Retraite sur la Moselle ; Borny*, par Pierre Lehautcourt. Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de viii-376 p., avec 5 cartes, 6 fr. — 14. *L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre de Saint-Privat. Étude de critique stratégique et tactique*, par le général H. Bonnal. T. I. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 600 p., 12 fr. — 15. *La Défense nationale dans le Nord en 1870-1871. Recueil méthodique de documents*, par le commandant Camille Lévi. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 706 p., 7 fr. 50. — 16. *Souvenirs personnels* du général de Verdy du Vernois (*1870-71*). Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 304 p., 5 fr. — 17. *Le Général Guillet (1829-1898)*, par le chanoine Payen, aumônier militaire. Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-18 de 75 p. — 18. *Les Lois de la guerre continentale*, traduites et annotées par Paul Carpentier. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-18 de v-198 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Moral de nos soldats*, par le capitaine Potez. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 154 p., 2 fr. 50. — 20. *Impressions d'un vieil officier de réserve*, par Paul Baubigny. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 276 p., 3 fr. 50. — 21. *Livre d'or des officiers français de 1789 à 1815, d'après leurs Mémoires et Souvenirs*, par Henry Chapoutot. Paris, éd. des « Temps nouveaux », 1904, in-18 de xii-224 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Art nouveau en tactique*, par le général Bonnal. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de vi-202 p., 3 fr. 50. — 23. *Deux Tactiques en présence*, par le capitaine Culmann. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 328 p., 5 fr. — 24. *Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie*, par le commandant G... Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 240 p., 4 fr. — 25. *Du Cheminement des troupes sous le feu*, par le capitaine Maquet. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 50 p., 1 fr. — 26. *La Tactique des Anglais après la guerre du Transvaal, d'après leurs derniers règlements*, par le lieut. Le Merre. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 92 p., 1 fr. 50. — 27. *Règlement sur le service des armées japonaises en campagne*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 96 p., 2 fr. — 28. *Instruction de gymnastique militaire de l'armée italienne*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 104 p., 2 fr. — 29. *Notes sur les mitrailleuses*, par le capitaine Mléneck. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 140 p., 3 fr. — 30. *Poligonos de tiro para armas portatiles*, por D. Agustin Ruiz y Lopez et D. Joaquin de la Llave y Sierra. Madrid, imp. du « Memorial de Ingenieros », 1904, in-4 de 72 p. — 31. *Équitation la mise en légèreté*, par le capitaine X. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 80 p., 1 fr. 50. — 32. *Progression de dressage du cheval de troupe par des procédés nouveaux*, par le capitaine Descoins. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 cart., 2 fr. — 33. *Rapport sur l'expédition de Chine (1900-1904)*, par le général Voyron. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 514 p., 7 fr. 50. — 34. *La Conquête du Ménabé à Madagascar (1897-1900)*, par le capitaine Condamy. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 344 p., 5 fr. — 35. *La Guerre au Maroc*, par le capitaine Mordacq. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 126 p., 2 fr. — 36. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, rédigée par Un Comité d'officiers de toutes armes. 20e liv. *Régiment-Revolver*. Paris, Berger-Levrault, 1904, gr. in-8 p. 2433 à 2560, 3 fr.

1. — *Le Général Ordonneau*, dont MM. Terrade et Allorge nous donnent la biographie sommaire, était le fils d'un cabaretier de Saintonge, qui s'engagea en 1791, commença sa carrière à l'armée du Nord, servit ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse, en Italie, à l'armée de Naples, en Espagne, en 1814 en France, retourna en Espagne en 1823, et mourut, général de division, en 1855, avec la réputation d'un homme brave et d'un brave homme. Figure de second plan, Ordonneau n'en demeure pas moins une personnalité intéressante, dont on lira la vie avec plaisir et profit.

2. — Le général du Boisguy, dont le vicomte de Pontbriand nous retrace l'existence mouvementée de 1793 à 1800 fut une physionomie plus saillante. Ce chef de chouans, issu d'une famille honorablement connue aux pays de Rennes et de Fougères, allait entrer dans la marine, sous les auspices de son oncle, l'amiral de la Motte-Picquet, quand éclata la Révolution. Il fut l'un des premiers soldats de la résistance en Bretagne et en Normandie, et conquit bientôt, grâce à son intelligence, à sa bravoure, à ses qualités de commandement, une place prépondérante parmi ses compagnons d'armes. On trouve son nom dans tous les engagements importants ou secondaires qui mirent face à face républicains et royalistes dans cette période de lutte sanglante qui va de 1793 à 1800, et on l'y voit montrer toujours, non seulement une grande audace, mais des connaissances, un coup d'œil militaire tout à fait supérieurs. Comme le dit très judicieusement M. de Pontbriand, Boisguy fut un des rares chefs royalistes qui sut faire de ses paysans des soldats rompus à la discipline du rang et du feu, des soldats capables non seulement de défier, derrière des genêts et des fossés, des troupes aguerries et manœuvrières, mais de les combattre et de les vaincre en rase campagne. Certains écrivains, d'une impartialité et d'une bonne foi douteuses, ont voulu jeter une ombre sur la mémoire de Boisguy en prétendant qu'on pouvait reprocher au vaillant chef breton des représailles d'une cruauté systématique. Sans doute, la guerre de Vendée connut des actes dont on peut regretter l'inhumanité, mais est-ce bien aux adversaires des royalistes à soulever ce coin du tableau? Que purent faire les chouans qui pût surpasser les sauvages exécutions d'un Vingternier ou d'un Léchelle? Et il ressort précisément de la nouvelle biographie de Boisguy, que ce vaillant soldat «, né généreux et chevaleresque, le resta dans un temps qui ne comportait plus guère ces sentiments d'une autre époque, et qu'il le demeura jusqu'à la limite extrême où la générosité n'eût plus été qne de la faiblesse. » — Excellente étude, intéressante à lire et bonne à vulgariser.

3. — *La Légion germanique* dont nous parle M. Chuquet vécut de 1792 à 1793. Ce fut un de ces nombreux corps étrangers que vit éclore la Révolution et dont l'existence, essentiellement éphémère, n'a pour

ainsi dire pas laissé de trace dans notre histoire militaire. Au point de vue organique et tactique, il est d'un mince intérêt de connaître par le menu la genèse de ces avatars révolutionnaires ; mais, au point de vue philosophique et moral, il n'est pas sans profit de constater une fois de plus qu'en fait d'organisation militaire on n'invente et on ne crée rien qu'avec de longues études préventives, de l'expérience et du savoir. M. Chuquet a suivi, ici, son procédé ordinaire de travail, c'est-à-dire qu'à côté de l'histoire de *la Légion germanique* proprement dite, il nous donne la biographie de nombreux inconnus, membres à un titre quelconque de la légion. Peut-être l'écrivain va-t-il un peu loin sous ce rapport. Telle de ces exhumations nous a paru ne pas présenter un grand intérêt ; toutefois, comme document, leur publication peut être défendue. Quoi qu'il en soit, le livre est d'une réelle valeur en tant que contribution à l'histoire des premières années révolutionnaires.

4. — Très attachante également l'*Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise* (*1812-1815*), que vient de publier, à Cracovie, le comte Joseph Tyszkiewicz, petit-fils du colonel qui commanda ce corps sous le premier Empire. Écrit à l'aide de documents polonais et russes qu'il serait à peu près impossible à un Français de connaître ou de déchiffrer, la nouvelle monographie constitue un précieux appoint à cette histoire des corps étrangers au service de France, qui reste encore à faire. Le 17e régiment de cavalerie polonaise fut organisé seulement en 1812, à la veille de la guerre de Russie, à ce moment, où, comptant sur la parole de Napoléon, une grande partie de la noblesse lithuanienne espérait que le royaume de Pologne allait être reconstitué. On sait que cette généreuse illusion devait être de courte durée. Quoiqu'il en fût du découragement que jeta dans toutes les classes de la population polonaise la conduite de Napoléon à cet égard, les régiments qui s'étaient rangés de notre côté dans la lutte contre l'Europe ne nous abandonnèrent pas au moment des derniers revers, et nous retrouvons en particulier le 17e, combattant dans nos rangs pendant le siège de Hambourg en 1814. Rentré en Pologne après la chute de Napoléon, il vécut jusqu'au printemps de 1815, date à laquelle l'empereur Alexandre ordonna son licenciement définitif. Écrite par un Polonais qui parle très correctement le français, illustrée d'aquarelles d'un mérite sur lequel nous n'aurons pas à insister quand nous aurons dit qu'elles sont signées : R. B. Gembarzewski, imprimée avec un goût et un luxe typographique véritablement très artistiques, l'*Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise* a nécessairement sa place non seulement dans toutes nos bibliothèques, mais chez tous nos érudits et spécialement chez les amateurs de belles estampes.

5. — C'est également d'étrangers au service de France que nous parle

M. le commandant Sauzey dans son nouveau livre : *Les Allemands sous les aigles françaises*. Sous ce même titre, le même écrivain nous avait déjà entretenu du *Régiment de Francfort;* le second volume de M. Sauzey est consacré au *Contingent badois*. Peu de troupes allemandes nous servirent avec le zèle et la bravoure dont fit preuve ce contingent, et, pour se rendre compte que cette appréciation n'est pas exagérée, il suffit de dire qu'en Espagne seulement (de 1808 à 1814) le 4e d'infanterie badois eut, à lui seul, 24 officiers tués ou blessés; en Allemagne, le reste de la division badoise perdit 200 blessés ou tués de 1809 à 1812. Le chiffre est considérable relativement à l'effectif, et témoigne d'un sentiment du devoir et d'une valeur qu'il faut reconnaître. Le livre du commandant Sauzey constitue un excellent document, qu'il faudra désormais consulter à propos des guerres de l'Empire.

6. — Depuis que l'école contemporaine française a repris, sur de nouvelles bases, l'étude critique des campagnes du premier Empire, quantité de batailles de Napoléon nous apparaissent sous un jour absolument différent de celui qui les avait éclairées jusqu'ici. Cette conclusion saute aux yeux spécialement quand on s'occupe de la journée de Marengo, que nos pères étaient habitués à considérer comme une bataille classique, où tout avait été prévu, dirigé de mains de maître, et que les militaires envisagent aujourd'hui comme un engagement dans lequel le hasard joua la plus grosse partie. M. le commandant de Cugnac, auquel nous devons déjà une relation officielle de la campagne de 1800, qui n'est guère qu'une collection de documents — suivant la méthode regrettable suivie par la Section historique de notre État-major de l'armée, — vient de consacrer à cette campagne un nouveau travail, où il fait œuvre d'historien, et dans lequel il essaie de porter la lumière sur cette journée controversée du 14 juin 1800. La nouvelle *Campagne de Marengo* se lira plus facilement que les deux volumes précédents ; toutefois, il semble que l'écrivain s'est encore laissé guider par une admiration préconçue, tout au moins inconsciente des procédés de guerre du grand homme, et sa conclusion n'est pas celle qu'attend le lecteur. Le livre n'en a pas moins d'intérêt : il est à lire et à méditer comme le résumé le plus neuf publié sur la matière.

7. — Le travail du commandant de Cugnac est purement militaire; au contraire, le livre de M. de Sèze : *Baylen et la Politique de Napoléon*, inspiré par l'excellent et consciencieux travail du regretté colonel Titeux, que nous avons analysé ici-même (t. C, p. 120-122) et auquel nous avons consacré une longue étude dans la *Revue des questions historiques*, est un livre plus politique que militaire, qui s'adresse surtout aux politiques et aux moralistes. Il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui la complète innocence du général Dupont à Baylen ; tout au moins les érudits sont désormais fixés sur le véritable auteur, l'auteur responsable

de cette lamentable catastrophe. Il est bon cependant de répandre dans le public cette réhabilitation d'un honnête homme dont la mémoire a souffert près d'un siècle d'une injuste, d'une inique prévention. La brochure de M. de Sèze contribuera à cette œuvre tardive de réparation et de justice ; il convient de la répandre et de la recommander.

8. — Baylen fut, dans la période impériale, le premier glas qui sonna la déchéance du dominateur de l'Europe. Depuis cette époque fatale, nous ne comptâmes plus que des demi-succès comme Wagram ou même des défaites comme Essling, avant que le désastre de 1812 et la campagne de 1813 ne nous amenassent l'irrémédiable défaite. C'est sur ces derniers efforts de Napoléon pour maintenir sa suprématie en Allemagne que M. le colonel Lanrezac, professeur à l'École supérieure de guerre, attire aujourd'hui l'attention des militaires, spécialement sur les opérations qui précédèrent et amenèrent les batailles de Lutzen et Bautzen, sur *la Manœuvre de Lutzen*, comme l'écrivain appelle l'ensemble de ces opérations, suivant le vocable à la mode. L'ouvrage bien conçu et bien écrit, nous donne d'abord l'ensemble des forces et des moyens de lutte des deux partis (pourquoi le colonel écrit-il des deux *parties* dans son « titre courant » ?) puis il étudie la façon dont l'Empereur entendait défendre l'Elbe, le rassemblement de l'armée française sur la Saale, enfin les batailles de Lutzen et de Bautzen, et l'armistice de Poischwitz ou Neumarkt. On trouvera peut-être bizarre de rencontrer dans un travail consacré aux campagnes napoléoniennes des expressions qui détonnent, celles, par exemple, de *couverture directe*, *couverture indirecte*, inventées par le doctrinarisme militaire moderne essayant d'adapter à sa taille les procédés napoléoniens. D'autre part, en attribuant sans cesse aux lieutenants de Napoléon des fautes imputables au maître, et à lui imputables précisément parce que ce maître veut toujours voir les choses non pas telles qu'elles sont, mais comme *il désire* qu'elles soient. Le colonel Lanrezac nous présente à diverses reprises une situation dont l'exactitude laisse involontairement des doutes dans l'esprit du lecteur. Ces restrictions faites et en lisant ce livre sous certaines réserves, on trouvera là un récit clair, un tableau dont les plans sont gradués avec méthode.

9. — Écrite dans le même genre, mais avec une ampleur de vue supérieure, un dégagement plus net des idées préconçues et des théories d'école, telle nous apparaît *la Critique de la campagne de 1815*, du lieutenant-colonel d'artillerie Grouard, — l' « A. G., ancien élève de l'École polytechnique » du *Journal des sciences militaires*. C'est en lisant un tel volume qu'on songe à l'évolution qui s'est faite, depuis trente ans surtout, dans les esprits, à propos du jugement porté sur le mérite des campagnes du premier Empire ! Les hommes de mon

âge, qui ont appris l'histoire des guerres napoléoniennes dans Thiers, étaient habitués à considérer ces guerres comme une série d'exemples classiques, de conceptions idéales et intangibles, devant lesquelles il convenait de s'incliner sans aucune discussion. Tout au plus, si l'on y admettait quelque erreur — et il fallait bien admettre 1812 et Waterloo — on les expliquait soit par la *fatalité*, soit par l'inhabileté de lieutenants *incapables* comme Dupont, Vandamme ou Grouchy. Le colonel Charras fut, sous le second Empire, le premier à émettre des doutes sur l'entière authenticité de la légende, et son livre sur la campagne de 1815, en particulier, ne laissa à peu près rien debout des assertions de M. Thiers. Depuis cette époque, nombreux ont été les écrivains, militaires ou non, qui n'ont pas craint de s'attaquer au colosse ; mais c'est depuis une vingtaine d'années surtout qu'un examen critique, basé sur la publication de documents authentiques irréfutables, a permis de constater combien M. Thiers s'était éloigné de la vérité en nous présentant un Napoléon militairement impeccable. Les choses en étaient à ce point lorsque, il y a cinq ou six ans, M. Henry Houssaye publia son *Waterloo* dont les mérites littéraires sont indéniables, mais dont les tendances sont évidemment celles de Thiers : la glorification de la personne et du génie militaire de l'Empereur, sacrifiant à cette glorification la personnalité de ses lieutenants, quand cet holocauste est nécessaire pour pallier une défaillance du grand homme. L'ouvrage de M. Houssaye semblait une réponse à l'œuvre de Charras, mais cette réponse vient de provoquer l'entrée en lice d'un troisième champion, le colonel Grouard, dont la compétence militaire est incontestable et qui, en admettant les faits tels que les a présentés M. Houssaye, en tire des conclusions opposées : à savoir que les principales fautes commises pendant la dernière campagne de Napoléon lui sont imputables et que c'est bien lui qui est l'auteur responsable de sa défaite. Il nous est impossible, dans les quelques lignes dont nous disposons ici, de rendre compte comme il conviendrait de ce consciencieux et excellent travail. Notons seulement que l'auteur nous semble avoir fait la lumière définitive sur les trois points douteux de la campagne de 1815 : le maréchal Ney aux Quatre-Bras, la conduite de d'Erlon le jour de Ligny, celle de Grouchy le jour de Waterloo. Aucun livre ne mérite davantage d'être lu et médité que cette dernière étude du colonel Grouard : elle n'intéresse pas que les militaires, elle doit être connue de quiconque veut être fixé sur le dénouement du grand drame napoléonien et sur la chute de l'Empire. Pourquoi faut-il que dans cette excellente publication nous ayons à relever contre la Restauration et les Bourbons des imputations qui n'avaient rien à y faire ? Comment un écrivain impartial peut-il avancer que le gouvernement de Louis XVIII reniait la Révolution française dans « ses aspirations les

plus légitimes » et que le nouveau régime « répugnait à la grande majorité des Français? » Que M. Grouard lise dans le dernier volume de M. Albert Sorel le rôle de Louis XVIII en 1815, et il jugera sans doute que ses allégations ne sont pas fondées. Nous nous bornerons à regretter ici de les trouver sous la plume d'un écrivain qui nous avait habitués à plus de mesure. Cela ne nous empêche point de recommander son livre à nos amis, car il est extrêmement remarquable.

10.— *Le Soldat impérial*, de M. Jean Morvan, dont le deuxième volume vient de paraître, est consacré à la vie du soldat en campagne, à la bataille, la mortalité, les prisonniers, les récompenses, le moral, tout cela sous le premier Empire, bien entendu. Nous avons dit déjà, à propos du tome Ier de cet ouvrage, que cette nouvelle physionomie du soldat impérial ne ressemblait guère à celle que nous avait léguée la légende, mais qu'elle était encore plus intéressante par la seule raison qu'elle était plus vraie. L'écrivain tire toutes ses allégations de Mémoires d'officiers de troupes ou de soldats contemporains, de ces Mémoires dont, depuis Marbot, les devantures de nos libraires sont encombrées. C'est donc, en somme, le soldat sous le premier Empire raconté par lui-même. Ce deuxième volume ne peut manquer d'avoir le succès de son aîné.

11. — *Joliclerc*, lui, n'est pas un soldat de l'Empire. Dès 1796, il a trouvé le moyen de rentrer dans ses foyers et comme il servait seulement depuis 1793, il s'en tire à bon compte, étant donné que ses cadets, une fois dans l'engrenage, ne trouveront plus la possibilité d'en sortir. Soldat des débuts de la Révolution, Joliclerc sert d'abord à l'armée du Nord, puis à celle de l'Ouest, enfin à l'armée de Brest, et c'est de cantonnements très variés qu'il écrit les lettres que son petit-neveu vient de publier. Cette correspondance n'est pas sans intérêt; toutefois cet intérêt eût été beaucoup plus considérable si, au lieu de donner des conseils à sa mère et à ses correspondants, notre épistolier se fût étendu davantage sur la vie qu'on menait au régiment à cette époque. M. Frantz Funck-Brentano a écrit, pour ces dix-huit lettres, une Préface de quatre vingt-trois pages où il nous parle de beaucoup de choses qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec le sujet. Les chapitres sur les bataillons de volontaires, sur les femmes parmi les volontaires, sur les costumes des volontaires, en particulier, semblent n'avoir été mis là que pour grossir un trop maigre volume. En somme, publication d'une valeur moyenne, qu'on peut néanmoins recommander comme ajoutant quelques détails inédits à la physionomie déjà connue des armées révolutionnaires.

12. — Le tome IV de la nouvelle édition des *Mémoires militaires de Napoléon* est consacré aux événements de l'année 1815 : retour de l'île d'Elbe, gouvernement des Cent Jours, finissant à Waterloo, retour de

l'Empereur à Paris, abdication. Cependant ces matières ne tiennent guère que les cent premières pages du volume et les quatre cents autres sont consacrées à des appendices où l'on remarque notamment les observations de l'Empereur sur le livre du général Rogniat, des notes sur les Mémoires de Fleury de Chaboulon, un précis historique sur la Corse, de nombreuses pièces, proclamations, lettres, déjà connues, mais qu'on est néanmoins bien aise de voir groupées là.

13. — En fait d'histoire militaire, les deux époques qui ont aujourd'hui la faveur du public, et par suite celle des écrivains, sont le premier Empire et la guerre de 1870-1871 ; quant à la période qui s'étend de 1815 à la chute du second Empire, on pourrait croire qu'elle a été une ère essentiellement pacifique et qu'on n'y a pas sorti l'épée du fourreau. Sans doute, on comprend que la Restauration ne tente pas les historiens militaires puisque à part la campagne anodine de 1823 et la prise d'Alger, ce régime eut le bonheur d'ignorer la guerre; mais, au contraire, les dix-huit années de la monarchie de Juillet, consacrées entièrement à la conquête de l'Algérie, les cinq guerres entreprises par le second Empire offriraient à la plume de l'écrivain militaire plus d'un sujet encore peu ou point traité. Il n'en est rien et c'est ainsi qu'après les treize ouvrages sur la Révolution ou l'Empire que nous venons de citer, il nous faut passer d'une seule enjambée à la campagne de 1870-1871. Sur ce sujet, nous avons, en premier lieu, à signaler le tome IV de *la Guerre de 1870-1871*, de M. Pierre Lehautcourt, consacré d'abord à la retraite sur la Moselle qui suivit la désastreuse bataille de Reichshoffen ou Frœschwiller, puis à la bataille de Borny. Nous avons dit à maintes reprises tout le bien que nous pensions de cette excellente publication. Ce nouveau volume ne le cède en rien à ses aînés ni pour la sûreté des informations ni pour l'authenticité des sources, ni pour l'intérêt et la clarté du récit. On y voit passer tout d'un coup au premier plan un personnage énigmatique, que les circonstances, beaucoup plus que ses propres mérites, mettent subitement en lumière : le maréchal Bazaine. Dès les premières journées de la retraite sur la Moselle, l'ancien commandant en chef de l'armée du Mexique se substitue peu à peu au « fantôme de Souverain qu'est désormais l'Empereur », au major-général Le Bœuf dont les événements ont montré l'insuffisance : Bazaine apparaît à ce moment seul maître de cette armée qui pouvait encore sauver la France; et comme on lui prête alors, gratuitement, les qualités militaires qu'on désirait lui voir posséder, un immense sentiment de confiance va à lui comme au sauveur désigné par la Providence, la Providence incarnée très momentanément en M. Jules Favre et ses amis. Cependant, des observateurs impartiaux se rendent compte, dès cette époque, de l'insuffisance technique du nouveau général en chef. Il donne, le 13 août, pour le passage de la Moselle

des instructions qui constituent une preuve absolue de cette incapacité. Le 14, à Borny, il ne sait ni conduire la retraite ni prendre l'offensive. Avant d'être l'homme des négociations louches de septembre et octobre 1870, Bazaine apparaît donc et apparaît surtout comme un médiocre et même un incapable. C'est, dégagée des événements militaires, la conclusion qui émerge du nouveau volume de M. Pierre Lehautcourt; elle suffit à donner à ce tome quatrième une importance sur laquelle nous n'avons pas à insister.

14. — *La Manœuvre de Saint-Privat*, de M. le général Bonnal, est également un livre consacré à la guerre de 1870 ; mais, moins qu'un travail historique, c'est une étude de tactique, surtout de haute stratégie, dans laquelle l'éminent écrivain, supposant les faits connus, les envisage au point de vue des enseignements qu'il est loisible d'en tirer. *La Manœuvre de Saint-Privat* fait partie du cycle d'études militaires auquel l'ancien professeur à l'École de guerre a donné le titre synthétique de : *L'Esprit de la guerre moderne*, cycle qui embrasse déjà les quatre volumes analysés naguère, ici même : I. *De Rosbach à Ulm* ; II. *La Manœuvre d'Iéna* ; III. *Sadowa* ; IV. *Frœschwiller*. Dans *la Manœuvre de Saint-Privat*, le général Bonnal affirme que « si le 18 août 1870 les idées et les actes du commandement allemand offrent une riche moisson d'enseignements pour l'avenir, du côté français tout est si pauvre, à la bravoure près, que l'on ne trouve presque rien à récolter. » Cette allégation paraîtra sévère à quelques-uns, injuste et audacieuse à beaucoup d'autres : nous laisserons à nos lecteurs le soin de décider laquelle de ces appréciations est la bonne. Toutefois, il leur faudra attendre quelque temps encore pour formuler avec connaissance de cause, leur jugement. En effet, le volume que nous avons sous les yeux n'est que la première partie de l'œuvre entière de M. Bonnal, et nous devrons en attendre la fin pour décider pertinemment du degré de confiance que nous pourrons accorder à ces appréciations catégoriques. Le présent volume ne nous mène qu'au combat de Borny : ce n'est donc qu'une longue préface au sujet lui-même; nous attendons ce sujet pour pouvoir en parler avec détail.

15. — C'est encore de l'Année terrible que nous entretient M. le commandant Camille Lévi dans son histoire de *la Défense nationale dans le Nord en 1870-1871* ; mais ce livre se distingue absolument de tous les récits de guerre que nous avons rencontrés jusqu'ici en ce que l'auteur, au lieu de nous donner une relation suivie des événements, s'astreint à enregistrer jour par jour toutes les opérations des armées, décomposées sous sept rubriques qu'il intitule : I. Situation des troupes ; II. Organisation ; III. Projets de commandement ; IV. Sièges, places, communications ; V. Ordres d'opérations ; VI. Étude des opérations ; VII. Services d'information. Ce travail ne s'adresse pas au grand public, à

celui qui veut trouver dans une étude historique des dehors littéraires qui lui permettent de s'assimiler plus facilement le récit. Mais l'ouvrage du commandant Lévi trouvera des lecteurs parmi les officiers studieux qui veulent se rendre compte des opérations journalières d'une armée en campagne ; il sera précieux pour les candidats à l'École supérieure de guerre : c'est à ceux-là surtout que cette relation très spéciale de la campagne de l'armée du Nord rendra des services.

16. — Un troisième volume à signaler, toujours sur 1870, est celui qu'a publié récemment en Allemagne le général von Verdy du Vernois sous le titre de *Souvenirs*. Le général, qui a magistralement étudié la guerre de 1870 au point de vue des enseignements tactiques à en tirer pour les guerres à venir, avait fait jusqu'ici uniquement œuvre de maître, de professeur, et il avait mis un soin particulier à ne point se mettre personnellement en évidence. Il sort aujourd'hui de cette réserve et, descendant de la chaire du *Lehrer*, il nous raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a fait en 1870 comme combattant, comme soldat, comme ouvrier actuel de la grande œuvre de l'unité allemande. Si l'on songe que Verdy du Vernois a fait toute cette campagne au grand quartier général de l'empereur Guillaume, qu'il a vécu dans l'intimité du Souverain, de Bismarck, du général de Moltke, des divers commandants d'armée ou de corps d'armée, on comprendra qu'il a vu infiniment de choses grandes et petites, bonnes à retenir, bonnes à dire, intéressantes à écouter et à apprendre. Ces *Souvenirs personnels du général de Verdy du Vernois* sont très curieux à parcourir ; les anecdotes y abondent, et bien que certaines nous paraissent écrites sous l'empire d'une méconnaissance étrange non seulement des égards qu'on doit à un ennemi vaincu, mais même de la simple vérité, ce volume sera lu avec profit par quiconque voudra se rendre compte non pas précisément des évènements de la guerre mais surtout de l'état d'âme du commandement allemand pendant cette campagne, des alternatives d'espoir, d'inquiétude, de satisfaction ou d'angoisse par lesquels il passa. Il est regrettable que le traducteur n'ait pas jugé à propos de consacrer une courte notice biographique à l'auteur ; les jeunes officiers, qui considèrent aujourd'hui Verdy comme un ancêtre, et qui ne le connaissent guère que de nom, n'auraient pas été fâchés de savoir qui leur parle. L'éditeur fera bien, croyons-nous, de tenir compte de ce desideratum que nous avons entendu formuler par nombre d'officiers.

17. — *Le Général Guillet*, dont nous parle M. le chanoine Payen dans une courte notice biographique, fut un des combattants de 1870, et c'est à ce titre que nous avons cru pouvoir classer ici la brochure consacrée à sa vie. Né à Paris en 1829, entré à Saint-Cyr en 1850, sous-lieutenant en 1852, lieutenant d'état-major trois ans après, Guillet prit

part à toutes les guerres du second Empire, y compris la désastreuse campagne de 1870, et fut employé dans différents états-majors jusqu'en 1886, époque à laquelle il obtint les étoiles de général de brigade. Son biographe le peint comme un esprit fin, un lettré délicat, un styliste et un artiste de talent, surtout et avant tout comme un chrétien convaincu et pratiquant. Cette existence méritait d'être connue, et nous devons être reconnaissants à M. le chanoine Payen de l'avoir mise en lumière d'une façon aussi intéressante. — Livre à recommander d'une façon très spéciale.

18. — M. Carpentier, avocat au barreau de Lille, vient de traduire et d'annoter le manuel allemand sur *les Lois de la guerre continentale* (*Kriegsbrauch im Landkriege*) rendant ainsi un véritable service à notre armée et à notre pays en général. En nous faisant connaître la façon dont nos voisins envisagent les droits et les devoirs des belligérants, il nous évite des surprises et nous permet de prendre nos précautions. Nous voyons dans le travail de M. Carpentier que, dans son nouveau code international, l'état-major allemand a passé sciemment sous silence plusieurs articles du *Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre*, annexé à la convention de la Haye du 29 juillet 1899 (plusieurs de ceux qui auraient précisément appelé un commentaire), et paraît ainsi vouloir créer sur certains points qui ne semblaient pas controversés, une législation spéciale à son pays. « Un homme averti en vaut deux », dit la Sagesse des nations; tenons-nous donc sur nos gardes, et nous le pouvons facilement désormais, grâce au travail de M. Carpentier, écrit sans passion, avec une entière connaissance du sujet, qui appelle à la fois l'attention des militaires, des juristes et des politiques.

19. — Sans toucher directement au sujet précédent, le volume du capitaine Potez : *Le Moral de nos soldats,* s'en rapproche suffisamment pour que nous en parlions à sa suite. Ce n'est pas d'aujourd'hui que militaires et philosophes sont d'accord pour affirmer que le *moral* est le facteur prééminent de la victoire, et que cet élément a, la plupart du temps, racheté l'insuffisance du nombre ou de la valeur tactique. Chez tous nos officiers, c'est là une conviction aujourd'hui bien établie; malheureusement, dans la pratique, nous sommes encore loin de voir l'enseignement moral donner des résultats sérieux, et la véritable cause de cet échec demeure dans ce point capital que cet enseignement demeurera superficiel et stérile, tant qu'il ne reposera pas sur le sentiment religieux. On sait que, de nos jours, il n'est pas permis à un chef militaire d'aborder l'instruction morale de sa troupe dans le sens que nous indiquons, sans s'exposer à briser sa carrière; d'où des abstentions et des réticences dont souffre profondément notre armée, des lacunes déplorables qui apparaîtraient d'une

façon terrible aux jours d'une déclaration de guerre. M. Potez a eu le courage de signaler, bien que timidement, cette situation; nous devons, néanmoins, lui en savoir gré.

20. — Le livre de M. Paul Baubigny : *Impressions d'un vieil officier de réserve*, est d'un autre genre que le précédent. Ayant été à même de constater personnellement les difficultés de tout genre qui assaillent un officier de réserve au moment où il franchit, avec ses fraîches épaulettes, le seuil d'une caserne ou d'un cercle militaire, M. Baubigny a voulu faire profiter ses jeunes camarades de son expérience, et il a rédigé quelques conseils pleins de sens et de pratique, qui seront médités avec le plus grand profit par les intéressés. Ce véritable « manuel de l'officier de réserve » comprend neuf chapitres, dans lesquels l'écrivain étudie successivement le recrutement, l'obtention du grade, le premier stage, les relations à entretenir avec les officiers de l'armée active à la caserne, au *mess*, etc., le service. Les deux derniers chapitres, consacrés d'une part à l'officier de réserve dans la vie civile en tant qu'officier, d'autre part à l'officier de réserve en dehors du régiment en tant que civil, se distinguent par l'élévation des idées. Ils seront lus avec grande utilité par tout le monde, officiers de réserve ou non. Excellent livre, qui rendra des services et fait honneur au patriotisme éclairé de l'auteur.

21. — Nous n'en dirons pas autant du volume que M. Henri Chapoutot vient de publier sous le titre suggestif : *Livre d'or des officiers français de 1789 à 1815*. Ce recueil, dans lequel l'écrivain a réuni un certain nombre d'extraits de Mémoires sur le premier Empire, où sont signalées les exactions commises par nos soldats en Allemagne, en Espagne, en Belgique, un peu partout en Europe, est un réquisitoire contre les horreurs qu'entraîne la guerre, mais il ne saurait l'être contre les officiers, qui, à toutes les époques, et même sous l'Empire, se sont efforcés, dans la mesure de leur pouvoir, d'atténuer ces horreurs et de les empêcher toutes les fois qu'ils l'ont pu. Nous ne voyons pas, par exemple, ce que peut avoir d'accablant pour la mémoire du général Laharpe, cette citation de M. Chapoutot, extraite d'une lettre du général Laharpe à Bonaparte, le 17 avril 1796 : « Malgré toute ma sévérité, je me vois dans l'impossibilité de réprimer le pillage. Je vous envoie ma démission, préférant labourer la terre pour vivre, à me trouver à la tête de gens qui sont pires que n'étaient autrefois les Vandales. » Elle prouve sans doute que nos soldats se livraient en Italie à un pillage éhonté, — ce qui n'est pas une révélation, — mais elle démontre aussi que le brave Laharpe, en parfait honnête homme, avait tout fait pour empêcher ces excès. Est-ce là ce que veut démontrer M. Chapoutot? La guerre est un état d'exception où les pires instincts de l'homme se développent à côté des meilleurs. Qu'on essaie d'arriver à

la suppression de la guerre, nous n'y contredirons pas, il s'en faut; mais, tant qu'elle aura lieu, elle amènera des actes blâmables qu'il n'est au pouvoir de personne d'empêcher totalement, et ce à quoi on doit tendre, c'est à les atténuer dans la mesure du possible; c'est ce qu'ont fait, à toutes les époques, nos officiers. M. Chapoutot termine son livre par l'énumération des dons en argent faits par Napoléon à ses généraux; en quoi cette liste de dotations peut-elle constituer un crime pour les favoris du Souverain? Les lecteurs se le demanderont sans doute avec perplexité. En résumé, publication sans valeur, qui n'est pas destinée, croyons-nous, à peser d'un grand poids dans le réquisitoire des pacifistes contre la guerre. Espérons qu'ils trouveront de meilleurs arguments, surtout de mieux présentés, car ce serait à désespérer d'arriver à la paix universelle, qui, nous le souhaitons et l'espérons bien, n'est pas un mythe.

22. — Avec *l'Art nouveau en tactique*, du général Bonnal, nous abordons un autre genre, celui de la guerre appliquée, de la science militaire proprement dite. Il existe en ce moment dans l'armée française deux écoles opposées, ennemies, qui prétendent chacune être dans la vérité — comme il est naturel — et qui préconisent l'une, l'attaque en masse directe, au mépris des feux d'infanterie ou d'artillerie, l'autre les formations éparpillées, étendues, l'attaque par enveloppement et par les larges mouvements tournants. Cette dernière école compte, parmi ses chefs les plus autorisés, les généraux Négrier et Kessler, l'autre, dite école doctrinaire, de l'École de guerre ou des professeurs, reconnaît comme chefs le général Langlois et le général Bonnal. L'école de l'enveloppement s'est fortement servie des succès des Boërs pendant la la guerre sud-africaine pour démontrer l'impossibilité des attaques en masse; l'école Langlois nie les conclusions tirées de la campagne anglo-boër et assure qu'on ne pourrait extraire d'aucun des engagements de la guerre sud-africaine un enseignement pour les guerres européennes. Le récent livre du général Bonnal est un nouveau développement de ce dernier thème, développement formulé avec le magistral talent que cet officier général sait imprimer à tout ce qui sort de sa plume. Nos officiers liront cette nouvelle étude avec un vif intérêt; elle est de nature à faire réfléchir ceux qu'elle ne convaincra pas.

23. — Le travail de M. le capitaine Culmann : *Deux Tactiques en présence*, est issu des mêmes préoccupations que le précédent. Toutefois, il en diffère en ce sens que les deux tactiques en présence ne sont plus celles de MM. Négrier et Bonnal, mais bien la tactique allemande et la tactique française. M. Culmann pense avec raison qu'un des moyens les plus sûrs de battre son adversaire est de connaître à fond ses procédés de combat; il nous parle donc, avec détail, des procédés de combat de nos adversaires, il leur compare les nôtres et il indique la

façon dont nous devons utiliser ces derniers pour venir à bout des premiers. L'ouvrage est intéressant et bien fait. Il est difficile de dire à laquelle des deux écoles (Négrier ou Bonnal) appartient M. Culmann; c'est un éclectique qui prend, avec sagesse, son bien où il le trouve et qui aperçoit dans les deux camps des lois bonnes à suivre et à s'approprier. C'est ce qu'avait fait, il y a cent cinquante ans, le maréchal de Broglie à Bayeux, quand chargé d'appliquer les méthodes de M. de Mesnil-Durand contre celles de Guibert, il n'hésita pas à mélanger à quelques-unes des colonnes du chef de l'école française, deux ou trois formations déployées, employées par les guibertistes. Et, grâce à cet appoint, le vainqueur de Bergen fut encore le vainqueur de Bayeux. *Deux Tactiques en présence* constituent une sérieuse étude qui n'intéressera pas seulement les militaires ; quiconque entend se rendre compte de ce que sera vraisemblablement la guerre de demain en Europe, doit lire ce travail qui n'a rien de trop technique, en dépit de son titre.

24. — Le commandant G..., auteur des *Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie*, est, lui, un partisan déclaré de l'attaque décisive exécutée en masse : c'est donc un élève des généraux Langlois et Bonnal. Il est vrai qu'il utilise, pour cheminer, les *couloirs* prônés par le général Kessler ; mais il admet « qu'il est bien peu de champs de bataille où l'on ne puisse réunir, sur un front relativement restreint — en sûreté et en secret — des masses considérables de toutes armes, à moins de 1 000 mètres de l'ennemi. » Il croit également à l'action directe et constante du commandement pendant les marches d'approche et même pendant le combat. Nous sommes ici pour signaler ces théories bien plus que pour en juger la valeur ; nous nous bornerons donc à les indiquer à nos lecteurs, leur laissant le soin de les apprécier comme il conviendra.

25. — Qu'ils soient partisans de l'école Bonnal ou de l'école Négrier, tous nos officiers sont d'accord pour convenir que le mouvement en avant d'une troupe placée sous le feu de l'adversaire sera une opération extrêmement délicate. Beaucoup ont cherché une méthode qui facilitât, qui rendît possible ce mouvement, et voici M. le capitaine Maquet, du 67e régiment d'infanterie, qui vient à son tour nous en proposer une nouvelle, dans sa brochure : *Du Cheminement des troupes sous le feu.* M. Maquet voudrait que, dans chaque section, la troupe fût directement conduite par un sous-officier qui porterait le titre de sous-chef. Quant au chef, sa mission au combat consisterait à marcher en avant de son unité, pour reconnaître les couloirs, défilés devant amener sans risques la section de position en position. L'idée ne manque pas d'être ingénieuse, bien que peut-être pas très neuve : il semble qu'elle serait bonne à généraliser.

26. — Nous disions tout à l'heure que l'école Bonnal ne tenait aucun

compte des effets du feu tels qu'ils avaient été constatés pendant la guerre du Transvaal. Il est certain que la campagne sud-africaine a eu tout au moins pour résultat d'attirer l'attention des militaires sur la puissance éminemment destructrice des feux d'infanterie, que des préoccupations sont nées dans l'esprit de nos officiers, qui n'y existaient pas hier, et une preuve de ce nouvel état d'âme est la brochure de M. le lieutenant Le Merre : *La Tactique des Anglais après la guerre du Transvaal, d'après les derniers règlements.* M. Le Merre pense que les écrivains militaires français qui ont étayé des théories — pour ou contre — sur les résultats obtenus dans le Sud-Afrique, l'ont fait un peu à la légère puisque, pour en formuler d'exacts, il eût fallu connaître à fond le terrain et même l'avoir vu. Il estime, dans ces conditions, que seuls les Anglais sont des témoins dignes d'être écoutés, et il nous donne les règlements britanniques tels qu'ils ont été modifiés par Lord Roberts à la suite de la campagne transvaalienne. Document entièrement technique.

27. — Il en est de même du *Règlement sur le service en campagne des armées japonaises,* publié par la maison Charles-Lavauzelle. Cette brochure nous montre — ce que les évènements actuels de Mandchourie nous avaient d'ailleurs prouvé déjà — qu'au point de vue militaire, les Japonais n'ont plus rien à apprendre de nous et qu'ils sont peut-être même en mesure de nous donner des leçons sur certains points. Relativement à l'organisation de l'armée japonaise et de l'histoire du « Péril jaune », ce livre est bon à lire.

28. — La gymnastique et les exercices physiques ont pris depuis peu, parmi nos jeunes gens, une faveur ignorée il y a quelques années encore. Le *mens sana in corpore sano* est à la mode partout, mais nulle part autant et à plus juste titre que dans l'armée. Récemment, en France, nous avons changé les procédés d'entraînement d'antan, pour appliquer la méthode suédoise : voici l'*Instruction de gymnastique militaire,* qui nous arrive d'Italie, et qui va peut-être amener encore quelques modifications dans les errements aujourd'hui en faveur. Nous la signalons à nos gymnastes comme un livre où ils pourront rencontrer quelque idée bonne à prendre.

29. — Depuis 1870, époque à laquelle les mitrailleuses Reffye, alors si prônées, rendirent de si maigres services, ces engins ont été proscrits de notre armée, proscrits en presque totalité, puisque seuls certains bataillons alpins et quelques régiments d'infanterie coloniale en ont été dotés (nouvelles mitrailleuses automatiques). Mais, certaines puissances, notamment la Suisse, la Russie, l'Allemagne ayant introduit récemment ce canon spécial dans leur armement, il serait possible que nous fussions amenés, dans un temps assez court, à suivre leur exemple. — C'est pour nous familiariser avec ce matériel peu

connu que M. le capitaine Mléneck, de l'artillerie coloniale, a écrit ces *Notes sur les mitrailleuses* où sont étudiées les mitrailleuses à rotation et à canons fixes, les canons à balles Maxim, Skoda, Nordenfeldt, Bergmann, Hotchkiss et Colt. De nombreuses figures dans le texte facilitent l'intelligence de ces mécanismes, généralement assez simples.

30. — La création en Espagne d'une société de tir national et le développement du goût du tir chez nos voisins, les a amenés à élever des stands destinés à faciliter la pratique du tir parmi les adhérents. Deux officiers du génie : MM. Agustin Ruiz y Lopez et Joaquin de la Llave y Sierra, le premier directeur des travaux du polygone de la Moncloa, le second secrétaire de la Commission technique du tir national, viennent de publier sur ce sujet une intéressante brochure, dans laquelle, avec la compétence naturelle à des officiers de leur arme, ils étudient toutes les questions se liant à la construction d'un bon polygone de tir pour armes portatives (*Poligonos de tiro para armas portatiles*). Après un chapitre consacré aux armes à feu envisagées sous le point de vue de la dispersion, de la pénétration, c'est-à-dire au point de vue des causes d'accident auxquels il convient de parer dans l'édification d'un stand, les deux écrivains examinent les conditions mêmes et la nature des constructions à conseiller, la manière de les exécuter, la façon d'éviter les ricochets, etc., etc. Un chapitre sur les stands et polygones à l'étranger termine cette excellente étude.

31 et 32.— *La Mise en légèreté,* par le capitaine X, et la *Progression de dressage du cheval de troupe par des procédés nouveaux*, du capitaine Descoins, sont deux petits traités d'équitation que nos sportsmen, militaires ou non, liront avec intérêt. Dans *la Mise en légèreté*, le capitaine X, après avoir rendu hommage à ses maîtres, les cavaliers de Saumur, déclare se séparer d'eux pour aller, au *bauchérisme*, qui, comme on le sait, constitue une méthode entièrement différente. Dans la *Progression de dressage,* M. Descoins cherche à simplifier les principes de dressage actuel et il base son système sur les procédés de domptage du dresseur américain Norton Smith. Avec un agencement de filet, un filet et une longe à enrênements de forme spéciale, l'écrivain assure pouvoir arriver, avec n'importe quel cavalier et n'importe quel cheval, à un dressage parfait, en un nombre relativement restreint de séances. C'est aux officiers de cavalerie à décider de la valeur d'une méthode que nous n'avons ici qu'à signaler.

33. — Nous terminerons cet article par l'étude sommaire de quelques livres consacrés à nos expéditions coloniales et à la guerre hors d'Europe. Le premier dont nous ayons à nous occuper dans cet ordre d'idées, est le *Rapport sur l'expédition de Chine (1900-1901)*, du général Voyron, travail d'ensemble plus complet que tout ce qui a été publié jusqu'ici. Nous avons entretenu déjà les lecteurs du *Polybiblion* de

cette campagne, notamment à propos de *la Colonne Seymour*, de M. de Pontevès, et de *l'Expédition de Chine*, du colonel de Pélacot ; mais ces deux livres et quelques autres n'étaient que des chapitres détachés d'un plus long récit, et c'est ce récit tout entier que nous trouvons dans l'ouvrage du général Voyron. Après une première partie consacrée aux incidents qui motivèrent l'intervention des puissances en Extrême-Orient, aux troubles de Tien-Tsin et aux opérations de la colonne Seymour, l'écrivain nous parle du premier envoi des troupes de l'Indo-Chine au Pé-Tcheli, de l'arrivée du général Frey et de la prise de Pékin. La deuxième partie nous fait connaître l'organisation du corps expéditionnaire venu de France ; la troisième partie nous décrit les opérations de ce corps ; enfin une série d'annexes complètent cette excellente publication qu'illustre, très artistiquement, une quantité considérable de cartes, croquis et photogravures.

34. — Le Ménabé est cette partie de Madagascar qui s'étend entre l'Emyrne et le canal de Mozambique, directement à l'ouest de Tananarive. En 1897, le général Galliéni, tout en demeurant maître de l'Emyrne, se trouvait en réalité isolé au milieu d'un immense pays dont nombre de parties restaient encore indépendantes : il s'agissait donc de conquérir pièce à pièce la grande île, et le commandant en chef résolut de commencer par le Ménabé. C'est la relation de cette expédition, qui dura trois années et dont le succès fut entier, que nous donne aujourd'hui M. le capitaine Condamy, en un récit très détaillé, qui met bien en vue et les difficultés surmontées et la méthode remarquable de pénétration employée par le général Galliéni. Ce travail sur *la Conquête du Ménabé à Madagascar* est particulièrement intéressant en ce qu'en dehors des événements militaires proprement dits, il nous donne les procédés d'action employés, les raisons étudiées et développées qui firent choisir telle façon d'agir plutôt que telle autre, les moyens militaires utilisés et leurs résultats, de telle sorte que ce livre est à la fois une relation historique militaire et une méthode de la guerre coloniale très judicieusement exposée. De nombreux croquis, qu'il serait impossible de trouver ailleurs, permettent de suivre facilement et très intelligiblement le récit. Ce volume doit être recommandé à tous ceux qui s'occupent de questions coloniales.

35. — L'accord survenu récemment entre la France et l'Angleterre au sujet du Maroc, celui-là même qui nous reconnaît le droit d'établir notre influence dans cette partie de l'Afrique occidentale qui confine à l'Algérie, à l'ouest, donne un intérêt particulier et tout d'actualité au livre du capitaine Mordacq : *La Guerre au Maroc*. Bien que l'Angleterre nous ait vendu la peau de l'ours, il reste à écorcher l'animal et, si celui-ci faisait le récalcitrant, il se pourrait que les choses ne se passassent pas à l'amiable. Une guerre avec le Maroc est donc une

éventualité que notre pays doit envisager comme très plausible, et c'est cette raison même qui doit nous porter à étudier avec détails les deux dernières campagnes soutenues par des Européens contre l'empire du Maghzen : celle de Bugeaud en 1844, celle du maréchal O'Donnel en 1859-60. Là, comme ailleurs, le passé nous donnera des enseignements pour l'avenir; on les trouvera, bien résumés, dans le travail de M. Mordacq.

36. — Signalons, en finissant cette étude récapitulative, une publication dont nous avons entretenu nos lecteurs à bien des reprises : le *Dictionnaire militaire* édité par la maison Berger-Levrault. La vingtième livraison, qui vient de paraître et qui va du mot « Régiment » au mot « Revolver », contient, comme articles principaux, de bonnes études sur les termes : Régiment, Règlement, Remonte et Remontes, Réquisition, Réserve, Retranchements. Nous avons dit souvent quels services pourrait rendre aux officiers cette encyclopédie bien comprise et écrite avec compétence, en leur évitant l'achat de nombreux traités spéciaux; nous répétons ici cette appréciation à propos de cette vingtième livraison, très digne des précédentes. COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Della Chiesa e della sua divina costituzione, da D. A. GRÉA ; trad. dal francese di monsg. M. LANCIA. Roma, Pustet, 1904, 2 vol. in-18 de XXXVII-421 et 376 p. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage de Dom Gréa est trop connu et trop apprécié du public français pour que nous ayons à en rendre compte, à propos de cette traduction italienne, due à Mgr l'archevêque de Monreale. Rappelons seulement qu'il s'agit d'un ouvrage où les principes de la dogmatique et du droit canonique sont harmonieusement synthétisés. Il se divise en trois livres, qui traitent : des Principes généraux de la hiérarchie, — de l'Église universelle, — de la Constitution des Églises particulières.

B. DE CARROY.

Der Index der verbotenen Bücher in seiner neuen Fassung dargelegt, und rechtlich-historisch gewürdigt, von JOSEPH HILGERS. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, gr. in-8 de XXI-638 p. — Prix : 11 fr. 25.

L'*Index*, tant de fois attaqué et honni, a trouvé dans le P. Hilgers, familier fervent des archives et des bibliothèques romaines, un défenseur aussi habile que convaincu. Quiconque aura parcouru ces pages sobrement rédigées, solidement documentées et si précieuses par leurs informations variées, déposera bientôt les préjugés qu'il aurait conservés et reconnaîtra combien les vulgaires objections courantes sont dénuées de fondement. Après une description générale du

nouveau code dressé par Léon XIII, le savant auteur fait l'historique des prohibitions de livres depuis l'origine de l'Église jusqu'en 1500. A cette période, la censure préventive des écrits luthériens, l'action de l'Inquisition romaine, le catalogue des livres défendus de Paul IV, puis de Pie IV, amenèrent tout naturellement la fondation de la S. Congrégation de l'Index, à laquelle concoururent Pie V, puis Grégoire XIII et Sixte-Quint. A grands traits nous poursuivons ensuite l'examen des catalogues publiés de 1600 à 1900, et nous constatons combien justifiées sont ces mesures salutaires de prophylaxie morale par lesquelles l'Église s'efforce de neutraliser le venin des livres dangereux. Des mesures analogues ont du reste existé chez tous les peuples, à toutes les époques : la Révolution elle-même et le Kulturkampf n'ont pas hésité à recourir à ces armes : les preuves en sont ici accumulées à profusion. — Un bref commentaire de la constitution « Officiorum », bien au courant de tous les travaux récents, occupe les pages 27 à 67 et permet de signaler les adoucissements apportés par Léon XIII et de répondre aux difficultés soulevées à propos de la gêne causée aux savants par ces « restrictions importunes. » Nous signalerons comme digne d'une attention spéciale la division relative à la nature et au but du Catalogue des livres prohibés, ainsi qu'aux différentes classes de prohibition : il y a là beaucoup de notions dont pourront faire leur profit une foule de gens qui parlent de l'Index sans le connaître. D'intéressantes dissertations sont consacrées aux livres de divers pays contre lesquels l'Église a sévi au siècle dernier, puis aux catégories variées d'auteurs condamnés, et même aux *dames auteurs* qui ont eu le désagrément de voir leurs élucubrations jugées dignes d'avoir une place au redoutable catalogue. Le P. Hilgers répond ensuite directement aux adversaires et aux critiques de l'Index et il se donne la plaisante satisfaction d'étudier plutôt longuement la censure en Angleterre, en Hollande, dans les pays scandinaves, en France, en Suisse, dans les contrées de langue allemande et surtout en Prusse, pour terminer par de piquantes comparaisons entre la censure catholique et les autres ! — La liste chronologique de livres prohibés, et de très importants documents (22 numéros), jusqu'ici inconnus ou non imprimés, complètent, avec une table alphabétique extrêmement détaillée, ce substantiel travail.

C'est un devoir pour nous de proclamer la grande estime que nous faisons de cet ouvrage vraiment considérable, de redire aussi l'utilité pratique qu'il offrira aux recherches rapides par son excellent « Generalregister » et surtout grâce à l'adjonction du catalogue officiel de l'édition romaine de 1900, complétée par les décrets postérieurs jusqu'à la fin de 1903. Nous regrettons pourtant un certain désordre dans la composition, qu'accentue encore l'absence de divisions en parties et en chapitres. Quoi qu'il en soit de cette dernière critique, nous possédons

dans le traité historico-juridique dont nous venons de donner un trop court aperçu, un de ces livres de fond avec lesquels on ne peut désormais se dispenser de compter. G. PÉRIES.

THOMÆ HEMERKEN A KEMPIS **Opera omnia**. Edidit MICHAEL JOSEPHUS POHL. Volumen alterum. Volumen tertium Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, 2 vol. in-16 de XV-516 et de VIII-439 p. — Prix du vol. : 4 fr. 50.

Le chanoine régulier Thomas Hemerken A Kempis, qui vécut au monastère du Mont-Sainte-Agnès, en Hollande, est devenu l'écrivain le plus populaire de la pieuse école de Windesheim, dite des « Frères de la vie commune. » Un érudit du diocèse de Cologne, M. Michel-Joseph Pohl, a entrepris de publier toutes les œuvres, ascétiques ou historiques, de cet auteur du XVe siècle. L'édition comprendra sept volumes de textes, plus un tome spécial consacré à la biographie et aux écrits d'A Kempis. Le tome V, contenant les *Oraisons et méditations sur la vie du Christ,* a paru dès 1902. Les tomes II et III ont été publiés en 1904. Les autres paraîtront ensuite, dans cet ordre plutôt étrange : tomes VI, I, IV, VII, VIII. — L'un des deux volumes qui nous occupent ici comprend les quatre livres de l'*Imitation de Jésus-Christ* et divers traités relatifs à la perfection religieuse. Dans l'autre, on trouve une série de méditations et d'entretiens sur l'Incarnation et la Passion.

L'établissement du texte semble avoir été opéré d'après une critique sévère. Des appendices minutieux rendent compte des moindres variantes et justifient les quelques corrections admises. Seize petites planches photographiques reproduisent certains fragments des manuscrits originaux. Les éditions antérieures et leurs leçons diverses sont signalées d'une manière précise. Enfin, tant dans la Préface que dans les *Epilegomena*, M. Pohl s'exprime en latin avec une simplicité de ton, avec une spirituelle bonhomie, vraiment savoureuses.

Les entretiens d'A Kempis sur l'Incarnation du Verbe (tome III) ont quelque chose d'un peu lourd et de déclamatoire. Mais les méditations pieuses, mais, en particulier, le *Libellus de disciplina claustrali* et le *De Elevatione mentis* (tome II), sont pleins d'enseignements fort pratiques et offrent bien des pages émouvantes. D'ailleurs, malgré le dire de plusieurs écrivains respectables, on ne peut conclure de ces écrits, ni qu'ils émanent avec évidence de la même plume que l'*Imitation*, ni qu'ils accusent nécessairement un auteur différent : tant le seul critère interne est impropre à fonder des conclusions positives.

Le problème de l'*Imitation* demeure le plus intéressant de tous. M. Pohl espère pouvoir dirimer la controverse. Incontestablement, Thomas A Kempis a écrit de sa propre main, en 1441, un exemplaire du traité. Ce manuscrit a même, pour quelques mots, une orthographe

latine très savante, puisqu'il écrit : *cotidie*, *proicere*, *milia*, *repperi*, *temptare*. Mais il contient aussi des fautes nombreuses et graves ; il est chargé de bien des ratures. Pour le nouvel éditeur, comme pour Sir Cruise, c'est le document original, mainte fois retouché par l'auteur lui-même. Pour le R. P. Denifle, M. Loth, M. Tamizey de Larroque, Mgr Puyol, c'est une mauvaise transcription faite par A Kempis, de manuscrits qu'ils estiment antérieurs ; par exemple de celui du collège de Gaësdonck. Le regretté Mgr Puyol et les défenseurs de la thèse italienne et bénédictine prétendent même que le *Codex aronensis*, conservé à Turin, date du XIVe siècle, et donne une leçon bien plus voisine de l'original que les manuscrits germano-hollandais du XVe siècle. La question paraît devoir rester éternellement douteuse.

Signalons un détail, qui a peut-être son intérêt. Le texte de l'*Imitation* (lib. I, cap. I) : *Si scires totam Bibliam exterius...* est traduit par les partisans de l'origine italienne : « Si tu savais toute la Bible *par le dehors...* » Au contraire, les partisans d'A Kempis trouvent là un argument décisif en leur faveur : le mot *exterius* reproduirait un idiotisme hollandais, pour signifier : « Si tu savais toute la Bible « *par cœur..,* » — Nous avons le devoir de constater que le mot *exterius* paraît quelquefois dans les œuvres authentiques d'A Kempis, sans que jamais, semble-t-il, le contexte autorise pareille interprétation. En revanche, on lit dans le tome III, p. 18 : *Unde pharisei, qui solum exterius considerabant praesentiam in te corporalem, non potuerunt ad divinitatis majestatem assurgere.* « D'où les pharisiens, qui ne regardaient que *par le dehors* ta présence corporelle, ne purent s'élever jusqu'à reconnaître en toi la majesté divine. » — Pour ce détail, l'excellente édition de M. Michel-Joseph Pohl n'a certes pas fortifié la thèse aimée de l'auteur sur l'attribution du *De Imitatione Christi* au chanoine du Mont-Sainte-Agnès.

YVES DE LA BRIÈRE.

SCIENCES ET ARTS

L'Électricité dans la marine. Cours d'électricité pratique, *professé à l'École supérieure de maistrance*, par MAX BAHON. Paris, Challamel, 1904, gr. in-8 de VIII-452 p., avec de nombreuses fig. — Prix : 8 fr.

Pour tous ceux qui s'occupent d'électricité, un mot suffira pour caractériser ce nouveau *Cours d'électricité pratique* et en faire l'éloge. L'auteur, dès les premières lignes de la Préface, déclare s'être inspiré des méthodes de M. Janet, et c'est là, en effet, la meilleure référence qu'il puisse citer pour son ouvrage, qui, manifestement, est le reflet, non affaibli, des leçons du célèbre professeur.

Le cours de M. Bahon porte comme premier titre : *L'Électricité dans la marine* ; il est professé à l'École supérieure de maistrance. Il ne faudrait cependant pas conclure de là que ce volume ne s'adresse qu'aux

marins ; il peut, au contraire, être étudié avec fruit par tous ceux qui désirent avoir une idée nette sur l'électricité et ses applications, questions toujours d'actualité. On y trouvera, clairement exposées, les définitions, les unités, les lois générales de l'électricité, puis la description des générateurs chimiques et mécaniques et celle des récepteurs. La distribution de l'énergie électrique et les appareils s'y rapportant sont ensuite étudiés sommairement, mais aussi complètement que possible, l'auteur ayant voulu éviter les démonstrations théoriques trop arduces, afin de laisser à son ouvrage un caractère très réel de vulgarisation. La dernière partie du cours est consacrée aux installations électriques à bord des bâtiments. Ces pages ne seront pas étudiées avec moins de fruit que les précédentes, car les installations à bord, où les difficultés à vaincre sont multiples, forment un excellent exercice et fournissent des exemples précieux pour l'application des règles générales de l'électricité.

Nous ne voulons pas fermer ce volume sans signaler la remarquable exécution typographique et aussi la netteté des nombreuses figures, qualité se rencontrant d'ailleurs dans toutes les publications de la librairie Challamel. J. C. T.

Flores régionales de la France, par A. Acloque. Paris, Baillière, 1904, in-16 de 350 p. — Prix : 7 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur a réuni les catalogues des plantes que les botanistes ont recueillies dans les diverses régions de notre pays. Il est en effet utile d'avoir des flores partielles appropriées à la partie du territoire qu'on habite, et sur laquelle on botanise d'habitude. Huit catalogues ont donc été dressés et présentent le spécies propre à huit régions, Nord-Ouest, — Sud-Ouest et Pyrénées, — région méditerranéenne, — Sud-Est et Alpes, — Nord-Est, Vosges et Alsace, — Centre, — et enfin environs de Paris. C'est naturellement la nomenclature sèche et aride des noms des diverses espèces et de leur habitat. Quant à leur description, il suffit de se reporter à la *Flore de France* que le même auteur a donnée il y a quelques années. D'ailleurs les renvois sont bien indiqués, et, par là, les recherches se trouveront facilitées et simplifiées. Les deux ouvrages se complètent parfaitement. G. de S.

Results of the Swedish Zoological Expedition to Egypt and the white Nile 1901, under the direction of L. A. Jägerskiöld. Part. I. Uppsala, Lundström, 1904, in-8 de v-260 p., avec planches.

Ce volume, édité par la Bibliothèque de l'Université royale d'Upsal en Suède, contient les travaux des divers naturalistes attachés à l'expédition scientifique envoyée en 1901 sur le Nil Blanc.

Il comprend d'abord un travail en allemand sur les termites du

Soudan, par M. Yvar Trägardh (47 p., avec 3 planches et 8 figures dans le texte). Puis c'est une étude également en allemand (16 p. 1 pl. et 3 fig.) sur deux nouvelles espèces d'aplysiens de la Mer Rouge, le *notarchus brevipes* et l'*hexabranchus plicatus*, par M. L. A. Jägerskiöld. — Il est suivi par 10 p. sur les insectes aquatiques (dytiscidæ et hydrophilidæ) du Nil Blanc, en anglais, par M. D. Sharp. — Les lépidoptères sont ensuite catalogués, aussi en anglais, par M. Chr. Aurivillius, avec 3 fig.; les formicides, en allemand, par le docteur Gustav Mayr. — Une étude de 13 p., avec 2 planches, s'occupe de l'anatomie du tube digestif de dix-huit espèces d'oiseaux du Soudan. Elle est écrite en allemand par M. Gust. Swenander. — M. Sven Ekman décrit en allemand quelques insectes aquatiques de la famille des cladocères et des copépodes d'Égypte et du Soudan, dix-sept espèces avec onze figures. — M. Lars Gabriel Anderson donne en anglais la liste des reptiles et batraciens récoltés par l'expédition. — M. Einar Wahlgren décrit en allemand, avec figures, deux nouvelles espèces de puces *pulex alternans et ceratopsylla consimilis*. — Les mollusques terrestres et aquatiques du Nil supérieur sont étudiés en anglais par M. Richard Hägg. — Seize pages en allemand, avec une planche, sont consacrées par M. Otto Hohn à l'étude des coraux alcyonaires de la famille des *nephtya* et *spongodes*. — Les insectes parasites des termites sont étudiés en 19 pages et une planche de dix figures par le professeur E. Wasmann aidé par les professeurs Aug. Forel, K. Escherich, G. Breddin. — Enfin un catalogue en anglais, par M. L. A. Jägerskiöld, nous fait connaître les noms des oiseaux observés par l'expédition.

A.-A. Fauvel.

L'Organisation militaire du Japon. Armée et marine, par L. Pétillot. Paris, Challamel, 1904, in-8 de 101 p. — Prix : 2 fr.

Parmi les ouvrages et brochures concernant les armées et les marines engagées dans la guerre actuelle, qui ont passé sous nos yeux, le travail de M. Pétillot, administrateur en Indo-Chine, mérite une place à part. L'auteur qui, pendant la guerre de Chine, a vu de près l'armée japonaise, a fait mieux que d'exposer sèchement l'organisation des forces du Japon. Il a, certes, donné des détails nombreux, précis et circonstanciés, mais, en outre, il n'a pas craint de faire un peu de psychologie; il a essayé, avec succès d'ailleurs, de nous faire comprendre l'âme de l'officier et du soldat, il nous a montré le degré et la nature de l'instruction militaire chez l'un et chez l'autre. Enfin, M. Pétillot a terminé son volume par des considérations générales et des conclusions établies sur des exemples tirés de la guerre de Chine et des opérations actuelles. Il nous a montré les points faibles des adversaires de nos alliés, et nous a prédit, ce que, pour notre part, nous acceptons bien volontiers, le succès final des armées russes.

Il est juste d'ajouter que M. Challamel a su donner à cette étude, déjà par elle-même très intéressante, un aspect des plus séduisants. La couverture est blanche et le volume est imprimé sur du fort beau papier, qui ne gagnerait rien à être japonais. J. C. T.

LITTÉRATURE

Le Romancero populaire de la France. *Choix de chansons populaires françaises.* Textes critiques par GEORGE DONCIEUX, avec un Avant-propos et un Index musical par JULIEN TIERSOT. Paris, Bouillon, 1904, in-8 de XLIV-522 p. — Prix : 15 fr.

La lecture du *Romancero populaire de la France* est pleine de charme et d'agrément. C'est pourtant un ouvrage de pure érudition ; mais l'auteur a si heureusement interrompu d'appréciations littéraires ou de remarques poétiques la monotonie de l'étude des origines et de la date des poèmes qu'il publie que son livre se lit, se parcourt même, avec un intérêt sans cesse renouvelé. Comme lui-même l'a dit, l'objet de G. Doncieux était double : « offrir au public un choix des chansons populaires de France les plus répandues et les plus caractéristiques, en la forme rétablie de leur texte primitif; présenter en même temps l'étude de leur thème, de leur origine, de leurs développements, de leurs transformations, de leur degré de parenté et de leurs rapports avec les chants traditionnels des différents peuples de l'Europe. » Une Introduction de plus de trente pages nous initie au caractère de la chanson populaire gallo-romane. Sa forme, vers de quatre à seize syllabes, rythmés par la césure, doués d'un « ornement sonore » : l'assonance, groupés en strophes ou laisses fort simples qu'étoffe et varie, pour les chansons à danser, un refrain sans grand rapport le plus souvent avec le sujet du poème; son fond, thème historique déformé par la légende, miracle ou mystère religieux, simple idylle d'un amour heureux ou persécuté; son style, ses habitudes, ses procédés, sa langue, sa phonétique, son aire géographique enfin, sont successivement étudiées par George Doncieux. On reconnaît ici, appliquée à des textes populaires oraux, la méthode qui semblait jusqu'alors réservée à la critique des textes proprement littéraires. M. Tiersot, de son côté, qui, du vivant même de Doncieux, s'était chargé de l'appendice musical, nous expose, en quelques pages, comment il s'y est pris pour établir ses textes musicaux. C'est grâce à cette précieuse collaboration qu'en leur forme originale sont rappelées à notre souvenir charmé : *Pernette*, que la mort même ne saurait séparer de son ami Pierre ; les exquises *Princesses au pommier doux,* qui savent si bien aimer ; la femme du *Roi Renaud*, que la terre engloutit pour la réunir à son époux ; *l'Escrivette*, que son mari va reconquérir chez les Mores ; *la Madeleine*, avec tout l'orgueil de sa chair

et son humble pénitence ; *la Dame Lombarde*, morte pour l'amour du Roi de France; *la Maumariée vengée par ses frères ; Marianson*, Desdémone française ; *Celle qui fit la morte pour son honneur garder; le Flambeau d'amour*, qui luit sur le trépas de Léandre; Gabrielle d'Estrées ; *la Marquise empoisonnée ;* la Belle délaissée, qui expire aux noces de son fiancé; *Saint Nicolas,* qui rendit la vie aux enfants que le boucher avait salés; *la Femme du roulier*, écrasée entre l'infamie de son mari et la perversité de ses fils; le déplorable *Convoi de Malbrough;* enfin *la Claire Fontaine*, près de laquelle se lamente la belle pour un bouton de rose que trop tôt elle donna; etc. « Autant de situations tristes, poignantes et tragiques, dignes de figurer dans le théâtre de Shakespeare ou la *Comédie humaine* de Balzac, et qu'ont traitées les poètes populaires. Ainsi la chanson populaire est, à sa façon, un miroir de l'humanité aimante et souffrante : elle nous montre que « c'est souvent par l'image de ses douleurs que l'homme s'amuse et se distrait. » H. Longnon.

Cognomerus et Sainte Tréfine, mystère breton en deux journées. Texte et traduction par Anatole Le Braz. Paris, Champion, 1904, gr. in-8 de xliv-183 p. — Prix : 4 fr.

Le théâtre breton, sorti de notre théâtre français du moyen âge, s'est continué sans interruption jusqu'à notre temps, quoiqu'il n'ait plus aujourd'hui la vogue et l'importance sociale d'autrefois ; et la renaissance actuelle de la littérature bretonne paraît lui redonner une vie nouvelle. Quoi qu'il en soit, il y a des œuvres intéressantes, bien que modernes, parmi les nombreuses pièces, grossièrement copiées sur de mauvais papier, qui s'étaient conservées aux mains de paysans, acteurs, le plus souvent, dans ces pièces. Luzel et quelques autres, en cherchant dans les fermes, en ont formé des collections. M. Le Braz, qui n'est pas seulement un écrivain délicat dans notre langue, mais qui est aussi, et jusque dans la moelle, un littérateur breton, voulant éditer une de ces pièces, (*mystère* dit-il justement), a peut-être choisi la plus intéressante de celles qui sont encore inédites.

En effet *Cognomerus et Sainte Tréfine* offre un double intérêt. Le sujet est tiré de l'hagiographie et de l'histoire de la Bretagne, mais il est traité avec maints développements, oiseux si on les jugeait du point de vue classique de l'unité du sujet, mais de tout intérêt pour le public pieux auquel le mystère servait de leçon morale et presque de sermon en action. Un comte de Cornouaille, Comorre (anciennement *Conomerus* dans les textes latins) avait chargé saint Gildas d'aller demander pour lui la main de Tréfine, fille de Guénoe, comte de Vannes ; et le saint s'était porté garant pour le prétendant. Le mariage accompli, et la femme enceinte, Comorre craint que l'enfant à naître soit plus grand que lui-même : M. Le Braz aurait pu remarquer que

ceci est un vieux trait légendaire commun à bien des récits de l'antiquité et des contes populaires. Comorre tue sa femme, mais celle-ci est ressuscitée par saint Gildas ; et l'enfant une fois né, Tréfine entre au couvent et devient une sainte populaire en Bretagne. Quant à l'enfant, il est élevé au collège de Quimper, et, tué par son père qui le rencontre, il devient, lui aussi, un saint, saint Trémeur. Comorre, enfin, est frappé par le Trépas personnifié, et emporté par les diables, après de longues tirades sur la mort, fin de l'homme, et sur les châtiments que l'enfer réserve à tous les pécheurs. — La mort joue un grand rôle dans la seconde partie, ou, pour parler plus exactement, dans la seconde journée du mystère, et on sent là l'imitation et l'influence d'une littérature et d'une imagerie très populaire il y a trois siècles non seulement en France, mais dans la chrétienté de l'Europe occidentale : la « danse macabre » y est même nommée et appelée en breton *macabé*, suivant une tradition ancienne.

L'édition que M. Le Braz a donnée de ce mystère en l'accompagnant d'une traduction aussi agréable que limpide, intéressera, comme on voit, d'autres lecteurs que le cercle restreint des celtistes. Elle présente un intérêt général, non seulement pour l'histoire du théâtre, mais aussi, pour la psychologie, et du peuple breton et du peuple chrétien qui, il y a quelques siècles, trouvait dans ces représentations la satisfaction à la fois des yeux et de l'âme. Dans une longue Introduction, œuvre de critique sagace et sobre, M. Le Braz étudie les sources écrites et traditionnelles, la date probable (milieu du XVIIe siècle), la composition et les traits caractéristiques au point de vue de la langue, du mystère édité et traduit par lui. Dans le texte, il a respecté scrupuleusement les *graphies* (je veux dire l'orthographe) du copiste, car, ç'eût été presque créer une œuvre nouvelle, et faire acte de lettré breton plus que d'éditeur sévère. Telle que nous la présente M. Le Braz, cette édition de *Cognomerus et Sainte Tréfine* peut être regardée comme un modèle de critique et de goût.

Ce volume, fort bien imprimé, ferait honneur à la maison d'où il sort, et il est étrange que le nom de celle-ci ne figure ni au début ni à la fin. Mais nous apprenons au dernier moment qu'il est, par anticipation, un tirage à part du tome XX des *Annales de Bretagne*, tome devant former l'année 1904-1905. H. GAIDOZ.

Les Grands Écrivains français. La Bruyère, par PAUL MORILLOT. Paris, Hachette, 1904, in-18 de 208 p., avec portrait.—Prix : 2 fr.

Ce petit volume ne déparera pas la collection. Après l'avoir lu, il semble que l'on connaisse mieux La Bruyère qu'après une lecture de son livre même. On dirait avoir la révélation d'un La Bruyère nouveau, tant l'auteur a su, dans son cadre très simple (l'homme, l'écrivain, le

peintre, le philosophe) accumuler de renseignements et grouper de traits pittoresques.

Il a de l'esprit et du goût, avec un style qui se fait lire pour son agrément. Mais la pensée est parfois un peu subtile, comme il arrive quand la délicatesse, sans laquelle il n'y a point de littérature, fait rechercher les grâces académiques.

Où a-t-il vu, par exemple, que le XVIIIe siècle ait opéré « une obscure et heureuse réforme du discours sacré » ? Il serait sans doute en peine de citer nombre d'orateurs qui, comme autant de « Pères Séraphins » auraient sacrifié les vains ornements à la « tristesse évangélique » (p. 49). Si la prédication d'alors a été trop dénigrée, ce n'est pas une raison pour y voir le modèle du genre.

On ne s'attendait guère « à trouver sous la plume du philosophe chagrin de Chantilly la première esquisse de ces Arcadies qui vont hanter, au siècle suivant, le rêve de nos penseurs » (p. 194). A coup sûr, son idée est plus près du fameux tableau de Poussin : *Et in Arcadiâ ego*, que des bergeries de Florian.

On aura peine aussi à croire que La Bruyère, devançant de si loin nos préoccupations modernes, ait été une sorte de philosophe socialiste avant la lettre, qui aurait vu dans le peuple un martyr et, dès lors, aurait prévu l'avenir de la Révolution (p. 200). N'a-t-on pas lu plus haut (p. 159) qu'il « était fort éloigné, sous les ombrages de Marly, de songer par avance aux principes de 89 ? »

Tenons-nous en là, et, sans raffiner sur La Bruyère, nous trouverons encore assez de nouveau dans le travail si fouillé de son commentateur.

A. Boué.

Souvenirs et idées, par George Sand. Ouvrage posthume. 2e édit. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des fragments, des notes, quelques lettres encore inédites : on a bien fait de les recueillir et de les publier. D'un grand esprit les moindres déchets sont bons à garder ; celui qui veut un jour en écrire l'histoire trouve souvent une idée, un mot, une date qui lui donnent la clef de tel grand ouvrage, de telle théorie dont l'inspiration jusque-là lui avait paru obscur. Donc, les lettrés qui ont le culte de George Sand ou seulement une curiosité qu'a pu réveiller le centenaire récemment célébré de la « bonne dame » de Nohant, mettront ce volume, d'emblée, dans leur bibliothèque.

Je cite les morceaux les plus importants :

— Des considérations, datées de 1848, sur *la Femme dans la société politique* : Les femmes sont folles de demander dès maintenant, et pour le début de leur émancipation, l'exercice des droits politiques ; qu'elles soient admises à toutes les sciences, à tous les arts, et même à toutes

les fonctions dont elles sont capables, à la médecine, à la chirurgie, à la pharmacie, par exemple, rien de mieux ; mais pour être admises à la politique, qu'elles soient d'abord affranchies de la dépendance de l'homme ; qu'on leur rende les droits civils que le mariage leur enlève, que le célibat leur conserve. « Il ne faut pas qu'un homme commande à une femme, c'est lâche. » « Il ne faut pas qu'une loi sauvage, infâme, odieuse, et faite pour le perpétuer, punisse l'adultère... qui porte en lui-même son châtiment, son remords et ses ineffaçables regrets. » Il faut que les femmes soient dans le mariage les égales du mari pour ne plus être exposées « au lâche plaisir de le dominer par la ruse, » « afin de tenir avec joie ce serment de fidélité qui est l'idéal de l'amour et le besoin de la conscience dans un pacte d'égalité. »

— Une amusante réponse à des articles de Proudhon et de Janin, pour combattre la manie des artistes littéraires de « mettre en sautoir l'écharpe de député », alors que dix-neuf fois sur vingt, ils sont les moins pratiques des hommes, que leur « orgueil maladif » fait d'eux une aristocratie, « une sorte de caste sacerdotale », que « nullement démocrates, nullement socialistes, même fort peu patriotes, — tels Hugo, Dumas, Balzac — ils n'entendront jamais rien au problème social qu'il s'agit de résoudre. »

— Une pétition à l'Assemblée nationale pour supplier les « bourgeois » de réaliser leur nuit du 4 août, et de faire cesser l'impôt des 45 centimes jusqu'au « moment où l'impôt progressif leur sera démontré une nécessité du temps présent ; éloquent plaidoyer pour le paysan, cet éternel opprimé, qui a pourtant ses grands instincts, qui a eu ses grands jours, et dont les erreurs et les fautes ne viennent que de l'infériorité morale où systématiquement on le tient.

— Une généreuse mais bien vaine tirade contre la polémique, cet assassinat agrémenté de torture, cent fois pire que la pratique du moyen âge qui consistait à piquer une figure de cire avec une épingle, pour atteindre ainsi d'une manière furtive et mystérieuse le cœur de sa victime lointaine.

— Un journal, mais bien incomplet, du coup d'État à Paris, avec un beau mouvement daté (la date est-elle bien sincère ?) *du 5 décembre à minuit*, en faveur de Jacques, le pauvre peuple, « l'enfant terrible » que l'égoïsme haineux de la bourgeoisie a rendu furieux, et qu'on va broyer maintenant... « On est fort quand on est juste. Attends que tu sois juste, mon Jacques, tu ne l'es pas encore. On est juste quand on est éclairé, et tu ne l'es pas... Tu as voulu ce qui t'arrive : un empereur. Tu l'as rêvé, tu l'as acclamé ; subis son règne éphémère et ne te mêle pas à la bataille qu'il veut engager avec les passions. Refuse le combat, laisse faire... » Que la bourgeoisie ouvre donc ses bras au peuple, qu'elle demande, qu'elle impose le suffrage universel, complet,

réel, la liberté d'écrire, de parler, de se réunir, l'impôt progressif, l'instruction gratuite, et les idées excessives de la démocratie, le communisme immédiat, la dictature de l'État et autres systèmes enfantés par la passion, le désespoir ou le fanatisme tomberont d'eux-mêmes, et une grande « révolution restaurera la République avec un drapeau commun à la bourgeoisie et au prolétariat, sur lequel ces principes seront proclamés. »

— Une correspondance pendant la guerre de 1870-71 avec un Américain, M. Harrisse, dont quelques lettres ont déjà paru, et dont, il faut bien le dire, les courts billets de George Sand, vieille et enfermée à Nohant, sont, en général, moins intéressants que les nouvelles et les appréciations assez justes que lui envoie son correspondant de Paris : une belle page d'indignation pourtant contre Gambetta « le *dictateur* qui promène en tous lieux sa parole bouffie et glacée, le malheureux fanfaron qui a tué la République, qui la fait haïr et mépriser en France, » qui prêche la guerre à outrance alors que son parti « outrecuidant » et « sans entrailles » n'a su rien faire que gaspiller inutilement des hommes et de l'argent !

— Un fort brave article sur Victor Hugo et *l'Année terrible* : « Il n'est pas vrai que l'incendie du Louvre et de la Bibliothèque ait été ordonné par des gens qui ne savaient pas lire; nous savons tous que ces gens savaient en outre fort bien écrire;... et au lieu de chercher une excuse à ceux qui écrivaient : *faites flamber*, nous déclarons bandits atroces ceux qui donnaient et ceux qui exécutaient de pareils ordres... Nous attendions de nouveaux *châtiments* pour tous les criminels. Mais cet homme immense a rencontré une nuée qui l'a enveloppé. Il n'a pas vu un des foyers de la perversité humaine, celui de l'ambition infâme qui exploite la passion populaire et qui se sert du drapeau du socialisme pour tuer la révolution sociale dans son germe. »

Par ma foi ! il y a dans tout cela, avec un si noble et si dangereux idéalisme, tant de clairvoyance que, malgré le décousu et la légèreté de ces feuillets, on les lit avec plaisir et on y trouve à penser.

Et voici encore deux ou trois fragments de rêverie religieuse, où la pauvre romantique songe à des migrations de l'esprit dans d'autres mondes, à des vies successives, « jusqu'au moment où la santé lui revient avec la lumière », où, déiste obstinée et que l'athéisme rebute, elle annonce qu'elle repoussera, à l'heure de la mort, le prêtre qui viendra lui présenter le Christ en lui disant : « Proclamez sa divinité ou soyez maudite ! » mais, à la façon d'un Taine, professe en même temps que « le christianisme est l'antithèse de l'intolérance, de la cruauté et de l'aveugle superstition », et qu' « elle place au premier rang dans sa vénération l'être sublime du crucifix. »

GABRIEL AUDIAT.

Les Métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de Victor Hugo. Le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo, par EDMOND HUGUET. Paris, Hachette, 1904, in-8 de VIII-392 p. — Prix : 7 fr. 50.

Des deux titres placés en tête du volume dont il s'agit, le premier est le titre général d'une série dont ce volume forme la première partie, le second, celui du volume lui-même. M. Edmond Huguet, professeur à la Faculté des lettres de Caen, reprenant sur un plan plus vaste une idée de M. Georges Duval *(Dictionnaire des métaphores de Victor Hugo*, 1888, in-12) a établi un répertoire manuscrit des métaphores du célèbre poète. Il en extrait aujourd'hui, pour le donner au public, un groupe de citations, reliées par un commentaire, dont, comme il l'avoue, le seul objet est de justifier le classement adopté par lui. Ce groupe se rapporte au « sens de la forme » et se classe sous les chefs suivants : I. La Nature de la vision chez Victor Hugo. II. Les Formes géométriques. III. Les Animaux. IV. Le Corps de l'homme et de l'animal. V. Les Difformités et les maladies. VI. Le Vêtement, l'armure et la parure. VII. La Végétation. VIII. La Mer, le cours d'eau, la montagne. IX. L'Architecture. X. Les Symboles et les antithèses. Un « Index » des « objets qui donnent lieu à des métaphores » et des « mots employés métaphoriquement » complète cette longue suite de citations, dont la lecture à petite dose n'est pas sans quelque intérêt ni sans quelque utilité. Elle en aurait davantage si M. Huguet en avait tiré des conclusions ou du moins des remarques plus frappantes soit au point de vue psychologique, soit au point de vue littéraire. On lui souhaiterait aussi plus d'indépendance de jugement. On dirait vraiment à le lire que l'infaillibilité de Victor Hugo est un dogme qui s'impose et qu'il aurait peur de discuter. Aussi ne paraît-il pas avoir aperçu la conséquence qui, pour le lecteur impartial, ressort de façon fort nette de quelques-unes des métaphores, et non les moins caractéristiques, réunies dans ce volume : c'est combien le poète avait, à un degré rare, par une divergence fâcheuse, la vision juste et l'esprit faux. M. S.

HISTOIRE

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL. 8e partie. *La Coalition, les traités de 1815 (1812-1815)*. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 520 p. — Prix : 8 fr.

Le septième volume du capital ouvrage de M. Albert Sorel, sur *l'Europe et la Révolution française*, s'arrêtait à la retraite de Russie ; c'était le commencement de la chute du Grand Empire, le commencement de la débâcle. Avec le huitième volume, c'est l'agonie, avec toutes ses convulsions, militaires et diplomatiques. Frappé par le coup de foudre inattendu de la conspiration de Mallet, Napoléon a quitté son armée pour

reprendre un pouvoir qui avait failli lui échapper et préparer la revanche en recrutant de nouveaux soldats. Les débuts furent heureux : Lutzen, Bautzen, Dresde ; le glorieux capitaine put se croire un moment redevenu l'arbitre de l'Europe ; mais le duel formidable de Leipzig, la *bataille des nations* comme l'ont appelé les Allemands, fit évanouir le rêve. Il fallut reculer, reculer toujours ; les alliés faisaient défection ; les peuples se levaient ; en Allemagne l'enthousiasme populaire venait en aide aux rancunes des princes. La France, lasse et épuisée, ne pouvait plus fournir de nouvelles recrues ; habilement travaillée par les affidés de l'Autriche, elle se prenait à vouloir la paix. On négocia : un congrès se réunit à Prague, congrès *dérisoire*, dit justement M. Albert Sorel ; puis, quand la France à son tour fut envahie, à Châtillon, non moins dérisoire qu'à Prague. Celui qui ourdit l'intrigue avec une infernale habileté, ce fut Metternich, flattant Napoléon et le trahissant sous main, dupant Saint-Aignan et Caulaincourt, les leurrant de propositions qu'ils supposaient sérieuses et qui ne l'étaient pas, car il se reservait toujours une porte de sortie, faisant briller, aux yeux des négociateurs et à ceux de la France qui s'y laissait prendre, des *frontières naturelles* sur lesquelles on ne s'entendait pas, rejetant encore sur Napoléon toute la responsabilité d'un échec préparé et voulu par lui et les coalisés. Mais qui remplacerait l'Empereur ? Ici les *quatre* n'étaient pas d'accord ; tandis que les uns ne répugnaient pas à une régence de Marie-Louise, Alexandre voulait Bernadotte, le prince régent seul penchait vers les Bourbons et ce furent eux qui l'emportèrent, grâce à la haute habileté de Talleyrand, grâce aussi, il faut le dire, aux nécessités de la situation. Après la chute de l'homme qui avait soulevé l'Europe par ses ambitions jamais assouvies et qui laissait la France saignée à blanc, eux seuls, avec leurs traditions séculières, avec leur principe de légitimité, pouvaient à la fois rassurer l'Europe et sauver la France. La folle équipée des Cent jours, provoquée, nous ne voulons pas le dissimuler, par des fautes inévitables, vint tout compromettre. Mais, après Waterloo, ce furent les Bourbons encore qui modérèrent les exigences des puissances et résistèrent aux violences de la Prusse. Et eux seuls le pouvaient. Ils furent d'ailleurs puissamment secondés en cette seconde occurrence par la Russie et même par l'Angleterre et surtout par un émigré qui rentrait en France sans les rancunes des émigrés et avec l'expérience puisée dans de hautes et délicates fonctions administratives, le duc de Richelieu. Son grand-oncle, en abattant la féodalité et en triomphant des souverains étrangers, avait placé la France au premier rang des nations ; le petit-neveu, trois ans après les guerres les plus sanglantes et les plus désastreuses défaites, la replaça à ce rang par la loyauté et la dignité de son attitude et l'habileté de son gouvernement.

Et maintenant l'œuvre est achevée, œuvre magistrale et définitive, œuvre où M. Albert Sorel a fait preuve des plus éminentes qualités : sûreté d'érudition, hauteur de vues, perspicacité rare pour débrouiller l'écheveau singulièrement enchevêtré des négociations, vigueur dans le dessin et vivacité dans le coloris, charme sobre du style, profondeur de la pensée : œuvre en un mot d'un philosophe non moins que d'un historien, et dont on ne se sépare pas sans regret.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général marquis AMAND D'HAUTPOUL. *Mémoires inédits*, publiés par le comte FLEURY. Paris, Émile Paul, 1904, in-8 de VI-547 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le comte Fleury, mis en possession des papiers du général marquis d'Hautpoul par la confiance justifiée de ses descendants, a déjà publié un fragment fort important de souvenirs, ceux relatifs au séjour du général comme gouverneur auprès du duc de Bordeaux en exil. C'était sans doute commencer par la fin et adopter un ordre chronologique de publication bien arbitraire. Aujourd'hui la logique est plus satisfaite en présence de ce volume partagé en deux parties allant, l'une de l'enfance du marquis d'Hautpoul vers la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'hiver de 1807 ; l'autre relatant les évènements auxquels il prit part au moment de la révolution de 1830. — La lacune qui saute aux yeux : des dernières années de l'Empire et de tout le temps de la Restauration ne sera d'ailleurs jamais comblée : la maladie, l'âge, la cécité ayant empêché le général d'Hautpoul, dans sa retraite, de faire le tableau de ces vingt années là. Ce que nous possédons de ses Souvenirs nous fait regretter de n'en pas avoir davantage, mais sachons nous contenter, en appréciant du moins ce qui nous est donné.

Il retrace son enfance dans le midi, sa prime jeunesse à Paris, aux débuts de la Révolution, la vie précaire, pénible, dangereuse et agitée de sa famille à Versailles et à Fontenay pendant la Terreur. Peu de « Mémoires » entrent dans des détails plus précis, plus sincères, plus caractéristiques de cette existence affreuse d'une famille de gentilshommes n'ayant pas émigré, voyant les ressources essentielles de la vie diminuer pendant que le péril augmente. Ces scènes sont saisissantes, instructives et, aujourd'hui encore, remplies d'enseignements pour les jours de délation, de persécution, de misère. Le lecteur recueillera des renseignements également curieux sur les premières années de l'École polytechnique (où le jeune d'Hautpoul entre en 1802), l'École d'artillerie de Metz, le camp de Boulogne, la campagne d'Austerliz, la société parisienne au temps du Consulat, la garde impériale, le Languedoc au temps de Napoléon.

Les chapitres consacrés à la Révolution de 1830, — le marquis d'Hautpoul était à ce moment général commandant l'École d'état-major, — sont pleins de vie : le récit de la belle et noble défense du général de la Tour-Maubourg aux Invalides contre les émeutiers présente une page admirable, et qui honore l'histoire militaire ; elle console un peu des révélations qui nous sont faites des lâchetés et des trahisons qui entraînèrent la chute des Bourbons, eux-mêmes coupables d'une inertie qui paralysa la résistance de leurs partisans.

Dans tous ses récits, M. d'Hautpoul mêle heureusement les détails de ce qui lui est personnel aux événements d'ordre général ; on trouverait donc dans ce volume un excellent résumé historique, (car il est impartial et toujours plein de calme bon sens) des faits contemporains. C'est un homme d'honneur qui parle et se souvient. — « L'éditeur », le comte Fleury, a mis çà et là des notes, malheureusement trop rares ; et laissé sans corrections, une quantité de noms propres estropiés par l'imprimerie ; il aurait dû surtout ajouter une table alphabétique, car les personnages mis en scène sont nombreux, et il y aurait eu autant d'agrément que d'avantage à pouvoir utiliser plus facilement les renseignements disséminés, presque perdus dans le texte. Étant lui-même un érudit et un laborieux, M. le comte Fleury aurait dû, plus que personne, comprendre cette nécessité. G.

Le Problème de l'heure présente. Antagonisme de deux civilisations, par Henri Delassus. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1904, 2 vol. in-8 de 425 et 472 p. — Prix : 12 fr.

Le sous-titre de cet important ouvrage en indique nettement le caractère. Dans le premier volume l'auteur, avec autant de hardiesse que de netteté, pose le problème : il expose quelle est la conception chrétienne de la vie individuelle et sociale, et quelle est la conception révolutionnaire qui se développe depuis la Renaissance par la Réforme et la Révolution, avec la franc-maçonnerie comme agent mystérieux. Le premier volume est consacré à l'exposé du plan et des actes de la guerre faite à la civilisation chrétienne et se termine par l'exposé du système que ses adversaires se proposent de lui substituer : république universelle en politique, et religion humanitaire en philosophie. Mais, dit l'auteur, « la religion humanitaire, à laquelle pousse de toutes parts la conjuration antichrétienne, ne peut être un terme, elle n'est qu'un acheminement vers autre chose, un moyen de détacher les hommes de la religion divine, pour pouvoir les engager dans une religion satanique. » Et il expose les progrès du culte satanique par le spiritisme et l'action persévérante des agents de dissolution de la civilisation chrétienne. Le premier volume se termine par un appendice contenant de nombreux

documents maçonniques : depuis la charte de Cologne de 1535 jusqu'aux déclarations de l'anti-concile de Naples de 1869.

Le second volume est consacré à l'étude des moyens d'une rénovation du pays. Le pieux auteur voit des gages de cette rénovation dans les nombreux signes de la miséricorde de Dieu envers la France. Mais il considère que la contre-révolution doit être complète. Il en voit les conditions nécessaires dans la réforme individuelle, dans l'étude attentive du passé, dans la pratique loyale de la sincérité du langage, dans un retour complet à la vérité théologique, à la vérité économique et à la vérité sociale. Mgr Delassus qui est, comme on le sait, l'éminent et sagace directeur de la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai, n'a point cru devoir compléter cet exposé par un chapitre sur le retour à la vérité politique qui est, peut-être, le moyen indispensable (l'histoire ne le prouve-t-elle pas ?) d'arriver aux autres rénovations. Il excusera cette légère critique et ne s'étonnera pas d'être particulièrement loué pour son dernier chapitre consacré au rôle du clergé et aux conditions nécessaires à l'accomplissement de la mission qui lui est dévolue. EUGÈNE GODEFROY.

La Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez, par A. VACHEZ. Lyon, Brun, 1904, gr. in-8 de 314 p., avec 11 grav. et eaux-fortes. — Prix : 6 fr.

C'est une œuvre de patientes recherches et de sérieuse érudition, où il ne faudrait pas voir le simple récit des évènements survenus dans l'existence d'une austère communauté. Cette étude porte la lumière sur plusieurs points importants de notre histoire nationale. Elle fait d'abord connaître une puissante famille du Dauphiné, les Roussilion, qui ont joué un rôle important dans le Vivarais et le Lyonnais. Leur crédit était si bien établi aux Cours de Savoie et de France, que l'un de ses membres fut accepté, en 1270, comme caution de Thomas et d'Amédée de Savoie, débiteurs du monarque et ancêtres du roi actuel d'Italie; pendant qu'un autre commandait les troupes envoyées en Palestine par le roi Philippe le Hardi, en 1275 (ch. 1, p. 10 et 29).

Thibaut de Vassalieu, archidiacre de Lyon, l'un des bienfaiteurs de la Chartreuse de Sainte-Croix, fait le sujet du chapitre IV. C'est avec lui que Philippe le Bel, venu en 1305 à Lyon, où régnait depuis longtemps, la discorde entre l'Église et les habitants, négocie la réunion de cette ville à la France. Cet évènement, observe très judicieusement M. Vachez, « eut, à la fois, pour nos pays et pour la nation entière, des résultats que nos historiens n'ont peut-être pas suffisamment signalés, mais que M. Duruy faisait ressortir un jour sous une forme saillante, dans cette apostrophe : « Ville royale, c'est dans tes murs que nos rois ont trouvé la clef de la vallée du Rhône et l'accès de la Méditerranée. La Gaule n'est devenue la France que le jour où Lyon mit les fleurs de lis sur ses armes ! » (p. 82).

Le chapitre VII : *Dom Polycarpe de la Rivière, prieur de Sainte-Croix (1618-1627). Sa vie et ses œuvres*, donne des renseignements sur cet écrivain de large envergure, né, d'après les récentes recherches de M. P. Le Blanc, à Tence (Haute-Loire). Bien qu'il se soit nettement déclaré lui-même, dans ses ouvrages imprimés, Velaunois, on l'a fait naître à Avignon. M. Vachez fait justice de ces étranges conjectures en appréciant, comme il convient, les immenses travaux de ce religieux, imprimés et manuscrits. On peut dire qu'on a aujourd'hui la meilleure biographie de cet historien, qui n'a pas laissé moins de neuf volumes in-fol. manuscrits de chroniques, huit en latin, l'autre en français : *Histoire de la ville d'Avignon*. Son *Catalogus priorum majoris Cartusiae Gratianopolitanae* a été publié dans la *Gallia Christiana*. *L'Historia Ecclesiae Gallicanae, seu Notitia Episcopatuum Galliae* devait former dix-sept volumes in-fol. On était sur le point d'imprimer les trois premiers, quand D. Polycarpe, se rendant aux eaux du Mont-Dore en 1639, disparut dans ce voyage. On se perd en suppositions. La plus plausible paraît être celle d'un assassinat (p. 120-157).

Ce prieur de Sainte-Croix avait été, dans sa première jeunesse, page à la Cour d'Usson. Marguerite de Valois, mieux connue aujourd'hui, grâce aux travaux de l'érudition moderne, y réunissait des savants, des littérateurs et des magistrats qui se nommaient : Scaliger, Brantôme, Séguier, Savaron, Maynard, Baudoin, les trois d'Urfé, Honoré, Anne, grand bailli du Forez, Antoine, abbé de la Chaise-Dieu et évêque de Saint-Flour.

« L'appréciation si mesurée de Pasquier, dit avec raison M. Vachez, aussi bien que le témoignage si honorable que renferment les *Mémoires du cardinal de Richelieu*, ont une autre valeur que les pamphlets, dont quelques historiens se sont contentés pour retracer la vie de Marguerite de Valois »... Aussi Sainte-Beuve a pu dire : « Les âpres et déshonorants chroniqueurs qui l'accusent sont les seules autorités de ce qu'ils avancent » (p. 125).

Nous ne saurions trop féliciter l'auteur de *la Chartreuse de Sainte-Croix*, c'est un modèle de monographie. Il n'y avance rien qui ne soit sérieusement justifié.

L. Pascal.

L'Abbé Eusèbe Renaudot. Essai sur sa vie et sur son œuvre liturgique, par Ant. Villien. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de xvi-288 p. — Prix : 4 fr.

M. Villien intitule modestement : « Essai » un travail d'érudition qui fait autant d'honneur à la fermeté de sa critique qu'à l'ampleur de sa documentation.

Une première partie trace la biographie de Renaudot ; la seconde s'attache à définir, à exposer, puis à apprécier son œuvre liturgique. La vie de ce savant s'est trouvée mêlée à tout le mouvement intellectuel

de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe. Rédacteur, après son père, de *la Gazette de France* que son aïeul avait fondée, l'abbé, simple clerc minoré, fut souvent employé dans les affaires politiques alors intimement liées aux questions religieuses. Sa connaissance des langues modernes rendait son intervention précieuse en diplomatie. Dans les luttes doctrinales avec les protestants, une prodigieuse science des monuments de l'antiquité chrétienne, servie par la connaissance approfondie et sans pair alors des langues de l'Orient, lui dictait ses conclusions.

Dans le récit de M. Villien l'intérêt captive autant que l'importance des questions. C'est un charme d'entrer, avec Renaudot, en rapport intime avec Bossuet, Racine, Boileau, ses collègues à l'Académie, avec Port-Royal, les bénédictins, l'Oratoire. Renaudot joue son rôle dans les affaires d'Angleterre, ce qui lui permet de fournir à Bossuet des documents pour son *Histoire des variations*. Il pose, dans une dissertation sur les ordinations anglicanes, précisément les conclusions devenues récemment définitives. Avec Bossuet, contre Richard Simon, nous le voyons appuyer les positions bibliques traditionnelles. Dans l'affaire du quiétisme, il sert d'intermédiaire entre l'évêque de Meaux et le nonce. Comme Bossuet encore, dans la querelle sur les rites chinois, il prend la défense des prêtres des Missions étrangères et le jugement du Saint-Siège lui donne raison.

Conclaviste à Rome, lors de l'élection de Clément XI, il en reçoit ensuite le témoignage d'une bienveillance singulière et, au retour, il est choyé, à Florence, par le grand duc de Toscane, Cosme III.

Antoine Arnaud et Nicole avaient fort apprécié la collaboration de Renaudot à leur grand ouvrage de la *Perpétuité de la foi*. Après la mort d'Arnaud, il en publia la *Défense* et les pièces justificatives. Bientôt il ajoute à l'œuvre même les tomes IV et V qui en sont le couronnement et achèvent de montrer l'identité de foi entre les Églises orientales et l'Église catholique. Enfin la publication de *l'Histoire des patriarches d'Alexandrie* et surtout la *Collection des Liturgies orientales* mettent le sceau à la célébrité de Renaudot. Il mourut le 1er septembre 1720, âgé de 74 ans.

Au dernier chapitre, les divers côtés de la physionomie de Renaudot sont mis en relief et disposent le lecteur à étudier avec sympathie son œuvre liturgique. On y voit comment les anciennes liturgies sont un des témoins les plus sûrs de la tradition catholique et une source abondante où la théologie positive vient puiser.

Après un aperçu de ce qu'étaient les études liturgiques avant l'époque où Renaudot entre en scène, M. Villien énumère les nombreuses publications liturgiques du savant et en donne une brève analyse. Puis il cite les plus importantes dissertations inédites contenues dans les quarante-

cinq volumes manuscrits de la Bibliothèque nationale. Vient ensuite un travail plus personnel où l'auteur dégage de cette masse de matériaux les idées maîtresses de Renaudot. Il nous dit l'opinion des contemporains et ce qu'en pensent les modernes. Œuvre grande et remarquable dont quelques points obscurs sont élucidés aujourd'hui grâce aux progrès de la linguistique et à la découverte de nouveaux documents.

La critique de M. Villien fournit d'exellentes indications aux lecteurs. Ils se sentiront encouragés au travail par le spectacle fortifiant d'une activité scientifique inlassable, toujours animée par l'amour de la vérité et le zèle du bien. X.

Sous l'horizon (Hommes et choses d'hier), par le vicomte E.-M. de Vogüé. Paris, Colin, 1904, in-18 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est une collection de vingt-trois articles parus pour la plupart dans le *Gaulois*, si je ne me trompe, le premier au mois de mai 1900, le dernier au mois de février 1904. Rares sont les publicistes, même parmi les plus notoires, dont les contributions à la presse périodique supporteraient l'épreuve d'une réimpression en volume. M. de Vogüé est du petit nombre de ceux dont les articles, après avoir charmé à la première lecture, gardent toute leur saveur, lorsqu'on les relit à plusieurs années d'intervalle. D'autres recueils semblables, *Heures d'histoire, Spectacles contemporains* ont eu trois et quatre éditions. Puisse celui-ci avoir la même fortune !

Comme les Bourget, les Delafosse, les Lemaître, les Barrès, M. de Vogüé appartient à cette courageuse phalange d'écrivains qui ne cessent de dénoncer à la France le mal démagogique dont elle meurt. Le sens littéraire est plus développé chez nous que le sens politique. Aussi quoique la masse du public suive plus volontiers les exploiteurs qui la flagornent que les amis désintéressés qui l'avertissent, la forme exquise des écrits de M. de Vogüé lui attire de nombreux lecteurs, dont quelques-uns sans doute se laissent convertir au mâle réalisme de ses idées. En vérité, si Pergame peut être sauvée, elle le sera par de tels hommes. H. Rubat du Mérac.

Trente ans de ministère à Paris. *Notes et souvenirs (1870-1900)*, par l'abbé H. Avoine. Paris, Amat, 1905, gr. in-8 de vii-315 p. — Prix : 6 fr.

C'est là un beau sujet et un beau titre : le prêtre qui, ordonné pendant que les Allemands bombardaient Paris, a passé trente ans au service de l'Église dans les paroisses de la capitale, et qui, regardant en arrière, veut résumer sa vie, n'a qu'à laisser courir sa plume pour donner un récit édifiant et instructif.

M. l'abbé Avoine n'a pas visé aux effets littéraires : il n'a pas eu la prétention de tracer un tableau complet de la période pendant laquelle il a eu à jouer un rôle actif ; il se tient sur une réserve faite de sincérité et de discrétion ; il ne faut pas demander à un livre plus que l'auteur n'a eu l'intention d'y mettre, mais si les lacunes sont nombreuses, et pas toujours fortuites, on peut, par endroit, lire entre les lignes pour déchiffrer la pensée intime de l'écrivain. Toutefois, il n'y a le plus souvent qu'à goûter sans arrière-pensée des pages sainement et sagement écrites : ce sont des notes autobiographiques plus ou moins étendues, des anecdotes contées avec verve, des regrets rappelés sans amertume, des impressions pittoresques rédigées au retour d'un voyage de vacances, des aperçus historiques ou archéologiques, et parfois de délicates poésies, aimable passe-temps d'un esprit fin et cultivé. Si les vues synthétiques font défaut, elles sont remplacées par le témoignage éclairé d'un homme qui a beaucoup vu, un peu souffert et longuement médité.

P. Pisani.

BULLETIN

Le Monde sans Dieu (*a New Catechism*), par M.-M. Mangasarian ; trad. par Leclerc de Pulligny. Paris, Cornély, 1904, in-12 de xii-138 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Vandervelde, le fameux député socialiste belge, a écrit pour cette traduction une Préface tristement intéressante, parue d'abord dans *le Peuple*, de Bruxelles. Cette Préface aurait pu, de prime abord, nous causer une agréable surprise. D'après M. Vandervelde, le livre de Mangasarian, conférencier de la *Société de religion indépendante* de Chicago, aurait le mérite de l'impartialité et de la science sérieuse; il ne se bornerait pas à des plaisanteries faciles « en se contentant de chausser les vieilles savates de l'anticléricalisme bourgeois. »

Hélas! un instant alléché par ces promesses, j'ai été bien vite déçu. Assurément on trouve un certain nombre de concessions, absolument nécessitées par les plus indéniables progrès de la science historique la plus courante. L'auteur n'a pu s'empêcher de rendre à la grandeur morale de Jésus, à la sublimité de sa doctrine, des hommages d'ailleurs contredits ou limités par d'inconcevables et absurdes griefs. Il n'a pu s'empêcher d'avouer certains bienfaits de l'Église catholique, tout en s'attachant à rééditer — au sujet de la Saint-Barthélemy, de l'Inquisition, etc. — les déclamations les plus odieuses et les plus injustifiées.

D'ailleurs, à chaque pas, des assertions gratuites, des vues systématiques et commandées par les préoccupations anticonfessionnelles données comme les indiscutables résultats de la science contemporaine. Parfois, des bourdes les plus ahurissantes, prouvant que l'auteur n'a jamais eu la moindre idée de la doctrine catholique, ou l'a totalement désapprise.

Exemple (au chap. VII) :

Demande. — Quelles sont les preuves de la divinité de Jésus? — *Réponse.* Il est dit qu'il fut conçu du Saint-Esprit; qu'il était sans péché; qu'il faisait des miracles, et qu'il se proclamait lui-même l'égal de Dieu.

D. — Quelle est la valeur de ces assertions? — R. On ne peut les admettre comme certaines.

D. Pourquoi pas? — R. En ce qui concerne l'Immaculée-Conception (*sic*) nous pouvons dire que de Jésus, en tant que « miracle », nous ne pouvons avoir aucune opinion, quelle qu'elle soit.

Évidemment, science et bonne foi parfaites... N'insistons pas !

B. DE CARROY.

Le Village endormi, par GEORGES RIAT. Paris, Fontemoing, s. d. (1904), in-16 de 229 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a moins de deux ans (*Polybiblion*, t. XCVIII, p. 74-75), je présentais à nos lecteurs, du même M. Georges Riat, un recueil de nouvelles aussi originales que charmantes, intitulé : *L'Ame du pays*. Ce pays était le pays comtois, où va nous ramener *le Village endormi*. — Le joli talent de M. Riat s'affirme tout particulièrement dans les descriptions de paysage, et il y en a bon nombre : œuvres d'artiste qui sait peindre les beautés de la nature avec autant d'exactitude que de poésie vigoureuse et saine. L'écrivain semble n'avoir pas voulu s'attarder au tableau des mœurs électorales en Comté : là, pour le moins autant qu'ailleurs, il faut — que l'on me tolère une expression boulevardière très imagée — « avoir de l'estomac, » lorsqu'on se décide à briguer un mandat politique. — Quant à l'idylle qui anime ces pages, elle attache, saisit, émeut au plus haut point.

Et cependant, le sujet n'est guère compliqué. — Deux villages (ceci est de la très authentique histoire locale) sont en lutte, l'un pour garder, l'autre pour conquérir le titre de chef-lieu de canton. Le premier, tout fier de son passé plus ou moins héroïque, isolé sur son roc orgueilleux, engourdi dans sa somnolence, reste en dehors du mouvement de notre époque. Le second, par contre, quoique né d'hier, s'accroît d'année en année, déborde de vie industrielle et commerciale, jetant au loin dans la plaine, le fracas de ses ateliers et de ses usines. Or, la lutte en question, très passionnée, s'incarne en la personne des maires des deux localités rivales, lesquels, avant cette grosse tempête éclatant sur un verre d'eau, avaient été heureux de se mettre d'accord à propos d'une alliance longtemps caressée de part et d'autre. Le fils du maire de Remoncourt (le bourg industriel) et la fille du maire d'Apremont (le village endormi), qui s'aiment depuis l'enfance, risquent donc fort d'être les victimes du duel politique de leurs parents (une élection au conseil général du Doubs). Rassurez-vous, toutefois, âmes justement sensibles ! Les deux fiancés triomphent des difficultés résultant d'une si fâcheuse situation, mais au prix de cruelles souffrances...

Enchevêtrer politique de clocher et pur amour, et, de ces deux choses qui auraient le droit de hurler d'être ainsi combinées, tirer un récit délicieux, n'est point opération banale, en vérité. M. Riat nous a donc donné, — en le plaçant dans un milieu agité par l'implacable politique locale et en l'encadrant de descriptions pittoresques et gracieuses — un petit roman tout simple, très émouvant et d'une exquise fraîcheur. Je pense même que plusieurs — je suis de ceux-là — ne manqueront pas de le savourer (épisodes électoraux à part) comme de l'excellent Florian dégagé des fadeurs dix-huitième siècle, c'est-à-dire modernisé.

ER.-CH. GAUDOT.

L'Allemagne littéraire contemporaine, par PAUL WIEGLER. Paris, Sansot, 1904, in-18 de 97 p. — Prix : 2 fr.

Quel prodigieux entassement de noms et d'œuvres dans ce petit ouvrage ! Je ne sais si M. Wiegler est Allemand ou Français, mais assurément son livre n'est ni l'un ni l'autre, et je regrette qu'il n'ait pas consulté quelque ami français, pour mettre au point sa langue hérissée de germanismes et d'images incohérentes. Je le regrette d'autant plus que souvent il y a chez lui des trouvailles heureuses de style, comme lorsqu'il dit de Mme Birch-Pfeiffer, « qu'elle tricote des drames avec n'importe quel roman », ou du jeune Arent « qu'il avait l'idée fixe que chacune de ses strophes devait être une révélation. »

Le plan de l'ouvrage est simple et naturel, c'est l'ordre chronologique. L'auteur suit l'évolution littéraire de l'Allemagne contemporaine dans la poésie lyrique, le roman et le théâtre. Pourquoi seulement ces trois genres, et que deviennent la philosophie et l'histoire ? C'est un mystère, à moins que ce soit un oubli. Il est difficile d'ailleurs de suivre l'auteur : il procède par bonds et par jugements synthétiques : dix lignes lui suffisent pour exécuter un homme. Ajoutez à cela une langue qui vise à la concision et tombe dans une obscurité prétentieuse, avec des néologismes barbares, comme n'en ont jamais inventés nos plus exaltés décadents au temps de leur gloire, et vous aurez une idée de ce petit livre, et de son auteur dont Boileau aurait dit « qu'il écrit allemand en français. » M.

Nuevos Ensayos de crítica, por ALBERTO NÍN FRIAS. Montevideo, Dornaleche y Reyes, 1904, in-12 de 257 p. — Prix : 3 fr.

Infatigable philosophe et critique, M. Alberto Nín Frias nous envoie de l'Uruguay un nouveau recueil d'études que nous nous plaisons à faire connaître aux lecteurs du *Polybiblion*. Ce volume, qui fait suite à celui que nous avons signalé précédemment (t. XCVII, p. 265), contient quatorze essais sur différentes œuvres de l'Amérique du sud ou d'Europe, entre autres sur les poésies de Maria Eugenia Vaz-Ferreira, sur Zola et sur Pedro Naón. On y retrouve les qualités d'écrivain et de philosophe que nous avons constatées déjà dans les autres publications de l'auteur, et, de plus, certaines rectifications dans ses jugements ; car M. Nín Frias — et c'est un éloge que nous lui décernons — tient compte des appréciations de ses amis. Taine est cependant toujours le *dieu* qui fait autorité à ses yeux, et la France lui apparaît comme l'invincible patrie de l'huguenotisme; Renan et la *science* (?) lui semblent devoir remplacer à courte échéance et définitivement le dogmatisme et la religion chrétienne. Nous ne saurions souscrire à de pareilles assertions ; mais quand on sait que M. A. Nín Frias est un protestant, quand on compare ses opinions actuelles à celles qu'il professait il y a quelques mois seulement, on est heureux de voir combien il est de bonne foi, jusqu'à quel point il est sincère et méritant, dans un milieu superficiel, sceptique, comme celui où il vit. Avec toutes ces réserves, nous ne pouvons que remercier de tout cœur le jeune critique et philosophe de Montevideo, qui est digne de voir marcher à sa suite l'élite des esprits de son pays. G. BERNARD.

L'Émigré, par SÉNAC DE MEILHAN, publié par CASIMIR STRYIENSKI et FRANTZ FUNCK-BRENTANO. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de XXVI-305 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne se fût pas avisé de réimprimer un roman écrit il y a plus de cent

ans, s'il n'eût gardé, par certaines de ses pages, la valeur d'un document historique. Sainte-Beuve, qui avait entendu parler de *l'Émigré* et n'avait pu le découvrir, supposait, au vu du titre, qu'il devait contenir de curieuses observations sur le monde contre-révolutionnaire, et il avait raison. Cet ouvrage, publié à Brunswick en 1797, a disparu à tel point de la circulation qu'on n'en connaît à présent que sept exemplaires. C'est un roman par lettres, comme la *Nouvelle Héloïse*. La composition en est faible, l'intrigue banale, les épisodes dépourvus de toute originalité ; mais l'auteur a fait valoir son œuvre, sans y penser, par les digressions qu'il y a introduites. Déjà connu et estimé comme peintre des mœurs de son temps, il mit à profit ses qualités, dans son exil volontaire, en les appliquant à l'étude psychologique de ses compagnons d'infortune, ainsi que de leurs hôtes. L'émigration a été depuis un thème fécond pour la littérature romanesque, mais les fictions les plus connues, comme *Mlle de la Seiglière*, ont surgi à distance, tandis qu'ici c'est un contemporain qui apporte son témoignage. Ce qu'ont senti et souffert les royalistes errants nous est présenté par un écrivain qui tisse une œuvre d'imagination sur la trame de ses souvenirs personnels. Ainsi procédait sur le terrain historique, suivant la remarque des éditeurs, Moreau de Jonnès dans ses *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*.

MM. Stryienski et Funck-Brentano n'ont pas cru devoir reproduire intégralement le texte primitif; sur les 176 lettres qui le composent, ils en ont éliminé 69, dont la disparition laisse parfaitement claire la suite du récit, et ont eu soin de conserver toutes celles dont l'intérêt historique reste appréciable. Ils ont de plus partagé en vingt-deux groupes ou chapitres, sous des titres de leur invention, les lettres réimprimées. Parmi ces chapitres, il en est que les amateurs d'histoire politique ou littéraire liront avec fruit, comme l'*Histoire du marquis de Saint-Alban* ou l'*Odyssée du président de Longueil*, peinture très vivante de la société royaliste et des premières épreuves de l'émigration, ou comme le *Catéchisme d'un épicurien*, qu'on dirait un fragment de l'autobiographie de l'auteur. Les notes sont très rares; bien que déplacées dans un récit romanesque, ici elles pourraient éclaircir certains faits, nommer certains hommes dont l'auteur nous parle évidemment de souvenir, en laissant sur les uns et les autres certains voiles faciles à soulever et désormais superflus. L. P.

Le Bénitier d'argent, par Louis Chaussin. Paris, Cornély, 1905, in-18 de xix-318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, où il n'est pas question de bénitier, on parle beaucoup d'argent, et pour dire que l'Église en a trop. L'auteur a pris comme type le département de l'Aisne, et il aligne des colonnes de chiffres, avec diagrammes, pour montrer que le clergé du diocèse de Soissons fait des recettes considérables, abus qu'il importe de faire cesser au plus tôt. Pour discuter ces statistiques, il faudrait d'abord qu'elles fussent sérieuses ; or, ce document fantaisiste manque absolument de preuves et se compose d'évaluations faites à peu près au hasard. Les excursions de l'auteur sur le domaine historique et canonique nous le montrent aussi insuffisamment préparé à de pareilles études que pauvrement renseigné sur les questions financières ; nous ne sommes pas dupes des citations du *Corpus* qu'il insère à tort et à travers, pas plus que de l'érudition de troisième main qu'il déploie avec quelque complaisance.

Si nous faisons abstraction de ce qui a la prétention de passer pour

scientifique et documentaire, il ne reste plus que des délayages malveillants, mais inoffensifs à force de parti-pris, qui allongent le volume sans y ajouter ni un fait ni une idée. P. PISANI.

Ernest Hello. L'Homme, le penseur, l'écrivain, par JOSEPH SERRE. Édition nouvelle. Éditions du *Mois littéraire et pittoresque*, s. d., in-18 de VII-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme l'écrit fort bien l'auteur dans sa Préface : « La réputation commence dans le bruit, la gloire dans le silence; la réputation s'arrange dans le plaisir, la gloire se prépare dans les larmes. » Et c'est ce qui pourrait bien arriver pour Ernest Hello, qui fut presque un inconnu ou tout au moins un méconnu de son vivant, et sur la tombe duquel la gloire semble se lever, une gloire peu tapageuse, mais solide et de haute allure, comme il convient aux fiers génies à qui ne viennent jamais que des admirations de choix. Si la postérité confirme cette glorification posthume de l'*homme*, de l'*écrivain*, du *penseur* que fut Hello, c'est en grande partie aux soins et au zèle de M. Joseph Serre qu'en reviendra le mérite, car nul n'a plus fait que lui pour faire revivre le grand oublié. Son livre n'étant pas nouveau, il est inutile que j'y insiste longtemps, car j'aurais l'air de découvrir pour nos lecteurs une œuvre que beaucoup d'entre eux connaissent. Je me contente donc de signaler à leur sympathique attention la nouvelle édition qui vient de paraître sous les auspices du *Mois littéraire et pittoresque*, et de leur dire que nulle part on n'a su mieux raconter la vie d'Hello, pénétrer sa pensée, faire valoir les qualités rares de son style lumineux et profond, où revivent quelques-unes des meilleures qualités de nos grands classiques et où le mauvais goût de notre temps n'a pas laissé de traces. Ce livre, qui glorifie Ernest Hello, fait le plus grand honneur à celui qui l'a signé et qui y a mis tout son talent, tout son esprit et tout son cœur. ÉD. PONTAL.

Notice du ms. nouv. acq. lat. 763 de la Bibliothèque nationale, par M.-H. OMONT. Paris, Klincksieck, 1903, in-4 de 60 p. — Prix : 2 fr. 60.

Parmi les manuscrits acquis par le célèbre historien allemand Gœrres et mis en vente en 1902, la Bibliothèque nationale a fait choix de six volumes provenant de l'antique abbaye de Saint-Maximin de Trèves. M. Omont nous en donne ici la description, avec cette impeccable érudition qui se fait remarquer en tous ses travaux. Le premier (n° 763) contient deux commentaires anonymes sur la règle de Saint Benoît, le second (n° 762) des commentaires sur différents livres de la Bible, le troisième (n° 1835) le livre de saint Augustin *Sur l'accord des quatre Évangiles*, le quatrième (n° 1836) un recueil de *Vies de saints*, le cinquième (n° 760) quelques opuscules d'Origène et de saint Augustin, le sixième enfin (n° 759) la *Somme* de saint Raymond de Pennafort. — En appendice, M. Omont publie le texte intégral de l'office de saint Gilles (n° 1835), la *Vie de saint Willibrod* (n° 1836) et un lexique grec-latin (n° 763), qui a particulièrement attiré mon attention. Si bizarre que soit parfois la transcription des mots grecs en lettres latines, on arrive le plus souvent à reconstituer l'original ; cependant, je dois avouer que je n'y ai pas toujours réussi. Un de nos jeunes « philologues » ou paléographes, qui entreprendrait ce travail serait sans doute plus heureux.
C. HUIT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* perd un excellent collaborateur dans la personne de M. Adrien ARCELIN, mort à Saint-Sorlin (Saône-et-Loire) le 22 décembre. Né à Fuissé (Saône-et-Loire), le 30 novembre 1838, Godefroy-Marie-Victor-Adrien Arcelin se fit recevoir, à la fin de ses études classiques, à l'École des chartes. Sorti le 1er de la promotion du 11 janvier 1864 avec une thèse sur les institutions militaires de Charlemagne, il fut quelques années archiviste de la Haute-Marne; c'est pendant son séjour dans ce pays qu'il publia une étude diplomatique, paléographique et historique sur les *Bulles pontificales des archives de la Haute-Marne* (Paris, 1866, in-8) et ses *Documents inédits. Morimond et les milices chevaleresques d'Espagne et de Portugal* (Chaumont, 1866, in-8). Mais il ne tarda pas à revenir dans son pays de naissance, le Mâconnais, auquel il était fort attaché. Dès 1865, il publiait un *Indicateur héraldique et généalogique du Mâconnais* (Mâcon, in-8). Membre de l'Académie de Mâcon, il en devenait dès l'année suivante secrétaire perpétuel, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1886. Il remplissait en même temps la charge de conservateur des collections archéologiques du Musée de Mâcon, et c'est à ce titre qu'il publia son *Rapport* sur l'état de ces collections (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 2e série, t. I, 1878). Parmi ses travaux historiques nous citerons : *Une Mission militaire en Turquie, 1784-1788* (*Revue de la Société littéraire de l'Ain*, 2e série, 1873); — *Les Archives domestiques et les livres de famille* (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 2e série, t. II, 1888); — *Histoire du château de la Roche de Solutré* (ibid.); — *Quelques lettres inédites du* XVIIIe *siècle* (ibid., 2e série, t. VI, 1888); — *Enlèvement de l'artillerie du château de Pierreclos en 1790* (ibid., 2e série, t. IX, 1892); — *Rapport sur les progrès de l'archéologie dans le département de Saône-et-Loire de 1846 à 1899* (ibid. 3e série, t. V, 1900); — *Les Autrichiens à Cluny en 1814* (ibid.). Mais plus encore que par l'histoire proprement dite sa curiosité avait été éveillée par l'archéologie préhistorique et l'anthropologie. Nos lecteurs n'ont pas oublié les comptes rendus qu'il nous donnait sur ces matières : la *Revue des questions scientifiques* a reçu de lui des travaux analogues et il a rédigé, pour les Congrès décennaux de la Société bibliographique, de savants rapports sur le progrès des études préhistoriques. Ses travaux originaux ont surtout eu pour objet l'étude du préhistorique en Saône-et-Loire. La liste en serait longue depuis son mémoire sur *les Berges de la Saône, temps celtiques, fer, bronze, pierre polie* (*Annales de l'Acad. de Mâcon*, t. VIII, 1867) et ses *Notes sur les antiquités préhistoriques de la vallée de la Saône* (Lyon, 1867, in-8), jusqu'à son étude sur *la Vallée inférieure de la Saône à l'époque quaternaire* (*Bulletin de la Soc. des sciences natur. de Saône-et-Loire, 1901*). Nous citerons d'abord : *L'Age du renne en Mâconnais* (*Ann. de l'Acad. de Mâcon*, t. VIII, 1867), avec M. H. de Ferry, mémoire relatif au Clos du Charnier à Solutré, le premier que M. Arcelin ait consacré à cette célèbre station; il faut y rattacher : *Études d'archéologie préhistorique. L'Homme quaternaire en Mâconnais. La Station de l'âge du renne de Solutré* (*Revue du Lyonnais*, 1868);— *Solutré, ou les Chasseurs de rennes de la France centrale*, publié sous le pseudonyme anagrammatique d'Adrien Cranile (Paris, 1872, in-8); — *La Station préhistorique de Solutré, lettre à M. l'abbé Ducrost* (*Annales de l'Acad. de Mâcon*, t. XI, 1873); — *La Question anthropologique à Solutré* (ibid.); — *Les Fouilles de Solutré, renseignements généraux* (Mâcon, 1873, in-4); — *Les Fouilles de Solutré, lettre à M. Chabas*, en collaboration avec M. l'abbé Ducrost (Mâcon, 1875, in-12); — *La Stratigraphie de l'éboulis de Solutré* (*Congrès scientifique*, 1876, t. I); — *Les Sépultures de l'âge du renne*

de Solutré (Revue des questions scientifiques, t. III, 1878) ; — *Les Nouvelles Fouilles de Solutré (l'Anthropologie*, t. I, 1890). Le Mâconnais préhistorique lui a encore fourni entre autres la matière des travaux suivants : *La Chronologie préhistorique d'après l'étude des berges de la Saône (Annales de l'Acad. de Mâcon*, t. XII, 1875); — *Essai de classification des stations préhistoriques de Sâone-et-Loire (Congrès scientifique*, 1876, t. I) ; — *Les Formations tertiaires et quaternaires des environs de Mâcon (Annales de l'Acad. de Mâcon*, 2e serie, t. I, 1878) ; — *Explication de la carte géologique des deux cantons de Mâcon* (même recueil, 2e série, t. III, 1881). C'est un caractère plus général que présentent son *Discours* à l'Académie de Mâcon sur les origines européennes (*Annales*, t. IX, 1870) et ses articles sur *la Question préhistorique (Correspondant*, 1873) ; — sur *la Famille et l'hérédité naturelle (Revue des questions scientifiques*, t. II, 1877) ; — sur *la Classification préhistorique des âges de la pierre, du bronze et du fer* (ibid., t. I, 1877) ; — sur *l'Anthropologie* (ibid., t. VI, 1879) ; — sur *l'Acheuléen et le moustérien* (ibid., t. VIII, 1880) ; — sur *le Beau et le laid en anthropologie* (ibid., t. XI, 1882) ; — sur *l'Anthropologie et la Science sociale* (ibid., t. XII, XIII et XV, 1882, 1883 et 1884) ; — sur *le Mammouth et le Déluge* (ibid., t. XXIV, 1888) ; — sur *l'Homme tertiaire* (ibid., t. XXV, 1889, reproduit dans les *Annales de philosophie chrétienne* et dans les *Annales de l'Acad. de Mâcon*, 2e série t. VII, 1890) ; — sur *les Glaciers à l'époque quaternaire (Revue des questions scientifiques*, t. XXVIII-XXIX, 1890-1891) ; — sur *la Science sociale (Ann. de l'Acad. de Mâcon*, 2e série, t. IX, 1892) ; — sur *Quelques Problèmes relatifs à l'antiquité préhistorique* (même recueil, 2e série, t. XII, 1895 et *Revue des questions scientif.*, t. XXXVII, 1895). Nous terminerons cette liste, encore une fois très incomplète, par un article de la *Semaine religieuse d'Autun*, du 14 octobre 1893 : *A propos d'une conférence de M. Mortillet, lettre à un jeune homme* (Autun, 1893, in-8).

— M. Eugène-Claude-François Ledos, père d'un des membres de notre Comité de rédaction, est mort à Paris, le 17 décembre dernier. Il était né dans la même ville, le 3 novembre 1822. D'une famille d'artistes, il commença par suivre lui-même la carrière des arts; il contribua notamment par ses peintures à la décoration de plusieurs églises de Normandie, pendant un séjour qu'il fit dans ce pays. L'étude des systèmes de Lavater, de Gall et de Spurzheim et ce qu'il y trouva de défectueux le conduisit à la recherche des rapports qui peuvent exister entre l'être intime et moral de l'homme et ses formes extérieures, notamment les traits de son visage. Les expériences et les observations qu'il poursuivit pendant plus de quarante années lui permirent, après de longues réflexions, de créer un système personnel de physiognomonie. Il en exposa les principes dans son *Traité de la physionomie humaine* (Paris, 1894, gr. in-8), dont nous annoncions récemment une seconde édition (Paris, 1904, 2 vol. petit in-8). Il l'avait fait suivre en 1903 d'un nouveau volume sur *les Types physionomiques associés et les phénomènes psychiques* (Paris, petit in-8), et il comptait le compléter par d'autres ouvrages, en partie déjà rédigés. On peut y joindre quelques articles, naturellement fort sommaires, parus dans les années 1895, 1897, 1898 et 1899 de l'*Almanach Hachette*. Il s'était aussi occupé de météorologie et les articles qu'il avait fournis sur cette matière, en 1860 et 1861, à la *Gazette des campagnes* de M. Louis Hervé, avaient été assez remarqués.

— M. Henri Allais, avocat distingué du barreau de Paris, vient de mourir prématurément à l'âge de 48 ans. Il était né à Saint-Mandé (Seine), en 1856. Partageant son temps entre ses devoirs professionnels et la littérature, il publiait de loin en loin d'intéressants volumes dont nous cite-

rons les principaux : *Rouen pittoresque, avec de nombreux dessins par Maxime Lalanne* (Paris, 1886, in-4), avec MM. Ch. de Beaurepaire, Dubosc, Félix et Hédou ; — *Un Casque* (Paris, 1889, in-12); — *Tantine* (Paris, 1890, in-12) ; — *Les Environs de Rouen, avec 120 dessins par Fraipont* (Rouen, 1890, gr. in-4), avec MM. Beaucousin, Ch. de Beaurepaire. E. Brieuc, Dubosc, etc. ; — *Adieu, Jean !* (Paris, 1892, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Les Confessions de Riquet* (Paris, 1894, in-12); — *Histoires pénales* (Paris, 1897, in-12).

— Le docteur Auguste Baudon, mort dernièrement à 84 ans, à Mouy (Oise), où il exerçait la médecine depuis longtemps, a publié de remarquables ouvrages sur les sciences naturelles et la paléontologie des terrains tertiaires. C'était un de ces modestes travailleurs de province qui ont le mérite de fournir des documents indispensables aux savants qui, dans des livres d'une portée plus vaste, exposent les lois générales de la nature. Voici la liste de ces publications du docteur Baudon : *Catalogue des mollusques du département de l'Oise* (Beauvais, 1853, in-8); — *Notice sur quelques térébratules des calcaires grossiers non décrites jusqu'à ce jour* (Beauvais, 1855, gr. in-8); — *Essais monographiques sur les pisidies françaises* (Beauvais, 1857, gr. in-8); — *Nouveau Catalogue des mollusques du département de l'Oise* (Beauvais, 1862, in-18); — *Monographie des succinées françaises* (Paris, 1877, in-8); — *Troisième Catalogue des mollusques vivants du département de l'Oise* (Paris, 1885, in-8).

— Le domaine de l'histoire locale vient de perdre, de son côté, un autre travailleur également consciencieux et érudit en la personne de M. André Steyert, mort, vers le milieu de décembre, à 55 ans, dans la ville de Lyon, où il était né en 1850. M. Steyert s'est fait connaître par les nombreux articles historiques et bibliographiques qu'il a donnés à la *Revue du Lyonnais*, au *Livre*, etc., ainsi que par divers ouvrages dont nous citerons les suivants : *Inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790. Ville de Lyon. La Charité ou Aumône générale* (Lyon, 1875, 2 vol. in-4), avec M. F. Rolle; — *L'Entrée de Charles X à Lyon en 1564. Texte de la relation contemporaine, accompagné de pièces justificatives et de figures* (Lyon, 1885, in-8), avec M. Vital de Valous.

— On annonce que M. Félix Kuhn, président du consistoire de l'Église luthérienne de Paris, est mort récemment dans cette ville, à l'âge de 80 ans. Il était né à Montbéliard (Doubs) en 1824 et avait été pasteur à Champey et à Seloncourt (Doubs). Venu à Paris, il ne tarda pas à être l'une des figures les plus en vue de la communauté protestante de la capitale. Outre les nombreux articles qu'il a donnés à la *Revue chrétienne* et au *Témoignage*, M. Kuhn a publié une biographie de Luther et a traduit deux de ses ouvrages. Voici les titres de ces livres : *A la noblesse chrétienne de la nation allemande, touchant la réformation de la chrétienté, avec une notice historique* (Paris, 1879, in-12); — *Le Livre de la Liberté chrétienne du docteur Martin Luther, avec l'épître dédicatoire au pape Léon X et une notice historique* (Paris, 1883, in-12); — *Luther, sa vie et son œuvre* (Paris, 1883-1884, 3 vol. in-8).

— La Société des Missionnaires de Londres et celle des Tracts religieux a éprouvé une perte sensible par la disparition du Rév. Richard Lovett, mort le 29 décembre dernier, à 54 ans. Né à Croydon, le 5 janvier 1851, M. Lovett commença à faire un rude apprentissage de la vie dans une maison de commerce de New York. Revenu de bonne heure en Angleterre, il entra au « Cheshunt College » et obtint ensuite à Londres ses grades universitaires. En 1876, il devint le chapelain de la comtesse

Huntingdon, à Rochdale, puis, en 1882, la Société des Tracts fit de lui l'éditeur de ses publications, et, en 1899, elle lui confia les fonctions de secrétaire, en remplacement du Dr Green. Il consacra alors tout son zèle au développement de cette Société, devint le conseiller d'un certain nombre de jeunes auteurs encore peu expérimentés et publia divers ouvrages se rapportant tous à des sujets que sa situation l'obligeait à étudier spécialement. C'est ainsi qu'il rédigea d'abord une *History of the London Missionary Society*, puis des biographies de missionnaires protestants : *James Chalmers of New Guinea* et *Gilmour of Mongolia*. Attiré par tout ce qui avait trait à l'histoire de la Bible anglaise, il publia une intéressante monographie, *The Printed English Bible*, ainsi qu'un catalogue des Bibles anglaises conservées dans la « Rylands Library » de Manchester. Libéral en politique et en matières religieuses, M. Lovett a concouru, avec une grande activité, à l'organisation de différentes sectes non conformistes.

— Nous avons appris avec regret la mort de M. Fraser Rae, l'éminent écrivain anglais, survenue à Bath, le 22 janvier. Son esprit, solidement formé à l'Université allemande de Heidelberg, était capable de se porter sur les sujets les plus différents, comme le prouve la variété des œuvres qu'il laisse. Après avoir acquis un style des plus corrects par diverses publications sur Macaulay et par la traduction en anglais des *Notes sur l'Angleterre*, de Taine, il entreprit une sérieuse étude de Sheridan et de ses œuvres, dont le résultat fut condensé dans les volumes suivants : *Wilkes, Sheridan, Fox* (1873); *Sheridan*, importante biographie en deux volumes (1896); *Sheridan's Plays, new printed as he wrote them* (1902). Il avait réuni un certain nombre de lettres inédites de ce poète, qu'il n'a pas eu le temps de publier. L'identification de Junius, le mystérieux auteur des *Lettres politiques*, a été également un sujet favori de M. Rae. S'il n'a pas trouvé la solution de ce difficile problème, il l'a serrée certainement de beaucoup plus près que ses devanciers. Ses voyages en Amérique nous ont valu d'intéressantes descriptions : *Columbia and Canada* (1877); *Notes on the Great Republic and the New Dominion* (1877); *Newfoundland to Manitoba* (1882). M. Rae s'est essayé également dans le roman en composant *Miss Bayle's Romance* (1887). Enfin, nombreux sont les articles bibliographiques et autres qu'il a donnés au *Times* et à l'*Athenæum*.

— On annonce encore la mort de MM. : Marc Boymond, qui a publié divers travaux historiques sur la Savoie, et, sous le pseudonyme de « Sabaudus » a donné un grand nombre de notes et d'études à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Paris, à l'âge de 57 ans ; — Brenier, rédacteur en chef du *Courrier du Havre* ; — Alfred Choisnet, ancien maître imprimeur, vice-président du conseil d'administration de l'*Annuaire Bottin*, mort à Nice, à 74 ans ; — Chotard, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, mort en décembre ; — Louis-Pierre David, ancien directeur du *Progrès d'Indre-et-Loire*, mort à Bruxelles, en décembre, à l'âge de 90 ans ; — l'abbé Jérôme Déchelette, supérieur de l'institution des Chartreux à Lyon ; — Féraud, astronome adjoint à l'observatoire de Bordeaux, chargé de cours à la Faculté des sciences de cette ville, mort le 7 janvier ; — Genvresse, professeur de chimie industrielle à l'Université de Besançon, mort en cette ville, le 24 décembre, à l'âge de 52 ans ; — Paul Henry, astronome de grand mérite auquel on doit la découverte de plusieurs petites planètes, mort à Paris, le 5 janvier ; — Hugues Imbert, critique d'art, sous-directeur honoraire de l'hospice des Quinze-Vingts, rédacteur en chef du *Guide musical* ; — Charles Journet, fils du phalanstérien Jean Journet,

ancien directeur du journal politique *le Réveil* et de divers autres journaux satiriques de Toulouse, mort en cette ville, dans le courant de janvier, à 70 ans ; — A. Julien, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, ancien maire de cette ville, auteur d'excellents travaux sur la géologie du plateau central tels que : *Des Phénomènes glaciaires dans le plateau central de la France, en particulier dans le Cantal et le Puy-de-Dôme* (Paris, 1867, in-8) ; — Adolphe Lachèvre, directeur général du *Journal du Havre*, où il était entré en qualité d'apprenti typographe et où il était devenu successivement prote, directeur-gérant et administrateur délégué ; — P. Lebas, supérieur général de l'ordre de Saint-Sulpice, mort à Paris, le 17 novembre, à l'âge de 77 ans ; — Eugène de Morgan, père de l'assyriologue bien connu, auteur lui-même d'intéressants travaux dans le domaine des sciences naturelles, mort à la fin de décembre ; — André Morillot, rédacteur à *la Presse*, mort à Paris, le 5 janvier, à 25 ans ; — Édouard Norès, auteur, en collaboration avec M. Courteline, des pièces intitulées : *Les Gaietés de l'escadron* et *le Gendarme est sans pitié*, mort en novembre ; — Philip, secrétaire de la rédaction du *Petit Marseillais* ; — Alphonse de Postel d'Hollys, sous-directeur du lycée impérial de Galata-Séraï, le grand lycée franco-turc fondé à Péra, en 1867, par le gouvernement ottoman, sous les auspices de l'ambassade de France, pour la propagation de la langue et de la littérature françaises en Orient, mort à Constantinople ; — du Quesnay, président honoraire du conseil d'administration du *Nouvelliste* de Rouen ; — H. Rousseau, ancien préfet, ancien trésorier-payeur général, ancien secrétaire d'Ernest Picard, qui fut, à la fin de l'Empire, un des principaux rédacteurs de l'*Éclaireur libre*, le journal de Jules Favre et d'Ernest Picard ; — Édouard Sylvin, rédacteur à *la Petite Gironde*, mort en novembre, dans sa 59e année ; — Alexandre Vimont, ancien préfet du Cantal et de l'Ariège, organisateur des cours de dessin artistique de la ville de Paris, directeur, de 1897 à 1901, de l'école Germain Pilon de la même ville, mort à 83 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : le Dr. Ernst Abbé, professeur allemand, directeur du fameux Institut de Zeiss, mort à Iéna, le 14 janvier, à 65 ans, lequel a consacré pendant de longues années toute son énergie à la fabrication scientifique des instruments d'optique et a contribué plus que qui que ce soit, grâce à la perfection à laquelle il les a portés, au merveilleux développement des études bactériologiques en Allemagne ; — George Aikman, graveur écossais de grand mérite, mort à 75 ans, lequel a donné, pendant de longues années, de remarquables illustrations à diverses revues anglaises, entre autres à *The Art Journal* ; — Dr. Achill Andreae, professeur allemand, directeur du « Boemer-Muséum », mort récemment à Hildesheim, à 55 ans ; — Dr. Th. H. Behrens, professeur de chimie microscopique à l'Ecole polytechnique de Delft, mort dans cette ville, le 14 janvier, à 62 ans ; — Sir Lowthian Bell, chimiste anglais de réputation, mort le 20 décembre, à Nordallerton, à 88 ans ; — Dr. Guido Bodländer, professeur de physique et de technologie chimique à l'École technique supérieure de Brunswick, mort dans cette ville, le 27 décembre, à 48 ans ; — Dr. Friedrich Moritz Brauer, professeur de zoologie autrichien, mort à Vienne, à la fin de décembre, à 73 ans ; — Charles John Clay, éditeur anglais, qui fut pendant de longues années attaché à la « Cambridge University Press », mort le 17 janvier, à 77 ans ; — Henry Fisher Cox, agent de change et écrivain anglais, mort le 10 janvier, à 56 ans, lequel a publié de nombreux et intéressants articles, les uns politiques, les autres littéraires, dans divers périodiques et en particulier dans *The Examiner*, dont il fut le rédacteur en chef,

puis le propriétaire; — le comte CRONLYELM, président de la direction centrale de la presse à Helsingfors (Russie); — E. CROSSLEY, astronome anglais, mort à Halifax, le 21 janvier, à 64 ans, lequel a publié en 1879, avec la collaboration de MM. Gledhill et Wilson, un excellent *Handbook of Double Stars*; — Ernst EWALD, directeur de l'École des beaux-arts et de l'École annexée au musée des arts industriels de Berlin, mort dans cette ville, le 30 décembre, à 69 ans; — Dr. Joseph GÉNY, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'Alsace, bibliothécaire de la ville de Schlestadt, mort dans cette ville, le 9 janvier, à 43 ans; — Arnold GLOVER, jeune écrivain anglais, mort le 20 janvier, à 31 ans, lequel s'était déjà fait avantageusement connaître par ses travaux sur Hazlitt et ses éditions annotées du *Johnson* et du *Tour in the Hebrides*, de Boswell; — Dr. A. A. G. GUYE, médecin hollandais, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort à Amsterdam, le 16 janvier, à 65 ans; — Dr. Ernest HALLIER, ancien professeur de botanique à l'Université d'Iéna, mort à Dachau, près de Munich, le 21 décembre, à 74 ans; — Dr. Hugo HOLSTEIN, écrivain allemand, ancien directeur du gymnase de Wilhelmshafen, auteur de divers ouvrages sur l'histoire littéraire, mort à Halle-sur-Saale, le 27 décembre, à 71 ans; — Hans VON HOPFEN, poète et nouvelliste allemand, l'un des habitués de la société littéraire que Maximilien roi de Bavière avait groupée autour de lui, mort le 19 novembre, à Grosslichterfelde, à 70 ans, lequel a publié un certain nombre de romans, entre autres *Robert Leichtfuss; Ein wunderlicher Heiliger*; — Eugène VON IAGOW, romancier et auteur dramatique, mort le 5 janvier, à Paris, à 56 ans; — Dr. Otto INTZE, ingénieur allemand, professeur d'architecture hydraulique à l'École technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, mort dans cette ville, le 28 décembre, à 61 ans; — Alexandre VON KNIERIEM, légiste russe président de la commission chargée d'élaborer un projet de nouveau droit civil, mort à Saint-Pétersbourg, le 19 décembre, à 68 ans; — Dr. Wilhelm LANGENBECK, professeur honoraire de droit privé saxon à l'Université d'Iéna, mort dans cette ville, le 31 décembre, à 90 ans; — Mme LASZOWSKI, née Emily Girard, femme de lettres d'origine écossaise, mariée à un Autrichien, morte à Vienne, à 56 ans, laquelle a publie soit seule, soit en collaboration avec sa sœur Miss Dorothea Girard, divers romans, entre autres *A Foreigner* (1896), écrits les uns en anglais, les autres en allemand; — Ielena LICHATCHEV, femme de lettres russe, qui a beaucoup contribué par ses écrits au développement du mouvement féministe en Russie, morte le 19 décembre, à Saint-Pétersbourg; — John Henry LOCK, directeur de l'importante maison d'édition anglaise Ward, Lock et Cie, mort le 29 décembre; — Julius LÖFFLER, professeur et archéologue danois, mort à la fin de décembre, à Copenhague, à 61 ans; — Dr. Gustav LUDWIG, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort à Venise, le 17 janvier, à 45 ans; — Dr. Alfred Gotthold MEYER, professeur à l'École technique supérieure de Berlin, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort le 17 décembre, à 40 ans; — Dr. P. L. MÜLLER, professeur d'histoire à l'Université de Leyde, mort à la fin de décembre, en Italie, à 63 ans; — Dr. Rudolf OTTMANN, historien autrichien, mort récemment à Cracovie; — Dr. Georg PFLUG, ancien professeur de médecine vétérinaire, mort à Giessen, le 3 janvier, à 70 ans; — Dr. Joseph RAUCH, ancien professeur de philologie classique à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, mort le 17 janvier, à Heidelberg, à 88 ans; — Dr. Albert VON REINACH, géologue et paléontologiste allemand, mort à Francfort-sur-le Mein, le 12 janvier, à 62 ans; — Dr. Georg SAUERWEIN, écrivain norvégien, mort le 18 décembre, à Christiania, à 73 ans; — Franz Ferdinand SCHOM-

BERG, auteur dramatique autrichien, mort à Prague, à la fin de décembre, à 66 ans; — Dr. Richard SCHUSTER, directeur des archives de Salzbourg (Autriche), mort dans cette ville, le 5 janvier, à 37 ans; — Dr. Julius SCRIBA, psofesseur de médecine fort réputé, mort le 3 janvier à Tokio (Japon); — Thomas William TAPHOUSE, maire d'Oxford, musicien de talent, mort le 8 janvier, à 67 ans, lequel avait réuni une magnifique collecton de matériaux pour une *History of Music and Musicians* et qui, en cataloguant la bibliothèque de l'« Oriel College, » avait découvert deux compositions musicales de Purcell, inconnues auparavant; — Dr. Marc THURY, professeur honoraire de botanique, mort dernièrement à Genève, à 82 ans; — Dr. Johann Gottfried WETZSTEIN, orientaliste allemand, mort à Berlin le 18 janvier, à 90 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 décembre 1904, M. Holleaux rend compte à l'Académie des travaux de fouilles exécutées à Délos en 1904.—Le 6 janvier, M. Homolle lit une lettre de M. Brulard annonçant l'envoi de dessins à l'aquarelle représentant l'une des plus belles mosaïques de Délos. — M. Salomon Reinach lit la suite de son travail sur Gilles de Rais. — Le 16 janvier, M. S. Reinach termine la lecture de ce mémoire et dit que ce condamné célèbre ne l'a pas été sur des preuves suffisantes. — M. Noël Valois discute ces conclusions, et fait valoir, à l'appui de la thèse de la culpabilité de Gilles de Rais, les aveux du coupable et de ses principaux complices. — M. Omont donne communication d'une notice sur un ms. de la Bibliothèque nationale. — Le 29 janvier, M. Cagnat lit une note de M. P. Paris, au sujet d'un sanctuaire rustique dans la province de Murcie (Espagne). — M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre du docteur Carton relative aux fouilles faites dans les catacombes de Sousse (Tunisie). — Le 27 janvier, M. Revillout présente deux communications, l'une sur l'Évangile attribué à saint Jacques, et l'autre sur une statue trouvée à Rhodes, portant une inscription égyptienne. — M. de Lasteyrie revient sur la thèse, qu'il a déjà soutenue, que la déviation de l'axe des églises n'a pas de signification symbolique.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 7 janvier, M. Boutroux donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Ollé-Laprune. — Le 14 janvier, M. Morizot-Thibault commence la lecture d'une étude sur la responsabilité des magistrats et l'impossibilité où se trouve la victime d'une forfaiture d'obtenir la réparation du dommage causé. — Le 21 janvier, M. Morizot-Thibault termine la lecture de son mémoire. — M. Glasson présente ses observations, et déclare qu'en tout cas, la responsabilité ne peut incomber au magistrat que dans le cas d'une faute lourde. — Le 27 janvier, MM. Esmein, de Franqueville et de Courcel, comparent l'indépendance des magistrats, telle qu'elle est assurée par la législation anglaise, à celle qui est constituée par nos lois. — M. A. Ribot se prononce en faveur de la responsabilité du magistrat pour faute lourde et volontaire, mais demande des garanties très sévères pour la procédure de la prise à partie. — M. de Lanzac de Laborie lit une communication sur l'organisation de la préfecture de la Seine et de la préfecture de police après le 18 brumaire.

PARIS. — La collection *la France monastique*, que nous avons précédemment annoncée, vient de publier son premier volume : *Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*, par Dom Beaunier. Nouvelle édition revue et complétée par les bénédictins de Ligugé. Tome I. *Province ecclésiastique de Paris* (Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de XIV-396 p.). Nous nous bornons à dire aujourd'hui que dans cet important ouvrage les

abbayes et prieurés ont chacun leur notice suivie d'une bibliographie aussi complète que possible. Les nouveaux éditeurs ont su en faire un instrument de travail de premier ordre. Il paraîtra de cet ouvrage un volume par an. Dom Besse publiera à la fin de l'année : *Les Moines de l'ancienne France. Période gallo-romaine et mérovingienne.* Les directeurs de la *France monastique* ont eu la sage pensée de transformer l'un des trois volumes qu'ils avaient annoncés comme devant paraître chaque année, en une publication trimestrielle, dont le premier fascicule sera livré au public vers Pâques. Elle aura pour titre : *Revue Mabillon. Archives de la France monastique.* Nous ne doutons pas du succès de cette entreprise, qui rendra les plus grands services aux études d'histoire religieuse nationale et locale. Le prix de la souscription à la Revue et aux deux volumes annuels est de 25 francs payables par fraction après l'apparition de chaque volume et du premier numéro de la Revue.

— M. l'abbé L. Crolet a commencé une *Étude du catéchisme* qui comportera cinq brochures. La première est relative au *Symbole* (Paris, Roger et Chernoviz, 1905, in-32 de 128 p. — Prix : 0 fr. 30). « C'est, déclare Mgr l'évêque de Saint-Claude dans son *Approbation*, la doctrine catholique résumée avec exactitude et sûreté, exposée en formules nettes et précises, sous une forme de rédaction élégante et sobre dans sa simplicité. »

— L'*Annuaire pontifical catholique* publié par Mgr Battandier (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de 659 p., avec 100 illustrations. — Prix : 3 fr. 50) contient, pour l'année 1905, outre la nomenclature méthodique et de plus en plus exacte des cardinaux, évêques et prélats, une intéressante étude sur la liturgie mozarabe, telle qu'elle est encore en usage à Tolède, des articles sur les médailles de dévotion, sur l'*Angelus*, sur le premier cinquantenaire de l'Immaculée Conception. Des statistiques sérieusement établies exposent la situation religieuse dans un certain nombre de pays, notamment aux États-Unis, en Angleterre et dans les pays d'Orient. Les principaux décrets rendus par les Congrégations romaines sont analysés et expliqués. On a ajouté cette fois une première liste des grands-croix, commandeurs et chevaliers des ordres pontificaux, et des titres nobiliaires conférés par le Saint-Siège ; l'auteur fait lui-même remarquer que ces listes sont fort incomplètes ; mais si elles prenaient le développement qu'elles comportent, elles absorberaient bien vite la moitié du volume, au préjudice du lecteur qui est habitué à trouver dans l'Annuaire de Mgr Battandier des notices à la fois instructives et édifiantes.

— L'éloquent discours prononcé à Lille, le 20 novembre dernier, par Mgr Touchet, a paru en une brochure intitulée : *La Politique antireligieuse de M. le Président du Conseil. Attitude des catholiques* (Paris, Maison de la Bonne Presse, petit in-12 de 62 p.). On ne saurait trop la répandre : la logique rigoureuse, la brillante exposition et l'à-propos du spirituel et courageux évêque d'Orléans contribueront à faire entrer dans tous les esprits les grandes vérités qu'il met en lumière et à préparer les cœurs aux grandes résolutions dont il est l'infatigable prédicateur.

— M. Jean Rocroy, auteur de *la Fin du monde en 1921* (Paris, Amat, 1904, in-8 de 80 p. — Prix : 1 fr. 25), est « absolument convaincu de l'imminence de l'événement redoutable qui nous menace. » Il nous prévient charitablement d'ailleurs que sa prédiction n'est pas article de foi. — Dieu merci ! Quoi qu'il en soit, croyants et incroyants doivent également lire ces pages. On y démontre : 1° que le monde finira; 2° qu'il finira en 1921, pour des « *raisons de raison* », pour des raisons de convenance, pour la double har-

monie des chiffres et des événements. Il y a de tout dans cette brochure : un peu de science, beaucoup de faits et de chiffres, et non moins d'imagination. Il serait injuste de ne pas y reconnaître d'excellents sentiments et de bonnes intentions.

— Cédant à des sollicitations avisées, M. Robert de Lasteyrie n'a pas attendu que le volumineux Supplément qu'il prépare à sa *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* (1886-1900) ait pu paraître, pour donner suite à l'idée excellente de nous offrir immédiatement un répertoire de nouveau genre, destiné à compléter, annuellement, sa Bibliographie. Avec l'aide de M. A. Vidier, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, il publie aujourd'hui le premier fascicule annuel (1901-1902) formé du « dépouillement par ordre alphabétique de départements, de toutes les publications faites par nos sociétés » (Paris, Imp. nationale ; Leroux, in-4 de VIII-287 p.). L'examen de ce fascicule (3411 nos) nous a permis de constater avec le plus vif plaisir que chaque article cité indique la page du volume où il commence et celle où il finit. C'est parfait : on voit tout de suite quelle est l'importance matérielle de chaque article ou étude. Notons enfin que l'on trouve ici deux tables alphabétiques : l'une des auteurs et l'autre des matières. Il y en a même une troisième (Sociétés mentionnées par départements) que nous voudrions voir, en ce qui concerne Paris, complétée par l'adresse exacte du siège de ces sociétés : ne serait-ce pas utile et pratique ?

— M. Georges Gibault, à qui l'on doit déjà une étude curieuse sur *les Fleurs et les tombeaux* (Paris, libr. et imp. horticoles, 1902, petit in-16 de 16 p.) a dernièrement publié un travail de genre analogue concernant *les Fleurs nationales et les Fleurs politiques* (Paris, même librairie, 1904, in-32 carré de 30 p., avec 10 fig.). Successivement, l'auteur passe en revue le lis (France), la rose (Angleterre), le chardon (Écosse), le trèfle (Irlande), le chrysanthème (Japon), le bluet (Allemagne), etc., etc. Très intéressante brochure qui relève autant du folk-lore que de l'histoire.

— A signaler dans *le Mois littéraire et pittoresque* de novembre et décembre dernier une très attachante étude de M. Ernest Daudet intitulée : *Une Agence royaliste à Paris sous le Directoire, d'après des documents inédits.* Elle est illustrée d'un certain nombre de portraits et de gravures du temps qui en rehaussent encore l'intérêt, entre autres une estampe satirique intitulée : *Le Plan de Campagne de Pichegru*, qui est fort rare.

— L'éditeur Henri Daragon vient de tirer à 150 exemplaires sur papier du Japon une brochure de Carmen Sylva (la reine de Roumanie) intitulée : *Les Noëls d'une reine* (in-8 de 32 p., avec eau-forte de M. Toussaint et dessins de A. Robidat, J. Wagrez et Émilie Robida. M. J. Pollio, consul de France à Galatz, a fait précéder ces pages d'une Préface de laquelle nous extrayons quelques lignes très explicites : « Nous avons pensé qu'une confession d'âme aussi exquise, imprégnée d'un aussi pur sentiment chrétien, évocatrice de joies trop éphémères, hélas ! suivies de deuils trop durables, devait être recueillie fidèlement comme le *Lamento* suprême d'une mère en pleurs, d'une Majesté doublement sacrée par la Poésie et par la Douleur. » On dit couramment dans les masses : Heureux comme un roi ; heureuse comme une reine. Lisez cette plaquette et vous constaterez une fois de plus combien le dicton est menteur.

— Jardiniers amateurs et horticulteurs de métier auront le plus réel intérêt à se pourvoir de l'*Agenda des horticulteurs* pour 1905, rédigé par M. C. Sylvestre avec la collaboration d'un certain nombre de spécialistes connus (Paris,

Amat, petit in-16 de 259 p., avec fig. dans le texte. — Prix : 1 fr. 25 ; franco, 1 fr. 50). Sous forme d'un élégant carnet de poche mesurant 14 centimètres sur 9, reliure souple et solide avec fermoir élastique, pochette et crayon, ce petit volume contient quantité de choses de première utilité pour tous ceux qui s'occupent de jardins. Tout d'abord, une fort agréable Préface, de M. E. André, intitulée : *Coups d'œil sur l'art moderne des jardins*. Citons ensuite les principales divisions de l'Agenda : Renseignements administratifs. Mathématiques pratiques. Culture potagère française. Culture des primeurs. Notions des cultures florales. Plantes annuelles et Plantes bisannuelles. Plantes vivaces, bulbeuses, tuberculeuses ou molles. Le Rosier. Arboriculture fruitière. Arboriculture ornementale. Engrais minéraux. Entomologie horticole. Les Principaux Ennemis des jardins et des plantes, etc. A la fin, l'on trouvera un calendrier agricole résumant les travaux à exécuter pendant les douze mois de l'année et aussi un carnet pour les notes journalières que l'on peut avoir à consigner comme mémento. Voici la première fois que nous signalons l'*Agenda des horticulteurs* ; espérons que ce ne sera pas la dernière, car il mérite nos plus complets éloges.

Alsace. — Le *Bulletin de la Société belfortaise d'émulation* portant le n° 23 (Belfort, imp. Devillers, 1904, in-8 de xxiv-130 p.), renferme les articles suivants : *La Défense du château de Milan, en 1799, par le chef de bataillon Béchaud*, par M. Dubail-Roy (p. 1-7) ; — *Recherches étymologiques sur les noms de lieux habités du territoire de Belfort*, par M. F. Pajot (p. 8-99) ; — *Ce qu'était Rabiacus, personnage des Actes de Saint-Dizier* (viie *siècle*), par le même (p. 100-102) ; — *Recherches sur l'origine et la signification du nom de Lure* par le même (p. 103-105) ; — *A quelle localité attribuer l'atelier monétaire de l'Ajoie, de l'époque mérovingienne*, par le même (p. 106-108) ; — *Contribution à la flore du territoire de Belfort*, par M. le Dr Cordier (p. 109-110) ; — *Vauban et la Fortification de Belfort*, par M. Henry Bardy (p. 111-121) ; — *Textes en patois de Châtenois et autres du territoire de Belfort*, par A. Vautherin (p. 122-129).

Berry. — Depuis quelques années, la Société historique, littéraire et scientifique du Cher nous fait parvenir régulièrement son volume annuel de *Mémoires* : nous serions heureux de voir toutes ses sœurs suivre son exemple; sans doute beaucoup comprennent l'utilité de la grande publicité que leur offre le *Polybiblion* dans le public savant, mais d'autres, hélas ! insouciantes, somnolent et ne répondent que d'une façou intermittente à nos appels. Donc, voici le 19e volume de la 4e série des *Mémoires* de cette société (Bourges, Renaud ; Just-Bernard, et Paris, Lechevalier, 1904, in-8 de xviii-311 p.). Les publications des sociétaires n'y sont pas nombreuses, mais il en est d'importantes. En voici les titres : *Introduction à la météorologie de l'avenir*, par M. l'abbé Th. Moreux (p. 1-32) ; — *L'Acuité visuelle des écoliers et le Traitement rationnel de la myopie et de ses complications*, par M. le Dr A. Leprince (p. 33-59) ; — *Les Vignes et les vins du Berry, étude historique et statistique*, par M. Émile Turpin (p. 61-204), avec observation que nous n'avons ici qu'une suite de ce travail de longue haleine, qui n'est pas encore terminé ; — *Le Capitaine Claude Puget*, par M. D. Mater (p. 209-292) ; — enfin *Louis Rollet, sa famille, sa vie, son œuvre*, par M. Lucien Jeny (p. 297-308).

Champagne. — Dans ses *Essais d'histoire biographique et littéraire sur les Champenois marquants de l'époque Louis XIV* (Saint-Amand (Cher), imp. de E. Pivoteau et fils, 1904, in-8 de 69 p.), M. Armand Bourgeois donne des notes, quelques-unes très succinctes, sur d'illustres Champenois du xviie siècle. A côté des grands noms du cardinal de Retz, de Colbert, de Jean de La Fontaine, de Mabillon, de Racine, auxquels il consacre les

notices les plus étendues, on trouve bon nombre de personnages de moindre envergure et beaucoup moins connus que les précédents. On ne lira pas cependant sans profit les pages dans lesquelles l'auteur parle du poète chalonnais Pierre Varin, de Dom Marlot et de plusieurs autres bénédictins rémois, d'Anselme Bilain, de François Lange, de Charles Le Cointe, de Rose Toussaint, de Jehan Gerbais, de Pierre Rainssant, de Marc-Antoine Oudinet, de Claude du Molinet, de Richelet, de l'abbé Charles Huré, de Barbier d'Aucour, de Jean Dez, d'Eustache Le Noble. En somme, si ces essais ne nous donnent rien de nouveau sur les grandes illustrations champenoises, elles font revivre un certain nombre de figures qui ne manquent pas d'intérêt.

Flandre. — Les gens pressés de profiter des travaux des sociétés savantes seront certainement en droit de regretter que la Société d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord leur ait fait attendre jusqu'en ces derniers temps le volume de *Mémoires* que nous venons de recevoir. C'est le septième de la troisième série de la collection qui, daté de 1904, renferme les études des sociétaires lues au cours des années 1900, 1901 et 1902 (Douai, imp. A. Bassée, gr. in-8 de 612 p., avec 3 planches, 2 portraits et 2 partitions de musique). Très lourd, ce volume eût peut-être gagné, divisé en deux, à paraître plus tôt. Les études qu'il renferme offrent d'ailleurs un très réel intérêt; nous allons les mentionner : *Étude sur Van Dyck, à propos de son centenaire* par M. Louis Thulliez (p. 19-75, avec une reproduction du « Christ descendu de la croix, » qui se trouve en l'église de Notre-Dame, à Douai); — *La Musique à Douai au* XVI*e siècle*, par M. le baron de Warenghien (p. 77-259), travail qui, à lui seul, a l'importance d'un volume ; — *Le Retour au village* et *Messe solennelle de Saint-Pierre*, par M. Charles Duhot (p. 261-268, avec deux partitions, musique de l'auteur); — *Leçons politiques de Jean le Huvetier de Ferrières (Ferrarius), lecteur public et royal en la philosophie et éloquence en l'Académie de Douay, 1562-1599*, par M. le baron de Warenghien (p. 269-312); — *Sur les pleureurs des monuments funéraires du* XV*e siècle. Douai-Dijon*, par M. C. Enlart (p. 313-318, avec une planche) ; — *De la Cécité dans le nord de la France*, par M. le docteur Dransart (p. 319-374) ; — *En revenant des Indes*, par M. Maillard (p. 375-387) ; — *Choses d'Artois et de Flandre*, douze pièces de poésies originales, par M. Paul-Auguste Massy (p. 589-401) ; — *Un Hollandais à l'Université de Douai. Journal d'Arnold Van Buchel, du 11 mars 1584 au 28 juin 1585, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht*, par M. le baron de Warenghien (p. 403-477); — *Études sur le Parlement de Flandres. I. Les Premiers Présidents de Pollinchove*, par M. le baron Ernest Boissonnet (p. 479-492, avec 2 portraits et 2 planches) ; — *Le Dernier Chapitre de l'histoire des bénédictins anglais de Douai*, par M. le Dr René Faucheux (p. 493-513) ; — *Étude sur la genèse des fonctions visuelles basée sur la guérison d'un aveugle de naissance de 19 ans, atteint de cataracte congénitale* par M. le Dr H. Dransart (p. 515-555) ; — *Sur la théorie de la photographie indirecte des couleurs*, par M. Gosselin (p. 557-575) ; — *A propos de la porte d'Arras* (à Douai), lettre adressée au maire et au conseil municipal de la ville de Douai (p. 577-583).

Franche-Comté. — Il y a trois ans (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 281), nous signalions un travail de M. A. Gasser intitulé : *Recherches archéologiques sur le territoire de Mantoche* (*Haute-Saône*). Ce travail vient d'être complété par une deuxième publication portant le même titre (Gray, imp. G. Roux, 1904, in-8 de 51 p., avec 7 planches. Extrait du *Bulletin de la Société grayloise d'émulation*). La simple mention des divers chapitres de cette étude addi-

tionnelle suffira pour que les archéologues aient une idée de l'intérêt qui se dégage de ces pages : I. *Documents nouveaux sur l'âge de pierre.* II. *La Voie gauloise et les tumuli de Mantoche-Apremont* (Ce chapitre est le plus important de la brochure). III. *Un Cimetière gaulois à Mantoche.* IV. *Le Château-Grillot.* V. *Remarques sur les sépultures du cimetière antique de Mantoche.* VI. *Découverte d'un four céramique préromain à Mantoche.* Avec plaisir, nous constatons que la publication de M. A. Gasser a été couronnée par l'Académie de Besançon.

— Au même M. Gasser l'on doit des *Observations actinométriques faites à Mantoche* et une *Note sur l'orage du 9 août 1903* (Vesoul, imp. Bon, 1904, in-8 de 18 p.). Les observations actinométriques sont appuyées de cinq tableaux s'appliquant à la période allant de décembre 1898 à novembre 1903.

— M. l'abbé Paul Druot a publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* une dissertation aussi attachante que sérieuse sur *la Voie romaine du Rhin et ses stations dans les cantons de Baume-les-Dames et de Clerval* (*Doubs*). Nous avons sous les yeux un tirage à part de cette dissertation (Besançon, imp. Dodivers, 1904, in-8 de 38 p., avec une carte et une planche). L'auteur, ayant constaté que les archéologues qui se sont occupés de la voie en question en avaient généralement étudié l'itinéraire « plutôt sur une carte que sur le terrain même, » a voulu contrôler leurs dires, personnellement, *de visu*, mais en bornant ses investigations aux cantons de Baume-les-Dames et de Clerval. Et l'auteur de conclure qu'il « a pu ainsi fixer le tracé exact de cette voie, en relever les particularités, et en même temps rechercher l'emplacement des différentes mansions, celle de *Velatodurum* en particulier. Cette fois nous sommes en présence d'un travail définitif, l'auteur ayant vu de ses yeux, foulé ou touché l'emplacement même de la partie de la voie romaine dont il nous parle. A d'autres, maintenant, d'étudier son parcours de Besançon à Sechin et de Rang à Mandeure. C'est le vœu de M. l'abbé Druot, et le nôtre également.

— Dans la *Revue des études historiques* de novembre-décembre 1904, M. Max Prinet a publié des *Souvenirs et anecdotes de Joseph Bailly* (*1801-1831*) qu'il a fait ensuite tirer à part (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 19 p). François-Joseph Bailly, né à Besançon le 27 juin 1779, joua dans les services médicaux des armées de l'Empire un rôle fort modeste, qui se poursuivit sans autre éclat sous la Restauration. Il mourut dans sa ville natale le 15 décembre 1832. Les petits travaux, assez nombreux, qu'il a donnés aux sociétés savantes de Franche-Comté, n'ont pas sauvé sa mémoire du profond oubli d'où M. Prinet l'a fait pour un instant sortir en mettant au jour les *Souvenirs et anecdotes* qu'il a trouvés, inédits, à la Bibliothèque de Besançon, lesquels, — précédés d'un court résumé de la biographie du personnage et de la liste de ses écrits imprimés ou manuscrits, — sont éclairés de notes qui en augmentent l'intérêt.

— Voici le septième *Bulletin* que publie la jeune *Société grayloise d'émulation* (Gray, imp. G. Roux, 1904, in-8 de 169 p., avec 7 planches et des figures). Il se compose des études suivantes : *La Franche-Comté et ses voisins* (fin), par A. Linotte (p. 17-52, avec table des 13 chapitres que contient ce travail) ; — *Les Chevaliers de l'arc et de l'arquebuse à Gray*, par M. Ch. Godard (p. 53-76) ; — *Une Fête à Quitteur en 1795*, par M. C. F. (p. 77-80) ; — *Recherches archéologiques sur le territoire de Mantoche* (*Haute-Saône*), par M. A. Gasser (2e publication, p. 81-131, avec 7 planches), dont le tirage à part a fait plus haut l'objet d'une notice spéciale ; — *Note sur l'existence d'un cimetière burgonde à Arc-les-Gray*, par M. V. Maire (p. 133-135) ; — *Mérovingiens et Carlovingiens de Mantoche et d'Auvet*, par le Dr Bouchet (p. 137-160, avec

figures); — *Coupe du rauracien inférieur, prise au Prélot, dans la tranchée de la route de Champlitte à Talmay*, par M. V. Maire (p. 161-167).

Limousin. — En 1902 (*Polybiblion*, t. XCV, p. 373-375), nous avons consacré un assez long article au *Bibliophile limousin*. Cette intéressante publication fut alors examinée depuis ses origines. La suite de la collection (année 1903 et 1904) nous est parvenue (Limoges, imp. Ducourtieux et Gout, 2 vol. petit in-8 de 156 et 164 p.). Sans rééditer les éloges que nous avons donnés au *Bibliophile limousin*, nous dirons qu'indépendamment des renseignements bibliographiques en très grand nombre que l'on peut trouver dans ce recueil sur la région composée des départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Corrèze, nous avons remarqué d'abord un travail en cours de publication et dont l'intérêt est réel : *Contribution à l'histoire des périodiques limousins*, par M. Paul Ducourtieux. Également, il convient de citer l'article signé « Un Bibliophile corrézien » et intitulé : *La Bibliothèque Bleue de Limoges*. Mais ce qui retiendra certainement l'attention non seulement des Limousins mais aussi des autres Français, ce sont les *Curiosités de la bibliographie limousine*, par l'anonyme « Bibliophile corrézien. » Il y a là, en effet, des indications bio-bibliographiques de toutes sortes sur un certain nombre de personnages plus ou moins dignes de mémoire, parmi lesquels nous mettons au premier rang divers membres de la famille de Selve.

Normandie. — Fils et petit-fils de poètes, le comte d'Osseville, auteur de : *Passe-temps poétique normand* (Caen, Jouan, 1904, in-12 de 110 p., avec une préface de M. Souriau) n'avait pas encore publié de volume de vers. Franchement on peut le regretter, et souhaiter que de nouveaux recueils succèdent à celui qui nous est offert. Les pièces que nous avons sous les yeux dénotent une possession parfaite du métier difficile sans lequel on ne peut mettre à point un sonnet ou un rondeau. Partout l'on sent la main d'un fin lettré, familier avec les grands modèles, qui sait exprimer, dans une langue ferme et concise, les pensées d'un esprit aimable et distingué. Prenons au hasard dans le volume. Peut-on écrire d'une main plus ferme?

« J'aime à lire beaucoup, et je choisis mon livre,
Je préfère celui qui parle du passé.
Les Mémoires d'antan ne m'ont jamais lassé:
Ils apprennent comment jadis l'on savait vivre. »

— Sous ce titre : *Généalogie de la famille du ou de Prael*, (Paris, « Cabinet de l'historiographe », 1904, in-8 de 32 p.), M. Théodore Courtaux nous présente les résultats de recherches généalogico-historiques ayant trait à une race à présent éteinte, qui a joué un rôle dans l'administration du Cotentin en Basse-Normandie. Nous recommandons cette savante et très complète étude à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Normandie dans les siècles qui ont précédé la Révolution.

Poitou. — En 1903, à Poitiers, ont été tenues les séances générales du *Congrès archéologique de France* (LXXe session) organisé par la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments (Paris, A. Picard et fils; Caen, Delesques, 1904, in-8 de LVI-437 p., avec 92 planches, cartes, plans et figures). Comme il est d'usage, c'est par le *Guide archéologique du Congrès*, rédigé par M. A. de la Bouralière, que débute le volume (p. 1 à 83, avec 39 planches et plans). Ce « Guide » décrit les monuments les plus remarquables de Poitiers, ainsi que d'autres (des églises principalement) situés à Parthenay, Saint-Savin, Chauvigny, Montmorillon, Le Dorat, Saint-Jouin-de-Marnes, Saint-Généroux, Airvault et Nouaillé. Nous men-

tionnerons ensuite les dix-sept mémoires qui ont formé ce beau volume : *L'Archéologie en Bas-Poitou depuis 1864*, par M René Vallette (p. 159-174); — *Les Voies romaines en Bas-Poitou*, par M. Louis Brochet (p. 175-190, avec 1 carte et 1 plan); — *Le « Portus Secor » et le « Promontorium Pictonum, »* par le même (p. 191-202); — *Un Anneau d'or et son intaille*, par M. Brac (p. 203-213, avec 1 figure); — *Trois bas-reliefs religieux dont les originaux existent à Poitiers*, par le R. P. C. de la Croix (p. 214-222, avec 2 pl.); — *Vases de la Gaule indépendante*, par M. Adrien Blanchet (p. 223-233, avec 1 planche); — *L'Architecture Plantagenet*, par M. Joseph Berthelé (p. 234-275, avec 10 planches et plans); — *Le Trésor de Notre-Dame-la-Grande*, par M. Georges Musset (p. 276-291); — *Les Clefs de voûtes de la chapelle du château d'Oyron*, par M. Arthur Bouneault (p. 292-298, avec 1 planche); — *Quelques Marchés relatifs aux beaux-arts*, par M. Tornézy (p. 299-309); — *La Tactique de la bataille de Poitiers, en 1356*, par M. le colonel L. Babinet (p. 310-321 ; — *L'Église de Jazeneuil*, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis (p. 322-329, avec 5 planches et 2 fig.) ; — *L'Église et le château de Gençay*, par M. de la Bouralière (p. 330-334, avec 2 plans) ; — *Une Église du Velay construite suivant le modèle poitevin*, par M. Noël Thiollier (p. 335-341, avec 2 planches et 1 fig.); — *Les Sculpteurs poitevins au* XVIIe *siècle*, par M. P. Rambaud (p. 342-360); — *Saint-Hilaire de Poitiers, étude archéologique*, par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 361-405, avec 20 planches et 2 figures); — *La Crosse de la cathédrale de Poitiers*, par M. le chanoine Collon (p. 406-423, avec 1 planche).

ALLEMAGNE. — La brochure de M. Ludwig Goldschmidt, intitulée : *Kant über Freiheit, Unsterblichkeit, Gott. Gemeinverständliche Wurdigung* (Gotha, Thienemann, 1904, in-12 de 40 p.—Prix : 1 fr.) n'est pas précisément une étude critique, mais une dissertation très oratoire, écrite d'abord pour le feuilleton d'un journal de Frankfort, à l'occasion du centenaire de Kant, célébré le 12 février 1904. L'esprit de cette brochure est absolument rationaliste, et l'auteur fait montre du plus profond dédain pour l'« enthousiasme mystique » auquel sont trop souvent sacrifiés les droits « de l'entendement et de la raison. »

BELGIQUE. — La *Revue bénédictine*, publiée par l'abbaye de Maredsous, vient de prendre un développement qui satisfera ses abonnés. La littérature chrétienne des premiers siècles, l'archéologie, la liturgie, l'histoire des dogmes et de la philosophie, l'histoire monastique, en un mot les diverses branches de l'érudition ecclésiastique entreront dans le nouveau cadre que ses directeurs lui ont tracé. Des rédacteurs de la valeur de Dom G. Morin, de Dom U. Berlière, de Dom J. Chapman, et de Dom P. Bastien lui ont mérité l'estime et la confiance. En élargissant son champ d'action, elle a dû augmenter le nombre de ses collaborateurs ; parmi eux figurent quelques bénédictins français : Dom F. Cabrol, abbé de Farnborough, Dom H. Leclercq, Dom Quentin, Dom Ancel. — La *Revue bénédictine* se trouve à Paris, chez Champion (Prix de l'abonnement annuel : 12 fr. 50). Voici le sommaire du premier numéro : *Le Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Gorze au* XIe *siècle*, par Dom G. Morin ; — *La Question de Sienne et la Politique du cardinal Carlo Carafa*, par Dom R. Ancel; — *Aristien, author of the epistle to the Hebrews*, par Dom J. Chapman; — *Mélanges d'épigraphie chrétienne*, par Dom H. Leclercq ; — *Questions de principes concernant l'exégèse catholique contemporaine*, par Dom P. Bastien.

ESPAGNE. — M. Miguel Asin y Palacios vient de publier un opuscule sous ce titre paradoxal : *El Averroismo teológico de Sto Tomas de Aquino* (Zaragoza, Escar, 1904, in-8, paginé 271 à 331). On sait qu'Averroès a

mauvaise réputation dans la philosophie traditionnelle et que l'averroïsme de Siger de Brabant et des autres encourut des censures très méritées. M. Asin croit pouvoir montrer qu'Averroès n'était pas cet impie que l'on croit; il signale de nombreux passages dans lesquels ce philosophe a démontré la vérité de la foi musulmane et il fait ressortir leur très remarquable conformité avec les démonstrations de la foi catholique par S. Thomas. Est-ce coïncidence ou imitation? M. Asin croit qu'il y a eu imitation et relève certains passages où saint Thomas, de son propre aveu, s'est inspiré des auteurs arabes.

Italie. — L'école rationaliste et libérale a compté en Italie peu de représentants aussi remarquables que Gaetano Negri, homme politique de talent et écrivain fort distingué, mort il y a peu d'années. Des mains amies ont réuni ses principaux écrits, — qu'ils aient déjà ou non été recueillis en volumes, — en vue d'une édition générale définitive, dont le tome premier vient de paraître à Milan, chez Hoepli, sous le titre: *Opere di Gaetano Negri.* I. — *Nel presente e nel passato, Profili e Bozzetti storici...* (1905, in-16 de 423 p. — Prix 4 fr. 50). C'est là une nouvelle édition, considérablement augmentée (la première avait paru en 1893), d'un recueil d'articles et de discours relatifs pour la plupart à l'histoire de l'Italie contemporaine, histoire à laquelle Negri s'est trouvé si intimement mêlé. Voici les titres des plus importants: *Giuseppe Garibaldi; Vittorio Emmanuele*; *le Memorie di Giuseppe Giusti*; *Napoleone III e l'Italia* (au sujet de la fameuse statue de Milan; Negri n'était pas de ceux qui avaient oublié); *Quintino Sella; il principe di Bismarck* (à propos du livre de Moritz Busch; article très nettement hostile); *Un eroe delle guerre napoleoniche* (Marbot et ses Mémoires). On trouvera, dans ces pages, à côté d'opinions philosophiques sur lesquelles des réserves seraient à faire, des vues originales, souvent justes, parfois profondes. — Signalons, en tête du volume, le brillant récit, par M. Michele Scherillo, d'un curieux épisode de la vie militaire du futur essayiste, d'après la correspondance de celui-ci : *Gaetano Negri alla caccia dei briganti* (1861-1862).

Pologne. — Le dernier des Valois, Henri III, resta encore roi de Pologne dix-huit mois après son avènement au trône de France. Se leurrait-il vraiment de l'espoir de régner à la fois à Paris et à Varsovie? M. de Persan a cherché dans *Une Mission diplomatique en Pologne au* XVI*e siècle. Jacques Faye d'Espeisses et Guy du Faur de Pibrac, 1574-1575* (Paris, imp. Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 72 p.), à élucider cette question en nous faisant connaître dans le détail les missions de Jacques Faye d'Espeisses et de Guy du Faur de Pibrac en Pologne, et les circonstances qui détruisirent peu à peu les étranges ambitions de leur maître. En France, la guerre civile renaissante entre catholiques et protestants et les intrigues de Catherine de Médicis toujours fidèle à sa devise : Diviser pour régner; en Pologne, l'hostilité des Lithuaniens contre les Polonais, les desseins particuliers du nonce pontifical, les compétitions de prétendants allemand, italien et même moscovite, les menaces de guerre étrangère, tout se réunit pour écarter définitivement Henri de Valois du pays qu'il avait quitté précipitamment en secret (juin 1574). L'habileté de Pibrac et surtout de d'Espeisses ne réussit qu'à prolonger quelque temps son règne nominal, jusqu'à l'avènement d'Étienne Bathory (novembre 1575).

Japon. — La librairie Berger-Levrault vient de publier, en une courte brochure, des renseignements intéressants sur la composition et la répartition de *l'Armée et la flotte du Japon* (1904, in-8 de 59 p. — Prix : 0 fr. 75) au commencement de 1904. Le sujet, si aride qu'il soit, est très bien traité; les chiffres, abondants et précis, seront consultés avec fruit par tous ceux

qu'intéresse la guerre actuelle; il est facile de se rendre compte de l'effectif total maximum des forces nipponnes, et, par suite, de constater qu'il ne doit plus rester actuellement, au Japon, un seul soldat ayant reçu une instruction militaire suffisante pour faire campagne. Cette pénurie d'hommes instruits, et surtout l'impossibilité absolue où se trouve le Japon, de remplacer les officiers tombés, est, pour les Russes, d'un très heureux présage.

ÉTATS-UNIS. — Poursuivant la précieuse série de ses bibliographies sur des questions d'un grand intérêt pour les États-Unis, ou sur des questions d'actualité, la Bibliothèque du Congrès de Washington a pubié en 1904 un certain nombre de fascicules soigneusement rédigés sous la direction du conservateur de sa section bibliographique, M. A. P. C. Griffin. De ces listes bibliographiques, d'un intérêt indéniable, classées dans l'ordre chronologique de publication des ouvrages cités, deux sont d'ordre spécialement national; l'une, — analogue à celle que nous avons signalée en son temps sur les Chinois aux États-Unis, — énumère les ouvrages relatifs à l'immigration et à la colonisation allemandes dans la grande république du Nord-Amérique (*A List of Works relating to the Germans in the United States*, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 32 p.); l'autre traite de l'élection directe des sénateurs par le peuple; elle est suivie d'un appendice contenant une collection de textes originaux relatifs à l'élection des sénateurs, telle que la règla la Convention fédérale de 1787 (*List of References on the popular Election of Senators*, with Appendix : Debates on the Election of Senators in the Federal Convention of 1787. Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 39 p.). — D'autres bibliographies, d'un intérêt vraiment international, se rapportant à la reconnaissance des nouveaux États en droit international et dans la pratique (*List of References on Recognition in international Law and Pratice.* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 18 p.), à la représentation proportionnelle (*A List of Books, — with References to Periodicals, — relating to Proportional Representation.* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 30 p.), au budget des pays étrangers (*Select List of References on the Budget of foreign Countries* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 19 p.), enfin au régime douanier anglais et à la réforme projetée par M. Chamberlain (*Select List of References on the British Tariff Movement — Chamberlain's Plan* — Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 37 p.). Ce dernier fascicule est, comme celui qui traite de la représentation proportionnelle, terminé par un index alphabétique des noms d'auteurs. Bien que spécialement destinée aux travailleurs américains, qui sont assurés de trouver à la Bibliothèque du Congrès les ouvrages énumérés dans chacune d'elles, ces différentes Bibliographies méritent, comme les précédentes, d'être favorablement accueillies par les travailleurs de tous les pays; ils y trouveront en quelques minutes des éléments d'information qu'eux-mêmes auraient probablement mis de longues heures à réunir, et à réunir moins complètement.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Société israélite d'après l'Ancien Testament*, par le Dr F. Bulh; trad. de l'allemand par B. de Cintré (in-18, Lethielleux). — *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. Jacquin. T. II (in-12, Lecoffre). — *La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un appendice sur Arimathie*, par le P. Barnabé Meistermann (in-8, A. Picard et fils). — *Les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament*, par l'abbé J. Fontaine (in-18, Retaux). — *Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Früh-*

scholastik, von J. N. Espenberger (in-8, Mainz, Kirchheim)). — *La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ*, par J. Fabre (in-8, Alcan). — *Exposition de la morale catholique. II. La Liberté. Conférences et retraite. Carême 1904*, par E. Janvier (in-18, Lethielleux). — *Œuvres du R. P. Maymard*, publiées par son neveu l'abbé Maynard (3 vol. in-8, Amat). — *La Sainte Vierge et la France contemporaine*, par l'abbé H. Brulé (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Prière*, par O. Lefranc (in-18, Lethielleux). — *La Vie spirituelle*, par le chanoine Toublan (2 vol. in-18, Lethielleux). — *Les Paroles cachées en persan*, par Beha-Ullah ; trad. française par H. Dreyfus et M. Habib-Ullah Chirazi (in-18, Leroux). — *Commentaire théorique et pratique des conventions de la Haye concernant la codification du droit international privé*, par F.-P. Contuzzi. T. Ier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Manual de práctica forense*, por J. Silvela Loring y J. Barriobero Armas (in-8, Madrid, Hijos de Reus). — *La Vie personnelle, étude sur quelques illusions de la perception intérieure*, par A. Bazaillas (in-8, Alcan). — *La Sociologie génétique. Essai sur la pensée et la vie sociale préhistoriques*, par F. Cosentini (in-8, Alcan).— *Comment diriger nos patronages de jeunes filles*, par l'abbé G. Schaefer (petit in-18, Lecoffre). — *L'Éducation domestique des jeunes filles*, par L. Frank (gr. in-8, Larousse). — *Université et Enseignement libre. Deux Systèmes d'éducation*, par T. Joran (in-18, Bloud). — *Les Retraites des travailleurs*, par P. Imbert (in-16, Perrin). — *Étude sur les trusts et trustees*, par W.-A. Preston (in-8, Daragon). — *Les Lois ouvrières dans les deux mondes*, par P. Louis (in-32, Alcan). — *L'Escrime du sabre*, par L. Barbasetti ; trad., avec la collaboration de l'auteur, par P. Manoury et W. Sulzbacher (in-8, Laveur). — *Les Primitifs français, 1292-1500*, par H. Bouchot (in-8, Lib. de l'Art ancien et moderne). — *Jehan Fouquet*, par G. Lafenestre (gr. in-4, Libr. de l'Art ancien et moderne). — *Les Secrets du coloris. Guide pratique d'observations expérimentales sur les harmonies coloriées*, par G. de Lescluze (in-8, Bruges, Demolin-Glaeys). — *Excursions artistiques et littéraires*, par G. Sortais, 2e série (in-18, Lethielleux). — *Bach*, by E. H. Thorne (in-12 cart., London, G. Bell et Sons). — *Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein*, par A. von Schorn ; trad. de l'allemand, par L. de Sampigny (in-18, Dujarric). — *Histoire de la musique*, par P. Viardot (in-18, Ollendorff). — *Histoire du piano et des pianistes*, par E. Rapin (in-8, Bertout). — *La Sonate des heures*, par A. Reggio (in-16, Perrin). — *Le Secret de la vie*, par F. Richard (in-18, Plon-Nourrit). — *Harmonies printanières. Premiers accents*, par P. Delider (gr. in-8, Messein). — *Reliquiae*, par C. Grolleau (in-18, Carrington). — *Les Émotions modernes*, par E. Lante (in-18, Victor-Havard). — *Le Poème de l'âme*, par L. Vannoz (in-8, Édition des Poèmes). — *Un Saint. Antigone. Un Humble. Un Joueur. Autre Joueur. Aline. L'Ancêtre*, par P. Bourget (in-18, Plon-Nourrit). — *Memoires d'un petit homme*, par P. Renaudin (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Recueillement*, par J. Deuzèle (in-16, Perrin). — *Babet la bouquetière, chronique du règne de Louis XV*, par É. Noël (in-18, Flammarion). — *Les Pervertis. Roman d'un potache*, par Ferri-Pisani (in-18, Librairie universelle). — *Le Secret de Rita*, par B. Neulliès (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Comédie aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par J. Wogue (in-8, Paulin). — *Un Prédicateur apostolique au dix-huitième siècle. Étude sur la vie et les œuvres de Bon-Pierre-Charles Frey de Neuville, jésuite, d'après des documents inédits, 1693-1774*, par l'abbé J. Bézy (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Les Enfants perdus du romantisme*, par H. Lardanchet (in-16, Perrin). — *Gérard de Nerval* (*Collection des plus belles pages*) (in-18, » Mercure de France »). — *Frédéric Schlegel et la Genèse du romantisme allemand* (*1791-1797*), par I. Rouge (gr. in-8, Fontemoing). —

For People who Laugh. Showing How, Through Woman, Came Laughter into the World, by A. Welcker (in-18, San-Francisco, A. Welcker). — *L'Ombrie, l'âme des cités et des paysages*, par R. Schneider (in-16, Hachette). — *16 ans en Sibérie*, par L. Deutsch; trad. par C. Raymond (Librairie universelle). — *Études économiques sur l'antiquité*, par P. Guiraud (in-18, Hachette).— *Le Bienheureux curé d'Ars, 1786-1859 (Les Saints)*, par J. Vianey (in-12, Lecoffre). — *Le Pape et l'Empereur, 1804-1815*, par H. Welschinger (in-8, Plon-Nourrit). — *Études de critique et d'histoire religieuse*, par E. Vacandard (in-12, Lecoffre). — *La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI*, par G. Lacour-Gayet (in-8, Champion). — *Les Chartes du Clermontois conservées au musée Condé à Chantilly (1069-1352)*, par A. Lesort (in-8, Champion). — *Histoire de la ville de Tain en Dauphiné, depuis la domination romaine jusqu'à nos jours*, par C. Bellet. T. Ier. *Moyen âge et ancien régime* (in-8, A. Picard et fils). — *Histoire du séminaire d'Angers depuis son union avec Saint-Sulpice en 1695 jusqu'à nos jours*, par G. Letourneau (in-8, Angers, Germain et Grassin; Paris, Roger et Chernoviz). — *Le Duché de Mayenne. Aveu du 11 avril 1669*, publié par A. Grosse-Duperon (gr. in-8, Mayenne, imp. Poirier). — *Un Régime qui finit. Études sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées*, par L. Ricaud (gr. in-8, Paris, Champion; Tarbes, Croharé). — *Tébessa, histoire et description d'un territoire algérien*, par P. Castel (2 vol. gr. in-8, H. Paulin). — *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par É. Driault. 3e éd. (in-8, Alcan). — *L'Esprit démocratique*, par M. Sangnier (in-16, Perrin). — *Les Catholiques républicains. Histoire et souvenirs, 1890-1903*, par l'abbé P. Dabry (in-18, Chevalier et Rivière). — *Les Gaîtés de l'année (1904)*, par G. Rocher (in-18, H. Paulin). — *En Allemagne. Administration; impôt sur le revenu; enseignement agricole ; coutumes, mœurs ; alimentation ; les grandes villes*, par P. Cossonnet et P. Heuzé (in-16, Daragon).— *Histoire de la ville de Verviers. Période française, 1794-1814*, par J. Lejear (in-8, Verviers, imp. Féguenne). — *El Sitio de Baler*, por S. M. Corezo (in-16, tip. del Colegio de Huèrfanos). — *Général Govone. Mémoires (1848-1870)* mis en ordre et publiés par son fils le chevalier U. Govone ; trad. de l'italien par le commandant M.-H. Weil (gr. in-8, Fontemoing). — *Il Processo dell' amiraglio di Persano con una prefazione et un' appendice di documenti inedite sulla campagna navale de Lissa (1865)*, a cura di A. Lumbroso (gr. in-4, Roma, Bocca). — *Mémoires d'une princesse arabe*, par E. Ruete, née princesse d'Oman et Zanzibar; trad. de l'allemand par L. Lindsay (in-18, Dujarric). — *Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904*, par G. Lafaye, P. Berger, S. Lévi, D. Menant. T. XVI, 2e partie (in-18, Leroux). — *Bibliothèque de Bibliographies critiques. La Tapisserie*, par J. Guiffrey in-8, A. Picard et fils). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Études sur les religions sémitiques*, par le P. Marie-Joseph Lagrange. Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de xiv-527 p., avec 1 pl. et quelques fig., 10 fr. — 2. *Monotheistiche Strömungen innerhalb der babylonischen Religion*, von Alfred Jeremias. Leipzig, Hinrichs, 1904, petit in-8 de 48 p., 1 fr. — 3. *Exegetisches zur Inspirationsfrage. Mit besonderer Rücksicht auf das Alte Testament*, von Franz von Hummelauer, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de x-129 p., 3 fr. 75. — 4. *Autour de la Bible*, par Mgr John Vaughan; traduit de l'anglais par Jules Riché. Paris, Bloud, 1905, in-12 de xiv-274 p., 3 fr. — 5. *Studies in Biblical Law*, by Harold M. Wiener. London, Nutt, 1904, in-8 de ix-128 p., 3 fr. 75. — 6. *La Société israélite d'après l'Ancien Testament*, par Frants Buhl; traduit et adapté de l'allemand par Bertrand de Cintré. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xvi-221 p., 2 fr. 50. — 7. *Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible*, par B. P. Moors. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de 62 p., avec 6 tables, 4 fr. — 8. *Les Juifs avant le Messie*. I. *Développement politique et religieux du peuple juif*, par A. Paulus (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 9. *Les Juifs avant le Messie*. II. *Développement moral et social d'Abraham à Moïse*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1905, in-18 de 63 p., 0 fr. 60.— 10. *Les Juifs avant le Messie*. III. *Développement moral et social de Moïse à Jésus-Christ*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1905, in-18 de 63 p., 0 fr. 60. — 11. *Das Buch Job. Als strophisches Kunstwerk nachgewiesen, übersetzt und erklärt*, von Joseph Hontheim, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de vii-365 p., 10 fr. — 12. *Le Livre d'Isaïe*. Traduction critique, avec notes et commentaires, par le P. Albert Condamin, S. J. Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de xix-401 p., 8 fr. — 13. *Les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament*, par l'abbé J. Fontaine. Paris, Retaux, 1905, in-12 de xiv-512 p., 3 fr. 50. — 14. *Il Mistero e il fatto del Vangelo*, da G. M. Zampini (collect. *Fede e Scienza*). Roma, Pustet, 1904, in-12 de 93 p. — 15. *Études sur les Évangiles*, par le P. V. Rose, O. P. 3e édition. Paris, Welter, 1905, in-8 de xv-335 p., 5 fr. — 16. *La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un appendice sur Arimathie*, par le P. Barnabé Meistermann, O. M. Paris, Picard, 1904, in-8 de viii-290 p., avec 27 illustrations et une mosaïque en chromolith., 5 fr. — 17. *Les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur. Étude historique et chronologique sur les Évangiles*, par l'abbé H. Pasquier. Paris, Beauchesne, 1904, 3 vol. in-8 de xxiv-471, 367, xi-582 p., 18 fr. — 18. *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. Jacquier. T. II. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 511 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Origines de l'Église. Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique*, par l'abbé C. Fouard. Paris, Lecoffre, 1904, in-8 de xliv-343 p., 7 fr. 50. — 20. *Probleme des apostolischen Zeitalters. Fünf Vorträge in Hannover im Oktober 1903 gehalten*, von Ernst von Dobschütz. Leipzig, Hinrich, 1904, gr. in-8 de ii-138 p., 3 fr. 40. — 21. *Épîtres de saint Paul. Traduction et commentaire*, par A. Lemonnyer, O. P. Première Partie. *Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains*. Paris, Bloud, 1905, in-12 de xxxiv-345 p., 3 fr. 50. — 22. *Der zweite Brief des Apostelfürsten Petrus, geprüft auf seine Echtheit*, von Karl Henkel. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de ii-89 p., 3 fr. — 23. *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique*, par le P. Th. Calmes (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p., 0 fr. 60.

1. — Une seconde édition des *Études sur les religions sémitiques* du

P. Lagrange a été nécessaire un an et demi seulement après l'apparition de la première. Ce fait est tout à la fois un indice de la valeur de l'ouvrage et une preuve de l'intérêt très grand que l'on porte maintenant à tout ce qui touche à la Bible. Nous avons dit naguère dans le *Polybiblion* (t. XCVII, p. 195-197), le contenu et le mérite de ces *Études*. Pour éviter les redites, nous nous bornerons à indiquer les modifications introduites dans la seconde édition. Si l'auteur n'a pas fait une refonte totale de son livre, il en a revu et amélioré le texte un peu partout en beaucoup de détails. Il fallait bien tenir compte des découvertes et des publications les plus récentes. Des changements plus considérables ont été apportés au sujet des pierres sacrées et du sacrifice ; la nature des bétyles et du sacrifice chez les Sémites est mieux expliquée. Deux chapitres sont entièrement nouveaux. L'un traite du calendrier, du sabbat et des fêtes. L'autre expose le caractère et le développement historique des religions sémitiques. C'est une intéressante vue d'ensemble sur ces religions. Le R. P. Lagrange les compare à celles de l'Égypte et de la Grèce ; il ne les trouve pas meilleures, mais plus nettes dans l'idée du divin, plus impérieuses et plus fortes. Ces traits généraux aident à suivre les développements de ces religions au cours de l'histoire, depuis leur origine commune et peut-être monothéiste jusqu'à leur décadence graduelle qui les éloignait de plus en plus du monothéisme. Les textes épigraphiques reproduits et traduits en appendice sont plus nombreux : on en compte vingt et un, alors que la première édition n'en avait que huit. La valeur du livre s'est accrue avec le nombre des pages ; tout lecteur sérieux le constatera aisément.

2. — M. Alfred Jeremias recherche à son tour quelle était, à l'origine, la religion babylonienne. Il reconnaît que l'histoire ne nous en dit rien. Mais s'il faut recourir aux conjectures, il abandonne celles d'animisme, de totémisme ou de fétichisme primitif en Babylonie, et il pense que, quoique parvenue à un grossier polythéisme, la religion babylonienne était, à l'origine, sinon nettement monothéiste, du moins à tendances monothéistes. Il en trouve des indices dans cette religion elle-même et il y distingue des courants monothéistes : *Monotheistiche Strömungen innerhalb der babylonischen Religion*. Il signale cinq de ces courants. Le premier existerait dans les secrets mystères du culte des astres. L'initié savait que les étoiles, adorées comme des dieux, étaient gouvernées par une puissance divine unique, et que le passage de la mort à la vie dans l'ordre cosmique était le symbole d'une vie meilleure après la mort. Le second indice est le culte du dieu suprême dans le monde. Anu et Ninib sont supérieurs aux autres divinités du même ordre qu'eux. Le troisième courant se rencontre dans la religion populaire elle-même. Le grossier polythéisme des Babyloniens est un produit de la mythologie. Mais la mythologie n'est que le système

cosmique mis à la portée du peuple, par la célébration des fêtes de la nature qui meurt et de la nature qui ressuscite. Or, même dans ce culte grossier, on saisit un courant monothéiste : Marduk, Nebo sont considérés parfois comme étant le dieu suprême ; le soleil et la lune sont les dieux les plus grands ; Istar est la reine du ciel et la déesse mère. Le quatrième courant monothéiste existe dans la théologie des psaumes babyloniens de la pénitence. Quelques-uns sont franchement polythéistes ; mais d'autres manifestent l'espoir du salut. Ils sont contemporains de l'emploi des noms propres où *il* et *ilu* entrent en composition, et par conséquent de l'époque d'Hammourabi. Cette contemporanéité peut servir peut-être à déterminer à quel courant religieux ils appartiennent. Enfin, au VIe siècle avant Jésus-Christ, on constate partout, en Orient et en Occident, dans l'Inde et dans l'Asie, un mouvement monothéiste. Cyrus, Zoroastre, Bouddha, Confucius, Pythagore et Socrate ont tous à peu près simultanément des tendances monothéistes. Toutefois, ce monothéisme, qui se borne à distinguer le Dieu unique de la pluralité des dieux, n'a pas beaucoup d'importance religieuse. Seul, le monothéisme, qui a pénétré au cœur de la divinité et a compris la vraie nature divine, a eu de l'influence dans l'histoire du salut. Aussi les courants monothéistes de la religion babylonienne ne sont rien à côté du monothéisme pur d'Israël.

3. — Le P. de Hummelauer expose l'appoint que, selon lui, l'exégèse apporte à la solution de la « brûlante » question de l'inspiration : *Exegetisches zur Inspirationsfrage*. Il propose trois principes qui, à son avis, saperont par la base la plupart des objections récentes contre la Bible, et spécialement contre l'Ancien Testament. Ces principes sont : 1° la diversité des genres littéraires des livres de l'ancienne alliance ; 2° le côté humain de l'inspiration ou la part qui revient en propre à l'écrivain sacré dans la rédaction des écrits inspirés ; 3° les questions d'authenticité, de composition et de dates ne relevant pas, par elles-mêmes, de la théologie, mais étant du ressort exclusif de la critique. Ces principes ne sont pas nouveaux, et tous les exégètes en font plus ou moins l'application. Mais le P. de Hummelauer leur donne une signification et une extension qui sont nouvelles et qui appellent en bien des points des réserves ou des explications. Il les justifie aussi à l'aide d'arguments caducs et sans fondement. Ainsi il prétend que la Genèse contient des traditions populaires sans valeur historique, par la seule raison que ce livre est divisé en dix sections intitulées : *toledoth*. Ce mot hébreu n'a certes pas la signification qu'on lui donne. Ainsi encore il estime que Léon XIII, dans l'encyclique *Providentissimus Deus*, autorise les exégètes à reconnaître que les écrivains sacrés ont écrit et raconté l'histoire suivant les apparences, c'est-à-dire d'après les idées de leur temps et les méthodes employées alors, libre-

ment, poétiquement et sans aucun souci de la méthode critique. Le principe est vrai dans une certaine mesure, mais l'appui extrinsèque qu'on lui donne est croulant. Le Pape n'a pas traité la question et la phrase de l'encyclique qu'on invoque n'est qu'une simple transition sans portée. Il y aurait encore d'autres remarques à faire sur une brochure qui, d'ailleurs, n'a été composée que pour attirer l'attention sur d'importants problèmes et pour provoquer la discussion. Nous l'avons plus longuement analysée dans la *Revue des sciences ecclésiastiques* (n° de novembre 1904, p. 458-469).

4. — Mgr Vaughan, chanoine de Westminster, a réuni dans un volume : *Autour de la Bible*, des articles qu'il avait publiés dans le *Catholic Times*. Il s'adresse non pas aux savants, mais à la foule des chrétiens à qui il se propose de fournir les renseignements nécessaires pour lire avec intérêt et fruit les Livres saints. Il expose donc la doctrine catholique et il l'oppose souvent aux opinions protestantes sur l'autorité, le texte, l'intégrité de la Bible. L'ordre des parties n'est pas d'une logique rigoureuse et le volume ne forme pas un traité didactique. Mais l'exposition, simple, claire, piquante parfois, a le don d'intéresser le lecteur, et l'ouvrage se lit facilement et agréablement. L'ensemble est exact, suffisamment à jour pour un écrit de vulgarisation. Quelques considérations sur le concordisme de la Bible avec les sciences modernes sont vieillottes. Des inexactitudes de détails sont peut-être le fait du traducteur ou du prote. Ainsi on nous dit (p. 8) que les points-voyelles du texte hébreu ont été placés *au-dessus* des consonnes. On affirme (p. 15, note) que les livres de Daniel et d'Esdras ont été écrits en chaldéen. Des tablettes d'argile, couvertes d'hiéroglyphes, ont été découvertes à *Tel-El-Aunana* (Tell-el-Amarna) sur les ruines du Nil (!). Népotien, le disciple de saint Jérôme, est appelé Népotian (p. 127). L'abbé de Gryse devient l'abbé de Grypse (p. 234). Somme toute, on pourrait emprunter à l'étranger des livres d'une portée plus grande et ne pas surcharger le marché français d'écrits de simple vulgarisation.

5. — Les études sur le droit biblique, *Studies in Biblical Law*, de M. Wiener, sont une application à la solution du problème biblique de la méthode ordinaire aux études légales. Le chapitre Ier expose la condition présente des études bibliques, ou les difficultés actuelles d'exégèse et de critique. L'étudiant en droit doit poser à l'étudiant en théologie les questions à l'ordre du jour sur l'origine du droit mosaïque, et M. Wiener résume, d'après Carpenter et Driver, les principaux arguments qui servent à distinguer les documents législatifs J E D P H. Les chapitres suivants sont consacrés à l'examen de quelques points du droit mosaïque. On nous renseigne notamment sur l'alliance du peuple israélite avec Dieu, son obligation, ses termes légaux et techniques, ses formes successives et ses signes ou symboles. Le

parallélisme de quelques lois mosaïques avec celles d'autres codes sert à déterminer leur date, qui, si elle est postmosaïque, n'est pas du moins postexilienne. D'intéressantes comparaisons sont établies entre d'autres lois hébraïques et le code romain. Enfin on signale les relations qui existent entre la législation juive et les anciennes législations, et on détermine l'esprit de cette législation. Cette sèche analyse montre assez l'intérêt que présentent ces études.

6. — M. Bertrand de Cintré a eu une excellente idée et a rendu aux exégètes un réel service en traduisant en notre langue l'ouvrage allemand, « si documenté et si instructif », de M. F. Buhl : *La Société israélite d'après l'Ancien Testament.* En une série d'esquisses, faites de main de maître, le savant professeur à l'Université de Copenhague a rédigé un résumé complet, succinct et clair, des questions concernant l'état social et économique décrit dans l'Ancien Testament. Le premier chapitre expose l'influence du sol sur la situation économique du peuple d'Israël. Le deuxième donne un aperçu sur le développement économique et social des Israélites. Les dix autres traitent de la famille, de la tribu, du droit de cité, de la population, de la propriété foncière, des diverses professions, de la vente et de l'achat, des créanciers et des débiteurs, de la tendance de la législation à réaliser l'égalité économique et sociale, enfin des impôts et contributions. Sur toutes ces intéressantes questions, l'auteur fournit des indications précises ; il marque avec soin les phases diverses par lesquelles elles ont passé et il suit leur progrès à travers les âges. Il admet les conclusions des critiques modernes sur l'âge et l'évolution de la législation du Pentateuque. Il fait d'heureux rapprochements entre les institutions sociales des Israélites et celles des Babyloniens et des anciens Arabes. L'unique point qui nous a paru hasardé est l'existence du matriarcat à l'origine de la famille israélite. Les interprétations douteuses sont rares et ce petit ouvrage renferme une masse de renseignements exacts et instructifs. Le traducteur a ajouté de nombreuses notes et des références à des ouvrages français. Ses tables enfin faciliteront les recherches des lecteurs, qui lui sauront gré de leur avoir mis en mains un si excellent instrument de travail.

7. — *Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible* est mal ordonné ; l'absence de méthode et de clarté dans l'exposition ne met pas en lumière l'érudition considérable, mais entassée, de l'auteur. M. Moors se demande d'abord si les Israélites ont connu, à l'époque de Salomon, entre la circonférence et le diamètre du cercle, une relation plus approximative que $\pi = 3$. Contrairement à l'avis des spécialistes, il répond affirmativement, et il appuie sur les données bibliques sa conclusion que les constructeurs du temple de Salomon ont connu une valeur de π à peu près égale à une des limites

données par Archimède $3\frac{1}{7}$ et $3\frac{10}{71}$. La solution de cette question est suivie de quelques considérations, peu claires, sur le système israélite des poids et mesures, des poids et monnaies. Des notes copieuses et des tableaux complètent ces considérations. Il y a là de nombreux matériaux qui, combinés et mis en œuvre, formeraient une étude savante ; mais le travail reste à faire aux lecteurs.

8, 9, 10. — Sous un titre commun : *Les Juifs avant le Messie*, M. Paulus a publié dans la collection *Science et Religion* trois brochures, dont le sujet précède logiquement les questions traitées par lui dans quatre autres brochures de la même collection : *Les Juifs et le Messie* (Voir *Polybiblion*, t. C, p. 200-202). La première expose le *Développement politique et religieux du peuple juif*, la seconde son *Développement social et moral d'Abraham à Moïse*, et la troisième le même développement *de Moïse à Jésus-Christ*. En délivrant le *nihil obstat* théologique, Mgr Legendre, doyen de la Faculté catholique d'Angers, écrit à l'auteur : « Votre travail est une excellente esquisse de l'histoire des Hébreux, facile à lire, et n'offre aucune difficulté au point de vue doctrinal. » Tout en souscrivant à ce jugement bienveillant, le critique d'office aurait à présenter d'assez nombreuses remarques de détails. L'auteur ne tient aucun compte de la critique documentaire du Pentateuque. Sur le développement politique, les origines du peuple, la formation des tribus en Égypte et les institutions mosaïques, on trouve des hypothèses plus ou moins fondées, des rapprochements hâtés avec l'histoire générale et des généralisations trop accentuées. Trop de conjectures relient les quelques détails certains que nous connaissons sur cette période. A partir des juges et des rois, les renseignements abondent, les aperçus sont plus exacts et plus justes, mais trop rapides et trop généraux. Le développement moral et social d'Abraham à Moïse est présenté d'après la Genèse, le livre de Job et le code de l'alliance qui nous renseignent sur l'époque patriarcale. De ces sources on extrait avec justesse ce qui concerne l'influence religieuse sur les institutions aux époques primitives, la vie dans le pays de Chanaan, la condition des personnes, le droit pénal et la famille. Pour ces derniers points, il y aurait eu beaucoup plus à prendre dans le code d'Hammourabi ; mais l'auteur n'a pas eu en mains la traduction du P. Scheil (Voir *Polybiblion*, t. C, p. 195-196). Faute d'être au courant des systèmes modernes, il a appliqué au code sacerdotal le jugement que Renan a porté sur le code de l'alliance. Dans la troisième brochure, le droit mosaïque est trop brièvement résumé ; la société de Moïse à Zorobabel est décrite avec plus de détails. Le chapitre sur la Bible est incomplet. L'origine mosaïque de tout le Pentateuque est affirmée catégoriquement ; il est parlé des livres perdus ; les autres livres bibliques sont à peine indiqués. On dit (p. 41) que la littérature sacrée était étudiée particulièrement dans les *navoth* (?)

ou écoles de prophètes, et (p. 42) qu'Esdras fixa le canon hébraïque. Au sujet de la diaspora et du prosélytisme juif, on ne nous donne que des généralités; l'auteur ne connaît pas l'ouvrage de Schürer. Quelques mots seulement sont dits sur les Juifs palestiniens. Il nous faudrait des écrits de vulgarisation plus complets, plus exacts et plus précis.

11. — Le P. Hontheim a étudié le livre de Job comme œuvre poétique, l'a partagé en strophes et en a donné une traduction allemande et un commentaire : *Das Buch Job*. Son étude fait partie des *Biblische Studien* de Bardenhewer. Les prolégomènes traitent de l'autorité du livre, des personnages du poème, de l'épreuve de Job, des passages authentiques, des discours d'Eliu, du but et du contenu du livre, de l'état actuel du texte et du genre poétique. Job est un personnage réel, et le fond du prologue et de l'épilogue est historique. En fait de doctrine, l'inspiration ne garantit que ce que l'auteur affirme en son nom, ou bien fait dire à Dieu, ou encore approuve dans les discours de Job et de ses amis. Job était un Araméen, plus ancien que Moïse ; Éliphaz était un sage iduméen ; Baldad et Sophar étaient des Arabes ; Eliu était Araméen comme Job. Le P. Hontheim tient pour authentiques les discours d'Eliu que beaucoup de critiques déclarent étrangers au poème. Il expose longuement son système sur la division strophique du livre. Le commentaire vient ensuite ; il est exclusivement critique et suit une marche uniforme : critique textuelle, éclaircissements, analyse du sujet et remarques finales. La traduction allemande est disposée par strophes, antistrophes et strophes intermédiaires. Cette disposition exige d'assez nombreuses interversions de textes, dont les raisons d'être ont été exposées dans le commentaire. La traduction est exacte et élégante. L'ouvrage entier est très soigné et très érudit.

12. — *Le Livre d'Isaïe*, traduction critique avec notes et commentaires, du P. Condamin, est conçu sur le même plan et d'après les mêmes principes que *le Livre de Job* du P. Hontheim, et l'ouvrage du jésuite français soutient à tous les points de vue la comparaison avec celui de son confrère allemand. Toutefois il n'est pas terminé et une *Introduction au Livre d'Isaïe* traitera de la composition strophique du poème, de l'authenticité du livre et de certains points de chronologie, d'histoire et de critique littéraire. Nous avons donc aujourd'hui exclusivement la traduction et le commentaire. La traduction, fidèle et très littéraire, est divisée par strophes. La division strophique exige aussi quelques interversions de textes. Le lecteur est prié « de ne pas s'émouvoir trop facilement des nouveautés de cette traduction, de ne les point juger sur une première impression, mais de considérer les preuves » (p. XII). Les preuves sont fournies dans les notes qui accompagnent la traduction. Elles reposent sur la critique textuelle. Chaque morceau est

suivi de la critique littéraire et historique qui s'y rapportent. Cette partie du commentaire est fort soignée ; elle discute les sentiments des meilleurs critiques contemporains sur la marche des idées et la situation historique de chaque poème. La date de la composition du morceau y est fixée. On sait ainsi déjà la pensée de l'auteur sur l'authenticité du plus grand nombre des passages. Si la question d'authenticité des ch. XIII-XIV, XXIII, XXIV-XXVII, XXXIV-XXXV, XXXVI-XXXIX, XL-LXVI, est renvoyée au volume d'Introduction, les morceaux, XXI, 1-10, 11, 12, sont rapportés aux dix dernières années de l'exil, et XXI, 13-17, à une date inconnue. Toutefois, nous ignorons le sentiment de l'auteur sur le second Isaïe et même sur le troisième. C'est le plus grave défaut de la publication que cette scission en deux volumes, dont le premier suppose le second et dont la partie non publiée est logiquement la première. Néanmoins, en attendant, nous pouvons étudier le texte d'Isaïe avec un bon guide de plus. Nous signalons tout spécialement le commentaire des prophéties messianiques de l'Emmanuel et du Serviteur de Jahvé.

13. — Dans *les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament*, M. l'abbé Fontaine vient de réunir une troisième série d'articles détachés, publiés dans des revues ou des journaux. Ils sont groupés en deux parties. La première est plus particulièrement polémique et critique. L'auteur y examine la méthode naturaliste en elle-même et dans ses diverses applications à la dogmatique révélée et à l'histoire biblique. Mais il faut remarquer que, par méthode naturaliste, il entend la méthode historique dont le caractère distinctif est de faire abstraction de toute notion surnaturelle dans la discussion des sujets scripturaires et théologiques. Bien que l'abstraction ne soit pas la négation, elle est ici, au jugement de M. Fontaine, impossible, puisque l'objet de la théologie étant essentiellement surnaturel, la théologie qui en ferait abstraction serait une science sans objet. L'être historique des faits divins s'identifie avec leur être surnaturel, et leur historien doit les atteindre tels qu'ils sont en eux-mêmes. Il reste pourtant vrai, nous semble-t-il, que l'abstraction du surnaturel est possible, même en histoire biblique, et qu'elle est utile et nécessaire, ne fût-ce que pour contrôler et vérifier historiquement les données qu'utilise le théologien. M. Fontaine condamne trop catégoriquement la méthode historique en bloc. Il en juge trop exclusivement par quelques-unes de ses applications. Quoiqu'on en ait abusé, elle est bonne et utile. Bien plus, les applications qu'il discute ne nous paraissent pas toutes dangereuses, et, au risque d'être rangé au nombre des esprits avisés et prudents, nous distinguerions entre la méthode et ses abus, et nous ne rendrions pas tous les exégètes progressistes solidaires des excès de M. Loisy. Enfin, quand il discute à juste titre les doctrines de ce dernier critique,

M. Fontaine ne serre pas d'assez près son adversaire, parce qu'il n'a pas revécu sa pensée. Au lieu de le suivre sur son terrain, il lui répond par des arguments généraux ou des considérations d'à côté. La seconde partie du volume renferme une étude exégétique des synoptiques et de saint Jean. Bien que le caractère polémique en ait été exclu, son but direct est cependant de répondre aux difficultés soulevées par M. Loisy. Les questions ne sont pas étudiées en elles-mêmes, mais par réaction contre les opinions visées, en sorte qu'on nous donne encore de l'exégèse polémique plutôt que de l'exégèse catholique. Par ailleurs, il y a dans tout cet ensemble de fort justes observations, et on retirera grand profit de la lecture de ce livre, même lorsqu'on ne sera pas de l'avis de l'auteur. Le chapitre sur saint Paul n'est qu'ébauché. Des pièces justificatives terminent cet écrit de polémique, dans lequel l'échauffement du combat nuit parfois à la vision exacte du lutteur.

14. — La brochure du professeur Zampini : *Il Mistero e il fatto del Vangelo,* de la collection *Fede e Scienza*, s'élève aussi contre la distinction établie par les critiques entre la science et la foi, entre le mystère et le fait dans la question des Évangiles. La science confirme la foi et, dans les problèmes évangéliques, le mystère se confond avec le fait. Après avoir exposé sommairement les prétentions des critiques, l'auteur montre la compénétration des deux ordres de vérités dans la critique des Évangiles en général, dans l'histoire des évangélistes et dans la composition des Évangiles. Bref, dans le cadre qu'il s'est tracé, il indique, d'une façon délayée, les conclusions de la critique modérée au sujet des Évangiles.

15. — Nous recevons un exemplaire de la troisième édition des *Études sur les Évangiles* du P. Rose. Comme ce n'est que la reproduction textuelle de la seconde édition, dont nous avons rendu compte ici (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 204-205), nous ne répéterons pas tout le bien que nous en avons dit, — et il est grand. Nous rappellerons seulement que ces *Études* portent sur le tétramorphe, la conception surnaturelle de Jésus, le royaume de Dieu, le Père céleste, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, la Rédemption et le tombeau de Jésus trouvé vide au matin de Pâques. Le format de la nouvelle édition est différent de celui de la seconde ; l'impression paraît mieux soignée ; l'aspect général est plus agréable à l'œil. La réédition est une indication de l'accueil fait au livre. Nous désirons qu'elle soit bientôt épuisée, pour la diffusion de plus en plus étendue des excellentes *Études* du P. Rose.

16 — Le P. Barnabé Meistermann poursuit ses recherches sur les lieux saints de la Palestine et ses revendications en faveur des anciennes traditions. Son plus récent travail est consacré à *la Patrie de saint Jean-Baptiste*. Comme les indications de saint Luc, I, 39, sont

obscures, elles ont donné occasion à des interprétations bien différentes. La première partie du livre est employée à examiner successivement les diverses explications proposées Il en existe une douzaine ; la plupart sont restées singulières et n'ont pas compté beaucoup de partisans. Celle qui place à Hébron le berceau du Précurseur, a le plus de vogue, parce qu'elle a été patronnée par Baronius ; aussi est-elle plus longuement discutée. Les arguments sur lesquels elle s'appuie n'imposent pas la conviction, et il est loin d'être démontré qu'au temps de Notre-Seigneur, Hébron était encore une ville sacerdotale, d'autant que, depuis la captivité des Juifs à Babylone, elle faisait partie de l'Idumée. Les autres identifications sont encore moins fondées. Aussi, il ne reste que le site traditionnel d'Aïn-Kârem, qui ait des chances d'être la patrie du Baptiste. Toute la seconde partie du livre tend à démontrer la valeur historique de la tradition. Cette tradition a des attestations, avant les croisades, et on en a trouvé des traces dans les versions sahidique et éthiopienne des Évangiles, et dans des manuscrits arabes du xe siècle. Elle se continue au temps des croisades et encore après. Le lieu semble donc bien avoir été réellement le berceau du Précurseur. La tradition nous paraît moins claire sur la distinction des deux maisons de Zacharie, et, sur ces points particuliers, la démonstration du P. Barnabé a moins de force. La polémique du P. Barnabé est ici calme et modérée; on y retrouve encore quelques personnalités blessantes et de fâcheuses insinuations. Un appendice traite de la patrie de Joseph d'Arimathie. Le P. Barnabé soutient la tradition qui la place à Ramathaim, aujourd'hui Ramléh ; il réfute les objections soulevées par M. Robinson et par M. Heidet, et il assemble tous les témoignages favorables à l'identification traditionnelle. Il pourrait bien, dans ce cas, avoir raison contre les adversaires de Ramléh. De nombreuses illustrations ornent son volume.

17. — M. l'abbé Pasquier nous donne trois volumes sur *les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur*. Le premier est une étude sur l'histoire contemporaine des faits évangéliques. Elle comprend des principes de chronologie sur le calendrier, la concordance des ères et la chronologie elle-même des Évangiles. Elle traite en second lieu de la topographie, des institutions et des usages de la Palestine à l'époque de Notre-Seigneur. Elle présente enfin un abrégé de l'histoire des Juifs depuis le pontificat d'Hyrcan jusqu'à la ruine de Jérusalem. Le second volume est intitulé : *Discussions et éclaircissements sur l'Évangile*. La première partie s'occupe des évangélistes et de leurs écrits qui sont analysés. La seconde discute les questions relatives aux principaux faits de la vie de Jésus. Le troisième volume contient une vie de Notre-Seigneur écrite en latin avec les seuls textes évangéliques, disposés selon l'ordre chronologique et combinés entre eux. C'est donc une harmonie des quatre Évangiles. La

part empruntée à chacun d'eux est distinguée par des caractères typographiques spéciaux. Au-dessous on a disposé sur quatre colonnes parallèles une synopse, dans laquelle les colonnes blanches auraient été utilement supprimées toutes les fois qu'il n'existe qu'un seul récit. Par abondance de biens, les événements, placés à diverses époques, sont rapportés à leur place chronologique et à l'endroit qu'ils occupent. L'ensemble de cet ouvrage suppose un labeur prolongé. Malheureusement l'érudition de M. Pasquier est trop ancienne. Elle a été puisée dans des écrits, excellents en leur temps, tels que *l'Art de vérifier les dates*, mais aujourd'hui dépassés ; elle n'est pas tenue à jour. Sur la chronologie, la géographie, les institutions juives, la critique littéraire, le XIXe siècle a produit nombre de travaux savants, érudits, que M. Pasquier n'a pas consultés. Aussi néglige-t-il d'aborder des problèmes de toute sorte qui ont été soulevés et en partie résolus de nos jours. Sauf pour de trop rares détails, il est en retard sur l'érudition contemporaine. D'autre part, il est peu habitué aux sévères méthodes de la critique ; aussi accorde-t-il sa confiance à des témoignages qui ne la méritent pas. L'harmonie et la synopse des Évangiles sont la partie la plus utile de l'ouvrage, encore qu'elles eussent pu être disposées sur un plan plus scientifique.

18. — On ne reprochera pas à M. Jacquier de négliger les travaux modernes et critiques sur les Évangiles. Dans le tome second de son *Histoire des livres du Nouveau Testament*, il a exposé, avec une grande richesse de détails, tous les problèmes concernant les synoptiques et il en a donné des solutions aussi sages que solides. Les cinq premiers chapitres traitent des questions communes aux Évangiles, et notamment le problème synoptique. Une longue analyse comparée des trois récits parallèles précède et prépare l'exposition et la discussion des diverses hypothèses sur la formation de ces trois récits. M. Jacquier tient pour l'utilisation de documents écrits, multiples et indépendants, reproduisant plus ou moins la même catéchèse orale. Signalons à la page 283 deux erreurs de chiffres à corriger : Reuss a partagé les Évangiles en 124 (et pas 134) sections, et saint Marc n'a que 2 (et non pas 5) péricopes propres. Les trois chapitres suivants sont réservés aux questions spéciales à chacun des trois premiers évangélistes. Le chapitre huitième et dernier traite du texte des Évangiles. Si les questions de critique textuelle ne sont pas toutes abordées, il y a du moins de bonnes indications sur l'orientation actuelle de cette science. Eusèbe, dans ses *Quæstiones ad Marinum*, n'est pas aussi catégorique qu'on le dit (p. 501) contre l'authenticité des douze derniers versets de saint Marc. Il n'y a qu'à louer l'érudition de l'auteur ; on peut regretter toutefois que l'exposition n'ait pas toujours la logique et la suite désirables.

19. — Avant de mourir, M. l'abbé Fouard avait terminé ses travaux

sur les origines du christianisme. Le sixième volume sur *Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique* était prêt pour l'impression. Des mains amies n'ont eu qu'à publier son manuscrit. L'œuvre garde jusqu'au terme son caractère primitif et procède par récits historiques sans controverse ni polémique. La figure qui domine dans le tableau de la société religieuse vers la fin du Ier siècle est celle de saint Jean, l'apôtre bien-aimé, parvenu à une extrême vieillesse. Dans son Introduction, M. Fouard revendique l'authenticité des écrits qui nous sont parvenus sous le nom de saint Jean. Les renseignements que ces écrits contiennent sur l'Église et sa vie dans la seconde moitié du Ier siècle sont encadrés dans les faits, connus, par ailleurs, de l'histoire du judaïsme et du christianisme. Nous sommes amplement renseignés sur le sort des Juifs après la ruine de Jérusalem, l'exil à Pella de l'église de Jérusalem, les rapports de l'Église et de l'Empire sous les Flaviens et la persécution de Domitien. C'est de cette dernière époque que date l'Apocalypse, livre mystérieux, longuement analysé en trois chapitres. L'ordre chronologique amène successivement l'épître authentique de saint Clément de Rome aux Corinthiens, le quatrième Évangile, les dernières années et la mort de saint Jean, enfin l'état de l'Église après le dernier apôtre. Dans tout cet ensemble on ne peut qu'admirer la vaste érudition, la critique saine et modérée, l'exposition claire et élégante de M. Fouard. La seule lacune que j'aie remarquée concerne la littérature récente sur les livres apocryphes du Nouveau Testament. M. Fouard l'eût peut-être comblée, s'il avait surveillé lui-même l'édition de son livre, comme il eût certainement corrigé plusieurs fautes d'impression qui ont défiguré des noms de personnes ou de lieux. Saluons d'un regret ému le dernier ouvrage de ce docte et pieux historien.

20. — M. von Dobschütz publie cinq conférences qu'il a faites à Hanovre au mois d'octobre 1903 dans un cours de vacances, sur les problèmes actuels concernant l'âge apostolique : *Probleme des apostolischen Zeitalters*. Il y traite de l'origine de la première communauté chrétienne, du judéochristianisme et du judaïsme, du paganochristianisme et du paganisme, du judéochristianisme et du paganochristianisme dans leurs rapports réciproques, enfin du christianisme et du catholicisme. Je regrette de ne pouvoir analyser dans les quelques lignes dont je dispose tout le riche contenu de ces cinq conférences. L'orateur y résume clairement et méthodiquement tous les problèmes soulevés par les critiques sur l'âge apostolique. Il connaît très bien le sujet ; il indique les solutions différentes données à ces problèmes ; il écarte les opinions extrêmes et il oriente ses auditeurs et ses lecteurs vers les conclusions modérées des théologiens protestants qui font de la science et de la critique. Les personnes qui voudraient s'initier rapidement et à bon escient à ces questions palpitantes trou-

veront dans l'ouvrage de M. von Dobschütz une excellente synthèse avec de nombreuses et exactes indications sur la littérature du sujet et sur les positions prises par les critiques allemands.

21. — Le P. Lemonnyer commence, dans la collection intitulée : *La Pensée chrétienne*, la traduction et le commentaire des *Épîtres de saint Paul*. Le premier volume contient les lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Il débute par une esquisse d'une histoire de la pensée de saint Paul. L'auteur nous raconte la jeunesse de Paul, son premier contact avec l'Évangile et sa conversion ; il nous expose ce qu'étaient son Évangile, sa documentation scripturaire et il retrace le développement de sa théologie depuis les premières prédications jusqu'aux dernières lettres que l'apôtre ait écrites, en passant par les grandes épîtres dogmatiques. Viennent les six premières lettres. Chacune d'elles est précédée d'une courte introduction, qui en prouve l'authenticité, en indique les destinataires, l'occasion et le but, le lieu et la date, et les principales divisions. Une table analytique plus détaillée marque la marche des idées. Le texte est traduit très littéralement, et ce littéralisme rend parfois la version obscure. Le commentaire, placé en dessous, est naturellement doctrinal : il fait ressortir les enseignements dogmatiques et moraux que saint Paul adressait à ses lecteurs. Celui de l'épître aux Romains nous a paru plus pénétrant que les autres. De temps en temps, des notes plus développées groupent les idées de l'apôtre sur un point important de sa doctrine, comme la parousie, la justification et le péché originel. L'ensemble est moins satisfaisant que dans les commentaires du P. Rose sur les synoptiques. Avouons que le sujet était plus difficile et félicitons sincèrement le P. Lemonnyer de nous avoir donné un volume clair et intéressant sur les premières Épîtres du grand apôtre des nations.

22. — La seconde Épître de saint Pierre est un des écrits les plus discutés du Nouveau Testament. On conteste aujourd'hui son authenticité plus que sa canonicité. C'est pourquoi M. Henkel vient de soutenir dans les *Biblische Studien* son authenticité, *Der zweite Brief des Apostelfürsten Petrus, geprüft auf seine Echtheit*. Il prouve successivement que c'est un écrit de l'âge apostolique et qu'il a le prince des apôtres pour auteur. Tout concourt à démontrer sa composition durant l'âge apostolique : les enseignements qui y sont donnés et les vues qui y sont exposées, aussi bien que les erreurs qui y sont combattues ; enfin, on ne peut prouver que cette lettre ait utilisé des documents rédigés après l'âge apostolique. La rédaction par saint Pierre est attestée par la lettre elle-même, par d'autres écrits canoniques, à savoir la première Épître de saint Pierre, les discours de l'apôtre rapportés dans les Actes et l'Évangile de saint Marc, enfin par les témoi-

gnages extrinsèques. La thèse, ainsi conduite, comprend la réfutation des nombreuses et variées objections des critiques contre l'authenticité et la date de cette Épître. Elle ne laisse aucune attaque sans réplique, et elle fait valoir les arguments positifs les plus solides et les plus convaincants.

23. — Une brochure de la collection *Science et Religion* nous présente *l'Apocalypse devant la tradition et devant la critique.* Elle est du P. Calmes. Le chapitre premier donne une brève analyse de ce livre mystérieux. Le chapitre deuxième nous offre un aperçu de l'histoire de son interprétation dans l'antiquité chrétienne, au moyen âge et dans les temps modernes. Le troisième chapitre est le plus neuf ; il expose l'application de la théorie documentaire à la composition de l'Apocalypse. Elle ne date que de 1882 et elle a passé par des formes diverses. L'accord est fait à peu près complètement pour voir dans l'Apocalypse une combinaison de sources, dans lesquelles il convient d'accorder une part à l'élément juif. Le P. Calmes trace ensuite les linéaments de la question. Il existe dans le livre une certaine unité littéraire ; mais elle est rédactionnelle. Le rédacteur a combiné et relié des documents qu'il a retouchés pour les adapter à son point de vue. Ce procédé affecte spécialement le corps du livre, c. VI-XVIII, et il est visible surtout au chapitre VII. Le chapitre XII présente une élaboration plus compliquée : le document primitif, déjà remanié par un premier rédacteur, l'a été encore par l'auteur de l'Apocalypse. Il restait à rechercher la provenance des symboles de l'Apocalypse. Le P. Calmes en étudie quelques-uns. Le monstre polycéphale, dont il est parlé en trois endroits différents, est le même, ainsi qu'il résulte de l'identité des bêtes et des nombres. Dans ses traits essentiels, il est d'origine babylonienne ; c'est le monstre de l'épopée cosmogonique exploité au bénéfice de spéculations eschatologiques, mais avec de notables différences. Par ce spécimen, le P. Calmes a voulu montrer comment les critiques modernes interprètent l'Apocalypse. « S'il est nécessaire de faire la part des conjectures hasardées et des rapprochements ingénieux, dit-il en terminant, l'on avouera du moins que la méthode critique n'a rien à envier aux rêveries mystiques de l'abbé Joachim, ni aux divagations agressives des théologiens de la Réforme. » C'est vrai ; cependant il pourrait y avoir entre des tendances extrêmes un juste milieu qui serait peut-être plus près de la vérité.

E. MANGENOT.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie*, dressé et rédigé sous la direction de F. SCHRADER. 14e année. Paris, Hachette, 1904, in-fol. de 3 cartes, 3 fr. — 2. *Carte du Maroc*, dressée à l'échelle du 1 : 1 500 000e d'après les documents les plus récents. Paris,

Louis Theuvenv, s. d., 1 feuille, 1 fr. — 3. *Autour du monde*, par les boursiers de voyage de l'Université de Paris. Paris, F. Alcan, 1904, in-8 de IV-419 p., 10 fr. — 4. *L'Ile et l'empire de Grande-Bretagne (Angleterre-Égypte-Inde)*, par Robert d'Humières, 3e édit. Paris, « Mercure de France », 1904, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Par Monts et par vaux. Nouvelles Promenades pittoresques, historiques et littéraires*, par Jean Vaudon. Paris, Bloud, s. d., in-8 de 308 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Expansion économique de la France par l'amélioration et le développement de ses moyens de transport*, par Louis Laffitte. Paris, bureaux des « Questions diplomatiques et coloniales », 1904, in-8 de 79 p., avec cartes, plans et diagr. — 7. *En Alsace-Lorraine*, par Émile Hinzelin. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de II-292 p., 3 fr. 50. — 8. *Ici et là*, par Madeleine de Chansac. Paris, Émile-Paul, 1904, in-16 de 181 p., avec grav., 3 fr. 50. — 9. *Sur les grandes routes de Russie*, par Paul Labbé. Paris, Doin, 1905, in-18 de 274 p., avec grav., 3 fr. — 10. *Roubles et roublards. Voyage aux pays russes*, par Pierre Giffard. Paris, Stock, 1904, in-18 de IX-304 p., avec grav., 3 fr. 50. — 11. *Voyage au Yunnan*, par Gervais Courtellemont. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de XIV-298 p., avec cartes et grav., 4 fr. — 12. *De Tunis à Alger. Excursion en Algérie et en Tunisie par une caravane d'instituteurs et d'institutrices de Seine-et-Oise et de la Seine*, sous la direction de J. Brochet. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 233 p., avec grav., 3 fr. 50. — 13. *Souvenirs d'Algérie et de Tunisie*, par G. Saint-Paul. Paris, Charles-Lavauzelle, 1904, in-8 de 360 p., 3 fr. 50. — 14. *La Tunisie au début du* XXe *siècle*. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-8 de X-378 p., avec grav., 15 fr. — 15. *L'Algérie*, par Maurice Wahl. 4e édit. mise à jour par Augustin Bernard. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 454 p., 5 fr. — 16. *Tébessa. Histoire et description d'un territoire algérien*, par Pierre Castel. Paris, Henry Paulin, s. d., 2 vol. in-8 de XVI-192 et 252 p., avec cartes et grav., 18 fr. — 17. *Une Mission au Maroc*. Rapport à M. le gouverneur général de l'Algérie par Augustin Bernard. Paris, Comité du Maroc, 1904, in-8 de 130 p., avec cartes, 2 fr. — 18. *Le Commerce du Maroc en 1902-1903. Rapports consulaires et renseignements*. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 67 p., avec carte. — 19. *Reconnaissances au Sahara. D'In Salah à Amguid et à Tikhammar*, par le lieutenant Besset. *Chez les Touareg Azdjer; d'Ouargla à Tarat*, par le capitaine Pein. Paris, Comité de l'Afrique française, 1904, in-8 de 117 p., avec cartes et grav., 3 fr. — 20. *L'Ouest africain et les Missions catholiques. Congo et Oubanghi*, par G. Renouard. Paris, Oudin, s. d., in-8 de VIII-321 p., avec cartes et grav., 7 fr. 50. — 21. *Les États-Unis au* XXe *siècle*, par Pierre Leroy-Beaulieu. Paris, Colin, 1904, in-18 de XXIV-469 p., 4 fr. — 22. *Descriptions of Maryland*, by Bernard C. Steiner. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 94 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, t. XXII, nos 11-12), 2 fr. 50. — 23. *Les Richesses du Canada*, par Edmond J.-P. Buron. Paris, Guilmoto, s. d. (1905), in-8 de XVI-368 p., avec cartes, 7 fr. 50. — 24. *Terre-Neuve, Saint-Pierre et le French-Shore. La Question des pêcheries et le Traité du 8 avril 1904*. Enquête par Robert de Caix. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, in-18 de 101 p.

1. — C'est avec une très grande impatience que les géographes attendent, chaque année, la publication de *l'Année cartographique* : il est si précieux, ce « Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie », dressé et rédigé par le service cartographique de la librairie Hachette sous la direction de M. F. Schrader ! Le quatorzième fascicule de cette utile publication, contenant les modifications géographiques et politiques des années 1903-1904, n'est que pour accroître l'estime dans laquelle est déjà tenue *l'Année cartographique*. La planche consacrée à l'Asie, avec les itinéraires du lieutenant G. Grillières au Yunnan, du Dr Karl Futterer dans le Tibet nord-oriental, et la curieuse carte des chemins de fer de l'Asie à la fin de 1903, — celle de l'Amérique,

donnant le résultat des dernières explorations de Peary dans les régions arctiques, la nouvelle frontière entre l'Alaska et la Colombie britannique, la carte de la région septentrionale d'après les récents travaux de D. T. Hanbury, la frontière entre le Brésil et la Bolivie pour le territoire d'Acre et le cours du Javary levé par C. Satchell en 1901, enfin les itinéraires de la mission de Créqui Montfort et Sénéchal de la Grange sur les hauts plateaux de l'Amérique du Sud, fournissent en effet sur l'Asie et sur le Nouveau Monde une foule de documents de la plus grande valeur. Quant à la planche de l'Afrique, elle est plus utile encore ; une carte du Sahara du nord, d'après les explorations récentes, des croquis figurant les nouvelles divisions administratives de nos colonies atlantiques d'après les décrets de 1902 et 1903 (le prochain fascicule contiendra sans doute un croquis complémentaire de celui-là) et l'état d'avancement de la délimitation de la Guinée portugaise, des cartes de la côte d'Ivoire en 1903, du Cameroun d'après les travaux les plus récents, du bassin du Chari d'après les reconnaissances de la mission A. Chevalier, enfin de l'Ethiopie méridionale et des régions limitrophes, voilà ce que contient cette dernière planche du 14e fascicule de *l'Année cartographique*. MM. Giffault, Aïtoff, Chesneau et Huot ont, dans de courtes mais substantielles notices, montré l'intérêt de ces documents et accru encore la valeur d'un recueil dont l'éloge n'est plus à faire aujourd'hui.

2. — A ceux qui, ne pouvant pas se procurer la belle et excellente carte du Maroc dressée par M. René de Flotte de Roquevaire, souhaiteraient avoir une carte moins détaillée, mais à échelle suffisante de ce pays, signalons la toute récente publication de l'éditeur Louis Theuveny. Sa *Carte du Maroc*, dessinée par M. G. Peltier à l'échelle du 1 : 1 500 000e d'après les documents les plus récents et tirée en photolithographie, est très claire et très lisible et suffit parfaitement à celui qui n'aspire pas à faire une étude minutieuse et approfondie de ce pays; c'est une bonne œuvre de vulgarisation, à laquelle je reprocherai seulement de ne pas porter en bleu le tracé des eaux fluviales.

3. — L'institution des bourses de voyage autour du monde, due à M. Albert Kahn, a eu pour résultat de permettre, depuis 1898, à un certain nombre de jeunes gens pourvus du titre d'agrégés de l'Université de visiter les différents États du globe, de chercher à se rendre un compte exact du rôle joué par eux à la surface de notre planète, et d'étudier d'une manière désintéressée, sans obligation de rapporter une thèse de doctorat ou un volume bourré d'observations, la vie des peuples qui leur semblent le plus dignes de leur attention. De ceux qui ont bénéficié de ces bourses, les uns n'ont rien publié; à d'autres, tels que MM. A. Métin et G. Weulersse, nous devons des travaux d'une réelle valeur et qui prouvent l'utilité de la fondation de M. Albert Kahn. Voici qui

contribuera encore à en montrer l'intérêt; c'est un volume intitulé : *Autour du monde*, dû à la collaboration de la plupart des boursiers de voyage des années 1898, 1899 et 1900 et dédié par eux, en témoignage de reconnaissance, à leur généreux bienfaiteur. Les treize articles dont il se compose sont très divers, comme les préoccupations mêmes de ceux qui les ont écrits; les uns sont de simples notes de voyage ou de vastes généralisations, qui ne me semblent pas contenir, — par suite de l'étendue même du pays visité, de la difficulté du sujet, et de la rapidité du séjour, — des observations vraiment personnelles ni vraiment neuves; d'autres, beaucoup plus restreints et par suite beaucoup plus documentés et fouillés, présentent au contraire un vif intérêt. Ce sont des études sociales : « l'Éducation publique aux États-Unis » par M. G. Weulersse, — « l'Arbitrage obligatoire en Nouvelle Zélande » par M. Roustan, ou encore des études d'ordre politique, (Cf. le travail de M. A. Métin sur « les Premiers Ministres de l'empire britannique » et celui de M. Ch.-M. Garnier sur « les Américains aux Philippines ») ; un seul travail est d'ordre économique; mais quel sujet passionnant que celui choisi par M. E. Hovelaque : « la Situation politique de la France à l'étranger ! » Sans doute on peut trouver à glaner dans les articles de M. C. Borner sur la Terre-Sainte, de M. E. Piriou sur l'Inde, de M. L. Bourgogne sur la Birmanie, de M. F. Challaye sur l'Indo-Chine française et de M. G. Burghard sur Java ou de M. Edg. Meyer sur le Japon; mais, personnellement, nous préférons à des articles de ce type ou à ceux de M. C. Muller sur le Canada et de M. J. Duclaux sur l'Amérique du Sud, des études du genre de celles que nous avons signalées en premier lieu ; et c'est là que résidera sans doute plus tard le grand intérêt d'une publication que nous espérons bien n'en pas demeurer à ce premier volume et qui ne craindra pas d'aborder aussi les questions africaines, non moins importantes que les questions asiatiques ou américaines.

4. — Un livre vraiment vivant, plein d'excellentes observations de descriptions pittoresques, de traits mordants, c'est celui de M. Robert d'Humières sur *l'Ile et l'empire de Grande-Bretagne* ; sur l'Angleterre, l'Égypte et l'Inde, successivement visitées par l'auteur, on trouve à foison des traits de mœurs bien observés, des considérations d'une réelle valeur historique et philosophique, des tableaux pleins de vie, d'humour et d'imprévu, déplaisants parfois et crus, mais d'une scrupuleuse et implacable exactitude. Certes, ce n'est pas là un livre à laisser traîner sur une table ; mais, à côté de pages qui n'ont été écrites ni pour les jeunes gens, ni (encore moins) pour les jeunes filles, que d'autres sur lesquelles il convient de s'arrêter, et de méditer ! Dans l'Introduction surtout, pleine d'idées parfois déconcertantes et paradoxales au premier abord, mais si justes en réalité, où M. Robert

d'Humières étudie avec tant de perspicacité « quels sont les reproches que nous avons coutume d'adresser de préférence au caractère anglais » ! Si les critiques dont parle l'auteur finissent par convaincre leurs contemporains, et par leur persuader que, tandis que les Anglais ont besoin de livres, il nous faut, au contraire, à nous Français, « la leçon directe de l'observation, du fait, de la vie », j'aime à croire qu'ils ne se montreront pas sévères pour *l'Ile et l'empire de Grande-Bretagne* ; ce serait vraiment injuste.

5. — Il n'est pas besoin de sortir de France pour aller *Par Monts et par vaux;* M. Jean Vaudon nous en fournit la preuve dans ses *Nouvelles Promenades pittoresques, historiques et littéraires* des Pyrénées à la Bretagne, aux îles anglo-normandes et au Cotentin. Description de paysages et de monuments, évocations de souvenirs historiques et littéraires, timides appréciations politiques, force compliments à la destinataire de bon nombre des lettres dont la réunion constitue ce volume, voilà ce que contient *Par Monts et par vaux* ; sur Maurice de Guérin, sur Lamennais, sur Chateaubriand, M. Jean Vaudon a su écrire des pages vraiment intéressantes et attrayantes ; peut-être eût-il bien fait, puisque les lettres primitives ont été ensuite « retouchées et développées », d'en élaguer un certain nombre de « Madame la baronne, pacifique baronne, timide baronne... » qui foisonnent vraiment trop dans ces pages ; peut-être aussi eût-il dû veiller à ne pas se contredire. « Vous qui avez tout lu, » notons-nous à la page 140 ; et cette personne qui « a tout lu » ignorait de qui est le fameux vers :

Où sont-ils, Vierge souveraine ?

(V. p. 31) et ne savait rien sur François Villon !

6. — Comme M. Jean Vaudon, M. Louis Laffitte ne parle que de la France, mais, au lieu de se limiter à certaines régions, il embrasse notre pays dans son ensemble ; il est vrai qu'il ne traite qu'une question, mais combien capitale ! *L'Expansion économique de la France par l'amélioration et le développement de ses moyens de transport*, voilà le sujet examiné, avec une compétence toute spéciale, par M. Louis Laffitte, qui fut le commissaire enquêteur de la « Loire navigable » et étudia dans plusieurs pays étrangers le développement et l'amélioration des voies fluviales et des canaux. Un fait économique de première importance, le développement des transports à bon marché dans le cours du XIXe siècle, sert de point de départ à notre auteur pour étudier d'abord la condition des transports en France, et pour montrer dans notre pays la répartition sans équilibre ni mesure du trafic, l'organisation incomplète du transit, l'isolement des transporteurs, la servitude du commerce maritime national vis-à-vis de l'étranger. Une minutieuse analyse du programme de travaux publics établi en 1901 par M. Pierre Baudin, —

analyse qu'il convient de rapprocher de celle donnée naguère par M. Paul Léon dans ses *Fleuves, canaux, chemins de fer*, — permet à M. Laffitte de montrer dans ce programme « une œuvre pleine de logique, de cohérence et d'équité » à laquelle il est regrettable que le Sénat n'ait pas donné son approbation entière. « Sept cours d'eau améliorés, six voies fluviales ouvertes au trafic, dix ports de mer agrandis et mis en état de rivaliser avec les ports étrangers », voilà cependant quel sera le résultat des travaux projetés, lesquels ne doivent être qu'un acheminement à l'exécution intégrale du programme Pierre Baudin. Des cartes, des plans, des diagrammes accompagnent et éclairent cet excellent et important travail.

7. — L'Alsace-Lorraine n'est plus française, hélas ! mais du moins garde-t-elle son individualité propre et ne se perd-elle pas dans l'unité allemande. C'est ce que montre admirablement M. Émile Hinzelin dans un volume attachant et émouvant au premier chef. *En Alsace-Lorraine* (tel est le titre de ce livre) n'a d'ailleurs pas exclusivement les qualités que nous venons d'indiquer; il en possède d'autres encore. Je ne connais guère d'ouvrage plus imprégné de pur patriotisme, plus réconfortant ni suggérant une plus vive espérance. Quel est en effet le dernier mot de cet écrivain, qui connaît le pays annexé et qui l'aime, après en avoir parcouru les différentes parties, je veux dire la Basse-Alsace, le pays Messin et la Haute-Alsace et en avoir évoqué les souvenirs historiques et étudié l'état présent ? « S'il y avait demain un plébiscite, déclare-t-il, il faudrait d'abord, en toute justice, écarter du scrutin les immigrés; resteraient les véritables Alsaciens-Lorrains. Alors, nous le savons, ceux-là, en majorité, en immense majorité, demanderaient à rentrer corps et âme dans notre adorable patrie française. »

8. — Bien que M. Émile Hinzelin aime surtout à évoquer les souvenirs historiques, il ne dédaigne ni l'anecdote amusante et significative ni les spectacles de la nature, dont il sait parfaitement rendre et la poésie et le charme; voici, presque exclusivement sur l'Europe centrale, un livre beaucoup plus exclusif. Ceux qui, dans des impressions de voyage, ne cherchent que des indications d'ordre documentaire, et surtout d'ordre scientifique, ne se préoccuperont guère du nouveau volume de Mme Madeleine de Chansac intitulé : *Ici et là*. Ce qui, en effet, attire exclusivement l'auteur, c'est la poésie, le charme, le pittoresque des choses; ce sont aussi les souvenirs mythiques, les traditions légendaires, les impressions littéraires; il lui plaît de s'arrêter longuement aux fraîcheurs du matin, aux teintes roses et pourprées du soir; aux clartés de la lune et à la féerie des éblouissants soleils. « Tout bas la nature parle, et les fleurs ont des voix, ... pour qui sait les entendre », dit très joliment Mme de Chansac, qui a entendu parler, et les fleurs et toute la nature. Comprendre la poésie profonde et variée

des paysages qu'on a sous les yeux en Allemagne, en Suisse, au Tyrol, en Italie, essayer de s'en imprégner et de la rendre, ce n'est pas un mérite banal, et c'est le mérite que possède Mme Madeleine de Chansac.

9. — M. Paul Labbé, dont on connaît la compétence sur l'Asie russe, n'est pas moins bien renseigné sur la partie européenne de l'empire des Tzars ; il nous en fournit la preuve en nous contant ses souvenirs de voyage : *Sur les grandes routes de Russie*. Que de précieuses et utiles indications il est possible d'y glaner, en même temps que des anecdotes amusantes et caractéristiques ! Certes, M. Paul Labbé est un charmant compagnon, toujours gai, toujours de belle humeur, — aussi comprend-on qu'il soit bien accueilli partout, — et cependant il ne néglige jamais de regarder soigneusement autour de lui ; mais combien d'autres voyageurs sont pourvus de semblables mérites si rares soient-ils ? M. Paul Labbé en a un autre, beaucoup moins commun encore : il sait *conter* aussi bien qu'il sait *voir*. Lisez, si vous voulez vous en convaincre, les trois parties entre lesquelles est partagé son dernier volume : vous y trouverez une description pittoresque et animée des pêcheries d'Astrakhan, bien supérieure à celles que nous avions lues jusqu'alors (ch. IV), ou encore (ch. XI) un tableau d'une vie intense de la pêche d'automne chez les Cosaques de l'Oural. En même temps, l'ouvrage de M. Labbé contient d'excellentes études sociologiques et coloniales. (Cf. en particulier le chapitre VII sur le partage des terres bachkires et la colonisation russe.) *Sur les grandes routes de Russie* est, au total, le digne frère des deux volumes publiés précédemment par M. Paul Labbé sur *Un Bagne russe* (*l'île de Sakhaline*) et sur *les Russes en Extrême-Orient*.

10. — C'est à l'Extrême-Orient où l'on continue à se battre avec tant d'énergie et que M. Paul Labbé a vu avant la guerre actuelle, qu'est consacrée la dernière partie du volume de M. Pierre Giffard intitulé : *Roubles et roublards*. Faut-il dire que ces « instantanés russo-chinois » constituent la portion la plus intéressante de l'ouvrage ? Non certes ; car les deux premières, consacrées à « l'œuvre géante » qu'est le Transsibérien et à « la plaie saignante », c'est-à-dire à la concussion, ne présentent pas un moindre intérêt. Peut-être même est-ce cette première série de chapitres, complétée par la terrible caricature d'un journal révolutionnaire russe publiée aux pages 306-307, qui paraîtra à plus d'un lecteur la plus digne d'attention. J'ai peine, je l'avoue, à accepter les yeux fermés tout ce que raconte M. Pierre Giffard ; mais son livre contient cependant une part de vérité suffisante pour permettre de penser avec lui que « certaines mœurs administratives constituent un indéniable obstacle au bon fonctionnement des rouages de l'empire », que, de ce chef, une réforme s'impose, que sa bureaucratie conduit la Russie à l'abîme. Le jour où les Russes seront affranchis du pillage

administratif et pourvus d'une administration intègre, ils pourront espérer reprendre un essor qui se trouve actuellement retardé et compromis par une série d'abus dont pâtissent, comme la Russie tout entière, les vaillants et malheureux soldats de Mandchourie.

11. — Nous avons reçu le *Voyage au Yunnan*, de M. Gervais Courtellemont, trop tard pour en pouvoir parler dans notre dernier article sur l'Extrême-Orient ; parlons-en donc aujourd'hui, et disons tout de suite que nous l'avons lu avec un très vif plaisir. Nous y avons trouvé sur l'étrange boucle du Yang-tse-Kiang naguère signalée par le voyageur Bonin, de très intéressants renseignements, — trop brefs malheureusement, mais que l'explorateur reprendra sans doute et développera un peu plus tard (p. 225-230 ; cf. la carte de la p. 227) ; sur les musulmans du Yunnan, sur les ressources économiques de ce pays ; on peut également relever bon nombre de passages qui mériteraient, dans une étude plus développée, d'être signalés et commentés. Ajouterai-je que c'est un livre où pleine et entière justice est rendue à ces vaillants et patients missionnaires, dont on méconnaît avec tant d'ingratitude, à l'heure actuelle, et l'action civilisatrice, et l'œuvre scientifique ? Il me faut cependant avouer que, sur certains points, la relation de M. Gervais Courtellemont ne me satisfait pas complètement ; je regrette que l'explorateur n'ait pas relevé certaines inscriptions qu'il a rencontrées sur sa route à Kon-hi-cha (p. 216) ; je regrette surtout qu'il attaque si souvent et si amèrement, d'un bout à l'autre de son livre, M. François, le consul de France à Yunnan-sen. Au point de vue patriotique, il y a là quelque chose de pénible, sur quoi, en dépit de ses légitimes griefs, j'eusse aimé voir M. Gervais Courtellemont passer sans insister, avec une courtoise discrétion.

12. — Aux souvenirs d'une rapide excursion en Tunisie et en Algérie exécutée en 1903 par une caravane d'instituteurs et d'institutrices de Seine-et-Oise et de la Seine sous la direction de M. J. Brochet, il ne faut guère demander que des observations superficielles, des saillies et des boutades pleines d'entrain, une excellente humeur, et parfois quelques plaisanteries d'un goût douteux (p. 22). Mais il serait injuste de ne pas reconnaître que le volume où sont consignés ces souvenirs, et intitulé : *De Tunis à Alger*, est illustré de jolies gravures, extraites pour la plupart des *Sites et Monuments* publiés par le Touring Club, et que son dernier chapitre (« Quelques mots sur la colonisation ») contient d'excellentes indications. Là, rien d'austère, quoi que puisse dire M. Brochet ; et si le volume était écrit tout entier de cette manière, nous ne pourrions que le louer sans réserve, car il serait vraiment instructif d'un bout à l'autre. Avouons d'ailleurs qu'il se lirait moins facilement, et qu'il faudrait alors en peser tous les termes, comme il convient de le faire pour les ouvrages dont je dois maintenant parler.

13. — Le premier de ces ouvrages, que M. Th. Ribot nous présente très justement comme étant « surtout une étude d'ethnologie et de sociologie orientée vers la pratique », est, comme le livre dans lequel les instituteurs de Seine-et-Oise et et de la Seine ont rendu compte de leur voyage de Tunis à Alger, consacré à la Tunisie et à la partie orientale de l'Algérie. Son auteur, le médecin-major G. Saint-Paul, a profité de la situation particulière que lui donnait sa profession pour pénétrer partout, bien étudier, bien observer ; sans se contenter d'observations superficielles il s'est attaché à contrôler ses remarques et à les vérifier à diverses reprises ; avec une grande loyauté, une conscience extrême dans la préparation de son travail, sans hâte aucune, il a recueilli les éléments de ses *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*, qu'il est loin d'avoir écrits d'un seul jet, et dont certaines parties remontent à dix ans. Serait-il donc possible de constater des disparates, des contradictions, des répétitions dans l'ouvrage de M. G. Saint-Paul ? Nullement. On peut en trouver le style un peu lâche ; certaines expressions contiennent des néologismes un peu déconcertants, et plusieurs phrases sont singulièrement contournées; mais qu'importe ? Ce à quoi nous tenons surtout, c'est au fond; et le fond est excellent. Qu'il s'agisse de scènes de mœurs (ch. II), de notes sur « quelques bêtes de l'Afrique du Nord » (ch. III), de descriptions de Tunis, de Bizerte ou d'Alger (ch. I), le Dr G. Saint-Paul déploie toujours la même finesse, la même perspicacité (pour un peu, je dirais : la même implacabilité) d'observation, émaillant son texte de formules d'une justesse et d'une concision remarquables, telles que celles-ci : « Tunis, c'est une porte sur l'Islam par où la France peut se renseigner, enseigner et agir » (p. 34) ; — « En pays musulman, la meilleure condition pour bien voir est de ne pas regarder » (p. 136). Et, malgré toute mon admiration pour l'œuvre des missionnaires, je ne serais pas éloigné de me demander comme lui : « Pourquoi faire de *bons* musulmans ce qu'on a fait de boudhistes consciencieux, c'est-à-dire de *médiocres* chrétiens ? » (p. 43), s'il ne me semblait, indépendamment de tout motif religieux, que la civilisation chrétienne est vraiment supérieure à la civilisation musulmane. Illusion ! répète à différentes reprises l'auteur au cours de son chapitre IV (p. 190 et 247). Ce qui n'est pas une illusion, dans tous les cas, c'est l'intérêt capital que présentent les deux dernières parties des *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*. Du cinquième chapitre (« Colons et colonisation en Tunisie »), M. Ribot n'a pas hésité à recommander spécialement la lecture, et il a très bien fait ; mais il faut, pour en comprendre pleinement la valeur, débuter par lire soigneusement les pages consacrées à « l'État et l'avenir des populations de l'Algérie et de la Tunisie », où sont très finement indiquées les caractéristiques des populations indigènes au point de vue

anthropologique et psychologique. Les deux chapitres IV et V, qui constituent la seconde moitié de l'ouvrage, forment en effet un ensemble indissoluble, car « c'est à la psychologie des indigènes et des colons que l'auteur demande d'être éclairé sur la mise en valeur d'une colonie, sur le fonctionnement harmonieux de cet organisme mixte (mi-indigène, mi-français) qu'on appelle un pays « protégé. » Livre impartial et de bonne foi, livre d'observation scientifique profonde et perspicace, livre faisant penser, tels sont, en résumé, les caractéristiques des *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie.*

14.— Pour différer, à tous les points de vue, de l'ouvrage du major Saint-Paul, voici un volume qui ne se recommande pas moins à l'attention. L'« Enseignement colonial libre », après avoir fait, en l'année 1901, une série d'intéressantes conférences résumant l'état de nos connaissances scientifiques sur Madagascar au début du xxe siècle, a organisé en 1902, sur la Tunisie, une série de conférences conçues dans le même esprit. A l'issue de ces conférences, il fut convenu que chacun des différents spécialistes auxquels avait été confié le soin de traiter les diverses parties du sujet fournirait le résumé de son exposé, et que l'ensemble de ces résumés serait réuni dans un volume intitulé : *La Tunisie au début du* xxe *siècle.* Ce volume, le voici enfin publié, après bien des retards ; il est de tous points digne de l'ouvrage paru naguère sous le même titre sur Madagascar. La géographie, la géologie, la végétation et les cultures, la faune, l'anthropologie en ont été résumés par des auteurs bien connus et admirablement qualifiés : MM. Marcel Dubois, Pervinquière, H. Hua, Auguste Chevalier, Raphaël Blanchard, L.-G. Seurat et E.-T. Hamy ; MM. Maurice Besnier, Jules Toutain et R. Cagnat se sont chargés de l'histoire de la Tunisie dans l'antiquité ; M. M. Caudel a fait connaître la société indigène, et M. E. Fallot le fonctionnement du protectorat tunisien ; moi-même, j'ai essayé de tracer à très grands traits une esquisse de l'histoire des Européens en Tunisie avant la conquête française, de laquelle on me permettra de ne rien dire. Au moins ai-je le devoir de reconnaître que les autres collaborateurs de *la Tunisie au début du* xxe *siècle* ont tous exposé, avec la compétence la plus complète et une impeccable érudition, le sujet qu'ils avaient accepté de traiter ; à lire les pages signées par chacun d'eux et admirablement illustrées, on apprendra beaucoup. Mon seul regret, c'est que l'éditeur n'ait pu ajouter à ce nouveau volume une carte analogue à celle qui se trouve dans *Madagascar au début du* xxe *siècle ;* n'aurait-il pu en obtenir une du gouvernement tunisien ?

15. — De l'ouvrage publié naguère sur *l'Algérie* par feu Maurice Wahl, l'éloge n'est plus à faire ; pour avoir de ce prolongement de la France par delà la Méditerranée une vue d'ensemble exacte et précise,

pour obtenir sur notre belle colonie de l'Afrique Mineure des informations rapides et sûres, c'était toujours à ce volume qu'il convenait de recourir. Malheureusement, il ne se trouvait plus, par suite de l'évolution même des choses, au courant de la situation actuelle de l'Algérie, et une mise à jour s'imposait ; pour le remettre complètement au point, l'éditeur a eu l'excellente idée de s'adresser à l'homme le plus compétent, au chargé du cours de géographie de l'Afrique du Nord à la Sorbonne, à M. Augustin Bernard. Bien que ce dernier ne partageât pas plus que nous *toutes* les opinions de Maurice Wahl, il a accepté de faire ce travail, et il l'a exécuté avec une discrétion et une délicatesse dignes de tous éloges, s'efforçant d'effectuer la revision des différentes parties de *l'Algérie* comme l'eût vraisemblablement faite l'auteur lui-même, et n'introduisant dans le texte que les modifications rendues nécessaires par les importantes transformations survenues en Algérie depuis quelques années. Grâce à ces modifications, devenues indispensables depuis l'orientation du pays dans des voies nouvelles, « directement contraires à celles qu'il avait suivies depuis trente ans », grâce aux chiffres tout récents qui y ont été substitués à des statistiques d'un intérêt purement historique, grâce aux additions sobres mais éminemment utiles faites par M. Aug. Bernard au texte de Maurice Wahl, *l'Algérie* de ce dernier demeure le meilleur ouvrage d'ensemble qu'on puisse consulter sur ce pays, et il le demeurera longtemps encore.

16. — Le nom de *Tébessa* suffit pour évoquer immédiatement dans l'esprit de tous ceux qui sont un peu au courant du passé historique de l'Algérie le souvenir de monuments romains aux ruines desquels, beaucoup plus qu'à ses richesses en phosphate, cette localité doit sa réputation actuelle. Mais de l'intérêt archéologique même des restes de l'antique Theveste, le territoire militaire voisin, c'est-à-dire le cercle de Tébessa, a singulièrement pâti ; jamais, en effet, aucun auteur n'a jusqu'à présent poussé ses études ni ses investigations au-delà des environs immédiats de la ville ; cependant de nombreuses ruines subsistent sur le sol de ce cercle, dont la géographie mérite d'être étudiée soigneusement, dont les légendes sont dignes de l'attention des folkloristes. C'est ce dont s'est rendu compte, au cours de ses nombreuses tournées sur le vaste territoire du cercle de Tébessa, en qualité d'adjoint au bureau des affaires indigènes, le lieutenant Pierre Castel ; ainsi lui est venue l'idée d'entreprendre, sur le cercle qu'il était chargé d'administrer, un travail d'ensemble qui n'existait pas jusqu'ici. Grâce à ses recherches personnelles sur le terrain, grâce aux renseignements recueillis soit dans les archives du cercle de Tébessa, soit dans diverses publications algériennes, le lieutenant Pierre Castel a pu mettre son idée à exécution et publier un gros ouvrage plein de faits précis

dont beaucoup étaient encore inconnus. — Son travail se divise en deux parties dont la première est consacrée à la géographie du cercle. Sans doute, M. Castel n'a pas fait, dans l'ordre le plus rigoureux et le plus rationnel, la répartition des nombreux documents accumulés par lui; du moins son premier tome contient-il sur la géographie physique, politique et économique de la circonscription administrative dont Tébessa est le chef-lieu la majeure partie des renseignements nécessaires à la rédaction d'une notice scientifique sur la région; ce qui manque, ce sont des localisations géologiques précises, des moyennes mensuelles de température, de chutes de pluies, de direction des vents, etc., toutes choses que l'auteur n'a pu sans doute trouver nulle part encore; ce sont aussi de petites cartes montrant la répartition des forêts ou localisant les gisements miniers. — On trouvera dans le second volume, racontée de manière détaillée, l'histoire du cercle de Tébessa depuis les temps primitifs jusqu'à l'année 1903. Une série de tableaux, une liste des ouvrages consultés, viennent compléter cette partie de l'ouvrage, dont un appendice est consacré aux légendes locales (p. 219-233). N'eût-il pas mieux valu placer cet appendice à la fin du tome I, où est étudiée, sinon l'anthropologie, du moins l'ethnographie de la contrée, et où sont déjà publiées (p. 117-122) des chansons recueillies dans le pays? — Ces observations suffisent à montrer que l'ouvrage de M. P. Castel n'est pas irréprochable; son *Tébessa* n'en est pas moins digne de grands éloges : il fait bien connaître une région de l'Algérie sur laquelle les renseignements détaillés faisaient jusqu'à présent défaut; il montre que, s'il est téméraire de penser que le cercle de Tébessa doive retrouver la richesse qu'il a connue sous la domination romaine, du moins est-il possible de lui rendre une partie de son ancienne splendeur. Avec ses deux cartes hors texte et ses nombreuses illustrations, c'est une monographie comme nous souhaiterions en posséder une pour tous les cercles de l'Algérie.

17. — Comme le Comité de l'Afrique française, auquel le rattachent les liens les plus étroits, le Comité du Maroc se met à publier des mémoires, des rapports de mission, des documents de toute nature relatifs au pays qu'il s'est donné pour tâche spéciale de faire connaître au public. Le premier fascicule dont nous lui sommes redevables est le rapport adressé par M. Augustin Bernard au gouverneur général de l'Algérie à la suite du voyage qu'il a exécuté, au printemps de 1904, d'abord le long de la côte occidentale du pays, en visitant tous les ports, puis à Fez, à travers le Gharb. L'étude de la pénétration européenne et de ses formes à la côte occidentale du Maroc, tel était l'objet spécial de la mission de M. Bernard, et c'est précisément là ce qui fait l'objet de la partie la plus considérable de son rapport (ch. II : De quelques moyens d'influence française), dont les premières pages sont consacrées à des

remarques de géographie physique et économique ou à des observations d'ordre ethnographique et politique, dont le dernier chapitre est une excellente étude de la côte atlantique du Maroc et de ses ports. Un appendice consacré à la poste française au Maroc et accompagné d'une carte schématique des services de courriers dans ce pays ajoute encore à l'intérêt et à l'utilité d'*Une Mission au Maroc*, comme est intitulé le remarquable rapport de M. Augustin Bernard.

18. — Nous retrouvons quelques pages extraites de ce rapport dans un autre livre publié par le Comité du Maroc sous le titre : *Le Commerce du Maroc en 1902-1903*. Les rapports des consuls et agents consulaires de France — on sait qu'ils résident à Tanger, Larache, Fez, Casablanca, Mazagan et Mogador — sur le commerce du Maghreb el Aksa en 1902, l'analyse des rapports consulaires anglais sur le commerce du même pays en 1903, voilà ce qui, avec les paragraphes du travail de M. Augustin Bernard relatifs à l'émigration, à l'agriculture et au commerce, constitue cette excellente petite plaquette, pleine de renseignements précis et accompagnée de quelques conseils pratiques formulés par M. Auguste Terrier dans une courte mais substantielle Préface.

19. — Le Comité de l'Afrique française, continuant la série des publications dont nous avons eu déjà l'occasion de parler l'année dernière, a fait récemment paraître, sous le titre de : *Reconnaissances au Sahara*, de très importants rapports du capitaine Pein, chef de l'annexe d'Ouargla, et du lieutenant Besset, sur des voyages exécutés par eux en 1903 dans différentes parties du désert. En juin-juillet 1903, le capitaine Pein, parti de notre poste d'Ouargla, poussait une reconnaissance dans le pays des Touareg Azdjer jusqu'à l'oued Tarat, tandis que le lieutenant Besset, de la compagnie des oasis sahariennes du Tidikelt, s'avançait d'In-Salah jusqu'à Tikhammar, dans le même pays, par Amguid, reliant l'itinéraire de la mission Foureau-Lamy à celui de la mission Flatters en suivant des directions non relevées jusqu'à présent, et en combinant ses opérations avec celles du capitaine Pein de manière à prouver aux Azdjer que le Sahara ne constituait plus pour eux, comme naguère, un refuge inviolable. Quelques mois plus tôt, le lieutenant Besset avait pour la première fois poussé d'In-Salah jusqu'à Amguid, et avait ainsi rattaché l'une à l'autre les deux positions d'In-Salah (déterminée par M. G.-B.-M. Flamand) et d'Amguid (déterminée par le colonel Flatters) en reconnaissant la région encore inexplorée de l'Ifetessen. Ce sont ces trois rapports que contiennent les *Reconnaissances au Sahara* ; ils sont accompagnés de cartes, de figures diverses et d'importants appendices géographique, géologique, lithologique et hydrologique dus au lieutenant Besset lui-même, au professeur Flamand, au pharmacien Comte. Ainsi se trouve constitué un ouvrage du plus grand intérêt scientifique aussi bien que pittoresque, de la publication duquel le

Comité de l'Afrique française peut à très juste titre se faire honneur.

20. — C'est toujours avec joie que nous saluons l'apparition d'un ouvrage consacré à l'une quelconque de nos missions; car nous sommes certain que, là même ou il sera nécessaire de faire quelques réserves, tout esprit impartial finira par reconnaître quel bien font les missionnaires à la religion, à la civilisation et à la France; comme le dit fort bien M. G. Renouard dans la lettre à Mgr Augouard qui précède son volume sur *l'Ouest africain et les Missions catholiques*, « le missionnaire n'est pas seulement un catholique, c'est un catholique français, un pénétrateur de pays ignorés, — presque un conquérant, — un conquérant d'âmes et d'influence, qui n'oublie jamais de faire flotter, à côté du drapeau de la Mission, celui de la grande patrie française. » On en trouvera la démonstration dans le livre, d'une excellente tenue, dont nous venons de transcrire le titre, et qui fait partie de la collection dans laquelle ont déjà paru des ouvrages du P. Pierre Suau sur *l'Inde tamoule*, et du P. Martial de Salviac sur *les Galla*; M. Renouard débute par y raconter les origines de la colonie française du Congo et par en citer les principaux explorateurs avant de décrire l'aspect physique de la région, d'en dépeindre la flore et la faune, d'en faire connaître les habitants d'abord, l'état politique ensuite, et enfin les ressources commerciales; puis, le terrain d'évangélisation une fois connu, les difficultés de l'œuvre une fois bien comprises, notre historien introduit les missionnaires et montre avec quelle persévérance et quelle ardeur, au milieu d'obstacles de toute nature, les missions catholiques parviennent à faire du bien et à exécuter une œuvre patriotique, civilisatrice et religieuse tout à la fois, élevant leurs néophytes au-dessus de leurs congénères, en faisant des êtres « supérieurs à leurs camarades, ayant sur eux l'influence très sensible de la moralité et de l'exemple. » Ainsi l'ouvrage de M. G. Renouard, accompagné de bonnes cartes et d'une série de gravures documentaires, remplit complètement son but; il fait aimer, avec une très grande discrétion, les missionnaires et apprécier leur œuvre, en même temps qu'il fournit, sur les pays de l'Ouest africain et sur leurs habitants, des renseignements d'une exactitude et d'une précision rigoureuses; c'est, au meilleur sens du mot, un excellent ouvrage de vulgarisation, en même temps que le volume le plus satisfaisant publié jusqu'à présent par l'éditeur Oudin dans une collection précieuse pour l'historien des missions comme pour le géographe et l'ethnographe.

21. — Chacun des voyages faits par M. Pierre Leroy-Beaulieu lui fournit le sujet d'un volume dans lequel il expose, avec une lucidité et un charme qui sont dans la circonstance de véritables qualités de famille, les problèmes économiques et sociaux les plus sévères et les plus compliqués. Les sociétés anglo-saxonnes de l'Australie, de la

Nouvelle-Zélande et de l'Afrique australe, les peuples de l'Asie orientale ont d'abord été le sujet de ses pénétrantes études ; ce sont maintenant les Américains du Nord que, à l'aide de ses souvenirs personnels et des renseignements fournis par le « Census » de 1900, M. Pierre Leroy-Beaulieu entreprend de nous faire connaître avec précision. Son volume sur *les États-Unis au* XXe *siècle* traite successivement, et avec un égal bonheur, du pays et de la population, de l'agriculture, de l'industrie, enfin des transports, du commerce et de l'expansion économique au dehors; seules, par conséquent, les colonies, si nouvelles encore d'ailleurs, de la grande république américaine, sont demeurées en dehors du sujet traité par l'auteur. Nous ne saurions nous en plaindre ; ce n'est pas là, en effet, ce qu'il nous importe de connaître aujourd'hui ; ce que nous demandons à M. Pierre Leroy-Beaulieu, c'est la progression de la population américaine, le développement des exploitations agricoles, des entreprises industrielles, des voies ferrées, la situation actuelle des *trusts*, etc.; et voilà précisément ce qui se trouve exposé dans son nouveau livre, avec une précision, une finesse de critique vraiment remarquables, en même temps qu'avec une discrétion réelle dans l'emploi des chiffres. Lisez donc, et avec grand soin, *les États-Unis au* XXe *siècle :* vous y trouverez, sur l'organisation des grandes industries américaines (sur les « Union Stock Yards » de Chicago, par exemple, p. 364-368), sur le caractère extensif de la culture du sol (p. 123 et suiv.), sur la composition du trafic du réseau ferré américain (p. 402-404) les renseignements les plus positifs et les plus instructifs. C'est tout à la fois un manuel pour ceux qui doivent se rendre aux États-Unis comme pour ceux qui en reviennent, et un ouvrage de vulgarisation à l'usage de ceux qui, sans avoir le temps de lire les dix volumes du « Census » de 1900, désirent en connaître les résultats ; tous y verront de quelle extrême importance fut, pour les États-Unis, l'acquisition de la Louisiane, et comment, après avoir été le premier pays agricole du monde, la grande république américaine en est devenue le premier pays industriel.

22. — Voulez-vous, pour le Maryland, suivre historiquement cette évolution économique, et voir comment s'est transformé le sol de cet État ? Lisez-en les différentes descriptions que, depuis le XVIe siècle jusqu'à la fin du XIXe, ont données successivement les découvreurs, les voyageurs, les touristes ; et, pour n'en pas négliger d'importantes, consultez auparavant l'excellente bibliographie critique récemment publiée par M. Bernard C. Steiner dans les *Johns Hopkins University Studies* sous le titre de : *Descriptions of Maryland*. Dressée dans l'ordre chronologique de publication, — ou plutôt de rédaction, — accompagnée de renvois à des ouvrages biographiques ou critiques et d'une Introduction où se trouve indiquée en quelques lignes la

valeur des principaux documents, cette bibliographie de 254 articles et groupes d'articles est établie avec un soin méticuleux et conformément à toutes les exigences de la science moderne ; elle fait le plus grand honneur à celui qui l'a rédigée et auquel nous devons déjà de nombreuses études historiques sur le Maryland.

23. — Rien de plus intéressant que d'étudier à côté d'un État en pleine exploitation agricole et industrielle comme la grande république américaine, dont M. Pierre Leroy-Beaulieu vient de nous montrer l'essor, un pays dont la colonisation est loin d'être achevée, et dont la mise en valeur commence à peine. C'est ce que permet de faire le livre de M. Edmond J.-P. Buron sur *les Richesses du Canada*; on y trouve sur les « possibilités » et même sur les certitudes économiques des provinces de l'est et du centre, et de la région montagneuse de l'ouest, une foule de renseignements précieux, puisés aux meilleures sources et soigneusement contrôlés, distribués dans un ordre systématique ; on trouve aussi, dans la première partie, d'utiles indications bibliographiques, et, à la fin du volume, des renseignements pratiques. C'est là, à l'usage du futur émigrant français, un précieux manuel, dans lequel une bonne table analytique des matières facilite beaucoup les recherches; c'est — comme l'a déclaré M. G. Hanotaux dans une éloquente Préface — « un inventaire des richesses canadiennes, inventaire un peu embelli, un peu flatté peut-être; mais, en somme, l'œuvre est consciencieuse, méticuleuse, complète. » Il n'y manque, à notre avis, qu'une bibliographie d'ensemble et quelques cartes moins schématiques que les croquis insérés par M. Buron dans *les Richesses du Canada.*

24. — Au moment où allait être discuté au Parlement français le dernier accord franco-anglais, si important pour les pêcheurs qui, de nos côtes atlantiques, se rendent chaque année à Terre-Neuve, un ami de M. Robert de Caix, dont la compétence en matière de politique extérieure et coloniale est bien connue, réunissait en un volume les lettres qu'au cours d'une mission d'enquête, dont l'avait chargé le *Journal des Débats*, ce dernier venait d'adresser à son directeur sur le sujet. *Terre-Neuve*, *Saint-Pierre et le French-Shore*, tel est le titre de cet ouvrage, auquel il manque malheureusement une carte, mais qui a le mérite de poser la question sous son aspect vrai, abstraction faite de toutes les raisons — très respectables, d'ailleurs — de sentiment qui sont venues le compliquer. « Notre monopole du French-Shore, déclare sans ambages M. de Caix (p. 84), est une chose du passé absolument incompatible avec les réalités, les nécessités présentes : il n'y avait plus qu'à le faire disparaître honorablement, mais en ayant soin de ménager tous les intérêts respectables. » Voilà précisément ce que M. Delcassé a essayé de faire, et ce que le Parlement a estimé pouvoir être

amélioré ; de quelle manière et sur quels points, M. Robert de Caix l'a indiqué avec beaucoup de finesse et de perspicacité dans ses lettres, écrites au jour le jour, durant les mois de juillet à septembre 1904, c'est-à-dire à un moment où n'avait pas encore été discutée à la tribune française la convention du 8 avril précédent. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Compendium caeremoniarum sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio, auctore MELCH. HAUSHERR, S. J., editio quarta, a P. AUG. LEHMKUHL, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de XIV-179 p. — Prix : 2 fr.

Dans le ministère, les prêtres ont peu de loisirs pour revoir de gros traités de liturgie. Ils sont exposés à ne trouver dans ceux qu'ils possèdent qu'une législation surannée. Au séminaire, il est utile aux élèves d'avoir sous la main un résumé succinct des matières développées par le professeur. A ces exigences, répond excellemment le *Compendium* que nous annonçons.

Après une Introduction générale relative à l'obligation d'observer les Rubriques et les Décrets, on trouve un aperçu des diverses cérémonies qu'il faut accomplir dans toute messe privée. Elles ne sont pas présentées dans leur ordre chronologique, seul moyen pratique d'apprendre à célébrer le Saint Sacrifice, mais elles sont groupées sous des titres généraux, ce qui suffit à réveiller le souvenir et permet de corriger les défauts qu'introduirait l'habitude. — Vient alors la Messe solennelle, avec le résumé des fonctions des ordres sacrés seulement. — En supplément : les saluts du Saint Sacrement, les Vêpres et Complies solennelles et le *Te Deum*. Enfin, les Chants notés des ministres à la Messe et quelques versets et intonations. Une courte et substantielle instruction pour la récitation du Bréviaire résume bien ce qui, dans l'ordonnance générale et le détail des diverses heures, est vraiment pratique.

Abrégé précis, mis au point des règles actuelles et des récentes décisions, ce *Compendium* permet, avec l'aide de l'index alphabétique qui le termine, de s'éclairer en un instant sur toute question à élucider.

Quand on a vu le titre annoncer les cérémonies du *ministère sacré*, on est surpris de ne rien trouver dans la table des matières ni dans le livre qui se rapporte à l'administration des sacrements autres que l'Eucharistie : un petit supplément relatif à cet objet serait profitable et donnerait au titre toute son ampleur. On répondra sans doute qu'il est difficile d'être plus court et plus clair que le rituel. Mais alors, traduit en français, le titre serait Compendium *de* cérémonies du minis-

tère, et non Compendium *des* cérémonies du ministère. Quoi qu'il en soit de la portée de cette légère critique, l'ouvrage tel qu'il est ne peut que très utilement être mis entre les mains des séminaristes et des prêtres. X.

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé Mangenot. Fasc. XII, XIII et XIV (T. II, col. 715-1610). Paris, Letouzey et Ané, 1904, gr. in-8. — Prix de chaque livraison : 5 fr.

Comme je le disais l'année dernière (*Polybiblion*, t. C., p. 147), la publication du Dictionnaire a suivi sa marche normale et a donné pleine satisfaction à ses lecteurs ; il est certain que la loi de l'ordre alphabétique s'exerce un peu capricieusement sur la distribution des matières, et que ces trois fascicules ne contiennent pas un seul grand article de théologie pure ; mais il s'en faut de beaucoup que les sujets traités doivent laisser indifférents les théologiens. Les cinquante colonnes de M. Mangenot sur le *Canon des livres saints* forment un véritable traité : M. Bareille a parlé de la *Cabale* avec autorité ; la question de la *Bourse* et des *Jeux de bourse* fournit au P. Antoine l'occasion d'un bon chapitre de morale ; le P. Gardeil examine la question du *Bien* en douze colonnes qui résument l'enseignement de l'Église sur cette donnée fondamentale de la théologie : M. Fourneret consacre trente-cinq colonnes très bien remplies aux *Biens ecclésiastiques* et aux principes qui régissent les rapports de leurs possesseurs avec le fisc. Les biographies de théologiens sont toujours nombreuses et révèlent aux profanes beaucoup d'illustres inconnus, mais on se retrouve en pays de connaissance avec *Cajetan*, par le P. Mandonnet, le *B. Canisius*, par M. Le Bachelet, surtout avec *Bossuet*, auquel le chanoine Largent a élevé un monument de quarante colonnes ; le même a donné une notice excellente sur *l'abbé de Broglie*. M. Hemmer, dans ses articles sur les papes du nom de Boniface, a fait une large part à *Boniface VIII* ; enfin les deux grands docteurs de l'Église : *saint Bonaventure* et *saint Bernard*, sont copieusement étudiés, le premier par son frère en saint François, le P. Smeets, l'autre, tout naturellement, par M. Vacandard. M. Baudrillart a traité les trois articles *Calvin*, *Calvinisme* et *Calvinistes* avec la compétence qu'on lui connaît ; ces trois articles ne font pas moins de quarante-cinq colonnes. Les chapitres de géographie ecclésiastique : *Bosnie-Herzégovine*, par le P. Palmieri, *Bulgarie*, par le P. Vailhé, *Canada*, par M. Fournet, sont accompagnés de cartes irréprochables ; j'aurais désiré que le P. Palmieri ne négligeât pas de signaler les publications du regretté baron d'Avril, qui, entre autres documents, a donné le τόμος, ou concordat, conclu entre le patriarche grec et le gouvernement austro-hongrois, pièce dont l'auteur ne paraît pas avoir connaissance. Exprimons le souhait que l'année 1905 nous donnera la fin de la lettre C. P. Pisani.

L'Église catholique et son mortel ennemi. Ses Droits divins et nos devoirs, par le chanoine Labis. Bruges, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1904, in-8 de 272 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume peut être regardé comme la réédition d'un ouvrage imprimé en 1869 et rapidement épuisé. L'auteur reproduit donc les approbations très flatteuses qu'il reçut alors de S. S. Pie IX et de plusieurs évêques belges.

La conception d'ensemble est assez vaste, trop vaste peut-être. Il y a des pages excellentes, mais souvent aussi des généralités un peu déclamatoires. A l'heure actuelle, pour la propagande et pour les conférences, on a besoin de documents précis et nombreux. On les souhaiterait ici plus abondants. Toutefois l'ouvrage nous a paru intéressant, clair, intelligible à toutes les classes de lecteurs. Il nous semble écrit pour des catholiques insouciants ou aveugles, qu'il s'agirait de prémunir contre le danger — plutôt que pour des indifférents ou des égarés. Un certain nombre de chapitres sont d'ordre théologique, et par conséquent s'éloignent notablement du type apologétique populaire.

B. de Carroy.

Tertullien, par J. Turmel. Paris, 1905, in-16 de xlvii-298 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Turmel commence par exposer ce que nous savons sur la vie de Tertullien, puis il nous donne la liste des écrits, au nombre de trente et un, qui nous sont parvenus ; il nous dit à quelle occasion ils ont été composés, et, pour un certain nombre, il en établit la date. Prenant ensuite le docteur de Carthage sous le triple aspect de controversiste, de théologien et de moraliste, il nous le montre défendant contre les juifs et les païens les croyances chrétiennes ; puis l'apologiste, se retournant contre les hérétiques, démontre l'unité de Dieu, la création, la distinction des personnes divines, la réalité de l'incarnation du Fils de Dieu, la résurrection de la chair, la nature de l'âme ainsi que ses destinées. Enfin le moraliste, avec sa farouche intransigeance, expose le programme et les lois de la vie chretienne. Dans une dernière partie sont résumés les enseignements qui, sans avoir été donnés directement, ont été abordés incidemment à l'occasion d'autres questions. Il est inutile de dire quelle connaissance approfondie du sujet demande un pareil travail, et je ne fais que répéter l'appréciation unanime des théologiens en disant que l'auteur s'est trouvé égal aux difficultés de la tâche qu'il s'était imposée. Le volume se termine par trois index : celui des matières, celui des textes les plus célèbres de Tertullien, et celui des textes scripturaires commentés dans ses ouvrages.

P. Pisani.

Das Decret des Papstes Innocenz' XI über den Probabilismus, *Beitrag zur Geschichte des Probabilismus,* von Franz Ter Haar. Paderborn, Schöningh, 1904, in-8 de xii-204 p.

L'auteur de ce livre, qui appartient à l'ordre des rédemptoristes, s'efforce surtout de justifier l'Église et saint Alphonse de Liguori contre l'accusation, non fondée selon lui, d'avoir favorisé et enseigné le probabilisme. Pour cela, il tâche de montrer que les Papes n'ont fait que tolérer le probabilisme, qu'ils ne l'ont jamais approuvé et que, par leurs actes publics (condamnation de propositions laxistes, mais surtout décret du 26 juin 1680, rendu par le Saint-Office, sur l'ordre d'Innocent XI), ils se sont plutôt montrés défavorables à ce système ; ils n'ont pourtant pas approuvé davantage *le probabiliorisme*, sinon en tant qu'il se confond avec *l'équiprobabilisme*, système de saint Alphonse.

Le P. Ter Haar reconnaît que le probabilisme véritable n'a jamais été *condamné*. Il raconte assez exactement quant aux faits (sauf quelques détails) et avec modération et désir évident d'être impartial (l'est-il vraiment toujours ?) l'origine du décret de 1680, ainsi que l'affaire du livre du P. Thyrse Gonzalez contre le probabilisme.

Il s'étend longuement sur les preuves d'où il résulte, d'après lui, que saint Alphonse est *équiprobabiliste*. Il réfute ensuite les accusations des auteurs protestants nommés dans le titre de l'ouvrage. En somme, ce travail est utile comme exposé de l'*équiprobabilisme* et des arguments sur lesquels s'appuie ce système ; il montre suffisamment que l'Église n'est pas solidaire du probabilisme. Mais il ne prouve pas mieux que d'autres ne l'ont fait avant lui, que le vrai probabilisme soit moins conforme que le probabiliorisme ou l'équiprobabilisme à l'enseignement de l'Église et aux principes de la saine morale. B. de Carroy.

Nuova Espozizione dei criteri teologici, lavoro scientifico, di Mons. can. Salvatore di Bartolo. Roma, Pustet, 1904, in-8 de 354 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage est une reproduction améliorée des *Critères théologiques*, parus en 1888, condamnés en 1891. L'auteur, après une entière et louable soumission, a voulu corriger et perfectionner son œuvre : il a obtenu, pour cette nouvelle édition, l'imprimatur du maître du Sacré Palais.

Nous y trouvons un exposé des principes qui régissent l'accord de la raison et de la foi : quantité d'aperçus ingénieux, beaucoup de documents précieux. Toutefois, prenons-y garde : depuis les récents progrès de la philosophie des sciences, le problème de cet accord se pose souvent d'une façon toute nouvelle. Il ne s'agit plus précisément et uniquement de la *raison*, cette vieille idole des rationalistes universitaires, des cousiniens, des hermésiens, etc... Il s'agit maintenant de la *science*, telle qu'on est en train de la circonscrire et de la définir, depuis une

vingtaine d'années. Il s'agit surtout des sciences naturelles, de leurs classifications et de leurs hypothèses. Le très utile travail de Mgr Salvatore di Bartolo serait peut-être à compléter à ce point de vue.

B. DE CARROY.

Introduction à l'étude de la théologie protestante *avec Index bibliographique*, par LOUIS ÉMERY. Paris, Fischbacher, 1904, gr. in-8 de IV-710 p. — Prix : 10 fr.

Dans la pensée de l'auteur, professeur à l'Université protestante de Lausanne, cet ouvrage est tout à la fois une *encyclopédie*, une carte montrant le pays à parcourir — et une *méthodologie*, sorte de Bædeker ou de Joanne indiquant la manière la plus profitable de voyager. Une première partie a pour objet de définir la théologie, d'en marquer la place dans l'organisme de la science, d'en faire voir l'utilité, puis de déterminer et de caractériser ses branches diverses. La seconde partie (p. 223-285) s'occupe des conditions et des méthodes nécessaires pour faire de bonnes études théologiques. Elle est suivie d'un Index bibliographique très considérable (p. 307 à 703).

L'ouvrage est généralement conçu dans un esprit large, bien que la littérature catholique soit *beaucoup moins* connue et signalée que la littérature protestante; il y a de louables efforts pour se montrer impartial. Néanmoins l'auteur, quand il recherche la place de la théologie catholique dans l'ordre des sciences, nous paraît tomber dans une contradiction fâcheuse : après avoir fort bien montré que l'absence de convictions n'est pas une condition requise pour faire œuvre scientifique — que la libre recherche peut être fort bien guidée par certains principes directeurs, qu'elle est compatible avec l'acceptation de certains éléments dogmatiques (p. 68), — il semble retirer à peu près ce qu'il avait concédé, quand il déclare (p. 69) que le théologien chrétien voulant faire de la théologie une science digne de ce nom « ne peut pas soumettre les méthodes et les résultats de son travail théologique à un credo quelconque. »

L'Index bibliographique sera très précieux au travailleur. En voici les divisions principales : *Généralités* (Dictionnaires, index, revues et journaux de différents pays européens...) — *Histoire des religions.* — *Théologie exégétique* (très abondant). — *Théologie historique* (de même). — *Théologie systématique.* — *Théologie pratique.* — *Culture générale* (ouvrages d'édification, littérature, philosophie, histoire).

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Les Esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution, par Théodore Suran. Paris, Schleicher, 1903, in-12 de 238 p. — Prix : 3 fr.

Les esprits directeurs de la pensée française, du moyen âge à la Révolution, d'après M. Suran, sont Rabelais, Calvin, Ronsard, Montaigne, Descartes, surtout Descartes, Voltaire, Montesquieu, Diderot et Rousseau. Le siècle de Louis XIV ne compte pas beaucoup pour lui. Il admire cependant Bossuet ; mais il a tort de dire que « sa dévotion monarchique l'a rendu plus qu'indulgent pour l'adultère de son roi et a inspiré à ce prêtre doux la glorification de la grande iniquité du siècle. » Il juge sévèrement mais équitablement La Fontaine.

Malgré le talent incontestable de l'auteur, nous ne pouvons que désapprouver son livre. Quelques citations suffiront d'ailleurs pour faire voir dans quel esprit il a été conçu.

Pour M. Suran, « le bien que l'Église a fait, après son triomphe définitif au moyen âge, est plus apparent que réel, et plus matériel que moral ; car elle n'a empêché aucune des injustices que son dogme condamnait : elle a laissé subsister l'esclavage, elle a institué l'inquisition » (p. 18). Voici comment est traitée la scolastique : « Négligeant tout ce qui est particulier, tout ce qui vit, tout ce qui change, elle n'opérait plus que sur des mots, car elle vidait toutes les notions de leur contenu réel. Elle faussait ainsi l'esprit comme elle érigeait le bavardage logique en méthode intellectuelle, elle aboutissait à l'anémie de l'intelligence... » (p. 19). « Les religions, dit encore l'auteur, ne vivent que de volonté. Elles sont toutes fondées sur un acte initial de volonté, l'acte de la foi, la croyance. Là où les lumières de l'esprit sont actuellement insuffisantes, la volonté fait le saut et affirme que ces lumières seront toujours insuffisantes. L'acte de foi étant une rupture avec la raison, il demeure étranger à celle-ci et les apologies scientifiques de la foi sont, par leur principe même, un contre-sens irrecevable. » On ne s'étonnera pas, après cela, d'apprendre que Bayle a toutes les préférences de l'auteur. Voltaire ne lui agrée pas autant parce qu'il n'a pas su, au même degré, s'émanciper de la tutelle du grand siècle. « Pour montrer d'abord en Voltaire le fils intellectuel du XVIIe siècle, il suffirait d'énumérer ses défauts... Voltaire est la plus évidente victime de notre prétendu grand siècle ; il montre à plein tout le mal que celui-ci lui a causé... La plus manifeste de ses faiblesses est l'absence de tout sentiment profond. A part sa haine de la « superstition », il ne semble avoir jamais eu de passion véritable » (p. 127, 128).

Enfin M. Suran borne ses aspirations à notre vie terrestre. « Les fantaisies spéculatives sur l'au-delà n'ont d'autre effet dans la pratique que de diviser les hommes en groupements ennemis et de les écarter

de l'étude féconde de la nature dans laquelle ils vivent. Que l'homme, content de ses facultés d'investigation, se restreigne à cette étude positive, la seule qu'il lui soit naturel d'entreprendre, puisque c'est la seule dont il ait à se servir » (p. 171). Il veut bien de la morale, mais à la manière de Diderot : « Seule la science peut nous enseigner la nature des rapports normaux entre les êtres. Il suit de là que cette morale ne serait définitive que le jour où la science nous aurait enseigné la nature de ces rapports d'une façon définitive »... (p. 176). La morale est « une morale scientifique fondée sur l'idée de solidarité » (*ibid.*). Mais nous en avons assez dit pour montrer avec quelle défiance il convient de lire ce livre d'autant plus dangereux qu'il est bien écrit.

LÉON CHARPENTIER.

Sur les chemins de la croyance, par FERDINAND BRUNETIÈRE. *Première Étape. L'Utilisation du positivisme.* Paris, Perrin, 1905, in-16 de XXII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Brunetière nous fait espérer qu'il exposera bientôt ce qui peut dissiper ou diminuer *les difficultés de croire*, puis ce qui établit *la transcendance du christianisme*. Aujourd'hui il nous propose seulement, ce qui lui paraît devoir être la première étape du vingtième siècle sur les chemins de la croyance, l'utilisation du positivisme. C'est une étape qui déjà mène loin, si, comme ce livre tend à le prouver, cette totalisation de l'expérience humaine, qu'Auguste Comte prend comme criterium de la vérité, fait reconnaître que la société repose toute sur la morale, qu'en dépit des théories du XVIIIe siècle la question sociale est avant tout une question morale, que toute morale digne de ce nom est subordination à une puissance extérieure, qui nous dépasse et nous domine d'une suprématie incontestée, que la morale est donc essentiellement religieuse, ou du moins, implique un commencement de religion. M. Brunetière n'est pas comtiste ; il n'accepte pas la « religion de l'humanité. » Mais il ne peut souffrir que son fondateur soit accusé d'avoir été infidèle aux principes initiaux et à la saine méthode du positivisme en concluant à la nécessité d'une religion. On entrevoit quelles nombreuses et complexes questions sont abordées dans ce volume avec la vigueur et l'indépendance d'esprit que l'on connaît. Il serait surprenant que le lecteur, alors même qu'il accepte les conclusions générales de l'auteur, fût absolument d'accord avec lui sur tous les points. Lorsque, par exemple, le socialisme est présenté comme une protestation contre le plat utilitarisme du XVIIIe siècle, certains regretteront qu'il ne soit pas présenté aussi et surtout comme dérivant, par filiation directe, de ce qui nous est signalé comme l'erreur fondamentale du siècle d'Helvétius et de Voltaire, la croyance à la toute-puissance des lois et des institutions sociales, responsables de tout mal. Mais la thèse maîtresse développée par cet intéressant ouvrage est profondé-

ment juste, et elle ne me semble même pas poussée assez loin : il y a beaucoup à utiliser dans le positivisme, non seulement dans celui d'Auguste Comte, mais encore dans celui que M. Brunetière juge bien sévèrement, trop sévèrement à mon sens, d'un Littré.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Éducation de la démocratie, leçons professées à l'École des Hautes-Études sociales par ERNEST LAVISSE, P. MALAPERT, ALFRED CROISET, G. LANSON, CH. SEIGNOBOS et J. HADAMARD. Paris, Alcan, 1903, in-8 de II-251 p. — Prix, cartonné : 6 fr.

Ce recueil contient les huit conférences suivantes : *Souvenirs d'une éducation manquée*, par M. Ernest Lavisse ; — *Les Besoins de la démocratie en matière d'éducation*, par M. Alfred Croiset ; — *L'Unité de principes dans l'enseignement public*, par le même ; — *L'Organisation des divers types d'enseignement*, par M. Ch. Seignobos ; — *Le But et la nature de l'enseignement secondaire*, par M. Paulin Malapert ; — *Les Études modernes dans l'enseignement secondaire*, par M. Gustave Lanson ; — *Les Études gréco-latines et la Démocratie*, par M. Alfred Croiset ; — *Les Sciences dans l'enseignement secondaire*, par M. Jacques Hadamard. Ces conférences, faites par des hommes du métier, qui tous, plus ou moins, ont du talent, et presque tous savent écrire, ne pouvaient manquer d'être intéressantes, et elles le sont. Aideront-elles beaucoup à fixer le programme de ce que doit être l'éducation de la démocratie ?—J'en doute, car ces conférences sont surtout critiques et négatives. Elles montrent, par exemple, que, par la faute de ses maîtres, l'éducation de M. Lavisse a été manquée, en quoi M. Lavisse me semble témoigner une médiocre reconnaissance pour des maîtres qui ont su tout de même faire quelque chose de lui ; et si l'on s'avisait de le nier, je crois bien que M. Lavisse n'en serait guère content. Sans mettre autant en scène le moi, ce qui est toujours un peu haïssable, les autres conférences aboutissent à des conclusions aussi peu flatteuses pour l'Université, dont les méthodes d'enseignement ou les programmes, dans tous les ordres de l'enseignement, langues classiques anciennes, littérature française, sciences même, sont démontrés parfaitement absurdes dans leurs principes et singulièrement funestes dans leurs résultats. Mais il reste, grâce à Dieu, l'avenir, et nos conférenciers s'en donnent là-dessus à cœur joie, s'abandonnant, comme jadis leurs prédécesseurs qui se sont si lourdement trompés, au plaisir de nous conter tout haut leurs rêves de châteaux en Espagne. En fait, de bons esprits craignent que ces nouvelles formules de l'éducation de la démocratie n'aboutissent tout simplement à nous préparer une démocratie sans éducation. Mais comme ce sont là des questions intéressantes et traitées avec compétence et talent, le livre est de ceux qui valent la peine d'être lus. Pour

moi, je serais tenté d'en tirer la conclusion que, devant ces aveux multipliés d'impuissance de l'enseignement officiel, la liberté d'enseignement serait plus que jamais nécessaire. Si nous voulons garder ou recouvrer notre supériorité intellectuelle d'autrefois, — de quoi, il est vrai, la démocratie ne se soucie guère, — il faudra bien un jour ou l'autre en revenir là. En cette matière, comme en quelques autres, la liberté sagement réglée est seule vraiment féconde.

ÉDOUARD PONTAL.

Les Problèmes de la civilisation, par ALFRED MOULIN. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 569 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur se qualifie dans sa Préface « citoyen de l'univers. » Il déclare qu'il s'adresse surtout aux esprits sérieux et qu'il expose dans ce livre « avec une naïve crudité » ses réflexions indépendantes sur tout ce qu'il voit s'effectuer autour de lui. Il indique les solutions vers lesquelles, suivant lui, devrait tendre l'action des hommes intelligents pour améliorer le monde et y étendre les bienfaits de la civilisation.

La hardiesse est en effet la caractéristique de cet ouvrage dont l'auteur proteste, avec raison, n'appartenir à aucune école. Dans le chapitre consacré aux « lois naturelles », M. Moulin conteste qu'il y ait un bien absolu, préconise la théorie du transformisme, et conclut que le but le plus élevé que puissent se proposer nos actions est le progrès de l'espèce humaine. L'idée de Dieu est, d'après l'auteur, une ineptie évidente. Le second chapitre est l'application de la théorie du progrès à la politique mondiale. Elle comporte l'extension européenne sur le monde entier, au moyen du remaniement général de toutes les frontières et du refoulement des races dites inférieures. On devra même empêcher la reproduction dans les peuplades reconnues inaptes à la civilisation, en séparant les hommes des femmes, qui accepteront très bien leur sort, si on sait les distraire par des exercices physiques agréables et des distractions appropriées. Un congrès européen permanent gouvernera le monde. Viennent ensuite des chapitres consacrés à l'éducation et à la vie sociale entre lesquels s'intercale, « afin de donner, dit l'auteur, plus de variété au plan de cet ouvrage, » une liste de pensées et maximes diverses, dans lesquelles on trouve de tout, même des calembours. En terminant, M. Moulin s'exprime ainsi : « Prêtez ce volume, parlez-en sans vous lasser, avec éloges, dans les conversations, les conférences, les journaux, les bulletins, les revues, les livres, indiquant nettement alors le nom, l'adresse de l'éditeur et le prix de l'ouvrage franco à domicile. Dominez cette crainte pusillanime de vous compromettre pour ne songer qu'à frayer la route à la vérité lumineuse et féconde... » — Voilà qui est fait.

EUGÈNE GODEFROY.

Le Chien. Hygiène. Maladies, par JOANNY PERTUS. Paris, Baillière, 1905, in-18 de VIII-388 p. — Prix, cartonné : 4 fr.

Le livre de M. Pertus est un excellent traité vétérinaire spécial composé par un praticien compétent, offert aux chasseurs, aux amateurs de chiens, ainsi qu'à ses confrères. Peut-être même serait-ce ceux-ci qu'il a eus particulièrement en vue, car en bien des cas il faudra avoir déjà des études préparatoires, être familiarisé avec la phraséologie spéciale du métier pour profiter complètement des renseignements réunis ici.

Le volume se divise en deux grandes parties. Des aperçus généraux concernant l'anatomie du chien, son hygiène, les questions de reproduction, enfin même son dressage, forment la première. La seconde est consacrée à la description, l'examen et la thérapeutique des maladies des chiens. Plus développée, elle occupe à elle seule les deux tiers de l'ouvrage. Les affections sont groupées en divers chapitres et décrites dans leurs caractères et leurs effets. Le traitement de chacune est indiqué avec les principaux remèdes à employer. Pour leur administration, l'auteur se déclare « dosimètre convaincu. » Mais il se défend d'être exclusif, et, à côté des procédés nouveaux, il tient à indiquer les formules allopathiques. Grâce à cet éclectisme, l'ouvrage peut satisfaire les partisans de l'un ou de l'autre système. G. DE S.

Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. — Histoire, usages et symbolisme. 1re partie. *Les Plantes dans l'Orient classique.* II. *L'Iran et l'Inde*, par CHARLES JORET. Paris, Bouillon, 1904, in-8 de XI-657 p. — Prix : 12 fr.

« Faire l'histoire, dans ses principaux et plus utiles représentants, de la flore de l'Inde, dit M. Ch. Joret, c'est faire l'histoire de la civilisation de cette vaste contrée. » Rien n'est plus vrai, et l'on peut ajouter avec l'auteur que « la vie d'aucun peuple de l'antiquité n'a été en contact aussi constant et intime avec la nature. » On comprend donc aisément que sur les 657 pages dont se compose cet ouvrage, plus de 450 soient consacrées à l'Inde. Au vrai, il y a dans cette partie quelques chapitres qui, à se placer au point de vue strictement botanique, n'auraient rien perdu à être écourtés. Si l'auteur nous devait, pour exposer le caractère de la flore, une géographie et une climatologie du pays étudié, même, pour mieux faire comprendre le rôle et l'usage des végétaux dans l'économie domestique et les cérémonies religieuses, un résumé de l'ethnographie et de la religion des peuples qui l'habitaient, il semble que M. Joret se soit un peu bien étendu sur ces points et qu'il se soit trop complu aux complexités inextricables de la cosmogonie, de la mythologie hindoues, aux légendes héroïques, folles et charmantes de Krishna, aux singularités des rites funéraires.

Au surplus, est-ce là un reproche, et ne ressort-il pas de l'étude approfondie à laquelle l'auteur s'est livré, que les plantes occupent une telle place, et si belle, dans la poésie et la religion des Hindous, qu'il était impossible d'étudier les unes sans s'expliquer sur les autres? L'auteur prévient d'ailleurs ce reproche en avouant avec simplicité s'être laissé bien des fois « trop séduire à l'attrait que lui offrait le monde mystérieux de l'Inde. » Plus d'un lecteur de son livre le suivra aisément sur cette pente fascinante.

Peut-être aurions-nous préféré, pour notre part, que l'auteur consacrât plus de temps à décrire la physionomie des principales plantes qu'il cite, leur port, la couleur de leurs fleurs, la forme et la saveur de leur fruit. Mais c'est là querelle d'ignorant à qui la terminologie botanique n'est pas assez familière. Car le charme des légendes n'a pas enchanté M. Joret au point de lui faire perdre la moindre partie de son sens critique si pur et si développé. Les identifications des noms sanscrits des plantes à leurs dénominations scientifiques modernes sont inattaquables, et quand l'impossibilité de les identifier se présente, l'auteur en donne ses raisons et s'abstient, là où d'autres, qui voulurent trop deviner, se trompèrent lourdement. Pour ceux-là, M. Joret est sévère, et M. Griffith, — pour avoir voulu voir en certains fruits dont les images se rencontrent dans les motifs décoratifs de l'Inde « ceux de l'*Anona squammosa*, encore que cet arbre soit originaire de l'Amérique »,— en sait quelque chose. C'est pourquoi nous ne saurons pas encore à quelle espèce végétale rapporter le divin *Soma*.

Le plan de ce deuxième livre est le même que celui que l'auteur avait adopté pour le précédent consacré à l'Égypte et aux peuples sémites. Il est parfaitement clair et rationnel. La nature du sol et le climat d'abord étudiés, qui déterminent le caractère de la flore, l'ethnographie des peuples qui habitèrent le pays, est esquissée. Après quoi l'auteur expose l'état de leur agriculture, décrit leurs jardins et les fleurs qu'ils y employaient, fait l'histoire des plantes alimentaires et industrielles, puis de celles auxquelles leur beauté mérita de figurer dans l'architecture, l'orfévrerie ou la poésie, et de celles qui eurent leur rôle dans le culte. Enfin, une bonne place est réservée à la matière médicale.

On voit l'utilité d'un pareil ouvrage. Il est en particulier indispensable à ceux, — et ils sont nombreux aujourd'hui, — que passionnent l'histoire et la poésie de ces mondes mystérieux.

Nous espérons bien, pour notre part, qu'en dépit des restrictions mélancoliques de sa Préface, M. Joret trouvera le temps de nous donner, outre l'index nécessaire des deux premiers volumes, l'histoire des plantes dans l'antiquité grecque et romaine et dans le moyen âge. Ses documents doivent être tous rassemblés et prêts à mettre en œuvre. Nous y comptons donc. LOUIS DENISE.

Économie forestière, par G. Huffel. T. I. Paris, Laveur, 1904, gr. in-8 de IX-422 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage qui doit, complet, former trois volumes, peut être considéré comme une sorte d'encyclopédie de tout ce qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, concerne les forêts, a rapport aux forêts, intéresse les forêts.

Le tome Ier, que nous avons sous les yeux, est divisé en quatre *Études*. Études très complexes comme on va le voir. La première expose *l'Utilité des forêts*, utilité multiple : elle se rattache d'abord aux produits tant du passé que du présent ; non pas qu'ils aient varié quant à leur nature, mais parce que leur importance relative a subi de profondes modifications. Après les produits, utilité directe et palpable, il y a l'influence des forêts sur le climat, sur l'atmosphère, sur les conditions météorologiques locales, leur action sur les sources, sur les chutes d'eaux atmosphériques, sur l'infiltration de celles-ci dans le sol ; il y a aussi le rôle de protection de ces mêmes forêts sur les terrains en pente rapide et contre les avalanches, le ravinement des versants, les inondations ; enfin la mise en valeur des terres incultes, l'assainissement des sols marécageux et à émanations insalubres, sans parler de la place considérable que tiennent les arbres et les massifs boisés dans les charmes du paysage.

La seconde *Étude* a pour objet *la Propriété forestière* et sa législation. Dans celle-ci la question des droits d'usage tient un rang important. Ils remontent aux origines mêmes de la propriété des forêts, à une époque où la production du bois était ce qui intéressait le moins les propriétaires, ce produit n'ayant pas alors de valeur commerciale. L'auteur, remontant à l'époque gallo-romaine, trace un tableau vraiment magistral de l'organisation de la propriété en général et de la propriété forestière au sein de cette civilisation mi-partie celtique et latine, puis de sa transformation successive aux temps mérovingiens et carolingiens jusqu'à la naissance de la féodalité. Forêts du domaine, des seigneurs, des princes apanagistes, des communes, de l'Eglise. La législation a naturellement suivi les vicissitudes de l'organisation sociale elle-même, jusqu'à la fameuse ordonnance de Louis XIV en 1679, en partie annulée par la Révolution, et revivant enfin, sous une forme accommodée au nouvel état de choses dans le code forestier de 1827, puis modifiée et complétée suivant les circonstances subséquentes.

Sous la rubrique *Politique forestière*, la troisième *Étude* s'occupe de la question douanière concernant les produits ligneux, des mesures législatives tendant à la sauvegarde des intérêts généraux que le sol forestier a la mission de servir, et, en ce qui concerne la propriété

soumise au régime forestier, c'est-à-dire les forêts publiques (appartenant à l'État, aux communes, aux hospices, etc.), la sauvegarde des intérêts des générations futures à défendre contre les anticipations de la génération présente.

La quatrième *Étude*, intitulée : *La France forestière*, est plus particulièrement historique, géographique et statistique. C'est d'abord la France forestière *d'autrefois*, comprenant l'historique des forêts gallo-romaines, franques et françaises jusqu'à nos jours. C'est ensuite la France forestière *d'aujourd'hui*, description par régions des grandes masses boisées : nord-est, bassins des grands fleuves, nord-ouest, montagneux, régions méditerranéennes et du sud-ouest. Le volume se termine par un chapitre sur la statistique forestière de la France et de ses colonies, suivi de données générales sur la statistique forestière de plusieurs pays étrangers.

Cet ouvrage dénote chez son auteur une science approfondie, une lecture immense tant en langue française qu'en langues étrangères, lecture et science servies par une bonne méthode, un style clair et attachant qui sait donner de l'attrait même aux chiffres et aux courbes représentatives de variations de quantités.

C. DE KIRWAN.

Annuaire pour l'année 1905, publié par le Bureau des longitudes avec une *Notice scientifique*. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de IV-670 p. + A 74, + B 44 ; en tout 792 p. — Prix : 1 fr. 50.

Par suite du nouveau roulement annoncé en 1903 et commencé en 1904, l'*Annuaire* pour 1905, année impaire, diffère sensiblement de celui de 1904, année paire. Non seulement les données physiques et chimiques, réservées aux années paires, y ont fait place, comme il avait été dit, aux données géographiques, statistiques, météorologiques, sur les monnaies, les poids et mesures, etc. ; mais encore divers changements ont été apportés, pour la présente année, à la partie astronomique. Notamment, à un article assez étendu sur le calendrier des anciens Romains, depuis Romulus jusqu'à Jules César, en a été substitué un autre, non moins développé, sur le calendrier Julien, lequel n'est autre que celui qui a eu cours dans toute la chrétienté jusqu'en 1582, où le pape Grégoire XIII y introduisit la réforme, ou mieux l'amélioration qui porte son nom : le calendrier grégorien est du reste l'objet, comme dans l'Annuaire pour 1904, d'un article spécial et étendu. Un autre changement à signaler consiste dans la suppression, ou, plus exactement, dans le renvoi à l'année suivante, de tout ce qui a trait à la gnomonique et à la physique solaire, ainsi que le Tableau de ces petites planètes qui circulent entre Mars et Jupiter et dont le nombre va toujours croissant. Il ne comprenait pas moins, dans l'Annuaire

de l'an dernier, de 55 pages donnant les éléments et autres indications de 550 planètes. A combien se montera ce chiffre en 1906, avec deux années d'observation en plus ? — A remarquer aussi qu'il n'est pas question d'Éros, la nouvelle planète (découverte par M. Witt en 1858), qui circule entre la Terre et Mars ; l'Annuaire de 1904 en donnait les éléments ; il est vrai que, tout en n'étant pas comprise entre Mars et Jupiter, la planète Éros n'est également qu'un astéroïde, visible seulement à l'aide du télescope.

Le Tableau I des éphémérides des étoiles variables, a reçu, grâce au concours de M. Hartwig, des accroissements importants. En outre des indications d'ascension droite, de déclinaison et de grandeur maxima et minima, il contient pour chaque étoile l'époque du maximum ou du minimum, en y ajoutant un point d'interrogation quand la donnée paraît trop incertaine. Enfin le nombre de ces étoiles, qui était de 450 dans l'Annuaire précédent, s'élève dans celui-ci à 479.

Il avait été observé quatre comètes en 1902 dont l'historique a été donné en 1904. L'année 1903 en a fourni également quatre, que décrit de même l'Annuaire de 1905.

La partie de l'Annuaire spéciale aux années impaires (géographie, statistique, etc.) a été, relativement à 1903, considérablement remaniée et augmentée. Un *Avertissement* assez développé donne la justification de ces changements. Sans parler des additions importantes et des rectifications de détail apportées aux anciens tableaux, d'autres tableaux y ont été ajoutés. Tels, ceux sur la longueur comparée des principaux cours d'eau, et celle, approximative, des cours d'eau de chacune des cinq parties du monde ; sur le relief du sol dans les mêmes contrées et la superficie des lacs ; sur la population des villes de 350,000 habitants et au-dessus.

Un chapitre spécial a été ajouté concernant la météorologie qui donne les températures des différents pays du globe, la température moyenne du Parc-Saint-Maur à Paris, les valeurs moyennes de température, de pression atmosphérique et de pluie dans la même ville.

Le temps et la place nous manquent pour analyser comme il conviendrait la *Notice* très savante que M. Hatt a donnée sous ce titre : *Explication des marées*. Une première partie en avait été donnée dans l'Annuaire précédent, laquelle envisageait le phénomène *général* ; la seconde partie envisage aujourd'hui le phénomène en tant que *local*. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur, l'espace nous faisant défaut après ce compte rendu un peu long déjà. C. DE K.

Les Marines française et allemande, par ÉDOUARD LOCKROY. Paris, Charles-Lavauzelle, 1904, in-18 de 267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est l'écho, ou, si l'on veut, le résumé des critiques si nom-

breuses et si variées dirigées au Parlement et dans les journaux contre le précédent ministre de la marine, M. Camille Pelletan. L'auteur, qui fut lui-même deux fois ministre de la marine, ouvre son ouvrage par une étude fort intéressante sur la marine allemande, qu'il fait suivre par un exposé de l'état actuel de la marine française, sous le titre de : *Quatre ans de marine*. Ces deux premières parties, ainsi rapprochées, incitent l'esprit à faire entre les marines des deux pays voisins une comparaison dont la conclusion, hélas pénible ! est malheureusement trop justifiée. Après avoir lu les pages consacrées à la marine allemande, on est tenté de s'écrier : « Vive l'Empereur ! » car M. Lockroy a su mettre en lumière la part considérable prise par le souverain allemand dans le développement et l'organisation de sa marine. Comme conséquence directe, on s'aperçoit vite, peut-être à l'insu de l'auteur de l'ouvrage, que l'état actuel, en réalité si lamentable, de la marine française, n'est pas imputable exclusivement aux ministres qui se succèdent, et souvent, se maintiennent, rue Royale. La cause est plus haute : il n'y a pas en France, actuellement, de gouvernement, c'est-à-dire d'idée directrice s'imposant à tous les services de l'État ; personne ne commande en chef ; chacun obéit à des ordres, à des impulsions, qui viennent on ne sait d'où ; de plus, les questions personnelles ont une part beaucoup trop grande dans les décisions. Ce n'est pas là le moyen de faire de la bonne politique, et, sans bonne politique, il ne saurait y avoir de forte marine.

A la suite de ces deux études, qui justifient le titre de l'ouvrage, M. Lockroy a reproduit des articles parus dans *le Temps*. Il fait là œuvre de journaliste et il ne nous appartient pas, dans le *Polybiblion*, d'analyser des attaques dont certaines ne nous paraissent pas absolument justifiées. Nous avons peine à croire, en effet, que des ministres français fassent le mal sciemment ; nous aimons mieux nous persuader qu'ils se trompent, ou mieux, qu'ils sont trompés. J. C. T.

Der Küstenkrieg, von Sigmund Mielichhofer. Wien, Seidel, 1903, in-8 de IV-251 p., avec 25 dessins dans le texte et une carte. — Prix : 7 fr. 50.

Les brochures concernant les multiples sujets intéressant la marine et l'armée sont nombreuses en Autriche, où les officiers ont la réputation d'être particulièrement instruits et d'aimer le travail. L'étude que nous avons entre les mains, consacrée à la guerre de côtes, est d'actualité, et, à ce titre, présente un attrait tout spécial. L'auteur, officier d'artillerie de forteresse, a traité avec une grande compétence et beaucoup de méthode un sujet un peu aride, qu'il a su rendre intéressant, même pour le public non initié.

L'ouvrage est divisé en deux parties : le combat devant une côte

portant des fortifications et le combat devant une côte ouverte, c'est-à-dire démunie d'ouvrages permanents. Dans la première partie, après avoir étudié les armes employées, l'auteur envisage l'attaque, puis la défense des côtes fortifiées, et, dans ce dernier cas, il passe en revue les conditions de l'utilisation maximum des différentes armes qui peuvent être opposées à l'ennemi. Les épisodes de la guerre de Sécession lui fournissent de nombreux exemples à l'appui de ses conclusions.

Le combat devant une côte ouverte conduit à l'étude des débarquements, du matériel pour les effectuer, et, enfin, des moyens à y opposer. L'auteur emprunte ici ses exemples aux Japonais, à Wei-hai-wei et aux Américains à Santiago de Cuba.

Cette courte analyse de l'ouvrage du capitaine Mielichhofer suffira, nous l'espérons, à en montrer tout l'intérêt et à en conseiller la lecture et l'étude. J. C. T.

Le Téléobjectif et la téléphotographie, par Thomas R. Dallmeyer ; trad. française par L.-P. Clerc. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de xi-110 p. — Prix : 6 fr.

En traduisant le très intéressant ouvrage de M. T. R. Dallmeyer, M. Clerc a rendu un véritable service à tous ceux, professionnels et amateurs, qui s'occupent de photographie. Il porte ainsi, en effet, à la connaissance du public français les méthodes qui doivent présider à l'emploi du précieux instrument, le téléobjectif, dont l'existence même est trop souvent à peine connue. Il est vrai de dire que ce nom même était fait pour laisser croire que le nouvel objectif entré dans le commerce vers 1892, n'avait qu'un usage très restreint. Il en est cependant tout différemment, et le téléobjectif fournit des résultats plus inattendus et peut-être plus remarquables dans les photographies prises de près que dans celles faites de loin. Dans ce dernier cas, l'instrument, justifiant son nom, joue le rôle d'une lunette à fort grossissement, tandis que, dans le cas des photographies rapprochées, et, en particulier, des portraits, il permet de se rendre compte des déformations, vraiment excessives, mais auxquelles l'œil s'est habitué, produites par les objectifs ordinaires. Pour le constater, il suffit de jeter un coup d'œil sur les planches III et IV représentant le portrait d'une même jeune fille, fait au moyen de deux objectifs différents. L'amateur qui, avec juste raison, pense que le « portrait » est la partie la plus intéressante de son art, devra donc lire avec soin l'ouvrage traduit par M. L.-P. Clerc. Il y verra les multiples ressources offertes par le téléobjectif, les services nombreux que peut rendre cet instrument dans un grand nombre de circonstances. Il trouvera enfin dans cet ouvrage d'utiles détails sur la construction du téléobjectif, et, à la fin, une bibliographie très complète. Je me permettrai cependant, à ce propos, de signaler à l'auteur l'oubli qui a été fait de la mention d'un

intéressant article de M. Paul Helbronner, paru dans l'Annuaire du Club alpin français (24e volume, 1902) sur la téléphotographie simple et stéréoscopique en montagne. J. C. T.

Dictionnaire de chimie photographique, par G. et Ad. Braun fils. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de 546 p. — Prix : 14 fr.

La librairie Gauthier-Villars, qui s'est créé une spécialité des publications techniques photographiques, ne pouvait mieux faire que d'augmenter sa bibliothèque, déjà si importante, d'un *Dictionnaire de chimie photographique*. Celui-ci n'est pas le premier en date ; d'autres dictionnaires du même genre l'ont précédé, mais aucun n'est aussi complet. L'ouvrage de MM. G. et Ad. Braun décrit d'abord les corps au point de vue général ; il en énumère les diverses propriétés chimiques, en indique sommairement la préparation, puis les étudie longuement au point de vue photographique et de leurs applications à la photographie. Les méthodes les plus usitées pour l'obtention des négatifs et des positifs et les procédés multiples se rattachant à la chimie photographique dans le laboratoire et dans l'industrie, sont exposés avec détails, sinon toujours avec une clarté parfaite. On sent en effet que les auteurs ont craint d'augmenter outre mesure un volume déjà important et ont cru devoir employer un style parfois un peu trop télégraphique qui exige du lecteur une attention très soutenue. C'est d'ailleurs là un faible reproche à faire à un ouvrage d'étude qui n'est pas destiné à être lu comme un roman, mais bien à être consulté fréquemment, — et nous pouvons affirmer qu'il le sera avec fruit. J. C. T.

LITTÉRATURE

Los Problemas fundamentales de filología comparada, su historia, su naturaleza y sus diversas relaciones cientificas, por el Dr A. Amor Ruibal. Madrid, Fernando Fe ; Paris, Hachette, 1904-1905, 2 vol. in-8 de xxiii-376 p. et xii-736 p.

Cet ouvrage considérable est une histoire critique de la science de la philologie comparée depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'auteur parcourt avec sûreté toutes les parties si diverses de son vaste sujet, touchant à la question homérique comme à la question sumérienne, parlant des grammairiens hindous comme des philologues arabes, mentionnant les théories des cabalistes aussi bien que celles des réalistes et des nominalistes. On pourrait dégager de ses tables les principales rubriques que voici : les Grecs, les Romains et les Pères ; les Arabes, les Juifs et les scolastiques ; les philologues de la Renaissance, Descartes et Leibnitz, pour le premier volume ; et, pour le second : avènement de la philologie comparée avec Hervas Panduro,

savant espagnol du XVIIIe siècle, auquel le Dr Amor Ruibal donne beaucoup d'importance ; l'œuvre de Bopp, de Humboldt et de Schlegel ; celle de Grimm ; exposé général des méthodes de la philologie comparée et des conceptions qui y sont ou y ont été en usage, avec leur critique ; rapport de la science du langage avec celle des religions et des mythes.

Des habitudes d'esprit philosophique sont très sensibles dans tout cet ouvrage comme dans beaucoup de livres espagnols, mais je ne crois pas qu'elles nuisent à la valeur positive de l'œuvre. L'auteur a appliqué à son propre livre le concept qu'il se fait de la science du langage (t. I, p. 28-30) ; cette science a pour lui deux parties : l'une descriptive et proprement historique ; l'autre philosophique comprenant les théories rationnelles sur les rapports mutuels des langues.

On trouve en tête du premier volume une bibliographie des ouvrages sur la philologie comparée des langues en général, et en particulier des langues aryennes. BARON CARRA DE VAUX.

Scarron inconnu et les Types des personnages du « Roman comique », par HENRI CHARDON. Paris, Champion, 1904, 2 vol. in-8 de VIII-428 et de 446 p., avec portraits, photograv. et une suite des tableaux du « Roman », d'après le peintre manceau Jean de Coulom. — Prix : 20 fr.

Le livre de M. Chardon est une monographie. De ce qu'une monographie est l'étude d'un sujet restreint et bien délimité, il ne s'ensuit pas que, n'étant point d'un intérêt général, cette étude doive manquer d'intérêt. De fait, M. Chardon ne pouvait mieux appeler et retenir notre attention qu'en élucidant les derniers points restés obscurs dans la vie de Scarron : sa maladie, son mariage avec Françoise d'Aubigné, enfin la composition de son chef-d'œuvre : le *Roman comique*. Aussi M. Chardon n'avait-il pas besoin, pour remplir son but, de s'écarter si peu que ce fût de son sujet ni d'annexer rien qui n'en fît essentiellement partie. Or nous n'avons pu nous empêcher de regretter que trop souvent la trame de son exposé n'ait été brisée par le rapprochement hors de propos de certains *alentours*, par des digressions qui dispersent ou étouffent l'intérêt naissant. Certes, ces digressions ne sont pas sans rapport avec le sujet du livre ; elles rentrent, même parfois dans le cadre d'une biographie de Scarron, mais l'auteur nous semble les avoir trop envisagées en elles-mêmes, les avoir traitées trop pour elles-mêmes. Nous notons quelques-unes de ces *erreurs* qui alourdissent un peu son œuvre, prises au hasard et seulement dans son premier volume : les maisons anciennes du Mans, la Fronde et les mazarinades mancelles, l'histoire des sœurs de Scarron, la vie et la fin d'Alexandre d'Elbène. Une autre cause de lenteur chez M. Chardon est celle-ci : il ne prend pas assez l'allure narrative, la discussion tient trop souvent lieu d'exposé, si bien que l'opinion défi-

nitive, la conclusion justifiée de l'auteur disparaît dans le fatras des avis qu'il critique et réfute. Enfin la parole est trop souvent laissée aux documents eux-mêmes. Encore si c'étaient des documents vivants et colorés : lettres ou récits de contemporains, gazettes en vers ou pamphlets ! Non, ce ne sont ordinairement que des contrats de vente, procurations, indults, collations de bénéfices, etc., toutes pièces administratives et officielles, qui bien mieux que dans le corps du texte eussent trouvé place dans les notes ou, mieux encore en appendice. Mais, en voilà assez : j'aurais regret de m'être si longtemps étendu sur la critique du livre de M. Chardon si je n'avais voulu montrer par là quel intérêt j'ai pris à le lire, et combien il me semble fâcheux que la forme ne permette pas toujours de prendre goût, autant qu'il le mérite, au fond de cet ouvrage.

Le premier volume a pour sous-titre : *Scarron inconnu* ; la jeunesse du poète burlesque et plus particulièrement ses relations dans la société du Mans, ses rapports avec les gens de lettres de la province ; son séjour à Rome en compagnie de l'évêque du Mans, Charles de Beaumanoir — séjour au cours duquel il se lie, chose curieuse, avec le grand Poussin, — tel en est le début. Revenu de Rome, Scarron ne tarde pas, comme la plupart des écrivains d'alors, à obtenir un bénéfice ecclésiastique : il est nommé chanoine de la cathédrale du Mans, ce qui ne l'empêche pas de mener la plus joyeuse, la plus burlesque vie du monde. C'est à ces excentricités, il n'en faut pas douter, qu'il dut la terrible maladie qui, non moins que son œuvre, l'a rendu célèbre. Faut-il en reporter la responsabilité à un ignorant médecin qui lui donna une drogue qui lui aurait, paraît-il, « brûlé les nerfs » ; faut-il plutôt en faire remonter l'origine, ainsi qu'on l'a conté, à cette mascarade d'une originalité un peu outrée, qui se serait terminée par un bain forcé et prolongé dans les eaux glacées de l'Huisne ? M. Chardon considère ces légendes comme des « canards » : « Les vrais coupables, dit-il, ce sont les poulardes de Mézedan, et ce petit vin blanc des coteaux de Savigné et d'Yvré que le jeune poète rencontrait à leurs sources. » Signalons ensuite quelques pages sur la belle protectrice de Scarron, l'aimable Mlle de Hautefort, favorite disgraciée de Louis XIII ; passons plus rapidement sur la vie littéraire de Scarron au Mans et nous voici aux plus heureux chapitres du livre. La connaissance de Scarron et de Françoise d'Aubigné se fit le plus naturellement du monde : au commencement de 1650 le poète vint habiter rue d'Enfer, à l'hôtel de Troyes, où logeait Mme de Neuillan, marraine de Françoise. Celle-ci, dont le père, fils du poète des *Tragiques*, avait reçu autrefois l'hospitalité du père de Scarron, avait été charitablement recueillie chez sa marraine. Par pitié pour la jeune fille que le couvent attendait, avec l'idée aussi d'en faire sa garde-malade, dans l'espérance

enfin de rencontrer en elle un guide pour le voyage dans l'Amérique tropicale, où il comptait trouver grand soulagement à ses maux, Paul Scarron épousa Françoise d'Aubigné. Cette union, si mal assortie au moral et au physique, loin de tirer la future marquise de Maintenon de l'ombre où elle s'était jusqu'alors tenue, la contraignit au contraire à une réserve, à une obscurité même qu'imposait à une honnête femme la société dévergondée où se complaisait son mari. Sur ces années de vie intime nous sommes donc peu renseignés; nous savons seulement quelle fidélité Françoise garda au souvenir de son mari, et la reconnaissance qu'elle lui témoigna, en s'intéressant de toutes façons, lui disparu, à la fortune de ses proches parents ou même de ses compagnons de plaisir.

M. Chardon, qui, dans *la Troupe du « Roman comique » dévoilée* nous avait éclairés sur l'identité des comédiens que Scarron met en scène, a consacré la seconde partie du présent ouvrage aux *Types des personnages du « Roman comique. »* Cette fois il s'agit de trouver, parmi les contemporains manceaux du romancier, les prototypes de ses burlesques héros. Disons-le tout de suite, il semble que M. Chardon se soit, ici encore, approché autant qu'il était possible de la vérité. Peut-être ses identifications, par suite des erreurs de composition que nous signalions en commençant, ont-elles un caractère plus analytique que synthétique, peut-être le personnage type ne revit-il pas très nettement à nos yeux, mais ce n'est aucunement la faute de l'érudit. Repoussant avec raison les prétendues clés traditionnelles du *Roman*, M. Chardon a pensé que l'étude directe des documents lui permettrait de forger la clé capable « d'ouvrir la porte sans rien forcer. » Ainsi nous venons à reconnaître ce prétentieux magot de Ragotin dans Ambroise Denizot, secrétaire de l'évêché du Mans au temps de Scarron et descendant de Nicolas Denizot, l'artiste-poète ami de la Pléiade ; cette canaille de la Rappinière dans François Nonny, sieur de Vausseillon, lieutenant du prévôt, maître des eaux et forêts du Mans ; Mme Bouvillon, « la grosse sensuelle, » dans Marguerite le Divin, dame Bautru ; le lettré M. de la Garouffière, le seul Manceau sympathique du livre, dans Jacques Chouet de la Gandie, conseiller au Parlement de Bretagne ; le curé de Domfront-en-Passais dans Ambroise Le Rées ; l'abbesse d'Étival en Claire Nau, qui fut en effet supérieure de cette abbaye, la tripotière de la Biche dans Françoise Boutevin, femme de Gabriel Despins ; l'hospitalier marquis d'Orsé dans le comte de Belin, etc.

Après un dernier chapitre consacré à *Un Roman précieux dans le Maine en 1655, Tarsis et Zélie*, considéré comme contre-partie du *Roman comique*, nous arrivons enfin à la troisième et dernière partie. M. Chardon, étant parti à la recherche de l'auteur de la troisième partie du *Roman comique*, a découvert que ce ne pouvait être que Jean Gi-

rault, secrétaire de Ménage et chanoine du Mans et nous donne ses raisons de le croire en faisant passer sous nos yeux toute l'histoire de sa vie.

Des esprits chagrins, que la honte de ne rien produire exaspère, pourront prétendre que M. Chardon a mis trop de choses dans ces deux volumes, qu'il n'a pas su se résigner à choisir parmi tout ce qu'il sait. Peu doit lui importer. Il reste qu'ayant, par ses premières études sur Scarron, complètement renouvelé le sujet, M. Chardon, en ce dernier ouvrage, l'a entièrement épuisé. H. LONGNON.

Hippolyte Taine, par LUCIEN ROURE. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de XII-192 p. — Prix : 2 fr. 50.

Comme je n'ai jamais vu encore deux philosophes s'entendre en se voulant expliquer l'un à l'autre, je ne garantis pas du tout que, par ses analyses un peu rapides, M. Roure ait bien saisi en sa forte, féconde et souple activité, la pensée philosophique de Taine. Il m'apparaît que le « sensualisme », le « positivisme », le « naturalisme » évolutionniste et pessimiste de l'auteur de *l'Intelligence* sont bien sommairement jugés d'après quelques citations célèbres, et exécutés — sans phrases. Je ne vois pas là l'effort qu'il eût fallu pour pénétrer le mécanisme intime de ce sincère esprit, découvrir sa « faculté maîtresse », le principe de son intelligence ou de son âme qui lui faisait sécréter de l'erreur tandis qu'il voulait la vérité, pour nous expliquer comment dans la trame de ses idées les fils de la vérité se mêlent à ceux de l'erreur, pour nous livrer enfin le secret de son génie.

Mais le temps, la patience, la puissance de méditation nécessaire ont manqué à M. Roure ; et il lui a manqué aussi la sympathie, sans laquelle on ne confesse, je crois, jamais un homme à fond. Il y a un parti pris contre Taine, parce qu'il n'est pas chrétien ; au lieu que ce devrait être, selon moi, une raison d'indulgence et une raison même de l'admirer pour avoir retrouvé tout seul tant de vérités morales et sociales que le siècle avait laissé tomber le long du chemin, pour avoir écrit sur le christianisme quelques-unes des choses qui sont le plus capables d'émouvoir et faire réfléchir les générations nouvelles.

Mais encore que dans le résumé des *idées politiques* et du *plan d'organisation sociale* de Taine, M. Roure, qui semble aussi plus sûr, trouve plus à louer qu'aux chapitres de la philosophie, de la religion et de la morale, sa mauvaise humeur lui fait encore tourner vers tant de belles choses le petit bout de la lorgnette ; et je crois, — Dieu me pardonne si je me trompe ! — qu'il défend même un peu, contre l'auteur de *la France contemporaine*, la démocratie et le suffrage universel !...

Cependant, tel quel, ce livre trop hâtif peut rendre service aux gens trop hâtés : c'est un aperçu superficiel et malveillant, je ne

dis pas faux, de l'œuvre de Taine, un à-peu-près de ce qu'il a pensé, un à-peu-près de ce qu'un prudent esprit en doit penser.

GABRIEL AUDIAT.

Armand de Pontmartin. Sa vie et ses œuvres (1811-1890), par EDMOND BIRÉ. Paris, Garnier, 1904, gr. in-8 de II-538 p. — Prix : 6 fr.

Pontmartin a trouvé le biographe et le critique à souhait pour sa gloire. « L'amitié que j'ai pour lui, déclare M. Edmond Biré, n'a point enflé les éloges que je lui ai donnés ; elle n'a pas dû m'empêcher de lui rendre justice : elle a fait seulement que je lui ai donné ces éloges et rendu cette justice avec plus de plaisir. » En s'appropriant ces mots de l'abbé de Feletz, M. Biré ne fait que se rendre justice à soi-même. Il n'a point dissimulé les petits travers de son illustre ami, sa manie des calembours, sa susceptibilité, commune à la gent irritable des écrivains, qu'il savait du reste avouer et réparer d'une manière peu commune, son indécision de caractère, dont il fit preuve dans l'affaire de sa candidature à l'Académie. A ce propos, comme en toutes choses, M. Biré fait preuve, lui, de la précision à laquelle il a dès longtemps accoutumé ses lecteurs. Pontmartin écrivait un jour que son critique, alors inconnu, avait lu tous ses articles et qu'il s'en souvenait mieux que lui. On le croira sans peine, à voir comment il sait redresser souvent les *Mémoires* de son auteur. C'est qu'il a colligé pour nous, avec attention, les véritables Mémoires de Pontmartin, qui sont ses *Causeries* et sa *Correspondance*. Sur toutes les sources d'information, il possède la documentation la plus riche, et la biographie nous révèle une foule de détails aussi intéressants qu'inédits.

L'idée qu'on avait du talent de l'écrivain n'en est pas sensiblement modifiée. On connaissait déjà l'abondance, la variété et la verve facile de ses écrits. Quarante-deux volumes de comptes rendus, sans parler de tous ceux qu'il a négligé de recueillir, c'est beaucoup, ce serait trop pour un autre ; mais les cadres sont, chez lui, si peu uniformes et la causerie est tellement étincelante que l'on ne saurait s'y ennuyer. Il a défini lui-même « le genre mixte entre la critique, l'histoire intime, l'impression personnelle et le roman » qui convenait le mieux à sa plume. La causerie est son triomphe et, comme disait L. Veuillot, « c'est vraiment une causerie. Il faut des idées et de l'esprit pour causer. » Pontmartin avait ce don ; c'est bien de lui que l'on peut dire : « On s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. » Il est homme au point d'avoir parfois toutes les faiblesses de l'humanité : excès de sévérité ou excès d'indulgence ; mais il faut ajouter que, même étant excessif par haine ou par amour, il l'est avec bonne foi. C'est un galant homme, qui connaît le livre ou l'évènement du jour et qui en donne son avis le plus naturellement du monde ; voilà tout. Quand on lui

parlait de l'Académie, il aurait voulu y entrer simplement comme un homme du monde dans un salon et, lorsque ses amis insistaient, il disait : « Un fauteuil? Bah ! à quoi bon? J'ai ma causeuse. »

Cette « causeuse » ne le pose pas trop mal à côté des hommes supérieurs qui ont occupé le 41e fauteuil. Il a même fait son entrée posthume sous la coupole, le jour où deux de nos plus brillants académiciens ont donné ensemble un souvenir respectueux au cher maître qui eût dû les y précéder. « Élégant comme du Pontmartin, » telle est leur formule. Est-ce assez dire pour caractériser son talent? Il a de la force aussi et l'on sait comment il s'en prit à certaines idoles, un Béranger, un Sainte-Beuve ou le suffrage universel votant pour Barabbas. Mais, dans ces coups droits mêmes, il enfonce la pointe avec une courtoisie, une bonne humeur, une spirituelle jovialité, une abondance de termes choisis, une virtuosité dans l'expression telle que le mot « élégance » vient tout d'abord pour résumer tant de qualités.

En étiquetant, avec une sûreté impeccable, tous ses écrits et leur provenance, M. Biré, qui a remué pour nous ce fouillis charmant, nous a indiqué en connaisseur ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre de son ami. Ce n'est pas leur faute à tous les deux si les exigences de la vie moderne imposent aux publicistes des devoirs, j'allais dire des pensums presque quotidiens. Il était difficile pour le biographe de les énumérer sans les coudre ensemble par un fil un peu visible, quoique assez ténu. Le travail du collectionneur est si exact et l'inspiration de l'auteur si élevée que ce livre sera, j'imagine, l'un des fascicules de l'album définitif consacré par M. Biré au XIXe siècle littéraire. A. BOUÉ.

Histoire littéraire du peuple anglais, par J.-J. JUSSERAND. Paris, Firmin-Didot, 1896-1904, 2 vol. in-8 de VII-580 et 994 p. — Prix du t. I, 7 fr. 50; du tome II, 12 fr.

Le premier volume de cette histoire, publié en 1894, réédité en 1896, est dès longtemps classique. En voici, après dix ans, le tome second, égal au précédent par la vaste et sûre information, la finesse du sens littéraire, l'art de la composition, l'agrément et l'éclat du style, supérieur peut-être par l'intérêt des matières traitées, puisqu'il embrasse la période la plus remplie, la plus féconde de la littérature anglaise, celle de la Renaissance et de la Réforme.

Histoire littéraire du peuple anglais, dit le titre, et l'auteur entend par là, avec l'histoire de la littérature proprement dite, celle de l'esprit anglais, de l'âme anglaise, suivis dans leur formation, leur développement et leurs métamorphoses. A la critique pure, aux théories d'ensemble, il fait, sans les sacrifier, proportionnellement moins de place qu'un Taine, par exemple; il en donne davantage à la vie intellectuelle et morale de la nation, vie qu'il nous retrace d'une touche remarqua-

blement pittoresque et précise, avec toute la science d'un érudit, avec toute la divination d'un homme qui a de l'Angleterre, non seulement la connaissance que donnent les livres, mais celle qui vient du contact prolongé avec le peuple même. Au premier plan demeurent, bien entendu, les grands écrivains, créateurs d'œuvres immortelles, mais toujours hommes et Anglais, étudiés au milieu de la société qui les a produits et sur laquelle ils ont agi. Ici, c'est naturellement Shakespeare qui se détache entre tous, et les deux chapitres, très neufs et très indépendants, dégagés de tout préjugé et de tout excès, qui lui sont consacrés, viennent à point pour rectifier bien des erreurs courantes chez nous depuis le romantisme. Il y a dans le livre bien d'autres choses à louer; bornons-nous à signaler l'aisance avec laquelle l'auteur porte une érudition qui nourrit, mais n'alourdit jamais son exposé, et souhaitons de voir se continuer et s'achever bientôt cet excellent, ce monumental ouvrage.

A. Barbeau.

Opere di Alessandro Manzoni. — I. **I. Promessi Sposi**. Milano, Hoepli, 1905, in-16 de LIII-575 p. — II. **Brani inediti dei Promessi Sposi** ..., per cura di Giovanni Sforza. Milano, Hoepli, 1905, in-16 de LXVIII-624 p. — Prix de chaque vol. : 5 fr.

Ces deux volumes doivent former la tête de la première édition vraiment complète qui aura été donnée au public des œuvres de Manzoni, édition qui vient bien à son heure, car jamais la mémoire de l'auteur de « l'immortel roman » ne fut, en Italie, l'objet d'un culte plus fervent que de nos jours.

Le premier de ces volumes, qui contient le texte des *Promessi Sposi*, tel qu'il fut définitivement arrêté par l'auteur, s'ouvre par une très attachante étude de M. Michele Scherillo, sur l'enfance et la jeunesse de Manzoni, jusqu'à son mariage, sur ses premiers essais poétiques et sur les différentes influences qui ont contribué à la formation et au développement de son talent (*Gli Anni di noviziato poetico di Alessandro Manzoni*). Ce volume est orné de quarante planches, choisies parmi les très nombreuses illustrations dues au pittoresque crayon de Gaetano Previati, qui ont fait la célébrité de la grande édition des *Promessi Sposi* publiée en livraisons, par la même librairie, entre les années 1897 et 1900.

La publication du second volume mérite d'être considérée comme un véritable événement littéraire; sur ces fragments, inédits pour la plupart, la critique va trouver ample matière à s'exercer. On savait que le roman de Manzoni, très retouché dans l'édition de 1840, avait été encore bien plus profondément remanié en manuscrit, avant d'être livré pour la première fois au public, en 1827 ; mais quelques fragments seulement de la première rédaction manuscrite avaient déjà paru, par

les soins notamment de M. Giovanni Sforza. Ce sont maintenant toutes les transformations subies par le texte des *Promessi Sposi* avant sa publication, que l'on pourra suivre dans ce nouveau volume, de la plus haute importance pour l'histoire de la pensée et du style de Manzoni. On y trouve vingt-deux fragments de plus ou moins d'étendue, sacrifiés par l'auteur ; l'un d'eux, le plus considérable, intitulé *Lucia e Agnese a Monza...*, n'occupe pas moins de cent vingt pages ; on y trouvera un très curieux développement du célèbre épisode de la *Signora di Monza.* Quelques morceaux moins importants, parmi lesquels la rédaction des premières et dernières pages du roman, d'après la première minute de l'auteur, ont été réunis dans un Appendice, qui se termine par une minutieuse description du manuscrit autographe de cette première minute des *Promessi Sposi,* conservée, ainsi que la seconde et d'autres papiers de Manzoni, à la bibliothèque Braidense, de Milan.

Ce recueil de *brani inediti* est précédé d'une préface intéressante et nourrie de faits, de M. Giovanni Sforza, sur les premiers romans historiques en Italie (traductions de Walter Scott ; *Sibilla Odaleta,* de Carlo Varese, 1827 ; *il Castello di Trezzo,* de Giambattista Bazzoni, même date), et sur les manuscrits autographes des *Promessi Sposi.*

Il reste encore à paraître, pour que cette belle édition de Manzoni soit complète, au moins six volumes, dont trois pour la Correspondance ; nous nous ferons un devoir de les annoncer au fur et à mesure que nous les aurons reçus. L. Auvray.

HISTOIRE

Saint Léon IX, 1002-1054, par l'abbé Eugène Martin (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 208 p. — Prix : 2 fr.

Docteur ès lettres, professeur à l'école Saint-Sigisbert de Nancy et enfant de notre frontière mutilée, M. l'abbé Martin avait des compétences particulières pour étudier l'histoire de saint Léon IX : Brunon, fils des comtes d'Alsace, évêque de Toul avant de monter sur la chaire de Saint-Pierre. Il s'est appuyé sur les textes recueillis par Watterich, Duchesne, Mabillon, Muratori et Migne (dans ce dernier la collection des chartes, bulles, lettres et écrits), la chronologie du pontificat établie, en 1885, par Jaffé-Lœwenfeld. Il a utilisé les biographies parues avant son travail : avec la *Vita sancti Leonis* de Wibert, le volume de l'abbé Delarc, publié en 1876, et l'ouvrage capital du P. Brucker (2 vol., 1889). Il adopte les tableaux généalogiques donnés par ce dernier, admettant certaines rectifications produites depuis (1898) par M. Parisot.

Ce petit volume est divisé en deux parties : avant le pontificat (1002-1049) ; le pontificat lui-même (1049-1054). Successivement se déroulent : la naissance, l'éducation, l'adolescence de Brunon ; son

épiscopat à Toul ; les quatre années de son règne ; enfin sa mort et le récit de son culte. L'auteur examine alors les problèmes soulevés autour de cette biographie ; ils sont nombreux et ont alimenté déjà d'ardentes controverses, le lieu de naissance de Brunon (je prends l'orthographe employée par M. l'abbé Martin) est toujours revendiqué contradictoirement par Eguishem et Dagsbourg. De la page 198 à la page 208, cette querelle patriotique est racontée ; M. Martin « se résout à l'incertitude » et pour lui ne conclut pas. Cette même sagesse, cette même prudence l'inspirent dans toute son étude qui présente des pages pleines de discrétion et de sobres commentaires. Elles sont précédées d'une Introduction qui résume l'état de l'Église dans la première moitié du XIe siècle, et permet au lecteur de mieux comprendre le début (avec Léon IX) du grand travail de renouvellement religieux poursuivi sous les Grégoire VII et les Innocent III, et qui devait émanciper l'Église. G. DE G.

Die ersten Wanderprediger Frankreichs. *Studien zur Geschichte des Monchtums*, von JOHANNES VON WALTER. Theil I. *Robert von Arbrissel.* Leipzig, Weicher, 1903, in-8 de VIII-195 p. — Prix : 6 fr. 25.

Cette étude sur Robert d'Arbrissel se compose de deux parties. Dans la première, l'auteur fait un examen critique des sources, qui sont les vies du Bienheureux Robert par Baudry et par André; les lettres de Marbode de Rennes et de Geoffroy de Vendôme à Robert, dont l'auteur établit l'authenticité; la lettre de ce dernier à la duchesse de Bretagne, Ermengarde; les règles de l'ordre de Fontevrault et les témoignages de ses contemporains sont ensuite minutieusement étudiés. C'était une préparation indispensable, sans laquelle on n'aurait pu apprécier avec équité les jugements sévères portés par Geoffroy et Marbode sur le fondateur de Fontevrault. M. de Walter insiste, dans la biographie de son héros, sur son double rôle de missionnaire et de législateur monastique. Il avait commencé par servir l'Église dans le diocèse de Rennes sous l'épiscopat de Silvestre de la Guerche, en luttant de toutes ses forces contre les prêtres simoniaques; il passa plus tard dans le diocèse d'Angers. L'amour de la retraite le poussa bientôt hors du monde; la forêt de Craon lui offrit un asile. Quelques-uns des disciples que la Providence lui envoya devinrent comme lui des apôtres et des fondateurs ou réformateurs monastiques. Urbain II le fit sortir de sa solitude et lui confia la mission d'annoncer la parole de Dieu et de prêcher la croisade; la popularité de sa prédication fut inouïe : l'auteur sait parfaitement la caractériser. Il met dans toute la lumière désirable les origines du monastère et de l'ordre de Fontevrault. Son travail, qui est avant tout une œuvre historique impartiale, rend un témoignags autorisé à la grandeur d'âme et à la vertu du bienheureux Robert

d'Arbrissel, en réduisant aux limites de la vérité les accusations graves portées contre lui par quelques-uns de ses contemporains. L'auteur reproduit en appendice le texte de la fameuse lettre de Marbode de Rennes et celui de la règle primitive de Fontevrault. J. Besse.

Victimes des Camisards. *Récit, discussion, notices, documents*, par J.-B. Couderc. Paris, Téqui, 1904, in-18 de vii-311 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Couderc commémore la sanglante guerre qui désolait, il y a deux siècles, la région des Cévennes, et principalement nos départements actuels du Gard et de la Lozère. Dans une première partie, l'auteur, après avoir rapporté les exploits et la défaite des Camisards, démontre que leurs victimes furent bien massacrées en haine de la foi catholique elle-même. La seconde partie est consacrée à des notices concernant les principales victimes : prêtres, gentilshommes, paysans, femmes du monde et femmes du peuple. Une troisième partie contient divers documents et souvenirs sur les catholiques cévenols entre 1702 et 1706.

La composition de ce livre paraît appeler quelques réserves. Ou bien M. Couderc a voulu faire œuvre de vulgarisation et d'édification, ou bien il a voulu donner un manuel scientifique. S'il a voulu faire œuvre de vulgarisation édifiante, son volume n'est pas assez abordable au commun des lecteurs, car on n'y trouve qu'une série de notes isolées, fragmentaires, trop monotones ; la seconde et la troisième partie, traitant des mêmes faits, se distinguent d'une matière peu sensible ; beaucoup enfin seront déroutés par l'absence de cartes et de claires indications topographiques, comme par le manque de vues d'ensemble. Si, au contraire, M. Couderc entendait écrire une étude savante, un « répertoire » des victimes cévenoles tombées sous les coups des Camisards, il n'a peut-être pas observé avec assez de rigueur la méthode historique : l'auteur, en effet, cite plutôt rarement les sources protestantes ; il déclare (p. 15) modifier, ici et là, les textes qu'il transcrit, remplaçant une expression vieillie par une « autre équivalente, mais plus agréable au lecteur » ; il avoue (p. 292) n'avoir fait que « parcourir » les nombreux documents manuscrits de la bibliothèque de Nîmes relatifs aux guerres religieuses du Languedoc ; et ceux-ci lui « ont servi quelquefois à confirmer le récit des historiens. »

Ces remarques étant loyalement faites, nous ne pouvons être soupçonnés d'aucune partialité amicale quand nous reconnaissons que le volume de M. Couderc témoigne de mainte recherche utile et contient des pages d'un haut intérêt. Les lecteurs que ne découragera pas la distribution fragmentaire des renseignements y puiseront les notions les plus instructives sur la guerre des Camisards. De cette longue série de cruautés qu'infligèrent aux catholiques les hugenots révoltés,

se dégage une impression poignante. Que de mâles et saints exemples nous ont été donnés par ces hommes et ces femmes de tout âge et de toute condition qui moururent forts dans la foi !

YVES DE LA BRIÈRE.

Pages sombres, 1789-1794, par la duchesse DE BRISSAC. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pages sombres en effet que celles-là ; elles s'ouvrent sur le procès de Madame Élisabeth et se ferment sur son exécution. Il est peu d'époques de notre histoire plus tourmentées et plus sombres que celle qu'a entrepris de raconter Mme la duchesse de Brissac, 1789, l'aurore, 1794, les ténèbres, si je puis ainsi parler, de la Révolution. En 1789, — que d'illusions et que d'espoir ! — on croyait à la régénération de la France, à une ère nouvelle de gloire, de paix et de bonheur. Et cependant, dès 1789, les réformes dégénèrent en révolution ; la nuit du 4 août et l'abolition des privilèges aboutissent à la Jacquerie et à l'incendie des châteaux, au massacre des châtelains. Aux journées d'octobre, le Roi, proclamé le Restaurateur de la liberté française, voit son palais envahi, ses défenseurs massacrés, et est brutalement ramené de Versailles à Paris par une populace en délire qui porte triomphalement, au bout de ses piques, les têtes des gardes du corps égorgés. La plupart de ceux qui ont salué avec enthousiasme les réformes, sont obligés de fuir à l'étranger, devant leur vie menacée et leurs biens confisqués. La constitution civile du clergé, en violentant les consciences, ajoute un élément de plus aux discordes. Prêtres, fidèles et émigrés sont persécutés, frappés des peines les plus sévères, condamnés et exécutés sans jugement. Ceux qui restent en France ne sont pas plus épargnés : la loi des suspects les traque jusque dans leurs asiles ; ils sont suspects d'être suspects. La prison les recueille et la guillotine les attend. Le Roi est une des premières victimes, puis la Reine. Aux exécutions individuelles succèdent les exécutions en masse, les fournées. Après les royalistes, les révolutionnaires, après les Girondins, les Dantonistes et les Hébertistes. La Révolution, comme Saturne, suivant le mot bien connu, dévore ses enfants ; la statue de la liberté est inondée de sang. « C'est à la Terreur, écrit justement l'auteur, qu'aboutit l'esprit révolutionnaire. »

Tel est le tableau qu'a tracé Mme la duchesse de Brissac, avec des traits nets et précis et un chaud coloris : tableau qui émeut, qui épouvante, et qui fait penser : sommes-nous sûrs que nous ne le reverrons pas ?

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Seize Carmélites de Compiègne, par VICTOR PIERRE. Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de XXIV-188 p. (Collection *Les Saints*.) — Prix : 2 fr.

Cette étude concerne les seize religieuses carmélites du monastère de Compiègne qui, le 17 juillet 1794, comparurent devant le tribunal révolutionnaire de Paris et furent condamnées à mort comme « fanatiques »; le jour même, elles montèrent ensemble sur l'échafaud dressé à la place du Trône.

Par décision du 16 décembre 1902, le pape Léon XIII les a proclamées Vénérables; une seconde décision, qu'il y a lieu d'espérer très prochaine, les déclarera Martyres. — C'est la première fois que parmi les victimes de la Terreur, l'Église en choisit quelques-unes pour les élever sur les autels.

Un pareil épisode, tragique et émouvant parmi toutes les tragédies et toutes les émotions de la Révolution, devait attirer les esprits et frapper les cœurs. Il demeura en effet célèbre au milieu des souvenirs sanglants de cette dramatique époque, et si les historiens non catholiques, en cela particulièrement mal informés et trop fidèles à leurs préventions, ne le mentionnent pas (même silence chez Thiers, Mignet, Louis Blanc, Michelet), les historiens catholiques n'ont eu garde de l'oublier. — Par ordre chronologique de publications, nous trouvons en 1803, sans nom d'auteur : *Les Mémoires pour servir à l'histoire de la religion à la fin du* XVIII*e siècle*, de M. Jauffret, alors vicaire général du cardinal Fesch, plus tard évêque de Metz (au tome II, p. 351). — En 1821, l'abbé Guillon fit paraître *les Martyrs de la foi pendant la Révolution française*; dans les biographies par ordre alphabétique plus d'une est consacrée aux carmélites de Compiègne au cours de ses quatre gros volumes. — En 1836, l'abbé Villecourt, le futur cardinal, alors supérieur du Carmel de Sens, publia une *Histoire des religieuses carmélites de Compiègne*; ces trois ouvrages avaient plus ou moins été inspirés et documentés par les récits de la seule carmélite survivant au massacre de ses compagnes, Sœur Marie de l'Incarnation. — Picot dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII*e siècle* (et je parle ici principalement des seconde et troisième éditions 1845 et 1856), a un passage ému (tome VI, p. 361) sur l'exécution du 17 juillet 1794. — M. Alexandre Sorel a donné une notice sur *les Carmélites de Compiègne*, dans le *Bulletin de la Société historique* de cette ville (1878). De tous ces éléments, M. Victor Pierre, à la suite de ses recherches personnelles et de ses vérifications aux Archives nationales, avec sa compétence particulière de l'époque, a composé le petit livre qui, dans la collection des *Saints*, offre le mérite spécial d'une évidente actualité, puisque la « cause » est très avancée en Cour de Rome.

Il présente la biographie séparée de chacune des carmélites de

Compiègne, raconte sobrement leur expulsion en 1792, leur vie d'abord paisible, même pendant l'agitation révolutionnaire, leur arrestation, leur emprisonnement à la Conciergerie, l'audience du 29 messidor, la scène de la guillotine, leur sépulture dans cette carrière de sable qui est devenue le cimetière respecté de Picpus où dorment 1307 victimes de la fureur jacobine. Il met très bien en relief le caractère de la mort des saintes religieuses, exécutées en haine de la foi et offrant leur vie pour le salut de la France. Il donne les détails les plus précis sur les circonstances qui ont entouré cette fin dramatique de tout un Carmel fauché en un seul jour.

Il nous sera permis, — en saisissant cette occasion de rendre un suprême hommage à la mémoire de l'un des rédacteurs les plus compétents et les plus fidèles du *Polybiblion,* — de faire remarquer que ce livre à la fois d'histoire et de piété fut le dernier travail de M. Victor Pierre ici-bas. Deux jours après qu'il eut achevé lui-même la correction de son texte et reçu les plus hautes approbations de son archevêque et de Rome, Dieu le rappelait soudainement à lui. Il termina donc sa carrière la plume à la main et dans l'exercice de ce labeur à la fois loyal et intègre qui caractérisait ses études de critiques historiques. C'est ce que rappelle M. Henri Joly en termes émus dans la page qui ouvre le volume; et nous avons cru devoir, particulièrement dans cette *Revue,* nous associer de tout cœur à ses sentiments.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Pouillés de la province de Tours, publiés par AUGUSTE LONGNON. Paris, C. Klincksieck, 1903, in-4 de CI-601 p. — Prix : 25 fr.

Après les pouillés des provinces de Sens et de Rouen, voici ceux de la province de Tours. C'est une importante contribution à l'histoire de nos anciens diocèses et une mine précieuse de documents pour les travailleurs de toute sorte, philologues, géographes ou historiens. L'Introduction comprend 100 pages, le recueil proprement dit des Pouillés, 400, et la table des noms propres de lieux et de personnes, plus de 200 : chacune de ces trois parties forme un véritable monument. J'ai plaisir à constater que M. Longnon n'est pas de ces esprits systématiques et absolus qui ne veulent jamais reconnaître qu'ils ont pu parfois se tromper. Il y a quelques trente ans, à la suite du congrès scientifique tenu à Saint-Brieuc en 1872, j'avais soutenu, après lui, la concordance des noms assignés par le plus ancien manuscrit de la *Notitia provinciarum et civitatum Galliæ* aux huit cités qui composaient la troisième province Lyonnaise, avec ceux des diocèses armoricains : on partait de ce principe, à peu près général pour toute la Gaule, que les diocèses, tels qu'ils existaient encore au moment de la Révolution, s'étaient exactement superposés aux civitates gallo-romaines ; mais la presqu'île

armoricaine se trouva dans des conditions tout à fait spéciales par ce double fait qu'il ne paraît pas qu'elle ait été tout entière convertie au christianisme avant l'arrivée des Bretons au ve siècle, et que ceux-ci, dans l'établissement de leurs principautés et de leurs diocèses, ne se préoccupèrent en aucune façon des limites des anciennes civitates. Un véritable tournoi s'engagea pendant plusieurs années entre M. de la Borderie et moi, et se termina par ma défaite sur plusieurs points. M. Longnon admet aujourd'hui que la règle a souffert de graves exceptions en Armorique, et il ne maintient l'identification que pour Rennes, Nantes et Vannes. A propos de ces deux derniers évêchés, je partage son opinion contre celle de M. de la Borderie, pour soutenir que la *civitas Venetorum* et l'ancien évêché de Vannes, avant le xe siècle, s'étendaient jusqu'à l'embouchure de la Vilaine, comprenant par conséquent le pays de Guérande. Il serait vraiment trop facile de rejeter purement et simplement les textes qui appellent encore ce territoire du nom de *Pagus veneticus*, en particulier à propos de la naissance de saint Aubin ; mais il convient de remarquer que la *civitas Namnetum* ne s'étendait pas, comme le fit plus tard le diocèse de Nantes, sur la rive gauche de la Loire. Quant à placer *Vorganium* à Carhaix, je ne suis pas de cet avis : *Vorgium*, oui ; mais je pense qu'il faut distinguer les deux noms : que *Vorganium*, la capitale des Osismes avant la conquête romaine, se trouvait sur le littoral, à l'embouchure de l'Abervrac'h, et que *Vorgium* devint la capitale à Carhaix, par raisons stratégiques, sous les Romains. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion à ce sujet. Il suffit de répéter que la publication de M. Longnon rendra les plus grands services aux travailleurs en précisant de nombreux points d'histoire.

RENÉ KERVILER.

Pouillé du diocèse d'Angers, réimprimé par les soins de l'abbé F. UZUREAU. Angers, Siraudeau ; Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 199 p. — Prix : 2 fr.

Le *Pouillé du diocèse d'Angers*, édité en 1783 par Ch.-Pierre Mame, à Angers (in-8) l'unique imprimé relatif à ce diocèse (si l'on en excepte le *Pouillé général* (paru en 1648, chez Gervais Alliot, à Paris), était devenu fort rare et très recherché des collectionneurs. M. l'abbé F. Uzureau a eu la bonne pensée d'en donner la réimpression, en y joignant une préface de deux pages et un Appendice (p. 182-197) relatif aux paroisses des diocèses de La Rochelle, Nantes et Poitiers, réunies au diocèse d'Angers, depuis 1802. L'édition de 1783 ne donnait pas les revenus attachés à chaque bénéfice. Sans doute, les recueils de cette nature, antérieurs à 1790, sont loin d'être d'accord ; mais M. Uzureau n'en a pas moins eu raison d'augmenter la valeur de sa publication en donnant ces renseignements financiers ; nous regrettons seulement qu'en indiquant la source où il a puisé, l'éditeur n'ait pas précisé

davantage, et qu'il se soit contenté de dire que le manuscrit est « du milieu du XVIIe siècle. » Est-ce un manuscrit des archives départementales ? de la bibliothèque d'Angers, qui en possède plusieurs sous les cotes 384, 627, 645, 646 et 650 surtout, le très précieux *Pouillé historique,* œuvre de l'érudit C.-Gab. Pocquet de Livonnière (petit in-fol. de 344 ff.) contenant non seulement la nomenclature des bénéfices ecclésiastiques, mais encore la date de leur fondation et le nom de leurs fondateurs ? Voilà une publication d'un rare intérêt pour l'Anjou, et qui, faite avec soin, (et non sans peines, car les cahiers sont surchargés de notes précieuses) devrait tenter un amoureux des antiquités locales, comme l'infatigable éditeur des *Andegaviana* ; M. Uzureau serait sûrement récompensé du mal qu'il se donnerait par les applaudissements de tous ses lecteurs, — historiens, généalogistes et simples curieux, — pourvu qu'il n'oublie pas les tables alphabétiques, à la manière des maîtres de l'érudition des XVIIe et XVIIIe siècles.

Et puisque le nouvel éditeur du *Pouillé de 1783* demande, comme son prédécesseur, qu'on lui signale les fautes d'impression, (qui, d'ailleurs, remontent à la première publication), notons, en passant : p. 67, « Bois-Lauffray » pour « Bois-Lanfray », — p. 85, « Coucher » pour « Couscher » et « Creuset-Mauxion » pour « Creusot, », — p. 59 « Chapelle de la Nonciade » au lieu de « l'Annonciade », c'est-à-dire de l'Annonciation, chapelle de « Notre-Dame de Bonne Nouvelle, » vocable si souvent usité alors. M. l'abbé F. Uzureau a enrichi cette nouvelle édition du *Pouillé du diocèse d'Angers* d'excellentes notes explicatives ou rectificatives auxquelles nous n'adresserons que le reproche de n'être pas plus nombreuses. JOSEPH DENAIS.

La Justice criminelle du magistrat de Valenciennes au moyen âge, par MAURICE BAUCHOND. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 314 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le livre de M. Bauchond jette une vive lumière sur l'histoire intérieure de la commune de Valenciennes. Les matières sont en ordre excellent dans ce gros mémoire ; les explications y sont claires et les exemples bien choisis ; et pour le style, il est simple, comme il convient dans une matière ardue. L'ouvrage comporte deux parties : I. Organisation judiciaire et procédure ; II. Pénalités municipales. Après quoi l'on trouve une série de onze Pièces justificatives, publiées comme il faut, et, pour finir, une Table onomastique où j'aurais souhaité que les noms de lieu fussent identifiés. Il m'aurait plu aussi que ce bon mémoire, sur une partie des attributions judiciaires des magistrats municipaux de Valenciennes au moyen âge, ne fût pas déparé par certaines fautes qui montrent à l'évidence que M. Bauchond n'entend pas toujours très bien la langue des documents dont il fait usage ; qu'à la

page 63, comme aux pages 123 et 124, par exemple, l'auteur n'eût pas écrit *consortans, consorté* pour *confortans, conforté*, et qu'à la page 168 il n'eût pas, par quatre fois, imprimé *Mahin* pour *Mahiu*. Mais ces imperfections, en somme légères, comme d'autres encore que j'aurais pu relever, ne m'empêchent pas de désirer voir M. Bauchond donner à son étude sur *la Justice criminelle* un pendant naturel, en écrivant prochainement un mémoire sur la *Justice civile du magistrat de Valenciennes au moyen âge.* ARMAND D'HERBOMEZ.

Étude de droit coutumier. Les Seigneurs de Saulny (près de Metz, 1240-1789), par FERDINAND DES ROBERT. 2e édit., augmentée d'un Armorial et accompagnée de Preuves. Nancy, Sidot; Paris, Champion, 1904, in-8 de 261 p. et pl. — Prix : 4 fr.

Comme l'indique une partie du titre de cet ouvrage, c'est une étude de droit coutumier que M. des Robert a voulu donner, tout en retraçant l'histoire de Saulny. Ce petit village, situé à deux kilomètres de Metz, sur la route qui va de cette ville à Briey, faisait partie du département de la Moselle avant 1871. Il changea souvent de domination. Jusqu'à la fin du XIIIe siècle, il appartint à l'abbaye de Saint-Martin devant Metz qui dépendait des ducs de Lorraine. Il passa ensuite au comte de Bar; puis, lorsque le duché de Bar fut réuni au duché de Lorraine, en 1431, Saulny releva des ducs de Lorraine, comme des ducs de Bar, « à cause de la châtellenie de Briey » dont ce village faisait partie. Il suivit ensuite les vicissitudes de la Lorraine.

Dans l'histoire de ce pays avant 1789, on ne trouve rien de saillant qui puisse intéresser sous le rapport de l'histoire générale. M. des Robert a divisé son ouvrage par siècles et fait connaître dans chaque siècle les changements qui purent se produire surtout dans les possessions des droits d'usage et des droits seigneuriaux en cette localité. Il reproduit un certain nombre de chartes du XIIIe siècle, curieuses au point de vue philologique. Trente-huit pièces justificatives terminent ce volume, orné d'une vue de Saulny et d'un armorial de quarante-cinq familles mêlées à l'histoire de cette localité. J. VIARD.

Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361, publiés par AUGUSTE LONGNON. T. II. *Le Domaine comtal.* Paris, Leroux, 1904, in-4 de XLVIII-743 p. — Prix : 22 fr. 50.

Il a été précédemment rendu compte (*Polybiblion*, t. XCV, p. 523-524) du tome I de cet ouvrage, qui était consacré aux fiefs mouvants du comté de Champagne. Dans le tome II, M. Longnon a réuni les enquêtes ordonnées par les comtes de Champagne et les prisées ou estimations faites à propos de l'aliénation de diverses châtellenies. Les textes insérés dans ce volume sont au nombre de quatorze et s'étendent de

1215 environ à 1350. A la suite, on trouve en appendice treize autres documents peu considérables pour la plupart, mais se rattachant au même sujet. Voici l'énumération de tous ces textes.

1. État du domaine comtal en la châtellenie de Château-Thierry, de 1215, environ. — 2. *Extenta terre comitatus Campanie et Brie* (1276-1278). — 3. État des bois situés aux environs de Troyes (1290, environ). — 4. Prisée de la terre de Châtillon-sur-Marne (1291, environ). — 5. Rôles du pariage de la terre de Luxeuil (1300, environ). — 6. Prisée de Rozoy-sur-Serre et de Château-Porcien (1303). — 7. Assiette du douaire de Jeanne d'Évreux (1325-1334). — 8. Prisée de la châtellenie de Villemain et lieux voisins (1328-1329). — 9. Prisée des châtellenies de Montereau et Saint-Florentin (1332). — 10. Prisée de la châtellenie de Méry-sur-Seine, partie de la châtellenie de Vertus, etc. (1337). — 11. Seconde prisée de la châtellenie de Méry-sur-Seine, partie de la châtellenie de Vertus, etc. (1338-1342). — 12. Prisée de la châtellenie de Vaucouleurs (1341). — 13. Prisée des châtellenies de Saint-Florentin et d'Ervy (1344). — 14. Prisée de la châtellenie de Villemain et lieux voisins (1344).

Les principaux documents contenus dans l'appendice sont différentes enquêtes sur des droits usagers dans la forêt de Mont, sur des acquêts faits par des églises et des bourgeois dans différentes châtellenies, une plainte adressée par les bourgeois de Provins à la fin du XIIIe siècle ; le manifeste d'une ligue des nobles et du commun de Champagne, du 24 novembre 1314; un inventaire des registres de la Chambre de Champagne, en 1489, etc.

En tête de cette publication faite avec soin est placée une longue Introduction dans laquelle M. Longnon fait connaître la provenance de tous ces textes et l'état dans lequel ils nous sont parvenus. A la fin, deux tables, l'une des noms propres de lieux et de personnes, l'autre des matières, permettent d'utiliser facilement ce volume qui, comme le précédent, rendra de grands services aux érudits qu'intéressent le nord-est de la France et l'histoire des XIIIe et XIVe siècles. JULES VIARD.

Les Marais de la Sèvre-Niortaise et du Lay du Xe à la fin du XVIe siècle, par ÉTIENNE CLOUZOT. Paris, Champion ; Niort, Clouzot, 1904, in-8 de 283 p., avec 5 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

Jusqu'à présent les auteurs qui s'étaient occupés de ce sujet avaient admis que le dessèchement du Bas-Poitou ne fut entrepris qu'au XVIIe siècle. Dans ce livre, M. Clouzot s'attache à démontrer que c'est d'une époque bien plus reculée, du Xe siècle, que date, avec les premiers travaux, la vie économique du pays. Ce furent les moines qui donnèrent ici l'impulsion, comme ils le firent ailleurs dans bien d'autres travaux de défrichement. Alors que le marais était encore désert, de nombreuses abbayes s'y firent concéder de vastes territoires ; quatre monastères,

Saint-Pierre de Maillezais, Saint-Michel en l'Herm, Notre-Dame de Moreille et la Grâce-Notre-Dame de Charron s'y établirent. Les moines, bientôt aidés par les colons qui vinrent se grouper autour d'eux, entreprirent de régulariser le cours des rivières et de dessécher les terres inondées ; ils creusèrent des canaux, élevèrent des bots ou digues, aménagèrent des barrages ; ils livrèrent ainsi à la culture un sol riche et encore neuf. Pendant le XIIe et le XIIIe siècle, les travaux se poursuivirent d'une façon continue, et, au début du XIVe siècle, grâce à ces longs efforts, le pays jouissait d'une réelle prospérité. Malheureusement la guerre de Cent ans vint arrêter partout la vie agricole ; n'étant plus entretenus, les canaux s'envasèrent, les digues se rompirent ; les eaux envahirent les cultures et les transformèrent en marécages. Quand la paix fut rétablie, quelques efforts furent tentés pour reprendre au marais les terres qu'ils avaient envahies, efforts isolés, sans direction, qui n'aboutirent qu'à des résultats très minces. Les grands travaux du XVIIe siècle firent oublier complètement ces quelques tentatives, les firent si bien oublier qu'on en vint à croire qu'ils n'avaient jamais eu de précédents. M. Clouzot est le premier à s'être affranchi de cette idée : de là, l'originalité de son livre.

Cet exposé historique est complété par une étude économique des plus approfondies, où l'auteur explique les modes de dessèchement employés, énumère les différentes productions du marais, ses ressources, relève les principales voies de communication ; enfin, en quelques pages très claires, il nous fait connaître le régime de la propriété.

Bien composé, élégamment écrit, cet ouvrage est plus qu'une monographie : c'est une bonne page de notre histoire provinciale.

HENRI LEMAÎTRE.

Le Catholicisme dans les temps modernes, par l'abbé GIBIER. T. I. *Ses résistances*. I. *Le Concordat. Les Événements. Les Doctrines.* Paris, Lethielleux, 1904, in-8 de VIII-595 p. — Prix : 4 fr.

On a beaucoup vanté les conférences aux hommes du curé de Saint-Paterne, et l'on a eu raison. D'une allure vive, avec un tour de phrase aimable, il sait présenter des sujets bien susceptibles de plaire à ces sortes d'auditoire. Les divisions sont accentuées, la pensée est juste, le terme ordinairement heureux, et l'on demeure désireux de revenir entendre la suite. Après avoir répondu aux objections contemporaines contre la religion, exposé nos plaies sociales, déploré la désorganisation de la famille, M. Gibier envisage aujourd'hui le catholicisme dans les temps modernes, nous montrant dans ce volume ses résistances, nous promettant dans un deuxième tome, l'exposé de ses œuvres. Dans ces courts entretiens sont décrits la nécessité du pacte pacificateur de 1801,

les négociations ardues et la terreur du fameux traité, son histoire depuis cent ans et l'examen de la suppression projetée du Concordat à l'heure actuelle. Sous la rubrique : *Les Événements*, nous voyons se succéder de rapides tableaux : le sacre, les rêves ambitieux de Napoléon ; Savone et Fontainebleau ; la chute vengeresse ; puis le retour de Pie VII à Rome; l'Église sous la Restauration; 1830 ; le réveil religieux; la lutte pour la liberté de l'enseignement ; le catholicisme en Angleterre et en Russie ; 1848 ; les grandes manifestations doctrinales de Pie IX; l'unité italienne, les dernières années de Pie IX. Ce déroulement de tableaux kaleidoscopiques donne l'impression d'un voyage en express. On voit, sans doute, mais un peu superficiellement. Qu'importe ? Le but de l'orateur est atteint : il a donné fortement la note juste, son bref discours fera penser ses auditeurs, les portera à compléter dans leur particulier ce qu'il a résumé. Ne le feraient-ils pas qu'ils seraient du moins avertis et ne se laisseraient plus décevoir par une allusion perverse, par un article mensonger. D'une même large envolée, M. Gibier embrasse ensuite l'ensemble des doctrines : protestantisme, principes révolutionnaires, philosophie allemande, indifférentisme, rationalisme, matérialisme, athéisme. Il prend corps à corps nos pires ennemis : dépopulation, divorce, neutralité scolaire, fausse doctrine politique et sociale, franc-maçonnerie, pour les jeter durement en face de la civilisation telle que la conçoit l'Église, mettant au point l'enseignement contenu dans le *Syllabus* tant décrié. Quand nous aurons dit que M. Gibier a fait précéder quelques-uns de ses ouvrages antérieurs de lettres-préfaces de MM. Lemire et Naudet, nous aurons suffisamment indiqué qu'à certaines pages du présent livre on pourrait peut-être signaler une expression prêtant à une légère critique; mais nous aimons mieux louer sans restriction une œuvre saine et bonne dont les fruits ont été, et seront, nous en sommes convaincu, de plus en plus abondants. G. P.

The English Church in the sixteenth Century, from the accession of Henry VIII to the death of Mary, by James Gairdner. London, Macmillan, 1903, in-18 cartonné de xv-430 p., avec 1 carte.

C'était un sujet bien délicat à traiter que l'histoire de cette période de transition qui s'étend pendant un demi-siècle de l'Église d'Angleterre, entre les premières années du règne de Henri VIII et la fin de celui de la reine Marie. L'auteur, dont les conclusions finales semblent malheureusement trop peu correspondre à la trame entière des événements et à la logique d'une conscience religieuse, s'est du moins montré si équitable dans ses jugements, si modéré dans ses préjugés, si sagement critique dans l'usage des documents, qu'on le suit avec

une sympathie véritable. Nous signalons comme exemple de ce que nous venons de dire, ses réflexions sensées sur l'avantage que trouvaient les princes à choisir leurs hommes d'État dans les rangs du haut cl rgé (p. 2 et 3), l'explication loyale des sévérités employées à l'égard des hérétiques (p. 37) ; son étude pénétrante, bienveillante pourtant, du caractère de Wolsey, qu'il montre ambitieux, mais relativement honnête (ch. V.); enfin, l'exposé fort consciencieux de l'affaire du divorce de Henri VIII. M. Gairdner découvre bravement le véritable inspirateur de la « suprématie royale » en matière religieuse, dans le vil Cromwell, qui, nourri des principes de Machiavel, suggéra au roi adultère d'abolir la juridiction du Souverain Pontife en Angleterre, s'il ne réussissait pas à le faire légitimer sa passion. Mais, en fixant ainsi les responsabilités, l'auteur stigmatise pourtant le roi luxurieux. Henri, dit-il, comprenait l'incompatibilité du serment qu'il exigeait des évêques, avec celui qu'il prêtait au Pape, il savait bien que pour oser l'exiger il fallait attribuer aux rois le droit divin à gouverner injustement « mais c'est précisément ce droit qu'il entendait revendiquer, » (p. 121). L'auteur décrit ensuite, d'un style puissamment évocateur, les persécutions, les destructions de monastères et les indicibles tristesses de l'Église sous ses nouveaux maîtres. Les figures d'Édouard VI et de la reine Marie apparaissent à leur tour sur la scène avec une précision de trait et une énergie de relief qui s'accusent sur un sombre fond où se mêlent les ruines fumantes et le sang ruisselant des échafauds. Justement sévère pour le puritanisme, pour la rébellion du pouvoir civil contre la Papauté, M. Gairdner prétend pourtant, sans l'expliquer assez, que le gouvernement de l'Église était devenu trop étendu et trop difficile pour pouvoir être plus longtemps contrôlé par les Papes et les conciles. Suivant lui, le concile de Trente, hypnotisé par le luthéranisme, se désintéressa des luttes angoissantes où se débattaient les âmes pieuses d'Angleterre et d'ailleurs ; les nations durent donc trouver elles-mêmes la solution religieuse la mieux adaptée à leurs conditions particulières. Pour l'Angleterre, après la réaction passagère du règne de Marie, la composition des 39 Articles qui repoussent l'exclusivisme romain sans entraver par des barrières la pensée libre qui demeure fidèle à la révélation, constitue, à son appréciation, un formulaire de catholicisme plus réel, plus fécond que celui du concile de Trente. Le principe d'Henri VIII : la religion nationale confiée aux soins du Roi, comme la défense et l'administration du pays, lui semble répondre aux sentiments religieux de la nation et être appelé à toujours durer. — Ce volume, le quatrième d'une série de sept (composé par une société d'auteurs plus spécialement compétents pour l'époque qu'ils ont choisie), comprend une table des chapitres, un index bien développé, une carte ecclésiastique d'Angleterre à l'époque de Henri VIII, accompagnée d'une

clef explicative donnant la liste des monastères d'hommes et de femmes, avec la date de leur suppression, etc. Chaque chapitre est clos par une bibliographie abondante, soigneusement choisie et mise au point, indiquant les sources originales, les meilleurs auteurs anciens et modernes. G. PÉRIES.

Choses d'Allemagne. *Notes sur l'Allemagne contemporaine,* par TH. JORAN. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 262 p. avec 27 fig. dans le texte. — Prix : 4 fr.

M. Joran, directeur de l'école d'Assas, et rédacteur en chef de la *Revue idéaliste*, est à la fois un éducateur et un lettré, et c'est à ce double point de vue qu'il faut se placer pour apprécier *Choses d'Allemagne.* Le volume est dédié, — touchant souvenir d'amitié — à la mémoire d'Émile Trolliet, le jeune poète et professeur dont l'Université pleure la mort prématurée, et qui fut pour l'auteur, « ami plus qu'un ami, frère de sang et d'âme ! » Vous trouverez dans ce volume, agréable à regarder pour les illustrations qui l'égaient, des souvenirs de voyage, des essais littéraires sur Gœthe et sur Schiller, avec des vues originales sur les questions pédagogiques et le mouvement féministe en Allemagne.

M. Joran sait voyager, c'est-à-dire il sait voir et observer. Suivez-le « au fil du Rhin » ou « au fil de l'Enz », parcourez avec lui les bords du grand fleuve depuis le monument de Niederwald jusqu'à Cologne la sainte, ou pénétrez avec lui dans les vallées hautes de la Forêt-Noire, jusqu'à Wildbald, vous n'aurez pas à le regretter. C'est, à proprement parler, un charme, — et pourquoi ? C'est que M. Joran sait voir, et il sait peindre, il sait vous faire comprendre des choses que vous n'auriez pas vues vous-mêmes, ou que vous n'auriez que vues. S'il n'était que peintre, on pourrait se fatiguer de ses tableaux, mais M. Joran est aussi un moraliste à la façon de la Bruyère, c'est-à-dire un moraliste doublé d'un fin lettré. Et voilà comment, par ces passages continuels de la nature extérieure au monde intérieur de l'âme, il sait occuper votre esprit et votre cœur, après avoir charmé vos yeux. Que de fines scènes de comédie, j'allais dire de vaudeville, jaillissent de ces rapprochements perpétuels et spontanés entre le caractère allemand et le caractère français ! L'auteur, d'ailleurs, Alsacien d'origine, est mieux placé que personne pour saisir les contrastes et les faire éclater aux yeux. Ce n'est pas lui qui se laisse prendre à la gravité des dehors : il a vite fait de crever d'un coup d'épingle tous ces ballons gonflés de vent, et de montrer derrière la façade, les chambres lézardées et branlantes — beaucoup d'hypocrisie à côté de quelque vertu brutale.

Et ne croyez pas que l'auteur, qui aime à maltraiter la gravité germanique, ne sait pas être grave et utile à son tour. Pour vous en convaincre, lisez ses chapitres de pédagogie, et ses conseils pratiques aux jeunes Français qui veulent apprendre l'allemand : vous y trouverez

sur la méthode directe, des idées plus justes que celles que l'on veut imposer d'office aujourd'hui. Lisez « Schiller historien » ou « le Voyage de Gœthe en Italie » et vous verrez que l'auteur n'ignore rien de ce qui concerne la littérature allemande et particulièrement la littérature gœthéenne. Il apporte dans ses jugements ce bon sens gaulois et ces vues personnelles que donnent seules la pratique des grands écrivains et la connaissance approfondie des langues classiques, jointe à celle des langues et littératures étrangères. Pour ma part, je connais peu de choses contemporaines aussi judicieusement pensées, et aussi finement écrites que ces pages sur le voyage de Gœthe en Italie. J'ai entendu autrefois cette conférence faite par M. Joran à la Sorbonne, et j'ai pris à la lire un plaisir extrême. L. M.

Skrifter utgifna af Kong. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala (*Écrits publiés par l'Association royale des humanistes d'Upsala*). T. IV, VI, VII, VIII. Uppsala, Lundstrœm; Leipzig, Harrassowitz, 1895-1904, 4 vol. in-8.

Le dernier volume paru de cette publication nous renseigne sur la composition actuelle de l'active société. Elle compte quarante-trois membres, dont dix-neuf de la section historico-philosophique et vingt-quatre de la section philologique. Tous sont professeurs, lecteurs, docents, archivistes ou bibliothécaires à l'Université; mais ils ne sont pas seuls à fournir des mémoires; leur volumineux recueil est ouvert à beaucoup d'autres écrivains ou conférenciers. Les volumes ne paraissent pas régulièrement par ordre chronologique; le t. IV comprend des mémoires de 1895 à 1901; le t. VI, de 1897 à 1900; le t. VII, de 1901 à 1902; le t. VIII, de 1902 à 1904; il n'y a encore qu'un fascicule du t. IV. Chaque mémoire porte, avec le numéro d'ordre relatif au volume dont il fait partie, une pagination propre, et la plupart d'entre eux peuvent être obtenus séparément.

Nous n'avons pas à revenir sur le t. V (1897) dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 190). Le t. IV contient trois mémoires : 1° *Le Développement de l'institution de la Haute-Cour dans l'histoire de Suède* (1895, VII-191 p., avec résumé allemand, IV p.), par M. R. Kjellén, tribunal devant lequel devaient être traduits les ministres, les fonctionnaires et les inculpés de haute trahison; — 2° *Des Sources de la traduction du Nouveau-Testament en 1541* (1896, X-226 p.; rés. allem., IV p.), par M. Erik Sæve qui, en comparant de très nombreux passages de cette traduction suédoise avec celle de 1526, avec le texte grec, la Vulgate, une traduction latine d'Érasme et deux traductions allemandes de Luther, a montré qu'elle est faite surtout d'après ces trois dernières; — 3° *L'Ancienne Traduction en prose française de la Navigation de* (saint) *Brendan, d'après le manuscrit 1553 du fonds français*

à la Bibliothèque nationale de Paris (1900, XC-335 p. en allemand), par le professeur C. Wahlund, qui traite, dans une savante Introduction, de la vie du saint, des principaux ouvrages qui le concernent, de sa légende, des manuscrits de celle-ci, des particularités philologiques de la présente traduction, dont le texte est ingénieusement, et ligne par ligne, mis en regard du latin. Vient ensuite la reproduction phototypique en quatre pages, du fragment de Besançon, suivi de la transcription mise en regard des passages correspondants. Ces minutieuses et consciencieuses éditions sont suivies de profondes remarques qui ne profiteront pas uniquement aux linguistes, et d'un glossaire complet de tous les mots compris dans le ms. 1553.

Le t. VI est beaucoup plus varié : outre un exposé des théories sur *Le Nirvâna* (1899, 196 p., rés. all. XV p.), par J.-A. Eklund, il comprend un essai historique sur *la Politique du roi Auguste en 1700-1701* (112 p., rés. all. X p.) par M. C. Hallendorff, qui a pour but de compléter des études de M. Ch. Scheffer et de M. A. Legrelle ; — *Des Notions sur la géographie et la cartographie de la Suède, dans la dernière moitié du* XVIe *siècle* (1900, 141 p., rés. all, X p.), par M. K. Ahlenius, qui passe en revue les anciens routiers, les œuvres de Seb. Münster, Mercator, Fickler et Gastaldi, les relations des navigateurs anglais ; la carte des Zeno ; les atlas d'Ortelius, de G. et C. de Judæis, de Mercator ; les cartes marines des Hollandais et les vestiges de cartes scandinaves ; — deux mémoires d'archéologie : *L'Inscription runique de l'anneau de Forsa* en Hælsingland (1898, 20 p.), par M. Elis Wadstein, qui la considère comme le plus ancien texte législatif de la Suède et qui en donne une interprétation plus rationnelle que celles de S. Bugge et de Hjærne ; et *le Coffret runique de Clermont* (1900, 55 p. en anglais, avec V pl. phototypiques), par Elis Wadstein, qui interprète pour la première fois une partie de cet écrin conservée au Musée municipal de Florence et où il reconnaît une scène de la Saga des Vœlsungs ; les autres parties, déjà étudiées par plusieurs archéologues et linguistes, sont au British Muséum; toutes sont décorées des scènes tirées de la Bible ou des légendes germaniques, et sont accompagnées d'inscriptions tant en latin qu'en runes anglo-saxonnes du VIIIe siècle. — Il y a, en outre, trois mémoires de linguistique : *Étude sur l'histoire de la philologie sanscrite et comparative* (1897, 107 p. en allemand) par M. E. Lidén, qui a cherché l'étymologie d'un millier de mots sanscrits, iraniens, arméniens, grecs, albanais, latins, romans, celtiques, gothiques, allemands, scandinaves, lithuaniens, lettons, borusses, slaves, ougro-finnois ; — *Prolegomena in Eunapii vitas philosophorum et sophistarum* (1897, 35 p. par M. V. Lundstrœm ; — *Sur les Désinences de dérivation dans les adjectifs suédois, leur histoire et leur état actuel* (1899, 69 p.) et *Sur les désinences des adverbes en suédois* (1899, 41 p.) par M. Fred. Tamm, qui a éclairé par de nombreux exemples les deux questions.

Les mêmes qualités distinguent deux autres mémoires de cet auteur, dans le t. VII : *Mots composés du suédois actuel, étudiés dans la formation de leur élément initial* (1900, 159 p., rés. all. IV p.) ; — et *Examen de mots suédois, aux points de vue de l'étymologie et de l'histoire des formes* (1901, 35 p., rés. all. III p.). — C'est aussi d'étymologie que s'occupe M. Otto von Friesen dans sa *Contribution à l'histoire des langues septentrionales* (1901, 72 p., rés. all. II p.) ; — mais les *Notes sur le suédois du* XVIIe *siècle* (1902, 232 p., rés. all. V p.) par M. Elof Hellquist, portent aussi bien sur des locutions, compliments, sobriquets, jurons, que sur la flexion, la phonétique, la syntaxe et la lexicologie. — M. Hugo Pipping a étudié aux points de vue de l'archéologie et du langage *les Inscriptions runiques des pierres d'Ardre* (1901, 70 p. avec X pl. et 1 carte, rés. all. III p.), tout récemment signalées dans une église de l'île de Gotland ; ces pierres, au nombre de sept, ornées de gracieux entrelacs et de quelques figures humaines, remontent au XIe siècle ; elles ne concernent que des personnages inconnus. — Le seul des six mémoires du t. VII qui ait été résumé, et fort correctement, en français, est *le Procès des régents de Charles XI* (1901, VIII-184 p., rés. V p.) par M. Otto Varenius.

Continué, mais non terminé, dans le t. VIII (1903, XV-158 p., rés. franç. et errata V p.), il forme déjà, avec le précédent, les deux tiers d'un volume, où de très nombreuses pièces d'archives sont combinées avec des textes imprimés pour faire un exposé très détaillé et fort approfondi. — Une autre notice du même volume, également fondée sur l'étude des sources de toute sorte, concerne aussi l'histoire politique ; c'est *la Transformation du gouvernement central de la Suède en système collégial au commencement du* XVIIe *siècle, 1602-1634* (1902 XIX-354 p., rés. all. VII p.), par le professeur Nils Edén, qui avait déjà traité dans d'autres recueils *De l'Organisation du gouvernement central au temps des premiers Wasa* (*1523-1594*) et *De la Réorganisation du gouvernement de l'État* (*1594-1602*). — Le t. VIII est complété par un article de M. K. Ahlenius sur *Une Carte du monde en chinois*, XVIIe *siècle* (1903, 25 p., rés. all. IV p., avec une reproduction phototypique), dressée par un jésuite flamand, le P. F. Verbiest ; — enfin trois articles de linguistique : 1° *Ad Apollonium Rhodium adversaria* (1902, 45 p.), par M. J. Samuelsson ; — 2° *La Durée des sons en anglais* (1903, 101 p. en all.), par M. Ernest-A. Meyer ; — 3° *Un Chant dans l'idiome du Tigré* 34 p.), recueilli, traduit et expliqué en suédois par M. R. Sundstrœm, missionnaire dans l'Abyssinie septentrionale, traduit en allemand par M. Enno Littmann.

Ce rapide aperçu, qui donne une idée de l'activité littéraire des membres de l'une des Facultés de l'Université d'Upsala, n'a pour but que de signaler aux spécialistes les articles qui peuvent les inté-

resser et qui, grâce aux résumés allemands et français, sont presque tous accessibles aux lettrés de toutes les nations. EUG. BEAUVOIS.

F.-X. Moïse, évêque du Jura, par M. PERROD. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 284 p. — Prix : 5 fr.

L'histoire du clergé constitutionnel a été volontairement mise de côté par les historiens ecclésiastiques pendant la première moitié du XIXe siècle ; c'était d'abord le besoin de laisser s'assoupir des querelles doctrinales dont l'Église de France n'avait que trop souffert ; puis, le souci de ne pas donner la malédification en ressuscitant le souvenir de lamentables scandales ; à la longue, on ne parla plus des constitutionnels, parce qu'on avait fini par en ignorer presque l'existence : ce qu'on savait d'eux se réduisait à peu de chose, et ce peu de chose était souvent fort différent de la vérité. Sur la foi de quelques légendes, on confondait dans un commun anathème tous les « jureurs » qu'on supposait avoir tous été des apostats. Quand, vers 1850, on commença à remuer la poussière des documents, ce fut, à l'origine, pour y trouver des traits édifiants, et les constitutionnels furent laissés encore de côté. Enfin, on se préoccupa d'écrire une histoire qui ne serait que de l'histoire, sans prévoir que la vérité recherchée avec conscience et publiée sans réticences, contribuerait plus à l'édification que des anecdotes arrangées pour les besoins de la cause. Ce fut le cardinal Billet, archevêque de Chambéry, qui donna le premier un travail conçu d'après les méthodes critiques et qui fournit le type des monographies à écrire sur les temps révolutionnaires ; son exemple fut suivi petit à petit dans la plupart des diocèses de France, et aujourd'hui nous possédons une belle collection d'études fragmentaires qui permettent enfin de faire le livre que M. Sciout, s'y étant pris un peu trop tôt, n'a pu mettre absolument au point.

Le diocèse du Jura avait attendu jusqu'à ce jour pour avoir son historien, mais il l'a trouvé en M. l'abbé Perrod, qui consacre à l'évêque Moïse un volume aussi solidement documenté que bien écrit. Composé d'après des pièces authentiques, dont la recherche a dû demander des années, ce livre est un des mieux faits de la série. Je ne me permettrai qu'une petite rectification : à la page 55, M. Perrod dit que Moïse fut sacré dans la chapelle de l'Oratoire à Paris ; or, un des évêques sacrés dans la même cérémonie, Le Coz, de Rennes, raconte son sacre dans une lettre publiée par le P. Roussel (*Correspondance de Le Coz*. Paris, Picard et fils, 1900, lettre 8, p. 10) et dit qu'il a été sacré à Saint-Roch ; malgré l'attention avec laquelle j'ai lu le livre, je n'ai trouvé aucune autre rectification à faire, mais, par contre, j'y ai fait une ample moisson de renseignements utiles. Il n'y a donc qu'à féliciter M. l'abbé Perrod de son excellent ouvrage. Je me bornerai seulement à émettre

le vœu que, dans une édition ultérieure, on trouve une table alphabétique des noms propres. P. Pisani.

Bibliografia araldica e genealogica d'Italia, da Giustino Colaneri, con Introduzione del conte Ferrucio Pasini-Frassoni « l'Araldica in Italia ». Roma, Loescher, 1904, in-8 de xix-155 p. — Prix : 6 fr.

Tandis que la plupart des pays civilisés qui ont pratiqué le blason et qui le pratiquent encore possèdent depuis longtemps des bibliographies héraldiques, l'Italie en était dépourvue jusqu'ici. M. Colaneri a voulu non pas combler cette lacune, mais en atténuer les inconvénients en publiant un *essai* de bibliographie héraldique italienne. La modestie avec laquelle il présente son travail le met à l'abri du reproche d'avoir donné un ouvrage incomplet. D'ailleurs, les 2056 numéros de son répertoire forment une importante contribution à l'histoire de la littérature héraldique. Il les présente suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Ce système est légitime. Mais il ne donne un résultat pratique que si la liste des ouvrages ainsi classés est complétée par une table où les sujets de chacun d'eux soient clairement énumérés. La table que M. Colaneri a dressée offre une grande abondance de noms propres, mais elle est trop sommaire en ce qui touche les matières : elle rendra service aux généalogistes plus qu'aux archéologues.

L'Introduction que M. le comte Pasini-Frassoni a placée en tête du livre de M. Colaneri contient un aperçu de l'histoire de l'art et de la littérature héraldiques en Italie. M. Pasini-Frassoni rappelle très justement ses compatriotes aux traditions du blason national ; avec raison, il réprouve l'habitude qu'ont prise les Italiens de copier les formes héraldiques en usage dans les pays allemands, de piller les auteurs français pour composer leurs traités de blason.

A deux reprises, l'auteur proclame cet axiome : le blason est, de sa nature, immuable. Une pareille opinion est inadmissible. Sans doute, certains principes héraldiques n'ont jamais varié ; mais combien de changements se sont introduits, au cours des siècles, dans les détails du blason ! Il suffit de la moindre expérience iconographique pour savoir que les armoiries du xviiie siècle ne sont pas semblables à celles du xiiie. Le blason s'est modifié, et, s'il subsiste, il se modifiera encore, comme toute invention humaine. Max Prinet.

Codices italici manu exarati qui in Bibliotheca Taurinensis Athenæi ante diem XXVI Januarii MCMIV asservabantur ; recensuit, illustravit Bernardinus Peyron. Taurini, Clausen, 1904, in-8 de xxxiv-690 p. — Prix : 18 fr.

Attaché à la Bibliothèque de l'Université de Turin depuis 1842,

auteur d'un catalogue des manuscrits hébraïques de cet établissement, qui parut en 1880, B. Peyron décéda le 9 mai 1903, à l'âge de 85 ans ; il venait justement d'achever la rédaction du catalogue des manuscrits italiens de la même bibliothèque, qui voit le jour grâce aux soins pieux de sa famille. Ce volume n'est plus un inventaire, mais un nécrologe, puisque, depuis le néfaste événement du 26 janvier dernier, la majeure partie des manuscrits italiens a été détruite par l'incendie. Et combien on regrettera maintenant de n'avoir pas étudié davantage ces trésors à jamais perdus ! Les manuscrits de Dante, de Tasse, de Pétrarque, de Boccace ont fait l'objet de travaux spéciaux, il est vrai, ainsi que d'anciennes traductions italiennes d'Apollonius de Tyr, de Tite Live, d'Ovide, de Brunetto Latini, et d'anciennes poésies contemporaines de Charles-Emmanuel Ier de Savoie ; mais qu'est-ce que cela et quelques autres « canzoniere » encore, en comparaison de tout ce qui a disparu (vies et légendes de saints, recueils historiques piémontais, traités littéraires des XVI-XVIIe siècles, nouvelles politiques et correspondances littéraires, etc.). Diverses relations diplomatiques et militaires ont été heureusement imprimées, mais en petite quantité. Il n'a pas été possible jusqu'ici d'établir exactement le bilan des pertes et des sauvetages ; d'ailleurs ce qui a survécu (Tite Live, Boèce, Ovide, commentaires sur l'Apocalypse du dominicain F. de Rinoldo, etc.) et que l'on a pu identifier, est dans un si triste état de conservation que l'on ne parviendra à en reconstituer qu'un chiffre minime. Et le travail de reconstitution promet d'être long. Quoi qu'il en soit, et toutes doléances étant désormais superflues, il faut se contenter de l'exact et consciencieux catalogue qu'avait préparé B. Peyron. On y a joint une Préface, signée C. Frati, une bibliographie et un portrait de l'auteur.

H. S.

BULLETIN

Le Millénarisme dans ses origines et son développement, par Léon Gry. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 144 p. — Prix : 2 fr. 75.

On désigne sous le nom de millénarisme ou de chiliasme, la croyance à un royaume terrestre de longue durée, ère de bonheur et de prospérité pour tous les justes, dont Jésus-Christ sera le Roi triomphant. L'auteur commence par étudier la connexion de cette doctrine avec certaines idées, courantes parmi les Juifs : attente de la *parousie*, jugement final des peuples et des hommes, etc... Tel est l'objet des deux premiers chapitres : ils nous montrent l'idée millénaire se dégageant lentement des conceptions eschatologiques juives et des apocalypses. Puis trois chapitres sont consacrés à l'histoire du millénarisme, à ses luttes, à sa disparition en Orient et en Occident.

L'auteur conclut en cherchant à préciser les rapports du chiliasme et du dogme révélé. Le chiliasme n'a jamais été un dogme traditionnel ; jamais non plus il n'a été condamné comme hérésie. Et pourtant « plusieurs

demanderont... si l'interprétation matérielle des prophéties ne pourrait se légitimer en quelque façon, si une aussi longue tradition d'esprits sérieux et réfléchis est vraiment sans valeur, enfin si l'on ne devrait pas croire à un avenir bienheureux de l'Église catholique à la fin des temps ? D'aucuns trouveront la question oiseuse, et beaucoup la jugeront insoluble : ceux-ci auront sans doute raison » B. DE CARROY.

Au Clergé. La Destruction de l'Enfer, par le comte LÉON TOLSTOÏ ; trad. du russe par J. W. BIRNSTOCK et P. BIRUKOV. Paris, Stock, s. d., in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure contient deux opuscules du comte Tolstoï, des conseils au clergé et une sorte de dialogue infernal, où une quantité de diables échangent leurs reflexions. La première étude témoigne à la fois d'une stupéfiante ignorance des choses chrétiennes et d'une inconcevable niaiserie. On connaît le christianisme, peu original d'ailleurs, de l'écrivain russe. De la religion de Jésus-Christ il vide toute la sève pour n'en laisser subsister que les branches et la frondaison, sans se douter qu'un arbre ainsi traité est fatalement voué à la mort. Cette étude critique de la religion chrétienne est d'une horrible banalité. Il est incroyable qu'on ait jamais pu prendre au sérieux ces balivernes. Je ne dis rien du dialogue infernal : c'est le meilleur service que je puisse lui rendre. ÉD. PONTAL.

M. TULLIO CICERONE. **I Tre libri De Natura Deorum**, commentati da CARLO GIAMBELLI. Libri II e III. Torino, Lœscher, 1904, gr. in-12 de VII-200 p. — Prix : 2 fr. 50.

Parmi les ouvrages philosophiques de Cicéron, il n'en est peut-être aucun qui offre à l'historien des idées un intérêt égal à celui du traité *Sur la nature des dieux*. On y trouve en effet exposées et discutées toutes les objections que les épicuriens d'un côté et les académiciens de l'autre élevaient contre les dogmes essentiels de la religion naturelle dont les stoïciens se portaient les défenseurs. C'est pour ce motif sans doute qu'on le voit si rarement inscrit au programme de l'enseignement secondaire : de très jeunes esprits n'auraient pas tous, comme M Giambelli, la sagesse de « conclure des limites imposées à la raison humaine la nécessité de la foi en un ordre de faits et de concepts supérieurs au monde des sens » (p. VII).

Le texte adopté est presque partout celui de Müller (Leipzig, 1887). Les notes, plus nombreuses en général et surtout plus prolixes qu'il n'eût été indispensable, m'ont paru en revanche (autant du moins qu'il m'a été possible d'en juger) suffisamment exactes. L'auteur, qui possède très bien son antiquité, est aussi au courant de la littérature moderne, et, sous sa plume, les citations de Dante ou de Gœthe s'enchaînent sans effort à celles de Virgile, de Plutarque ou de Platon. C. HUIT.

Salmigondis. *Recueil de pensées, réflexions, sentences, maximes*, etc., etc., par LOUIS BRIDIER. Paris, Stock, 1904, in-12 de 200 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil de pensées, réflexions, etc., n'est pas plus mauvais, il est même meilleur que beaucoup d'autres recueils similaires. Au point de vue religieux, l'auteur est déiste, avec un penchant marqué pour le semitisme ; des autres religions, et notamment du christianisme, il parle avec ironie quelquefois, plus souvent avec respect, mais bien souvent en ignorant, ce

qui le conduit à écrire des énormités, surtout lorsqu'il dit que « les seuls élus de la foi sont les paresseux et les pauvres d'esprit. » Sur les autres sujets, sur la politique, par exemple, ou sur la question sociale, il s'exprime avec plus de justesse, et les observations fines ne manquent pas, qui mettent bien en relief les sottises d'aujourd'hui. L'auteur a de la pénétration, de l'esprit, de la finesse, non toujours exempte de recherche et de préciosité, mais c'est le genre qui veut cela, et je ne connais aucun recueil de maximes qui en soit tout à fait exempt. En somme, le livre n'est pas absolument mauvais et se lit avec intérêt. N'étaient les reflexions sur la religion, qui sont généralement absurdes, ce serait presque un bon livre.

ÉDOUARD PONTAL.

Contes et légendes du vieux Japon, d'après la traduction anglaise de M. A. MITFORD, par la comtesse DE PIMODAN. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 carré de 137 p. — Prix : 2 fr.

Ces contes peuvent paraître un peu simplets au moment où le peuple japonais se montre si guerrier et lutte pour la domination de l'Extrême-Orient. Mais les extrêmes se touchent dans toute société, et il y a partout de la poésie. Ce sont ici de petits récits où les animaux vivent en commerce avec l'homme et lui sont reconnaissants de ses bienfaits. Quelques traits, comme celui des animaux reconnaissants, des envieux punis, sont communs à nos contes européens, mais ce n'est qu'une lointaine ressemblance ainsi que dans les contes de tous les pays : tout sent bien le terroir comme mœurs, comme usages et comme inspiration, avec l'esprit de charité bouddhique. La traductrice, Mme la comtesse de Pimodan, nous avertit dans sa Préface qu'elle n'a pas traduit littéralement le texte de Mitford, mais qu'elle en a observé l'esprit et suivi l'allure générale. A juger ces récits dans leur traduction française, c'est un joli et agréable recueil, et qui peut se mettre dans toutes les mains. H. G.

Éphémérides de la Papauté., par JEAN VRAI. Paris, Fischbacher, 1904 in-18 de VII-359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre pourrait porter en sous-titre : « Calendrier à effeuiller du parfait anticlérical. » Il contient pour chaque jour de l'année le récit d'un événement emprunté à l'histoire de l'Église et choisi de manière à entretenir la haine ou le mépris de la religion. L'auteur n'est pas étranger aux sciences ecclésiastiques et il fait preuve d'une érudition qui dénote des études prolongées, sinon conduites avec le souci d'éviter les partis pris : son histoire est écrite *ad probandum*, et par là se rend suspecte. Aucun lieu commun n'est laissé de côté et tous les écrivains hostiles ont été mis à contribution ; mais il n'y a rien de bien neuf dans ces réquisitoires usés auxquels on a cent fois répondu sans que M. Vrai ait l'air de s'en douter. Le ton n'est pas gouailleur et malpropre, comme celui de publications similaires : on y trouve plutôt le genre amer et lugubre, et cela n'ajoute pas à l'agrément du lecteur.

Comme spécimen, je citerai les premières lignes de la notice insérée à la date du 29 août : « Mort de Pie VI à Valence. Sa conduite dans l'affaire de la constitution civile du clergé de France fait peser sur lui une large part de responsabilité dans le sang versé sous la Terreur » (p. 214). Nous voilà avertis, et, le jour où cela recommencera, nous saurons à qui nous en prendre.

P. PISANI.

Les Préliminaires de la séparation des Églises et de l'État. La Rupture avec le Vatican. Étude suivie de la publication des documents officiels, par FERNAND DUBIEF. Paris, Cornély, s. d., in-18 de 119 p. — Prix : 1 fr.

M. Dubief, aujourd'hui ministre, est le premier rapporteur du budget des Affaires étrangères qui ait pris nettement position contre notre protectorat en Orient : en fait d'Orient, le Grand lui suffit. Le récit qu'il fait des incidents relatifs à la rupture entre M. Combes et le Vatican est bien ce qu'on peut supposer : c'est le Vatican qui a commencé et qui a joué le rôle de provocateur ; le gouvernement a eu de son côté la justice, le droit (celui du plus fort) ; il a continuellement fait preuve de la modération la plus patiente, de la courtoisie la plus chevaleresque. Et M. Dubief, pour rester dans la note, va jusqu'à gratifier Mgr Lorenzelli du titre de cardinal.

Pour corser son étude, l'auteur y a ajouté divers aromates du meilleur goût : voici la fine plaisanterie que lui suggère la question du protectorat : « La République entretenait en Orient, de ses deniers, des couvents fermés de clarisses, de narcisses, ou de réparatrices, dont le silence imposé derrière les murs de leurs cloîtres ne pouvait guère servir au développement de l'influence française. » Ceci donne la mesure de la compétence et de l'à-propos avec lequel sont traités des problèmes auxquels se rattachent l'honneur et la fortune de notre pays. P. PISANI.

L'Action maçonnique au XVIIIe siècle, par HENRI HELLO. I. *L'Action maçonnique en Europe. Des Origines à la Révolution française.* — II. *La Maçonnerie et la Révolution française.* Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-18 de 64 et 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Ces deux petits volumes de la collection *Science et Religion* sont fort intéressants. L'auteur a recueilli une foule de renseignements sur l'origine de la Maçonnerie, sur ses doctrines secrètes, sur le but qu'elle se propose, sur la manière dont elle a préparé la ruine de l'ancien régime et la Révolution française. On ne peut lire ce récit sans être frappé de la ressemblance des pratiques de la secte à cette époque déjà ancienne avec sa manière d'agir de nos jours : mêmes procédés pour s'attacher des adhérents, même organisation, même soin de cacher son but dernier aux maçons des grades inférieurs, même ordre dans les destructions à accomplir. La seule différence est dans la prudence plus grande qui préside à ses démarches: Comme elle détient aujourd'hui le pouvoir, elle évite de susciter des conflits violents qui pourraient ébranler l'ordre politique actuel. Mais son génie est au fond le même, et on peut prévoir qu'elle ne laissera pas échapper le pouvoir sans provoquer une crise redoutable.

La publication des fiches a déjà ouvert bien des yeux; le livre de M. Hello achèvera d'éclairer les esprits sincères. D. V.

Couvents et convents. *Dialogues et silhouettes,* par VOX. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, s. d., in-18 de 340 p.

Voici comment se distribuent les dialogues et silhouettes qui forment ce livre. I. Scènes d'expulsion. II. La Persécution à Saint-Félicien le Sec. III. Dans les hautes sphères. IV. Voix diverses. V. Le Milliard. VI. Après l'expulsion. VII. L'Ame française et l'Ame maçonnique. VIII. Rédemption. — On devine, par ces simples titres, ce que ce livre, fantaisiste dans la forme, mais rigoureusement vrai en son fond, évoque de misères et de

hontes. Ce sont les deux faces de la persécution, ignoble, si on la regarde du côté des persécuteurs ; douloureuse, mais consolante, si on se tourne du côté des persécutés, qui ont tant souffert, et, — trop naïfs peut-être, comme cela arrive aux belles âmes, — ont fait preuve de si hautes et si nobles vertus. Comme les vues prises sur les loges montrent les origines, le caractère, les fauteurs et les alliés de la persécution, et aussi, hélas ! les blessures faites à la religion et à la patrie, les vues prises sur les cloîtres donnent une idée des nobles paroles que le monde a entendues, des larmes saintes dont il a senti la douleur. Le livre est tout entier émouvant et beau.

Je note, en finissant, une curieuse particularité bibliographique. J'ai entre les mains deux éditions de ce livre. La première porte le titre que j'ai transcrit plus haut. La seconde est intitulée : *Moines et Francs-Maçons. Vues prises sur les cloîtres et sur les loges*, par H.-J. Leroy. Sous ces deux titres et sous ces deux signatures, c'est exactement le même livre.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le romancier Charles CAUSSE, qui n'était guère connu que sous son pseudonyme de Pierre MAËL, vient de mourir dans toute la force de l'âge, à 43 ans. Né à Lorient le 30 septembre 1862, il entra, aussitôt qu'il eut terminé ses études, dans la marine de l'État. Mais obligé d'abandonner bientôt, à la suite d'un accident, la carrière qui s'ouvrait devant lui, il se consacra au journalisme et devint rédacteur à la *Gazette de France*. Cependant, quelques contes et romans qu'il écrivit, sur des sujets maritimes principalement, ayant été assez bien accueillis, entre autres *le Torpilleur 29*, il se lança définitivement dans la publication d'ouvrages de cette sorte et, dès lors, on vit paraître, pendant une vingtaine d'années, un nombre incalculable de volumes sous le nom de Pierre Maël. Cette extraordinaire fécondité s'explique en partie par ce fait que M. Causse s'était adjoint un collaborateur, M. Charles Vincent, dont les œuvres portaient la même signature, de sorte qu'il est assez difficile de déterminer la part qui revient à chacun dans cette énorme production littéraire. Il paraîtrait même que cette entreprise de romans, sous la raison sociale « Pierre Maël », doit continuer à fonctionner, du fait de l'associé survivant. Il est impossible de donner ici la liste complète de tous les volumes qu'elle a produits jusqu'ici du vivant de M. Causse; nous nous bornerons à en rappeler quelques-uns : *La Double Vue*, suivi de *Djina* (Paris, 1886, in-12); — *Pilleur d'épaves* (Paris, 1887, in-12); — *Le Torpilleur 29, mœurs maritimes* (Paris, 1888, in-12); — *Fleur de mer; la bruyère d'Yvonne, mœurs maritimes* (Paris, 1889, in-12); — *Gaietés du bord. Une Campagne sur l'Armorique* (Paris, 1890, in-12); — *Amours simples* (Paris, 1891, in-12); — *Charité* (Paris, 1892, in-12); — *Une Française au pôle nord* (Paris, 1893, in-8); — *Terre de fauves* (Paris, 1894, in-8);— *Les Derniers Hommes rouges, roman d'aventures* (Paris, 1895, gr. in-4); — *Le Drame de Rosmeur* (Paris, 1896, in-12) : — *Castele-Rouge* (Paris, 1897, in-12); — *Julia la Louve. Suite et fin de « les Lurons de la Jeanne »* (Paris, 1898, in-12) ; — *Cendrillonnette* (Paris, 1899, in-12); — *Le Trésor de Madeleine* (Paris, 1900, in-12); — *Robinson et Robinsonne* (Paris, 1901, in-12); — *Petite-Fille d'amiral* (Paris, 1902, in-12).

— M. Émile FERNET, physicien distingué, inspecteur général honoraire de

l'instruction publique, est mort vers la fin de février, à Paris, à l'âge de 75 ans. Il était le frère du docteur Charles Fernet, membre de l'Académie de médecine et beau-frère de MM. Gaston Boissier et Léopold Delisle, car tous trois avaient épousé des filles du célèbre Eugène Burnouf. M. Fernet a publié pour les étudiants des ouvrages sur la physique qui pendant longtemps furent d'un usage courant, tels que : *Traité de physique élémentaire, suivi de problèmes* (Paris, 1867, in-12), avec M. C.-A. Drion ; — *Précis de physique* (Paris, 1875, in-12) ; — *Cours de physique pour la classe de mathématiques spéciales* (Paris, 1875-1876, in-8).

— Les sciences appliquées à l'industrie viennent de faire une grande perte en la personne de M. Alexandre LENCAUCHEZ, ingénieur, ancien élève de l'École des arts et métiers, membre de la Société des ingénieurs civils de France, lauréat de cette société et de plusieurs autres. M. Lencauchez, inventeur d'un excellent système de distribution de vapeur pour les locomotives à grande vitesse, a publié de très remarquables ouvrages, particulièrement sur les appareils de chauffage et divers points de métallurgie, tels que : *Métallurgie du zinc. Nouvelle Méthode de traitement au haut-fourneau à cuve* (Liège, 1861, gr. in-8), avec M. A. Müller ; — *Traité sommaire concernant la tourbe, son extraction et son emploi comme combustible industriel* (Paris, 1871, in-8) ; — *Étude sur les combustibles en général et sur leur emploi au chauffage par les gaz* (Paris, 1878, in-4).

— Nous apprenons avec regret la mort de M. l'abbé Joseph ROUX, chanoine de la cathédrale de Tulle, mort dernièrement dans cette ville à 70 ans. Écrivain et poète remarquable, M. le chanoine Roux avait pris une part active à la renaissance du félibrige limousin et il était resté le chaptal des écoles félibréennes depuis leur fondation jusqu'à sa mort. Les intéressants volumes qu'il a publiés sont les suivants : *Pensées*. Introduction par Paul Mariéton (Paris, 1885, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Nouvelles Pensées* (Paris, 1887, in-12) ; — *La Chanson limouzine (l'Épopée limousine)*. Texte, traductions et notes (Paris, 1888, in-8).

— M. Robert ESTOUBLON, professeur à la Faculté de droit de Paris, ancien directeur de l'École de droit d'Alger, mort à Paris vers le milieu de janvier, a publié plusieurs ouvrages sur la jurisprudence propre à notre grande colonie, lesquels sont trop importants pour que nous ne les signalions pas ici. Ce sont : *Analyse du cours d'économie politique professé à l'École de droit d'Alger* (Alger, 1884, in-8) ; — *Bulletin judiciaire de l'Algérie. Jurisprudence algérienne de 1830 à 1876* (Alger, 1890, in-8) ; — *Code de l'Algérie. Recueil chronologique des lois, ordonnances, décrets, arrêtés, circulaires, etc., formant la législation algérienne actuellement en vigueur, avec les travaux préparatoires et l'indication de la jurisprudence, suivi d'une table alphabétique de concordance* (Alger, 1896, gr. in-8).

— Le distingué compositeur de musique Edward George DANNREUTHER, mort à Londres le 12 février, à 61 ans, était né le 4 novembre 1844 à Strasbourg. Il passa de bonne heure en Angleterre où il ne tarda pas à se faire connaître par les intéressants articles qu'il donna au *Monthly Musical Record*, sous le titre de : *Wagner and the Reform*, et par ceux qui furent insérés dans le *Dictionnary of Music*, de Grove. Il publia en outre un volume fort estimé sur l' « Ornamentation. » En 1895, il fut nommé professeur de piano au Collège royal de musique. Ami et ferme défenseur de Wagner, il avait fondé en 1872 la « Wagner Society. »

— Le Dr. E. W. WEST, qui vient de mourir en Angleterre, laissera un grand vide dans le monde des orientalistes. Ses travaux sur les langues

sanscrite et pehleve font autorité. Nous citerons, par exemple, la traduction qu'il a donnée en 1872, avec M. Martin Haug, du *Book of Arda Viraf*, et qu'il compléta en 1874 par la publication d'un glossaire pehlevi. Il fit paraître également : *The Book of Mainyo-i-Khard*, traduit du sanscrit. Enfin, de 1880 à 1882, il fournit diverses autres traductions de textes pehlevis à la collection des *Sacred Books of the East.*

— L'une des personnalités les plus intéressantes des États-Unis, le général WALLACE, militaire, diplomate et écrivain, vient de mourir dans le courant de février à Crawfordsville (Indiana), à l'âge de 80 ans. Fils d'un gouverneur de l'État d'Indiana, il se fit remarquer dans les guerres du Mexique et de Sécession. Plus tard il devint gouverneur de l'Utah, puis alla occuper le poste de ministre en Turquie de 1881 à 1885. Toutefois c'est comme écrivain qu'il s'est acquis une réputation on peut dire universelle. Son premier volume, *Dieu juste*, roman dans lequel est racontée la conquête du Mexique, parut en 1873. Plus tard il donne la *Vie du Christ*, la *Vie de Benjamin Harrison* et le *Prince de l'Inde.* Mais aucun de ces ouvrages n'a eu un aussi grand retentissement que *Ben Hur*, qui parut en 1880 et devint si populaire dans tous les pays de langue anglaise. Il a été traduit dans presque toutes les langues et on en a tiré un drame qui, joué à Londres en 1902, obtint le plus vif succès.

— On annonce encore la mort de MM. : Georges BERTAGUE, proviseur du lycée Henri IV; — Philippe BEDOS, ancien professeur de mathématiques au collège de l'Assomption de Nîmes, mort à Agde, en janvier, à l'âge de 74 ans; — l'abbé Romain BOISARD, ancien supérieur du collège de Saint-Malo, mort en janvier à Saint-Ydeuc-Paramé, à l'âge de 84 ans; — le marquis DE BOISGELIN, chef de l'illustre famille de ce nom, mort récemment à Aix-en-Provence, à 84 ans, lequel s'était fait connaître par ses immenses recherches sur les généalogies et les armoiries des maisons nobles du sud-est de la France et avait mérité d'être appelé le d'Hozier provençal; — le R. P. COUGNY, de la congrégation des PP. maristes, qui fut pendant de longues années professeur aux grands séminaires de Nevers et de Moulins, mort tout récemment hors de France; — Charles GAUTHIER, secrétaire perpétuel de la Société de géographie commerciale, membre du conseil supérieur des colonies et conseiller du commerce extérieur; — Jean GÉRAUD, professeur honoraire de l'Université, mort en janvier; — l'abbé Félix GRENIER, né en 1839, à Cour-lez-Baume (Doubs), mort le 15 février à Échenoz-la-Meline (Haute-Saône), paroisse dont il était curé et sur laquelle il avait recueilli de nombreux matériaux avec le projet d'en écrire l'histoire, auteur d'une *Notice sur Notre-Dame de Solborde à Échenoz-la-Meline, près Vesoul* (*Haute-Saône*) (Grenoble, 1896, petit in-18) et de *Deux Confesseurs de la foi à la fin du dix-huitième siècle. L'Abbé J.-F. Patenaille, curé d'Arlay. L'Abbé J. Jacquinot, vicaire de Melincourt* (Vesoul, 1899, in-18); — Clément JUGLAR, médecin et économiste distingué, vice-président de la Société d'économie politique, membre de l'Institut (section des sciences morales et politiques), mort à 86 ans, à Paris, où il était né en 1818, lequel laisse un remarquable ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques : *Des Crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux États-Unis* (Paris, 1862, in-8), imprimé à nouveau en 1890; — l'abbé MESTAÏEZ, curé-doyen de Savignac-les-Églises (Dordogne), qui avait été professeur successivement au collège de Montignac et au petit séminaire de Bergerac; — Octave PAYAN, qui, pendant 32 ans, a dirigé *l'Indicateur de Bayeux*, mort en janvier; — le R. P. SIMLER, supérieur général des maria-

nistes, né à Saint-Hippolyte (Alsace), en 1833, ancien directeur de l'établissement de Sainte-Marie à Besançon, puis du petit collège Stanislas, qui a publié, entre autres ouvrages ascétiques, le *Guide de l'homme de bonne volonté dans l'exercice de l'oraison* et des biographies telles que la *Vie de l'abbé Lagarde* et la *Vie de G.-J. Chaminade, fondateur de la Société de Marie*, mort à Nivelles (Belgique), le 4 février.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : P. Timoteo Bertelli, géologue italien, connu par ses études sur les tremblements de terre, mort à Florence, le 6 février, à 79 ans; — Dr. Auguste Bornträger, professeur de chimie allemand, mort à Heidelberg, le 13 février, à 85 ans ; — Mme Caroline Bray, de Coventry, épouse de l'auteur bien connu Charles Bray, auteur elle-même de divers ouvrages pour les écoliers, morte le 23 février, à 98 ans ; — Ludwig Debo, ancien professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Hanovre, mort dans cette ville le 7 janvier, à 87 ans ; — Dr. Léandre Ditscheiner, professeur de physique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville, le 1er février, à 66 ans ; — Dr. Alfred Dörffel, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la musique, mort à Leipzig, le 22 janvier, à 84 ans ; — Dr. Max Doll, professeur chargé du cours de géométrie pratique à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort récemment à Bonn, à 72 ans ; — Otto Dürr, éditeur allemand, mort le 12 janvier, à Leipzig (Saxe), à 73 ans ; — Max von Erdmannsdoerffer, compositeur et professeur de musique bavarois, mort à Munich, le 14 février, à 57 ans ; — Dr. Richard Franke, conseiller de l'instruction publique saxon, recteur du gymnase de Freiberg, mort dans cette ville, le 27 janvier, à 73 ans ; — Dr. Bruno Gebhardt, professeur et historien allemand, mort le 14 février, à Berlin, à 47 ans ; — Dr. Rudolf Guenther, médecin allemand, président de l'association nationale des médecins de Saxe, mort à Dresde, le 17 février, à 76 ans ; — Otto Erich Hartleben, poète et romancier allemand, mort à 41 ans, lequel écrivit, en outre, pour le théâtre, quelques drames, tels que : *Rosenmontag* et *Im grünen Baum zur Nachtigall*, qui n'obtinrent que peu de succès ; — Dr. Guido Hauck, conseiller de régence prussien, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Berlin, mort dans cette ville, le 26 janvier, à 60 ans ; — J. G. V. Hoffmann, savant allemand, qui fonda et dirigea pendant de longues années la *Zeitschrift für mathematischen und naturwissenschaftlichen Unterricht*, mort, le 21 janvier, à Leipzig, à 79 ans ; — Dr. Louis Jacobson, médecin allemand, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort à Berlin, le 28 janvier, à 52 ans ; — Franz Kindscher, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire et la philologie classique, mort récemment à Zerbst, à 81 ans ; — Eugenii Lvovitch Kotchetov, écrivain russe, connu sous le nom d'Eug. Lvov, mort récemment dans le gouvernement de Toula ; — Dr. Hermann Landois, professeur de zoologie à Munster en Westphalie, mort dans cette ville, le 28 janvier, à 70 ans ; — le Rév. Augustus Austen Leigh, prévôt du « King's College » de Cambridge, auteur d'une histoire de ce collège ; — le R. P. de Luca, S. J., professeur de droit canon à l'Université grégorienne de Rome, membre des Congrégations du Concile et de la Propagande ainsi que de la Commission pontificale pour la codification du droit canonique, mort à Rome, le 16 février, à 60 ans, lequel laisse un ouvrage très estimé : *Institutiones juris publici ecclesiastici ;* — le comte Malaguzzi-Valeri, directeur des archives d'État à Milan, mort dans cette ville, le 1er février ; — Dr. Emmerich Meissl, professeur de chimie agricole autrichien, chef de section au ministère d'agriculture d'Autriche, mort

récemment à Vienne, à 50 ans ; — F. H. Nichols, explorateur américain, mort récemment à Gyangtse, au Thibet ; — le R. P. Pignataro, S. J., professeur de théologie scolastique à l'Université grégorienne de Rome, et censeur des ouvrages de ses confrères de la Compagnie de Jésus, mort à Rome, le 16 février, lequel laisse un livre sur la Vie pénitentielle dans l'Église aux premiers siècles et une traduction du livre allemand du P. Pesch sur l'histoire de l'inspiration divine de la Bible, ainsi qu'un traité *De Deo creatore*, sous presse en ce moment ; — Rudolf von Poellnitz, éditeur allemand, mort le 14 février, à Leipzig, à 39 ans ; — A. V. Polovtsov, écrivain russe, directeur des archives du ministère aulique, mort à Saint-Pétersbourg, le 3 février, à 57 ans ; — Dr. Hugo Püttmann, écrivain militaire allemand, auteur de divers ouvrages sur l'instruction du soldat, mort à Berlin, le 6 février ; — Dr. Eduard Richter, professeur de géographie autrichien, mort à Gratz, le 6 février, à 58 ans ; — Hermann Robolsky, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de vulgarisation, mort récemment à Gotha, à 56 ans ; — Dr. R. Sadebeck, professeur autrichien, ancien directeur du Musée botanique et du laboratoire industriel, mort dernièrement à Meran ; — le chevalier Tullius de Sartori-Montecroce, doyen de la Faculté de droit italien d'Innsbruck (Tyrol), mort dans cette ville, le 12 février, à 42 ans ; — Klara Schreiber, femme de lettres allemande, morte le 8 février, à Meran, à 57 ans ; — Auguste von Schossberger, conseiller d'État wurtembergeois, directeur des archives d'État de Stuttgart, mort récemment dans cette ville, à 77 ans ; — Dr. Julius Scriba, professeur de médecine à l'Université de Tokio, mort à 56 ans, connu par ses remarquables recherches sur la flore et sur la numismatique du Japon, auteur de nombreux et importants articles parus dans le bulletin de la *Deutsche Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens* ; — Ludwig Soyaux, écrivain allemand, mort le 2 février, à Gardone, sur le lac de Garde, à 59 ans ; — le Rév. John de Soyres, neveu d'Edward Fitzgerald, ancien professeur d'histoire moderne au « Queen's College » de Cambridge, pasteur dans le Canada depuis 1888, mort récemment à Halifax (Nouvelle-Écosse), lequel avait publié une édition anglaise des *Lettres à un provincial de Pascal*, ainsi que deux ouvrages : *The Montanists and the Primitive Church* et *A Word-Book for Students of English History* ; — Dr. Hjalmar Stolpe, professeur et archéologue suédois, directeur du Musée royal d'ethnographie, mort à Stockholm, le 29 janvier, à 64 ans ; — Dr. Ludwig von Tetmajer, conseiller aulique autrichien, professeur de mécanique technique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville, le 31 janvier, à 55 ans ; — Paul Uhlig, membre du conseil d'administration des mines de Saxe, professeur d'arpentage et de géodésie à l'École des mines, mort le 25 janvier, à Freiberg.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 10 février, lecture est donnée d'une lettre de M. G. Toudouze, protestant contre le projet de restauration du Parthénon. — M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note de M. l'abbé Thédenat, qui, voyageant avec M. Maspero sur les bords du Nil, a retrouvé dans l'île Éléphantine des inscriptions remontant à l'occupation romaine. Il fait ensuite connaître l'inscription chrétienne remontant au cinquième siècle, découverte dans les ruines d'Andernos (Gironde) par M. A. de Sarrau et contenant le nom d'un certain Egidius, évêque de la cité des Boii (pays de Buch). — M. Heuzey parle des découvertes faites au cours de sa mission en Chaldée par le capitaine Cros, qui a relevé le plan de l'antique cité de Sirpoula, et relevé le nom du roi chaldéen Soumon-Hou. — M. Schlumberger annonce qu'il a pu lire le

nom du donateur byzantin, jusqu'à présent inconnu, d'un reliquaire contenant le chef de saint Anastase, conservé à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. — M. Pottier termine sa communication sur l'Alexandre à cheval du musée de Naples. — Le 17 février, M. le docteur Hamy donne connaissance à l'Académie des premiers résultats obtenus par M. Garnier, chargé d'une mission dans le Sud algérien. — M. l'abbé Breuil fait connaître l'état de ses études sur l'ornementation à l'âge de pierre. — M. F. Cumont donne communication d'une inscription gréco-araméenne trouvée à Sivas, dans l'Arménie turque, et remontant au troisième siècle avant J.-C. — M. Revillout poursuit une communication relative à un proto-évangile, dont il a retrouvé des fragments. — M. Guimet parle de l'image, souvent trouvée dans les laraires de la Basse-Égypte, d'un jeune dieu coiffé de deux bourgeons, et dont le symbolisme paraît se rapporter aux saisons de l'année. — Le 25 février, M. Schlumberger présente les photographies d'un reliquaire en argent byzantin, du XIIIe siècle, trouvé dans le trésor de la cathédrale de Palma (île de Majorque) et de quatre bagues ayant appartenu à des personnages importants de la cour de Byzance. — M. Clermont-Ganneau donne quelques détails sur les fouilles que pratique à Tell el Hei, en Égypte, M. Clédat. — M. Collignon communique une aquarelle exécutée par M. Simoes de Fonseca d'après un lécythe du Louvre, dans lequel on voit le modelé et la variété des plans s'introduire dans la technique de la peinture. — M. Révillout termine la lecture de son mémoire sur « la sage femme Salomé, d'après un apocryphe copte. »

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 février, M. Lyon-Caen prononce un discours en mémoire de M. H. Germain, récemment décédé. — Le 11, M. Esmein, continuant la discussion sur la responsabilité des magistrats, parle de la législation anglaise, et se montre partisan d'une très large publicité. — M. Picot résume les débats en affirmant l'indissolubilité de la responsabilité et de la liberté. — Le 13 février, M. Luchaire lit la première partie d'un mémoire sur l'hérésie des Vaudois. — Le 25 février, M. Lyon-Caen prononce l'éloge funèbre de M. d'Olivecrona, associé étranger de l'Académie, auteur de remarquables travaux sur le droit civil, et surtout remarqué pour sa compétence en droit criminel. — M. Waddington donne connaissance d'un mémoire sur l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. — M. Luchaire poursuit la lecture de son mémoire sur l'hérésie des Vaudois.

Concours et Prix. — En 1905, la Société d'émulation de Cambrai décernera une médaille d'or, de vermeil, d'argent, ou une mention honorable à l'auteur du meilleur mémoire sur chacune des questions suivantes : 1° Histoire d'une institution civile ou judiciaire à Cambrai, dans le Cambrésis ou dans l'ancien Cambrésis. 2° Biographie d'un personnage célèbre, né dans le Cambrésis et mort avant 1830. 3° Étude archéologique, historique et topographique sur une ville, un village, une abbaye, un couvent, un monument militaire ou civil quelconque de l'arrondissement ou de l'ancien Cambrésis (Solesmes, Beauvois, Villers-Outréau, Walincourt, Elincourt, Iwuy, Escaudœuvres, la citadelle de Cambrai, Forest et les prébendes canoniales de l'ancien Chapitre métropolitain exceptés). Les auteurs devront déclarer par écrit et d'une manière spéciale que les travaux ou mémoires par eux envoyés, sont inédits, n'ont été présentés à aucun concours et ne seront livrés à l'impression qu'après l'époque de la distribution des récompenses. Les envois porteront une épigraphe répétée sur un pli cacheté, renfermant, outre la déclaration précédente, le nom et l'adresse de l'auteur. Ils devront

parvenir franco à M. le docteur Dailliez, secrétaire général de la Société, place Porte Notre-Dame, 5, à Cambrai, avant le 1er septembre 1905.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon décernera deux prix en 1906, savoir : I. Prix d'éloquence (300 fr.). Sujets proposés, au choix des concurrents : 1° Une étude littéraire sur un orateur, un poète, un philosophe, un jurisconsulte, un artiste, un économiste ou quelque autre homme éminent du XIXe siècle, originaire de Franche-Comté. 2° Les peintres paysagistes en Franche-Comté. 3° Les journaux et les revues en Franche-Comté pendant le XIXe siècle. — II. Prix d'économie politique (400 fr.). Sujets proposés, toujours au choix des concurrents : 1° Les conditions de la vie de famille en Franche-Comté pendant les cinquante dernières années (dépenses de subsistance ; modifications dans les habitudes, dans le genre de vie ; conclusions). 2° Une étude sur une des industries importantes de Franche-Comté depuis ses origines jusqu'à nos jours. 3° Les organisations ouvrières dans les départements du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et du Haut-Rhin depuis la loi de 1884 (fédérations, syndicats, grèves). — Les concurrents ne signeront point leurs manuscrits ; ils y attacheront seulement une devise qui sera reproduite au dos d'un billet cacheté, contenant leur nom et leur adresse. Les ouvrages devront être parvenus, francs de port, au secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 15 avril 1906.

— Le prix Thiers de 3000 francs, indivisible, fondé par Mlle Dosne pour honorer la mémoire de l'illustre homme d'État, sera décerné pour la première fois en 1907 par l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix (délai : 31 déc. 1906). Les Français seuls sont admis à concourir ; ils peuvent présenter au concours toute œuvre, manuscrite ou imprimée depuis 1902, « sur un sujet intéressant la Provence (Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Vaucluse). Un privilège est réservé aux Provençaux dont une œuvre quelconque, même n'intéressant pas la province, pourra être couronnée. L'Académie, n'étant pas autorisée à diviser le prix, se réserve d'y ajouter des médailles d'or ou d'argent et des mentions honorables.

— L'Académie des sciences morales et politiques de Naples met au concours (2000 fr. — 30 septembre 1905) les deux sujets suivants : 1° La doctrine individualiste dans la morale au XIXe siècle. 2° La philosophie du langage.

— Le prix Nobel a été décerné a Stockholm, le 10 décembre dernier, de la façon suivante : Sciences physiques, lord Rayleigh ; sciences chimiques, Sir William Ramsay ; médecine, M. Pawloff. — Littérature, M. Frédéric Mistral, le célèbre poète provençal, et Don José Echegaray, poète espagnol. On assure que M. Mistral consacrera la valeur du prix obtenu par lui à la fondation d'un Musée provençal.

Paris-Hachette. — L'on ne peut guère parler du Paris-Hachette sans se répéter ; et cela se comprend : devenu pour ainsi dire parfait, il n'a qu'à suivre la voie dans laquelle les éditeurs l'ont engagé et le plan qu'ils ont adopté. — Donc, pour la neuvième fois, en cette année 1905, il se présente au public qui ne peut manquer de lui faire l'accueil le plus empressé. A titre de curiosité, notons ici qu'il mesure 14 centimètres de largeur sur 20 de hauteur et 10 d'épaisseur et que son poids atteint exactement 2 kilos 585. Le nombre des adresses qu'il renferme est toujours de 550 000, ce qui est un joli chiffre. Ses cinq grandes divisions se reconnaissent facilement par les nuances variées dont les tranches sont teintées. Nous ne reviendrons pas cette année sur le détail de ces divisions que l'on trouvera dans notre livraison de mars 1904 (t. C, p. 277). Nous dirons, toutefois, qu'il compte, au

total, 2708-xx pages, soit 194 de plus que l'an dernier. Et toujours le même prix : 3 fr. 75. N'oublions pas, enfin, de dire qu'un plan de Paris, indiquant les lignes actuelles du Métropolitain, est joint au volume sans y être attaché.

Paris. — A partir de 1904, le *Répertoire général des collectionneurs de la France et de l'étranger*, de M. E. Renart, dont le *Polybiblion* a plusieurs fois parlé déjà, devient périodique. Précédemment, M. Renart faisait paraître son précieux *Répertoire* en un fort volume dont l'impression prenait un temps considérable, si considérable que, lorsque l'ouvrage était livré au public, de nombreuses inexactitudes (décès, changements d'adresses, etc.) pouvaient être constatées. Pour obvier à cet inconvénient grave, l'auteur, sur l'avis de beaucoup de ses souscripteurs, s'est décidé à donner annuellement quatre fascicules trimestriels, qui, rédigés le plus souvent d'après les renseignements fournis par les collectionneurs eux-mêmes, offriront ainsi une utilité immédiate et plus certaine. Ils rendront de grands services aux personnes qui veulent vendre ou échanger des objets d'art ou de curiosité. — Donc les quatre fascicules de 1904 viennent de paraître en un joli volume, cartonnage toile très solide. Ils comprennent près de 4000 adresses d'amateurs de tous genres de collections, se répartissant comme suit : 476 amateurs parisiens, 813 provinciaux, 1204 anglais, 479 canadiens et autres collectionneurs des possessions anglaises, 408 espagnols, 243 allemands, 138 autrichiens, 77 italiens et 160 russes. — L'ordre alphabétique a été adopté pour les noms des collectionneurs cités. La liste des amateurs est donnée par chaque nationalité avec pagination spéciale à chaque catégorie. Pour la province, on trouvera à la fin de la liste qui lui est propre une *Table alphabétique des noms de localités cités*, ce qui rendra les recherches fort commodes. Il en est de même pour la Grande-Bretagne et l'Irlande. Les noms, adresses et professions des marchands ont fait l'objet de listes séparées, imprimées sur papier de couleur (Paris, E. Renart, rue Jacob, 30, VIe arr. — Prix : 20 fr.). — M. Renart recevra avec reconnaissance tous les renseignements utiles qu'on voudra bien lui transmettre sur les collectionneurs de tous les pays du monde.

— Tout le monde n'a pu savourer le très curieux volume publié il y a environ deux ans, chez Daragon, par M. Albert Cim, sur les *Amateurs et voleurs de livres* et duquel il a été parlé dans le *Polybiblion* (t. XCVIII, p. 71-72) : c'était là plaisir de bibliophile de marque, cet ouvrage n'ayant été tiré qu'à 325 exemplaires. Or, donc, mû sans doute par un louable sentiment de charité bibliophilique, l'auteur, sans le dire, bien entendu, a voulu faire profiter un plus grand nombre de personnes de ses recherches amusantes autant qu'érudites. C'est alors qu'il s'est décidé, le 14 janvier dernier, de donner au Cercle de la librairie une conférence sur *les Voleurs de livres*, largement inspirée par le volume précité. Les auditeurs, toutefois, n'ont entendu que des choses ayant trait aux malfaisantes personnalités de genres bien divers passées dans l'histoire, si l'on peut dire, car M. A. Cim s'est abstenu d'aborder certains faits trop fréquents et actuels à mettre au passif de plusieurs amateurs peu scrupuleux et qui sont relatés dans son livre paru en 1903. Cette conférence n'en a pas moins eu un succès très mérité : chacun pourra la lire en entier dans la livraison de janvier 1905 du *Bulletin mensuel de l'Association amicale des commis-libraires français* (p. 2 à 18).

— Fort probablement certains de nos lecteurs ont eu en mains un prospectus de la librairie Plon-Nourrit portant au verso un tableau d'assemblage relatif à des cartes embrassant la France entière (la Corse exceptée). Ce

prospectus invite les amateurs à ne pas acheter de cartes « sans avoir vu les cartes Guillot vélo-kilométriques pour cyclistes et automobiles. » On ne risque rien de voir; et c'est ce que nous avons fait. Tout de suite, disons que ces cartes sont remarquables, absolument. Leur lisibilité est parfaite : mérite, en vérité, pas si commun qu'il semble, car nombre de travaux du genre sont chargés de tels détails que la confusion et bientôt la fatigue en résultent. Imprimée en trois couleurs, la *France vélo-kilométrique*, dressée au 250 000e, est divisée en 28 régions, savoir : 1. Lille; 2. Normandie; 3. Paris N.-O.; 4. Paris-centre; 5. Paris N.-E.; 6. Verdun-Metz; 7. Brest-Quimper; 8. Rennes; 9. Paris-S.-O.; 10. Paris-S.-E.; 11. Épinal; 12. Nantes-Roche-sur-Yon; 13. Tours-Châteauroux; 14. Nevers-Autun; 14bis. Moulins-Vichy; 15. Lons-le-Saunier; 16. Bordeaux-la Rochelle; 17. Limoges; 18. Lyonnais-Puy-de-Dôme; 19. Lyon-Annecy; 20. Pau-Mont-de-Marsan; 21. Cahors; 22. Mende; 23. Grenoble; 24. Toulouse-Foix; 25. Bas-Languedoc; 26. Marseille-Toulon; 26bis. Provence. — Chaque carte, mesurant 62 centimètres sur 85, indique les routes vélocipédiques; les côtes, pavés, altitudes, distances et la population des localités principales; les routes et chemins vicinaux; les chemins de fer, canaux, rivières; enfin toutes les communes et la plupart des hameaux. Chaque feuille représente une étendue de quatre à cinq départements; elle donne, à première vue, la distance entre les différents points. A notre avis, ces cartes peuvent être utilisées aussi bien par les piétons que par les vélocipédistes et les voyageurs en automobile, voire même par les personnes qui se servent des chemins de fer et des tramways départementaux (Prix de chaque feuille : pliée sous couverture, 1 franc; collée sur toile et pliée pour la poche (21 centimètres sur 10 1/2), 2 fr. 50.

— Le nouveau volume consacré à la *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements* (28e session. Paris, imp. Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 842 p., avec 61 planches) fait le plus grand honneur aux presses de la maison Plon-Nourrit. Les Sociétés en question se sont assemblées à l'École nationale des beaux-arts, salle de l'hémicycle, comme d'habitude, les 5, 6, 7 et 8 avril 1904. Il n'a pas fallu moins de ces quatre journées pour épuiser les lectures qui ont été faites à cette occasion, au nombre de trente-trois. En voici d'ailleurs l'énoncé complet, avec indications des pages, du commencement et de la fin de chaque article, afin que l'importance matérielle en soit bien déterminée : *Jean Goujon architecte; les colonnes de Saint-Maclou et du mausolée de Louis de Brézé à Rouen*, par M. Léon de Vesly (p. 67-75); — *Études de céramique : les épis du Pré-d'Auge et de Manerbe*, par M. Amand Montier (p. 75-113); — *Bustes de sceaux*, par M. Langlois (p. 113-121); — *Maison de la Renaissance à Romorantin*, par M. L. Scribe (p. 121-125); — *Statues de la Renaissance à l'église d'Arlay (Jura)*, par M. P. Brune (p. 125-132); — *Les Œuvres d'art du château de Thoiry (Seine-et-Oise)*, p. M. Lorin (p. 132-138); — *Fresques du* XVIe *siècle en l'ancienne église de Varennes-le-Grand (archiprêtré de Chalon-sur-Saône)*, par M. J. Martin (p. 138-141); — *Trois nouveaux Portraits de Henri IV*, par M. Paul Lafond (p. 142-148); — *Portraits de souverains : visite au musée de Valenciennes*, par M. Maurice Hénault (p. 148-155); — *Engagements d'objets précieux de la maison de Foix au* XVe *siècle*, par M. F. Pasquier (p. 156-162); — *La Galerie Paul de Surian léguée à la ville de Marseille, entrée au musée en 1891*, par M. Bouillon-Landais (p. 162-178); — *Les Anciennes Tapisseries du palais du parlement de Bretagne à Rennes*, par M. Parfouru (p. 179-197); — *Gois père, Gois fils, sculpteurs*, par MM. H. Herluison et P. Leroy (p. 197-232); — *La Galerie de tableaux du duc de Choiseul*, par M. A. Gabeau (p. 232-271); — *Le Portrait de Louis XI conservé à Notre-Dame*

de Béhuard en Anjou, par M. Urseau (p. 271-278) ; — *Le Théâtre à Angoulême (du* XV*e siècle à 1904)*, par M. Émile Biais (p. 279-333) ; — *Notes inédites sur un groupe d'artistes, la plupart venus ou établis en Normandie* (XVII*e et* XVIII*e siècles)*, par M. E. Veuclin (p. 334-352) ; — *Notes sur l'histoire du biscuit à Limoges, période romantique et période suivante*, par M. Camille Leymarie (p. 353-371) ; — *Le Théâtre de Fontainebleau jusqu'en 1870*, par M. E. Thoison (p. 371-407) ; — *Enseignement public des arts du dessin à Lyon* (suite), *1766*, par M. L. Charvet (p. 407-466) ; — *Essai de répertoire des artistes lorrains*, par M. Albert Jacquot (p. 467-504) ; — *Deux Trouvailles intéressantes : le sculpteur Audinet Stephani, le peintre Henri Guigonis*, par M. H. Requin (p. 505-516) ; — *Artistes rémois inconnus des* XV*e et* XVI*e siècles : potiers d'étain, fondeurs de cuivre, peintres et peintres verriers, imagiers ou tailleurs d'images, musiciens*, par M. H. Jadart (p. 517-531) ; — *Notice sur un recueil de plans d'édifices construits par les architectes de la Compagnie de Jésus (1607-1672)*, par M. Henri Bourde de la Rogerie (p. 531-549) ; — *Un Architecte du* XVII*e siècle. Abel de Sainte-Marthe*, par M. P. de Longuemare (p. 549-556) ; — *Barat (Pierre-Martin), peintre* (XVIII*e siècle)*, par M. Paul Clauzel (p. 557-567) ; — *Notes pour servir à la biographie de Gérard Aubry, peintre champenois du* XVII*e siècle*, par M. Paul Pellot (p. 567-574) ; — *Anciens Artistes* (XIV*e*-XVIII*e siècles), notes et documents extraits du chartrier d'Harcourt*, par M. Armand Bénet (p. 575-588) ; — *Essai d'armorial des artistes français*, par M. L. de Grandmaison (p. 589-687) ; — *Jean Zueil dit Maître François, artiste flamand naturalisé Français en 1647, peintre officiel de la ville de Montpellier. Samuel Boissière, peintre français né à Montpellier en 1620, mort en 1703 (un épisode des différends de la corporation de Saint-Luc et de l'Académie royale de peinture en province)*, par M. Charles Ponsonailhe (p. 688-698) ; — *Alphonse Colas, peintre d'histoire (1818-1887)*, par M. L. Quarré-Reybourbon (p. 699-733) ; — *Choquet (Pierre-Adrien), peintre abbevillois (1743-1813)*, par M. Émile Delignières (p. 734-766) ; — *Le Peintre Granet, d'Aix-en-Provence (1775-1849)*, par M. le baron Guillibert (p. 766-796).

— Un exposé sommaire, mais exact et intéressant, de l'activité de nos Universités françaises au moyen âge, l'accueil empressé fait en Occident aux écrits d'Aristote traduits et commentés par les Arabes d'Espagne, les censures dont quelques-uns de ces écrits furent l'objet au concile de Paris en 1210, la levée de cette prohibition en 1237, enfin les efforts heureux tentés par les grands scolastiques du XIII*e* siècle pour « christianiser » le célèbre philosophe païen, — voilà les questions traitées avec une indiscutable compétence par M. G.-H. Luquet, agrégé de philosophie (*Aristote et l'Université de Paris au* XIII*e siècle*. Paris, Leroux, 1904, in-8 de 34 p.) dans un mémoire qui fait partie de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*.

— On sait que ce fut le général de Rochambeau qui commanda l'armée envoyée par Louis XVI au secours des Américains insurgés ; ses glorieux services le désignaient pour cette mission. Mais l'expédition subit de longs retards ; la flotte n'était pas prête et Rochambeau ne put embarquer qu'une partie de ses troupes. Une fois en Amérique, il dut attendre l'arrivée de ses renforts. Pendant cette attente, ses troupes donnèrent l'exemple d'une admirable discipline. Tout changea d'ailleurs lorsque le marquis de Castries et le maréchal de Ségur eurent remplacé Sartines et Montbarrey à la marine et à la guerre. L'amiral de Grasse amena enfin les renforts espérés et la reddition d'York Town, à laquelle les troupes françaises prirent une part glorieuse, assura la victoire définitive des Américains. Sur toute cette phase de la guerre de l'indépendance, sur l'opinion de la Cour et de la

ville, M. Paul Audebert, dans sa brochure intitulée : *Rochambeau en Amérique, d'après la correspondance inédite du chevalier de Pujol; la Cour à Versailles et l'opinion publique pendant la guerre américaine* (Paris, Société parisienne d'édition, 1904, in-12 de 35 p.) apporte des détails curieux empruntés à la correspondance inédite du maréchal de camp de Pujol.

— M. H. de Grandvelle n'a pas la prétention, en quelques pages, de trancher ce qu'il appelle « la Question Louis XVII »; il résume les arguments des divers historiens qui, comme Beauchesne et Chantelauze sont convaincus de la mort du Dauphin au Temple, et de ceux qui, comme MM. Otto Friedrichs et Henri Provins croient à la substitution d'un enfant muet et rachitique au fils de Marie-Antoinette. Il produit quelques témoignages nouveaux comme celui de Sœur Vincent, petite-fille de la duchesse de Tourzel et d'une parente du cardinal de la Fare. Il semble même pencher vers l'opinion de ce dernier témoin, qu'il ne nomme pas d'ailleurs. C'est une troisième interprétation. Louis XVII aurait bien été enlevé du Temple, mais dans un tel état de santé et d'esprit qu'il eût été incapable de régner. M. de la Sicotière, qui a lumineusement traité la question des faux Dauphins, n'avait pas connu cette dernière version (*La Question Louis XVII. L'Évasion de Louis XVII. Révélations inédites,* par H. de Grandvelle. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr. 50).

— M. Louis de Grandmaison vient d'achever la publication de son intéressant *Essai d'armorial des artistes français* (XVIe-XVIIIe *siècles*). *Lettres de noblesse. Preuves pour l'ordre de Saint-Michel.* La seconde partie, qu'il vient de mettre au jour, est consacrée aux *Sculpteurs, graveurs, dessinateurs, musiciens, etc.* (Paris, Champion, 1905, in-8 de 103 p.).

— Avec son indiscutable compétence, mise en valeur par une verve très spirituelle, M. Emmanuel Cosquin, correspondant de l'Institut, a fait bonne justice des peu judicieuses divagations d'un érudit rationaliste d'Outre-Rhin : *Fantaisies biblico-mythologiques d'un chef d'école. M. Édouard Stucken et le Folk-lore* (Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de 36 p. Extrait de la *Revue biblique internationale*).

— La collection déjà connue et que nous avons signalée ici à différentes reprises : *Les Célébrités d'aujourd'hui,* éditée par la librairie Sansot, ouvre une série nouvelle qui deviendra périodique (mensuelle). Elle débute par M. *Ferdinand Brunetière* (in-12 de 71 p., avec un portrait, un autographe, un recueil d'opinions de divers écrivains et une bibliographie. « Chacune de nos études, dit l'éditeur dans un *Avant-propos*, formera une suite de pages à la fois critiques et documentaires où le public aura toute facilité de se renseigner sur les personnalités contemporaines. » L'auteur de la présente biographie est M. L.-R. Richard; elle est très bien faite.

— L'excellente publication trimestrielle intitulée : *Le Laboureur, notes et recettes agricoles pratiques* publiées par le « Laboureur » de la *Croix*, en est à sa dixième année (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-4 de 449 p. — Prix : 3 fr.). Les quatre fascicules qui nous sont parvenus portent les nos 37 à 40 de la collection ; ils forment l'année 1904. Nous sommes heureux de rappeler à nos lecteurs qu'il est ici longuement traité de multiples « questions économiques et sociales, agriculture, industrie, commerce, colonies, etc. ». A répandre le plus possible, surtout parmi les travailleurs de la campagne, à qui il sera utile à tous les points de vue. Une ample table des matières rangées par ordre alphabétique facilite l'usage de ce précieux ensemble.

— Le dernier volume dont se soit enrichie la *Bibliothèque de bibliographies*

critiques, publiée par la Société des études historiques, est une bibliographie de *la Tapisserie* (Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 129 p.). Nul n'était mieux désigné pour faire ce travail que M. Jules Guiffrey, l'éminent administrateur de la manufacture des Gobelins, l'auteur d'ouvrages si appréciés sur l'histoire de la tapisserie. Les 1083 articles que contient ce précieux répertoire, et dans lesquels une table alphabétique facilite les recherches, sont répartis sous les rubriques suivantes : I. Généralités (Histoires générales, — ouvrages généraux, — technique — etc.); II. Ateliers de tapisserie (Manufacture des Gobelins, — Manufactures de Beauvais, — Ateliers de Paris, etc.); III. Tentures des églises, des musées, des édifices publics et des collections particulières; IV. Documents sur les tapisseries (Inventaires, — Expositions); V. Ventes de tapisseries... Comme le dit M. Guiffrey, ce dernier chapitre — avec les notes explicatives jointes par l'auteur aux titres des catalogues — ne sera pas l'une des moindres curiosités de son travail. Nous nous permettrons de signaler au savant auteur deux petites omissions : M. Müntz a fait connaître, en 1897, à l'Académie des inscriptions (*Comptes rendus*, t. XLI, p. 266), une tapisserie de l'histoire de Diane, appartenant à M. Bézard ; — en 1889, MM. Richter et Maspero ont attiré l'attention du même corps savant sur la collection Th. Graf, alors exposée rue de Rennes, à Paris, de tapisseries égyptiennes « en point des Gobelins » (*Comptes rendus*, t. XXXIII, p. 165).

— La *Revue hispanique*, l'organe le plus attitré en France des études sur l'Espagne, vient de publier les *Tables des dix premières années, 1894-1903*. (Paris, A. Picard et fils, in-8, paginé 641-707.) Ces tables sont au nombre de cinq : I. Table par numéros; II. Table par noms d'auteurs; III. Table des comptes rendus; IV. Table méthodique, la plus développée naturellement; V. Liste des planches hors texte.

— Il y a un peu plus de trois ans (*Polybiblion*, t. XCII, p. 505-506), nous avons rendu compte, de l'édition gr. in-8, pour cadeau d'étrennes, du très dramatique roman de M. André Laurie : *Colette en Rhodésia*, troisième volume de la série intitulée : *Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe*. On sait que les scènes de ce livre se passent au Transvaal pendant la guerre que les Boers soutenaient contre les Anglais. Le succès de *Colette en Rhodésia* a décidé la maison Hetzel à publier aujourd'hui une édition dans le format in-16 (315 p., avec illustrations de L. Benett), au prix de 3 fr.

Alsace. — M. F. Pajot a extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* ses *Recherches étymologiques sur les noms de lieux habités du territoire de Belfort* (Belfort, imp. Devillers, 1904, in-8 de 101 p.). « Comme cette petite région, dit l'auteur dans son *Introduction*, tire une importance particulière de sa situation sur les confins de la langue française et de la langue allemande, étudier les noms des villages est un moyen de voir quelle part revient à chaque idiome et à chaque race dans la dénomination et la colonisation des différentes parties du pays. Ainsi, étude des noms et en même temps recherche de l'origine des choses : tel est le double but que nous avons eu en vue en entreprenant ce travail... Nous n'avons pas cru devoir suivre l'ordre alphabétique, qui sépare ce qui demande à être uni et nécessite des redites. Nous avons préféré étudier les noms par régions ou par groupes historiques, quand ce dernier cas se présente, parce que des rapprochements fondés sur le voisinage ou sur une communauté d'existence servent mieux à éclairer ces noms les uns par les autres. Nous n'avons pas non plus séparé les noms entre lesquels des identités de formation amènent des comparaisons naturelles. Enfin, comme beaucoup de noms ne

donnent lieu qu'à des considérations isolées, ils seront compris parmi les autres de la même région ; de sorte que, sous ce désordre apparent, nous avons essayé d'introduire un ordre latent, celui qui nous a paru le plus propre à produire la lumière. » Les recherches sont d'ailleurs rendues faciles grâce à une table alphabétique placée à la fin du travail, lequel comme tous ceux du genre, prêtera à la discussion entre les spécialistes. A remarquer que l'auteur a étendu ses recherches à plusieurs localités de la Haute-Saône et du Doubs, voisines du territoire de Belfort. — A la suite de cette étude principale, M. Pajot a placé trois courtes notices intitulées : 1° *Ce qu'était Rabiacus, personnage des « Actes de Saint-Dizier »* (VII*e siècle*) : « un seigneur local pourvu d'attributions judiciaires sur un territoire plus ou moins étendu », conclut l'auteur ; 2° *Recherches sur l'origine et la signification du nom de Lure ;* 3° *A quelle localité attribuer l'atelier monétaire de l'Ajoie, de l'époque mérovingienne ?* A Fesche, assure M. Pajot. La première et la seconde de ces notices intéressent autant la Franche-Comté que l'Alsace. Quant à la seconde elle est, au fond, exclusivement comtoise.

CHAMPAGNE. — La publication de M. Louis Demaison : *L'Instruction dans les campagnes des environs de Reims au* XV*e siècle, d'après un document inédit* (Reims, 1905, in-8 de 29 p. Extrait des *Travaux de l'Académie de Reims*, t. CXV) apporte une très vive lumière sur l'état et les conditions de l'enseignement du dernier degré au moyen âge. Le document dont il s'agit est une « information faite par Nicolas Jacquemin, bailli du chapitre de Reims, au sujet de la réforme des clercs du diocèse. »

— M. E. Biguet, instituteur à Thonne-le-Thil, a publié dans les *Mémoires de la Société des naturalistes et archéologues du nord de la Meuse* le récit de deux excursions faites en 1903 par ses confrères de cette Société et par lui-même, la première : *Promenade dans la vallée de la Meuse. Revin et Laifour* (*Ardennes*), la seconde : *Jametz à travers l'histoire.* Ce double récit a été tiré à part. Le premier (Montmédy, imp. Pierrot, 1904, in-8 de 14 p.) est insignifiant. Le second (ibid., in-8 de 61 p.) offre au contraire un certain intérêt parce que M. E. Biguet y a joint une série de notes sur les anciens possesseurs du château de Jametz (Meuse), qui a appartenu notamment à la célèbre famille de la Marck, et sur le siège de vingt mois qu'a soutenu le duc de Bouillon dans Jametz, en 1587-1588, contre les troupes du duc de Lorraine.

DAUPHINÉ. — *Les Sept Merveilles du Dauphiné*, par M. P. Berret (Lille, L. Danel, in-18 de 52 p., avec photograv.), tel est le titre d'une conférence faite par l'auteur à Paris en l'année 1904. Quand nous aurons ajouté que M. Berret est professeur de rhétorique dans l'Université, nous aurons une idée du genre de cette plaquette, genre charmant avec un humour délicieux dans la description des sites, dans le récit des légendes. M. Berre ne néglige point la géographie précise, même la psychologie du Dauphinois. Toutefois, nous ne pouvons admettre avec le conférencier que l'âme dauphinoise soit faite « d'un mélange inconcevable de foi mystique et de scepticisme ironique (?) « Bayard et Stendhal (deux enfants du Dauphiné) en sont, dit-il, les deux extrémités. » C'est dans le département de l'Isère que sont situées les merveilles décrites : les Grottes de la Balme, dont l'une fut, dit-on, la chambre à coucher du célèbre Mandrin ; la Pierre percée, près de la Mure, hantée par le diable de Lesdiguières ; la Montagne inaccessible du Mont Éguille ; la Fontaine ardente ; la Tour Sans-Venin ; la Manne de Briançon ; les Cuves et les grottes de Sassenage. Ce travail est dédié à l'érudit compatriote de l'auteur, M. Paul Guillemin, inspecteur

général de la navigation de la Seine ; c'est grâce à lui et aux richesses de sa bibliothèque que M. Paul Berret a pu établir le fond de cette très intéressante étude.

Flandre. — Quand, après avoir tout détruit, les sectaires qui déshonorèrent la France à la fin du XVIIIe siècle se sentirent acculés à la nécessité de reconstruire, ils décrétèrent l'établissement d'écoles centrales. Elles étaient, dans leur pensée, destinées à remplacer les collèges, qui pullulaient avant la Révolution, et elles devaient à leur tour céder la place à nos lycées. Leur organisation fut pénible. Le mémoire que nous avons sous les yeux en fournit une preuve entre cent. Intitulé : *L'École centrale de Lille (1795-1803)*, il a pour auteur M. Edmond Leclair (Lille, R. Giard, 1904, in-8 de 123 p. — Prix : 4 fr.). Ce mémoire très court n'en est pas moins excellent, et les nombreuses pièces justificatives qui le complètent en augmentent grandement l'intérêt.

Franche-Comté. — De l'an 1806 à 1904, l'Académie de Besançon a publié 135 fascicules ou volumes qui constituent à eux seuls toute une bibliothèque où les écrivains franc-comtois peuvent très utilement puiser. Nous venons de recevoir le volume de l'année 1904 des *Procès-verbaux et Mémoires* de cette compagnie (Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8 de XXXIX-306 p., avec deux portraits), lequel comprend, outre trois notices sur : *M. le docteur Lebon*, par M. le Dr L. Baudin ; *M. le chanoine Rigny*, par M. le chanoine Rossignot et *M. Léon Béjanin*, par M. Louis Baille, diverses études que nous allons mentionner ou pour dire mieux rappeler, parce que toutes, sauf trois, ont déjà été analysées ici même par leurs tirages à part ; encore est-il bon d'ajouter que le dernier des travaux ci-après va faire plus loin l'objet d'une notice particulière : *Le Statuaire Jean Petit. Notice sur sa vie et son œuvre (1819-1905)*, par M. Victor Guillemin (p. 3-24, avec portrait) (*Polybiblion*, t. CI, p. 376) ; — *Hugues Ier, archevêque de Besançon*, discours de réception, par M. le chanoine J. Rossignot (p. 35-64) (*Polybiblion*, t. CI, p. 376) ; — *Notice sur M. le chanoine Suchet*, par M. Léonce Pingaud (p. 65-90) (*Polybiblion*, t. CI, p. 376-377) ; — *Le Cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon, d'après l'ouvrage de M. Ch. Baille*, par M. le marquis de Vaulchier (p. 91-133) ; — *Étude sur le peintre et sculpteur Jean-Léon Jérôme (1824-1904)*, par M. Victor Guillemin, suivie de *l'Œuvre de Gérôme aux différents Salons de la Société des artistes français, aux Expositions universelles, et quelques-unes de ses œuvres qui ne furent point exposées* (p. 134-188, avec portrait) (*Polybiblion*, t. CI, p. 548) ; — *Le Dernier Brigand politique de la Basilicate, Carmine Donatelli Crocco, d'après ses Mémoires*, discours de réception, par M. Jean Guiraud (p. 189-211) ; — *Journal du poète Jean Vuillemin*, publié par M. Max Prinet (p. 239-282), sur lequel nous allons nous arrêter.

— M. Max Prinet a publié dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* un manuscrit partiellement anonyme, conservé à la bibliothèque de cette ville et dont il lui a été facile de déterminer le nom de l'auteur principal, car la deuxième partie du document est l'œuvre de la femme de cet auteur. Nous avons donc là, d'une manière certaine, le *Journal du poète Jean Vuillemin*, qui vivait à Arbois, où il exerçait la médecine avec une réelle notoriété, à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Ce *Journal* (tirage à part. Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8 de 46 p.) débute en 1596 (une année après l'invasion de la Franche-Comté par Henri IV) et s'arrête au mois de mai 1605, en ce qui concerne la rédaction propre de Jean Vuillemin. Quelques additions écrites par sa veuve le reprennent en 1607 et le terminent à la date de novembre 1613. « Ce qui

occupe constamment l'esprit de notre auteur, dit M. Prinet dans une excellente *Introduction*, ce sont des soucis de propriétaire rural. Le sort de ses récoltes le touche par dessus tout. Aussi note-t-il avec soin les variations du temps qui hâtent ou retardent la végétation, qui rendent la culture aisée ou pénible. Il transcrit scrupuleusement, au jour le jour, le coût de la main d'œuvre, les prix du vin et des céréales... L'histoire des mœurs et de la vie économique de notre pays pourra y recueillir de très nombreuses données, d'une précision qui ne laisse rien à désirer. » M. Prinet a très abondamment éclairé sa publication de notes érudites qui ajoutent beaucoup à son intérêt.

— On trouvera dans la *Rivista del collegio araldico* (Roma, Torre Argentina, 76; n° de janvier 1905, p. 7-18), un intéressant article de M. le chevalier Pidoux sur *les Cardinaux franc-comtois*. Là sont succinctement évoquées les figures des prélats originaires ou non de la Franche-Comté qui ont revêtu la pourpre romaine et occupé le siège archiépiscopal de Besançon ou ont été pourvus de grandes abbayes comtoises (Saint-Claude, Luxeuil, Lure), ne fût-ce qu'au simple titre de commendataires, ou même de prieurés importants (Jouhe, Gigny). Il va de soi que les cardinaux d'origine franc-comtoise ayant illustré des Églises autres que celle de Besançon n'ont pas été oubliés. On remarquera que l'auteur n'a pas hésité à ranger parmi ces derniers le pape Calixte II, précédemment archevêque de Vienne, que, cependant, « on ne croit pas avoir été cardinal. » Il eût été fâcheux, en effet, de ne point saisir l'occasion de rappeler que la Franche-Comté avait donné le jour à un Souverain Pontife. Est également compris dans l'ensemble Mgr Foulon, archevêque de Besançon, qui « ne fut honoré du chapeau de cardinal qu'après avoir été transféré sur le siège primatial de Lyon. »

Lorraine. — L'importance au moyen âge de la célèbre abbaye de Gorze laissait soupçonner qu'elle avait dû posséder une des bibliothèques monastiques les plus considérables ; mais l'on ne connaît guère que quatre ou cinq manuscrits lui ayant appartenu, et la disparition de ses catalogues ne permettait même pas d'apprécier l'étendue de nos pertes. Don Germain Morin, qui regarde comme douteuse l'attribution faite par M. Omont au célèbre monastère d'un catalogue transcrit sur le n° 561 de la Bibliothèque Mazarine, pense par contre avoir rencontré dans la bibliothèque de Reims un inventaire, dressé au XIe siècle, de cette bibliothèque. M. Loriquet, dans son récent catalogue des manuscrits de Reims, y voit, à la suite d'un annotateur du XVIIe ou XVIIIe siècle, un catalogue de l'abbaye de S. Thierry. Don Morin n'a pas de peine à prouver qu'il s'agit en réalité de l'abbaye de Gorze *librorum beati Gorgonii Martyris*. Il fait suivre cet intéressant *Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Gorze au XIe siècle* (Extrait de la *Revue bénédictine* de Maredsous, s. l. n. d., in-8 de 14 p.) d'une notice sur des homélies attribuées à Jean de Jérusalem dans le même manuscrit rémois.

Lyonnais. — Le Dr Jules Gallavardin, fils d'un médecin lyonnais remarquable par ses nombreux travaux et par l'originalité de ses vues, et qui fut l'un des plus vigoureux défenseurs des méthodes d'Hahnemann, entreprend la publication d'une revue destinée à mieux faire connaître et apprécier l'homœopathie. *Le Propagateur de l'homœopathie*, dont le premier numéro a été lancé le 31 janvier 1905, paraîtra tous les mois (Lyon, 6, rue Auguste-Comte. 4 fr. par an). G. J. Gallavardin s'est assuré la collaboration des principaux homœopathes français. Le sympathique directeur de cette revue vient de publier un *Essai de thérapeutique général* (Lyon, imp. Paul Legendre,

1905, in-16 de 167 p.), d'une clarté qui le met à la portée de toutes les intelligences et dont nous aurons sans doute l'occasion d'entretenir plus au long nos lecteurs.

MARCHE ET LIMOUSIN. — La deuxième et dernière partie du tome IX (2e série) des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* vient de paraître (Guéret, imp. P. Amiault, in-8, paginé 307-564). Ce fascicule contient des articles sérieusement documentés. Mentionnons, entre autres, la curieuse étude de M. H. Delannoy : *Un Procès criminel au dix-huitième siècle* (p. 330-339) ; — les *Histoires de sorciers*, de M. Louis Guibert (p. 340-377) ; — les *Notes sur les Sociétés populaires pendant la Révolution*, de M. Louis Lacrocq (p. 378-431);—*Les Affranchissements par les seigneurs de Clairavaux*, par M. Pérathon (p. 432-442); — les *Notes sur l'abbaye de Prébenoît*, du comte de Beaufranchet (p. 443-457) et l'*Histoire d'une frontière depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours*, de M. Gabriel Martin (p. 458-545).

NIVERNAIS. — M. Maurice Mignon a voulu remettre en lumière une physionomie nivernaise du XVIIe siècle, aujourd'hui bien obscurcie : *Un Disciple de Marot. Adam Billaut, menuisier-poète nivernais. Étude biographique et littéraire suivie d'un Essai de bibliographie raisonnée* (Nevers, impr. Vallière, in-8 de 32 p.). Comme le titre l'indique, cette brochure se compose de deux parties : la biographie d'Adam Billaut et la bibliographie de ses œuvres. Cette étude, qui a exigé beaucoup de recherches, est la reproduction légèrement modifiée d'une conférence faite par M. Mignon à Clamecy et publiée ensuite dans la *Revue du Nivernais*. C'est ce qui explique l'exclusion voulue de tout appareil scientifique : l'absence de discussion portant sur des points controversés de la vie et des œuvres de Billaut; l'omission de notes destinées à indiquer les références, ou à justifier les hypothèses que l'auteur a été obligé de faire en reconstruisant, d'après ses œuvres, la vie du poète-menuisier. La présente brochure n'en est pas moins une bonne contribution à l'histoire littéraire nivernaise.

NORMANDIE. — M. le docteur Coutan, qui avait déjà prouvé ses remarquables aptitudes archéologiques par plusieurs travaux très intéressants, en a enrichi la liste d'une monographie fort goûtée des connaisseurs : *Le Château de Dieppe* (Rouen, impr. Lecerf, 1904, in-8 de 19 p. et 8 planches. Extrait du *Bulletin de la Société des amis des monuments rouennais*).

TOURAINE. — Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs la notice biographique et bibliographique récemment consacrée à l'un des érudits les plus justement estimés de notre temps : *Ch. de Grandmaison (1824-1905)* (Tours, impr. Paul Bousrez, 1904, in-8 de 63 p. Extrait, avec additions, du *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome XIV). On y trouvera la liste complète des travaux de l'ancien archiviste du département d'Indre-et-Loire, qui a trouvé un si digne successeur dans la personne de son fils, M. Louis de Grandmaison.

VENDÉE. — M. Edmond Lemière a eu une très heureuse idée : dresser la *Bibliographie de la contre-révolution dans les provinces de l'ouest ou des guerres de la Vendée et de la Chouannerie (1795-1815-1832)* (Saint-Brieuc, Guyon, 1904, in-8 de 66 p. — Prix : 2 fr. 50). Travail très considérable qui a demandé à l'auteur de longues et nombreuses recherches et qui rendra d'importants services aux futurs historiens de la Vendée. L'auteur a adopté l'ordre alphabétique ; il y joindra plus tard des tables méthodiques par événements, localités et personnages. Le premier fascicule (A-B) a été publié en 1904; le second (C-L) verra le jour au cours de la présente année.

VENDÔMOIS. — Tout dernièrement a paru le tome XLIII du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.* (Vendôme, imp. Empaytaz, 1904, gr. in-8 de 222 p., avec une planche et une vue). Ce volume renferme les travaux ci-après : *Du Titre cardinalice des abbés de Vendôme*, par M. l'abbé Métais (p. 12-32, avec une planche et une vue) ; — *Histoire du collège et du lycée de Vendôme* (suite), chapitre IV : *Le Collège oratorien*, par M. C. Bonhoure (p. 33-51) ; — *Ronsard et Cassandre Salviati*, par M. Jean Martellière (p. 51-57) ; — *Le Flottage de la Braye en 1795*), par M. R. de Chauvigny (p. 58-61) ; — *La Fin d'un dolmen* (*la Pierre-aux-Morts*), par M. G. Renault (p. 83-87) ; — *Les Polissoirs de Souday et du canton de Mondoubleau*, par M. Alexandre (p. 88-93) ; — *La Paroisse de la Chapelle-Vicomtesse et sa fondation* (fin), par M. R. de Saint-Venant (p. 98-145) ; — *Trôo, de 1789 à 1795, d'après les registres municipaux* (suite et fin), par M. l'abbé Haugou (p. 146-168 et 213-333) ; — *Mondoubleau sous la Révolution 1792-1793. Le Papier-monnaie ou billets de confiance*, par M. Alexandre (p. 180-195) ; — *Deux Discours du dernier lieutenant-général civil du Vendômois, prononcés en 1771 et en 1777*, par M. R. de Saint-Venant (p. 196-212) ; — *Documents sur la commanderie d'Artins*, par M. Clément (p. 250-293) ; — *Découverte d'une sépulture préhistorique à Martigny*, par M. G. Renault (p. 294-301) ; *La Garde nationale de l'arrondissement de Vendôme, 1815-1817*, par M. G. Cottreau (p. 302-318).

ALLEMAGNE.—Grotius fut la plus remarquable figure de l'Europe protestante au début du XVIIe siècle. C'est à caractériser sa doctrine qu'est consacrée la deuxième publication de la *Görres-Gesellschaft* pour 1904, une étude fort claire du Dr K. Krogh-Tonning, intitulée : *Hugo Grotius und die religiösen Bewegungen im Protestantismus seiner Zeit* (Köln, Bachem, 1904, in-8 de 101 p.). L'auteur passe en revue tous les mouvements qui agitaient alors la « Réforme » : théosophie et mysticisme, syncrétisme et unionisme, arminianisme et anglicanisme *high church;* puis il examine les idées de Grotius conformes ou contraires à ces diverses tendances. On a quelquefois nommé Grotius « l'avocat de Rome au sein du protestantisme » : de fait, sur un grand nombre d'articles, la foi de l'illustre Hollandais s'accorde de bien près avec la nôtre. En terminant, le Dr Krogh-Tonning recherche pourquoi Grotius n'alla pas jusqu'au bout de ses principes et ne mourut pas catholique.

BELGIQUE. — On annonce la publication d'un nouveau périodique mensuel auquel nous souhaitons bon succès. Il s'agit d'une *Revue tournaisienne* (Tournai, 17, rue Royale. Prix de l'abonnement annuel : 6 fr.) qui « s'occupera de toutes les questions se rattachant à l'histoire et à l'archéologie locales, à la restauration des monuments, aux œuvres d'art, aux musées » etc. de l'antique capitale des Francs. La *Revue tournaisienne* est dirigée par M. A. Hocquet, le distingué conservateur de la bibliothèque et des archives communales de Tournai, et par un jeune archiviste belge, M. Léo Verriest, qui, n'étant pas sorti de l'École des chartes, prend abusivement le titre d'« archiviste-paléographe », propriété exclusive des anciens élèves de cette école.

— Ce n'est pas seulement en Belgique mais ailleurs, et notamment en France que l'on pourra tirer profit des *Quelques mots sur l'organisation des bibliothèques publiques en Belgique*, de M. Rudelsheim, attaché à la bibliothèque d'Anvers (Bruxelles, impr. Havermans, 1904, in-8 de 39 p.). A côté de points discutables, il y a dans cette brochure des idées fort justes sur la façon dont doit être organisée une bibliothèque, sur son aménagement, sur les acquisitions et les catalogues, sur le personnel. Combien les plaintes sur ce dernier point seraient-elles plus justifiées chez nous que chez nos voisins, à

une époque où il n'y a plus aucune régularité dans l'avancement, et où les choix des fonctionnaires les plus importants sont guidés par des motifs d'un ordre absolument extra scientifique. Mais nous avons aussi à relever des erreurs de fait dans le travail de M. Rudelsheim. Par exemple, la fiche d'entrée, qu'il croit n'être en usage dans aucune bibliothèque d'Europe, fonctionne depuis plus d'un demi-siècle à la Bibliothèque nationale, pour les acquisitions et en partie aussi pour le dépôt légal (pour les périodiques et les ouvrages comportant des suites). Le service de la reliure a, de son côté, adopté le système des fiches.

ITALIE. — Nous signalons volontiers, suivant notre coutume, le *Calendario della basilica pontificia del santissimo rosario in Valle di Pompei*, pour l'an 1905 (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo, 1905, in-32, 240-128 p.). En l'honneur du jubilé de l'Immaculée Conception, le directeur de l'institution avait résolu d'accueillir le 8 de chaque mois de l'année jubilaire une orpheline et un fils de prisonnier. La bénédiction du Ciel s'est assez étendue sur l'œuvre, pour que, au lieu de deux douzaines d'enfants, elle en ait pu recueillir cinq douzaines. Les progrès croissants de l'œuvre, l'histoire de quelques-uns des malheureux ainsi recueillis, les fêtes qui ont signalé cette année sont racontés dans ce *Calendario* qui se recommande à tous les amis des bonnes œuvres.

— M. Tammaro de Marinis donne un prix tout particulier à ses catalogues de *Livres rares et manuscrits précieux*, — déjà fort intéressants pour les amateurs par les descriptions détaillées et les facsimilés qu'ils contiennent, — par les appendices bibliographiques dont il les enrichit. Nous avons déjà signalé le premier de ces catalogues contenant des documents inédits sur les libraires allemands de Naples au XVe siècle. Le second (Florence, T. de Marinis, 1905, in-8 de VIII-155 p.) nous offre un commencement d'« additions à la bibliographie de M. H. Vaganay : *Le Sonnet en Italie et en France au XVIe siècle.* » Ces additions ne nous font pas connaître moins de 36 ouvrages échelonnés de 1501 à 1548, qui ont échappé aux recherches de M. Vaganay.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur. Études historiques et chronologiques sur les Évangiles*, par l'abbé H. Pasquier (3 vol. in-8, Beauchesne). — *Histoire du bréviaire*, par Dom S. Bäumer ; trad. par Dom R. Biron (2 vol. in-8, Letouzey et Ané). — *Histoire des dogmes. I. La Théologie anténicéenne*, par J. Tixeront (in-12, Lecoffre). — *La Théologie de Tertullien*, par A. d'Alès (gr. in-8, Beauchesne). — *Nouvelle Théologie dogmatique*, par le R. P. J. Souben (5 fasc. gr. in-8, Beauchesne). — *Réponses aux objections contre la religion*, par P. des Bois (in-12, Téqui.). — *Conférences de la Madeleine, année 1904. La Femme d'après saint Paul. L'Acte de foi du XXe siècle*, par Mgr H. Bolo (in-18, Haton). — *L'Évolution de la foi catholique*, par M. Hébert (in-8, Alcan). — *L'Imitation de Jésus-Christ divisée sous forme de lectures à l'usage des personnes du monde*, par Un chanoine de Paris (petit in-18, Lethielleux). — *A la suite du Maître*, par l'abbé L. Poulin (in-18, Téqui). — *Paillettes d'or*. T. IV (in-16, Avignon, Aubanel). — *Le Nouveau Régime des pompes funèbres, traité pratique*, par H. Rubat du Mérac (in-18, Lethielleux). — *Le Nom commercial artistique et littéraire en droit français*, par C. Reibel (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Henri Heine, penseur*, par H. Lichtenberger (in-8, Alcan). — *Les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit*, par P. Bellanger (in-8, Alcan). — *L'Évolution de la vie et de la conscience, du règne minéral aux règnes humain et surhumain*, par Revel (in-18, Bodin). — *Philosophie religieuse. Dialogues et récits*, par C.-C. Charaux (in-12, Pedone). — *La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte*, da E.

Rignano (Milano-Palermo-Napoli, Sandron). — *Écoles nouvelles et Land-Erziehungsheime*, par E. Contou (in-8, Vuibert et Nony). — *Principes d'économie politique*, par G. Schmoller. 1re partie. T. I. Trad. de l'allemand par G. Platon (in-8, Giard et Brière). — *Principes d'économie politique*, par C. Bodevelles (in-18, Giard et Brière). — *Notes d'archéologie préhistorique. Nos Ancêtres primitifs*, par A. Doigneau (in-8, Clavereuil). — *Essai de thérapeutique générale*, par le Dr J. Gallavardin (in-18, Lyon, imp. Legendre). — *La Bobine d'induction*, par H. Armagnat (in-8 cart., Gauthier-Villars). — *Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques*, par M. d'Ocagne (in-8, cart., Gauthier-Villars). — *Leçons sur les fonctions discontinues, professées au Collège de France*, par R. Baire (in-8, Gauthier-Villars). — *Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences*, par É. Picart (in-8, Gauthier-Villars). — *Questions d'art*, par E. Trélat (in-18, Plon-Nourrit). — *Mélanges sur l'art français*, par H. Lapauze (in-16, Hachette). — *Recherches sur les peintres de la ville de Saint-Omer*, par C. Revillion (in-8, Saint-Omer, imp. H. d'Omont). — *Guide du couvreur plombier-zingueur*, par V. Précis. 1re Partie. *La Couverture* (in-12, Laveur). — *Le Solfège par le chant*, par A. Dupaigne (in-8 cart., Hachette). — *Founders of Music*, by H. Smith (in-8, cart., New York, Schirmer). — *Les Grands Écrivains scientifiques (de Copernic à Berthelot)*, par G. Laurent (in-18, Colin). — *Le Goût en littérature*, par J. de Lyris (petit in-8, Avignon, Aubanel). — *Poèmes de France et d'Italie*, par P. de Nolhac (in-18, Calmann-Lévy). — *Échos et reflets*, par P. Riversdale (in-18, Lemerre). — *L'Être double*, par P. Riversdale (in-18, Lemerre). — *Prima et ultima verba*, par E. Dufourt (petit in-16, Lyon, imp. Rey). — *Douleur et volupté, poèmes*, par G. Chevenet (in-18, Sansot). — *Tartuffe, ou l'Imposteur*, comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin Molière (1667) (in-18, Librairie universelle). — *La Petite Mademoiselle*, par H. Bordeaux (in-18, Fontemoing). — *Grand'maman, confession d'une vieille femme*, par Stéphane (in-18, Plon-Nourrit). — *Éprouvé*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon-Nourrit). — *La Beauté d'Alcias*, par J. Bertheroy (in-18, Flammarion). — *Le Péché de la morte*, par M. Formont (in-18, Lemerre). — *Croquis parisiens ; A Vau l'eau ; Un Dilemme*, par J.-K. Huysmans (in-18, Stock). — *Les Trois Sanctuaires. Massabielle*, par A. Lacroix (in-18, Vic et Amat). — *Le Stylet rouillé*, par J. Mac-Richard (in-18, Amat). — *Le Château de Bois-Vipère*, adaptation de l'anglais par T. Bentzon (in-18, Hatier). — *Démosthène. Discours judiciaires*, trad. par C. Poyard (in-18, Garnier). — *Chateaubriand, études biographiques et littéraires. Le Romantisme à Lyon*, par C. Latreille (in-18, Fontemoing). — *Balzac, l'homme et l'œuvre*, par A. Le Breton (in-18, Colin). — *Études et portraits littéraires*, par F. Carez (in-18, Retaux). — *Essais sur la littérature allemande*, par A. Bossert (in-16, Hachette). — *Pages choisies des grands écrivains. Carlyle*, avec une Introduction par É. Masson (in-18, Colin). — *La Vie et l'œuvre de Élizabeth Browning*, par G.-M. Merlette (gr. in-8, Colin). — *La Femme dans le roman italien. Les Confessions d'un octogénaire*, par J. S. Kennard (in-8, Fischbacher). — *Maxime Gorky ; l'œuvre et l'homme*, par le Vte E.-M. de Vogüé (in-18, Plon-Nourrit). — *Intentions*, par O. Wilde (in-18, Stock). — *En Asie centrale. Turkestan, Thibet, Cachemir (1905)*, par le capitaine Anginieur (in-18, Leroux). — *Saint Odon (879-942) (Les Saints)*, par Dom du Bourg (in-12, Lecoffre). — *Saint Alexandre Sauli, barnabite*, par A. Dubois (in-8, Libr. Saint-Paul). — *La Grande Française. Jeanne d'Arc*, par le chanoine H. Dunand (petit in-18, Lethielleux). — *Louis XIV et la Grande Mademoiselle (1652-1693)*, par A. Barine (in-16, Hachette). — *Paris sous Napoléon. Consulat provisoire et Consulat à temps*, par L. de Lanzac de Laborie (in-18, Plon-Nourrit). — *Napoléon et sa famille* (in-4, Maison de la Bonne Presse). —

La Vendée militaire, portraits, épisodes et récits, par L.-P. Prunier (in-8, Haton). — *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie,* par G. Loth (gr. in-8, Colin). — *Nos Religieuses dans les missions. Patriotisme et dévouement,* par A.-A. Fauvel (gr. in-4, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Introduction au Catalogue des actes de Ferry III, duc de Lorraine (1251-1303),* par J. de Pange (in-8, Champion). — *Étude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution, à propos d'une Correspondance inédite (1782-1790),* par J. Baudry (2 vol. in-8, Champion). — *Plonéour-Lanvern, essai de monographie paroissiale,* par l'abbé E. Cognec (in-8, Brest, imp. de la Presse libérale du Finistère). — *Les Protestants à Nîmes au temps de l'édit de Nantes,* par J. Boulenger (in-8, Fischbacher). — *Quelques Considérations sur notre temps,* par M. Jacquinet (in-16, Perrin). — *Dossiers maçonniques. La Franc-maçonnerie contre l'armée,* par P. Fesch (in-18, Clavereuil). — *Comment je suis entré dans la franc-maçonnerie et comment j'en suis sorti,* par Copin-Albancelli (in-16, Perrin). — *Un Débat nouveau sur la République et la décentralisation,* par J. Paul-Boncourt et C. Maurras (in-12, Toulouse, Société provinciale d'édition). — *Aux Dirigeants prêtres et laïques. Organisation et action populaire et chrétienne,* par l'abbé A. Lefebvre (petit in-8, Fontainebleau, à la *Croix de Seine-et-Marne*). — *Bismarck et son temps.* I. *La Préparation (1815-1862),* por P. Matter (in-8, Alcan). — *Guillaume II inconnu et la Cour d'Allemagne. Mémoires d'Ursula, comtesse d'Eppinghoven, dame d'honneur du Palais de l'Impératrice ;* adaptation de W. Fischer ; trad. française de A. Mévil (in-18, Librairie universelle). — *L'Angleterre et son empire,* par É. Halévy (in-18, « Pages libres »). — *The early period of reconstruction in South Carolina,* by J. Porter Hollis (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Les Drames de l'histoire. Mesdames de France pendant l'émigration. Madame de Lavalette. Gaspard Hauser,* par le comte Fleury (in-16, Hachette). — *Un Roman d'exil. La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien,* par J. de la Faye (in-8, Emile-Paul). — *Malgaigne (1806-1865), étude sur sa vie et ses idées,* par E. Pilastre (in-18, Alcan). — *Victor Hugo photographe*, par P. Gruyer (gr. in-4. Mendel). — *Armorial des principales familles du Berry,* par P. de Maransange (in-4, Bourges, Tardy-Pigelet).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Romans psychologiques. — 1. *Un Saint*, par Paul Bourget. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 2. *Mémoires d'un petit homme*, par Paul Renaudin. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1905), in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 3. *Recueillement*, par Jean Deuzère. Paris, Perrin, 1905, in-12 de 269 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Amant et le médecin*, par G. de la Rochefoucauld. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-16 de 390 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Ombre de la maison*, par Ivan Strannik. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 6. *Esclave*, par Gérard d'Hauville. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 212 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Péché de la morte*, par Maxime Formont. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 330 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques. — 8. *Les Vengeurs de la Main-Noire*, par Arthur Savaète. Paris, Savaète, 1904, in-8 de 391 p., 7 fr. 50. — 9. *La Vierge assassinée*, par Maurice Barrès. Paris, Sansot, 1905, in-16 de 58 p., 1 fr. — 10. *Croquis parisiens. A Vau l'eau. Un Dilemme*, par J.-K. Huysmans. Paris, Stock, 1905, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 11. *La Valise diplomatique*, par Paul de Tinseau. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 12. *Éprouvé*, par Henry Maisonneuve. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 13. *Cousins germains*, par Mary Floran. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 317 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 14. *Babet la bouquetière, chronique du règne de Louis XV*, par Édouard Noël. Paris, Flammarion, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 15. *La Rose du Bocage*, par François Casale. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18, 396 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 16. *Les Prisonniers marocains*, par Hughes Le Roux. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Histoire d'un mort*, par Paulo Osorio; trad. du portugais par Philéas Lebesgue. Paris, Sansot, 1904, in-16 de 47 p., 1 fr. — 18. *Grand'Maman, confession d'une vieille femme*, par Stéphane. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Pervertis*, par Ferri-Pisani. Paris, Librairie universelle, s. d., in-18 de 305 p., 3 fr. 50. — 20. *Les Trois Sanctuaires. Massabielle*, par Augustin Lacroix. Paris, Amat, 1905, in-18 de 451 p., 3 fr. 50. — 21. *La Petite Mademoiselle*, par Henry Bordeaux. Paris, Fontemoing, 1905, in-12 de 298 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 1. — *Un Saint* est un recueil de sept nouvelles dont on ne saurait trop recommander la lecture. C'est de « la morale action, » mais sans dissertation ni prêche, et d'une valeur littéraire assez grande pour mériter les suffrages des plus farouches partisans de « l'art pour l'art », si toutefois il reste encore des partisans quelconques de cette sottise démodée. Sur les sept, il y en a quatre qui sont des « histoires de voleurs, » la première, (qui donne son nom au volume), la seconde, *Antigone*, la cinquième, *Autre Joueur*, et la sixième, *Aline*. Dans la première, *Un Saint* fait pleurer son voleur, un jeune arriviste universitaire, et lui pardonne. Dans la seconde, l'arriviste ne pleure pas et n'expie pas. C'est un homme politique, qui a eu des malheurs. Il avait touché des chèques ! Et ce pourquoi il était allé voyager, pour se faire un peu oublier, en compagnie de sa sœur, l'Antigone dévouée de cette infortune ! Au cours de ce voyage, il se lie avec

un homme d'État étranger, penseur et écrivain de premier ordre, qui lui communique un de ses manuscrits; il le lui vole, le publie dans une grande revue, et du coup se réhabilite aux yeux de son parti. Il devient premier ministre, il garde l'affection admirative et enthousiaste, à peine inquiète un moment, de la compagne de ses mauvais jours. Dans la troisième, un jeune garçon garde pour lui la pièce de dix francs qu'un joueur superstitieux l'avait chargé de remettre à un pauvre; or le joueur perdit, ce soir-là, sa fortune et sa tête : il se pendit. Le petit garçon, devenu homme et psychologue, se demande s'il ne fut pas cause de la mort du joueur. Dans la quatrième, le voleur est encore un petit garçon, mais le vol est moins vilain et n'a pas de conséquences tragiques ; il est même touchant dans les motifs qui l'inspirent : la poupée d'Aline morte était passée aux mains d'Émilie; le petit Jacques en a eu du chagrin ; il fait disparaître la poupée et l'enterre dans un coin du jardin, ce pourquoi Émilie reçut des calottes de sa bonne et pleura très fort. Le petit garçon, devenu homme et psychologue, ne put jamais se repentir de cette « coquinerie ». Je signalerai enfin la septième nouvelle, *l'Ancêtre*, où l'on voit le fils d'un maréchal de l'Empire tenté de commettre une bassesse, et violemment arraché à la tentation par son jeune secrétaire, un universitaire aussi celui-là, mais un bon ! Et après quoi, je demanderai pardon à M. P. Bourget d'avoir ainsi réduit à leur « squelette » ces petites compositions si pleines de vie et de chaleur, et d'où se dégage comme une contagion de santé et d'énergie morales. « Ce sont de petits *radiateurs* d'honnêteté, » me disait quelqu'un qui aime les métaphores nouvelles; j'approuve *radiateurs*. Il faut ajouter, pour être tout à fait exact, que si ces courts récits sont exempts de dissertations morales, ils ne le sont pas de digressions, soit artistiques, soit archéologiques, soit philosophiques, soit sociales ou politiques. Mais quoi ? certains lecteurs goûtent les digressions de M. Bourget autant que ses récits, et, cette fois, j'ai été un de ces lecteurs.

2. — « Ma mère m'apparut comme un vase où les vertus chrétiennes et les vertus humaines mélangeaient leurs parfums en un encens exquis » (p. 2). C'est ainsi que commencent les *Mémoires d'un petit homme*. On peut déjà en deviner la valeur ; « l'écriture » en est trop appliquée, trop calligraphique ; l'inspiration en est très haute et très pure. Le nommé Pierre, qui nous raconte ses Mémoires de petit enfant, est devenu « un homme d'œuvres », un de ces apôtres laïques qui ont entrepris de réconcilier la démocratie avec le christianisme. Parmi ses souvenirs, il recueille spécialement ceux qui lui ont fait « une âme fraternelle et sociale », qui lui ont appris à « connaître son prochain sous tous les visages », à préférer les pauvres aux riches, « à mettre même, je l'avouerai, dit-il, un grain de partialité dans ma sympathie pour

ceux qui ont besoin qu'un peu d'amour compense ce qu'ils n'ont pas eu de chance au grand partage des destinées. » Le style file un peu, comme du caramel, mais les sentiments sont beaux, très beaux ! Si Pierre les laisse voir ingénument, si même il les loue, ce n'est pas tant parce qu'ils sont les siens que parce qu'ils furent ceux de sa mère, parce qu'ils lui viennent de sa mère !

Rien de bon n'est en moi qui ne soit *son* ouvrage !

nous répète ce bon fils, au moment où il contemple lui-même cet ouvrage et le trouve bon. Par quels exemples, par quelles ingénieuses et délicates leçons, par quelles sévères corrections même (car Pierre ne fut pas toujours un enfant parfait, il le confesse aussi et sans trop d'orgueil), cet ouvrage fut commencé et achevé, c'est ce que je vous exhorte à aller voir dans le texte même de ces *Mémoires*. Je note que les dernières pages répètent la première ; le fils ne se lasse pas d'exprimer sa reconnaissance. « Je compris tout ce qu'elle (ma mère) avait déposé lentement, goutte à goutte, dans le vase précieux de mon cœur » (p. 315). — Encore un vase ! avec l'autre « ça fait la paire ! », comme dirait Gustave, le gavroche de ce livre. Mais quelles fleurs dans cette poterie ! Et quel parfum ! « Ce parfum, ajoute le même Pierre, quand j'essaie de le définir, le mot qui vient à mes lèvres est bien celui : la charité du Christ ! » Je crois me souvenir que j'avais loué beaucoup le premier volume de M. P. Renaudin : *Silhouettes d'humbles*. On y devinait la « belle âme » capable de concevoir celle de ce *Petit homme*. Mais il me semble que le style en était plus simple et moins *sirupeux*. Il faudra, dans tous les cas, qu'il le devienne, si le « petit homme » veut lui-même devenir un homme, utile aux causes dont il s'est fait le serviteur ; il le faudra pour que le vœu final de ce livre édifiant plus qu'intéressant, hélas ! — ne soit pas un « vœu stérile. » « *Caritas Christi !* Si de l'âme d'une femme, à travers d'humbles souvenirs, quelque souffle en a passé dans ces pages, je serais heureux qu'il pût aider d'autres âmes à se sentir plus justes et plus fraternelles. » Ce livre est vraiment trop chrétien pour ne pas mériter d'être bienfaisant.

3. — Voici encore un livre plein de bonne volonté, de bonnes intentions, d'intentions apostoliques : ce *Recueillement* prêche aux jeunes gens la chasteté. « La jeunesse est le temps du recueillement ! » Ce thème est développé, vers la page 228, dans une sorte d'homélie laïque, dont quelques formules pourraient effaroucher les prédicateurs ecclésiastiques, mais dont les principes, sinon le style, sont des plus louables. « Si j'avais un fils, déclare « un vieil homme », je lui dirais : Recueille-toi ; ta vie est encore informe dans tes mains ; tu es le seul maître de sa beauté future » et de la beauté future d'autres vies qui

viendront de la tienne ; « Recueille-toi ! tu ne sais rien ? apprends!... » Recueille-toi, sache les qualités essentielles de l'épouse... et quand tu auras élu... le temps du *recueillement* sera fini ! » Croyez-vous, vieil homme ? Quel que soit le sens, à la fois trop spécial et trop général, que vous donnez à ce substantif, le temps n'en est jamais fini ! — Et, par exemple, j'aurais besoin de me recueillir beaucoup pour retrouver les divers épisodes qui forment la trame un peu confuse de ce roman. Je n'en ai pas le courage ; je crois me souvenir que trois jeunes couples y jouent à l'amour romanesque et libre, — tout en restant matériellement honnêtes parce que leur aventure n'est qu'une gageure, une erreur de leur esprit, plutôt qu'un entraînement de leur cœur et de leurs sens. Ils se moquent de la Famille, dont ils s'amusent à prononcer le nom en appuyant sur la majuscule : FFFamille ! Ils se croient très amusants et très forts, de petits *surhommes*. J'ose leur dire qu'ils sont surtout ennuyeux, même au moment où ils s'efforcent d'être tout à fait scandaleux. C'est une de ces demoiselles qui fait l'effort le plus remarquable. Elle s'était laissée marier avec X, aimant Y ; le jour de son mariage, après la messe, son voile blanc encore attaché au front, elle pousse Y dans un coin du salon familial, FFFamilial, et l'embrasse ! Que croyez-vous qu'il arriva ? Il n'arriva rien ! La famille se tut, le mari ne sut rien, et la demoiselle devint bientôt une honnête femme, bien tranquille et bien sage. — Quel drôle de monde ! Et quelle drôle de manière de prêcher « le Recueillement ! » Faut-il vous dire encore le sort des deux autres couples ? J'ai oublié celui du second ; quant au troisième, il se disloqua comme le premier, mais d'une autre manière. La jeune fille n'épousa ni Y ni X ; le mariage ! fi ! c'est trop banal, après de si beaux rêves et si romanesques ! Conclusion : *O Filii ! O Filiae !* voulez-vous ne pas trouver le mariage banal ? Voulez-vous aimer le mariage ? N'aimez que votre mari ou votre femme, et n'aimez « *qu'en fonction* de la famille à fonder », de la famille sans trois FFF. — Morale très sage, qui aurait gagné à être présentée autrement.

4. — *L'Amant et le médecin* est l'œuvre d'un débutant ; elle est pleine de promesses pour l'avenir. En attendant, elle ne tient pas les promesses du titre : la lutte entre l'amant et le médecin ne commence qu'au dernier tiers du volume ; de plus, elle a un caractère tellement particulier qu'on ne peut y voir ce que de tous côtés on nous a dit qui s'y trouvait (M. de la Rochefoucauld a eu une bonne presse !) à savoir un symptôme de l'état général de nos mœurs, une étude de l'influence prise par le médecin dans notre société moderne, et spécialement son « emprise » sur la femme, comme disent nos bons jeunes gens, emprise qui remplacerait celle du prêtre, du mari et même de l'amant. Le médecin directeur des âmes féminines ! Quel sujet, et combien

actuel, en effet, pour un moraliste et un romancier ! M. de la Rochefoucauld ne l'a qu'à peine touché, et dans des conditions qui enlèvent beaucoup de leur intérêt à ses observations. L'amant qui, dans son livre, est jaloux du médecin de sa maîtresse, est lui-même un malade. Il est atteint d'hyperesthésie, de neurasthénie, de mélancolie, d'aboulie, de je ne sais laquelle de ces *algies* polymorphes et polyonomiques, désespoir des malades et joie des pédants, si répandues de nos jours, mais qui n'ont pas précisément pour symptôme et résultat ordinaires la haine du médecin ! hélas ! Mais si le cas de ce monsieur (il s'appelle Jean Merrien) est intéressant, il l'est comme celui d'un typhique ou d'un tuberculeux ; il relève de la littérature médicale. Et voilà pourquoi je l'ai classé ici dans la littérature psychologique, — une voisine de la littérature pathologique. Il est exposé d'ailleurs avec un soin et un détail qui sont d'un clinicien : antécédents personnels et familiaux, accidents de l'enfance et de la jeunesse, régime pédagogique, etc., etc., etc., rien n'est oublié. Si l'auteur ne tient pas les promesses que fait le titre de son livre, il en tient d'autres qu'il ne fait pas. — La longue biographie, le *curriculum vitae*, de Jean Merrien est surtout une étude du jeune homme qui ne fait rien, qui croit n'avoir rien à faire, sinon aimer et s'analyser, qui, du reste, à mesure qu'il agit moins, se rend plus inapte à agir, et qui, à force de s'analyser, affaiblit et dissout en lui l'être social au point de se rendre incapable de s'adapter à son milieu et d'y être utile ou du moins heureux. — (Il y avait beaucoup de ces invalides de l'action dans la littérature de 1880 ; y en a-t-il encore dans la société de 1905 ?) — Quoi qu'il en soit, ce Jean Merrien, devenu l'amant de Mme Claire Mirevault, commence à souffrir de sa propre inaptitude au bonheur ; bientôt — (non pas bientôt, à la page 293 seulement) — il souffre des assiduités du Dr Michel, qui a sauvé Claire d'une pneumonie, et qui continue à lui donner ses soins. La jalousie, à peine entrée dans cette âme si bien préparée, y fait des ravages terribles et y provoque des accès de fureur. Un jour Jean se précipite à la porte du cabinet de consultation, et l'enfonce d'un coup d'épaule ; il voit.... la preuve de sa folie. Une autre fois, il malmène sa maîtresse, il la bat presque ! Pour se punir de sa brutalité, il s'enfonce un canif dans la jambe. Il s'évanouit, il s'est coupé une artère ! On appelle Michel ! Michel le soigne et le sauve. C'en est trop ! Jean ne peut plus supporter une pareille vie ! Il pense au suicide, mais il se décide pour la fuite ! Il part, il quitte la France, on ne le reverra plus ! — « J'en accepte l'augure » mais j'espère revoir son historien dans une œuvre où l'insuffisance du « métier » gênera moins le déploiement de son talent d'écrivain et d'observateur.

5. — Je suis en retard avec *l'Ombre de la maison*, qui est une bien

jolie histoire, et d'une psychologie peu compliquée quoiqu'elle nous arrive de Russie. Elle peut se résumer en quelques mots, comme toutes les « histoires » bien faites : la Maison, c'est-à-dire la Famille, commence par gêner Mlle Hélène, par lui paraître lourde et froide ; elle finit par la protéger et la sauver. — Qu'elle ait commencé, par être gênante et froide, rien d'étonnant, car d'abord cette maison n'était pas tout à fait la sienne, — elle était orpheline, Mlle Hélène ! — c'était celle de son oncle et de sa tante; et ensuite elle était tellement pleine, et de tant de tantes, et de tant de cousins et de cousines, que la pauvre petite s'y sentait un peu à l'étroit. Aussi voulut-elle s'en évader à la première occasion, c'est à savoir au premier mari qui s'offrit. Cet homme avait de belles moustaches, de beaux yeux, l'air fatal, et il disait, il faisait même des vers ! Il déplaisait beaucoup à l'oncle, aux tantes, aux cousines et aux cousins; mais il plut à Hélène; on consentit à le lui donner. Malheureusement il cessa bientôt de plaire; comment? pourquoi ? oh! pour des motifs très simples, et pas exceptionnels du tout: l'âme était chez lui moins belle que les moustaches ! Oui, Mesdemoiselles! C'est une disgrâce assez fréquente et à laquelle il faut vous attendre et — vous résigner le plus tôt que vous pourrez — Hélène ne s'y résignait pas, parce que, juste au moment où elle en souffrait le plus, un consolateur, — le consolateur ordinaire aussi, celui qui rôde toujours autour des femmes, cherchant sa proie, — se présenta et fut écouté, — au moins d'une oreille — et il allait l'être des deux, lorsque sortit de la maison une tante et puis un cousin, et puis l'oncle, qui le mirent en fuite, au grand désespoir d'abord de Mme Hélène, à sa grande satisfaction plus tard. Car il y a des consolations pires que les pires malheurs et dont les femmes ne parviennent plus à se consoler ! — *Post-Scriptum.* — Je crains d'avoir mis plus de « morale » dans mon analyse qu'il n'y en a dans « l'histoire. » Elle y est peut-être, et même certainement, mais un peu plus enveloppée et dissimulée. Avis à qui de droit !

6. — N'en cherchez pas dans *Esclave*, il n'y en a pas trace ni soupçon ni souvenir.

Non, pas même celui que laisse l'abandon !

C'est le naturalisme candide d'âmes restées étrangères à toute idée de devoir, et qui ont pu avoir des regrets, jamais des remords « Il sort je ne sais quoi d'amer des voluptés. » Les trois héros de cette aventure, Antoine, Charlie et Grâce (elle s'appelle Grâce) le savent bien, mais ils ne soupçonnent rien au-delà. Il est vrai que ce sont des « créoles » et qu'ils vivent loin de Paris, ce qui nous permet de croire, pour peu que nous y mettions de la bonne volonté, que les Parisiens et les Parisiennes sont autrement moraux — ou immoraux. — Et en

effet ils le sont autrement. — Ceux-ci ont, je le répète, l'immoralité ingénue. — Grâce et Antoine avaient été amants ; ils s'étaient séparés voici quelques années, ou plutôt Antoine avait abandonné Grâce par lassitude, par plaisir de changer ou même par plaisir de faire souffrir, en quoi il se montrait encore un véritable amant, l'amant étant, de sa nature et obligatoirement, féroce et cruel, comme chacun sait. La femme avait beaucoup pleuré, et maintenant elle acceptait les services du jeune cousin, Charlie, lequel s'appliquait à lui essuyer les yeux en attendant de les sécher. (Inutile de vous dire que la femme était mariée ; mais ne vous préoccupez pas de ce détail : il n'a aucune importance ni pour Grâce ni pour Antoine, ni pour le cousin, ni pour l'auteur.) Tout à coup Antoine reparaît et réclame ce qu'il appelle ses droits ; Grâce, effrayée, dit au petit cousin : « Débarrasse-moi de cet homme, et je suis à toi ! » L'enfant provoque l'homme, et reçoit un coup d'épée qui lui perce le poumon. Grâce, désolée, se promet de récompenser tant d'héroïsme, et, à la première fois qu'elle revoit Antoine, c'est-à-dire une heure après, elle se jette dans ses bras. — Morale — pardon ! Conclusion : l'amour est un tyran ! la femme est l'esclave de l'amour, et l'homme aussi. Mais, du reste, « de tous les dieux, l'amour est le plus capable de rendre l'homme heureux ! » C'est Platon qui l'a dit ; et M. Gérard d'Hauville le répète en tête de cette « histoire ». Si elle est platonique ou simplement platonicienne, je ne ferai pas à nos lecteurs l'injure de le leur dire : ils en ont déjà jugé eux-mêmes la qualité et « le degré de bienfaisance, » comme disait Taine. Mais ce que je dois leur dire, c'est qu'elle est très joliment « troussée », et donc plus dangereuse ; la grossièreté des choses y est déguisée sous l'élégance des mots et la grâce d'un style qui serait précieux s'il n'était pas si nonchalant. De plus, la brutale sensualité des personnages y semble expliquée et presque excusée par l'influence du milieu, cette Louisiane embrasée, que l'auteur décrit à peine, mais qu'il évoque avec une rare puissance, et où la lumière, les parfums, l'atmosphère ont une sorte de violence capiteuse qui alanguit la volonté et exaspère les bas instincts. — Ne laissez pas traîner ce livre à la portée des enfants.

7. — Faut-il révéler, faut-il continuer à taire *le Péché de la morte*? Le mari, qui ne soupçonnait rien, avait fait serment de ne jamais épouser une autre femme, et il restait inconsolable. De quoi ? de son serment ? ou de son veuvage ? Du veuvage d'abord, et du serment ensuite, car « un ange consolateur », comme disent les âmes sentimentales, s'était bientôt offert à lui, sous les traits de Mlle Rose de Fleuriel, lesquels étaient délicieux et révélateurs d'une âme plus délicieuse encore. Savinien, que son honneur et le souvenir de sa « sainte » femme condamnent au deuil perpétuel, est sur le point d'en devenir fou ; il pense au suicide. « Vous pouvez le sauver », dit sa mère

à M. Pierre. Et qui était M. Pierre ? L'ami intime de Savinien ! Et de quel moyen de salut disposait-il ? Il savait tout ! Et comment savait-il, car enfin on ne sait jamais bien ces choses? C'est qu'il en était l'auteur lui-même ! Parlera-t-il ? ne parlera-t-il pas ? Il va consulter son père, qui avait, en la matière, une compétence spéciale, ayant été jadis coupable — ou victime d'une pareille aventure. Et le père lui conseille de se taire. Lutte dans l'âme de Pierre, entre le devoir de respecter les secrets de la morte, et le devoir de sauver son ami ; lutte dans l'âme de Savinien, entre son amour passé et son amour présent, entre le besoin de vivre et le désir de mourir ; lutte dans l'âme de la mère de Savinien, « la belle-mère », qui sait tout, elle aussi, mais n'a pas de preuves ! Enfin Pierre cède, il parle ! il prouve ! il se laisse insulter et presque battre ! Battu, c'est lui qui est content ! il a été héroïque et beau ! Il a été utile, car Savinien finit, et assez vite, par être content lui aussi : il épousera Rose de Fleuriel.

Romans romanesques. — 8. — Le gros volume qui porte ce titre : *Les Vengeurs de la Main-Noire*, et ce sous-titre : *La Dame blanche du val d'Halid*, attend depuis quelques mois que la critique l'ouvre, le coupe, le lise, le juge. Je l'ouvre, j'y vois de belles illustrations ; je lis, j'y vois des phrases qui me rappellent le style de *Célina*, *ou l'Enfant du mystère*, de feu — oh ! combien feu ! — Ducray-Duminil ; et enfin je juge que c'est un feuilleton sans prétentions au modernisme, ni dans « le fond », ni dans « la forme ». La scène se passe sur les rives du Guadalquivir ! Les héros s'appellent Felma, Idala, Lopez, etc., etc. Idala aime Lopez, qui aime Idala ; mais les deux amoureux sont victimes d'ennemis qui les persécutent et même les tuent plusieurs fois ; mais ils ressuscitent chaque fois, grâce aux soins de la vieille Praxilla ; et de plus ils sont vengés, et copieusement, grâce au dévouement de Lopez. Les amateurs d'émotions grosses et simples et de style « rococo » en auront là pour leur argent.

9. — *La Vierge assassinée*, réédition du « premier essai imprimé » de M. Maurire Barrès, est écrite, elle aussi, d'une encre qui n'est plus très fraîche. Elle date du temps où l'auteur fréquentait chez Leconte de Lisle ; elle est « fille, nous dit-il, d'un certain hellénisme » qu'on respirait chez le maître ; bref, conclut-il, « c'est une ébauche d'enfant. » Ébauche de quoi ? d'un plaidoyer naturaliste et néo-païen contre le christianisme ? Peut-être, puisque l'héroïne de ce petit poème en prose est une jeune païenne, fervente des cultes abolis par le Christ et massacrée par une foule de sectaires chrétiens. Mais l'homme qu'est devenu « l'enfant » d'autrefois ne nous pardonnerait pas d'étudier plus longuement cet exercice de style, ni surtout d'en discuter « les idées philosophiques, » comme dirait le général Percin.

10. — Puisque nous en sommes aux rééditions et réimpressions,

c'est ici le lieu de signaler un volume paru chez l'éditeur Stock, où l'on a réuni plusieurs ouvrages de M. Huysmans, — appartenant tous à sa première manière : *Croquis Parisiens*, *A Vau l'eau*, *Un Dilemme*. Ils ont été appréciés ici comme il convient lors de leur apparition. Il eût été bon que le nouvel éditeur eût rappelé la date de chaque morceau. Je crois me souvenir qu'entre le premier et le dernier il s'est écoulé un intervalle notable; il serait utile d'aider un peu la mémoire des critiques, et même celle des lecteurs.

11. — C'est une bonne fortune d'avoir à annoncer un nouveau volume de M. de Tinseau. *La Valise diplomatique* contient plusieurs nouvelles (dont la première porte précisément ce titre). Elles sont toutes, et comme leurs aînées, charmantes, piquantes, « distinguées, » et parfois d'une impertinente invraisemblance; elles ont un défaut cependant; elles sont trop courtes! — La première nous raconte comment le valet de chambre d'un attaché d'ambassade se servait de la valise diplomatique pour faire la contrebande du tabac, sous les yeux et avec la complicité involontaire du directeur de l'octroi; — la dernière est une « revanche d'Arnolphe, » il y a bien six mois que nous n'en voyions plus ! Un général, encore jeune pour un général, mais un peu avancé pour un amoureux, l'emporte sur un Horace de vingt-cinq à trente ans dans le cœur d'une Agnès. Avec quelle pimpante et spirituelle bonne grâce est traité ce vieux thème, inutile de vous le dire : vous le devinez.

12. — Guéral fut un homme très *Éprouvé*. Il avait une femme charmante; elle était toujours malade; il avait une belle-sœur; elle devint amoureuse de lui, et lui devint amoureux d'elle; ils s'arrachèrent à cet amour avant la faute suprême, lui, en se confessant à sa femme, elle, en acceptant d'épouser un brave voisin ! Mais, hélas ! leur héroïsme et leur sacrifice furent inutiles ! Et pourquoi ? parce que la femme de Guéral mourut, et que Guéral resta seul, avec ses remords. Quels remords ? Ceux de Phèdre ?

> Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit
> Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit ?

Mais non, pas celui-là! celui de s'être trop pressé de marier sa belle-sœur !

13. — Ils étaient *Cousins germains*, et ils s'aimaient, et ils auraient bien voulu se marier. Mais leur famille s'opposait à un mariage entre consanguins ! Ils étaient très malheureux ! Lui, plus courageux, essaya du grand remède, un autre amour, un autre mariage ! Elle, moins héroïque, refusait tous les autres partis qu'on lui proposait, lorsque, tout à coup, elle fit une découverte : ils n'étaient pas cousins germains ! Ils n'étaient pas même cousins ! Vite, elle fit part de la nouvelle à Philippe (il s'appelait Philippe !) qui, par hasard, se trou-

vait encore libre ! Je vous laisse à juger de combien de.... bonheur ils payèrent leur peine, avec la permission cette fois de toute leur famille !

ROMANS HISTORIQUES. — 14. — *Babet la Bouquetière* est un feuilleton fait avec beaucoup d'application, par un bon ouvrier, qui a fréquenté dans les bonnes maisons de confection littéraire, a vu de bons « patrons » et connaît tous les procédés du métier ; la main toutefois manque de légèreté et appuie trop sur l'étoffe. A cela près, c'est « de la bonne ouvrage » que cette « chronique du règne de Louis XV » — chronique romanesque, quoique mêlée, hélas ! de beaucoup d'histoire. — A quelle dose est fait ce mélange ? Il est entendu que nous ne le recherchons jamais pour des ouvrages de ce genre et de cette « qualité ». Le thème en est celui-ci : comment l'abbé de Bernis, surnommé par Voltaire Babet la Bouquetière, prépara l'entrée... à la cour de Mme d'Étioles, future marquise de Pompadour. Vous devinez dans quel milieu peu édifiant se déroulent les principales scènes. On y voit défiler, et surtout on y entend parler (avec une lourdeur qui n'est pas « de l'époque ») Voltaire, Maurepas, le duc de Richelieu, Louis XV, etc., etc., etc., et avec eux beaucoup de dames, dont quelques-unes sont de « vraies grrandes dames ! » Il est vrai qu'on y entend aussi le valet de chambre du Roi ; c'est lui qui semble donner le ton à tout ce monde-là. Un épisode militaire repose de toutes ces « mondanités ». On y voit Louis XV à cheval, parmi son état-major « en dentelles ». Et l'on y retrouve un parent lointain de Cyrano, un cadet de Gascogne, bavard, vantard, puéril et héroïque, capable de tous les exploits dont il se vante ; c'est une vieille connaissance que les lecteurs de feuilletons auront sans doute plaisir à revoir.

15. — *La Rose du Bocage* est un tableau de mœurs au temps du Consulat, écrit en style Empire, — avec des sentiments Empire aussi ; elle a cependant de la légèreté et de la grâce. Le beau rôle y est tenu par Bonaparte et les Vendéens ralliés au nouveau régime; il y a un traître, et c'est un émigré gracié par le Premier Consul ! Il était fiancé à une Vendéenne, appelée la Rose du Bocage, et dont la grâce s'épanouissait au jardin de la Malmaison, par les soins de Joséphine ; tout à coup on découvre qu'il se prépare à assassiner son bienfaiteur ! La Rose pâlit d'horreur,

... telle une fleur que l'orage a courbée.

Mais bientôt elle reprend vie et force sous le regard d'un jeune officier, beau comme le dieu Mars, et que, jusqu'à ce jour, elle avait appelé Mon Frère ! l'ingrate et l'aveugle. Et les lettrés de la Malmaison, témoins de cette résurrection et des fiançailles de cette jeune déesse et de ce beau guerrier, murmurent, en jetant un coup d'œil à la statue de Cupidon : O Rose du Bocage ! ô branche de laurier ! — J'ai dit que c'était un tableau ? Mettons que ce soit un pastel.

Romans de mœurs. — 16. — Dans *les Prisonniers marocains*, M. Hughes Leroux, poursuivant ce qu'il appelle son « épopée d'Afrique, » nous raconte des événements, « moitié réels, moitié romanesques, » nous assure-t-il. Le fond de son récit ne serait qu'une adaptation d'un drame publié, en 1898, dans un journal grec, et dont voici le résumé. La scène se passe à Khartoum, pendant la domination du Mahdi. Tous les prisonniers chrétiens étaient forcés de se faire musulmans et de se marier sous peine d'être mis à mort. Sept religieuses italiennes, capturées en même temps qu'une colonie de commerçants européens, refusaient d'obéir. Jetées en prison, menacées d'être égorgées ou pendues, elles restent inébranlables. Le Mahdi, qui devait se connaître en âmes, se rendit compte que les tortures physiques n'auraient pas raison de ces chrétiennes ; il en essaya d'un autre genre. Il les menaça, si elles persistaient dans leur refus, de faire massacrer avec elles tous les prisonniers chrétiens, femmes et enfants compris, tombés en son pouvoir. Pour sauver la vie à ces braves gens, les religieuses, sœur Térésa, leur supérieure, en tête, consentirent à l'abjuration et au mariage. Abjuration rien qu'apparente d'ailleurs, et mariage « blanc »; d'accord avec leurs maris, ces religieuses, plus que sécularisées, continuaient à observer tous leurs vœux. Grâce à quoi six d'entre elles purent bientôt obtenir de quitter Khartoum, et purent aussi, une fois loin, quitter en outre leur mari. Sœur Térésa resta pour continuer ses soins aux prisonniers chrétiens, que le Mahdi traitait toujours avec la plus cruelle rigueur ; son mari putatif était de moitié dans cette mission de charité. Mais ils furent trahis ; un serviteur fanatique révéla la vérité ! Le Mahdi, furieux d'avoir été dupé, renouvela la menace de massacrer tous les chrétiens si les deux associés ne devenaient pas de vrais époux. Un an de délai leur était accordé pour apporter la preuve de leur obéissance ! Sœur Térésa se fit alors relever de ses vœux par un prêtre italien, elle fit bénir son mariage, et, au bout de dix mois, elle mit au monde un enfant « dont la naissance allait racheter tant de vies innocentes ». C'est dans un journal d'Athènes, l'*Acropolis*, que M. H. Le Roux a lu cette mirifique histoire, et il n'en met pas en doute l'authenticité, — *laquelle* lui a été garantie par un vieux palikare, *lequel* avait connu personnellement quelques-uns des héros de ce drame avant de devenir le sujet et le fonctionnaire de Menelik, *lequel,* comme vous le savez, est devenu l'ami de M. H. Le Roux. Ce livre n'est donc qu'une amplification d'un article de l'*Acropolis* ; seulement le lieu de la scène est changé : il est transporté de l'Afrique équatoriale dans les montagnes du Maroc, qui ont à cette heure plus « d'actualité ». Et le *lieu* moral est changé aussi ; ce n'est plus dans l'âme d'une religieuse, c'est dans celle d'un religieux, d'un Père blanc, qu'est placée la lutte entre le devoir de la Charité et celui de la Chasteté. Cette modification

est inspirée par une pensée délicate. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins heureuses : aucun devoir n'est ici sacrifié, attendu que le Père blanc, forcé de se marier, ne l'est pas d'abjurer, et attendu enfin que, après avoir veillé avec respect sur la jeune fille que la légalité brutale du pays lui a confiée, il peut la remettre intacte à un jeune homme qui peut l'aimer et l'épouser en justes noces. Et tout le romanesque de ce drame n'est en outre qu'une occasion de nous faire connaître un coin de ce pays « qui va s'ouvrir à notre action diplomatique, commerciale, et... civilisatrice, » espérons-le.

17. — Du Maroc au Portugal, il n'y a qu'à passer l'eau. *L'Histoire d'un mort*, traduite du portugais, rappelle, par le sujet et les outrances réalistes, certains contes de Maupassant. C'est court, brutal, lugubre. Joâo, dont le cadavre est étendu sur le marbre d'un amphithéâtre, est mort d'amour en passant par toutes les étapes intermédiaires de la folie. Il avait connu et aimé Héléna petite enfant ; il avait cependant épousé Maria. Mais il revit un jour Héléna, devenue une belle jeune fille, et ce fut fini de sa tranquillité et de sa santé. Il était un employé modèle, un mari correct, un père attentif ; il ne fut plus qu'un possédé de l'idée fixe et de la passion. Il tomba dans l'alcoolisme, de l'alcoolisme dans l'aboulisme, de l'aboulisme dans l'exhibitionnisme, dans l'idiotisme, dans la mort. Quarante-cinq petites pages in-18 jésus sont consacrées à cette dissection psychologique, précédant l'autre dissection. C'est une eau-forte de dimensions étroites, mais d'un relief puissant.

18. — *Grand'Maman* est une aquarelle en deux panneaux, représentant d'un côté le *Marivaudage* d'antan, de l'autre le *Flirt* moderne, celui-ci grossier, brutal, sujet aux accidents les plus graves, celui-là aimable, élégant, spirituel et... sans conséquences. C'est du moins la Grand'Maman qui l'assure : elle se connaît en marivaudage pour l'avoir beaucoup pratiqué jadis, quand elle était une jeune et jolie femme. Elle fut très courtisée ; elle eut des distractions, quelques-unes assez vives, mais qui restèrent toujours élégantes, même et surtout « moralement, » comme dit le Cyrano de Rostand. Elle en a d'ailleurs consigné le récit très détaillé dans un journal intime, que le hasard fait découvrir à ses petits-enfants. Elle loge en effet chez elle son petit-fils, marié à une jeune Américaine, qui « est dans le train ». Le mari n'y est pas ou n'ose pas y monter. Sa folle de femme charge une amie à elle de lui donner plus de courage. « Vous allez dérailler, mes enfants ! » leur crie la grand'mère, à quoi les enfants, qui se souviennent du journal intime, répliquent : « Pas plus que vous, maman ! » Et ils vont, ils marchent bon train, quand tout à coup se produit le déraillement annoncé : l'amie s'est trop bien acquittée de sa mission ! Heureusement que tout se borne à des dégâts — moraux ! Heureuse-

ment aussi que, si elle a « déniaisé » le mari, elle a encore plus déniaisé la femme, en lui démontrant qu'il est niais de croire à l'innocence du *Flirt* américain. L'Américaine se fait-elle, par la même occasion, une opinion sur le *Marivaudage* ancien? On ne sait; mais elle s'applique à devenir une bonne petite Française, comme il y en a toujours eu, et comme il y en a encore. Espérons qu'elle y réussira.

19. — *Les Pervertis* portent pour sous-titre : « Roman d'un potache ». On pourrait peut-être le remplacer par celui-ci : « Pétard d'un potache ». Ce livre a fait du bruit, il a fait scandale, il a fait connaître le nom de l'auteur. On sait un peu partout aujourd'hui que M. Ferri-Pisani est un petit-neveu de George Sand, qu'il a dix-neuf ans, qu'il manie bien la plume et qu'il « creuse dans le mal » avec la même ardeur que son aïeule « creusait dans le mieux, » — dans cette espèce de *mieux* d'ailleurs qui est l'ennemi du bien; je veux dire que l'un est aussi pessimiste et naturaliste que l'autre était optimiste et idéaliste; mais l'un ne fait pas plus ressemblant que l'autre! Décidément, c'est un parallèle! Remerciez-moi, jeune homme!) Je ne veux pas croire du moins que M. Ferri-Pisani ait fait ressemblant. Il a voulu nous peindre les mœurs des lycées, des officielles maisons d'éducation en faveur desquelles on veut supprimer les écoles libres. Or il nous fait entrer dans un lycée dont le proviseur est un voleur, de moitié avec l'économe, le censeur un débauché, les professeurs des arrivistes sans scrupules ou des anarchistes intellectuels, les élèves des libertins, pourris de vices dans leur âme et dans leur corps. Je ne sais pas ce que sont les lycées actuels, ni ce qu'étaient les lycées d'autrefois, n'ayant traversé les maisons de l'Université qu'à l'âge où on ne peut pas, où on ne sait pas voir. Mais j'ai montré ce tableau de mœurs à un élève des lycées, d'esprit très modéré et de jugement très sûr. « C'est exagéré! » m'a-t-il dit. Je prie le neveu de George Sand de ne plus exagérer. S'il veut se joindre à nous dans la défense de la liberté, qu'il ne nous oblige pas à repousser ses services. La liberté n'a pas besoin de défenseurs qui manquent à ce point de mesure — et j'ajoute aussi, de pudeur

« ..... Nec defensoribus istis
Tempus eget ..... »

comme nous disions, quand nous avions l'âge de M. Ferri-Pisani.

20. — La cause de la liberté religieuse a-t-elle beaucoup à gagner aussi avec des livres comme *Massabielle*? Il est pavé de bonnes intentions — et de fautes de français.— Il est une réfutation nouvelle (est-ce que les cent et les mille déjà publiées ne sont pas suffisantes ?) du *Lourdes* de Zola. Un jeune homme, dont la foi vacille et s'est même éteinte, est conduit par son père à la grotte de Massabielle; il y est témoin de miracles nombreux, il assiste aux loyales constatations du Dr Boissarie, il discute, il réplique, il pleure — et il croit. Voilà le

roman, qui est peut-être une histoire, et à l'occasion duquel l'auteur nous rappelle bien des souvenirs connus, mais toujours édifiants.

21. — *La Petite Mademoiselle* se rattache aussi à nos luttes pour la liberté religieuse ; mais est-il besoin de dire qu'elle ne se recommande pas seulement par ce mérite ? M. H. Bordeaux, que j'avais été heureux de saluer, voici quelques années, comme une des espérances du roman honnête — en deviendra bientôt une des gloires. En attendant l'œuvre qui le classera définitivement au premier rang, il nous en donne une qui nous le montre sous un aspect nouveau. Nous connaissions en lui le psychologue, le dramaturge, le penseur ; *La Petite Mademoiselle* nous révèle le fantaisiste. C'est un conte de bonne humeur, pareil à ceux que devaient forger sous la Terreur, en s'inspirant même de leurs plus tragiques épreuves, les Français qui avaient gardé du courage et de l'esprit. — Il est amusant, il fait rire, mais il fait réfléchir aussi. « Et il y a une morale ! » comme disait l'autre, et comme vous allez le voir. *La Petite Mademoiselle* est une héroïne à sa manière, — laquelle est meilleure que celle de la Grande Mademoiselle du temps de la Fronde, dont elle rappelle le souvenir à ses admirateurs. Elle a un casier judiciaire ! Elle a fait huit jours de prison ! Et pour quel crime ! Pour une protestation un peu vive contre les crocheteurs d'un couvent ! D'avoir souffert pour une aussi noble cause, d'avoir entendu l'acclamation de tout un pays, d'avoir aperçu jusque dans les yeux de ses juges un hommage à sa vaillance, tout cela aurait pu lui tourner un peu la tête et faire d'elle un Don Quichotte en jupons. Pas du tout. Elle ne porte panache qu'à son chapeau ; son caractère est resté aussi simple, si son humeur en est devenue plus enjouée. C'est une chrétienne et une patriote agissante ; elle s'est promis de n'être jamais la femme d'un sceptique et d'un inutile. Elle a déjà refusé quatorze prétendants, sous divers prétextes. Maintenant elle exige que son futur époux ait donné des gages aux causes qu'elle aime, et qu'il ait notamment un casier judiciaire comme elle. Elle n'explique pas ses motifs ou elle en donne de simplement plaisants, quoique très plausibles : il faut que l'*apport* des deux époux soit pareil, qu'aucun des deux ne soit tenté d'orgueil à l'égard de l'autre, soit pour avoir été un *Martyr*, soit pour n'être pas un *Repris de justice* ! On ne saurait prendre trop de précautions pour bien assortir un ménage ! Aussi, quand un quinzième prétendant se présente, qui offre d'ailleurs toutes les garanties désirables, elle lui déclare qu'il sera accepté s'il peut y joindre la garantie supplémentaire, mais obligatoire, d'une bonne petite condamnation d'honneur. Et les voilà qui se mettent tous deux à feuilleter le code et le recueil des lois récentes pour y chercher de quel délit un honnête homme peut être coupable et capable ! Ils en trouvent, paraît-il. Et Rodrigue se met en campagne. Pour conquérir

sa Chimène il accumule les plus glorieux délits ; mais c'est en vain ! Les agents de ville qu'il injurie lui font des excuses : « Ah ! je le sais que je fais une sale besogne ! lui dit l'un d'eux à la porte d'un couvent qu'on crochète. Je voudrais être à votre place plutôt qu'à la mienne. F..... le camp!» Un jour, pourtant, il réussit à être traîné devant des juges : il est acquitté, avec félicitations. Furieux, il redouble d'audace dans sa haine des oppresseurs et son désir d'assister les opprimés ; deux fois encore il comparaît en justice (une fois même aux assises) et il est encore acquitté ! Que faire ? O Dieu ! que faire ? Un soir qu'il revient de chez sa fiancée, il voit deux ivrognes qui vont s'entre-tuer ; il intervient, il les sépare ; tous deux se jettent sur lui. La police survient, qui les arrête tous trois, et les envoie au poste. Il y resta trois jours, et fut condamné, avec ses deux « complices », à trois jours d'emprisonnement confondus d'ailleurs avec la prison préventive ! Cette fois, la Petite Mademoiselle se déclara satisfaite. Il y avait de quoi ! Le stage qu'elle avait imposé à son fiancé avait eu un résultat positif et pratique : il avait transformé un clubman, un sportman, un inutile, en un homme d'action, un homme d'œuvre, épris de fraternité, de solidarité et de justice ; elle l'avait arraché à l'indifférence et à l'égoïsme. Ah ! si toutes les petites mademoiselles de France savaient faire accepter avant le mariage un pareil noviciat !

CHARLES ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois*, par le Dr CABANÈS. Paris, Maloine, 1905, in-12 de XI-490 p., 5 fr. — 2. *Les Médecins dans l'histoire de la Révolution*, par le Dr MIQUEL-DALTON (de Cauterets). Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, gr. in-8 de 114 p., 3 fr. 50. — 3. *Malgaigne (1806-1865). Étude sur sa vie et ses idées, d'après ses écrits, des papiers de famille et des souvenirs particuliers*, par E. PILASTRE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 246 p. et portrait, 5 fr. — 4. *Les Doctrines médicales, leur évolution*, par le prof. E. BOINET. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 5. *La Vie et l'être vivant*, par R. SCHLINCKER, O. P. Paris, Bloud, 1905, gr. in-18 de 63 p., 0 fr. 60. — 6. *Les Influences ancestrales*, par le Dr LE DANTEC. Paris, Flammarion, in-12 de VI-306 p., 3 fr. 50. — 7. *Lettres à un jeune homme qui veut étudier la médecine*, par le Dr DUMAS (de Ledignan). Paris, Henry Paulin, s. d., gr. in-18 de 61 p., 0 fr. 60. — 8. *La Puériculture*, par le prof. A. PINARD. Paris, Colin, 1904, in-12 cart. de XII-188 p., 2 fr. — 9. *La Neurasthénie, mal social*, par le Dr ANGELVIN. Paris, Cornély, 1905, in-18 de 116 p., 2 fr. — 10. *La Neurasthénie étudiée aux points de vue médical, politique et social*, par H. NUWENDAM. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 47 p., 1 fr. 25. — 11. *Essai de thérapeutique générale*, par le Dr JULES GALLAVARDIN. Lyon, imp. Legendre, 1905, in-18 de 167 p. — 12. *Précis des accidents du travail. Médecine légale. Jurisprudence*, par les Drs G. OLLIVE et HENRY LEMEIGNEN et E. AUBINEAU. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 611 p., 8 fr. — 13. *Conférences sur l'alcoolisme*, par le Dr A. L. PETIT. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de XIX-224 p., cart., 3 fr. — 14. *La Laïcisation des hôpitaux. Appel à tous les amis des pauvres*. Paris, Oudin, 1905, in-8 de 125 p., 1 fr. 50. — 15. *Cours supérieur d'éducation physique*, par G. DEMENY, le Dr J. PHILIPPE et P. RACINE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-236 p., avec 162 fig., 4 fr. —

16. *Traité théorique et pratique de la carie dentaire*, par J. Redier. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, gr. in-8 de 340 p., 7 fr. — 17. *Manuel préparatoire aux examens de chirurgien dentiste*, par Georges Petit. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de VII-330 p., 5 fr.

1. — Comparer le présent au passé, dit le Dr Cabanès au début de son livre *Remèdes d'autrefois*, quand ce n'est pas pour exalter l'un au préjudice de l'autre, est une tâche qui peut n'être point stérile. Pour tout lecteur sérieux, les études historiques auront le très grand avantage de forcer à réfléchir sur les choses d'aujourd'hui. Telle est, en effet, outre l'intérêt qu'on prend à le lire, la haute portée philosophique du curieux livre de notre confrère. En nous montrant *Comment se soignaient nos pères*, en passant en revue ces vieux remèdes, parfois bien extraordinaires en apparence, et dont plusieurs, les meilleurs peut-être, nous servent encore aujourd'hui, ceux que l'on empruntait à l'homme lui-même et aux animaux, les panacées de jadis : l'orviétan et la thériaque, les remèdes tirés des minéraux, des végétaux, les remèdes secrets, les médications singulières, telles que la flagellation, le Dr Cabanès nous enseigne à ne pas tourner en dérision et à ne pas mépriser les préjugés populaires et les pratiques médicatrices d'autan. Car c'est bien à cet empirisme, le plus souvent aveugle et irraisonné, que l'on doit les meilleurs remèdes, le quinquina, l'antimoine, l'ipéca. Il n'est pas jusqu'à l'opothérapie et à la sérothérapie, si en vogue maintenant, dont on ne retrouve l'origine dans les pratiques des temps anciens. Nombreux sont les remèdes tirés de l'homme lui-même : cheveux, cire des oreilles, et jusqu'aux produits les plus dégoûtants, on peut dire que tout a été utilisé pour la guérison de telle ou telle maladie. La poudre de momies égyptiennes a non seulement figuré dans la matière médicale de nos pères, mais encore elle a fait l'objet de nombreuses falsifications. Les animaux ne pouvaient pas ne pas être mis à contribution pour guérir les maux de l'humanité. Mais, parmi eux, le chien paraît avoir été le plus employé. Sa graisse était souveraine contre toutes sortes de maux, et toutes les parties de son corps ont été en outre plus ou moins utilisées : la cervelle contre la manie et la frénésie, l'œil contre l'ophtalmie, les dents calcinées contre les maux de dents (*similia similibus!*). La vipère aussi a occupé une place des plus importantes dans la pharmacopée « animale » : elle entrait, en compagnie de soixante-dix autres substances, dans la composition de la thériaque, panacée inventée par Andromaque, médecin de Néron ; infusée dans du vin, elle guérissait la ladrerie. Au XVIIe siècle, le bouillon de vipères, vanté par Mme de Sévigné, fut si à la mode qu'il vint un moment où on faillit manquer de quoi en faire. Cette renommée de la vipère s'est perpétuée jusqu'à la fin du XIXe siècle, où le codex de 1866 la mentionne pour la dernière fois. De ces exemples, que l'on pourrait multiplier, on tire cette conclusion qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil et que

les pratiques d'aujourd'hui dérivent plus ou moins directement de celles de nos pères : le massage des procédés des rebouteurs, la médecine vibratoire du trémoussoir où se balançaient nos aïeules, l'hypnotisme des passes mystérieuses, l'opothérapie de l'usage empirique d'absorber les viscères de l'homme et des animaux. Il faut donc examiner avec indulgence, sans les rejeter à priori comme on le fait trop souvent, les pratiques et les préjugés populaires. La lecture des chapitres consacrés au sucre, au thé, au café, au chocolat, montre que public et médecins ont encore aujourd'hui les mœurs d'autrefois. Nous serions tentés de sourire des discussions auxquelles donna lieu l'introduction de ces nouveautés. Et pourtant nous faisons de même aujourd'hui, dès qu'apparaît un nouveau remède. Tel est encore l'enseignement qui se dégage du livre si intéressant du Dr Cabanès.

2. — En dépit de l'avis exprimé par M. Aulard, « qu'il y a un livre à faire sur l'histoire de la médecine pendant la Révolution et un livre à ne pas faire sur la conduite politique des médecins pendant cette époque », le Dr Miquel Dalton n'a pas hésité à aborder le dernier sujet, déjà traité, mais bien à la légère, par le Dr Saucerotte : *Les Médecins dans l'histoire de la Révolution*. M. Aulard, il est vrai, s'exprime ainsi, plus en psychologue qu'en historien de la grande crise qui a bouleversé la France : interrogeant les figures, plus ou moins oubliées, évoquées par leur premier biographe, c'est en vain qu'il cherche « un trait commun qui rappelle des habitudes communes ;... par le seul fait que ses membres (de la médecine) exercent d'ordinaire leur état isolément, il s'ensuit que leur profession n'a pas autant déteint sur leur personne que celle d'avocat ou d'instituteur. » A peine une nouvelle société a-t-elle surgi, on retrouve plus ou moins meurtris et désemparés, mais de retour dans le giron de la profession, la plupart notamment des cent cinquante-deux médecins députés de la Révolution, les proconsuls et les muets du centre, les proscripteurs et les proscrits, les réacteurs et les irréductibles. On ne peut que savoir gré à notre confrère d'avoir cherché à nous faire connaître ces aînés de jadis. Il passe successivement en revue ceux qui prirent part aux États généraux et à la Constituante, ceux que l'on trouve dans l'Assemblée législative, puis les médecins constitutionnels, enfin ceux qui figurèrent dans les Assemblées du Directoire. En somme, ce travail, qui a exigé une foule de recherches, est, malgré quelques omissions inévitables, des mieux documentés.

3. — C'est une bien noble et imposante figure que celle de *Malgaigne*, dont M. E. Pilastre nous donne aujourd'hui une biographie détaillée. Fils et petit-fils de médecins, il devait porter au plus haut point la gloire de la chirurgie française. Il a laissé de nombreux écrits, que l'on consulte toujours avec fruit, et dont deux sont encore classiques : déjà,

dans sa thèse inaugurale, qui traitait des paradoxes de médecine théorique et pratique, il se montrait le précurseur des méthodes actuelles de la chirurgie, bravant en cela des préjugés séculaires. M. Pilastre s'est attaché à suivre, dans son sujet, l'*homme* depuis sa naissance jusqu'à la fin de sa carrière, négligeant un peu trop le médecin, et insistant peut-être outre mesure entre autres choses sur sa courte carrière à la Chambre des députés, car le démon de la politique avait aussi tenté Malgaigne. Aussi les médecins y trouveront-ils des lacunes qui seraient impardonnables si l'auteur était un confrère. Malgré tout, le livre de M. Pilastre sera d'autant mieux le bienvenu, qu'en dehors de quelques éloges plus ou moins académiques, il n'existe aucune biographie de Malgaigne.

4. — Le lot de chaque siècle, a dit un de nos professeurs les plus distingués, est de travailler pour le siècle suivant, et le spectacle des erreurs humaines, loin de nous décourager, doit nous donner confiance en l'avenir; il démontre la puissance infinie de l'esprit humain et prouve l'évolution continuelle de la science. Faire l'histoire de l'erreur, n'est-ce pas faire l'histoire du progrès? L'humanité marche, non de l'inconnu vers le connu, mais de l'erreur vers la vérité. Aussi loin que la tradition remonte, elle vous fait découvrir une cosmogénie, une physique, une physiologie, une pathologie. Dès les origines, la médecine s'est fondée sur l'observation; plus tard, groupant et comparant les faits, elle s'est élevée aux formules générales, qui sont des systématisations légitimes et utiles ; mais ces formules ont varié, les faits, par suite de découvertes dans les sciences qui prêtent à la médecine un concours plus ou moins étendu, ont reçu une interprétation nouvelle, et l'art de guérir a subi dans la pratique des modifications souvent importantes. Tel est le tableau que nous trace M. le professeur Boinet, dans son ouvrage : *Les Doctrines médicales, leur évolution*, résumé aussi complet que possible des notions sur l'art de guérir à travers les siècles. Les différentes époques sont passées en revue : l'antiquité, le moyen âge, la Renaissance, les temps modernes. Disons, pour ce dernier chapitre, que, après beaucoup d'autres, le professeur Boinet, venant à parler de l'ère pastorienne, attribue à l'illustre Pasteur, qui n'y est pour rien pourtant, le mérite de la découverte de l'antisepsie chirurgicale. Cette dernière est due à un savant modeste dont le nom est certainement ignoré de la plupart des médecins, et qui eut encore le mérite de prouver scientifiquement la nature parasitaire de plusieurs maladies, notamment du favus. La partie la plus considérable du travail de M. Boinet est consacrée à l'exposition des idées modernes sur la maladie : les maladies infectieuses, les maladies épidémiques, les conditions de leur développement chez les individus, les auto-intoxications, les maladies par troubles trophiques, les maladies héréditaires et les

théories auxquelles ces dernières ont donné lieu sont passées successivement en revue. L'auteur n'a garde d'oublier les défenses de l'organisme contre les maladies, et les théories de l'humorisme et de l'immunité. Il termine enfin par un exposé court mais suffisamment détaillé des doctrines modernes au regard de leurs applications à l'hygiène et à la thérapeutique. Peut-être est-il trop enthousiaste de ces dernières dans les conclusions finales de son travail; mais n'en a-t-il pas été de même pour les partisans des doctrines qui se sont fait jour dans les siècles précédents?

5. — La science moderne se flatte d'arriver à résoudre le problème pourtant bien obscur de la vie. Il reste encore à faire, et les difficultés que peut présenter la question n'ont point arrêté les chercheurs; il semble même qu'on ait mis, ces derniers temps, un acharnement plus grand à l'aborder. Les idées émises sont nombreuses et des provenances les plus diverses; le P. Schnickler a jugé opportun d'essayer de les rapprocher et de les comparer, en un mot de nous donner un tableau d'ensemble des doctrines actuelles, dans son substantiel opuscule : *La Vie et l'être vivant*. Il y envisage successivement la notion commune de la vie, la notion expérimentale considérée dans les faits et les conclusions à en tirer, enfin la notion philosophique.

6. — Pour le Dr Le Dantec, la vie des animaux ou des végétaux n'est jamais un phénomène qui commence; c'est un phénomène qui continue. Mais sur le trajet continu qui constitue une lignée, il se manifeste de distance en distance des accidents ayant une durée plus ou moins longue et que nous appelons des individus; nous sommes nous-mêmes des individus et notre langage, assurant les rapports d'homme à homme, est essentiellement individualiste, de sorte que, comme les individus naissent et meurent, c'est-à-dire, commencent et finissent, nous racontons forcément l'histoire d'une espèce comme une série d'accidents séparés entre lesquels existe un lien qui nous paraît mystérieux et que nous appelons hérédité : telle est l'idée majeure que développe et explique l'auteur dans son nouveau travail : *Les Influences ancestrales*. Un premier livre forme comme un résumé aussi général que possible, et par suite forcément aride de toute la biologie. Le docteur Le Dantec y recherche ce qu'il peut y avoir de commun à tous les êtres vivants, se plaçant successivement aux divers points de vue que comporte l'étude du problème de la vie; il se fait fort de trouver, dans les recherches d'ordre chimique et dans la loi approchée d'hérédité, le fil d'Ariane qui permettra d'unir le présent au passé par des formules générales; et la notion de la continuité des lignées et la clause restrictive « sous peine de mort » lui suffira, affirme-t-il, à établir les principes de Lamarck et de Darwin. Un deuxième livre, d'un aspect bien moins sévère, est consacré à l'étude des caractères communs à tous les individus d'une

même espèce ou d'une même race, sans la préoccupation de la manière dont ces caractères sont distribués aux individus par les hasards de l'amphimixie. Encore convient-il de faire un choix parmi les caractères spécifiques, sous peine d'avoir à passer en revue toute la zoologie, toute la botanique et toute la physiologie. Puis vient l'étude sociale, ou individuelle de l'animal. L'amphimixie, ou mélange des caractères des parents dans la reproduction sexuée, forme l'objet d'un troisième et dernier livre.

7. — Le Dr Dumas a pensé qu'il serait profitable aux générations médicales en formation de réunir en une brochure : *Lettres à un jeune homme qui veut étudier la médecine*, les conseils qu'il donnait naguère à ses confrères à venir dans la *Revue de déontologie*. Assurément il ne manque pas de bonnes choses dans ces lettres, mais je doute qu'elles soient aussi pratiques, et elles ont certainement moins d'attrait et d'humour que les lettres sur les devoirs professionnels publiées par le docteur Notta, il y a quelque trente ans. Telles quelles, cependant, elles ne pourront qu'inspirer de saines idées aux jeunes médecins le plus souvent ignorants des égards qu'ils doivent à leurs confrères plus âgés et de la dignité qu'exige l'exercice de leur profession.

8. — Autrefois — et cela doit se faire quelque peu encore aujourd'hui, — c'étaient les mères qui se chargeaient, au moment voulu, d'instruire leurs filles sur les devoirs que créent pour celles-ci le mariage et la maternité. S'il faut en croire la Préface de l'opuscule : *La Puériculture*, c'est dès l'école primaire qu'il faut parler aux jeunes filles de ce qu'il convient de faire « pour conserver et développer les tout petits enfants dans les meilleures conditions possibles. » Et, en fait, la puériculture n'est que la réunion d'une série de conférences faites à des jeunes filles de dix à quatorze ans, de l'école du boulevard Péreire. Aussi n'est-on pas surpris de lire, en tête de l'Introduction, la dédicace : Aux enfants qui liront ce livre. Bien des mères penseront, et avec raison, qu'un tel enseignement est bien prématuré pour des enfants de l'école primaire ; cette réserve faite, on ne peut qu'approuver en eux-mêmes les conseils donnés sous une forme très claire et très précise et dont les jeunes mamans pourront faire leur profit.

9, 10. — La maladie, de plus en plus fréquente, qui fait le sujet des brochures des docteurs Angelvin et Nuwendam : *La Neurasthénie, mal social*, et *la Neurasthénie étudiée aux points de vue médical, philosophique et social*, inspire à ces deux auteurs une étude et des conclusions sur bien des points identiques. Le Dr Angelvin cependant insiste plus particulièrement sur la nécessité et les moyens de prévenir le mal, et estime qu'ainsi compris son travail sera profitable non seulement aux médecins mais encore à tous ceux qui s'intéressent aux questions de médecine sociale. La brochure du Dr Nuwendam est faite dans un sens

et des termes plus scientifiques ; elle est moins une œuvre de vulgarisation que la précédente, et on y trouve bien des vues originales et personnelles.

11. — On n'en saurait dire autant de l'*Essai de thérapeutique générale* du Dr Jules Gallavardin, où les citations abondent un peu trop, et qui est un exposé des doctrines homœopathiques sur le mode d'action des médicaments.

12. — On sait la grande impulsion donnée ces dernières années aux questions relatives à l'assistance des victimes des accidents du travail. Le médecin étant appelé à y jouer un grand rôle, les docteurs Ollive et Le Meignen ont jugé utile de composer à l'usage du corps médical un guide sûr pour les aider à connaître et à remplir les devoirs nouveaux que la loi leur impose : *Précis des accidents du travail, médecine légale, jurisprudence.* Cet ouvrage renferme une foule d'observations des plus judicieuses ; de nombreuses pages sont consacrées à l'influence que les traumatismes peuvent avoir sur le développement ou l'aggravation des maladies préexistantes ; les praticiens y verront encore quelles sont les affections susceptibles d'être causées par un traumatisme, pendant combien de temps l'étiologie traumatique peut être admise, quels signes permettront d'élucider si la maladie en cause est la conséquence ou non de l'accident. Les auteurs, se basant sur une argumentation presque exclusivement médicale, s'efforcent de combattre, à cet égard, la jurisprudence admise ces deux dernières années par les cours et tribunaux, jurisprudence plus nuisible qu'utile aux ouvriers eux-mêmes qu'elle a pourtant la prétention de favoriser. Les questions secondaires ou de détail, de nature à intéresser le médecin, ne sont pas moins soigneusement étudiées dans le travail de MM. Ollive, H. Lemeignen et E. Aubineau : rédaction des certificats, obligation pour l'ouvrier de se soumettre aux soins présents, liberté pour l'ouvrier de choisir son médecin, d'aller ou non à l'hôpital, contrôle du patron sur les soins donnés à l'ouvrier blessé. Le caractère essentiellement pratique que les auteurs ont voulu garder à leur livre leur a fait laisser de côté le plus possible les observations détaillées, les rapports médico-légaux, et ils ont visé surtout à formuler des conclusions. Ils n'ont eu garde d'oublier de donner, toutes les fois qu'il était nécessaire, les références des décisions prononcées par les tribunaux français ; ils y ont même ajouté quelques décisions de tribunaux étrangers, et n'ont jamais hésité à formuler leur avis médical, fût-il contraire à la jurisprudence adoptée. Enfin ils ont cru devoir, en terminant leur tâche, indiquer les modifications et les améliorations qu'il y aurait lieu d'apporter à la loi de 1898, dans l'intérêt de tous, patrons, ouvriers, médecins.

13. — M. le médecin major Petit a eu l'excellente idée de réunir en un volume : *Conférences sur l'alcoolisme,* les documents, les chiffres, les

faits scientifiques, les arguments nécessaires pour développer le programme antialcoolique indiqué très sommairement dans une circulaire ministérielle de 1901. Le résumé qu'il donne est aussi complet que judicieux, et il facilitera singulièrement la tâche prescrite par la circulaire mentionnée, surtout aux officiers de troupe qui ne peuvent avoir sous la main une bibliothèque scientifique bien fournie. L'auteur semble s'être attaché surtout à combattre deux préjugés : le premier est que le principal danger des alcools réside dans leur impureté ; le second que les boissons alcooliques sont hygiéniquement nécessaires aux travailleurs. Il fait ressortir que l'usage habituel de ces dernières n'est jamais utile, qu'il est, au contraire, toujours nuisible. Le vin lui-même n'est nullement indispensable à l'alimentation normale, et l'on peut s'en passer, souvent avec profit. Cela n'empêche pourtant le docteur Petit de se récrier contre ceux qui, confondant boissons alcooliques et boissons fermentées, prêchent l'abstinence complète même de ces dernières, notamment du vin. Son livre, excellent à tous égards, est un répertoire de documents ; on y trouvera d'excellents conseils, des vues élevées, des sentiments patriotiques ; et ceux qui voudront prendre part à la campagne antialcoolique, plus que jamais à l'ordre du jour, le consulteront avec fruit.

14. — On ne connaît que trop les mesures récemment prises dans nombre de villes contre le personnel religieux assurant le service hospitalier. Elles semblent être la réalisation d'un programme préparé de longue main. On rend bien hommage au dévouement et à l'abnégation des religieuses, mais, disait M. Combes dans une circulaire aux préfets, ces qualités « ne suffisent pas ; il faut une instruction technique. » — Aux commissions hospitalières d'assurer le recrutement d'un personnel capable en créant des écoles d'infirmières ; et ce qui importe avant tout, c'est d'aboutir. Les derniers termes de cette œuvre importante seront, d'une part, un service convenablement outillé, et, d'autre part, un débouché ouvert aux activités féminines sur le terrain où elles peuvent se déployer plus utilement. L'auteur de la brochure intitulée : *La Laïcisation des hôpitaux* s'est donné la tâche de nous montrer, dans une centaine et plus de pages très bien documentées, et le but poursuivi par le ministre auteur de la circulaire, et les partisans du renvoi des religieuses, et les effets réels du changement de personnel partout où on en a fait l'expérience. Le but des laïcisateurs n'est que trop évident : ils tiennent essentiellement à faire disparaître des édifices publics tout ce qui peut à un titre quelconque rappeler l'idée religieuse ; impuissants à imiter le dévouement des saintes filles qui se consacrent à soigner des malades, ils trouvent plus simple de supprimer ces dernières. Un autre but, moins avoué peut-être, c'est d'empêcher, par des tracasseries et des formalités administratives, l'accès du prêtre

auprès des moribonds. Le résultat de la laïcisation, partout où elle a été appliquée, a été la désorganisation complète des services, et l'augmentation des dépenses dans des proportions inouïes. Presque partout les religieuses ont été remplacées par un personnel inférieur sous le rapport intellectuel et moral, et les infirmières irréprochables au point de vue de la tenue et du dévouement sont des plus rares. Quant aux écoles d'infirmières, elles ne sont bien souvent que des écoles d'immoralité; et l'auteur de la brochure n'en rapporte que trop de preuves.

15. — Nous avons eu occasion de rendre compte précédemment de plusieurs ouvrages de M. Demenÿ. Répondant au vœu exprimé par l'Union des sociétés de gymnastique sur l'institution d'un *Cours supérieur d'éducation physique,* il s'est efforcé de le réaliser dans un ouvrage portant ce même titre, et fait en collaboration de deux professeurs. Le cours est divisé en trois parties. La première est consacrée à la pédagogie générale et au mécanisme des mouvements; la deuxième traite de l'anatomie et de la physiologie appliquée à l'éducation physique du corps. Enfin la troisième partie comprend le détail des exercices pratiques. Un grand nombre de figures, les unes schématiques, les autres d'après nature, facilitent l'intelligence du texte.

16, 17. — C'est une étude complète de l'affection la plus commune du système dentaire que nous donne pour la deuxième fois M. J. Redier sous le titre : *Traité théorique et pratique de la carie dentaire.* Peut-être, allant au fond des choses, pourrait-on penser, contrairement à l'auteur, que la carie dentaire a une cause organique, plus ou moins favorisée à la vérité par des agents extérieurs, et qu'elle est même une manifestation de dégénérescence. Mais, cette réserve faite sur la nature et la pathogénie du mal, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la question a été étudiée sous toutes ses faces et avec d'amples détails. Les chapitres du traitement forment à eux seuls plus de la moitié de l'ouvrage. — Comme le précédent, le *Manuel préparatoire aux examens de chirurgien-dentiste* du Dr G. Petit en est à sa seconde édition; c'est un résumé succinct et sans prétention des connaissances exigées des aspirants au diplôme; il est destiné à la fois à servir de direction aux débutants et de memento pour les autres. Dr L. de Sainte-Marie.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction d'André Michel. Tome I. *Des Débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane.* Paris, Colin, 1905, in-4 en fascicules de 40 pages, avec de nombreuses photogravures, 1 fr. 50 le fascicule. — 2. *Apollo. Histoire générale des arts plastiques*, par Salomon Reinach. Paris, Hachette, 1904, in-16 de xi-336 p., avec 606 fig., cart., 7 fr. 50. — 3. *Précis d'histoire de l'art*, par C. Bayet. Paris Alcide Picard et Kaan, s. d., in-8 de 462 p., avec 230 grav., 3 fr. 50. — 4. *La*

Sculpture attique avant Phidias, par Henri Lechat. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de VIII-510 p., avec 48 fig. dans le texte, 20 fr. — 5. *Les Grands Artistes. Donatello*, par Arsène Alexandre. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 6. *Les Grands Artistes. Boucher*, par Gustave Kahn. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 7. *Les Grands Artistes. Hogarth*, par François Benoit. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 8. *Les Artistes célèbres. P.-L. Debucourt*, par Henri Bouchot. Paris, Librairie de l'Art, E. Moreau, s. d., in-8 de 83 p., avec 35 grav., 3 fr. — 9. *Les Maîtres de l'art. Albert Dürer*, par Maurice Hamel. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 173 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 10. *Les Maîtres de l'art. Reynolds*, par François Benoit. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 176 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 11. *Les Maîtres de l'art. David*, par Léon Rosenthal. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 177 p., avec 24 grav., 3 fr. 50.

1. — Au moment où paraîtront ces lignes rapides, quatre fascicules de la grande *Histoire de l'art* que dirige M. André Michel seront déjà en vente. C'est avec une vive joie que je salue la monumentale publication depuis si longtemps attendue. Elle sera l'honneur de la librairie française. Nul éditeur à l'étranger, même en Allemagne, où cependant les belles entreprises de vulgarisation artistique ne manquent point, ne s'était risqué à un aussi vaste labeur. Il y fallait les ressources et l'ardeur, je puis dire même l'audace de la maison Armand Colin, désireuse de créer une œuvre analogue à cette *Histoire générale*, dirigée par MM. Lavisse et Rambaud, et à cette *Histoire de la littérature française*, dirigée par M. Petit de Julleville, qui lui valurent et lui valent encore un magnifique succès. Il y fallait aussi, il y fallait surtout le zèle persuasif et jeune d'un historien et d'un critique dont l'énergie, sollicitée sans cesse par les multiples tâches de l'enseignement ou du journal, a su réserver intact, pour le grand labeur à entreprendre, tout un trésor de science et d'observations personnelles. M. André Michel, critique d'art au *Journal des Débats*, conservateur et professeur au Musée et à l'École du Louvre, pouvait seul réussir à grouper et à discipliner les nombreux collaborateurs — une vingtaine — dont chacun, selon sa spécialité, doit traiter une division du vaste ouvrage. Huit volumes in-quarto, d'environ neuf cents pages, cela représente une bibliothèque d'art ; encore cette *Histoire* ne commence-t-elle qu'aux premiers temps chrétiens, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de M. Georges Perrot devant suffire pendant de nombreuses années encore à satisfaire, à combler même toutes les curiosités. Des érudits comme MM. Enlart, Millet, Mâle, Bertaux, Paul Durrieu, Leprieur, Haseloff, figurent parmi les principaux rédacteurs de cette encyclopédie artistique ; mais il sera bien permis à un des collaborateurs de la première heure de déclarer ici, au risque d'offenser une modestie extrême, que M. André Michel a fait mieux que de nous indiquer la tâche, il nous a donné le modèle. De tant de sujets admirables et toujours nouveaux qui s'offrent à notre analyse dans ce champ immense et par

endroits encore vraiment inexploré, nul n'est plus admirable, nul n'est plus nouveau que l'étude de notre sculpture française ; et c'est à lui que nous devrons d'en connaître enfin toutes les beautés, classées, appréciées, mises en valeur par la critique la plus sûre et la plus enthousiaste.

2. — Une charmante reliure en toile verte, d'un vert délicieusement tendre et suave, du vert des jeunes arbres printaniers, porte, gaufrée en or, une médaille grecque, et ce titre radieux, étincelant, énigmatique : *Apollo*. La figure et le nom du prince des Muses annoncent et protègent une *Histoire générale des arts plastiques*. L'auteur, M. Salomon Reinach, ayant, voici quelques années, abrité du bouclier de *Minerva* une docte *Introduction aux classiques grecs et latins*, dont le succès, loin de s'épuiser, va toujours croissant, a fait acte de piété classique en invoquant à son tour le divin Apollon. Il lui dédie, ou plutôt il dédie à ses aimables auditrices le cours en vingt-cinq leçons qu'il professa, l'hiver de 1902, à l'École du Louvre, et où il n'est pas excessif de dire que l'on s'étouffa. Cela semblait presque une gageure de faire tenir en vingt-cinq leçons toute l'histoire de l'art ; et pourtant M. Reinach y a réussi. Il a réussi non seulement à donner à ses belles auditrices des lumières de tout, mais à leur faire comprendre tout ce qu'il leur disait, et deviner tout ce qu'il ne pouvait dire. Il a accompli devant son auditoire élégant ce même miracle de condensation que nous voyons opérer par le savant M. d'Arsonval, lorsqu'il liquéfie l'air respirable. Car ce n'est pas une masse inerte, c'est de la pensée vivante et agissante que l'éminent conférencier nous sert en doses homéopathiques. Depuis les dessins rudes tracés par nos premiers ancêtres aux bras forts et velus, dans ces cavernes où ils voisinaient avec les ours et d'où ils s'élançaient à la poursuite des rennes, jusqu'aux courbes les plus serpentines de l'art nouveau le plus morbide et neurasthénique, il nous fait tout voir. 330 pages et 600 gravures lui suffisent à exécuter ce magnifique programme ; elles sont bien petites, les gravures, mais d'une telle netteté, d'une telle précision, que l'on ne saurait les blâmer de s'adapter si étroitement à un livre de poche. Les proportions du texte sont justes et bonnes ; tout au plus pourrais-je regretter que la part faite à l'architecture et à la sculpture gothique (dont M. Reinach parle d'ailleurs en termes excellents) soit un peu restreinte, à côté des développements souvent originaux et personnels donnés à l'étude de l'art antique (on y notera, peut-être avec surprise, l'interprétation nouvelle de la Vénus de Milo, p. 54-55). Et j'allais oublier un des grands mérites de ce livre, un de ceux qui le rendent indispensable à tous les travailleurs : les indications bibliographiques si complètes qui terminent chacun des chapitres. Pour cela seul nous devrions à M. Reinach des remerciements chaleureux. Je ne doute pas qu'une seconde édition ne soit déjà prochaine ; c'est pourquoi je veux indiquer ici quelques

corrigenda notés au passage. Page 97, les gravures 145 et 146 représentent l'une et l'autre la même vue de Saint-Apollinaire in Classe de Ravenne, mais avec un éclairage différent (voilà peut-être un inconvénient de l'illustration microscopique). Page 146, je ne crois pas qu'on puisse dire que l'on ne connaît point de tableaux authentiques de la main de Cimabué. Page 147, le florentin Taddeo Gaddi figure parmi les Siennois, au lieu de Taddeo di Bartolo ; et, même page, un peu plus bas, je me refuse à admettre que Giotto ait pu être influencé par Duccio. Page 149, je note « la fadeur » de Fra Angelico, son âme « un peu enfantine », sa « bergerie dévote où l'on voudrait quelques loups ». Non, je vous en prie ! Page 249, dans la bibliographie, je trouve un livre de Manuel Cossio sur le Greco, daté de 1903; ce livre, annoncé depuis longtemps, n'a pas encore vu le jour.

3. — En même temps que les lectures si ingénieuses et concises de M. Reinach, paraissait une nouvelle édition entièrement refondue de l'excellent *Précis d'histoire de l'art* publié il y a près de vingt ans par M. Bayet. En vérité c'est moins une nouvelle édition qu'un nouveau livre, et l'on ne saurait trop féliciter l'éminent Directeur de notre enseignement supérieur d'avoir eu le courage de reprendre page par page, et l'on peut dire phrase par phrase, un travail qui fut déjà si utile et universellement goûté. C'est surtout aux deux extrémités de ce travail que l'auteur a été naturellement conduit aux remaniements les plus considérables : dans l'étude des origines de l'art, dans les développements donnés à l'art grec, et surtout dans une synthèse très large et instructive de l'art moderne. La première édition du Précis s'arrêtait prudemment à la fin du XVIIIe siècle ; celle-ci comprend près de cent pages absolument nouvelles sur le XIXe siècle, dont il est possible désormais à l'historien de juger les tendances complexes et généreuses. Ce livre marque un renouveau, si l'on peut dire, de l'antique et précieuse *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, passée aux mains d'éditeurs actifs et qui entendent la conduire à terme. Elle a fait son chemin dans le monde, cette « Bibliothèque » que le bon imprimeur Quantin lançait il y a vingt-cinq ans, sinon plus, et dont les cinquante-huit volumes ont presque tous mérité la faveur du public. Le texte de M. Bayet est beaucoup plus étendu que celui de M. Reinach ; sa bibliographie, en revanche, l'est moins, et pourtant je la crois très suffisante, parce qu'elle est choisie avec une information et un goût parfaitement sûrs. De nombreuses gravures ont été ajoutées à cette édition ; j'ai à signaler, à leur propos, deux petites rectifications. Page 398, *les Casseurs de pierres* de Courbet sont indiqués comme appartenant au Musée du Louvre ; hélas, non ; ce tableau, qui fut un des manifestes de l'école réaliste, a été adjugé, l'an dernier, à l'hôtel Drouot, pour une somme relativement minime, à un musée allemand.

Page 399, le *1814* de Meissonier n'appartient non plus au Louvre, mais à la riche collection de M. Chauchard. Je note encore, à la page 440, le nom du peintre allemand *Steinle*, imprimé à tort (ainsi qu'à l'index alphabétique) *Steinde*.

4. — Le travail de M. Henri Lechat sur *la Sculpture attique avant Phidias* est peut-être le plus durable des monuments élevés en ces dernières années par l'érudition française à la gloire de l'art grec. Ancien membre de notre École d'Athènes, M. Lechat s'est consacré à l'étude minutieuse des origines de cet art. Le volume qu'il intitulait : *Au Musée de l'Acropole* nous donna, voici deux ans, la révélation saisissante de délicates merveilles que le beau livre de vulgarisation de M. Georges Perrot devait nous rendre plus accessibles encore. Mais il manquait sur le sujet un ouvrage conçu sous forme historique, et embrassant,—ce sont les termes mêmes de l'auteur,—tout le développement de la sculpture athénienne depuis ses origines jusqu'à la fin de l'archaïsme. Voici donc ce livre, où le dessein a été de montrer «qu'il a existé une école attique, suivant le sens strict que les historiens de l'art donnent au mot « école » ; que cette école a eu de bonne heure sa physionomie distincte, sa personnalité définie ; qu'elle a progressé d'une marche continue, non pas rigide et rectiligne, passablement souple au contraire, élargissant son domaine sans en compromettre l'unité ; et que le génie individuel des plus grands artistes a eu peut-être une moindre action dans le magnifique épanouissement de l'époque de Périclès que n'en eut secrètement ce qu'on pourrait appeler «le génie collectif de l'école » (p. I-II). Cette histoire de la statuaire attique commence comme un conte de fées : Il y avait une fois un homme qui s'appelait Dédale... Mais il est bien douteux que Dédale ait existé ; son nom est une synthèse symbolique de l'œuvre des premiers imagiers et tailleurs de bois ; c'est le héros représentatif de la statuaire primitive. M. Lechat croit à l'autochtonie de la sculpture attique, et il n'a point de peine à réfuter la doctrine des influences orientales et celle de la perpétuité de la tradition mycénienne. Il analyse avec une ingéniosité pénétrante les premiers monuments en pierre tendre, les frontons, les groupes d'animaux auxquels un coloris énergique, exhumé dans toute sa fraîcheur, donne un caractère si âpre et barbare. Et puis il arrive aux premières sculptures en marbre dont il tente une classification chronologique, et voici, presque sans transition, que nous nous trouvons en présence de ces statues de femmes d'une élégance raffinée, aussi attrayantes au regard que les plus délicats bijoux, œuvres des sculpteurs ioniens « dont l'exécution coulante et moelleuse annonce les plus rares qualités de la technique de Praxitèle. » Mais ce n'est point là que se formera l'art de Phidias, et il nous faut passer à un courant artistique bien différent, presque contraire,

où reparaît l'ancien art attique, modifié cette fois par les influences doriennes, pour découvrir enfin « un idéal de simplicité, de naturel, de vérité, qui ne redoute pas de sembler un peu nu et sévère, et, s'il porte avec lui une certaine fleur de grâce, la porte sans avoir l'air d'y penser » (p. 352). Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux exprimer les nuances de l'art grec ; et il me semble que dès maintenant nous pouvons reconnaître en M. Lechat son meilleur historien. C'est de lui que nous attendons l'œuvre définitive à laquelle doit songer l'historien de l'art grec, l'étude de Phidias ; et le livre que je viens de louer, *opus laudatum*, en forme la parfaite Introduction.

5, 6, 7. — La jolie collection des *Grands Artistes*, que publie la librairie Laurens, comprend dès maintenant vingt volumes. Les trois derniers nous font passer de la Renaissance italienne à la peinture galante du XVIIIe siècle et à l'humour anglais, de Donatello à Boucher et à Hogarth. M. Arsène Alexandre, qui voit en *Donatello* un « inclassable » (p. 8), demande que nous abordions son œuvre avec des sentiments « heureusement anormaux, » c'est-à-dire « non du respect mais de l'admiration éperdue, non de l'intérêt mais de l'effarement » (p. 124). C'est aller un peu loin ; et je crains que ce travail, tout intéressant et vibrant qu'il apparaisse, ne réponde pas très nettement aux exigences du titre imposé à la collection. Biographie critique, dit le titre; non, c'est plutôt, à propos de Donatello, une causerie vivante et libre, où sont d'ailleurs décrits éloquemment, en même temps que reproduits par de bonnes gravures, les principaux ouvrages du maître. — M. Gustave Kahn s'est montré historien plus fidèle et minutieux dans les pages aimables où il nous retrace, non sans une complaisance parfois excessive, la carrière du plus voluptueux des peintres du XVIIIe siècle. Il ne restait pas grand'chose de nouveau à écrire sur *Boucher* ; au moins trouvera-t-on ici l'essentiel ; et l'auteur a insisté avec raison sur les mérites exceptionnels des compositions décoratives. Les vingt-quatre gravures sont joliment exécutées ; je regrette de n'y point trouver, au lieu d'une de ces galanteries un peu libertines et banales qui traînent vraiment partout, un des très beaux portraits, trop peu connus, de Mme de Pompadour. — M. François Benoît avait une tâche moins ingrate assurément et plus nouvelle. *Hogarth*, qu'il nous présente en une étude bien documentée et divisée, est un des artistes les plus foncièrement anglais. Sa raillerie souvent épaisse et lourde se mêle de prédication et de vertueuse éloquence; il narre tout au long, en des séries de tableaux et de gravures, les déplorables épisodes de la *Destinée d'un libertin*, les phases plus tristes encore de la *Destinée d'une courtisane*, ou les scènes bouffonnes et tragiques du *Mariage à la mode*. C'est un grand fabricant de mélodrames, dont la verve demeure incessamment féconde. Il y a du Swift, du Richardson et du Sterne dans sa

fantaisie, mais il y a aussi et surtout une belle habileté de peintre, un don de grand coloriste. Sa *Marchande de crevettes* de la National Gallery est digne de Velasquez ou de Goya. Tout cela fait une figure assez complexe et vivante, dont M. Benoît a su rendre ingénieusement les plus fugitives nuances.

8. — *Debucourt*, de l'autre côté du détroit, nous rappelle quelque peu Hogarth. Non qu'il songe à moraliser, comme ce sermonnaire trop souvent baroque et prétentieux ; il se contente de peindre les mœurs du temps, en les tournant à la caricature. Cela seul lui appartient en propre ; car, s'il est parfois sentimental ou dramatique, c'est qu'il imite Moreau, Saint-Aubin, Boilly, Prudhon, Carle Vernet. La rareté de ses estampes plus encore que leur esprit lui vaut les faveurs de la mode : à 3505 fr. *le Menuet de la mariée*, à 2005 *les Deux Baisers*, à 4950 *les Adieux du matin*, à 1500 *la Promenade du Palais-Royal*, à 5700 *la Grande Promenade* ! Personne ne dit mot ? je vais adjuger, j'adjuge ! Ce petit maître, qui fut, voici cinq ou six ans, le héros d'un somptueux volume de M. Maurice Fenaille, est ramené à de plus sages proportions et apprécié selon ses mérites par M. Henri Bouchot. Le savant conservateur du Cabinet des estampes ne se contente pas d'être l'inventeur de nos Primitifs, il est encore l'un des plus spirituels experts de ce XVIIIe siècle dont il paraît que le moindre croqueton doit être traité de chef-d'œuvre. Mais il ne craint pas de dire son fait au médiocre artiste, ce qui n'empêchera nullement, croyez-le bien, les prochaines enchères de dépasser encore les précédentes. Le volume fait partie d'une collection déjà vieille et qui vint la première de toutes, à une époque où notre librairie d'art sortait à peine des limbes. *Les Artistes célèbres* eurent une destinée de splendeur et de misère ; voici qu'ils renaissent, ou plutôt qu'ils se continuent, et il leur faut souhaiter longue vie et heureuse chance, car ils nous ont rendu et nous rendront encore de bons et loyaux services.

9, 10, 11. — Mais voici qu'une nouvelle collection surgit, qui profite de l'exemple de ses devancières, et s'efforce à nous donner mieux. Elle se dénomme : *Les Maîtres de l'art ;* elle est publiée par la Librairie de l'Art ancien et moderne. Chaque volume, de format très maniable, de typographie sobre et plaisante aux yeux, comprend, en moins de deux cents pages, une biographie succincte et une étude sur l'œuvre de chaque artiste. Il contient aussi, et ce supplément sera fort apprécié : 1° une table chronologique des dates les plus importantes de la vie et de l'œuvre de l'artiste ; 2° un catalogue des œuvres, peintures ou sculptures, conservées dans les musées et dans les collections privées, avec l'indication des dimensions de chacune de ces œuvres ; 3° une notice des dessins ; 4° une notice des gravures ; 5° une bibliographie ; 6° un index alphabétique des noms cités dans le volume. Voilà un excellent

programme. J'aurais souhaité qu'il fût complété par une illustration plus abondante : 24 photogravures, ce n'est pas beaucoup, si l'on songe aux livres de vulgarisation anglais et allemands qui en offrent le double et le triple et davantage encore, pour un prix qui n'est pas beaucoup plus élevé. Mais notre librairie n'est pas encore assurée de la nombreuse clientèle qui permet la rémunération de semblables efforts. Patience, cela viendra. En tout cas il est certain que l'illustration des trois volumes déjà parus est excellente, et que la façon dont ils sont rédigés mérite tous les éloges. — M. Maurice Hamel a écrit sur *Albert Dürer* un des meilleurs livres qu'ait jamais inspirés ce grand maître. Il le prépare, il l'explique, il nous initie par de savantes approches à l'intelligence de l'âme germanique, il analyse avec esprit et délicatesse tant de merveilles de la gravure et du dessin. — M. François Benoît, qui tout à l'heure nous parlait de Hogarth, nous parle maintenant de *Reynolds*, et il le fait avec une connaissance approfondie de l'histoire et des mœurs anglaises. On sait combien l'œuvre du grand portraitiste est considérable ; le catalogue dressé par Sir Walter Armstrong, le biographe anglais du maître, comprend près de seize cents numéros ; un chiffre digne de Rubens ou de Van Dyck ! Trouver le fil qui nous guide en ce labyrinthe n'est pas chose facile ; cependant l'auteur y réussit, parce qu'il prend son sujet de très haut, sans s'attarder au terre-à-terre des menues recherches. Il commence par nous introduire dans cette société anglaise dont Reynolds fut le biographe merveilleux ; puis, ayant résumé en termes précis la vie et l'œuvre de son héros, il passe à l'analyse de sa personnalité et de son art, qu'il étudie en philosophe et en technicien. J'ajoute que le répertoire des tableaux du maître s'enrichit de l'indication des gravures anciennes exécutées d'après ces tableaux ; et l'on sait à quel point ces belles gravures sont aujourd'hui recherchées des amateurs. — Le *David* de M. Léon Rosenthal, tout intéressant qu'il soit, n'offre peut-être point l'attrait des précédents volumes ; suivi pas à pas tout au long de sa glorieuse carrière, le conventionnel farouche, devenu un plat adulateur de Napoléon, ne peut guère conquérir notre sympathie ; mais les diverses phases de son talent sont observées et critiquées de façon très juste. Une petite erreur à rectifier (p. 125) : ce n'est pas *la Bataille des Pyramides*, de Gros, qui a remplacé au Musée de Versailles *le Sacre* transporté au Louvre : c'est la grande toile panoramique de M. Roll, le *Centenaire des états généraux*. ANDRÉ PÉRATÉ.

(*A suivre.*)

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *La Compagnie française des Indes (1604-1875)*, par Henry Weber. Paris, Rousseau, 1904, in-8 de xxxvi-716 p., 10 fr. — 2. *Dix ans à travers l'Islam (1834-1844)*, par Léon Roches. Nouvelle édition. Paris, Perrin, s. d., in-8 de xiv-560 p., avec portrait, 5 fr. — 3. *White servitude in Maryland (1634-1820)*, by Eugene Irving Mac Cormac. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 112 p. — 4. *Étude sur la politique extérieure des États.* I. *L'Angleterre et son empire*, par Elie Halévy. Paris, « Pages libres, » 1905, in-16 de 126 p., 1 fr. 50. — 5. *La Colonisation pratique et comparée.* Deux années de cours libres à la Sorbonne, par Paul Vibert. T. I. Paris, Cornély, 1904, in-8 de 422 p., 8 fr. — 6. *Études sur l'éducation et la colonisation*, par Maurice Courant. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-18 de 178 p., 3 fr. — 7. *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique. Où renaître? Et comment durer?* par Onésime Reclus. Paris, Librairie universelle, 1904, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Chemins de fer coloniaux en Afrique*, par E. de Renty. 1re partie. *Chemins de fer des colonies allemandes, italiennes et portugaises.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de viii-157 p., avec cartes, 1 fr. 50. 2e partie. *Chemins de fer dans les colonies anglaises et au Congo belge.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-16 de 339 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens*, par Paul Leroy-Beaulieu. Paris, Guillaumin, 1904, in-8 de xiv-493 p., avec carte, 8 fr. — 10. *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie*, par Gaston Loth. Paris, Colin, 1905, gr. in-8 de 503 p., avec cartes et grav., 10 fr. — 11. *L'Éducation des nègres aux États-Unis*, par Kate Brousseau. Paris, Alcan, 1904, in-8 de xvi-396 p., 7 fr. 50.

1. — Les candidats au doctorat en droit qui font de préférence porter leurs recherches sur les sciences économiques, abordent volontiers les sujets coloniaux et n'hésitent pas à entreprendre parfois dans les dépôts d'archives de longues investigations ayant pour but de donner à leurs travaux plus de précision et de solidité. Tel est le cas pour M. Henry Weber, dont le volume sur *la Compagnie française des Indes* est vraiment digne d'être signalé à l'attention des érudits ; les sources originales conservées aux Archives nationales, aux archives du ministère des colonies, aux archives de l'arsenal de la marine à Lorient (archives de la Compagnie française des Indes), ailleurs encore, et soigneusement consultées par ce consciencieux travailleur, lui ont permis d'écrire un volume dont surtout la troisième partie, relative à la grande Compagnie des Indes du xviiie siècle, contient des renseignements que personne n'avait encore donnés sur l'administration, le commerce, la marine et les finances de la célèbre Compagnie (ch. VII à X); c'est là — et aussi dans la découverte inattendue de la survivance de la Compagnie jusqu'au 15 mai 1875, — que réside la partie vraiment neuve de la thèse de M. Henry Weber. Maintenant, cet auteur a-t-il eu raison de faire des différentes associations de commerce et de colonisation qui se sont succédé dans le cours des xviie et xviiie siècles un seul tout? N'eût-il pas mieux fait d'approfondir complètement une partie de cet immense sujet? Nous inclinons à le penser, car l'histoire coloniale est encore, à notre avis, trop peu étudiée et trop mal connue pour permettre un travail d'ensemble aussi

vaste que celui dont M. Henry Weber n'a pas craint d'entreprendre l'exécution, et c'est ce qu'un examen minutieux de certaines parties de l'ouvrage nous permettrait facilement de démontrer. Mieux vaut reconnaître, avec M. Émile Levasseur, l'auteur de la préface, que l'importante étude de M. Henry Weber, composée sur des documents originaux et très consciencieusement faite, écrite avec méthode et clarté, se présente comme la meilleure exposition générale qu'on puisse consulter actuellement sur les différentes compagnies françaises des Indes orientales.

2. — C'est aussi un livre d'histoire coloniale au premier chef que les *Trente-deux ans à travers l'Islam* de feu Léon Roches, dont la librairie Perrin vient de donner une nouvelle édition, dégagée de quelques longueurs, sous le titre de : *Dix ans à travers l'Islam* (*1834-1844*). On sait quel rôle Sidi Omar (tel était le nom arabe de Léon Roches) joua pendant quelques années auprès d'Abd-el-Kader, puis, après la reprise des hostilités entre Français et Algériens, auprès du général puis maréchal Bugeaud, qui en fit son collaborateur le plus écouté et le chargea de différentes missions de confiance, dont la plus importante fut d'aller obtenir des chefs suprêmes de la religion musulmane, à Kaïroan, au Caire et enfin à la Mecque, une décision autorisant les musulmans d'Algérie à passer un traité de paix avec les chrétiens leurs vainqueurs ; c'est à l'histoire de la conquête de notre belle colonie méditerranéenne qu'il convient de rattacher par conséquent les voyages de Léon Roches, et ainsi s'explique et se légitime complètement ce que nous disions tout à l'heure. Devrons-nous ajouter quel intérêt puissant et en même temps quel charme se dégagent de *Dix ans à travers l'Islam* ? Devrons-nous féliciter l'éditeur qui a eu l'intelligente idée de donner une nouvelle édition de cet ouvrage ? La seconde chose seule est utile ; pour la première, nous avons deux garants, et des meilleurs : le succès qui accueillit le livre de Léon Roches en 1884, lors de son apparition, et l'estime en laquelle le duc d'Aumale tenait ces Mémoires, dont il avait naguère pu connaître et apprécier l'auteur. En réalité, il ne manque que deux choses à cette nouvelle édition de Mémoires souvent passionnants (V. la partie intitulée : *Rome*) toujours instructifs au premier chef et pleins de faits et d'idées dont devraient bien s'inspirer, en matière coloniale, les directeurs de notre politique (Cf. en particulier la lettre relative à la protection accordée par le maréchal Bugeaud aux ordres religieux, p. 433-437) ; il y manque — sans parler de la correction de quelques passages, qu'il eût convenu de faire avec soin ; cf. le titre de la p. 417, la note 1 de la p. 429, etc. — une carte d'Algérie pour suivre les récits de l'auteur, et cette préface que la mort seule a empêché le duc d'Aumale d'écrire pour une réimpression qu'il appelait de tous ses vœux.

3. — C'est un lieu commun, parmi les historiens de la colonisation française, que les engagés anglais ou hollandais étaient plus durement traités par leurs compatriotes que les engagés français ne l'étaient, dans nos colonies tropicales, par leurs maîtres. Sommes-nous vraiment en droit de redire cette affirmation après la publication du travail de M. Eugène Irving Mac Cormac sur la servitude des blancs au Maryland ? La chose me semble assez discutable. Sans doute, la durée de l'engagement est plus longue dans les colonies anglaises que dans les colonies françaises ; mais il ne paraît vraiment pas que, abstraction faite de cette différence importante, le traitement ait été bien différent au Maryland de ce qu'il fut dans les îles françaises de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, il faut remercier M. Irving Mac Cormac d'avoir si soigneusement approfondi son sujet ; *White servitude in Maryland* est une excellente monographie, dans laquelle sont successivement traitées toutes les parties de cet important sujet, au double point de vue historique (ch. I à III) et juridique (ch. IV-VII) ; le dernier chapitre (ch. VIII) traite du rôle et de la coudition des convicts au Maryland durant l'époque où y existèrent des engagés, c'est-à-dire de 1634 à 1820. En manière de conclusion, l'auteur a tracé un rapide tableau d'ensemble des résultats auxquels il était parvenu dans les différentes parties de son excellente monographie, à laquelle manque seulement une bibliographie. Quand possèderons-nous, sur nos engagés des Antilles, un travail de semblable valeur ?

4. — Les « Pages libres » consacrent en 1905 à *la Politique extérieure des États* une petite série d'études analogue à celle qu'elles ont entreprise en 1904 sur l'*Histoire politique de l'Église catholique.* Il ne m'appartient pas de juger cette première série ni d'en dire exactement la valeur ; mais du moins puis-je et dois-je apprécier le petit volume dans lequel M. Élie Halévy, inaugurant la seconde série des « Pages libres », a montré comment l'Angleterre n'a plus trouvé, dans la dernière moitié du XIXe siècle, l'occasion d'intervenir dans les affaires de l'Europe, mais a été entraînée, par ses intérêts économiques, à intervenir sans cesse par les armes, hors d'Europe, pour protéger et pour étendre son empire colonial. C'est avec beaucoup de finesse, mais, à notre avis, d'une façon bien trop brève, que l'auteur a montré d'abord le conflit entre les deux politiques, ancienne et nouvelle, de l'Angleterre, puis le triomphe complet de la politique impérialiste. Actuellement, l'empire britanique existe, mais jusqu'à quand subsistera-t-il ? M. Halévy n'a garde de répondre à cette question, et se borne à déclarer en manière de conclusion que « le XXe siècle sera le siècle des empires. » Fort bien ; mais pourquoi ? C'est ce que ne montre pas assez l'auteur, de même qu'il ne montre pas suffisamment, par des extraits de discours des hommes d'État anglais, comment s'est produite l'évo-

lution dont il était question tout à l'heure. Si, seul, le volume sur *l'Angleterre et son empire* pouvait répondre à cette dernière question, la première peut être abordée dans un des prochains volumes de la série, et c'est ce que nous prions les auteurs des *Études sur la politique extérieure des États* de ne pas négliger à l'avenir.

5. — En 1900 et en 1901, M. Paul Vibert a professé, à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, un cours libre de colonisation pratique et comparée dont il commence aujourd'hui à publier la reproduction sténographique. Le premier volume, contenant les vingt leçons faites au cours de l'année 1900-1901, a trait aux colonies françaises, qu'il étudie simplement au point de vue militaire, comme le ferait un habitant de la mère-patrie, désireux d'émigrer et cherchant les motifs déterminants qui le pousseront à se rendre dans telle ou telle de nos possessions d'outre-mer, les moyens d'y arriver, les renseignements climatiques et économiques indispensables à qui veut à la fois se bien porter et faire œuvre fructueuse dans les pays tropicaux. Voilà ce que s'est efforcé d'indiquer M. Paul Vibert dans *la Colonisation pratique et comparée* ; il m'a paru que ses leçons, telles que nous pouvons les connaître par ce volume, auraient pu être plus remplies, plus précises, et même plus pratiques, tout en affectant un caractère scientifique dont elles sont trop dénuées. Et puis, j'aurais souhaité que l'auteur se montrât moins partial envers les missionnaires, dont il instruit véritablement le procès dans sa onzième leçon, qu'il accuse formellement dans sa Préface (p. 16) d'être « les éternels ennemis du progrès, de la justice, et naturellement de la République. » Ce sont là des paroles qu'excuse à la rigueur l'ardeur d'une discussion dont tous les termes ne sont pas exactement pesés, ou encore d'une improvisation ; on doit regretter de les trouver dans une Préface écrite à tête reposée, au début d'un livre qui aspire à être sérieux.

6. — Les *Études sur l'éducation et la colonisation*, que M. Maurice Courant, maître de conférences à l'Université de Lyon, a réunies dans le tome X de la « Bibliothèque internationale de l'enseignement supérieur », avaient d'abord paru, s'il nous en souvient bien, dans différentes revues ; mais de leur juxtaposition même se dégagent des conclusions beaucoup plus fortes encore que de la lecture isolée de chacune d'elles. Ce que leur auteur dit de l'Extrême-Orient ne s'applique pas exclusivement, en effet, à cette partie de notre planète ; partout « le problème des rapports entre civilisations diverses, entre protecteurs et protégés, se pose de manière semblable », de telle sorte qu'une personne s'occupant particulièrement des populations africaines est susceptible de consulter avec un réel profit les différents chapitres de cet ouvrage, et devra en méditer les enseignements. Mais elle ne devra pas aller plus loin ; et il lui faudra faire œuvre originale en adaptant aux

peuples dont elle s'occupe des procédés qui ont été heureusement employés ailleurs, au lieu de les utiliser servilement. C'est que le problème, s'il se pose de semblable manière, ne se présente nullement de façon identique, comme M. Maurice Courant le déclare avec grande raison au début de son Avant-propos ; du moins faut-il, pour le résoudre, agir avec intelligence, et tâcher de comprendre les peuples avec lesquels on entre en rapports, pénétrer leurs sentiments, respecter leurs croyances et les traiter avec la sympathie et l'estime que mérite toute personne humaine. On s'en convaincra de manière complète en lisant les *Études* de M. Maurice Courant, si intéressantes et si curieuses à la fois ; elles sont pleines d'attraits, encore qu'elles touchent aux problèmes les plus graves et les plus difficiles de la science coloniale.

7. — Si quelqu'un produisit, dans le monde colonial français, une vive émotion, c'est sans contredit M. Onésime Reclus, le géographe bien connu, quand, dans le courant de l'année 1904, il publia le livre intitulé : *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique !* Ce titre lapidaire résume admirablement la thèse soutenue, durant trois cents pages, par l'auteur avec une vigueur d'argumentation et une verve étonnantes dans ce style étincelant, imagé, — apocalyptique, a-t-on pu dire, — dont il a le secret : la France coloniale, la « plus grande France » (ainsi s'exprimeraient les Anglais) nous apparaît, sur la carte du globe, comme majestueuse en étendue, mais « à la fois amorphe et polymorphe », et privée de la plupart des anciens maillons de la chaîne dont le gouvernement de l'ancien régime avait essayé d'emprisonner le monde ; en Océanie, nos colonies sont sans avenir, sans puissance, et agonisent ; en Amérique, il en est à peu près de même ; en Asie, les Français ont fait des merveilles et accompli une œuvre dont ils ont le droit d'être fiers, la chose est incontestable, mais « à regarder l'avenir en face, l'Asie, malgré toutes ses richesses, toutes ses splendeurs, toutes ses promesses, est la plaie ouverte au flanc de l'Empire français » (p. 23). Nous ne pourrons pas convertir nos sujets asiatiques à notre civilisation, et cinq loups, trois au poil rouge (l'Anglais, le Yankee, l'Allemand), deux au poil jaune (le Japonais et le Chinois) nous guettent dans la nuit, tout prêts à s'approprier nos territoires indo-chinois. Pourquoi, dès lors, ne pas troquer nos colonies d'Asie contre d'autres positions dans la partie du monde qui « peut nous consoler du passé, nous dédommager du présent », en Afrique ? Nous y possédons déjà un grand empire, qui, tout en s'équilibrant autour du Sahara, tend en réalité vers les coudes du Niger d'un côté, de l'Oubangui et du Congo de l'autre ; arrondissons donc et consolidons notre empire africain, faisons-en un bloc, dans les parties les plus septentrionales duquel, — en Berbérie, — notre race puisse renaître et durer ! Avec l'aide des Espagnols et des Italiens surtout, nous pourrons parfaitement, en dépit

de tous les obstacles, coloniser l'Afrique, et les chemins de fer transsahariens nous aideront à en faire un tout homogène et facilement défendable et exploitable. La chose est d'autant plus nécessaire que le Canada est perdu pour nous au point de vue mondial, que l'universalité du français décline incontestablement, que là est le seul point où nous ayons vraiment chance de nous maintenir et de durer. — Telle est la thèse de M. Onésime Reclus ; quelque séduisante qu'elle soit, dois-je avouer qu'elle ne m'a pas encore convaincu ; je suis et je demeure, malgré tout, un partisan absolu de la conservation de l'Indo-Chine, de cette « splendide contrée, avoue lui-même l'auteur de *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique* (p. 66), passionnément aimée de tous ceux qui l'ont seulement entrevue, comme de ceux qui y ont passé des années dans le ravissement de sa beauté. »

8. — Un des moyens les plus efficaces de gagner à la civilisation européenne et à la colonisation les pays neufs, c'est d'y construire des voies ferrées ; rien ne facilite davantage l'œuvre de pénétration et de mise en valeur des jeunes possessions qui, depuis une quinzaine d'années, font de l'Afrique entière un continent complètement partagé entre les différentes puissances colonisatrices de l'Europe. Aussi un ouvrage sur *les Chemins de fer coloniaux en Afrique* ne peut-il qu'être le très bien venu, et devons-nous remercier le capitaine E. de Renty d'avoir entrepris de nous fournir, sur les voies ferrées déjà existantes, commencées ou projetées, des renseignements précis. Dans la première partie de son travail, c'est sur les chemins de fer des colonies allemandes, italiennes et portugaises que l'auteur a fait porter son étude ; il fournit, dans son second volume, des indications historiques, géographiques, économiques et techniques sur les chemins de fer des colonies anglaises et de l'État indépendant du Congo, et réserve pour un troisième volume, non publié encore, l'étude des chemins de fer des différentes colonies françaises. Des bibliographies sommaires, d'un caractère trop peu précis à notre avis, et des cartes ou plutôt des croquis rudimentaires complètent cet ouvrage d'ensemble, le premier qui ait été, en France, exclusivement composé sur le sujet ; certes, ce n'est qu'un travail de compilation, mais il est fait avec conscience, avec un réel souci de la vérité géographique et historique, avec le désir de gagner à la cause des chemins de fer coloniaux de nouveaux partisans, et, de ce chef encore, il mérite d'être particulièrement recommandé à nos lecteurs.

9. — Un autre partisan convaincu de l'importance économique des chemins de fer coloniaux, c'est le rédacteur en chef de *l'Économiste français*, M. Paul Leroy-Beaulieu ; et, non content de ceux qui existent actuellement ou qui se construisent dans les différentes parties de notre empire d'outre-mer, il demande avec une ardeur et une persévé-

rance inlassables l'exécution d'un ou même de plusieurs transsahariens. C'est à démontrer la légitimité de cette idée qu'est consacré le récent volume publié par le savant économiste sur *le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens.* « Le Sahara, commence-t-il par y exposer, est bon à garder, bon à exploiter; c'est un précieux domaine; il a une valeur propre, nous dirons même une immense valeur... »; de même, nos deux Soudan, le Soudan nigérien et le Soudan du Tchad ont d'immenses « possibilités », et ces contrées *complémentaires* du Sahara doivent constituer dans l'avenir, pour qui saura s'y prendre, la plus merveilleuse colonie française d'exploitation. Comment hâter cet avenir, et le rendre assuré? C'est très simple, répond M. Paul Leroy-Beaulieu: « pour conserver le Soudan, de même que pour l'exploiter, ainsi que le Sahara, il est de toute nécessité que nous construisions sans aucun retard des chemins de fer transsahariens », l'un aboutissant au Niger et l'autre au Tchad. Et qu'on ne se retranche pas, pour se refuser à les exécuter, derrière les difficultés de la tâche; ce sont là « des œuvres infiniment modestes », d'une grande facilité d'exécution, dont le trafic sera abondant et varié, dont la portée politique et économique est incomparable. — Telle est la thèse soutenue par M. Paul Leroy-Beaulieu, avec une grande érudition et une conviction qui inspire le respect; faut-il avouer que sur tous les points, nous ne pouvons encore partager l'opinion de l'auteur? Voici longtemps, par exemple, quoi qu'il puisse dire, qu'on ne se représente plus, — je parle des gens vraiment instruits, — le Sahara « comme une continuité de sables mouvants, dépourvue d'eau et de pluie, privée de toute vie animale et végétale »; et je crains, d'autre part, que les observations de la mission Chevalier, — aussi bien que celles de la mission Destenave, dont M. Leroy-Beaulieu ne paraît pas avoir eu connaissance, — ne soient exactes et les premières à nous donner, sur le dessèchement progressif du Tchad, des indications précises. Cela d'ailleurs ne retire rien à la valeur économique de certaines autres parties du Soudan, et n'empêche nullement que le transsaharien ne soit, à tout le moins au point de vue stratégique, comme l'a écrit naguère M. Foureau, une œuvre d'une utilité incontestable.

10. — Il ne se passe plus guère d'année sans que la Faculté des lettres ait à juger au moins une thèse de doctorat relative aux questions coloniales. La plus récente, dont l'auteur est M. Gaston Loth, professeur au lycée de Tunis, traite un sujet très important pour l'avenir de notre Afrique du Nord, et qui tient une grande place dans les préoccupations de ceux qui en ont souci : *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie.* Rédigée à l'aide des documents les plus sûrs et les plus précis, puisés dans les archives des principales administrations de la Régence ou des divers bureaux du gouvernement général de

l'Algérie, ainsi que dans les archives du consulat général d'Italie à Tunis, cette thèse, accompagnée de cartes et de gravures, est pleine de renseignements précieux. M. G. Loth, après avoir finement exposé les causes principales de l'immigration italienne en Algérie-Tunisie et montré comment la situation est tout à fait différente dans les deux pays (« En Algérie, nous trouvons seulement des familles de colons italiens vivant chacune séparément, côte à côte avec des familles françaises presque toujours plus nombreuses ; en Tunisie, une masse énorme d'immigrants siciliens que l'on essaie d'embrigader pour l'opposer à quelques milliers de Français ») recherche soigneusement quelles professions exercent, dans la partie française du Maghreb, les Italiens qui y sont établis ; et ce lui est une raison pour étudier successivement la main d'œuvre, la colonisation agricole, l'industrie et les pêches maritimes, l'activité commerciale du pays et de fournir sur elles des indications aussi précises et minutieuses que possible ; un chapitre sur les éléments sociaux de la colonie italienne termine (ch. X) cette partie, de beaucoup la plus développée du travail de M. Gaston Loth. — Il me semble toutefois que les chapitres suivants, consacrés les uns au maintien de la nationalité et de l'âme italienne chez les immigrés (ch. XI-XIII), les autres à la fusion entre les populations italiennes et françaises du Maghreb (ch. XIV-XVI) sont plus importantes encore ; on les rapprochera avec un réel intérêt des pages consacrées au même sujet par M. le Dr G. Saint-Paul dans ses *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*. M. Gaston Loth est plus optimiste que M. Saint-Paul ; sans doute, déclare-t-il, « il paraît indispensable que le gouvernement de la métropole comprenne la nécessité d'amorcer un fort courant d'émigration vers Tunis et Alger ; mais il ne semble pas douteux qu'une politique prudente et ferme, jointe à la continuité dans les desseins, n'aboutisse dans la Régence, aussi bien qu'en Algérie, à une fusion d'intérêts et de race entre les Français et les Italiens ». Souhaitons qu'il dise vrai ; ce nous serait une vraie satisfaction d'être certains que la vitalité des institutions italiennes de la Régence n'est pas en rapport avec leur influence réelle sur la masse des travailleurs siciliens. En tout cas, et là même où les arguments de M. Gaston Loth ne nous ont pas absolument convaincus, nous ne pouvons que rendre hommage à l'importance de sa documentation et au patriotisme de ses vues. *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie* est un de ces livres comme nous aimerions en posséder beaucoup sur notre empire colonial.

11.—Convient-il de classer parmi les « Ouvrages d'histoire coloniale et de colonisation » le récent volume de Mme Kate Brousseau, professeur de psychologie à l'École normale de l'État à Los Angeles (Californie), sur l'*Éducation des nègres aux États-Unis* ? Oui assurément, au point de vue actuel aussi bien qu'au point de vue strictement historique. Que

sont, en effet, les noirs aux États-Unis, sinon une race non assimilée, à qui on refuse même trop souvent (le livre de notre auteur en fournit la preuve) les moyens de s'assimiler, à qui on va jusqu'à dénier parfois la possibilité de le faire ? Un passé qu'on pourrait croire bien loin de nous, et complètement aboli, continue à accabler ces neuf millions d'individus d'une race arriérée, d'une couleur méprisée, sur les épaules desquels pèse le fardeau d'un esclavage deux fois séculaire ! Comment diriger cette race de manière à développer à leur plus haut point toutes ses facultés, et à l'adapter en même temps au milieu blanc afin qu'elle devienne un facteur utile pour la société au lieu d'être une lèpre dans son sein ? Voilà ce que recherche Mme Kate Brousseau dans ce livre plein d'informations précises, et souvent puisées par elle de manière directe auprès de ceux qui étaient le plus susceptibles de les lui fournir (cf. *passim* et les appendices A, B et C). Sa conclusion, très sage, est que, « au point où en est actuellement l'éducation des nègres, on doit leur donner l'éducation que reçoivent les blancs des classes inférieures, c'est-à-dire l'enseignement primaire et industriel, laissant aux sujets exceptionnellement doués la facilité de recevoir la culture qui répondra aux besoins de la race demandant une élite de professionnels » (p. 292). Les pages très documentées, consacrées par Mme Kate Brousseau à l'éducation *actuelle* des nègres aux États-Unis sont précédées de trois chapitres d'un puissant intérêt historique sur « la question nègre » et « l'éducation des nègres avant la guerre de Sécession » (ch. I et II), puis sur « l'éducation des nègres pendant la période de reconstruction » (ch. III), chapitres dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui, désireux de se renseigner sur la question, ne pourraient pas lire les consciencieuses monographies publiées sur le sujet par différents historiens américains, tels que MM. J. C. Ballagh, John Spencer Bassett, Bernard S. Steiner, etc.; ils sont suivis d'une excellente bibliographie de la question nègre en général (p. 333-364) et de l'éducation des nègres aux États-Unis (p. 365-391). Signalons aussi la vigoureuse Introduction dans laquelle Mme Brousseau a indiqué son but (« exposer et apprécier les efforts tentés en essayant de dégager du passé une leçon profitable pour l'avenir ») ainsi que l'importance et l'acuité du problème. Il y a là, au total, un livre qui fait penser, et dont la lecture s'impose à tous ceux qu'intéresse et l'histoire coloniale du passé, et celle du présent.

HENRI FROIDEVAUX.

OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DU THÉATRE

1. *Histoire générale du théâtre en France. I. Le Théâtre sérieux du moyen âge*, par EUGÈNE LINTILHAC. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 339 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Mystère de la Passion en France du* XIVe *au* XVIe *siècle. Étude sur les sources et le classement des mystères de la Passion, accompagnée de textes inédits*, par

Émile Roy. Dijon, Damidot, Nourry, Félix Rey, Venot; Paris, Champion, Rousseau, in-8 de VIII-123 et 512 p., 12 fr. (Extrait de la *Revue bourguignonne*, t. XIII et XIV, 1903 et 1904). — 3. *La Comédie aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par Jules Wogue. Paris, Henry Paulin, 1905, in-8 de VI-567 p., 7 fr. 50. — 4. *Tartuffe, ou l'Imposteur*, comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin Molière. *1667. Théâtre classique populaire. Édition de la Comédie-Française.* Paris, Librairie universelle, s. d., in-12 de XXXIV-94 p., avec 3 portraits, 0 fr. 60. — 5. *Le Comédien Baron, l'abbé d'Allainval et Adrienne Le Couvreur*, par Armand Bourgeois. Paris, Champion, 1904, in-8 de 34 p., avec un portrait, 1 fr. — 6. *Letellier, auteur dramatique forain*, par Maurice Henriet. Château-Thierry, imp. moderne, 1904, in-8 de 31 p. (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*). — 7. *Les Théâtres libertins au* XVIIIe *siècle*, par Henri d'Alméras et Paul d'Estrée. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 360 p., avec 8 planches, 15 fr. — 8. *La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, par Charles-Marc des Granges. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de XXIII-265 p., 3 fr. 50. — 9. *Notes sur la Comédie-Française. Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant*, par Maximin Roll. Paris, « Magasin pittoresque, » 1904, in-12 de XI-137 p., avec 12 portraits, 2 fr. — 10. *Le Théâtre alsacien*, par Henri Schoen. Strasbourg, Noiriel, 1903, in-12 de 329 et XXX p., avec 60 grav., 3 fr. 40. — 11. *Le Théâtre italien contemporain*, par Jean Dornis. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 406 p., 3 fr. 50.

1. — M. Eugène Lintilhac a entrepris une *Histoire générale du théâtre en France*. Le premier volume, qui a récemment vu le jour, a pour sujet *le Théâtre sérieux du moyen âge*. Cette première partie, qui demande des connaissances et des recherches spéciales, n'était pas pour l'auteur la plus aisée à traiter. Ce serait une véritable injustice que de méconnaître le travail et le talent qu'il y a dépensés et le succès avec lequel, grâce à la vivacité d'un esprit très souple et très perspicace et à sa rare faculté d'assimilation, il s'est acquitté de cette tâche. Considéré dans son ensemble, ce volume constitue un ouvrage très utile et très agréable. En voici le plan : Introduction. Origines byzantines, liturgiques et scolaires du théâtre moderne. Chapitre I. Le Théâtre sérieux du moyen âge ; son répertoire et sa mise en scène. II. Le Drame biblique : mystères étrangers à la vie de Jésus. III. Le Drame biblique : mystères sur la vie de Jésus. IV. Le Drame hagiographique : mystères tirés des miracles de Notre-Dame. V. Le Drame hagiographique : mystères tirés des vies et miracles des saints. VI. Le Drame profane. Conclusion. Bibliographie. — L'information de l'auteur est très étendue et puisée à de bonnes sources, ses analyses claires et animées, ses vues judicieuses et, sur plusieurs points, originales. Il est fort utile que les vieux textes qui sont la matière de ce volume aient été examinés par un écrivain ayant, par compensation à un certain défaut de compétence directe à leur égard, l'habitude et le sens général du théâtre. Ce volume, qui mérite d'être loué en lui-même, sera mieux apprécié encore par rapport au grand ouvrage dont il forme la première partie et sur lequel M. Lintilhac nous donne dans sa Préface des indications pleines de promesses. « Le prochain volume, nous dit-il, aura pour titre : *La Comédie française des origines à Molière*. — *Jeux* et *moralités* du genre plus ou moins plaisant, *farces*, *soties*, *monologues* et *sermons joyeux* étant plus étroitement

apparentés qu'on ne croit, non seulement à toute la menuaille comique des siècles suivants, mais à la comédie de Molière elle-même, nous avons voulu que la continuité de cette filiation fût rendue plus sensible par celle de l'exposition. Nous traiterons donc, en un même tome, de la comédie au moyen âge, à la Renaissance et dans la première moitié du XVIIe siècle. — Les volumes suivants présenteront l'histoire du théâtre français à peu près dans l'ordre que voici : *La Tragédie des origines à Corneille ; La Comédie de Molière à Lesage ; La Tragédie de Racine à Népomucène Lemercier ; La Comédie de La Chaussée à Picard ; La Tragédie lyrique, l'Opéra-comique et les théâtres de genre de Quinault à Collé ; Le Drame de Diderot à Dumas fils ; La Comédie de Scribe à Henry Becque ; Inventaire critique du théâtre contemporain.* Cet ordre des matières nous a paru le plus propre à situer l'évolution des genres dans la succession des époques, en gardant toujours en vue les auteurs. »

2. — C'est l'œuvre d'un spécialiste, à l'usage des spécialistes, que l'excellent travail par lequel M. Émile Roy, professeur à l'Université de Dijon, vient de conquérir d'une façon définitive, parmi les érudits qui se sont attachés à débrouiller l'histoire et la généalogie complexes de la littérature dramatique du moyen âge, une place des plus distinguées. La valeur de l'ouvrage intitulé : *Le Mystère de la Passion en France du XIVe au XVIe siècle. Étude sur le classement des mystères de la Passion*, dépasse de beaucoup celle des précédentes publications de l'auteur, et sera certainement très appréciée dans toute l'Europe savante. Le sujet en reçoit de vives lumières. Sans doute, telle ou telle opinion particulière pourra être contestée, et nous-même différons d'avis avec M. Roy sur plusieurs points. Mais un examen, une discussion technique serait ici hors de sa place. Nous nous bornerons à constater le mérite du livre et à en faire connaître l'objet et les conclusions, en réservant notre opinion propre sur tel ou tel des degrés et des rapports de la filiation adoptée par l'auteur. « Ce livre, nous dit-il en résumant son œuvre, n'est qu'un essai de classement des mystères de la *Passion*, un effort en vue de substituer l'ordre logique à celui des notions détachées ou des groupements artificiels. Pour établir cet ordre, il a fallu discuter des méthodes adverses qui supposaient le problème résolu, et proposer d'autres moyens de classement. De là l'étude des sources légendaires et théologiques, l'analyse détaillée des mystères connus, la recherche de documents nouveaux... Grâce à eux, dans cette masse confuse et uniforme des mystères de la *Passion* si loin de nous (guère plus que les tragédies du XVIe ou du XVIIIe siècle), quelques groupes rationnels se sont dessinés. La *Résurrection* française de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle a été réunie à la *Passion* d'Autun ; elle recevra peut-être une autre désignation ; mais en tous cas elle est complète... Avant les mystères Sainte-Geneviève est venue se placer cette

Passion de la bibliothèque de Charles V, que tous les historiens des mystères avaient oubliée et qui se retrouvera peut-être quelque jour. La *Passion* Sainte-Geneviève elle-même n'est plus restée isolée ; elle a bien été imitée en province, comme on l'avait conjecturé... La *Passion* bourguignonne de Semur, imitée de la *Passion* Sainte-Geneviève, nous a montré sur le fait comment s'étaient formées les grandes *Passions* du quinzième siècle, qui succèdent aux compilations de pièces détachées, et qui dérivent toutes, au premier ou au second degré, sauf celle d'Amboise, de la *Passion* d'Arras. La *Passion* d'Auvergne, à son tour, est venue s'ajouter à la *Passion* Didot, pour relier le théâtre du nord à celui du midi et expliquer les mystères rouergats. Il s'est trouvé enfin que les sources de ces mystères méridionaux, cherchées dans divers pays, étaient justement des œuvres connues, admirées et imprimées jadis dans tous les pays de l'Europe. Le principal de ces textes n'a cessé d'être réimprimé jusqu'au XIXe siècle inclusivement. Ainsi l'abondance stérile des mystères de la *Passion* a pu être réduite à un petit nombre de types qui dérivent eux-mêmes d'un petit nombre de sources. » — L'abondance des renseignements et des citations relatifs à la littérature religieuse, soit théologique, narrative ou parénétique, du moyen âge, en latin et en français, et à ses rapports avec la littérature dramatique, n'est pas le moindre mérite du livre dont il s'agit. Les nombreux textes inédits ou peu connus qu'il renferme ajoutent à son prix. Un éloge à part est dû à la publication intégrale de la *Passion* de Semur (manuscrit 904 du fonds français à la Bibliothèque nationale). Enfin il n'est sûrement pas hors de propos, dans le *Polybiblion*, de noter la grande richesse des indications bibliographiques de toute sorte, accompagnement et parure habituels des travaux de M. Émile Roy.

3. — Le volume de M. Jules Wogue, professeur agrégé au lycée Buffon : *La Comédie aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, n'est pas, à proprement parler, un ouvrage : c'est une collection d'extraits ou d'échantillons, mais une collection conçue dans un esprit méthodique et dans une intention didactique. L'auteur s'en explique de cette façon : « Le présent recueil n'est pas une suite de « morceaux choisis ; on n'y trouvera pas seulement les plus beaux ouvrages de la littérature comique en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, mais encore et surtout, — abstraction faite de Molière, qui comporte un volume à part, et des prédécesseurs de Corneille, qui sont trop des « primitifs », — les échantillons les plus intéressants et les plus *caractéristiques* de ce genre, même ceux dont la valeur littéraire est moindre que leur valeur documentaire. Il comprend trois parties : 1° une Introduction, qui a pour but de résumer l'évolution du genre comique pendant deux siècles, d'en remarquer les moments principaux (Molière, Lesage, Marivaux, Diderot, Beaumarchais) et d'expliquer les transitions qui modifient peu à peu le goût du public ; 2° de courtes

biographies d'auteurs, ainsi que des notices sur les pièces, et, en cas de besoin, sur les scènes qui figurent dans ce livre ; 3° des extraits qui sont, en quelque sorte, le commentaire de l'Introduction et permettront de se faire une idée nette des différentes formes de l'art comique français à mesure que se poursuit son évolution. » — L'Introduction est un fort bon morceau d'histoire littéraire, instructif, attachant, bien écrit. Les extraits sont empruntés aux auteurs et aux pièces suivantes : Pierre Corneille. *La Galerie du Palais.* — *La Place Royale.* — *L'Illusion comique.* *Le Menteur.* — Desmarets de Saint-Sorlin. *Les Visionnaires.* — Scarron. *Jodelet ou le Maître Valet.* — *Don Japhet d'Arménie.* — Rotrou. *La Sœur.* — Thomas Corneille. *Don Bertrand de Cigaral.* — Bois-Robert. *La Belle Plaideuse.* — Cyrano de Bergerac. *Le Pédant joué.* — Quinault. *La Mère Coquette.* — Racine. *Les Plaideurs.* — Montfleury. *La Femme juge et partie.* — Boursault. *Le Mercure galant.* — Baron. *L'Homme à bonnes fortunes.* — Dancourt. *Le Chevalier à la mode.* — Regnard. *Le Bal.* — *Le Joueur.* — *Le Distrait.* — *Les Folies amoureuses.* — *Les Ménechmes.* — *Le Légataire universel.* — Lesage. *Turcaret.* — Defresny. *La Coquette du village.* — D'Allainval. *L'École des bourgeois.* — Destouches. *Le Glorieux.* — Piron. *La Métromanie.* — Gresset. *Le Méchant.* — Marivaux. *Le Jeu de l'amour et du hasard.* — *Le Legs.* — *Les Fausses Confidences.* — Favart. *Les Trois Sultanes.* — La Chaussée. *Le Préjugé à la mode.* — Voltaire. *Nanine.* — Diderot. *Le Père de famille.* — Poinsinet. *Le Cercle.* — Sedaine. *Le Philosophe sans le savoir.* — Collé. *La Partie de chasse de Henri IV.* — Beaumarchais. *Le Barbier de Séville.* — *Le Mariage de Figaro.* — *Tarare.* — Collin d'Harleville. *Les Châteaux en Espagne.* — *Le Vieux Célibataire.* — Fabre d'Églantine. *Le Philinte de Molière.* — *L'Intrigue épistolaire.* — Laya. *L'Ami des lois.* — Maillot. *Madame Angot, ou la Poissarde parvenue.*

4. — L'objet que se sont proposé les entrepreneurs de la série intitulée : *Collection complète du théâtre classique. Édition de la Comédie-Française*, c'est de donner un caractère et un commentaire tout spécialement techniques et scéniques aux textes qu'ils ont l'intention de réimprimer. Aussi, pour y mieux réussir, ont-ils résolu de demander les « notes et analyses » dont ces textes seront accompagnés aux artistes mêmes qui les interprètent sur notre première scène : « MM. Mounet-Sully, Silvain, Prudhon, Raphaël Duflos, Paul Mounet, Albert Lambert, Truffier, Baillet, Berr, Laugier, Henri Mayer et MMmes Bartet, Segond-Weber, Émilie Lerou, Kolb, Marie Lecomte, etc. » M. Jules Claretie, qui accorde son patronage à cette collection, en célèbre l'excellence en termes peut-être un peu outrés : « C'est un devoir, s'écrie-t-il, de mettre à la portée du peuple les œuvres immortelles qui ont fait la réputation dans le monde de la maison de Molière, et c'est une œuvre digne d'intérêt assurément de présenter au grand public, sous une forme acces-

sibles à tous, les textes de nos anciens auteurs, tels qu'ils sont interprétés à la Comédie-Française, avec des indications scéniques, des notes explicatives, des détails de décors, des jeux de scène, de figuration, qui rendent exactement la physionomie de la représentation. On chercherait en vain dans l'histoire de la librairie française une entreprise aussi bien faite pour aider à l'éducation nationale. En effet, voici, mis à la portée de tous, des livres où, pour la première fois, des artistes d'élite, des lettrés délicats commentent l'œuvre à laquelle ils prêtent leur âme, leur art, leur voix, leur verve, leur cœur. Voici, à la portée du peuple, le spectacle véritable tel qu'il est mis en action sur la scène. » La collection est inaugurée par le *Tartuffe* de Molière. Les entrepreneurs en ont demandé la Préface à M. Silvain. Nous regrettons d'avoir à constater que cet « artiste d'élite » n'y apparaît nullement comme un « lettré délicat ». Le trait caractéristique de ce morceau, trop peu technique, c'est en effet de s'adapter, de propos délibéré et d'assez fâcheuse façon, aux circonstances actuelles par une violente diatribe non seulement contre les « faux », mais aussi, l'auteur ne s'en défend pas, contre les « vrais dévots », c'est-à-dire contre la religion elle-même. Le ton est celui de la *Lanterne*. Nous ne le croyions pas si en honneur à la Comédie-Française.

5. — Un publiciste distingué, M. Armand Bourgeois, s'est bien gardé de faire appel aux passions du jour, aux animosités d'une haine déraisonnable, dans l'intéressante étude qu'il a mise au jour sur le fameux *Comédien Baron*, la non moins célèbre *Adrienne Le Couvreur* et leur admirateur et historiographe, à tous deux *l'abbé d'Allainval*. Il a préféré la semer de faits et de textes peu connus. Parmi ceux-ci on remarque une fort belle épître d'un contemporain d'Adrienne (il ne s'agit pas de Voltaire) sur le talent de la grande tragédienne du dix-huitième siècle, et sur la substitution, dont on lui fut redevable, du ton naturel et simplement expressif à la déclamation exagérée et chantante qui avait cours avant elle.

Je veux qu'on parle aux cœurs, et non pas aux oreilles,

est un vers digne de Boileau.

6. — « Parmi les personnages nés et morts à Château-Thierry, nous dit M. Maurice Henriet, le manuscrit de M. l'abbé Hébert, conservé aux archives de la paroisse, et l'*Histoire de Château-Thierry* de M. l'abbé Poquet font figurer un nommé Letellier, qui eut une certaine notoriété dans le monde des théâtres, au commencement du dix-huitième siècle, comme auteur de pièces foraines, mais dont le nom est aujourd'hui complètement oublié... J'ai pu recueillir sur ses œuvres des notes aussi complètes que possible. » Ces notes, M. Henriet les a communiquées au public dans une simple et solide étude, qui mérite d'être

prise en considération par les historiens du théâtre forain au dix-huitième siècle.

7. — Au risque d'être rangé par les auteurs au nombre des « quelques imbéciles » qu'ils ont prévu devoir être choqués par leur ouvrage, nous estimons qu'il n'y avait pas lieu de consacrer un volume entier, farci de citations trop probantes, aux *Théâtres libertins* du dix-huitième siècle. Quoi qu'ils en puissent dire, il est manifeste que l'intérêt historique et scientifique n'est pas ici seul en cause. Les historiens sauront d'ailleurs faire leur profit des faits diligemment, trop diligemment rassemblés dans ce travail et distribués sous les chefs suivants : I. Les Spécialistes des pièces grivoises. Gueullette et ses théâtres. La Parade au XVIIIe siècle. II. Les Spécialistes des pièces grivoises : Collé, Grandval, Carmontelle, Laujon. III. Le Théâtre libertin à la Cour. De la Pompadour à la Du Barry. IV. Jeux de princes. Le Duc d'Orléans. V. Jeux de princes. Le Comte de Clermont. VI. Jeux de princes. Le Prince de Conti ; le comte de Provence. VII. Le Théâtre chez les grands seigneurs. Le Duc de la Vallière, le duc de Grammont, le marquis de Montalembert, le duc de Maurepas. VIII. Le Théâtre chez Turcaret. Quelques fermiers généraux. Le Riche de la Popelinière et son théâtre à Passy. IX. Le Théâtre chez les comédiens. Les « bouquets » de Mlle Dangeville ; les divertissements de Préville ; Mlle Dumesnil et Grandval. X. Les Théâtres de la Guimard ; la royauté d'une danseuse ; entrechats et gravelures. — *Appendice*. Pièces libres jouées sur les théâtres publics. Les Théâtres d'Audinot. — Les huit planches qui accompagnent ce volume ne présentent pas, nous sommes heureux de le dire, les caractères fâcheux que l'on regrette dans les citations.

8. — M. Charles-Marc des Granges s'est montré, aussitôt ses débuts dans les lettres, l'un des critiques et des écrivains destinés à compter dans l'histoire de la littérature et de l'art dramatiques. Son nouvel ouvrage : *La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet* confirmera sa compétence et accroîtra sa renommée. La méthode suivie par lui est originale. Selon son avis, c'est moins dans les œuvres dramatiques elles-mêmes, bien qu'il les étudie sérieusement et de près, qu'il faut chercher l'idée vraie des mœurs d'une époque, que dans les jugements portés sur ces mêmes œuvres par les contemporains immédiats. Cette vue ne nous paraît exacte que dans une certaine mesure, mais elle a conduit l'auteur à un intéressant et utile travail. « L'auteur, dit à ce propos M. Jules Lemaître dans la Préface donnée par lui à ce volume, ne s'est pas proposé d'amuser son lecteur par des anecdotes et des analyses, encore moins de réhabiliter des écrivains oubliés. Il a voulu faire œuvre d'historien et de critique. Lui qui, pour écrire son étude sur Geoffroy, avait dépouillé tous les journaux de la fin du dix-huitième siècle et ceux du premier Empire, il continue

ce travail pour la période qui s'étend de 1815 à 1848. C'est là, dans les comptes rendus écrits au lendemain d'une *première* ou d'une *reprise*, qu'il a cherché des témoignages sur la valeur « relative » des comédies... Chaque « feuilleton » exprime un des aspects de l'opinion publique... M. des Granges est donc arrivé à nous apprendre dans quelle mesure les contemporains de Casimir Delavigne, de Scribe, de Mazère, d'Empis, de Casimir Bonjour, etc..., ont confirmé la vérité de leurs peintures et s'y sont reconnus eux-mêmes. » — L'ouvrage comprend dix chapitres : I. Importance de la comédie de mœurs de 1815 à 1848. II. La Censure sous la Restauration. III. De la Difficulté de peindre les mœurs aux époques de transition. — Que cette difficulté explique la déviation de la comédie de mœurs vers la *comédie historique* et la *comédie passionnelle*. IV. Les Auteurs. — Ceux qui ont déjà écrit sous l'Empire : Picard, Étienne, A. Duval, Riboutté. — La nouvelle génération : C. Delavigne, C. Bonjour, Scribe, Théaulon, Bayard, Waflard, Fulgence, Empis, Mazères, De la Ville Mirmont, d'Espagny, Arago. V. Les Comédies relatives à l'*Argent*. VI. Les Comédies relatives à la *Politique*. VII, VIII et IX. Les Comédies relatives à la *Famille* et au *Mariage*. X. Les Comédies relatives au *Mariage* et à l'*Amour*. Sur la valeur des pièces étudiées dans son livre l'auteur conclut en ces termes : « Il n'est pas besoin d'attendre la date fatidique de la *Dame aux camélias* pour trouver sur la scène française de l'observation, du réel, de la hardiesse. Les spectateurs de 1830 ou de 1840 ne se sont point seulement délectés aux mélodrames en prose et en vers, ou niaisement amusés à des petits vaudevilles agrémentés d'airs en serinette. C. Delavigne, Scribe, Mazères, Empis, C. Bonjour, Bayard, Et. Arago, et bien d'autres, ont abordé de front, dans leurs comédies, les situations et les thèses morales dont continue à vivre notre théâtre. Moins éclatants, et surtout moins tapageurs que les Dumas et les Hugo, ils ont, laissant à d'autres la fantaisie et la poésie, occupé solidement le domaine de la vérité et de la vie ; ils sont les successeurs des Dancourt et des Beaumarchais, les prédécesseurs des Dumas fils et des Augier. Les négliger, c'est sauter un anneau de la chaîne ; et aux chapitres que l'on consacre, dans nos histoires de la littérature, au théâtre romantique, il faut en ajouter un autre sur la comédie de mœurs de 1815 à 1848. » — Le volume se termine par un « Index chronologique des pièces citées ou analysées ».

9. — Les *Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant*, première série de *Notes sur la Comédie-Française*, sont un recueil d'anecdotes assez amusantes, au travers desquelles l'auteur donne libre cours à son hostilité, que le lecteur n'est pas obligé de partager, contre M. Jules Claretie, MM. Coquelin aîné et Coquelin cadet. A titre d'échantillon, nous reproduirons ce petit récit sur un vieux *Romain* : « Le doyen des claqueurs de cette époque, le père Chapeau, m'avoua un jour que sa joie suprême

était d'entendre dire parfois à un de ses voisins de stalle, un voisin « payant », un voisin « venu du bureau » : — « Ce qui me plaît à la Comédie-Française, c'est qu'il n'y a pas de claque. » — Lors, le père Chapeau, avec l'accent de la plus inébranlable conviction : « S'il y avait de la claque à la Comédie-Française, je n'y mettrais pas les pieds ! »

10. — Comme le dit très bien M. Henri Schœn, « rien de ce qui touche aux choses de l'Alsace ne saurait nous laisser indifférents ». C'est donc à un double titre, comme une « branche » significative « de l'activité alsacienne », et comme un curieux exemple de la création et du développement d'un théâtre populaire, que nous intéresse le « nouveau théâtre alsacien », auquel M. Schœn a eu tout à fait raison de consacrer le volume que nous signalons à nos lecteurs. « Au moment, dit-il, où l'attention générale se porte sur les moyens de mettre l'art dramatique à la portée de tous, il nous a paru particulièrement intéressant d'étudier celle de ces manifestations de l'art populaire qui a obtenu le plus de succès depuis quatre ou cinq ans. Tandis qu'en France, associations littéraires et comités d'organisation s'ingénient à obtenir de l'État des subventions aussi importantes que possible, en Alsace, c'est l'initiative privée qui a tout fait. A aucun moment il n'a été question de subventions officielles. Le patriotisme local a fait des prodiges et a atteint le but, pour ainsi dire, du premier coup. Il a suffi de la bonne volonté de quelques amateurs pour réveiller le sentiment national de toute une génération et faire naître des œuvres, dont quelques-unes au moins sont, dans leur genre, l'expression la plus pure et la plus artistique des émotions et des préoccupations populaires. — Nos deux premiers chapitres seront consacrés à l'étude des *origines littéraires* des *débuts* et de *l'organisation* du *Théâtre alsacien*. La suite de notre étude nous fera connaître les *pièces* elles-mêmes, leurs *caractères*, les *poètes* qui les ont composées et les *acteurs* qui les interprètent. On verra avec quelle naïveté charmante ces pièces populaires, avec leurs chants et leurs anciennes ballades, ont su décrire quelques-unes des émotions les plus tragiques, quelques-uns des sentiments les plus délicats et les plus élevés des enfants du peuple, de l'homme qui n'a pas encore été gâté par le luxe et la corruption des grandes villes. On verra avec quelle intensité poignante ces petits drames ont réussi à poser, à discuter ou à effleurer tout au moins quelques-uns des problèmes les plus actuels de nos sociétés contemporaines, ceux-là mêmes qui nous passionnent le plus en ce moment d'un bout de la France à l'autre : le problème de l'attraction toute-puissante, mais perfide, des grandes cités et de la dépopulation des campagnes ; le problème des relations entre le patriotisme et l'amour si palpitant dans un pays de frontière ; le problème des mariages d'inclination et des mariages d'argent, et surtout le problème social

par excellence, celui du partage des biens et de la suppression des riches et des patrons. Le drame populaire ne craint même pas de toucher aux questions si actuelles de la prostitution et de la traite des blanches... Et toutes ces questions si brûlantes et si délicates ont été traitées par les auteurs populaires avec le sérieux qu'elles comportent et dans les termes les plus chastes et les plus élevés. Les drames que nous allons étudier ne connaissent pas l'art coupable et dangereux d'exciter, par des sous-entendus scabreux, une curiosité malsaine ; leur langue, si vraie et si énergique qu'elle soit, ne dépasse jamais les limites de l'honnêteté et de la décence. » Écrit avec talent et avec goût, le livre de M. Henri Schœn mérite d'être accueilli avec grande faveur. Il est orné d'une illustration dont l'élégance est relevée par une piquante saveur locale. M. J. Musculus y a joint, sous une pagination spéciale, un travail qui mérite tout particulièrement les éloges du *Polybiblion* : une complète *Bibliographie du théâtre alsacien et Biographie des principaux auteurs.*

11. — A un double titre aussi, comme exposé d'une part importante de l'activité intellectuelle d'une nation voisine, liée à nous par de grandes affinités ethnographiques et littéraires, et comme contribution à l'histoire générale de la littérature dramatique à notre époque, notre attention est due à la remarquable étude de M. Jean Dornis : *Le Théâtre italien contemporain.* L'auteur est bien informé et nous transmet son information dans un style d'une élégance très agréable, original parfois, parfois un peu affecté. Voici les sujets qu'il traite et les écrivains dramatiques qu'il étudie : I. Les Précurseurs : Goldoni. — Alfieri. II. La Réforme du théâtre : Modena. — Salvini. — Rossi. — La Ristori. III. Les Théâtres de dialecte : Théâtre piémontais. — Théâtre milanais. — Théâtre bolonais. — Théâtre vénitien. — Théâtre napolitain. — Théâtre sicilien. IV. Les Débuts du théâtre national : Ferrari. — Torelli. V. Le Drame historique : Cossa. — Cavalotti. — De Gubernatis. — Bovio. — Corradini. — Oliva. VI. Giuseppe Giacosa. VII. Giovanni Verga. VIII. Girolamo Rovetta. IX. Marco Praga. X. Roberto Bracco. XI. Camillo A. Traversi. XII. Giannino A. Traversi. XIII. Enrico Butti. XIV. Les Compagnies dramatiques et les acteurs contemporains : Novelli. — Zacconi. — Eleonora Duse. XV. Gabriele d'Annunzio. — Au point de vue doctrinal et moral, nous regrettons d'avoir à marquer de fortes réserves sur les appréciations de M. Jean Dornis. Le théâtre italien est loin d'avoir les qualités du théâtre alsacien, dont on nous parlait tout à l'heure, et son historien est plus qu'indulgent pour ses défauts. De plus, certains tableaux, certaines citations fort vives ne permettent pas de considérer cet ouvrage, malgré sa valeur, comme un livre qui soit non seulement à signaler, mais encore à recommander, comme nous voudrions pouvoir le faire. M. S.

THÉOLOGIE

Étude sur la liturgie dans l'ancien diocèse de Genève, par Pierre-Marie Lafrasse. Genève, Jullien ; Paris, Welter, 1904, in-8 de 520 p. — Prix : 8 fr.

L'étude offerte en ce volume se présente avec les documents. Chacun peut en contrôler la portée. Ce qu'est la liturgie, quel intérêt historiens et théologiens trouvent à explorer ses monuments, une courte Introduction nous le dit.

Les monographies fournissent de précieux matériaux ; la liturgie de l'ancien diocèse de Genève, désormais l'une des mieux connues, en est un exemple. S'il devient contagieux, les chercheurs tels que M. Lafrasse auront plus d'une fois le bonheur de découvertes fécondes, toujours l'assurance d'accomplir œuvre utile, « en faisant mieux connaître et aimer cette grande chose qui s'appelle la liturgie. »

Un aperçu historique prépare l'indication des sources dont, critique éclairé, M. Lafrasse détermine l'âge et précise la valeur. L'auteur en extrait d'abord le calendrier propre au diocèse de Genève. Les trois livres liturgiques, Missel, Bréviaire et Rituel sont successivement étudiés. Ce qui donne à ce travail d'apparence aride un charme continu, c'est le constant souci d'éclairer la marche par des vues générales, d'instituer d'érudites comparaisons avec d'autres liturgies. Des notes sobres et judicieuses donnent du relief aux faits importants ; parfois de pénétrantes inductions fixent un point controversé ; des pièces inédites pleines d'intérêt et parfois de poésie enrichissent les répertoires déjà constitués ou en signalent de curieuses variantes ; telle particularité d'allure singulière, par exemple : *Officium conclassis et luminari*, soulève un problème nouveau qu'on essaie de résoudre.

De tout cela on multiplierait aisément les exemples. Citons les 295 jours réservés chaque année à l'office férial, les beaux offertoire et communion de la messe votive de Beata, d'intéressantes proses, le *Deus in adjutorium* glosé de Prime et son Confiteor, l'Oraison des Complies, un curieux office de saint Thomas de Cantorbéry, les adieux de l'Alleluia, le très pieux office en vers de la fête de la Conception, celui, quelque peu subtil, du Saint-Suaire, les hymnes de la Visitation débutant comme celles du Saint-Sacrement, *Sacris solemniis*, *Verbum supernum*, *Pange lingua*, l'hymne à saint Augustin attribuée à saint Thomas et qui lui serait antérieure, etc., etc. Il serait intéressant de savoir si, page 250, dans la prose *Mariae praeconis*, on a bien lu, avec D. Guéranger en d'autres manuscrits : *Ave manans satie*, dont on ne voit pas trop le sens, alors qu'un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal met : *Ave manna gratiae*, beaucoup plus clair.

Les premiers mots de toutes les pièces qui ne sont pas dans les livres romains, sont rangés par ordre alphabétique sous le titre : Introït, Oraison, Graduel, etc., ce qui facilite singulièrement les recherches.

On ne saurait trop louer les travaux consciencieux et désintéressés tels que celui de M. Lafrasse. Ils préparent les matériaux de belles synthèses liturgiques dont le Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie de D. Cabrol et de D. Leclercq nous présente déjà de si remarquables exemples. X.

De Protoevangelii habitudine ad Immaculatam Deiparae conceptionem analysis theologica, a GUILLELMO ARENDT. Romae, typ. S. Joseph, 1904, in-8 de XII-229 p. — Prix : 3 fr.

Je regrette d'arriver si tard pour rendre compte de cet ouvrage, destiné au centenaire de l'Immaculée. Je le recommande à tous les théologiens : nul doute qu'à l'occasion des récentes solennités, ils aient senti se développer en eux le goût plus vif et plus éclairé de la théologie mariale.

La bulle *Ineffabilis* s'appuie, en faveur de la définition du dogme, non seulement sur la tradition, mais sur l'Écriture, spécialement sur les premiers chapitres de la Genèse, connus sous le nom de Protévangile. Si donc nous devons voir dans les paroles divines adressées au serpent, une annonce prophétique de l'Immaculée-Conception, à quel sens scripturaire convient-il ici de faire appel : au sens littéral, ou au sens mystique ?

Dans son Introduction, l'auteur remarque que le sens littéral a été défendu par les théologiens antérieurs à la définition — par les plus renommés d'entre les contemporains — enfin par quelques exégètes de premier ordre. D'ailleurs, le sens mystique a pour lui les exégètes du groupe *critique*, comme on dit à présent, mais un petit nombre de théologiens proprement dits. Il semble donc que toute la cause de dissentiment provienne de certaines vues préconçues, et l'auteur pense qu'il faut les chercher du côté des exégètes.

Pour résoudre le problème, le savant théologien romain s'attache à dégager le sens littéral, dans lequel il croit trouver le dogme à l'état implicite. Il y emploie principalement le procédé théologique, aidé des ressources de l'exégèse ; car il estime que la question est *avant tout théologique*.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la question, si intéressante par elle-même, l'est encore plus par les multiples problèmes qu'elle soulève, et qui se rattachent plus ou moins étroitement aux controverses bibliques actuelles.

La première partie (p. 9-77) est à la fois exégétique et théologique, au sens que nous venons d'expliquer. L'argument théologique s'attache

à montrer de quelle manière la révélation du Protévangile a été comprise par Adam, et comment elle s'offre à notre intelligence — ce que signifient les *inimitiés* de la femme et du serpent — que Marie est réellement la femme du Protévangile.

Toute cette analyse est confirmée, dans la seconde partie (p. 77-224) par les arguments de tradition.

L'ouvrage est muni d'un double Index analytique et alphabétique.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

La Vie future devant la sagesse antique et la science moderne, par LOUIS ELBÉ. Paris, Perrin, 1904, in-12 de XII-404 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une vaste érudition historique, littéraire et scientifique, servie par une lecture considérable, telle est la qualité que l'on doit reconnaître à cet ouvrage. Quant aux tendances de l'auteur, il y a lieu à réserve. Il a la prétention de démontrer par la tradition et la science, la survivance de l'âme humaine après la mort et même la résurrection des corps. De là, deux divisions : Première partie : *La Sagesse antique* ; Deuxième partie : *La Science moderne.*

Dans la première on examine en détail ce qu'a été l'idée de la survivance chez tous les peuples, même préhistoriques, puis chez les peuples sauvages, et enfin chez les peuples de l'antiquité, nommément chez les Juifs, puis selon la doctrine chrétienne. Il faut rendre à l'auteur cette justice que ce qu'il dit des vues du peuple juif et du dogme chrétien, encore qu'il faille y relever bien des erreurs d'interprétation, est présenté avec convenance et impartialité. Il examine ensuite le spiritisme et la théosophie, et l'on peut déjà pressentir qu'au spiritisme vont ses préférences.

Dans sa deuxième partie, l'auteur tire des données actuelles de l'astronomie et de la cosmogonie, des sciences physiques et naturelles, des déductions qu'il estime probantes sinon pleinement démonstratives. Enfin il expose, avec une sympathie marquée, les théories du « fluide odique », de l'extériorisation du « double fluidique » et de la télépathie.

Beaucoup des considérations développées sont plausibles. Il s'y rencontre même, au sujet de la doctrine catholique, quelques belles pages agrémentées de citations liturgiques. En sorte que des lecteurs, qui ne verraient que ces pages, seraient portés à considérer le livre comme une œuvre essentiellement catholique. Il n'en est rien cependant. Elle est même, à certains égards, antispiritualiste, comme on va le voir. — « La mémoire, lisons-nous page 273, n'est pas totalement

ignorée de la matière inerte... La matière inerte possède aussi son histoire qu'elle n'oublie pas. » -- Ailleurs, l'auteur, s'autorisant d'une erreur de ce beau génie que fut Leibnitz, affirme qu'il y a, dans la nature, une progression insensible et sans hiatus allant du plus infime minéral jusqu'à l'homme et aux esprits (p. 267, 274). Il estime que *toutes* les facultés de l'âme humaine « se trouvent déjà plus ou moins manifestées dans les animaux supérieurs »... à qui nous sommes fondés à appliquer la même méthode de raisonnement qu'à nous-mêmes (p. 289, 290). Plus loin, il nous parle « d'un groupement subtil » et immatériel présidant à la vie physique (p. 300). Il admet un « agrégat éthéré (ou éthérique), formant, dans l'être humain, l'intermédiaire nécessaire entre l'âme immatérielle et le corps physique » (p. 329 : le périsprit.).— « Les phénomènes intellectuels, lit-on page 343, ne forment pas une classe bien distincte des actions d'ordre physique. » — Autre part, l'auteur nous parle, comme d'un fait acquis et dont il ne doute pas, des âmes *désincarnées*, et des rapports sensibles que peuvent avoir avec elles les vivants.

On voit que le spiritisme a les sympathies de M. Elbé. On peut même se demander si l'étalage qu'il fait de citations tirées de l'office des défunts, comme aussi de pages qu'un catholique fervent et éclairé ne désavouerait pas, n'auraient pas pour but de provoquer, sans qu'il y paraisse, des adhésions au spiritisme. Ajoutons que l'auteur a aussi des pages sympathiques au protestantisme, au mazdéisme, à la religion des anciens Égyptiens, des Gaulois, etc.

Reconnaissons toutefois que, débarrassée des éléments matérialistes et spirites qui la déparent, la deuxième partie pourrait fournir d'intéressants et utiles aperçus dont la cosmologie spiritualiste tirerait profit. Mais est-ce bien à cela que visait l'auteur ? C. DE K.

Les Crises d'une âme, par ALEXANDRE MARTIN. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre offre un miroir souvent fidèle du trouble moral, religieux et social de l'heure présente. C'est donc un livre plutôt troublant et triste. Sous forme de journal, de pensées ou d'autobiographie, on nous fait suivre ici la marche des idées d'un homme qui, élevé très chrétiennement, perd la foi, cherche à la retrouver en revêtant la robe de chartreux qu'il garde deux ans, puis prend ardemment le parti des exploités contre les exploiteurs, des maigres contre les gras, et se fait blesser dans une insurrection révolutionnaire, qui enfin, après un séjour très résigné en prison, termine sa vie comme infirmier dans un hôpital parisien, cherchant à faire un peu de bien et continuant à philosopher pour lui seul. Il est persuadé que toutes les religions positives ont fait leur temps, y compris la religion chrétienne, qui seule pourtant est consistante et

qui pourra mettre des siècles à mourir. Il déclare, avec une assurance bien expéditive, que, dès maintenant, tout ce qui vaut plus ou moins par l'esprit s'écarte de l'Église catholique. Le long du volume sont exposées complaisamment les objections qui, d'après l'auteur, la condamnent définitivement : elles perdraient, je crois, beaucoup de leur force s'il s'était rendu compte plus exactement de ce qu'exige l'orthodoxie, de ce qu'affirment les sciences et la conscience. La religion sans sacerdoce, qui lui semble pouvoir seule subsister dans l'avenir, conserverait, au delà du monde, la notion d'un Dieu bon et sage, d'un Dieu paternel, explication plus acceptable de l'univers que les atomes de Lucrèce ou la substance infinie de Spinoza, « idéal vivant dont la créature douée de conscience sent en elle, aux meilleurs moments de la vie, l'action intime qui l'attire, la force à se dégager de la bassesse où, pour d'incompréhensibles raisons, elle est plongée, et à s'élever vers lui, en une ascension dont la vie terrestre n'est qu'une période, œuvre indéfinie, collaboration sans terme, qui relie l'éternel et l'immortel. » Je doute que l'humanité s'arrête à cette sorte de christianisme sans le Christ ; je crois qu'elle sera plus attirée soit vers l'irréligion totale, soit vers le christianisme intégral.

On n'a pas besoin d'adopter toutes les idées de l'auteur pour apprécier en cet ouvrage les qualités de penseur et de moraliste qui lui ont déjà valu d'être couronné par l'Académie des sciences morales et politiques pour son *Éducation du caractère*. Et les défenseurs du catholicisme qui voudraient se mettre au courant des raisons de l'incrédulité contemporaine liraient certainement avec profit *les Crises d'une âme*.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Conflits de la science et des idées modernes, par le docteur X***. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous regrettons de ne pas connaître le nom de l'auteur de ce volume. On y sent une âme sincère et droite, animée d'une vive joie religieuse et d'un profond dévouement au bien. L'auteur montre que les idées dont vit le monde contemporain n'ont rien de scientifique, au contraire. Le catholicisme n'est en désaccord réel avec aucune science sérieuse, et connaît bien mieux la nature de l'homme que les politiciens du jour. L'inconnaissable, de l'aveu même d'Herbert Spencer, est indispensable pour appuyer le développement moral de l'homme, et la morale soi-disant scientifique, si elle s'établit jamais, sera la bride lâchée à tous les mauvais instincts.

Le suffrage universel, le divorce, la liberté de la presse, telle qu'on la pratique en France, sont des agents de décomposition sociale. L'homme n'est pas naturellement bon, il est entraîné par une foule de passions et a besoin d'un frein. Les idées courantes mènent droit à

l'abaissement des caractères, à la décadence morale et intellectuelle. Rien ne favorise le développement du génie comme les hautes pensées qu'inspire le catholicisme.

Ce livre, on le voit, n'est pas un livre de science à proprement parler, et ceux qui, d'après le titre, y chercheront la discussion de quelques thèses, seront déçus. Toutefois, sous l'homme de bien et le catholique, on voit de temps en temps percer le savant. Le volume se termine par quelques belles pages sur les devoirs du médecin.

C'est un bon ouvrage, qui ne vaut pas précisément par la rigueur du raisonnement, mais par un bon sens chrétien qui éclaire toutes les questions.

D. V.

Notre Marine de guerre. Réformes essentielles, par Un Marin. Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de 112 p. — Prix : 2 fr.

Le pseudonyme de « Un Marin » dissimule mal le nom d'une des personnalités maritimes les plus en vue, les plus actives et aussi les plus sympathiques aux yeux de la « jeune » comme de la « vieille » marine. La notoriété dont jouit l'auteur des *Réformes essentielles* ne permet pas de laisser passer inaperçues les propositions exposées dans cette étude et dont la principale peut se résumer en peu de mots. « Un Marin », frappé de la lenteur de l'avancement dans le corps des officiers de marine et du peu de débouchés offerts aux officiers mariniers, et, en même temps, du désarroi qui se produirait en cas de mobilisation dans les « postes à terre », demande la création d'un corps d' « officiers de côtes. » Ceux-ci, provenant des officiers de marine désirant ne plus naviguer, et des officiers mariniers, occuperaient certaines fonctions dans les arsenaux, et seraient chargés de la direction de la surveillance extérieure de notre littoral et des batteries de nos fronts de mer. A première vue, cette réforme ingénieuse paraît vraiment « essentielle » ; elle répond à des besoins réels, en permettant d'alléger les cadres des subalternes, et de mettre sur nos côtes des officiers sachant, ou mieux, ayant su, ce qu'est un navire de guerre. Il est cependant à craindre que, dans la pratique, la création, si séduisante, d'un corps d'officiers de côtes, qui, d'ailleurs, coûterait fort cher, ne donne pas les résultats attendus, les officiers qui ne naviguent plus perdant rapidement l'habitude des choses de la mer. Quoi qu'il en soit, la nouvelle brochure publiée par la maison Berger-Levrault est à lire et à méditer, car elle contient, avec la proposition que nous venons d'analyser, de très justes et très intéressants aperçus sur maintes questions maritimes d'actualité.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Esthétique, comme science de l'expression et linguistique générale (*I. Théorie; II. Histoire*), par BENEDETTO CROCE; trad. sur la 2e édit. italienne, par HENRY BIGOT. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de II-518 p. — Prix : 10 fr.

Nous avons là un ouvrage considérable que M. H. Bigot a eu raison de traduire pour le public français. Nos étudiants et sans doute leurs maîtres en philosophie, qui n'avaient à leur disposition aucun manuel complet d'esthétique, y trouveront une théorie et une histoire raisonnée de cette partie si attachante du savoir humain.

L'auteur brille surtout par sa critique implacable de tous les systèmes du passé; je dirai même du présent, car il émet une opinion sur l'esthétique de Guyau et de Brunetière aussi bien que sur celle de Kant ou de Platon. L'histoire qu'il nous donne n'est guère qu'une longue et spirituelle satire, où sa critique pénétrante trouve chez tous le défaut de la cuirasse et semble s'exercer à quelque jeu de massacre dans le but de renverser toutes les idoles les unes sur les autres. Il faut voir comme il sacrifie les règles et les genres, comme il réfute les théoriciens de la forme nue ou de la forme ornée, comme il balaie tous les ornements, toutes les figures, tous les monstres. Le matérialisme, pas plus que l'idéalisme ne trouve grâce à ses yeux, et, s'il n'attache aucune importance à la religiosité esthétique d'un Cousin, par exemple, s'il accuse la connaissance religieuse d'être imparfaite et inférieure, il reconnaît du moins que le catholicisme est cohérent, à la différence du rationalisme qui affecte parfois des allures mystiques et qui est l'incohérence même. Avec quelle verve il se moque de « ces simagrées, ces tendresses religieuses des rationalistes de notre époque » dont l'origine est dans « le culte superstitieux qu'on a rendu aux sciences naturelles ! » Comme elles ont leurs limites, « il était à prévoir qu'on allait demander le reste à la religion, ce reste dont l'esprit de l'homme ne peut se passer. C'est au matérialisme, au positivisme, au naturalisme que nous sommes redevables de cette nouvelle efflorescence malsaine et souvent peu naïve d'exaltation religieuse. Choses d'hôpital, quand ce ne sont pas choses de politiciens » (p. 62).

Il ne suffit pas de démolir, cela fût-il cent fois nécessaire; il faut reconstruire sur le terrain déblayé, car on ne détruit vraiment que ce qu'on remplace. Notre esthéticien italien a bien son système qui est, à son gré, toute une philosophie; mais rend-il raison de toutes les difficultés et durera-t-il plus que les autres? M. H. Bigot estime qu'il a ouvert une large route aux hommes de bonne volonté; ce n'est pas dépasser l'enthousiasme permis au traducteur qui nous a révélé son œuvre. Elle est fondée toute entière sur la distinction entre la connaissance intuitive et la connaissance logique. Pour l'auteur, l'intuition

amène forcément l'expression et celui qui voit n'a pas besoin de maître. *Rem tene, verba sequentur.* Et ne croyez pas qu'il ne s'agisse que d'expression verbale, mais bien de toute expression artistique ; car il semble que l'expression naturelle atteigne toujours à l'art. Il y a plaisir à trouver dans cette vue féconde la raison de nombre de vieilles règles ou observations esthétiques, par exemple, celle-ci : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement » ou encore : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y a qu'une seule qui soit la bonne. »

Est-ce là tout ? L'esthétique, quoi qu'en dise certain auteur, n'est pas une partie de la magie, et M. Croce, si on lui attribuait ce pouvoir magique, n'en croirait rien du reste. Il inclinerait plutôt à penser qu'on ne saura jamais le tout de rien, qu'il y aura toujours du mystère dans la naissance des œuvres d'art et que le nombre ou la valeur des esthètes ne dépend pas du savoir des esthéticiens. Mais son étude approfondie sur l'esthétique n'en sera pas moins utile, ne fût-ce que pour éclairer les critiques d'art et les rendre un peu modestes.

A. Boué.

Discours parlementaires, précédés d'une Introduction sur le socialisme et le radicalisme en 1885, par Jean Jaurès. T. Ier, Paris, Cornély, 1904, in-8 de 906 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient la série des discours prononcés à la Chambre par M. Jaurès de 1885 à 1889, puis de 1892 à 1894. Préoccupé de se défendre contre le reproche banal d'avoir passé du centre gauche à l'extrême gauche, le député de Carmaux explique dans une longue Introduction comment il est venu des idées modérées au socialisme. A vrai dire son plaidoyer m'a convaincu. Quiconque voudra lire les discours de M. Jaurès aura vite fait de reconnaître qu'à quelque place qu'il ait siégé au Parlement, il n'a jamais eu qu'une seule préoccupation : la démocratie, le prolétariat, voilà le *leitmotiv* de ses discours. Je ne crois pas que, dans ce millier de pages signé du nom d'un homme politique de premier plan, on en trouve une seule consacrée aux intérêts généraux du pays, à l'idée d'une France puissante, à la défense de son rang dans le monde. Déchaîner la lutte des classes, tel semble être le seul but poursuivi par M. Jaurès. Si donc vous aimez les histoires de mineurs opprimés par un contre-maître, d'instituteurs persécutés par leurs préfets, de paysans exploités par des propriétaires avides, vous trouverez dans le recueil de ses discours large satisfaction.

Bien d'autres avant lui se sont placés sur ce terrain. M. Jaurès toutefois possède une originalité qu'il serait puéril de méconnaître. Sa langue ne ressemble guère à celle des orateurs de son parti. Il invective rarement ses adversaires, et il ne tire pas des gros mots ses effets de tribune.

Des réminiscences d'auteurs antiques émaillent ses discours. Des citations d'Homère ou d'Eschyle illustrent ses arguments. Jamais, bref, les petits, les humbles, les deshérités qui ont fait couler, depuis trois quarts de siècle, tant de torrents d'éloquence, n'ont été flagornés dans un plus beau style. H. RUBAT DU MÉRAC.

La Méthode des classiques français (Corneille, Poussin, Pascal), par PAUL DESJARDINS. Paris, Colin, 1904, in-18 de II-277 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, M. Desjardins a réuni trois études, dont deux avaient déjà paru ailleurs, mais qui, pour n'être pas inédites, n'en restent pas moins neuves. Leur lien commun, c'est qu'elles ont semblé à l'auteur propres à nous éclairer provisoirement sur la nature de l'esprit classique.

Faut-il essayer de résumer ici les caractères qu'il lui assigne? Esprit de soumission complète à la vérité, éloignement du mensonge au point d'écarter la fiction de l'invention même, aucune place pour l'arbitraire, souci du réel, déterminisme rigoureux de la forme, ce qui est bien la meilleure preuve de probité intellectuelle. Il peut nous sembler étrange aujourd'hui de reconnaître ce réalisme dans la littérature classique qui consacre le triomphe de la volonté sur les passions, même celles de l'amour. Corneille, en effet, affirme en toutes choses la maîtrise de soi, l'empire de l'homme sur lui-même. « Je suis maître de moi, je fais ce que je veux. » Chez lui, la raison gouverne ce qu'il appelle les sens ; voyez sa Pauline dans *Polyeucte*. Il lui semble vrai et beau de donner à la volonté le pas sur les sentiments instinctifs qui ne se laissent pas réduire en idées claires. Les héros de Corneille se ressentent de la méthode de Descartes, et leurs caractères généreux, épris d'évidence, ne savent pas mentir. Il y a bien alors une part du réel qui tombe dans l'oubli : c'est le côté instinctif, inconscient, cette sorte de mollesse un peu morbide que nous analysons maintenant avec complaisance. Mais la volonté aussi est réelle et les classiques sont persuadés que les appétits ne doivent point la dominer, qu'elle n'est soumise qu'à la raison. Ils ont horreur de mentir ; tel est, avec le secret de leur probité intellectuelle, le ressort de leur haute moralité.

En cela se résument, selon Pascal, les règles de l'honnête discussion. Ce qui l'empêche d'être honnête, c'est « le manque de cœur, » le défaut d'amour de la vérité. *Quoniam non est in ore eorum veritas, cor eorum vanum est* (*Ps.* v). De là, l'équivoque des termes, l'hypocrite apparence de raisonnement qui abuse toujours un public dupe des mots. La première édition des *Provinciales* appelait cela « un péché mortel contre la raison. » De cette faute grave, Pascal et avec lui son interprète accusent les jésuites. A ce compte, qu'il y aurait de jésuites,

même parmi leurs adversaires! Combien qui perpétuent l'équivoque, en faisant parade de sincérité et dont le violent amour pour la vérité les porte à la trahir! Ce jésuitisme n'est pas le fait de l'esprit classique dont les jésuites, sans en avoir le monopole, furent toujours partisans.

M. Desjardins a grandement raison de s'attacher à cet esprit, puisqu'il y trouve la voie de la vérité. En l'étudiant à nouveau et sans acception de personnes, il nous le démontrera de plus en plus. La démonstration qu'il nous en a donnée « provisoirement, » et sous une forme peu banale, quoique « primaire, » nous fait vivement souhaiter le monument définitif qu'il semble nous promettre. Il fera sans doute ressortir d'une manière durable, aux yeux de nos contemporains, la justesse du mot classique : « Rien n'est beau que le vrai! »

A. Boué.

Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne, par E. Spenlé. Paris, Hachette, 1904, in-8 de 378-107 p. (*Bibliothèque de la Fondation Thiers*. Fasc. II).

Cette thèse de doctorat roule sur Novalis et sur l'idéalisme romantique qui signala la fin du XVIIIe et le commencement du XIXe siècle en Allemagne. Des jugements bien contradictoires ont été émis sur cette période troublée et troublante, et sur les hommes qui la représentaient aux yeux de la postérité : les deux frères Schlégel, Wackenroder, Tieck, Schleiermacher, Novalis.

Avec sagesse, M. Spenlé a renoncé à peindre tout le groupe ; le tableau d'ailleurs est fait, et d'une main magistrale, par Haym dans son histoire de l'École romantique. Il a choisi dans le groupe celui qui en représente le mieux le caractère intime et les tendances idéalistes, celui qui, par le mystère où il s'enfonce volontiers, par sa nature énigmatique et mobile, irrite le plus la curiosité de la critique, celui enfin qu'une mort prématurée (il mourut à vingt-neuf ans) a marqué au front, en attachant à sa personne la grâce mélancolique d'une fleur coupée avant d'être complètement épanouie, je veux dire Novalis.

Le choix est heureux, et il vient à propos, en un moment où les problèmes soulevés par la vie et l'œuvre du jeune poète divisent encore en Allemagne et hors d'Allemagne les représentants les plus autorisés de la critique littéraire.

Le grand mérite de cette thèse est précisément d'exposer ces différents problèmes qui peuvent tous se ramener à deux points : le problème psychologique, qui se rapporte à la personnalité même du poète, et le problème religieux, qui, après une période de polémiques passionnées, semble occuper encore aujourd'hui la première place dans l'interprétation des œuvres de Novalis.

Le premier problème, nous le trouvons posé dans une suite de chapitres, fort intéressants à lire, où il est parlé de l'éducation du jeune Philippe de Hardenberg (l'auteur oublie de nous dire quand, comment et pourquoi le jeune poète prit ce pseudonyme de Novalis), de son amour idyllique pour Sophie de Kühn, amour qui se transforme, à la mort de sa fiancée, en une exaltation mystique et aboutit à un suicide philosophique, dont nous trouvons les traces dans *le Journal d'un poète,* et dans *les Hymnes de la nuit.* S'il fallait résumer notre impression sur la personnalité de Novalis, telle qu'elle se révèle à nous, on pourrait dire, comme le fait l'auteur même de cette thèse, que Novalis est à la fois « un épicurien raffiné et un monomane mystique, un fonctionnaire zélé et un poète exalté, un chrétien croyant et un panthéiste libre-penseur, un aristocrate réactionnaire et un révolutionnaire enthousiaste. » Oui, c'est la synthèse de ces contrastes qui forme l'originalité du caractère de Novalis. Il n'est pas seulement le jeune homme idéaliste qui poursuit dans son rêve la fleur bleue d'Henri d'Ofterdingen, ni le Christ romantique qui marche dans la vie couronné d'épines, et les yeux tournés vers le ciel ; il n'est pas non plus, uniquement, le bon vivant que veut faire de lui M. Busse, l'épicurien gai, sain de corps et d'esprit, qui conte fleurette à toutes les filles et prise, par-dessus tout, la vie joyeuse ; non, mais il est tout cela à la fois, selon l'heure et les dispositions passagères.

Quant au problème philosophique et religieux, nous le trouvons surtout exposé dans le chapitre intitulé *l'Intuitionnisme* où sont analysés les fragments philosophiques de Novalis et ses rapports avec Fichte, dans les *Hymnes spirituelles,* dans *Europa et la Chrétienté,* dans les *Disciples à Saïs,* et enfin dans le roman *Henri d'Ofterdingen,* qui devait être une encyclopédie philosophique et religieuse, mais qui resta inachevé. Au reste, presque aucun des ouvrages de Novalis n'est achevé ; c'est là un caractère de son œuvre, c'est un poète fragmentaire, il fait songer aux ruines d'un temple égyptien, comme le disait Menzel avec une certaine grandiloquence, où les colonnes renversées restent encore chargées d'hiéroglyphes. Ce second problème philosophique et religieux a passionné l'Allemagne. Novalis est-il un rêveur théosophe ? Est-il catholique, comme on a voulu l'induire de son pamphlet *Europa et la Chrétienté,* que Schlégel publia précisément en le tronquant, pour montrer que si Novalis n'était pas encore catholique, il était digne de l'être et à la veille de le devenir, comme Schlégel l'était lui-même. Est-il fondateur d'une religion nouvelle, dans laquelle devait se fondre harmonieusement le catholicisme et le protestantisme, sorte de religion naturiste qui aurait le Christ comme centre, et ressemblerait vaguement au catholicisme médiéval ? Il est tout cela, et même un peu panthéiste, parfois même protestant piétiste, à la

façon de Zinzendorf, sans doute par égard pour sa famille et son entourage. Il n'a pas eu le courage, ni le temps d'aller aussi loin que son frère Charles de Hardenberg, qui se convertit franchement au catholicisme.

J'ai peur que M. Spenlé ne fasse trop d'honneur aux élucubrations philosophiques de Novalis, et ne s'y attarde trop longtemps. C'est à vrai dire une philosophie de rêve qui découvre sous le moi personnel je ne sais quel moi latent, plus puissant, plus vaste que le moi conscient, et derrière le monde extérieur, qui se réduit en fantômes exsangues, je ne sais quel autre monde supérieur, qui n'est accessible qu'au poète théosophe vivant en communication intime avec le monde astral. Novalis, comme philosophe, n'existe pas, et je crois que lui-même ne se prenait pas au sérieux ; pourquoi la critique serait-elle plus convaincue qu'il ne l'était lui-même ?

Un autre reproche que je ferais au jeune docteur vient de sa manière de composer. Notre vieille rhétorique distinguait avec raison dans une œuvre littéraire : l'invention, la disposition et l'élocution. Or je me demande ce que devient dans cette thèse la disposition. Quand le sujet paraît épuisé, voilà que l'auteur ajoute un épilogue, après cet épilogue vient un appendice : *Novalis devant la critique*, et après cet appendice, un supplément : *Les Problèmes*, enfin une conclusion qui résume le tout. N'y a-t-il pas là un défaut littéraire ? Nous avions l'habitude, en France, de procéder par ordre et avec une suite harmonieuse, c'était le mérite suprême de notre critique d'autrefois : elle était peut-être moins savante que d'autres, mais elle était lumineuse. A force de lire et d'étudier les critiques allemands, finirons-nous donc par prendre leurs défauts avec leurs qualités ? Je ne le souhaite pas, et j'aime mieux moins de profondeur et plus de clarté.

L. Mensch.

HISTOIRE

Journal de bord d'un aspirant, par Avesnes. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de III-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont là de simples notes, écrites au jour le jour, sans prétention, sinon toujours avec simplicité, au hasard des impressions et aussi des souvenirs. Ce journal de bord est, manifestement, l'œuvre d'un jeune homme, d'un très jeune homme ; mais, nous n'en doutons pas, cette œuvre sera suivie d'autres qui tiendront tout ce que celle-ci promet. L'auteur, aujourd'hui enseigne de vaisseau, cache, sous le pseudonyme d'Avesnes, un nom très estimé sous la coupole du Luxembourg ; comme son père, le jeune officier sait tout le prix des phrases correctes, élégantes même ; ses études littéraires ont été sérieusement faites, et le lecteur s'en aperçoit vite en goûtant le charme d'une citation latine bien

amenée et bien placée, ou des réminiscences des poètes modernes ou contemporains que l'auteur du journal paraît particulièrement affectionner. Quelques longueurs, des lieux communs, des émotions raffinées, comme aussi des pointes de scepticisme peu naturel, sont de légers défauts de jeunesse, que font vite pardonner et vite oublier des pages charmantes de sincérité, de fraîcheur d'impressions. Des tableaux variés, écrits d'une plume alerte, se succèdent en un kaléidoscope aux couleurs vives ; ce sont des scènes de bord, des conversations avec des camarades, des matelots, ou de charmantes Américaines, des descriptions de la nature tropicale ou des dissertations philosophiques et sociales, des lettres écrites à des amis ou à des parents. A la lecture de cet ouvrage, nous avons pris un plaisir extrême, retrouvant à chaque page, à chaque ligne, nos impressions et nos souvenirs d'un temps, hélas ! déjà lointain ; ce qui a pour nous le charme du passé aura pour d'autres l'attrait de l'avenir. Plusieurs, peut-être, en lisant le *Journal de bord*, se sentiront poussés vers la carrière de la mer ; ils pourront, à leur tour, éprouver les sensations dont ils auront eu un avant-goût, mais peu, sans doute, sauront les traduire avec le talent naissant dont fait preuve Avesnes.

Un mot de critique : une table des matières, une carte et des gravures font singulièrement défaut dans cet intéressant volume. J. T. C.

La France monastique. Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France, par Dom Beaunier. Nouvelle édition revue et complétée par les bénédictins de Ligugé. T. I. *Province ecclésiastique de Paris.* Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de xxiv-396. — Prix : 10 fr.

Dom Beaunier publia, au xviiie siècle, en deux volumes in-4, un recueil des églises de France à collation royale. Chaque abbaye avait sa notice, et les prieurés étaient plus sobrement indiqués. Malgré ses lacunes, cet ouvrage restait encore recherché. Les bénédictins ont bien fait d'en donner une nouvelle édition ; ils ne pouvaient rien mettre de mieux en tête de la collection historique qu'ils entreprennent.

C'est toute une refonte de Dom Beaunier qu'ils nous offrent. Ses notices sont revues soigneusement, complétées et corrigées. Les prieurés, qu'il se contente de signaler, ont leur notice. On chercherait vainement dans Beaunier la liste des prieurés simples et d'un certain nombre de maisons conventuelles, qui n'étaient point à la nomination du Roi ; les éditeurs les ont ajoutés à son œuvre, en ayant soin de faire suivre chaque nom d'indications historiques, sommaires mais suffisantes. Cette première addition donne à leur œuvre une grande utilité.

En outre, chaque notice est suivie de la bibliographie des sources imprimées et manuscrites. Les éditeurs ont dû, pour la dresser, se livrer

à des recherches considérables : il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur celle de Saint-Germain-des-Prés ou de Saint-Denis. La distribution méthodique des ouvrages permet au chercheur de trouver rapidement ce dont il a besoin, et même de discerner les œuvres importantes auxquelles il lui faut recourir de préférence. La richesse de ces informations bibliographiques dépasse tout ce que nous avions dans ce genre. Est-ce à dire que tout y soit parfait ? Non : il y a des omissions. Les éditeurs en ont eu eux-mêmes conscience, puisque dans la Préface ils invitent les travailleurs à leur signaler les oublis qui leur ont échappé. Quelques-uns leur reprocheront peut-être de ne pas avoir attendu plus longtemps, de manière à diminuer le nombre de ces oublis : cette critique semble avoir été prévue. Les bénédictins annoncent que, tous les ans, ils publieront dans la *Revue Mabillon* un supplément, où seront indiqués les livres et les articles oubliés, et ceux qui paraîtront désormais. Dans ces conditions, on ne peut que les féliciter d'avoir livré au public ce premier volume.

Tel qu'il est, c'est un instrument de travail de premier ordre, indispensable à quiconque s'occupe d'histoire locale. Les éditeurs n'ont rien négligé de ce qui pouvait en rendre l'usage facile : chaque monastère est très exactement identifié ; une table alphabétique des noms de lieux permet de retrouver immédiatement les indications dont le lecteur a besoin.

Ce premier volume est consacré aux anciens diocèses de Paris, de Blois, de Chartres, de Meaux et d'Orléans. Il contient les abbayes et prieurés, tant d'hommes que de femmes, bénédictins, cisterciens, prémontrés et génovéfains, y compris les monastères des ordres de Grandmont et de Fontevrault, et ceux des célestins et des camaldules.

D. B. C.

Le Pape et l'Empereur (1801-1815), par HENRI WELSCHINGER. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 473 p. — Prix : 8 fr.

Le Concordat était à peine signé que son interprétation provoqua une série de conflits : c'est une nouvelle lutte du Sacerdoce et de l'Empire qui met en présence les deux pouvoirs, conformément à la loi qui juxtapose et oppose le corps et l'âme, l'esprit et la matière. D'un côté une puissance séculière qui grandit chaque jour en submergeant les royaumes et les consciences ; de l'autre, une volonté qui semble devenir de plus en plus invincible à mesure qu'elle perd ses appuis terrestres. Rome est conquise, le pouvoir temporel est détruit, le pontife est captif, ses conseillers naturels dispersés, les évêques sont en grand nombre séduits ou intimidés, les principes gallicans se réveillent, comme si l'aventure de la constitution civile n'avait fourni aucune leçon, le schisme paraît inévitable, et c'est alors que, par un revirement subit, la faiblesse triomphe. L'épée de César s'est émoussée sur la tiare.

Tel est le récit que M. H. Welschinger entreprend de rajeunir au moyen de documents nouveaux ; en particulier, l'histoire assez peu glorieuse des conciliabules épiscopaux de 1809 et 1811, celle du concile de 1811 se trouvent enrichies de détails que la discrétion du maréchal Vaillant avait dérobés aux investigations de M. d'Haussonville.

L'exposition est brillante, comme tout ce qui tombe de la plume de M. Welschinger : c'est un drame qui se déroule avec ses incidents et ses péripéties agencées avec une logique telle qu'on se demande s'il faut louer l'historien d'avoir coordonné toutes ces scènes avec un art consommé, ou bien d'en avoir si bien pénétré l'enchaînement qu'il donne à ses lecteurs la sensation de vivre les événements qu'il leur raconte.

Me sera-t-il permis d'exprimer un regret ? Dans un livre aussi bourré de noms propres, la nécessité d'un index des noms s'imposait ; il eût avantageusement complété la table des matières qui, quoique très complète, et peut-être à cause de cela, ne facilite pas assez les recherches. En établissant cet index, on eût pu corriger certaines inadvertances, comme celle qui transforme (p. 243 et 287) Mgr de Boulogne, évêque de Troyes, en un évêque de Boulogne, anonyme.

Je n'insiste pas ; les tables analytiques dispensent de lire un livre, et la personne qui a commencé à feuilleter celui-ci ne pourra faire autrement que de poursuivre sa lecture jusqu'à la dernière page ; encore trouvera-t-elle que cela finit trop vite. P. Pisani.

Journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, 1832-1833, par le lieutenant Ferdinand Petitpierre, publié par Georges Price (F.-G. Petitpierre). Paris, Émile-Paul, 1904, in-12 de xxxii-178 p. — Prix : 3 fr. 50.

Petit-Pierre fut le nom de guerre adopté par Madame la duchesse de Berry pendant son héroïque et fatale expédition de Vendée en 1832. C'est par une simple coïncidence, et sans autre relation que l'officier qui nous parle ici de sa captivité à Blaye se nomme également de la sorte. Il avait servi dans les gardes d'honneur en 1813 et 1814; mis en demi-solde après Waterloo, il reprenait du service après 1830, et se trouvait comme lieutenant attaché à l'état-major de la place de Nantes lorsque *Madame* fut arrêtée, dans les tragiques conditions que l'on sait, chez Mlles du Guiny, dans la rue Haute du Château. Il l'accompagna à Blaye, lorsqu'elle y fut transférée, aide de camp du colonel Chousserie, gouverneur de la prison jusqu'au 4 février 1833, date de l'arrivée du général Bugeaud qui prit trop à la lettre son rôle peu honorable de « geôlier ».

Sur ce séjour de la duchesse à Blaye, on possède un *Journal* très sincère du docteur Ménière ; mais le docteur ne fut attaché au service de la princesse que le 28 février 1833; l'entrée en prison date du

15 novembre 1832 ; c'est cette lacune, en remontant même au 9 novembre, jour du départ de Nantes, que comble le *Journal* du lieutenant Petitpierre. Son récit est très simple dans une exactitude rigoureuse; il entre dans des détails qui font bien connaître la duchesse, son caractère, son esprit ; il décrit fort consciencieusement ses toilettes, le mobilier de son habitation; et ces menus faits donnent une représentation fidèle, instructive, de l'épisode qui marqua si douloureusement dans la vie de la mère de M. le comte de Chambord. — On trouvera des traits amusants sur Louis-Philippe (p. 147) et le financier Ouvrard (p. 150) ; des particularités typiques sur la force de volonté de la duchesse de Berry (p. 136).

Le texte de ce journal est précédé d'une Préface anecdotique de M. Louis d'Harcourt et d'une notice biographique de M. Georges Price sur son aïeul, le lieutenant Petitpierre. — Quelques noms sont mal orthographiés ; les notes sont à lire ; on doit regretter l'absence d'une table alphabétique. G.

Histoire du second Empire, par Pierre de la Gorce. T. VII. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 444 p. — Prix : 8 fr.

En ouvrant ce volume, le vers si connu de Virgile se présente spontanément à l'esprit :

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

C'est le récit d'une des plus douloureuses périodes de l'Année terrible, l'écroulement de notre armée, l'agonie et la chute de l'Empire du 6 août au 4 septembre, — un mois seulement, mais quel mois ! Deux corps d'armée, deux généraux ont été battus, Frossard à Forbach, Mac-Mahon à Frescheviller, Mac-Mahon, celui des chefs sur lesquels reposait le plus la confiance du pays. Mais cinq corps sont intacts et il semble que d'éclatantes revanches ne tarderont pas à effacer ces échecs passagers. Malheureusement c'est alors et presque aussitôt qu'éclate l'incohérence qui a présidé à la déclaration et à la préparation de la guerre. Rien n'est prêt, les régiments sont incomplets, les approvisionnements manquent, certains corps n'ont pas encore leur artillerie. Sans capacités militaires, avec une volonté affaiblie et un corps malade, l'Empereur est incapable de diriger une grande guerre ; parmi les généraux qui se pressent sous ses ordres, combien le sauraient ? Celui même auquel l'opinion publique le force en quelque sorte à remettre le commandement suprême, Bazaine, n'est, pour nous servir d'un mot célèbre, qu'une grande incapacité méconnue. Par deux fois il peut vaincre ; par deux fois, soit insouciance, soit inhabileté, il manque l'occasion et n'aboutit qu'à se faire enfermer dans Metz, où il attend la capitulation. Mac-Mahon, après sa défaite, se retire sur Paris ; mais incertain, flottant, voyant juste, et n'osant exécuter ses vues, revenant

sur la capitale, ce qui eût pu être le salut, mais, cédant sans résistance aux injonctions de Palikao, qui, lui, cède à des préoccupations dynastiques, il se laisse imposer cette marche vers l'Est qui ne pouvait aboutir qu'à un désastre et qui le conduit en effet à Sedan. Dans cette dernière et triste journée même, partout incohérence, partout hésitation ; Ducrot est le seul qui semble avoir vu juste, mais à ce moment précis, on lui enlève la direction. M. de la Gorce a peint en termes saisissants la stupéfaction de Paris et de la province en apprenant les premiers désastres ; c'est un tableau vécu dont tous ceux qui ont le souvenir de cette époque peuvent attester la frappante vérité. A Paris comme à l'armée, tout est en désarroi. Au ministère Ollivier a succédé le ministère Palikao, dont le seul mérite est d'avoir assuré l'approvisionnement de la capitale ; car sur la conduite de la guerre son influence est déplorable. Au corps législatif, au Sénat, même confusion, nulle résistance, et quand la Révolution s'installe à l'hôtel de ville, elle n'a qu'à ramasser un pouvoir qu'on ne lui dispute pas. L'Empire était né d'un coup d'État, il tombait dans une émeute ; c'était logique. Avec l'Empire, le livre s'achève : il est de ceux qui peuvent compter parmi les plus magistrales et les plus belles œuvres historiques de ce temps, avec l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, de M. Thureau-Dangin, avec l'*Europe et la Révolution*, de M. Albert Sorel, avec les grands travaux de M. Albert Vandal, de M. H. Houssaye, de M. F. Masson sur l'Empire, pour ne parler que des auteurs vivants. Par deux fois l'Académie française l'a couronné ; ce ne doit pas être son dernier mot.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Empire libéral, par ÉMILE OLLIVIER. T. IX. *Le Désarroi*. Paris, Garnier, 1904, in-18 de 632 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vingt et un chapitres partagent ce neuvième volume. Ils sont tous très remplis de faits historiques variés plus que palpitants. Mais c'est pour le second Empire une époque de désarroi et d'attente. La position est embrouillée et les succès d'antan fort contestés. Les questions étrangères occupent ici une large place ; l'auteur nous promène depuis l'Orient et l'Égypte et la Crète jusqu'en Amérique, en retraçant les phases de notre départ du Mexique, en portant un jugement d'ensemble sur l'action de Bazaine (p. 130), en racontant la fin tragique de Maximilien (p. 460 à 522).

Évacuation du Mexique et aussi évacuation de Rome. C'est bien l'époque des reculades diplomatiques et militaires, signe précurseur des désastres de 1870. Déjà, à propos de « l'aberration » du Luxembourg, comme M. Émile Ollivier nomme (chap. IV) la mesquine et maladroite campagne entreprise en 1866 pour nous annexer ce petit

territoire, la guerre avec la Prusse a failli éclater. Le gouvernement impérial recule aussi en Italie : nos troupes quittent Rome à la fin de 1866, après que Napoléon III a conclu la convention de septembre, et quoique Victor Emmanuel manifeste dans son langage ambigu ses projets de violer, à la première occasion, la parole donnée.

En France, la politique intérieure emprunte aux souvenirs tout personnels de l'auteur un intérêt tout particulier. Nous touchons du doigt l'épisode si curieux de la lettre du 19 janvier 1867 où Napoléon III incline vers les idées libérales (p. 204). On doit noter les entrevues de M. Émile Ollivier avec l'Empereur et l'Impératrice (p. 192), sa conférence avec Rouher (p. 225), prélude de leurs hostilités (p. 413) qui conduisent à un regain de puissance le vice-Empereur (p. 538 à 558). Les grandes discussions au Corps législatif renferment plus d'un détail puisé à bonne source ou recueilli par une mémoire fidèle. Les discoureurs de l'époque, et notamment ceux de l'opposition (Jules Favre, Ernest Picard, Jules Simon, Glais-Bizoin) sont portraiturés par une main habile; d'Émile de Girardin le caractère est analysé par des citations tracées d'un crayon mordant (p. 214, 586, 608).

Plus d'un épisode est curieux, caractéristique, à retenir par conséquent : ainsi une dépêche de M. de Moustier (p. 25); la mission à Florence du général Fleury (p. 38); la prise de Queretaro, où le « traître » Lopez, d'après M. É. Ollivier, devrait être désormais lavé du reproche de trahison (p. 487); le voyage de Mgr Darboy à Rome (p. 434); la querelle artistique d'Ingres et de Delacroix (p. 436). — Le volume se clôt par le fameux discours de Napoléon III à Lille (août 1866) parlant des « points noirs » sur l'horizon, aveu prophétique qui tire le rideau sur le spectacle de féerie de l'Exposition universelle de Paris, dont la description présente, dans ce livre, la page brillante et animée.

G. DE G.

Histoire du séminaire d'Angers, depuis son union avec Saint-Sulpice, en 1695, jusqu'à nos jours, par G. LETOURNEAU. Angers, Germain et Grassin; Paris, Roger et Chernoviz, in-8 de XXIII-442 p., avec fig. — Prix : 15 fr.

Bien que le titre de ce livre, — qui fait suite aux *Mémoires de Joseph Grandet*, — semble intéresser exclusivement le diocèse d'Angers, il ne faut pas s'y méprendre : sa portée dépasse de beaucoup les limites de cette région, et, en ce moment même, il peut être lu, par tous, avec le plus sérieux profit. A côté de la chronique locale qu'il offre aux Angevins, il touche aux plus graves questions des rapports de l'Église et de l'État, et du recrutement du clergé de France. L'ouvrage de M. Letourneau (aujourd'hui curé de Saint-Sulpice, alors directeur du séminaire d'Angers) entre dans les plus curieux détails sur l'organisation intime des séminaires, la discipline, les études, la variété des

règlements, depuis Louis XIV, en passant par l'époque révolutionnaire (où l'on voulait déjà supprimer le catholicisme en France), le Concordat, la Restauration, etc. Il serait malaisé de trouver réunis en un seul volume de si nombreux traits de mœurs, de si précieuses observations. Il y a là des pages nombreuses, qui montrent lumineusement le rôle utile et bienfaisant de « Messieurs de Saint-Sulpice » dans l'œuvre des séminaires. A ce seul point de vue, cet ouvrage ne manque pas d'un douloureux à-propos, à l'heure où les disciples de M. Émery, — qui fut l'un des supérieurs du séminaire d'Angers, — se voient arracher les établissements qui leur avaient été confiés ; chaque ligne, pour ainsi dire, du livre de M. Letourneau, témoigne du bien qu'ils ont réalisé, spécialement dans ce diocèse où le clergé montra, dans l'ensemble, tant de fidélité à sa foi, et où les prêtres conservent pieusement le souvenir de ceux qui ont été leurs maîtres depuis plus de deux siècles.

Par un sentiment d'humilité qui ne nous surprend pas, mais qu'on a bien le droit de trouver excessif, l'auteur se défend d'avoir voulu faire œuvre d'écrivain ; il n'a, dit-il, voulu donner qu'un « Recueil de documents ».

Certes ! les écrits contemporains, — et on en trouve là bon nombre d'inconnus, d'inédits, — les notes, Mémoires, correspondances, sont les plus précieux témoins des temps disparus. Mais il y a dans leur mise en œuvre une méthode, une manière qui constituent précisément les qualités d'une œuvre d'historien ; M. G. Letourneau serait peu autorisé à prétendre qu'il les a ignorées. Son « Recueil » — avec sa table des noms propres, toujours si précieuse pour les recherches, — est, on peut le dire, au point de vue général, aussi bien qu'au point de vue provincial, un excellent livre, une excellente histoire.

JOSEPH DENAIS.

Deutsche Marine-und Kolonialgeschichte in Rahmen einer Geschichte der Seefahrt und des Seekrieges, von FRIEDRICH HÜNEMÖRDER. Kiel, Robert Cordes, 1903, in-18 de 275 p. — Prix, cartonné : 3 fr. 30.

Cette histoire maritime et coloniale de l'Allemagne, qu'a rédigée le pasteur de marine Hünemörder est une des nombreuses publications qui ont pris naissance chez nos voisins pour faire connaître la marine aux sujets de l'Empereur, leur donner le goût des choses de la mer, et, par suite, les persuader de l'importance qu'a pour l'Allemagne la création d'une puissante marine. Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion, à plusieurs reprises, de le faire remarquer, nous sommes en présence d'un plan de campagne admirablement mené et dont les résultats ne peuvent manquer d'être considérables. Pourquoi, hélas ! n'assistons-nous pas, en France, à un mouvement analogue, au moins aussi utile ici

que là-bas ? Nous n'aurions pas à innover, mais seulement à imiter, car on ne saurait trouver rien de plus attrayant, de mieux fait, de mieux présenté, en un mot, remplissant mieux leur but, que ces publications allemandes. L'Histoire que nous avons entre les mains, reliée en toile bleu clair, sur laquelle le titre se détache en lettres blanches, est d'aspect coquet et élégant ; le papier est glacé, l'impression très soignée, la disposition typographique heureusement comprise. Ceci était d'ailleurs important dans ce volume, qui renferme une histoire chronologique, par dates, suivies de phrases très courtes, de la marine et des colonies de l'Allemagne, encadrée, pour ainsi dire, dans une histoire abrégée du monde entier et des guerres navales. C'est ainsi que les premières lignes sont consacrées à la navigation sur le Nil des anciens Égyptiens, et cependant, à cette époque reculée, la marine allemande n'existait pas. La France est souvent citée au cours de l'ouvrage, et toujours avec l'impartialité nécessaire. J. C. T.

Petites Confessions (visites et portraits), par Paul Ackbr. 2e série. Paris, Fontemoing, s. d., in-12 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons rendu compte précédemment (*Polybiblion* t. C, p. 261-262) de la première série des *Petites Confessions* de M. P. Acker. Le nouveau volume que nous présentons ici nous semble de beaucoup supérieur à son devancier ; les personnages interviewés sont moins bruyants, d'un choix moins disparate, et aussi moins railleurs vis-à-vis du littérateur qui a pour délicate mission de les importuner par des questions parfois indiscrètes. Une trentaine de noms figurent dans cette seconde galerie de portraits vivants ; nous relèverons tout particulièrement ceux de MM. Charles Dupuy, Pierre Curie, l'abbé Delsor et Ferdinand Brunetière. Ce n'est pas à dire que les autres manquent de mérite ou soient présentés sans relief ; mais il nous a paru que les quatre personnages que nous venons de mettre à part sont peints par M. Acker avec un véritable talent d'artiste : on croirait les voir, les entendre, tant c'est bien eux qui parlent, qui gesticulent dans ces pages admirables, quoique simples, de vérité. Les légères critiques que nous nous étions permises à propos de la première partie de l'œuvre de M. P. Acker n'ont plus ici de raison d'être ; l'auteur s'est adressé à des personnages plus bienveillants, plus patients, malgré leur vie absorbante et absorbée, comme, par exemple, M. Curie. Quand on exerce le métier de reporter, on n'a pas toujours la chance de rencontrer autant de bonhomie ou d'amabilité. G. Bernard.

BULLETIN

Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ, par ALBERT RÉVILLE. 3e édit. Paris, Alcan, 1904, in-16 de XII-185 p. — Prix : 2 fr. 50.

La personnalité de l'auteur et ses tendances sont assez connues pour me dispenser d'un long compte rendu. Je dis *tendances*, à dessein : car, c'est de cela qu'il s'agit, autant et plus que de science, dans cette réédition. Elle dénote un état d'esprit assez vieillot, bien qu'on se pique de modernisme. On en est toujours aux dogmes de « l'illustre Baur », à la même connaissance superficielle de la théologie traditionnelle, aux mêmes injustes dédains pour l'Église catholique et la scolastique.

Cette édition est *revue*. Il faudra la revoir encore, et ne plus nous parler, par exemple, de Descartes, *catholique breton*. B. DE CARROY.

Religion et Patrie. Exemples. Récits. Témoignages, par l'abbé J. RECORDON. Abbeville, Paillart, 1904, in-16 de VII-230 p.

Voilà un excellent ouvrage de propagande. Il n'est pas composé avec l'imagination mais à l'aide de documents précis. Il a pour but de ruiner ces maximes mille fois réfutées et qu'on rencontre quand même sous la plume ou sur les lèvres d'hommes ignorants ou de mauvaise foi : « La religion affaiblit et tue le patriotisme. — La religion est l'ennemie de la science .— La France ne sera prospère que quand elle aura brisé les liens de la superstition. » C'est par des exemples choisis, des récits éloquents, des témoignages autorisés que l'auteur tente de détruire ces calomnies sottes autant qu'odieuses. Dans la première partie, il montre la religion vraie source du patriotisme individuel et collectif en faisant défiler devant nous : généraux, amiraux, soldats, missionnaires, curés, frères, religieuses, offrant des exemples de patriotisme dévoué jusqu'à la mort et inspiré par la religion. — La deuxième partie : *Religion et Science*, nous fait contempler l'Église, institutrice perpétuelle des peuples et protectrice des arts; puis, dans une riche galerie de savants chrétiens, se manifeste l'alliance de la religion et de la vraie science. Enfin, dans une troisième partie : « La religion et la France », sont mises en lumière les prédilections de Dieu pour notre pays, sa grandeur résultant de sa correspondance à sa vocation de Fille aînee de l'Église, et ses déchéances provenant de ses infidélités à cette glorieuse vocation. Tout cela est bien conduit et bien déduit. Sous cette forme anecdotique et saisissante, plutôt que philosophique et savante, se dégage cette conclusion : « La religion élève les nations. »

LOUIS ROBERT.

Idées politiques, par ALBERT JOUNET. Saint-Raphaël (Var), imp. Chailan, 1903, in-8 de 336 p.

Recueil d'une longue série de petits articles précédemment publiés dans le *Saint-Raphaël Journal*. L'auteur, qui me paraît un brave homme, un peu naïf, mais non dépourvu d'ailleurs de bon sens et d'ingéniosité, y développe un programme très appliqué de république idéale, dont beaucoup de Français s'accommoderaient. Je doute pourtant que cette organisation très compliquée de ce qu'il appelle « la République statérale » (du mot latin *statera* balance), soit d'une réalisation facile ou même possible. Considérant que le régime actuel est une maladie de la liberté, de quoi je ne me doutais guère,

il en conclut qu'il faut, non pas tuer la liberté par la main du pouvoir personnel dont beaucoup rêvent, mais la guérir en lui inoculant la « République statérale ». Si j'ajoute que l'auteur admire beaucoup le P. Maumus et l'abbé Lemire, nul ne s'étonnera qu'il aime tant à voyager au pays des chimères. C'est d'ailleurs, du moins il me fait cet effet, un excellent homme et un bon chrétien, et qui rêve — un beau rêve, ma foi ! — de voir « l'élite française prendre pour centre et pour sommet de sa grandeur, non le pouvoir terrestre d'un roi ou d'un empereur humain, mais la vivante majesté de Dieu. » Est-il besoin d'ajouter que, si je ne partage pas son espoir, je m'associe de tout cœur à son vœu ? ÉDOUARD PONTAL.

Des Censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses, par Dom PIERRE BASTIEN. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Tandis que les lois de mai respectèrent en Allemagne la propriété des biens ecclésiastiques et religieux, le Kulturkampf français confisque hypocritement d'abord avec le droit d'accroissement, brutalement ensuite par les liquidations en cours et les expropriations projetées des biens diocésains et paroissiaux. A côté du droit naturel et du droit civil même, qui garantissent au propriétaire légitime la possession de ses biens, il y a pour sanctionner l'injustice d'ordre spécial entraînant sacrilège, une peine d'excommunication décrétée par l'Église contre les usurpateurs. L'auteur donne la portée exacte des censures qui frappent la liquidation et il fait l'application pratique en examinant de près la loi du 1er juillet 1901. Liquidateur, fondé de pouvoir, magistrats, coopérateurs secondaires, acheteurs, détenteurs divers, héritiers, banquiers, etc., ont chacun leur tour dans cet examen. Les confesseurs auront donc à appliquer les règles générales de justice sur la restitution et la réparation du dommage en attendant que le Saint-Siège, qui seul a autorité pour trancher les cas les plus difficiles, indique, s'il y a lieu, la marche à suivre comme il l'a fait lors de la spoliation des ordres religieux en Italie. Il y aurait grand avantage à faire connaître et à répandre cette brochure, qui joint aux mérites de la clarté et de l'exactitude celui d'une indiscutable opportunité. G. P.

Le Nouveau Régime des pompes funèbres, *traité pratique*, par RUBAT DU MÉRAC. Paris, Lethielleux, 1905, in-12 de 131 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. Rubat du Mérac a répondu à un besoin vivement senti et fréquemment exprimé depuis le commencement de cette année, en exposant avec une remarquable clarté et une grande précision juridique les droits et les obligations des communes et des fabriques dans leurs rapports avec les familles, d'après la loi du 28 décembre 1904. — Après une Introduction historique, qui s'étend de l'ancien régime à la nouvelle loi, il examine successivement le service *extérieur* (monopole des communes et son étendue, tarifs exploitation) et le service *intérieur* (monopole des fabriques, étendue, tarifs, exploitation). Un chapitre est consacré à la participation du clergé aux convois, un autre aux sanctions civile et pénale du monopole des pompes funèbres. L'auteur examine aussi les questions connexes du service des indigents, paiement des frais funéraires, compétence des tribunaux en matières de contestations relatives aux pompes funèbres. — Cet excellent

opuscule doit se trouver au plus tôt entre les mains de MM. les curés, présidents de conseils de fabrique et seconds vicaires qui ont tout intérêt à se familiariser avec la nouvelle loi. G. P.

Conférences sur l'Église et ses relations avec l'État, par A. GASSER. Gray, Roux, 1905, in-18 de 30 p. — Prix : 0 fr. 60.

Sobre, nette et instructive étude des relations de l'Église et de l'État depuis les origines, d'où ressort la démonstration de la fidélité avec laquelle a été rempli le programme tracé par le Sauveur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». C'est d'abord l'évocation de l'époque primitive où l'Église entretient ses ministres avec les oblations volontaires du peuple, les revenus de possessions mobilières toujours exposés aux spoliations et le modeste appoint des prémices. Mais les persécutions sanglantes cessent, et, avec avec Constantin, les relations des deux pouvoirs deviennent fréquentes et bienveillantes : immunités, honneurs publics, tributs et impôts accordés pour l'entretien des clercs, affranchissement des tribunaux civils, etc., constituent une protection hautement appréciable. Au moyen âge, quand la société romaine s'affaisse, l'Église seule demeure debout et transforme les barbares, en sauvant les restes de la civilisation et de la littérature antiques. Si, alors, défrichant les déserts et édifiant des monastères, l'Église s'enrichit, ses biens sont employés à secourir toutes les infortunes, à développer les arts, à construire des monuments admirables. M. Gasser précise heureusement les relations politiques de l'Église avec l'État depuis les Mérovingiens jusqu'à la Révolution et à nos jours, et met en bonne lumière les avantages concédés par le Concordat au pouvoir civil. Dans l'examen de la situation future que vont créer les lois projetées, le conférencier envisage en passant l'établissement de la vie commune pour le clergé séculier et la nomination des évêques sans aucune ingérence du pouvoir civil. Ce sont là de graves questions dont la solution dans ce sens peut sembler théoriquement avantageuse à certains esprits trop simplistes, mais dont la réalisation présenterait peut-être à d'autres égards de graves inconvénients et qu'il faudrait bien se garder de lancer à la légère dans la discussion. Jamais un gouvernement régulier ne pourra se désintéresser de l'action religieuse dans notre pays et fatalement il faudra renouer un jour ou l'autre des négociations et rétablir un *modus vivendi*. G. P.

La Séparation des Églises et de l'État, par Un jurisconsulte. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 41 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure est la réédition, avec quelques modifications, d'un rapport lu en 1896 au congrès national des catholiques de Reims. Les choses ont tellement empiré depuis lors, que certains *desiderata* formulés par l'auteur, et qui ne sont que l'expression de la justice et du bon sens, paraissent aujourd'hui des impossibilités ou des anachronismes. L'auteur étudie d'abord l'œuvre de l'Assemblée nationale mettant « à la disposition de la nation » les biens d'Église, puis, passant par l'éphémère constitution civile du clergé pour arriver au Concordat et à la jurisprudence qui en a précisé les applications pratiques, il continue la démonstration de cette vérité incontestable si méprisée pourtant, que les traitements ecclésiastiques ne sont qu'une mesquine compensation pour l'aliénation des biens de l'Église de France. Siméon, dans son discours au Tribunat, reconnaissait que les

traitements ecclésiastiques ne coûtaient pas au trésor la quinzième partie de ce que la nation avait gagné à la réunion des biens du clergé ! Et pourtant, cette indemnité pécuniaire, qui fait partie de la dette publique au même titre que la rente, va être biffée d'un trait de plume sans entente avec le Chef de l'Église qui, par le solennel contrat de 1801, avait renoncé à revendiquer les biens aliénés. Combien nous sommes loins de ce rêve encore possible en 1896 : « l'Église libre dans l'État juste ! », aujourd'hui qu'on décrète « l'Église esclave dans l'État persécuteur ! » — Les cinq propositions formulées par l'auteur comme conclusion de son mémoire n'ont plus aujourd'hui de chances d'être réalisées, sinon après la cruelle et peut-être sanglante expérience par laquelle notre pauvre pays va être obligé de passer.

G. P.

Liberté, Égalité, Fraternité, par le marquis Costa de Beauregard. Paris, Retaux, s. d., in-16 de 143 p. — Prix : 0 fr. 80.

Combien la célèbre devise inscrite sur nos monuments officiels paraît ironique lorsqu'on la rapproche de la conduite tenue par le gouvernement que la franc-maçonnerie nous impose : c'est ce que font sentir ces morceaux écrits sous l'impression vive des scènes révoltantes auxquelles nous assistons : fermetures de couvents, douloureux exodes de sœurs fugitives ou de religieux en exil, vexations odieuses s'attaquant aux petits, aux faibles et à l'élite morale du pays. Il eût été grand dommage de ne point recueillir, il est bon de relire et de faire lire ces pages d'histoire : j'aurais aimé que chacune eût gardé sa date précise, et je regrette que l'éditeur ait jugé bon de ne pas même inscrire sur le volume l'année de sa publication (1904).

Baron J. Angot des Rotours.

La Vie et les bonnes œuvres du commandant Châtelain, par L. Dimier. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1904, in-18 de 107 p. — Prix : 2 fr.

En dehors des hommes d'œuvres de Paris, des brancardiers de Lourdes, et des pauvres de Vincennes, peu de gens connaissent le nom du commandant Châtelain. De son vivant, en effet, sa grande humilité s'accommodait mal de cette notoriété qui est la forme viagère de la gloire. Mais puisque Dieu l'a rappelé à lui, c'est un devoir à ceux qui l'ont connu de faire revivre son souvenir et de prolonger par delà la tombe la bonne influence de ses vertus. C'est le but visé par le rare et original écrivain qu'est M. Dimier, dans cet opuscule consacré à la vie et aux œuvres du commandant Châtelain. Rien de banal dans ce livre écrit en ce style sobre et d'un archaïsme charmant si propre à traduire en notations vivantes et précises les choses, les idées et les hommes d'autrefois. Vraiment, le commandant Châtelain méritait ce bel hommage. Laissons le soldat, qui se borna à être pendant trente-cinq ans l'homme du devoir ; il a été tellement dépassé par le chrétien et par l'homme privé que c'est surtout sous ce dernier aspect qu'il faut considérer le commandant Châtelain pour apprécier combien il domina la taille commune des hommes de son temps. A la lettre, ce fut un saint, saint par la foi, par la piété, par l'austérité, par le zèle, saint surtout par la charité. Car on ne saurait dénombrer les bienfaits qui s'épanchèrent du cœur et de la bourse de ce pauvre sur la foule sans nombre des pauvres qui furent ses clients. Sa vie et sa mort ont laissé aux chrétiens de nos jours d'admirables exemples, dont le souvenir continuera le

fécond apostolat. Vivant, il n'eût jamais souffert qu'on le louangeât ainsi. Mort, c'est en nous inspirant de ses leçons que nous lui rendrons le seul hommage qui eût agréé à sa profonde humilité. Rendons grâce à M. Dimier d'avoir sculpté ce médaillon qui perpétuera, pour ceux qui n'ont pas connu le bon commandant Châtelain, la physionomie de ce chrétien de si grande foi et de si grand cœur, « ce grand homme de bien, comme on l'a dit avec raison près de son cercueil, ce Vincent de Paul laïque, qu'animaient à un égal degré l'amour de Dieu et l'amour du prochain, l'esprit de foi et l'esprit de charité. »

ÉD. PONTAL.

CORRESPONDANCE

I

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 72, rue d'Assas, 23 mars 1905.

Monsieur,

Celui de vos distingués collaborateurs qui analyse les « Ouvrages sur la musique » signe ses articles des lettres M. B.

La conformité de ses initiales avec celles de mon nom, jointe à la conformité de mes travaux avec la spécialité réservée à ce collaborateur du *Polybiblion*, m'a valu des remerciements que je n'avais pas mérités, pour des comptes rendus élogieux dont je n'étais pas l'auteur, et pourrait, dans d'autres cas, m'attirer la rancune de quelques-uns de mes confrères en musicologie.

Bien que n'ayant pas le moindre droit à revendiquer la propriété d'initiales qui peuvent être communes à beaucoup d'écrivains, je crois pouvoir, sans commettre d'indiscrétion ni d'offense, et en faisant uniquement appel à votre courtoisie, vous demander de vouloir bien insérer dans la partie littéraire du *Polybiblion* deux lignes avertissant vos lecteurs que M. Michel Brenet n'est pas l'auteur des articles signés M. B.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

MICHEL BRENET.

Dont acte, comme on dit au Palais ; car M. Michel Brenet, non seulement n'est pas l'auteur des articles sur la *Musique* parus dans le *Polybiblion*, mais il n'est même pas notre collaborateur.

N. D. L. R.

II

Autre épître. Celle-ci nous vient de Belgique. Le signataire ayant exprimé le désir de la voir imprimée dans le *Polybiblion*, nous nous empressons de lui donner satisfaction.

Tournai, le 31 mars 1905.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du mois de mars du *Polybiblion*, un de vos correspondants a cru devoir me reprocher d'avoir « *pris abusivement le titre d'archiviste-paléographe* », qu'il prétend être la propriété exclusive (?) des anciens élèves de l'École des chartes. Permettez-moi de vous dire que je trouve cette remarque fort puérile et très déplacée.

Votre correspondant est bien présomptueux s'il se persuade que j'ai jamais eu l'intention de me faire passer pour un diplômé de l'École des chartes : les archivistes belges n'ont rien, je vous assure, à envier aux élèves de cette école.

Aussi bien, je ne suis pas le premier en Belgique a prendre ce titre, auquel vous tenez comme la petite fille au nom de sa poupée. Et personne n'a le droit d'empêcher à (*sic*) un Belge de s'appeler « *archiviste-paléographe* ».

Pourriez-vous me dire, enfin, pourquoi votre correspondant n'a pas signé sa communication ? Il est d'usage, me semble-t-il, qu'un auteur qui blâme se fasse connaître.

Croyez-bien, Monsieur le Directeur, que je suis au regret de devoir correspondre avec vous sur ce ton; mais je ne pouvais laisser de vous dire ce que je pense du ridicule reproche que m'a adressé votre trop susceptible collaborateur.

Je vous prie, Monsieur le Directeur, d'insérer la présente lettre dans le prochain numéro du *Polybiblion* et vous présente l'expression de ma considération distinguée. LÉO VERRIEST.

En réponse à cette lettre de M. L. Verriest, M. A. d'Herbomez, l'auteur de la note incriminée, nous prie d'insérer les lignes qui suivent :

Le titre d'*archiviste-paléographe* est conféré par décret aux élèves de l'École des chartes qui ont satisfait à tous les examens de sortie de cette École; ce titre officiel est leur propriété. Il y a des personnes qui l'ignorent et peuvent alors être excusables de prendre sans droit le titre d'*archiviste-paléographe*; d'autres, au contraire, en se qualifiant ainsi, ont l'intention évidente de se faire passer pour ce qu'elles ne sont pas. Puisque M. L. Verriest a éprouvé le besoin de nous écrire, que n'a-t-il profité de l'occasion pour nous dire les raisons qui l'ont poussé à se décerner à lui-même le titre d'*archiviste-paléographe*. Pour si bizarre que soit ce titre, les anciens élèves de l'École des chartes sont fondés à y tenir parce qu'ils l'ont gagné. M. L. Verriest n'est pas dans leur cas; il n'a rien fait pour gagner le titre; il l'a pris. Je le constate pour la seconde fois. ARMAND d'HERBOMEZ.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La France, et, on peut le dire, tous les pays civilisés ont été attristés par la nouvelle de la mort de M. Jules VERNE, le célèbre auteur des *Voyages extraordinaires*, qui s'est éteint à Amiens, le 24 mars, à l'âge de 76 ans. Né à Nantes, le 8 février 1828, M. Jules Verne fit ses études dans cette ville, puis alla étudier le droit à Paris. Il débuta dans la littérature en 1850 par une comédie : *Les Pailles rompues*, que suivirent divers opéras comiques. Mais c'est en 1863 qu'il devait trouver sa véritable voie, lorsque la librairie Hetzel publia son premier volume : *Cinq Semaines en ballon*, sorte de roman scientifique qui obtint un vif succès. Il donna dès lors une nombreuse série de livres analogues, dont la plupart parurent d'abord dans le *Magasin d'éducation et de récréation*. C'était un genre neuf et des plus attrayants qu'il venait de créer. Dans tous ses volumes il mettait en œuvre, pour expliquer des événements fantastiques, des éléments réels et s'attachait à rechercher comment se résoudraient un jour certains problèmes nouvellement posés. S'il n'a jamais obtenu dans le monde des savants une autorité en rapport

avec la popularité à laquelle il est arrivé, on doit reconnaître que son rôle comme vulgarisateur, et même comme précurseur dans diverses inventions, a été immense, et si ses affirmations scientifiques ne sont pas toujours rigoureusement exactes, du moins ont-elles concouru à développer dans la jeunesse un vif désir de connaître la vérité et provoqué des investigations plus approfondies. Tout en les amusant, il a instruit des légions de lecteurs, devant les yeux desquels il a fait passer l'univers entier. La plupart de ses ouvrages ont eu des éditions multiples et de certains d'entre eux on a tiré les éléments de drames à grand spectacle qui ont eu de très nombreuses représentations. Un autre, *le Docteur Ox*, a été transformé en opérette. Il va sans dire que c'est à son talent d'écrivain que M. Jules Verne doit d'avoir pu tirer un si bon parti de ses connaissances scientifiques. Sans l'habileté avec laquelle il a su décrire les grands phénomènes de la nature et faire mouvoir les personnages de ses récits, savants, voyageurs, etc., jamais il n'aurait communiqué à ses livres l'intérêt qui les faisait si avidement rechercher dès qu'ils avaient paru. Voici la liste de ses volumes. Et d'abord les œuvres théâtrales : *Pailles rompues* (Paris, 1850, in-8) ; — *Le Collin Maillard* (Paris, 1853, in-12) ; — *Les Compagnons de la Marjolaine* (Paris, 1855, in-12) ; — *Onze jours de siège* (Paris, 1861, in-12) ; — *Un Neveu d'Amérique* (Paris, 1873, in-18). — Puis les romans scientifiques, qui, fort bien illustrés, parurent sous le titre général de *Voyages extraordinaires* : *Cinq Semaines en ballon* (Paris, 1863, gr. in-8) ; — *Voyage au centre de la terre* (Paris, 1864, gr. in-8) ; — *De la terre à la lune, trajet direct en 97 heures* (Paris, 1865, gr. in-8) ; — *Aventures du capitaine Hatteras* (Paris, 1866, gr. in-8) ; — *Les Enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde* (Paris, 1867-1868, gr. in-8) ; — *Vingt mille lieues sous les mers* (Paris, 1869-1870, gr. in-8); — *Autour de la lune* (Paris, 1870, gr. in-8); — *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (Paris, 1870, gr. in-8) ; — *Une Ville flottante, suivi des Forceurs de blocus* (Paris, 1871, gr. in-8) ; — *Aventures de trois Russes et de trois Anglais* (Paris, 1872, gr. in-8) ; — *Le Pays des fourrures* (Paris, 1873, gr. in-8) ; — *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (Paris, 1873, gr. in-8) ; — *Le Docteur Ox. Maître Zacharius. Un Hivernage dans les glaces. Un Drame dans les airs* (Paris, 1874, gr. in-8) ; — *Le Chancellor, journal du passager J. R. Kazallon. Martin Paz* (Paris, 1875, gr. in-8) ; — *Michel Strogoff. Moscou. Irkoutsk* (Paris, 1876, gr. in-8) ; — *Hector Servadac. Voyages et aventures à travers le monde solaire* (Paris, 1877, gr. in-8) ; — *Un Capitaine de quinze ans* (Paris, 1878, gr. in-8) ; — *Les Indes-Noires* (Paris, 1878, gr. in-8) ; — *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* (Paris, 1879, gr. in-8) ; — *Les Cinq cents millions de la Bégum, suivis de : Les Révoltés de la « Bounty »* (Paris, 1879, gr. in-8) ; — *Un Hivernage dans les glaces* (Paris, 1879, gr. in-8) ; — *La Maison à vapeur, voyage à travers l'Inde septentrionale* (Paris, 1880, gr. in-8) ; — *La Jangada ; Huit cents lieues sur l'Amazone* (Paris, 1881, gr. in-8) ; — *Le Rayon vert, suivi de Dix heures en chasse* (Paris, 1882, gr. in-8) ; — *L'École des Robinsons* (Paris, 1882, gr. in-8) ; — *Christophe Colomb, découverte de l'Amérique (1436-1506)* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Kéraban le-Têtu* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *L'Archipel en feu* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *L'Étoile du sud ; Le Pays des diamants* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *L'Épave du Cynthia* (Paris, 1885, gr. in-8), avec M. André Laurie ; — *Mathias Sandorf* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *Un Billet de loterie* (Paris, 1886, gr. in-8) ; — *Robur-le-Conquérant* (Paris, 1886, gr. in-8) ; — *Le Chemin de France, suivi de : Gil Braltar* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Deux ans de vacances* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Sens dessus dessous* (Paris, 1889, gr. in-8) ; — *Famille sans nom* (Paris, 1889, gr. in-8) ; — *César Cascabel* (1890, gr. in-8) ; — *P'tit-Bonhomme* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Mirifiques aventures de Maître Antifer* (Paris, 1894, gr. in-8) ; — *L'Ile à*

hélice (Paris, 1895, gr. in-8); — *Face au drapeau* (Paris, 1896, gr. in-8); — *Clovis Dardentor* (Paris, 1896, gr. in-8); — *Le Sphinx des glaces* (Paris, 1897, gr. in-8); — *Le Superbe Orénoque* (Paris, 1898, gr. in-8); — *Le Testament d'un excentrique* (Paris, 1899, gr. in-8); — *Seconde Patrie* (Paris, 1900, gr. in-8); — *Le Village aérien* (Paris, 1901, gr. in-8); — *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin* (Paris, 1901, gr. in-8); — *Les Frères Kip* (Paris, 1902, gr. in-8) — *Bourses de voyage* (Paris, 1903, gr. in-8); — *Maître du monde* (Paris, 1904, gr. in-8); — *Un Drame en Livonie* (Paris, 1904, gr. in-8). Ces ouvrages ont paru également dans le format in-12. Ajoutons qu'à l'heure actuelle le *Magasin d'éducation* et de récréation publie de M. Jules Verne : *L'Invasion de la mer*, qui sera le dernier roman du prestigieux conteur. Enfin M. Jules Verne avait écrit avec M. Théophile Lavallée une *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* (Paris, 1868, in-4).

—M. Marcel Schwob, mort à Paris, le 27 février, à 39 ans, était né à Nantes, où son père dirigeait *le Phare de la Loire*. Venu à Paris pour se présenter à l'École normale et n'ayant pas réussi, il resta dans la capitale, où il retrouvait son oncle Léon Cahen, conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Il s'adonna dès lors entièrement à la littérature et composa des contes, dont les premiers parurent dans *l'Écho de Paris*, ainsi que divers ouvrages de critique littéraire et plusieurs traductions de livres anglais et allemands. En voici la liste à peu près complète : *Étude sur l'argot français* (Paris, 1889, in-8); — *Cœur double* (Paris, 1891, in-12); — *Le Roi au masque d'or* (Paris, 1893, in-12); — *Nîmes. Fac-similé autographique du manuscrit de l'auteur* (Paris, 1893, in-4); — *Anabella et Giovanni* (Paris, 1895, in-8); — *Le Danger allemand. Étude sur le développement industriel et commercial de l'Allemagne* (Paris, 1896, in-12); — *La Croisade des enfants* (Paris, 1896, in-32); — *Spicilège. F. Villon, Saint-Julien l'Hospitalier, Plangon et Bacchis, Dialogues sur l'amour, l'art et l'anarchie* (Paris, 1896, in-12); — *Vies imaginaires* (Paris, 1896, in-12); — *Le Livre de Monelle* (Paris, 1897, in-12); — *La Porte des rêves, décorée et imagée par G. de Feure* (Paris, 1899, in-4); — *La Légende de Serlon de Wilton, abbé de l'Aumône* (Paris, 1899, in-12); — *Les Jeux des Grecs et des Romains de Richter*, traduit de l'allemand (Paris, 1900, in-16), avec M. Auguste Bréal; — *La Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark*, traduite de l'anglais (Paris, 1900, in-18); — *Francesca da Rimini*, drame de F. M. Crawford, traduit de l'anglais (Paris, 1902, in-8). Ces deux traductions d'*Hamlet* et de *Francesca da Rimini* avaient été interprétées au théâtre par Mme Sarah Bernhardt. M. Schwob laisse en outre diverses autres pièces non encore imprimées, entre autres une adaptation de *Macbeth*.

— C'est avec une réelle tristesse que nous signalons à nos lecteurs la mort de M. Georges Rohault de Fleury, qui appartenait à cette famille d'artistes et de savants si estimée par les chrétiens érudits. Fils de l'architecte et écrivain bien connu, M. Georges Rohault de Fleury était né à Paris en 1835. Il meurt donc à 70 ans. Il laisse divers ouvrages fort appréciés, parmi lesquels nous citerons : *Édifices de Pise relevés, dessinés et décrits* (Paris, 1863, in-4); — *Les monuments de Pise au moyen âge* (Paris, 1866, in-8); — *La Toscane au moyen âge; architecture civile et militaire* (Paris, 1874, 2 vol. in-fol.); — *Lettres sur la Toscane en 1400. Architecture civile et militaire* (Paris, 1874 2 vol. gr. in-8); — *Le Latran au moyen âge* (Paris, 1877, in-8 et atlas); — *Père Vincent Laudun, des Frères Prêcheurs. Sanctuaires de la Sainte-Vierge en France au* XVIIe *siècle* (Bourges, 1900, in-18, avec 223 dessins). M. Rohault de Fleury possedait une riche collection de gravures et de dessins dont un grand nombre étaient dus à son habile crayon. Tous ses portefeuilles ont été donnés par sa famille à la Bibliothèque nationale.

— Un jeune poète et romancier, M. Grassal, beaucoup plus connu sous son pseudonyme Hugues Rebell, vient de mourir à Paris à l'âge de 35 ans. Il était né à Nantes et avait été envoyé à Jersey pour y faire ses études. A vingt ans il se rendit à Paris et débuta dans certaines revues à tendances avancées, telles que *la Plume*, *le Mercure de France* et *l'Ermitage*. Toutefois, il se sépara bientôt des symbolistes et des décadents pour se rattacher à l'école romane, qui prétend restaurer les traditions classiques. Il commença dès lors la publication de romans et de petits poèmes en prose, tout débordants de sève, parfois assez licencieux, qui furent un régal pour les lecteurs avides de récits pleins de vie, d'imagination et d'inspiration païenne. Rappelons les titres de quelques-uns de ces volumes : *Les Jeudis saints* (Nantes, 1886, in-8) ; — *Les Méprisants* (Nantes, 1886, gr. in-8) ; — *Tymandia, poème* (Nantes, 1887, in-8) ; — *Les Étourdissements* (Nantes, 1888, in-12) ; — *Baisers d'ennemis* (Paris, 1892, in-12) ; — *Chants de la pluie et du soleil* (Paris, 1894, in-8) ; — *Union des trois aristocraties* (Paris, 1894, in-16) ; — *Le Magasin d'auréoles* (Paris, 1896, in-18) ; — *La Clef de saint Pierre. Ballet en 3 actes et 8 tableaux* (Paris, 1897, in-4) ; — *Lettre à un catholique* (Paris, 1898, in-12) ; — *La Femme qui a connu l'Empereur* (Paris, 1898, in-12) ; — *La Nichina. Mémoires inédits de Lorenzo Vendramin* (Paris, 1898, in-12) ; — *L'Espionne impériale* (Paris, 1899, in-16) ; — *La Calineuse* (Paris, 1899, in-12).

— M. Antonin Proust, homme politique et publiciste, mort à Paris, le 23 mars, à 75 ans, était né à Niort, le 15 mars 1832. Il se signala de bonne heure par l'ardeur avec laquelle il lutta contre l'Empire avec Gambetta et Jules Ferry. C'est ainsi qu'il collabora activement au *Courrier du Dimanche* et au *Mémorial des Deux-Sèvres*. En 1864, il créa *la Semaine universelle*, journal hebdomadaire qui paraissait à Bruxelles. Au commencement de la guerre franco-allemande, il suivit l'armée du Rhin en qualité de correspondant du *Temps*, auquel il envoya des lettres qui furent très remarquées. En 1871, Gambetta le prit avec lui à la *République française*, qu'il venait de fonder, et il s'y distingua par son opposition à la majorité monarchique de l'Assemblée nationale. Nous n'avons pas à décrire le rôle que M. Antonin Proust joua, soit comme député à la Chambre, soit comme ministre des beaux-arts dans le ministère du 14 novembre 1881, mais nous devons dire que son œuvre la plus intéressante, la plus utile, est la création du Musée des arts décoratifs. Outre de nombreux articles de journaux, il a publié divers ouvrages politiques, historiques et artistiques, tels que : *Les Beaux-Arts en Angleterre* (La Rochelle, 1862, in-8) ; — *Un Philosophe en voyage* (Paris, 1864, in-18), publié sous le pseudonyme d'Antoine Barthélemy ; — *Chants populaires de la Grèce moderne* (Niort, 1866, in-8) ; — *Archives de l'Ouest, recueil de documents concernant l'histoire de la Révolution* (Niort, 1867-1869, in-8) ; — *Division de l'impôt* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Justice révolutionnaire de Niort* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Démocratie en Allemagne* (Paris, 1872, in-8) ; — *Le Prince de Bismarck, sa correspondance* (Paris, 1876, in-8).

— La Savoie vient de perdre, en la personne du sénateur André-Eugène Folliet, mort à la fin de mars, à 67 ans, l'un des hommes qui, depuis 1871, ont le plus lutté dans cette province contre le parti conservateur et catholique. Né à Saint-Jean-de-Maurienne, le 18 mars 1838, il fit ses études de droit à l'Université, fut reçu docteur en 1861 et vint l'année suivante se faire inscrire au barreau de Paris. Mais bientôt il se lançait dans la politique militante et était élu député de la Haute-Savoie le 2 juillet 1871. Dès lors il ne cessa, comme député d'abord, comme sénateur plus tard, de mettre sa parole au service des principes de son parti et de prendre la défense des franchises douanières de la Savoie septentrionale. M. Folliet a collaboré

successivement à plusieurs publications juridiques, à divers grands journaux de Paris, ainsi qu'à la *Revue de Paris*, à la *Revue libérale* et à la *Revue moderne*. Au mois d'août 1871, il adressa au *Peuple souverain* deux lettres sur les tendances séparatistes de la Savoie, qui furent très remarquées. Enfin il a publié un certain nombre de volumes, particulièrement sur l'histoire de la Savoie pendant la Révolution et le premier Empire, entre autres : *De la Décentralisation administrative* (Turin, 1861, in-8), thèse pour le doctorat; — *La Presse italienne et sa législation* (Paris, 1869, in-8); — *Vie politique et militaire du général Desaix* (Paris, 1879, in-8); — *Les Députés savoisiens aux assemblées de la Révolution* (Paris, 1884, in-8); — *Les Volontaires de la Savoie* (Paris, 1887, in-8); — *Biographie du général Dupas* (Paris, 1898, in-8). Il a achevé l'ouvrage de Joseph Desaix : *Étude historique sur la Révolution et l'Empire en Savoie* (Paris, 1879, in-8). Enfin, il mettait la dernière main à une Histoire populaire de la Savoie à l'usage des écoles, lorsque la mort l'a surpris.

— Le diocèse de Montpellier et le monde des érudits ont été douloureusement émus en apprenant la mort inattendue de M. l'abbé Léon Cassan, curé de Saint-Guilhem-du-Désert, qu'une maladie inexorable a brusquement enlevé, à la fin du mois de mars, à l'âge de 40 ans. M. l'abbé Cassan était encore au grand séminaire de Montpellier en 1889-1890, lorsqu'une notice qu'il rédigea sur l'ancien couvent des récollets de cette ville attira sur lui l'attention. Mgr de Cabrières l'envoya à l'Université catholique de Toulouse pour y achever ses études d'histoire générale et y apprendre la science de la paléographie. Deux ans plus tard, lorsqu'il revint à Montpellier, pour y débuter dans le ministère comme vicaire de Saint-Roch, il était prêt à entreprendre ces travaux d'histoire locale pour lesquels s'étaient révélées en lui de si remarquables aptitudes. Décidé à écrire l'histoire d'Aniane, sa terre natale, il se mit à étudier les archives de cette localité et à les classer, tout en les étudiant. Ce dernier travail fut si apprécié par l'administration, qu'elle lui conféra le titre d'archiviste municipal, ce que le ministre de l'instruction publique confirma le 10 février 1893. Dès lors il prépara, avec le concours de M. Paul Alaus, ancien archiviste de l'Aude, et de M. Edmond Meynial, professeur de droit à l'Université de Montpellier, la publication des Cartulaires d'Aniane et de Gellone, publication qui fut commencée en 1897 sous les auspices de la Société archéologique de Montpellier. Au cours des recherches qu'il dut faire pour mettre sur pied cette œuvre considérable, il réunit de nombreuses notes qui lui permirent de rédiger toute une série de notices des plus intéressantes, parmi lesquelles nous citerons son *Guide des pèlerins et des touristes à Saint-Guilhem-du-Désert*, son rapport sur les *Archives municipales d'Aniane*, des monographies sur *Saint-Sylvestre de Montcalmès*, sur *Notre-Dame-de-Lieu-Plaisant*, sur *Notre-Dame-de-la-Garrigue*, sur la *Confrérie de la vraie Croix de Montpellier*. Enfin, il avait rédigé plusieurs autres études, qui sont restées inédites, mais que, sans aucun doute, la Société archéologique de Montpellier ne manquera pas de publier. La carrière d'érudit et d'archiviste de M. l'abbé Cassan aura été de courte durée, mais ce que nous venons d'en dire suffit pour montrer combien elle fut féconde et combien il est à regretter qu'elle ait été si brusquement interrompue.

— Sir Wemyss Reid, journaliste et écrivain anglais de grand talent, est mort le 26 février dernier, à 63 ans. Né à Newcastle en 1842, il entra dans le journalisme dès l'âge de quinze ans et ne tarda pas à jouer un rôle important dans la presse du nord de l'Angleterre, particulièrement dans *The Newcastle Journal* et dans le *Preston Journal* dont il devint le directeur. Venu

ensuite à Londres pour envoyer de cette ville des correspondances au *Leeds Mercury*, il retourna bientôt prendre la direction de ce journal, en 1870, et s'acquitta de ses fonctions d'une façon remarquable. En 1887, il abandonnait ce journal pour devenir l'administrateur général de l'importante librairie Cassell et Cie, dont il accrut considérablement la prospérité. En 1890 il fonda le *Speaker*, journal ouvert aux tendances libérales aussi bien dans le domaine de la littérature que dans celui de la politique ; il continua à le diriger jusqu'en 1899. Récemment enfin, il avait commencé, dans la *Nineteenth Century*, revue mensuelle, la publication d'une chronique politique très appréciée. Entre temps, Sir Wemyss Reid avait fait imprimer quelques romans tels que *Mauleverer's Millions* (1885), des portraits politiques, *Cabinet Portraits* et *Politicians of To-day*, ainsi que de nombreuses biographies qui eurent un vif succès : Charlotte Brontë (1877), W. E. Forster (1888), Lord Houghton (1891), Lord Playfair (1899), Gladstone (1899), William Black (1902).

— Au commencement de la présente année est morte à Munich, à l'âge de 70 ans, Mme Nina GÜTHNER, née baronne von Fuchs-Bimbach, femme de lettres, connue par les nombreux romans qu'elle a écrits principalement pour la jeunesse, parmi lesquels nous citerons : *Balladen für den Vortrag geeignet* (Leipzig, 1880, in-16) ; — *Das Henkerstöchterlein von Ulm* (Berlin, 1884, in-8) ; — *Die Schanenjungfrauen. Erzählung für die reifere weibl. Jugend* (Leipzig, 1885, gr. in-8) ; — *Das Blausträmpschen* (Freiburg a. U, 1887, in-8) ; — *Jugend-Erinnerungen* (Furth, 1890, in-12) ; — *Kinder, lasst euch was erzählen* (Furth, 1890, in-8) ; — *Ueberwunden* (Berlin, 1891, in-8) ; — *Im Schatten des Todes* (Lubeck, 1896, in-8) ; — *Das Lied der Löwen* (Lubeck, 1897, in-8).

— Non moins connue en Allemagne, Mme Ferdinande Freiin VON BRACKEL, morte également au commencement de l'année. Les romans qu'elle laisse ne sont ni moins nombreux ni moins appréciés. Voici la liste des principaux : *Heinrich Findelkind* (Regensburg, 1875, in-8) ; — *Gedichte* (Paderborn, 1875, in-16) ; — *Die Tochter des Kunstreiters* (Köln, 1876, in-8) ; — *Nicht wie alle Andern. Aus fernen Landen* (Köln, 1877, in-8) ; — *Am Heidstock* (Köln, 1881, in-8) ; — *Erinnerungen dreier Sommermonate auf Reisen* (Hanover, 1882, in-8) ; — *Der Spinnlehrer von Carrara. Eine Künstler-Novelle* (Köln, 1887, in-8) ; — *Prinzess Ada* (Köln, 1887, in-8) ; — *Vom alten Stamm* (Köln, 1888, in-8 ; — *Daniella* (Köln, 1891, in-8) ; — *Frühlingsrauch und Herbststürme* (Stuttgart, 1898), in-12 ; — *Eine Nähmamsell* (Köln, 1900, in-12) ; — *Chic* (Köln, 1901, in-12).

— La Hongrie vient de perdre une de ses romancières les plus remarquables, Mme BENICZKY-BAJZA, fille du poète Bajza et plus tard épouse de Joseph Beniczky, föispan du comitat de Pest. Elle est morte le 2 avril, à Budapest, où elle était née en 1840. A 18 ans, elle publiait un volume de nouvelles, qui fut bientôt suivi d'œuvres plus importantes; parmi ses nombreux romans, on peut citer : *La Lutte de deux cœurs* (1866) ; — *Martha* (1881, 2 vol.) ; — *Ruth* (1884) ; — *Les Secrets du voile* (1884) ; — *La Première Impression* (1885) ; — *C'est lui* (1887) ; — *Le Rang de perles* (1888) ; — *La Fée de la montagne* (1889, 2 vol.) ; — *Le Secret du mariage* (1890). A l'imagination, Mme Beniczky-Bajza joignait le naturel ; elle écrivait avec aisance et dépeignait de préférence la vie et les passions de l'aristocratie; ses lecteurs furent nombreux, même en dehors des frontières de la Hongrie, car quelques-uns de ses romans furent traduits en allemand. En 1878, elle avait été nommée membre de la *Société littéraire Petöfi*.

— On annonce encore la mort de MM. : Arthur Bailly, rédacteur en chef du *Courrier de Versailles* ; — le comte Marie-Arthur-Antoine DE BIZEMONT, qui a donné de nombreux articles à l'*Intermédiaire des chercheurs et*

curieux, mort à Albi, le 31 janvier, à l'âge de 63 ans ; — Émile BOISSIER, auteur de poésies estimables, mort à Nantes, le 3 février, à l'âge de 34 ans; — Alfred CARON, professeur honoraire de l'Université, mort à Paris, le 22 février, à l'âge de 71 ans ; — L.-J.-L. CLOUZOT, libraire-éditeur à Niort, très connu pour ses publications et études sur le Poitou, mort en février ; — Albert FRIOT, président de l'Académie de Stanislas, mort à Nancy, à l'âge de 50 ans ; — J. GIRARD DE RIALLE, ancien directeur de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, ministre plénipotentiaire de France au Chili, mort à Santiago, en novembre dernier ; — Henri LÉVY-ALVARÈS, avocat à la cour d'appel, ancien secrétaire de la conférence des avocats, mort récemment à Paris ; — Émile PASQUIER, professeur de chimie et de biologie à l'Institut Pasteur, mort au commencement de mars ; — Marcel DE PORTO-RICHE, auteur d'essais littéraires remarqués, collaborateur au *Journal des Débats*, mort en février ; — l'abbé Claude-François-Auguste ROSSIGNOT, né à Champlitte, le 30 août 1847, directeur de la *Semaine religieuse* du diocèse de Besançon, collaborateur des *Annales franc-comtoises*, auteur d'études historiques parmi lesquelles nous rappellerons : *L'Agriculture en Franche-Comté au* XVIII*e siècle* (1887); *Le Casuel d'un curé de campagne au* XVII*e siècle en Franche-Comté* (1901); *Le Général comte Donzelot* (1902), mort à Guiseuil (Haute-Saône), le 23 mars ; — Victor SADOUL, rédacteur parlementaire de *la France du Sud-Ouest* et de *la Nouvelle Presse*, ancien collaborateur de *la Nation*, de *l'Événement*, du *Petit Sou*, du *Signal*, du *Soir*, mort à Paris, à 47 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Guy BOOTHBY, romancier et auteur dramatique australien, mort le 26 février, à Boscombe, en Angleterre, à 38 ans, lequel a publié un grand nombre de romans, entre autres le *Dr. Nikola*, ouvrages écrits trop rapidement et dont les derniers étaient, paraît-il, dictés par l'auteur à l'aide du téléphone ; — Augusto CONTI, philosophe italien, mort récemment à Florence ; — E. S. DANNREUTHER, musicologue connu, mort dans le courant de février, à Londres, à 61 ans ; — Arrey VON DOMMER, écrivain allemand, ancien bibliothécaire de la ville de Hambourg, mort le 18 février, à Treysa (Thuringe), à 77 ans, lequel a publié un excellent *Handbuch der Musikgeschichte* (1868, réimprimé en 1878) et a donné en 1862 une nouvelle édition augmentée du *Musikalisches Lexicon* de H. C. Koch, paru en 1802 ; — Dr. Eugène ENGLISCH, professeur de photographie scientifique à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort dans cette ville, vers le milieu de mars, à 36 ans ; — Dr. David ERDMANN, professeur de théologie allemand, surintendant général de l'Université de Breslau, mort vers le milieu de mars, à Dresde, à 84 ans ; — Lady FERGUSON, morte le 5 mars, en Irlande, à 81 ans, laquelle a publié une *History of Ireland*, ainsi qu'une monographie de la vie littéraire de son mari, qui fut, on le sait, un juriste et un poète distingué ; — Julius DE GEYTER, écrivain flamand, mort récemment à Anvers ; — Dr. I. H. GUNNING, ancien professeur de théologie à l'Université de Leyde, mort dernièrement à Arnheim (Pay-Bas), à 75 ans ; — Ramon HERNANDEZ, mort à Mexico, à 68 ans, lequel fut longtemps ministre du Mexique à Paris et publia, sous le titre de *France actuelle*, un ouvrage consacré aux institutions politiques, économiques et financières de notre pays ; — Hermann HUFFER, juriste et historien allemand, conseiller intime et professeur à l'Université de Bonn ; — Dr. Joseph HUONDER, professeur de littérature romane, mort vers le milieu de mars, à Fribourg (Suisse), à 36 ans ; — Dr. August KALKMANN, professeur de philologie classique allemand, mort le 17 février à Berlin, à 52 ans, lequel laisse entre autres ouvrages : *Die Proportionen des Gesichts in der Griechischen Kunst* (Berlin, 1893, gr. in-4), et *Die Quellen der Kunstgeschichte des Plinius* (Berlin, 1898, gr. in-8) ; — Dr.

Friedrich Philippi, professeur de philologie orientale, mort dernièrement à Bostock, à 62 ans ; — Dr. Victor Ryssel, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament et de langues orientales à l'Université de Zurich, mort le 2 mars à Leipzig, à 55 ans ; — Mme Amalie Skram, femme de lettres d'origine norvégienne, épouse de l'écrivain danois Erik Skram, morte le 15 mars, à Copenhague, laquelle laisse divers romans fort estimés, tels que *Constance Ring*, *Lucie*, *le professeur Hieronimus*, etc. ; — l'abbé Aloys Spitz, l'écrivain bien connu, fondateur du premier journal catholique quotidien qui ait paru en Alsace après l'annexion ; — Thilo von Trotha, auteur comique, mort le 20 février, à 54 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 mars, M. Cumont donne lecture d'une note sur une statue de Mithra découverte dans un sanctuaire dédié à ce dieu, auprès de Merida (Espagne). — M. Hamy lit et commente des inscriptions rupestres découvertes et copiées par le commandant Deleuze, auprès d'In-Salah, dans le nord du Sahara. — M. Thomas prétend que le mot français *caillou* vient du mot *cayeu*, sorte de coquillage, qui a donné son nom à une localité normande. — M. Omont lit un mémoire sur la publication entreprise par l'Académie des inscriptions, au XVIIIe siècle, des *notices* et *mémoires* lus devant elle. — M. Dieulafoy donne connaissance de son travail : *Étude tactique et stratégique de la phalange grecque*. — Le 10 mars, M. Th. Berger parle d'une série d'inscriptions françaises trouvées par le P. Delattre à Carthage. — M. J. Reinach présente le texte, rétabli par M. Seymour de Ricci, de quelques inscriptions mal lues ou inédites. — M. Schlumberger donne lecture d'une note de M. Bréhier, suivant laquelle tout l'empire byzantin n'a connu que deux protocoles au cours de son existence. — M. Dieulafoy achève la lecture de son travail sur la *Phalange grecque*. — Le 20 mars, M. le secrétaire perpétuel donne lecture à l'Académie d'un mémoire envoyé par M. Maspero, au nom de M. Barry, sur un papyrus grec contenant une requête de fermiers égyptiens au stratège. — M. Ph. Berthelot entretient l'Académie de documents qu'il a découverts en Chine et qui intéressent l'histoire du mahométisme. Il remet ensuite une pièce sculptée venant d'un temple boudhique, et qui est destinée au Louvre. — M. Schlumberger parle de « quelques sceaux du royaume de Terre Sainte », et entre autres de celui d'Amaury II, roi de Jérusalem, qui représente des monuments de la Ville sainte. — M. Joret conteste l'identité entre le mot de *cayeu*, pris dans le sens de coquillage comestible, et celui qui désigne Cayeux à l'embouchure de la Somme. — Le 27 mars, M. Seymour de Ricci fait part à l'Académie de l'acquisition qu'il a pu faire en Égypte de papyrus intéressants, parmi lesquels l'un contient trente-trois vers de l'*Odyssée*. — M. M. Bréal donne son opinion sur l'origine du mot caillou, et signale de nombreux cas où un lieu a pris le nom d'objets qu'on y trouve. — M. Ed. Cuq lit un travail sur les lois d'Hammourabi en ce qu'elles ont trait au mariage à Babylone. — M. Léon Dorez lit une étude sur les variations politiques et religieuses du savant helléniste Guillaume Budé. — M. Revillout lit un mémoire sur « les Inscriptions d'Amten. »

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 mars, M. Lyon-Caen prononce l'éloge funèbre de M. Juglar et énumère ses travaux. — Le 11 mars, M. G. Monod lit un mémoire de M. Petit-Dutaillis sur un incident intéressant l'histoire de l'Église de Paris, pendant la guerre de Cent ans. — Le 18 mars, M. Gomel lit un travail sur les taxes révolutionnaires votées par la Convention, taxes qui ne produisirent à peu près rien et furent très vexatoires.

Concours et Prix. — En 1906, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen décernera deux prix de 500 francs. Le premier (prix Gossier) à l'auteur du meilleur travail ayant pour sujet : « Les Postulats expérimentaux dans les sciences mathématiques; leur rôle dans le développement de ces sciences et dans leur enseignement. — Le second (prix Bouctot, lettres) à l'auteur de la meilleure pièce de théâtre inédite, drame ou comédie, en prose ou en vers. Chaque ouvrage manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur un billet cacheté contenant le nom et le domicile de l'auteur. Les billets ne seront ouverts que dans le cas où le prix sera décerné. Les ouvrages soumis au concours devront être envoyés francs de port avant le 1er juin 1906 à l'un des secrétaires de l'Académie : M. Canonville-Deslys, pour la classe des sciences, ou M. Georges de Beaurepaire pour la classe des lettres et des arts.

— Du programme de l'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts) publié à l'occasion du concours pour l'année 1907, nous extrayons ce qui suit : *1re question* : « Faire l'histoire des habitations du XVIe et du XVIIe siècle dans les anciens Pays-Bas ; établir la comparaison entre ces habitations et celles de nos jours, tant au point de vue esthétique que sous le rapport de l'emploi des matériaux, du confort et de l'hygiène. » — *2e question* : « Étudier dans sa source, dans ses tendances et dans ses résultats l'enseignement des arts plastiques (la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure) au XIXe siècle. » — *3e question* : « Écrire l'histoire de l'école anversoise de gravure jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en y comprenant des informations authentiques sur les éditeurs et leur influence sur la production des estampes. » L'auteur fournira autant que possible des indications pour l'illustration de son travail. — *4e question* : « Écrire l'histoire de l'architecture en Belgique, au XIXe siècle, tant civile que religieuse, les restaurations exceptees. » L'auteur donnera un aperçu biographique des représentants principaux de l'art architectural pendant la période indiquée. Le travail sera accompagné de croquis. — *5e question* : « On demande une étude sur les conditions dans lesquelles, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, les peintres des provinces belges vendaient leurs œuvres. » — La valeur des médailles d'or présentées comme prix est de 800 francs pour les première, deuxième, quatrième et cinquième questions et de 1000 francs pour la troisième. Les auteurs ne devront pas signer leur ouvrage ; ils n'y inscriront qu'une devise reproduite sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. L'Academie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages mentionnés dans les travaux présentés à son jugement. Les planches inédites, seules, seront admises. Les mémoires, lisiblement écrits et rédiges en français ou en néerlandais, devront être adressés, francs de port, avant le 1er juin 1907, à M. le secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

— L'Académie des sciences de Turin décernera en 1907 un prix de 30 000 francs (fondation Vallauri) au meilleur ouvrage sur la littérature romaine paru du 1er janvier 1903 au 31 décembre 1906. Les étrangers comme les Italiens sont admis à ce concours. — Il en est de même pour le prix de 30 000 francs que la même Académie décernera l'année suivante au meilleur travail sur les sciences physiques paru du 1er janvier 1900 au 31 décembre 1907.

Congrès. — La 72e session du Congrès archéologique de France, dirigé par la Société française d'archéologie, s'ouvrira cette année à Beauvais le mardi 20 juin, à 2 heures, et sera close le 28 juin. Chaque souscripteur

reçoit un volume illustré de photogravures et de planches renfermant le guide des excursions, le compte rendu des séances et des mémoires inédits. Les souscriptions (15 fr.) doivent être adressées à M. Jules Molle, trésorier, 11, rue de l'Infanterie, ou à M. H. Quignon, 5, rue Louis-Borel, à Beauvais, à qui le programme général du Congrès peut être demandé.

— Du 15 mai au 15 juin 1906, à une date qui sera fixée ultérieurement, la Société archéologique d'Eure-et-Loir célèbrera le cinquantenaire de sa fondation. Pour que cette solennité ait un cachet particulier, pour que l'*Exposition rétrospective*, la *Visite aux monuments* du département, la *Réunion des sociétés savantes* qui figureront au programme ne soient pas improvisées, la Société archéologique d'Eure-et-Loir a résolu d'en préparer dès à présent l'organisation. C'est ainsi qu'elle a établi, d'une façon indicative et non limitative, un projet d'études à traiter que l'on peut facilement se procurer en s'adressant au secrétariat de la Société, à Chartres. Les auteurs sont invités à retenir leur sujet le plus tôt possible par un avis à M. le secrétaire de la Commission du cinquantenaire. Les mémoires ne seront lus en public qu'à la condition d'avoir été communiqués en entier à la Commission du cinquantenaire avant le 1er mars 1906, dernier délai. Le compte rendu imprimé sera envoyé gratuitement à toutes les personnes qui auront assisté aux séances. L'adhésion à cette solennité littéraire est purement gratuite.

Paris. — Ceux qui ne possèdent pas le beau *Répertoire* de M. le chanoine Ulysse Chevalier seraient souvent bien désireux d'en avoir telle ou telle partie relative à leurs études spéciales. C'est pour répondre à ce besoin que le savant bibliographe avait donné des tirages à part de quelques articles importants de sa *Topobibliographie : Allemagne, France*, etc. Il entre dans la même voie pour sa *Biobibliographie*, au grand profit des travailleurs. Voici un extrait du 5e fascicule relatif à *Jeanne d'Arc, biobibliographie* (Valence, impr. valentinoise, mars 1905, in-16 de 71 p.). On y trouvera la mention de 1 400 à 1 500 publications relatives à la Pucelle d'Orléans, antérieures, sauf exceptions, à l'année 1900, et dont quelques-unes comportent de nombreuses éditions et traductions que M. le chanoine Chevalier a pris soin de relever. Grâce à une impression très nette, malgré la finesse des caractères, on se retrouve sans fatigue dans cette masse considérable de références que voudront posséder tous ceux qui s'occupent de notre histoire au XIXe siècle.

— M. A. Verneuil est arrivé à *la Reproduction artificielle du rubis par fusion*. Le mémoire résumant ses travaux a été publié d'abord dans les *Annales de physique et chimie* et a fait l'objet d'un tirage à part (Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de 30 p.). M. Verneuil a produit des globules de 3 grammes (se sectionnant presque toujours spontanément en deux) qui présentent toutes les propriétés du rubis naturel, mais dans lesquels peu de portions sont utilisables industriellement. L'appareil employé n'est qu'un appareil d'essai. M. Verneuil pense faire mieux encore ; il y a tout lieu de l'espérer, car il possède actuellement les règles précises de la conduite de la fusion.

— Il est bon que de temps en temps une voix autorisée rappelle que les Français tiennent plus qu'honorablement leur place dans le monde scientifique ; c'est ce qu'a fait M. Maurice d'Ocagne pour *les Instruments de précision en France* (Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de 69 p., avec 22 fig.). Le comparateur universel, la balance et le baromètre du bureau des poids et mesures, la règle géodésique de Brunner, l'interféromètre de Perot et Fabry, les différents grands appareils de nos observatoires, les théodolites,

tachéomètres et autres appareils en usage dans le service géographique de l'armée et les autres services publics montrent que la construction des appareils de précision est poussée en France jusqu'à la plus grande perfection. Les machines à calculer sont aussi belles et bonnes que celles qui sont construites à l'étranger.

— Il y a à peu près un an à cette époque (*Polybiblion*, t. C, p. 455-456) nous présentions à nos lecteurs la 1re édition du petit ouvrage de M. J. Brubach : *Le Vrai Guide du vendeur* (Paris, Hachette, in-18 de IV-35 p., cartonné toile. — Prix : 1 fr. 50.). La 5e édition est actuellement en vente. Cet ouvrage, le seul qui permette de voir clair dans les affaires, a été immédiatement adopté par la ville de Paris pour les écoles municipales supérieures et professionnelles, les cours complémentaires et commerciaux, les bibliothèques municipales. Puisque nous avons le plaisir de signaler à nouveau ce bref mais très important travail, citons l'un des problèmes qu'il résout : Lorsque le prix d'achat comporte une remise, quelle majoration doit-on appliquer pour obtenir un bénéfice prévu ? Quels sont les négociants qui n'ont eu jamais à résoudre ce problème? — Aucun. Quels sont ceux qui l'ont résolu exactement ? — En dehors des personnes qui se servent du livre de M. Brubach, nous croyons fort qu'il y en a peu ou même qu'il n'y en a pas.

— L'acquisition par la Bibliothèque nationale d'une bulle sur papyrus de Benoît VIII, a fourni l'occasion à M. Henri Omont de nous donner un catalogue des *Bulles pontificales sur papyrus* (IXe-XIe *siècles*) plus complet et plus exact que ceux que l'on devait déjà à MM. J. von Pflugk Hartlung et H. Bresslau (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 8 p.). Il a soin d'indiquer pour chaque bulle les facs-similés et les éditions qui en ont pu être donnés.

— Dans l'exemplaire autographe de la traduction de Strabon par Guarino de Vérone, possédée jadis par le sénateur vénitien Jacopo Soranzo, se trouvait le portrait du célèbre humaniste italien. En passant dans la Bibliothèque Bodléienne de l'Université d'Oxford, le précieux exemplaire a perdu le portrait qui en faisait l'ornement. Mais un autre manuscrit de la même traduction, passé aux mains de sir Thomas Philipps, contient un *Portrait de Guarino de Vérone*, qui pourrait bien être la copie de celui que nous avons perdu. C'est l'opinion de M. Omont qui a communiqué cette curieuse image à la Société nationale des antiquaires de France (Extrait du *Bulletin*. Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 3 p. et pl.).

— En même temps qu'il poursuit la publication de sa belle *Encyclopédie universelle des industries tinctoriales*, entreprise conçue sur un plan original et grandiose et exécutée avec une rare perfection, M. Jules Garçon a accepté la charge de bibliothécaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Il nous donne la *Liste des publications périodiques reçues en 1904 par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale* (Extrait du *Bulletin* de décembre 1904. Paris, imp. Philippe Renouard, 1905, in-4 de 12 p.). En attendant le catalogue plus développé qu'il prépare de ces périodiques, dans lequel on aura l'état des collections possédées par la Société, cette simple liste rendra service au public en lui faisant connaître les revues courantes qu'il peut aller consulter dans une bibliothèque qui se montre accueillante même aux non sociétaires.

— Les *Observations sur un passage de la chronique de Jean Le Bel*, que M. Henri Moranvillé a données dans le dernier cahier de la *Bibliothèque de*

l'École des chartes (Tirage à part. Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 3 p.) tendent à prouver que ce chroniqueur a emprunté à une source latine qui lui serait commune avec la *Chronographia regum Francorum*.

— Signalons l'apparition du tome VI des *Mémoires du maréchal de Villars*, publiés, d'après le manuscrit original, pour la Société de l'histoire de France et accompagnés de correspondances inédites, par M. le marquis de Vogüé (Paris, Laurens, 1904, in-8 de XXXIV-356 p., avec un plan de la bataille de Mohacz, réduction d'un dessin de Villars aux 5/12. — Prix : 9 fr,). Une notice biographique sur le maréchal (p. XI-XXXIV) ouvre ce volume que termine une ample table alphabétique des matières de la totalité des *Mémoires*, disposée sur deux colonnes (p. 289-353).

— Il convient de mentionner ici l'édition in-16 du livre de M. Edmond Biré intitulé : *Les Dernières Années de Chateaubriand*, que vient de publier la librairie Garnier (420 p. — Prix : 3 fr. 50). Nous renvoyons nos lecteurs à l'article publié sur cet ouvrage par le *Polybiblion* en décembre 1903 (t. XCVIII, p. 452-453) lors de l'apparition de l'édition in-8.

— On trouvera à la Maison de la Bonne Presse (5, rue Bayard, Paris, VIIIe), au prix de 0 fr. 50, la *Nouvelle Loi militaire. Textes et tableaux annexés* (in-16 de 72 p.) On sait que cette loi modifie le recrutement de l'armée française et réduit à deux ans le service dans l'armée active. Quant aux « tableaux annexés », ils contiennent notamment la désignation détaillée des emplois réservés aux anciens sous-officiers, brigadiers et caporaux, etc.

Anjou. — Dom Landreau résume l'histoire de l'abbaye de Glanfeuil pendant la période carolingienne. Le livre des miracles de Saint-Maur, composé par l'abbé Odon (862-868), lui a fourni des renseignements certains, qu'il a pu compléter par une étude très sérieuse des sources diplomatiques de cette époque. L'auteur fait preuve, dans ce travail, d'un sens critique et d'une sagacité remarquables. Souhaitons qu'il nous donne un jour l'histoire définitive de la célèbre abbaye angevine (*Les Vicissitudes de l'abbaye de Saint-Maur aux* VIIIe *et* IXe *siècles*. Angers, Siraudeau, 1905, in-8 de 59 p. Extrait de *l'Anjou historique*).

Aunis et Saintonge. — Dans le tome XXXV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de XIX-364 p. — Prix : 15 fr.), nous trouvons trois publications d'étendue et d'importance inégales. La première, sans contredit la plus intéressante, est consacrée à la reproduction du registre des *Délibérations de la Société des amis de la liberté et de l'égalité d'Ars-en-Ré*. Ce document, qui commence au 3 juin 1792 et se termine au 6 vendémiaire an III, permet de suivre presque jour par jour le mouvement et l'évolution des idées pendant cette période dans une île à laquelle sa situation donne un caractère très particulier. Les registres de cette nature sont rares ; aussi, la *Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* a-t-elle été bien inspirée en accueillant favorablement le travail de M. Meschinet de Richemond. En tête, sous forme de préface, l'éditeur donne des détails biographiques sur la famille à laquelle appartenait l'un des plus illustres membres de la Société des amis de la liberté et de l'égalité d'Ars-en-Ré, Gustave Dechézeaux. Ce personnage qui, le 6 septembre, fut élu député à la Convention nationale, montra au milieu de cette assemblée une certaine droitu et de la fermeté de caractère dans bien des circonstances épineuses. Sa franchise lui valut les honneurs de l'échafaud ; il fut exécuté le 17 janvier 1794. — Après cette notice biographique, on trouve le cahier de doléances adressées au Roi par les habitants d'Ars à l'occasion de

la convocation des états généraux, puis le texte du registre qui occupe environ les deux tiers de ce volume. — A la suite, M. Paul Fleury a donné un petit mémoire sur *Quelques épisodes de l'histoire de la Réforme à Marans*, mémoire dans lequel il retrace, à l'aide d'un travail de M. Philippe Capon, intitulé : *Des Assemblées de paroisse à Marans avant 1789*, toutes les tracasseries et les persécutions que les protestants eurent à souffrir dans cette localité. — Le volume se termine par un ensemble de pièces concernant les corporations, maîtrises ou jurandes de la Saintonge et de l'Aunis, publiées par M. L. C. Sandau. Une table onomastique permet d'utiliser facilement ce recueil, qui ne sera pas l'un des moins intéressants de cette importante collection.

Auvergne. — M. Camille Trapenard a pris comme sujet de sa thèse de doctorat en droit : *Le Pâturage communal en Haute-Auvergne*, XVII-XVIII*e siècle* (Paris, Larose, 1904, in-8 de VII-218). L'élevage est la grande ressource de ces contrées montagneuses. Les troupeaux avaient pour paître des pacages communaux ou des terres, forêts, prairies, champs, appartenant à des particuliers, mais grevés d'une servitude. Comment étaient administrés les communaux ? Sous la poussée de quelles idées et nécessités ont-ils fini par disparaître ? Quels étaient les caractères du droit de vaine pâture ? Comment ce droit a-t-il disparu ? Telles sont les questions auxquelles M. Trapenard avait à répondre. Il l'a fait avec une connaissance de son sujet, une maturité de jugement et une netteté d'exposition qui dénotent des aptitudes sérieuses pour les travaux historiques. Nous espérons que le jeune docteur ne s'en tiendra point à ce premier ouvrage.

Bourgogne. — La brochure intitulée : *La Campagne électorale de 1789 en Bourgogne* (Paris, Champion, 1904, in-8 de 53 p.) développe une thèse, sous la forme d'un tirage à part de la revue *l'Action française*. Les deux auteurs, MM. Augustin Cochin et Ch. Charpentier, se sont attachés à prouver que, lors des élections de 1789 aux états généraux, au moment où la nation, représentée par ses trois ordres, était appelée à porter ses vœux au pied du trône, à Dijon, une cabale d'avocats, un groupe de robins prit avec autant de discrétion que d'habileté la direction du mouvement électoral et réussit à faire une réalité de la fameuse formule de Sieyès ainsi condensée : Qu'est-ce que le tiers-état ? Tout. Ce travail, soigneusement daté, et appuyé sur des documents malheureusement incomplets, conclut à un véritable complot contre la liberté des électeurs, qui réussit. Si une étude semblable était faite sur un certain nombre de circonscriptions d'alors et donnait les mêmes résultats, toute l'histoire des origines de la Révolution se trouverait revisée et, du même coup, le jugement général à porter sur la Révolution elle-même.

Bretagne. — M. C. Bruneau publie une très intéressante *Monographie des communes de la Loire-Inférieure* qui comprend les « curiosités, monuments, histoire, sites, distances et moyens de transport » (Nantes, Salières, 1904, in-18 de 280 p. — Prix : 1 fr. 50). Le volume est d'un format suffisamment commode pour être emporté en voyage, mais la carte qui l'accompagne est peut-être trop sommaire. Quand les éditeurs prendront davantage encore les intérêts du public, ils ne craindront pas, dans les ouvrages de ce genre, de multiplier les cartes, en visant surtout à l'exactitude. Le travail de M. Bruneau est d'ailleurs très consciencieusement fait.

Champagne. — En la même année 1904, la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, faisant preuve d'une activité peu commune, a publié deux

forts volumes renfermant les travaux de ses membres lus au cours des séances de 1901, 1902 et 1903 (Vitry-le-François, imp. J. Denis, 1904, 2 vol. in-8 de 757 et 798 p., avec planches. — Prix : 12 fr. le vol.). Le tome XII de cette collection (année 1901) se compose ainsi qu'il suit : *Documents inédits sur le protestantisme à Vitry-le-François, Epense, Heiltz-le-Maurupt, Nettancourt et Wassy, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à la Révolution française.* 1re partie (*1596-1688*), publiés avec un *Avertissement* et des notes par M. G. Hérelle (p. 7-331); — *Un Socialiste vitryat au dix-huitième siècle* (Morelly), par M. C. Gilardoni (p. 332-351) ; — *Études patoises sur l'arrondissement de Vitry* (I. *Notice sur le patois des Vavray*, par M. C. Cuvillier (p. 352-357) ; II. *L'Enfant prodigue en patois de Saint-Amand et de Vanault-le-Châtel*, par M. Despocq (p. 358-369) ; III. *Parabole de l'Enfant prodigue en patois d'Alliancelles*, d'après un manuscrit de feu M. Varnier-Arnoud (p. 369-370) ; — *La Poésie patoise à Possesse, Jean-Baptiste Leroy*, par M. E. Jovy (p. 371-412); — *L'Abbé Lelevain et le Clergé de Vitry pendant la Révolution*, par M. l'abbé Millard (p. 413-451); — *Notes pour servir à l'histoire de la construction de l'église de Notre-Dame de Vitry-le-François*, recueillies par Émile Chavance et publiées par M. René Chavance (p. 462-684, avec une vue et 3 plans); — *Vues et sites disparus de Vitry-le-François et de son arrondissement*, par le Dr Mougin (p. 685-704, avec 5 planches). — Quant au tome XIII, qui ne le cède en rien au précédent, il contient les travaux dont voici l'énoncé : *Études et recherches sur Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Maux*, par M. E. Jovy (*Bossuet à Metz; Bossuet à Toul; Un frère de Bossuet, Claude Bossuet, chanoine de Toul; La Charité de Bossuet à Meaux; Deux Pénitentes de Bossuet*; *A propos d'un factum probable de Bossuet*; *Quelques témoignages de Pierre Janvier, curé de Saint-Thibaud de Meaux, sur Bossuet*; *Quelques « faits divers » de l'épiscopat de Bossuet à Meaux*; *Bossuet et Saint-Thomas-du-Louvre ; Un Roman dans la famille de Bossuet. Un cousin germain de Bossuet, Jacques Bossuet, seigneur d'Aiserey ; Pierre de Gaillard et Bossuet. L'une des sources de la première partie du « Discours sur l'histoire universelle ; Bossuet et l'Inde ; Bossuet au grand Hôtel-Dieu de Meaux*) p. 1-432); — *Un Opuscule attribuable à Pascal: les « Réflexions sur les vérités de la religion chrétienne »*, publié avec une Introduction et des notes par M. Ernest Jovy (p. 433-480) ; — *Liste des plantes phanérogames rares des environs de Blesme*, par le Dr Ch. Legendre (p. 481-496); — *A propos du monument commémoratif du siège de Saint-Dizier en 1544*, par le Dr L. Vast (p. 497-512); — *Eudes le Champenois, comte de Vitry* (*1142-1144*), par notre regretté et éminent collaborateur feu M. Anatole de Barthélemy (p. 513-518); — *Vues et sites disparus de Vitry-le-François et de son arrondissement* (suite), par le Dr L. Mougin (p. 519-538, avec 5 planches, un plan et une vignette); — *La Légende de Saint-Vrain*, par M. H. Adenet (p. 539-542); — *Pour quelle raison et à quelle date La Fontaine cessa-t-il d'être « maître des eaux et forêts »?* par M. E. Jovy (p. 543-576); — *Études et recherches sur l'hygiène locale* (*arrondissement de Vitry-le-François*), par le Dr Mougin (p. 577-698); — *Note sur un schizomycète, parasite des diatomées*, par M. E. Dutertre (p. 699-702, avec une planche); — *Objets gallo-romains et mérovingiens trouvés dans l'arrondissement de Vitry-le-François et spécialement à Moncetz, Scrupt, Blesme, Vavray, Vitry et Rosay*, par le Dr Mougin (p. 703-723, avec 4 planches et des figures dans le texte, en couleurs). Tel est l'ensemble considérable que nous offrent ces deux volumes dont peu de sociétés savantes, en ces dernières années, peuvent produire l'équivalent.

— M. l'abbé F.-J. Baveux, curé-doyen de Brienne-le-Château, a extrait du *Compte-rendu du* LXIXe *congrès archéologique de France*, tenu en 1902 à Troyes

et à Provins, une intéressante étude sur *les Vitraux de l'église de Brienne-le-Château* (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 52 p., avec 4 plans). Ces vitraux qui remontent au XVIe siècle sont en mauvais état, et M. Baveux s'efforce de faire ressortir dans cet opuscule l'intérêt qu'il y aurait, pour l'histoire de la peinture sur verre, à en assurer la conservation. Parmi ces vitraux nous signalerons en particulier ceux de saint Crépin et saint Crépinien, de saint Jean-Baptiste, de Noé, de sainte Agathe et de l'Assomption. En tête de son travail M. Baveux donne une petite notice sur l'église de Brienne et à la fin une liste des curés de Brienne depuis 1556, une liste des vicaires depuis 1668 et une note sur la famille Gouthière.

Franche-Comté. — M. Émile Longin vient de faire sortir de l'ombre l'intéressante figure d'*Un Capitaine franc-comtois, Christophe de Raincourt*, qui eut ses jours de gloire et de malheur (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 134 p.). Sauf les pièces justificatives, au nombre de 48, trouvées par l'auteur soit aux archives du Doubs, soit dans celles du château de Fallon, qui appartient toujours à la famille de Raincourt, cette « notice historique » a été publiée en premier lieu par les *Annales franc-comtoises*. Du fait de ces pièces, qui occupent les pages 86 à 134, nous sommes donc en présence d'un travail, sinon nouveau, du moins plus complet. C'est une excellente contribution à l'histoire des luttes que soutint, au XVIIe siècle, la Franche-Comté contre la France. Très dévoué à la monarchie espagnole, dont cette province relevait alors, Christophe de Raincourt s'est particulièrement signalé en trois circonstances : 1° en concourant de façon très active à la prise du château de Savigny ; 2° en empêchant de se transformer en désastre la défaite comtoise de Cornod (13 mars 1637) ; 3° en défendant jusqu'à la dernière extremité la ville de Lons-le-Saunier, assiégée par les troupes de Longueville. Ayant été finalement obligé de capituler, il fut conduit, avec ses compagnons, jusqu'en Roussillon, terre d'Espagne à cette époque. Raincourt devait mourir une année plus tard, âgé de moins de 38 ans, en combattant, au siège de Verceil. « Les circonstances, dit son consciencieux biographe, ne lui ont pas permis de se placer au premier plan ; ni dans les conseils ni dans l'action, son rôle n'a été considérable ; il n'en mérite pas moins d'être cité avec distinction parmi les défenseurs du comté de Bourgogne ; Philippe IV n'eut pas de serviteur plus fidèle, et ce n'est pas seulement à ceux qui portent son nom qu'incombe le devoir de conserver pieusement la mémoire de sa vie et de sa mort. »

— De M. Leon Coutil, qui a publié antérieurement deux importantes études sur l'*Archéologie gauloise, gallo-romaine et franque. Arrondissement des Andelys* (Paris, Leroux ; Louviers, Izambert, 1895, in-8 de 91 p., avec planches) et *Ateliers et stations humaines néolithiques du département de l'Eure* (Louviers, Izambert, 1897, in-8 de 84 p., avec planches), nous recevons une brochure fort intéressante sur *J.-L. Gérôme, peintre et sculpteur, 1824-1904* (Évreux, imp. Hérissey, 1904, in-8 de 15 p., avec un portrait et une phototypie représentant Gérôme dans son atelier. Extrait du *Bulletin de la Société des Amis des arts du département de l'Eure*, n° XIX). Les notices sur le maître vésulien sont nombreuses : les unes publiées de son vivant, les autres parues après sa mort. Les « notes biographiques » que nous offre aujourd'hui M. L. Coutil, feront bonne figure à côté de celles qui les ont précédées. Outre quelques souvenirs personnels, trop courts à notre gré, de l'auteur, ancien élève de Gérôme, on trouvera, dans cette jolie plaquette, de brefs détails biographiques et des appréciations judicieuses sur l'œuvre de cet

artiste qui, quoique discuté, -- les insignifiances seules ne le sont pas — laisse quand même des enthousiastes et des admirateurs convaincus.

— M. E. Fournier est inlassable. Depuis longtemps il a pris à tâche de démontrer que les eaux de la source d'Arcier, qui alimentent en grande partie la ville de Besançon, sont contaminées à ce point qu'elles constituent un danger permanent d'épidémie pour la population, danger qui s'accroît encore à l'époque des crues. De cet auteur, nous avons eu à signaler ici plusieurs études sur le même sujet. Et en voici une nouvelle qui occupe entièrement le numéro de septembre 1904 de *Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie.* Elle a pour titre spécial : *Histoire d'une résurgence vauclusienne. La Source d'Arcier et l'Alimentation de la ville de Besançon en eau potable* (Paris, au siège de la Société de spéléologie, 34, rue de Lille, in-8 de 47 p., avec 3 vues, plans et coupes). M. E. Fournier serre la question de fort près, avec une logique impitoyable et une conviction que ses contradicteurs n'ébranleront certainement pas. Sa conclusion est nette, formelle, absolue : il proscrit, comme eau potable, l'eau d'Arcier ; puis, afin de la remplacer avantageusement pour la santé publique, il met en avant divers projets dont le principal, peut-être même l'unique inconvénient, serait d'imposer aux contribuables des charges assez lourdes. Reste à savoir ce ce que feront les édiles bisontins et ce qu'en pensent leurs administrés.

Gatinais. — En même temps qu'il signale aux amis de l'histoire gâtinaise *Un Recueil de pièces sur l'abbaye de Rozoi-le-Jeune* (Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais.* Fontainebleau, Maurice Bourges, 1905, in-8 de 15 p.), recueil qui se trouve dans le ms. fr. 5990 de la Bibliothèque nationale, à la suite d'une histoire de cette abbaye par le P. Jacques Vignier, jésuite, M. Lucien Auvray emprunte à ce recueil et à un volume de la collection Moreau la pancarte concédée à l'abbaye par Alexandre III en 1164. Il signale aussi une copie d'un acte de Louis VII, plus correcte que celle dont M. Luchaire s'est servi pour son édition.

Languedoc. — La librairie Privat a édité récemment : *Les Armées de province en 1870-1871*, conférence par le lieutenant Ané (Toulouse, in-12 de 246 p.). L'auteur s'est proposé « de prouver la nécessité des armées permanentes, instruites et disciplinées, en démontrant le danger des milices ; de developper l'esprit militaire, en faisant vibrer encore la fibre patriotique ; de présenter l'armée sous son vrai jour... »

— M. l'abbé Contrasty a publié dans le *Bulletin des vocations sacerdotales*, nos du 19 octobre 1904 et du 1er février 1905 (Toulouse, impr. Saint-Cyprien) un mémoire inédit adressé à Pie VI, par les évêques français réfugiés en Espagne, sur la nécessité de lever les obstacles qui s'opposent à l'ordination des Français. Ce mémoire, plus intéressant que celui que Theiner a publié dans son ouvrage : *Documents inédits* sur *les affaires religieuses de la France*, est daté du 6 février 1796. Il est conservé aux archives de la nonciature de Madrid. Il porte la signature de M. de la Tour du Pin Montauban, archevêque d'Auch, et répond à ces questions : 1° Y a-t-il assez de prêtres en France pour que l'on puisse se dispenser d'en augmenter le nombre ? 2° Quels sont les prêtres que l'on enverra en France, pour y exercer le saint ministère ? 3° Quels sont donc les prêtres que l'on enverrait sans difficulté travailler au saint ministère en France, et qui s'y rendraient vraiment utiles ?

— Le tome IV de la dixième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, qui vient de nous parvenir (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, 1904, in-8 de xvi-396 p., avec une pl. répartit à la

table les travaux qui le composent en deux catégories : *Classe des sciences* et *Classe des inscriptions et belles-lettres*. Mais ces travaux ne sont pas ainsi placés dans le corps du volume; nous allons donc les mentionner ici en suivant, selon notre habitude, l'ordre de la pagination, exclusivement, savoir : *Sur les nappes souterraines et les sources*, par M. Edmond Maillet (p. 1-2); — *L'Administration de l'Alsace à la fin du règne de Louis XVI. Un Épisode des luttes municipales préliminaires de la Révolution*, par M. le Dr Geschwind (p. 3-16); — *Des Congruences isogonales de droites*, par M. Victor Rouquet (p. 17-24); — *L'Office de concierge-buvetier au Parlement de Toulouse*, par M. E. Lapierre (p. 25-32); — *La Mécanique de « l'école du fil » et l'énergie* par M. Juppont (p. 33-76); — *L'Utilisation industrielle et agricole des nappes phréatiques des vallées sous-pyrénéennes*, par M. le Dr F. Garrigou (p. 77-100); — *Contribution à l'histoire chimique de l'acide picramique* (*dinitraminophénol*), par MM. A. Prébault et J. Aloy (p. 101-112; — *L'Acclimatation des poissons exotiques*, par M. Louis Roule (p. 113-122); — *Les Idées pédagogiques de Goldsmith*, par M. Henri Duméril (p. 123-139); — *Études de bibliothéconomie*. III. *Le Catalogue alphabétique*, par M. A. Crouzel (p. 140-180); — *L'Expédition du Prince Noir en 1355, d'après le journal de ses compagnons*, par M. L. de Santi (p. 181-223); — *Les Variations du climat de Toulouse*, par M. Massip (p. 224-238); — *L'Art à Toulouse, ses enseignements professionnels pendant l'ère moderne*, par M. le baron Desazars de Montgailhard (p. 239-305); — *Remarques sur la théorie générale des fluides*, par M. Mathias (p. 306-313); — *Les Perfectionnements du microscope et les objets ultramicroscopiques*, par M. C. Fabre (p. 314-320); enfin *Discours d'ouverture*, par M. J. Brissaud, président (sur les convenances, les bienséances, le savoir-vivre, la politesse, l'étiquette et la civilité puérile et honnête) (p. 321-343), lequel est tout plein d'esprit et de bonne humeur.

Lorraine. — M. Pierre Boyé vient de publier une étude très documentée sur *le Butin de Nancy* (*5 janvier 1477*) (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de 100 p., avec 2 planches. — Prix 3 fr. 50). Cette « étude d'histoire et d'archéologie » rappelle brièvement la bataille où périt devant Nancy Charles le Téméraire; mais elle abonde en détails intéressants sur le pillage par les vainqueurs du camp des Bourguignons. L'auteur discute à fond l'authenticité, trop souvent douteuse, de certaines pièces passant, soit à Nancy soit dans diverses localités suisses, pour avoir appartenu au grand duc d'Occident. Nous ne suivrons pas M. P. Boyé dans sa dissertation, mais nous recommandons sa brochure à tous ceux qu'intéresse la lutte si malheureuse du duc de Bourgogue contre les Lorrains et leurs alliés des Cantons suisses. Au point de vue des choses artistiques et des mœurs militaires de la seconde moitié du xvᵉ siècle, ce travail renferme des renseignements nombreux et instructifs.

Maine. — Dans d'intéressantes *Notes sur les corporations mancelles d'arts et métiers, leurs armoiries, leurs bannières* (Le Mans, impr. de l'Institut de bibliographie scientifique, 1904, in-8 de 31 p., avec 29 dessins), M. l'abbé Chambois nous fait connaître sommairement l'histoire des divers métiers et nous présente, avec commentaires, leurs bannières ou armoiries. Cet opuscule forme un répertoire très intéressant pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire du travail.

— On trouvera des renseignements pour ce même genre d'études dans le travail de M. Grosse-Duperon sur *le Château d'Aron et ses grosses forges* (Mayenne, imp. Poirier, 1904, in-12 de 83 p., avec 2 grav.). On y trouvera en même temps de l'archéologie, des anecdotes et du folk-lore.

— C'est à la catégorie « anecdotes » qu'il faut rapporter la brochure

publiée par M. P. Calendini sous ce titre : *Lettres au comte de Pontchartrain. Le Maréchal de Tessé au Maine* (La Flèche, Besnier, 1904, in-8 de 17 p.). Ces lettres sont quelquefois assez piquantes, et le commentaire qui les entoure fort agréable.

— M. l'abbé F. Uzureau nous donne, après la relation des élections du tiers à la Flèche, la même relation pour Château-Gontier : *Les Élections du tiers-état dans la Sénéchaussée de Château-Gontier (1789)* (Laval, imp. Goupil, 1903, in-8 de 17 p. Extrait de la *Province du Maine*). L'auteur étudie et publie la liste des élus et le cahier des doléances.

Nivernais. — M. R. de Lespinasse a publié un certain nombre de lettres relatives à l'histoire de l'Église constitutionnelle en Nivernais, lesquelles proviennent des archives de Grégoire. M. Gazier, qui en est le dépositaire, les a communiquées avec la complaisance que connaissent tous ceux qui ont eu recours à lui (*L'Église gallicane dans la Nièvre pendant la Révolution*. Nevers, Vallière, 1904, in-8 de 55 p. Extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*). Ces lettres sont au nombre de 22, dont 12 de l'evêque constitutionnel Tollet et 10 de divers ecclésiastiques. On y voit que, comme ailleurs, l'Église constitutionnelle était sortie très meurtrie de la période de terrorisme, et que l'action de Grégoire a rendu quelque confiance et quelque activité aux survivants de la grande crise. De tels documents, s'il se trouve quelqu'un pour les utiliser, rendront grand service et exposeront sous son vrai jour l'histoire fort mal connue de cette époque tourmentée. M. de Lespinasse a consacré deux pages à une trop courte Introduction ; il n'y dit que des choses exactes : pourquoi s'est-il arrêté si vite ?

— Par deux fois, Pie VII a traversé la Nièvre, mais dans des circonstances bien diverses : en 1804, il allait sacrer l'Empereur; en 1812, on le transportait de Savone à Fontainebleau, pour essayer de triompher de son affaiblissement et lui arracher une adhésion quelconque aux résolutions qu'après la dissolution du concile de 1811 on avait dictées à un certain nombre d'évêques courtisans ou poltrons. La première fois, le Pape passe comme un souverain : la seconde fois, comme un prisonnier d'État ; aux cortèges, aux ovations, aux réceptions officielles succèdent des mesures policières qui veulent, inutilement d'ailleurs, soustraire le Chef de l'Église à la vénération des foules. Ce récit, intitulé : *Les Passages du pape Pie VII dans la Nièvre (1804-1812)* (Nevers, Vallière, 1904, in-8 de 108 p., avec un portr., une grav. et une carte. — Prix : 3 fr.), fait par M. l'abbé J.-M. Meunier, sur les documents, ne manque cependant pas de saveur, car il est bien composé et bien écrit. Il est précédé d'une Préface signée de M. R. de Lespinasse.

Velay. — A voir le tome XII des *Mémoires et procès-verbaux de la Société scientifique de la Haute-Loire* (Le Puy, Peyriller, Rouchon et Gamon, 1904, in-8 19-xxvi-80 p., avec de nombr. grav. et planches), il est permis de se demander pourquoi l'active société n'a pas scindé cet énorme volume, et cela d'autant mieux qu'il est relatif aux deux exercices 1902 et 1903. On y eût gagné, entre autres avantages, celui d'avoir plus tôt (et aussi d'une étendue double) le fragment du deuxième volume de la *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire*, de M. Louis Pascal, dont la publication n'est pas assez rapide, à notre gré. Ce fragment n'occupe ici que les 80 dernières pages, auxquelles il convient toutefois d'ajouter les xxvi pages consacrées par M. Antoine Jacotin à la *Table alphabétique des matières et noms de personnes* du tome 1er de la *Bibliographie* en question, qui, lors de son apparition, a fait l'objet d'un compte rendu dans le *Polybiblion* (t. XCVIII, p. 359-361).

Cette observation faite, nous allons mentionner les études d'importance variable qui ont concouru à la formation du volume, savoir : *Le Docteur Camille Morel*, éloge funèbre prononcé à la Société agricole et scientifique, dans la séance du 4 décembre 1902 par divers membres de la Société, particulièrement par M. Ulysse Rouchon (p. 1-34, avec portrait); — *L'Église Saint-Laurent au Puy. Tableaux, inscription lapidaire,* par M. Ph. Hedde (p. 43-46, avec une fig.) ; — *Mémoire de Antoine-Alexis Duranson, ingénieur des ponts et chaussées, sur le département de la Haute-Loire.* Texte accompagné d'une Introduction et de notes par M. Antoine Jacotin (p. 47-111) ; — *La Chapelle octogonale d'Aiguilhe au temple de Diane*, par M. Ulysse Rouchon (p. 113-141, avec une planche) ; — *Discours en forme de Chanson de la reprinse des villes et chasteaux occupés par les Rebelles de Vivarez, au pays de Vellay, faictes par mösieur de sainct Vidal gouuerneur pour le Roy audict pays, cette presente annee mil cinq cens soixante quatorze*, par André Coraïlhe du Puy (à Lyon, par Benoist Rigavd, 1574), réimpression, avec Avant-propos par M. A. Jacotin (p. 143-156) ; — *Monographie de la cathédrale du Puy*, manuscrit de l'architecte Mallay, publié avec une Introduction et des notes par M. Noël Thiollier (p. 157-191, avec un plan, une planche et 5 grav. dans le texte) ; — *Voyage de Fergon de la Pacaudière, mandataire du duc de Montpensier (1561). Roche-en Régnier, Le Puy, Brioude, Vieille-Brioude, Léotoing*, publié avec une Introduction et des notes par M. Ulysse Rouchon (p. 193-209) ; — *Les Anciennes Hôtelleries de la ville du Puy : l'Écu de France, le Faucon, la Pomme, le Château Rouge, la Lune, etc. Le Mobilier d'une hôtellerie au* XVI*e siècle. Notes généalogiques sur les Genestet et les Combladour*, par M. Ulysse Rouchon (p. 193-254) ; — *Procès-verbal de l'incendie de la Chaise-Dieu en 1574*, texte publié avec une Introduction et des notes par M. Charles Jacotin de Rosières (p. 255-287, avec 4 plans) ; — *Le Conseil général de la Haute-Loire, le Directoire et l'Administration départementale de 1790 à 1800*, par M. Charles Godard (p. 289-350) ; — *Le Prieuré et le Pèlerinage de la Trinité*, par M. Adrien Lascombe (p. 351-357, avec une planche) ; — *Arrestation de Mme de la Fayette avec sa famille au château de Chavaniac (1792) ; souvenirs de Mlle Anastasie de la Fayette,* manuscrit inédit publié avec une Introduction et des notes par M. Paul Le Blanc (p. 359-388) ; — *Pierre Julien, sculpteur, sa vie et son œuvre (1731-1804)*, par M. André Pascal (p. 389-560, avec un portrait, une planche et de nombreuses vignettes dans le texte) ; — *Un Janséniste exilé à la Chaise-Dieu, Jean Soanen, évêque de Sénez*, par M. Ulysse Rouchon (p. 562-585) ; — *Deux Documents sur les Thorrilhon de Craponne*, par M. Adrien Lascombe (p. 587-592) ; — *Les Combattants français de la guerre américaine*, par le même (p. 593-598) : — *Courtol le vipéricide*, par M. le Dr Pierre Boyer (p. 599-615, avec un portrait) ; — *Arrivée en Velay du maréchal duc de Richelieu, commandant de la province du Languedoc*, par M. Adrien Lascombe (p. 617-620) ; — *La Culture rationnelle de l'orge de brasserie*, par MM. Reynaud et Dreyfuss (p. 623-639) ; — *Le Cyclone de Javavgues du 3 juin 1902*, par M. Bernard Brunhes (p. 641-650) ; — *Quelques espèces de poissons*, par M. Léon Escomel (p. 651-657) ; — *Le Vignoble de la Haute-Loire*, par M. E. Dupont (p. 659-670).

Alsace. — *Der israelitische Friedhof in Jungholtz*, par le Dr M. Ginsburger (Guebwiller, Dreyfus, 1904, in-8 de 134 p. et un plan) est un ouvrage qui apporte une précieuse contribution à l'histoire des juifs d'Alsace. Les 69 premières pages contiennent, en six chapitres, l'histoire du principal cimetière israélite de la Haute-Alsace. Les pages 70 à 113 renferment des pièces justificatives aussi importantes pour l'histoire du fief de Jungholtz que pour celle du cimetière établi dans les jardins du château seigneurial.

Viennent ensuite des inscriptions funéraires et une liste des familles juives qui possédaient un droit d'inhumation en 1778. L'ouvrage se termine par deux tables des noms de personnes et des noms de lieux. — *La Défense du château de Milan en 1799 par le chef de bataillon Béchaud* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 7 p. Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation, 1904*) nous rappelle un intéressant épisode de la guerre d'Italie. L'auteur, M. Dubail-Roy, après une courte note explicative, se contente de publier intégralement les réponses du chef de bataillon Béchaud (plus tard général) pour se justifier d'avoir rendu le château de Milan dont la défense lui avait été confiée sans matériel suffisant. — M. H. Bardy continue la série de ses Miscellanées (Saint-Dié, typ. Cuny, 1903-04, in-12). Avec des notes sur les 4e et 5e hussards à Belfort nous voyons comment ce dernier fut le parrain de la *Carmagnole*. Il est vrai que le prototype mettait les démocrates et non les aristocrates à la lanterne. Viennent ensuite d'intéressantes notes de folklore, etc. — Du même M. Bardy, une plaquette : *Vauban et la Fortification de Belfort* (Belfort, Devillers, 1904, in-8) qui contient trois mémoires de l'illustre ingénieur sur les moyens de défense de la place de Belfort. — Voici maintenant un Guide illustré, avec carte des environs de Niederbronn, par M. Mathis (Niederbronn, chez l'auteur, 1904), à l'usage de l'étranger dans cette pittoresque région. — Nous annonçons aussi la publication du 2e volume des *Elsässer Helder*, par M. A. Deny (Rixheim, Sutter, 1904, in-12 de 250 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50). Il contient des notes biographiques sur les jésuites, missionnaires et lazaristes alsaciens, qui se sont illustrés aux lointains pays. — L'œuvre de Grünenwald fait l'objet d'une nouvelle étude par M. F. Bock : *Die Werke von Mathias Grünenwald* (Strasbourg, Heitz, 1904, in-8 de 178 p. — Prix : 15 fr.). — Puis c'est M. Wolf qui nous présente un magnifique album de 25 planches in-folio : *Die Klosterkirche zu Niedermünster* (Strasbourg, Beust, 1904. — Prix : 37 fr. 50). — De son côté, M. P. Heitz étudie *les Filigranes avec la crosse de Bâle* (Strasbourg, Heitz, 1904, in-4, avec 75 planches), que l'on retrouve dans le tissu de nos vieux papiers. — M. Mündel nous donne une 2e édition française de son excellent guide *les Vosges* (Strasbourg, Trübner, 1904, in-12 de 662 p., avec cartes et plans. Prix, cartonné en percaline : 6 fr.). Livre parfait et des plus recommandables au touriste qui désire utilement visiter l'Alsace.

Allemagne. — La dissertation qui a pour titre : *Kants « Widerlegung des Idealimus ». Ein Lebenszeichen der Vernunftkritik zu ihres Urhebers hundertjährigem Todestage* (Gotha, Thienemann, 1904, in-8 de 24 p. — Prix 0 fr. 60) a été écrite pour le centenaire de Kant. Dans un Avant-propos qui ne manque pas d'amertume, l'auteur, M. Heinrich Romundt, exprime la crainte qu'en cette fête commémorative on se soit préoccupé de toasts et de banquets, plus que de l'héritage intellectuel et moral légué par le grand homme. Il veut donc s'appliquer à préciser la situation de Kant en face de l'idéalisme proprement dit. En 1783, dans un *Appendice aux prolégomènes de métaphysique future*, Kant avait protesté contre un critique qui le qualifiait d'idéaliste. Qu'une pareille mentalité se reconnaisse à travers tout son ouvrage, Kant l'avouait bien, sans convenir toutefois que l'idéalisme « fût l'âme de son système ». En 1787 encore, il avait jugé nécessaire d'ajouter à la 2e édition de *la Critique de la raison pure* une très pressante et très pénétrante *Réfutation de l'idéalisme*. Voilà ce que rappelle M. Romundt, lui aussi, avec beaucoup d'instance, avec une hostilité très vive contre l'idéalisme de Fichte. Sa dissertation intéressera

tous ceux qui suivent d'un œil attentif la perpétuelle formation d'hérésies et de petites chapelles au sein de la « grande église » que l'on désigne sous le vocable très imprécis de subjectivisme.

— A l'occasion d'une double fête littéraire, la célébration du vingt-cinquième anniversaire, à Hanovre, le 10 février 1905, du *Verein für neuere Sprachen*, et à Marbourg, le 13 mai, de l'*Akademisch-neuphilologischens Verein*, M. E. Stengel a publié, en une élégante brochure, un épisode inédit du cycle de la Table ronde, emprunté à un manuscrit français, sinon absolument détruit, du moins presque irrémédiablement endommagé par le funeste incendie de la Bibliothèque nationale de Turin : *Die Turiner Rigomer-Episode* (Greifswald, Ludwig Bamberg, 1905, in-4 de 20 p.).

Belgique.—Le nouvel Institut historique belge de Rome a voulu s'associer aux fêtes célébrées à l'occasion du centenaire de Pétrarque, en publiant une étude sur *Un Ami de Pétrarque. Louis Sanctus de Beeringen*, par Dom Ursmer Berlière, directeur de l'Institut (Paris, Champion, 1905, in-8 de 59 p.). Ce Louis Sanctus, né probablement à Beeringen, dans la Campine, fut l'un des familiers du cardinal Jean Colonna à Avignon et à Lombès. C'est là que ses relations avec Pétrarque commencèrent (1330), avant que celui-ci n'entreprît son voyage en Belgique et sur les bords du Rhin. Louis Sanctus obtint quelques bénéfices, entre autres celui de chantre de Saint-Donatien de Bruges. Son intimité avec Petrarque continuait toujours ; ce dernier aurait voulu l'emmener en Italie (1347). Leur séparation nous a valu des lettres qui ne manquent pas d'intérêt. Pétrarque ne le nomme que Socrate dans sa correspondance : c'est ce Socrate dont l'identification a tant embarrassé les historiens; nous sommes fixés, désormais. Louis Sanctus mourut en mai 1361.

— Dans son 71e volume qui vient de paraître, pour l'année 1905, l'*Annuaire de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* (Bruxelles, Hayez, 1905, in-16 de VI-382 p.) nous apporte quatre notices biographiques, avec portraits. Philosophe, philologue, mathématicien, Joseph Delbœuf (1831-1896), a touché à tant de sujets, s'est exercé sur des terrains si divers, que M. A. Gilkinet n'a cru pouvoir accepter d'en parler qu'à condition de se faire aider par des spécialistes pour l'appréciation des ouvrages et des idées de l'illustre académicien. Sa notice y gagne en sûreté et en solidité.—Julius Vuylsteke (1836-1903), auquel M. Vercoullie consacre une notice, était tout à la fois un érudit et un poète ; on lui doit notamment la publication des comptes de Gand au temps de Philippe d'Artevelde et d'un cartulaire de la même ville de 1280 à 1386. C'était l'un des tenants du libéralisme anticatholique.— Un autre adversaire, en Belgique, de l'Église et des doctrines catholiques, était le fameux jurisconsulte François Laurent (1810-1887), qui risqua dans cette lutte son siège de professeur. Les discussions qui se poursuivent chez nous sur la séparation des Églises et de l'État donnent, comme le remarque M. Lemure, le biographe de Laurent, un regain d'actualité aux idées du professeur gantois sur les concordats.—C'est d'un musicien, que nous parle, en dernier lieu, M. Émile Mathieu : Auguste Dupont (1827-1890), pianiste remarquable, professeur au Conservatoire de Bruxelles, dont l'œuvre musicale, tant manuscrite qu'imprimée, est assez considérable.

Italie. — On ne lira pas sans intérêt, dans la *Nuova Antologia* du 16 février 1905, le récit, par M. Giovanni Cadolini, d'un des épisodes qui ont marqué la lutte des patriotes italiens contre le gouvernement autrichien : *Una fuga ai tempi del governo militare austriaco*. Cadolini, alors âgé

d'une vingtaine d'années, avait fait partie, à Crémone, d'un groupe de dix jeunes gens, ardents propagandistes des idées libérales. Profitant de la réouverture des Universités, il était allé compléter ses études à Pavie; et, là aussi, il prit au mouvement de propagande une part des plus actives. Tombé dans un guet-apens dressé par la police autrichienne, au moment où il allait prendre livraison d'un ballot de livres prohibés, il dut à son sang-froid et à son agilité d'échapper aux gendarmes qui le conduisaient à la police. C'est le récit de cette fuite jusqu'à son arrivée à Gênes, où il resta plus de six ans, qu'il nous donne dans ces pages curieuses. Nous notons avec plaisir qu'il se réserve de publier d'autres souvenirs sur cette époque mouvementée.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Biblische Studien. Der Jakobusbrief und Sein Verfasser in schrift und Uberlieferung*, von Dr M. Meinertz (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Les Miraculés de l'Évangile*, par le chanoine Trouillat (in-8, Vitte). — *Nouveau Manuel de la dévotion à N.-D. des Sept-Douleurs*, par l'abbé H. Perretant (petit in-18, Vitte). — *Heures catholiques d'Ars, prières d'un serviteur de Dieu* (in-16, Vitte). — *Ma Seconde Gerbe à la jeunesse chrétienne*, par A. Deneux (in-8, Vitte). — *Les Congrégations non autorisées et leurs liquidateurs devant la loi de 1901*, par J. Delasalle, G. Brunet et E. Duez (in-8, Giard et Brière). — *La Vraie Religion selon Pascal*, par Sully Prudhomme (in-8, Alcan). — *Le Spiritualisme*, par G. Dumesnil (in-8, Société française d'impr. et de librairie). — *Religions et sociétés*, par T. Reinach, A. Puech, R. Allier, A. Leroy-Beaulieu, Bon Carra de Vaux, H. Dreyfus (in-8 cartonné, Alcan). — *Le Socialisme municipal à travers les siècles*, par A. des Cilleuls (in-8, A. Picard et fils). — *Conciliations et arbitrage*, par C. de Fromont de Bouaille (in-12, Lecoffre). — *Cours de chimie à l'usage des étudiants du P. C. N*, par R. de Forcrand (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur l'électricité*, par E. Gerard (in-8, Gauthier-Villars). — *La Dominatrice du monde et son ombre*, par le Dr F. Auerbach (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives professées au Collège de France*, par H. Lebesgue (in-8, Gauthier-Villars). — *La Construction des cadrans solaires*, par A. Souchon (in-8, Gauthier-Villars). — *La Marine russe dans la guerre russo-japonaise*, par N.-L. Klado ; trad. par R. Marchand (in-12, Berger-Levrault). — *Manuel de ski*, par le Dr W. Paulcke ; trad. par F. Achard (in-16, Berger-Levrault). — *Pierre Julien, sculpteur (1731-1804), sa vie et son œuvre*, par A. Pascal (gr. in-8, Fontemoing). — *Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse*, par A. Duclos (in-8, Rome et Tournai, Société de Saint-Jean l'Évangeliste, Desclée et Lefebvre). — *Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti*, da L. Forino (in-16, cartonné, Milano, Hœpli). — *La Chaîne du rêve*, poèmes, par C. Dornier (in-18, Société française d'imp. et de librairie). — *La Divine Aventure*, par R. Allard (in-18, Lille, édition du Beffroi). — *La Massière*, comédie en quatre actes, par J. Lemaître (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Impossible*, par J. de la Brète (in-12, Plon-Nourrit). — *Séparons-nous (Journal de l'abbé Blondot)*, par J. Pravieux (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Millionnaire*, par J.-H. Rosny (in-12, Joanin). — *Gestes de Provence. Guerre de religion (1545-1596)*, par D. Jaubert (in-12, Fontemoing). — *L'Opprobre*, par L.-M. Compain (in-18, Stock). — *Septime César, roman du temps du Christ*, par M. Reepmaker (in-18, Stock). — *Le 71e trainglaux, étude de mœurs militaires*, par de Beaurepaire-Froment (in-12, édition de la « Tradition »). — *Mon Couvent*, par A. Nicolaïevna (in-12, Albin Michel). — *Au pied de la cathédrale*, par J. de Lias (in-12, Henri Gautier). — *Marie-Ange*, par M. Lachèse (in-12, Henri Gautier). — *Correspondance de Monseigneur Gay*. Lettres de direction spirituelle. 2e série

(in-8, Oudin). — *Œuvres de Cicéron. De Oratore. Liber primus.* Texte latin revu et publié par E. Courbaud (in-8, Hachette). — *Poésie latine. Épitaphes.* Textes choisis et commentaires publiés par F. Plessis (in-16, Fontemoing). — *Un Poète ionien au* VII*e siècle. Archiloque, sa vie et ses poésies* par A. Hauvette (in-8, Fontemoing). — *Le Livre d'or de Sainte-Beuve, publié à l'occasion du centenaire de sa naissance (1804-1904)* (in-4, *Journal des Débats*). — *Les Samedis littéraires* (3e série), par J. Ernest-Charles (in-18, Sansot). — *Deux Méditations sur la mort*, par H. Bordeaux (in-12, Sansot). — *Les Grands Écrivains de la France.* Nouvelles éditions publiées sous la direction de Ad. Régnier. *Saint-Simon.* T. XVIII *Mémoires* (in-8, Hachette). — *N. Hawthorne, sa vie et son œuvre*, par L. Dhaleine (in-8, Hachette). — *La Psychologie des romanciers russes du* XIXe *siècle*, par Ossip-Lourié (in-8, Alcan). — *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, par P. Joanne (gr. in-4, Hachette). — *Heures de Corse*, par J. Lorrain (in-12, Sansot). — *Au Siam, journal de voyage* de M. et Mme E. Jottrand (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Église bysantine de 527 à 847*, par le R. P. J. Pargoire (in-12, Lecoffre). — *La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime. I. Les Réguliers*, par J. Ageorges (in-12, Bloud). — *Le Bienheureux J.-B. Vianney (le curé d'Ars) (1786-1859)*, par A. Germain (in-12, Poussielgue). —*Le Surintendant Nicolas Foucquet, protecteur des lettres, des arts et des sciences*, par U.-V. Chatelain (in-8, Perrin). — *Les Députés au Corps législatif, Conseil des Cinq-Cents, Conseil des Anciens, de l'an IV à l'an VIII*, par A. Kuscinski (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Le Culte de Marie dans le diocèse d'Albi. Arrondissement d'Albi*, par l'abbé L. B. (in-12, Albi, imp. coopérative du Sud-Ouest). — *Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires*, par G. Le Hardy (in-12, Lecoffre). — *Histoire de l'abbaye des Célestins de Villeneuve-les-Soissons*, par l'abbé R. Roussel (in-8, A. Picard et fils). — *L'Abbaye royale de Joug-Dieu près Villefranche-en-Beaujolais (1115-1738)*, par J. Balloffet (in-8, Villefranche, imp. Blanc et Mercier). — *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*, par G. Pessard (in-8, Rey). — *Noces et baptêmes en Bretagne*, par E. Herpin (in-18, Rennes, Plihon et Hommay). — *Les Huguenots dans le diocèse de Rieux*, par l'abbé J. Lestrade (in-8, Champion). — *Andegaviana*, par F. Uzureau (3e série) (in-8, A. Picard et fils). — *L'Église et l'État laïque, séparation ou accord?* par B. Gaudeau (in-12, Lethielleux). — *Passion et Passion. La Passion du Sauveur et la Passion des religieux en France*, par J. Lefaure (in-16, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Questions brûlantes*, par F. Nicolaÿ (in-12, Retaux). — *L'Établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection*, par E. Gossart (in-8, Bruxelles, Lamertin). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode (1760-1850)*, publiés par le comte A. de Nesselrode. T. III (*1805-1811*) (in-8, Lahure). — *Marie-Caroline reine des Deux-Siciles (1768-1814)*, par A. Bonnefons (in-8, Perrin). — *L'Impérialisme américain*, par H. Hauser (in-12 « Pages libres »). — *The early period of reconstruction in South Carolina*, by J. Porter Hollis (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, par H. Vignaud (gr. in-8, Welter). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

BEAUX-ARTS

(*suite*)

12. *Chantilly. Les très riches Heures de Jean de France, duc de Berry*, par Paul Durrieu. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-fol. de 261 p., avec 64 planches en héliogravure et une planche en couleurs, en feuilles, dans un emboîtage, 250 fr. — 13. *Les Primitifs français, 1292-1500, complément documentaire au Catalogue officiel de l'Exposition*, par Henri Bouchot. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-16 de 343 p., 4 fr. — 14. *Les Primitifs à Bruges et à Paris (1900-1902-1904). Vieux Maîtres de France et des Pays-Bas*, par Georges Lafenestre. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-16 de 283 p., 3 fr. 50. — 15. *Jean Fouquet*, par Georges Lafenestre. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1905, in-4 de 83 p., avec 30 illustrations dans le texte, et 7 planches hors texte, 10 fr. — 16. *Trois Primitifs*, par J.-K. Huysmans. Paris, Messein, 1905, in-8 de 107 p., avec 6 photograv., 5 fr. — 17. *La Peinture vénitienne*, par Pompeo Molmenti; trad. de l'italien par J. de Crozals. Florence, Alinari, 1904, in-8 de 200 p., avec 8 héliograv. et 159 photograv., 10 fr. — 18. *La Cappella degli Scrovegui e gli Affreschi di Giotto in essa dipinti*, da Andrea Moschetti. Firenze, fratelli Alinari, 1904, in-8 de 147 p., avec 8 héliograv. et 45 photograv., 6 fr. — 19. *Mino da Fiesole*, par Diego Angeli. Florence, fratelli Alinari, 1905, in-8 de 157 p., avec 1 héliograv. et 42 photograv., 6 fr. — 20. *Gaudenzio Ferrari à Varallo et Saronno, esquisse d'art* par la princesse M. Ouroussow. Paris, Fischbacher, 1904, in-8 de 49 p., avec 7 photograv., 7 fr. — 21. *Great Masters in Painting and Sculpture. Frans Hals*, by Gerald S. Davies. London, George Bell, 1904, in-8 de xix-144 p., avec 37 photograv., cart., 6 fr. 25. — 22. *Jean Petitot et Jaques Bordier, deux artistes huguenots du* xvii*e siècle*, par Ernest Stroehlin. Genève, Henry Kündig, 1905, in-8 de 285 p., avec 21 planches hors texte, 10 fr. — 23. *Le Musée de la Comédie-Française, 1680-1905*, par Émile Dacier. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1905, in-4 de xii-203 p., avec 70 illustrations dans le texte et 22 planches hors texte, 15 fr. — 24. *Histoire de la danse à travers les âges*, par F. de Ménil (Bibliothèque de l'Enseignement des beaux-arts). Paris, Alcide Picard et Kaan, s. d., in-8 de viii-362 p., avec 127 grav., 3 fr. 50. — 25. *Le Poinct de France et les Centres dentelliers au* xvii*e et au* xviii*e siècles*, par Mme Laurence de Laprade. Paris, Laveur, 1905, in-8 de xxxvi-395 p., avec 43 grav., 15 fr. — 26. *Mélanges sur l'art français*, par Henry Lapauze. Paris, Hachette, 1905, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 27. *Excursions artistiques et littéraires*, par Gaston Sortais. 2e série. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 288 p., 2 fr. 50. — 28. *Les Villes d'art célèbres. Rome. Des Catacombes à Jules II*, par Émile Bertaux. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 176 p., avec 113 grav., 3 fr. 50. — 29. *Les Villes d'art célèbres. Rome. De Jules II à nos jours*, par Émile Bertaux. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 176 p., avec 100 grav., 3 fr. 50. — 30. *Les Villes d'art célèbres. Strasbourg*, par Henri Welschinger. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 152 p., avec 117 grav., 3 fr. 50. — 31. *Biographies alsaciennes. Albert Kœrttgé*, par André Girodie. Strasbourg, « Revue alsacienne illustrée », s. d., in-4 de 12 p., avec eaux-fortes. — 32. *Le Palais de Caïphe et le nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères assomptionnistes au Mont Sion*, par le P. Urbain Coppens. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 95 p., avec plans et fig., 2 fr. 50. — 33. *L'Église de Cormeilles-en-Parisis*, par A. Besnard. Paris, Lechevalier, 1904, in-4 de 51 p., avec 21 fig., 3 fr. 50. — 34. *Recherches sur les peintres de Saint-Omer*, par Charles Revillion. Saint-Omer, imp. H. d'Homont, 1904, in-8 de xii-207 p. — 35. *Questions d'art*, par Émile Trélat. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-12 de iv-462 p., 4 fr. — 36. *Les Fléaux de la peinture*, par E. Dinet. Paris, Rey, . d., in-16 carré,

de XXVI-68 p., 1 fr. 50. — 37. *Les Secrets du coloris*, par G. DE LESCLUZE. Bruges, Demolin-Claeys, 1904, in-8 de 215 p., avec 35 planches de couleurs et 13 grav., 6 fr. — 38. *L'Art populaire*, par GUSTAVE HUE. Paris. Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-12 de 80 p., 1 fr. — 39. *L'Œuvre d'art et l'Évolution*, par E. MARGUERY. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 179 p., 2 fr. 50. — 40. *L'Art et la Beauté. Kalliklès*, par LOUIS PRAT. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 286 p., 5 fr.

12. — Regrettez-vous le temps où l'éditeur Curmer reproduisait en somptueuses chromolithographies les *Heures* de la reine Anne de Bretagne ou celles d'Estienne Chevalier ? Nous avons pu croire que plus jamais nous ne reverrions de ces éditions admirables, et qu'en France du moins, sauf le cas peu vraisemblable d'un miracle, la librairie était fermée à d'aussi nobles ambitions. Nous avions tort : le miracle s'est fait. Elles n'étaient pas à l'Exposition des Primitifs français, ces *Très Riches Heures de Jean de France, duc de Berry*, dont j'ai la joie de célébrer la publication ; Chantilly les avait jalousement gardées, comme le plus beau des manuscrits français à miniatures, oui le plus beau, puisque les *Heures* d'Estienne Chevalier ne subsistent plus qu'à l'état de miniatures découpées, et sont exposées comme des tableaux. C'est en 1865 que le duc d'Aumale acheta en Italie ce manuscrit dont il n'ignorait pas l'immense valeur. Un de ses plus chers désirs était de le publier ; il en avait commenté et catalogué lui-même les principales miniatures ; mais il mourut avant d'avoir pu réaliser cette noble ambition. Or il se trouva qu'un jour des éditeurs allemands vinrent trouver M. Léopold Delisle pour lui parler d'une publication du manuscrit, en Allemagne ! Très courtoisement il leur fut répondu que l'on avait d'autres desseins, et que la publication était décidée en France. Elle le fut sur l'instant, elle naquit d'un joli élan de patriotisme. M. le comte Paul Durrieu accepta, avec un parfait désintéressement, d'entreprendre un monument dont seul peut-être il était capable d'assembler les pierres ; et la maison Plon, qui a depuis si longtemps fait ses preuves en bibliophilie, qui vient d'éditer, pour l'Institut, les beaux ouvrages où M. Gruyer décrit les trésors d'art de Chantilly, se chargea, sans aide ni subvention d'aucune sorte, de donner au monument d'érudition et d'art la plus magnifique des parures. Le livre qui a vu le jour, à l'émerveillement des amateurs aussi bien que des artistes, est digne de toutes les louanges. Dans une boîte de toile et de cuir estampé, dont les fleurs de lis d'or et les cygnes d'argent du duc de Berry égaient la doublure, un texte impeccablement imprimé sur un papier sonore précède les 64 feuillets où l'héliogravure Dujardin a reproduit dans leurs dimensions originales, avec le soin le plus méticuleux, les miniatures de ce roi des livres. Et il faut mentionner aussi l'unique planche en couleurs où l'or, l'outremer et le vermillon gardent toute leur fraîcheur originale. La place me manque pour résumer l'histoire des divers manuscrits d'Heures que fit décorer pour sa

« librairie » l'excellent frère de Charles V, Jean de France, duc de Berry, le plus grand, le plus prodigieux amateur de curiosités et bibliophile que l'on ait vu ; M. le comte Durrieu n'a eu qu'à reprendre là-dessus les données très scientifiques du beau mémoire que M. Léopold Delisle publiait il y a vingt ans. Je ne veux que dire mon ravissement à visiter ce musée extraordinaire, à feuilleter ce trésor de miniatures. Que de richesses, et quelle variété de richesses dans ces miniatures ! La série évangélique commence par la Faute des premiers parents et l'Expulsion du Paradis terrestre, poème de grâce et de fraîcheur, vraiment digne de Van Eyck ; elle se continue par l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, qui est d'une grande importance iconographique, car on y voit l'Enfant Jésus apporté du ciel par des chérubins de feu, dans une pluie de lumière qui émane de la bouche du Père, et où se meut la colombe de l'Esprit ; ainsi le mystère de l'Incarnation se présente comme un développement de celui de la Trinité. L'Annonce aux bergers, la Rencontre des Mages, l'Adoration des Mages surtout, ont une beauté de composition que rehaussent des recherches ingénieuses d'orientalisme. La Purification semble presque la copie de ces compositions italiennes où les disciples de Giotto ont amplifié et chargé de détails pittoresques le thème si heureusement présenté par leur maître. Quant au Couronnement de la Vierge, c'est peut-être la plus parfaite des miniatures des *Heures*, et je dirais volontiers la plus belle miniature du monde, aujourd'hui que les incomparables chefs-d'œuvre des *Heures* de Turin ont été détruits par le feu. Cette princesse jeune, ingénue et si pure, au long manteau flottant, qui s'agenouille devant le Christ royal, en plein azur, dans l'assemblée extatique des anges et des saints, est une des plus immatérielles figures de rêve que l'art ait jamais créées. Et la Chute des Anges rebelles, qui termine la série des peintures exécutées avant 1416, a une puissance tragique et sévère dont il est difficile de donner idée. Le livre, interrompu par la mort du duc, fut mené à terme vers 1485 seulement, alors qu'il était aux mains du duc Charles Ier de Savoie ; l'exécution des dernières miniatures, dont M. le comte Durrieu a pu découvrir avec certitude et nommer l'auteur, un certain Jean Colombe, est très inférieure par l'idée et la forme ; aussi les éditeurs se sont-ils contentés, avec juste raison, de donner pour cette série un choix des exemples les plus curieux. Mais je n'ai pas encore parlé des douze miniatures initiales, qui illustrent le calendrier. C'est là que brille d'un incomparable éclat le génie de ces frères de Limbourg, auxquels toutes les vraisemblances permettent d'attribuer la première partie des peintures. Tout le luxe et tout le raffinement de la cour du vieux duc de Berry triomphent dans ces scènes de banquet, ces cavalcades, ces chasses, et un sentiment de nature d'une sincérité pénétrante s'y associe au

rythme le plus délicat de la composition. Ce sont les grands rivaux de Simone et de Giotto, les frères Borengetti, qui, les premiers, dans leurs fresques du Palais de Sienne, ont découvert le charme de la nature rustique et des travaux des champs. Mais quelle grâce nouvelle dans les paysages des frères de Limbourg ! quelle douceur des gazons fleuris, quelle profondeur des bois touffus, quelle limpidité des eaux courantes ! Le moment est unique dans l'histoire de la peinture, et nous comprenons que déjà va s'élaborer, dans la paix des ateliers brugeois, cette œuvre suprême qui est le retable de l'Agneau. La longue étude dont M. le comte Durrieu a fait une Introduction à la description des miniatures satisfera les plus exigeants. En une centaine de ces pages auxquelles la typographie de la maison Plon donne une véritable splendeur, il a élucidé toutes les questions relatives à l'origine et à l'exécution du manuscrit, à l'importance historique des miniatures, à leur relation avec les œuvres antérieures françaises ou étrangères, à leur iconographie enfin. Il a tracé de main de maître un des chapitres les plus difficiles de la longue et mystérieuse histoire de la miniature française, de cette histoire qui est son domaine incontesté, qu'il a enrichie d'année en année des plus précieuses trouvailles, et qu'il finira bien par nous offrir un jour dans sa majestueuse, dans son éblouissante complexité.

13. — Les Primitifs, *nos* Primitifs ! que d'encre ils ont fait couler, que de belles passes d'armes ils nous ont fait admirer, depuis la mémorable Exposition si vaillamment organisée par M. Henri Bouchot ! C'est lui, l'organisateur et l'infatigable champion de nos gloires, qui convie en champ clos tous ses détracteurs, et, le glaive au poing, s'apprête à leur faire mordre l'arène. Mais la joute est à peine ouverte, et nous n'en sommes encore qu'aux proclamations des hérauts, ou plutôt aux premiers coups d'estoc, assez sonores. Certaines assertions hardies du Catalogue de l'Exposition avaient provoqué de vives ripostes; voici venir le livre qui déchaînera les colères : *Les Primitifs français, 1292-1500, complément documentaire au Catalogue officiel de l'Exposition*, un livre qui déborde de science et de généreuse ardeur, et où l'érudition et la conjecture se donnent la main. L'Introduction révèle les desseins de M. Bouchot : c'est la guerre déclarée aux Van Eyck, pour l'honneur des Primitifs français. Et c'est, un peu plus loin, dès les premiers chapitres, la guerre déclarée à Cimabué et à Giotto; violences peut-être inutiles pour faire reconnaître cette vérité manifeste que nous avons eu, bien avant les Italiens, de merveilleux maîtres de la sculpture et du vitrail, et qu'il est vraisemblable que nous eûmes aussi de bons peintres. Mais que faire, si nous n'avons rien conservé d'Étienne d'Auxerre, tandis que là-bas, de l'autre côté des Alpes, les fresques d'Assise et de Padoue ont encore leur délicieuse

fraîcheur! Pourquoi donc s'en prendre à Simone di Martino et aux tendres Siennois, qui n'en peuvent mais, à propos de la tête hirsute de Jean le Bon, profilée sur fond d'or? Pourquoi donc affirmer que ce portrait fut peint, au milieu du XIVe siècle, « à une époque où ni les Flamands ni les Italiens n'osent le portrait nature? » Bon pour les Flamands, je le veux bien, qui n'existent guère à ce moment-là; mais M. Bouchot me dispensera, je l'espère, de lui citer tous les portraits d'après nature que, dès les premières années du XIVe siècle, les Italiens peignaient à fresque ou sur fond d'or, de profil, de trois quarts et même de face, car le Boniface VIII de Giotto, au Latran, est peint de face, en l'an 1300! Les études sur le Parement de Narbonne, sur les peintres bourguignons, sur les peintres du duc de Berry et du roi Charles V, le chapitre si curieux et nourri d'observations sur « l'ouvraige de Lombardie » nous introduisent à « la question des Van Eyck »; et des affirmations vraiment un peu audacieuses que l'on trouvera en ces dernières pages je ne veux rien retenir pour l'instant, sinon le désir qu'exprime M. Bouchot d'une reconstitution provisoire du rétable de l'Agneau dans son milieu, à Gand; tous les historiens d'art sont prêts à souscrire à sa demande. Assurément une étude approfondie du retable permettra de mieux démêler ce qu'il y a d'influences eyckiennes, et s'il y en a, dans l'école d'Avignon et de la région du Rhône, et dans la séduisante école de la Loire, dont l'étude termine ce livre si attachant, si passionnant même, puisqu'il est si passionné. Et c'est un rare mérite pour un travail d'érudition que de ne pouvoir assurément pas être lu avec indifférence.

14, 15. — Elles ne sembleront point combatives, mais aimablement accueillantes et bienveillantes à tous, les six études sur les *Vieux maîtres de France et des Pays-Bas* que M. Lafenestre a groupées sous le titre imposé par les circonstances : *Les Primitifs à Bruges et à Paris.* Partout l'on y goûte le sens raffiné de l'historien d'art et le parler délicat du poète. C'est d'abord le récit pittoresque, semé d'amusants épisodes, de la découverte du peintre Nicolas Froment, d'Avignon, l'auteur du Buisson ardent de la cathédrale d'Aix. Puis vient un long et vivant chapitre sur la Peinture à l'Exposition universelle de 1900, où il n'y a pas que des primitifs, car nous y retrouvons avec bonheur les chefs-d'œuvre du XVIIIe siècle français que nous avons admirés au pavillon d'Allemagne, et les merveilles du portrait anglais que le pavillon d'Angleterre nous a révélées. Mais nous revenons au XVe siècle avec l'Exposition de Bruges, en 1902; les Van Eyck ne sont pas contestés encore, et nous pouvons jouir en toute sécurité de leurs incomparables peintures. Enfin l'histoire de nos origines françaises se précise avec l'Exposition de 1904; les charmantes pages de M. Lafenestre ont servi de préface au Catalogue; mais il ne faut point qu'elles

nous dispensent de lire le beau travail critique qu'il publiait récemment à la *Gazette des beaux-arts*. Le livre s'achève sur l'impression de calme et de joie robuste que nous laisse la peinture hollandaise, telle que nous la voyons représentée dans les collections de Haarlem et du Louvre. — Le *Jean Fouquet* du même auteur nous arrive paré d'une illustration somptueuse, où le burin et l'héliogravure ont leur part. Auprès des célèbres portraits du Louvre, le Charles VII et le Jouvenel des Ursins, nous avons plaisir à revoir l'Etienne Chevalier du Musée de Berlin, et ces deux bustes des collections du prince Lichtenstein et du comte Wilczeck, dont on conteste la paternité à Fouquet, mais qui s'apparentent tout de même de si près à ses œuvres. C'est, comme il était naturel, aux miniatures de Chantilly que l'illustration doit son plus grand charme. Mais d'autres images s'y joignent, pour les préparer ou les expliquer : les miniatures des Très riches Heures, celles du Bal des Ardents, le tryptique du Liget; puis les chefs-d'œuvre tirés des Grandes Chroniques de France, des Antiquités judaïques, du Boccace de Munich, des Statuts de l'ordre de saint Michel achèvent de nous faire connaître fidèlement ce grand peintre de minuscules figures. Non moins fidèle ou séduisant que ces images, le texte de M. Lafenestre ne se contente point de décrire les œuvres, il reconstitue la vie de l'artiste et son milieu. Quels jolis tableaux de la ville de Tours et des bords de la Loire! L'excellent et vénérable érudit M. de Grandmaison, qui a publié de si précieux documents sur les artistes tourangeaux, me disait, quelque temps après une première publication de ce travail sous forme d'article de la *Revue des Deux Mondes* : «Comme on voit que l'auteur est un poète! Il nous décrit très joliment tout ce que Fouquet devait voir de sa petite maison, ses fenêtres ouvertes sur la campagne. Mais ses fenêtres donnaient sur une ruelle, contre les remparts, qui barraient toute vue! » Que nous importe, en somme, que Fouquet vît ou ne vît pas de ses fenêtres les délicieux paysages de la Loire, s'il nous les fait voir dans ses miniatures ! Un catalogue critique termine le volume. Je regrette de n'y point rencontrer mention de quatre chefs-d'œuvre, les quatre merveilleuses miniatures de l'Histoire ancienne que, sur les instances de M. Leprieur, le grand collectionneur anglais Mr. Yates Thompson consentit à prêter à l'Exposition; deux surtout, le César au bord du Rubicon, et la Fuite de Pompée, sont des tableaux qui suffiraient à la gloire d'un peintre.

16. — Les *Trois Primitifs* dont nous entretient M. Huysmans n'ont point d'attache directe ni lointaine à notre Exposition, encore que M. Bouchot ait voulu faire de l'un d'eux, le maître de Flémalle, un Français du Nord. Il s'agit d'abord des sauvages et saisissantes peintures de Grünewald au musée de Colmar, puis, côte à côte et comme en un diptyque, d'un buste de jeune Florentine et d'une madone

flamande que possède le musée de Francfort. On devine quelles ressources d'art la vision si aiguë et la langue si riche et pittoresque de M. Huysmans lui fournissent quand il s'agit de décrire une peinture. Et vraiment il s'est surpassé devant les Grünewald, il nous les fait voir, ou plutôt il nous en impose une image déchirante, tragique, et par moments presque caricaturale. L'énigmatique Florentine aux cheveux crêpelés, au sein nu, lui suggère tout un roman où défilent les pires horreurs d'un légendaire Alexandre VI ; contraste cherché pour nous faire goûter d'autant mieux la douceur intime et paisible, la bienfaisante et maternelle piété de la charmante madone du maître de Flémalle. Qu'il a bien fait de nous la révéler, cette peinture inconnue et suave ! Parmi les gravures excellentes dont son livre est orné, celle-là est un exquis joyau, et les pages qu'il lui consacre un petit poème de tendresse.

17, 18, 19. — C'est toujours aux frères Alinari, souverains incontestés du grand royaume de la photographie, qu'il nous faut demander la parfaite élégance des monographies d'art. Nous avons parlé à diverses reprises des très beaux ouvrages qu'ils ont édités avec le concours d'écrivains tels que M. Marcel Reymond, M. Supino ou M. Ricci. Voici trois livres nouveaux qui sont dignes de leurs aînés. M. Molmenti, le délicat érudit dont les publications sur Venise sont si appréciées, a su faire tenir en un volume toute l'histoire de *la Peinture vénitienne*. Le sujet était immense, et le lecteur pourrait s'étonner à bon droit du petit nombre de pages accordées au chapitre essentiel, celui que M. Molmenti intitule : *Le Siècle d'or*, s'il ne songeait que les plus merveilleux maîtres de Venise, les Bellini, Carpaccio, Giorgione, Titien, Tintoret, Véronèse, Tiepolo, ont eu déjà, ou auront un jour, dans la collection entreprise par les grands éditeurs florentins, la place de choix qui leur est due. Aussi bien était-il nécessaire d'insister davantage sur les débuts, sur les maîtres mosaïstes qui ont revêtu l'intérieur de Saint-Marc de ces compositions qui luisent comme des émaux parmi les ors étincelants, puis sur les primitifs charmants qui se dégagent peu à peu, avec un sourire, des entraves byzantines. Ce qui nous peut sembler un peu long, ce n'est pas l'étude du dix-huitième siècle, encore tout pétillant d'esprit, mais celle du dix-neuvième. Deux chapitres consacrés l'un à l'Académie, l'autre à l'art nouveau, c'est vraiment beaucoup, car les œuvres médiocres ou prétentieuses abondent au milieu d'un esprit et d'une virtuosité parfois extraordinaires. Cependant il était bon que ces premières tentatives d'un renouveau d'art auquel Venise consacre d'ardents efforts fussent analysées avec sympathie par un écrivain qui les connaît mieux que personne. Et puis toute l'illustration du livre forme le plus délicieux musée, où l'on s'attarde à rêver longuement. — Le volume de M. Mos-

chetti sur *la Chapelle des Scrovegni à Padoue et les Fresques de Giotto qui y sont peintes* (*la Cappella degli Scrovegni e gli Affreschi di Giotto in essa dipinti*) a été publié en langue italienne. C'est un beau travail d'érudition indispensable à qui veut étudier d'un peu près l'œuvre et l'influence de Giotto. La petite chapelle de l'Arena de Padoue est, on le sait, après la basilique d'Assise, le berceau du grand art italien. Elle a été l'objet d'études intelligentes, particulièrement de Selvatico en 1836 et de Ruskin en 1854 ; mais voici le premier travail approfondi, vraiment complet et méthodique, où l'histoire de sa fondation et l'analyse critique de son décor nous sont présentées avec tous les développements désirables. Ce beau commentaire d'histoire et d'art est illustré des plus fines reproductions, qui comprennent dans son ensemble et ses détails le vaste Jugement dernier, composition monumentale et traditionnelle inspirée des légendes du moyen âge, puis la série admirable des tableaux évangéliques, d'une noblesse, d'un rythme déjà classiques, enfin les allégories si expressives des Vertus et des Vices. Un essai de chronologie des fresques de Giotto et une intéressante dissertation sur ses rapports avec Dante terminent ce beau volume. — C'est à M. Diego Angeli, le charmant poète romain, historien d'art savamment exercé et critique des plus aigus, que MM. Alinari ont confié le soin d'écrire sur *Mino da Fiesole*. Il a réussi à nous tracer un portrait juste et subtil de ce sculpteur peu banal, dont la grâce souvent mièvre et morbide, sans aller jusqu'à la préciosité suprême de son contemporain Agostino di Duccio, traduit fidèlement un état d'esprit auquel correspondent les peintures de Botticelli aussi bien que les stances de Politien. Le buste de jeune fille du Musée de Berlin est bien l'œuvre la plus typique de ce maître, dont M. Angeli s'attache soigneusement à discerner les créations authentiques. Il éclaircit par ses recherches personnelles l'histoire si obscure de ce sculpteur homonyme, Mino del Reame, dont l'existence, malgré l'affirmation de Vasari, a été mise en doute, et les œuvres confondues avec celles de son héros. Il tente une classification plus rigoureuse des bustes de Mino da Fiesole, du nombre desquels il élimine les œuvres d'atelier, et les faux plus fréquents qu'on ne croirait ; et il a grandement raison de lui restituer le joli buste de Vierge, conservé sous le nom de sainte Catherine dans la collection Palmieri de Sienne, et dont notre Louvre possède une terre coloriée. L'illustration suit pas à pas le texte, et permet au lecteur d'apprécier en toutes ses nuances la discussion serrée de M. Angeli. Elle achève en son commentaire précis ce modèle de monographie d'art consacré à un artiste qui n'est point des tout premiers de la grande Renaissance italienne, mais qui mérite pourtant notre sympathie, par ses faiblesses autant peut-être que par ses mérites, et parce que nous retrouvons en lui, comme

l'écrit finement son biographe, un peu de notre pensée et de notre inquiétude.

20. — *L'Esquisse d'art* de la princesse Marie Ouroussow sur *Gaudenzio Ferrari à Varallo et Saronno* apportera à beaucoup de ses lecteurs la révélation d'un très grand peintre, dont la gloire a souffert de l'intérêt trop exclusivement accordé aux œuvres de son voisin et rival Bernardino Luini. L'ensemble du beau poème religieux peint à fresque sur les murs de Sainte-Marie des Grâces à Varallo est du plus saisissant effet ; mais c'est surtout au merveilleux concert d'anges qui décore la coupole de Saronno que doit aller toute notre admiration. Corrège est égalé, j'oserais même dire surpassé, par ce débordement de vie plus radieuse et plus chaste. On en pourra juger par les excellentes photogravures qui accompagnent un texte sans prétentions érudites mais délicatement ému et enthousiaste.

21. — *Frans Hals*, c'est la vie flamande, c'est la sève débordante, épanouie, la joie robuste des bons mangeurs et humeurs de piot, depuis ce brave homme, Pieter van der Morsch, qui tient vaillamment, à plein poing, son hareng fumé jusqu'à la vieille marchande de poisson, Hille Bobbe, bossue et mafflue, qui porte sur l'épaule sa chouette familière et rit à la cruche de bière dont elle a levé le couvercle. Mais Hals est aussi le portraitiste de notre Descartes et des nobles seigneurs et dames de La Haye, et surtout des banquets et des assemblées des gildes de Haarlem ; qui ne l'a pas vu à Haarlem ne le connaît point. M. Gerald Davies, qui l'avait étudié déjà en un ouvrage de plus grand format, vient de reprendre son étude avec de minutieuses corrections et suppressions pour la série des *Great Masters* de MM. George Bell, cette charmante série dont j'ai le plaisir chaque année d'annoncer les nouveaux volumes. Celui-ci est illustré avec un soin tout particulier ; plusieurs planches doubles reproduisent les grandes compositions de Haarlem ; d'autres nous présentent des œuvres peu connues, dont quelques-unes, appartenant à de riches collections anglaises, ne sont pas facilement accessibles. Le catalogue général qui termine le volume reproduit fidèlement les attributions quelquefois hasardeuses faites par les divers Musées et collections d'Europe et d'Amérique qui possèdent ou croient posséder des Frans Hals ; mais on trouvera dans le texte très critique de M. Davies plus d'une rectification heureuse à cet utile dénombrement.

22. — Le travail de M. Ernest Stroehlin sur *Deux artistes huguenots du* XVIIe *siècle*, *Jean Petitot et Jaques Bordier*, n'est pas seulement une contribution précieuse à l'étude de la Réforme à Genève et en France, mais aussi un chapitre, et non des moindres, de l'histoire de l'émaillerie. Je n'ai pas à discuter des opinions religieuses que l'auteur affirme avec grande énergie ; il m'est infiniment plus facile, et

agréable, de ne point sortir du domaine paisible de l'art. Jean Petitot, né à Genève en 1607 d'une famille originaire de la Bourgogne, fit son apprentissage de joaillier-orfèvre chez Pierre Bordier, dont la famille venait de l'Orléanais. Ils entreprirent, comme compagnons, leur tour de France, et allèrent chercher à Limoges les glorieuses traditions jadis enseignées par les maîtres huguenots Jean Pénicaud, Léonard Limousin, Bernard Palissy. Ils travaillèrent quelque temps en Angleterre, où ils connurent Van Dyck ; ils se séparèrent après la mort tragique de Charles Ier, et Petitot vint se fixer à Paris, auprès d'un autre Bordier, Jacques, cousin de Pierre et comme lui émailleur. Adressés à Louis XIV par Charles II, pourvus d'une pension et du titre de peintres de Sa Majesté, ils commencèrent cette intime et féconde collaboration qui dura trente-cinq années, et ne fut interrompue que par la mort de Bordier. L'œuvre des deux artistes, ou plutôt de Petitot, le plus habile des deux (car le rôle de Bordier était de peindre les accessoires) constitue une admirable iconographie de la cour de France, et l'un des grands mérites du livre de M. Strœhlin, après cette biographie si consciencieuse et toute animée des lettres des deux artistes et des extraits du Journal de Petitot, sera aux yeux des amateurs l'inventaire aussi complet que possible (exception faite toutefois pour un certain nombre d'émaux qui n'ont pu être catalogués à Windsor) de cette série incomparablement riche. Le Louvre paraît en tête, avec ses 44 portraits de Petitot, auxquels il en faut ajouter 13 d'imitateurs et d'élèves ; Chantilly en a 17 ; puis viennent les collections privées de Paris ; puis le Musée de Kensington à Londres, avec une soixantaine d'émaux, et les merveilleuses collections du Roi et des grands seigneurs anglais ; enfin les quelques menues œuvres appartenant à la reine des Pays-Bas, et celles qui, à Genève, sont en possession de la famille Strœhlin-Bordier. De fidèles reproductions photographiques ornent ce beau livre. Je signalerai, en regard de la page 176, une transposition qui est évidemment une erreur d'imprimerie : l'excellent portrait, fort reconnaissable, de Mme de Sévigné, qui appartient au Kensington Museum, est intitulé Duchesse de Vendôme, et la duchesse porte réciproquement le nom de Mme de Sévigné. Il ne me paraît pas non plus que le portrait du même Musée, donné en regard de la page 208, soit celui de Molière ; et quelques autres attributions mériteraient sans doute d'être discutées. Remercions M. Strœhlin d'avoir su mettre en œuvre un si grand nombre d'utiles documents.

23. — Il manque un mot, un simple adjectif au titre de l'ouvrage de M. Émile Dacier sur *le Musée de la Comédie-Française*. Car ce Musée en réalité n'existe point, ou du moins n'existe qu'en fragments et en séries éparses ; c'est un Musée *idéal* dont M. Dacier nous retrace l'histoire avec une ingénieuse érudition. Lorsqu'après la catastrophe du

8 mai 1900 on a pu voir au rez-de-chaussée du Louvre, groupés autour du Voltaire de Houdon, les bustes précieux arrachés à l'incendie, le public a compris qu'il existait un Musée de la Comédie-Française. Mais il le cherche en vain dans le vieux théâtre rajeuni ; ce Foyer, c'est un réduit charmant, mais un étroit réduit. Aussi M. Dacier a-t-il grandement raison (et M. Jules Claretie, son préfacier, l'approuve) de plaider la cause d'un vrai Musée qui, dans les locaux du Palais-Royal que cessera bientôt d'occuper la Cour des Comptes, grouperait tant de précieuses œuvres, peintures, dessins, sculptures où, depuis deux siècles et demi, les comédiens de Molière ont perpétué leurs images. Le catalogue du Musée de la Comédie-Française a été fait, et très bien fait, par M. Monval ; il ne s'agissait pas de le recommencer ; mais combien M. Dacier a été plus heureusement inspiré en rédigeant ces curieux et vivants chapitres d'iconographie théâtrale ! Molière et quelques-uns, en trop petit nombre, de ses acteurs, la troupe de Voltaire, Baron, Mlle Duclos, Adrienne Lecouvreur, puis Grandval, la séduisante Dangeville, et Mlle Gaussin, et Mlle Clairon, et l'illustre Lekain, enfin la troupe de Beaumarchais, avec Molé, Mlle d'Oligny, Mlle Contat, nous mènent au seuil de la Révolution. Désormais les portraits abondent : c'est l'admirable Mlle Joly, de David (si bien reproduite par une héliogravure de Braun), ce sont les peintures et les crayons d'Isabey, de Gérard, d'Achille Devéria, qui nous font connaître et Talma, et Mlle Mars, et Mlle Georges et Rachel ; enfin nos contemporains et surtout nos contemporaines, que peintres et sculpteurs se disputent. Deux répertoires terminent le livre, l'un des collections de la Comédie-Française en leur état présent, l'autre de ces collections en un Musée idéal, c'est-à-dire le répertoire alphabétique aussi complet que possible de tous les portraits peints, dessinés, sculptés ou gravés des principaux artistes du théâtre. Cela seul suffirait à la valeur durable du travail de M. Dacier ; mais l'illustration dont ses éditeurs l'ont orné en a fait de plus un très beau livre, un recueil de documents d'art d'une exactitude et d'un soin irréprochables.

24. — Le plus récent volume de la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » est une *Histoire de la danse à travers les âges*. Pour justifier l'introduction de ce sujet léger dans une aussi grave collection, l'auteur cite un mot de Voltaire qui ne paraît pas prouver grand'chose : « La danse peut compter parmi les arts, parce qu'elle est asservie à des règles. » Nombre d'esthéticiens jugeront ce principe insuffisant. Mais il est incontestable qu'au moins dans les temps anciens la danse fut vraiment un art ; et, à ce titre, elle mériterait l'étude sérieuse que M. de Ménil lui a consacrée. Cette étude se divise en deux parties : danses sacrées, danses profanes. Dans la première je trouve, à propos surtout du moyen âge, quelque abus des citations de Michelet, dont

certaines auraient besoin de contrôle ; dans la seconde je trouve plus d'une répétition ; les danses des bayadères ne pourraient-elles être considérées comme sacrées ? et voici qu'elles reparaissent encore dans un dernier chapitre sur la pantomime orientale. Donc un peu de décousu dans ce livre d'ailleurs si instructif et joliment illustré. La bibliographie manque parfois de précision. Quand je vois, à la fin d'un chapitre, bien sommaire d'ailleurs, sur les Étrusques et les Romains, les indications suivantes d'ouvrages consultés : Pline, *Œuvres complètes ;* Martial, Juvénal, Pétrone, Cicéron, *Œuvres complètes,* je ne suis pas sans inquiétude ; hé quoi ! faudra-t-il consulter les œuvres complètes de Cicéron pour me renseigner sur une image de vase étrusque ? Mais si je passe au chapitre des Bals masqués et des Bals publics, je me rassure en trouvant à la bibliographie les Mémoires de Céleste Magador, et ceux de Rigolboche ; à la bonne heure !

25. — La récente Exposition de la dentelle au Musée Galliéra a marqué l'heureuse renaissance d'une industrie qui fut jadis la plus délicate et une des plus florissantes de France. Il est temps que reviennent en faveur ces merveilles tissées avec des fils presque invisibles par les modernes Arachnés, ces combinaisons savantes et fleuries que créent sous des doigts rustiques les agiles fuseaux. Le moment est bon pour rappeler l'œuvre qu'entreprit jadis le grand Colbert. C'est à lui surtout, a dit très justement M. Henry Lapauze, « que l'industrie dentellière en France peut être reconnaissante. Elle lui doit à peu près tout. Il s'ingénia à la perfectionner, à la développer, à lui créer des débouchés en France et au dehors. Il voulut que le meilleur point de Venise s'exécutât à Paris même, dans l'hôtel de Beaufort, qu'il transforma en manufacture, puis à Alençon et à Argentan. » Le point de France devient l'heureux rival de celui de Venise. Louis XIV le protège, il en porte, il en veut voir sur les habits des courtisans et des dames ; il va jusqu'à interdire de porter des dentelles étrangères, et même des dentelles françaises autres que le point nouveau. L'essor fut immense, et dura près de deux siècles, tant que le développement des procédés mécaniques ne vint pas le menacer ; mais nous avons vu avec bonheur en ces dernières années une vie et une originalité nouvelles apparaître, auprès de cette perfection trop vite monotone et routinière. C'est vraiment un bon, un excellent livre que Mme Laurence de Laprade nous a donné sur *le Point de France et les Centres dentelliers au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècles,* et qui mérite pleinement les jolies louanges de M. Lapauze, son préfacier. La correspondance de Colbert en forme la base, avec la série des édits et arrêts concernant le sujet. Étude d'histoire et d'économie politique, peut-on dire, en même temps qu'étude d'art, car les lois draconiennes de Colbert, ce *protectionniste* à outrance, ont été une des grandes sources de fortune de la France.

Les gravures, qui reproduisent en partie des détails de costumes pris en des portraits du XVIIe siècle, nous font apprécier la richesse et le raffinement de quelques pièces exquises entre toutes.

26. — L'étude de M. Henry Lapauze, dont je citais tout à l'heure quelques lignes, fait partie d'un intéressant recueil de *Mélanges sur l'art français*. On y retrouvera avec plaisir deux articles très vivants et bien documentés que la *Revue des Deux Mondes* accueillait en 1903, l'un sur l'Académie de France à Rome, à propos du centenaire qui fut si joliment fêté sous les ombrages de la villa Médicis, l'autre sur une Académie révolutionnaire des beaux-arts, cette Commune des arts, fondée en 1790 par Restout et David pour supplanter l'Académie de peinture, et supplantée elle-même, comme trop académique et aristocratique, par la Société populaire et républicaine des arts. Quelques pages sur La Tour au Musée de Saint-Quentin, une longue et importante analyse de l'œuvre d'Ingres et de ses portraits dessinés, une émouvante biographie de Jean Carriès, le maître potier dont les chefs-d'œuvre appartiennent désormais au Musée de la Ville de Paris, grâce à la générosité de M. Georges Hœntschel ; enfin un article que je voudrais voir méditer par le plus grand nombre possible de lecteurs, par nos députés surtout, sur le droit d'entrée dans les Musées. M. Lapauze combat la thèse de la gratuité par les arguments les plus sages et les plus forts, et la solution qu'il propose, celle de l'entrée payante avec deux jours gratuits, est assurément la seule pratique et libérale tout à la fois. Cependant la Chambre l'a repoussée, parce que les projets les meilleurs ne peuvent résister à la sonorité des lieux communs et de la phraséologie sentimentale ; ce sont les termes mêmes dont se sert M. Lapauze, et il y faut quelque courage. Mais son enquête, si nettement conduite, n'en subsiste pas moins, et ses conclusions, croyez-le bien, triompheront un jour.

27. — La deuxième série des *Excursions artistiques et littéraires* de M. Gaston Sortais contient, à côté d'articles sur La Bruyère, Buffon, Thomas Gray, Berryer, une étude de la collection Dutuit, exposée au Petit Palais de la ville de Paris, et surtout un travail des plus intéressants sur Pinturicchio et l'école ombrienne. Peu d'artistes ont été aussi bien traités que Pinturicchio en ces dernières années ; il a eu l'honneur de plusieurs biographies critiques accompagnées de splendides illustrations, en France, en Allemagne, en Italie ; il ne faut pas oublier l'excellent livre, si plein de faits et d'observations personnelles, que M. l'abbé Broussolle a publié sur *la Jeunesse du Pérugin*. M. Sortais n'avait guère qu'à glaner, après une si abondante moisson ; mais il a su lier une charmante gerbe. Cette biographie du peintre d'Alexandre VI est écrite avec un vif et juste sentiment de la nature ombrienne ; elle renferme de fines descriptions des paysages de Pérouse et des œuvres

d'art qui ornent si délicieusement la capitale de l'Ombrie. Une part prépondérante y est donnée, comme il convient, aux fameuses fresques de l'appartement Borgia, au Vatican, si heureusement restaurées et remises en lumière par l'initiative généreuse de Léon XIII.

28, 29, 30. — Trois nouveaux volumes dans l'excellente collection des *Villes d'art célèbres*, qui en compte déjà seize. Deux de ces volumes terminent la belle trilogie de M. Émile Bertaux sur *Rome* : c'est la Rome chrétienne, *de l'ère des catacombes à l'avènement de Jules II*, et la Rome moderne, *de l'avènement de Jules II à nos jours*. Ils résument avec grande élégance et en d'heureuses proportions les plus récents travaux dont Rome et le Vatican ont été l'objet ; et l'agrément du texte s'y double du choix parfait des gravures. Mais il m'est impossible de ne pas reprocher à M. Bertaux l'absence de toute indication bibliographique ; cela diminue singulièrement l'utilité que peut avoir son ouvrage. Il est évident qu'une publication de ce genre, sur un pareil sujet, ne peut prétendre à l'originalité ; et c'est une raison de plus pour fournir au lecteur curieux les moyens de s'instruire davantage, de vérifier même telles ou telles assertions. S'il m'est permis de citer un exemple qui me touche, j'avouerai ma surprise de trouver dans l'étude des catacombes (p. 13) une explication de fresque que j'ai donnée, peut-être à tort, mise sous le nom de Mgr Wilpert, lequel au contraire la combat. M. Bertaux a un goût trop délicat et trop sûr pour n'avoir point souffert des mutilations imposées, sous prétexte d'embellissement, à Rome capitale de l'Italie nouvelle. Il le marque dans son dernier chapitre, mais avec une discrétion parfois excessive. Car il n'y aurait pas de termes assez forts pour flétrir la construction, sur les bords du Tibre, de l'énorme synagogue dont la coupole aveuglante s'impose de partout aux regards, et réussit à éclipser le dôme de Michel-Ange ; c'est la revanche de la franc-maçonnerie et du ghetto sur la Papauté. Mais M. Bertaux n'en parle point. Il trouve « digne d'une capitale » le déplorable et gigantesque monument à Garibaldi qui du haut du Janicule domine la Ville et l'horizon de la Campagne. Et il réserve son jugement, avec trop de bienveillance encore, sur le monument que l'on édifie à Victor-Emmanuel, et qui, s'il est jamais terminé, sera hors de toute proportion avec les édifices vénérables qui l'entourent. Mais je crains d'avoir trop insisté sur des observations peu importantes en somme, et qui ne doivent nuire aucunement au charme et au succès de ces volumes si spirituellement écrits et ingénieusement illustrés. — Le livre de M. Welschinger sur *Strasbourg* a été l'objet d'assez vives critiques en une correspondance d'Alsace publiée par le *Bulletin de l'art ancien et moderne* du 28 janvier dernier. C'est une preuve de plus, s'il en fallait une, que nul n'est prophète en son pays. N'ayant point les mêmes

raisons d'impitoyable sévérité, je me bornerai à dire que j'ai été vivement touché du ton de filiale et respectueuse tendresse dont cet enfant de Strasbourg parle d'une ville chère et sacrée entre toutes. Sa description, claire et animée autant qu'érudite, et relevée d'ailleurs par un grand nombre de belles et fidèles gravures, se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt passionné; elle éveille tant de souvenirs dramatiques et grandioses, depuis les luttes du moyen âge, les exploits de Turenne et de Condé, et les jours de victoire où surgit le Chant de guerre de l'armée du Rhin, jusqu'aux temps héroïques et inoubliables de 1870!

31. — Je ne puis quitter Strasbourg sans dire quelques mots d'une luxueuse plaquette où M. André Girodie, le critique si parfaitement instruit de l'Alsace et de son art, nous fait connaître un des hommes dont l'œuvre honore le plus la vieille et pittoresque cité : le peintre graveur *Albert Koerttgé*. Né à Strasbourg en 1861, Koerttgé, après avoir, comme un autre Ulysse, fait plus d'un beau voyage, revint du lointain Orient se fixer en son cher pays. Il en traduit le grave et familial visage en des aquarelles que l'on goûte, et surtout en des eaux-fortes qui sont d'un maître. Celles qui illustrent le travail de M. Girodie ont un charme de fidélité bien pénétrante et rare, en même temps qu'un métier subtil qui ravira les amateurs.

32, 33, 34. — Le travail du P. Urbain Coppens sur *le Palais de Caïphe et le nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères assomptionnistes au Mont Sion* n'est pas seulement une œuvre d'archéologie très sérieusement documentée, c'est aussi et surtout une œuvre de polémique, qui relève justement d'assez singulières erreurs commises par les professeurs de Notre-Dame de France dans leur nouveau guide historique et pratique de la Palestine. — M. Besnard, architecte, a consacré une minutieuse et intéressante étude, illustrée de croquis et de relevés d'une excellente exécution, à *l'Église de Cormeilles en Parisis*, où se juxtaposent les styles des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Les chapitaux gothiques de cette église sont particulièrement intéressants ; et la crypte surtout, où M. Gonse a vu le premier exemple du style nouveau, antérieur au Saint-Denis de Suger, aurait, s'il fallait s'en tenir à cette théorie, une importance exceptionnelle. Mais M. Besnard, très sagement, en abaisse la date de quelques années, et, la ramenant aux environs de 1145, nous permet de croire qu'elle fut bâtie par les soins de Suger, mais peu après Saint-Denis ; c'est encore un beau titre de gloire. — Les *Recherches sur les peintres de la ville de Saint-Omer*, de M. Charles Revillion, forment une intéressante contribution à l'histoire de nos musées de province. Nombreux sont les artistes audemarois ; entre tous il faut citer Arnould de Vuez, peintre fécond et grand bretteur, au temps de Louis XIV, qui fut protégé par Le Brun et alla s'établir à

Lille, puis, au XIXe siècle, Belly, l'orientaliste, Chifflart, l'inventif dessinateur et graveur, et surtout le grand peintre militaire Alphonse de Neuville. L'auteur a oublié d'indiquer dans son catalogue des œuvres de Neuville conservées dans des musées les deux beaux fragments du panorama de la Bataille de Champigny, le Combat de la Plâtrière, au Musée de Versailles, et le Four à chaux, au Musée de la ville de Paris. Souhaitons que cet utile essai d'inventaire soit imité par toutes nos académies de province ; ce serait la meilleure des bases pour la future décentralisation artistique dont on parle beaucoup mais que l'on n'osera jamais réaliser.

35. — Les *Questions d'art* que traite M. Émile Trélat ne sortent guère du domaine de l'architecture ; elles n'en ont que plus d'importance peut-être, et il serait désirable qu'elles fussent méditées par les faux et prétentieux artistes qui ont entrepris de nous gâter irrémédiablement par leurs bâtisses incohérentes nos belles perspectives parisiennes. Ce sont des conférences et des articles de date parfois très ancienne, mais qui semblent jeunes toujours, parce que le bon sens y vient en aide à la science. Je citerai comme particulièrement utiles et recommandables les études sur le théâtre et l'architecte, sur l'enseignement des beaux-arts, sur l'architecture contemporaine, enfin sur les architectes et les ingénieurs.

36. — M. Dinet, l'excellent peintre orientaliste, a rendu un grand service à tous ses confrères en leur révélant *les Fléaux de la peinture*, c'est-à-dire les mauvaises couleurs et les mauvais vernis. Les listes de proscription qu'il a dressées dans son petit livre méritent la plus absolue confiance, et c'est selon ses conseils qu'il nous faudra désormais composer notre palette. Mais hélas ! que de déceptions réserve la peinture à l'huile, même aux plus savants artistes ! Lisez, lisez le livre de M. Dinet, et n'oubliez pas la charmante lettre-préface de M. Lafenestre.

37. — Le travail de M. l'abbé de Lescluze sur *les Secrets du coloris* nous mène beaucoup plus loin. C'est un essai scientifique de haute valeur sur les lois de l'harmonie colorée, qu'il rapproche de celles de l'harmonie musicale. Un même artiste — il ne s'agit pas, bien entendu, d'un débutant, mais d'un peintre formé, ayant une manière bien à lui — emploie des tons colorés définis, de nombre restreint, en dépendance les uns des autres, et formant certains accords, une *gamme* qui lui appartient en propre. Ces associations de couleurs, pour produire une harmonie, doivent être soumises à des lois numériques précises, et il est donc possible de dresser une table d'harmonie de leurs gammes réduites aux éléments rudimentaires. Il ne m'appartient pas de dire si le problème est définitivement résolu, c'est affaire à de plus savants ; mais M. l'abbé de Lescluze peut s'autoriser de l'appréciation de bons juges pour être assuré qu'il a fait œuvre utile, autant que difficile.

38. — La brochure de M. Gustave Hue sur *l'Art populaire* nous donne les résultats d'une enquête sagement conduite auprès d'un certain nombre d'artistes et de littérateurs aimés du public. MM. Rodin, Besnard, Gabriel Mourey, Marcel Prévost, Frantz Jourdain, Gustave Geffroy, tous concluent à la nécessité d'une initiative intelligente et généreuse qui donne un nouvel essor à nos industries d'art, qui fasse entrer le goût et la beauté avec la simplicité dans les intérieurs les plus modestes, qui nous délivre enfin de l'odieuse *camelote* que nous offrent, sous prétexte de mobilier d'art, et d'art nouveau, les magasins à bon marché. Une Société d'art populaire et d'hygiène s'est fondée à Paris, grâce au vaillant poète Jean Lahor, sous la présidence d'honneur de M. Georges Picot, et le petit livre de M. Hue nous en expose tout au long les excellents projets.

39, 40. — J'ai hâte de clore cet article interminable et pourtant trop sommaire en signalant aux lecteurs philosophes la deuxième édition, revue, d'un essai de M. Marguery sur *l'Œuvre d'art et l'Évolution*, ou plutôt d'un véritable traité d'esthétique, ingénieusement basé sur le rôle décisif du rythme dans l'expression artistique. C'est parmi les trop nombreux ouvrages didactiques de ce temps-ci une œuvre qui mérite de survivre et d'être méditée. — J'en dirais volontiers autant d'un livre de vrai talent et de haute pensée, le *Kalliklès* de M. Louis Prat, dialogue sur *l'Art et la Beauté*, si sa forme même, toute littéraire et classique qu'elle soit, ne devait quelque peu inquiéter par un goût archaïque et rétrospectif. Et pourtant ce dialogue figurerait avec honneur à la suite des œuvres de Platon, qu'il continue et commente, et la lecture en serait infiniment plus profitable que celle des mille fadaises qui nous assiègent quotidiennement l'esprit.

ANDRÉ PÉRATÉ.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. MÉTAPHYSIQUE. PSYCHOLOGIE. — 1. *Leçons de philosophie*. T. II. *Logique. Morale. Métaphysique*, par ANTOINE BERNARD. Paris, Amat, s. d., in-8 de 508 p., avec un Appendice de 10 p., 10 fr. — 2. *Psychologie. Cours de philosophie. La Science de l'âme dans ses rapports avec l'anatomie, la physiologie et l'hypnotisme*, par le P. A. CASTELEIN. Nouvelle édition. Bruxelles, Dewit, 1904, gr. in-8 de 840 p. et 8 planches, 8 fr. — 3. *Cours de philosophie. Morale*, par le P. A. CASTELEIN. Bruxelles, Dewit, 1904, gr. in-8 de 453 p. — 4. *Le Spiritualisme*, par GEORGES DUMESNIL. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-8 de XV-165 p. — 5. *Hypothèse sur la constitution de la matière*, par JOSEPH THEVENIN. Paris, A. et Ch. Thomas, 1904, in-8 de 45 p., 2 fr. — 6. *L'Évolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain*, par RÉVEL. Paris, L. Bodin, 1905, in-12 de 320 p. — 7. *Les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit*, par A. BELLANGER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-238 p., 5 fr. — 8. *La Vie personnelle, étude sur quelques illusions de la perception intérieure*, par ALBERT BAZAILLES. Paris, Alcan, 1905, in-8 de III-307 p., 5 fr. — 9. *La Logique des sentiments*, par TH. RIBOT. Paris, Alcan, 1905, gr. in-8 de X-200 p., 3 fr. 75. — 10. *Études sur la sélection chez l'homme*, par le Dr PAUL

Jacoby. Paris, Alcan, 1904, gr. in-8 de xvii-620 p., 10 fr. — 11. *Les Jeux des enfants, étude sur l'imagination créatrice chez l'enfant,* par Frédéric Queyrat. Paris, Alcan, 1905, in-18 de 161 p., 2 fr. 50.

Philosophie morale et religieuse. — 12. *La Morale scientifique, essai sur les applications morales des sciences sociologiques*, par Albert Bayet. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 180 p., 2 fr. 50. — 13. *La Science considérée comme force morale,* par le vicomte de Bourbon-Busset. Paris, Amat, s. d. (1904), in-12 de xiv-381 p., 3 fr. — 14. *Les Sources de la croyance en Dieu*, par A.-D. Sertillanges. Paris, Perrin, 1905, in-8 de 572 p., 7 fr. 50. — 15. *Philosophie morale et religieuse. Art et voyages,* par J.-J. Clamageran. Paris, Alcan, 1905, in-18 de xxv-312 p., avec portrait, 3 fr. 50.

Histoire et Critique. — 16. *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, par François Picavet. Paris, Alcan, 1905, gr. in-8 de xxxii-367 p., 7 fr. 50. — 17. *La Vraie Religion selon Pascal, recherche de l'ordonnance logique de ses pensées relatives à la religion, suivie d'une analyse du « Discours sur les passions de l'amour, »* par Sully Prudhomme. Paris, Alcan, 1905, in-8 de x-444 p., 7 fr. 50. — 18. *Les Grands Philosophes. J.-G. Fichte*, par Eugène Beurlier (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p., 0 fr. 60). — 19. *De Hégel aux cantines du Nord,* par Maurice Barrès. 2e édit. Paris, Sansot, 1904, in-10 de 96 p., 1 fr. — 20. *La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte*, par Eugenio Rignano. Milano, Sandron, s. d., in-18 de 122 p., 1 fr. — 21. *Henri Heine, penseur,* par Henri Lichtenberger. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 250 p., 3 fr. 75. — 22. *Les Grands Philosophes. Herbert Spencer*, par Émile Thouverez (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 23. *La Philosophie de Victor Hugo*, par H. Pellier. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 234 p., 3 fr. 50.

Philosophie générale. Métaphysique. Psychologie. — 1. — Certains cours de philosophie bien divisés, précis, exacts, sont d'une abominable sécheresse ; d'autres, plus développés, abondent en amplifications littéraires et en réflexions morales. Ceux-là rebutent les élèves, et ceux-ci les déconcertent. Les *Leçons de philosophie* de M. A. Bernard sont à la fois vraiment scientifiques et intéressantes, et nous disons volontiers du second volume ce que nous avions écrit du premier : il rendra de réels services, non seulement pour la préparation aux examens, mais encore, ce qui vaut infiniment mieux, pour la formation intellectuelle des jeunes esprits. Il comprend la logique, la morale et la métaphysique, et suit très fidèlement l'ordre du programme. Si nous reprochions à M. Bernard de placer la morale avant la métaphysique, ce qui expose la science des mœurs à paraître dénuée de base et de principes, d'avoir traité en métaphysique les questions du scepticisme, du criticisme et du dogmatisme, qui, pour nous, ressortissent à la logique, il nous répondrait sans doute qu'il s'est conformé aux indications officielles. Mieux vaut le féliciter d'avoir uni, dans son œuvre, l'esprit géométrique et l'esprit de finesse.

2. — Le traité de *Psychologie* du R. P. Castelein est une nouvelle édition, augmentée et perfectionnée. Le savant jésuite expose la science de l'âme dans ses rapports avec l'anatomie, la physiologie et l'hypnotisme. Il estime que les découvertes modernes n'infirment pas, mais confirment les grandes thèses scolastiques ; c'est notre humble

avis et, en des pages fermes et fortes, l'auteur le justifie pleinement. La lecture de son livre est instructive ; on pourrait le recommander spécialement aux étudiants en médecine, émus, parfois, par les inférences illégitimes mais spécieuses que certains professeurs prétendent déduire des découvertes récentes. De nombreuses et excellentes planches bien gravées, rendent la démonstration accessible à toutes les intelligences attentives. A la façon des mathématiciens et des théologiens, le P. Castelein énonce des propositions très nettes dont il fournit des preuves organisées suivant la méthode scolastique ; elles sont ordinairement rigoureuses ; peut-être manquent-elles parfois de souplesse et ne distinguent-elles pas assez les positions essentielles et les affirmations secondaires et contestables.

3. — Nous appliquerons les mêmes remarques à la *Morale* du même auteur, où nous signalerons un lucide exposé et une vigoureuse réfutation des faux systèmes de morale, aussi bien qu'un chapitre sur le probabilisme. Ce chapitre est écrit par un philosophe nourri et vivifié par la doctrine théologique. Le traité ne contient pas toute la morale et ne veut pas l'exposer en entier ; c'est une étude sur les principes, c'est-à-dire la fin, les éléments et la règle des actes humains ; à ce titre il est complet et substantiel. On y trouvera des raisons décisives contre les théories de plus en plus répandues et néfastes, qui pervertissent et abolissent la loi morale.

4. — Les vraies réalités, celles qui ne s'évanouissent pas sous l'analyse, qui résistent au temps et aux forces adverses, sont les réalités spirituelles : l'âme, Dieu. Mais pour les définir et les découvrir, diverses furent les méthodes employées par les philosophes. M. G. Dumesnil, dans son dernier ouvrage : *Le Spiritualisme*, s'inspire de saint Augustin et de Descartes, mais les interprète très librement, précisant, complétant, redressant ce qui lui semble vague, inachevé, inexact. Du *Cogito* de Descartes surgirent divers systèmes de végétation touffue, peu semblable à la graine d'où elle germa. M. Dumesnil suit la fortune du *Cogito* chez les penseurs antérieurs et postérieurs à Kant. Il accorde, avec raison, une attention spéciale à la conception très personnelle de M. Lachelier qui fait « du Je pense universel, un être absolu » et au système de Maine de Biran qui ne saisit la force spirituelle que réfléchie par l'organisme. Il consacre à ces deux penseurs des pages pénétrantes qui décèlent les illusions d'un idéalisme inconséquent et les confusions d'un substantialisme physiologique. La discussion est menée avec décision et délicatesse ; elle met en lumière le caractère de l'intuition raisonnable, synthétique et concrète par laquelle chacun de nous se pense « pensant par l'acte le plus réel et le plus personnel. » — *Je suis* ; *Dieu est* ; telles sont les deux parties de cette étude. La deuxième est une méditation élevée et féconde, durant laquelle, à la

manière des mystiques, l'auteur s'entretient avec un interlocuteur invisible mais présent. C'est à l'âme de Descartes qu'il s'adresse contestant la valeur de l'argument ontologique tel que celui-ci le formule, et le modifiant heureusement en prenant pour base la réalité de la pensée. « Il n'y a aucune idée qui existe par soi suspendue dans le vide, à plus forte raison aucune vérité éternelle et nécessaire, et toute idée suppose pour être produite un être capable de la produire. » (p. 148). De ce principe, M. Dumesnil déduit la réalité de l'être souverain « qui est en pleine possession d'une infinie perfection actuelle. » Plusieurs des pages de cette étude, à laquelle on ne peut guère reprocher que l'absence de quelques divisions qui fixeraient les idées et faciliteraient la lecture, sont empreintes d'une austère et pure beauté.

5. — M. J. Thevenin expose en quelques pages une *Hypothèse sur la constitution de la matière.* « Elle peut se résumer ainsi : il y a deux choses dans l'univers, un *substratum* matériel qui est unique et commun à toutes les substances ; des mouvements variés à l'indéfini qui donnent à la matière les formes et les propriétés diverses avec lesquelles elle nous apparaît » (p. 6). L'auteur emprunte à la physique et à la chimie les faits et les théories sur lesquels il s'appuie ; il croit pouvoir expliquer la plupart des phénomènes de l'occultisme par les actions et les réactions de la matière considérée en ces divers états. Il revendique dans la matière organisée la présence nécessaire d'un principe immatériel et il n'entend pas nier la possibilité d'une intervention surnaturelle, bien qu'il « soit très sceptique sur la fréquence de ces interventions. » — Cette brochure intéressante est composée et écrite par un esprit clair et mesuré ; elle est une utile contribution aux difficiles problèmes de l'hypnotisme.

6. — *L'Évolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain.* Sous ce titre, M. Revel nous expose la genèse de tous les êtres, produits de l'énergie universelle; la vie et la conscience sont identiques; le fondement de la vie réside dans l'atome. Pour façonner cet atome, il faut un principe directeur qui agit : la vie; un *substratum* qui permet à la vie de s'exprimer. Ce n'est pas à la Bible, à l'Évangile ou à la philosophie qu'il faut demander la lumière, mais aux traditions orientales et aux conceptions théosophiques. « L'âme est un tourbillon d'énergie divine. » — Singulier mélange de science et de rêveries, d'érudition et de fantaisie, de constatations positives et d'hypothèses injustifiées, ce livre aboutit au panthéisme. L'explication mystérieuse du monde exprimée par le premier verset de la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », satisfait davantage les aspirations de notre âme raisonnable et religieuse.

7. — Le principe de causalité est-il inné, comme une catégorie kan-

tienne. Est-il empirique comme une succession de phénomènes telle que Hume la conçoit? Aucune des deux hypothèses ne satisfait M. A. Bellanger, qui expose son sentiment dans *les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit*. D'après lui, ces concepts, ce n'est l'expérience ni la raison qui nous les fournissent, mais les besoins généraux qui dérivent de la nature humaine. Nous croyons aux causes, parce qu'elles nous sont indispensables pour la vie, la science, la croyance et le devoir. Pour s'en convaincre, l'auteur étudie les opérations frustes et spontanées des primitifs, c'est-à-dire des enfants, des dégénérés, des sauvages qui ont une tendance à étendre ce concept hors des limites de l'expérience, sous l'impulsion d'une nécessité pratique. Pour les philosophes et les savants, les synthèses mentales qu'ils construisent exigent plus impérieusement encore les causes efficientes et les causes finales, la réalité des actions et des réactions entre les êtres, l'affirmation du principe de causalité. Enfin, les âmes vertueuses et religieuses supposent comme des postulats inévitables, la liberté, l'activité intentionnelle, la cause première. La démonstration semble donc rigoureuse. — Nous pourrions poser cette question : Si l'on ne peut vivre, penser, agir, sans imaginer des causes, cette nécessité ne serait-elle pas signe de vérité? S'il y a, s'il doit y avoir harmonie entre la nature et l'esprit, notre activité intentionnelle ne peut être en désaccord avec la réalité objective. Nous n'admettons pas cependant qu'il n'y ait pas de preuves plus directes de la causalité. Nous ne *croyons* pas seulement, nous *savons* qu'il y a des causes, parce que la contemplation de l'univers et la conscience de l'activité personnelle nous les révèlent clairement. Sans adopter la thèse de M. Bellanger, nous estimons qu'elle contient des observations utiles et justes, et qu'on en profitera pour mieux connaître et déterminer la notion de cause.

8. — L'idéalisme a démontré que le monde extérieur est une illusion, mais beaucoup de philosophes persistent à croire que la personne humaine est une, permanente, active, à la manière d'une substance et d'une cause. Ils prétendent que nos sensations, nos idées, nos émotions doivent nous apparaître comme des phénomènes insérés sur le *substratum* de notre moi, que nos opérations sont des actes qu'il réalise, qu'il se manifeste en eux et par eux. M. A. Bazailles, dans une thèse de doctorat récemment soutenue en Sorbonne, a voulu étudier de près, afin de les dénoncer et de les dissoudre, les illusions de la perception intérieure. *La Vie personnelle*, tel est le titre de ce remarquable travail, qui mérite et obtiendra l'attention de ceux que passionnent les problèmes de métaphysique et de psychologie. L'ouvrage est divisé en sept chapitres : Ch. Ier. *L'Entendement et la conscience :* l'entendement est la fonction du *même* au sens réaliste du mot, la fonction du continu

et de l'homogène ; la conscience est la fonction du divers, du discontinu, du différenciel. Nos erreurs proviennent de la confusion entre les notions abstraites construites par l'entendement et les données concrètes fournies par la conscience. — Ch. II. *La Notion du moi.* Le phénoménisme le construit après coup par un procédé qui le déforme, puisqu'il exclut ou néglige l'activité personnelle du sujet. Le spiritualisme biranien le recompose avec des états de conscience, manifestation d'une force primitive et indéfectible. Ces deux théories sont fausses, parce qu'elles impliquent l'une et l'autre des termes contradictoires. — Ch. III. *Le Sentiment.* Il est spontané, il est intime, il traduit nos états physiologiques en même temps qu'il se reflète en eux, il recouvre une expérience originale de l'âme et nous permet d'atteindre le moi vivant, mais il n'est pas susceptible de définition nette ; chacun d'eux est une véritable individualité, il exprime la diversité et l'irréductibilité de nos états de conscience, il n'en révèle pas l'unité. — Ch. IV. *Le Caractère.* Celui-ci n'est pas la forme parfaite dans laquelle tend à se reposer le mouvement du vouloir ; il n'est pas assez dégagé des nécessités organiques et il traduit plutôt qu'il ne constitue le fond même de notre être. — Ch. V. *L'Individualité.* C'est l'unité centrale où se redressent comme en un foyer intérieur les apparitions mobiles de la conscience. — Ch. VI. *La Liberté intérieure.* Variable et provisoire comme la vie personnelle elle-même, elle en exprime fidèlement le rythme ; elle représente une existence achevée, parvenue à la pleine connaissance en une personne donnée ; elle correspond à ces moments de conscience et de possession de soi qui forment dans la pensée réfléchie la pure action intellectuelle. — Ch. VII. *Le Système de la vie personnelle.* C'est par un *devenir*, par une évolution et une transformation, à l'aide de la réflexion, de l'énergie morale et de la pensée pure que se reproduit sous une forme toute spirituelle la vivante unité et la consistante harmonie d'une conscience dynamique qui passe enfin *à l'acte de la personne.* Nous retrouvons ici, concrète, réelle et toujours en mouvement, l'unité dont les abstractions et les formules nous donnent l'image inexacte et le concept contradictoire. — Est-ce très clair ? Je n'oserais l'affirmer ; mais la clarté est indice de fausseté, puisque seuls sont clairs les notions, les jugements, les formules qui dénaturent, fixent et unifient les réalités, trop complexes et trop fuyantes pour être exprimées telles qu'elles existent. Telle est du moins, si je l'ai bien comprise, la théorie de M. Bazailles. Il n'est pas, sans doute, une seule page de son livre dont j'admettrais sans réserve le contenu ; mais ce philosophe, qui croit parfois avoir prouvé lorsqu'il a décrit, excelle, en effet, dans la description fine, nuancée, délicate et subtile des états intérieurs de l'âme les plus mobiles, les plus fuyants et les plus furtifs. On le suit avec une attention inquiète et charmée ; on le trouve prestigieux et déce-

vant ; on admire son talent pénétrant et souple, et on regrette qu'il dédaigne la base solide qui seule pourrait soutenir ses constructions ingénieuses et harmonieuses.

9. — Il y a une logique affective comme il y a une logique intellectuelle ; la première a précédé la seconde et demeure dans toute une catégorie de jugements variés et spéciaux par lesquels se forment et se maintiennent les groupes humains, car ils créent et défendent les croyances, les opinions et les préjugés qui sont les liens des unions morales. M. T. Ribot expose *la Logique des sentiments* dans son dernier livre. Le raisonnement affectif ne doit pas être confondu avec l'association par contiguité ou par contraste, des états affectifs (ch. Ier). La logique extra-rationnelle est constituée par des jugements de valeur dont le domaine est moral, esthétique, sociologique, politique et religieux. Le principe de finalité règle, unifie et domine cette logique spéciale affranchie du principe de contradiction, parce que les besoins et les désirs les plus opposés peuvent coexister (ch. II). On peut essayer de classer ces principales formes : raisonnement passionnel, (celui des timides, des amoureux, des jaloux) ; raisonnement inconscient (par transformations, substitutions et analogies sensibles) ; raisonnement imaginatif (dans lequel le désir engendre et organise une croyance) ; raisonnement de justification (manifestation partielle de l'instinct de conservation) ; raisonnement mixte (qui cherche à produire la conviction par l'émotion, la démonstration par la passion : ce type est l'éloquence) (ch. III). L'imagination créative affective a pour but d'organiser ; son problème consiste à rendre suffisamment précis et relativement stable, ce qui est, par nature, vague et fuyant. La musique qui crée des personnages et développe des caractères en dépend presque toute entière, si l'on fait abstraction de sa partie technique ; la littérature symbolique, le roman d'amour mystique en offrent des formes incomplètes (ch. IV). La logique émotionnelle est un effort pour rationaliser les instincts et provient, comme la logique rationnelle, de l'utilité ; son caractère dominant et permanent est d'être pratique ; elle est destinée à durer toujours, bien qu'elle soit imparfaite, souvent injustifiable, et source abondante de sophismes dangereux (Conclusion). Telles sont les principales idées exposées et développées par l'éminent psychologue qu'est M. T. Ribot, avec la netteté admirable qui est sa qualité maîtresse. Pourquoi faut-il que malgré son effort pour être impartial, il laisse parfois percer des préjugés antimétaphysiques par lesquels il compromet la sûreté de ses conclusions ?

10. — Le docteur P. Jacoby est un aliéniste russe qui nous donne, en plus de six cents pages très compactes, le résultat de ses observations sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité. La première édition de son livre parut il y a vingt-quatre ans sous le même titre : *Études*

sur la sélection chez l'homme. La nouvelle édition est précédée d'un Avant-propos qui est, sans doute, une des dernières pages écrites par M. Tarde, et où des réserves s'indiquent sous les éloges. — L'ouvrage comprend deux parties : *Le Pouvoir ; le Talent.* La souveraineté implique une dépense de force nerveuse dont souffrent les familles qui l'exercent ; leurs membres sont les victimes de tares physiologiques ; voués à la stérilité relative, à la débilité, à la folie, elles sont la proie certaine de la dégénérescence. La thèse est prouvée par une longue histoire médicale de la famille Octavia, depuis Jules César jusqu'à la fille de Néron, Claudia Augusta. Elle est confirmée par des observations pathologiques sur les maisons régnantes d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de France et d'Angleterre. — Le talent n'est pas moins funeste que la puissance ; toute aristocratie se paie et produit pour les descendants des grands hommes, un affaiblissement, une infériorité, et bientôt l'extinction de la race. Conclusions : la sélection n'est pas toujours une cause de progrès ; heureux les médiocres. — Le livre est bourré de faits empruntés à tous les historiens et soigneusement groupés ; ils sont plus nombreux que démonstratifs ; la statistique, les graphiques, donnent une allure scientifique à des considérations souvent contestables. On ne peut méconnaître le patient labeur exigé par de pareilles recherches ; on recueille, çà et là, des faits intéressants, mais on reste invinciblement sceptique au sujet du résultat. Le docteur Jacoby, qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme, regrette que les victimes de la mégalomanie préfèrent à l'immortalité physiologique, l'immortalité de la gloire. Il ne prouve nulle part qu'il y ait incompatibilité entre ces trois formes de survivance.

11. — *Les Jeux des enfants.* Ce nouveau volume de M. F. Queyrat est de lecture facile et agréable. Le jeu est un stade du développement de l'imagination créatrice qui évolue vers l'invention romanesque par la perception illusoire et l'animation des choses. On a expliqué le jeu de diverses manières : récréation, excédent d'énergie, imitation, développement des instincts et apprentissage de la vie, habitude héréditaire. M. Queyrat adopte la théorie de Groos : « Ces jeux de jeunesse reposent sur des instincts. » Nous pensons que cette explication juste n'exclut pas les autres. La psychologie du jeu dénote : 1° un vif plaisir éprouvé par l'enfant heureux de satisfaire ces instincts, d'être cause, d'exercer sa liberté ; 2° une illusion tantôt inconsciente, tantôt consciente, à laquelle l'être imaginatif se complaît. On peut essayer de classer les différents jeux d'après leur origine : hérédité, imitation, imagination et leur fonction éducative ; le mouvement, le sens, l'intelligence, l'émotion, la volonté, la tendance artistique peuvent être plus ou moins développés. L'auteur consacre un chapitre spécial au jeu de la poupée, qui satisfait l'instinct de la maternité, le

désir d'imitation, l'ambition de jouer le rôle de cause active. Enfin, il examine les jouets d'enfants au point de vue de leur valeur éducatrice. Tout cela est mesuré et attrayant. Nous eussions aimé un chapitre complémentaire sur l'influence morale ou immorale du jeu; il devient parfois un danger quand il développe l'orgueil ou la colère, la sensualité ou l'avarice et toutes les formes de l'égoïsme.

Philosophie morale et religieuse. — 12. — M. Albert Bayet nous donne, dans *la Morale scientifique*, un essai sur les applications morales des sciences sociologiques. Il s'agit de fonder sur la science une morale, définitivement affranchie des superstitions religieuses et des préjugés métaphysiques. La conception classique, celle du christianisme, de Kant, du spiritualisme universitaire est absurde puisqu'elle découle du déisme ou le requiert comme un postulat : devoir, mérite, démérite, ces mots n'ont plus de sens parce qu'ils supposent la responsabilité, qui est un concept illusoire. « Dès l'instant qu'on admet, dans le monde social, l'existence de lois en tout point semblables à celles qui régissent la chute d'une pierre, il est aussi puéril de rendre un individu, quel qu'il soit, responsable de ses actes, que de blâmer l'arbre chétif ou de féliciter l'arbre vigoureux (p. 10). « La morale devra se proposer non d'élaborer un code de devoirs, mais d'améliorer sans cesse la réalité morale. Elle devra tenter ces améliorations, toujours partielles, sans se soucier d'avoir, au préalable, défini le bien ou l'utile. » (p. 48). L'art moral rationnel nous aidera à rectifier les idées collectives et à perfectionner les mécanismes sociaux pour les rendre conformes aux exigences de la conscience des groupes et aux conditions changeantes de la vie sociale. La propagande et l'organisation pratique sont les moyens nécessaires et efficaces de réaliser ce progrès. Il est essentiel dans l'enseignement de bannir « une sorte d'hypocrisie généralisée » qui rend la morale laïque trop semblable à la morale cléricale : les prétendus devoirs religieux sont contradictoires « à une époque où le déisme n'est plus guère qu'un souvenir » ; certains devoirs familiaux sont formulés en termes trop absolus; la modestie, la patience prennent une importance disproportionnée; la résignation ne peut être présentée comme une vertu que par une naïve audace stupéfiante. Interrogeons la conscience collective; elle nous indiquera les directions provisoires de la science des mœurs. A mesure que la sociologie découvrira et formulera des lois positives, la morale se rapprochera du type rationnel. Elle ne peut être que relative puisqu'elle doit s'adapter à la politique, c'est-à-dire aux aspirations actuelles et aux besoins présents des groupes sociaux. Certaines gens, qui pourtant n'ont subi l'influence d'aucune religion, d'aucun système... tiennent à mettre d'un côté les honnêtes gens, dans la gloire; de l'autre les coquins méprisés... Nous-même, lorsque nous lisons, le matin, dans un

journal, le récit de quelque meurtre particulièrement horrible, notre premier mouvement n'est-il pas de haine contre l'assassin ? — Ces jugements et ces mouvements sont des survivances de l'ancienne conception classique dont nous avons peine à nous dégager. « La science nous a fait comprendre que le crime est, comme les autres manifestations de l'activité humaine, soumis à des lois connaissables, bien qu'inconnues; nous savons que les criminels sont, comme les braves gens, le fruit naturel de notre état social. » (p. 171). Enfin la morale était la science de ce qui *doit* être; elle est réduite à la constatation de ce qui *est*. Cela n'empêchera pas chacun de nous « de laisser se développer spontanément et librement la vie intérieure » (p. 177). — Gouvernée par de pareils principes, elle sera jolie la vie « intérieure » des races futures ! Elle ressemblera prodigieusement à « l'état d'âme » de Néron ou de Troppmann. Lorsque cette « morale scientifique » sera réalisée, ceux qu'on appelait autrefois les « honnêtes gens », s'il en reste encore, n'auront d'autres ressources que d'émigrer chez les Zoulous ou les Hottentots. N'importe, il faut remercier M. Bayet de sa brutale franchise; il ignore les finesses de M. Rauh, les précautions de M. Lévy Brühl, les réticences de M. Durkheim, les timidités de M. Cresson lui-même, et il nous fait entrevoir, dans toute sa splendeur horrible, l'avenir de l'humanité sans vertu, sans espérance et sans Dieu.

13. — Est-ce que nous repousserions la science au nom de la morale ? Non sans doute ; et l'un des nôtres, je veux dire un partisan attardé de la « morale classique », M. le vicomte de Bourbon-Busset, vient d'écrire un volume qu'il intitule hardiment : *La Science considérée comme force morale*. Les sciences physiques qui nous révèlent les forces et les lois de l'univers prouvent l'existence de la cause efficiente et de la cause finale ; les sciences métaphysiques et morales démontrent la liberté, le devoir, l'immortalité. Consacrées à la vérité, elles sont des auxiliaires et des alliées de l'action morale. L'esprit religieux confirme leur certitude, garantit leurs résultats, féconde leur puissance. La foi positive et précise n'est pas en opposition avec les faits, les découvertes et les théories qui les constituent. Mais on peut aller plus loin et déterminer les services qu'elles peuvent rendre à la société. Pour les évaluer, M. de Bourbon-Busset a voulu indiquer les idées générales en lesquelles se résument les diverses sciences contemporaines, cosmogoniques, physico-chimiques, naturelles et physiologiques. Il résume brièvement leurs conquêtes récentes et il exhorte les théologiens et les savants à un accord facile et désirable. — L'auteur est un esprit droit, très cultivé, bien informé, du reste prudent et modéré dans ses affirmations. Parfois, dans les questions d'exégèse, il aurait pu adopter des solutions plus larges qui donnent au croyant et au savant plus de liberté dans l'interprétation des Livres saints. Néanmoins cette œuvre

de conscience et de bonne foi est une très utile contribution à l'apologétique chrétienne et philosophique.

14. — « L'idée de Dieu est le carrefour où toutes les avenues de la pensée humaine se rencontrent. » Cette pensée de Jules Simon, qui sert d'épigraphe au dernier livre de M. Sertillanges, en explique la division et en justifie l'économie. Le savant professeur de l'Institut catholique de Paris n'a pas voulu s'adresser aux métaphysiciens, mais au grand public. « L'idée de Dieu est en péril »; cette exclamation douloureuse de Caro est malheureusement plus opportune aujourd'hui qu'il y a trente ans; non que les preuves aient perdu leur force, mais parce que le positivisme, l'idéalisme et le criticisme ont rendu les intelligences contemporaines incapables d'en saisir la portée. Il faut donc rendre Dieu aux générations présentes. Après avoir établi l'universalité de la croyance, l'auteur montre clairement que le monde est inintelligible sans la cause première qui le gouverne après l'avoir créé. Il rajeunit ensuite, heureusement, l'argument téléologique, tiré de l'ordre de l'univers et de la nature de l'homme. Ce besoin de protection, inhérent à notre faiblesse, est l'objet de pages éloquentes auxquelles je préfère encore les réflexions profondes rangées sous ce titre : *L'Idée de Dieu et la Vérité*. Les philosophes apprécieront ce chapitre de ferme et large doctrine. Mais M. Sertillanges éprouve un attrait spécial pour les questions morales; c'est pour cela qu'il développe, un peu longuement peut-être, les rapports essentiels de l'idée de Dieu et de la moralité. Aussi bien, il est manifeste que l'immoralisme est la conséquence naturelle, inévitable et avouée, de l'athéisme : le bien, l'obligation, la sanction deviennent des mots vides, si les réalités qu'ils expriment ne sont pénétrées de l'idée divine. D'autre part, le vouloir-vivre, la noble mélancolie, les aspirations vers l'infini, les exigences du désir, le besoin de l'idéal, gravitent vers le centre qui les attire et leur promet seul le repos. Enfin, la famille avec sa dignité, ses biens et ses joies, la société avec les éléments qui la constituent, les lois qui la régissent, le progrès vers lequel elle s'efforce, ne peuvent se fonder, se maintenir et s'épanouir sans Dieu. Donc, Dieu existe et les objections de la nature et de la pensée demeurent impuissantes et vaines devant l'Intelligence et la Bonté adorables, par lesquelles toutes les réalités visibles et invisibles deviennent intelligibles et aimables. Je ne reprocherai pas à M. Sertillanges d'être éloquent : les images, les émotions sont les véhicules et les parures des idées. Il n'a pas voulu ajouter un traité de théodicée à tous ceux que nous possédons déjà. Il sait bien que son maître, saint Thomas, ne sera jamais dépassé; mais il fallait montrer la solidité et l'ampleur des preuves scolastiques, puisqu'on les récuse; il fallait les rendre accessibles à tous les esprits cultivés; il fallait apaiser les doutes et les inquiétudes des âmes troublées par les

attaques d'une impiété bruyante, et nous remercions l'auteur des *Sources de croyance en Dieu* d'avoir accompli cette tâche avec talent et courage.

15. — M. J.-J. Clamageran nous est présenté avec une sympathie visible et naturelle par son coreligionnaire, M. le pasteur Roberty, dans une Préface qui précède un recueil d'articles publiés sous le titre de : *Philosophie morale et religieuse. Art et voyages.* L'ancien député était spiritualiste et son étude sur *le Matérialisme contemporain* est une ferme protestation qu'accompagne une attaque inconsidérée contre la religion extérieure et l'orthodoxie. Le fragment : *La Lutte contre le mal* est un extrait d'un ouvrage plus étendu où est préconisée l'efficacité de l'idée religieuse. L'auteur a parcouru l'Algérie, la Sicile, les États-Unis, l'Orient et nous donne ses impressions ; critique d'art, il étudie les cartons de Raphaël en homme de goût. Mais les pages qui nous semblent les plus dignes d'attention sont consacrées à la *Critique religieuse* et au *Protestantisme libéral.* M. Clamageran voudrait bien ne pas suivre dans toutes leurs évolutions les Pécaut et les Sabatier, mais la logique du système protestant l'entraîne malgré lui, et il devient, après tant d'autres, un témoin de l'incohérence et de la stérilité auxquelles est nécessairement vouée cette « forme religieuse de la libre pensée. »

Histoire et Critique. — 16. — C'est avec modestie que M. François Picavet a qualifié son œuvre : *Esquisse*, car le livre qu'il nous donne, s'il n'est pas définitif, contient plusieurs parties à peu près achevées. L'*Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales* est un ensemble d'études rangées en dix chapitres : I. L'Histoire de la philosophie dans l'histoire de la civilisation. — II. La Civilisation médiévale. — III. L'Histoire comparée des philosophies médiévales. — IV. Les Écoles et les Rapports de la philosophie et de la théologie au moyen âge. — V. Les Vrais Maîtres des philosophes médiévaux. — VI. La Renaissance de la philosophie avec Alcuin et Jean Scot Érigène. — VII. Histoire comparée des philosophies du viiie au xiiie siècle. — VIII. La Raison et la Science dans les philosophies médiévales. — IX. La Restauration thomiste au xixe siècle. — X. L'Histoire enseignée et écrite des philosophies médiévales. — Ce livre exigeait une érudition immense, et, de fait, son auteur semble avoir lu tout ce qui intéresse cette période philosophique longue, touffue, souvent confuse. Son érudition, puisée aux vraies sources, est considérable, son impartialité évidente et constante. C'est au point de vue purement rationnel qu'il s'est placé pour décrire et apprécier les œuvres et les hommes ; ce point de vue n'est pas le nôtre et cela explique les réserves que nous devons faire à propos d'un certain nombre de ses jugements. Cependant, il dévoile avec perspicacité les éléments complexes de la pensée

chrétienne au moyen âge et il reconnaît équitablement les services qu'elle a rendus à l'esprit humain. Cet ouvrage n'est pas seulement utile, mais nécessaire à tous ceux qui s'occupent d'histoire de la philosophie et il complètera heureusement le livre de M. de Wulf sur le même sujet. J'ajoute que les théologiens y pourront trouver quantité de renseignements précieux pour la pleine intelligence de la scolastique.

17. — Encore un livre sur Pascal. Il faut louer le grave et noble poète, préoccupé de questions morales et religieuses, qui emploie ses loisirs à l'étude du grand penseur chrétien. M. Sully Prudhomme nous présente *la Vraie Religion selon Pascal.* Son livre comprend un exposé (1re, 2e et 3e parties) et une critique (4e partie). — L'exposé est une recherche de l'ordonnance purement logique des *Pensées.* Pascal a démêlé dans notre nature, dans sa faiblesse et sa grandeur, ses aspirations et ses exigences, le sentiment religieux dont le christianisme est la forme parfaite. A ces raisons psychologiques se joignent des preuves historiques puisque le christianisme est un fait. La révélation judéo-chrétienne est surnaturelle, garantie par des miracles, condensée en quelque sorte dans la personne divine de Jésus dont l'œuvre propre est la rédemption du monde. La preuve des « partis » est un argument *ad hominem* réservé aux incrédules et aux sceptiques ; le conseil de « s'abêtir » est judicieusement interprété comme un moyen pratique d'arriver à la croyance par l'action. — On peut contester la restitution logique essayée par M. Sully Prudhomme ; mais elle n'est certes pas dénuée de valeur ; elle est le fruit de réflexions profondes et on pourrait la justifier aisément. — Nous n'en dirons pas autant de la quatrième partie (*Le Penseur et le croyant chez Pascal*), dans laquelle M. Sully Prudhomme s'efforce d'échapper aux prises du grand logicien et de justifier l'incrédulité. Nous reconnaissons volontiers qu'il réfute un certain nombre des arguments sur lesquels Pascal s'appuie ; mais nous croyons qu'on montrerait aisément que la faiblesse de ces raisons provient du fidéisme et du jansénisme de Pascal ; il rabaisse à tel point la raison et il déprime si fort la nature, qu'elles ne sont plus capables d'arriver à la foi et de « porter » la grâce. Mais ce n'est point une raison pour affirmer que « la formule dogmatique de chaque mystère n'énonce réellement pas un fait inexplicable mais est contradictoire. » L'Appendice, consacré à l'examen des formules dogmatiques, aurait dû être soumis à un théologien ; celui-ci aurait facilement démêlé et signalé des confusions très regrettables qui altèrent le sens des dogmes. Il ne saurait admettre que « la distinction des trois personnes divines n'est pas réelle », que le néant est un « contenant » dont le monde est tiré comme un « contenu », que par la transsubstantiation « Jésus-Christ est présent dans un néant de pain ou de vin. » Ces as-

sertions sont, en effet, purement inintelligibles, mais elles n'ont jamais été proposées à notre créance par l'Église, et elles ne découlent en aucune façon de la définition de ces dogmes qui laissent parfaitement intactes les notions rationnelles de nature, de substance et de personne ; mystérieux, toujours ; absurdes, jamais.

18. — Dans la collection *Science et Religion* paraît un opuscule de M. E. Beurlier sur *J.-G. Fichte.* On nous raconte la vie du philosophe et on indique très justement les caractères de sa philosophie ; elle est transcendentale, idéaliste, moniste, et dérive tout entière de la liberté. Elle procède par la dialectique qui construit la réalité vivante. Elle s'appuie sur les trois principes d'identité, de contradiction et de raison. Le moi se pose comme la seule réalité d'où se déduit le non moi et toute la spéculation conduit à distinguer deux termes : la liberté et la réflexion, aspects divers du moi et s'identifiant en lui. L'action, le droit et la morale doivent formuler leurs règles d'après ces principes et se couronnent par une religion dont le point culminant est l'amour divin. A cette première philosophie s'en joint une autre, commentaire varié de la première, dit M. Léon ; contradiction manifeste, croit M. Boutroux. L'auteur de *Fichte* incline vers la deuxième hypothèse. L'exposition du système est excellente et aussi claire que le permettait ce difficile sujet. La critique est indiquée en quinze pages très insuffisantes pour la réfutation du néfaste et monstrueux idéalisme formulé et développé par le génial disciple de Kant.

19. — On a réuni quelques articles de journaux publiés par M. Barrès : *De Hégel aux cantines du Nord.* Ces cantines entendirent une prédication socialiste qui provient, d'après M. Maurice Barrès, des idées de Hégel. Le collectivisme et l'anarchie seraient des produits de l'hégélianisme. « Nos différents socialismes sont la sensibilité de Rousseau ordonnée par la dialectique de Hégel » (p. 18). Je veux bien le croire, mais je ne suis pas très sûr qu'il n'y ait pas d'autres sources, plus profondes et plus abondantes, d'où a jailli le flot des doctrines qui entraînent vers un gouffre les patries contemporaines. Je conviens « qu'il n'est pas nécessaire de connaître une doctrine pour en subir l'influence ; il suffit de la respirer. » Mais l'atmosphère respirée par nos socialistes, ce n'est pas plus l'hégélianisme que le positivisme, c'est l'incrédulité. Nier que la vie présente se prolonge, se justifie ailleurs, c'est affirmer que la justice absolue et le bonheur complet doivent se réaliser sur la terre : et de ce principe découlent toutes les revendications et toutes les révoltes des socialistes. — Est-il besoin de dire que ces quelques lignes sont suggestives et savoureuses, qu'elles éveillent la pensée et provoquent la contradiction ? On y retrouve les rares qualités de l'écrivain de race qu'est M. Barrès, mais aussi ses théories sur la relativité de la connaissance. Il fait dépendre la vérité

des contingences temporelles ou spatiales et la réduit à n'être qu'une catégorie changeante de notre esprit.

20. — *La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte*, de M. E. Rignano, est plus encore une critique qu'un exposé de la doctrine sociale de Comte. L'auteur reproche au philosophe français d'avoir constitué une théorie rectiligne, manquant de souplesse, uniquement influencée par l'idée d'évolution et ne tenant pas assez compte des facteurs externes et internes qui modifient diversement et profondément les faits sociaux et économiques. Cette brochure exprime des jugements fondés sur une exacte observation, justifiés par une réflexion attentive, mais elle élimine des facteurs sociaux d'une souveraine importance : cette omission faisant disparaître de l'équation qui formule les éléments sociologiques des données essentielles, empêche que l'on puisse dégager les inconnues du problème. Comme toutes les autres et plus que beaucoup d'autres, la question sociale est insoluble sans Dieu.

21. — Grand poète, lyrique inspiré, impitoyable dans la satire, l'auteur du *Romancero* peut-il être rangé parmi les philosophes ? M. Henri Lichtenberger ne prétend pas qu'il soit un faiseur de systèmes; mais, puisqu'il intitule son livre : *Henri Heine penseur*, il est persuadé que l'inventaire, l'examen des idées de Heine est possible et intéressant, l'obstacle est la perpétuelle mobilité de ce vif et libre esprit ; presque insaisissable sous ses transformations. Pessimiste, impressionniste, romantique, juif par sa naissance, protestant par amour du libre examen, catholique par sympathie intermittente, rationaliste par impatience de frein et de règle, irréligieux jusqu'au blasphème, et au blasphème le plus grossier, religieux par besoin de protection et d'émotion, il déconcerte tous ceux qui veulent le définir. En politique, tous les partis peuvent également le revendiquer : il est nationaliste et radical, bonapartiste et jacobin, socialiste et anarchiste, cosmopolite et patriote. Certes il fut merveilleusement doué par cette Providence qu'il a méconnue et niée, mais son œuvre est dissolvante et corruptrice. Malgré son talent, M. Lichtenberger ne saurait modifier cette impression qui se dégage, de la lecture des œuvres de son héros. Son livre, écrit dans un très bon style, est un hommage au génie de Heine; nous voulons bien, avec lui, plaindre l'homme et admirer le poète, mais nous n'hésitons pas à ranger le penseur parmi les malfaiteurs intellectuels.

22. — En quelques pages nettes et fermes, M. Thouverez fait connaître au grand public le fondateur de l'évolutionisme en Angleterre. Sa brochure sur *Herbert Spencer* est composée suivant une méthode personnelle; l'homme et l'œuvre, la vie et la doctrine sont décrits parallèlement et entièrement mêlés. Nous signalerons parmi les

chapitres les plus intéressants celui qui est consacré aux principes de psychologie. En quatre pages claires et pleines, M. Thouverez résume admirablement ce livre si dense et si complexe ; elles seront un guide sûr pour ceux qui veulent comprendre les théories de Spencer et un excellent résumé pour ceux qui, les ayant étudiées, essaient d'en reconstituer la synthèse. L'auteur a voulu surtout être objectif et nous initier à la doctrine du grand penseur anglais ; mais dans son exposition même se devinent les réserves et les objections. Nous aurions désiré qu'en deux pages, comme M. Thouverez sait les écrire, il eût signalé les lacunes et les erreurs de l'auteur des *Premiers Principes* et montré les contradictions qu'impliquent l'évolutionisme étroit et l'agnosticisme inconséquent « du dernier grand penseur du règne de Victoria. »

23. — *La Philosophie de Victor Hugo*. L'auteur de ce livre avoue que pareil titre eût semblé, il y a quelques années, un paradoxe. Depuis, Guyau et Renouvier ont essayé de formuler et M. Pellier s'efforce de retracer, en ce volume, l'évolution des idées de V. Hugo. Le poète a exposé, en vers inoubliables, une philosophie générale et une philosophie sociale. La première comprend une conception de Dieu, du monde, de l'homme et de la morale ; la seconde renferme des vues personnelles sur le progrès, la justice, la liberté, la fraternité. C'est l'opinion de M. Pellier ; ce n'est pas la nôtre. « La métaphysique de V. Hugo est rudimentaire », écrivait naguère M. Jules Lemaître ; « il a peu d'idées... le mouvement scientifique lui est inconnu », disait M. Émile Faguet. En effet, il est banal, superficiel ; toute sa philosophie consiste dans l'antithèse. — Il faut reconnaître que M. Pellier a tenté tout ce qui était possible afin de prouver une thèse indémontrable. D'après lui, le poète serait un moniste spiritualiste, d'inspiration classique, enrichie ou déformée par l'influence de Lamennais et de Saint-Simon. Nous regrettons de tout notre cœur que le merveilleux poète n'ait pas été fidèle aux croyances de son enfance et de sa jeunesse. Sa « philosophie » y eût gagné en unité, en cohérence, en harmonie, en efficacité et nous n'aurions pas à déplorer que le concert de louanges, de prières et d'hymnes chrétiens qui s'élève de ses œuvres, soit si souvent troublé par de douloureux et odieux blasphèmes. L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Leçons sur l'électricité*, par Éric Gérard. T. II. 7e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de viii-888 p., avec 432 fig., 12 fr. — 2. *La Bobine d'induction*, par H. Armagnat. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 223 p., avec fig., cartonné, 5 fr. — 3. *Cours élémentaire de physique*, par Édouard Branly. 5e édit. Paris, Poussielgue, s. d., in-8 de xxii-550 p., cart., 6 fr. — 4. *La Dominatrice*

du monde et son ombre, par Félix Auerbach ; trad. de l'allemand par E. Robert-Tissot. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de xiv-86 p., 2 fr. 75. — 5. *L'Éther, principe universel des forces*, par A. Marx. *Mémoires* résumés par C. Benoit. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de x-217 p., 6 fr. 50. — 6. *La Matière, l'éther et les forces physiques*, par Lucien Mottez. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 236 p., 4 fr.

Chimie. — 7. *La Statique chimique basée sur les deux principes fondamentaux de la thermodynamique*, par E. Ariès. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de viii-251 p., 10 fr. — 8. *Cours de chimie à l'usage des étudiants du P. C. N.*, par R. de Forcrand. T. I. *Généralités, chimie minérale*. T. II. *Chimie organique, chimie analytique*. Paris, Gauthier-Villars, 1905, 2 vol. in-8 de 325 et 317 p., 10 fr.

Mathématiques. — 9. *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, par Édouard-A. Fouët. 2e partie. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de xi-300 p., avec 10 fig., 10 fr. — 10. *Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, par Jules Tannery. T. I. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de ix-422 p., 14 fr. — 11. *Leçons élémentaires sur la théorie des groupes de transformations*, par G. Vivanti ; trad. de l'italien par A. Boulanger. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de vii-296 p., 8 fr. — 12. *Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives*, par Henri Lebesgue. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de viii-138 p., 3 fr. 50. — 13. *Leçons sur les fonctions de variables réelles et les développements en séries de polynômes*, par Émile Borel. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de ix-160 p., 1 fr. 50. — 14. *Leçons sur les fonctions discontinues*, par René Baire. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de viii-126 p., 3 fr. 50. — 15. *Éléments de la théorie des groupes abstraits*, par J.-A. de Séguier. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de ii-174 p., 5 fr. — 16. *Étude sur le développement des méthodes géométriques*, par Gaston Darboux. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 34 p., 4 fr. 50. — 17. *Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences*, par Émile Picard. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 167 p., 3 fr. 50. — 18. *Leçons sur la topométrie et la cubature des terrasses*, par Maurice d'Ocagne. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de vi-225 p., avec fig., 7 fr. 50. — 19. *Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques*, par Maurice d'Ocagne. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de vi-228 p., avec fig., cartonné, 5 fr. — 20. *Géométries imaginaires et Géométrie positive. Démonstrations logiques du postulat d'Euclide*, par A. Liasse. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-16 de 61 p., avec fig., 1 fr. 50. — 21. *Introduction à la géométrie générale*, par Georges Lechalas. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-18 de ix-55 p., 1 fr. 75. — 22. *La Philosophie naturelle intégrale et les Rudiments des sciences exactes*, par le Dr A. Rist. 1re partie. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de vi-131 p., 3 fr. 50.

Sciences et Industrie. — 23. *Accessoires des chaudières*, par Georges Franche. Paris, Henry Paulin, 1905, gr. in-8 de 384 p. et 179 fig., 8 fr. — 24. *Les Turbines à vapeur*, par G. Hart. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 140 p., 4 fr. — 25. *La Mécanique pratique, guide du mécanicien*, par Eugène Dejonc. 4e édit. refondue par C. Codron. Paris, Laveur, 1904, in-16 de 631 p., avec 733 fig., 4 fr. — 26. *Manuel de l'électricien. Traité pratique des machines dynamo-électriques*, par Alfred Soulier. Paris, Garnier, 1905, in-12 de vi-272 p., avec 98 fig., 2 fr. — 27. *Du Laboratoire à l'usine*, par L. Houllevigue. Paris, Colin, 1904, in-16 de xii-309 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Année technique (1903-1904)*, par A. da Cunha. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 303 p., avec 142 fig., 3 fr. 50.

Physique. — 1. La publication du second volume des *Leçons sur l'électricité* de M. Éric Gérard n'a pas tardé à suivre celle du premier (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 401-402). Tous les électriciens s'en réjouiront grandement. Cette septième édition contient cent pages de plus que la précédente; et pourtant, avec un soin minutieux, tout ce qui avait un peu vieilli a été éliminé. Mais il y a tant et tant de nouveau à ajouter, qu'en se limitant même scrupuleusement aux appareils et aux théories qui ont fait leurs preuves, le travail de M. É. Gérard apparaît

presque comme une œuvre nouvelle à chacune de ses éditions successives. Pour ce volume, nous renonçons à énumérer tous les changements, perfectionnements et additions qui ont été introduits. Les transformateurs à courants alternatifs, les bobines d'induction, les appareils auxiliaires employés dans les distributions électriques, les systèmes de distribution, l'étude des réseaux aériens et souterrains, la télégraphie sans fil, les illuminants récents, le rendement des lampes, les compteurs, les moteurs et surtout les moteurs asynchrones à courants polyphasés et anonophasés, les appareils convertisseurs, en particulier les transformateurs rotatifs, les redresseurs, les transformateurs de phase et de fréquence, la transmission de l'énergie mécanique, la traction électrique, l'électrométallurgie sont les chapitres et paragraphes qui ont reçu les plus profondes modifications. Nous laissons de côté les transformations de moindre importance, quoique les unes et les autres fassent de l'ouvrage de M. É. Gérard le livre qu'il est absolument indispensable de lire, si l'on veut être mis au courant de la science électrique théorique et pratique.

2. — On ne connaît pas *la Bobine d'induction*, au point de vue théorique du moins, affirme M. H. Armagnat dans l'historique qu'il fait de la construction et de la théorie de cet appareil. L'affirmation paraît audacieuse. En lisant ce livre, nous avons constaté qu'en ce qui nous concerne elle est vraie, et nous avons bien souvent pensé que nous étions fort loin d'être le seul dans ce cas. Cet ouvrage se divise en deux parties bien nettes. La première est entièrement consacrée à la théorie. C'est en l'étudiant que l'on se rend compte de l'effet divers produit par l'interrupteur, suivant qu'il est mécanique ou électrolytique, car la variation du courant inducteur, tant à l'ouverture qu'à la fermeture, est la seule cause des phénomènes qui se passent dans la bobine d'induction. L'étude du courant secondaire, de la puissance et du rendement des bobines est considérée un peu plus au point de vue expérimental. Les difficultés de mesure du rendement ne sont pas cachées, mais les meilleurs conseils sont donnés pour obtenir des résultats satisfaisants. La seconde partie s'occupe de la construction des bobines. Si le sujet est plus connu dans la généralité, bien des faits nouveaux et des détails minimes en apparence, mais importants au fond, sont révélés. Une grande place est naturellement faite aux interrupteurs. Les principales applications sont sommairement décrites, l'inflammation pour les moteurs à essence est particulièrement développée. Une copieuse bibliographie termine heureusement cet excellent ouvrage.

3. — Les nouveaux programmes de l'enseignement de la physique en France reposent sur deux idées fondamentales. La première est de faire connaître dès les débuts de l'étude de la physique la cause géné-

rale à laquelle nous rapportons tous les phénomènes physiques, c'est-à-dire la vibration des molécules des corps au milieu de l'éther. La seconde est de débarrasser l'enseignement de démonstrations et d'appareils, certes très instructifs au point de vue historique, mais ne donnant pas une idée complète des lois qu'on étudie. Ce programme est vaste et très tentant au point de vue pédagogique. Mais que fallait-il faire ? Quels appareils présenter ? Quelles vieilles expériences intéressantes faire disparaître ? Comment, surtout, présenter cette loi générale du mouvement vibratoire à de jeunes élèves qui n'ont pas entre les mains les éléments mathématiques nécessaires pour en approfondir le mécanisme ? Les programmes officiels posaient ces problèmes, laissant à chacun le soin de les résoudre. M. Branly, dont les publications antérieures d'en eignement secondaire avaient eu un grand et légitime succès, présente dans son *Cours élémentaire de physique* les solutions les plus claires et les plus simples des différents desiderata de l'enseignement. Son livre a été écrit spécialement pour toutes les classes de l'enseignement secondaire jusques et y compris les deux sections de philosophie. Au point de vue scientifique il est irréprochable ; faisant abstraction des habitudes d'enseignement régnantes, l'auteur a abordé de front les difficultés qu'il avait à résoudre et ne s'est pas permis d'écrire une seule ligne avant de s'être rendu un compte bien exact qu'elle était assimilable aux jeunes esprits auxquels il s'adressait. Une magnifique impression, 621 figures très nettement gravées facilitent la lecture de ce livre. C'est donc, sous tous les rapports, un modèle d'enseignement de la physique. Son action ne se limitera pas aux élèves de l'enseignement secondaire ; l'enseignement primaire supérieur ne saurait prendre un meilleur guide ; et mes amis les philosophes feront bien de lire cet ouvrage, en attendant que M. Édouard Branly publie son traité élémentaire de physique, qui, s'adressant à un milieu plus instruit, leur donnera des idées plus étendues.

4. — La conférence de M. Auerbach sur l'énergie et l'entropie, dont M. Tissot nous donne la traduction française dans le petit livre : *La Dominatrice du monde et son ombre*, a pour but de révéler aux savants, non mathématiciens, ce qu'est et ce que vaut le principe de la conservation de l'énergie. La dominatrice du monde c'est le principe de la conservation de l'énergie que, jusqu'à présent, nous avons tout lieu de croire vrai ; son ombre c'est l'entropie, notion moins généralement connue, sauf des initiés, cette entropie qui augmente sans cesse et qui tend à tout niveler : la quantité d'énergie reste intacte, mais la qualité diminue ; tous les phénomènes naturels paraissent tendre au nivellement. Il est excellent d'avoir évoqué, sous une forme aussi simple que possible, les deux lois qui semblent présider à l'évolution du monde.

5. — Le problème que s'est proposé de résoudre M. Marx dans divers mémoires est de trouver la cause commune de tous les phénomènes physiques que nous observons : la gravitation, la lumière, la chaleur, l'électricité, les états différents d'un même corps. Pour pouvoir faire la synthèse de ces différentes manifestations physiques, il faut les connaître toutes et avoir approfondi les travaux nombreux que chacune d'elles a suscités. Nous avons l'air d'énoncer une vérité banale. Si nous la rappelons, c'est qu'ordinairement les auteurs de synthèse ne se préoccupent guère de cet important travail préliminaire. Heureusement, tel n'est pas le cas de M. Marx. Il n'a voulu publier ses idées que dans la mesure où son savoir se développait ; aussi ses mémoires autographiés ne présentent pas, à première vue, une unité de vue absolue. M. Benoît a condensé en un volume : *L'Éther, principe universel des forces*, les principales thèses de M. Marx. Les idées et presque entièrement la rédaction de l'auteur ont été conservées. Ces conceptions sont fort simples et paraissent expliquer la généralité des phénomènes actuellement connus. Partant de l'hypothèse de Fresnel, qu'il généralise, M. Marx admet que l'atome pondérable joue le rôle d'une sphère électrisée négativement au sein de l'éther, qui se comporte comme un gaz parfait, l'éther étant d'ailleurs impondérable. L'éther est alors soumis à deux espèces de vibrations : les unes longitudinales, qui expliquent les phénomènes de la gravitation et suppriment l'idée d'action de forces à distance ; les autres hélicoïdales, cause des phénomènes électriques et optiques ; certaines particularités expliquent la polarisation et la formation des rayons X. Une grande qualité des conceptions de M. Marx c'est qu'il ne dote pas l'éther de propriétés multiples et surtout que les propriétés qu'il est obligé de lui attribuer ne sont pas incompatibles entre elles.

6. — M. Mottez s'est proposé de renverser les hypothèses erronées et les idées fausses qui dominent actuellement nos connaissances sur l'essence de la matière et des forces, et de créer une nouvelle hypothèse rendant compte de tous les phénomènes connus. Dans son livre : *La Matière, l'éther et les forces physiques*, M. Mottez réalise son projet. Ses conceptions ne nous ont pas satisfait. Avant la création, la matière et l'éther formaient un tout homogène que l'auteur appelle le néant. Le premier acte du Créateur a été de dissocier les deux éléments du néant, qui sont restés même matière, mais différenciés par des propriétés inverses, d'où apparition des forces qui tendent à réunir ce que le Créateur a séparé. Il a fallu un second acte du Créateur pour former l'atome qui a pour conséquence l'apparition dans l'univers de l'énergie de mouvement. Parti de ces hypothèses et de bien d'autres, l'auteur explique tous les phénomènes de la physique, de la chimie : la lumière et l'électricité ont la plus belle part ; il va même jusqu'à

doter l'homme de la puissance de reconstituer une parcelle de néant pendant une durée infinitésimale, l'éther de tout l'Univers subit l'influence de cet acte et chaque pensée de l'homme est connue dans tout l'espace.

Chimie. — 7. — Pour lire l'ouvrage de M. E. Ariès, pour le comprendre et pour en tirer profit, il faut une très solide instruction en thermodynamique. Cela présuppose une bonne connaissance de l'analyse, en particulier des équations aux dérivées partielles. Quant à la chimie, qui est en jeu, d'après le titre : *La Statique chimique*, n'en déplaise aux anciens chimistes qui ne se préoccupaient que de descriptions de phénomènes, les quelques notions qui seront invoquées sont connues de tout le monde. La statique chimique a été fondée par Gibbs ; les travaux de cet illustre savant ont inspiré les recherches de M. Ariès, mais le mode d'exposition de ce dernier est tout différent ; il a recherché, avec succès, à tout ramener aux deux lois fondamentales de la thermodynamique : la loi de conservation de l'énergie et la loi de dégradation ou de dissipation de l'énergie, d'où sort la notion de potentiel thermodynamique à pression constante, que l'auteur, par la suite, appelle simplement potentiel. Pour résumer l'idée dominante de cet important ouvrage, nous dirons que toute réaction chimique est limitée par un état physique bien déterminé. C'est à ce point de vue que sont étudiés les mélanges, les dissolutions, les dissociations, les gaz parfaits. Les cas des solutions infiniment diluées, que constate si bien l'expérience, a été particulièrement étudié. Mais, il ne faudrait pas chercher dans le présent livre ce qui ne s'y trouve pas, ce que l'auteur n'a pas voulu y mettre : la vérification expérimentale des lois de la statique chimique. Quelques rares indications montrent que cette vérification a été tentée et effectivement résolue. Ce volume condense tous les résultats antérieurement acquis, mais ce n'est pas un simple résumé. Les procédés d'exposition et de démonstration sont en majeure partie l'œuvre propre de l'auteur, qui agit avec une unité de vue que nous n'avons pas trouvée chez ses prédécesseurs. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à M. Ariès. L'Académie des sciences lui a immédiatement décerné un prix ; l'estime des personnes déjà au courant de la question et la reconnaissance des étudiants, qui, grâce à lui, seront initiés à cette intéressante branche de la science, seront sa seconde récompense.

8. — Le *Cours de chimie* de M. de Forcrand a été écrit pour les étudiants du P. C. N., c'est-à-dire pour ceux qui préparent dans les Facultés des sciences le certificat de physique, chimie et sciences naturelles exigé en France pour pouvoir prendre ultérieurement ses inscriptions dans les Facultés de médecine. N'ayant jamais suivi de près les examens conduisant à ce certificat, nous ne pouvons

juger à ce point de vue spécial l'ouvrage de M. de Forcrand, mais nous avons tant de bien à en dire d'autre part que nous espérons fortement que l'auteur nous pardonnera cette lacune dans notre appréciation, d'ailleurs fort simple : nous désirons que tous ceux qui étudient, ont étudié, ou étudieront la chimie aient l'occasion de lire au moins quelques pages de ce livre. A un enseignement dogmatique, l'auteur a substitué un enseignement vivant et vrai. Il nous donne la conception exacte de ce qu'est une loi scientifique, il nous fait sentir tout ce qu'il y a d'arbitraire dans la division classique de la chimie en trois parties : les métalloïdes, les métaux, les composés organiques. Toutes ces choses devraient être enseignées partout, elles ne le sont presque nulle part. Dans tout le cours de l'ouvrage, les détails d'expérience, les préparations multiples d'un même corps, sont laissés de côté. Les grands faits seuls sont indiqués. Après avoir lu le premier volume, il nous était venu une idée, mais doutant de son exactitude, sans le prévenir, nous avons prié un de nos collègues, dont les études chimiques étaient déjà lointaines, de nous donner son opinion sur l'ensemble des propriétés des corps exposés dans ce volume. Sa réponse a été nette : ce sont toutes celles que j'ai retenues; nous avons vainement essayé de rappeler à sa mémoire d'autres détails couramment enseignés, leur inutilité les avait fait tomber dans l'oubli. Pour la chimie organique, l'auteur s'est surtout appliqué à développer l'idée de fonctions, limitant les développements aux corps types ou d'usage courant ; cela forme un cadre merveilleux pour l'étude plus développée de cette partie de la chimie. L'analyse chimique, par sa nature même, ne pouvait comporter de vues spéciales, elle est honnêtement traitée, nous ne pouvions lui demander plus. L'auteur voudra bien nous permettre une légère critique : il emploie, par deux fois, suivant l'usage courant d'ailleurs, l'expression « ferment métallique » en parlant du vanadium, le même mot employé pour exprimer une action vitale et une action purement chimique peut faire naître une confusion regrettable.

Mathématiques. — 9. — Lorsque la première partie de l'ouvrage de M. Fouët : *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, parut (Cf. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 387-388), il ne devait former qu'un volume; maintenant ce travail est scindé en deux parties qui se vendent séparément. Jusqu'à présent nous ne connaissions, d'après l'étude de M. Fouët, que les propriétés intrinsèques des fonctions analytiques. Si intéressante que soit cette partie, il restait à étudier comment ces fonctions se sont peu à peu introduites dans la mathématique et comment les différents savants ont conçu leur exposition. Dans l'ordre historique, dira-t-on, c'est cette seconde partie qui devait venir la première. C'est vrai à ce point de vue, mais c'est faux lorsque, comme l'auteur, on a voulu faire une synthèse aussi brève que possible des

connaissances actuelles sur les fonctions analytiques. M. Fouët étudie donc, tout d'abord, comment des équations différentielles peuvent être satisfaites par des fonctions analytiques et comment des équations fonctionnelles définissent de telles fonctions. Puis il expose les trois grandes voies qu'ont suivi Cauchy, Weierstrass et Riemann pour exposer la théorie des fonctions analytiques. Ces trois modes d'exposition ne sont pas, et ne pouvaient être, absolument indépendants. Un des côtés originaux de l'ouvrage est de mettre très en évidence ce qui est distinct dans ces trois procédés et de préciser les points communs. Si le livre de M. Fouët est, dans sa généralité, indispensable à tous les étudiants en mathématiques, il sera par ses points particuliers très utile à tous ceux qui veulent pousser plus loin leurs études sur les fonctions analytiques et même aux jeunes professeurs qui commencent à enseigner l'analyse. Quelques trop brèves pages montrent à la fin comment la mécanique et la physique sont tributaires de la théorie des fonctions analytiques.

10. — *L'Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, de M. Tannery, rappelle, par son titre, un livre déjà ancien; mais la deuxième édition, en deux volumes au lieu d'un seul, est un ouvrage tout nouveau. L'éminent directeur des études scientifiques à l'École normale supérieure ne se contente pas d'être un savant, il tient aussi à être un excellent professeur. Si la première édition de son travail nous paraît actuellement mince, c'est qu'à l'époque où elle a paru on se contentait de peu dans les premières études de mathématiques supérieures. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, on désire plus de rigueur dans les raisonnements, et l'on tient à ce que cette habitude de rigueur soit inculquée dès les premières études. En particulier, nous signalerons l'importance de l'ouvrage de M. Tannery, paru l'année même où les programmes de la classe de mathématiques spéciales, laissant de côté une immense quantité de points de détail, insistent fortement sur les points fondamentaux de la science. Dans ce volume, les bons élèves de mathématiques spéciales et tous les étudiants des Facultés des sciences trouveront de fortes et précises notions sur la conception des nombres dits irrationnels, quelles sont les différentes formes sous lesquelles ils se présentent, ce qui nous amène à la considération des fractions continues arithmétiques, cette étude particulière étant reprise plus loin dans sa généralité. La notion d'ensemble, qui est absolument indispensable pour la théorie des fonctions et qui est presque ignorée, est exposée dans ses principes fondamentaux. Les séries et les produits infinis sont spécialement étudiés au point de vue de la convergence, et lorsque les termes des séries sont fonction d'une variable au point de vue de la convergence uniforme qui permet d'opérer sur les séries comme sur les polynômes. Les fonctions élémen-

taires : exponentielle, logarithmique, circulaire directe ou inverse, hyperbolique, nous font connaître, en dehors des développements ordinaires, d'intéressantes formules sur les produits infinis. Enfin l'étude des dérivées approfondit les questions relatives à la formule des accroissements finis et à l'existence de la dérivée des fonctions implicites; un exemple très simple nous fait comprendre ce qu'est une fonction continue sans dérivée.

11. — La théorie des groupes de transformations est due presque entièrement à Sophus Lie. C'est dans ses œuvres qu'il fallait jusqu'à présent aller l'étudier. Ce n'était pas un mince travail; il fallait d'abord lire les trois gros volumes : *Theorie der Transformationsgruppen*, publiés avec le concours de M. Engel chez Teubner, puis les : *Vorlesungen über Differentialgleichungen mit bennaktten infinitesimalen Transformationen*, *Vorlesungen über continuerliche Gruppen*, et *Geometrie der Berühungstranformationen*, chez le même éditeur. M. Vivanti s'est proposé de résumer et de condenser les deux premiers volumes du premier des ouvrages que nous citons. Il a voulu en tirer un ensemble accessible à ses élèves de l'Université de Messine. Nous n'aurions aucun élément pour juger du succès qu'il a dû obtenir si M. A. Boulanger ne nous avait pas donné la traduction française de ses *Leçons élémentaires sur la théorie des groupes de transformations*. Les travaux de Sophus Lie ont été condensés et traduits dans une forme parfaite. Après avoir donné une idée générale des groupes de transformations, nous arrivons rapidement à l'étude des transformations infinitésimales ; elle a conduit à ce théorème capital : toute équation différentielle qu'on sait intégrer est telle qu'on peut déterminer une transformation infinitésimale par rapport à laquelle l'équation soit invariante, et réciproquement. Viennent ensuite les transformations de contact qui ont un rôle marqué dans l'étude des équations aux dérivées partielles. La lecture de ce livre nous a laissé un irréparable regret : c'est de ne pas l'avoir eu en mains au moment où nous étudiions la question qu'il traite.

12. — La théorie des fonctions est une branche de la mathématique à multiples rameaux. M. Borel a eu, il y a quelques années déjà (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 262 ; t. LXXXIX, p. 333 ; t. XCII, p. 518 ; t. XCV, p. 177 et t. XCVII, p. 389-390) l'heureuse idée de publier des monographies sur différents chapitres particuliers de la théorie des fonctions. L'accueil qu'a reçu chacun de ces courts volumes l'a amené à s'adjoindre des collaborateurs et à multiplier, le plus rapidement possible, l'apparition de ces monographies. Nous avons actuellement à rendre compte non d'un seul volume, mais de trois. Nous ne nous en plaignons pas, certes ; car il n'est pas de publication plus utile pour permettre aux mathématiciens, qui ont été obligés de rompre avec

la jeunesse, de connaître l'état de questions pleines d'actualité et de faciliter aux jeunes leurs études ultérieures. M. Lebesque a professé au Collège de France, en 1903-1904, des *Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives*. A mesure que l'idée de fonction s'est développée, la notion d'intégrale s'est modifiée et précisée. Une étude attentive des fonctions montre que la notion d'intégrale indéfinie et de fonction primitive est distincte. Assurément ces deux notions sont confondues lorsqu'on se limite aux fonctions analytiques, mais il y en a bien d'autres. C'est ce qu'a voulu mettre en évidence le travail de M. Lebesque, et il y a parfaitement réussi. Si l'étude de ce livre ne demande que des connaissances générales en analyse, et en particulier celles de *l'Introduction à l'étude des fonctions d'une variable réelle* de M. J. Tannery et celles des *Leçons sur la théorie des fonctions* de M. E. Borel, il faut cependant une attention très soutenue et beaucoup de réflexion pour bien se l'assimiler.

13. — C'est un livre relativement élémentaire que M. Borel nous donne dans ses *Leçons sur les fonctions de variables réelles et les développements en séries de polynômes*. Il complète simplement les premières connaissances de quiconque a besoin d'étudier l'analyse. Les notions générales sur les ensembles, par lesquelles débute ce volume, sont indispensables à posséder pour avoir une idée nette d'une fonction. Les notions sur la continuité précisent des points laissés un peu de côté dans une première étude. Il en est de même pour les pages consacrées aux séries de fonctions réelles. M. Borel aborde ensuite l'important problème posé par Weierstrass : une fonction continue peut être représentée par une série de polynômes; il reprend et éclaircit les différentes démonstrations antérieurement données. La représentation des fonctions discontinues par des séries de polynômes nous fait connaître le théorème général de M. Baire montrant que cette représentation s'applique aux fonctions ponctuellement discontinues relativement à tout ensemble parfait. La note de M. P. Painlevé est du plus haut intérêt pour l'étude du développement des fonctions analytiques.

14. — Le problème que s'est proposé de résoudre M. Baire dans ses *Leçons sur les fonctions discontinues*, qu'il a professées au Collège de France, est, comme énoncé, très simple ; il veut rechercher toutes les fonctions discontinues qui sont représentables par des séries de fonctions continues. Sans entrer dans les longues discussions sur l'utilité ou l'inutilité de pareilles recherches, que l'auteur nous signale dans sa Préface, il nous donne cependant un fort argument en faveur de l'utilité en montrant, dès le début de son travail, que ces fonctions s'introduisent naturellement, même dans l'analyse ordinaire. Puis M. Baire, par l'exposé des premiers théorèmes sur les fonctions continues, nous fait nettement saisir que l'on ne peut continuer sans avoir des

connaissances approfondies sur les ensembles. Cela nous vaut un chapitre sur les ensembles bien ordonnés et les nombres transfinis et un autre sur les ensembles linéaires. Ces études ne contiennent que 46 pages; mais quoique très bien rédigées, elles sont, par les matières même qu'elles traitent, fort dures à assimiler. C'est presque un repos d'aborder la théorie des fonctions d'une variable et l'on sent qu'on a fait un travail utile lorsqu'on apprend la condition nécessaire pour qu'une fonction soit limite de fonctions continues. Pour la recherche des conditions suffisantes, M. Baire se limite à un cas particulier qui fait présager les difficultés qui se rencontreront dans les travaux ultérieurs. Pour les fonctions de n variables, l'auteur a procédé par extensions successives des théorèmes trouvés sur les fonctions d'une variable : c'est une belle méthode de travail.

15. — La considération des divers groupes qui se présentent en algèbre, en analyse et en géométrie avait permis de faire une première synthèse de propriétés considérées tout d'abord isolément. Ce n'était qu'une première étape; une seconde synthèse devait étudier le groupe en lui-même, indépendamment de son origine; des mathématiciens ont créé et étudié le groupe abstrait. M. de Séguier, dans ses *Éléments de la théorie des groupes abstraits*, a réuni toutes les études antérieures faites sur la question, y a joint le fruit de ses propres travaux et a essayé de rendre accessible, dans la mesure où cela était possible, cette branche de la mathématique. Avant tout nous trouvons des définitions très précises et très générales, les cinquante premières pages leur sont consacrées, ainsi qu'à leurs conséquences immédiates. Ce n'est qu'après les avoir bien étudiées et y avoir sincèrement réfléchi que l'on pourra aborder avec fruit les diviseurs, les groupes abéliens et hamiltoniens, les groupes d'ordre p^m. L'étude en est des plus ardues, on est constamment dans des idées abstraites, sans avoir aucune figure concrète pour s'aider. M. de Séguier a rendu un grand service aux mathématiciens qui voudront aborder ces questions, d'autant plus que de nombreuses notes bibliographiques renvoient aux sources.

16. — Au Congrès des sciences et des arts tenu à Saint-Louis (É. U.) en septembre 1904, M. G. Darboux a lu une très intéressante *Étude sur le développement des méthodes géométriques*. Inutile de dire quelle est la valeur d'un tel travail fait par un tel savant ; nous ne pouvons qu'en regretter la brièveté. Rappelant ce qu'était la géométrie à la fin du XVIIIe siècle, l'auteur nous montre le développement de la géométrie pure, de la géométrie analytique et de la géométrie infinitésimale; il décrit largement les grandes idées qui forment le fondement des géométries modernes. Tous les savants importants sont cités et leurs travaux appréciés en quelques mots, mais avec une précision remarquable.

Nous avons vu avec plaisir qu'il rendait pleine justice à Bobillier, dont le nom est presque inconnu en France. Il n'a oublié de nommer qu'un seul géomètre, et non des moindres : M. Darboux.

17. — Réunissant trois conférences faites en 1899 à Clark-University (É. U.) et une conférence donnée à Saint-Louis en 1904, M. É. Picard les a publiées sous le titre général : *Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences.* La haute autorité de M. É. Picard et la délicatesse de sa conscience scientifique, qui ne lui permet de parler que des sujets qu'il possède parfaitement, nous dispensent de tout éloge. Disons seulement que ces conférences s'adressent uniquement à des mathématiciens qui veulent se rendre un compte exact de l'évolution de l'analyse pendant le siècle dernier et des tendances qui semblent vouloir diriger les travaux actuels. Les titres résumés de ces conférences sont : l'idée de fonction depuis un siècle ; sur la théorie des équations différentielles ; sur quelques fonctions spéciales ; sur le développement de l'analyse et des rapports avec quelques autres sciences. Ces titres sont par eux-mêmes suffisamment suggestifs : ceux qui sont familiers avec la science trouveront dans cette brochure des essais de synthèses auxquels ils n'avaient certainement pas complètement songé ; ceux qui, ayant acquis les premiers éléments, veulent se livrer à des travaux personnels, y puiseront de précieuses indications.

18. — Le tracé des routes comprend de multiples problèmes. M. Maurice d'Ocagne, dans ses *Leçons sur la topométrie et la cubature des terrasses*, s'occupe de trois d'entre eux : deux sont nettement indiqués par le titre de l'ouvrage, le troisième, que l'auteur a mis comme un chapitre de la topométrie, est la théorie générale des raccordements. La topométrie est l'art de faire le relevé d'une étendue terrestre dans le cas où il n'y a pas lieu de tenir compte de la courbure terrestre. L'auteur décrit sommairement les différents appareils qui servent pour la planimétrie et l'altimétrie. S'il est sobre dans les descriptions, par contre, il entre dans tous les détails nécessaires lorsqu'il expose à quels calculs conduisent les observations; il recherche et discute quels sont les procédés de calcul les plus avantageux ; pour tous les cas il se préoccupe de l'élimination des erreurs. La théorie qu'il donne du niveau à bulle d'air est nouvelle et absolument générale. La théorie des raccordements donne lieu à de fort intéressants problèmes mathématiques, en particulier le raccordement à courbure progressive, qui conduit à l'emploi de la clothoïde ; des tables, occupant huit pages, en rendent l'usage pratique. Pour la cubature des terrasses tous les problèmes classiques sont traités avec la simplicité et la netteté qui caractérise tous les travaux de M. d'Ocagne ; pour l'évaluation des éléments des profils en travers, le lecteur a le choix entre les procédés les plus perfectionnés : mécaniques, géométriques, algébriques et nomo-

graphiques. Le chapitre consacré à la compensation et au mouvement des terres se réduit surtout à l'exposé du principe de la méthode de Bruckner. Des notions de nomographie terminent l'ouvrage ; elles sont suffisantes pour donner le goût d'une science de première utilité pratique à ceux qui, trop nombreux, se privent par ignorance d'un aide précieux pour le calcul numérique.

19. — Calculer rapidement et exactement est un problème dont la solution pratique a la plus grande importance. L'homme est une très mauvaise et très lente machine à calculer. Depuis peu de temps, en France, la machine tend à se substituer au calculateur. Quelles sont les machines actuellement en usage, quels sont les avantages et les inconvénients de chacune ? Tout le monde pourra résoudre ce problème en lisant l'ouvrage de M. d'Ocagne : *Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques.* L'auteur se limite à l'étude des appareils s'occupant des opérations fondamentales de l'arithmétique et de la résolution des équations numériques. Tous les instruments, véritablement pratiques, additionneurs et multiplicateurs, sont passés en revue et minutieusement décrits tant dans leur construction que dans leur fonctionnement, soit qu'ils s'appuient sur la répétition directe ou sur le principe des logarithmes. Nous avons relu avec plaisir les pages consacrées aux réglettes Genaille, qui nous rappelaient des souvenirs de jeunesse ; la machine Bollée, qui mériterait d'être plus connue ; la machine Torrès à résoudre les équations, dont l'inventeur lui-même nous fait connaître le principe. Deux chapitres nous rappellent l'utilité des barêmes et des tracés graphiques, et nous sommes amenés à lire de trop courtes pages sur la nomographie. M. d'Ocagne est l'inventeur de la nomographie, il l'a rappelé trop discrètement ; on ne sent pas assez combien la nomographie résoud de problèmes que les machines arithmétiques et algébriques ne peuvent pas avoir la prétention d'aborder.

20. — Êtes-vous euclidien ou non euclidien ? Êtes-vous pour ou contre la possibilité de la démonstration du postulatum d'Euclide ? Quelle que soit votre opinion, si vous avez pris parti dans la question, lisez et étudiez l'opuscule : *Géométries imaginaires et Géométrie positive.* L'auteur admet (p. 24) la possibilité de la démonstration du postulatum d'Euclide. Il nous en donne un essai dans les pages suivantes, essai très séduisant au point de vue géométrique, mais qui, dans les parties analytiques, présente des points faibles relevés par M. Mansion dans « Mathesis ». Une feuille autographiée, publiée ultérieurement par M. Liasse, à la même librairie, relève et réfute les objections de M. Mansion. Qui a raison ? Je ne veux point donner mon opinion, ayant fait vœu de ne pas me mêler aux héroïques combats qui se livrent sur le postulatum d'Euclide.

21. — M. Lechalas s'est proposé, dans son *Introduction à la géométrie générale*, de présenter, sous la forme la plus simple et la plus précise, les concepts qui forment la base des trois géométries d'Euclide, de Lobatchefsky et de Bolyaï, et de Riemann. En particulier, il s'attache à prouver la nécessité d'une géométrie euclidienne à quatre dimensions, nécessité que conteste M. Barbarin, comme il combat l'identification des plans et sphères de Riemann et des sphères d'Euclide. M. Lechalas cherche à prouver ici que cette identification est légitime. Ce n'est pas nous qui départagerons M. Lechalas et M. Barbarin.

22. — Peut-on simplifier et préciser l'étude des rudiments des sciences exactes? Tel est le problème que s'est proposé de résoudre *la Philosophie naturelle et intégrale et les Rudiments des sciences exactes.* Nous ne pouvons affirmer que les idées de l'auteur changeront le mode d'enseignement traditionnel, parce que, pour les juger sainement, il faut les expérimenter. C'est ce que nous nous proposons de faire soit par nous-même, soit par quelques-uns de nos anciens élèves. L'idée prédominante est que toute connaissance scientifique et que toute manifestation de l'énergie a sa base dans un acte de l'être humain, acte sans lequel rien n'existerait; en particulier toutes les notions de géométrie proviennent du fait : mouvement. A ce propos, si l'auteur cite M. Méray, nous craignons bien qu'il n'ait pas lu la dernière édition de la géométrie de ce savant professeur. Après les considérations générales qui renferment une quantité de propositions qui nous ont plu tout à fait, M. Rist, passant de la théorie à la pratique, développe tout un enseignement nouveau de l'arithmétique élémentaire. Ce livre est écrit pour les professeurs : nous souhaitons que beaucoup le lisent et réfléchissent sur les idées qui y sont exposées.

Sciences et Industrie. — 23. — Le titre de l'ouvrage de M. G. Franche : *Accessoires des chaudières*, ne donne qu'une idée incomplète de ce qu'il contient. Il se compose de dix parties juxtaposées, d'étendue et de valeur très différentes. La première partie : *Conduite des feux*, ne contient que des généralités, nous allions dire des banalités; elle pourrait, presque sans inconvénient, être supprimée dans le volume, sans en diminuer la valeur, si l'auteur n'insistait pas sur les premières précautions à prendre lorsqu'on craint un coup de feu pour une chaudière; on ne répètera jamais assez ces trois importantes prescriptions : ne pas alimenter, diminuer le départ de vapeur, jeter bas les feux. L'épuration des eaux d'alimentation, formant la seconde partie, très étendue, de près de cent pages, est traitée de main de maître. Après avoir étudié les impuretés que contiennent normalement les eaux, c'est-à-dire les sels minéraux, l'auteur signale les inconvénients de la présence dans les chaudières des graisses végétales ou minérales; il signale ensuite tous les procédés employés pour empêcher la formation des

incrustations : traitement à l'intérieur des chaudières par les désincrustants, traitement avant l'introduction de l'eau dans la chaudière, d'abord par filtrage, puis par les épurations soit à froid soit à chaud. Les indicateurs de niveau d'eau sont étudiés avec précision dans treize types qui sont les plus couramment employés. La question de l'alimentation des chaudières forme également une partie traitée très sérieusement et dans toute sa généralité ; les pompes alimentaires, les bouteilles et les injecteurs des principaux types sont successivement décrits dans leurs formes et dans leur fonctionnement. Pour le chauffage, nous ne trouvons que quelques études séparées sur les souffleurs sous grille et les foyers mécaniques, puis trop peu de mots sur le chauffage charbon-pétrole et pétrole seul. Pour ce qui est dit des manomètres, et des causes qui peuvent fausser leurs indications, il ne nous est donné que des choses trop connues. Les soupapes de sûreté sont au contraire bien étudiées. La neuvième partie contient la description d'appareils divers ; chacune d'elles est bien soignée, mais ce sont des études de types isolés et non des études d'ensemble ; signalons deux compteurs d'eau, deux extracteurs de corps gras et deux régulateurs d'admission. Les figures sont très nettes, la rédaction claire malgré des répétitions un peu trop nombreuses. L'ouvrage se termine par la législation des appareils à vapeur. En résumé, livre très utile à consulter.

24. — C'est une très belle monographie des *Turbines à vapeur* qu'a publiée M. G. Hart dans le *Bulletin de la Société des ingénieurs civils de France* (juin 1904) et dont nous sommes très heureux de signaler ici un tirage à part. Si nous avions une ou plusieurs conférences à faire sur ces intéressants moteurs, nous avouons, sans honte, que nous pillerions le travail de M. Hart, nous efforçant, pour tout travail personnel, de rester aussi clair et aussi méthodique que lui. Un court historique de l'introduction des turbines à vapeur comme moteurs, les avantages et les désavantages de la turbine comparée à la machine alternative, la classification des turbines d'une part en turbines simples et compound ; d'autre part suivant le mode d'action, le sens d'écoulement et le mode d'admission de la vapeur, l'étude mathématique et thermodynamique de la turbine forment une première partie qui contient toutes les généralités indispensables à connaître. Une seconde partie, est consacrée à la description de toutes les turbines qui ont donné lieu dans la pratique à des applications effectives et avantageuses ; les installations spéciales que leur emploi entraîne et les résultats obtenus, complète chaque description.

25. — *La Mécanique pratique* revêtant la forme dictionnaire, nous nous sommes aussitôt demandé s'il s'agissait là d'un de ces ouvrages de vulgarisation qui ne renferme qu'une énumération de défi[illegible]ions souvent mauvaises, accompagnées de descriptions fort incom[illegible]s ou

erronées de quelques appareils antédiluviens? Heureusement la première page nous a rassuré, et, à mesure que nous parcourions ce livre, notre première crainte a cédé la place à un enthousiasme qui n'a cessé de grandir jusqu'à la fin de notre lecture. Toutes nos félicitations à l'auteur, et bon succès ! Ce livre doit être entre les mains de tous ceux qui s'occupent peu ou prou de mécanique appliquée ; qu'ils soient contremaître ou simple ouvrier, directeur d'usine (nous ne disons pas ingénieur) ou automobiliste, ces pages peuvent à tout instant leur donner un enseignement technique impeccable. Nous ne parlerons pas des simples définitions de mots pour les choses ou les outils simples : un burin est un burin ; une bonne figure et une courte description suffisent. Mais pour les machines-outils, pour les objets qui se fabriquent un peu partout, pour les lois de la physique qui interviennent à chaque instant, pour les notions pratiques d'électricité et pour bien d'autres choses trop longues à citer, que de jolis et intéressants articles dans cet ouvrage traités dans une langue simple, claire et précise ! Ces articles ont une allure de petite conférence ; vous comprenez tout de suite ce que l'auteur explique : des figures très précises, très habilement dessinées et gravées facilitent encore la compréhension. Enfin l'auteur a su bien délimiter son sujet : il s'est cantonné dans les connaissances générales que doit posséder tout mécanicien ; il n'en est pas sorti un seul instant, mais il n'a rien oublié.

26. — Pour juger la première partie du *Manuel de l'électricien*, il ne faut pas s'en rapporter à son titre particulier, la production de l'énergie électrique, qui est mal choisi. M. A. Soulier a réuni dans trois chapitres très clairs les lois et faits fondamentaux de l'électricité qu'il faut connaître pour construire, réparer ou diriger un dynamo. Aucun étalage d'érudition inutile : l'auteur sait qu'il s'adresse à des ouvriers ; il veut être compris et il s'arrange pour toujours réussir. Ces réflexions s'appliquent également aux deux autres parties de l'ouvrage : les machines dynamo électriques à courant continu et les machines à courants alternatifs. Pour la construction, l'auteur ne s'occupe naturellement que de ce qui concerne l'ouvrier électricien proprement dit ; il suppose que toutes les grosses pièces métalliques lui sont fournies, mais pour ce qui est de la fabrication même des dynamos, rien, absolument rien, n'est oublié. Par exemple, il dit pourquoi le décapage des soudures doit se faire à la résine et non par tout autre procédé ; il rappelle, chaque fois que cela est nécessaire, le danger de se servir d'objets en fer dans le voisinage d'un dynamo en marche ; que d'accidents sont arrivés parce qu'un ouvrier se servait d'une burette en fer-blanc ! Ce volume sera un parfait conseiller pour les ouvriers et apprentis mécaniciens. Il ne demande pour l'étudier aucune connaissance scientifique préalable ; aussi tout industriel utilisant dans son usine un dynamo et qui n'est pas lui-même électricien fera-t-il bien de se le procurer.

27. — La République n'a pas besoin de savants, proclamait-on il y a cent ans passés. Aujourd'hui, nos socialistes ne voient en eux que des bourgeois vivant grassement à ne rien faire. Si, à la fin du XVIIIe siècle, l'opinion que les savants étaient des êtres de luxe a pu trouver quelque crédit, cela tient à ce que l'industrie usinière n'existait pas; mais maintenant il faut être plus qu'aveugle, il faut être de mauvaise foi pour nier que presque tout l'industrialisme ne s'est créé qu'après un travail préliminaire dans le laboratoire. C'est pour bien faire comprendre cette si simple idée que M. Houllevigue a choisi quelques sujets frappants d'industrie qui n'existeraient pas sans les études scientifiques préliminaires et qui ne se développeraient pas sans des travaux de laboratoires parallèles. Ces sujets sont : le rôle des machines, le moteur à gaz, le transport et la distribution de l'énergie, les Alpes industrielles, l'électrochimie, l'éclairage par incandescence, les applications du froid. Tous ces sujets sont bien traités, la documentation en est sûre. Le dernier paragraphe : Molécules, ions, corpuscules, est court, intéressant, mais il ne se relie pas à l'idée directrice de l'ouvrage.

28. — C'est la troisième fois que nous avons à faire le compte rendu de l'ouvrage annuel que M. da Cunha consacre à la revue des progrès des industries scientifiques sous le titre : *L'Année technique*. Nous avons eu le plus grand plaisir à lire ce volume; l'auteur nous permettra de ne pas répéter tout le bien que nous avons dit (Cf. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 262 et t. C, p. 411) sur la manière si intelligente dont il compose ses livres de vulgarisation scientifique ; qu'il veuille bien se contenter d'entendre dire que cette année il s'est surpassé. Il faudrait tout citer des 110 pages consacrées aux progrès de la locomotion ; ne pouvant le faire, nous aurons la méchanceté de relever la seule erreur que nous ayions aperçue : pourquoi le taximètre marque-t-il pour le prix à payer 0 fr. 80, lorsque, à Paris, cela ne se peut produire? Tous les articles consacrés aux travaux publics sont du plus haut intérêt, ainsi que les applications de la physique expérimentale; les nouveaux appareils d'éclairage sont curieux à connaître. Nous aimons moins les quelques pages consacrées à la physiologie, d'abord à cause des sujets traités, puis ce chapitre paraît sortir du cadre de l'ouvrage.

É. CHAILAN.

OUVRAGES SUR JEANNE D'ARC ET SON TEMPS
OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS

I. — 1. *Jeanne d'Arc. L'Histoire et la Légende*, par A. THALAMAS. Paris, Paclot, s. d. (1905), in-16 de 62 p., 0 fr. 60. — 2. *Contre les insulteurs de Jeanne d'Arc*. Meeting nationaliste du 5 décembre 1904. Paris, « l'Action française », s. d. (1905), in-18 de 38 p., 0 fr. 10. — 3. *La Grande Française Jeanne d'Arc*, par le chanoine H. DUNAND.

Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 280 p. et 4 pl., 1 fr. — 4. *Jeanne d'Arc et le Capitaine de Soissons en 1430*, par Félix Brun. Soissons, imp. de « l'Argus soissonnais », 1904, in-8 de 44 p. (Extrait de « l'Argus soissonnais », mars 1904). — 5. *Jeanne d'Arc et les Villes d'Arras et de Tournai. Démarches en faveur de la Pucelle captive*, par le chanoine Henri Debout. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de xiv-94 p., avec 16 grav., 1 fr. 50. — 6. *Les Iniquités du procès de condamnation de la Vénérable Jeanne la Pucelle*, par J.-B.-J. Ayroles. Lyon, imp. Jevain, 1904, in-8 de 83 p. (Extrait de la « Revue catholique des institutions et du droit », avril-août 1904). — 7. *Juana de Arco. Los dos Procesos*, por el P. M. Tonna-Barthet. Barcelona, Joan Gili, 1904, in-12 de 367 p. — 8. *Au Temps de la Pucelle. Récits et tableaux. Le Péril national*, par Marius Sepet. Paris, Téqui, 1906, in-12 de vii-408 p., 3 fr. 50.

II. — 1 et 2. *La Société française pendant le Consulat*, par Gilbert Stenger. 2e série. *Républicains. Les Émigrés et les Complots. Les Hommes du Consulat.* 3e série. *Bonaparte, sa famille. Le Monde et les Salons.* Paris, Perrin, 1904 et 1905, 2 vol. in-8 de ii-436 et de ii-532 p.; le vol., 5 fr. — 3. *Paris sous Napoléon. Consulat provisoire et consulat à temps*, par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de vii 377 p., 5 fr. — 4. *Napoléon et l'Angleterre, 1803-1813*, d'après des documents inédits des archives des Affaires étrangères, des Archives nationales et du Foreign Office, par P. Coquelle. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de iv-295 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Allemagne française sous Napoléon Ier*, d'après des documents inédits tirés des Archives nationales et des archives des Affaires étrangères, par Georges Servières. Paris, Perrin, 1904, in-8 de viii-492 p., avec une carte, 7 fr. 50. — 6. *Les Quadrilles à la Cour de Napoléon Ier (1806-1813)*, par Frédéric Masson. Paris, Daragon, 1904, in-16 de 89 p., avec eau-forte et dessins de E. Courboin, 15 fr. — 7. *1815. La Seconde Abdication. La Terreur blanche*, par Henry Houssaye. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 602 p., avec un portrait, 3 fr. 50. — 8. *L'Épopée napoléonienne. Le Retour des cendres*, par E.-M. Laumann. Paris, Daragon, 1904, in-4 de 187 p., orné de 86 reproductions d'estampes et de gravures du temps, 10 fr. — 9. *Napoléon et sa famille*. Paris, Maison de la Bonne Presse, réunion de 25 fascicules in-4 de 16 p. chacun, avec portraits, gravures et cartes (Collection *les Contemporains*), 2 fr.

La renommée de Jeanne d'Arc ne cesse pas de grandir. La preuve que cette sublime figure est de plus en plus vivante, ce sont les contradictions mêmes qu'elle suscite, les querelles, les manifestations diverses qui se produisent à son sujet. Néanmoins, il y a en ce moment comme un temps d'arrêt dans le nombre et l'importance des publications relatives à son histoire. Telle est la raison qui nous décide à réunir, pour cette fois, en un seul article, puisque c'est le même écrivain qui en est ici chargé, l'ensemble des ouvrages relatifs à Jeanne et l'ensemble des ouvrages concernant Napoléon. Cette juxtaposition ne comporte donc dans notre pensée aucune intention particulière, aucune comparaison même, car Jeanne, selon nous, dépasse Napoléon de toute la hauteur surnaturelle de la sainteté née du sacrifice. La gloire de Jeanne est sans tache, celle de Napoléon est terriblement mêlée. L'une et l'autre, toutefois, ont un point sérieux de contact, qui doit demeurer cher à notre patriotisme, c'est que notre histoire nationale en a reçu vraiment une illustration hors de pair. Cela suffit, croyons-nous, à justifier un rapprochement bibliographique. Les deux parties de cet article seront, d'ailleurs, nettement séparées.

I. — 1. — A notre époque frivole, les incidents qui émeuvent ou

même passionnent l'opinion sont assez vite oubliés. Il est probable, pourtant, qu'on n'a pas encore tout à fait perdu la mémoire de l'agitation excitée, à la fin de l'année dernière, dans un des grands lycées parisiens, par les opinions et appréciations d'un professeur agrégé d'histoire sur la personne et sur l'œuvre de Jeanne d'Arc. Les rues et le Parlement en ont retenti. Les vues de ce professeur, telles qu'elles ont été d'abord émises dans sa classe, puis dans des entretiens reproduits par les journaux, telles même qu'elles semblent résulter, quoique adoucies déjà, de la discussion engagée à ce propos à la Chambre des députés (Cf. *Journal officiel* du 2 décembre 1904), les vues de ce professeur ont subi, depuis lors, une modification assez notable. Poussé par la nécessité de se défendre contre l'opinion soulevée et de se placer, lui et ses amis, sur un terrain plus solide que celui assez étourdiment choisi d'abord, M. Thalamas s'est mis quelque peu en peine de se mieux renseigner sur l'histoire de Jeanne d'Arc, presque entièrement ignorée de lui jusque-là. Cette étude, d'ailleurs hâtive, a eu pour effet de rehausser beaucoup la Pucelle dans son estime, et pour résultat l'opuscule intitulé : *Jeanne d'Arc. L'Histoire et la Légende.* L'auteur a raison de dire qu'on n'y trouvera pas « un pamphlet contre Jeanne d'Arc. » Ce n'est plus, sous couleur d'hommage, qu'un effort pour diminuer son rôle et dénaturer son histoire. L'ignorance de l'écrivain, toujours très remarquable, malgré ses récentes études, chez un agrégé d'histoire, pourra n'être pas sans mauvais effet, grâce à une certaine dextérité sophistique, sur de plus ignorants encore. Ses incartades, par le temps qui court, ne seront sans doute pas inutiles à sa carrière de politicien. Mais autre chose sont les succès de ce genre, autre chose la valeur historique et scientifique d'un homme ou d'un livre. A ce dernier point de vue, qui est ici le nôtre, l'opuscule de M. Thalamas ne saurait être pris au sérieux par aucune personne sérieuse.

2. — C'est une protestation, non pas contre cet opuscule, qui n'avait pas paru encore, mais contre les assertions premières de son auteur, qui a donné lieu à la publication sous ce titre : *Contre les insulteurs de Jeanne d'Arc*, des lettres lues et des discours prononcés, dans une réunion tenue le 5 décembre 1904, par MM. François Coppée, Jules Lemaître, Édouard Drumont, Auguste Longnon, Léon Daudet, Antoine Baumann, Louis Dimier, Léon de Montesquiou, Copin-Albancelli. Il s'agit ici d'une manifestation de politique militante. Nous ne croyons donc pas devoir insister. Mais il n'est pas hors de propos de citer les affirmations tout historiques et très importantes de M. Longnon, dont la compétence spéciale ne peut être mise en doute : « On ne saurait trop protester contre la distinction que certains journalistes ont voulu faire entre la légende de Jeanne d'Arc et son histoire.

Il n'y a pas, à proprement parler, de légende de Jeanne d'Arc... Jeanne d'Arc n'est point un être fabuleux, comme par exemple le héros national des Suisses. Pour nous, patriotes conscients, elle ne doit pas être une simple figure de légende, vision idéale pour exalter l'amour du sol qu'elle reconquit. Elle fut un personnage de pleine réalité historique : le bienfait que nous lui devons et que toute notre gratitude ne saurait reconnaître, nous pouvons cependant le définir et l'apprécier exactement. Elle sauvegarda notre indépendance menacée par l'Angleterre, et son intervention décisive dans la guerre entre les deux nations eut en même temps une influence salutaire au point de vue de l'unité française, chef-d'œuvre d'un art politique huit fois séculaire. Que Jeanne ne fût pas venue rendre à nos pères la conscience et la force, non seulement la France aurait subi le joug fantasque de cette Maison des Plantagenêts, qui devait si vite s'abîmer dans des luttes fratricides; mais encore, si l'on en juge par les résultats d'une enquête personnelle dans les documents du xve siècle, sujette du roi d'Angleterre, elle aurait vu s'établir chez elle une nouvelle et puissante féodalité étrangère, bien différente de celle, toute nationale, à qui, lors de la débâcle de l'empire carolingien, le peuple des campagnes s'était librement donné. C'eût été la ruine de l'œuvre capétienne, l'ajournement indéfini de notre unité territoriale et morale. »

3. — L'incident du lycée Condorcet et ses conséquences, en particulier la publication de l'opuscule de M. Thalamas, ont été, si nous ne nous trompons, l'occasion dernière de la mise au jour, d'ailleurs antérieurement projetée, de l'ouvrage de propagande de M. le chanoine H. Dunand : *La Grande Française. Jeanne d'Arc.* Cet ouvrage est un résumé de l'histoire en trois volumes publiée par l'auteur il y a quelques années. Comme le dit l'éditeur dans son Avant-Propos, cet exposé n'a ni ne veut avoir « rien de commun avec les écrits des auteurs qui, consciemment ou inconsciemment, prennent à tâche de fausser nos annales, pour la plus grande joie et le plus grand profit des ennemis de la France. » Il est partagé en vingt chapitres : I. Domremy. II. Vaucouleurs. III. Jeanne et le Dauphin. IV. La Commission de Poitiers. V. Le Siège d'Orléans. VI. Levée du siége d'Orléans. VII. Campagne de la Loire. VIII. Le Sacre de Charles VII à Reims. IX. De Reims à Paris. X. Dernières Campagnes de Jeanne. Compiègne. XI. Jeanne vendue et livrée aux Anglais. XII. Le Procès de Rouen. Les Interrogatoires publics. XIII. Les Interrogatoires dans la prison. XIV. L'Odieux de ce procès. XV. Le Réquisitoire. XVI. Les Douze articles. XVII. Les Admonitions charitables. XVIII. Au cimetière de Saint-Ouen La Prétendue Abjuration. XIX. Le Procès de rechute. La Place du Vieux-Marché. XX. Après le supplice. La France delivrée des Anglais. Il est complété par deux utiles appendices : I. Des Voix,

visions et prédictions de Jeanne d'Arc. II. Qui l'a fait juger, condamner et brûler ?

4. — C'est un très bon travail de fond et de forme que l'étude de M. Félix Brun : *Jeanne d'Arc et le Capitaine de Soissons en 1430*. Il a pour objet de mieux faire connaître « la seconde visite de la Pucelle à Soissons, celle de 1430. Cette visite a, dans l'histoire de Jeanne et dans celle de notre ville, plus d'importance que la première (celle de 1429), mais le récit en présente plus de difficulté. Nos historiens soissonnais, tant les anciens que les modernes, ne l'ont certes pas ignorée; quelques-uns d'entre eux en ont dit l'essentiel, mais les uns, il est vrai, de façon un peu confuse, les autres, de façon un peu trop sommaire. Je vais essayer d'y revenir, à l'aide surtout de documents du xve siècle, qui n'étaient pas tous publiés lorsque nos historiens écrivaient ou qu'ils ne paraissent pas avoir connus, à l'aide aussi, le cas échéant, de quelques recherches dans des papiers encore inédits... Dans cette étude vont rentrer forcément, l'un amenant l'autre, deux épisodes bien distincts, mais en relations étroites. Nous voyons d'abord le « capitaine » de Soissons, — disons, si l'on veut, le commandant de place, le gouverneur, — qui y exerçait le commandement militaire au nom du Roi, refuser ou faire refuser l'entrée de la ville aux troupes de la Pucelle; puis, peu de temps après, le même « capitaine » aggrave son acte en livrant, en vendant à l'ennemi la place confiée à sa garde. » On trouve dans le travail de M. Félix Brun d'intéressants détails sur ce triste homme de guerre, Guichard Bournel.

5. — M. le chanoine Henri Debout a déjà lié honorablement son nom à celui de Jeanne d'Arc. Laissons-le nous définir lui-même le sujet et le caractère de sa plus récente publication : « Je reprends avec un grand bonheur la série de mes travaux consacrés à la Vénérable Jeanne d'Arc. En 1894, je l'avais interrompue après une première et trop rapide étude sur *Jeanne d'Arc prisonnière à Arras*... J'ai médité depuis, maintes fois, sur la détention de Jeanne d'Arc dans notre ville, et il me semble qu'une observation attentive peut y découvrir un double fait nouveau de l'histoire de l'héroïne : d'abord, le rôle actif du duc de Bourgogne dans le honteux marché qui la livra aux Anglais, et ensuite une intervention de la ville de Tournai en faveur de l'illustre captive. Je présente aujourd'hui *Jeanne d'Arc et les Villes d'Arras et de Tournai* au public érudit, afin de lui soumettre mes conclusions sur ces deux points... Le plan de mon travail est simple. Dans un récit facile et aussi peu encombré que possible de textes ou de citations, je raconte les faits tels qu'ils m'apparaissent. Puis, dans une seconde partie, je rassemble sous divers titres les textes justificatifs de mes opinions, ainsi que les discussions sur les points restés douteux. Je me suis efforcé enfin, dans une illustration toute de circonstance, de réunir sous l'œil du

lecteur ce qui est capable de l'intéresser davantage encore au récit des événements. »

6. — Nous avons lu avec un vif intérêt et beaucoup goûté l'étude spéciale de M. J.-B.-J. Ayroles, l'auteur de la *Vraie Jeanne d'Arc*, sur *les Iniquités du procès de condamnation de la Vénérable Jeanne la Pucelle.* L'obligation de se résumer, de se resserrer dans certaines limites a été favorable au talent de l'auteur, qui, avec une connaissance approfondie du sujet, montre ici une vigueur sobre et précise de pensée et de style, vraiment non exempte çà et là de quelque âpreté, mais de bon aloi. L'ensemble du travail est excellent. Nous avons particulièrement remarqué les paragraphes XI, XII, XVI et XX. Si cette étude doit être réimprimée, comme elle mériterait de l'être, l'auteur, croyons-nous, agirait à son avantage, sinon en retranchant, du moins en atténuant quelques notes un peu excessives ou un peu naïves.

7. — Un travail analogue à celui de M. Ayroles et, à plusieurs égards, très digne d'attention, a été accompli par un religieux augustin d'Espagne, le P. Tonna-Barthet, qui est venu tout exprès à Paris pour examiner les textes manuscrits des deux procès de Jeanne d'Arc. C'est une étude analytique et approfondie du procès de condamnation, éclairée par les témoignages recueillis au procès de réhabilitation. Le fait même, regrettable en soi, que le docte auteur espagnol paraît peu au courant de la bibliographie du sujet, donne à son examen un caractère original. Il aura en Espagne l'avantage de placer Jeanne, en dehors de toute tradition littéraire, dans la lumière des réalités les plus authentiques. En France et ailleurs, son travail, croyons-nous, toute discussion réservée, devra aussi être pris en sérieuse considération. Il est divisé en quatorze chapitres : I. Mission divine de la Pucelle. II. Les Juges. III. Les Conciliabules. IV. Les Interrogatoires publics. V. Les Interrogatoires secrets. VI. Les Docteurs. VII. Des Douze Articles. VIII. Les Pharisiens. IX. Le Cimetière Saint-Ouen. X. La Relapse. XI. Le Supplice. XII. Responsabilité du roi de France. XIII. Préliminaires de la réhabilitation. XIV. La Sentence.

8. — L'ouvrage intitulé : *Au temps de la Pucelle. Récits et tableaux. Le Péril national* comprend dix chapitres : I. L'Enfance de Charles VII. Armagnacs et Bourguignons. II. Les Trois Frances. III. Jean Sans Peur et le Dauphin. Le Meurtre de Montereau. IV. Exhérédation dynastique et déchéance nationale. V. Conquêtes et funérailles. VI. L'Enfant d'Angleterre et le Roi de Bourges. — Coups d'État, coups de main et intrigues de Cour. VII. Paris sous la domination anglaise. VIII. Mœurs, coutumes et costumes. — Épisodes et anecdotes. IX. Le Théâtre. — Les Confrères de la Passion. — Représentations diverses. — X. La France en détresse. — Le Péril et le remède. L'auteur, dans sa Préface, définit ainsi son objet et sa méthode : « Tel que nous l'avons

conçu, cet ouvrage n'est pas un livre de critique ou même d'érudition, mais de narration, et, s'il était possible, de peinture historique. Tantôt nous y tenons la plume, tantôt et plus souvent nous la passons aux écrivains, soit chroniqueurs ou rédacteurs de documents divers, de l'époque même dont nous voudrions retracer, animer l'image. A cette image nous essayons, pour ainsi dire, de rendre jusqu'a la parole. Le procédé mis en usage dans ces récits n'est pas sans analogie avec celui que nous avons suivi dans notre *Saint Louis*, de la collection *Les Saints*, ni non plus avec l'idée qui avait inspiré naguère la collection intitulée : *Petits Mémoires sur l'histoire de France*, dont la Société bibliographique nous avait confié la direction, et dont l'interruption a été regrettée par de bons juges... Nous présentons ces « récits et tableaux » à l'ensemble du public, mais nous les offrons en particulier, toute distinction faite, aux lecteurs et aux lectrices qui, depuis longtemps déjà, témoignent un si bienveillant intérêt à notre livre sur *Jeanne d'Arc* (librairie Alfred Mame et fils, de Tours). Nous nous berçons de l'espérance qu'eux aussi on les trouvera intéressants, parce qu'ils sont vrais. »

II. — 1. — M. Gilbert Stenger a donné au public la seconde et la troisième série de son vaste ouvrage : *La Société française sous le Consulat*, dont nous avons, l'an dernier, signalé et apprécié la première. La seconde est intitulée : *Aristocrates et républicains* et ainsi divisée et subdivisée : Livre I. *Les Émigrés et les complots*. Chapitre I. Les Émigrés. II. Les Complots. III. Le Duc d'Enghien. — Livre II. *Les Hommes du Consulat*. Chapitre I. Cambacérès et Lebrun. II. Talleyrand. III. Fouché. IV. Bourrienne et Menneval. V. D'autres hommes du Consulat. VI. Les Opposants du Tribunat. — La troisième a pour titre : *Bonaparte. — Sa famille. — Le Monde et les Salons*. L'auteur y traite les matières suivantes : Livre I. Chapitre I. Bonaparte jusqu'au Consulat. II. Les Frères de Bonaparte. III. Les Sœurs (et la mère) de Bonaparte). IV. Joséphine de Beauharnais. V. Napoléon. L'Homme pendant le Consulat. — Livre II. Chapitre unique. La Société de Joseph Bonaparte. Mortefontaine. — La Société de Lucien Bonaparte. Plessis-Charmant et l'hôtel de Brienne. — Élisa Bacciocchi. Sa société à Neuilly. — La Société de la marquise de Montesson. — A l'Arsenal, chez Mme de Genlis. — Les Salons de Mme de Staël. — Mme Récamier, ses amis, son salon et ses fêtes. — A Sannois. Chez Mme de Houdetot. — Chez Mme de la Briche. — La Société de Mme Helvétius à Auteuil. — La Société de la marquise de Condorcet. — Le Salon de la duchesse de Luynes. — Le Salon de Mme de Pastoret. — La Société de M. et Mme Suard. — La Société de Mme de Beaumont. — Delphine de Custine. — Petits Salons de grandes dames. — Ni pour la méthode historique et critique, ni pour la composition et le style, M. Gilbert Stenger n'a

encore fait les progrès que nous aurions souhaités. Il nous a bien paru çà et là quelques marques assez sensibles d'amélioration, mais l'ensemble de l'ouvrage laisse encore singulièrement à désirer. C'est une compilation de faits très intéressants, mais hâtivement recueillis et assemblés un peu pêle-mêle. L'auteur aurait naturellement des aptitudes à la bonne et vive peinture historique. Certaines pages le montrent. Mais il ne cultive pas ce talent avec un soin propre à le développer et surtout il se laisse constamment aller à des négligences, à des incohérences de langage qui vont jusqu'à l'incorrection. Il devrait avoir sans cesse présente à la pensée cette remarque du vieux Boileau :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

3. — Si M. Stenger veut se rendre compte de ce qui lui manque, il n'a qu'à lire, sur un sujet analogue au sien, le remarquable volume par lequel M. L. de Lanzac de Laborie inaugure ce qui promet d'être un ouvrage excellent : *Paris sous Napoléon, Consulat provisoire et Consulat à temps.* « Retracer le plus exactement et le plus vivement possible, nous dit l'auteur, la physionomie de Paris au début du siècle dernier, dominé dans tous les sens du mot par Napoléon, c'est l'unique dessein de ce travail... En classant les notes patiemment recueillies, je n'ai pas tardé à constater qu'à presque tous les points de vue, qu'il s'agît d'administration, d'organisation sociale ou d'affaires religieuses, les deux ans et demi compris entre le 18 Brumaire et l'établissement du Consulat à vie constituaient une période préparatoire, pendant laquelle les différents rouages se transformaient et se précisaient. A cette période il fallait consacrer une étude distincte : c'est l'objet du présent volume... Pour la seconde période, qui va de 1802 à la fin de 1812, et qui constitue à vraiment parler l'ère napoléonienne, nous étudierons successivement, dans un ordre qui n'est point encore déterminé, les diverses manifestations de la vie parisienne : administration, finances, grands travaux, fêtes publiques et fêtes de cour, commerce, industrie, usages sociaux et mondains, mouvement littéraire et dramatique, affaires religieuses, etc. Ces études successives formeront le vrai tableau de *Paris sous Napoléon*, dont le présent volume est le prologue. La retraite de Russie, l'équipée de Malet surtout, sont le point de départ d'une troisième période, d'inquiétude, de désagrégation et finalement d'effondrement, dont l'examen nous servira de naturelle conclusion. » — Le présent volume est divisé en dix chapitres : I. Le Coup d'État de Brumaire et le Consulat provisoire. II. Organisation des nouvelles autorités. III. Le Premier Consul aux Tuileries. — Marengo. — Les Fêtes nationales. — Reprise des anciens usages sociaux et mondains. IV. Complots et attentats. V. Royalistes et émigrés. VI.

L'Opposition libérale et jacobine. VII. Popularité du gouvernement. — Premiers Actes d'arbitraire. VIII. Pénurie financière. — Atteintes à la sécurité publique. IX. La Paix générale et le Consulat à vie. X. La Vie religieuse avant la mise en vigueur du Concordat. — Par l'ampleur et l'exactitude de l'information, l'habile disposition des matières, le caractère objectif et impartial de l'exposition et des jugements, les solides qualités du style, ce volume est vraiment un travail de bon aloi et de bon exemple.

4. — Un des points les plus délicats de l'histoire critique de l'époque napoléonienne, c'est la juste répartition, entre Napoléon et les diverses puissances étrangères, de la responsabilité encourue pour la guerre acharnée entre la France et l'Europe qui, pour ainsi dire, a inondé de sang les quinze premières années du dix-neuvième siècle. Des avis opposés ont été soutenus à cet égard. Dans cette question l'Angleterre est particulièrement en cause. Aussi est-ce en ce qui la concerne que M. P. Coquelle a tenu à étudier de nouveau et de près ce grave problème. Son ouvrage : *Napoléon et l'Angleterre* est de ceux qu'il ne sera pas permis aux historiens de négliger : « Ce livre, dit-il, s'adresse à tous ceux qu'intéresse l'épopée napoléonienne. Il semble que tout ait été dit sur les relations et les différends de Napoléon avec l'Angleterre. Cependant un point n'a pas été entièrement éclairci : c'est l'histoire des relations diplomatiques entre l'Empereur et le cabinet britannique, depuis la rupture de la paix d'Amiens, en 1803, jusqu'à la première abdication en 1814. En effet, malgré l'état de guerre constant, il y eut des rapports de cabinet à cabinet, qui avaient pour but d'opérer un rapprochement, soit directement soit indirectement. — Les principaux historiens de Napoléon leur ont consacré quelques pages, mais en les reléguant au second plan, tant les événements militaires effacent tous les autres dans la carrière de Napoléon. Les écrivains de Sainte-Hélène et l'Empereur lui-même n'y ont fait que de rares allusions. — Ces relations diplomatiques offrent pourtant un grand intérêt, surtout exposées dans leur ensemble, parce qu'elles découvrent un côté peu connu de Napoléon. Elles expliquent aussi, par la manière dont elles furent engagées et rompues, pourquoi tout rapprochement devint impossible entre les deux nations. — Dans le tome XII (2e partie, chapitres III et IV) de *l'Europe et la Révolution française*, qui vient de paraître, M. Albert Sorel fait retomber tout le blâme de la rupture de la paix d'Amiens, en 1803, sur les Anglais ; A. Thiers, Armand Lefebvre, Bignon et d'autres historiens éminents avaient déjà soutenu cette thèse avec moins de talent. — On verra, par la lecture de nombreux documents des archives des Affaires étrangères de Paris et des Archives nationales, laissés dans l'ombre jusqu'à ce jour, si cette assertion est conforme à la réalité des faits. Ces documents nous permettront d'établir nettement les respon-

sabilités de la rupture de la paix d'Amiens... — Nous expliquerons ensuite pourquoi les pourparlers ouverts en vue du rétablissement de la paix, en 1806, en 1808 et en 1810, n'aboutirent pas... — Napoléon appartient à l'histoire, et ce n'est pas, croyons-nous, porter atteinte à sa gloire que de ramener ses actes à leurs justes proportions. » — Soit que l'on adopte ou non les jugements de M. Coquelle, d'une très louable franchise, mais qui ne nous ont pas semblé exempts ici et là d'un peu d'excès dans le sens contraire à Napoléon, on ne saurait sans injustice méconnaître le vif intérêt, la sérieuse et solide valeur de son travail.

5. — Comme l'auteur le reconnaît, le titre : *L'Allemagne française sous Napoléon*, donné par M. Georges Servières à son ouvrage, n'y correspond que d'une façon très relative. « Ce titre, dit-il, pourra paraître un peu trop vaste au lecteur. Si on le comprenait dans un sens général, on pourrait l'appliquer aux départements de la rive gauche du Rhin, formés avec les territoires acquis par la République et délimités sous le Consulat, au royaume de Westphalie et au Grand-Duché de Berg, qui furent soumis également à notre législation. Il ne doit s'entendre pourtant que des territoires annexés en vertu du sénatus-consulte de 1810, qui devinrent seuls partie intégrante de la France impériale. » En réalité, l'auteur a étudié la domination napoléonienne dans les territoires hanséatiques et particulièrement à Hambourg. C'est dans ces limites qu'il s'est attaché à « montrer l'essai de transformation d'une région allemande en une province française, l'élaboration tentée... et manquée d'une *plus grande France* avec des éléments essentiellement germaniques. » Il s'est jeté pour cela dans le plus louable labeur; il a lu, dépouillé, extrait « les dépêches des ministres et des diplomates, les correspondances des préfets et des magistrats, les rapports des généraux et des policiers », et il n'a en fin de compte, quoiqu'il compare son ouvrage à un drame en cinq actes, abouti qu'à livrer à la publicité un vaste amas de matériaux historiques, très utiles, si l'on veut, mais nullement digérés. Quoique ses précédents écrits (romans, voyages, critique musicale) dûssent faire précisément attendre ici les qualités qu'on n'y trouve point, l'auteur s'est plongé à corps perdu et tout à fait noyé dans une mer de détails, dans un véritable abîme d'érudition plus que germanique. Le lecteur se sent tout ahuri dans cet énorme chaos de faits, dans cet interminable dépouillement d'archives. Ce n'est pas un livre d'histoire, c'est un recueil de renseignements, parmi lesquels il en est de fort instructifs. On y voudrait une table alphabétique détaillée.

6. — L'opuscule de M. Frédéric Masson : *Les Quadrilles à la Cour de Napoléon 1er (1806-1813)* offre un bien frappant contraste avec le gros volume de M. Georges Servières. L'information de l'auteur n'est pas

moins solide, mais les sources en sont plutôt trop dissimulées. Elle est mise en œuvre avec une rare légèreté de main et une verve presque poétique. Si mince et anecdotique qu'il paraisse au premier abord, le sujet est traité de façon à jeter quelques vives lumières sur le caractère, l'entourage, l'époque de Napoléon.

7. — La valeur historique et littéraire des travaux de M. Henry Houssaye sur la dernière et douloureuse période du premier Empire est depuis longtemps reconnue et appréciée. Le volume qui achève ces belles études : *1815. La Seconde Abdication. La Terreur blanche*, confirmera la renommée si justement acquise à l'auteur. L'abondance extrême et toujours exacte de l'information, puisée à des sources multiples et souvent nouvelles, constamment indiquées au bas des pages, soutient sans la trop ralentir la marche d'une exposition animée et pleine d'intérêt pour le lecteur. La riche matière de ce volume est répartie de la façon suivante : Livre I. *La Seconde abdication.* Chapitre I. Le Retour de l'Empereur à Paris. II. La Fayette et les Chambres. III. L'Abdication. IV. Le Départ de l'Empereur pour la Malmaison. — Livre II. *Le Gouvernement provisoire et le Retour du Roi.* L'Invasion. II. Le Roi en France. III. La Commission de Gouvernement. IV. La Malmaison. V. Les Alliés devant Paris. VI. La Capitulation de Paris. VII. La Rentrée de Louis XVIII à Paris. VIII. La Route de Sainte-Hélène. — Livre III. *La France crucifiée.* Chapitre I. L'Armée de la Loire. II. La Restauration dans le Midi. III. L'Occupation. IV. Le Ministère Talleyrand. V. La Fin du drame. — Le titre même, un peu trop à effet, de cette troisième et dernière partie du volume indique chez l'auteur une préoccupation qui est le point faible de ses travaux, d'ailleurs si remarquables, si honorables pour lui et pour les lettres françaises. Nous regrettons de ne pouvoir compter parmi les qualités dont il a fait preuve cette haute et ferme impartialité que nous étions heureux de louer naguère, à propos des origines du Consulat, chez M. Albert Vandal. Les livres de M. Henri Houssaye sur les années 1814 et 1815 ne sont pas, malgré leur rare mérite de fond et de forme, une histoire objective et définitive de la période qu'ils embrassent; ils sont un très ardent et très intéressant effort d'apologétique napoléonienne, un réquisitoire très habile, mais très passionné, contre les origines et les débuts de la Restauration.

8. — Ce n'est assurément pas un livre de première importance que celui qu'a consacré M. E.-M. Laumann au *Retour des cendres* de Napoléon, en 1840, mais c'est un travail curieux et intéressant. Les nombreux synchronismes et accessoires qu'il renferme lui donnent, en dehors même du sujet principal, une certaine valeur comme tableau des hommes et des choses sous la monarchie de Juillet, vers le milieu du dix-neuvième siècle. L'auteur n'est pas toujours d'une exactitude par-

faite, par exemple quand il qualifie Odilon-Barrot de « légitimiste » (p. 38) ; il ne pense ni n'écrit d'une manière fort distinguée. Mais il a recueilli à des sources variées beaucoup de faits et les a, somme toute, assez bien présentés. Empruntée aux estampes et gravures du temps, l'illustration d'ailleurs ne nuira pas au texte, mais contribuera certainement à lui assurer quelque faveur auprès du public ami de l'histoire pittoresque et anecdotique.

9. — Le volume intitulé : *Napoléon et sa famille* fait partie de la collection bien connue : *Les Contemporains*, publiée par la Maison de la Bonne Presse. Lui-même est une œuvre collective, formée par la réunion de ving-cinq fascicules, où sont traités par divers auteurs les sujets suivants : *Napoléon Ier* (6 fascicules) par MM. P. Tranquille et Montmeylian ; *l'Impératrice Joséphine*, par M. J. Barlo ; *l'Impératrice Marie-Louise*, par M. O'd'Olliok ; *Napoléon II, duc de Reichstadt*, par M. Marcel de Gaure ; *Letizia Ramolino, mère de Napoléon Ier*, par MM. Connut et E. Franceschini : *Joseph Bonaparte, roi de Naples et d'Espagne*, par M. J. de Beaufort ; *Lucien Bonaparte, prince de Canino*, par le même ; *Louis Bonaparte, roi de Hollande*, par le même ; *Hortense de Beauharnais, reine de Hollande*, par le même ; *Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie*, par le même ; *Le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; *Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie*, par M. Gerbal ; *Élisa Bonaparte, princesse de Lucques et de Piombino*, par M. J. de Beaufort ; *Caroline Bonaparte* (*Mme Murat*), *reine de Naples*, par le même ; *Pauline Bonaparte, princesse Borghèse*, par le même ; *Napoléon III* (3 fascicules), par M. Jean de Lanville ; *Louis-Napoléon, prince impérial*, par MM. E. et J. Franceschini ; *le Prince Jérôme Bonaparte*, par M. P. Delbarre. Le volume est précédé d'une Préface de M. L. de Moidrey. — Il ne s'agit pas ici, cela va sans dire, d'histoire proprement critique ; mais, en feuilletant ces divers récits, nous y avons rencontré, outre le mérite si important de l'orthodoxie et du sentiment religieux, de très réelles qualités d'exposition et de vulgarisation, avec un notable et louable souci d'indépendance, d'équité et de modération dans les jugements. Le livre donc, avec l'abondante illustration qui l'accompagne, convient très bien au public auquel il est destiné, public très étendu déjà et qui, nous le souhaitons et nous l'espérons, le sera de jour en jour davantage. M. S.

THÉOLOGIE

NEWMAN. **Le Développement du dogme chrétien**, par H. BRÉMOND. Paris, Bloud, 1905, in-16 de xv-280 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

La collection que publie l'éditeur Bloud s'inspire de principes fort éclectiques : à Bonald, le traditionnaliste intransigeant, succède New-

man, qui, dans son temps, eut la réputation d'un novateur, épouvantail de ceux qu'alarmaient déjà les « infiltrations protestantes ». Le présent volume ne contient qu'une partie des œuvres du cardinal Newman : le discours qu'avant d'être converti, il prononça à Oxford, le 2 février 1843, et l'essai qu'il publia en 1845 sur « le développement de la doctrine chrétienne », et dont on a dit que commencé par un protestant, il fut achevé par un catholique. Ces deux œuvres composent un tout et exposent une même théorie : et cette théorie passa alors pour quelque peu hardie. Jusque-là, les théologiens avaient admis en principe que l'immutabilité des dogmes était hors de discussion, et Bossuet avait usé victorieusement de cette arme dans sa controverse avec les protestants ; or, Newman, laissant les anglicans argumenter contre Bossuet pour prouver que leur Église avait intégralement maintenu ses dogmes, Newman alors, rompant avec la tradition, établit que le mouvement des idées amène nécessairement une évolution des doctrines, et que, sans se corrompre, les dogmes catholiques ont évolué selon une loi qui est le propre de la vie.

M. Brémond, simple éditeur de ces ouvrages, qu'il s'est contenté d'abréger, les fait précéder d'une Introduction assez courte, mais pleine de considérations aussi sages qu'orthodoxes. Il est à regretter qu'il ait choisi pour la publier une traduction déjà ancienne, fort exacte, mais où le souci de l'exactitude a introduit des tours et des expressions qui manquent de clarté et d'élégance : des termes comme *délinéation* (p. 26), ou *expliciter* (p. 116), reproduisent les mots anglais sans les traduire.

P. Pisani.

Liturgia divini officii, auctore Æmilio Ferrais. Veronae, Cinquetti, 1905, in-12 de 151 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume fait partie de la Bibliothèque liturgique dont le docteur Émile Ferrais, professeur de droit canonique et de liturgie au séminaire de Vérone, avait déjà commencé la publication par la *Liturgia Missae*.

Dans l'approbation épiscopale l'œuvre est louée à raison de l'ampleur des matières traitées et de la clarté de la méthode. Rien n'est omis, en effet, des sujets que doit offrir à l'étudiant un traité élémentaire de l'office divin. Le premier *titulus* donne la description du Bréviaire romain. Les suivants traitent de l'office en général, des relations que les divers offices ont entre eux, des particularités qui conviennent à chaque époque de l'année liturgique et aux différentes fêtes, puis à quelques offices spéciaux, enfin on explique la manière de réciter l'office. Un appendice présente quelques notions relatives au Martyrologe.

Méthode claire, style net, point de remplissage, recherches facilitées

par une heureuse disposition de la table alphabétique, parfaite conformité aux décisions les plus récentes, lecture favorisée par les qualités typographiques, tout cela recommande vraiment cet ouvrage non seulement aux séminaristes mais encore aux prêtres du ministère.

X.

JURISPRUDENCE

Geschichte der Ehescheidung im kanonischen Recht, von Dr. Ignaz Fahrner. I. Teil. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de xii-340 p. — Prix : 6 fr. 25.

Dans cette première partie de son ouvrage, le professeur I. Fahrner expose l'histoire du principe d'indissolubilité et du divorce absolu, se réservant de faire paraître, dans un avenir très prochain, l'histoire du divorce improprement dit. Freisen, Sehling, et Geffken en Allemagne, Esmein en France, ont traité la même question, mais l'ont circonscrite dans les limites d'une période restreinte ou ne l'ont envisagée que d'une façon secondaire, au milieu d'un sujet plus vaste. Cigoï, qui s'était mieux localisé, a malheureusement trouvé le moyen de traiter cette matière en faisant abstraction du *Corpus Juris* ! Grâce aux récentes publications (faites par M. P. Fournier), des recueils canoniques du xe au xiie siècle, à l'édition des Sommes de Paucapalea, Rufin, Étienne de Tournay, à celle des sentences de Roland, beaucoup d'informations précieuses nous sont aujourd'hui fournies, qui permettent des études plus exactes et des rectifications avantageuses. Même pour la période postérieure au Décret, il y a beaucoup à reprendre en puisant dans les travaux spéciaux qu'a inspirés la littérature touffue des glossateurs des Décrétales. L'évolution de la discipline s'accentue peu à peu sans s'écarter jamais de son principe, les dispenses pontificales apportent des exceptions à la rigueur apparente du droit, puis vient le recul violent produit au xvie siècle par les guerres de religion, comprimé bientôt par la puissante réaction du concile de Trente, sans qu'il soit possible pourtant d'empêcher les résultats de la sécularisation du mariage dans nos sociétés modernes et la répercussion fatale du divorce civil dans les mœurs ! Le savant professeur de Strasbourg avait ainsi un vaste champ à parcourir. Il l'a fait, pour notre profit, avec beaucoup d'érudition et une sage ordonnance de son sujet, plaçant, dans une première partie, le principe de l'indissolubilité, qui découle de la doctrine du Christ, en regard des civilisations anciennes, puis interrogeant les origines moins éloignées de l'Église et particulièrement des institutions du monde germanique, avant, pendant et après le régime carolingien. La seconde grande division du livre s'ouvre avec Gratien. L'auteur y examine la situation des chrétiens et des non-chrétiens, et rencontre la fameuse question du *matrimonium non consummatum*. Enfin, la troisième

partie, qui s'étend de la Réforme à nos jours, nous fait assister à la diminution progressive de cette compétence absolue que le concile de Trente réservait à l'Église en matière de mariage et de divorce. L'auteur y revendique le droit de l'Église et montre la légitimité de sa résistance à la discipline relâchée des Grecs et aux empiètements des législations récentes. Il délimite prudemment le terrain des restrictions apparentes apportées au principe de l'indissolubilité, donne une idée très nette du privilège dit de saint Paul et de l'annulation du mariage non consommé, soit par l'émission des vœux solennels, soit en vertu d'une dispense pontificale. — Nous devons à ce livre l'éloge mérité par une œuvre sérieuse, solidement documentée, d'une orthodoxie rigoureuse dont le lecteur a tout profit à tirer ; aussi souhaitons-nous de le voir très prochainement complété par le second volume annoncé.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique, par Théodore Gomperz ; trad. de la 2e édition allemande par Aug. Reymond, avec Préface de M.-A. Croiset. Tome I. Paris, Alcan, 1904, in-8 de xvi-545 p. — Prix : 10 fr.

L'Allemagne du xixe siècle a vu naître une pleïade de doctes et ingénieux interprètes de la philosophie grecque, et parmi nos contemporains, les noms d'Apelt, de Diels, de Natorp, de Pfleiderer, de Windelband sont connus de quiconque s'occupe de ce passé lointain. Mais au premier rang brille celui de M. Th. Gomperz, membre de l'Académie impériale de Vienne et correspondant de notre Institut de France. La traduction française de son œuvre capitale (dont deux volumes seulement sur trois ont paru jusqu'ici) *Die griechischen Denker*, ne peut donc qu'être très favorablement accueillie. Ce que l'on y trouve, en effet, ce n'est pas seulement, comme chez E. Zeller, une analyse étroitement et uniquement technique des théories et des systèmes : c'est la pensée grecque tout entière dont la prodigieuse évolution ressuscite devant nous, étudiée dans les visions des poètes et les récits des historiens aussi bien que dans les hypothèses des savants et les méditations des sages. On serait même parfois tenté de regretter que l'auteur ait étendu indéfiniment son champ d'exploration ; par exemple, lorsqu'il fait ressortir successivement chez le sophiste Gorgias, non seulement l'adversaire de toute construction rationnelle, mais l'orateur, le patriote, et jusqu'au réformateur du style, comparé à l'Espagnol Guevara et à l'Anglais Lyly. Le savant et l'érudit, familier avec toutes les branches et toutes les époques de la littérature et de l'art, éclipsent un peu chez M. Gomperz le véritable philosophe, assez prévenu d'ailleurs contre ce qu'il appelle « l'esprit métaphysique ». En revanche, il ne peut guère

y avoir qu'une voix pour louer son talent d'exposition : quel art d'intéresser aux moindres détails, même en ce qui heurte le plus directement les idées reçues ! Quelle habileté à suivre à travers les divers milieux les conséquences, certaines ou vraisemblables, des principes souvent contradictoires posés par ces anciens philosophes ! L'ordre chronologique pourra en souffrir, mais on le pardonne sans peine à l'auteur qui s'en excuse de bonne grâce (voir la note de la page 86).

Le style, riche en trouvailles heureuses, offre une originalité de bon aloi. Les idées neuves ne manquent pas dans ce volume, mais les choses connues s'y présentent sous une forme nouvelle ou dans des rapprochements inattendus. Ici l'auteur évoque des impressions empruntées à ses notes de voyage, là, à titre d'épisode, il ne dédaigne pas de se permettre une pointe de fantaisie : qu'on lise, par exemple, la page initiale de son chapitre sur Xénophane, ou ses remarques amusantes (p. 420 et suiv.) à propos de l'origine conventionnelle assignée au langage par Démocrite. Les tournures expressives abondent : ainsi M. Gomperz définit les θεόλογοι tels que Hésiode « l'aile droite des plus anciens penseurs grecs », et l'atomistique « le fruit mûr tombé de l'arbre cultivé par les philosophes naturalistes de l'Ionie. »

Si de la forme nous passons au fond, il va de soi qu'une œuvre de pareille importance et de pareille nature, allant des premières cosmogonies jusqu'à la révolution socratique, prête à d'innombrables observations, soit qu'on se rallie aux vues de l'auteur, soit qu'on s'en écarte. Les raisons qui rendent compte de l'étrangeté et de la popularité du système créé par les pythagoriciens sont finement déduites, et les « découvertes générales » d'Héraclite exposées avec une visible complaisance; l'explication de la lutte engagée par Xénophane contre les traditions séculaires de ses concitoyens paraît aussi plausible qu'ingénieuse. En revanche, il y a quelque sévérité à refuser « le moindre atome d'intelligence dialectique » (p. 240) à Anaxagore, « puissant esprit qui s'est engagé dans une voie trompeuse et l'a suivie avec une inlassable persévérance. » Les sophistes du ve siècle, jugés si rigoureusement par Platon et Aristote, ont trouvé grâce sur presque tous les points auprès de leur nouvel historien.

Le livre, chose rare, sort des presses lausannoises, et le traducteur, modeste et consciencieux professeur dans une petite cité vaudoise, s'est acquitté d'une tâche difficile avec un incontestable succès. Peut-être cependant aurait-il été bien inspiré en soumettant son travail au visa d'un collègue habitant dans le rayon de l'Institut ou de la Sorbonne ; des locutions telles que « les *rejets* de la philosophie de la nature » (titre d'un des chapitres), « ce système avait trouvé des adhérents *au près* et au loin » (p. 395), « *auréoler* le passé » (p. 408), « les géologues *anticatastrophiques* » (p. 409), « l'être n'est ni devenu, ni

indevenu » (p. 510), etc., eussent sans doute été remplacées avec avantage. C. Huit.

Bonald, par Paul Bourget et Michel Salomon. Paris, Bloud, 1905, in-16 de xl-332 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

Ennemi irréconciliable de la Révolution, M. de Bonald l'a combattue sans trève, et, aux idées de 1789, qui étaient celles du xviiie siècle, il a opposé une sociologie reposant sur des principes contraires : suivant ses adversaires sur leur terrain, il a répondu à leurs *a priori* par des axiomes, à leur idéologie par un métaphysique subtile, à leurs déclamations par des développements oratoires : il a été de son temps, et, sans le vouloir, a contribué à démontrer la théorie de l'évolution des esprits, qui explique l'évolution des institutions. Tout n'a cependant pas également vieilli dans son œuvre et nous devons savoir gré à M. Salomon, qui, en dressant une sorte d'inventaire méthodique des œuvres et des idées de M. de Bonald, a mis le public à même de s'en assimiler les pensées les plus intéressantes. De plus, l'éditeur a, par des notes nombreuses, éclairci et développé la pensée de l'auteur ; il fait apparaître de curieux rapprochements entre le théoricien du droit divin et d'autres auteurs qu'on s'étonne de trouver en communauté de sentiments avec un tel devancier.

M. P. Bourget a écrit pour ce volume une Préface où il trace un beau portrait de l'homme et de l'écrivain. P. Pisani.

LITTÉRATURE

L'Au-delà des grammaires, par Philéas Lebesgue. Paris, Sansot, 1904, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au-delà des grammaires, que peut-on rechercher, sinon le verbe en lui-même et dans ses expressions diverses ? « Au commencement était le Verbe... » Ce mot de l'Évangile sollicite étrangement la pensée de notre auteur qui se croit irréligieux et dont le style pourtant affecte des allures mystiques. Faux mysticisme évidemment, puisque sa manière de l'exprimer n'est souvent qu'une parodie blasphématoire de la religion,

M. Philéas Lebesgue ne manque pas de prétention à certain symbolisme supérieur. Il a certes du savoir et de la philosophie, mais en quel langage il traduit ce qu'il sait ! Si l'expression est le signe de la pensée, la sienne est peut-être philosophique, profonde, mystérieuse, transcendante ; tout ce que vous voudrez, excepté claire. Cela n'empêche pas qu'il n'apparaisse de temps en temps des lueurs fugitives dans ces ténèbres. Il se rencontre, dans la plupart des chapitres (la tyrannie des mots, le sexe des mots, les lois de la parole, etc.) quelques

aperçus philologiques intéressants. Une troisième partie, sur les réformes actuelles du langage, renferme même certaines considérations pratiques.

Tout cela entremêlé d'élucubrations symboliques à perte de vue, bien au-delà des grammaires et parfois du bon sens. L'auteur se complaît à rehausser ses théories du piment de quelques nouveautés scientifiques, la télégraphie sans fil, les forces radio-actives, etc. L'Avant-propos surtout offre un spécimen étonnant de cette littérature néognostique.

Mais, au lieu d'une si pénible gnose, pourquoi ne pas nous donner une contribution sérieuse à la linguistique comparée et ne pas faire avancer la science future de la sémantique qui n'est encore qu'à ses débuts ? Car l'auteur a une vaste érudition à son service; en vérité, il faut savoir prodigieusement pour écrire si mal et tout le monde n'est pas à même de divaguer avec cette opulence.

Mais on n'a pas le droit d'abuser ainsi d'un savoir réel et le public pourrait avec raison dédaigner un vain étalage de mots à effet; des faits bien choisis et des conclusions positives feraient bien mieux son affaire. *Laboremus*, puisque telle est la devise de l'éditeur. Pas de rêves, quand on peut travailler utilement et qu'on a dans les mains un si bon outil. Au lieu de bégayer sur l'au-delà des grammaires, que l'auteur ne nous donne-t-il de solides éléments d'une psychologie du langage ! Des faits, des faits précis et bien coordonnés; pour les interpréter ensuite, les amateurs et même les occultistes ne manqueront pas.

A. Boué.

Chateaubriand. *Études littéraires*, par Victor Giraud. Paris, Hachette, 1904, in-16 de xix-323 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Victor Giraud, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, est l'un des meilleurs disciples de Chateaubriand. Il a voué au maître une admiration éclairée et on attend avec impatience son ouvrage sur *le Christianisme de Chateaubriand*. Dès maintenant, il a publié en maintes revues des études fragmentaires sur l'auteur des *Martyrs*. Le présent volume en réunit la collection. Ces morceaux détachés sont donc connus des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, la *Quinzaine*, la *Revue latine*, la *Revue de Fribourg*, la *Revue d'histoire littéraire*. D'autres trouveront aussi profit à les parcourir ; et il est heureux que le cercle s'en élargisse.

Dans sa Préface, M. Giraud fait justice de la critique mordante et partiale de Sainte-Beuve et, à grands traits, il exprime ses propres *desiderata* sur les questions variées que soulève, en littérature comme en histoire, la personnalité du chantre d'*Atala*. Une citation longue et curieuse de Désiré Nisard, dans un ouvrage rarissime, publié en 1834,

est à noter (p. VII). Ces trouvailles et reproductions de passages ignorés ou oubliés sont un des mérites du livre de M. Giraud.

Successivement il examine les *Mémoires d'outre-tombe* à propos de l'édition définitive de M. Edmond Biré ; et il donne des fragments inédits (p. 82) d'après le manuscrit n° 12 454 des nouvelles acquisitions du fonds français de la Bibliothèque nationale. — Le *Génie du christianisme* lui fournit matière à étudier le titre du livre (où l'influence de Ballanche ne lui paraît pas étrangère), ses éditions, ses plans successifs (p. 112) et il nous apporte des fragments perdus du *Génie* primitif (p. 131). — Des variantes des *Martyrs* (p. 205). — A propos de la *Correspondance* (p. 251) du grand écrivain (dont nous possédons à peu près un millier de lettres imprimées çà et là), il donne une note précieuse (p. 254) sur les diverses sources de ces missives dispersées. Et il fait suivre ces considérations bibliographiques de citations intégrales d'une quarantaine de lettres nouvelles, qu'il identifie, date et commente. — Enfin, il termine par un rapprochement entre Chateaubriand et Victor Hugo, montrant l'influence du premier sur le second, et fournissant une preuve tangible, par des réminiscences fort inattendues, du pamphlet fameux *De Buonaparte et des Bourbons* inspirant les vers du morceau célèbre de « l'Expiation » dans les *Châtiments*.

Ce volume, à la fois curieux, intéressant et sincère, est une contribution de premier ordre à l'étude biographique qui demeure toujours à faire de Chateaubriand ; il place M. Victor Giraud parmi les érudits et les penseurs qui ont qualité pour mener à bien, tout au moins pour entreprendre cette synthèse nécessaire de l'écrivain qui aura le plus marqué en France sur les esprits de la première moitié du XIXe siècle.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

HISTOIRE

Le Cardinal Manning, par VICTOR DE MAROLLES. Paris, Béduchaud, 1905, in-18 de XII-214 p. (Collection *Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle*). — Prix : 2 fr.

Cette biographie, pour laquelle l'auteur a recouru aux nombreuses publications parues depuis dix ans sur le même sujet, résume et condense très bien tout ce qu'il y a à savoir sur une des figures les plus attachantes de notre temps. Le livre est divisé en trois parties : *Manning et le Protestantisme* : c'est l'histoire des luttes qui ont amené l'archidiacre de Chichester à se faire catholique ; *Manning et le libéralisme* : ici pourrait peut-être se placer une légère critique : en effet la carrière ecclésiastique de Manning depuis sa conversion n'a pas été entièrement absorbée par ses débats sur la question du libéralisme ; avant sa promotion à l'épiscopat, le futur cardinal mena la vie apostolique, et

ce ne fut pas la partie la moins féconde de sa mission près du peuple anglais ; c'est dans cette partie que se range à bon droit l'analyse très sommaire mais très fidèle de ce qu'il a publié après son entrée dans le catholicisme. La troisième partie : *Manning et le Socialisme*, est la plus développée ; elle forme à elle seule plus de la moitié du volume ; et c'est aussi celle où l'auteur a donné le plus de vues originales, non pas qu'il nous présente un Manning inconnu, mais parce que le plan qu'il a adopté nous fait voir mieux que ne l'avait montré aucun autre ouvrage la part importante que le cardinal des ouvriers a prise dans l'étude et l'avancement des problèmes qui se rattachent à la question sociale envisagée sous ses divers aspects.

C'est là une excellente publication qui ne peut qu'être recommandée à quiconque cherche une lecture saine et instructive. P. Pisani.

Discours et écrits divers, par le comte Albert de Mun, accompagnés de notices par Charles Geoffroy de Grandmaison. T. VI et VII. Paris, Poussielgue, 1904, 2 vol. in-16 de 479 et 480 p. — Prix : 8 fr.

En feuilletant ces morceaux divers qui mènent de 1894 à 1902, on repasse les dernières étapes de notre histoire contemporaine. M. Charles Geoffroy de Grandmaison a rendu un nouveau service à la science historique, en les accompagant de notices précises, qui sont déjà et qui deviendront de plus en plus appréciables. Les discours à la Chambre des députés rappellent l'agitation anarchiste en 1894, les massacres d'Arménie en 1896, Fachoda en 1898, l'affaire Dreyfus, les manifestations d'Auteuil en juin 1899, la loi de proscription des congrégations religieuses votée en juin 1901. Le discours de réception prononcé à l'Académie française, le 10 mars 1898, restera l'un des plus beaux hommages qui aient été rendus à Jules Simon. Large place est faite dans ces volumes aux questions religieuses, qu'agitent avec tant de passion des sectaires qui déclarent la religion moribonde, et aux questions sociales, qui tiennent tant à cœur au fondateur de l'Œuvre des cercles catholiques. Vingt-cinq ans après la naissance de cette œuvre, il la montre fidèle aux principes de son début. « Je la reconnais, dit-il (p. 145, t. VI) partout où la foi catholique, ouvertement proclamée, anime et inspire les fondateurs d'une œuvre sociale, où le dévouement de la classe élevée lui offre son appui, où l'intérêt commun de la profession lui sert de lien. » — La réconciliation des classes par le retour commun à la loi de Jésus-Christ, par l'exemple du dévouement, par le respect de la justice, et la paix rétablie dans le monde du travail par l'action tutelaire de l'association professionnelle, voilà les idées maîtresses qui avaient groupé quelques officiers d'élite, le jour de Noël, 1871, au cercle Montparnasse. Ces idées ont fait leur chemin. Elles ont pénétré un peu partout, même dans les esprits qui ignorent ou n'avouent

pas leur provenance. Après plus d'un quart de siècle de réflexion et de travail, le comte de Mun les montre confirmées par l'expérience. Devant la Société d'économie sociale, qui aime à s'appuyer sur les faits, et en se plaçant sur le même terrain, il a pu dire, en avril 1901 : « Qu'il s'agisse d'organiser l'assurance contre la maladie et contre les accidents du travail ou de résoudre la question des retraites ouvrières, l'association professionnelle administrée par elle-même, vivant de ses propres ressources, apparaîtra de plus en plus comme le seul moyen d'échapper à la fois à l'insuffisance des bonnes volontés individuelles et au danger d'une action directe de l'État. » — Inutile, n'est-ce pas, de parler de l'élévation constante de pensées et de la belle langue que l'on goûtera en toutes ces pages. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Histoire de la constitution civile du clergé en Anjou. Mémoires de SIMON GRUGET, **curé de la Trinité d'Angers,** publiés par l'abbé F. UZUREAU. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 233 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'abbé Gruget fut curé de la Trinité d'Angers de 1784 à 1840. Pendant la Révolution, il n'abandonna pas sa paroisse, mais resta caché à Angers et n'échappa que par miracle à la mort. Il avait écrit au jour le jour des *Mémoires* fort curieux, dont une partie a été publiée en 1902 par l'abbé Longin et M. Quéruau-Lamerie. Cette première publication se rapportait à la période qui va de janvier 1794 à avril 1795 ; puis a paru un autre fragment, qui comprend la fin de 1793 et le commencement de 1794. On a retrouvé les treize premiers cahiers, qui contiennent l'histoire des débuts de la constitution civile, de janvier 1791 à avril de la même année : il y a lieu de penser que la rédaction en remonte à la fin de 1794 : c'est donc un témoignage d'une haute valeur. M. l'abbé F. Uzureau en donne une édition qu'il a enrichie de notes un peu succinctes, mais très substantielles. Je regrette seulement qu'il n'y ait pas joint un index des noms propres et des noms de lieux : cela eût singulièrement facilité les recherches et rendu le volume d'une utilisation plus pratique. P. PISANI.

Histoire locale, civile et religieuse de Combles, Frégicourt, Le Priez, par l'abbé CANDELLIER. Amiens, imp. Yvert et Tellier 1904, in-8 de v-309 p., avec planches.

M. l'abbé Candellier, curé-doyen de Combles, est de ces prêtres du diocèse d'Amiens qui, pour répondre aux vœux de leur évêque, Mgr Dizien, emploient leurs loisirs à faire l'histoire des paroisses auxquelles ils sont préposés. Si nous devons à M. l'abbé Candellier cette histoire de Combles et de ses écarts, Frégicourt et Le Priez, nous la devons donc un peu aussi à Mgr d'Amiens. — Combles est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Péronne. L'auteur s'est efforcé de ne rien omettre de ce

qui concerne cette localité, et son livre est estimable. Il s'y trouve cependant des traces multiples d'inexpérience qui nous font désirer que Mgr Dizien ne se borne pas à pousser les prêtres de son diocèse vers les travaux historiques, mais qu'il leur donne les moyens de faire et de bien faire ces travaux en les y préparant, dès le séminaire, par des conférences sur les sciences auxiliaires de l'histoire, la paléographie, la diplomatique, la bibliographie et surtout la critique des sources. On ne s'improvise pas historien, et la science d'écrire l'histoire est comme les autres sciences : elle s'acquiert. Pourquoi les séminaristes du diocèse d'Amiens ne l'acquerraient-ils pas ?

ARMAND D'HERBOMEZ.

Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents, publiés par JOS. BERTHELÉ. T. III, fasc. III, IV et V. — *Le Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque.* Montpellier, Serre et Roumégous, 1904, gr. in-4, 331 à 612 p. avec 16 planches.

Ce fragment de volume contient le « Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque, seigneurs de Montpellier, d'Aumelas etc. » Et cette publication est suivie d'Éclaircissements topographiques et de documents complémentaires concernant la ville et les environs de Montpellier. On sait la compétence, on connaît la façon de travailler de M. J. Berthelé. Je n'ai donc pas besoin de dire que ce nouvel ouvrage du savant archiviste de l'Hérault est de tous points excellent. Aussi bien la notice qui précède l'édition du Cartulaire montpelliérain que les dissertations qui la suivent et, sous le titre d'Éclaircissements topographiques, nous présentent une suite de mémoires remarquables sur la géographie historique de Montpellier et de ses alentours, sont des morceaux du plus haut intérêt. Les érudits qui s'occupent de l'histoire du Languedoc ne pourront désormais les ignorer, non plus que certains des documents complémentaires publiés par M. Berthelé, l'État des villes et paroisses du diocèse de Montpellier en 1744, notamment.

Mais quelle que soit la qualité du volume que j'analyse, je me demande si l'auteur n'aurait pas dû, avant de se lancer dans la publication et l'annotation copieuse de documents des Archives communales de Montpellier, nous donner d'abord l'inventaire complet de ces Archives. C'est un écueil sur lequel il me paraît qu'il y a maintenant tendance à verser. Au nord comme au midi, les archivistes se laissent séduire par les documents qu'ils ont pour première mission de signaler au public, et ils publient tout au long ces documents qu'ils auraient dû se contenter d'analyser. Il en résulte que les érudits connaissent admirablement quelques minimes portions des dépôts publics d'archives, mais qu'ils continuent d'ignorer la plupart des documents que

recèlent ces vastes dépôts. Les vrais intérêts de la science y trouvent-ils leur compte? ARMAND D'HERBOMEZ.

Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragon, por EDUARDO IBARRA Y RODRIGUEZ. T. I. *Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I.* Zaragoza, Uriarte, 1904, in-8 de XVI-273 p. — Prix cartonné : 10 fr.

L'auteur a réuni ici cent cinquante documents, dont cent trente complètement inédits, se rapportant au règne de Ramire I, c'est-à-dire à l'époque comprise entre 1034 et 1063. Ces pièces, d'un caractère divers, ont été tirées des Archives nationales de Madrid, de celles de l'Académie d'histoire, de la Couronne d'Aragon, de la cathédrale de Jaca, de Huesca, de Lérida, etc., ce qui dénote de patientes investigations de la part du savant auteur, qui les a publiées par ordre chronologique, respectant le style et l'orthographe des originaux ou des copies qu'il a eus à sa disposition. De nombreuses notes, des additions, un index des noms propres à la fin du volume, augmentent encore la valeur du travail, dont nous attendons avec impatience la continuation. G. BERNARD.

Le Mystère russe. Secrets d'État dans l'empire du tsar Nicolas II, par BRESNITZ VON SYDAČOFF ; trad. de l'allemand par MARCELLE SOMIN. Paris, Henry Paulin, 1904, in-18 de II 256 p.— Prix : 3 fr. 50.

Il me semble que quelques-uns des secrets connus de M. Bresnitz von Sydaćoff l'étaient aussi de Polichinelle et que certains des mystères qu'il nous dévoile se promenaient déjà tout nus dans les rues. Quoi qu'il en soit l'ouvrage est amusant, intéressant, très propre à piquer la curiosité du public français, qui est fort ignorant des choses russes. Bien entendu, il appelle une foule de réserves, car c'est un pamphlet écrit du point de vue allemand et tout à fait dépourvu de bienveillance. Mais puisque la presse russe a la bouche cousue, il faut bien que les étrangers remplissent le rôle de journalistes d'opposition.

Le traducteur se montre désolé et effrayé de la tâche qu'il a assumée. Il multiplie les notes de protestation, notes parfois comiques et n'indiquant pas en général une bien grande compétence. Comment ne voit-il pas qu'en essayant de réfuter certains passages, il se donne l'air d'approuver le reste ? A la page 206, il a l'honnête naïveté d'avertir le lecteur qu'il supprime une partie du chapitre parce qu'il y est indiscrètement question d'un personnage évidemment sympathique, qu'il nomme. Enfin pourquoi s'appelle-t-il Marcelle Somin dans le titre et Marcel Simon au bas des pages ? Craint-il la Sibérie ? Il était si simple cependant de ne point traduire. Après tout, nous l'aurions regretté.

F. G.

Répertoire des sources historiques du moyen âge, par Ulysse Chevalier. *Biobibliographie*. 3e-4e fascicules : Crispin-Izarn. Paris, Alphonse Picard et fils, 1904-1905, gr. in-8, col. 1073-2294. — Prix du fasc. : 7 fr. 50 pour les souscripteurs.

Ces deux nouveaux fascicules, parus respectivement en août 1904 et en janvier 1905, nous apportent la fin du tome I de la réédition du magistral ouvrage de M. le chanoine Ulysse Chevalier. Nous nous sommes déjà expliqués (*Polybiblion*, t. C, p. 177 et CI, p. 269) sur le plan de cette publication, sur les améliorations de fond et de forme apportées par l'auteur dans son travail primitif, sur le développement considérable pris par les notices bibliographiques dans cette nouvelle édition, sur les services incontestables qu'elle est appelée à rendre ou, pour mieux dire, qu'elle rend déjà à quiconque s'occupe du moyen âge.

Sans revenir sur ces éloges, nous dirons que l'examen des deux nouveaux fascicules que nous annonçons nous a fourni de nouveaux exemples du soin minutieux avec lequel le savant auteur a revisé tout son travail, s'efforçant non seulement de le tenir au courant des récentes publications, mais de rechercher et de nous indiquer les ouvrages plus anciens qui avaient échappé à ses premières investigations ; ne négligeant pas non plus de rectifier à l'occasion et de compléter les petites notes biographiques, si utiles dans leur concision, dont chaque article est accompagné : le nombre de ces corrections est considérable ; nous noterons ici, à titre d'exemples, les articles *Éginhard*, *Élisabeth* (*1e*) *de Portugal*, *Éloi* (*I*), *Grégoire XII*, *Guidonis* (Bernard) pour lequel nous eussions préféré la forme *Gui* plus généralement acceptée, *Hus* (Jean) ; personnellement nous avons vu avec plaisir la rectification de l'article consacré à sainte Gertrude la grande, et la distinction établie entre elle et l'abbesse Gertrude.

Parmi les personnages dont la bibliographie se trouve le plus grossie, nous relèverons saint Cyrille, l'apôtre des Slaves ; saint Dalmace, évêque de Pavie, dont l'article se trouve triplé; Dante, qui remplissait déjà 15 colonnes de l'ancienne édition et du Supplément et qui n'en a pas fourni moins de 35 à la nouvelle; les Denys, notamment l'évêque de Paris et l'Aréopagite, avec lequel d'aucuns s'obstinent encore à le confondre ; saint Dominique (notons en passant que le *Cartulaire* des PP. Balme et Lelaidier a 3 vol. et non 2); Albert Dürer; maître Eckhard, que l'on appelle plus couramment Eckart ; les Édouard d'Angleterre, les Grégoire ; les Henri ; saint Ennode ; Eusèbe Pamphile ; saint François d'Assise (10 col. au lieu de 5) ; Froissart ; sainte Geneviève ; Gerson ; Hildebert de Lavardin ; Hincmar ; Jean Hus. Je crois qu'il n'a échappé que bien rarement quelque ouvrage d'importance aux patientes recherches de M. le chanoine Chevalier.

Les articles complètement nouveaux sont aussi relativement nom-

breux dans ce beau travail qui fait vraiment honneur à son auteur et à l'érudition française. E.-G. L.

BULLETIN

Nos Raisons d'être catholiques, par le P. D. LODIEL. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'auteur de cette brochure a fait ses preuves. Les précédentes productions — notamment la remarquable apologetique intitulée : *Nos Raisons de croire* — l'ont placé au premier rang de ces apologistes qui écrivent pour le grand public. Ce n'est pas tout à fait l'*apologétique populaire* (genre éminemment difficile : en existe-t-il plus de deux ou trois productions recommandables ?). C'est du moins l'apologétique *vulgarisée*.

Ce petit volume étudie successivement : *l'Origine et les caractères de l'Église catholique* (p. 13-22) — *sa vie et sa fécondité, ses œuvres* (p. 23-46) — *ses adversaires* (p. 46-59). Beaucoup de citations, beaucoup de faits; un trésor pour la bibliothèque du conferencier, pour les membres du Cercle d'études aussi bien que pour leur directeur. D'ailleurs, nombre d'hommes ayant reçu une education distinguée y trouveront leur profit : ils apprendront autant et plus que dans ces pompeuses réunions, conférences à la mode, discours de réception à l'Académie, où se presse la gent *select*, sans y comprendre grand'chose, faute de connaissances premières, philosophie élémentaire ou simple catechisme. B. DE CARROY.

Cause efficienti e cause finali, da G. TUCCIMEI. Roma, Pustet, 1904, in-18 de 91 p. (Collection *Fede e Scienza*.) — Prix : 0 fr. 80.

La Liberta nelle sue forme principali, da NICOLA JEZZONI. Roma, Pustet, 1904, in-18 de 112 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 80.

Il Progresso morale, da ROBERTO PUCCINI. Roma, Pustet, 1904, 2 vol. in-18 de 111 et 67 p. (Même collection). — Prix : 1 fr. 60.

Nous réunissons ici ces divers volumes qui font partie de la collection *Fede e Scienza*. Cette collection, analogue à celle publiée par la librairie Bloud sous le nom : *Science et Religion*, a aussi pour but de traiter dans des brochures courtes et substantielles nombre de questions actuelles qui intéressent plus ou moins directement les croyances catholiques.

— La première, intitulée : *Cause efficiente e cause finali*, s'occupe surtout de la finalité dans le monde organique. L'auteur remarque très justement que la science, par la recherche même où elle s'attache des causes efficientes, a mis dans une lumière nouvelle l'harmonie naturelle des choses.

— M. Jezzoni étudie les diverses formes de liberté revendiquées par l'esprit moderne : liberté de penser, liberté de conscience, liberté d'enseignement, liberté de la presse. Il montre le danger de ces libertés quand leur exercice n'est pas maintenu dans les limites du droit et de la vérité.

— En quoi consiste le progrès moral ? Telle est la question discutée par le professeur Puccini. Ce progrès n'existait pas sous le paganisme ; c'est le catholicisme qui lui a donné l'essor. Aujourd'hui l'école positiviste, par ses négations, détruit tous les fondements d'un véritable progrès.

Nous souhaitons à cette collection, qui compte déjà trente brochures, le même succès qu'à la belle collection *Science et Religion*. D. V.

Le Poète Lygdamus, étude critique suivie d'une édition et d'une traduction, par M. DE LA VILLE DE MIRMONT. Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 91 p. — Prix : 2 fr.

Des raisons assez graves ont déterminé la plupart des critiques modernes à contester l'authenticité du IIIe livre des *Élégies* attribuées à Tibulle. C'est qu'en effet dans « ce petit roman d'amour d'une chaste et monotone sentimentalité » ni le style, ni surtout l'inspiration et le sentiment ne rappellent d'une manière suffisante la poésie élégante en même temps que molle et sensuelle où se complaît l'ami d'Horace et d'Ovide. Les longues énumérations, les descriptions complaisantes, l'abus des lieux communs mythologiques trahissent un versificateur frais émoulu de la futile rhétorique d'école. Lui-même se donne le nom de Lygdamus : serait-ce Ovide ou son frère aîné ? serait-ce quelque faussaire qui aurait entrepris de plagier Tibulle? Sans se prononcer sur cette question assez obscure, M. de la Ville de Mirmont, après avoir relevé avec une minutie scrupuleuse (p. 25-51) tous les rapprochements que son érudition a pu lui suggérer entre ce IIIe livre et les autres textes poétiques du siècle d'Auguste, conclut en ces termes : « Les *Élégies* de Lygdamus sont d'un poète probablement mort jeune dont les essais ont été pieusement rassemblés, avec les pièces de Tibulle, dans un recueil collectif qui est parvenu jusqu'à nous, comme une galerie où, à côté des tableaux du maître, se trouvent les ébauches de quelques élèves favoris » (p. 67).

La traduction qui suit mérite des éloges pour son exactitude et même pour sa saveur littéraire ; quant au texte latin, il est accompagné uniquement de notes critiques, les problèmes grammaticaux qu'il soulève étant passés sous silence. J'ai vainement cherché, par exemple, l'explication de la forme anormale *neunt* (III, v 36) : la même terminaison se rencontre dans *queunt*, mais les deux verbes n'appartiennent pas à la même conjugaison, et le second a d'ailleurs suivi d'un bout à l'autre une formation identique à celle du verbe *ire*. C. HUIT.

Les Négociations de Treilhard à Rastadt. *La Cession de la rive gauche du Rhin*, par RAYMOND DE PETITEVILLE. Paris, Croville-Morant, 1904, in-12 de 96 p.

Le congrès de Rastadt a duré près d'un an et demi (novembre 1797-avril 1799) ; il n'eût pas laissé grande trace dans l'histoire sans l'assassinat des plenipotentiaires français, qui lui servit de conclusion. Il fut cependant marqué, pendant les premiers mois de son existence, par des négociations intéressantes dans leur objet, sinon dans leurs résultats immédiats, celles concernant la cession de la rive gauche du Rhin à la France, devenues depuis la base des négociations de Lunéville. Cette grave question fut débattue de notre côté par Treilhard et Bounier, ou, pour mieux dire, par le premier. M. de Petiteville a voulu principalement faire ressortir l'attitude et l'action de Treilhard à Rastadt, depuis l'ouverture du congrès jusqu'au jour où Talleyrand lui écrivait : « Vous venez d'obtenir le principal et ce qui intéresse le plus la France. »

Il a pris pour base de son travail les documents conservés aux archives des Affaires étrangères, en les complétant par les principaux ouvrages imprimés, entre autres ceux de Sybel, H. Hüffer et M. Albert Sorel. Il montre Treilhard, tel que l'a peint ce dernier, « raide, argumentateur, impérieux, rusé et arrogant en affaires, colère parfois, surtout après boire, mais en général poli » ; en somme le type le plus complet des diplomates

improvisés par la République, disputés entre leurs instincts propagandistes et leurs devoirs professionnels et s'acheminant ainsi sans s'en douter vers les titres et les honneurs de l'Empire. On peut regretter dans cet intéressant opuscule quelques menues négligences d'impression de nature à dérouter le lecteur : p. 57, *à* Panaro pour *au* Panaro ; p. 71, *Strasbourg* pour *Augsbourg*.

L. P.

Une Ame en prison, *histoire de l'éducation d'une aveugle sourde muette de naissance et ses sœurs des deux mondes*, par Louis Arnould. 3e édit., mise à jour et doublée, précédée d'une lettre de M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Oudin, 1904, in-8 de 172 p. — Prix : 2 fr.

J'ai déjà fait connaître, quand parut la première édition, le sujet de ce travail à nos lecteurs : c'est l'histoire de l'éducation d'une aveugle sourde muette de naissance par les Sœurs de la Sagesse de Larnay (Vienne), c'est-à-dire, à la lettre, la résurrection d'une âme, ou, pour garder la belle et expressive métaphore de l'auteur, la libération d'une âme en prison. Je dois donc me borner aujourd'hui à leur dire ce que cette troisième édition contient de nouveau. Je note d'abord que le titre ne ment pas, l'édition nouvelle est vraiment doublée, car elle comporte 172 p. au lieu de 89 p. Et voici ce qui s'y trouve d'inédit : une note sur les progrès de Marie Heurtin en 1903, quelques lettres et rédactions de Marie Heurtin, qui témoignent de ses développements intellectuels et moraux. L'une de ces rédactions a pour sujet Dieu et se termine par ces lignes vraiment touchantes : « Mon Dieu... Je suis très contente que le bon Dieu m'a fait sourde muette et aveugle pour pouvoir vous connaître mieux. Je vous remercie de cette grâce que le monde ne connaît pas. » Là s'arrêtent les suppléments de la première partie, qui est l'histoire même de Marie Heurtin.

A la seconde partie : *Marie Heurtin en Europe*, se sont ajoutés quelques nouveaux articles sur ce cas vraiment merveilleux, un article du *Bulletin de la Conférence Hello*, et le rappel des divers articles publiés un peu partout, ce qui fournit l'occasion de souligner l'étrange abstention de MM. les philosophes français; le *Couronnement* civique de l'institutrice de Marie Heurtin par la Société d'encouragement au bien; une note de deux étudiants de Poitiers sur *la Perception de l'étendue* chez Marie Heurtin ; le chapitre, disparu de la nouvelle édition, du bel ouvrage *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, de Duilhé de Saint-Projet, sur *l'Éducation de Marthe Obrecht*, la première sourde muette aveugle élevée à Larnay.

La troisième partie : *Catalogue méthodique des principaux sourds muets aveugles connus*, s'est naturellement augmentée de tous les nouveaux cas découverts par l'érudition sagace de l'auteur. Il y en avait 29 dans la précédente édition; on en compte jusqu'à 54 dans la nouvelle. Viennent enfin des *Conclusions générales sur les sourds muets aveugles*, par M. Riemann, professeur royal de sourds muets à Berlin, et par Miss Dora Donald, surintendante de l'école des aveugles de South Dakota (États-Unis).

Comme je l'ai déjà noté, la science officielle française s'est abstenue; peut-être, en louant une œuvre admirable de l'éducation congréganiste, a-t-elle craint de se rendre suspecte aux yeux de certaines gens. Cette abstention lui fait peu d'honneur et double le prix du témoignage de M. Louis Arnould, professeur de littérature française à l'Université de Poitiers.

Édouard Pontal.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — C'est avec un vif regret que nous avons appris la mort de l'éminent archiviste paléographe Pierre-Philippe GUIGNARD, qui succombait dernièrement à l'âge de 84 ans. Né à Dijon en 1820, M. Guignard a passé la plus grande partie de son existence dans cette ville dont il fut le bibliothécaire pendant plusieurs années et qu'il a honorée tant par ses travaux scientifiques que par sa vie éminemment chrétienne. Les principales œuvres qu'il laisse sont les suivantes : *Lettres à M. le comte de Montalembert, pair de France, sur les reliques de saint Bernard et de saint Malachie* (Paris, 1846, in-8); — *Réflexions d'un laïque présentées à Mgr l'évêque d'Orléans, sur son Examen des Institutions liturgiques de Dom Prosper Guéranger*, abbé de Solesmes (Paris, 1846, in-8) ; — *Mémoires fournis aux peintres chargés d'exécuter les cartons d'une tapisserie destinée à la collégiale Saint-Urbain de Troyes, représentant les légendes de saint Urbain et de sainte Cécile* (Paris, 1851, in-8); — *Les Anciens Statuts de l'Hôtel-Dieu-le-Comte de Troyes, publiés pour la première fois et annotés* (Paris, 1853, in-8); — *Rapport sur les papiers de S. A. R. le prince Xavier de Saxe, conservés dans les archives du département de l'Aube, adressé à S. Exc. le ministre de l'instruction publique* (Dijon, 1853, in-4). En outre, M. Ph. Guignard a traduit *l'Épouse parfaite*, par Maître frère Louis de Léon; six lettres de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; et le *Traité de l'éducation chrétienne des enfants* par le cardinal Silvio Antoniano.

— M. Guillaume-François-Robert DE BONNIÈRES est mort à l'âge de 55 ans, le 8 avril, à Paris, où il était né le 7 avril 1850. Après la guerre de 1870, pendant laquelle il servit au 2e régiment de lanciers, il fit son droit, puis entra dans le journalisme. Il collabora au *Gaulois* sous le pseudonyme de Robert-Estienne, et au *Figaro* sous celui de Janus. Il laisse des poésies et des romans qui contiennent de remarquables portraits. Voici la liste à peu près complète de ses ouvrages : *Contes de fées* (en vers) (Paris, 1880, in-16); — *La Fin de la gendarmerie* (Paris, 1880, in-18), sous le pseudonyme de « Janus », du Figaro; — *Attendez-moi sous l'orme*, opéra comique en un acte, d'après Regnard; musique de Vincent d'Indy (Paris, 1882, in-12), avec M. Jules Prével; — *Mémoires d'aujourd'hui* (Paris, 1883-1890, 3 vol in-12); — *Les Monach*, roman parisien (Paris, 1884, in-12); — *Le Baiser de Maïna* (Paris, 1886, in-12); — *Jeanne Avril* (Paris, 1887, in-12); — *Le Petit Margemont* (Paris, 1890, in-12); — *Contes à la Reine* (Paris, 1892, in-12), couronné par l'Académie française; — *Lord Hyland* (Paris, 1895, in-12). M. Robert de Bonnières a publié, en outre, avec une étude, *les Académiciens*, comédie de Saint-Évremond, et les *Lettres grecques* de Mme Chénier.

— Un autre littérateur de talent et d'une grande fécondité, M. Louis DEPRET, est mort dernièrement à l'âge de 68 ans. Il était né à Lille, le 9 octobre 1837. Après avoir terminé ses études au lycée de cette ville, il alla passer quelque temps en Angleterre, et, dès son retour, il commença la publication de cette longue série de poésies, de romans, de comédies, d'études littéraires, etc., dont nous allons rappeler les principaux : *La Cloche*, poème (Lille, 1854, in-12); — *Feux-follets*, poésies (Lille, 1855, in-12); — *Les Étapes du cœur. Gretchen* (Paris, 1859, in-18); — *Jalousie en partie double*, comédie en un acte et en prose (Paris, 1859, in-18; — *Si Jeunesse pouvait. Nouvelles* (Paris, 1862, in-12); — *Windsor* (Paris, 1863, in-12); — *Contes accélérés* (Paris, 1865, in-18); — *De Liège à Anvers en passant par la Hollande. Journal d'un moraliste* (Paris, 1866, in-8); — *Amours du Nord et du Midi, romans et aventures* (Paris, 1866, in-12); — *Le Va-et-vient. Notices*

littéraires, impressions philosophiques, voyages (Paris, 1866, in-12); — *Le Mot de l'énigme. Le Fusillé* (Paris, 1868, in-12); — *Lucie* (Paris, 1868, in-12); — *En Autriche* (Paris, 1869, in-12); — *Eucharis* (Paris, 1870, in-12); — *La Fraynoise* (Paris, 1871, in-12); — *Reine Planterose* (Paris, 1872, in-12); — *Maurice Le Grandier* (Paris, 1873, in-12); — *L'Album de Karl* (Paris, 1874, in-12); — *Silhouettes de villes* (Paris, 1875, in-12); — *Mémoires de n'importe qui* (Paris, 1875, in-12); — *Comme nous sommes; notes et opinions* (Paris, 1876, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française: — *Chez les Anglais. Shakespeare; Charles Dickens; Longfellow; Jacques Ier; Curran; Wilkie Collins; Lord Byron* (Paris, 1879, in-12); — *Mademoiselle Delyvoix* (Paris, 1880, in-12); — *Trois Amours* (Paris, 1881, in-16); — *Trop fière* (Paris, 1882, in-12); — *Le Voyage de la vie, notes et impressions* (Paris, 1883, in-12); — *Folle Jeunesse* (Paris, 1885, in-12); — *Deux Cœurs sensibles* (Paris, 1886, in-12); — *Un Coup d'éventail* (Paris, 1888, in-16); — *De part et d'autre, notes psychologiques* (Paris, 1888, in-32); — *Théâtre intime* (*Décors faciles*) (Paris, 1891, in-12). M. Louis Depret a également traduit de l'anglais des *Essais choisis* de Charles Lamb et *Évangéline* de Longfellow. Enfin il a donné de nombreux articles de genre ou de critique à *l'Illustration*, au *Monde illustré*, à la *Revue de l'instruction publique*, au *Moniteur universel*, au *Figaro*, au *Charivari*, etc.

— Le docteur Paul Garnier, chargé de cours à la Faculté de médecine, est mort dans le courant de mars, à Paris, à 57 ans. Il était né à Chérac (Charente-Inférieure), le 28 avril 1848. Ce distingué spécialiste s'était fait un nom par ses études sur les maladies mentales. Ses principaux ouvrages sont : *Des Idées de grandeur dans le délire des persécutions*, thèse de doctorat (Paris, 1877, in-8); — *Aphasie et folie. Coexistence d'une psychose systématique avec la cécité et surdité verbales* (Paris, 1889, in-8); — *La Folie à Paris. Étude statistique, clinique et médico-légale* (Paris, 1890, in-12); — *Les Fétichistes pervertis et invertis sexuels. Observations médico-légales* (Paris, 1895, in-16); — *Internement des aliénés. Thérapeutique et législation* (Paris, 1898, in-12) Le Dr Paul Garnier a été pendant un certain temps président de la Société médico-psychologique.

— Le monde médical parisien a fait également une grande perte en la personne de M. le Dr Hervieux, de l'Académie de médecine et médecin honoraire des hôpitaux, mort à Paris, à la fin de mars, à 86 ans. M. Édouard Hervieux naquit à Louviers (Eure) en 1818. Entré à l'École normale supérieure dans la section des lettres en 1838, il l'abandonna tout à coup pour faire ses études médicales. Reçu docteur en médecine en 1847, il fut nommé en 1860 médecin en chef de la Maternité. En 1873 il était élu membre de l'Académie de médecine (section d'obstétrique). Les nombreux travaux qu'il a publiés, fort appréciés par les spécialistes, ont presque tous trait aux maladies puerpérales. Voici la liste des principaux : *Recherches sur l'emphysème pulmonaire infantile* (Paris, 1861, in-8); — *Étiologie et prophylaxie des épidémies puerpérales. Mémoire lu à la Société des hôpitaux* (Paris, 1865, in-8); — *Traité clinique et pratique des maladies puerpérales, suite de couches* (Paris, 1870, in-8).

— Le 17 février dernier est mort, dans sa 67e année, un érudit aussi infatigable que modeste, M. l'abbé Pâris-Jallobert, recteur de Balazé (Ille-et-Vilaine. Il publia dans diverses revues un grand nombre de notices historiques. L'unes d'elle forme un volume in-4 de 600 pages et a pour titre *Journal historique de Vitré*. L'œuvre capitale de M. Pâris-Jallobert est la publication, interrompue brusquement par la mort, des *Anciens Registres paroissiaux de Bretagne* ou plus exactement ceux des anciens diocèses de

Rennes, Dol et Saint-Malo (Rennes, Plihon). Quatorze volumes ont paru depuis 1891 ; ils renferment cent quarante notices dont quelques-unes très étendues. La paroisse de Saint-Malo comprend à elle seule quatorze fascicules d'une centaine de pages environ chacun. Entre temps, M. Pâris-Jallobert avait aussi donné au public deux études sur les églises protestantes de Vitre et de Cleusné, près Rennes.

— Le Dr Adolph Bastian, l'illustre ethnographe allemand, est mort à Port d'Espagne (Ile de la Trinité), à l'âge de 80 ans, au cours d'un de ces voyages dont les résultats ont été considérables pour la science. Né à Brême, le 26 juillet 1826, M. Adolph Bastian étudia le droit, la médecine et les sciences naturelles dans les Universités de Berlin, Heidelberg, Prague, Iéna et Wurzbourg. En 1851, il partit comme chirurgien pour l'Australie, puis se rendit dans la Nouvelle-Zélande d'où il passa au Pérou. De là, il alla visiter la région qu'arrose le Gange, poussa jusqu'à Bagdad et aux ruines de Babylone. Se dirigeant ensuite sur l'Égypte, il remonta le Nil, revint en Arabie, passa par la Mecque et gagna Aden. Là, il s'embarqua pour faire le tour de l'Afrique. Revenu en Europe, il monta jusqu'en Tromsoe, en Norvège, et finalement il rentra à Brême en 1859, où il écrivit ses observations. Au commencement de janvier 1861, M. Bastian entreprenait un immense voyage autour du monde, qui ne devait pas durer moins de cinq ans. Il parcourut successivement l'Hindoustan, la Birmanie, l'île de Java, le Japon, le nord de la Chine, le désert de Gobi, la Sibérie, la région du Caucase, les bords de la mer Caspienne et rentra en Allemagne par la Gallicie. Peu de temps après, il fut nommé professeur d'ethnologie à l'Université de Berlin et administrateur du musée ethnologique. En 1878 il repartait pour les Indes et la Perse, se rendait ensuite en Australie, gagnait l'Amérique centrale et revenait en Europe en 1880. Au cours de ces nombreux voyages, l'intrepide explorateur réunit une masse énorme de matériaux à l'aide desquels il rédigea d'importantes communications à diverses sociétes savantes et de remarquables ouvrages de géographie, d'ethnographie et de philosophie, dont voici une liste qui est loin d'être complète : *Der Mensch in der Geschichte. Zur Begründung einer psychologischen Weltanschauung* (Leipzig, 1860, 3 vol. in-8) ; — *Die Völker des östlichen Asien* (Iéna, 1867-69, in-8) ; — *Die Weltauffassung der Buddhisten. Vortrag gehalten zu Berlin* (Berlin, 1870, in-8) ; — *Geographische und ethnographische Bilder* (Iéna, 1873, in-8) ; — *Die deutsche Expedition an die Loango-Küste, nebst älteren Nachrichten über die zu erforsch. Länder. Nach persönlichen Erlebnissen* (Iéna, 1874-75, 2 vol. gr. in-8) ; — *Die Rechtsverhältnisse bei verschiedenen Völkern der Erde* (Berlin, 1873, in-8) ; — *Der Völkergedanke im Aufbau einer Wissenschaft vom Menschen und seine Begründung auf ethnologische Sammlungen* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Die heilige Sage der Polynesier. Kosmogonie und Theogonie* (Leipzig, 1881, in-8) ; — *Steinsculpturen aus Guatemala in den Königlichen Museen zu Berlin* (Berlin, 1882, in-fol.) ; — *Der Buddhismus in seiner Psychologie* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Volkerstämme am Brahmaputra und verwandtschaftliche nachbarn. Reise-Ergebnisse und Studien* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Religions-philosophische Probleme auf dem Forschungsfelde buddhitischer Psychologie und der vergleichenden Mythologie* (Berlin, 1884, in-8) ; — *Der Fetisch an der Küste Guinea's auf der deutschen Forschung näher gerückten Stationen der Beobachtung* (Berlin, 1885, in-8) ; — *Die Seele indischer und hellenischer Philosophie in den Gespenstern moderner Geisterseherei* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Über Klima und Acclimatisation nach ethnischen Gerichtspunkten* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Ethnische Elementargedanken in der Lehre von Menschen* (Berlin, 1895, in-8) ; —

Löse Blätter aus Indien (Berlin, 1897-98, in-8); — *Die Völkerkunde und der Völkerverkehr unter seiner Rückwirkung auf die Volksgeschichte* (Berlin, 1900, in-8); — *Die Probleme humanitischer Fragestellungen und deren Beantwortungsweisen unter den Zeichen der Zeit* (Berlin, 1901, in-8). M. Bastian a fondé, en 1869, de concert avec M. R. Hartmann, la *Zeitschrift für Ethnologie*, qui sert de bulletin à la Société anthopologique de Berlin.

— Mgr Strossmayer, chef du parti nationaliste croate, vient de succomber à l'âge avancé de 90 ans. Joseph-Georges STROSSMAYER était né le 4 février 1815 a Essek (Slavonie). Il fit ses études au gymnase d'Essek, puis au séminaire de Diakovar et enfin à l'Université de Pesth. Ordonné prêtre en 1837 et envoyé comme vicaire à Péterwarden, il fut rappelé en 1840 à l'Augustineum, école de théologie de Vienne, où il obtint le diplôme de docteur en théologie. Il fut alors placé à la tête du séminaire de Diakovar, mais en 1847 il revint à l'Augustineum de Vienne en qualité de directeur. L'année suivante il acceptait le siège épiscopal de Diakovar. C'est à cette époque que commence le rôle politique si important du distingué prélat, rôle qu'on peut résumer en disant que, devenu le partisan du principe des nationalités, il se rangea du côté des fédéralistes et resta l'ardent défenseur des droits des slaves méridionaux jusqu'au moment où le compromis hongro-croate le fit se retirer de la vie politique. D'un autre côté nous ne voulons que rappeler, sans y insister, que Mgr Strossmayer se montra, au concile du Vatican de 1869-1870, l'un des plus vehéments et des plus brillants orateurs de l'opposition. Mais ce que nous tenons à dire à son honneur, c'est que personne n'a dépensé autant que lui de zèle et d'intelligence pour amener la race serbo-croate à occuper une meilleure place parmi les races civilisées. On lui doit l'ouverture d'un grand nombre d'écoles primaires, la fondation de l'Université d'Agram, de la Société académique de cette ville, etc. Enfin Mgr Strossmayer, excellent écrivain, non moins que remarquable orateur, a publié des éditions populaires, des recueils de chansons, ainsi que des ouvrages d'une haute valeur scientifique, notamment : *Monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia* (Rome, 1863).

— M. H. B. MEDLICOTT, F. R. S., le remarquable géologue anglais, mort le 6 avril dernier, à 75 ans, à Clifton, avait passé la plus grande partie de sa vie dans l'Inde en qualité de membre, puis de directeur du « Geological Survey ». La plupart de ses travaux ont paru dans les *Records* et les *Mémoires* de cette administration. Toutefois, avec la collaboration du Dr. Blanford, il a publié la première édition de l'ouvrage bien connu : *Manual of the Geology of India*. Avant son départ pour l'Asie il avait écrit un livre sur la structure géologique de différentes parties de l'Irlande. A son arrivée dans l'Inde il avait été nommé professeur de géologie au « Thomason College of Engineering » à Roorkee.

— La mort du célèbre graveur Edward DALZIEL, qui vient de disparaître à l'âge de 88 ans, réveille le souvenir d'une famille d'artistes qui se distinguèrent dans l'illustration du livre, de 1840 à 1890. Fils d'Alexandre Dalziel, peintre de portraits fort connu, il eut trois frères, qui, comme lui, furent d'excellents graveurs, particulièrement George. C'est avec ce dernier qu'il a, durant de longues années, grave les dessins qui ont orné le *Punch*, le *Cornhill Magazine*, les *Good Words*, le *Sunday Magazine* ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages.

— Nous apprenons la mort du remarquable astronome italien Pietro TACCHINI, décédé le 24 mars, a Spilamberto, près de Modène, à 67 ans. Né à Modène, le 21 mars 1838, il fut le directeur de l'Observatoire de cette ville

de 1859 à 1863, puis alla prendre la direction de celui de Palerme et joignit à ces fonctions celles de professeur d'astronomie. Seize ans plus tard il fut envoyé au « Collegio Romano » à Rome. En 1883 il était élu associé de la Société royale astronomique de Londres. A cette date le nombre des travaux d'importances diverses publiées par le savant italien s'élevait à 170, travaux qui, pour la plupart, se rapportaient aux phénomènes solaires. De concert avec l'illustre P. Secchi il avait fondé à Rome une société pour les études basées sur l'emploi du spectroscope et ce fut lui qui publia les résultats de ces études sous le titre : *Memorie della Società degli spettroscopisti italiani*, collection qui est arrivée à son 33e volume.

— On annonce encore la mort de MM. : Henry DUFET, chargé de cours à la Faculté des sciences de Paris et professeur de physique au lycée Saint-Louis, président en exercice de la Société de physique, mort le 11 avril, à Paris, à 56 ans, lequel s'est fait connaître par ses remarquables recherches sur la cristallographie et a publié un *Cours élémentaire de physique* (Paris, 1881-1882, 4 vol. in-12); — le chanoine FLAHAUT, supérieur de l'institution de Notre-Dame-des-Dunes, à Dunkerque, auteur d'un travail sur l'*Histoire de l'enseignement ecclésiastique à Dunkerque* et de plusieurs monographies d'anciennes maisons religieuses, mort à Bailleul (Nord), le 3 mars, à l'âge de 67 ans; — Adrien DE JASSAUD, auteur d'un roman intitulé *Disparue*, mort en mars; — JOFFROY, ancien rédacteur en chef au *Républicain de la Loire*, mort à la fin de mars; — Hermann KUHN, qui a collaboré au *Figaro* et au *Monde*, mort à Paris, en mars, à l'âge de 71 ans; — le capitaine PAIMBLANT DU ROUIL, l'un des collaborateurs les plus actifs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Bayeux, au commencement d'avril; — Dr PARINAUD, à qui l'on doit de nombreuses observations ayant trait à l'oculistique et aux interventions opératoires en ophtalmologie, mort à Paris, en mars, à l'âge de 60 ans; — Émile PASQUIER, professeur de chimie et de biologie à l'Institut Pasteur, mort en mars, à Courbevoie; — le comte DE REISET, ancien ministre plénipotentiaire, qui a publié, sur *Marie-Antoinette*, un ouvrage couronné par l'Académie et dont les *Mémoires* ont eu un juste retentissement dans le monde diplomatique, mort en son château de Breuil, près Dreux, au commencement de mars, à l'âge de 84 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Maurice BARRYMORE, acteur et auteur dramatique anglais, originaire de l'Inde, mort dernièrement, à 58 ans, lequel laisse deux drames : *Nadjesda*, peinture de la vie russe, et *Honour*, adaptation de l'*Honneur de la maison*, de MM. Battu et Desvignes, lesquels furent joués à Londres, celui-là en 1881 et celui-ci en 1884; — Dr. Paul BEHREND, professeur de technologie chimique à l'École technique supérieure de Dantzick, mort dans cette ville, le 2 avril, à 52 ans; — Hon. Oliver BORTHWICK, fils unique de Lord Glenesk, directeur du *Morning Post* à 21 ans, mort le 23 mars, à 32 ans; — Dr. Emil COHEN, professeur de minéralogie, mort à Greifswald, le 13 avril, à 63 ans; — William Hill COLLINGRIDGE, journaliste anglais, fondateur de la *City Press*, mort le 31 mars, à 79 ans, lequel avait transformé en musée Cowper et donné à Olney, sa ville natale, « Cowper's house », où il était né; — Charles B. CURTIS, critique d'art, mort à la fin de mars, à New York, à 78 ans, qui s'est fait connaître par deux excellents ouvrages : *Rembrandt's Etchings* et surtout *Velasquez and Murillo* et aussi par d'intéressants articles parus dans diverses revues, entre autres l'*Athenæum* ; — Dr. Ludwig GLAEWERCKE, professeur de gynécologie à l'Université de Kiel, mort le 3 avril, à Rostock, à 49 ans; — Peter HANSEN, écrivain danois, conseiller d'État, mort à

Copenhague, le 5 avril, à 65 ans ; — Dr. Richard HEINZEL, conseiller aulique autrichien, professeur de langue et de littérature allemandes, mort à Vienne, le 4 avril, à 72 ans ; — Wilhelm HEYNE, professeur de constructions hydrauliques à l'École technique supérieure de Gratz, mort dans cette ville, le 6 avril, à 75 ans ; — Bruno KERL, ancien professeur de métallurgie à l'École des mines de Berlin, mort le 25 mars, à Gross-Lichterfeld, à 81 ans ; — Luigi MANZOTTI, compositeur italien connu ; — Dr. Georg MEISSNER, ancien professeur de physiologie, mort à Gœttingue, le 30 mars, à 75 ans ; — Dr. Julius NESSLER, professeur de chimie agricole allemand, mort à la fin de mars, à Carlsruhe, à 77 ans ; — Allan Park PATON, bibliothécaire de la « Greenock Watt Library », mort à Greenock, le 26 mars, à 87 ans, lequel a donné de nombreux articles à divers journaux, publié deux volumes de poésies, l'un en 1845, l'autre en 1848, et tiré des papiers du Rév. Dr. Park, de Saint-Andrews, son parent, les éléments d'un volume, paru en 1887, *A Greenockian's Visit to Wordsworth* ; — Charles PERIN, l'éminent économiste chrétien, mort dans le courant d'avril, à Ghlin, près de Mons (Belgique), à 90 ans ; — Eugène SCHNEIDER, compositeur de musique, ancien professeur au Conservatoire et à l'École normale de Metz ; — Dr. Otto Wilhem STRUVE, astronome allemand, mort le 13 avril, à Carlsruhe, à 86 ans ; — Dr. Paul VON WINTERFELD, professeur de littérature latine, mort à Berlin, le 4 avril, à 33 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 7 avril, M. Omont décrit un manuscrit appartenant à la bibliothèque de Dijon, datant du XIVe siècle et contenant d'anciennes poésies françaises — M. le docteur Hamy lit un mémoire sur le royaume de Tunis, au moment du traité de 1271, entre l'émir de ce pays et le roi d'Aragon Jean Ier. — M. Revillout termine son mémoire sur les origines du droit égyptien d'après les inscriptions d'Amten. — Le 15, M. le marquis de Vogüé dépose sur le bureau la photographie, l'estampage et la transcription, dues aux soins du P. Delattre, de l'épitaphe de la prêtresse Safanbaâl, fille de Hannon le suffète ; cette inscription punique a été trouvée auprès de la colline de Sainte-Monique. — M. Villain explique un plan, dressé par M. Pellier, des fouilles exécutées auprès du Collège de France, fouilles qui ont mis à jour une salle de thermes. — M. S. Reinach démontre que Xerxès, en frappant l'Hellespont de verges, n'avait pas l'intention de le punir, mais d'accomplir le rite symbolique de son alliance avec la mer. — M. P. Foucart donne communication d'un mémoire sur les senatus-consultes de Thisbé. — Le 20, M. Leger lit un mémoire sur les misères causées à la Russie par les invasions tatares, aux treizième et quatorzième siècles.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 1er avril, M. Picavet donne communication d'un mémoire : *Deux Directions de la théologie et de l'Église catholique au treizième siècle. Saint Thomas d'Aquin et Roger Bacon.* — Le 8, M. le comte d'Haussonville donne lecture à l'Académie d'un fragment des Mémoires de son père relatif aux journées des 3 et 4 septembre 1870. — M. Lair lit un mémoire sur le décret du 4 avril 1855 à propos de la situation créée par ce texte à l'Institut et des revendications auxquelles il donna naissance. — Le 29, M. Combes de Lestrade lit une étude très documentée sur la réforme des lois communales dans le Wurtemberg, réforme qui admet le principe de la proportionnalité dans le suffrage. — M. G. Picot parle des publications d'histoire et de géographie faites par des officiers de tirailleurs algériens dans le but d'instruire leurs hommes.

Concours. — Bien qu'il ne soit réservé qu'aux étudiants des Facultés juridiques d'Italie et aux lauréats de ces Facultés dans les deux dernières années, nous croyons intéressant d'annoncer ici le concours ouvert par l'Institut d'histoire du droit romain à l'Université de Catane (médaille d'or) ; le sujet en est l'influence du christianisme sur le droit civil romain en matières de mariage, secondes noces et divorce.

Littérature celtique. — Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire littéraire du moyen âge, on connaît, au moins de nom, les *Mabinogion* gallois, c'est-à-dire ces contes et récits du xive siècle qui sont un élément de certaine importance dans le cycle dit de la Table-Ronde ou, en d'autres termes, arthurien, puisque le légendaire roi Arthur est le centre de ces légendes si aimées au moyen âge. Il y a plus d'un demi-siècle que Lady Guest publia ces textes avec une traduction anglaise, et chez nous, M. de la Villemarqué s'inspira de cette publication pour écrire ses *Romans de la Table-Ronde*. La traduction anglaise de Lady Guest possédait une valeur littéraire propre à donner une nouvelle jeunesse à ces vieux récits ; M. Alfred Nutt a jugé à propos de la réimprimer, mais il a donné à cette réédition une valeur toute nouvelle par cinquante pages de notes comparatives. Dans ces notes, il met les récits gallois à leur place dans l'histoire littéraire et il résume l'état des recherches de la philologie à cet égard, recherches où ses propres travaux lui font une place d'honneur. Le public anglais paraît avoir fait bon accueil à ce volume, d'apparence, du reste, très élégante ; car après avoir paru il y a deux ans, voici une nouvelle édition : *The Mabinogion, medieval Welsh Romances*, translated by Lady Guest, with notes by Alfred Nutt (London, D. Nutt, 1905, petit in-16 de xi-384 p. — Prix : cartonné, 3 fr. 15). Cette réédition, où le texte et les notes n'ont pas subi de changement, marque pourtant un grand progrès pour les érudits, parce qu'elle est augmentée d'une table des noms gallois d'homme et de lieu, mentionnés dans ces récits, avec leur traduction ou leur explication autant qu'on peut la comprendre. Cela seul suffisait à recommander ce petit volume pour l'étude de la littérature arthurienne et de ses échos dans la littérature générale du moyen âge.

Paris. — La Chambre des députés vient d'être saisie d'un projet de loi portant abaissement de la taxe d'affranchissement de la lettre ordinaire : de 15 centimes, elle n'en coûterait plus que 10 sur tout le territoire français. C'est fort bien ; mais, d'autre part, on trouve dans ce même projet un petit bout d'article disposant que les imprimés de 5 à 15 grammes devront tous, indistinctement, être affranchis à 3 centimes. Du coup, si cette disposition était adoptée, le commerce en général serait gravement lésé : actuellement l'on ne paie que 1 centime pour l'imprimé de 5 grammes, 2 centimes pour celui de 10 grammes et 3 centimes pour l'imprimé de 15 grammes. — Donner et retenir ne vaut : aussi attirons-nous l'attention de tout le commerce français sur ce tarif aggravé. Les commerçants de tous genres, ainsi frappés, réduiront leur publicité — ce qui ira, en somme, contre l'économie de la loi elle-même — et les fabricants de papier, comme les imprimeurs, seront les premiers à pâtir du nouvel état des choses. En l'occurrence, il convient de méditer en hâte l'important *Rapport* sur le sujet que M. J.-C.-Alfred Prost a dernièrement soumis à la Société des agriculteurs de France (*Comptes rendus de l'Assemblée générale de 1905*). On verra là (p. 219-220) que « M. Prost insiste sur le considérant où il dit que l'une des principales causes de la suprématie du commerce anglais, depuis 1840, a été l'abaissement des taxes postales en Angleterre. » Et il ajoute qu' « après 1870, l'Allemagne s'est lancée

dans la même voie. Bien lui en a pris, conclut-il, puisque son commerce a augmenté, depuis 1872, de 3,767 millions de francs, alors que, pendant le même laps de temps, celui de la France ne comportait qu'une augmentation de 1, 314 millions. » — Il convient donc que tous les intéressés, s'inspirant de ce Rapport, agissent vivement et énergiquement auprès des Chambres pour obtenir que le tarif d'affranchissement des imprimés reste, pour le moins, ce qu'il est aujourd'hui. En attendant mieux ; cela va de soi.

— Souhaitons de tout cœur la bienvenue à un nouveau périodique mensuel : *La Vie de la paroisse*, dont le premier numéro (avril 1905) vient d'être lancé (in-8 de 32 p.). Nous extrayons du *Programme* rédigé par sa direction les passages suivants qui donneront une idée suffisante de la publication : « Au mois de juillet de l'année dernière, 1904, le Congrès eucharistique international d'Angoulême a émis le vœu qu'une *Revue* fût destinée à propager auprès du clergé et des fidèles, l'idée de la restauration de la vie paroissiale par la vie liturgique : c'est la Revue que nous entendons fonder aujourd'hui, Dieu et ses saints aidant. L'importance de la restauration de la vie paroissiale s'accroît et s'impose du fait de l'expulsion de tant de pieux et zélés religieux, qui laissent un si grand vide parmi nous, ainsi que du fait de la menaçante dénonciation du Concordat avec le Saint-Siège, quelques transformations que la paroisse ait à subir en conséquence. *La Vie de la paroisse* aura donc pour objet : La Liturgie : histoire de l'office divin, considérations sur les fêtes et sur les divers temps de l'année ; explication des rites et des cérémonies : description du vêtement ecclésiastique à travers les âges ; en un mot, tout ce qui concerne le culte ; — le Chant grégorien : histoire du chant; vulgarisation de la méthode d'exécution, en vue de la participation active du peuple aux offices ; articles techniques ; — la Discipline ecclésiastique : droit canonique et toutes questions intéressant spécialement le clergé ; — les Arts religieux : architecture, peinture, sculpture ; décoration et ornementation des églises ; mobilier ecclésiastique; — l'Archéologie chrétienne : études de tous les anciens monuments, sous le rapport historique, liturgique et artistique ; — l'Histoire des paroisses : monographies, anciens us et coutumes ; culte des saints patrons et des reliques, lieux de pèlerinage, confréries ; — la Sociologie : histoire des diverses classes de la société chrétienne ; vie familiale, mœurs, usages, éducation traditionnelle ; — les Œuvres d'enseignement, de charité, d'apostolat ; — une Chronique, relatant et appréciant les événements au point de vue de l'intérêt de l'Église ; enfin une Bibliographie. — Le directeur de la revue est Dom Besse et le secretaire de la rédaction M. Hyrvoix de Landosle, tous deux collaborateurs du *Polybiblion*. Notre *Partie technique* insérera régulièrement, à partir du présent mois, les sommaires de *la Vie de la paroisse* (Paris, chez Biais, frères, 74, rue Bonaparte, VI· arr. — Abonnement annuel : France, 6 fr. ; étranger, 6 fr. 50).

— Une Société française de paléologie vient de se fonder sous le patronage de MM. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État des beaux-arts, G. de Colvé des Jardins, R. de Lespinasse, Guignard de Buttevlle, Gaston Derys, d'Aurier de Piessac, P. d'Autremont, Quentin-Bauchart, Eugène Borrel, Eugène Delard, L. de Francmesnil, Jules Rothéa, etc. Ses fins sont les suivantes : 1° Permettre aux adherents d'étendre le plus possible leurs relations dans le monde savant, afin de faciliter les recherches necessitées par leurs travaux ; 2° procurer aux membres qui ne peuvent pas quitter la province les moyens de puiser des renseignements dans les bibliothèques et dans les musées de Paris ; 3° mettre les amateurs qui ne travaillent pas par eux-

mêmes en mesure de se tenir au courant des arts ou des sciences qui les intéressent ; 4° tirer de l'obscurité ou sauver de l'oubli nombre de travaux et de trouvailles dignes de notoriété ; 5° enfin développer en France le goût des sciences et des arts anciens. La nouvelle Société se propose, entre autres objets, d'organiser tantôt à Paris, tantôt en province, des conférences et des expositions, et de créer un Bulletin dans lequel seront insérés les communications des adhérents et les comptes-rendus de leurs travaux. (Siège social : 6, place du Palais-Bourbon, Paris, VIIe arr. — Secrétaire général : M. le comte d'Aurier de Piessac. — Cotisation annuelle : 5 fr).

— Le 18 mars dernier est né un nouveau périodique dont le titre rappelle celui d'une œuvre bien connue de l'agréable romancier anglais qui a nom Charles Dickens : *Le Grillon du foyer*. Est-il assez bien trouvé ce titre de revue éminemment populaire dont voici d'ailleurs le sous-titre : *Petite Revue populaire des villes et des campagnes* ? Nous avons en mains les sept numeros parus à ce jour et nous pouvons dire que l'ensemble, charmant à tous égards, et instructif, justifie bien, dès à présent, l'ambition de sa direction. « *Le Grillon du foyer*, par la variété et le choix des sujets traités, dit l'un de ses programmes, est le véritable journal de la famille. Chacun peut y trouver ce qui l'intéresse davantage. Il donne des pages choisies, courtes, faciles, attachantes, où l'intérêt moral se mêle toujours à l'intérêt littéraire ; des contes et des récits qui, tout en le divertissant et l'amusant, amènent le lecteur à réfléchir ; une partie d'actualité, qui traite des principaux événements contemporains : voyages, découvertes, grands faits économiques. » Au point de vue religieux, ce recueil mérite nos sympathies (voir, notamment, dans les *Faits de la semaine*, la façon dont il est parlé de la séparation des Églises et de l'État, des orphelinats et des refuges catholiques). A noter aussi un excellent article sur *la Dîme*, qui n'était pas du tout ce que des malintentionnes en disent pour faire peur aux ignorants. Les articles, récits et notices qui composent *le Grillon du foyer* sont répartis, dans chaque numéro sous les rubriques suivantes : Chronique. — Les Faits de la semaine. — Lectures en famille. — Variétés : Aux champs ; A la maison. L'illustration n'est pas encore très abondante ; mais cela viendra peu à peu, soyez-en sûrs. Le prix de l'abonnement est à la portée des plus petites bourses : France, Algérie et Tunisie : 3 fr. par an. Et la revue est hebdomadaire ! (Paris, Hatier, 33, rue des Grands-Augustins, VIe arr.). Pour les bibliothèques populaires à très mince budget, voilà une revue toute désignée.

— En dépit des éloges pompeux décernés à M. Briand par ses amis, l'œuvre du rapporteur du projet de loi sur la séparation des Églises et de l'État fourmille d'erreurs, notamment dans la partie historique. A la Chambre déjà, plusieurs députés, et notamment M. Cochin, en ont relevé quelques-unes. Il était bon qu'un travail plus complet fût entrepris et réduisît à sa juste valeur un rapport qui a peut-être donné beaucoup de peine à son auteur, mais qui manifeste son insuffisance notoire. Sans prétendre épuiser le sujet, l'Action libérale populaire nous fait connaître *Quelques erreurs de M. Briand* (Paris, rue Las Cases, 7 ; librairie Chevalier et Rivière, in-8 de 79 p.). Un écrivain qui confond le concile de Nicée (325) avec l'édit de Milan (313), qui fait aboutir la royauté « capétienne » à l'empire chrétien de Charlemagne, qui fait coexister Philippe-Auguste et Innocent II, Philippe le Bel et Innocent III, qui parle du concile des Trente, qui fait assassiner Henri II par Jacques Clément, qui confond obstinément des conciles nationaux avec des conciles généraux ou œcuméniques, est assurément disqualifié pour parler d'histoire.

— M. G. Thiéry a présenté un *Mémoire à Mgr l'archevêque de Cambrai sur le projet de loi relatif à la séparation de l'Église et de l'État* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-16 de 15 p.). C'est une saine appréciation de ladite loi, qui doit être répandue partout pour avertir l'opinion. Sa conclusion est à retenir : « Voilà le régime auquel le gouvernement se propose de soumettre l'Église en France. Cela rappelle le décret de la Convention du 7 vendémiaire an IV (29 sept. 1795) sur l'exercice et la police extérieure des cultes... On voit où nous ont conduit les dangereuses rêveries de l'Église libre dans l'État libre condamnées par le *Syllabus* (LV, LXXIX). Elles ont eu pour résultat de mettre aujourd'hui l'Église de France en présence de ce dilemme : Servitude ou proscription. C'est le résumé du projet de loi. »

— Notre collaborateur M. Gaëtan Guillot a fait paraître dans le *Mois littéraire et pittoresque* d'avril dernier (p. 417-437) une curieuse étude intitulée : *Gravure et Graveurs sur bois,* laquelle est divisée en deux chapitres. Dans le premier, l'auteur passe en revue, depuis les temps les plus reculés (XIVe siècle), les artistes et ouvriers d'art qui se sont occupés de la gravure sur bois, rappelant, d'après M. Bouchot, que cet art « a pris naissance dans les monastères bénédictins de Bourgogne et de Franche-Comte. » Le deuxième chapitre, qui nous a paru plus attachant encore que le premier, expose, à travers les âges, ce que l'on peut appeler la technique de l'art. M. G. Guillot, ici, résume fort bien les divers procédés employés par les graveurs. Ce travail est illustré de reproductions où les vieux bois dominent ; on n'y trouve, en effet, que deux gravures modernes (XIXe siècle).

— M. Georges Gibault, bibliothécaire de la Société nationale d'horticulture de France, est un chercheur qui sait trouver. Son dernier opuscule : *Notice sur un tableau du Louvre et l'Origine des espaliers* (Paris, imp. Maretheux, 1905, in-8 de 6 p., avec 2 grav. Extr. du *Journal de la Société nationale d'horticulture de France*) nous rappelle d'abord que « l'on fait ordinairement remonter l'invention des espaliers aux règnes de Louis XIII ou de Louis XIV. » Or, l'auteur a remarqué au musée du Louvre un tableau de l'école franco-flamande, dénommé : « Une Donatrice », qui représente un fort joli portrait de femme feuilletant un livre. Derrière elle se distingue, dans tous ses détails, un espalier peint d'après nature au XVe siècle, dans le nord de la France. D'où il résulte, de la plus indiscutable façon, que l'art de palissader certains arbres à fruits contre les murailles est bien antérieur au temps de Louis XIII et de Louis XIV. Et si M. Gibault poursuivait ses investigations, nous ne serions nullement étonnés d'apprendre un jour que l'espalier, au moins dans son principe, pourrait bien remonter à une époque plus ancienne encore, et de beaucoup, au XVe siècle. Cette opinion, d'ailleurs, est assez justifiée par le passage suivant, que nous lisons dans son intéressant travail : « Dans les pays tempérés, on a dû de bonne heure remarquer que les arbres ainsi abrités (contre une muraille) mûrissent leurs fruits plus vite et mieux : nécessité est mère de l'invention. »

— Dans la collection . *Les Célébrités d'aujourd'hui*, publiée par la librairie Sansot, nous avons à signaler aujourd'hui deux nouvelles biographies. La première concerne *François de Curel*, par M. Roger Le Brun (in-18 de 84 p.); la seconde a trait à *Jean Lorrain*, par M. Ernest Gaubert (in-18 de 68 p.). L'une et l'autre de ces interessantes brochures (Prix : 1 fr. chacune) sont ornées d'un portrait et d'un autographe, indépendamment d'une bibliographie dressée avec soin et de notes diverses s'appliquant aux personnages dont la vie est sommairement esquissée et l'œuvre amplement analysée.

— En léguant à l'Institut de France les magnifiques collections qu'il avait réunies à Chantilly, le duc d'Aumale a voulu les mettre à la disposition d'un public d'élite ; et pour lui en faciliter l'accès, son intention était d'en publier des inventaires. Lui-même a donné deux volumes sur les Manuscrits de son cabinet ; l'Institut, en héritant du prince, a cru devoir entrer dans la même voie. M. Gruyer a publié d'excellents volumes sur les richesses artistiques de Chantilly. Voici que M. Léopold Delisle nous donne le Catalogue des imprimés antérieurs au milieu du XVIe siècle. Il le fait précéder d'une précieuse Introduction où il nous fournit sur les goûts bibliophiliques du prince, sur la formation et l'accroissement de son cabinet des livres, sur les principes qui le guidaient dans ses acquisitions, sur le soin qu'il prenait des reliures dont il faisait habiller ses livres, sur la façon dont il en comprenait le catalogue, les renseignements les plus précis et les plus curieux. Cette Introduction, qui forme un chapitre de l'histoire de la bibliophilie, a été tirée à part : *Chantilly. Le Cabinet des livres. Imprimés antérieurs au milieu du* XVIe *siècle. Introduction* (Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-4 de 95 p.). Un appendice contient une série de documents intéressants, parmi lesquels nous noterons la liste des livres des Condé conservés : 1° à la Bibliothèque nationale ; 2° à la bibliothèque de l'Université de Paris, et une liste d'anciens livres conservés au Musée Condé et qui ne figurent pas dans les 19 premiers volumes du Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale.

— L'*Inventaire d'une collection de lettres de cardinaux des* XVIe *et* XVIIe *siècles* (*manuscrits italiens 1183 et 1184 de la Bibliothèque nationale*), que nous donne M. Lucien Auvray (Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*. Paris, typ. Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 21 p.), nous fait connaître plus de 300 lettres émanées de 140 cardinaux environ, dont la plus ancienne est de 1532 et la plus récente de 1653. M. Auvray, en dressant cet état, a suivi l'ordre adopté dans la collection, qui est en principe l'ordre alphabétique, mais il a pris soin d'avertir, par des renvois, le lecteur toutes les fois que cet ordre se trouve pour une raison ou une autre interverti. Il a rendu un autre service à ses lecteurs en complétant les noms des cardinaux qui trop souvent ne se désignent que par leur titre ou par le nom de leur évêché. Le compilateur de cette collection, faite à l'usage d'Achille III de Harlay, dit qu'il y a là des lettres de cardinaux « de toutes les nations. » En réalité, avec les Italiens qui forment la majorité (110 cardinaux environ), il n'y a guère que des Français (27).

— Dans la revue *l'Action sociale de la femme* (n° du 20 avril dernier), M. Georges Goyau a publié un remarquable article intitulé : *Quelques réflexions sur les bibliothèques populaires* (p. 574-577), que tous ceux qui s'occupent d'œuvres du genre devraient lire et méditer. En note, l'auteur fait l'observation suivante, toute à l'honneur de la Société bibliographique : « Si nous possédions pour nos bibliothèques populaires un *Catalogue de livres choisis* aussi intelligemment conçu, aussi soigneusement dressé, que l'admirable catalogue publié en 1896 par la *Société bibliographique* à l'usage des gens du monde, un grand pas serait accompli. » Nous n'ajouterons qu'un mot : Pour la Société bibliographique, ce pas est accompli depuis longtemps. Cette Société possède, en effet, non seulement un Catalogue de livres choisis à l'usage des gens du monde, mais aussi elle a dressé un *Catalogue de livres de choix pour la formation de bibliothèques paroissiales, communales, scolaires, militaires, d'usines, de patronages, de cercles d'ouvriers, etc., etc., et pour les distributions de prix*, lequel, publié en 1886 (in-8 de 180 p.), a comporté depuis

17 suppléments. Là ont été réunis à ce jour plus de 7 000 titres d'ouvrages qui, chaque année, s'accroissent de 200 à 250 autres titres. Notons aussi que ces divers suppléments ont été complétés en ce sens que chaque ouvrage catalogué est accompagné d'une indication abréviative faisant connaître à quelle catégorie de lecteurs l'ouvrage convient spécialement.

ANGOUMOIS. — La Société archéologique et historique de la Charente nous a envoyé le tome IV de la septième série de ses *Bulletin et Mémoires* (année 1903-1904) (Angoulême, E. Constantin, 1905, in-8 de CLVIII-218 p.). La première partie de ce volume, réservée aux « Procès-verbaux » des séances de la Société, renferme, sous la rubrique « Annexes, » divers travaux placés à la suite et qui, malgré leur brièveté relative, offrent trop d'intérêt pour ne pas être mentionnés ici, à côté des « Mémoires » proprement dits, savoir : *Excursion à Périgueux*, par M. G Chauvet (p. XXXII-XXXVII); — *Une Visite aux grottes de Teyjat*, par le même (p. XLIV-XLIX); — *Vieilles Cloches*, par le même (p. LVII-LX) ; — *Extrait du journal de bord du chevalier de Plas*, par M. A. Favraud (p. LX-LXIII) ; — *Vieilles Lampes charentaises*, par M. G. Chauvet (p. LXVIII-LXXX, avec 4 fig.) ; — *Le Bourg de Baigne au moyen âge*, par M. D. T. (p. LXXXVI-LXXXIV) ; — *Sépultures préhistoriques de la Charente et de l'Égypte. Comparaisons*, par M. G. Chauvet (p. LXXXIX-XCIII) ; — *Les Grottes de Teyjat*, par M. A. Favraud (p. XCIX-CIII) ; — *Monnaie gauloise de Lorigné (Deux-Sèvres)*, par M. G. Chauvet (p. CIII-CVIII, avec une fig.) ; — *Aneut, Anuit. La Lune et les Gaulois*, par le même (p. CXIV-CXXIV, avec une fig.); — *La Coexistence d' « Anuit » et de « Huy », d' « Anuit » et de « Enhuy »*, par M. D. T. (p. CXXXI-CXXXVIII) ; — *Collection Maurin*, par M. G. Chauvet (p. CXXXVIII-CXLI et CLI-CLV, avec fig.) ; — *Registre in-folio de 346 pages entièrement écrites portant ce titre : Compte que rend à la nation Jean-Baptiste Thorel, de la recette et de la dépense qu'il a faites de la terre de Ruffec depuis le 1er janvier 1785 au 10 décembre 1792*, par M. G. Chauvet (p. CXLVII-CLI) ; — *Ruines romaines à la Font-Brisson, commune des Gours* et *les Stations lacustres de l'Osme*, par M. A. Favraud (p. CLV-CLVIII). — Suivent les mémoires, au nombre de trois seulement : *Les Contes héréditaires d'Angoulême, de Vougrin I à Audoin II (869-1032)*, par M. J. Dépoin (p. 1-27) ; — *Recueil de lettres missives adressées à Antoine de Bourbon (1553-1562) et de documents divers du XVIe siècle*, publiées, avec Avant-propos, de nombreuses notes et une table des matières, par M. J.-P.-G. Blanchet (p. 29-185) ; — *Notes sur les entrées solennelles dans Angoulême et passage de personnages célèbres en cette dite ville* (XVIIIe-XIXe *siècle*), par M. Émile Biais (p. 187-210).

— La même Société vient de faire paraître les *Tables générales* de ses *Bulletin et Mémoires (1845-1900)*, dressées par MM. Jules Baillet et Jules de la Martinière, avec un *Avant-propos* de M. J. Baillet (Angoulême, E. Constantin, 1904, in-8 de XVII-365 p.). Ces tables sont divisées en quatre parties : I. État des publications de la Société (p. 3-45). II. Index chronologique des planches, figures, plans, cartes, dessins, gravures, lithographies, photographies et phototypies contenus dans les *Bulletin et Mémoires* (p. 49-60). III. Table alphabétique des membres de la Société, auteurs de travaux, communications ou mémoires, donateurs et collaborateurs (p. 61-182), IV. Table alphabétique des noms de lieux et de matières (p. 185-364). Cette dernière division est la plus importante du volume et c'est aussi elle qui sera le plus utile aux travailleurs.

BRETAGNE. — M. Aveneau de la Grancière, connu pour ses nombreux et importants travaux archéologiques, a publié sous le titre : *Le Préhistorique et les époques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne dans le centre de la Bretagne-*

Armorique, le résultat de ses dernières explorations dans la région montagneuse de Quénécan, entre le Blavet et le Sar (1899-1900) (Vannes, impr. Galles, 1903, in-8 de 159 p. avec 47 fig. et 3 cartes). M. de la Grancière commença ses explorations par Cléguérec et les continua dans les communes et cantons voisins, visitant tout par lui-même, et classant méthodiquement ses trouvailles : monuments de toutes époques, ceux de la pierre polie, du bronze, époque du fer ou gauloise, époque indéterminée, mais probablement antérieure à la période romaine, époque romaine, époque mérovingienne. Des dessins à la plume nous donnent une idée approximative des principaux d'entre ces monuments, parmi lesquels se voit la fameuse Vénus de Quinipily qui a si longtemps intrigué les antiquaires. Les descriptions de ces nombreux vestiges d'un passé lointain sont d'un style précis, clair et sobre. Le lecteur sent qu'il a affaire à un érudit de haute valeur qui n'affirme qu'à bon escient, et qui, le cas échéant, sait douter.

— Le même savant a fait paraître en 1904 une étude sur *la Région de la Roche-Bernard aux époques préromaine, gallo-romaine et mérovingienne* (Saint-Brieuc, imp. Prud'homme, 1904, in-8 de 49 p., avec une planche et 9 fig.). Ce travail fut d'abord publié dans le *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, lors du congrès de la Roche-Bernard, en 1903. C'est un inventaire des monuments découverts dans les cantons de la Roche-Bernard et de Muzillac. C'est toujours du pays morbihanais qu'il s'agit. Voici le bilan pour chacune des époques étudiées : — 1. Époque préromaine : sept menhirs, dix-sept dolmens, vingt-neuf haches en pierre polie, deux objets en diorite polie, une roche légendaire à cupules, un cercle de pierres ; cela pour la période de la pierre polie ; et maintenant pour la période du bronze : onze tumuli, trois haches en bronze, un lingot de bronze et divers autres objets ; — 2. Époque gallo-romaine : vingt-cinq débris de constructions romaines, dix trouvailles de monnaies dont une de deux mille pièces, deux statuettes, un four et un pont ; — 3. Époque mérovingienne : cinq sarcophages, une pièce de monnaie, une bague ; — 4. Époques indéterminées : sept enceintes, deux souterrains, deux restes de constructions, plusieurs tombeaux, une butte de terre. Cette aride énumération a pour but de montrer le soin et l'activité que déploie M. de la Grancière dans ses savantes recherches.

Dauphiné. — C'est avec le plus grand intérêt que nous suivons M. Armand Bourgeois dans ses *Impressions de voyage d'un Champenois dans les Alpes dauphinoises* (Chalons-sur-Marne, Martin, 1904, in-16 de VIII-56 p.). Que de montagnes, de sites pittoresques, nous visitons ainsi : Pontcharra, le Val Saint-Hugon et sa Chartreuse, Allevard, etc... ! Peut-être les réflexions de l'auteur ne sont-elles pas toujours d'une scrupuleuse orthodoxie, mais elles ne sont jamais banales, car il a horreur de l'inspiration qui s'épanouit dans « les publications des Syndicats d'initiative d'excursions » et du *Livret-Guide*.

— *L'Origine étymologique et la Signification du nom de Gap* (Grenoble, Drevet, in-12 de 19 p.), telle est la double question qu'examine avec compétence M. Ernest Chabrand. Sa conclusion est que la forme actuelle vient du mot primitif celto-ibère *Guapena* dont les scribes du moyen âge dégagèrent la forme moderne. Il signifierait une agglomération d'habitations que le Gap celtique embrassait dans sa circonscription.

Flandre. — M. Ch. Vandepitte ne paraît pas avoir un culte pour les « grands ancêtres » et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Celui qu'il nous présente aujourd'hui : *Un Jacobin d'autrefois. Merlin de Douai* (Lille, René Giard, 1904, in-12 de 60 p. — Prix : 0 fr. 75), n'est pas un des moindres. Taine l'a qualifié de « bourreau en chambre » et le court résumé de

sa vie contenu dans cette brochure justifie bien l'appellation. Élevé au collège d'Anchin par la protection et aux frais des bénédictins, il était avocat à Douai lorsqu'en 1789 les électeurs en firent un député. Il fut de ceux qui votèrent la confiscation et la vente des biens du clergé et il en profita pour acheter la ferme qu'exploitait son père. Président du tribunal du Nord pendant la Législative, il rentra à la Convention, vota la mort du Roi, pilla la Belgique à la suite de l'armée de Dumouriez, et fut l'auteur de la tyrannique loi des suspects et de la loi du 21 prairial qui accéléra l'action du tribunal révolutionnaire. Ministre de la justice sous le Directoire, et directeur après le 18 fructidor, il se distingua surtout par sa haine féroce contre les émigrés et les prêtres. M. Vandepitte cite comme exemple de cette haine l'affaire des naufragés de Calais, acquittés par deux commissions militaires et par la Cour de cassation, et que, néanmoins, Merlin fit maintenir en prison, jusqu'à ce que Bonaparte devenu premier Consul, les fît relâcher. Inutile d'ajouter que ce farouche républicain fut un des plus plats serviteurs de Napoléon et comte de l'Empire. *Ab uno disce omnes.*

Franche-Comté. — C'est toujours avec un réel plaisir que nous accueillons les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura.* Nous avons en mains le troisième volume (1903-1904) de la septième série de ce recueil estimé (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, 1904, in-8 de 407 p., avec 8 planches). Parmi les treize articles ou études composant cet intéressant volume, trois ont déjà été présentés à nos lecteurs par leur tirage à part. Nous rappellerons celles-ci tout d'abord : *Les Cimetières burgondes de Chaussin et de Wriange (Jura) et les Stations burgondes de l'arrondissement de Dole,* par MM. Julien Feuvrier et Louis Févret (p. 3-56, avec 3 grandes planches) (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 185) ; — *Relations françaises du siège de Dole (1636)*, publiées avec une Introduction et des notes, par M. Émile Longin (p. 85-176) (*Polybiblion*, t. C, p. 376-377) ; — *Simon de Villerslafaye et sa Réponse au livre de Jean Boyvin sur le siège de Dole*, par le même (*Polybiblion*, t. CI, p. 475-476). Nous eussions été heureux de pouvoir également analyser ici, par leurs tirages à part, les plus importants des travaux qui suivent ; mais ne les ayant pas reçus, nous devons nous borner à en citer les titres : *Notice historique, archéologique et descriptive sur l'hôpital royal de Nozeroy*, par M. André Pidoux (p. 58-83., avec 2 planches) ; — *Lons-le-Saunier à travers les âges*, par M. Maurice Perrod (p. 179-193) ; — *Notice historique sur le collège des orphelins de Broissia à Dole*, par M. P.-A. Pidoux (p. 197-234) ; — *Plaque de ceinturon burgonde trouvée à Tavaux (Jura) en 1902*, par M. Louis Févret (p. 237-243) ; — *Coup de poing chelléen trouvé à Dole en 1898*, par le même (p. 247-250) ; — *Note sur la monnaie de Lons-le-Saunier*, par le même (p. 253-267) ; — *Nouvelle Gerbe de vers,* par M. P. Guichard (p. 271-288) : cinq pièces très jolies, mais qui ont le tort de manquer de couleur locale ; pourquoi donc M. Guichard n'a-t-il pas chanté son pays, ses beautés ou ses gloires ? Il eût pu le faire à merveille ; — *La Baronnie de Chevreau. Curés de Cousance au* XVII*e siècle*, par M. Louis Lautrey (p. 291-310) ; — *Les Tableaux de l'église de Clairvaux*, par M. l'abbé P. Brune (p. 313-318, avec 3 reproductions) ; — *Essai de vulgarisation des analyses chimiques de précision, principalement au point de vue agricole, et Procédé de fabrication d'une balance sensible au milligramme*, par M. H. Clémençot (p. 321-325) ; — *Note sur la cité lacustre de Chalain (Jura)*, par M. Louis-Abel Girardot (p. 387-395).

— M. W. Morton-Fullerton nous fait part, dans la *Revue de Paris* (livraisons du 15 février et du 1er mars dernier), de ses impressions de voyage *En Franche-Comté.* C'est en juin 1903 que M. Morton-Fullerton a parcouru

cette pittoresque région. Avec beaucoup d'humour il retrace ses excursions ou plutôt sa course rapide à travers les trois départements comtois dont il franchit parfois les limites pour poser le pied soit sur le territoire de Belfort, soit en Suisse, soit dans la Côte-d'Or, soit encore dans l'Ain. Il entre donc en Franche-Comté par le nord, c'est-à-dire par la Haute-Saône où il ne s'arrête guère qu'à Vesoul, laissant de côté, — on a le droit de s'en étonner — ce bijou de ville qui s'appelle Luxeuil. Puis il visite Montbéliard, Mandeure, et se dispose à atteindre Besançon lorsqu'un accident de chemin de fer lui procure des émotions. De Besançon, il se rend à Ornans, à Lods et à Pontarlier. Il redescend ensuite sur Salins, Dole, Poligny, Lons-le-Saunier, pour remonter du côté de Baume-les-Messieurs, Morez et Saint-Claude. Le voyage est terminé. Si les descriptions sont jolies ou exactes, on se rend compte trop facilement que l'auteur, en abordant les détails historiques, bien que très sommaires et accessoires, a erré quelquefois. Ainsi, par exemple, quand il raconte « comment Montbéliard est devenue française », il se borne à rappeler le petit stratagème dont usa le maréchal de Luxembourg pour s'emparer de la ville (au temps de Louis XIV). L'auteur ignore assurément que cette prise de possession par la France ne fut que provisoire et que Montbéliard n'est réellement et définitivement « devenue française » que le 10 octobre 1793. Mais il n'en faut pas demander trop à un étranger qui a eu juste le temps, entre deux trains ou en wagon, de feuilleter quelques livres dont certaines lignes lui ont forcément échappé. Cette relation, malgré les erreurs historiques, n'en est pas moins charmante.

— Et cependant si M. Morton-Fullerton avait eu en mains, à propos de Montbéliard, l'intéressante *Histoire du pays de Montbéliard à l'usage de la jeunesse et des familles* (Audincourt. imp. P. Juillard, 1904, in-16 de 272 p. — Prix : 2 fr. 50) que M. John Viénot a fait paraître depuis, assurément, en y regardant d'un peu près, il eût complété utilement ses notes. M. John Viénot a parfaitement résumé le sujet qu'il a envisagé depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à la Révolution, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où le petit pays de Montbéliard, — détaché du territoire de la vieille Séquanie (représentée aujourd'hui en très grande partie par la Franche-Comté) et devenu un apanage de la maison ducale de Vurtemberg, — fit retour à la grande patrie française (1793). L'auteur raconte en détails comment Montbéliard suivit le mouvement de la Réforme, et cela, il faut bien le remarquer, dans un esprit foncièrement protestant : c'est d'ailleurs la tendance qui règne dans ce volume. A la suite de chaque chapitre de son « Histoire », M. Viénot a inséré, en petit texte, des « lectures » qui font comprendre le caractère, les mœurs, les habitudes des gens du pays et en éclairent les annales. Mais pourquoi l'auteur s'est-il borné à donner la simple signature des écrivains à qui ces « lectures » sont empruntées ? Il eût fallu aussi nous dire dans quels ouvrages on peut trouver les morceaux reproduits. Une carte du pays de Montbéliard aux diverses époques de son existence particulière et même quelques vues n'eussent point, non plus, été de trop. Tel quel, cependant, ce petit livre, réserve faite de son inspiration protestante, est bien présenté et imprimé avec beaucoup de goût.

— M. Julien Feuvrier a publié dans *l'Homme préhistorique* une *Note sur une épée de la Tène, trouvée à Chaussin (Jura)*, qu'il a ensuite fait tirer à part (Paris, Schleicher, 1905, in-8 de 4 p., avec 2 fig.). Dans la présente « Note », l'auteur fait la description de cette épée découverte en 1902, sur le territoire

de Chaussin, au cours des travaux pour la construction de la voie ferrée allant de Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or) à Lons-le-Saunier. Cette pièce curieuse est actuellement déposée au Musée de Dole (Jura).

— Le même M. Feuvrier a extrait de la *Revue viticole, agricole et horticole de Franche-Comté et de Bourgogne* la matière d'un intéressant opuscule qu'il intitule : *La Révolution dans le Jura. Comment M. de Grimaldi, évêque et pair de France, fut arrêté aux portes de Dole par le futur général Malet et ce qu'il advint* (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1905, in-8 de 7 p.). C'est le 29 juillet 1792 que M. de Grimaldi, évêque-comte de Noyon, qui se rendait en Suisse, fut arrêté par la milice doloise, — placée sous le commandement en second du futur général conspirateur Claude-François de Malet, — et retenu jusqu'au 6 août, avec les personnes qui l'accompagnaient : la municipalité voulait savoir si M. de Grimaldi, qui ne pouvait exhiber de passe-port, avait bien le droit de franchir la frontière. A cet effet, un courrier fut dépêché à Paris et, à son retour, les voyageurs dont la situation était régularisée, furent autorisés à continuer leur route. Entre temps, l'évêque avait jugé à propos de modifier son itinéraire : au lieu de se rendre à Lausanne, il déclara vouloir se retirer au château de la Cague, entre Antibes et Nice, d'où il émigra plus tard.

— D'une petite commune, formée d'un écart de la ville voisine de Quingey, et qui n'a pour ainsi pas d'histoire particulière, il était impossible de faire une monographie saillante. Aussi M. Louis Beuque, en composant sa *Monographie de la commune de Chouzelot, canton de Quingey, arrondissement de Besançon (Doubs)* (Pontarlier, E. Thomas, 1900, in-8 de 72 p.) n'a-t-il pas eu d'autre prétention que de « faire connaître à la jeune génération le village et le milieu social où vécurent ses ancêtres. » Les *Annales franc-comtoises* de mars-avril dernier ont publié, sous la signature de M. Maurice Pigallet, une ample analyse de cette modeste brochure et les critiques dont elle a fait l'objet nous paraissent exactes en tous points. La plus importante remarque de M. Pigallet vise le silence gardé par M. Beuque sur la période révolutionnaire ; mais grâce aux *Annales*, cette lacune est aujourd'hui comblée.

Ile-de-France. — M. Bernard Monod étudie un curieux point des rapports de l'Église et de l'État au XI.e siècle dans sa plaquette : *L'Élection épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104. Étienne de Garlande et Galon* (Paris, Champion, in-8 de 26 p.). Cette étude est fort intéressante ; elle nous révèle comment les évêques étaient nommés au XIIe siècle soit par l'élection soit par les deux pouvoirs ecclésiastique et civil — à propos de l'élection d'Étienne de Garlande et Galon. Elle démontre qu'au début du XIIe siècle, « les droits du Roi et du Pape en matière d'élection épiscopale sont des questions de fait, plus que des questions de principe. Tout le monde violait, dit l'auteur, l'ancien droit canon, avant, pendant et après l'élection : le Roi abusait de ses droits contre les règles canoniques ; le Pape luttait de son côté pour restreindre les droits royaux. Ils faisaient chacun triompher leur pouvoir de fait, en entravant l'action de leur adversaire. Ils échouaient et leur pouvoir théorique était impuissant contre le pouvoir de fait de l'adversaire..... Il fallut attendre la mort de Philippe Ier pour arriver à un accord entre le Pape et le Roi » (p. 26).

Lyonnais. — Vient de paraître le tome huitième de la troisième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (Sciences et lettres*. Paris, Baillière; Lyon, A. Rey, 1905, gr. in-8 de XXIII-468 p., avec 4 planches hors texte et 2 cartes dans le texte). Ce volume renferme les

travaux ci-après : *Faits nouveaux et peu connus relatifs à la période glaciaire*, par M. David Martin (p. 1-37); — *Festival vaudois, 4, 5 et 6 juillet 1905*, par M. A. Bleton, (p. 39-56, avec une planche); — *Sur l'introduction d'espèces méridionales dans la faune malacologique des environs de Paris*, par MM. A. Locard et L. Germain (p. 57-126); — *La Dactyloscopie. Identification des récidivistes par les empreintes digitales* par M. le Dr Edmond Locard (p. 147-161); — *Mémoire sur la réfraction atmosphérique : courbure de la trajectoire lumineuse dans l'air*, par M. Arnaud (p. 163-178); — *Étude de l'électricité atmosphérique par beau temps au sommet du Mont-Blanc*, par M. G. Le Cadet (p. 179-207, avec 3 planches); — *Les Œuvres de Cœlius Aurelianus, dernier représentant de la secte médicale des méthodistes, étude analytique et critique*, par M. le Dr Eugène Vincent (p. 209-245); — *La Terre polaire australe*, par M. E. Pariset (p. 247-374 avec 2 cartes dans le texte); — *Le Tibet et le Champ géographique du boudhisme*, par M. le professeur Berlioux (p. 415-424); — *Comment s'est créée, perdue et retrouvée la notion de la contagion de la tuberculose*, discours de réception par M. le Dr P. Aubert (p. 425-466). Très intéressant dans son ensemble au point de vue scientifique, ce volume, qui sort des presses de l'imprimerie lyonnaise A. Rey, est admirablement exécuté.

— *L'Éloge funèbre prononcé à l'occasion des funérailles de M. Henry Morin-Pons*, par M. A. Vachez, dans la séance de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 24 janvier 1905 (Lyon, impr. A. Rey, in-8 de 15 p.) retrace à grands traits la vie du savant, du chrétien que fut le regretté H. Morin-Pons. Il fut membre de l'Academie de Lyon, pendant 40 ans et s'occupa d'érudition dans des directions en apparence très opposées, comme en témoigne la bibliographie de ses travaux imprimés ou inédits donnée à la fin de cet opuscule. Particulièrement versé dans la connaissance de l'histoire du Dauphiné, il ne possédait pas moins celle du Lyonnais. Il débutait, à 28 ans, en publiant la *Numismatique féodale du Dauphiné* qui, déjà vieille d'un demi-siècle, est loin d'avoir perdu sa haute valeur.

Maine. — Dans son opuscule intitulé : *Créans et ses seigneurs au* xiv*e siècle, d'après un registre de cens et d'aveux* (La Flèche, Besnier, 1904, in-8 de 87 p. Extrait des *Annales fléchoises*), M. l'abbé Louis Calendini a voulu faire connaître les différents seigneurs qui successivement possédèrent la châtellenie de Créans (Sarthe, arrondissement et canton de La Flèche) depuis le milieu du xiv*e* siècle, jusqu'au milieu du xvi*e*. C'est à l'aide d'un registre de cens et d'aveux de cette châtellenie, dont il a donné la reproduction intégrale à la fin de l'opuscule, qu'il retrace son histoire. De nombreuses notes éclairent le texte publié, et de sérieuses recherches faites dans plusieurs dépôts d'archives, ont permis à M. l'abbé Calendini d'ajouter bien des détails aux énumérations un peu sèches fournies par le texte qu'il a transcrit. On a ainsi une excellente monographie, qui sera utile aux érudits s'occupant du département de la Sarthe.

Nivernais. — *Renaud de Nevers, seigneur de Decize*, par M. René de Lespinasse (Nevers, Vallière, 1905, in-8 de 14 p.) est une excellente contribution à l'histoire généalogique de cette famille, à l'histoire du Nivernais et des mœurs de cette époque (1150-1191). L'éminent érudit s'est servi, pour son travail, de documents de premier ordre. Il est extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, dont M. de Lespinasse est le distingué président.

Provence. — A récemment paru l'intéressant et religieux *Almanach des saints de Provence pour l'année 1905, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, impr. marseillaise, 1905, in-16 de 84 p.). C'est la 18*e* année

de cet almanach. Il contient, pour 1905, les biographies suivantes : Le B. Urbain V, pape; le B. Antoine Gailus, ermite de Saint-Augustin : le B. Pierre de Luxembourg, cardinal ; le B. Barthélemy Téxier, général des dominicains ; saint Vincent Ferrier, frère prêcheur ; le B. André Abellon, frère prêcheur ; le B. Louis Aleman, archevêque d'Arles ; le B. Jérôme Garribi, frère mineur; le B. Yves Mahyeux; le V. César de Bus; le V. Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille ; le V. Antoine Le Quieu; la V. Benoîte Rencurel, bergère du Laus ; la V. Anne Magdeleine Rémuzat; les Vénérables Laurent Imbert et Jacques Chastan, martyrs ; la V. Mère de Pinczon. Ces biographies sont composées avec autant de solidité que de piété.

Belgique. — M. Pierre Delattre vient de publier une intéressante monographie locale : *Florennes. Historique du château* (Florennes, Bertrand-Laurent, 1905, in-8 carré de x-104 p., orné de 30 similigravures. — Prix : 1 fr. 50). Le château de Florennes, dans la province actuelle de Namur, a eu successivement pour seigneurs, du xe siècle au xixe, les Rumigny, les Lorraine-Anjou, les Lorraine-Vaudémont, les Glymes, les Beaufort. Il abrite aujourd'hui un collège, tenu par les jésuites français exilés en Belgique. Œuvre sérieuse et de lecture agréable, la brochure de M. Delattre résume l'histoire de la seigneurie; elle en relate la puissance territoriale, les usages féodaux, les droits de haute et basse justice. Nous signalerons une petite confusion (p. 33.) : le meurtre de Louis d'Orléans (1401) n'eut pas lieu « sur le pont de Montereau, » mais à Paris. C'est le duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur, qui succomba, en 1419, sur le pont de Montereau.

— Sainte Gertrude a pu être appelée la théologienne du Sacré-Cœur ; mieux que personne, elle a su exprimer les mystères et les splendeurs de ce cœur adorable; son livre du *Héraut de l'amour divin* et ses prières constituent l'un des plus beaux monuments élevés par la foi et l'amour chrétien à la gloire du cœur divin. Aussi est-il juste qu'à une époque où la dévotion au Sacré-Cœur occupe tant de place dans la vie chrétienne, le culte de sainte Gertrude prenne aussi une nouvelle extension. La *Neuvaine de méditations et de prières en l'honneur de sainte Gertrude*, publiée par le P. V. Jeanroy, procureur de la mission de Falls (Bruxelles, Société Saint-Augustin, 1903, in-32, 32 p.) peut servir à propager cette devotion.

— Signalons l'apparition d'un nouveau périodique semestriel, dont le caractère est assez particulier. Il a pour titre : *Hors de France*, et pour rédacteurs les jeunes étudiants français de l'école préparatoire, dirigée par les jésuites exilés, à Antoing (près Tournai). Le premier fascicule, illustré avec goût, contient les essais littéraires de ces futurs ingénieurs, leurs études historiques et impressions sur la contrée où ils résident, leurs souvenirs de la patrie absente. Une telle publication pourra intéresser plus d'un ami de l'enseignement libre. Le titre n'est pas sans mélancolie : princes, hommes politiques, religieux, collégiens même, il y a aujourd'hui bien des Français « hors de France. »

Italie. — Sous le titre de : *La Toscana illustrata*, la maison F. Lumachi, de Florence, entreprend la publication d'une série de monographies illustrées des villes de Toscane riches en trésors artistiques et cependant peu connues encore et peu fréquentées. Les premiers volumes seront ceux de MM. Carlo Stiavelli sur Val die Nievole ; Giglioli sur Empoli ; Falciai sur Arezzo et le Casentino, Pampaloni sur le Val d'Elsa. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette publication qui semble assurée du succès.

États-Unis. — Pour servir de base à l'étude de certains points du trade-unionisme aux États-Unis, — étude qu'il a entreprise au mois d'octobre

1902, — le Séminaire économique de l'Université Johns Hopkins a débuté par établir une bibliographie aussi complète qu'il lui a été possible, des publications relatives aux trade-unions de la confédération : statuts, règlements, journaux, tarifs, etc. (*A trial Bibliography of American Trade-Unions Publications.* Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 112 p. — Prix : 2 francs 50). C'est en réunissant et en fusionnant les listes des documents de ce genre conservés par la Bibliothèque du Congrès, par la Bibliothèque John Crerar de Chicago, et par le Département du travail — « Department of Labor » — de Washington, puis en y ajoutant les articles relevés par les membres du Séminaire économique dans les bureaux centraux d'un certain nombre des plus importantes de ces associations, que M. George E. Barnett a pu, avec les conseils du professeur J. H. Hollander, préparer cette bibliographie pour l'impression. Si incomplète que la reconnaissent ses auteurs, cette publication, dressée dans l'ordre alphabétique des métiers, constitue néanmoins, — pour tous ceux qui voudront étudier les trade-uuions des États-Unis, leurs statuts, les prix établis par elles, etc., — un document d'importance capitale, et dont les rédacteurs et l'éditeur ont droit à la reconnaissance de tous les économistes; aussi sa place était-elle toute marquée dans les « Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science » (t. XII, nos 1-2).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Moses und der Pentateuch* (*Biblische Studien*), von G. Hoberg (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents*, par le chanoine V. Caillard (in-8, Retaux). — *Épîtres catholiques. Apocalypse*, trad. et commentaire par T. Calmes (in-8, Bloud). — *Les Actes des apôtres*, trad. et commentaire, par V. Rose (in-8, Bloud). — *L'Authenticité du quatrième évangile et la Thèse de M. Loisy*, par A. Nouvelle (in-8, Bloud). — *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*, par l'abbé de Broglie (in-8, Bloud). — *Actes de S. S. Pie X, encycliques, motu proprio, brefs, allocutions*, etc. T. I (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Saint François de Sales. Lettres de direction.* Introductions et notes par M. Cagnac (in-12, Poussielgue). — *Pour les jeunes prêtres. Recherche et première culture des vocations*, par M.-J. Moisan (in-32, Paris, 5, rue Bayard). — *La Clé du Ciel*, par le P. J. Berthier (in-18, Maison de la Bonne Presse). — *Combat spirituel, précédé d'un Essai sur la vie spirituelle*, trad. par G. de Belcastel (in-32, Maison de la Bonne Presse). — *Mois du Sacré-Cœur destiné aux enfants*, par l'abbé Sainsot (in-18, Paris, Amat; Chartres, Renier). — *Mois de Marie des familles chrétiennes*, par P. Gœdert (in-18, Téqui). — *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre. La Couronne*, par W. R. Anson; trad. de C. Gandilhon (in-8, Giard et Brière). — *Des Droits successoraux des enfants naturels, d'après la loi du 25 mars 1896*, par L. Campistron (in-8, Rousseau). — *Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe*, par A. Damez (in-8, Rousseau). — *A travers la législation du travail*, par F. Dubief (in-18, Cornély). — *La Criminologie*, par le baron R. Garofalo (in-8, Alcan). — *Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé G. Frémont. T. VI (in-8, Bloud). — *Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par G. Sortais (petit in-8, Lethielleux). — *Kants Kritik der reiner Vernunft abgekürzt auf Grund ihrer Entstehungsgeschichte*, von H. Romundt (in-8, Gotha, Thienemann). — *Le Sublime Orgueil*, par V. Mauroy (in-12, Sansot). — *Histoire de la philosophie européenne*, par A. Weber (in-8, Fischbacher). — *Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte*, par G. Dumas (in-8, Alcan). — *La Pédagogie de Herbart, exposé et discussion*, par L. Gockler (in-8, Hachette).

— *L'Impérialisme économique et la Grande Industrie anglaise*, par P. Gannay (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Les Idées socialistes en France de 1815 à 1848*, par G. Isambert (in-8, Alcan). — *La Grève générale et le Socialisme. Enquête internationale. Opinions et documents*, par H. Lagardelle (in-18, Cornély). — *Le Préjugé des races*, par J. Finot (in-8, Alcan). — *Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence*, par le Dr E. Monin (in-18, Maloine). — *Les Maladies populaires*, par le Dr L. Rénon (in-8, Masson). — *L'Hygiène dans la marine de guerre moderne*, par les Drs P. Couteaud et H. Girard (in-8, Challamel). — *Le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille*, par le Dr Icard (in-18, Maloine). — *Vichy. Étude clinique des indications et des contre-indications*, par les Drs F. Lambert et V. Raymond (in-18, F.-R. de Rudeval). — *L'Hybridation des plantes*, par R. de Noter (in-16, Amat). — *Notions d'électricité, son utilisation dans l'industrie*, par J. Guillaume (in-8, Gauthier-Villars). — *Éléments de chimie inorganique*, par le Dr W. Ostwald, 2e partie. *Métaux;* trad. par L. Lazard, (in-8, Gauthier-Villars). — *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, par J. Patou. *II. Éléments d'algèbre financière* (in-8, Vuibert et Nony). — *Essai sur la défense des colonies*, par le capitaine Ferradini (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Observations sur la guerre dans les colonies. Organisation, exécution*, par le lieut.-colonel Ditte (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Submersibles et les sous-marins ; leur utilisation dans les guerres modernes*, par d'Armor (in-8, Challamel). — *Causeries, réflexions et souvenirs sur la peinture*, par J.-F.-C. Clère (in-8, Henry Paulin). — *Les Portraits des Matignon-Grimaldi et le Château de Torigni-sur-Vire*, par G. Guillot (in-8, Saint-Lô, imp. Jacqueline). — *Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la prison du Temple et Monseigneur le Dauphin au Musée de Besançon*, par J.-C.-A. Prost (in-8, imp Firmin-Didot). — *L'Esthétique de Beuron*, par P. Lenz ; trad. de l'allemand par P. Sérusier (in-8, Bibliothèque de « l'Occident »). — *Traité élémentaire de photographie pratique*, par G -H. Niewenglowski (in-18, Garnier). — *Manuel théorique et pratique de lecture musicale, vocale et instrumentale*, par E. Schvartz (in-8, cart., Joanin). — *L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse à l'usage du pianiste-amateur*, par H. Vaillant (gr. in-8, Fischbacher). — *Les Caractères des musiciens à la façon de Théophraste et de La Bruyère*, par J. d'Udine (in-16, Joanin). — *J. S. Bach, le musicien-poète*, par A. Schweitzer (in-8, Paris, Fischbacher ; Leipzig, Breitkopf et Härtel). — *Schumann*, by E. J. Oldmeadow (in-32, cart., London, George Bell and Sons). — *Richard Wagner. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Wien*, von G. Udler (in-8, Leipzig, Breitkopf und Härtel). — *La Valeur de la science*, par H. Poincaré (in-18, Flammarion). — *Le Thème latin et la Version latine*, par G. Anquetil (in-18, Daragon). — *Étymologies vendéennes*, par H. Bourgeois. 3e série (petit in-18, Luçon, Bideaux). — *Œuvres d'Horace*, trad. en vers français par A. Motheau (in-16, Fontemoing). — *Derniers Poèmes*, par l'abbé J. Barthès (petit in-18, Lemerre). — *L'Ame brûlante*, poésies, par la baronne de Baye (in-16, Perrin). — *La Lumière dans l'ombre, poèmes de la vie cérébrale*, par M. Gautier (in-16, Perrin). — *Les Prémices*, par G. Carantec (in-12, Sansot). — *La Promeneuse*, par F. Éon (in-12, Lille, Édition du Beffroi). — *Faust, tragédie de Gœthe*, trad. par R. R. Schropp (in-8, Perrin). — *La Passion*, drame en 5 actes, en prose, par G. Baty (in-18, Lyon, P. Phily). — *La Troisième Jeunesse de Mme Prune*, par P. Loti, (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Obsédés*, par L. Frapié (in-18, Calmann-Lévy). — *Demi-Mère*, par Resclauze-de-Bermon (in-18, Calmann-Lévy). — *Esclave*, par G. d'Houville (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Colonnes d'Hercule*, par H. Rabusson (in-18, Calmann-Lévy). — *La Dette*, par J. Morel (in-18, Calmann-

Lévy). — *La Lueur sur la cime*, par J. Vontade (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Revenantes*, par Champol (in-16, Plon-Nourrit). — *Fatale Méprise*, par H. Baraude (in-18, Plon-Nourrit). — *Erreur meurtrière* par F. Pauty (in-18, Plon-Nourrit). — *Hommes nouveaux*, par G. Fanton (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Reflux*, par R.-L. Stevenson; trad. par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Le Crime de Clodomir Busiquet*, par E. Frank (in-18, Fontemoing). — *La Porte de félicité*, par J. de la Vaudère (in-18 carré, Flammarion). — *Le Roman d'un M'as-tu-vu?* par F. Febvre (in-18, Combet). — *Max Champ d'Avoine (souvenirs du château d'Ifs)*, par A. Beauclerq (in-18, Sansot).—*Mon Prince!* par R. Dombre (in-12, H. Gautier). — *Le Roman d'un vieux garçon*, par J. Thiéry (in-18, Hatier). — *Encore soldat. L'Hôpital militaire*, par R. Gaëll (in-18, Maison de la Bonne Presse). — *Les Orateurs de la Révolution. L'Assemblée constituante*, par A. Aulard (in-8, Cornély). — *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet, 1831-1870, faisant suite aux « Lettres à un ami de collège* (in-8, Champion). — *Histoire des Théâtres de Paris. La Renaissance, 1838-1841, 1868, 1873-1904*, par L.-H. Lecomte (in-8, Daragon). — *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*, par J. Merlant (in-16, Hachette). — *Dix-neuvième Siècle. Esquisses littéraires et morales, 3e période (1850-1900)*, par le R. P. G. Longhaye (in-18, Retaux). — *Études de littérature et de morale contemporaines*, par G. Pellissier (in-18, Cornély). — *Bretons de lettres*, par L. Tiercelin (in-18, Champion). — *Varia. Pagine di critica e d'arte* par F. Flamini (in-12, Livorno, Giusti). — *L'Extrême-Orient. Chine, Japon, Russie*, par A. Métin (in-18, « Pages libres »). — *Le Maroc septentrional. Souvenirs et impressions (été 1904)*, par C. René-Leclerc (in-16 carré, Alger-Mustapha, imp. algérienne). — *L'Année coloniale*, publiée par C. Mourey, L. Brunel et Chemin Dupontès. 4e année (1902-1903) (Chevalier et Rivière). — *Le Fonti ed i tempi dello incendio neroniano*, da A. Profumo (gr. in-4, Roma, tip. Forzani). — *Die Bekämpfung des Christentums durch den römischen Staat bis zum Tode des Kaisers Julian (363)*, von A. Linsenmayer (in-8, München, Lentner). — *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs*, par le R. P. Mortier. T. I et II (2 vol. in-8, A. Picard et fils). — *Essai sur les franciscains d'Alsace pendant la Révolution, d'après les travaux du P. Apollinaire de Valence*, publié par le P. Ubald, d'Alençon (in-8, Rixheim Lutter). — *La Légende dorée de l'Alsace*, par M. Diemer (in-16, Perrin). — *Charnacé et l'Alliance franco-hollandaise (1633-1637)*, par J. de Pange (in-8, A. Picard et fils). — *Une Amie de Marie-Antoinette. Madame Atkyns et la Prison du Temple (1758-1836)*, par F. Barbey (in-8, Perrin). — *Histoire financière de la Législative et de la Convention.* II. *1793-1795*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Les Enfants du duc de Berry, d'après de nouveaux documents*, par le Vte de Reiset (petit in-8, Émile-Paul). — *Quatre cents ans de Concordat*, par A. Baudrillart (in-12, Poussielgue). — *Afrique et Crimée (1850-56). Historique du 11e léger (86e de ligne)*, par le général Hardy de Périni (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Crimée, Italie, Mexique. Lettres de campagnes, 1834-1867*, par le général Vanson (in-8, Berger-Levrault). — *Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta. Le Désastre de Metz*, par le général H. Bonnal (gr. in-8, édition de la « Revue des idées »). — *Le Palais Bourbon au* XVIIIe *siècle*, par H. Coutant (in-8, Daragon). — *L'Ile de Lutèce, enlaidissements et embellissements de la Cité*, par A. Robida (in-8, Daragon). — *Le Port de Paris, hier et demain*, par F. Maury (in-18, Guillaumin). — *Un Petit Séminaire du diocèse de Lyon. L'Argentière*, par A. Leistenschneider (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *Marseille au* XXe *siècle, tableau historique et statistique*, par É. Camau (gr. in-8, Guillaumin; Marseille, P. Ruat). — *Ententes et ruptures*, par D. Cochin (in-18, Calmann-Lévy). —

Une Année de politique extérieure, par R. Moulin (in-18, Plon-Nourrit). — *Que vaut l'alliance russe? Les Emprunts, la guerre, la révolution*, par M. Rouffle (petit in-18, « Pages libres »). — *Les Questions d'Orient*, par G. Gaulis (in-16, « Pages libres »). — *La Séparation des Églises et de l'État*, par A. Briand (in-18, Cornély). — *Le Conflit entre la République et l'Église. Lettres à un officier français sur la séparation des Églises et de l'État*, par l'abbé G. Frémont (in-16, Bloud). — *L'Agonie du catholicisme...?* par le Dr M. Rifaux (in-18, Plon-Nourrit). — *La Charité criminelle*, par le Dr H. Thulié (in-18, Cornély). — *Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England*, von D. Angyal (in-8, Budapest, Nachfolger). — *Pékin pendant l'occupation étrangère en 1900-1901*, par le lieutenant-colonel Guillot (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Japon, Mandchourie, Corée. Journal d'un correspondant en Extrême-Orient*, par R. Kann (in-18, Calmann-Lévy). — *State government in Maryland (1777-1781)*, by Beverly W. Bond, Jr. (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Un Éducateur mystique. Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826)*, par E. Parisot (in-8, Henry Paulin). — *Lamennais, sa vie et ses doctrines. La Renaissance de l'ultramontanisme (1782-1823)*. par l'abbé C. Boutard (in-8, Perrin). — *Portraits de croyants au XIXe siècle. Montalembert, Auguste Cochin, François Rio, A. Guthlin*, par L. Lefébure (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Héroïne du Pé-Tang. Hélène de Jaurias, sœur de Charité*, par H. Mazeau (in-18, Retaux). — *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès. 2e série (in-18 carré, Albin Michel). — *Débuts ds l'imprimerie en France. L'Imprimerie nationale. L'Hôtel de Rohan*, par A. Christian (gr. in-8, Champion). — *History of the Library of Congress*, by W. Dawson Johnston. Vol. I (*1860-1864*) (gr. in-8, cartonné, Washington, Government Printing Office). — *Le Livre*, par A. Cim. T. I (in-18, Flammarion).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. — 1. *L'Ordalie dans la Grèce primitive, étude de droit et de mythologie*, par Gustave Glotz. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 135 p., 5 fr. — 2. *Essai sur les prévôts royaux du* xi*e au* xiv*e siècle*, par Henri Gravier. Paris, Larose et Tenin, 1904, in-8 de 232 p., 4 fr.

Droit civil. — 3. *Le Mariage civil*, par René Lemaire Nouv. édit. Paris, éditions des « Questions actuelles », s. d., petit in-8 de ix-275 p., 3 fr. — 4. *Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe*, par Albert Damez. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de xxiv-486 p., 10 fr. — 5. *Des Droits successoraux des enfants naturels d'après la loi du 25 mars 1896*, par Louis Campistron. 2e éd. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de 148 p., 3 fr. — 6. *Della Prescrizione e delle azioni possessorie nella servitu legale di passaggio*, nota di Renzo Pellati. Acqui, Righetti, 1904, gr. in-8 de 11 p.

Droit commercial. — 7. *De l'Organisation et des pouvoirs des assemblées générales dans les sociétés par actions, notamment au point de vue des modifications à apporter aux statuts*, par G. Bourcart. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de xvi-320 p., 9 fr. — 8. *Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations nominatives*, par J. Bezard-Falgas. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de 444 p., 9 fr. — 9. *Du Nom commercial, artistique et littéraire, en droit français*, par Charles Reibel. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, gr. in-8 de ii-304 p., 8 fr.

Législation industrielle et ouvrière. — 10. *Le Code du travail annoté d'après la jurisprudence et les circulaires ministérielles*, par Louis André et Léon Guibourg. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-12 de xvi-684 p., 6 fr. — 11. *Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents*, par Paul Page. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-12 de 288 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Lois ouvrières dans les deux mondes*, par Paul Louis. Paris, Alcan, 1905, in-32 de iv-187 p., 0 fr. 60.

Droit international. — 13. *Commentaire théorique et pratique des conventions de La Haye concernant la codification du droit international privé*, par Francesco-Paolo Contuzzi. T. I. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, gr. in-8 de xxviii-365 p., 10 fr.

Lois d'exception. — 14. *Les Congrégations non autorisées et leurs liquidateurs devant la loi de 1901*, par Francis-J. Delasalle, Gustave Brunet et Edmond Duez, avec une préface de Me Millerand. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de viii-296 p., 6 fr. — 15. *Avant la séparation. De la Liberté d'association. Sociétés et personnes morales*, par Adolphe Houdard. Paris, Guillaumin, gr. in-8 de 46 p., 1 fr. — 16. *La Séparation des Églises et de l'État, rapport fait au nom de la commission de la Chambre des députés, suivi des pièces annexes*, par Aristide Briand. Paris, Cornély, 1905, in-12 de 448 p., 3 fr. 50.

Ouvrages divers. — 17. *Précis de droit usuel*, par Abel Grenier. Paris, Garnier, 1903, in-12 de vi-310 p., cartonné, 3 fr. — 18. *Manual de práctica forense*, por Jorge Silvela Lorino y Juan Barriobero Armas, con un prólogo de Tomas Montejo y Rica. Madrid, Hijos de Reus, 1905, gr. in-8 de 618 p., 10 fr. — 19. *Un An de justice (1903-1904)*, par Henri Varennes. Paris, Garnier, s. d., in-12 de 414 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Italie sanglante. Murri et Bonmartini, le drame de Bologne*, par Carlo Rimini. Paris, Librairie universelle, s. d., in-12 de 331 p., 3 fr. 50.

Histoire du droit. — 1. — Dans l'*Antigone* de Sophocle, le gardien qui vient annoncer à Créon l'enlèvement du corps de Polynice s'écrie, au nom de tous ses compagnons : « Nous étions prêts à prendre

en main les fers rouges, à marcher à travers le feu et à jurer par devant les dieux de n'avoir été ni coupables, ni complices. » Ce texte du tragique grec a suggéré à Valkenaer l'idée que le système des épreuves judiciaires avait existé dans l'ancienne Hellade. Grimm, à son tour, dans ses études sur les antiquités juridiques de l'Allemagne, a signalé chez les Grecs des analogies avec les coutumes germaniques sur le jugement de Dieu. A côté de son savant ouvrage sur *la Solidarité de la famille en Grèce,* dont on a rendu compte ici même, l'année dernière, M. Gustave Glotz a consacré un autre volume, moins important, mais non moins riche d'érudition, à ce problème historique de l'*Ordalie dans la Grèce primitive.* M. Glotz reconnaît que jamais ou presque jamais en Grèce, la juridiction publique n'a usé de l'ordalie comme d'un moyen légal. Mais il n'en soutient pas moins que cette coutume a existé, sous diverses formes, chez les Grecs, comme chez tous les autres peuples aryens. A vrai dire, toutes les preuves qu'il en donne ne nous paraissent pas absolument décisives. La première sorte d'épreuves qu'il étudie, l'exposition en mer dans un coffre ou dans un sac, peut n'être au fond qu'un moyen de bannissement ou d'abandon noxal. Les nombreuses traditions qui se retrouvent partout sur le « saut de Leucade », ou, comme l'on dit en France, « le saut de la Pucelle », ont-elles besoin de l'idée du jugement de Dieu pour s'expliquer ? Les légendes sur « la justice de la mer » ne sont-elles pas seulement l'effet de la terreur inspirée aux hommes par l'Océan ? Les épreuves par l'eau douce furent-elles autre chose que des moyens de chercher des présages ? Le lac des Falikes, décrit par Diodore de Sicile, ces cratères d'où s'échappaient des eaux sulfureuses et des gaz méphitiques, offraient aux anciens Siciliens un lieu propice pour prononcer leurs serments et augmenter l'horreur de leurs imprécations : c'était bien là une sorte d'épreuve, s'il est vrai que celui qui s'y soumettait était exposé à un danger immédiat ; mais une coutume qui a sa cause dans des circonstances toutes locales ne permet pas d'affirmer l'existence d'une institution plus générale. Quant aux modes d'exécution qui consistaient à précipiter les criminels dans des gouffres, à les enterrer vivants, comme on faisait à Rome pour les vestales, c'était des genres de supplice, et rien de plus. Des épreuves par le feu, par l'eau bouillante ou le fer rouge, ont pu sans doute être usitées dans l'ancienne Grèce, mais, à part le texte de Sophocle que nous avons cité, on est bien forcé de reconnaître qu'il en reste peu de vestiges. Si des peuples très religieux, comme les Grecs et les Romains, ont dû sentir le besoin de soumettre aux dieux leurs doutes et leurs différends, ils ont pu le faire par les procédés divinatoires, par les auspices et la consultation des sibylles et des pythonisses, plutôt que par ces usages grossiers et superstitieux qui, chez les Germains, constituaient les épreuves judiciaires.

2. — M. Henri Gravier, élève de l'École des chartes, avait pris pour sujet de thèse l'étude des *Prévôts royaux du* XIe *au* XIVe *siècle*. Il mourut quelques jours avant la soutenance, mais son travail, consciencieux et bien documenté, a paru dans une revue juridique et vient d'être tiré à part, avec des additions. L'institution des prévôts royaux apparaît sous les premiers Capétiens. Ces officiers existèrent alors en même temps que les anciens fonctionnaires carolingiens ; ensuite, on les trouve seuls à la tête de l'administration locale du domaine royal. Il en est fait mention pour la première fois sous le règne de Robert II. Leur création par les Capétiens eut lieu probablement à l'imitation du mode d'administration des propriétés ecclésiastiques. Le ressort des prévôtés correspondait, en général, à la circonscription féodale appelée châtellenie ; leurs limites, d'ailleurs, ont souvent varié : à mesure que le domaine royal s'agrandissait, des prévôtés étaient établies, soit sur des bases entièrement nouvelles, soit à la place des anciennes prévôtés seigneuriales, ducales et comtales. Les prévôts avaient des attributions financières, judiciaires et administratives. Ils percevaient le cens, les redevances en nature et en argent, les produits des bois royaux, les droits d'entrée, de sortie, de vente sur les marchandises, les péages, les droits de gîte, les produits des monnaies, ceux de la justice. Au XIe et au XIIe siècle, les prévôts connaissaient de tous les délits et de tous les crimes ; ils étaient les seuls juges du domaine jusqu'à l'institution des baillis, qui, au XIIIe siècle, leur enlevèrent la connaissance des affaires les plus importantes et devinrent des juges d'appel par rapport à eux. Comme gardiens de l'ordre public, les prévôts avaient le droit d'arrestation des criminels, des gens sans aveu, et en général de tout délinquant. A l'origine, les prévôtés étaient mises en ferme, ce qui devint la source de beaucoup d'abus, car cette situation entraînait les prévôts à tirer le plus d'argent possible de leur charge, au mépris du droit et de la justice. A partir du XVe siècle, le système de la mise à ferme fut généralement remplacé par celui de la mise en garde, qui faisait du prévôt un officier gagé, versant intégralement au trésor royal la différence de ses recettes et de ses dépenses. De nombreuses pièces justificatives ont été recueillies par M. Gravier, aux Archives nationales et dans d'autres dépôts publics ; elles sont reproduites à la suite de sa dissertation. On y trouve aussi une liste des prévôtés royales et des prévôts qui les ont occupées jusqu'en 1400, liste très incomplète, sans doute, mais qui néanmoins est intéressante pour la géographie du moyen âge et pour l'histoire des localités comprises dans l'ancien domaine des rois de France.

Droit civil. — 3. — En ce moment même où l'on prépare la réforme du code civil, il n'est nullement inopportun de rappeler, comme le fait

M. René Lemaire dans une seconde édition de sa thèse de doctorat, « que le mariage civil est une institution illogique et néfaste, qu'un catholique, aussi bien d'ailleurs qu'un protestant ou un israélite, peut être obligé de subir, mais ne doit jamais accepter. » Après avoir établi le caractère mixte du mariage, contrat naturel, religieux et civil, M. Lemaire fait un rapide historique du droit matrimonial depuis l'avènement du christianisme : il montre que le mariage civil tire son origine de la théorie gallicane, qui séparait le contrat du sacrement. Les philosophes de la Constituante, s'autorisant de ce système, proclamèrent que la loi ne devait considérer le mariage que comme contrat civil. Puis vint la Législative, qui déclara que le mariage est un contrat dissoluble par le divorce. Les auteurs du code répudiaient les errements révolutionnaires, mais ils voulurent maintenir la sécularisation du mariage ; c'est pourquoi ils conservèrent le mariage civil, ainsi que le divorce. Arrivant à la critique de ce système, M. Lemaire n'a pas de peine à démontrer qu'il est illogique et contraire à la liberté de conscience. Tout en prétendant ignorer le caractère religieux du mariage, l'État s'en préoccupe cependant, puisqu'il interdit de célébrer le mariage à l'église avant que l'acte civil n'ait été dressé à la mairie. Et ainsi tous les Français se trouvent mariés de force de par la loi, avant de l'être réellement devant Dieu et devant leur conscience. On ne voit pas assez les conséquences de cette funeste antinomie. Le mariage civil opposé au mariage religieux a eu pour effet déplorable d'abaisser graduellement la conception de l'union conjugale, de la faire descendre de ces sommets divins, où elle commandait le respect, au terre à terre d'un simple contrat. De plus, le mariage civil a ouvert la porte au divorce ; il a fait fragile ce qu'il avait fait vulgaire, et depuis lors les deux institutions n'ont cessé d'exercer l'une sur l'autre une influence réciproque, dont la résultante incontestable est la démoralisation du mariage, son avilissement progressif vers l'union libre. Pour conclure, M. Lemaire demande simplement que la loi française fasse pour les catholiques ce qu'elle a fait en Algérie pour les musulmans. En Algérie, les musulmans se marient devant leur cadi ; les actes sont dressés à l'état civil sur une simple déclaration, faite dans les trois jours au maire de la commune par le mari et la femme. Il serait même inutile à notre avis, de maintenir le mariage civil, comme le propose M. Lemaire, pour les libre-penseurs ou ceux qui n'appartiennent à aucune des religions reconnues par l'État ; même dans la théorie rationaliste, qui considère le mariage comme un simple contrat, le rôle de l'État devrait se borner à constater ce contrat, sur la déclaration des époux et des témoins, comme sont constatés les naissances et les décès. La prétention de l'État de faire procéder à une « célébration » du mariage par un de ses agents est excessive et même ridicule.

4. — Voici encore une thèse de doctorat qui mériterait, elle aussi, d'attirer l'attention des réformateurs du code civil ; elle est intitulée : *Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe*, et elle a pour auteur M. Albert Damez, avocat à la Cour d'appel de Lyon. Bien que le sujet ait été déjà beaucoup étudié dans ces dernières années, il est toujours d'actualité. Si M. Damez ne l'a pas renouvelé, il a du moins le mérite de l'avoir traité d'une manière très sérieuse et très complète. Après avoir exposé, dans un chapitre préliminaire, les progrès du féminisme en France, il recherche d'abord quelle est la situation légale de la femme et quels sont ses droits sur ses salaires dans les principales législations étrangères. Il examine ensuite le système du code, et montre la nécessité d'attribuer à la femme, surtout dans les classes pauvres, le droit de disposer du fruit de son travail. Il expose et critique les divers projets de réforme qui ont été proposés, soit dans la doctrine, soit devant le Parlement, et fait connaître enfin celui auquel il donne la préférence. Suivant M. Damez, la femme, quel que soit le régime matrimonial, doit avoir toute liberté de recevoir ses salaires ou les produits de son industrie personnelle ; elle doit les administrer seule et en jouir librement. En un mot, sa capacité, par rapport aux sommes et valeurs qui proviennent de son travail, doit être équivalente à celle du mari. Ce système se rapproche de celui du nouveau code civil allemand, qui réserve à la femme la libre disposition de certains biens, dits « biens réservés », lesquels comprennent notamment tout ce que la femme acquiert par un travail séparé. M. Damez demande en outre que la femme puisse même, lorsque le mari fait un mauvais usage de ses propres salaires, obtenir du juge de paix l'autorisation de les saisir et de toucher elle-même la part nécessaire aux besoins du ménage ; le même droit d'ailleurs devrait appartenir au mari par rapport aux salaires de la femme. Cette dernière réforme surtout ne nous paraît devoir rencontrer aucune objection ; elle a été proposée au Parlement depuis longtemps par M. Goirand et votée sans discussion par la Chambre des députés en 1896 ; elle est restée enfouie depuis lors dans les cartons du Sénat. Pourquoi ? Un député, à qui M. Damez le demandait, lui répondit : « La question féministe est actuellement en sommeil devant les Chambres. » Les Chambres, en effet, ne sont-elles pas absorbées par la question cléricale ?...

5. — M. Louis Campistron, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, vient de publier une nouvelle édition, entièrement refondue, de son petit traité : *Des Droits successoraux des enfants naturels d'après la loi du 25 mars 1896*. On sait que cette loi a notablement élargi la part des enfants naturels reconnus dans la succession de leur père ou de leur mère. Cette part est fixée à la moitié de ce qu'ils recueilleraient

s'ils étaient légitimes, lorsque le pére ou la mère ne laisse pas de descendants légitimes; elle est des trois quarts lorsque les enfants naturels sont en concours avec des ascendants, des frères ou sœurs, ou des descendants de frère ou sœur; enfin, toute la succession appartient à l'enfant naturel, s'il n'y a ni descendants, ni ascendants, ni frères ou sœurs ou descendants d'eux. D'après une disposition assez singulière, tandis que l'enfant naturel ne peut rien recevoir au-delà de ses droits héréditaires par donation entre vifs, il peut être avantagé par testament autant qu'un enfant légitime. La combinaison de ces règles avec les droits des enfants légitimes et les dispositions relatives à la quotité disponible entre époux soulève de réelles difficultés, dont M. Campistron indique la solution. Il a même ajouté à son ouvrage des tableaux indiquant la quotité des droits de succession et de réserve des enfants naturels, d'après leur nombre et la qualité des parents avec lesquels ils concourent. Un coup d'œil sur ces tableaux suffit pour faire connaître les droits des enfants naturels dans les hypothèses les plus compliquées.

6. — Dans une petite brochure intitulée: *Della Prescrizione e delle azioni possessorie nella servitù legale di passagio*, M. Renzo Pellati, avocat à Rome, s'est proposé d'élucider quelques questions pratiques sur les servitudes de passage en cas d'enclave. Les règles du code italien, en cette matière, sont les mêmes que celles du code civil français; aussi, sur les diverses questions qu'il examine, M. Renzo Pellati aboutit à des solutions identiques à celles qui sont admises par la jurisprudence française. Sa brochure, extraite, dit-il, d'un travail historique et critique plus étendu, prouve d'ailleurs que nos jurisconsultes et les arrêts de nos cours lui sont familiers.

Droit commercial. — 7. — L'Académie des sciences morales avait mis au concours en 1900, pour le prix du budget de 1903, une étude sur *l'Organisation et les pouvoirs des assemblées générales dans les sociétés par actions, notamment au point de vue des modifications à apporter aux statuts.* Ce sujet a été supérieurement traité par M. Bourcart, professeur de droit commercial à l'Université de Nancy, et son mémoire, couronné par l'Académie, forme aujourd'hui un ouvrage également intéressant au double point de vue de la théorie et de la pratique. Cet ouvrage est divisé en deux grandes parties, une partie générale et une partie spéciale. Dans la première, l'auteur établit les principes constitutifs des sociétés par actions, principes qui doivent servir à résoudre les questions les plus importantes du sujet. La partie spéciale est consacrée à l'étude des diverses sortes d'assemblées générales: constitutives, ordinaires et extraordinaires. Dans une société, l'assemblée générale représente le pouvoir suprême, mais il n'en résulte pas qu'elle soit omnipotente. Bien qu'elle puisse, dans une certaine mesure, mo-

difier les statuts, elle doit pourtant en respecter les règles essentielles et fondamentales. L'assemblée, en effet, est liée par le pacte social ; en souscrivant ce pacte, l'actionnaire n'a pas abdiqué entièrement entre les mains du pouvoir dirigeant : il s'est formellement ou implicitement réservé certains droits, sur lesquels l'assemblée générale elle-même ne peut rien entreprendre. Quels sont ces droits, ces *Sonderrechte*, comme disent les Allemands ? Tel est le problème qui doit être résolu, par le législateur d'abord, lorsqu'il légifère sur les sociétés; par les tribunaux ensuite, lorsqu'ils ont à statuer sur les litiges, assez fréquents et presque toujours importants, que soulèvent dans la pratique les décisions des assemblées générales. La jurisprudence française s'est montrée jusqu'ici assez rigoureuse dans la détermination des pouvoirs des assemblées. Elle a considéré comme intangibles toutes les clauses statutaires concernant la répartition des bénéfices et l'égalité entre les actionnaires. De là est résultée la nécessité de recourir au pouvoir législatif pour permettre aux sociétés anciennes de créer des actions privilégiées ou de priorité. On sait que des lois récentes, de 1902 et de 1903, sont intervenues pour préciser les conditions auxquelles de telles actions peuvent être émises. M. Bourcart déduit, avec juste raison, de l'esprit de ces lois, qu'elles doivent engager la jurisprudence à laisser désormais plus de latitude aux assemblées, en exigeant seulement que leurs décisions soient acceptées par la majorité des sociétaires intéressés.

8. — Le *Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations*, que vient de publier M. Bezard-Falgas, rendrait un grand service non seulement aux hommes d'affaires, notaires et agents de change, pour lesquels il est écrit, mais à la classe entière des capitalistes et des porteurs de titres, s'il parvenait à convaincre les agents des contentieux qu'ils doivent, comme le leur conseille l'auteur, dans sa Préface, « exiger le moins d'actes possible, tâcher de se contenter de ceux que les particuliers ou leurs mandataires ont pris l'initiative de produire, rendre toujours une solution, sûre, sans doute, mais en outre rapide et peu coûteuse. » Leur excuse, s'ils se sont montrés trop méticuleux jusqu'ici, était peut-être de n'avoir pas sous la main un guide offrant toute garantie et prévoyant toutes les hypothèses. Ce guide, ils le trouveront désormais dans l'ouvrage de M. Bezard-Falgas. Dans les cinq chapitres dont se compose cet ouvrage, l'auteur traite successivement de la responsabilité des compagnies à l'égard des porteurs de leurs actions ou obligations, des diverses opérations de transfert, de conversion ou de remboursement, des garanties qui doivent être exigées tant à l'égard des actes qu'en ce qui concerne la capacité des personnes et les conditions d'indisponibilité dont les titres peuvent être frappés. Le dernier chapitre est consacré

aux droits fiscaux qui grèvent les titres et les transferts. Sur toutes les questions, l'auteur renvoie aux décisions de la jurisprudence.

9. — Dans sa thèse de doctorat, qui traite *Du Nom commercial, artistique et littéraire, en droit français*, M. Charles Reibel nous apprend que, d'après la nouvelle théorie du savant professeur Kohler, de Berlin, nous ne sommes plus propriétaires de notre nom. Le droit au nom n'est pas un droit de propriété ; c'est seulement, paraît-il, un « droit de la personnalité. » Dispute de mots, bonne seulement pour exercer le cerveau d'un Allemand. « Le nom, c'est de la fumée, » a dit Gœthe ; fumée ou non, le nom d'un industriel, d'un écrivain ou d'un artiste a toujours une valeur, quelquefois une très grande valeur. Il importe donc que le droit au nom soit protégé. Comment, dans quels cas, dans quelle mesure l'est-il ? Ce sont là des questions très délicates, qui ne se posent pas seulement pour les noms patronymiques, mais aussi pour les pseudonymes, pour les dénominations de fantaisie données aux établissements industriels, pour les noms des localités et des pays réputés pour leurs produits. Le nom commercial peut se transmettre. Il peut aussi se perdre par le non-usage, tomber dans le domaine public. En France, la propriété des noms est garantie à la fois par les principes du droit civil et par des sanctions pénales. Une loi de 1824 réprime l'usurpation des noms commerciaux ; une loi de 1895 punit ceux qui apposent de faux noms sur les œuvres artistiques. M. Charles Reibel a traité très consciencieusement tout ce vaste sujet, et s'il verse un peu trop dans les théories allemandes, son livre se distingue cependant par des qualités de méthode et de clarté toutes françaises.

Législation industrielle et ouvrière. — 10. — Tandis que les Chambres françaises élaborent — avec cette sage lenteur dont elles ne se départissent que pour les lois de persécution — un *Code du travail*, MM. L. André et L. Guibourg, devançant l'œuvre législative, publient sous ce titre un recueil méthodique et annoté de tous les textes qui intéressent les travailleurs. Ces textes sont nombreux ; ils se sont surtout beaucoup multipliés depuis vingt ans. MM. André et Guibourg les ont classés en trois grandes parties, dont la première est consacrée au contrat de travail ; la seconde, à la réglementation et aux mesures protectrices du travail ; la troisième, aux conflits résultant du travail, aux contestations entre patrons et ouvriers. Chacune de ces parties est divisée en titres, qui sont eux-mêmes subdivisés en chapitres. Les textes, lois, décrets et arrêtés ministériels sont annotés des décisions de jurisprudence, avec renvois aux principaux recueils. Ce volume sera certainement très utile aux industriels, aux entrepreneurs, aux directeurs des sociétés de secours mutuels et des syndicats, aux membres des conseils de prud'hommes, à tous ceux enfin que leurs fonctions mettent en rapport avec les travailleurs. Les recherches y

sont rendues faciles par trois tables générales — méthodique, chronologique et alphabétique — ainsi que par de nombreux index placés en tête des notes de jurisprudence.

11. — Si l'on ne compte plus déjà les ouvrages relatifs à la loi du 9 avril 1898 sur les accidents du travail, il ne serait guère plus facile de compter les modifications que cette loi a subies depuis qu'elle existe. Le *Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents* de M. Paul Page vient seulement de paraître ; mais par suite de la promulgation de la nouvelle loi du 2 avril 1905, il a déjà besoin d'être complété par un appendice. Il conserve néanmoins sa valeur et son intérêt en tant que guide destiné aux patrons et aux ouvriers. Sans s'appesantir, comme d'autres auteurs, sur l'historique de la loi, non plus que sur le principe du risque professionnel, M. Page signale sous chaque article les applications qu'il a reçues et l'interprétation qui a prévalu. Quand des décisions contradictoires se sont produites, il les mentionne. Il a pris soin, nous dit-il, de n'omettre, autant que possible, aucune des questions prévues par les auteurs ou solutionnées par les tribunaux. Pour ne pas trop multiplier les citations, il renvoie seulement aux arrêts de la Cour de cassation, qui sont déjà fort nombreux. En somme, ce manuel nous paraît répondre parfaitement à son but, qui est de renseigner les intéressés, et il est vraiment recommandable.

12. — Bien qu'animé de l'esprit socialiste, le petit volume de la « Bibliothèque utile » intitulé : *Les Lois ouvrières dans les deux mondes*, par Paul Louis, offre un bon résumé de l'état actuel de la législation ouvrière dans les principaux pays civilisés. Il permet de mesurer le développement qu'a pris cette législation, d'apprécier tout ce qui a été fait dans les divers ordres d'idées qui s'y rattachent : contrat de travail, salaires, syndicats, hygiène et sécurité, règlements d'ateliers, accidents du travail, lutte contre la maladie, la vieillesse ou le chômage, placement ouvrier, conciliation et arbitrage. Sur tout cela, le système de l'intervention de l'État a prévalu. Devant les réclamations et les menaces du prolétariat, la société capitaliste, dit l'auteur, s'est résignée à entrer dans la voie des réformes. Elle pourra faire plus encore, mais n'en est pas moins condamnée à disparaître, pour faire place à la société future, qui doit s'édifier sur le principe de la propriété collective. Il resterait seulement à montrer un peu ce que sera cette société future, mais c'est, comme on sait, ce dont les socialistes s'embarrassent le moins.

Droit international. — 13. — Après le travail de codification qui s'est opéré, depuis un siècle, dans le droit interne des différents pays, après tant d'études destinées à résoudre, suivant des principes scientifiques, les conflits qui s'élèvent entre les diverses législations civiles

et commerciales, le moment paraît venu où il serait possible d'établir un code international privé commun à tous les États civilisés. Des conférences qui ont eu lieu à La Haye, par l'initiative du gouvernement des Pays-Bas, en 1893, 1894, 1900 et 1904, entre des jurisconsultes délégués par les gouvernements de la plupart des États, ont abouti à des conventions qui ont été conclues entre un certain nombre de ces États et qui peuvent être considérées déjà comme des chapitres détachés du code international privé de l'avenir. C'est de ces *Conventions de La Haye* que M. Contuzzi, professeur à l'Université de Cagliari, a entrepris l'étude et le commentaire, dans un ouvrage dont le premier volume seulement vient de paraître. L'auteur, bien qu'italien, a écrit en français, sans doute, parce que le français est la langue usitée dans les relations internationales ; on ne saurait donc s'étonner de rencontrer quelquefois dans son livre des expressions impropres ou exotiques, qui d'ailleurs ne diminuent en rien la valeur de cet ouvrage, très sérieux, bien ordonné et intéressant. M. Contuzzi fait l'historique des quatre conférences de La Haye. Il précise le caractère de leurs délibérations : elles n'engagent pas les gouvernements qui y sont représentés par leurs délégués ; elles ont pour but seulement de poser les bases juridiques des conventions que ces gouvernements peuvent ensuite adopter. A la suite des deux premières conférences, une première convention est intervenue au sujet de la communication des actes judiciaires, de l'échange des commissions rogatoires, de la caution *judicatum solvi*, de l'assistance judiciaire et de la contrainte par corps : treize États ont souscrit ce premier traité ou y ont adhéré. Deux ans après la troisième conférence, d'autres accords ont été formés pour régler les conflits de lois en matière de mariage, de divorce et de tutelle. M. Contuzzi étudie avec soin, article par article, les règles de droit consacrées par ces conventions internationales, et s'il les trouve insuffisantes ou défectueuses, il indique les améliorations qu'on devrait y apporter. En vertu de ces dispositions, les magistrats de tous les pays ont aujourd'hui le devoir d'appliquer la loi étrangère dans un grand nombre de cas. Et néanmoins les conditions d'application de cette loi ne sont pas les mêmes dans les divers pays : tandis qu'en Italie sa violation peut motiver un pourvoi en cassation, en France, au contraire, la Cour de cassation abandonne l'interprétation des lois étrangères au pouvoir discrétionnaire des tribunaux. C'est là une anomalie contre laquelle M. Contuzzi réclame, avec juste raison. Il demande aussi que les États contractants s'entendent pour reconnaître que tout jugement compétemment rendu doit produire son effet sur le territoire des autres États de l'Union. Ici, toutefois, s'élèvent de très graves objections. Il est toujours beaucoup plus difficile de soutenir un procès dans un pays étranger que dans son propre pays ; il convient donc

que des garanties toutes spéciales existent à l'encontre des condamnations qui pourraient nous être infligées par les tribunaux étrangers.— La quatrième conférence, qui s'est tenue à La Haye en 1904, a élaboré des projets très importants sur la procédure civile, sur les conflits de lois en matière de successions, de régimes matrimoniaux, d'interdiction et de faillite : ces projets seront étudiés par M. Contuzzi dans un second volume.

Lois d'exception. — 14. — Comme résumé des théories soutenues devant les tribunaux pour arriver à une spoliation aussi complète que possible des congrégations, l'ouvrage que viennent de publier deux avoués au tribunal de la Seine, MM. Delasalle et Brunet, accostés de M. Duez, le liquidateur bien connu, a certainement son prix. M. Millerand était tout désigné pour écrire la préface de cet ouvrage, puisque ceux qui l'ont signé le présentent comme « la synthèse des ses plaidoiries. » Dans cette Préface, M. Millerand fait l'éloge de Waldeck-Rousseau, « le juriste consommé, auquel nous devons la loi de 1901, » mais il omet de rechercher ce que Waldeck-Rousseau penserait du commentaire donné aujourd'hui à sa loi. Qu'importe d'ailleurs ce qu'il en penserait ? Sa responsabilité dans l'œuvre d'iniquité n'en serait pas diminuée. Et n'est-ce pas lui déjà qui a donné le modèle de cette modération apparente sous laquelle on couvre les conséquences monstrueuses d'une législation hypocrite ? Les auteurs du livre recommandé par M. Millerand nous expliquent que si Jules Ferry, en 1880, n'a pas réussi à détruire les congrégations, c'est parce que « ses décrets s'étaient bornés à la dispersion des personnes, sans compléter cette mesure par la dispersion des biens. » Le mot « dispersion » n'est-il pas charmant ? On condamne des Français à s'expatrier, sans même prononcer les mots d'exil et de bannissement ; on leur vole leurs propriétés, en se gardant bien de parler de confiscation. Bien mieux, on soutient que la loi qui fait cela n'est qu'une application pure et simple de l'ancien droit public français, qu'elle « ne lèse aucun droit acquis » (page 49). Sous l'ancien régime cependant, le Roi ou le seigneur qui profitait de la confiscation devait payer les dettes jusqu'à concurrence des biens. Au contraire, d'après les avocats des liquidateurs, ceux-ci ont le droit de prendre les biens sans payer les dettes. La loi elle-même pourtant stipule qu'après la liquidation terminée « l'actif net est réparti entre les ayants droit. » Qui parle d'actif net suppose que toutes dettes sont payées. Mais non, dit-on, il ne s'agit que des dettes contractées par le liquidateur ; quant aux dettes de la congrégation, il n'a pas à s'en occuper ; elles ne sont pas valables, parce que la congrégation n'a pas pu s'obliger !... On croit rêver quand on lit de pareilles théories sous la plume de gens qui se présentent comme des sectateurs du droit et de la justice... Et qui sait si elles ne trouveront pas des tribunaux pour les sanctionner ?...

15. — M. Adolphe Houdard, dans une brochure intitulée : *De la Liberté d'association*, approuve la loi de 1901 en tant qu'elle a eu pour effet de supprimer les congrégations. Et néanmoins il se déclare grand partisan de la liberté d'association. Il cite avec éloge ces paroles que prononçait Waldeck-Rousseau, le Waldeck-Rousseau de 1883 : « L'association ne m'apparaît pas comme une concession de l'ordre politique, elle m'apparaît comme l'exercice naturel, primordial, libre, de l'activité humaine. » C'est fort bien. Mais alors les congréganistes vont dire à Waldeck-Rousseau et à M. Houdard : « Vous reconnaissez donc qu'en nous empêchant de nous associer, vous nous retirez l'exercice d'un droit naturel et primordial. » — Oui, leur répond M. Houdard, la loi de 1901 est injuste à votre égard : « Il ne saurait être interdit à des individus qui se rencontrent dans des sentiments religieux analogues de s'associer pour les mettre en pratique et de vivre en commun, quels que soient les engagements de conscience qu'ils prennent entre eux. » — Eh bien, répartiront les congréganistes, pourquoi approuvez-vous la loi de 1901 de nous avoir dissous ? — Et M. Houdard de répondre : « Parce que vous prétendiez fonder des personnes morales qui possédaient sans l'autorisation de l'État. » Les congréganistes pourraient répliquer qu'ils possédaient leurs biens au même titre que tous les autres citoyens. Telle est, dans tous les cas, la théorie de M. Houdard. Dans sa brochure, il y a de bonnes pages : celles où il critique la loi de 1901, en lui opposant surtout les déclarations ultralibérales des Waldeck-Rousseau et des Floquet. Il y en a de moins bonnes : celles où il cherche à édifier sa théorie, qui est fausse, en ce qu'elle méconnaît que le droit naturel de s'associer implique le droit d'agir et de posséder en société.

16. — L'exécution des congrégations n'est pas encore achevée que déjà l'on entreprend la destruction du clergé paroissial. C'était prévu. Sous la Révolution déjà, la constitution civile du clergé a suivi de près la suppression des ordres religieux; les séculiers ne furent pas plus épargnés que les réguliers. Dans son fameux rapport sur *la Séparation de l'Église et de l'État*, qu'il vient de faire paraître en volume, M. Briand rappelle tout au long ces glorieux souvenirs. Il y rappelle encore bien d'autres choses, et comme spécimen de la désinvolture avec laquelle l'histoire, le droit public, le droit canon, la vérité et la logique peuvent être traités par les parlementaires du radicalisme, ce rapport mérite d'être lu. Même expurgé des lapsus trop grossiers que la presse a relevés, il contient encore des perles. Vous y verrez, par exemple, que « saint Louis fut un des plus fervents défenseurs de la société laïque »; que le protestantisme est né de « l'Évangile, retrouvé parmi les textes de l'antiquité grecque et latine »... Et que dites-vous de cette manière d'expliquer la confiscation des biens du clergé par la Constituante :

« L'Assemblée constituante ne pensait ni ne voulait dépouiller l'Église des biens qu'elle possédait; elle entendait seulement restituer à la nation propriétaire l'administration et l'usufruit des biens ecclésiastiques dont l'Église jouissait. » Ne prenant que la propriété, l'administration et l'usufruit, la Constituante, évidemment, ne dépouillait pas l'Église !... A la suite de son rapport, M. Briand publie le texte définitif du projet de séparation adopté par la commission, puis, comme annexes, le concordat, les articles organiques, l'ancienne constitution civile du clergé et les autres lois, décrets et ordonnances régissant les églises, les fabriques et les consistoires.

Ouvrages divers. — 17. — *Le Précis de droit usuel*, de M. Abel Grenier, professeur au lycée Buffon, se distingue des nombreux ouvrages du même genre en ce qu'il est rédigé par demandes et par réponses. Cette forme catéchistique est sans contredit la plus favorable à la préparation des examens, et c'est surtout aux élèves des écoles primaires et secondaires qu'est destiné ce petit ouvrage. L'esprit en est irréprochable. L'ordre adopté par l'auteur est le plus simple, le plus naturel : après une Introduction sur le droit et la loi en général, la première partie, consacrée au droit public, contient les notions essentielles sur la constitution des pouvoirs publics, l'organisation administrative, l'organisation judiciaire et le droit criminel. La seconde partie, réservée au droit civil, présente un résumé des principes du code civil, du code de procédure et du code de commerce. L'auteur a surtout visé à la clarté et à la brièveté ; il y était bien obligé par la nécessité de comprendre dans un petit volume — comme dans un cours d'une heure par semaine — l'exposé, même sommaire, des deux principales branches du droit. Peut-être aurait-il pu ajouter en note quelques explications complémentaires : par exemple, sur la question de savoir comment finit le bail, indiquer les délais de congé consacrés par l'usage.

18. — Sous le titre de : *Manual de práctica forense*, deux avocats du barreau de Madrid, MM. Jorge Silvela Loring et Juan Barriobero Armas, viennent de publier un nouveau formulaire de procédure. Précédé d'une Préface élogieuse de M. Tomas Montejo y Rica, professeur de droit à l'Université centrale, cet ouvrage est destiné à servir de guide aux jeunes avocats pour la rédaction des actes judiciaires. Il contient des formules applicables devant les tribunaux civils ordinaires, devant les tribunaux criminels, devant les juridictions spéciales — Sénat, tribunal des délits de contrebande, conseils de guerre, tribunal des comptes, tribunaux administratifs — et devant les juridictions canoniques. Une dernière partie donne des modèles de consultations. On peut constater par ce recueil que le style judiciaire espagnol est généralement exempt de ces expressions archaïques

et inintelligibles au vulgaire qui se sont perpétuées dans notre procédure française.

19. — *Un An de justice* est le titre sous lequel M. Henri Varennes, le très distingué chroniqueur judiciaire du *Figaro*, publie chaque année, depuis 1901, le recueil de ses articles. Grâce au talent de l'auteur, ce volume est plein d'agrément. C'est comme une série de courts romans, — trop vécus, hélas ! — entremêlés de fins croquis et d'anecdotes sur le monde du Palais. C'est aussi une collection de documents sur les mœurs de notre temps, et, dans chacun de ces petits volumes, on peut voir passer les différentes classes sociales, avec leurs passions, leurs folies, leurs préjugés et leurs misères... Celui de l'année dernière, 1903-1904, nous offre, entre autres causes plus ou moins célèbres, le crime « du Grand-Marais », cet assassinat d'une épicière des environs de Saint-Nazaire, dont l'auteur, Largeteau, comparut devant la cour d'assises de Nantes, et s'en tira avec cinq années d'emprisonnement; l'affaire « de la rue Chalgrin », autre assassinat, commis sur la demi-mondaine Berthe de Brienne; le procès correctionnel de Mlle Sylviac pour injures aux demoiselles du téléphone; le meurtre de Mlle Popesco, la jeune artiste roumaine, tuée par son amant; puis le fameux crime d'Aix-les-Bains, l'assassinat d'Eugénie Fougères par Bassot et la Giriat.

20. — C'est bien ausssi un document de premier ordre sur les mœurs de la société contemporaine que cette affaire *Murri et Bonmartini* qui se déroule depuis trois mois devant la cour d'assises de Turin. En un volume destiné à servir de préface à ces longs débats, M. Carlo Rimini a résumé pour le public, d'après les procès-verbaux mêmes de l'information et les documents authentiques du procès, tous les détails de cet horrible drame de famille. Ici l'intérêt principal réside dans la condition sociale des personnages, qui appartiennent à l'aristocratie de la naissance et à l'aristocratie de la science. Tandis que le malheureux comte Bonmartini y représente la vieille noblesse italienne, qui n'a pas encore complètement rompu avec la foi des ancêtres, son assassin et son beau-frère, Tullio Murri, fils d'une des sommités de la science médicale, personnifie en lui l'homme des temps nouveaux, affranchi de tous préjugés. On sait qu'après le crime il se mit sous la protection du grand-maître de la maçonnerie italienne. Sa sœur, de son côté, la comtesse Linda Bonmartini, s'adressa au cardinal Svampa, archevêque de Bologne, pour lui demander de faire cesser les attaques d'un journal catholique contre elle et sa famille. Dans quelle mesure Linda a-t-elle trempé dans l'assassinat de son mari ? Quelle part de complicité incombe au professeur Secchi, dont les relations intimes avec la comtesse ne sont plus un mystère ? Quel rôle ont joué aussi d'autres complices, la Bonnetti et le docteur Naldi ? Ce sont là des

problèmes que l'instruction de l'affaire, quoique habilement conduite par le juge Stanzani, n'a pu complètement éclaicir et sur lesquels, sans doute, quand ces lignes paraîtront, l'opinion du jury de Turin sera enfin connue.

MAURICE LAMBERT.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *La Sainte Vierge*, par M. DE LA BROISE (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de VI-250 p. 2 fr. — 2. *Saint Irénée*, par ALBERT DUFOURCQ. Paris, Bloud, 1905, in-16 de 277 p. (Collection *La Pensée chrétienne*), 3 fr. 50. — 3. *Les Martyrs*, par le R. P. Dom H. LECLERCQ. T. III. *Julien l'Apostat, Sapor, Genséric*. Paris, Oudin, 1904, in-18 de CCXXIV-422 p., 3 fr. 50. — 4. *Saint Paulin, évêque de Nole* (*353-431*), par ANDRÉ BAUDRILLART. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de VII-190 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 5. *Saint Odon* (*879-942*), par Dom DU BOURG. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de XII-214 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 6. *Un Curé plébéien au XIIe siècle. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, prédicateur de la IVe croisade* (*1191-1202*), par l'abbé A. CHARASSON. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 220 p., 3 fr. 50. — 7. *Saint Alexandre Sauli, barnabite, apôtre de la Corse* (*1534-1592*), par ALBERT DUBOIS. Paris, librairie Saint-Paul, 1904, in-8 de 301 p. avec grav., 3 fr. 50. — 8. *La Vie de Monseigneur Borderies, évêque de Versailles*, par Mgr DUPANLOUP. Paris, Téqui, 1905, in-18 de XII-440 p., 5 fr. — 9. *Le Bienheureux Curé d'Ars* (*1786-1859*), par JOSEPH VIANEY. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 201 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 10. *Vie du Vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, dite des lazaristes, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie*, par l'abbé DEMIMUID. Paris, Téqui, 1905, in-8 de VI-412 p., 7 fr. 50. — 11. *Vie populaire de Pie IX*, par le P. LIMBOUR, revue par H. DELASSUS. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, Société Saint-Augustin, s. d. (1904), in-18 de 184 p. avec portrait, 1 fr. 50. — 12. *Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des Pauvres* (*1826-1889*), par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de XV-496 p., 4 fr. — 13. *Sœur Pauline, fille de la Charité. Sa vie, sa correspondance* (*1878-1899*), par G. D'ANTICAMARETA [DE PUYBUSQUE]. Paris, Retaux, 1905, in-12 de 286 p., 3 fr. 50. — 14. *Saintes pour jeunes filles*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de 341 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Bienheureux J.-B. Vianney, tertiaire de S. François* (*le curé d'Ars, 1786-1859*), par ALPHONSE GERMAIN. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de 210 p., 1 fr. 50. — 16. *L'Héroïne du Pé-Tang. Hélène de Jaurias, sœur de charité*, par HENRI MAZEAU. Paris, Retaux, 1905, in-18 de XVIII-366 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Père Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus*, par le P. A. CALVET. 3e édit. Paris, Casterman ; Toulouse, Sanchez, 1904, gr. in-8 de XVII-458 p., 4 fr. 50.

1. — Certes, les Vies de *la Sainte Vierge* ne font point défaut. Cependant, dans cette abondante collection, il restait la place pour une histoire de Marie qui, tout en gardant un caractère de pieuse vulgarisation, devait revêtir aussi celui d'œuvre documentaire. M. de la Broise y a pleinement réussi, et son livre doit être répandu pour nous délivrer des mystiques rêveries sur la Mère du Sauveur plutôt préjudiciables à une solide hyperdulie. Le plan de l'ouvrage comprend : un récit des événements, une description psychologique et le tableau de l'œuvre accomplie. A quelles sources puiser pour remplir ce dessein ? A strictement parler, elles sont peu nombreuses. L'auteur s'est appliqué, de préférence, à se servir des anciennes en les soumettant à une rigoureuse critique. Il a d'abord remonté le cours des âges bibliques et a recueilli, dans l'Ancien Testament, les traits de la figure prophétique de la Femme,

victorieuse du Serpent, de la Vierge qui concevra et enfantera le Désiré des nations, de l'Épouse du *Cantique,* des héroïnes juives : Jaël, Judith, Esther, enfin de la Femme de l'*Apocalypse*, revêtue du Soleil. Avec le Nouveau Testament c'est la vie extérieure qui nous est exposée dans sa splendeur. Si les *Actes* et les *Épîtres* ne contiennent que de rares indications, les quatre évangélistes fournissent un certain nombre de faits précieux ; depuis la généalogie de saint Joseph, jusqu'à la présence de Marie au drame de la Croix rédemptrice. Moins à la tradition historique qu'à la tradition dogmatique conservée par l'enseignement catholique et la croyance unanime, l'auteur a demandé les traits qui manquaient encore à la physionomie de la Sainte Vierge. Dans la patrologie grecque et latine, il a cueilli quelques documents importants qui ont une valeur originale et ne sont pas de simples reproductions de témoignages plus anciens. Tout en tenant compte dans son exégèse des renseignements dus à la connaissance scientifique du temps et du milieu, il est resté, avant tout, un historien et un théologien, et un théologien plus positif que scolastique, sans dédaigner les théories des maîtres de l'École ni certaines considérations mystiques assez savoureuses. Le style du livre est d'une austérité élégante ; il instruira les esprits sérieux, tout en échauffant les cœurs attiédis.

2. — *Saint Irénée* appartient aux âges apostoliques et à la plus ancienne littérature patristique. L'auteur de ce volume, professeur à l'Université de Bordeaux, avait déjà publié un travail sur le même Père de l'Église dans la collection, si avantageusement connue, de la librairie Lecoffre : *Les Saints;* il y étudiait la personnalité du saint et sa doctrine. Pour celui qui nous occupe, il se compose d'une série d'extraits traduits et coordonnés par de brèves transitions et sobrement annotés ; en quelque sorte, c'est un recueil de pièces justificatives qui permet de se placer, sans intermédiaire, en face des textes et de décider par soi-même de la justesse des interprétations qu'en peuvent donner les théologiens ou les historiens. La grande erreur de l'époque, que saint Irénée combattit à outrance et avec succès, était le gnosticisme dont le plus redoutable adepte était Marcien, qui prétendit reprendre l'œuvre de saint Paul en luttant contre le Dieu de l'Ancien Testament au profit du Dieu suprême révélé aux hommes dans « l'apparence humaine » de Jésus. Cette dernière forme du gnosticisme se répandit dans toutes les provinces : en Asie d'abord, le berceau de la secte, puis, en Grèce, en Italie, à Rome et en Gaule. L'évêque de Lyon ruina par la base cette erreur gnostique. Ses arguments sont contenus dans son grand ouvrage : *La Fausse Gnose démasquée et réfutée.* Si elle ne disparut pas complètement à la fin du IIe siècle, son influence diminua considérablement : « Je soupçonne, dit M. Dufourcq, que saint Irénée est la principale cause de cette transformation, de cette

éclipse du gnosticisme » (p. 30). Dans les textes édités par M. Dufourcq on voudrait constater une critique un peu plus sévère, par saint Irénée, des documents oraux ou écrits qu'il collectionnait. A propos de *la Fausse Gnose...*, parue vers 185, il écrivait : « Nous n'avons pas l'habitude d'écrire ; nous ne sommes pas habiles dans l'art des mots... Vous ne chercherez chez nous — qui vivons chez les Celtes, avons nos occupations et usons de la langue barbare — ni l'art des mots que nous n'avons pas appris, ni la force du véritable écrivain que nous n'avons pas cherché à atteindre, ni l'art du style, ni les grâces, que nous ignorons » (p. 39). Toutefois, malgré quelques digressions fastidieuses que l'habileté de M. Dufourcq a su retrancher, le traité contre les hérésies est l'un des monuments les plus intéressants du christianisme primitif, soit qu'Irénée réfute le panthéisme et le dualisme des gnostiques, soit qu'il expose la doctrine catholique qu'il a, le premier, systématisée. Les deux ouvrages de M. Dufourcq (Lecoffre, Bloud) doivent être lus non seulement par les théologiens, mais encore par les catholiques instruits afin qu'ils puissent défendre leur foi contre les attaques du protestantisme et notamment contre les arguments subtils de M. Auguste Sabatier. Pourquoi M. Dufourcq n'a-t-il pas utilisé, pour son volume de textes, l'article récent de Corssen sur la *Vita Polycarpi* dans la *Zeitschrift für neutest. Wissenschaft* ? L'auteur a purement et simplement transcrit, dans son second livre, de nombreux passages de son premier volume (Conf. Bloud : 5, 9, 10, 11 et Lecoffre : 29, 37, 39, 44, 46 ; Bloud : 29, 30 et Lecoffre 170, 174, etc.). Ce n'est pas d'une bonne méthode. L'ouvrage est écrit dans une forme littéraire soignée, quelquefois même épique ! Néanmoins, ce travail honore l'auteur qui l'a composé et la collection où il figurera avec distinction.

3. — Non seulement Irénée défendit sa foi avec la science du théologien, mais il la proclama par son martyre. Des *Martyrs* des premiers siècles le R. P. Leclercq nous offre aujourd'hui l'armée sanglante, dans son tome III. Que de choses intéressantes, d'une science critique irréprochable, il y a dans ce robuste volume ! Peut-être quelques-uns le trouveront-ils rempli de trop de choses, même de hors-d'œuvre. Ainsi, dans la préface de plus de 200 pages, les notices bien traitées d'ailleurs, sur les historiens des martyrs : Dom Ruinart, J.-B. de Rossi, E. Le Blant. La thèse approfondie sur « l'unité du mobile surnaturel, chez tous les martyrs, » ne serait-elle pas mieux placée, dans le dernier volume de la collection où l'auteur embrassera, nous assure-t-il, « le contingent de faits de toute nature fourni par cette littérature si spéciale et si abondante » ? Par contre, on est heureux d'avoir, en tête de ce dernier recueil, un abrégé géographique de l'expansion chrétienne à l'âge héroïque. L'auteur, en passant, mentionne les persécutions qui partout accueillirent les apôtres. Le mémoire sur « Quelques Supplices et leur repré-

sentation dans l'antiquité » aidera les profanes à comprendre les actes. — L'ouvrage s'ouvre par la traduction du livre de Lactance sur les derniers jours des persécuteurs, précédée de quelques notes sur la mort de Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Sévère et Maximin. Une seule pièce est contemporaine des événements : le récit fait par saint Athanase du martyre de plusieurs fidèles d'Alexandrie, au cours de la persécution arienne dirigée contre lui (p. 50-57). Les actes de rédaction postérieure, qui jouissent, pour la plupart, d'une autorité historique dont le degré resterait seul à établir, occupent la plus grande partie du volume. Ils ont trait à la persécution de Julien l'Apostat (p. 70-118), de Sapor et de ses successeurs (p. 119-270), des ariens sous Constans et Valens (p. 278-311), des Barbares du IVe siècle (p. 312-330), des Vandales (p. 344-419). Ainsi que dans les précédents volumes, le style de l'auteur est alerte et fort littéraire. Une bibliographie copieuse précède chaque série d'actes. Le remarquable succès qu'ont obtenu les deux premiers volumes se continue et se maintiendra jusqu'au couronnement de l'œuvre, en raison de « la haute valeur historique que possèdent ces textes de premier jet qui vous rapportent le triomphe des martyrs. » Pour notre siècle grisé de critique, ces naïfs récits de nos pères dans la foi ont un charme pénétrant. Qu'on les lise dans nos familles chrétiennes !

4. — Ce fut au temps d'accalmie qui suivit les persécutions que naquit *Saint Paulin*. Sa vie fut d'abord très simple, très unie : c'était celle des grands seigneurs gallo-romains. Puis, réalisant son rêve de retraite chrétienne, il s'y est tenu. Ce n'était pas néanmoins une vie purement contemplative. Même en ce poète, en ce saint très doux, en cette nature de flamme divine, il y a un homme d'affaires, qui déploie pour se dépouiller autant d'ardente habileté que d'autres pour s'enrichir. On ne connaît que peu de ses fondations pieuses ou charitables et ce peu est considérable, magnifique : ne citons que l'antique et illustre abbaye de Lérins. Dans sa vie, pas de grandes luttes pour défendre l'orthodoxie de son petit diocèse, pas de grandes batailles d'idées, pas de tourmentes intérieures, telles qu'en soutint saint Jérôme. Il fut un modèle parmi les évêques par ses belles vertus. A un autre point de vue, il doit retenir l'attention : il fut l'un des fondateurs de la poésie chrétienne. Bien que la perfection de la langue classique ait sombré dans la recherche, l'emphase, la subtilité, les poèmes de Paulin mériteront toujours d'être lus en dépit de leur prolixité. Au contraire de ses contemporains, il s'inspire de son cœur plus que de son esprit ; sa poésie est une effusion de son amour chrétien. C'est un saint au caractère tout français : il a le bon sens, la délicatesse, l'ordre dans la vie, la clarté dans les idées. Sa pensée est discursive plus qu'originale et profonde ; il a le goût du développement, il a de l'esprit. M. Baudrillart aime son héros et le fait aimer ; il a su le replacer bien vivant avec sa physionomie douce et

grave, dans le milieu si rempli d'événements et d'hommes remarquables que fut son époque.

5. — *Saint Odon*, pour avoir vécu dans le cloître, rayonna aussi dans le monde des lettres comme moraliste, historien et liturgiste. Il brilla surtout comme réformateur monastique. L'auteur bénédictin de cette histoire, dans la vie de ce saint du haut moyen âge, n'a pas supprimé ou même atténué le caractère surnaturel; il estime que ce serait méconnaître cette époque et commettre un anachronisme. Tout en n'enlevant pas à ces siècles aux fortes et naïves croyances la poésie charmante qui leur est propre, il a garde de s'affranchir, en vue d'un récit plus légendaire et plus attrayant, des règles de la critique historique. Il a utilisé la monographie du *Moine Jean* « qui fut, pendant de longues années, le disciple, le compagnon, le confident du saint abbé. » La Bibliothèque nationale possède, dans deux mss., la *Vita Odonis* (Mss. lat. 5386, 5556). C'est à cette source que puisèrent tous les auteurs du moyen âge, y compris le moine Nagolde, deuxième biographe d'Odon, qui ont parlé du grand abbé dans leurs ouvrages. Citons aussi, parmi les auteurs modernes qui y ont recouru : Mabillon, Dom Bouquet ; Dom Marrier, dans sa *Bibliotheca Cluniacensis* ; de nos jours, Peignot, dans son *Histoire de l'ordre de Cluny* ; Hauréau dans l'*Histoire littéraire du Maine* et Molinier, dans ses *Sources de l'histoire de France*. C'est à ces divers auteurs, ainsi qu'aux cartulaires et bullaires de Cluny pendant cette période, que Dom du Bourg a demandé les éléments de cette belle et savante étude sur la vie du moine qui fut à la fois un homme célèbre et un admirable saint et sur la profonde influence exercée par lui dans le cloître et la société de son temps. Le volume se divise en trois périodes : la Vie dans le siècle, la Vie au cloître, la Vie posthume. En voici le sommaire : Première Partie. Le xe Siècle et le jeune baron ; 2e partie. Le Chanoine de Saint-Martin. Vie spirituelle, formation intellectuelle ; 3e partie. Le Moine de Baume. Le Noviciat. Cluny. Anachorète et cénobite ; 4e partie. L'Abbé de Cluny. Fondation matérielle. Fondation spirituelle ; 5e partie. Le Réformateur de l'ordre monastique ; 6e partie. Le Lettré : le moraliste, l'historien, le liturgiste ; 7e partie. Le Bienheureux. La délivrance. La survivance.

6. — Avec *Foulques de Neuilly* nous arrivons aux temps agités de la quatrième croisade, dont il fut le prédicateur enflammé. C'est un livre copieusement documenté, d'après les chroniqueurs contemporains. Sans doute on a beaucoup écrit sur les croisades, mais, la plupart du temps, on a oublié de publier la biographie de leurs extraordinaires prédicateurs. On a exalté le xiiie siècle en laissant trop de côté les dernières années du xiie qui le préparaient ; on évoque les personnages illustres du cloître, on n'exhume pas de son ombre le clergé rural d'alors, le clergé plébéien. Ce que furent les grands docteurs de l'antique Sor-

bonne on le sait, mais l'on tait le genre d'études, de mœurs et de recrutement de la foule des étudiants. Or, nous avons tout cela, en abondance, dans le présent volume sur ce même Foulques dont l'auteur, à sept siècles d'intervalle, est le successeur, dans la même église paroissiale, que Foulques bâtit et que M. Charasson a restaurée. Foulques étudiant, curé, prédicateur, missionnaire, thaumaturge, risée d'abord de ses paroissiens, les enthousiasmant ensuite, remuant les provinces, distribuant la croix, poussant les masses vers le sépulcre du Christ et mourant pauvre, dans son pauvre presbytère, voilà ce qu'il faut lire dans cet ouvrage. Une légère critique portant sur l'orthographe de l'historien ecclésiastique Lebeuf, que M. Charasson écrit : Lebœuf. Et ce n'est pas un lapsus, puisque nous retrouvons la même forme aux pages 212, 213, n. 3.

7. — L' « apôtre de la Corse, » durant le siècle de la Réforme, fut *Saint Alexandre Sauli*, en même temps qu'il était le supérieur des barnabites. D'origine italienne et l'une des gloires de l'Université de Pavie, il devint le doyen de la Faculté de théologie. Malgré lui il fut nommé évêque dans la Corse, pays dont l'auteur retrace le tableau physique, moral et social vers 1570. L'évêché de Bastia était en ruines ; il ne fit là qu'une halte de deux ans (1570-72). Néanmoins, il eut le temps d'y accomplir beaucoup de bien par sa parole évangélique; il se montra à la fois pacificateur, architecte, législateur, thaumaturge. Puis eut lieu sa translation à l'évêché de Pavie où il réalisa également beaucoup de bien en peu de temps. Le biographe, l'un des fils spirituels du saint barnabite, nous dépeint en finissant l'homme intérieur, son caractère, sa physionomie, ses derniers jours, nous raconte ses miracles en Italie, en France, en Corse. Quelques intéressants appendices couronnent l'œuvre. En voici les sujets : I. La Basilique de sainte Marie de Carignano; II. Alexandre Sauli, professeur de philosophie à l'Université de Pavie ; III. Ad Alexandrum Saulium, quo die juris consultus Ticini renuntiatus est, Annibalis Campegii carmen ; IV. Les Humiliés ; V. Note explicative sur les anciens évêchés de la Corse ; VI. Les Maquis ; VII. Les Voceri ; VIII. Saint Philippe de Néri et les barnabites. Saint Alexandre Sauli fut le ministre de réconciliation et ramena à la justice et à la paix des peuples abandonnés à la licence et à la fureur des factions. Il eut des succès éclatants, à l'époque bouleversée du concile de Trente, et compta parmi ces hommes extraordinaires suscités par la Providence pour donner une puissante impulsion à l'action sociale et religieuse de l'Église et sauver l'Europe de l'abîme dont elle était menacée par la Réforme.

8. — Saint Sauli exerça son ministère pastoral dans l'île qui fut le berceau de Napoléon ; *Monseigneur Borderies*, dans la ville du grand Roi. Il naquit dans le Rouergue, en plein XVIIIe siècle, et fit ses études à Paris, au collège de Sainte-Barbe. Prêtre, il refusa de prêter

le serment à la constitution civile du clergé et s'exila. La tourmente apaisée, il revint à Paris et s'y livra au ministère paroissial. Il se fit remarquer par son habileté à enseigner le catéchisme aux enfants, par sa prudence dans le délicat ministère de la confession, et devint prédicateur de la Cour sous Louis XVIII. Grand vicaire de Paris, il connut le jeune Dupanloup auquel il se montra paternellement attaché pendant toute sa vie ; il découvrit, encouragea et dirigea la vocation du futur évêque d'Orléans ; ce fut à lui que Dupanloup dut son art parfait de catéchiste. M. Borderies fut nommé par le Roi évêque de Versailles, le 29 mars 1827, à l'âge de 63 ans. Il organisa son diocèse de création récente : les séminaires, la caisse diocésaine pour les prêtres âgés ou infirmes ; il refondit le bréviaire de Versailles, le catéchisme diocésain (1831). La présente vie de Mgr Borderies fut trouvée par feu Mgr Lagrange, dans les papiers laissés par Dupanloup au grand séminaire d'Orléans. Le prélat n'avait pas eu le temps de retoucher et de publier son travail. Il avait néanmoins conservé pieusement et soigneusement annoté les papiers de Mgr Borderies afin de s'en servir plus tard pour dessiner le portrait de celui qui fut son père en Dieu. Telle quelle, cette vie écrite par Mgr Dupanloup est encore une merveille de goût classique et de composition littéraire.

9. — Presque dénué des moyens intellectuels ordinaires, *le Bienheureux Curé d'Ars* fut si riche en grâces, en dons précieux, en vertus éminentes qu'il reste le modèle du clergé et l'idéal de la sainteté sacerdotale. Les cérémonies de Saint-Pierre de Rome ont consacré, le 8 janvier dernier, la gloire de l'humble curé de village. Mais de telles existences sont vite entourées de légendes ou d'obscurités toujours croissantes et empêchent de les bien connaître. Dans ce volume, on trouve un récit très exact, ému, agréable, dû à la plume d'un de nos esprits les plus cultivés et les plus fins. Il ne devait rien laisser perdre de la vie de son héros, soutenu qu'il était par des souvenirs mêmes de famille. Beaucoup de nos contemporains ont connu le B. Jean-Baptiste Vianney ; beaucoup d'autres ont recueilli les impressions de ceux qui venaient lui demander des directions ou des consolations. Tous reconnaîtront aisément dans le présent livre cette si céleste et si originale figure.

10. — La *Vie du Vénérable Justin de Jacobis* est l'histoire du ministère pastoral, non en France, mais en Abyssinie, de nos vaillants missionnaires ; elle est aussi l'histoire de l'extension de l'influence française, de ce pays en grande partie chrétien, de son caractère ethnographique, physique et social. A juste titre, Justin de Jacobis a été appelé l' « apôtre de l'Abyssinie. » Il fut le premier pionnier du christianisme en ces barbares contrées et le premier vicaire apostolique de ce pays noir. Que de déboires, de souffrances il dut supporter avant de voir lever la

semence évangélique ! L'histoire religieuse abyssine est remplie de péripéties déconcertantes. Jugez-en ! Le pays est livré à son culte païen, il se convertit au vrai Dieu, retourne au paganisme, revient au christianisme schismatique, et enfin au catholicisme. Alors Mgr de Jacobis fonde des chrétientés à Entitchio, Gouala, Emkoulou ; il y eut même des ordinations à Gouala. Ensuite la persécution sévit. M. de Jacobis consent à se faire sacrer évêque et ordonne prêtre Ghébra-Michaël, un indigène. L'évêque missionnaire est jeté en prison avec cinq moines convertis. Délivré il se retire à Emkoulou et voit la liberté rendue à ses prêtres. Peu de temps après, une nouvelle persécution se déclare ; une seconde fois Jacobis est emprisonné. Encore une fois il recouvre la liberté et bientôt reçoit la couronne du bon combat. En appendice se trouve le décret pour l'introduction de la cause du serviteur de Dieu. Ouvrage bien composé et bien écrit.

11. — A l'occasion du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, un courant s'est établi en faveur de la béatification de Pie IX. La brochure du R. P. Limbour a été de nouveau imprimée et répandue dans les classes populaires pour universaliser cette poussée d'opinion. Elle fut composée, il y a vingt ans, et éditée par la Société bibliographique. L'auteur abandonna ses droits à Mgr Delassus et l'autorisa à la modifier au besoin, ce qui a été fait par le prélat avec la plus grande discrétion. On lira cette biographie avec agrément et profit. Le pontificat de Pie IX a peut-être été sans pareil par la durée, par les labeurs et les fortunes si dramatiques et si diverses qui l'illustrèrent. La *Vie populaire de Pie IX* fait saillir les traits de cette incomparable figure, depuis les années de son enfance à Sinigaglia jusqu'aux derniers jours de sa vigoureuse vieillesse.

12. — Pendant cet éclatant pontificat, fleurissait, dans l'humilité, un prêtre, ami passionné des pauvres : *Ernest Lelièvre*, qui contribua si grandement aux développements de l'Institut des Petites Sœurs des Pauvres, ces anges consolateurs des infortunes les plus profondes, quelquefois les plus rebutantes. Voici son portrait tracé par la main d'un maître, Mgr Baunard : « Il était riche, riche à millions ; il était jeune, il était beau, il était distingué, instruit, il était docteur en droit, il parlait bien, écrivait bien, savait les langues. Il plaisait beaucoup, il était aimé parce qu'il était aimable ; avec un beau caractère, de la noblesse d'âme, l'entourage d'une grande famille, de belles amitiés, tout ce qu'il faut pour parvenir au faîte de la fortune, des honneurs, de la gloire peut-être... A vingt-six ans, on le vit soudain partir pour Rome, entrer à l'Académie ecclésiastique des nobles, recevoir les ordres sacrés, devenir un saint, faire l'admiration des saints, faire l'édification et le charme d'un cénacle d'élite d'où sont sortis plus de dix princes de l'Eglise. Mais encore une fois il quitte tout cela, rentre en France, y

reçoit obscurément l'onction sacerdotale et le lendemain déclare à son père que son emploi sera désormais, et pour la vie, l'humble service des petites servantes des pauvres de Jésus-Christ. Pendant trente-cinq ans, on vit donc un prêtre misérablement vêtu, non moins pauvrement nourri, se faire mendiant pour le pauvre, afin de donner au pauvre du pain, un foyer, un abri. Le millionnaire d'autrefois avait tout donné... Il est en France, en Angleterre, en Écosse, en Irlande; il est en Amérique, en Algérie, en Espagne, en Italie, et partout se lèvent des asiles pour la vieillesse indigente. On se vendrait pour une telle charité, s'écrie-t-il... L'œuvre hospitalière qu'il servait possédait une trentaine de maisons quand il s'y associa; lorsqu'il mourut, elle en comptait deux cent soixante, et il avait été, sans conteste, le principal ouvrier de cette merveille dans les deux mondes..... Ce prêtre est assurément l'un de ceux qui ont le plus honoré l'Église de France; il repose maintenant sous une pierre d'un petit cimetière de Bretagne. Son nom y est populaire..... » C'est des lettres de M. Lelièvre que l'auteur s'est servi pour écrire ce beau, cet éloquent livre. Il n'est fait que d'elles seules. « Ma théologie, écrivait-il un jour du fond de l'Amérique, la voici: quand je retournerai en Europe, je compte soutenir une thèse et la proposition que j'afficherai et que je te prouverai, par toute l'histoire des Petites Sœurs des Pauvres, est celle-ci : Il faut croire en Dieu le Père tout-puissant. Qu'il est puissant et qu'il est Père ! » Le livre de Mgr Baunard : *Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des Pauvres* en est aussi la merveilleuse démonstration.

13. — Rien d'extraordinaire, rien d'héroïque dans cette angélique existence de *Sœur Pauline, fille de la Charité*, la sœur saintement dévouée du pauvre. Elle ne fit que traverser la vie en exhalant le parfum de ses délicates vertus. Toute la beauté de son âme fut intérieure. Par sa naissance, elle appartenait à la ville de Toulouse, « son adorée ville rose, » et, par sa famille, à l'une des plus antiques souches toulousaines : les de Laplane : celui qui a crayonné cette vie, avec beaucoup d'agrément, est « proche voisin et quelque peu parent des Laplane. » Il lui a été possible d'être documenté mieux que quiconque sur Marie-Alix de Laplane, en religion sœur Pauline. Jour par jour, il a suivi les phases de sa vie. Le volume s'ouvre par la biographie de la jeune sœur puis c'est sa correspondance intime où se révèle toute la grâce, toute la générosité de cette âme exquise. Combien sentiront se baigner leurs yeux, en lisant ces pages aussi charmantes qu'ardemment pieuses ! Quelle belle apothéose de la vie religieuse si méconnue de nos jours ! La vie de sœur Pauline se résume dans ces vers gracieux qu'elle inspira :

Un sourire, une larme, un parfum d'encensoir ;
Une haleine de fleur flétrie avant le soir.....
Quand l'âme, du corps vierge endormi dans ce lieu,
Comme une flèche au but, est retournée à Dieu.

14. — La vie de sœur Pauline aurait pu entrer dans le volume intitulé : *Saintes pour jeunes filles*. Il rendra les jeunes personnes fidèles à un christianisme bien compris, éclairera leur vie de clartés directrices entre tant d'écueils que la jeunesse naturellement imprévoyante ne soupçonne même pas. Pour atteindre ce but, M. Bolo a exposé les exemples émouvants de saintes bien en harmonie avec l'âme d'une jeune fille. Ce sont : sainte Thérèse, sainte Marthe, sainte Clotilde, sainte Suzanne, sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Catherine de Bologne, sainte Solange, la Vén. Marie-Louise de France, la Vén. Jeanne d'Arc, sainte Christine l'Admirable, sainte Zite, la B. Camille Varani, sainte Germaine Cousin, sainte Rose de Viterbe, sainte Rose de Lima, sainte Cécile. Pour la doctrine et la littérature de l'auteur, nous souscrivons volontiers à ce jugement d'une plume autorisée : « Le public des fidèles, fatigué du style insipide, de l'absence de conception philosophique, de la médiocrité des aperçus qui caractérisent un trop grand nombre de productions religieuses contemporaines, accueillit avec empressement cette doctrine et cette spiritualité exprimées en une langue pimpante, incisive, personnelle et colorée. Il goûta dans ces volumes le plaisir artistique en même temps qu'il y trouvait l'aliment substantiel. Il tenait enfin son causeur aimable et savant et il pouvait lui demander tout ce qu'il est nécessaire à un chrétien moderne de savoir, pour être instruit sans pédantisme, édifié sans ennui, informé sans labeur. »

15. — A la dernière heure, nous recevons les ouvrages suivants : *Le B. J.-B. Vianney, Hélène de Jaurias, le P. Paul Ginhac.* Le premier est la vie de l'apôtre d'Ars, du prodigieux convertisseur, du modèle des curés, dont on doit conseiller la lecture, actuellement plus que jamais, à cause des enseignements qu'elle contient. Elle montre, en effet, ce que peut réaliser dans une paroisse ingrate un homme saint et énergique, qui se donne tout entier à son œuvre. M. A. Germain a reconstitué avec autant de conscience que de talent la figure du Bienheureux ; il en a buriné le caractère foncièrement lyonnais, il en a évoqué l'âme profondément franciscaine. Et s'il a insisté sur l'ascétisme de ce héros du renoncement, il n'a pas négligé d'en indiquer la considérable action sociale.

16. — Religieuse missionnaire, *Hélène de Jaurias* le fut jusqu'à l'héroïsme, en Chine, au Tonkin, au Pé-Tang où elle fut l'une des plus ardentes auxiliaires, l'un des dévoûments les plus éclairés de Mgr Favier, mort récemment. La vie semblait devoir sourire à Hélène dans le milieu où la Providence avait placé son berceau : la sœur de Jaurias était née au château de Jaurias, situé dans la paroisse de Gouts (Dordogne). Nul n'était mieux à même de retracer fidèlement sa vie que M. l'abbé Mazeau, ami de famille de la sœur de Charité. Son travail a été rédigé d'après des documents et des souvenirs absolument authentiques. Après

un demi-siècle de travaux et de sacrifices surhumains dans les missions de la Chine, elle mourait épuisée par les fatigues du siège au Jen-Tsé-Tang de Pékin, au lendemain de cette épopée du Pé-Tang dans laquelle son nom restera associé à celui de l'héroïque enseigne de vaisseau Paul Henry, lui aussi martyr du devoir. Avec le vaillant concours des sœurs de Charité, il organisa et dirigea cette magnifique défense du Pé-Tang, « la plus étonnante et la plus remarquable de toutes celles organisées pendant le siège des légations. » Cet ouvrage est une attachante page historique de l'influence de la France en l'Extrême-Orient : Chine, Tonkin, Japon, et du sublime dévoûment de nos religieuses missionnaires. On les accuse avec brutalité ou avec perfidie de n'avoir plus en leur cœur desséché le noble amour de la patrie, les saintes affections de la famille. La sœur de Jaurias est restée trente-huit ans sans revoir le foyer paternel et l'exil lui semblait aussi déchirant qu'au premier jour des séparations. « Je me demande, écrivait-elle, comment j'ai pu arracher mon cœur à ce qu'il aimait, comment j'ai pu quitter ma France tant regrettée. J'ai fait cela poussée par la grâce qui m'engageait à me consacrer au soulagement et au salut de mes frères. » A propos de nos désastres de 1870, elle écrivait encore de la Chine : « Oh ! dites-moi que ces horribles nouvelles sont fausses ou tout au moins fort exagérées. Elles nous font vivre en ce pays si éloigné, dans un vrai et continuel martyre ! » Ces beaux et généreux sentiments sont-ils ceux d'une sans-patrie ?

17. — Le B. Vianney est l'idéal du curé ; *le Père Paul Ginhac* est le modèle de la vie religieuse : vie cachée et féconde. Il n'a été mêlé à aucun événement de son siècle. Lorsqu'on a dit qu'il fut maître des novices, supérieur de la résidence de Toulouse, instructeur du troisième an à Castres, à Paray et à Mourvilles, on a rappelé tous les événements saillants de son existence. Partout il fut simplement l'homme de Dieu, le saint. L'auteur, pour composer ce volume, a utilisé une *Vie manuscrite* très importante, dont l'auteur anonyme a refusé pour le moment la mise au jour. Le P. Calvet a interrogé les écrits du vénéré Père, une partie de son édifiante correspondance, ses notes personnelles qui forment plusieurs volumes, son journal spirituel commencé en 1856 et terminé en 1862. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de cet ouvrage c'est qu'il est parvenu, en peu de temps, à sa troisième édition et a obtenu les approbations épiscopales les plus flatteuses. « Ce n'est pas seulement aux Pères de votre Compagnie, écrit le cardinal Perraud à l'auteur, que vous avez rendu service en retraçant la vie du P. Paul Ginhac, c'est encore à tous les prêtres qui veulent prendre au sérieux les engagements sacrés de leur baptême et de leur sacerdoce et se rendre capables d'alimenter la vie de la grâce dans les âmes avec lesquelles leur ministère les met en relations. » LOUIS ROBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Romans, contes et nouvelles. — 1. *Vendée*, par Charles Foleÿ. Tours, Mame, s. d., in-12 de 297 p., illustrations d'après les documents du temps, 3 fr. — 2. *Un Dévouement sublime sous la Terreur*, par Hélène de Golesco. Namur, imp. Godenne, s. d., in-18 de 221 p., 3 fr. — 3. *Lis et Scabieuse*, par M. La Bruyère. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé de 294 p., avec grav., 3 fr. 50. — 4. *Vers la lumière*, roman évangélique, par Guy d'Aveline. Paris, Amat, 1904, in-12 de 274 p., 3 fr. 50. — 5. *Soldat de César et soldat du Christ*, par l'abbé J.-B. Gay. Paris, Haton, s. d., in-8 de vii-352 p., avec grav. hors texte, 4 fr. — 6. *Le Roi du blé*, par Danielle d'Arthez. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 316 p., 3 fr.— 7. *L'Ame de Roland, épisode des guerres de religion*, par François Battanchon. Paris, Téqui, 1905, in-12 de viii-248 p., 2 fr. — 8. *La Gorge d'enfer*, par Stanislas de Saint-Loup. Paris, Haton, 1905, in-18 de vi-424 p., avec grav., 3 fr. — 9. *La Pupille du colonel*, par Maryan. Paris, Henri Gautier, 1905, in-12 de 317 p., 3 fr. — 10. *La Marraine de l'eau-d'Ane*, par Gabriel Franay. Paris, Colin, s. d., in-12 broché de 305 p., 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50.— 11. *La Sœur aînée*, par F. de Nocé. Paris, Haton, s. d., in-18 de 248 p., 3 fr.— 12. *La Tour du Cardinal*, par Lucie des Ages. Paris, Haton, s. d., in-18 de 248 p., 2 fr. — 13. *Terrible Énigme*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 243 p., 2 fr. — 14. *Le Fils de Stenio Morelli*, par Edmond Coz. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 286 p., 2 fr. 50. — 15. *L'Ombre du passé*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr.—16. *Le Choix de Suzanne*, par Mme Adrienne Duhamel [Adrienne Rogron]. Paris, Bloud, 1905, in-18 de 362 p., 3 fr. — 17. *Vieilles Filles*, par Claude Mancey. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 335 p., 3 fr. 50. — 18. *Vers l'aube*, par André Besson. Lille, Société Saint-Augustin, 1904, in-18 de 203 p., 2 fr. — 19. *Marie-Ange*, par Marthe Lachèze. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 318 p., 3 fr. — 20. *Le Secret de Rita*, par B. Neulliès. Abbeville, Paillard, s. d., in-12 de 287 p., 2 fr. 50. — 21. *Le Château de Bois-Vipère*, adaptation de l'anglais, par Th. Bentzon. Paris, Hatier, s. d., in-18 allongé de 295 p., illustr. de A. Gumery, 3 fr. 50. — 22. *Mon Couvent*, par A. Nicolaïevna. Paris, Albin Michel, 1904, in-12 de 369 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Stylet rouillé*, par J. Mac-Richard. Paris, Amat, 1905, in-12 de 195 p., 1 fr. — 24. *Au pied de la cathédrale*, par Jeanne de Lias. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 246 p., 2 fr. — 25. *Le Roman d'un vieux garçon*, par Jean Thiéry. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé de 288 p., 3 fr. 50. — 26. *Mon Prince !* par Roger Dombre. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 27. *Encore soldat. L'Hôpital militaire*, par René Gaëll. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de x-283 p., avec grav., 2 fr. 50.

Brochures théâtrales. — 1. *Francesca*, drame lyrique en 2 actes et un prologue, par Jehan Grech. Paris, Haton, in-18 de 72 p., 1 fr. — 2. *Marius Larbineau*, comédie en 2 actes, par Joseph Nogues. Paris, Haton, s. d., in-18 de 70 p., 1 fr. — 2. *Le Secret d'Hurloux*, drame en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon et Lesot, 1904, in-12 de 66 p., 1 fr. — 4. *Une bonne Farce*, comédie enfantine en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon et Lesot, 1904, in-12 de 66 p., 1 fr.— 5. *La Fronde pour rire*, comédie en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, 1905, Bricon et Lesot, in-12 de 96 p., 1 fr.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — C'est un excellent livre que celui de M. Charles Foleÿ, utile à répandre parmi ce peuple crédule à qui l'on représente la Révolution de 1789 comme un âge d'or pour les petits et les humbles. Les vingt-deux histoires réunies par l'auteur sous le titre général de *Vendée* ont pour cadre cette Révolution qui, à la fois, nous fascine et nous repousse, où les extrêmes du bien et du mal se rencontrent, où la cruauté, allant jusqu'à la folie, coudoie le dévouement exalté jusqu'à l'héroïsme. Ces histoires sont courtes, plus

dramatiques que bien des romans, écrites d'une plume vigoureuse et pourtant émue ; si elles ne sont pas toutes vraies, elles n'en présentent pas moins la plus grande vraisemblance, grâce au sens historique exact qui est l'un des dons de M. Foleÿ. Chacun de ces récits nous reporte aux pires heures de l'époque tourmentée qui s'appelle la Terreur ; aussi la lecture de ces pages vibrantes est-elle plus utile et aussi plus intéressante que celle de la plupart des insipides romans qui pullulent aujourd'hui.

2. — Le même sujet est traité par Mme Hélène de Golesco dans *Un Dévouement sublime sous la Terreur*. Une jeune fille chrétienne et noble, Mlle de Ravignan, se trouve, par suite de la mort supposée de son père, confiée à un de ses oncles, devenu jacobin par politique et par peur. De là, pour la jeune royaliste, l'obligation de fréquenter le monde révolutionnaire, où, à chaque instant, elle est froissée dans ses plus chères convictions. Elle est obligée de jouer un rôle dans les pièces antiques représentées chez la trop célèbre Mme de Sainte-Amaranthe guillotinée quelques mois plus tard, et, sacrifice autrement dur, elle entrevoit le moment où, afin de sauver la vie d'un proscrit, dont le père est mort pour le sien, il lui faudra épouser Robespierre ! Le Neuf-Thermidor la délivre d'un sort pire que la mort et, en des jours plus calmes, elle devient la femme du jeune royaliste pour lequel elle était prête à s'immoler. L'auteur a évidemment étudié avec conscience l'époque révolutionnaire ; ses sentiments sont, inutile de le dire, excellents, et l'intérêt du récit se soutient à travers un volume dont le style, quelquefois légèrement pompeux, gagnerait à être plus limpide et plus simple.

3. — Encore un roman historique, dont les péripéties se déroulent en Vendée, au moment du soulèvement provoqué par l'arrivée de la duchesse de Berry : *Lis et Scabieuse*. Un peu malgré lui, le jeune avocat Max de Chamblay se trouve entraîné dans le mouvement royaliste et, tout d'abord conspirateur involontaire, il est ensuite gagné à la cause des Bourbons par son enthousiasme pour Lilia de Tavernolle, surnommée le « Lis ». Celle-ci, élevée par un grand-père royaliste dans le culte de la vieille monarchie, vit dans un monde idéal de chevalerie et d'héroïsme et meurt victime de sa foi politique et aussi de son amour pour Max. A côté de Lilia, créature de rêve, se détache la figure plus vivante et plus moderne de Sophie du Pouchet, la « Scabieuse », qui n'a pourtant rien d'endeuillé qu'un veuvage assez vite oublié. Elle aussi aime Max et l'épouse après la mort de la trop moyenageuse Lilia ; mais celle-ci a appris du jeune homme le culte des nobles traditions du passé, et, à son tour, Sophie l'initie à la vie active et utile du présent. Ce volume est agréablement écrit ; l'expédition un peu folle, mais essentiellement chevaleresque de la duchesse de Berry est un épisode séduisant qui, après trois quarts de siècle, n'a rien perdu de son charme.

4. — *Vers la lumière* est, nous annonce l'auteur, un « roman évangélique », genre de littérature dont Sienkiewicz, dans *Quo Vadis?* Wallace dans *Ben Hur* et Monlaur dans l'exquis *Rayon* nous ont donné des précédents qui ont bénéficié d'un incontestable succès. L'auteur du volume que nous avons sous les yeux, s'il ne les égale pas en talent, s'est inspiré aux mêmes sources ; il a étudié l'histoire et la légende de l'époque où se place son récit, il écrit avec piété et respect, et son livre nous semble propre à instruire et à intéresser les lecteurs à qui les ouvrages historiques importants ne sont pas accessibles. Aurélia, jeune Romaine, a pour amie Claudia, la femme de Pilate, et, par son entremise, apprend à connaître Celui dont la renommée remplit la Judée. Le prestige mystérieux du Maître divin trouble l'âme sincère et religieuse de Claudia, ses instructions et la vue de ses miracles illuminent l'esprit d'Aurélia et de son fiancé Lucinius. Tous deux assistent au sacrifice du Calvaire et recueillent le dernier soupir du Christ, dont ils ont embrassé la doctrine. Nous les retrouvons à Rome, mariés et répandant, à leur tour, la bonne nouvelle autour d'eux : Aurélia meurt martyre et son époux devient prêtre et apôtre. La mélancolique figure de Claudia traverse le récit : nous la voyons en France partager l'exil de Pilate et, devenue chrétienne, élever son fils en disciple du Crucifié.

5. — Encore un livre qui s'inspire des temps héroïques de l'Église naissante et qui, par là même, a sa place toute indiquée dans les bibliothèques pour la jeunesse. Quand il raconte l'histoire de saint Eustache et de sa famille, l'auteur suit pas à pas les actes des martyrs, en y ajoutant toutefois des détails et des descriptions locales puisées dans l'histoire de l'époque. Il n'est pas possible d'imaginer une vie plus féconde en péripéties extraordinaires que celle du guerrier romain depuis sa conversion au christianisme jusqu'à sa mort au Colisée ; peut-être ces aventures, plus étranges qu'un roman, appartiennent-elles au domaine de la légende plutôt qu'à celle de la critique historique ; toujours est-il qu'elles sont acceptées par la tradition et qu'elles contribuent à donner à *Soldat de César et soldat du Christ* un attrait dramatique dont les jeunes lecteurs ne se plaindront pas. Ils y trouveront, de plus, une note élevée et généreuse, plus bienfaisante, à coup sûr, que les fadaises des romans, même des « bons romans. »

6. — Des temps héroïques de la primitive Église, nous descendons en plein vingtième siècle, avec *le Roi du blé.* William Morris ayant appris qu'un savant français, le Dr Henri Ravanel, a découvert le secret de prolonger indéfiniment l'existence humaine, se remet entre ses mains pour subir le traitement qui doit lui inoculer la vie. Ravanel, philanthrope autant que savant, veut donner au milliardaire accapareur et égoïste, une âme nouvelle dans un corps nouveau, et il exige, pour prix de ses soins, que Morris, avant chaque séance, signe un

chèque d'un million pour la construction des hôpitaux. Le « mauvais riche » ne bénéficie pas du traitement qu'il paie si cher : un jour, voyant Ravanel, l'homme qui tient sa vie entre ses mains, menacé par un de ses héritiers, il meurt subitement de colère et d'effroi. Cette mort refroidit considérablement l'enthousiasme qu'avait provoqué dans le monde savant la découverte du docteur français. Celui-ci n'en poursuit pas moins ses études, mais, quoiqu'il espère avoir mis la main sur l'élixir de longue vie, il hésite maintenant à s'en servir, « estimant qu'avant de prolonger la vie des hommes il faudrait trouver le moyen de les guérir de leurs vices et de leurs travers. » Il est plus que probable que, dans ces conditions, l'élixir demeurera longtemps, sinon toujours, enfoui dans le laboratoire du savant. A côté des entreprises scientifiques et humanitaires de Ravanel se déroule l'idylle de sa charmante sœur Geneviève, qui épouse, après quelques hésitations, son cousin Hector, gentilhomme campagnard de Normandie. Un instant hanté par le désir d'être « fonctionnaire », Hector, heureusement pour lui, est vite désabusé et reprend la vie large, libre et utile d'un propriétaire indépendant. Ce roman, quoique assez invraisemblable, est écrit dans un style facile et coulant.

7. — *L'Ame de Roland* nous transporte en pleine guerre religieuse, sous le règne des Valois. Le sire d'Aubépin incarne le fanatisme huguenot, sous la forme la plus cruelle, mais son fils Roland subit l'influence des catholiques, embrasse leur foi, et met son épée au service d'une cause qu'il a reconnue pour être celle de la vérité. Le récit, mouvementé, semé d'épisodes dramatiques, est écrit dans une langue claire, vivante, colorée, émue, et l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre du volume. Gillette Le Huic, qui épouse Roland, est une Vendéenne du seizième siècle, pieuse et vaillante, comme le seront, deux siècles plus tard, les Vendéennes de la « Grande Guerre. »

8. — *La Gorge d'enfer* est, comme le volume qui précède, un épisode des guerres de religion, mais à une époque plus récente, sous Louis XIII et sous Louis XIV. A travers les combats et les aventures périlleuses, passe la figure de Yolande, fille de l'un des champions de la cause catholique. Recherchée par le marquis de Mirambeau, chef protestant, elle le repousse et donne son cœur à Gaston de Nogaret, qui partage sa foi. Cependant, par exception, ce roman ne se termine pas par un mariage : Gaston de Nogaret ayant causé involontairement la mort d'un de ses frères d'armes, entre chez les capucins de Bordeaux, et Yolande trouve la paix, après de cruels déchirements, dans l'ordre nouvellement fondé des Sœurs de la Charité. L'auteur a voulu, dit-il, faire « œuvre d'historien » ; ses sympathies sont acquises aux catholiques, et son récit, écrit d'une plume alerte, révèle une connaissance sérieuse des temps et des lieux qui encadrent le sujet.

9. — Dans *la Pupille du colonel*, nous retrouvons les qualités de l'écrivain délicat qu'est Mme Maryan : observations fines, sentiments religieux et élevés, descriptions artistiques marquées d'un sens très juste. Geneviève de Dourliac, d'une race de soldats, en quittant le couvent où elle a été élevée, habite d'abord chez sa sœur Isabelle, qui a fait un mariage d'argent, puis elle trouve un asile plus conforme à ses goûts, chez le colonel Lespy, son tuteur, bon type de militaire, fanatique de son métier à tel point qu'il s'est brouillé avec son neveu, Michel Dalrey, parce que celui-ci, sorti le quatrième de Saint-Cyr, a donné sa démission pour se vouer à la carrière artistique, vers laquelle il se sent irrésistiblement attiré. Mlle Lespy, la sœur du colonel, charmante sous ses cheveux blancs, garde le souvenir du neveu absent, auquel on ne peut reprocher autre chose que de n'avoir pas la vocation militaire et, par suite de circonstances imprévues, Geneviève se trouve rapprochée du jeune peintre, pour qui elle éprouve aussitôt une profonde sympathie. Michel, du reste, est un artiste de talent : un tableau exposé par lui au Salon fait sensation, et le colonel va le voir en cachette, car, malgré tout, il s'intéresse à celui qu'il a renié. Devant une toile magistrale rappelant un des glorieux épisodes de sa propre carrière militaire, la rancune du vieux soldat tombe soudain ; il entend des généraux, ses anciens frères d'armes, louer le souffle patriotique qui a inspiré le peintre, et il reconnaît qu'à sa manière, Michel pourra servir cette armée, qui a été la passion de sa vie. Dès lors, il ne s'oppose plus à ce que « la pupille du colonel » devienne la femme de l'artiste qui a su si bien représenter l'héroïsme militaire !

10. — Le roman de M. Gabriel Franay : *La Marraine de Peau-d'Ane*, nous présente l'histoire un peu fantastique, mais gracieusement contée, de Jacqueline Duhamel. A quinze ans, ruinée par son père, elle se met à gagner sa vie et elle attire vite les sympathies par son courage, sa gaîté enfantine et son réel dévouement. Une mystérieuse marraine, dont les circonstances l'ont séparée, se révèle à elle de loin en loin ; elle finit pourtant par la reconnaître, et aussi, par un de ces hasards plus fréquents dans les romans que dans la vie réelle, elle retrouve, du même coup, un fiancé et une fortune. C'est quelque peu un conte de fée, mais joliment présenté.

11. — Plus austère nous apparaît l'histoire de *la Sœur aînée*, Blanche Asseline, fille de condition modeste, que la mort de sa mère laisse à la tête d'une troupe d'orphelins. Son dévouement est méconnu par son père, ouvrier grossier et ivrogne, et Blanche finit par quitter, malgré elle, la maison paternelle. Elle y revient quand ce père indigne, ayant ruiné les siens, tout semble s'effondrer dans cet intérieur. Consacrée désormais à sa rude tâche, elle repousse, par excès de délicatesse, le bonheur que lui offre un homme de cœur. Le récit un peu grave, ani-

mé d'une pensée profondément chrétienne, se termine sous une impression de paix. La Providence donne à notre héroïne, avec la fortune qu'elle n'avait jamais connue, la possibilité de rendre les autres heureux : c'est là une forme de bonheur que les jeunes lecteurs à qui la vie apparaît ensoleillée trouveront peut-être un peu pâle, mais qui a cependant satisfait une foule d'âmes, dont le bonheur personnel avait sombré dans les orages de l'existence.

12. — *La Tour du Cardinal* convient surtout aux petits lecteurs de huit à dix ans ; ils y verront — leçon qu'on ne saurait apprendre trop tôt — que la Providence n'abandonne pas ceux qui se confient à Elle. Georges et René de Tredec, orphelins de père et de mère, en font l'expérience ; non pas que leur vie s'écoule sans difficultés, mais grâce au dévouement d'un prêtre ami, ils embrassent l'un et l'autre la carrière de leurs rêves : Georges entre au séminaire et René devient officier. Un héritage, qui leur a été jadis injustement enlevé, finit par leur revenir à temps pour tirer le jeune lieutenant de certaines difficultés menaçant sa carrière. Écrit dans un style facile, ce récit est très simple ; mais les vues de l'auteur sur la dignité de la vie, la valeur du travail, l'importance de la religion, base de toute grandeur morale, sont justes et saines.

13. — La *Terrible Énigme* qui, pendant un certain temps, trouble les héros de ce volume est l'assassinat, de François Mareuil, crime mystérieux, dont l'auteur a disparu. La clé de « l'énigme » nous est donnée à la fin du récit, quand un faux prince polonais se révèle comme coupable de ce meurtre, auquel s'ajoutent d'autres méfaits. Le livre se ferme sur un mariage : André Mareuil, fils de la victime, épouse Béatrice, charmante Italienne, dont le père a été, lui aussi, l'une des victimes du pseudo prince. Il ne faut pas chercher ici l'habileté de la mise en scène ni même une grande vraisemblance dans la suite des événements, mais le style en est aisé et les sentiments irréprochables.

14. — C'est également sur un mystère que roule l'histoire du *Fils de Stenio Morelli* ; l'affabulation repose sur une question d'identité. Un criminel, pour échapper à la justice française, réussit à s'incarner dans le personnage d'un marquis italien. Cette fraude est découverte au bout de vingt ans : le fils du coupable, arrivé à l'âge d'homme, amène inconsciemment la révélation de la supercherie qui, du vulgaire voleur Antoine Bretier, a fait le marquis de Soria, gentilhomme italien, grand propriétaire représentant une vieille famille du pays. A première vue, rien de plus invraisemblable que cette donnée, et pourtant quiconque a un peu vécu, peut se remémorer certaines histoires judiciaires qui ne sont guère moins bizarres, et c'est un dicton banal que celui qui nous apprend que la réalité est souvent plus étrange que le roman. M. Coz écrit avec facilité et ses sentiments sont, en tous points, excellents.

15. — *L'Ombre du passé* est une histoire dramatique, un peu trop longue peut-être, mais écrite d'un style aisé, inspiré par de bons sentiments et contenant, ce qui est un charme pour les jeunes lecteurs, un mystère qui ne se dévoile qu'à la fin du volume. Le principal personnage est le milliardaire américain James Melville, « le roi des Gemmes », qui, pour assouvir sa vengeance, travaille pendant des années à la ruine matérielle et morale des Nontron-Terrefort. Le marquis de ce nom, par un témoignage peu équitable, a fait jadis condamner à la déportation Jacques de Beaugiron, devenu Jacques Melville, riche d'or et de pierreries, mais pauvre d'affections, et chez qui « l'ombre du passé » a emprisonné l'existence. A travers le monde très bigarré qui entoure les Nontron-Terrefort, se détache une délicieuse figure de jeune fille, Solange de Ferté-Châtillon, dont « l'âme de lumière » exerce sur tous une influence bienfaisante.

16. — Très simple, très moral, le roman intitulé : *Le Choix de Suzanne* n'exprime que des idées saines, mais n'excite pas un intérêt bien vif. La jeune héroïne du récit est élevée par son père, sa mère ayant abandonné son humble foyer pour entrer au théâtre. Il arrive un moment, décisif dans son existence, où Suzanne est appelée à choisir entre un mariage modeste avec un brave garçon qui l'aime et une vie de luxe et de plaisirs que lui offre sa mère. Suzanne choisit « la chaumière et le cœur » et l'auteur nous fait entrevoir qu'elle y trouve le bonheur qu'elle mérite si bien.

17. — Dans sa Préface, l'auteur de *Vieilles Filles* déclare qu'il a voulu poser un problème et non pas le résoudre. Il est certain que, par suite des conditions sociales existant en France et ailleurs, un grand nombre de jeunes filles de la classe moyenne ont de la difficulté à se marier selon leur goût. Vaut-il mieux pour elles se marier vaille que vaille ? Est-il nécessaire qu'une vieille fille soit aigrie, ennuyée et inutile ? N'est-il pas possible aux jeunes personnes qui ne veulent ou ne peuvent se marier, de se créer des existences indépendantes et utiles, de devenir des femmes dont la personnalité suffirait pour détruire le préjugé attaché à l'épithète si redoutée de « vieille fille ? » Ces questions, à l'ordre du jour, sont, dans certains pays, comme l'Angleterre par exemple, en train de se résoudre d'une façon satisfaisante ; mais M. Claude Mancey ne fait que les effleurer : les dernières lignes de son livre nous font penser cependant que l'héroïne, Madeleine, vieille fille malgré elle, se fera une existence intelligente et utile. Irréprochable comme tendances, ce volume eût été plus intéressant si l'auteur, entrant davantage dans le vif de la question, y avait apporté des idées neuves et pratiques.

18. — *Vers l'aube* forme un recueil de petites nouvelles écrites avec délicatesse, et renfermant des pensées réconfortantes, inspirées par un

sens profondément chrétien. L'auteur dédie ces pages « aux âmes à qui Dieu a fait le don royal de la souffrance et qui ne refusent pas l'honneur de porter sa croix. »

19. — Marie-Ange de Montac se trouve, par suite du second mariage de son père, abandonnée aux soins de sa nourrice bretonne, sa belle-mère, riche Américaine, lui refusant une place au foyer de famille. Son père, aux prises avec d'inextricables difficultés d'argent, plie, d'une façon pitoyable, devant la volonté de sa femme. La vie de la petite délaissée ne s'illumine que lorsqu'elle est adoptée par une Brugeoise, Liduvine van der Maes, femme de grand cœur, sous l'égide de laquelle *Marie-Ange* se transforme. La fillette fière et emportée devient une jeune personne digne de son nom, si bien qu'à un moment donné, elle est véritablement l'ange de la famille qui l'a si cruellement rejetée. Elle sauve sa belle-mère du désespoir, retire son frère des mains des juifs qui l'ont séquestré, et, grâce à un héritage inespéré, recueille ceux dont elle a eu tant à se plaindre. Le style de l'auteur est coulant, ses pensées élevées et chrétiennes, et les péripéties du récit, si elles ne sont pas toujours vraisemblables, sont du moins racontées avec entrain. Signalons de jolies descriptions de Bruges, avec son atmosphère recueillie et croyante, le calme de ses tranquilles aspects et les fêtes religieuses où éclate la foi profonde des populations flamandes.

20. — *Le Secret de Rita* n'est autre que l'amour profond que lui inspire son tuteur, Claude de Treuze, medecin habile et dévoué, mais d'un caractère dur et hautain. Cette jolie Rita, fille d'un officier français et d'une chanteuse italienne, est bonne, pieuse, intelligente, riche à millions ; sa tante, Mme de Treuze, subit son charme, Claude seul, la regarde avec une incurable méfiance ; l'orpheline confiée à ses soins lui semble un être dangereux, presque une ennemie. Peu à peu cependant, le charme de Rita agit aussi sur ce tuteur rébarbatif, mais la grosse fortune de la jeune fille devient un obstacle insurmontable contre lequel se heurte la fierté de Claude ; il faut que Rita dévoile enfin son « secret » et que, devant sa tendresse généreuse, l'orgueil de Treuze abdique pour laisser éclater l'amour qui depuis longtemps se cache sous ses dehors bourrus.

21. — Le nouveau volume de la jolie collection *l'Hermine* est adapté de l'anglais par Mme Bentzon, dont la connaissance approfondie de la langue anglaise est si appréciée dans le monde littéraire. Trois frères, Émile, Jules et Adolphe Segrave, tiennent la principale place dans le récit : le premier en est le mauvais génie, le second, la victime, le troisième est l'historien du drame. Épris de sa cousine Ada de Marmoran, fiancée à son frère Jules, Émile est décidé à supplanter ce dernier pendant un voyage d'exploration qui le retient en Afrique. Sur ces entrefaites, éclate la guerre franco-allemande ; Jules, qui revient à l'impro-

viste, est arrêté et sequestré dans un souterrain du *Château de Bois-Vipère* par son indigne frère, qui, ayant convaincu Ada de la mort de son fiancé, se voit au moment de l'épouser. Heureusement la conspiration, dont Jules est la victime, est découverte à temps : Émile avoue ses noirs desseins et meurt repentant, laissant comme compensation à son frère le château de Bois-Vipère, dont Ada deviendra la châtelaine, en épousant son premier fiancé.

22. — *Mon Couvent* renferme une série d'esquisses agréablement écrites, avec une note jeune, à la fois pieuse et gaie. Toutes se rattachent, de plus ou moins près, au vieux couvent, que l'auteur nous présente sous un aspect qui n'a rien d'austère ; elles rappellent des épisodes de la vie réelle, des scènes tantôt émues, tantôt amusantes. Ces esquisses peuvent, sans inconvénient, être mises dans les mains des jeunes lectrices.

23. — *Le Stylet rouillé* nous transporte dans une atmosphère plus mouvementée. Les scènes se passent dans les Pays-Bas, au dix-septième siècle, époque tumultueuse entre toutes, où, entre les Impériaux et les Français, les infortunées provinces étaient inondées de sang. Au milieu de ces luttes incessantes, se déroule l'idylle de deux fiancés, Robert de Beauvau et Marthe de Rocvillas, fille d'honneur de Marie de Médicis. Robert de Beauvau est lâchement assassiné par un Italien, Pietro Barnici, qui agit d'après les ordres de Théodore Cauberg, un forban de la pire espèce, et Marthe, désespérée, perd la raison. Plus tard, par un concours de circonstances bizarres, elle reçoit dans l'ermitage où elle a enseveli sa vie brisée, le meurtrier de Robert, elle l'arme du « stylet rouillé » qui a percé le cœur de son fiancé et l'envoie venger, sur Théodore Cauberg, l'assassinat dont il a été jadis l'instrument. L'auteur connaît à fond l'époque confuse et tragique où il a placé son récit.

24. — *Au pied de la cathédrale.* André Morans, fils d'un propriétaire aisé de Saint-Bertrand de Comminges, est fiancé à l'âge de dix-neuf ans, à une amie d'enfance, Valentine Girmont, fille du notaire du lieu. L'on devine, dès les premières pages, que la jolie fille, superficielle et vulgaire, ne convient guère à André, nature profonde et forte. En effet, pendant que ce dernier poursuit ses études, Valentine, après quelques résistances, épouse Garcia Marcado, dont l'apparente opulence a ébloui ses parents. La jeune femme découvre bientôt que son mari est un joueur passionné, qui en arrive à perdre à Monte-Carlo des sommes énormes et finalement se suicide. La veuve revient auprès de ses parents et l'on nous fait entendre qu'elle renouerait volontiers avec son ancien fiancé ; mais celui-ci, après son amère déception, a choisi une autre voie ; il persiste dans une vocation librement et mûrement embrassée, se fait prêtre et laisse l'inconstante

Valentine se consoler en épousant un brave garçon qui l'a longtemps adorée. Le sentiment chrétien qui inspire l'auteur est juste et vif, mais son style manque de fermeté.

25. — Antoine de Champberger, le héros du *Roman d'un vieux garçon*, est un mondain, qui, malade de corps et fatigué d'âme, se retire dans un château que lui a légué une tante. Il y mène une vie de solitaire entre la vieille lectrice de sa tante, son aumônier et son notaire, et, pour tuer le temps, s'amuse, en un jour d'ennui, à écrire à « Josette Primel », qui, par l'intermédiaire d'un journal « pour jeunes filles », demande à échanger des cartes postales et à correspondre avec une jeune fille de son âge. Sous le nom d'« Antoinette Luneau », le « vieux garçon » reçoit de sa lointaine amie les plus jolies lettres du monde ; il finit par se piquer au jeu et par s'intéresser, plus qu'il ne veut se l'avouer, à cette Josette qui se révèle si délicieuse dans ses confidences à sa « grande amie », l'imaginaire Antoinette. Après une première déception, le « vieux garçon » finit par découvrir celle qu'il ne connaît que par ses lettres et, nos lecteurs l'ont deviné, ce célibataire endurci et misanthrope épouse, pour son plus grand bonheur, la séduisante Josette, aussi bonne qu'elle est spirituelle et jolie. Ce volume est écrit avec verve, esprit, entrain ; la note émue s'y trouve à côté de la note gaie et l'intérêt d'un récit d'allure assez originale se soutient sans défaillance.

26. — La donnée de *Mon Prince !* est plus banale, les personnages en sont moins attachants ; le « Prince » surtout, Paolo Ganelli, égoïste et paresseux, ne mérite guère d'avoir une femme aussi dévouée que la sienne. Malgré sa conversion finale, Paolo reste peu sympathique. Notons toutefois que le volume est honnête et que le tableau de la « pension de famille » avec ses hôtes très divers comme nationalités et caractères, épaves humaines venues des quatre coins de l'horizon, ne manque pas de vérité.

27. — Avec *Encore soldat* nous avons le récit des vingt-huit jours de service accomplis par un jeune prêtre dans un hôpital militaire, récit animé d'un excellent esprit, d'une allure jeune, gaie et vivante, où les déboires du métier sont pris en riant et le devoir militaire transformé en un véritable apostolat. Bon livre à propager dans les milieux populaires, car la forme en est attachante et, sous des formes souvent plaisantes, se révèle une pensée très patriotique et très élevée.

Brochures théatrales. — 1. — *Francesca*, titre d'un drame lyrique en deux actes, avec dix rôles, tous de femmes. La scène se passe en Espagne sous le règne d'Isabelle la Catholique et la pièce conviendrait à des patronages de jeunes filles.

2. — Par contre, *Marius Larbineau*, pièce comique, d'un esprit qui nous paraît un peu gros, mais honnête, n'a que des rôles d'hommes et pourrait être jouée dans des cercles ou patronages de jeunes gens.

3. — *Le Secret d'Hurloux*, drame en un acte avec dix personnages, conviendrait également à des œuvres de jeunes gens ; il renferme un élément dramatique qui l'y rendrait populaire.

4. — *Une bonne Farce*, du même auteur, est une comédie enfantine, dont tous les rôles, sauf un seul de vieillard, peuvent être remplis par de petits écoliers.

5. — *La Fronde pour rire*, également comédie en un acte, s'adresse à des enfants un peu plus âgés. Les scènes, assez mouvementées, se déroulent à Paris à l'époque de la vraie Fronde ; des sept rôles de cette comédie, il en est un qui devra être joué par un jeune garçon ; les six autres sont des rôles de fillettes. Ctesse R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Theologia moralis universa, auctore R. P. TIMOTHEO A PODIO LUPERIO. Paris, Beauchesne, 1904, 3 vol. in-18 de 669, 671 et 677 p. — Prix : 15 fr.

Par son plan et par ses méthodes d'exposition, cet ouvrage rappelle la plupart des ouvrages similaires. Toutefois, on sent un louable effort d'actualité et de modernisation en vue de certaines questions, telles que la question scolaire, la question ouvrière, etc...

L'auteur a suivi le mouvement général, qui accorde dans l'enseignement de la morale une part de plus en plus grande à l'enseignement des principes. Le premier volume contient donc une *Pars fundamentalis : de Actibus humanis*, p. 1-113 ; *de Conscientia*, p. 113-180, etc... Est-ce bien ainsi pourtant qu'il faudrait traiter la partie fondamentale ? N'est-ce pas trop ou trop peu philosophique ? Plutôt que de les résoudre à la manière ordinaire des manuels, ne vaudrait-il pas mieux laisser totalement de côté certaines questions ? Je sais qu'elles sont supposées vues en philosophie morale. Malheureusement on n'enseigne presque nulle part cette indispensable science, et la plupart des manuels sont d'une pauvreté déplorable. L'auteur, puisqu'il n'a pas voulu, plus que ses devanciers, entrer dans le vif des questions, n'aurait-il pu nous renvoyer à trois ou quatre ouvrages faisant exception — par exemple, à l'excellent traité du P. Schiffini, ou à ceux de Zigliara, Cathrein, Meyer, Ferretti ?...

De là vient, en certaines questions graves, l'insuffisance des principes posés. Arrivant à la grosse question de la *certitude morale*, l'auteur se borne à nous dire (p. 138) : Certains appellent *certitude morale large*, celle qui exclut tout doute prudent, non pas toute crainte d'erreur. Cette terminologie nous agrée peu (*minus placet*), « *Certitudo quae non excludit formidinem errandi, certitudo dici nequit* ». Il me semble que c'est tranché bien vite, et que la question de la

certitude morale ne saurait être solidement exposée, en vue de la formation de la conscience, sans une notion exacte du *jugement pratique* et de la *vertu de prudence*. Il est vrai que la *prudence* est rejetée au milieu du tome II, et traitée sans qu'on puisse guère soupçonner l'intérêt du sujet.

L'auteur nous pardonnera ces critiques, qui pourraient s'adresser en somme à une grande partie des manuels existants.

B. DE CARROY.

Mgr D'HULST. **Lettres de direction**, publiées par M. ALFRED BAUDRILLART. Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de XXX-380 p. — Prix : 5 fr.

M. Alfred Baudrillart s'est donné la tâche très douce et très utile de faire vivre le souvenir de Mgr d'Hulst. Il avait déjà, lors d'une circonstance solennelle, glorifié l'apostolat intellectuel du vénéré prélat. C'est son apostolat moral que les « lettres de direction » rappelleront à quelques-uns et révèleront à beaucoup.

Une des grandes joies d'un vrai prêtre, ici-bas, est de rencontrer une vraie âme. L'ouvrage publié par M. Baudrillart nous fait assister à cette mystique rencontre. La Providence a mis, sur le chemin de Mgr d'Hulst, une âme tourmentée et généreuse. Il s'empare d'elle, et, oubliant, en quelque sorte, pour elle, un monde d'occupations et de préoccupations, il lui consacrera une large part de son temps et de sa sollicitude apostolique.

On dirait qu'il se repose saintement le cœur en elle, comme il se reposait le corps dans sa chère propriété de Louville. Mais, dans son repos, il n'est pas inactif : il cultive sans relâche le champ dont Dieu lui a commis le soin. Dans cette direction, il est à la fois précis, solide, paternel, surnaturel. Il est précis : nulle hésitation dans les conseils, nul atermoiement dans les impulsions. Sûr de la justesse de son diagnostic, il ne modifiera jamais son traitement ; il ne cessera d'indiquer les mêmes moyens à prendre, pour soutenir cette foi qui se débat dans les ténèbres, pour stimuler cette bonne volonté qui doit aller si loin dans les voies du sacrifice, de la contemplation et de l'amour. Il est solide : il puise aux vraies sources. La Bible, la liturgie, les Exercices de saint Ignace, voilà ce qu'il recommande surtout comme les aliments d'une sérieuse spiritualité. Il est paternel : ferme dans son autorité comme doit l'être un père, il se montre bon, délicat, consolant, comme un père peut l'être. Pour gagner la confiance, il n'hésite pas à se confier lui-même, livrant les fruits de ses méditations, ses inspirations personnelles, et jusqu'à ses notes de retraites, laissant son cœur s'épancher dans des accents où l'affection déborde, sans submerger pourtant la dignité et la réserve sacerdotales. Mais surtout il est surnaturel. Comme il parle de la Trinité, de Jésus-Christ,

de la Croix, de la Sainte Vierge, des saints, des fêtes de l'Église! Il veut mettre dans cette âme toute la générosité d'une religieuse, mais il veut y trouver la piété d'un enfant, et l'on se rend compte, en le lisant, qu'il connaît et possède, lui aussi, cette piété.

En publiant les *Lettres de direction*, M. Baudrillart a fait une bonne œuvre, une œuvre qui portera ses fruits. Il a droit à la reconnaissance de tous ceux qui aimaient Mgr d'Hulst, car un tel livre ne peut manquer de procurer à l'éminent recteur de l'Institut catholique, de nouveaux admirateurs et de nouveaux disciples. A. C.

SCIENCES ET ARTS

La Science de la vie. Pages recueillies dans les papiers d'un professeur de l'Université, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Lyon, A. Rey, 1904, in-12 de 244 p.

Formé de la réunion de notes recueillies dans les papiers de l'auteur après sa mort, cet ouvrage ne présente pas, dans le détail, l'achevé, le fini d'un travail mis en ordre et complété en vue de la publication. Il n'en forme pas moins un corps de doctrine lié. Outre une Préface, où l'on a réuni un certain nombre de pensées diverses de l'auteur, il comprend trois parties que suivent des Études détachées.

Adoptant, mais en la complétant, la méthode de Descartes, l'auteur posthume débute par une quadruple constatation. Du fait même de douter, il conclut à la réalité de la conscience. Appuyé sur cette base inébranlable, il reconnaît, par l'exercice des sens, l'existence du monde extérieur, de la nature. Il constate en lui un monde différent, étranger aux conditions de la matière, de l'espace et du temps, percevant les notions transcendantes de substance, de cause, d'absolu, d'infini, s'élevant jusqu'à Dieu. Or, ce monde est en moi-même, est moi-même; il est ma raison qui constate par là-même que Dieu est. Mais je ne suis pas seul au sein de la nature que mes sens me révèlent; j'y rencontre des êtres semblables à moi; l'humanité est. Je suis, la nature est, Dieu est, l'humanité est. Voilà quatre mondes existant, sujet de la première partie.

Je n'ai pas toujours été; je ne serai pas toujours. De là surgit le problème de la vie, sujet de la deuxième partie. L'auteur envisage l'importance de la question et les diverses solutions qu'en ont donné le paganisme, le sensualisme, le scepticisme et la science, sans en adopter aucune. Approfondissant le sujet et comparant les fins de la nature à celle de l'homme, il établit que la fin de l'homme est de tendre à la perfection pour trouver, dans un monde supérieur, après la mort, cette perfection, proportionnellement aux mérites de chacun de nous, en la compagnie de Dieu.

La troisième partie a pour sujet : Le Travail. L'auteur développe avec raison, non seulement la nécessité du travail, mais sa grandeur, sa noblesse, sa fécondité, la joie qu'il procure et les bénédictions qu'il attire. La question du travail amène naturellement celle, plus complexe, du progrès, de ses développements et, parvenu à un certain summum, de la décadence inévitable qui en est la suite, comme en témoigne l'histoire de toutes les civilisations disparues.

Suivent des « Études détachées » sur l'Immortalité, et la Religion considérée à l'état instinctif chez l'homme, puis révélée et enfin chrétienne.

On voit que la pensée dominante de cet ouvrage est celle du plus pur spiritualisme envisagé dans un esprit chrétien. La philosophie sur laquelle elle s'appuie n'est peut-être pas entièrement à la mode du jour. Elle n'en est pas moins sérieuse, plausible, et mérite d'être consciencieusement examinée et discutée. C. DE KIRWAN.

L'Escrime du sabre, par LUIGI BARBASETTI ; trad. avec la collaboration de l'auteur par PAUL MANOURY et WILLY SULZBACHER. Paris, Laveur, 1905, in-8 de XII-160 p. — Prix : 10 fr.

M. Luigi Barbasetti professe à Vienne l'escrime du sabre, et sa salle d'armes est justement réputée. Élève de Radaelli, il a su s'inspirer des préceptes de ce maître illustre, tout en y ajoutant des qualités et des idées personnelles. Sa méthode s'adapte harmoniquement à l'escrime de pointe française que caractérisent à la fois la finesse et l'à-propos, et c'est pourquoi la traduction du livre de M. L. Barbasetti sera favorablement accueillie de tous les officiers et sportsmen qu'intéresse le maniement du sabre.

Tout en étant essentiellement technique, ce manuel contient des aperçus d'ordre psychologique qui en agrémentent la lecture. Les conseils relatifs aux attaques, l'analyse de cette « suggestion qui n'est autre chose que l'extériorisation de la volonté du plus fort » donnent matière à un chapitre des plus attachants qui confine à la philosophie tout autant qu'à l'escrime et pourrait donner lieu à de multiples applications. Une série de photogravures donnant les manières de tenir le sabre, de prendre les différentes gardes, de porter les coups, de faire les invites et les parades facilitent la compréhension du texte.

Nous concevons facilement que des fervents de la lame, MM. Adrien Guillou et M. Victor Silberer, aient tenu à présenter au public, en d'élogieuses Préfaces, *l'Escrime du sabre*, éditée d'ailleurs par M. Lucien Laveur avec beaucoup de soin et de goût. ROGER LAMBELIN.

LITTÉRATURE

Pétrone en France, par ALBERT COLLIGNON. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de IX-197 p. — Prix : 3 fr.

« C'est la fortune de Pétrone en France que l'on se propose principalement d'étudier dans le présent essai. » Le sujet est plutôt scabreux : aussi bien « la plupart de ceux qui ont parlé du *Satiricon* ne l'ont-ils fait qu'en s'entourant des précautions oratoires les plus circonspectes » (p. VII).

Parmi nos écrivains du moyen âge qui le citent, relevons les noms de Jean de Salisbury et de Vincent de Beauvais. L'édition *princeps* (sans date) paraît être de 1482 : d'autres l'ont suivie, en 1499, 1500, 1520, et cependant, chose étrange, Rabelais a tout l'air d'avoir complètement ignoré cette peinture narquoise et perspicace des mœurs dégradées de la décadence romaine. Au siècle suivant, Balzac et Gui Patin, sans parler de Bussy-Rabutin, sont au contraire tout près d'en faire l'éloge, et le conte de *la Matrone d'Éphèse* a inspiré plus d'un auteur satirique ou dramatique. M. Collignon nous donne des principales éditions de Pétrone (La Porte du Theil, 1796, et Bücheler, 1872) une description minutieuse, et a garde d'omettre les jugements ingénieux de Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, Renan et Huysmans : mais nous sommes médiocrement satisfaits d'apprendre (p. 135) que « l'arbitre des élégances » sous Néron a retrouvé de nombreux lecteurs surtout au moment de l'apparition du célèbre roman *Quo vadis?* Sienckiewicz y met en scène un Pétrone épris d'une curiosité sympathique pour le christianisme : aux yeux de M. Collignon cette supposition constitue une grave invraisemblance historique. Son dernier chapitre : *Le Personnage de Pétrone dans le roman et au théâtre*, l'emporte sans conteste en intérêt sur les précédents ; d'ailleurs le livre entier est écrit d'un style aussi alerte que le comporte une œuvre d'érudition, sauf à être émaillé çà et là de néologismes comme le suivant (p. 39) : « Pithou encore récent de son édition. » Malgré tout, on ne peut s'empêcher de regretter que tant de recherches patientes n'aient pas profité à un écrivain d'une réputation moins équivoque, et on comprend à merveille l'exclamation de Leibniz, à qui l'on venait d'annoncer la prétendue découverte d'un manuscrit complet de Pétrone à Belgrade : *Mallem Livium nobis aut Tacitum integrum dari.*

C. HUIT.

Variétés littéraires, par FERDINAND BRUNETIÈRE. 2e édit. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau recueil de M. Brunetière est extrêmement varié, et par là il mérite bien son titre ; mais il y a autre chose que de la littérature à proprement parler, puisqu'on y trouve de la sociologie, de la patho-

logie, de la philologie et de la critique d'art. Mais de tout cela bien entendu M. Brunetière parle en critique des livres, et par conséquent c'est bien, en des matières très diverses, de la critique littéraire qu'il nous donne. De la critique littéraire comme il l'entend, c'est-à-dire, — et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, — où la critique des idées a beaucoup plus d'importance que la critique des formes et des mots. Voici exactement ce que comprend ce nouveau recueil.

D'abord une étude sur la *Littérature européenne*, où l'éminent critique définit l'objet, la méthode et le programme de la « littérature européenne ; » puis une critique vigoureuse, pleine de verve et de bon sens, de l'arrêté ministériel qui a décrété « la réforme de la syntaxe. » Divers livres parus lui fournissent ensuite l'occasion de dire son avis sur *les Lettres de Madame Roland*, *l'Ame américaine*, la *Pathologie historique*, « c'est-à-dire, suivant la définition de Brachet » l'explication, par la science biologique, des données que nous fournissent les textes historiques ; enfin une *Apologie de la langue française*. L'étude : *Mélodrame ou Tragédie*, c'est le compte rendu du dernier drame de M. Paul Hervieu : *Le Dédale*, où M. Brunetière voit, sinon la formule, au moins le prélude et le modèle, à moitié réalisé, de la tragédie nouvelle, qui ne sera autre chose que la tragédie d'autrefois reconstruite avec les moyens d'aujourd'hui. Vient ensuite une conférence faite à La Rochelle au profit de la souscription pour le monument Fromentin, sur *Eugène Fromentin et la Critique d'art*, enfin le discours prononcé à l'Académie française pour la réception de M. Frédéric Masson : il est intitulé ici, et cela précise le sujet qui y est traité : *Grande et petite Histoire*. Et c'est tout, et c'est beaucoup, car cela fait neuf études graves et fortes sur des sujets de haut intérêt.

ÉDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

L'Afrique chrétienne, par Dom H. LECLERCQ. Paris, Lecoffre, 1904, 2 vol. in-12 de XLIV-435 et 380 p. — Prix : 7 fr.

Dom H. Leclercq, bénédictin de Farnborough, expose dans ces deux copieux volumes l'histoire de l'Église d'Afrique depuis ses origines jusqu'à la prise de Carthage par les Arabes, du IIIe au VIIe siècle. Il est superflu de louer l'érudition et l'information de l'auteur, qui est l'un des collaborateurs les plus assidus du remarquable *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* dû à l'initiative de l'éminent prieur de Farnborough, Dom Cabrol Ce qu'il nous faut surtout signaler, c'est l'intérêt que présente l'ouvrage non seulement pour les spécialistes de l'histoire ecclésiastique, mais pour tous ceux qui s'intéressent à l'antiquité chrétienne. J'ajouterai qu'un catholique français doit prendre à cœur de s'instruire des origines ecclésiastiques d'un pays que nous

occupons, et auquel il faut bien espérer que l'activité de nos missionnaires rendra quelque jour la foi des Tertullien, des Cyprien et des Augustin.

Dans une partie préliminaire, Dom Leclercq étudie sommairement la géographie physique et politique de l'Afrique romaine, puis l'épigraphie et l'archéologie, enfin les quelques traces que nous possédons de l'histoire ecclésiastique de la province antérieurement à Tertullien. Trois chapitres groupent ensuite les événements qui se sont succédé de la fin du IIe siècle à la fin du IVe (180-396) autour des noms de Tertullien (chap. I), de saint Cyprien (chap. II), et sous la rubrique du donatisme (chap. IV). Le chapitre III, le plus original de tous à notre avis, contient une foule de renseignements précieux, jusque-là dispersés dans des publications spéciales et peu accessibles, sur l'administration ecclésiastique, la littérature biblique ou martyrologique, enfin sur les institutions chrétiennes. Un long appendice (p. 380-432) constitue un véritable petit traité d'épigraphie africaine.

Le second volume s'ouvre par une étude d'ensemble sur l'Afrique chrétienne au Ve siècle. Dom Leclercq décrit ensuite l'activité épiscopale de saint Augustin et ses controverses avec les donatistes, les manichéens et les pélagiens. L'invasion des Vandales (430) bouleverse de fond en comble la province ; elle en bannit l'administration romaine et essaie — vainement — de substituer l'arianisme au catholicisme comme religion officielle. Les persécutions de Geiserich et de Hunérich n'ont d'autre résultat que d'aviver le mépris et la haine que ressentaient les Africains contre leurs vainqueurs, et de préparer ainsi le succès de la conquête byzantine dirigée par l'illustre Bélisaire. Quand les soldats du *basileus* orthodoxe débarquèrent sur le vieux sol punique, ils furent accueillis comme des libérateurs ; mais une cruelle déception succéda bientôt à ce magnifique enthousiasme. A la domination un peu brutale, mais, surtout dans les derniers temps, assez libérale des Vandales, se substitua la bureaucratie minutieuse, oppressive et concussionnaire des Byzantins. L'arianisme disparut, mais Justinien, théologien retors et processif, prétendit imposer une orthodoxie de sa façon assez voisine du monophysisme. Les propriétaires furent promptement ruinés par l'administration impériale, les ecclésiastiques subirent mille vexations. L'épiscopat africain qui, dans son ensemble, refusa de souscrire à la condamnation des *Trois Chapitres* fut persécuté avec une mesquine ténacité ; ses membres les plus influents et les plus distingués furent exilés ou déportés. Aussi, à la mort de Justinien, l'Afrique chrétienne était frappée d'une décadence irrémédiable.

Dans la seconde moitié du VIIe siècle, les Arabes dirigèrent contre elle plusieurs attaques successives. Désorganisée, appauvrie, la province n'opposa qu'une médiocre résistance. En 698, les derniers soldats

byzantins évacuèrent Carthage. Les musulmans n'eurent pas de peine à ruiner le christianisme, intérieurement miné par les hérésies et les schismes. Quelques églises subsistèrent jusqu'au XIVe siècle : isolées du reste de la chrétienté, elles finirent par dépérir et disparurent complètement.

Tel est le plan de l'excellente monographie de Dom Leclercq ; j'ai déjà dit qu'il l'avait réalisé très brillamment. Sa documentation est particulièrement riche et abondante ; trop abondante peut-être. On croirait que l'érudit bénédictin a poussé le scrupule scientifique jusqu'à s'interdire de nous priver de la moindre des fiches qu'il avait réunies en vue de l'article *Afrique* et des articles similaires qu'il a donnés ou donnera au *Dictionnaire d'archéologie*. Trop d'idées générales. Sans doute Dom Leclercq a sagement agi en évitant l'ordinaire sécheresse de ces sortes d'ouvrages ; mais il aurait pu choisir un autre endroit que l'*Introduction* à *l'Afrique chrétienne* pour nous exposer ses théories, d'ailleurs fort intéressantes, sur la manière d'écrire l'histoire. A certaines négligences de style, et aussi à quelques lectures ou références inexactes dans la partie épigraphique, on peut deviner que la rédaction a été hâtive. Comment s'en étonner quand on suppute, avec une admiration mêlée de quelque stupéfaction, la prodigieuse activité d'un savant qui a produit, en quelques années, on pourrait dire en quelques mois, une série de travaux singulièrement délicats et variés ?

J. LABOURT.

Saint Bernard, par E. VACANDARD. Paris, Bloud, 1904, in-16, de X-303 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr.

Nul n'était plus qualifié que M. l'abbé Vacandard pour choisir et faire goûter du public les passages les plus remarquables des écrits de saint Bernard, et cette anthologie est disposée de la manière la plus logique et la plus commode à consulter. Sur une trame constituée par une biographie abrégée du saint, se placent, comme des broderies délicates, des extraits des lettres, discours et traités relatifs à la période que l'auteur n'a fait qu'indiquer à grands traits : c'est véritablement une vie de saint Bernard écrite par lui-même. Successivement nous pouvons étudier le moine, le réformateur du monachisme, le conseiller des rois, le confident des papes, le prédicateur de la croisade, l'orateur, le théologien, le mystique, le dévot serviteur de Marie. Majestueux dans ses discours, tendre, délicat, enjoué même dans sa correspondance, profond dans sa conception de la politique chrétienne, il représente dignement l'Église dont il est le porte-parole autorisé dans une époque troublée, où il est aussi difficile de connaître son devoir que de l'accomplir. De sa haute taille, il dépasse les princes et les pontifes et, sans manquer au respect qu'il leur doit et dont il tient à donner

l'exemple, il sait les avertir, les réprimander même avec cette sainte liberté que lui donne la pureté de ses intentions et son entier désintéressement.

Ce livre achève de mettre en lumière une des grandes figures de notre histoire. Un Index détaillé permettra aux lecteurs de se reconnaître au millieu de tous ces textes et d'y puiser sans peine des citations, qui, placées au bon endroit, relèveront le mérite et augmenteront l'efficacité de l'enseignement qu'ils pourront avoir à donner.

P. Pisani.

L'Esprit démocratique, par Marc Sangnier. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre que nous indiquons, M. Marc Sangnier publie un recueil de notes écrites à différentes occasions, mais qui, toutes, ont pour objet de préciser l'esprit de l'association connue sous le nom de *Sillon*, association qu'il a si puissamment aidée à s'établir par son talent oratoire et par son influence parmi les anciens élèves de Stanislas. Cet esprit est profondément chrétien. L'œuvre entreprise par les membres du Sillon est bien, on peut le dire, un apostolat laïque. En même temps, ils travaillent à établir la justice complète dans les rapports sociaux, suivant les indications du pape Léon XIII. Il y a longtemps que beaucoup de catholiques se préoccupent de la nécessité de ramener la foi dans les masses ; il y a longtemps aussi qu'ils ont cherché à rétablir la fraternité entre les classes supérieures et les classes moins heureuses. De là ces conférences de Saint-Vincent de Paul, ces patronages, ces cercles catholiques d'ouvriers, ces écoles primaires libres, ces écoles du soir, etc. L'originalité du Sillon est de présenter au peuple la résolution des grandes questions sociales comme une application naturelle des principes du christianisme. Son but est de faire comprendre aux masses qu'il n'y a de satisfaction sérieuse pour leurs véritables besoins que par la religion de Jésus-Christ.

Dans ces termes généraux, on ne peut qu'applaudir à l'initiative de M. Sangnier. La difficulté commence quand il s'agit de mettre le doigt sur les plaies sociales et d'en préciser les remèdes. L'auteur garde sur ce point une prudente réserve. Et de fait, les remèdes possibles n'ont guère de chance d'être acceptés volontairement avant que l'esprit de foi ait pénétré dans les mœurs nationales. Quoi qu'il en soit, il nous paraît bon de retenir ceci du livre de M. Sangnier : que les catholiques des classes élevées ne doivent plus se borner à vivre chrétiennement pour eux et pour leur famille. Ils doivent faire pénétrer les principes chrétiens dans la société dont ils font partie, et tendre la main à leurs compatriotes moins heureux. Et pourquoi Dieu aurait-il fait les supérieurs sinon pour se dévouer au bien des inférieurs ? D. V.

Les Catholiques républicains. *Histoire et souvenirs, 1890-1903*, par Pierre Dabry. Paris, Chevalier et Rivière, 1905, in-18 de VIII-753 p. — Prix : 4 fr.

Quelle que soit l'opinion personnelle du lecteur en fermant ce livre, et qu'il partage ou non les appréciations très ardentes de l'auteur, il ne pourra manquer de lui reconnaître un réel talent et des convictions fortes ; trop fortes peut-être, car elles s'expriment souvent avec sans façon et dans un langage qui côtoie la violence. L'histoire de ces douze dernières années est pour nous pleine d'intérêt : tous nous l'avons plus ou moins vécue, M. l'abbé Dabry plus que personne, et avec une intensité qui constitue justement son second défaut : l'habitude de se mettre en scène. L'excuse sera qu'il nous donne des « Souvenirs ».

Ces réserves n'impliquent pas des réticences, et, par ailleurs, on est heureux de goûter les enthousiasmes de M. l'abbé Dabry, qui possède un cœur d'apôtre et un dévouement généreux.

Il prend l'histoire religieuse de la France contemporaine au « toast » d'Alger, et il la conduit jusqu'au pontificat de Pie X. Cette proximité même des derniers événements manque, sans doute, du recul si nécessaire du temps qui facilite l'impartialité historique. S'occupant moins du mouvement social que des groupements politiques, il rappelle la conduite du cardinal Lavigerie, « l'Union de la France chrétienne », « l'Association catholique française », « l'Union nationale », la campagne fameuse de *l'Esprit nouveau*, le comité « Justice-Égalité », la « Fédération », le « Sillon », « l'Action libérale. » — *Incedo per ignes.*

Il expose le pourquoi, à ses yeux, des défaites catholiques et en voit le remède dans une orientation marquée, constante, vers la démocratie, capable de conquérir en France des adhésions nouvelles à l'Église persécutée et de rendre vaines les violences des sectaires, en leur enlevant leur habituelle arme de combat. Sur les directions de Léon XIII, qu'il a parfaitement comprises, l'auteur écrit des pages lumineuses ; contre les « réfractaires » il donne des pages vengeresses où vibre l'émotion du prêtre qui s'indigne des obstacles élevés par les maladroits à la parole du Souverain Pontife. Le chapitre X, en particulier, contient sur le journal *la Vérité* des détails bien caractéristiques, qui sentent la poudre. Le chapitre V : « Les Deux Encycliques », s'il demeure trop incomplet en ce qui concerne M. de Mun et l'œuvre des Cercles, met au point les efforts sans succès de l'école de l'économie libérale conservatrice.

L'action sacerdotale, dans ses différentes évolutions récentes, est retracée avec passion par M. l'abbé Dabry, à peine sorti de la bataille qu'il raconte : le congrès ecclésiastique de Reims, en 1896 (p. 468) et le congrès de Bourges en 1900 (p. 679) offrent des renseignements curieux. A signaler aussi les détails topiques du dessein de Léon XIII pour ramener le tiers-ordre à son grand caractère social (p. 494) ; l'af-

faire de « l'Américanisme » (puisque ce mot inexact est consacré) à propos de la *Vie du P. Hecker* (p. 616); le projet de réforme pédagogique de la Mère Marie du Sacré-Cœur (p. 625).

On le voit, M. Pierre Dabry touche à tout ; il se trouve parfois généreux et enthousiaste, parfois personnel et injuste (c'est son cas en ce qui concerne l'*Action libérale*) ; parfois bien complaisant pour des amis dont le vrai mérite paraît d'avoir été des compagnons de combat. Ces combats ont été couronnés, eux aussi, d'échecs ; en indiquant les tribunes variées où il a successivement parlé, depuis *le Courrier du Midi*, *la Concorde*, *le Peuple français*, *la Vie catholique*, jusqu'à *la Voix du siècle*, M. Dabry prouve que la bonne foi, unie même au talent, est susceptible de fautes, et son intransigeance, suivie de si fréquents insuccès, doit faire réfléchir un esprit ouvert, désoler un cœur apostolique et une âme sacerdotale.

Ce livre touche aux passions les plus actuelles ; il suscitera donc des polémiques ; mais il donne la note exacte en bien des cas ; c'est pourquoi il mérite d'attirer l'attention et de fixer les pensées des lecteurs.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Notre-Dame de Gray. *Étude sur la vie religieuse à Gray depuis 1620*, par l'abbé VILLEREY, publiée par le chanoine LOUVOT. Paris, Amat ; Gray, Roux, 1904, in-18 de XII-318 p., avec planches. — Prix : 3 fr.

En 1864, M. l'abbé Villerey, vicaire, et depuis curé doyen de Gray, publia un *Essai historique sur le pèlerinage de Notre-Dame de Gray*, brochure faite avec beaucoup de soin. Mais, lorsqu'il fut revenu comme curé dans cette paroisse, en 1882, il résolut de donner une nouvelle édition, beaucoup plus complète, de son livre. Pour cela il se mit à recueillir avec persévérance tous les documents qui pouvaient lui permettre d'élever un véritable monument à la gloire de la célèbre madone. Or, comme l'histoire de celle-ci est intimement liée à la ville de Gray, il finit par avoir entre les mains une quantité considérable de notes des plus intéressantes, tirées des sources les plus variées, et concernant les annales civiles et religieuses de la vieille cité. La mort le surprit malheureusement avant qu'il ait eu le temps de les utiliser pour la rédaction de l'ouvrage projeté. Toutefois son travail n'aura pas été inutile. Aidé par divers érudits, M. le chanoine Louvot, son successeur, a mis la dernière main à l'œuvre commencée, et il n'est pas douteux qu'on ne doive lui attribuer une part importante dans le mérite avec lequel celle-ci se présente à nous.

Il est impossible d'analyser ici un volume qui renferme une telle masse de documents. On ne peut qu'en indiquer rapidement le contenu. « Le premier chapitre est consacré à l'histoire des origines de la dévotion à Notre-Dame de Gray, jusqu'à l'enquête canonique de 1623

inclusivement ; le second parle de cette dévotion pendant une période de peste et de guerre ; le troisième va de 1644 à 1674 ; le quatrième, de l'occupation définitive de la Franche-Comté par Louis XIV jusqu'à la première fête séculaire de 1720 ; le cinquième s'étend jusqu'à la fin de la Révolution ; un autre traite « du culte de la Vierge de Gray au XIXe siècle. » Dans un dernier et long chapitre sont énumérés et analysés les récits des principales guérisons extraordinaires contenues dans les vieux registres des procès-verbaux conservés à Gray. Enfin, près de 100 pages renferment un grand nombre de pièces justificatives, dont la plupart sont extrêmement intéressantes. Ajoutons que de curieuses notes sur l'iconographie de Notre-Dame de Gray complètent heureusement l'étude que M. Jules Gauthier lui avait déjà consacrée.

En somme, ce volume dont l'intérêt est, au point de vue historique, d'une portée plus générale que son titre ne semble l'indiquer, trouvera, nous n'en doutons pas, un excellent accueil, non seulement auprès des habitants chrétiens de Gray, mais aussi dans le monde des érudits, pour qui la lecture de toute étude d'histoire locale bien faite est toujours si instructive et si pleine de charme. LÉON CLUGNET.

Histoire de la ville de Verviers. *Période française (1794-1814)*, par JEAN LEJEAR. Verviers, imp. Féguenne, 1903, in-8 de 271 p.

Nous venons seulement de recevoir ce livre daté de 1903. Il va de soi qu'il intéressera surtout les Verviétois. L'histoire générale y trouvera cependant son compte. Il montre, en effet, comment la Révolution française s'y prit pour se faire détester en Belgique. Les divisions du livre de M. le docteur Lejear sont bonnes, et le style, en général, satisfaisant. Mais il me sera peut-être permis de reprocher à l'auteur, qui a très consciencieusement compulsé les archives et les bibliothèques, de n'avoir pas eu l'art d'extraire des documents les seules parties importantes. C'est une remarque que j'ai souvent à faire depuis quelque temps. Les auteurs, surtout ceux des monographies locales, travaillent de plus en plus sur les documents originaux, ce dont il convient de les louer sans réserve. Mais ils ont une tendance à ne rien omettre de ce qu'ils ont eu l'étonnement de découvrir dans ces documents ; ils ne nous font grâce d'aucun détail, et leurs démonstrations, se trouvant délayées, arrivent à ne porter, lorsqu'elles portent, que d'une manière insuffisante. Dans un livre comme celui de M. Lejear cet inconvénient est sans doute moindre que dans d'autres publications ; il n'en existe pas moins quelque peu, et n'empêche pas d'ailleurs que ce mémoire ne soit, tout compte fait, une bonne contribution à l'histoire de la ville de Verviers. ARMAND D'HERBOMEZ.

La Cour et le règne de Paul Ier, portraits, souvenirs et anecdotes, par le comte Fédor Golovkine, avec Introduction et notes par S. Bonnet. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de v-448 p., avec 5 portraits. — Prix : 7 fr. 50.

Russe de nom et d'origine, le comte Fédor Golovkine naquit aux Pays-Bas, d'une famille protestante, fut élevé à Berlin, obtint en Russie deux fonctions de cour et un poste diplomatique à l'étranger, puis vécut en Suisse et en France, et mourut, à cinquante-sept ans, aux bords du lac de Genève, après avoir erré et brillé dans la plupart des salons et des cours de l'Europe. Chemin faisant, il notait, en langue française, tout ce qu'il avait vu et entendu. Des volumineux manuscrits restés entre les mains de ses héritiers, M. Bonnet a tiré un volume qui sera lu avec plaisir par tous ceux qu'intéresse la société polie, celle du moins qui fut la contemporaine et l'ennemie de la Révolution.

On y trouve force souvenirs assaisonnés de particularités autobiographiques, des impressions curieuses sur la cour de Russie et les principales cours allemandes et aussi certains cercles littéraires comme celui où régna Mme de Staël. Golovkine avait même rédigé sur l'empereur Paul Ier, dont il était un des maîtres des cérémonies, un récit circonstancié. Malheureusement la fin manque ; ce serait à croire que le manuscrit a passé un jour entre les mains de la censure russe. En revanche, sur beaucoup de souverains, de personnages de Cour et d'État, Golovkine a recueilli des traits, des anecdotes, a formulé des appréciations qui, pour être plus piquantes que profondes, n'en sont pas moins dignes d'être connues des historiens. Les portraits de l'impératrice Élisabeth, de Metternich, du comte de Choiseul-Gouffier, de celle qu'il ose appeler la « saltimbanque de Coppet », montrent qu'il savait voir et peindre, au moins dans le style et la manière du XVIIIe siècle.

Golovkine maniait le crayon avec autant d'art que la plume et son éditeur a joint au texte quelques spécimens intéressants tirés de son album. Il a de plus emprunté un certain nombre d'annotations aux parties restées inédites de l'œuvre du comte Fédor. Enfin il a fait précéder le tout d'une notice très bien étudiée sur les Golovkine, famille aujourd'hui éteinte dans la ligne masculine, dont l'histoire est intimement liée à celle de Pierre le Grand, et s'est prolongée jusqu'après les grands événements de la Révolution française. L. P.

Le Vicomte de Mirabeau (Mirabeau-Tonneau), 1754-1792, par Eugène Berger. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles de Loménie, en publiant le cinquième et dernier volume de l'important ouvrage composé par son père sur les Mirabeau, annonçait son intention d'insérer dans une édition ultérieure une notice

complète sur le vicomte Boniface, dit Mirabeau-Tonneau, tant soit peu négligé et laissé à l'écart par le biographe de la famille. Cette notice, qui ne devait pas comprendre moins de quatre chapitres, n'est point encore venue ; en l'attendant, on lira avec intérêt l'ouvrage posthume de M. Eugène Berger, très soigneusement étudié et appuyé sur des correspondances et des pièces nouvelles.

Nous suivons ici le premier porte-étendard de la contre-révolution, d'abord comme officier sous le règne de Louis XVI, puis comme député à l'Assemblée constituante et enfin, comme émigré, à la tête de la légion de son nom, au delà des frontières. La première et la dernière parties sont spécialement neuves, la première à cause des documents trouvés aux Archives nationales et aux Archives de la guerre, la dernière à cause des nombreux extraits de lettres inédites écrites par le vicomte à quelques amis et surtout à sa femme pendant les deux dernières années de sa vie. M. Berger s'est également aidé des innombrables brochures, discours ou pamphlets dont son héros a été l'auteur ou le sujet en 1789 et 1790. La note bibliographique insérée à la fin du volume justifie de l'étendue de ses recherches; on regrette seulement de n'y pas trouver la curieuse brochure publiée en allemand il y a quelques années par un écrivain d'origine française, Sarrazin.

C'est bien un portrait en pied que M. Berger a prétendu nous donner et qui, par cela même qu'il est ressemblant, tourne çà et là, comme le voulait le modèle, à la caricature. Le vicomte de Mirabeau n'a pas l'excentricité terrible et tragique comme son père le publiciste et son frère l'orateur ; il est avant tout homme d'esprit et de plaisir, même lorsqu'il s'emploie aux affaires de l'État. Ses discours ont passé comme feux de paille et, s'il a souvent tiré l'épée, il ne paraît pas s'en être jamais servi utilement. Ce personnage fantasque et débridé en tous sens ne sut jamais prendre au sérieux ni lui-même ni la cause qu'il avait l'air de défendre surtout par humeur aventureuse, par goût de l'imprévu, sinon du paradoxe. Il aimait ne pas être de son temps et il trouvait piquant de s'opposer à son frère comme une antithèse vivante. La Révolution naissante a emporté, avant qu'ils eussent donné leur mesure complète, les deux Mirabeau, le cadet comme l'aîné, celui qui avait employé sa puissance oratoire à détruire l'ancien régime et celui qui, avec tout son esprit, n'en avait pas pu sauver une pierre. L. P.

Les Romans de l'histoire. Émilie de Sainte-Amaranthe. Les Chemises rouges. Le Demi-Monde sous la Terreur, par Henri d'Almeras. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, in-18 de 315 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

En inscrivant au fronton de son livre, sur la première page, des sous-titres tels que : *Les Romans de l'histoire*, et encore : *Les Chemises*

rouges et *le Demi-Monde sous la Terreur*, l'auteur a répondu en partie aux critiques de composition que soulevait naturellement son volume. C'est bien de l'histoire en « roman », qui de fait n'est pas ennuyeuse ; ce sont bien des études à propos de la société très légère de la Révolution. Mme de Sainte-Amaranthe et sa fille Émilie ne sont guère que le prétexte d'un travail où elles passent en figures enjolivées et épisodiques. L'indulgence de M. Henri d'Alméras pour ce monde quasi interlope et privé de sens moral est en soi assez choquante ; et l'intérêt qui peut s'attacher à ces héroïnes demeure médiocre. Parmi tant de victimes de la Terreur, celles-là comptent parmi les moins touchantes, en dépit de l'âge très digne de pitié de la fille et des grâces fanées de la mère.

L'histoire de ces dames de petite vertu fournit à M. d'Alméras l'occasion d'une promenade dans le « Palais-Royal sous la Révolution, » aux théâtres et aux maisons de jeu. Il nous conduit ensuite devant le tribunal révolutionnaire et jusqu'à l'échafaud dressé sur la place du Trône le 17 juin 1794. A travers ces épisodes tragiques, se déroule la double aventure, aussi romanesque que mal édifiante, d'Émilie de Sainte-Amaranthe avec le comte de Tilly et le chanteur Elleviou. Tout ce récit est rondement mené, écrit avec facilité ; les descriptions ne manquent pas, sauf celle de l'hôtel de Mmes de Sainte-Amaranthe, qui eût pu être menée à bien puisque leur salon et leurs appartements existent encore rue des Bons-Enfants.

Les notes sont rares mais exactes ; une erreur touchant le prince de Conti me paraît à signaler ; je regrette l'absence d'une table des noms cités ; en tête se trouve un portrait d'Émilie de Sainte-Amaranthe qui donne une impression assez vive de son charme et de sa jeune beauté.

G.

Débuts de l'imprimerie en France; l'Imprimerie nationale ; l'hôtel de Rohan (1539), par Arthur Christian. Paris, Imprimerie nationale ; G. Roustan ; H. Champion, 1905, gr. in-8 de xxiv-343 p., avec grav. — Prix : 20 fr.

Au moment où l'Imprimerie nationale se prépare à quitter l'hôtel de Rohan, qu'elle habite depuis près d'un siècle (1809), M. Arthur Christian a jugé bon d'élever un monument à la gloire de l'établissement qu'il dirige avec tant de talent et d'activité depuis 1895, et à la mémoire du bel hôtel si plein de souvenirs historiques, si riche de trésors artistiques que le transfert décidé de l'imprimerie menace de ruine et de destruction.

Ce volume, que précède une spirituelle Préface de M. Jules Claretie, qui a connu M. Christian à sa sortie du lycée Charlemagne, se compose de quatre parties. Dans la première, on trouvera un excellent aperçu des origines de l'imprimerie en France, qu'illustre une série de

reproductions des chefs-d'œuvre de la typographie française. C'est une introduction obligée à l'histoire de l'Imprimerie nationale qui forme l'objet de la seconde partie, répartie en six chapitres, depuis les débuts jusqu'à la situation actuelle. Si, dans la troisième partie, consacrée à l'hôtel de Rohan, M. Christian a fait rentrer des chapitres sur l'affaire du Collier, sur Mesmer, sur Cagliostro, c'est qu'il a voulu évoquer les souvenirs historiques qui se rattachent à la demeure du fameux cardinal.

Enfin une quatrième partie comprend divers appendices, tant sur l'Imprimerie que sur l'hôtel.

Tous les amis des arts, tous ceux qui regrettent de voir disparaître peu à peu les maisons historiques du vieux Paris, s'associeront aux vœux que forme M. Christian pour que l'on laisse subsister le monument qui actuellement encore abrite l'Imprimerie nationale ; en le transformant par exemple en musée. A un autre point de vue, nous espérons que le chaleureux et habile plaidoyer de M. Christian en faveur de la maison qu'il dirige convaincra bien des adversaires de l'Imprimerie nationale et contribuera à faire tomber les attaques dirigées contre une institution dont la France peut malgré tout être fière.

M. Christian n'a rien épargné pour assurer au volume que nous annonçons ici tout l'éclat de l'exécution typographique et de l'illustration. C'est une idée originale et qui donne au livre un cachet tout particulier que d'en avoir fait composer chaque chapitre avec des caractères différents. C'est ainsi que la première partie est composée dans cet élégant gothique Christian, gravé en 1902 par Henaffe ; que le premier chapitre de la deuxième partie est dans les caractères romains de l'Université, gravés en 1540 par Garamond ; le chapitre VI, dans les caractères romains millimétriques gravés en 1812 par Firmin Didot, etc. Nous avons déjà parlé des facsimilés qui ornent la première partie. La deuxième nous fait connaître les caractères étrangers dont dispose l'Imprimerie nationale. En outre, des figures et des vignettes répandues à profusion nous présentent les divers ateliers de notre grand établissement, les chefs-d'œuvre qui décorent l'hôtel de Rohan, etc.

Le tout forme un ensemble extrêmement curieux et digne de figurer dans toute bibliothèque d'amateur. E.-G. Ledos.

BULLETIN

De la Prédestination et du sort final des païens, par Un professeur de théologie. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Pour tout un grand public ignorant — hommes d'affaires qui n'ont jamais appris leur religion ou l'ont oubliée, journalistes radicaux ou simples

députés — il est entendu que l'Église catholique met en enfer les neuf dixièmes de l'humanité : hors de l'Église, point de salut. Sur ce sujet les solides études ne manquent pas. Mais, comme toujours, les gros volumes effraient : ce petit livre est plus rassurant. L'auteur est professeur dans un séminaire parisien; et ses relations personnelles lui donnent une sérieuse connaissance des peuples païens, de leur mentalité, de leurs mœurs. Dans la première partie, il cherche à donner quelque idée du mystère de la prédestination : volonté salvifique de Dieu, impossibilité du salut pour les païens, responsabilité des causes secondes.

Mais en quel sens les païens sont-ils damnés? quel est leur sort final? peut-on admettre que des infidèles, en plus ou moins grand nombre, soient dans la bonne foi et l'ignorance invincible, aient observé la loi naturelle, tout au moins de façon à ne pas mériter l'enfer? L'auteur répond par l'affirmative.

Il y a longtemps que tout cela a été dit; mais telle est à notre époque la difficulté de faire entendre la vérité, de dissiper les calomnies — que ce petit livre répond à un des plus urgents besoins de la controverse.

B. DE CARROY.

La Messa nella sua storia e nei suoi simboli, da P. GIOVANNI SEMERIA. Roma, Pustet, 1904, in-12 de XVII-279 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le P. Semeria considère qu'un peu de critique n'est pas pour nuire aux choses de la religion. Il est bon, pense-t-il, d'établir une ligne de démarcation entre la foi et la crédulité. Et, se conformant pratiquement aux théories qu'il professe, il s'applique à détourner les chrétiens de ce symbolisme maladif et apocryphe qui dénature si souvent la vraie piété. C'est pourtant moins une œuvre de recherches personnelles qu'une très heureuse entreprise de vulgarisation qu'il a réalisée avec cet élégant et captivant travail sur la « Messe dans son histoire et ses symboles. » Mgr Duchesne, Dom Cabrol et Dom Leclercq, Mgr Batiffol et Dom Plaine, Kraus, Drews, lui fournissent des éléments qu'il utilise avec aisance, les enchâssant dans les musicales périodes d'un style plein de grâce et de chaleur oratoire. Il nous fait d'abord connaître la messe à l'époque tout à fait primitive, puis, postérieurement, dans les anciennes liturgies. Il aborde ensuite l'étude de détail des différentes parties de la messe : prologue, offertoire, canon, communion, et il consacre un dernier discours à l'explication historique des vêtements sacrés.

G. P.

Bossuet, apologiste et apôtre de la croix. *Extraits des Œuvres complètes*, par le R. P. BERNARD. Paris, Bloud, (1905), in-16 de XVI-128 p., avec portrait et grav. hors texte. — Prix : 1 fr.

Ouvrage destiné à l'édification. L'auteur a recueilli dans les Œuvres de Bossuet de nombreux extraits qui, déjà pris isolément, sont de toute beauté, mais qui, réunis, se font valoir encore davantage. A leur mérite ascétique ces pages joignent donc celui de l'intérêt littéraire. Elles sont même de nature à contribuer à la psychologie de l'incomparable orateur, en nous révélant combien profonde et intime était sa dévotion au mystère de la croix. C'est à la croix que Bossuet demande les leçons de la vie chrétienne, le courage au milieu des persécutions, l'explication des énigmes qu'offre le triomphe apparent du mal ici-bas. La croix constitue, pour ainsi dire, son testament. Son dernier ouvrage fut l'*Explication du psaume XXI sur la Passion*, achevé d'imprimer le 11 mars 1704 ; or il mourut le 12 avril.

Le P. Bernard a eu raison d'emprunter ses citations aux éditions Lebarq et Lachat ; mais il aurait rendu service aux lecteurs en leur fournissant des références plus précises. Il aurait aussi gagné à collationner sur l'original le passage de La Bruyère : « Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit *pas* la sienne. » (p. XII). H. CHÉROT.

De l'Éducation des femmes, par CHODERLOS DE LACLOS, publié avec une Introduction et des documents par ÉDOUARD CHAMPION, suivis de notes inédites de Charles Beaudelaire. Paris, Messein, 1903, in-13 de 146 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos lecteurs se doutent bien, je pense, que ce que l'auteur des *Liaisons dangereuses* a écrit sur l'éducation des femmes, ne saurait avoir une grande importance ; cela se résume à soutenir que ce qu'il y a de mieux pour les femmes, c'est de n'être pas éduquées du tout. La femme, c'est-à-dire « la femelle de cet animal à deux pieds et sans plumes qu'on appelle l'homme, » mais la femelle « non défigurée par nos institutions, mais telle qu'elle est sortie des mains de la nature », voilà, selon le livre de Laclos, la femme idéale. Comme il n'en croit certainement pas un mot, je ne vois pas qu'il y ait lieu d'y ajouter la moindre importance. C'est une facétie de mauvais goût, pas trop mal écrite d'ailleurs, car Laclos savait écrire, et je ne vois pas autre chose à en dire. J'ajoute pourtant que je doute que cela valût la peine d'être imprimé. Laclos l'avait sagement gardé en portefeuille, et je crois bien qu'on n'aurait fait que remplir ses intentions en l'y laissant. Mais allez donc prêcher la discrétion aux inventeurs de choses inédites !

Outre les fragments du traité inachevé de l'éducation des femmes, le volume publié par M. Édouard Champion contient des notes inédites de Charles Beaudelaire sur *les Liaisons dangereuses* et divers documents trouvés aux Archives nationales « pour servir à l'histoire de la vie de Choderlos de Laclos. » Avis aux amateurs, s'il s'en trouve. ÉDOUARD PONTAL.

La Constitution civile du clergé et la Persécution religieuse pendant la Révolution, par l'abbé HUBERT MAILFAIT. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. l'abbé Hubert Mailfait de résumer en une soixantaine de pages l'histoire de la constitution civile du clergé et de ses conséquences. Au moment où l'on s'ingénie, sous prétexte de séparation, à asservir et à diviser l'Église, il est bon de savoir ce qu'ont fait les « grands ancêtres » et à quoi ils ont abouti. Les jansénistes et les philosophes ont tenté d'organiser le schisme et ils ont échoué, non pas que les défaillances de la première heure aient été aussi rares que le croit M. l'abbé Mailfait ; sous ce rapport il nous semble un peu optimiste. Si l'immense majorité de l'épiscopat a énergiquement et héroïquement refusé le serment, un assez grand nombre de prêtres l'ont prêté par entraînement ou par ignorance ; mais beaucoup ensuite l'ont rétracté, et partout il y a eu division entre les soumis et les insoumis. Le premier résultat de la constitution civile a donc été la guerre civile ; c'est maintenant un axiome que là est l'origine du soulèvement de la Vendée. Puis est venue et devait venir forcément la persécution. Les prêtres proscrits ou guillotinés, les fidèles emprisonnés, les femmes fouettées, les religieuses expulsées, tel a été pendant dix ans le régime de l'Église en France. Plus ou moins violente suivant les temps, adoucie au Neuf-Thermidor, puis reprise par les thermidoriens, presque suspendue après les élections de l'an V, la guerre au catholicisme a

redoublé après le 18 fructidor, — avec cette seule différence que la guillotine sanglante était, dans nombre de cas, remplacée par la guillotine sèche — et a duré jusqu'au Consulat. C'est le Concordat seul qui a rétabli la paix. Telle est la leçon qui ressort de l'instructive brochure de M. l'abbé Mailfait. *Et nunc erudimini.*

Une liste déjà très longue, mais où l'on peut cependant signaler encore quelques lacunes, d'ouvrages et de documents se rapportant à la constitution civile termine l'opuscule. M. DE LA ROCHETERIE.

Statues et statuettes de la Vendée militaire, par HENRI BOURGEOIS. 2e série. Luçon, Bideaux, 1904, petit in-18 de 279 p. — Prix : 1 fr. 75.

« Je voudrais, écrit M. Henri Bourgeois, successivement mettre en évidence les personnages de second plan, les humbles héros que nos historiens à grandes lignes ont dû forcément laisser à peu près dans l'oubli ou dont les chefs-d'œuvre, noyés dans un œuvre d'ensemble, passent presque toujours inaperçus. » Ce sont bien en effet des héros modestes qu'il nous montre encore dans le second volume des *Statues et statuettes*, des héros inconnus ou presque inconnus qu'il tire de l'oubli que ne méritait pas leur vaillance et leur figure souvent originale : Jacques David, par exemple, qui se bat tant qu'il a du sang et des forces et qui, ayant trouvé dans le butin d'une bataille deux montres appartenant au commandant du bataillon vaincu, n'a pas de repos qu'il ne les ait restituées à la famille du mort; les Texier, de Courlay, deux frères intrépides dont le père subit de la part des Bleus un abominable supplice; Marie Lourdais, l'héroïne de la Gaubretière, qui panse les blessés, soigne les malades et, au péril de sa vie, à travers les lignes républicaines, porte les messages de Charette et de Sapinaud; le Lorrain André Baumier, bien digne d'être Vendéen; le chevalier de Boispréau, un Parisien qui pousse la bravoure jusqu'à la folie; l'intrépide et fougueux Gabriel Baudry d'Asson, un des insurgés de la première heure. Mais les figures les plus originales peut-être, ce sont celles du tambour-major Paineau dit la Ruine et son acolyte le petit tambour Crouston, qui, ne pouvant suivre à pied la marche des troupes, bat la charge monté sur son petit cheval blanc, et le *père Abraham*, un pacifiste de ce temps-là, qui donnait pour consigne à ses troupes de crier, de faire du bruit pour effrayer l'ennemi, mais de ne pas tuer leur *ressemblance*. Il est vrai que la *ressemblance* ayant tiré sur les Vendéens, le père Abraham fut le premier à engager ses soldats à faire de même; « car, disait-il, ils nous tueraient tous ; il faut les tuer les premiers. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Die pfarramtlichen Aufzeichnungen (*Liber consuetudinum*) **des Florentius Diel zu St. Christoph in Mainz (1491-1518)**, von FRANZ FALK. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de VIII-66 p. — Prix : 1 fr. 70.

Cette brochure fait partie d'une collection de Mémoires publiés sous la direction de Luwig Pastor pour expliquer et compléter *l'Histoire du peuple allemand*, de Janssens. L'ouvrage de Janssens jouit en France d'une grande renommée ; on connaît moins cette collection qui en est comme l'appendice, mais un appendice composé de travaux spéciaux de premier ordre, et dont quelques-uns, tels que *l'Idée nationale et l'Idée impériale chez les humanistes d'Alsace* ou *la Ville impériale de Schlestadt*, intéressent directement le public français : nous regrettons de ne pouvoir en présenter que les titres.

La publication du Dr Falk, pour porter sur un point plus restreint, n'en est pas moins digne d'attention. C'est une contribution à la vie religieuse de l'Allemagne à la veille de la Réforme : époque de trouble et d'anarchie dans le clergé; mais, si général que fût le désordre, il y avait des exceptions, et Florentius Diel en était une. On voit à son *Coutumier* son zèle pour les intérêts spirituels de ses ouailles : instruction religieuse, fréquentation des sacrements, etc. Les liturgistes y trouveront aussi des détails sur ce qu'était alors le propre de Mayence ou même celui de l'église de Saint-Christophe qui, à certains jours, avait des prières spéciales.

Le texte latin du Coutumier, donné après la traduction allemande, et la liste des noms de personnes et de lieux, facilitent à tous l'usage de ces pages, véritable service rendu à ceux qui aimeront à retrouver, dans un coin de l'Allemagne à cette époque, l'écho lointain d'âmes chrétiennes gouvernées par leur pasteur avec une sollicitude digne des âges les meilleurs de l'ère chrétienne. J.-A. DE BERNON.

Switzerland at the beginning of the sixteenth century, par JOHN MARTIN VINCENT (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr. 50.

Commencée pour servir de chapitre préliminaire à la biographie de Zwingli préparée par le professeur Samuel Macauley Jackson, cette dissertation n'a pas tardé à prendre un développement beaucoup plus considérable qu'il eût convenu pour sa destination première ; c'est alors que M. John Martin Vincent s'est décidé à lui donner toute l'ampleur voulue et à traiter son sujet de manière critique. Eût-il pu lui donner plus d'ampleur encore ? Nous n'hésitons pas à l'affirmer. Le chapitre VI en particulier, relatif aux relations de la Suisse et de la Papauté, eût mérité d'être beaucoup plus développé et il nous semble aussi que le chapitre VIII (les Cités suisses) eût pu être traité sans inconvénient de manière plus pittoresque ; les détails caractéristiques, les traits de mœurs ont été trop négligés par M. Vincent, et on peut, d'autre part, trouver bien écourtée la bibliographie de choix qui termine cette étude. Il y a là néanmoins une monographie intéressante, et à laquelle on pourra se reporter avec profit. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La disparition du professeur Alfred POTIER, membre de l'Institut, qui s'est éteint à Paris, le 9 mai, à 65 ans, cause un véritable vide dans le corps des savants français. Né le 11 mai 1840, il entra à l'École polytechnique en 1857, puis à celle des mines qu'il quitta en 1863 avec le titre d'ingénieur de 3e classe. Il devint ingénieur de 1re classe en 1877 et enfin ingénieur en chef en 1881. Bien qu'ingénieur des mines et attaché à la commission de la carte géologique de France, M. Potier se livra tout spécialement à l'étude de la physique, fut nommé professeur de cette science à l'École nationale des mines d'abord et ensuite à l'École polytechnique. En 1891 l'Académie des sciences le choisit pour remplacer M. Edmond Becquerel. Parmi les nombreux et très remarquables travaux qu'il a publiés et qui ont été insérés pour la plupart dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences ou dans les *Annuaires* de l'Association scientifique française, nous citerons : *Recherches sur la diffraction de la lumière polarisée* (1867) ; — *Recherches sur la réflexion vitreuse et mécanique* (1871) ; — *De la Propagation de*

la chaleur et de la distribution de l'électricité (1872) ; — *Emploi direct des ondes dans les calculs d'optique* (1872) ; — *Sur les causes de la polarisation elliptique par réflexion sur les corps transparents* (1872) ; — *Sur l'électrodynamique et l'induction* (1873) ; — *Égalité des constantes numériques fondamentales de l'optique et de l'électricité* (1873) ; — *Sur le Principe de Huygins* (1891), etc.

— La mort a enlevé, dans le courant de mai, à l'âge de 73 ans, M. Alphonse TAVAN, l'un des sept convives de ce fameux repas qui eut lieu, le 21 mai 1854, à Font-de-Ségune, près de Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), au cours duquel, suivant la légende, fut fondé le « félibrige » et inaugurée la renaissance de la littérature provençale. Alphonse Tavan, simple employé du chemin de fer de Paris-Lyon, eut plus que ses confrères à lutter contre les difficultés de la vie ; s'il n'a pas acquis l'illustration des Roumanille et des Mistral, il n'en fait pas moins bonne figure dans le monde du félibrige grâce à ses deux volumes de poésie *Amour et plour* et *Vivo Vidanto*, et à sa comédie *le Masc*, jouée pour la première fois à Châteauneuf-de-Gadagne, pendant le carnaval de 1854.

— Les érudits de la Gascogne et de la Normandie ont appris avec un vif regret la mort de M. PARFOURU, ancien élève de l'École des chartes, successivement archiviste du Gers et de l'Ille-et-Vilaine. L'ordre établi par lui dans les riches dépôts confiés à ses soins lui avait acquis la reconnaissance des travailleurs, et les remarquables études qu'il a publiées lui-même l'ont classé au nombre de ces savants dont la province s'honore à juste titre. Il était l'un des collaborateurs assidus de la *Revue de Gascogne* et de la *Commission des Archives historiques de la Gascogne*, qui ont inséré la plupart de ses travaux, tels que : *Construction de la voûte du chœur de la cathédrale d'Auch*, *Voyage de deux bourgeois à la Cour*, *l'Instruction publique à Fleurance*, *Comptes consulaires de Riscle*, etc.

— L'Espagne a perdu récemment l'un de ses plus remarquables écrivains, don Juan Valera, mort à Madrid le 19 avril, à 81 ans. Don Juan Galiano VALERA était né à Cabra, province de Cordoue, le 18 octobre 1824. Après avoir fait ses études dans un couvent de Malaga, puis dans une institution religieuse de Grenade, il entra dans la diplomatie. On le trouve en qualité d'attaché et ensuite de secrétaire d'ambassade, successivement à Naples, Lisbonne, Rio-de-Janeiro, Dresde, etc. De retour en Espagne, il fut élu député aux Cortès, reçut un portefeuille dans le cabinet Narvaez et, lors de la rentrée au pouvoir d'O'Donnell, fut envoyé à Francfort comme ministre plénipotentiaire. Après la révolution de 1868, à laquelle il prit part, il siégea au Conseil d'État, retourna à Lisbonne comme ministre plénipotentiaire et fit partie de la délégation chargée d'aller offrir le trône d'Espagne au prince Amédée. Mais ce qui rendra durable la mémoire de Valera, c'est moins son rôle politique, pourtant si actif, que son œuvre littéraire. Il a été, en effet, un des brillants et des plus féconds romanciers de l'Espagne. Il était membre de l'Académie espagnole et de l'Académie des sciences morales et politiques, et pendant un certain temps il avait occupé la chaire des littératures étrangères à l'Université de Madrid. Peu d'auteurs ont manié aussi habilement que lui la langue castillane, et ses œuvres ont un caractère de personnalité peu commun. Parmi ses très nombreux romans nous citerons : *Pepita Jimenez*, son chef-d'œuvre (Madrid, 1874), souvent réimprimé ; — *Las Ilusiones del doctor Faustino* (Madrid, 1876) ; — *El Commendator Mendoza* (Madrid, 1877) ; — *Doña Luz* (Madrid, 1878) ; — *Cuentos y dialogos* (Séville, 1882). On lui doit également un recueil de poésies lyriques sous le titre *Poesias* (Madrid, 1858), des études critiques fort estimées : *Estudios críticos sobre literatura, politica y costumbres de nuestros*

dias (Madrid, 1864, réimprimé en 1884), et un volume d'essais dramatiques *Tentativas dramáticas* (Madrid, 1878). Il a traduit, de plus, en espagnol, l'ouvrage du baron de Schack : *Histoire de la poésie et de l'art chez les Arabes.* Bien que devenu aveugle dans ses dernières années, il dictait encore des sonnets et des poésies et travaillait à une *Anthologie des poètes espagnols.* Quand la mort l'a frappé, il venait de terminer le discours qui devait être prononcé au nom de l'Académie espagnole au prochain centenaire de *Don Quichotte.*

— C'était également une des célébrités de l'Espagne, que ce Federico Balart, poète et écrivain, qui a succombé à Madrid, le 11 avril, à 74 ans. Il avait débuté en 1860 comme critique dramatique dans le journal d'Emilio Castelar, son ami. En 1869, il fut nommé député aux Cortès constituantes, puis devint sénateur et conseiller d'État. Mais, comme Valera, il doit sa réputation à ses œuvres poétiques, dont les plus remarquables : *Horizon* et *Dolorès*, ont obtenu un vif succès. Federico Balart appartenait à l'Académie espagnole. Depuis quelques années, il était chargé de la direction artistique du Théâtre espagnol, qui est à Madrid ce qu'est à Paris la Comédie-Française.

— L'Église anglicane a perdu un de ses membres les plus distingués en la personne du Rév. Edwin Hamilton Gifford, ancien archidiacre de Londres, mort au commencement de mai, à 84 ans. Brillant élève de Cambridge, Dr. Gifford fut longtemps un professeur remarquable, d'abord à Shrewsbury, puis à Birmingham, où il occupa, de 1848 à 1862, le poste de directeur de la « King Edward's School ». Mais c'est surtout par ses nombreuses et remarquables études théologiques qu'il a attiré sur lui l'attention du monde savant. Outre une magnifique édition en cinq volumes de la *Præparatio* d'Eusèbe, il a publié les ouvrages suivants : *Sermons* (1864) ; — *Warburtonian Lectures* (1870-1874) ; — *Romans* (1881) ; — *St. Cyril of Jerusalem*, inséré dans la *Library of Nicene and Post-Nicene Fathers ;* — *Baruch and the Epistle of Jeremy* (1888), etc.

— Le 5 avril est mort, à l'âge de 65 ans, l'éminent écrivain et critique littéraire danois P. Hansen. Ses principales œuvres sont une Histoire de la littérature danoise, diverses traductions des auteurs classiques allemands, entre autres du *Faust* de Gœthe, une Vie de ce poète et une Histoire du Théâtre Royal de Copenhague. Il était le directeur de la revue littéraire *Nær og Fjærn*, dans laquelle il écrivait souvent sous le pseudonyme de Cabiro. Depuis un certain temps, il était censeur au Théâtre Royal.

— Johannes Ziegler, l'écrivain de réputation mort à Vienne, le 25 avril, à 68 ans, était né à Hambourg en 1835. Entré au service de l'Autriche en qualité d'ingénieur des constructions maritimes, il se fit bientôt remarquer non seulement par les qualités dont il fit preuve dans sa profession, mais par les talents qu'il déploya dans la publication des Archives navales. Il se mit également à écrire des feuilletons pour le journal le *Wiener Tageblatt*, et certains de ses récits, tels que *Vom grünen Wasser*, *Wener Stadtgänge*, etc., etc., ne tardèrent pas à le rendre populaire.

— Le docteur Samuel Ritter von Basch, professeur de pathologie expérimentale autrichien, qui est mort à Vienne, le 25 avril, à 68 ans, était le médecin de l'empereur Maximilien au Mexique. Emprisonné avec son maître, il fut contraint d'assister à son supplice. Il a laissé le récit des événements dont il a été le témoin dans un ouvrage qui est inappréciable pour ceux qui étudient l'histoire de l'éphémère empire du Mexique : *Erinnerungen an Mexico, Geschichte der lezten zehn Monate des Kaiserreiches.* Le docteur von Basch a publié en outre diverses études sur les maladies du cœur et des poumons.

— Un savant orientaliste, le comte Géza Kuun, est mort à Budapest, le 10 avril. Tous ceux qu'intéressent les recherches historiques lui doivent de la reconnaissance, non seulement pour ses travaux, mais pour l'attention qu'il eut d'en écrire une partie en latin, afin d'en rendre la consultation possible à un plus grand nombre d'érudits. Géza Kuun, né le 29 décembre 1838, à Nagy-Szeben, fit ses études à Pest et à Göttingue, et se sentit attiré de bonne heure vers l'histoire, les origines, les langues des peuples de l'Orient. En 1873, il publiait un *Complément à l'histoire de la Crimée*. En 1880, paraissait le *Codex Cumanicus*, d'après un manuscrit de 1303, retrouvé à la Bibliothèque Saint-Marc de Venise. Plus tard, il donnait un *Complément à l'ethnographie du* IX*e et du* X*e siècle de l'Asie et de l'Europe orientale* (1893). De ses recherches sur les origines des Magyars, il composa deux volumes : *Relationum Hungarorum cum Oriente gentibusque orientalis originis historica antiquissima* (1893-1895). Il traduisit en hongrois et commenta les travaux de l'historien arabe Ghurdezi ; il publia de nombreux articles que reproduisirent souvent les revues de l'étranger. Le comte Géza Kuun était vice-président de l'Académie hongroise et président de nombreuses sociétés savantes.

— On annonce encore la mort de : Mgr Balaïn, archevêque d'Auch, ancien professeur de dogme et de morale au grand séminaire d'Ajaccio, ancien supérieur de l'école ecclésiastique de Vico, puis du grand séminaire de Fréjus, mort le 14 mai, à Auch, à 77 ans ; — Boisson, professeur à l'école de médecine et de pharmacie de Besançon, mort en cette ville à l'âge de 73 ans ; — l'abbé Eugène Bossard, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, fondateur et supérieur de l'institution Sainte-Marie de Cholet, mort à la fin d'avril ; — Henri de Braisne, auteur de quelques volumes de poésies, tels que *Léo* (Paris, 1881, in-12), mort à Neuilly-sur-Seine, au commencement de mai, à 48 ans ; — Brémaud, médecin en chef de l'escadre du Nord, ancien professeur de pathologie exotique à l'hôpital maritime de Brest, mort récemment dans cette ville à 59 ans, lequel a publié de remarquables études sur les phénomènes léthargiques et d'hypnose, notamment : *Des différentes phases de l'hypnose et en particulier de la fascination* (Paris 1884, in-8); — Camille Dreyfus, ancien directeur du journal *la Nation*, mort à Paris, le 12 avril, à l'âge de 53 ans; — Amédée Fraignbau, ancien rédacteur au *Nouvelliste de Rouen*, mort à Paris, en avril, à l'âge de 42 ans ; — Édouard Gauckler, professeur à la Faculté de droit de Nancy, mort à la fin de mai; — Édouard-Aristide Houssaye, l'un des fondateurs de la *Gazette des beaux-arts*, mort à Paris le 3 avril, à l'âge de 75 ans ; — Émile Jonas, compositeur, mort le 23 mai, à Saint-Germain ; — Paul de Laboulaye, ancien ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, qui a donné diverses études spéciales à la *Revue historique du droit français à l'étranger* et qui, avec son frère et M. Marcel Fournier, a publié des cours inédits de son père sous le titre de : *Trente ans d'enseignement au Collège de France*, mort en avril, à l'âge de 72 ans; — le Dr Louis Momont, ancien directeur des laboratoires bactériologiques d'Australie, depuis quelques années attaché à l'Institut Pasteur, mort à Paris, à 41 ans, au milieu de mai ; — Eugène Nibl, ancien président de l'Académie des sciences et des lettres de Rouen ; — Henry Poidatz, qui fut pendant de longues années chargé de la rédaction du bulletin financier au *Petit Journal* d'abord, puis au *Figaro* et enfin au *Matin*, dont il fut même le directeur pendant un certain temps, mort récemment à Paris, à 53 ans ; — le Dr Jules Relins, attaché à l'Institut Pasteur, mort à Paris, au milieu de mai ; — le Dr Julius Robert, vice-consul de France à Rostock (Allemagne), professeur de langue et de littérature française, mort dans cette ville le

14 mai, à 86 ans ; — Eugène SCHNEIDER, compositeur de musique, ancien maître de chapelle à Notre-Dame de Billancourt, mort en avril ; — Mlle Marie SOUVESTRE, fille du romancier Émile Souvestre, directrice d'une maison d'éducation pour jeunes filles anglaises et françaises à Wimbledon-Park, près de Londres, où elle est morte au commencement d'avril.

— A l'étranger, on annonce la mort de : MM. Léon d'ANDRIMONT, sénateur belge, auteur d'ouvrages sur la mutualité, la coopération et les institutions de crédit, mort à Bruxelles, le 10 avril ; — Dr. Aloys BORCHERT, professeur d'apologétique au « Lyceum Hosianum » de Braunsberg, mort à Ravensburg (Wurtemberg), le 30 avril, à 38 ans ; — James Roberts BROWN, collectionneur anglais, l'un des fondateurs de l' « Ex-Libris Society » et du « Sette of Odd Volumes », lequel a publié plusieurs des fascicules des *Opuscula* et des *Miscellanies* de cette dernière société, par exemple, *Love's Garland, or Posies for Rings, Hand-Kerchers and Gloves 1674* (1883) ; — Dr. Bruno BRÜCKNER, professeur honoraire de droit ecclésiastique, membre du consistoire supérieur, mort le 2 mai, à Berlin, à 81 ans ; — Jean-Baptiste CALKIN, pianiste, organiste et compositeur anglais, professeur de musique, depuis 1899, à la « Guildhall School of Music », mort récemment, à 78 ans ; — Dr. Emil COHEN, professeur de minéralogie allemand, mort le 13 avril, à Greifswald, à 63 ans ; — Dr. Federico DELPINO, professeur de botanique italien, mort à Naples, le 14 mai ; — Elisabeth EBELING, femme de lettres allemande, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, morte le 5 mai, à Berlin, à 77 ans ; — Dr. Konrad ECKHARD, professeur de physiologie allemand, mort à Giessen, au commencement de mai, à 83 ans ; — Dr. Victor Wolf Edler VON GLANVELL, professeur de droit ecclésiastique à l'Université de Gratz, mort accidentellement dans les Alpes septentrionales de Styrie, à 35 ans ; — Dr. Richard HEINZEL, professeur à l'Université de Vienne, mort dans cette ville, au commencement d'avril ; — Wilhelm HEYNE, conseiller de régence autrichien, professeur d'architecture hydraulique à l'École technique supérieure de Gratz, mort dans cette ville, le 6 avril, à 75 ans ; — Dr. Albert HILGER, membre du conseil supérieur de médecine de Bavière, professeur de pharmacie et de chimie à l'Université de Munich, mort le 19 mai, à Possenhofen, près de Starnberg, à 66 ans ; — Dr. Karl HILLER, conseiller de régence autrichien, professeur de droit criminel et de procédure criminelle à l'Université de Gratz, mort dans cette ville, le 24 avril, à 60 ans ; — Dr. Johannes HIRZEL, professeur de chirurgie à la Faculté de médecine vétérinaire de Zurich (Suisse), mort dans cette ville, le 24 avril, à 50 ans ; — Dr. Karl HOLDER, professeur d'histoire grecque et romaine à l'Université de Fribourg (Suisse), mort le 6 mai, à Bitschweiler (Alsace), à 39 ans ; — Dr. Hermann HÜFFER, ancien membre du Reichstag, professeur de droit à l'Université de Bonn, mort dans cette ville, le 15 mars, à 75 ans, lequel laisse des ouvrages du plus haut intérêt, tels que : *Diplomatische Verhandlungen aus der französischen Revolution bis zum Abschluss des Friedens von Campo-Formio*, *Quellen zur Geschichte des Zeitalters der französischen Revolution*, etc. ; — Dr. Karl KOPPMANN, historien et archiviste de l'État, mort à Rostock, le 25 mars, à 67 ans, lequel a publié plusieurs volumes des *Kämmereirechnungen der Stadt Hamburg* pour le compte de la Société d'histoire de Hambourg ; — Dr. Andreas KORNHUBER, conseiller aulique autrichien, professeur de zoologie et de botanique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville, le 21 avril, à 81 ans ; — Jakob KRALL, professeur d'histoire ancienne de l'Orient à l'Université de Vienne, mort dans cette ville, le 27 avril, à 54 ans ; — Julius LANGE, numismate et historien allemand, mort récemment, à Potsdam, à 90 ans ; — Dr. Karl LENTZNER,

professeur de langue anglaise à l'Institut des langues orientales de Berlin, mort dans cette ville, le 13 mai, à 61 ans; — Walter NEEF, directeur de la « Presse associée » d'Amérique en Europe, mort à Liverpool; — Mgr DE NOGELY, directeur de l'édition hongroise des *Missions catholiques*, qu'il avait fondée lui-même en 1881; — Ernst PAUER, pianiste, compositeur et conférencier allemand, mort le 9 mai, à Jugenheim-an-der-Bergstrasse, à 78 ans; — Dr. Léo PETRITSCH, professeur à l'Université de Gratz, mort accidentellement dans les Alpes du Nord de la Styrie; — Dr. Christian PETZET, écrivain bavarois, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la littérature, mort le 1er avril, à Munich, à 73 ans; — J. S. PLATTER, écrivain tyrolien, mort à Innsbruck, le 22 mars, à 47 ans, auteur de divers ouvrages relatifs à sa province natale; — Dr. Franz PLESS, ancien professeur de chimie à l'Université de Lemberg, mort à Gratz, le 10 mai, à 86 ans; — Dr. Reinhold ROEHRICHT, historien allemand, auteur d'ouvrages considérables sur la Terre Sainte, parmi lesquels : *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge* (Berlin, 1874-1878, 2 vol. in-8) ; *Bibliotheca geographica Palestinae* (Berlin, 1891, in-8) et *Geschichte des ersten Kreuzzuges* (Innsbruck, 1901, in-8), mort au commencement de mai, à Berlin, à l'âge de 63 ans ; — Dr. Victor SCHMIDT, conseiller de justice allemand, professeur de droit romain, mort le 7 mai, à Marbourg, à l'âge de 79 ans ; — Karl SCHNEIDER, pédagogue allemand, membre du Conseil supérieur de régence, mort à Berlin, le 2 mai, à 79 ans ; — Dr. Ezio SCIAMANNA, professeur italien de pathologie des nerfs, mort le 15 mai, à Rome, à 55 ans ; — Dr. Otto STRUVE, astronome russe, membre associé de la Société astronomique de Londres, lequel avait succédé à son père, en 1861, en qualité de directeur de l'Observatoire central Nicolas de Pulkowa, mort le 13 avril, à 86 ans, à Carlsruhe (duché de Bade), où il s'était retiré en 1894; — TCHÉRINOV, médecin russe de réputation, professeur à l'Université de Moscou ; — Dr. Johann Baptist WIRTHMÜLLER, professeur de théologie morale à Munich, mort dans cette ville, le 15 mai, à 71 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 mai, M. Clermont-Ganneau explique une inscription romaine trouvée à Ghadamès, et y voit une formule de salutation. — M. G. Foucart, parlant des vases préhistoriques de Neggadeh, constate l'identité entre les idées que symbolise le décor de ces vases, avec celles qu'expriment les monuments de l'époque pharaonique. — M. le docteur Hamy rend compte de la mission archéologique qu'accomplit en ce moment M. Gautier, dans le Sousfana et le Saoura. — Le 16 mai, M. Louis Leger continue la lecture de son travail sur l'histoire de la lutte des Russes contre les Tartares et la littérature relative aux événements de cette lutte. — Le 19 mai, M. Pottier parle de la découverte faite par M. Rouzaud, dans une nécropole à Montlaurès, de vases peints dont la décoration rappelle le style mycénien et qui semblent indiquer des relations commerciales très anciennes entre la Gaule et l'Espagne. — M. Joulin donne lecture d'un travail sur ses recherches archéologiques à Toulouse et dans la Haute-Garonne. — M. Omont lit une note sur les manuscrits grecs et autres raretés bibliographiques ayant appartenu à un érudit espagnol, Pedro Gabès, poursuivi par l'Inquisition. — M. Ch. Kohler parle de l'auteur Guillaume Adam, évêque de Saltanieh, d'un traité de croisade remontant au XIVe siècle, et attribué jusqu'ici à tort à un dominicain allemand nommé Brocard. — Le 26 mai, M. Ferrero communique un travail sur *les Origines de la guerre des Gaules.*

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 mai, M. Chuquet présente une étude sur Schiller. — M. Boutroux

parle de sa visite à l'Université de Glasgow. — Le 16 mai, M. Bonet-Maury donne communication d'un mémoire sur la charité chrétienne, ses plus anciennes comme ses plus récentes manifestations. — M. F. Dreyfus rappelle le projet présenté en 1849, par Armand de Melun, à l'Assemblée législative, en vue d'organiser une protection du travail. — Le 20 mai, M. Levasseur lit le début d'un travail sur les doctrines économiques et socialistes contemporaines. — M. Paul Leroy-Beaulieu proclame la clarté et la précision de cette étude. — M. Ritter donne connaissance de travaux généalogiques entrepris par des savants genevois, notamment sur les ancêtres de Marat et de Mme de Staël.

Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie. — De même que la caricature ne s'attaque qu'aux célébrités, la parodie ne vise que les œuvres remarquables. Les talents ordinaires ne font pas assez de bruit dans le monde pour que la satire les atteigne. Aussi Victor Hugo, qui a occupé une si grande place dans le dernier siècle, ne pouvait-il échapper à la verve railleuse et souvent spirituelle d'écrivains habiles à travestir ses créations fréquemment géniales mais parfois aussi entachées de grandiloquence. Sauf quelques-uns des admirateurs malgré et quand même du poète et certains de ses adversaires irréconciliables, qui donc se rappelle aujourd'hui ou même connaît, ne fût-ce que par leurs simples titres, les parodies dont le théâtre du maître a été l'objet de 1830 à 1843? Il faut donc savoir un véritable gré à M. Alexandre Blanchard d'avoir composé sa brochure intitulée : *Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie* (Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 68 p. — Prix : 1 fr. 50). M. Blanchard est un hugophile, mais un hugophile qui ne pousse pas les choses à l'extrême, car il reconnaît sans difficultés que les parodistes ne furent pas, en général, des zoïles absurdes. Il passe en revue, dans leurs scènes principales, un certain nombre des pièces ultra comiques que des gens à l'esprit aigu ont mises au jour pour plaisanter le théâtre de V. Hugo. Tour à tour nous connaissons ainsi diverses parodies d'*Hernani* : *N, i, ni, ou le Danger des castilles; Oh! qu'enni, ou le Mirliton fatal; Harnali, ou la Contrainte par cor.* Puis d'autres parodies de *Marion de Lorme : Gothon du passage Delorme; Marionnette.* Puis encore : *Tigresse-Mort-aux-Rats*, parodie de *Lucrèce Borgia*; *Marie, tu dors encore*, parodie de *Marie Tudor; Cornaro, tyran pas doux*, parodie d'*Angelo, tyran de Padoue; Ruy-Brac*, parodie de *Ruy-Blas;* enfin *les Hures-Graves, les Buses Graves, les Barbus Graves,* parodies des *Burgraves*, etc. Cette étude de M. A. Blanchard va tout droit aux gens peu moroses; et nous la recommandons aux personnes atteintes de neurasthénie. Elle fera également la joie des lettrés bien équilibrés. Ainsi, nombre de lecteurs y trouveront leur compte.

Paris. — Il fallait à l'enfance une bible qui ne dépassât point son niveau intellectuel, qui l'intéressât par la simplicité lumineuse des récits. Un curé, M. l'abbé Martin de Noirlieu, s'était livré à ce travail avec toute son âme sacerdotale. Son succès fut considérable et eut des éditions rapides. La dernière est vraiment un charme pour l'âme des enfants, pour leurs yeux distraits : ce petit volume est bien imprimé, orné de 25 jolies gravures, solidement cartonné. En voici le titre : *Petite Bible de l'enfance à l'usage des écoles et des catéchismes* (Paris et Lyon, Vitte, in-16 de 96 p. — Prix : 0 fr. 50).

— L'on doit à M. l'abbé Adrien Pangaud, vicaire à Neuilly, un très attachant et non moins édifiant petit livre qui a pour titre : *La Sainte Messe, dialogue entre un prêtre et un jeune homme* (Paris, Bloud, s. d. (1905), in-32 de 70 p., illustré. — Prix : cartonné : 0 fr. 50). L'auteur dédie son volume « Aux garçons du patronage laïque de Neuilly. » « Bons amis, dit-il affectueusement, vous demeurez, pour l'ordinaire, assez inoccupés (pendant l'assis-

tance à la messe), parce que vous ignorez le drame passionnant qui se joue là, sur l'autel et sous vos yeux. J'ai pensé vous être agréable et utile, en composant pour vous, sous forme de dialogue, une explication très simple des principales cérémonies du Saint Sacrifice. » Voilà, certes, une idée excellente, grandement louée par M. Jouin, curé de Saint-Augustin, dans la Préface qu'il a écrite pour cet opuscule que non seulement les jeunes gens, mais aussi leurs parents, ne manqueront pas de lire avec le plus vif intérêt.

— Nous ne savons trop où classer la doctrine d'Albert Jounet, qui n'est pas du spiritisme, ni du théosophisme, ni du catholicisme, ni du socialisme, mais un mélange de tout cela. Et après tout le principal souci de cet auteur n'est sans doute pas d'être classé ; il a des préoccupations d'un plus réel intérêt : « Réconcilier la foi avec la raison, *scientifier* la religion, sanctifier la science, tel paraît être le but que s'est proposé Albert Jounet ; et ce but est assez élevé pour que M. Étienne Bellot ait cru devoir consacrer une brochure à ce publiciste actif et bien intentionné : *Synthèse messianique. Albert Jounet, son œuvre* (Paris, Chacornac, 1905, in-18 de 63 p.). M. Bellot nous avertit toutefois qu'il ne partage pas toutes les idées d'Albert Jounet, mais néanmoins il conclut que celui-ci « est un Verbe. »

— Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de recommander *Les Conférences,* revue mensuelle, paraissant le 1er et le 3e mercredi de chaque mois, par fasc. de 24 p., illustré (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8. — Prix de l'abonnement annuel : 3 fr.). Nous avons sous les yeux la quatrième année. C'est un arsenal d'une grande opportunité. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire simplement la table analytique. Voici quelques titres de conférences faites par nos esprits les plus distingués : *Les Corporations ouvrières ; — La Bastille ; — Les Maîtres de l'opinion publique ; — Faut-il croire en Dieu ? — Le Radium ; — L'Action des femmes dans le développement du christianisme ; — Le Matérialisme ; — Bossuet ; — Notre Situation financière et politique ; — Le Devoir des catholiques à l'heure présente ; — Les Coopératives de production ; — La Mutualité ; — La Science et la Religion* ; — *La Saint-Barthélemy ; — Renan et Chateaubriand ; — Les Articles organiques ; — La Gaule au moment de la conquête romaine ; — L'Armée ; — Voltaire ; — Science et croyances* ; — *Le Concordat est un traité* ; — *La Mine et les mineurs*, etc.

— Un don récent a fait entrer au département des imprimés de la Bibliothèque nationale un exemplaire du missel parisien imprimé en 1501 par Thielman Kerver, particulièrement intéressant pour avoir appartenu à Robert Dugast, fondateur du collège Sainte-Barbe, qui l'avait acheté en 1519, étant principal du collège de Coqueret et curé de Saint-Hilaire-au-Mont, et qui y a consigné quelques notes sur sa famille, et sur des tempêtes, sècheresses et orages survenus à Paris de 1514 à 1521. M. H. Omont reproduit ces annotations dans sa *Note sur un missel parisien de 1501 ayant appartenu au fondateur du collège de Sainte-Barbe* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, t. XXXII. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 6 p. avec pl.).

— Le même érudit a donné à l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* et en a tiré à part (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 7 p.) *Quelques Lettres de B. Guérard à J. Desnoyers, sur les premières années de la Société de l'histoire de France.* Ces lettres, qui s'étendent de 1834 à 1845, sont au nombre de cinq. On y trouve des renseignements assez intéressants sur les premiers travaux de la Société ; on y voit entre autres que la liste des Sociétés littéraires parue dans l'Annuaire de 1841 n'est pas l'œuvre d'Auger ni de Desnoyers, comme on l'a dit, mais de B. Guérard.

— Nous avons parlé ici, le mois dernier (p. 465-466), du Rapport que M. J.-C.-Alfred Prost a présenté à la Société des agriculteurs de France, sur les postes et les tarifs postaux, d'après l'analyse sommaire donnée dans le *Bulletin* de cette société. Aujourd'hui, nous devons signaler ce Rapport même, qui vient de paraître sous le titre : *Les Services postaux français, au point de vue des intérêts agricoles, industriels, commerciaux, coloniaux et privés* (Paris, Amat, 1905, in-8 de 41 p. — Prix : 1 fr. 25). « Quiconque, dit tout d'abord M. Prost, a visité, comme nous, les pays prospères de l'Europe, ne sera pas taxé d'exagération lorsqu'il affirmera que, de tous ces pays, la France est celui où les services postaux laissent le plus à désirer au point de vue de la célérité, en même temps que celui où ils sont le plus dispendieux pour les particuliers. » Après avoir jeté un rapide *Coup d'œil historique* sur les postes, il nous fait connaître le *Fonctionnement postal français actuel*, qu'il critique avec un peu trop de passion, nous semble-t-il, puis il fait l'éloge du *Service postal anglais et allemand*, après quoi il nous entretient des télégraphes, de la télégraphie sans fil, des téléphones, et toujours avec des observations sévères en ce qui concerne notre pays. Enfin, il expose les *Conséquences des taxes postales à bas prix*, en comparant notre fâcheux état d'infériorité vis-à-vis des nations concurrentes. L'auteur estime qu'il ne faut pas s'en tenir à la simple réduction de la taxe de la lettre ordinaire de 15 à 10 centimes, mais qu'il importe de chercher sans délai « l'un des seuls moyens capables de nous faire remonter au rang duquel nous sommes descendus (sous le rapport commercial surtout), c'est-à-dire l'abaissement de toutes nos taxes intérieures de correspondances. » C'est ainsi que le présent rapport réclame justement, entre autres, des réductions sur les valeurs à recouvrer, ainsi que sur les taxes concernant les journaux, les imprimés et les échantillons. On trouvera là un très édifiant tableau des *Taxes intérieures comparatives pour divers pays* tels que l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, la Bulgarie, le Danemark, les États-Unis, l'Italie et la Suisse, tous jouissant d'avantages qui nous sont refusés, sans doute parce que l'Administration des postes part de cette conception fausse que ses services doivent rapporter au budget de l'État au lieu de concourir à la prospérité réelle du pays en facilitant le développement des transactions commerciales. Naturellement, M. Prost est amené à critiquer le projet de loi Rouvier-Dubief, et il finit par « engager chaque électeur d'enjoindre à ses commettants, députés ou sénateurs, de réclamer la prompte exécution des réformes, par tous les moyens législatifs à leur disposition, puisqu'on a opposé une fin de non-recevoir à la voie administrative, qui aurait pu être plus expéditive. » Nous souhaitons le plus grande diffusion à ce Rapport très bien fait, net, précis, qui eût peut-être gagné, toutefois, à être un peu moins violent dans la forme. Ceux-là seuls qui, dans la lutte, ne se fâchent jamais, pourront peut-être morigéner l'auteur; mais, franchement, combien ceux-là seront-ils?

Anjou. — L'une des questions qui ont été agitées avec le plus de passion est celle de la légitimité du serment exigé du clergé par la constitution de l'an VIII. M. l'abbé F. Uzureau publie dans la *Revue des questions ecclésiastiques* de décembre 1904 sous le titre : *La Promesse de fidélité à la constitution de l'an VIII* (tir. à part, Lille, Morel, in-8 de 11 p.), deux lettres du préfet de Maine-et-Loire (16 sept. et 8 nov. 1800) qui justifient les conclusions qu'il avait adoptées dans son ouvrage sur *les Serments pendant la Révolution*, et il répond ainsi aux critiques assez mal fondées qu'avaient soulevées quelques pages de son livre.

Bourgogne. — La Société éduenne nous envoie le tome XXXIIe de la nouvelle série de ses *Mémoires* (Autun, impr. Dejussieu, 1904, in-8 de XXIX-492 p., avec 23 planches et quelques figures). Outre les procès-verbaux des séances de l'année 1904 (p. 413-489), ce beau volume comprend cinq études dont quatre sont importantes, savoir : *Les Fouilles du Mont-Beuvray de 1897 à 1901*, par M. Joseph Déchelette (p. 1-83, avec 22 planches hors texte et quelques figures dans le texte) ; — *La Châtellenie de Glenne*, par M. Eugène Fyot (p. 85-133). Nous n'avons là que la première partie de ce travail qui sera continué dans le prochain volume ; — *Les Députés de Saône-et-Loire aux Assemblées de la Révolution*, par M. Paul Montarlot (p. 133-257) ; c'est la suite de l'étude que l'auteur a commencée dans les deux précédents volumes des *Mémoires de la Société éduenne* ; — *Notes sur deux fragments de poterie trouvés à Autun*, par M. René Gadant (p. 259-264, avec une planche) ; — *Jacques-Gabriel Bulliot, président de la Société éduenne, correspondant de l'Institut, sa vie et son œuvre*, par M. A. de Charmasse (p. 265-411), suite d'une étude dont la première partie a paru dans le tome précédent et dont la fin sera publiée dans le volume de l'an prochain.

Franche-Comté. — Le n° 40 (mars 1905) de *Spelunca, Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* est tout entier consacré à de nouvelles *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura* faites par M. le professeur E. Fournier (Paris, au siège de la Société, 34, rue de Lille, in-8 de 26 p., avec 2 grav. et 6 petits plans ou coupes). Au cours de cette sixième campagne (1903-1904), dit M. Fournier, « nous avons eu l'occasion d'examiner (à propos des eaux) un grand nombre de projets d'alimentation dans les départements du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et le territoire de Belfort, ce qui porte à plus de 200 le nombre des projets examinés par nous depuis la mise en vigueur de la circulaire du 10 décembre 1900. » Les régions dans lesquelles le professeur a opéré sont les suivantes : I. Région des plateaux occidentaux au nord de la vallée du Doubs. II. Zone des grands plateaux (premier plateau aux environs de Baume-les-Dames, Lisle-sur-le-Doubs, etc.; plateau de Blamont ; plateaux de Pierrefontaine-les-Varans et plateaux en bordure du Dessoubre ; plateaux bordant la vallée de la Loue ; plateau de Levier. III. Haute-Chaîne. IV. Jura. Environs d'Arbois. Autres régions du Jura. V. Vallée de l'Ognon et Haute-Saône. Le fascicule se termine par une « 5e liste complémentaire des grottes, gouffres, rivières souterraines et résurgences de Franche-Comté » visités ou reconnus dans 30 localités.

— M. John Viénot a publié dans la *Revue chrétienne*, puis tiré à part onze *Lettres inédites de Georges Cuvier à Georges Duvernoy* (Dole, Girardi et Audebert, 1905, in-8 de 20 p.), lesquelles vont de 1802 à 1817. « Les quatre premières, dit M. J. Viénot dans une courte mais très intéressante Introduction, écrites de Fréjus et de Marseille, datent de 1802. Cuvier, bien qu'il ne fût âgé que de 33 ans, avait été remarqué déjà par Bonaparte, qui l'avait nommé l'un des six inspecteurs généraux chargés d'organiser les lycées de France. Il était au cours de cette mission honorable lorsqu'il écrivit à Duvernoy (qui devait être le successeur de l'illustre naturaliste au Collège de France) ces lettres qui nous font pénétrer dans l'intimité du savant, en même temps qu'elles nous initient à sa méthode de travail. Les lettres de 1806 à 1807... sont uniquement relatives à la situation de Duvernoy, qui préoccupe Cuvier, et dans lesquelles il le désigne formellement pour son unique remplaçant... Les deux dernières datent de 1817 et nous montrent Cuvier poussé par quelques amis vers l'engrenage politique. Il y échappa pour cette fois, mais — on le sait — pas pour toujours. » L'opuscule se ter-

mine par une douzième lettre du Dr Lereboullet annonçant à Duvernoy, avec quelques détails précis, la mort de Cuvier (13 mai 1832). Cette publication ne peut manquer d'assurer à M. J. Viénot la reconnaissance des érudits.

— Nous trouvons dans l'*Annuaire du Jura* pour 1905 trois études, savoir : 1° *La Franche-Comté sous la domination espagnole*, par M. C. Boissonnet (p. 56-72). L'auteur examine ici, déclare-t-il, « quelques-uns des points les plus importants de l'administration de la province : Droits et pouvoir du souverain ; alliance de son gouvernement avec la religion ; Défense de la société civile contre l'accroissement de la fortune du clergé ; Défense de la noblesse contre les usurpations de titres. » Le travail touffu et diffus de M. Boissonnet débute par nous parler de l'empereur Auguste et aussi de Napoléon Ier ; puis, faisant étalage d'érudition, il cite quantité d'ouvrages modernes dont la valeur est fort diverse (y compris *Hernani*, de V. Hugo !) pour, enfin, arriver au *Recueil des ordonnances et édits de la Franche-Comté*. Le tout pour établir principalement que l'ancien régime, soit espagnol, soit français, n'a pas eu toujours une bien tendre attitude vis-à-vis l'Église en général et surtout à l'égard des congrégations ; — 2° *Les Noms de famille dans le Jura*, que nous donne M. Émile Cère (p. 74-88), est un résumé parfaitement présenté et fort intéressant ; — 3° Enfin un écrivain qui signe des simples initiales G. C. commence une curieuse étude sur *l'Affaire de Maigret* (p. 89-96), où est entreprise la réhabilitation de Marie-Thomas de Maigret, injustement condamné, assure-t-il, par le Parlement de Besançon à la peine de mort et exécuté sur la place des casernes de cette ville le 14 juillet 1785. Nous verrons sans doute l'an prochain la suite de ce plaidoyer historico-judiciaire.

— M. le chanoine L. Crolet a consacré une notice biographique des plus intéressantes à *l'Abbé Henri Babey, curé-doyen de Foncine-le-Haut* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, 1905, in-18 de 23 p., avec portrait). Né à Revigny (Jura), le 29 avril 1863, l'abbé Henri-Désiré-Marie Babey fit de fortes études, d'abord dans sa famille, sous la direction d'un précepteur ecclésiastique, puis continuées à Besançon, à l'école Sainte-Marie, à Paris, au collège Stanislas, et terminées enfin à Sainte-Marie, de Besançon, où il conquit son baccalauréat. Entré au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, en 1883, la prêtrise lui fut conférée cinq ans plus tard. Successivement vicaire à Dole et curé de Chilly, il devint curé-doyen de Foncine-le-Haut, le 3 juin 1900. Comme partout où il avait passé, le digne ecclésiastique accomplit le plus grand bien dans cette importante paroisse, aimé, estimé et respecté de tout le monde. C'est là que la maladie vint le terrasser en pleine activité sacerdotale. Il dut alors se retirer dans sa famille, à Revigny, où il mourut le 16 novembre 1904. Ces quelques lignes ne sauraient donner que de très loin une idée de la carrière si remplie de ce prêtre modèle, qui n'a laissé que des sympathies et des regrets.

Languedoc. — Notre collaborateur M. le chanoine Charpentier a publié, dans les *Archives de la Société des collectionneurs d'ex-libris* (n° de février 1905), un article sur *les Ex-libris des deux Châteauneuf de Rochebonne, évêques de Noyon et de Carcassonne, et de leur cousin l'abbé de Varadier de Saint-Andéol*. L'auteur ne s'est pas borné à décrire les ex-libris de ces trois prélats ; il a cru plus instructif de présenter brièvement ceux-ci aux lecteurs. Les trois prélats n'étaient pas des inconnus pour M. l'abbé Charpentier, car ils étaient neveux de Louis de Grignan, évêque de Carcassonne, dont il a écrit la vie d'une manière si attrayante. Au cours de son étude, M. l'abbé Charpentier reproduit un bel ex-libris et un fer de reliure de l'évêque de Noyon ; en tirage

à part un ex-libris de son frère dont le Musée de Carcassonne possède le cuivre; de l'abbé de Saint-Andiol un ex-libris très artistique qui doit dater de l'époque où l'ancien vicaire général de Louis de Grignan était devenu abbé de Perray-Neuf (Angers).

Limousin. — Nous avons eu déjà l'occasion de signaler, en passant, les *Curiosités de la bibliographie limousine* données au *Bibliophile limousin* par un de nos meilleurs érudits qui se dissimule sous le pseudonyme « d'un bibliophile corrézien. » Un tirage à part à cinquante exemplaires et qui malheureusement n'est pas mis dans le commerce, nous offre l'occasion de revenir sur ce remarquable travail (Limoges, Ducourtieux et Gout, 1905, in-8 de 226 p.). Outre un article fort curieux sur la *Bibliothèque bleue limousine*, dans lequel l'auteur signale quelques opuscules populaires sortis des presses d'Ardillier, de Dalesme, des Chapoulaud et des Farne, et fort rares — presque tous font défaut à la Bibliothèque nationale,— le recueil ne contient pas moins de cinquante notices sur des écrivains nés en Limousin, ou du moins qui y ont vécu, comme le Dolois Louis Guyon. Sans entrer naturellement dans le détail de toutes ces notices — la place nous ferait défaut — nous signalerons l'ingénieuse supposition du bibliophile corrézien qui voit dans le nom de Claude d'Acreigne, « Tullois, avocat au Parlement, » auteur de diverses plaquettes curieuses parues en 1615 et 1616, l'anagramme d'un de Reignac, famille bien connue de la Corrèze; — la notice sur Jean de Maumont, celle sur les Loyac et celle sur les de Selve, qui suffirait presque à révéler dans le « Bibliophile corrézien » le savant écrivain qui a donné naguère à la *Revue des questions historiques* un beau et solide travail sur Jean de Selve, le conseiller de François Ier.

Nivernais. — Voici le quatrième et dernier fascicule du tome X de la troisième série (XXe volume de la collection) du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Mazeron, 1905, in-8 paginé 429-543), lequel renferme les travaux ci-après : *La Société populaire et républicaine de Saint-Amand, d'après les registres de ses séances régulièrement tenus du 27 octobre 1793 (6 brumaire an II) au 17 avril 1794 (28 germinal an II)*, par M. Auguste Boyer (p. 429-482) ; — *Renaud de Nevers, seigneur de Decise (1130-1191)*, par M. René de Lespinasse (p. 483-494), dont le tirage à part a été signalé ici même (t. CIII, p. 475) ; — *Jean Rouvet et sa famille*, par notre collaborateur M. Henri Stein (p. 495-506) ; — *L'Église de Saint-Martin-du-Puy et quelques-uns des souvenirs qui s'y rattachent: Tombeau de la famille des Bourbon-Busset; Marie-Louise de la Fayette*, par M. Teste (p. 507-513); — *Seigneurs de Lorme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1353*, par le même (p. 514-529) ; — *Description du salon de l'abbesse de Notre-Dame de Nevers au* XVIIe *siècle*, par M. le chanoine André Sery (p. 530-532).

Normandie. — M. Paul Allard a extrait du *Précis de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen* une *Notice sur M. l'abbé Fouard* (s. l. n. d., in-8 de 8 p.), dans laquelle il retrace la modeste carrière et fait excellemment ressortir les qualités éminentes d'érudition et de style de l'auteur de la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Saint Pierre et les premières années du christianisme, Saint Paul*, tous ouvrages universellement estimés et dont le nombre d'éditions atteste le succès.

— *Dans les grandes deunnes* et *la Cainchon des ânes*, par M. Louis Beuve, musique de M. H. Mariette (Saint-Lo, Jacqueline, petit in-folio de 4 p.). Sous ces titres, en pur patois bas-normand, nous signalons aux amateurs de folklore deux pièces nouvelles dues au talent si spontané de celui que le *Polybiblion* appelait, il y a quelque temps, « le trouvère normand. » *Les grandes*

deunnes sont les vastes espaces au bord de la presqu'île du Cotentin, qu'ont envahis les sables à peine fixés par « les cardrons bieus » et qu'on dirait un prolongement de la mer sur la terre. Le poète a été frappé surtout de la ressemblance entre la vague et les ondulations de ce sol mouvant, où les fées, ont « déclavé à pleines bannelées, des mouchets d'or, ichin et là. » *La Cainchon des ânes* donne une note plus attendrie. *Le pauv' queton de la maison*, ce bourriquot, traité par tous comme un souffre-douleur qu'on trouve toujours, « le plius dispos pour les corvées. »

I mérit'rait mûs qu'une cainchon !

Nous voudrions voir réunis en un volume ces morceaux d'une inspiration si franche, et d'une observation si loyale, qui décrivent, avec une âpre vérité, les aspects du sol bas-normand.

Orléanais. — Le tome vingt-neuvième des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, qui vient de nous parvenir (Orléans, Marron, 1905, in-8 de 546 p., avec 28 planches et quelques figures dans le texte), comptera certainement parmi les meilleurs de cette société; il est, d'ailleurs, l'un des plus intéressants, par le texte et l'illustration, de tous les volumes du genre que nous avons reçus depuis le commencement de la présente année. Il est ainsi composé : *Notice historique sur le tribunal de commerce d'Orléans*, par M. A. Breton (p. 1-226, avec de nombreuses pièces justificatives, une table analytique et une table alphabétique); — *Les Trépassés du siège d'Orléans (1428-1429)*, par M. le chanoine Th. Cochard (p. 227-304); — *La Cathédrale romaine d'Orléans*, par MM. Eugène Lefèvre-Pontalis et Eugène Jarry (p. 305-355, avec 13 planches et quelques fig. dans le texte); — *Le Recrutement du personnel municipal en l'an IX*, par M. C. Bloch (p. 357-368); — *Les Débuts de la lithographie à Orléans*, par M. H. Herluison (p. 369-384, avec 3 planches); — *Le Duc François de Guise à Orléans*, par notre collaborateur M. le comte Baguenault de Puchesse (p. 387-398, avec 2 planches); — *Les Déesses-Mères d'Orléans*, par M. Jules Baillet (p. 399-413, avec 2 planches); — *Un Ingénieur orléanais, Lecreux (1728-1812)*, par M. Guillon (p. 415-512, avec 2 planches); — *Le Sculpteur Gois fils et sa statue de Jeanne d'Arc*, par MM. H. Herluison et Paul Leroy (p. 513-544, avec 6 planches et 2 vignettes).

Allemagne. — Les Allemands s'empressent d'introduire chez eux toutes les institutions qui leur semblent bonnes chez les autres nations : c'est ainsi qu'ils ont emprunté aux Anglais et aux Français l'idée d'organiser chez eux des conférences populaires, faites pour le peuple et devant le peuple par les professeurs de l'enseignement supérieur. Chez nous, les Universités dites populaires existent depuis une dizaine d'années, mais elles ont dévié, elles sont devenues des parlottes démagogiques et socialistes. Les Allemands paraissent plus sages et plus pratiques, s'il faut en juger par le fascicule que nous avons sous les yeux, et qui est le premier compte rendu de leurs conférences populaires organisées par les membres des Universités nationales (*Bericht über die Verhandlungen der Tagung für volkstümliche Hochschul-vorklage im deutschen Sprachgebiete*. Leipzig, Teubner, 1905, in-8 de 98 p. — Prix : 3 fr. 10). Leur but n'est pas de flatter les passions politiques, mais d'élever et d'ennoblir la démocratie, en discutant devant elle, et dans un langage mis à la portée des plus simples, les hauts problèmes qui intéressent l'humanité de tous les temps; ils conçoivent ces cours comme un moyen de vulgariser la science et de la répandre parmi le peuple. Un comité formé des membres les plus distingués de l'Université de Vienne s'est mis à la tête du mouve-

ment et a réuni dans l'aula de la vieille Université tous ceux qui, en Allemagne, pensent comme eux. Leur première session a eu lieu au mois de mars, et ils ont publié dans un fascicule tout ce qui y a été dit et fait d'intéressant. Le professeur Peuck a souhaité la bienvenue aux membres du Congrès, on a élu le bureau et délibéré sur l'organisation des cours populaires, sur leur direction et sur le choix des conférenciers ; dans une seconde réunion, on a discuté de l'objet de ces cours et des résultats obtenus ; dans une troisième, des conférences pédagogiques à faire pour les maîtres et les professeurs. Les organisateurs de nos Universités populaires et tous ceux qui, en France, rêvent d'éclairer et d'améliorer le peuple, auraient du profit à lire ces pages, où sont exposées tant d'idées sages et pratiques.

Angleterre. — Entre 1901 et 1904, M. Herbert E. Balch s'est consacré, avec d'autres amis dévoués de la spéléologie, à l'exploration des cavernes et des cours d'eau des Mendip Hills du comté de Somerset. Les trous de Swildon et de Wookey, les cavernes de Lamb Lair, de Burrington, de Chedder, etc., surtout la grande caverne d'Eastwater, découverte en 1902, ont été soigneusement étudiés par ce spéléologue et lui ont permis de montrer quel est le système d'écoulement souterrain de ce district. Sans doute, bien des recherches demeurent encore à effectuer dans cette partie de l'Angleterre sud-orientale ; en attendant qu'elles soient terminées, le mémoire de M. Balch, complété par une note de M. E.-A. Martel sur la résurgence de Wells, constitue le meilleur travail qu'il soit possible de consulter sur le sujet (*Les Cavernes et les cours d'eau souterrains des Mendip-Hills.* Paris, au siège de la Société de spéléologie, 34, rue de Lille, VIIe arr., 1904, in-8 de 38 p., avec cartes et grav.).

Belgique. — Le diocèse de Tournai eut, comme beaucoup d'autres, deux évêques pendant certaines périodes du Grand Schisme. Le chapitre élut Pierre d'Aussay, qui demanda ses bulles à l'antipape Clément VII (1379). Urbain VI nomma, un an plus tard, Jean de West, que Pierre d'Aussay avait privé de ses fonctions de doyen du chapitre. L'évêque urbaniste eut surtout à exercer son ministère parmi les populations flamandes restées fidèles à l'évêque de Rome. Il mourut le 6 juin 1384. Dom Berlière a exposé ce qui peut être connu de sa vie et de son administration (*Jean de West évêque urbaniste de Tournai, 1380-1384.* Bruxelles, Weissenbruch, 1904, in-12 de 40 p. Extrait des *Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique*, t. LXXIII).

Espagne. — Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt la petite brochure de M. Francisco Carreras y Candi : *Relaciones de los vizcondes de Barcelona con los Arabes* (*Estudios de erudición oriental, extracto del homenaje á D. Fr. Codera.* Zaragoza, tip. San Miguel, 1904, in-8 de 9 p.), qui est un tirage à part des travaux offerts à Francisco Codera à l'occasion de son jubilé professoral. Plus d'un point historique est mis en lumière dans cette dissertation érudite.

— Signalons le premier numéro d'une nouvelle revue : *Estudios de Deusto* (Bilbao, editorial Vizcaína), qui est un organe du collège dirigé à Deusto par les Pères de la Compagnie de Jésus. On y trouve des articles de droit civil, de beaux-arts et d'histoire, fort bien conçus et non moins bien écrits.

Italie. — Il se produit depuis plusieurs années un incontestable mouvement en faveur des études franciscaines. Le succès de la toute jeune Société internationale d'études franciscaines en est une preuve. En voici une autre que nous fournit encore l'Italie avec le *Bullettino critico di cose francescane* (Firenze, Francesco Lumachi, in-8. — 6 fr. par an pour l'Italie ; 7 fr. 50

pour l'étranger). C'est au directeur, M. Luigi Suttina (Villa Suttina, Cividale del Friuli), qu'il faut s'adresser pour les abonnements. Sûre du concours des érudits les mieux qualifiés, comme MM. M. Barbi, Henri Cochin, L. de Kerval, Francesco Flamini, A.-G. Little, Francesco Novati, P. Mandonnet, P. Sabatier, A. Zenatti, la nouvelle revue se propose, dans ses fascicules trimestriels, de rendre compte, avec toute l'ampleur et l'exactitude possible, de la riche production scientifique qui va se multipliant sur saint François et son ordre ; un bulletin bibliographique et une chronique y pourvoiront, en même temps que des travaux originaux élucideront des points de détail. C'est ainsi que le premier fascicule, paru en avril, nous donne le résultat des recherches de M. L. de Kerval sur les sources de l'histoire de saint Francois, — un aperçu de M. Suttina sur les manuscrits franciscains de la Bibliothèque antonine de Padoue, etc.

États-Unis. — En 1867, la Bibliothèque du Congrès entrait en possession de la collection de Peter Force, qui comprenait, entre autres documents précieux, une série de manuscrits ayant naguère appartenu à l'Anglais George Chalmers, et contenant la correspondance de l'amiral Charles Wager et du vice-amiral Édouard Vernon. Cette correspondance, dont le premier document daté, adressé au capitaine Wager, est une instruction du prince George de Danemark, remontant au 22 mars 1706/7,dont les dernières lettres un peu nombreuses sont de l'année 1753, s'étend par conséquent sur toute la première moitié du XVIIIe siècle et sur une période très intéressante de l'histoire des opérations anglaises aux Indes Occidentales ; sur l'expédition contre Carthagène et Cuba, sur une expédition projetée contre la Géorgie et la Floride, sur les efforts tentés pour supprimer la piraterie espagnole, on y trouvera nombre de pièces intéressantes et importantes, ainsi que sur la traite des nègres, sur la Compagnie commerciale des mers du sud, sur la Jamaïque, les îles Bahamas, la Nouvelle-Écosse ; sur l'expulsion des Acadiens de ce dernier pays et sur les opérations militaires à la Nouvelle-France et en Virginie, une série d'autres documents fournissent de très précieux renseignements. Aussi comprend-on que l'administration de la Bibliothèque du Congrès ait entrepris, en en publiant l'inventaire, de faire connaître cette collection d'un si grand intérêt pour l'histoire coloniale de la première moitié du XVIIIe siècle ; M. John C. Fitzpatrick s'est acquitté de ce soin, sous la direction de M. Worthington Chauncey Ford, avec une intelligence et un soin dignes de tous éloges. De belles planches reproduisent en fac-simile trois documents d'une importance particulière, et un excellent index contribue encore à faire un véritable instrument de travail de cet inventaire où se trouvent aussi différentes pièces concernant la côte occidentale d'Afrique et certains points d'un incontestable intérêt pour l'historien de la géographie ou de la colonisation (Library of Congress. *List of the Vernon-Wager Manuscripts in the Library of Congress.* Compiled under the Direction of Worthington Chauncey Ford. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 148 p., avec planches).

Publications nouvelles. — *L'Étude de la Sainte Écriture.* Lettre de Mgr l'évêque de Beauvais, Noyon et Senlis au clergé de son diocèse (in-8, Lecoffre). — *Études d'histoire et de théologie positive*, par P. Batiffol, 2e série (in-12, Lecoffre). — *Die Thekla-Akten. Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche*, von Dr C. Holzhey (in-8, München, Lentner). — *Le Bon Pasteur. Conférence sur les obligations de la charge pastorale*, par Mgr Lelong (in-12, Téqui). — *Cultus S. S. cordis Jesu et purissimi cordis B. V. Mariae, sacerdotibus praecipue et theologiae studiosis propositus*, scripsit H. J. Nix (in-8

Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Marie d'après l'Évangile*, par M. Caron (petit in-8, Haton). — *La Immaculada. Disertacion, filosóphica, è historica*, por F. Elguero (in-8, Mexico, tip. de « El Tiempo »). — *Les Opuscules de saint François d'Assise*, trad. par le P. Ubald d'Alençon (in-16, Poussielgue). — *L'Apôtre de la Sainte Messe*, par l'abbé E. Journet (in-18, Abbeville, Paillart). — *Divine Mère et Mère-Patrie*, par Léon-Rimbault (in-12, Téqui). — *Les Fêtes chrétiennes en histoires*, par J.-M. A. (gr. in-8, Abbeville, Paillart). — *Le Livre de la bonté*, par G. Marquis (in-12, Téqui). — *Comentarios canónico-morales sobre religiosas según la disciplina vigente*, por P. J. B. Ferreres (in-18, Madrid, imp. de Lopez del Horno). — *Traité de droit public international*, par A. Mérignhac. 1re partie (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *De la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers dans la grande industrie*, par G. Laronze (in-8, Rousseau). — *L'Affaire Danval devant l'opinion publique, documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau*, par L. Danval (in-12, Vigot). — *La Philosophie de Charles Renouvier*, par G. Séailles (in-8, Alcan). — *L'Être subconscient*, par le Dr G. Geley (in-8, Alcan). — *L'Avenir de l'intelligence*, par C. Maurras (in-16, Fontemoing). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. 15e année, 1904 (in-8, Alcan). — *La Morale des religions*, par J.-L. de Lanessan (in-8, Alcan). — *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Propos de morale*, par H. Michel. 3e série (in-16, Hachette). — *Le Caractère*, par J. Guibert (in-32, Poussielgue). — *Les Mensonges du caractère*, par F. Paulhan (in-8, Alcan). — *Œuvres complètes* du comte L. Tolstoï. T. XIII. *Articles pédagogiques* ; trad. par J. W. Bienstock (in-12, Stock). — *D'où vient la décadence économique de la France*, par le baron C. Mourre (in-18, Plon-Nourrit). — *Socialisme et Christianisme*, par A.-D. Sertillanges (in-12, Lecoffre). — *La Nature et la vie*, par H. de Varigny (in-18, Colin). — *L'Hérédité morbide*, par le Dr P. Raymond (in-8, Vigot). — *Les Méthodes de rééducation en thérapeutique*, par le Dr Contet (in-12, Vigot). — *Amis et ennemis du corps humain*, par les Drs A. Lucas et A. Couillaud (in-18 cart., Vigot). — *Les Filaires du sang de l'homme*, par le Dr R. Penel (in-8, F. R. de Rudeval). — *Traitement des hémorragies puerpérales*, par le Dr G. Keim (in-12, Vigot). — *Les Kystes hydatiques du foie*, par le Dr F. Dévé (in-18, F.-R. de Rudeval). — *La Scrofule et les infections adénoïdiennes*, par le Dr P. Gallois (in-12, F. R. de Rudeval). — *Résurrection du cœur, la vie du cœur isolé, le massage du cœur*, par le Dr M. d'Halluin (gr. in-8, Vigot). — *Massage et masseurs*, par le Dr Louis Lièvre (in-16, H. Paulin). — *Secours d'urgence aux malades et aux blessés*, par R. Schnaebelé (in-18 cartonné, Vigot). — *Manuel annuaire de la santé pour 1905, ou Médecine et pharmacie domestiques*, par F. Raspail et X. Raspail (in-18, Vigot). — *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, par le Dr H. Schlesinger ; trad. par les Drs L. Lichtwitz et J. Sabrazès (2 vol. in-12, Vigot). — *L'Anesthésie locale pour l'extraction des dents*, par le Dr Sauvez (in-8 cart., Vigot). — *Fétichistes et érotomanes*, par E. Laurent (in-18, Vigot). — *Leçons sur la théorie des gaz*, par L. Boltzmann ; trad. par A. Galloti et H. Bénard. 2e partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Notions de mécanique*, par J. Richard (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Éléments de géométrie*, par A. Rossignon et F. Pillet (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Économie forestière*, par G. Huffel. T. II (gr. in-8. Laveur). — *Le Bois*, par J. Beauverie (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Étude pratique des roches*, par F. Rinne ; trad. et adapté par L. Pervinquière (in-12, F.-R. de Rudeval). — *Étude sur la stratégie navale*, par

R. Daveluy (in-8, Berger-Levrault). — *Le Football Association*, par E. Pontié (in-18 cartonné, Laveur). — *Messieurs les disciples de saint Hubert*, par M. d'Herbeville (in-12 carré, Laveur). — *Aristoxène de Tarente et la Musique de l'antiquité*, par L. Laloy (gr. in-8, Société française d'imprimerie et de librairie). — *La Cuisine, l'hygiène et la table*, par Mme A. Raymond (in-18, Firmin-Didot). — *La Grammaire du purisme et l'Académie française au* XVIIIe *siècle*, par A. François (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Un Texte arabico-malgache du* XVIe *siècle*, transcrit, traduit et annoté d'après les mss. 7 et 8 de la Bibliothèque nationale, par G. Ferrand (in-4, C. Klincksieck). — *Sonnets antiques et modernes*, par P. Dandicolle (petit in-8, Lemerre). — *La Croisade des enfantelets francs*, par L. Ernault, poème dramatique (in-18, Lemerre). — *Les Cloches du passé*, par M. Markovitch (in-18, Lemerre). — *Les Pierres sonores*, par L. Berger (in-12, Société française d'imp. et de librairie). — *Le Christ*, par H. Ganem (in-16, Téqui). — *Au long des terrasses*, par P. Castiaux (in-18, Lille, édition du Beffroi). — *Trois Comédies* de Plaute ; trad. par L. Tailhade (in-16, Flammarion). — *Mademoiselle Floriette Bachet du conservatoire*, comédie moderne en 5 actes, par P. Mougin (in-18, Lemerre). — *Line*, par A. Lichtenberger (in-18, Plon-Nourrit). — *Un Mari en loterie*, par G. Mareschal de Bièvre (in-16, Plon-Nourrit). — *La Servante*, par Edgy (in-16, Plon-Nourrit). — *A l'aube*, par M. Thelen (in-16, Perrin). — *Dix Contes vécus*, par R. Huchard (in-16, Perrin). — *Aline*, par C.-F. Ramuz (in-16, Perrin). — *L'Hôtellerie du temps perdu*, par G. Auriol (in-16, Flammarion). — *L'Accordeur aveugle*, par M. Prévost (in-8, Lemerre). — *Le Capitaine Saint-Méry*, par Gaston-Routier (in-18, Fontemoing). — *Une Page de la vie russe*, par R. Landis (in-12, Stock). — *Enlevé ! Mémoire relatant les aventures de David Balfour en l'an 1751*, par R. L. Stevenson ; trad. par A. Savine (in-12, Stock). — *Contes du soleil et de la brume*, par A. Le Braz (petit in-8, Delagrave). — *Pour lire en bateau-mouche*, par P. Théodore-Vibert (in-16, Berger-Levrault). — *Souvenirs de l'île de la Réunion*, par le Dr Gélineau (in-12, Vigot). — *Le Mal du pays*, par M. Aigueperse (in-18, Abbeville, Paillart). — *L'Étincelle*, par M. Delly (in-12, Abbeville, Paillard). — *Origine et esthétique de la tragédie*, par Peladan (petit in-12, Sansot). — *Nouveaux Documents sur les comédiens de campagne. La Vie de Molière et le Théâtre de collège dans le Maine*, par H. Chardon (in-8, Champion). — *L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, par J. Lionnet (in-16, Perrin). — *H. Taine, sa vie et sa correspondance*. T. III. *L'Historien (1870-1875)* (in-16, Hachette). — *Albert Samain, sa vie et son œuvre*, par L. Bocquet (in-12, Mercure de France). — *Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites*, par H. Chardon (in-8, Paris, Champion ; Le Mans, A. de Saint-Denis). — *Choses d'autrefois, feuilles éparses*, par E. Gagnon (petit in-8, Québec, Dussault et Proulx). — *Le Drame naturaliste en Allemagne*, par L. Benoist-Hanappier (in-8, Alcan). — *Terres françaises. Bourgogne, Franche-Comté, Narbonnaise*, par W. Morton-Fullerton (in-18, Colin). — *Loin du pays*, par D. Bergère (in-12, Stock). — *Souvenirs d'un voyage en Palestine, 2 mai-12 juin 1903*, par E. de Boutiny (in-12, Poisson). — *Au Japon et en Extrême-Orient*, par F. Challaye (in-18, Colin). — *La France en Afrique*, par le Comt E. Ferry (in-18, Colin). — *Madagascar par provinces*, par A. Durand (in-4 cartonné, Garnier). — *Terre d'épouvante, dix-huit mois dans le Congo belge et français*, par J. Marcel (in-12, Ficker). — *Trois ans au Klondike*, par J. Lynch ; trad. de l'anglais par P. Lefèvre (gr. in-8, Delagrave). — *Saint Colomban (vers 540-615)* (*Les Saints*), par l'abbé E. Martin (in-12, Lecoffre). — *Vie et Office de Sainte Marine*, (*Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-*

allemand et français), publiés par L. Clugnet (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Saint François de Borgia* (*1510-1572*), par P. Suau (in-12, Lecoffre). — *Vie du Vénérable Jean Eudes, 1601-1645*, par le P. D. Boulay. T. I (gr. in-8, Haton). — *Saint Léonard de Port-Maurice*, par le P. L. de Chérancé (in-12, Poussielgue). — *Vie de la Révérende Mère Marie-Claire, supérieure de la Maison-Mère du T.-S. Cœur de Marie* (in-12, Lecoffre). — *Le Moine Guibert et son temps* (*1053-1124*), par B. Monod (in-16, Hachette). — *Innocent III, la croisade des Albigeois*, par A. Luchaire (in-16, Hachette). — *Mémoires du comte Valentin Esterhazy*, avec Introduction et notes par E. Daudet (in-8, Plon-Nourrit). — *Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la Cour de Madame Élisabeth*, par le comte Fleury (petit in-8, Émile-Paul). — *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française. II. Du dix-huit fructidor au dix-huit brumaire*, par E. Daudet (in-8, Hachette). — *Assemblée électorale de Paris, 2 septembre 1792-17 frimaire, an II. Procès-verbaux de l'élection*, publiés par É. Charavay (gr. in-8, Cerf; Noblet; Quantin). — *Le Grand-Duché de Berg* (*1806-1813*), *étude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier*, par C. Schmidt (in-8, Alcan). — *Napoléon III, histoire de son règne*, par S. Blot (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Souvenirs politiques, 1871-1877*, par le vicomte de Meaux (in-8, Plon-Nourrit). — *La Chiesa e lo Stato in Francia durante la Rivoluzione* (*1789-1799*), da A. Giobbio (in-8, Roma, Pustet). — *Une Page de surnaturel au concile du Vatican. La Mère Sainte-Agnès et Monseigneur Dupanloup*, par F. Pon (in-18, Retaux). — *Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons*, par G. Bertrin (in-8, Lecoffre). — « *Le Mensonge historique* » *du 10 février 1905, ou les Vraies Responsabilités de la rupture avec le Saint-Siège et de la dénonciation du Concordat*, par J. du Teil (gr. in-8, Vic et Amat). — *Contre la séparation*, par le comte Albert de Mun (in-12, Poussielgue). — *Après la séparation, enquête sur l'avenir des Églises*, par H. Charriaut (in-16, Alcan). — *Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit*, par I. Lameire (in-8, Rousseau). — *Mes Souvenirs. La Guerre contre l'Allemagne* (*1870-1871*), par le gal-bon Faverot de Kerbrech (in-18, Plon-Nourrit). — *La Colonisation pratique et comparée*, par P. Vibert (Théodore Vibert fils). T. II. (gr. in-8, Cornély). — *Psychologie du peuple annamite*, par P. Giran (gr. in-8, Leroux). — *La République impériale. Des Rapports nécessaires entre la France et les Pays-Bas*, par A. du Bois (in-12, Sansot). — *Les Raisons du nationalisme*, par L. de Montesquiou (in-16, Plon-Nourrit). — *La Pétition contre la franc-maçonnerie*, par L. Prache (in-18, Hardy et Bernard). — *La Crise du patriotisme à l'école*, par E. Bocquillon (in-12, Vuibert et Nony). — *Burchard I. von Worms, und die deutsche Kirche seiner Zeit* (*1000-1025*), von A. M. Koeniger (in-8, München, Leutner). — *Un Couvent persécuté au temps de Luther. Mémoires de Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg;* trad. de l'allemand et précédés d'une Introduction par J.-P. Heuzey (in-16, Perrin). — *La Force allemande*, par F. Delaisi (in-12, « Pages libres »). — *La Roumanie contemporaine*, par A. Bellessort (in-16, Perrin). — *L'Inde contemporaine et le Mouvement national*, par E. Piriou (in-16, Alcan). — *Iconografia della Madona*, da A. Muñoz (gr. in-8, Firenze, Alfani e Venturi). — *Histoire économique de l'imprimerie. T. I. L'Imprimerie sous l'ancien régime, 1439-1789*, par P. Mellottée (gr. in-8, Hachette).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Études sur les religions sémitiques (*le P. Marie-Joseph Lagrange*) 193
Monotheistiche Strömungen innerhalb der babylonischen Religion (*Alfred Jeremias*) 194
Exegetisches zur Inspirationsfrage. Mit besonderer Rücksicht auf das Alte Testament (*Franz von Hummelauer*) 195
Autour de la Bible (*Mgr John Vaughan*); trad. de l'anglais par *Jules Riché* 196
Studies in Biblical Law (*Harold M. Wiener*). 196
La Bible méditée d'après les saints Pères. Livres historiques de l'Ancien Testament (*Etienne Chargebœuf*) 105
La Société israélite d'après l'Ancien Testament (*Franz Buhl*); trad. et adapté de l'allemand par *Bertrand de Cintré* 197
Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible (*B. P. Moors*). 197
Les Juifs avant le Messie. I. Développement politique et religieux du peuple juif (*A. Paulus*) 198
Les Juifs avant le Messie. II. Développement moral et social d'Abraham à Moïse (*le même*) 198
Les Juifs avant le Messie. III. Développement moral et social de Moïse à Jésus-Christ (*le même*) 198
Das Buch Job als strophisches Kunstwerk nachgewiesen, übersetzt und erklärt (*Joseph Hontheim*) 199
Le Livre d'Isaïe. Trad. critique, avec notes et commentaires, par *le P. Albert Condamin*. 199
Les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament (*l'abbé J. Fontaine*). 200
Il Mistero e il fatto del Vangelo (*G. M. Zampini*) 201
Études sur les Evangiles (*le P. V. Rose*) 201
La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un appendice sur Arimathie (*le P. Barnabé Meistermann*). 201
Les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur. Étude historique et chronologique sur les Evangiles (*l'abbé H. Pasquier*) 202
Histoire des livres du Nouveau Testament (*E. Jacquier*). 203
Origines de l'Église. Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique (*l'abbé C. Fouard*) 203
Probleme des apostolischen Zeitalters. Fünf Vorträge in Hannover im Oktober 1903 gehalten (*Ernst von Dobschütz*) 204
Épîtres de *saint Paul*. Traduction et commentaire par *A. Lemonnyer*. Première partie. Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains 205
Der zweite Brief des Apostelfürsten Petrus, geprüft auf seine Echtheit (*Karl Henkel*) 205

L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique (*le P. Th. Calmes*). 206

Liturgie. Liturgia divini officii (*Æmilio Ferrais*). 444
La Messa nelle sua storia e nei suoi simboli (*P. Giovanni Semeria*). 532
Compendium caeremoniarium sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio (*Melch. Hausherr* et *P. Aug. Lehmkuhl*) 222
Étude sur la liturgie dans l'ancien diocèse de Genève (*Pierre-Marie Lafrasse*) 337
Das bischöfliche Rationale, seine Entstehung und Entwicklung (*Ludwig Eisenhofer*). 73

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. Fasc. XII, XIII et XIV (T. II, col. 715-1610). 223
De la Prédestination et du sort final des païens (*Un professeur de théologie*) 531
Tertullien (*J. Turmel*) 224
Abrégé de la doctrine chrétienne 99
Psychologie surnaturelle. La Psychologie du Christ (*l'abbé J.-A. Chollet*) 61
La Messe. Étude philosophique et théologique (*l'abbé Breton*). . . 72
Della Chiesa e della sua divina costituzione (*D. A. Grèa*); trad. dal francese di *monsg. M. Lancia*. 150
Nuova Espozizione dei criteri teologici, lavoro scientifico (*Salvatore di Bartolo*) 225
Newman. Le Développement du dogme chrétien (*H. Brémond*).. . 443
Das Decret des Papstes Innocenz' XI über den Probabilismus, Beiträg zur Geschichte des Probabilismus (*Franz Ter Haar*) . . . 225
L'Eglise catholique et son mortel ennemi. Ses Droits divins et nos devoirs (*le chanoine Labis*) 224
Le Dernier Avènement de l'Homme-Dieu, réponse à quelques objections sur le dernier avènement de N. S. J.-C. et paraphrase du « Dies irae » (*l'abbé Charre*) 98
De la Peur de Dieu. Petit Traité à l'usage des âmes timorées (*l'abbé J. Cellier*) 98
L'Immaculée Conception (*le R. P. J.-B. Terrien*) 103
L'Immaculée Conception et le Cinquantenaire de la proclamation de ce dogme (*L.-Th. Bourgeois*) 104
De Protoevangelii habitudine ad Immaculatam Deiparae conceptionem analysis theologica (*Guillelmo Arendt*) 338

Théologie morale. Sermons. Theologia moralis universa (*R. P. Timotheo a Podio Luperio*) 516
Der Index der verbotenen Bücher in seiner neuen Fassung dargelegt, und rechtlich-historisch gewürdigt (*Joseph Hilgers*). . . . 150
De Jejunio ecclesiastico, tractatus theoricus et practicus (*Josepho Alberti*). 72
Mgr d'Hulst. Lettres de direction, publiées par *Alfred Baudrillart*. . 517
Œuvres choisies de *Mgr Billard*. Sermons, prônes et instructions. T. III 99
Discours de circonstance. Panégyriques, éloges funèbres, noces d'or et d'argent. Allocutions (*le chanoine G. Simon*) 100
La Divinité de Jésus-Christ (*D. Vieillard-Lacharme*) 100
La Foi, ses beautés, ses bienfaits, ses miracles (*l'abbé Antoine Bernard*) 100
Œuvres de *saint François de Sales*. T. XIII. Lettres. Vol. III.. . . 104

Apologétique. Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi (*le P. W. Devivier*) 62
Les Sacrements. Instructions d'apologétique (*l'abbé Léon Désers*). . 101
Bossuet, apologiste et apôtre de la croix. Extraits des Œuvres complètes (*le R. P. Bernard*) 532
Nos Raisons d'être catholiques (*le P. D. Lodiel*) 456

Ascétisme et Piété. Le Soir de la vie (*P.-Ch. Laurent*) 98
Les Luttes de l'âme. Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses (*l'abbé Edelin*) 101

Sur le chemin du Calvaire (*P.-J. Hébert*). 102
Les Heures de garde de la Passion (*le P. Gallwey*); trad. par *A. Rosette*. 102
Je suis l'Immaculée Conception, études et contemplations (*M.-M.-J. Clavé*) 104
La Science du Pater, pour faire suite à « la Science de la prière, » (*le P. Ludovic de Besse*) 106
Le Pater, ou Instructions sur l'Oraison dominicale (*l'abbé Daymard*). 106
Thomae Hemerken a Kempis. Opera omnia. Edidit *Michael Josephus Pohl*. Vol. alterum. Vol. tertium 152
La Flamme de l'apostolat (*l'abbé L. Lenfant*) 106
Lettres à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère (*Léon Désers*). 107
La Bonté, son prix, ses caractères, ses sources, ses contrefaçons (*J. Guibert*) 107
La Terminologie de saint Jean de la Croix dans la montée du Carmel et la nuit obscure de l'âme (*l'abbé Calaber*). 108
Ma Vie avec Jésus. Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion 108
Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur (*le R. P. François Bourgoing*). Méditations sur tous les évangiles de l'année. I. De l'Avent à la Passion. 108
La Piété chez les jeunes (*l'abbé Auguste Texier*). 109
Manne céleste, tirée des écrits de saints et écrivains catholiques, à l'usage des personnes pieuses (*A. P.*). 109
Un Santo Pensiero pei morti (*Giuseppe Michelini*) 109

Mélanges. Le Millénarisme dans ses origines et son développement (*Léon Gry*). 265
Religion et Patrie. Exemples. Récits. Témoignage (*l'abbé J. Recordon*). 357

Hétérodoxie. Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ (*Albert Réville*) 357
Au Clergé. La Destruction de l'Enfer (*le comte Léon Tolstoï*); trad. du russe par *J. W. Bienstock* et *P. Birukov* 266
Introduction à l'étude de la théologie protestante avec Index bibliographique (*Louis Emery*). 226
Le Monde sans Dieu (a New Catechism) (*M. M. Mangasarian*); trad. par *Leclerc de Pulligny* 170

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. L'Ordalie dans la Grèce primitive, étude de droit et de mythologie (*Gustave Glotz*) . . . 481
Essai sur les prévôts royaux du XIe au XIVe siècle (*Henri Gravier*). 483

Droit canonique et ecclésiastique. Questions pratiques de jurisprudence canonique et civile (*l'abbé E. Pouget*). 73
Geschichte der Ehescheidung im kanonischen Recht (*Ignaz Fahrner*). 445
Des Censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses (*Dom Pierre Bastien*). 358

Droit international. Commentaire théorique et pratique des conventions de La Haye concernant la codification du droit international privé (*Francesco Paolo Contuzzi*) T. I. 489

Droit administratif. Le Nouveau Régime des pompes funèbres, traité pratique (*Rubat du Mérac*) 358

Droit civil. Le Mariage civil (*René Lemaire*) 483
Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe (*Albert Dames*) 485
Des Droits successoraux des enfants naturels d'après la loi du 25 mars 1896 (*Louis Campistron*) 485
Della Prescrizione e delle azioni possessorie nella servitù legale di passaggio (*Renzo Pellati*). 486
Précis de droit usuel (*Abel Grenier*). 493

Procédure. Manual de práctica forense (*Jorge Silvela Loring* et *Juan Barriobero Armas*) 493

Droit commercial. De l'Organisation et des pouvoirs des assemblées générales dans les sociétés par actions, notamment au point de vue des modifications à apporter aux statuts (*G. Bourcart*). 486
Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations nominatives (*J. Bezard-Falgas*). 487
Du Nom commercial, artistique et littéraire, en droit français (*Charles Reibel*). 488

Législation industrielle et ouvrière. Le Code du travail annoté d'après la jurisprudence et les circulaires ministérielles (*Louis André* et *Léon Guibourg*). 488
Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents (*Paul Page*). 489
Les Lois ouvrières dans les deux mondes (*Paul Louis*). 489

Droit pénal. Un An de justice (1903-1904) (*Henri Varennes*). . . . 494

Lois d'exception. Les Congrégations non autorisées et leurs liquidateurs devant la loi de 1901 (*Francis-J. Delasalle*, *Gustave Brunet* et *Edmond Duez*). 491
Avant la séparation. De la Liberté d'association. Sociétés et personnes morales (*Adolphe Houdard*). 492
La Séparation des Églises et de l'État, rapport fait au nom de la commission de la Chambre des députés, suivi des pièces annexes (*Aristide Briand*). 492

Mélanges. L'Italie sanglante. Murri et Bonmartini, le drame de Bologne (*Carlo Rimini*) 494

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. La Vie future devant la sagesse antique et la science moderne (*Louis Elbé*). 339
Leçons de philosophie. T. II. Logique. Morale. Métaphysique (*Antoine Bernard*) 402
Le Spiritualisme (*Georges Dumesnil*). 403
La Science de la vie. Pages recueillies dans les papiers d'un professeur de l'Université, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique 518
Les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit (*A. Bellanger*) 404
La Logique des sentiments (*Th. Ribot*). 407
M. Tullio Cicerone. I Tre libri De Natura Deorum, commentati da *Carlo Giambelli*. Libri II e III. 266
Les Sources de la croyance en Dieu (*A.-D. Sertillanges*) 411
Sur les chemins de la croyance (*Ferdinand Brunetière*). Première Étape. L'Utilisation du positivisme 228
Philosophie morale et religieuse. Art et voyages (*J.-J. Clamageran*). 412
La Vraie Religion selon Pascal, recherche de l'ordonnance logique de ses pensées relatives à la religion, suivie d'une analyse du « Discours sur les passions de l'amour. » (*Sully Prudhomme*). . . 413
Les Problèmes de la civilisation (*Alfred Moulin*). 230
La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte (*Eugenio Rignano*) 415
Cause efficienti e cause finali (*G. Tuccimei*). 456
De Hégel aux cantines du Nord (*Maurice Barrès*). 414
Le Grand Homme. Origine et fin de la civilisation (*Georges Brandès*). 73
Henri Heine, penseur (*Henri Lichtenberger*) 415
La Philosophie de Victor Hugo (*H. Pellier*) 416

Psychologie. Psychologie. Cours de philosophie. La Science de l'âme dans ses rapports avec l'anatomie, la physiologie et l'hypnotisme (*le P. A. Castelein*) 402

La Vie personnelle, étude sur quelques illusions de la perception intérieure (*Albert Bazailles*). 405
Études sur la sélection chez l'homme (*le Dr Paul Jacoby*). . . . 407
Les Jeux des enfants, étude sur l'imagination créatrice chez l'enfant (*Frédéric Queyrat*). 408

Morale. Cours de philosophie. Morale (*le P. A. Castelein*). 403
La Morale scientifique, essai sur les applications morales des sciences sociologiques (*Albert Bayet*). 409
La Science considérée comme force morale (*le vicomte de Bourbon-Busset*). 410
Il Progresso morale (*Roberto Puccini*). 456
Les Crises d'une âme (*Alexandre Martin*). 346
Salmigondis. Recueil de pensées, réflexions, sentences, maximes, etc., etc. (*Louis Bridier*). 620

Métaphysique. Hypothèse sur la constitution de la matière (*Joseph Thevenin*) 404
L'Evolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain (*Rével*) 404

Histoire de la philosophie. Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique (*Théodore Gomperz*); trad. par *Aug. Reymond* 446
Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales (*François Picavet*) 412
Les Esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution (*Théodore Suran*) 227
Les Grands Philosophes. J.-G. Fichte (*Eugène Beurlier*). 414
Bonald (*Paul Bourget* et *Michel Salomon*). 448
Les Grands Philosophes. Herbert Spencer (*Emile Thouverez*) . . . 415

Éducation. Enseignement. De l'Éducation des femmes (*Choderlos de Laclos*), publié avec une Introduction et des documents. par *Edouard Champion* 533
Enseignement et démocratie (*Alfred Croiset E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, Ch. Seignobos* et *Ch.-V. Langlois*) 42
L'Education de la démocratie (*Ernest Lavisse, P. Malapert, Alfred Croiset, G. Lanson, Ch. Seignobos* et *J. Hadamard*) 229
Flirts. Silhouettes de jeunes filles étrangères (*A. Monnier-Wissocq*). 73

Sciences politiques, économiques et sociales. Les Fondements de l'economie politique (*Adolf Wagner*); trad. par *Léon Polack*. T. I 34
La Politique agraire (*Eugen von Philippovich*); trad. de l'allemand par *Savinien Bouyssy*. 35
Idées politiques (*Albert Jounet*) 357
Principes de science des finances (*F. S. Nitti*); trad. par *J. Chamard*. 35
Histoire des systèmes économiques et socialistes (*Hector Denis*). T. I. Les Fondateurs. 36
La Colonisation pratique et comparée (*Paul Vibert*). 322
Etudes sur l'éducation et la colonisation (*Maurice Courant*). . . . 322
Le Rachat des chemins de fer (*Edgard Milhaud*) 41
La Réglementation du travail (*A. Béchaux*). 37
Essai documentaire. De l'Accaparement. La Concentration industrielle en France T. III (*Francis Laur*) 37
L'Expansion économique de la France par l'amélioration et le développement de ses moyens de transport (*Louis Laffitte*) . . . 210
Les Sociétés de secours mutuels, leur rôle économique et social (*E. Dedé*). 38
Syndicats, mutualités, retraites (*Ludovic de Contenson*) 38
Corporations et syndicats (*Gustave Fagniez*). 39
Manuel social. La Législation et les œuvres en Belgique (*le P. A. Vermeersch*) 40
La Maison sociale (*Louis Dausset*) 40
La Démocratie en Nouvelle-Zélande (*André Siegfried*) 39
Le Programme politique du positivisme (*Antoine Baumann*) . . . 41

La Paix et l'Enseignement pacifiste (*d'Estournelles de Constant, Frédéric Passy, H. La Fontaine, André Weiss, Émile Bourgeois, G. Lyon* et *Charles Richet*) 42
La Liberta nelle sue forme principali (*Nicola Jezzoni*) 456
L'Année sociologique, publiée sous la direction de *Emile Durkheim*. 7e année, 1902-1903 43
Essai d'une sociologie globale et synthétique (*Raoul de la Grasserie*). 43
Les Systèmes socialistes et l'Évolution économique (*Maurice Bourguin*) 44
Essai sur la propriété (*Ernest Tarbouriech*) 45
Liberté du travail et solidarité vitale (*Emilien Senchet*). 45
Travail et prévoyance (*le Dr Louis Gayme*) 46
L'Ouvrier devant l'Etat. Histoire comparée sur les lois du travail dans les deux mondes (*Paul Louis*) 46
La Propriété sociale et la Démocratie (*Alfred Fouillée*) 47
Les Applications sociales de la solidarité (*P. Budin, Ch. Gide, H. Monod, G. Paulet, A. Robin, J. Siegfried, P. Brouardel*) 48
Un Papa, un secolo e il Cattolicismo sociale (*Murri*). 48
Le Droit des humbles, études de politique sociale (*J.-E. Fidao*). . 49

Sciences naturelles. Le Chien. Hygiène. Maladies (*Joanny Pertus*). 231
Notre ami le Chat (*Paul Mégnin*) 11
Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usages et symbolisme. 1re partie. Les Plantes dans l'Orient classique. H. L'Iran et l'Inde (*Charles Joret*). 231
Flores régionales de la France (*A. Acloque*). 154
Results of the Swedish Zoological Expedition to Egypt and the white Nile 1901, under the direction of *L. A. Jägerskiöld*. Part I . 154

Anthropologie. Les Bizarreries des races humaines (*Henri Coupin*). 12

Médecine. Histoire. Généralités. Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois (*le Dr Cabanès*) 304
Les Médecins dans l'histoire de la Révolution (*le Dr Miquel-Dalton*). . 305
Malgaigne (1806-1865). Etude sur sa vie et sur ses idées, d'après ses écrits, des papiers de famille et des souvenirs particuliers (*E. Pilastre*). 305
Les Doctrines médicales, leur évolution (*le prof. E. Boinet*). . . . 306
Lettres à un jeune homme qui veut étudier la médecine (*le Dr Dumas*). 308
La Laïcisation des hôpitaux. Appel à tous les amis des pauvres. . 310
Précis des accidents du travail. Médecine légale. Jurisprudence (*les Drs G. Ollive, Henry Lemeignen* et *E. Aubineau*). 309

Biologie. La Vie et l'être vivant (*R. Schlincker*). 307
Les Influences ancestrales (*le Dr Le Dantec*). 307

Hygiène. La Puériculture (*le prof. A. Pinard*). 308
Conferences sur l'alcoolisme (*le Dr A.-L. Petit*). 309
Cours supérieur d'éducation physique (*G. Demeny, le Dr J. Philippe* et *P. Racine*). 311

Pathologie et Thérapeutique. La Neurasthénie, mal social (*le Dr Angelvin*). 308
La Neurasthénie étudiée aux points de vue médical, politique et social (*H. Nuwendam*). 308
Essai de thérapeutique générale (*le Dr Jules Gallavardin*). 309

Chirurgie. Traité théorique et pratique de la carie dentaire (J. *Redier*). 311
Manuel préparatoire aux examens de chirurgien dentiste (*Georges Petit*). 311

Sciences physiques et chimiques. Leçons sur l'électricité (*Eric Gérard*) T. II. 417
La Bobine d'induction (*H. Armagnat*). 418
Cours élémentaire de physique (*Edouard Branly*) 418
La Dominatrice du monde et son ombre (*Félix Auerbach*) ; trad. de l'allemand par *E. Robert-Tissot*. 419
L'Ether, principe universel des forces (*A. Marx*). Mémoires résumés par *C. Benoît*. 420

La Matière, l'éther et les forces physiques (*Lucien Mottez*). . . . 420
La Statique chimique basée sur les deux principes fondamentaux de la thermodynamique (*E. Ariès*) 421
Cours de chimie à l'usage des étudiants du P. C. N. (*R. de Forcrand.*) T. I. Généralités, chimie minérale; t. II. Chimie organique, chimie analytique. 421

Mécanique. Accessoires des chaudières (*Georges Franche*) 429
Les Turbines à vapeur. (*G. Hart*) 430
La Mécanique pratique, guide du mécanicien (*Eugène Dejonc*). refondue par *C. Codron* 430
Manuel de l'électricien. Traité pratique des machines dynamo-électriques (*Alfred Soulier*) 431

Agriculture. Sylviculture. Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui (*Daniel Zolla*) 62
Le Sucre dans l'alimentation des animaux (*Ed. Curot*) 63
Economie forestière T. I (*G. Huffel*). 233

Sciences mathématiques. Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques (*Edouard-A. Fouët*). 2e partie. . . . 422
Introduction à la théorie des fonctions d'une variable (*Jules Tannery*). T. I. 423
Leçons élémentaires sur la théorie des groupes de transformations (*G. Vivanti*); trad. de l'italien par A. Boulanger. 424
Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives (*Henri Lebesgue*). 424
Leçons sur les fonctions de variables réelles et les développements en séries de polynômes (*Emile Borel*) 425
Leçons sur les fonctions discontinues (*René Baire*) 425
Eléments de la théorie des groupes abstraits (*J.-A. de Séguier*). . 426
Etude sur le développement des méthodes géométriques (*Gaston Darboux*) 425
Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences (*Emile Picard*) 427
Leçons sur la topométrie et la cubature des terrasses (*Maurice d'Ocagne*) 427
Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques (*Maurice d'Ocagne*). 428
Géométries imaginaires et Géométrie positive. Démonstrations logiques du postulat d'Euclide (*A. Liasse*). 428
Introduction à la géométrie générale (*Georges Lechalas*). 429
La Philosophie naturelle intégrale et les Rudiments des sciences exactes (*le Dr A. Rist*). 1re partie 429

Astronomie. Météorologie. Annuaire pour l'année 1905, publié par le Bureau des longitudes avec une Notice scientifique. . . 234

Sciences militaires. Les Lois de la guerre continentale, trad. et annotées par *Paul Carpentier*. 143
Le Moral de nos soldats (*le capitaine Potez*). 143
Impressions d'un vieil officier de réserve (*Paul Baubigny*). . . . 144
L'Art nouveau en tactique (*le général Bonnal*). 145
Deux Tactiques en présence (*le capitaine Culmann*). 145
Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie (*le commandant G...*). 146
Du Cheminement des troupes sous le feu (*le capitaine Maquet*). . 146
Notes sur les mitrailleuses (*le capitaine Mléneck*). 147
Equitation; la mise en légèreté (*le capitaine X.*) 148
Progression de dressage du cheval de troupe par des procédés nouveaux (*le capitaine Descoins*) 148
Poligonos de tiro para armas portatiles (*Agustin Ruiz y Lopez* et *Joaquin de la Llave y Sierra*). 148
La Tactique des Anglais après la guerre du Transvaal, d'après leurs derniers règlements (*le lieut. Le Merre*). 146
Instruction de gymnastique militaire de l'armée italienne. . . . 147
L'Organisation militaire du Japon. Armée et marine (*L. Pétillot*). 155
Règlement sur le service des armées japonaises en campagne. . 147
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par *Un Comité d'officiers de toutes armes.* 2e liv. Régiment-Revolver. 150

Marine. Notre Marine de guerre. Réformes essentielles (*Un Marin*) . 342
Les Marines française et allemande (*Edouard Lockroy*) 235
Der Küstenkrieg (*Sigmund Mielichhofer*) 236
L'Electricité dans la marine. Cours d'électricité pratique, professé à l'École supérieure de maistrance (*Max Bahon*) 153

Sport. L'Escrime du sabre (*Luigi Barbasetti*) ; trad., avec la collaboration de l'auteur, par *Paul Manoury* et *Willy Sulzbacher*. . . . 519

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction d'*André Michel*. T. I. Des Débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane 312
Apollo. Histoire générale des arts plastiques (*Salomon Reinach*). . 313
Précis d'histoire de l'art (*C. Bayet*). 314
La Sculpture attique avant Phidias (*Henri Lechat*) 315
Rome à travers les âges. Le Forum romain et la Voie sacrée. Aspects successifs des monuments depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours (*F. Hoffbauer* et *l'abbé H. Thédenat*). 7
Les Grands Artistes. Donatello (*Arsène Alexandre*). 316
Les Grands Artistes. Boucher (*Gustave Kahn*) 316
Les Grands Artistes. Hogart (*François Benoît*). 316
Les Artistes célèbres. P.-L. Debucourt (*Henri Bouchot*). 317
Les Maîtres de l'art. Albert Dürer (*Maurice Hamel*) 318
Les Maîtres de l'art. Reynolds (*François Benoît*) 318
Les Maîtres de l'art. David (*Léon Rosenthal*). 318
Chantilly. Les très riches Heures de Jean de France, duc de Berry (*Paul Durrieu*) 386
Les Primitifs français, 1292-1500, complément documentaire au Catalogue officiel de l'Exposition (*Henri Bouchot*). 388
Les Primitifs à Bruges et à Paris (1900-1902-1904). Vieux Maîtres de France et des Pays-Bas (*Georges Lafenestre*). 389
Jean Fouquet (*Georges Lafenestre*). 390
Trois Primitifs (*J.-K. Huysmans*). 390
La Peinture vénitienne (*Pompeo Molmenti*); trad. de l'italien par *J. de Crozals*). 391
La Cappella degli Scrovegni e gli Affreschi di Giotto in essa dipinti (*Andrea Moschetti*). 391
Mino da Fiesole (*Diego Angeli*). 392
Gaudenzio Ferrari à Varallo et Saronno, esquisse d'art (*la princesse M. Ouroussow*) 393
Great Masters in Painting and Sculpture. Frans Hals (*Gerald S. Davies*). 393
Jean Petitot et Jaques Bordier, deux artistes huguenots du XVIIe siècle (*Ernest Stroehlin*). 393
Biographies alsaciennes. Albert Kœrttgé (*André Girodie*). . . . 399
Le Musée de la Comédie-Française, 1680-1905 (*Emile Dacier*). . . 394
Les Villes d'art célèbres. Rome. Des Catacombes à Jules II (*Émile Bertaux*) 398
Les Villes d'art célèbres. Rome. De Jules II à nos jours (*Émile Bertaux*) 398
Les Villes d'art célèbres. Strasbourg (*Henri Welschinger*). . . . 398
Excursions artistiques et littéraires (*Gaston Sortais*). 2e série. . . 397
Le Palais de Caïphe et le nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères assomptionnistes au Mont Sion (*le P. Urbain Coppens*). . . . 399
L'Eglise de Cormeilles-en-Parisis (*A. Besnard*). 399
Recherches sur les peintres de Saint-Omer (*Charles Revillion*). . . 399
Les Fléaux de la peinture (*E. Dinet*). 400
Les Secrets du coloris (*G. de Lescluse*). 400
Questions d'art (*Emile Trélat*). 400
Mélanges sur l'art français (*Henry Lapauze*). 397
L'Art populaire (*Gustave Hue*). 401
L'Œuvre d'art et l'Evolution (*E. Marguery*). 401
L'Art et la Beauté. Kalliklès (*Louis Prat*). 401

Arts industriels. Le Poinct de France et les Centres dentelliers au XVIIe et au XVIIIe siècles (*Mme Laurence de Laprade*). 396
Le Téléobjectif et la téléphotographie (*Thomas R. Dallmeyer*); trad. par *L.-P. Clerc*. 237

Dictionnaire de chimie photographique (*G.* et *Ad. Braun fils*) . . 238

Musique. Catalogue thématique des œuvres de Chr. W. v. Gluck (1714-1787) (*Alfred Wotquenne*) 50
El rito mozárabe (*Juan Moraleda*) 51
El Apellido Moraleda (*Juan Moraleda y Esteban*) 51
Lehrbuch der Phonetik (*Otto Jespersen*); rad. du danois en allemand par *H. Davidsen* 52
Oktoichos der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes. 1. Theil (T. I-IV). Deutsch und slawisch, unter Berücksichtigung der griechischen Urtexte, von *Alexios von Maltzew* 54

Mélanges. Les Conflits de la science et des idées modernes (*le docteur X****) 341
Du Laboratoire à l'usine (*L. Houllevigue*). 432
L'Année technique (1903-1904) (*A. da Cunha*). 432
Histoire de la danse à travers les âges (*F. de Ménil*). 395

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. L'Au-delà des grammaires (*Philéas Lebesgue*). 448
Los Problemas fundamentales de filologia comparada, su historia, su naturaleza y sus diversas relaciones cientificas (*el Dr A. Amor Ruibal*). 238
Traité d'accentuation grecque (*J. Vendryès*) 53
Esthetique, comme science de l'expression et linguistique générale (I. Théorie; II. Histoire) (*Benedetto Croce*); trad. par *Henry Bigot*. 343

Folk-lore. Le Romancero populaire de la France. Choix de chansons populaires françaises. Textes critiques (*George Doncieux*) avec un Avant-propos et un Index musical (*Julien Tiersot*). . . 156
Contes et légendes du vieux Japon d'après la traduction anglaise de *M. A. Mitfort* (*la comtesse de Pimodan*). 269

Éloquence. Discours parlementaires, précédé d'une introduction sur le socialisme et le radicalisme en 1885 (*Jean Jaurès*). T. Ier. . 344

Poésie. Œuvres complètes de *Eustache Deschamps*, publiées par *Gaston Raynaud*. Introduction 64
La Belle Matinée (*Gauthier Ferrières*) 111
Semaine de jeunesse (*le baron Xavier Reille*). 112
Poèmes de France et de Bourbon (*Maurice Olivaint*). 113
Coups d'ailes et coups de fouet (*Jean Valfère*). 114
Les Heures (*A. Montaudry*). 115
Princesse Avril (*Théodore Maurer*) 116
Les Goutelettes (*Pamphile Le May*). 116
Les Jardins clos (*Paul Mussche*). 117
Le Missel jaune. Les Jardins évanouis (*Henri Béraud*) 118
Ferveurs et incroyances (*René L'Esprit*). 118
Violes d'amour et guitares (*André Blondeau*). 119
Vers l'amour (*P. Riversdale*). 119
L'Amour sacré, poèmes. 120
A travers la haine, poèmes dramatiques (*Emile Langlade*). . . . 120
Le Destin ironique (*Pierre d'Hugues*). 121
Sous la feuillée d'or (*Pierre Delider*). 121
Paysages introspectifs avec un Essai sur le symbolisme (*Tancrède de Visan*). 122
Ixion (*Fagus*). 123
Vers la pitié (*Charles Épry*). 124
Les Étapes (*Fernand de Fleury*). 124
Heures lyriques (*Gello Toscan*). 125
Idéal et Réalisme (*J.-B. Dagher*). 126
Mirages d'Orient (*Moritz Wronghel*). 126
Le Jardin fermé (*Albert Sérieys*). 126
Parfums (*Jean Mariel*). 127

Poèmes sans art (*Fridolin Werm*). 128
Jamais (*Charles Reculoux*). 128
Le Centenaire de Victor Hugo (*L.-C. de Neuville*). 129
A travers les moissons (*Marguerite Brandon-Salvador*). 129

Théâtre. Tartuffe, ou l'Imposteur, comédie en cinq actes (*J.-B. Poquelin Molière*) 1667 331
Cognomerus et sainte Tréfine, mystère breton en deux journées. Texte et traduction (*Anatole Le Braz*) 157
Sémiramis, tragédie en 4 actes (*Péladan*) 130
La Nef (*Elémir Bourges*) 130
Les Médecins, farce molièresque, en un acte (*Paul Maryllis*). . . 130
La Résurrection de la chair, drame en 5 actes, en vers (*Jules Princet*). 131
Théâtre en instance (*Alfred Erny*). 131
Frères d'armes, comédie en un acte (*J.-B. Couissinier*) 131
Etudes dramatiques. T. II. Sœur Louise. La Reine noire. Le Duc Satan (*Adolphe Mony*). 132
Francesca, drame lyrique en 2 actes et un prologue (*Jehan Grech*). 515
Marius Larbineau, comédie en 2 actes (*Joseph Hogues*) 515
Le Secret d'Hurloux, drame en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*) . . . 516
Une Bonne Farce, comédie enfantine en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 516
La Fronde pour rire, comédie en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). . . 516

Romans, contes et nouvelles. L'Attache (*François Gillette*). . 16
La Seconde Faute (*Henri d'Hennezel*) 15
Doit-on aimer ? (*Georges Sauvin*) 17
Le Mal d'aimer (*Henri Ardel*). 17
Au-dessus de l'abîme (*Th. Bentzon*). 18
La Fugitive (*J.-H. Rosny*). 19
L'Aventure d'Huguette (*Guy Chantepleure*) 19
Les Bergeries (*Claude Anet*) 20
Les Serments ont des ailes (*l'auteur* d'Amitié amoureuse). . . . 21
Les Centaures (*André Lichtenberger*) 21
Le Masque de sable, histoire véritable du grand Sphinx (*Maurice Vaucaire*) 22
Au temps de Pétrarque... Avignon, 1348 (*Martial Douël*) 22
Ames d'autrefois (*Louise Chasteau*). 23
Félicien. Souvenirs d'un étudiant de 48 (*Ch.-L. Chassin*) 23
Œuvres complètes (*comte Léon Tolstoï*) ; trad. de *J.-W. Bienstock*. T. V et VI de Guerre et Paix. 24
Contes de Bonne Perrette (*René Bazin*) 24
Un Homme libre (*Maurice Barrès*) 24
Sur la branche (*Pierre Coulevain*) 24
La Cruche cassée (*G. Réval*) 26
Une Idylle en Forêt-Noire (*A. de Saint-Aulaire*) 27
La Faute de Monsieur Chantel (*Lucien Trolignon*). 28
Ecumeurs, roman de mœurs politiques (*Emile Marsac*). 28
L'Utile Amie (*Gustave Hue*) 29
La Dernière Bêtise (*Louis Le Barbier*) 29
Petites Oies blanches (*Trilby*) 30
La Vie d'un simple. Mémoires d'un métayer (*Émile Guillaumin*). . 30
L'Inutile Révolte (*Henri Guerlin*) 31
Epée brisée (*Léon Barracand*) 32
Un Saint (*Paul Bourget*). 289
Mémoires d'un petit homme (*Paul Renaudin*). 290
Recueillement (*Jean Deuzète*). 291
L'Amant et le Médecin (*G. de la Rochefoucauld*). 292
L'Ombre de la maison (*Ivan Strannik*). 293
Esclave (*Gérard d'Hauville*). 294
Le Péché de la morte (*Maxime Formont*). 295
Les Vengeurs de la Main-Noire (*Arthur Savaète*). 296
La Vierge assassinée (*Maurice Barrès*). 296
Croquis parisiens. A Vau l'eau. Un Dilemme (*J.-K. Huysmans*). . . 296
La Valise diplomatique (*Paul de Tinseau*). 297
Eprouvé (*Henry Maisonneuve*). 297
Cousins germains (*Mary Floran*). 297
Babet la bouquetière, chronique du règne de Louis XV (*Édouard Noël*). 298

La Rose du Bocage (*François Casale*). 298
Les Prisonniers marocains (*Hughes Le Roux*). 299
L'Histoire d'un mort (*Paulo Osorio*) ; trad. du portugais par *Philéas Lebesque*. 300
Grand'Maman, confession d'une vieille femme (*Stéphane*). 300
Les Pervertis (*Ferri-Pisani*). 301
Les Trois Sanctuaires. Massabielle (*Augustin Lacroix*). 301
La Petite Mademoiselle (*Henry Bordeaux*). 302
La Terre qui meurt (*René Bazin*). 9
L'Emigré (*Sénac de Meilhan*), publié par *Casimir Stryienski* et *Frantz Funck-Brentano*. 172
Le Village endormi (*Georges Riat*) 171
Voyages excentriques. Le Serment de Daalia (*Paul d'Ivoi*). 10
Opere di *Alessandro Manzoni*. I. I. Promessi Sposi. II. Brani inediti Promessi Sposi..., per cura di *Giovanni Sforza*. 245

Ouvrages pour la jeunesse. Vendée (*Charles Foleÿ*). 506
Un Dévouement sublime sous la Terreur (*Hélène de Golesco*). . . . 507
Lis et Scabieuse (*M. La Bruyère*). 507
Vers la lumière, roman évangélique (*Guy d'Aveline*). 508
Soldat de César et soldat du Christ (*l'abbé J.-B. Gay*). 508
Le Roi du blé (*Danielle d'Arthez*). 508
L'âme de Roland, épisode des guerres de religion (*François Battanchon*) 509
La Gorge d'enfer (*Stanislas de Saint-Loup*) 509
La Pupille du colonel (*Maryan*). 510
La Marraine de Peau-d'Ane (*Gabriel Franay*). 510
La Sœur Aînée (*F. de Nocé*). 510
La Tour du Cardinal (*Lucie des Ages*). 511
Terrible Enigme (*Jeanne de Coulomb*) 511
Le Fils de Stenio Morelli (*Edmond Coz*). 511
L'Ombre du passé (*Jeanne de Coulomb*). 512
Le Choix de Suzanne (*Mme Adrienne Duhamel*) [*Adrienne Rogron*]. . 512
Vieilles Filles (*Claude Mancey*). 512
Vers l'aube (*André Besson*). 512
Marie-Ange (*Marthe Lachèze*). 513
Le Secret de Rita (*B. Neulliès*). 513
Le Château de Bois-Vipère, adaptation de l'anglais (*Th. Bentzon*) . 513
Mon Couvent (*A. Nicolaïevna*). 514
Le Stylet rouillé (*J. Mac-Rizhard*). 514
Au pied de la cathédrale (*Jeanne de Lias*). 514
Le Roman d'un vieux garçon (*Jean Thiéry*). 515
Mon Prince (*Roger Dombre*). 515
Encore soldat. L'Hôpital militaire (*René Gaëll*). 515
Contes populaires (*Musæus*) ; trad. de l'allemand par *A. Pessonneaux*. 11
Le Parapluie de saint Pierre (*Kálmán de Mikszáth*), adapté du hongrois par *Emile Horn*. 12

Périodiques. Le Mois littéraire et pittoresque. 6e année, 1904. T. XI et XII 13
Le Noël, journal illustré pour l'enfance et la jeunesse. T. XIX et XX, 1904 14
La Toilette des enfants, journal des modes enfantines. 14

Littérature latine. Le Poète Lygdamus, étude critique suivie d'une édition et d'une traduction (*M. de la Ville de Mirmont*) . . 457
Pétrone en France (*Albert Collignon*) 520

Histoire et Critique littéraire. Scarron inconnu et les Types des personnages du « Roman comique » (*Henri Chardon*) . . . 239
Les Grands Ecrivains français. La Bruyère (*Paul Morillot*) . . . 158
Chateaubriand. Etudes littéraires (*Victor Giraud*). 449
Hippolyte Taine (*Lucien Roure*) 242
Armand de Pontmartin. Sa vie et ses œuvres (1811-1890) (*Edmond Biré*) 243
La Méthode des classiques français (Corneille, Poussin, Pascal (*Paul Desjardins*) 345

Les Métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de Victor Hugo. Le Sens de la forme dans les métamorphoses de Victor Hugo (*Edmond Huguet*) 162
Souvenirs et idées (*George Sand*). Ouvrage posthume 159
Histoire générale du théâtre en France. I. Le Théâtre sérieux du moyen âge (*Eugène Lintilhac*) 328
Le Mystère de la Passion en France du XIVe au XVIe siècle. Étude sur les sources et le classement de la Passion, accompagnée de textes inédits (*Émile Roy*) 329
La Comédie aux XVIIe et XVIIIe siècles (*Jules Wogue*) 330
Le Comédien Baron, l'abbé d'Allainval et Adrienne Le Couvreur (*Armand Bourgeois*) 332
Letellier, auteur dramatique forain (*Maurice Henriet*) 332
Les Théâtres libertins au XVIIIe siècle (*Henri d'Alméras* et *Paul d'Estrée*). 333
La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet, 1815-1848 (*Charles-Marc des Granges*) 333
Notes sur la Comédie-Française. Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant (*Maximin Roll*). 334
Le Théâtre alsacien (*Henri Schœn*).. 335
Variétés littéraires (*Ferdinand Brunetière*). 520
Mélanges de littérature et d'histoire (*A. Gazier*).. 65

Littératures étrangères. Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne (*E. Spenlé*). 346
L'Allemagne littéraire contemporaine (*Paul Wiegler*). 172
Histoire littéraire du peuple anglais (*J.-J. Jusserand*). 244
Nuevos Ensayos de crítica (*Alberto Nin Frias*). 172
Le Théâtre italien contemporain (*Jean Dornis*). 336

Mélanges. La Première Levée (*Alfred Marquiset*).. 74

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, dressé et rédigé sous la direction de *F. Schrader*.. . . . 207
Carte du Maroc, dressée à l'échelle du 1 : 1500000e d'après les documents les plus récents.. 208
Autour du monde, par *les boursiers de voyage de l'Université de Paris*. 208
Par Monts et par vaux. Nouvelles Promenades pittoresques, historiques et littéraires (*Jean Vaudon*) 210
Ici et là (*Madeleine de Chansac*) 211
Journal de bord d'un aspirant (*Avesnes*) 348
En Alsace-Lorraine (*Émile Hinzelin*) 211
L'Ile et l'empire de Grande-Bretagne (Angleterre-Égypte-Inde (*Robert d'Humières*). 209
Sur les grandes routes de Russie (*Paul Labbé*). 212
Roubles et roublards. Voyage aux pays russes (*Pierre Giffard*) . . 212
En Corée (*E. Bourdaret*) 58
En Corée (*Mme Claire Vauthier* et *Hippolyte Frandin*). 59
Voyage au Yunnan (*Gervais Courtellemont*) 213
L'Algérie (*Maurice Wahl*) 215
Tébessa. Histoire et description d'un territoire algérien (*Pierre Castel*). 216
Souvenirs d'Algérie et de Tunisie (*G. Saint-Paul*). 214
De Tunis à Alger. Excursion en Algérie et en Tunisie par une caravane d'instituteurs et d'institutrices de Seine-et-Oise et de la Seine, sous la direction de *J. Brochet* 213
La Tunisie au début du XXe siècle. 215
Une Mission au Maroc. Rapport à M. le gouverneur général de l'Algérie (*Augustin Bernard*) 217
Le Commerce du Maroc en 1902-1903. Rapports consulaires et renseignements 218

Reconnaissances au Sahara. D'In Salah à Amguid et à Tikhammar (*le lieutenant Besset*). Chez les Touareg Azdjer ; d'Ouargla à Tarat (*le capitaine Pein*) 218
Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens (*Paul Leroy-Beaulieu*). 324
Les Chemins de fer coloniaux en Afrique (*E. de Renty*). 1re partie. Chemins de fer des colonies allemandes, italiennes et portugaises. 2e partie. Chemins de fer dans les colonies anglaises et au Congo belge 324
Terre-Neuve, Saint-Pierre et le French-Shore. La Question des pêcheries et le Traité du 8 avril 1904 (*Robert de Caix*). 221
Les Richesses du Canada (*Edmond J.-P. Buron*) 221
Descriptions of Maryland (*Bernard C. Steiner*). 220

Histoire ancienne Le Christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide (224-632) (*J. Labourt*) 69
L'Afrique chrétienne (*Dom H. Leclercq*). 521

Histoire générale. L'Europe et la Révolution française (*Albert Sorel*). 8e partie. La Coalition, les traités de 1815 (1812-1815). . 162

Histoire de l'Église. Éphémérides de la Papauté. (*Jean Vrai*). 267

Histoire des ordres religieux. Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des Pauvres (1826-1889) (*Mgr Baunard*) . 502

Histoire des missions. Histoire de la mission du Thibet (*Adrien Launay*). 60
L'Ouest africain et les Missions catholiques. Congo et Oubanghi. (*G. Renouard*). 219
Nos missions et nos missionnaires (*J.-B. Piolet*). 74

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. La Sainte Vierge (*M. de la Broise*). 495
Les Martyrs (*le R. P. Dom H. Leclerq*). T. III. Julien l'Apostat, Sapor, Genséric 497
Saint Irénée (*Albert Dufourcq*) 496
Saint Paulin, évêque de Nole (353-431) (*André Baudrillart*) 498
Saint Odon (879-942) (*Dom du Bourg*) 499
Saint Léon IX, 1002-1054 (*l'abbé Eugène Martin*) 246
Saint Bernard (*E. Vacandard*) 523
Saint Alexandre Sauli, barnabite, apôtre de la Corse (1534-1592) (*Albert Dubois*) 500
Le Bienheureux Curé d'Ars (1786-1859) (*Joseph Vianey*) 501
Le Bienheureux J.-B. Vianney, tertiaire de S. François (le curé d'Ars, 1786-1859 (*Alphonse Germain*) 504
Vie du Vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, dite des lazaristes, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie (*l'abbé Demimuid*). 501
Saintes pour jeunes filles (*l'abbé Henry Bolo*). 504
Die ersten Wanderprediger Frankreichs. Studien zur Geschichte des Mönchtums (*Johannes von Walter*) Theil I. Robert von Arbrissel. 247
F.-X. Moïse, évêque du Jura (*M. Perrod*) 263
La Vie de Monseigneur Borderies, évêque de Versailles (*Mgr Dupanloup*) 500
Vie populaire de Pie IX (*le P. Limbour* et *H. Delassus*) 502
Le Cardinal Manning (*Victor de Marolles*). 450
Le Père Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus (*le P. A. Calvet*). 505

Histoire du moyen âge. L'Épopée byzantine à la fin du dixième siècle (*Gustave Schlumberger*). 3e partie. Les Porphyrogénètes. Zoé et Théodora (1025-1057) 5

Histoire de France. Jeanne d'Arc. L'Histoire et la Légende (*A. Thalamas*) 433
Contre les insulteurs de Jeanne d'Arc. Meeting nationaliste du 5 décembre 1904. 434
La Grande Française Jeanne d'Arc (*le chanoine H. Dunand*) . . . 435
Jeanne d'Arc et le Capitaine de Soissons en 1430 (*Felix Brun*). . . 436

Jeanne d'Arc et les Villes d'Arras et de Tournai. Démarches en faveur de la Pucelle captive (*le chanoine Henri Debout*) 436
Les Iniquités du procès de condamnation de la Vénérable Jeanne la Pucelle (*J.-B.-J. Ayroles*). 437
Juana de Arco. Los dos Procesos (*el P. M. Tonna-Barthet*). . . . 437
Au Temps de la Pucelle. Récits et tableaux. Le Péril national (*Marius Sepet*) 437
Victimes des Camisards. Récit, discussion, notices, documents (*J.-B. Couderc*). 248
L'Action maçonnique au XVIIIe siècle (*Henri Hello*). I. L'Action maçonnique en Europe. Des Origines à la Révolution française. II. La Maçonnerie et la Révolution française 268
Pages sombres, 1789-1794 (*la duchesse de Brissac*) 249
Les Seize Carmélites de Compiègne (*Victor Pierre*) 250
Paris sous Napoléon. Consulat provisoire et consulat à temps (*L. de Lanzac de Laborie*). 439
Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, édition nouvelle publiée par *Désiré Lacroix*. T. IV. 139
Le Pape et l'Empereur (1804-1815) (*Henri Welschinger*). 350
1815. La Seconde Abdication. La Terreur blanche (*Henry Houssaye*). 442
Napoléon et sa famille. 443
Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration (*le général marquis Amand d' Autpoul*). Mémoires inédits, publiés par *le comte Fleury*. 164
L'Epopée napoléonienne. Le Retour des cendres (*E.-M. Laumann*). 442
Journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, 1832-1833 (*le lieutenant Ferdinand Petit-Pierre*), publié par *Georges Price* [*F.-G. Petitpierre*] 351
L'Empire libéral (*Émile Ollivier*). T. IX. Le Désarroi. 353
Histoire du second Empire (*Pierre de la Gorce*). T. VII. 352

Histoire religieuse. Le Catholicisme dans les temps modernes (*l'abbé Gibier*). T. I. Ses résistances. Le Concordat. Les Événements. Les Doctrines. 256
La Constitution civile du clergé et la Persécution religieuse pendant la Révolution (*l'abbé Hubert Mailfait*). 534
Les Préliminaires de la séparation des Eglises et de l'Etat. La Rupture avec le Vatican. Etude suivie de la publication des documents officiels (*Fernand Dubief*) 268
La Séparation des Eglises et de l'Etat (*Un jurisconsulte*) 359
Conférences sur l'Eglise et ses relations avec l'Etat (*A. Gasser*) . . 359

Histoire des institutions et des mœurs. Les Romans de l'histoire. Emilie de Sainte-Amaranthe. Les Chemises rouges. Le Demi-Monde sous la Terreur (*Henri d'Almeras*) 529
La Société française pendant le Consulat (*Gilbert Stenger*). 2e série. Républicains. Les Emigrés et les Complots. Les Hommes du Consulat. 3e série. Bonaparte, sa famille. Le Monde et les Salons. 438
Les Quadrilles à la Cour de Napoléon Ier (1806-1813) (*Frédéric Masson*). 441

Histoire diplomatique et militaire. Les Négociations de Treilhard à Rastadt. La Cession de la rive gauche du Rhin (*Raymond de Petiteville*) 457
Baylen et la Politique de Napoléon (*R. de Sèze*) 136
Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859 (*le comte de Hübner*) ; publié par son petit-fils, le comte *Alexandre de Hübner*. T. II. 66
La Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international (*Gabriel-Louis Jaray*). 67
Un Chouan. Le Général de Boisguy (1793-1800 (*le vicomte du Breil de Pontbriand*) 134
Le Général Ordonneau (1770 1855) (*Albert Terrade* et *Henri Allorge*) . 134
La Légion germanique (1792-1793) (*Arthur Chuquet*) 134
Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution. Ses lettres, 1793-1796, recueillies et publiées par *Etienne Joliclerc*, avec une introduction et des notes de *Frantz Funck-Brentano*. 139

Statues et statuettes de la Vendée militaire (*Henri Bourgeois*). 2e série. 534
Napoléon et l'Angleterre, 1893-1813, d'après des documents inédits des archives des Affaires étrangères, des Archives nationales et du Foreign Office (*P. Coquelle*) 440
Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise (lanciers du comte Michel Tyszkiewicz (1812-1815) (*le comte Joseph Tyszkiewicz*) . . . 135
Les Allemands sous les aigles françaises, 1806-1813. Le Contingent badois (*le commandant Sauzey*) 135
La Campagne de Marengo (*le commandant de Cugnac*). 136
La Manœuvre de Lutzen (1813) (*le colonel Lanrezac*). 137
Stratégie napoléonienne. La Critique de la campagne de 1815 (*A. Grouard*). 137
Le Soldat impérial (1800-1814) (*Jean Morvan*).T. II. 139
Livre d'or des officiers français de 1789 à 1815, d'après leurs Mémoires et Souvenirs (*Henry Chapoutot*). 144
Le Général Guillet (1829-1898) (*le chanoine Payen*). 142
Histoire de la guerre de 1870-1871. T. IV. La Retraite sur la Moselle; Borny (*Pierre Lehautcourt*). 140
L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre de Saint-Privat Étude de critique stratégique et tactique (*le général H. Bonnal.*) T. I. . 141
La Défense nationale dans le Nord en 1870-1871. Recueil méthodique de documents (*le commandant Camille Lévi*). 141
Souvenirs personnels (*général de Verdy du Vernois*) (1870-71). . . . 142
Rapport sur l'expédition de Chine (1900-1904) (*le général Voyron*). . 148

Histoire maritime et coloniale. La Compagnie française des Indes (1604-1875 (*Henri Weber*). 319
L'Indo-Chine française. Souvenirs (*Paul Doumer*). 8
Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique. Où renaître ? Et comment durer ? (*Onésime Reclus*). 323
Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie (*Gaston Loth*). . . 325
La Guerre au Maroc (*le capitaine Mordacq*) 149
La Conquête du Ménabé à Madagascar (1897-1900) (*le capitaine Condamy*). 149

Histoire monastique. La France monastique. Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France (*Dom Beaunier*). Nouvelle édition revue et complétée par les bénédictins de Ligugé. T. I. Province ecclésiastique de Paris 349

Histoire provinciale et locale. Le Grand Bureau des pauvres de Paris au milieu du XVIIIe siècle. Contribution à l'histoire de l'assistance publique (*Léon Cahen*). 74
La Justice criminelle du magistrat de Valenciennes au moyen âge (*Maurice Bauchond*). 253
Histoire locale, civile et religieuse de Combles, Frégicourt, Le Priez (*l'abbé Candellier*). 452
Étude de droit coutumier. Les Seigneurs de Saulny (près de Metz, 1240-1789) (*Ferdinand des Robert*). 254
Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361, publiés par *Auguste Longnon*. T. II. Le Domaine comtal. . . . 254
Notre-Dame de Gray. Etude sur la vie religieuse à Gray depuis 1620, par *l'abbé Villerey*, publiée par *le chanoine Louvot* 526
La Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez (*A. Vachez*). 166
Pouillé du diocèse d'Angers, réimprimé par les soins de l'abbé *F. Uzureau*. 252
Histoire du séminaire d'Angers, depuis son union avec Saint-Sulpice, en 1695, jusqu'à nos jours (*G. Letourneau*). 354
Histoire de la constitution civile du clergé en Anjou. Mémoires de *Simon Gruget*, curé de la Trinité d'Angers, publiés par *l'abbé F. Uzureau*. 452
Pouillés de la province de Tours, publiés par *Auguste Longnon*. . . 251
Les Marais de la Sèvre-Niortaise et du Lay du Xe à la fin du XVIe siècle (*Etienne Clouzot*). 255
Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents, publiés par *Jos. Berthelé*. T. III, fasc. IV et V. — Le Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque 453

Questions du jour. Le Problème de l'heure présente. Antagonisme de deux civilisations (*Henri Delassus*). 165
La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement (*G. Sortais*). . 69
La Grande Faute des catholiques de France (*Ch. Bota*). 68
Les Catholiques républicains. Histoire et souvenirs, 1890-1903 (*Pierre Dabry*). 525
L'Esprit démocratique (*Marc Sangnier*). 524
Couvents et convents. Dialogues et silhouettes (*Vox*) 268
Liberté, Égalité, Fraternité (*le marquis Costa de Beauregard*) . . . 360
Le Bénitier d'argent (*Louis Chaussin*) 173

Histoire étrangère. Die pfarramtlichen Aufzeichnungen (Liber consuetudinum) des Florentius Diel zu St. Christoph in Mainz (1491-1518) (*Franz Falk*) 534
L'Allemagne française sous Napoléon Ier, d'après des documents inédits tirés des Archives nationales et des archives des Affaires étrangères (*Georges Servières*). 441
Choses d'Allemagne. Notes sur l'Allemagne contemporaine (*Th. Joran*) 259
Deutsche Marine-und Kolonialgeschichte in Rahmen einer Geschichte der Seefahrt und des Seekrieges (*Friedrich Hünemörder*). 355
The English Church in the sixteenth Century, from the accession of Henry VIII to the death of Mary (*James Gairdner*) 257
Étude sur la politique extérieure des Etats I. L'Angleterre et son empire (*Elie Halévy*) 321
Histoire de la ville de Verviers. Période française (1794-1814) (*Jean Lejear*). 527
Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragon (*Eduardo Ibarra y Rodrigues*). T. I. Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I 454
La Cour et le régne de Paul Ier, portraits, souvenirs et anecdotes (*le comte Fédor Golovkine*) 528
Le Mystère russe. Secrets d'Etat dans l'empire du tsar Nicolas II (*Bresnitz von Sydaćoff*); trad de l'allemand par *Marcelle Somin*. . 454
Switzerland at the beginning of the sixteenth century (*John Martin Vincent*) 535
Russie et Japon. Les Finances des belligérants (*Karl Helfferich*); traduit de l'allemand. 55
Les Russes en Extrême-Orient (*Paul Labbé*) 56
La Révolte de l'Asie (*Victor Bérard*) 55
Le Peuple chinois, ses mœurs et ses institutions (*Fernand Farjenel*). 59
Péril jaune et Japon (*Austin de Croze*). 57
The foreign Trade of Japan since the Restoration, 1869-1900 (*Yukimasa Hattori*). 58
Dix ans à travers l'Islam (1834-1844) (*Léon Roches*) 320
White servitude in Maryland (1634-1820) (*Eugene Irving Mac Cormac*). 321
L'Education des nègres aux Etats-Unis (*Kate Brousseau*) 326
Les Etats-Unis au XXe siècle (*Pierre Leroy-Beaulieu*). 219

Biographie française. Un Curé plébéien au XIIe siècle. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, prédicateur de la IVe croisade (1191-1202) (*l'abbé A. Charasson*) 499
L'Abbé Eusèbe Renaudot. Essai sur sa vie et sur son œuvre liturgique (*Ant. Villien*) 167
Le Vicomte de Mirabeau (Mirabeau-Tonneau), 1754-1792 (*Eugène Berger*). 528
Le Comte de Falloux. Lettres, notes et souvenirs (1811-1886) (*Dorlisheim*) 75
Ernest Hello. L'Homme, le penseur, l'écrivain (*Joseph Serre*) . . . 174
La Vie et les bonnes œuvres du commandant Châtelain (*L. Dimier*). 360
Sœur Pauline, fille de la Charité. Sa vie, sa correspondance (1878-1899) (*G. d'Anticamareta*) [*de Puybusqué*] 503
L'Héroïne du Pé-Tang. Hélène de Jaurias, sœur de charité (*Henri Mazeau*). 504
Trente ans de ministère à Paris. Notes et souvenirs (1870-1900) (*l'abbé H. Avoine*). 169
Une Ame en prison, histoire de l'éducation d'une aveugle sourde muette de naissance et ses sœurs des deux mondes (*Louis Arnould*). 458

Sous l'horizon (Hommes et choses d'hier) (*le vicomte E.-M. de Vogüé*). 169
Petites Confessions (visites et portraits) (*Paul Acker*) 2e série. . . 356

Mélanges. Discours et écrits divers (*le comte Abert de Mun*) accompagnés de notices par *Charles Geoffroy de Grandmaison*. T. VI et VII. 451
Skrifter utgifna af Kong. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala (Ecrits publiés par l'Association royale des humanistes d'Upsala). 260

Bibliographie. Bibliothèques. Histoire de l'imprimerie. Répertoire des sources historiques du moyen âge (*Ulysse Chevalier*). Bibliographie. 3e-4e fascicule : Crispin-Izarn 455
Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France », depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631-1790 (*le marquis de Granges de Surgères*). T. III. Laage-Puzols. 72
Bibliographie rabelaisienne. Les Editions de Rabelais de 1532 à 1711. Catalogue raisonné, descriptif et figuré (*Pierre-Paul Plan*). . . . 70
Bibliografia araldica e genealogica d'Italia (*Giustino Colaneri*). . . 264
Notice du ms. nouv. acq. lat. 763 de la Bibliothèque nationale (*M.-H. Omont*). 174
Codices italici manu exarati qui in Bibliotheca Taurinensis Athenæi ante diem XXVI Januarii MCMIV asservabantur; recensuit, illustravit *Bernardinus Peyron*. 264
Débuts de l'imprimerie en France ; l'Imprimerie nationale ; l'hôtel de Rohan (1539) (*Arthur Christian*). 530

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ACKER (Paul)..... 356
ACLOQUE (A.)..... 154
AGES (Lucie DES)..... 511
ALBERTI (Joseph)..... 72
ALEXANDRE (Arsène)..... 316
ALLORGE (Henri)..... 134
ALMÉRAS (HENRI D')..... 333, 529
AMOR RUIBAL (le Dr A.)..... 238
ANDRÉ (Louis)..... 488
ANET (Claude)..... 20
ANGELI (Diego)..... 392
ANGELVIN (le Dr)..... 308
ANTICAMARETA (G. D') [DE PUY-BUSQUE]..... 503
APPELL (P.)..... 42
ARDEL (Henri)..... 17
ARENDT (Guillelmo)..... 338
ARIÈS (E.)..... 421
ARMAGNAT (H.)..... 418
ARNOULD (Louis)..... 458
ARTHEZ (Danielle D')..... 508
AUBINEAU (le Dr E.)..... 309
AUERBACH (Félix)..... 419
AVELINE (Guy D')..... 508
AVESNES..... 348
AVOINE (l'abbé H.)..... 169
AYROLES (J.-B.-J.)..... 437

BAHON (Max)..... 153
BAIRE (René)..... 425
BARBASETTI (Luigi)..... 519
BARRACAND (Léon)..... 32
BARRÈS (Maurice)..... 24, 296, 414
BARRIOBERO ARMAS (Juan)..... 493
BARTOLO (Salvatore DI)..... 225
BASTIEN (Dom Pierre)..... 358
BATTANCHON (François)..... 509
BAUBIGNY (Paul)..... 144
BAUCHOND (Maurice)..... 253
BAUDRILLART (Alfred)..... 517
BAUDRILLART (André)..... 498
BAUMANN (Antoine)..... 41
BAUNARD (Mgr)..... 502
BAYET (Albert)..... 409
BAYET (C.)..... 314
BAZAILLES (Albert)..... 405
BAZIN (René)..... 9, 24
BEAUNIER (Dom)..... 349
BEAUREGARD (le marquis COSTA DE)..... 360
BÉCHAUX (A.)..... 37
BELLANGER (A.)..... 404
BENOIT (C.)..... 420
BENOIT (François)..... 316, 318
BENTZON (Th.)..... 18, 513
BÉRARD (Victor)..... 55
BÉRAUD (Henry)..... 118
BERGER (Eugène)..... 528
BERNARD (le R. P.)..... 532
BERNARD (Antoine)..... 402
BERNARD (l'abbé Antoine)..... 100
BERNARD (Augustin)..... 217
BERTAUX (Émile)..... 398
BERTHELÉ (Jos.)..... 453
BESNARD (A.)..... 399
BESSE (le P. Ludovic DE)..... 106
BESSET (le lieut.)..... 218
BESSON (André)..... 512
BEURLIER (Eugène)..... 414
BEZARD-FALGAS (J.)..... 487
BIENSTOCK (J. W.)..... 24, 266
BIGOT (Henry)..... 343
BILLARD (Mgr)..... 99
BIRÉ (Edmond)..... 243
BIRUKOV (P.)..... 266
BLONDEAU (André)..... 119
BOINET (le prof. E.)..... 306
BOITEL (J.)..... 42
BOLO (l'abbé Henry)..... 504
BONNAL (le général)..... 141, 145
BORDEAUX (Henry)..... 302
BOREL (Emile)..... 425
BOTA (Ch.)..... 68
BOUCHOT (Henri)..... 317, 388
BOULANGER (A.)..... 424
BOURBON-BUSSET (le vicomte DE) 410
BOURCART (G.)..... 486
BOURDARET (E.)..... 58
BOURG (Dom DU)..... 499
BOURGEOIS (Armand)..... 332
BOURGEOIS (Emile)..... 42
BOURGEOIS (Henri)..... 534
BOURGEOIS (L.-Th.)..... 104
BOURGES (Elémir)..... 130
BOURGET (Paul)..... 289, 448
BOURGOING (le R. P. François).. 108

Bourguin (Maurice)..... 44
Bouyssy (Savinien)..... 35
Brandès (Georges)..... 73
Brandon Salvador (Marguerite)..... 129
Branly (Edouard)..... 418
Braun fils (Ad.)..... 238
Braun (G.)..... 238
Breil de Pontbriand (le vicomte du)..... 134
Brémond (H.)..... 443
Breton (l'abbé)..... 72
Briand (Aristide)..... 492
Bridier (Louis)..... 266
Brissac (la duchesse de)..... 249
Brochet (J.)..... 213
Brouardel (P.)..... 48
Brousseau (Kate)..... 326
Brun (Félix)..... 436
Brunet (Gustave)..... 491
Brunetière (Ferdinand)... 228, 520
Budin (P.)..... 48
Buhl (Frantz)..... 197
Buron (Edmond-J.-P.)..... 221

Cabanès (le Dr)..... 304
Cahen (Léon)..... 74
Caix (Robert de)..... 221
Calaber (l'abbé)..... 108
Calmès (le P. Th.)..... 206
Calvet (le P. A.)..... 505
Campistron (Louis)..... 485
Candellier (l'abbé)..... 452
Carpentier (Paul)..... 143
Casale (François)..... 298
Castel (Pierre)..... 216
Castelein (le P. A.)..... 402, 403
Cellier (l'abbé J.)..... 98
Chamard (J.)..... 35
Champion (Édouard)..... 533
Chansac (Madeleine de)..... 211
Chantepleure (Guy)..... 19
Chapoutot (Henry)..... 144
Charasson (l'abbé A.)..... 499
Chardon (Henri)..... 239
Chargebœuf (Etienne)..... 105
Charre (l'abbé)..... 98
Chassin (Ch.-L.)..... 23
Chasteau (Louise)..... 23
Chaussin (Louis)..... 173
Chevalier (Ulysse)..... 455
Choderlos de Laclos..... 533
Chollet (l'abbé J.-A.)..... 61
Christian (Arthur)..... 530
Chuquet (Arthur)..... 134
Cicéron (M. T.)..... 266
Cintré (Bertrand de)..... 197
Clamageran (J.-J.)..... 412
Clavé (M.-M.-J.)..... 104
Clerc (L.-P.)..... 237
Clouzot (Etienne)..... 255
Codron (C.)..... 430
Colaneri (Giustino)..... 264
Collignon (Albert)..... 520
Condamin (le P. Albert)..... 199
Condamy (le capitaine)..... 149
Constant (d'Estournelles de). 42
Contenson (Ludovic de)..... 38
Contuzzi (Francesco Paolo).... 489
Coppens (le P. Urbain)..... 399
Coquelle (P.)..... 440
Costa de Beauregard (le marquis)..... 360
Couderc (J.-B.)..... 248
Couissinier (J.-B.)..... 131
Coulevain (Pierre)..... 24
Coulomb (Jeanne de)..... 511, 512
Coupin (Henri)..... 12
Courant (Maurice)..... 322
Courtellemont (Gervais)..... 213
Coz (Edmond)..... 511
Croce (Benedetto)..... 343
Croiset (Alfred)..... 42, 229
Crozals (J. de)..... 391
Croze (Austin de)..... 57
Cugnac (le Ct de)..... 136
Culmann (le capitaine)..... 145
Cunha (A. da)..... 432
Curot (Ed.)..... 63

Dabry (Pierre)..... 525
Dacier (Emile)..... 394
Dagher (J.-B.)..... 126
Dallmeyer (Thomas-R.)..... 237
Damez (Albert)..... 485
Darboux (Gaston)..... 426
Dausset (Louis)..... 40
Davidsen (H.)..... 52
Davies (Gerald S.)..... 393
Daymard (l'abbé)..... 106
Debout (le chanoine Henri).... 436
Dedé (E.)..... 38
Dejonc (Eugène)..... 430
Delasalle (Francis-J.)..... 491
Delassus (Henri)..... 165, 502
Delider (Pierre)..... 121
Demeny (G.)..... 311
Demimuid (l'abbé)..... 501
Denis (Hector)..... 36
Deschamps (Eustache)..... 64
Descoins (le capitaine)..... 148
Desjardins (Paul)..... 345
Désers (l'abbé Léon)..... 101, 107
Deuzèle (Jean)..... 291
Devinat (E.)..... 42
Devivier (le P.W.)..... 62
Dimier (L.)..... 360
Dinet (E.)..... 400
Dobschütz (Ernst von)..... 204
Dombre (Roger)..... 515
Doncieux (George)..... 156
Dorlisheim..... 75
Dornis (Jean)..... 336
Douël (Martial)..... 22
Doumer (Paul)..... 8
Dubief (Fernand)..... 268
Dubois (Albert)..... 500
Duez (Edmond)..... 491
Dufourcq (Albert)..... 497
Duhamel (Madame Adrienne) [Adrienne Rogron]..... 512
Dumas (le Dr)..... 308
Dumesnil (Georges)..... 403
Dunand (le chanoine H.)..... 435
Dupanloup (Mgr)..... 500
Durkheim (Émile)..... 43

Durrieu (Paul) 386

Édelin (l'abbé)..... 101
Eisenhofer (Ludwig)..... 73
Elbé (Louis) 339
Émery (Louis)..... 226
Épry (Charles)..... 124
Erny (Alfred)..... 131
Estéban (Juan Moraleda y).. 51
Estournelles de Constant (d') 42
Estrée (Paul d')..... 333

Fagniez (Gustave)..... 39
Fagus 123
Fahrner (Ignaz)..... 445
Falk (Franz)..... 534
Farjenel (Fernand)..... 59
Ferrais (Æmilio)..... 444
Ferri-Pisani..... 301
Férrières (Gauthier)..... 111
Fidao (J. E.)..... 49
Fleury (le comte)..... 164
Fleury (Fernand de)..... 124
Floran (Mary)..... 297
Folby (Charles)..... 506
Fontaine (l'abbé J.)..... 200
Forcrand (R. de)..... 421
Formont (Maxime)..... 295
Fouard (l'abbé C.)..... 203
Fouët (Édouard-A.)..... 422
Fouillée (Alfred)..... 47
Franay (Gabriel)..... 510
Franche (Georges)..... 429
François de Sales (saint)..... 104
Frandin (Hippolyte)..... 59
Frias (Alberto Nin)..... 172
Funck-Brentano (Frantz). 139, 172

Gaëll (René)..... 515
Gairdner (James)..... 257
Gallavardin (le Dr Jules)..... 309
Gallwey (C. P.)..... 102
Gasser (A.) 359
Gay (l'abbé J.-B.)..... 508
Gayme (Dr Louis)..... 46
Gérard (Eric)..... 417
Gazier (A.)..... 65
Germain (Alphonse)..... 504
Giambelli (Carlo)..... 266
Gibier (l'abbé)..... 256
Gide (Ch.)..... 48
Giffard (Pierre)..... 212
Gillette (François)..... 16
Giraud (Victor)..... 449
Girodie (André)..... 399
Glotz (Gustave)..... 481
Golesco (Hélène de)..... 507
Golovkine (le comte Fédor).... 528
Gomperz (Théodore)..... 446
Granges (Charles-Marc des)... 333
Granges de Surgères (le marquis de)..... 72
Gravier (Henri)..... 483
Grea (D. A.)..... 150
Grech (Jehan)..... 515
Grenier (Abel)..... 493
Grouard (A.)..... 137
Gruget (Simon)..... 452

Gry (Léon)..... 265
Guerlin (Henri)..... 31
Guibert (J.)..... 107
Guibourg (Léon)..... 488
Guillaumin (Emile)..... 30

Hadamard (J.)..... 229
Halévy (Elie)..... 321
Hamel (Maurice)..... 318
Hart (G.)..... 430
Hattori (Yukimasa)..... 58
Hausherr (Melch.)..... 222
Hautpoul (le général marquis Amand d')..... 164
Hauville (Gérard d')..... 294
Hébert P.-J.)..... 102
Helfferich (Karl) 55
Hello (Henri)..... 268
Hemerken a Kempis (Thomae). 152
Henkel (Karl)..... 205
Hennezel (Henri d')..... 16
Henriet (Maurice) 332
Hilgers (Joseph)..... 150
Hinzelin (Emile)..... 211
Hoffbauer (F.) 7
Hontheim (Joseph)..... 199
Horn (Emile)..... 12
Houdard (Adolphe)..... 492
Houllevigue (L.)..... 432
Houssaye (Henry)..... 442
Hübner (le comte de)..... 66
Hübner (le comte Alexandre de). 66
Hue (Gustave) 29, 401
Huffel (G.) 233
Hugues (Pierre d') 121
Huguet (Edmond) 162
Hulst (Mgr d')..... 517
Hummelauer (Franz von)..... 195
Humières (Robert d')..... 209
Hünemörder (Friedrich)..... 355
Huysmans (J.-K.)..... 296, 390

Ibarra y Rodriguez (Eduardo). 454
Ivoi (Paul d')..... 10

Jacoby (le Dr Paul)..... 407
Jacquier (E.)..... 203
Jägerskiöld (L. A.)..... 154
Jaray (Gabriel-Louis)..... 67
Jaurès (Jean)..... 344
Jeremias (Alfred)..... 194
Jespersen (Otto)..... 52
Jezzoni (Nicola)..... 456
Jolicler (Etienne)..... 139
Joran (Th.)..... 259
Joret (Charles)..... 231
Jounet (Albert)..... 357
Jusserand (J.-J.)..... 244

Kahn (Gustave)..... 316
Kempis (Thomae Hemerken a.). 152

Labbé (Paul)..... 56, 212
Labis (le chanoine)..... 224
Laborie (L. de Lanzac de).... 439
Labourt (J.)..... 69
La Broise (M. de)..... 495
La Bruyère (M.)..... 507

Lachèze (Marthe)..... 513
Laclos (Choderlos de)..... 534
Lacroix (Augustin)..... 301
Lacroix (Désiré)..... 139
Lefenestre (Georges)..... 389, 390
Laffitte (Louis)..... 210
La Fontaine (H.)..... 42
Lafrasse (Pierre-Marie)..... 337
La Gorce (Pierre de)..... 352
Lagrange (Le P. Marie-Joseph) 193
La Grasserie (Raoul de)..... 43
Lancia (M.)..... 150
Langlade (Emile)..... 120
Langlois (Ch.-V.)..... 49
Lanrezac (le colonel)..... 137
Lanson (G.)..... 42, 229
Lanzac de Laborie (L. de)..... 439
Lapauze (Henri)..... 397
Laprade (Laurence de)..... 396
La Rochefoucauld (G. de).... 292
Laumann (E.-M.)..... 442
Launay (Adrien)..... 60
Laur (François).. 37
Laurent (P.-Ch.)..... 98
La Ville de Mirmont (M. de).. 457
Lavisse (Ernest)..... 229
Le Barbier (Louis)..... 29
Lebesgue (Henri)..... 424
Lebesgue (Philéas)..... 300, 448
Le Braz (Anatole)..... 157
Lechalas (Georges)..... 429
Lechat (Henri)..... 315
Leclerc de Pulligny..... 170
Leclercq (Dom H.)..... 498, 521
Le Dantec (le Dr)..... 307
Lehautcourt (Pierre)..... 140
Lehmkuhl (P. Aug.)..... 222
Lejeay (Jean)..... 527
Lemaire (René)..... 483
Le May (Pamphile)..... 116
Lemeignen (le Dr Henry)..... 309
Le Merre (le lieut.)..... 146
Lemonnyer (A.)..... 205
Lenfant (l'abbé L.)..... 106
Le Roux (Hughes)..... 299
Leroy-Beaulieu (Paul).... 219, 324
Le Roy-Villars (Ch.)..... 516
Lescluze (G. de)..... 400
L'Esprit (René)..... 118
Letourneau (G.)..... 354
Lévy (le Ct Camille)..... 141
Lias (Jeanne de)..... 514
Liasse (A.)..... 428
Lichtenberger (André)..... 21
Lichtenberger (Henri)..... 415
Limbour (le P.)..... 502
Lintilhac (Eugène)..... 328
La Llave y Sierra (Joaquin de)..... 148
Lockroy (Édouard)..... 235
Lodiel (le P. D.)..... 456
Longnon (Auguste)..... 251, 254
Lopez (Agustin Ruiz y)..... 148
Loth (Gaston)..... 325
Louis (Paul)..... 46, 489
Louvot (le chanoine)..... 526
Ludovic de Besse (le P.)..... 106
Lyon (G.)..... 42
Mac Cormac (Eugène Irving)... 321
Mac-Richard (J.)..... 514
Mailfait (l'abbé Hubert)..... 533
Maisonneuve (Henry)..... 297
Malapert (P.)..... 229
Maltzew (Alexios von)..... 54
Mancey (Claude)..... 512
Mangasarian (M.-M.)..... 170
Mangenot (l'abbé)..... 223
Manoury (Paul)..... 519
Manzoni (Alessandro)..... 245
Maquet (le capitaine)..... 146
Marguery (E.)..... 401
Mariel (Jean)..... 127
Marolles (Victor de)..... 450
Marquiset (Alfred)..... 74
Marsac (Émile)..... 28
Martin (Alexandre)..... 340
Martin (l'abbé Eugène)..... 246
Marx (A.)..... 420
Maryan (M.)..... 510
Marylis (Paul)..... 130
Masson (Frédéric)..... 441
Maurer (Théodore)..... 116
Mazeau (Henri)..... 504
Mégnin (Paul)..... 11
Meilhan (Sénac de)..... 172
Meistermann (le P. Barnabé).. 201
Ménil (F. de)..... 395
Mérac (Rubat du)..... 358
Michel (André)..... 312
Michelini (Giuseppe)..... 109
Miklichhofer (Sigmund)..... 236
Mikszáth (Kálmán de)..... 12
Milhaud (Edgard)..... 41
Millerand (A.)..... 42
Miquel-Dalton (le Dr)..... 305
Mitford (M.-A.)..... 267
Mlèneck (le capitaine)..... 147
Molière (J.-B. Poquelin)..... 331
Molmenti (Pompeo)..... 391
Monnier-Wissocq (A.)..... 73
Monod (H.)..... 48
Montaudry (A.)..... 115
Mony (Adolphe)..... 132
Moors (B. P.)..... 197
Moraleda y Esteban (Juan)... 51
Mordacq (le capitaine)..... 149
Morillot (Paul)..... 158
Morvan (Jean)..... 139
Moschetti (Andrea)..... 391
Mottez (Lucien)..... 420
Moulin (Alfred)..... 230
Mun (le comte Albert de)..... 451
Murri..... 48
Musæus..... 11
Mussche (Paul)..... 117
Neullies (B.)..... 513
Neuville (L.-C. de)..... 129
Newman (le cardinal)..... 443
Nicolaïevna (A.)..... 514
Nitti (F. S.)..... 35
Nocé (F. de)..... 510
Noël (Édouard)..... 298
Nogues (Joseph)..... 515
Nuwendam (H.)..... 308

Ocagne (Maurice d') 427, 428
Olivaint (Maurice) 113
Ollive (le Dr G.) 309
Ollivier (Émile) 353
Omont (M.-H.) 174
Osorio (Paulo) 300
Ouroussow (la princesse M.) .. 393

Page (Paul) 489
Pasquier (l'abbé H.) 202
Passy (Frédéric) 42
Paulet (G.) 48
Paulus (A.) 198
Payen (le chanoine) 142
Pein (le capitaine) 218
Péladan 130
Pellati (Renzo) 486
Pellier (H.) 416
Perrod (M.) 263
Pertus (Joanny) 231
Pessonneaux (A.) 11
Pétillot (L.) 155
Petit (le Dr A.-L.) 309
Petit (Georges) 311
Petiteville (Raymond de) 457
Petitpierre (le lieut Ferdinand) 351
Petitpierre (F.-G.) [Georges Price] 351
Peyron (Bernardin) 264
Philippe (le Dr J.) 311
Philippovich (Eugen von) 35
Picard (Émile) 427
Picavet (François) 412
Pierre (Victor) 250
Pilastre (E.) 305
Pimodan (la comtesse de) 267
Pinard (le prof. A.) 308
Piolet (J.-B.) 74
Plan (Pierre-Paul) 70
Podio Lupperio (R. P. Timoteo a). 516
Pohl (Michel-Joseph) 152
Polack (Léon) 34
Pontbriand (le vicomte du Breil de) 134
Poquelin Molière (J.-B.) 331
Potez (le capitaine) 143
Pouget (l'abbé E.) 73
Prat (Louis) 401
Price (Georges) [F.-G. Petitpierre] 351
Princet (Jules) 131
Prudhomme (Sully) 413
Puccini (Roberto) 456
Pulligny (Leclerc de) 170
Puybusque (de) [G. d'Anticamareta] 503

Queyrat (Frédéric) 408

Racine (P.) 311
Raynaud (Gaston) 64
Reclus (Onésime) 323
Recordon (l'abbé J.) 357
Reculoux (Charles) 128
Redier (J.) 311
Reibel (Charles) 488
Reille (le baron Xavier) 112
Reinach (Salomon) 313
Renaudin (Paul) 290
Renouard (G.) 219
Renty (E. de) 324
Réval (G.) 26
Rével 404
Réville (Albert) 357
Revillion (Charles) 399
Reymond (Aug.) 446
Riat (Georges) 171
Ribot (Th.) 407
Richet (Charles) 42
Rignano (Eugenio) 415
Rimini (Carlo) 494
Rist (le Dr A.) 429
Riversdale (P.) 119
Robert (Ferdinand des) 254
Robert-Tissot (E.) 419
Robin (A.) 48
Roches (Léon) 320
Rodriguez (Eduardo Ibarra y). 454
Rogron (Adrienne) [Mme Adrienne Duhamel] 512
Roll (Maximin) 334
Rose (le P. V.) 201
Rosenthal (Léon) 318
Rosette (A.) 102
Rosny (J.-H.) 19
Roure (Lucien) 242
Roy (Emile) 329
Rubat du Mérac 358
Ruiz y Lopez (Agustin) 148

Saint-Aulaire (A. de) 27
Saint-Loup (Stanislas de) 509
Saint-Paul (G.) 214
Sales (saint François de) 104
Salomon (Michel) 448
Sand (George) 159
Sangnier (Marc) 524
Sauvin (Georges) 17
Sauzey (le ct) 135
Savaète (Arthur) 296
Schlincker (R.) 307
Schlumberger (Gustave) 5
Schœn (Henri) 335
Schrader (F.) 207
Séguier (J.-A. de) 426
Seignobos (Ch.) 42, 229
Semeria (le P. Giovanni) 532
Sénac de Meilhan 172
Senchet (Émilien) 45
Sepet (Marius) 437
Sérieys (Albert) 126
Serre (Joseph) 174
Sertillanges (A. D.) 411
Servières (Georges) 441
Sèze (R. de) 136
Sforza (Giovanni) 245
Siegfried (André) 39
Siegfried (J.) 48
Sierra (Joaquin de la Llave y). 148
Silvela Loring (Jorge) 493
Simon (le chanoine G.) 100
Somin (Marcelle) 454
Sorel (Albert) 162
Sortais (Gaston) 69, 397
Soulier (Alfred) 431

Spenlé (E.) 346
Steiner (Bernard C.) 220
Stenger (Gilbert) 438
Stéphane 300
Strannik (Ivan) 293
Strohlin (Ernest) 393
Stryienski (Casimir) 172
Sulzbacher (Willy) 519
Suran (Théodore) 227
Surgères (le marquis de Granges de) 72
Sydačoff (Bresnitz von) 454

Tannery (Jules) 423
Tarbouriech (Ernest) 45
Ter Haar (Franz) 225
Terrade (Albert) 134
Terrien (le R. P. J.-B.) 103
Texier (l'abbé Auguste) 109
Thalamas (A.) 433
Thédenat (l'abbé H.) 7
Thevenin (Joseph) 404
Thiéry (Jean) 515
Thouverez (Émile) 415
Tiersot (Julien) 156
Tinseau (Paul de) 297
Tolstoï (comte Léon) 24, 266
Tonna-Barthet (le P. M.) 437
Toscan (Gello) 125
Trélat (Émile) 400
Trilby 30
Trotignon (Lucien) 28
Tuccimei (G.) 456
Turmel (J.) 224
Tyszkiewicz (le comte Joseph). 135

Uzureau (F.) 252, 452

Vacandard (E.) 523
Vachez (A.) 166
Valfère (Jean) 114
Varennes (Henri) 494
Vaucaire (Maurice) 22
Vaudon (Jean) 210
Vaughan (Mgr John) 196
Vauthier (Claire) 59
Vendryès (J.) 53
Verdy du Vernois (général de) 142
Vermeersch (le P. A.) 40
Vernois (général de Verdy du) 142
Vianey (Joseph) 501
Vibert (Paul) 322
Vieillard-Lacharme (D.) 100
Villerey (l'abbé) 526
Villien (Ant.) 167
Vincent (John Martin) 535
Visan (Tancrède de) 122
Vivanti (G.) 424
Vogüé (le vicomte E.-M. de) ... 169
Vox 268
Voyron (le général) 148
Vrai (Jean) 267

Wagner (Adolf) 34
Wahl (Maurice) 215
Walter (Johannes von) 247
Weber (Henry) 319
Weiss (André) 42
Welschinger (Henry) 350, 398
Werm (Fridolin) 128
Wiegler (Paul) 172
Wiener (Harold M.) 196
Wogue (Jules) 330
Wotquenne (Alfred) 50
Wronghel (Moritz) 126

Zampini (G. M.) 201
Zolla (Daniel) 62

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Allais (Henri), 176. — Arcelin (Adrien), 175. — Balart (Federico), 537. — Basch (le Dr Samuel Ritter von), 537. — Bastian (Adolph), 461. — Baudon (le Dr Auguste), 177. — Beniczki-Bajza (Mme), 367. — Bonnières (Guillaume-François-Robert de), 459. — Brackel (Ferdinande Freiin von), 367. — Cassan (l'abbé Léon), 366. — Dalziel (Edward), 462. — Dannreuther (Edward George), 270. — Depret (Louis), 459. — Derosne (Charles-Bernard), 77. — Estoublon (Robert), 270. — Fernet (Emile), 269. — Folliet (André-Eugène), 365. — Garnier (le Dr Paul), 460. — Giacomelli (Hector), 78. — Gifford (Rév. Edwin Hamilton), 537. — Guignard (Pierre-Philippe), 459. — Güthner (Mme Nina), 367. — Hansen (P.), 537. — Hervieux (le Dr Edouard), 460. — Kuhn (Félix), 177. — Kuun (le comte Géza), 538. — Langenieux (le cardinal), 75. — Ledos (Eugène-Claude-François), 176. — Lencauchez (Alexandre), 270. — Lovett (Richard), 177. — Maël (Pierre) [Charles Causse], 269. — Medlicott (H. B.), 462. — Parfouru, 536. — Paris-Jallobert (l'abbé), 460. — Potier (Alfred), 535. — Proust (Antonin), 365. — Rae (Fraser), 178. — Rebell (Hugues) [Grassal], 365. — Reid (Wemyss), 366. —

ROHAULT DE FLEURY (Georges), 364. — ROUX (l'abbé Joseph), 270.— SCHWOB (Marcel), 364. — SERGEANT (Adeline), 78. — STEYERT (André), 177. — STROSSMAYER (Mgr Joseph-Georges), 462. — SYVETON (Gabriel), 77. — TACCHINI (Pietro), 462. — TANNERY (Paul), 77. — TAVAN (Alphonse), 536. — VALERA (Juan Galiano), 536. — VERNE (Jules), 362. — WALLACE (le général), 271. — WEST (le Dr E. W.), 270.—ZIEGLER (Johannes), 537.

Correspondance, 361, 362.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 79, 181, 273, 369, 464, 540.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 79, 181, 274, 369, 464, 540.

Concours et Prix, 79, 274, 370, 465.

Congrès, 370.

Mélanges : Littérature celtique, 465. —Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie, 541. — La Littérature du Grand-Duché de Luxembourg, 82. — Almanachs pour 1905, 81. — Paris-Hachette, 275.

Nouvelles : Paris, 82, 181, 276, 371, 465, 541. — Angoumois, 470. — Anjou, 373, 543. — Aunis, 373. — Auvergne, 374. — Berry, 184. — Bourgogne, 374, 544. — Bresse, 85. — Bretagne, 374, 470. — Champagne, 184, 281, 374. — Dauphiné, 281, 471. — Flandre, 185, 282, 471. — Franche-Comté, 86, 185, 282, 376, 472, 544. — Gâtinais, 377. — Ile-de-France, 474. — Languedoc, 86, 377, 545. — Limousin, 187, 284, 546. — Lorraine, 283, 378. — Lyonnais, 283, 474. — Maine, 378, 475. — Marche, 284. — Nivernais, 284, 379, 475, 546. — Normandie, 86, 284, 546. — Orléanais, 547. — Poitou, 187. — Provence, 475. — Saintonge, 373. — Touraine, 284. — Velay, 379. — Vendée, 284. — Vendômois, 285. — Alsace, 87, 184, 280, 380. — Allemagne, 188, 285, 381, 547. — Angleterre, 548. — Belgique, 88, 188, 285, 382, 476, 548. — Espagne, 88, 188, 548. — Italie, 88, 189, 286, 382, 476, 548. — Pologne, 189. — Suède, 89. — Japon, 91, 189. — Etats-Unis, 91, 190, 476, 549.

Publications nouvelles, 92, 190, 286, 383, 477, 549.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1905. T. CIV. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-DEUXIÈME

(CENT-QUATRIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1905

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Les Revenantes*, par CHAMPOL. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 322 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Impossible*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 3. *Cloclo*, par GYP. Paris, Flammarion, 1904, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 4. *Des Fleurs ! Des Curés !! Des Femmes !!!*, par THÉODORE CAHU. Paris, Flammarion, 1904, in-12 de 279 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Opprobre*, par L.-M. COMPAIN. Paris, Stock, 1904, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 6. *Déclassé*, par CHARLES PETTIT. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-16 de 326 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Crime de Clodomir Busiquet*, par EDMOND FRANK. Paris, Fontemoing, 1905, in-12 de 309 p., 3 fr. 50. — 8. *Dix Contes vécus*, par ROBERT HUCHARD. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 9. *La Dette*, par JACQUES MOREL. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Couvre feu*, par CONSTANTIN PHOTIADES. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 11. *La Servante*, par EDGY. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Millionnaire*, par J.-H. ROSNY. Paris, Joanin, 1905, in-12 de 260 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Autre*, par Mme OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 14. *Demi-Mère*, par RESCLAUZE DE BERMON. Paris, Plon-Nourrit, 1905 in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Obsédés*, par LÉON FRAPIÉ. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 294 p., 3 fr. 50.

ROMAN PHILOSOPHIQUE. — 16. *Sur la pierre blanche*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 320 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 17. *Septime César, roman du temps du Christ*, par M. REEPMAKER. Paris, Stock, 1905, in-18 de 366 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Antéchrist*, par DMITRI DE MÉREJKOWSKY. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 460 p., 3 fr. 50. — 19. *Pierre-le-Grand*, par le même. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Ami des mauvais jours*, par GÉRARD DE BEAUREGARD. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 313 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 21. *Le 71e Trainglaux*, par DE BEAUREPAIRE-FROMENT. Paris, édition de « la Tradition, » 1904, in-12 de 581 p., 0 fr. 60. — 22. *Les Nuages*, par YVAN STRANNIK. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 261 p., 3 fr. 50. — 23. *Aline*, par C.-F. RAMUZ. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 215 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Vieillard et les deux Suzannes*, par ANDRÉ MAUREL. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Colonnes d'Hercule*, par HENRY RABUSSON. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 26. *Souvenirs de l'île de la Réunion*, par le Dr GÉLINEAU. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 262 p., 2 fr. 50. — 27. *La Maison de danses*, par PAUL RÉBOUX. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 28. *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, par PIERRE LOTI. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 327 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. Le rapprochement de ces deux épithètes — *romanesque* et *psychologique* — (dont j'ai souvent expliqué les motifs) ne comporte pas nécessairement un blâme ; et la preuve c'est que je n'ai que des éloges à donner aux *Revenantes*. Le sujet, — « les Sécularisées » — est d'une douloureuse actualité ; après avoir fourni de copie les journaux de la France entière, il a fourni la matière de plusieurs romans, parmi lesquels *Sœur Jeanne de la Croix*, de Mme Mathilde Serao, *Sœur Alexandrine*, du même M. Champol, et *l'Isolée*, de M. Bazin, que vient de publier la *Revue des Deux*

Mondes. On retrouve dans *les Revenantes*, — avec une exécution plus sûre et moins d'épisodes étrangers au sujet, — les mêmes sentiments optimistes que dans *Sœur Alexandrine*, le même respect attendri pour « les sécularisées », la même confiance en celles qui furent « les épouses de Dieu » et qui sont aujourd'hui les victimes de notre abominable politique. Expulsées de leur couvent, jetées brutalement à tous les hasards et à tous les périls de la vie laïque, que vont-elles devenir? La question se pose en ce moment un peu partout et provoque des réponses parfois pénibles, même quand elles veulent être gaies, comme celles de M. Combes, qui voyait déjà toutes les anciennes religieuses mariées et consolées. La réponse des romanciers n'est pas pénible par excès de gaieté; Mme Serao faisait mourir de faim sœur Jeanne, et dans un asile de nuit. M. Bazin a trouvé un dénouement plus lugubre : « l'Isolée » meurt poignardée par *son* souteneur, — *son*, entendez-vous? — Je n'ai pas à juger, du moins pour le moment, ce dénouement mélodramatique, ni ces vues pessimistes sur l'avenir. Je me bornerai à répéter que M. Champol est plus rassurant. Ses héroïnes éprouvent beaucoup de misères matérielles; elles ne tombent pas à de pareilles déchéances morales. Elles continuent dans le siècle, et sous une autre forme, leur vie d'abnégation et de charité; elles agissent sur le siècle, plus que le siècle n'agit sur elles. Vous vous souvenez de tout le bien qu'elles font dans *Sœur Alexandrine;* elles n'en font pas moins dans *les Revenantes*. Elles sont trois : elles se sont séparées, après un dernier office récité en communauté, la lampe du sanctuaire éteinte par la supérieure. La première devient institutrice privée, et sauve la vie de ses petites élèves au prix de la sienne; la seconde, rentrée dans sa famille, où on la supporte malaisément, trouve moyen de la sauver du déshonneur, en allant quêter pour une nièce prête au suicide, qu'un séducteur ne voulait pas épouser sans dot. La troisième enfin, riche, jeune, belle, poussée au mariage par toute sa famille, cède son fiancé à une cousine qui allait mourir de désespoir! L'une a sacrifié son nom, l'autre son repos, l'autre sa vie; toutes trois sont restées dignes de leur passé; toutes trois ont prouvé que la persécution qui a pu les exclure de leur couvent, n'a pas pu les séparer de leur Dieu! Et leur histoire, quelle que soit la place qu'y tient le roman et l'artifice, est de nature à rendre un peu de courage et à ne pas diminuer les forces de leurs malheureuses sœurs qui pourraient la lire! Faites-la leur lire; versez-leur ce cordial, en attendant mieux!

2. — *L'Impossible* est une œuvre destinée à verser de l'héroïsme au cœur des jeunes filles. — Mlle Monique aimait et était aimée; celui qu'elle aimait était beau, intelligent, capable de sentiments généreux; il était ministre de la République, chef de parti; il suivait ce parti, en

attendant de le mener. Il le suivait dans ses haines antireligieuses et ses volontés persécutrices ; mais il était prêt à le mener à Canossa, c'est-à-dire au bon sens, au respect des traditions et des intérêts du pays, si Monique consentait à devenir sa femme. « Ton Dieu sera mon Dieu ! » Et Monique répondit : « Impossible ! » Et pourquoi impossible ! Parce que ledit grand homme était marié, et que pour l'épouser il eût fallu que Monique acceptât les lois de l'État et méconnût les lois de l'Église. Une chrétienne n'épouse pas un divorcé, même pour convertir son époux au christianisme — ou du moins au cléricalisme. Une chrétienne ne sacrifie son honneur ni à l'amour ni au patriotisme ! Elle sacrifie son amour, dût-elle en pleurer toute sa vie. « Elle pleurait, et, des siècles qui enveloppaient le manoir, une voix s'élevait pour lui rappeler que l'honneur n'a pas, comme unique refuge, le cœur d'une femme, mais qu'il plane au-dessus d'une race loyale, pour la couvrir de son bouclier et la sauver un jour des égarements ! » Quelle belle phrase ! méditez-la ! méditez ce *bouclier qui plane*, et vous comprendrez ce qui peut manquer, non pas seulement à *l'écriture*, mais à la conception de cette œuvre, pour que l'héroïsme en soit aussi communicatif et « contagieux » que l'aurait voulu l'auteur.

3. — *Cloclo* commence comme une idylle, et finit en mélodrame. L'idylle promettait d'être gaie et un peu gouailleuse, le mélodrame est noir et attristant ; il est même un peu répugnant, comme le serait la lecture d'un rapport médico-légal. Après quelques pages aimables sur l'enfance et le sauvetage de Cloclo, une petite bohémienne recueillie dans une famille riche, nous assistons à la dégénérescence du chef de cette famille, devenu maniaque, aboulique, gâteux, au point d'être domestiqué par son domestique, de chasser son fils et ses petits-fils, de se laisser voler, de se laisser battre. Il allait peut-être se laisser assassiner, lorsque Cloclo intervient. La petite bohémienne, en grandissant, était brusquement devenue muette. Mais si elle ne parlait pas elle n'en pensait que plus et que mieux. Elle avait appris à lire et à écrire sans maître ; elle avait appris surtout à voir et à juger. Elle surveillait le domestique voleur ; elle finit par le dénoncer au procureur de la République ; elle sauva ses bienfaiteurs, et put s'écrier : « Sauvés, mon Dieu ! » Car sachez qu'elle n'était pas muette ! Elle était seulement névropathe ! Et son vieux maître était gâteux ! Et c'est presque une chronique d'hôpital que nous raconte Gyp. Heureusement qu'elle n'y a pas mis tout son esprit ; c'eût été vraiment dommage !

4. — Tout son esprit et toute sa malice, l'auteur de *Des Fleurs ! Des Curés !! Des Femmes !!!* l'a mis dans le titre de son livre. La couverture, elle aussi, a du sel, avec sa gravure polissonne. Mais le texte est plus anodin, et ceux qui y chercheront du sel et de la malice seront volés. Ils y trouveront une demi-douzaine de nouvelles plutôt fades, dont la

meilleure est peut-être (je ne garantis rien pourtant) *le Ménage Courjol.* Mme Courjol avait voulu empoisonner son mari ; c'était son amant qui lui fournissait le poison. Mais, chose étonnante ! plus M. Courjol était empoisonné, plus sa santé était florissante ! Certains désordres, ou plutôt certaines difficultés dans le fonctionnement de ses organes les plus intestins, avaient complètement disparu ! Désolée, la dame écrit à l'amant pour réclamer une autre poudre. La lettre tombe entre les mains de la police. L'amant est amené chez le procureur de la République. Il fait des aveux : il trompait sa maîtresse ! La poudre qu'il lui fournissait était ... le meilleur des purgatifs (Pas de réclame !) On mande la dame, et on lui dit : « Madame ! le Parquet a l'œil sur vous ! Nous savons tout ! Mais vous nous répondez désormais de la santé de M. Courjol ; à la première indigestion, on vous arrête ! » Et à partir de ce jour-là, Mme Courjol eut du tenesme ! — On ne m'accusera pas, cette fois, de manquer de bienveillance !

5. — Thésèse Margeval faillit succomber sous *l'Opprobre !* Quelle opprobre ? Celle qu'un préjugé bourgeois attache encore à la situation de fille-mère, même quand c'est un député du Bloc qui est l'auteur responsable de ladite situation. Jeune, belle, orpheline, mais laborieuse, gagnant sa vie à donner des leçons, Thérèse n'avait pas eu le courage d'attendre le mariage pour se donner à son fiancé ; et ce fiancé n'avait pas eu honte d'épouser une autre femme pour devenir riche et député ! Pauvre fille ! Misérable fiancé ! Thérèse perd ses élèves, perd son gagne-pain, perd sa santé, elle va perdre la vie, lorsqu'elle rencontre un sauveur, un rédempteur, dans la personne d'un élève des Universités populaires. On sait que ces Universités sont précisément les adversaires des préjugés populaires. C'est pourquoi le jeune homme épousa la fille-mère, sans se laisser arrêter par l'opprobre. — Brave garçon !

6. — J'ai beaucoup loué le premier roman de M. Charles Pettit, une étude des mœurs chinoises, que des Français pouvaient croire exacte, malgré un peu d'outrance. *Déclassé*, qui se donne pour une étude des mœurs françaises, ne bénéficiera pas de cette illusion et de notre ignorance ; l'outrance y est plus visible que l'exactitude, du moins dans la seconde moitié, qui donne la sensation d'un invraisemblable mélodrame. Je crois bien me souvenir que ce mélodrame est vrai, et qu'on en pourrait retrouver les éléments dans quelque greffe de cour d'assises ; mais la vérité de la cour d'assises, je le répète, n'est pas toujours la vérité vraie, et elle ne peut occuper, dans une étude des mœurs générales, qu'une place proportionnelle, que savent seulement déterminer des moralistes et des artistes expérimentés. M. Pettit est un débutant, et c'est peut-être pourquoi son Robert de Boislinier, un baron qui devient un souteneur et un assassin, paraît une monstruo-

sité peu intéressante. Il était beau, élégant, spirituel, mais « il n'avait pas le sou ! » Il avait été obligé de solliciter une place dans une administration ; grâce à quoi, il pouvait manger du pain, loger dans une mansarde et, en se privant de toute espèce de distractions et de plaisirs, s'acheter des souliers vernis et quelques paires de gants pour aller dans le monde et y faire la chasse à la dot. En attendant il avait rencontré l'amour, l'amour désintéressé et candide, dans la personne d'une petite ouvrière, sa voisine de table à la crèmerie. Il lui vola un petit héritage de quelques milliers de francs, pour avoir le moyen d'étendre le champ de ses opérations mondaines et de lever enfin la grosse dot convoitée. Mais la veille de son mariage, il se grisa abominablement, battit les sergents de ville, se fit mettre en prison, perdit sa place et sa fiancée ! Sa maîtresse le recueillit et le nourrit de son travail. Et comme le travail honnête ne lui rapportait pas assez d'argent, le baron l'obligea à un travail malhonnête. Et comme elle y répugnait un peu, il la poignarda ! — C'est ainsi que de degré en degré, le gentilhomme descendit jusqu'aux dernières profondeurs de l'infamie. Seulement ce gentilhomme n'est pas un homme ; ce n'est pas un être réel. L'auteur n'a pas su lui donner la vie. La série de tableaux où il figure pourrait d'ailleurs être imprimée à Épinal avec des légendes édifiantes, dont la dernière serait celle-ci : « Comment la vanité, la paresse et l'amour des souliers vernis peuvent conduire un homme à l'échafaud ! »

7. — Les dix-sept nouvelles réunies dans le volume qui porte le titre de la première : *Le Crime de Clodomir Busiquet*, sont écrites avec soin, trop de soin peut-être et un peu de lenteur, mais elles ne manquent pas d'intérêt. Elles ne sont pas toutes édifiantes, mais le ton en est toujours « de bonne compagnie », même dans *la Saint-Honoré*, ce gâteau commandé à un vieux beau par une de ses maîtresses, et qu'il va manger chez une autre. Et le fond en est toujours gai, même dans *le Crime de Clodomir Busiquet*. Ce Busiquet était un pharmacien très laid, très méchant, du moins par accès. Sa laideur l'exposait aux moqueries des dames, mais ne l'empêchait pas d'en être amoureux. C'est ainsi qu'il adorait sa cousine, qui n'avait jamais pu le prendre au sérieux, et qui allait se marier. Il en maigrissait de dépit et de chagrin, il en perdait l'appétit, il en perdait la tête. Sa bonne le vit un jour faire le geste de se verser quelques gouttes d'un liquide contenu dans un flacon bleu, lequel liquide n'était rien moins qu'un poison foudroyant ! Clodomir passa du geste à l'acte, un jour, et l'acte fut même double. Il prépara pour sa cousine une potion calmante, avec le contenu du flacon bleu : et le soir, à l'heure où il pensa que l'ingrate buvait, il avala le reste du flacon et se lança du haut d'une falaise. Mais la main de sa bonne s'était déjà abattue sur lui et le retenait sur le bord de l'abîme : « Laisse-moi, je suis empoisonné ! — Pas plus que moi ! J'avais mis de l'eau

douce dans le flacon ! » Clodomir en fit une méningite, à la suite de quoi il est devenu le plus doux et le plus inoffensif des pharmaciens. Sa cousine se porte bien et a beaucoup d'enfants.

8. — Les *Dix Contes vécus* sont faits avec la même application que les précédents, mais ils sont peut-être moins bien venus. J'y signale *Au Camp de Châlons*, le journal d'un réserviste, qui s'efforce d'avoir de l'humour, et *Une Élection municipale*, un drame atroce, qui ne répond d'ailleurs pas à son titre. Un paysan incestueux allait être nommé maire de son pays, lorsque son crime est dénoncé ; la gendarmerie fait une enquête, obtient l'aveu de la fille ; le père coupable se fait justice et se pend. Et c'est sans doute parce que ses adversaires politiques avaient provoqué la dénonciation et l'enquête, que cette histoire s'appelle « Une Élection municipale ! » Il y a là un défaut de sûreté, qui se retrouve un peu partout dans le style et même dans les idées de ce volume. L'auteur cependant y fait preuve de qualités d'observation et d'une certaine verve, dont on peut attendre mieux. Attendons !

9. — J'ai beaucoup goûté *la Dette ;* c'est simple, c'est sincère, c'est presque ingénu, et c'est d'une tenue littéraire très distinguée. Pourquoi faut-il que la donnée ou au moins le point de départ soit une de ces situations irrégulières, sur lesquelles on n'aime pas à arrêter l'attention de tous les lecteurs ? Il s'agit en effet d'un « collage. » Mais si le sujet est aussi vilain que le mot, il est impossible de le traiter avec plus de délicatesse, d'élévation naturelle, j'allais dire avec plus de pureté. Daniel ne croit pas pouvoir quitter la grosse Maria, pas plus qu'il ne peut l'épouser ; elle lui a sauvé la vie, au péril de la sienne : il n'a qu'un moyen de s'acquitter envers elle, la garder. Il la garde donc, quoiqu'il y ait beau temps qu'il ne l'aime plus, qu'il soit humilié de ses vulgarités, gêné par ses exigences. En vain la mère de Daniel est intervenue, et a essayé de le marier. Il a repoussé ces tentatives avec tristesse, mais avec une implacable fermeté. Il s'est fait un devoir de sa faute ; il y persévèrera, par conscience. « C'est un criminel du devoir ! » aurait dit feu le Dr Falret. Et il traîne son boulet, qui s'alourdit de jour en jour, depuis surtout qu'il a rencontré la sœur d'un camarade d'école, la charmante, la vaillante, l'intelligente, la pudique, la jolie Alice. Comment en est-il arrivé à l'aimer et à s'en faire aimer, puisqu'il n'est pas libre ? Quand il a conscience de ce double malheur, il en fait la confidence à son camarade, et il part pour un voyage qui doit être long. Mais voici que la veille du départ, un autre malheur arrive : Maria meurt ! Qui se fût attendu à tant de savoir-vivre de la part de cette vulgaire créature ? Vous devinez la suite et la fin : Alice épouse Daniel. Mais vous ne pouvez deviner le mérite de cette histoire ; l'analyse n'en montre que la trame, qui est banale, et le dénouement, qui est artificiel. Mais *le reste,* tout ce que l'auteur a su y ajou-

ter de son âme et de son talent, vous ne pourrez en juger qu'à la lecture. C'est ce « reste », qui fait le prix de ce roman, et qui, jusque dans certaines digressions trop littéraires et certains épisodes un peu longs (un voyage à Athènes, par exemple) m'a « fait un plaisir extrême. »

10. — L'auteur du *Couvre-feu* a beaucoup lu Mme de la Fayette et il en a beaucoup retenu. Il a imaginé une histoire analogue à celles que raconte l'aimable comtesse ; seulement, il ne l'a pas placée dans le même milieu, ni à la même date. C'est au temps de Mme du Barry que sont censés vivre la comtesse Ariane et la duchesse Claretti, et elles pensent, elles agissent, ou plutôt elles parlent, (car elles agissent peu) comme leurs aïeules du temps des Précieuses. C'est d'un joli anachronisme ! Donc la comtesse Ariane, ayant été malheureuse en ménage, mais étant assez vite devenue veuve, fut invitée par son amie la duchesse Claretti, à venir passer quelques jours à la campagne, pour y écouter les plus intéressantes confidences. Elle n'ajoutait pas qu'elle comptait sur cette villégiature pour achever de consoler la jolie veuve et la rendre amoureuse d'un jeune voisin. Ariane arrive ; la duchesse, après de longs détours, lui confie qu'elle est très malheureuse, attendu qu'elle aime son mari et que son mari la trompe ! Ariane, de son côté, lui confie qu'elle n'a rien à lui confier, qu'elle n'aime plus personne, qu'elle n'aime plus même à aimer. Mais le jeune voisin paraît, il est aimable, il se fait aimer. Ariane ne veut pas s'avouer vaincue, et elle s'enfuit. Et elle écrit une longue lettre pour expliquer sa fuite ; elle est trop raisonnable pour aimer, mais elle ne l'est pas assez pour ne pas mourir d'amour. Elle va donc mourir, peu à peu, en y mettant le temps ; et, en attendant, elle conseille à la duchesse de pardonner à son époux une infidélité qu'elle sait qu'il déplore. Et la duchesse pardonne ! Et toute cette psychologie n'a rien évidemment de vulgaire, pas même la clarté ou l'intérêt ; mais elle est « distinguée ».

11. — *La Servante* l'est aussi, mais d'une autre manière, plus discrète et peut-être meilleure. C'est une jeune Bretonne qui devient amoureuse du fils de ses maîtres, sans se l'avouer, sans le laisser deviner aux autres, sauf un jour où un terrible drame fait éclater son secret. Elle avait assisté de loin, d'en bas, à toute la vie du jeune homme, à ses efforts pour les examens, à ses succès à St-Cyr, à ses premières aventures d'amour ; elle voyait tout, elle qu'il ne voyait, qu'il ne regardait jamais. Quand il devint malheureux, quand il fut abandonné par sa maîtresse, elle le devina ; quand il tenta de ramener l'infidèle, de l'attendrir au souvenir de l'enfant qui leur était survenu, la petite Bretonne était là, cachée dans l'ombre ; elle entendit les reproches et les supplications ; elle vit les larmes. Et elle pleura comme lui et sur lui. Et quand le jeune homme rentra ou plutôt fut

porté à la maison la poitrine percée d'un coup d'épée (il s'était battu en duel avec son rival), ce fut la Bretonne qui le reçut, qui le veilla, qui le soigna, et qui l'aurait sauvé, si le chagrin n'avait pas fait une blessure plus profonde et plus incurable que l'épée au cœur de ce pauvre jeune homme (Je m'attendris!). Ce fut pendant une des veillées lugubres, que le cœur de la pauvre fille « creva » et laissa échapper l'aveu de son amour. Très touché, le malade fit un testament par lequel il léguait son enfant à la jeune fille. Après quoi il mourut tranquille ! — Vous ne me reprocherez pas de ne pas vous avoir raconté cette idylle tragique avec assez de gravité ; j'ai mis le trémolo, aux bons endroits. Mais j'ai oublié de vous dire que l'idylle est mêlée de tableaux de « mœurs intimes et bourgeoises » qui ne sont point négligeables ; la famille du jeune homme, son père, jovial et égoïste, sa mère, toujours inquiète et toujours malade, sa marraine, une dévote médisante, leurs amis et leurs amies, leur curé même y sont représentés avec un certain relief. L'ami libre-penseur y dit de très remarquables âneries, mêlées de quelques vues ingénieuses ; le curé y est un peu sacrifié ! L'auteur a tenu à marquer qu'il n'était pas un clérical ; je ne m'en fais pas moins un devoir de lui assurer qu'il a en lui « des parties d'observateur et de poète », comme disait feu Sainte-Beuve.

12. — *Le Millionnaire* est un feuilleton, d'après la même formule et la même recette que *les Fiançailles d'Yvonne*, des mêmes ; les Rosny aiment à se reposer dans ces ouvrages sans prétention de tentatives plus « artistiques ». — Le multimillionnaire Jean Vamelles aime l'actrice Clotilde Davreux et il lui offre de l'épouser. Clotilde allait dire oui ! lorsque sa tante lui dit : « Tu ne peux pas épouser Jean Vamelles ! » Et pourquoi ? Et quel est ce mystère ? Voici. Le père de Jean avait été assassiné en chemin de fer, et l'on avait condamné pour ce crime le nommé Maurice Avre. Faites attention à ce nom Avre ! Y êtes-vous ? Avre, Avreux, Davreux ! Vous y voilà ! Maurice était le frère de Clotilde ! La sœur de l'assassin ne peut pas épouser le fils de la victime ! C'est clair. Mais il se trouve que Maurice n'est pas l'assassin, et qu'il a été condamné à la place d'un autre ! Quel est cet autre ? Maurice, revenu du bagne, rencontre Jean, le persuade de l'erreur judiciaire, et le fait travailler avec lui et un autre de ses amis à la recherche du coupable. Comment ils le découvrent et par quel moyen renouvelé d'*Yvonne* ? C'est très simple, extrêmement simple, mais tout de même ingénieux. On savait que l'assassiné portait sur lui un paquet de billets de la banque de France ; on savait les numéros de ces billets ; on apprit que l'un de ces billets avait été échangé à une banque anglaise, peu de temps après le crime ; on apprit que l'employé de cette banque prenait des instantanés de tous les clients qui passaient à la caisse ; on

lui demanda les instantanés de telle année, telle jour, telle heure ; il se les fit payer très cher, mais il les livra. O bonheur ! on y découvrit la tête du nommé Rune, le principal témoin à charge contre Maurice. On chambra Rune, on lui fit avouer son crime, on lui fit signer son aveu,... et le triomphe de l'innocence fut assuré, ainsi que le mariage de Clotilde avec le millionnaire. — C'est aussi intéressant que du Xavier de Montépin, mais c'est plus court et peut-être mieux écrit.

13. — *L'Autre*, ... serait-ce par hasard un autre feuilleton, « bien écrit » lui aussi ? Jugez-en : Sylviane doit choisir entre deux prétendants, un industriel et un artiste. Pour lequel se prononcer ? D'habitude les jeunes filles ont, pour les aider dans l'examen de pareils problèmes, un père et une mère. Celle-ci est orpheline de père ; et quant à sa mère, ce n'est pas une mère, c'est une femme d'affaires, toute entière absorbée par des entreprises et des combinaisons commerciales et financières. Sylviane est seule et pis que seule, — car elle a pour conseillère une institutrice qui ne vaut pas cher (Oh pardon ! pardon ! pour la vulgarité de cette expression, d'autant plus choquante que le vocabulaire de *l'Autre* est toujours d'une impeccable distinction). L'institutrice penche pour l'industriel ; mais comme elle ne parvient pas à faire partager son penchant, elle conseille de s'en remettre au hasard. On joue les prétendants à pile ou face. Pile, ce sera l'industriel. Et ce fut pile. Et Sylviane fut pilée, (pardon ! oh !) je veux dire fut meurtrie dans le mortier de l'épreuve (Remarquez ce *mortier de l'épreuve !* il est de moi ; je m'applique !). Son mari ne la comprit pas, malgré les leçons qu'il reçut de l'institutrice devenue sa maîtresse à lui. Si encore il s'était borné à ne pas la comprendre ! Mais il fit plus : il essaya de l'assassiner ! De concert avec l'institutrice, il l'enferma, un soir d'orage, dans une tour isolée, ferma la porte à clef, — cric ! crac ! et l'abandonna à son destin, à savoir la mort, la mort par la faim et l'effroi ! Comment elle échappa à ses bourreaux ! par quel hasard, ou plutôt par quelle intervention miséricordieuse de la Providence, qui n'abandonne jamais les victimes innocentes — (voir tous les feuilletons de la bonne école) — je ne vous le dirai pas. Sachez seulement qu'elle se réfugia, non pas chez sa mère, — sa mère, hélas ! elle était occupée à se remarier avec je ne sais plus qui, — mais chez sa tante. Et que fit-elle chez sa tante ? Elle continua son *Journal*, — car elle n'était point femme à n'avoir pas son Journal. — C'était son Journal qui avait été le grand consolateur et le confident ; elle y racontait ses chagrins et ses rêves. Car elle rêvait, la triste épouse qui avait choisi *pile* ; elle rêvait à *l'Autre*, à *face*, qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle ornait de toutes les vertus et de toutes les qualités. Il était brun, il avait des moustaches et pas de favoris, une voix caressante, des gestes très doux, un cœur très tendre. Ah ! cet Autre, pourquoi ne

l'avait-elle pas épousé ? Pourquoi ? Est-ce qu'elle ne pourrait pas le retrouver et recommencer sa vie avec lui ? Est-ce que la Providence ne ferait pas ce miracle ? On dit qu'elle est si bonne la Providence ! Elle le fut, et sans mesure. D'abord, elle fit mourir le mari numéro 1 ; puis elle ramena l'Autre. O stupeur ! Il était brun, il avait la moustache, les yeux, la voix, les gestes du rêve ! Et il ne demandait qu'à devenir le mari numéro 2. Et il le devint. Ah ! que la Providence est bonne ! Celle des feuilletons surtout ! Elle est bien bonne !

14. — Cette *Demi-Mère*, Mme Adrienne Vallart, se montre la plus aimable, la plus aimante des mères ; elle méritait de gagner le cœur de Yette, la fille de son mari ; elle le gagna, et à ce point que l'enfant n'hésita pas à faire pour elle le plus douloureux, le plus dramatique des sacrifices. Adrienne n'était pas aimante seulement pour sa belle-fille ; elle s'était laissé toucher par les mérites d'un brave jeune homme, qui s'appelait Olivier et qui, en plus, était lauréat des Jeux Floraux de Toulouse (Tais-toi, mon cœur !). Ce jeune homme se trouva une nuit dans la chambre d'Adrienne. Malheureusement le mari survint. « Morbleu ! Monsieur, que faites-vous ici ? » Une portière se soulève, Yette paraît, toute pâle : « Il y venait pour moi, mon père ! » — Vous n'avez pas pu oublier que nous avons déjà rencontré cette situation dans quelques autres romans ; mais vous savez aussi que ce n'est pas la nouveauté d'une situation qui en fait le mérite, et que c'est surtout l'art de la préparer, de la rendre vraisemblable, et d'en épuiser tout le pathétique. Or, l'art de Mme Resclauze de Bermon ne le cède en rien ici à celui des romanciers dont elle a consenti à se faire l'émule plus que l'imitatrice. Il s'affirme encore dans la manière dont elle fait accepter les conséquences de l'acte d'Yette, et son mariage avec Olivier, qui pourrait donner lieu à de nouveaux drames, et qui, au contraire, rend la paix et promet le bonheur à tout le monde, y compris les mariés.

15. — De tous les romans plus ou moins psychologiques rangés sous cette rubrique n° I, il n'y en a aucun qui le soit autant que *les Obsédés*. Pour de la psychologie, c'est de la psychologie, et de l'expérimentale encore ! Je me hâte de dire que c'est aussi du roman : les résultats de l'expérience et les inductions qu'on en tire y sont singulièrement grossis. L'obsession littéraire, qui est le sujet de cette étude, ne se manifeste pas d'ordinaire par des phénomènes aussi graves ni aussi nombreux, sauf peut-être chez des malades, — dont le cas relève alors d'une littérature spéciale. — Il faut ajouter encore que la notation de ces phénomènes est faite d'une manière bizarre, sans ordre, et dans un style... hirsute. L'auteur semble avoir pour « la calligraphie littéraire » une horreur qui va jusqu'à l'amour de la « cacographie ». A ces critiques près, son œuvre est forte, et elle intéressera tous ceux qui peuvent être curieux de la psychologie du « gendelettre. » — Le

gendelettre étudié ici n'est pas un Trissotin, un pédant gonflé de sa valeur personnelle ou de la valeur de sa profession ; c'est l'homme de métier, pris entièrement par son œuvre, et qui y subordonne, de gré ou de force, toute sa vie et la vie de son entourage. Prestal a commencé un roman ; sa femme, ses enfants, ses camarades ne pensent qu'à ce roman et y collaborent, à leur manière. La femme en a fourni le sujet : une fille-mère, rencontrée dans un ouvroir. Les camarades entendent la lecture de chaque page. A mesure qu'elle est éclose, ils apprécient, ils critiquent ; ils font passer l'auteur par des alternatives de confiance enthousiaste et de découragement navré. Les enfants font des projets pour l'heure où papa aura fini et surtout vendu son livre ; ils s'intéressent à l'héroïne de ce livre, ils vont la visiter et lui apporter des cadeaux. La vie entière, le monde, la société, la famille n'apparaissent plus à Prestal que « sous l'angle littéraire, » c'est à savoir dans leurs rapports avec son œuvre et avec ses phrases. Il cueille des mots, des épithètes dans tout ce qu'on lui dit, dans ce qu'il dit lui-même : « Tiens ! c'est bon à garder ceci ! » Et il prend des notes ; tout lui est matière à « copie », à « observations, impressions et sensations. » Ce n'est plus un homme, ce n'est qu'un auteur. — A noter, un morceau détaché, sur le pharisaïsme de certaines « dames de charité, » et sur le martyre qu'elles infligent à leurs obligées, dont l'une d'elles s'écrie : « Vous ne connaîtriez pas une place où l'on serait battue ? » Le mot est joli. Inutile de dire, n'est-ce pas ? qu'il ne prouve pas que la charité n'a que des tartufes, — pas plus que le livre ne prouve que la profession d'homme de lettres fait toujours des maniaques.

Romans philosophiques. — 16. — Je voudrais bien n'avoir pas à parler du dernier ouvrage de M. Anatole France : *Sur la pierre blanche*. C'est un long dialogue philosophique, où il est question de beaucoup de choses, de saint Paul et de M. Doumer, des Romains et des Français, des Russes et des Japonais, de l'an 60 de l'ère chrétienne et de l'an 2270. De pareils sujets ne ressortissent pas à ma juridiction, bien que M. Anatole France ait dit un jour qu'un traité de philosophie vaudrait presque un roman, s'il était aussi amusant. Mais comme il y a du roman dans ce livre, et non seulement dans les idées, mais aussi dans le cadre et dans quelques détails, il est impossible de me dérober à l'obligation d'en dire un mot ; — du moins il sera court. — Cinq Français se rencontrent à Rome et ils causent, comme causent la plupart des personnages de M. Anatole France, avec le plus exquis et le plus souriant des pédantismes. Leurs lèvres laissent fluer, intarissables, toutes sortes de souvenirs et de citations, et elles ne cessent jamais de sourire, infatigables. Ils se font à eux-mêmes un plaisir extrême ; ils jouissent de leur propre savoir et de leur virtuosité verbale, en Trissotins qui n'ont pas besoin des Philaminte et des Bélise

pour être heureux, ils se suffisent à eux-mêmes. C'est à peine si le plaisir de scandaliser ceux qui les écoutent peut ajouter quelque chose à leur bonheur ! « Moi, ils me dégoûtent ! » comme disait l'autre. — Ces causeurs ne se bornent, d'ailleurs, pas à causer, c'est-à-dire à vider le trop-plein de leur mémoire ; ils lisent ; ils ont des manuscrits plein leur poche ; ils les en tirent ; leur entretien tourne vite à la conférence. C'est ainsi que deux de ces causeurs lisent chacun un mémoire, l'un intitulé *Galion*, l'autre, *Par la porte de Corne* ou *Par la porte d'Ivoire* ! Et ce dernier titre est aussi savant et aussi joli que celui du livre : *Sur la pierre blanche*. — Ce sont énigmes pour œdipes sorbonniens — *Galion* est l'histoire du proconsul d'Achaïe qui eut à juger saint Paul, ne voulut pas se prononcer entre lui et Sosthène, et ne sut pas comprendre la valeur et la fécondité de la doctrine que prêchait l'apôtre. Du reste Paul n'était pas capable lui-même de prévoir ce qui devait sortir de son enseignement ; s'il revenait aujourd'hui parmi ceux qui se donnent pour ses disciples, « il serait comme un hibou au soleil. Il ne s'y trouverait pas plus en état de communiquer avec les Européens cultivés qu'un Bédouin du désert. Il ne se reconnaîtrait pas chez un évêque et il n'y serait pas reconnu. Descendu chez un pasteur suisse, nourri de ses écrits, il le surprendrait par la rudesse de son christianisme... C'était un sémite étranger à la pensée latine, au génie des Germains et des Saxons, étranger aux races dont sortirent ces théologiens, qui, à force de faux sens, de contresens et de non-sens, ont trouvé un sens à ses épîtres falsifiées. » (*Moi, je voudrais bien m'en aller !*) *Par la porte de Corne*, etc. est une prophétie, une vue sur l'avenir des Sociétés, telles que les aura organisées la Science et le Socialisme. On y voyagera en ballon, les femmes seront habillées en hommes, il n'y aura plus de guerres, il n'y aura plus de patrons ni d'ouvriers, le machinisme remplacera le travail de l'homme, la « sueur du peuple » sera supprimée. Y sera-t-on plus heureux ? Euh ! euh ! Les femmes, vous savez ? elles auront beau avoir changé de costume, elles resteront en somme des femmes ; et les hommes ? ils resteront des hommes aussi. Et alors ? L'avenir risque fort de ressembler au présent et au passé, et l'on peut prédire, à coup sûr, que « ce qui sera, c'est ce qui fut. » (*Je voudrais bien m'en aller !*) Et je m'en vais, sans relever les contradictions, les blasphèmes, les plaisanteries de carabin qui émaillent toute cette « philosophie » sans humanité, sans espérance, sans joie, et dont le perpétuel sourire exaspère, « à l'envi de la plus horrible grimace. »

Romans historiques. — 17. — Il y en a quatre. Le premier, *Septime César*, « roman du temps du Christ », nous apprend, dans une forme d'ailleurs négligeable, que Jésus n'est pas mort sur la croix, mais qu'il a été lapidé à Lydda, et que son corps, jeté à la jonction de

deux ruisseaux, et enseveli par ses disciples, n'est pas ressuscité. Quant à sa doctrine, elle n'a qu'un caractère provisoire ; elle est destinée à être remplacée par une doctrine meilleure, quand le moment sera venu. — Passons au suivant.

18-19. — Le suivant est en deux volumes, *l'Antéchrist* et *Pierre le Grand*, mais consacré l'un et l'autre à l'histoire de la tragique rivalité entre le Tzar et le tzarevitch Alexis. — On y retrouve le talent d'évocation du romancier qui nous a déjà raconté *la Mort des Dieux*, au temps de Julien l'Apostat, et leur renaissance, dans le domaine de l'art au moins, au temps de *Léonard de Vinci*. Je me borne à signaler aujourd'hui l'élégante traduction de ces deux nouvelles œuvres, me réservant d'y revenir s'il y a lieu.

20. — L'*Ami des mauvais jours* nous transporte à Sainte-Hélène, près de Napoléon mourant. On connaît, dans ses moindres détails, le lugubre dénouement de l'épopée napoléonienne. On les retrouvera tous ici, présentés avec habileté et intérêt. L'épisode romanesque qui en est le prétexte est lui-même assez intéressant : un officier bonapartiste, compromis dans un complot contre les Bourbons, est obligé de quitter la France ; un de ses amis l'envoie sous un faux nom et en qualité de valet de chambre à Sainte-Hélène. Il y joue admirablement son rôle, jusqu'au jour où, devant son Empereur mort, la douleur le trahit. Il ne fut pourtant pas livré à la police royale, comme il avait lieu de le craindre ; il put même rentrer en France, où il retrouva « son grade et sa fiancée, » comme dit la chanson.

Romans de mœurs. — 21. — *Le 71e Trainglaux* est une peinture des mœurs militaires. Dans quel esprit elle est faite, c'est ce que nous apprend, sans retard et sans ambages, ce « *Liminaire bref :* L'armée est l'école du vice ; l'armée est l'école du vol; l'armée est l'école de la lâcheté ; l'armée est l'école de l'antipatriotisme... » Il y a encore cinq lignes, que je supprime, mais qui sont aussi claires. Suivent cinq cent quatre-vingt-une pages du journal d'un artilleur, destinées à prouver les quatre propositions susdites. J'en ai lu un certain nombre ; j'en ai lu assez pour pouvoir demander à l'auteur la permission de lui dire, avec toute la douceur dont je suis capable (il m'appelle *critique acerbe*), qu'elles n'ont aucune valeur démonstrative. Ont-elles du moins une valeur littéraire ? Je lui demande encore une autre permission, celle de ne pas répondre directement, mais de donner à mes lecteurs le moyen de répondre eux-mêmes en reproduisant cette note de la page 7 : « Je sais fort bien qu'on écrit *tringlots*, sans doute parce que ce terme est formé du mot *train ;* il ne me plaît pas de subir cette stupidité. Je saisis l'occasion d'avertir charitablement que si l'on estime que certaines constructions ou tournures de grammaire et de styles contrepointent quelque prétendue règle, vont à son encontre,

elles auront été *voulues*. D'autre part, si des termes, regrettablement devenus désuets en une langue aussi pauvre que la nôtre, ains qui n'en restent pas moins de nature, de quiddité, d'essence française, sont pris, par d'aucuns, pour des mots forgés, des néologismes, cette abusion déclarera, prouvera simplement, fors leur imbécilité, leur inscience. Les gens, sont, les uns si ignares ou si bêtes, les autres si allouvis, molestes, proclifs à maleté, et si pleins de cautèle, hypocrites, que j'ai cuidé indispensable ce petit avis. » — Et je reconnais qu'une pareille citation est d'un « critique acerbe » et même cruel ! Moins cruel pourtant que « l'auteur » qui expose ses contemporains à en lire de pareilles et de pires pendant 581 pages, et qui m'a forcé d'en lire pendant 50 pages, c'est à savoir 1 500 lignes au moins !

Ah ! qu'il est dur d'être critique,
Et que c'est un sort exigeant !

22. — Il est vrai qu'il a des compensations ; *les Nuages* en sont une. Malheureusement il est difficile d'en faire l'analyse. L'œuvre est charmante, mais volontairement inconsistante, je veux dire qu'elle ne semble pas bâtie de matériaux solides, d'après un plan nettement dessiné et scrupuleusement suivi. La ramener à un récit continu et régulier, avec un commencement, un milieu et une fin, c'est la défigurer. Voici ce qu'on en peut dire : Irène, Sophie, Naïa, Daria, Grégoire, Maurine, Pétrow, Orlénine... Un château, dans la steppe... Des cris d'amour qui fendent l'air le soir et qui sont les appels des paysans aux femmes de chambre ... Irène, très belle, très calme, très « irénique » (comme disent les modernes Diafoirus de l'exégèse) mais qui aime peut-être à troubler les autres, ou du moins un autre, Maurine peut-être... Ce Maurine, amoureux de Naïa, après l'avoir été d'Irène ; ... Naïa, une enfant sensible, une ingénue qui s'ouvre à l'amour, ardemment, goulument, et sans le savoir ; Sophie, vocation d'infirmière, épousera Pétrow, le médecin, un bon garçon ; Orlénine, lèvres rosées, collier de barbe parfumée, père de Naïa et de Sophie, quittera ses occupations égoïstes pour consentir au mariage de ses deux filles ; Daria, une institutrice nihiliste, pauvre, laide, révoltée... d'autres dames, d'autres messieurs, figurant avec les précédents dans une série de tableaux évoqués et suggérés, jamais achevés ; des taches de couleur et de lumière, « des nuages, comme dit l'auteur, que le vent sème et disperse », mais qui ont pris un moment des formes charmantes et vivantes. Vivantes, parfaitement ! Yvan Strannik a fait ce prodige de peindre la vie sur un fond mouvant, inconsistant, presque irréel. « Peintre de nues » ou « sur nues » ; la profession n'est pas banale — pas assez peut-être !

23. — *Aline* est au contraire peint sur un fond réel, solide, épais — et d'ailleurs banal. — C'est l'histoire de la fille-mère. *Première partie.* Aline était simple comme au jeune âge, timide comme ses agneaux.

un paysan plus riche qu'elle 1° la remarque ; 2° lui adresse la parole ; 3° lui fait des compliments ; 4° l'invite à la promenade ; 5°... ; 6°... ; 7°... ; 8° la rend mère ; 9° l'abandonne. *Deuxième partie.* Elle joue à la poupée avec son enfant ; elle croit qu'elle a pardonné à son séducteur. Mais en apprenant qu'il se marie, elle tue son bébé et va se pendre. *Troisième partie.* Sa mère devient folle. Évidemment l'auteur n'a pas tenu à renouveler son thème. Mais il l'a traité avec un réalisme appliqué, qui n'a pas peur d'atteindre à la platitude, et même de s'y attarder et même de s'y établir. C'est d'une belle et rare sincérité !

24. — *Le Vieillard et les deux Suzannes* serait un roman à thèse, si l'on en croyait la Préface ; il prouverait la valeur des principes de 89 et la légitimité de l'individualisme et l'impuissance des systèmes et de l'éducation contre les passions, etc., etc. En réalité, il prouve que l'auteur a su observer les mœurs d'une étoile de café-concert et les peindre en style idoine. Quant à la fable, en partie double, qui lui a été l'occasion de ces croquis violents et grossiers, la voici. 1° L'illustre professeur François Grignon s'est laissé conduire au music-hall ; il y voit la Grenada, et a l'idée de composer pour elle un ballet historique et psychologique, démontrant à la fois la grandeur des temps passés et une certaine thèse sur la mémoire. A travailler pour cette dame, il en devient amoureux, mais avec tant de respect et si peu de cadeaux, qu'il lui inspire un parfait mépris, — lequel mépris se manifeste par des outrages tels qu'il en perd la santé, après avoir déjà perdu toute dignité et tout bon sens ; il a une attaque d'apoplexie. — 2° La fille de l'illustre professeur, Mlle Thérèse, ne pouvant obtenir le consentement de son père à son mariage avec M. René Floch (un bon jeune homme, qui n'avait malheureusement pas les mêmes idées philosophiques et politiques que M. Grignon, bien qu'il eût eu la même maîtresse), se fait enlever en automobile par ledit René Floch. Ils visitent ensemble les châteaux de la Loire et émettent, à cette occasion, sur la Renaissance, le Protestantisme, la Scolastique, la Royauté et le Comte de Chambord, les réflexions les plus remarquables. Mais ayant appris la maladie de M. Grignon, ils mettent fin à leurs conférences, et rentrent à Paris, où Thérèse réussit à guérir son père et à lui faire accepter de bonne grâce le bonheur d'être devenu grand-père. — L'auteur aurait voulu dédier son œuvre à M. Paul Bourget ; mais il n'a pas osé.

25. — Est-il vrai « qu'il n'y a pas de frontières morales, pas de limites qu'on ne puisse franchir, pas de *Colonnes d'Hercule*... » pour des êtres comme Florent ? Florent était un arriviste, de cœur sec et de sens exigeants. Il avait débuté dans la vie par une indélicatesse, un petit vol, pour jouer aux courses ; mais il ne souffrait pas qu'on lui en fît grief, attendu qu'il n'avait pas profité de cet argent et qu'il l'avait perdu ! Il épousa ensuite une héritière sans l'aimer, et il la trompa tout de suite.

— Découvert et pardonné, il recommença ; bientôt même il pensa à quitter sa femme, en emportant la moitié de sa fortune, pour aller vivre avec sa maîtresse qu'un autre amant venait d'enrichir. Il y pensa, et déjà il s'apprêtait à exécuter son projet, lorsqu'il « entendit une voix lui crier : Tu n'iras pas plus loin ! » Cette voix, « c'était celle de sa raison ; « et il l'écouta. Il était arrivé « aux extrémités du monde moral », pareilles « aux deux promontoires que les anciens prenaient pour les bornes du monde. » Et il ne les franchit pas ! Il est donc faux qu'il n'y ait pas de « Colonnes d'Hercule » pour Florent et ses pareils ! — Cette conclusion optimiste soulage et console de toutes les vilenies morales qui la précèdent (plus qu'elles ne la préparent), et que du reste M. H. Rabusson a racontées avec son dandysme ordinaire, un peu ridé.

26. — Ce n'est pas l'élégance qui distingue les *Souvenirs de l'île de la Réunion*, pas même l'élégance littéraire ; c'est la sincérité, la bonhomie, la confiance en son sujet et en ses lecteurs. L'auteur, « ancien chirurgien de la marine et chevalier de la légion d'honneur », est persuadé qu'il a des choses très curieuses à nous dire et que nous ne manquerons pas de nous y intéresser. Et alors il nous raconte comment il s'est embarqué en 1850 pour la Réunion sur un navire à voiles, combien de temps dura la traversée, qu'il vit des requins et des albatros, qu'il subit un cyclone, et que parmi ses compagnons de voyage se trouvait un certain Roumolot, un grand blond « dont le teint était parsemé de nombreux boutons d'acné rosacés », lequel allait à Bourbon pour Virginie, — celle de Bernardin de Saint-Pierre et celle qu'il comptait bien y rencontrer, et qu'il y rencontra d'ailleurs dans la personne d'une blanchisseuse. — Parmi ces souvenirs, qui ont presque tous ce caractère de réalisme et de simplicité bourgeoise, il y en a quelques-uns de « poétiques », à propos desquels le narrateur se croit obligé de hausser le ton : « Ce fut pendant une de ces périodes de calme plat que notre ami ressentit ce *coup de foudre* qui, lorsque le cœur a *soif d'aimer*, mais est encore incertain s'il doit *s'engager dans ce chemin de* l'amour bordé de *plus de ronces que de roses*, *l'envahit* tout à coup et le jette étourdi, *enchaîné* dans ces liens qu'il maudira plus tard ! » (p. 211). Je préfère le « calme plat » qui caractérise le style ordinaire du Dr Gélineau à cet enthousiasme lyrique ; et j'espère pour lui et ses clients qu'il manie le bistouri mieux que la métaphore.

27. — Puisque nous avons quitté Paris, n'y revenons pas encore avant d'avoir visité l'Espagne, *la Maison de danses*. L'œuvre a l'éclat et la brutalité obligatoires et attendus en pareille matière. Les brutalités morales y égalent les brutalités esthétiques ; mais comme elles auraient pu les dépasser, sachons gré à l'auteur de sa modération relative qui lui a fait éviter les excès auxquels s'abandonnait naguère, à propos du même sujet, un romancier trop connu et trop vanté. Lui,

a voulu être vrai, ou du moins réaliste, sans arriver pourtant à être « aphrodisiaque ». Et une preuve que ses intentions sont constamment restées artistiques, c'est que son effort, qui a porté sur tous les détails de son sujet, — les danses, les danseuses, le *milieu*, — a réussi principalement sur celui de tous qui pouvait être le moins troublant : une scène entre vieilles professionnelles. L'image s'en est imprimée, ineffaçable, dans ma mémoire : « C'est une belle horreur ! » comme disent les Guides de Musée. La fable qui sert de prétexte à tous ces taleaux de mœurs a pour cadre les quartiers populaires de Séville et de Cadix, pour personnages, le tenancier, les pensionnaires et les habitués d'un café-concert, pour héroïne une jeune Andalouse, qui a la vocation de la danse et de l'indiscipline morale. Après avoir été la maîtresse d'un camarade de planches, elle épousa en justes noces son « directeur », Ramon Minez, lequel est si jaloux de ses succès de femme qu'il renonce aux profits de ses succès comme danseuse, ferme sa « maison », quitte Séville, va fonder un café à Cadix, s'y ruine, a recours à des usuriers, laisse sa femme lui trouver des répondants, fait battre entre eux ces répondants, dont l'un tue l'autre. Et cet un et cet autre étaient frères ! Et c'était la mère de Ramon, la vieille Tomaso, qui avait organisé leur rivalité et préparé cette tuerie ! Evidemment ceci n'est pas une berquinade !

28. — Restons dans l'exotisme, avec *la Troisième Jeunesse de Madame Prune*, dans un exotisme probablement conventionnel. Car si l'Espagne du livre précédent donne, — à tort ou à raison, — l'impression d'être une Espagne de théâtre, le Japon que nous présente ici M. Pierre Loti semble un Japon de paravent. Ce n'est pas du moins celui que nous ont révélé les dépêches de ces dix-sept derniers mois, et qui sans doute est caché derrière. Mais comment se peut-il que l'officier de marine qu'est M. Loti l'ait à peine entrevu et ne nous permette pas de le voir ? Ce qu'il nous montre, ce sont les robes des mousmés, leur coiffure, leur manière de saluer et de danser ; ce qu'il nous raconte, ou plutôt (car il ne raconte pas) ce qu'il nous indique, c'est leur existence dans les maisons de thé, leurs excursions et parties fines à bord des navires étrangers, etc., etc. Sans doute ces petits tableautins sont d'un art très curieux ; ils attestent, par leur multiplicité, sinon par leur diversité (ils se succèdent et se répètent !), la patience de l'artiste ; ils nous font même connaître quelque chose de sa personne, car il n'oublie pas de s'y représenter dans un coin, l'air ennuyé et morose, « baillant sa vie », comme disait Chateaubriand ; mais je me permets de lui assurer qu'ils manquent d'actualité et donc d'intérêt. Non, personne à cette heure, ni en France ni à l'étranger, ne tient à savoir combien de fois le lieutenant d'un de nos cuirassés est allé... se distraire ou s'ennuyer chez de petites Japonaises. Et ses

confidences ont beau porter la date de janvier dernier, elles semblent beaucoup plus anciennes ; elles *datent ;* et si elles ne sont peut-être pas une inconvenance, elles sont certainement un anachronisme.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE PROPREMENT DITE. — 1. *Principes d'économie politique*, par GUSTAVE SCHMOLLER ; trad. par G. PLATON. T. I. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de 572 p., 10 fr. — 2. *Principes d'économie politique*, par CH. BODEVELLES. Paris, Giard et Brière, 1905, in-18 de 261 p., 3 fr.

ÉTUDES SOCIALES. — 3. *La Protection légale des travailleurs*, discussions de la section nationale française de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs. Paris, Alcan, 1904, in-18 de XII-373 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Retraites des travailleurs*, par PAUL IMBERT. Paris, Perrin, 1905, in-16 de IV-329 p., 3 fr. 50. — 5. *La Famille ouvrière*, par H. CETTY. Paris, Bloud, 1905, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 6. *La Vie communale en Bohême*, par VICTOR MARCÉ. Paris, Guillaumin, 1905, gr. in-8 de 144 p. — 7. *Étude sur les trusts et trustees*, par W. A. PRESTON. Paris, Daragon, 1904, gr. in-8 de 137 p., 4 fr. — 8. *Religions et Sociétés*, par THÉODORE REINACH, A. PUECH, RAOUL ALLIER, ANATOLE LEROY-BEAULIEU, baron CARRA DE VAUX et HIPPOLYTE DREYFUS. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 286 p., cartonné, 6 fr. — 9. *Histoire du mouvement social en France, 1852-1902*, par GEORGES WEILL. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 494 p., 7 fr.

SOCIALISME. — 10. *Le Socialisme libéral ou Morcellisme*, par CAMILLE SABATIER. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de 392 p., 6 fr. — 11. *Le Socialisme fédéral*, par NOËL DOLENS. Paris, Stock, 1904, in-8 de 378 p., 6 fr. — 12. *Socialisme et libéralisme. Réflexions sur le mouvement politique et l'éducation morale*, par C. BOUGLÉ. Paris, Cornély, s. d., in-18 de 249 p., 1 fr. 50. — 13. *La Question de l'héritage*, par EUGENIO RIGNANO. Paris, Bellais, 1905, in-16 de 118 p., 0 fr. 50. — 14. *Les Socialistes allemands*, par H. CETTY. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 50. — 15. *Le Socialisme municipal à travers les siècles*, par ALFRED DES CILLEULS. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 400 p., 7 fr. 50.

ÉCONOMIE POLITIQUE PROPREMENT DITE. — 1. — M. G. Platon a entrepris de traduire les *Principes d'économie politique* de M. Schmoller, le célèbre professeur de Berlin. Le premier volume, qui vient seul de paraître, ne renferme que la moitié de la première partie. Il s'y trouve plus de philosophie et de sociologie que d'économie politique. Voici le plan. D'abord une longue Introduction est consacrée aux fondements psychologiques et moraux de l'économie politique (par exemple à l'instinct social), puis à sa littérature et à sa méthode. Vient ensuite la première partie, dont le livre I traite : « 1° de la dépendance dans laquelle se trouve l'économie nationale à l'égard des conditions naturelles extérieures (climat, etc.) ; 2° des unités anthropologiques et psychologiques que nous appelons les races et les peuples ; 3° de la population, envisagée comme un phénomène social quantitatif de masse ; 4° de la technique et de son développement dans le temps et dans l'espace » (p. 304). Le premier volume de la traduction s'arrête là. — L'Introduction m'a paru d'une interminable longueur. Elle vaut à elle seule tout un système social : on n'en a jamais fini avec les buts

et les moyens de groupements, avec les « moyens psycho-physiques » de communication (langage et écriture), avec les « cercles de conscience » (États, religions, etc), avec les sentiments, les penchants, les besoins, la morale, et que sais-je encore ? Tout cela, si c'est au point de vue de l'économie politique que l'on se place, pourrait être raccourci dans la forme, en même temps qu'allégé d'une foule d'observations plus ou moins oiseuses. En philosophie, M. Schmoller est purement évolutionniste : par conséquent il doit être aussi purement « historique » en économie. Le Dieu dont il parle n'est pas un Dieu personnel et législateur. La morale qu'il préconise serait tout entière celle des « sentiments moraux » (ou morale de la sympathie) d'Adam Smith (p. 103 et s.), s'il n'ajoutait pas, sous l'influence des idées hégéliennes, que « le bien n'a pas une réalité fixe, mais une réalité en voie perpétuelle de formation » (p. 110). La religion n'en est pas moins bonne pour moraliser les classes inférieures : car, pour la remplacer, « nous avons un idéal laïque et les spéculations des sciences de la nature dont le noyau et la valeur morale sont encore tout à fait douteux... Ce sera la grande question de savoir si les progrès de l'État, de l'école, de l'opinion publique sont déjà aujourd'hui ou seront assez forts demain pour que le commun des hommes puisse se passer de l'appui et des règles de la religion » (p. 117). En attendant, l'idéal est de « purifier nos conceptions religieuses de manière à les mettre d'accord avec nos convictions scientifiques et morales » (p. 118). Par ailleurs, « les systèmes économiques ne sont que des repousses, des rejetons des systèmes moraux et en dépendent » (p. 168). Ainsi M. Schmoller achève de se placer tout à fait dans l'historisme, en dehors de lois immuables quelconques, soit économiques, soit morales, si bien que ce gros et lourd volume de philosophie économique ne nomme pas une fois les lois économiques. Cet historisme hégélien devait assez bien disposer M. Schmoller à l'égard du socialisme : il le voit, en effet, en éclectique et avec beaucoup d'indifférence (p. 240, 297 et s.). — Ce que nous trouvons de mieux dans le volume, malgré certaines réserves à faire, c'est le chapitre sur la population (p. 385-459). Quant à l'histoire des doctrines économiques, outre le défaut de la disséminer en plusieurs endroits (p. 184-240; p. 271-276 ; p. 280-302), M. Schmoller a celui de ne pas traduire toujours très exactement les auteurs qu'il juge, et il néglige entièrement ou à peu près tous les auteurs français : nulle part il ne semble connaître autre chose que des ouvrages allemands et anglais. C'est que, je crois, la France est ignorée de lui. En voici un trait. En 1900, quand il fait son livre, il se croit obligé de nous mener en Angleterre pour nous montrer, comme une chose très curieuse, des journaux politiques quotidiens tirant de 80.000 à 200.000 numéros ; en Amérique, pour nous en montrer de 300.000 à 400.000 (p. 38), sans se douter que de ce temps

déjà, et bien avant, Paris avait des journaux qui passaient le million, et Lyon, Marseille, Toulouse et Bordeaux, des journaux entre 80.000 et 150.000. — Enfin, pour que l'ouvrage, paraît-il, ne coutât pas « trop cher » (p. 5), M. Schmoller n'y a mis jamais ni notes, ni références aux auteurs : tout se borne à une nomenclature bibliographique en tête de chaque chapitre, ce qui exclut d'avance un index alphabétique à la fin de l'ouvrage. — Au demeurant, à être vu de trop près, M. Schmoller a provisoirement baissé dans mon esprit, et j'attends que les autres volumes de la traduction l'y fassent remonter.

2. — M. Ch. Bodevelles (qui ne nous fait point autrement connaître ses qualités) a été peiné de voir que « l'économie politique paraît être, sinon la plus arriérée, du moins l'une des plus arriérées des sciences », partagée en beaucoup d'écoles, dont aucune ne convainc les autres et qui toutes sont impuissantes à guérir les maux de l'humanité (p 1-2). Il lui reproche aussi de tout ramener à la division du travail, puisque « la production est un exposé de ses avantages et de ses inconvénients, et que la répartition et la circulation n'auraient point lieu si le travail n'était pas divisé » (p. 4). Voilà pourquoi M. Bodevelles a écrit des *Principes d'économie politique* basés tout entiers sur l'étude des « lois de la production. » L'économie politique, ayant trois buts (1° employer des agents naturels ; 2° diviser le travail ; 3° créer des capitaux [p. 21], doit comprendre trois parties, plus une quatrième, la condition des ouvriers, parce que « cette question paraît être la seule qu'ait à résoudre l'économie politique » (p. 24). Je trouve tout cela peu scientifique, avec cette confusion de la science et de l'art. En outre, M. Bodevelles écrit pesamment ; à chaque instant il reprend et corrige ce qu'il vient de dire, si bien que sur trois phrases il y en a toujours au moins une qui commence par un *mais*. Il ne cite non plus ni faits historiques ni auteurs, sauf une fois J.-B. Say et de temps en temps Adam Smith : il trouve même le moyen de décrire, quoique très incomplètement, la loi de Gresham sans seulement la nommer (p. 116). Avec cela le vocabulaire est bouleversé : je n'en veux pour preuve que l'expression « valeur de partage » et tout le chapitre sur la valeur, où il saute à pieds joints sur les théories de la valeur subjective déjà reconnue par Turgot et Condillac (p. 69-72). Et l'on appelle ce volume des *Principes* ! Serons-nous plus heureux du côté du remède à trouver ? Et ce remède ne serait-il pas le socialisme ? Pas tout à fait. Mais les consommateurs doivent combattre les inconvénients de la division du travail « en choisissant leurs fournisseurs d'une certaine manière et en fondant des associations coopératives de consommation » ; puis, « pour se débarrasser de la thésaurisation, de l'emploi du billet de banque ne représentant pas de produits, et des inconvénients du commerce international, il faudra l'intervention du législateur » (p. 153). Celle-ci ne

fixera ni minimum de salaires ni maximum de prix (p. 240-244); cependant l'État pourrait obliger les industriels à travailler à perte et il devrait, pour combattre les enchérissements, « acheter les produits au prix courant et les revendre à prix réduit, mais en procédant alors au rationnement pour empêcher la consommation d'être trop rapide » (p. 243). Le remède, le vrai remède, c'est « l'impôt sur le revenu, progressif jusqu'à rendre impossible la capitalisation individuelle » (p. 212) : de cette façon on accélèrerait le progrès, on atténuerait la concurrence, on réduirait le nombre des intermédiaires et l'on développerait la production (p. 221). — M. Bodevelles accusait la science économique d'être arriérée : eh bien, de lui ou d'elle, qui donc l'est le plus ? L'ouvrage n'a aucune valeur, et il ne présente pas même ces citations et ces références qui parfois donnent un peu de prix aux ouvrages les plus mal pensés.

Études sociales. — 3. — Tout le monde se souvient de la grande conférence internationale sur les questions ouvrières que l'empereur Guillaume fit tenir à Berlin en 1890. Depuis lors on eut les congrès non officiels de Zurich et de Bruxelles en 1897 ; puis en 1900, se fonda une Association internationale, société purement libre, qui eut huit sections nationales et qui tint la conférence de Bâle en 1901 et le congrès de Cologne en 1902. Aujourd'hui, sous le nom de *la Protection légale des travailleurs*, la section nationale française publie, avec une intéressante Préface de M. André Lichtenberger, quelques-uns des rapports présentés aux réunions et quelques-unes des discussions auxquelles ils ont donné lieu. Une foule de réformes dont les projets sont en l'air, y sont envisagées. Ce n'est pas, il est vrai, que tout doive être cru sur parole : ainsi M. l'abbé Lemire tranche bien au pied levé la question de savoir si la réduction de la durée du travail à huit heures dans les mines françaises serait inoffensive pour la production ; surtout le soin qu'il a de demander sur ce point une législation internationale afin que les conditions de la concurrence soient égalisées, ne le montre pas très convaincu de ce qu'il vient d'affirmer (p. 227). De son côté M. Cotte, secrétaire général du syndicat des mineurs de la Loire, est pareillement beaucoup trop affirmatif quand il déclare que, dans le Midi, la journée des ouvriers du fond est de douze heures, entre six heures du matin et six heures du soir (p. 230).

4. — Les études sur les retraites sur la vieillesse ne manquent pas. M. P. Imbert en ajoute pourtant une, *les Retraites des travailleurs*. Il y expose ce qui se passe en France et à l'étranger ; il y décrit l'impuissance de la prévoyance facultative et le peu de développement de la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse (p. 37) ; puis il donne son système. Le voici. Les versements à une caisse publique devraient être obligatoires pour les parents dès que les enfants iraient à l'école

(p. 181) ou, mieux encore, dès leur naissance (p. 182), avec obligation pour la commune de verser sous le nom des indigents ; au cours de la vie, les versements seraient obligatoires pour les patrons, mais seulement facultatifs pour les ouvriers ; finalement l'État ajouterait ce qu'il faudrait : et soit les versements des patrons, soit la part contributive de l'État seraient toujours d'autant plus considérables que les salaires de l'ouvrier seraient plus faibles. Ce n'est pas plus malin. Le volume contient en appendice quelques textes de loi sur la matière. — La couverture annonçait une Préface de M. Deschanel : effectivement celui-ci a eu la politesse d'écrire quelques lignes où, en félicitant l'auteur pour sa bonne volonté, il ne fait guère autre chose que critiquer l'ouvrage. « Assertions discutables, dit-il,... vues difficiles à réaliser... idée séduisante en théorie : reste à savoir si elle serait praticable. » Je ne veux rien ajouter à ces critiques, ce serait trop cruel : mais il me semble que, dans l'intérêt de sa réclame, M. Imbert aurait mieux fait de ne pas parler de cette Préface et d'en jeter tout simplement le manuscrit au feu, d'autant plus que M. Deschanel ne passait déjà pas pour être bien réactionnaire, ni pour répugner aux concessions socialistes. Et M. Imbert a follement renchéri.

5. — *La Famille ouvrière*, de M. H. Cetty, publiée par la collection « Science et Religion », est une courte peinture morale de la situation des ménages ouvriers dans le régime industriel. Tout y est écrit en termes très convenables, avec un souci constant du bien-être moral et du bien-être matériel, qui, l'un et l'autre, sont compromis par de mauvaises conditions hygiéniques, par l'alcoolisme, les mauvais journaux, le cabaret et par les périls de tout genre auxquels sont exposés les jeunes ouvriers et les jeunes ouvrières. M. Cetty, cette fois, ne parle pas des moyens à prendre pour guérir le mal ou pour l'atténuer : car son opuscule, qui ne dépasse pas la longueur d'une conférence, ne pouvait avoir la prétention d'épuiser le sujet sous toutes ses faces. Nous souhaitons vivement de voir répandre ces très bonnes pages.

6. — *La Vie communale en Bohême*, de M. Victor Marcé, est une intéressante monographie du système fiscal de la ville de Carlsbad en Bohême. De là, l'auteur entre dans la question de l'organisation municipale et du contrôle financier en Bohême ; puis il consacre quelques pages à l'impôt sur le revenu et aux autres impôts personnels directs en Autriche.

7. — Avec M. Preston et son *Étude sur les trusts et trustees*, nous trouvons un travail du plus haut intérêt sur la législation anglaise en matière de *trust*. Il ne s'agit point ici de ces grandes concentrations d'affaires qui sont si fréquentes aux États-Unis et qui s'y résolvent en monopoles d'accaparement matériel. Au sens de M. Preston et de la loi anglaise, « le *trust* est une obligation sanctionnée par les cours d'équité,

par laquelle on confie un bien aux soins et à la bonne foi d'une personne (le *trustee*) au profit et pour l'usage d'une autre (cestui que trust) » (p. 21). Cette vieille expression normande, *cestui que trust*, démontre la permanence des vieilles coutumes en Angleterre. A ce propos, curieuse description de la différence entre les affaires de droit, qui relèvent des cours de *common law*, et les affaires d'équité (*equity*) ou de bonne foi, qui relèvent de la Haute Cour de chancellerie (p. 23 et s.). L'étude se poursuit à travers les droits et les obligations de l'obligé ou *trustee*, les droits et les obligations du bénéficiaire ou *cestui que trust*. Rien de plus curieux que la peinture de ce religieux respect des intentions du disposant, que les Anglais recherchent avec une bonne foi si scrupuleuse. Nous autres, en France, nous avons étranglé de bien dure façon le droit des fidéicommis et la faculté des substitutions ; nous avons tenu et tenons tous les jours davantage en un dédain méprisant les volontés de ceux qui ne sont plus. Faut-il donc passer la Manche pour trouver le souci des règles de la conscience et des hautes leçons de la morale ? — Le volume se termine par une analyse non moins intéressante des *Trust companies* des États-Unis, « sociétés particulières instituées pour accepter et exécuter les *trusts*, remplir les fonctions de *trustees*, recevoir des dépôts d'argent, servir de séquestres, d'administrateurs, faire des baux, recueillir des revenus », etc. (p. 116). La plus ancienne se fonda à New York en 1822 ; il y en a maintenant près de 1.300, avec un capital total de 1.642 millions et avec près de 11 milliards de francs de dépôts. Pour l'exécution des fidéicommis et la gérance des fonds de fondations, ces banques offrent infiniment plus de surface et de compétence que les simples particuliers. Les lecteurs du *Polybiblion* connaissaient déjà cette organisation essentiellement américaine, par l'étude que nous en avions faite à propos du volume *Trustees saving banks*, de M. Forbes.

8. — A mesure que l'on traque toujours davantage la vieille religion du monde civilisé, on reconnaît pourtant (ce qui, d'ailleurs, est parfois une autre manière de la combattre) la nécessité de faire une place aux idées religieuses quelconques considérées comme un objet d'études historiques. De là les leçons professées à l'École des Hautes Études sociales par MM. Théodore Reinach, A. Puech, Allier, Anatole Leroy-Beaulieu, Carra de Vaux et Hippolyte Dreyfus. Elles ont été réunies en un volume sous le titre *Religions et Sociétés*. D'autres leçons avaient bien été données, mais on ne nous fait pas connaître les raisons qui ont fait trouver inopportune leur publication. En tout cas le volume que nous avons ici ne manque pas d'intérêt, quoiqu'il soit, en maint endroit, de nature à égarer un lecteur mal préparé. M. Reinach tient pour l'évolution en matière religieuse, avec l'idée que le progrès religieux consiste dans la mort successive des diverses religions (p. 40).

M. Raoul Allier fait une monographie des « Frères du libre esprit », sorte de mystiques anarchistes qui remontent à Guillaume L'Orfèvre (1209) et qui, se renouvelant toujours aux XIIIe et XIVe siècles, anticipent sur les anabaptistes de Munster au XVIe. M. Hippolyte Dreyfus donne, sous le nom de « Babisme et béhaïsme », l'histoire du Bab (1819-1850), voyant musulman de Perse qui était comme le saint Jean-Baptiste d'une religion nouvelle, et celle du Béha (mort en 1892) qui se donna comme la dernière et suprême manifestation de la vérité. Le béhaïsme, qui est « moins un dogme qu'un genre de vie » (p. 283), est présenté sous l'aspect d'une religion morale universelle, s'accordant avec toutes les autres, mais leur étant supérieure; et M. Dreyfus, qui en constate (?) la diffusion dans le monde entier, se demande si tous les pays ne gagneraient pas à l'adopter (p. 286). On sent que l'auteur, sans le dire, fait un parallèle entre le Christ et le Bab, entre la fondation de l'Église et l'avènement du babisme, puis du béhaïsme. J'aime mieux l'étude de M. Puech sur la question sociale en face du christianisme des premiers siècles, et je souscris bien volontiers à sa démonstration, que le christianisme primitif a été un mouvement purement religieux, nullement social » (p. 107). Le baron Carra de Vaux a une conférence intéressante sur l'islamisme au point de vue de la morale sociale, et il conclut que « les doctrines et les traditions de l'islam sont nettement opposées à nos mœurs » (p. 205). Quant à M. Anatole Leroy-Beaulieu, son désir de montrer l'accord naturel du christianisme et de la démocratie ne l'empêche pas de voir que notre religion est inconciliable, soit avec le dogme de la souveraineté absolue du peuple, soit avec le collectivisme. Il y a là une vingtaine de pages excellentes (pp. 187 et s.). J'aurais voulu, il est vrai, qu'il fût plus perspicace et plus profond dans l'analyse des causes qui font regarder le christianisme comme l'ennemi à combattre : mais c'était peut-être lui demander beaucoup, ou bien la crainte de heurter son auditoire l'avait-elle retenu.

9. — Finissons par une vue d'ensemble, M. Georges Weill écrit l'*Histoire du mouvement social en France, 1852-1902*, en désignant par ce mot « l'ensemble des efforts tentés pour améliorer la condition économique de la classe ouvrière » (p. 1). C'est une étude bien documentée, riche en citations, féconde par conséquent pour les travailleurs consciencieux. Il faut aussi savoir gré à M. Weill de n'avoir voulu ni démontrer une thèse, ni exposer un système. Ce n'est pas cependant que le socialisme lui inspire aucune répugnance : il se leurre pour lui d'un retour à la sagesse; il s'aveugle volontiers sur sa nature et les dangers de son triomphe (par exemple p. 445). Mais il n'affiche pas trop ses opinions, et le chapitre relatif au « mouvement social chrétien » est traité d'une façon très convenable (p. 343 et s.). Sur Le Play M. Weill serait moins exact : à mon sens, il le rapproche trop

d'Auguste Comte en leur prêtant à l'un et à l'autre « des solutions presque identiques de la question sociale » (p. 22) et en affirmant, bien à tort, que Le Play « avait gardé cette foi théologique où le fondateur du positivisme ne voyait plus qu'une tradition surannée » (p. 24). « Gardé la foi » est un terme impropre, puisque Le Play y revenait par la méthode d'observation ; et à coup sûr cette conclusion ou cette voie étaient bien l'une et l'autre au rebours de celle de Comte, au triple point de vue de la méthode, de la morale et des croyances. Ailleurs, Proudhon, décrivant l'état social de la France sous Napoléon III, est aussi une autorité insuffisante, pour ne rien dire de plus (ch. I, *passim*). — M. Weill a annoncé qu'il « laisse de côté les œuvres charitables », par le motif qu'elles « s'adressent aux individus isolés » (p, 1). C'est une mauvaise raison : en effet, toute sensation de peine ou de soulagement sera bien toujours individuelle, même avec le socialisme, et une pension servie par exemple à un ouvrier victime d'accident a bien un caractère plus individuel et moins collectif que l'hospitalisation chez les Petites Sœurs des Pauvres. Mauvaise raison, par conséquent ; et je crois bien plutôt que si M. Weill s'est ici dérobé, c'est pour ne pas avoir à signaler le mobile religieux qu'il repousse. — Signalons une dernière lacune. Il reproche à Napoléon III de n'avoir pas pensé aux paysans (p. 11) (quoique le second Empire ait marqué l'apogée de la prospérité agricole) ; mais alors pourquoi lui-même ignore-t-il radicalement les syndicats agricoles ? Serait-ce qu'il ne considère comme social que ce qui vient du socialisme ou que ce qui y mène ? Ce qui me le ferait croire, je l'avoue, c'est que les syndicats ruraux ne sont mentionnés qu'à la condition d'être socialistes (bûcherons du Cher, etc.) (p. 451 et s.). Bien évidemment, dans ces conditions-là, M. Weill devait ignorer toutes les unions de syndicats agricoles, ainsi que les coopératives, les mutualités, caisses de retraites, etc., qui fleurissent autour d'elles, par exemple autour de l'Union du Sud-Est sous l'active impulsion de M. Émile Duport. C'était un monde fermé pour M. Weill, parce que le socialisme n'y entrait pas, car le livre procède très nettement de l'école socialiste réformiste de M. Gide ou de M. Millerand.

Socialisme. — 10. — *Le Socialisme libéral*..... Au titre, on dirait une gageure de M. Camille Sabatier ; car socialisme libéral ou cercle carré, ce doivent être des expressions comparables. Vite M. Sabatier met en sous-titre : *Morcellisme*, ce qui signifie, paraît-il, un régime où le sol morcelé appartiendrait à chacun dans la mesure de son travail et de ses besoins. Avec cela, on verrait la campagne refleurir et les villes se débarrasser d'une pléthore de population ; on ne verrait plus ni surmenés, ni oisifs ; peu à peu les coopératives et les petits ateliers remplaceraient le capitalisme industriel. Pour amener ce résultat, il

faut combattre la concentration de la propriété territoriale et en préparer la division ; il faut aussi supprimer les titres au porteur (p. 311) et les successions collatérales ab intestat (p. 277) ; il faut instituer le crédit obligatoire avec garantie solidaire de tous les membres du syndicat (p. 257). Ce ne serait pas le collectivisme et ce serait la liberté, parce que la propriété serait garantie au lieu d'être supprimée et parce que chacun en aurait, non pas sous forme de propriété-domaine, mais sous forme de propriété-outil, juste la quantité qu'il pourrait travailler. Quant aux sources actuelles des fortunes, M. Sabatier en trouve neuf et les classe ainsi : la chance, le jeu, les générosités du pouvoir, l'agiotage, la triple exploitation de la misère, du travail ou du vice, enfin la prescription, puis le crime. M. Sabatier a été député : serait-ce en voyant opérer ses collègues qu'il se serait mis cette classification dans la tête ? — Au moins l'ouvrage est bien écrit, et l'envie de rire que parfois il donne fait passer sur cette très remarquable ignorance de la vie économique contemporaine. J'ai bien rencontré une intéressante esquisse de l'histoire politique et sociale des Kabyles, qui fournirait une contre-partie à opposer à l'histoire hypothétique de la propriété par de Laveleye (p. 16-27) ; mais je me suis demandé si cette partie-là est plus exacte que le reste du volume.

11. — M. Noël Dolens a une autre formule, *le Socialisme fédéral*. A la différence du précédent auteur, il tient pour « chimérique l'espoir de conquérir lambeau par lambeau les pouvoirs de la société bourgeoise » ; cependant la tactique de M. Millerand et de M. Jaurès « est la meilleure pour préparer le socialisme à son avènement définitif, » (p. 4), lequel, à la fin, « devra se réaliser d'un seul mouvement au moyen de la constitution sociale nouvelle » (p. 9). Cette dernière sera caractérisée : 1° par l'extension des pouvoirs des municipalités, « après que la propriété privée aura été transformée en propriété commune » (p. 5) ; 2° par la constitution de sociétés de travail, dont les unes seront des coopératives locales, et les autres de « vastes syndicats agricoles, industriels, commerciaux, scientifiques, littéraires, artistiques ou religieux » ; 3° par une transformation de l'État, résumant d'une part la nation, et d'autre part « fondé sur la fédération des deux ordres d'éléments précédents, sociétés et communes » (p. 39-40). Avez-vous compris ? Moi, pas. La presse sera libre, mais « éclairant convenablement la nation » ; et pour cela, « sans rien changer aux tendances pas plus qu'au personnel, on obligerait les journaux à accueillir toute contradiction sérieuse, quittes à doubler s'il le faut leur format pour l'y insérer avec la réponse » (p. 115-116). Comme la presse, la religion sera libre ; on ira jusqu'à « tolérer la constitution d'établissements charitables plus ou moins revêtus d'un caractère confessionnel..... Les Filles de la Charité et les Petites Sœurs des Pauvres ont beau être

des béguines..... qu'elles renoncent à vivre en communauté et à porter un costume spécial » et on ne peut plus les atteindre (p. 180). Seulement l'école neutre et la publicité de la contradiction empêcheront que la religion ne fasse du prosélytisme (p. 170 et s.). Enfin l'armée sera libre comme la religion et la presse : y entrera qui voudra, pour toucher une prime, et si ce procédé devait coûter trop cher ou qu'on eût trop peu d'engagés, ce serait la préface d'un désarmement, dans lequel tous les autres États ne pourraient que nous imiter » (p. 289-290).

12. — M. Bouglé, bien connu dans le monde universitaire socialiste et libre-penseur comme professeur de « philosophie sociale », publie, sous le titre : *Solidarité et libéralisme,* huit conférences qu'il a faites sur *le mouvement politique et l'éducation morale.* M. Bouglé est un esprit subtil, fervent adepte du solidarisme et grand admirateur de *la Solidarité* de M. Léon Bourgeois. Celle-ci est pour lui un flambeau dont la lumière remplacera celle du vieil Évangile. Cependant, cette « solidarité », dont la formule n'a pas encore dix ans, a déjà « modifié jusqu'à ses idées directrices » ; elle est « comme évoluée » (p. 5). Eh ! qu'est-ce donc que ces vérités éternelles qui vieillissent en une heure ? Convenons aussi que si cette thèse du quasi-contrat social a été tirée de la multiplicité des services réciproques que les générations et les hommes se rendent les uns aux autres (p. 9 et s.), cette idée-là, déjà présentée, et en termes encore plus saisissants, par Frédéric Bastiat dans son apologue du menuisier de village, avait cependant laissé à ce dernier sa foi en la Providence et en un Dieu créateur. Voilà qui prouve bien que la constatation de ce fait primordial d'échanges ne rend socialistes que ceux qui veulent l'être. Seulement, tel est bien le cas de M. Bouglé (p. 37 et s.). Alors il insiste sur cette idée que le solidarisme, pour pouvoir prendre dans les masses, a besoin de montrer que les classes inférieures n'ont pas de services à rendre en retour de ceux qu'elles auraient reçus, mais uniquement des services à demander en retour d'injustices trop longtemps souffertes. — A noter aussi trois conférences sur le rôle de l'instituteur en face de la religion, du socialisme et du patriotisme. Là-dessus, l'instituteur devra être prudent. Il vantera le pacificisme sans insulter le drapeau. Sur le compte de la propriété, il pourra être très sceptique ; car c'est affaire d'opinion, et toutes sont respectables. La religion elle-même en est une : sans l'attaquer chez ceux qui l'ont, il suffira que l'instituteur ne la laisse pas entrer à l'école et qu'il réalise l'école sans Dieu, plutôt que l'école contre Dieu. L'essentiel sera de bien faire comprendre « qu'une croyance religieuse n'est nullement nécessaire » (p. 151). Aussi bien le solidarisme est-il animé d'un « esprit essentiellement laïque » (p. 7). Nous savions du reste cela : car s'il en avait été autrement, nous n'aurions

jamais vu ni MM. Gide et Bourgeois, solidaristes, ni M. Bouglé, professeur de philosophie sociale aux frais des contribuables. Cela dit, je reconnais la souplesse de sa dialectique, et je me demande s'il ne pourrait pas recueillir la succession politique de M. Jaurès, que peut-être déjà il convoite.

13. — La *Question de l'héritage*, de M. Eugenio Rignano, n'est qu'une réduction de l'ouvrage du même auteur : *Un socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale*, dont nous avons précédemment rendu compte ici même et dont le contenu ne rectifiait pas l'évidente absurdité du titre. Quoi qu'il en soit, M. Adolphe Landry a voulu vulgariser ces idées dans un but de propagande socialiste. Le socialisme, selon lui, ne pourra se réaliser que par une force légale mise à son service. Mais on ne devrait pas supprimer tout d'un coup la propriété et l'hérédité (nous glissons sur une discussion peu intéressante à propos des prétendues injustices de l'héritage) ; il vaudrait mieux pratiquer la méthode des prélèvements successifs par ordre des temps. Ainsi un héritage dévolu une première fois serait écorné d'un tiers, et quand les deux autres tiers laissés à l'héritier seraient l'objet d'une seconde dévolution, l'État en prendrait cette fois les deux tiers, ce qui ferait les quatre neuvièmes du montant primitif. Il ne resterait donc plus que deux neuvièmes à prendre pour la dernière fois (p. 50 et s.). Évidemment ce procédé obligerait à suivre indéfiniment chaque bien de main en main : mais M. Landry n'y voit aucune difficulté parce que les titres au porteur auraient été supprimés et que le fisc pourrait vérifier les comptes de toutes les entreprises particulières. La généralisation internationale de ce système empêcherait les émigrations de capitaux. M. Landry trouve cette solution très « libérale » Arrêtons-nous : des hallucinations de ce genre ne valent pas seulement l'encre que je mets à les exposer.

14. — Il faut bien aussi disputer pied à pied le terrain aux socialistes. Pour cela, dans la collection « Science et religion », M. Cetty publie une brochure de propagande, fort intéressante, sur *les Socialistes allemands*. Ceux qui ne connaissent pas le socialisme allemand y trouveront des notions très instructives sur les principaux fauteurs du mouvement (Marx, Lassalle, Bebel, Kautsky, Auer, Volmar, Bernstein, etc.) ; sur les progrès numériques du socialisme tels que les révélent les scrutins successifs pour l'élection du Reichstag ; enfin sur les moyens de propagande que les socialistes allemands emploient avec un enthousiasme vraiment étonnant. L'avenir de l'Allemagne à l'intérieur n'est donc pas sans nuages. A noter en ce sens le programme municipal socialiste arrêté aux congrès des conseillers municipaux du Brandebourg, tenu à Berlin en 1893. Il correspond à peu près à ce que nous avons déjà en France. Contre le socialisme, qui est essentiellement

matérialiste et athée (p. 7), il n'y a qu'une force que l'on puisse employer avec succès : c'est le christianisme dans toute la plénitude de sa vérité et de sa vie. En Allemagne, malheureusement, les libéraux (que nous appellerions en France les modérés ou les progressistes) s'allient plus volontiers avec les candidats des socialistes qu'avec ceux du centre catholique, ce qui n'est pas d'ailleurs pour marquer une différence entre nous et nos voisins d'Outre-Rhin. — Au demeurant, excellente brochure de propagande.

15. — M. A. des Cilleuls, lui aussi, nous repose de cette longue analyse de la littérature socialiste. Rééditant et complétant un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, *le Socialisme municipal,* il examine à travers les âges tous les règlements ou procédés municipaux dans lesquels on peut trouver de fâcheux acheminements vers un socialisme d'État plus accentué et plus vaste. Il distingue trois formes : 1° la tutelle municipale en matière de commerce et d'industrie dans l'intérêt présumé ou des producteurs pris ensemble, ou bien soit des maîtres, soit des ouvriers au regard les uns des autres, ou bien des consommateurs, ou bien enfin des habitants ; 2° la confiscation de l'activité industrielle par les entraves, les empêchements, les interdictions et même les monopoles (abattoirs, entretien des cimetières, pompes funèbres, etc.) ; 3° la concurrence à l'activité industrielle lorsque c'est la commune qui revendique pour elle-même un commerce ou une industrie. On arrive alors à la question des concessions d'eau, de gaz, d'électricité, de tramways, etc., et à la question de l'exploitation directe ou régie, c'est-à-dire la « municipalisation » proprement dite. M. des Cilleuls est un adversaire aussi résolu que bien armé de tout ce qui est socialisme municipal. — Des parenthèses ouvertes sur les points de droit qui sont en jeu, ajoutent à l'utilité incontestable de ce substantiel volume. Tout y est traité avec cette sobriété de style, cette solidité d'érudition et cette conscience dans les recherches qui sont les caractéristiques du talent de M. des Cilleuls. Nous regrettons seulement que les notes et les références, qui sont très nombreuses, au lieu d'être au bas de leurs pages respectives, soient groupées à la fin du volume selon l'habitude des imprimeurs de M. des Cilleuls.

J. Rambaud.

THÉOLOGIE

Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne, par l'abbé de Broglie. Paris, Bloud, 1905, in-18 de 233 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est à l'Institut catholique de Paris que l'abbé de Broglie exposa, en 1893, dans une série de conférences, ces *motifs de crédibilité* qu'il avait étudiés toute sa vie pour les rendre plus accessibles à ses contempo-

rains. Sa démonstration se réduit à trois points, qu'il énonce lui-même : « la nécessité du christianisme comme solution du problème de la destinée humaine ; ses preuves historiques ; la preuve tirée de l'excellence de la doctrine elle-même. » Cette dernière preuve fait l'objet de la sixième et de la septième conférences ; elle considère les points suivants : l'idée du Dieu chrétien ; les trois grands mystères de la religion ; l'homme, sa destinée, sa grandeur d'après le christianisme ; la morale chrétienne et l'explication de la souffrance de l'humanité.

La huitième conférence examine l'objection tirée de l'apparent échec ou du moins du succès partiel et relatif du christianisme.

Sans égaler sans doute certains autres admirables ouvrages, — *la Morale sans Dieu*, par exemple, — ces conférences ne sont pas indignes du prêtre et de l'apologiste éminent qui les a composées. Elles peuvent encore être utiles aux intelligences d'élite, soucieuses des choses de la foi. B. DE CARROY.

Saint Jean Damascène, par V. ERMONI. Paris, Bloud, 1904, in-16 de 331 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr.

Après une courte notice sur la vie de saint Jean Damascène et un catalogue raisonné de ses écrits, M. V. Ermoni entreprend une classification des enseignements donnés par le saint docteur : passant en revue les diverses parties de la philosophie et de la théologie, il cite les passages où saint Jean aborde ces sujets ; le texte grec est donné en note. A la fin du volume, une table analytique met le lecteur à même de se reporter facilement à la question sur laquelle il cherche des éclaircissements. Ce travail, qui suppose une préparation minutieuse et attentive, fait honneur à l'erudit et patient lazariste. P. PISANI.

THOMAE HEMERKEN A KEMPIS **Opera omnia** edidit MICHAEL-JOSEPHUS POHL. Volumen sextum. Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, in-16 de 510 p. — Prix : 5 fr. 50.

Le tome VI des *Œuvres complètes* de Thomas A Kempis mérite les mêmes éloges que les tomes précédemment parus, tant pour l'établissement du texte que pour l'annotation critique et aussi pour les reproductions photographiques de l'autographe. Ce volume comprend les *Exhortations aux novices* et la *Vie de sainte Lydwine de Schiedam*.

L'ouvrage, si curieux, de M. J.-K. Huysmans avait déjà fait connaître au public l'existence crucifiée que mena la vierge hollandaise, victime expiatrice pour les péchés des autres. M. Michel-Joseph Pohl nous offre aujourd'hui la principale source de l'écrivain français : la biographie de sainte Lydwine, résumée par son compatriote et contemporain, Thomas A Kempis.

Les conférences du même chanoine régulier aux novices de son

monastère offrent une lecture pleine de saveur. Ainsi parle un Père maître des novices, qui exhorte ses jeunes disciples aux vertus religieuses, à la piété, au renoncement, à l'amour de la règle. Il les nourrit des traditions de l'ordre et du couvent. L'exhortation spirituelle est interrompue mainte fois par une anecdote caractéristique, un exemple ou un souvenir qu'ont rapporté les vétérans. C'étaient de belles et saintes choses qu'apprenaient, au XVe siècle, les novices du Mont Sainte-Agnès.

YVES DE LA BRIÈRE.

JURISPRUDENCE

Cuestiones canónicas, por ENRIQUE REIG Y CASANOVA. Toledo, Rodriguez, 1904, in-8 de 328 p.

L'archidiacre de Tolède a réuni ici les articles parus dans la *Revista ibero-americana de ciencias eclesiásticas* et la *Revista eclesiástica de Valladolid* sur divers sujets canoniques. L'auteur étudie d'abord le droit canonique en Espagne et l'influence considérable qu'il y eut, puis les Fausses Décrétales avec leurs conséquences dans la doctrine de l'Église. On sent, dans ces essais, l'inspiration des travaux si consciencieux, à des titres divers, d'Hinschius et de Tardif, avec lesquels il a utilement familiarisé ses compatriotes, qui ne suivent que de loin le développement de l'actualité scientifique de l'étranger. Le traité sur le droit canonique non écrit présente peu d'originalité mais est très pénétré de la saine doctrine. Nous en dirons autant de celui sur les ecclésiastiques et les tribunaux civils, revendication du for ecclésiastique de plus en plus méconnu par les législations modernes. Viennent ensuite des chapitres sur l'état religieux et le pouvoir paternel, écrits avant le scandale fameux soulevé autour de l'affaire de Mlle Ulao, dont les ennemis de l'Église se sont fait une arme empoisonnée. On y trouvera, au milieu de sages raisonnements et de juridiques aperçus, la réponse anticipée du bon sens aux calomnies ineptes que ressasse, sans se fatiguer jamais, la mauvaise foi des incroyants. Enfin le livre se termine par une étude sur la sépulture ecclésiastique dont l'intérêt est surtout local.

G. PÉRIES.

De Canonica cleri saecularis obedientia, auctore FERDINAND CLAEYS BONNAERT. Lovanii, J. Van Linthout, 1904, in-8 de XXIV-359 p.

Rappeler le principe de l'obéissance des clercs séculiers à l'évêque, et placer en regard ses principales obligations, tel est le but que s'est proposé M. Claeys Bonnaert, en constatant que les canonistes n'ont fait dans leurs commentaires qu'une place restreinte à cette matière si importante. Le sujet est heureusement choisi pour une dissertation doctorale, car il permet d'aborder une foule de questions touchant à

toutes les parties du droit, et de montrer la familiarité du récipiendaire avec les sources très riches d'informations que fourniront les décrets des Congrégations romaines, le droit provincial même, et les statuts diocésains. L'auteur n'a pu encore réaliser que la partie la plus générale de son plan, réservant les détails spéciaux à un second volume que nous attendrons avec une certaine impatience.

M. Claeys Bonnaert expose d'abord, comme il convient, la notion et l'étendue de l'obéissance canonique, en examinant ses deux pôles : la juridiction épiscopale et la promesse faite par le prêtre au jour de son ordination, puis il descend aux particularités en se mettant en face du magistère et du pouvoir législatif, judiciaire, administratif de l'ordinaire. C'est ainsi que se succèdent les questions de la prédication, de l'enseignement, de la publication d'ouvrages, de conférences avec les non-catholiques ; puis, les synodes diocésains, la visite pastorale, la correction extrajudiciaire, les sentences du tribunal diocésain, enfin, les délicats problèmes soulevés par l'entrée en religion, l'incardination, la nomination aux postes ecclésiastiques, l'inamovibilité, etc. — Les divers sujets sont traités dans un latin correct et coulant, sous des divisions claires et logiques, avec accompagnement discret de notes et de références qui font honneur à la solide formation et au bon goût personnel du nouveau docteur. Un bon index bibliographique témoigne des sources nombreuses auxquelles il s'est reporté : à côté des meilleures éditions des auteurs anciens, nous avons constaté avec plaisir la variété et le choix très informé des spécialistes modernes français, allemands ou italiens, dont il a tiré un excellent parti. A signaler encore, avant de terminer ce compte rendu, que l'auteur n'a pas cherché à décrire dans tout leur détail les modifications législatives dont l'histoire pourrait fournir le témoignage : il s'est volontairement borné, dans ses exposés historiques, à rapporter ce qui pouvait rendre plus intelligible la discipline actuelle. Ce travail substantiel, aux allures canoniques si tranchées, montre déjà un maître et nous nous plaisons à augurer pour M. Claeys Bonnaert un enseignement fécond qui vaudra à l'Église de nombreux défenseurs de ses droits.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Pensées de Blaise Pascal. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe et publiée avec une Introduction et des notes par Léon Brunschvicg. Paris, Hachette, 1904, 3 vol. in-8 de cccx-104, 443 et 425 p. (Collection *Les Grands Écrivains de la France.*). — Prix : 22 fr. 50.

Voici neuf ans qu'on attendait impatiemment cette édition, les *Provinciales* publiées d'après Prosper Faugère dans la même collection datant exactement de 1895. Bien que M. Léon Brunschvicg ne soit pas

un spécialiste au même degré que son devancier, il a étudié aussi consciencieusement le sujet et peut-être même le considère-t-il à un point de vue supérieur. Mais on peut se demander si l'impersonnalité et même l'impartialité absolue n'eussent pas été préférables à cette grande exhibition de connaissances philosophiques qui risque fatalement de viser au système.

Chacun tire éternellement à soi ce malheureux Pascal. Nous ne voulons pas dire que ce soit là le châtiment de ses obscurités, puisqu'il est mort à la peine ; mais c'est la conséquence fatale du lamentable état de ses manuscrits. C'est ainsi que nous avons eu l'édition janséniste (1669), ensuite l'édition philosophique (Voltaire, Condorcet, Bossut), enfin l'édition romantique (Cousin). Depuis Faugère (1844), on paraît viser à l'exactitude matérielle plutôt qu'à la reconstitution idéale de l'apologie du christianisme telle que l'avait rêvée le grand penseur. M. G. Michaut a définitivement lancé la critique dans cette voie (1896) et l'on en est aujourd'hui à mettre en vente une édition *phototypique* du fameux manuscrit *9202* du fonds français de la Bibliothèque nationale. Cependant l'on ne saurait oublier les nobles efforts tentés à la même époque par les abbés Didiot et Guthlin, pour restaurer dans un sens apologétique les pensées écloses dans l'esprit puissant du maître écrivain et destinées par lui à mieux qu'à exercer des paléographes ou des arrangeurs de bouts de papier.

M. Brunschvicg divise son étude préliminaire en trois parties. La première, purement bibliographique, a pour objet de résumer ou plutôt de débrouiller l'histoire si confuse de la publication des *Pensées*. La seconde est une étude du manuscrit original et une justification de la méthode employée ici par le commentateur. La troisième tourne à la dissertation philosophique et nous explique les conditions intellectuelles dans lesquelles les *Pensées* furent composées, « la conception générale qu'elles expriment. »

Comme plan, c'est net. Comme exécution, c'est un peu traînant. Mais il ne faut pas s'en plaindre. On nous raconte, par exemple, en un curieux paragraphe, la fameuse supercherie par laquelle on tourna les exigences de l'archevêque de Paris. Mgr Hardouin de Péréfixe avait demandé qu'on insérât dans la Préface la rétractation de Pascal faite au curé Beurier; Arnauld, pour se tirer de ce mauvais pas, imagina un stratagème. « Lorsqu'il est menacé de recevoir l'ordre de joindre aux *Pensées* de Pascal une attestation qu'il savait inexacte et qui devait être désavouée par son auteur, lorsqu'il lui faut protéger « l'honneur » de Pascal contre les eternels faussaires que les *Provinciales* n'avaient pas corrigés, il n'hésite pas, il approuve le détour suggéré par Desprez, et le premier tirage des *Pensées* où l'on avait d'ailleurs quelque peu remanié l'impression de 1669, est mis en vente comme seconde édition. »

(P. II). Et plus loin, M. Brunschvicg, qui aurait peut-être été plus prudent en ne traitant pas ici de faussaires les victimes de Pascal, donne la clé du problème bibliographique des éditions *princeps*.

Sa description du manuscrit est excellente et éclaircit avec une remarquable sagacité plusieurs des nombreuses difficultés nées du malencontreux travail du relieur. M. Brunschvicg, qui est l'auteur de l'édition phototypique, était ici mieux informé que personne.

L'étude de la doctrine nous montre dans Pascal non un plagiaire, mais un disciple de génie de saint Augustin et de Montaigne, de Raymond Sebon et du chevalier de Méré. M. Brunschvicg insiste beaucoup sur le caractère janséniste de la foi du profond mais inquiet penseur.

L'annotation générale est intéressante et mise au point. L'auteur n'ignore aucune des publications relatives à Pascal, et souvent il rapproche avec bonheur ses opinions de celles des philosophes modernes. Mais il est loin d'être complet. Nous avions toujours compté sur cette édition pour nous expliquer cette phrase laconique du manuscrit. « Le P. Lemoine : 10 000 écus hors de sa province. » (Tome III, p. 397.) Une fois de plus notre espoir a tourné à la déception. N'aurait-il pas été naturel d'indiquer en quelques mots qu'il s'agit du P. Pierre Le Moyne, jésuite, auteur des *Peintures morales* et de *la Dévotion aisée*, sans parler du *Saint Louys*, lequel quitta la province de Champagne pour celle de Paris ? Pascal, qui l'avait déjà malmené dans les *Provinciales*, lui gardait décidément rancune. HENRI CHÉROT.

Le Préjugé des races, par JEAN FINOT. Paris, Alcan, 1905, in-8 de IV-518 p. — Prix : 7 fr. 50.

Personne ne regrettera d'avoir lu ce livre qui fait beaucoup penser, bien qu'il soit écrit, si je puis ainsi parler, dans le mode négatif. Il est dirigé contre certains préjugés sur l'inégalité des races, introduits par divers auteurs, notamment par l'orientaliste Gobineau, écrivain français aujourd'hui célébré en Allemagne et en Suisse, un peu oublié en France, où cependant quelques-unes de ses idées sont restées dans le domaine public, — dirigé aussi contre les conclusions exagérées et hâtives, tirées de plusieurs sciences qui s'occupent de l'étude des races : l'anthropologie, la psychologie des peuples, l'histoire primitive, la linguistique. D'après l'auteur, aucun caractère anthropologique n'établit une différence essentielle entre les races : ni la forme du crâne, ni l'angle facial, ni la taille, ni la couleur de la peau, ni celle des cheveux. D'après lui encore, les considérations des psychologues sur le caractère des peuples, par exemple sur ce qu'il est de mode d'appeler l'esprit français, la mentalité saxonne ou le génie grec, sont vagues, contradictoires, dépourvues de valeur scientifique. L'histoire des origines non plus n'apporte rien de précis sur les races, parce qu'elle nous y fait voir

aux époques les plus reculées un mélange et une confusion d'éléments, analogues à ce que nous y voyons de nos jours.

Une négation aussi générale et d'apparence, il faut le dire, aussi systématique, ne fait-elle pas tomber l'auteur lui-même dans le défaut qu'il reproche aux érudits et aux lettrés contemporains, à savoir le manque de précision et l'exagération ? C'est ce qui me semble résulter de passages tels que celui-ci : M. Finot prétend (p. 295) que nous ne pouvons pas donner une définition exacte de l'âme grecque : « Pour Renan, dit-il, les Grecs étaient le peuple le moins religieux de la terre ; pour Fustel de Coulanges, la vie grecque incarne la vie religieuse par excellence. » Mais est-ce ainsi que l'on établit une contradiction, au moyen de deux courtes phrases prises en dehors de tout contexte et renfermant une notion aussi délicate que celle de religiosité ?... sans compter que l'un au moins des deux écrivains cités peut fort bien avoir tort, et que rien ne prouve que nous soyons incapables de le reconnaître. L'esprit d'un peuple est bien quelque chose, lorsqu'on le représente par les œuvres célèbres produites dans une période de temps délimitée, quelque chose de difficile à définir sans doute, mais de réel tout de même et d'utile à considérer. L'esprit français du XVIIe siècle, manifesté par les grandes œuvres classiques, est bien une sorte d'entité distincte de celle qui se dégage, je suppose, de la littérature russe du XIXe siècle ou de la littérature française du même temps. Or, là où il y a distinction, il doit y avoir, sous quelque rapport, inégalité, cette inégalité fût-elle, d'ailleurs, temporaire et peu stable. Les nègres des États-Unis, auxquels M. Finot s'intéresse, sont assurément et seront quelque temps encore inégaux aux blancs, bien que plusieurs individus parmi eux s'élèvent à une haute culture morale et intellectuelle ; les Peaux-Rouges, qu'il omet, je crois, paraissent être un exemple de race incapable de s'adapter à la civilisation ; et le mélange ethnique, qu'il préconise, a produit, chez les blancs de la même contrée, un peuple beau, actif, énergique, mais, dit-on, peu prolifique.

La conclusion du livre est noble : sur les ruines du mensonge de l'inégalité des races, l'auteur voit s'élever la solidarité, basée sur le sentiment rationnel de l'égalité humaine ; mais justement cette conclusion que nous voulons croire, que nous croyons juste dans une large mesure, est assez belle pour nous porter, non pas à discréditer, mais à étudier avec plus de zèle les sciences qui peuvent la justifier.

BARON CARRA DE VAUX.

American Hydroïds. Part. II. — **The Sertularidae**, by CHARLES CLEVELAND NUTTING (*Smithsonian Institution, United States National Museum*). Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-4 de 325 p., avec 41 planches.

Ce travail sur les *sertularidées*, famille des polypes hydroïdes, est la

suite de celui que nous avons déjà analysé l'année dernière sur la famille des *plumularidées*. C'est une véritable et intéressante monographie publiée par les soins du Musée national de Washington, dans laquelle les spécialistes trouveront aussi la synonymie complète des espèces américaines décrites par le professeur Charles Cleveland Nutting attaché à ce musée.

Une cinquantaine de pages traitent de l'histoire naturelle, de la famille, puis viennent les descriptions des espèces et variétés, complétées par quarante et une planches en noir obtenues par la photogravure.

La bibliographie proprement dite ne prend pas moins de huit pages ; elle est disposée par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Un index alphabétique de onze pages complète cet excellent travail.

A.-A. Fauvel.

LITTÉRATURE

Alt-celtischer Sprachschatz, von Alfred Holder. Col. 1537-2026, 15 et 16e livr. Leipzig, Teubner, 1903-1904. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

Voici trois ans que nous avons parlé des livraisons 13e et 14e de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 441). La continuation en a été un peu lente, ce qui s'explique, croyons-nous, par la mauvaise santé de l'auteur, M. Holder. Ce répertoire onomastique de l'ancienne Gaule continue à donner plus même qu'on ne s'attendrait à y trouver, parce que l'auteur y annexe, par un scrupule libéral, des noms qui *pourraient* être gaulois, par exemple celui de Tacite, quoique *eher latein* « plutôt latis », celui des Teutons, peuple germanique, mais dont le nom paraît avoir été confondu, par les Gaulois eux-mêmes, avec des noms de racine gauloise. Il donne de même encore *Theracenisis (pagus)*, nom de la Thiérache, quoique ce nom ne se trouve qu'au moyen âge, dans une vie de saint et que rien ne prouve son antiquité ; mais ce ne peut être qu'un avantage de trouver ici les noms de nos anciens *pagi*. — Comme articles d'intérêt général, nous ne voyons guère à signaler que ceux concernant des dieux, *Sucellus*, *Teutates*, *Taranis*, les *Suleviae*, et aussi *Silvanus*, puisqu'un dieu gaulois s'est, par assimilation de mythe, caché sous ce nom dans les inscriptions votives. Parmi les articles purement toponymiques, signalons celui des *Turoni* ou *Turones*, ancêtres de nos Tourangeaux.

Cette seizième livraison apporte le titre du tome II : le tome III formera de cinq à six livraisons avec les lettres U à Z, les *Addenda* et *Corrigenda* et les tables. Nous espérons que les forces ne manqueront pas à M. Holder pour achever cette œuvre considérable qui lui vaut déjà la reconnaissance de nos historiens et de nos philologues.

H. Gaidoz.

Studi di leggende popolari in Sicilia e nuova raccolta di leggende siciliane, da GIUSEPPE PITRÈ. Torino, Clausen, 1904, in-8 de VIII-393 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume forme déjà le tome XXIIe de la « Bibliothèque des traditions populaires siciliennes », où M. Pitrè, avec une patience inlassable et une critique exacte et précise, a recueilli et illustré le folk-lore de son île natale, la Sicile, dans toutes ses branches et toutes ses manifestations. Le présent volume, fait de mélanges, traite de sujets divers, mais tous siciliens ou ayant un point de contact avec la Sicile ; et alors M. Pitrè, les étudiant d'une façon comparative, en suit à l'étranger ou le point de départ ou le rayonnement.

Le plus important de ces morceaux est une dissertation de 173 pages, c'est-à-dire presque un ouvrage, sur la légende de *Cola Pesce*, c'est-à-dire « Nicolas-le-Poisson », ou l'Homme-Poisson, qui paraît dès le XIIe siècle dans la littérature de l'Europe occidentale. C'est la légende qui a fourni au poète allemand Schiller le sujet de sa célèbre ballade du Plongeur ; et elle est restée vivante et populaire en Sicile, comme on voit par les récits qu'a recueillis M. Pitrè. Il s'agit d'un homme, plongeur habile, vivant dans la mer comme un poisson, mais qui finit par y trouver la mort. A ce thème, qui a sans doute pour point de départ une histoire réelle, sont venus s'en ajouter d'autres qui donnent au récit un intérêt dramatique, comme la malédiction de la pieuse mère du plongeur, ou comme la bague ou le bijou lancé dans l'eau par une belle. Cola est l'abréviation de Nicolas, nom d'un grand saint connu comme protecteur des marins et qui, en cette qualité, a hérité de la réputation populaire de Neptune. M. Pitrè met alors ce nom en rapport avec certains noms de personnages de la mythologie populaire germanique, en reconnaissant lui-même (p. 104) que « la conjecture est un peu faible. » Cela dit du nom, M. Pitrè met sa légende sicilienne en rapport avec celle du pêcheur grec Glaucus ; et en effet, dans ces régions de l'Orient maritime, les anecdotes, histoires et légendes de plongeurs ont dû être fréquentes et, une fois créées, se répéter à l'infini.

Le reste du volume est consacré à des sujets divers, légendes sur les Vêpres siciliennes, sur des ruses pratiquées par des assiégés, sur le châtiment par Charles-Quint des juges prévaricateurs. Ce châtiment est comme le décalque d'un récit d'Hérodote sur Cambyse, et l'on voit bien là comme un récit légendaire se transmet d'âge en âge et de pays en pays avec un simple changement de nom, et en se modernisant. A ces études qui sont d'ordre comparatif, s'ajoutent, pour remplir le volume, de petites légendes, souvent en dialecte local, sur des noms de lieu, des personnages historiques, des saints, des pierres portant des empreintes merveilleuses (pieds du diable, genoux ou mains de saints, etc.) ; plusieurs de ces légendes se prêteraient à d'infinies comparaisons,

car l'imagination populaire se répète ; mais, ici, M. Pitrè s'est sagement borné à rapporter les légendes et traditions siciliennes.

Ce qui, dans ce volume, est d'intérêt général et pour d'autres lecteurs que les compatriotes de l'auteur, ce sont les études de littérature comparée que nous avons indiquées et surtout la légende de Nicolas-le-Poisson, qui, grâce à Schiller, a acquis la célébrité de la poésie.

H. Gaidoz.

Démosthène. **Discours judiciaires** ; traduction entièrement nouvelle avec arguments et notes par C. Poyard. Paris, Garnier, 1905, in-18 de vii-462 p. — Prix : 3 fr.

Outre la traduction *in extenso* des trois grands discours judiciaires de Démosthène, la *Leptinienne*, la *Midienne*, et la *Harangue sur les Prévarications de l'ambassade*, ce volume contient des extraits des autres plaidoyers du célèbre orateur athénien : plaidoyers très peu connus, intéressants parce qu'ils nous initient aux dessous fort peu édifiants de la vie athénienne, mais qu'il serait inutile ou inopportun, pour ce motif même, de mettre sans précaution sous les yeux de la jeunesse. Sur le procédé suivi par le traducteur, voici ce que nous apprend la Préface : « Sans sacrifier l'exactitude de l'interprétation, nous avons visé l'esprit plus encore que la lettre du texte : nous avons voulu surtout reproduire l'argumentation pressante et passionnée, l'allure simple et franche de ce style net, précis, ample, coloré, dont on a pu dire qu'il était comme le tissu transparent qui laisse apercevoir l'âme. » La confrontation de divers passages avec l'original grec nous a donné l'assurance que ce programme avait été en effet très largement réalisé. Les notes sont réduites à l'essentiel : ceux qui auraient besoin d'un commentaire philologique ou juridique plus copieux n'auront qu'à recourir soit à l'édition Hachette soit à la traduction Dareste.

Ce qui est regrettable, c'est qu'en conformité avec une tradition qui pour être ancienne n'en est pas moins fâcheuse, on ait omis de nous donner dans le texte courant ou au haut des pages une numérotation continue des paragraphes et des alinéas. Il en résulte, pour quiconque veut se renseigner sur le sens d'une citation ou d'un renvoi déterminé, une perte de temps inévitable : la dépense typographique pour y remédier serait insignifiante, et les érudits recevraient une satisfaction bien légitime.

C. Huit.

Une Forme du mal du siècle. Du Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens, par René Canat. Paris, Hachette, 1904, in-8 de 313 p. — Prix : 6 fr.

Thèse de doctorat pour laquelle l'auteur, lâchant les monographies coutumières, est revenu à la forme, un peu démodée, de l'étude d'idées

générales. Je ne blâme point le genre, qui a l'avantage d'étendre l'horizon de nos jeunes professeurs au lieu de le rétrécir, et de faire mieux valoir la qualité des esprits. Mais l'épreuve est périlleuse, et M. Canat, j'imagine, a dû avoir chaud à sa soutenance.

Il avait pris pour sujet ce sentiment de la solitude morale, « qui est une des formes du mal du siècle. » C'était travailler sur une matière aux contours fort mal limités, ondoyante, vaporeuse et mobile comme le nuage, nuée, vapeur et brume elle-même, qui se glisse, en effet partout dans notre littérature depuis la névrose romantique. Car toute tristesse peut se résoudre en « solitude », solitude de l'orgueil et de la misanthropie, solitude devant la nature hautaine et sourde à nos plaintes, solitude de l'impuissance humaine devant l'immensité des mondes et la science incertaine, solitude du doute ou du désespoir en face du ciel vide, solitude de l'amour, de l'amour trompé, du désir inassouvi, douleur de sentir « que l'individu est comme muré dans son moi et que tout ce qui existe lui est impénétrable... » On voit immédiatement quel torrent va couler, fait des larmes, des gémissements, des lamentations de nos poètes, de nos héros de romans et de tous ceux que Louis Veuillot appelait si bien les « paillards mélancoliques ». Comme il sera difficile d'éviter la monotonie et les redites ! Et puis, il y a là-dedans tant d'affectation, tant d'attitudes que la mode souvent imposa, et que contredit le revers de la page, ou la vie affairée et trépidante de l'auteur : quel danger si l'on allait prendre au sérieux toutes ces élégies ! *Verba et voces*...

Il n'est point, sans doute, de maladie qui ne soit intéressante : et de chercher dans la philosophie du siècle, et dans nos révolutions politiques, et dans nos mœurs les causes profondes de celle-ci, puis d'en marquer les traits essentiels, et d'en dire, rapidement, les manifestations les plus éloquentes, cela peut bien faire l'objet d'une étude, d'une simple dissertation, toutefois plutôt que d'un gros livre ; mais il semble qu'il y faudrait un esprit surtout vigoureux, synthétique, et dominant. Au contraire, M. Canat, qui a une intelligence de myope, facile à s'égarer dans le détail, s'est évertué, pour renouveler son sujet — et l'étendre — à des distinctions et subdivisions qui paraissent subtiles et finissent par embrouiller les idées au lieu de les éclaircir.

Il a d'abord séparé les romantiques des parnassiens et je ne sais pas trop pourquoi, puisqu'il a constaté ensuite et longuement établi que ce fond de pessimisme leur était commun. Puis il a cherché à démêler des types littéraires, qu'il avoue trouver souvent confondus : le « promeneur solitaire » qui fuit la société, le « héros byronien » qui la hait, le héros « actif et napoléonien », (Antony, Julien Sorel) qui « agit contre elle », l'homme supérieur qui est un élu, et l'homme fatal qui est un maudit. Alors son étude s'est élargie en celle de « l'indi-

vidualisme » moderne, c'est-à-dire de l'égoïsme qu'on retrouve au fond de « l'enthousiasme » tant vanté par Mme de Staël en son *Traité des passions*, de la « pitié » romantique devenue, comme on sait, la pitié russe, et des conceptions contraires de la littérature comme œuvre d'analyse intime, comme moyen d'apostolat social, ou comme expression censément impersonnelle et objective de la réalité.

C'est ainsi qu'il disserte sur la curiosité et le sensualisme parnassien, et triomphe laborieusement à nous montrer — ce que nous savions déjà — que « le Parnasse fut le prolongement du romantisme. » C'est ainsi qu'il s'échappe en toutes digressions dont l'occasion s'offre à lui, sur l'art très raffiné de Baudelaire, par exemple, ou sur les ressemblances entre Laprade et Leconte de Lisle, obligé ensuite à quelques contorsions pour ramener son *leitmotiv* de la solitude. Et comme, outre ces trois poètes, il a beaucoup lu Mme de Staël, Sénancour, Vigny, *Joseph Delorme*, la correspondance de Flaubert, Amiel, M. Sully Prudhomme, auteur de tout un livre appelé *les Solitudes*, il dit, vous n'en doutez pas, des choses intéressantes. Mais le livre manque d'air et de perspective, il n'est pas d'un maître; il est au moins d'un ouvrier intelligent, même fin, sage et sain, respectueux de la religion tant maltraitée en vers comme en prose — ce qui est rare ; — admirateur de Laprade, trop négligé, — ce qui est peut-être un signe (?) et lui sera compté en paradis.

G. Audiat.

Au seuil de leur âme, *études de psychologie critique*, par Albert Reggio. Paris, Perrin, 1904, in-16 de vi-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre et le sous-titre de cet ouvrage indiquent honnêtement le caractère des études qui le composent. Elles ont pour sujet de dégager les tendances caractéristiques de notables écrivains d'aujourd'hui, particulièrement représentatifs, puisqu'ils s'appellent Paul Bourget, Edmond Rostand, Anatole France, Jules Lemaître, Marcel Prévost, J.-K. Huysmans, Edouard Rod, Henri Sienkiewicz, Léon Tolstoï, Gabriel d'Annunzio, Maurice Mæterlinck. L'auteur n'est point continuellement louangeur ni bénisseur. Pour caractériser, par exemple, l'œuvre de Paul Bourget, l'un des favoris pourtant de sa galerie, il la montre consistant avant tout maintenant à « affirmer ce qu'il croit être utile, quitte à rester aujourd'hui ce qu'il était hier, un intellectuel éminemment sincère et probe, douloureusement incapable de l'action féconde qu'il a souhaité vainement savoir ambitionner, malgré lui hanté par le souci de s'entendre parler et de se voir agir, conscient qu'il s'améliore, mais qu'il ne se refait pas. » Ajoutez que le style de M. Albert Reggio ne se croit pas tenu d'adopter ponctuellement les formules et les formes courantes, que sa phrase exige parfois quelque effort à suivre, en sa longueur. Voulant montrer, par exemple, le carac-

tère un peu vain de certaines prétentions des critiques à expliquer les origines des grands maîtres, il écrit : « Il y a deux risques de se tromper sur une chance de tomber juste, quand on improvise de ces généalogies, dont il se peut que l'on doive dire qu'elles ont une qualité souvent, celle d'être suggestives et, au demeurant, pleines de vraisemblance, mais dont il ne se peut pas que l'on ignore qu'elles ont aussi une présomption presque enfantine, celle d'habituer à croire qu'il nous est possible de nous approfondir les uns les autres, dans tout ce qui nous constitue. » — Voilà un livre qui offre à discuter parce qu'il donne à penser, un livre intéressant à lire mais qui ne se prête guère à être résumé. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Essais sur la littérature allemande, par A. BOSSERT. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bossert, l'ancien inspecteur général des langues vivantes, consacre les loisirs de sa retraite, — *otium cum dignitate* — aux études qui lui furent chères toute sa vie. Tout le monde connaît de lui la *Littérature allemande au moyen âge*, *Gœthe et Schiller*, *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*, *Schopenhauer et le pessimisme*, enfin son *Histoire de la littérature allemande*, depuis les origines jusqu'à nos jours. Les *Essais* qu'il vient de publier éclairent d'un jour nouveau certains points de détail, que l'histoire générale doit nécessairement laisser dans l'ombre. Non pas que M. Bossert ait le dessein d'approfondir un sujet déterminé ; il n'est pas de ces savants hérissés de philologie qui disputent sur la place d'un mot dans une phrase, ou sur la constitution d'un texte. Cela est bon pour l'enseignement ésotérique des académies et des cours fermés ; pour lui, il veut s'adresser au grand public, et l'intéresser aux questions générales : c'est un vulgarisateur à la façon de Jules Verne pour les sciences, ou de M. Gaston Boissier pour la littérature latine. Des sujets qu'il étudie, il ne prend que la fine fleur, sans se vanter de la peine qu'il s'est donnée pour la cueillir.

Il commence cette série d'*Essais* par une peinture des mœurs de la guerre de Trente ans, d'après un roman célèbre du temps, le *Simplicissimus* de Grimmelshausen, qu'il analyse en courant. Il continue par une courte étude sur la personne et le caractère de Kant, montrant ce que fut, dans sa vie privée et doctorale, ce maniaque de la « raison pure », chez lequel la raison devient aussi tyrannique que la passion, mais qui fut, à tout prendre, un professeur allemand dans le vieux style. Viennent ensuite des détails nouveaux sur la vie et les œuvres de Gœthe, d'après le Journal même du poète, dont la publication vient d'être terminée, et sur l'ultime passion que ce Don Juan d'allure olympienne éprouva pour Ulrique de Levetzow, dernière survivante des femmes aimées par lui, et qui lui font cortège dans l'immortalité.

Il est convenu que de Gœthe, il faut tout admirer, et qu'à lui ne s'applique nullement la maxime des anciens : « *turpe senilis amor* ! » Pourquoi ? Ne le demandez pas : Gœthe est une idole qu'on adore les yeux fermés, et les lois ordinaires de la morale ne sont pas faites pour lui. Un chapitre important est consacré aux origines et aux formes successives du *Faust*, cette œuvre magistrale, à laquelle s'applique l'épigramme que Schiller fit contre les interprètes de Kant : « Que de mendiants un seul riche peut nourrir ! Quand les rois bâtissent, les charretiers ont à faire. » M. Bossert pense que l'interprétation philosophique doit céder la place à l'interprétation historique. Il ne s'agit plus de savoir ce que le *Faust* signifie, — c'est à chaque lecteur de voir ce qu'il signifie pour lui — mais sur quels documents Gœthe a travaillé, et comment se sont transformés et renouvelés entre ses mains, ces documents et ces fragments qu'il avait mis soixante ans de sa vie à grouper et à compléter.

A ces études sur Gœthe, M. Bossert a joint une courte mais intéressante biographie de Jean-Paul Richter, puis le portrait littéraire d'Ernest Curtius, d'après sa correspondance, publiée dernièrement par son fils, F. Curtius ; ses études, ses voyages en Grèce, ses fouilles à Olympie, son rôle de précepteur auprès du prince Frédéric-Guillaume, la composition de son histoire grecque, son enseignement à Gœttingue et à Berlin, sont tour à tour définis et jugés. Enfin, l'essai sur *D. F.* Strauss, — qui ne fut pas seulement un théologien et l'auteur de la *Vie de Jésus*, mais qui fut aussi poète à ses heures, comme on peut le voir ici par les extraits que M. Bossert donne de son *Album poétique*, — et un autre essai sur *le Retour éternel* de Nietzsche, le philosophe qui, plus que tout autre, usa de la permission octroyée par la nature aux hommes de se contredire, terminent cette série d'études, et donnent, à la lecture de ces fragments, le plaisir piquant que nous prenons aux actualités.

MENSCH.

Histoire des littératures. Littérature espagnole, par J. FITZMAURICE KELLY ; traduction de HENRY-D. DAVRAY. Paris, Colin, 1904, in-18 de XV-499 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage a paru pour la première fois à Londres (W. Heinemann, 1898) sous le titre de *A History of Spanish Literature*. Il fut traduit en espagnol par M. Bonilla y San Martin, avec une longue préface critique de M. Menéndez y Pelayo, en 1901. La traduction française publiée récemment est due à la plume autorisée de M. Davray. Elle met à la portée des lecteurs qui ne connaissent ni l'anglais ni le castillan cet excellent manuel, le plus complet et le mieux rédigé qu'il soit donné de consulter, et où se trouve condensée, sous une forme claire et précise, l'histoire littéraire de l'Espagne, depuis les origines jusqu'à

ces dernières années. Une bibliographie des travaux les plus accessibles et les plus utiles, suivie d'un index détaillé des titres et des noms d'auteurs complètent cette publication appelée à rendre de grands services. LÉO ROUANET.

HISTOIRE

Algérie-Sahara-Soudan. Vie, travaux, voyages de Mgr Hacquard, des Pères Blancs (1860-1901), *d'après sa correspondance*, par l'abbé MARIN. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, gr. in-8 de xx-646 p., avec 213 photogr., cartes et plans. — Prix : 18 fr.

Le bel ouvrage que nous annonçons n'est pas la simple biographie d'un ardent et zélé missionnaire. Sans doute, il nous décrit l'âme d'un apôtre, dévorée des flammes généreuses de l'apostolat pour la conversion des Africains ; il contient aussi le récit vivant, coloré, fait de main d'écrivain, des travaux et des voyages d'un intrépide pionnier de la civilisation chrétienne et française dans nos colonies. Auguste Hacquard est un enfant de la Lorraine qui, à dix-huit ans, quitte furtivement sa famille pour entrer dans la jeune Société des missionnaires de Notre-Dame d'Afrique ou Pères Blancs, naguère fondée par l'archevêque d'Alger et peu après empourprée du sang de ses fils. Après un court chapitre sur son enfance et sa jeunesse, on nous le montre en Algérie, d'abord novice et scolastique, puis professeur et directeur, trop longtemps à son gré, au petit séminaire Saint-Eugène, près d'Alger. Maître écouté et influent, confident du cardinal Lavigerie, le P. Hacquard, durant sa longue attente de l'apostolat actif, se prépare et s'initie à l'œuvre, hélas ! trop courte, de sa carrière. En 1891, il fait ses premières armes au Sahara. Docile aux vues généreuses du cardinal, « il essaie d'acclimater sur le sol africain et de former à leur difficile mission les Frères armés, dont les postes échelonnés depuis notre Sud algérien jusqu'au Soudan, devaient servir d'asile inviolable aux esclaves fugitifs et à tous les malheureux » (p. 635). A Biskra, Ouargla, Touggourt, El-Goléa, il se fait aimer des Arabes, il noue avec les marabouts les plus cordiales relations, il interroge et il apprend. Il fait partie de la mission envoyée chez les Touareg Azdjer, et avec d'Attanoux, il mène à bonne fin cette entreprise périlleuse, un instant compromise par l'incurie de son premier chef. Durant plus de trois années, il avait presque toujours été en route, infatigable, chevalier d'avant-garde. Durant la dernière et la plus féconde période de sa vie, le missionnaire est au Soudan. Son séjour à Ségou et à Tombouctou précède et prépare sa collaboration à la mission hydrographique du Niger. Le commandant Hourst, dans une Lettre-Préface, a hautement proclamé la part qui revient au P. Hacquard dans la réussite de l'expédition. Après un nouveau voyage au Soudan,

le Père fut nommé vicaire apostolique du Sahara et du Soudan français. Les deux années et demie de son épiscopat furent employées à une série de courses d'une extrémité à l'autre de son vicariat, du Mossi à Gourma et au Grand-Dahomey. Une mort accidentelle devait trop tôt arrêter soudain l'activité débordante de cet évêque si énergique et si entraînant.

M. l'abbé Marin s'est fait une âme de missionnaire pour dépeindre l'âme de son vaillant ami. D'un pinceau ferme et net, il a tracé plusieurs fois le portrait en pied du missionnaire. Il faudrait citer les pages 195-197. 282-283, pour décrire au long les traits robustes, l'esprit vif et alerte, le caractère décidé et enjoué, le cœur d'or du P. Hacquard. Ses qualités, du reste, se manifestent dans toutes ses lettres et par conséquent dans tout le livre entier, composé d'après la correspondance officielle et privée du missionnaire. Ces lettres, qui n'étaient pas destinées à la publicité et qui pour la plupart sont inédites, « si débordantes de vie et de mouvement, d'un tour si personnel, d'une saveur si captivante, d'une allure si cordiale et si sincère, révélaient tant d'esprit, de ferme bon sens et d'originales beautés » qu'il suffisait de les publier pour faire connaître l'évêque missionnaire, ses pensées intimes, ses travaux et ses courses apostoliques. L'auteur en a donc fait de larges extraits, en sorte que c'est le P. Hacquard lui-même qu'on entend et qu'on lit. Les transitions nécessaires ne servent qu'à sertir ces bijoux, et l'écrin est aussi riche que les perles qu'il renferme. Les lecteurs friands de récits de voyages et d'histoire coloniale trouveront donc dans cette biographie, si bien écrite, des renseignements curieux, des observations fines sur les mœurs et les coutumes des populations africaines et des détails nouveaux sur les événements auxquels a été mêlé le P. Hacquard. Une abondante et magnifique parure d'illustrations, qui sont un charme pour les yeux et un éveil pour l'imagination et la pensée, complète ce joyau si finement serti pour honorer, comme il le mérite, l'un, et non des moindres, de ces missionnaires français qui unissent dans leur cœur l'amour de la religion et de la patrie. E. Mangenot.

Le Moine Guibert et son temps (1053-1124), par Bernard Monod. Avec Préface de Émile Gebhart. Paris, Hachette, 1905, in-16 de xxviii-342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre est l'œuvre d'un tout jeune homme, qu'une impitoyable maladie a brutalement, il y a un peu plus d'un an, arraché à ses travaux et à ses projets d'avenir, et a finalement enlevé à l'affection de ses maîtres et de ses parents. Sa lecture provoquera chez tous les amis des études historiques les mêmes regrets que la nouvelle de sa mort avait déjà excités chez tous ceux qui con-

naissaient Bernard Monod. Son essai sur *le Moine Guibert et son temps* est en effet déjà mieux qu'une promesse ; c'est un livre où, à de séduisantes qualités de jeunesse, à un charmant enthousiasme pour les constatations faites, — je dirais volontiers : les découvertes, — à un style plein d'entrain s'allient une tradition large et sûre d'elle-même, une méthode rigoureuse, un sens critique très aiguisé, sans parler d'un véritable respect pour le moine Guibert de Nogent. A quelque page que vous ouvriez le livre de Bernard Monod, soit dans la première partie (*la Vie de Guibert*), soit dans la seconde (*la Société française d'après l'œuvre de Guibert*), et là même où le temps a fait défaut à l'auteur pour porter son œuvre à son dernier point de perfection, vous ne pourrez pas ne pas être frappé de ce remarquable ensemble de qualités de toute nature grâce auxquelles, dès l'Introduction, le jeune historien a su très heureusement caractériser la figure si curieuse et si originale du vieux chroniqueur du XIIe siècle. Bernard Monod a très justement vu en Guibert « le précurseur de tous les auteurs de Mémoires, et de tous ceux qui ont, à juste titre, compris l'intérêt et la place de la psychologie dans l'histoire » ; tel il l'a dépeint en des pages excellentes, et auxquelles devront désormais recourir tous ceux qui, à un point de vue quelconque, étudieront les œuvres de l'abbé de Nogent-les-Vierges. Son travail est donc digne de celui à qui sa piété filiale se proposait d'en faire hommage ; pourquoi en sommes-nous réduits à répandre, suivant le mot du poète antique, des fleurs sur un tombeau ?

HENRI FROIDEVAUX.

Le Connétable de Bourbon (1490-1527), par ANDRÉ LEBEY. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 448 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lebey continue à s'intéresser à l'histoire du XVIe siècle et à faire part au public des résultats de son étude. Pourquoi cet aimable écrivain ne veut-il pas apprendre un peu mieux son métier d'érudit, et se borne-t-il à des improvisations brillantes, spirituelles, paradoxales, plus propres à effarer son lecteur qu'à l'instruire ? C'était un beau sujet assurément, que la vie de ce connétable de Bourbon qu'il s'efforce de réhabiliter. Il ne l'a qu'effleuré, et, au lieu d'une biographie, nous donne un plaidoyer. Il ne s'en cache pas (p. 5, par ex.), mais montre trop dans ses notes le tempérament passionné d'un avocat, et non la sérénité de l'historien. Mieux informé que dans un précédent ouvrage, il s'en faut cependant qu'il ait connu toutes les sources, surtout les sources diplomatiques, de son sujet. Bien qu'il n'ait donné nulle part de bibliographie, pas même une simple liste des ouvrages consultés, on voit sans peine que son auteur fondamental a été Marillac, en sa *Vie du connétable de Bourbon*. A la trame, solide pour son temps, que lui fournissait ce modeste biographe, il a cousu — je ne veux pas dire *brodé* — diverses anec-

dotes et des détails empruntés aux chroniques contemporaines (Fleuranges, Brantôme, Robert Macquereau, Symphorie Champier, etc.), — un résumé des faits diplomatiques et d'histoire générale emprunté surtout à Mignet (cf. la lumineuse démonstration qu'a de ceci donnée M. Bourrilly), — et des réflexions personnelles qui dénotent le manque de connaissances approfondies sur l'époque et une certaine naïveté dans l'étonnement, propre à un homme d'esprit qui à son tour découvre la Méditerranée : « Il y aurait un curieux ouvrage à faire sur ces trois principes ». « Il y aurait un bel essai à écrire sur ces prolongements de la féodalité ». « Quel beau livre à écrire sur la politique européenne en Italie! » — M. Lebey a profité de l'occasion pour nous faire part de ses opinions personnelles sur divers personnages et divers événements du XVIe siècle : « Charles IX a eu plus de mérite qu'on ne pense. » « La Saint-Barthélémy fut logique en somme, bien que terrible : les protestants l'avaient rendue nécessaire ». « La maison de Mantoue était importante ». « Le roman d'un amour entre Louise de Savoie et le connétable présente une singulière vraisemblance ». « Les paroles sublimes prêtées à des mourants ou à de grands capitaines en face du danger ont été inventées après coup », etc., etc. — Il ressort de cette esquisse incomplètement préparée et hâtivement écrite que le connétable, d'après M. Lebey, a été la victime de Louise de Savoie et de Bonivet. Cette opinion aurait dû être plus appuyée de preuves, et peut-être M. Lebey n'a-t-il pas regardé d'assez près les pièces du procès « dont quelques-unes sont très difficiles à lire. » Plus facile, la vie militaire du connétable est racontée avec vivacité et entrain, et, à la prendre comme résumé des travaux imprimés antérieurs, se lit avec plaisir; mais M. Lebey n'aurait-il pas dû consulter les dépêches des ambassadeurs qui suivaient l'armée impériale ? Je ne crois pas trop m'avancer en pensant qu'elles sont riches en notices sur le connétable. — Le livre a été fait trop vite : il y manque non seulement un index alphabétique, mais une simple table des matières, et même des titres de chapitres. C'est vouloir rendre trop difficile la tâche du lecteur. Il est à craindre que le grand public ne juge ce livre trop pénible à lire, tandis que le public érudit le jugera trop superficiel. — A propos du cadavre du connétable, il a été vu en 1738 à Gaëte par un chevalier de Malte, auteur d'un bref récit de voyage en Italie (Bib. nat. FF. 14662) : réduit à l'état de squelette, il était encore botté.

L.-G. PÉLISSIER.

Études et leçons sur la Révolution française, par A. AULARD. 4e série. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur étudie d'abord l'éducation scolaire des hommes de la Révolution. Prononcé à une distribution de prix, ce discours renferme quelques-unes de ces notions précises et de ces faits bien mis à leur place

et à leur date, qui donnent une valeur si grande aux ouvrages de M. Aulard.

Les origines historiques du socialisme français rappellent les efforts tentés par quelques révolutionnaires écrivains et conventionnels et non des moindres pour modifier le droit de propriété ; les mesures prises par la Convention contre les biens des riches, les essais tentés dans certaines villes de la France pour établir une socialisation provisoire des biens et des individus. Ces tentatives sont très nettement mises en bonne lumière.

C'est surtout le personnage de Danton, que l'auteur examine dans cette série. On goûtera, dans de nombreux passages, avec les réserves que l'on doit faire sur l'admiration, assurément excessive, de certains procédés du révolutionnaire, ce souci du document, cette analyse soignée des textes, ce résumé très complet de la jeunesse et de la vie politique de Danton. Ce n'est pas tout Danton, qui est raconté dans les six chapitres qui lui sont consacrés ; ce sont des morceaux de la vie de Danton : sur la participation de Danton aux massacres de Septembre, sur la création du tribunal révolutionnaire, M. Aulard renvoie à ses études précédentes. Le caractère morcelé de ces récits, s'il fait mieux connaître quelques détails, nuit peut-être à l'idée d'ensemble que l'on cherche à dégager.

Dans le centenaire de la Légion d'honneur, M. Aulard mentionne brièvement les décorations en usage avant la Révolution, puis il s'étend sur les procédés employés par la Convention pour récompenser les services éclatants, et, enfin, étudie plus longuement, et dans son élaboration lente et difficile, la création de l'ordre de la légion d'honneur.

Napoléon et l'athée Lalande : c'est un épisode curieux par l'exposé du caractère de l'astronome, et par l'obéissance avec laquelle l'Institut et Lalande lui-même accueillent les décisions arbitraires de Napoléon Ier.

Z. R.

Les Enfants du duc de Berry, *d'après de nouveaux documents*, par le vicomte de Reiset. Paris, Émile-Paul, 1905, in 8 de xv-380 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Nous sommes un étrange pays ; jamais, peut-être, plus que depuis que nous sommes en république, on n'a parlé de légitimité dynastique et de droit monarchique. La question de Louis XVII est toujours à l'ordre du jour, aussi aiguë, et un journal s'est fondé pour soutenir les prétentions des descendants de Naundorf. Et voici qu'on a contesté aussi les titres du comte de Chambord comme représentant légitime de la branche aînée des Bourbons. Nul des lecteurs des intéressants *Souvenirs du vicomte de Reiset* n'a oublié la page émouvante où il

raconte l'assassinat du duc de Berry et la scène tragique où le prince, frappé à mort, fait venir près de son lit de douleur les deux filles qu'il avait eues d'une jeune Anglaise, Amy Brown. On a voulu prétendre qu'un mariage secret avait uni la mère de ces deux enfants à l'héritier du comte d'Artois ; on a été plus loin, on a soutenu qu'outre ces deux filles, il y avait un fils, lequel eut dû être le légitime roi de France. Ce sont des légendes écloses tout à coup, il y a deux ou trois ans, que M. le vicomte de Reiset a entrepris de détruire dans le très attachant volume que nous annonçons aujourd'hui. Que Amy Brown soit restée fidèle au royal amant auquel elle a survécu plus d'un demi-siècle, cela est exact ; elle a eu une dignité d'attitude qu'il n'est que juste de reconnaître. Qu'elle ait eu d'autres enfants que les filles reconnues à son lit de mort par le duc de Berry, cela n'est pas douteux non plus ; mais que ces enfants aient été ceux du duc de Berry, cela est faux ; ils sont nés à une époque où le prince n'était pas en Angleterre et errait sur le continent. Qu'il y ait eu entre les deux amants un mariage secret, annulé plus tard pour raison politique, M. le vicomte de Reiset nous paraît bien avoir démontré nettement que ce n'est qu'une légende ; les termes même des testaments du prince, communiqués à l'auteur par Mgr le duc de Parme, la détruisent complètement.

Mais les deux filles d'Amy Brown ne sont pas les seuls enfants naturels du duc de Berry ; caractère violent, nature ardente, tempérament passionné, le duc multipliait ses maîtresses, et ainsi se sont multipliées les légendes. M. le vicomte de Reiset a voulu les examiner toutes, afin de vider pleinement la question des « enfants du duc de Berry. » Il nous parle donc successivement des fils de la belle Virginie, de ceux de Mlle de la Roche, tous parfaitement authentiques, et de quelques autres plus ou moins douteux. Peut-être y en eut-il davantage ; il est surtout probable qu'on en découvrira d'autres; on ne prête qu'aux riches. Mais après la consciencieuse étude de M. de Reiset, la cause est entendue. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Correspondance de M. LOUIS TRONSON, **troisième supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice**. *Lettres choisies*, publiées et annotées par L. BERTRAND. Paris, Lecoffre, 1904, 3 vol. in-8 de XVIII-549, 487 et 640 p. — Prix : 18 fr.

M. Tronson fut supérieur du séminaire et de la compagnie de Saint-Sulpice durant vingt-quatre années (1676-1700). Lors de son élection, les sulpiciens dirigeaient les séminaires de Paris, du Puy, de Clermont, de Lyon et de Limoges. Ils prirent, sous son gouvernement, la direction de ceux de Bourges, d'Autun, d'Angers et de Tulle. Ils étaient en outre installés au Canada, à Montréal. C'est par un échange continuel de lettres que le nouveau supérieur exerça son autorité sur

chacune de ses maisons et sur leur personnel. Cette correspondance, qui était fidèlement transcrite par un secrétaire, est conservée dans les archives de Saint-Sulpice, où elle ne forme pas moins de quatorze registres. Ce recueil est de la plus haute importance pour l'histoire de Saint-Sulpice. On y saisit au vif l'action du prêtre chargé de préparer les clercs à la réception des saints ordres. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'éducation sacerdotale y trouveront des renseignements sûrs et variés. M. Tronson fut en relations fréquentes avec un grand nombre de personnages ecclésiastiques et politiques, et cela au moment où les Églises de France étaient fortement agitées par les querelles du jansénisme et du quiétisme. On comprend dès lors que Saint-Sulpice ait voulu communiquer au public les richesses renfermées dans ce trésor de famille. M. Bertrand était tout désigné pour préparer cette édition des lettres de M. Tronson. L'histoire du clergé de cette époque n'a guère de secrets pour lui.

Les deux premiers volumes de cette publication contiennent les lettres adressées aux séminaires. M. Tronson se montre dans sa correspondance avec ses confrères sous un jour que ne laisserait pas soupçonner la lecture des *Examens particuliers*. Il y est plein d'abandon ; un trait d'esprit n'est pas pour lui déplaire. Tout l'intéresse et il pense qu'il en va de même de ses correspondants. Un livre ecclésiastique qui vient de paraître, une discussion ou un événement théologique qui a eu la Sorbonne pour théâtre, les faits et les idées dont s'occupent les membres du clergé, les anecdotes qui mettent de la vie dans un séminaire, les nouvelles venues de confrères éloignés, tout arrive sous sa plume et s'y mêle aux conseils du supérieur, du père ou de l'ami et aux choses personnelles. C'est dire que ses lettres ont tout le charme des correspondances ; on y apprend beaucoup et surtout on y fait connaissance intime avec une grande âme sacerdotale du grand siècle.

La correspondance échangée avec le séminaire de Montréal mérite une attention toute particulière. La communauté traversait une crise au moment de son élection. Il n'eut aucune peine à la calmer. Les sulpiciens du Canada joignaient à la direction et à l'instruction des clercs le ministère paroissial et l'apostolat auprès des sauvages. Le Supérieur les suit avec une vigilance et une bonté toute paternelle. Les lettres qu'il leur adresse sont longues et fréquentes. Il veille à maintenir parmi eux tous l'intégrité de l'esprit sacerdotal que leur a légué M. Ollier, et il leur donne pour l'organisation pratique de leur vie de très sages conseils.

Les lettres écrites à d'autres qu'à des sulpiciens et sur des sujets n'intéressant pas directement les séminaires occupent le troisième volume de la correspondance. Les destinataires sont des plus variés. On y voit plusieurs évêques, parmi lesquels Bossuet et Fénelon, des

religieux, des prêtres séculiers et des laïques de conditions diverses. Colbert, Mme de Maintenon, etc., sont au nombre de ces derniers. L'éditeur a groupé les lettres relatives au quiétisme et celles qui ont trait au jansénisme ; quelques-unes de ces dernières furent écrites à Antoine Arnaud. Ce volume est un témoignage éclatant rendu par les faits à l'orthodoxie de M. Tronson et de Saint-Sulpice, et à leur zèle éclairé pour la défense des doctrines traditionnelles.

M. Bertrand a su enrichir cette édition de notes érudites, qui éclairent singulièrement le texte même des lettres, en nous faisant connaître les personnages, dont il y est question, les livres auxquels il est fait allusion, et les événements dont le souvenir est rappelé. Son travail personnel ajoute beaucoup à l'intérêt bien grand déjà des lettres de M. Tronson. J. Besse.

La Société au XVIIIe siècle. Les Rupelmonde à Versailles (1685-1784), par le comte Charles de Villermont. Paris, Perrin, 1905, in-12 de II-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une brillante famille de Belgique, qui s'éteignit en France, après avoir voulu y fonder une nouvelle branche, telle est l'histoire des Rupelmonde à Versailles, que retrace M. Ch. de Villermont avec érudition et talent. Prenant au sérieux l'alliance des Bourbons avec l'Espagne, ou plutôt la quasi-réunion des deux royaumes, qui avait bien été l'idée première de Louis XIV et resta celle de Philippe V, le jeune comte de Rupelmonde, à peine émancipé et déjà colonel, arriva à Paris en 1704. Il y épousa l'année suivante une fille de grande maison, Mlle Marie-Marguerite d'Alègre ; et cette union fit grand bruit à la cour, où les alliances avec des étrangers étaient rares : elle excita même la malveillance du duc de Saint-Simon. Elle fit souche cependant ; et ses représentants ont laissé trace pendant quatre-vingts ans dans notre histoire. Deux comtes de Rupelmonde très appréciés à la Cour, et deux femmes presque célèbres se sont mêlés à toute la société de leur temps. Et comme l'une de ces dames fut un des beaux esprits le plus en vue sous la Régence et que l'autre mourut religieuse au Carmel, en laissant la réputation d'une sainte, M. Ch. de Villermont a pu trouver dans leurs souvenirs l'occasion d'évoquer ceux de l'époque même où elles vécurent, avec une variété d'aperçus, qui en fait l'intérêt et le charme. Le monde des salons et de la Cour, celui des petits soupers et des voyages de Fontainebleau ; les rapports de la première Mme de Rupelmonde avec Voltaire ; ceux de la seconde avec les carmélites, où elle entra sous les auspices de la reine Marie Leczinska : autant de tableaux reproduisant les divers aspects de ce XVIIIe siècle qui fut vraiment la fin de la vieille France. Ce fut la fin aussi de la famille de Rupelmonde, qui disparut dans son pays d'adoption, comme en Belgique, ne laissant

d'autre reste qu'une tour près de l'Escaut, dans une bourgade industrielle flamande, qui a certes oublié ses bienfaiteurs d'autrefois.

B. DE P.

Carnets d'une demoiselle de Saint-Denis, publiés par L.-XAVIER DE RICARD. **Histoire mondaine du second Empire.** *En attendant l'Impératrice, 1852-1853.* Paris, Librairie universelle, 1904, in-18 de XII-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je soupçonne M. Xavier de Ricard d'avoir composé d'un bout à l'autre le livre qu'il donne comme les « *Carnets d'une demoiselle de Saint-Denis.* » Cette prose ressemble assez à des « Mémoires de valet de chambre, » ou à des « Indiscrétions d'une femme de chambre du faubourg Saint-Germain » et autres productions « historiques » analogues. Il n'y a là que prétextes assez maladroits à raconter des médisances sans intérêt, sans portée et sans pudeur ; genre de roman oiseux et grivois. Pour l'amour de l'exactitude bibliographique, je dirai que la « demoiselle de Saint-Denis » parle de « la petite cour de Luxembourg », de « l'Empereur et son entourage », de « Potins et complots de courtisan. » Tout cela est nul et creux ; et l'épisode même de la naissance de M. de Morny, dont la Préface faisait à l'avance tapage, n'apprendra rien à personne et reste lourdement conté. G.

Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny), publié pour la Société historique de Gascogne, par JEAN DE JAURGAIN, avec Introduction et notes par JUSTIN MAUMUS. T. II, 7e fasc. Auch, Cocharaux, 1904, in-8 de XIII-152 p. — Prix : 6 fr.

C'est le premier cartulaire publié dans les *Archives historiques de la Gascogne.* Le monastère auquel il appartient remonte au XIe siècle. Il fut fondé vers 1050 par Raymond de Saint-Mont, qui le dota, et le comte Bernard Turnapalar. Ce fut d'abord une abbaye, mais les clunistes, qui y entrèrent en 1055, le réduisirent au rang de prieuré. Il ne semble pas avoir joué un grand rôle soit dans l'ordre de Cluny, soit dans la région ; on connaît du reste fort peu de chose de son histoire. Dom Brugelès ne fournit guère de renseignements sur son passé dans ses chroniques du diocèse d'Auch ; cela tient à la pénurie des documents. La meilleure partie des archives a disparu pendant les guerres de religion. Le silence des historiens augmente l'intérêt de la publication du cartulaire ; malheureusement, les textes qu'il contient sont renfermés dans une limite de temps assez restreinte (1050-1115) : nous y voyons des donations et des échanges d'églises, des dons de terre, de paysans, de dîmes et autres redevances. Les donations de paysans sont assez nombreuses ; ils sont d'ordinaire livrés en gage pour une dette quelconque. L'acte qui figure sous le numéro XLIV, énumère les possessions du prieuré ; au numéro LXXXV, nous trouvons la liste de ses censitaires, et

au LXXXVII, les notices relatives aux églises possédées par les moines. Ces trois documents présentent ainsi l'état exact des propriétés de Saint-Mont au XIe et au XIIe siècle. Le soin minutieux avec lequel les éditeurs ont identifié les localités et les familles mentionnées dans ces pièces et dans les chartes de ce recueil, en rend l'usage très facile ; ils ne pouvaient mieux faire comprendre l'intérêt de ce cartulaire pour l'histoire locale et les généalogistes de la Gascogne y puiseront de précieuses indications.

Les chartes XVI et LXXVI racontent deux duels judiciaires auxquels l'on eut recours pour trancher des différends. Il s'agissait de terminer la première fois, un procès entre Bernard de Mau et le prieur, au sujet d'une église. La comtesse d'Armagnac et l'archevêque d'Auch assistèrent au combat ; ce fut le champion du monastère qui remporta la victoire. Il triompha également dans le second duel qui termina un procès auquel Bernard d'Arboucave, gendre du comte de Bigorre, se trouva mêlé.

Les éditeurs ont laissé passer quelques inexactitudes, qui sont plutôt des erreurs typographiques. C'est ainsi que, dans l'Introduction, la charte XXVI est indiquée au lieu de LXXVI ; leur publication eût été d'un maniement plus facile s'ils avaient ajouté à la table des noms de lieux et de personnes une liste chronologique des chartes ; mais de pareilles lacunes n'enlèvent rien aux mérites d'une publication.

J. BESSE.

Histoire de l'abbaye des célestins de Villeneuve-lès-Soissons, par l'abbé R. ROUSSEL. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de IV-266 p., avec planches. — Prix : 4 fr. 50.

Les anciens monastères de célestins ont rarement fixé l'attention des historiens. On ne s'est guère occupé non plus, depuis le XVII siècle, de l'histoire de cet ordre, qui eut en France une certaine célébrité. La maison de Villeneuve-lès-Soissons, à laquelle s'est attaché M. l'abbé Roussel, eut pour fondateur (1340) le dernier des sires de Coucy, Enguerrand VII. Le duc Louis d'Orléans, frère de Charles V, qui prit sous sa protection spéciale tout l'ordre des célestins, se montra si généreux envers cette maison que sa mémoire y fut vénérée comme celle d'un second fondateur. Les quatre siècles que dura cette maison n'ont guère laissé de traces dans l'histoire. Les renseignements qui nous restent ont trait aux difficultés que les héritiers d'Enguerrand suscitèrent aux moines, aux désastres causés par les guerres de religion et par la Ligue, et enfin aux événements qui marquèrent la dispersion des religieux après la destruction de l'ordre par la commission des réguliers. L'historien relève de temps à autre le nom de quelques bienfaiteurs, de célestins oubliés, les preuves de leur charité, et il atteste la dignité de leur vie dans les temps qui précédèrent leur

fin. Il a su, avec ces éléments, faire un livre qui se lit avec intérêt. Les érudits lui sauront gré d'avoir publié en appendice plusieurs documents qui se rapportent à l'histoire de Villeneuve. J. BESSE.

Histoire du collège d'Amiens (1219-1795), par S. LENEL. Amiens, Courtin-Hecquet, 1904, in-8 de 298 p., avec grav. et plans. — Prix : 4 fr.

M. Lenel a scruté les archives départementales de la Somme et les archives communales d'Amiens, et il en a tiré une masse énorme de renseignements sur les collèges qui se sont succédé à Amiens, celui de l'écolâtre, celui des jésuites, d'autres encore. Dire que ces renseignements sont d'un intérêt puissant serait exagéré, et M. Lenel aurait sans doute bien fait d'élaguer ses documents. Son livre n'en est pas moins important parce que, s'ajoutant à tous ceux que nous avons déjà sur les collèges de l'ancien régime, il contribue à nous donner l'idée vraie de ce qu'était l'instruction publique en France avant 1789. Cette instruction n'était peut-être pas, comme dit M. Lenel, *nationale*, mais elle était française, et si elle ne formait pas les *âmes libres* dont il est question à la page 203 du livre que je présente ici, l'idée qu'elle engendrait des *âmes serves* (ibid.) amusera tous les gens intelligents.

J'ai cité ces bagatelles — il y a heureusement d'autres choses dans le livre de M. Lenel — parce que l'auteur est professeur de rhétorique au lycée d'Amiens et qu'il est utile, pour les pères de famille, à peu près contraints maintenant de faire instruire leurs enfants par des maîtres qui peuvent leur déplaire, qu'ils connaissent les principes de ces maîtres et se mettent en garde contre leur prétendue impartialité. Je ne ferai pas à M. Lenel l'injure de le comparer à un Hervé, à un Thalamas. Mais à M. Lenel écrivant ceci, page 203 : « L'enseignement moral, sans cesse répandu et semé dans l'esprit des écoliers, surtout dans les hautes classes, n'est-il pas une direction de conscience suffisante et qui porte ses fruits ? », je répondrai : Nous connaissons ces fruits de votre enseignement moral ; continuez de les offrir à ceux qui les apprécient, mais laissez-nous le droit de ne pas les aimer et laissez-nous surtout la liberté de ne pas vous confier nos enfants.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Quatre cents ans de concordat, par ALFRED BAUDRILLART. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de v-386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après la séparation. Enquête sur l'avenir des Églises, par HENRI CHARRIAUT. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le premier de ces ouvrages est un excellent livre, d'une intense actualité. L'auteur a réuni ses conférences à l'Université catholique de Lille (décembre 1904-janvier 1905) en les mettant d'ailleurs au point ;

et, de la sorte, il fournit la meilleure œuvre historique pour bien connaître, comprendre et juger cette redoutable question de la séparation — à l'heure même où chacun la discute, — en étudiant les origines, les conséquences, les résultats, l'histoire et un mot des concordats qui, depuis 1516, ont successivement régi les rapports de la France et du Saint-Siège. Commencer une étude, non pas avec un parti pris, mais dans l'intention de soutenir une opinion que l'on tient pour bonne, puis, à la lumière des documents, modifier une idée préconçue et loyalement conclure dans le sens de la vérité apparue, c'est la marque d'un esprit maître de lui-même, la preuve d'une haute loyauté. M. Baudrillart peut se rendre à lui-même ce témoignage et recevoir de nous ce compliment. L'examen minutieux des faits lui a prouvé que depuis quatre siècles le régime concordataire a « maintenu la paix et permis aux catholiques de contribuer au bien public et au progrès général. » A bon droit, il se range donc parmi ses partisans et énonce son opinion, preuves en main.

Les divers chapitres de l'ouvrage indiquent bien les lignes maîtresses de cette décisive étude :

L'auteur pose d'abord les « principes » : Les concordats en général, leur nature et leur valeur. Il étudie les origines, les négociations, les clauses du concordat de Léon X et de François Ier, qui a dominé la matière en France jusqu'à la Révolution ; expose son application et ses résultats, en somme à l'honneur de notre épiscopat et de notre clergé. — Après un coup d'œil sur le régime de la séparation brutale (1795 à 1802), il aborde le concordat de Bonaparte et les articles organiques. Son chapitre sur les relations de Napoléon et de Pie VII, notamment le « concordat de Fontainebleau » en 1813 (p. 226 à 239), est d'une précision parfaite ; et son résumé sur l'histoire, au XIXe siècle, des rapports de l'Église et de l'État sous les divers régimes successifs est plein de clairvoyante impartialité. Le concordat de 1817, assez mal connu jusqu'ici, est, en particulier (p. 242 à 252), raconté sobrement mais très clairement et mérite d'être offert comme un modèle de précision instructive.

Une « Table analytique » très commode suit une *Bibliographie* très nourrie et complète heureusement un volume qui apprendra au lecteur tout ce qu'il doit savoir en lui apportant des données à la fois précises et orthodoxes, sur une question d'un si capital intérêt pour l'Église et pour la France.

— Supposant accomplie cette séparation contre laquelle s'élève la science historique et patriotique de M. Baudrillart, M. Henri Charriaut a tout simplement interrogé sur cette question pleine d'obscurité, « le saut dans l'inconnu », les personnalités marquantes du monde religieux, politique et parlementaire. Avant de nous apporter leurs

réponses, il expose brièvement les différentes « thèses » séparatiste ou concordataire, qui ont des partisans dans le camp catholique comme dans le clan libre penseur. Le lecteur saura, en parcourant ces pages, quelle opinion professent soit MM. de Mun, Brunetière, Jules Lemaître, Vandal, Émile Ollivier, etc., ou MM. le comte d'Haussonville, Henry Maret, Goblet, l'abbé Gayraud, etc., ou encore MM. de Lanessan, Yves Guyot, Ranc et *tutti quanti*.

Ces témoignages, ces interview, sont suivis d'un chapitre sur « l'Exemple des États-Unis », deux autres sur « les Protestants » et « les Israélites » en face de la séparation. Un appendice relatif à « la Rupture avec le Vatican » est fort incomplet et le texte du « Projet de loi » qui le suit, se trouve déjà caduc et inutile à lire. Il eût été, en revanche, fort utile de placer à la fin du volume une Table des noms cités ; elle fait défaut malheureusement. Je demeure toujours surpris de cette négligence des auteurs à ne pas donner à leur travail ces compléments qui en faciliteraient singulièrement la consultation et l'usage, et doubleraient, à bien peu de frais, en vérité, l'avantage qu'ils ont le droit d'attendre de leur labeur. M. Charriaut est resté « neutre » dans la question ; il a bien fait, et ce rôle donne à son livre sa valeur véritable.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Questions brûlantes, par FERNAND NICOLAŸ. Paris, Retaux, s. d., in-12 de 235 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un proverbe anglais dit qu'il ne faut pas porter de charbon à Newcastle. Il serait donc superflu de répéter aux lecteurs du *Polybiblion*, à propos d'un ouvrage de M. F. Nicolaÿ, qu'on y rencontre information sûre, jugements cinglants sans jamais cesser d'être courtois, sentiments profondément chrétiens, et, par dessus tout, ce bon sens français net et convainquant qui est la caractéristique de son talent. Il suffit d'avoir eu en mains un livre de cet écrivain distingué pour apprécier avec sa haute valeur documentaire l'élévation morale des pensées qui l'ont inspiré. C'est avec une véritable satisfaction qu'un catholique voit si bien résumées et exposées ses idées sur toutes les désolantes questions à l'ordre du jour, et qu'il découvre, groupés avec un art incomparable, les arguments les plus propres à stigmatiser la perversité, l'hypocrisie et le danger national des basses œuvres de nos ennemis. Feuilletez ces pages vibrantes et persuasives, vous y verrez l'impuissance moralisatrice de l'instruction si vantée de nos jours, vous y rencontrerez la solution des difficultés courantes élevées contre la foi au nom de la science, un jugement mérité sur le suffrage universel, la mise au point des préjugés sur la nature des biens du clergé, et vous entreverrez la conséquence prochaine pour les rentiers du système inauguré contre

les religieux et le clergé. Votre respect pour le fétiche des « lois existantes » diminuera peut-être ainsi que votre estime pour l'état d'âme moderne que caractérise l'esprit de délation et de vile diffamation. L'auteur nous apprendra comment la loi des syndicats peut s'appliquer aux œuvres, vous montrera les résultats du divorce en France, vous entretiendra des enterrements civils et de la crémation et terminera ces « parerga et paralipomena » du temps présent par les réconfortantes paroles qu'il faut faire entendre à la jeunesse croyante. Bref, vous trouverez dans ces pages généreuses l'écho de l'indignation que les honnêtes gens éprouvent en tant d'occasions aujourd'hui et la plus opportune réponse à donner aux objections populaires. Puisse M. Nicolaÿ continuer à exploiter longtemps avec la même verve et la même finesse le filon qui a déjà fourni tant de précieux matériaux !

G. Péries.

L'Évangile au Japon au XXe siècle, par Alfred Ligneul et Sylvain Verret. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

En ce moment où tout ce qui concerne le Japon est à l'ordre du jour, en raison de la guerre durant déjà depuis près de dix-huit mois, entre ce pays et la Russie, un pareil livre, écrit par un vieux missionnaire résidant au Nipon depuis de nombreuses années, est tout particulièrement bien venu. Quoique nous ayons déjà lu nombre de livres sur le Japon et les Japonais, nous avons trouvé dans celui-ci une quantité d'aperçus nouveaux qui nous ont appris beaucoup de choses. Nous recommandons aux lecteurs les chapitres concernant le caractère des Japonais, trop souvent mal représenté par des voyageurs qui ont conclu trop vite, d'après ce qu'ils n'ont pu voir qu'en courant, pendant un trop court séjour dans les ports ouverts ou leurs environs.

On trouve au chapitre IV une histoire fort agréablement écrite de la trappe de N.-D. du Phare, près de Hakodaté, fondée en 1896. Le chapitre VIII qui décrit la léproserie de Golemba, visitée par le savant docteur bénédictin Dom Sauton, un spécialiste de la lèpre, nous montre le zèle admirable de nos missionnaires se sacrifiant comme le célèbre P. Damien, des îles Hawaï, au soulagement physique et moral des lépreux. On est tout heureux d'apprendre que ces malheureux lépreux de Gotemba sont gais, malgré leur misère, grâce à la charité avec laquelle on prend soin de leur corps et de leur âme.

En somme, volume intéressant et d'une lecture attrayante et utile ; aussi nous ne pouvons qu'en recommander la lecture, car, à l'encontre de tant de livres d'aujourd'hui, il ne peut faire que du bien en instruisant.

A.-A. Fauvel.

Les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIIIe et le XIXe siècles, par E. Rouard de Card. Paris, Pedone, 1905, in-8 de 231 p., avec carte et grav. — Prix : 8 fr.

Le Protectorat de la France sur le Maroc, par E. Rouard de Card. Toulouse, Privat ; Paris, Challamel, 1905, in-8 de 47 p. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis le traité franco-anglais du 3 avril 1904, plus encore que précédemment, le Maroc est à l'ordre du jour, et une série d'études de tout genre ont entrepris de nous renseigner sur les conditions géographiques, les peuples, le gouvernement et les « possibilités économiques » du pays ; sur son histoire, ses relations diplomatiques ou économiques avec les nations européennes, plus rares sont les travaux publiés. En voici deux toutefois qui, comme le livre de M. Paul Masson dont nous avons parlé en novembre 1903 (*Polybiblion*, t. XCVIII, 430), méritent d'être accueillis avec faveur. Tous deux émanent d'un auteur connu, M. Rouard de Card, professeur à l'Université de Toulouse, qui s'est fait une spécialité de l'étude historico-diplomatique et juridique des pays africains. — En 1898, déjà, ce savant avait publié un recueil utile et commode des principaux traités entre la France et le Maroc ; il en donne aujourd'hui le pendant avec son volume sur *les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le* XVIIIe *et le* XIXe *siècles*. Conçu sur le même plan que ses précédents ouvrages, ce livre se divise en deux parties : un exposé d'ensemble, où l'auteur étudie successivement chaque traité, indique les conditions dans lesquelles il a été conclu, et commente, en les groupant suivant leur objet, ses différentes clauses ; — un appendice contenant le texte des principaux instruments diplomatiques examinés dans la première partie. Aux historiens et aux diplomates, ce nouvel ouvrage de M. Rouard de Card rendra certainement de réels services ; nous en recommandons la lecture à tous ceux qui désirent se rendre un compte exact de ce que sont les fameux « droits historiques » de l'Espagne sur le Maroc.

— Non moins intéressante est la plaquette dans laquelle le même auteur s'est efforcé, par une soigneuse analyse des accords conclus par la diplomatie française avec le Maroc, et avec l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne, de déterminer la situation actuelle de la France à l'égard du Maghreb el Aksa. Par ces traités, déclare M. Rouard de Card (p. 4), il s'agit d'un véritable protectorat que les puissances étrangères ont expressément reconnu, et auquel le sultan lui-même a donné un consentement implicite ; si le mot protectorat ne s'y rencontre pas, c'est uniquement pour ménager certaines susceptibilités (p. 45). Les susceptibilités auxquelles fait allusion notre auteur ne se sont sans doute pas trouvées suffisamment ménagées encore : l'intervention de l'empereur d'Allemagne en fournit la preuve. Puisse, dans tous les cas, la suite des événements donner raison à M. Rouard de Card et remplir com-

plètement les prévisions énoncées dans *le Protectorat de la France sur le Maroc*!

HENRI FROIDEVAUX.

Les Malheurs d'une grande dame sous Louis XV, par CH. DE COYNART. Paris, Hachette, 1904, in-16 de IV-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman, mais un « roman vécu », suivant le mot très juste de l'éditeur, que cette très véridique histoire des malheurs d'une grande dame sous Louis XV. Fille d'un homme de très petite naissance, mais à qui sa fortune avait permis d'épouser un Rohan, — les mariages d'argent ne sont pas particuliers au XIXe siècle — Élisabeth Colins de Mortaigne avait été élevée au couvent, comme la plupart des jeunes filles de cette époque, mais fort négligée par sa mère, qui, après la mort prématurée du père, s'était remariée au comte de Créqui. A quinze ans, on la maria, sans la consulter, à un jeune homme de grande famille, capitaine à vingt et un ans au régiment de Clermont-cavalerie, le comte de Montboissier. L'union ne fut pas heureuse. Durement traitée par les parents de son mari, reléguée dans un château des environs de Chartres, puis dans un vieux manoir délabré d'Auvergne, surveillée, espionnée par les domestiques attachés à sa personne, la jeune comtesse, dont l'esprit était assez mal équilibré, se répandait en récriminations contre sa famille, récriminations inutiles d'ailleurs, car on ne les laissait pas parvenir à leur destination. Il y eut un moment de détente cependant, Philippe de Montboissier s'étant enfin décidé à revenir près de sa femme. Deux garçons naquirent et la maternité remit la paix dans le ménage. Ce ne fut pas pour longtemps, et l'on en vint à une séparation amiable. Livrée à elle-même, la jeune femme se lança à corps perdu dans les plaisirs, ouvrit un salon, noua des intrigues, et, sous l'influence d'un certain Antoine de Lafosse, un des assidus de ses soupers, se laissa entraîner à s'occuper de sciences occultes. M. de Coynart donne les détails les plus curieux, extraits des archives, sur la sorcellerie au XVIIIe siècle et la part que prenaient à ses pratiques des hommes et des femmes du plus grand monde. C'est aux environs des carrières de Montrouge que le diable apparaissait ou était censé apparaître, moyennant deniers comptants bien entendu, à de pauvres dupes ; pour un sacrifice de quelques louis, il promettait des millions. On devine combien, à ce titre, il comptait d'adorateurs. Mais la police intervint ; les sorciers furent arrêtés, et le comte de Montboissier, qui avait d'ailleurs de plus légitimes griefs contre sa femme, la fit enfermer dans un couvent. Un procès s'ensuivit que Mme de Montboissier perdit ; elle n'y survécut guère et mourut un an après.

Étrange destinée, mais plus étranges mœurs encore. A ce récit piquant, l'auteur a joint de très curieuses pièces justificatives, en particulier le

grimoire du sieur de Lafosse, véritable manuel du sorcier au siècle de Voltaire et de J.-J. Rousseau. M. DE LA ROCHETERIE.

Conférences faites au Musée Guimet en 1899-1900 et 1900-1901, par L. DE MILLOUÉ. T. XIV. Paris, Leroux, 1903, in-18 de 227 p. — Prix : 3 fr. 50.

Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904, par MAURICE COURANT, SALOMON REINACH, ÉMILE CARTAILHAC, R. CAGNAT. 1re partie. T. XV. Paris, Leroux, 1904, in-18 de 175 p. — Prix : 3 fr. 50.

Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904, par G. LAFAYE, PHILIPPE BERGER, SYLVAIN LÉVI et D. MENANT. 2e partie. T. XVI. Paris, Leroux, 1904, in-18 de 175 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume qui forme le tome XIV de la « Bibliothèque de vulgarisation » des *Annales du Musée Guimet* renferme les conférences données au Musée même par son distingué conservateur, dans les années 1899-1900 et 1900-1901. Elles sont au nombre de neuf, et traitent de la condition de la femme dans l'Inde ancienne, soit au point de vue religieux et légal, soit dans la littérature et au théâtre ; de la fondation du pouvoir temporel des Dalaï-Lamas, des deux épopées hindoues, le Râmayana et le Mahâbhârata ; du culte et des cérémonies en l'honneur des morts ; des dieux du feu, de l'astrologie, et, en général, de la divination dans l'Inde, la Chine et le Thibet ; enfin des triades ou trinités.

En même temps que le savant conférencier initiait ses auditeurs aux us et coutumes antiques et modernes de l'Extrême-Orient, il pouvait leur faire parcourir les galeries du Musée, et leur en détailler les richesses inappréciables, qui vont s'accroissant chaque jour et feront bientôt de ces trésors une collection sans rivale au monde. Les innombrables monuments entassés dans ces galeries forment une illustration naturelle et singulièrement éloquente de ces conférences où se donne rendez-vous, chaque hiver, un public de plus en plus nombreux.

Il suffit, pour signaler l'importance des deux tomes suivants (XV et XVI), de donner la liste des conférenciers : MM. Maurice Courant, Salomon Reinach, Émile Cartailhac, René Cagnat, G. Lafaye, Philippe Berger, Sylvain Lévi, D. Menant : autant de spécialistes d'une compétence indiscutable. Les sujets traités sont très variés et le plus souvent d'un haut intérêt. Je me bornerai à en signaler quelques-uns. M. Salomon Reinach parle des apôtres chez les anthropophages, ou plus exactement des *Actes d'André et de Mathias dans la cité des anthropophages*, titre d'un apocryphe qui remonte au IVe siècle et peut-être plus loin. Rien de curieux comme ce récit. Nous y apprenons, il est vrai, non pas l'histoire des apôtres, mais les traditions qui circulaient à leur sujet et qui prétendaient justement suppléer au silence ou mieux à l'absence de témoignages écrits. Nous voyons aussi, pour me servir des expressions de M. Reinach « quel singulier mélange de piété et de romanesque séduisait les imaginations de ce temps-là. »

L'étude de M. Cagnat sur la sorcellerie et les sorciers chez les Romains est aussi fort suggestive. Dipsas, la sorcière dont parle Ovide, aurait pu servir de type à celles de Macbeth. Lucien nous renseigne beaucoup sur les sorcières. Horace, d'autre part, a rendu célèbre Ganka « sa grande ennemie. »

M. Philippe Berger prit pour sujet de sa conférence : « Les Origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux, » et tout en se défendant d'être assyriologue, il le traita non sans ampleur. Les nombreux rapports qu'il signale entre les psaumes et certains fragments fort anciens que l'on retrouve sur les briques exhumées dans les décombres de Babylone et de Ninive, ne prouvent nullement que les chantres de Jérusalem se soient directement inspirés de leurs prédécesseurs des bords du Tigre ou de l'Euphrate, mais ils démontrent au moins que les critiques modernes qui ont cru devoir rabaisser la date de ces écrits bibliques, en s'autorisant de ces mêmes passages où ils prétendaient trouver des allusions à des événements plus récents, se sont trompés sous ce rapport. Maintenant, que *l'édifice* de la civilisation babylonienne « domine de sa masse imposante la littérature d'Israël et sa civilisation, » comme le veut M. Berger, voilà qui est moins certain, surtout s'il s'agit de civilisation religieuse ; le savant professeur du collège de France ne peut s'illusionner à ce point.

Dans son étude sur la « transmigration des âmes dans les croyances hindoues, » je retrouve la haute science de M. Sylvain Lévi et la puissance de son esprit synthétique. Le docte conférencier dit de l'Hindou qu'il est « par excellence un être moral » ; très bien, mais je ne saurais admettre avec lui que c'est peut-être là une question de climat, et que cette moralité serait due à un *amollissement d'énergie*. Je croirais bien plutôt que la morale et l'énergie sont vis-à-vis l'une de l'autre en raison directe et non en proportion inverse. Ce n'est pas non plus ce qu'a voulu dire M. Lévi ; seulement sa proposition avait besoin d'explications et celles-ci ont dû être moins facilement saisies par son auditoire. Toute la philosophie hindoue pourrait se résumer dans cette phrase : « Le Karman, c'est la théorie de la causalité transportée dans le monde moral. » Le Karman, c'est-à-dire l'œuvre, l'action. Tout homme se fait sa destinée par ses actes. Le passage du Mahâbhârata, cité pages 107 et suiv., t. XVI, est particulièrement édifiant à ce sujet.

M. Menant, dans son discours sur les Parsis et le parsisme, dit que « la croyance à l'immortalité de l'âme et à la vie future est un des dogmes essentiels du zoroastrisme, » qui fait consister la pureté « dans la triade des bonnes pensées, des bonnes paroles, et des bonnes actions. » D'après lui, les Parsis n'adorent pas le feu, comme on le croit communément, mais un être suprême, immatériel, dont le feu n'est qu'un symbole.

Toutes ces conférences sont remarquables, bien qu'inégalement, cela va sans dire. Je n'ai parlé que de celles qui sont d'un intérêt plus général, si je puis m'exprimer ainsi, et qui peut-être correspondent mieux, dès lors, au but que se proposent les éditeurs de cette « Bibliothèque de vulgarisation », à laquelle ces volumes appartiennent.

A. Roussel.

Armorial des principales familles du Berry, par P. de Maransange. Bourges, Tardy-Pigelet, in-4 de 180 p., avec 36 planches.

M. de Maransange s'est proposé de réunir les armoiries des familles nobles et bourgeoises, établies en Berry avant 1789. Son ouvrage n'est pas un nobiliaire ; il ne contient d'autre renseignement sur l'histoire des familles que l'énumération des fiefs que chacune d'elles a possédés. Il faut louer l'auteur d'avoir su limiter son programme de façon à le rendre pleinement réalisable.

Les éléments de l'Armorial ont été fournis en majeure partie par trois recueils importants : l'*Histoire du Berry* de La Thaumassière, l'*Armorial* officiel de 1696 et un *Nobiliaire de la généralité de Bourges*, conservé à la Bibliothèque nationale, que l'auteur aurait bien fait de désigner plus clairement en donnant le numéro qu'il porte parmi les manuscrits français. En outre, M. de Maransange a consulté un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits d'histoire locale et générale, de généalogie et de blason. Il a pris soin de citer, après chacun des 576 articles de son recueil, les sources où il avait puisé. Il aurait pu le faire avec plus de précision. Telles quelles, ces énumérations permettent d'apprécier l'étendue des recherches de l'auteur ; moins sommaires, elles auraient constitué une intéressante bibliographie.

Les trente-six planches, renfermant chacune seize écus gravés, qui illustrent l'*Armorial*, répondent aux besoins des personnes nombreuses qui ont le goût des armoiries, mais ignorent la langue du blason. D'autres encore peuvent y trouver profit. Pour ma part, je ne saurais ce que M. de Maransange (après La Thaumassière) entend par « une barre accompagnée d'une fasce », si la figure des armes de La Chapelle-Pierrefitte ne me montrait qu'il s'agit d'une fasce *brochant* sur une barre.

L'ouvrage est complété par deux tables : l'une des meubles héraldiques, l'autre des noms de famille. Dans cette dernière, j'aurais aimé à trouver, intercalés à leur rang alphabétique, les noms de terre, ceux du moins, qui ont été joints, dans l'usage ordinaire, aux noms patronymiques : souvent, ils ont prévalu, en pratique, au point de faire oublier du public le véritable nom de famille.

M. de Maransange promet de donner à son *Armorial* un supplément dans lequel figureront les blasons des ducs de Berry, des archevêques

de Bourges, des chapitres, couvents et communautés religieuses, des villes et des corporations de la province, enfin ceux des familles établies en Berry depuis la Révolution. MAX PRINET.

Os incunabulos da Bibliotheca publica do Porto, par ARTHUR CARVALHO. Porto, impr. Portugueza, 1904, in-8 de 143 p. et 17 fig.

La Bibliothèque de Porto avait déjà publié en 1898 un catalogue des impressions du XVe siècle qu'elle possédait. M. Arthur Carvalho, ayant reconnu dans cette publication des omissions importantes, des erreurs de dates, des descriptions insuffisantes, a jugé opportun d'éditer un nouveau répertoire, aussi soigné dans le fond qu'élégant dans la forme, orné de fac-similés utiles, et ne comprenant pas moins de 206 numéros. Les subscriptions, colophons, ex-libris d'anciens possesseurs sont toujours mentionnés ou reproduits. Parmi les raretés décrites (et il y en a beaucoup), on remarquera l'édition aragonaise du célèbre roman de chevalerie *Tirant Lo Blanch* (1497), au sujet de laquelle M. Carvalho imprime toute une série de documents officiels et parlementaires : il est rare que les incunables soient à pareil honneur, et des circonstances exceptionnelles en furent la cause. On regrettera que M. Carvalho n'ait pas joint à son volume un ou plusieurs index (surtout des noms d'imprimeurs et de lieux d'impression) qui l'auraient heureusement complété. H. S.

Library of Congress. History of the library of Congress. Vol. I. *1800-1864*, by WILLIAM DAWSON JOHNSTON (*Contributions to American library history*). Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-8 de 535 p., avec 29 planches, cartonné.

La Bibliothèque du Congrès de Washington a résolu de publier une série de monographies des bibliothèques des différents États qui forment la grande république des États-Unis. La collection promet d'être fort intéressante, à en juger par le premier volume, dans lequel M. Johnston nous raconte, avec une érudition abondante et précise, les destinées de la Bibliothèque du Congrès, des origines à l'année 1864.

Bien que, de bonne heure, le besoin de livres à l'usage des membres du Congrès se soit fait sentir ; que dès 1789, Elbridge Gerry, représentant du Massachusetts, ait insisté sur la nécessité d'une bibliothèque spéciale, les dépôts existant n'étant pas suffisamment pourvus des livres législatifs nécessaires, ce n'est que quand Washington fut devenu le siège officiel et définitif du gouvernement, que l'on songea réellement à la création d'une bibliothèque : une résolution du Congrès, en date du 24 avril 1800, l'installa dans le Capitole ; ce n'est que le 26 janvier 1802 qu'en fut voté l'acte constitutif.

La parcimonie avec laquelle étaient votés les fonds nécessaires à l'achat des ouvrages (15.000 dollars seulement de 1800 à 1814), ne permettait pas à la Bibliothèque de se développer rapidement, et empêchait toute acquisition importante, comme celle de la précieuse collection d'Americana, formée par le colonel Tatham.

Aussi, le chiffre des livres n'atteignait-il que 3.000 volumes quand l'incendie du Capitole, par les Anglais, en 1814, amena la complète destruction de la Bibliothèque. Dans ce désastre, l'ancien président Jafferson, qui avait établi la tradition de confier le soin de la bibliothèque au clerc .de la Chambre des représentants, offrit de céder au Congrès sa propre collection, composée d'environ 6.500 volumes. L'histoire des âpres débats auxquels donna lieu cette proposition n'est pas un des chapitres les moins curieux du livre de M. Johnston. On reprochait à la bibliothèque de l'ancien Président de contenir trop de livres en langues étrangères ; on lui reprochait plus encore de renfermer trop d'ouvrages inspirés d'un mauvais esprit. Cyrus King, notamment, s'opposait vigoureusement à l'achat d'une collection de « livres irreligieux et immoraux, œuvres des philosophes français auteurs du volcan révolutionnaire qui a désolé l'Europe et étendu ses ravages jusqu'ici. » Malgré ces récriminations, une majorité de 81 voix contre 71 décida l'acquisition, au prix de 23.950 dollars, des 6.500 volumes de Jefferson. Ce fut le noyau de la Bibliothèque actuelle.

L'on jugea bon, en même temps, de séparer les fonctions de bibliothécaire de celle de clerc de la Chambre ; le premier bibliothécaire, nommé dans les nouvelles conditions, fut un homme de lettres, G. Watterston, sur lequel M. Johnston nous donne des renseignements intéressants. Il était en exercice depuis quatorze ans, quand des raisons politiques le firent écarter par le président Jackson, et remplacer par John Silva Mechan, qui, d'ailleurs, apporta toute son énergie à ses nouvelles fonctions, qu'il remplit avec succès jusqu'en 1864 ; ses sympathies pour le Sud le firent alors écarter par Lincoln.

Si Mechan dut laisser échapper — toujours faute de fonds suffisants — des collections comme celles de Boutourlin et de Durazzo, des faits importants signalèrent son administration ; c'est en 1846 que le dépôt légal, à la Bibliothèque du Congrès, de tout ouvrage publié aux États-Unis fut institué. Un acte du 14 juillet 1832 décida la constitution d'un fonds spécial de livres juridiques, et, depuis lors, des crédits particuliers furent souvent votés pour en permettre l'accroissement (53.700 dollars de 1832 à 1865). Un autre acte important est celui qui autorise l'échange des documents publics (1846). Malheureusement, l'administration de Mechan fut aussi marquée par le terrible incendie de 1851, qui ne détruisit pas moins de 35.000 volumes.

Il n'est naturellement pas possible d'analyser longuement l'ouvrage

de M. Johnston, et de signaler ici, même brièvement, tout ce qu'il renferme sur l'organisation de la Bibliothèque, sur la construction et l'aménagement des bâtiments, sur les travaux du catalogue, etc. Deux chapitres spéciaux sont consacrés : 1° aux autres bibliothèques officielles (Bibliothèque de la Chambre ; Bibliothèque de la confédération du Sud) ; 2° à la Bibliothèque nationale, établie avec les fonds de l'institution smithsonienne.

Vingt-sept planches (portraits, plans, facsimilés, etc.) ornent ce bel ouvrage, que terminent six précieux appendices : I. Liste des officiers de la Bibliothèque ; II. Liste des membres de la commission ; III. Nombre des volumes à différentes époques, depuis 1800 (243), jusqu'en 1864 (82.000) ; IV. Fonds votés par le Congrès pour la Bibliothèque ; V. Liste des catalogues depuis 1801 ; VI. Cadre de classement adopté dans la Bibliothèque.

Nous attendrons avec impatience la suite de cette histoire et de la collection dont elle fait partie. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Ordo des indulgences plénières, approuvé par la S. C. des indulgences, par l'abbé GRIMAUD. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de XXII-158 p. — Prix : 1 fr. 75.

C'est une heureuse idée que d'avoir rédigé cet ordo des indulgences plénières qui répond à un réel besoin. Le prêtre, en effet, ne pourrait avoir toujours présents à la mémoire les multiples renseignements qui lui sont à tout instant demandés dans le courant de la vie paroissiale, et l'usage des livres sur les indulgences demande un certain calme d'esprit pour les recherches voulues qu'on ne saurait s'accorder dans l'imprévu du ministère. Avec ce petit livre pratique sur la table de la sacristie, un coup d'œil suffit pour donner commodément et sans perte de temps satisfaction à toutes les questions. L'auteur rappelle les conditions requises au gain des indulgences, puis énumère celles qu'on peut gagner tous les jours, ou à certaines époques, à des dates fixes, à l'heure de la mort. Il précise aussi les détails relatifs aux scapulaires, confreries, associations pieuses, œuvres catholiques, congrégations, tiers-ordres. G. P.

Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la prison du Temple et Monseigneur le Dauphin au Musée de Besançon, par J.-C.-ALFRED PROST. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1905), in-8 de VIII-77 p., avec 3 planches. — Prix : 6 fr.

Un fervent de la famille Royale, toujours à l'affût des souvenirs des augustes prisonniers du Temple, M. J.-C.-Alfred Prost, a eu la bonne fortune, au cours de ses recherches, de faire de précieuses découvertes. Il a trouvé d'abord un portrait de Madame Royale, fait probablement au Temple, après la mort de Louis XVI — car la jeune princesse porte sur la tête un voile de deuil — et qu'il croit pouvoir attribuer à Greuze. Puis, au Musée de Besançon, un joli portrait de Louis XVII également de Greuze,

peint peu avant la chute de la Royauté. Ce portrait a été donné à tort comme celui du comte Strogonoff, l'élève du Montagnard Romme. M. Prost n'a pas de peine à démontrer, par la simple comparaison du tableau de Besançon avec un portrait authentique du jeune Russe, qu'il n'y a entre les deux aucune ressemblance. Et il part de la découverte de ces deux œuvres de Greuze pour prouver que, contrairement à une opinion accréditée, l'illustre artiste n'a jamais oublié qu'il avait porté le titre de « peintre du Roi », restant toujours fidèle au monarque malheureux, qui, peu de temps encore avant sa déchéance, lui avait accordé une pension.

Mais la plus importante de ces découvertes, c'est celle d'une miniature sur ivoire, représentant le Dauphin dans sa prison après sa séparation d'avec sa mère. Cette miniature, que M. Bouchot attribue à Sauvage et qui montre le pauvre enfant épuisé et anémié par les brutalités de Simon, est, suivant M. Prost, un argument concluant contre les prétentions des Naundorff. Il n'est pas possible, en effet, que l'infortunée victime, dont les traits, reconnus par M. Otto Friedrichs lui-même, respirent la souffrance et la décrépitude, ait pu vivre jusqu'à soixante ans et avoir neuf enfants, ce qui fut le cas de Naundorff. M. Prost n'hésite pas à soumettre la solution de cette question à une commission dont il demande la nomination à l'Institut.

Nous comprenons qu'avec cette pensée, il n'ait pas reproduit, dans son ouvrage, la précieuse miniature dont il réserve la primeur à cette commission, mais nous regrettons qu'un scrupule, un peu exagéré, ne lui ait pas permis de donner au moins le portrait inédit de Madame Royale au Temple, comme il a reproduit déjà, dans sa très belle et intéressante brochure, celui du Dauphin, conservé à Besançon. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Bertran de Born, *étude psychologique*, par ÉMILE MAGNE. Paris, Lechevalier, 1904, in-18 de XI-66 p. — Prix : 2 fr.

La brochure de M. Magne sur Bertran de Born est une « étude psychologique »; ce n'est donc ni une biographie ni une appréciation littéraire ; il ne faut s'attendre à y rencontrer ni recherches d'érudition, ni aperçus nouveaux sur l'histoire. L'auteur s'est borné à transcrire une suite de traductions de sirventés — d'après MM. Thomas et de Boysson, — en les rangeant sous trois rubriques : *Le Guerrier*, *l'Amant*, *le Moine*, et en les reliant par un commentaire qui vise à reconstituer la physionomie du troubadour et celle de son temps. On ne doit pas demander à ce tableau historique des traits bien précis, et plus d'un lecteur versé dans la connaissance de cette époque et de ce milieu sera en désaccord avec M. Magne sur plusieurs points. Il n'est pas impossible non plus que sa langue fertile en néologismes et son style rempli de tours hardis et nouveaux ne soient pas absolument du goût de tout le monde. Au demeurant, je ne crois pas que la mémoire de Bertran de Born ait à souffrir de cette publication. LÉONCE CELIER.

Quelques Cadences, par MAURICE BARRÈS. Paris, Sansot, 1904, petit in-12 de 108 p. — Prix : 1 fr.

Ce livre est une anthologie composée de divers fragments que M. Louis Rouart a choisis dans *Sous l'œil des Barbares*, dans *le Jardin de Bérénice* et dans *l'Appel au soldat*. Est-il nécessaire de parler ici du parfum poétique qui se dégage des écrits de M. Maurice Barrès ? Son style est assez connu pour que nous puissions nous dispenser d'en dire quoi que ce soit. J'avoue

cependant que la lecture de passages décousus, traitant de tant de choses disparates, devient fatigante, étourdissante et qu'on est mal à l'aise pour juger un auteur, quand on ne voit de lui que des images qui défilent comme les verres d'une lanterne magique, avec des couleurs violentes et des tons criards. Et puis, on est justement choqué d'entendre appeler les sculptures et les peintures de nos temples catholiques « de tragiques poupées », surtout quand ces épithètes, à tout le moins irrespectueuses, sont appliquées au crucifix. Quand on fait volontairement abstraction des convictions de la foi ou des traditions chrétiennes; quand on se laisse entraîner, par snobisme ou par caprice, aux extravagances de la pensée et du style, on en arrive fatalement à écrire des énormités. G. BERNARD.

Essai sur les franciscains d'Alsace pendant la Révolution, *d'après les travaux du P. Apollinaire de Valence,* publié par le P. UBALD D'ALENÇON. Rixheim, Sutter, 1905, in-8 de 110 p.

Les cordeliers, les franciscains et les capucins avaient plusieurs maisons en Alsace. Ces derniers étaient les plus nombreux. Ils jouissaient de l'estime générale et passaient pour être fort attachés à leur vie religieuse. La Révolution les traita tous sans pitié: les uns passèrent la frontière et les couvents du Tyrol en reçurent quelques-uns; mais ils restèrent pour la plupart en France; plusieurs moururent sur l'échafaud ; d'autres furent incarcérés. Tous ne montrèrent pas le même courage. On constate que les assermentés furent assez nombreux; ils ne formèrent cependant point la majorité. Le P. Ubald a pu reconstituer les listes des franciscains appartenant aux divers couvents d'Alsace, au moment de la Révolution; chaque nom est accompagné d'indications biographiques sommaires, qui permettent au moins de savoir ce qu'est devenu chaque religieux.

Des travaux de ce genre, faits pour nos diverses provinces et pour les divers ordres religieux, devraient précéder une histoire de la destruction de ces ordres en France. C'est une histoire qui reste encore à faire.

J. BESSE.

Que vaut l'alliance russe ? par MARCEL ROUFFIE. Paris, « Pages libres », s. d., in-16 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

Juifs et dreyfusards n'ont jamais eu de sympathie ponr l'alliance russe. Leurs efforts pour nous en détacher s'exercent ouvertement depuis que les désastres de la guerre contre le Japon ont porté un si rude coup à la puissance du Tsar. C'est à cette campagne que se rattache, malgré quelques précautions oratoires, le présent opuscule. L'auteur estime que la Russie est mal gouvernée, mal administrée, bref, que les milliards prêtés par les capitalistes français sont en péril. Tout cela est soutenable. Mais ce qu'un honnête homme ne peut admettre, ce sont les encouragements donnés aux scélérats qui s'essaient à détruire « par la torche et la dynamite » les représentants d'un régime « oppressif et prévaricateur » (p. 48). L'approbation d'un membre de l'Institut ne saurait innocenter de pareils écarts de langage. H. RUBAT DU MÉRAC.

I Capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia dei secoli XV e XVI, (racolti e pubblicati) da GIUSEPPE LA MANTIA. Palermo, Giannitrapani, 1904, in-8 de XLII-87 p.

Les colonies albanaises de Sicile datent du XVe siècle. M. La Mantia

n'insiste pas sur leur fondation, se réservant d'y revenir dans un autre travail. Il se borne ici à rappeler que les plus anciennes (Casale di Bisir près Mazzara et Mezzoiuso, Palazzo Adriano, Piana dei Greci, Biancavilla, San Michele di Ganzeria), furent respectivement fondées en 1448, 1482, 1468, après la mort de Scanderberg et la soumission de l'Albanie. Quelques-unes s'installèrent dans des localités déjà habitées, d'autres obtinrent du vice-roi ou des Presidenti del regno la *licenza di popolare* et s'établirent dans des lieux déserts. Ces colonies sont peu connues encore, et c'est surtout par les *capitoli*, dits aussi *consuetudini* et *osservanze* qu'on connaît leurs façons de vivre, leurs immunités et privilèges, et les rapports qu'elles avaient avec les populations latines. Ces textes fournissent de plus d'abondantes et précieuses informations sur les origines et accroissements de sept communes de l'île soumises à des seigneurs féodaux ou ecclésiastiques, comme la plupart des communes de l'île avant l'abolition de la féodalité en 1812. De là l'importance de la présente publication, dont M. La Mantia fait ressortir l'intérêt et l'importance historico-juridique dans une savante, parfois un peu confuse Introduction, et notamment pages XVII-XVIII. Les *capitoli* ici publiés sont ceux des communes de Palazzo Adriano, concédés en 1482, confirmés en 1501, 1507, en 1518 (bref. de Léon X) et 1553 ; ceux de Biancavilla (anciennement nommée Callicari (25 janvier 1488, 1501, 1506, 1568), Piana dei Greci (30 août 1488, 1565, 1574, 1588, 1606), Mezzoiuso (3 décembre 1501), Contessa (2 décembre 1502), San Michele di Ganzeria (1534, 1554). Santa Cristina (concession de ces terres aux habitants de Piana dei Greci, 1691 : emphythéose et hommage des emphythéotes). Plusieurs de ces *capitoli* étaient déjà publiés, mais d'après des documents inexacts et d'une façon peu satisfaisante. M. La Mantia a donc bien fait de les réunir tous à ceux de 1502, 1553 de Palazzo Adriano, 1502 Mezzoiuso et Santa Cristina précédemment inédits. Ces *capitoli* étaient rédigés dans des actes seigneuriaux aujourd'hui disparus mais rappelés dans les copies (p. ex. *legimus dicta tria privilegia in uno et eodem pergameno descripta ; ex originali in charta pecora ; in carta edina*), ou dans les registres notariaux dont quelques-uns sont conservés. Ils sont rédigés non en albanais, mais en sicilien *volgare* ou en latin (quand ce sont des concessions ecclésiastiques). L'auteur fait un historique très informé de la suite chronologique de ces *capitoli*, met en relief leurs traits communs et leurs particularités les plus remarquables. L'histoire des confirmations, augmentations et changements successifs de ces *capitoli* lui permet de retracer les grandes lignes de l'histoire de ces communautés albanaises si étrangement transplantées dans le milieu silicien. La riche bibliographie qui ouvre le volume prouve l'abondance de l'information de M. La Mantia ; elle prouve aussi que cette question a pour l'Italie, surtout depuis quelques années, un intérêt plus que scientifique. L.-G. P.

Le Catholicisme aux États-Unis de l'Amérique du Nord, par M.-A. André. Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-12 de 80 p. chacun (Coll. *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Le premier volume contient d'abord la glorieuse et sanglante histoire de l'évangélisation des populations indiennes de l'Amérique du Nord, et les débuts de l'apostolat auprès des blancs. En 1790, un premier évêque, Mgr Caroll, est nommé à Baltimore; il reçoit juridiction sur une immense région dont les limites sont à peu près indéterminées, et il n'a qu'un petit nombre de collaborateurs pour l'assister dans son ministère; son troupeau

ne compte d'ailleurs que quelques milliers de catholiques épars au milieu des protestants. Au concile de Baltimore, tenu en 1829, il a déjà autour de lui sept évêques et un vicaire apostolique.

Nous assistons ensuite au prodigieux développement de l'Église nord-américaine; à travers bien des contradictions et au prix de douloureuses épreuves, elle a grandi jusqu'à compter aujourd'hui soixante-quinze évêques et archevêques, dix mille prêtres et dix millions de fidèles. Ce récit, écrit avec les documents à l'appui, est un magnifique commentaire de la parabole du grain de sénevé.

La correction des épreuves eût gagné à être faite avec plus d'attention : à la page 13 du tome I, se lit cette phrase : « les indigènes américains, d'après les aveux des missionnaires (pas de virgule) aussi ignorants de Dieu que de la morale, n'admettaient pas l'existence d'un Être suprême. » Cette omission d'une virgule donne un sens qui, je n'en doute pas, est fort éloigné de la pensée de l'auteur. P. Pisani.

CHRONIQUE

Nécrologie.— Une perte cruelle a affligé récemment l'ordre de Saint-Dominique, le monde savant et, on peut le dire, l'Église entière. Le R. P. Denifle est mort le 10 juin à Munich, où il était de passage, chez un de ses amis, le comte Freyberg. Il avait 64 ans. Le P. Henri-Suso Denifle était né le 16 janvier 1844, dans un petit village des environs d'Innsbrück (Tyrol). Appartenant à la province autrichienne des dominicains, il enseigna pendant quelques années la théologie dans leur maison-mère de Gratz (Styrie). Mais la réputation que ses premiers travaux lui attirèrent le fit appeler à Rome où il fut nommé définiteur général pour son ordre et archiviste adjoint au Vatican. Si Rome devint ainsi sa résidence habituelle, il dut toutefois aller faire d'assez longs séjours dans les diverses villes de l'Europe qui possèdent de grandes bibliothèques. Il était fort connu à Paris où il vint souvent faire des recherches et où il publia une partie de ses œuvres. En 1897, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait mis au nombre de ses membres correspondants. Les publications du P. Denifle ont commencé en 1872. Après un premier volume sur l'*Église catholique et la fin de l'humanité*, se cantonnant dans l'étude du moyen âge, il entreprit la série des beaux travaux qui l'ont placé au premier rang parmi les historiens catholiques de notre temps et qui ont jeté tant de lumière sur divers points des annales de l'Église restés obscurs jusque-là. On sait quelle émotion a suscitée son dernier ouvrage sur Luther. Le savant dominicain a fait appel à toute sa science de théologien et d'historien pour mettre sous nos yeux un exposé précis de la vie, du caractère et de l'évolution religieuse du fameux hérétique. Combien il est à regretter qu'il n'ait pas eu le temps de nous donner un deuxième volume qui devait paraître bientôt et qu'il n'ait pu achever la publication de ses recherches sur les Universités, en particulier sur celle de Paris ! Le P. Denifle faisait usage aussi facilement du latin et du français que de l'allemand, sa langue maternelle. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés dans notre pays et qui sont de premier ordre : *Chartularium Universitatis Parisiensis, sub auspiciis consilii generalis Facultatum Parisiensium ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit et cum authenticis chartis contulit Henricus Denifle* (Paris, 1890-91, 3 vol., in-4), avec la collaboration de M. E. Chatelain; — *Les Universités françaises au moyen âge. Avis à M. Marcel Fournier, éditeur des Statuts et*

privilèges des Universités françaises avec des documents inédits (Paris, 1892, in-8); — *Auctarium chartularii Universitatis Parisiensis* (Paris, 1894-1897, 2 vol. in-4), avec M. E. Chatelain; — *La Vie spirituelle. Choix de pensées extraites des mystiques allemands du* XIV*e siècle.* Traduction littérale d'après la 4e édition allemande (Troyes, 1897, 2 vol. in-8): — *La Désolation des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la guerre de Cent ans* (Paris, 1897-1899, 2 vol. in-8); — *Inventarium codicum manuscriptorum capituli Dertusensis* (Paris, 1896, gr. in-8); — *Le Procès de Jeanne d'Arc et l'Université de Paris* (Nogent-le-Rotrou, 1898, in-8). Les ouvrages suivants sont les principaux que le P. Denifle ait fait paraître en Allemagne : *Die Katholische Kirche und das Ziel der Menscheit* (Gratz, 1872, in-8); — *Das geistliche Leben. Eine blumenlese aus den deutschen Mystikern des 14 Jahrhunderts* (Gratz, 1873, in-8), ouvrage souvent réimprimé plus tard; — *Teulers Bekehrung* (Gratz, 1879, in-8); — *Die päpstlichen Registerbände des 13 Jahrhunderts und das Inventar derselben vom Jahre 1339* (Berlin, 1886, in-8); — *Die Universitäten des Mittelalters bis 1400* (Berlin, 1885, in-8); — *Die Statuten der Juristen-Universität Padua vom Jahre 1331* (Freiburg-im-Brisgau, 1892, in-8); — *Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung* (Mayence, 1904, in-8). Enfin, depuis 1885, le P. Denifle, de concert avec le R. P. Ehrle, le savant préfet de la Bibliothèque Vaticane, rédigeait et publiait à Berlin l'*Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters.*

— Le journalisme catholique parisien a fait une grande perte en la personne de M. Alfred Rastoul, mort le 30 mai, à Paris, à l'âge de 73 ans. Hippolyte-Alfred RASTOUL est né à Avignon le 20 novembre 1832. Engagé volontaire au 91e de ligne en 1851, il fit plusieurs campagnes en Afrique. Il était lieutenant en 1862, lorsqu'il dut quitter l'armée pour cause politique. Le journalisme l'attira alors et il se rendit à l'île Bourbon où, de 1863 à 1869, il dirigea le journal *la Malle.* Revenu en France en 1870, il entra à *l'Univers* cette même année et fut un de ses rédacteurs les plus actifs pendant près de vingt-cinq ans. Peu de temps avant sa mort, il passa à *la Vérité française.* Il a collaboré en outre à diverses revues, telles que la *Revue du monde catholique,* dont il fut pendant quelque temps le secrétaire de rédaction, et *la Controverse,* où il a donné d'août 1887 à février 1888 : *Louis Veuillot, notes et souvenirs d'un collaborateur.* Très versé dans tout ce qui a rapport au journalisme, M. Alfred Rastoul avait également étudié avec soin l'histoire moderne et, en dépit des exigences du labeur quotidien, il avait trouvé le temps de publier divers travaux historiques d'une réelle valeur. En voici l'énumération à peu près complète : *L'Église de Paris sous la Commune. Persécutions et martyrs. Récit complet* (Paris, 1872, in-12); — *Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent ans* (Paris, 1874, in-18) : — *Les Volontaires de 1792* (Paris, 1876, in-12); — *Histoire populaire de la Révolution française* (Paris, 1877, in-12); — *Histoire du monde, ou Histoire universelle depuis Adam jusqu'à nos jours* (Paris, 1887-1889, in-8), avec MM. H. et A. de Riancey; — *Pages d'histoire contemporaine. Le Maréchal Randon (1795-1871), d'après ses Mémoires, et des documents inédits, étude militaire et politique* (Paris, 1890, in-8 et in-12); — *Christophe Colomb* (Paris, 1892, in-8); — *Histoire de France depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours* (Paris, 1892, 2 vol. in-8); — *Le Général de Lamoricière* (Paris, 1894, gr. in-8); — *Souvenirs d'un Jubilé épiscopal* (Grenoble, 1896, in-8); — *L'Action sociale de l'Église. Essai historique* (Paris, 1896, in-8); — *Un Soldat. Le Maréchal Canrobert* (Lille, 1897, in-8); — *Le Maréchal de Mac-Mahon* (Paris, 1898, in-8); — *Un Grand Français. Le duc d'Aumale* (Lille, 1898, in-8).

— M. Ambroise Janvier de la Motte, l'auteur dramatique bien connu, mort à la fin de mai, à l'âge de 52 ans, était fils du célèbre préfet de l'Empire. Moins attiré par la politique que par la littérature, et spécialement par l'art dramatique, il a utilisé la meilleure partie de ses loisirs à la composition de pièces de théâtre qui ont eu un certain succès sur diverses scènes de Paris. Les premières ont paru sous le pseudonyme de Beauvallon. Voici les titres de la plupart d'entre elles : *Il ne sait pas lire !* comédie en un acte (Paris, 1876, in-12) ; — *Un Mari sans l'être*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1877, in-12) ; — *L'Indiscrète*, comédie en un acte (Paris, 1882, in-12) ; — *La Parole de Birbansac*, comédie en un acte (Paris, 1882, in-12) ; — *Cinq mille quatre !...* comédie bouffe en trois actes (Paris, 1890, in-12), avec M. A. Guinon ; — *Les Respectables*, comédie en trois actes (Paris, 1890, in-12) ; — *Mon Nom !* comédie en trois actes (Paris, 1893, in-12) ; — *Les Amants légitimes*, comédie en trois actes (Paris, 1894, in-12) ; — *Les Jocrisses du divorce*, comédie en trois actes, avec une préface d'Alfred Naquet (Paris, 1896, in-12), en collaboration, ainsi que les deux pièces précédentes, avec M. Marcel Ballot. La vivacité du dialogue et une observation très fine, parfois un peu amère, sont les traits distinctifs de ces comédies.

— Nous apprenons la mort de M. Lhomme, professeur agrégé au lycée Janson-de-Sailly, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique qui vient de succomber à l'âge de 59 ans, à Paris, au commencement de mai. Il était né à Meaux en 1846. M. Lhomme a dirigé pendant plusieurs années la *Revue d'art dramatique*. Les volumes qu'il a publiés sont les suivants : *Étude sur le théâtre contemporain* (Paris, 1889, in-12), paru pour la 1re fois en 1887 sous le pseudonyme de Lefranc ; — *Histoire de France à l'usage des écoles primaires. Cours élémentaire* (Paris, 1889, in-16), avec M. A.-Bouchet ; — *Histoire du département de la Seine, avec la biographie des personnages remarquables qui en sont originaires* (Paris, 1890, in-12) ; — *Histoire de Paris, avec la biographie des personnages remarquables qui en sont originaires* (Paris, 1890, in-12).

— M. l'abbé Charles Denis, que ses opinions avancées en matière d'exégèse et surtout de philosophie avaient mis si fort en vue depuis quelques années, est mort à Neuilly-en-Thelle (Oise) le 14 juin. Originaire de Helles (Oise), il était né en 1860. Directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, il écrivait beaucoup lui-même dans cette revue, et l'on sait combien sont nombreux les articles contenant des théories quelque peu risquées et entachées parfois d'un rationalisme exagéré auxquels il a accordé une libérale hospitalité. M. l'abbé Denis a publié également quelques ouvrages, savoir : *L'Œuvre de M. Caro et le Spiritualisme en France* (Paris, 1891, in-8) ; — *Le Surnaturel, ses abus et ses contrefaçons dans la littérature, la philosophie et la science contemporaine* (Paris, 1898, in-8) ; — *Esquisse d'une apologie philosophique du christianisme dans les limites de la nature et de la révélation* (Paris, 1898, in-8) ; — *L'Apologétique historique du* XIXe *siècle. La Critique irréligieuse de Renan* (*Les Précurseurs, la Vie de Jésus, les adversaires, les résultats*) (Paris, 1899, in-12).

— L'Université a perdu à la fin de mai un de ses membres les plus distingués en la personne de M. Charles-Louis Dreyss, ancien professeur d'histoire au lycée Napoléon, ancien recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand, inspecteur général honoraire, mort à l'âge de 84 ans, à Paris, où il était né en 1821. Les ouvrages estimés qu'il laisse sont les suivants : *Qua aestimatione habendum Ph. Marnixii opus cui titulus de Institutione principum ac nobilium puerorum?* (Paris, 1859, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Chrono-*

logie universelle, suivie de la liste des grands États anciens et modernes, des dynasties puissantes et des princes souverains du premier ordre (Paris, 1864, in-12), ouvrage plusieurs fois réimprimé ; — *Mémoire de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin. Première édition complète d'après les textes originaux, avec une étude sur leur composition, des notes et des éclaircissements* (Paris, 1859, 2 vol. in-8).

— M. Charles Rozan, littérateur distingué, ancien directeur au ministère de l'instruction publique, qui vient de mourir au commencement de juin, à l'âge de 77 ans, avait débuté dans l'enseignement comme professeur de mathématiques au lycée de Nantes. C'est dans cette ville qu'il était né en 1828. Il abandonna de bonne heure le professorat pour se livrer à ses goûts littéraires, et, dès lors, il publia une série de volumes très bien accueillis et dont quelques-uns, auxquels l'Académie française accorda des prix, furent plusieurs fois réimprimés. En voici la liste : *Petites Ignorances de la conversation* (Paris, 1856, in-18) ; — *Leçons de géométrie élémentaire* (Paris, 1865, in-12) ; — *La Bonté* (Paris, 1869, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *La Jeune Fille. Lettre à un ami* (Paris, 1876, in-12) ; — *A travers les mots* (Paris, 1876, in-12) ; — *Le Jeune Homme. Lettres à un ami* (Paris, 1878, in-12) ; — *Au milieu des hommes, notes et impressions* (Paris, 1882, in-12) ; — *Petites Ignorances historiques et littéraires* (Paris, 1888, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *De l'ordre dans les idées. Lettre d'un grand-père à sa petite-fille* (Paris, 1893, in-12) ; — *Lettres d'une fiancée à son grand-père* (Paris, 1893, in-12) ; — *Être aimable. Lettre à une jeune fille* (Paris, 1894, in-12) ; — *Parmi les femmes. Souvenirs et impressions* (Paris, 1898, in-12).

— Dernièrement est mort à Paris, à l'âge de 76 ans, le docteur Félix Gannal, fils du célèbre chimiste Jean-Nicolas Gannal, l'inventeur de l'art moderne des embaumements. Né à Paris, le 4 mars 1829, M. Félix Gannal étudia la médecine et obtint les diplômes de pharmacien et de docteur en médecine. Reprenant les recherches de son père, il étudia principalement les signes certains de la mort, grâce auxquels on peut éviter les inhumations précipitées. C'est le résultat de ces intéressants travaux qu'il a consignés dans les volumes suitvants : *Mort réelle et mort apparente* (Paris, 1868, in-8) ; — *Inhumation et crémation. Mémoire adressé au conseil municipal de Paris* (Paris, 1876, in-8) ; — *Les Cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours, histoire et législation* (Paris, 1885, in-8).

— Nous signalons un peu tardivement la disparition de M. Denis Poulot, qui, simple ouvrier sorti des Arts et métiers de Châlons, est devenu manufacturier et même a exercé les fonctions de maire du XI• arrondissement de Paris. Né à Gray (Haute-Saône), M. Denis Poulot a publié un ouvrage intitulé : *Le Sublime*. Il paraît que ce mot « sublime » signifiait simplement « bon ouvrier. » Un journal de province, *la Presse grayloise*, en annonçant la mort arrivée à Paris, en mars dernier, de M. D. Poulot, âgé de 74 ans, a écrit ce qui suit : « Ce fut Denis Poulot, qui, le premier, dans son *Sublime*, évoqua avec pittoresque et sincérité l'existence des ouvriers. Zola le pilla sans pudeur pour son *Assommoir*. Il y prit le titre même de son roman, une conversation politique, le catalogue de la bibliothèque de Lantier, la plupart des sobriquets de ses personnages : « Mes Bottes », etc. Gill avait portraituré, dans ses *Hommes du jour*, Denis Poulot, ceint de l'écharpe municipale et laissant tomber les feuillets du *Sublime* que Zola, costumé en chiffonnier, s'empresse de ramasser et de fourrer dans sa hotte. » — Pour beaucoup voici une révélation : l'auteur de *J'accuse* plagiaire ! — M. D. Poulot a donné une « suite » à son œuvre passée ainsi, sous une autre

plume, à la célébrité : une *Méthode d'enseignement pratique pour faire un bon ouvrier.*

— La mort du docteur Heinrich LAHMANN, qui a succombé le 1er juin, à 46 ans, dans sa propriété de Friedrichsthal, près de Radeberg, a produit un grand vide dans le monde médical allemand. Nombreux et fort appréciés sont les travaux qu'il laisse, dont voici les principaux : *Koch und die Kochianer. Eine Kritick der Koch'schen Entdeckung und der Koch'schen Richtigung in der Heilkunde* (Stuttgart, 1891, in-8) ; — *Die diätetische Blutenmischung (Dysämie) als Grundursache aller Krankeiten. Ein Beitrag zur Lehre von der Krankheitsdisposition und Krankheitsverhutigung. Ein Buch sowohl für jene, welche gesund machen, als auch für solche die gesund bleiben oder werden wollen* (Leipzig, 1892, in-8) ; — *Können nicht die meisten blutigen gynäkologischen Operationen durch eine ursächliche Therapie vermieden werden ?* (Neuwid, 1893, in-8); — *Die wichtigsten Kapitel der natürlichen (physikalisch-diätetischen) Heilweise* (Stuttgart, 1894, in-8) ; — *Die Reform der Kleidung* (Stuttgart, 1898, in-8) ; — *Das Luftbad als Heil- und Abhärtungsmittel* (Stuttgart, 1898, in-8) ; — *Der Krankmachende Einfluss atmosphärischer Luftdruckschankungen (barometischer Minima). Ein Beitrag zur Lehre von der Ursachen der Frühjahrs- und Herbsterkrankungen, insonderheit der Influenza* (Stuttgart, 1899, in-8) ; — *Die naturgemässe Gesundheitspflege und die naturheilkunde* (Leipzig, 1900, in-8).

— Nous apprenons que l'éminent écrivain allemand, Dr. Emil ARNOLDT, connu par ses travaux sur Kant, est mort le 31 mai, à Königsberg, à 78 ans. Il avait été chargé de cours à l'Université de cette ville, mais le gouvernement, pour le punir de ses tendances démocratiques, s'était opposé à ce qu'il obtînt une chaire de professeur. A son tour, il refusa le titre de professeur l'année dernière, lorsqu'il lui fut offert à l'occasion des fêtes qui eurent lieu en l'honneur du célèbre philosophe. Parmi les travaux, fort estimés en Allemagne, qu'il a publiés, nous citerons : *Kritische Excurse im Gebiete der Kant-Forschung* (Königsberg, 1894, in-8) et *Beiträge zu dem Material der Geschichte von Kant's Leben und Schriftstellerthätigkeit im Bezug auf seine « Religionslehre » und Conflict mit der preussichen Regierung* (Könisberg, 1898, in-8).

— On annonce encore la mort de Mgr Aloys-Joseph-Eugène ARNAUD, évêque de Fréjus, mort le 18 juin au petit séminaire de Brignoles, à 71 ans, lequel avait publié des notices sur la paroisse de Roquevaire, ou il était né, et sur celle de Sainte-Marguerite, où il avait été vicaire, ainsi qu'un *Précis historique et critique des littératures hébraïque, grecque, latine, française, allemande et arabe* ; — MM. l'abbé BALLAND, ancien professeur au petit séminaire de Montbrison, qui, après le décès de l'abbé Thenon, fondateur et directeur de l'école Bossuet de Paris, lui avait succédé à la tête de cet établissement et l'avait rendu très prospère, mort le 18 mai, à Viroflay, à 56 ans; — le chanoine BÉCHET, premier supérieur de l'institution Saint-Louis de Saumur, mort en juin, à Angers, à l'âge de 68 ans ; — François BOULOT, rédacteur du *Courrier du Havre* ; — le R. P. COGNIARD, religieux du Saint-Esprit, professeur au séminaire des colonies, qui a publié sous le pseudonyme de H. de Saint-Germain, un ouvrage intitulé : *L'Orient à vol d'oiseau. Hellénisme, aramaïsme et sémitisme. La Vérité sur le voyage de Guillaume II,* mort à l'âge de 65 ans; — Eugène DARDET, professeur de musique à l'Ecole normale et à l'école Jean-Baptiste Say, maître de chapelle et organiste à Notre-Dame de la Gare ; — Henri DELALAIN, ancien éditeur parisien bien connu, mort à Paris dans le courant de juin ; — M. l'abbé DÉLÉPINE, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Rennes, mort à l'âge de 40 ans, au commen-

cement de mai; — l'abbé Dubois, supérieur du petit séminaire de l'Abbaye-Blanche, mort à Mortain (Manche); — Mgr Jean Hazéra, évêque de Digne, ancien professeur d'humanités et d'histoire du collège de Bazas, auteur de quelques brochures intéressantes, d'une, entre autres, sur l'abbaye de Solesme, mort à Digne, le 18 juin, à 68 ans; — l'abbé Charles Hoffmann, né à Colmar, en 1846, ancien secrétaire de l'archevêché de Besançon, collaborateur de la *Revue d'Alsace* et de la *Revue catholique d'Alsace*, qui a donné en 1867 une thèse de doctorat sur *les Provinces sous la République romaine* et a entrepris sur *l'Alsace avant la Révolution* un grand ouvrage dont la publication n'est pas terminée, mort au couvent du Sacré-Cœur de Kientzheim (Alsace) dont il était l'aumônier, le 24 avril; — Charles Maire, poète lorrain, mort au milieu de mai; — Raphaël Marchand, rédacteur à la *Libre Parole*, mort vers le milieu de juin, à Paris; — Henri-Hazart Pagès, homme de lettres, mort à Sceaux, le 15 juin, à 66 ans; — Popet, agrégé de l'Université, professeur à l'école Turgot, mort à Paris, au milieu de juin; — Scellier de Gisors, professeur à l'École des beaux-arts, architecte du Sénat, mort à Paris, au commencement de mai, à l'âge de 61 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de: Mme Ottilie Bach, femme de lettres allemande, morte le 27 mai, à Berlin, à 68 ans, laquelle a publié un certain nombre de romans, notamment : *Im Hause des Senators* (Mannheim, 1898, in-8) et *Schwere Tage* (Berlin, 1900, in-8); — MM. Desiderio Chilovi, directeur de la « Biblioteca Nazionale centrale », mort le 8 juin à Florence; — l'abbé Joseph Cozza-Luzi, vice-bibliothécaire de la Bibliothèque Vaticane, auteur de travaux sur l'histoire du moyen âge, mort récemment à Bolsena, sa ville natale, à 70 ans; — Théodore Delyannis, doyen des hommes d'État hellènes, mort le 13 juin, à Athènes, dans les conditions tragiques que l'on sait, à 79 ans, lequel, dans l'un des intervalles où il se trouva écarté du pouvoir, écrivit un remarquable *Traité de jurisprudence hellénique*; — E. Engel, ancien professeur d'architecture au Polytechnicum de Delft (Hollande), mort récemment dans cette ville, à 72 ans; — Otto von Franklin, professeur de droit privé allemand à l'Université de Tubingue, mort le 6 juin, dans cette ville, à 75 ans; — Franz Albert Hessler, membre du Conseil supérieur de justice, ancien professeur à l'Université de Leipzig, mort le 22 mai, à Blasewitz, près de Dresde, à 81 ans; — Hifzi-Bey, directeur de la presse intérieure turque et censeur en chef de tous les journaux de Constantinople, autres que ceux qui se publient en langues française et anglaise, mort au commencement de juin, à Erenkeuy, sur la côte asiatique du Bosphore; — Dr. Franz Hlawaschet, ancien professeur de construction des machines à l'École technique supérieure de Gratz, conseiller aulique, mort à Gratz (Styrie), le 21 mai; — Dr. A. von Huttenbrenner, médecin autrichien, professeur de thérapeutique des maladies des enfants, mort récemment à Vienne; — Mme Mary A. Livermore, femme de lettres fort connue en Angleterre et aux États-Unis, auteur de différents ouvrages sur les question sociales; — Edward Livingstone, éditeur écossais connu, lequel a publié, avec la collaboration du R. L. Stevenson, une revue qui n'eut qu'une existence éphémère; — Dr. Georg Mayer, balnéologue allemand, membre du conseil de santé, mort le 12 juin, à Aix-les-Bains, à 80 ans; — Dr. Johannes von Mikulicz-Radecki, professeur de chirurgie à Breslau, mort dans cette ville, le 14 juin, à 55 ans, lequel laisse des travaux nombreux et fort estimés, tels que : *Atlas der Krankheiten der Mund und Rachenhöhle* (Berlin, 1892, in-8); *Orthopädische*

gymnastik gegen Rückgratsverkrümmungen und schlechte Körperhaltung ; eine Anleitung für Ärzte und Erzieher (Jena, 1902, in-8) ; — Dr. Emil Nott, ancien professeur de droit commercial allemand à l'Université de Lauzanne, mort le 4 juin, dans cette ville ; — Dr. Karl Roser, chirurgien allemand, ancien professeur à l'Université de Marbourg, mort à récemment Wiesbaden ; — Dr. Paul von Schanz, professeur de dogme à la Faculté de théologie de Tubingue, mort dans cette ville, le 1er juin, à 65 ans, parmi les nombreux ouvrages duquel nous citerons seulement : *Die Composition des Matthäus-Evangelium* (Tubingue, 1877, in-8) ; *Galileo Galilei und sein Prozess. Nach den neuesten Forschungen* (Wurtzbourg, 1878, in-8) ; — J. W. Stephanik, secrétaire de la Société royale néerlandaise de numismatique, qui a publié, en collaboration avec M. Zwierzina, un ouvrage intitulé : *Inhuldigings-Penningen* (1889), mort à Amsterdam, le 3 avril ; — Franz Strauss, père du Dr. Richard Strauss, qui avait fait partie de l'orchestre de la Cour de Munich et qui laisse un certain nombre de morceaux de musique de sa composition ; — Dr. Wenzel Wladimoj Tomek, professeur d'histoire à l'Université tchèque de Prague, mort dans cette ville, le 12 juin, à 82 ans ; — Konstantin Uhde, ancien professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Brunswick, mort dans cette ville, le 1er juin, à 70 ans ; — Yanko Veszlinovitch, littérateur et poète de la vie champêtre serbe, mort à la fin de juin ; — Dr. Karl Wernicke, professeur de psychiatrie à l'Université de Halle, conseiller secret, mort le 15 juin, à Dörrberg (Thuringe), à 57 ans ; — Dr. Hermann von Wissmann, officier allemand, connu par ses explorations en Afrique, mort le 15 juin, à Weissenbach (Steiermark), à 52 ans ; — Dr. Wilhelm von Zipperlen, ancien professeur de thérapeutique vétérinaire à l'École d'agriculture de Stuttgart, mort dans cette ville, le 2 juin, à 76 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 juin, M. Daumet, parle des fouilles faites à Rome près de la via Sabina sur les pentes du Palatin, grâce aux fonds provenant de la fondation Piot. — M. S. Reinach décrit une statue de Diane conforme à une description de Pausanias, qui orne l'une des faces de l'autel de Savigny (Côte-d'Or). — L'Académie entend un rapport sur les précautions à recommander aux législateurs relativement aux objets mobiliers ou immobiliers destinés au culte. — M. Valois lit un travail sur la Pragmatique Sanction de saint Louis. — Le 9 juin, M. Collignon fait l'éloge de M. Mussafia, correspondant étranger de l'Académie depuis 1876. — M. Ph. Berger présente un rapport sur le Congrès des orientalistes tenu à Alger au mois d'avril, et sur la part qu'y a prise M. Barbier de Meynard. — M. le Dr Hamy lit un rapport de M. Desplagnes, lieutenant d'infanterie coloniale, sur les monuments du Moyen Niger, qu'il a été chargé d'étudier. — M. Clédat parle de la découverte d'un papyrus araméen, dans lequel on trouve des indications intéressant la comptabilité agricole. — M. Valois démontre la fausseté de la Pragmatique Sanction attribuée à saint Louis. — Le 23 juin, M. de Mely commence la lecture de son travail sur les signatures des primitifs, et apporte 116 photographies ou estampages à l'appui de sa thèse.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 juin, M. Levasseur lit la suite de son mémoire sur l'évolution des doctrines économiques et sociales contemporaines. — Il donne ensuite connaissance de son rapport sur la mission économique de l'année 1905. — Le 10 juin, M. Michon donne lecture d'un mémoire démontrant que les ministères de la seconde Restauration affirmèrent la solidarité et la responsabilité conformément aux règles de la monarchie parlementaire. M. Levas-

seur poursuit la lecture de son mémoire sur les théories sociales contemporaines. — Le 17 juin, M. G. Picot fait l'éloge de M. Pingard, chef du secrétariat de l'Institut. — Le 24 juin, M. Levasseur termine la lecture de son mémoire, qui est l'un des chapitres d'un ouvrage en préparation. — M. P. Leroy-Beaulieu expose ses idées sur les diverses théories économiques.

Congrès. — Le 29e congrès des jurisconsultes catholiques, organisé par la *Revue catholique des institutions et du droit*, se tiendra à Montpellier, les 27 et 28 octobre 1905, sous la présidence, comme l'an dernier, de S. G. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et de M. le sénateur de Lamarzelle. La Réforme du code civil : tel sera le sujet de ses délibérations. Les jurisconsultes auront à étudier les origines du code civil dans le droit écrit et le droit coutumier de l'ancienne France, et dans le droit intermédiaire de la période révolutionnaire, les motifs qui ont poussé Bonaparte à entreprendre cette vaste codification, la pensée directrice et les principes généraux qui ont guidé les rédacteurs du code, les conséquences pour la France de l'établissement du code civil, les règles principales que ce code a établies, les modifications qui y ont été apportées au cours du siècle qui vient de s'écouler et les réformes qu'il y aurait lieu d'y introduire. — Le manque de place ne nous permet pas de reproduire en entier le programme arrêté ; nous nous bornerons donc à en indiquer les grandes lignes : Introduction. Comment a été fait notre code civil et dans quel esprit. — I. Les Personnes. Les Personnes physiques ou morales ; la famille ; le mariage, indissolubilité et divorce ; les enfants, légitimes ou nés hors mariage. — II. La Propriété. La Propriété privée ; l'hérédité. — III. Les Contrats. Leur force et leurs limites ; les quasi-contrats et les quasi-délits. — IV. Le Code civil en Alsace-Lorrraine et à l'étranger. — Envoyer les adhésions à M. le Secrétaire du congrès, avenue de l'Archevêché, 2, à Lyon.

La Marseillaise. Le Couplet dit des « Enfants ». — Depuis 1872, M. E.-J. Savigné, maire de Sainte-Colombe-les-Vienne (Rhône), s'occupe de la question du couplet des « Enfants » de la *Marseillaise*, dont Rouget de Lisle lui-même a décliné la paternité. Dès le premier jour, il a voulu assurer cette bribe de « gloire » à l'abbé Pessonneaux, et, à cet effet, il a écrit une brochure intitulée : *Un Couplet de la Marseillaise et l'Abbé Pessonneaux* (De l'imprimerie Savigné, à Vienne en Dauphiné, 1872, in-8 de 38 p.). En 1877, il insérait dans la *Revue du Dauphiné et du Vivarais* un article : *Biographie dauphinoise. L'Abbé Pessonneaux, auteur d'un couplet de la Marseillaise*, résumé de son premier travail. M. Savigné, dès cette époque, se montrait bien convaincu de l'excellence de sa thèse ; il la croyait même incontestable, lorsque, tout à coup, éclatèrent, dans *le Temps*, sous la signature de M. Anatole France, aux dates rapprochées des 31 juillet et 28 août 1892, deux articles revendiquant le couplet débutant par le vers : *Nous entrerons dans la carrière*, pour Louis du Bois, qui fut un ami du père de M. A. France, — sans compter que l'académicien, en un troisième article paru dans les *Annales politiques et littéraires* du 22 juillet 1900, revenait encore « à son mouton ». C'en était trop. M. Savigné reprenait aussitôt la plume et lançait une brochure nouvelle, très luxueuse, portant le même titre que celle de 1872 : *Un Couplet de la Marseillaise et l'Abbé Personneaux*, mais complétée par ce sous-titre : *Documents inédits, preuves nouvelles, réfutation des critiques* (Vienne, Ogeret et Martin, 1900, in-8 de XLIII p.) Cette fois, l'auteur, toujours fidèle à ses conclusions, désirant mettre sous les yeux de tous les pièces du procès, rééditait à la suite, de manière à former un volume de

l'ensemble, son travail primitif, la notice l'ayant suivi, les articles publiés dans *le Temps* par M. A. France, enfin un extrait d'un livre examiné en 1892 par le *Polybiblion* (t. LXV, p. 458-460) : *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*, par M. Julien Tiersot. Notons en passant que le beau volume ainsi constitué est orné de 3 jolies eaux-fortes dont l'une n'est autre que le portrait de l'abbé Pessonneaux. — Voici enfin le dernier mot — est-ce bien le dernier ? — de cette grave discussion. Il appartient à M. Savigné qui, dans une toute récente plaquette : *Un Couplet de la Marseillaise et l'Abbé Pessonneaux. Preuves authentiques et définitives* (Vienne, Ogeret et Martin, 1905, in-8 de 15 p.), rapporte un long passage de l'ouvrage de M. Pollio : *Le Bataillon du 10 août* (Paris, Charpentier, 1881) : « Les fédérés de Marseille, raconte M. Pollio, étaient à Vienne le 14 juillet, jour de la fête civique : ils chantèrent l'hymne, selon leur habitude, et la population les accueillit à bras ouverts. C'est à l'occasion de leur passage que l'abbé Pessonneaux, professeur de rhétorique, attaché au collège, composa le fameux couplet des *Enfants*, tour à tour attribué à Lebrun, à André Chénier, à son frère Marie-Joseph, au poète normand Louis Dubois... » — M. Savigné pense que, cette fois, M. A. France est définitivement réduit au silence. Mais celui-ci acceptera-t-il comme indiscutable l'autorité de M. Pollio ? — Notons ici que dès 1900, M. Savigné, — contestant les déclarations de Louis du Bois, qui a prétendu que le couplet litigieux avait été publié par lui dans les journaux de Paris, en 1792, — a réclamé la preuve du fait, « avec la signature de l'auteur », preuve qui ne lui a pas été fournie. Cette petite querelle historico-littéraire présente un côte fort amusant : les villes de Vienne et de Grenoble, certaines et fières d'avoir vu éclore le célèbre couplet sur le sol dauphinois, ont donné chacune le nom de Pessonneaux à une de leurs rues et, d'autre part, la cité de Lisieux a immortalisé, par une plaque, sur la maison où il est né, « Louis-François du Bois, poète, historien et agronome, auteur du 7e couplet de la *Marseillaise*. »

Et maintenant, lecteur, placé entre les deux affirmations contraires de M. Savigné et de M. France,

Devine si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

D'aucuns, peut-être, vont nous demander ce que fut l'abbé Pessonneaux Laissons parler M. E.-J. Savigné : « Nous avons dit que Pessonneaux était né à Lyon le 31 janvier 1761, qu'il fut d'abord prêtre, chanoine attaché à l'église de Saint-Maurice (1787-1788), professeur de rhétorique au collège de Vienne (1786-1789), qu'il prit part au mouvement révolutionnaire, abjura le sacerdoce, devint garde-magasin des vivres (an II, an III), conseiller d'arrondissement et commissaire du Directoire exécutif à Villette-Serpaize (Isère) (1800-1802) ; puis contrôleur de ville de navigation à Givors (Rhône), de 1806 à 1820 ; qu'enfin les dernières années de sa vie s'écoulèrent paisiblement à Seyssuel, dans une maison de campagne qui porte encore son nom ; qu'il y mourut le 9 mars 1835 et que ses cendres reposent dans le cimetière de ce modeste village. » — Ajoutons que M. Savigne, à propos de la fin de son héros, s'exprime comme suit dans son premier travail (1872) : « Que se passa-t-il aux derniers moments de Pessonneaux ? On l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reçut les derniers sacrements de l'Église et que le clergé, non seulement de Seyssuel, de Chasse, mais encore des paroisses de Vienne, lui fit, en grande pompe, malgré son abjuration, les honneurs d'une sépulture ecclesiastique, sous la présidence de l'archiprêtre du canton. » — Ce qui se passa, répondrons-nous à M. Savigné, sans nul doute quelque chose de fort simple, et qui se voit tous les jours : l'abbé se repentit *in extremis*. — A tout péché miséricorde...

Le Catalogue des anonymes de l'Histoire de France a la Bibliothèque nationale. — Il y a dix ans que l'on a mis entre les mains des lecteurs de la Bibliothèque nationale une table alphabétique par noms d'auteurs des onze volumes du catalogue méthodique de l'*Histoire de France* (L). Cette table en appelait comme complément une autre, celle des ouvrages anonymes. Mais le classement des ouvrages anonymes offre toujours de telles difficultés que l'on avait hésité jusqu'ici à exécuter ce travail. Les travailleurs apprendront avec plaisir que le conservateur du département des Imprimés, M. Marchal, auquel on devait déjà la table alphabétique des auteurs, fait travailler activement à cette table des anonymes, dont un premier volume va être mis à la disposition du public. Cette table sera divisée en trois parties : la première — table des noms de personnes — relèvera dans l'ordre alphabétique de ces noms tous les ouvrages anonymes de la division L dans le titre desquels se trouve mentionnée telle ou telle personne réelle (*Charles X*) ou fictive (*Polichinelle*) ; la deuxième — table des noms de lieux — est un répertoire analogue pour les noms géographiques ; — la troisième — table des matières — relèvera sous des rubriques diverses tous les ouvrages anonymes qui ne rentrent pas dans l'une ou l'autre des deux premières catégories. La préparation assez délicate de ce répertoire a été confiée à M. Levallois, ancien élève de l'École des chartes. Un essai de ce genre ne va pas sans imperfections ; les services qu'il est appelé à rendre les compenseront largement. Le premier volume, en autographie, comprend le commencement de la table des personnes jusqu'au milieu du C.

Paris. — Non seulement nous signalons, mais nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs l'*Œuvre de l'encouragement des études supérieures dans le clergé* qui nous adresse une circulaire dont l'importance n'échappera certainement à aucun catholique. La pensée maîtresse de l'Œuvre s'impose à tous ceux qui savent résolument envisager les événements et sont décidés à participer aux mesures de défense qu'ils comportent. Le mois dernier, dans son discours à l'Assemblée générale de la Société bibliographique, le président de cette Société, M. le comte Aymer de la Chevalerie, a éloquemment attiré l'attention de ses confrères sur la situation présente en ce qui touche le clergé au point de vue scientifique. Il a insisté sur l'effort qu'il convenait de faire pour assurer au clergé, appauvri par la suppression du budget des cultes, la réception de revues pouvant être mises à sa disposition dans le but de tenir ses membres au courant du mouvement intellectuel auquel, moins que jamais, ils doivent rester étrangers. En première ligne, dans cet ordre d'idées, il a placé le *Polybiblion*, organe, dit-il, de défense religieuse et sociale autant que revue bibliographique universelle. — Mais ce n'est pas tout; et la circulaire précitée vise un autre point : « Assurément, la crise qui détourne sur des objets, en apparence seulement, plus urgents, l'attention et les ressources des catholiques, n'est pas favorable à une œuvre comme la nôtre. Nous croyons cependant que l'utilité n'en est pas moindre que dans des circonstances plus calmes. Aucun esprit réfléchi ne peut contester qu'au fond de la lutte actuelle il y a un conflit d'ordre intellectuel. C'est sur le terrain de la science et de l'intelligence qu'il faut honorer et défendre la foi ; il est de plus en plus indispensable pour cela de fournir aux prêtres les ressources matérielles sans lesquelles leur zèle et leur dévouement seraient impuissants. Ces réflexions, qui accompagnaient déjà nos précédentes circulaires, sont rendues plus nécessaires encore par la baisse très marquée de nos ressources, jointe à l'augmentation — par elle-même très en-

courageante, quoiqu'elle nous condamne souvent à des refus pénibles — du nombre des ecclésiastiques qui s'adressent à nous. » Au cours de l'exercice 1903-1904, l'Œuvre si intéressante qui nous occupe a distribué six bourses à de jeunes ecclésiastiques dignes du plus grand intérêt, choisis dans plusieurs diocèses, sans compter des prêts de livres dont un certain nombre d'autres ont profité. Les recettes, du 16 octobre 1903 au 15 octobre 1904, se sont élevées à 4.501 fr. 20 et les dépenses à 4.572 fr. 20, soit un déficit de 71 fr. 10. Voilà un pauvre budget qui devrait être centuplé afin d'accomplir un bien réel. Notons que, pour 1904-1905, le total des bourses a atteint le chiffre de 6.000 fr. « Jamais encore, remarque la circulaire, le comité n'avait eu l'occasion de se montrer si large. Il y a été presque contraint par la valeur des candidats qui se présentaient et l'intérêt des travaux qu'ils se proposaient d'entreprendre ou de continuer. Il y a été encouragé par l'espoir que ces dépenses mêmes, preuve palpable de l'utilité de l'œuvre, lui retiendraient et lui attireraient des adherents. » — Les souscriptions doivent être adressées à M. Bioche, trésorier, 53, rue de Rennes, à Paris; et les demandes de bourses ou de renseignements, à M. Jordan, 10, rue du Thabor, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

— M. l'abbé Anciaux, en publiant l'opuscule : *La Foi. Simples Réflexions* (Paris et Lyon, Vitte, 1904, in-12 de 67 p. — Prix : 0 fr. 30) n'a eu en vue que d'exposer ce qu'est l'acte de foi aux croyants qui ne lisent pas les traités de théologie. Il divise son travail en deux parties : *La Foi en l'homme ; ce qu'elle est ; elle donne souvent la certitude ; elle est libre ; — La Foi en Dieu, elle est vérité ; elle donne toujours la certitude ; elle est libre ; elle est un devoir.*

— Signalons à ceux qui s'occupent de conférences avec projections les quatre nouveaux fascicules de la *Bibliothèque des conférences* (Paris, Maison de la Bonne Presse (in-16 de 32, 24, 37 et 32 p. — Prix de chaque brochure 0 fr. 25) : *La Vie publique et la Vie domestique à Pompéï*, par M. L. Christian ; — *Florence*, par M. Léopold des Gerbes ; — *Autour de la Sicile*, M. L. Christian ; — *La Franc-Maçonnerie, son organisation et son but*, par M. Gabriel Soulacroix.

— Avec raison, M. P. Féron-Vrau fait ressortir, dans une plaquette de 16 pages : *Les Catholiques et la Presse* (Paris, 5, rue Bayard), la puissance de la presse ; ce que les catholiques doivent faire pour combattre à outrance la mauvaise presse, source principale de tous les maux sociaux que nous souffrons ; et, d'autre part, les moyens de soutenir la bonne presse de leurs deniers et de la répandre parmi la jeunesse et les populations prolétaires. La presse c'est l'œuvre capitale qui s'impose et dont nos adversaires savent se servir avec une si habile activité.

— Des *Textes officiels* édités par les *Questions actuelles* (5, rue Bayard, Paris, VIIIe) signalons le fascicule II : *Associations et Congrégations. Documents officiels du 1er juillet 1901 au 14 février 1905* (in-16 de 64 p.—Prix : 0 fr. 50).

— M. Paul Viollet vient de publier la 3e édition, corrigée et augmentée, de son livre bien connu : *Histoire du droit civil français, accompagnée de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques* (Paris, Larose et Tenin, 1905, in-8 de VIII-1012 p. — Prix : 12 fr.) — « Le présent ouvrage, nous dit-il à la fin de son Avant-propos, a été, en vue de cette troisième édition, corrigé avec le plus grand soin et mis soigneusement au courant. Le travail de revision que suppose aujourd'hui toute édition nouvelle d'une œuvre historique de portée générale, est considérable, car l'activité scientifique n'a jamais été aussi grande. J'ai conscience de m'être acquitté sérieusement du

devoir très lourd qui m'incombait. Je remercie les lecteurs et les critiques, je remercie les bienveillants correspondants, dont les observations, s'ajoutant à mes recherches personnelles, me permettent d'offrir aujourd'hui au public un livre qui, j'ose l'espérer, est très amélioré. — Ma méthode est restée la même. On ne trouvera ici aucune discussion ou dissertation. Je condense les résultats auxquels je suis arrivé directement par mes investigations personnelles et ceux que me fournissent les travaux des érudits. L'histoire est devenue une œuvre collective à laquelle collaborent une foule de travailleurs de toute langue et de toute nation, personnellement inconnus les uns aux autres, mais qui de loin s'entr'aident, apportant chacun leur pierre à l'édifice commun. — J'ai suivi autant que possible jusqu'à nos jours les transformations de la législation et j'ai même cité en note bon nombre de projets et propositions de lois qui sont restés projets et propositions. Ce mouvement des esprits appartient, lui aussi, à l'histoire. Il en est même une des faces les plus intéressantes. »

— M. Bois a extrait du *Bulletin de la Société botanique de France* son travail sur *Une nouvelle espèce de pommier*, *Pirus Doumeri originaire du Lang-Bian* (*Annam*) (Paris, in-8 de 5 p.). L'arbre en question a été découvert dans l'Annam, sur la lisière d'une forêt, à 2000 mètres d'altitude. Son fruit le fait prendre pour un pommier, ses caractères botaniques le rangeraient parmi les poiriers. Quoi qu'il en soit, c'est une conquête pour notre arboriculture fruitière, son fruit, très âpre actuellement, peut bénéficier d'une intelligente culture. En tous cas il sera utilisé avec grand avantage, comme porte-greffe pour les variétés d'Europe que l'on voudra introduire dans ces pays orientaux.

— La conférence de M. Y.-M. Goblet sur *le Développement économique du Congo belge* est très élogieuse pour ceux qui ont entrepris de mettre en valeur l'immense bassin du Congo ; elle montre fort bien quelle faute considérable ont commise les Anglais en laissant ces riches régions leur échapper et comment, du jour où ils se sont aperçus de leur méprise, a commencé cette campagne anticongolaise qui menace, après avoir visé uniquement le Congo belge, de s'étendre aussi à notre Congo. La discussion qui a suivi cette conférence, publiée par l'Union des Associations des anciens élèves des écoles supérieures de commerce, a permis à M. Goblet de préciser quelques autres points qu'il n'avait pu primitivement qu'effleurer (Paris, 15-17, rue Auber, 1904, in-8 de 24 p.).

— Le créateur du Musée Guimet, unique en son genre, nous en raconte la genèse, dans la courte Introduction placée en tête de son volume intitulé : *Le Jubilé du Musée Guimet, 25e anniversaire de sa fondation, 1879-1904* (Paris, Leroux, 1904, in-8 de xv-172 p.). On y voit, une fois de plus, ce que peut une idée chez un homme de volonté. M. Guimet, par sa première éducation, si soignée fût-elle, n'était nullement préparé à ces études spéciales qui font aujourd'hui sa gloire : nous ne croyons pas le mot trop gros. Ce fut une visite en 1865 au Musée de Boulacq qui décida de cette nouvelle vocation à laquelle il n'avait guère songé jusque-là. Un musée embryonnaire qu'il organisa tout d'abord à Lyon et que les achats successifs de collections particulières grossirent de jour en jour : tel fut le noyau de ces trésors aujourd'hui accumulés dans le palais de la place d'Iéna et qui, d'année en année, s'enrichit considérablement. Avec un humour charmant, M. Guimet nous raconte comment ses « bibelots » le poursuivaient de chambre en chambre, d'appartement en appartement, le forçant toujours à déménager pour leur céder la place, aimables tyrans qu'il se donnait ou

mieux qu'il s'achetait lui-même, et aux exigences desquels il se soumettait de la meilleure grâce. Le 1er août 1885, M. Goblet, alors ministre de l'instruction publique, déposait un projet de loi voté le 7 du même mois et paru le lendemain au *Bulletin des lois* : le Musée Guimet commençait son existence officielle et prenait rang parmi les établissements d'État, au même titre que les musées du Louvre et autres.

— Dans la *Revue des questions historiques* d'avril dernier, notre collaborateur M. Gaëtan Guillot a publié sur *Un Diplomate oublié du* XVIIIe *siècle, Bernardin Kadot, marquis de Sébeville, envoyé extraordinaire du roi Louis XIV à Vienne (1681-1683)* une intéressante étude qu'il a fait ensuite tirer à part (Paris, 5, rue Saint-Simon, 1905, in-8 de 16 p.). Ce militaire n'était pas un diplomate de carrière ; il n'en remplit pas moins sa mission « avec une très grande lucidité, » et cela en s'appauvrissant plutôt qu'en s'enrichissant au service de Louis XIV. « Les rapports envoyés au Roi, observe l'auteur, et les correspondances que l'ambassadeur en Autriche entretenait avec ses collègues dans les cours voisines forment une vivante histoire de l'Europe orientale au moment où l'invasion ottomane fut arrêtée sous les murs de Vienne, devant l'armée polonaise conduite par Jean Sobieski. » Après avoir quitté son poste sur sa demande, Sébeville reprit sa place dans l'armée et finalement, vers 1689, se retira du service avec le grade de maréchal de camp. Le présent travail a été composé d'après des documents inédits que M. G. Guillot se propose d'utiliser pour une prochaine étude plus importante qu'il destine à la *Revue des questions historiques*.

— C'est surtout à la correspondance du chevalier de Pujol que M. Paul Audebert emprunte les documents inédits qui lui ont servi pour écrire sa brochure : *La Lutte entre Maurepas et Necker* (Paris, Société parisienne d'édition, 1904, in-12 de 32 p., avec portrait). Il y ajoute des citations des lettres de Mercy à Joseph II qu'une faute d'impression lui fait appeler François-Joseph. Maurepas avait appelé Necker, mais il ne tarda pas à prendre ombrage de sa popularité et chercha à le faire tomber ; il y réussit après la publication du fameux Compte-rendu, qu'il qualifiait de *Carte bleue*. Quand Necker revint au pouvoir, par la protection de la Reine, le mal s'était aggravé, et il fut impuissant à le conjurer : financier habile, il n'était qu'un politique médiocre.

— Rivarol ne fut pas seulement un brillant écrivain et l'un des plus habiles dans cette phalange de journalistes qui, dans les débuts de la Révolution, mirent au service de la cause royale leur cœur et leur esprit. En l'étudiant d'un peu près, l'on ne peut méconnaître qu'il fit preuve de sens politique ; M. Jean de Ricault d'Héricault nous en apporte la preuve dans ses *Notes sur les idées politiques de Rivarol* (Paris, librairie des Saints-Pères, s. d., in-8 de 27 p.). Il nous montre dans le rédacteur du *Journal politique national* et des *Actes des Apôtres* le théoricien de la monarchie ; il nous fait voir aussi l'homme de pratique, dont les conseils au Roi, s'ils eussent été suivis, eussent peut-être endigué le torrent révolutionnaire ; il nous montre enfin comment cet esprit pénétrant sut voir et marquer les conséquences de la Révolution et son aboutissement au césarisme.

— Les disciples de Naundorff sont infatigables ; livres, brochures, conférences, revues, ils n'épargnent rien. M. Ad. Lanne, l'un des écrivains les plus féconds du parti, vient encore de publier en brochure une conférence faite le 9 janvier dernier sur *la Question Louis XVII. La Sœur de Louis XVII.* 1re partie. *Madame Royale et l'Évasion* (Paris, Daragon, 1905, in-8 de 30 p. (Extrait de la *Revue historique de la question Louis XVII*. — Prix : 2 fr.). Cette

fois il s'en prend à Madame Royale qu'il accuse d'avoir été indifférente au sort de son frère et d'avoir altéré la vérité. Tous ceux d'ailleurs qui n'admettent pas la légitimité de Naundorff ont altéré la vérité : la duchesse de Tourzel, Chantelauze, La Sicotière, etc. Ce nouveau pamphlet n'apporte pas d'arguments inédits à la thèse des partisans de la survivance du Dauphin.

— En 1794 le comité d'instruction publique de la Convention, sur la proposition de l'abbé Grégoire, nomma une commission de trois membres pour « prendre connaissance de l'état actuel de la Bibliothèque nationale, de ses règlements, du travail relatif aux manuscrits, des améliorations dont elle était susceptible. Cette commission, dont firent partie, avec Grégoire, Prunelle et Coupé, ne tarda pas à dresser un rapport dont une minute au net, avec corrections de la main de l'évêque de Blois, se trouve à la Bibliothèque nationale. Ce *Rapport sur la bibliothèque nationale fait à la commission d'instruction publique de la Convention nationale,* que M. H. Omont a publié dans la *Revue des bibliothèques* (Tiré à part. Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 36 p.), renferme maint détail piquant sur les fonctionnaires de l'établissement à cette époque et des idées fort intéressantes sur les différents services de la Bibliothèque, sur le choix des employés, sur les améliorations possibles ou nécessaires.

— L'étude intitulée : *A la veille du concordat entre Pie VII et Bonaparte* (Paris, A. Picard et fils, 1905, in-12 de 30 p., donnée il y a deux ans sous forme de conférence, par M. A.-J. Rance-Bourrey, ne perd rien à être publiée en brochure. Toute l'histoire religieuse de la France révolutionnaire s'y trouve résumée d'une façon presque schématique, mais non pas aride ; les principaux textes législatifs y sont rappelés et expliqués ; il est facile de suivre la marche des idées en étudiant les lois qui en sont la manifestation : les conclusions, sans être formellement énoncées, sont favorables au concordat et montrent le danger que présente son abolition. Il y a profit à recourir à ce travail qui, sous une forme brève et claire, contient un très grand nombre de renseignements qui mettront plus d'un écrivain en garde contre de fâcheux anachronismes ; la persécution religieuse a pris des formes multiples : entre 1791 et 1799, elle a procédé par soubresauts : violente et irréfléchie en septembre 1792, sanguinaire en 1793, puis, après une période de calme relatif, impitoyable et savamment perfide sous le Directoire. Chacun de ces chapitres demande à être étudié à part, et la brochure de M. Rance-Bourrey permettra de se reconnaître au milieu de réglementations toujours malfaisantes, mais usant de moyens parfois contradictoires.

— M. Paul Marmottan a publié dans la *Revue historique* (T. LXXXVI, année 1904), sous le titre : *L'Institution canonique et Napoléon Ier. L'Archevêque d'Osmond à Florence* (Paris, in-8 de 19 p.) plusieurs lettres relatives au conflit que fit naître en 1810 la translation à l'archevêché de Florence de Mgr d'Osmond, évêque de Nancy. Cette nomination faite sans la participation du Saint-Siège, était insuffisante pour conférer à l'élu la juridiction dont il avait besoin ; se passer de l'institution canonique l'exposait à encourir les censures ecclésiastiques. Mais Napoléon, à cette époque de sa vie, n'aimait pas à trouver des bornes à son pouvoir ; il réunit le concile national de 1811 précisément pour se faire attribuer, ou attribuer à ses créatures, le droit de conférer l'institution aux sujets que le Pape n'agréerait pas. En attendant, il voulut faire donner les pouvoirs à Mgr d'Osmond par le chapitre de Florence, comme il le fit à Paris, à Orléans, à Bourges, à Aix, à Liège, à Metz et à Nancy pour l'ecclésiastique nommé à la place de Mgr -

d'Osmond. Les membres du chapitre qui ne partageaient pas les manières de voir de l'Empereur furent envoyés à Porto-Ferraio ou à Fenestrelle, mais jamais l'archevêque d'Osmond ne se sentit bien chez lui à Florence ; aussi s'empressa-t-il, en 1814, de retourner à Nancy, en écrivant au Pape une lettre d'excuse où il avouait ingénument qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de l'héroïsme. M. Marmottan, qui a consulté avec profit l'histoire de Mgr d'Osmond par l'abbé Guillaume, aurait pu voir aussi l'*Histoire du diocèse de Nancy* par l'abbé Martin : c'est le meilleur ouvrage écrit sur cette question, et le plus exact.

— Dans une intéressante et vive brochure intitulée : *L'Ancienne France et l'Église. Les Dix Commandements de la chevalerie* (Paris, Vaton, 1905, in-8 de 63 p. — Prix : 1 fr. 10), M. James Forbes, commente, à l'usage de la jeunesse catholique, les dix commandements de la chevalerie, et il en tire tout un programme d'action parfaitement approprié à notre temps. Ce commentaire, où les jeunes gens épris d'action française et chrétienne ont vraiment beaucoup à prendre, est précédé d'une notice historique précise et vigoureuse sur la chevalerie, pour laquelle, comme pour le reste d'ailleurs, l'auteur s'est beaucoup servi du beau livre de Léon Gautier (et non Gauthier). En appendice, nous trouvons d'intéressants renseiguements sur les précédents travaux de M. Forbes et le texte de son rapport sur l'Œuvre des écoles techniques catholiques de garçons. Cette brochure mérite d'être beaucoup lue ; elle fera du bien.

— L'attention publique, ou du moins celle des lettrés, a été, dans ces derniers temps, assez fortement attirée par la mise au jour de documents nouveaux, concernant la personnalité de la célèbre « Elvire » de Lamartine. A la suite de l'étude publiée sur ce sujet par M. Doumic dans la *Revue des Deux Mondes* (1er février 1905), M. Louis de Grandmaison a fait à la Société archéologique de Touraine une communication relative à divers actes et à divers faits découverts par lui sur la dite « Elvire » et sa famille maternelle. Cette communication vient d'être publiée sous ce titre : *L'Acte de mariage d'Elvire* (*Julie Bouchaud des Hérettes*) (Paris, Champion, 1905, in-8 de 15 p.).

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France* est arrivé à sa dix-huitième année. Ce volume (Paris, 45, rue des Acacias, XVIIe arr., 1905, in-18 de 401 p.) se compose, indépendamment d'une *Chronique* et d'une *Bibliographie* tout particulièrement intéressantes, d'un certain nombre de travaux qui méritent d'être mentionnés ici : *La Croix de Jérusalem dans la numismatique, sur les sceaux et dans le blason*, par le comte Henri de Gérin-Ricard (p. 65-139) ; — *La Vie d'un diplomate à Paris en 1759* (le baron de Beckers, envoyé en mission extraordinaire par l'Électeur palatin de Bavière), par le vicomte Oscar de Poli (p. 140-175) ; — *Un Créancier du duc Charles d'Orléans au* XVe *siècle* (le Lombard Joanne Vittori), par le vicomte de Caix de Saint-Aymour (p. 176-199) ; — *Croisés d'Auvergne. Cinq oubliés* (*Naucaze, Ribier, Prondines, Beauclair, Champredonde*), par le vicomte Oscar de Poli (p. 200-224) ; — *Les Armoiries japonaises*, par M. Louis Bouly de Lesdain (p. 225-235) ; — *Un Héros ignoré. Le Soldat La Pierre* (*1627*), par le vicomte Oscar de Poli (p. 236-297) ; — *Sceaux de villes norvégiennes*, par M. Louis Bouly de Lesdain (p. 298-300) ; — *Un Blason épiscopal. Le Grand Sceau de Robert Cénalis, évêque d'Avranches*, par M. Alfred de Tesson (p. 303-311) ; — *Les Limousins aux croisades* (suite), par M. le chanoine A. Le Cler (p. 312-313) ; — *L'Anjou aux croisades*, par le vicomte Oscar de Poli (p. 314-342).

Anjou. — M. l'abbé G. Hautreux, dans sa *Monographie de la Madeleine de Pouancé* (Angers, Germain et Grassin, 1905, in-8 de 71 p., orné d'une vue

de l'église), retrace tout ce qui peut intéresser la paroisse et l'église paroissiale de cette petite ville. Les divers chapitres de cette consciencieuse chronique rappellent l'antiquité religieuse du pays; le prieuré, au XIe siècle, l'érection de cette paroisse, en 1701, les petits incidents de son histoire jusqu'à son agrandissement en 1860, et son état actuel; on y trouve des détails précis sur le presbytère, les desservants et curés depuis 1703, les écoles depuis 1450, l'hôpital, qui date de 1690, et ses aumôniers, les cimetières, chapelles, croix, confréries, patronages, pèlerinages, et divers usages et particularités. Il serait bien désirable que chaque paroisse, chaque église eût ainsi son annaliste. Aujourd'hui que les archives sont cataloguées, dépouillées même, et souvent explorées par des maîtres, la besogne n'est pas si redoutable qu'on le pourrait croire. Et M. Hautreux a eu raison d'apporter sa pierre à l'édifice commun.

AUNIS. — A son intéressante étude historique plus particulièrement régionale sur *les Ports francs*, parue en 1904, M. Georges Musset vient de donner une véritable conclusion pratique. Reprenant les idées émises naguère par le regretté Émile Garnault, l'érudit bibliothécaire de la ville de La Rochelle démontre dans sa *Note sur les ports francs et les zones franches* (La Rochelle, imp. Masson, 1905, in-8 de 16 p.) qu'il est nécessaire de créer un port franc et une zone franche à La Rochelle-Pallice; ce port, excellent à tous égards, « réaliserait, écrit-il (p. 15), le summum des avantages inhérents à la création d'un port franc, et présenterait toutes les garanties que la douane pourrait désirer pour la défense des droits du trésor. »

CHAMPAGNE. — A notre connaissance, l'Académie nationale de Reims est la seule société savante provinciale qui publie deux volumes par an. Voici le tome Ier des *Travaux* de cette compagnie pour l'année 1903-1904, lequel forme le 115e volume de la collection (Reims, L. Michaud, 1905, in-8 de 386 p., avec 2 grav. et 3 planches. — Prix : 6 fr.) et comprend les études suivantes : *Autour du premier congrès antialcoolique national*, par M. le Dr Colleville (p. 93-106); — *Le Crédit populaire et l'Épargne*, par M. Paul Rosey (p. 107-127); — *Les Cartes agronomiques commerciales dans l'arrondissement de Reims*, par M. Jules Laurent (p. 129-158, avec une planche); — *Le Conflit de 1597 entre Henri IV et le Parlement de Paris*, par M. Albert Chamberland (p. 159-220); — *Note sur le tableau n° 511 de la galerie nationale Corsini, à Rome (raccolta Torlonia) offrant une vue du portail de la cathédrale de Reims*, par M. l'abbé Albert Lamy (p. 221-228); — *La Vie de saint Niphon*, par M. le Dr de Bovis (p. 229-234); — *L'Instruction dans les campagnes des environs de Reims au XVe siècle, d'après un document inédit*, par M. Louis Demaison (p. 235-263); — *Un Pape français, Urbain II*, de M. Lucien Paulot, compte rendu par M. l'abbé Legras (p. 265-279); — *Les Premiers Apothicaires rémois*, par M. le Dr Pol Gosset (p. 281-307, avec une reproduction de sceau); — *Les Œuvres posthumes de M. Charles Givelet. Le Cimetière de Saint-Pierre-le-Vieil et le Jardin des plantes de Reims*, publié avec une Introduction par M. H. Jadart (p. 309-352, avec deux planches); — *Enquêtes campanaires*, de M. Joseph Berthelé, compte rendu par M. Henri Jadart (p. 353-374); — *Quelques Cloches du district de Reims, 1790-1793*, par M. le Dr Pol Gosset (p. 375-383).

FRANCHE-COMTÉ. — M. l'abbé Auguste Rossignot a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* une excellente notice qu'il a donnée à ce *recueil sur l'orientaliste Guillaume Pauthier (1801-1873)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 12 p.). Né à Mamirolle (Doubs), le 12 vendémiaire an X (4 octobre 1801), Pauthier fit, au régiment, la connaissance d'Alfred de

Vigny. Rendus à la vie civile, les deux hommes, le capitaine et le sergent, se lièrent d'amitié. A l'exemple de Vigny, notre Comtois taquina la muse, mais sans grand succès : la poésie n'était pas précisément son fait. Abel de Résumat lui indiqua sa voie; et c'est alors qu'il s'adonna à l'étude des choses de l'Orient. Ses travaux en ce genre l'eussent certainement conduit à l'Institut s'il n'eût trouvé devant lui l'opposition haineuse de Stanislas Julien, un rival en orientalisme. Trois mois après sa mort, en juin 1873, Renan, dans un discours à la Société asiatique, n'hésitait pas à déclarer que « Guillaume Pauthier, malgré un réel mérite, malgré de vrais services rendus à la science, n'a jamais occupé dans son pays le rang dont il était digne. »

— Le même auteur nous donne une *Notice sur M. le chanoine Rigny* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 7 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon*). M. Rigny fut un prêtre doublé d'un artiste, à qui l'on doit quelques études historiques. M. A. Rossignot, en quelques pages, a su faire revivre cette sympathique figure qui a disparu il y a un peu plus d'un an.

NORMANDIE. — L'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen a dernièrement publié le volume annuel (1904) de ses *Mémoires* (Caen, imp. H. Delesques, in-8 de 34-404-24 p., avec un plan). Ce beau volume présente des dispositions particulières. D'abord il est divisé en deux parties distinctes paginées en bas de manière indépendante; chaque mémoire possède, à son tour, une pagination qui lui est propre, de sorte que le lecteur a en mains un volume formé de morceaux matériellement bien séparés et précédés — ainsi que le fait depuis longtemps la Société d'émulation du Jura — d'un titre spécial qui rappelle celui d'un livre ou d'une brochure ordinaire. Voilà qui prépare à merveille le tirage à part. La première partie (*Partie scientifique*) n'est représentée dans ce volume que par un seul article : *La Société géologique de France en Basse-Normandie*, par M. A. Bigot (30 pages). — Quant à la deuxième partie (*Partie littéraire*), que l'on pourrait aussi appeler *historique*, elle se compose de huit études, savoir : *Notes sur les annalistes et auteurs de « Journaux de la ville de Caen » et en particulier sur le « Journal d'un bourgeois de Caen », attribué à Lamare, et le Journal du conseiller Jacques Lemarchand*, par M. Abel Decauville-Lachênée (p. 1-16); — *Le Dernier des Brébeuf (1750-1790)*, par M. René Harmand (p. 19-35); — *Bernardin de Saint-Pierre. Le Texte authentique des « Harmonies de la nature »*, par M. Maurice Souriau (p. 39-107); — *Une Émeute originale des mineurs de Littry en 1792, d'après des documents inédits*, par M. Gaston Lavalley (p. 111-189); — *L'Amitié*, par M. Emmanuel Chauvet (p. 193-221); — *La Prise de Caen par Édouard III (1346)*, étude critique par M. Henri Prentout, sur laquelle nous reviendrons prochainement (p. 225-295, avec un plan); — *Lettres inédites de Gisbert Cuper à P. Daniel Huet et à divers correspondants (1683-1716)*; — publiées par notre collaborateur M. Léon-G. Pélissier (suite) (p. 299-361); — *Étymologies françaises et patoises* par M. le comte de Charencey (p. 365-389). Le volume se termine par les *Tables décennales (1894 à 1903 inclusivement) des Mémoires de l'Académie de Caen*, dressées par M. Henri Prentout (Table chronologique, Table méthodique et Table alphabétique des noms d'auteurs).

VELAY. — *Monographie de la paroisse de Saint-Préjet d'Allier* par M. l'abbé François Fabre (Le Puy, impr. de *l'Avenir de la Haute-Loire*, 1904, in-16 de 148 p.). L'auteur, qui étudie sérieusement la partie du Gévaudan incorporée en 1790 dans la Haute-Loire, a publié, sur cette contrée d'une âpreté

sauvage et encore peu connue, une série de monographies justement appréciées. Celle-ci renferme des détails intéressants sur les seigneurs du lieu, parmi lesquels étaient les d'Apchier.

ALGÉRIE. — Les deux derniers volumes (années (1903 et 1904) du très estimé *Recueil de Notices et Mémoires de la Société archéologique du département de Constantine* nous arrivent à la fois. Ce sont les 6e et 7e volumes de la 4e série correspondant aux 37e et 38e tomes de la collection (Constantine, imp. D. Braham ; Alger, Jourdan ; Paris, J. André, 1903 et 1904, 2 vol. in-8 de XVI-336 et XVI-402-232 p., avec de nombreuses planches hors texte et des fig. dans le texte). Le premier de ces volumes (année 1903) comprend les travaux suivants : *Inventaire des antiquités de Guelma* (p. 1-12) ; — *Notes sur les mines de Castellum-Auziense (Aïn-Bessem)*, par M. Achille Robert (p. 49-54, avec 2 plans) ; — *Antiquités de la commune mixte des Maadid*, par le même (p. 55-84, avec 14 plans et planches) ; — *Vestiges antiques placés dans le jardin public de Bordj-Bou-Arreridj*, par le même (p. 85-92) ; — *Rapport sur les fouilles exécutées à Souk-Ahras*, par M. Rouquette (p. 94-105, avec un plan, une planche et des vignettes dans le texte) ; — *Notes sur une lampe de bronze et des fragments de lampadaire en bronze, trouvés le 5 juin 1903, au cours des travaux de fouilles faites à Souk-Ahras*, par le même (p. 107-114, avec 3 vignettes) ; — *Grotte de Dar-el-Oued, près Ziama, route de Bougie à Djidjelli*, par M. J. Maguelonne (p. 115-117) ; — *L'Homme sur les hauts plateaux de l'Atlas (Aumale d'Algérie)*, par M. A. Debruge (p. 119-125) ; — *Les Pieds d'Hercule. Abri sous roche à Bougie*, par le même (p. 127-132) ; — *Compte rendu sur les fouilles de divers abris sous roche des Aiguades. Bougie (Algérie)*, par le même (p. 133-165, avec 5 plans et planches et des vignettes) ; — *Inscriptions funéraires provenant de Khamissa*, par M. A. Grenier (p. 167-177) ; — *Deuxième Annuaire d'épigraphie africaine*, par M. le Dr Carton (p. 179-216) ; — *Ruines berbères hammadites. La Kalâa et Tihamamine*, par M. A. Robert (p. 217-268, avec 12 plans et planches et des vignettes) ; — *Inscriptions inédites recueillies par la Société au cours des années 1902-1903*, par M. U. Hinglais (p. 269-291) ; — *El-Meraba des Beni-Ouelbane. L'Antique Celtiana*, par M. Georges Barry (p. 293-311) ; — *Reliquaires d'Enchir-Akhrib et Ruines romaines d'Aïn-Touta*, par M. le chanoine Jaubert (p. 314-323). — Les 402 premières pages du volume de 1904 sont occupées entièrement par le 2e supplément au Catalogue du Musée archéologique de Constantine, dressé par U. Hinglais, conservateur de la bibliothèque et du musée. Ce travail considérable est divisé en trois sections : Numismatique ; Objets antiques et curiosités ; Beaux-Arts. Ce 2e supplément complète le catalogue établi en 1876-1877 par M. Arguel et le 1er supplément donné par le même en 1879-1880, catalogue et supplément publiés déjà par la Société archéologique de Constantine. Dans le même volume on trouve, sous une pagination indépendante, les notices et mémoires ci-après : *La Mégalithe de Bougie*, par M. A. Debruge (p. 3-23, avec 10 plans et planches et des vignettes) ; — *Inscriptions lybiques inédites relevées sur le territoire de la commune mixte d'Aïn-M'lila*, par M. Auguste Vel (p. 25-34, avec 5 planches et des figures) ; — *Monographie de Thagaste*, par M. le Dr Rouquette (p. 35-111, avec 4 planches et 6 pages de tableaux mentionnant la situation de ruines diverses) ; — *Troisième Annuaire d'épigraphie africaine (1903-1904)*, par M. le Dr Carton (p. 113-165) ; — *Les Dessins de l'Oued-Ittel*, p. 167, avec 9 planches) ; — *Notes sur quelques vestiges antiques de la commune mixte des Maadid*, par M. A. Robert (p. 169-188) ; — *Inscriptions inédites de la commune de Constantine pendant l'année 1904*, par M. Ch. Vars (p. 189-226). La simple mais longue énumération qui précède suffira certainement pour

fixer les archéologues de tous pays sur l'importance des deux derniers volumes publiés par l'active société du département de Constantine.

— Après avoir, en 1901, visité l'Algérie, M. l'abbé G. Dervin, curé de Pourcy, a entrepris de contribuer dans la mesure de ses forces à vulgariser la connaissance de notre belle possession de l'Afrique du nord, à réunir, en un seul faisceau, les renseignements les plus utiles et les plus intéressants relatifs à ses zones cultivables, à ses productions de toute espèce, à sa colonisation. De là sa brochure sur l'Algérie : *L'Afrique du nord. L'Algérie* (Épernay, imp. du *Courrier du Nord-Est*, 1902, in-16 de 80 p.). Sans doute, ce n'est, comme l'auteur le dit avec modestie, qu'une « étude de vulgarisation », mais c'est une étude bien faite, soigneusement composée et susceptible, selon le souhait de M. l'abbé Dervin, de créer de nouveaux amis à ce prolongement de la France au-delà de la Méditerranée.

Allemagne. — Il y a deux ans, le R. P. Stufler a écrit une réfutation des théories eschatologiques de M. Schell (*Die Heiligkeit Gottes und der ewige Tod*. Inusbruck, 1903). Au mois d'août dernier, M. Kiefl lui a répondu dans la *Theologisch-praktische Monatschrift* de Passau, et l'a accusé d'avoir dénaturé la pensée de Schell. Dans la brochure qu'il publie aujourd'hui : *Die Verteidigung Schells durch Prof. Kiefl* (Innsbruck, Rauch, 1904, in-8 de 59 p.), le R. P. Johann Stufler réplique à M. Kiefl et défend son interprétation ; il discute successivement l'éternité des peines (p. 6) ; la nature du péché mortel (p. 39); la théorie de la rédemption (p. 44) ; et enfin quelques points de la morale de Schell (p. 47). Cette discussion, un peu vive parfois, mais sérieuse et bien documentée, intéressera ceux qui ont suivi cette controverse.

Belgique. — Aux attaques des Anglais de Liverpool contre leurs agissements dans l'État indépendant du Congo, les Belges répondent en reprochant aux Anglais leur manière d'agir dans la Nigéria méridionale (*La Nigérie du Sud et les « humanitaires » anglais*. Bruxelles, Lebègue, s. d., in-8 de 15 p., avec grav.). Mais pourquoi leur réquisitoire est-il si peu précis ? Tout en considérant comme très vraisemblables les faits généraux énoncés par l'auteur anonyme de cette brochure, nous devons constater qu'ils ne sont étayés par aucun fait particulier. De l'ensemble de menus faits précis découlent, en effet, les conclusions générales ; c'est ce qui permet de juger sévèrement ce qui se passe dans l'État indépendant, et ce que, faute d'informations suffisantes, nous nous refusons encore à faire pour la Nigéria.

Bulgarie. — Nous avons parlé en avril dernier (*Polybiblion*, t. C, p. 381) du premier volume d'un dictionnaire italien-bulgare-français publié par la Société philologique. Il n'y a pas lieu de répéter ce que nous avons dit de cette œuvre et il suffit d'annoncer l'apparition d'un second volume partant de la lettre E pour finir avec la lettre I et la p. 513. Ce nouveau volume porte le nom du P. Silvestre Lilla, « missionnaire en Bulgarie », sans doute le véritable auteur, tandis que le précédent portait le nom de son évêque, notre compatriote Mgr Doulcet. — Ce volume forme le tome XXX des *Actes de la Société philologique* présidée par M. le comte de Charencey et se trouve en dépôt à la librairie C. Klincksieck.

Espagne. — Les deux brochures suivantes : *El Excmo señor D. Marcelino Menéndez Pelayo juzgado por sus libros*, par M. Bernardino Martín Mínguez (Madrid, imp. de los sucesores de Cuesta, in-8 de 95 p.) et *Vindicación del señor D. Bartolomé Carranza de Miranda arzobispo de Toledo, y de la Orden de*

predicadores, par M. Geben Roten (Madrid, sucesores de Rivadeneyra, in-8 de 45 p.) sont une critique des écrits et des opinions de l'éminent littérateur Marcelino Menéndez Pelayo, à propos de l'histoire des hérésies de l'époque visigothe, de l'Inquisition et de Melchior Cano. Le ton sur lequel les auteurs (principalement le premier) attaquent M. Menéndez Pelayo nous a paru trop agressif. Assurément l'académicien espagnol, dont le nom fait autorité en matière littéraire, n'a pas la prétention d'être infaillible en fait de doctrine ni de juger en dernier ressort les questions historiques, parfois obscures, souvent controversées. Mais s'il s'est trompé en parlant de théologie ne mérite-t-il pas qu'on le lui dise avec moins de sans-gêne et, tranchons le mot, avec moins de parti pris que ne l'ont fait les deux auteurs que nous venons de citer?

— M. Julio de Urquijo a découvert, dans les archives du couvent des franciscains de Zarauz, un manuscrit bilingue de Jean de Etcheberri, qu'on croyait perdu. La description et l'analyse de ce document de 450 pages, écrit en basque et en latin, est le sujet d'un article qui vient de paraître en brochure : *Bibliografía vascongada. Un Manuscrito vasco-latino que se creía perdido* (San-Sebastian, « El, Correo de Guipuscoa », 1905, in-8 de 7 p.). Ceux qui s'intéressent à l'étude de la grammaire basque apprendront cette nouvelle avec plaisir.

Italie. — Les éditions de la *Divine Comédie* se multiplient. La maison Hoepli, de Milan, en a publié, à elle seule, toute une série, de tous formats, avec ou sans illustrations, avec ou sans commentaire. Elle a fait paraître jadis (en 1878), sous le nom de *Dantino*, une édition du *Poema sacro* en caractères microscopiques, qui était un peu une fantaisie, et dont l'intérêt était surtout celui de la difficulté vaincue. Aujourd'hui, elle donne du même poème une édition bien autrement pratique sous sa forme élégante; c'est par excellence une édition de poche (petit in-16 de XXII-577 p. — Prix : 3 fr.), dite « edizione minuscola », qui, bien que d'une impression assez fine, se lit très aisément, et qui, grâce à la ténuité du papier, détient vraisemblablement le record de la légèreté. Chaque chant est précédé d'un sommaire; le texte est accompagné d'un commentaire sobre, mais substantiel, dû à M. Raffaello Fornaciari. On trouvera même, en tête du volume, une courte notice sur Dante, et quelques pages sur le sens littéral et sur le sens allégorique de la *Divine Comédie*.

— Le R. P. Dom Ancel étudie, d'après des documents inédits, dans un récent travail l'impression produite par la *Nouvelle de la prise de Calais à Rome* (Rome, Saint-Louis-des-Français, in-8 de 20 p.). Cette nouvelle détacha le pape Paul IV de la politique espagnole sans néanmoins le rapprocher de la France. On le vit désormais oublier les intérêts politiques et s'absorber tout entier dans la réforme de l'Église, qui fut la grande préoccupation de sa vie.

— C'est un fait indéniable que le renouveau de l'esprit religieux à notre époque. Le nombre est de plus en plus grand de ceux à qui le vide désespérant des doctrines matérialistes ne suffit pas et qui aspirent à une religion dont ils sentent le besoin pour appuyer et orienter leur vie. Les uns se laissent entraîner par ce mouvement — nous en avons eu en France de consolants exemples — jusqu'à un retour complet à la foi et aux pratiques du catholicisme. D'autres cherchent ailleurs la solution, soit dans le spiritisme ou le théosophisme, soit dans une sorte de philosophie religieuse qu'ils se créent à eux-mêmes. L'un des plus brillants esprits de l'Italie contemporaine, M. Arturo Graf, qui s'est fait connaître comme un profond

érudit en même temps que comme un poète et comme un écrivain de haute valeur, nous donne un spectacle analogue ; et nous ne pouvons que recommander aux méditations de nos lecteurs le bel article qu'il vient de donner à la *Nuova Antologia* du 1er juin sous ce titre : *Per una fede*. L'on avait déjà remarqué que ses dernières œuvres ne présentaient plus le pessimisme « fantastique, sinistre et sarcastique » (V. Ferrari) de ses premières poésies. Ici, il nous expose les besoins religieux de son cœur, sa ferme croyance à l'immortalité de l'âme qu'il rougit d'avoir jadis essayé d'étouffer en lui, ses convictions morales.

Chine. — Le R. P. de Moidrey, S. J., directeur de l'Observatoire de Zi-Ka-Weï, près Chang-Haï, publie chaque année, dans cette ville, un *Calendrier-annuaire*, qui est, bien qu'écrit en langue française, une sorte d'Annuaire du Bureau des longitudes approprié à la Chine et au Japon. Le *Polybiblion* a reçu les trois *Annuaires* pour 1903, 1904 et 1905 (Chang-Haï, impr. de la Mission catholique, 3 vol. in-12 de 104, 196 et 218 p., avec une carte. — Prix du vol. : 5 fr.). C'est une publication qui progresse dès ses débuts. Chacun des deux volumes, 1904 et 1905, contient quelques données de plus que celui qui l'a précédé. Signalons notamment, en 1905, un tableau graphique très ingénieux du « Clair de lune » pour chaque mois de l'année et une instruction sur la construction des cadrans solaires.

— Le même auteur publie aussi, mais en langue anglaise : *Notes on the climate of Shanghaï* (Shanghaï, Oriental Press). C'est une brochure in-12 de 39 pages avec graphiques et tableaux, fournissant toutes données utiles sur tous les éléments thermométriques et météorologiques concernant le climat et les conditions atmosphériques et sanitaires de Chang-Haï et de la région, le tout complété par une carte des variations de l'aiguille aimantée sur l'empire Chinois et les îles du Japon.

Brésil. — M. Ferreira da Rosa, auteur de plusieurs ouvrages estimés, dont le *Polybiblion* a rendu compte précédemment, continue la publication d'une revue mensuelle : *O Commentario*, qui est l'organe autorisé des vrais Brésiliens catholiques. Cette revue vient d'entrer dans sa troisième année, et nous sommes heureux de constater son succès, ainsi que de signaler les progrès qu'elle a su accomplir, tant dans le soin typographique qui la distingue que dans la rédaction si littéraire et si variée de ses articles. L'Amérique du Sud, espagnole ou portugaise, se réveille et promet un bel épanouissement. C'est justice de le reconnaître et de le dire.

États-Unis. — Il existe, depuis 1893, un inventaire de la correspondance de James Monroë, divisé en deux parties ; dans l'une sont successivement énumérées toutes les lettres écrites par Monroë lui-même alors conservées au « Department of State » ; l'autre énumère, dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, les lettres conservées dans le même dépôt qui furent adressées par ses correspondants au célèbre Président de la République américaine. Pour remédier aux inconvénients que présente un plan de ce genre, la Bibliothèque du Congrès a entrepris en 1903, aussitôt après être entrée en possession des papiers de Monroë, d'en établir, dans l'ordre chronologique, un inventaire sommaire qui, combiné avec le répertoire publié en 1893, fût susceptible de rendre tous les services qu'un historien peut attendre d'instruments de ce genre. C'est ce qu'a exécuté avec beaucoup de soin, sous la direction de M. Worthington Chauncey Ford, M. Wilmer Ross Leech (*Library of Congress. Papers of James Monroe*, listed in chronological order from the original Manuscripts in the Library of Congress. Washington, Government Printing Office, 1905, in-8 de 114 p., avec 12 planches) qui, non

content d'inventorier tous les documents précédemment conservées au « Department of State », a introduit dans son répertoire d'autres documents possédés par la Bibliothèque du Congrès. Un fac-similé du « Journal » tenu par Monroë des négociations qui aboutirent à la cession de la Louisiane par la France, — journal dont le texte avait été précédemment publié dans le n° 5 des Notés sur la Bibliothèque du Congrès publiées à l'occasion de l'Exposition de Saint-Louis, — accompagne cet excellent répertoire.

— Pour combler, en les faisant connaître, quelques-unes des lacunes de sa collection de cartes à grande échelle des pays étrangers, la Bibliothèque du Congrès vient d'en publier une liste provisoire, comprenant l'inventaire des cartes possédées par elle de trente et un États autres que la Grande-Bretagne, pour laquelle un catalogue particulier paraîtra ultérieurement (*Check List of large Scale Maps published by foreign Governments, — Great Britain except, — in the Library of Congress*, compiled under the direction of Phillips. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 58 p.). Que de lacunes dans cet inventaire, où des cartes d'une importance capitale ne sont pas même représentées par une seule feuille ; c'est le cas, par exemple, pour la carte de France à l'échelle de 1 : 100.000e dite « du Service vicinal », et aussi pour notre carte géologique au 1 : 80 000e ! Et cependant, si incomplet soit-il, et en dépit de différentes erreurs de classement (qui ont fait intercaler des cartes d'Égypte dans une série de cartes algériennes, à la p. 22), cet inventaire interfolié, dans lequel de bonne tables facilitent les recherches, n'en présente pas moins son intérêt, et même son utilité.

— Après avoir, il y a quelques années, publié une liste provisoire des journaux américains qu'elle possède, voici que la Bibliothèque du Congrès de Washington met au jour un travail de même genre pour les journaux étrangers. Exécutée sous la direction de M. Allan B. Slauson, directeur du département des périodiques, cette liste est établie dans un ordre géographique fort simple : en premier lieu, vient le Royaume-Uni, avec les journaux de ses différentes divisions métropolitaines, puis ceux de ses nombreuses colonies ; viennent ensuite, suivant leur ordre alphabétique, les différents pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique, des Indes occidentales (y compris Porto-Rico) et les États du Nouveau Monde, enfin les possessions américaines de l'Océan Pacifique. Dans chaque contrée, les journaux sont classés suivant l'ordre alphabétique du mot essentiel de leur titre, d'après le lieu de publication. Cette liste bibliographique, très soigneusement dressée, ne présentera pas d'intérêt que pour les seuls travailleurs américains; en Europe aussi, plus d'un pourra la consulter avec un réel profit (*A check List of foreign Newspapers in the Library of Congress*. Compiled under the direction of Allan Bedient Slauson. Washington, Government Printing Office, 1904, in-4 de 71 p.).

— La dernière des listes bibliographiques publiées par la Bibliothèque du Congrès, dressée sous la direction de M. Appleton Prentiss Clarck Griffin, a trait au service consulaire des États-Unis et énumère les différents ouvrages contenant des plans de réforme de ce service (*List of References on the United States Consular Service*, with Appendix on Consular Systems in foreign Countries. Washington, Government printing Office, 1905, in-8 de 27 p.). Cette liste a pour complément un appendice donnant le titre d'ouvrages relatifs à la constitution et à l'histoire des systèmes consulaires dans les autres pays du globe, capables par conséquent de suggérer des idées aux législateurs chargés de modifier l'organisation consulaire actuelle des États-Unis. Utile à ce point de vue, la liste bibliographique

dont nous parlons présente encore, par la manière même dont elle est établie, de l'intérêt pour tous ceux qui désirent étudier le service consulaire des différentes nations dans les autres contrées.

— Quand un haut officier civil devient, par suite de faits graves, l'objet d'un acte d'accusation qui entraîne sa citation devant un tribunal spécial, il y a *impeachment*. Quels sont les meilleurs ouvrages juridiques, constitutionnels et historiques traitant de l' « impeachment » aux États-Unis, quels cas y ont jusqu'à présent donné lieu, enfin quels sont les principaux ouvrages relatifs à l' « impeachment » dans la loi anglaise, voilà ce que l'on trouvera dans la récente bibliographie choisie de l' « impeachment » publiée par la Bibliothèque du Congrès de Washington (*Select List of References on Impeachment*, compiled under the Direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government Printing Office, 1905, in-8 de 16 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Raisons de croire*, par F. Lacointa (in-18, Retaux). — *Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents*, par Mgr Doublet (3 vol. in-12, Berche et Tralin). — *Apologies de Justin*, texte grec, traduction française, Introduction et index par L. Pautigny (in-12, A. Picard et fils). — *La Lumière de la foi*, par le R. P. E. Hugon (in-12, Lethielleux). — *La Mère de grâce*, par le R. P. E. Hugon (in-12, Lethielleux). — *L'Évangéliaire des dimanches*, par J.-C. Broussolle (in-8, Lethielleux). — *Le Cœur et ses richesses. VIII. La Paix*, par l'abbé L. Lenfant (in-16 carré , Poussielgue). — *Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes*, par A. Curet (in-8, Pedone). — *L'Année administrative, année 1904*, publiée par M. Hauriou, G. Jèze et C. Rabany (in-8, Giard et Brière). — *La Science moderne devant le surnaturel*, par F. Lefort (gr. in-8, Vic et Amat). — *La Philosophie pratique de Kant*, par V. Delbos (in-8, Alcan). — *Le Malaise de la pensée philosophique*, par A. Cresson (in-16, Alcan). — *La Justice et l'Expansion de la vie, essai sur le bonheur des sociétés humaines*, par J. Novicow (in-8, Alcan). — *L'Idéalisme contemporain*, par L. Brunschvicg (in-16, Alcan). — *La Morale chrétienne et la Moralité en France*, par C. Piat (in-16, Lecoffre). — *Nos Enfants au collège. Le Corps et l'âme de l'enfant*, par le Dr M. de Fleury (in-18, Colin). — *Le Retour à la terre et la surproduction industrielle*, par J. Méline (in-16, Hachette). — *L'Amérique au travail*, par J. F. Fraser; trad. par M. Saville (petit in-8, Dumoulin ; Lethielleux). — *Socialistes et sociologues*, par J. Bourdeau (in-16, Alcan). — *L'Année sociologique, 8e année (1903-1904)*, publiée sous la direction de E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Monographie horticole des plantes bulbeuses, tuberculeuses, etc.*, par R. de Noter (in-12, Amat). — *La Fleur qui parle et la plante qui guérit*, par l'abbé A. de Céüze (in-18 cart., Vic et Amat). — *Les Épidémies et les maladies contagieuses au XXe siècle*, par le Dr J. Félix (in-16, Vigot). — *Le Ternaire magique de Shatan, envoûtement, incubat, vampirisme*, par C. Lancelin (in-8, Daragon). — *L'Évolution inorganique*, par N. Lockyer; trad. de l'anglais par E. d'Hooghe (in-8 cart., Alcan). — *Leçons de mécanique élémentaire*, par P. Appell et J. Chappuis (in-16, Gauthier-Villars). — *L'Algèbre de la logique*, par L. Couturat (in-8, cart., Gauthier-Villars). — *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, par C.-F. Bachet (in-16, Gauthier-Villars). — *Éclipses de soleil. Instructions sommaires*, par M.-G. Bigourdan (in-8, Gauthier-Villars). — *Solutions des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de 1886 à 1903*, par le colonel allemand Hauschild; trad. par le capitaine P. Corteys (in-8, Chapelot). — *Le Morvan dans la défense de la France*, par le lieutenant-colonel Biottot (in-8, Chapelot). — *Les Torpilles et les mines sous-marines*, par H. Noalhat (in-8, Berger-

Levrault). — *Sports athlétiques*, par E. Weber (in-18, Garnier). — *L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant*, par H. Hébert (in-18, Société française d'impr. et de librairie). — *Photographie. Les Débuts d'un amateur*, par J. Carteron (in-8, Mendel). — *Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon*, par E. Pilastre (in-8, Librairie de Paris, Firmin-Didot). — *Les Chants de l'aurore*, par A. Joussain (in-16, Société française d'impr. et de librairie). —*Arpèges*, par L. Hély (in-12, Fischbacher). — *L'Homme intérieur, 1901-1905*, par C. Guérin (in-12, Mercure de France). — *Gerbe d'Armelle, fleurs d'amour*, par B. Steller (in-16, Dujarric). — *Estello*, poèmes en français et en provençal en regard, par E. Houchart (in-8, Avignon, Aubanel). — *La Reine d'Escosse*, tragédie d'Anthoine de Montchrestien, texte critique établi d'après les quatre éditions de 1601, 1604, 1606, 1627, par les élèves de seconde année de l'École normale, sous la direction de G. Michaut (in-16, Fontemoing). — *Le Sang du Calvaire*, drame sacré en 5 tableaux, par C. Grandmougin (gr. in-8, Émile-Paul).— *Les Carosses du Roi*, par K. Waliszewski (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Mort vivant*, par R.-L. Stevenson; trad. par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Femme de lettres*, par M. Floran (in-16, Hachette). — *Sur le tard*, par A. Barratin (in-16, Lemerre). — *L'Illusion sentimentale*, par P. Flat (in-8, Fontemoing). — *En marge des vieux livres, contes*, par J. Lemaître (in-12, Société française d'impr. et de librairie). — *Les Algues vertes*, par P. Delider (gr. in-8, Messein). — *L'Amour qui dure, scènes et récits de la vie aux colonies*, par M. P. de Grandville (in-12, Dujarric). — *Le Père et le fils (secret de famille)*, par A. Mulé (in-16, Dujarric).— *Chasses en Abyssinie*, par H. Decaux (gr. in-8, Delagrave). — *Le Notaire de Valfleur*, par M. de Méria (in-12, H. Gautier).— *Chaîne renouée*, par M. du Campfranc (in-12, H. Gautier). — *Le Rêve de Suzy*, par H. Ardel (in-16, Hatier). — *Suzanne*, par P. Deschamps (petit in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Le Serment de Marcelle*, par M. de Harcoet (in-12, Téqui). — *La Cité des intellectuels*, par F. Maillard (in-18, Daragon). — *Écrivains et styles*, par A. Schopenhauer; trad. par A. Dietrich (in-16, Alcan). — *Littérateurs et artistes. Paul Gourmand*, par F. Clerget (in-16, Bibl. de l'Association). — *France et Belgique, études littéraires*, par E. Gilbert (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Théâtres du boulevard du Crime, de Nicolet à Déjazet (1752-1862)*, par H. Beaulieu (in-8, Daragon). — *Nouveaux Documents sur les comédiens de campagne. La Vie de Molière et le Théâtre de collège dans le Maine*, par H. Chardon. T. II (in-8, Champion). — *Lettres à ma cousine*, par G. Aubray. 1re série (in-16, édit. du *Mois littéraire et pittoresque*). — *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de P. Joanne. Introduction par E. Reclus (gr. in-4, Hachette). — *Zigzags en France*, par H. Roland (in-16, Hachette). — *En Zigzag de Singapour à Moscou, notes de route*, par J. de Nettancourt-Vaubecourt (in-18, Plon-Nourrit). — *Coins d'Égypte ignorés*, par A. Gayet (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Chemins de fer coloniaux en Afrique. 3e partie. Chemins de fer dans les colonies françaises*, par E. de Renty (in-18, F.-R. de Rudeval). — *L'Administration financière du sanctuaire pythique au IVe siècle avant J.-C.*, par E. Bourguet (in-8, Fontemoing). — *Histoire de la formation particulariste. L'Origine des grands peuples actuels*, par H. de Tourville (gr. in-8, Firmin-Didot). — *L'Époque contemporaine (1789-1902)*, par E. Driault (in-12, Alcan).—*La Bienheureuse J.-M. de Maillé*, par le P. Léopold de Chérancé (in-12, Poussielgue). — *Le Curé d'Ars, vie du bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney*, par l'abbé A. Monnin (2 vol. in-12, Téqui). — *Le Cardinal Lavigerie*, par le vicomte de Colleville (in-18, Librairie des Saints-Pères). — *Lettres de Louis XI, roi de France. T. IX. Lettres de Louis XI, 1481-1482*, publiées par

J. Vaesen (in-8, Laurens). — *Mémoriaux du Conseil de 1661*, publiés pour la Société de l'histoire de France par J. de Boislisle. T. I (in-8, Laurens). — *Le Drame de Varennes, juin 1791*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *Histoire de Marie-Antoinette*, par M. de la Rocheterie. Nouvelle édition revue (2 vol. in-8, Perrin). — *Fleur de lys*, par Osmond (in-8, Daragon). — *Un Représentant de la bourgeoisie angevine à l'Assemblée nationale constituante et à la Convention nationale. L.-M. La Revellière-Lépaux (1753-1795)*, par A. Meynier (in-8, A. Picard et fils). — *Inquisition et inquisitions*, par L.-A. Gaffre et A. Desjardins (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Assistance sous la Législative et la Convention*, par Ferdinand Dreyfus (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Études sur les armées du Directoire*, par P. Mahon. 1re partie. *Joubert à l'armée d'Italie; Championnet à l'armée de Rome (octobre 1798-janvier 1799)* (in-8, Chapelot). — *Le Cas de Bazaine*, par E. Peyron (in-8, Stock), — *Le Clergé picard et la Révolution*, par l'abbé Le Sueur (2 vol. in-8, Amiens, Yvert et Tellier). — *La Coutume de Royan au moyen âge*, par G. Musset (in-8, La Rochelle, Texier et fils). — *Examen de conscience. Causeries sur le temps présent*, par R. Havard de la Montagne (in-16, Perrin). — *Questions diplomatiques de l'année 1904*, par A. Tardieu (in-12, Alcan). — *La France et la Paix armée. La Conférence de la Haye*, par C. Guieysse (in-12, « Pages libres »). — *Le Clergé français et le Concordat*, par le baron E. de Mandat-Grancey (in-16, Perrin).— *Le Secret de la franc-maçonnerie* (in-16, Perrin). — *Les Signes de la fin du monde*, par J. du Valdor (2 vol. in-8, Vic et Amat). — *L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme (1800-1848)*, par G. Goyau (2 vol. in-16, Perrin). — *L'Allemagne*, par Mgr J. Fèvre. T. I. *Le Catholicisme* (in-8, Savaète). — *Les Espagnols d'autrefois. Récits historiques*, par Dom J. Rabory (in-8, Savaète). — *L'Espagne, terre d'épopée. Les Vieilles Villes et leurs souvenirs*, par P. Suau (petit in-8, Perrin). — *L'Espagne et l'Ancien Régime*, par G. Desdevises du Désert. T. III. *La Richesse et la civilisation* (gr. in-8, Société française d'impr. et de librairie). — *Propos d'Espagne*, par E. Martinenche (in-16, Hachette). — *Espagnols et Portugais chez eux*, par M. Quillardet (in-18, Colin). — *L'Empire russe et le Tsarisme*, par V. Bérard (in-18, Colin). — *Sanctuaires et paysages d'Asie*, par A. Chevrillon (in-16, Hachette). — *En Mandchourie*, par G. de la Salle (in-18, Colin). — *L'Expansion des Boers au* XIXe *siècle*, par H. Dehérain (in-16, Hachette). — *English colonial administration under Lord Clarendon (1660-1667)*, by P. T. Kaye (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Justice in colonial Virginia*), by O. Perry Chitwood (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis*, par H. Buffenoir (gr. in-8, Leclerc). — *Joseph Reinach historien. Revision de « l'histoire de l'affaire Dreyfus »*, par M. Dutrait-Crozon (in-8, Savaète). — *Études sur l'historiographie espagnole. Mariana historien*, par G. Cirot (gr. in-8, Fontemoing). — *L'Auberge des princes en exil*, par E. Gossart (in-18, Bruxelles, Weissenbruch). — *En vibrant*, par R. de Montozon (in-18, Vic et Amat). — *Romans à lire et romans à proscrire*, par l'abbé L. Bethleem (in-16, Cambrai, Masson).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE — THÉATRE

1. *Œuvres. Heures lointaines. Aux Champs. Voix de la glèbe. Poèmes inédits*, par Paul Harel. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de II-229 p., 5 fr. — 2. *Derniers Poèmes*, par l'abbé Jean Barthès. Paris, Lemerre, 1905, petit in-8 de III-104 p., 2 fr. 50. — 3. *Poèmes de France et d'Italie*, par Pierre de Nolhac. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 232 p., 3 fr. 50. — 4. *Prima et ultima verba*, par Ernest Dufourt. Lyon, imp. A. Rey, 1905, in-12 de 192 p., 5 fr. — 5. *Le Secret de la vie*, par Fernand Richard. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de VI-133 p., 3 fr. — 6. *L'Ombre des pins*, par Gabriel Nigond. Paris, Stock, 1904, in-18 de 289 p., 3 fr. 50.— 7. *Le Poème du travail et du rêve*, par Amédée Prouvost. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-18 de 130 p. — 8. *Harmonies printanières. Premiers Accents*, par Pierre Delider. Paris, Messein, 1904, gr. in-8 de 128 p., illustr. de l'auteur, 10 fr. — 9. *Le Christ*, par Halil Ganem. Paris, Téqui, 1903, in-16 de 278 p., 3 fr. 50. — 10. *La Lumière dans l'ombre, poèmes de la vie cérébrale*, par Maurice Gautier. Paris, Perrin, 1905, in-12 de 151 p., 3 fr. — 11. *Les Prémices*, par Guillaume Carantec. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 143 p., 3 fr. — 12. *La Promeneuse*, par Francis Éon. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-12 de 152 p., 3 fr. 50. — 13. *Reliquiae*, par Charles Grolleau. Paris, Carrington, 1904, in-18 de 105 p. — 14. *Les Émotions modernes*, par Émile Lante. Paris, Havard, 1904, in-18 de 203 p., 3 fr. — 15. *Douleur et volupté*, par Gabriel Chevenet. Paris, Sansot, 1905, in-8 de 139 p., 3 fr.— 16. *L'Ame brûlante*, par la baronne de Baye. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 158 p., 3 fr. — 17. *Le Culte intérieur*, par Georges Bouyer. Paris, Messein, 1905, in-8 de 52 p., 1 fr. 50.— 18. *La Divine Aventure*, par Roger Allard. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-18 de 178 p., 3 fr. 50. — 19. *Échos et reflets*, par Paule Riversdale. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de 130 p., 3 fr. — 20. *L'Être double*, par la même. Paris, Lemerre, 1904, in-12 de VII-299 p., 3 fr. 50. — 21. *La Chaîne du rêve*, par Charles Dornier. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-18 de 126 p., 3 fr. 50. — 22. *Au Pays de Sologne, poésies et nouvelles du terroir*, par Paul Besnard. Paris, Cornély, 1905, in-18 de 126 p., 2 fr. 50. — 23. *Sonnets antiques et modernes*, par Paul Dandicole. Paris, Lemerre, 1905, petit in-8 de 227 p., illustré de reproductions de Bouguereau, Wagrez, Chéret, etc., 6 fr. — 24. *Les Pierres sonores. Ecce homo*, par Lya Berger. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-12 de 224 p., 3 fr. 50 — 25. *Les Cloches du passé*, par Marylie-Markovitch. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 123 p., 3 fr. — 26. *Au long des terrasses*, par Paul Castiaux. Lille, édition du Beffroi, 1905, in-18 de CLXXIV p., 3 fr. 50. — 27. *Un Siège célèbre (pratique et théorie)*, par Jean Lataste. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-18 de 29 p., 0 fr. 75. — 28. *Œuvres d'Horace* ; traduites en vers français, par Alphée Motheau. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de XII-445 p., 4 fr. —29. *Voyage au Harz*, de Heinrich Heine ; traduction par Charles Pruvot. Paris, édition de « La Pensée », 1905, in-8 de 29 p., 1 fr.

Théatre. — 1. *La Massière*, comédie en 4 actes, par Jules Lemaitre. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 237 p., 3 fr. 50. — 2. *Mademoiselle Floriette Bachet, du Conservatoire*, comédie moderne en 5 actes, par Paul Mougin. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 127 p., 2 fr. — 3. *La Conversion d'Alceste*, comédie en 1 acte, en vers, par Georges Courteline. Paris, Flammarion, 1905, petit in-18 de 36 p., 1 fr. 25. — 4. *Petits Drames ignorés. Les Œuvres des autres*, par Jeanne France. Paris, éditions de la « France semeuse », 1904, in-18 de 80 p., 1 fr. — 5. *La Passion*, drame en 5 actes, en prose, par Gaston Baty. Lyon, Paul Phily, 1905, in-18 de 459 p., 3 fr. 50. — 6. *La Croisade des enfantelets francs*, par Louis Ernault. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 158 p., 3 fr. — 7. *Le Poème de l'âme*, par Léon Vannoz. Paris, édition des Poètes, 1905, in-8 de XXIX-173 p.

1. — M. Paul Harel est de ceux que l'on réédite. « J'ai donc, nous dit-il, rappelé à moi mes livres épars et mes jeunes pensées, et je me suis efforcé de séparer la paille du froment. Voici ma récolte. » Cette récolte a de la valeur. Peu de poètes savent, comme M. Paul Harel, réunir autant de qualités aimables et solides. Le recueil de ses *Œuvres* comprend les divisions suivantes : *Heures lointaines*, *Aux Champs*, *Voix de la glèbe*, *Poèmes inédits*. Cette dernière partie, d'ailleurs fort courte, ne vaut peut-être pas les trois autres ; mais celles-ci renferment des pages charmantes. Ce qui distingue l'ancien aubergiste du *Grand Saint-André*, c'est un mélange harmonieux d'émotion mesurée, d'heureux pittoresque, d'esprit religieux et patriotique, de bonhomie gauloise et de sincère amour pour les humbles. Ses poésies sont bien celles d'un rural, qui ne décrit pas la nature « de chic, » mais qui l'a longuement observée et ne l'en aime que mieux. Comme il connaît les choses, il connaît les hommes. Il aime les paysans et leur dit leurs vérités. Il a des tendresses pour les prolétaires des campagnes, gueux, chemineaux, passants inconnus qui vont vers des buts mystérieux. Ses descriptions ont tantôt une touche large et sereine, tantôt une allure humoristique et piquante. Il connaît la rêverie, mais ne s'y attarde pas, et ses hymnes rustiques à *Mars*, à *Avril* se ressentent plutôt de la grâce gentille d'un Remy Belleau que des graves envolées de Lamartine. Voici le début d'un sonnet sur *le Printemps et les Gueux* :

Ouvriers sans travail, hommes sans feu ni lieu,
Artistes du plein air, chanteurs, traîneurs de loques,
Baladins, joueurs d'orgue, aveugles, ventriloques,
Bienheureux fainéants, nos frères devant Dieu.

Sur vous de chauds rayons descendent du ciel bleu,
Aux ronces des chemins brillent vos pendeloques,
Le babil des oiseaux se mêle à vos colloques,
Les vergers sont en fleurs ; couchez-vous au milieu.

M. Paul Harel combat la dépopulation des campagnes.

Les paysans devaient rester des paysans.

Et il ajoute :

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

2. — M. l'abbé Jean Barthès mérite les éloges que lui décerne, dans la préface de son petit livre, M. François Coppée. L'auteur des *Derniers Poèmes* a du rythme, du mouvement et de la vie. Curé de campagne, il traduit dans ses vers, tantôt la mélancolie d'un pasteur qui voit les campagnards se gâter, tantôt, et plus souvent, la bonne gaieté française et même gauloise qui prend le dessus et réconforte. Il chante le cantonnier qui travaille un peu, mais si peu !... Il chante l'archéologue

qui fouille dans le sol et qui découvre, avec une religieuse émotion... une tête de vache. Il chante le pauvre frère Stapin qui a bien promis de ne plus boire... et qui boit toujours. Certains sonnets bien martelés rappellent la manière de Hérédia, et certains dizains, groupés sous le titre d' « Instantanés », sont visiblement imités de M. Coppée. En poète avisé, M. l'abbé Barthès ne sacrifie pas à la mode, cette mode dont il dit :

D'après elle, le vers n'est plus qu'un objet d'art,
Un joyau florentin serti de rime rare,
Et chaque strophe est une Infante qui se pare
Des mobiles reflets d'un manteau de brocart.

Citons encore les strophes suivantes, qui terminent la pièce intitulée : *Pluie de feuilles.*

Elles tombent des arbrisseaux, des églantiers,
Des marroniers touffus, des ormes et des frênes ;
Toute la flore en deuil se dépouille, et les chênes,
Feuille à feuille, à leur tour, pleurent dans les sentiers.

Et vous tombez ainsi, rêve qui nous enivre,
Espoir, illusion, croyances d'autrefois,
Oui, vous tombez comme les feuilles dans les bois,
Et l'âme, en vous perdant, perd la douceur de vivre.

Du moins, quand reviendront les caresses d'Avril,
L'arbre retrouvera, sous les brises nouvelles,
Des rameaux verts, des chants d'oiseaux et des bruits d'ailes.
Mais le cœur desséché, quand reverdira-t-il ?

L'auteur est peut-être moins bien inspiré dans les pièces de circonstance, mais c'est le défaut des pièces de circonstance.

3. — M. Pierre de Nolhac n'est pas seulement l'historien que l'on connaît, et l'habile organisateur du Musée de Versailles ; c'est encore un poète, mais un poète érudit, artiste, dilettante, un poète qui écrit pour les lettrés, et se plaît dans les souvenirs classiques. Ses *Poèmes de France et d'Italie* nous promènent dans mainte cité antique et du moyen âge. Ils nous font rêver avec mélancolie sur toutes les gloires déchues. M. de Nolhac aime à évoquer, sur les ruines de Syracuse, la guerre du Péloponèse ; il suit les vaisseaux grecs et phéniciens sur les mers ; il voit dans la destruction des temples de Jupiter « la revanche des Titans. » Et tout cela est très « intellectuel. » L'auteur aime Dante, Pétrarque, Botticelli. Il aime les tableaux que faisait brûler Savonarole, et Savonarole qui faisait brûler les tableaux. Il aime saint François d'Assise, et il aime également Lucrèce Borgia.

Oh ! n'avoir pas vécu chez Madame Lucrèce.

En France, M. de Nolhac chante les volcans d'Auvergne, et son inspiration, abreuvée aux sources géologiques, lui fait voir en activité ces cratères éteints. C'est avec un vrai souffle qu'il évoque l'ombre

héroïque de Vercingétorix. Quoique indulgent pour les païens. il apprécie le rôle des moines, et apostrophe ainsi l'un d'entre eux :

Dans ton espoir sublime et ton rêve innocent,
Meurs pour le monde ingrat, héros pur et sans gloire !
Il oubliera demain, en dictant son histoire,
Que le sol dont il vit est pétri de ton sang.

Le sonnet qui suit ne fera pas plaisir aux huguenots, mais n'en exprime pas moins une vérité frappante :

Florence de Laurent, Florence de Marsile,
Qui goûtais le savoir comme une volupté,
Tes villas répétaient les échos du Pœcile,
Peuple chrétien ému de l'antique beauté.

De grands vieillards, pareils à des rois qu'on exile,
Avaient porté la Grèce aux murs de la cité ;
Athènes, qui par eux parlait en cet asile,
Instruisait et charmait une autre humanité.

La raison et la foi s'unissaient, heure unique !
L'Église n'avait point déchiré sa tunique.
Et recevait Platon comme un saint inconnu.

Un moine d'Allemagne, applaudi par les reitres,
A maudi l'Italie et dénoncé ses prêtres ;
Le monde est-il meilleur depuis qu'il est venu ?

4. — Un vrai talent, souple et fort, distingue M. Ernest Dufourt. Cris d'admiration devant la nature, éclats vibrants de patriotisme, plaintes pathétiques d'une mère devant le lit de mort de son enfant, badinages de circonstance, railleries légères sur le printemps qui n'est pas une jolie saison, rêveries historiques et rétrospectives sur le Masque de fer : il y a de tout dans *Prima et ultima verba*, et, un peu partout, le lecteur découvre avec plaisir des strophes tantôt puissantes, tantôt gracieuses. — Citons ces vers qui terminent une pièce adressée par l'auteur « à sa fille Louise. » Le poète parle de Dieu :

Souviens-toi que la vie où tu marches, rieuse,
Regardant l'avenir sans trouble et sans émoi,
Sera d'autant plus douce à ton âme pieuse
Que tu l'auras prié plus souvent : souviens-toi

Qu'il n'est pas de bonheur sans un peu de souffrance,
Qu'il n'est pas de plaisir qui ne laisse un ennui ;
Qu'il n'est pas de chagrin sans un peu d'espérance,
Qu'il n'est pas de douleur qui ne trouve un appui.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les strophes énergiques de *la Mort de l'Aigle*, ni la belle allégorie de *la Route*, où le poète décrit en termes saisissants la vie errante du chemineau.

Pour faire une critique, disons que M. Ernest Dufourt n'est qu'à moitié heureux dans le sonnet. Il commence généralement bien ; mais la « chute » — cette terrible chute — est un peu quelconque. Le vers qui

termine la bluette est trop *ordinaire*, et il en résulte pour le lecteur une petite déception.

5. — M. Fernand Richard a l'âme d'un poète. Il a même de l'âme tout court, c'est-à-dire des émotions profondes, qui se traduisent par des accents majestueux et tragiques. Il chante la douleur, mais il veut la rendre féconde et utile, car c'est là *le Secret de la vie*.

Certains cris rappellent Musset :

> Plus le cœur est profond, plus il contient d'angoisse ;
> Mais plus il est brisé, plus il contient d'amour.

Écoutons encore ces strophes où palpite un émoi contenu :

> Je sais, ô mornes fleurs, des âmes solitaires
> Qui, comme vous, dans leur mélancolique paix
> Attendent aux soirs bleus, sous l'ombre du mystère,
> L'amant consolateur qui ne viendra jamais.
>
> Closes dans le tombeau d'espérances déçues,
> Elles sourient encore, et le frémissement
> Des caresses d'amour qu'elles n'auront pas eues
> Au fond de leurs soupirs chante immortellement.

On peut reprocher à M. Fernand Richard de trop savoir qu'il est ému, et de raffiner ses émotions. Mais l'auteur du *Secret de la vie* a une qualité rare chez les poètes du jour : il est harmonieux, et, s'il se laisse trop captiver par sa propre harmonie, du moins est-il excusable.

6. — Sous *l'Ombre des pins*, de M. Gabriel Nigond, on respire un sain parfum d'idylle, bien qu'une part notable y soit faite à la tragédie et à l'élégie. Ce qui plaît le plus dans ce recueil, ce sont les descriptions rustiques faites de détails simples et familiers. Ce sont aussi quelques jolis dialogues, comme celui de Fra Angelico avec le jardinier qui lui porte un lys et avec Giovanna, la pauvre petite jardinière qui pose inconsciemment pour la Madone avant de mourir. M. Nigond exprime avec un humour touchant les plaintes d'un âne battu. Il décrit les derniers moments de la vieille servante du curé, Claudine, qui, ayant aimé les bêtes toute sa vie, veut les revoir avant de mourir. L'auteur est moins à son aise quand il aborde, dans *Tristan*, la légende moyen-âgeuse ou quand il met en scène la mort de Maurice de Guérin. A ses qualités de versification légère et facile se mêlent alors de l'imprécision, du décousu et des longueurs ; mais l'ensemble demeure estimable.

7. — Les grandes villes, avec leurs usines et leurs trafics, sont-elles poétiques ? Parfaitement, nous répond M. Amédée Prouvost, et il nous le prouve dans une série de sonnets consacrés à décrire les aspects d'une cité manufacturière du Nord. *Le Poème du travail et du rêve* est un recueil assez original, où les sujets sont bien choisis, et où règne d'un bout à l'autre le sentiment du pittoresque. L'auteur chante la forge, la manufacture, les arrivages de laine, les canaux, la navette du tisserand. Il célèbre également les distractions ouvrières : le jeu de

boule, le jardin du faubourg, le carrousel de la fête foraine. Il note la physionomie qu'offre la ville le dimanche. Il a un mot pour la sœur des malades, qui se dévoue à soigner les travailleurs. Ses sonnets, comme mérite de facture, ne dépassent pas un niveau estimable. Mais M. Amédée Prouvost est malgré tout un pittoresque et un sympathique. Qu'on l'approuve ou non, on aime à l'entendre interpeller ainsi les cheminées d'usine :

Sœurs des clochers d'ardoise et des beffrois hautains.

8. — Nous ne voudrions pas contrister M. Pierre Delider, car ses *Harmonies printanières* et ses *Premiers Accents* sont pleins d'excellentes intentions. Et puis quelle superbe édition sur papier de grand luxe, illustrée d'artistiques dessins de l'auteur ! M. Pierre Deliler a du poète le penchant à la rêverie et une certaine naïveté douce. Il chante avec une aimable conviction Apollon, les Muses, Flore, Pomone, Éole, les Néréides. Il appelle le soleil « le doux et chaud Phébus. » Tout cela ne l'empêche pas d'exprimer des sentiments fort chrétiens, et de nous offrir d'édifiants sermons où « fragilité » rime avec « culpabilité ». Avec tout cela, les vers de M. Delider ont un grave malheur, celui de ressembler beaucoup à de la prose, de contenir de nombreuses négligences et d'illustrer des conceptions qui trop souvent n'en valent pas la peine. L'auteur des *Harmonies printanières* et des *Premiers Accents* est un homme bien aimable, mais il n'a pas le « je ne sais quoi. »

9. — Nous craignons fort que M. Halil Ganem n'ait pas assez médité la maxime de Voltaire : « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. » *Le Christ* est un recueil de piécettes qui résument la vie et l'enseignement de Jésus, mais d'une façon bien terne et bien prosaïque. Certains petits vers surtout, que l'auteur affectionne, font penser à la littérature de mirliton. Et puis que penser de celui-ci :

Véronique, soudain, d'un bond fendit l'espace.

Et goûtera-t-on beaucoup ce quatrain :

L'homme voit et discerne
Le bien du mal,
Il porte une lanterne
A l'os frontal.

L'auteur traite Pilate de « tétrarque. » Renvoyons-le à Hérode. Il commet par distraction un vers de quatorze pieds en croyant faire un alexandrin. Il n'est pourtant pas impossible de trouver quelques vers bien venus ; celui-ci par exemple :

De même que la nuit, la mort est lumineuse

et cet autre :

Le cœur est la racine et l'esprit est la plante.

Du reste l'esprit du volume, c'est-à-dire le cœur de M. Halil Ganem, est excellent.

10. — M. Maurice Gautier chante *la Lumière dans l'ombre.* Il y a plus d'ombre que de lumière. Il nous gratifie, comme il le dit lui-même,

De vers berceurs, obscurs, aux termes imprécis.

On sait d'ailleurs qu'il y a des lecteurs auxquels cette imprécision paraît louable. Ceux-là goûteront les vagues désirs, les vagues regrets, les vagues amours, les vagues aspirations de M. Maurice Gautier. Peut-être comprendront-ils ce que le poète dit lorsqu'il veut donner aux émois de son cœur « la cadence adorable de l'Être. » Mais nous allions oublier de dire que le recueil a pour sous titre : *Poèmes de la vie cérébrale.* Respectons l'adjectif cérébral et l'état d'âme de messieurs les cérébraux. Il y a du reste quelque chose de noble et de touchant, parfois, dans les aspirations de M. Maurice Gautier. Il dit dans un beau vers :

Qui n'a pas dit à Dieu : Mon Dieu ! sans même y croire ?

Il donne en passant un bon conseil à plus d'un :

Demandez la grâce à la bonne Vierge
De ne pas rester chrétien à demi.

Un peu moins d'hiatus, un peu moins de phrases contournées péniblement, un peu moins de suppressions d'articles, un peu moins de chutes insignifiantes à la fin des pièces, et M. Maurice Gautier aurait des chances de dépasser la moyenne des poètes contemporains.

11. — M. Guillaume Carantec, dans *les Prémices* — les prémices de quoi ? — nous donne son signalement avec franchise :

Je suis un rustre avec du fiel.

Il ajoute un peu plus loin qu'il est « un ours mal léché », et ses strophes, d'un rythme quelquefois puissant, sont animées d'une sorte de verve brutale et grincheuse. Mais cette verve s'attaque à tout ce que l'on respecte d'ordinaire. Dieu, le Christ, la morale, la décence, la société, le capital, tout y passe. L'auteur dit carrément :

Toute croyance est un naufrage !

Ailleurs, il se déclare fier d'avoir vaincu l'espérance. Il bafoue « le mensonge chrétien ». Il raille la fête de Noël. Il traite la morale de « sinistre » et de « déesse Paillasse. » Il s'écrie :

Voilà la Morale qui passe !
Ohé ! ohé ! ...

L'armée n'a pas plus de succès avec M. Carantec, qui méprise « l'attirail » de la gloire. En revanche, l'amour sensuel et païen s'étale avec fougue dans son œuvre, et certains passages, à force d'exaltation,

sombrent dans le vague et les nébulosités d'une philosophie panthéiste et humanitaire, où l'on retrouve le dieu Pan, le Grand Tout, etc.

12. — M. Francis Éon a pratiqué les décadents, et nous confie son admiration pour Verlaine :

> Ah ! Verlaine, charmant prince de décadence.
> *Eus*-tu jamais pensé...

Un académicien aurait dit « eusses-tu » ; mais l'auteur de *la Promeneuse,* paraît-il, envoie promener la grammaire. Du reste, il y a dans son œuvre moins d'obscurités que de mièvrerie. L'auteur, dans presque toutes les pièces, évoque une certaine « Amie » dont la silhouette reste nébuleuse. Quand il essaye de nous la décrire, c'est pour comparer ses cils... à des peupliers :

> Je dirai sur tes yeux le tremblement des cils
> Peupliers de bordure à ces lacs de mystère.

L'image est neuve, mais hardie. M. Éon, comme bien d'autres rimeurs contemporains, a un culte pour la proposition *en* : « en les collines, en la profondeur, en la paix, en la mousse, en la ville, en ma jeunesse. » Il s'écrie :

> O musique mineure en la phrase endormie !

Il a pour la religion une rêveuse bienveillance, et, de temps en temps, il croit qu'il croit, mais le lecteur n'en est pas très sûr. On trouve en un mot, dans *la Promeneuse*, des émotions sincères, déparées par une regrettable affectation.

13. — M. Charles Grolleau a droit au titre de poète « dans le train, » car il cultive à la fois l'obscurité, l' « écriture artiste » et le paradoxe truculent. Les deux dernières pièces de ses *Reliquiae* surtout, laissent une impression de tristesse. Dans l'une, il représente Gérard de Nerval se suicidant et enlevé par des séraphins. Dans l'autre, il met en scène le Christ pour lui faire dire qu'il n'y a pas de Dieu. Les autres pages sont seulement subtiles et alambiquées. Quelques grandes images s'y rencontrent.

> La nuit tombait du ciel comme un voile de veuve

L'auteur aime sa bibliothèque où, dit-il,

> Les vieux livres fermés chuchotent dans la nuit.

Verlaine eût applaudi le vers suivant :

> Viens respirer l'adieu des printemps écoulés.

M. Grolleau s'efforce de donner une physionomie spéciale au clair de lune, sujet trop souvent chanté :

> Dame du bleu silence et Reine du Mystère,
> La Lune au cœur de neige où brûle un chaste amour,
> Avec ses mains d'argent magnétise la terre.

Malgré les qualités d'artiste de M. Grolleau, nous craignons que le lecteur ne soit faiblement magnétisé.

14. — M. Émile Lante, lui aussi, aime ce qui est « nouveau jeu. » Il aime à flâner dans les rues, et y chante *les Émotions modernes*, c'est-à-dire les impressions que lui inculquent les réverbères, les timbres de tramways, les trompes d'automobiles, les cabarets, les ivrognes, les sorties d'usines. Il goûte « les splendeurs des féeriques cafés » et s'attendrit aux sons de pianos qui sortent des maisons par les fenêtres. Il se délecte au bruit de la pluie sur les vitres.

Flic, flac, floc, flic, disent les gouttes ;
Flac, floc, flac, répond le carreau...
Ce sont des mots d'amour sans doute,
Que se disent le verre et l'eau ?

La vue d'un soleil couchant sur l'eau lui arrache des comparaisons étranges :

Le soleil accroupi tremble comme un chien ivre.

Et cependant, M. Lante a du sentiment, et le volume des *Émotions modernes* ne dément pas le premier mot de son titre. Non content d'écrire, dans un poème long et banal, « l'inquiétude humaine », il exprime avec une sincérité indéniable ses inquiétudes à lui, ses regrets, ses remords, ses obsessions, ses aspirations. Il a de beaux vers sur sa mère, sur le « retour au collège », sur divers souvenirs plus ou moins poignants qui l'assiègent. Nous devons critiquer ici l'abus des hiatus, les escamotages de césures et diverses autres négligences qui diminuent la valeur de son recueil.

15. — Les amateurs d'amour transi et grave, de style solennel et sentencieux, seront, avec *Douleur et volupté*, de M. Gabriel Chevenet, servis à souhait. On ne saurait contester à l'auteur des aspirations nobles, exprimées en des pièces dont la facture rappelle un peu les toutes premières poésies de Lamartine ou certaines de Millevoye. Mais si cette facture est élégante et classique, les pensées sont un peu ternes, l'élocution diffuse, et la clarté parfois absente. Les élégies de M. Chevenet tournent facilement à la dissertation. On peut même y glaner çà et là quelques pensées (pas beaucoup) :

L'homme aime à s'épuiser de douleurs qu'il invente.

L'expérience amère de l'auteur lui suggère des conseils assez vieux, mais toujours bons :

... prends le sentier du chaste amour, et laisse
La volupté, qui n'est que l'ombre de l'amour.

Il s'écrie avec une terreur pénétrante :

Ne me demande pas ce que j'ai dans le cœur !

Lui-même le dit cependant, d'un ton gros de menaces :

Mon cœur est un volcan qui fume et qui sommeille,
Le moindre souvenir peut le faire éclater...

C'est donc un amoureux terrible que M. Chevenet, et l'on conçoit que l'amour l'ait fait bien souffrir. On ne couve pas impunément des ardeurs aussi volcaniques.

16. — Ce n'est pas un vain titre que celui de *l'Ame brûlante*, donné à son recueil par Mme la baronne de Baye. Mme de Baye est une passionnée, et sa passion ne manque ni de grâce ni de force. On s'étonne seulement de voir tant d'élan et tant d'abandon dans la tendresse sous une plume qui semblerait tenue à plus de réserve. L'auteur, non contente de traduire son âme propre, évoque des femmes « célèbres », telles que Salomé, Thaïs, Théodora. Mme la baronne de Baye n'a-t-elle pas peur de se mettre en mauvaise compagnie ? En revanche, elle a quelques vers contre les briseurs de croix, et ceci est bien. Elle termine par des fantaisies japonaises. Mais il faut se hâter de voir le Japon sous ce jour, car il ne sera bientôt plus temps. Citons quelques strophes de *la Lettre* :

Lettre mignonne, lettre rose,
Qui contiens peut-être un trésor,
Et dont ma main tremblante n'ose
Déchirer l'enveloppe encor.

Qu'apportes-tu, petite feuille,
Dont le cachet va se briser,
Où mon cœur blotti se recueille ?
Est-ce une larme ? est-ce un baiser ?...

Mais qu'importe ! je saurai lire
Également sans me leurrer,
Le mot tendre qui fait sourire,
Le mot cruel qui fait pleurer.

Il y a du sentiment, on le voit, chez Mme la baronne de Baye. Il y en a même trop.

17. — Il y a peut-être de l'amour dans *le Culte intérieur*, de M. Georges Bouyer, mais on l'aperçoit à peine, transfiguré par cette idée de « culte » qui rend l'auteur grave et met sous sa plume d'austères exhortations. M. Georges Bouyer est une sorte de sage antique, marchant vers la sagesse pour faire plaisir à quelque mystérieuse Béatrix, évidemment fort sage elle-même. A cela nous n'avons rien à redire, mais nous regrettons une certaine banalité dans ces considérations morales et aussi le fâcheux entrecroisement de rimes masculines différentes. La rime est presque partout négligée et le style prosaïque. *Gloire* rime avec *espoir*. On voit des strophes comme la suivante :

Il n'est point de beauté que celle de garder
Sans souillure son âme et droite sa pensée,
Et de tenir sa vie aussi haut élancée
Que nos faibles regards peuvent s'aventurer.

La pensée est excellente, mais comme cela est mal dit ! Citons cependant ce bon vers sur le remords :

Pour un instant d'oubli, tu gâtes l'avenir.

18. — En quoi consiste *la Divine Aventure*, de M. Roger Allard ? En simples évocations païennes où foisonnent les nymphes, les faunes, les satyres, les bacchantes, les ægypans, les sirènes. Le dieu Pan est à son poste. Cet enthousiasme pour l'antique serait peut-être digne de la bienveillance des intellectuels si l'on n'entrevoyait surtout, à travers cet amour, des déités mythologiques, l'amour du déshabillé.

M. Roger Allard use et abuse de l'hiatus. Il entrecroise différentes espèces de rimes féminines. Il fait rimer *rires* avec *désir*, *parle* avec *arbres*. Il chante le « brouillard hiémal » et le « souvenir évanescent. » La strophe suivante, où le deuxième vers a treize pieds, donne une idée de son style, aussi négligé que peu enlevant :

Et je te parlerai ainsi qu'à une amie
Retrouvée au pays où les hommes ne vont pas,
Et si l'Aube m'entraîne aux mirages de Vie,
Je te ferai une caresse de mes pas.

Est-ce avec le pied, par hasard, que M. Allard distribue les caresses ?

19 et 20. — On peut caractériser d'un mot Mme Paule Riversdale en disant qu'elle parle d'égarements dans un style égaré. *Échos et reflets*, c'est une suite de poésies courtes et maladives, imprégnées d'un sentiment pervers. *L'Être double*, c'est une sorte de roman dont les chapitres sont abondamment fournis d'en-tête poétiques et qui contient une sorte de poème en prose sur l'Hermaphrodite. Dans notre dernier article, nous avons pris Mme Paule Riversdale pour un homme. L'auteur a bien voulu nous écrire pour nous avertir de notre méprise. Nous le regrettons : c'est plus grave. Les préoccupations et les obsessions de l'auteur, dans ses deux recueils, sont celles qui régnaient dans la Lesbos antique. Quant au style, il est haletant et tourmenté, encore plus tourmenté en prose qu'en vers.

21. — M. Charles Dornier, un fanatique du coloris, est athée et sensuel, deux choses qui vont bien ensemble. Il dit tranquillement :

Le ciel n'est si profond que parce qu'il est vide.

Il met Dieu en scène pour lui faire dire qu'il n'existe pas et qu'il est seulement « l'infini du rêve » de l'homme. On a vu cela quelque part chez Renan. Absurde et pas neuf. M. Dornier est comme halluciné de visions peu chastes. Il ne peut s'en défaire, et, s'il parle d'un bateau, il en décrit le « sillage lascif » ! On trouve du reste, dans *la Chaîne du rêve*, des vers somptueusement imaginés et bien martelés. Il aime :

Un mot rare enchâssé dans l'or pur d'un beau vers.

Le poète se place dans la tribu des imitateurs de Victor Hugo. Évo-

cations antiques, épanchements amoureux, scènes bibliques gâtées par une imagination scabreuse, orgies de descriptions pittoresques et mornes accès de désespoir en présence de cette vérité que l'assouvissement des passions ne satisfait pas le cœur : voilà, en substance, les anneaux de *la Chaîne du rêve*, chaîne faite d'un métal sonore, mais que l'on voudrait plus pur.

22. — Sous un titre rustique et inoffensif, *Au Pays de Sologne*, M. Paul Besnard abrite des poésies et des nouvelles en patois, qui ne se recommandent ni pour le fond ni pour la forme. Comme forme, c'est un pastiche laborieux et exagéré du langage des paysans, avec des mots grossiers et orduriers qui n'ajoutent rien au pittoresque. Comme fond, on observe un esprit sectaire qui donne à croire que le volume est destiné à la propagande anticléricale dans les campagnes. Pour en donner une idée, disons que M. Paul Besnard consacre une pièce de vers à développer cette idée que l'école libre se recrute par la contrainte et la pression. Nous qui pensions que c'était précisément le contraire ! Si les paysans solonais de M. Besnard n'aiment pas les curés, ils ne sont pas non plus socialistes, et l'auteur fait dire à l'un d'eux :

> Faurait donc consenti a parde
> C' que j'aurions gangné ! Crés ben qu' non !
> Si j' peux ramasser que d' la m.....
> J' veux qu'a soye à moué, nom de nom !

On voit le « genre ». Le héros de M. Besnard, c'est le rustre radical, mais non partageux. Mais, puisque l'auteur lui prête avec plaisir des tirades contre la religion, pourquoi le fait-il brutal et ignare ? Cela lui enlève beaucoup d'autorité, et nous ne nous en plaindrons pas.

23. — Les *Sonnets antiques et modernes*, de M. Dandicole, sont plus que légers. L'auteur est de ceux qui se réclament d'Horace et d'Anacréon. Il y a de la bonne humeur et de la facilité dans le style, mais aussi de la banalité. On rencontre des vers comme celui-ci :

> J'éprouvais un bonheur qui n'avait point d'égal,

ou comme celui-là :

> Qui donc peut résister au charme de l'amour ?

De temps en temps, se rencontrent des échappées vers le badinage pur et simple, ou vers la description héroïque, genre Hérédia. On trouve même, par accident, des vers religieux :

> Je voudrais un pays plein de fleurs, un ciel bleu,
> Une verte prairie, un toit couvert de chaume,
> D'où mon âme un beau jour s'envolerait vers Dieu.

Soit, mais lorsqu'on a l'intention de « s'envoler vers Dieu », on ne ferait pas mal de s'y préparer par des vers moins païens et d'exclure de son volume les illustrations trop risquées.

24. — Mme Lya Berger dit quelque part dans ses *Pierres sonores :*

Plus d'un avis... très arbitraire
Déclare, je le sais, que les femmes ont tort
De ne savoir jamais se taire.

Eh bien ! les critiques, impertinentes ou non, tombent souvent juste. Ce que nous reprochons à Mme Lya Berger, qui ne tourne pas mal les vers, c'est de faire *trop* de vers. Son volume : *Les Pierres sonores, Ecce Homo*, constitue une œuvre un peu prolixe, quoique sérieuse et pénétrée. C'est du lyrisme très subjectif, légèrement tendu, et trop souvent vague. Quelques pièces, toutefois, sont plus réussies que l'ensemble. Mme Lya Berger est emportée par un vrai souffle lorsqu'elle écoute « les voix » de la nature, ou qu'elle énumère « les chemins » de la vie, ou qu'elle chante :

L'impassibilité des silences sublimes.

Ecce Homo est d'un christianisme un peu nuageux. Pourquoi appeler Jésus « le doux socialiste » ? Aurait-il aboli le septième commandement ? Les vers suivants donnent une idée du talent de l'auteur :

Qu'importe l'espace et qu'importe l'heure,
Qu'importe l'envol d'un beau jour enfui,
Quand, au fond de nous, toujours sûr de lui,
Le souvenir plane et demeure !
Quand, au fond de nous, vibre, chante ou pleure
Un éternel Présent jamais évanoui.

C'est dire que Mme Lya Berger serait agréable à lire..... si elle savait se borner.

25. — *Les Cloches du passé* chantent à Mme Marylie Markovitch des chansons assez vagues, mais elles ont parfois des balancements harmonieux. Voici comment débute la pièce intitulée : *Le Clocher :*

Sur le ciel où, déjà, se profile le soir,
Le jour effeuille encore une rose vermeille,
Comme un enfant de chœur allège sa corbeille,
Avant de repartir, devant le reposoir.

Puis, avec une grâce exquise, d'arbre en arbre,
De coteaux en coteaux, lentement il décroît :
Telle descend, le long d'un escalier de marbre,
Une femme qu'un œil admire, ou qui le croit.

Pourquoi faut-il qu'ailleurs Mme Marylie Markovitch sacrifie si volontiers à la subtilité et au maniérisme ? Pourquoi parle-t-elle des *Après*, des *Autrefois ?* Pourquoi se met-elle dans le camp de ceux qui veulent rétablir le paganisme, sous prétexte que les gestes des canéphores étaient gracieux ? Pourquoi, après avoir chanté ainsi « la revanche des dieux » sur le Christ, fait-elle un si enthousiaste éloge de Notre-Dame ? Mme Markovitch, nous le craignons, manque un peu d'esprit de suite, et le carillon de ses « cloches » a légèrement besoin d'être accordé.

26. — M. Paul Castiaux est un décadent, et un de ces décadents qui affligent. Son volume : *Au long des terrasses*, débute par des vers de onze pieds qui ne riment pas, et cela promet. En effet, nous voyons un peu plus loin, quand les alexandrins sont revenus, des vers dans ce genre :

Et des parfums de pourriture embaument l'air.

Pour peindre des maisons qui se reflètent dans un canal, M. Castiaux dit :

... les maisons
Se vérifient en exactitude intégrale.

Les strophes de M. Castiaux sont parfois de ce type :

Le piano infinitésimal
Se dépêche, laisse tomber ses notes fausses,
Se succédant — qui tout d'un coup prennent leur vol,
Et retombent
Et se cassent.

Ajoutons que la note perverse, chère aux décadents, éclate fâcheusement çà et là.

27. — L' « essai de poésie didactique » de M. Jean Lataste, intitulé : *Un Siège célèbre*, offre un intérêt de curiosité. L'auteur a mis en vers les principes de la balistique moderne. Il décrit l'établissement des parcs d'artillerie, l'organisation du tir, la mesure des bases avec l'appareil Joëdrin (!!!), le « calcul des triangles et des coordonnées de repère », le service aérostatique, etc. Il en résulte des périphrases assez laborieuses, on le devine. Citons quelques vers spéciaux :

Pour qu'une telle marche en avant soit possible,
Il faut que l'ennemi longtemps soit votre cible,
Et que, sans s'arrêter, on lui verse dessus
De longs, de courts, de gros, de creux, de pleins obus.
Avec dedans des poids de substances chimiques,
Qui mettent en morceaux toutes ses mécaniques.

On trouve des strophes sensationnelles dans ce genre-ci :

Un premier trou, de fond horizontal
Couvrant quatre-vingt-dix sur un mètre soixante
Et mesurant cinquante
Dans le sens vertical.

Pour être « didactique », on le voit, M. Lataste est très didactique, et son œuvre a bien mérité... du camp de Châlons.

28. — M. Alphée Motheau a du courage. Il s'attelle à une œuvre faite plus de cent fois, mais toujours difficile : la traduction des *Œuvres d'Horace* en vers français. L'auteur justifie cette tentative par son système, qui consiste à suivre le texte latin pas à pas, en conservant, non seulement le même nombre de vers, mais encore la physionomie de chaque strophe. C'est de la conscience, du scrupule, et aussi de la gageure. Il en résulte un style un peu gêné et parfois obscur,

des ellipses et des inversions trop fortes pour le français, l'emploi de vers de neuf pieds, le mélange désagréable de deux sortes de vers de dix pieds, celui qui a la césure après le quatrième pied et celui qui la rejette après le cinquième. Chaque espèce a son charme, mais il ne faut pas les confondre. M. Motheau, dans les *Épîtres*, a des alexandrins heureux :

Qui ne peut aller loin va du moins de son mieux...
L'argent vaut moins que l'or et l'or que la vertu...
La mort nous attend tous ainsi que nos ouvrages...
L'art n'est rien sans le souffle, et le souffle sans l'art...

Mais, dans *l'Art poétique*, l'auteur se heurte à la concurrence de Boileau, qui a déjà fort habilement rendu les meilleurs proverbes d'Horace.

29. — M. Charles Provost, dans son *Voyage au Harz*, a voulu traduire quelques poésies de Heine. Nous ne pouvons juger du mérite de sa traduction, mais le lecteur retrouvera dans cette plaquette cette incohérence germanique, ces rêveries légendaires saupoudrées ça et là d'esprit un peu lourd ou de philosophie un peu nébuleuse, dont nous avons importé en France d'autres échantillons. La traduction de M. Provost a l'air d'être en vers, en ce sens qu'elle est découpée en strophes et en petites lignes égales ; mais il n'y a pas de rimes, et l'on ne voit pas trop pourquoi l'auteur n'a pas disposé ses phrases comme on le fait lorsqu'on écrit en prose.

Théatre. — 1. — M. Jules Lemaître, on le sait, a un faible pour le théâtre et y a déjà obtenu des succès d'estime. Dans *la Massière*, nous retrouvons les qualités de finesse et d'analyse du spirituel critique, agrémentées de bonhomie indulgente et d'une pointe de mélancolie. La « Massière », c'est Juliette, élève du peintre Marèze, et qui, la première entre ses compagnes, dirige sous ses ordres son petit cours. Marèze, marié et grisonnant, a un faible pour cette jeune fille, et ne se rend pas compte que cette affection quasi paternelle est bien voisine de l'amour. Mme Marèze, la femme du peintre, se méfie naturellement de ce sentiment équivoque, et Jacques Marèze, le fils, s'éprend de Juliette qu'il veut épouser. De là une petite intrigue où la psychologie de M. Jules Lemaître se donne libre carrière, et qui se termine heureusement par le mariage des deux amoureux. — La principale critique qu'on puisse adresser à cette pièce est contenue dans ce mot de Mme Marèze à son époux : « Je ne te demandais pas tant de franchise, mon ami. » Et, en effet, les personnages de la pièce disent trop franchement ce qu'ils pensent. C'est intéressant, mais peu naturel. Ajoutons que le caractère de Juliette est assez rare. Qu'une jeune fille, « étudiante » en peinture, soit d'allures très libres, aille se promener avec les jeunes gens et reste très pure, très noble, très fière, cela peut arriver, soit ; mais combien de fois sur dix mille ? Et, puisque

nous parlons de cette idéale Juliette, citons une de ses répliques, où M. Jules Lemaître s'est montré, non seulement moraliste, mais même sociologue profond. A Marèze, qui lui demande « si elle est sage », la « Massière » répond : « Je n'ai pas beaucoup de religion,... sauf des petites superstitions à moi... Personne ne me surveille, et je pourrais faire tout ce qui me plaît... Mais je sais que maman a certaines idées, que mon père les a eues... et bonne maman, et ainsi de suite en remontant toujours... Et alors jamais, jamais je ne voudrais faire quelque chose qui leur semblerait mal s'ils le connaissaient... Je croirais que je ne vaux plus rien du tout. » — En d'autres termes, la persistance des traditions chrétiennes accumulées de génération en génération explique certaines vertus, même chez des gens qui ne sont pas chrétiens. Félicitons M. Jules Lemaître d'avoir si bien traduit cette vérité.

2. — La comédie en prose de M. Paul Mougin : *Mademoiselle Floriette Bachet, du Conservatoire*, a des scènes alertes et des mots heureux. On y reconnaît l'observation du milieu spécial que l'auteur met en scène; mais ce que nous préférons encore, c'est la moralité véritable qui se dégage de la pièce, et qui est concentrée dans ces dernières paroles de l'héroïne, au moment où elle vient d'avaler une fiole de laudanum : « Si vous voyez, dans un milieu simple et laborieux, une jeune fille à qui l'on promette à la légère le succès et la fortune sur les planches, dites-lui, vous, la vérité : l'existence qui l'attend, le nombre de celles qui sont poussées dans cette voie, où, après vous avoir tout fait espérer de votre métier, on vous apprend qu'à moins d'une chance imprévue, vous devez vivre *d'autre chose* ! ... Criez-lui : « Sois blanchisseuse, n'importe quoi, mais pas cela ! » L' « autre chose », ce sont les inévitables et irrésistibles tentations auxquelles se trouve exposée une jeune fille qui veut faire du théâtre. Séduite deux fois, abandonnée deux fois, Floriette se tue, et c'est triste. D'autres ne se tuent pas, et c'est triste également. La pièce de M. Paul Mougin est à faire lire aux mères frivoles qui songent à exploiter le talent de leurs filles en les lançant sur les planches.

3. — M. Georges Courteline, un disciple de Molière, met en scène : *La Conversion d'Alceste*. Alceste a cessé d'être misanthrope. Il a épousé Célimène et loue les vers d'Oronte. Il gagne même un procès. Mais tout cela ne lui réussit guère. Le procès qu'il gagne lui coûte plus qu'un procès perdu; Oronte, encouragé par ses éloges, veut le forcer à le recommander au *Mercure de France*, corvée contre laquelle Alceste se rebiffe; enfin Célimène s'entend avec Philinte pour lui en faire voir de grises. Et le pauvre Alceste de s'écrier : « Je me repens de m'être repenti. » Les vers sont assez alertes et l'auteur a recherché par ci par là quelques expressions du XVIIe siècle. La conclusion, c'est qu'Alceste

se ravise, lâche sa Célimène et, se « déconvertissant », s'enfuit, non dans un désert, mais dans les bois, pour aller faire des études comparées sur les hommes et les loups. Ce petit acte, sans se distinguer par des qualités transcendantes, est enlevé avec esprit.

4. — Mme Jeanne France, dans *les Œuvres des autres*, venge les « nègres », non pas les nègres au noir visage, mais ces pauvres diables qui, à Paris, voient leur talent obscur exploité par des imbéciles célèbres. Dans une série de dialogues en prose défilent plusieurs de ces types. On y voit le romancier Le Cavellier faisant faire ses romans bien pensants par une jeune fille et les autres par un jeune homme. On y voit Cyprienne Sinceny navrée de la mort de son père, parce que son père lui faisait ses œuvres, et l'on y voit Mme d'Héricourt mourant à la tâche en composant les drames de son mari, pendant que celui-ci voyage en Écosse avec une actrice. Comme conclusion, le romancier Le Cavellier et Cyprienne Sanceny se marient, chacun dans l'espoir d'exploiter le talent présumé de l'autre, ce qui n'est pas mal trouvé. Le petit volume de Mme Jeanne France est une œuvre généreuse et un cri vers la justice. Il est seulement dommage que des longueurs et des naïvetés inutiles viennent alourdir ça et là les conversations.

5. — Il est périlleux de faire un drame sur *la Passion*. M. Gaston Baty, qui a de la bonne volonté et de la verve, en fait l'expérience. D'abord son drame est « injouable » et l'auteur, évidemment, n'a pas la prétention de le faire jouer, puisque il met en scène le Christ en croix et que ses indications comportent les clous, le flanc percé et divers autres détails impossibles à mettre en scène. Un autre défaut agaçant est la manie de dire Hiérousalem, Moshé, Beth-Ani, Gath-Zeman, Myriam, l'Hammagdalith, Iohannan, Nagdimon, pour Jérusalem, Moïse, Béthanie, Gethsémani, Marie, Madeleine, Jean, Nicodème. Pilate est appelé Pilatus. L'auteur prête à Joseph d'Arimathie et à Nicodème, dans la première scène, un rôle grotesque. Il souligne la scène de la flagellation par des raffinements d'atrocité. Pour ne pas tout blâmer dans M. Gaston Baty, disons que sa prose renferme parfois des mots heureux. et qu'il a bien su peindre, dans la foule qui s'acharne après le Christ, la bêtise et la méchanceté des masses.

6. — On peut juger en deux mots le poème dramatique de M. Louis Ernault : *La Croisade des enfantelets francs*, en le qualifiant de fantasmagorie incompréhensible. Ce ne sont que visions, cauchemars, diableries, évocations magiques et sataniques. De croisade, malgré le titre, point n'en est question. L'ensemble de la pièce donne l'idée d'une hallucination orientale conçue sous l'influence du haschisch.

7. — M. Léon Vannoz, dans son *Poème de l'âme*, nous sert un dialogue entre l'Homme, Psyché, les Muses, Pan, les Nymphes, etc., où l'on chante les « abîmes du relatif » la « sagesse métaphysique », la « loi

du devenir. » Du reste, style monotone, tendu, emphatique. Comme idée, rien de neuf : tout au plus une combinaison du progrès indéfini et de la métempsycose. Certains passages peu chastes constituent l'apothéose des sens, et l'on peut, à ces moments, se demander si le titre *Poème du corps* ne conviendrait pas mieux que le titre *Poème de l'âme*. Le dernier vers, adressé par Pan à une nymphe, est celui-ci :

Meurs en paix, mon enfant, les dieux n'existent pas.

On ne ferait pas de ces vers si l'on n'était pas hanté de l'idée de Dieu.

G. D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Le Maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram*, par le général DERRÉCAGAIX. 2e partie. *1804-1815*. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de IV-620 p., 7 fr. 50. — 2. *Études sur les armées du Directoire*. 1re partie. *Joubert à l'armée d'Italie* ; *Championnet à l'armée de Rome* (*octobre 1798-janvier 1799*), par le capitaine PATRICE MAHON. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de XXVIII-587 p., 10 fr. — 3. *Mémoires et correspondance* du général LECLAIRE (*1793*) *avec une notice sur la famille Leclaire*. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 206 p., 3 fr. — 4. *Joachim Murat* (*1767-1815*), par JULES CHAVANON et GEORGES SAINT-YVES. Paris, Hachette, 1905, in-16 de V-308 p., 3 fr. 50. — 5. *A l'armée du Rhin, 1870-1871. Lettres d'un officier*, publiées par HUBERT KLOTZ. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 32 p., 0 fr. 75. — 6. *Mes Souvenirs. La Guerre contre l'Allemagne* (*1870-1871*), par le général baron FAVEROT DE KERBRECH. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de IV-332 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Attaque du Calvaire à Frœschwiller. Étude de tactique d'infanterie*, par R. T. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 224 p., 5 fr. — 8. *Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta, le désastre de Metz*, par le général BONNAL. Paris, *Revue des idées*, 1905, in-8 de 168 p., avec 12 croquis, 5 fr. — 9. *Hautes études de guerre. Haut Commandement, avancement. Armée allemande, armée française, autres armées*, par le général ZURLINDEN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 144 p., 3 fr. — 10. *Afrique et Crimée* (*1850-56*). *Historique du 11e léger*, par le général HARDY DE PÉRINI. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de III-209 p., avec portrait et 5 croquis, 5 fr. — 11. *Crimée, Italie, Mexique. Lettres de campagne, 1854-1867*, par le général VANSON. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de XXXIX-327 p., 5 fr. — 12. *Mémoires du général* GOVONE ; traduit de l'italien par le Ct M.-H. WEIL. Paris, Fontemoing, 1905, in-8 de XXII-568 p., 10 fr. — 13. *Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit*, par IRÉNÉE LAMEIRE. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de XVI-756 p., 12 fr. — 14. *Observations sur la guerre dans les colonies. Organisation, exécution*, conférences faites à l'École supérieure de guerre par le lieutenant-colonel DITTE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 368 p., avec 13 grav., 7 fr. 50. — 15. *El Sitio de Baler. Notas y recuerdos*, por el capitan de infanteria D. SATURNINO MARTÍN CEREZO. Guadalajara, tip. del Colegio de Huerfanos, 1904, in-16 de 276 p., 3 fr. 50. — 16. *Pékin pendant l'occupation étrangère en 1900-1901*, par le lieutenant-colonel GUILLOT. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 95 p., avec 4 croquis et 1 plan, 3 fr. 50. — 17. *Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane*, par le général FAURE-BIOUET. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 460 p., 7 fr. 50. — 18. *Dans le Bled, esquisses algériennes*, par O. DE LA BOURDONNAYE, lieutenant au 4e cuirassiers. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 carré de 108 p., 2 fr. 50. — 19. *Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie*, par le général ORLOV. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 184 p., 3 fr. — 20. *Japon, Mandchourie, Corée. Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient*, par RÉGINALD KANN. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16 de 374 p., avec grav. et plans, 4 fr. — 21. *Le Morvan dans la défense de la France*,

par le lieutenant-colonel Biottot. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 427 p., 5 fr. — 22. *L'Instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale, étude sociologique*, par le capitaine P. Simon. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 519 p., 7 fr. 50. — 23. *Causeries morales et d'utilité générale*, par le capitaine Grange. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 144 p., 2 fr. — 24. *La Jura de la bandera*, par D. Augusto C. de Santiago-Gadea. Madrid, tip. del patronato de Huerfanos de Administracion, 1905, in-8 de 84 p., 1 fr. 25. — 25. *Nouveau Procédé d'évaluation physique du soldat*, par les docteurs Boureau et Gauléjac. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 56 p., 1 fr. — 26. *Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à l'étude du mouvement*, par le lieutenant-colonel de Chandezon. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 148 p., 7 fr. 50. — 27. *Madagascar. La Vie du soldat. Alimentation, logement, habillement, soins médicaux*, par le général Galliéni. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de 70 p., 2 fr. — 28. *La Loi de deux ans. Ses erreurs*, par le général Pédoya. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 64 p., 1 fr. 25. — 29. *Solution des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de Prusse de 1886 à 1903*, par le colonel allemand Hauschild; traduction du capitaine P. Corteys. Paris, Chapelot, 1905, in-8 de x-169 p., avec 1 carte, 4 fr. — 30. *La Cavalerie doit-elle combattre par le choc ou par le feu?* par le capitaine G. Gossart. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 68 p., 1 fr. 50. — 31. *Stratégie et tactique cavalières*, par le général de Beauchesne. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 104 p., 3 fr. 50. — 32. *Évaluation des distances. Reconnaissance des objectifs et du terrain*, par le général Percin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de 50 p., 0 fr. 60. — 33. *Manuel des soins d'urgence à donner aux malades et blessés*, par le docteur Armeilla. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-32 de 208 p., 1 fr. 50. — 34. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. 21e livraison. *Revolver-Siège* (*Guerre de*). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, gr. in-8, p. 2564-2688, 3 fr.

1. — C'est un travail délicat et ardu qu'a entrepris M. le général Derrécagaix en essayant de nous donner cette figure si discutée du maréchal Berthier, auquel certains biographes ont attribué des qualités d'intelligence tout à fait supérieures, alors que certains autres l'ont considéré tout juste comme un scribe ponctuel, habile seulement à transcrire consciencieusement les ordres de son maître. Il est certain que s'il fut heureux pour Berthier d'être associé d'aussi près que l'on sait au grand artisan de l'épopée impériale, — nous disons heureux, en ce sens que cette association lui valut à la fois honneurs et richesses — il est également hors de doute que le maréchal fut lié de trop près au maître pour n'avoir pas été absorbé totalement par lui, absorbé au point qu'on l'aperçoit à peine comme un satellite du grand astre. Des personnalités comme celles de Napoléon ne sont pas de celles qui laissent apercevoir dans leur véritable jour les aides et sous-aides dont elles ont besoin pour développer utilement et entièrement leurs qualités éminentes. Le voudraient-elles, que, la plupart du temps, elles ne le pourraient pas; mais, Napoléon, qui fut peut-être l'homme le plus égoïste et le plus personnel qui ait jamais vécu, mettait, au contraire, un soin particulier à parler et à agir de façon à apparaître seul en lumière, laissant dans une ombre voulue tout ce qui l'approchait. Dans ces conditions, tandis que d'autres figures du premier Empire, moins saillantes, en somme, et peut-être moins bien

douées, peuvent être étudiées à part, être mises en vue suivant une perspective personnelle, Berthier, en dépit de toutes ses qualités — nous sommes de ceux qui lui en attribuons de grandes — Berthier est considéré et demeure pour la postérité un être de second plan, un chef d'armée qui n'aura jamais la célébrité, surtout la popularité d'un Masséna, d'un Augereau, d'un Ney et de nombre d'autres, bien qu'il leur ait été infiniment supérieur sous quantité de rapports. Ces difficultés n'ont point arrêté M. le général Derrécagaix dans sa tentative; il a eu d'ailleurs à en vaincre une autre, non moindre, celle de distinguer la véritable valeur de la coopération de Berthier dans l'œuvre de Napoléon et le degré suivant lequel cette coopération a permis au génie créateur de l'Empereur d'obtenir son plein développement. L'éminent écrivain, dans le premier volume (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 131-132), n'avait pas eu à aborder cette partie de son sujet; mais dans ce second et dernier volume, alors qu'il étudie Berthier sous l'Empire, de 1804 à 1815, il la traite forcément avec détails, et, disons-le, avec une compétence, une sûreté d'informations pleine de mérites. Cependant, en plus d'un endroit de cette œuvre, l'immense, l'insurmontable difficulté de séparer comme il conviendrait ces deux hommes, de disjoindre Berthier de Napoléon dans leur existence commune, apparaît d'une façon frappante. Comme la gorgone antique, cette figure fatidique de l'Empereur attire à elle, d'invincible façon, l'écrivain au détriment de son sujet principal. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos d'Iéna et d'Auerstaedt, l'honorable général entreprend, sans motif, de disculper Napoléon du misérable sentiment de jalousie qui l'empêcha de reconnaître qu'à Auerstaedt, les lauriers conquis par Davout étaient bien distincts de ceux qu'il avait lui-même gagnés à Iéna, et peut-être même plus glorieux. Nous avons traité cette question naguère, dans la *Revue des questions historiques*, et nous n'avons pas eu de peine à mettre en lumière la révoltante injustice de l'Empereur en cette occasion. Et c'est précisément parce que le succès très personnel de Davout ne diminuait en rien la conception primitive, la conception géniale du maître, qu'il eût été digne à lui d'avouer qu'au 14 octobre il s'était trompé sur le chiffre des troupes prussiennes établies à Iéna, d'admettre et de reconnaître qu'il n'avait gagné, lui, qu'un combat d'arrière-garde, quand Davout livrait la vraie bataille au gros des forces ennemies commandées par le Roi en personne et le généralissime prussien. Tout de même, certains lecteurs — notamment ceux qui ont lu les ouvrages du commandant Clerc et du colonel Titeux — ne seront pas de l'avis du général Derrécagaix quand il affirme qu'on n'est pas parvenu à réhabiliter la mémoire du général Dupont. Enfin, puisque nous en sommes aux critiques, nous dirons encore que nous avons vu avec peine le nouvel historien du

maréchal Berthier lui reprocher, comme fâcheux pour sa mémoire, d'avoir accepté de Louis XVIII la charge de capitaine-lieutenant d'une compagnie de la Maison du Roi. Après les événements de 1814, le retour de l'opinion à nos princes légitimes était sincère chez l'immense majorité des Français ; Berthier n'eût-il jamais eu à souffrir des brusqueries souvent cruelles de son ancien maître, il ne faillait pas à sa dignité en acceptant ce poste d'honneur près du petit-fils de Henri IV et de Louis XIV. D'autant plus que Berthier, par tradition et par goût personnel, avait toujours été royaliste, et sans doute si l'éblouissement de la période napoléonienne avait fait taire un instant ces sentiments dans son cœur, il n'avait pu les y éteindre complétement. Il était nécessaire que nous fissions nos réserves sur ces trois points. L'œuvre de M. le général Derrécagaix a une valeur suffisante pour supporter vaillamment nos légères critiques, car, sur une infinité d'autres points, nous n'avons que des éloges à formuler à son endroit. Dans tout le reste du travail on distingue une volonté nette, — soutenue par un talent très frappant d'écrivain et d'historien, — d'aborder hardiment la vérité, de la trouver et de la dire, en dépit des légendes et des traditions conventionnelles. La guerre d'Espagne, le début de la guerre de 1809 (Ratisbonne) et la campagne de Wagram, la guerre de 1812, les campagnes de 1813 et de 1814 sont des pages qui seront lues et méditées avec profit par quiconque a souci de la vérité historique. Au point de vue des rapports de l'Empereur avec ses maréchaux, dans ces années de la fin de l'Empire où les hommes qui lui furent le plus attachés eurent à souffrir d'une façon lamentable des inégalités de son caractère, le livre du général Derrécagaix sera pour une infinité de lecteurs une révélation. Sa lecture est non seulement instructive, mais fort attachante, souvent passionnante. Il convient également de dire qu'en nombre d'endroits l'écrivain a jeté une lumière définitive sur bien des points encore controversés, soit des campagnes napoléoniennes en général, soit de la vie même de Berthier ; c'est ainsi qu'après avoir lu ce second volume, on sera définitivement fixé sur la mort tragique du prince de Neuchâtel, à Bamberg, mort sur laquelle planait jusqu'ici un certain mystère. Enfin, la nouvelle biographie du maréchal Berthier a encore un autre mérite, c'est d'être la meilleure histoire, nous dirons volontiers la seule histoire existant à l'heure actuelle, du service d'état-major sous le premier Empire.

2. — Les guerres de la Révolution ont été, ces années dernières, l'objet de sérieuses études de la part des écrivains de notre Section historique de l'état-major de l'armée et nous avons à signaler, sur cette période, un nouveau travail du capitaine Patrice Mahon : deux *Études sur les armées du Directoire* consacrées aux opérations de

Joubert et de Championnet en Italie, de la fin de 1798 au commencement de 1799. Bien que portant l'estampille de la Section historique, ce livre est entièrement différent de ceux que nous donne d'ordinaire ce bureau d'études. Ce n'est plus là une collection de documents enregistrés par ordre de dates, au jour le jour, liés par une glose insignifiante ou même réunis sans aucun commentaire, c'est un travail d'ensemble où évidemment l'on sent le document, mais dans lequel l'écrivain fait œuvre personnelle, œuvre d'historien et de penseur. On ne s'attendra pas à ce que nous analysions en quelques lignes ces 600 pages où les faits pullulent. Qu'il nous suffise de dire qu'on les lira avec intérêt, d'autant que les deux campagnes dont elles nous tracent les péripéties sont peu connues.

3. — Les *Mémoires et correspondance du général Leclaire*, publiés de même que le précédent travail, par la Section historique de l'armée, ont trait uniquement aux événements militaires de l'année 1793. Bien que se rapportant à une période assez terne des campagnes de la Révolution, ces Mémoires n'en sont pas moins intéressants par une foule de détails dont quelques-uns n'existent guère que là. L'éditeur a eu soin, d'ailleurs, d'insérer, à la suite des Mémoires proprement dits, le registre de correspondance du colonel Leclaire du 15 février au 17 septembre 1793 : c'est là un heureux complément du premier manuscrit. Contribution non sans valeur à l'histoire de la Révolution.

4. — Cette Révolution mit jadis en vedette, porta parfois au pinacle un nombre considérable d'hommes qu'au milieu du bouleversement des institutions, dans le tumulte des événements militaires, nos pères prirent pour des héros d'Homère et dont ils nous ont légué la mémoire comme celle d'êtres extraordinaires à laquelle il n'était pas permis de toucher. Mais, dans un temps comme le nôtre, les légendes ne sont plus guère de mise et l'infatigable effort des chercheurs, jaloux de substituer la vérité vraie aux fantaisies historiques créées trop souvent par l'intérêt ou l'ignorance, a secoué déjà bien de ces piédestaux branlants, a jeté à terre nombre de ces idoles d'argile. En ce qui concerne *Joachim Murat*, il y a un certain temps déjà que la figure du beau-frère de Napoléon a été mise plus exactement au point. Déjà, le général Thoumas, dans ses *Grands Cavaliers du premier Empire*, avait fait entrevoir que le grand-duc de Berg avait été un assez médiocre tacticien, nous avait énuméré les grandes fautes militaires de sa vie, nous l'avait montré, notamment, épuisant de façon prématurée sa cavalerie dans la désastreuse campagne de 1812, là surtout où il eût dû être ménager à l'excès de ses hommes et de ses chevaux. Le nouveau *Joachim Murat* de MM. Jules Chavanon et Georges Saint-Yves contribuera encore à nous montrer dans l'ex-roi de Naples un soldat brillant, mais il nous révèlera aussi un caractère faible, d'une franchise douteuse, d'une ambition peu

commune, que sa trahison de 1814 finit par rendre antipathique. Cette esquisse, un peu brève, qui laisse dans l'ombre bien des traits sur lesquels on aurait aimé à voir les auteurs s'appesantir, est cependant bien faite, et donne une idée assez complète du personnage.

5. — Avec le volume précédent se termine, pour aujourd'hui, ce que nous avons à dire du premier Empire, et nous passons au second, en ouvrant la correspondance du lieutenant Larbalétrier, du 7e hussards, publiée par M. Klotz sous le titre : *A l'armée du Rhin, 1870-1871. Lettres d'un officier*. Ces quelques pages sont intéressantes et vraies, remplies de détails pris sur le vif : il faut regretter qu'elles soient aussi courtes et aussi peu nombreuses.

6. — Le général Faverot de Kerbrech, ancien aide de camp de l'empereur Napoléon III, nous donne ses *Souvenirs* sur *la Guerre contre l'Allemagne*. Attaché d'abord au quartier impérial, plus tard au général Ducrot, M. de Kerbrech était bien placé pour voir; et non seulement il a recueilli, en observateur intelligent, toute une série de menus faits qui méritaient de n'être pas oubliés, mais il en retrace aujourd'hui l'enchaînement en l'assaisonnant de remarques judicieuses et souvent très piquantes. On lit avec un intérêt soutenu ce petit volume, qui n'est guère qu'un journal de marche, mais qui, sous sa modeste apparence, vaut « plus qu'il n'est gros. »

7. — C'est à la guerre de 1870 encore que se rapporte le livre, signé des initiales R. T. : *L'Attaque du Calvaire à Frœschwiller*. Tout autant qu'une étude historique ce travail demeure une étude tactique appliquée à un cas concret, et ce sont là évidemment les meilleures, non pas peut-être pour les généraux en chef qui sont appelés à faire de la stratégie, mais pour l'immense majorité des officiers qui combattront dans le rang et n'auront jamais à « manier les masses. » Grâce aux nombreux *Historiques* publiés par nos ennemis sur la matière, l'écrivain anonyme a pu nous donner un récit très exact des faits et tirer des événements des conclusions pleines de bon sens. Ajoutons que l'ouvrage est écrit avec chaleur et couleur et se lit facilement. On est porté à regretter ici un anonymat vraiment trop modeste.

8. — Du même genre que le précédent, mais de plus large envergure, d'une perspective plus étendue nous apparaît le volume de M. le général Bonnal : *Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870*. L'écrivain nous annonce, au début de son travail, qu'il a cherché à étudier, dans ces pages, la psychologie militaire de Napoléon III en 1859 et de Bazaine en 1870. De fait, il nous montre qu'à ces deux époques on put constater une analogie frappante entre le commencement des deux campagnes. Ce fut la même pénurie relative aux moyens matériels, la même inconscience de tous et de chacun, une ignorance complète et identique de la guerre napoléo-

nienne, la même faiblesse dans le haut commandement. Mais, en 1870, les armées allemandes, organisées, instruites et commandées à la prussienne, étaient aussi redoutables que l'armée autrichienne l'était peu en 1859. C'est cette différence de valeur chez l'adversaire qui explique la différence de succès dans les deux cas. L'ouvrage de M. Bonnal est intéressant et plein d'aperçus nouveaux : il ne contribuera pas à réhabiliter Bazaine.

9. — Dans ses *Hautes Études de guerre*, M. le général Zurlinden, ancien ministre de la guerre, cherche à démontrer que la loi de 1832 sur l'avancement, suffit à nous donner d'excellents cadres, et qu'en la modifiant quelque peu, elle nous en fournirait de parfaits. Bien des gens seront de l'avis du général dans cette appréciation ; mais, ce que l'écrivain n'a pas voulu dire, ce que, peut-être, il n'a pas osé dire, c'est que les instruments législatifs sont bons ou mauvais surtout par la façon dont on les applique. Or, tant que l'on verra notre armée souffrir comme elle le fait actuellement d'intrigues politiques inavouables, tant qu'on verra un petit nombre de sectaires haineux y régler à leur seul gré la distribution des récompenses, on peut être certain que notre puissance militaire demeurera atteinte dans ses œuvres vives, quel que soit le système officiel qui règle en apparence le haut commandement et l'avancement. Tant que cette première question n'aura pas été résolue, tant que ces écuries d'Augias n'auront pas été nettoyées, toute discussion est oiseuse, toute proposition demeure vaine.

10. — Sous le titre : *Afrique et Crimée*, M. le général Hardÿ publie la correspondance de (1850-1855) de son père le colonel Hardÿ, tué à l'assaut du Mamelon-Vert le 7 juin 1855. Il y a dans ces pages d'intéressants détails : elles ont, en tout cas, la valeur de ce qu'on appelle le document vécu. A ce titre, elles méritent l'attention des historiens qui s'occupent des guerres du second Empire.

11. — De même que le colonel Hardÿ, le général Vanson, fut un soldat du second Empire et ses *Lettres de campagne* (*1854-1867*), qui viennent de paraître chez Berger-Levrault sous le titre : *Crimée*, *Italie*, *Mexique*, le peignent bien comme l'artiste de talent, le militaire consciencieux et zélé qu'il se montra toute sa vie. Le général Vanson était né à Lunéville en 1825 ; bien que ses aptitudes, son tempérament, ses goûts le portassent surtout vers les arts et les lettres, il voulut tâter des sciences exactes et se présenta à l'École polytechnique. Soit qu'il eût commencé trop tard sa préparation, soit que son esprit d'artiste se montrât décidément rebelle à la sécheresse du calcul intégral, le jeune homme échoua, s'engagea dans un régiment du génie, et, au bout de quelque temps, reconnaissant qu'il avait fait fausse route, se présenta à Saint-Cyr. Il passa de là à l'École d'état-major, servit quelque temps comme stagiaire au 20e de ligne, fit la

campagne de Crimée comme lieutenant, celles d'Italie et du Mexique comme capitaine, et venait d'être nommé chef d'escadrons quand éclata la guerre de 1870. Après cette désastreuse campagne, le commandant Vanson tint une place privilégiée dans le petit groupe d'hommes d'élite qui, de 1871-1875, dirigèrent le mouvement militaire intellectuel, réglementèrent la fièvre de travail qu'on put apprécier à cette époque chez la plupart des officiers. Ce fut lui, en particulier, qui créa et qui dirigea jusqu'en 1885 la *Revue militaire de l'étranger*, publication infiniment précieuse à cette époque, unique en son genre en Europe, et dont il serait superflu de faire l'éloge. Il collabora de même à la réorganisation de l'armée, fut l'artisan principal de cette constitution de l'état-major général qui en était le corollaire le plus important et termina sa vie militaire active comme général de brigade. Toutefois sa tâche était loin d'être achevée et ce fut précisément à l'heure où sonna pour lui le repos, que se livrant sans contrainte à la passion d'érudition, de collection, de recherche qui avait toujours existé dans son cœur, il trouva ce que nous appellerions volontiers sa véritable voie. Lié avec ce que Paris contenait de plus connu dans le monde des arts, organisateur, avec Messonnier, du *Musée de l'Armée*, fondateur de la Société et du *Carnet de la sabretache*, le général Vanson s'assurait par ces deux créations une notoriété infiniment supérieure à celle que lui avaient donnée les étoiles, une notoriété qui lui survivra comme son œuvre. Cet homme excellent, cet esprit d'élite, que nous avons l'honneur d'avoir connu, avait pendant plus de trente ans enregistré ses impressions dans une quantité considérable de lettres à ses parents, à son frère, à ses amis, lesquelles, ayant été conservées, ont, à sa mort, fait retour à sa veuve. Nombre d'écrivains, d'érudits, d'artistes connaissent cet entresol hospitalier de l'avenue de la Motte-Piquet où la femme d'élite qui fut la compagne du soldat éminent dont nous parlons passe son temps encore à classer la précieuse collection dont la mort avait interrompu la mise en ordre. C'est là qu'un autre soldat, doublé d'un écrivain lui aussi, M. le commandant Boppe, l'ancien directeur du *Carnet de la sabretache*, a obtenu communication des lettres du général, en même temps que l'autorisation de les publier. M. Boppe a pris dans la liasse volumineuse que constitue cette correspondance, seulement la partie antérieure à 1870, celle qui comprend les « années heureuses », pourrait-on dire, celle où les événements sont racontés par une plume jeune, alerte, écrivant sous l'inspiration d'un cœur plein de sève et d'illusions généreuses. Crimée, Italie, Mexique ! Sébastopol, Magenta, Puebla, autant de noms qui, il y a trente-cinq ans encore, résonnaient comme des fanfares, des fanfares dont l'écho, pensait-on alors, ne pouvait être que joyeux. Hélas ! l'heure de la désillusion était proche, et nous l'avons connue, comme Vanson,

avec ses amers déboires. Mais, c'est précisément aux heures tristes du présent qu'un retour à un passé heureux, glorieux, est à la fois consolant et fortifiant. De ces lettres du général, ou plutôt du lieutenant et du capitaine Vanson, il émane une sérénité, une foi, une humour qui rassérènent, qui calment, qui donnent confiance. Au point de vue historique elles sont riches en aperçus nouveaux, en faits inédits, en anecdotes amusantes, qui en font un document d'une véritable valeur historique. A ce titre seul elles constituent une collection infiniment précieuse, et elles méritaient d'être tirées de l'oubli.

12. — *Les Mémoires du général Govone* se rattachent encore à l'histoire du second Empire, mais écrite par un Italien. A cet égard le récit revêt, pour un Français, un attrait particulier. Le général Govone, bien oublié aujourd'hui chez nous et probablement aussi en Italie, eut cependant son heure de notoriété, nous dirions presque de célébrité. Tour à tour soldat et diplomate, il prit part à tous les événements militaires ou politiques qui préparèrent et assurèrent l'unité de l'Italie : il vit donc beaucoup de choses, et les ayant vues de près, il a pu dire de quelle façon elles s'étaient réellement passées. Le titre des chapitres nous donne d'ailleurs les grandes étapes de cette carrière bien remplie ; c'est : De Peschiera à Gênes, — Silistrie, — Sébastopol, — Solférino, — En Sicile, — Mission à Berlin, — le Plan de guerre (1866), — Custozza, — Après la bataille de Nikolsburg, — Au ministère de guerre de 1870. La grande page de la vie de Govone, l'épisode important de sa carrière qui nous fut révélé pour la première fois avec quelques détails par La Marmora dans son livre célèbre : *Un po piu di luce*, etc., c'est sa mission à Berlin, en 1866, celle lors de laquelle il jeta les bases de l'alliance italo-prussienne, qui, tout en aboutissant à Custozza, devait obtenir la Vénétie à l'Italie. Govone s'acquitta de sa tâche avec une habileté pleine de finesse sinon de franchi e et fut, en somme, l'artisan principal de l'unité de son pays. Nous a-t-il dit lui-même tout ce qu'il eût pu dire sur cette matière ? Il y a lieu d'émettre des doutes à cet égard ; toutefois et quoi qu'il en soit sur ce point, ses *Mémoires* n'en sont pas moins une contribution précieuse à l'histoire politique et militaire de la seconde partie du XIXe siècle.

13. — *Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit*, de M. Irénée Lameire, sont une étude de droit international ancien sur les conquêtes qu'ont ignorées les traités, notamment au XVIIe siècle. Ce volume résume une somme de labeur considérable, car l'auteur, pour l'écrire, s'est astreint à étudier chaque occupation dans ses rapports avec le droit particulier non pas même de chaque province mais de chaque communauté occupée ; et, en Espagne surtout, où les différences administratives et politiques variaient à l'infini, c'était là un travail considérable. M. Lameire, dans ce volume, ne s'est point servi

des travaux des anciens auteurs du droit des gens, qu'il déclare artificiels et divinatoires; il a voulu faire un travail de première main et il a uniquement consulté les procès-verbaux des unités administratives dont il écrit l'histoire. L'ouvrage, très particulier, très neuf, d'une érudition certaine ne sera pas inutile à l'étude du droit municipal des XVIIe et XVIIIe siècles dans la région pyrénéenne; il s'adresse naturellement à un public restreint.

14. — Le précédent volume n'a guère de militaire que son titre, mais avec le livre du colonel Ditte : *Observations sur la guerre dans les colonies*, nous revenons aux travaux dont l'étude nous est habituelle. Il est inutile d'insister sur l'importance qu'ont prise, à notre époque, les guerres coloniales et sur la nécessité de conduire ces expéditions, presque toujours lointaines, en utilisant les leçons d'une expérience la plupart du temps chèrement acquise. Non pas que la guerre ne soit pas partout la guerre, c'est-à-dire que *la lutte* aux colonies, ou ailleurs, ne soit toujours régie par certains principes d'art militaire indépendants du lieu, du temps et de l'espace. Non pas qu'aux colonies on puisse négliger ces axiomes de la guerre de terre : d'approprier les moyens au but, de se renseigner au loin, de se garder de près, de se couvrir dans les directions menacées, d'économiser ses forces, de les concentrer à un moment donné, en un point donné, en vue de l'effort final. Mais ceci posé, il est certain également que l'éloignement extrême de la métropole, le changement de climat et d'hygiène, les procédés de combat tout à fait spéciaux de l'adversaire, la variété de leur armement, mille autres causes n'incitent à modifier souvent profondément, non pas les principes, mais les procédés manuels de combat ou de stratégie usités sur le continent. L'ouvrage de M. le colonel Ditte est divisé en dix chapitres dans lesquels l'écrivain étudie successivement le *personnel*, c'est-à-dire le genre de troupe le plus apte à guerroyer dans les pays de colonisation, les transports maritimes, les lignes de communication, c'est-à-dire les directions suivant lesquelles les transports (hommes, munitions, ravitaillements, etc.) doivent être conduits de la métropole, ou base primitive d'opérations, au théâtre de la guerre, les moyens de transport, le matériel, la conduite des opérations et la tactique. Les deux derniers chapitres sont consacrés à la pacification, à l'organisation des pays conquis, enfin à l'organisation générale des troupes coloniales. Excellent travail d'une érudition et d'un intérêt marqués.

15. — C'est pour avoir ignoré la plupart des règles dont nous parle le colonel Ditte que les Espagnols ont perdu naguère l'île de Cuba et les Philippines, c'est-à-dire ce qui leur restait, à la fin du XIXe siècle, de leur vaste empire colonial. Mais, si les politiques et les administrateurs de ce peuple jadis si puissant se sont montrés, dans ces dernières

années, au-dessous de leur tâche, il possède une entité qui garde aujourd'hui encore l'incomparable valeur d'antan, c'est-à-dire le *soldat*. Le monde s'est récemment engoué — avec raison sans doute — de l'admirable résistance opposée par l'armée de Stœssel aux troupes japonaises, cinq ou six fois supérieures en nombre, qui assiégeaient Port-Arthur. Il a ignoré presque complètement un blocus plus modeste, qui a cependant égalé l'autre, qui l'a surpassé peut-être, par l'extraordinaire énergie que montra la défense, le siège d'une église fortifiée des Philippines, l'église de Baler, dans laquelle une poignée de vaillants, — cinquante à peine et trois officiers, — sans munitions, sans vivres, sans médicaments, résistèrent pendant 337 jours à un ennemi dix fois plus nombreux. M. le capitaine (à cette époque sous-lieutenant) D. Saturnino Martin Cerezo, le seul officier qui ait survécu à ce blocus invraisemblable, celui qui, en l'absence de ses deux camarades décédés, avait dû assumer le commandement en chef de cette petite armée, réduite dans les derniers jours, à une vingtaine d'hommes, M. Cerezo, vient de nous donner le récit de son admirable fait d'armes, et cela avec la modestie qui caractérise le véritable courage. On lira avec un intérêt toujours croissant les péripéties de cette lutte véritablement épique, le récit poignant des angoisses de ce chef, décidé à lutter jusqu'à la dernière extrémité, refoulant au fond de son cœur ses craintes et ses préoccupations toujours grandissantes, arrivant à force de caractère et d'énergie à montrer sans cesse à ses soldats un visage rassuré, sentant que, de sa confiance, de son apparente confiance dépendait celle de ses hommes, que la moindre faiblesse de sa part eût été le signal de l'anéantissement de sa troupe. Qu'on s'imagine ce que pouvait être la situation de ces cinquante hommes, enfermés dans une mauvaise construction en pisé grande comme une pauvre église de village, obligés d'y vivre jour et nuit, en guettant à chaque créneau un ennemi toujours à l'affut. Qu'on les considère entassés dans ce réduit, obligés d'y enfouir leurs déjections, y soignant leurs malades, y pansant leurs blessés, y enterrant leurs morts, cela pendant 337 jours, cela pour que le drapeau jaune et rouge qui représentait la patrie continuât à déployer ses plis au dessus de leur tête? Au milieu de tant de pages intéressantes, une surtout nous a vivement émus, celle précisément où le défenseur de Baler nous raconte les peines qu'il eut un jour à reconstituer le drapeau national qui, sous la morsure des intempéries et des balles, tombait en lambeaux et menaçait de se détacher de la hampe. Il convenait qu'on le maintînt à tout prix au sommet du modeste campanile qui dominait l'église. Cerezo et ses soldats s'ingénièrent donc à trouver quelque étoffe qui permît de le restaurer. Après bien des recherches, on parvint à trouver deux morceaux de vieille toile aux couleurs nationales, on faufila rapidement ces deux loques côte à côte, on les fixa,

pendant la nuit, à la hampe, et, au matin, une salve de coups de fusil et les hourrahs joyeux de ces abandonnés saluèrent frénétiquement ce nouveau pavillon, hier encore oripeau sans nom et aujourd'hui symbole sacré, emblème vénéré de la patrie ! Comme l'on pense, les assiégeants tentèrent mille efforts, essayèrent de toutes les ruses imaginables pour arriver à bout de ces enragés ; à diverses reprises ils députèrent à Cerezo des insurgés déguisés en officiers espagnols qui avertissaient le commandant de Baler de la signature de la paix et de l'inutilité d'une plus longue résistance. Mais Cerezo refusait ces avances, et il arriva même ce qui devait arriver, c'est qu'un beau jour un véritable officier espagnol ayant voulu se mettre en communication avec lui, fut éconduit tout comme les pseudo-parlementaires dont s'étaient servi d'abord les Philippins. Pourtant l'heure de la capitulation devait sonner pour ces braves qui avaient poussé au-delà de ses limites le respect du devoir militaire. Depuis longtemps, les vivres réglementaires étaient épuisés et le détachement ne se nourrissait plus que d'un pain fait avec des résidus de légumes, d'un café confectionné avec des peaux de haricots décortiqués ; mais le jour vint où ces aliments firent eux-mêmes défaut, où les cartouches manquèrent. Il fallut donc se résigner à l'inéluctable nécessité, il fallut déposer les armes. Revenu dans sa patrie, où l'on a apprécié comme il le méritait l'intrépidité et le caractère dont il avait fait preuve, le capitaine Cerezo a cédé aux sollicitations de ses amis en donnant le récit du siège de Baler (*El Sitio de Baler*) ; c'est un livre qu'il faut lire et que nous traduirons un jour, nous l'espérons : il mérite à bien des points de vue d'être répandu et médité.

16. — L'expédition de Chine, la dernière, n'a guère été qu'une promenade pour nos troupes et, à part les dangers courus par la colonne Seymour, les périls qu'avait à braver le corps international ont été assez peu sérieux. Mais ce n'est point de la campagne proprement dite que nous entretient M. le colonel Guillot dans son livre : *Pékin pendant l'occupation étrangère*. Le titre ne dit d'ailleurs pas exactement ce qu'est l'œuvre, tout ce qu'est l'œuvre, c'est-à-dire : une étude à la fois historique, géographique et topographique qui a la mérite d'avoir été écrite sur place et qui, par conséquent, a toutes chances d'être exacte. Nous n'avons guère que nos officiers pour nous documenter sur ces pays exotiques que nos compilateurs de *guides* ordinaires trouvent trop malsains et trop éloignés. L'ouvrage du colonel Guillot est bien fait, orné de jolies illustrations : il vient bien à son heure, et ne peut manquer d'être accueilli favorablement.

17. — Plus dogmatique, plus grave est l'*Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane*, écrite par M. le général Faure-Biguet pour vulgariser des événements historiques « trop peu connus

de la grande masse du public, » nous dit l'auteur. Il est certain qu'à part un petit nombre d'érudits, nous sommes peu au fait, en France, et nous pourrions dire en Europe, de l'histoire musulmane. — Il n'est pas moins hors de doute que l'éloignement, la différence de race, de religion, d'idiome ont créé des obstacles sérieux à la vulgarisation d'événements qui ne nous intéressent que médiocrement. D'ailleurs il y a tant de gens sur terre qui ne savent pas un mot de leur histoire nationale, qu'on ne peut leur en vouloir d'ignorer celle des Ommiades. Quoi qu'il en soit, M. le général Faure-Biguet a entrepris de combler cette lacune et il nous offre aujourd'hui un gros volume avec le titre que nous donnons quelques lignes plus haut. Très soigneusement compilé, ce travail laborieux, qui s'en tient aux faits, n'est pas toujours d'une lecture aisée. L'histoire, quand elle se borne à enregistrer les événements sans expliquer leurs causes ni commenter leurs enseignements, demeure nécessairement une nomenclature un peu aride que l'esprit ne saisit pas toujours sans peine. Tel est l'écueil auquel nous semble s'être heurté l'honorable écrivain. Mais si l'*Histoire de l'Afrique septentrionale* n'a pas les mérites littéraires que nous aurions voulu lui voir posséder, il n'en demeure pas moins précieux comme répertoire historique. Il rendra donc des services à quiconque s'occupe d'histoire musulmane.

18. — Les érudits accorderont certainement moins d'estime aux pages humoristiques que le lieutenant de la Bourdonnaye vient de consacrer également aux races musulmanes et qu'il a institulée *Dans le Bled;* mais il est vraisemblable que le grand public sera d'un avis différent. Le *Bled*, en Algérie ou au Maroc, c'est la campagne, la plaine, le désert, c'est l'immensité vague où chevauchent librement les goums et paissent plus librement encore les troupeaux. *Dans le Bled*, c'est donc la vie algérienne prise dans ses manifestations extérieures à la fois les plus ordinaires et les plus pittoresques ; c'est l'existence au désert enregistrée dans ses phases les plus frappantes, les plus typiques. Et effectivement : Marchés arabes ; — au Hamman ; — un mariage à Tlemcen ; — une tournée dans le Bled ; — une chasse au Sloughi sur les hauts plateaux ; — une diffa, etc., sont autant de scènes de la vie arabe très finement esquissées. Écrites sans prétention, d'un style vif et alerte, ces pages se lisent avec un réel plaisir... et elles n'en sont pas moins instructives.

19. — La guerre d'Extrême-Orient nous vaudra sans doute, d'ici à un petit nombre de mois, une abondante moisson de considérations, de brochures, de traités tactiques, stratégiques, etc., etc. Mais il est trop tôt pour que ces livres aient pu éclore : ils sont encore à la période d'incubation et deux seulement ont vu jusqu'à présent le jour. Encore, le premier : *Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie*, ne

s'applique-t-il pas à la campagne actuelle, mais à celle de Khaïlar, commandée par le général N. A. Orlov, pendant les troubles de Chine en 1900. N'importe : il nous parle de cosaques, il nous parle de Mandchourie, deux raisons pour en rendre aujourd'hui la lecture d'actualité. Le livre est d'ailleurs intéressant et bien fait, plein de détails curieux sur ces vaillantes troupes, que la victoire traite depuis quelques mois d'une façon si rigoureuse.

20. — Quant au volume intitulé : *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient*, c'est bien la guerre russo-japonaise actuelle qui en fait les frais, et nous l'avons parcouru avec d'autant plus d'attention que M. Réginald Kann, son auteur, est le premier témoin oculaire dont nous entendions les confidences. A la vérité un seul son se dégage de cette cloche, puisque M. Kann était accrédité près des armées japonaises et que c'est surtout à travers la lunette du maréchal Oyama qu'il aperçoit les événements. Son livre n'en est pas moins rempli de remarques typiques, d'observations très neuves. Le récit s'arrête après la bataille de Liao-Yang, dont l'écrivain nous donne une description nécessairement très incomplète, mais agrémentée de détails qui ont leur valeur. Un chapitre nous fournit de précieux renseignements sur l'organisation de l'armée japonaise ; toutefois les chiffres donnés par M. Kann pour les effectifs nous paraissent bien modestes. L'écrivain est-il bien sûr de leur exactitude ?

21. — Avec le livre de M. le lieutenant-colonel Biottot : *Le Morvan dans la défense de la France,* nous abordons un ordre d'idées différent, une autre catégorie de travaux. M. Biottot, déjà connu du public lettré par deux études intéressantes sur le rôle que pourrait jouer, dans la défense de la France, la péninsule normande et la Normandie méridionale, examine aujourd'hui la façon dont il y aurait lieu d'utiliser le Morvan pour cette même défense du sol national. Ce thème, le développement de ce thème est précédé d'une sorte de vaste avant-propos consacré à l'examen des systèmes défensifs en général, et de celui qu'il convient à la France d'adopter. La deuxième et la troisième parties du livre, qui constituent le fonds même de l'œuvre de M. Biottot, comprennent une description géographique du Morvan, de ses glacis ou falaises, des régions qui le bornent spécialement au nord et à l'est, et l'organisation de la défense active en utilisant le terrain décrit. Une quatrième partie, consacrée à l'histoire militaire, nous aurait paru mieux à sa place en tête du volume : l'étude du passé doit effectivement fournir des leçons pour l'avenir : c'est cette pensée surtout qui rend les recherches historiques intéressantes et fécondes.

22. — Dans son travail sur *l'Instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale*, M. le capitaine Simon se plaint que l'officier, qui doit être, avant tout, un manieur, un conducteur

d'hommes, ne soit jamais appelé « à étudier scientifiquement l'homme. » L'écrivain déplore que l'on puisse sortir premier de toutes les écoles militaires « sans avoir aucune notion de physiologie, de psychologie, de sociologie, sans savoir ce qu'est un muscle, un nerf sensitif ou moteur, un réflexe, un sentiment, une société, la division du travail ou la morale... » et il émet le vœu que toutes ces sciences soient infusées, avant leur entrée à Saint-Cyr ou à Polytechnique, aux divers candidats à ces écoles. On sait que depuis la fin de l'année dernière, le général André a donné en partie satisfaction à ces desiderata et qu'après l'enquête du général Bazaine, le général Marcot, commandant Saint-Cyr, fut invité à introduire dans le programme les études de physiologie, de psychologie et de sociologie sans lesquelles on ne peut être, paraît-il, un bon officier. M. le capitaine Simon ne se déclare pas satisfait encore et il voudrait que les réformes effectuées en ce sens fussent plus radicales. Nous sommes très loin de partager les idées du jeune écrivain, basées sur des principes radicalement opposés aux nôtres. Nous avons lu cependant son livre avec intérêt, car il est écrit de bonne foi et l'on y rencontre quantité d'idées et de propositions excellentes ; malheureusement on y trouve aussi nombre de paradoxes d'autant plus dangereux qu'ils sont plus spécieux et peuvent leurrer des esprits n'ayant que des notions trop sommaires de philosophie et de morale, ce qui est le cas d'un grand nombre de nos contemporains. Tout en déplorant ces divergences de principes, on ne peut que féliciter l'écrivain d'occuper d'une façon si sérieuse les loisirs que lui laisse le service. Son livre mérite d'être étudié; il est digne qu'on le discute et qu'on le réfute.

23. — Les *Causeries morales et d'utilité générale* d'un autre officier d'artillerie, M. le capitaine Grange, nous ont plu davantage que le précédent volume ; elles sont d'une allure plus modeste et les principes qu'on y voit exposés nous ont semblé plus rationnels. L'éducation morale du soldat, aujourd'hui en particulier que le facteur religieux est proscrit absolument de toute théorie officielle, est certainement celle qui offre le plus de difficultés pour l'instructeur, et l'on voit peu d'officiers ne pas rester, sous ce rapport, inférieurs à leur tâche. Le petit livre de M. le capitaine Grange sera pour ces derniers un guide précieux : nous le leur recommandons avec plaisir.

24. — C'est encore un véritable petit traité de morale que la brochure de M. l'officier d'administration espagnol D. Augusto C. de Santiago : *La Jura de la bandera* (le serment au drapeau). Destiné à être surtout mis aux mains du soldat, *la Jura de la bandera* devait être écrite avec simplicité et clarté : l'auteur y a heureusement réussi. L'histoire du drapeau, les grandes actions qu'il inspire, la vertu dont il est à la fois l'origine et le soutien, l'idée de patrie, celle de l'honneur militaire,

l'histoire sommaire des régiments et des principaux faits d'armes accomplis par eux, etc., etc., sont le sujet des chapitres de ce manuel très intéressant à consulter, même pour un étranger.

25. — Les derniers ouvrages dont nous venons de parler s'occupent surtout du moral du soldat; voici maintenant MM. les docteurs Boureau et Gauléjac qui dans leur *Nouveau Procédé d'évaluation physique du soldat*, nous donnent une méthode nouvelle pour déterminer la valeur corporelle du soldat, science d'une importance capitale à une époque où le surmenage intellectuel influe d'une façon si fâcheuse sur le développement physique. Le système ingénieux de MM. Gauléjac et Boureau nous paraît devoir être accepté avec avantage dans l'armée, surtout pour les opérations de nos conseils de révision : nous le signalons spécialement au ministre de la guerre et aux diverses autorités qui dirigent le service du recrutement.

26. — Les *Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à l'étude du mouvement*, de M. le lieutenant-colonel de Chandezon, ont été dictés par ce principe rationnel que pour savoir quels mouvements on peut demander au soldat, il faut connaître à fond les organes et les agents musculaires ou nerveux qui produisent ces mouvements. Il était difficile, en un sujet semblable, de n'être pas technique : M. de Chandezon a su l'être juste ce qu'il fallait pour demeurer scientifique en restant à la portée de tous. Quiconque s'occupe de sports ou d'entraînement physique lira ce livre avec grand profit ; un nombre considérable de croquis rendant, d'ailleurs, d'une intelligence facile les explications qui, à première vue, pourraient présenter quelque obscurité.

27. — Pour être moins scientifique que le précédent, *la Vie du soldat* (à Madagascar), de M. le général Galliéni, n'en est pas moins — il s'en faut — un très intéressant opuscule. On comprend, sans y insister, que, dans un pays comme Madagascar, où la dislocation des troupes s'impose, que la façon de loger le soldat, de l'habiller, de le nourrir, de le soigner quand il est malade, ne puisse être la même que dans la métropole, là où les régiments sont toujours groupés, où les détachements sont au plus d'un bataillon, là où, par conséquent, l'alimentation, le service de l'habillement, etc., etc., peuvent être concentrés de la façon la plus utile. Un esprit fécond en ressources comme celui de M. le général Galliéni devait nécessairement trouver une méthode qui s'adaptât d'une façon plus rationnelle à la situation de nos troupes dans la grande île qu'il a su si habilement organiser, on peut même dire conquérir. On verra le résultat qu'a donné cette méthode et on jugera qu'elle pourrait s'appliquer fructueusement ailleurs.

28. — *La Loi de deux ans* est aujourd'hui votée et a même commencé à être appliquée. On n'en lira pas moins avec intérêt la brochure dans

laquelle M. le général Pédoya signale ses inconvénients et ses lacunes. Ce n'est point le principe même du nouvel instrument législatif que critique l'écrivain militaire : il est, au contraire, un partisan décidé du service réduit ; mais ce sont les erreurs de cette loi, qui aurait pu être bonne, si nos députés n'avaient pas souvent envisagé non point les besoins du pays mais le succès de leur réélection. Peut-être sera-t-il temps encore de corriger, au moyen d'amendements, les vices de notre loi actuelle. Nous le souhaitons sans l'espérer.

29. — M. le colonel allemand Hauschild, détaché à Constantinople comme professeur à l'École d'état-major ottomane, a publié récemment les *Solutions des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de Prusse de 1886 à 1893*. Cet ouvrage, qui vient d'être traduit par le capitaine Corteys, du 140e, est très technique ; il sera accueilli avce faveur par nos officiers, auxquels il montrera d'une façon pratique les tendances tactiques de nos adversaires et la façon dont ils dirigeront, demain peut-être, leurs opérations sur le terrain. Les candidats à notre École supérieure de guerre consulteront ce travail avec plus de profit encore ; il semble que ce soit à eux surtout que s'adresse l'étude de M. le colonel Hauschild.

30 et 31. — Depuis la guerre de 1870, spécialement depuis l'adoption des armes à petit calibre et l'invention de la poudre sans fumée, la cavalerie se demande si elle pourra remplir encore son rôle sur le champ de bataille, et de longues controverses se sont ouvertes sur la question, sans que le problème ait été résolu. A diverses reprises nous avons eu à signaler aux lecteurs du *Polybiblion* les avis autorisés d'officiers de cette arme, et aujourd'hui encore nous devons appeler leur attention sur deux brochures, l'une du capitaine Gossart, l'autre du général de Beauchesne, dans lesquelles la tactique de la cavalerie est étudiée sous différents points de vue. Dans sa brochure : *La Cavalerie moderne doit-elle combattre par le choc ou par le feu ?* M. Gossart estime que les armes à cheval auront encore à jouer leur ancien rôle de surprise et d'attaque par le sabre et le choc ; toutefois il ne nie pas qu'en de nombreux cas elle pourra utiliser avec profit l'arme du fantassin. — Dans *Stratégie et tactique cavalières*, M. le général de Beauchesne est plus précis et plus cavalier, son livre peut se résumer dans cette phrase, qui lui appartient : « La cavalerie est l'arme qui inspire l'offensive. Laissez-lui donc ses armes offensives, le cheval et la lance. Vous ne perdrez que de mauvais fusils. »

32. — Si la valeur du fusil pour le cavalier est très discutable, il n'est pas à nier que cette arme ne doive être utilisée le plus rationnellement possible pour produire le maximum d'effet, et que seul le tir sera productif qui aura été exécuté dans les meilleures conditions d'à-propos, de sang-froid, de régularité et d'exactitude. Dans son livre sur

l'Évaluation des distances, M. le général Percin propose une méthode pratique pour apprécier les distances et il construit pour cela un télémètre avec des éléments que l'homme aura toujours facilement sur lui : quatre pièces de 10 centimes à l'effigie de Napoléon III tenues entre le pouce et l'index, le bras étant tendu horizontalement. A vrai dire, ce système n'est pas nouveau (sauf la pièce de 10 centimes) ; il a déjà été utilisé avec succès et le sera vraisemblablement encore.

33. — Signalons, avant de terminer, un petit livre du médecin aide-major de 1re classe Armeilla : *Manuel des soins d'urgence à donner aux malades et blessés*, aussi bien dans les routes à l'intérieur qu'en campagne, ou même sur le champ de bataille. Il y a, dans cet opuscule, une quantité de conseils qui ne seront pas profitables qu'aux seuls militaires : c'est une petite encyclopédie médicale que toutes les familles pourraient posséder utilement.

34. — Nous achèverons cet article d'ensemble en annonçant à nos lecteurs l'apparition du 21e fascicule du *Dictionnaire des sciences militaires* publié par la maison Berger-Levrault. Cette œuvre considérable s'avance peu à peu vers son terme et continue à se montrer à la hauteur de ses débuts. Le fascicule nouveau, qui va du mot Revolver au mot Siège (guerre de) est fort intéressant, et nous pouvons y signaler spécialement les termes Roue, Salve, Sape, Section, Sentinelle, Service, comme rédigés avec une ampleur particulière. Le mot Service, qui comprend, à lui seul, 34 colonnes, a été traité de la façon la plus heureuse; il nous a paru aussi complet que possible. COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ, par JOSEPH FABRE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 656 p. — Prix : 9 fr.

Le titre de cet ouvrage pourrait induire en erreur. Il porterait à croire qu'il s'agit d'un livre d'édification. C'est tout autre chose. L'auteur prétend retracer l'évolution de la pensée chrétienne depuis le judaïsme jusqu'aux temps modernes, ainsi que l'indique le sous-titre : *Des Évangiles à l'Imitation*. Sa manière de voir est assez exactement rendue par cette phrase qui termine le premier livre : « C'est à des juifs dissidents et à des néoplatoniciens qu'il faut attribuer la fondation du christianisme » (p. 42). Cette opinion s'explique de la part de M. Fabre, qui ne voit dans le christianisme que la morale, en retranche systématiquement tout le surnaturel et considère le dogme comme une excroissance fâcheuse qui amènera la décadence.

Ce n'est pas que l'auteur se pose en ennemi du christianisme. Il loue volontiers les grands philosophes chrétiens et les Pères de l'Église les

plus éminents. Il admire la puissance de vie de l'organisation catholique, mais il reproche à l'Église de mettre la main sur les consciences et d'enchaîner la liberté. C'est une vieille accusation qui n'en est pas plus juste. Personne plus que nous ne tient à la liberté scientifique, et, à cet égard, nous ne nous sentons nullement gênés dans le catholicisme. Mais la liberté scientifique ne peut convenir qu'aux objets de science. Pour les notions révélées sur Dieu et sur ses rapports avec l'homme, il ne saurait être question de liberté puisque la raison humaine elle seule n'en peut rien connaître.

Nous n'aurions pas la place de signaler ici toutes les méprises où cette tendance de libre-penseur entraîne l'auteur du présent ouvrage. Il a certainement beaucoup lu, ou du moins il a fait beaucoup de recherches. On le comprendra facilement quand on saura qu'il part du judaïsme à travers le Talmud, la kabbale, Philon, les néoplatoniciens, les Pères de l'Église, saint Thomas, Duns Scot, Occam, etc., pour arriver à *l'Imitation*. Dans cette longue course, il fait de nombreuses citations, mais il est très avare de dates, et jamais il n'indique de renvoi aux originaux. Cela est d'autant plus regrettable que les indications que nous étions en mesure de vérifier tout d'abord sont loin d'être exactes.

Ainsi le vers technique :

Quis ? quid ? ubi ? quibus auxiliis ? cur ? quomodo ? quando ?

n'a pas été construit, comme l'auteur l'insinue (p. 240), pour marquer les circonstances dont le confesseur doit s'enquérir, mais pour marquer celles que doit envisager le rhéteur qui plaide une cause.

L'Évangile ne porte pas que Jésus-Christ ait dit : Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, *on dit qu'il est un mangeur et un buveur* (p. 575) ; il porte cette autre expression : *on dit qu'il a un démon.*

Autres choses plus graves. L'auteur croit que les premiers chrétiens ne voyaient pas en Jésus-Christ un être divin. Il trouve la confirmation de cette assertion dans un texte de saint Paul (p. 94). Il semble insinuer que la croyance en la divinité du Christ n'est devenue officielle que par l'évangile de saint Jean (p. 98). Il a oublié sans doute le texte si formel de saint Paul : « Quoiqu'il fût de nature divine, il ne voyait pas une injustice à s'égaler à Dieu, mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur et devenant semblable aux hommes » (ép. aux Philippiens, II, 6-8).

Dans un autre texte de saint Paul, M. Fabre voit une preuve décisive que la communion des premiers fidèles n'était qu'un repas où la fraction du pain entre frères était un signe d'union et un mémorial de la Passion. Il est très scandalisé que l'Église ait séparé la communion du repas, unis dans la pratique de Jésus-Christ ; nous, au contraire, nous

voyons dans ce texte (1re ép. aux Corinthiens, XI, 17-34) une preuve absolue de la présence réelle. Que signifieraient autrement ces paroles si expressives : « Quiconque mangera ce pain ou boira ce vin indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur ? » Nous pourrions voir aussi l'origine de la séparation du repas et de la communion dans ces autres paroles : « N'avez-vous pas des maisons pour manger et pour boire. » La foule entrant dans l'Église y avait introduit des abus inconciliables avec le respect dû au sacrement : c'est ce motif, et non je ne sais quel désir de domination de l'Église, qui a nécessité de supprimer le repas précédant la consécration.

Ces exemples suffisent pour montrer le peu de confiance que l'on doit accorder aux assertions et aux citations de M. Fabre.

Tous les catholiques ne sont pas en état de faire le contrôle que nous venons d'esquisser. Nous croyons donc que cet ouvrage ne peut être lu sans inconvénient que par les personnes très instruites de leur religion.

D. V.

Le Christianisme de l'avenir. Les Perspectives du XXe siècle, par HANS FABER ; trad. par JOHN JAQUES. Paris, Fischbacher, 1905, in-12 de 225 p. — Prix : 3 fr. 50.

La thèse soutenue dans ce volume est que « la théologie et l'Église furent les entraves qui arrêtèrent l'Évangile dans sa marche conquérante » (p. 17) ; la théologie avec ses dogmes, la société ecclésiastique avec ses pratiques rituelles ont renfermé l'enseignement du royaume de Dieu dans des formes étroites et mesquines ; et de là vient le discrédit où est tombée la religion. Le protestantisme a paru comprendre le véritable rôle d'une religion, mais il est resté en route : « Bien qu'il ne conservât qu'un minimum de formes, il n'échappa pas au danger, auquel tout culte est exposé, d'être incompris, et de manquer de vérité » (p. 77).

Mais enfin, que nous reste-t-il, si vous nous prenez l'Église et la Bible ? Il reste le christianisme, l'Évangile, le royaume de Dieu. N'est-ce pas assez ? Il est évident que beaucoup de fidèles ne peuvent se représenter un royaume de Dieu sans églises, sans pasteurs ni bibles, sans sacrements ni organisations quelconques » (p. 191). « Ce royaume n'est-il pas un songe, une utopie irréalisable ?... Le royaume de Dieu est parmi les hommes depuis l'apparition de Jésus-Christ, et le temps de son expansion viendra dès que la force cachée de l'Évangile pourra se déployer librement. Lié à la théologie, à l'Église et à la Bible, le christianisme parut une théorie obscure qui ne maintenait ses positions qu'à grand'peine en face de la science ; mais laissez l'Évangile exercer sa puissance, et il lui faudra peu de temps pour former le royaume désiré et créer à l'humanité renouvelée d'autres conditions d'existence » (p. 209).

Telles sont les conclusions auxquelles est amené l'individualisme, qui veut aller au bout de ses prémisses : une religion sans dogmes, c'est-à-dire sans foi ; sans culte, sans ministres, c'est-à-dire sans unité et sans gouvernement. L'auteur voit là le christianisme de l'avenir : c'est plutôt un avenir sans christianisme qu'il semble nous annoncer.

P. Pisani.

SCIENCES ET ARTS

Université et Enseignement libre. Deux Systèmes d'éducation, par Théodore Joran. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 235 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce livre a été en partie écrit au jour le jour pendant les deux années qui viennent de s'écouler, sous forme d'articles qui furent accueillis par le journal *l'Univers* et par les revues *l'Enseignement chrétien*, le *Bulletin de la Société d'éducation* et la *Revue idéaliste*. » Ainsi débute la Préface. L'ouvrage est donc composé comme beaucoup d'autres qui paraissent aujourd'hui, et si, peut-être, cela nuit un peu à l'unité du volume et à sa bonne ordonnance, cela, du moins, — et c'est une compensation, — lui communique quelque chose de plus alerte, de plus personnel et de plus vivant. « Au jour le jour, » l'auteur a noté les questions posées, sans aucun souci de la logique, mais uniquement au gré des circonstances et des préoccupations politiques, et il en a dit son avis avec sa compétence professionnelle et sa longue expérience de l'enseignement universitaire et de l'enseignement libre, doublées d'un ardent amour de la liberté. De tant de qualités accumulées ne pouvait sortir qu'un bon livre, et vraiment il est très bon, plein de critiques solides et d'excellents conseils. Il est tel qu'on le pouvait attendre d'un chef d'institution rompu à toutes les difficultés du métier et de l'un des meilleurs professeurs d'histoire de Paris. Le premier chapitre est intitulé : *En marche vers le monopole*, et il traite du stage scolaire, de l'incompatibilité prétendue entre l'état de prêtre et le métier de professeur, enfin de la loi sur l'enseignement secondaire libre sortie des méditations de M. Chaumié et des délibérations du Sénat. Les auteurs de ces projets d'oppression sont fustigés de main de maître, et ils ont mérité cette volée de bois vert. Le second chapitre nous fait connaître le caractère et l'esprit de l'Université, citadelle du rationalisme, de l'irréligion, du socialisme, de la politique blocarde, et nous fait voir le fâcheux contrecoup que ces mœurs ont exercé sur les élèves ; cela promet de jolies générations prochaines. — Le troisième chapitre est d'ordre technique et professionnel, et il traite de la routine universitaire, de l'encombrement des classes, de la discipline, de l'insouciance universitaire en matière d'éducation, de la suppression du concours général, des discours de

distribution de prix, et il en donne un très piquant et spirituel modèle ; des relations extra-scolaires entre professeurs et élèves, de la question des vacances, de l'inspection générale et de l'avancement dans l'Université. Au chapitre IV il est question du krack des Universités, Universités de Paris et Universités de province ; au chapitre V du nouveau régime scolaire, le fameux régime des cycles, que l'auteur juge en homme du métier, du point de vue de l'éducation, des langues anciennes, des sciences, enfin des langues vivantes enseignées par la méthode directe. La conclusion est sévère mais juste : c'est que ce nouveau régime scolaire est une conception d'idéologues dont l'aboutissement sera la déformation du cerveau national. L'ancien régime était à la fois plus rationnel et plus français. Espérons que l'enseignement libre, si on le laisse vivre, en sauvera quelque chose ; s'il fait preuve d'indépendance et d'initiative, il rendra ainsi un éminent service à l'esprit français. Le chapitre VI intéresse spécialement l'enseignement libre. C'est un essai de pédagogie comparé, où les maîtres chrétiens, ceux du moins qui n'ont pas eu le temps d'acquérir de l'expérience, trouveront d'utiles indications sur l'art fort difficile, plus pratique que théorique, de bien éduquer et de bien instruire la jeunesse. Inutile d'ajouter que le livre, inspiré d'un esprit très libéral, est aussi animé d'un souffle chrétien. Quelques remarques pour finir. M. Joran exprime quelque part le vœu que la réaction contre la politique liberticide éclate tout de suite, parce que, « plus tard, peut être, serait-ce le régime lui-même qui serait emporté dans la tourmente. » J'avoue que je me résignerais plus facilement que l'auteur à la disparition de ce régime-là. Plus loin, un texte peu clair laisse croire que l'on a autorisé quelques congrégations : on n'en a autorisé aucune, à moins que l'auteur ne se réfère à des temps lointains, que nous reverrons quand « le régime aura disparu dans la tourmente. » Je note aussi que M. Buisson n'était pas encore directeur de l'enseignement primaire quand il écrivit la fameuse phrase sur la triple livrée du prêtre, du magistrat et du soldat. Trop sévère en ce point pour M. Buisson, M. Joran est en retour trop indulgent pour M. Jean Macé qu'il qualifie de « sincère patriote. » Je crains trop, hélas ! que le fondateur de la Ligue d'enseignement n'ait parfaitement su où il marchait, et que c'était au but même où nous arrivons, et qu'il ne désavouerait pas ses héritiers et successeurs d'aujourd'hui. Enfin l'auteur n'exagère-t-il pas quand il fait porter à l'enseignement libre presque seul la responsabilité de l'emploi des manuels, et loue l'Université de proscrire ces « indignes moyens de travail ? » Comme ces manuels sont, pour la plus grande partie, signés de noms universitaires, je crois bien que c'est surtout pour les élèves de l'enseignement officiel qu'ils ont été écrits, et, en fait, je puis affirmer à M. Joran que les « potaches » s'en servent

beaucoup, et que les professeurs, qui en tirent de beaux droits d'auteurs, mettent peu d'empressement à les proscrire. Ces vétilles sans importance n'affaiblissent en rien la bonne impression que j'ai gardée de ce volume, où l'auteur fait vraiment preuve de talent et de courage. Je l'en félicite de tout cœur. ÉDOUARD PONTAL.

Aux Institutrices chrétiennes. Conseils pédagogiques pour l'enseignement primaire catholique, par Une ancienne normalienne. Paris, Beauchesne, 1905, in-18 de 280 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le présent volume témoigne en même temps d'une grande expérience et d'un grand dévouement à la cause de l'enseignement chrétien; c'est avant tout un livre pratique, qui rendra de réels services aux jeunes institutrices, parfois improvisées et douées de plus de bonne volonté que d'expérience, qui ont dû, en maints endroits, prendre la place des religieuses proscrites. Il comporte quatre parties et des appendices. La première partie traite de *l'Autorité et des moyens de l'obtenir* : le lecteur y voit ce qu'est l'autorité, quels en sont les éléments constitutifs, quelles qualités physiques, intellectuelles et morales il faut pour l'acquérir, par quelles mesures disciplinaires on arrive à l'établir. La deuxième partie, intitulée : *Avant la classe*, concerne la tenue matérielle de l'école, la préparation de la classe, l'entrée en classe et les sorties. La troisième partie : *Pendant la classe*, est surtout technique. Il y est question de la prière, prélude obligé d'une classe chrétienne, de l'instruction religieuse, de l'enseignement de la lecture et de l'écriture, de la récitation des leçons et de la correction des devoirs, de l'enseignement de la grammaire et de l'orthographe, de la composition française, de l'exercice de récitation, de l'enseignement de l'histoire, de l'arithmétique et de la géographie, de la leçon de choses, du travail manuel, enfin de l'enseignement du dessin et du chant. On le voit, rien n'y manque de tout ce qui fait partie du programme de l'enseignement primaire à ses divers degrés. La quatrième partie : *Après la classe*, a pour sujets fort divers les récréations, la surveillance des offices et l'accomplissement des devoirs religieux, les rapports avec les parents, la distribution des prix, enfin les congés et vacances.

En matière de conclusion, l'auteur rappelle et résume *les Principes, les méthodes et procédés* qui doivent être la base de l'enseignement primaire chrétien ; elle termine par un appel au dévouement et par une touchante prière, suppliant « Marie, Souveraine de France, de faire passer dans l'âme de celles qui liront ces lignes un souffle ardent de foi, de courage et de persévérance, pour travailler sans compter et se dévouer sans réserve au bien de notre peuple et de notre patrie. » En appendice, on trouve des modèles de carnet de correspondance, de

tableau d'honneur, un tableau de répartition hebdomadaire et des modèles d'emploi du temps. Livre vraiment excellent et bien fait; je le recommande chaudement aux institutrices chrétiennes.

ÉDOUARD PONTAL.

Alimentation rationnelle des animaux domestiques, par RAOUL GOUIN. Paris, Baillière, 1905, in-18 de XII-496 p., avec figures. — Prix : 5 fr.

Pour être fructueux, l'élevage du bétail doit être fait avec intelligence et non livré à des pratiques qu'on ne raisonne pas et qu'on applique d'une façon irréfléchie. L'ouvrage de M. Gouin a justement pour but d'y aider, afin d'obtenir les résultats les plus rémunérateurs. Après quelques généralités, l'auteur expose la théorie de l'alimentation, les phénomènes naturels qui se produisent, et, de la sorte, il est amené à traiter ce qui concerne la digestibilité des aliments et le rationnement des animaux, qui en est la conséquence. La deuxième partie s'occupe des aliments en eux-mêmes : fourrages, racines et tubercules, grains et fruits, enfin résidus d'industries ou d'origine animale. Quatre chapitres sont ensuite consacrés à l'alimentation spéciale aux diverses races d'animaux en les envisageant alors à leurs points de vue particuliers. L'ouvrage, enfin, se termine par deux tables d'une extrême importance, dans lesquelles M. Mallèvre, le savant professeur de l'Institut agronomique, a refondu celles de Wolf en les mettant tout à fait au point des observations et des données actuelles.

G. DE SENNEVILLE.

LITTÉRATURE

Shakspere's Vocabulary, its etymological elements, by EILERT EKWALL. Upsala, University Press (Edv. Berling), 1903, in-8 de XIX-99 p.

Dans le vocabulaire anglais, qui est fort composite, il serait curieux de connaître la proportion et l'importance relative du fonds indigène et primitif et de chacun des éléments étrangers. On s'est essayé maintes fois à les déterminer, mais un peu prématurément, avant que l'étymologie des mots anglais fût assez débrouillée, ou bien, plus récemment, par des procédés un peu arbitraires. M. Ekwall, qui reprend cette recherche, se soumet à une méthode rigoureuse, et, pour plus de précision, se borne à étudier le vocabulaire du seul Shakespeare. Son premier volume traite de l'élément anglo-saxon et des éléments étrangers germaniques (scandinaves, bas-allemands, etc.), dans la langue du grand poète; une seconde partie sera consacrée aux éléments romans, celtiques et autres, ainsi qu'aux douteux et donnera les conclusions générales. Le relevé est fait d'après le *Shakespeare Lexicon* de Schmidt, et les mots sont classés suivant leur origine et par

ordre alphabétique, sans observation quand l'auteur adopte purement et simplement les étymologies proposées dans les parties publiées du *New English Dictionary* et dans le dictionnaire de Skeat, accompagnées dans le cas contraire de notes généralement excellentes. Dans le chapitre où sont énumérés les emprunts scandinaves, M. Ekwall a pu ajouter quelque chose aux excellents travaux de M. Björkman ; il offre aussi des observations nouvelles et plausibles sur la difficile question des emprunts faits aux idiomes germaniques du continent; partout, d'ailleurs, il se montre linguiste instruit et sagace. D'une enquête si bien conduite nul doute que ne sortent, à la fin de la seconde partie promise, des conclusions fort intéressantes. A. Barbeau.

La Légende dorée de l'Alsace, par Marie Diemer. Paris, Perrin, 1905, in-12 de xviii-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur se devine, se révèle dans ces pages, comme une âme éprise de la poésie antique, de la belle nature de l'Alsace. Elle sent à un suprême degré tout le charme de nos vieilles légendes et l'exprime dans un style parfait. Empruntant le récit des vieux chroniqueurs, les contes de veillée recueillis par Aug. Stœber, l'auteur les encadre dans un véritable poème en prose, parsemé de tableaux admirablement brossés. Au milieu de ces légendes, le mythe de sainte Odile resplendit incomparable, tandis qu'au début, l'apostolat de saint Materne auréole la légende religieuse de l'Alsace. D'inexorables savants ont démoli l'histoire de saint Materne, mais nous ne chicanerons certes pas l'auteur de l'avoir conservée en tête de son livre. Elle eût manqué à ce poème et nous invitons le lecteur à suivre le conseil de Mme Marie Diemer, à venir évoquer l'âme mystique de l'Alsace « auprès des roches moussues sous les sapins centenaires, aux sentiers que suivait Odile, devant l'horizon resté pareil, qui rêve sous le même ciel. » A. G.

Chateaubriand. **Études biographiques et littéraires. — Le Romantisme à Lyon,** par C. Latreille. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de ii-262 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est d'une bonne méthode pour quelqu'un qui habite Lyon, d'y chercher le centre de gravité de ses travaux : il y a tant de choses inconnues dans nos provinces, et l'histoire générale, en littérature comme en politique, peut être singulièrement éclairée et même rajeunie par la mise au jour de tout ce qui y est enfoui.

En collaboration avec M. Roustan, M. Latreille avait déjà publié un utile volume des *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, dont j'ai ici parlé. Aujourd'hui, il nous donne, en sept ou huit articles, une histoire, ou l'ébauche d'une histoire, des rapports de Chateaubriand

avec Lyon et l'Académie de Lyon, qui tint son nom inscrit parmi ses membres correspondants depuis 1803 jusqu'à sa mort.

A vrai dire, les chapitres sont un peu minces : l'amitié avec Ballanche valait mieux que quelques pages sur la question — déjà élucidée par M. Giraud — de la priorité du mot « *le Génie du christianisme* », et sur les concordances d'intention, déjà notées, entre le livre de Ballanche sur *le Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, et l'ouvrage de Chateaubriand. Les visites de Chateaubriand à Lyon, en 1803, avec la grande procession de la Fête-Dieu à laquelle il assista, celles de 1805 et de 1806, avec le voyage au Mont-Blanc, en compagnie de Ballanche, et les dîners chez l'abbé Bonnevie ; celle de 1826, en plein mouvement philhellène, le concert du 5 mai au profit des Grecs, avec l'enthousiasme de la foule acclamant le grand homme qui y assista, ont l'agrément d'esquisses faites sur place, mais n'apportent guère comme nouveauté que quelques vers de poètes locaux ou quelques compliments d'académie.

Trois morceaux plus sérieux nous font connaître les articles écrits par un journaliste de valeur, Guy-Marie de Place, dans le *Bulletin de Lyon* et la *Gazette de Lyon*, pour défendre *les Martyrs* contre les diatribes d'Hoffmann dans le *Journal de l'Empire* (1809), ou pour réfuter, avec autant de force que de courtoisie, le manifeste de Chateaubriand en faveur de la liberté de la presse (1827), et résument l'étude sur Chateaubriand, en plus de 400 pages, très touffue, mais « d'une grande probité littéraire », que Collombet écrivit pour le concours ouvert par l'Académie de Lyon dès 1849. Tout cela a son intérêt.

Deux défauts cependant sont à signaler à M. Latreille, ou deux inconvénients de composer un livre avec des articles. Le premier, c'est qu'il y a trop de trous dans son histoire *lyonnaise* de Chateaubriand ; par contre, certains morceaux, assez étendus, sur le libéralisme de Chateaubriand, ou sur ses rapports avec Sainte-Beuve, font hors-d'œuvre au milieu d'études qui, mieux unifiées et plus approfondies, pouvaient et devaient fournir un livre plus solide et plus neuf.

Je note encore que la pensée de M. Latreille flotte un peu et varie suivant que tel ou tel livre qu'il analyse l'influence et quelquefois le domine. Quand il est avec Ballanche, de Place et Collombet, très catholiques tous trois et fervents admirateurs de Chateaubriand, il subit l'ascendant de leur probité et tend à penser de Chateaubriand à peu près comme eux-mêmes : de leurs écrits, de leur correspondance, il tire même des preuves de sa *sincérité religieuse*, si malignement mise en suspicion par Sainte-Beuve. Au contraire, s'il écrit de Sainte-Beuve, il retombe sous le charme du vieux serpent, passe dédaigneusement devant la thèse de M. l'abbé Bertrin, et défend dans son ensemble, et en faisant

de quelques détails seulement la part du feu, comme un livre « magistral » et une œuvre « de vérité », le pamphlet perfide du spirituel et envieux feuilletonniste contre l'auteur du *Génie du christianisme.*

Or, ce n'est pas du tout l'avis de M. Victor Giraud, l'un des hommes de France qui connaissent le mieux Chateaubriand; et c'est celui-ci, sans doute, qu'il faut croire quand il déclare, dans son récent ouvrage, que, « séduit » d'abord, « émerveillé », comme toute l'opinion du XIXe siècle, par l'ouvrage « si adroit, si persuasif, si ingénieux », de Sainte-Beuve, il l'a trouvé, après étude approfondie, « aussi malveillant qu'habile, fort incomplet, « vicié presque en toutes ses pages par un parti-pris d'aigreur et d'antipathie, très superficiel en somme et d'une criante injustice. »

G. AUDIAT.

Albert Samain, sa vie, son œuvre, par LÉON BOCQUET. 2e édit. Paris, « Mercure de France », 1905, in-12 de 281 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Samain méritait-il qu'on fît sa biographie en un volume de près de trois cents pages ? C'est évidemment une question d'appréciation. Ce poète a eu et conserve de fervents admirateurs, et, s'ils sont assez nombreux, le volume de M. Léon Bocquet a sa raison d'être. On y trouve l'histoire d'un jeune homme bien doué, qui, d'abord sauteruisseau pour le compte d'une maison de banque, puis employé dans une maison de courtage des sucres, lâche le commerce pour un rond de cuir à la préfecture de la Seine, et emploie ses loisirs à faire de l' « écriture artiste », sans verser toutefois complètement dans la chausse-trape décadente. A un autre point de vue, c'est l'histoire banale du jeune homme qui, transporté de la province dans le milieu parisien, y perd la foi, qu'il tâche de remplacer par des rêveries plus ou moins creuses. Sympathique d'ailleurs par certains côtés, Samain n'évolue pas vers le type de l'arriviste. Ses amis le poussent plus qu'il ne se pousse lui-même, et il a la chance d'être « lancé » un jour par un article de M. François Coppée, qui s'est pris d'un sincère « béguin » pour *Au jardin de l'infante.* Cet article crée la notoriété autour de Samain, dans le clan de ceux qui, précisément, « blaguent » le plus aujourd'hui ce même François Coppée. Privé de l'idéal religieux, Samain devient triste, horriblement triste. De là, dans ses vers, cette subtilité maladive qui lui est d'ailleurs commune avec tant d'autres. Préparé par une éducation fortement classique, Samain reste, néanmoins, relativement clair dans la bande. Il a la chance de se faire à peu près comprendre des « bourgeois » tout en gardant sa place dans le camp des « esthètes. » De là sans doute son succès relatif. Puis il meurt, à quarante-deux ans, environné d'amitiés qui font bien présumer de son caractère et c'est une de ces démonstrations amicales que représente le livre de M. Léon

Bocquet. — « Albert Samain, dit celui-ci, n'a pas été un précurseur. Il n'a point poussé la poésie vers l'orient des terres promises et des conquêtes nouvelles. Il n'a rien inventé, rien découvert, ni dans la forme, ni dans le fond, ni même dans le rythme. Son originalité réside dans son éclectisme et dans sa sagesse. Il ne s'est point aventuré; il n'a pas été rétrograde, il a côtoyé tous les courants sans s'y mêler. »

Ces quelques lignes nous paraissent assez justes. Ailleurs, le biographe est trop indulgent, mais c'est le défaut de tous les biographes, et, s'il y a des poètes plus obscurs, plus tourmentés, plus pervers que Samain, l'admiration inspirée par celui-ci témoigne toujours d'un certain dévoiement dans le goût comme dans l'état moral de l'époque.

G. D'AZAMBUJA.

Romanciers et viveurs du XIXe siècle, par PHILIBERT AUDEBRAND. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Philibert Audebrand a longtemps vécu ; approchant, si je ne me trompe, de la quatre-vingt-dixième année, il a beaucoup vu, beaucoup retenu, et, comme il narre fort bien, il se plaît à nous conter ses souvenirs. Ces souvenirs, il faut s'y attendre, n'ont pas la précision ni la sûreté d'information de notes prises au jour le jour, au fur et à mesure que les événements se déroulent, mais ils sont de tournure spirituelle et vive, fine et malicieuse plutôt que méchante, et, en somme, fort amusants. Comme je ne crois pas que l'auteur ait cherché autre chose que distraire et intéresser le lecteur en lui faisant voir sous un angle personnel certaines physionomies curieuses du siècle passé, je puis bien dire qu'il a réussi et que son livre se lit vraiment avec plaisir. Voici les personnages qui passent, très vivants, dans cet amusant kaléidoscope : Mérimée et le Bacchus antique, George Sand et son château, Louis Desnoyers, David d'Angers et son temps, Roger de Beauvoir, enfin la Halle aux paroles : c'est la Chambre des députés, que l'auteur connaît à merveille, pour y avoir été, en des temps déjà lointains, sténographe reviseur, placé par conséquent au bon endroit pour bien jouir de la comédie parlementaire. Je note au moins une erreur relevée au cours de ma rapide lecture : M. Broet n'a pas été député sous l'Empire, mais seulement représentant de l'Ardèche à l'Assemblée nationale, et donc n'a jamais siégé au Palais Bourbon. Je note aussi que l'auteur connaît mal l'histoire de Jeanne d'Arc et d'Agnès Sorel, laquelle n'a certainement collaboré en rien avec la Vierge de Domrémy pour le grand œuvre du réveil de Charles VII et de la libération de la patrie. Pure fable que l'auteur, mieux informé, n'aurait pas recueillie dans des auteurs démodés. Enfin je le trouve bien indulgent, dans sa revue des romans, pour Émile Zola et M. Marcel Prévost. C'est tout ce que je dirai du chapitre sur *Cent ans de romans ;*

ce n'est qu'une longue énumération, entourée de bavardages sans importance. Ce chapitre ne méritait guère d'être imprimé. Il n'a pas de valeur, et le livre gagnerait à en être allégé. C'est le début et aussi la partie la plus médiocre de cet amusant recueil.

ÉDOUARD PONTAL.

Edgar Poe, sa vie et son œuvre. *Étude de psychologie pathologique*, par ÉMILE LAUVRIÈRE. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XIII-732 p.—Prix : 10 fr.

La nouveauté et l'intérêt de cet ouvrage, c'est que, biographie très ample de Poe et critique littéraire de ses écrits, il est avant tout, comme l'annonce le sous-titre, une « étude de psychologie pathologique. » L'énigme que nous présentent l'étrange esprit de l'écrivain américain, sa lamentable carrière, ses productions aussi bizarres que puissantes, la médecine, pense M. Lauvrière, en donne à présent le mot. Assez d'indications restent pour diagnostiquer avec certitude la maladie mentale et morale de Poe ; c'est la maladie connue et classée sous le nom de dipsomanie, qui n'est elle-même qu'un « trait, le plus saillant en ce cas comme en maint autre, d'un état nerveux de déséquilibre général nommé dégénérescence. » Ce point établi, la psychologie spéciale des dipsomanes et des dégénérés expliquera en grande partie le caractère, la conduite, les écrits même de Poe.

Si M. Lauvrière a déterminé sûrement le « cas » pathologique de Poe, si ce cas, à son tour, débrouille et éclaircit toute son obscure psychologie, ce sont des questions dont un médecin seul, et un médecin aliéniste, peut décider. Le lecteur incompétent en ces matières si difficiles et si délicates ne peut que constater la conscience évidente de la recherche et l'aspect scientifique de la discussion ; à peine sera-t-il surpris quelquefois des qualifications, en apparence excessives, données à d'insignifiantes excentricités (p. 35, par exemple, où des visites à la tombe d'une personne chère deviennent de l' « érotomanie nécrophilique »), et encore davantage de voir compter parmi les talents morbides ou anormaux tant de gens que l'on tient d'ordinaire pour sains d'esprit (p. 703-706) ; la thèse, en tout cas, se présente bien dans son ensemble, et, à moins que la voix d'un spécialiste ne l'infirme, paraît vraisemblable et séduisante. Néanmoins, c'est naturellement la partie biographique et la partie critique de l'ouvrage que le profane louera avec le plus d'assurance. Sur la vie même de Poe, il restait peu à découvrir, mais ce n'est pas un petit mérite que d'avoir compulsé tous les documents et tous les travaux où elle se trouve exposée, et d'en avoir tiré un récit cohérent et harmonieux. Plusieurs des chapitres critiques sont d'un extrême intérêt, en particulier ceux qui traitent de la versification (excellente étude du *Corbeau*), et ceux où sont décomposés et analysés les éléments caractéristiques des contes ; bien des traits y

sont précisés qui n'avaient été qu'entrevus jusqu'ici. Articles, études et livres ne manquaient pas sur Poe ; aucun, à beaucoup près, n'est aussi complet et aussi neuf que cet ouvrage. A. Barbeau.

HISTOIRE

The Kohl Collection (now in the Library of Congress) of Maps relating to America, by Justin Winsor. A Reprint.... with Index by Philip Lee Phillips. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 189 p.

Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes, par Henry Vignaud. Première série. Paris, Welter, 1905, gr. in-8 de xvi-543 p. — Prix : 10 fr.

Un érudit allemand, dont le nom est bien connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la géographie du continent américain, le Dr John G. Kohl, s'était, au milieu du siècle dernier, patiemment constitué, d'après les originaux ou les choses inédites, une importante collection de copies manuscrites, très soigneusement établies, dont il comptait se servir pour ses études sur l'évolution cartographique et géographique du Nouveau Monde ; il continua ensuite durant quelque temps ce travail pour le compte du gouvernement des États-Unis dont le ministère d'État (*Department of State*), qui avait acheté au Dr Kohl son premier fonds, se trouva dès 1858 possesseur d'une importante collection de cartes anciennes du Nouveau Monde. — Ces documents, dont le Dr Kohl a effectivement utilisé les données dans ses travaux bien connus sur l'histoire géographique de l'Amérique, ont été il y a une vingtaine d'années l'objet d'un examen approfondi de la part de M. Justin Winsor ; ce consciencieux historien en a dès lors dressé un intéressant catalogue de 474 numéros répartis en 17 sections qui, publié dès 1886 dans les *Bibliographical Contributions* de l'Université Harvard, vient d'être reproduit intégralement, par les soins de la Bibliothèque du Congrès (dans la section cartographique de laquelle se trouve depuis le 17 juillet 1903 la collection Kohl) et pourvu d'un index soigneusement dressé par M. Philip Lee Phillips. — Nous ne pouvons qu'applaudir au souci très honorable qui pousse la Bibliothèque du Congrès à faire connaître le plus vite et le mieux possible les richesses scientifiques dont elle a la garde ; mais il est permis de se demander si, dans la circonstance, l'administration de la Bibliothèque a été très bien inspirée. Après les publications si importantes suscitées par le quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, convenait-il de réimprimer, sans y rien modifier et sans le tenir au courant, un inventaire dressé en 1886, à l'aide des notes du Dr Kohl, comme si la science n'avait pas progressé depuis lors ? Il est sans doute fort utile de savoir que, de telle ou telle carte de la collection Kohl,

une esquisse ou un fac-similé se trouve dans la *Narrative and Critical History of America* de M. Justin Winsor ; mais il le serait plus encore de savoir dans quels recueils récents se trouvent les meilleures reproductions de cette même carte, et c'est là précisément ce que ne nous dit pas le catalogue que vient de réimprimer la Bibliothèque du Congrès. On éprouve quelque surprise à constater, par exemple, que le *Supplément* de M. Gabriel Marcel *à la Cartographie de la Nouvelle-France* de M. Harisse (Paris, Maisonneuve, 1885, in-8) n'est pas cité à côté des *Notes* du savant bibliographe ; — que, pour les cartes de l'Amazone du P. Samuel Fritz, aucun compte n'a été tenu des indications fournies par le même érudit dans le texte accompagnant son recueil de *Cartes et globes relatifs à la découverte de l'Amérique du* XVIe *au* XVIIIe *siècle* (Paris, Leroux, 1894, in-fol. et texte in-4) ; — que le travail de M. Lucien Gallois sur Oronce Finé n'a été utilisé nulle part. Tel qu'il est cependant, et en dépit de quelques erreurs typographiques (*Robeval* pour *Roberval*, n° 156 ; *Milhan* pour *Milhau*, n° 381), cet inventaire rendra de réels services ; tenu au courant des derniers travaux de la science, il en eût certainement rendu bien davantage.

— Les lecteurs du *Polybiblion* savent depuis plusieurs années que M. Henry Vignaud s'est donné pour tâche de dégager, grâce à une critique patiente et rigoureuse, la vie de Christophe Colomb des légendes qui en obscurcissent toute la première partie, et de faire, dans la mesure du possible, la lumière sur l'histoire de l'illustre Génois avant ses découvertes. Ses travaux si solidement documentés et si fortement déduits sur la prétendue correspondance de l'astronome florentin Toscanelli avec Christophe Colomb ont été, depuis leur publication, discutés avec passion ; ils ont toutefois prouvé à tout le moins (et nous sommes disposé, pour notre part, à suivre l'auteur beaucoup plus loin) que, pour croire à l'authenticité des rapports que Toscanelli aurait eus avec Colomb, il faut admettre « que celui-ci a caché leur existence et qu'il s'est attribué les idées que l'on prête au maître florentin » ; ils ont ainsi amené la critique à reconnaître combien il est difficile de se fier aux indications que Colomb lui-même fournit sur sa propre biographie. — A ce même résultat se trouve conduit le lecteur des *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, dont M. Henry Vignaud vient de faire paraître la première série. Ce gros volume contient, à la suite d'une excellente Introduction sur les deux sources d'information de l'histoire colombienne, six importantes dissertations relatives à la famille de Colomb, à sa prétendue parenté avec les pirates appelés Colombo, à la date et au lieu véritables de sa naissance, à ses premières navigations, à son prétendu voyage en Islande, enfin à son établissement en Portugal. Sur ces différents points,

M. Vignaud apporte des conclusions très précises, souvent neuves, comme l'on pourra s'en rendre compte par le succinct résumé que voici : 1° Les Colombo de Quinto, de Gênes et de Savone étaient tous des artisans, et avant que Colomb eût appelé à lui quelques-uns des siens, aucun d'eux ne s'était élevé au-dessus de sa condition ; 2° Il n'existait aucun lien de famille ou de nationalité entre les deux hommes de mer connus des Italiens sous le nom de Colombo, et les Colombo de Gênes à la famille desquels appartenait le découvreur du Nouveau Monde, et ni Colomb ni son fils n'ont pu se faire d'illusion à cet égard ; 3° Colomb est né à Gênes en l'année 1451 ; 4° Il était encore tisserand à Savone, à l'âge de vingt-deux ans, n'a jamais fait de campagne pour le roi René, et s'est rendu pour la première fois en Portugal en l'année 1476 ; 5° Son voyage en Islande et au-delà est plus que douteux ; 6° Christophe Colomb s'est fixé en Portugal en 1477 seulement, et il s'y est marié un ou deux ans plus tard, alors qu'il n'avait encore aucune expérience nautique. — Tels sont les faits inattendus qui se dégagent de l'ouvrage de M. Vignaud ; j'aurais aimé pouvoir indiquer ici comment ils s'en dégagent. Puisque la chose m'entraînerait trop loin, du moins ai-je le devoir d'affirmer que nulle méthode n'est plus rigoureuse que celle adoptée par le savant auteur ; il débute par énumérer ses sources d'information et par en citer les textes en en donnant une bibliographie et une critique succinctes ; puis il discute avec une patience et un soin remarquables les affirmations ou les assertions de chaque document, sans rien négliger pour faire la lumière, mais sans s'obstiner à la faire malgré les documents ; enfin il conclut sous la dictée même des documents, pour ainsi dire. Aussi comprend-on que le récent travail de M. Henry Vignaud soit un ouvrage de première valeur, et qu'il marque un nouveau progrès sur les remarquables études publiées naguère par M. Henry Harrisse.

HENRI FROIDEVAUX.

Le Culte de Dionysos en Attique, par PAUL FOUCART. Paris, Klincksieck, 1904, in-4 de 214 p. — Prix : 8 fr.

« La religion de Dionysos est, avec celle de Démêter, une des questons les plus difficiles et les plus attrayantes de la mythologie grecque. » Ainsi débute M. Foucart, et sur ce point tous les érudits, je crois, tomberont aisément d'accord. En ces matières, les récits et les mythes des poètes n'offrent qu'obscurité et confusion : aux peintures de vases on ne peut demander aucune donnée positive. Aussi l'auteur a-t-il jugé préférable d'emprunter ses éléments d'information avant tout aux cérémonies des fêtes bachiques, attestation en quelque sorte officielle des exploits et des bienfaits du dieu, lequel est à ses yeux une métamorphose hellénique de l'Osiris égyptien.

Après un coup d'œil jeté sur le culte de Dionysos en d'autres régions (la Thrace, Delphes, Thèbes, la Crète), nous assistons ici à son introduction en Attique, « à deux époques différentes et assez distantes l'une de l'autre » (p. 43). Contrairement à l'opinion commune, M. Foucart estime qu'à Éleusis Dionysos est aussi ancien que Démêter : un trait commun rapproche ces deux divinités, c'est d'étendre leur protection l'une sur les vignobles, l'autre sur les champs labourés. Les Dionysia champêtres et les Anthestéria, fêtes éminemment rurales, comportaient « des cérémonies et des rites que les Athéniens continuaient à pratiquer sans les comprendre, et dont la religion égyptienne d'Osiris peut seule expliquer la signification véritable » (p. 69). Les Lénæa intéressent plus directement les amis de l'antiquité classique en raison des concours poétiques qui y furent de bonne heure associés. Quant aux Anthestéria, on y rencontre un mélange de réjouissances bruyantes et de pratiques presque lugubres, comme si, à l'heure actuelle, « on réunissait le Mardi gras et la Fête des morts » (p. 107). Les pages 116 et suivantes contiennent des détails vraiment curieux sur le « concours des brocs » (χόες), de même que sur le sacrifice offert au nom de l'État par la femme de l'archonte-roi. Un chapitre entier, le VIIIe, est consacré à l'interprétation de toute cette étrange liturgie : c'est là, semble-t-il, la partie la plus conjecturale du mémoire. Enfin les Dionysia urbaines, fondées au VIe siècle, prirent dans l'âge suivant, après le triomphe des guerres médiques, un développement tout à fait extraordinaire, en raison des concours lyriques et dramatiques, qui, dans une ville passionnée comme Athènes pour les choses de l'esprit, étaient bien faits pour entourer ces solennités d'une splendeur incomparable. Là, en effet, plus de rites mystérieux, plus ou moins enfermés dans l'obscurité du sanctuaire : tout se passait au grand jour, tout était propre à exciter l'allégresse : processions, sacrifices, hymnes sacrés, banquets populaires, somptueuses représentations théâtrales ou mascarades de gens avinés imitant le cortège assigné à Dionysos par la légende. Détail à noter : « la cité avait voulu que nul ne fût éloigné de cette fête : la distribution du théoricon assurait à tous les citoyens le loisir nécessaire » (p. 168). Le premier jour on célébrait le dieu de la beuverie et de la joie : dans les suivants le fondateur du théâtre, le protecteur des artistes scéniques, l'inspirateur de la poésie dramatique. Et parmi les réflexions originales semées au cours de cette savante étude, en voici une qui se recommande d'elle-même à l'attention des admirateurs de Sophocle et d'Euripide : « On a dit que Dionysos ayant pour fonction spéciale d'émouvoir profondément et d'exalter les âmes, la tragédie devait naturellement exprimer les idées et les sentiments cachés au fond des croyances religieuses dont il était l'objet... Mais ce dieu était primitivement un dieu incolore, n'ayant même pas une his-

toire qui lui appartînt en propre. Bien loin de donner naissance au théâtre, ce fut lui qui puisa une vie nouvelle dans les concours scéniques : son culte ne fut pas l'origine de l'art dramatique : tout au plus pourrait-on dire qu'il fut l'occasion de son développement » (p. 197).

C. Huit.

La Chiesa e lo Stato in Francia durante la Rivoluzione (1789-1799), da Adolfo Giobbio. Roma, Pustet, 1905, in-8 de 403 p.

Mgr Giobbio est professeur d'histoire diplomatique et de droit public ecclésiastique à l'Académie des nobles à Rome ; il a pour mission de préparer à la carrière des nonciatures les sujets choisis qui achèvent leurs études dans cet établissement de haut enseignement, et c'est le résumé de ses leçons qu'il a publié en un volume dont on ne saurait dire trop de bien.

La période de dix ans, qui va de la réunion des états généraux au 18 brumaire, se trouve divisée en quatre parties correspondant aux quatre phases de la Révolution : Constituante, Législative, Convention et Directoire ; et, pour chacune de ces divisions, l'auteur a envisagé l'histoire des relations de l'Église et de l'État français sous trois aspects : politique ecclésiastique intérieure (actes législatifs réglant les affaires religieuses), politique ecclésiastique extérieure (rapports du gouvernement de la France avec le Saint-Siège) et actes émanés du Saint-Siège pour parer aux difficultés qu'une législation hostile et des mesures de violence ne cessaient de faire naître.

Une visible préoccupation d'impartialité a amené l'auteur à se servir indistinctement de sources favorables ou opposées au mouvement révolutionnaire ; peut-être trouvera-t-on qu'il a trop recouru aux ouvrages de M. Debidour, et aux travaux de M. Aulard ; mais on comprend qu'il se soit défié des publications superficielles et des jugements un peu précipités de certains écrivains catholiques. Il n'en est pas moins regrettable que les massacres de septembre ne figurent que sous forme d'incidente, alors qu'ils marquent un pas décisif dans l'évolution de la politique religieuse des révolutionnaires. Je n'ai vu nulle part l'explication de ce fait que la liberté religieuse promise aux insermentés, leur ait été retirée dès le commencement de 1791 ; il n'y eut, il est vrai, aucun acte législatif les privant de cette liberté, comme il n'y eut aucun décret ordonnant le massacre des prêtres insermentés, mais ceux qui obligèrent les chapelles catholiques à se fermer en 1791, et ceux qui ensanglantèrent les prisons en 1792 agissaient avec l'approbation tacite et les encouragements secrets du pouvoir. Si les auteurs sympathiques à la Révolution ont passé rapidement sur ces incidents, c'est qu'ils éprouvaient quelque répugnance à avouer les crimes commis par ceux qu'ils admirent et qu'ils défendent. Un écri-

vain catholique ne doit pas avoir ces pudeurs, et il faut que l'histoire dise que si les mots ont quelque valeur, c'est à condition de ne pas se trouver en contradiction flagrante avec les faits ; on pouvait faire de la phraséologie à propos de la liberté et de la fraternité, mais on les violait ouvertement, et notre devoir est de le dire bien haut.

P. Pisani.

Vie et office de sainte Marine. *Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français*, publiés par Léon Clugnet, avec la collaboration de E. Blochet, I. Guidi, H. Hyvernat, F. Nau et F.-M.-E. Pereira. Paris, A. Picard et fils, 1905, gr. in-8 de xl-297 p., avec 9 grav. — Prix : 10 fr.

Marine était entrée, en dissimulant son sexe, dans un couvent d'Orient; elle y menait pieusement la vie monastique, quand elle fut accusée d'une faute très grave, et, sans vouloir se disculper, elle se soumit à la peine que lui imposa l'abbé : elle dut vivre à la porte du monastère en demandant à la charité des passants ce qui lui était nécessaire pour élever l'enfant dont une accusation calomnieuse lui avait attribué la paternité. Cette expiation imméritée dura jusqu'à la mort de Marine, et c'est alors que les moines chargés de l'ensevelir eurent la preuve irréfutable de son innocence.

Un tel exemple d'humilité ne pouvait que frapper les imaginations, et toute une végétation légendaire se développa non seulement en Orient, mais jusqu'aux extrémités du monde franc et germanique; M. Clugnet et ses collaborateurs ont recueilli un certain nombre de récits de cette vie extraordinaire ; les variantes qu'y introduisirent les narrateurs sont un exemple instructif de la manière dont se transforment, en se propageant, les récits hagiographiques.

Sainte Marine était vénérée à Paris : l'église qui lui était dédiée, désaffectée en 1791, n'a été démolie qu'en 1867, quand fut élargie la rue d'Arcole. C'était le curé de Sainte-Marine que l'officialité chargeait de régulariser les unions illégitimes : M. Clugnet cite à ce sujet quelques passages des historiens de la ville de Paris.

Savante publication, qui ne manque pas d'intérêt et qui peut être lue avec profit par les gens qui sont ou croient être sous le coup d'accusations injustes.

P. Pisani.

Le Patriarche saint Benoît, par le R. P. Dom L'Huillier. Paris, Retaux, 1905, in-8 de lxi-526 p. — Prix : 7 fr.

Il nous manquait en France une vie de saint Benoît. La traduction française de celle que publia Dom Tosti, bénédictin du Mont-Cassin, présentait des aperçus fort intéressants, exposés avec art ; mais ce n'était pas une histoire. Dom L'Huillier a entrepris de combler cette lacune. Il s'adresse aux religieux, aux prêtres, aux fidèles enfants de

l'Église beaucoup plus qu'aux historiens de profession ; ceux-ci, cependant, ne pourront pas ignorer son travail. L'auteur commence par établir la valeur historique des Dialogues de saint Grégoire le Grand qui sont la source principale, pour ne pas dire unique, de la vie de saint Benoît. Peut-être fait-il la part trop grande à la réfutation des appréciations émises par M. Dufourcq dans sa thèse sur les *Gesta martyrum*. Avec le secours du second livre des Dialogues, avec la règle de saint Benoît, qu'il a scrutée avec le plus grand soin, et des connaissances étendues et variées sur l'histoire contemporaine, il a su composer un livre qui se lit avec le plus grand intérêt. La physionomie du Mont-Cassin est rendue aussi fidèlement que possible : c'est l'intérieur du monastère, son organisation, ses relations avec le dehors, les coutumes qui le régissent, les occupations de ses habitants que Dom L'Huillier s'attache à faire connaître. Il a réussi, car les moines vivent sous sa plume : le lecteur admire à leur tête le patriarche qui les forme et les conduit. C'est le grand intérêt de cet ouvrage et son principal mérite.

Dans un appendice, l'auteur étudie les relations qui existent entre l'œuvre de Cassiodore et celle de saint Benoît, la mission de saint Placide en Sicile, celle de saint Maur en France, le culte de saint Benoît et l'histoire de ses reliques. J. Besse.

La Reine Margot et la Fin des Valois (1559-1645), *d'après les Mémoires et les documents*, par Charles Merki. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 448 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

C'est une des figures les plus discutées de notre histoire que celle de Marguerite de Valois, la Reine Margot, comme on l'appelle. Les uns en ont fait une misérable, capable de tous les forfaits et de toutes les hontes. Le *Divorce satyrique* la traite de prostituée de bas étage ; la plupart des historiens protestants, se souvenant que son mariage avec le roi de Navarre avait été l'occasion, sinon le prétexte, des massacres de la Saint-Barthélemy, l'ont couverte d'injures ; d'autres au contraire, comme le père Hilarion de la Coste, ont écrit son panégyrique : quelques-uns en ont fait presque une sainte. Entre toutes ces données contradictoires, M. Charles Merki, dans un livre très documenté, de recherches consciencieuses et de discussion serrée, s'est efforcé d'établir la vérité. Elle est naturellement entre les deux. Assurément, Marguerite de Valois fut loin d'être un modèle : sortie de la souche dont elle était issue, élevée à la Cour des Valois, dans ce monde brillant et élégant, mais profondément corrompu, fille de Catherine de Médicis et sœur de Henri III, mariée contre son gré au Béarnais qui ne lui donnait guère l'exemple de la constance, elle eut plus d'une aventure retentissante : il suffit de nommer La Mole, Bussy d'Amboise, Champvallon. Mais ce fut une femme intelligente, courageuse, amie des

lettres et des arts, diplomate habile des talents de laquelle ses frères et son mari se servirent utilement. Si le duc d'Anjou avait suivi ses conseils, peut-être fût-il devenu souverain des Pays-Bas. La reine Catherine elle-même, rompue à toutes les intrigues, appréciait ses qualités. Dans les négociations entamées pour la rupture de son mariage et après l'avènement d'Henri IV, son attitude fut digne et patriotique. Ses dernières années furent en partie consacrées à de bonnes œuvres. En 1614, à l'ouverture des états généraux, à laquelle elle assistait, elle prit un refroidissement qui se transforma en maladie de langueur, et le 25 mars 1615 elle expirait. Sa mort fit peu de sensation; mais l'illustre ministre de son neveu, Richelieu, dans ses *Mémoires*, lui a rendu pleine justice, ne dissimulant pas ses fautes, mais mettant en haute lumière ses très réels mérites. Il semble bien que le jugement de Richelieu est adopté par le nouvel et consciencieux historien de *la Reine Margot*; vraisemblablement il sera aussi celui de la postérité.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Huguenots dans le diocèse de Rieux. *Documents inédits* publiés par l'abbé J. LESTRADE. Paris, Champion, 1904, in-8 de XIII-258 p. — Prix : 8 fr.

Parmi les excellents travailleurs de la Société historique de Gascogne, M. l'abbé Lestrade avait déjà pris un rang distingué, grâce à son recueil de textes sur les *Huguenots en Comminges*. Non moins soigneusement éditée paraît être sa nouvelle collection de documents, consacrée aux *Huguenots dans l'ancien diocèse de Rieux* (Haute-Garonne).

Une première série de pièces concerne les tristes exploits des bandes calvinistes à travers cette région, surtout en 1568 et 1569. Viennent ensuite des correspondances, procès-verbaux, décisions judiciaires sur les protestants du diocèse aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sous Louis XIII et Louis XIV, s'affirme un mouvement remarquable et continu de conversions au catholicisme. Mais, avec la révocation de l'édit de Nantes, survient le *compelle intrare* : dans un seul groupe de sept paroisses, on voit [3.302] abjurations d'adultes en un an. Ce sont de singulières recrues pour l'Église. Dès lors, la question des « nouveaux réunis » sera des plus épineuses. Leur attitude inquiétante porte l'évêque de Rieux, Anne-François de Bertier, dans la fameuse enquête de 1698, à conseiller envers eux la contrainte, même pour l'assistance à la messe. La situation reste tendue et troublée sous Louis XV. Durant l'épiscopat de Jean-Marie de Catellan (1747-1771), les documents signalent, en particulier, parmi ces faux catholiques, la multitude des mariages clandestins. Bien tenace était la semence d'hérésie que Jeanne d'Albret avait naguère fait répandre à travers cette contrée.

YVES DE LA BRIÈRE.

Une Amie de Marie-Antoinette. Madame Atkyns et la Prison du Temple (1758-1836), *d'après des documents inédits*, par FRÉDÉRIC BARBEY. Paris, Perrin, 1905, in-8 de XVI-455 p., avec planches. — Prix : 5 fr.

« Lady Atkyns, dit M. Victorien Sardou dans la belle Préface qu'il a bien voulu mettre en tête de ce volume, a laissé peu de traces dans l'histoire. » On savait simplement, par quelques lignes que lui a consacrées M. de la Sicotière dans sa savante biographie du général de Frotté et par un article du P. Delaporte dans les *Études religieuses* de 1893, qu'elle avait été dévouée jusqu'au sacrifice à Marie-Antoinette et à la famille royale et qu'elle avait fait des efforts considérables pour les arracher au Temple et à la Conciergerie. Mais en quoi avaient consisté ces efforts, à quoi avaient-ils abouti? Il y avait là un problème passionnant à résoudre. Poussé par MM. Sardou et Lenôtre, un jeune érudit, sorti de l'École des chartes, M. Frédéric Barbey, l'a entrepris. Il avait la science, il avait les loisirs, il avait l'habitude et l'amour des recherches. Il finit par trouver chez un notaire de Paris les papiers de l'amie de la Reine et par en obtenir la communication. Il les dépouilla avec soin, les contrôla et les compléta par des investigations consciencieuses dans les archives publiques et particulières et voici ce qu'il constata : la vaillante Anglaise avait trois complices principaux : Frotté, le futur chef des chouans de Normandie, un ancien magistrat breton, Cormier, un aventurier hongrois, le baron d'Auerweck. Il y avait évidemment d'autres agents, mais subalternes et dont les noms ne sont pas connus. La première tentative fut pour sauver le Roi ; elle échoua. La seconde fut pour sauver la Reine : Mme Atkyns pénétra à la Conciergerie et offrit à Marie-Antoinette de changer de costume avec elle ; Marie-Antoinette refusa, ne voulant ni compromettre son amie, ni abandonner ses enfants. Après sa mort tous les efforts se concentrèrent sur le Dauphin qu'on chercha à enlever ou à faire évader du Temple. Les nombreuses lettres que Mme Atkyns reçut de ses correspondants, notamment de Cormier et d'Auerweck, et que M. Barbey a retrouvées, donnent les détails de toutes ces tentatives ; elles auraient abouti, d'après l'auteur, à une double substitution, celle d'un enfant sourd-muet, puis celle d'un enfant scrofuleux, à Louis XVII ; ce serait le dernier, l'enfant scrofuleux, qui serait mort au Temple le 8 juin 1795 ; quant à Louis XVII, on ignorerait ce qu'il est devenu ; lorsque les agents de Cormier se seraient présentés pour qu'on le leur remît suivant la promesse faite, on leur aurait déclaré qu'il n'était plus là, qu'un pouvoir supérieur s'en était emparé. Et cela même nous laisse des doutes sérieux sur l'authenticité de la double substitution. Les personnages qui ont *trompé* — le mot est de Cormier — les amis de Mme Atkyns en ne leur livrant pas, malgré les engagements pris et les sommes reçues, le jeune prince arraché au Temple, n'ont-ils pas

pu tout aussi bien imaginer de toutes pièces et la double substitution et l'évasion ? En somme, ni Cormier ni Auerweck n'ont jamais vu ni le jeune Roi, ni les substitués. Quoi qu'il en soit, Mme Atkyns, elle, crut à l'évasion, tout en ignorant ce qu'était *devenu l'enfant royal.* La preuve, c'est que, lors des tentatives de Hervagault et de Mathurin Bruneau, elle vint en France et chercha à les voir pour s'assurer s'ils étaient bien le prince infortuné auquel elle avait voué sa vie et sa fortune. Car à toutes ces tentatives qui coûtaient cher (il y avait bien des consciences à éclairer et des complicités à acheter) l'excellente femme avait dépensé plus de deux milions. C'était pour elle la ruine, et la ruine sans compensation. Lorsque les Bourbons furent remontés sur le trône, elle vint à Paris pour exposer sa situation précaire et les services qu'elle s'était efforcée de rendre; elle n'en obtint que des félicitations et une somme insignifiante, et fut obligée pour vivre d'aliéner sa belle terre de Ketteringtham. On a dit que la reconnaissance n'avait pas été une vertu de la Restauration : Mme Atkyns en est une triste preuve ; son dévouement si chevaleresque et si désintéressé méritait mieux.

Un joli portrait de Mme Atkins, reproduction d'une miniature appartenant à une famille de Saumur avec laquelle elle avait été très liée, sert de frontispice à ce très consciencieux et très attachant volume.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la Cour de Madame Elisabeth, *d'après des documents inédits,* par le comte FLEURY. Paris, Émile-Paul, 1905, in-8 de x-356 p. — Prix : 5 fr.

C'est une charmante figure que la marquise de Bombelles, et c'est un charmant volume que lui a consacré M. le comte Fleury. Fille d'une sous-gouvernante des Enfants de France, Angélique de Mackau fut, dès son enfance, la compagne de jeux, l'amie intime et, jusqu'à la fin, la correspondante fidèle de Madame Élisabeth. Mariée à seize ans à un homme sensiblement plus âgé qu'elle, le marquis de Bombelles, ministre de France près la diète germanique de Ratisbonne, elle donna l'exemple, bien rare à cette époque, d'un ménage admirablement uni. Les deux époux s'adoraient, et cette affection même faisait leur tourment ; car ils étaient la plupart du temps séparés, Madame Élisabeth répugnant à laisser s'éloigner d'elle son amie, et le marquis tenant à poursuivre sa carrière à laquelle sa fortune médiocre, non moins que ses aptitudes diplomatiques, le tenait attaché. Mais c'est cette séparation même qui a permis à M. le comte Fleury d'écrire son livre ; la correspondance entre les deux époux était très fréquente, pleine de détails curieux — les lettres de Mme de Bombelles surtout — sur la société de Madame Élisabeth et sur la Cour de France, et cette corres-

pondance, saisie pendant la Révolution, est aujourd'hui conservée aux archives de Versailles où elle offre aux historiens des documents précieux. M. de Bombelles ne se plaisait pas en Allemagne ; il eût voulu quitter Ratisbonne, se rapprocher de sa femme, et obtenir un poste plus important et plus avantageux. De là des démarches incessantes de la jeune marquise, qui, restée à Versailles, se répandait en sollicitations près de tous les personnages influents, le baron de Breteuil, M. de Rayneval, le comte de Vergennes, et surtout près des amis de la Reine et de la Reine elle-même ; car c'était la Reine qu'il fallait fléchir ; mal renseignée sur l'attitude de M. de Bombelles pendant les événements de Bavière, elle se montrait peu favorable à son avancement, tout en prodiguant de bonnes paroles à sa femme. Les démarches finirent cependant par aboutir : à défaut de Constantinople qu'il souhaitait, mais que M. de Saint-Priest ne voulait pas quitter, le marquis obtint Lisbonne où la marquise l'accompagna. Malheureusement il n'y resta pas longtemps ; pour faire plaisir à la comtesse de Marsan qui avait toujours été bonne pour elle, Mme de Bombelles négocia un mariage entre la nièce de la comtesse, Charlotte de Rohan-Rochefort, et le duc de Cadaval, allié de très près à la famille royale de Portugal.

Par suite d'incidents qu'il serait trop long de raconter, le mariage échoua, et, la situation devenant difficile pour les Bombelles, ils rentrèrent en France, pour solliciter un autre poste; nous les retrouverons à Venise et dans l'émigration où le marquis devint l'homme de confiance du Roi et de la Reine. M. le comte Fleury nous promet cette histoire et nous l'attendons avec impatience.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Drames de l'histoire. Mesdames de France pendant l'émigration, *Madame de Lavalette. Gaspard Hauser*, par le comte FLEURY. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 326 p., avec 12 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Trois morceaux historiques possédant leur intérêt propre, mais sans aucun lien entre eux. M. le comte Fleury, qui a eu soin de donner copieusement les indications bibliographiques où il puisa ses renseignements, a prétendu offrir un récit animé et rapide des épisodes dont il fournit au lecteur la vulgarisation agréable.

Sur les filles de Louis XV, Mesdames Adélaïde et Victoire, il n'apporte pas de détails nouveaux. Il décrit leur vie et leurs habitudes, dans leur château de Bellevue, avant la Révolution, puis, ayant narré leur départ en 1791, il retrace les incidents de leur voyage en Italie, les péripéties angoissantes de leur séjour en Sicile, leur arrivée à Trieste, les dernières années d'une existence qui connut les revers les plus inattendus d'une fortune adverse.

Mme de Lavalette (Emilie de Beauharnais) retient plus longtemps sa plume. L'épisode dramatique de l'évasion de son mari, en 1816, forme naturellement le nœud de cette histoire. L'auteur garde une louable impartialité en laissant parler les documents. Il n'ajoute guère à ce que M. d'Ideville avait écrit sur Mme de Lavalette.

La dernière partie est la plus considérable et aussi la plus neuve : M. le comte Fleury conclut très nettement à ce que Gaspard Hauser, le jeune homme mystérieux et à moitié imbécile assassiné à Anspach le 16 décembre 1833, ait été le fils aîné et légitime du grand-duc de Bade Charles et de Stéphanie de Beauharnais, par conséquent l'héritier de la couronne que des compétitions de famille auraient fait disparaître dès sa naissance. A adopter cette version d'une aventure qui passionna l'opinion en Allemagne voici soixante-quinze ans, il faudrait peut-être voir, dans les motifs de ce crime (?) la « honte », pour la dynastie de Zœhringen, de son alliance avec une alliée de Napoléon. Les rapprochements de M. Fleury sont certainement curieux, habiles ; mais il y entre une assez large part de déductions personnelles et, pour être souvent ingénieuses, vraisemblables même, les preuves demeurent moins serrées et probantes qu'il ne croit. La question est du moins éclaircie tout autant que le comporte l'intérêt rétrospectif qu'elle peut soulever.

Des planches, au nombre de douze, ornent le volume. On regrettera l'absence d'une table alphabétique. Quelques fautes d'impression non rectifiées sont fâcheuses : ainsi celle qui fait du cardinal Maury (p. 45) un archevêque de Nice, au lieu de ce qu'il fut réellement — de 1792 à 1794 — un archevêque *in partibus* de Nicée. G. DE G.

Un Roman d'exil. La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien, par JACQUES DE LA FAYE. Paris, Émile-Paul, s. d., in-8 de VIII-407 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

C'est un roman tragique que ce roman d'exil, puisque, comme le dit éloquemment M. Costa de Beauregard dans la belle Préface qu'il a mise en tête de ce volume, il va de Versailles... à Vincennes : commencé sur la terre étrangère, cruellement dénoué sur la terre de France. La princesse Charlotte de Rohan avait passé à la Cour de Louis XVI où elle avait été remarquée ; l'amie de Madame Élisabeth, femme de M. de Bombelles, ambassadrice à Lisbonne, avait même ébauché pour elle un projet de mariage avec un grand seigneur portugais, parent de la famille royale. Mais c'est seulement pendant l'émigration que le duc d'Enghien la vit et l'aima. L'histoire du jeune prince a été plus d'une fois écrite, entre autres par M. Welschinger et par le comte Boulay de la Meurthe, qui a récemment entrepris la publication de sa Correspondance pour la Société d'histoire contemporaine. On sait avec quelle vaillance il fit les campagnes de l'armée de Condé, toujours au premier rang, se

battant avec l'impétuosité d'un soldat, mais montrant déjà, malgré son jeune âge, les dispositions d'un grand capitaine, faisant même l'admiration des troupes républicaines qui l'avaient surnommé le duc *Va de bon cœur*. Dans l'intervalle de ces expéditions, il aimait à venir se reposer à Ettenheim où le cardinal de Rohan lui avait généreusement offert un asile, mais où l'attirait surtout sa tendre affection pour la nièce du cardinal, la princesse Charlotte. Nature essentiellement loyale et bonne, adoré de tous ceux qui l'approchaient, mais très légitimement fier de sa noble origine et de la grandeur de sa famille, il haïssait la Révolution qui l'avait proscrit et combattait Bonaparte qui s'apprêtait à usurper le trône de son Roi ; mais il le combattait à ciel ouvert et avait une véritable horreur des menées souterraines et des conspirations. C'était donc une grossière erreur en même temps qu'un indigne attentat que commettait le Premier Consul en faisant enlever et fusiller le duc d'Enghien. M. de la Faye a raconté en pages éloquentes, émouvantes et émues, ce sombre drame, succédant brutalement à une exquise idylle, cet enlèvement d'Ettenheim, en violation du droit des gens, ce transfert précipité de Strasbourg à Paris et à Vincennes, ce jugement hâtif contre toutes les règles de la justice, cette exécution sanglante suivant sans le moindre sursis le jugement, ce refus de tout appel, de toutes consolations, même des consolations religieuses. Ce fut dans le monde un cri d'horreur quand on apprit ces détails ; mais le cri fut vite étouffé par la politique. Seule la princesse Charlotte ne pardonna pas ; elle survécut près de quarante ans, partageant son temps entre la France et l'Autriche et conservant pieusement le souvenir de l'époux qui lui avait été si tragiquement enlevé ; car des documents nouveaux produits par M. de la Faye montrent qu'un mariage secret l'avait unie au duc d'Enghien. Mais tout se paie en histoire : onze ans après l'attentat de Vincennes, celui qui l'avait commandé, vaincu et prisonnier à son tour, était jeté sur le rocher de Sainte-Hélène et, suivant les beaux vers du poète, entendait :

« la vague vengeresse
Lui jeter le nom de Condé. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Immaculée Conception et l'Église de Paris. Études historiques, par H. LESÊTRE. Paris, Lethielleux, s. d. (1904), in-16 de 263 p. — Prix : 2 fr. 50.

Excellent résumé d'une série de faits très complexes et parfois difficiles à bien apprécier. L'auteur, qui est un théologien doublé d'un ami de l'histoire, a condensé dans ce volume la somme considérable des faits dogmatiques ou liturgiques relatifs à l'Immaculée-Conception en Occident depuis les calendriers de Winchester jusqu'à la définition

de 1854. Mais M. Lesêtre était particulièrement qualifié pour raconter les traits si caractéristiques de la piété parisienne envers Marie-Immaculée. Les annales de l'Université lui en fournissent de particulièrement remarquables. Avec non moins de bonheur il a rappelé l'institution des anciennes confréries monastiques ou paroissiales, telles que celles de Saint-Séverin, de Saint-Victor, des Augustins. Il n'a pas oublié de mentionner les chapelles érigées dans les cloîtres ou dans les églises; enfin il cite toute une liste d'ouvrages faisant suite au *Grand Marial de la Mère de vie* en 1539, et n'a garde d'omettre les témoignages rendus, par les plus célèbres orateurs du XVIIe siècle, tels que Bossuet et Bourdaloue, au privilège incomparable de Marie. C'est assez dire qu'il établit l'antiquité et la continuité de la tradition. Il le fait avec une érudition puisée aux sources les plus sûres. Nous ne signalerons qu'une distraction de quelque conséquence : le bref d'Alexandre VII à Louis XIV (1657) est inexactement appelé *bulle* (p. 111).

HENRI CHÉROT.

Nos Religieuses dans les Missions; patriotisme et dévouement, par A.-A. FAUVEL. Paris, Lille, Bruges, Desclée et de Brouwer, s. d., (1904), in-4 de 282 p., illustré. — Prix : 3 fr. 35.

Au volet que M. A.-A. Fauvel avait peint naguère à la gloire de *Nos Missionnaires patriotes et savants*, voici qu'il en ajoute un autre consacré à *Nos Religieuses dans les Missions*, complétant ainsi le diptyque dont la promulgation de lois récentes lui a inspiré le généreux dessein. De même qu'il avait autrefois montré le patriotisme et la science admirables de nos religieux missionnaires, M. A.-A. Fauvel montre aujourd'hui le patriotisme et le dévouement merveilleux des religieuses françaises dans toutes les parties du monde; les voici, « animées d'un sublime esprit de sacrifice, s'exilant sans espoir de retour, prêtes à braver tous les dangers, donnant partout et toujours l'exemple de la bonté, du dévouement, du courage, des plus hautes vertus. Chrétiennes, elles répandent leur foi; Françaises, elles font aimer leur patrie. » — Voilà de quelle manière M. F. Coppée résume le livre de M. Fauvel, et telles nous apparaissent bien nos religieuses, de quelque ordre soient-elles et dans quelque pays se trouvent-elles, dans l'excellent ouvrage de notre auteur, ouvrage que nul mieux que lui ne pouvait écrire, puisque les obligations mêmes de sa carrière le mettent à même de voir, dans différents pays du globe, avec quel patriotisme et quel dévouement nos sœurs missionnaires s'acquittent de leur tâche religieuse et humanitaire. Non content de nous dire ce qu'il a lui-même constaté, M. Fauvel appuie son témoignage sur des documents officiels, il nous donne des listes éloquentes, nous met en main tous les éléments d'appréciation avant de nous inviter à conclure; c'est un parfait logi-

cien, un remarquable avocat, et c'est un des défenseurs des Missions qui sont le mieux susceptibles de gagner, au tribunal de l'opinion publique, un procès qui a été perdu devant le Parlement. H. F.

La Mission de M. de Forbin-Janson, évêque de Marseille, plus tard évêque de Beauvais, auprès du grand duc et de la grande duchesse de Toscane, mars-mai 1673. *Récit d'un témoin*, par C. Douais. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de VII-204 p. — Prix : 4 fr.

La récente publication de M. E. Rodocanachi sur la grande duchesse de Toscane avait été puisée aux sources originales, mais en dehors de la connaissance de plusieurs documents importants. L'auteur, si bien informé qu'il fût, n'avait connu ni les lettres ou billets de la marquise de Deffans, appartenant au baron de Guilhermy, ni surtout la *Relation* entière du voyage de Mgr de Forbin-Janson, en Italie, à l'occasion de sa mission à Florence. Des deux volumes de cette Relation inédite, l'un se trouve bien à la bibliothèque d'Albi ; mais l'autre fut recueilli sur le Marché-aux-Herbes, à Toulouse, et passa des mains de l'abbé Léonce Couture, notre ancien et dévoué collaborateur, en la possession de Mgr Douais.

Non seulement il y avait à compléter M. Rodocanachi, mais encore à glorifier l'un des prélats les plus distingués qui aient occupé le siège de Beauvais. Mgr Douais pouvait-il contempler, dans sa magnifique cathédrale, la statue du cardinal par Coustou, sans être tenté d'écrire de sa plume facile le récit de cet épisode trop oublié de la vie d'un homme d'Église dont Louis XIV faillit faire un homme d'État ? Il a donc réuni, classé, résumé tous les renseignements historiques susceptibles d'illustrer cette curieuse affaire. Tour à tour il fait revivre l'auteur de la *Relation*, le Languedocien Jacques de Faur-Ferriès, les personnages de la suite, M. de Marseille, comme on appelait alors le futur cardinal, enfin les deux époux qui se font face, mais en détournant leurs regards dans la fresque ainsi reconstituée, le grand duc Côme III et son épouse Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France et de Marguerite de Lorraine.

Comme la Grande Mademoiselle, sa sœur, mais d'un autre lit, Marguerite-Louise, Mlle de Valois, avait rêvé d'être reine. Elle se croyait fort au-dessus de son mari par la naissance et permettait à ses filles ou femmes d'honneur de se moquer ouvertement des manières italiennes du prince. Celui-ci n'avait consenti au mariage que par pure déférence envers le grand duc Ferdinand son père et était d'un caractère naturellement mélancolique. Elle et lui avaient de remarquables qualités, mais toutes contraires : l'incompatibilité d'humeur était absolue.

Aussi, malgré son habileté de diplomate, Mgr de Forbin-Janson

échoua-t-il dans sa tentative pour opérer un rapprochement. Il remporta à Florence un succès personnel, mais le but de sa mission fut manqué; les deux époux ne devaient pas se revoir.

Mgr Douais a narré cette triste aventure d'un style alerte et vif qui promène agréablement le lecteur, tantôt à travers les documents, tantôt de Florence au Poggio. Peut-être, au lieu de nous dire que Forbin-Janson naquit « vers 1630 », aurait-il pu éclaircir le dissentiment des auteurs qui se partagent entre 1626 et 1631. Enfin du magistral et bienveillant portrait tracé par Saint-Simon il eût été naturel de rapprocher plus d'une excellente page de Spanheim dans sa *Relation de la Cour de France en 1690*. HENRI CHÉROT.

L'Agonie du catholicisme...? par le Dr MARCEL RIFAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-12 de VIII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

A ce titre, au premier abord, nous aurions cru à un pamphlet franc-maçon. En ouvrant le livre nous avons été agréablement surpris de nous trouver en présence d'un vrai chrétien et d'une étude apologétique. M. le docteur Rifaux paraît avoir été longtemps dans le doute. Mais il ne s'y est pas complu, comme tant d'autres. Il a beaucoup lu, beaucoup étudié et il est arrivé à la conviction qu'il n'y a pas de raison valable contre l'Église catholique. En reproduisant les motifs qui ont déterminé son adhésion, il a voulu aider ceux qui se trouvent dans la même situation d'esprit où il était et qui sont si nombreux parmi ses confrères. Il montre que le christianisme est toujours bien vivant et que ses enseignements sont très satisfaisants pour la raison. Il appuie par des considérations très sérieuses les points fondamentaux de la religion : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la divinité de J.-C. Peut-être sur des points secondaires manque-t-il un peu d'exactitude et s'inspire-t-il trop volontiers d'ouvrages dont la correction n'est pas absolue. Ceci ne peut étonner de la part d'un homme qui n'a pas fait de la théologie une étude spéciale. Mais le fond y est : le sentiment chrétien inspire tout l'ouvrage.

Le livre est d'ailleurs bien écrit, et se lit avec plaisir. Il peut être utile à beaucoup de personnes, et l'équivoque du titre l'aidera peut-être à pénétrer dans les milieux qui en ont le plus besoin.

Remarquons en terminant une circonstance qui nous a surpris de la part d'un médecin. M. Rifaux paraît ignorer absolument la thèse thomiste de l'unité substantielle de l'être humain et les ressources qu'elle offre pour concilier l'immatérialité de l'âme humaine avec son étroite dépendance des organes. D. V.

Contre la séparation, par le comte ALBERT DE MUN. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de 222 p. — Prix : 2 fr.

De ces pages qui ont paru à *la Croix*, au *Figaro*, au *Gaulois*, les premières datent de mars 1904 et nous reportent au vote des crédits demandés pour la visite de M. Loubet au Quirinal; les dernières nous laissent en avril 1905, au cours de la discussion du projet de séparation de l'État et des Églises. Elles permettent donc de suivre, durant une année tristement remplie, toutes les étapes de la politique d'irréligion sectaire que subit le pays. La profondeur des convictions et l'éloquente émotion du grand orateur n'enlèvent rien à la précision et à la clairvoyance de ses observations. Celles-ci établissent très nettement que la rupture de la France avec le Saint-Siège, dont on s'efforce de faire sortir la rupture du concordat, est imputable non au Pape, mais à la franc-maçonnerie, dont nos gouvernants sont les instruments, puis que la séparation préparée par les jacobins d'aujourd'hui ne saurait être libérale, pas plus que ne le fut la politique des assemblées révolutionnaires. C'est sur les plus solides arguments, non seulement de doctrine, mais surtout de fait et d'histoire que le comte de Mun appuie ses conclusions, que l'on ne saurait trop méditer : « Dans un pays comme le nôtre, pénétré jusqu'aux moelles de l'éducation catholique, l'État ne peut pas ignorer l'Église... Il faut la persécuter ou traiter avec elle. La séparation sera, inévitablement, l'ouverture de la persécution, et elle aboutira, nécessairement, à un nouveau traité entre l'Église et l'État. » On sent combien ces notions sont importantes à répandre avant la grande consultation électorale de 1906.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Aux Dirigeants prêtres et laïques. Organisation et action populaire chrétienne, par l'abbé A. LEFEBVRE. Fontainebleau, à la « Croix de Seine-et-Marne », 1904, in-16 de 438 p.

Ce volume, que doit suivre un second, donnant des conseils encore plus pratiques et des statuts-types sous le titre : *Documents d'organisation*, se divise en deux parties. La première, qui est la moins développée, est surtout historique. Elle montre comment l'Église de Jésus-Christ, depuis son divin fondateur jusqu'à Léon XIII, s'est préoccupée et s'est mêlée de faire aux travailleurs une organisation sociale acceptable. L'auteur insiste particulièrement sur l'action bienfaisante de saint François d'Assise et de son tiers-ordre, sur les méfaits de la Révolution française, sur les enseignements de Léon XIII. Les plus vastes et les plus complexes questions sont ici tranchées, peut-être un peu sommairement et systématiquement. Je ne crois pas que la condition des ouvriers ait autant empiré qu'on le prétend ; et pour se défendre contre les principaux dangers de ce que l'on appelle le capitalisme, je crois

qu'il suffirait de quelques réformes législatives réprimant les plus graves abus de l'usure et de la concurrence déloyale, d'un gouvernement remplissant mieux sa mission propre, d'un certain relèvement des mœurs, et surtout, ce que M. l'abbé Lefebvre montre avec une insistance clairvoyante, de la liberté d'association largement accordée et pratiquée. Dans la seconde partie on descend davantage dans la pratique. Il y est dit ce que l'action populaire chrétienne réclame de tout le monde en général et des riches en particulier, du clergé des paroisses, des missionnaires, des congrégations religieuses, des collèges et pensionnats, des patronages, du tiers-ordre de saint François, de l'Association catholique de la Jeunesse française et des associations similaires, des professeurs de grands séminaires. Je ne suis pas persuadé, comme l'est notre auteur, qu'il soit désirable de donner un caractère confessionnel aux associations qui ont un objet social ou professionnel. N'est-ce pas incompatible avec cette largeur qu'il recommande lui-même (p. 148) et avec la loi rationnelle de la division du travail ? Je me contenterais de souhaiter que l'on empêchât les associations sociales ou professionnelles de servir et propager l'irréligion. J'ose croire aussi que la mission essentielle et la plus haute du prêtre reste bien d'enseigner la vérité proprement religieuse et d'administrer les sacrements, que l'on ne saurait trop le rappeler, que l'accomplissement de cette mission n'est pas aussi facile que l'on paraît supposer (p. 83), ni tel qu'il ne laisse rien, qu'il n'ait rien laissé à désirer. Mais ces quelques réserves étant indiquées parce que le livre mérite autre chose que des éloges banals, jetés du bout des lèvres, je tiens à dire combien il est riche de conseils excellents et très pratiques. Sur la fondation, par exemple, à la campagne, de modestes cercles d'étude ou de caisses rurales, combien il révèle d'intelligence et d'esprit d'apostolat. On ne saurait trop souhaiter qu'il soit beaucoup lu, surtout parmi ces classes que le regretté Claudio Jannet appelait les classes responsables. L'auteur recommande à plusieurs reprises l'*Action libérale populaire*, qui sera, dit-il, comme la franc-maçonnerie catholique, moins le secret et l'esprit sectaire.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Nouveau Dictionnaire historique de Paris, par GUSTAVE PESSARD. Paris, Rey, 1904, in-8 de XVI-1693 p. — Prix : 30 fr.

L'auteur de ce gros volume a voulu combler une lacune et a eu la prétention de résumer sous la forme alphabétique l'origine, l'historique et la topographie des rues et des monuments de Paris ; il a même tenu à comprendre dans son programme la biographie de tous les personnages dont les noms sont venus sous sa plume. Ce faisant, nous a-t-il donné un livre utile? A-t-il apporté une contribution nouvelle à la bibliographie de la capitale ? Je ne le crois pas. Il a pu,

évidemment, prendre grand plaisir aux lectures et aux énormes recherches qu'a nécessitées son travail, mais je crains qu'il ait apporté beaucoup de hâte dans la mise en œuvre des notes qu'il a colligées avec tant de peine. Ce serait une cruauté de reprocher à l'auteur d'un ouvrage de ce genre des omissions ou des erreurs qui sont inévitables. En présence de l'immense effort qu'il a fourni, disons seulement que M. Pessard nous laisse vraiment trop voir son inexpérience et qu'il n'est pas douteux que l'entreprise était au-dessus de ses forces. C'est qu'il faut, en plus de l'érudition spéciale, une attention très soutenue pour mener à bien une œuvre de cette envergure! Aussi bien, voilà une tentative qui nous montre un chercheur courageux; elle nous prouve que son auteur ne se laisse pas effrayer par le travail, qu'il aime Paris et qu'il possède un aperçu des sources de son histoire : nous espérons qu'il nous dédommagera un jour par quelque publication de moins longue haleine, fardeau plus léger dont il pourra plus aisément supporter le poids. P. Lbe.

Le Port de Paris, hier et demain, par F. Maury. Paris, Guillaumin, 1904, in-12 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le port de Paris naquit dans la plus lointaine antiquité: la capitale y a puisé les éléments de sa vitalité et de ses accroissements. L'étude de ses origines dès l'époque de la domination romaine, de son fonctionnement au moyen âge et de son organisation jusqu'à la fin de l'ancien régime est curieuse; mais non moins intéressante est celle qui se rapporte aux temps modernes et même contemporains. C'est cette dernière partie de l'histoire du port de Paris qui fait l'objet du livre de M. Maury. On lira avec intérêt et profit ce volume qui passe le sujet en revue pendant tout le cours du xixe siècle.

C'est une erreur de croire que l'extension des chemins de fer devait condamner la batellerie à succomber. En lisant ces pages on se rendra compte des services que le port de Paris a rendus à la grande ville et de ceux qu'il est appelé à lui rendre encore, maintenant que l'on a vaincu la plupart des obstacles naturels qui entravaient son développement. P. Lbe.

Les États généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559), par Émile Duvernoy. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de xxiv-477 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Duvernoy s'est proposé, en publiant ce volume, de combler une lacune de l'histoire de Lorraine. En effet, jusqu'à présent, aucun travail sérieux n'a encore été publié sur les états de Lorraine. Les différents auteurs qui ont eu à s'en occuper, en écrivant l'histoire de cette province, l'ont fait ou d'une manière trop superficielle ou ont parsemé

d'erreurs les pages qu'ils leur avaient consacrées. Personne n'était mieux placé que M. Duvernoy pour bien faire connaître à l'aide de documents de premier ordre ce que furent ces états et le rôle qu'ils jouèrent dans le gouvernement du pays. Le travail qu'il leur a consacré va des origines à 1559, c'est-à-dire à la fin de la minorité du duc Charles III et à sa prise de possession du pouvoir. A cette époque leur situation se modifie. Avant Charles III il ne s'élève jamais de conflit entre le duc et les assemblées. A partir de 1559 commence une lutte d'abord sourde, puis déclarée, qui aboutira à la suppression des états. De plus, sous l'influence des événements et de la France aussi, avec laquelle les relations sont de plus en plus étroites, bien des choses se transforment après 1559.

Le volume de M. Duvernoy est divisé en trois parties : la première dans laquelle il étudie les origines des états ; la seconde, relative à l'histoire des états, et la troisième à leur organisation et à leurs attributions. Dans la première partie il s'est attaché surtout à mettre en relief les principaux traits du régime féodal en Lorraine et à faire connaître les principales assemblées des duchés de Lorraine et de Bar et la condition du tiers-état dans ces provinces au moyen âge. La seconde partie est une histoire des états sous les princes de la maison d'Anjou (1437-1473), sous René II (1473-1508), sous le duc Antoine (1508-1544), enfin sous François Ier et pendant la minorité de Charles III (1544-1559). Dans la troisième partie l'auteur fait connaître la composition géographique et sociale des états, leur mode de convocation, la condition des membres, leurs attributions financières, leur influence dans les affaires judiciaires ou sur les questions économiques. Quinze pièces justificatives terminent ce volume fait avec beaucoup de soin et qui ajoute un chapitre important à l'histoire de Lorraine. J. Viard.

Les Chartes du Clermontois conservées au Musée Condé, à Chantilly (1069-1352), par André Lesort. Paris, Champion, 1904, in-8 de 273 p. — Prix : 5 fr.

C'est seulement au milieu du XVIIe siècle que l'on voit apparaître dans la géographie de la France le mot Clermontois. Il désignait alors une circonscription territoriale nouvelle, artificiellement composée des prévôtés lorraines de Clermont, Varennes, Vienne-le-Château, les Montignons, Dun, Stenay et Jametz. Toute cette région, après les différentes vicissitudes qu'elle eut à subir au cours des siècles, comme la plupart des pays formant la frontière de notre pays à l'est, fut réunie définitivement à la France par le traité de Liverdun du 26 juin 1632 et le traité de Paris du 29 mars 1641. Peu après, en 1648, le Roi, pour récompenser les services du grand Condé, lui constitua une sorte d'apanage à l'aide de ces prévôtés. Le Clermontois, qui fut

pour la maison de Condé une source de revenus très importants, resta en sa possession jusqu'au 11 mars 1784, date à laquelle le prince de Condé céda au Roi, moyennant une rente perpétuelle de 600.000 livres et une somme de 7.600.000 livres, les droits de gabelles, tabac, aides, traites, contrôles et autres qui se percevaient à son profit dans le Clermontois. Un certain nombre de droits et de prérogatives lui furent encore conservés, mais tous furent éteints en 1791. Après avoir donné une bonne notice historique sur cette région, M. Lesort nous apprend comment furent formées les archives du Clermontois et fournit quelques détails sur leur composition et leurs péripéties. A la suite, vient la publication très soignée et accompagnée d'un grand nombre de notes intéressantes, de cent vingt-neuf chartes allant de 1069 à 1352. En appendice, il publie un inventaire des comptes et pièces comptables des prévôtés de Clermont, Dun, Stenay et Varennes, de la seigneurie de Jametz et de la châtellenie de Marville et Arrancy. Un bon index bibliographique et une table des matières très détaillée, terminent ce travail appelé à rendre souvent service aux érudits qu'intéresse l'histoire des pays de l'est de la France. J. VIARD.

Histoire du collège de Montdidier, publiée par l'Association des anciens élèves. T. I. Montdidier, imp. Bellin, 1904, in-4 de XXIV-215 p., avec planches.

Ce livre est publié à l'occasion du centenaire du collège de Montdidier. Il s'ouvre par une Lettre-Préface où Mgr Godin, président de l'Association des anciens élèves, remarque tout naturellement que la célébration de ce centenaire coïncide avec l'expulsion des lazaristes qui ont si longtemps assuré la prospérité du collège de Montdidier. « Leur histoire est un plaidoyer éloquent en faveur de la liberté d'enseignement. » Ce plaidoyer, malheureusement, ne sera pas plus écouté que les autres. C'est qu'il faut peut-être que les malheureux qui ont entrepris d'arracher aux Français leur amour de Dieu et de la Patrie aient été jusqu'au bout de leur répugnante besogne, pour que nous assistions à ce retour de justice dont nous parle encore Mgr Godin. Quelles que soient nos raisons d'y compter, les anciens élèves du collège de Montdidier n'en ont pas moins eu une idée excellente en célébrant le centenaire de la restauration de ce collège par un retour sur le passé de la maison où ils ont avivé leurs traditions patriotiques. Je dis la *restauration* du collège de Montdidier, parce que le collège existait bien avant 1805, date de sa réouverture par les Pères de la foi. L'Introduction, qui est une esquisse de l'histoire générale de l'établissement, nous montre, en effet, que, dès le XIIe siècle, il y eut à Montdidier une école à laquelle peut se rattacher le collège actuel. Ainsi est une fois de plus démontré qu'il y avait quelque chose avant 1789. Que les ignorants se

le disent, et surtout qu'ils lisent cette histoire d'un modeste collège de province, écrite d'une façon charmante, pour l'instruction et le divertissement de leurs contemporains et de leurs descendants, par ses anciens élèves reconnaissants. ARMAND D'HERBOMEZ.

Histoire de la ville de Ganges, par l'abbé ROUQUETTE. Montpellier, imp. de la manufacture de la Charité, 1904, in-8 de 300 p.

Ganges, actuellement chef-lieu de canton du département de l'Hérault, arrondissement de Montpellier, est une petite ville située au pied des Cévennes, à l'entrée des gorges de la Vis, de l'Hérault et de la Sumène. Si son origine remonte à une haute antiquité, elle n'a cependant pas d'histoire avant le XIIe siècle, époque où l'on rencontre la mention d'un de ses seigneurs. Jusqu'au commencement du XVIe siècle on ne trouve rien de bien saillant dans son passé. Mais, avec le protestantisme, l'histoire de Ganges devient intéressante. Toute la région cévenole fut bouleversée par les partisans de la Réforme, et pendant plus d'un demi-siècle on ne trouve plus de traces du culte catholique dans cette ville. Les religieux avaient été chassés ou massacrés, l'église démolie et remplacée par un temple, et l'administration était entièrement passée entre les mains des protestants. Peu à peu, on voit revenir quelques familles au catholicisme et déjà plusieurs années avant la révocation de l'édit de Nantes, le nombre des abjurations était devenu considérable dans le diocèse de Montpellier. Pour raconter tous ces faits et les assassinats commis par les Camisards, M. l'abbé Rouquette a eu entre les mains un ensemble de documents bien complets; aussi tous ces chapitres qui forment la majeure partie du volume sont des plus intéressants et pourront être consultés avec fruit par les historiens qui se consacrent aux XVIe et XVIIe siècles. Tout ce que l'auteur a recueilli sur la Révolution est également curieux et fait saisir sur le vif l'effet produit dans ces petites villes du Midi par la terrible secousse qui agita la France à la fin du XVIIIe siècle. Quinze pièces justificatives terminent ce volume fait avec soin et dans lequel M. Rouquette s'est efforcé de garder une grande impartialité. J. VIARD.

Un Régime qui finit. *Études sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées*, par L. RICAUD. Paris, Champion; Tarbes, Croharé, 1905, in-8 de 181 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre suppose des recherches et un travail considérables. Il donne la géographie, le régime et les institutions de pays d'états : la Bigorre, les Quatre-Vallées et le Nébouzan, et des pays d'élection : l'Armagnac, l'Astarac, le Comminges et Rivière-Verdun, qui entrèrent en totalité ou en partie dans le nouveau département. C'est l'œuvre patiente d'un

érudit parfaitement consciencieux, qui n'affirme rien sans le justifier aussitôt par des références précises.

L'intérêt qu'il éveille ne correspond pas cependant à l'effort qu'il suppose. Des nomenclatures plein les pages ; des citations d'ouvrages connus, à chaque instant. A vrai dire, cela ressemble à un almanach du vieux temps, sans ces illustrations, ces faits divers, ces histoires, qui rendent les almanachs modernes attrayants et intéressants.

Dans l'Avant-propos, l'auteur dit lui-même : « Ces études devaient être une Préface, elles sont peu à peu devenues un petit livre. Elles étaient destinées d'abord à servir de courte Introduction à une sorte de statistique politique, administrative, judiciaire et ecclésiastique des premières années du département des Hautes-Pyrénées... nous nous sommes laissé entraîner doucement plus loin... et « maigre entré, nous n'avons pu maigre sortir. » Il aurait bien fait de s'en tenir à l'idée première.

Les lecteurs de la région pyrénéenne ne partageront peut-être pas, ou n'ont pas partagé cette appréciation ; car les études ont paru d'abord dans le *Bulletin de la Société académique des Hautes-Pyrénées*. Il y a pour eux, dans ces vieux souvenirs, dans tous ces noms, simplement alignés sur des pages et des pages, qui n'éveillent aucun sentiment dans le cœur de l'étranger, des charmes particuliers.

Dans tous les cas, les auteurs de monographies locales pourront utilement consulter ce livre. J. C.

En Allemagne. Administration, impôt sur le revenu, enseignement agricole, coutumes, mœurs, alimentation, les grandes villes, par Paul Cossonnet et Paul Heuzé. Paris, Daragon, 1905, in-16 de 422 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est plus et mieux qu'un guide. MM. Cossonnet et Heuzé ont voyagé en Allemagne, et ils veulent donner aux voyageurs, leurs frères, tous les renseignements utiles sur les chemins de fer, les postes et télégraphes, les finances, l'armée, les coutumes et les mœurs, la table et les repas, la vie économique et agricole, le mouvement littéraire et musical. Ils se présentent devant le lecteur, leur livre à la main ; ils ne font pas de Préface, et suppriment ce geste littéraire, sans lequel nous ne concevons plus guère un livre. Ils semblent dire : « Si vous voulez aller en Allemagne, ami lecteur, et comprendre la vie qu'on y mène, prenez et lisez notre livre ; s'il ne vous apprend rien, vous le mettrez de côté ; si, au contraire, il vous intéresse par les renseignements pratiques qu'il vous donne, nous n'avons pas besoin de vous le recommander, nous savons d'avance que vous le mettrez, avant de partir, au fond de votre valise. »

Il y a du mérite et du courage d'écrire des livres de cette sorte. Il y a tant de Baedeker, de Meyer, de Tschudi, de Joanne ! mais combien

ils sont touffus ! et combien fatigants ! Nos auteurs ont eu la sagesse de viser plutôt à être pratiques qu'à être complets. Ils donnent l'essentiel, les choses dont on a besoin à chaque heure du jour, quand on voyage; ils laissent le superflu. Ainsi, ils réussissent à se faire lire. D'ordinaire, un guide se consulte simplement comme un dictionnaire ; celui-ci se lit, et se lit avec agrément parce qu'il est bref et utile. Quand je vous dis que ce livre n'est pas touffu et qu'il ne donne que l'essentiel, je dois faire cependant une exception. Il y a un chapitre sur la cuisine, qui aurait réjoui Brillat-Savarin ou Vatel; j'y trouve, en allemand et en français, les noms de soixante-deux soupes, depuis la « Apfelsûppe », la soupe aux pommes, jusqu'à la « Weissweinsuppe mit Eierschaun », soupe au vin blanc, avec œufs battus en neige ; il n'y a que le chapitre des compotes et des entremets qui puisse rivaliser avec celui-là.

Au point de vue descriptif, nous voyons défiler sous nos yeux, Aix-la-Chapelle, Düsseldorf, Hildesheim, Brunswick, Brême, Hambourg et la Hanse, Helgoland, Lübeck, Kiel, Berlin, Dresde, Leipzig, Nüremberg, Munich et les châteaux royaux, Heidelberg, Francfort, Mayence, et l'Allemagne thermale avec Wiesbaden, Hombourg, Ems, Baden-Baden, et les rives du Rhin de Mayence à Cologne. Puis, vient l'Allemagne agricole, avec ses cultures diverses, l'Allemagne forestière, avec l'enseignement agricole, et Albrecht Thaer, le régénérateur de l'agriculture, et Schwertz, son émule, et Liebig, le chimiste; puis, l'Allemagne musicale, avec Wagner et ses drames lyriques analysés; enfin, l'Allemagne littéraire, avec Gœthe et Faust, avec Schiller et ses drames. Le livre se termine par une analyse du *Guillaume Tell* de Schiller; il n'avait pas de préface, il n'aura pas de conclusion : c'est une tranche d'Allemagne, comme au théâtre on sert une tranche de vie.

L. MENSCH.

L'Empire russe et le Tsarisme, par VICTOR BÉRARD. Paris, Colin, 1905, in-18 de x-372 p., avec une carte. — Prix : 4 fr.

M. Victor Bérard est avantageusement connu par ses études sur l'Orient. Il a, entre autres, deux volumes à son actif : *Les Phéniciens et l'Odyssée*, qui témoignent d'une rare intelligence du passé hellénique et d'un talent incontestable. Il aborde maintenant la Russie. Je ne sais s'il a voyagé en pays slaves, si la langue russe lui est familière, toujours est-il que son livre ne fait pas l'impression d'un livre vécu, et que le manque de contact personnel s'y fait sentir : les livres d'autrui, même les meilleurs, ne sauraient remplacer la note individuelle. Encore faudrait-il s'entendre sur les sources et la manière de les exploiter. Ainsi M. Alfred Rambaud a certainement fait un tour de force en publiant son *Histoire de la Russie;* mais ceux qui ont lu la critique qu'en a faite l'éminent professeur M. Klutchevski hésiteront à la

proclamer classique (p. 296). Le troisième volume de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur les sectaires russes est un livre remarquable, quoique l'auteur n'ait pas beaucoup fréquenté les Raskolniks, dont les témoignages propres mériteraient d'être plus amplement examinés. Il n'est pas admissible non plus que l'on traite la question juive à peu près uniquement d'après le *Bulletin de l'Alliance israélite*. Le principe *audiatur et altera pars* devrait être appliqué plus largement.

Les cinq chapitres de ce livre (*Terre et Histoire*, *Religions et Nationalités*, *Russification*, *Tsarisme*) sont trop bondés de choses, et, en général, très bonnes choses, pour qu'il soit possible d'en donner ne fût-ce qu'un rapide résumé. Toutefois cette tendance à condenser son sujet ne manque pas d'inconvénient lorsqu'elle va jusqu'à l'abus de la synthèse historique. Le savant auteur a-t-il toujours résisté à cette tentation ? On lit (p. 19) que « l'histoire russe jusqu'aux temps modernes n'est qu'une sorte de rhapsodie épique où des odyssées de pirates se cousent à des iliades de reîtres et de soudards »... Ailleurs (p. 28), l'histoire des Russiens (c'est ainsi que l'auteur nomme les Russes) est représentée comme « une lutte perpétuelle contre les brigands de la steppe et de la forêt », « et du XIII au XVII (siècle) c'est une suite presque ininterrompue de désastres et de servitudes. » Or, dans ce laps de temps ont eu lieu la conquête de Kazan, d'Astrakhan, de la Sibérie, pour ne rien dire de l'abolition du joug tatar et du rassemblage des terres russes. Les trois surnoms des premiers héros historiques (et le sont-ils en réalité ?) Rourik le *Pacifique*, Siméon (ne serait-ce pas Sinéons ?) *le Victorieux*, Trouvor *le Fidèle* (p. 33) ont-ils vraiment quelque signification sérieuse ? Après les études très fouillées des historiens russes sur les origines du tsarisme et son développement à travers les âges, on trouvera peut-être un peu maigre et précipitée la formule suivante : «... le tsarisme complète son installation, réunit tous les instruments de la puissance temporelle et spirituelle : le sabre et la main de justice des Varègnes, le sceptre et la croix de Byzance, le fouet et la bourse des Khans. Moscou parfait l'œuvre de Kief et de Novgorod... (p. 302). » Et, pour finir par l'actualité, est-ce bien le moment de reprocher aux Russes « le respect de la poigne et le culte du gourdin (p. 85) » ?

V. N.

Le Ministère pastoral de Jean-Jacques Ollier, curé de Saint-Sulpice (1642-1652). Nouvelle édition publiée par G. Letourneau. Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de VIII-223 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Quand un homme de Dieu est passé quelque part, longtemps après qu'il a disparu on retrouve la trace de ses pas et comme le parfum de ses vertus qui a imprégné les lieux sanctifiés par ses œuvres. Dans le diocèse de Milan, on est frappé par la tenue sévère et on est édifié

par la piété d'un clergé qui conserve aujourd'hui encore l'empreinte donnée par saint Charles Borromée. Ainsi en est-il de la paroisse de Saint-Sulpice, dans laquelle l'esprit de M. Ollier semble se conserver indéfiniment à travers le temps et survit aux événements qui ont cependant accumulé tant de ruines. C'était pourtant une triste paroisse que celle de Saint-Sulpice quand M. Ollier en accepta la charge ; il n'y avait pas dans tout le Paris d'alors de faubourg plus déshérité que les solitudes mal fréquentées qui allaient de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés jusqu'aux confins de Vaugirard : l'ignorance y était profonde, l'immoralité y était maîtresse et quelques prêtres disgraciés desservaient avec découragement une pauvre église trop petite pour l'étendue du quartier et trop grande cependant pour les rares fidèles qui la fréquentaient irrégulièrement. Tout cela se transforma presque à vue d'œil devant l'ardeur du vénérable curé, qui, à la sainteté personnelle joignait le génie organisateur ; et, quand il ne fut plus là, il avait formé une phalange d'élite qui, en appliquant ses méthodes, a fini par faire de Saint-Sulpice une des paroisses les plus édifiantes de la capitale.

En 1849, un prêtre anonyme publia à Aix-en-Provence un petit livre intitulé : *Le Pasteur modèle, ou le Salut des peuples ;* il l'avait tiré à peu près intégralement de l'ouvrage publié quelques années plus tôt par M. Faillon sur M. Ollier. C'est ce petit livre remanié quant au fond, rajeuni dans la forme et complété dans quelques-unes de ses parties que le curé actuel de Saint-Sulpice publie, non pour faire une œuvre d'érudition, mais pour raviver chez ses confrères et ses paroissiens l'amour de Dieu, la dévotion forte et pratique de son vénéré prédécesseur, l'esprit d'ordre et de régularité dans le bien, et, qualité nécessaire entre toutes à l'heure présente, la confiance aveugle en la divine Providence, à la veille et au milieu des dangers et des épreuves de toute sorte.

P. Pisani.

Amour de Philosophe. Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot, par Jean Ruinat de Gournier. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 221 p., avec 8 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Quel lecteur de *Paul et Virginie* ne s'est figuré l'auteur du roman comme un homme simple, doux, désintéressé, amoureux seulement de l'idylle et de la belle nature ? C'est là le Bernardin de Saint-Pierre de la légende. Si l'on en croit M. Ruinat de Gournier, le véritable Bernardin n'aurait pas du tout ressemblé à cet idéal. C'était un esprit fantasque, inquiet, quinteux, jaloux, d'un caractère impossible à vivre, âpre au gain, faisant, dit Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, « métier de demander à tout venant et de recevoir de toutes mains. » Après une vie agitée et fertile en aventures, le succès des *Études de la nature* et surtout de *Paul et Virginie* l'avait tout d'un coup rendu célèbre ; il était devenu l'auteur à la mode et toutes les jeunes filles voulaient

l'épouser. Il avait cinquante-six ans lorsque son choix se fixa sur Félicité Didot, fille de l'imprimeur bien connu, qui avait édité ses œuvres. Mlle Didot, elle aussi, s'était follement éprise de lui, en vendant ses ouvrages. Mais des difficultés d'arrangement d'affaires retardèrent la conclusion du mariage assez longtemps après qu'il était décidé en principe. Ce fut l'occasion d'une correspondance très active entre les deux amants, passionnée de la part de la jeune fille, assez éprise aussi, du moins dans les termes, de la part du fiancé, mais où celui-ci s'érige facilement en précepteur et en maître. Il reproche à Félicité de ne pas savoir l'orthographe avec laquelle, il est vrai, cette fille d'éditeur se permettait d'assez nombreuses licences ; il lui donne des conseils sur les livres qu'elle doit lire et même sur sa toilette ; il l'engage à étudier la botanique, pour l'aider dans ses travaux, et aussi à prendre des leçons de tenue de ménage. Et lorsque le mariage est enfin accompli, il l'installe à Essonnes, dans une maison qu'il a fait bâtir, et c'est autant à la ménagère qu'à l'épouse que s'adresse sa correspondance. Ses fonctions le retiennent souvent à Paris ; pendant ce temps-là, il faut que Félicité soigne le jardin, fasse semer des betteraves et des haricots, cueille les pommes. Est-ce cette vie prosaïque qui fut une désillusion pour Mme de Saint-Pierre ? M. de Gournier dit qu'elle n'a point été heureuse, et il est certain que, dans une de ses lettres, Bernardin avoue que sa femme veut demander le divorce. Elle n'en eut pas la peine ; elle mourut tuberculeuse après six ans de mariage, et le veuf s'empressa de se remarier avec Mlle de Pellepon.

Des affaires publiques, si singulièrement émouvantes pendant cette période de 1792 à 1799, il n'est guère question dans cette correspondance. Les lettres de 1795 cependant jettent un jour singulier sur la misère du pays en cette année. Le pain était tellement rare que, pour en envoyer un à sa femme, Bernardin était obligé de l'empaqueter, sans cela il eût été volé par des affamés. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Vie, action politique et œuvres de M. Émile Ollivier, de l'Académie française, par Mgr FÈVRE. Paris, Savaète, s. d. [1905], in-8 de 261 p. — Prix : 3 fr. 60.

C'est un enthousiaste panégyrique. M. Émile Ollivier est trop homme d'esprit et de talent pour ne pas préférer sans doute des compliments plus mesurés, un encens plus fin. Il permettrait certainement les restrictions que l'impartialité autorise et que l'histoire réclame. Ici l'orateur va, court, vole, sans toucher terre et parfois se perd dans les nuages, noyant dans un flot de paroles ses récits, ne prenant pas la peine, n'ayant pas le temps de polir ses phrases qui gardent un accent de négligé trop souvent choquant. Il faut pardonner à Mgr Fèvre cette impétuosité de polygraphe pour ses intentions, qui sont excellentes, et son ardeur, qui semble ne vouloir connaître aucun obstacle.

Il n'y a plus qu'à indiquer les sommaires principaux des vingt et un chapitres du volume : *L'Étudiant de Sainte-Barbe ; Le Jeune Commissaire de Marseille (1848) ; Le Préfet de la Haute-Marne; L'Avocat, le député de Paris ; Le Ministère du 2 janvier 1870 ; Les « Œuvres »* (p. 146) : *Marie Magdeleine, Lamartine, Michel-Ange, l'État et l'Église au concile du Vatican* (un maître livre, en effet) ; le *Nouveau Manuel de droit ecclésiastique*, (recueil des plus utiles à consulter); *L'Empire libéral* (dont les 9 volumes déjà publiés sont un monument très brillant et très ciselé de l'histoire contemporaine). — Mgr Fèvre, qui a profité de ce canevas aux multiples facettes pour faire des digressions nombreuses, conclut par une « sympathie respectueuse » pour M. Émile Ollivier. Les gens de bon sens n'y contrediront pas ; les gens de bon goût lui demanderont seulement un peu plus de mesure dans l'expression de ses enthousiasmes. G. DE G.

Traité de l'Occident, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 270 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le sujet de cet ouvrage est un peu abstrait. C'est l'apothéose des peuples d'Occident, ou plutôt de l'Occident lui-même, puisque les races auxquelles nous appartenons ont occupé l'Orient avant de s'établir en Occident. « Dès l'aube de notre monde, les peuples marchèrent vers l'Occident, et s'éveillant de patrie en patrie, et s'envolant de siècle en siècle, la pensée humaine prit à son tour le même chemin qu'ils avaient suivi. D'Orient en Grèce, d'Athènes à Rome, cela est venu chez nous... Toute richesse afflue ici pour y accroître un étrange et séculaire trésor. » L'auteur aurait pu ajouter, et ceci est assez curieux, que les villes elles-mêmes se développent de préférence dans la direction de l'Occident. Prenons pour exemples les trois villes les plus considérables du monde entier : Paris, Londres, New York. Quiconque a visité ces trois capitales, a pu remarquer que leurs quartiers les plus « modernes », les plus à la mode, se trouvent à l'ouest. Tels, à Paris, le quartier de l'Europe, l'Étoile, les Champs-Élysées, Boulogne ; à Londres, le West-End et Hyde-Park ; à New York, les « blocks » situés à main gauche de Broadway.

Ce qui caractérise favorablement l'Occident, au sens de M. Mithouard, et à juste titre, c'est : en fait de sépulture, l'inhumation, par opposition à la crémation ; — en architecture, tout ce qui monte vers le ciel comme un germe puissant, depuis les clochers et les ogives jusqu'aux *sky-scrapers* des Américains, ces Extrêmes Occidentaux ; — en industrie, tout ce qui sonne le temps, comme les premières horloges, les premières montres, les premiers carillons ; — en piété, le goût du réel, du positif, le réalisme, si je veux employer le même mot que l'auteur, par exemple un singulier besoin d'attacher partout notre croyance à des signes locaux ; — en philosophie, la recherche de la certitude, du

solide, la droiture, la simplicité, la dureté du vouloir ; — en images, la préférence pour le blanc et le noir, c'est-à-dire pour la résultante ou la négation de toutes les couleurs, ce qui a donné naissance à la gravure sur bois, à la taille-douce, aux eaux-fortes et à la lithographie, à tout ce qui est relief et netteté plutôt que nuances et coloris ; — en musique, l'harmonie délaissée pour la mélodie, dont nous avons un échantillon dans le chant grégorien ; — en morale, la servitude volontaire, opposée à l'esclavage passif des Orientaux ; — dans tous les détails de la vie, le sens pratique, que nous appelons aussi le bon sens, l'horreur du vague (d'où il arrive que nous prisons peu le mysticisme, les choses rêvées), le doux entêtement celtique, la méthode, la résolution, la sensibilité, le goût des règles et des théories, l'emportement de vivre et la générosité d'agir ; — enfin, en sociologie, le culte de la femme, ravalée au rang des bêtes par les Occidentaux.

M. Mithouard a des propositions qui sont trop profondes pour être bien interprétées par le commun des fidèles. En voici une : « Du catholicisme, retranchez le christianisme, il reste l'Occident. » Nous ne parlons pas pour M. Maurras qui est, d'ailleurs, sympathique à l'auteur, malgré quelques légères divergences de vues, plus apparentes que réelles.

Pour terminer son intéressant ouvrage, M. Mithouard trace quelques types d'Occidentaux, parmi lesquels nous aurions aimé voir figurer La Fontaine, comparé à Lamartine.

Ce livre convient aux personnes qui ont fait des études solides, étendues et approfondies. ARBEY.

BULLETIN

La Sainte Trinité et les Doctrines antitrinitaires, par l'abbé H. COUGET. Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-12 de 64 p. chacun (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

L'auteur a voulu vulgariser les études de théologie positive et d'histoire du dogme, et mettre ainsi à la portée de tous les travaux de Schwane, de Bardenhewer, des collaborateurs du *Dictionnaire de théologie catholique*. Dans le premier volume, il passe successivement en revue la littérature apostolique, les Pères anténicéens, les luttes doctrinales postérieures au concile. Le second contient : la doctrine relative au Saint-Esprit (erreurs les plus anciennes, débats relatifs au *Filioque*), puis, dans le dernier chapitre, la théologie trinitaire dans saint Augustin et au moyen âge. Bien des choses et de bien grosses questions dans deux petits volumes !...

B. DE CARROY.

La Doctrine de l'Eucharistie chez les scolastiques, par le chanoine J.-A. CHOLLET. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Après une bibliographie remarquablement abondante et précieuse pour

tous ceux qui voudront s'adonner à ces profondes études, l'auteur consacre un chapitre à l'étude des sources, puis il résume dans deux chapitres l'histoire relative soit au sacrement, soit au sacrifice eucharistique. La collection a jusqu'ici fourni peu d'assertions théologiques de ce genre. Il faut, pour les exécuter, toute la compétence et toute la maîtrise de l'auteur. Nous recommandons vivement son œuvre. B. DE CARROY.

Monothéïsme, hénothéïsme, polythéïsme. Leçons faites à l'Institut catholique de Paris par l'abbé DE BROGLIE. Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-12 de 64 et 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Ces conférences appartiennent au cours d'apologétique que l'abbé de Broglie inaugura, en 1879, à l'Institut catholique de Paris. Il jugeait utile de faire « une étude préalable et sommaire des principaux types religieux qui se rencontrent actuellement sur la face de la terre, ou qui ont laissé des traces profondes dans le passé de l'humanité. » Cette étude est d'autant plus nécessaire que beaucoup de savants ou érudits contemporains semblent, en pareilles matières, prendre plaisir à tout identifier, à tout assimiler. Ceux-là mêmes qui découvraient entre les races humaines des différences irréductibles, ne verront que différences accidentelles entre le culte de Jéhovah et ceux d'Astarté ou d'Anubis.

Le savant et dévoué professeur, qui s'attache si pieusement à nous conserver toute l'œuvre de l'abbé de Broglie, a joint à ces trois leçons une quatrième, relative au *Surnaturel dans les cultes non chrétiens.* Y a-t-il eu dans ces cultes des faits analogues à nos miracles chrétiens, susceptibles d'être reconnus comme tels, après une critique sérieuse ? A qui les attribuer ? S'il s'agit de *merveilleux diabolique*, à quels signes le discerner du miracle évangélique ? Questions que l'auteur a posées avec son habituelle sincérité, résolues avec sa vigueur d'esprit bien connue.

B. DE CARROY.

Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad S. Apollinarem in coetu S. Pauli apostoli (anno 1903-1904), cura et expensis Rmi Dni FELICIS CADÈNE. Romae, venale prostat apud Analectorum editorem, 1904, in-8 de 73 p. — Prix: 1 fr. 25.

Les cas de conscience étudiés par le clergé romain à Saint-Apollinaire, sous la direction de moralistes éminents, sont relatés depuis plusieurs années par Mgr Cadène avec un soin et une compétence qui, pour n'être pas officiels, ne laissent pas d'avoir une autorité indiscutable. Au cours de l'année 1903-1904 il a surtout été question dans les conférences romaines de matières relatives au sacrement de mariage. I. *Dispenses matrimoniales.* Pouvoir de l'évêque de dispenser d'un empêchement douteux, ou même certain, mais en cas de nécessité urgente; causes déterminant l'octroi des dispenses; erreur intervenant dans la rédaction du texte d'une dispense; exécution, cessation, réitération. II. *Revalidation* de mariages nuls pour incapacité des conjoints ou absence de la forme de Trente. *Sanatio in radice.* — Mgr Cadène a su condenser les solutions avec une clarté d'esprit toute française sans rien enlever au charme de l'harmonieuse langue latine dans laquelle elles sont rédigées. G. P.

Causeries du Jeudi. Paris, Cornély, 1905, in-18 de 257 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a recueilli sous ce titre des conférences données à l'École profession-

nelle d'assistance aux malades qui, née rue Garancière, s'est installée ensuite rue Amyot et qui forme ce que les Anglais appellent des *nurses*, comme l'explique Mme Mary Duclaux dans sa Préface datée de juin 1903. Deux causeries de M. Léon Brunschvicg, professeur de philosophie au lycée Henri IV, sont consacrées au *Devoir d'être intelligent*, c'est-à-dire au devoir d'éclairer par l'intelligenee la conscience morale, de ne pas s'en tenir à une sorte d'instinct aveugle. Idée très juste, mais qui ne devrait pas impliquer, bien au contraire, le mépris de la tradition, qui devrait plutôt inspirer une certaine défiance du sentiment individuel.— M. Paul Desjardins a développé et commenté Ruskin avec beaucoup de charme en parlant du *Foyer des femmes sans foyer*. — *Le Coin de verdure*, que Mme S. Karppe recommande de garder dans son âme, ce n'est pas seulement un peu de poésie, c'est « une foi supérieure dans l'ordre universel et souverain. » Pourquoi ne pas avoir osé dire : la foi aimante en Dieu ? — M. Rauh, maître de conférences à l'École normale supérieure, a expliqué aux jeunes infirmières que l'un des traits caractéristiques de la conscience moderne, c'est de concevoir la morale comme se suffisant à elle-même, n'ayant pas besoin de fondement, ni de fondement philosophique, ni, bien entendu, de fondement religieux, morale autonome, essentiellement terrestre et sociale. — La conclusion de la causerie de M. J. E. Roberty, *Pour moins souffrir*, me plaît beaucoup et me paraît profondément juste : « Nous souffrons d'autant plus que nous sommes plus dépourvus de jugement, moins bons et plus orgueilleux ; nous souffrons d'autant moins que nous développons en nous l'intelligence, la bonté et l'humilité. » — M. Charles Wagner donne d'excellents conseils à propos de l'idéal dans la vie journalière et de la bonne humeur. — On serait plus à l'aise pour louer ce qu'il y a de bon et de charmant en ces causeries, si l'on n'y sentait, au fond, la préoccupation de remplacer et d'écarter la religion, si les amis des infirmières laïques, pour les substituer aux sœurs garde-malades, ne faisaient trop souvent appel à l'intervention persecutrice d'un gouvernement sectaire. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Un Catholique peut-il se dire socialiste ? par l'abbé GAYRAUD. Paris, Bloud, s. d. (1905), in-16 de 118 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit volume, court mais très nourri, contient, dans sa seconde partie, une réfutation très forte et vive des erreurs socialistes — voir notamment le § VIII : *Utilité sociale des classes riches* — et surtout de ce qui s'y mêle ordinairement d'anticléricalisme, de dénigrement de l'Église, comme il apparaît dans une page de M. Georges Renard qui exprime, sur ce point, l'opinion commune des écoles socialistes. — Quant à la question posée par le titre même de l'opuscule, et que le député du Finistère précise en disant qu'il s'agit de savoir si, rigoureusement parlant, les condamnations pontificales atteignent le socialisme le plus récent et mitigé, celui des Millerand, des Georges Renard, des Schaeffle, qui limite l'expropriation collective aux *moyens capitalistes* de production, c'est-à-dire à ces biens, instruments de travail, qui produisent automatiquement rente ou intérêt et permettent d'exploiter le labeur d'autrui, la réponse de M. l'abbé Gayraud est négative. Le collectivisme mitigé laisse en effet, assure-t-on, une certaine marge à la propriété privée, droit naturel affirmé par les Papes, à la liberté individuelle et familiale, même à l'héritage. Je me demande si le précepte du Décalogue *non furaberis*, qui consacre le droit de n'être pas spolié d'un bien honnêtement acquis, est suffisamment respecté par ces concessions plus ou

moins arbitrairement limitées et précaires. Une citation (p. 57) de M. Georges Renard indique bien que, dans le régime nouveau, le paysan petit propriétaire et le petit industriel seront vraisemblablement assez vite amenés à renoncer à leur ingrate appropriation privée. Et, d'autre part, quand M. Schaeffle (p. 46) nous parle du droit nouveau que proclamera la majorité du peuple, ne dévoile-t-il pas ce qui est l'essence du socialisme et ce qui me semble essentiellement antichrétien, la croyance à la souveraineté illimitée de la collectivité ? BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime. I. Les Réguliers, par JOSEPH AGEORGES. Paris, Bloud, s. d. (1905), in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Dans cet opuscule, M. Ageorges résume ce qu'ont dit de mieux les auteurs récents sur les services rendus par les moines. Les proportions de ce travail ne lui ont pas permis d'entrer pleinement dans le sujet tel que le titre l'indique. Il n'en donne pas moins quelques idées intéressantes sur le travail et la charité dans les monastères. On le lira avec beaucoup d'intérêt.

X. V.

Passion et Passion. La Passion du Sauveur et la Passion des religieux en France, par JEAN LEFAURE. Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1905, in-16 de 110 p. — Prix : 0 fr. 50.

L'auteur, dans une série de considérations pieuses, établit un parallèle entre la Passion de Jésus-Christ et la persécution dont souffrent les religieux. Même haine, mêmes ennemis, même tactique, mêmes genres d'outrages, mêmes chefs d'accusation : c'est en somme la Passion qui continue. Elle sera sans nul doute suivie de la résurrection : telle est la pensée consolante par laquelle se termine cet opuscule. X. V.

L'Ile de Lutèce. Enlaidissements et embellissements de la Cité, par A. ROBIDA. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 71 p., avec une eau-forte et 22 croquis de l'auteur. — Prix : 5 fr.

La féconde imagination et la verve inlassable de l'artiste qui a signé ce mince volume sont bien connues et M. Robida nous donne une fois de plus un attrayant échantillon de son talent. Coup d'œil rétrospectif sur les origines de la Cité, remarques satiriques sur les modifications que l'édilité moderne a fait subir à ce quartier où nous retrouvons le berceau de la vieille Lutèce, visions de poète sur ce qu'il pourra devenir après de nombreux siècles écoulés, tout cela concourt à faire de ce volume une curiosité que les bibliophiles parisiens liront et conserveront avec plaisir.

CL BE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Jacques Élisée RECLUS, mort le 5 juillet, à Thourout près Bruges (Flandre occidentale, Belgique), est né le 15 mars 1830 à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde). Élevé par son père et par sa mère, protestants rigides, dans des idées très sévères, mais aussi très libres, M. Élisée Reclus fit ses études, après avoir quitté les environs d'Orthez, où son père était venu se fixer comme pasteur, d'abord au collège dirigé à Neuwied, dans la Prusse rhénane, par les Frères moraves, puis au col-

lège de Sainte-Foy-la-Grande. L'Université de Montauban, puis celle de Berlin (où il suivit les cours du géographe allemand Karl Ritter) le reçurent ensuite comme élève; mais il ne songeait nullement encore à se consacrer à la géographie quand, au mois de septembre 1851, il regagna la maison paternelle. C'est seulement en 1857, après que l'amnistie lui eût permis de rentrer en France d'où l'avait chassé sa résistance au coup d'État du 2 décembre, que M. Élisée Reclus, sous la direction affectueuse d'Adolphe Joanne, commença de se livrer aux études qui devaient le rendre célèbre ; il utilisa alors, soit dans différentes publications faites par la librairie Hachette, soit dans des articles de revue, les observations qu'il avait recueillies en Angleterre et en Irlande, aux États-Unis et au Vénézuéla au cours des années précédentes, et sut de très bonne heure se faire remarquer par ses qualités personnelles, par la profondeur de sa science, par sa scrupuleuse exactitude et par le charme de son style. Malheureusement la géographie ne l'absorbait pas exclusivement; ses utopies, ses fausses idées sur la bonté native de l'homme gâté par la société dont les conventions l'empêchent de recouvrer ses qualités morales premières, l'amenèrent à s'affilier à l'Internationale dès 1866, puis en 1871, — après avoir fait son devoir comme garde national et comme aérostier pendant la guerre franco-allemande, — à prendre part à la Commune de Paris, ce qui lui valut d'abord sept mois de détention, puis une condamnation à la déportation, qui, à la suite d'une démarche des plus hautes personnalités scientifiques et littéraires, fut commuée en bannissement. Dès lors, et même après l'amnistie de 1879, M. Élisée Reclus résida surtout à l'étranger, en Italie, en Suisse, en Belgique en dernier lieu, où l'Université nouvelle de Bruxelles lui donna en 1894 une chaire de géographie qu'il a occupée jusqu'à sa mort, travaillant ses cours avec une conscience scrupuleuse, formant des élèves aux travaux desquels il portait le plus vif intérêt, toujours lié avec les anarchistes et les révolutionnaires. On doit à M. Élisée Reclus une foule d'articles de revue disséminés dans le *Tour du monde*, le *Bulletin de la Société de géographie*, la *Revue des Deux Mondes*, etc.; ses principaux ouvrages sont: *Guide du voyageur à Londres et aux environs* (Paris, 1860, in-12); — *Les Villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes maritimes. Hyères, Cannes, Nice, Monaco, Menton, San-Remo* (Paris, 1864, in-12); — *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe* (Paris, 1867-1868, 2 vol. gr. in-8);— *Histoire d'un ruisseau* (Paris, 1869, in-12); — *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes* (Paris, 1875-1894, 19 vol. gr. in-8); — *Histoire d'une montagne* (Paris, 1880, in-8); — *La Révolution et l'Idéal anarchique* (Paris, 1897, in-12); — *La Chine et la Diplomatie européenne* (Paris, 1900, in-8); — *L'Afrique australe* (Paris, 1901, in-8); — *L'Empire du milieu. Le Climat, le sol, les races, la richesse de la Chine* (Paris, 1902, in-8), ces deux ouvrages en collaboration avec M. Onésime Reclus; — *Introduction à la géographie de la France* (Paris, 1905, gr. in-8). Depuis quelques mois paraissait un nouvel ouvrage considérable de M. Élisée Reclus : *L'Homme et la Terre*, et la Société belge d'astronomie a entrepris sous sa direction la publication d'un *Atlas des volcans du globe*.

— Nous avons de nouveau à regretter la perte de l'un de nos plus anciens et plus éminents collaborateurs. M. le comte Hélion DE LUÇAY, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), est mort à Paris, le 10 juillet. Il était né en 1831. Sa naissance et ses aptitudes l'appelaient à la carrière administrative et politique. Admis au Conseil d'État comme auditeur, il y était devenu maître des requêtes et avait commencé à se faire remarquer tout à la fois par ses

connaissances spéciales et par sa science historique, quand les événements de 1870 produisirent une coupure dans sa carrière. Il ne renonça pas pourtant à exercer, dans le sens des grands intérêts sociaux, l'action à laquelle l'invitaient sa vocation et son talent, mais il le fit désormais d'une façon indépendante et plus particulièrement dans l'ordre intellectuel. L'un des plus précieux et plus fidèles adhérents aux œuvres fondées par M. le marquis de Beaucourt, ce fut sous les auspices de la Société bibliographique qu'il publia l'édition définitive d'une importante étude historique, déjà antérieurement mise au jour par lui dans la *Revue historique de droit français et étranger*, et qui eut désormais pour titre : *Les Assemblées provinciales sous Louis XVI et les Divisions administratives de 1789* (Paris, 1871, in-8). C'est également parmi les publications marquées du sceau de la Société bibliographique qu'il voulut placer son livre historique principal : *Des Origines du pouvoir ministériel en France ; les secrétaires d'État, depuis leur institution jusqu'à la mort de Louis XV* (Paris, 1881, in-8), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française. Enfin la même Société lui avait encore été redevable d'une étude intitulée : *La Propagande démocratique en 1871-1873* (Paris, 1873, in-8). — L'un des fondateurs et des plus zélés directeurs de la Société des agriculteurs de France, M. le comte de Luçay y déploya une activité constante et y exerça très utilement son talent d'exposition en de nombreux rapports. Il publia, en collaboration avec M. Paul Senart, un recueil des vœux émis par cette grande et salutaire association (Paris, 1894, in-8). Sa collaboration effective et soutenue fut également acquise à la Société d'économie sociale, au Congrès des jurisconsultes catholiques et au Congrès scientifique international des catholiques, pour lequel il composa une intéressante étude : *Les Contributions de la France à cent ans de distance, 1789-1889* (Paris, 1891, in-8).— Pendant quelques années, en qualité de chef du secrétariat général des droites de la Chambre des députés, il se rapprocha de la politique active et publia une série de *Rapports sur les travaux du comité d'études parlementaires* (Paris, 1888-1889, in-8). — Il donna aussi une part notable de son temps et de sa science aux annales et aux intérêts de sa chère province : *Augy-en-Beauvoisis, son histoire, ses privilèges, sa prévôté royale* (1876, in-8) ; — *Le Comité de Clermont-en-Beauvoisis. Études pour servir à son histoire* (Paris, 1878-1898, 4 vol. in-8) ; — *Le Marché de Marseille-en-Beauvoisis et son tarif au* XIV*e siècle* (1884, in-8), et fit de nombreuses communications à la Société d'agriculture de Clermont. — Citons encore parmi les multiples publications de M. le comte de Luçay : *Budgets d'autrefois, budgets d'aujourd'hui* (1885, in-16) ; — *Mélanges de finances et d'économie politique et rurale* (Paris, 1889, in-8) ; — *La Décentralisation. Étude pour servir à son histoire* (Paris, 1895, in-8) ; M. le comte de Luçay a en outre collaboré à la *Revue des questions historiques*, au *Journal des économistes* et au *Français* et pris part à l'œuvre du Comité des travaux historiques siégeant au ministère de l'instruction publique. Le *Polybiblion* s'honore d'avoir compté parmi ses plus fidèles et plus sûrs amis et parmi ses collaborateurs les plus assidus cet infatigable travailleur, cet homme de bien, de science et de bon sens, cet esprit ferme et fin, ce chrétien vaillant et solide. M. S.

— Une dépêche du 1er juillet annonçait la mort à Washington, à l'âge de 67 ans, de M. Hay, secrétaire d'État pour les affaires étrangères. M. Hay naquit en 1838 dans l'Indiana. Il était avocat, lorsque, à l'époque de la guerre de Sécession, il devint secrétaire et aide de camp du président Lincoln, puis fut nommé colonel. La guerre terminée, Lincoln l'envoya à Paris en

qualité de secrétaire de la légation des États-Unis. Transféré ensuite, comme chargé d'affaires, à Vienne d'abord, à Madrid ensuite, il donna sa démission et retourna aux États-Unis pour y exercer à nouveau sa profession d'avocat, tout en dirigeant le grand journal républicain de New York, la *Tribune*. En 1874 on le voit abandonner le barreau et le journalisme et installer à Cleveland une entreprise industrielle qu'il sut rendre prospère. Des relations qu'il noua avec Mac Kinley l'entraînèrent de nouveau dans la vie publique, mais en 1879 il revenait à la vie privée et entreprenait d'écrire l'histoire de Lincoln. En 1897, Mac Kinley le décidait à accepter l'ambassade de Londres, et enfin, en 1898, il était rappelé à Washington pour y occuper jusqu'à sa mort le poste de secrétaire d'État des affaires étrangères. M. Hay, qui était non seulement un homme politique de valeur, mais aussi un littérateur remarquable, a consacré les loisirs que les affaires publiques lui laissaient à la rédaction d'ouvrages bien accueillis aux États-Unis. Il a publié des contes humoristiques, dont l'un, *The Little Breeche*, a obtenu un vif succès. A son retour d'Espagne il écrivit, sous le titre de *Journées de Castille*, une bonne étude de la vie madrilène. Poète à ses heures, il composa deux volumes de vers. Mais son œuvre capitale, celle qui restera, est l'*Histoire d'Abraham Lincoln* en dix volumes.

— L'éminent philologue autrichien Adolf Mussafia, mort le 7 juin, à Florence, à 71 ans, était né à Spalato en Dalmatie, en 1835. Après avoir terminé ses études à l'Université de Vienne, il resta dans cette ville où il fut nommé professeur suppléant de littérature italienne et se mit dès lors à diriger ses recherches dans le champ, très vaste et encore fort inexploré à cette époque, des langues et des littératures romanes. L'incontestable valeur de ses premières publications attira sur lui l'attention ; aussi, lorsqu'une chaire de philologie romane fut créée à l'Université de Vienne, lui fut-elle immédiatement confiée. Dès lors M. Mussafia put poursuivre avec plus d'ampleur ses études sur les langues novo-latines et faire paraître, tantôt en allemand, tantôt en italien, cette longue suite d'ouvrages qui l'ont placé au rang des plus remarquables philologues de notre temps et dont nous indiquons ici les principaux, qui sont pour la plupart extraits des *Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften* de Vienne : *Beiträge zur Geschichte der romanischen sprachen* (Wien, 1862, in-8) ;—*Über die Quelle der altspanischen « Vida de S. Maria Egipciaca »* (Wien, 1863, in-8) ; — *Altfranzösische Gedichte aus Venezianischen Handschriften* (Wien, 1864,in-8) ; — *Monumenti antichi di dialetti italiani* (Wien, 1864, in-8) ; — *Sul testo della Divina Commedia. Studi. I codici di Vienna e di Stoccarda* (Wien, 1865, in-8) ; — *Zur rumänischen Vocalisation* (Wien, 1870, in-8) ; — *Sul testo del Tesoro di Brunetto Latini. Studie* (Wien, 1870, gr. in-4) ; — *Sulla visione di Tundalo* (Wien, 1871, in-8) ; — *Sulle versioni italiane della storia Trojana. Osservazioni e confronti* (Wien, 1871, in-8) ; — *Darstellung der romagnolischen Mundart* (Wien, 1871, in-8) ; — *Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im 15 Jahrhundert* (Wien, 1873, in-8) ; — *Zur Katharinenlegende* (Wien, 1874, in-8) ; — *Über die provenzalischen Lieder-Handschriften di Giovanni Maria Barbieri* (Wien, 1874, in-8) ; — *Cinque sonetti antichi tratti da un codice della palatina di Vienna* (Wien, 1874, in-8) ; — *Die catalanische metrische Version der sieben weisen Meister* (Wien, 1876, in-8) ; — *Italienische Sprachlehre im Regeln und Beispielen für den ersten Unterricht* (Wien, 1877, in-8), ouvrage souvent réimprimé ; — *Pietro Metastasio. Discorso* (Wien, 1882, gr. in-8) ; — *Zur Präsensbildung im Romanischen* (Wien, 1883, in-8) ; — *Mittheilungen aus romanischen Handschriften* (Wien, 1884, in-8) ; — *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden* (Wien, 1887-1889, in-8) ; — *Sulla*

critica del testo del romanzo in francese antico Ipomedon (Wien, 1890, in-8); — *Zur Christophlegende* (Wien, 1893-98, in-8); — *Über die von Gautier de Coincy benützten Quellen* (Wien, 1894, in-8); — *Sulla antica metrica porthoghese* (Wien, 1895, in-8); — *Kritik und Interpretation romanischer Texte* (Wien, 1896, in-8); — *Altfranzösische Prosalegenden aus der Handschriften der Pariser Nationalbibliotek* (Wien, 1895, in-8), avec M. Theodor Gartner; — *Dei codici Vaticani 3195 e 3196 delle rime di Petrarca* (Wien, 1899, in-8); — *Per la bibliografia dei cancioneros spagnoli* (Wien, 1900, in-8).

— Dernièrement est mort à Athènes un savant aussi distingué que modeste, M. Antoine MILIARAKIS, bien connu de tous ceux qui s'occupent d'études orientales. M. Miliarakis, qui était sténographe à la Chambre des députés hellène, était un des meilleurs géographes et historiens de la Grèce actuelle. Il a publié divers ouvrages qui ont rendu et rendront encore de grands services aux érudits. Voici les titres des principaux: *Géographie et histoire des Cyclades* (Athènes, 1874, in-8); — *Épopée de Basile Digenis Akritos, d'après le manuscrit d'Andros* (Athènes, in-8, 1881); — *Géographie du nome d'Argolide et de Corinthie* (Athènes, 1886, in-8); — *Bibliographie des travaux géographiques dus à des Grecs de 1800 à 1889* (Athènes, 1889, in-8); — *Géographie du nome de Céphalonie* (Athènes, 1898, in-8); — *Histoire du royaume de Nicée* (Athènes, 1898, in-8).

— On annonce encore la mort de MM.: le R. P. Auguste BELANGER, auteur des *Méconnus*, mort en juin, à l'âge de 44 ans; — Le Dr BICHAT, doyen de la Faculté des sciences de Nancy, mort à Nancy, à la fin de juillet; — Paul DABLIN, l'un des plus anciens collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Paris, à la fin de juillet; — le chanoine DAGORNE, un des prêtres les plus éminents du diocèse de Saint-Brieuc, ancien supérieur de l'école des cordeliers de Dinan et ancien supérieur du grand séminaire de Saint-Brieuc, mort vers le milieu de juillet; — Gabriel GUIBAL, doyen honoraire de la Faculté des lettres d'Aix, mort au commencement de juillet, à Pont-de-l'Arc (Bouches-du-Rhône), à 68 ans, lequel fut rédacteur en chef du *Progrès libéral*, de Toulouse, et publia quelques volumes importants, entre autres: *Histoire du sentiment national en France pendant la guerre de Cent ans* (Paris, 1875, in-8), et *Mirabeau et la Provence* (Paris, 1887-1891, 2 vol. in-8); — Arthur HANNEQUIN, correspondant de l'Institut, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, mort à Lyon, au commencement de juillet, à 49 ans, lequel laisse divers travaux sur Kant, Descartes et Leibniz, ainsi que les deux ouvrages suivants: *Cours de philosophie* (*Logique, Psychologie, Morale*) *Philosophie générale*). *Introduction à l'étude de la psychologie* (Paris, 1890, in-12, et *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine* (Lyon, 1896, in-8); — Le R P. Clément HUBERT, qui fut, pendant 27 ans, supérieur du petit séminaire de Cellule (Puy-de-Dôme), mort le 22 juillet, à 72 ans, à la maison de Chevilly, près Paris; — PÉDÉZERT, professeur honoraire de la Faculté de théologie de Montauban, mort à Saintes, le 17 juillet, à 91 ans; — Charles SCHLUMBERGER, ancien président de la Société géologique et de la Société zoologique de France, mort à Paris, le 13 juillet, à 80 ans, lequel s'était consacré à des travaux scientifiques et avait fait de remarquables recherches sur les foraminifères vivants et fossiles; — Mme TAINE, à qui l'on doit, entre autres, la publication de la *Correspondance* de son mari, dont le 4e et dernier volume est en préparation, morte à Menthon-Saint-Bernard, le 19 juillet.

— A l'étranger on annonce la mort de MM.: Alvarez AZEVEDO, poète qui jouissait d'une grande réputation dans toute l'Amérique latine; — Walter

Ernest BESLEY, ancien président de la section des météores et des aurores à la « British Astronomical Association », mort le 22 juillet; — Dr. Hermann BLODIG, ancien professeur d'économie politique à l'École technique supérieure de Vienne, mort le 4 juillet, dans cette ville, à 83 ans; — Charles BOOSEY, éditeur de musique anglais connu, mort à la fin de juillet, à Londres, à 78 ans; — Dr. Jan Laurens Andries BRANDES, philologue hollandais, connu par ses recherches sur les langues et les antiquités de l'Archipel malais, mort le 25 juin, à Batavia (île de Java), à 48 ans; — Montagu BURROWS, ancien professeur d'histoire à Oxford, mort le 11 juillet, à 86 ans, qui laisse divers ouvrages, entre autres : *Oxford University during the Commonwealth*, *Memoir of W. Grocyn*, etc.; — Dr. Theodor CLEVE, professeur de chimie suédois, mort le 18 juin à Upsal; — D. DANNENBERG, numismate allemand, mort récemment à Berlin; — Frédéric FEIDEL, ancien directeur du journal *l'Espérance du peuple*, mort à la fin de mai; — Dr. Friedrich FISCHER, professeur de chirurgie à l'Université de Strasbourg, mort en cette ville, le 8 juillet, à 50 ans; — Dr. J. HERMANCK, professeur de mécanique hydraulique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dernièrement dans cette ville, à 41 ans; — Daniel HÖHR, directeur du gymnase épiscopal de Schässburg (Transylvanie), mort récemment dans cette ville, à 68 ans; — JANARZ, l'homme de lettres polonais auquel nous devons la traduction française du célèbre roman de Sienkiewicz : *Quo Vadis?*; — Dr. Theodor KLETTE, ancien bibliothécaire en chef de l'Université de Bonn, mort le 2 juillet, à Wiesbaden, à 54 ans; — Stephan KRUSPER, professeur de mathématiques et de géodésie au Polytechnicum de Budapest, mort le 2 juin, dans cette ville, à 87 ans; — Carlo LANDRIANI, journaliste italien, rédacteur en chef de la *Perseveranza* de Milan, mort en cette ville, vers le milieu de juillet, à 80 ans, lequel avait attiré l'attention par ses articles sur les conditions sociales et politiques de l'Italie; — Dr. Johann LATSCHENBERGER, professeur de physiologie à l'École vétérinaire supérieure de Vienne, mort dernièrement dans cette ville, à 58 ans; — Dr. VAN MANEN, ancien professeur de théologie à l'Université de Leyde (Pays-Bas), auteur d'un important ouvrage sur saint Paul, mort à 63 ans; — Friedrich MARX, poète allemand, mort le 19 juin, à Oberdrauburg, à 75 ans; — Dr. Herman NOTHNAGEL, professeur de pathologie à Vienne, mort dans cette ville, le 9 juillet, à 64 ans, auquel on doit divers ouvrages de médecine d'une réelle importance, tels que : *Topische Diagnostik der Gehirnkrankheiten* et *Handbuch der Arzneimittellehre*; — Dr. Franz OVERBECK, professeur d'histoire de l'Église à Bâle (Suisse), mort en cette ville, le 26 juin, à 68 ans; — Dr. Alois RIEGL, professeur d'histoire des arts, mort le 18 juin, à Vienne, à 48 ans; — Dr. Philipp SCHECH, professeur allemand de laryngologie et de rhinologie, mort le 1er juillet, à Munich, à 60 ans; — Dr. Bruno SCHMIDT, professeur de droit politique et de droit international à Heidelberg, mort récemment en cette ville, à 40 ans; — le chanoine SCHOTT, vicaire général du diocèse de Strasbourg, lequel fut le dernier directeur français du grand séminaire de cette ville, mort vers la fin de juin; — Wilhelm STORCK, professeur de philologie allemande à Munster, auteur d'importants ouvrages et de diverses traductions, mort à la fin de juillet, à 76 ans; — Dr. Eduard TANGL, professeur de botanique à Czernowitz (Gallicie), mort récemment en cette ville; — Karl WEISSBACH, professeur à l'École technique supérieure de Dresde, mort en cette ville, le 8 juillet, à 63 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 juin, M. Dieulafoy lit la première partie d'un travail sur la retraite

des Dix mille. — M. Heuzey parle de deux monuments intéressant l'archéologie hébraïque : l'un est la porte en pierre d'un tombeau ; l'autre le linteau d'une grotte aménagée pour une sépulture. — M. Franz Cumont parle de deux pierres milliaires découvertes en Asie Mineure et remontant au troisième siècle après J.-C. — M. Maurice Croiset démontre que l'ordre suivi dans le récit des aventures de l'Odyssée n'est pas une fiction de l'esprit, mais résulte de la suite logique des événements. — Le 12 juillet, M. J. Lair lit son rapport sur le concours des antiquités nationales. — M. Revillout achève la lecture de son travail sur la polychromie dans l'art égyptien. — M. Berger parle d'une inscription punique découverte à Tiane, dans le golfe de Gabès, par M. de Pontbriant, et de marques d'ouvriers trouvées sur la voûte des citernes de Rogga, en Tunisie. — M. le baron Carra de Vaux donne lecture d'un travail sur les six premiers nombres étrusques inscrits sur un jeu de dés provenant des fouilles de Toscanella. L'explication qu'il en donne est basée sur la connaissance des langues altaïques.—Le 21, M. Dieulafoy poursuit la lecture de son mémoire sur Xénophon, et le double sens que présente le mot grec qui signifie cavalier. — M. Babelon parle des monnaies arcadiennes (VIe siècle av. J.-C.).—Le 28, M. Dieulafoy parle de la phalange macédonienne, des commandements, des formations en usage dans l'infanterie et la cavalerie grecques. — M. Seymour de Ricci présente son rapport sur les papyrus qu'il a été chargé d'acquérir en Égypte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 8 juillet, M. Lallemand lit un mémoire de M. Pascaud, au sujet de modifications à introduire dans la législation ayant trait au bail à ferme. — Le 22, M. Cheysson termine la lecture de son étude sur le Musée social.— M. Béchaux lit un travail sur les écoles économiques en Allemagne, sur les tendances libérales de certaines Universités et le courant impérialiste qui emporte quelques jeunes professeurs.

Congrès. — Le 44e congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira à la Sorbonne le mardi 17 avril 1906. Nous rappelons aux intéressés que toute lecture sera, comme les années précédentes, subordonnée à l'approbation du comité des travaux historiques et scientifiques. Les manuscrits devront être entièrement terminés, lisiblement écrits *sur le recto* et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc., nécessaires, de manière à ce que, si elle est décidée, leur impression ne souffre aucun retard. Ces prescriptions ne restreignent pas le droit pour chacun de demander la parole sur les questions du programme. Ce programme est en distribution au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Son importance (16 pages gr. in-8) s'oppose à sa reproduction dans le *Polybiblion* ; nous en donnerons toutefois un bref aperçu : Section d'histoire et de philologie (indication de 29 sujets) ; — Section d'archéologie se décomposant comme suit : I. Archéologie préromaine (4 sujets) ; II. Archéologie romaine (11 sujets) ; III. Archéologie du moyen âge (13 sujets) ; IV. Archéologie orientale (2 sujets) ; — Section des sciences économiques et sociales (20 sujets) ; — Section des sciences (29 sujets) ; — Section de géographie historique et descriptive (19 sujets). — Les mémoires devront parvenir au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, 5e bureau de la direction de l'enseignement supérieur, avant le 30 janvier 1906.

Concours et Prix. — L'année 1906 est pour l'École de la paix sociale une date mémorable : c'est le centenaire de Le Play. Ce sera aussi le cinquantenaire de la Société d'économie sociale ; en même temps sera accomplie la 25e année de *la Réforme sociale*, et se tiendra le 25e congrès annuel des

Sociétés fondées par Le Play. La réunion annuelle de 1906 devra donc avoir un caractère particulier et un programme spécial. Le Conseil de la Société d'économie sociale, associé aux correspondants régionaux des Unions de la paix sociale, s'occupera prochainement de préparer cette session extraordinaire. Dès maintenant il constitue un prix de 1.000 francs pour le concours suivant : *Éloge de Le Play.* Il ne s'agit ni d'un éloge purement académique, ni d'une étude approfondie de l'œuvre de Le Play. Les concurrents sont invités à préciser sa méthode et à mettre en lumière l'importance de ses idées dans leurs rapports avec les transformations économiques et sociales de notre temps. Les mémoires devront être assez courts pour ne pas dépasser l'étendue d'un petit volume imprimé de 150 pages in-12. La Société se réserve le droit : 1° d'imprimer à ses frais, en tout ou en partie, le travail qui aura obtenu le prix ; 2° de publier quelques extraits des mémoires qui n'auront pas été couronnés. Les mémoires devront être déposés, au plus tard le 30 avril 1906, au secrétariat de la Société d'économie sociale, 54, rue de Seine, à Paris, VI°. Le prix sera décerné en juin au cours de la réunion annuelle. Ces mémoires, très lisiblement écrits en français, devront ne porter aucun nom, mais une devise reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom de l'auteur. L'enveloppe correspondant au mémoire couronné sera seule ouverte.

— L'Istituto Veneto met au concours les sujets suivants pour le prix Querini Stampalia (3.000 fr.) : I. *Origines de la peinture vénitienne* (31 décembre 1905) ; II. *Perfectionner sur un point important la géométrie projective des surfaces algébriques à deux dimensions de l'espace à n dimensions* (31 décembre 1906); III. *Monographie géophysique et biologique des lacs vénitiens, à l'exclusion du lac de Garde* (31 décembre 1907) ; IV. *Alde Manuce l'ancien* (31 décembre 1908). — La même société savante propose pour un autre prix de 3.000 fr. (31 décembre 1905), le thème suivant : *Examiner si et comment les nouvelles conditions techniques, économiques et sociales (machines, coopératives, banques, ligues, etc.) influent sur les relations économiques et juridiques r e propriétaires et cultivateurs, particulièrement dans les provinces vénitiennes.* — Deux prix de 5.000 fr. chacun seront attribués en 1907 (31 décembre 1906) aux meilleurs mémoires sur les questions suivantes : I. *Évolution de l'appareil respiratoire chez les vertébrés à respiration pulmonaire ;* II. *Apporter une contribution originale à l'étude d'un point de physiologie d'une importance fondamentale.*

Jubilé de M. Longnon. — Voici la vingt-cinquième année que M. Auguste Longnon donne à l'École pratique des Hautes Études l'enseignement, qu'il a en quelque sorte créé en France, de la géographie historique. Le dévouement qu'il apporte dans cet enseignement et la science toujours sûre dont il y fait preuve lui ont concilié, en même temps que l'estime et l'admiration, la sympathie et l'affection de tous ceux qui ont profité de ses leçons. Élèves, admirateurs et amis n'ont pas voulu laisser passer cet anniversaire sans donner à leur maître un témoignage durable des sentiments qu'il leur a inspirés. Le 10 juillet, une petite fête les réunissait autour de l'éminent académicien auquel on offrait un exemplaire des volumes relatifs à la France du *Corpus inscriptionum.* M. Élie Berger, professeur à l'École des chartes, en présentant à M. Longnon ces volumes, a su exprimer excellemment les sentiments de tous. Et M. Longnon, qui a vu surtout dans ce modeste cadeau la pensée de ceux qui ont voulu avant tout lui offrir un instrument de travail pour ses recherches, a répondu par quelques paroles émues. Le *Polybiblion,* qui s'associe de grand cœur à l'hommage

rendu à des maîtres de l'érudition française, enregistre avec plaisir l'espérance que nous a fait concevoir M. Longnon de posséder bientôt un manuel où seront condensés les résultats de son enseignement. Puissions-nous voir aussi l'achèvement de la publication, suspendue depuis trop longtemps, de l'*Atlas historique de France*.

Les Origines de l'horlogerie a Besançon. — Jusqu'à ce jour il était admis que l'industrie horlogère à Besançon datait de 1793. C'est une erreur qui vient d'être relevée et bien corrigée, avec preuves matérielles à l'appui, par M. Ch. Sandoz, dans un excellent travail tout récemment publié : *Les Horloges et les Maîtres horlogeurs à Besançon, du* xve *siècle à la Révolution française* (Besançon, imp. J. Millot, 1905, in-8 de 88 p., avec 23 gravures ou figures). M. Sandoz ayant découvert dans un *Essai de l'histoire abrégée de l'horlogerie* (1833), dû à un certain L. Perron, « le premier horloger qui, à Besançon, se fût occupé de chronométrie proprement dite, » que cet auteur « avait terminé son apprentissage à Besançon en 1792, » c'est-à-dire « un an avant l'arrivée de la colonie horlogère [suisse] fondatrice de l'industrie de la montre en cette ville, » se posa aussitôt la question de savoir qui avait été le maître de Perron. « Seul, pensa-t-il, un homme de grand talent pouvait avoir formé un pareil élève. » Les investigations de M. Ch. Sandoz, sous ce rapport, n'ont pas abouti ; mais, déclare l'auteur dans sa *Préface*, « elles me donnèrent par contre ce que je ne cherchais pas : la preuve de l'existence à Besançon, depuis le milieu du xviie siècle jusque vers 1770, d'une véritable industrie horlogère artistique du plus grand mérite, particulièrement en pendules d'appartement, et dont j'ai eu le plaisir de retrouver de nombreux spécimens dans toute la région. Poussant mes investigations plus au loin dans le passé, je suis arrivé à reconstituer, en même temps que les origines de cette industrie, l'histoire des horloges publiques et des maîtres horlogeurs de cette ville depuis le xve siècle. » On lira avec intérêt le récit des vicissitudes éprouvées par le « Jacquemard » de l'église de la Madeleine et les détails fournis sur les quelques cadrans solaires dont le plus curieux, inventé par le conseiller Bizot, en 1758, se voyait encore, vers l'année 1868, à l'entrée du faubourg de Tarragnoz ; il était, paraît-il, unique en son genre. Avec la deuxième partie de cette étude, nous voyons apparaître des individualités dont l'œuvre, en matière de pendules, est caractérisée d'après les spécimens retrouvés par M. Sandoz : François Mestregent (1685-1722) ; les frères Dumont (1693-1726) ; Bobilier (1703) ; Pierre Paliard, Paillard ou Pailliard (1722-1735) ; Jean-Antoine Laresche, originaire de la Planée, près Pontarlier (1725 et années suivantes) ; Cherey (xviiie siècle) ; Paillard frères (1740 à 1770 environ) ; Joffroy, Braillard, Barthelet, Henry Perrot ; — enfin Bailly venu de Morez (département actuel du Jura), établi à Besançon vers 1775, simple ouvrier qui a fabriqué en cette ville l'horloge dite « de Morez » dans la période 1775-1800, et a laissé un manuscrit où étaient consignés « les renseignements nécessaires à la pratique de son art, » duquel manuscrit M. Sandoz a su tirer bon parti. La brochure se termine par une notice fort intéressante sur Aristide Janvier, le fameux mathématicien horloger franc-comtois. Voilà une contribution de premier ordre à l'histoire de l'horlogerie bisontine considérée dans une branche à peu près sinon même tout à fait disparue dans la pseudo vieille ville espagnole de Hugo. Aujourd'hui, si la cité franc-comtoise est devenue célèbre dans le monde entier, — moins toutefois qu'elle y a droit, faute d'esprit d'initiative assez résolu et de publicité suffisante à l'étranger, — c'est par la fabrication de la montre, car des chefs-d'œuvre dans le genre sont sortis et sortent

tous les jours de ses nombreux ateliers. — M. Ch. Sandoz, à la fin de sa *Préface*, se recommande, pour son travail, à « l'indulgence » de ses concitoyens : il ne nous paraît pas qu'il en ait besoin ; à notre avis c'est bel et bien de la reconnaissance que lui doivent lesdits concitoyens, et nous sommes persuadé qu'elle ne lui manquera pas.

Paris. — Nous saluons avec sympathie la nouvelle revue qui vient de naître à La Flèche sous le titre : *Revue Henri IV* et qui sera entièrement consacrée à l'époque de ce grand roi ; publiée sous le patronage de la Société d'histoire, lettres, sciences et arts de la Flèche, elle formera un supplément aux *Annales fléchoises*. « La modeste revue, que nous commençons aujourd'hui, dit le programme placé en tête du premier numéro (juillet-août 1905, in-8 de 36 p.) du nouveau périodique, publiera surtout des documents, généraux et spéciaux. Parmi ceux-ci, une place privilégiée sera faite à ceux qui intéressent La Flèche et la vallée du Loir, le centre et l'ouest de la France... Les documents substantiels seront publiés *in extenso* ; ceux qui sont redondants et prolixes seront analysés et partiellement reproduits. Notre préférence irait aux documents mis en valeur par des études critiques ; mais ils pourront être envoyés même à l'état brut ; nous nous chargerons de les dégrossir... A ceux qui jugeraient notre ambition bien audacieuse de rêver si grandes choses, nous répondrons que le *Bon Roi Henri* fut Fléchois avant de naître Béarnais : notre cité ne l'oublie pas et réclame dès lors le droit d'être le berceau de la *Revue Henri IV*. » Jusqu'au 1er janvier 1907, cette revue paraîtra tous les deux mois, par fascicule de 32 p. (Paris, Champion ; La Flèche, Besnier. Prix de l'abonnement : Pour 1905 : France, 3 fr. ; étranger, 4 fr. Pour 1906, France, 6 fr. ; étranger, 7 fr.). — On trouvera les sommaires de la *Revue Henri IV* dans la partie technique du *Polybiblion*.

— M. Paulin Teste a eu l'excellente pensée de rédiger une *Table des matières contenues dans le « Cabinet historique »* (Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 196 p.). Dressée avec soin et compétence, cette table constitue un instrument de recherches indispensable, en raison de la quantité et de la variété des documents contenus dans ce recueil.

— Chaque visite de souverain à Paris nous vaut, invariablement tiré à 300 exemplaires, un petit volume de M. Henri Daragon : après l'empereur Nicolas II de Russie, il nous a parlé d'Édouard VII d'Angleterre et du roi d'Italie ; aujourd'hui il nous présente le jeune roi d'Espagne. Le titre complet de la brochure qu'il lui consacre dit à peu près tout ce qu'elle renferme : *S. M. Alphonse XIII à Paris, mai-juin 1905. Décoration publique et privée ; illuminations ; iconographie de carte postale franco-espagnole ; industrie du bibelot. Itinéraire. L'Attentat du 1er juin 1905* (Paris, Daragon, 1905, petit in-8 carré de 32 p., avec une eau-forte d'Orens et une planche du même artiste reproduisant 8 cartes postales caricaturales. — Prix : 4 fr.). L'eau-forte en question n'est autre qu'un portrait en charge du souverain (« S. M. Alphonse XIII et son sourire »). S'il est permis de se servir d'une telle antithèse pour qualifier cette œuvre, on peut dire qu'elle est d'une respectueuse impertinence. Nul doute que le roi d'Espagne, si cette brochure lui parvient, ne soit le premier à en « sourire. » N'oublions pas de dire qu'on trouvera là également l'indication des journaux parisiens illustrés qui ont publié un numéro spécial à Alphonse XIII, les affiches placardées à l'occasion de sa visite, les chansons écloses à ce moment, enfin les programmes des fêtes.

— Signalons à la fois les 25e et 26e séries des *Contemporains* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., 2 vol. gr. in-8, comprenant chacun 25 biographies

de 16 pages, avec portraits, grav. et cartes. — Prix : 2 fr. le vol.). Pour ne pas allonger démesurément cette nomenclature, nous mentionnerons, dans le premier de ces volumes (25e série) les personnages suivants : *Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie*, par M. J. de Beaufort ; — *Colonel Flatters, explorateur*, par M. La Tour-Madure ; — *Meyerbeer, compositeur*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; — *Duc Decazes, ministre d'État*, et *comte de Villèle, ministre d'État*, par M. le baron de Maricourt ; — *Chancelier Pasquier*, par notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison ; — *Viollet-le-Duc, archéologue*, par M. J.-E. Desforts ; — *Vicomte de Martignac, ministre d'État* et *Prince Jules de Polignac, ministre d'État*, par M. le baron de Maricourt ; — *Mgr d'Hulst*, par M. l'abbé Barthélemy ; — *Amiral Hamelin*, par M. Germain Bapst, etc. — D'autre part, citons dans la série suivante (la 26e) : *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*, par M. H. Argos ; — *Henri de Bornier, poète français*, par M. Émile Gabory ; — *Babeuf, révolutionnaire, communiste*, par M. Émile Gambey ; — *Duc de Morny*, par M. Jean de Lanville ; — *Fox, orateur et homme d'État anglais*, par M. J. de Beaufort ; — *Le R. P. Gratry*, par M. Jules Lelorrain ; — *Dom Pedro Ier, Dom Pedro II, empereurs du Brésil*, par notre collaborateur M. Gabriel d'Azambuja ; — *Baron Hüe, officier de la Chambre de Louis XVI et de Louis XVII*, par M. le baron de Maricourt ; — *Mme la duchesse de Tourzel*, par le même ; — *M. Buffet, homme d'État*, par M. H. Argos ; — *Le R. P. Colin, fondateur des maristes*, par M. J.-M.-J. Bouillat, etc.

— Si des œuvres posthumes ne surgissent point, le dernier ouvrage du regretté Jules Verne sera *l'Invasion de la mer*, qui vient de paraître à la librairie Hetzel (in-16 de 331 p., illustré par L. Benett. — Prix : 3 fr.). Ce roman, dont les scènes se passent dans les régions sahariennes, sera analysé dans notre livraison de décembre prochain, quand nous présenterons à nos lecteurs les nouveautés illustrées pour cadeaux d'étrennes.

Alsace. — A tous ceux qui, cette année, se dirigeront, pour excursionner, du côté du lambeau d'Alsace que nos malheurs d'il y a trente-quatre ans nous ont laissé, nous n'hésitons pas à recommander le joli volume intitulé : *Ballon d'Alsace. Bussang. Saint-Maurice. Vosges méridionales* (Belfort, imp. Devillers, in-16 de 167 p., cartonné, illustré de nombreuses gravures et vignettes et accompagné de deux cartes hors texte). « Ce guide est le deuxième de la série entreprise par la section des Hautes-Vosges du Club alpin. Il comprend la région des Vosges s'étendant du col d'Oderen à celui de Château-Lambert et dont le Ballon d'Alsace est le centre ou plutôt le pivot... Dans cette région, on ne peut plus pittoresque, se trouvent un grand nombre de remarquables excursions qui attirent le touriste, l'y retiennent, et dont le Ballon d'Alsace, Bussang, Saint-Maurice sont les trois principaux centres. » L'illustration est charmante et les cartes très bien faites ; on désirerait toutefois trouver ici une table des localités citées : espérons que ce sera pour une prochaine édition, qui ne peut manquer.

Anjou. — Il existe près d'Angers, depuis 1852, une chapelle édifiée sur le « Champ-des-Martyrs », emplacement des fusillades révolutionnaires, où périrent, du 12 janvier au 16 avril 1794, 2 000 personnes, et qui, dès le lendemain de la Terreur, devint le but d'un pèlerinage. Une relation d'un contemporain, l'abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers, insérée en 1892 dans la *Revue de l'Anjou* par M. Queruau-Lamerie, après des lettres données par M. V. Godard-Faultrier, et divers écrits de MM. Léon Cosnier et Ernest Faligan avaient été publiés déjà sur ce lieu mémorable du fanatisme révolutionnaire. M. l'abbé F. Uzureau, qui fut aumônier de ce sanctuaire, vient de donner un livre, qui semble définitif, sur l'*Histoire du Champ-des-Martyrs*

(en vente au pèlerinage, à Avrillé, près Angers, petit in-8 de 223 p. — Prix : 1 fr. 25). Après avoir, comme en un préambule, résumé les effets en Anjou de la constitution civile du clergé et de la guerre de la Vendée, M. Uzureau fait le portrait des monstrueux terroristes angevins, que le deuxième comité révolutionnaire, dès 1795, appelait justement des « hommes de sang, couverts de crimes et chargés des dépouilles de ceux qu'ils ont juridiquement ou sans forme assassinés », puis, il nous fait assister à l'arrestation des victimes, à leur enterrement, à leurs interrogatoires, aux fusillades, en ajoutant quelques notes sur les fusillés et enfin sur le pèlerinage et l'introduction de la cause de quelques-uns des martyrs de leur foi par Mgr Rumeau, évêque d'Angers. Aucun livre, aucun roman ne saurait passionner plus tristement que ce dramatique dossier dont l'intérêt n'est pas limité à l'Anjou, car il fournit à l'histoire de la Terreur, à la psychologie elle-même, de terribles témoignages puisés aux meilleures sources sur les horreurs dont l'humanité est capable à certains jours. Ce qui n'est pas moins suggestif, comme on dit aujourd'hui, c'est que le comité révolutionnaire envoyait à la mort, non seulement des nobles, des prêtres, mais en très grande majorité des paysans, des ouvriers des deux sexes, dont quelques-uns n'avaient pas plus de quinze à seize ans, sans parler de vieillards qui n'avaient pas la force de marcher au supplice, et dont nombre d'entre eux n'étaient chargés d'autre « crime » que de n'avoir point voulu assister à la messe d'un prêtre assermenté : ceux qui les égorgeaient au chant de la Carmagnole les appelaient « fanatiques » !...

Dauphiné et Savoie. — Aux touristes, toujours plus nombreux, qui, chaque année, vont passer leurs vacances dans les pays de montagnes, nous signalons la très gracieuse collection de cartes postales intitulée : *Les Alpes françaises*. Cette collection, divisée en quatre séries de 10 sujets renfermés dans une élégante pochette illustrée, se compose de 40 aquarelles dues au peintre Melchior Jaubert (Lyon, librairie, E. Vitte, place Bellecour, 3. — Prix : 1 fr. 50 la série). Ces charmants tableautins n'ont rien à voir avec les banalités photographiques que l'on rencontre partout; aussi méritent-ils d'être conservés par les gens de goût à qui ils rappelleront agréablement des souvenirs de voyage. Nous ne saurions indiquer ici les 40 aquarelles que nous avons sous les yeux ; bornons-nous simplement à en citer quelques-unes au hasard, car un choix paraît difficile : Couvent de la Grande-Chartreuse, Entrée du désert de la Grande-Chartreuse ; Uriage-les-Bains ; Les Grands-Goulets ; lac d'Annecy ; le Mont-Blanc ; Digne-les-Bains ; Pont-en-Royans ; Bourg-d'Oisans ; Allevard ; Oisans, le Pont du Dauphin ; la Meije ; Grenoble et la Chaîne de Belledonne ; le Châtelard ; lac d'Aiguebelette, etc.

Franche-Comté. — Dans les *Annales franc-comtoises* de mai-juin dernier, M. Émile Longin a publié une étude succincte sur un diplomate franc-comtois oublié : *Jean Friquet (1593-1667)*, qu'il a ensuite fait tirer à part (Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8, de 12 p.). Originaire de Dole, ce personnage n'a joué « sur la scène politique qu'un rôle de deuxième ordre; » mais, dit l'auteur, « il mérite qu'on remette au jour ses services, et sa biographie me semble appelée à montrer une fois de plus quelle école de diplomatie était le comté de Bourgogne, à l'époque où nos pères se glorifiaient d'abriter leur indépendance sous la domination des princes de la maison d'Autriche. » Jean Friquet mourut à la Haye le 1er août 1667, juste l'année qui précéda la première conquête de sa province natale par Louis XIV. Les exigeants pourront regretter l'absence d'un portrait de Friquet; mais peut-être n'en existe-t-il pas.

— Une mention tout particulièrement honorable au septième volume de la huitième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, qui renferme les travaux publiés par certains membres de cette société savante en 1903-1904 (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de LV-336 p., avec 13 pl.). Dans les *Procès-verbaux* par lesquels s'ouvre ce volume, on trouvera de nombreuses indications sur l'histoire de la Franche-Comté envisagée sous les points de vue les plus variés. Quant aux *Mémoires* proprement dits, ils sont au nombre de seize, d'étendue et d'importance diverses. Citons : *Le Professeur Alexandre Vézian*, par le M. Dr Albert Girardot (p. 11-14) ; — *L'Orientaliste Guillaume Pauthier*, par M. l'abbé Auguste Rossignot (p. 15-26), notice biographique déjà signalée ici par son tirage à part (*Polybiblion*, t. CIV, p. 87-88); — *En Égypte. Du Caire à Assouan*, par M. V. Almand (p. 27-44) ; — *La Voie romaine du Rhin et ses stations dans les cantons de Baume-les-Dames et de Clerval (Doubs)*, par M. l'abbé Paul Druot (p. 45-80, avec 2 plans), travail tiré à part et analysé précédemment dans le *Polybiblion* (t. CIII, p. 186); — *Notice sur le statuaire Jean Petit (1819-1905)*, par M. Maurice Thuriet (p. 81-96, avec portrait et une phototypie représentant la statue du cardinal de Granvelle exécutée par Jean Petit; — *La Rentrée du Parlement de Franche-Comté après l'exil de 1759*, par M. G. Blondeau (p. 97-115, avec une planche), étude qui eût fait un intéressant discours de rentrée de la cour d'appel si cette bonne coutume n'eût pas été malencontreusement supprimée en ces derniers temps; — *Les Ruines du château de Cicon*, par M. le vicomte A. de Truchis de Varennes (p. 116-125); — *Docteur J. Bruchon*, par M. le Dr Ledoux (p. 126-130, avec portrait) ; — *Un Dieu des jardins (sculpture gallo-romaine) et l'Ænochoé priapique (en verre) du musée de Besançon*, par M. Alfred Vaissier (p. 131-137, avec une planche) ; — *Le Chanoine Suchet, (1819-1904)*, par M. l'abbé Auguste Rossignot (p. 138-143, avec portrait) ; — *Les Maisons natales de Fourier et de Proudhon*, par M. G. Gazier (p. 144-157), étude dont il est spécialement question plus loin ; — *Les Pièces d'honneur des co-gouverneurs de Besançon* (XVIe-XVIIIe *siècles*), par M. Jules Gauthier (p. 158-176) ; — *La Photographie des couleurs ; état présent de la question*, par M. Maldiney (p. 177-197, avec 5 planches) ; — *Les Rouilles des céréales et leur développement dans ses rapports avec les conditions extérieures et les conditions de réceptivité*, par M. le Dr Antoine Magnin (p. 198-228) ; — *Ve Congrès de l'Association franc-comtoise tenu à Besançon le 1er août 1904* (p. 231-284, avec une planche), où des discours intéressants ont été prononcés ; — *Le Livre de raison d'Emmanuel-Simon Pourchet*, par M. l'abbé Auguste Rossignot (p. 285-295).

— « Quelques feuillets, qui semblent avoir été arrachés d'un cahier » et supposés écrits de la main de Nodier « dans la seconde moitié de l'année 1799 », ont été retrouvés récemment par M. Georges Gazier, conservateur de la bibliothèque de Besançon, au milieu d'un dossier non encore entièrement classé dans ce dépôt. Ces feuillets ont servi de base au discours prononcé par lui au congrès de l'Association franc-comtoise tenu à Besançon le 1er août 1904 : *Un Manuscrit autobiographique inédit de Charles Nodier* (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de 11 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*). Pas de signature : il a donc fallu identifier ce fragment de document, d'abord en s'assurant que l'écriture était bien celle de l'ancien bibliothécaire de l'Arsenal, puis en recherchant, à travers un texte incomplet, ce qui pouvait déceler indiscutablement la personnalité de l'auteur. M. G. Gazier a obtenu ce double résultat sans grand'peine ; après quoi il a fait voir, avec beaucoup de tact, un « jeune » Nodier qui « n'a pas

écrit pour les demoiselles. » Les amateurs de nouveautés sur Charles Nodier auront, dans cette plaquette, un aperçu curieux de sa mentalité à l'âge de dix-neuf ans.

— Sous le titre : *Les Maisons natales de Fourier et de Proudhon*, avec *Une Page inédite de Proudhon* (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-8 de 16 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), le même M. Georges Gazier expose les recherches auxquelles il s'est livré pour déterminer très exactement ces maisons. Pour Fourier nulle difficulté : une constatation concordante a suffi : l'inventeur du phalanstère a vu le jour, le 7 avril 1772, dans une maison qui porte actuellement, à Besançon, le n° 83 de la Grande-Rue. En ce qui concerne Proudhon, c'est autre chose : M. Beauquier et Sainte-Beuve (celui-ci d'après des notes émanant, paraît-il, de Ch. Weiss, — mieux renseigné d'habitude, — de l'avocat Oudet, depuis maire de la ville, et aussi de M. Beauquier) font naître le trop fameux démolisseur dans le faubourg de la Mouillère. M. Beauquier a même cru pouvoir raconter, dans un article remontant à 1857, inséré dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, que la filiation de Proudhon n'avait été légitimée que par le mariage subséquent de ses parents. Ces deux affirmations sont erronées : Proudhon est né à Besançon, le 15 janvier 1809, d'une union parfaitement régulière dans une maison qui porte le n° 37 de la rue du Petit-Battant. Les dires de M. Gazier sont vérifiés par des documents authentiques qui ne permettent plus aucune discussion. Quant à la *Page inédite de Proudhon*, elle prouve surtout la haine orgueilleuse d'un homme qui n'a pas, dans la vie, réussi comme il l'eût désiré.

Normandie. — *La Région bas-normande* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 20 p.), tel est le titre d'une brochure de M. le baron J. Angot des Rotours, qui reproduit les paroles prononcées en 1904, par le sympathique auteur, dans un congrès de l'*Association normande* tenu à Flers. C'est une œuvre utile que de revendiquer les droits à l'existence de la Basse-Normandie, qui, au sein de la province donnée en fief par les rois de France aux ducs normands, a toujours conservé une personnalité particulière. Ces petites patries dans la grande ont une physionomie distincte et une sorte d'autonomie depuis des siècles. Elles sont nées sous l'influence de causes économiques et géographiques d'une permanence incontestée. Du temps de César, les onze villes encore debout, qui ont servi de noyau aux populations groupées dans les « pays » du Cotentin, du Bessin, du Lieuvin, de l'Avranchin, du Mortainais et du Perche, avaient formé une confédération que les siècles ont respectée. Sur le terrain littéraire et économique, Caen est devenu le centre d'un territoire qui diffère, par sa physionomie, les besoins de son industrie et de son commerce, de la subdivision dont Rouen est comme le chef-lieu. Si jamais l'administration tient compte des affinités naturelles et des traditions, elle devra constituer une circonscription de Basse-Normandie, formée de ces pays possédés jadis par Rollon et Guillaume le Conquérant sous la suzeraineté des rois de France.

— Comment vivaient les étudiants à Caen au XVIe siècle, quels auteurs étudiaient-ils, ou, plutôt, de quels auteurs leur lisait-on des passages ? — car telle était alors dans l'enseignement la méthode universellement adoptée. Telles sont les questions, avec beaucoup d'autres, auxquelles M. Henri Prentout, dans *la Vie de l'étudiant à Caen au XVIe siècle* (Caen, Delesques, 1905, in-8 de 57 p.), nous donne des réponses déduites avec la plus vivante clarté de l'examen de documents certains. L'Université de Caen, fondée par Henri VI, roi d'Angleterre, pendant l'occupation étran-

gère, trouva une hospitalité décente dans un hôtel qui lui fut donné par Marie de Clèves, veuve de Charles d'Orléans, mère de Louis XII, à la fin du xve siècle. Autour d'elle se réunissaient les étudiants, qui apparaissent à l'auteur « sous les traits d'un bon provincial partageant les plaisirs délicats ou naïfs de ses concitoyens..... et aimant les livres. » Nous sommes loin de reprocher à l'auteur son amour du passé ; car il le pratique en érudit, et marche à travers les siècles écoulés à la lumière des textes dont il sait apprécier la valeur documentaire.

— C'est ainsi d'ailleurs que se montre le même M. H. Prentout dans *la Prise de Caen par Édouard III (1346), étude critique* (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 73 p.). L'assaut donne à la ville de Caen, en 1346, avant la bataille de Crécy, Froissart l'a raconté avec plus d'imagination que de sincérité, et M. Prentout, revisant un à un tous les textes, nombreux, des auteurs contemporains ou plus récents qui ont traité la question, rétablit la vérité longtemps méconnue. Donc, l'armée anglaise forma un demi-cercle autour de la place ; les bourgeois, aidés par une centaine de chevaliers, résistèrent sur le pont Saint-Pierre, puis, pris à revers par un corps anglais, durent céder. Une partie des chevaliers se retira dans le château, et la ville fut livrée à un pillage qui la ruina pour de longues années. Puis, une fois Édouard parti, la garnison du château reprit la ville. Tels sont les faits qui paraissent établis, ceux que M. Prentout retient pour l'histoire. Il donne à l'appui de ses conclusions les arguments les plus solides, et la connaissance qu'il a de la topographie caennaise lui est d'un grand secours pour la clarté de sa démonstration.

Provence. — M. Charles Joret, dans sa brochure : *Villoison et l'Académie de Marseille* (Paris, A. Picard, 1904, in-8 de 20 p.) fait revivre deux physionomies peu connues du xviiie siècle : celle de l'helléniste d'Ausse de Villoison et celle de Pierre-Augustin Guys, négociant marseillais, archéologue et littérateur. L'auteur note avec beaucoup d'esprit l'une des vanités du savant Villoison qui consistait à appartenir à toutes les académies en renom. C'est ainsi qu'il insista auprès de son ami Guys afin d'obtenir, par son crédit, le titre d'associé de l'Académie de Marseille. Il fut élu le 5 janvier 1774. A partir de cette époque les rapports deviennent plus fréquents entre Villoison et l'auteur du *Voyage littéraire de la Grèce* : il en résulte un continuel échange de services. Guys envoie à son correspondant plusieurs antiquités qu'il découvre au cours de ses trente années d'exploration en Orient. Quant à Villoison, il recommande le généreux donateur au duc de Saxe-Weimar, vante à Son Altesse l'excellence des vins et autres produits du Levant que peut lui fournir à prix modérés le grand négociant de Marseille.

Belgique. — Le 56e volume de la collection des *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut* correspondant au tome VI de la sixième série (Mons, imp. Dequesne-Masquillier et fils, 1904, in-8 de xxii-311 p.) a été formé de trois études dont la première, qui occupe les 148 premières pages, présente un intérêt tout particulier. M. Jules Declève lui a donné pour titre : *Le Vallon montois et le Vieux Français. Le Glossaire de Philibert Delmotte.* « Le premier glossaire de Mons et du Hainaut, dit M. J. Declève dans son Introduction de 41 pages, date de 1812. Il a pour auteur Philibert Delmotte, ancien bibliothécaire de la ville de Mons, érudit, chercheur infatigable, qui ne s'est pas borné à dresser la liste des mots, mais qui, faisant un choix judicieux, a puisé dans les auteurs des citations typiques et a montré, comme en un tableau généalogique, la parenté

directe de notre patois avec l'ancien idiome français ... Il nous a paru équitable de faire connaître au public lettré un manuscrit qui rattache, d'une façon claire et probante, notre pittoresque patois à ses origines ; il nous a paru équitable de rappeler le souvenir de l'auteur du premier dictionnaire du wallon du Hainaut. Et ayant glané dans le Glossaire de Philibert Delmotte un certain nombre de mots usités à Mons, nous les avons fait suivre de citations de l'auteur et aussi d'exemples très nombreux puisés dans divers ouvrages. » Cette très curieuse publication est suivie d'un court chapitre sur *la Métaphore dans le wallon montois*. — Vient ensuite une importante monographie concernant *le Village de Bourlers* (*Hainaut*), par M. Émile Dony (p. 151-249, avec un plan). — La troisième et dernière étude, due à M. Hyac-Lonay, est consacrée à l'*Analyse coordonnée des travaux relatifs à l'anatomie des téguments séminaux* (p. 253-310). La suite de cette « analyse » sera publiée dans le prochain volume de la Société.

Italie. — Rien de plus précieux pour l'histoire d'une langue que les répertoires de néologismes. Nous croyons devoir signaler particulièrement à nos lecteurs celui que M. A. Panzani vient de dresser pour l'italien, sous le titre : *Dizionario moderno. Storia, etimologia e filosofia delle parole* (Milano, Hoepli, 1905, in-8 de xxxvi-550 p. à deux colonnes. — Prix : 6 fr. 50 ; relié 8 fr.). On y trouvera, outre des termes techniques qu'on cherchait vainement dans les lexiques de la langue courante, une foule d'expressions empruntées par l'italien aux langues étrangères, et tirées pour la plupart des vocabulaires du sport, de la mode, de la cuisine, de la galanterie ; on ne saurait ne pas être frappé, en le parcourant, de la proportion de mots français, quelques-uns éclos sur le boulevard à une date toute récente, qui sont passés plus ou moins dans l'usage, au delà des Alpes. M. Panzani a enregistré également un certain nombre d'idiotismes dialectaux, et une quantité de locutions proverbiales, latines, françaises ou autres, dont il indique le plus souvent l'origine. Ce dictionnaire, plein de renseignements curieux, de remarques historiques, littéraires, grammaticales, ne se consultera pas seulement avec profit : il arrivera à plus d'un, après l'avoir ouvert en vue de quelque recherche particulière, de continuer à le feuilleter par pur agrément.

— Paolo Giudici, appelé Emiliani-Giudici après son adoption par Annibale Emiliani, eut, l'un des premiers, le mérite de tenter une histoire générale de la littérature italienne qui fût autre chose qu'un recueil de faits, qui se présentât comme « une construction ordonnée et logique. » Ses compatriotes de Sicile, voulant honorer sa mémoire, lui ont érigé un buste dans l'Université de Palerme ; cette solennité fut naturellement l'occasion de plusieurs discours, et ces discours ont été réunis en une élégante plaquette intitulée : *Onoranze a Paolo Emiliani-Giudici nella R. Università di Palermo ; per la solenne dedicazione di un busto, il dì 7 giugno 1903* (Palermo, tip. Virzí, 1903, in-8, de 56 p., avec planche). Deux de ces discours, celui de M. Francesco Guardione et celui de M. G. A. Cesareo, professeur à l'Université de Palerme, sont réellement importants. M. Guardione a retracé, non sans éloquence, la vie d'Emiliani-Giudici ; M. Cesareo, envisageant chez ce grand littérateur et historien, uniquement l'auteur de la *Storia delle belle lettere in Italia* (1re édition en 1844), se trouve avoir écrit, à propos de ce livre, un très intéressant chapitre de l'histoire de la critique littéraire en Italie au xixe siècle.

États-Unis. — Il n'est pas besoin d'indiquer pour quelle raison la section bibliographique de la bibliothèque du Congrès a dressé une liste d'ouvrages

et d'articles choisis relatifs à l'Extrême-Orient (*Library of Congress, Select List of Books, — with references to periodicals, — relating to the Far East*, compiled under the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-8 de 74 p.); les événements sont là pour justifier l'opportunité de ce travail, dans lequel on trouvera sur la Russie, la Mandchourie, la Corée, le Japon, la Chine et les intérêts politiques des États-Unis en Extrême-Orient des indications bibliographiques que les hommes politiques du Nouveau Monde ne seront pas les seuls à consulter avec profit. Un index alphabétique des noms d'auteurs termine cette bibliographie de choix, dans laquelle nous avons été heureux de constater que plusieurs ouvrages français faisaient excellente figure.

— Les rapports annuels de M. Herbert Putnam sur le fonctionnement de la bibliothèque du Congrès de Washington sont toujours extrêmement instructifs, et ce n'est pas le dernier d'entre eux qui différera des autres à cet égard (*Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending June 30, 1904*. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 522 p. avec plans et grav., cartonné.). On y trouvera sur l'œuvre administrative et bibliographique des différents départements de la bibliothèque américaine, sur les accroissements de cet admirable établissement au cours de la dernière année financière, les indications techniques les plus intéressantes et les plus précises, et on ne pourra qu'admirer l'activité féconde du personnel de la bibliothèque du Congrès. Les appendices publiés à la suite du rapport de M. Putnam offrent, eux aussi, un réel intérêt : signalons surtout, parmi eux, les numéros 3 et 5, relatifs aux accroissements principaux des sections des manuscrits et des cartes et plans en 1903-1904. La seconde partie du rapport, fournissant une liste choisie des plus importantes acquisitions de la bibliothèque du Congrès en 1903-1904, présente un réel intérêt bibliographique ; au point de vue colonial, par exemple, que de mentions peu communes et utiles elle nous a fournies, en particulier dans cette liste de brochures des XVIIe et XVIIIe siècles achetées en mai 1904 à la vente de la bibliothèque d'un collectionneur anglais (p. 360-373) !

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Nous ne saurions recommander trop vivement à ceux de nos lecteurs espagnols qui désirent apprendre l'anglais le *Curso completo de gramática inglesa* du P. Francisco Javier Simó, dont nous venons de recevoir la seconde édition parue dès 1903 (Buenos Aires, Angel Estrada, in-8 de XIII-361 p.). Cette grammaire est bien, comme l'indique son titre, très complète : non seulement aucune notion importante n'est passée sous silence, mais l'on y trouve même une série d'indications que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans les ouvrages de ce genre. Le système adopté par l'auteur pour figurer la prononciation de chaque lettre est fort ingénieux : l'on saura gré aux éditeurs du P. Simó de n'avoir pas reculé devant les frais qu'occasionnait la fonte de caractères spéciaux. Les explications données par l'auteur sont toujours claires et précises, et son livre sera un précieux instrument d'études pour les anglicisants qui connaissen l'espagnol. — En même temps que cette grammaire complète, le P. Simó en a publié un excellent abrégé : *Compendio de la gramática inglesa* (3e édition, Buenos Aires, Angel Estrada, 1903, in-8 de 169 p.). — Enfin il a placé sous le patronage du grand patriote argentin José de San Martin, un cours gradué de lectures anglaises qui sert heureusement de complément à la grammaire. Les *San Martin's fluent readers, colección selecta de autores ingleses* (Buenos Aires, Angel Estrada, 1904, in-8) se divisent en trois volumes (XI-176, 153 et 189 p.) et se terminent chacun par un petit dictionnaire.

Les morceaux sont les uns anonymes et les autres empruntés à des écrivains anglais.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Die Heilslehre des hl. Cyrill von Alexandrien*, von E. Weigl (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Teologia dantesca studiata nel « Paradiso, »* da G. Tarozzi (in-18, Livorno, Giusti). — *Discours et panégyriques*, par l'abbé J. Lagardère (in-12, Lethielleux). — *Ehe und Familienrecht der Hebräer*, von Dr. T. Engert (in-8, München, Lentner). — *Le Nouveau Monopole municipal des pompes funèbres, son principe, son étendue et ses limites*, par P. Gilles (in-18, Rousseau). — *Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité. Les Contrats syndicaux et municipaux, leur système juridique*, par E. Bourdon (in-8, Rousseau). — *La Durée légale du travail; des modifications à apporter à la loi de 1900*, rapports de MM. Fagnot, Millerand et Strohl. *Discussion* (in-16, Alcan). — *Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie*, par M. Boucher (in-16, Alcan). — *La Sociologie criminelle*, par E. Ferri; trad. de l'italien par L. Terrier (in-8, Alcan). — *De l'Éducation des filles*, par la Mlse de Pindray d'Ambelle (in-12, Périgueux, Cassard. — *Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté*, par J. Fonssagrives (petit in-12, Poussielgue). — *Principes d'économie politique*, par G. Schmoller; trad. par G. Platon. Ire partie. T. II (in-8, Giard et Brière). — *Introduction à la sociométrie*, par A. Chirac (in-18, Giard et Brière). — *Les Questions sentimentales en sociologie. L'Amour, la religiosité, l'art*, par J. Dody (in-18, Giard et Brière). — *Zoologie agricole*, par G. Guénaux (in-18, Baillière). — *Leçons de chimie pour l'enseignement secondaire des jeunes filles*, par E. Bouant (in-16, Alcan). — *L'Année photographique 1904*, par L.-P. Clerc (in-12, Mendel). — *Dictionnaire encyclopédique illustré Armand Colin* (gr. in-8 carré, Colin). — *Le Folk-Lore de France*, par P. Sébillot, T. II. *La Mer et les eaux douces* (gr. in-8, Guilmoto). — *Œuvres poétiques choisies de Théodore Agrippa d'Aubigné*, publiées avec des notes historiques et critiques et des variantes par A. Van Bever (in-16, Sansot). — *Aspirations religieuses*, par G. Vuillier (in-16, Librairie des Saints-Pères). — *Du Soleil sur la porte*, par A.-M. Gossez (in-18, « Mercure de France »). — *Teatr Brezonek. Ar Gwir Treac'h d'ar Gaou. C'hoariaden en II arvest skrivet gant ar Barz* Ab Alor (in-16, Le Dault). — *L'Espionne*, par E. Daudet (in-18, Ollendorff); — *Dans l'ornière*, par la duchesse de Brissac (in-18, Plon-Nourrit). — *Plus fort que la vie*, par M. A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *Les Deux Parias*, par R. Dombre (in-16, Hachette). — *Aspirations et Apaisement*, par L. Tolstoï fils (in-18, Dujarric). — *Saint-Gildare*, par J. Plémur et G. de Weede (in-18, F.-R. de Rudeval). — *La Féria*, par H. Rainaldy (in-16, Librairie des publications populaires). — *La Vierge de Raphaël*, par A. Cambry (in-16, Hatier). — *Les Chroniques de Plouvilliers, suivies de souvenirs personnels*, par E. d'Avoss (in-12, Vic et Amat). — *Histoire de la littérature française*, par A. Mouchard (in-12, Poussielgue). — *Belluaires et porchers*, par L. Bloy (in-16, Stock). — *Voyages de France. Mœurs et coutumes françaises (1664-1665). Relation de Sébastien Locatelli*; trad. avec Introduction et notes, par A. Vautier (in-8, A. Picard et fils). — *Du Kremlin au Pacifique*, par G. Ducrocq (in-8, Champion). — *Les Égyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites, d'après les inscriptions hiéroglyphiques*, par le général Frey (in-8, Hachette). — *La Hiérarchie épiscopale. Provinces, métropolitains, primats en Gaule et Germanie, depuis la réforme de saint Boniface jusqu'à la mort d'Hincmar, 742-882*, par l'abbé E. Lesne (in-8, A. Picard et fils). — *Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung*, von P. H. Denifle. Erster Band. (II. Abteilung) Quellenbelege. *Die abendländischen Schriftausleger bis Luther* (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Franz*

von Assisi, von G. Schnürer (in-8 cart., München, Kirchheim). — *Louis XVII et le Secret de la Révolution*, par A. Lanne (in-18, Dujarric). — *Ambassades en Angleterre de Jean du Bellay. La Première Ambassade (septembre 1527-février 1529. Correspondance diplomatique*, publiée avec une Introduction par V.-L. Bourrilly et P. de Vaissière (in-8, A. Picard et fils). — *Correspondance du comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par Geoffroy de Grandmaison. T. I. *Avril 1808-janvier 1809* (in-8, A.Picard et fils). — *Contribution à l'histoire de Baugé*, par le Dr Bœll et Fraysse (in-8, Baugé, Dangin). — *Cartulaire de Berdoues*, publié et annoté par l'abbé Cazauran (in-8, A. Picard et fils). — *Comment et pourquoi les affaires vont mal en France*, par J. Domergue (in-8, édition de la « Réforme économique »). — *La Franc-Maçonnerie et la Révolution française. Comment on fabrique l'opinion*, par M. Talmeyr (in-16, Perrin). — *Quittons la Méditerrannée et la Mer de Chine. Routine et traditions navales*, par le cap. Sorb (in-12, Chapelot). — *Trois mois avec le maréchal Oyama. Les Causes de la victoire*, par Villetard de Laguérie (in-16, Hachette). — *Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels*, par P. Stapfer (in-16, Société française d'imp. et de librairie). — *Atlantino di monete papali moderne*, da S. Ambrosoli (petit in-18, cart., Milano, Hoepli). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *L'Étude de la Sainte Écriture. Lettre de Mgr l'évêque de Beauvais, Noyon et Senlis au clergé de son diocèse.* Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de 85 p., 1 fr. — 2. *Moses und der Pentateuch*, von Gottfried Hoberg (*Biblische Studien*, t. X, fasc. 4). Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, in-8 de xiv-124 p., 3 fr. 40. — 3. *Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents*, par le chanoine V. Caillard. Paris, Retaux, 1905, in-8 de xxxii-471 p., 5 fr. — 4. *Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents*, par Mgr Doublet. Paris, Berche et Tralin, 1905, 3 vol. in-12 de xvi-455, 516 et 438 p., 10 fr. 50. — 5. *L'Authenticité du quatrième Évangile et la Thèse de M. Loisy*, par A. Nouvelle. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 176 p., 2 fr. — 6. *Les Actes des apôtres.* Traduction et commentaire par le P. V. Rose. Paris, Bloud, 1905, in-12 de xliv-273 p., 3 fr. 50. — 7. *Der Jakobusbrief und sein Verfasser in Schrift und Übertieferung*, von Max Meinertz (*Biblische Studien*, t. X. fasc. 1-3). Freiburg im Breisgau, Herder, 1905, in-8 de xvi-323 p., 8 fr. 75. — 8. *Épîtres catholiques. Apocalypse.* Traduction et commentaire par le P. Th. Calmes. Paris, Bloud, 1905, in-12 de ii-242 p., 3 fr. 50. — 9. *Die Thekla-Akten. Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche*, von Carl Holzhey. München, Lentner, 1905, in-8 de vi-116 p., 3 fr. 25.

1. — Mgr Douais avait adressé au clergé du diocèse de Beauvais une lettre sur *l'Étude de la Sainte Écriture.* En la livrant au public, il la destine à tous ceux qui se préoccupent de la passionnante question biblique « telle qu'elle se présente à la suite des travaux de critique, d'histoire et de science, qui sont sortis du mouvement de la pensée contemporaine » (Avant-Propos, p. 6). Aux timides, aux aveugles et aux imprudents, il veut proposer l'étude « raisonnable, prudente et forte » des Saintes Écritures. Il était bon, en effet, qu'une parole autorisée vînt, au milieu du désarroi actuel, en condamnant les écarts, réconforter les travailleurs et rassurer les peureux. Le prélat expose d'abord que l'exégèse n'est pas une science séparée, propre, se fondant sur un genre de preuves exclusif qui ne s'appliquerait qu'à elle ou s'appliquerait surtout à elle. Elle dispose de procédés communs à diverses sciences, par exemple la philologie et l'histoire, et elle n'est que le commentaire du texte sacré à l'aide des informations de toute provenance qui peuvent l'éclairer. L'évêque de Beauvais n'exclut pas cependant, puisqu'il les rappelle plus loin (p. 79), les règles chrétiennes et catholiques d'interprétation de la Sainte Écriture. Il reconnaît, en effet, en second lieu, que la Bible est un livre à part, qu'elle est la parole écrite de Dieu, un livre divinement inspiré. A ce titre elle dépend de l'Église qui a le droit de juger de son véritable sens, jugement que l'exégète doit accepter, quand il s'est produit, aussi bien qu'il doit tenir compte du sens adopté par l'unanimité des Pères, et de

l'analogie de la foi. Il eût fallu l'affirmer dès le début, d'autant qu'on est trop souvent porté aujourd'hui à l'oublier. La nature de l'inspiration est bien présentée, quoique brièvement. Bien que toute l'Écriture soit inspirée, il ne s'ensuit pas que tout dans la Bible soit, dans le même sens, la parole de Dieu, jouissant de la même autorité. Il faut distinguer les passages qui sont parole émanée directement de Dieu, et les assertions, paroles, sentences, récits, qui ne sont parole de Dieu qu'en raison de leur présence dans la Bible. Tout n'a donc pas dans l'Écriture la même valeur ni le même caractère. Tout y a cependant un sens réel et déterminable, celui que Dieu a voulu. Il n'y a donc rien d'inutile ; tout ce qui a été écrit l'a été pour notre bien (Rom., xv, 4). Tout a aussi un sens littéral ; mais ce sens n'est pas la littéralité, et celle-ci n'est pas synonyme de vérité. Les écrivains inspirés ont décrit les phénomènes physiques selon les apparences physiques. Ils ont pu aussi, pour les faits historiques, s'en rapporter à l'opinion commune, employer les formes qui plaisaient à l'imagination populaire, et varier les genres littéraires pour donner l'enseignement divin, dogmatique ou moral. Si la Bible tout entière n'est pas un livre d'histoire, elle contient des livres historiques, racontant une histoire proprement dite et objectivement vraie, comme vient de le rappeler la Commission biblique dans sa décision du 23 juin dernier. Sur ce point particulier, l pensée de Mgr Douais est flottante et manque de consistance. Elle est aussi peu précise et pas assez nette sur la question biblique. S'il est vrai qu'il y a toujours eu une question biblique, c'est-à-dire des problèmes discutés, même par les Pères, celle d'aujourd'hui est plus aiguë, plus grave, plus fondamentale, non seulement parce que des découvertes nouvelles, un énorme progrès scientifique ont soulevé des conflits entre la Bible, d'une part, les sciences, l'histoire et la critique, d'autre part, mais aussi parce que les critiques rationalistes abusent de ces conflits pour enlever à la Bible son origine divine et sa véracité. S'il est vrai que toute cette étude critique n'est pas une nouveauté dans l'Église, il est vrai aussi que toutes les hypothèses des critiques modernes, contraires à l'inspiration et à l'inerrance biblique, ne s'imposent pas aux exégètes catholiques. C'est le choix judicieux qui est difficile à faire, et Mgr Douais n'indique pas le départ à établir ni les procédés à employer pour le faire. Ceux qui sont indiqués, (p. 66-67) exigeraient des explications, et l'un d'eux aurait besoin d'être corrigé en conformité avec la décision récente de la Commission biblique. Mgr Douais termine sa lettre par des conseils pratiques sur l'étude de la Bible. Comme il ne s'adressait pas à des professionnels, il n'insiste pas sur l'étude critique et scientifique. Visiblement opposé aux hypercritiques, le savant prélat est favorable aux exégètes progressistes, à qui il a emprunté quelques théories. Mais, n'étant pas spé-

cialiste, il a manqué parfois de précision et de clarté. Les fouilles de M. Morgan n'ont pas lieu en Babylonie, comme il est dit (p. 13), mais à Suse, une des capitales de l'empire perse. La Bible de Crampon n'est pas la première traduction, d'après les textes originaux, qui soit due aux catholiques (p. 80, note) ; elle n'est que la plus récente.

2. — Dans une dissertation des *Biblische Studien*, M. G. Hoberg a traité la question si discutée de l'origine mosaïque du Pentateuque : *Moses und der Pentateuch*. Dès le premier mot de son Avant-Propos, il indique sa conclusion. Il ne soutient pas que l'édition du Pentateuque a été faite par Moïse, mais seulement que le Pentateuque est mosaïque. Cette formule pourrait signifier qu'un rédacteur postérieur a mis en œuvre des documents rédigés par Moïse ou a composé son livre selon l'esprit de Moïse. En réalité, M. Hoberg est l'adversaire résolu de l'opinion documentaire, qu'il réduit à l'hypothèse grafienne. Lui-même maintient la composition du Pentateuque par Moïse ; il augmente seulement, plus qu'on ne le fait généralement, le nombre des modifications critiques et des additions historiques et législatives faites au livre de Moïse ; elles n'empêchent pas l'écrit d'être de Moïse. M. Hoberg montre, en effet, que l'Ancien et le Nouveau Testament et la tradition chrétienne ont tenu Moïse pour l'auteur du Pentateuque. Mais sa démonstration n'est pas conduite de façon à satisfaire aux justes exigences des critiques. — Pour l'Ancien Testament, il emploie légitimement la méthode régressive. Il part des Paralipomènes dont l'auteur, de l'aveu de tous, connaissait le Pentateuque dans son état à peu près actuel. Il s'appuie aussi sur son témoignage pour voir dans le livre découvert au Temple, sous Josias, le Pentateuque entier, et il interprète dans le même sens le récit de II Reg., que les Pères eux-mêmes ont entendu du Deutéronome. On peut concéder que le Pentateuque actuel était visé par les livres d'Esdras et de Néhémie, qui sont du chroniste lui-même. Mais M. Hoberg trouve encore des preuves de l'existence du Pentateuque, et par suite de son origine mosaïque, dans tous les autres livres historiques, prophétiques et lyriques de l'Ancien Testament. Il présuppose que les allusions qu'il y relève concernent le livre entier, et il ne discute pas le sentiment des critiques qui y trouvent seulement des indices des documents insérés dans la trame du Pentateuque. Le témoignage des livres prophétiques est exposé d'une façon trop générale, et on ne rend pas compte des oppositions qu'ils présentent à la thèse de l'origine mosaïque du Pentateuque. Ainsi, pour citer ce seul exemple, M. Hoberg n'explique pas l'affirmation d'Amos, v, 25, rapportée par saint Étienne, Act., vii, 42, suivant laquelle les Israélites n'auraient offert aucun sacrifice durant les quarante années de leur séjour au désert. M. Hoberg examine enfin le témoignage que le Pentateuque lui-même rend à son origine mosaïque. Pour le Nouveau

Testament et la tradition, il indique sommairement les textes favorables et il conclut sans discussion. Il aurait dû examiner si l'origine mosaïque du Pentateuque est enseignée par Jésus-Christ et ses apôtres comme une vérité qui serait de foi divine, et si les Pères l'ont affirmée au nom d'une tradition dogmatique ou simplement d'une tradition historique. La démonstration est donc incomplète et insuffisante. La troisième partie de son étude est consacrée à exposer et à réfuter l'hypothèse documentaire. L'histoire des hypothèses précédentes n'était pas nécessaire. D'autre part, M. Hoberg ne parle pas des critiques non hégéliens et croyants qui se rallient à la théorie documentaire, qu'ils exposent autrement que Graf, Kuenen et Wellhausen ; il dit seulement que quelques catholiques l'ont récemment adoptée. Sa réfutation vise donc exclusivement le système grafien. Elle ne résout pas toutes les difficultés accumulées par les tenants de ce système. Les arguments, tirés de la diversité du contenu des documents, ne sont que partiellement réfutés. Quelques remarques sont justes et renversent des parties fragiles du système de Graf ; elles ne suffisent pas à dirimer la question. Loin d'être définitif, ce travail ne nous paraît pas assez critique, par cela seul qu'il ne poursuit pas l'adversaire sur son propre terrain.

3. — Il y aurait un beau livre à écrire sur *Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents;* mais combien il serait difficile à composer ! Il faudrait être très au courant de la critique littéraire et de l'interprétation scientifique de tout l'Ancien Testament, et ce serait une besogne délicate de discerner les résultats acquis des hypothèses plus ou moins vérifiées. L'ouvrage que M. le chanoine V. Caillard a publié sous ce titre ne répond pas à l'idéal que j'ai formé dans mon esprit : les travaux critiques les plus récents n'ont pas été utilisés, et le sujet n'est pas mis au point de l'exégèse actuelle. Après une Introduction générale, M. Caillard étudie, dans la première partie de son livre, le messianisme chez les Juifs, le Messie et son royaume, la valeur de l'argument messianique ou prophétique, puis les prophéties contenues dans le Pentateuque, celles de l'ère patriarcale et celles de Balaam, dont il démontre l'authenticité et l'historicité avant de les interpréter. La seconde partie explique les prophéties messianiques des Cantiques et des Psaumes ; la troisième et la quatrième, celles des livres prophétiques qui ont précédé ou suivi la captivité. Un dernier chapitre est consacré aux figures et aux types. On a donc ainsi toute la matière d'une démonstration de la divinité de Jésus-Christ par les prophéties ; on n'en a pas la forme, au moins la forme nécessitée par les objections et les hypothèses des critiques de notre temps. La preuve est faite à l'ancienne manière ; elle garde évidemment sa valeur propre ; mais elle n'est pas appropriée aux besoins

actuels. L'explication tourne parfois au sermon ; l'exposition est plus descriptive que critique ; la discussion fait entièrement défaut. Ce qui est dit (p. 128-138) de la divinité de Jésus-Christ, quoique plus moderne, n'est pas suffisant. Enfin, toute une série de détails inexacts ou imprécis témoignent de l'incompétence de l'auteur, ou d'une information de seconde main. L'opinion de Théodore de Mopsueste est incomplètement exposée (p. 116). Le Psaume XXXIX est considéré comme directement messianiaque, contrairement au sentiment commun. Les prétendues « écoles de prophètes » n'étaient pas des communautés au sens précis qu'on leur donne (p. 217). Joël est reconnu comme le plus ancien des prophètes écrivains (p. 230), et Jonas est tenu pour contemporain d'Amos (p. 241). Par inadvertance, Hengstenberg et Keil, protestants, sont rangés (p. 443) au nombre des catholiques allemands. Pour prouver que tout est figuratif dans l'histoire hébraïque (p. 455) on tronque le texte de saint Paul, I Cor., x, 11, et on omet le pronom : *Haec* qui restreint aux quatre faits précédemment rappelés le *Omnia in figuris contingebant illis*. Par inadvertance encore, Jérémie et Jonas sont placés (p. 461) immédiatement après David et avant Élie et Élisée dans un exposé qui semble pourtant suivre l'ordre chronologique. Beaucoup de noms propres sont estropiés, surtout dans les notes. Les passages cités des prophéties sont disposés d'après les lois du parallélisme ; pourquoi pas ceux des Psaumes, morceaux poétiques par excellence ?

4. — La plume féconde de Mgr Doublet vient de produire trois volumes in-12 sur *Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents*. L'auteur s'est proposé principalement de donner une explication conforme aux interprétations des Pères et des docteurs de l'Église et de fournir ainsi à ses contemporains un aliment substantiel qui leur manque trop souvent. Il ne faut donc pas lui demander la solution des problèmes critiques, qui, à l'heure présente, tourmentent tant d'esprits. Cet aspect de la question évangélique est laissé de côté. Les travaux récents, selon l'auteur, nous initient aux détails du milieu palestinien, donnent ainsi à plusieurs textes un surcroît de clarté et fournissent le pittoresque à la vie de Jésus. A notre jugement, Mgr Doublet leur a fait des emprunts trop discrets. Aussi bien, les auteurs récents, cités dans les notes finales, sont Mgr Mislin, Gratz et Fouard. A ce compte, les mots du titre : *et les travaux récents* sont un véritable trompe-l'œil. Mgr Doublet ne justifie pas non plus l'ordre suivant lequel il dispose les péricopes évangéliques et forme des quatre récits une trame unique. Cette disposition ne souffre à ses yeux, semble-t-il, aucune difficulté. On dirait qu'elle va tout naturellement et s'impose. Le commentaire doctrinal et moral, au lieu d'être précis et d'exposer nettement la doctrine de l'Évangile, s'étend sous forme de considérations générales faites plutôt à l'occasion du texte et

à côté de lui que sur lui. L'auteur moralise souvent et se complaît dans les sens mystiques. La phrase est oratoire, et l'exposition tourne vite au sermon. Il s'y glisse trop fréquemment des inexactitudes, non seulement en des points d'érudition, mais même en matière de doctrine. Signalons quelques-unes de ces fautes : le nom de la femme d'Abraham a été changé de Sarram (Sarai) en Saram (Sara) (t. I, p. 145). Osée gardait les troupeaux (t. III, p. 63) ; il a été confondu avec Amos. Jacques le Majeur est mis à la tête de l'Église de Jérusalem (t. II, p. 183) par confusion avec Jacques le Mineur. Les Sadducéens n'admettaient que le Pentateuque (t. III, p. 48). La survivance de l'apôtre saint Jean à la ruine de Jérusalem est réduite à quelque temps après cet événement (t. III, p. 317-318). Il est dit (t. II, p. 106) que, pour les adultes, Jésus a fait de la manducation de son corps sacré « une absolue condition de salut » ; chacun sait cependant que la communion n'est pas de nécessité de moyen. On remarque un portrait de Nathanael fait d'imagination (t. I, p. 147) et diverses singularités. Celui qui est le moindre dans le royaume des cieux, quoiqu'il soit plus grand que Jean-Baptiste, c'est Jésus (t. II, p. 6). La Chananéenne sort de sa frontière pour aller à Jésus qui était déjà dans les environs de Tyr et de Sidon, et on tire de là de graves conclusions morales (t. II, p. 128, 132, 135). Dans la parabole de la drachme perdue, l'ancienne leçon : *everrit domum* est juxtaposée au texte actuel : *everrit domum*, et la femme ne bouleverse pas seulement sa maison, elle la balaye (t. II, p. 391). Marie, mère de Jésus, assiste au repas chez Simon (t. II, p. 483). La pauvre veuve qui jette deux pièces de monnaie dans le tronc devient une mendiante (t. III, p. 75). La femme de Pilate est nommée, d'après les apocryphes, Claudia Procula (t. III, p. 212, 220). Le Calvaire était le lieu de la sépulture d'Adam (p. 238). Les scènes du chemin de la croix, omises par les évangélistes, sont introduites dans l'histoire évangélique (p. 235-237). Le centurion se nomme Longin (p. 254). Si Jésus ressuscité n'a pas apparu à sa mère, c'est que l'âme de Marie ne fut jamais privée de la bienheureuse vision de son Fils (p. 265). Pierre avait fondé partout, en Syrie, en Phénicie, dans le Liban et dans l'Asie-Mineure de nombreuses communautés chrétiennes, et, de son siège d'Antioche, il les visitait assidument. Ces affirmations sont fondées sur Act., IX, 31-43, et ces faits précéderaient la conversion de Corneille (p. 313). Marie est montée au ciel trois jours après son trépas (p. 317) ; mais on ne relate pas le lieu de son assomption. Enfin, nombreuses sont les fautes d'impression. L'ouvrage se termine par des tables analytiques des matières et des évangiles des dimanches. Ces tables très détaillées facilitent l'utilisation du commentaire pour des homélies dominicales. La table générale alphabétique est incomplète et peu exacte.

5. — *L'Authenticité du quatrième Évangile et la Thèse de M. Loisy* est

une discussion purement objective des arguments présentés par ce critique contre l'authenticité johannine du quatrième Évangile. L'étude de M. A. Nouvelle comprend quatre parties. Dans la première, il examine si la base du témoignage traditionnel est discutable ; dans la deuxième, il discute les preuves tirées à l'encontre du texte lui-même ; la troisième signale les difficultés auxquelles se heurtent les adversaires ; la quatrième établit que les preuves du caractère allégorique du quatrième Évangile ne sont que des appréciations subjectives. L'auteur a trouvé piquant d'opposer le plus souvent possible M. Loisy à lui-même et de réfuter *le Quatrième Évangile* par l'*Histoire du canon du Nouveau Testament*. On lui répliquera peut-être qu'après dix ans de travail le critique était mieux informé. La réplique serait bonne si, dans cet intervalle, quelque nouveau document avait changé les anciennes conclusions ; mais, en fait, aucun n'a été découvert ; seule, la pensée du critique a évolué et l'a porté à l'extrême gauche. M. Nouvelle ne recourt pas directement aux sources ; il oppose jugement à jugement, savant à savant ; toutefois, il choisit judicieusement ses autorités et leurs raisons détruisent souvent celles de l'adversaire. La prétendue divergence fondamentale entre le quatrième Évangile et les trois premiers aurait pu être discutée plus en détails et plus victorieusement. La réfutation de l'allégorisation du quatrième Évangile n'est qu'ébauchée. Sans être très personnelle, l'étude de M. A. Nouvelle est bien conduite et péremptoire ; elle éclairera les lecteurs qui ne peuvent contrôler eux-mêmes les affirmations osées et outrancières de M. Loisy.

6. — *Les Actes des apôtres*, traduction et commentaire du P. Rose, font partie de la collection : *La Pensée chrétienne*, et continuent et complètent ses trois volumes sur les Évangiles synoptiques. Ils sont rédigés sur le même plan. Une substantielle Introduction renseigne sur l'auteur des Actes, son dessein, la date de l'écrit, la chronologie de l'âge apostolique, le texte des Actes et les principaux commentateurs. Le P. Rose tient saint Luc comme le rédacteur, non pas seulement des *Wirstücke*, mais bien du livre entier. La date qu'il semble préférer est celle d'avant 70. Il indique deux cycles de chronologie des temps apostoliques, ceux de MM. Harnack et Wendt. Le corps du volume comprend la traduction et le commentaire, que précède une table analytique des Actes. La traduction, faite sur le texte grec, est très fidèle et très claire. Le commentaire consiste en une série d'observations diverses, placées au bas des pages. Elles expliquent les points importants du récit, indiquent les principales variantes et sont fort intéressantes. Notons l'étude sur les différentes relations de la conversion miraculeuse de saint Paul. Ephon (p. 61) est mis pour Ephron, fils de Séor. Les divisions du texte ne répondent pas à celles du commentaire (p. 146-147). Excellent petit volume, qui enrichit la collection.

7. — L'étude que M. Meinertz a publiée dans les *Biblische Studien* et qui est intitulée : *Der Jakobusbrief und sein Verfasser in Schrift und Überlieferung*, comprend deux sujets : la canonicité de l'épître de saint Jacques et la détermination de la personnalité et des détails de la vie de son auteur. Ces deux sujets sont simultanément traités avec un luxe surabondant de recherches dans l'Écriture et la tradition. La séparation des deux sujets eût favorisé la clarté de l'exposition. Néanmoins, la canonicité de l'épître ressort nettement du travail, et le nombre des allusions et des citations de la lettre dans l'antiquité chrétienne est plus grand qu'on ne le croit communément. Quant au problème de la personne de l'auteur, il a été, au cours des siècles, compliqué et obscurci à plaisir. Les données légendaires n'ont pas été mises d'accord avec celles du Nouveau Testament ; parfois même, elles les contredisent manifestement. Les commentateurs de tous les âges ont diversement combiné des renseignements disparates et partiellement opposés, et ils ont multiplié les hypothèses. En suivant patiemment cette longue évolution, M. Meinertz cherche à distinguer les courants d'opinions et à séparer les données certaines des renseignements légendaires et des hypothèses aventurées. Il prend avec raison son point de départ dans le Nouveau Testament et il identifie l'auteur de l'épître avec Jacques le Mineur, à la fois apôtre et frère du Seigneur. Il poursuit son enquête dans la tradition jusqu'à la fin du ve siècle, au moyen âge, au XVIe siècle et jusqu'aujourd'hui tant chez les protestants que chez les catholiques. Les résultats obtenus sont résumés à la fin de chaque section. Disons seulement que ce sont les Clémentines qui vers 200 et dans un but tendancieux ont distingué Jacques apôtre de Jacques frère du Seigneur. Ce sont aussi des légendes qui ont fait des frères du Seigneur des fils issus d'un premier mariage de saint Joseph. Pour M. Meinertz, ces frères du Seigneur sont des enfants de Marie, femme de Cléopas. Les hypothèses de certains critiques modernes sont purement subjectives et sans valeur. On ne peut qu'admirer la vaste érudition de l'auteur de cette dissertation.

8. — Le P. Calmes a publié dans *la Pensée chrétienne* la traduction et le commentaire des *Épîtres catholiques* et de l'*Apocalypse*. Mais, contrairement à la méthode suivie dans les précédents volumes de la collection, il n'y a pas d'Introduction dans celui-ci. Seules, quelques allusions dans les notes permettent au lecteur de deviner les conclusions du commentateur. Pour l'Apocalypse, on suppose connues les théories modernes touchant la composition du livre, et l'on renvoie à l'opuscule : *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique*. Voir *Polybiblion*, t. CIII, p. 206. On aurait pu utilement les résumer et ne pas se borner à cette réclame. Ici encore, la traduction, faite sur le texte grec, est claire et fidèle. Dans les notes du commentaire, glanons

quelques indications. Il semble bien que le P. Calmes n'est pas de l'avis de M. Meinertz et ne reconnaît pas l'apôtre Jacques, fils d'Alphée et frère du Seigneur, pour l'auteur de l'épître de saint Jacques. Ce nom, dit-il, était fort répandu dans la primitive Église, et vraisemblablement un apôtre ne manquerait pas de revendiquer son titre au lieu de se dire simplement *serviteur de Dieu* (p. 1). Comme la première de Pierre, cette épître est adressée aux judéo-chrétiens dispersés parmi les nations. Pierre, lui, en tête de ses deux lettres, revendique son titre d'apôtre. Voir cependant les remarques des pages 47, 63, 66-67. La seconde est une sorte d'homélie plutôt qu'une lettre proprement dite. Il existe entre elle et l'épître de Jude des ressemblances qui ne s'expliquent que par la dépendance de l'une vis-à-vis de l'autre ; le P. Calmes admet résolument la priorité de l'épître de Jude. Les deux écrivains n'ont pas cependant eu en vue les mêmes erreurs, l'épître de Pierre suppose une opposition plus accentuée. La Ire de Jean a la même doctrine et la même terminologie que le quatrième Évangile. La décision du Saint-Office du 13 janvier 1897 signifie-t-elle seulement que le verset des trois témoins célestes fait partie du texte ecclésiastique (p. 90) ? Cela n'a été contesté par personne. La IIe et la IIIe épîtres de Jean sont attribuées au *presbytre* Jean, dignitaire célèbre dont parle Papias. Jude est le frère de Jésus et de Jacques quoique à des titres différents. Pour l'Apocalypse, le P. Calmes se rallie catégoriquement à la théorie documentaire, et reconnaît l'existence d'une source juive utilisée, complétée et remaniée par le rédacteur à l'aide d'autres documents. La célèbre révélation aurait donc été composée d'après les procédés et dans l'esprit de l'apocalyptique juive. Le rédacteur n'est ni Jean l'apôtre ni Jean le presbytre ; c'est un Jean quelconque. Peut-on affirmer (p. 120) que la tradition place à Éphèse le séjour des deux Jean, alors que l'existence des deux tombeaux de saint Jean dans cette ville ne repose que sur un vague « on dit » ? Tandis que le document primitif a été écrit à un moment où Jérusalem n'était que menacée, la rédaction définitive a été faite alors que la ville sainte était au pouvoir des Romains (p. 173). Pour mieux distinguer les sources, l'incohérence des oracles est parfois exagérée à plaisir. Ainsi, les coupes versées sur le soleil et dans l'air peuvent être dites versées sur la terre, puisqu'elles y produisent des malheurs. Le nombre sept et le rôle cosmogonique du monstre marin sont-ils des emprunts faits aux mythes chaldéens ? Cette explication ne serait-elle pas plutôt une invasion inutile et injustifiée du babylonisme dans le Nouveau Testament ? Les dix-neuf premiers chapitres visent Rome païenne, qui sera vaincue par le Christ avant la fin des temps, d'ailleurs prochaine. A partir du ch. xx, il s'agit des derniers temps, du règne de mille ans sur terre avant le jugement dernier. L'eschatologie est conçue conformément

aux idées juives dans le sens d'une rénovation universelle de la Jérusalem nouvelle.

9. — M. C. Holzhey a étudié l'origine, le caractère des Actes de Thècle, leur identité avec les Actes de Paul, leur usage et leur diffusion dans l'Église : *Die Thekla-Akten. Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche.* Après avoir résumé le contenu intégral des Actes de Paul et indiqué leurs diverses conclusions ainsi que le fragment, jusqu'alors inconnu, du lion qui parle et qui est baptisé, il fait la critique des Actes de Thècle. Comme le martyre de Paul et la correspondance apocryphe de l'apôtre avec les Corinthiens, ces Actes, publiés à part en grec et en latin, ne sont qu'un fragment des Actes de Paul, dont une version copte a été découverte à Akmin en 1896 et publiée par M. Schmidt en 1904. Ils contredisent les Actes des apôtres au point de vue chronologique et théologique (ils favorisent le mouvement encratite), et c'est pourquoi ils étaient rejetés par l'Église déjà avant Tertullien. Ils ont été composés vers 180 par un prêtre asiatique qui voulait rehausser l'autorité de saint Paul. Loin de représenter une tradition apostolique, ils n'ont aucune valeur historique ; ils forment un roman, mettant en scène des personnages dont les noms sont en partie empruntés aux écrits canoniques et comprenant de belles descriptions d'imagination. L'auteur, qui est encratite, polémise contre les gnostiques qui nient la résurrection des corps, la création divine, la réalité du corps de Jésus, qui n'a été crucifié qu'en apparence et qui n'est ni fils de Marie ni de la race de David. Baronius et le bollandiste Stilting avaient admis des Actes authentiques, antérieurs à ceux qui nous sont parvenus et connus des Pères. Mais, en réalité, les Pères n'avaient à leur disposition que les Actes soi-disant interpolés. Plus récemment, Lipsius distinguait des Actes primitifs gnostiques et des Actes retouchés au point de vue orthodoxe. Cette distinction n'est pas fondée, pas plus que celle de Corssen qui, en outre, a trouvé trop facilement dans ces Actes des traces de monarchianisme. Les critiques actuels n'admettent plus, pour la plupart, la préexistence d'Actes gnostiques. Les citations des Pères, qui restaient douteuses et qu'on rapportait aux Actes primitifs, s'expliquent en partie par le texte copte et plus vraisemblablement rentrent dans le texte complet des Actes de Paul. M. Holzhey indique ensuite la diffusion des Actes de Thècle en Orient et en Occident. Partis des environs d'Iconium, ils se répandirent dans les provinces grecques et syriennes, puis en Égypte et au sud de la Gaule, dans le nord de l'Afrique et à Rome. Ils semblent avoir été isolés de l'ensemble des Actes de Paul à Séleucie, où on constate le culte le plus ancien de sainte Thècle. M. Holzey recueille beaucoup de renseignements sur le culte de cette sainte, considérée comme la première martyre. Il explique par quelles voies le nom de Thècle a pénétré dans les prières de la

recommandation de l'âme, au martyrologe, au missel et au bréviaire. Il indique les églises qui portent ce titre, les reliques de la sainte, ses images, etc. En appendice, il reproduit un épitome de sa légende, du XIIe ou du XIIIe siècle, la leçon du bréviaire romain, et il dresse la liste des éditions et des manuscrits des Actes étudiés. Parmi les villes françaises qui possédaient des reliques de la sainte, il nomme (p. 99) Carnot : ce doit être Chartres. E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr CABANÈS. 2e série. Paris, Albin Michel, s. d., in-18 carré de 393 p., avec 14 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 2. *La Nature et la Vie*, par HENRY DE VARIGNY. Paris, Colin, 1905, in-18 de II-356 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Hérédité morbide*, par le Dr PAUL RAYMOND. Paris, Vigot, 1905, in-8 de VI-375 p. 5 fr. — 4. *Le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille*, par le Dr ICARD (de Marseille). Paris, Maloine, 1905, in-18 de 147 p., 2 fr. 50. — 5. *Résurrection du cœur, la vie du cœur, le massage du cœur*, par le Dr MAURICE D'HALLUIN. Paris, Vigot, 1904, gr. in-8 de 183 p., avec 22 dessins et 6 planches, 5 fr. — 6. *Les Filaires du sang de l'homme*, par le Dr RAYMOND PENEL. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-8 de VIII-163 p., 6 fr. — 7. *Amis et ennemis du corps humain*, par les Drs A. LUCAS et A. COUILLAUD. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 146 p., cartonné, 2 fr. — 8. *Les Maladies populaires. Maladies vénériennes, alcoolisme, tuberculose*, par le Dr LOUIS RÉNON. Paris, Masson, 1905, in-8 de 478 p., 6 fr. — 9. *Les Épidémies et les maladies contagieuses au XXe siècle*, par le Dr JULES FÉLIX. Paris, Vigot, 1905, in-18 carré de 305 p., avec fig., 3 fr. 50. — 10. *Traitement de la tuberculose pulmonaire par les injections intra-trachéales*, par le Dr BARBIER-BOUVET. Paris, Vigot, 1904, in-8 de 99 p., 2 fr. 50. — 11. *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, par le professeur Dr HERMANN SCHLESINGER. Paris, Vigot, 1905, 2 vol. in-18 de VII-287 et 244 p., 8 fr. — 12. *Les Kystes hydatiques du foie*, par le Dr F. DEVÉ. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 carré de III-196 p., 3 fr. — 13. *Le Régime alimentaire de l'entéro-côlite muco-membraneuse*, par le Dr A. GILLOT. Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1905, in-12 de 30 p., 1 fr. — 14. *Traitement des hémorragies puerpérales*, par le Dr G. KEIM. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 235 p., 3 fr. 50. — 15. *Malaises et souffrances des femmes*, par le Dr L. ARCHAMBAULT. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 66 p., avec 19 fig., 1 fr. — 16. *Des Selles blanches chez les nourrissons*, par le Dr JUILLET. Paris, Jouve, 1905, in-8 de 96 p., 2 fr. — 17. *Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence*, par le Dr E. MONIN. Paris, Maloine, 1905, in-12 de 422 p., 5 fr. — 18. *La Scrofule et les infections adénoïdiennes*, par le Dr PAUL GALLOIS. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de 513 p., 8 fr. — 19. *Les Méthodes de rééducation en thérapeutique*, par le Dr CONTET. Paris, Vigot, 1905, in-18 de XII-268 p., 3 fr. 50. — 20. *Secours d'urgence aux malades et aux blessés*, par le Dr R. SCHNAEBELÉ. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 142 p., cartonné, 2 fr. — 21. *Massage et masseurs*, par le Dr LOUIS LIÈVRE. Paris, Henry Paulin, s. d., in-18 de IX-139 p., 2 fr. — 22. *Manuel annuaire de la santé pour 1905, médecine et pharmacie domestiques*, par F.-V. RASPAIL et X. RASPAIL. Paris, Vigot, 1905, in-8 de XXIV-444 p., 1 fr. 50. — 23. *L'Affaire Danval devant l'opinion publique. Documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau*, par L. DANVAL. Paris, Vigot, 1905, in-12 de XXXIII-232 p., 2 fr. 50. — 24. *La Moderación de la libidine*, par le Dr JOSÉ BLANC Y BENET. Barcelona, imp. de la Casa provinciale de caridad, 1905, in-8 de 103 p., 3 fr. — 25. *Fétichistes et érotomanes*, par le Dr ÉMILE LAURENT. Paris, Vigot, 1905, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 26. *Précis de radiographie dentaire suivi de Notes sur l'endodiascopie*, par R. DARMEZIN. Paris, Vigot, 1905, in-8 de VI-96 p., avec 21 fig., 3 fr. — 27. *L'Anesthésie locale pour l'extraction des dents*, par le Dr SAUVEZ. Paris, Vigot, 1905, in-8 de III-188 p. cartonné,, 4 fr. —

28. *Saint-Gervais de 1805 à 1905*, par le Dr C. Petit. Lyon, Association typographique, 1905, in-12 de 52 p., 1 fr. — 29. *Vichy. Étude clinique des indications et des contre-indications*, par les Drs Fernand Lambert et Victor Raymond. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 138 p., 2 fr. — 30. *La Cure thermale à Bourbonne-les-Bains*. 5e édit., Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-32 de 279 p., 2 fr.

1. — Le Dr Cabanès publiait naguère un travail intitulé : *Les Indiscrétions de l'histoire*, dont il a été rendu compte ici même. La deuxième série vient de paraître et elle n'est pas moins intéressante que la première. De nombreux problèmes médico-historiques y sont étudiés et résolus : Saint Job, patron des avariés, l'aspic de Cléopâtre, la fable de la papesse, comment et de quoi est morte Mlle de Fontanges, une consultation pour la Pompadour, le coup de Charlotte Corday et les reliques de sa victime, l'ami du peuple, Bonaparte a-t-il manqué sa vocation ? la mort de Napoléon III, l'influence que la santé de cet empereur a eu sur la marche des événements en 1870, telles sont les questions que le Dr Cabanès a soulevées et traitées avec force documents historiques et iconographiques. Est-ce à dire cependant qu'il faille toujours adopter les conclusions de l'auteur ? Assurément, la clinique rétrospective présente un très grand intérêt pour l'historien et le médecin ; mais les éléments d'appréciation sont souvent insuffisants, et il serait plus sage parfois de ne pas se prononcer du tout. Je m'empresse de reconnaître que, si l'on peut n'être pas d'accord avec l'auteur sur tel ou tel point, les chapitres dont nous venons de donner l'énumération ne laissent que très peu de place à la critique. La seconde partie de l'ouvrage, consacrée à ce qu'un auteur ancien appelait les « embellissemens et paremens des femmes » : fards et cosmétiques, teintures pour les cheveux, poudre à poudrer, mouches, ne seront pas moins bien reçus par les amateurs d'anecdotes historiques, et des « petits côtés » de l'histoire. L'on y trouve une foule de détails très divertissants, et le Dr Cabanès n'a pas manqué de faire ressortir la part que tel gros événement politique ou autre a pu avoir sur les évolutions de la mode.

2. — Dans *la Nature et la Vie*, en dépit du titre qui semble indiquer une étude complète des grands problèmes de l'existence, M. Henry de Varigny n'a cependant pas voulu envisager son sujet sous toutes les faces et avec tous les détails qu'il comporte, et moins encore faire un traité didactique. Son ambition s'est bornée à indiquer quelques problèmes entre plusieurs, à développer quelques idées qui lui ont paru devoir, plus que d'autres, être mises en relief, et il n'a même pas voulu donner un aperçu, une vue d'ensemble des questions qui se posent à qui tente d'envisager la nature et la vie. De là un certain décousu et un manque d'unité dans la marche de l'ouvrage, qui n'en est pas moins très attrayant et tout bourré d'une multitude de faits. Peut-être pourrait-on encore reprocher à ces derniers de n'avoir pas toujours été choisis ou invoqués avec assez de discernement. Pour en venir aux

idées philosophiques de l'auteur, celui-ci admet assez volontiers « dans le non vivant quelque chose qui peut différer du vivant en degré, mais non en nature et les rapproche l'un de l'autre. » Pour lui, la vie a dû commencer dans l'eau, et même dans l'eau de mer, et il s'efforce de prouver (p. 47) que dans la plupart des animaux, sinon tous, il y a maintien du milieu marin originel. C'est même cette considération toute paléontologique qui a porté récemment M. Quinton à injecter de l'eau de mer diluée dans les veines ou sous la peau de différents malades. On ne se serait pas douté, certes, que la paléontologie pût avoir une influence quelconque sur la thérapeutique. Un peu plus loin, l'auteur tire cette conclusion que : la base de la vie est purement physique et chimique, et il ajoute que la connaissance du rôle des différents minéraux dont nous sommes faits fournira à la médecine une assiette plus solide dans la lutte contre les désordres dont notre corps est trop souvent le théâtre ; autrement dit, la médecine ne sera plus, grâce à la biologie, qu'une question plus ou moins complexe de cornue. Çà et là, il se montre fervent adepte des théories évolutionnistes : c'est l'adaptation active qui a « amené dans les organismes et les organes les changements dont nous sommes témoins » (?) ainsi que l'action du milieu. Il semble même regretter que nous ne soyons plus, comme les hommes primitifs, munis d'une fourrure de poils, et, ajoute-t-il, celui qui trouverait le moyen de faire revenir cette fourrure, et nous mettrait à l'abri du drapier, du cordonnier et du tailleur, « serait béni à jamais des générations humaines. » (p. 211). On remarque une contradiction flagrante entre les conclusions des chapitres XIV et XVI. Dans l'un « le parasitisme, c'est-à-dire la guerre, le massacre du faible par le fort, du simple par le complexe, voilà la loi, l'inexorable loi, » de telle sorte que la notion « de la nature, vaste institution de bienfaisance, cherchera vainement des défenseurs parmi les naturalistes. » Dans l'autre, il est dit, au contraire, que « toujours des liens nombreux et profonds unissent chaque être à un certain nombre d'autres êtres : les organismes forment une société immense ; la nature est essentiellement sociable. » Comprenne qui pourra. Nous en avons dit assez pour montrer ce qu'est le travail de M. de Varigny, travail parfois un peu incohérent, parsemé de considérations trop souvent naïves ou enfantines, et dont les conclusions générales ne sauraient être acceptées sans les plus formelles réserves.

3. — Comme l'a très bien dit le professeur Landouzy, nous entrons dans la maladie par trois portes différentes : l'infection, l'intoxication, l'hérédité, et, à mesure qu'on pénètre plus avant dans les secrets de la médecine, on ne tarde pas à se convaincre que cette dernière est la plus large et la plus importante. L'hérédité est la force qui préside à tous les actes de la vie, soit normaux, soit pathologiques ; aussi la

notion de *l'Hérédité morbide* est-elle d'un intérêt majeur dans la pratique de la médecine. C'est le sujet traité par le Professeur Paul Raymond dans un travail portant ce même titre, et on peut dire qu'il a été envisagé sous toutes ses faces et avec tous les développements qu'il comporte. L'auteur se défend d'avoir voulu y mettre du sien ; il s'est contenté d'exposer, à propos de l'hérédité morbide, l'état actuel de nos connaissances : « J'ai seulement fait icy, dit-il, en empruntant le mot d'un vieil écrivain, un amas de fleurs estrangières n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier. » Après un premier chapitre consacré à l'étude de l'hérédité morbide en général, des conditions qui influencent cette hérédité et de la consanguinité, l'auteur aborde celle de la transmission des différents caractères pathologiques acquis : l'hérédité morbide de développement, autrement dit l'hérédité des malformations, des tumeurs en général et du cancer ; l'hérédité morbide partielle : de tissus, d'organes, d'appareils, de systèmes, des cardiopathies, des dermatoses, des affections du système nerveux, est étudiée dans autant de chapitres distincts qu'elle comprend de sujets à traiter. L'hérédité des infections et intoxications, syphilis, tuberculose, lèpre etc., les facteurs des dégénérescences de l'organisme viennent ensuite. Un dernier chapitre est consacré à combattre la notion de diathèse, qui ne répond plus, dit l'auteur, aux progrès de la science. Mais elle n'en est pas moins défendue par nombre de cliniciens éminents, et, contrairement à l'opinion exprimée dans l'étude du professeur Raymond, elle mérite d'être retenue, comme aussi celle des tempéraments. On eût souhaité un peu plus d'esprit de critique, et j'ajouterais volontiers, de logique, dans certaines des questions étudiées : ainsi, l'auteur n'admet pas l'hérédité paternelle de la tuberculose, maladie bien définie, et il l'admet dans la syphilis, maladie dont le principe était inconnu il y a quelques mois encore. Il aura beau invoquer l'autorité de Trousseau et celle du professeur Fournier, assurément très respectables toutes deux ; mais des assertions n'ont jamais été des preuves. D'ailleurs, le cas de Trousseau remonte à une époque où la notion de la syphilis n'était pas bien fixée ; quant au professeur Fournier, il a écrit, il est vrai, que le traitement exclusif du père suffisait pour conjurer la transmission du mal aux enfants, mais il n'y a pas lui-même, au fond, une bien grande confiance. Il convient donc, avant de se prononcer, d'attendre que l'on soit fixé sur les mœurs de la spirochaete pallida, si c'est bien ce microbe qui est le facteur de la terrible maladie. Et l'on pourrait aussi, avec autant d'apparence de raison-dire, pour toutes les infections en général, que leur transmission n'est pas héréditaire, mais seulement congénitale dans les cas où elle se produit. Ces quelques réserves faites, on peut dire que l'ouvrage du professeur P. Raymond ne manquera pas d'être bien accueilli, non seulement par ceux qui s'intéressent aux

questions biologiques en général, mais encore et surtout par les médecins praticiens.

4. — Le Dr Icard s'est donné depuis quelques années la tâche de déceler les signes de la mort apparente, et il a fait paraître d'assez nombreuses études à ce sujet. Il nous signale aujourd'hui *le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille*, dans une courte et substantielle brochure. Ceux que hante la crainte d'être enterrés vivants, et ils sont assez nombreux, la liront avec intérêt et seront sans doute rassurés par la perspective qu'ils pourront facilement éviter une telle catastrophe. Tout un chapitre est consacré à l'étude des causes directes ou adjuvantes de la plus grande fréquence de la mort apparente sur les champs de bataille : inhibition, syncope hémorragique, choc traumatique, choc moral, action de la chaleur et du froid. Dans un autre chapitre, l'auteur s'efforce de prouver que le danger d'être enterré vivant est bien démontré par l'opinion de quelques auteurs, certains faits de simulation de la mort, et toute une série de faits qu'il cite. Enfin, le Dr Icard termine son travail par une revue critique des moyens qui ont été employés jusqu'à ce jour pour constater la mort apparente sur les champs de bataille ; et il montre comment il conviendrait de procéder à la constatation des décès pour établir la preuve certaine et précoce de la réalité de la mort.

5. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les premiers efforts tentés dans le but d'entretenir la vie de certains organes isolés, notamment du cœur, au moyen des circulations artificielles. Mais, jusqu'à ces dernières années, on considérait les résultats obtenus comme de simples curiosités physiologiques. Les expériences de Kuliako, qui ont porté sur des cœurs d'animaux à sang chaud, ont permis à cet auteur, non seulement d'entretenir la vie des organes isolés, mais encore de ressusciter des cœurs, douze, vingt-quatre heures, et jusqu'à cinq jours même après la mort. Le Dr d'Halluin a repris pour son compte les recherches du confrère russe, en les complétant ; il en publie le compte rendu et les résultats dans un travail des plus intéressants et qui fera date dans l'étude physiologique du cœur : *Résurrection du cœur, la vie du cœur isolé, le massage du cœur*. La première partie est consacrée à la vie de l'organe isolé, et comprend les expériences faites pour revivifier des cœurs de mammifères au moyen du sérum de Locke. L'influence des sels de chaux sur l'organe est longuement étudiée et forme la partie la plus curieuse peut-être de l'ouvrage. Dans un autre chapitre, l'auteur s'efforce de montrer qu'il est parfois possible de ranimer un être qui a cessé de respirer ; mais beaucoup ne partageront pas sur ce point son optimisme, bien que l'on convienne, en général, que dans un organisme qui meurt, certains organes puissent, pendant un temps plus ou moins long, conserver plus ou moins intacte leur excitabilité.

Enfin, dans un troisième et dernier chapitre le Dr M. d'Halluin cherche à donner une portée pratique à ses expériences en montrant que le massage est, sinon la meilleure, tout au moins une excellente méthode de restaurer les fonctions cardiaques. Il se hâte de dire que, pour rappeler la vie chez un être qui vient d'expirer, il faudra agir dans un temps relativement court, et que l'absence de lésions matérielles incompatibles avec la vie est une condition *sine quâ non* du succès. Une bibliographie très complète du sujet termine l'ouvrage.

6. — L'étude des filaires fut inaugurée en 1863 par Demarquay qui découvrit leurs embryons à Paris chez un jeune Cubain. Depuis cette époque, ce sont les médecins anglais surtout qui se sont occupés de la question. Mais elle a été reprise en France lorsque l'Institut de médecine coloniale a été fondé, car, en dépit des nombreux travaux dont elle a fait l'objet, elle n'en est pas moins restée une des plus confuses de la pathologie exotique. Le Dr Penel a pensé qu'il serait intéressant et utile de grouper nos connaissances sur le sujet, et il s'est efforcé, dans *les Filaires du sang humain*, non seulement de mettre un peu d'ordre parmi les faits acquis, mais encore d'éclairer quelques points de la question, notamment la classification des espèces. Dans cette étude, l'auteur a traité surtout le côté zoologique ; car, en dehors de la filaire de Bancroft dont le rôle pathologique est bien connu, la plupart des autres n'entraînent par leur présence aucune incommodité sérieuse, et la tolérance de l'organisme à leur endroit est remarquable.

7. — Les auteurs d'*Amis et ennemis du corps humain* croient combler une lacune regrettable en publiant ce livre d'hygiène, spécialement fait pour les jeunes gens, et plus particulièrement destiné à ceux qui veulent se consacrer à l'enseignement. Élèves et maîtres y trouveront des notions simples et précises sur tout ce qu'il leur sera utile de savoir tant au point de vue de l'hygiène privée que de l'hygiène sociale ; mais ils ont à peine effleuré cette dernière et se sont attachés à donner à la première, d'une façon aussi succincte que possible, tous les développements qu'elle comporte.

8. — Sous le titre : *Les Maladies populaires. Maladies vénériennes, alcoolisme, tuberculose*, le Dr Louis Rénon a réuni en un volume les leçons qu'il faisait naguère à la chaire de pathologie générale de la Faculté sur les trois grands périls de l'heure présente. Sans passer sous silence l'influence des maladies populaires sur l'individu lui-même, il les a envisagées surtout au point de vue des désastres qu'elles occasionnent dans le milieu social, et ce point de vue domine tout dans leur étude, leurs causes, leurs manifestations, leurs méfaits, leurs dangers ; il montre, avec documents et statistiques à l'appui, toute l'étendue du péril que les maladies populaires font courir à la collectivité, à la race. Mais, n'est-il pas quelque moyen de parer au danger?

Oui, et après avoir fait connaître le mal, le Dr Rénon montre que le plus souvent il est évitable, et ce qu'il convient de faire pour y échapper. L'auteur a cru devoir adopter, au regard des maladies vénériennes, les opinions d'une école dont l'influence à été grande jadis. Aussi, les chapitres qu'il a consacrés à la syphilis ne contribuerontpas peu à propager des erreurs regrettables, et qui ont empêché la thérapeutique de cette maladie de faire le moindre progrès sérieux. Le Dr Rénon admet comme entité morbide, le chancre mixte, démontré, dit-il, d'une manière irréfutable par Rollet. Mais ce n'est qu'une simple hypothèse émise en effet par Rollet, qui était toujours en mal d'invention en matière de syphiligraphie ; et je crois bien que pas un médecin n'a vu ce fameux chancre, spirituellement qualifié, lorsque l'hypothèse fut émise, de *chancre mulet*. L'auteur croit encore à l'épidémie de syphilis de la fin du xve siècle, après beaucoup d'autres il est vrai, tandis que la nature de cette épidémie, qui atteignit hommes et chevaux de l'armée de Charles VIII, n'a jamais été déterminée. Il attribue une origine syphilitique à des affections nerveuses, tabès et paralysie générale, ce qui n'est nullement démontré ; et cette notion erronée, si on parcourt les ouvrages de certains spécialistes, a coûté la vie à tel ou tel malade, par suite de l'application d'un traitement intempestif. Notons, un peu plus loin l'application à la syphilis dite héréditaire, de la théorie de l'imprégnation que Settegast appelait plaisamment le serpent de mer de la doctrine de l'hérédité, et d'autres opinions tout au moins contestables à propos de la transmission du mal à la descendance. Quant à l'assertion que le traitement arrive à diminuer les risques de contamination ou de transmission héréditaire, il faut être aveuglé par l'esprit de système pour la soutenir : à preuve le fait (rapporté incomplètement par l'auteur, p. 135) du docteur Gailleton, et il ne serait pas difficile d'en produire des milliers, tirés des ouvrages mêmes des spécialistes en la matière, qui prétendent faire la prophylaxie du mal par le traitement. Les deux autres parties de l'ouvrage, consacrées à l'alcoolisme et au péril tuberculeux sont, en général, très bien traitées. Pourtant, l'auteur professe sur quelques points des préjugés que partagent d'ailleurs beaucoup d'antialcoolistes exagérés : il semble vouloir proscrire même l'usage modéré des boissons fermentées. Ces dernières, du moins si elles sont bien pures, le poiré excepté, ne donnent jamais lieu, prises avec modération, à des phénomènes d'alcoolisme. Je n'en dirai pas autant des spiritueux, quoique parmi ces dernières substances il y ait des différences notables, et même l'usage très modéré ou intermittent de la bonne eau-de-vie de vin est tout à fait inoffensif. La comparaison entre la soi-disant célèbre expérience de Claude Bernard (p. 216) et le ralentissement de la vie fera sourire. En somme, dans le travail que le Dr Rénon donne au public, il y a beaucoup d'excellentes

choses, des erreurs manifestes et de grosses exagérations. Tel qu'il est pourtant, il ne manquera pas d'intéresser ceux qui le liront.

9. — Comme le précédent ouvrage, celui du Dr J. Félix n'est qu'une série de conférences, professées à la Faculté des sciences sociales de l'Université nouvelle de Bruxelles : *Les Épidémies contagieuses du* XIXe *siècle.* Il s'adresse surtout à un public étranger aux sciences médicales et a pour but principal de tracer l'histoire des épidémies envisagées au point de vue de l'hygiène et de l'économie sociale. La partie technique en est bien traitée ; mais au point de vue des idées philosophiques, qui s'y trouvent exprimées, à chaque page pour ainsi dire, il choquera tous ceux qui ont conservé, à un degré quelconque, une foi religieuse. D'ailleurs, l'auteur ne se cache pas de vouloir démontrer « les erreurs et les absurdités des dogmes, des croyances religieuses et de toutes les superstitions accumulées par la tradition à travers les siècles, et qui ne sont que le résultat de l'ignorance et de l'inobservation des phénomènes de la nature et des lois qui régissent l'incessante transformation de la matière incréée dans l'éternel univers. »

10. — Les méthodes de traitement de la tuberculose pulmonaire ne manquent pas : c'est à l'une des plus récentes d'entre elles que le Dr Barbier-Bouvet a consacré sa thèse inaugurale : *Traitement de la tuberculose pulmonaire par les injections intra-trachéales.* La méthode n'est pas à proprement parler nouvelle ; car voilà bientôt cinquante ans qu'elle fut imaginée par un médecin de New York, non pas comme on le fait aujourd'hui pour rendre antiseptique le milieu pulmonaire, mais pour cautériser les lésions tuberculeuses au moyen d'une solution de nitrate d'argent. Abandonnée à la suite des insuccès nombreux qu'elle avait donnés entre les mains de plusieurs médecins, elle ne fut reprise qu'une trentaine d'années plus tard, lorsque les théories microbiennes furent universellement acceptées des médecins. L'auteur recherche quelles sont les substances qu'il convient d'utiliser par la voie intra-trachéale, et quelle est la meilleure technique opératoire à suivre. La conclusion, à laquelle il s'arrête, après un assez long exposé de faits et de statistiques empruntés à différents praticiens, est que cette méthode de traitement ne saurait être considérée comme spécifique de la tuberculose, en dépit des quelques guérisons qu'elle peut avoir à son actif; mais elle mérite de prendre rang parmi les médications destinées à apporter quelque soulagement aux maux des tuberculeux. En effet, sauf dans les cas avancés, elle supprime la toux, la fièvre, les sueurs nocturnes, la dyspnée, et, par suite, exerce une influence favorable sur la marche de la maladie.

11. — A lire le titre de l'ouvrage du professeur Hermann Schlesinger : *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, on s'attendrait, à première vue, à trouver là un procédé de trai-

tement de la pneumonie par le bistouri et d'autres de même force. Mais l'audace du chirurgien viennois ne va pas aussi loin, fort heureusement, et le lecteur ne tarde pas à être rassuré en parcourant ces deux volumes où il voit entre autre choses conseiller la vulgaire « bonne et anticque saignée » pour parer aux suites d'une insolation, par exemple. Il est vrai de dire qu'à l'étranger le terme *interne*, appliqué à la pathologie, n'a pas été dévié de son sens normal comme en France, où il désigne toutes les affections qui sont du ressort médical proprement dit. Le but de l'auteur, en publiant ces deux volumes, a été de faire, pour les médecins praticiens, une revue concise des cas où une intervention chirurgicale peut être salutaire, ou bien tentée en dernier ressort. Peut-être pourrait-on ne pas être toujours d'accord avec le professeur Schlesinger sur l'opportunité de telle ou telle intervention conseillée : mais il n'y a pas que des disputes théologiques... Quoi qu'il en soit, ce travail d'allures modestes sera favorablement accueilli des médecins et chirurgiens, et leur évitera, dans les cas urgents, la peine de recourir à de lourds et dispendieux volumes.

12. — Dans son étude sur *les Kystes hydatiques du foie*, le docteur Devé s'est placé à un point de vue essentiellement pratique, négligeant, de parti pris, et la question de détail et les hypothèses et théories. Il a insisté par contre sur les conditions étiologiques de cette affection relativement fréquente, à peine effleurée dans les traités généraux de pathologie, et sur les lésions anatomo-pathologiques qui en sont la conséquence. Cet excellent petit volume a sa place marquée dans la bibliothèque de tout médecin praticien.

13. — C'est encore un travail essentiellement pratique et d'une très grande actualité, quoique de proportions fort modestes, que celui du Dr Gillot : *Le Régime alimentaire de l'entéro-côlite muco-membraneuse.* L'affection est des plus tenaces, et les traitements divers que l'on essaie pour l'enrayer sont le plus souvent inefficaces. Mais un régime alimentaire convenable, suivi avec tenacité et persévérance, finit par en venir à bout, comme le démontre si bien l'auteur de la brochure, et ce régime est exposé avec tous les détails désirables.

14 et 15. — De tous les accidents auxquels est exposée une femme enceinte, a-t-on dit, il n'en est pas de plus alarmant, de plus fâcheux, que l'hémorragie utérine lorsqu'elle se montre à une époque avancée de la grossesse, ou après la délivrance de l'enfant. C'est dans de tels cas qu'il importe au praticien d'employer les mesures les plus promptes, les plus efficaces. Le Dr Keim a pensé rendre un grand service à l'étudiant et au praticien en réunissant sous le titre : *Traitement des hémorragies puerpérales,* les moyens, soit classiques, soit de fortune, les plus propres à enrayer de tels accidents et à restaurer ensuite les sujets affectés. Il s'en est tenu, pour la partie théorique, aux notions stricte-

ment suffisantes. Les diverses variétés d'hémorragies auxquelles les femmes grosses peuvent être sujettes forment autant de chapitres distincts à la fin desquels se trouve exposée la ligne générale de conduite à tenir. — C'est au syndrome douleur, avec ses formes si variées, que s'applique presque exclusivement la brochure du Dr Archambault : *Malaises et souffrances des femmes*. Un dernier chapitre traite de la neurasthénie et des moyens physiques ou médicamenteux les plus propres à combattre cette affection de plus en plus fréquente.

16 et 17. — Si tous les auteurs s'étendent longuement sur les gastro-entérites des nourrissons, si la bactériologie découvre chaque jour quelqu'un des si nombreux microbes qui sont les hôtes de l'intestin, à l'état normal ou pathologique, si l'entérite cholériforme, magistralement décrite par Trousseau, a été depuis l'objet de nombreux travaux, par contre, la forme de gastro-entérite qui se manifeste à première vue par la décoloration des selles, a été à peu près laissée de côté jusqu'ici. Le Dr Juillet a tenu à combler cette lacune de la littérature médicale, et il y a consacré sa thèse inaugurale : *Des Selles blanches chez les nourrissons*. La cause de cette affection qui présente une double forme, l'une aiguë, l'autre chronique, toutes deux avec pronostic grave, n'est pas très connue, et les auteurs ont émis à cet égard différentes hypothèses; le Dr Juillet se rallie à celle qui place dans le foie la lésion prédominante. — Dans *Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence*, le Dr Monin a cherché à résumer les faits les plus importants de la pathologie et de la thérapeutique infantiles. C'est un excellent ouvrage de vulgarisation, peu profond il est vrai, mais d'une lecture facile et agréable ; il s'adresse, dit l'auteur, au public et au praticien, voyageurs pressés, qui rejettent tout excédent de bagage embarrassant et agréent, avec plein consentement, ce qu'ils peuvent aisément croire avoir trouvé et pensé eux-mêmes.

18. — *La Scrofule et les infections adénoïdiennes*, œuvre du Dr Gallois, dont le premier tirage s'est rapidement écoulé, et qui en est aujourd'hui à sa deuxième édition, a été analysée ici même il y a quelques années. L'idée dominante qui en ressort est que l'ancien complexus scrofuleux dépend d'une infection chronique du rhino-pharynx; ce n'est plus comme un état morbide primitif, constitutionnel, qu'elle doit être envisagée désormais, mais comme une toxi-infection d'origine microbienne. Mais peut-être cette idée est-elle contestable ; car si la muqueuse rhino-pharyngienne est si facilement envahie par les ennemis venus du dehors chez beaucoup de sujets, c'est que l'organisme est lui-même, par suite de circonstances variables, dans un état d'infériorité manifeste au point de vue de la défense. Cela n'empêche pas le travail de M. Gallois d'être excellent, et il sera lu avec le plus grand profit par les médecins praticiens. La seule chose que l'on pourrait reprocher à l'auteur, au point de

vue pratique, c'est de donner trop vite le dernier mot à la lame tranchante pour le traitement des végétations adénoïdes.

19. — Il y a une tendance marquée, depuis quelques années, surtout dans le domaine de la pathologie du système nerveux, à abandonner complètement toute sorte de médicaments, à moins d'indications spéciales bien nettes. Des méthodes nouvelles de traitement ont été préconisées et mises en jeu, et les médecins éloignés des grands centres qui voudraient les connaître et les essayer à leur tour, se trouvent fort embarrassés faute de documents d'ensemble et d'ordre élémentaire. Dans les traités généraux de médecine et de thérapeutique classiques, on aurait grand'peine à trouver quelques pages consacrées aux méthodes de rééducation ; le plus souvent même, les renseignements donnés se réduisent à quelques lignes. Les travaux publiés jusqu'à présent ne portent que sur quelques applications particulières et limitées de ces méthodes ; en dehors de ces publications, il faut, pour se renseigner, s'adresser ou à des travaux étrangers, celui de Frænkel par exemple, ou bien à des articles épars dans des revues ou des bulletins de sociétés savantes. Le Dr Contet a cru rendre service à ses confrères praticiens comme lui, en extrayant de tous ces documents tout ce qui concerne la rééducation psychique, motrice, sensorielle et organique, tant au point de vue des traitements en eux-mêmes que de leur technique générale : *les Méthodes de rééducation en thérapeutique*. Ce travail de vulgarisation a été conçu dans un sens tout à fait pratique : les petits détails par trop minutieux, ceux qui intéressent les seuls spécialistes, ont été négligés. Toutefois, le Dr Contet a eu soin de donner toutes les indications bibliographiques désirables pour ceux qui voudraient être plus amplement renseignés.

20. — Le petit manuel du Dr R. Schnæbelé intitulé : *Secours d'urgence aux malades et aux blessés* n'est pas fait pour les médecins ; il a pour but de rendre service aux personnes ignorant les principes essentiels de la médecine, et leur permettre de donner aux malades et aux blessés les soins indispensables en attendant l'intervention médicale. On l'a dit avec raison : « Soins bien donnés et soins donnés à temps peuvent soulager des souffrances et bien souvent sauver une vie. » Il existe à la vérité plusieurs manuels de même genre. Mais en pareille matière, le nombre ne nuit pas, surtout quand il s'agit d'un opuscule aussi pratique que celui-ci.

21. — En attendant que se réunisse le congrès de 1906 pour la répression de l'exercice illégal de la médecine, il a paru intéressant au Dr L. Lièvre de publier l'étude qu'il vient de faire sur une des nombreuses questions qui seront soulevées au cours des travaux de ce congrès : *Massage et Masseurs*. Le livre du Dr L. Lièvre est surtout fait pour montrer aux médecins tous les inconvénients que peut entraîner le

massage thérapeutique exercé par des empiriques ignorant jusqu'aux notions les plus élémentaires de l'anatomie. Il devrait être lu surtout par cette partie du public éclairé qui se laisse prendre aux piperies des empiriques et des charlatans de tout acabit. Peut-être qu'une fois instruit sur les méfaits de ces derniers, il se déciderait à recourir aux médecins. En tout cas, il n'aurait pas à regretter le temps passé à parcourir un livre écrit avec beaucoup de verve, et renfermant nombre de détails fort divertissants.

22 et 23. — Nous mentionnons pour la forme le *Manuel annaire de la santé pour 1905* (de Raspail), qui en est à sa 59e édition. Comme tous les mauvais livres de médecine populaire, il a fait fortune, et, sans doute, n'a pas été sans causer des détriments aux malades réels ou imaginaires qui y ont placé leur confiance. — L'affaire Danval a eu un grand retentissement, il y a près de trente ans, et est aujourd'hui encore bien connue du public, grâce aux journaux, le coupable d'alors ayant demandé la revision du procès. M. Danval a cru devoir publier les documents qui étayèrent l'accusation et le firent condamner, faisant appel, ainsi qu'il le dit lui-même, au jugement de tous les hommes d'études sur leur valeur probante : *L'Affaire Danval devant l'opinion publique. Documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau.* Nous nous garderons de prendre parti dans cette question délicate ; mais nous souhaitons que de l'enquête ordonnée par le garde des sceaux jaillisse la lumière la plus complète sur cette malheureuse affaire. Les documents publiés seront lus avec intérêt par les médecins légistes : peut-être ces derniers y trouveront-ils matière à méditation.

24 et 25. — L'étude que vient de faire paraître le Dr Blanc y Benet avec approbation de l'ordinaire : *La Moderación de la libidine,* pourrait porter en sous-titre les mots : hygiène et morale spéciales de l'âme. Elle touche, en effet, à un des points les plus délicats de la morale, et la pruderie qui est actuellement de mode en France en pareille matière, ne souffrirait pas qu'on en traitât avec la même liberté d'allures que l'auteur espagnol. Pour combattre la débauche, il faut, dit ce dernier, la connaître : l'acte principal par lequel elle se manifeste n'est pas une chose essentielle à la vie organique, mais seulement secondaire, puisque sa fin spéciale, quant à la reproduction et au maintien de l'espèce, ne peut être obligatoire que dans l'état de mariage. C'est donc à la raison, cette légitime épouse de l'homme, qu'il appartient de gouverner l'instinct sexuel, d'en faire son esclave, afin qu'il ne s'écarte pas du but qui lui est assigné. Il faut donc, avant tout, montrer à l'homme combien la continence est nécessaire dans tous les états de la vie ; qu'elle n'est point dangereuse, que, tout au contraire, en dépit des assertions de certains auteurs, elle ne peut l'être ; qu'elle fortifie le corps, élève l'esprit, prolonge la vie ; que l'instinct sexuel est loin d'être

irrésistible, si l'on a soin de mettre en pratique les moyens surnaturels que nous offre la religion, et d'y aider par la somme des moyens naturels dont on peut disposer. Il faudra aussi éclairer la volonté en lui exposant les ravages causés par la transgression des préceptes relatifs à la continence : ravages dans la santé, dans les intérêts, dans les facultés intellectuelles qui s'émoussent et s'éteignent, dans le caractère qui se rabaisse ; ravages dans la race qui dégénère, dans la paix du foyer qui disparaît, dans la destinée des nations qui courent à leur ruine. Il est des causes internes à l'incontinence : l'influence positive des organes sexuels, et le défaut de puissance inhibitoire des organes centraux. Mais il y a aussi des causes occasionnelles, parmi lesquelles figurent en première ligne : l'oisiveté, l'excès du boire et du manger, et tout ce qui, par l'intermédiaire des sens, surtout de la vue et du toucher, peut réveiller nos mauvaîs instincts. Le moyen de lutter avec succès contre l'incontinence, c'est la volonté ferme de n'y pas succomber, l'éloignement de toutes les causes d'excitation, et une vigilance de tous les instants ; car c'est en nous-mêmes que l'incontinence a sa racine. Telle est, résumée dans ses grandes lignes, la brochure du Dr Blanc y Benet, bien plus théologique que médicale. — Dans *Fétichistes et érotomanes*, le Dr Émile Laurent fait une étude de certaines déviations pathologiques du sens moral. Nous ne nous étendrons pas sur ces sujets scabreux ; néanmoins, il convient de mettre le lecteur en garde contre les idées de ce confrère pour qui les mystiques religieux ne sont, au fond, que des érotomanes, et le culte de la Sainte Vierge même, une effusion spéciale de l'érotomanie. Par contre, il se montre plein d'indulgence pour Apollonius de Tyane, ce fameux imposteur dont il raconte l'histoire un peu à sa manière.

26 et 27. — La brochure de M. R. Darmezin : *Précis de radiographie dentaire, suivi de Notes sur l'endodiascopie*, marque peut-être un empiètement nouveau des dentistes dans le domaine de la chirurgie. Du moins, cela semble ressortir de la Préface, écrite pourtant par un médecin spécialisé dans la thérapeutique électrique : car les fractures des maxillaires, les kystes, les abcès dentaires, qu'on veut leur apprendre à reconnaître ne sont point de leur compétence, et il serait, à mon avis, dangereux pour les patients d'exciter les dentistes à soigner des affections qui peuvent être parfois d'une extrême gravité. Cette réserve faite, je n'ai aucune peine à reconnaître que l'exposition faite, par M. Darmezin, des applications de la radiographie aux affections du squelette buccal, est fort claire et essentiellement pratique. — Le Dr Sauvez a cru devoir publier, pour la plus grande utilité des praticiens, le rapport présenté au congrès de Saint-Louis sur *l'Anesthésie locale pour l'extraction des dents*. C'est en somme l'apologie de la cocaïne en tant qu'agent insensibilisateur, et la démonstration de sa

supériorité sur tous les autres. La terreur qu'elle suscite encore dans le public médical, la méfiance qui entoure déjà une substance nouvelle, la stovaïne, dont il est également question dans le rapport du Dr Sauvez, ont pour cause l'ignorance de la technique à employer, les accidents, relativement nombreux, qui ont été la suite de cette inobservance de technique, et parfois, aussi, l'exagération extrême des doses. L'auteur décrit minutieusement la méthode, avec une compétence parfaite, nous montre tous les avantages qu'elle peut offrir à l'opérateur ; enfin, il fait connaître la stovaïne, le nouvel anesthésique qui dans un avenir prochain se sera à peu près complètement substitué à la cocaïne.

28, 29 et 30. — Les deux volumes : *Saint-Gervais de 1805 à 1905*, du Dr L. Petit, et *Vichy. Étude clinique des indications et contre-indications*, des Drs Lambert et Raymond, ont pour but de donner aux médecins des renseignements précis sur les maladies qui peuvent être guéries, ou tout au moins soulagées, par l'emploi judicieux des eaux de ces deux stations bien connues. Ils ont été rédigés avec toute la rigueur scientifique voulue et ne sont point empreints de ces exagérations qui ont plus contribué que le nonchaloir des médecins à l'abandon de beaucoup de nos stations thermales aux eaux pourtant aussi efficaces que celles de telles villes en vogue de la Suisse et de l'Allemagne, et, à coup sûr, bien plus nombreuses et variées. — *La Cure thermale à Bourbonnes-les-Bains*, qui en est à sa cinquième édition, présente de nouveau au corps médical, comme aussi aux baigneurs obligés d'aller dans cette station, tous les renseignements désirables, et une étude des moyens d'action dont les thermes de la ville disposent. Dr L. de Sainte-Marie.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, par Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader (n° 46. *Asie Mineure et Caucasie*). Paris, Hachette, 1905, in-folio, 2 fr. — 2. *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de Paul Joanne. T. VII et dernier. Paris, Hachette, 1905, in-4 à 3 col., paginé 4157 à 5469, avec 468 grav., dans le texte et 16 cartes ou plans en couleurs hors texte, 40 fr. — 3. *Introduction à la Géographie de la France*, par Élisée Reclus. Paris, Hachette, 1905, in-4 de iv-clxiii p. à 3 col., avec 76 fig. et 2 planches et gr., 5 fr. — 4. *Zigzags en France*, par Henri Boland. Paris, Hachette, 1905, in-16 de viii-329 p. avec grav., 4 fr. — 5. *Au Poteau frontière*, par Paul Flamant. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 95 p., 1 fr. — 6. *Heures de Corse*, par Jean Lorrain. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 120 p., 1 fr. — 7. *L'Ombrie. L'Ame des cités et des paysans*, par René Schneider. Paris, Hachette, 1905, in-16 de viii-274 p., 3 fr. 50. — 8. *La Roumanie contemporaine*, par André Bellessort. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 304 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 9. *Du Kremlin au Pacifique*, par Georges Ducrocq. Paris, Champion, s. d. (1905), in-8 de 147 p., avec 75 grav., 2 fr. 50. — 10. *En zigzag de Singapour à Moscou, notes de route*, par Jean de Nettancourt-Vaubecourt. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Extrême-Orient. Chine, Japon, Russie*, par Albert Métin. Paris, « Pages libres », 1905, in-18 de 127 p., 1 fr. 50. — 12. *En Mandchourie*, par Georges de la Salle. Paris, Colin, 1905, in-18 de 275 p., 3 fr. 50. — 13. *Au Siam, journal de voyage*, par M. et Mme Émile Jottrand. Paris, Plon-

Nourrit, 1905, in-18 de 539 p., avec plan, 4 fr. — 14. *En Asie centrale. Turkestan Thibet, Cachemire, 1903*, par le capitaine Angoinieur. Paris, Leroux, 1904, in-8 de 121 p., avec carte et grav., 2 fr. 50. — 15. *L'Inde contemporaine et le Mouvement national*, par Ernest Piriou. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 275 p., 3 fr. 50. — 16. *Souvenirs d'un voyage en Palestine*, par Élisabeth de Boutiny. Paris, Poisson, 1905, in-12 de 298 p., avec cartes, 3 fr. 50. — 17. *Coins d'Égypte ignorés*, par Albert Gayet. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de xvii-305 p., 3 fr. 50. — 18. *Aux oasis d'Algérie et de Tunisie*, par Eugène Gallois. Paris, librairie de l'Office colonial, s. d., in-18 de 121 p., avec grav. — 19. *Annuaire du Maroc*, par Albert Cousin et Daniel Saurin. Publié sous le patronage du Comité du Maroc (1re année, 1905). Paris, s. d., in-8 de 502 p., avec cartes, plans et grav., 8 fr. — 20. *Notes de voyage au Maroc*, par A. Brives. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 39 p., avec carte, 1 fr. — 21. *Mission dans le Maroc occidental (automne 1904)*. Rapport au Comité du Maroc, par Paul Lemoine. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 224 p., avec cartes, coupes et grav., 3 fr. — 22. *Le Maroc septentrional. Souvenirs et impressions (été 1904)*, par Ch. René-Leclerc. Alger-Mustapha, Impr. algérienne, 1905, in-18 de xvi-279 p., avec 21 grav. et une carte, 3 fr. 50. — 23. *Madagascar par provinces*, par A. Durand. Paris, Garnier, s. d., in-4 de 42 p., avec 8 cartes en couleurs et de nombr. grav., cartonné, 2 fr. — 24. *Trois ans au Klondike*, par Jeremiah Lynch ; trad. de l'anglais, par Paul Lefèvre. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 303 p., avec 24 photographies et une carte, 6 fr. — 25. *L'Impérialisme américain*, par Henri Hauser. Paris, « Pages libres », 1905, in-18 de 127 p., 1 fr. 50.

1. — La carte d'Asie en dix feuilles, dont le bureau cartographique de la librairie Hachette a commencé la publication dans l'*Atlas universel de géographie* de MM. Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader, vient de s'augmenter de la feuille relative à l'*Asie Mineure* et à la *Caucasie*. Cette belle carte, le nº 46 de l'*Atlas*, — dressée par MM. G. Bagge et D. Aïtoff avec le soin et la conscience qui se retrouvent dans tous leurs travaux, — présente, au point de vue du relief du sol et de l'hydrographie, toute l'approximation qu'il est possible actuellement, au milieu de notions divergentes et contradictoires, de donner à une carte de la Turquie d'Asie ; elle a été dressée à l'aide de nombreux documents cartographiques, de valeur fort inégale, dont la notice contient la très précieuse et très précise énumération ; quant à la nomenclature, elle a été rédigée d'après une liste des communes de l'Asie Mineure établie par le Bureau de statistique de l'administration de la Dette ottomane, et d'après l'ouvrage méritoire de Vital Cuinet sur la Turquie d'Asie. Ainsi a pu être donnée une carte qui n'est certes pas définitive, mais qui marque un réel progrès sur les travaux antérieurs, et qui, sans prétendre encore à la perfection, est néanmoins en droit de se dire plus proche de la perfection que toutes les cartes précédentes ; sans doute, après l'avoir étudiée, le professeur W. M. Ramsay ne répètera plus ce qu'il écrivait il y a deux ans, dans son article sur la Cilicie, Tarse et la passe du Grand Taurus, qu' « il n'existe pas encore une seule bonne carte générale de l'Asie Mineure. »

2. — Entre le moment où le regretté comte de Bizemont rendait compte, à cette place même, du premier volume du *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié sous la direction de M. Paul Joanne, et l'heure où nous en avons reçu le tome septième et der-

nier, quinze années se sont écoulées, au cours desquelles la maison Hachette n'a pas cessé de travailler à donner à cette importante publication plus de valeur, plus de précision, plus d'ampleur dans les informations. Aussi constatons-nous, ici encore, ce qu'on remarque dans le *Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet, c'est-à-dire plus de concision dans les premiers volumes que dans les derniers; plus on va, plus les articles, — je parle des grands articles, — s'étendent et prennent l'allure de véritables études, admirablement ordonnées et soucieuses de ne rien omettre d'essentiel (seule, la bibliographie a été laissée de côté, je ne sais pourquoi), tandis que les articulets se multiplient et fournissent de précieuses indications complémentaires des indications plus générales contenues dans les articles d'ensemble. Ce sont là des remarques que nous avons eu déjà l'occasion de formuler naguère; il convient de les répéter aujourd'hui à propos du tome VII du *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, en indiquant que la critique, — si critique on y trouve, — porte sur les premiers volumes, beaucoup plus brefs et moins développés, d'un répertoire excellent et auquel les géographes devront recourir autant qu'aux volumes du grand *Dictionnaire* commencé par M. Vivien de Saint-Martin, et achevé par M. Rousselet. Que d'informations on y rencontre, non seulement sur les localités, mais sur les départements, et surtout sur la géographie physique de notre beau pays! J'avoue, pour ma part, avoir lu avec passion, dans le tome VII, — le seul dont il me faille parler aujourd'hui, — une foule d'articles relatifs à des points dont j'avais conservé un vivant souvenir, et que j'ai toujours souhaité pouvoir étudier à loisir; tel est, par exemple, cet admirable fond de la vallée du Giffre, à propos duquel les deux articles *Sixt* et *Tanneverge* du tome VII (il va de SÉA à Z) fournissent de si intéressantes indications; tels encore ce massif de la Tournette et ce Semnoz, qui n'ont laissé indifférent aucun des visiteurs du lac d'Annecy. L'article consacré à *Versailles* est excellent de tous points, et je n'ai pas à faire l'éloge des monographies départementales très nombreuses (on en compte quinze) dans ce dernier volume du *Dictionnaire géographique de la France*. Qu'il me soit seulement permis de signaler, comme d'une information particulièrement précise et souvent neuve, les excellents articles de M. Émile Belloc sur les Pyrénées; les persévérantes explorations de ce savant si modeste et si consciencieux lui ont permis d'écrire une série de notices de dimensions diverses, mais également utiles pour les travailleurs et pour les touristes. — Est-ce à dire qu'on trouve tout ce qu'on cherche dans le *Dictionnaire* publié sous la direction de M. Joanne? J'y ai, pour ma part, inutilement cherché l'explication de l'expression « Fontaines d'Ugine » au mot *Ugine;* et, au mot *Troô*, la mention des vieilles peintures murales de

la chapelle de Saint-Jacques des Guérets ; mais ce sont les seules lacunes que, jusqu'à présent, je puisse y signaler. — Ce que je dois signaler aussi, c'est l'intérêt pittoresque et documentaire de la merveilleuse série d'illustrations semées à profusion dans ce volume ; quelle belle collection de paysages, de types et de monuments ! Et comme on a plaisir à la regarder et à l'étudier ! Tout concourt donc, texte, gravures et cartes, à faire du tome VII et de l'ensemble du *Dictionnaire géographique et administratif de la France* un remarquable instrument de travail ; puisse la maison Hachette, à qui nous devons ce précieux répertoire, comme nous lui en devons tant d'autres, se souvenir que la France européenne n'est plus toute la France, que nos possessions d'outre-mer doivent être aussi connues que la mère-patrie, et que, par conséquent, le travail de M. Paul Joanne doit avoir pour complément un « Dictionnaire géographique et administratif des colonies françaises. »

3. — En attendant ce dictionnaire complémentaire, voici le complément du *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, je veux dire l'importante *Introduction à la Géographie de la France*, annoncée dès le début du *Dictionnaire* ; elle est signée d'Élisée Reclus, dont nous avons mentionné la mort toute récente, et elle constitue le dernier ouvrage auquel ce savant ait pu donner tous ses soins. Ouvrage est bien le mot qui convient, puisque cette « Introduction » (sans compter les listes de « Divisions administratives ») ne comporte pas moins de 153 pages in-4 à trois colonnes de petit texte. Élisée Reclus y a mis toute sa science, tout son talent d'écrivain, tout son art de composition, et a su y montrer d'une manière admirable quels rapports unissent la forme générale de la France et l'histoire de ses habitants. C'est donc là quelque chose de tout à fait différent du tome II de la *Nouvelle Géographie universelle*, un travail pour lequel Élisée Reclus a sans aucun doute utilisé les pages que naguère, avec son frère Élie, il avait écrites sous le même titre en tête du *Dictionnaire géographique de la France ;* mais combien il les a modifiées, et combien y a-t-il ajouté ! — L'œuvre, comme autrefois, se divise en deux parties : une large esquisse géographique précède la partie statistique, et permet de la lire avec fruit, de replacer tous les faits démographiques dans leur milieu géographique, donc de les expliquer et de les comprendre. Des cartes, des graphiques, des tableaux éclairent le texte et le complètent, et achèvent d'en faire une remarquable encyclopédie géographique française. En vérité, cette *Introduction à la Géographie de la France* en est le couronnement, et un admirable couronnement, tel que M. P. Joanne n'en pouvait pas rêver de plus beau pour le précieux instrument de travail qu'est son beau *Dictionnaire de la France*.

4. — M. Henri Boland fut, dans la rédaction du *Dictionnaire de la*

France, comme dans celle des *Guides*, l'un des principaux collaborateurs de M. P. Joanne; il continue la même œuvre de vulgarisation et de diffusion géographique en publiant dans chaque numéro de la *Revue mensuelle du Touring-Club* un article dans lequel il fait connaître « une combinaison de voyage digne de fixer l'attention du public. » Ses vingt premiers articles parus dans cette Revue viennent d'être groupés en un volume de *Zigzags en France* que nous ne saurions trop recommander aux lecteurs du *Polybiblion* ; sur les Alpes et les Pyrénées françaises, le Massif central et les Ardennes, les côtes de la Provence et celles de la Bretagne, sur la Corse et l'Algérie, sur le grand-duché de Luxembourg, etc., vous trouverez des pages pleines de verve et d'entrain, des descriptions géographiques excellentes, des renseignements pratiques d'une précision minutieuse et d'une exactitude inestimable. Aussi est-ce un livre à emporter toujours avec soi, — un précieux conseiller et un aimable compagnon de route, — que cette première série des *Zigzags en France*, où nous avons seulement regretté de ne rien trouver sur cet admirable pays français qu'est, en dépit des conventions diplomatiques, l'Alsace-Lorraine.

5. — Quelle admirable littérature de voyage aussi bien que d'imagination nous possédons sur cette belle province ! et cette littérature augmente chaque jour : je n'en veux pour garants que l'excellent livre de M. Hinzelin, dont nous avions occasion de faire l'éloge hier encore, et le petit volume, tout vibrant d'émotion patriotique, de douleur et de pitié, publié par M. Paul Flamant dans la collection des *Scripta brevia* sous le titre : *Au Poteau frontière*. Si, dans son Avant-Propos, relatif à « la cassure », — au Rhin, — le souci de l' « écriture » apparaît encore çà et là, il n'en est plus ainsi dans le corps même du livre : là, comme le dit si bien M. Maurice Barrès dans sa Préface, l'auteur a disparu, et il n'en est resté qu'un homme, un patriote, « sentant l'honneur et la poésie de la Lorraine,... comprenant les sonneries des cloches captives. » Lisez cette description à trois époques différentes, — au printemps, en août et à l'automne de l'année 1904 — des « champs d'agonie », Gravelotte, Mars-la-Tour, Saint-Privat : c'est une des plus émouvantes qui soient, et elle vous fera aimer davantage encore les provinces perdues. Aussi ceux qui leur conservent, au plus profond du cœur, le culte que doit leur garder tout bon Français, remercieront-ils M. Paul Flamant d'avoir écrit *Au Poteau frontière*.

6. — A la collection des *Scripta brevia* appartiennent également les *Heures de Corse* de M. Jean Lorrain ; est-ce parce que nous les avons lues aussitôt après le petit livre de M. Paul Flamant que nous avons eu peine à en prendre entièrement connaissance ? Peut-être ; toujours est-il que nous n'y avons rien trouvé que de la littérature et du reportage, et que, par conséquent, notre déception a été grande. Ni

les beaux paysages qu'a vus M. Jean Lorrain, ni les souvenirs qu'il lui a été donné d'évoquer en visitant par deux fois la maison où est né Napoléon, ni le spectacle des voceratrices n'ont tiré notre auteur de son éternelle impassibilité, de son scepticisme littéraire, de son égotisme. « Quel littérateur vous faites ! » lui dit quelque part un de ses interlocuteurs ; et c'est ce que, après avoir terminé les *Heures de Corse*, nous sommes également tenté de dire à M. Jean Lorrain.

7. — Pas plus que le petit volume de M. Jean Lorrain, *l'Ombrie*, de M. René Schneider, n'est un livre où les géographes qui se soucient de « tectonique » et de « géomorphogénie » trouveront à glaner la moindre phrase ; mais, par contre, les touristes soucieux du pittoresque aussi bien que des souvenirs du passé pourront, soit avant un voyage en Ombrie, — pour préparer leur itinéraire, — soit après, — pour raviver leurs impressions, — le lire avec profit. C'est que M. René Schneider, dédaigneux des études scientifiques et aussi, semble-t-il, des phénomènes physiques les plus connus, — il paraît (p. 35) ignorer que des tempêtes, et même des plus dangereuses, peuvent surgir sur de tout petits lacs, — s'attache exclusivement à évoquer « l'âme des cités et des paysages » ; à deux reprises différentes, en automne d'abord, au printemps ensuite, il a visité l'Ombrie, assez rapidement peut-être, mais néanmoins assez attentivement pour se pénétrer du charme des paysages du pays, pour en voir les villes principales et en étudier les souvenirs antiques et les monuments artistiques ; dans l'intervalle, en France, il s'était entouré de tous les livres relatifs à l'Ombrie, des *Fioretti* aussi bien que des historiens du moyen âge et de la Renaissance et des auteurs contemporains, et avait complété avec leur aide ses impressions et ses admirations premières ; aussi a-t-il pu, au cours de son second voyage, écrire un livre plein de faits de tout genre, en même temps que de fraîcheur et de vie. Sur Pérouse, sur Assise, sur Spolète, M. Schneider n'a pas tout dit, sans doute ; mais il ne l'a pas voulu, et il a eu tout à fait raison. Mieux vaut ne retenir qu'un certain nombre de choses, et « donner là-dessus carte blanche à sa sensibilité », a très justement écrit M. Schneider ; en mettant ce principe en pratique, il a composé sur l'Ombrie un livre qui charme et qui instruit à la fois.

8. — Avec M. André Bellessort, nous irons plus loin que l'Ombrie, mais beaucoup moins loin que nous ne l'avons fait naguère ; la Roumanie, « le mieux organisé peut-être des nouveaux États de l'Europe orientale, » a été en effet le but de son dernier voyage, au cours duquel l'auteur a recueilli nombre d'impressions vivantes, subi le charme particulier du pays qu'il visitait, et ressenti une réelle affection pour le peuple qu'il étudiait. « Qu'une nationalité se soit créée en plein XIXe siècle, que sept millions d'êtres humains aient retrouvé l'idée de la patrie, c'est à coup sûr (écrit-il quelque part) un spectacle intéres-

sant et réconfortant. » Aussi comprend-on parfaitement que M. Bellessort ait rapporté de son récent voyage les sympathies dont déborde *la Roumanie contemporaine*; en Valachie comme en Moldavie et dans la Dobroudja, il a trouvé matière à des observations et à des constatations bien faites pour l'émerveiller. Voici un pays « sans traditions, sans héritage, peu capable de se suffire à soi-même, créé de toutes pièces par la volonté de ses hommes politiques (p. 12); n'est-ce pas là un spectacle peu banal et digne de retenir l'attention, surtout à l'heure présente? « A ce moment même où, chez les anciennes nations, l'idée de Patrie a besoin de trouver des défenseurs, où des snobs et des égarés fredonnent l'*Internationale*, où des rhéteurs vieillis dans l'emphase font le geste d'abaisser les frontières, « voici, dit encore M. Bellessort (p. 16), des frontières qui s'élèvent, des tranchées qui se creusent, des agglomérations qui s'organisent, des rivalités nationales qui se hérissent et se fortifient. » La chose est vraiment curieuse et mérite qu'on s'y arrête, et voilà précisément ce qu'a fait notre observateur, avec son intelligence et son talent coutumiers, en même temps qu'avec une admiration et une affection non dissimulées pour la Roumanie. Qu'il en étudie le passé ou le présent, les paysages de montagne ou ceux de plaine, la question juive ou la question coloniale, — car c'est une véritable colonie que la Dobroudja devrait être pour la Roumanie, — M. Bellessort montre la même bienveillance à l'égard d'un pays et d'un peuple qui l'ont charmé, et dont d'ailleurs les grandes qualités sont incontestables. Mais n'est-il pas parfois un peu trop optimiste? Bien fin qui pourra l'affirmer, car M. Bellessort manie trop bien l'ironie pour ne pas s'en servir à l'occasion ; lisez, s'il vous arrive d'en douter, les pages relatives au bel établissement fondé à Galatz par les religieuses françaises de Notre-Dame de Sion (p. 247-251), mais donnez-les surtout à lire à ceux qui osent nier les services rendus à la France en Orient par nos congrégations.

9. — Les qualités d'observation pénétrante et sympathique à la fois, de sentiment et de style que nous avions louées naguère dans le premier livre de M. Georges Ducrocq, nous les retrouvons aujourd'hui dans ses notes de voyage intitulées : *Du Kremlin au Pacifique*. Entre Moscou et Vladivostock et Port-Arthur, ce n'est pas de sa future relation de voyage que s'est, comme tant d'autres, préoccupé notre jeune auteur ; il a préféré ouvrir les yeux tout grands, regarder attentivement autour de soi, — les indigènes plus encore peut-être que les Russes, — et il ne s'est décidé à prendre la plume que lorsqu'un paysage, une scène de mœurs, une impression vivement ressentie lui en imposaient en quelque sorte la nécessité. De là une série de tableaux de genre, vivement croqués et lestement troussés ; de là des notes et impressions qui se lisent très vite et sans fatigue, qui, parfois, font

légèrement sourire, et très fréquemment penser. Vous seriez tentés, au premier moment, de les estimer de simples commentaires des très jolies photographies qui ornent *Du Kremlin au Pacifique* ; mais il n'est pas besoin d'être grand clerc pour constater que les photographies sont bien plutôt de simples accessoires d'un texte qui, sans paraître y prétendre, est aussi instructif qu'agréable.

10. — Plus loin encore en Extrême-Orient nous entraîne pour débuter, M. Jean de Nettancourt-Vaubecourt ; c'est en effet à Singapour seulement qu'il commence à transcrire de son carnet les « notes de route » qu'il publie sous le titre de : *En zigzag de Singapour à Moscou*. Java, notre Indo-Chine, l'estuaire de Si-Kiang et la vallée du Yang-Tsé, le Japon et la Corée, voilà les principales étapes de son voyage sur les côtes asiatiques de l'Océan Pacifique, dont il s'est définitivement éloigné à Pékin pour regagner ensuite Paris en wagon par le chemin de fer de Mandchourie et par le Transsibérien. M. de Nettancourt-Vaubecourt, dont les dernières étapes sont à peu près les mêmes que celles sur lesquelles a insisté M. Georges Ducrocq, a vu autour de lui bien des choses intéressantes ; il les décrit telles qu'il les a vues, de manière très agréable, les datant quand elles se sont modifiées depuis son passage, — tout récent pourtant, — s'attachant à faire de son livre, à l'occasion, un véritable document. C'est à quoi il est parfaitement arrivé ; les uns iront chercher dans ces attachantes notes de route des renseignements sur l'œuvre de nos missionnaires en Extrême-Orient ; d'autres lui demanderont des indications sur l'œuvre russe en Mandchourie en l'année 1903 ; tous y trouveront, pour l'objet spécial de leurs études, des informations précises, le résumé fidèle de ce qu'a vu l'auteur.

11. — Des « Études sur la politique extérieure des États » que publient les « Pages Libres », la quatrième est consacrée à la question d'*Extrême-Orient*, dont MM. G. Ducrocq et de Nettancourt-Vaubecourt sont allés, comme bien d'autres, étudier sur place les éléments. Elle se divise en deux parties, dont la première présente une esquisse très largement tracée du monde jaune (Chine et Japon), jusques et y compris la guerre sino-japonaise, dont les dernières pages (intitulées « Partage ou Porte ouverte ») contiennent un rapide exposé des progrès réalisés par la Russie en Extrême-Orient et des événements des toutes dernières années. M. Albert Métin, dont on connaît le talent d'exposition, a su demeurer impartial entre les deux belligérants, bien qu'il soit japonophile. « On s'imagine, écrit-il quelque part, tout naturellement qu'un peuple ennemi de la Russie doit représenter le progrès. » Cette opinion est-elle bien fondée ? L'avenir le démontrera. Je ne serais cependant pas étonné que le Japon réservât un jour plus d'une surprise à ses admirateurs ; mais cela ne m'empêche nullement

de signaler l'*Extrême-Orient* de M. Métin comme un des meilleurs volumes capables de mettre très rapidement les lecteurs au courant de la question la plus grave de l'heure présente.

12. — De cette question, le public comprend l'importance ; aussi lit-il avidement les ouvrages qu'il pense devoir le renseigner, et la littérature qu'a fait naître la guerre russo-japonaise est-elle déjà très considérable ; nombre de reporters envoyés par tel ou tel journal, soit du côté russe, soit du côté japonais, soit encore dans un des pays belligérants, assurés d'être lus, se sont empressés, dès leur retour en France, de réunir leurs impressions de voyage, et de publier en volume leurs correspondances. De là sur le Japon, sur la Russie, sur la Corée, sur la Mandchourie de nombreux ouvrages, parfois superficiels, mais toujours vécus, c'est-à-dire intéressants. L'un des meilleurs — peut-être le meilleur — de ces livres est celui de M. Georges de la Salle : *En Mandchourie*. Parti de France le 22 avril 1904, arrivé en Mandchourie vers la fin de mai, reparti de Kharbine le 6 décembre et rentré à Paris le 25, M. de la Salle a séjourné six mois sur le théâtre des hostilités, et a vu cette période de la guerre dont les faits les plus marquants sont les batailles de Ouafango, de Liao-Yang et du Cha-Kho. Ces faits, M. de la Salle est loin de les avoir tous vus, mais du moins en a-t-il vu quelques-uns, d'une manière partielle, et ceux-là, il les a supérieurement observés et décrits. Lisez, en particulier, son admirable récit du combat du Cha-Kho ; je connais peu de descriptions de batailles aussi captivantes et émouvantes. M. de la Salle a le don de la vie ; avec lui, les personnages agissent, parlent, pensent devant vous comme ils l'ont fait dans la réalité ; mais, hélas ! combien peu sont vraiment sympathiques ! et quel singulier monde que celui dont, sur les derrières de l'armée russe, M. de la Salle a vu tant de lamentables spécimens ! On s'explique ainsi quelles énormes difficultés a dû surmonter le général Kouropatkine, et les désastres de nos alliés, et bien des faits qui eussent été, il y a quelques mois, légitimement tenus pour invraisemblables. Mais ce n'est pas là simplement ce dont le livre de M. G. de la Salle fournit l'explication. Sur l'influence des missionnaires français en Mandchourie (p. 154), sur l'œuvre russe dans ce pays, on y trouvera, exposées en style alerte et châtié, les indications les plus intéressantes et les plus précises. Et encore ne parlé-je point de pages aussi charmantes que celles dans lesquelles M. de la Salle raconte comment il a conquis *sa rue* (p. 203-207), ni de considérations très justes, relatives aux transformations qu'il conviendrait de faire subir à notre armée (p. 251-257).

13. — Il est très instructif, en même temps que très amusant, le journal du voyage ou plutôt du séjour que M. et Mme Émile Jottrand, deux Belges, ont fait *Au Siam* du 23 octobre 1898 au 28 février 1902.

Venu au Siam pour y exercer des fonctions d'ordre judiciaire, M. Jottrand y a mené entre les deux dates qu'on vient de lire, soit à Bangkok même, soit à Korat, la vie des fonctionnaires européens au service de l'empire, remplissant très consciencieusement ses fonctions, participant en même temps aux réceptions officielles et aux distractions mondaines, et observant avec soin tout ce qui se passait autour de lui, tandis que Mme Jottrand, non contente de partager l'existence de son mari, n'examinait pas avec moins d'attention ce qu'il lui était donné de voir. Mais n'est-il pas utile de noter, alors qu'elles sont encore vives, les impressions ressenties? Voilà pourquoi M. et Mme Jottrand ont tenu un véritable journal de leur séjour au Siam, sans aucune prétention littéraire ni scientifique, sans songer qu'ils pourraient un jour publier leurs impressions. Des amis d'Europe, à qui ce journal fut communiqué, ont décidé ses auteurs à l'imprimer, et nous ne pouvons que nous en féliciter, car c'est ici un livre de bonne foi, très attrayant et plein de renseignements du plus grand intérêt sur les plantes, les animaux et les habitants du Siam, sur les monuments de Bangkok, sur les mœurs, coutumes et usages des Siamois, que ses fonctions mettaient M. Jottrand à même de bien connaître. Il m'a paru, — peut-être à tort, — que les auteurs de *Au Siam* n'étaient pas doués à l'égard de la France d'une sympathie exagérée, que certaines de leurs expressions n'étaient pas d'une langue irréprochable et décelaient l'origine des deux rédacteurs de ce journal (par exemple, « il y a *assez bien* de jeunes filles », p. 518); mais qu'importe! Leurs observations fines et sagaces, leurs descriptions minutieuses et attrayantes, les idées qu'ils nous donnent sur les « choses » du Siam, sur la société indigène et même sur la société européenne, — parfois assez singulière, — du pays sont trop intéressantes pour que nous nous avisions d'aller, pour quelques vétilles de style, chercher aux deux auteurs une sotte et pédante querelle.

14. — En l'année 1903, le capitaine Anginieur a voyagé en plein cœur de l'Asie centrale; il a passé, en compagnie d'un Américain, M. Crosby, du Turkestan au Cachemire, à travers la partie la plus occidentale du Thibet. Ce lui a été l'occasion d'ajouter quelques données nouvelles à notre connaissance géographique des pays qu'il a visités, de traverser le désert Aksaï-Tchin, ce qui n'avait pas encore été fait, et de découvrir les sources, tout au moins permanentes, du Karakach; mais là réside le seul intérêt de ce voyage. Le pays est entièrement dépourvu de ressources, inhabité et inhabitable, et ne peut avoir aucun avenir. Est-ce une raison pour laisser de côté le petit livre du capitaine Anginieur? Nullement. *En Asie centrale* contient, en effet, sous une forme concise et même un peu sèche, d'utiles indications géographiques, sans compter un appendice politique, plein de vues très justes

et aussi actuel que possible, sur « l'Angleterre et la Russie en Asie centrale », et par conséquent sur une des faces de la question d'Extrême-Orient que n'envisage aucun des ouvrages dont nous avons parlé tout à l'heure.

15. — Au Cachemire, qu'a visité en dernier lieu le capitaine Anginieur, nous touchons déjà cette grande péninsule de l'Hindoustan, si étudiée et cependant encore si imparfaitement connue, à laquelle M. Ernest Piriou vient de consacrer un volume qui mérite d'être rapproché du livre encore récent de M. Paul Boell intitulé : *L'Inde et le Problème indien.* On trouvera, dans ce travail sur *l'Inde contemporaine et le Mouvement national,* une foule de documents recueillis sur place et puisés aux meilleures sources, je veux dire, — dans la circonstance, — non pas dans des rapports officiels et optimistes, mais dans de longs entretiens avec les indigènes et les Anglo-Indiens, dans les délibérations du Congrès national des Indes de 1900, — congrès auquel l'auteur a eu la bonne fortune d'assister, — etc. Les différents chapitres de l'ouvrage de M. E. Piriou, au total, contiennent chacun non seulement des renseignements exacts sur l'Inde urbaine comme sur l'Inde rurale, sur la société nouvelle et l'opposition musulmane comme sur la situation économique, — mais aussi d'utiles enseignements ; il nous invite à ne pas trop admirer sans examen le système adopté dans l'Inde par les Anglais (p. 162-163); nous montre pourquoi l'application de ce système serait nuisible à notre Indo-Chine ; nous explique comment il y a dans l'Inde anglaise plus de fonctionnaires qu'on ne le dit généralement (p. 210-211). Sans doute, cet ouvrage n'est pas toujours parfaitement composé, — nous y avons noté bien des répétitions, — ni impeccablement écrit ; il n'en mérite pas moins pour les enseignements qu'il contient, pour les erreurs qu'il rectifie, d'être soigneusement étudié. Son auteur a rempli à la lettre, — et il convient de l'en féliciter, — les intentions du généreux fondateur de ces « bourses de voyage autour du monde », de l'une desquelles a bénéficié M. Piriou.

16. — Comme M. et Mme Émile Jottrand, Mlle Élisabeth de Boutiny a eu raison de se laisser convaincre de publier ses *Souvenirs d'un voyage en Palestine,* et de faire connaître à ceux qui n'ont pas eu le privilège d'y participer les différents épisodes du pèlerinage accompli par elle à Jérusalem sous les auspices du « Comité de Terre-Sainte » entre le 2 mai et le 12 juin 1903. Parente d'un des savants français qui, au XIXe siècle, ont le plus participé à l'étude du passé de la Palestine, préparée par ses lectures et par un voyage antérieur à tirer un excellent parti du pèlerinage qu'elle exécutait en 1903 pour la seconde fois, Mlle de Boutiny ne pouvait pas ne pas écrire un livre intéressant ; et très intéressants sont en effet ses *Souvenirs d'un voyage en Palestine.* Descriptions de paysages et de monuments, souvenirs historiques et archéo-

logiques, évocations des grands faits de la Bible et de l'Évangile, parfois même des légendaires traditions religieuses de la Provence, se rencontrent à chaque page dans ce volume empreint d'une foi profonde et plein des pensées chrétiennes les plus nobles et les plus élevées. Un plan de Jérusalem et une carte des environs de cette ville illustrent ce volume, qui se vend au profit des œuvres de Terre-Sainte, et dont nous ne saurions dire trop de bien si nous n'y avions pas relevé çà et là (p. 5, 9, 17, 134) certaines allusions regrettables, à notre avis, à la politique intérieure de la France. En Palestine, — Mlle de Boutiny l'a elle-même constaté (p. 168), — en face de l'étranger qui nous jalouse et qui épie impatiemment le moment de profiter de nos fautes, les représentants officiels de la France agissent toujours comme si notre pays était la grande nation chrétienne et la fille aînée de l'Église; facilitons-leur l'accomplissement d'une lourde tâche ! et, dans un livre que les étrangers liront peut-être autant que les Français, ne faisons allusion ni à nos divisions ni à nos fautes ! En ne se montrant à nous que sous leurs beaux côtés, nos rivaux se montrent très bien inspirés ; nous ferions bien, dans un intérêt patriotique, de suivre cet excellent exemple !

17. — Par dessus l'isthme de Suez, gagnons maintenant la vallée inférieure du Nil, et prenons pour guide, dans nos excursions à des *Coins d'Égypte ignorés*, l'homme qui, depuis longtemps, les étudie avec une conscience, une persévérance et une érudition admirables, M. Albert Gayet. Avec lui, nous éviterons les chemins frayés, les villes que visitent et admirent les touristes enrégimentés par Cook, les marchands de fausses antiquités et les danses du ventre ; écartant la foule des cicérones et des importuns, nous nous enfoncerons sans nous attarder, d'abord dans le désert, afin de visiter les demeures de ces pieux anachorètes qui ont nom Schenoûdi, saint Jean Lycopolis, saint Macaire, saint Siméon, le moine Moïse, — puis, dans le delta, afin d'y suivre l'itinéraire des croisades de Jean de Brienne et de notre saint Louis. — En 1900 déjà, les visiteurs du pavillon des Missions à l'Exposition universelle, en 1904 les lecteurs du *Tour du monde* avaient pu apprécier la nouveauté et l'intérêt de la seconde catégorie des recherches de M. Gayet ; nous connaissions moins, par contre, certaines des autres explorations entreprises par le savant égyptologue. Mais voici que, grâce aux *Coins d'Égypte ignorés*, nous en comprenons toute l'importance historique et archéologique ; les fouilles d'Antinoë, en particulier, nous font merveilleusement saisir la portée des travaux de M. Gayet et nous permettent de rectifier bien des idées fausses, dues à la lecture de divers romans ; sur le thème de Thaïs, en particulier, que M. Gayet a bien fait de nous rappeler la vérité historique ! Au lendemain de la conversion de la courtisane par le moine Paphnuce, nous déclare avec autorité le savant auteur (p. 87),

« toute passion charnelle était abolie chez la pénitente. Chez l'ascète, rien de tout cela n'avait jamais existé. C'étaient deux chrétiens parfaits, ayant dépouillé toute humanité ; le saint, vivant ses jours en méditations et en extases ; la pécheresse, usant les siens dans le repentir; aussi étrangers, aussi indifférents l'un à l'autre, que s'ils ne se fussent jamais rencontrés. » — Telle est la réalité ; sur combien d'autres points, M. Gayet nous la montre-t-il encore ! Et en même temps, il nous fait des descriptions pittoresques, colorées, pleines de vie, des paysages qu'il a sous les yeux et dont il ressent profondément la beauté ; il nous donne, sur la vie érémitique et le christianisme en Égypte, aussi bien que sur la religion des anciens Égyptiens des détails remplis d'intérêt. Quel dommage qu'un ouvrage si attrayant et si instructif à tous égards soit rempli de fautes typographiques !

18. — Depuis longtemps, M. Eugène Gallois parcourt le monde, en étudiant soigneusement les pays qu'il visite, en fixant par la plume, le pinceau et le crayon ses impressions de géographe et d'artiste. L'Inde, l'Indo-Chine, la Polynésie, la côte occidentale d'Afrique, le Levant méditerranéen ont tour à tour retenu son attention ; le voici qui la porte maintenant sur les oasis situées au sud de notre France africaine. Il résume, dans un joli volume intitulé : *Aux oasis d'Algérie et de Tunisie*, les impressions qu'il a ressenties, les observations qu'il a recueillies au cours d'un voyage dans ces admirables pays, que nous ne connaissons malheureusement qu'en partie, mais dont nous avons conservé un si profond souvenir. Ce souvenir, M. Eugène Gallois a trouvé moyen, en quelques pages très sobres, de le raviver encore ; d'autres, qui ont visité les oasis du sud *algérois*, de l'oued Rirh ou du sud tunisien, éprouveront sans doute, à lire le volume de notre auteur, des sensations de même genre. A ceux qui ont franchi le seuil d'El Kantara et visité les premières oasis sahariennes, nous recommandons donc ce petit livre ; et nous le signalons aussi à ceux qui, sans les avoir vues, voudraient se faire une idée exacte de ce que sont les « îles désertiques » les plus rapprochées de la mer Méditerranée.

19. — A l'extrémité nord occidentale du Maghreb, de l'autre côté de la frontière algérienne, nous voici au Maroc, dont le public français commence seulement, depuis les agissements de l'empereur d'Allemagne, à comprendre la valeur, et de la soumission duquel à notre influence il entrevoit l'opportunité, maintenant qu'on nous la conteste. Rien, mieux que l'*Annuaire du Maroc*, dont MM. Albert Cousin et Daniel Saurin viennent de publier la première année, ne nous paraît susceptible de fournir, à ceux qui s'intéressent au Maroc, des renseignements d'ensemble exacts et précis sur l'empire du Soleil couchant ; il suffit d'ailleurs, pour s'en rendre compte, d'examiner la table des matières du volume. Dans la première partie, les deux auteurs, — à

l'un desquels nous devons déjà une excellente notice sur Tanger, — traitent de la géographie, de l'histoire et de l'organisation politique et administrative du pays, de son armée, des religions, des finances, de l'Europe au Maroc, des ressources de la contrée, des langues qui y sont parlées ; des chapitres contenant des renseignements divers, ou relatifs aux voyages dans l'intérieur et aux principaux groupements français ou étrangers ayant pour objet l'étude et le développement du Maroc complètent cette première partie (p. 1-314), à laquelle font suite des notices sur les villes et les centres (2e partie, p. 345-422), une liste de noms et adresses (3e partie, p. 423-455) et des annonces. Telle est cette première année de l'*Annuaire du Maroc*, publié sous le patronage du Comité du Maroc ; c'est vraiment, — avec ses extraits des meilleurs travaux récents sur le Maroc, sa bibliographie sommaire, ses gravures, ses cartes et plans, — une véritable encyclopédie du Maghreb el Aksa, très complète et très instructive, susceptible sans doute de modifications et d'améliorations (il faudra préciser la bibliographie, mieux corriger les épreuves, etc.), mais déjà très satisfaisante et atteignant pleinement son but.

20 et 21. — A la publication de l'*Annuaire du Maroc* ne s'est pas bornée, depuis six mois, l'activité du Comité du même nom ; voici de lui, en effet, deux excellentes plaquettes, pleines de renseignements inédits d'un très grand prix. L'une, les *Notes de voyage au Maroc*, de M. A. Brives, le savant géologue algérien, résume les résultats du troisième voyage exécuté par l'auteur dans le pays, du mois de janvier au mois de mai 1904 ; elle se divise en deux parties, où M. Brives relate d'abord les principaux épisodes de sa reconnaissance dans le Maroc occidental, puis donne un intéressant aperçu géologique et agricole du pays, en caractérisant ses trois régions naturelles, le massif rifain, les grandes plaines subatlantiques, les chaînes de l'Atlas encadrant la vallée du Soûs. Une carte géologique et agricole complète cette intéressante étude que corrobore, précise et discute parfois le rapport adressé par M. Paul Lemoine, préparateur de géologie à la Sorbonne, sur la mission qu'il a remplie pendant l'automne de l'année 1904 dans la même partie du Maroc. Tandis que M. Louis Gentil, le compagnon de M. de Ségonzac, étudiait le *Bled es Siba*, M. Lemoine parcourait le *Bled Maghzen* et y récoltait d'importantes observations de toute nature. C'est de ce fructueux voyage que la *Mission dans le Maroc occidental* contient le résumé ; M. Lemoine débute par une véritable relation de ses expéditions de Mogador à Marrakech, dans le Glaoui et dans l'Atlas ; puis, après une série de notes instructives sur la population et l'état du pays visité, fait connaître les résultats scientifiques de sa mission. Ses études géographiques sur les régions naturelles qu'il a parcourues, ses rectifications topographiques, ses déterminations barométriques

d'altitude, ses observations géologiques personnelles (sur la tectonique, les phénomènes de capture, les ressources minières possibles) sont d'une très grande valeur et constituent, avec les croquis, les coupes, les photographies qui les accompagnent, une précieuse contribution à la géographie du Maroc occidental, dont les ressources minières paraissent jusqu'à présent assez limitées, et qui semble surtout devoir être un pays de grande culture. C'est ce que les prédécesseurs de M. Paul Lemoine avaient déjà dit ; mais il était bon qu'un savant de sa valeur nous le répétât à son tour, et nous déclarât qu'en utilisant systématiquement et scientifiquement l'irrigation, on arriverait « à faire du Maroc un pays agricole de premier ordre. » Nous n'en sommes malheureusement pas là encore ; du moins des travaux comme ceux de MM. Brives et Lemoine permettent-ils de préparer dès maintenant pour l'avenir un programme rationnel d'action, et c'est pourquoi, au point de vue politique et colonial aussi bien qu'au point de vue scientifique, le Comité du Maroc s'est fait honneur en les publiant.

22. — Le nom de M. Ch. René-Leclerc n'est pas ignoré des lecteurs du *Polybiblion*, qui connaissent déjà de cet Algérien une *Monographie géographique et historique de la commune mixte de la Mina* ; ceux d'entre eux qui pourraient en avoir perdu le souvenir ne l'oublieront plus après avoir lu le livre que cet auteur vient de publier sur *le Maroc septentrional*. C'est un livre sans prétentions, en dépit de son « Introduction géographique », composé par la réunion de lettres adressées durant l'été de 1904 à la *Dépêche algérienne*, au cours ou à la suite d'excursions dans le nord du Maghreb el Aksa, à Mélilla, à Tanger, à Larache, à Fez, à Meknés, à Ceuta, Tétouan et Oudjda. M. Ch. René-Leclerc y décrit, parfois non sans agrément (Cf. la description de la p. 30), ce qu'il a vu en suivant, comme il le dit lui-même, des sentiers battus, en parcourant des régions où sa qualité d'Européen ne mettait point sa personne en danger; il y rapporte ce qu'il a observé, ce que sa connaissance de l'espagnol, de l'arabe et du berbère lui a permis d'entendre et de comprendre, et y intercale des notions succinctes, mais précises sur un certain nombre de faits de l'histoire extérieure du Maroc, des anecdotes amusantes, des traits d'observation intéressants. Malheureusement les épreuves n'ont pas été revues avec tout le soin nécessaire, et M. René-Leclerc n'a pas suffisamment soigné le style de son ouvrage; comment, sans cela, eût-il parlé (p. 60) de juifs qui « causent aux musulmans ? » Aussi l'auteur fera-t-il bien si, comme nous le souhaitons, ce petit volume s'enlève rapidement, d'en reviser soigneusement le texte avant de faire paraître une seconde édition, qui n'aura guère besoin d'être mieux illustrée, mais gagnera beaucoup à être accompagnée d'une carte plus scientifiquement dressée.

23. — Me voici assez embarrassé pour parler du petit livre-atlas de

M. A. Durand intitulé : *Madagascar par provinces* ; c'est « un bon livre, dit M. François Deloncle ; il présente la grande île telle qu'elle est, sans rien omettre, sans rien exagérer. » Dieu me garde de contester le jugement du député de la Cochinchine, mais je ne saurais absolument y souscrire, car j'ai constaté dans l' « abrégé colonial illustré » quelques erreurs fâcheuses dans la partie historique, et ailleurs de singulières insuffisances. Il me semble, quant à moi, que « ce qu'un Français doit savoir pour coloniser », c'est *avant tout* quel est exactement le climat du pays où il souhaite se rendre comme colon; aussi ai-je été fort étonné de trouver seulement, dans le livre de M. Durand, trente-deux lignes sur la climatologie de la grande île (p. 7). N'eût-il pas convenu, — à propos des divisions administratives, ou mieux encore, de la géographie économique de chacune des régions étudiées par l'auteur, — de reprendre, de préciser et de compléter les trop succinctes indications dont je viens de parler? Il n'est pas, en réalité, de géographie économique sans une solide base physique, et de celle-là l'étude des climats est partie très importante. M. A. Durand, — dont nous nous plaisons d'ailleurs à déclarer très intéressantes les cartes économique et idiomatique de Madagascar, — l'a trop oublié dans son atlas, que complètera très heureusement l'ouvrage de même genre, plus développé et plus scientifique, publié en 1901, à l'usage des Malgaches aussi bien que des Français, par les R.R. P.P. Cadet et Thomas.

24. — Depuis longtemps nous n'entendions plus parler du Klondike! Des descriptions de ce district aurifère du Dominion publiées naguère par la librairie française, le livre de M. Auzias-Turenne, celui de M. Léon Boillot, nous en avaient naguère fait connaître la naissance à la vie, l'entrée dans l'histoire de l'humanité ; depuis lors, nous ne savions plus rien de lui. Or c'est précisément ce silence que nous regrettions, et c'est lui que rompt M. Jeremiah Lynch dans ses *Trois ans au Klondike.* Arrivé dans l'Eldorado canadien en 1898, cet auteur l'a quitté à la fin de l'été de 1901 après avoir assisté à une évolution complète, à une transformation presque radicale du pays et de ses habitants, notant d'année en année les modifications qui se produisaient et dans la ville de Dawson, et sur les concessions aurifères, et dans la société du Klondike. Quelles différences entre les vieux pionniers du pays, les braves et honnêtes « pâte-aigre », et, les nouveaux venus, les « cheechakas », dont l'apparence et les manières deviennent d'année en année plus policées! M. Lynch, qui a introduit dans les gisements aurifères du Klondike l'exploitation à la vapeur, a très heureusement indiqué dans son livre, par des anecdotes caractéristiques, par des traits de mœurs topiques, par des faits de toute nature, de quelle manière s'est manifesté le progrès, et les belles gravures qui illustrent son texte concourent, elles aussi, à ce résultat. Ainsi s'explique que le volume inti-

tulé : *Trois ans au Klondike* mérite d'être rapproché de la curieuse étude sur San Francisco publiée naguère par M. C. de Varigny ; comme elle, il constitue un document de premier ordre pour le sociologue et pour l'historien, et c'est en même temps, au point de vue de la géographie économique, un ouvrage de grand intérêt. Mais il est regrettable que le traducteur de M. Lynch ne se soit pas donné la peine, ici de serrer de plus près son texte (p. 177, par exemple, où se trouve contredite une phrase de la p. 176), ailleurs de revoir plus attentivement ses épreuves.

25. — Le petit volume de M. Henri Hauser sur *l'Impérialisme américain* est, comme les autres volumes de la même collection, — les *Études sur la politique extérieure des Etats*, — un livre de pure vulgarisation ; il n'en mérite pas moins de retenir l'attention de nos lecteurs. C'est, en effet, une excellente introduction à des études plus développées ; on y trouvera un résumé très systématique et très précis, dégagé des faits de second plan, de l'histoire politique et économique des États-Unis depuis leur naissance comme nation jusqu'à l'heure actuelle. Après avoir montré dans une première partie que « l'impérialisme américain est la résultante de la croissance américaine » (p. 64), M. H. Hauser retrace l'histoire du développement de cet impérialisme et explique comment, par suite de son développement, la situation internationale des États-Unis s'est trouvée modifiée de fond en comble. Si, à certains points de vue, nous sommes moins optimiste que l'auteur, du moins devons-nous reconnaître la justesse de ses vues sur les modifications qu'entraîneront forcément, à échéance plus ou moins rapprochée, l'accroissement de la population et la naissance de l'esprit conservateur aux États-Unis (p. 115) ; de telles pages, et d'autres encore, font de *l'Impérialisme américain* un excellent petit ouvrage de géographie politique et économique, digne de plusieurs autres de même nature dont nous avons eu, au cours de cette longue revue, occasion de signaler plus ou moins brièvement les mérites.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Histoire du bréviaire, par Dom SUITBERT BÄUMER. Traduction française, mise au courant des derniers travaux sur la question, par Dom RÉGINALD BIRON. Paris, Letouzey et Ané, 1905, 2 vol. in-8 de VIII-440 et 532 p. — Prix : 12 fr.

Ce n'est pas un mince compliment à faire à l'habile traducteur de l'*Histoire du bréviaire* écrite par Dom Bäumer, que de lui dire qu'il a dignement complété, en l'adaptant aux exigences du goût français, la grande œuvre de ce regretté liturgiste si tôt enlevé, en pleine maturité, aux espérances du monde savant. Dom Biron fait, dans son Avant-

Propos, une rapide comparaison entre l'érudition documentaire de son confrère défunt et l'attachante étude sur le même objet de Mgr Batiffol, qui ne manque pas d'une pointe de malicieuse critique, et il semble qu'il s'en soit inspiré pour s'efforcer lui-même de condenser les mérites divers de ces deux courtois adversaires, en empruntant à la langue alerte du second cette qualité de clarté et d'élégance qui manquait peut-être un peu trop à la solide abondance documentaire qui caractérisait le premier. Indépendamment de cet élagage discret, l'œuvre personnelle du traducteur se fait sentir dans des notes portant sur la littérature du sujet, et dans une refonte très détaillée de la table des matières — partie si importante d'un ouvrage de cette nature, — qui laissait autrefois grandement à désirer. Pour qui n'aurait pas eu occasion de consulter l'original allemand ou de lire quelqu'une des innombrables recensions qui en ont été faites, il ne sera pas superflu de donner les grandes lignes de ce magistral travail, aussi intéressant pour le fidèle éclairé, qu'édifiant et instructif pour le ministre de Dieu chargé de célébrer journellement ses louanges par la récitation de l'office divin. L'auteur commence par décrire le bréviaire et rappelle les principes théologiques qui le concernent. Examinant ensuite au point de vue théologique sa formation première et son développement, il trace un admirable tableau de la prière aux différents âges de l'humanité, traversant successivement la période apostolique, celle des Pères, le moyen âge et l'époque moderne, jusqu'aux dernières additions ou modifications apportées par le précédent pontificat. Nous assistons ainsi à l'institution des heures ecclésiastiques, des fêtes primitives, des heures canoniales. Les bénédictins se montrèrent, on le sait, les pionniers persévérants de la liturgie romaine, et, sous leur influence, elle s'implanta jusqu'aux extrémités du monde connu. Peu à peu, grâce à leur zèle et à d'autres facteurs, les textes s'augmentent, le *temps* « en général » et le *temps* « sanctoral » se distinguent de plus en plus sous des influences diverses, jusqu'à ce qu'il soit nécessaire de réduire, puis de réformer. C'est au concile de Trente que la question de la réforme du bréviaire prit une importance considérable, et les Souverains Pontifes Pie IV et Pie V y donnèrent tous leurs soins. Bien vite le fruit de leurs efforts, le « Breviarum Pianum » s'introduisit dans la plupart des églises du rit latin. Sixte-Quint, Grégoire XIV, Clément VIII, Urbain VIII, le corrigèrent et l'enrichirent. Cependant, du XVIIe au XIXe siècle, à côté de ces tentatives de réforme autorisées, d'autres se firent, en particulier en Allemagne et en France, en dehors des principes traditionnels et contrairement au droit ecclésiastique. Au concile du Vatican, de nouveaux plans de réforme étaient présentés par les Français, les Allemands, les Canadiens, les Italiens, etc. Mais, en dépit des transformations, il n'est pas difficile

de reconnaître dans le bréviaire actuel un admirable compendium de la prière indéfectible de l'Église, contenant la moelle des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament et les formulaires de prière transmis par les saints de tous les temps, écho des chants que les élus, unis aux chœurs angéliques, font retentir dans la Jérusalem céleste. — Ces deux beaux volumes pleins de faits et de doctrine se lisent avec la facilité d'un attachant récit et l'édification d'un ouvrage de haute et substantielle piété : ils prendront un rang de choix dans les bibliothèques ecclésiastiques, mais ne seront pas déplacées non plus sur la table familiale des intérieurs chrétiens, où la piété ne se compose pas de formules et de vains usages dénués d'esprit de foi rationnelle et sérieuse. G. PÉRIES.

Actes de PIE X. **Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, etc.** Texte latin avec la traduction française en regard, précédés d'une Notice biographique, suivie d'une Table générale alphabétique. T. I. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1905), in-8 de 344 p. — Prix : 1 fr.

La Maison de la Bonne Presse avait eu l'heureuse pensée de publier, dans un format populaire et d'un prix si minime qu'il fût accessible à toutes les bourses, les lettres, encycliques et brefs du pape Léon XIII ; la collection de ces documents importants ne forme pas moins de cinq volumes. Les mêmes éditeurs continuent leur œuvre pour le Pontife actuel, Pie X, et voici le premier tome de ses *Actes*.

Une courte « Vie, » empruntée à l'*Annuaire pontifical catholique* de Mgr Battandier, les précède, puis une Chronologie des Pontifes romains, d'après le *Liber Pontificalis*. Enfin commence la liste déjà importante des actes du nouveau Pape : depuis l'encyclique *E Supremi Apostolatus* (4 octobre 1903), suivie des *Allocutions et Discours* (6 septembre 1903-14 novembre 1904), on trouvera là, à leur place chronologique, le *Motu proprio* sur la musique sacrée, l'encyclique sur le cinquantenaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, sur l'action populaire chrétienne, sur la réunion des lois ecclésiastiques en un seul code, etc...; les allocutions aux audiences de pèlerins, l'allocution du 14 novembre 1904 concernant la rupture du concordat avec la France, etc... En appendice, des discours et des lettres relatifs aux sujets précédemment cités. La table alphabétique par noms et matières facilite singulièrement bien la consultation d'un volume qui doit servir et peut être utile à tous les catholiques français. G.

JURISPRUDENCE

La Famille celtique, *étude de droit comparé*, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Bouillon, 1905, in-18 de XX-221 p. — Prix : 4 fr.

On ne peut qu'admirer la merveilleuse activité de M. d'Arbois de Jubainville qui se continue malgré l'âge et bien qu'il ait déjà derrière lui assez d'ouvrages pour former une bibliothèque : pour lui, chaque année est un livre. Celui-ci appartient à un ordre d'études où personne ne contestera la maîtrise de l'auteur; car, dans le monde des celtistes, M. d'Arbois de Jubainville et M. Whitley Stokes seuls sont juristes en même temps que philologues et ont, par conséquent, compétence particulière pour faire connaître à l'historien les caractères du droit traditionnel chez les peuples celtiques et le rôle de ce droit dans leur vie sociale et politique.

La découverte, il y a quelques années, du code babylonien du roi Hammurabi, vieux de plus de deux mille ans, a permis à M. d'Arbois de sortir, dans ses comparaisons, du cercle des peuples indo-européens ; car, qu'il y ait ou non influence historique de la Babylonie sur les ancêtres des Celtes, il y a tout au moins des correspondances et analogies dans l'organisation de la famille. C'est ce que font, du reste, aujourd'hui les historiens des institutions juridiques, et on prenait encore récemment ce code comme terme de comparaison dans l'étude des premiers âges de l'Italie. M. d'Arbois, prenant ainsi l'histoire du droit à ses origines, donne dans son Introduction la bibliographie des travaux relatifs à ce code, et ensuite une bibliographie critique et précise des sciences du droit celtique chez les néo-Celtes, Irlandais et Gallois, puisque c'est le seul que l'on connaisse dans son ensemble.

L'ouvrage se partage en deux livres. Le premier : comment était composée la famille, responsabilité pour crimes, législation des successions. Le second : le mariage, les épouses légitimes, les concubines, les prostituées. C'est le droit irlandais que M. d'Arbois de Jubainville expose principalement, car ce droit est ancien et original ; le droit gallois ne vient, pour cette raison, qu'en seconde ligne. L'auteur traite successivement chacune des divisions de ce sujet, d'abord par les textes qui les concernent, puis par des rapprochements avec le droit romain ou grec ou babylonien, suivant l'occurrence. La division en chapitres et l'exposition des faits sont d'une grande lucidité, et cette clarté est encore augmentée par toute une série de tables qui permettent de retrouver aussitôt, soit un fait juridique, soit un nom propre, soit un mot commun. Cet ouvrage de M. d'Arbois a ainsi un double but et il rendra double service. Aux juristes il offre un manuel court et clair du droit celtique en ce qui concerne la famille : aux celtistes peu ou point, pour la plupart, versés dans le droit, il fournit l'explication précise de

termes embarrassants qui se rencontrent dans les textes irlandais. Mais (nous permettant une très légère critique pour finir) nous ne croyons pas que les celtistes voient autre chose qu'un jeu de mots dans un rapprochement de noms mythologiques entre l'Irlande et la Babylonie établi dès la première page de ce livre : c'est, en tout cas, une hypothèse, et nous la regrettons, surtout quand l'ouvrage lui-même se meut dans un monde de faits et de documents. H. GAIDOZ.

SCIENCES ET ARTS

Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme, par l'abbé GEORGES FRÉMONT. T. V. Paris, Bloud, 1904, in-8 de XXIV-367 p. — Prix : 5 fr.

J'ai déjà rendu compte des quatre premiers volumes de cet ouvrage considérable, suffisamment recommandé par le nom de l'auteur, les lettres d'approbation d'un grand nombre d'évêques et surtout par la vogue dont il jouit dans certains salons parisiens. Ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître le genre de l'ouvrage, vulgarisation destinée surtout aux hommes du monde, et aux femmes intelligentes désireuses de donner à leur catéchisme de persévérance un complément relativement sérieux.

Le présent volume contient la fin de la Deuxième Partie : Providence et Problème du mal ; Immortalité de l'âme..... puis la Troisième Partie, où se posent les questions suivantes : Existe-t-il, pour l'homme, une autre religion que celle qui résulte de la double notion de Dieu et de l'immortalité de l'âme (religion naturelle) ? Que faut-il penser des systèmes religieux qui se disent révélés ? En est-il un qui puisse fournir des preuves rigoureusement scientifiques ? B. DE CARROY.

Comment la route crée le type social, par EDMOND DEMOLINS. T. II. *Les Routes du monde moderne.* Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de VII-540 p., avec une carte. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir, dans un premier volume, consacré aux *Routes de l'antiquité* (Cf. *Polybiblion*, t. XCII, p. 229-230), entrepris de démontrer *Comment la route crée le type social,* c'est-à-dire comment « la cause première et décisive de la diversité des peuples et de la diversité des races, c'est la route que les peuples ont suivie », M. Edmond Demolins aborde l'étude des *Routes du monde moderne.* Aux routes — et par ce mot l'auteur prend soin de bien indiquer qu'il entend « non seulement les régions parcourues par les migrations des peuples, mais encore le lieu où ces peuples se sont établis » — des steppes, des toundras, des savanes, des forêts et des grands empires du désert, de l'Asie et de la Méditerranée, qui sont celles de l'antiquité, voici que s'ajoutent main-

tenant celles de l'Ourâl et de la Syrie, de la grande plaine Ponto-Boréale et des Balkans, de la péninsule italienne, de la vallée du Danube et de la plaine germanique, enfin des vallées de la Gaule, des fjords et de la plaine saxonne, c'est-à-dire celles « qui ont directement constitué les sociétés actuelles de l'Europe. » M. Edmond Demolins les a étudiées avec son talent et sa finesse ordinaires, mais aussi avec sa systématisation habituelle ; et c'est pourquoi il n'est pas toujours facile de faire dans ce nouveau volume, qui nous paraît d'ailleurs supérieur au précédent, le départ entre ce qui est incontestable et ce qui est discutable. J'aurais vivement souhaité, pour ma part, voir M. Demolins se livrer davantage à la critique des documents sur lesquels il étaie ses démonstrations, surtout quand il s'agit des contrées asiatiques. Comme l'a si bien dit naguère Fustel de Coulanges, — dont M. Demolins paraît ignorer systématiquement les importants travaux, — « l'étude d'un régime social est chose difficile, et on la rencontre rarement dans les récits des voyageurs. Et puis, à côté de quelques faits particuliers que les voyageurs signalent, il faudrait voir s'il n'y a pas d'autres faits qui contredisent les premiers » (*Questions historiques*, p. 92-93) ; c'est pourquoi M. Demolins eût été légitimement en droit de n'employer qu'avec une grande prudence les observations mêmes de ceux qui apportent à leurs recherches des préoccupations identiques à celles qu'il y apporte lui-même. Or, s'il n'a confiance que dans les travaux de ces observateurs, notre auteur a en eux une confiance absolue, et ne veut guère connaître qu'eux, ce qui n'est peut-être pas le meilleur moyen d'approcher le plus possible de la vérité historique. Certes, la science sociale est susceptible d'éclairer l'histoire ; mais elle n'est pas l'histoire entière, et c'est ce que M. Demolins nous semble trop facilement oublier. H. F.

Économie forestière, par G. Huffel. T. II. Paris, L. Laveur, 1905, gr. in-8 de XIII-484 p. — Prix : 10 fr.

Le *Polybiblion* de mars 1895 (t. CIII, p. 233-234) a rendu compte du tome Ier de cet encyclopédique ouvrage. Après nous avoir donné, en quatre *Études*, les notions générales et historiques sur l'utilité et le rôle des forêts dans la nature et l'économie sociale, la législation et la statistique, le savant auteur s'est proposé, dans ce nouveau volume, d'exposer, en trois nouvelles Études : 1° le cubage des bois ; 2° la formation du produit forestier ; 3° l'estimation des forêts en fonds et superficie et les expertises.

Ce plan est vaste et compliqué. Son développement dénote, chez son auteur, un rare ensemble de connaissances spéciales jointes à la pratique du métier.

La « Cinquième *Étude* », celle du début, est un traité de dendromé-

trie très complet, si complet même que, d'abord envisageant la question au point de vue théorique, l'auteur développe la formule générale des paraboloïdes de révolution, et s'appuie également sur la formule de Newton, impliquant l'une et l'autre le calcul intégral. — Il est vrai que, passant plus loin aux procédés d'usage courant, le savant écrivain expose des méthodes plus accessibles au commun des mortels. Des tables, de nature à faciliter les calculs de cubage usuel, suivent en appendice.

L'*Etude* suivante, sensiblement la plus considérable, examine, dans une première partie, la contribution du travail humain, tant intellectuel que manuel, dans la formation des produits de la forêt, et, dans une seconde partie, le rôle, bien plus important, de la nature elle-même. Une troisième partie considère la forêt au point de vue du capital qu'elle représente, soit comme *roulement*, c'est-à-dire rétribution du travail de l'homme, soit comme *fonds*, c'est-à-dire comme sol support de la végétation ligneuse, soit comme *superficie*, c'est-à-dire le peuplement forestier. Les relations entre ce capital, sous les diverses formes que peut revêtir la forêt, et le revenu qu'il produit, font le sujet de la quatrième et dernière partie.

La dernière *Étude* débute per un exposé didactique de la valeur, de sa détermination et de ses modalités, du taux plus ou moins variable de la capitalisation. Particulièrement délicate est la tâche de déterminer la valeur des peuplements forestiers, surtout quand à l'estimation de la superficie doit s'ajouter celle du fonds. Non moindre est celle des expertises, notamment quand elles sont motivées par la condition d'usufruit, tant est incertaine et imprécise la limite qui sépare, dans un peuplement forestier, le matériel-capital du matériel-revenu. L'auteur traite toutes ces questions scientifiquement et avec la sûreté de vues et la haute compétence qui lui sont habituelles.

Un Appendice, qui termine le volume, contient trois tarifs donnant par année, jusqu'à 270 et 80 ans pour les taux de 2 p. °/₀, 2 1/2 p. °/₀, ... 5 p. °/₀, la valeur du facteur des intérêts composés : $(1 + t)^n$, $\frac{1}{(1+t)^n}$, $\frac{1}{(1+t)^n - 1}$, applicable au rendement des forêts.

Telle est, très sommairement indiquée, la substance de ce volume qu'enrichissent en grand nombre, dans le texte, tableaux, graphiques et gravures. La seule réserve à formuler serait, si c'en pouvait être une, l'abondance même et la hauteur de l'information scientifique. Dans le public de propriétaires forestiers, de régisseurs, de gros marchands de bois et même d'agents de l'État, auxquels est destiné l'*Économie forestière*, en est-il beaucoup à qui soit familier le calcul des intégrales, ou qui soient en état d'utiliser, par exemple, l'équation de la parabole cubique de Neil ou de Huygens, pour déterminer le volume du tronc

de cône que représente approximativement, après la découpe, la tige d'un arbre propre au service ? — Mais ne nous plaignons pas d'une rigueur mathématique régnant sous une forme ou sous une autre dans toute l'étendue du volume : elle représente l'idéal d'exactitude duquel on doit, dans l'application, chercher à se rapprocher, au moins suivant la limite du possible, et n'exclut point d'ailleurs les données plus immédiatement utiles au praticien. C. DE K.

L'Abeille domestique, son élevage et ses produits, par LUCIEN ICHES. Paris, Garnier, 1905, in-18 de XXI-351 p., avec 123 gr. — Prix : 3 fr.

Dans une Introduction sobre et bien faite, l'auteur montre l'utilité de l'apiculture, et présente les quelques notions botaniques indispensables pour comprendre et apprécier d'une manière générale le rôle de l'abeille. Puis il aborde son sujet proprement dit dans une première partie, qui comprend tout ce qui concerne le rucher : choix de l'emplacement à lui consacrer, modèle des ruches à édifier, avantages et inconvénients de chaque système, de manière à ce que chaque apiculteur, au courant des circonstances et des facilités qu'il possède, décide avec entière connaissance.

Toute la seconde partie est consacrée à l'anatomie, à la physiologie les abeilles. Les divers problèmes de leur vie, de leur rôle dans la uche, les essaimages, sont étudiés avec soin, et ces pages donnent aux mateurs sérieux des renseignements utiles et bien exposés.

La troisième partie comprend les soins à donner aux ruches ; elle 'occupe également du matériel nécessaire pour mener à bien cette onduite, du petit laboratoire, des instruments nécessaires, puis des aladies des abeilles, de leurs parasites et de leurs ennemis, enfin es remèdes à leur opposer.

Le livre enfin se termine par une partie qu'on peut appeler écono- ique. Elle n'est point la moins intéressante du volume : le miel, son le dans l'alimentation, dans la médecine, et les divers usages qu'on peut tirer. Il eût été désirable de trouver plus de renseignements r le commerce du miel et les débouchés que peuvent avoir les api- lteurs, car souvent, faute de pouvoir ou de savoir écouler leurs oduits, les meilleures volontés s'usent ou se trouvent réduites à ant. Ce sera l'affaire d'une nouvelle édition. G. DE SENNEVILLE.

---

tude pratique des roches *à l'usage des ingénieurs et des étudiants s-sciences naturelles*, par F. RINNE ; traduit et adapté de l'allemand par . PERVINQUIÈRE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de III-674 p., avec lanches et 257 figures. — Prix : 12 fr.

Les livres sur ce sujet ne manquent pas ; aussi est-ce avec une cer-

taine défiance que nous avons entrepris la lecture de celui-ci. Or, nous sommes obligé d'avouer que nous l'avons lu jusqu'au bout avec intérêt, souvent même avec plaisir, tant la matière est bien présentée. L'illustration, aussi abondante que bien choisie, facilite énormément l'intelligence du texte, et, chose rare dans les ouvrages de ce genre, elle paraît tout à fait originale et nouvelle. Souvent elle est même artistique, tant par l'exécution que par le choix judicieux des sujets, pris un peu dans tous les pays. Dans certains cas on croit voir le paysage ou la roche et un spectateur adroitement placé donne une idée de l'échelle. A ce propos qu'il nous soit cependant permis une légère critique. Aucune des reproductions, d'ailleurs fort claires, des coupes de roches d'après des photographies au microscope, ne donne le grossissement : c'est là un oubli qu'il sera facile de réparer dans une prochaine édition.

L'auteur attribue la couleur noirâtre des briques chinoises à la réduction de l'oxyde de fer à une haute température. Ayant assisté plus d'une fois à leur fabrication, nous pouvons affirmer qu'au contraire elles sont cuites à une assez basse température et que la couleur bleu-noir qui les caractérise est le résultat d'un tour de main particulier. On éteint le foyer, alimenté par des tiges de kaoliang (sorgho) ou simplement de la paille de blé ou des herbes sèches, avec de l'eau versée abondamment sur le sommet du four, que l'on recouvre ensuite de terre : la fumée pénètre alors dans les briques, et c'est le charbon finement divisé qui leur donne la couleur en question en les pénétrant jusqu'au centre. Pour ce qui est du charbon de terre réduit en coke par le métamorphisme au Chan-Toung (Chine), nous avons eu l'occasion d'en analyser un prétendu échantillon pris sous les basaltes à Teng-Tcheou-Fou près Tchéfou. Le microscope nous a permis de reconnaître une variété de basalte scoriacée imitant si bien le coke que le prospecteur s'y était trompé.

Au sujet de la décomposition de certaines roches par des causes physiques, l'on aurait pu mentionner l'éclatement des silex qui se produit en Algérie et dans le Sahara au moment où le soleil du matin vient à chauffer ces pierres refroidies pendant la nuit. L'auteur, au courant du résultat des missions scientifiques anglaises dans les îles coralliennes de l'Océanie, nous montre que les théories de Darwin sur la formation des atolls et autres îles à base de corail sont aujourd'hui abandonnées. Au sujet de construction sur la marne et le gypse, il donne une note intéressante qui nous apprend que l'église du Sacré-Cœur, sur la butte Montmartre à Paris, n'a pas nécessité pour ses fondations moins de 80 piliers de 42 mètres de hauteur dont 24 ont 25 mètres carrés de section. Aussi les dépenses entraînées par ces fondations se sont-elles élevées à 5 millions de francs.

Un excellent index alphabétique de vingt-deux pages complète fo

utilement ce volume, qui sera d'un grand secours pour les ingénieurs et les étudiants, sans parler des architectes, constructeurs et chimistes industriels. « Les forestiers et les agriculteurs eux-mêmes consulteront également ce livre avec profit. »

Le public scientifique ne peut donc que remercier M. Pervinquière d'avoir entrepris ce gros travail de traduction, et nous souhaitons qu'il soit aussi bien accueilli que l'a été l'édition allemande.

A.-A. Fauvel.

Essai sur la défense des colonies, par le capitaine Ferradini. Paris. Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 187 p., avec 12 croquis dans le texte. — Prix : 3 fr.

Le capitaine d'infanterie coloniale Ferradini a eu l'heureuse pensée de réunir en une brochure substantielle et intéressante les cinq conférences qu'il avait faites en 1904 aux officiers de la garnison de Rochefort. Cette étude sur la défense des colonies mérite d'être lue et méditée. C'est une œuvre de bon sens et de bonne foi, dans laquelle l'auteur, qui se défend avec modestie d'avoir fait autre chose que des adaptations personnelles d'idées appartenant au domaine public, met en lumière les principes qui devraient présider à la protection de nos colonies. Il expose avec clarté les relations qui existent entre les divers organismes de système de la défense, armée, marine, artillerie, génie, etc., et, en passant, il signale les erreurs qui, depuis si longtemps, vicient l'organisation de notre défense coloniale. Il s'élève contre la création de « points d'appui » destinés à des divisions navales qui n'existent que sur le papier, il réclame une augmentation du contingent indigène dans l'armée coloniale, il demande de nombreuses défenses mobiles, seules capables, dit-il, de s'opposer à un débarquement. Ces questions et d'autres encore sont étudiées avec méthode ; à l'appui de ces raisonnements, le capitaine Ferradini expose les principales phases de la guerre des Indes en 1759 et de la campagne de Bonaparte en Italie. De plus, des tableaux statistiques complètent heureusement cet essai. Ce n'est pas à dire d'ailleurs que tout, dans cette brochure, soit à l'abri de la critique ; on peut signaler en particulier le démenti donné par les Japonais à l'auteur, lorsque celui-ci croit qu'il ne sera pas possible d'amener sur le théâtre des opérations autre chose « qu'un léger parc de siège. »

J. C. T.

LITTÉRATURE

L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de philologie. T. II. *1903-1904*. Paris, C. Klincksieck, 1904, in-18 de 325 p. — Prix : 6 fr.

Dans le *Polybiblion* d'août 1903 (t. XCVIII, p. 153-154), nous avons

parlé avec quelque détail de *l'Année linguistique*, fondée et dirigée par le comte de Charencey pour fournir un inventaire périodique des travaux consacrés à l'étude de toutes les familles de langues parlées sur notre globe. L'entreprise est hardie par son étendue et sa complexité ; si savant ou si curieux qu'il soit, un lecteur peut difficilement s'intéresser à tous les sujets traités dans un semblable volume. Mais les spécialistes y trouveront, chacun pour ses études, un ensemble de renseignements bien coordonnés, et les débutants y rencontreront des guides utiles. C'est le cas, par exemple, des rapports sur les langues indoues, éraniennes et celles écrites dans l'alphabet cunéiforme, sur la philologie turque, sur les langues indigènes de diverses parties de l'Afrique et de l'Amérique. Les études basques, déjà traitées dans le premier volume, le sont encore dans celui-ci, et toujours par M. Vinson, pour les publications de ces deux dernières années. Le volume se termine par une intéressante histoire des essais de langue internationale (à propos de l'*esperanto* qui est très chaudement recommandé). Remarquons à ce propos qu'on mentionne à tort (p. 304) la Société de linguistique de Paris comme s'étant occupée de cette question ; elle n'est venue au monde que quelques années plus tard, et fondée par M. de Charencey lui-même. Les langues étant un élément important pour l'étude des races et des peuples, on trouvera ici matière à information pour l'ethnographie aussi bien que la linguistique, en ce qui concerne les peuples que nous avons nommés. Le volume est l'œuvre de dix auteurs écrivant chacun une des études spéciales et les résumant pour le profit du public érudit. H. G.

Trois Comédies de PLAUTE. *Les Bacchis, Le Petit Carthaginois, Curculio*; traduction de LAURENT TAILHADE. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de XVI-263 p., avec une grav. — Prix : 3 fr. 50.

Le Quartier latin ne compte pas seulement de graves érudits voués au culte du beau : on y rencontre, aussi, et en grand nombre, des fervents de la vie de bohême. M. Tailhade se soucie très médiocrement de faire sa cour aux premiers : il est en revanche d'autant plus avide de popularité parmi les seconds, et dans un *Avis prémonitoire* (*Préface* serait d'une banalité intolérable) il nous apprend comment Plaute lui a fourni la matière, ou, plus exactement peut-être, le prétexte d'une sorte de manifestation littéraire. Nous savions, et depuis longtemps, que le célèbre comique avait écrit tout particulièrement pour la « plèbe » romaine, chez qui la bassesse des caractères marchait trop souvent de pair avec celle des professions : un tel auditoire, cela va de soi, « n'inspirait aucunement la vérécundie à son auteur. » Les audaces de langage, les accès d'immoralité du poète devaient faire et ont fait le désespoir « des hommes doctes préposés aux bonnes mœurs et aux

belles manières dans le square des langues mortes. » Quant à M. Tailhade, non seulement il s'en accommode, mais il ne me démentira pas si j'ajoute qu'il s'en délecte; en tout cas, vaillamment, il a résolu de « restituer à Plaute la vie et la bonne humeur dont quinze générations de grimauds l'avaient châtré, jusqu'à nous » (p. XIV), et pour cela, « d'oser tout dire, d'attribuer à la populace une part légitime dans l'histoire plautinienne. » En qui ce touche le style, le nouveau traducteur n'a pas hésité à « emprunter à l'argot ses tropes éclatants, ses images, ses contrastes et ses raccourcis » ; et il y a réussi à souhait. Ouvrons le livre au hasard : deux ou trois pages suffiront pour nous offrir un choix abondant de « mots en gueule », tels que : « avoir un béguin chez le maquereau », « marmitonner à quelqu'un une rubrique », « tirer la langue après la tambouille », « dégoter une bonne poire », « qu'est-ce que je fous là ? », etc. Tout cet étrange vocabulaire se complète par une non moins riche moisson d'archaïsmes à la Rabelais et de néologismes « du dernier bateau. » C'est ainsi que « déambuler par les carrefours, » ou subir un « castoiement, » ou encore « premier que (avant que) vous ayez pris la fuite, » sont pour nous de vieilles connaissances, tandis que « c'est un caprice exacerbé, » ou « je me cavale avec douceur, » constituent des créations d'une fraîcheur au moins relative. — En terminant, je féliciterai M. Tailhade de nous avoir rappelé de façon très probante une vérité trop oubliée de certains humanistes, à savoir que chez les nations païennes les plus vantées la délicatesse du sentiment, la noblesse de langage d'un Sophocle et d'un Virgile sont non pas la règle, mais l'exception. C. HUIT.

Un Poète ionien au VIIe siècle. Archiloque, sa vie et ses poésies, par AMÉDÉE HAUVETTE. Paris, Fontemoing, 1905, in-8 de X-302 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a bien des années déjà, M. Hauvette nous avait donné une œuvre magistrale sur le « père de l'histoire » en Grèce : aujourd'hui il nous offre une étude non moins intéressante et non moins complète sur Archiloque, considéré comme l'un des créateurs de la lyrique grecque. Dans un premier chapitre, il discute scientifiquement un certain nombre de questions chronologiques et biographiques : s'appuyant, soit sur des données traditionnelles qui ne proviennent nullement (bien qu'on l'ait prétendu) de combinaisons fantaisistes, soit sur une inscription récemment découverte à Paros, il place vers 665 l'apogée du poète, lequel ainsi « par sa naissance et les premières années de sa vie plongerait encore dans le VIIIe siècle », tandis que, par les œuvres de sa maturité, il appartient à un temps où n'avaient pas encore éclaté les luttes politiques qui devaient bouleverser si profondément les vieilles institutions helléniques. Veut-on maintenant connaître les traits

saillants du génie d'Archiloque ? Le chapitre II ne nous laissera rien ignorer. « Aux récits impersonnels, aux peintures idéales des légendes héroïques, il a substitué une poésie toute de circonstance et d'action, uniquement inspirée des passions du jour... Il chante avant tout pour lui-même, pour la satisfaction de son amour ou de sa haine, de son orgueil ou de sa colère » (p. 80). Et dans cet individualisme qui inspire tous ses chants, on reconnaît aussitôt un des éléments essentiels du lyrisme. Associé à Homère et à Hésiode dans les exhibitions des rapsodes, discuté par les sophistes, Archiloque a eu l'honneur d'être commenté par Aristote comme un modèle de composition et de style, comme un classique proposé à l'imitation de ses jeunes émules. L'iambe passe pour une de ses créations : mais ce n'est pas seulement d'un mètre nouveau qu'il a doté la poésie nationale, c'est de la combinaison de plusieurs mètres conduisant à la strophe, son aboutissement naturel. Il s'est immortalisé surtout par ses satires, où éclate et déborde la verve amère d'un esprit déçu et vindicatif « accumulant contre les infortunées victimes de sa haine les images les plus âcres et les épithètes les plus méprisantes » (p. 273).

Sur les conceptions religieuses du poète, sur son patriotisme, sur sa ligne politique, sur son ardeur de médire qui n'exclut nullement une certaine sensibilité naturelle, sur la simplicité de ses goûts associée de façon assez inattendue au désordre de ses mœurs, M. Hauvette entre dans d'intéressants détails, mais avec toute la réserve nécessaire pour ne pas choquer ses lecteurs. La morale d'Archiloque (si cette expression est ici à sa place) consiste surtout à se redresser contre le mal, à laisser aux femmes les plaintes pusillanimes, enfin à compter pour son relèvement sur les vicissitudes de la fortune autant au moins que sur la protection des dieux (ch. III). Enfin le chapitre IV et dernier nous entretient du vocabulaire et de la grammaire d'Archiloque, empruntés, à quelques nuances près, à la langue d'Homère, et de ses procédés de composition parmi lesquels (si nous nous en rapportons à un texte curieux de Platon) se distingue la fable employée par lui avec autant de complaisance que de succès. Horace dans ses *Épodes* se pose en disciple du poète de Paros. M. Hauvette s'attache à montrer qu'il s'agissait principalement pour le satirique latin de se couvrir d'un exemple antique, pour faire accepter du public romain les hardiesses nouvelles de sa muse.

C. Huit.

Vies intimes, par Henry Bordeaux. Paris, Fontemoing, s. d., in-18 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Deux Méditations sur la mort, par le même. Paris, Sansot, 1905, in-12 de 119 p. — Prix : 1 fr.

Vies intimes n'est qu'un recueil d'articles, sans doute ; mais il n'y a pas de plus grosse erreur chez le peuple lisant que de mépriser ces

sortes de livres, qui valent ce qu'ont valu les articles, et beaucoup plus que tant de livres vains, prolixes, tout juste bons à faire un article. Or, celui de M. Henry Bordeaux a beaucoup de raisons de plaire et d'instruire. D'abord le talent de l'auteur se mûrit de jour en jour, s'assouplit et s'affine. M. H. Bordeaux maintenant écrit mieux qu'avec agrément, avec charme; et ce ton même de persiflage ironique, que je n'aime point quand il s'applique à des choses douloureuses du passé et que je voudrais voir réservé comme un contre-poison à la fatuité de nos contemporains, n'est point pour choquer, car il vient des auteurs à la mode. Et puis, il y a dans ce volume presque autant de romans que de chapitres, et des romans d'amour, puisque M. Bordeaux, romancier avant tout, s'est attaché à résumer ici les histoires sentimentales que d'autres ont contées.

Je dis les *histoires*; et c'est en effet un attrait de plus que toutes ces idylles, ces élégies, toutes ces passions douloureuses sont vraies et ont été de la vie. Voici étudiées quelques *Correspondances amoureuses* des siècles lointains : celle de la religieuse portugaise qui s'éprit en 1661 de M. de Chamilly, celles de Mlle Aïssé, de Mlle de Lespinasse, de Mme de Sabran avec le chevalier de Boufflers (l'article, déjà ancien, n'est pas des meilleurs); puis celles, plus modernes, de Balzac avec Mme Hanska, de Victor Hugo avec sa fiancée, de Michelet avec Mlle Mialaret, et encore les lettres d'Aubanel à *Mignon*, de Berlioz à Estelle, son premier et dernier amour... D'après des travaux récents nous sont esquissés les portraits de Mme de Warens; de l'exquise Adélaïde de Bourbon, la dernière des Condé, qui porta au couvent le deuil de son très pur amour pour M. de Gervaisais; — de Mlle de Montsoreau, qui fut comtesse de la Ferronnays et dont M. le marquis Costa de Beauregard a fait connaître les *Mémoires d'une pauvre vieille*; — d'Adélaïde de Bellegarde, qui laissa son vieux mari et ses enfants pour suivre Hérault de Séchelles; — de la bonne Mme Barillier que connut, aima et faillit épouser Xavier de Maistre pendant son séjour à Aoste; — de Rosalie de Constant, la charmante vieille fille qui s'offrit sans succès à Bernardin de Saint-Pierre; — de la duchesse de Duras, l'amie très généreuse de Chateaubriand; — et de la « sainte moderne » enfin, Thérèse Chupin, devenue sœur Vincent-Ferrier, qui fonda le refuge Sainte-Anne pour les blessées et les repenties de l'amour coupable...

En outre, il se trouve, non point par un effet du hasard, mais parce que M. Henry Bordeaux, auteur du *Pays natal* et *la Savoie peinte par ses écrivains*, est particulièrement curieux des choses de son beau pays — et on ne saurait trop l'en féliciter — il se trouve, dis-je, que la plupart de ces romans intimes ont eu pour décor, au moins un moment, la Savoie, la Suisse ou des campagnes assez proches: et c'est un

charme de plus, et une ressemblance avec les romans d'aujourd'hui, que les paysages et les vues qui nous sont donnés : de Chambéry et d'Annecy pour Mme de Warens, de Sambrancher, où, en descendant du grand Saint-Bernard, Mlle de Condé s'arrêta dans un couvent de trappistines, du château des Marches en Savoie où a dansé, d'où est partie Adélaïde de Bellegarde, de la cité d'Aoste et de la *Tour du Lépreux*; de la Chablière, sur le lac de Genève, une propriété de famille des Constant, dont les terrasses ont vu passer Benjamin Constant, Mme de Staël, Mme Récamier, Mme de Charrière ; de la villa Diodati, que visitèrent ensemble Balzac et Mme Hanska... Même il ne faut que quelques tours de bicyclette pour aller découvrir près de Grenoble le hameau de Meylan où Berlioz enfant fut ébloui par les souliers noirs et les brodequins roses de son Estelle... Ces descriptions aimables aident à l'évocation des ombres, et donnent au récit quelque chose de personnel. M. Henry Bordeaux est vraiment, dans ces promenades sentimentales, un compagnon délicat.

— Je l'aime moins dans ses deux articles sur Loti et Barrès, intitulés, je ne sais trop pourquoi : *Deux Méditations sur la mort*. Loti, passe encore : il est si monocorde et si peu compliqué, que l'esprit critique de M. Bordeaux, qui est plus adroit que profond, le saisit assez facilement — après beaucoup d'autres. Mais le grand talent inégal, compliqué, tortueux de M. Maurice Barrès, il faudrait un coup de pic plus fort pour en trouver l'âme. GABRIEL AUDIAT.

Romans à lire et romans à proscrire, par l'abbé LOUIS BETHLÉEM. Nouvelle édition refondue et considérablement augmentée. Cambrai, Oscar Masson, 1905, in-12 de XXII-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut rendre hommage au moins à l'idée inspiratrice du livre de M. l'abbé Bethléem : guider les directeurs de bibliothèques chrétiennes dans le choix des romans qu'ils peuvent mettre à la disposition des diverses catégories de leurs lecteurs. Pour arriver à ce but, à la fois utile et louable, l'auteur divise en six séries les romans dont il a recueilli les titres, et sur chaque livre, ou tout au moins sur chaque auteur, il donne une appréciation morale qui permet de décider quels sont les livres qu'il faut proscrire ; quels sont les livres qu'on peut utiliser au moins pour certaines catégories de lecteurs ; quels sont enfin les tout à fait bons livres, dont la lecture ne peut faire courir aucun danger ni à la foi ni aux mœurs de la jeunesse chrétienne. Laissant de côté les appréciations générales de l'Avant-Propos et de l'Épilogue, voici la division du livre : 1. Romans à proscrire en vertu des décrets de l'Index. — 2. Romanciers à proscrire en vertu de la loi naturelle ou de la morale chrétienne. — 3. Romanciers mondains, dont quelques œuvres peuvent être lues par des personnes d'un âge et d'un

jugement mûr. — 4. Romans honnêtes à l'usage des jeunes gens et jeunes filles sagement formés. — 5. Romans de collège et de pensionnat, convenant spécialement aux grands collégiens et aux jeunes filles récemment sorties de classe. — 6. Romans enfantins, pour les petits jeunes gens, jeunes filles et enfants. — On le voit, cette classification, avant tout pratique, n'a aucune prétention scientifique.

L'auteur ne me croirait pas, si je lui disais, pour lui faire plaisir, que son livre est parfait. Il accuse d'abord beaucoup de lacunes, la classification est un peu flottante et imprécise, et enfin toutes les appréciations ne me paraissent pas parfaitement justes. L'auteur invoque, d'une façon peut-être un peu exclusive, le témoignage du journal *l'Univers* et de la revue *l'Ami du clergé*, qui, à certains points de vue, sont un peu suspects. C'est pour cela sans doute que le dernier roman de Yves Le Querdec : *Le Fils de l'Esprit*, est si favorablement apprécié, alors que, en dépit du très grand talent de l'auteur, il me paraît à moi très contestable en plus d'un point, mauvais en quelques pages, et, dans son dénouement, vraiment un peu ridicule. Trop de questions irritantes y sont soulevées pour qu'il puisse sans inconvénients être mis dans les mains de la jeunesse. Je ne donne là qu'un exemple ; j'en pourrais citer d'autres. L'auteur aurait dû étudier de plus près la collection des comptes rendus de romans publiés depuis tout près de quarante ans par le *Polybiblion*, et suivre aussi les études bibliographiques des autres journaux catholiques. Il y eût trouvé, surtout dans le *Polybiblion*, qui me semble incomparable à ce point de vue, une multitude de renseignements autorisés, qui eussent rendu son travail à la fois plus complet et plus précis. Je lui signale ces sources précieuses en vue de la prochaine édition, et je lui conseille aussi d'élaguer toutes les réflexions parasites, qui témoignent de l'esprit de l'auteur, mais ne sont d'aucune utilité pour le lecteur, qui veut qu'on l'instruise et le renseigne, non pas qu'on le distraie ou qu'on l'amuse. Pour bien faire une telle œuvre, il ne faut perdre ni place ni temps.

Malgré tout, ce volume, bien imparfait encore, contient beaucoup de renseignements utiles sur les auteurs et sur les livres, et rendra de réels services.

ÉDOUARD PONTAL.

Pages choisies des grands écrivains. CARLYLE ; traduction et Introduction par E. MASSON. Paris, Colin, 1905, in-12 de XXVI-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une notice claire et substantielle sur Carlyle, des indications sommaires mais précises sur ses différents écrits, une centaine de morceaux heureusement choisis dans son œuvre immense, en voici assez pour permettre au lecteur de se faire une idée suffisamment exacte du célèbre philosophe écossais ; et c'est évidemment ce que s'est proposé

M. Masson. La tâche de traduire un écrivain si original et si excentrique n'allait pas, il faut le dire, sans des difficultés toutes spéciales, qui ont été partiellement vaincues; à notre sens cependant, il eût en général convenu de suivre de moins près les phrases anglaises. Tout ce qui est proprement de Carlyle, bizarreries, particularités, irrégularités volontaires, devait, bien entendu, passer autant que possible dans une traduction: mais transporter en français les constructions ordinaires de la langue anglaise, rendre des mots aussi usuels que *vainglorious* ou *audibly* par des néologismes comme *vaine-glorieuse* ou *audiblement* (p. 351 et 297), c'est ajouter aux violences de Carlyle des barbarismes de tour et d'expression dont il n'est pas responsable. Traduction trop littérale, tout comme traduction infidèle, est trahison; cette trahison n'est au reste qu'intermittente, et bien des pages reproduisent avec exactitude un original difficile à rendre.

A. Barbeau.

La Vie et l'œuvre d'Elizabeth Browning, par Germaine-Marie Merlette. Paris, Colin, 1905, in-8 de x-365 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

Des essais critiques de Montégut et de Texte, un livre de M. des Guerrois, une version en prose d'*Aurora Leigh*, plusieurs traductions en vers (dont l'une est excellente) des *Sonnets from the Portuguese*, tout cela ne ferait-il pas croire que Mme Browning a éveillé chez nous plus d'attention et d'intérêt que presque aucun poète moderne de son pays ? Et voici, toujours d'une plume française, l'étude la plus complète qu'on ait faite jusqu'ici de sa vie et de son œuvre. Au prix de patientes recherches, Mlle Merlette nous retrace presque jour par jour la brève existence de l'écrivain, elle cherche à reconstituer l'histoire de son esprit et de son cœur, elle analyse par le menu les créations successives de son génie poétique. Biographie et critique, liées et presque fondues comme il convenait en ce cas, forment un ouvrage solide et d'agréable lecture. Peut-être, dans l'ensemble, la biographie demeure-t-elle un peu extérieure et eût pu pénétrer un peu plus avant dans le caractère de Mme Browning ; peut-être la critique reste-t-elle un peu timide et impersonnelle ; mais s'il est possible de souhaiter quelquefois un peu plus d'originalité et de profondeur, il n'y a qu'à louer la conscience de l'enquête, l'étendue et la sûreté des connaissances, la sympathie communicative de l'auteur pour son héroïne. De quelque excès d'eloge nul ne songera à se plaindre : la grande âme et les dons extraordinaires de Mme Browning ne sauraient être trop admirés; toutefois, à proclamer celle-ci, sans hésitation, « la plus grande femme poète de son temps et peut-être des temps modernes », ne risque-t-on pas d'être injuste envers une autre, de génie moins puissant, mais d'art plus achevé, Christina Rossetti ?

A. Barbeau.

HISTOIRE

Au Japon et en Extrême-Orient, par Félicien Challaye. Paris, Colin, 1905, in-8 de IV-270 p. — Prix : 3 fr. 50.

En raison de sa guerre avec la Russie, le Japon étant à l'ordre du jour, les publications sur ce pays deviennent de plus en plus nombreuses. M. Félicien Challaye, professeur de philosophie, comme il nous l'apprend lui-même, n'a pas pu résister au désir de donner au public le résultat des observations recueillies par lui au cours d'un voyage en Extrême-Orient, fait de 1899 à 1901 comme boursier de voyage de l'Université de Paris. Aussi ne sommes-nous nullement étonné de le voir profiter de la circonstance pour se faire l'apôtre des théories philosophiques professées par un trop grand nombre de nos éducateurs officiels. Comme tous ceux qui n'ont vu, au cours d'un trop rapide voyage, que la surface des civilisations de l'Asie bouddhique, il admire tout ce qui émane des enseignements de *Çakya-Mouni*, que pour un peu il déclarerait bien supérieur à Jésus-Christ ; aussi, d'après lui, « les Blancs devraient emprunter aux Jaunes quelques-unes de leurs vertus. » Ce parti-pris d'admiration est poussé un peu loin quand il remarque que « la foule japonaise, la plus propre et la plus agréable qu'il y ait au monde, ne dégage jamais qu'un léger parfum de géranium. » Nous croyons qu'il voit plus juste quand il dit : « Le Japon s'est européanisé contre l'Europe, pour mieux rester japonais. » Il admire beaucoup Lafcadio Hearn, cet Irlandais, né d'un père irlandais et d'une mère grecque, à l'île Leucade, devenu Japonais et bouddhiste par goût. L'auteur avoue que ses idées politiques et ses amitiés avec des nihilistes russes lui ont causé pas mal d'ennuis à Vladivostok, et il en profite pour critiquer amèrement les Russes. Notons enfin cette étonnante déclaration : « Les religions doivent mourir. Notre christianisme mourra. » Nous ne croyons pas téméraire d'assurer que le livre de M. Challaye mourra certainement bien avant. A.-A. Fauvel.

Pages d'histoire de l'Église, par l'abbé L. Mathieu. Paris, Bloud, s. d., 3 vol. in-12 de XXV-429, IX-476 et VIII-472 p. — Prix : 9 fr.

La mort de l'abbé Guillaume, professeur d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Verdun, n'avait pas soulevé seulement d'unanimes regrets ; elle avait ravi à l'enseignement un maître de premier ordre. On comprend donc le désir formulé par beaucoup d'admirateurs et d'élèves du vénéré prêtre, demandant que ses travaux fussent publiés.

M. l'abbé Mathieu, curé de Verlaines, a entrepris cette tâche pieuse et délicate ; se servant des notes prises par lui-même, en classe, et du canevas laissé par son maître, il a fait paraître sous le nom générique

de *Pages d'histoire de l'Église*, un certain nombre de volumes dont les trois premiers sont sous nos yeux.

Chaque volume porte un titre spécial, indiquant le caractère général des faits et de l'époque historique que l'auteur étudie. Le premier est intitulé : *Antiquités ecclésiastiques* et envisage la période qui s'étend des temps apostoliques au VIIe siècle. Dans une première partie, l'auteur raconte les souffrances de l'Église jusqu'à l'édit de Milan, puis ses luttes contre l'arianisme. Dans une seconde partie, il nous fait admirer le rôle de l'Église dans la dissolution du monde gréco-romain, son influence sur les Barbares et les services rendus par ses évêques et ses moines à la civilisation. — Le second volume est consacré à étudier les *Splendeurs de la chrétienté*. Après un coup d'œil général sur le pouvoir et l'influence de la Papauté au moyen âge, nous assistons aux luttes glorieuses de l'Église contre le mahométisme, et à son alliance féconde avec l'empire carolingien. Puis c'est l'ère du plein épanouissement ; l'Église apparaît bienfaisante, avec ses institutions sociales (trêve de Dieu, chevalerie, etc...) ; elle apparaît toute-puissante sous Grégoire VII ; elle apparaît toute brûlante de zèle dans les croisades, tandis que d'illustres docteurs, des universités florissantes, de grands saints et des ordres monastiques fervents viennent l'illuminer d'une radieuse auréole. Épanouissement magnifique et consolant, auquel succède cette décadence douloureuse décrite dans des chapitres intitulés : Boniface VIII, les Papes d'Avignon, le Grand Schisme d'Occident. — *Renaissance et réforme* : tel est enfin le titre du troisième volume. C'est l'étude des grands changements apportés dans les goûts intellectuels et artistiques de l'humanité par la Renaissance païenne, dans la foi et les mœurs par la réforme protestante. C'est la description de la lutte entreprise par l'Église pour défendre ses enfants ; lutte morale, dogmatique, disciplinaire, qui contraste singulièrement avec les luttes politiques et militaires suscitées par les souverains et les peuples au sujet des questions religieuses. C'est le triomphe de la vérité, la grande lumière apportée au monde par le concile de Trente, et l'admirable développement de la sainteté et des œuvres catholiques, surtout en France ; réponse victorieuse de Jésus-Christ à l'Enfer, et consolation touchante donnée à l'Église au moment où elle pleure des peuples entiers qui l'ont abandonnée. C'est, hélas ! le jansénisme venant en quelque sorte étouffer cette flamme de ferveur, et préparant avec le gallicanisme des jours sombres pour la religion en France. L'auteur termine par une étude sur les sociétés secrètes et leur rôle mystérieux à travers les siècles.

Pour bien apprécier l'ouvrage dont nous donnons l'analyse, il faut se rappeler le but que s'est proposé l'auteur. M. l'abbé Mathieu n'a pas entendu exécuter une œuvre personnelle ; il a voulu faire une

reconstitution dans laquelle il se dissimulerait le plus possible pour laisser la place d'honneur à son ancien maître. Cette tâche modeste et consciencieuse a été menée à bonne fin, et ne sera pas sans résultats utiles et pratiques. Il est des livres qu'on lit ; il en est d'autres que l'on consulte. Nous rangeons parmi ces derniers les *Pages d'histoire de l'Église*. Ceux qui veulent étudier y trouveront, en des chapitres remplis de notions et de faits, tout ce qu'ils doivent savoir et retenir. Ils n'auront plus la peine d'accomplir eux-mêmes ce travail d'analyse et de synthèse dans des *Histoires ecclésiastiques* inévitablement confuses quand elles sont complètes. Ceux qui enseignent y trouveront d'innombrables et précieux documents et, de plus, une méthode claire, des plans précis, une doctrine sûre.

Tout cela justifie les éloges accordés par l'épiscopat et la presse religieuse à M. l'abbé Mathieu, éloges auxquels nous nous associons volontiers. A. COLOMBEL.

Études de critique et d'histoire religieuse, par E. VACANDARD. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de VIII-390 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Vacandard a réuni six mémoires déjà publiés dans la *Revue des questions historiques* et la *Revue du clergé français*, et qui, portant pour la plupart sur des questions controversées et brûlantes, se distinguent non seulement par l'étendue de l'information, mais par l'impartialité toute scientifique des conclusions. — Le *Symbole des apôtres* n'a pas été composé par les apôtres. Il a pour base le formulaire baptismal de l'Église romaine, qui remonte sûrement au milieu du IIe siècle. Du IVe au VIIe siècle, ce texte, répandu dans tout l'Occident, s'enrichit peu à peu d'additions qui aboutirent à la formation du *textus receptus*, que l'on rencontre dès la fin du VIIe siècle, et qui, probablement d'origine gauloise, a été accepté et propagé par Rome. — Le mémoire sur *le Célibat ecclésiastique* retrace l'histoire des variations de la discipline sur cette grave question. M. Vacandard distingue deux périodes : première, du Ier au IVe siècle, où la pratique du célibat « est en honneur sans être proprement obligatoire, tant pour l'Église latine que pour l'Église grecque ; la seconde, où elle est soumise à des lois précises, beaucoup plus rigoureuses en Occident qu'en Orient. » Il suit le développement de ces lois, en Orient jusqu'en 692, en Occident jusqu'en 1123 (premier concile de Latran). — Dans le mémoire sur *les Élections épiscopales sous les Mérovingiens*, M. Vacandard, utilisant les travaux de Hauck, montre que Fustel de Coulanges a exagéré la mainmise de la Royauté sur l'Église, insuffisamment distingué les époques et méconnu notamment l'importance de l'espèce de concordat de 614. Une remarque intéressante (où M. Vacandard se montre véritable historien, incapable de prêter à une époque des préoccupations qu'elle ne connut

pas) se lit page 183 : « L'Église fit sagement d'accorder à la Royauté sa part dans la nomination aux évêchés. Mais, par là, entendait-elle lui octroyer bénévolement une faveur gratuite ? Les théoriciens du droit canon des temps carolingiens inclinent vers cette interprétation... On ne voit pas que cette question théorique ait préoccupé les évêques des VIe et VIIe siècles. Peut-être la trouvaient-ils superflue. Ce qui est sûr, c'est que la Royauté considérait l'exercice de son droit comme une prérogative inaliénable, d'origine divine. » — Le mémoire sur *l'Église et les Ordalies* est le moins approfondi ; on regrette notamment que l'auteur n'ait à peu près rien dit de l'ordalie par l'Eucharistie, qui rentrait particulièrement dans son sujet, puisque le caractère ecclésiastique n'en peut être contesté, et que plusieurs évêques y ont eu recours, et même des papes, comme Hadrien II vis-à-vis de Lothaire, et comme Grégoire VII (d'après des récits, il est vrai, suspects). — Le mémoire sur *les Papes et la Saint-Barthélemy* prouve péremptoirement que les Papes n'ont pas la responsabilité du massacre ; mais, à notre avis, l'ignorance réelle où fut quelque temps tenu Grégoire XIII des principales circonstances de l'attentat ne suffit pas à justifier entièrement sa conduite ; on voudrait que son désaveu du crime une fois mieux connu fût plus certain d'abord, et eût été plus éclatant. — Dans son mémoire sur *la Condamnation de Galilée*, M. Vacandard constate, contrairement à certains apologistes, que c'est bien comme hérétique que la doctrine copernicienne fut condamnée, et que les jugements de 1616 et 1633 ont bien été portés au nom du Pape ; ils n'ont pas pour cela le caractère de décisions *ex cathedrâ*. E. J.

Les Protestants à Nîmes au temps de l'édit de Nantes, par JACQUES BOULENGER. Paris, Fischbacher, 1903, in-8 de XVIII-237 p. — Prix : 5 fr.

M. Jacques Boulenger, très informé des sources calvinistes concernant l'histoire du midi de la France, montre ce qu'étaient les protestants sous Henri IV, dans Nîmes, une de leurs villes saintes. Il étudie, d'abord, les pasteurs : leurs fonctions, leur entretien, leur formation ; puis le consistoire : sa composition, son fonctionnement, ses finances, son rôle de haute police, sa domination sur la magistrature municipale, ses rapports avec les catholiques. Des appendices et pièces justificatives complètent fort heureusement le tableau.

Une conclusion à retirer du volume est qu'on manquerait de justice et de loyauté si l'on accusait le protestantisme d'avoir toujours favorisé le relâchement des mœurs. Une répression pareille à celle qu'exerçait, à la fin du XVIe siècle, le consistoire de Nîmes, non seulement contre toute forme de l'inconduite, mais contre le jeu, les spectacles, la musique, les danses, la coquetterie, n'était pas pour flatter les vices

populaires. En revanche, qu'on ne dise pas que le protestantisme fut une religion émancipatrice, respectant la liberté de l'âme. Bien délicate et paternelle est la discipline du confessionnal catholique auprès de l'odieuse inquisition du consistoire, de son ingérence perpétuelle et tyrannique dans la vie privée.

A Nîmes et aux environs, les huguenots ayant la majorité, le protestantisme est devenu, en fait, religion d'État. L'exercice du culte catholique est entravé de toutes manières; les papistes sont frappés de taxes arbitraires et exclus des emplois publics. M. Boulenger (qui est un peu dur aux écrivains catholiques) dit que c'est là « le contraire exactement de ce qui se passe dans le reste de la France. » Pas partout : car, à la même date, les choses vont ainsi dans chacune des villes et des régions où les protestants sont les plus forts.

Aussi n'est-ce pas uniquement à Nîmes, mais à Montauban, à La Rochelle et ailleurs, que les « réformés » accueillent très mal l'édit de Nantes. M. Boulenger estime que Henri IV ne fit preuve d'aucune générosité en adoptant la législation d'avril 1598 (p. 180-189). Sans doute, les énormes privilèges politiques qu'il reconnut aux huguenots lui furent arrachés par la nécessité du temps, et il ne céda que le moins possible des prérogatives de la Couronne. Mais, en pareille matière, la parcimonie nous semble un mérite. Il y eut un autre mérite à opérer, malgré d'énormes obstacles, la pacification voulue par l'intérêt national; à imposer aux partis une tolérance mutuelle. L'édit de Nantes vint restituer aux catholiques des pays protestants la liberté de leur religion et l'exercice de leurs droits civils.

YVES DE LA BRIÈRE.

Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons, par l'abbé G. BERTRIN. Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de IV-558 p. — Prix : 3 fr. 75.

Ce volume, vivement attendu, a été encore mieux accueilli que les autres ouvrages du même auteur. Il a paru il y a quatre mois à peine et un sixième tirage vient d'en être fait. Cette vogue s'explique par l'importance du sujet et par l'habileté avec laquelle il a été traité. L'histoire de Lourdes depuis les apparitions jusqu'aux plus récentes guérisons miraculeuses n'avait pas encore été présentée dans son ensemble, du moins sous cette forme. M. l'abbé Bertrin vient donc de combler une lacune qui ne pouvait subsister plus longtemps, et il l'a fait avec une connaissance de son sujet, une sûreté de critique et une élégance de style qu'on ne saurait trop admirer. Des éloges mérités lui ont été adressés par des voix beaucoup plus autorisées que la mienne, entre autres par celle de l'évêque de Tarbes, auquel est confiée la garde du célèbre sanctuaire de la Vierge immaculée. Mgr Schœpfer les

a résumés en disant que, pour lui, ce livre contient « l'histoire définitive de Lourdes. »

Ces mots ne doivent évidemment être pris à la lettre que si, ainsi que l'indique le sous-titre, on ne doit entendre par histoire de Lourdes que l'histoire des apparitions et des guérisons miraculeuses, c'est-à-dire l'histoire des manifestations de la puissance divine à Lourdes. Mais ils ne sont pas exacts pour quiconque désire trouver dans un livre sur Lourdes l'exposé du rôle que les hommes ont joué dans l'organisation des pèlerinages et dans la transformation des lieux voisins de la grotte de Massabielle. Ne demandez pas, par exemple, au volume de M. l'abbé Bertrin ce qu'ont fait à Lourdes les évêques successeurs de Mgr Laurence, l'abbé Peyramale, les PP. Duboé, Sempé, etc.; n'y cherchez pas même un résumé complet de la vie, si simple et si courte, de Bernadette, ni un récit des tracasseries qu'elle eut à supporter de la part des autorités de la région; n'essayez pas d'y découvrir la description de la basilique, de l'église du Rosaire, etc. Comment se fait-il que toutes ces choses et beaucoup d'autres encore soient ou complètement passées sous silence ou à peine esquissées dans cette histoire « définitive » de Lourdes? Ne serait-ce pas parce qu'il eût fallu les présenter autrement que ne l'avait fait le célèbre écrivain Henri Lasserre? N'est-il pas extraordinaire, en effet, que cet auteur ne soit pas cité une seule fois par M. l'abbé Bertrin, alors que les exemplaires de toutes les éditions de ses ouvrages sur Lourdes, des traductions qui en ont été faites dans une multitude de langues et de toutes les autres publications françaises ou étrangères, qu'ils ont inspirées, s'élèvent au moins à *un million*? Ce silence, certainement prémédité, n'est-il pas le symptôme d'une réaction contre l'œuvre d'un auteur qui, avec une habileté, disons le mot, avec une audace incroyable, était parvenu à monopoliser à son profit l'histoire de Lourdes et, pendant trente-cinq ans environ, avait été seul à faire connaître à l'univers entier le grand sanctuaire des Pyrénées? En ignorant cette œuvre de Lasserre, M. l'abbé Bertrin semble bien faire indirectement, à sa façon, ce que certains, comme l'abbé Moniquet, ont déjà tenté de faire par une attaque directe. Mais si la description que Lasserre nous a laissée des commencements de Lourdes est plus romanesque que véridique, et si l'habile, mais inexacte mise en scène dans laquelle il a fait mouvoir divers personnages étroitement liés, à des titres divers, à l'établissement du pèlerinage, tels que l'abbé Peyramale, les PP. de l'Immaculée Conception, le préfet Massy, le commissaire Jacomet, etc., avait pour but de donner plus de relief à ses livres et d'augmenter leur valeur *marchande*, est-ce une raison pour que tous ces faits et tous ces personnages soient désormais laissés dans l'ombre? N'est-ce pas précisément parce que les récits de Lasserre sont en grande partie faux ou incomplets qu'il est nécessaire de les refaire?

Il est vrai qu'il est peut-être trop tôt pour porter un jugement impartial sur les hommes qui ont organisé ou combattu l'œuvre de Lourdes; mais enfin on nous doit une histoire, exacte cette fois et avec documents officiels à l'appui, des origines de cette œuvre, et, tôt ou tard, il faudra qu'on l'écrive. Quand nous pourrons joindre le volume qui la contiendra au beau livre de M. l'abbé Bertrin, alors seulement nous pourrons admettre que nous avons entre les mains l'histoire « définitive » de Lourdes.

LÉON CLUGNET.

Le Clergé français et le Concordat, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Paris, Perrin, 1905, in-16 de VIII-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le baron de Mandat-Grancey publia en juin 1904, dans l'*Action française*, des articles où il se rangeait parmi les partisans les plus déclarés de la dénonciation du concordat; ces théories « firent beaucoup de bruit dans le monde catholique » (il le rappelle du moins dans sa Préface); ses réponses à de justes critiques mirent même, paraît-il, « le feu aux poudres. » Ce sont ces articles qu'il publie aujourd'hui en volume, sans les refondre, pour leur garder, pense-t-il, plus de saveur. Voici les titres de ces divers chapitres : *A propos de l'incident de Mgr Le Nordez; Lettre ouverte à Mgr X., évêque de Z.*; *Le Clergé et les laïques. La Question des congrégations. — Rome. — La Question financière. — Le Recrutement et l'éducation du nouveau clergé.* Voilà certes des sujets graves, difficiles, de pleine actualité. Ils demandent une grande compétence, une certaine réserve, j'allais dire beaucoup de mérites personnels, et ils laissent aussi une large place à l'incertain et à l'inconnu. L'auteur, impressionné par son expérience de voyageur, principalement dans le Nouveau Monde, paraît très partisan, en principe, des méthodes américaines; et comme, d'autre part, il est très traditionaliste, il s'ensuit une contradiction fréquente, un peu d'illogisme dans ses doléances acerbes contre les errements de l'Église de France, telle qu'elle est actuellement organisée. Il casse beaucoup de vitres; il enfonce aussi quelques portes ouvertes. Au milieu de son désir loyal et méritoire de dire toute sa pensée pour le plus grand bien d'une cause qu'il entend servir avec vigueur, il a le tort de ne point écarter les traits d'esprit et de soutenir trop constamment des paradoxes, par exemple que Richelieu fut un homme d'État parce qu'il était « assez mauvais prêtre » (p. 190); ou encore que les nations « résistent plus longtemps à leurs vices qu'à la pratique de certaines vertus » (p. 193); que les jésuites enseignent à leurs élèves le respect des héros de la Révolution, et que les bénédictins ont mieux à faire que de s'occuper du chant liturgique du moyen âge. Avec une hardiesse de pince-sans-rire et d'enfant terrible, l'auteur sème son texte d'anecdotes sans doute piquantes, mais qui perdent de leur valeur par les réticences dont il les accompagne et l'absence absolue de noms propres pour les contrôler.

M. de Mandat-Grancey s'élève très fort et peu respectueusement contre les faiblesses de Léon XIII, « un général paralysé » (p. 215) « qui avait la manie de se croire un grand diplomate » ; toutefois il se console en pensant « que cela va enfin changer » (?). Il traite avec le même ton cavalier beaucoup d'institutions vénérables dont on voit bien qu'il n'a pas la charge ; les remèdes que sa générosité impétueuse propose gagneraient (plusieurs sont justes) à être formulés avec plus de modération. Dans son dernier chapitre, on trouve sur « l'imprécision » de raisonnement habituelle aux « clercs » (p. 284), sur les services matériels qu'ils devraient apprendre à rendre à leurs paroissiens (p. 288), sur les principes d'économie politique qu'il leur serait bon de connaître (p. 289), des réflexions heureusement pratiques. L'auteur, qui avoue avoir écrit « d'une plume vagabonde, » conclut, à propos de la loi que tous les sectaires du Parlement ont préparée, « en espérant bien qu'elle sera votée. » — « Sans trop me préoccuper, ajoute-t-il, des conditions dans lesquelles elle le sera. » — Il permettra de penser que cette désinvolture constitue son erreur et la condamnation de son système, et de préférer à son appréciation d'humoriste le jugement que formulait hier encore le cardinal-archevêque de Paris : « Le sens de la séparation, si on veut bien le comprendre, c'est la renonciation de la France à être une grande nation catholique dans le monde. » G. DE G.

Césarisme et démocratie. L'Incompatibilité entre notre régime administratif et notre régime politique, par JOSEPH FERRAND. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de XXXVIII-258 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ouvrage posthume d'un homme éminent qui, depuis 1849 jusqu'à 1874, appartint à l'administration préfectorale et, après avoir été, par ses principaux ouvrages : *Les Institutions administratives en France et à l'étranger* et *les Pays libres*, un des principaux protagonistes de la décentralisation, fit partie de l'Institut comme membre correspondant de l'Académie des sciences morales. La notice écrite à l'occasion de sa mort sur sa vie et sur ses œuvres par M. Cheysson sert de préface à l'ouvrage.

L'organisation administrative de l'an VIII, survivant à la chute du régime autocratique et notamment l'application quasi superstitieuse de la maxime « délibérer est le fait de plusieurs ; agir est le fait d'un seul », sont, d'après M. Ferrand, les principales causes de notre malaise politique, étant observé que l'élection est devenue la base unique de l'organisation de l'État français. Il critique amèrement les régimes qui se sont succédé depuis un siècle de n'avoir pris aucune mesure efficace pour faire l'éducation du suffrage universel et pour l'organiser. Il pense que, d'une part, il y aurait lieu d'améliorer notre électorat politique et administratif par diverses mesures parmi les-

quelles il préconise le vote plural et la représentation des minorités et que, d'autre part, une autonomie et une indépendance effectives devraient être laissées aux administrations locales, la gestion des intérêts qui leur sont confiés devant servir d'école pour l'éducation politique de la nation.

Nul n'était plus compétent pour traiter ces questions que M. Ferrand, qui, dans dans des pages trop courtes, remue un grand nombre d'idées dont aucune n'est négligeable. Ses conclusions méritent, en grande partie, de rallier les politiques avisés. Tout au plus sera-t-il permis de dire que, pour la solution des graves problèmes qu'il pose, il y a peut-être lieu de tenir compte d'un certain nombre d'éléments qu'il n'a pas jugé à propos de mentionner. Si notre régime administratif est incompatible avec notre régime politique, n'y a-t-il pas aussi incompatibilité entre notre tempérament et nos intérêts nationaux d'une part et notre régime politique d'autre part ? La liberté (nous entendons : la liberté vraie, c'est-à-dire un contrôle sérieux de la nation sur le gouvernement et le respect des droits des citoyens) n'est-elle pas incompatible avec la république et surtout avec la république démocratique ? N'y a-t-il pas aussi incompatibilité, du moins dans un grand pays, entre le régime républicain et l'état démocratique de la nation ? Le penchant vers la centralisation n'est-il pas de l'essence du tempérament français ? Ce qui nous reste de la liberté n'est-il pas, en fait, garanti bien plutôt par la tutelle lointaine du pouvoir central que par les pouvoirs nés des élections locales, dans lesquelles la majorité n'a le plus souvent d'autre préoccupation que de molester la minorité ? Enfin les mesures les plus sages de décentralisation ne sont-elles pas rendues, en fait, impossibles par la préoccupation constante et nécessaire du parti qui est au pouvoir d'avoir directement ou indirectement la mainmise sur tous les rouages du pays pour s'y maintenir et en jouir le plus longtemps possible ?

Mais il est une conclusion, hélas ! nécessairement trop vague, de M. Ferrand, à laquelle nous souscrirons tous : c'est celle qui consiste à réclamer l'éducation politique de la nation. Il n'est que trop vrai que telle était l'œuvre capitale qui s'imposait depuis un siècle et à laquelle il a été lamentablement failli. On peut dire qu'aujourd'hui en France on ne s'entend même plus sur la notion du bien et du mal. Toutes les forces de l'État et d'une presse immense sont employées à mettre le mal à la place du bien et l'erreur à la place de la vérité, presque en toutes matières. Quiconque entamera la lutte aura bien mérité de la patrie et, si quelqu'un y réussissait, l'humanité n'aurait pas connu de plus grand homme.

EUGÈNE GODEFROY.

La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Édouard Driault. 3e édit., revue. Paris, Alcan, 1905, in-8 de xv-407 p. — Prix : 7 fr.

J'ai rendu compte, il y a sept ans, de la première édition de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 150). La troisième édition a été revue, mais non augmentée, car elle n'a été modifiée que très sommairement, et sans que la pagination ait changé. Pour les événements de Crête, de Macédoine, du Haut-Nil et du Soudan, il a suffi d'ajouter quelques lignes ; pour l'Extrême-Orient, il y en aurait eu trop à dire, et M. Driault a préféré attendre la fin du conflit russo-japonais pour en parler ; ce sera l'occasion d'une quatrième édition. La couverture a été mise au goût du jour ; elle est d'un aspect moins lourd et plus flatteur à l'œil ; mais le papier est plus mauvais et les caractères trahissent la vétusté ; c'est ainsi qu'on met une cravate chatoyante pour cacher les déchirures de sa chemise. Mais je ne parle que de la forme extérieure du volume ; le fond est aussi solide, aussi bien agencé, aussi vrai qu'il y a sept ans. P. Pisani.

La Vie au Palais-Royal, par L. Augé de Lassus. Paris, Daragon, 1904, in-8 de 191 p., avec trois planches. — Prix : 10 fr.

L'auteur de ce volume n'a pas eu l'intention de faire œuvre historique, ainsi qu'il est aisé de s'en apercevoir; il effleure toutes les parties de l'histoire du monument sans les approfondir (le pouvait-il faire en 191 pages?), sans s'arrêter aux questions archéologiques ni aux dissertations artistiques. Il s'est contenté d'une cueillette d'historiettes, faite un peu au hasard, groupées d'une façon un peu disparate. Dans sa flânerie il nous conte des anecdotes déjà très connues mais souvent amusantes, il invoque l'aspect changeant de ce centre si parisien où se sont passés tant de grands événements, depuis Richelieu jusqu'à la Fronde, depuis la Régence jusqu'à la Révolution. Le programme était vaste : l'auteur a dû souffrir de l'étreinte qui l'a probablement empêché de l'exécuter aussi bien que s'il avait eu ses coudées franches. P. Lbe.

L'Abbaye royale de Joug-Dieu, près Villefranche, en Beaujolais (1115-1738), par Joseph Balloffet. Villefranche, Blanc et Mercier, 1904, in-8 de 106 p., avec 3 grav. et 3 plans.

L'abbaye de Joug-Dieu appartenait à la congrégation de Tiron. Ce ne fut d'abord qu'un prieuré simple, fondé par Guichard III de Beaujeu (1115); l'érection en abbaye se fit en 1137. Cette maison eut à son tour des prieurés, dont deux, Seillon et Montmerle, furent transformés en chartreuses au xiie siècle. Pendant le cours du treizième siècle, les moines reçurent, par testament ou d'autres manières, d'assez nom-

breuses donations. On vit à cette époque commencer des démêlés entre Tiron et sa dépendance de Joug, au sujet de la nomination de l'abbé. Comme tous les monastères français, cette maison souffrit beaucoup de la guerre de Cent ans. Le régime bénéficiaire introduit dans la communauté et la commende l'empêchèrent de réparer ses ruines avant les guerres de religion et la Ligue. Au XVIIe siècle, elle ne put participer à la renaissance monastique, dont la congrégation de Saint-Maur fut l'agent principal; elle devait être, par la force des choses, la proie de la sécularisation, ce qui eut lieu par l'union du monastère au chapitre récemment fondé à Villefranche. Ce ne fut pas sans difficulté : les procès qui en résultèrent ont fourni à M. Balloffet des renseignements intéressants et des pièces justificatives utiles. Cette dernière partie de son livre est la plus documentée ; et, malgré la pauvreté des documents sur l'ensemble de l'histoire, il a pu compléter la liste des abbés dressée par les auteurs de la *Gallia christiana*. J. BESSE.

Un Petit Séminaire du diocèse de Lyon. L'Argentière, par le chanoine ANDRÉ LEISTENSCHNEIDER. Lyon, Vitte, 1905, in-8 de XX-464 p., avec de nombr. grav. — Prix : 8 fr.

Le petit séminaire de l'Argentière célébrait en 1904 le centième anniversaire de sa fondation ; le travail de M. Leistenschneider est un souvenir précieux de ces solennités. On y trouve l'histoire complète de cette institution, qui occupa d'abord un ancien chapitre noble de femmes, lequel avait lui-même remplacé, en 1777, un prieuré de bénédictines fondé au XIIIe siècle, sous la dépendance de l'abbaye de Savigny. Le chapitre consacré aux bénédictines et aux chanoinesses sert en quelque sorte d'Introduction. Quelques-unes des pièces justificatives, publiées à la fin du volume, se rapportent à cette première partie.

La fondation du séminaire est due au cardinal Fesch ; il le confia bientôt aux Pères de la foi : ces religieux n'y restèrent que trois ans. Depuis 1807, les prêtres du diocèse l'ont dirigé sous la conduite de supérieurs estimés, tels que MM. Recorbet, de la Croix, Deplace, Beaujelin, Girin, etc. Les maîtres ont formé un grand nombre de prêtres, et parmi eux des évêques, en général missionnaires, et des martyrs ; plusieurs, parmi leurs élèves, se sont fait dans la magistrature, les affaires et les lettres, une situation honorable.

L'historien du petit séminaire fait suivre pas à pas le développement de cette insttitution et les vicissitudes qu'il lui a fallu traverser. Les transformations, les agrandissements de l'édifice, l'acquisition des propriétés, l'intéressent comme les modifications apportées au programme et l'établissement des œuvres propres à assurer la conservation de la piété. Dans un chapitre spécial, le huitième, qui a pour titre : *Une Année à l'Argentière*, il montre la vie du séminaire, telle

que les séminaristes ont à la mener. C'est celle, au surplus, de la plupart des séminaires, mais avec des traits qui lui donnent une physionomie propre. Nos maisons d'éducation, réservées aux futurs prêtres, ont toutes une allure familiale qu'on chercherait vainement ailleurs ; l'esprit qui en résulte est pour beaucoup dans le maintien des traditions saintes d'un diocèse et dans la formation du clergé.

M. Leistenschneider n'a rien négligé de ce qui pouvait donner à son livre de la valeur et de l'intérêt : nous signalons, en particulier, un recueil de pièces justificatives et une illustration abondante et soignée.

J. Besse.

Histoire du collège de Chinon, par E.-H. Tourlet. Paris, Champion, 1904, in-8 de 246 p., avec 6 planches. — Prix : 5 fr.

Le collège de Chinon, dont la fondation remonte à 1578, n'avait pas encore trouvé d'historien : l'association amicale des anciens élèves de cet établissement chargea son président, M. Tourlet, de combler cette lacune. Elle fut bien inspirée dans ce choix, car M. Tourlet s'est acquitté très consciencieusement de son mandat. Pour retracer les différentes phases de la vie de ce collège, il a fouillé avec le plus grand soin les archives communales de Chinon, les archives départementales d'Indre-et-Loire, les registres des délibérations du bureau du collège, qu'il eut la bonne fortune de retrouver presque sans interruption depuis 1738 jusqu'à nos jours, les Archives nationales et les anciennes minutes des notaires de la ville. Aussi toutes ces recherches lui ont permis de donner un travail vraiment neuf et bien complet.

Après avoir fait connaître ce qu'étaient les anciennes écoles et l'école capitulaire de Saint-Mexme avant la fondation du collège, il nous apprend ensuite ce qu'il devint de 1578 jusqu'en 1795, date à laquelle la ville en céda la direction aux augustins. Les augustins, qui avaient pris ce collège en pleine décadence, ne surent pas lui donner une bonne impulsion. Aussi, en 1721, la ville le confia à un principal qu'elle nomma. Les ressources de la ville ne lui permettant pas de subvenir à tous les besoins de l'établissement, elle en abandonna la direction à l'archevêque de Tours de 1738 à 1791. Dans la tourmente révolutionnaire, après avoir été collège national de 1791 à 1793, puis école secondaire en 1793-1794, l'institution sombra et c'est seulement en 1803 que le collège fut rétabli.

Le travail de M. Tourlet se termine par un certain nombre d'appendices, de pièces justificatives, de planches et de plans qui augmentent l'intérêt de ce volume dans lequel l'auteur n'a rien épargné pour arriver à donner une histoire du collège de Chinon aussi exacte que possible.

J. Viard.

Les Routes d'Arles, par André Godard. Paris, Perrin, 1904, in-12 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'un accent sincère, écrites dans une langue harmonieuse et imagée, ces pages ne sont pas l'exacte description d'un observateur impartial mais le rêve d'un amoureux de la Provence. Encore ce qui passionne M. Godard, c'est moins le pays lui-même, la variété de ses paysages, la grâce de ses horizons que les grands souvenirs qu'évoquent les vestiges d'Arelate, de Massalia et d'Arausio (Orange). Ces antiquités elles-mêmes, tout en lui rappelant les merveilles de l'art grec et les beautés imparfaites de l'art gallo-romain, ne l'enthousiasment pas autant que les prétendus monuments des premiers siècles du christianisme dans la Narbonnaise.

Rien de significatif à cet égard comme l'accent de conviction profonde avec lequel l'auteur défend, contre les conclusions de la critique moderne, le débarquement de Lazare et de Marie-Madeleine sur les côtes provençales, leur apostolat, le séjour de la pénitente dans la grotte de la Sainte-Baume, en un mot cet ensemble de traditions locales mises en doute par d'éminents historiens.

Historien, archéologue, M. Godard ne l'est point, et d'ailleurs il n'a aucune prétention à ces titres; il est avant tout, et d'une manière presque exclusive, artiste, poète et surtout croyant. A parler franc, je préfère son esthétique à sa foi. La première, soutenue par une érudition moyenne, n'est pas sans finesses et sans intuitions originales. Pourquoi faut-il que l'ardeur immodérée de la croyance dépare la seconde? La violence de certaines boutades contre la conception actuelle de l'histoire et le progrès industriel et scientifique de notre temps contraste péniblement avec des jugements équitables portés sur les œuvres de la statuaire et de l'architecture antiques et, par le fait, sur la civilisation païenne.

Un autre défaut tout à l'honneur de l'écrivain, s'il n'était au détriment de son livre, est la surabondance des souvenirs évoqués, leur rapprochement fortuit qui n'a d'autre loi que le mécanisme d'associations d'idées qui se succèdent trop hâtivement dans un cerveau d'intuitif.

Un phénomène curieux qui prouve jusqu'à quel point l'auteur suit le libre jeu de son imagination, est le récit interminable et détaillé d'un Pardon en Bretagne, récit fait à propos des fêtes liturgiques de la Provence. — Les premiers chapitres de l'ouvrage sont les meilleurs, bien travaillés et assez suivis.

C'est une vue rétrospective des principales phases de l'histoire d'Arles. Le rôle si important de cette capitale sous la domination romaine est mis en relief. Par contre, la physionomie, pourtant très particulière d'Orange, de Fréjus, de Saint-Rémy et surtout de Marseille, est insuffi-

samment rendue et leur rôle historique n'est pas toujours indiqué. M. Godard a cependant saisi un point capital de la vie des Massaliotes d'avant notre ère, leurs luttes incessantes contre les indigènes réfugiés dans les collines avoisinant la jeune colonie phocéenne. Mais il ne comprend rien à la signification du Muséon arlaten, à sa poésie : il l'appelle ironiquement le capharnaüm du félibrige, que ranime chaque jeudi, parmi quelques intimes, le juvénile entrain du vieux Mistral. L'auteur des *Routes d'Arles* a un tort plus grand, on pourrait dire impardonnable, c'est son silence sur les troubadours du Midi. Comment n'a-t-il pas rappelé l'influence du lyrisme provençal au XIIe siècle sur la littérature française ?

L'ouvrage de M. Godard est trop long ; des pensées neuves, d'heureuses reconstitutions du passé et quelques bonnes descriptions y sont perdues au milieu de banalités, de tableaux pâles et de contours imprécis. Un auteur trop fécond à l'imagination trop riche d'idées ne saurait les exprimer toutes. Il n'est point tenu de tout dire.

G. Arnaud d'Agnel.

Bismarck et son temps. La Préparation (1815-1862), par Paul Matter. Paris, Alcan, 1905, in-8 de III-543 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur a fait œuvre de vulgarisateur ayant une conviction incontestable, avec la conscience de faire œuvre utile. Ce à quoi, disons-le tout de suite, il a pleinement réussi. Il semble avoir voulu dire dans sa Préface : « Voilà Bismarck et son temps. Considérez et jugez » ; il a fait pour cela abstraction de l'idée patriotique, et a, comme il le dit lui-même, fait un travail d'historien, sans colère ni envie.

M. Paul Matter nous trace d'abord les origines des Bismarck, puis la jeunesse d'Otto-Édouard-Léopold de Bismarck, qu'il raconte d'une façon très nette et très précise ; mais il approuve peut-être trop cette éducation. Je reconnais volontiers Bismarck comme un homme supérieur et remarquable à partir de trente ans ; je suis loin toutefois de lui discerner ces mêmes qualités pour sa jeunesse. Il eut comme la plupart des *Academische Bürger* des goûts peu relevés et plus dignes des étudiants du moyen âge que des étudiants modernes. Dussé-je être traité de « philistin » et de chauvin, j'aime mieux notre jeunesse universitaire avec l'ardeur de ses chevaleresques espérances, voire même les mœurs de nos étudiants en goguette savourant l'orgueil d'être enfin des hommes... C'est du moins plus naturel et plus moral que d'aller s'isoler, à l'heure où le soir tombe, dans une de ces brasseries qui pullulent de l'autre côté du Rhin et qui ne sont que de véritables sentines du vice.

M. Paul Matter nous montre ensuite Bismarck à la diète de 1847, puis en pleine réaction, ses débuts à Francfort et à la guerre de Crimée. Il

était arrivé à la diète de 1847, nourri de tous les préjugés d'un hobereau poméranien. Ses débuts à Francfort modifient ses vues. Sa foi dynastique s'est modifiée ; son dévouement est toujours profond envers son roi, mais il a évolué. Un conflit éclate entre la Couronne et le Parlement. Bismarck est appelé à deux reprises, il réclame la lutte à outrance. Le Roi hésite. Il se retire à l'ambassade de Paris. Puis on l'appelle définitivement ; il arrive, la tête haute, audacieux, prêt à tout, comme le dit très justement M. Matter en finissant.

J'attends avec impatience les deux tomes qui suivront ce bel ouvrage : l'action (1862-1871), le triomphe et le déclin (1871-1898). J'aime à croire qu'après la publication de ces deux volumes les lecteurs penseront que l'auteur a atteint son but, qui est de fournir au public un livre plus complet et moins superficiel que les précédents. ROBERT GUILLOU.

Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, par Dom URSMER BERLIÈRE. Paris, Champion, 1904, in-8 de XXVII-317 p. — Prix : 6 fr.

Le gouvernement belge a récemment fondé à Rome un Institut historique dont la direction a été confiée à Dom Ursmer Berlière, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Le premier travail que vient de publier l'éminent recteur justifie pleinement la confiance que lui a témoignée son gouvernement : il entend diriger les membres de son Institut par l'exemple personnel. L'*Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum* est un modèle : l'auteur donne le sommaire clair et concis de 1955 documents étudiés par lui ; ils vont de l'année 1296 au 16 décembre 1548. Dom Berlière ajoute en appendice trente documents, dont le texte lui a paru plus intéressant. Tous ces documents ont trait aux élections épiscopales ou abbatiales, aux provisions des bénéfices réguliers ou séculiers, et au prélèvement des droits du Siège apostolique sur les bénéfices et les églises. La date du document et le nom du personnage et du lieu qui en sont l'objet font le grand intérêt de cette publication : on peut ainsi modifier ou compléter les listes des titulaires de quelques abbayes et bénéfices.

Pour faciliter l'emploi de son travail, Dom Berlière l'a complété par une table des noms de lieux et de personnes, dressée avec un soin qui dénote une expérience peu commune ; elle lui vaudra la reconnaissance de tous ceux qui auront à utiliser son inventaire. Il donne dans sa Préface des notions très précises, accompagnées d'une bonne bibliographie, sur la Chambre apostolique et les droits qu'elle était chargée de percevoir au nom du Souverain Pontife sur les bénéfices de la chrétienté, tels que les cens apostoliques, les services, les annates, les dé-

pouilles, les décimes, les subsides caritatifs, les procurations, termes qui se trouvent à chaque page de l'Inventaire analytique.

Dom Berlière annonce dès maintenant la prochaine publication des *Suppliques de Clément V* qui sont sous presse. L'*Inventaire analytique des diversa cameralia* et les *Lettres de Jean XXII* par Arnold Fayen sont en préparation. Un pareil début promet un brillant avenir à l'Institut historique belge.

J. Besse.

Le Roman de l'Espagne héroïque, par Gaston Routier. Paris, Savaète, s. d., in-18 de 255 p. — Prix : 3 fr.

La vérité historique est cruellement maltraitée en ce petit livre dont le cadre et les personnages sont empruntés à l'histoire. Le roi goth Chindasvinthe, que M. Gaston Routier appelle, on ne sait pourquoi, Chindavinste et nous présente comme un « paladin sans peur et sans reproche », fut en réalité un conspirateur acharné. Aiguillonné par l'ambition, il usurpa tyranniquement, dans sa vieillesse, le trône du jeune Tulgas. D'autre part l'évêque Oton n'a jamais existé, et on chercherait en vain un prélat de ce nom parmi les nombreux évêques et archevêques de Tolède. A l'époque de Chindasvinthe, le siège épiscopal de cette ville devait être occupé par Eugène II, ou par saint Eugène III, prédécesseur de saint Ildefonse. Il serait facile de relever dans le livre de M. Gaston Routier d'autres erreurs tout aussi importantes.

Léo Rouanet.

Innocent III, Rome et l'Italie, par Achille Luchaire. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 262 p., avec 2 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a des sujets qui, en même temps qu'ils attirent par leur intérêt, découragent par leur ampleur et leur difficulté ; c'est la raison sans doute pour laquelle nous n'avions pas encore, sur le grand règne d'Innocent III, d'étude d'ensemble au courant des dernières recherches de l'histoire. M. Luchaire semble avoir entrepris de nous la donner. De ce pontificat si rempli, si un, par certains côtés, mais dont l'activité s'est dépensée dans tant de graves questions distinctes, il a détaché un groupe d'épisodes : les relations du Saint-Siège avec la commune de Rome et avec les villes et les États d'Italie. Écartant tout appareil d'érudition, négligeant volontairement toute référence (ce qui est peut-être regrettable), renonçant à entrer dans les discussions techniques et spéciales (par exemple, à examiner du point de vue juridique les fameuses revendications territoriales de l'Église que fit valoir Innocent III), il s'est appliqué surtout à donner une impression vive de cette extraordinaire anarchie italienne au milieu de laquelle se débattait la Papauté. Il a fallu à Innocent III dix années de lutte de rues pour établir sa domination sur la commune de Rome ; par les com-

munes du Patrimoine, du Duché et de la Marche d'Ancône, il est arrivé tout au plus à se faire reconnaître, jamais à se faire obéir; la Toscane et la Lombardie ne l'ont écouté — et encore ! — que dans ses appels contre l'Allemand ; elles ont toujours refusé de changer la domination impériale pour la domination pontificale. Si dans le centre et le nord de l'Italie c'est à l'esprit de désordre invétéré, au particularisme, à l'anticléricalisme, parfois aux sympathies hérétiques des municipalités que le Pape se heurte, dans le midi, dans le Royaume (que par anachronisme M. Luchaire appelle les Deux-Siciles), il a affaire à l'anarchie féodale et aux intrigues de palais, fomentées, envenimées par les aventuriers allemands. Même dans son propre entourage et sa propre administration, il n'était pas le maître. Un dernier chapitre, sur la curie, montre son impuissance, en dépit des efforts les plus sincères, pour réformer certaines pratiques de la Cour pontificale. Rien mieux qu'un pareil livre ne permet de constater quelles limites les habitudes, les distances, et le désordre général mettaient à une autorité en apparence si étendue et si absolue; mais il fait ressortir aussi la hauteur de vues, « l'esprit de tolérance et d'équité », « le sens droit et les idées larges » d'un des plus grands papes du moyen âge. — Un appendice fournit quelques détails sur les portraits d'Innocent III. J.

La Marine russe dans la guerre russo-japonaise, par le capitaine de frégate N.-L. Klado ; traduit par René Marchand. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-12 de 326 p., avec portraits et croquis. — Prix : 3 fr. 50.

C'était avec le plus vif intérêt que nous avions lu, dès son apparition, au mois de mars dernier, ce volume du commandant russe Klado, composé d'articles de journaux, publiés au cours des mois précédents. Aujourd'hui, c'est avec un sentiment infiniment pénible, profondément triste, que nous relisons, pour en rendre compte aux lecteurs du *Polybiblion*, ces pages vibrantes de patriotisme. Le brillant officier qu'est le commandant Klado a rempli un douloureux devoir, devant lequel trop d'hommes se croient en droit d'hésiter, en affirmant à ses compatriotes ce qu'il sentait être la vérité, en les avertissant du danger que courait leur patrie, en mettant à nu les plaies dont ils souffrent, peut-être, hélas ! dont ils meurent, et, aussi, en osant leur montrer le remède nécessaire. On sait que le commandant Klado a payé sa franchise, parfois, il est vrai, un peu brutale, de sa carrière récemment brisée, mais cela n'est pas, au contraire, pour diminuer la valeur de son œuvre, mais bien pour augmenter la confiance qu'elle mérite.

Le commandant Klado, après avoir montré la nécessité, pour la Russie, d'avoir la maîtrise de la mer, étudie les différents épisodes de la lutte, les flottes en présence, et, après avoir établi les conditions nouvelles de la guerre, réclame instamment l'armement et le départ

non seulement d'une troisième escadre, mais encore de celle de la mer Noire. On sait que ces demandes ont été en partie accueillies, que ces conseils ont été suivis, peut-être dans toute la limite du possible... on sait aussi à quel point l'effort sollicité de la Russie a été inutile. Ces pages sont, en maints endroits, véritablement prophétiques ; cependant, la réalisation des événements ne leur a rien enlevé de leur intérêt. En dehors de l'étude de questions purement maritimes, elles renferment en effet de nombreux passages qui éclairent bien des côtés de l'âme russe, et qui, montrant les défauts de la race slave et aussi ses qualités, mettant à nu la plaie de la bureaucratie russe, sont, hélas! encore et toujours d'actualité. C'est pourquoi le livre du commandant Klado, œuvre de bonne foi, d'enthousiasme et de franchise, imprégné de tristesse et aussi d'espérance, est et restera un des documents les plus intéressants sur la guerre actuelle, un de ceux les mieux faits pour expliquer les désastres qui, sans répit, accablent depuis de longs mois la nation russe.

J. C. T.

Annales d'Estavayer, *d'après le manuscrit de Philippe Grangier, chanoine d'Estavayer (1743-1817)*, éditées par E. Grangier ; rédigées et annotées par l'abbé F. Brülhart. Estavayer-le-Lac, imp. H. Butty, 1905, in-8 de v-575 p., avec gravures. — Prix : 6 fr. 50.

Ce volume, magnifiquement édité, est dû à la plume érudite du curé actuel de Font, M. l'abbé Fridolin Brülhart, à qui le public est déjà redevable d'un excellent travail sur sa propre paroisse.

Après nous avoir, dans une courte Préface, présenté Philippe Grangier et son œuvre, M. Brülhart nous dit la part qu'il a dans cette présente publication. Elle consiste dans le résumé des cinq volumes in-folio laissés manuscrits par le laborieux chanoine. Ce travail n'est que la moitié de la courageuse entreprise de son auteur. La seconde partie, qui doit comprendre la copie exacte, comme pièces justificatives, des principaux actes résumés dans la première série, vu l'abondance des matières, sera publiée ultérieurement. Comme M. le curé de Font a mis toute sa conscience d'érudit scrupuleux à nous donner la quintessence de ces documents, nous pouvons lui faire crédit et attendre patiemment la publication intégrale de ceux-ci.

Les présentes pages, comme le dit fort bien M. Brülhart, « fournissent des indications précieuses pour l'histoire des seigneuries et des grandes familles féodales des contrées de Vaud, Fribourg et Neuchâtel. » Leur importance va plus loin et s'étend au moins à la Suisse française, en entier, sans parler des pays voisins.

Une disposition typographique très heureuse et un « Répertoire » très complet rendent le volume d'une consultation aisée.

De nombreuses héliogravures, le plus souvent fort bien venues, achèvent de donner à ce volume un intérêt vraiment exceptionnel.

A. Roussel.

L'Expédition de Chine de 1857-58. Histoire diplomatique et documents, par Henri Cordier. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 478 p. avec plan. — Prix : 7 fr.

Après avoir exposé, de la manière la plus précise et la plus documentaire, l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* entre 1860 et 1902, M. Henri Cordier entreprend de raconter l'histoire de ces mêmes relations à l'époque antérieure. Le premier fragment qu'il nous donne de cette histoire encore si mal connue est relatif à *l'Expédition de Chine de 1857-58* ; on trouvera dans ce nouveau volume du savant professeur de l'École des langues orientales vivantes tous les documents relatifs à la mission de lord Elgin et du baron Gros et à leurs négociations, d'abord avec les autorités de Canton, puis avec la Cour de Pé-King, ainsi qu'une minutieuse étude des traités conclus en 1858 par la Chine avec la Russie, les États-Unis, l'Angleterre et la France. En terminant, M. Cordier montre en excellents termes comment le traité anglais de Tien-Tsin contenait les germes de nouvelles et sérieuses difficultés, qui devaient rendre nécessaire cette expédition de 1860 à laquelle sera sans doute consacré un volume qui complètera l'ensemble des études de notre auteur sur l'histoire diplomatique de la Chine dans la seconde moitié du XIXe siècle. H. F.

Un Dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers (1795-1859), par Albert Houtin. 2e édit. Paris, Émile Nourry, 1904, in-8 de 477 p. — Prix : 6 fr.

« Le chanoine Bernier fut pédagogue, curé, vicaire général, théologien d'un concile et d'un évêque, fondateur d'une congrégation. Sa vie présente un tableau de toutes les situations dans lesquelles un prêtre peut exercer son ministère. Les luttes doctrinales où il fut mêlé ont été combattues dans tous les diocèses et même dans toute l'Église catholique. C'est pourquoi j'ai voulu en conserver le souvenir.»

L'auteur a été fidèle au plan un peu vaste qu'il se traçait dans son Avant-propos. Il l'a exécuté avec intelligence, savoir et persévérance, mais aussi dans un fâcheux esprit de dénigrement et sur un ton généralement mal respectueux de choses et de gens respectables. Le volume que nous avons entre les mains est une « seconde édition », je soupçonne que l'épuisement de la « première » tient en grande partie à la curiosité de scandale que n'ont pu manquer de produire, dans la région de l'Anjou, les divulgations, commentaires et désobligeants propos de M. Houtin. Le soin qu'il a pris de renforcer son texte de plusieurs nouveaux chapitres, absolument superflus, mais plus mordants encore, indique son dessein. Quel que soit l'esprit dans lequel a été conçu et exécuté ce travail, le lecteur y trouvera, dans un style piquant et léger, des renseignements abondants, curieux et par-

fois utiles, parfois aussi erronés et grossis à plaisir, sur l'histoire du clergé français dans la première moitié du XIXe siècle. La complaisance avec laquelle M. Houtin félicite — plus encore qu'il ne défend, — son héros d'avoir été l'objet des condamnations de l'Index, est choquante sous la plume d'un ecclésiastique ; elle montre qu'il cherche, par comparaison et ricochet, à se justifier lui-même de pareille mésaventure; en cas semblable, le silence est plus digne, et le persiflage aussi peu convenable que hors de saison.

Pour s'arrêter sur l'abbé Bernier lui-même, on doit reconnaître en lui un prêtre de vertu, sage, zélé, vigilant pendant qu'il fut professeur et curé, mais que la vanité d'esprit, lorsqu'il devint vicaire général, entraîna dans les erreurs du gallicanisme. Ses préventions ignorantes contre les principes vraiment orthodoxes de l'Église le portèrent à prendre malheureusement parti toujours à côté de la vérité, dans les controverses soulevées de 1840 à 1860. Il attaque les « ultramontains », s'efforce d'entraver la belle campagne de Dom Guéranger en faveur de l'unité liturgique, poursuit les jésuites, vilipende *l'Univers*, dénigre les pèlerinages « nouveaux » à la Sainte Vierge, et, sur toutes ces questions, publie brochures sur brochures où la vivacité de l'esprit ne manque pas, mais où l'adresse du polémiste ne peut faire oublier ses tendances réprouvées par l'autorité compétente, blâmées par la charité chrétienne, regrettées de tous les prêtres amis de la vérité et de la paix. Dire que ces erreurs furent commises en un temps où elles n'étaient pas encore officiellement condamnées par l'Église peut faire admettre la bonne foi; il n'en demeure pas moins évident que des doctrines fausses dénotent un théologien médiocre, et qu'il est maladroit de mettre sur un piédestal un homme qui a commis des erreurs par cela même, par cela seul qu'il s'est trompé. — Cette biographie conserve son mérite documentaire; elle sera consultée avec intérêt, peut-être avec profit par ceux qui sont bien au courant des choses de la vie religieuse en France au XIXe siècle; elle peut être dangereuse pour d'autres, car, sous une forme de sincérité apparente, elle manque de mesure et d'impartialité. G.

BULLETIN

De Judicio sacramentali. De natura peccati, auctore J. B. PIGHI. ed. 3a. Veronae, Cinquetti, 1904, in-18 de 118 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'auteur de cet opuscule, professeur de théologie morale au séminaire de Vérone, nous paraît avoir bien saisi ce point important : l'état actuel de la science et le renouveau des études ecclésiastiques exigent désormais une étude plus attentive des *principes théoriques*, dont l'ensemble constitue la *Théologie morale fondamentale*. Il commence donc par demander ces principes à la doctrine spéculative, antérieure et supérieure aux controverses

casuistiques — telle qu'on la trouve chez les scolastiques, prédécesseurs de saint Alphonse de Liguori. Mais ces principes généraux sont étudiés en vue de questions très concrètes et très pratiques relatives au rôle du confesseur (comme juge, comme médecin...) — au jugement probable qu'il doit se formuler, à la certitude morale requise, relativement aux dispositions du pénitent. Il constate (p. 38) que l'application de ces principes a été faite par les auteurs récents, suivant diverses catégories de pénitents (ordinaires et extraordinaires : c'est-à-dire, occasionnaires, habitués, récidivistes) — que ces divisions ont été rendues nécessaires par l'usage qu'en ont fait les jansénistes et les rigoristes, mais qu'elles ont de notables inconvénients. Il en use néanmoins pour les besoins de son exposition, tout en réagissant avec force et sagesse contre le rigorisme en question. Il se flatte de conclure avec une apparence de nouveauté « *nove, non nova* », mais en somme avec toute l'autorité des anciens docteurs.

Cette dissertation *De Judicio sacramentali* est suivie d'une autre beaucoup plus courte (p. 97-118) : *De Natura peccati*. Mais ces quelques pages sont pleines de questions extrêmement importantes et discutées avec beaucoup de sagacité. C'est contre les tenants de l'école rosminienne (notamment Gastaldi, annotateur d'une Théologie morale, publiée par Alasia, à Turin, en 1848) que l'auteur discute certains points très importants, relatifs à la notion du péché en général, du péché originel en particulier. — Je regrette que les limites de ce court compte rendu ne me permettent pas plus de détails.

En somme, ce modeste opuscule est fort suggestif, très propre à éclairer, sur ces délicates questions, l'homme de principes et l'homme d'action, le confesseur autant que le théologien. B. DE CARROY.

Les Fêtes chrétiennes en histoires, par J.-M. A., missionnaire apostolique, Abbeville, Paillard, s. d., in-8 de 237 p., illustré. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur du *Catéchisme en histoires*, dont nous avons eu à nous occuper plusieurs fois en lui décernant des éloges mérités, publie en ce volume *les Fêtes chrétiennes* sur le même plan, en suivant l'ordre liturgique. Il explique d'abord le sens de la fête, avec son origine, puis développe une histoire en rapport avec la fête. C'est toujours aux bonnes sources que l'auteur s'approvisionne de documents. On lira avec fruit ce nouveau livre ; nous lui souhaitons le même grand succès qu'à ses aînés ; comme eux, il sera le bon grain semé avec abondance dans les âmes. L. R.

Comment diriger nos patronages de jeunes filles? par l'abbé GEORGES SCHAEFER. Paris, Lecoffre, s. d. (1905), petit in-18 de IX-110 p. — Prix : 1 fr.

Les institutions post-scolaires sont très en faveur aujourd'hui et il faut avouer que, utiles toujours, la persécution qui sévit aujourd'hui sur l'enseignement chrétien les a rendues plus que jamais nécessaires. Elles sont, surtout auprès des enfants élevés dans les écoles officielles, le contre-poids et le correctif de l'enseignement sans Dieu. Mais pour qu'un patronage, et particulièrement un patronage de jeunes filles, produise les résultats qu'on en doit attendre, comment faut-il le diriger? Ici rien ne remplace l'expérience et c'est pourquoi il sera utile de prêter attention aux enseignements d'un des plus zélés et plus expérimentés directeurs d'œuvres de Paris. C'est l'auteur même de ce petit livre, qui, dans une série de six conférences,

nous dit ce qu'est un patronage, ce que doivent être les patronnées et les directrices, que le dévouement ne suffit pas à faire prospérer ces œuvres, mais qu'il y faut encore de l'autorité ; quel doit être l'esprit du patronage, comment il faut s'y prendre pour garder et faire agir les grandes, et enfin par quels attraits le patronage se fera aimer des patronnées. Car voilà bien les sujets traités par M. l'abbé Schaefer avec cette éloquence sacerdotale où l'apôtre laisse surtout parler sa foi, son expérience et son cœur. Ce petit volume est charmant à lire, mais, ce qui vaut mieux encore, il sera utile et bien. EDOUARD PONTAL.

L'Hybridation des plantes, par RAPHAËL DE NOTER. Paris, Amat, s. d., in-12 de 169 p., avec 87 fig. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur se propose de mettre à la portée des amateurs les moyens de croiser les espèces de fleurs et d'obteuir des hybrides inconnus. C'est une science jusqu'ici réservée à des professionnels, et les horticulteurs qui s'y sont adonnés présentent chaque année des produits nouveaux et souvent magnifiques. Il est donc utile de faciliter ces essais par un manuel pratique contenant les principes d'après lesquels il faut opérer et exposant les conditions nécessaires au succès.

La première partie du volume traite donc des principes généraux. C'est un cours de botanique spécial aux organes les plus intimes des plantes, à leur but et à leur fonction ; la seconde s'occupe d'appliquer ces connaissances. Elle passe successivement en revue divers genres de fleurs, en indiquant quelles sont déjà les principales hybridations obtenues, et les nouveaux essais qu'il serait possible et profitable de tenter.

De très nombreuses gravures illustrent le texte et permettent de fort bien saisir les indications données par l'auteur. G. DE S.

Les Plantes potagères à cultiver dans les pays chauds, par D. BOIS. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1904, in-8 de 22 p., avec 57 fig.

Dans quelques pages très compétentes, M. Bois donne aux colons des pays chauds de sages et utiles conseils sur les cultures potagères à entreprendre avec profit dans nos colonies des pays tropicaux. Deux parties dans ce résumé. La première traite des légumes européens qu'on peut essayer et employer dans les pays chauds. La seconde, à l'inverse, indique les productions tropicales qu'il serait bon d'utiliser. Quelques-unes même pourraient rendre service dans nos provinces ensoleillées.

Toutefois on peut regretter que la présente brochure se contente de présenter une énumération sommaire et forcément aride. N'eût-il pas été utile d'y ajouter quelques détails sur la culture même des productions recommandées ? G. DE S.

Guide du couvreur, plombier, zingueur, par V. PRÉCIS. Ire partie. *La Couverture*. Paris, Laveur, s. d. (1905), in-8 de IX-328 p. avec 410 fig. — Prix : 4 fr.

Ouvrage technique, composé par un praticien qui a étudié les principes et les applications de son métier. Le texte de ce premier volume est orné de 410 figures très bien exécutées et permettant de comprendre plus aisément les développements donnés. Ce *vade mecum*, clair et parfaitement présenté, de tout ce qui concerne la couverture des bâtiments, sera apprécié par tout

propriétaire obligé de construire ou tout au moins d'entretenir. Pouvoir le faire suivant les méthodes reconnues les meilleures et les plus avantageuses sera le résultat de l'étude de ce petit volume, appelé ainsi à rendre de signalés services en raison des renseignements multiples qu'il renferme sur chaque partie.

G. DE S.

Les Submersibles et les sous-marins, leur utilisation dans les guerres modernes, par D'ARMOR. Paris, Challamel, 1905, in-8 de 56 p.— Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure vient bien à son heure, et il est réconfortant de voir de bons Français conserver la haine de l'Angleterre, souhaiter la destruction du « vautour rapace » et indiquer le moyen de procéder à cette œuvre nécessaire. En quelques pages substantielles, l'auteur prouve tout d'abord que l'Angleterre, le Japon et les États-Unis sont les seules puissances qui aient besoin de cuirassés. Toute une politique navale découle de cette simple constatation : n'ayons plus de cuirassés, mais construisons des sous-marins, arme défensive destinée à protéger nos côtes, des submersibles, arme offensive capable d'aller attaquer les cuirassés jusque dans les ports ennemis. Ce que sont les sous-marins et les submersibles, comment les utiliser en temps de guerrre, et comment les organiser en temps de paix, telles sont les questions posées et résolues par M. d'Armor dans cet intéressant opuscule que terminent quatre annexes montrant ce que l'on peut attendre dès maintenant des nouveaux engins de guerre maritime.

J. C. T.

Le Foot-ball Rugby, par ÉDOUARD PONTIÉ. Paris, Laveur, s. d. (1905), petit in-16 de 108 p., avec 46 illustrations ou figures.— Prix, cartonné : 1 fr. 50.

Le Foot-ball Association, par ÉDOUARD PONTIÉ. Paris, Laveur, s. d. (1905), petit in-16 de 90 p., avec 45 illustrations. — Prix, cartonné : 1 fr. 50.

L'auteur de ces jolis petits volumes est un professionnel des jeux dont il décrit les intéressantes péripéties. Il a fait une œuvre utile, et, en ce moment où la vogue des sports s'accentue de plus en plus, tout le monde lui saura gré d'avoir décrit, d'une façon claire et précise, les règles du jeu de foot-ball sous sa forme la plus savante, — celles qui sont le plus fréquemment appliquées, — et codifié la législation assez compliquée de ces exercices éminemment hygiéniques. Ceux qui les pratiquent retireront un profit immédiat de cette lecture. Beaucoup de querelles pourront être évitées, les arbitres auront à leur disposition un aide-mémoire portatif qui les renseignera sur leurs droits et leurs devoirs. Les joueurs prendront plus de plaisir à un exercice auquel ils pourront faire participer leur intelligence. Les profanes eux-mêmes liront avec agrément ces pages écrites par un homme qui aime — le compliment n'est pas banal — le sujet dont il entretient ses lecteurs.

GAËTAN GUILLOT.

Manuel du latin commercial, par le Dr CH. COLOMBO. 2e édit. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de 192 p. — Prix : 1 fr.

Après le volapuk, après l'espéranto, apparaît une nouvelle langue universelle, et c'est le latin commercial, qui aspire à faire revivre, pour la facilité des relations internationales, cette vielle langue latine vulgaire, très différente du latin littéraire et savant. Cette tentative mérite d'être encouragée. Bien que je ne croie pas à l'avenir prochain d'une langue universelle, du

moins j'estime que le latin commercial a plus de chances que les autres langues universelles, vraiment par trop bizarres, de préparer au moins un commencement de réalisation de ce rêve. Le Manuel de M. Colombo y aidera. Il est clair, bien fait, quoique d'ailleurs bref, et contient à la fois une grammaire fort simple et un double vocabulaire français-latin et latin-français. Ce qui pourra gêner le projet louable du docteur, c'est qu'aujourd'hui on ne sait plus guère le latin, et cela rend presque aussi difficile d'apprendre le latin commercial qu'une autre langue étrangère. ÉDOUARD PONTAL.

Mythische Geographie der Griechen, von Prof. Dr E. H. BERGER. Leipzig, Teubner, 1904, in-8 de 40 p.

La géographie mythique des Grecs, que M. E. H. Berger a étudiée ici, est un sujet doublement obscur, parce que les Grecs ne pouvaient se faire que des idées vagues, erronées et souvent contradictoires sur la forme de l'univers, et parce que les modernes ne peuvent être assurés de retrouver l'exacte forme des notions inexactes des Grecs. De là les systèmes, les discussions et les contradictions des érudits. M. Berger commence par la cosmographie, puisque la terre, pour les plus anciens Grecs, ne se distinguait pas du ciel et de ce que nous appelons les corps célestes : le Tartare, l'Élysée, les Vents, les peuples éloignés et à demi-fantastiques et enfin les voyages d'Ulysse, dont l'itinéraire est (et sera sans doute toujours) matière à conjecture et à discussion, voilà le sujet traité par M. Berger avec une grande érudition et, à ce que nous pouvons juger, avec critique des documents et des opinions. On regrettera l'absence de cartes, même sommaires et simples esquisses, pour suivre les développements de l'auteur et se les représenter par les yeux, suivant la maxime d'Horace. — Pour montrer l'incertitude de ces questions, nous signalons seulement (après M. Berger) que le nom du fleuve Okeanos, formant le tour de la terre habitée, est sanscrit d'après certains savants suivis par M. Berger, mais assyrien d'après d'autres, ce qui dirigerait la question d'origine dans des sens très différents. — M. Berger cite (p. 8), et avec honneur, l'opinion de Henri Martin : il eût été bon de dire « Ch. Henri Martin », pour éviter une confusion entre l'historien célèbre et le philosophe helléniste, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, qui fut un homme du plus haut mérite.

H. G.

Il Druidismo nell' antica Gallia, da G.-V. CALLEGARI. Verona, fratelli Drucker, 1904, in-8 de 113 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Callegari a repris et résumé sous ce titre toute la question des druides et de la religion des Gaulois. L'ouvrage s'ouvre par une gravure qui nous laisse une impression assez fâcheuse : *Druidi da antichi bassorilievi ;* ces prétendus « anciens bas-reliefs » sont un unique monument suspect, provenant, à ce que nous croyons, de *l'Antiquité expliquée* de Montfaucon et qu'aucun archéologue du XIXe siècle n'a pris au sérieux. Nous aurions mauvaise grâce à critiquer l'auteur italien, car on voit, à ses citations, qu'il connaît tout ce qui a été publié chez nous, depuis la Renaissance, sur ce sujet, encore qu'à la distance où il écrit il ne sache pas apprécier chaque écrivain à sa juste valeur ; il connaît aussi les principaux témoignages de l'antiquité classique. Il convient de dire qu'il approuve, en général, la réaction qui s'est produite contre l'école « historico-mystique » de Jean Reynaud, Henri Martin, etc. ; peut-être pourtant, au cours de cette

étude, attribue-t-il encore beaucoup de sagesse et de philosophie aux anciens druides. En tout cas, le public italien que ces questions intéressent trouvera dans cette lecture une introduction à des œuvres plus savantes et plus approfondies. H. G.

L'Ile Saint-Louis à travers les siècles, par E. Siou-Gelley et G. du Wallon. Paris, Pierrot, 1905, in-16 de 75 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'île Saint-Louis est, a-t-on dit, la ville de province la plus proche des tours de Notre-Dame ; avec ses quais bordés de vieux hôtels, ses rues solitaires, son clocher à jour et son horloge suspendue à un bras de ferronnerie, elle a conservé une physionomie vieillotte ; elle est pour tenter les amateurs de couleur locale, et nombreux sont les savants qui, par goût, ont été s'y loger. Deux d'entre eux ont voulu traduire leurs impressions en un petit volume de souvenirs et de recherches érudites, et le seul regret qu'on puisse exprimer, c'est que le volume soit si petit : il en résulte que les descriptions sont un peu sommaires, que les aperçus artistiques sont un peu écourtés et que des omissions se sont produites : ainsi, la liste des curés de la paroisse à laquelle manquent plusieurs noms, et pas des moindres. Les auteurs ont eu la bonne fortune de trouver et le bon esprit de publier intégralement un curieux document inédit qui occupe dix-huit pages : c'est la relation de la catastrophe qui, en 1658, entraîna dans la Seine vingt des cinquante maisons construites sur le pont Marie. En dehors de cela, il n'y a rien qui n'ait été déjà dit, et peut-être mieux, par l'abbé Collignon dans son estimable monographie de la paroisse Saint-Louis-en-l'Ile. P. Pisani.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de M. Oppert, qui a succombé le 21 août dernier, à Paris, à l'âge de 80 ans, fait un grand vide dans le monde des orientalistes. Né à Hambourg, le 3 juillet 1825, d'une famille israélite, M. Jules Oppert fit ses études classiques dans sa ville natale, s'adonnant surtout aux mathématiques, puis il alla étudier le droit à Heidelberg. Mais son goût pour la philologie, qui se révélait déjà, le conduisit bientôt à l'Université de Bonn, où il suivit le cours d'arabe de Freytag et le cours de sanscrit de Lassen. Il se rendit ensuite à Berlin pour compléter ses études, et, en 1847, il était reçu docteur en philosophie à l'Université de Kiel avec une thèse intitulée : *De Jure Indorum criminali*. La même année, utilisant la connaissance qu'il avait également acquise du zend et de l'ancien persan, il publiait à Berlin son deuxième ouvrage : *Lautsystem des altpersischen*. Cependant, comme les israélites ne possédaient pas, à cette date, les droits civiques que la révolution de 1848 allait bientôt leur donner, M. Oppert vint chercher en France une nouvelle patrie où la carrière du professorat lui serait ouverte. Grâce à l'appui de Letronne et d'Eug. Burnouf, il fut nommé professeur d'allemand au lycée de Laval, puis à celui de Reims. Mais, tout en s'acquittant de fonctions qui ne devaient être que provisoires, il poursuivait ses études et publiait dans le *Journal asiatique* et la *Revue archéologique* des mémoires sur la langue persane et l'écriture cunéiforme persépolitaine, qui furent réunis ensuite sous le titre : *Les Inscriptions des Achéménides* (Paris, 1852, in-8). C'était l'époque où des savants étrangers, tels que les Hinck, les Rawlinson, etc., essayaient de déchiffrer les inscriptions cunéiformes assyriennes. Pour que notre pays eût sa part dans les

découvertes qui étaient à faire, le gouvernement français allait envoyer, en 1851, une expédition scientifique en Mésopotamie, sous la direction de Fulgence Fresnel. M. Oppert, sur qui l'attention de l'Institut avait été vivement attirée par ses récents travaux, obtint de faire partir de cette expédition, et, au retour de celle-ci, trois ans plus tard, il fut chargé de consigner les résultats de ses recherches dans un ouvrage qui devait ouvrir une ère nouvelle en France pour les études orientales. C'est alors qu'il obtint ses lettres de naturalisation. En 1855, il allait, muni d'une mission du ministère de l'instruction publique, étudier les inscriptions et les monuments assyriens réunis dans les musées de l'Allemagne et de l'Angleterre, et en 1856 il était chargé d'une chaire de sanscrit à la Bibliothèque impériale. En 1863, l'Institut lui accordait le grand prix biennal, décerné pour la seconde fois à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à servir ou à honorer le pays. Ce fut la période la plus brillante de son existence. Depuis le 1er janvier 1874, M. Oppert occupait au Collège de France la chaire de philologie et d'archéologie assyriennes. En 1881, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et succédait à Mariette, le célèbre égyptologue. M. Oppert a donné de nombreux articles à diverses revues, telles que l'*Athenaeum français*, les *Annales de philosophie chrétienne*, la *Revue orientale et américaine*, la *Revue de l'Orient*, la *Revue algérienne et coloniale*, le *Journal asiatique*, la *Revue de linguistique et de philosophie comparée*, etc. Quant à ses ouvrages publiés en France, dont la plupart ont une haute valeur scientifique, en voici une liste qui est loin d'être complète : *Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par ordre du gouvernement, de 1851 à 1854, par MM. Fulgence Fresnel, Félix Thomas et Jules Oppert, et publiée sous les auspices de S. Exc. M. Achille Fould, ministre d'État et de la maison de l'Empereur, par M. Jules Oppert* (Paris, 1857-1864, 2 vol. in-4 et atlas in-fol.) ; — *Les Inscriptions cunéiformes déchiffrées une seconde fois. Lecture des textes cunéiformes par M. le comte A. de Gobineau. Paris, 1858, par Jules Oppert* (Paris, 1859, in-8) ; — *Réponse à un article critique de M. Ernest Renan* (Paris, 1859, in-8) ; — *Grammaire sanscrite* (Paris, 1859, in-8), réimprimée en 1864 ; — *Remarques sur les caractères distinctifs des différentes familles linguistiques* (Paris, 1860, in-8) ; — *Éléments de la grammaire assyrienne* (Paris, 1860, in-8) ; — *État actuel du déchiffrement des inscriptions cunéiformes* (Paris, 1860, in-8) ; — *Les Fastes de Sargon, roi d'Assyrie (721 à 705 avant Jésus-Christ, traduits et publiés d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles du palais de Khorsabad* (Paris, 1863, in-fol.), avec M. J. Ménant ; — *Grande Inscription de Khorsabad. Commentaire philologique* (Paris, 1864, in-8 ; — *Un Traité babylonien sur brique* (Paris, 1866, in-8) ; — *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie, d'après les monuments, depuis l'établissement définitif des Sémites en Mésopotamie (2000 ans avant J.-C.), jusqu'aux Séleucides (150 ans avant J.-C.)* (Paris, 1866, in-8) ; — *L'Aryanisme. Discours d'ouverture prononcé à la Bibliothèque impériale, le 28 décembre 1865* (Paris, 1866, in-8) ; — *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étude des textes cunéiformes* (Paris, 1869, in-4) ; — *Babylone et Babyloniens* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes, et en conformité avec les textes de la Bible, suivie d'une étude sur le fils de Tabeël* (Paris, 1870, in-8) ; — *Les Inscriptions de Dour-Sarkayan (Khorsabad) provenant des fouilles de M. Victor Place, déchiffrées et interprétées* (Paris, 1870, in-fol.) ; — *Mélanges perses* (Paris, 1872, in-8) ; — *L'Immortalité de l'âme chez les Chaldéens. Suivi d'une traduction de la Descente aux enfers de la déesse Istar Astarté* (Paris, 1875, in-8) ; — *L'Étalon des mesures assyriennes, fixé par*

les textes cunéiformes (Paris, 1875, in-8) ; — *Sumérien ou Accadien ?* (Paris, 1876, in-8) ; — *L'Inscription d'Esmunazar* (Paris, 1877, in-8) ; — *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée* (Paris, 1877), en collaboration avec M. J. Ménant ; — *Salomon et ses successeurs. Solution d'un problème chronologique* (Paris, 1877, in-8) ; — *Le Peuple et la Langue des Mèdes* (Paris, 1879, in-8) ; — *L'Ambre jaune chez les Assyriens* (Paris, 1880, in-4) ; — *Études sumériennes* (Paris, 1881, in-8) ; — *La Vraie Personnalité et les dates du roi Chiniladan* (Paris, 1885, in-4) ; — *L'Inscription du Saros* (Paris, 1885, in-4) ; — *Le Poème chaldéen du déluge* (Paris, 1885, in-8) ; — *Mémoires divers relatifs à l'archéologie assyrienne. Les Mesures assyriennes de capacité et de superficie. La non-identité de Phul et de Teglathphalasar* (Paris, 1886, in-4) ; — *La Langue des Élamites* (Paris, 1885, in-4) ; — *Inscription d'Antiochus Soter* dans les *Mélanges Renier* (Paris, 1886, in-8) ; — *Les Inscriptions juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée* (Vienne, 1888, in-8) ; — *La Condition des esclaves à Babylone et un contrat rappelant la légende de Sardanapale* (Paris, 1888, in-8).

— L'armée française vient de perdre un des hommes qui l'ont le plus honorée à tous les points de vue, le général Pierron, ancien membre du conseil supérieur de la guerre, mort à Versailles à la fin d'août, à 70 ans. M. Édouard Pierron, né à Moyenvic (Meurthe), le 3 octobre 1835, entra à l'École militaire de Saint-Cyr en 1855 et en sortit, le premier de sa promotion, sous-lieutenant au 2e régiment de zouaves. Lieutenant en 1861, capitaine en 1864, major en 1871, lieutenant-colonel en 1876, colonel en 1879, général de brigade en 1884, il fut promu général de division en 1891. Enfin il commandait le 7e corps d'armée à Besançon, lorsque, il y a cinq ans, il dut passer dans le cadre de réserve. Il fit les campagnes d'Italie et du Maroc et prit part à l'expédition du Mexique, au cours de laquelle il devint chef de cabinet de l'infortuné empereur Maximilien. De retour en France il fut nommé officier d'ordonnance de Napoléon III et se distingua pendant la guerre franco-allemande. Très épris de son métier et travailleur acharné, le général Pierron avait étudié à fond tout ce qui se rapporte aux armées et à la guerre. Aussi, lorsque l'École supérieure de guerre fut créée en 1876, fut-il chargé d'y fonder le cours de stratégie. Écrivain distingué, il a publié des ouvrages qui lui ont valu une notoriété européenne, entre autres : *Étude sur les reconnaissances* (Paris, 1872, in-18) ; — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du* XIXe *siècle* (Paris, 1878-1881, 3 vol. in-18), œuvre fort estimée, réimprimée en 1886 ; — *Stratégie et grande tactique d'après l'expérience des dernières guerres* (Paris, 1887-1900, 2 vol. gr. in-8) ; — *Comment s'est formé le génie militaire de Napoléon Ier* (Paris, 1888, in-8). Un curieux détail pour finir : le général Pierron, lorsqu'il n'était que capitaine, avait épousé la fille de Louis Veuillot et avait débuté comme écrivain sous les auspices de son beau-père ; ses premiers articles parurent dans le journal *l'Univers*.

— Un arabisant anglais fort estimé, Sir William Muir, ancien principal de l'Université d'Édimbourg, est mort dans cette ville vers le milieu de juillet, à l'âge de 86 ans. Né à Glasgow, William Muir fit ses études à la « Kilmarnock Academy », les compléta aux Universités d'Édimbourg et de Glasgow, puis entra dans le « Bengal Civil Service » en 1837 et se rendit dans l'Inde où il devint successivement secrétaire du gouverneur des provinces du Nord-Ouest, membre du Conseil législatif, secrétaire du gouvernement de l'Inde pour les affaires étrangères, lieutenant-gouverneur des provinces du Nord-Ouest et chancelier de l'Échiquier de l'Inde. Après trente-neuf ans de service, il prit sa retraite et revint à Londres où pendant

plusieurs années il fut membre du Conseil de l'Inde. Il donna sa démission en 1885, pour accepter les fonctions de principal de l'Université d'Édimbourg, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1902. Sir Villiam Muir, qui avait étudié à fond la langue arabe et l'histoire de l'Islam, laisse divers ouvrages fort estimés, tels que : *The Life of Mahomet and History of Islam to the Era of the Hegira* (London, 1858-1861, 4 vol. in-8) ; — *The Corân : its composition and Teaching, and the Testimony it bears to the Holy Scriptures* (London, 1878, in-12) ; — *Extracts from the Corân in the original, with an English Rendering* (London, 1880, in-8) ; — *Annals of the early Caliphate ; from original Sources* (London, 1883, in-8) ; — *The Rise and decline of Islam* (London, 1883, in-8) ; — *Mahomet and Islam : a Sketch of the Prophet's Life from original Sources and a Brief Outline of his Religion* (London, 1884, in-8) ; — *The Lord's Supper an Abiding Witness to the Death of Christ* (London, 1885, in-8) ; — *Inaugural Address to the Students of the University of Edinburgh* (Edinburgh, 1886, in-8).

— M. Hermann Lingg, qui vient de mourir à Munich, à l'âge de 86 ans, était l'un des derniers survivants de ce groupe de poètes qui s'était réuni dans la capitale de la Bavière pendant la première moitié du siècle dernier et qui comprenait Scheffel, Geibel et Bodenstedt. Né à Lindau, le 22 janvier 1820, M. Hermann-Louis-Othon Lingg entra à la Faculté de médecine de Munich et fut reçu docteur en 1843. Il alla ensuite perfectionner ses connaissances médicales dans les Universités de Berlin et de Prague, puis vint occuper dans son pays un poste de chirurgien militaire. Ayant été obligé, en 1851, de donner sa démission à cause de sa mauvaise santé, il obtint du roi Maximilien une pension qui lui permit de se livrer désormais entièrement à ses goûts littéraires et de publier ses œuvres, consistant surtout en ballades et en poésies lyriques. Il composa également des contes qui ont rendu son nom populaire. Il ne réussit pas aussi bien au théâtre ; ses divers drames n'ont eu qu'un succès médiocre. Voici la liste des principaux volumes dont il est l'auteur : *Gedichte* (Stuttgart, 1850-1870, 2 vol. in-8), plusieurs fois réimprimé ; — *Catilina, Trauerspiel in 5 Akten* (München, 1864, in-8) ; — *Die Walkyren* (Stuttgart, 1864, in-16) ; — *Vaterländische Balladen und Gesänge* (München, 1869, in-8) ; — *Liebesblüthen und Deutschlands Dichterhain. Lyrische Anthologie* (Dusseldorf, 1869, in-8) ; — *Die Völkerwanderung, Epische Dichtung* (Stuttgart, 1866-69, in-8) ; — *Wanderungen durch die internationale Kunst-Austellung in München* (München, 1870, gr. in-8) ; — *Violante, Trauerspiel in 5 Aufzügen* (Stuttgart, 1871, in-8) ; — *Zeitgedichte* (Berlin, 1870, in-16) ; — *Dunke Gewalten. Epische Dichtung* (Stuttgart, 1872, gr. in-8) ; — *Die Doge Candiano. Drama in 5 Acten* (Stuttgart, 1873, in-8) ; — *Die Besiegung der Cholera Ein Satyrdrama mit Vorspiel* (München, 1873, in-16) ; — *Berthold Schwarz. Dramatische Dichtung* (Stuttgart, 1874, in-8) ; — *Macalda. Trauerspiel in 5 Aufzügen* (Jena, 1877, in-8) ; — *Schlussteine. Neue Gedichte* (Berlin, 1878, in-8) ; — *Byzantinische Novellen* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Von wald und See. Fünf Novellen* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Eine Scene aus Pompeji* (München, 1883, in-8) ; — *Högni's letzte Heerfahrt. Nordische Scene nach einer Sage der Edda* (München, 1884, in-8) ; — *Die Bregenzer Klause. Schauspiel in 5 Akten* (München, 1887, in-8) ; — *Die Frauen Salonas. Tragödie mit Chor in 1 Akte* (München, 1887, in-8) ; — *Furchen. Neue Novellen* (Stuttgart, 1889, in-8) ; — *Jahresringe. Neue Gedichte* (Stuttgart, 1889, in-8) ; — *Corsar und Doge. Trauerspiel in 3 Aufzügen* (München, 1898, in-16) ; — *Der Herr des Feuers. Dramatische Gedicht in 3 Akten* (München, 1898, in-16) ; — *John Spielmann. Ein Deutscher Freund W. Shakespeares* (München, 1898, in-16) ; — *Schlussrhytmen und neue Gedichte* (Stuttgart, 1901, in-8).

— Le Dr. Kurt WACHSMUTH, conseiller aulique, professeur d'histoire ancienne et de philologie classique à l'Université de Leipzig, est mort dans cette ville, le 8 juin. C'était un de ces travailleurs infatigables, comme l'Allemagne en produit tant. Ses études, qui ont porté surtout sur l'histoire de la Grèce ancienne, lui ont permis de publier de nombreux ouvrages qui sont fort estimés. Nous citerons les suivants : *Die Ansichten der Stoiker über Mantik und Daemonen* (Berlin, 1860, in-8); — *De Cratete Mallota disputavit adjectis ejus reliquiis* (Leipzig, 1860, in-8) ; — *De Timone Phliasio ceterisque sigillographis graecis disputavit et sigillographorum reliquias collectas dispositas recognitas adjecit* (Bonn, 1864, in-8) ; — *Das alte Griechenland im neuen. Mit einem Anhang über Sitten und Aberglauben der Neugriechen bei Geburt, Hochzeit und Tod* (Bonn, 1864, in-8) ; — *Commentatio I. De florilegio q. d. Joannis Damasceni Laurentiano* (Goettingen, 1871, in-4) ; — *Commentatio I et II de Zenone Citiensi et Cleanthe Assio* (Goettingen, 1874, in-4) ; — *Die Stadt Athen im Alterthum* (Leipzig, 1874-1890, 2 vol. in-8) ; — *Studien zu den griechischen Florilegien* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Einleitung in das Studium der alten Geschichte* (Leipzig, 1895, in-8) ; — *Über Ziele und Methoden der griechischen Geschichtsschreibung Rectoratsrede* (Leipzig, 1897, in-8) ; — *Worte zum Gedächtniss an Otto Ribbeck. Gesprochen in der Gesammtsitzung der Wissenschaften zu Leipzig am 14 XI* (Leipzig, 1898, in-8).

— Le monde médical allemand a perdu un de ses membres les plus distingués en la personne du docteur Karl WERNICKE, mort dernièrement à Halle. Ce savant, qui était, en cette ville, directeur de l'Hospice royal des fous, a écrit sur les maladies du cerveau et les maladies nerveuses un certain nombre d'ouvrages qui font autorité au-delà du Rhin. Voici les titres des plus connus : *Der aphasiche Symptomencomplex. Eine psychologische Studie auf anatomische Basis* (Breslau, 1874, in-8) ; — *Erkrankung der inneren Kapsel. Ein Beitrag zur Diagnose der Heerderkrankungen* (Breslau, 1875, in-8) ; — *Über den wissenschaftlichen Standpunkt in der Psychiatrie* (Berlin, 1880, in-8) ; — *Lehrbuch der Gehirnkrankheiten für Aerzte und Studirende* (Berlin, 1881-83, in-8) ; — *Gesammelte Aufsaetze und Kritische Referate zur Pathologie der Nervensystems* (Berlin, 1893, in-8) ; — *Grundriss der Psychiatrie in Klinischen Vorlesungen* (Leipzig, 1894, in-8) ; — *Atlas des Gehirns Schnitte durch das menschl. Gehirn in photographischen Originalen* (Breslau, 1897-1900, gr. in-4) ; — *Krankenvorstellungen aus der psychiatrischen Klinik in Breslau* (Breslau, 1900, in-8).

— On annonce encore la mort de Mme Louise ALCAN, directrice de la *France d'Asie*, morte dernièrement à Saïgon ; — MM. : DE CHALÉON, fondateur du *Messager de Valence*, qu'il dirigeait depuis de longues années ; — Charles DELAITRE, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Janson-de-Sailly, mort au commencement d'août, à Vaiges (Mayenne) ; — Frédéric FEILDEL, ancien directeur de *l'Espérance du peuple*, de Nantes, mort en cette ville, à la fin de juin, à l'âge de 76 ans ; — Florentin LORIOT, poète normand, mort à Paris, le 7 juillet, à l'âge de 58 ans ; — Gilbert MARTIN, journaliste et caricaturiste, mort à Paris, en juillet ; — Le R.-P. MERCIER, ancien recteur du collège Saint-Joseph de Poitiers, mort à Rome, au commencement de juillet ; — l'abbé Gustave MOREL, professeur de patrologie à l'Institut catholique de Paris, qui collaborait à l'*Univers*, à la *Revue du clergé français*, à la *Revue catholique des Églises*, au *Bulletin critique*, au *Dictionnaire de théologie*, etc., mort accidentellement, près de Moscou, à l'âge de 32 ans, au milieu d'août, au cours d'un voyage d'étude ; — Georges-Henri-Marie RIAT, sous-bibliothécaire au département

des estampes à la Bibliothèque nationale, à qui l'on doit un certain nombre d'ouvrages, entre autres : *L'Art des jardins* (Paris, 1900, in-8) ; *L'Ame du pays, mœurs comtoises* (Paris, 1903, in-16) ; *Paris* (dans la collection *les Villes d'art célèbres* (Paris, 2e édit. 1904, petit in-4 ; traduit en allemand) ; *Le Village endormi* (Paris, 1904, in-16) et dont un livre sur le peintre *Courbet* paraîtra prochainement chez l'éditeur Floury, mort à Malesherbes (Loiret), à l'âge de 35 ans, le 25 juillet ; — Eugène Risler, directeur honoraire de l'Institut national agronomique de Paris, mort le 8 août, à Calèves, près de Nyon, sur les bords du lac de Genève ; — Sirven, fondateur de la *Dépêche* de Toulouse ; — Gabriel-Michel-Ange de Sussex, professeur de lettres au collège des Postes et de l'Immaculée-Conception, mort à Paris, au commencement d'août, à 47 ans ; — Tardiveau, directeur du *Courrier de l'Eure*, secrétaire du comité général des associations de la presse française et syndic de la presse parlementaire, mort le 12 août, à Évreux, à 67 ans ; — le docteur Turigny, député de la 2e circonscription de Nevers, doyen de la Chambre, mort à Chantenay, au commencement d'août, lequel, à la fin de l'Empire, avait fondé *la Tribune nivernaise*, avec la collaboration des chefs du parti radical d'alors.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : F. Arzberger, professeur de technologie mécanique à l'École technique de Vienne, mort le 2 août à Ebeusee ; — Dr. Georg Ascher, professeur de droit, mort le 12 août à Paris ; — Dr. Robert Billwiller, directeur de l'Institut météorologique de Zurich, mort dans cette ville, le 14 août, à 57 ans ; — Dr. Vinzenz Borbas, professeur de botanique à Klausenbourg (Transylvanie), mort récemment dans cette ville ; — Dr. Heinrich Buchka, ancien directeur des archives d'État à Francfort-sur-le-Mein, mort récemment dans cette ville, à 73 ans ; — Dr. Konstantin Bulle, historien allemand, mort le 31 juillet, à Blumenthal, près de Brême, à 61 ans, lequel laisse divers ouvrages estimés, tels que : *Geschichte der lezten 15 Jahre (1871-1885)* (Leipzig, 1887, in-8) ; *Geschichte des zweiten Kaiserreiches und des Königreiches Italien* (Berlin, 1888, in-8) ; — John Davidson, ancien professeur de philosophie et d'économie politique à l'Université de New Brunswick, mort à 36 ans, lequel laisse deux ouvrages : *The Bargain. Theory of Wages* et *Commercial Federation and Colonial Trade Policy*, et n'a pu terminer une histoire du commerce de l'Écosse qu'il préparait ; — Mme Séverine Duchinska, poète et critique, l'une des notoriétés littéraires de la colonie polonaise de Paris, morte à la fin d'août, à 91 ans ; — Dr. Moritz Elsner, professeur d'hygiène allemand, mort le 15 juillet, à Hambourg, à 44 ans ; — Leo Errera, professeur de botanique, mort dernièrement à Bruxelles, à 50 ans ; — Richard Fink, directeur de l'Observatoire météorologique du Saint-Gothard, mort récemment à Klingenberg (Wurtemberg) ; — Dr. Walther Flemming, professeur allemand d'anatomie ; mort le 5 août, à Kiel, à 63 ans ; — Dr. Louis Gollmert, archiviste allemand, mort le 22 juillet, à Berlin ; — Dr. Wilhelm Heinzelmann, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la littérature, secrétaire de la Société des sciences d'utilité générale d'Erfurt, mort dans cette ville, le 22 juillet, à 65 ans ; — Otto Herz, entomologiste russe, conservateur du Muséum géologique de la Société impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, mort récemment dans cette ville, à 56 ans ; — Dr. Bernhard Honsell, chargé d'un cours de chirurgie à l'Université de Tubingue, mort à Carlsruhe, le 20 juillet, à 35 ans ; — Dr. Ludwig von Jolly, professeur de droit public et de droit administratif à l'Université de Tubingue, mort dans cette ville, le 30 juillet, à 63 ans ; — Dr. Gottlieb Joss, professeur de théo-

logie suisse, mort, à Berne, au commencement d'août; — Dr. Gregor KREK, ancien professeur de philologie slave à l'Université de Gratz, mort le 2 août, à Laibach; — Dr. KURT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire naturelle, notamment de *Die Naturgeschichte im 19 Jahrhundert* (Berlin, 1902, in-8), mort le 16 juillet, à Grünau, à 39 ans; — Dr. Eduard LEVY, professeur de thérapeutique pour les maladies propres aux ouvriers de certaines industries, au Polytechnicum de Vienne, mort dernièrement à Fölz, près d'Aflenz; — le colonel LISSIGNOLO, écrivain militaire, mort récemment à Munich, à 81 ans; — Dr. W. C. VON MANEN, ancien professeur hollandais de théologie, mort dernièrement à Leyde, à 63 ans; — Tullo MASSARANI, sénateur italien, poète et artiste connu, mort à Milan, au commencement d'août, à l'âge de 77 ans, lequel a publié entre autres ouvrages : *L'Arte a Parigi*, qui a été traduit en français; — Dr. Joseph Ritter VON METNIZ, professeur d'odontologie à l'Université de Vienne, mort à Bleiburg (Carinthie), le 1er août, à 44 ans; — Dr. David Binning MONRO, prévôt du collège Oriel d'Oxford, mort en Suisse le 22 août, auteur d'une *Homeric Grammar* très estimée; — Heinrich VON PECHMANN, ancien directeur de la nouvelle Pinacothèque de Munich, mort le 14 août à Oberstdorf, dans l'Allgau, à 80 ans; — Jean-Théodore DE RAADT, publiciste héraldiste bien connu, à qui l'on doit, entre autres, l'importante publication des *Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays voisins*, collaborateur du *Messayer des sciences historiques*, de Gand, de la *Revue bibliographique belge*, etc., mort à Bruxelles le 2 juillet, à l'âge de 50 ans; — Berthold RÖMER, ancien directeur des Archives du Grand-duché d'Oldenbourg, mort dernièrement à Oldenbourg, à 70 ans; — Dr. Gustav Heinrich SCHMIDT, professeur de statistique et d'économie politique à Berne (Suisse), mort dans cette ville, à 45 ans; —Dr. Paul SCHULTZ, professeur de physiologie à l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 18 juillet, à 41 ans; — Dr. Wilhelm STORCK, professeur de langue et de littérature allemandes à Münster (Westphalie), mort en cette ville, le 17 juillet, à 76 ans; — Dr. T. R. THALEN, professeur de physique à l'Université d'Upsal (Suède), mort à 78 ans, connu dans le monde des astronomes par la part importante qu'il a prise à la confection de la carte du spectre solaire, commencée sous la direction de Dr. Angström.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 août, M. Perrot lit une lettre de M. Holleaux sur le résultat des fouilles entreprises à Délos par l'École d'Athènes, et le rapport semestriel sur les travaux de l'Académie. — M. Clermont-Ganneau parle d'une inscription grecque dont les fragments retrouvés à Yabroud, près de Balbeck, se rapportent aux agissements d'un grand-prêtre usurpateur et faussaire sous le règne d'Hérode Agrippa. — Le 11 août, M. S. Reinach tente une explication du mythe d'Actéon, qui doit son origine aux repas sacrés faits par les femmes de Béotie. — M. Dufourcq communique un travail sur Lérins et la légende chrétienne, les Gestes de saint Sébastien et les œuvres de Salvien. — MM. Capitan et Arnaud d'Agnel communiquent un mémoire sur les habitants successifs de l'île Riou, près de Marseille, avec deux planches de silex taillés identiques, originaires, les uns de ce gisement français, les autres d'Égypte. M. Reinach fait remarquer que cette découverte démontre qu'aux temps préhistoriques existaient déjà des relations entre l'Égypte et la Provence. — Le 18 août, M. S. Reinach présente au nom de Edhem Bey un rapport sur les fouilles d'Alabanda. — Il continue ensuite la lecture de son mémoire sur les métamorphoses d'Actéon. — M. Babelon parle d'une monnaie de la ville de Chalcis, portant la contre-marque de celle d'Ichnœ.

— Le 25 août, M. Héron de Villefosse parle d'une inscription découverte par le P. Delattre au Kef (Tunisie). — M. l'abbé Thédenat parle de deux bas-reliefs votifs de Pompéi, relatifs à l'éruption du Vésuve en l'an 63 après J.-C. — M. Clermont-Ganneau présente un travail sur le voyageur ancien Benjamin de Tudèle et la relation écrite en hébreu de ses voyages. — M. V. Heuzey présente une étude sur les explications du mot sanscrit *tapos* (chaleur, souffrance, puis ascétisme). — M. Merlin commente deux inscriptions trouvées l'une à Timgad, l'autre à Bulla-Regia.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 août, M. Chuquet continue sa lecture sur la vie des poètes allemands, et traite des dix années passées par Goëthe à Weimar. — M. Doniol poursuit la lecture de son mémoire sur les événements accessoires à la guerre de 1870, en France. — Le 28 août, M. G. Picot lit son mémoire sur les ateliers de famille de Saint-Étienne, de Lyon et de Paris. — M. Chuquet lit la première partie d'une notice sur le prince jacobin Charles de Hesse Rheinfeld-Rothembourg.

Concours et Prix. — L'Académie de Nîmes décernera un prix en 1906 et un autre en 1907, consistant tous deux en une médaille d'or de la valeur de 300 fr. — Sujet pour 1906 : une nouvelle en prose de trois cents lignes au maximum. — Sujet pour 1907 : Étude de quelques points particuliers intéressant l'histoire de la Révolution française dans le Gard (personnes, localités, sociétés populaires, corps municipaux, industries, etc.). Les conditions communes aux deux concours sont les suivantes : Les œuvres seront adressées franco au secrétaire perpétuel de l'Académie au plus tard le 31 décembre 1905, pour le concours de 1906, et le 31 décembre 1906 pour le concours de 1907. Elles ne seront point signées et porteront une épigraphe répétée sur un billet cacheté contenant le nom de l'auteur. Les travaux devront être inédits et n'avoir été présentés dans aucun autre concours.

— La section d'histoire et d'économie de la Société Jablonowski à Leipzig met au concours les sujets suivants, pour chacun desquels le prix est de 1 500 marks : I. Formation et délimitation d'un dialecte allemand, dont le choix est laissé aux concurrents (terme du concours : 30 novembre 1906) ; II. L'histoire de la civilisation en Allemagne, depuis le romantisme jusqu'à Freytag, Riehl et Burckhard (30 novembre 1907) ; III. Étude comparée de la législation économique des grands territoires allemands depuis le xve siècle jusqu'à la guerre de Trente ans (30 novembre 1908). Les mémoires écrits en allemand, latin ou français doivent être anonymes et pourvus d'une devise.

— La Société d'histoire hanséatique décernera en 1909 (terme du concours : 1er octobre 1909) un prix de 3 000 marks au meilleur mémoire sur l'histoire de la navigation en Allemagne.

— La fondation théologico-philosophique de Bâle proroge au 31 mars 1907 le terme du concours sur le bien d'Empire en Suisse.

Le Jubilé Longnon. — Un dernier écho du jubilé de M. Auguste Longnon dont nous avons parlé dans notre chronique d'août. Les 126 élèves et amis du maître qui avaient tenu à lui donner à l'occasion de sa 25e année d'enseignement un témoignage public et durable de leur reconnaissance ont reçu chacun une élégante plaquette qui renferme, avec les noms des souscripteurs, la liste précieuse des sujets d'enseignement choisis chaque année par M. Longnon pour ses conférences à l'École des hautes études depuis 1879 et au Collège de France depuis 1889. Chaque exemplaire de la plaquette intitulée : *A M. Auguste Longnon, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, hommage de profonde*

reconnaissance et de respectueux attachement à l'occasion de sa 25e année d'enseignement à l'École pratique des hautes études, 1879-1904 (Mâcon, impr. Protat frères, in-fol. de 13 p.) porte une dédicace autographe de M. Longnon.

Paris. — Nous ne saurions recommander trop vivement aux esprits sincères la lecture de la brochure que M. Jean Forcade vient de publier sous ce titre : *Prosélytisme protestant* (Paris, aux bureaux de l'*Action française*, 1905, in-8 de 45 p.). Les catholiques, trop nombreux encore, qui doutent de la tentative de main mise sur la France opérée par le protestantisme, qui se refusent à croire qu'il soit l'un des directeurs de la campagne de décatholicisation qui se poursuit chez nous, en trouveront ici des preuves convaincantes. Pour être bref l'exposé de M. Forçade ne perd rien ni en lucidité ni en solidité. Au fond, la campagne à laquelle nous assistons est une guerre religieuse. Les coups portés à l'édifice catholique profiteraient plus peut-être à l'athéisme et au matérialisme qu'au protestantisme ; il n'en est pas moins clair que celui-ci y coopère de tout son pouvoir dans l'espérance de substituer une doctrine à une autre et de vider à tout jamais la vieille querelle de la réforme.

— L'*Index philosophique* (*philosophie et sciences*) qui, pour la seconde fois, vient de paraître sous la signature de M. N. Vaschide (Paris, Chevalier et Rivière, 1905, in-8 de 464 p. — Prix : 10 fr.) fournit aux travailleurs l'indication de 5367 titres d'ouvrages ou articles de revues relatifs à la *Logique*, à la *Métaphysique*, à la *Biologie* et aux *Sciences médicales*, à la *Psychologie*, à l'*Esthétique*, à la *Religion* et à la *Philosophie religieuse*, à l'*Histoire de la Philosophie et de la Psychologie*, parus en Europe et en Amérique pendant l'année 1903. Ce recueil ne contient pas seulement les titres, mais une brève analyse des ouvrages ou articles qui intéressent plus particulièrement les philosophes, qui auront là un précieux instrument de travail. La division méthodique permet de trouver assez rapidement la bibliographie d'une question donnée. Le volume se termine par une table alphabétique des noms d'auteurs qui facilitera encore les recherches. Il convient de remarquer que le présent *Index*, auquel ont collaboré nombre de spécialistes de tous les pays, renferme 743 numéros de plus que celui qui l'a précédé.

— Pour compléter son opuscule *Géométries imaginaires et Géométrie positive* (Cf. *Polybiblion*, t. CIII, p. 428) paru chez F.-R. de Rudeval, M. A. Liasse publie à la même librairie une nouvelle démonstration du postulatum d'Euclide qu'il considère comme définitive (in-8 de 8 p. — Prix : 0 fr. 25).

— M. René Cagnat a publié, dans un fascicule séparé, un supplément à la troisième édition de son *Cours d'épigraphie latine*. Ce supplément contient, avec renvoi aux pages correspondantes du *Cours*, la mention de tous les ouvrages et articles importants parus depuis le volume, ainsi qu'un certain nombre de rectifications. La table des matières renvoyant au volume et à son supplément a été réimprimée avec ce dernier.

— Le *Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'histoire de France, le 2 mai 1905*, par le président de la Société, M. Henri Omont (Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 15 p. Extrait de l'*Annuaire-Bulletin*), contient tout d'abord la notice des membres défunts dans cette année courante ; et notamment de notre cher et regretté collaborateur Anatole de Barthélemy. M. Omont donne ensuite sur les origines de la Société de l'histoire de France des détails intéressants empruntés à des lettres de Benjamin Guérard au marquis Le Ver.

— Un *Doctorum doctrinale, recueil d'exemples à l'usage des prédicateurs, compilé au* XIVe *siècle*, par un anonyme, a puisé principalement dans le *Speculum*

historiale de Vincent de Beauvais, comme le montre par quelques exemples M. Henri Omont dans la notice qu'il lui consacre (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 8 p.).

— Un érudit espagnol du XVIe siècle qui jouit dans son temps de quelque célébrité, Pedro Galés, se vit arrêté en 1593 à Marmande par les ligueurs, qui le livrèrent comme huguenot à l'Inquisition espagnole, non sans garder « dix ballots de bons livres très curieux » dont il était accompagné. On pouvait se demander ce qu'était devenue cette bibliothèque. Une note du P. André Schott, jésuite anversois, laissait craindre qu'elle n'eût été dès lors perdue. Dans un article du *Journal des savants* : *La Bibliothèque de Pedro Galés chez les jésuites d'Agen* (Tiré à part. Paris, Impr. nationale, 1905, in-4 de 5 p.), M. Henri Omont montre qu'une partie au moins de ces livres a dû aller, non loin de Marmande, grossir la bibliothèque du collège des jésuites d'Agen.

— Le même érudit attire notre attention sur un très curieux *Mémorial de l'inquisiteur d'Aragon à la fin du* XIVe *siècle*, récemment entré au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 8 p.). Il fournit, sur les pratiques de sorcellerie, sur les opinions hétérodoxes qui avaient cours à l'époque, des indications intéressantes à recueillir.

— L'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* pour l'année 1904 (Paris, Laurens, in-8 de 248-XVI p.) publie, comme d'habitude, de très nombreuses et précieuses indications bibliographiques comprises dans les procès-verbaux des séances de cette société. La seconde partie du recueil nous donne : 1° l'*Inventaire d'une partie des titres de famille et documents historiques de la maison de la Tour d'Auvergne*, publié par A. Bruel (p. 193-241). C'est la complément et la suite de l'inventaire inséré dans le même *Annuaire-Bulletin* de 1899 (p. 196-255) ; — 2° *Quelques lettres de B. Guérard à J. Desnoyers sur les premières années de la Société de l'histoire de France* (*1834-1845*), par M. H. Omont (p. 242-248).

— Dans le tome CXLI des *Mémoires ds la Société nationale d'agriculture de France*, qui vient de paraître (Paris, imp. Renouard, 1905, in-8, de 503 p., avec grav. et un plan), on trouvera les quatre importantes études ci-après, ayant chacune leur intérêt particulier : *L'Assemblée nationale et la Société royale d'agriculture* (*1789-1790*), par M. Louis Passy (p. 161-282) ; — *Excursions agricoles en Italie, en avril et mai 1905*, par M. Henry Sagnier (p. 283-384, avec grav.) ; — *L'Agriculture devant la science*, par M. Louis Passy (p. 385-413) ; — *Aménagement cultural appliqué à l'épuration terrienne des eaux d'égout de la ville de Paris*, par M. Paul Vincey (p. 415-501, avec plan et figures).

— Les *Annales salésiennes*, qui paraissent le 20 de chaque mois, sont aussi en vente annuellement (Prix : 5 fr.) en un volume. Nous recevons le volume qui va de juin 1904 à mai 1905 (17e année. Paris, 108, rue de Vaugirard, VIe, in-8 de 387 p.). Articles nombreux, édifiants et intéressants ; illustrations agréables. La Partie technique du *Polybiblion* donnera désormais, d'une façon régulière, les sommaires des *Annales salésiennes* : nos lecteurs pourront ainsi juger de leur réel mérite.

Bretagne. — M. Herpin, l'un de nos plus intrépides folk-loristes, a publié une très curieuse brochure intitulée : *Noces et baptêmes en Bretagne* (Rennes, Plihon et Hommay, 1904, in-12 de IX-168 p. — Prix : 3 fr.), laquelle renferme une foule de traditions et de légendes recueillies un peu de tous les côtés de la péninsule armoricaine, et concernant la demande en mariage, les fiançailles, le mariage, le repas de noces, la danse, les fontaines lustrales, le bap-

tême, etc., etc. Après tant d'ouvrages sur ces divers sujets, l'auteur a trouvé le moyen, non seulement de glaner, mais de moissonner dans un champ qui d'ailleurs semble d'une fertilité inépuisable. Sans doute, tout n'est pas nouveau dans ce recueil ; on y rencontre parfois de vieilles connaissances, telle la Vénus de Quinipily ; mais on n'est pas fâché de les retrouver dans un autre décor et souvent sous des aspects différents. Il est bon de recueillir ces antiques traditions qui vont chaque jour se raréfiant, chassées par d'autres qui, pour être plus modernes, n'en valent pas mieux, loin de là. C'est ce dont se convaincra quiconque lira ces pages intéressantes.

— De M. l'abbé Eugène Cognec, signalons l' « essai de monographie paroissiale » sur *Plonéour-Lanvern* (Brest, imp. de la Presse libérale du Finistère, 1904, in-8 de 196 p.). L'auteur divise son ouvrage en quatre parties : I. *Plonéour*, où il s'occupe de la paroisse de ce nom, de son clergé, de ses chapelles, des revenus de la paroisse et des chapelles ; II. *Lanvern*, considéré comme prieuré et comme paroisse ; III. *Plonéour-Lanvern pendant la Révolution ;* IV. *Château et manoir*. Deux appendices nous renseignent sur Plonéour-Lanvern, à l'époque préhistorique, sur les noms de villages et leurs significations. Cette localité fait partie du pays des Bigoudens, qui comprend Pont-Labbé et ses environs. Rien de curieux comme le costume et surtout la coiffure des femmes bigoudens. Ce travail se recommande par l'abondance des documents et souvent leur originalité, sinon leur importance. Il serait à souhaiter que l'on multipliât les monographies de ce genre, en relevant dans les archives paroissiales et communales tout ce qui peut contribuer à faire connaître, avec l'histoire, les us et coutumes : on fournirait ainsi aux historiens futurs des matériaux de première main dont ils pourraient tirer le plus grand profit.

— Au dernier congrès archéologique tenu à Châteaubriant, M. le comte de Palys lut quelques *Notes sur la ville de Châteaubriant* qui viennent de paraître (Saint-Brieuc, imp. Prud'homme, in-8 de 14 p.). Ces notes ont pour objet : *Châteaubriant en 1827*, d'après le journal *Le Breton*, *Françoise de Dinan et Françoise de Foix*. Ces pages, pleines d'humour et de science, se lisent avec plaisir. On y apprend, entre autres choses, ce que l'on soupçonnait fortement déjà, que *l'infortuné* Gilles de Bretagne, dont ici l'histoire est mêlée à celle de Françoise de Dinan, mérita en partie sa disgrâce, sinon même ses malheurs, et qu'il doit uniquement à ceux-ci l'intérêt qui s'attache à sa mémoire.

— M. Quilgars publie (Vannes, Lafolye, 1905, in-8 de 22 p.) des documents sur *l'Insurrection du mois de juin 1792 dans le district de Guérande*. Ces documents, de source exclusivement officielle, sont assez suspects, comme tous ceux du même genre. Les ennemis de la Révolution y sont donnés comme des tigres à face humaine, et les partisans de ce régime de boue et de sang comme d'innocents moutons qui ne savaient que bêler.

— M. Charles Joret a publié dans les *Annales de Bretagne* (juillet 1905) une étude sur *Cacault écrivain*. Il en a fait un tirage à part (Paris, Picard et fils, in-8, 24 p.). Le consciencieux et sagace diplomate que l'on connaissait déjà en Cacault était doublé d'un littérateur qui, avant de se consacrer entièrement aux affaires d'État, s'était occupé entre autres de littérature allemande, et avait même traduit les *Odes de Ramler* et *la Dramaturgie* de Lessing. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne, il fréquenta les écrivains les plus en renom de ce pays. Plus tard il visita Goëthe à Naples.

CHAMPAGNE. — L'opuscule de M. l'abbé A. Pétel, intitulé : *Aléran Ier et*

Aléran II. Note historique sur les comtes de Troyes du IX*e siècle* (Troyes, imp. Paul Nouel, 1905, in-8 de 41 p. Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Aube*) est un intéressant commentaire du travail de M. Ferdinand Lot paru dans la *Romania* en 1904 sous le titre : *Notes historiques sur Aye d'Avignon*. L'auteur a relevé dans cet article tout ce qui pouvait intéresser les comtes de Troyes au IX*e* siècle. A la fin de son opuscule, il publie en appendice un certain nombre de chartes carolingiennes relatives aux comtes de Troyes ou émanant d'eux, extraites des *Études carolingiennes* de M. Giry, parues en 1896 dans les *Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*.

— Nous nous contentons aujourd'hui de signaler l'*Introduction au catalogue des actes de Ferri III, duc de Lorraine (1251-1303)*, par Jean de Pange. (Paris, H. Champion, 1905, in-8 de 121 p. et pl.), nous proposant de revenir sur cet intéressant travail quand l'ouvrage complet aura paru. Dans cette Introduction on trouve un excellent tableau de la Lorraine au XIII*e* siècle et une bonne histoire du duc Ferri. L'auteur fait connaître avec beaucoup de détails et à l'aide de documents de premier ordre, les guerres que Ferri dut soutenir contre l'évêché de Metz, ses relations avec la France et avec l'Empire, sa politique intérieure, sa vie privée, sa famille, etc. Une étude sur les actes de Ferri et huit pièces justificatives terminent ce volume en tête duquel est placée une bonne bibliographie du sujet.

Franche-Comté. — Au point de vue populaire, rien de plus utile, en vérité, que la brochure de M. P. Vieille-Cessay : *Le Bon Cultivateur* (Paris, Amat, 1905, in-8 de 97 p. — Prix : 1 fr.). Cette étude, extrêmement intéressante, est divisée en treize chapitres, d'importance inégale, quoique tous fort bien traités, savoir : I. Le Cultivateur idéal. — II. Comparaison entre la situation du cultivateur et celle du citadin. — III. Des Transactions ou marchés. — IV. Du Métayage. — V. De la Petite Culture comparée aux exploitations importantes. — VI. Quelques Conseils pratiques aux cultivateurs. — VII. Des Assurances diverses. — VIII. Différents Moyens de réaliser des revenus. — IX. Des Fromageries, laiteries et leur comptabilité. — X. Du Pâturage. — XI. De la Rénovation des communaux. — XII. Des Syndicats et coopératives agricoles et des caisses rurales. — XIII. Des Retraites pour la vieillesse. L'ensemble est envisagé sous le triple rapport économique, social, moral. Ce petit volume, sans prétention aucune, écrit dans le simple but de rendre service aux travailleurs ruraux, que l'auteur connaît, estime et affectionne, mériterait d'être répandu par milliers dans nos campagnes, car, bien que s'occupant plus particulièrement des paysans des montagnes du Doubs, la brochure de M. Vieille-Cessay peut être recommandée chaudement aux cultivateurs de la France entière.

— M. E. Perchet doit à M. l'abbé Joly, curé-doyen de Pesmes, la communication de documents qui lui ont servi pour l'opuscule qu'il vient de publier sous le titre de : *Église de Pesmes. Confrérie de Saint-Crépin* (Gray, imp. G. Roux, 1905, in-8 de 19 p.). L'auteur raconte succinctement l'histoire de la fondation (XV*e* siècle) de la chapelle dédiée, en l'église de Pesmes, (classée le 2 mars 1903 au nombre des monuments historiques), à saint Crépin et à saint Crépinien, patrons des ouvriers du cuir; il fait aussi connaître les règles de cette association locale et les cérémonies religieuses qu'elle accomplit depuis sa fondation jusqu'à la Révolution et même jusqu'à l'année 1830. Quatre pièces justificatives terminent la plaquette; leurs dates sont : 16 novembre 1574, 28 décembre 1584, 15 novembre 1599 et 1609.

Languedoc. — Le volume daté de 1904 des *Mémoires de l'Académie de*

Nîmes correspond au tome XXVII de la VIIe série de la collection (Nîmes, imp. Chastanier, in-8 de CLXXI-80 p., plus une annexe paginée 147-446, avec gravures et planches). Ce volume est donc divisé en trois parties distinctes. La première renferme d'abord les « pièces liminaires » lues dans la séance publique du 19 mai 1904, parmi lesquelles nous citerons : *De la Misanthropie, à propos du « Misanthrope »*, par M. L. Enjalbert (p. V-XVI) ; — *Compte rendu des Travaux de l'Académie de Nîmes pendant l'année 1903*, par M. E. Benoît-Germain (p. XVII-XXXI) ; — *Rapport sur le concours de poésie de 1903*, par M. E. Reinaud (p. XXXIII) et des poésies de MM. Raymond Février et Jules Gal ; — *Les Obsèques de M. le général Henri-Casimir Bertrand*, *l'Inauguration du buste de Charles Jalabert* et la *Visite à Nîmes de l'Académie delphinale* ont donné lieu à des discours et allocutions qu'il serait trop long de détailler. De même la célébration du *Cinquantenaire académique de M. Gaston Boissier* (membre de l'Académie de Nîmes) a provoqué des discours, des toasts et des pièces de poésie que nous ne mentionnons pas autrement, pour le même motif (avec portrait et planche) ; quant aux mémoires proprement dits, nous n'en remarquons que deux : *Grotte néolithique de Saint-Vérédème*, par le frère Sallustien Joseph (p. 1-36, avec 10 planches et un plan) ; — Une *Bibliographie du département du Gard* donnant les livres et articles de revue intéressant le Gard, publiés en 1904, par M. Joseph Simon (p. 37-41). Mais le travail le plus considérable du recueil, inséré en « annexe, est l'*Histoire des grands prieurs et du prieuré de Saint-Gilles, par Jean Reybaud, avocat et archiviste de ce prieuré*, publiée par M. l'abbé C. Nicolas (paginée 147-446). Cette histoire est illustrée de huit portraits ; elle se termine par une ample table alphabétique des noms de personnes et de lieux.

— Nous avons reçu les deux fascicules du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, parus en 1905, lesquels forment la deuxième partie du tome VIII de cette publication (Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginés XXXVII-XLVIII-309 à 427 et XLIX-LXVIII-429 à 647, avec planches et croquis). Ces deux fascicules renferment les travaux ci-après : *Les Monnaies ibériques attribuées à Nîmes*, par M. Gabriel Amardel (p. 309-332) ; — *Inventaires narbonnais du XIVe siècle*, publiés par M. J. Guiraud. V. *Inventaire d'Arnaud Andrieu, collecteur apostolique de la province de Narbonne (septembre 1386)* (p. 333-384) ; — *Deux Statues de la B. V. Marie dans la paroisse Saint-Luc, à Ginestas*, par M. Escarguel (p. 385-396, avec 2 planches) : — *Deux Troubadours narbonnais, Guilhem Fabre et Bernard Analhan*, par M. J. Anglade (p. 397-427) ; — *Éloge funèbre de M. Jules Riols, conservateur du musée de Narbonne, ancien président de la Commission archéologique*, par M. G. Amardel (p. 429-436) ; — *Le Parlement de Narbonne*, par M. Julien Iché (p. 437-443) ; — *Note sur un tableau conservé à Saint-Just (sacristie)*, par le même (p. 444-446) ; — *Les Monnaies de Nîmes coupées*, par M. G. Amardel (p. 447-459) ; — *Les Évêchés de Narbonnaise en 678*, par M. A. Sabarthès (p. 460-469) ; — *La Société littéraire de Narbonne et F.-J. Barthez, contribution à la vie de Barthez (1734-1806)*, par M. le Dr J. Vires (p. 470-488) ; — *Sur la nécropole ancienne de Montlaurés et le vase grec qui fut découvert en 1864*, par M. H. Rouzaud (p. 489-526, avec une planche et des croquis) ; — *Sépultures du premier âge du fer à Fleury-d'Aude*, par M. J. Campardou (p. 527-532, avec une planche et un plan des fouilles dans le texte) ; — *Inventaires narbonnais du XIVe siècle*, publiés par M. J. Guiraud. VI. *Inventaire de Pierre de Jean, évêque de Carcassonne* (2e partie) *(1338-1339)* (p. 533-638) ; — *Éloge funèbre de M. Louis le Martin, membre de la Commission archéologique*, par M. G. Amardel (p. 639-643).

Normandie. — *Une Épizootie de morve au* XVIIIe *siècle dans la généralité de Caen* (Caen, Valin, 1905, in-8 de 74 p.), tel est le titre d'une brochure dans laquelle M. Alfred Gallier met en relief les qualités administratives que montraient au XVIIIe siècle les intendants, leurs subdélégués et les autres fonctionnaires, chargés par la monarchie de veiller aux intérêts du pays. C'est une constatation assez remarquable que fait M. Gallier quand il signale la prévoyance et la sagesse avec lesquelles les autorités bas-normandes organisèrent la lutte contre un fléau qui menaçait de détruire la population chevaline. L'*Ordonnance de M. de Vastan relative à la morve*, citée par l'auteur, pourrait être appliquée sans modification à l'heure actuelle. Cette brochure apporte un argument nouveau à la thèse consistant à établir que la bureaucratie contemporaine était née bien avant la Révolution. La République, l'Empire et les régimes qui se sont succédé au cours du XIXe siècle, n'ont rien innové en matière administrative : le travail de M. Gallier le démontre en ce qui concerne l'épizootie dont il s'est occupé.

— L'opuscule de M. A. Le Corbeillier : *Un Rouennais aux armées de la République et de l'Empire. Jean Pierre Capon dit Delestre* (Rouen, imp. Wolf, s. d., in-8 de 34 p., avec une grav. en couleurs, une grav. en noir et 1 fac-simile) nous donne une intéressante biographie de Jean-Pierre Capon qui, engagé à Rouen, court le monde, va se marier en Corse et revient comme capitaine de recrutement près de son pays natal, à Yvetot d'abord, à Rouen ensuite. C'est l'histoire de l'un de ces obscurs serviteurs de la patrie qui allèrent porter le drapeau français par toute l'Europe. Notons ce détail curieux que la solde de retraite du vieux capitaine fut fixée à la somme de 988 francs par année, après 37 ans de services : c'était plutôt maigre.

Belgique. — Dom Ursmer Berlière a extrait du *Registrum causarun Alexandri IV* (*1257-1265*) le texte de plusieurs procès en Cour de Rome intéressant la Belgique : *Causes belges en Cour de Rome* (*1257-1265*) (Bruxelles, Weissenbruch, 1905, in-12 de 28 p. Extrait du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. LXXIV). Elles se rapportent à des possessions de bénéfice ou à des mariages.

— Le même auteur, qui a complètement renouvelé l'histoire des monastères, depuis la fin du XIIe siècle jusqu'au début des réformes du XVIe siècle, s'est particulièrement occupé des chapitres généraux de l'ordre bénédictin. Les lettres communes de Benoît XII et d'autres publications récentes lui ont fourni des renseignements nouveaux, qui font l'objet d'un article paru dans la *Revue bénédictine* (1905) et publié à part : *Les Chapitres de l'ordre de Saint-Benoît, notes supplémentaires* (Bruges, Desclée, 1905, in-8 de 21 p.).

Italie. — Il est bien difficile, quand on entreprend de traiter un sujet, de s'assurer qu'il ne fait pas l'objet des préoccupations et des études actuelles d'un autre érudit, et il n'arrive que trop souvent qu'après avoir dépensé son argent et son temps à en rassembler les matériaux, au moment où l'on se croit enfin en mesure de faire connaître les résultats de ses recherches et d'en tirer parti, on voit apparaître sur la même matière un volume ou un article qui vient dissiper vos espérances et anéantir le fruit de vos efforts. Ému de ces tribulations de ses confrères en érudition, M. Pio Pecchiai a cherché le remède à y porter, et il pense l'avoir trouvé dans la combinaison suivante. Sous le titre d'*Attività degli studiosi*, il rattachera à la *Miscellanea di erudizione* qu'il publie depuis quelques mois (Pisa, 6, via Mugelli) un Bulletin dans lequel il se propose de noter toutes les publications projetées. L'utilité d'une semblable feuille d'information ne saurait être contestée; malheureusement l'exécution se heurte à des difficultés :

pour être à peu près complet, il faudrait que M. Pecchiai eût la collaboration bénévole de tous les hommes qui travaillent; il est inévitable que son Bulletin échappe à la connaissance de plusieurs, et parmi ceux même qui en auront connaissance, beaucoup négligeront de le mettre au courant de ce qu'ils se proposent de faire ou de ce qui se prépare autour d'eux. Le Bulletin, qui de toutes façons rendra des services, sera distribué gratuitement aux abonnés de la *Miscellanea*; il se vendra séparément au prix de 3 fr. 50.

Suisse. — Le très érudit curé actuel de Font, M. l'abbé Frid. Brülhart, a publié d'abord, dans les *Archives de la Société d'histoire*, la monographie qu'il nous donne aujourd'hui en tirage à part : *La Seigneurie et la paroisse de Font* (Fribourg, Suisse, imp. Fragnière, 1904, in-8 de 130 p., avec une planche). Dans une série de chapitres fortement documentés, M. l'abbé Brülhart nous raconte, depuis l'origine jusqu'à nos jours, l'histoire de cette charmante localité, sise sur les bords du lac de Neuchâtel. Après nous avoir parlé des vestiges lacustres découverts à Font et mentionné le passage des Romains, il retrace l'histoire de la seigneurie de ce nom qui remonte au XIe siècle ; puis celle de la paroisse qu'il poursuit jusqu'aux temps actuels. Aucun fait digne d'intérêt n'échappe à son attention; documents publics, traditions locales, l'auteur a tout consulté. Aussi sa monographie pourrait-elle être donnée pour un modèle du genre. Il est de ces érudits infatigables qui ne visent qu'à l'exactitude et qui, pour être complets, ne négligent aucune source d'information. Un « Répertoire » termine la brochure et permet de le consulter commodément.

États-Unis. — L'on se préoccupe particulièrement aux États-Unis de la question du droit d'auteur et de la propriété littéraire; des projets de modification et de codification de la législation actuelle sont à l'étude au Congrès ; et tout récemment (31 mai-2 juin dernier) les représentants des divers groupements intéressés dans la question se sont réunis en *copyright conference* à New York, sous la présidence du bibliothécaire du Congrès, M. Herbert Putnam, assisté de M. Thorvald Solberg, chef du *copyright office*. Ces préoccupations donnent un caractère d'actualité et d'utilité toute pratique au beau volume que M. Thorvald Solberg vient de publier et qui forme le n° 8 du *Copyright office bulletin : Library of Congress. Copyright in Congress, 1789-1904 : a bibliography and chronological record of all proceedings in Congress in relation to copyright from April 15, 1789, to April 28, 1904, First Congress, 1st session, to Fifty-eighth Congress, 2d session* (Washington, Government printing Office, february 1905, in-8 de 468 p.). Dans son Introduction, M. Solberg expose brièvement le besoin qui se fait sentir d'une revision de la législation, résume les derniers projets et donne le texte intégral des bills soumis au Congrès de décembre 1903 à fin mars 1904, et des rapports présentés sur ces bills. La *Bibliographie* comporte cinq chapitres : 1. Bills, au nombre de 220, classés chronologiquement du 23 juin 1789 au 14 décembre 1904. Des notes courtes et précises indiquent si le bill a été pris en considération, s'il a fait l'objet d'un rapport, etc. ; — 2. Rapports, tant au Sénat qu'à la Chambre depuis le 20 avril 1789 jusqu'au 26 avril 1904 ; — 3. Résolutions ; — 4. Lois, divisées en deux séries : lois publiques (31 mai 1790, 7 janvier 1904), lois privées (24 mai 1828, 17 février 1898), formant un ensemble de 34 actes ; — 5. Pétitions, mémoires, messages, et documents divers. — Le *Chronological record*, beaucoup plus développé, nous donne en une seule série, le précis de ces pétitions, bills, rapports, etc.) Le volume se termine par un copieux index de 80 pages en petit texte.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Die Genesis*, von H. L. Strack, (in-8, München, Beck). — *La Prière du Maître*, par l'abbé T. Besnard (in-12, Lethielleux). — *L'Année des malades*, par la comtesse de Flavigny (2 vol. in-16, Lethielleux). — *Causeries du dimanche*, 6e série. *Qu'est-ce que l'homme et pourquoi souffre-t-il ?* (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Traité de droit civil comparé*, par E. Roguin. *Le Régime matrimonial* (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *La Réponse du Sphinx* (*notes d'un pessimiste*), par E. Thiaudière (in-32, Fischbacher). — *Socialisme et anarchisme*, par A. Hamon (in-18, Sansot). — *Les Cultures fruitières en plein vent, leur exploitation industrielle*, par H. Latière (in-12, Amat). — *Le Domaine et la vie du sapin, essai de monographie dendrécologique*, par C. Roux (in-8, Lyon, Association typographique). — *L'Objectif de nos flottes. La Guerre commerciale*, par le commandant D*** (in-8, Chapelot). — *Les Soufflets*, par C. Reculoux (in-12, Jouve). — *Les Vignes mortes, 1897-1904*, par H. Martineau (in-18, Niort, Clouzot). — *Yan*, pièce en un acte et en prose, par O. de Gourcuff et J. Plémeur (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Grains de mil, recueil de monologues, saynètes, petites nouvelles et poésies*, (in-12, Delarue). — *L'Isolée*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Gloriette*, par R. O'Monroy (in-18, Calmann-Lévy). — *Contes de la province*, par L. Lhommeau (in-16, F.-R. de Rudeval). — *Au Pays de l'occulte. Les Coffrets de famille*, par le Dr H. Favre (in-16, F.-R. de Rudeval). — *La Cité de joie*, par J. Mariel (petit in-12, Sansot). — *Jobard*, par le vicomte de Colleville (in-16, Dujarric). — *Clarisse de la rue du Loup-va-t'en*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *La Villa du Cœur-en-peine*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *Ma Sœur Anne*, par L. Donel (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Les Rapports de la France avec l'Italie du* XIIe *siècle à la fin du premier Empire*, par E. Sol (in-8, Champion). — *L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801*, par l'abbé E. Sévestre (in-8, Lethielleux). — *Étude sur la Cour ducale et les origines du Parlement de Bretagne*, par E. Texier (in-8, Rennes, Plihon et Hommay). — *De l'Ancien Régime à Thermidor. Une Commune du Quercy pendant la Révolution*, par P. Granié (petit in-8, Champion). — *Les Haines contemporaines et le Devoir des catholiques*, par l'abbé Planeix (in-12, Lethielleux). — *Un Philanthrope méconnu du* XVIIIe *siècle. Piarron de Chamousset, fondateur de la petite poste, précurseur des sociétés de secours mutuels*, par F. Martin-Ginouvier (gr. in-8, Dujarric). — *La Famille et les origines du Vénérable de Solminihac. Généalogie*, par le comte de Saint-Saud et de P. Huet. *Étude critique, historique et archéologique*, par le marquis de Fayolle (gr. in-8, Daragon). — *Famille de Casamajor. Un peu d'histoire, sa noblesse, ses alliances et son expansion*, par C. Boissier (gr. in-8, A. Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Romans romanesques et psychologiques. — 1. *Femme de lettres*, par Mary Floran. Paris, Hachette, 1905, in-16 allongé de 272 p., illustré, 3 fr. 50. — 2. *L'Accordeur aveugle*, par Marcel Prévost. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 208 p., illustrations en couleurs par F. Courboin, 6 fr. — 3. *Les Algues vertes*, par Pierre Delider. Paris, Messein, 1905, in-8 de 165 p., illustré, 10 fr. — 4. *L'Illusion sentimentale*, par Paul Flat. Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 198 p., 3 fr. 50. — 5. *Erreur meurtrière*, par F. Pauty. Paris, Perrin, 1905, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 6. *Fatale Méprise*, par Henri Baraude. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 7. *Plus fort que la vie*, par Anne de Bovet. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 8. *Sur le tard*, par A. Barratin. Paris, Lemerre, 1905, in-16 de 249 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Impossible Sincérité*, par Hélène de Zuylen de Nyevelt. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 10. *La Domination*, par la Ctesse Mathieu de Noailles. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-12 de 307 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Beaux Jours de Flavien*, par Brada. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 12. *La Lueur sur la cime*, par Jacque Vontade. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 431 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 13. *L'Espionne*, par Ernest Daudet. Paris, Ollendorff, 1905, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Capitaine Saint-Méry (1869-1870)*, roman documentaire, par Gaston-Routier. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 15. *Gestes de Provence (1545-1596)*, par D. Jaubert. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de 553 p., 3 fr. 50. — 16. *La Beauté d'Alcias*, par Jean Bertheroy. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 327 p., illustrations de A. Delavelle, 3 fr. 50. — 17. *A l'Aube*, par Myriam Thelen. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 287 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 18. *En Marge des vieux livres*, par Jules Lemaitre. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 19. *Un Mari en loterie*, par Georges Mareschal de Bièvre. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 248 p., 3 fr. 50. — 20. *Contes de la province*, par Louis Lhommeau. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 267 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Hôtellerie du Temps perdu*, par George Auriol. Paris, Flammarion, 1905, in-18 de 331 p., 3 fr. 50. — 22. *Pour lire en bateau-mouche*, par Paul Théodore-Vibert. Paris, Berger-Levrault, 1905, in-16 de x-518 p., 3 fr. 50. — 23. *Au Pays de l'occulte. Les Coffrets de famille*, par le Dr Henri Favre. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 319 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 24. *Les Deux Sœurs*, par Paul Bourget. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-16 de 366 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Isolée*, par René Bazin. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 345 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques et psychologiques. — 1. — J'ai déjà expliqué la réunion sous une même rubrique de ces deux espèces de romans, bien qu'elles diffèrent — l'une de l'autre — quelquefois. — *La Femme de lettres*, dont le titre semble annoncer un roman de mœurs, est une agréable narration d'une aventure très édifiante. Une romancière est sollicitée de prêter sa plume à une diffamation moyennant la somme de cinq cent mille francs! Elle refuse nettement! Quelque temps après ses deux filles reçoivent une dot princière de la personne même qu'elle n'a pas voulu diffamer. Cette fable vous démontre que : 1° la plume d'une romancière vaut son pesant d'or et de diamant, quelquefois! 2° que son âme vaut encore plus, quelquefois aussi; 3° qu'un

beau geste et une belle action ne sont jamais perdus, ou du moins ne le sont pas toujours. Et ces choses-là sont toujours bonnes à entendre.

2. — *L'Accordeur aveugle* était un musicien de génie ; le ministre de l'instruction publique le lui avait déclaré solennellement, à Nérac, le soir d'un concours agricole, qui s'était terminé par un concert. L'Opéra, le Conservatoire, l'Institut lui étaient ouverts, la croix d'honneur lui était promise! Comment perdit-il tous ces biens? Et comment nous-mêmes perdîmes-nous tous les chefs-d'œuvre que nous pouvions attendre de lui? Parce qu'il aima, et qu'il aima une femme un peu nerveuse, — oh! excusable, certes, d'être nerveuse, puisqu'elle était créole, et, de plus, trahie par son mari! — et parce qu'il jura à cette femme jalouse de ne plus jouer, de ne plus avoir de génie que pour elle. Et comme elle mourut bientôt (poitrinaire, hélas!), avec elle mourut la gloire et moururent les chefs-d'œuvre du musicien, distingué par un ministre ! Et s'il s'oublia un jour jusqu'à se révéler à M. Marcel Prévost, ce fut sans le vouloir et parce qu'il ne se doutait pas de la présence d'un auditeur. — L'auteur de *la Princesse d'Émyrne* s'est reposé de travaux un plus sérieux, à nous raconter cette jolie « romance. » L'éditeur y a ajouté de jolies illustrations.

3. — Les illustrations des *Algues vertes* sont de l'auteur du texte. Elles semblent indiquer un aimable talent de dessinateur ; elles ont cela d'original de n'être pas polychromes, comme les précédentes ; elles sont vertes, même quand elles représentent un guerrier « se reposant après la bataille », debout, lance en main, casque en tête. Je dois dire cependant que celle de la couverture est, par exception, polychrome, c'est-à-dire bleu, jaune, rouge, etc., On voit à quel point je suis consciencieux. Mais la conscience la plus scrupuleuse n'empêche pas un peu d'indulgence ; c'est pourquoi je ne dirai rien des contes qui accompagnent ces illustrations, sauf qu'ils sont dix-huit, plus une Préface, où on lit ceci : « Je souhaite à mes contes d'être simples et brefs, naïfs et étranges, avec un petit parfum de fraîcheur et d'infini, comme ces algues vertes qui naissent au sein de l'Océan. » Il a souhaité qu'ils fussent naïfs ; il a été exaucé !

4. — Soyons sérieux et même graves ! *L'Illusion sentimentale* n'est pas faite pour nous amuser. Les plus hauts problèmes de l'art, de la morale, de la politique et de la pédagogie y sont agités à propos de l'histoire que voici. Deux étudiants s'aimaient d'amitié tendre. « Une légende s'était même établie, nous dit l'auteur, légende assez ridicule, d'après laquelle cette pure amitié aurait revêtu je ne sais quel caractère suspect » (p. 32). Et pourtant Dieu sait à quelles occupations peu suspectes ils employaient leur temps ! Ils étudiaient d'abord, et non seulement les matières du cours, mais toutes les « sciences annexes » ou pas annexes, et particulièrement la musique ; ensuite ils disser-

taient et dialoguaient sur ce qu'ils avaient étudié, non pour s'aider à apprendre, mais pour redresser les erreurs de leurs maîtres et de leurs livres, car ces jeunes gens étaient géniaux. Ils n'en faillirent pas moins être victimes d'une aventure banale : une jeune fille survint, ils se brouillèrent ; l'un épousa, l'autre se fâcha ; cet autre écrivit, oh ! une lettre très digne ! comme en savent écrire les amoureux déconfits, qui ont du style. — Mais avec ces natures d'élite, les choses ne pouvaient pas en rester là. Le marié éprouva vite le besoin de se démarier, ayant découvert qu'il s'était fait illusion (est-ce là l'*Illusion sentimentale* ?) sur la femme en général et sur la sienne en particulier, l'une étant impuissante à « objectiver » (p. 142), l'autre incapable de comprendre un mari tel que lui et de raisonner juste, c'est à savoir de raisonner comme lui, sur la « musicalité » « l'intensivité, » *Parsifal*, Nuremberg, etc., et autres sujets aussi nécessaires à la vie conjugale. Il se décida alors à répondre à la lettre si digne de son ami ; il lui écrivit une lettre encore plus digne, mais un peu longue, que les auteurs de la « légende ridicule », visée plus haut, auraient résumée dans cette formule connue : « Viens, Poupoule ! » Il vint ! La rencontre eut lieu près du lac Majeur, dans une villa qu'ils avaient visitée ensemble deux ans auparavant, et où ils avaient laissé un souvenir écrit de leur passage — une feuille glissée au creux d'un arbre, et sur laquelle se trouvait, signée de leurs deux noms, « l'indication du but où leurs efforts avaient atteint... » « Tenez, fit l'un d'eux, après avoir plongé son bras jusqu'au coude dans une crevasse de l'arbre, le voici à cette même place, le papier jauni... 20 septembre. Ici fut bouclé le dossier de nos sensations. Du haut de cette terrasse, nous avons embrassé d'un coup d'œil l'ensemble de nos premières démarches ! » De combien de plaisirs, ils payèrent leur peine, c'est-à-dire de combien de dissertations, vous le devinez. Mais quelles furent « les démarches » qui suivirent, l'auteur ne nous l'apprend pas. Je me plais à croire qu'une des premières ce fut d'aller trouver un médecin spécialiste, à savoir « un psychiâtre. » S'ils ne l'ont pas encore faite, qu'ils se hâtent : je tiens une bonne adresse à leur disposition.

5. — *L'Erreur meurtrière* fut celle que commit le nommé Rialmon le jour où il crut aimer Louise, la femme d'un ami, alors qu'il continuait à aimer Berthe, sa propre femme (voir p. 308) — Seulement ce ne fut pas lui qui en mourut, ce fut Louise.

6. — *Fatale Méprise* est encore « une erreur meurtrière ; » mais cette fois pour celle qui la commet. Elle épouse, au lieu d'un petit cousin qu'elle aimait, un gentilhomme qu'elle croit aimer. C'est ce qui la tua !

7. — *Plus fort que la vie* est un recueil de huit nouvelles. La première raconte l'histoire d'un journaliste parisien, Pascal, qui épousa

une Hongroise, dut la renvoyer pour cause d'adultère, la remplaça par une autre femme, mais ne put la séparer complètement de Mlle Aloysia, sa fille, laquelle demanda et obtint le droit de visiter quelquefois sa mère. Les droits de l'enfant dans les ménages de divorcés sont l'objet, dans ce récit, de nombreuses dissertations.

8. — *Sur le tard* contient cinq nouvelles, toutes écrites avec une application, qui est d'un artiste futur, une abondance de métaphores, parfois neuves, qui est d'un poète prodigue, et un parfait dédain pour la logique, qui est d'une femme ou d'un esprit resté féminin : *Et vera incessu patuit dea !* La première est en outre un peu mélodramatique. Deux amies d'enfance, la douce Monique et la pétulante Juliette, s'éprennent du même jeune homme, mais Lui ne s'éprend que de Monique. Ce que voyant, Juliette a une attaque de nerfs, au sortir de laquelle elle a un accès de fureur. « Je veux que tu me venges de Monique ! » dit-elle à son papa. Le papa, docile, cherche le moyen de satisfaire l'aimable enfant! Il le découvre vite, car il est ingénieux et très... « rosse. » Il se rend en cachette auprès de la maman de Juliette, et, d'une voix contenue, mais assez forte pour être entendue de l'autre côté de la muraille par Monique aux écoutes, il lui dit : « Souviens-toi ! » Et il explique, il donne des détails, il met les points sur les *i* : elle a été sa maîtresse, il est le père de Monique, aussi certainement qu'il l'est de Juliette ; il ordonne que Monique se sacrifie à sa sœur, sinon il informera le père putatif, qui ne se doute de rien, il fera du scandale ! Là-dessus, Monique sort de sa cachette et entre en scène ! — Je vous la recommande cette scène ; elle est tout à fait manquée ! — Monique s'immole ; elle renonce à son amour, pour sauver l'honneur de sa mère. Juliette est vengée ! Mais, patience ! elle va être punie, car elle épouse un Brésilien !

9, 10, 11. — Est-il possible de parler avec sincérité de *l'Impossible Sincérité* et de *la Domination* et des *Beaux Jours de Flavien* ? Les auteurs de ces trois romans sont des dames — « de grandes dames » — et des étrangères ! — De plus, leur œuvre est tellement lyrique, dans l'idée première, la composition et parfois la langue, que je doute de mon droit à la juger, presque autant que j'en redoute le devoir. Si je la passais à mon spirituel confrère, M. d'Azambuja, qui a toutes les formes de la poésie sous sa juridiction ? Il se tirerait très bien de la difficulté ! — Mais,

N'écoutons pas, mon cœur, de si lâches conseils !

Disons d'abord que *l'Impossible Sincérité* se distingue des deux autres œuvres par une morale presque puritaine. L'héroïne, Miss Béryl, a particulièrement l'horreur du mensonge ; elle la pousse jusqu'à la mort, — des autres. — Elle s'est laissé prendre au charme de Giula Zekei, un Hongrois, rencontré dans un salon anglais, « où cette présence est

une bouffée de vent irascible. » Les paroles de ce jeune homme « font surgir un paysage rude, que traverse l'âpre vent des montagnes. » Le vent qui souffle à travers ce paysage a rendu folle Miss Béryl ; elle a engagé sa foi à l'inconnu, elle est sa fiancée. Tout à coup elle apprend qu'il est marié et qu'il a deux enfants. Il est vrai qu'il plaide en divorce pour redevenir libre. Mais il n'avait rien dit, il avait trompé Béryl. « Vous m'avez menti, je ne vous aime plus ! » lui signifie-t-elle. Zekei a beau se tirer un coup de revolver, elle ne l'aime pas davantage ; il a beau mourir, elle ne lui pardonne pas. Elle se laisse fiancer à un autre homme, au nommé John Leigh, qui lui promet, lui, de ne jamais mentir, — que lorsque ce sera nécessaire. L'entière sincérité est impossible aux hommes, hélas ! et même aux femmes, et même aux critiques ! — Il y a un critique pourtant, un seul, à ma connaissance, qui a parlé de *la Domination* en toute liberté, c'est M. Faguet : « Tout compte fait, ce petit roman débile et phosphorescent, ressortissant à la pacotille romantique, et qu'on s'étonne qui ne soit pas signé Louise Collet, » est à peine « un peu moins ridicule » que « les précédents » du même auteur. C'est ainsi qu'on parle de Mme la comtesse de Noailles à l'Académie française ; ailleurs, dans les journaux les plus graves et dans les salons qui se croient les moins snobs, on ose à peine la traiter de « néo-romantique, » parmi toute sorte d'épithètes laudatives et admiratives. Si cette admiration était sincère, elle serait un symptôme, très inquiétant, de l'état de notre esprit public ; j'ose croire qu'elle ne l'est pas. A chacun de ces nouveaux volumes, Mme la comtesse de Noailles soutient une gageure impossible, dont elle doit être la première à rire derrière son éventail ; une partie du public feint de la prendre au sérieux : ils sont à deux de jeu. Il n'y a que le lecteur provincial qui puisse être dupe : avertissons-le charitablement. Et donc ne nous indignons pas trop fort de l'immoralité, et du « paganisme » et du « nietzschéisme » des personnages qui figurent dans *la Domination*, et n'allons pas croire à la nécessité de démontrer qu'ils sont absurdes encore plus qu'immoraux ou « immoralistes. » Bornons-nous à indiquer brièvement leurs exploits. Le héros, un *surhomme*, s'appelle Antoine Arnault ; mais il est le seul de tous les Arnault connus ou inconnus, qui mérite d'être appelé le grand Arnault. Il est beau, il est génial, il est sublime, il est poète, il est critique, il est le maître du monde. Quand un roi entre dans Paris, Arnault dit : « Il entre dans ma ville et chez moi ! » (*sic.*) Quand il se compare aux autres hommes, il dit : « Il n'y a que moi de jeune et de parfait. » (*sic*) Quand il parle de Chateaubriand, il dit : « C'est un vase dans une nuée ! » (*sic ! sic !*) Il en dit, il en dit, il en dit ! Et toutes les femmes l'adorent. C'est d'abord une cocotte, puis une femme mariée, puis une duchesse, puis la femme de chambre de la duchesse, puis sa

propre femme, puis sa propre belle-sœur. Il est vrai que sa belle-sœur en aime un autre que lui, ce qui la tue, et ce dont il meurt lui-même. — Passons aux *Beaux Jours de Flavien*. C'est le plus raisonnable des trois, bien qu'il soit encore un peu plus « mélo. » Il y a un coup de pistolet au dénouement. Le personnage principal est, lui aussi, un héros, un poète jeune et beau, comme le susdit Antoine, c'est-à-dire « un jeune dieu. » Lui aussi il en dit des choses étonnantes ! Peut-être cependant en fait-il moins, bien qu'il soit parfaitement convaincu que tout lui est dû, et que la seule raison d'exister pour les hommes, les femmes, la société, l'univers entier, c'est de servir à son plaisir. Le dieu a aimé une petite mortelle, que lui a léguée une pauvresse, en mourant ; il l'a nourrie, il l'a élevée, il l'a admise chaque matin à contempler sa barbe d'or, — d'or, parce qu'elle est blonde et parce que de temps en temps, il la poudre d'or ! — Il va en faire sa maîtresse, lorsque la pauvre enfant, qui l'adore, devient la maîtresse d'un autre homme et meurt de chagrin et d'une péritonite. Flavien n'est pas insensible à cet événement ; il sent s'accroître en lui son génie ! Il a « conscience que son pouvoir créateur a pris une force nouvelle. » Il va accumuler les chefs-d'œuvre. En attendant il se laisse aimer par la baronne Ghislaine, il essaie d'aimer une jeune fille qui a une très belle voix et qui voudrait être chanteuse, et enfin il se fait aimer par la princesse Constance, fille de la duchesse d'Illyrie ! Il enlève la princesse ! Mais il est tué par le général Rebel. — Ah ! de grâce ! dispensez-moi de vous dire qui est le général Rebel !

12. — *La Lueur sur la cime* est, elle aussi, une œuvre « phosphorescente, » mais point « débile ». Elle donne au contraire l'impression d'une force..... démesurée. Les meilleures, les plus précieuses qualités de l'écrivain s'y révèlent, sauf le sens de la mesure, de « la divine mesure ! » Les personnages notamment y sont tous, à l'exception d'un seul peut-être, plus grands ou plus petits que nature ; ils visent, eux encore, à être des *surhommes* et des *surfemmes* ; vous devinez à quoi il réussissent. Ils ont beau être « modernes » — (malgré quelques allures romantiques, et donc un peu surannées,) — ils ont beau être nietzschéiens, wagnériens, ibséniens, tolstoïstes, symbolistes, anarchistes, ils ne sont pas des êtres vivants. Personnages de théâtre et non personnes naturelles, ils nous restent étrangers et même indifférents, malgré leurs efforts pour nous étonner et surtout nous scandaliser. Mais quelle « main d'ouvrier » que celle qui a modelé et peint ces « masques ! » — Ce qu'ils font et ce qu'ils disent n'est pas plus commode à résumer que ce qu'ils sont. Ils soutiennent sur la Musique, la Société, le Féminisme, la Politique, la Religion, des théories d'où il résulte qu'il est difficile d'être heureux, mais que tout est permis pour le devenir. Jacqueline des Moustiers serait portée à croire que l'amour

seul est capable de donner le bonheur; mais est-elle seulement capable d'amour? Elle a étudié ce problème avec son mari, et n'a pas trouvé de réponse satisfaisante; elle recommence ses recherches avec l'anarchiste Érik, et avec le journaliste Marken, un aventurier inquiétant, mais attirant; elle y consacre notamment deux séances, — une avec chacun des deux hommes, la première dans la chambre de l'anarchiste, la seconde dans un cabinet de restaurant, — qui lui donnent à peine quelques lueurs sur la question; elles ne l'éclairent bien que sur sa propre puissance. Ce Don Juan féminin, qui séduit tous les hommes, sait aussi les dominer et les dompter, même à l'heure où ils passent pour être indomptables: Orphée n'était pas plus puissant sur les fauves! Cependant une troisième séance se prépare, avec Marken, dont elle espère rapporter la certitude. — Et je crois que je peux en rester là de mon analyse, de mes critiques et de mes éloges.

Romans historiques. — 13. — C'est après des livres comme les trois ou quatre précédents, qu'il faut lire un livre comme *l'Espionne*; on lui pardonne tout en faveur de ce qu'il a de sain et de sensé. Il nous raconte comment, en 1799, la comtesse de Bonneuil, qui d'ailleurs n'était ni comtesse ni Bonneuil, mais « un agent secret » de Fouché, essaya d'arrêter en route un jeune messager du Roy et de lui faire oublier sa mission, qui contrariait vivement les plans de M. de Buonaparte; à quoi elle échoua d'ailleurs, grâce à l'intervention de Mlle de Moasang, une jeune fille qu'elle disait être sa nièce et qui n'était pas sa nièce. Le récit est mené avec le savoir-faire et le « métier » que l'on connaît à l'auteur; et il est très intéressant. On peut en dire autant des trois autres « nouvelles historiques » qui se trouvent dans le même volume: *Mademoiselle d'Hermilly*, *Fille de traître*, *Clary*.

14. — La couverture du *Capitaine Saint-Méry* est tricolore ; ce qui est dessous est incolore. C'est pourtant gros et même grossier. On nous y raconte que le capitaine fut l'amant de Mlle Blanche, que Mlle Blanche épousa le marquis de Villeverte, qu'elle redevint la maîtresse du capitaine, en attendant de devenir celle de Napoléon III, — qu'entre temps, le capitaine prit part à l'expédition du Mexique, et y fut blessé, qu'il se battit pour l'honneur de Blanche, et fut de rechef blessé, et qu'enfin il se battit pour l'honneur de la France, à Sedan, et fut tué. Le exploits dudit Saint-Méry et de Blanche sont pour l'auteur une occasion de flétrir les mœurs de l'Empire, d'apprécier ses guerres et sa politique, et de résumer les articles publiés par les journaux de l'opposition entre 1865 et 1870.

15. — Les *Gestes de Provence* sont écrits « dans un style facile et agréable, *auquel on s'habitue aisément.* » C'est le rapporteur de l'Académie du Var qui s'exprime ainsi, et je n'ai garde de contredire ce jugement. — Je ne déroulerai pas non plus, dans tout leur détail.

les péripéties de ce roman historique, qui « évoque un demi-siècle de l'histoire de la Provence. » Sachez seulement que l'action en commence en 1562 et qu'elle nous met sous les yeux quelques épisodes poignants de nos guerres de religion. L'auteur trouve très opportun de rappeler ces souvenirs ; ils accusent, dit-il, « le contraste qui existe » entre les hommes du XVIe siècle et ceux du XXe. De nos jours « trois agents de police suffisent pour intimider cent mille citoyens, qui aiment mieux subir les plus flagrantes injustices que de tenir tête au pouvoir. Au XVIe siècle, au contraire, hommes et femmes avaient des cœurs d'acier. « Eh ! eh ! Si les guerres de religion recommencent aujourd'hui, il faudra bien que nous nous fassions des cœurs d'acier... !

16. — *La Beauté d'Alcias* est une « reconstitution des temps antiques » faite avec conscience et gravité. Au moyen d'une fable très simple, les amours de la jeune Doris et de l'athlète Alcias, l'auteur fait revivre les mœurs, les arts, la religion d'une partie de la Grèce, à l'un des plus beaux moments de son histoire. *Le Voyage du jeune Anacharsis* n'a pas épuisé ce sujet, éternellement intéressant pour les humanistes que nous sommes restés. A remarquer, parmi les pages les plus soignées et les mieux venues, celles qui sont consacrées au temple d'Épidaure, aux oracles et aux miracles que d'innombrables pèlerins venaient y demander, et que les prêtres du lieu savaient leur faire obtenir par des moyens qui n'étaient pas du tout diaboliques, mais qui n'étaient point surnaturels.

17. — L'action de *l'Aube* se passe en Judée, tout près de Bethléem et de Nazareth, au temps du miracle des noces de Cana ; Notre-Seigneur y apparaît, la Sainte Vierge y parle. La principale héroïne est une Juive, mal mariée, qui lutte contre un amour illégitime et qui finit par en triompher, sous l'influence du christianisme naissant ; l'aube de la religion nouvelle suffit à éclairer son esprit et à réchauffer son cœur ; elle voit, elle croit, elle est... fortifiée.

Romans fantaisistes. — 18. — M. Jules Lemaître a écrit : *En Marge des vieux livres* (l'*Odyssée*, l'*Iliade*, le *Zend-Avesta*, l'*Énéide*, les *Évangiles*, la *Légende dorée*), une vingtaine de contes que tout le monde s'accorde à proclamer « exquis. » Quelques-uns rappellent, pour l'ironie espiègle et l'irrévérence, les dessins à la plume dont les rhétoriciens illustrent leurs livres scolaires. C'est aujourd'hui le professeur qui fait ces illustrations, à la grande joie des écoliers, — de ceux du moins qui ont fini leurs classes et aiment à s'en souvenir. Je n'ai pas à vous apprendre, vous le savez, que ce professeur est le moins pédant et le plus spirituel des professeurs ; mais peut-être est-il nécessaire de dire que son ironie n'est pas « une forme de l'inintelligence, » comme l'écrivait un jour M. Brunetière, à propos d'un autre ironiste. Sans

doute il traite ces vieux et vénérables livres avec beaucoup de familiarité, mais en même temps, avec un sentiment très vif de ce qui leur est dû d'admiration et de reconnaissance. Il n'y a pas jusqu'à ses fantaisies sur l'Évangile qui, sous leur forme et leur allure très libre, ne restent « intelligentes. » J'excepterai peut-être la fantaisie sur les Rois Mages, où son exégèse se montre plus rationaliste que raisonnable, du moins dans une des formules finales. Deux de ces rois, Melchior et Gaspard, veulent, dès leur retour de Bethléem, pratiquer à la lettre, dans le gouvernement de leur peuple, les principes d'égalité et de fraternité que leur avait révélés Jésus ; l'un y gagne d'être décapité, l'autre risque d'être mangé ; Balthasar, moins naïf, reste un despote heureux, parce que, d'accord avec quelques prêtres opportunistes, il sait adapter la nouvelle doctrine aux besoins de ses nègres, et « *corriger* l'Évangile par l'Église. » Ce *corriger* n'est pas seulement une espièglerie, c'est un contre-sens historique, que M. Lemaître a eu d'ailleurs la faiblesse d'emprunter à des exégètes moins « intelligents » que lui. Il revient de lui-même à la vérité lorsque, dans *les Sept Dormants*, le dernier conte du volume, il représente l'Église non plus comme *corrigeant* l'Évangile, mais comme l'expliquant, le faisant comprendre tel qu'il est, et empêchant les naïfs... ou les malins d'en confondre les *conseils* avec les *préceptes*. Cette « vue » n'est pas nouvelle, elle n'est ni renanienne, ni allemande, mais elle est exacte. L'esprit de M. Lemaître se retrouve encore dans *Un Critique*, où il nous montre un bourgeois de Judée, déconcerté par la grandeur de Jésus, le mesurant à son aune, jugeant sévèrement certains de ses actes et certaines de ses paroles, jusqu'au jour où l'épreuve et la souffrance lui ont agrandi l'âme et ouvert l'intelligence. Vous goûterez aussi beaucoup l'histoire de *l'Idéaliste*, un disciple de Jésus, qui est un « intellectuel » fier de son esprit et orgueilleux même de sa foi ; lui n'a pas besoin, comme ce grossier Thomas, de voir et de toucher pour croire, il possède la vérité en lui, immanente ! Il n'a qu'à fermer les yeux pour la voir. Il les ferme si bien, qu'il butte contre la première pierre d'achoppement rencontrée sur sa route, et tombe aux pires désordres, aux moins intellectuels. Vous voyez quel exégète doit être M. Lemaître, quand il n'imite personne ; vous pourrez voir dans *le Mariage de Télémaque*, *Anna Soror*, etc., etc., ce qu'il est et ce qu'il vaut comme « scoliaste », même quand il rappelle Scarron et les auteurs, — Immortels comme lui, — de *la Belle Hélène*. Sa plaisanterie est moins bouffonne, et plus « chargée de sens ; » son style est autrement savoureux... Vous finirez vous-mêmes le parallèle, si vous ne le trouvez pas irrévérencieux, et vous conclurez à l'incontestable originalité de ce dernier venu parmi les scoliastes ironistes et parodistes. Vous ferez donc votre régal de ces jeux d'esprit d'un homme

d'infiniment d'esprit. Et vous n'oublierez pas de remarquer vous aussi, après tant d'autres, qu'il manque cependant un chapitre à son œuvre, celui qu'on aurait pu écrire *En Marge d'Horace*, à la page où le combattant de Philippes nous avoue qu'il a jeté son casque et son javelot, pour revenir tout entier à la poésie et aux bonnes lettres...

19. — Un journal « des demoiselles » a l'idée de mettre *Un Mari en loterie*, un mari jeune, beau, prince et millionnaire. Qui tirera le numéro gagnant? Ce sera une charmante jeune fille, qui aimait déjà le jeune homme loté, ayant été sauvée par lui d'une mort certaine. L'histoire de ses amours n'est pas sans intérêt, bien qu'elle soit sans nouveauté et sans aucun rapport nécessaire avec l'idée de la loterie, laquelle promettait d'être drôle, et reste à l'état de promesse.

20, 21, 22, 23. — Les vingt *Contes de la province* sont pleins de bonne volonté; l'auteur s'y chatouille pour se faire rire lui-même. Je suis sûr qu'il y est parvenu; il paraît être peu exigeant. Les lecteurs le seront un peu plus; et je ne puis garantir qu'ils soient aussi faciles à contenter. Les libres-penseurs de cabaret cependant pourront trouver assez drôle *le Pèlerinage*; ce conte n'est pas plus spirituel que les autres, mais le mot de la fin en est malpropre et anticlérical. Je me fais un devoir de le leur signaler; c'est le huitième de la collection, et le meilleur! — *L'Hôtellerie du Temps perdu* contient cinquante contes brefs, écrits en style « coquecigrue. » « Il faisait casquer les gens, même quand ils n'étaient pas munis de casquettes. » Dieu! que c'est amusant! et spirituel! — Je ne fais pas le total des « nouvelles surprenantes » *Pour lire en bateau-mouche*; *Elles sont trop!* Et elles ne sont pas assez! trop nombreuses, et pas assez drôles. Sachez qu'elles forment une seconde série, et en annoncent une troisième, une quatrième et d'autres; *Pour lire en automobile*, c'était la première série et le premier volume; la troisième s'appellera *Pour lire en ballon*; la quatrième: *Pour lire en traîneau;* la cinquième, *Pour lire en sous-marin*, etc., etc. L'auteur assure qu'il a « des idées » et qu'il s'est servi de ces titres et de « ce procédé » « pour arriver plus sûrement à les vulgariser. » C'est un conteur scientifique et philosophique! Quel dommage qu'il ne soit pas en outre un peu plus intéressant! — Les dix-sept chapitres des *Coffrets de famille* nous transportent « au pays de l'occulte. » L'auteur veut nous en faire connaître les « attractions et les dangers. » Mais pourquoi « emploie-t-il à ce dessein » — dont je n'ai pas à m'occuper ici — une fable si compliquée et une langue si emphatique? Quelques-unes de ses phrases ont l'air de porter la robe et le chapeau pointu de Thomas Diafoirus.

Romans de mœurs. — 24. — Avec le volume qui va suivre, celui-ci, *les Deux Sœurs*, est l'honneur de cette collection trimestrielle. Il se compose d'une longue nouvelle, qui donne son titre au volume, et de

six autres plus courtes. — *Les Deux Sœurs* rappellent la « première manière » de l'auteur par le sujet et les développements psychologiques ; mais elles relèvent aussi de la seconde par le souci de l'apostolat moral. L'infidélité conjugale y est représentée comme le plus grand malheur qui puisse arriver à la femme ! Et on n'y en parle pas de manière à en donner l'envie en même temps que la peur ! Mérite banal peut-être, mais qui manque trop souvent aux romans de nos spécialistes de l'adultère, y compris quelques-uns des anciens romans de M. Bourget. Ceux d'aujourd'hui dégagent tous de la santé morale, et sont (je vous l'ai déjà dit, je veux vous le redire) des « radiateurs d'énergie », même quand ils ont pour matière le péché ou la tentation du péché. Vous verrez dans celui-ci comment Mme Liébaut fut tentée, et comment elle triompha. Elle était seule, avec sa fillette, dans une ville d'eaux ; son mari, le docteur Liébaut, était resté à Paris. Elle lui écrivait tous les jours. Elle lui racontait les moindres incidents de sa journée, et qu'elle avait vu sa sœur, et que sa sœur était partie, et qu'elle voudrait bien lui trouver un mari, et que peut-être elle l'avait trouvé dans la personne du commandant X, un compagnon de Marchand, que lui avait présenté Favelles, tu sais bien ? Favelles, l'ancien préfet, le vieux beau ? Eh bien ! ce commandant est *très bien*, pas très homme du monde, mais homme de cœur, l'air très viril. Et si bon ! si généreux ! si dévoué ! Il a sauvé d'abord le cerceau, et puis la vie de la fillette ! C'est entendu, elle le présentera à sa sœur, et sa sœur l'épousera ! — Et la sœur, à qui en effet il fut présenté l'hiver suivant, ne dit pas non, elle était même disposée à dire oui, pour peu que le commandant parlât. Mais il ne parlait pas. Il errait autour des deux sœurs, de plus en plus empressé, mais de plus en plus embarrassé ! Et il avait une manière de regarder Mme Liébaut, qui en disait long sur ses sentiments et qui finit par émouvoir le mari et la sœur. Mis en demeure de s'expliquer, il explique... ce que vous devinez, et à Mme Liébaut elle-même, laquelle d'un geste énergique et en quelques paroles (pas trop longues) le met résolument à la porte. Sur quoi, elle s'évanouit presque. Car vous le devinez encore, elle aussi, elle aimait ! « Tous les martyres ont droit à leur récompense. Celui de Madeleine (Mme Liébaut) serait payé si jamais Brissonnet (le commandant) accomplissait de nouveau de très hautes actions, au service de la France, avec l'idée que la joie de sa gloire est la seule volupté dont le grand cœur de la femme qui l'aime se permettra jamais la douceur. » Cette phrase finale vous donnera le ton général de l'œuvre, un peu différent, j'ai tenu à vous le faire sentir, de celui de mon analyse. — A dire vrai, j'aime mieux les six nouvelles qui suivent, et qui n'auraient pas besoin, pour être des plus attachantes, d'être des documents relatifs à certaines « espèces sociales, » et de prouver quoi que ce soit,

fût-ce « l'action du métier sur le cœur et la réaction de ce cœur sur le métier. » Il leur suffirait d'être ce que sont toujours les œuvres d'un vrai poète, créateur d'âmes, à savoir « de la vie réalisée. » Il est vrai que quelques-unes soulèvent des problèmes de morale, dont l'intérêt a paru augmenter celui de l'œuvre d'art elle-même. C'est l'illusion dont on a été dupe pour *Un Cas de conscience.* — Un médecin, appelé auprès d'un malade, constate qu'il pourra à peine lui prolonger la vie de quelques jours ; mais, d'autre part, il apprend, sans le vouloir d'ailleurs, que son client compte se servir de cette trêve avec la mort pour une œuvre de haine et de vengeance, qui ne réparera aucune injustice, mais fera trois ou quatre malheureux ; le médecin va-t-il lui refuser cette trêve et le laisser mourir ? Il y pense ! Mais tout de même il se décide à soigner son client, et il perd ainsi les malheureux qu'il aurait pu sauver rien que par son abstention. Voilà la nouvelle. Et voici le problème qu'elle soulève : un médecin a-t-il le droit de se faire juge de la moralité future de ses clients et peut-il subordonner à ses appréciations morales son intervention professionnelle ? Ainsi posé, avec la netteté et la brutalité obligatoires en matière de problèmes, on ne peut pas dire qu'il soit « intéressant » ou « passionnant », attendu qu'il n'existe pas, ou du moins qu'il n'existe plus ; il est résolu par le seul fait qu'il est posé. Il ne peut se trouver personne pour y répondre autrement que par la négative. On l'a bien vu par la consultation publique qu'un journal a provoquée, à propos de l'œuvre de M. Bourget. Les réponses envoyées ont toutes été d'accord, même celles — et il y en avait beaucoup — qui venaient des médecins. Ne vous étonnez pas ; il ne s'agissait pas de médecine. Il s'agissait de « déontologie », c'est-à-dire plus simplement d'honnêteté professionnelle ; or, en cette matière, l'unanimité — théorique — est de rigueur et d'usage. — Bien intéressante encore la nouvelle intitulée : *Le Nègre*, c'est-à-dire, dans l'argot spécial de la gendelettrie, l'auteur caché dans l'ombre, écrivant les œuvres qu'un autre signe. Ce « nègre » était un comédien qui, dans un moment de génie, avait écrit un chef-d'œuvre, et dans un moment de gêne, l'avait vendu à un millionnaire du sucre ou du chocolat, à prétentions littéraires. Or il joue à la première représentation de sa propre pièce, il en voit, il en augmente le succès ; c'est un triomphe ! N'en aura-t-il rien que les quatre sous déjà reçus ? Quand il s'avancera sur le bord de la scène, va-t-il dire que cette pièce est d'un autre ? La tentation de dire qu'elle est à lui l'assaille ; mais ce comédien est un honnête homme ; il repousse l'assaut. — *Cordelia*, elle, n'était qu'une comédienne, en qui le métier avait atrophié le cœur. Enfant trouvée, elle rêvait de la joie qu'elle aurait le jour où elle découvrirait son père, car elle le découvrirait (au théâtre, les enfants trouvés découvrent toujours leur père), et il serait prince, puisqu'elle-même était

princesse, et non seulement par la garde-robe, mais encore par le talent et la beauté. Elle le découvrit en effet, et c'était un garçon de café ! Elle refusa de le reconnaître. — Dans *Une Charité*, c'est le cœur et le métier de l'homme de lettres qui sont en cause. Un journaliste raté, aigri, a outragé dans un article de critique méchante et presque diffamatoire, un confrère plus heureux ; ce confrère se venge : il lui fait l'aumône d'un petit chef-d'œuvre, un jour que le pauvre diable, à court d'idées et de forces, allait manquer de *copie* et conséquemment de pain. Il y a encore de braves gens parmi les journalistes ! — Et il y en a aussi parmi les politiciens ! *Un Candidat* pouvait déshonorer son concurrent aux prochaines élections, ou plutôt le réduire au silence et à l'inaction ; il n'avait qu'à se servir de lettres intimes qu'une domestique renvoyée avait volées et était venue lui vendre. Il fut tenté de le faire. Il alla consulter sur son droit un religieux expulsé par ce concurrent lui-même. Et le religieux lui dit : *Non licet.* — *Le Portrait* prouve qu'un peintre peut mettre dans le portrait posthume d'une femme l'aveu qu'il a été son amant (Il est vrai qu'il faut l'œil d'une Américaine pour lire cet aveu !). Et ces sept nouvelles prouvent surtout que le grand talent de M. Bourget ne se diminue pas à traiter de petits sujets ou à se resserrer dans de petits cadres.

25. — Je n'apprendrai rien à nos lecteurs en leur disant que *l'Isolée* est le roman le plus remarquable de l'année ; ils le savent déjà, et probablement ils savent bien d'autres choses encore sur une œuvre qu'ils ont tous lue et dont toute la presse a parlé. Le devoir n'en est pas moins — n'en est que plus — pressant de lui donner ici une large place, à côté et au-dessus de tant d'autres qui ont si peu de droits à la place que nous sommes obligés de leur laisser prendre. — En voici d'abord, et sans autre préambule, la *Table des matières* : une communauté de cinq religieuses enseignantes ; cinq portraits : la supérieure, sœur Justine, et ses quatre collaboratrices, sœur Léonide, sœur Edwige, sœur Danielle, et la plus jeune, sœur Pascale. — Le milieu où elles vivent : leur école, leurs élèves, le quartier populaire de Lyon qui leur envoie ces élèves ; à l'arrière-plan, dans une brume transparente, Lyon et les tours de Fourvières. — On vient annoncer aux sœurs que leur école va être fermée ; impressions de chacune d'elles et surtout de sœur Pascale. Biographie rétrospective de la jeune religieuse ; sa famille, son enfance, sa vocation ; elle s'est donnée à Dieu par peur des hommes ; âme délicate et faible, elle a voulu s'unir à de plus fortes qu'elle, faire partie d'une communauté où elle se sentirait appuyée, défendue, et pour ainsi dire portée. — Comment elle avait longtemps hésité à informer son père, le vieux canut, resté veuf avec cette unique enfant ; scène de la confidence, le matin du 8 décembre, à Fourvières, après la grande procession des hommes.

Comment son père avait accueilli la nouvelle, avec quel esprit de foi, quelle noblesse d'âme, quelle sobriété de paroles ; comment ils avaient passé ensemble, dans des vacances attendries, leurs dernières semaines de vie commune ; comment ils avaient fait visite à leurs cousins de Nimes, les Prayou (vue de la campagne nimoise) ; avec quelles démonstrations d'amitié ils avaient été reçus ; comment, le jour de Noël, ils s'étaient séparés, à la porte du couvent ; comment, dans quelles pratiques de charité, et sans interrompre ses travaux de tisseur, le père avait achevé sa vie solitaire, et comment il fut trouvé mort sur une pièce de soie inachevée, un chef-d'œuvre !..... Ce sont tous ces souvenirs que sœur Pascale a revécus la nuit qui a suivi la nouvelle de l'expulsion ; c'est tout ce cher passé (moins les années du noviciat à la Maison-Mère) qui s'est dressé devant les angoisses du présent. Que vont devenir ses compagnes ? — Visite de la supérieure à l'aumônier pour demander conseil et réconfort ; portrait de l'aumônier, lequel ne donne pas de conseil et se borne à communiquer les décisions de la Maison-Mère : on ne peut pas les recevoir, faute de place, on leur rend la liberté, et on leur remet quarante francs pour chacune d'elles. — Le dernier jour de l'école condamnée ; distribution des prix, sans solennité, mais sans plaintes ni démonstrations théâtrales ; expulsion des sœurs par le commissaire de police ; leur sortie, parmi les manifestations de la foule. Elles se rendent d'abord chez « la dame de charité, » qui centralise les défroques offertes pour les laïcisées ; elles y revêtent les habits laïques ; de là, elles se dirigent vers la gare, et, réunies une dernière fois dans un coin de la salle d'attente des 3mes, elles récitent en commun le Rosaire, jusqu'à ce que sonne l'heure de leur train respectif. Elles partent l'une après l'autre, pour des destinations diverses. — Ce que devient et à quoi s'emploie chacune d'elles : sœur Justine, chez un colonel, qui a peur des Fiches ; sœur Léonide, adjointe dans une école libre ; sœur Danielle, dans sa famille, où elle est une charge pour tous et spécialement pour le grand-père ; sœur Edwige, chez sa mère, garde-barrière de chemin de fer ; enfin et surtout sœur Pascale, à Nimes, chez les Prayou. On ne l'y voit d'abord que de loin à travers les sollicitudes et bientôt les angoisses qu'elle inspire à sœur Justine, laquelle entretient une correspondance assez suivie avec ses anciennes collaboratrices et s'efforce, dans la seule mesure désormais possible, de rester leur Mère. Cette Mère tremble, elle prie, elle fait prier pour la plus jeune de ses filles, délicate et tendre, mais si fragile ! C'est par ses demi-mots et ses demi-confidences que l'on devine à quelles épreuves est soumise Pascale, et vers quelle déchéance la pousse le fils Prayou. Mais ce qu'on ne pourrait deviner, c'est à quelle profondeur, jusqu'à quels abîmes, presque innommables, va tomber, en quelques mois,

celle qui depuis son enfance a vécu sur les plus hauts sommets de la vie morale. Regardez-la; la voici, à neuf heures du soir, appuyée contre un réverbère d'une promenade publique, à Nîmes; elle raccole, pour le compte et sous la surveillance féroce de l'ignoble Prayou! — Tableau! — Autre tableau: Pascale au lavoir public, objet d'horreur pour ses voisines. — Brusque arrivée de sœur Justine, qui lui tend les bras, au nom du Dieu des miséricordes. — Réveil de la vie morale dans l'âme de Pascale; elle veut fuir; Prayou l'en empêche, avec la complicité du voisinage terrorisé; elle réussit pourtant à s'échapper, une nuit; Prayou la rattrape et la poignarde. Elle meurt en murmurant: *Miserere mei Deus!* — Ses restes sont emportés à Lijou, par sœur Justine; Dernier tableau: enterrement de l'ex-sœur Pascale par ses quatre anciennes compagnes réunies encore une fois en communauté pour prier et pleurer.

Et bien des lecteurs ont pleuré aussi en terminant cette navrante histoire. Quelques-uns, cependant, ont protesté contre leur propre émotion et contre le droit de l'artiste à la provoquer par un pareil dénouement; ils ont dit: « C'est trop violent, c'est mélodramatique, c'est d'un art inférieur et presque rocambolesque indigne de M. Bazin. Et ne nous dites pas que c'est vrai! Ce n'est pas vrai! dût le commissaire de police du coin certifier que « c'est bien arrivé. » La vérité historique n'est pas toujours la vérité artistique; elle ne le devient que si la puissance de l'artiste lui ajoute le caractère de vraisemblance, de généralité et d'humanité qui lui manque si souvent, et qui nous paraît manquer à l'aventure finale de *l'Isolée*. — Que si d'ailleurs, contrairement à notre impression, il ne lui manquait pas, si le romancier avait réussi à transformer en vérité générale un cas aussi particulier, aussi exceptionnel, — disons aussi isolé, — que celui de *l'Isolée*, nous protesterions encore plus fort, non plus alors au nom de notre respect pour l'art, mais au nom de notre respect pour les saintes femmes qui souffrent à cette heure les injustices de la politique, et qui ne devraient pas avoir, en outre, à souffrir les outrages de la littérature...» ! Ainsi parlent, ainsi déclament quelques lecteurs trop émus parmi lesquels on compterait des admirateurs et des amis de M. Bazin. Pour la première fois depuis qu'il écrit, l'auteur de *l'Isolée* a été « un objet de contradiction parmi ses frères. » C'est une forme du succès, la seule qu'il n'eût pas encore connue. Soyez sûrs d'ailleurs, qu'il s'y attendait! S'il s'y est résigné pourtant, c'est qu'il a eu de bonnes raisons! Essayons de les découvrir.

Nous avons tous dit et répété que l'expulsion des congrégations aurait « les conséquences les plus graves et les plus douloureuses » pour le pays d'abord et ensuite pour les malheureux et les malheureuses brusquement jetés à la rue; la logique et la psychologie la

plus élémentaire suffisent à prévoir quelques-unes de ces conséquences ; les journaux nous en ont fait connaître d'autres. Mais parce que nous sommes assidus à lire les journaux et parce que nous sommes des psychologues...élémentaires, nous n'avons pas toujours qualité pour déclarer, du fond de notre fauteuil, que telle « conséquence » est exceptionnelle et isolée. Qu'en savons-nous ? Avons-nous suivi les victimes au-delà de leur couvent fermé ? Après les avoir saluées de nos *vivats* enflammés, et d'ailleurs sincères, nous sommes-nous inquiétés de les faire vivre ? Les avons-nous assistées autrement que par nos protestations et quelques aumônes dérisoires ? Et savons-nous enfin, nous qui sommes des médiocres, au moins dans le mal, ce que peuvent oser et réussir des gredins supérieurs ? Pouvons-nous savoir ce qu'ont pu tenter contre elles la haine religieuse, la lubricité, l'avarice, toutes les passions violentes et basses qui les attendaient, tels des fauves devant les clôtures abattues d'un bercail ? Et si nous ne savons pas, si nous avons conscience que nous ne savons pas, de quel droit opposons-nous le témoignage de notre ignorance à celui d'un homme comme M. Bazin, dont il faut bien rappeler ici la double qualité de romancier et de criminaliste ? Il sait, lui ; il a fait sur les passions et les faiblesses humaines des enquêtes patientes et longues qui nous manquent, et dont nous n'éprouvons pas le besoin ; et il le sait aussi, que nous ne voulons pas savoir, que nous voulons ignorer les misères qui nous entourent, par peur des obligations qu'elles nous imposent. Si donc il a poussé le cri de douleur et d'épouvante qu'est son dernier livre, c'est sans doute pour éveiller la vigilance des malheureuses sécularisées, mais c'est aussi peut-être pour nous informer nous-mêmes de notre ignorance et nous provoquer à agir. — Et s'il est vrai, en outre, que son livre soit vraiment une œuvre d'art, que la psychologie en soit vraisemblable et persuasive autant que le pathétique en est poignant, n'allez pas soutenir qu'il est un outrage pour les « Isolées. » On n'outrage pas les victimes, en appelant à leurs secours ! On n'ajoute pas à leurs malheurs, quand on parle de leurs vertus avec tant d'admiration et d'intelligence à la fois. Quel autre, plus que lui, en des termes plus pénétrants et plus délicats, a pu vous donner une sensation plus profonde de cette merveille morale qu'est l'âme d'une vraie religieuse ? Qui a mieux vu que lui tout ce que la vocation religieuse comporte et développe d'héroïsme, un héroïsme qui, remarquez-le bien, subsiste hors de la vie religieuse elle-même, au moins quatre fois sur cinq. Comptez bien : de ses cinq sécularisées, il y en a quatre qui sont des héroïnes.....

J'ergote, je plaide, je déclame peut-être un peu, moi aussi. Suis-je parvenu à vous persuader, à me persuader moi-même ? Je crains que non ! La scène *du réverbère* me laisse toujours des doutes, malgré « le

tour de force » de l'exécution, d'une délicatesse presque égale à la grossièreté du sujet, et malgré les habiletés — et les longueurs — des préparations et explications antérieures. Il me semble que l'auteur aurait pu nous avertir aussi utilement et même nous émouvoir aussi profondément sans ce réverbère, sans ce poignard, sans aucun de ces accessoires ordinaires des gros mélodrames, pour lesquels son talent n'est pas fait, et dont il n'a pas besoin. Car il sait si bien émouvoir, et par des moyens si simples ! C'est une de ses supériorités, si ce n'est pas même son originalité. D'autres composent plus fortement, inventent ou observent avec plus de puissance. « Lui, il me fait toujours pleurer ! » dit précisément un personnage d'un roman analysé plus haut (*Femme de lettres*, je crois). Dans *l'Isolée*, ce don du pathétique profond et doux, se manifeste presque à chaque page, et spécialement dans les scènes entre le vieux canut et sa fille, la distribution des prix, la « vêture » laïque, la séparation à la gare de Lyon, l'arrivée de sœur Justine à Nimes, etc., etc. J'en passe et des plus exquises, et qui vous feront toutes connaître « la douceur des larmes », tout en vous laissant la liberté d'admirer l'art exquis de l'écrivain. — Cet art, qu'il serait si agréable d'étudier de près, si on en avait le droit ici, est fait surtout de simplicité et de naturel ; l'effort, la recherche laborieuse y sont rares, ou du moins dissimulés sous la plus aimable aisance. — Il faut bien reconnaître cependant qu'ils sont un peu plus visibles dans *l'Isolée* que dans les précédents ouvrages. « A l'horizon un nuage, comme un sac de grain, laissait couler sa pluie. » (p. 157). — « La procession montait : les hommes... les riches, les pauvres, confondus, roulant pêle-mêle comme les mottes au versoir de la même charrue. » (p. 63). — « La nuit, mûrisseuse de fruits, étendait sur la ville ses ailes frissonnantes. » (p. 41). — « Elle n'était pas mystique, mais elle avait de vifs élans de piété, des gestes d'âme qui sait le chemin, et qui ne peut se maintenir au vol, mais qui saute et touche les grappes pleines, et retombe avec un parfum qui demeure. » (p. 128). Ces métaphores représentent ce que dans les ateliers « d'écriture artiste » on appelait naguère « un effort d'art. » Elles ont été beaucoup goûtées par quelques amateurs ... Enfin j'aurai tout dit si j'ajoute que pas un des nombreux « portraits » ou « tableaux » de ce livre ne donne l'impression d'avoir été *fait de chic*. Avant d'être décrits, tous les personnages, tous les paysages ont été vus, observés, étudiés directement ; l'auteur est allé à Lyon, il est allé à Nimes, pour bien « situer » ses personnages ; il a vu l'école de Sainte Hildegarde, il a vu l'atelier du canut, il a vu la maison de Prayou et Prayou lui-même, et M. l'aumônier, (ah ! cet aumônier !) Il a pris des notes, il a pris même des instantanés. Il est de l'école des romanciers qui préparent leur œuvre avec un Kodak, et commencent par être des photographes pour être plus sûrement des

peintres. Le procédé est-il bien sûr ? Pas pour tout le monde. Ce n'est qu'entre les mains d'un artiste de la valeur de M. Bazin que l'Instantané peut devenir « un Monument à toujours, » comme on disait chez les Grecs.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *Traité de droit civil comparé*, par ERNEST ROGUIN. *Le Régime matrimonial*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de XVI-920 p., 10 fr. — 2. *De la Prescription conventionnelle*, par RENÉ PÉQUIGNOT. Paris, Rousseau, 1905, gr. in-8 de 196 p.

DROIT COMMERCIAL. — 3. *Loi du 30 décembre 1903. Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires*, par CHARLES ROY. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-8 de VIII-210 p., 6 fr. — 4. *Étude de la responsabilité des administrateurs de sociétés anonymes*, par MAURICE BELIN. Paris, Marchal et Billard, 1904, gr. in-8 de VIII-290 p.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE. — 5. *A travers la législation du travail*, par FERNAND DUBIEF. Paris, Cornély, 1905, in-12 de VI-273 p., 3 fr. 50. — 6. *La Durée légale du travail. Des Modifications à apporter à la loi de 1900*. Rapports de MM. FAGNOT, MILLERAND et STROHL. Paris, Alcan, 1905, in-12 de 300 p., 2 fr. 50. — 7. *De la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers de la grande industrie*, par GEORGES LARONZE. Paris, Rousseau, 1905, gr. in-8 de 447 p., 8 fr. — 8. *Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité. Les Contrats syndicaux et municipaux, leur système juridique*, par ÉDOUARD BOURDON. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de XII-638 p., 12 fr.

DROIT PUBLIC ET ADMINISTRATIF. — 9. *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre. La Couronne*, par Sir WILLIAM R. ANSON ; traduction de C. GANDILHON. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de XXVII-633 p., 10 fr. — 11. *L'Année administrative*, par MAURICE HAURIOU, GASTON JÈZE, CHARLES RABANY et ANDRÉ MATER. *Année 1904*. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de 556 p., 10 fr. — 11. *Le Nouveau Code municipal des pompes funèbres, son principe, son étendue et ses limites*, par PAUL GILLES. Paris, Rousseau, 1905, in-12 de 112 p., 2 fr. 50.

DROIT PÉNAL. — 12. *La Sociologie criminelle*, par ENRICO FERRI ; trad. de LÉON TERRIER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de III-640 p., 10 fr. — 13. *La Criminologie*, par le baron R. GAROFALO. 5e éd. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XV-479 p., 7 fr. 50. — 14. *Du Duel et de sa répression actuelle en France*, par PIERRE D'HUGUES. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-12 de 67 p., 1 fr.

DROIT INTERNATIONAL. — 15. *Traité de droit public international*, par A. MÉRIGNHAC. *Première partie. Les Prolégomènes, les théories générales*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de 580 p., 10 fr.

LOIS D'EXCEPTION. — 16. *Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes*, par ALBIN CURET. Paris, Pedone, 1905, in-8 de VII-159 p., 5 fr.

DROIT CIVIL. — 1. — Il n'a certainement pas été publié, depuis longtemps, d'ouvrage de droit plus original et plus intéressant que le *Traité de droit civil comparé* de M. Ernest Roguin. Après le premier volume, sur le mariage, qui a paru l'année dernière, voici le second, qui traite du régime matrimonial, vaste sujet auquel l'auteur n'a pas consacré moins de 900 pages. Un tel ouvrage devait naître en Suisse, pays neutre, carrefour des langues et des législations européennes, et c'est une bonne fortune qu'en ce lieu propice au droit comparé il se soit trouvé un jurisconsulte tel que le savant professeur de Lausanne, esprit ferme et indépendant, sachant s'élever au-dessus des préjugés de son temps et de son pays, et joignant à l'érudition une remarquable

rectitude de jugement. Dans ce nouveau volume, comme déjà dans le précédent, M. Roguin a dû se préoccuper des innovations que veulent introduire dans le droit matrimonial les socialistes et les féministes : il en montre fort bien le caractère utopique. Voici, par exemple, comment il apprécie le parti pris des juristes de la nouvelle école, hostile au régime de communauté et qui prétend lui substituer la séparation de biens : « Ces écrivains méconnaissent en cela complètement l'avantage, bien visible cependant, découlant pour la femme de toute société de biens, celui de lui assurer en cas de veuvage ou de divorce une fraction, presque constamment la moitié selon les lois positives, d'un avoir déclaré commun... Ce que nous disons ici est si vrai que des juristes considérables, comme Giercke, ont, dans la période d'élaboration du code *allemand*, réclamé que l'on adoptât comme régime légal une des variétés de la communauté, celle des acquêts, et que certains auteurs italiens, comme Bianchi, se plaçant comme les socialistes au point de vue de l'intérêt des classes pauvres, regrettent vivement que, dans la péninsule, l'on ait préféré la séparation de biens à la communauté. Le socialiste Meuger, lui aussi, s'est déclaré partisan de la communauté. Mais, voilà, aux yeux des Allemands comme des Italiens, ce dernier régime avait le grave inconvénient d'être la combinaison matrimoniale du code civil français ! Et ce défaut est capital aux yeux des femmes françaises, émancipatrices de leur sexe, qui, récemment, sont allées déchirer et brûler le code civil sur une place publique. Étrange et amusante aberration !.. »

Les régimes matrimoniaux sont très divers ; on peut les combiner entre eux, et M. Roguin les compare heureusement à ces jouets formés de petits morceaux de bois, avec lesquels les enfants composent des architectures variées. Il en distingue six principaux. Le premier est celui de l'absorption de la personnalité féminine dans celle du mari : ce régime, dans lequel toute la fortune de la femme passe au mari, n'est plus aujourd'hui en vigueur ; mais il a existé, avec des tempéraments, dans les pays anglo-saxons jusqu'à une époque très rapprochée de la nôtre. Le second régime, dit de l'unité des biens, se rapproche du premier, en ce que toute la fortune de la femme y est aussi adjugée au mari, mais le mari n'acquiert cette fortune qu'à charge d'en restituer plus tard la valeur. On trouve le régime de l'unité à Berne et dans quelques autres cantons suisses. Vient ensuite le régime de l'union des biens, dans lequel le mari acquiert seulement la jouissance des biens de la femme, celle-ci conservant la propriété : c'est le régime proprement germanique, que le nouveau code civil allemand a conservé, en réservant seulement à la femme la jouissance des produits de son travail. Le régime de communauté, qui vient en quatrième lieu, est de beaucoup le plus répandu il présente de nombreuses variétés, depuis la commu-

nauté universelle jusqu'à la simple société d'acquêts; son caractère essentiel consiste dans l'existence d'un fonds commun, qui se partage entre les époux après la dissolution du mariage. Dans l'étude très complète qu'il fait de ce régime, M. Roguin discute la question de l'origine de la communauté et se rallie à l'opinion qui voit cette origine dans les sociétés taiibles du moyen âge. Le cinquième régime qu'il étudie est le régime dotal : le sixième est celui de la séparation de biens. Il traite ensuite, en un chapitre spécial, de quelques régimes composites, puis il examine diverses questions, celles notamment du régime légal, de la forme du contrat de mariage, de l'immutabilité et de la publicité des conventions matrimoniales. Il recherche, en terminant, quelle est l'évolution du droit en cette matière et constate que l'idée de la séparation de biens fait des progrès incontestables ; toutefois, la communauté conserve beaucoup de partisans; le fait que le projet de code suisse l'a finalement accueillie est un symptôme du crédit qu'elle rencontre encore. Entre toutes les formes de communauté, celle qui paraît avoir le plus d'avenir est la communauté d'acquêts. Avant tout, l'on doit souhaiter de voir maintenir la liberté de faire des contrats de mariage et d'adopter tout régime, y compris la constitution d'une dot inaliénable et la stipulation d'une obligation de remploi opposable aux tiers. La protection de la femme contre ses propres entraînements, contre les entreprises inconsidérées du mari et les artifices des tiers, est un but qu'il faut s'efforcer d'atteindre, même au prix de quelque entrave à la libre circulation des biens. Les socialistes veulent supprimer le régime dotal, en haine de la bourgeoisie, et ils réclament, en même temps, la constitution d'un patrimoine inaliénable en faveur de la famille ouvrière. La bourgeoisie serait par trop naïve si elle accueillait en même temps des prétentions aussi contradictoires.

2. — Comme monographie de droit civil, nous avons à signaler la thèse de M. René Péquignot sur *la Prescription conventionnelle.* Il s'agit, dans ce travail, des changements qui peuvent être apportés, par convention, à la durée ou aux conditions d'application de la prescription. Une première question se pose : ces changements sont-ils licites ? La jurisprudence y répond par une distinction : on ne peut pas prolonger les délais de la prescription légale, mais on peut convenir de les abréger. Et, de fait, des clauses abréviatives de la prescription se rencontrent dans les obligations émises par les sociétés financières, dans les lettres de voiture des compagnies de chemin de fer et surtout dans les polices des compagnies d'assurance. Ces clauses sont naturellement en faveur des compagnies : elles tendent à les libérer après un délai, quelquefois très court. Ainsi, les contrats des compagnies d'assurance contre les accidents stipulent généralement qu'aucune indemnité ne pourra plus être réclamée six mois après l'accident. L'interprétation

et l'application de semblables conditions ont donné lieu à de très nombreux procès. Quel est le point de départ du délai de six mois ? Quelles sont ses causes d'interruption ? Est-il suspendu en faveur des mineurs ?... Telles sont les difficultés que M. Péquignot s'est proposé d'élucider. Son étude mérite d'attirer l'attention des jurisconsultes, principalement de ceux qui s'occupent des assurances.

Droit commercial. — 3. — On sait qu'autrefois les faillis étaient à tout jamais frappés de certaines déchéances ; qu'ils étaient notamment privés du droit de vote tant qu'ils ne s'étaient pas fait réhabiliter. Et la première condition qu'ils avaient à remplir pour obtenir leur réhabilitation était de rembourser leurs créanciers. Cette condition était-elle trop dure ? Nos législateurs l'ont cru, et une loi du 30 décembre 1903 a grandement facilité la réhabilitation. Elle a même décidé que tout failli recouvrerait de plein droit l'exercice du droit de vote au bout de dix ans, faveur qui nous paraît un peu excessive et illogique : si le fait d'avoir fait tort à ses créanciers rend un homme indigne de participer aux élections, on ne voit pas pourquoi il doit être relevé de cette indignité après dix ans, sans avoir rien fait pour réparer les dommages qu'il a causés. Quoi qu'il en soit, la loi est ainsi : elle permet de plus aux faillis de demander leur réhabilitation au tribunal de commerce lorsqu'ils ont obtenu leur concordat et en ont exécuté toutes les clauses ou lorsque tous leurs créanciers donnent leur assentiment à la demande. Sous le titre de *Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires*, M. Ch. Roy, secrétaire de la présidence du tribunal de commerce de la Seine, a réuni les travaux préparatoires de la loi de 1903, et il y a ajouté un exposé, avec formules, de la procédure à suivre pour l'application de cette loi.

4. — La question de *la Responsabilité civile des administrateurs des sociétés anonymes*, que vient de traiter M. Maurice Belin, dans une remarquable thèse de doctorat, prend de jour en jour plus d'importance, car chaque jour voit naître de nouvelles sociétés anonymes et chaque jour aussi en voit sombrer. Leur chute a souvent pour cause l'inexpérience de leurs administrateurs, qui, s'ils étaient mieux éclairés sur les risques du mandat qu'ils ont accepté, se seraient récusés ou auraient apporté plus d'attention et de prudence dans leur gestion. M. Maurice Belin a le mérite d'avoir mis beaucoup de clarté et de méthode dans un sujet difficile et encombré déjà d'une énorme quantité de décisions judiciaires. Il définit d'abord la condition juridique des administrateurs, détermine exactement leurs pouvoirs et leurs attributions ; il expose ensuite les responsabilités qu'ils peuvent encourir, soit par suite des nullités pouvant affecter la société dans son origine ou dans les modifications apportées à sa constitution, soit par l'effet de leurs actes de gestion ; enfin il étudie la sanction de ces responsabilités,

c'est-à-dire les diverses actions pouvant être exercées contre les administrateurs, soit par les actionnaires agissant *ut universi* ou *ut singuli*, soit par les tiers. Les administrateurs doivent être contrôlés dans leur gestion, d'après la loi, par des commissaires de surveillance, qui trop souvent ont le tort de ne pas prendre leur rôle au sérieux : M. Belin ne s'est pas occupé de la responsabilité des commissaires de surveillance, et nous le regrettons, car elle se rattache étroitement à celle des administrateurs et présente aussi de nombreuses questions que la jurisprudence laisse encore plus ou moins indécises.

Législation industrielle. — 5. — En nous invitant à le suivre *A travers la législation du travail*, M. Fernand Dubief nous avertit qu'il prétend seulement nous donner un résumé de théories, un commentaire de lois, un exposé de faits pouvant contribuer à la vulgarisation des solutions possibles de grandes questions qui intéressent le monde ouvrier contemporain. Son livre, formé d'articles publiés dans les journaux radicaux de 1898 à 1904, ne contient rien de bien nouveau. Il s'adresse, comme le dit l'auteur, moins aux légistes et aux économistes qu'au grand public. Écrit d'une plume aisée et correcte, il se lit avec agrément. M. Dubief étant aujourd'hui ministre du commerce, quelques lecteurs pourront y chercher la pensée gouvernementale sur les problèmes économiques du temps présent. Ces problèmes, qu'il étudie successivement, en indiquant comment la législation actuelle les résout, sont ceux de la journée de travail, du repos hebdomadaire, de l'emploi de la main d'œuvre étrangère, des garanties dues aux travailleurs pour le paiement de leurs salaires et contre les accidents, des retraites ouvrières, des bureaux de placement, du délai-congé, des causes de chômage, de l'apprentissage et de l'enseignement professionnel, des grèves, des institutions de prévoyance (coopératives, institution du bien de famille, jardins ouvriers, assistance par le travail), de la création d'un ministère du travail et de la confection d'un code du travail. Sur bien des points, M. Dubief constate que notre pays, si démocratique qu'il soit, s'est laissé devancer dans les améliorations sociales par les législations étrangères. En ce qui concerne le repos hebdomadaire notamment, nous en sommes encore à la loi de 1879 qui a abrogé purement et simplement la loi de 1814. On sait que chez les nations les plus libérales, comme la Suisse et les États-Unis, le repos du dimanche est obligatoire. Aujourd'hui, M. Dubief cite comme exemple à imiter la loi espagnole de 1902, qui dit: « Il est interdit d'exécuter le dimanche, un travail matériel soit pour le compte d'autrui, soit publiquement pour son propre compte... » Il ajoute, il est vrai, que le choix du jour lui importe peu. « Nous voulons, dit-il, que l'ouvrier et l'employé aient le droit de se reposer un jour sur sept, et c'est tout. » Comme remède contre le chômage, M. Dubief propose d'imiter la Belgique, où les cais-

ses publiques subventionnent les caisses de chômage des syndicats ouvriers dans la mesure des efforts qu'ils ont eux-mêmes accomplis pour se prémunir. Pour résoudre les conflits du travail, nous n'avons en France que la loi de 1892, qui offre l'arbitrage du juge de paix; M. Dubief préconise le système proposé par M. Millerand : dans toute usine, des délégués auraient pour mission de présenter aux patrons les doléances des ouvriers ; en cas de grève déclarée, le différend serait porté devant la section compétente du Conseil du travail.

6. — L'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs publie, sous le titre : *La Durée légale du travail*, les études faites sur ce sujet, dans le sein de l'association. Après des rapports présentés par MM. Strohl, Fagnot et Millerand et suivis de vives discussions, des vœux ont été adoptés, qui tendent à ce que le maximum de la journée de travail soit fixé à dix heures pour tous les travailleurs, enfants, femmes et hommes adultes, dans les usines, mines, chantiers et ateliers, à l'exception seulement des ateliers de famille et des usines à feu continu. Une loi du 30 mai 1900 a déjà limité à dix heures la durée du travail dans les établissements qui emploient simultanément des hommes adultes, des enfants, des filles mineures et des femmes. Mais il est facile aux industriels de se soustraire à l'application de cette loi: ils n'ont qu'à renvoyer les femmes et les enfants mineurs; ils peuvent même, d'après la Cour de cassation, se borner à les occuper dans des ateliers différents de ceux où travaillent les hommes. C'est pourquoi l'on propose de limiter désormais la durée légale du travail à dix heures pour tous les ouvriers et dans tous les ateliers, sauf dans ceux où cette limitation aurait de trop grands inconvénients. Cette réforme se ferait progressivement ou « par paliers »; la journée serait seulement réduite à onze heures lors de la promulgation de la loi; elle ne serait plus que de dix heures et demie deux ans plus tard, et enfin de dix heures après une nouvelle période de deux ans. On tolèrerait pourtant dix heures et demie pendant cinq jours, à la condition que le sixième jour ne comporterait que six heures et demie de travail continu et serait suivi d'un repos complet le lendemain, cela pour favoriser l'arrêt du travail dès l'après-midi du samedi. Il y a lieu toutefois de se demander si, pour empêcher que les femmes et les mineurs ne soient occupés pendant plus de dix heures, il est bien raisonnable de forcer les hommes adultes à ne pas travailler plus longtemps. Dix heures de travail par jour, c'est déjà trop pour les mineurs, et M. Millerand nous paraît avoir raison de soutenir que pour eux la seule solution pratique est le travail par demi-temps ou par équipes. Mais, d'autre part, l'unification de la durée du travail à dix heures pour tous les ouvriers ne serait-elle pas, dans l'état présent de l'industrie française, une décevante utopie?

7. — Une réforme plus facile et qui présenterait moins de danger est celle que recommande M. Georges Laronze dans sa remarquable thèse de doctorat sur *la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers dans la grande industrie*. Tout a été dit sur l'impuissance de l'ouvrier isolé, et si la liberté des associations n'est pas encore concédée à tout le monde, elle n'est du moins plus déniée aux ouvriers. Le principe de l'organisation syndicale n'est plus contesté. Mais cette organisation ne sera vraiment utile que si elle sert à procurer une sincère représentation des ouvriers vis-à-vis du patron et à établir des rapports normaux et pacifiques entre employeurs et employés. Pour cela, il est nécessaire que le syndicat puisse traiter directement avec le patron, et qu'après avoir traité il ait le droit d'exiger l'exécution de la convention intervenue. Or, un syndicat peut bien stipuler d'un patron que celui-ci n'occupera pas d'ouvrier non syndiqué ou qu'il accordera à tout ouvrier, syndiqué ou non, un minimum de salaire. Mais si le patron ne tient pas son engagement, quel moyen de contrainte aura le syndicat? La mise à l'index? Elle n'est licite, d'après la jurisprudence, que dans une mesure restreinte : le syndicat a seulement le droit d'expulser de son sein l'ouvrier qui accepte du travail en dehors des conditions fixées ; il ne peut pas imposer au patron, sous la menace d'une grève, le renvoi de l'ouvrier non syndiqué ou qui a cessé de faire partie du syndicat. Réciproquement, la jurisprudence refuse aussi au patron le droit de renvoyer un ouvrier parce qu'il appartient à un syndicat. Ce sont là de prétendues applications du principe de la liberté du travail qui nous paraissent très contestables. Quoi qu'il en soit, ces procédés de mise à l'index constituent l'état de guerre entre le capital et le travail, et l'on arriverait à un résultat meilleur si l'on reconnaissait, comme le demande M. Laronze, que les syndicats peuvent agir en justice, au nom et dans l'intérêt de leurs membres, pour exiger l'exécution des contrats collectifs passés avec les patrons. Est-il nécessaire pour cela qu'un même syndicat représente tous les ouvriers d'une même profession et que l'affiliation des ouvriers au syndicat soit rendue obligatoire? M. Laronze le pense, mais nous ne pouvons partager son avis sur ce point. Il se fait illusion lorsqu'il croit que dans le syndicat unique et obligatoire on renoncerait à faire de la politique pour ne s'occuper que des intérêts professionnels; les politiciens n'auraient-ils pas là, au contraire, un terrain très propice pour embrigader tous les ouvriers de même profession? Dans la suite de son travail, M. Laronze examine quel peut être le rôle des syndicats par rapport aux règlements d'atelier; il montre que ces règlements se rattachent très intimement au contrat de travail, et il préconise l'institution dans les usines de délégués élus par les ouvriers, comme il en a été établi au Creusot à la suite de la grève de 1899. Recherchant

enfin quelle est la nature juridique du contrat collecti qui intervient entre le patron et le syndicat ou la délégation ouvrière, M. Laronze estime qu'il s'agit là non du mandat ordinaire ni de la stipulation pour autrui, mais d'un mandat spécial, analogue à celui conféré par les électeurs à l'élu en matière politique.

8. — Cette même question de la nature juridique des contrats collectifs a été étudiée par M. Édouard Bourdon dans une thèse où il traite *Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité.* M. Bourdon comprend sous cette dénomination d'abord les contrats passés par les syndicats ouvriers ou patronaux, puis les contrats communaux, c'est-à-dire ceux conclus par les communes pour procurer à leurs habitants l'eau, le gaz, la lumière électrique, ou pour assurer les divers services publics, tels que ceux des transports, voitures publiques, omnibus, tramways, bateaux, bains et lavoirs publics, halles, marchés, hôpitaux, pompes funèbres, vidanges, monts-de-piété. Pour les contrats des syndicats comme pour ceux des communes, il y a lieu de se demander si l'on doit y voir un mandat, une gestion d'affaires, une stipulation pour autrui ou une autre forme nouvelle et spéciale. M. Bourdon soutient que la théorie de la stipulation pour autrui suffit pour expliquer et justifier toutes les relations juridiques qui naissent de ces sortes de conventions. Le caractère de la stipulation pour autrui apparaît surtout très nettement dans les contrats où une commune insère des clauses en faveur des ouvriers et fournisseurs, et ces clauses peuvent être invoquées directement par les bénéficiaires contre les concessionnaires ou adjudicataires. A la thèse de M. Bourdon sont joints, commes annexes, de nombreux exemples de contrats collectifs passés entre patrons et ouvriers et des cahiers de charges pour l'adjudication de services municipaux.

Droit public et administratif. — 9. — Nous avons déjà rendu compte de la première partie de l'ouvrage si intéressant de Sir William R. Anson : *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre*, traduit en français par M. Gandilhon. On se rappelle que l'auteur a traité d'abord du *Parlement.* La seconde partie, qui vient de paraître, est intitulée : *La Couronne.* Tout Français qui la lira ne pourra faire autrement que de remarquer la place énorme que tient la dignité royale dans ce pays où le Roi règne et ne gouverne pas. Les Anglais jouissent assurément d'une somme de liberté bien supérieure à celle que nous avons en France. Que l'on compare seulement les attributions du *County Council*, qui dirige réellement le gouvernement local du comté, nomme les fonctionnaires, exerce de larges pouvoirs en matière de finance, de salubrité, de travaux publics, avec l'autorité presque dérisoire de nos conseils généraux. Mais si les Anglais se sont donné les réalités de la liberté, ils ont laissé au Roi tout le prestige dont

doit être entouré le pouvoir suprême dans une grande nation. En Angleterre, tout se fait au nom du Roi. Non seulement le Roi représente la collectivité nationale, mais il a « la suprématie, dans toutes ses possessions, sur toutes les personnes et en toutes les affaires, tant ecclésiastiques que civiles. » Le Roi « est la fontaine de justice. » Tous les revenus publics sont considérés comme les revenus de la Couronne. En apparence, les ministres n'ont aucun pouvoir propre ; le rôle du cabinet se réduit à conseiller au Roi de donner des ordres dans tel ou tel sens. Par contre, le Roi ne peut rien faire seul. « Ce fut toujours, dit Sir Anson, un caractère essentiel et marqué de l'histoire de notre constitution que, théoriquement, le Roi n'a jamais agi au nom de l'État sans l'avis et le consentement d'un corps de conseillers. » Le Roi n'agit jamais seul. Ce qu'il fait dans le domaine judiciaire, il le fait par l'entremise de ses représentants dans les *Courts*. Ce qu'il fait dans le domaine administratif, il le fait par l'entremise et sous la responsabilité d'un ou de plusieurs ministres ou des membres du Conseil privé. Par suite, la responsabilité incombe aux ministres et non au Roi : « le Roi ne peut mal faire. » C'est ainsi que les Anglais, par leur esprit essentiellement conservateur et pratique, sont parvenus à concilier les avantages d'un régime très libéral et même démocratique avec la stabilité et la splendeur de leur vieille monarchie. L'ouvrage de Sir Anson nous paraît très propre à faire connaître aux Français les rouages si compliqués et si curieux du gouvernement britannique. L'auteur y suit une méthode très simple, en même temps que rationnelle ; il ne se borne pas à décrire l'état actuel des institutions anglaises, mais il les prend dès leur origine et en montre le développement historique. La seule critique que l'on puisse lui faire, c'est de partager l'erreur de ses compatriotes en ce qui concerne le rôle qui appartient à la religion. Pour lui, « toute société religieuse est naturellement subordonnée au Parlement, parce que le Parlement peut déclarer illégale la profession de ses doctrines, attacher une pénalité à toute participation aux actes du culte, exiger des citoyens des *tests* (serments) qui écarteraient ses fidèles de certaines fonctions ou de l'exercice des droits électoraux. » Le Parlement est donc le vrai chef de l'Église. On ne saurait trop déplorer qu'un peuple si grand par tant de côtés n'ait pas pu s'élever à une conception plus haute de l'institution religieuse.

10.— Si l'on n'ose plus dire de l'administration française que « l'Europe nous l'envie », elle n'en reste pas moins une machine énorme et très compliquée, qui touche à tout et dont le fonctionnement intéresse un peu tout le monde. Elle mérite bien assurément d'avoir, comme autrefois le Roi, ses historiographes. C'est un peu la tâche que se sont assignée deux professeurs de droit, MM. Maurice Hauriou et Gaston

Jèze, un chef de bureau du ministère de l'intérieur, M. Charles Rabany, et comme secrétaire de la rédaction, M. André Mater, dans la publication annuelle qu'ils ont entreprise: *L'Année administrative.* Cette publication n'est pas d'ailleurs purement historique ; elle a aussi et même surtout un caractère pratique, qui nous paraît encore s'accentuer dans le volume consacré à l'année 1901. La première partie, intitulée: *Doctrine,* s'ouvre par une étude de M. Achille Mestu, maître de conférences à l'Université de Toulouse, sur le dégrèvement des petites cotes foncières Ensuite vient une « chronique législative », qui comprend l'examen des changements apportés à la législation dans les diverses branches de l'administration publique. La seconde partie, qui a pour auteur M. Gaston Jèze, est une revue très bien ordonnée et très complète de la jurisprudence du Conseil d'État. Nous ne sachons pas qu'on puisse trouver ailleurs une étude aussi exacte et aussi bien faite de cette chose essentiellement mouvante qu'est la jurisprudence administrative, et, pour tous ceux qui ont à se tenir au courant de ses fluctuations, ce travail est d'une utilité incontestable. Dans la troisième partie, qui a pour titre : *Chronique administrative*, M. André Mater rend compte de tout ce qui concerne l'administration : c'est dire qu'il parle un peu de tout, de la population, des groupes sociaux, de la puériculture, de l'art et de la littérature, de la morale, des cultes, même de la délation et des fameux délégués de M. Combes, ayant soin d'ailleurs de relater les faits en évitant le plus possible de les apprécier. Les chiffres et les statistiques tiennent, comme il convient, une large place dans cette chronique ; il nous paraît regrettable toutefois que l'auteur ait cru devoir s'abstenir de renvoyer aux sources officielles. En tête de la quatrième partie, consacrée à la bibliographie administrative, le même M. Mater fait une charge à fond contre les thèses de doctorat en droit ; il constate, avec preuves à l'appui, qu'elles sont très inférieures aux thèses de lettres et de sciences. Mais à qui la faute, sinon à cette déplorable loi militaire de 1889 qui a fait du doctorat en droit une condition de la dispense de deux années de service ?

11. — M. Paul Gilles, dans une brochure sur *le Nouveau Monopole municipal des pompes funèbres*, s'est proposé de déterminer, d'après les travaux préparatoires de la loi du 28 décembre 1901, quelle est l'étendue de ce monopole, qui est, comme l'on sait, transféré des fabriques aux communes. Une solution meilleure eût été de le supprimer. Mais en France, pays où la liberté ne s'affirme que sur les murs, les monopoles foisonnent, et il n'est pas question de les abolir. De sa nature, tout monopole est envahissant. On s'en plaignait déjà, non sans raison, avec les fabriques ; M. Gilles prévoit qu'on s'en plaindra encore et même bien davantage avec les communes. Commentant, article par article, la nouvelle loi, il s'efforce d'en préciser exactement la portée,

au moyen des débats parlementaires, d'ailleurs très confus et souvent contradictoires.

Droit pénal. — 12. — M. Enrico Ferri, professeur à l'Université de Rome, est depuis longtemps connu comme l'un des chefs de la nouvelle école criminaliste italienne. Une première édition française de sa *Sociologie criminelle* a paru en 1893. Dans la Préface de la seconde édition, qui vient de paraître, l'auteur se félicite des succès remportés par ses doctrines auprès des gouvernements et des législateurs. Il en cite même des preuves qui nous étonnent : « Les lois de pardon ou de condamnation conditionnelle, l'introduction de la défense dans l'instruction, etc. » Si ce sont là des progrès, ils ne sont pas dus à la nouvelle école, car, en nous reportant à l'ouvrage même de M. Ferri, le système de la condamnation conditionnelle y est plus critiqué que recommandé. Quant à l'introduction de la défense dans l'instruction, elle est fortement combattue par M. Garofalo, autre criminaliste du même parti. Donc, il n'est pas exact de dire que l'école italienne a inspiré les principales innovations qui ont été récemment introduites dans le droit pénal. Cette école doit être considérée dans ses principes théoriques et dans ses conclusions pratiques, et c'est bien sous ce double aspect que M. Ferri lui-même la présente. En théorie, elle nie le libre arbitre ; elle soutient qu'il n'y a pas à s'occuper de la responsabilité morale du délinquant, « que l'imputabilité physique du délit suffit à établir la responsabilité pénale », et que, par suite, le but du droit criminel consiste uniquement dans la défense de la société. Qu'une telle doctrine soit directement contraire à l'idée de justice et au sens moral, cela est de toute évidence. Les conséquences pratiques en sont faciles à tirer: les peines à infliger aux délinquants doivent moins avoir pour but de les châtier et de les corriger que de préserver la société de leurs méfaits; l'office du juge pénal « n'est plus de constater le degré de responsabilité morale du délinquant, mais, en revanche, une fois prouvée sa culpabilité matérielle ou responsabilité physique, de fixer la forme de préservation sociale la mieux appropriée au prévenu selon la catégorie anthropologique à laquelle il appartient. » Les peines doivent varier, non suivant les diverses espèces de délits, mais suivant les diverses catégories de délinquants. Pour les délinquants les plus redoutables, les incorrigibles, ce sera, sinon la mort, dont M. Ferri ne conteste nullement la légitimité, au moins la déportation ou la réclusion perpétuelle. Bien qu'on prétende que le juge n'a pas à se préoccuper de la responsabilité morale, on reconnaît cependant que les aliénés qui commettent des crimes doivent être traités autrement que les autres criminels: il y a lieu de les enfermer dans des établissements pénitentiaires spéciaux, les « manicomes. » M. Ferri réprouve comme inhumaine la prison cellulaire; c'est, d'après

lui, une des aberrations du XIXe siècle. « La colonie agricole, dans les régions à défricher, pour les adultes, allant des plus malsaines aux plus salubres selon les catégories des délinquants (nés, habituels, occasionnels) et la gravité des délits commis; dans les terrains déjà cultivés, pour les mineurs, sous forme de maisons agricoles de correction: voilà l'idéal, la forme typique de l'isolement des condamnés. » A l'égard des délinquants qui ont agi dans un transport de passion, les peines de détention plus ou moins prolongée dont on les frappe aujourd'hui ne servent à rien; on ne doit les condamner qu'à réparer rigoureusement les dommages causés aux victimes, ce qui suffira pour qu'ils soient punis, quand même ils ne l'auraient pas été aussitôt après leur délit par des remords sincères et douloureux. On y pourrait ajouter aussi, pour un temps déterminé, un exil local qui les éloignerait du lieu où le délit a été commis et où la famille de la victime habite. Tel est, en gros, le « système pratique de défense sociale préventive et répressive » que M. Enrico Ferri voudrait voir substituer aux « systèmes criminels et pénitentiaires classiques. » On peut l'admettre sur bien des points, et il n'est pas nécessairement lié aux théories matérialistes et socialistes de l'auteur.

13. — M. le baron Garofalo, président de chambre à la cour d'appel de Naples et auteur de *la Criminologie*, se rattache à la même école que M. Enrico Ferri, mais il repousse, quant à lui, l'accusation de matérialisme. « C'est sur nos adversaires, dit-il, que devrait retomber ce reproche, car ce sont bien eux les juristes qui ont tarifé les crimes et qui ont formé ces codes dans lesquels le fait objectif est tout, la nature du criminel n'est rien ; ce sont eux qui ont matérialisé le droit pénal. Notre positivisme, au contraire, n'est qu'une question de méthode ; il ne signifie pas pour nous un système philosophique, mais tout simplement la méthode expérimentale. » On ne peut nier que les codes criminels issus de la Révolution ne pèchent, comme toute la législation de ce temps-là, par l'excès d'une réglementation abstraite et sans base dans la réalité; on trouve là aussi ce que Taine a si bien nommé « l'esprit classique. » Et toute révolutionnaire que paraisse l'école criminaliste italienne, elle n'en est pas moins, en fait, une réaction contre le système pénitentiaire qui a prévalu depuis la Révolution. Elle proclame avec juste raison que ce n'est pas l'entité juridique du délit qu'il s'agit de punir, mais le délinquant en chair et en os. Elle a aussi le mérite d'avoir enfin rompu avec cette sentimentalité qui semblait faire consister tout le progrès du droit pénal dans l'adoucissement des peines. A l'encontre de toutes les tendances qui se sont manifestées au XIXe siècle, elle soutient que la peine de mort doit être maintenue; que le délinquant doit être retenu en prison jusqu'à ce que, par son travail, il ait complètement réparé le dommage causé par son

délit ; que la détention préventive est nécessaire et que la mise en liberté provisoire ne doit être accordée qu'avec la plus grande circonspection. Le système de l'instruction contradictoire, introduit en France par la loi de 1897, est considéré par M. Garofalo comme très défavorable à la découverte de la vérité. L'institution du jury est également condamnée par l'école nouvelle, et l'auteur de *la Criminologie* n'hésite pas à déclarer que « toute réforme pénale devrait être précédée de l'abolition du jury criminel. » L'ouvrage du savant magistrat de Naples nous paraît être, de tous ceux qu'a produits l'école criminaliste italienne, le plus sérieux et le mieux fondé en faits. « Il n'y a rien, dit-il, dans ces pages, qui ne soit un souvenir de quelque procès dont j'ai dirigé l'instruction. Je n'ai rien eu à emprunter aux autres ; encore moins ai-je donné carrière à mon imagination ; je garde des notes où les faits sont enregistrés ; je puis, à l'occasion, en donner la preuve à ceux qui, étrangers à la magistrature ou au barreau, pourraient me taxer d'exagération. »

14. — C'est un problème très délicat de droit pénal que celui dont traite M. Pierre d'Hugues dans sa courte, mais intéressante brochure : *Du Duel et de sa répression actuelle en France.* On sait que, sous l'ancien régime les lois contre le duel étaient aussi féroces que peu appliquées. Quand fut élaboré le code pénal de 1810, le duel fut passé sous silence, mais, d'après le rapporteur Monseignat, les dispositions sur le meurtre et sur les coups et blessures volontaires devaient s'étendre aux duellistes. La jurisprudence cependant en jugea autrement et le duel demeura sans répression jusqu'en 1837 ; mais alors Dupin, étant procureur général à la Cour de cassation, obtint de cette haute juridiction un arrêt décidant que l'homicide commis en duel n'en est pas moins un homicide, c'est-à-dire un crime. Depuis cet arrêt, les duellistes passent en cour d'assises quand ils ont tué leur adversaire, et ils sont généralement acquittés. Plusieurs propositions de loi tendant à ne punir le duel que de peines correctionnelles ont été soumises aux Chambres à diverses époques ; aucune, jusqu'ici, n'a abouti. M. Pierre d'Hugues, tout en avouant que le duel est un mal, lui trouve mille excuses et combat le projet de l'ériger en délit. Ses arguments sont quelquefois plus drôles que sérieux. En voici un exemple : « Une convention est ce qui sépare le jeu du vol, et la loi qui poursuit le voleur ne poursuit pas le joueur. Une convention observée est ce qui sépare le duel de l'assassinat... » On voit la conséquence. Mais il y a convention et convention : celle de jouer n'a rien d'illicite ; celle de chercher à se pourfendre mutuellement est d'une autre nature. Pour conclure, quel remède M. Pierre d'Hugues propose-t-il d'opposer au préjugé qui fait aller tant de gens, malgré eux, sur le pré ? Le remède à tous maux de notre époque, la fondation d'une ligue... Auteur d'un poème qui a pour titre : *Le Destin*

ironique, M. Pierre d'Hugues nous paraît mettre de l'ironie encore ailleurs que dans ses vers.

Droit international. — 15. — Si l'on a pu regretter autrefois que l'étude du droit des gens fût négligée en France, ce regret n'a plus de raison d'être actuellement. Nous possédons déjà, en effet, d'excellents travaux sur cette partie importante de la science juridique, et le nouveau *Traité de droit public international* que nous donne M. Mérignhac, professeur à l'Université de Toulouse, soutient avec avantage la comparaison avec les meilleurs ouvrages publiés à l'étranger en cette matière. Dans le premier volume, qui vient de paraître, le savant auteur, après les prolégomènes nécessaires, s'est appliqué surtout à dégager les théories générales du droit public international. Si les principes de ce droit sont désormais hors de contestation, il reste cependant encore à en établir la synthèse sur des bases vraiment scientifiques. M. Mérignhac estime, avec raison, qu'aucune branche du droit ne doit rester complètement isolée des autres branches et que les principes reconnus vrais dans une partie de la science restent vrais pour toutes les autres parties. Ainsi, la notion de l'État n'est pas spéciale au droit international; elle se rencontre d'abord dans le droit public de chaque peuple, et l'on sait qu'en ces derniers temps des controverses se sont élevées sur les conditions constitutives de la personnalité de l'État. On a nié que l'État fût une personne morale représentant la nation. On a contesté aussi que la souveraineté fût essentielle à l'État. Des jurisconsultes allemands, notamment, pour n'avoir pas à proclamer la déchéance des États, autrefois indépendants, qui font actuellement partie du nouvel empire, ont soutenu que la souveraineté n'est pas la prérogative nécessaire de l'État ou que la souveraineté n'est pas indivisible et peut se partager. M. Mérignhac montre fort bien le côté faible de ces théories. L'État qui n'est pas vraiment souverain n'a de l'État que le nom. Il importe peu que dans une fédération chaque membre de la collectivité puisse se donner des lois spéciales; dans un pays unitaire, chaque province et chaque commune jouissent aussi du droit de légiférer dans une certaine mesure; le pouvoir législatif n'est donc pas le vrai critérium de l'État. Dans le droit interne, comme dans le droit externe, il n'y a de véritable État que celui qui ne dépend d'aucun autre. Après avoir ainsi déterminé la notion de l'État, M. Mérignhac examine quelles conditions sont nécessaires pour que l'État puisse accomplir sa mission internationale; en d'autres termes, il précise et définit les droits inhérents à chaque État. Passant ensuite à l'étude concrète des États existant actuellement, il examine leur situation présente, leurs relations, les dissentiments et les causes de guerre qui peuvent surgir entre eux. Ici se placent d'intéressants aperçus sur la théorie des nationalités et sur

les principaux problèmes, tels que la question d'Orient, la question d'Extrême Orient, la doctrine de Monroë, qui peuvent compromettre les relations internationales au commencement du xxe siècle. Pour résoudre les conflits pouvant surgir entre les peuples, deux procédés se présentent, en dehors des moyens violents : la médiation et l'arbitrage. M. Mérignhac en expose les conditions et signale les principales applications qui en ont été faites, depuis surtout que la conférence réunie à La Haye en 1899 en a réglementé la procédure. S'il est vrai que cette conférence n'a pas atteint pleinement son but, par suite du rejet du projet russe, qui tendait à rendre l'arbitrage obligatoire dans des hypothèses déterminées, on ne doit pas oublier cependant qu'elle a adopté un article aux termes duquel les puissances représentées à la conférence se sont « réservé », ce qui impliquait de leur part un certain engagement moral, de conclure « des accords nouveaux, généraux et particuliers, en vue d'étendre l'arbitrage obligatoire à tous les cas qu'elles jugeront possible de lui soumettre. » Ce texte, tout platonique qu'il était en apparence, n'en a pas moins exercé une influence bienfaisante, car il a été le point de départ des nombreux traités d'arbitrage permanents qui ont été conclus entre les États dans ces dernières années.

Lois d'exception. — 16. — M. Albin Curet, président du tribunal de Marseille, s'est fait le commentateur des lois spoliatrices des congrégations. Nous avons déjà signalé l'ouvrage qu'il a consacré à la liquidation des congrégations dissoutes par la loi de 1901 (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 327). Depuis lors, la loi du 7 juillet 1904 lui a taillé une nouvelle besogne, et il vient aussi de publier un volume sur la *Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes*. Il y examine les principales questions que l'application de la loi de 1904 a déjà soulevées, notamment celles de savoir si la liquidation doit s'étendre aux congrégations mixtes, si elle doit englober les biens simplement détenus, et il est juste de constater qu'il les résout dans le sens le moins sectaire... L'ouvrage de M. Curet est précédé d'une Préface de M. Henri Brisson. Lisez-la et vous me direz s'il est possible de déguiser sous l'hypocrisie des mots plus de mépris du droit et de haine de la liberté.

Maurice Lambert.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Colomban* (*vers 540-615*), par l'abbé Eugène Martin. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de vi-198 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 2. *Saint François de Borgia* (*1510-1572*), par Pierre Suau. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de v-204 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 3. *La Bienheureuse J.-M. de Maillé*, par le P. Léopold de Chérancé. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de xvi-288 p., 2 fr. — 4. *Vie du Vénérable Jean Eudes, instituteur de la Compagnie de Jésus et de Marie et de l'ordre de N.-D. de la Charité, auteur du culte liturgique des Sacrés-Cœurs*, par le P. D. Boulay. T. I. Paris, Haton, 1905, in-8 de xxviii-554-102 p., 6 fr. — 5. *Saint Léonard de Port-*

Maurice, par le P. Léopold de Chérancé. Paris, Poussielgue, 1905, in-16 de xiv-274 p., 1 fr. 50. — 6. *Le Curé d'Ars. Vie du Bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney*, par l'abbé Alfred Monnin, 18e édit. Paris, Téqui, 1905, 2 vol. in-12 de xxiii-443 et 558 p., avec portrait, 6 fr. — 7. *Vie de la Révérende Mère Marie-Claire, supérieure de la Maison mère du T. S. Cœur de Marie*. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 331 p., 3 fr.

1. — Venu d'Irlande, ayant adopté Luxeuil et la France comme sa seconde patrie, mort en Italie à Robbio où reposent ses cendres, *Saint Colomban* fut, immédiatement avant saint Benoît, le grand promoteur de la vie monastique et de la civilisation chrétienne occidentale. Il ne se bornait pas à recruter des moines : ses cloîtres étaient comme des séminaires universels où venait se former tout ce qui devait contribuer au salut de la société : il fournissait des apôtres, des prédicateurs, des prêtres, des évêques. C'est cette haute figure historique que fait revivre, comme une fresque antique, M. l'abbé Martin, avec une érudition au courant des travaux les plus minutieux, tout en réussissant à nous intéresser à tous les détails remplis d'originale vitalité.

2. — Il fut aussi un grand religieux *Saint François de Borgia*, après avoir été un illustre mondain. Mais il est peut-être le plus ignoré aujourd'hui des Borgia, bien que sa sainteté ait réparé les fautes de ses ancêtres et réhabilité leur nom. Héros de mélodrame ou de roman, César, Lucrèce et leur père sont devenus, grâce à de récents et définitifs travaux, des personnages historiques que la fantaisie flatteuse ou calomniatrice ne peut plus défigurer. Leur petit neveu et arrière-petit-fils n'a pas bénéficié de la curiosité contemporaine apportée à l'étude de sa famille. Le P. Suau énumère les ouvrages qui ont retracé sa vie depuis ses deux premiers historiens : Denis Wasquez (1586) et Pierre de Ribadeneyra (1592), et fait justement remarquer le manque de critique de ces ouvrages. L'auteur a donc comblé une lacune en publiant cette histoire où quantité de documents inédits ont été mis en œuvre. Relativement à la jeunesse de François, il a pu se servir assez des archives scellées du duc d'Osuna, des archives d'État de Simancas, de nos Archives nationales qui contiennent la correspondance officielle de Borgia. L'homme qu'elles révèlent, dans le vice-roi de Catalogne et dans le duc de Candie, diffère considérablement du personnage imaginé par les biographes antérieurs. Il a encore utilisé des archives romaines de la Compagnie de Jésus qui possèdent le Régeste du généralat de François de Borgia (18 vol.) et d'autres importants documents inédits qui éclairent d'une lumière nouvelle son histoire religieuse, — du volumineux recueil publié par les jésuites de Madrid sous le titre : *Monumenta historica S. J. nunc primum edita*, d'une érudition admirable. Avec cette abondance de documents rares, la physionomie du saint s'éclaire et nous fait consi-

dérer François de Borgia homme de Cour, homme d'État, homme de Dieu, commissaire général d'Espagne, général de la Compagnie de Jésus, — dans sa dernière légation, dans sa vie austère et féconde et dans sa mort glorieuse.

3. — La grande histoire oublia une créature d'élite : *La Bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé.* Malgré l'histoire hagiographique de M. le chanoine Janvier de Tours, l'auteur a trouvé quelques éléments nouveaux qui compléteront cette belle vie en mettant dans un plus saisissant relief la grande dame de la féodalité, la femme d'œuvres, la tertiaire héroïque. Le P. de Chérancé n'a cependant pas découvert des pièces de premier ordre. Mais en relisant les documents primitifs, il lui a semblé que le portrait de la fille des Maillé était à peindre de nouveau. Et il a dépouillé ces documents avec une pénétrante sagacité; il en donne, dans son Introduction, une bonne appréciation critique. S'inspirant surtout de la première biographie de la Bienheureuse, écrite par son confesseur, le P. Martin de Boisgaultier, il en a rempli les lacunes, et, par d'ingénieuses vraisemblances, a suppléé à ce que le premier historien a laissé dans le vague ou passait sous silence. L'auteur de cette nouvelle vie a eu le grand mérite de replacer la personnalité de J.-M. de Maillé dans son cadre historique en faisant se mouvoir autour d'elle la société de son époque, chevaleresque et militante, dont les mœurs et les usages sont reconstitués. A cette heure la Bienheureuse ne sera plus la grande oubliée de l'histoire et deviendra l'édification des mystiques.

4. — Comme J.-M. de Maillé, *Jean Eudes* resta dans l'ombre et cependant il eut une importante influence sociale et religieuse au cours du XVIIIe siècle et fut calomnié par les jansénistes et la « faction de l'Oratoire gagnée aux idées de Jansénius » (p. III, n° 4). « Beaucoup ne le connaissaient que par ce qu'ils en ont appris dans quelques-uns de leurs libelles diffamatoires qui furent composés avec tant d'art et furent répandus avec tant de malice pour détruire en France sa réputation. D'autres ne le connaissent que sur les rapports de gens qui, par intérêt de parti ou de profession, se sont fait un mérite de le décrier durant sa vie et après sa mort » (*Ibid.*). Le P. Boulay essaie avec une entière probité critique d'établir la vraie vie du Père Eudes. Il fut un ardent missionnaire, parcourant, avec un succès inouï, la Normandie, une partie de la Bretagne, la Picardie, l'Ile-de-France, le Perche et le Pays chartrain, la Brie, la Champagne, la Bourgogne, évangélisant villes et campagnes. En même temps, il fut l'un des promoteurs les plus actifs des conférences ecclésiastiques et l'un des réformateurs les plus dévoués au clergé du XVIIIe siècle, par sa parole et par ses écrits; il fut l'un des personnages qui travaillèrent avec une flamme tout apostolique à l'établissement des premiers séminaires et,

pour leur assurer des directeurs, institua la Compagnie de Jésus, connue sous le nom de Congrégation des eudistes. Trente ans avant la Bienheureuse Marguerite-Marie, il révéla au monde troublé la double dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie. Le premier, il en fit célébrer les fêtes, en composa les offices et fonda des confréries en leur honneur pour sauvegarder les peuples. Ce fut lui encore qui établit l'ordre de N.-D. de la Charité et l'Institut du Bon-Pasteur d'Angers, ayant pour but l'un et l'autre le relèvement des pauvres pécheresses et la préservation des jeunes personnes exposées à la contagion du vice. Tout en rappelant cette féconde vie, l'auteur s'occupe du milieu où elle se déroulait: le XVIIIe siècle. Ces œuvres saintes ne l'empêchaient point de prêcher à Paris, à Versailles, à la Cour et de dire au Roi et à la Reine toute la vérité évangélique avec l'audace des apôtres, de réunir, pour leur réformation, les prêtres des cantons où il prêchait, de combattre avec une énergie enflammée l'erreur nouvelle: le jansénisme, qui ne rencontra guère d'adversaire plus redoutable. Telle est une partie de ses grandes œuvres sociales et religieuses. Son dernier biographe discute, dans une longue et savante Préface, la valeur des sources auxquelles il a demandé les éléments de son ouvrage. Ce sont, en dehors du procés canonique pour l'introduction de la cause, surtout des contemporains du V. Eudes: le P. Pierre Hérambourg, le P. Costil, le P. Julien Martine, eudistes, le P. Antoine de Montigny, jésuite, le P. Le Beurier, les œuvres du P. Eudes. Dans ce tome Ier, le P. Boulay ne considère que la Famille et l'enfance de Jean Eudes, — la Vocation et les études ecclésiastiques, — la Fondation de l'Oratoire et son extension (on sait que le P. Eudes fut d'abord oratorien et y fit son noviciat),— les Premières Missions du P. Eudes, — ses Premiers Ouvrages, — ses Missions et sa supériorité, — ses Relations et ses amitiés,— ses Vertus,— ses nouveaux Ouvrages, — sa Situation dans l'Oratoire, — le Prédicateur et le Confesseur, — l'Arrangement du P. Eudes avec ses futurs collaborateurs, — le Jansénisme dans l'Oratoire, — la Légitimité de la sortie de l'Oratoire du P. Eudes (1643). Là se termine ce tome Ier qui semble indiquer un ouvrage de longue haleine où quelquefois l'esprit de famille paraît n'avoir peut-être pas toute la rigueur de l'impartialité historique, bien qu'il soit composé à l'aide d'abondantes et minutieuses recherches. Un Appendice contient vingt et une notes précieuses ; voici les titres des plus importantes: Esquisse de l'Oratoire. — Oratoire de S. Philippe de Néri. — Croix du P. Surin. — la Possession chez les personnes pieuses. — Un chapitre du *Catéchisme de la Mission*. — Vœux du P. Eudes. — Son Portrait.

5. — Dans la ravissante contrée qui s'étend de Nice à Savone naquit *Saint Léonard de Port-Maurice* qui appartient, lui, à la famille francis-

caine. Il fut aussi un prédicateur qui faisait accourir les foules au pied de sa chaire, à Florence, à Rome, et dans les États romains. Il poursuivit à outrance le jansénisme et la franc-maçonnerie. L'auteur apprécie à leur valeur les sermons de l'apôtre et y découvre le secret de leur sanctifiante influence, puis sa correspondance, au double point de vue ascétique et dogmatique. Enfin il considère le saint, sa mort d'élu, son tombeau glorifié par le miracle. Dans une remarquable Préface, le P. de Chérancé indique les titres des documents qui constituent les assises de son livre et la valeur des témoins dont il invoque le suffrage.

6. — Encore un apôtre, *le Curé d'Ars*, dont l'éloquence, celle des saints, transportait les masses, convertissait les égarés. Cette histoire est l'une des premières ; c'est à cette source que se sont approvisionnés les biographes nombreux du saint curé. Écrite avec simplicité, onction, une scrupuleuse exactitude, elle a obtenu, malgré une certaine exubérence de style, un succès enviable, puisque la voici à sa dix-huitième édition : la première date de 1861. Il semble que ces deux forts volumes doivent plutôt effrayer les lecteurs de notre temps; il n'en est rien, tant elle est attachante. Rappelons les principales divisions : I. Vie domestique de M. Vianney, depuis sa naissance jusqu'à sa nomination à la Cure rurale d'Ars (1786-1818); II. Vie pastorale de M. Vianney depuis la prise de possession de la cure d'Ars jusqu'à l'origine du pèlerinage (1818-1828); III. Vie héroïque de M. Vianney depuis la fondation de la Providence jusqu'à sa suppression (1828-1847); IV. Vie apostolique de M. Vianney depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à son apogée (1826-1858) ; V. Vie intime de M. Vianney, son portrait, ses qualités naturelles et infuses, ses vertus et ses dons. Cette histoire revêt une particulière actualité à l'occasion de la canonisation du saint curé ; elle sera lue avec intérêt par le clergé français dont il est le modèle, aussi bien que par les fidèles auxquels elle fournira une idée merveilleuse, des saints prêtres, des curés convertisseurs.

7. — *La Révérende Mère Marie Claire* passa sa vie dans l'apostolat de l'éducation des jeunes filles. Elle naquit à Gap (Hautes-Alpes). L'auteur anonyme, qui est l'une des filles de la Révérende Mère, prend Marie-Claire au berceau, la suit au couvent, cet autre berceau ; elle l'y considère dans le noviciat, à la prise d'habit, à la profession, dans la carrière du professorat, dans la direction (1854-1882), dans ses déchirantes épreuves et ses consolations surabondantes, dans sa correspondance avec ses anciennes élèves, dans son supériorat et l'extension de sa congrégation, dans sa mort angélique. Puis nous admirons ses vertus : son union à Dieu, son abandon complet à la divine volonté, son profond esprit de foi, sa parfaite bonté dans sa correspondance avec ses filles, la haute sagesse et l'esprit surnaturel

qui animent ses écrits. En un mot, c'est une vie toute perdue en Dieu dans l'œuvre éminente de l'éducation des jeunes personnes ; c'est une âme de lis qui embaume les âmes qui sont en contact avec la sienne ; c'est l'abnégation de la Croix. Pourquoi faut-il que ces grands cœurs soient méconnus et s'en aillent sur les durs chemins de l'exil ?

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Frühscholastik, von D. Dr. JOH. NEP. ESPENBERGER (*Forschungen zur christlichen Literatur- und Dogmengeschichte* herausgegeben von Dr. A. Ehrhard und Dr. J. P. Kirsch, V. 1). Mainz, Kirchheim, 1905, in-8 de VII-182 p. — Prix : 8 fr.

M. Espenberger est déjà avantageusement connu par une étude sur la philosophie de Pierre Lombard. Il nous donne aujourd'hui une histoire de la théologie du péché originel chez saint Augustin et les premiers scolastiques. Ce travail rendra service ; il n'est pas aussi neuf que M. Espenberger nous le dit dans sa Préface ; les articles que M. Turmel a publiés dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* traitent le même sujet, et parfois avec plus de détail. Il est vrai que, sur bien des points, les interprétations de M. Turmel sont fort contestables ; l'ouvrage de M. Espenberger servira à les contrôler. L'esprit des deux œuvres est en effet diamétralement opposé ; tous les deux cherchent, consciencieusement ou non, à démontrer une thèse : M. Turmel veut mettre en lumière les fluctuations de la doctrine ; M. Espenberger son unité ; entre les deux, l'historien du dogme se tracera une *via media* et se servira utilement des deux exposés contradictoires.

La première partie du travail de M. Espenberger est consacrée à saint Augustin ; c'est la moins originale et la moins complète. On eût aimé à voir étudier de plus près la condition du premier homme et la justice originelle. La preuve donnée (p. 56, 57), pour établir une identité entre le péché originel et la privation de la grâce, est insuffisante ; il eût fallu discuter le sens du mot *gratia* dans les textes cités, et prouver contre Turmel (*l. c.*, VII, 1902, p. 227, sq.), qu'il s'agit bien ici de la grâce sanctifiante et non d'un don quelconque de Dieu.

L'étude des anciens scolastiques intéresse davantage. M. Espenberger est ici sur un terrain qui lui est plus familier, et il nous fournit plusieurs renseignements nouveaux. On aura cependant bien de la peine à admettre que la théorie anselmienne du péché originel puisse se ramener à la théorie augustinienne (p. 71). JULES LEBRETON.

L'Évolution de la foi catholique, par MARCEL HÉBERT. Paris, Alcan, 1905. in-8 de 257 p. — Prix : 5 fr.

Deux questions sont traitées simultanément dans ce livre, et il ne semble pas que M. Hébert les ait distinguées l'une de l'autre : l'évolution de la doctrine chrétienne, et l'évolution du concept de la foi. Ces deux études se poursuivent et s'entremêlent assez capricieusement dans une série de dissertations historiques ou philosophiques.

Dans les cinq premiers chapitres, M. Hébert étudie le dogme chrétien et les théories chrétiennes de la foi depuis les origines jusqu'à saint Thomas ; ces chapitres sont très faibles. M. Hébert dépend entièrement de Sabatier, de Réville, et de Loisy. En trois pages (p. 15-18), il expose la théologie de l'Ancien Testament. On chercherait vainement dans cette esquisse l'indication d'une évolution ou d'un progrès ; pour M. Hébert, l'Ancien Testament, du moins jusqu'à la période alexandrine, forme un bloc homogène, pénétré de l'esprit hébreu, c'est-à-dire du sentiment de la justice.

L'analyse du Nouveau Testament est presque aussi simpliste. M. Hébert souscrit aveuglément aux dernières condamnations portées par M. Loisy contre *Mat.*, 13, 11 ; 11, 27 ; 28, 19. Il prononce de même, à propos du quatrième Évangile, que « toutes les informations de la critique sont contre l'attribution à l'apôtre saint Jean » (p. 29). Mais ce léger vernis de science scripturaire recouvre un fond bien pauvre et presque entièrement d'emprunt.

Après l'Écriture Sainte, M. Hébert étudie les Pères : il consacre quelques courtes notices aux apologistes, à Clément d'Alexandrie, à saint Augustin. Ici encore, on ne sent guère le contact direct avec les sources ; bien que M. Hébert ne cite pas l'ouvrage de M. de Faye sur Clément, il semble cependant s'en être inspiré, mais il ne paraît pas avoir lu Clément lui-même : on ne s'explique pas autrement qu'il puisse exposer la théorie de la foi chez Clément sans dire un mot du rôle de la volonté libre si longuement analysé dans les *Stromates ;* on comprend moins encore qu'il puisse voir dans le « pédagogue » non pas le verbe divin, mais la philosophie.

Dans les autres chapitres, M. Hébert étudie saint Thomas, les réformateurs, Pascal, et les fidéistes français et allemands du XIXe siècle. Dans cette seconde partie, les informations sont plus personnelles, et les discussions sont en général plus précises. Cependant, là encore, on rencontre bien des méprises, et des plus graves : le rôle que saint Thomas donne à la volonté dans l'acte de foi est fort mal compris (p. 99) de même, la théorie des théologiens scolastiques du XVIe siècle et du XVIIe (p. 103). On lit avec surprise que Pascal, s'il eût vécu à notre époque, « eût été conduit lui aussi, du dogmatisme objectif à un dogmatisme figuratif et symbolique » (p. 143) ; sans doute, il eût bien

changé, car on ne voit guère que la mentalité de Pascal ressemble à celle de M. Sabatier. Un peu plus bas, ce sont les théories de Newman qui sont identifiées avec celles de M. Loisy : « M. Loisy s'est tellement incorporé et nous a tellement infusé l'idée fondamentale du *Développement de la doctrine catholique* que je n'ai pas cru nécessaire d'insister sur le célèbre *Essai*. » (p. 79, n. 2). Non seulement, d'ailleurs, les idées, mais le nom même de Newman semble peu familier à M. Hébert ; il écrit toujours : Newmann.

Dans la discussion des théories comtemporaines, la critique de M. Hébert est faussée non seulement par ses préjugés rationalistes, mais aussi par une tendance à peine dissimulée à représenter certaines méthodes apologétiques comme inconciliables avec la foi chrétienne ; on devine facilement où tend cette tactique ; mais, sans discuter les intentions de l'auteur, il suffit de constater que son argumentation en porte souvent la trace. Je me contenterai de citer cette étrange réfutation du système de M. Brunetière : ce système suppose que la résurrection de Jésus, l'établissement de l'Église par Jésus, sont de l'histoire ; « mais, ajoute M. Hébert, si nous reconnaissons, avec Loisy, que ce n'est pas de l'histoire, que deviendra l'argument ? » (p. 184). Je demande quelle est l'apologétique catholique à qui l'on ne pourrait faire la même objection.

En résumé, ce livre de M. Hébert nous permet de mieux connaître les positions radicales prises maintenant par son auteur ; c'est son seul intérêt. Il ne donnera d'ailleurs ni plus de force ni plus de cohésion aux thèses déjà caduques qui y sont défendues. JULES LEBRETON.

SCIENCES ET ARTS

Propos de morale, par HENRY MICHEL. 3e série. Paris, Hachette, 1905, in-16 de 268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume continue et termine le recueil des articles que M. Henry Michel publiait dans *le Temps* et que vient d'interrompre une mort prématurée. Il se recommande par les mêmes qualités que ses aînés : style alerte, courtoisie dans l'expression des idées, souci méritoire de la morale, qui explique le titre de l'ouvrage. En dépit de tout ce qu'on peut en dire de bien, ce livre ne plaira pas à tout le monde. Il est en effet pétri de tous les ingrédients qui constituent l'esprit révolutionnaire : indifférence religieuse, mépris de la tradition, humanitarisme naïf, etc. Ceux mêmes qui approuvent ces doctrines trouveront peut-être que des chroniques ne gagnent pas à être réunies en volume. Car tels commentaires ingénieux, mais nécessairement superficiels de menus faits d'actualité, qui plaisent aux abonnés d'un journal, risquent de paraître matière un peu légère aux lecteurs d'un livre. H. RUBAT DU MÉRAC.

La Physiologie morale, par G. Chatterton Hill. Paris, Stock, 1904, in-18 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce 37e volume de la *Bibliothèque sociologique*, dont on connaît la couverture écarlate, est une dissertation prolixe et que ne coupe aucune division, aucun titre de chapitre, sur les mérites de la morale individualiste ou libertaire. Cette morale-là ne répond guère aux idées que l'on a coutume d'évoquer sous ce nom, puisqu'elle se borne à exalter l'indépendance absolue du moi, à proclamer sous toutes les formes : « Je ne veux connaître que Moi, ne servir que Moi ; il n'y a rien au-dessus de mon Moi. » La jouissance étant le but de la vie, le plus beau sentiment de l'homme est l'égoïsme et il sera merveilleusement bienfaisant. L'émancipation individuelle affranchira l'humanité de la plupart des maux qui l'affligent aujourd'hui. Comment ? Dans quelle mesure la propriété sera-t-elle limitée à ce que l'on a en son pouvoir, et par qui seront régis les biens que l'on refuse de laisser à ceux qui les ont produits ou reçus ? Ce sont des questions dans le détail desquelles on se garde bien d'entrer ; et je n'en suis pas surpris, parce qu'elles sont insolubles. On reconnaît que la liberté du moi doit avoir pour limite la liberté d'autrui, et que la protection des citoyens honnêtes exigera tout de même une sorte de police, qu'exercera un comité de défense sociale. Ces doctrines se mêlent de variations plus ou moins scientifiques, dans lesquelles, au nom de la physiologie, on exécute la religion, les notions de libre-arbitre et de responsabilité morale, l'impératif catégorique de Kant. On peut glaner dans ces pages quelques observations justes sur les dangers que l'étatisme et le socialisme font courir à la liberté. « L'État social démocrate, ne craint pas d'écrire l'auteur (p. 153), serait un bagne colossal. »

Baron J. Angot des Rotours.

L'Avenir de nos filles, par G. Réval. Paris, Hattier, s. d., in-12 de 304 p., avec portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est publié dans le format, allongé et gracieux vraiment, de la jolie collection *Hermine*. Mme Réval, le célèbre auteur des *Sévriennes*, passe en revue les diverses professions féminines, dans une série d'entrevues, — je ne vois pas pourquoi je les appellerais du nom barbare d'interview, — avec les personnalités les plus représentatives de ces professions : professeurs de lycée, institutrices, artistes, femmes de lettres, journalistes, cantatrices, danseuses, comédiennes, doctoresses, pharmaciennes, etc., sans oublier naturellement les employées de tout ordre et de tout rang, qui encombrent aujourd'hui les administrations les plus diverses. C'est la partie pittoresque et amusante du livre. La partie pratique, c'est l'indication, après chaque récit, des

programmes, des conditions matérielles et financières, que chaque profesion exige, et enfin de l'avenir qu'elles ouvrent aux rêves de Perrette. Le dernier chapitre nous fait voir que l'auteur n'oublie pas tout à fait que la principale préoccupation des mères, c'est encore de préparer leurs filles à devenir de bonnes épouses et de bonnes mères. Ce n'est peut-être pas le chapitre le plus brillant du livre, c'en est certainement le meilleur. ÉDOUARD PONTAL.

L'Éducation domestique des jeunes filles, par LOUIS FRANK. Paris, Larousse, 1905, gr. in-8 de XXIV-517 p., illustré. — Prix : 10 fr.

Voici exactement de quoi se compose ce gros livre qui répond certainement à l'une des préoccupations favorites des éducateurs d'aujourd'hui. Une Introduction générale est consacrée au problème féministe dans ses rapports avec l'éducation des filles. Le chapitre I pose les données du problème, formule les arguments et objections, dont il fait ensuite la discussion et la critique. Le chapitre II c'est l'exposé historique de la question en France et à l'étranger. Le chapitre III traite de la science des mères, de l'organisation générale de l'enseignement ménager, du programme des cours domestiques, du travail manuel des filles, enfin de leur éducation physique. Le chapitre IV nous présente tour à tour les diverses écoles d'enseignement domestique, dont les formes et les programmes très variés sont adaptés aux besoins des régions et des populations. Il y a les écoles ménagères bourgeoises et industrielles, les écoles professionnelles et ménagères, les écoles ménagères agricoles, les écoles d'horticulture, de cuisine, d'infirmières, de servantes, et même les Facultés de science domestique, qui s'adressent surtout aux femmes de la classe dirigeante. Le chapitre V est consacré aux œuvres et asssociations féminines pour la protection des intérêts du foyer ; le chapitre VI traite du rôle des femmes dans l'administration et la surveillance des écoles. Dans le chapitre VII, intitulé *Conclusions* avec, pour sous-titre, ces mots un peu vagues : *Vers l'égalité morale des sexes*, l'auteur s'occupe surtout de cette question délicate entre toutes que Mme d'Adhémar appelle audacieusement *la Dogmatique de l'amour*, et M. l'abbé Fonsagrive, plus chrétiennement et plus justement, *l'Éducation de la pureté*. Les divers ouvrages sur la matière (pourtant celui de Mme d'Adhémar n'y figure pas), sont soigneusement analysés et l'auteur conclut que « par l'éducation domestique, nous travaillerons à purifier l'air, l'eau et le pain, ces éléments conservateurs de l'être, et aussi à purifier l'amour, source éternelle de vie noble, saine et féconde. » Le livre se termine par trois tables soigneusement faites, table alphabétique et analytique des matières, table des noms cités, enfin table des matières. On y trouve une foule de renseignements intéressants et utiles, beaucoup d'images, le tout

dominé par un esprit de prudente neutralité. Le volume de M. Max Turmann sur *les Initiatives féminines* peut être utilement rapproché de l'ouvrage de M. Frank; il traite des mêmes questions, mais, quoique écrit dans un esprit très large, il s'inspire naturellement davantage de l'idée chrétienne : ce n'est pas un défaut. ÉDOUARD PONTAL.

Bulletin of the United States national Museum, n° 50. *The Birds of North and Midlle America*, by ROBERT RIDGWAY. Part III. Washington, Government Printing Office, 1904, gr. in-8 de 801 p. et XIX planches.

Le Museum national des États-Unis d'Amérique publie, par les soins de la Smithsonian Institution, une série de monographies décrivant les collections qu'il contient. La 3e partie des Oiseaux de l'Amérique nord et centrale a paru l'année dernière, 1904. Cette volumineuse compilation nous donne la suite des cinq familles allant des motacillidæ aux sylviidæ. La description, en anglais, est accompagnée pour chaque espèce d'une très complète synonymie et illustrée de planches au trait en noir donnant la disposition des plumes, des ailes et de la queue, la coupe et le profil du bec et la forme des pattes. Ce travail, des plus complets, sera extrêmement utile aux naturalistes s'occupant des oiseaux. A.-A. FAUVEL.

L'Hygiène dans la marine de guerre moderne, par les Drs PIERRE COUTEAUD et HENRY GIRARD. Paris, Challamel, 1905, in-8 de VIII-525 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ainsi que le disent fort bien les auteurs : à des navires nouveaux, il faut une hygiène nouvelle. Le plus récent traité d'hygiène remontant à quatorze ans, les docteurs Couteaud et Girard, de la marine nationale, ont pensé avec raison qu'il serait intéressant et utile d'exposer l'état actuel de la santé à bord, de faire connaître les progrès réalisés au cours des dernières années, enfin, d'exprimer les désiderata que réclame la science actuelle. Ce programme était séduisant: il a été parfaitement rempli. L'étude très complète que nous avons sous les yeux est une œuvre considérable, fruit de longs travaux et de laborieuses lectures, digne de remplacer le célèbre traité de Fonssagrives. Après avoir décrit l'habitat actuel des marins, c'est-à-dire le bâtiment moderne, et avoir montré les dangers qu'il présente au point de vue hygiénique, les causes multiples de maladies variées qui guettent la population du bord, telles que les variations de température, l'humidité, l'emploi de l'électricité, etc., les auteurs étudient ce qui a été fait et ce qui reste à faire à bord au point de vue hygiénique, en ce qui concerne notamment la propreté, le « tout à la mer », la ventilation, l'alimentation, etc. Les maladies qui frappent particulièrement les marins sont ensuite passées en revue ; un chapitre important est consacré à la tuberculose, à l'al-

coolisme et à la syphilis, et, en le lisant, après avoir été effrayé de constater une fois de plus les ravages faits par ces fléaux sur les populations maritimes de la France, on ne peut arriver à comprendre l'inaction à peu près absolue des pouvoirs publics. La diminution de la natalité, l'augmentation de la mortalité, l'affaiblissement de la race, sont mises en évidence par des statistiques nombreuses et que d'ailleurs nul n'ignore. D'un autre côté, les remèdes sont bien connus; ils ont été appliqués avec succès à l'étranger; ils consistent principalement dans la diminution du nombre des débits, dans l'augmentation de l'impôt sur l'alcool ou l'établissement du monopole de l'alcool; d'autres mesures parallèles s'imposent, et rien n'est fait! Il est lamentable de songer que des considérations politiques paralysent les bonnes volontés et sont la cause presque immédiate du dépeuplement de la France, de l'affaiblissement de la marine et de la dégénérescence de la race française.

Le volume se termine par deux chapitres sur lesquels nous devons attirer l'attention. Le premier, sur les maladies particulières aux diverses « spécialités » de marins, réserve plus d'une surprise au lecteur ignorant des conditions de la vie à bord; le dernier, sur les secours aux blessés et naufragés des guerres maritimes, présente un intérêt malheureusement d'actualité.

Il nous reste à signaler une erreur légère et une omission qui ont échappé aux auteurs. Nous ferons remarquer (p. 160) que le mot anglais « fan » ne signifie pas « vent », mais bien « éventail »; nous demanderons également (p. 385) en quelle année l'amiral Besnard a supprimé le « boujaron » dans la marine. L'indication du mois est insuffisante, à propos d'une mesure qui fut une véritable révolution — et un grand bienfait — pour la marine. J. C. T.

L'Océan, ses lois et ses problèmes, par J. Thoulet. Paris, Hachette, 1904, in-8 de VIII-397 p., avec 12 grav. — Prix : 12 fr.

Peu de volumes présentent un aussi passionnant intérêt que celui-ci; pour s'en rendre compte il suffit de réfléchir quelques instants à l'importance théorique et pratique de l'océanographie, ce véritable « carrefour des sciences », et d'en parcourir la table des matières. Les procédés employés pour l'étude du relief sous-marin ; la mer, ses rivages, ses profondeurs, et le fond de son lit ; la chimie de la mer ; le sol sous-marin ; les sédiments chimiques, cosmiques, éoliens, et coralliens ; la distribution de la température dans l'Océan ; l'optique, la compressibilité, la densité et la salinité de la mer ; les pêches profondes ; la glace ; les vagues et les marées ; les courants marins, tels sont les différents sujets, très importants, mais très délicats, traités par le maître de l'océanographie française dans cet ouvrage après avoir été exposés à Nancy, dans

une série de leçons de géographie physique qui obtinrent le plus grand succès. Comment d'ailleurs eût-il pu en être autrement? M. Thoulet n'est pas seulement, en effet, un savant dont les travaux sont universellement appréciés des spécialistes ; il est aussi un lettré délicat et un écrivain dont les qualités d'exposition, de style et d'esprit rendent plus attrayantes encore des recherches déjà pleines d'intérêt, et qu'on s'étonne à juste titre de voir si dédaignées dans notre pays. Du moins n'est-ce pas la faute de M. Thoulet si l'océanographie, cette science vraiment française d'origine, est délaissée de nos jeunes travailleurs; par ses conférences, par ses recherches personnelles, par ses mémoires et ses ouvrages, l'infatigable professeur de minéralogie de l'Université de Nancy n'a cessé, depuis de longues années, de prêcher d'exemple, de montrer l'importance de l'océanographie, d'indiquer par quelles méthodes et avec quels concours il sera possible de tirer de la géologie, cette « océanographie du passé », toutes les informations qu'elle est susceptible de fournir. Il le répète encore aujourd'hui, dans ce beau livre sur *l'Océan, ses lois et ses problèmes,* plein de faits contrôlés et plein d'idées, où il a mis toute sa science et même — dirai-je volontiers — toute son âme, et où se trouvent, à côté de pages d'une précision et d'une rigueur scientifique admirables, des vues générales de la plus haute portée (p. 221, par exemple), des souvenirs personnels d'un coloris et d'une intensité de vie remarquables (p. 271, 302, etc.), des remarques pleines du sens le plus fin et le plus aiguisé, des observations critiques irréfutables. Lisez donc ce volume, dont une précieuse « liste d'ouvrages relatifs à l'océanographie » (p. 383-386) et une série de superbes gravures documentaires augmentent encore la valeur scientifique : vous y prendrez grand plaisir en même temps que vous en tirerez un réel profit.

HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

Œuvres de CICÉRON. **De Oratore liber primus**, texte latin avec un commentaire critique et explicatif par EDMOND COURBAUD. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de LXXXVII-217 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les grands hommes ne sont jamais plus intéressants que lorsqu'ils nous donnent la théorie de leur art et nous enseignent la voie à suivre pour marcher sûrement sur leurs traces. Voilà pourquoi tout ce que Cicéron a écrit sur l'éloquence a pour nous tant d'attrait, notamment le *De Oratore* que M. Courbaud qualifie de « chef-d'œuvre de bon sens, de raison droite et saine, de pensée généreuse et haute. » A l'heure où ce traité était composé, l'orateur romain était tout ensemble dans la force de l'âge et à l'apogée de son talent. Son principal but était de « donner comme support à la science de la parole la connaissance de l'âme. »

Le second chapitre de l'*Introduction* contient des remarques impor-

tantes sur les sources du *De Oratore* et sur ce qu'il renferme de vraiment original. Cicéron veut qu'on ne descende au Forum qu'une fois en possession d'une formation intellectuelle complète, et à cette occasion M. Courbaud émet (p. XXXII) des vues très justes sur le rôle bienfaisant de l'éducation classique. J'ai beaucoup goûté une comparaison de l'art du dialogue chez Cicéron et chez Platon son modèle littéraire (p. XLIV et suiv.), et l'on n'hésitera pas à souscrire à cette appréciation de la diction cicéronienne : « La draperie est magnifique, mais trop ornée par endroits, et chargée de trop de plis. »

La compétence me fait défaut pour juger la notice assez étendue consacrée aux manuscrits et aux éditions, de même que le choix des variantes dans le texte adopté. Quant à l'annotation, si exacte et si abondante, elle me paraît digne de tout éloge. Comme on doit s'y attendre, la grammaire et la philologie en revendiquent une large part : les explications juridiques et historiques n'y sont pas oubliées; mais en outre, chose dont il convient d'être particulièrement reconnaissant, le côté esthétique et proprement littéraire y tient sa place légitime. Sous ce rapport les volumes précédents de cette collection d'éditions savantes peuvent avoir atteint un degré égal de mérite : je doute qu'aucun l'ait dépassé. Contrairement à ce qui se passe trop souvent, il n'y a pas une obscurité dans le texte sur laquelle l'auteur n'ait réussi ou tout au moins cherché à jeter quelque lumière.

Souhaitons que ce premier livre du *De Oratore* se complète sans retard par la publication des deux suivants. C. HUIT.

Le Livre d'or de Sainte-Beuve, publié à l'occasion du centenaire de sa naissance (1804-1904). Paris, bureaux du *Journal des Débats* ; Fontemoing, s. d., in-4 de XXI-462 p., avec portrait. — Prix : 12 fr.

Études sur Sainte-Beuve, par G. MICHAUT. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de 301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sainte-Beuve, par LÉON SÉCHÉ. I. *Son esprit, ses idées;* — II. *Ses mœurs.* Paris, « Mercure de France », 1904, 2 vol. in-18 de 390 et 331 p. — Prix : 7 fr.

Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier, publiée par Mme BERTRAND, avec Introduction et notes de Léon Séché. Paris, « Mercure de France », 1904, in-18 de 509 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est assez amusant, le manteau d'Arlequin que le *Journal des Débats* a cousu pour draper le vieux critique à la fête de son centenaire. Les morceaux neufs sont tout petits : des lettres au bibliothécaire Ravenel, quelques billets au Père Enfantin, à Villemain, à la veuve du poète Lemercier, des impressions déjà lointaines de M. Emmanuel des Essarts qui fut son élève à l'École normale, des souvenirs d'un de ses auditeurs de Liège, de M. Hamy, un croquis du père Blériot, le maître d'école de Boulogne, et d'un autre Boulonnais, une esquisse assez

vague des premières amours de Joseph Delorme au pays natal... Il y a des trous, naturellement, et beaucoup. Mais Sainte-Beuve lui-même en était plein ; la bigarrure de ces chapitres convient à son esprit caméléon — encore que M. Bourdeau essaie de retrouver « sous les changements de surface une infra-structure philosophique. » Les uns content des épisodes, et ce sont ceux qui me paraissent le mieux dans la note : M. Jules Troubat refait en raccourci son livre de *Souvenirs et indiscrétions sur Sainte-Beuve intime*, mais il est trop discret ; M. Philibert Audebrand narre quelques anecdotes faciles sur *les Critiques de 1830*, Janin, Nisard, Planche, Philarète Chasles. M. Abel Lefranc précise les dates et les faits des rapports — houleux — de Sainte-Beuve avec le Collège de France. Ses rapports avec la Comédie Française, (lecture, dans un anniversaire, de la poésie *les Larmes de Racine* et demandes fréquentes de loges pour lui et ses « inconnues »), avec le *Journal des Débats* (coquetterie et brouilles) et avec l'Université de Lausanne, sont exposés par M. Claretie, M. Chaumeix et M. Firmin Roz. M. André Hallays devine le roman tout en nuances du quadragénaire encore tendre et déjà libertin avec la petite Ondine Desbordes-Valmore ; M. Fernand Bournon dit les logis parisiens ; M. Maurice Tourneux, ses portraits et le sort fait à sa bibliothèque... Puis il y a les morceaux de pourpre, *pannus purpureus* : un paradoxal article de M. Jules Lemaître pour défendre Sainte-Beuve du reproche d'envie, et opiner qu'il eut seulement « quelques malices », « de naturels agacements » en face de ce qui lui répugnait trop, et qu'il commit aussi quelques « péchés » ; — une très fine appréciation de l'*Étude sur Virgile*, par M. Boissier ; — de M. Bourget une pénétrante étude de « la sensualité souffrante », de « l'idéalisme nostalgique » du poète qu'il fut un temps, et de l'esprit d'analyse et de curiosité qui tua en lui le lyrisme ; enfin, éclatant sur le tout, un pan d'éloquence de M. Brunetière, qui célèbre non seulement la pénétration de son intelligence, mais « la fermeté de son jugement » (!) et « la hauteur de son impartialité » (!!) — Une bonne *Bibliographie* en 80 pages fait la doublure solide de cette littérature de centenaire : et c'est elle qui durera le plus longtemps.

— M. G. Michaut, de sa thèse latine et de quelques déchets de sa thèse française sur *Sainte-Beuve avant les Lundis*, a fait, en la collection *Minerva*, un volume d'*Études sur Sainte-Beuve*, qui, sans être inutile, paraît pourtant un peu mince. Quelques billets inédits, provenant de la collection de M. de Lovenjoul, lui ont fourni 85 pages sur *Sainte-Beuve et Alfred Michiels* : ce ne serait pas trop s'il s'agissait de raconter et juger l'œuvre de ce critique indépendant, acariâtre, et maltraité, qui pourrait bien, comme cela arrive, avoir fourni pas mal de plumes et d'idées à des paons plus glorieux ; c'est beaucoup pour nous faire assavoir qu'après avoir été en politesse avec Sainte-Beuve,

il se brouilla avec lui furieusement, dénonça plusieurs de ses méfaits, très réels, et l'accusa aussi de traits de renardie qui ne sont pas prouvés, mais dont le vieux sacripant était fort capable... Je trouve aussi un peu longuette la discussion avec M. l'abbé Bertrin pour établir l'authenticité probable d'une citation des *Mémoires d'outre tombe* que Sainte-Beuve a quatre fois imprimée du vivant de Chateaubriand. Comme le texte des *Mémoires* a subi des corrections innombrables, et qu'un des manuscrits de Chateaubriand (le manuscrit Champion) contient en somme l'essentiel de la pensée incriminée, la question ne me paraît pas d'une importance capitale. Et l'inutilité de la « falsification » est, pour moi, le meilleur argument en faveur de Sainte-Beuve. J'ajoute, et je ne vois pas que personne ait fait cette remarque : N'est-il pas possible, sinon vraisemblable, que la citation malicieusement recueillie par Sainte-Beuve et, dans la *Revue des Deux Mondes* passant sous les yeux de Chateaubriand, ait fait comme honte à celui-ci de la nudité de son aveu, et qu'il l'ait, précisément à cause de cela, voilé d'abord — tel qu'il est dans le manuscrit Champion, — puis supprimé tout à fait dans le manuscrit qui fut en 1848 donné à *la Presse*.

Il suffit bien qu'il soit établi par ailleurs que Sainte-Beuve fut malicieux comme une guêpe, traître et sournois comme un serpent ; quant à être faussaire, il l'a été, au moins pour lui-même, puisque en publiant son *Tableau de la poésie française au* XVI*e siècle* — M. Michaut nous donne les variantes des quatre éditions. — il a, par des additions, des retranchements et de petites modifications insidieuses, accommodé ses jugements sur les auteurs avec ses partis-pris de classicisme au temps du *Globe*, de romantisme au temps de la double liaison avec le ménage Hugo, de « juste-milieu » à l'âge du désenchantement et du scepticisme. Exemples : en 1827 : « Ces traits sont *trop rares* chez Baïf pour *nous permettre de récuser* le jugement *peu avantageux* de Pasquier et du Perron » ; — en 1828 : « Ces exceptions sont *assez nombreuses* chez lui pour *nous permettre d'adoucir un peu* les jugements *rigoureux* de Pasquier et du Perron... » Ou bien en 1827 : « Les changements matériels introduits par Malherbe dans la poésie sont *moins nombreux qu'on le croit généralement* » ; et dès 1828 : « les changements, etc... sont *nombreux et importants* »... Et maintenant fiez-vous à ce maître critique : mais choisissez bien votre édition !

— M. Léon Séché, chercheur d'inédit souvent heureux, a le tort de se laisser pousser par le succès à devenir un compilateur trop rapide. Il vient de jeter hâtivement sur le marché deux volumes : *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs*, qui ont l'air d'être, qui devraient être *un livre*, et qui ne sont que des chapitres décousus, et en eux-mêmes incomplets. Les « petits papiers » nouveaux ne manquent pas : lettres d'Alfred Tattet, de Roger de Beauvoir, d'Ondine Valmore,

d'Adert, ou catalogue de la bibliothèque et procès-verbal de la vente... Mais le gros de l'œuvre est pris de droite et de gauche, dans les livres d'autrui ou dans les autres livres de M. Séché (la *Correspondance* avec les Olivier notamment a fourni de copieuses citations), sans cependant qu'il en sorte jamais un morceau de biographie composé, poussé plus avant, définitif. Ainsi les « articles » sur *Sainte-Beuve et Adèle Hugo*, *Sainte-Beuve et George Sand*, *Sainte-Beuve et Lamennais*, *Sainte-Beuve et Chateaubriand* produisent la double impression du déjà vu, et de l'inachevé. D'autre part, il y a, pour combler les trous, beaucoup de remplissage : Le chapitre sur *Sainte-Beuve et Port-Royal* sert de véhicule à un tas de choses de littérature janséniste, œuvres de Duguet, le « figurisme », la petite église d'Utrecht, etc., etc. qui ne s'excusent que parce que M. Séché a écrit déjà trois volumes sur les *Derniers Jansénistes* ; Ulric Guttinguer, qui serait d'ailleurs un personnage intéressant à raconter pour lui-même, tient dans le chapitre de son amitié avec Sainte-Beuve presque toute la place ; il n'y avait aucune raison enfin de mettre là, fût-ce en appendice, trente pages sur la concubine de V. Hugo, Juliette Drouet, non plus que de reproduire en entier une nouvelle de Mme d'Arbouville, ou un article de Mme Juste Olivier sur *Caliste*, de Mme de Charrière.

Il faut dire encore que les jugements de M. Séché sont aussi peu coordonnés que ses documents, et que si la vérité des faits l'oblige à cligner de l'œil, non sans malice, devant un tas de petites infamies de son bonhomme, la superstition universitaire et classique le domine assez pour qu'il magnifie — quand il est loin des textes — le grand homme avec les adjectifs conventionnels, et qu'il prenne, par exemple, parti pour lui contre Chateaubriand... Aussi écrit-il ici qu'il fut sincère, impartial, que ses jugements sont sans appel, que le cœur chez lui « était bon », et là, qu'il fut « curieux, indiscret, rancunier, méchant », qu'il avait « des rancunes de femme et des mœurs de vieux garçon libertin. »

Ce livre n'est donc pas de ceux auxquels un lecteur, qui est « du monde », peut, pour s'instruire d'ensemble et acquérir des vues nettes, se confier tout entier. Mais il y a dans ce fouillis — d'ailleurs point ennuyeux à remuer du crochet — assez de choses, assez de noms, assez de dates, assez de citations, de coupures de revues ou de livres plus ou moins rares, assez de renvois bibliographiques, même assez d'inédit, pour que tous ceux qui travaillent sur l'époque romantique aient — aimable échange — à y prendre la matière de quelques fiches. Un louable index y facilite les recherches.

— Sainte-Beuve fut « exquis », dit M. Jules Lemaître, avec les Olivier. — Oui, tant qu'il se trouva bien de leur dévouement. Il venait de rompre avec les Hugo et tous les amis de la période romantique ; il

était désemparé, ne savait où aller, ni trop comment gagner son pain. Fort à point, Juste Olivier, qui était professeur à l'Académie de Lausanne, et sa femme, poétesse déjà célèbre en Suisse, l'invitèrent, sans le connaître, à venir en leur pays, le promenèrent, l'emmenèrent à leur maison des champs, conçurent et firent aboutir, non sans de grandes difficultés, le projet d'un cours à Lausanne où il débiterait en leçons l'ouvrage sur *Port-Royal*, auquel il travaillait alors ; et puis, ils le reçurent à leur foyer le mieux du monde, le soutinrent de leur crédit, de leur plume et de celle de leurs amis, lui créèrent des relations, un public pour son cours et pour ses livres plus tard. Alors pendant cinq années environ, il fut charmant, écrivant souvent, flattant, caressant, comme il savait faire, acceptant, sans se déranger d'ailleurs, d'être parrain d'un des enfants, choisissant Olivier pour son légataire universel et ne manquant pas de le lui dire... Et il complimentait : « Venez à Paris, vos deux talents unis s'y feront jour » ; il promettait son appui pour la *Revue*... Mais une première fois, en 1842, Mme Olivier s'étant risquée à reconnaître le terrain, et à apporter elle-même de la copie destinée à Buloz, il lui envoya des billets de théâtre, mais négligea si bien la seule chose importante, qu'elle dut, après quinze jours, lui en marquer quelque étonnement. Il les rejeta sur la Suisse : s'ils prenaient la direction d'une revue ? s'ils trouvaient un libraire riche... et qui éditerait les ouvrages de Sainte-Beuve ?... Olivier, en effet, se chargea de la *Revue suisse*, et Sainte-Beuve profita de leur complaisance aveugle pour se faire glorifier lui-même et pour dénigrer sous le masque presque tous ses confrères. Mais, en 1845, la révolution vaudoise obligea le ménage à venir chercher fortune à Paris. Sainte-Beuve alors est en faveur auprès du pouvoir, auprès de M. de Salvandy, de Guizot, de Thiers, de Molé ; il a de belles relations mondaines : cependant, aux démarches qu'on lui demande, il se dérobe toujours ; il fait mieux que cela : alors que Mme Olivier relève de maladie, que son petit filleul vient d'être déclaré par les médecins atteint d'un mal incurable, pour quelque vétille d'article ou de propos qui lui peuvent faire tort, il se plaint, il gronde, il blesse... Mais ce n'est pas possible ! supplient les pauvres gens navrés. « Tant que j'ai souffert seule, écrit la femme, d'une si grande indifférence de votre part, tout à coup mise à la place de sentiments que je regardais comme sacrés, j'ai souffert en *Romaine*, sans mot dire... Mais tant d'affection ne se dissipe pas comme un rêve... Venez, je prendrai votre visite comme un serrement de main... » Et il ne vient pas ; il est trop occupé ! Malgré tant « d'amertume, de rancune, d'injustice et de légèreté, » on renoue cependant ; hélas ! dit la femme à son mari, ce sera désormais « un commerce sans confiance, sans charme et sans illusion. » En effet, un peu plus tard, je perçois de nouveaux gémissements, du mari cette fois, qui laissent entrevoir

le dur égoïsme du vieux libertin : « Pourquoi cette douleur que vous nous faites gratuitement ?... Si dans nos relations vous apportez tout ce qui est esprit et agrément, nous y mettons de notre côté une affection et une solidité de tendresse dont vous ne trouverez nulle part l'équivalent... C'est le cœur ouvert et la main tendue que je vous conjure de me dire si vous ne voulez plus rien de tant d'amitié... » Olivier était pauvre, réduit à tenir une maison de famille. Donc les rapports se détendirent ; pour dix-neuf ans, je ne vois qu'une dizaine de courts billets ; Sainte-Beuve l'effaça de son testament ; sa porte même ne s'ouvrait pas toujours facilement à l'ami des anciens jours. D'exquis, il était tout près de devenir odieux....

Voilà ce qu'on apprend dans cette correspondance, malheureusement très incomplète, surtout du côté des Olivier, pas toujours bien ordonnée, ni suffisamment éclairée de notes. Par ailleurs, elle ne révèle pas grand'chose. A peine quelques « rosseries » à recueillir sur les grands hommes, ennemis ou amis du critique : Chateaubriand, Hugo, Vigny, Lamartine, Michelet, George Sand, Pierre Leroux, Mickiewicz. Sainte-Beuve y parle souvent de lui-même et pour geindre toujours sur sa mauvaise santé, son manque d'argent, la tristesse de sa vie solitaire. Et je crois bien qu'il ne fut pas heureux : c'est le « paillard mélancolique », comme dit Louis Veuillot. Mais c'est aussi, malgré son esprit habile à donner le change, le vilain homme et le faux bonhomme.

GABRIEL AUDIAT.

Frédéric Schlegel et la Genèse du romantisme allemand (1791-1797), par I. ROUGE. Paris, Fontemoing, 1904, gr. in-8 de XIX-315 p. — Prix : 7 fr. 50.

En présentant à la Sorbonne une étude sur la jeunesse de Frédéric Schlegel et les origines du romantisme allemand, M. Rouge a eu le courage de diminuer l'étendue envahissante des thèses de doctorat, et de choisir un sujet délimité qui lui permît de ne pas trop enfler son volume. Dans l'histoire de la littérature allemande, il est peu de figures plus séduisantes à la fois et plus encombrantes que celle de Frédéric Schlegel. Esprit mobile et inquiet, fumeux et brouillon, il touche à toutes les grandes questions de la vie et de l'art, sans en approfondir aucune, se passionnant tour à tour pour les classiques et les modernes, pour la philosophie et la littérature, passant d'une croyance à l'autre, de l'*Aufklärung* rationaliste au mysticisme religieux, d'un protestantisme libéral à un catholicisme intransigeant, sans réussir à fixer ses sympathies nulle part, sorte de Diderot agité et inconstant, qui projette des éclairs de tous côtés, et reste lui-même dans la nuit. Il n'arriva même pas à trouver le repos, sur le « mol oreiller de l'Église », comme dit M. Rouge. Le mot est plus littéraire qu'exact, il convient à Montaigne et à son doute, non à Schlegel et à la doctrine catholique. Schlegel est

lui-même très sévère, comme le fait observer M. Rouge ailleurs, pour ceux qui prétendent jouir paisiblement d'une certitude, qu'ils n'ont pas conquise par un long effort ; il les appelle des sybarites intellectuels et les accuse non seulement d'indolence mais d'immoralité. Or il ne fut pas de ceux-là, et ce n'est pas de lui que l'on peut dire qu'il ait jamais reposé sa pensée sur un mol oreiller quelconque.

M. Rouge a admirablement compris le caractère du jeune Schlegel ; et, pour le montrer à nos yeux, il a puisé à pleines mains dans les lettres de Frédéric à son frère Guillaume, où l'âme du jeune romantique se dévoile avec ses qualités et ses défauts ; il a eu recours aux témoignages des contemporains et aux jugements de ses amis, tels que Novalis, et Caroline Boehmer, la fiancée de son frère. J'engage le lecteur à considérer ce portrait que M. Rouge crayonne d'une main ferme, où Schlegel nous paraît comme une sorte de Faust, tourmenté par la soif de l'infini, comme un insatiable qui gaspille en quelques minutes, selon le mot de Novalis, ce dont son esprit et son cœur pourraient vivre pendant des années, comme un inconstant, tiraillé en sens contraires, qui se laisse précipiter des plus hauts sommets dans les abîmes les plus profonds.

Voilà l'homme, au moment où, ses études achevées, il cherche à se faire sa place au soleil littéraire. M. Rouge l'accompagne à Gœttingen et à Leipzig, nous donne les raisons pour lesquelles il quitte l'étude du droit pour celle des lettres ; il le suit à Dresde, assiste à l'éclosion de ses *Essais sur la poésie grecque*, qui sont plutôt une esthétique enveloppée dans une philosophie de l'histoire. Il vient avec lui à Weimar et à Iéna, et se mêle aux querelles littéraires du moment. Un des chapitres les plus intéressants de cette thèse, est en effet celui où M. Rouge expose et analyse le conflit de Schlegel et de Schiller. C'est un plaisir de suivre l'auteur dans l'exposition si claire qu'il fait des différentes phases de cette lutte qui commence par un malentendu et finit par une haine réfléchie. L'hostilité des deux Dioscures weimariens contre cette jeune génération plus remuante que dangereuse fut, à vrai dire, le berceau du romantisme allemand, et les Schlegel, qui ne demandaient pas mieux que d'entrer dans l'orbite des deux astres jumeaux, « *fratres Helenae, lucida sidera* », allumèrent de dépit dans le ciel littéraire l'éclat sinistre de leur comète dévoyée. Le jeune Frédéric particulièrement avait rêvé l'unité par une coordination de l'instinct individuel — un des traits du romantisme futur — et de la raison universelle, caractère du classicisme. A présent il va chercher l'unité dans une harmonie où l'individualisme finira par prévaloir tout seul. Parmi les études fragmentaires publiées à Iéna vers les années 1796 et 1797, il en est qui sont d'une belle tenue littéraire, comme les quatre *Caractéristiques* dans lesquelles Schlegel livre au ridicule la préten-

tieuse platitude de Schlosser, signale l'ambiguité philosophique de Jacobi, met en lumière le libéralisme de Forster, et restitue dans un vigoureux relief la figure de Lessing. Il y a là une nouvelle manière de comprendre la critique littéraire, manière plus large et plus humaine, qui découvre l'homme dans son œuvre.

L'auteur termine son étude par une synthèse des idées de Schlegel en philosophie et en religion, et montre sa parenté d'esprit avec Fichte et Novalis. Il est vrai qu'au moment précis où M. Rouge quitte son sujet, Schlegel est en pleine évolution philosophique ; aussi attendons-nous une suite à cette étude : nous voulons connaître le terme où aboutit cette évolution ; M. Rouge a contracté une dette envers les lettres et les lettrés, et il est homme à l'acquitter. LOUIS MENSCH.

Milton dans la littérature française, par JOHN MARTIN TELLEEN. Paris, Hachette, 1904, in-8 de II-152 p. — Prix : 4 fr.

Voltaire s'est vanté d'avoir révélé Milton aux Français. C'est beaucoup trop dire, car l'auteur anglais fut connu chez nous comme politique dès les temps de Cromwell, comme poète à partir de Bayle, qui, en 1697, lui consacra trois pages de son *Dictionnaire historique et philosophique*. Mais il est vrai que c'est l'*Essai sur la poésie épique*, publié à la suite de *la Henriade*, qui fit connaître au grand public *le Paradis perdu*; la première traduction française suivit de deux ans cet essai, et après celle-ci toute une série d'autres, en prose et en vers, jusqu'à celles de Delille et de Chateaubriand; pendant ce temps les critiques dissertaient de la place à accorder à Milton entre les poètes épiques, de ses qualités et de ses défauts; Chateaubriand, finalement, lui rendit entière justice, et même un peu davantage, dans son *Génie du christianisme* et dans son *Essai sur la poésie anglaise*. Toute cette histoire, dont les grandes lignes seules étaient généralement connues, M. Telleen, au prix d'assez longues recherches, en a débrouillé le détail, qui est fort curieux; il a très bien exposé l'opinion de Voltaire, qu'il ne faut pas chercher dans le seul *Essai*, mais en divers endroits de ses œuvres; il a montré par de nombreuses citations les fluctuations de la critique française, les façons successives dont elle a apprécié et goûté Milton. C'est là une de ces monographies consciencieuses dont il faudra beaucoup pour éclaircir tout à fait l'histoire compliquée et confuse des relations littéraires de la France et de la Grande-Bretagne. Dans celle-ci, certaines appréciations littéraires eussent gagné à être un peu moins brèves, un peu plus significatives ; on regrette aussi que l'auteur se soit arrêté à Chateaubriand, quand il avait entre les mains, comme en témoigne sa bibliographie, de quoi pousser son étude plus loin. Telle quelle, cette thèse est pleine d'indications précieuses, et

l'on serait bien aise que de pareilles fussent consacrées aux principaux écrivains anglais qui ont été, comme Milton, admirés et imités en France. A. Barbeau.

HISTOIRE

L'Italie antique (Origines et croyances), par André Lefebvre. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 516 p. — Prix : 5 fr.

Depuis l'apparition de son livre, M. Lefebvre est mort ; aussi nous abstiendrons-nous de présenter les critiques que nous aurions faites de son vivant. L'auteur appartient à une école où l'homme s'appelle un primate redressé qui s'est décerné à lui-même le titre d'*homo sapiens*. C'est dire que le christianisme lui apparaît comme une religion misérable. Il suffit d'indiquer les deux dernières phrases du sommaire du dernier chapitre : « L'enseignement chrétien achève la décomposition de l'Empire. L'égoïsme de l'Église l'abandonne aux barbares dont elle saura bien exploiter l'ignorance et l'avidité. » Malgré cette mentalité étrange chez un historien, il y a dans le livre un grand nombre de faits, mais peu coordonnés et présentés dans une assez grande confusion. E. B.

Cultes militaires de Rome. Les Enseignes, par Charles Renel. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 336 p., avec 61 grav. — Prix : 7 fr. 50.

C'est dans les rites et non pas dans les légendes, dit M. Renel, qu'il faut chercher les éléments constitutifs de la religion romaine. Le reste n'est qu'ornement littéraire et spéculation philosophique. On a étudié d'abord les rites agricoles des Romains, mais on a encore peu parlé de leurs cultes guerriers. Le présent volume leur est consacré.

L'enseigne générale de la légion, l'aigle, se distingue nettement des enseignes secondaires qui servent pour ainsi dire de guidons, soit à la cohorte, soit au manipule ou à la centurie. L'aigle date de Marius, du moins avec cette signification. Jusque-là, elle n'était qu'une des cinq enseignes qui précédaient chacune un rang, les quatre autres étaient le loup, le minotaure, le cheval et le sanglier. Peu de temps avant Marius, on avait commencé, dit Pline, dans son *Histoire naturelle*, à la porter seule dans les batailles et à laisser les autres au camp ; Marius les supprima complètement.

M. Renel étudie tout d'abord ces enseignes primitives. Pour lui, les enseignes à figures animales sont sans doute des survivances d'un âge totémique par lequel auraient passé les populations latines. Mais il ne présente cette hypothèse qu'avec la plus extrême réserve, car le difficile problème du totémisme est loin d'être résolu. Il est certain tout au moins qu'à l'époque lointaine où nous pouvons les atteindre, les

Romains et les Latins en général étaient sortis depuis longtemps de ce qu'on pourrait appeler l'âge totémique.

A propos de chacune des enseignes l'auteur a réuni un grand nombre de traditions relatives aux superstitions qui se rattachaient à l'animal représenté. Les folkloristes trouveront là une abondante moisson de textes, et des plus curieux. Toujours est-il qu'à l'époque historique le souvenir des animaux totems a disparu. Ils ne sont plus que les serviteurs des dieux à forme humaine.

Les enseignes à représentations animales qui distinguent un certain nombre de légions sous l'Empire n'ont aucun point de contact avec les symboles précédents. Elles ont chacune une origine particulière. D'Auguste à Dioclétien, les armées sont devenues de plus en plus provinciales et leurs enseignes ont souvent une origine barbare.

D'autres enseignes portent des représentations autres que des figures d'animaux. Elles servent de support à des symboles sacrés et plus tard aux effigies des empereurs, qui sont aussi des dieux. M. Renel étudie ces enseignes, en particulier celles qui portent des branches d'arbre, des couronnes.

La première enseigne chrétienne, le *labarum*, remonte à Constantin. M. Renel donne le catalogue chronologique des monnaies qui portent cette enseigne sous les empereurs pendant le quatrième et le cinquième siècles.

La troisième partie est consacrée au culte des enseignes, sur lequel on a fort peu de documents, à leur rôle dans les manœuvres, dans les solennités militaires. A partir de l'Empire, le culte de l'Empereur éclipse tous les autres à l'armée. Certaines enseignes n'ont plus pour unique symbole que l'image impériale. Les enseignes entourent le prince ou sa statue s'il est absent. A partir de Constantin le christme figure au sommet du vexillum, mais il semble n'avoir jamais été que sur l'étendard particulier de l'Empereur et de sa garde; à aucune époque il ne remplaça, à la tête des légions, l'aigle romaine. Celle-ci domine jusqu'au dernier jour les dragons barbares.

Il est à désirer que les monographies du genre de celle-ci se multiplient. Rien ne contribue davantage à éclairer l'histoire, surtout lorsqu'elles sont faites, comme c'est le cas du livre de M. Renel, avec méthode et conscience. E. B.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, *d'après les textes et les monuments*, rédigé sous la direction de Ch. Daremberg, Edm. Saglio et Edm. Pottier. Paris, Hachette, 1904-1905, in-4, 36e fasc. (*Nanus-Olympia*) et 37e (*Olympia-Paries*), contenant 135 et 112 grav. — Prix : 5 fr. le fascicule.

Ce Dictionnaire vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules qui contiennent l'un et l'autre d'importants articles. Signalons dans le pre-

mier un grand nombre d'articles relatifs à la navigation, au droit et aux institutions maritimes, à Neptune, aux Néreides, aux Nymphes, aux Obligations, à l'Oleum, etc. Le second débute par un important article sur les Jeux olympiques. D'autres ont pour objet les Oracles, Orphée, l'Ostracisme, le Palatin, les Panathénées, etc. La publication est poussée avec plus d'activité, les articles sont un peu plus courts que dans les fascicules précédents, mais ils sont toujours rédigés avec le même soin et la même précision. E. B.

Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas. II. *Savonarola und die Feuerprobe.* III. *Bartolomeo Cerretani*, von JOSEPH SCHNITZER. München, Lentner, 1904, 2 vol. in-8 de VIII-175 et LX-110 p. — Prix : 4 fr. 60 le vol.

M. Schnitzer vient de publier coup sur coup deux fascicules de ses intéressantes recherches sur Savonarole. Le premier est consacré à l'épisode le plus dramatique peut-être de la carrière du célèbre dominicain. On sait comment, provoqué à l'épreuve du feu par un franciscain de Santa Croce, il laissa relever le défi par un de ses religieux. Le jour fixé, l'épreuve n'ayant pas eu lieu, par suite du refus des franciscains de laisser le champion dominicain emporter le Saint-Sacrement à travers les flammes, le peuple s'en prit de cet avortement à Savonarole, dont le prestige fut ruiné, dont la chute s'ensuivit presque aussitôt. M. Schnitzer a réuni tous les témoignages relatifs à cet événement ; il les a classés en trois groupes, favorables, hostiles et neutres ; il les compare et les critique. Contrairement à l'opinion qui a prévalu d'ordinaire parmi les historiens, et il croit pouvoir conclure de cet examen que Savonarole n'est en rien responsable de l'avortement de l'épreuve, et qu'il a été, d'un bout à l'autre de cette affaire, victime d'une ténébreuse intrigue. Sa discussion est à coup sûr très érudite et très intéressante. Dirons-nous qu'il a tout à fait éclairci ce difficile problème historique et psychologique ? Il nous semble que la machination qu'il attribue aux adversaires de Savonarole est, nous ne dirons pas trop noire (ils étaient capables de tout), mais trop compliquée et trop hasardeuse. Et d'autre part il leur prête (ainsi d'ailleurs qu'à Savonarole) des sentiments moins complexes et flottants que ceux qu'ils durent avoir en réalité. Son explication suppose que les *arrabbiati*, qui ne pouvaient être sûrs — il le remarque lui-même — que l'épreuve n'aurait pas lieu, n'ont pas compté avec la possibilité d'un miracle en faveur du champion de Savonarole ; c'est beaucoup de rationalisme, peut-être, pour des hommes du XVe siècle, même à Florence (on remarquera qu'il ne s'agit pas de quelques esprits forts isolés, mais de tout un parti). D'autre part, si, comme l'affirme M. Schnitzer, Savonarole n'a pas fait du port de la sainte hostie une condition *sine qua non*, on ne voit pas ce qui empêcha l'épreuve. Il semble probable, non pas

certes que Savonarole ne l'a jamais voulue, mais qu'il y eut chez lui, au dernier moment, une hésitation. Au fond, les adversaires en présence n'ont pas été seulement, ceux-ci de machiavéliques calculateurs, ceux-là des enthousiastes à l'exaltation continue. Les uns comme les autres étaient sujets aux impressions, aux entraînements, aux défaillances ; ils ont été menés par les événements, par la pression populaire, par leurs propres paroles imprudentes, autrement et plus loin qu'ils ne le voulaient et ne le prévoyaient. Ceci dit, encore une fois, sans vouloir contester la valeur du mémoire de M. Schnitzer.

Son autre travail ne mérite que des éloges. Il s'y propose de faire connaître les écrits d'un des plus importants témoins de l'histoire de Savonarole. Issu d'une famille qui avait marqué dès le XIIIe siècle dans l'histoire florentine, et s'était, au XVe siècle, attachée à la fortune des Médicis, Bartolomeo Cerretani a composé, surtout pour l'instruction de ses enfants, une *Histoire florentine* dont le manuscrit original existe à la Bibliothèque nationale de Florence. Souvent utilisée, elle n'a jamais été publiée. Cerretani — M. Schnitzer l'établit — rédigea d'abord, vers 1511, l'histoire de son temps, depuis 1494 ; il y ajouta plus tard l'histoire de sa patrie depuis les origines jusqu'en 1385 ; une lacune d'un peu plus de cent ans sépare les deux parties de son œuvre. La valeur en est très grande pour la période contemporaine de l'auteur. En ce qui concerne spécialement Savonarole, Cerretani, bien que son adversaire se montre modéré et équitable. L'ouvrage était trop long pour que M. Schnitzer pût songer à le publier intégralement ; il en donne du moins, en les reliant par des analyses, les passages principaux.

M. Schnitzer a retrouvé aussi, à la Bibliothèque nationale de Florence, le texte complet, dans une médiocre copie du XVIe siècle, d'un autre écrit de Cerretani, qu'on ne connaissait jusqu'alors que sous une forme remaniée et mutilée. C'est la *Storia in dialogo della mutatione di Firenze*, qui date de 1520 environ. Dans le cadre un peu singulier d'un dialogue (où, entre autres interlocuteurs, figure le célèbre historien Guichardin), on y trouve une espèce de continuation de l'*Histoire florentine* pour les huit années qui suivent le retour des Médicis. Cerretani y apparaît, avec l'âge, bien plus favorable à Savonarole ; il s'y montre aussi passionné pour la cause de la réforme de l'Église, et très au fait du mouvement intellectuel en Allemagne ; il y parle avec admiration d'Érasme et de Reuchlin, et aussi de Luther, alors à ses débuts. Girolamo, l'interlocuteur qui, dans le dialogue, se fait le porte-paroles des *frateschi*, est censé en route pour l'Allemagne, où il est attiré par le désir de faire connaissance avec le réformateur. Si différents que fussent Luther et Savonarole, et si peu fondée que soit la Réforme à revendiquer le grand dominicain, on voit que le premier a commencé par faire illusion aux disciples du second : c'est dans cette mesure qu'il peut en être dit l'héritier.

E. J.

Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par le comte D'HAUSSONVILLE et G. HANOTAUX. T. III. *Madame de Maintenon à Saint-Cyr. Dernières Lettres à Madame de Caylus*, avec une Introduction par le comte d'Haussonville. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de LXXXIX-336 p., avec deux portraits. — Prix : 7 fr. 50.

MM. d'Haussonville et Hanotaux terminent leurs *Souvenirs sur Madame de Maintenon* par la publication des Lettres adressées par cette dernière à Mme de Caylus, pendant sa retraite à Saint-Cyr, après la mort de Louis XIV. A la vérité, ces lettres n'étaient pas inconnues; elles devaient figurer dans la *Correspondance générale*, que la mort de Lavallée a laissée inachevée. Les originaux sont à Londres et font partie de la collection Morrisson, dont le catalogue, non mis dans le commerce, les reproduit presque intégralement. Bon nombre d'entre elles avaient été transcrites par La Beaumelle, avec la liberté que l'on sait. D'autres étaient entrées dans le récit si attachant de M. Geffroy sur *Madame de Maintenon, d'après sa correspondance authentique*. Mais elles paraissent aujourd'hui pour la première fois en leur entier. Quant aux réponses de Mme de Caylus, elles se trouvent dans l'ouvrage de M. Raumié intitulé : *Souvenirs et Correspondance de Mme de Caylus* (Paris, 1881).

La correspondance de Mme de Maintenon avec sa nièce s'étend du 11 septembre 1715 au 28 juin 1718. Ce sont de véritables journaux remplis de nouvelles, de détails de ménage, d'allusions au nouveau régime, de retours sur le passé. Mme de Maintenon a atteint les limites de la vieillesse; elle ne sort guère de sa chambre et de son lit que pour aller à la messe. Les visites lui font peur et elle en reçoit le moins possible, hors celles de Mmes de Caylus et de Dangeau, ses intimes. Pierre le Grand fut le seul personnage important qui força sa porte. Il lui « paroit un très grand homme depuis qu'il a demandé de *ses* nouvelles. » Elle nous raconte elle-même l'entrevue. Elle avait décidé de le recevoir sur son lit, selon la mode de l'époque. « Le Czar est arrivé à 7 heures ; il s'est assis au chevet de mon lit ; il m'a fait demander si j'étois malade ; j'ai répondu que oui ; il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal ; j'ai répondu une grande vieillesse avec un tempérament assez foible. Il ne savoit que me dire et son truchement ne me paroissoit pas m'entendre ; sa visite a été fort courte ; il est encore dans la maison, mais je ne sais où... J'oubliois de vous dire que le Czar a foit un peu ouvrir le pied de mon lit (c'est-à-dire les rideaux) pour me voir ; vous croyez bien qu'il en aura été satisfait. »

Mme de Maintenon lisait beaucoup. Parmi ses lectures, une l'intéresse particulièrement : c'est celle du journal manuscrit et non achevé encore de Dangeau. « J'y apprends, écrit-elle, bien des choses dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. » Et plus loin : « Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amusent très agréablement, c'est dommage qu'il

n'écrive pas aussi bien que nous. » Ayant demandé pour Mlle d'Aumale la permission de prendre des notes, elle mande à sa nièce : « Remerciez bien M. de Dangeau de la permission qu'il me donne sur ses *Mémoires* ; ils sont si agréables que j'ai tout lu... Il m'écrit quatre mots fort galants ; il y avoit longtemps que je n'avois ouï parler de la beauté de mes yeux. » On voit par ces extraits l'intérêt et l'agrément de ces lettres, où Mme de Maintenon fait preuve d'un bon sens toujours infaillible et d'un esprit qui ne vieillit point.

L'*Introduction* de M. d'Haussonville est tout entière consacrée à Mme de Caylus. Elle n'ajoute rien à ce que l'on savait d'elle. Mais il y a plaisir à en entendre parler de nouveau dans un si académique langage.

Le volume est orné de deux portraits du temps, représentant l'un Mme de Caylus en toilette d'hiver, l'autre Mme de Maintenon en prières.

LÉON CHARPENTIER.

Le Drame de Varennes, juin 1791, par G. LENÔTRE, *d'après des documents inédits et les relations des témoins oculaires.* Paris, Perrin, 1905, in-8 de 405 p., avec portraits, plans et dessins inédits. — Prix : 5 fr.

C'est un infatigable chercheur que M. G. Lenôtre : pas un carton d'archives qu'il ne dépouille ; pas un document qu'il ne contrôle ; pas un détail, si minime soit-il, qui lui échappe. Et c'est aussi un admirable metteur en œuvre. De tous ces renseignements qu'il a recueillis, à force de travail, de toutes ces figures qu'il a dessinées, photographiées en quelque sorte, il compose un merveilleux tableau, plein de vie et de couleur, étonnant de relief. On suit les personnages depuis leur première apparition jusqu'à la fin ; on les voit agir, on les entend parler ; on surprend leurs motifs inavoués et leurs intentions secrètes ; on assiste, en un mot, à toutes les péripéties du drame, comme si on l'avait vécu. Mais jamais peut-être M. Lenôtre n'a fait plus complètement preuve de ces qualités maîtresses que dans le volume qu'il a consacré à la fuite de Varennes, au drame de Varennes, comme il l'intitule, et qui, au bout de quelques semaines a déjà eu quatre ou cinq éditions. Rarement d'ailleurs drame plus poignant a été joué dans notre histoire. C'est le dernier effort tenté par le malheureux Louis XVI pour échapper à la prison où le retenait, sous prétexte de constitution à achever, l'Assemblée nationale ; c'est le premier pas vers l'abolition de la Royauté et vers la République, de quelque voile que les constituants aient cherché à déguiser la suspension du Roi. Jamais non plus de plus désintéressés dévouements n'ont plus maladroitement organisé une tentative d'évasion : cette énorme berline affichant, dénonçant la qualité de ceux qu'elle renferme, ces détachements de troupes échelonnés sur le passage, éveillant et ameutant la

curiosité et la défiance populaires, ce prince qui descend de voiture aux relais, parle à l'un, parle à l'autre, sans se préoccuper d'être reconnu. Comment une pareille entreprise eût-elle pu réussir? M. Lenôtre suit la famille royale dans toutes les étapes de cette fuite, dans les espérances du début, dans les angoisses du retour, dans les scènes palpitantes de l'arrestation. Il raconte les faits, reconstitue les lieux, établit les responsabilités, refait, après bien d'autres, mais cette fois d'une façon définitive, le récit du drame. Et ce récit est éclairé de la lumière la plus vive par de très nombreuses gravures (57), portraits des acteurs ou reproductions des lieux témoins des événements. Il y a même le portrait de Léonard, qui emporta en Belgique les bijoux de Marie-Antoinette et les diamants de Mme Élisabeth. Mais quel était ce Léonard? Était-ce le coiffeur attitré de la Reine? Était-ce son frère? A-t-il émigré en 1792? A-t-il été guillotiné le 7 thermidor, avec André Chénier?

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Députés au Corps législatif, Conseil des Cinq-Cents, Conseil des Anciens, de l'an IV à l'an VII. Listes, tableaux et lois, par AUGUSTE KUSCINSKI. Paris, Société de l'histoire de la Révolution française, s. d., in-8 de XIX-419 p. — Prix : 10 fr.

Ce recueil fait suite à ceux que la Société de l'histoire de la Révolution française a publiés antérieurement sur *les Constituants* (par M. Brette), *les Membres de l'Assemblée législative* (par M. Kuscinski) et *les Conventionnels* (par M. Guiffrey). Il était le plus difficile de tous à composer, à cause des irrégularités, des épreuves qu'a subies la vie parlementaire sous un régime qui devait, d'après ses auteurs, « terminer la Révolution. » Dans la lutte permanente que les fondateurs de l'État républicain eurent à soutenir contre l'opinion publique, de l'an III à l'an VII, ils ne purent combattre les volontés du corps électoral qu'à l'aide de mesures violentes ou d'entreprises détournées. De là la réélection imposée des deux tiers, les élections complémentaires faites par les conventionnels, les déportations du 18 fructidor, les Assemblées mères ou scissionnaires des années suivantes; de là aussi la difficulté d'établir aujourd'hui des listes complètes et exactes.

M. Kuscinski a accompli un travail des plus ingrats et des plus méritoires en débrouillant ce chaos. Son volume se compose d'articles de lois ou de décrets, de noms, de dates, le tout classé aussi clairement que possible. A ceux qui travaillent sur cette période encore trop peu étudiée du Directoire, il fournira des renseignements difficiles à retrouver dans les périodiques ou les almanachs de l'époque; chez quelques-uns, il éveillera peut-être des réflexions utiles. En effet, dans

ce temps où l'on se vantait de combattre l'anarchie, quelle anarchie plus complète que celle du monde dit parlementaire ! Une seule fois, au printemps de 1797, les élections s'accomplirent régulièrement ; mais le pouvoir exécutif veillait au maintien du désordre, et la majorité qu'elles amenèrent au Corps législatif fut presque aussitôt brisée au nom du « salut public. » On en vint ensuite à proclamer élus, au nom des mêmes principes, les candidats des minorités. Il y eut même un député (Félix Hamon) qui fut censé siéger plus d'un an, et qui n'existait pas ! « Ce nom, dit M. Kuscinski, ne figure sur le procès-verbal d'élection d'aucun département. Il n'en fut pas moins nommé membre de plusieurs commissions, et ce n'est que dans la séance du 25 ventôse an V que le président déclara qu'il n'y avait pas de député de ce nom. » Quand des dictionnaires et des catalogues contiennent des renseignements de ce genre, ne peut-on pas dire qu'ils donnent des « leçons de choses » dignes de la véritable histoire ? L. P.

Le Mystère de Quiberon (1793-1795), par Ad. Lanne. Paris, Dujarric, 1904, in-18 de xx-418 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est moins une histoire qu'un commentaire de l'affaire de Quiberon, envisagée au point de vue de la thèse dont M. Ad. Lanne est un des plus fidèles apôtres, celle de la survivance de Louis XVII. Après le 9 thermidor, un retour au royalisme s'était déclaré non seulement dans le peuple, mais dans l'armée et même parmi un certain nombre de conventionnels ; l'auteur invoque ici le témoignage de Michelet. Hoche, Canclaux et Tallien étaient entrés dans ce mouvement, et l'expédition de Quiberon avait été combinée par Puisaye et les chouans de Bretagne pour en amener l'explosion. Mais le roi rêvé était Louis XVII, évadé du Temple ; suivant M. Lanne, ni les Vendéens ni les conventionnels ne voulaient de Louis XVIII. Et c'est pour cela que ce dernier s'attache à faire avorter le mouvement. De là les conflits entre Puisaye qui tenait pour le Dauphin, et d'Hervilly et Sombreuil qui avaient les instructions du Régent et de son comité de Paris. De là l'antipathie entre les émigrés et les chouans. De là l'abstention de Charette et tous les tiraillements qui entravèrent la marche des troupes royalistes et firent échouer l'entreprise. De là aussi le revirement de Hoche et de Tallien, qui, voyant l'affaire manquée, eurent peur de se compromettre et, se montrant d'autant plus durs après la défaite qu'ils s'étaient montrés plus conciliants au début, multiplièrent les exécutions, malgré les promesses de la capitulation. M. Lanne soutient en effet, et il nous semble bien que sur ce point il a raison, qu'il y avait eu capitulation et promesse de la vie sauve, tout au moins pour les soldats, à la seule exclusion des chefs ; mais pour le reste sa thèse ne nous paraît pas

soutenable. Comment admettre, sur de simples suppositions et sans preuves évidentes, une machination aussi abominable et aussi invraisemblable que celle qu'il prête non seulement à Louis XVIII, mais au comte d'Artois et aux autres Bourbons? Quant à la thèse elle-même que soutient M. Lanne, celle de l'évasion du Dauphin du Temple, elle a été battue en brèche bien des fois et par les auteurs les plus sérieux. Nous n'avons point à reprendre ici leurs arguments ; nous n'en aurions ni le temps ni la place. Nous nous contenterons d'une simple observation. L'homme qui a été le plus mêlé aux tentatives d'évasion et qui, au dire de l'auteur, aurait réussi à en assurer le succès, est le comte de Frotté. Comment se fait-il que l'écrivain qui s'est fait l'historien et a eu entre les mains tous les papiers de Frotté, M. de la Sicotière, soit précisément l'un des contradicteurs les plus convaincus et les plus convaincants de la croyance à l'évasion ? R. M.

Le Clergé vendéen victime de la Révolution française, *notices biographiques, 1790-1801*, par l'abbé A. Baraud. Luçon, Bideaux, 1904, in-8 de 454 p.

L'histoire du clergé vendéen pendant la Révolution a déjà été entreprise plusieurs fois: M. l'abbé Baudry d'abord, M. l'abbé Pondevie ensuite, ce dernier avec la collaboration de M. Bourloton, l'avaient tentée; M. l'abbé Pondevie même avait réuni plus de neuf cents dossiers. La mort ne lui a pas laissé le temps d'achever l'œuvre, dont quelques chapitres déjà étaient écrits ; M. l'abbé Baraud vient de la reprendre ; espérons qu'il pourra la mener à bonne fin.

Le clergé vendéen a été héroïque, la plupart de ses membres, à l'exemple de leur évêque, Mgr de Mercy, ont refusé le serment à la constitution civile; une partie de ceux qui l'avaient prêté, surpris ou mal éclairés au premier moment, l'a retracté. Un grand nombre ont payé de leur vie cette fidélité à l'Église. Le genre de mort a varié sans doute, et il est facile de le constater dans les nombreuses notices consacrées par M. Baraud à ces confesseurs de la foi. Les uns ont été exilés en Espagne, en Italie, en Angleterre et sont morts sur la terre étrangère, comme le vicaire général Baudouin ; d'autres ont refusé d'émigrer, sont restés sur le sol natal, souvent dans leur paroisse, continuant à visiter les fidèles et à leur administrer les sacrements : de ceux-là beaucoup ont été tués sur les champs de bataille, arrachés de leur cachette, massacrés par les colonnes infernales ; dix-sept ont été fusillés par les Bleus, avec d'Elbée, après la reprise de l'île de Noirmoutier ; quelques-uns, comme l'abbé Gaignet, dans la fatale expédition de Quiberon, d'autres encore, comme l'abbé Bonnet, ont péri dans les noyades de Carrier, engloutis dans le torrent révolutionnaire de la Loire. L'abbé André de Beauregard est monté sur l'échafaud à Paris,

le 8 thermidor, dans la dernière journée de Robespierre. L'abbé Robert de Lézardière a été massacré aux Carmes avec les archevêques d'Aix et de Narbonne. Mathieu de Gruchy, un ouvrier anglais protestant converti au catholicisme et devenu prêtre, a été guillotiné à Nantes, laissant la mémoire d'un saint, de même l'abbé de la Roche-Saint-André, qui fut presque un prophète. Beaucoup ont été victimes de la déportation, à la fin de la Convention d'abord, puis sous le Directoire après fructidor. Et il faut lire dans les souvenirs d'un témoin cité M. l'abbé Baraud, le récit des atroces souffrances qu'ils ont endurées sur les bateaux de transport et que trop souvent couronnait la mort par la fièvre jaune à la Guyane. Quelques-uns en revenaient pourtant, comme l'abbé Jean de Beauregard, destiné à monter sur le siège d'Orléans.

Quoi qu'il en soit et quelque différents qu'aient été les genres de mort, les mérites étaient les mêmes et nous devons remercier M. l'abbé Baraud de les avoir racontés dans ce bel ouvrage. Le premier volume contient les notices de ceux qui sont morts pendant la Révolution, de 1790 à 1801; le second sera consacré aux prêtres qui lui ont survécu et ont occupé un poste dans le diocèse après la Révolution ; nous l'attendons avec impatience. MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Vendée militaire. Portraits, épisodes et récits, par L.-P. PRUNIER. 2e édit. Paris, Haton, 1904, in-8 de XXXI-370 p. — Prix : 4 fr.

C'est une histoire complète de la Vendée militaire que M. Prunier nous a retracée dans ce volume, depuis les premiers soulèvements du père Abraham et de Baudry d'Asson jusqu'à la prise d'armes de Louis de la Rochejaquelein en 1815, jusqu'à l'héroïque défense de la Pénissière en 1832. Ce qu'établit très nettement l'auteur, après Mgr Pie et bien d'autres, c'est que le mouvement vendéen a été un mouvement religieux bien plutôt qu'un mouvement politique. D'Elbée l'a déclaré lui-même : si l'on n'avait pas persécuté les prêtres, la Vendée fût restée tranquille. Elle déposa les armes lorsqu'on lui rendit la liberté de son culte, et lorsqu'en 1815 et 1832 on fit appel à un sentiment politique, elle répondit peu à cet appel. Ce fut avant tout un mouvement populaire, ce furent les paysans qui prirent les armes les premiers, ce furent eux qui forcèrent en quelque sorte les nobles à se mettre à leur tête, et en nommant le paysan Cathelineau leur généralissime, les divers chefs de corps ne firent que rendre hommage au caractère propre de l'insurrection. On n'attend pas de nous que nous refassions ici, même en abrégé, l'histoire des guerres de la Vendée. Tout le monde en connaît les détails, tout le monde sait les noms de ces héros du Poitou, de l'Anjou et de la Bretagne, depuis La Rochejaquelein et Cathelineau jusqu'à Charette, Bonchamps, Stofflet, Lescure, Forestier, Sapinaud, etc.

M. Prunier les met en pleine lumière et raconte leurs exploits et leurs souffrances avec beaucoup de verve et une émotion communicative. Ce ne sont pas les détails circonstanciés des œuvres à longue haleine de l'abbé Deniau ou de Crétineau-Joly ; mais c'est un résumé très clair, très compact et très attachant. Que le distingué auteur nous permette toutefois une critique : il nous paraît trop sévère et même ingrat pour Louis XVIII. Si la Restauration eut le tort d'être trop oublieuse des services rendus par la Vendée, on ne peut lui contester le mérite d'avoir restitué en bien peu d'années, et malgré tant d'obstacles, à la France vaincue et humiliée son rang dans les conseils de l'Europe.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, publié par le chanoine MOREL. T. I. (877-*1216*). Paris, Champion, 1904, in-4 de XII-488 p. — Prix : 25 fr.

Charles le Chauve fonda et dota l'église de Saint-Corneille de Compiègne (v. 876); elle fut desservie par des prêtres séculiers. Mais au XIIe siècle on dut, pour mettre fin à un relâchement scandaleux, les remplacer par des moines; l'abbé Suger reçut la mission d'opérer cette transformation (1150). La nouvelle abbaye devint l'une des plus importantes du royaume ; les Papes la comblèrent de privilèges et les Rois de bienfaits. Ses moines étaient nombreux, ses abbés influents et ses domaines étendus ; elle eut des relations avec les églises du voisinage et les grands propriétaires. On devine dès lors tout ce que les siècles accumulèrent dans ses archives de diplômes et de chartes. Une partie de ces richesses fut transportée à Paris, lorsque la mense abbatiale se trouva unie au nouveau monastère du Val-de-Grâce.

Les historiens du XVIIe et du XVIIIe siècle pénétrèrent dans ce chartrier, ils prirent des copies : quelques pièces furent publiées par eux ; d'autres, plus nombreuses, prirent place dans des recueils restés manuscrits. Deux cartulaires, le blanc et le rouge, compilés au XIVe siècle, nous sont conservés en original ou en copie. M. le chanoine Morel a compulsé ces cartulaires, les copies, les archives et les travaux des érudits qui se sont occupés directement ou indirectement de Compiègne, pour former le recueil des chartes de cette abbaye. Cette publication sera du plus grand intérêt pour l'histoire de l'Ile-de-France; on y trouvera surtout les éléments d'une monographie de ce puissant monastère.

Le premier volume vient de paraître ; il va de 877 à 1216 et ne comprend pas moins de 324 pièces. Celles postérieures à la fondation du monastère sont de beaucoup les plus nombreuses; on y trouve des bulles, et en bon nombre, d'Eugène III, d'Adrien III, d'Alexandre III, de Lucius III, d'Urbain III, de Clément III, de Célestin III, et d'Innocent III. Les diplômes royaux abondent. Les actes de ventes et

d'échanges forment la partie la plus considérable de ce recueil. C'est dans ces documents que l'historien pourra glaner.

Nous ne pouvons que féliciter M. Morel de la méthode : au lieu du sommaire décharné et souvent incomplet dont se contentent la plupart des éditeurs, il fait précéder chaque document du résumé clair et satisfaisant des renseignements qu'il contient. Il donne ensuite une notice où est racontée l'histoire du document, où sont exposées ses particularités. Pour beaucoup de pièces, ces notices sont très courtes; pour d'autres, elles sont très développées et fort instructives : l'éditeur y a condensé le fruit de beaucoup de lectures et de recherches.

Il nous faut attendre, pour porter sur cette œuvre un jugement définitif, que M. le chanoine Morel l'ait terminée; il nous donnera, je l'espère, dans une étude d'ensemble, les constatations que l'examen approfondi d'archives aussi importantes l'a mis à même de faire.

J. Besse.

Le Duché de Mayenne. Aveu du 11 avril 1669, par A. Grosse-Duperon. Mayenne, imp. Poirier, 1904, gr. in-8 de 211 p., avec 3 pl.

Les Chapellenies de Mayenne avant la Révolution, par le même. Mayenne, imp. Poirier, 1904, in-8 de IV-160 p., avec 2 pl.

L'ouvrage de M. Grosse-Duperon sur le duché de Mayenne ne contient pas, comme son titre pourrait le faire croire, une histoire de cette seigneurie, mais la publication d'un aveu rendu au Roi, pour ce duché, par Armand Charles de Mazarin, en 1669. L'aveu renferme la liste des concessions royales, et l'énumération des biens, fiefs et droits seigneuriaux que le duché comporte. En appendice, M. Grosse-Duperon donne : 1° l'indication des hommages rendus aux seigneurs de Mayenne (travail dans lequel je ne vois pas qu'ait été consultée la série Q 1 des Archives nationales, qui doit pourtant contenir des documents de cet ordre) ; 2° des notes sur la juridiction de la *Barre ducale* ; 3° une étude sur les anciens poids et mesures de la région. Les planches reproduisent le portrait du cardinal Mazarin et deux vues de Mayenne au XVIIe siècle.

— Le second volume, que nous devons à la plume du vice-président de la *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, est un recueil de faits, de documents et de noms propres. L'auteur s'est gardé de tout commentaire; il a simplement rangé par ordre chronologique toutes les fondations de chapellenies et fait suivre la relation de chacune des noms connus de chapelains et de l'histoire des biens affectés à la dite fondation. C'est un travail de pure érudition locale, mais tout à fait de nature à nous faire admirer la vie religieuse du XVe et du XVIe siècles, et, par ce côté, capable d'intéresser dans une certaine mesure tous les curieux de l'histoire des mœurs et des idées.

Léonce Celier.

Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle, par l'abbé POULBRIÈRE. Tulle, Mazeyrie, 1894-1899, 2 vol. in-8 de 590 et 662 p.

Archives historiques de la Corrèze (ancien Bas-Limousin). Recueil de documents inédits depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII° siècle, publiés avec notes et commentaires, cartes et planches par C. CLÉMENT-SIMON. T. I. Paris, Champion, 1904, in-8 de 675 p. — Prix : 20 fr.

Le Dictionnaire des paroisses du diocèse de Tulle est en cours de publication dans la *Semaine religieuse* de Tulle. Les notices, parues en 1899, forment les deux premiers volumes ; le troisième, par lequel l'ouvrage se terminera, est en préparation. Ces dictionnaires rendent des services inappréciables : il serait à désirer que tous les diocèses ou départements eussent le leur.

La tâche que M. Poulbrière a entreprise était pleine de difficultés ; les archives départementales de la Corrèze ne sont pas très riches ; et la bibliographie historique de cette partie de l'ancien Limousin ne l'est guère plus, ce qui revient à dire : le travail n'était point préparé comme il l'est en certaines régions par toute une série d'études générales et de monographies. L'auteur était heureusement homme à ne point reculer. Il est depuis longtemps familiarisé avec les sources imprimées et manuscrites. Ses courses à travers tout le diocèse l'ont mis à même d'étudier personnellement les églises et les monuments archéologiques et d'explorer les archives des paroisses, des communes et des familles. Il a fait là d'utiles découvertes. Cette longue préparation fait le mérite principal de son Dictionnaire.

Il commence chaque notice par les détails géographiques ordinaires ; puis il donne les noms latins de la localité et discute, s'il y a lieu, les erreurs qui ont échappé aux historiens ses devanciers. Vient alors l'histoire de la paroisse, du prieuré, de la prévôté, ou de l'abbaye, selon les cas, qui est complétée par la liste des titulaires du bénéfice. Ces listes sont forcément incomplètes. Mais elles marquent un progrès considérable sur ce point. M. Poulbrière fait l'historique des chapelles et couvents situés dans chaque paroisse, des personnages qui l'ont illustrée ; il énumère les hameaux, décrit les monuments et relève les inscriptions. Tels sont les éléments dont se composent les notices. L'auteur ne s'astreint pas à une méthode rigoureuse. Il préfère un certain laisser-aller, qui rend la lecture plus agréable. Ce n'est pas pour déplaire aux abonnés de la *Semaine religieuse* de Tulle. Mais les travailleurs qui auront à utiliser son Dictionnaire eussent préféré un plan plus nettement tracé et un style plus sobre. La confiance que leur inspire l'auteur les dispense de contrôler ses assertions. Ils auraient toutefois éprouvé une réelle satisfaction en lisant à la fin de chaque article une bibliographie qui, tout en les instruisant beaucoup,

les aurait mis à même d'aller puiser aux sources des faits et des indications qui ne sauraient entrer dans le cadre étroit d'un dictionnaire. Ces quelques *desiderata* n'enlèvent rien au mérite du savant travail de M. Poulbrière. Il serait à désirer, je le répète, que tous les diocèses en eussent un semblable.

— M. Clément-Simon s'occupe très activement de l'histoire du Bas-Limousin. Les documents qu'il possède en originaux ou en copies présentent un grand intérêt ; il entreprend la publication des plus importants. La partie du Pouillé de Nadaud, consacré aux paroisses qui forment le diocèse actuel de Tulle, occupe dans ce premier volume une place considérable. Les notes de l'éditeur modifient et complètent souvent les notices des historiens ses prédécesseurs. C'est une source de renseignements à laquelle on est forcé de recourir, même quand on a le *Dictionnaire historique* de M. Poulbrière. Nous ne pouvons énumérer tous les documents inédits publiés par M. Clément-Simon. Il nous suffira d'indiquer les plus importants : une bulle de Grégoire XI (1372), des lettres et ordonnances de Philippe-Auguste, de Louis VIII, de Louis IX, de Philippe le Bel, de Philippe VI, de Charles V, de Charles VII, de Louis XI, rois de France ; un extrait des constitutions d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, un inventaire après décès des effets et joyaux de Françoise de Bretagne (1481), etc. J. Besse.

Le Conflit entre la République et l'Église. *Lettres à un officier français sur la séparation des Eglises et de l'État,* par l'abbé Georges Frémont. Paris, Bloud, 1905, in-8 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avec l'abondance et la chaleur qui attirent tant d'auditeurs autour de sa chaire, l'auteur de ces onze lettres à un officier français essaie d'intervenir en pacificateur dans le conflit qui prend un caractère de plus en plus aigu entre l'Église catholique et la République française. Dégager la République de toute inféodation à de fausses doctrines philosophiques sur la nature et les fins de l'homme, et dégager l'Église, ou plutôt le clergé français, de toute inféodation aux partis monarchistes vaincus, voilà le double objet de ce livre. Il aborde des questions multiples et complexes : essence de la religion catholique et essence du gouvernement républicain ; causes du conflit depuis la révolution de 1789 jusqu'au *Syllabus ;* liberté de l'enseignement ; bienfaits du concordat ; inadmissibilité de toute séparation absolue entre l'Église et l'État, surtout de la séparation telle que l'ont préparée M. Briand et le ministère Combes. Dans son ardent désir de faciliter la christianisation de la République et de dissiper des préventions dont son cœur de prêtre n'a que trop raison de s'attrister, M. l'abbé Frémont accepte parfois trop facilement les opinions qui ont cours dans certains milieux, ou qui ont eu cours. Je songe par exemple à sa condamnation beaucoup trop

sommaire de l'ancien régime qui ne cessa pas, assure-t-on (p. 61) sans d'épouvantables résistances (toujours pas en 1789) ; à l'affirmation que l'entreprise, parfaitement légale, du 16 mai 1877, avait pour objet de renverser la République (p. 280) et qu'alors les adversaires du maréchal de Mac-Mahon ne se présentaient pas comme antichrétiens. Pourquoi justifier avec empressement le système de l'État enseignant (p. 256), comme s'il ne pouvait être critiqué que par des catholiques extrêmes, et comme si un régime d'autonomie, avec un certain concours de l'État, ne pouvait être défendu par des esprits libéraux ? Est-il bien exact de dire, si l'on garde aux mots leur sens ordinaire, que (p. 310) jamais l'Église n'a condamné ni ne condamnera le vrai socialisme ? Ne faut-il pas se faire une idée un peu conventionnelle de la Révolution française pour ne pas comprendre (p. 210) ceux qui parlent d'antagonisme entre celle-ci et le catholicisme ? Mais, en dépit de ces quelques réserves, la thèse fondamentale de l'ouvrage nous paraît absolument juste : c'est qu'il faut se garder de solidariser et de prêter à confondre la cause du catholicisme avec celle de tel ou tel parti politique, très spécialement, ajoute M. l'abbé Frémont, et il n'a pas tort, avec la cause des partis dynastiques. Je ne voudrais pas que l'on solidarisât davantage la foi catholique et la foi républicaine. Ce qui importe avant tout, comme l'indique notre auteur avec clairvoyance (p. 321), c'est que manifestement il apparaisse que le catholicisme n'est en opposition ni avec la science, ni avec les saines libertés de la cité moderne.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Suisse intime. *Étude véridique. Psychologie. Mœurs. Industrie. Politique. Enseignement*, par H. GUTJAHR. Paris, Daragon, s. d., in-18 de 302 p.— Prix : 3 fr. 50.

Dans cette étude de mœurs, dédiée à l'auteur de *Au pays des milliards*, M. Gutjahr (un pseudonyme probablement) s'est proposé d'écrire un livre semblable, dit-il, à celui de M. Victor Tissot. Semblable est peut-être un peu ambitieux ; il est vrai qu'il s'agit de la réalisation d'un rêve ! Mais passons.

L'auteur a pris pour sujet de son étude le pays même de M. V. Tissot, et il trouve qu'il a été bien inspiré, parce que ce sujet est inépuisable. Il s'excuse, par avance, auprès de son modèle, d'observations qui lui paraîtront peut-être un peu vives, en les attribuant au souci de la vérité : il n'a pas plus que lui cherché à faire de l'esprit aux dépens d'un peuple. Et pour nous le prouver tout d'abord, il cite un sixain peu respectueux, bien qu'il ne date pas d'hier :

« On ne voit ni Bernois poli,
Ni Vaudois sobre,
Ni Bâlois probe ;
Du Zuricois la chasteté,
Du Thurgovien l'honnêteté
En Helvétie est rareté. »

Nous ne savons pas si les Allemands ont été, autant que le dit notre homme, reconnaissants à M. V. Tissot des vérités qu'il ne leur a pas ménagées ; mais nous avons des raisons de douter que les Suisses lui réservent, à lui, une égale gratitude. Ils paraissent ne pas goûter fort le « Qui aime bien, châtie bien.» Ce dicton est bon pour d'autres qu'eux.

Voilà pour l'Avant-propos ; les aménités continuent dans le corps du livre. Dans le chapitre premier, sont relevés, en fait de détails psychologiques du Suisse : la petitesse d'esprit, la susceptibilité, l'égoïsme, la rudesse, l'âpreté au gain, défauts qui sont tout particuliers à la race allemande, mais que la continuité des rapports et un certain degré de pénétration ont communiqués aux Romands.

Ces considérations conduisent notre auteur à entrer, au chapitre suivant, dans quelques détails historiques sur la primitive Helvétie, sa pénétration par l'Allemagne qui y introduisit le régime féodal, l'influence du service militaire à l'étranger et le mercenarisme, le particularisme cantonal qui produit l'éparpillement des forces, le besoin de centralisation qui en est la résultante mais qui va jusqu'au radicalisme.

Le troisième chapitre est consacré à l'industrie et au commerce suisse, à l'horlogerie et à la bijouterie, à l'industrie laitière et fromagère, à l'exploitation des étrangers; le quatrième, à la situation politique de la Suisse et à son organisation militaire.

L'étude des institutions politiques et militaires de la Suisse amène M. H. Gutjahr à parler de la haine « que tout bon Suisse entretient à l'égard de l'étranger ». « Une seule chose peut créer momentanément une trève aux dissentiments, aux intrigues, aux petites rivalités et obtenir un rapprochement général : c'est la haine de l'étranger. Qu'il se présente un litige avec une puissance étrangère..., avec l'étranger établi chez eux, tous alors sont d'accord... On étudiera longuement, non pas ce qui serait juste ou légal, mais tous les moyens d'éluder l'engagement pris et la parole donnée. Dans ce cas seulement, il y a unanimité... Tout ce monde, au fond, est convaincu de son immense supériorité sur les autres peuples. » C'est très bien observé ! L'esprit tendancieux et l'arrogance de certains journaux vis-à-vis l'étranger ne lui ont pas échappé non plus. « C'est aussi une façon du Suisse de confirmer sa supériorité. »

Notre observateur prise peu la Suissesse, qu'il estime une compagne bien faite pour le Suisse. « Tous deux sont bien accouplés. Elle est aussi autoritaire et tyrannique avec les autres que son mari l'est avec elle. » Elle tend, du reste, à s'émanciper ... ; « à la campagne comme à la ville, elle commence à ouvrir l'œil sur les conditions d'infériorité qui lui sont faites par son seigneur et maître ... La même énergie qui se traduit chez l'homme en ce qui concerne son intérêt commence à

animer la femme en Suisse. » L'argent étranger joue, paraît-il, un grand rôle dans cette transformation des mœurs.

Tels sont les objets traités dans le cinquième chapitre. Dans le sixième et dernier, où il est question de l'enseignement en Suisse, de l'instruction publique en général, des Universités et des étudiants, on ne trouve rien de bien nouveau, ni de bien saillant. L'auteur, qui en a fini avec son programme : psychologie, mœurs, industrie, politique, enseignement, semble poser la plume à regret et termine par un hors-d'œuvre sur la Suisse pittoresque, où apparaissent, on ne sait trop pourquoi ni comment, Alexandre Dumas et Victor Hugo.

J. Meynier.

Un Chancelier au XVe siècle. Nicolas Rolin (1380-1461), par Arsène Périer. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 392 p. avec pl. — Prix : 7 fr. 50.

La figure de Nicolas Rolin, le chancelier de Philippe le Bon duc de Bourgogne, le fondateur de l'hospice de Beaune, méritait d'être étudiée et mise en relief. C'est à lui en effet que la Bourgogne dut en grande partie l'éclat dont elle brilla au xve siècle. Attaché à son prince, il le suivit fidèlement pendant un demi-siècle, et l'on peut dire que pendant tout ce temps il tint un des premiers rôles sur la scène politique de l'Europe.

Nicolas Rolin naquit à Autun en 1380, dans l'hôtel où est installée actuellement la Société éduenne. Après avoir fait ses premières études dans cette ville, il vint d'abord à Dijon, puis alla à Paris, où il se distingua comme avocat au Parlement. Devenu conseiller de Jean-sans-Peur, il fut, quelques années après l'assassinat de ce prince, nommé chancelier de Bourgogne par Philippe le Bon (3 décembre 1422). A partir de cette date il se trouva intimement mêlé au gouvernement de la Bourgogne et devint le bras droit du duc pour toutes les affaires importantes. Aussi son crédit fut grand à la cour de Philippe le Bon et sa fortune s'accrut dans des proportions considérables. Mais, comme on le voit très fréquemment à cette époque, de telles richesses et un tel pouvoir lui suscitèrent des ennemis, et vers la fin de sa vie il tomba en disgrâce. L'hôpital de Beaune qu'il fonda dans les dernières années de son existence perpétue sa mémoire autant que les actes de son gouvernement. Il mourut à Autun le 18 janvier 1461 et fut inhumé dans l'église Notre-Dame de cette ville.

Le volume que M. Périer a consacré à cette grande figure du xve siècle est un ouvrage de seconde main, fait non d'après des documents originaux mais d'après les nombreux travaux déjà publiés sur cette période. Il est néanmoins intéressant et fait bien connaître ce personnage qui tient une si grande place dans l'histoire de la Bourgogne à la fin du moyen âge.

J. Viard.

Un Acteur caché du drame révolutionnaire. Le Général Choderlos de Laclos, auteur des « Liaisons dangereuses » (1741-1803), *d'après des documents inédits*, par Émile Dard. Paris, Perrin, 1905, petit in-8 de IX-516 p. avec un portrait. — Prix : 5 fr.

Lettres inédites de Choderlos de Laclos, publiées par Louis de Chauvigny. 2e éd. Paris, « Mercure de France », 1904, in-12 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par une singulière coïncidence, deux volumes intéressants viennent d'être consacrés, à peu près en même temps, à la mémoire d'un homme bien oublié aujourd'hui, mais qui a eu son heure de célébrité, Choderlos de Laclos. L'un de ces volumes émane de la famille ; ce sont des *Lettres inédites ;* l'autre est dû aux recherches laborieuses et consciencieuses de M. Émile Dard. Tous deux nous révèlent un Laclos ignoré ou tout au moins peu connu. On savait qu'il était l'auteur d'un roman immoral, qu'il avait été l'un des acteurs les plus habiles de ce que Montjoie appelait la « Conjuration d'Orléans. » Mais on ne lisait plus le roman, et le rôle du conspirateur avait été tellement enveloppé de mystère qu'on n'en soupçonnait pas la portée. Il apparaît complètement aujourd'hui. L'auteur des *Liaisons dangereuses* avait d'abord servi dans une arme savante, dans l'artillerie ; il s'y était même distingué et avait été l'un des plus actifs collaborateurs du marquis de Montalembert. Mais il était aigri de sa situation subalterne qui paraissait sans issue et le livre même qui fit sa réputation était destiné moins peut-être à amuser qu'à battre en brèche l'ancien régime qu'il détestait. Ses ardeurs révolutionnaires éclatèrent tout à fait lorsque après avoir donné sa démission, il fut attaché à la Maison d'Orléans. C'est lui qui organisa toutes les intrigues ayant pour but de remplacer la dynastie régnante par la branche cadette. C'est lui qui contribua le plus à pousser le malheureux chef de cette branche dans la voie qui devait le conduire au régicide et à l'échafaud. M. Dard donne sur cette organisation révolutionnaire les détails les plus circonstanciés et les moins connus, empruntés à des documents inédits, aux sources les plus authentiques, aux diverses archives de la Guerre, des Affaires étrangères, aux papiers de la Société des jacobins, etc. Il éclaire surtout d'un jour tout nouveau la mission assez mystérieuse, imposée par La Fayette au duc d'Orléans, après les événements d'octobre 1789 et qui n'était qu'un exil déguisé en Angleterre. C'est Laclos encore qui fut l'auteur de la pétition pour la déchéance du Roi au retour de Varennes, laquelle aboutit à la fusillade du Champ-de-Mars le 17 juillet. Il faut lire aussi dans le livre de M. Dard l'amusant récit des rivalités de Laclos avec Mme de Genlis, le premier mettant en avant le duc d'Orléans, la seconde poussant le duc de Chartres.

N'ayant pas réussi dans la politique, l'auteur des *Liaisons dangereuses*

rentra dans le militaire; il était à Valmy, puis à l'armée des Pyrénées. Plus tard, après une détention dont il ne fut délivré que par la chute de Robespierre, il fut attaché à l'armée du Rhin sous Moreau, qui l'appréciait fort, puis à l'armée d'Italie avec Brune et Marmont; c'est là qu'il fut emporté par la dysenterie, à Tarente. Il semble bien, d'après les documents publiés par M. Dard, que ce conspirateur émérite était en même temps un officier de valeur. Mais le plus piquant, c'est que l'écrivain qui, dans un trop célèbre ouvrage, avait peint le libertinage le plus répugnant et le plus corrupteur, était, dans la vie privée, un homme d'intérieur simple et affectueux, aimant passionnément sa femme et adorant ses enfants. Malheureusement ses vertus n'étaient que pour sa famille; son roman était pour le public.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Nicolas Francin, évêque constitutionnel de la Moselle, par J. FLORANGE. Paris, Champion, 1905, in-4 de 174 p., avec 2 portraits. — Prix : 8 fr.

L'auteur se trouve être le petit-neveu de l'ancien évêque de la Moselle. A l'aide de documents de famille, grâce à des recherches patientes et judicieuses, en recourant enfin aux inépuisables archives de M. Gazier, inépuisables non moins que son obligeance, il a pu faire revivre la physionomie très caractéristique d'un personnage qui représente bien la mentalité moyenne des chefs de l'Église constitutionnelle.

Nicolas Francin, issu d'une famille bourgeoise, était un bel homme, bon vivant, suffisamment instruit, sans être exceptionnellement doué, attaché à ses devoirs, aimé de ses paroissiens et imbu de tous les préjugés de son temps : par suite de démêlés avec l'abbaye de qui relevait sa paroissse, il appartenait au parti des mécontents, et il s'enrôla dans les rangs des constitutionnels. A cause de sa parfaite honorabilité, il fut choisi comme évêque et fut sans doute surpris de succéder dans la cathédrale de Metz à M. de Montmorency-Laval. Il prit au sérieux son rôle, mais ne tarda pas à en connaître les amertumes : les assermentés n'étaient qu'une fraction du clergé messin, et, après avoir prêté serment, un peu à la légère, beaucoup de prêtres se rétractèrent: parmi les fidèles l'évêque assermenté trouva les mêmes divisions et dut reconnaître que les meilleurs n'étaient pas tous avec lui. D'autre part le parti révolutionnaire, de plus en plus audacieux, montrait chaque jour plus d'hostilité à la religion, même représentée par les « jureurs. » De concession en concession, Francin arriva à ce point où il n'y avait plus qu'à choisir entre l'apostasie et la persécution, et il suivit la voix de sa conscience: par un raffinement de cruauté, on l'envoya dans une prison lointaine, en Auvergne, et il fut

traité avec une véritable cruauté: il y contracta des infirmités qui eurent raison de sa florissante santé. Remis en liberté en 1795, il reprit ses fonctions sous la direction de Grégoire et fit ce qui était en lui pour rendre quelque vie à son Église; mais il avait contre lui le scandale de ses anciens collaborateurs, les efforts des insermentés que le voisinage de la frontière rendait plus entreprenants et que le peuple rappelait de ses vœux. Francin, dénué de ressources, mal secondé, atteint d'hémiplégie, découragé, donna sa démission en 1801 et l'évêque concordataire de Metz, rendant justice à ses vertus, le nomma curé d'une des paroisses de la ville ; mais, au bout de quelques mois, il succomba aux infirmités contractées dans sa prison et aux fatigues qu'il s'était imposées pour faire ce qu'il regardait comme son devoir de pasteur.

M. Florange, numismate sagace et érudit, a apporté dans cette étude la préoccupation d'être vrai: sans écouter la voix du sang, il a cherché à donner de son héros un portrait conforme à ce que lui apprenaient les documents: il ne l'a fait ni plus beau que nature, ni plus laid ; en tout cas il a bien mérité de la science historique. P. Pisani.

Mémoires du comte Valentin Esterhazy, avec une Introduction et des notes par Ernest Daudet. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de LI-360 p. avec planches. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ces *Mémoires* appartient, on le sait, à l'une des plus grandes maisons de Hongrie. Son trisaïeul, palatin du royaume, avait été fait prince du Saint-Empire par Léopold Ier ; mais son grand-père, Antoine Esterhazy, d'une branche cadette, ayant pris le parti des mécontents ralliés autour de Ragockzy, avait été proscrit par l'empereur Joseph Ier : passé sans ressources de Turquie en France, Valentin-Joseph, fils d'Antoine, reçut du comte, plus tard maréchal de Berchény, son compatriote et son parent éloigné, proscrit aussi, une compagnie dans le régiment des hussards de ce nom, formé d'émigrés hongrois. Lui-même, en 1735, obtint du Roi un régiment qui porta son propre nom. En garnison dans les Cévennes, il épousa, en 1740, Philippine de la Nougarède-Lagarde ; il mourut, dès 1743, d'un coup de soleil, quelques jours après la bataille de Dillingen, où il s'était distingué.

Valentin-Joseph laissait un fils, le comte Valentin, né en 1740, et une fille, née en 1741, reçue à Saint-Cyr en 1749. Sa veuve se trouvait dans une situation de fortune très difficile. Le pieux comte de Berchény, alors grand écuyer du roi Stanislas, fut pour le fils, comme il avait été pour le père, un admirable instrument de la Providence : il fit d'Esterhazy le septième de ses enfants — il en avait eu une quinzaine; — il lui donna une lieutenance, puis une compagnie dans son régiment, devenu la propriété de son fils aîné. Esterhazy servit pendant la guerre de Sept ans : les archives du ministère le représentent comme un

excellent officier. Mestre de camp du régiment de Turpin, plus tard de Chamborant (1761) ; colonel de la légion royale (1762), il est appelé à Vienne par le prince, chef de sa famille, qui lui constitue une honorable pension ; peu s'en faut alors qu'il ne passe au service de l'Empereur. De retour en France, il y obtient la propriété d'un second régiment de son nom (1764) ; nommé brigadier et chevalier de Saint-Louis (1770), Choiseul le charge de porter à l'ambassadeur du Roi, à Vienne, le portrait du Dauphin, destiné à l'archiduchesse Marie-Antoinette. Sous le nouveau règne, il jouit, autant de la part du prince que de celle de la Reine, de la plus grande faveur : il fut de leurs plus intimes familiers. Louis XVI le fit maréchal de camp en 1780, gouverneur de Rocroy en 1782, chevalier du Saint-Esprit en 1783, membre du Conseil de la guerre en 1787.

En 1784, âgé de 44 ans, le comte Valentin Esterhazy avait épousé, à Paris, la fille unique du comte de Hallwyl, d'une des plus nobles familles originaires de l'Argovie, et fort riche, avec laquelle il vécut très uni. En 1790, il quitta la France qu'il ne revit jamais ; la Révolution lui inspira de justes sentiments de dégoût et d'horreur. Après s'être employé en vain à l'évasion de la famille royale, il se mit à la disposition du comte d'Artois, qu'il accompagna à Vienne et à Pilniz. L'électeur de Cologne lui montra le peu qu'on devait attendre de l'empereur Léopold, son frère : « C'est un homme, lui confia ce prince, qui ne sait pas dire non, mais qui ne sait pas dire oui. »

Le comte Esterhazy fut ensuite le représentant des princes auprès de Catherine de Russie, qui fut seule à reconnaître le comte de Provence en qualité de Régent, en 1793. Cette princesse lui donna, en Pologne, de belles terres, qui avaient été confisquées à la mode russe, et que lui reprit ensuite le tzar Paul, pour lui en donner d'autres peu après, où il vécut en paix de 1797 jusqu'à sa mort, en 1805.

M. Daudet nous fait espérer la publication de la correspondance de ce personnage, dont l'intérêt promet d'être plus considérable pour l'histoire, en ce qui regarde surtout la cour de Russie, que celui des présents *Mémoires*, où l'auteur garde, sur la Cour de France, une réserve qu'on souhaiterait qu'il eût plutôt observée au sujet d'une intrigue galante avec la toute jeune fille de son bienfaiteur et père adoptif.

Certaines lettres de Marie-Antoinette, publiées dans l'*Introduction* (p. XXXII-XXXV), sont assez suggestives, touchant le comte de Fersen.

L'*Introduction* de l'éditeur ajoute à la valeur de ces *Mémoires*, dont l'annotation est pourtant insuffisante, et à la suite desquels manque une table alphabétique des noms de personnes.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

CORRESPONDANCE

En réponse à un passage de l'article sur le livre de M. l'abbé G. Bertrin intitulé : *Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons*, paru dans le *Polybiblion* de septembre dernier (p. 253-255), et dans lequel M. Lasserre a été visé, Mme Lasserre, sa veuve, nous demande l'insertion de la lettre suivante que lui a adressée Mgr Isoard ; elle est extraite de la *Revue du diocèse d'Annecy* du 3 août 1900.

« Évian, 28 juillet 1900.

« Madame,

« Je considère comme un devoir de vous adresser et de rendre publique la lettre que je me proposais d'écrire à M. Henri Lasserre, le jour même où il a plu à Dieu de rappeler à lui ce sien serviteur.

« On annonçait depuis une vingtaine d'années la publication d'une histoire vraie et authentique de Notre-Dame de Lourdes, des apparitions de la Très Sainte Vierge à Bernadette et de l'établissement de la dévotion à ce sanctuaire. Cette publication vient d'être entreprise par la Revue qui a pour titre *Études religieuses*, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Il m'a toujours paru bien singulier que l'on eût attendu pour faire cette publication la mort des deux témoins, Bernadette et le Curé de Lourdes, M. Peyramale. On a encore attendu la mort de la plupart de ceux qui avaient connu ces deux témoins et qui, à un titre quelconque, étaient nommés dans le livre d'Henri Lasserre. Chacun sait que jusqu'au dernier moment Bernadette et M. Peyramale ont en toute occasion attesté l'entière exactitude du récit de l'historien de Lourdes. Je dirai ce que je tiens, à cet égard, de M. Peyramale.

« Je me trouvais dans son presbytère, en 1868 ou 1869. Il me montra un passant et me dit : Voilà le fils de M. ***, dont il est souvent parlé dans l'histoire du Sanctuaire. — Je dis alors : Quelques-uns pensent que M. Lasserre (que je ne connaissais pas encore) a orné et agrémenté ses récits. — M. Peyramale me répondit ces propres paroles : Le livre « de Lasserre est une photographie. Il l'a écrit dans cette chambre où « nous sommes, et où il a passé huit mois. L'Évêché de Tarbes lui avait « communiqué toutes les pièces ; il a pu voir et entendre tout le « monde. »

« Je sais, d'autre part, que Bernadette a, par ses lettres à M. Lasserre, constamment appuyé et garanti que tout dans le premier historien était la vérité vraie, la vérité pure et simple. »

« Madame, je remercie Dieu avec vous de la grâce qu'il a faite à ce digne et cher défunt lorsqu'il l'a choisi pour faire connaître l'une des grandes miséricordes accordées à ce siècle.

« Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments de respectueuse et bien douloureuse condoléance.

« † Louis, *Évêque d'Annecy.* »

BULLETIN

Les Péchés capitaux en histoires, par J.-M. A. Abbeville, Paillart, s. d., gr. in-8 de 239 p., avec grav. — Prix : 1 fr. 50.

Nous avons déjà eu l'occasion de donner notre appréciation sur cette série d'ouvrages dont le présent volume n'est qu'une partie et non la moins importante. Elle est destinée à faire beaucoup de bien dans les milieux populaires qui sont sensiblement plus impressionnés par les exemples que par les plus beaux et les plus solides raisonnements. Cependant, qu'il nous soit permis de conseiller à l'auteur de faire la part de plus en plus restreinte aux exemples anonymes : les X., Y., Z ne sont plus guère de mise aujourd'hui. L'Histoire sainte, le Nouveau Testament, l'Histoire de l'Église et autres sources religieuses, comme les *Annales des missions*, même l'histoire profane, sont assez riches en documents précis pour qu'on n'ait pas à employer des sources anonymes dont le contrôle est impossible la plupart du temps. A ce système, l'ouvrage, qui aura, nous le croyons, plusieurs éditions, gagnera singulièrement en valeur documentaire. Cette allure ne devra pas empêcher M. J.-M. A. de parer ses récits de son style attrayant, nécessaire pour le public auquel il s'adresse spécialement.

L. Robert.

L'Athéisme réfuté par les grands hommes et les hommes de science. *Coups de ciseaux à travers les ouvrages des plus grands écrivains,* par E. Ménage. Paris, Lethielleux, 1904, in-18 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Coups de ciseaux, donnés un peu à tort et à travers, et pas toujours dans les meilleurs endroits : tel est ce livre, dont les bonnes intentions méritent d'être louées. Ces coupures sont distribuées en sept chapitres intitulés : L'Épreuve de la vie ; les Pauvres Gens ; les Professions de foi ; les Grandes Douleurs morales ; Amour divin ; les Grandes Amours ; Nouvelle Série de professions de foi. Ces titres n'indiquent pas un plan mais une distribution faite un peu au hasard et sans aucune suite logique des citations relevées par l'auteur au cours de ses lectures. Beaucoup de ces citations sont insignifiantes et sans intérêt ; car de prononcer, sans y penser, le nom de Dieu, cela ne peut suffire à constituer un témoignage intéressant pour les croyances chrétiennes. Je trouve une fois le mot *ciel* dans une pièce de quarante vers de Mme Struman-Picard, une fois le mot Dieu, *Dieu nous envoie*, dans une pièce de soixante-douze vers de l'aimable poète Jacques Normand, qui ne s'est pas douté, certes, qu'il faisait ce jour-là une profession de foi chrétienne. Dans le célèbre sonnet d'Arvers, il y a aussi le nom de Dieu, « Dieu l'a faite douce et tendre », et cela suffit pour qu'il soit aussi appelé en témoignage. Il n'est pas jusqu'à ce polisson de Béranger qui ne soit mentionné, non parce qu'il a manifesté à la fin de sa vie des sentiments chrétiens, ce qui aurait valu la peine d'être rappelé, mais parce qu'il a eu l'aplomb d'écrire à un brave abbé : « Je ne me rappelle rien dans ma vie dont j'aie à rougir devant Dieu. » Eh oui ! Béranger a écrit cette phrase, et nous avons là un bon billet ! Le procédé, et j'en pourrais citer d'autres exemples, me paraît assez naïf. A côté de beaucoup de choses insignifiantes, le livre contient d'ailleurs quelques bonnes pages. Édouard Pontal.

Lettres à Alexis, *histoire sentimentale d'une pensée*, par MÉCISLAS GOLBERG. Paris, éditions de *la Plume*, 1904, in-18 de 187 p.

Douze lettres, je pourrais dire douze méditations morales, quelques-unes assez peu morales, qui peuvent servir de thèmes à une sorte de retraite mensuelle, mais une retraite où le souci du salut éternel n'a aucune place. L'auteur, en effet, distribue ses lettres par mois : en janvier il nous entretient de la sagesse; en février, de l'amitié; en mars, de la solitude; en avril, où le printemps s'éveille, de l'amour; en mai, le mois des fleurs, de la beauté; en juin, du bien; en juillet, de la destinée; en août, de l'orgueil; en septembre, de la passivité; en novembre, d'un silence intime; en décembre, de la mort. Quant au mois d'octobre, c'est là que l'auteur a placé sa lettre d'adieux. Tout cela est d'une jolie tenue littéraire, mélancolique, et d'ailleurs assez vide. Stendhal, me semble-t-il, et d'autres aussi, ont passé par là, et il serait assez difficile d'en tirer une conclusion pratique pour la bonne orientation et le bon gouvernement de la vie. Il sera, je ne dis pas seulement meilleur, mais bien plus utile de lire simplement le catéchisme.

ÉDOUARD PONTAL.

La Cuisine, l'hygiène et la table, ouvrage publié sous la direction de Mme ADELINE RAYMOND et contenant plus de mille recettes, les règles du service et du savoir-vivre. Paris, Librairie de Paris (Firmin-Didot), s. d., in-18 de xv-520 p. — Prix : 4 fr.

Une « Préface des éditeurs » explique admirablement ce qu'est le présent ouvrage. Après avoir rappelé que l'enseignement ménager fréquemment « se résume en de gros livres bourrés de digressions et de formules scientifiques », dont la valeur ni l'utilité ne sont d'ailleurs méconnues, les éditeurs expriment l'avis qu' « entre ces publications et les anciens livres de cuisine, un vide restait encore et devait être comblé par un livre courant, moderne,... répondant aux nouvelles exigences et tenant compte des nouvelles ressources de la vie contemporaine,... faisant la juste part entre la science trop ignorée autrefois et l'expérience pratique trop dédaignée aujourd'hui. »

De là le volume que nous présentons à nos lecteurs. « Nous avons tenté, poursuivent les auteurs de la Préface, de mettre d'accord le savant et la ménagère, et, pour obvier aux incompétences et aux omissions, le livre a été divisé en autant de parties distinctes qu'il nous a semblé utile, et chaque partie, parfois même chaque chapitre, confié à un spécialiste en la matière. Un architecte s'est chargé d'installer votre cuisine, votre office, etc., un vigneron émérite de visiter votre cave. Le chimiste et le médecin ont veillé à l'achat des denrées, aux régimes à suivre, à l'alimentation des malades, pendant que le boucher nous autorisait à faire chez lui un peu d'anatomie, que le maître d'hôtel nous initiait au découpage, que le cuisinier, après avoir résumé pour nous les principes de son art, composait nos menus pour toute saison et toute occasion, et nous communiquait ses recettes les plus pratiques et les meilleures. Cette collaboration de gens du métier devait être complétée par celle des gens du monde; car le tout n'est pas de tenir son ménage, il faut encore tenir sa maison; la salle à manger confine à la cuisine, et le salon à la salle à manger. Aux règles du service de table, aux conseils sur l'organisation des dîners, nous avons donc ajouté un chapitre de savoir-vivre, rédigé avec une exactitude et un soin assez rares en pareille matière. »

Une ample table alphabétique, qui permet de trouver facilement les ren-

seignements dont l'on a un besoin immédiat, complète ce livre utile de très heureuse façon. ER.-CH. G.

La Querelle des images (VIIIe-IXe siècles), par LOUIS BRÉHIER (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-12 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

Excellent résumé de l'histoire de la célèbre querelle. M. Bréhier, en historien doublé d'un archéologue, en recherche d'abord les origines lointaines et montre comment, de longue date, « le problème [du culte des images] troublait bien des consciences. » Il en retrace ensuite les phases de façon très précise ; elles sont déterminées surtout par les revirements de la politique impériale, hostile, puis favorable, puis de nouveau hostile au culte des images. Plus personnels peut-être sont les chapitres V : *Le Parti iconoclaste, ses éléments, ses doctrines, sa tentative de réforme artistique* ; et VI, *le Parti des images, ses doctrines théologiques et artistiques*. Un dernier chapitre étudie la répercussion de la crise en Occident ; une bibliographie termine l'ouvrage.

Il faut féliciter les éditeurs et directeurs de cette collection de lui donner de plus en plus un caractère scientifique. J.

Les Gaîtés de l'année (1904), par GEORGES ROCHER. Paris, Henry Paulin, s. d., in-18 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mois par mois, de janvier à décembre, M. Georges Rocher nous détaille les gaîtés de l'année 1904. Nos lecteurs ne seront pas trop étonnés, si je leur dis que, par ces temps de tristesses et de hontes, je goûte peu cette façon uniformément plaisante de regarder la vie qui passe et le temps qui s'en va, ne laissant hélas ! du moins à ceux qui ne l'aperçoivent pas à travers l'atmosphère artificielle du boulevard, que d'assez vilains souvenirs. M. Rocher a d'ailleurs de l'esprit, de cet esprit qui court les rues, mais que tout le monde ne rencontre pas, et ses petits croquis, écrits au jour le jour et déposés sans doute dans quelque journal parisien, qui fait profession de rire de tout, ne sont pas ennuyeux à regarder, quand on n'a pas autre chose à faire. ÉDOUARD PONTAL.

Cens et rentes dus au comte de Poitiers à Niort au XIIIe siècle, publiés d'après un manuscrit des Archives nationales et précédés d'une Introduction et d'un état de Niort au XIIIe siècle, par HENRI CLOUZOT. Paris, Champion, 1904, in-8 de 71 p. — Prix : 3 fr.

Ce censier, conservé aux Archives nationales, dans le Trésor des chartes, n'est point daté. M. Henri Clouzot y voit, non sans raison, un acte émanant de la chancellerie d'Alphonse de Poitiers, dont la rédaction peut être placée entre les années 1261 et 1271. Le document lui-même a fourni à l'éditeur les éléments qui lui ont permis de dresser un état fidèle de la ville de Niort à cette époque. Son port, creusé sur les rives de la Sèvre, est très fréquenté ; le trafic du vin et de la laine y est actif ; la rivière met la ville en communication avec les Marais d'une part et la Vendée de l'autre. Le château, construit par les Plantagenet, est une forteresse très sûre qui abrite une garnison ; Niort est en outre protégé par un mur d'enceinte, derrière lequel vit une population nombreuse. Les faubourgs sont assez habités. On y trouve les églises de S. Maurice, de S. André, de S. Blaise,

de S. Gaudent et l'église du château, les prieurés de Notre-Dame, qui dépendent de S. Florent de Saumur, et de Saint-Gaudent dans l'intérieur de la ville, ceux de S. Martin et de S. Étienne, hors des murs d'enceinte, le couvent des cordeliers, les aumôneries ou hôpitaux de Beauchamp et de S. Jacques, la halle construite en 1259 et 1260. Les habitants se livrent à des métiers divers et font un commerce actif. Les Juifs, en général banquiers ou orfèvres, quittent Niort vers la fin du XIIIe siècle.

Le travail de M. Clouzot a été préparé avec soin. Les notes, qui accompagnent le texte du censier, et l'Introduction témoignent de l'étendue de ses recherches dans les sources imprimées et manuscrites. J. BESSE.

The Political History of Virginia during the Reconstruction, by HAMILTON JAMES ECKENRODE. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 128 p.

Les historiens américains désignent sous le nom de « période de reconstruction » la période qui suivit la guerre de Sécession, et au cours de laquelle une série d'administrateurs intelligents travailla avec persévérance et habileté à panser les plaies causées par la lutte qui avait armé l'un contre l'autre le Nord et le Sud de la Confédération. Certes, les efforts ne furent pas toujours heureux, et parfois même de véritables erreurs furent commises, comme le prouve la lecture des nombreux ouvrages consacrés à l'étude plus ou moins approfondie de la « période de reconstruction »; c'est là ce que démontre aussi la lecture de la consciencieuse monographie de M. Hamilton James Eckenrode, qui comble une lacune de la littérature historique pour cette partie de l'histoire américaine. Bien qu'elle laisse systématiquement de côté les points de vue social et économique, et s'occupe exclusivement du point de vue politique, cette importante étude montre bien aussi, non seulement comment la restauration de la Virginie est due à l'entente des conservateurs et des républicains contre les radicaux avancés, mais encore comment fut assurée aux nègres de l'État, par la constitution de 1868, la plénitude des droits civiques et civils. Ainsi le travail de M. Eckenrode est un utile complément bibliographique et positif de l'ouvrage de Mme Kate Brousseau sur *l'Éducation des nègres aux États-Unis*, aussi bien que des volumes consacrés à l'étude politique de la « reconstruction. » — A la suite de la monographie de M. Eckenrode se trouvent (sous une pagination spéciale de 70 pages) quatre sermons laïques d'Amos Griswold Warner, qui fut de 1886 à 1888 étudiant, puis en 1892-1893 lecteur à l'Université Johns Hopkins, et qui mourut au début de l'année 1900. Une bibliographie des articles publiés par Amos Griswold Warner termine cette plaquette (*Lay Sermons*, par Amos Griswold Warner), dont l'auteur a surtout cherché, dans ses sermons, à montrer à des étudiants plongés dans des recherches scientifiques et imprégnés des méthodes rigoureuses, comment d'un travail scientifique même se dégage un sentiment religieux.

H. F.

L'Œuvre de la propagation de la foi. *Ses origines, ses commencements, ses progrès*, par ALEXANDRE GUASCO. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Nul n'était mieux qualifié pour écrire cette histoire que M. Guasco qui, depuis tant d'années, dirige à Paris le secrétariat de cette grande œuvre. Composé sur des documents de première main, ce travail contient des ren-

seignements de haut intérêt sur la propagande catholique au cours du siècle dernier. Après un regard dans le passé où se devinent les premiers linéaments de l'œuvre, l'auteur nous fait assister à sa naissance à Lyon et nous fait faire connaissance intime avec les premiers vaillants chrétiens qui en dirigèrent les destinées. L'œuvre s'organise, elle prospère, elle s'étend, bénie par les Papes et les évêques et subissant aussi les contradictions que rencontrent inévitablement sur leur route les œuvres de Dieu. Le dernier chapitre nous montre la progression des recettes, les libéralités dont l'œuvre a bénéficié et l'héroïsme des missionnaires envoyés par elle sur les plages les plus lointaines et les plus ingrates pour accomplir les conquêtes de Jésus-Christ. La situation des missions est indiquée dans les dernières pages et nous amène à remercier Dieu « d'avoir suscité dans notre pays, si riche en dévouements de toutes sortes, en élans généreux, la grande œuvre qui a contribué à réaliser tant de bien. » De cet exposé l'auteur — et il a bien raison — tire une conclusion d'encouragement et d'espérance.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Eugène Veuillot, frère de l'illustre écrivain Louis Veuillot, et son successeur à la direction du journal *l'Univers*, est mort, à Paris, le 18 septembre, à l'âge de 87 ans. Né à Boynes (Loiret), le 5 octobre 1818, M. Louis-Eugène VEUILLOT fut, dès l'âge de deux mois, amené à Paris où ses parents venaient se fixer, et à treize ans il commença ses études classiques. A peine les avait-il terminées qu'il partait pour Périgueux afin d'y rédiger le *Mémorial de la Dordogne*, où il succédait à son frère. Bientôt cependant il revenait à Paris où une place de rédacteur au ministère de l'intérieur lui avait été ménagée. Toutefois son goût pour la presse ne lui permit pas de conserver ces fonctions. Aussi le vit-on repartir pour la province et aller prendre à Angers la direction du *Journal de Maine-et-Loire*. Mais son frère ne tardait pas à le rappeler à Paris et, au commencement de 1844, il lui donnait une place à ses côtés dans la rédaction de *l'Univers*. Des lors la vie de M. Eugène Veuillot se confond avec celle de ce journal. Pendant la suppression de ce dernier sous l'Empire, de 1860 à 1867, il devint le correspondant de divers journaux étrangers et se consacra surtout à la direction de la *Revue du monde catholique*. Lorsque, en avril 1867, *l'Univers* put reparaître, il fut le bras droit de son frère dans la réorganisation de son journal, qui allait de nouveau jouer un rôle si important. Après la mort de Louis Veuillot en 1883, il en devint le directeur et continua à le maintenir au premier rang de la presse catholique. Doué d'un talent de polémiste remarquable, il acquit bientôt la réputation d'un des meilleurs journalistes de notre époque. En dépit de son labeur quotidien à *l'Univers*, M. Eugène Veuillot a trouvé le temps d'écrire un certain nombre d'ouvrages où se retrouvent toutes ses qualités d'écrivain, surtout une grande netteté de style et une remarquable précision de pensée. Le plus important, sans contredit, est celui qu'il a consacré à la mémoire de son frère Louis et que, malheureusement, il laisse inachevé. Voici la liste à peu près complète de ses livres : *Les Guerres de la Vendée et de la Bretagne* (*1790-1832*) (Paris, 1847, in-8) ; — *L'Église, la France et le schisme en Orient. Études historiques sur les chrétientés orientales et sur la guerre contre la Russie* (Paris, 1855, in-12) ; — *La Cochinchine et le Tonquin. Le Pays, l'histoire et les missions* (Paris, 1855, in-8) ; — *Questions d'histoire contemporaine*

(Paris, 1860, in-8); — *Le Piémont dans les États de l'Église. Documents et commentaires* (Paris, 1861, in-12); — *Récits variés* (Paris, 1861, in-12); — *Son Éminence le Cardinal Antonelli* (Paris, 1862, in-8); — *Monseigneur de Mérode* (Paris, 1863, in-8); — *Les Vies des Pères des déserts d'Orient, leur doctrine spirituelle et leur discipline monastique. Nouvelle édition, d'après le R. P Michel-Ange Morin, de l'ordre des minimes; avec une Introduction, des notes et des éclaircissements historiques* (Paris, 1864, 6 vol. in-8); — *Monsieur Louis Veuillot* (Paris, 1864, in-8); — *Les Pères X. de Ravignan et Ventura* (Paris, 1865, in-8); — *Monseigneur Gerbet, évêque de Perpignan* (Paris, 1865, in-12); — *Critiques et croquis* (Paris, 1866, in-12); — *Lettres de l'épiscopat français à propos des projets Ferry, précédées d'une Introduction par M. Eugène Veuillot, et suivies des lois sur l'enseignement de 1850, 1873 et 1875, avec une table analytique des arguments* (Paris, 1879, in-8); — *Louis Veuillot. Biographie extraite des célébrités catholiques contemporaines* (Paris, 1883, gr. in-8); — *Hommages à Louis Veuillot* (Paris, 1884, in-8); — *Le Comte de Falloux et ses Mémoires* (Paris, 1888, in-12); — *Louis Veuillot* (Paris, 1899-1904, 3 vol. in-8), ouvrage capital pour l'histoire de l'Église de France au XIXe siècle, dont l'auteur n'a pu achever le quatrième et dernier volume. M. Eugène Veuillot avait donné sous le voile de l'anonymat : *La Croix et l'épée. Récits de la guerre d'Orient. Campagnes de 1854 et 1855* (Paris, 1856, in-18).

— Nous apprenons avec un vif regret que M. Amédée DE MARGERIE, ancien doyen de la Faculté des lettres de l'Université catholique de Lille, est mort à la fin de septembre, au château de Tailleville (Calvados), à l'âge de 81 ans. Écrivain remarquable, savant de haute valeur, professeur des plus estimés, M. de Margerie a fourni une brillante carrière dans l'enseignement supérieur, à Nancy d'abord, dans la Faculté de l'État, puis à Lille, aux Facultés catholiques. Cultivant avec une égale aptitude la philosophie et la littérature, il a publié une double série d'ouvrages d'une indiscutable valeur, dont voici la liste : *De la Réforme universitaire* (Poitiers, 1850, in-8) ; — *Essai sur la philosophie de saint Bonaventure.* Thèse (Paris, 1855, in-8) ; — *De la Famille ; leçons de philosophie morale* (Paris, 1860, 2 vol. in-12) ; — *La Fontaine moraliste ; causeries* (Nancy, 1861, in-12) ; — *La Philosophie négative et la Philosophie chrétienne* (Nancy, 1864, in-8) ; — *Théodicée ; études sur Dieu, la création et la Providence* (Paris, 1865, 2 vol. in-8), plusieurs fois réimprimé ; *L'Académie de Stanislas de Nancy. Discours de MM. A. de Margerie et Saint-Marc Girardin* (Paris, 1880, in-8) ; — *Les Fausses Décrétales et les Pères de l'Église. Seconde lettre au R. P. Gratry* (Paris, 1870, in-8) ; — *L'Infaillibité. Troisième lettre au R. P. Gratry* (Paris, 1870, in-12) ; — *Le Pape Honorius et le Bréviaire romain. Lettre au R. P. Gratry en réponse à sa lettre à Mgr Dechamp* (Paris, 1870, in-12) ; — *Philosophie contemporaine* (Paris, 1870, in-12) ; — *Quatrième Lettre au R. P. Gratry* (Paris, 1870, in-12) ; — *Réponse à Mgr Héfélé, pour faire suite aux lettres au R. P. Gratry* (Nancy, 1870, in-12) ; — *La Restauration en France* (Paris, 1871, in-8), plusieurs fois réimprimé ; — *La Liberté d'enseignement devant la Chambre des députés* (Paris, 1880, in-18) ; — *L'Abbé Mourlon, chanoine de la cathédrale de Moulins, sa vie et ses écrits* (Moulins, 1882, in-12) ; — *Le Comte Joseph de Maistre. Avec des documents inédits* (Paris, 1883, in-12) ; — *H. Taine* (Paris, 1894, in-8) ; — *Saint François de Sales* (Paris, 1899, in-12).

— Le distingué professeur Paul DECHARME, mort dernièrement à Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), à l'âge de 66 ans, était né le 15 décembre 1839 à Beaune (Côte-d'Or). En 1859 il entra à l'École normale supérieure, fut reçu agrégé des lettres, puis nommé élève de l'École d'Athènes. De retour à Paris, il soutint avec succès, en 1863, ses thèses de doctorat rédigées à

l'aide des documents qu'il avait rapportés de Grèce. Envoyé bientôt après à la Faculté des lettres de Nancy pour y occuper la chaire de littérature grecque, il se fit remarquer par la haute valeur de son enseignement, et en 1883 il devenait le doyen de cette Faculté. En 1886, il était rappelé à Paris et chargé du cours de poésie grecque à la Sorbonne, comme suppléant de M. Jules Girard, qu'il a remplacé comme titulaire, en 1891. M. Paul Decharme laisse les ouvrages suivants : *Les Muses. Étude de mythologie grecque* (Paris, 1869, in-12), thèse pour le doctorat ; — *De Thebanis artificibus* (Paris, 1869, in-8), thèse pour le doctorat ; — *Mythologie de la Grèce antique* (Paris, 1879, in-8) ; — *Euripide et l'Esprit de son théâtre* (Paris, 1893, in-8). M. Decharme a donné également plusieurs mémoires aux *Archives des missions scientifiques*, par exemple : *Notice sur les ruines de l'Hiéron des Muses dans l'Hélicon* (1867) et *Recueil d'inscriptions inédites de Béotie* (1867).

— Un regrettable accident a causé dernièrement la mort, à l'âge de 52 ans, de M. Hermann von Wissmann, l'explorateur allemand qui a ouvert l'Est de l'Afrique à l'Allemagne et a si fort contribué à y établir ses colonies. En 1895, il avait été nommé gouverneur des possessions allemandes dans cette région, mais, dix-huit mois plus tard, sa mauvaise santé le contraignit à prendre sa retraite. Il laisse divers ouvrages intéressants à consulter sur la géographie de l'Afrique équatoriale et sur les progrès qu'y a faits la colonisation allemande. Voici les titres des principaux : *L. Wolf, E. von François, H. Mueller im Innern Afrikas. Die Erforschung des Kassai während der Jahren 1883, 1884 und 1885* (Leipzig, 1888, in-8) ; — *Unter deutscher Flagge quer durch Afrika von West nach Ost* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Antwort auf den offenen Brief des Herrn Dr. Warneck über die Thätigkeit der Missionen beider christlichen Confessionen* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Meine zweite Durchquerung Äquatorial-Afrikas vom Congo zum Zambese während der Jahren 1886 und 1887* (Francfort-sur l'Oder, 1891, in-8) ; — *Schilderungen und Rathscläge zur Vorbereitung für die Aufenthalt und den Dienst in den deutschen Schutzgebieten* (Berlin, 1895, in-8) ; — *In den Wildnissen Afrikas und Asiens. Jagderlebnisse* (Berlin, 1901, in-4).

— Le 8 août, le romancier humoriste allemand, fort connu au-delà du Rhin, Julius Stinde, est mort à Olsberg, près de Cassel, à l'âge de 64 ans. Né à Kirch-Nuchel (Holstein), le 28 août 1841, Julius Ernst Wilhelm Stinde se livra d'abord à l'étude de la chimie et des sciences naturelles et entra comme chimiste dans une usine. Mais bientôt il abandonnait l'industrie afin de poursuivre ses études scientifiques. Il prit la direction du journal industriel de Hambourg, *Das Hämburger Gewerbeblatt*, et se mit à publier divers ouvrages scientifiques, tels que : *Kurzer Katechismus der mikroskopischen Untersuchungen der Schweine -und Menschenfleisches auf Trichinen* (Hamburg, 1865, in-8) ; — *Blicke auf das Mikroskop. Blätter und Skizzen aus dem Unsichtbaren der Natur* (Hamburg, 1868, in-8) ; — *Naturwissenschaftliche Plaudereien* (Hamburg, 1873, in-8) ; — *Alltagsmärchen Novelleten* (Hamburg, 1873, in-8) ; — *Aus der Werkstatt der Natur ! Streifzüge durch Feld und Flur, Haushalt und Leben* (Leipzig, 1880, 3 vol. in-8) ; — *Das Rauchen. Seine Ausübung und seine Einfluss auf das Wohlbefinden. Eine naturwissenschaftlich-diätetische Studie* (Berlin, 1887, in-8), et autres. Cependant un goût invincible pour les compositions théâtrales et les romans de mœurs attirait M. Julius Stinde et le poussait à abandonner ses recherches dans le domaine des sciences naturelles. On le vit donner, en effet, au théâtre de Hambourg plusieurs pièces, écrites en dialecte bas-allemand, qui furent jouées un grand nombre de fois, telles que : *Eine hamburgische Kœchin, Die Blumenhändlerin von St. Pauli*,

Der letzte Kapitel, etc. En 1876 il alla se fixer à Berlin et commença la publication de ces romans et nouvelles dans lesquels il s'est efforcé de décrire minutieusement la vie allemande et spécialement celle de la classe moyenne de la capitale de la Prusse. Ces volumes, qui rappellent, jusqu'à un certain point, ceux de Charles Dickens, l'illustre romancier anglais, obtinrent, pour la plupart, un énorme succès, particulièrement celui qui a pour titre : *Frau Buchholz* et dont on compte environ 50 éditions. Plusieurs d'entre eux ont été traduits en anglais et en français. Voici la liste des principaux : *Waldnovellen* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Die Familie Buchholz* (Berlin, 1885, 3 vol. in-8) ; — *Buchholzens in Italien. Reise-Abenteuer von Wilhelmine Buchholz* (Berlin, 1885, in-8) ; — *Die Wandertruppe oder das Dekamerone der Verkannten. Paroditische Theaterskizzen* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Die Perlenschnur und Anderes* (Berlin, 1887, in-8) ; — *Frau Buchholz im Orient* Berlin, 1888, in-8) ; — *Pienchens Brautfahrt. Eine Geschichte mit wenig Handlg. und viel Beiwerk* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Humoresken* (Berlin, 1892, in-8) ; — *Die Liedermacher* (Berlin, 1893, in-8) ; — *Ut'n Knick. Plattdeutsches* (Berlin, 1894, in-8) ; — *Das Torfmoor. Naturalistisches Familiendrama in 1 Aufzuge* (Berlin, 1894, in-8) ; — *Hôtel Buchholz. Austellungs-Erlebnisse der Frau Wilhelmine Buchholz* (Berlin. 1897, in-8) ; — *Die Opfer der Wissenschaft oder das Folgen der angew. Naturphilosophie* (Berlin, 1898, in-8) ; — *Tante Konstanze. Norddeutsche Novellen* (Berlin, 1900, in-8) ; — *Martinhagen. Eine Geschichte abseits der Heerstrasse* (Berlin, 1900, in-8).

— Un historien fort estimé en Allemagne, le Dr. Wilhelm ONCKEN, est mort le 11 août à Giessen, à l'âge de 67 ans. Né le 19 novembre 1838, à Heidelberg, il avait suivi les cours d'histoire et de philosophie d'Heidelberg, de Gœttinge et de Berlin, et avait pris ses grades en 1862. En 1866 il fut chargé d'un cours de philologie classique à l'Université de Giessen et en 1870 il devint professeur titulaire. Les ouvrages qu'il a publiés jouissent d'une grande popularité. En voici l'énumération : *Isocrates und Athen. Beitrag zur Geschichte der Einheits- und Freiheits- Bewegung in Hellas* (Heidelberg, 1862, in-8) ; — *Emendationum in Aristotelis ethica Nicomachea et politica specimen 1* (Heidelberg, 1862, in-8) ; — *Unsere Lage bei Ausbruch des Krieges. Vortrag geh. am 24 Juli 1870 im grossen Clubsaale zu Giessen* (Giessen, 1870, in-8) ; — *Authentische Erzählung von der Zerstörung der Stadt Worms durch die Französen im Jahre 1869* (Karlsruhe, 1871, in-8) ; — *Die Staatslehre d. Aristoteles in historisch-politischen Umrissen. Ein Beitrag zur Geschichte der hellenischen Staatsidee und zur Einführung in die Aristotelische Politik* (Leipzig, 1875, in-8) ; — *Oesterreich und Preussen in Verfreiungskriege. Urkundliche Aufschlüsse über die politische Geschichte des Jahres 1813* (Berlin, 1879, 2 vol. in-8); — *Stadt, Schloss und Hochschule Heidelberg. Bilder aus ihrer Vergangenheit* (Heidelberg, 1885, in-8) ; — *Martin Luther in Worms und sein Fortleben in der deutschen Nation. Festrede* (Giessen, 1885, in-8) ; — *Luther's Fortleben in Staat und Volk. Vortrag* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Das Zeitalter des Kaisers Wilhelm* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Zwei Reden. I. Unsere Lage bei Ausbruch des Krieges. II. Festrede zur Feier des 80 Geburtstages der Fürsten Bismarck am National-Denkmal auf dem Niederwald, geh. am 31 März 1895* (Giessen, 1895, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Marcel ANGIBOUST, professeur de mathématiques spéciales au collège de la rue Lhomond, à Paris, mort accidentellement le 5 août, à Saint-Gingolph (Haute-Savoie) ; — Jean-Mathieu BARBIER, rédacteur à l'Agence Fournier, mort en août, à Ivry-sur-Seine, à 51 ans; — Paul BOUTIGNY, ancien secrétaire de la rédaction du *Cocorico*, mort à Rolleboise, près de Mantes, en août; — Jacques-Marie-Eugène

Godefroy CAVAIGNAC, fils du général Eugène Cavaignac, ancien ministre de la guerre, mort le 25 septembre, à 52 ans, dans son château de l'Ourne, près de Flers (Orne), lequel a publié l'*État et les tarifs des chemins de fer* (Paris, 1883, in-8) et, plus récemment, un important ouvrage de critique historique : *Formation de la Prusse contemporaine* (Paris, 1891, in-8); — le R. P. Augustin COLOMBEL, de la Compagnie de Jésus, fondateur du célèbre observatoire de Zikweï, mort à Chang-Haï (Chine), en août; — le chanoine CRESTÉ, supérieur de l'institution ecclésiastique d'Écouis, mort au commencement d'août ; — Alidor DALZANT, qui avait publié récemment un volume de lettres de Jules de Goncourt, mort le 10 septembre, à Astaffort (Lot-et-Garonne); — Vincent FARINOLE, qui avait fondé le journal républicain *la Revanche*, mort, vers le milieu de septembre, à Bastia, à 73 ans ; — l'abbé Jules-Joseph FAVROT, ancien professeur au séminaire d'Ornans (Doubs), auteur d'une *Histoire de Scey-en-Varais et du château Saint-Denis* (Besançon, 1890, in-12, mort curé Scey-en-Varais, le 6 septembre, à l'âge de 63 ans;—Léon GARNIER, chansonnier qui jouissait d'une célébrité des plus populaires, mort au commencement de septembre, au Perreux, près de Paris, à 49 ans, lequel a écrit les livrets de deux opéras comiques : *Pavie* et *Hardi les bleus !* et composé, en collaboration avec Delormel ou Saint-Maurice, les chansons connues, inspirées par la période boulangiste : *Père la Victoire*, *En revenant de la Revue*, *La Boiteuse*, *Derrière la musique militaire*, etc. ; — René GOBLET, l'homme politique bien connu, mort le 14 septembre, à Paris, à 77 ans, lequel avait fondé à la fin de l'Empire le journal d'opposition le *Progrès de la Somme*, et qui dernièrement avait donné, au sujet de la politique du gouvernement actuel, à la *Revue politique et parlementaire*, un article intitulé : *Où allons-nous ?* ; — Alfred LECONTE, mort à Issoudun, à la fin de septembre, à 81 ans, lequel avait publié des recueils de chansons et dirigé une feuille intitulée : *La Chanson française* ; — Albert LE ROY, député, qui a publié une thèse de doctorat ès-lettres sur *la France et Rome de 1700 à 1715* (1902), divers travaux sur le jansénisme et a collaboré à *l'Événement*, au *Signal* et à *l'Action*, mort en août, à Saint-Fortunat (Ardèche) ; — Jean LÉRY, artiste peintre et auteur dramatique, mort en août, à Verneuil-sur-Seine (Seine-et-Oise); — Armand MARIOTTE, ancien rédacteur au *Pilori*, fondateur du *Nouvelliste de la Haute-Saône*, mort à Augicourt (Haute-Saône) en septembre ; — Henri O'SHEA, né en Espagne de parents irlandais, naturalisé Français, auteur de *la Tombe basque*, *la Maison basque*, d'un *Traité de la couleur*, de divers *Guides* à Pau, à Biarritz, en Espagne et en Suisse, traduits en espagnol et en anglais, d'un *Guide du Musée du Louvre* et qui a écrit de nombreux articles de revues et de journaux, dans le *Journal des Débats*, entre autres, mort en septembre, à Biarritz; — Jules Arnous DE RIVIÈRE, collaborateur de *l'Écho de Paris*, mort le 12 septembre, à Paris, à 75 ans, lequel avait publié, sous le pseudonyme de Pic de Brasero, de nombreux opuscules sur les jeux de cartes, de dames, d'échecs, etc. ; — François-Auguste SPULLER, frère d'Eugène, ancien préfet de la Haute-Marne, de Vaucluse et de la Somme, mort le 25 septembre, à Sombernon (Côte-d'Or), à 76 ans, lequel avait fondé le *Journal de Langres*, en collaboration avec son frère.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Friedrich BARTHGEN, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Université de Berlin, mort le 6 septembre, à Rohrbach, près de Heidelberg, à 56 ans ; — Dr. Wilhelm VON BEZOLD, professeur de physique et de météorologie allemand, mort à Berlin, au milieu de septembre, à 68 ans ; — Dr. William Thomas BLANFORD, trésorier de la Société géologique de Londres, mort dernièrement à

73 ans, lequel est connu par le rôle important qu'il a joué aux Indes, comme attaché au « Geological Survey of India » et par les remarquables ouvrages qu'il a publiés, tels que : *Observations on the Geology and Zoology of Abyssinia, made during the Progress of the British Expedition to that Country in 1867-68.* (London, 1870, in-8), et *Fauna of British India. Mammalia.* Part I (London, 1888, in-8). — Dr. Heinrich BRESLAUER, professeur allemand de thérapeutique dentaire, mort le 19 août, à Salzschlirf, à 75 ans ; — Joseph-Léonce BUCHER, fondateur et ancien directeur du *Fremdenblatt*, de Lucerne, mort en cette ville, en août, à l'âge de 75 ans ; — Dr. Otto VON BÜNGNER, ancien professeur de chirurgie à l'Université de Marbourg, mort dernièrement à Saint-Blasien, à 47 ans ; — Dr. Gustave HAUSMANN, pédagogue allemand, ancien directeur de l'école supérieure de filles de Dresden-Altstadt, mort le 30 août, à Srtiesen, près de Dresde, à 66 ans ; — Karl August VON HEIGEL, auteur de diverses pièces de théâtre, mort le 6 septembre, à Riva, à 70 ans ; — Dr. Eduard HIS-HEUSLER, historien suisse, mort récemment à Bâle, à 88 ans ; — Dr. Georg W. A. KAHLBAUM, professeur et directeur d'un laboratoire de chimie à l'Université de Bâle, mort dans cette ville, le 28 août, à 52 ans, lequel laisse une *Histoire de la chimie moderne* et dirigeait une *Revue d'histoire de la médecine et des sciences naturelles ;* — Dr. KARG, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 1er septembre, à Zwickau, à 47 ans ; — Dr. Ernst KOHLSCHÜTTER, professeur de pathologie et de thérapeutique allemand, mort à Halle-sur-la Saale, le 8 septembre, à 67 ans ; — Franz Xaver KURZ-ELZHEIM, écrivain allemand, mort le 11 septembre à Chemnitz (Saxe), à 32 ans, lequel avait déjà publié plusieurs volumes, tels que *Estrella, Eine Artistengeschichte* (Leipzig, 1901, in-12) *et Die schöne Witfrau. Novelle* (Leipzig, 1901, in-12) ; — Mme Mathilde LAMMERS, femme de lettres allemande, morte récemment à Brême, à 68 ans, dont on peut citer, entre autres ouvrages : *Hausbaekenes* (Bremen, 1886, in-8) et *Volks-Kaffeehäuser. Nach englischen Quellen bearbeitet* (Bremen, 1883, in-8) ; — Dr. Rudolf Peithner Ritter VON LICHTENFELS, professeur de construction des chemins de fer à l'École technique supérieure de Vienne, mort le 29 août, à Gratz ; — Dr. G. H. J. LJUNGGREN, professeur d'esthétique, de littérature et d'histoire de l'art à l'Université de Lund (Suède), mort dans cette ville, le 31 août ; — Johannes R. MITSOTAKIS, professeur de grec moderne au séminaire oriental de Berlin, mort dans cette ville, le 2 septembre, à 66 ans ; — Dr. David Binning MONRO, ancien vice-chancelier de l'Université d'Oxford, mort dans cette ville, le 21 août, à 73 ans, lequel laisse un excellent ouvrage : *A Grammar of the Homeric Dialect* (Londres, 1882, in-8) ; — Le R. P. Hippolyte NACKERS, ancien recteur des collèges de Tournai, Charleroi, Alost et Namur, et, pendant les dernières années, préfet des études à Alost, mort au collège de cette ville, le 13 août, à l'âge de 58 ans ; — Dr. Alexander VON OETTINGEN, professeur à l'Université de Dorpat, mort récemment dans cette ville, à 78 ans ; — Dr. Franz REULEAUX, professeur de construction de machines et de cinématique à l'École technique supérieure de Berlin, mort dans cette ville, le 20 août, à 76 ans ; — Dr. Hugo REYSSNER, auteur d'ouvrages sur le droit, mort à Berlin, le 4 septembre, à 78 ans ; — Dr. Adolf RIECKE, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la civilisation, mort dernièrement à Cannstatt, à 76 ans, lequel laisse, entre autres volumes : *Pythagoras. Zeit- und Lebensbild aus dem alten Griechenland* (Leipzig, 1894, in-8) et *Cornelia. Eine Erzählung aus Wimpfens Vorzeit* (Leipzig, 1898, in-8) ; — Dr. Hendrick Cornelis ROGGE, ancien professeur d'histoire hollandais, mort le 29 août, à Amsterdam, à 75 ans ; — Franz RUTH, professeur de géodésie à

l'École technique supérieure allemande de Prague (Bohême), mort le 30 août, à Bad Nauheim ; — Dr. Alfred SCHÄPER, professeur d'anatomie à Breslau, mort dans cette ville, le 7 septembre, à 42 ans ; — Ernst SCHERENBERG, poète allemand, mort le 17 septembre, à Eisenach, à 66 ans, dont nous citerons seulement les publications suivantes : *Gedichte. Gesammt-Ausgabe* (Leipzig, 1892, in-8) et *Niemals! Dem Fürsten Bismarck. Früjahr 1895* (Eberfeld, 1893, in-8) ; — Dr. Artur SCHNEIDER, ancien professeur d'archéologie et de topographie à l'Université de Leipzig, mort le 24 août, à Steinach (Tyrol), à 45 ans ; — Dr. Paul SCHUBERT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'hygiène des écoles, mort dernièrement à Nürnberg, à 56 ans ; — Dr. Karl SCHWEIGGER, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort le 24 août, à Berlin, à 75 ans ; — Dr. T. R. THALEN, ancien professeur de physique à l'Université suédoise d'Upsal, mort dans cette ville, à 98 ans ; — le R. P. François VAN DEN ACKER, professeur de théologie morale au collège de Louvain, mort en cette ville le 28 août, à l'âge de 78 ans ; — Dr. Rudolf WEBER, professeur de géodésie et de reboisement, mort le 12 septembre, à Munich, à 63 ans ; — D. WIMMER, ecclésiastique allemand, auteur de l'ouvrage : *Der Kampf um die Weltanschauung*, mort récemment à Fribourg en Brisgau.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — Le 1er septembre, M. Collignon lit une lettre de M. Holleaux au sujet des fouilles pratiquées à Délos, et au cours desquelles ont été découverts des deniers frappés au nom du triumvir Marc-Antoine. — M. Omont lit un rapport sur le congrès de Liège pour la reproduction des documents figurés. — M. Héron de Villefosse lit une lettre du P. Delattre sur les fouilles de Carthage, et la découverte d'une prison militaire. — M. Cagnat parle de la découverte de pierres percées, qu'il croit être des étalons de mesures de capacité. — M. Michel Bréal signale le mot latin *sequare* employé par M. Cagnat, et qui signifie vérifier une mesure. — M. A. Thomas fait part à l'Académie de la découverte qu'il a faite de la véritable identité d'un légat du pape Boniface VIII en Danemark, lequel était originaire des environs de Carcassonne. — M. le docteur Hamy parle à l'Académie de deux manuscrits communiqués en 1734 à l'Académie des inscriptions au sujet des monuments de l'âge de pierre. — Le 8 septembre, M. Héron de Villefosse lit une lettre de M. Schlumberger sur les nouvelles acquisitions du musée de Constantinople. — M. Carton présente un mémoire sur le sanctuaire d'El Kanissia, monument romano-punique dont il connaît de nombreux équivalents. — M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Laynaud sur les fouilles d'Hadrumète. — Le 22 septembre, M. Viollet poursuit la lecture de son travail sur les élections ecclésiastiques au moyen âge. — M. Léopold Delisle complète les indications qu'il a données sur deux manuscrits français, l'un au Musée britannique, l'autre à la bibliothèque de Wernigerode. M. Cagnat commente une inscription du musée de Lambèse. — M. Leger parle du cycle épique de Marko Kraliévitch.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 2 septembre, M. L. Lallemand lit un chapitre de son « Histoire de la charité au moyen âge. » — M. Chuquet poursuit la lecture de son mémoire sur le prince de Hesse et ses rapports avec Dietrich, maire de Strasbourg. — Le 9 septembre, M. Esmein lit un mémoire sur une tentative de gouvernement parlementaire en 1789. — M. Chuquet termine son étude sur le prince de Hesse et raconte comment ce prince fit arrêter les officiers de deux régiments français. — Le 23 septembre, M. de Foville achève la lecture

de son mémoire sur l'Institut international de statistique. — M. Chuquet termine son mémoire sur Camille Desmoulins. — M. G. Monod lit quelques pages de la préface de la publication du Journal inédit de Michelet.

Concours et Prix. — En 1906, la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de Troyes décernera cinq prix. Le premier est le prix trisannuel de 500 fr. fondé en 1901 par M. l'abbé Étienne Georges, de Troyes. Les travaux historiques, littéraires, archéologiques et biographiques présentés pour ce prix devront être relatifs à la province de Champagne et seront divisés en deux catégories : travaux inédits et travaux publiés. Les premiers seront examinés avant les seconds ; ceux-ci ne pourront entrer au concours qu'à défaut de travaux inédits ayant une valeur suffisante. Les auteurs des travaux inédits ne devront pas se faire connaître, sous peine d'être exclus du concours ; leurs manuscrits porteront une épigraphe ou devise qui sera répétée dans et sur le billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom de l'auteur ; quant aux travaux publiés, ils devront l'avoir été dans le courant des trois années écoulées depuis la précédente attribution de prix et ne pas avoir été déjà couronnés. — Les quatre autres prix, d'une valeur de 100 fr. chacun, seront décernés : 1° à l'auteur de la meilleure *Étude sur les différentes organisations du crédit agricole ;* 2° à l'auteur de la meilleure *Étude sur la fièvre typhoïde à Troyes pendant les trente dernières années*, c'est-à-dire depuis le 1er janvier 1874 jusqu'au 1er janvier 1904. Il conviendra de déterminer les causes qui ont pu avoir de l'influence sur l'augmentation ou la diminution de cette maladie ; 3° à l'auteur du meilleur *Projet d'aménagement et de décoration des principales places publiques de Troyes*, avec dessins à l'appui ; — 4° à l'auteur de la meilleure *Histoire d'une commune ou d'un canton de l'Aube.* — Les concurrents, pour ces cinq prix, devront faire remettre leurs manuscrits à Troyes, chez le secrétaire de la Société, au plus tard le 1er mars 1906. La Société déterminera, avant les séances publiques, si les récompenses attribuées aux lauréats leur seront remises en médailles, en livres, en objets d'art ou en argent.

Paris. — *A mes petits enfants. Pourquoi obéir à l'Église?* par M. le comte Domet de Vorges. Tel est le titre d'une plaquette à répandre dans les milieux populaires où l'on ignore ce qu'il y a de plus élémentaire en matière de religion. On y trouvera une doctrine sûre, claire, sous un petit volume, format de poche. Les petits enfants et les grandes personnes y rencontreront un peu de cette doctrine de l'au-delà qui fait supporter les amertumes de la vie présente (Paris, et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d. (1905), in-32 de 39 p.).

— Le tome XXXIV (année 1904), de l'*Almanach des spectacles* de M. Albert Soubies, qui vient de paraître (Paris, Flammarion, 1905, petit in-12 de 138 p., avec eau-forte de Lalauze. — Prix : 5 fr.) est divisé ainsi qu'il suit : Opéra. — Comédie-Française. — Opéra-Comique. — Odéon. — Gymnase. — Vaudeville. — Palais-Royal. — Variétés. — Porte-Saint-Martin. — Ambigu. — Gaîté. — Châtelet. — Renaissance. — Théâtre Antoine. — Théâtre Sarah-Bernhardt. — Bouffes-Parisiens. — Folies-Dramatiques. — Nouveautés. — Athénée. — Cluny. — Déjazet. — Théâtres de quartier. — Salles diverses. — Cafés-Concerts. — Province. — *Documents concernant le Théâtre*. I. Bibliographie. II. Concours de prix. III. Critique théâtrale. IV. Nécrologie.

— La brochure de Dom J.-M. Besse intitulée : *La Loi salique* (Lyon, Witte, in-8 de 32 p.) est la reproduction d'une conférence faite par le savant bénédictin à la Société d'études historiques et littéraires de Lyon. Elle contient une Lettre-Préface de M. Paul Bourget. L'auteur expose comment s'est

formée « la loi salique » qui reste la règle fondamentale de la monarchie française : œuvre du temps et des nécessités historiques et non œuvre réfléchie des hommes, elle a été le plus merveilleux instrument de la formation de la France.

— Dans un article donné en 1903 au *Moyen Age : De quelques Personnages du* IXe *siècle qui ont porté le nom de Hilduin* (Tirage à part. Paris, Bouillon, 1903, in-8 de 34 p.), M. Ferdinand Lot, s'était efforcé, par des rapprochements ingénieux, de réduire à quatre et peut-être à trois les quinze Hilduin que l'on rencontre sous le règne de Charles le Chauve. Dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. LXV, 1904), M. J. Calmette s'est efforcé de battre en brèche sur un point ces identifications, en distinguant le candidat de Charles le Chauve au siège archiépiscopal de Cologne en 870 de l'administrateur du même diocèse en 865-866. Dans une nouvelle note sur *les Abbés Hilduin au* IXe *siècle* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXVI Nogent le Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 4 p.), M. Lot détruit les objections de son contradicteur. — Mais, de son côté, il se voit amené à rectifier son travail primitif (*Sur les Hilduins, note rectificative.* Extrait du *Moyen Age.* Paris, Bouillon, 1904, in-8 de 5 p.), en identifiant l'archichapelain de Charles le Chauve, non plus avec Hilduin Ier, abbé de Saint-Denis, mais avec Hilduin II, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

— Voici deux nouvelles publications relatives, l'une directement, l'autre indirectement à Jeanne d'Arc. M. J.-B.-J. Ayroles, l'auteur bien connu de *la Vraie Jeanne d'Arc*, a remis nettement et vigoureusement à sa place l'ignorant professeur politicien, récemment insurgé contre l'héroïque vierge de France, dans un opuscule très utile à répandre : *M. Thalamas contre Jeanne d'Arc* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-18 de 22 p.). — M. le comte Paul Durrieu a écrit une de ces études d'histoire et d'art où il excelle : *Les Souvenirs historiques dans les manuscrits à miniatures de la domination anglaise en France au temps de Jeanne d'Arc* (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1905, in-8 de 25 p.).

— Le poème de la fin du XIIIe siècle qui a pour titre : *Le Tournoi de Chauvency* et pour auteur Jacques Bretex ou Bretel, est peu connu et peu consulté, bien qu'ayant eu déjà deux éditions, dont la plus récente a été donnée à Mons en 1898, par les soins de M. Gaëtan Hecq, dans le XXXIe volume des *Publications de la Société des bibliophiles belges.* C'est donc une très heureuse idée qu'ont eue MM. Émile Duvernoy, archiviste de Meurthe-et-Moselle, et René Harmand, professeur au lycée de Nancy, que d'en publier une analyse accompagnée d'éclaircissements et où ils se sont particulièrement attachés à faire ressortir les renseignements qui en résultent sur la haute société de l'époque dont il s'agit : *Le Tournoi de Chauvency en 1285. Étude sur la société et les mœurs chevaleresques du* XIIIe *siècle* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in 8 de 51 p. — Prix : 2 fr.).

— La bibliothèque de Dijon contient sous le no 525 un manuscrit de poésies françaises, du XIVe siècle, jadis décrit par Gaston Paris. Ce manuscrit avait été malheureusement mutilé à une époque ancienne. Un hasard qui en a fait retrouver un feuillet a permis à M. Omont de constater la présence à la Bibliothèque nationale de quelques autres feuillets. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils nous apprennent que le manuscrit a été copié à Paris entre 1355 et 1362 par un calligraphe d'origine poitevine déjà connu, Mathias Du Rivau, dont le duc de Berri mit le talent à contribution. Dans la *Notice* qu'il nous donne *sur quelques feuillets retrouvés d'un manuscrit français de la bibliothèque de Dijon* (s. l. n. d., in-8 de 11 p.), M. Omont

indique le contenu des feuillets encore perdus, ce qui permettra de les reconnaître.

— Tout le monde connaît la précieuse collection des *Notices et extraits des manuscrits*, que publie l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Elle n'était commencée que depuis peu d'années quand le comité des finances en proposa la suppression à l'Assemblée nationale. L'Académie crut devoir faire entendre une protestation et publia un mémoire à cet effet, rédigé par une commission spéciale. M. Henri Omont a retrouvé et nous fait connaître un autre *Mémoire de La Porte Du Theil*, l'un des membres de la commission académique, *pour la continuation des Notices et extraits des manuscrits en 1790* (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*. Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 11 p.) qui expose et l'objet et la méthode du travail et en fait ressortir l'utilité.

— M. Ferdinand Lot extrait du *Moyen âge* un curieux fascicule de *Mélanges carolingiens* (Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 60 p.). Il y propose une ingénieuse identification de *Vetus* ou *Veteres domus*, dont il est question dans l'histoire franco-normande du IXe siècle, avec Louviers dont le nom viendrait de *Loci veteres*. Une autre identification qu'il propose est celle du fameux pont de Pitres dont la construction et l'entretien occupèrent si longtemps la sollicitude de Charles le Chauve avec Pont de l'Arche; mais il ne croit pas que le vieux pont de pierre détruit en 1856 puisse se réclamer de Charles le Chauve. Un troisième mélange tend à prouver que le nom ancien de la Bresle est Vinglena ou Vinlena. Enfin le Pons Liadi, dont il est fait mention dans les Annales Bertiniani, ne serait autre que Pontailler.

— Notre très distingué collaborateur M. Lucien Auvray a donné le huitième fascicule (feuille 37 à 53, colonnes 585 à 848) de son importante publication : *Les Registres de Grégoire IX, recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican* (Paris, Fontemoing, in-folio à 2 colonnes. — Prix : 9 fr. 90).

— M. Godefroy Kurth vient de faire paraître une nouvelle édition de son bel ouvrage : *L'Église aux tournants de l'histoire* (Paris, Retaux, 1905, in-18 de VIII-205 p. — Prix : 2 fr. 50). « Ce petit livre, dit l'éminent professeur de Liège, contient la substance du cours que j'ai professé à Anvers, pendant l'année 1896-1897, à l' « Extension universitaire pour femmes. » — La nouvelle édition que j'en offre au public ne se distingue que fort peu de la première : une ou deux inexactitudes ont été corrigés tacitement, deux ou trois paragraphes ont été remaniés, et c'est tout. — Je n'ai pas cru devoir, comme quelques critiques, d'ailleurs bienveillants, me l'ont demandé, alourdir de notes et de références un exposé qui s'adresse au grand public et qui vise à lui donner des idées plutôt qu'à lui apprendre des faits. Comme on le verra, je suppose ceux-ci connus du lecteur, et je me persuade qu'il voudra bien me croire sur parole s'il m'arrive de temps à autre de faire état de choses qui lui sont peu connues. » — En septembre 1900, le *Pobybiblion* a longuement parlé de la première édition de cet ouvrage (t. LXXXIV, p. 250-253).

— Appelé à présider en 1903 la distribution des prix au lycée d'Albi, M. Jean Jaurès a cru bon de parler politique. Dans son *Discours à la jeunesse* (Paris, Cornély, in-16 de 28 p. — Prix : 0 fr. 40), il a d'abord glorifié la république, qui apprend, paraît-il, aux Français « à concilier la liberté et la loi, le mouvement et l'ordre, à se combattre sans se déchirer. » Il chante aussi la paix définitive entre les nations ; il célèbre aussi le courage « qui ne laisse pas aux mains de la force la solution des

conflits que la raison peut résoudre », le courage « qui ne subit pas la loi du mensonge triomphant qui passe, et ne fait pas écho aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. » A l'appui de ces belles définitions, il aurait pu invoquer les exemples de M. Combes et de ses expulseurs, et les procédés de la presse, si réfractaire au mensonge, comme cela résulte du livre de M. l'abbé Bertrin sur *la Criminalité de la France*. On peut le voir par ces quelques indications, le Homais du socialisme ne manque pas d'aplomb, et il a fallu une forte dose de patience, au moins à un certain nombre de ses auditeurs, pour ne pas répliquer par « des huées fanatiques » aux « applaudissements imbéciles » des autres. C'est à M. Jaurès, bien entendu, que sont empruntées ces aimables expressions.

— Le 22 mai dernier, M. Firmin Bacconnier a fait, dans la salle de la Société de géographie, une conférence sur *la Question ouvrière et la Sécurité nationale* qui a ensuite a été l'objet d'une brochure de propagande (Paris, Librairie des Saints-Pères, in-8 de 12 p.) dont voici la conclusion : « Le mouvement syndical ne redeviendra professionnel qu'avec un régime qui, n'ayant pas à le craindre, n'aura pas de raison pour s'en faire un instrument politique, et un seul régime, parce qu'il n'est pas électif, remplit cette condition : c'est la Monarchie héréditaire. La Monarchie a même intérêt à décentraliser les professions, je veux dire à développer les libertés syndicales, à favoriser en un mot l'organisation corporative qui est la base du régime représentatif... Pour nous, la Monarchie n'est pas une fin, mais un moyen : elle est le moyen, le seul, de rendre au peuple les justes garanties qui lui sont dues par l'organisation corporative, par la restitution de la propriété professionnelle, par la protection du travail national. » — (Prix : Un exemplaire, 0 fr. 30; dix exemplaires, 2 fr. 50).

— Au moment où il semble légitime de penser que la rupture de toute relation diplomatique entre la France et le Saint-Siège va mettre en question le maintien du protectorat catholique de la France en Orient et en Extrême-Orient, on lira avec intérêt l' « étude historico-juridique » très documentée qu'un prélat romain bien renseigné vient de consacrer à la question (*Le Protectorat catholique de la France en Orient et en Extrême-Orient*, 3e éd., revue et corrigée par l'auteur. Paris, éditions des *Questions actuelles*, s. d., in-16 de 32 p. — Prix : 0 fr. 10). Ce travail comprend trois parties essentielles qui rappellent le droit de la France à protéger les intérêts catholiques en Orient et en Extrême-Orient et les honneurs réservés aux représentants de la France dans ces contrées. L'auteur traite de « fausseté absolue » (p. 4) l'idée que le Saint-Siège ait, par manière de représailles pour la rupture des relations diplomatiques, menacé d'enlever à la nation française le protectorat catholique.

CHAMPAGNE. — La Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube nous envoie le tome XL de la 3e série de ses *Mémoires*, qui correspond au tome LXVIII de la collection et renferme les travaux imprimés pendant l'année 1904 (Troyes, imp. Paul Nouel, in-8 de 510 p., avec 6 planches). Les travaux en question sont les suivants : *Supplément au Catalogue descriptif et raisonné du Musée d'art décoratif de Troyes* (*Musée Piat*), par M. Louis Le Clert (p. 5-39, avec un portrait du fondateur de ce musée); — *Instruments de musique usités dans nos églises depuis le treizième siècle*, par M. l'abbé A. Prévost (p. 42-226). Cette très érudite étude est sensiblement la plus étendue du volume ; elle est complétée par une table des noms propres (paginée spécialement I-VIII), et aussi par une table des matières ; — *Notice sur la vie de Pasteur*, par M. le Dr Maurice

Boigey (p. 227-249) ; — *La Statue de sainte Marthe dans l'église Sainte-Madeleine de Troyes*, par M. l'abbé Charles Nioré (p. 251-282, avec 3 planches) ; — *Aleran Ier et Aleran II, note historique sur les comtes de Troyes au* IXe *siècle*, par M. l'abbé A. Pétel (p. 285-323), signalée plus amplement, par son tirage à part, dans notre précédente livraison (p. 283-284) ; — *Le « Vocabulaire troyen » de Grosley*, par M. Julien Dubois (p. 325-344) ; — *Quelques Seigneuries de l'ancien comté de Brienne-Blaincourt, Épagne et Vaubercy*, par M. Louis Le Clert (p. 345-427, avec 2 planches).

Dauphiné et Savoie. — Poursuivant son œuvre scientifique si méritoire et si digne d'encouragement, la Commission française des glaciers a publié, en 1904 comme en 1903, deux fascicules pleins de renseignements d'un grand prix. Le premier de ces fascicules, extrait de l'*Annuaire du Club alpin français* pour 1903, contient le substantiel *Rapport* de M. Paul Girardin *sur les observations glaciaires* exécutées par lui *en Maurienne, en Vanoise et Tarentaise, du 21 août au 24 septembre 1903*, — duquel il résulte que « le régime du recul continue à prévaloir pour le plus grand nombre des glaciers observés, avec des exceptions, et beaucoup de diversité dans la valeur et l'allure de ce recul », — et aussi les observations faites par le guide Joseph-Antoine Fabre sur les glaciers du massif de la Vanoise pendant l'été de 1903 (Paris, typ. Renouard, 1904, in-16 de 47 p., cartes et grav.). — M. l'inspecteur des eaux et forêts P. Mougin a donné, dans le second fascicule, un excellent résumé des *Observations sur l'enneigement et sur les chutes des avalanches exécutées en 1903 par l'Administration des eaux et forêts dans les départements de la Savoie*, insistant tout particulièrement sur les résultats fournis par le groupe d'appareils nivométriques disposés en 1902 au sud-ouest du Mont-Blanc, sur les expériences faites à Chambéry pour déterminer la meilleure méthode de mensuration de la neige, et terminant par l'état des chutes de neige et par l'état des avalanches et de leurs dégâts pendant l'hiver 1902-1903 (Paris, typ. Ph. Renouard, 1904, in-4 de 19 p., avec fig.). Quelle que soit la valeur de ces deux fascicules, nous ne pouvons pas ne pas y regretter l'absence de la si utile *Revue de glaciologie* rédigée les deux années précédentes par M. Charles Ribot ; espérons que cette lacune n'est que temporaire, et que les fascicules suivants de la Commission française des glaciers contiendront la suite de ce travail digne de tous les éloges.

Franche-Comté. — Nous avons noté ici même, en juin 1898, un travail de M. Émile Longin sur *Saint Pierre Fourier et la Franche-Comté* (*Polybiblion*, t. LXXII, p. 550-551), lequel a été complété dernièrement par un autre, intitulé : *Saint Pierre Fourier en Franche-Comté*. Ces parties d'un même sujet viennent d'être heureusement réunies en un volume qui a pour titre : *Deux Études sur saint Pierre Fourier* (Vesoul, Louis Bon, 1905, in-8 de 278 p.). Pour donner une idée générale de l'étude la plus récente : *Saint Pierre Fourier en Franche-Comté* (la plus considérable puisque, placée en tête du volume, elle va jusqu'à la page 206), nous ne saurions faire mieux que de citer le passage suivant (p. 8-9) qui résume fort bien la tâche que M. Longin s'est imposée et qu'il a parfaitement remplie : « Je voudrais combler les lacunes des hagiographes au moyen des dépositions recueillies dans les enquêtes canoniques de 1673 et de 1682. Bon nombre des habitants de Gray entendus à ces deux époques avaient intimement connu le saint Père ; d'autres s'étaient confessés à lui ou avaient servi sa messe ; plusieurs avaient surpris le secret de ses extases à l'autel ; une simple domestique se glorifiait d'avoir eu le bonheur de seconder pendant près de deux années le jeune serviteur du saint général des chanoines réguliers, poussant la

vénération envers celui-ci jusqu'à recueillir pieusement les miettes de sa table. La première enquête canonique du diocèse de Besançon, en particulier, donne des indications précieuses sur les diverses demeures du vénérable serviteur de Dieu, et je n'hésiterai pas à lui faire de larges emprunts; si ce n'est pas la plus complète, c'est du moins celle qui traduit le plus fidèlement le culte des Graylois pour Pierre Fourier; prêtres, magistrats, bourgeois, artisans, vierges consacrées au Seigneur, nobles veuves ou femmes du peuple, tous proclament à l'envi la sainteté du religieux qui, vêtu d'une soutane tout usée et d'un manteau tout rapiécé, passait par les rues désertes pour se soustraire aux hommages qu'on lui rendait; ils en rapportent d'innombrables preuves; ils exaltent son humilité, sa mortification, sa douceur; ils publient en même temps les guérisons et les grâces obtenues par son intercession; ils disent le respect avec lequel on gardait ses reliques, et il se trouve, somme toute, que cette enquête canonique est une véritable page d'histoire. » La présente contribution à la biographie du « saint Père de Mattaincourt », enrichie de notes très nombreuses, terminée par une table onomastique, est tellement importante que nul désormais ne pourra l'ignorer s'il veut être exact et complet en ce qui concerne les dernières années de saint Pierre Fourier.

— Encore une brochure sur Pasteur, due à la plume de M. J. Flahaut : *Louis Pasteur* (Paris, Savaète, s. d. [1905], in-8 de 32 p.), laquelle, en trois courts chapitres, rappelle, avec autant de netteté que d'agrément, ce qu'ont été « l'œuvre et l'homme. » Le premier chapitre, intitulé : *Le Savant*, donne un aperçu des travaux de l'illustre chimiste; le deuxième nous montre ce que fut *l'Homme*; le dernier est consacré au *Chrétien*. Pour composer cette biographie, M. Flahaut s'est inspiré de cinq des meilleures études publiées sur Pasteur, parmi lesquelles il a placé au premier rang, comme il convient, le livre de M. R. Vallery-Radot : *La Vie de Pasteur*, dont le *Polybiblion* a parlé en septembre 1901 (t. XCII, p. 203-205).

Ile-de-France. — On fera une promenade aussi agréable qu'instructive *Autour du plateau de Liancourt*, en prenant pour guide M. l'abbé Amédée Beaudry (Paris, Chéronnet, 1905, gr. in-8 de 64 p., fig. et planches. — Prix : 6 fr.). Il n'a d'autre prétention que de nous donner le récit « sans apprêt » de l'excursion faite le 28 juin 1904 à travers les villages de Breuil-le-Sec, de Nointel de Catenoy, de Sacy-le-Grand, de La Bruyère, de Rosoy, de Verderonne et de Mogneville par les membres de la Société archéologique et historique de Compiègne. Mais l'on pense bien que l'aimable et érudit secrétaire de la Société a rempli son récit des observations archéologiques les plus précises, sans négliger de nous fournir sur le passé des lieux qu'il nous fait parcourir des renseignements puisés aux sources originales. Ces bourgs et villages n'ont pas seulement l'avantage d'une situation pittoresque; ils offrent plus d'un sujet d'étude à l'archéologue. Et ce n'est pas seulement l'architecture des édifices qui est intéressante : ils renferment des morceaux de sculpture, des broderies, des dentelles dignes de retenir l'attention. Les dessins et les clichés photographiques qui accompagnent la brochure de M. l'abbé Beaudry — il n'y en a pas moins de dix-sept, — rehaussent la valeur de la publication.

Languedoc. — Dans le fonds de l'ordre de Malte, aux archives départementales de la Haute-Garonne (liasse I, n° 95, cote inscrite au XVIIIe siècle au dos du document), existe une charte de 1194, qui concerne Podium Siuranum, aujourd'hui Pexiora, arrondissement et canton sud de Castelnaudary (Aude). En raison de ses caractères extérieurs et des renseigne-

ments qu'elle donne sur les origines de la vie communale en Languedoc, cette charte a paru doublement intéressante à M. l'abbé Sabarthès qui l'a publiée dans le *Bulletin historique et philologique*, 1903, et en tirage à part (Paris, Impr. nationale, 1904, in-8 de 8 p.). La charte de Pexiora n'est pas une charte de commune ; on n'y trouve ni consulats, ni magistrats élus par les habitants. Ce sont les co-seigneurs du lieu, Soubiran, commandeur de la *domus ospitalis* de Saint-Jean de Jérusalem, et deux nobles, Sicard de Laurac et Aymeric de Roquefort, qui agissent en leur propre nom. Tout ce qu'ils concèdent émane de leur volonté, mais offre de réels avantages et une sauvegarde efficace aux habitants ; car toute violation des personnes ou des choses est passible d'une peine énoncée par ce petit code en 17 articles. Si dans le Midi, l'affranchissement des communes fut moins rapide que dans le Nord, cette charte prouve que les seigneurs de la région languedocienne ne se désintéressèrent ni du bien moral ni du bien matériel de leurs vassaux.

— En 678, le roi Wamba, voulant rétablir la concorde parmi les évêques dont quelques-uns avaient empiété sur le diocèse voisin, fixa les limites de chaque évêché de la Narbonnaise, par un rescrit rendu à Tolède. Le problème topographique posé par ce document a donné lieu à plusieurs solutions qui, pour l'ancien diocèse de Carcassone, ne sont guère satisfaisantes. M. l'abbé Sabarthès reprend ce problème dans une étude sur *les Évêchés de la Narbonnaise en 678* (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, tome VIII. Narbonne, Caillard, 1905, in-8 de 12 p.). « *Carcassona hæc teneat : De Monte Rufo usque ad Angeram, de Angosa usque Montana,* » lit-on dans le document dont M. Cros-Mayrevieille, dans son *Histoire du comté de Carcassonne*, et M. Foncin, dans son *De veteri Carcassonis civitate*, donnent des interprétations que M. Sabarthès discute. L'un et l'autre érudit ont remarqué que certains noms inscrits par le notaire du roi wisigoth ne ressemblent nullement aux dénominations romaines, et le second en conclut qu'il faut parfois corriger le texte. A leur opposé, M. Sabarthès y voit des noms venus du grec et déformés par la prononciation, ou des noms latins, mais assujettis aux variantes locales. Il identifie, en conséquence, *Montana* avec la Montagne Noire, *Angosa* (du grec Αγκος, vallée) avec la *Vallis Aquitanica*, maintenant le Val-de-Daigne, *Angera* (du grec Αγγαρα, maison de poste) avec une station qui existait sur la voie romaine à la limite du *pagus Carcassesis* et du *pagus Tolosanus*, enfin *Mons Rufus* avec le *Roc gris*, près de l'église de Saint-Pierre d'Alaric.

Lyonnais. — Avec son numéro de septembre 1905, *la Revue forésienne illustrée* a changé de titre ; elle s'appelle aujourd'hui : *La Revue du Sud-Est illustrée*. Aucun autre changement d'ailleurs (Lyon, rue Stella, 3 ; Saint-Étienne, rue du Général-Foy, 4).

Poitou. — Assez vivement pris à partie par M. Alfred Richard dans un mémoire de la Société des antiquaires de l'Ouest, M. Ferdinand Lot a cru devoir publier une *Réponse à la défense de M. Alfred Richard* (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*. Poitiers, impr. Blais et Roy, 1905, in-8 de 24 p.). Le point le plus intéressant peut-être de cette réponse est la fixation de la mort d'Eudes de Chartres à l'année 996.

Saintonge. — M. Georges Musset ayant trouvé dans les archives de M. le duc de la Trémoille, un certain nombre de documents relatifs aux droits payés par les navires aux seigneurs de Royan, a voulu rechercher quelle était la nature et l'origine de ces droits. La conclusion de son étude : *La Coutume de Royan au moyen âge* (La Rochelle, imp. Noël Texier et fils,

1905, in-8 de 116 p., avec pl.) est que cette coutume, en ce qui concerne les vins, était bien, comme les autres coutumes, un droit du seigneur de la ville. Des circonstances particulières purent, à un moment donné, en faire exercer la perception au château de l'Ombrière à Bordeaux; mais ce droit aurait dû être rendu à Royan où les seigneurs entretenaient à grands frais des châteaux destinés à protéger l'embouchure du fleuve, comme les témoins le déclarent formellement dans les enquêtes. La perception du droit à Bordeaux constituait un double emploi et causait aux marchands un préjudice contre lequel ils ne cessèrent de protester pendant tout le cours du moyen âge. A la suite de son intéressant travail, M. G. Musset a publié des comptes et des documents s'y rapportant, tous des XIVe et XVe siècles.

Belgique. — Le discours de M. Georges Legrand sur *le Travail* (Namur, Godenne, s. d., in-8 de 53 p.) est tout à fait excellent. L'orateur montre d'abord, à la lumière de l'enseignement chrétien et de l'économie sociale, que le travail est pénible, et que c'est une loi pour l'humanité, dont il est une condition de conservation et de vie; qu'il s'impose à tout homme comme une obligation morale, et que son but suprême, suivant la parole de Le Play, est la vertu et non la richesse. Tel est l'objet de la première partie du discours. La seconde envisage les principales modalités du travail eu égard à l'objet du travail; la troisième partie esquisse les formes principales que présente le travail chez les différents peuples, aux différentes époques, au point de vue de la situation du travailleur, et l'auteur conclut en évoquant la belle image du travailleur libre, tel que la religion chrétienne l'a formé « actif dans son travail et se tenant debout devant les rois. »

— Un autre discours du même M. Georges Legrand, que l'on peut considérer comme un complément pratique du précédent : *Pourquoi nous devons être optimistes* (Namur, Godenne, s. d., in-8 de 53 p.) prêche à la jeunesse l'optimisme, c'est-à-dire, pour préciser ce terme parfois un peu suspect, la confiance en Dieu, en soi-même et en l'avenir. Pour réussir ici-bas, il faut être optimiste; il faut l'être aussi pour alléger son lot de souffrance sur la terre, car le pessimisme est une véritable maladie de l'âme; l'orateur confesse d'ailleurs que, vue du côté simplement humain, la vie semble autoriser le pessimisme, et que la raison christianisée est seule capable de donner à la vie, même remplie de souffrance, une signification heureuse. L'optimisme c'est donc, pour M. Legrand, et pour tout observateur de bon sens, l'existence chrétiennement comprise. Cette façon de considérer la vie est la seule en effet, qui nous sauve de l'ennui, du découragement et du désespoir. Brochure excellente, pleine de vérité, de sagesse et de bon sens.

Bohême. — Excellente innovation. Cinq fois par an des savants tchèques donnent en latin depuis janvier dernier, une revue très complète du mouvement théologique en Russie, Pologne, Bohême, Bulgarie, Serbie et Croatie. La revue, qui paraît en fascicules in-8 variant de 40 à 60 pages, est intitulée : *Slavorum Litterae theologicae*. On s'abonne à Prague, à l'Imprimerie archiépiscopale, I-190 (Prix : 7 fr. 50).

Italie. — M. Salomone Morpurgo consacre quelques pages à la mémoire de Desiderio Chilovi, mort le 7 juin dernier, après avoir dirigé pendant vingt années la bibliothèque nationale de Florence : *In memoria di Desiderio Chilovi* (s. l. n. d., in-8 de 5 p.). La courte liste des publications du regretté bibliothécaire termine cette notice.

Sibérie. — Marc Séchaud est un Savoisien d'origine, élevé en Suisse, qui, parti pour la Russie, afin d'y rejoindre sa mère, fut, au moment même où

il y arrivait, impliqué dans une affaire de haute trahison et déporté en Sibérie. Il y demeura plus de vingt-cinq ans ; mais étant enfin parvenu à s'échapper, il regagna les environs de Neuchâtel dans le courant de l'été de 1904 et essaya de se remettre au travail. Mais sa santé était minée par les privations, les fatigues, les coups et le chagrin ; ses forces le trahirent, et il est actuellement incapable de subvenir à ses besoins. Émues de pitié, des âmes charitables ont entrepris de venir en aide à ce malheureux et s'efforcent de le mettre à l'abri de la misère, s'il est possible, pour le reste de son existence. En achetant l'émouvant *Récit de Marc Séchaud, ex-forçat sibérien* (Paris, Daragon, 1905, in-16 de 48 p. — Prix : 1 fr.), on se procurera un document intéressant à plus d'un titre, et — ce qui vaut mieux encore — on s'associera à cette bonne œuvre.

Madagascar. — Le Comité de Madagascar a entrepris depuis plusieurs années la publication des anciens textes relatifs à l'histoire de cette grande île, aujourd'hui française, depuis le moment où les Européens en firent la découverte, c'est-à-dire depuis l'an 1500. Pour faire connaître à tous les adhérents du Comité l'utilité et l'intérêt de cette publication, M. Étienne Hamélius a, dans l'Assemblée générale du 20 juillet 1904, raconté quelques épisodes de cette curieuse histoire, et il l'a fait avec beaucoup de verve et d'agrément. Cette conférence se trouve dans celle des « Publications du Comité de Madagascar » qui est intitulée : *Rapport du Conseil d'administration à l'Assemblée générale du 20 juillet 1904, conférence de M. Étienne Hamélius, liste des membres du Comité* (Paris, Comité de Madagascar, 1904, in-8 de 48 p.).

États-Unis. — Le volume XXVII publié par la Smithsonian Institution : *Proceedings of the United States National Museum* (Washington, Government Printing Office, 1904, in-8, de 998 p.) ne contient pas moins de 32 articles dont la plupart sont superbement illustrés par la photogravure. Ils traitent spécialement de l'histoire naturelle, donnant la description des pièces appartenant au Musée national de Washington. Les articles les plus importants sont les suivants : 1° Contribution à l'histoire naturelle des isopodes, par M. Harriet Richardson, 89 p. et 92 gravures au trait ; 2° Revue des poissons scorpœnoïdes du Japon, par MM. David Starr Jordan et Echwin Chapin Stark, 245 p. et 43 gravures ; 3° Revision des siphonaptères ou puces américaines, par M. Carl F. Bakes, 96 p. et xxvi planches ; 4° Les Pucerons aleyrodides de Californie, etc., par M. Florence E. Bensis, 66 p. et xi planches ; 5° Les Lépidoptères du district de Kootenai (Colombie britannique), par M. Harrison G. Dyar, 159 p. sans gravures, et divers autres articles sur la zoologie. Un seul a trait à la géologie, c'est celui de M. Wirt Tassin sur la météorite de Perrimmon Creck dans la Caroline du Nord.

— Signalons l'*Annual Report of the Board of Regents of Smithsonian Institution, showing the operations, expenditures and condition of the institution for the year ending June 1903* (Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de lxi-876 p , avec de nombreuses planches et cartes). Après avoir donné de longs détails sur la situation administrative et financière de la Société (1-97), les professeurs du Museum national publient, dans un volumineux appendice, une série de travaux admirablement illustrés traitant, en un style concis, des diverses découvertes scientifiques dans différents pays ; puis des rapports sur des recherches faites par les collaborateurs ou des mémoires pouvant intéresser les nombreux correspondants de l'institution. Notons en passant un travail de MM. E. F. Nichols et G. F. Hull sur la pression due à la radiation ; — un autre du major B. Baden Powell sur les progrès de l'aréonautique, suivi de quelques pages

sur la navigation aérienne par O. Chanute; — Une conférence de M. E. Curie sur le radium ; une note de M. C. G. Abbot sur les rayons M. de Blondlot; la théorie atomique de F. W. Clarke. — Plusieurs articles traitent de la géographie; citons entre autres : une exploration au mont Mac Kinley, la plus haute montagne d'Amérique dans l'Alaska. L'exploration du pôle nord ; travaux pratiques du club arctique de Peary, 1898-1902, par le commander R. E. Peary, de la marine des États-Unis. Il serait trop long de citer tous les articles sur l'histoire naturelle ; mentionnons cependant l'intéressante description du mammouth gelé de Sibérie par M. O. T. Herz.

— Il y a trois choses dans la brochure de M. Adair Welcker qui a pour titre : *For People who laugh* (San Francisco, chez l'auteur, 1904, in-8 de 107 p. — Prix : 2 fr. 50) : des avertissements et avis en petit texte, qui, à notre honte, nous demeurent tout à fait inintelligibles ; une préface assez incohérente ; enfin des nouvelles qui, par bonheur, ressemblent peu à leurs préliminaires. Celles-ci, dont la scène est placée dans l'ouest des États-Unis, sont de courts récits, assez vivement contés et pour la plupart amusants ; on y trouve de l'invention et un comique de terroir qui en font, en somme, une lecture agréable.

Publications nouvelles. — *La Ville de David*, par le P. B. Meistermann (in-8, A. Picard et fils). — *Maria Verkündigung. Ein Kommentar zu Lukas, 1, 26-38*, von O. Bardenhewer (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Le Dogme de la Rédemption*, par l'abbé J. Rivière (in-8 Lecoffre). — *Jésus-Christ prototype de l'humanité*, par C. N. et Mgr J. Fèvre (in-8, Savaète). — *Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie*, par l'abbé Planeix (in-18, Téqui). — *La Vie avec Dieu, notes pour retraites*, par le T. R. P. Faucillon ; publiées par M.-B. Schwalm (in-18, Lecoffre). — *Le Parsisme*, par V. Henry (in-18, Dujarric). — *Histoire du droit canon gallican*, par P. At (in-8, Savaète). — *Les Nullités de mariage, essai théorique et pratique*, par P. Pisani (petit in-18, Letouzey et Ané). — *Traité de la compétence civile judiciaire des juges de paix*, par J.-L.-M. Cornilliat (gr. in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Étude de droit sur la photographie*, par E. Sauvel (in-16, Mendel). — *Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique*, par E. Gomperz ; traduit par A. Reymond (in-8, Alcan). — *Questions de philosophie résolues à l'aide des principes de la foi*, par J. Clot (in-8, Montpellier, impr. Grollier). — *La Crise du libre-échange en Angleterre*, par G. Blondel, C. Dejace, Viallate, P. de Laveleye, etc. (in-8, Louvain, Thirion). — *Manuel du candidat aux grades de médecin auxiliaire et de médecin de réserve*, par A. Lucas et E. Josephson (in-8, Vigot). — *Traité de pathologie interne*, par G. Lemoine (2 vol. in-8, Vigot). — *Manuel de thérapeutique dentaire spéciale (odontothérapie)*, par C.-L. Quincerot (petit in-16, cart., Vigot). — *L'Acide formique et la Force musculaire*, par le Dr Clément (in-8, Vigot). — *Le Poignet et les Accidents du travail*, par le Dr Destot (in-18, Vigot). — *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, par le Dr H. Schlesinger (in-18, Vigot). — *L'Imagination et les prodiges*, par Mgr É. Méric (2 vol. in-18, Téqui). — *Explication mécanique de la matière, de l'électricité et du magnétisme*, par M. Despaux (in-8, Alcan). — *Pangéométrie, ou Précis de géométrie fondée sur une théorie générale et rigoureuse des parallèles*, par N.-J. Lobatschewsky (gr. in-8, Hermann). — *Les Origines de la statique*, par P. Duhem. T. I. (gr. in-8, Hermann). — *Manuel d'agriculture. Chimie agricole*, par A. Solanet (in-18, Amat). — *Chasse, élevage et piégeage*, par A. de Lesse (in-18, Baillière). — *La Carte postale photographique et les Procédés d'amateurs*, par A. Berthier (in-16, Mendel). — *Les Végétaux dans les proverbes*, par C. Rozan (in-18, Ducrocq). — *L'Abraccio, esquisses de femmes*,

par G. Servières (in-18, Fontemoing). — *Envieux et enviés*, par J. France (in-18, éditions de « France-Semeuse »). — *L'Éternelle Promise*, par J. France (in-18, éditions de « France-Semeuse »). — *Les Parvenus*, par B. Balley (in-18, Dujarric). — *L'Iris bleu*, par M. Lachèse (in-12, H. Gautier). — *Souvenirs d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration (1780-1815*, par J. Charruau (in-18, Téqui). — *La Clef de « Volupté »*, par C. Maréchal (In-8, Savaète). — *Promenades lointaines, Sahara, Niger, Tombouctou, Touareg*, par le lieut[t] H. Paulhiac (petit in-8 carré, Plon-Nourrit). — *L'Empire du travail. La Vie aux États-Unis*, par Anadoli (in-16, Plon-Nourrit). — *Dix leçons sur le martyre*, par P. Allard (in-12, Lecoffre). — *Les Origines de la Papauté*, par A. Giraud-Teulon (in-18, Alcan). — *La Frontière d'Argonne (843-1659). Procès de Claude de la Vallée (1535-1561)*, par H. Stein et L. Le Grand (in-8, A. Picard et fils). — *La Société française pendant le Consulat*, par G. Stenger. 4e série. *Les Écrivains et les Comédiens* (petit in-8, Perrin). — *Correspondance du comte de Jaucourt avec le prince de Talleyrand pendant le congrès de Vienne*, publiée par son petit-fils (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *The Napoleonic exiles in America, a study in american diplomatic history (1815-1819)*, by J. S. Reeves (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *La Faculte de théologie de Paris et ses Docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Feret. *Époque moderne*, T. IV. XVIIe *siècle. Revue littéraire* (in-8, A. Picard et fils). — *A travers le Corbonnais et le Perche chartrain* (in-8, Alençon, imp. alençonnaise). — *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. La Commanderie de Payns et ses dépendances*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Champion). — *Le Régime de la corvée en Bretagne au* XVIIIe *siècle*, par J. Letaconnoux (in-8, Rennes, Plihon et Hommay). — *Sauvons nos enfants*, par l'abbé L. Lenfant (in-18, Lecoffre). — *Ce que pensent les jeunes*, par A. Dufort (in-18, Vic et Amat). — *Ce que femme peut*, par le comte E. de Rougé (in-18, librairie des Saints-Pères). — *La Patrie, la guerre et la paix à l'école*, par H. Hauser (in-18, Cornély). — *Sampre han tingut béch les oques*, per J. Miret y Sans. 1[a] serie (gr. in-8, Barcelona, stampa F. Badia). — *Studies in ancient Persian history*, by P. Kershasp (in-18 cart., London, Kegan. Treuch, Trübner). — *Seyyèd Ali Mohammed dit le Bâb*, par A.-L.-M. Nicolas. *Histoire* (in-18, Dujarric). — *Un Parfait Catholique. Jean-Marie Destrade, bienfaiteur de Bagnères-de-Bigorre et du dioeèse de Tarbes (1762-1846)*, par l'abbé P. Moniquet (in-8, Savaète). — *Vie de Nicolas Illy, ancien membre du patronage de N.-D. de Grâce*, par l'abbé H. Le Camus (in-12, Vic et Amat). — *La Cité des fous* (souvenirs de *Sainte-Anne*), par M. Stéphane (in-16, Paris, 91, rue Perronet, Cabinet de pamphlétaire). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — MÉTAPHYSIQUE. — 1. *Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par GASTON SORTAIS. Paris, Lethielleux, s. d. (1905), in-8 de XVI-608 p., 6 fr. — 2. *L'Idéalisme contemporain*, par LÉON BRUNSCHVICG. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 186 p., 2 fr. 50. — 3. *L'Être subconscient*, par le Dr GUSTAVE GELEY. 2e édit. revue. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 176 p., 2 fr. 50. — 4. *Les Mensonges du caractère*, par FR. PAULHAN. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 276 p., 5 fr. — 5. *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*, par l'abbé DE BROGLIE. Paris, Bloud, 1905, in-12 de IX-256 p., 3 fr. — 6. *Le Sublime Orgueil*, par VICTOR MAUROY. Paris, Sansot, 1905, in-12 de XII-447 p., 3 fr. 50.

MORALE. — 7. *La Justice et l'Expansion de la vie, essai sur le bonheur des sociétés humaines*, par J. NOVICOW. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 400 p., 7 fr. 50. — 8. *La Morale des religions*, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-568 p., 10 fr. — 9. *La Morale chrétienne et la Moralité en France*, par CLODIUS PIAT. Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de 53 p., 0 fr. 60.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 10. *Histoire de la philosophie européenne*, par A. WEBER. 7e édit. Paris, Fischbacher, 1905, in-8 de 630 p., 12 fr. — 11. *La Philosophie pratique de Kant*, par VICTOR DELBOS. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VI-756 p., 12 fr. 50. — 12. *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain*, par ALFRED FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de XXIII-375 p., 7 fr. 50. — 13. *Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte*, par GEORGES DUMAS. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 314 p., 5 fr. — 14. *La Philosophie de Charles Renouvier*, par GABRIEL SÉAILLES. Paris, Alcan, 1905, in-8 de IV-400 p., 7 fr. 50. — 15. *Le Malaise de la pensée philosophique*, par ANDRÉ CRESSON. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 200 p., 2 fr. 50. — 16. *Les Idées rationalistes de 1860 à 1905. Penseurs, philosophes, savants*. Paris, Schleicher, 1905, in-16 de VIII-83 p., 0 fr. 30. — 17. *L'Année philosophique, 1904*, publiée sous la direction de F. PILLON (15e année). Paris, Alcan, 1905, in-8 de 316 p., 5 fr.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — MÉTAPHYSIQUE. — 1. — Par la science, l'homme intervient dans le déterminisme de la nature, par la morale, il oriente les décisions de la liberté : science et morale sont donc essentielles, pour l'utilisation de l'univers et la conduite de la vie. Mais c'est à la condition qu'elles soient justifiées par les principes qui éclairent et fixent les règles qui leur permettent d'arriver au vrai et au bien. Ces principes et ces règles, M. G. Sortais les expose et les démontre dans son *Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale*. Définitions précises, exemples bien choisis, questions nettement posées, problèmes formulés clairement, avec les solutions qu'ils ont reçues et qu'ils comportent, bibliographie abondante, citations caractéristiques, tels sont les principaux mérites de ce livre. Mais, comme il est impossible d'ébaucher une méthodologie sans logique, une éthique sans théodicée, l'une et l'autre sans psychologie, l'auteur, quand il le faut, ouvre franchement la porte à la métaphysique, et, si discrète que se montre celle-ci, elle agrandit, renouvelle et féconde tout ce qu'elle touche. Parce que M. Sortais est un vrai philosophe, l'ouvrage

qu'il vient d'écrire n'est pas seulement un très bon manuel classique, mais il est de nature à intéresser tous ceux qui cherchent à connaître les rapports de la pensée et de l'action, de la science et de la conscience.

2. — Spiritualisme, idéalisme, intellectualisme, comment se définissent, se conditionnent et se relient ces notions ? Les diverses études réunies par M. A. Brunschvicg dans le petit volume intitulé : *L'Idéalisme contemporain* répondent à cette question. Elles ont pour but de mettre en relief l'élément constitutif de la science humaine, c'est-à-dire l'esprit ou activité continue de la pensée ; elles prétendent démontrer l'essentielle relativité de la connaissance, qui se développe et s'enrichit à l'infini. Transformer l'intelligence en fonction d'une substance particulière serait décréter l'insignifiance de la vie spirituelle. La vérité absolue serait une borne qui arrêterait ses progrès et empêcherait l'épanouissement de la vie religieuse, qui consiste dans l'ascension perpétuelle de l'esprit dans la déification (*Spiritualisme et sens commun.*). Ainsi comprise, la philosophie dissipe les préjugés qu'on lui oppose ; elle est un exercice indépendant et autonome de la vie intérieure, la réflexion libre et désintéressée (*Quelques préjugés contre la Philosophie.*). C'est une dialectique de l'esprit vivant qui ne doit pas prendre pour base l'unité synthétique de l'aperception, le « je pense, » mais se placer dans la spontanéité de la conscience individuelle, y saisir l'immédiation du sujet et de l'objet (*La Méthode dans la philosophie de l'esprit.*). L'intellectualisme nous dégage et nous délivre du scepticisme et du mysticisme dont la philosophie nouvelle, celle de M. Bergson ou de M. Le Roy, de l'intuition réelle ou de l'action transcendante, enveloppe les germes (*La Philosophie nouvelle et l'Intellectualisme.*). En un mot, l'objet concret par excellence, c'est l'esprit ; la tâche unique de l'idéalisme, c'est de connaître l'esprit ; il est une doctrine de l'esprit vivant ; le monde et Dieu sont au-delà de ses prises, mais l'univers s'imprègne d'intelligence et la notion du divin se précise et s'accroît par la recherche d'un idéal qui est en nous, essence et fin de notre vie intérieure (*L'Idéalisme contemporain.*). — Il est impossible d'exposer et de rajeunir avec plus de talent le subjectivisme et le panthéisme. « La philosophie a le droit d'être obscure ; elle en a le devoir pour autant qu'elle doit toujours ou s'approfondir ou s'élever. » (p. 21). Il nous semble que M. Brunschvicg a usé de tout son droit et accompli tout son devoir. Malgré de remarquables pages où sont réfutées à merveille les théories de la philosophie nouvelle, ce livre est attristant et dissolvant parce qu'il désagrège les réalités qui expliquent et dominent la pensée et la vie.

3. — Comment interpréter les phénomènes psychologiques obscurs ? Personne ne peut nier leur existence ni leur fréquence, et aucun philosophe, aucun savant, n'a pu encore nous donner à cet égard des lois

certaines et des théories justifiées. L'inspiration géniale d'un Eschyle ou d'un Shakespeare, votre sommeil et le mien, l'anatomie et la physiologie nous en révéleraient-elles les secrets ? Mais, à plus forte raison, combien se montrent-elles impuissantes en présence des phénomènes de suggestion ou de lecture de pensée, de télépathie ou d'action à distance ? Où le matérialisme et le spiritualisme ont échoué, M. le Dr Geley espère réussir par les deux hypothèses de l'extériorisation et du subconscient supérieur, très différent du subconscient automatique. Il compte qu'introduites en psychologie ces deux hypothèses renouvelleront la métaphysique elle-même, suggéreront une nouvelle conception du monde destinée à remplacer les philosophies et les religions. Il expose son système dans son ouvrage intitulé : *L'Être subconscient.* Fervent défenseur de l'immortalité, il conclut à l'éternité des êtres, car « on ne peut concevoir d'immortel que ce qui est éternel. » Pourquoi ? Ne suffit-il pas, pour qu'une chose soit immortelle, qu'elle ne puisse être détruite ? — Ce petit livre offre une classification intéressante des phénomènes psychiques inexpliqués, renferme des observations justes et des remarques ingénieuses, fournit de bons arguments contre le matérialisme. Nous étonnerions peut-être beaucoup M. Geley, en lui affirmant que sa psychologie pourrait, avec quelques corrections, se concilier avec les dogmes du christianisme, mais qu'elle n'autorise d'aucune sorte le monisme idéaliste qu'il veut en déduire.

4. — *Les Mensonges du caractère*, de M. Fr. Paulhan, sont un essai de psychologie pessimiste. « Rien n'est sincère en nous : il y a de la dissimulation ou de la simulation, quand ce n'est pas l'une et l'autre, dans nos états d'âme et dans leur expression. » Exemples : les faux impassibles et les faux sensibles. C'est un besoin de défense sociale qui excuse et provoque ces simulations. Elles se glissent partout en nous et autour de nous, et revêtent les apparences de la franchise, de l'orgueil, de la modestie, de la timidité, du courage, de la lâcheté, de la bonté, de la méchanceté, de la prévoyance et de l'insouciance. Aussi bien, ne peut-on espérer s'affranchir de ces mensonges inévitables, puisque « tout acte volontaire est une hypocrisie en tant qu'il n'est pas en harmonie avec l'ensemble complet du moi. » (115). Ce qui veut dire que lorsque nous prions nous avons envie de nous distraire, lorsque nous travaillons, de nous promener, lorsque nous faisons une aumône, de garder notre argent. Donc, nos décisions de prier, de travailler, de faire l'aumône ne sont pas absolument sincères. — Vous semble-t-il qu'il en soit ainsi ? Est-ce une hypocrisie que de choisir librement, parmi nos tendances diverses ou opposées, celle que le devoir nous impose ? Pourquoi notre acte devrait-il exprimer à la fois nos désirs contraires et nos idées incohérentes ? Je crois découvrir l'ori-

gine de l'erreur de M. Paulhan dans son système psychologique. Pour lui, l'esprit est une synthèse, le moi, un faisceau de phénomènes ; il est donc naturel que l'action incapable de traduire cette synthèse et de réaliser tous ces phénomènes ne puisse exprimer notre moi. Pour nous, l'esprit est une substance, le moi une force consciente et libre. Il s'exprime d'autant mieux qu'il choisit parmi ses états, qu'il élimine, refoule, ceux qui ne peuvent s'adapter à la libre décision par laquelle il se révèle. Il n'y a ni simulation, ni dissimulation dans l'homme porté à l'avarice, à la volupté ou à l'ambition qui *veut* être libéral, chaste et humble et n'exprimer que les tendances conformes à la règle de sa conduite, à son idéal. La personne est antérieure, supérieure, et, en un certain sens, extérieure à ses états et à ses modes. Toujours est-il qu'il y a des mensonges, qu'on ne peut guère les éviter tous, qu'on se croit sincère sans l'être toujours ; M. Paulhan le démontre avec abondance et finesse ; ses descriptions rappellent souvent La Rochefoucauld, mais sa thèse, comme celle de l'auteur des *Maximes*, est certainement trop générale.

5. — Descartes a dit : « Je pense, donc je suis. » Ne pourrait-on dire : « Je pense, donc Dieu est. » De la nature imparfaite et contingente du sujet qui pense, de notre activité intellectuelle considérée dans son exercice, dans ses caractères, dans ses lois, dans son adaptation aux objets, de nos idées nécessaires et universelles, l'abbé de Broglie a cru que l'on pouvait déduire ou induire une démonstration de l'existence de Dieu. Les cinq leçons qu'il prononça, sur ce sujet, il y a quinze ans, à l'Institut catholique de Paris, viennent d'être recueillies et publiées par M. le chanoine Largent, sous ce titre : *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*. On y retrouve les qualités éminentes du regretté apologiste. Elles sont suivies d'un appendice contenant des fragments sur le principe de causalité et le monothéisme. S'il eût vécu, l'auteur aurait certainement mis au point ces pages parfois imparfaites ; cependant elles sont plus et mieux qu'une ébauche, et la cinquième leçon, par exemple, où est développée la double tendance de l'esprit humain à idéaliser le réel et à réaliser l'idéal, est remarquable par les idées qu'elle suggère et les horizons qu'elle ouvre à la pensée. L'abbé de Broglie appuie et féconde toute son argumentation à l'aide des quatre principes de causalité, de finalité, de contingence et de raison suffisante. Ce dernier, surtout, lui apparaît comme le fondement de l'existence des lois rationnelles. Il se montre à la fois scolastique et leibnizien ; il y a quelques hésitations dans sa doctrine lorsqu'il est obligé de choisir entre les deux systèmes, mais souvent aussi il les unit et les accorde très heureusement.

6. — *Le Sublime Orgueil*, ouvrage posthume de M. Victor Mauroy,

est destiné à exposer le mentalisme. L'auteur de ce système est « profondément convaincu d'appporter au monde une vérité absolue » ; il pense « qu'on ne saurait lui montrer quelque chose que le mentalisme n'explique pas », et il se flatte de mettre fin à l'antagonisme de la science et de la foi. Les lignes principales de son esquisse sont : la non existence de la matière : « le monde n'existe que spirituellement et idéellement », le réel, c'est ce qui apparaît de l'Être absolu dont les idées constituent les choses, les êtres et les événements du monde. Le Créateur réalise nécessairement tous les contraires, donc le mal ; il commence par la création du mal ; il est donc mauvais : « par suite il est d'abord et présentement Satan. » Il y a un enfer ; c'est le lieu du mal ; nous y sommes. Mais l'œuvre et l'auteur du monde se perfectionnent progressivement ; Satan deviendra Dieu sans pouvoir être jamais infini parce que cela implique contradiction ; et les hommes, qui sont présentement des démons, seront purifiés, sanctifiés et habiteront des paradis terrestres. — Gnosticisme, panthéisme, idéalisme, tout ce qu'il y a de téméraire, de chimérique, d'insensé dans les conceptions des rêveurs est assemblé avec un accent de bonne foi et un lyrisme déconcertant dans ce livre étrange où l'auteur révèle les indices d'un talent qui aurait pu être plus utilement employé.

Morale. — 7. — M. J. Novicow a écrit un livre de philosophie sociale : *La Justice et l'Expansion de la vie.* 1re Partie : *Les Théories du présent* ; elles se rapportent : 1° à l'injustice ou limitation de la vie que l'on peut envisager au point de vue individuel, politique et international ; 2° à la justice ou expansion de la vie qui se manifeste par l'exaltation et l'intensité, l'organisation et la sécurité de l'existence et dont le but est le bonheur. — 2e Partie : *Les Théories du passé* : elles se ramènent : 1° à l'empirisme qui, sous prétexte de défense, préconise et glorifie la force, inspire les conquêtes, encourage les spoliations ; 2° au darwinisme social, confusion des lois biologiques avec les lois sociales, abus de la lutte pour la vie, fausse conception de l'État. — 3e Partie : *L'Organisation de la société* : c'est le secret du progrès, le remède aux maux de notre espèce, le moyen de réaliser notre fin, non pas dans l'autre monde, rêve chimérique et superstitieux, mais dans celui-ci, par la fédération universelle et d'abord européenne, opposée aux nationalismes.— M. Novicow connaît les questions qu'il traite ; son âme est généreuse, son esprit géométrique. Il se complaît souvent dans l'apparente et fausse rigueur de ses descriptions mathématiques. Il est passionné pour la justice, et il a raison ; mais son illusion est profonde de croire que le droit, la liberté le progrés, le devoir, la justice, le bonheur soient possibles en dehors de Celui qui a créé l'homme et le monde, qui les gouverne et les

dirige vers Lui et qui a prononcé la grande, douce et féconde parole : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

8. — Les religions imposent à leurs adeptes des croyances, des préceptes et des rites. M. J.-L. de Lanessan a entrepris de mesurer et d'apprécier la quantité et la qualité de leur influence sur la conduite des hommes. La Morale des religions est divisée en cinq livres : Judaïsme, Brahmanisme et Boudhisme, Hellénisme, Christianisme, Islamisme. L'exposé des prescriptions obligatoires est emprunté aux livres sacrés de chaque nation. Moïse est cruel et intolérant ; les Védas supposent l'inique régime des castes ; Çakya Mouni prêche un ridicule et impossible ascétisme ; les législations religieuses grecque et romaine ne devinrent moins néfastes que lorsqu'elles furent vivifiées, transformées et souvent contrariées par les spéculations philosophiques ; le christianisme affirme que le salut est un don divin, rend vaine l'initiative et contradictoire la responsabilité ; l'islamisme détruit la famille... Il faut en conclure que toutes les religions sont immorales ; inefficaces pour l'amélioration de notre esprit, elles ont longuement contribué à sa perversion. — M. de Lanessan affirme qu'il est sincère et qu'il fut attentif ; est-il compétent en ces matières qui exigeraient un historien très informé et un philosophe très délié ? Sans doute il est également connu comme administrateur et professeur, botaniste et ministre, député et savant. Son gros livre où l'on glanera, çà et là, des détails intéressants, démontre avec évidence que, si bien doué que puisse être son auteur, il ne saurait être apte à tout. Il s'est imaginé peut-être avoir édifié contre la religion une puissante machine de guerre : il aura surtout inspiré des doutes à ses lecteurs sur l'érudition, la pénétration, le jugement et le tact d'un adversaire déterminé et prévenu du christianisme.

9. — A l'encontre de M. de Lanessan, M. l'abbé Clodius Piat estime qu'entre religion et morale l'union est intime et nécessaire, comme celle du contenant au contenu, de la cause à l'effet, du principe à la conséquence. En son intéressante brochure : *La Morale chrétienne et la Morale en France*, après avoir constaté, ce qui est trop aisé, les progrès du vice et du crime, il revendique pour le christianisme l'honneur d'avoir inspiré, formé et développé les mœurs pures et fortes de notre race, et il considère la lutte antichrétienne comme une lutte antimorale ; car, abstraction faite de sa vérité et de son origine divine, le christianisme est doué, à l'égard de notre pays, en particulier, d'un indéniable caractère de bienfaisance. Il n'est pas vrai qu'il ait perdu de sa vertu ; ni la science ne l'a renversé ni les systèmes de morale ne l'ont remplacé. Pourquoi donc y-a-t-il conflit entre la Révolution francaise et la religion chrétienne ? C'est un épisode de la lutte

éternelle du mal contre le bien ; mais une des causes qui ont favorisé la victoire de nos ennemis, « c'est que le clergé, dont la gloire avait été de représenter l'idée morale, n'a pas compris assez vite la nécessité de rajeunir et de consolider l'exposition de la doctrine religieuse. » Il importe qu'on lui facilite ce devoir intellectuel et social en favorisant de toute manière les foyers du haut enseignement, les Instituts catholiques de plus en plus nécessaires. « Il faut aller de l'avant, et coûte que coûte, si l'on ne veut que le catholicisme se déracine à fond et ne s'éteigne dans la liturgie. » Ces pages sont dignes du penseur qu'est M. C. Piat; elles sont solides, nettes et suggestives. Les catholiques gagneront à les méditer, car elles indiquent un remède à nos maux, et tous peut-être n'en apprécient pas, comme il le faudrait, la valeur et l'efficacité.

Histoire et Critique. — 10. — L'*Histoire de la philosophie européenne*, par M. A. Weber, a obtenu un vrai succès, puisqu'elle est parvenue à sa septième édition. Elle tient le milieu entre les manuels secs et étriqués et les histoires spéciales qui développent avec ampleur les systèmes, en instituent la critique détaillée, en suivent la fortune et en déduisent les conséquences. Cet ouvrage est bien fait ; ses divisions sont nettes : Philosophie grecque ; Philosophie du moyen âge ; Philosophie moderne. M. Weber a cru avec raison qu'il valait mieux insister sur l'œuvre des grands penseurs qui ont semé des germes et laissé des traces que chercher à être complet en se réduisant à une vaine et stérile énumération. Il expose avec impartialité les divers systèmes lorsque ses préjugés protestants ne font pas gauchir son jugement. Est-il équitable de consacrer six pages à Scot Erigène et deux lignes à Bossuet et Fénelon ? de nommer seulement Gratry et d'omettre absolument Balmès ? d'indiquer parmi les sources à consulter pour l'histoire de la philosophie Alauy et Lefèvre et d'oublier le cardinal Gonzalez ? — L'idée maîtresse de cet ouvrage, c'est la conciliation des contraires et l'harmonie des vérités partielles, dans l'unité « de la volonté qui est au fond de tout. » De quelle volonté s'agit-il ? est-elle une force aveugle ou un principe intelligent et libre ? Les êtres individuels sont-ils des créatures distinctes d'elle-même ou des modes de son essence ? La perfection, force impulsive et but suprême de la nature, est-elle un idéal ou un être personnel, une force immanente ou une réalité transcendante ? M. Weber incline plus que de raison vers un monisme panthéistique dont l'esprit et la matière seraient les deux formes ou les deux aspects.

11. — *La Philosophie pratique de Kant* est un important ouvrage, considérable par ses dimensions, le sujet qu'il traite, la labeur qu'il suppose et la science qu'il révèle. Aprés une exposition où sont désignés les antécédents de la philosophie pratique, dessinée la

personnalité morale et intellectuelle de Kant, esquissé le mode de formation de son système, l'auteur démêle, dans une première partie, les idées morales de Kant avant la critique et dans une deuxième les éléments constitutifs de sa philosophie pratique. Car si la tâche que s'est assignée le philosophe de Kœnigsberg est d'expliquer la science et la morale, de répondre aux questions : Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Qu'osé-je espérer ? il a toujours plus ou moins admis le primat de la raison pratique, la subordination du monde sensible au monde intelligible, le dogmatisme moral. Cependant ce dogmatisme n'est d'aucun usage dans l'ordre théorique, n'établit que des principes régulateurs de l'action, des postulats qui la complètent et font aboutir les tendances qu'elle implique. Or, cette philosophie pratique pourrait s'exprimer en quelques propositions, se résumer en quelques formules. L'analyse de la critique de la raison pratique précédée de quelques notions sur la critique de la raison pure, suivie de quelques additions empruntées à la critique du jugement y pourrait suffire. Cette tâche a été accomplie dans un livre de M. Desdouits, déjà ancien et beaucoup trop dédaigné. Ce n'est point du tout la méthode de M. V. Delbos : ce qu'il s'agit de retracer, c'est l'évolution de la pensée d'Emmanuel Kant : elle subit les influences intellectuelles, morales et religieuses de son enfance et de sa jeunesse ; elle germe à travers une riche floraison ; elle perce parmi des impressions, des idées et des jugements, elle croît avec des régressions et des progressions, des atténuations et des accentuations, elle se précise, se nuance, se complique, s'enrichit comme un être vivant ; elle se développe, se déploie et s'épanouit, non seulement par l'accession d'éléments étrangers, par l'adaptation et l'assimilation de tout ce qui, dans la nature et dans l'esprit, peut la favoriser, mais suivant une idée directrice, le devoir, et par une force intime, la liberté. Il faut lire ces pages pour avoir une idée de la pénétration, de la conscience, de l'immense lecture et de la rare sagacité qui s'avèrent en cet ouvrage. On est saisi malgré soi par ces flots de pensées qui se poussent et se succèdent comme les vagues de la mer vers un même rivage. La noblesse, la vigueur, la grandeur de génie qui s'appelait Emmanuel Kant, n'ont jamais été mieux mises en lumière ni plus saisissantes ; nulle part on n'a essayé, par des arguments aussi persuasifs, c'est-à-dire avec les propres paroles de Kant lui-même, avec une compréhension plus sympathique, de rendre son œuvre cohérente et harmonieuse ; personne n'a mieux dirigé sur les points obscurs les feux convergents de l'exégèse kantienne dont M. Delbos a lu, commenté, expliqué tous les travaux, spécialement en Allemagne, depuis un siècle..... Et après avoir admiré son effort si intelligent, si parfait, si personnel, j'ai cru mieux comprendre les

dangers du criticisme, le subjectivisme, l'idéalisme, le scepticisme qu'il engendre : ceux qui sont nourris de ses principes ont irrémédiablement perdu la certitude, les motifs objectifs de l'action, le sentiment de la dépendance à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, et quoi qu'en pense M. Delbos, tout ce qui explique la science, fonde la morale et justifie la religion.

12. — C'est pour des raisons assez différentes des miennes que M. Fouillée se sépare de Kant aussi bien que de Nietzsche, dans son récent volume : *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain.* Il examine la morale formelle et la déclare insuffisante parce que le devoir n'est pas un phénomène que puisse saisir notre expérience, ni une conséquence déduite d'une vérité dogmatique, ni une loi découverte par induction, ni un fait de raison, objet de l'intuition du suprasensible. On ne peut appliquer les catégories ni à la conception ni à l'affirmation du devoir. Il faut critiquer la raison pure pratique, sous peine d'ignorer si la loi impérative possède une valeur quelconque ; il serait surtout indispensable de montrer que la liberté nouménale, à supposer qu'elle existe, n'a rien à faire, est incapable d'agir dans l'ordre expérimental, c'est-à-dire dans la vie présente : « c'est une spéculation théoriquement illégitime et pratiquement inutile. » Mais si le moralisme ne s'impose pas, pouvons-nous nier la morale, ou, ce qui revient au même, la faire consister dans l'hédonisme ou le culte de la puissance ? — L'hédonisme suppose que le plaisir est l'unique cause, l'unique fin de nos actes ; il se compose de notions contradictoires. D'autre part, la volonté de puissance et la transformation des valeurs ne donnent à l'être raisonnable ni orientation, ni direction, ni secours ; l'immoralisme, s'il pouvait jamais prévaloir « nous changerait en pourceaux ou en tigres. » — L'éminent philosophe démontre à merveille qu'il ne faut prendre pour guide Kant ou Renouvier, Stuart Mill ou Frédéric Nietzsche ; on sait qu'il est un souple et alerte dialecticien, qu'il possède mieux que personne l'art de serrer entre les tenailles de ses dilemmes les théories de ses adversaires, de les accabler sous le poids d'arguments où l'on discerne parfois un peu de surcharge et dont la quantité nuit à la qualité. Mais puisqu'il y a une « crise de la morale », puisque la science des mœurs ou de ce qui est, tend à remplacer la science des lois ou de ce qui doit être, contre ces anarchistes de l'action humaine, où chercherons-nous lumière, appui ou remède ? — M. Fouillée nous offre la morale des « idées forces » qui réalisent progressivement l'idéal qu'elles ont conçu et vers lequel elles nous poussent et nous haussent. Si cet idéal n'est pas subsistant, éternel et parfait, nous craignons bien qu'il n'apparaisse fragile et inefficace. Nous pensons avec M. Fouillée que la moralité et la nature ne sont pas en antinomie parce que leur cause suprême et leur fin

dernière est l'Être unique dont la volonté souveraine fixe à la nature des lois fatales, à la moralité des lois librement obéies ; mais nous ne croyons pas qu'on puisse admettre et constituer l'obligation et la sanction, sans lesquelles il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de morale, si l'on ne repousse énergiquement et à tout prix le déterminisme universel dont M. Fouillée s'est fait l'éloquent apôtre, et si on considère la liberté, non comme un idéal vers lequel nous tendons et que nous finissons par réaliser partiellement, mais comme un pouvoir réel, l'attribut d'une volonté qui peut choisir entre les actes possibles, d'une volonté qui, tendant au bien qui est le devoir, mérite et atteint le bien qui est le bonheur.

13.— M. Georges Dumas, médecin et psychologue, vient de réunir sous un titre à effet : *Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte*, des articles parus en divers recueils. Il examine séparément ses deux sujets, comme ferait un aliéniste, puis il les confronte et les rapproche ; son diagnostic est plutôt bienveillant. Malgré ses théories religieuses, sociales et industrielles, l'auteur du *Mémoire sur la science de l'homme* n'était pas un dément ; malgré ses effusions lyriques de mysticisme effréné, la puérilité des rites du culte qu'il avait fondé, sa mégalomanie et son infatuation lamentable, l'auteur du *Système de politique positive* n'était pas un fou. Mais l'un et l'autre se sont attribué la qualité de messie, c'est-à-dire une fonction souveraine, une mission singulière, la régénération de la société, la réglementation suprême et minutieuse de l'action humaine. M. G. Dumas développe sa thèse par des observations nombreuses, comme il sied à un clinicien, et bien que la plupart des faits qu'il rappelle ou des paroles qu'il répète soient déjà connus, il les a groupés habilement et les présente de façon neuve et intéressante. Très justement, il établit une différence entre ces deux écrivains, sans insister peut-être suffisamment sur leur inégalité. Le premier n'exerça qu'une influence éphémère ; il fut surtout original par ses paradoxes et ses manies ; l'esprit de chimère le posséda et l'égara. Le second était un homme de génie dont le système est destructeur et néfaste, mais qui a semé et répandu des idées fécondes ; il a établi un système fortement lié et dont « les morceaux » peuvent s'utiliser pour les constructions futures. Son style qui manque d'élégance et de souplesse est parfois d'une netteté et d'une puissance remarquables. Au cours de son étude, M. Dumas laisse deviner ses convictions personnelles, à propos du christianisme et de l'Église catholique ; elles ne sont guère favorables à la religion révélée.

14. — La philosophie néo-criticiste est exposée par M. G. Séailles, dans son dernier livre : *La Philosophie de Charles Renouvier*. 1er chapitre : *Les Antécédents du néo-criticisme*. Kant et Hume sont les pré-

curseurs, l'épistémologie de la *Raison pure* et le phénoménisme du *Traité sur la nature humaine* sont unis, modifiés, complétés et conciliés dans le nouveau système qui s'appuie essentiellement sur *la Loi du nombre et ses conséquences* (chap. II). Le nombre infini répugne, l'univers est discontinu, la pluralité est la condition de toute pensée et de toute existence, la nécessité est exclue du monde avec l'unité et l'éternité. — Ch. III. *Les Catégories* sont loin d'être identiques à celles d'Aristote ou de Kant ; elles procèdent par thèse, antithèse et synthèse, de la relation à la personnalité. La relation définit la pensée dont les lois s'identifient avec les lois de l'être ; en effet, être c'est être représenté ; la vérité de la connaissance dépend de la constitution de l'intelligence, la conscience est la synthèse du *soi* et du *non soi*. C'est en elle seule que se reflètent les faits généraux, permanents, les conditions qui les coordonnent, en un mot les lois et le monde qui est leur collection, l'ensemble de tous les rapports composant la représentation quelconque ; c'est en elle que s'opère la *synthèse totale* (chap. IV). Mais cette conscience est active : elle possède le pouvoir d'appeler, de suspendre et de bannir à son gré certaines de ses représentations ; en cela consiste sa liberté, source et raison de la certitude. Notre science se ramène donc finalement à la croyance (*La Liberté et la Certitude* ; ch. V). Appliquer ces données à l'histoire, c'est la rendre intelligible et l'expliquer dans ses rapports avec la morale qui nous ramène à l'autonomie de la raison et à la liberté de la personne, en lesquelles elle trouve la conclusion dernière (ch. VI. *La Morale et l'Histoire*). Libérés de l'illusion de l'évidence essentielle à tous les dogmatismes et, à cause de leur discrédit, nous ne pouvons énoncer que des probabilités ; mais nous sommes autorisés à émettre des conjectures sur le fond de l'existence. La cosmologie du néo-criticisme décrit l'être comme une société d'individus indépendants, impénétrables l'un à l'autre. Cependant cette cosmologie s'accorde avec une théologie : « Dégagée de tout symbole, l'idée de Dieu n'est que l'idée d'un ordre moral qui garantit, avec l'immortalité des personnes, l'accord du bonheur et de la vertu » ; la personnalité divine, si elle est réelle, ne peut être que limitée et exclut tous les attributs infinis en tout genre qui sont incompatibles avec la conscience. Le parfait et l'absolu sont des notions contradictoires et incompréhensibles (Ch. VII. *Philosophie de la nature et Probabilités morales*). En ses dernières années, Charles Renouvier professa une philosophie nouvelle. Était-il effrayé par le nihilisme que déguisait mal son abstraction ? Voulait-il enfermer le contenu religieux du protestantisme libéral auquel il s'efforçait de convertir la France en des formules incapables de l'exprimer ? Quoi qu'il en soit, son évolution religieuse est visible. En ses derniers

ouvrages, *le Monadisme, le Personnalisme*, il essaie d'expliquer la nature et l'origine du mal, la chute, la régénération humaine, etc. « C'est un roman d'aventures cosmiques écrit par un polytechnicien pour des pasteurs protestants. » Il a certainement échoué. M. Séailles réfute aisément ses rêves mythologiques, mais il est manifeste qu'il assimile les dogmes chrétiens à ces incohérences d'un penseur en délire. Un antichristianisme acharné dépare ce livre de claire exposition et de forte critique, œuvre d'un écrivain de talent et réalisant à merveille le dessein de son auteur qui a réussi à nous donner une excellente introduction à l'étude du néo-criticisme.

15. — « La philosophie doit-elle vouloir être le prolongement de la science positive; doit-elle, au contraire, vouloir s'armer de la lance et du bouclier pour danser soit devant l'arche de la conscience, soit devant l'autel de la tradition ? » (p. 10). C'est en ces termes que M. A. Cresson pose la question à laquelle il prétend répondre dans son livre : *Le Malaise de la pensée philosophique.* Ce « malaise » provient de ce qu'elle est tirée en divers sens, et violemment, par le naturalisme, le moralisme et le traditionnalisme. Le naturalisme, c'est la philosophie scientifique organisée de Descartes à Spencer. Ses ennemis, Tolstoï, Secrétan, Balfour et tant d'autres, lui reprochent d'abolir le devoir, d'étouffer l'espérance, d'enlever à l'humanité sa raison de vivre, au nom d'une hypothèse incomplète et fragile, impossible à établir. C'est une nouvelle idole, une superstition de la matière. — Le moralisme oppose à la prétendue certitude de la science, la croyance, la conviction et la foi qui adhèrent aux postulats nécessaires à l'action et à la vie, qui affirment la liberté, le devoir, le bien. Le traditionnalisme confirme ces vérités par la tradition qu'enseignent les religions positives; le sentiment individualiste ne fonde pas le devoir par lui-même; ce qui lui garantit la certitude, c'est que sa valeur est expérimentée par nos ancêtres qu'il a fait vivre. Malheureusement la logique détruit les édifices moraux et religieux construits par la conscience et la tradition. — L'accord pourra-t-il se faire un jour sur certains principes de spéculation et d'action ? — D'abord, il faut être persuadé qu'aucune doctrine philosophique ne pourra émettre en sa faveur des raisons indiscutables. Chacun pourra donc choisir et devra tolérer la conception du monde que d'autres auront adoptée. Ceux qui veulent savoir, comprendre et penser inclineront vers le naturalisme. « Nos descendants, si l'humanité persiste, auront probablement la foi du charbonnier en la bonté de la vie, en la nécessité de la reproduire, en l'excellence des actions qui assurent la possibilité et la durée de la société. » (p. 291). Cela revient à dire que l'homme ne peut accomplir sa tâche humaine qui si on lui crève les yeux. — M. Cresson développe cette thèse désolante avec un réel

talent, dans un style d'une froide et précise netteté. Nous ne croyons pas au conflit qu'il dénonce. Le malaise de la pensée philosophique se dissipera lorsque les hommes seront convaincus que le monde est intelligible puisqu'il est l'œuvre d'une cause intelligente, que les créatures raisonnables sont destinées à une fin morale qu'elles peuvent atteindre par la liberté, que la raison et la volonté humaines sont affermies, aidées, enrichies par les révélations et les grâces de Dieu.

16. — Trente-six « grands hommes », leurs portraits, leurs biographies, leurs ouvrages, voilà ce que nous donne, pour un prix très modique, la librairie Schleicher, dans une plaquette ornée d'une préface d'Ernest Haeckel et intitulée : *Les Idées rationalistes de 1860 à 1905. Penseurs, philosophes et savants.* Ce groupe de trois douzaines d'illustrations est un peu mêlé et disparate. Darwin, Spencer, Max Müller, Strauss, y voisinent avec Letourneur, Bordier, Issaurat, Yves Guyot, de moindre envergure. Mais ces « savants » sont tous animés de la même ardeur pour « faire triompher la vérité et la raison, anéantir le mysticisme et la superstition. » C'est le professeur Haeckel qui nous l'affirme, et lorsqu'on a, comme lui, déchiffré les « énigmes de l'Univers », on est qualifié pour décerner des brevets de « penseurs » ou de libre-penseurs, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. — On pourra chercher et trouver dans ce catalogue illustré et tendanciel de librairie, des renseignements utiles.

17. — La bibliographie de *l'Année philosophique,* toujours intéressante et variée, est devenue plus attrayante depuis que M. Lionel Dauriac y unit sa fantaisie et son ingéniosité aux qualités objectives et aux allures sérieuses de M. Pillon. On y trouve encore des informations précieuses et une très utile revue des principaux ouvrages parus durant l'année. Suivant l'usage, cette partie documentaire du recueil annuel est précédée d'articles sur divers sujets. Indiquons d'abord la continuation des études de M. Pillon, intitulées : *La Critique de Bayle sur les attributs de Dieu.* Il s'agit cette fois de l'aséité ou existence nécessaire de l'Être souverain. On s'attend bien que les objections du philosophe ariégeois y sont rapportées et développées avec complaisance. Un néo-criticiste ne peut admettre Dieu qu'en lui appliquant, comme à tout le domaine sensible et intelligible, les catégories de l'entendement et surtout la plus essentielle de toutes, celle de la relation. Un Dieu éternel, immuable, infini, est, pour lui, le scandale de la raison, tandis que, pour nous, la connaissance de ce Dieu est l'objet de notre certitude, la garantie de notre valeur et la preuve de notre noblesse. Cependant il est difficile d'être mieux informé des questions abordées au XVIIe siècle et des solutions qu'elles ont reçues. — M. Hamelin a écrit sur l'*Union de l'âme et du corps* quelques

pages où il montre Descartes oscillant entre les scolastiques et les occasionalistes ; ce qui ressort le plus clairement de sa dissertation c'est que les idées de Descartes furent parfois assez confuses. — M. Rodier s'attache à montrer que la *Morale stoïcienne* est liée, systématique et même harmonieuse, aussi bien que les autres « morales » de l'antiquité. S'il ne démontre pas absolument sa thèse, il l'appuie et la fortifie par de solides raisons sur l'unité d'esprit de tous les penseurs qui s'inspirèrent des doctrines du Portique. — Le livre de M. Ribot, analysé ici même : *La Logique des sentiments*, est examiné par M. Dauriac que son ouverture d'esprit et sa souplesse rendent apte à traduire avec exactitude et finesse les idées et les impressions éveillées par la lecture de cet ouvrage. Nous craignons que cette logique effective soit entachée d'inévitable subjectivisme. Si la connaissance, en effet, non seulement se reflète diversement, mais se modifie merveilleusement suivant les formes et les degrés d'activité de chaque intelligence, l'émotion, le sentiment dépendent infiniment plus encore de nos dispositions personnelles, de notre idiosyncrasie, de notre milieu physique et moral, et subissent en nous une réfraction dont il nous semble très malaisé de déterminer à l'avance les directions et les lois. A part cette réserve, nous donnons raison aux théories de M. Ribot et nous nous associons volontiers aux éloges que M. Dauriac lui décerne. L'unique défaut de ce remarquable psychologue est, sous prétexte de bannir la métaphysique, de supposer une doctrine sous-jacente et latente qui ramène et rappelle l'impuissant et stérile matérialisme. L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Notions d'électricité, son utilisation dans l'industrie*, par Jacques Guillaume. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de ix-349 p., 7 fr. 50.

Chimie. — 2. *Éléments de chimie inorganique*, par le Dr W. Ostwald. 2e partie. *Métaux* ; trad. de l'allemand par L. Lazard. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 446 p., 15 fr.

Mathématiques. — 3. *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, par G. Patou. T. II. *Éléments d'algèbre financière*. Vuibert et Nony, 1905, in-8 de 420 p., 5 fr. — 4. *Éléments de géométrie à l'usage de l'enseignement secondaire, de l'enseignement primaire supérieur et des écoles normales*, par A. Rossignon et F. Pillet. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-8 de 195 + 134 p. et 500 fig. ou dessins, 5 fr. 50. — 5. *Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des élèves des classes de mathématiques A et B*, par P. Appell et J. Chappuis. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-16 de 306 p., avec 103 grav., 4 fr. — 6. *Notions de mécanique*, par Jules Richard. Paris. F.-R. de Rudeval, 1905, in-8 de 219 p., 4 fr.

Science et Philosophie. — 7. *La Valeur de la science*, par H. Poincaré. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Grands Écrivains scientifiques (de Copernic à Berthelot)*. Extraits, Introduction, biographies et notes par Gaston Laurent. Paris, Colin, 1905, in-18 de xi-384 p., 3 fr.

Physique. — 1. — La fédération nationale des chauffeurs, conducteurs, mécaniciens, automobilistes a chargé M. J. Guillaume de faire des cours publics d'électricité aux professionnels de l'industrie. Son livre : *Notions d'électricité, son utilisation dans l'industrie*, résume ces leçons. La tâche qu'avait à remplir M. Guillaume était ardue : s'adressant à un public peu instruit en physique mais très intelligent, il fallait lui donner des notions générales très précises sur l'électricité en elle-même et sur les machines qui produisent ou utilisent l'électricité, le tout sans se perdre dans des détails de construction propres à chaque fabricant. Nous le proclamons bien haut, le travail de M. Guillaume a une très grande valeur instructive — et si, plus loin, nous formulons quelques critiques de détail, c'est uniquement parce qu'il nous reste le regret que ce livre ne soit pas absolument parfait, même dans les plus infimes indications. Après quelques pages consacrées aux lois et aux unités fondamentales, l'auteur décrit la dynamo à courant continu, les machines à courants alternatifs, et les transformateurs. La construction de ces différents appareils est divisée en partie magnétique, partie électrique, partie mécanique, ce qui donne une remarquable clarté à la description. Les conditions d'un bon rendement, les accidents qui peuvent se produire, les avantages de chaque machine (courant continu, diphasé, triphasé) sont bien mis en évidence. Les appareils accessoires de distribution permettent de réaliser, d'après les indications que donne l'auteur, une très bonne installation. Les accumulateurs occupent toute la place qui leur est due. Mais le chapitre consacré à la traction n'a pas la haute valeur éducative des précédents ; il forme plutôt une agréable conférence sur le sujet. Pour préciser les petites imperfections que nous annoncions plus haut, que l'auteur nous permette de critiquer, par exemple, son affirmation que l'aluminium ne se soude pas (p. 273) et la décomposition de l'acide sulfurique dans la formation des éléments d'un accumulateur (p. 279) ; ce n'est presque rien, mais cela peut faire naître des idées fausses. Heureusement, le succès considérable qui attend ce livre nous fait espérer une prochaine seconde édition qui, étant donné le talent de M. Guillaume, sera la perfection.

Chimie. — 2. — Dans le premier volume des *Éléments de chimie inorganique* de M. Ostwald (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 403), nous avions fait quelques restrictions sur la forme un peu longue et pénible de la rédaction ; il n'en est pas de même dans la seconde partie de cet ouvrage, consacrée aux métaux. Cela tient à ce que la chimie des métaux est de beaucoup plus simple que la chimie des corps non métalliques ; si tous les points ne sont pas encore débrouillés, il y a le fait certain que les solutions salines diluées donnent les propriétés des ions constitutifs. Par suite, en décrivant chaque métal, M. Ostwald

s'est surtout attaché à indiquer des différents ions auxquels peut donner naissance chacun des métaux. Ces indications fournissent d'une manière générale le moyen de reconnaître et de déterminer les métaux. C'est donc avant tout l'étude des dissolutions salines très diluées qui compose ce livre. Mais l'auteur ne s'est pas borné à cela : il a décrit et étudié les composés métalliques solides chaque fois qu'il l'a cru nécessaire à cause de l'importance du composé. Nous ne nous étendrons pas sur chacun des chapitres spéciaux consacrés aux différents métaux ; disons qu'ils sont tous très sérieusement documentés. Mais nous ne voudrions pas passer sous silence le dernier chapitre dans lequel est traitée l'importante question du choix des poids de combinaison et de la classification ; dans la classification périodique, l'auteur nous fait connaître un groupement qui utilise plus de propriétés des corps que les anciens groupements, mais qui ne le satisfait pas; il ne croit pas d'ailleurs que ce problème comporte une solution absolue.

Mathématiques. — 3. — Lorsqu'en mai 1904, nous avons rendu compte (Cf. *Polybiblion*, t. C, p. 410) du tome premier du *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, nous disions que cette arithmétique commerciale rendrait surtout service aux élèves de l'enseignement secondaire qui voudraient se destiner à la banque ou au commerce parce qu'elle était rédigée par un professeur de l'enseignement secondaire qui cherchait à utiliser les connaissances acquises de ses élèves. Pour le second volume : *Éléments d'algèbre financière*, nous supprimons sans hésiter toute restriction : l'ouvrage de M. Patou est indispensable à tous les élèves qui tiennent à faire des études commerciales, qu'ils proviennent de l'enseignement secondaire ou de l'enseignement primaire supérieur. Aux maîtres de ces derniers nous conseillerons même de prendre le livre de M. Patou pour base de leur enseignement des équations, progressions, logarithmes, intérêts composés. Du reste de l'ouvrage, qui constitue la partie effectivement financière, nous ne citerons que les titres des chapitres : Rentes et Annuités ; Probabilités et Jeux de hasard ; Assurances, car nous ne pouvons donner tous les problèmes traités. Disons seulement que toutes les questions susceptibles de se solutionner de façon élémentaire sont très clairement exposées ; que tous les problèmes usuels peuvent être résolus par celui qui connaît le livre de M. Patou. Si vous n'y trouvez pas la solution d'une question qui vous soit présentée, soit pour la constitution de rentes ou l'établissement d'une assurance, vous n'avez qu'à vous adresser à un actuaire et à un très bon actuaire, car le problème à résoudre serait ardu.

4. — Vous souvient-il de l'ancienne *Géométrie* d'Amiot (nous parlons des éditions qui ont précédé les additions et corrections faites

par M. Vintéjoux)? Au lieu de chercher à la développer, tâchez de la simplifier en supprimant tout ce qui n'est pas de première utilité tant au point de vue théorique que pratique: vous obtiendrez sinon les *Éléments de géométrie* de MM. A. Rossignon et F. Pillet, mais un livre tout à fait analogue. L'idée de faire une Géométrie qui servît simultanément à l'enseignement secondaire (la classe de mathématiques élémentaires exceptée), à l'enseignement primaire supérieur et aux écoles normales était tentante. Pouvait-elle se réaliser utilement pour les élèves? Nous répondrons: Oui et non. Et ce n'est pas, comme l'on dit, une réponse de Normand. Oui, cent fois oui, les auteurs ont fait un livre de première utilité pour les élèves qui n'auront jamais besoin que du côté pratique de la géométrie. Non, cent fois non, pour les élèves de l'enseignement secondaire qui auront à suivre les cours de mathématiques élémentaires; ils n'auraient aucune notion des méthodes nouvelles de la géométrie, méthodes que l'on cherche de plus en plus à introduire dans l'enseignement secondaire même le plus élémentaire.

5.— MM. P. Appell et J. Chappuis complètent par les *Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des élèves des classes de mathématiques A et B* le cours de mécanique dont ils ont, en 1903, publié le premier volume (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 329) destiné aux élèves de la classe de première. Les programmes universitaires de 1905 distribuent d'une manière un peu différente les matières contenues dans ces deux volumes, mais ne changent en rien la totalité de ce qu'ils enseignent. Quelle différence entre la Mécanique élémentaire que l'on nous a enseignée, et qui était si nulle, et la Mécanique telle que MM. Appell et Chappuis l'ont exposée ! Nous ne dirons pas grand'chose des engrenages cylindriques, pour lesquels il était difficile de faire du nouveau. Mais quel mérite et quelle précision dans toute la mécanique des forces appliquées à un point matériel : c'est toute une statique qui n'a plus rien d'artificiel et dans laquelle tout s'enchaîne logiquement! Mêmes réflexions pour la statique des corps solides. En dynamique nous trouvons tout ce qui domine l'enseignement de la mécanique, c'est-à-dire le théorème fondamental de la dynamique, la notion très étendue du travail et le théorème des forces vives. Pour finir, quelques formules générales relatives aux machines qui donnent une bonne idée de l'application pratique de tout ce qui a été étudié antérieurement. Nous sommes habitués à voir les livres de M. Appell s'imposer par leur valeur; que cet auteur s'adresse à l'enseignement supérieur ou à l'enseignement secondaire nous n'avons qu'à enregistrer un grand succès de plus.

6. — C'est avec raison que M. J. Richard a pris pour son volume le titre de : *Notions de mécanique*. Ce n'est en effet ni un cours ni un traité qu'il a composé. L'ouvrage n'est pas le développement spécial de tel ou

tel programme officiel, mais la réunion d'une suite d'études sur un certain nombre de points particuliers. La statique occupe plus de la moité de l'ouvrage : la notion de force y est introduite de la façon la plus simple et la plus naturelle ; peut-être quelque exigeant reprochera-t-il à l'auteur d'avoir donné en statique la notion de force centrifuge : que celui-ci laisse dire. L'ensemble de la statique peut servir de modèle, comme brièveté et simplicité, tout en restant plus que très complet. Les notions sur les polygones funiculaires et la statique graphique feront comprendre aux élèves que la statique est une science pratiquement utilisable. Nous ne parlerons pas des notions de cinématique qui ne renferment rien de nouveau comme méthode. Quant aux considérations générales sur les machines, elles donnent la manière définitive dont doivent être traitées ces matières. Quelques notions sur la résistance des matériaux terminent heureusement ce livre. Nous voudrions que tous les élèves de l'enseignement secondaire classique, depuis la seconde jusqu'à la classe de mathématiques spéciales, pussent être mis à même de consulter l'ouvrage de M. Richard, en se limitant, bien entendu, aux parties concernant leurs programmes respectifs ; la lecture de ce volume permet de compléter et d'éclaircir bien des points souvent négligés, sans se charger la mémoire de détails inutiles.

Science et Philosophie. — 7. — Si quelques parties du nouvel ouvrage de M. Poincaré : *La Valeur de la science*, ne sont accessibles qu'à des esprits ayant des connaissances très étendues, d'autres parties, au contraire, sont à la portée de toute personne ayant fait des études secondaires honorables. Les questions traitées par l'éminent auteur sont très à la mode non seulement dans l'enseignement, mais encore dans le monde ; à tous nous dirons : lisez M. Poincaré. Nul n'a réussi à creuser et à élucider certains points fondamentaux de la science comme l'a fait M. Poincaré. Tout le monde peut lire le chapitre consacré à l'intuition et à la logique en mathématiques et chacun conclura avec l'éminent académicien : la logique est l'instrument de la démonstration ; l'intuition est celui de l'invention. Les difficultés que présentent la notion d'égalité de deux temps et par suite la mesure du temps elle-même mettent en relief, par leur exposé, le grand nombre d'hypothèses, assez gratuites, qui sont nécessaires pour expliquer des idées que l'on taxe d'évidentes à priori. Ces mêmes réflexions s'appliquent aux deux chapitres consacrés, l'un à la notion d'espace, l'autre à l'espace et ses trois dimensions ; incidemment le lecteur comprendra cette fameuse expression : le temps est antérieur à l'espace, phrase qui a été cause d'une infinité de discussions dépourvues de bon sens. Dans l'Analyse et la Physique, M. Poincaré fait comprendre aux moins savants que les mathématiques supérieures servent

à quelque chose et que ces deux sciences se sont prêté un mutuel appui pour leur développement réciproque. Si vous avez une agréable et instructive conférence à faire aux gens du monde sur l'utilité de l'Astronomie, lisez-leur le chapitre consacré par l'auteur à cette science. Avec l'histoire de la Physique mathématique, nous abordons, à la 170e page de cet ouvrage, un sujet plus aride : il faut être au courant de cette science pour se rendre compte, avec M. Poincaré, de la crise qu'elle subit actuellement, des principes qui l'ont dominée jusqu'à présent, des hypothèses qu'il faut chercher à modifier pour lui permettre de reprendre sa marche en avant dans une troisième phase de son développement. La science est-elle artificielle ? Oui, dit M. Le Roy. Les lois sont l'œuvre artificielle du savant, la science ne peut rien nous apprendre de la vérité, elle ne peut nous servir que de règle d'action, dit-il. Non, jusqu'à un certain point, répond M. Poincaré ; son argumentation ne nous paraît pas encore assez complète pour réduire son adversaire. Le dernier chapitre — la Science et la Réalité — est né, comme le précédent, du choc des idées de M. Poincaré avec celles de M. Le Roy ; M. Poincaré y précise le sens qu'il donne aux mots contingence et objectivité : ces définitions éclaircissent la lutte, mais le reste du texte ne la termine pas.

8. — La connaissance de quelques extraits des écrivains scientifiques fait partie du nouveau plan d'étude de l'enseignement secondaire. M. Gaston Laurent, en composant son ouvrage sur *les Grands Écrivains scientifiques*, s'est proposé de satisfaire à la lettre et aussi à ce qui paraît être l'esprit de ce programme. Le choix de M. Gaston Laurent s'est porté sur les savants suivants : Copernic, Kepler, Galilée, Harvey, Descartes, Pascal, Huygens, Newton, Leibnitz, Buffon, d'Alembert, Condorcet, Lavoisier, Laplace, Cuvier, Lamarck, Ampère, Arago, J.-B. Dumas, Le Verrier, Darwin, Claude Bernard, Tisserand, Pasteur, Joseph Bertrand, Berthelot. Le choix est heureux; nous regrettons cependant d'y voir figurer M. Berthelot. Ce n'est pas que son nom ne soit pas digne de ceux qui l'accompagnent, mais il a le tort d'être vivant et surtout d'être le seul vivant cité. Sur chacun de ces savants l'auteur donne d'abord une biographie généralement très bréve, mais trés précise, trés documentée et trés exacte. Chacune des biographies est suivie d'extraits des œuvres des savants cités; les morceaux choisis l'ont été un peu en raison de leur pure qualité littéraire, mais surtout pour former une espéce de bloc tendant à montrer que tous les savants scientifiques ont toujours été animés du plus pur esprit positiviste. Il y a là de la part de l'auteur un parti pris trop évident qui, dans les milieux religieux, fera tort à l'ouvrage. Les notes semées par tout le livre, sont les unes des notes biographiques complémentaires et bibliographiques, trés bonnes en

général ; les autres, qui ont pour but d'attirer l'attention du lecteur sur la portée du passage annoté, auraient besoin d'une revision, quelques-unes nous ayant paru erronées ou par trop naïves.

É. CHAILAN.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse. Commentaire sur le « Motu proprio » et les pièces connexes*, par AD. DUCLOS. Rome et Tournai, Desclée et Lefebvre, 1905, in-8 de 142 p., 2 fr. — 2. *La Restauration grégorienne. Les plus Anciens Manuscrits et les deux Écoles grégoriennes*, par l'abbé A. FLEURY. Paris, Retaux, 1905, in-8 de 50 p., 1 fr. — 3. *Una Sequenza per l'Epifania*, da HENRY MARIOTT BANNISTER. Roma, Desclée et Lefebvre, 1905, in-8 de 7 p. (Estratto dalla *Rassegna gregoriana)*. — 4. *Impugnación á un P. benedictino de Silos* (*Burgos*), por GREGORIO F. SERRANO Y AGUADO. Toledo, Viuda e hijos de J. Peláez, 1905, in-12 de 63 p., 1 fr. — 5. JOHANNES EV. HABERT 's WERKE. Serie I : *Messen. Messe in D moll. op. 57* (*Gregorius-Messe*). Leipzig, Breitkopf und Härtel, s. d. (1905), gr. in-4 de VI-104 p , 15 fr. — 6. *Histoire de la musique*, par PAUL VIARDOT. Paris, Ollendorff, 1905, in-18 de 232 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Caractères des musiciens, à la façon de Théophraste et de La Bruyère*, par JEAN D'UDINE. Paris, Joanin, 1905, in-16 de 115 p., 1 fr. 50. — 8. *Le Goût musical en France*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Paris, Joanin, 1905, in-8 de 359 p., 6 fr. — 9. *J. S. Bach, le musicien poète*, par ALBERT SCHWEITZER. Leipzig, Breitkopf et Härtel ; Paris, Fischbacher, 1905, in-8 de XX-435 p., 10 fr. — 10. *Richard Wagner. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Wien*, von GUIDO ADLER. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1904, in-8 de XI-372 p., avec un portrait. — 11. *Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein* (*Souvenirs intimes et correspondance*), par ADELHEID VON SCHORN ; trad. de l'allemand par L. DE SAMPIGNY. Paris, Dujarric, 1904, in-12 de XX-439 p., 4 fr. — 12. *Bell's Miniature Series of Musicians. Bach*, by E. H. THORNE. London, Bell, 1905, in-16 cart. de 60 p., avec grav. et portrait, 1 fr. — 13. *Bell's Miniature Series of Musicians. Schumann*, by ERNEST J. OLDMEADOW. London, Bell, 1905, in-16 cart. de 58 p., avec portrait, 1 fr. — 14. *Founders of Music*, by ANNAH SMITH. New York, Schirmer, 1905, in-8 cart., de 149 p., avec portraits. — 15. *Histoire du piano et des pianistes*, par EUGÈNE RAPIN. Paris, Bertout, 1904, in-8 de 508 p., 5 fr. — 16. *Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti*, da LUIGI FORINO. Milano, Hoepli, 1905, in-16 de XVII-444 p., 4 fr. 50. — 17. *L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse, à l'usage du pianiste-amateur*, par HENRY VAILLANT. Paris, Fischbacher, 1904, gr. in-8 de 332 p., 5 fr. — 18. *L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant*, par M.-H. HÉBERT. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1905, in-18 de 69 p., 1 fr. 50. — 19. *Le Solfège par le chant, méthode pour former l'oreille et la voix des enfants*, par ALBERT DUPAIGNE. Paris, Hachette, 1905, in-8 cart., de 96 p., 0 fr. 50. — 20. *Manuel théorique et pratique de lecture musicale, vocale et instrumentale*, par ÉMILE SCHVARTZ. *Cours élémentaire*. Paris, Joanin, s. d. (1905), in-8 cart. de IV-117 p., 1 fr. 15. — 21. *Manuel universel de la littérature musicale. Guide pratique et complet de toutes les éditions classiques et modernes*, par FRANÇOIS PAZDIREK. 1re partie, 1re livraison. Paris, Costallat, 1905, in-8 de XXXII-96 p. — 22. *Aristoxène de Tarente et la Musique dans l'antiquité*, par LOUIS LALOY. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, in-4 de XLIII-371 p., 12 fr.

1. — On ne peut que souhaiter la plus large diffusion à l'opuscule de M. le chanoine Duclos, de Bruges : *Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse* ; c'est un commentaire très complet du *Motu proprio* du 22 novembre 1903, et de l'Instruction sur la musique sacrée qui l'accompagne. L'ouvrage comprend quatre parties : I. La Restauration de

la musique sacrée. II. L'Art sacré. III. La Liturgie musicale. IV. Les Moyens propres à promouvoir l'œuvre de réforme. Un appendice donne le texte de tous les documents officiels qui ont paru, dans ces dernières années, en faveur de la restauration du chant grégorien traditionnel. On y trouve, commentées sobrement, toutes les prescriptions sur la musique sacrée, notamment sur la polyphonie classique, la musique moderne, l'orgue, les instruments de musique permis ou défendus dans les églises ; on y précise le rôle de la musique dans les diverses fonctions liturgiques : messe, office divin, bénédictions du Saint-Sacrement. Bref, ce petit livre se recommande à l'attention de tous ceux qui, à un titre quelconque, sont chargés d'une direction musicale dans l'église et ont à faire respecter les réglements ecclésiastiques en pareille matière.

2. — Dans cette plaquette : *La Restauration grégorienne. Les plus Anciens Manuscrits et les deux Écoles grégoriennes*, parue d'abord en articles (Cf. *Études*, 5 et 20 mars 1905), l'auteur s'applique à fixer le sens du *Motu proprio* de Pie X sur le rétablissement du plain-chant grégorien. Il constate que la restauration matérielle ou mélodique des notes est en bonnes mains. Les travaux antérieurs des bénédictins de Solesmes justifient la confiance du Pape et des connaisseurs. Mais — et c'est là que M. l'abbé Fleury se hâte d'en venir — une autre et plus difficile restauration s'impose : celle du rythme. Or, il paraît que sur ce point la science n'est pas encore près de dire son dernier mot. En attendant, deux écoles sont en présence qui soutiennent, l'une le système du rythme oratoire, l'autre celui du rythme métrique dit *musical* ? Dom Pothier est le représentant de la première ; la seconde a pour chef le R. P. Decheverens et M. l'abbé Fleury pour partisan. A celle-ci, on espère que Dom Mocquereau, l'illustre paléographe, finira par se rallier. Jusqu'à plus ample informé, nous prions le lecteur de n'en rien croire. La position du rythme métrique semble à M. l'abbé Fleury solide de tout point : il essaie de le prouver par l'étude des signes musicaux dans les mss. les plus anciens et par la doctrine correspondante des maîtres de l'époque. Quant aux conclusions, elles s'alignent en six propositions qui assimilent toute phrase grégorienne soit aux rythmes métriques, soit aux vers : hexamètres, pentamètres... et les groupements rythmiques de ces phrases aux pieds métriques de ces vers : spondées, dactyles, etc., formés, bien entendu, de longues et de brèves. Et, l'égalité de mesure étant la loi fondamentale de la scansion métrique, elle l'est aussi de l'ordre musical rythmique grégorien. Il paraît que cela « saute aux yeux des moins clairvoyants. » Nous craignons bien, par contre, que les autres, — les plus clairvoyants, — ne soient point frappés de la même foudroyante lumière. Ici même, nous avons déjà fait le proces de cette théorie ; inutile d'y revenir. Toutefois nous dirons que M. l'abbé Fleury a

tort de prendre à la lettre des textes qui veulent eux-mêmes une interprétation large. Les mots qu'il a vus trop en rouge, il fallait les regarder à travers les verres des correctifs voisins de qui ils tiennent leurs nuances. Et ces nuances, en l'espèce, sont très importantes. Du moment qu'on traite de nombre dans la prose ou de division rythmique dans la phrase grégorienne, la métrique des vers s'impose comme point de comparaison. Et c'est bien de comparaison, sans plus, qu'il s'agit dans les auteurs cités. De là à assimiler et même, — comme fait l'auteur sans presque s'en douter, — à identifier, il y a loin. Aussi cette métrique rigoureuse et cette égalité mathématique qu'il veut introduire, sur la foi des écrivains médiévaux, dans le rythme du plain-chant, ne répondent ni à leur pensée ni même aux règles les plus élémentaires de l'art. A l'exécution, en effet, la théorie ne tient plus. Et c'est peut-être par cette expérience facile, plus que la discussion des textes, que « les moins clairvoyants » verront tomber leur illusion.

3. — Le Rév. H. M. Bannister, dans *Una Sequenza per l'Epifania*, donne un avant-goût du travail complet qu'il prépare sur les *Mélodiae sequentiarum* en publiant une séquence jadis très usitée pour la fête de l'Épiphanie : *Epiphaniam Domino canamus gloriosam.* Le texte mélodique, qui ne manque pas de grâce, est restitué à l'aide de quarante mss. (du xe au xve s.) de provenance anglaise, française et italienne, mais non allemande, alors que, pourtant, la mélodie se rencontre en des mss. sangalliens, appliquée à d'autres pièces ; cela même donne à penser à l'éditeur qu'elle provient peut-être de Jumiéges, d'où elle aurait été portée à S. Gall par quelque moine fuyant devant l'invasion normande, et copiée par Notker. Il a échappé au docte auteur que cette séquence avait été insérée dans un manuel grégorien destiné à l'usage pratique (*A Manual of gregorian chant*, Tournai, Desclée, 1903); mais les divergences qu'on remarque entre les deux versions mélodiques ne font que mieux apprécier la valeur de ce texte critique qu'on peut considérer comme définitif.

4. — C'est en effet l'ouvrage récent d'un R. P. bénédictin de Silos qui a décidé Dom Gregorio Serrano à faire paraître sa brochure : *Impugnación á un P. benedictino de Silos* (*Burgos*) et à exprimer ses sentiments longtemps contenus. Il combat avec vigueur tous les tenants de l' « école de Solesmes. » — Pour lui, la théorie ryhtmique de cette école est insoutenable, en opposition manifeste avec la raison et l'histoire. Il reste à le prouver. Dans ce but, et après avoir rompu une lance en faveur de la musique moderne, l'auteur aborde la question si controversée du rythme. Dom Gregorio Serrano est un partisan décidé de la mensuration métrique appliquée au plain-chant. Il se fait fort de retrouver les différents pieds de la métrique dans les neumes grégoriens, à condition toutefois de faire porter ses expérien-

ces non pas sur les éditions guidoniennes, ni même solesmiennes, mais sur les versions plus anciennes et plus pures, que nous ont gardées les neumes sangalliens. Pour cette fois, content d'avoir indiqué la marche à suivre, Dom Gregorio Serrano s'excuse de n'avoir pas le loisir de résoudre lui-même le problème, et tire sa révérence.

5. — Le Dr Alois Hartl a bien fait de publier la *Messe zu Ehren des hl. Gregor des Grossen* de Jean Ev. Habert. Elle est, en son genre palestrinien, simplement splendide, et répond à merveille au *Motu proprio* de Pie X sur la musique sacrée. Elle fut exécutée la première fois à N.-D. des Ermites, en 1875, et, depuis, en maintes grandes églises d'Autriche, de Suisse et de Belgique. Elle a partout produit la plus vive impression, et partout aussi les gens de l'art ont, sans nulle restriction, loué l'auteur de son initiative si parfaitement réussie. Ce succès universel suffit à prouver que le choral, aujourd'hui comme au temps de Palestrina, peut reprendre vie et réapparaître avec honneur dans nos cérémonies liturgiques ; l'originalité même de cette œuvre démontre qu'il y a encore, à l'usage de ce vieux procédé une matière inépuisable pour d'autres travaux savants de contrepoint à plusieurs voix. Aussi faut-il féliciter le docteur A. Hartl d'avoir enfin publié cette remarquable Messe d'Habert. Il serait à souhaiter qu'elle fût au répertoire de toutes les maîtrises sérieuses. Elle remplacerait avantageusement tous ces motets insignifiants et ces abominables flonflons qu'on voit figurer encore, malgré pourtant la volonté expresse du Pape, sur les programmes de chants d'église.

6. — M. Paul Viardot, fils de la grande cantatrice Pauline Viardot, écrit en amateur, à l'usage des amateurs, une petite *Histoire de la musique,* à laquelle M. C. Saint-Saëns a fait les honneurs de dix lignes de préface. Visiblement, l'auteur ne connaît bien que les œuvres des musiciens modernes ; la période ancienne, des origines à la fin du XVIe siècle, n'est représentée que par une vingtaine de pages médiocres, dans un livre qui en compte plus de deux cents. Les contemporains sont simplement mentionnés. Pour le reste, on trouve une histoire anecdotique agréablement et facilement narrée, avec de brèves caractéristiques sur les œuvres musicales. A un point de vue exclusivement pratique, pourquoi avoir rejeté en manchettes la plupart des noms propres soulignés dans le texte, sans les distinguer par un type spécial de ceux qui font titre aux notices proprement dites ? On manque ainsi tout à fait le but de clarté que l'on voulait atteindre. Dans une seconde édition, l'auteur fera bien aussi de retrancher (p. 193), une réflexion de mauvais goût sur l'école franckiste contemporaine.

7. — Rien de plus que quelques gouttes de critique, légèrement amères ou acides, dans la brochure de M. Jean d'Udine : *Les Carac-*

tères des musiciens à la façon de Théophraste et de La Bruyère. Et nous savons que personne ne se fâchera de ces traits malicieux et ironiques, dont la forme dégagée et plaisante, un tant soit peu gouailleuse, ne rappelle que de très loin Théophraste ou La Bruyère, mais qui témoignent en leur fond d'un même sentiment d'irritation légitime à l'égard des mensonges et insécérités de la vie littéraire ou artistique. Consolons-nous pourtant : du monde des musiciens, non plus que de partout ailleurs, l'amour et la spontanéité ne se sont à jamais enfuis. Là aussi, il y a encore, il y aura toujours, de ces âmes sincères et naïves, dont M. Jean d'Udine écrit qu'elles « demeurent jeunes et savent prendre les chemins de la beauté, sitôt qu'ils s'ouvrent devant elle » (p. 19). Pour celles-là seules, gardons notre admiration, en souhaitant que ce petit livre puisse aider à les faire reconnaître et mieux aimer.

8. — M. Lionel de la Laurencie a « tenté d'esquisser les étapes successives de l'évolution du *Goût musical en France.* » Selon lui, le goût musical, étudié du point de vue évolutionniste, « s'enferme dans la loi du passage de l'homogène à l'hétérogène, autrement dit du simple au composé. Et cette loi se traduit par trois aspects principaux, s'affirme dans trois directions bien nettes : le goût évolue de la monodie à la polyphonie ; le goût s'exerce à l'origine de façon collective pour tendre ensuite à l'individualisme ; le goût enfin se plie à des modes d'expressions de plus en plus étendus, qui vont de l'anthropomorphisme au sentiment de la nature. Nous prions le lecteur de ne pas trop froncer le sourcil ; sous ces grands mots il y a tout de même des idées. Et quoique l'auteur philosophe et disserte à perte de vue souvent et de manière bien abstraite, on aurait tort de ne le point suivre jusqu'au bout. L'étude est curieuse et forte. On y verra comment un homme de science et un penseur interprètent les faits et les jugent. Si M. L. de la Laurencie avait abordé son sujet d'un esprit libre, en historien qu'il voulait être d'abord, nous estimons que son Introduction, en maints endroits modifiée, eût dû passer avec armes et bagages à la Conclusion. Au lieu de cela, M. de la Laurencie a préétabli tout un système, logique sans doute dans le domaine de la raison pure, mais sujet à caution dans celui des faits. Dès le premier chapitre on s'en rend compte. Il est inexact que le plain-chant primitif soit plus simple et moins orné, inexact aussi qu'il ait un caractère collectif au sens où l'entend l'auteur, inexact enfin qu'aux époques de son développement les notes soient venues s'accumuler de préférence sur les syllabes accentuées. Seulement voilà : l'auteur avait émis le principe du passage de l'homogène à l'hétérogène ; et c'est en ce sens qu'il a naturellement ouvert son enquête. Que n'a-t-il eu d'abord l'idée de consulter la *Paléographie musicale* ? Nous pourrions

porter notre critique sur d'autres points. A quoi bon ? Le goût musical chez un peuple, comme chez les artistes, est chose extrêmement flottante. Son développement ne va pas sans des reculs parfois presque inexplicables. Et souvent même, en dehors de cas par trop manifestes, qui pourra dire s'il y a décadence ou progrès, tant est subjective l'application de lois même universellement reconnues ? L'histoire de la musique n'assiste qu'à des sautes brusques d'opinion. Aussi était-ce un danger de partir avec des principes trop rigoureux à la recherche d'une évolution plus d'une fois déconcertante et portée par caprice à leur faire effrontément la nique ? Qu'il y ait « des éléments révélateurs du goût », personne ne songe à le nier. Encore sont-ils les fruits plutôt que les guides de l'expérience. Et si l'on arrive à dégager de l'étude et de la comparaison des faits quelques lois générales, il y a prudence à leur laisser du jeu. Ajoutons qu'il serait injuste de ne pas reconnaître en cet ouvrage d'admirables pages sur la musique instrumentale, l'individualisme, les influences étrangères, celles des classiques, des philosophes et des dilettanti, le romantisme, la musique à succès, sur des compositeurs tels que Lulli, Rameau, Berlioz, Wagner... L'auteur a finement analysé ce qu'il appelle « la sociabilité » et « l'intellectualisme » du caractère français, son cachet de délicatesse et de distinction, cette sorte de « symbolisme démocratique » auquel semble vouloir se soumettre le goût contemporain, etc., etc. Bref, le lecteur aura plaisir à rencontrer d'un bout à l'autre des situations bien exposées et des considérations souvent fort originales.

9. — M. A. Schweitzer est docteur en philosophie et maître de conférences à la Faculté de théologie de Strasbourg. Il a publié déjà un ouvrage sur Kant, et une étude historique sur la vie de N.-S. Tout cela ne l'empêche pas de trouver encore des loisirs qu'il consacre à la musique, à la musique de Bach surtout, qu'il aime et qu'il joue depuis sa plus tendre enfance. C'est à cette prédilection et à une longue expérience des œuvres du maître d'Eisenach que nous devons ce nouveau volume sur *J. S. Bach, le musicien poète*. Peut-être n'a-t-il pas toute l'importance que lui prête M. Widor. Et nous croyons bien que l'aimable auteur de la Préface n'a pas mis plus de conviction qu'il n'en fallait à dire de cet ouvrage qu'il était « le couronnement » des travaux antérieurs. M. Schnitzer, du reste, en serait le premier surpris. Il sait fort bien qu'il ne pouvait ni ne voulait tout dire en si court espace. Encore aurait-il pu supprimer ou tout au moins réduire la première partie qui traite de la *Musique sacrée en Allemagne jusqu'à Bach*. La seconde partie : *Vie et caractère de Bach*, empruntée souvent à Spitter et aux publications de la « Bachgesellschaft, » aurait aussi gagné à moins s'étendre. La troisième partie, par bonheur, offre plus d'intérêt. Nous avons là la genèse des œuvres de Bach. Musique pour

orgue et pour clavecin, musique de chambre, cantates profanes et cantates d'église, le *Magnificat* et la Passion selon S. Jean, l'ode funèbre et la Passion selon S. Mathieu, enfin les Motets, les Oratorios et les Messes, tout est soigneusement examiné. Mais le lecteur lira surtout avec profit les deux dernières parties qui concernent le langage musical de Bach et la façon d'exécuter ses œuvres. C'est là que résident la véritable utilité du livre et l'originalité de l'auteur. Le philosophe s'y ajoute en M. Schnitzer à l'artiste, et le complète. Et sa plume y analyse avec une observation merveilleuse les sentiments et les pensées qui animent la composition du maître. Méditez, en finissant, cette remarque d'une profonde justesse qu'il fait au sujet de la rythmique (p. 409) : « Que de fois les plus beaux thèmes de Bach deviennent quelconques, parce qu'au lieu d'accentuer la note caractéristique l'on accentue les temps forts. » De fait, en musique aujourd'hui, le temps fort, voilà l'ennemi !

10. — « Nous n'avons point à parler pour lui (Wagner), encore moins contre lui, mais de lui. L'art wagnérien n'a plus besoin de défenseurs ; il est au-dessus de toute attaque. Notre tâche est donc de noter sa provenance, son développement, son perfectionnement, et son influence enfin sur les contemporains et la postérité. » Ainsi s'exprime M. Guido Adler dans la Préface de son livre : *Richard Wagner*. En vérité, peu de personnes étaient plus à même de nous parler du grand musicien allemand. Sorti couronné du Conservatoire de Vienne en 1874, fondateur, avec F. Mollt et Kwolf, de la Société wagnérienne, M. G. Adler a travaillé plus de trente ans à l'œuvre et à la vie du maître. Et c'est, dans la forme même des conférences où il l'a livré d'abord à l'Université de Vienne en 1903-1904, le fruit de ses longues études qu'il publie aujourd'hui. Tant de science est mise exclusivement au service de l'art. Que M. G. Adler apprécie chez Wagner le penseur ou le poète, le compositeur d'opéra ou le dramatique, c'est toujours l'artiste qu'il considère. C'est dire qu'il ne s'occupe ni du réformateur, ni du chef religieux, ni du philosophe, ni du politicien. Il connaît la volumineuse littérature wagnérienne, mais il n'y enchaîne pas son jugement, qui reste libre et personnel. Son ouvrage se compose de vingt-quatre leçons. Après avoir, dans les premiers chapitres, étudié la nature de l'art wagnérien et les différents genres auxquels sa plume s'est exercée, il prend une à une ses œuvres dont il fait une analyse savante et fouillée. Il ne craint pas de remonter jusqu'aux sources historiques d'inspiration. Et l'on assiste à l'évolution des thèmes que l'artiste y puisait, transformés par sa grandiose imagination poétique. L'auteur porte ses recherches curieuses sur toute circonstance extérieure ou intérieure, capable d'éclarer un point quelconque de son étude. A chaque instant il nous fait ainsi pénétrer dans la vie intime, la cor-

respondance, les écrits ou les relations de Wagner. Ce livre repose de quantité d'autres, écrits avec une admiration surchauffée, non qu'elle manque ici, mais c'est l'admiration calme d'un homme qui sait autant qu'il sent ce qu'il admire et dont il parle.

11.— « Ces Souvenirs embrassent deux générations: celle de mes parents et la mienne. Ils vont de 1830 à notre époque. Weimar et Rome en sont le théâtre. C'est entre ces deux villes que s'échangent les correspondances ; c'est là qu'ont vécu les personnages que je vais peindre. Grâce au trésor épistolaire que j'ai entre les mains, j'ai pu préciser mes souvenirs et tracer les portraits de mes parents, ceux de Liszt et de la princesse Wittgenstein. Autour d'eux évoluent des personnalités intéressantes qui nous touchèrent de près, mes parents ou moi. » En peu de mots ce début dit tout le livre de Mme Adelheid von Schorn sur *Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein*, et il ne dit pas trop. Ni Liszt ni la princesse de Wittgenstein ne restent à présenter, croyons-nous, aux lecteurs de cette revue musicale. On connaît l'histoire de cette grande dame russe, à quatorze ans déjà mariée, divorcée de bonne heure, bannie de son pays, et dont la résidence de l'Altenburg devient le centre des plus hautes célébrités artistiques. On sait de quelles faveurs jouit auprès d'elle le grand Liszt, qu'elle a connu à Kiev en 1847, qu'elle a suivi à Weimar en 1848, à qui elle offre désormais comme demeure sa propre demeure, à qui elle offrait sa main, si Rome n'y mettait obstacle, et dont elle ne cesse d'être, en tout cas, la protectrice dévouée autant que l'enthousiaste admiratrice. On sait cela, et que la fille de cette extraordinaire princesse devint princesse à son tour par son mariage avec Shillingsfürt Hohenlohe, le frère du cardinal. Qui ne devine déjà au milieu de quelle société intéressante et variée l'ouvrage nous transporte ? Mais peut-être sait-on moins quelle est cette Adelheid von Schorn? Tout uniment la fille de Mme Henriette von Schorn. Mme H. von Schorn était née de Stein ; demoiselle d'honneur de la grande-duchesse de Saxe-Weimar, elle fit connaissance, durant sa jeunesse passée d'office à la Cour, avec nombre de membres des familles régnantes d'Europe, de seigneurs de toute noblesse et d'hommes politiques... Grâce à la haute distinction de son esprit et de ses manières, elle sut conserver, après son mariage, d'aimables relations avec ce grand et beau monde. Mais ce qui nous la rend intéressante, c'est qu'au jour le jour, en des notes privées ou dans sa correspondance, elle avait soin d'inscrire ce qu'elle entendait et voyait, donnant d'un trait juste et souvent piquant, sur toutes choses et toutes personnes, ses impressions de femme fine et cultivée. De tels croquis pris, presque tous, sur le vif, sont précieux. Il faut remercier sa fille de les avoir pieusement recueillis et d'avoir fait elle-même appel à ses souvenirs pour les bien

replacer dans leur cadre. Il va de soi que tout, en ces pages, n'est point que musique. Liszt même et la princesse, en gens de bonne société, savent s'effacer quand il faut. Jamais cependant on ne les perd de vue, tant est grande la place qu'ils ont occupée dans la vie de Mme et de Mlle von Schorn. Car nous devons ajouter qu'après son bannissement et la séquestration de ses biens en Russie, la princesse subit le sort habituel de pareilles infortunes : tout d'un coup le vide se fit autour d'elle, et à cette société brillante dont elle était l'âme succéda la plus humiliante solitude. Seule Mme von Schorn lui resta fidèle. Depuis lors, des relations s'établirent plus suivies et plus étroites encore qu'autrefois. Liszt, étant de la maison, en bénéficia largement. Joies, craintes, succès, deuils furent portés en commun. Quand Mme von Schorn mourut en 1869, Mlle Adelheid von Schorn, qui avait le même grand cœur que sa mère, hérita de ses mêmes affections. Elle fut à son tour, jusqu'à la mort de l'original artiste (1886) et de son inséparable amie (1887), leur ange de tous les jours et leur bienfaitrice dévouée, comme elle en est aujourd'hui, pour cette part intime et inédite qu'elle nous offre, l'historienne délicate et souvent émue.

12, 13. — Les deux petits volumes de MM. E. H. Thomas et E. J. Oldmeadow font partie de la collection *Miniature Series of Musicians*, éditée par la maison Bell, de Londres, qui comprend une série de monographies dues à la plume d'écrivains autorisés, présentant, en quelques pages, un aperçu complet de la vie et des œuvres des grands compositeurs. Chaque ouvrage contient des illustrations, portraits, et fac-similés d'autographes. — Le volume consacré à *Bach* nous donne en vingt-trois pages la biographie du célèbre compositeur ; puis l'auteur passe successivement en revue les œuvres religieuses du maître, ses pièces pour orgues, pour clavecin, pour orchestre. Un chapitre spécial analyse la célèbre messe en *si mineur*. — La monographie de *Schumann* n'est pas moins attrayante. Après nous avoir raconté la jeunesse et les premiers essais de l'artiste, l'auteur nous fait admirer en lui le critique d'art et le musicien... Quoique volontairement incomplète, la liste qui termine le volume est fort précieuse, présentant la plus grande partie des œuvres notables et caractéristiques de Schumann.

14. — Les *Founders of Music*, ou « les Grands Maîtres musiciens », écrits spécialement pour la jeunesse, sont une suite d'esquisses destinées à initier les enfants à la connaissance des grands maîtres et des principaux genres de musique. L'auteur présente ainsi en treize portraits, depuis Palestrina jusqu'à Wagner, une histoire intéressante de cet art.

15. — C. F. Weitzmann avait doté l'Allemagne d'un précieux *Geschichte der Clavierspiels und der Clavierlitteratur*. Pareil ouvrage nous manquait en France et c'est pour combler cette regrettable lacune que

M. E. Rapin publia l'année dernière son *Histoire du piano et des pianistes*. Les larges emprunts qu'il fait à Weitzmann, surtout pour le mouvement musical allemand, n'empêchent pas ce livre d'être personnel et bien français. Les artistes de France y occupent une belle place; cela ne veut pas dire que les étrangers y soient négligés. M. Rapin n'est ni chauvin ni partial; à tous il a judicieusement distribué la part qu'ils méritent. Seuls les Russes seraient en droit de réclamer. Six pages pour cette éclosion incomparable de musiciens à laquelle nous assistons depuis un siècle, c'est vraiment peu. Sans parler des César Cui, des Rimsky-Korzakow, des Bala-Kirew et de la « Jeune École » si pleine de promesses, on est un peu déçu que l'auteur ait si rapidement glissé sur des génies tels que Glinka et Antoine Rübinstein. Rübinstein surtout qui, à son époque, n'eut pas son pareil comme pianiste, méritait plus de vingt lignes. Cette petite réserve faite, je m'empresse d'ajouter que M. Rapin nous a donné là une *Histoire* fort bien faite et très attachante. Dans une première partie, il parle des ancêtres du piano : le clavicorde, le clavicymbalum, le symphonia, le clavicitherium, l'épinette, la virginale. Le détail technique abonde. On nous dit aussi la fortune différente de ces instruments dans les divers pays du monde. Les grands clavecinistes d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre sont à leur tour passés en revue. Et nous avons un long chapitre sur la caractéristique générale de la musique de clavecin. Sur le même plan, la deuxième partie traite du pianoforte, et la troisième du piano moderne. A chacun des principaux maîtres, Haydn et Mozart, Beethoven, Schubert, Schumann, Chopin, Liszt, l'auteur consacre un chapitre à la fois biographique et critique du plus haut intérêt. Bref, d'un bout à l'autre du volume, M. Rapin s'applique à mettre en relief la valeur et l'inspiration des grandes œuvres et des grands artistes. Tant de doigts, et des doigts de tant de sortes, font aujourd'hui mouvoir les touches de piano, que l'instrument court le risque d'en être déconsidéré. L'auteur a voulu protester et réagir contre la fantaisie, la médiocrité et l'abus de la virtuosité. Il a jugé qu'il était nécessaire de relever le niveau des études musicales et de former le goût des élèves. En ce sens l'excellent ouvrage qu'il vient de publier peut être regardé comme un bon manuel de pédagogie pianistique.

16. — Ce qu'a fait M. Rapin pour le piano, M. Luigi Forino, professeur à l'école musicale de Rome, l'a réalisé pour le violoncelle. Son ouvrage : *Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti* se divise en trois parties. La première traite de l'origine des instruments à archet : viole, violon, violoncelle et contrebasse. Un chapitre est exclusivement consacré au violoncelle et un autre à l'histoire de la lutherie jusqu'à notre époque. La seconde partie concerne le violoncelliste comme professeur, soliste, quartettiste et chef d'orchestre. Enfin la troisième retrace tout au long

l'histoire des plus célèbres violoncellistes de tous pays, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Deux tables très développées de luthiers et de violoncellistes terminent le volume. Qu'on ne s'imagine pas avoir affaire là à une compilation sèche et aride. Bien au contraire, le livre de M. L. Forino est de lecture non moins agréable qu'instructive. L'auteur y sème partout ses connaissances historiques puisées aux meilleures sources, des observations esthétiques et des conseils pratiques et techniques, fruits d'une longue expérience d'artiste et de professeur. Nous croyons que ce travail atteindra le but que s'est proposé M. L. Forino, qui est de venir en aide aux violoncellistes, maîtres et disciples.

17. — *L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse, à l'usage des pianistes-amateurs* est un livre dont on ne saurait dire ni bien ni mal. L'auteur y traite son sujet en détail, et ne se soucie pas de l'ensemble. Chaque paragraphe forme une case fermée, sans jour sur les autres. Cela donne au volume l'air un peu décousu d'un manuel ou d'une grammaire. Par ailleurs, M. H. Vaillant n'a point la prétention d'être original. En fait, on aurait tort de lui demander du neuf. Pour un peu même, son ouvrage ferait double emploi avec celui de M. Lavignac : *La Musique et les Musiciens*. Il ne s'en écarte guère. Il n'en renferme pas moins de très utiles leçons, des conseils pratiques, et une foule de définitions fort claires des expressions usitées au vocabulaire musical. A défaut d'autre, les jeunes pianistes amateurs trouveront dans ce travail qui leur est dédié l'explication des difficultés courantes auxquelles la plupart se heurtent. Il y a abondance de notes sur la théorie de la musique, la composition et ses différents genres, le style, l'exécution, l'orchestration, l'histoire et la littérature musicale. Et ces notes sont justes. L'auteur, on le sent, a été formé à bonne école, et c'est l'enseignement de son école qu'il donne, sans plus. En dépit pourtant des félicitations de ses maîtres, les lecteurs, sur la foi du titre, avaient droit de s'attendre à autre chose qu'à un résumé de cours, si soigné fût-il.

18. — M. H. Hébert ne craint-il pas de prêcher dans le désert ? Quiconque, en tout cas, lira son petit livre : *L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant*, y verra que la besogne des professeurs de piano est plus compliquée que la plupart d'entre eux ne le pensent. Il en est de cet enseignement comme de tous les autres : pour instruire, il ne suffit pas d'être savant, il faut en plus connaître à fond les élèves. C'est cette simple leçon d'expérience élémentaire que nous donne ici M. Hébert. Étudier les dispositions naturelles de l'enfant, son goût, par où point sa petite personnalité, tenir compte de sa santé, de son âge, du développement de ses forces physiques, de ses doigts, de son cerveau, de son organisme, s'adresser à sa mémoire plus qu'à ses autres

facultés, lui imposer un travail régulier, parfaitement proportionné à ce qu'il peut faire, ne réclamer que l'effort de son attention, lui fournir les moyens non de vaincre les difficultés, mais de ne les point rencontrer, le mettre tout de suite à l'école d'Haydn, qu'il comprendra comme il comprend La Fontaine, puis de Mozart, enfin de Chopin, exclure impitoyablement tous les « modern-style », quel que soit leur talent... En vérité, Messieurs les professeurs, votre tâche est délicate. Et vous avez fort à faire, si vous ne vous souciez pas moins de former des artistes que de courir le cachet !

19. — Depuis qu'un programme obligatoire pour l'enseignement primaire de la musique se trouve annexé à la loi de 1886 et aux décrets de 1887, instituteurs et institutrices s'ingénient à qui mieux-mieux pour arriver à faire chanter les tout petits. Les méthodes ne manquent pas; les méthodes pratiques seules sont rares. En voici une pourtant : *Le Solfège par le chant*, de M. Albert Dupaigne. En maintes classes enfantines, l'auteur a déjà constaté l'heureux résultat du procédé qu'il propose. Il va de soi qu'il compte sur l'effort, l'expérience et le savoir du maître ou de la maîtresse. Mais leur besogne se trouve singulièrement facilitée par la simplicité même de sa méthode. « Elle débute par donner à l'enfant l'habitude de nommer, par leur nom, les notes de tous ses chants, notes qu'il apprend d'abord par cœur ; et elle aboutit à faire reconnaître à l'audition et désigner aussi par leur nom les notes des airs, vocalisés ou joués, qu'il ne connaît pas encore. » (p. 3). Après trois années d'exercices pareils sur les nombreuses chansons que M. Dupaigne a recueillies parmi les plus populaires et les plus chantantes, un enfant de huit ans a déjà pris conscience des tons et des demi-tons, des gammes majeures et mineures, des accords parfaits, des toniques et des modes. Son oreille et sa voix sont aussi formées. La lecture et la notation qu'il apprendra dans la suite ne seront plus qu'un jeu pour lui.

20. — A l'éducation de l'oreille et de la voix, il faut ajouter l'éducation de l'œil. Tel est le but que se propose M. E. Schvartz, dans son *Manuel théorique et pratique de lecture musicale et instrumentale*. La portée, les notes, leur valeur, leur place, leur enchaînement, la langue des durées, les mesures, les intervalles, les clés, les signes rythmiques, les transpositions, les ornements : autant de leçons particulières et d'exercices graduels que contient le présent opuscule. De même que M. Dupaigne présentait son petit livre comme « une très utile préparation à tous les solfèges, à toutes les méthodes de musique », de même M. E. Schvartz nous informe que le sien « peut s'ajouter, sous forme d'exercices, à tous les solfèges existants. » Et ni l'un ni l'autre, pensons-nous, n'exagèrent l'importance de leur travail respectif.

21. — Tout musicien doit se procurer le *Manuel universel de la*

littérature musicale. C'est là une œuvre appelée à rendre les plus utiles et les plus prompts services. Elle s'offre comme un guide pratique et complet de toutes les éditions classiques et modernes. Et elle a cet avantage très appréciable, que, telle qu'elle est conçue, elle peut servir aux lecteurs de toutes langues et de tous pays. La première partie de cette immense compilation sera achevée fin 1905 et comprendra 18 volumes. Y figureront toutes les œuvres inscrites aux catalogues des éditeurs et en vente chez les marchands de musique, non seulement les œuvres originales, mais aussi les arrangements et les différentes éditions de chaque ouvrage. Seules, et pour cause, les œuvres épuisées, ou en copie, ou en manuscrits, ou en dehors du commerce, n'y trouvent point place. La première livraison que nous avons sous les yeux, dit avec quel soin le travail est fait. En tête apparaissent, une fois pour toutes, les noms et adresses des éditeurs. Puis commence le répertoire qui s'arrête aux compositions d'Alh. Carl. Chaque auteur y défile en son rang alphabétique, avec, tout de suite après, la liste de ses ouvrages, leur titre, leur nature (danse, ronde, marche, opérette, etc...), leur prix, leur éditeur, le tout en sa langue propre. Des dates indiquent l'année de la naissance et, s'il y a lieu, du décès du compositeur, et celle aussi de la première représentation des œuvres théâtrales. Comme les prix des éditions sont marqués dans la valeur monétaire des pays d'origine, l'éditeur a bien fait de donner, à la fin de sa Préface, un tableau des monnaies étrangères et de leur valeur différentielle. On ne peut qu'applaudir à la colossale entreprise de M. François Pazdirek et lui souhaiter plein succès.

22.—Si, depuis une trentaine d'années, tant d'ouvrages sur la musique antique furent publiés dont aucun n'a jamais satisfait personne, c'est que les erreurs ou tout au moins les lacunes n'y manquent pas. Et de vrai, l'on aurait mauvais goût d'en blâmer les auteurs. La lecture une fois achevée de la thèse que le Dr L. Laloy présenta à la Sorbonne le 6 décembre 1904 : *Aristoxène de Tarente et la Musique dans l'antiquité*, on reste confondu devant l'incroyable somme de connaissances qu'il est nécessaire d'avoir acquises pour fixer un tel sujet et le traiter en détail, comme il convient, et dans toute son ampleur. Songez qu'à l'école d'Aristote toutes les questions se tiennent étroitement nouées. Et la musique n'y va pas sans les sciences mathematiques, les sciences physiques, voire les sciences naturelles, et, les rattachant toutes en soi, la philosophie. Le programme est vaste et déjà complexe. Ajoutez qu'un auteur ne peut bien traiter ces doctrines diverses qu'après les avoir mises au point juste où elles étaient à l'époque, pour établir leur vraies relations, leur influence réciproque, leurs progrès réalisés ou seulement espérés, leurs inexactitudes, et

souvent, par suite d'une fausse piste, leur impuissance. Or tout cela appelle nécessairement chez lui la connaissance beaucoup plus étendue encore, de ces mêmes sciences, au point où elles sont aujourd'hui et qui doivent vérifier ou rectifier leur propre état du passé. Et ce n'est pas tout. La condition s'impose aussi de n'ignorer rien des secrets de la langue et de la philologie, et de la littérature et de l'histoire grecque. Peut-être y a-t-il lieu de s'étonner qu'un seul homme puisse posséder un si varié savoir? Tel est bien le cas pourtant de M. Laloy. Et notez en plus que ce même homme se meut parfaitement à l'aise parmi le multiple détail de toutes ces théories fort compliquées, qu'il traite chacune d'elles à fond comme s'il s'en était fait une spécialité, qu'encore il reste toujours maître de lui, de sa pensée et de son sujet, et qu'il se montre enfin dans chaque page, au milieu même des questions les plus ardues et les plus abstraites, un écrivain de race, d'une simplicité dans la grâce tout athénienne, et d'une distinction toute française. Qu'après cela des hellénistes comme MM. Croiset, Puech, Girard et Fougères lui aient prodigué les éloges, qu'un de ses juges les plus autorisés n'ait pas craint d'avouer qu'il aimerait mieux être son élève que son contradicteur, que la Faculté lui ait décerné le titre de docteur avec la plus haute mention et que l'assistance nombreuse ait chaleureusement applaudi à la soutenance brillante d'une thèse où pas la plus petite erreur ne fut relevée, personne n'y trouva plus matière à s'étonner. Mais ce qui aura moins encore étonné les amis de M. Laloy, ce sera, après pareil succès, d'avoir retrouvé en lui sa même et toujours charmante modestie.

O. M. B.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Souvenirs d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration (1780-1815)*, par Jean Charruau. Paris, Téqui, 1906, in-12 de 472 p., 3 fr. 50. — 2. *Suzanne*, par Paul Deschamps, Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., petit in-8 de 409 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Serment de Marcelle*, par M. de Harcoet. Paris, Téqui, 1904, in-12 de 402 p., 3 fr. 50. — 4. *La Villa du Cœur-en-peine*, par B. de Buxy. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 5. *Clarisse de la rue du Loup-va-t'en*, par B. de Buxy. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 6. *Le Rêve de Suzy*, par Henri Ardel. Paris, Hatier, s. d., in-16 allongé de 395 p., avec grav., 3 fr. 50. — 7. *Le Mal du pays*, par M. Aigueperse. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 286 p., 2 fr. 50. — 8. *La Vierge de Raphaël*, par Adrienne Cambry. Paris, Hatier, in-12 allongé de 328 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Notaire de Valfleur*, par Maxime de Méria. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 10. *L'Étincelle*, par M. Delly. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 287 p., 2 fr. 50. — 11. *Les Semeurs*, par M. du Campfranc. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 286 p., 2 fr. 50. — 12. *Les Fidèles*, par Marie-Louise Mattioly. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 253 p., 2 fr. 50. — 13. *Chaîne renouée*, par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 14. *L'Iris bleu*, par Marthe Lachèze. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 286 p., 3 fr. — 15. *Les Deux Parias*, par Roger Dombre. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 235 p., 2 fr. — 16. *Les Chroniques de Plouvilliers, sui-*

vies de Souvenirs personnels, par Enthyl d'Avoss. Paris, Amat, 1905, in-18 de 155 p., 2 fr. — 17. *Chasses en Abyssinie*, par H. Decaux. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 253 p., illustré, 7 fr. 50. — 18. *Ma Sœur Anne*, par Lucien Donel. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 326 p., 2 fr. 50. — 19. *Grains de mil*, par C. Velle. Paris, Delarue, s. d., in-12 de 272 p., 3 fr. 50.

1.— Les *Souvenirs d'un vieux* embrassent les plus sombres jours de la Terreur, l'épopée merveilleuse de l'Empire et l'époque plus sereine de la Restauration. Qu'y a-t-il de réel dans ces réminiscences? Louis Vernier, « le vieux » a-t-il existé? Quoi qu'il en soit, ce récit, — comme *Une Famille de brigands*, du même auteur, — s'il n'est pas vrai, est tout au moins plus que vraisemblable. Certains épisodes de la Terreur, en particulier les scènes du tribunal révolutionnaire, celles de la guillotine, sont racontés d'après des documents historiques sérieux, et des récits analogues à celui-ci se retrouvent, sous différentes formes, dans tous les Mémoires du temps. L'enfant, abandonné pendant la Révolution aux pires influences, trouve dans la vie militaire sa véritable vocation, et, conséquence plus inattendue peut-être, il y recouvre, durant la campagne d'Espagne, la foi de son enfance. Un heureux mariage apporte le bonheur intime le plus pur à cette vie mouvementée, remplie d'épisodes tragiques et glorieux. Louis Vernier incarne bien le type du soldat de l'Empire; subjugué par le prestige de Napoléon, il suit à travers l'Europe les aigles victorieuses et, après avoir pris part à leurs triomphes, il partage leur déroute à Waterloo. C'est presque une page d'histoire que ce volume offre aux jeunes gens sous une forme dramatique, captivante, plus intéressante, à coup sûr, que la plupart des romans qui les sollicitent de tous côtés. Nous souhaitons donc qu'il compte beaucoup de lecteurs, même parmi les classes populaires, qui ont grand besoin d'acquérir des notions exactes sur la Révolution.

2. — Les lecteurs du roman chrétien *Jean Christophe* retrouveront dans les pages de *Suzanne*, ce vaillant paysan, intelligent autant qu'honnête, agriculteur capable autant que chrétien énergique. Ces qualités s'affirment encore sous une forme plus douce, chez sa fille, qui donne son nom à ce nouveau volume. Mariée à un meunier, Anselme Mercœur, brave garçon, mais un peu faible, elle lui communique sa foi radieuse, sa souriante vaillance. Dans sa nouvelle vie, Suzanne est poursuivie par la haine d'un instituteur anticlérical, dont elle a jadis repoussé les avances; ce misérable, incendiaire de fait et assassin d'intention, ne se lasse pas de persécuter le jeune ménage, et à ces soucis extérieurs se joignent, pour la jeune femme, des peines plus intimes : l'hostilité d'une belle-mère, jalouse et d'esprit étroit, et la mort d'un premier enfant. Suzanne traverse ces diverses épreuves l'âme déchirée, mais soumise; son histoire, très simple, est racontée avec une sincérité émue qui nous attache à

l'héroïne qui, chose rare, est à la fois très femme, très humaine et pourtant très surnaturelle. A ceux qui trouveraient les pensées de Suzanne trop élevées pour une simple paysanne, nous rappellerons que la foi développe souvent, dans certaines natures, un ensemble de dons exquis de l'intelligence et du cœur. Qui de nous n'a rencontré sur sa route des âmes chez qui l'élévation des sentiments était en disproportion absolue avec le milieu humble et vulgaire où elles étaient appelées à vivre ? En somme, livre bien pensé, bien écrit, très chrétien sans être ennuyeux, excellent surtout à propager dans les milieux populaires.

3. — Marcelle de Bréhan a fait à sa mère mourante la promesse solennelle de ne jamais abandonner son petit frère Marc, né du second mariage de Mme de Bréhan avec le député franc-maçon et anticlérical Alberty. Mais *le Serment de Marcelle* entraîne pour celle qui l'a prêté de nombreux sacrifices. L'esprit sectaire de son beau-père, l'hostilité de la famille Alberty, puis la ruine du député, suscitent sous les pas de la jeune fille des difficultés qu'elle surmonte à force de douceur, de fermeté, de générosité et d'abnégation. Elle finit par convertir son beau-père et par épouser le fils de celui-ci, issu d'un premier mariage, jeune officier de dragons qui doit à Marcelle tout ce qui fait l'honneur de sa vie. Le volume est écrit d'un style agréable et les sentiments en sont excellents, avec une note religieuse accentuée. Peut-être cependant l'auteur aurait-il pu insister davantage sur le malheur d'une union où les deux conjoints sont séparés par une profonde divergence de croyances religieuses. Si Édith de Bréhan ne s'était pas laissée éblouir par la fortune et l'intelligence d'Alberty, que d'épreuves eussent été épargnées à elle-même et à sa fille ! Aller au-devant de difficultés qui mettent l'âme en péril est plus qu'une folie, c'est une faute.

4. — Le roman intitulé : *La Villa du Cœur-en-peine* reflète les qualités et les défauts que nous avons déjà eu occasion de remarquer chez Mme B. de Buxy : un cachet très spécial, pittoresque et un peu étrange, des descriptions où l'on sent un véritable amour de la nature, des sentiments irréprochables, avec cela quelque chose de vague, d'obscur et parfois d'invraisemblable. Noémi Doraine, principal personnage du récit, est une charmante et courageuse jeune fille, obligée par des revers de fortune de gagner sa vie. Les hasards de son existence laborieuse la mettent en rapport, d'abord avec le Mayour, maison de famille ou hôtel de la Côte d'Azur, où se réunit une société cosmopolite, crayonnée d'une plume alerte, puis avec les Germain, propriétaires richissimes de la « Villa du Cœur-en-peine ». Cette demeure doit son nom à une étrange et funèbre légende qui se rattache, dans l'imagination populaire, à la disparition mystérieuse d'Elzéar Ger-

main, frère d'Armand, possesseur de la villa. Cet Armand, ouvrier de génie, type de la force et aussi de la bonté, inspire à Noémi une profonde affection qui survit aux soupçons, injustes du reste, qui le poursuivent. Le retour d'Elzéar suffit pour les dissiper et rien ne s'oppose plus au mariage de Noémi avec l'homme dont les rudes apparences cachent la vraie grandeur. Autour de ces personnages se meuvent une foule d'autres figures secondaires : des créoles extravagantes, des princesses qui ne le sont guère moins, et une petite servante fantaisiste qui répond au nom de Miette, et dont l'aveugle dévouement à Elzéar, le disparu, est la passion dominante. Malgré certaines invraisemblances, le récit offre de l'intérêt, la note religieuse, bien que discrète, y est très juste.

5. — *Clarisse de la rue Loup-va-t-en* n'est pas un titre banal. Cette Clarisse, fille d'un riche commerçant retiré des affaires, a dans sa vie un mystère dont son entourage devine l'existence sans pouvoir l'expliquer. Abandonnée toute jeune à l'influence néfaste d'une parente égoïste, Clarisse est devenue la proie d'un docteur suédois, magnétiseur et soi-disant guérisseur, qui, s'emparant de cette nature faible, exerce sur elle une puissance mystérieuse. Clarisse consent à épouser en secret l'aventurier scandinave ; mais, devenue veuve, elle est reprise par son père qui la contraint à porter son nom de jeune fille, à abandonner son enfant à des mains étrangères, et surtout à garder un silence absolu sur cette circonstance de sa vie. Ce secret — qui écrase une femme déjà déséquilibrée par les expériences magnétiques auxquelles son mari s'est livré sur elle, — fait l'objet d'un récit où paraît, à côté de Clarisse, malade de corps et d'esprit, sa cousine Dieudonnée, laquelle incarne la santé physique et morale. Signalons des descriptions très pittoresques de l'étrange petite ville où se déroule le drame et aussi les sentiments parfaitement honnêtes et franchement religieux du volume. Il doit son titre bizarre à une légende de loup-garou qui, en notre vingtième siècle, trouve encore des croyants.

6. — Suzy, jeune, jolie et pauvre, devient la demoiselle de compagnie d'une riche Américaine, et, grâce à son charme, obtient des succès mérités dans la société élégante où l'entraîne sa protectrice. Parmi ceux qui l'admirent davantage se distingue Georges de Flers, gentilhomme brillant, mais profondément égoïste, dont les attentions troublent Suzy, qui rêve de devenir sa femme. Un incident fortuit lui révèle le véritable caractère de Georges ; sa nature loyale se révolte, se ressaisit, et elle finit par épouser un brave garçon intelligent et travailleur, qui l'a longtemps adorée et qui, s'il n'est pas avantagé des dehors séduisants de M. de Flers, possède du moins un cœur dévoué et désintéressé. Ainsi finit *le Rêve de Suzy*. Livre facilement écrit, inspire par des sentiments irréprochables et dont l'héroïne, tout en

aimant la gaîté comme il convient à son âge, est une vaillante fille, capable d'abnégation et de sacrifice.

7. — *Le Mal du pays* est bien prés de briser la vie de Jacques Owanne. Très épris de sa terre natale d'Auvergne, où, fils de paysans, il a vécu à l'air libre, Jacques, médecin plein d'avenir, a épousé Suzan, une jeune femme qui adore Paris ; il commence par sacrifier ses goûts à ceux de la jolie Suzan, compromet dans la vie fiévreuse qu'elle lui fait mener sa santé et son bonheur, et, pour sauver la situation, il se retire avec sa femme et son enfant dans ses montagnes bien-aimées. Ici, Jacques renaît, repris tout entier par le charme de la terre natale, mais Suzan se révolte contre l'existence sévère à laquelle elle est condamnée et que l'hostilité de sa belle-mère lui rend plus dure. Après une séparation momentanée, les deux époux se font de mutuelles concessions : Jacques sacrifie l'Auvergne, Suzan renonce à Paris, et c'est sur un territoire neutre, en Normandie, qu'ils reconstitueront leur foyer, devenu plus sérieux depuis qu'il a été touché par la souffrance. Ouvrage écrit d'un style aisé, dans un bon esprit.

8. — *La Vierge de Raphaël,* dont on a longtemps ignoré la valeur, est une toile appartenant à Sabine Delroche, jeune orpheline qui passe assez tristement sa vie dans un petit trou de province, sous la tutelle d'une peu sympathique belle-mère. Par l'entremise de la « Vierge de Raphaël », Sabine trouve un mari dans le lieutenant Dorival, fils d'un grand artiste que la renommée du fameux tableau a attiré dans la petite ville de Rivemont. Sur cette donnée fort simple, l'auteur a écrit un récit d'allure assez gaie et de sentiments irréprochables.

9. — Encore un livre inspiré par des intentions excellentes, mais un peu long, un peu touffu, manquant d'envolée : *Le Notaire de Valfleur*. C'est Lucie Augeray, femme d'un industriel, personne très estimable, sinon bien amusante, qui écrit l'histoire de sa vie. L'on y voit passer, comme dans le monde réel, d'honnêtes gens, des coquins, et tout un essaim de jeunes filles parmi lesquelles Mme Augeray choisit tour à tour une fiancée pour son fils unique Jacques. Pendant ce temps, Jacques a choisi lui-même sa future femme, la jolie, pieuse et vaillante Laure, la seule à laquelle sa mère n'a pas songé pour lui, mais qu'elle accueille à bras ouverts.

10. — Isabelle d'Effranges est élevée par une grand'mère incroyante et bas-bleu, qui, ayant gâté follement ses deux enfants morts jeunes, usés par la vie, a adopté pour sa petite-fille un système contraire. Condamnée au rôle de servante, vivant sans Dieu, sans amies, sans idéal, l'infortunée Isabelle s'étiole dans cette atmosphère morne. La Providence, en la rapprochant d'une famille chrétienne, aussi exemplaire que joyeuse, fait jaillir *l'Étincelle* que les circonstances ont presque étouffée dans l'âme de la jeune fille. Isabelle réagit contre les

influences déprimantes qui pèsent sur elle et renaît à la foi de son baptême. Son mariage avec un catholique intelligent et militant achève la transformation. Écrit d'un style qui parfois manque de vigueur, ce volume est bien pensé ; mais le rôle de la grand'mère, trop poussé au noir, devient presque invraisemblable.

11. — Paul Fresnais et sa mère sont les propriétaires de « la Dîme », où ils pratiquent d'une façon éclairée et large le devoir social dont on parle tant aujourd'hui. Le rêve de Paul eût été d'associer à cette vie, austère et douce, Arlette Valbelle, dont la petite enfance s'est passée à « la Dîme » ; mais qui, reprise par un père sceptique, a subi les influences dangereuses de son nouveau milieu. L'existence de ses amis ne tente pas cette jeune fille, belle et intelligente, mais d'un orgueil sans bornes ; laissée sans fortune par son père, elle accepte le poste de lectrice d'une Américaine milliardaire, la suit à New York et devient, grâce à son charme, la fiancée du fils de la maison. La vengeance d'Ethel Barlow, riche à millions, mais laide et sotte, renverse les châteaux en Espagne de l'ambitieuse Arlette. Menacé par son père d'être déshérité s'il n'épouse pas Ethel, le triste fiancé cède sans lutte et sans révolte aux injonctions paternelles. De là pour Arlette une profonde humiliation à laquelle se joignent de cruelles privations matérielles. Ici, la souffrance est un bienfait : repentante, mais croyante et soumise, la jeune fille revient auprès de ses amis occuper la place qui l'attend toujours. Comme on le voit, la donnée des *Semeurs* est parfaitement honnête ; de plus le style en est aisé.

12. — Georges Lambertier et Odette de Rosty, s'étant rencontrés dans un hôtel de la Suisse, se décident à unir leurs destinées. Tout paraît assorti dans ce mariage, quand une idée de malade vient à la traverse de leurs désirs : Adrien, frère cadet de Georges, s'éprend d'Odette et, pour ne pas, croient-ils, hâter la fin du jeune homme condamné par les médecins, les fiancés renoncent à leur cher projet. Le sacrifice est fort généreux; était-il cependant nécessaire d'immoler ainsi deux existences à un caprice de malade ? Adrien, en effet, ne peut songer à se marier, bien qu'avec l'espérance tenace des poitrinaires, il parle sans cesse de guérison. Il succombe enfin à son mal incurable et le lecteur en éprouve un certain soulagement, suivi de surprise en voyant Georges et Odette persévérer dans leur renoncement, par respect pour la mémoire du défunt. Heureusement, dans une lettre qui ne doit être ouverte qu'un certain temps après sa mort, Adrien invite *les Fidèles* à se marier. Tout finit donc pour le mieux dans ce livre honnête, qui a même une note élevée comme sentiments, mais dont le style est plutôt faible.

13. — *Chaîne renouée* est un roman animé d'un esprit excellent, où

la pensée religieuse occupe une place importante. Pourquoi faut-il que la facture du volume ne réponde pas aux sentiments qui l'ont inspiré et que le style laisse à désirer? Par inclination, Armelle se marie avec Victorien Gerbelle, député radical et libre-penseur; de la part d'une Bretonne aussi pieuse, voilà qui étonne un peu. Une aventurière, Flora Oberland, qui a espéré épouser Gerbelle, trame contre la jeune femme une noire machination et l'accuse de vendre des secrets d'État dont son mari est dépositaire. L'accusation est absurde et la naïveté avec laquelle le député tombe dans le piège ne l'est pas moins. Armelle se réfugie en Bretagne, et Gerbelle, qui a demandé le divorce, va épouser Flora, quand il découvre la trahison de celle-ci. Rempli de remords, il cherche sa femme et, au bout de longs mois, il la retrouve dans l'île de Sein, dont l'autenr nous décrit avec charme le caractère très spécial. Armelle pardonne ; Gerbelle, honteux et contrit, arrive à la foi par le repentir, et l'indigne Flora est justement punie. Signalons la figure, joliment crayonnée, d'une sécularisée, « Tante douce », qui exerce sur la vie d'Armelle et de son mari la plus heureuse influence.

14. — Le comte Raoul de Boisvilliers, d'une famille angevine, plus riche d'honneur que d'argent, a épousé une jeune Suédoise millionnaire. Ce mariage est un mariage d'amour, et la comtesse, jolie, bonne, généreuse, apporte à son mari autre chose que ses millions. Raoul a une tante, la marquise de Vaufleurs, la dernière de sa race, qui ne lui pardonne pas sa mésalliance, et qui continue à tenir rigueur à Wilhelmine, même quand celle-ci a fait la conquête de tous ses voisins, riches et pauvres. C'est *l'Iris bleu* qui, en fin de compte, rapproche l'altière douairière et la jeune femme, attristée par cette hostilité tenace. Une bonne œuvre à accomplir en commun réunit ces deux natures faites pour s'entendre, malgré leurs différences, et le volume se ferme sur une page toute de paix, de joie et d'union. Récit écrit dans un style qui gagnerait à se simplifier; les sentiments en sont d'ailleurs excellents.

15. — *Les Deux Parias*, tel est le titre d'une histoire très simple, racontée dans un style facile et gai. M. Dubrazin, un Français établi à Ceylan, meurt en même temps que sa femme, laissant deux fillettes sans appui, dont la fortune est représentée par un coffret de perles d'un prix inestimable. Ce coffret est volé par un paria hindou nommé Negmi, jadis renvoyé par M. Dubrazin, et qui veut se venger. Les orphelines, ramenées en France, sont recueillies par M. de Nobrac, leur oncle, et reçoivent une éducation pratique dans ce milieu modeste, mais affectueux. L'aînée, Geneviève, en profite largement, mais sa sœur Yanette refuse pendant longtemps de sacrifier ses habitudes de créole indolente et riche. Par un concours de circonstances for-

tuites, Raymond de Nobrac, cousin des deux fillettes, est appelé à faire le portrait d'un nabab, qui n'est autre que Negmi, le voleur des perles. Celui-ci reconnaît ses victimes ; bourrelé de remords, il charge un Hindou, paria comme lui, de restituer leur héritage aux orphelines, et celles-ci, en retour, lui pardonnent et lui assurent, ainsi qu'à son compagnon, de quoi finir leurs jours dans l'aisance. Une partie du récit se déroule dans l'île merveilleuse de Ceylan, dont l'auteur nous donne de jolies descriptions.

16. — *Les Chroniques de Plouvilliers* font revivre l'histoire présumée d'une antique forteresse depuis les temps féodaux jusqu'au siècle présent. Il s'y trouve çà et là de gracieuses descriptions et des pensées heureuses ; le tout est inspiré par un sentiment chrétien très sincère. Dans les *Souvenirs personnels*, qui forment la seconde partie du volume, nous avons des croquis pris sur le vif de la vie moderne, et souvent tracés d'une plume finement ironique.

17. — Les aventures de trois Français, partis pour chasser le gros gibier en Abyssinie, sont racontées avec mouvement et ne manqueront pas d'intéresser les jeunes lecteurs. Il ne faut pas chercher dans ces *Chasses en Abyssinie* autre chose que des aventures cynégétiques ; elles ne prétendent donner ni aperçus géographiques ni considérations sociales, mais c'est un ouvrage d'une lecture saine pour le jeune âge, toujours avide de ce genre de livres.

18. — Avec *Ma Sœur Anne*, M. L. Donel nous offre un récit dramatique où vibre la double note patriotique et chrétienne ; il est suivi d'autres nouvelles, écrites d'un style aisé et simple.

19. — *Grains de mil* est, comme le volume qui précède, un recueil de nouvelles auxquelles on a ajouté des saynètes, des monologues et des poésies. Le tout est inspiré par l'esprit chrétien, et, si son mérite littéraire n'est pas hors ligne, ce volume est du moins d'une lecture facile et absolument honnête. COMTESSE R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Tome III (nos 22257 à 34827). Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de IV-639 p. — Prix : 20 fr.

L'infatigable chanoine Chevalier donne un volumineux supplément aux deux premiers volumes de son *Repertorium hymnologicum ;* plus de 12500 nouveaux chants retrouvés et catalogués ; les sources principales sont les publications du P. Dreves, les catalogues de manuscrits, et quelques recueils anciens (XVIe-XVIIe siècles) qui n'avaient pas été dé-

pouillés. Cela donne une idée de la richesse de cette littérature; mais n'eût-il pas mieux valu attendre quelques années encore avant de faire imprimer ce supplément qui, forcément, à mesure que de nouvelles publications verront le jour, devra être suivi de plusieurs autres? J'estime aussi que la liste des abréviations imprimées sur la couverture, et renvoyant aux « fontes praecipui » qu'utilisa l'auteur, est devenue très incomplète et aurait gagné à être mise au courant. Le *Repertorium hymnologicum* n'en est pas moins un ouvrage précieux à tous égards, et il est à souhaiter que les services qu'il rendra soient en proportion de la peine qu'il a coûtée. H. S.

SCIENCES ET ARTS

Histoire naturelle de la France, par Louis Planet. 14e partie. *Araignées.* Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1905, in-8 de II-341 p., avec 18 planches hors texte et 230 figures dans le texte. — Prix : 5 fr.

Sans doute peu de personnes se prennent de passion pour les araignées; beaucoup au contraire se laissent aller à une répulsion quasi instinctive. C'est un tort vraiment, car ces sortes d'insectes, pour qui sait les considérer avec soin et les étudier, ne présentent pas moins que d'autres des particularités d'extrême intérêt. M. Planet est un de leurs fervents; son ouvrage en effet initie complètement à leur étude et la rend facile. Les collectionneurs trouveront en lui un guide compétent.

Après un trop long chapitre de généralités, il énumère et décrit les ordres, groupes, familles et genres, et, dans chacun de ceux-ci, indique quelques-unes des espèces les plus saillantes. C'est donc seulement un « genera » et non encore un « species » détaillé, comme on en a édité pour les autres classes d'insectes. Plus tard l'auteur complètera probablement son œuvre.

On peut regretter toutefois qu'il n'ait pas établi ces tableaux synoptiques qui prennent le travailleur comme par la main et le conduisent à la reconnaissance du genre cherché. Mais les gravures dont l'ouvrage est orné, soit dans le texte, soit sur les planches qui le terminent, sont tellement finies quelles suppléent en quelque sorte à cette lacune et rendent plus aisées les recherches. G. de Senneville.

Monographie horticole des plantes bulbeuses, tubéreuses etc., et leur culture dans le nord de l'Europe, le midi de la France et l'Algérie, par Raphaël de Noter. Paris, Amat, 1905, in-16 de XXVIII-185 p., orné de nombreuses gravures. — Prix : 4 fr. 50.

L'auteur, un enthousiaste des plantes bulbeuses, voudrait convertir en prosélytes les amateurs de notre pays, qui n'est pas à la hauteur, et vient bien après la Hollande, la Belgique et même l'Angleterre. A cette

fin, il a composé une monographie, pleine d'intérêt, il faut le reconnaître, pour les adeptes. Les principales, amaryllidées, iridées, liliacées et melanthacées ont chacune un chapitre spécial formant une partie propre et développée de l'ouvrage ; les dernières sont groupées dans une cinquième partie. Dans chacune sont énumérés les genres qui les composent. Mais ici l'auteur a trop peu sacrifié au côté scientifique ; il a adopté purement et simplement l'ordre alphabétique : c'est un système. Mais en fait, il ne différencie pas les genres par une description, si abrégée fût-elle, et d'aucuns regretteront qu'il n'y ait point un ordre raisonné ou des tableaux synoptiques permettant d'arriver rationnellement à la détermination des espèces. Par contre, on ne saurait trop louer le choix des gravures. Elles sont nombreuses, bien appropriées, et rehaussent considérablement la valeur du livre. G. DE S.

Le Bois, par J. BEAUVERIE. Paris, Gauthier-Villars, 1905, 2 vol. gr. in-8 ensemble de XI-1402 p., avec 485 fig. dont 16 planches hors texte. — Prix : 20 fr.

Le seul défaut de cet ouvrage, d'ailleurs hautement remarquable, c'est sa tomaison ou plutôt son défaut de tomaison. Ne faire qu'un seul volume d'un grand in-octavo de XI-1402 pages et le partager en deux fascicules dont le premier se termine par un commencement de phrase tandis que le second commence par la suite de cette même phrase, ce n'est assurément ni heureux ni pratique. — Il eût suffi de joindre au premier fascicule les 19 premières pages du second, complétant le chapitre VIII, pour en faire un tome Ier complet, les chapitres IX à XIII avec les tables formant le tome second. On aurait eu ainsi un volume de 734 pages, Préface comprise, et un volume de 679 pages, tables comprises, soit une différence de 55 pages du tome Ier au tome II. — On ne voit vraiment pas quel avantage l'auteur et l'éditeur ont pu trouver à la disposition matérielle qu'ils ont adoptée.

Ce n'en est pas moins une publication de première valeur. La somme de savoir, de recherches et de lecture qu'elle révèle est, peut-on dire, effrayante. On en jugera par une rapide indication des matières.

Le premier chapitre est un vrai traité de physiologie végétale appliquée à la végétation ligneuse. La composition et les propriétés chimiques et physiques des bois complètent ces données en deux autres chapitres. Un aperçu de la forêt en général, soit à l'état sauvage soit aménagée suivant les différents modes culturaux et d'exploitation adoptés, ainsi que des travaux de boisement, est suivi d'un exposé complet de tout ce qui concerne l'abatage et le façonnage des bois et leurs divers modes de traite, de débit et de transport. La question commerciale, si importante pour le propriétaire et le sylviculteur comme pour le négociant, tant au point de vue du volume des bois vendus,

de leurs prix, que des usages du commerce, des droits de douane et de la statistique, occupe le chapitre VI.

Avec le VII°, nous entrons dans un autre ordre d'idées. Il s'agit des altérations et défauts que peut éprouver le bois d'œuvre ; ils proviennent soit de circonstances accidentelles de la végétation ; soit du parasitisme végétal, et à cette occasion tout un cours de biologie cryptogamique et phythologique est donné à l'appui ; soit de l'action des animaux : mammifères, oiseaux, mollusques, surtout insectes, ce qui implique un vrai traité d'ornithologie forestière ; soit enfin des agents physiques, tels que les vents, la foudre, la neige, le gel, etc.

Suit un long chapitre de 136 pages, sur la conservation des bois et les moyens naturels et artificiels employés dans ce but.

Le chapitre IX est une suite de monographies arboricoles avec classification usuelle de tous les bois indigènes et exotiques des différents climats et de toutes nos colonies, avec indication des emplois de chacun d'eux. Un chapitre spécial est consacré au liège, aux chênes qui le fournissent et à la récolte de ce produit.

Suit une statistique forestière de tous les pays du monde, indiquant les chiffres d'importation et d'exportation de chacun d'eux. Il résulte de cette statistique que la somme des exportations en bois d'œuvre l'emporte dans une forte proportion sur celle des importations, ce qui indique un appauvrissement graduel de cette matière par suite de l'incessant accroissement de la consommation : grave sujet de souci pour l'avenir.

La production spéciale de bois par les colonies françaises est indiquée, pour chacune, en un avant-dernier chapitre, tandis que le XIII° et dernier a pour objet l'utilisation des bois suivant cette classification : « *Bois d'œuvre*, c'est-à-dire de construction, de poteaux télégraphiques, traverses, étais de mines, etc. ; *Bois de travail* : sciages, fente, menuiserie, ébénisterie, etc., etc. ; *Bois d'industrie* : pâte à papier, cellulose, celluloïd, soie artificielle ; *Emploi pour combustion* : de plus en plus abandonné, sauf pour la distillation qui fournit l'acide acétique, le méthylène, le goudron de bois et tous leurs dérivés.

On voit, par cette très sommaire analyse, quelle mine immense de renseignements on trouve dans cet ouvrage pour tout ce qui concerne les bois, se rapporte aux bois, de près ou de loin, indirectement intéresse les bois. Une lacune considérable est par là comblée.

C. DE KIRWAN.

Les Gîtes minéraux et métallifères et les Eaux minérales du département du Doubs, par ANTOINE MERLE. Besançon, typ. Jacquin, 1905, in-8 de 217 p., avec carte, planche et figures.

Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent depuis longtemps les excellents travaux du professeur Fournier sur la géologie, la géographie et

la spéléologie du Jura en général et du Jura dubisien en particulier; grâce à eux, le Jura est aujourd'hui un des traits les mieux étudiés du relief du sol de notre pays, et nous en devons une profonde reconnaissance à leur auteur. Notre dette envers lui vient de s'accroître encore, par suite de la publication du travail d'un de ses élèves, M. Antoine Merle, sur *les Gîtes minéraux et métallifères et les Eaux minérales du département du Doubs*. — Ce sont là des points sur lesquels ne s'était guère encore fixée l'attention, et qui cependant méritaient d'être étudiés avec toute l'ampleur voulue dans une monographie d'ensemble; il existe en effet, dans le département du Doubs, une assez grande variété de substances minérales utilisables à des degrés divers, dont le sel gemme, le fer, le gypse, le lignite, la tourbe, les eaux minérales semblent présenter un certain avenir. M. Antoine Merle en a fourni la preuve, à la suite de patientes et minutieuses investigations dans les archives départementales et sur le terrain, dans cette thèse de doctorat ès-sciences qui s'ouvre par une intéressante Introduction géographique et géologique, et contient, en même temps qu'un inventaire exact des richesses minérales du département du Doubs, l'examen de leurs conditions de formation, de gisement et d'exploitation, ainsi que de l'emploi industriel dont elles ont été l'objet dans le passé, dont elles sont susceptibles dans l'avenir. — Il est toujours difficile de critiquer de tels travaux, surtout lorsque l'auteur y a apporté toute la conscience dont a fait preuve M. Antoine Merle ; nous ne pouvons pas toutefois ne pas regretter que la riche Bibliographie placée en tête de ce volume (p. 5-14) ne contienne pas toujours toutes les indications techniques nécessaires, et que M. Merle n'ait pas tiré parti, dans les pages fort intéressantes qu'il a consacrées aux tourbières du département du Doubs (p. 169-190), du gros volume de MM. J. Früh et C. Schröter sur les tourbières de la Suisse (*Die Moore der Schweiz mit Berücksichtigung der gesamten Moorfrage;* Berne, A. Francke, 1904, in-4) qui constitue en même temps un vrai traité de la question générale des tourbières. Une carte minéralogique du département du Doubs (à l'échelle de 1 : 320.000e) des plans, des coupes et quelques schémas, enfin une excellente photographie des mines de fer de Souvance illustrent, au meilleur sens du mot, le très intéressant travail de M. Merle.

HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

Le Folk-lore de France, par PAUL SÉBILLOT. T. II. *La Mer et les eaux douces*. Paris, Guilmoto, 1905, gr. in-8 de 478 p. — Prix : 16 fr.

Il y a un an (septembre 1904, *Polybiblion*, t. CI, p. 243-244) nous annoncions le premier volume du grand répertoire entrepris par M. Sébillot sur nos traditions et croyances populaires. Nous en avons

défini le caractère général, nous avons apprécié la méthode de l'auteur. Nous n'avons pas à revenir sur une appréciation générale.

Ce volume, aussi étendu que le premier, est ainsi divisé : Livre premier : La Mer ; — Livre second : Les Eaux douces. — Le premier est le moins nouveau, car, il y a une vingtaine d'années, il a été publié simultanément dans divers pays d'Europe des ouvrages sur le folk-lore de la Mer, et la revue *Mélusine* a, pendant plusieurs années, suscité et publié des enquêtes sur ce vaste domaine. M. P. Sébillot lui-même l'a exploré dans un livre spécial : *Les Légendes de la Mer*, « cet ouvrage que je m'excuse d'avoir à citer souvent, » dit-il ici, dans sa Préface, et très justement, car, ayant écrit plusieurs fois sur le même sujet, il lui serait difficile de ne pas se répéter. Dans ce livre premier, — où la mer légendaire est racontée dans tous ses détails, surface et fond, envahissement de la côte, îles, rochers et grottes, navires légendaires et fantômes, pratiques et observances superstitieuses, etc., — il convient de noter, comme étant d'intérêt plus général, les croyances relatives aux sirènes ou femmes de mer, et aux villes détruites par des inondations : la plus célèbre est la ville d'Is, sur la côte bretonne, qui a si souvent inspiré la poésie et la musique. — Le second livre, sur les eaux douces, traite d'abord et surtout des fontaines. Les fontaines sacrées, c'est-à-dire celles qui sont encore l'objet de pratiques superstitieuses (ou même religieuses dans certains cas) ont été, dans plusieurs de nos provinces, l'objet de monographies détaillées qui gardent toute leur valeur régionale ; mais M. Sébillot fait de ce culte un tableau d'ensemble ; il y a joint les puits, les rivières et les eaux dormantes (lacs et étangs). Pour chacun de ces ordres de phénomènes, il donne les légendes d'origine, ce qu'il appelle les « hantises », les merveilles et les croyances, les consultations et présages, les pratiques de guérison, les offrandes etc. Tout cela est bien classé, avec renvois aux ouvrages consultés : et le lecteur curieux des survivances légendaires de nos provinces en trouvera ici un tableau d'ensemble, résumé de lectures très étendues.

Avant de quitter ce volume, il convient d'en remarquer deux traits caractéristiques. D'abord la très grande place qu'y tient ce qu'on peut appeler le folk-lore chrétien, les légendes populaires des saints, par exemple ceux qui marchaient sur l'eau ou traversaient la mer dans une auge de pierre, etc., les fontaines consacrées à des saints, les processions ou cérémonies religieuses dont ces fontaines sont l'objet à certaines fêtes, les bénédictions de la mer. — Le second trait est la très grande part qui revient à la Bretagne dans ce volume : « les deux tiers environ des faits légendaires ou folk-loriques, nous dit M. Sébillot, ont été recueillis sur les côtes de cette ancienne province, qui pourtant ne forment pas tout à fait le cinquième de celles de la France. » Cette différence peut s'expliquer à la fois parce que la Bretagne, plus

conservatrice, a gardé plus longtemps ses mythes, ses légendes et ses pratiques, et parce qu'elle a été, plus que toute autre province, l'objet de recherches et d'enquêtes de folk-lore; et M. Sébillot en a été l'un des principaux ouvriers. C'est, comme il le dit lui-même, son excuse pour citer si souvent ses ouvrages antérieurs. Mais ces pratiques de répétition et de reprise ne diminuent pas le mérite de ce grand répertoire du folk-lore de France, si on le considère en soi. H. Gaidoz.

La Critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque, par P. Decharme. Paris, A. Picard et fils, 1904, gr. in-8 de xiv-518 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage, dédié par l'auteur « à sa femme et à ses fils », comme si, en le publiant, il prévoyait sa fin prochaine (il est mort au mois de septembre dernier), résume un des côtés les plus remarqués d'un enseignement de plusieurs années à la Sorbonne.

Les premiers Grecs, gens d'une brillante et ingénieuse imagination, avaient traduit leurs conceptions religieuses par cet ensemble de fables qu'on nomme *mythologie* : création si séduisante qu'après vingt siècles de christianisme elle exerce encore son prestige sur les poètes et les artistes, et en même temps création si peu digne de la majesté divine que les générations suivantes ou lui ont fait subir des transformations profondes, ou l'ont corrigée par des interprétations allégoriques. Les sages et les philosophes ont applaudi ; mais d'autres, franchement incrédules, ou pour parler le langage des anciens, franchement impies, poussent l'audace jusqu'à nier les dieux, et la piété populaire invoque contre eux toutes les rigueurs du bras séculier. Le scepticisme grandissant a bientôt raison de cette intransigeance, et, au début de l'ère chrétienne, ce qui reste du vieux paganisme hellénique, amalgamé avec des éléments étrangers, va s'insinuer et se perdre dans l'enseignement des écoles philosophiques. Voilà, en quelques traits, l'histoire que M. Decharme a entrepris de décrire avec une érudition à laquelle il semble qu'aucun texte ancien n'ait échappé. Parmi les observations que nous a suggérées cette lecture, les suivantes nous ont paru plus particulièrement propres à être consignées ici.

Chez Homère, pas trace d'une critique quelconque des mythes populaires. C'est évident ; et cependant il eût été intéressant d'entrer dans quelques détails. Plus curieux, sinon plus avisé, l'auteur de la *Théogonie* puise à des sources phéniciennes, mais trahit déjà certaines préoccupations morales lorsqu'il nous montre Jupiter s'assimilant d'abord *Métis*, c'est-à-dire la sagesse, puis *Thémis,* c'est-à-dire la justice.

Des premiers poètes nous passons aux premiers philosophes, et ce second chapitre n'est pas sans offrir quelques lacunes. L'Être suprême de Xénophane n'est-il pas autre chose qu'un Jupiter idéalisé ? En tout cas,

pour Parménide, son disciple, les dieux de la fable sont incontestablement relégués dans le domaine de l'illusion. Teichmuller et Tannery avaient assigné aux théories d'Héraclite une origine égyptienne : M.Decharme le conteste, et selon nous, avec raison. Empédocle et Thucydide imaginèrent une autre solution : pour eux, Apollon est le seul dieu de de l'Olympe qui mérite les prières et le respect des hommes. Avant Thucydide, Hérodote déjà, en dépit de sa crédulité si facilement amusée, avait fait preuve d'une réelle critique dans la discussion de certaines traditions : à défaut de mieux il exige du moins la vraisemblance.

Mais à mesure que s'éveille la conscience, des doutes se produisent. Théognis réclame de Jupiter l'explication des souffrances humaines dont le spectacle le trouble et l'afflige. Pindare — moins imprégné toutefois d'esprit philosophique que ne le pense M. Decharme — proteste contre les fables qui déshonorent les dieux, aux dépens desquels la verve d'Aristophane s'égaie avec une audace qui surprend. J'hésite, d'autre part, à reconnaître à Sophocle, comme on le fait ici, un caractère plus conservateur qu'à Eschyle. Le mépris des superstitions, la recherche du vraisemblable dans les choses divines paraissent avoir conduit Euripide jusqu'à rejeter les dieux populaires, à l'exemple de plus d'un sophiste de son temps. A ce propos M. Decharme nous donne un récit piquant des « procès d'impiété » les plus fameux de l'antiquité. « Ce qui est hors de contestation, c'est qu'Athènes n'a jamais permis ni la négation ouverte des dieux, ni la profanation de leur culte » (p. 179). L'austère réflexion des philosophes élabore une conception tout ensemble plus pure et plus abstraite de la divinité : mais les vieux dieux devaient rester et sont restés en effet chers à la foule. Parler de la « piété » d'Aristote (p. 234) est peut-être excessif, et plus d'un lecteur n'en croira pas ses yeux quand il lira (p. 257) : « Si l'humanité eût écouté Épicure, et si elle eût eu la force de ne jamais s'écarter de son esprit, elle eût fait un grand pas dans la voie de la perfection morale. » M. Decharme s'étend très longuement soit sur les efforts tentés par les stoïciens pour développer l'exégèse allégorique que leur avaient léguée leurs prédécesseurs, soit sur les causes et les progrès de l'evhémérisme. Les deux derniers chapitres sont consacrés tout entiers aux idées religieuses de Plutarque : le sage de Chéronée, si opposé en tout le reste à un dogmatisme tranchant, ne sort de la réserve académique que pour affirmer et l'existence et la puissance des dieux, et condamner sans ménagements toute atteinte portée à leur dignité. Lucien est entièrement passé sous silence ; aussi bien, en dehors de sa verve satirique, il apportait fort peu d'aliments nouveaux dans la critique du passé.

Sur la forme je ne ferai qu'une réserve sans importance : le lecteur français s'accommode difficilement de transcriptions de mots grecs aussi littérales que Anagkê, Aiôn, Ménoikeus, etc. C. Huit.

La Bretagne. Les Pays celtiques. Bretons de lettres, par Louis Tiercelin. Paris, Champion, 1905, in-12 de 317 p., avec fac-similés d'autographes. — Prix : 3 fr. 50.

Quatre monographies composent ce charmant volume : celles de Leconte de Lisle étudiant, Villiers de l'Isle-Adam chrétien, Hippolyte Lucas au Temple du Cerisier et Brizeux à Scaër.

Ce fut le 11 mars 1837 que le jeune Charles Leconte de Lisle quitta l'île Bourbon où il était né pour venir étudier le droit à Rennes ; il avait dix-neuf ans. Le titre de *de Lisle* provenait d'une terre de ce nom, sise sur les anciennes paroisses de Saint-Samson de l'Isle et de Cendres, aujourd'hui réunies à la paroisse de Pleine-Fougères, diocèse de Rennes, sur les confins de la Bretagne et de la Normandie ; d'ailleurs, il n'avait rien de nobiliaire. Le jeune créole fut confié à la surveillance de son oncle Leconte, de Dinan ; mais une surveillance qui s'exerçait à quinze lieues de distance, à une époque où la Bretagne ignorait encore les chemins de fer, risquait d'être peu sérieuse. De fait, il y échappa presque complètement. Ses notes d'étude parlaient trop éloquemment contre lui, et c'est par elles que l'oncle apprit la paresse quasi incurable de son pupille. L'auteur donne à ce sujet des détails très curieux, comme aussi sur la vie des étudiants rennais à cette époque. Après avoir collaboré quelque temps au *Foyer*, le jeune Leconte écrivit dans *la Variété*, autre feuille locale dont le premier numéro parut le 1er avril 1840. Il affichait alors un christianisme ardent, et se disait « catholique et Breton toujours ! » Du journal *la Variété* qui disparut en mars 1841, après douze numéros d'existence, Leconte passa au *Scorpion*, dont seul le prospectus parut. Il rentra dans sa famille en septembre 1843, après six ans de séjour à Rennes.

Mathias Villiers de l'Isle Adam, nom fameux dans les annales de l'ordre de Malte, était un jeune homme d'un talent bizarre mais réel qui menaçait de tourner mal, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer dans M. Amédée Le Menant des Chesnais un ami véritable qui raffermit sa foi chancelante et le fixa dans le catholicisme d'où il ne sortit plus. Les pages que M. Tiercelin lui consacre sont pleines d'un charme mélancolique.

Hippolyte Lucas, comme s'il doutait de passer à la postérité, disait :

Je ne crains pas la mort, je ne crains que l'oubli !

Voilà vingt-sept ans qu'il est mort (et non un demi-siècle, comme l'écrit l'auteur par distraction), et déjà le grand public ne pense plus à ce littérateur aimable et délicat qui composa de si touchantes poésies. Du moins, le « Temple du Cerisier », près Rennes, a-t-il toujours ses fidèles, et c'est bien quelque chose.

Ce volume se termine par des pages fort intéressantes sur un autre poète, bien Breton celui-là, Brizeux, le chantre immortel de Marie.

M. Tiercelin, poète essentiellement armoricain lui-même, retrace de main de maître la physionomie du clerc d'Arzannô, en s'aidant des documents gracieusement mis à sa disposition par M. Lacaussade, l'ami intime du poète. M. Tiercelin met en relief le fonds inépuisable de bonté de Brizeux, la sincérité de ses convictions religieuses, son âme bretonne, et rappelle le mot que lui dit un jour Lamennais à ce sujet : « Continuez, jeune homme, c'est d'un Breton » parole d'autant plus significative qu'à cette époque l'auteur des *Paroles d'un croyant* avait déserté l'Église.

A. Roussel.

Un Prédicateur apostolique au dix-huitième siècle. Étude sur la vie et les œuvres de Bon-Pierre-Charles Frey de Neuville, jésuite, *d'après des documents inédits (1693-1774)*, par l'abbé J. Bézy. Paris, A. Picard et fils, 1904, gr. in-8 de VI-544 p. — Prix : 6 fr.

Le vendredi 9 décembre 1904, M. l'abbé J. Bézy soutenait à la Faculté des lettres de Paris une thèse de doctorat ès-lettres sur un prédicateur du XVIIIe siècle. Le candidat parla avec aisance et intéressa l'auditoire. Le jury se montra bienveillant. Cette impression favorable est d'autant plus à l'honneur de M. l'abbé Bézy, que son sujet était assez ingrat. La prédication du temps de Louis XV est tombée dans un discrédit immérité, mais profond. De récents ouvrages, tels que *le Sermon au* XVIIIe *siècle*, par M. l'abbé A. Bernard (1901), *la Chaire française au* XVIIIe *siècle*, par M. A. de Coulanges (1901), enfin la volumineuse et toute récente thèse de M. Jules Candel, *les Prédicateurs français dans la première moitié du* XVIIIe *siècle, de la Régence à l'Encyclopédie* (1904), ont tâché de faire revenir l'opinion à une appréciation plus indulgente ; je doute qu'ils y soient parvenus, malgré les plus louables efforts et de réels mérites.

M. l'abbé Bézy sera-t-il plus heureux ? Toujours est-il qu'il a ramené l'attention sur un personnage important par le rôle par lui joué à son époque, soit comme orateur apostolique à la Cour corrompue de Louis XV soit comme représentant de son ordre en face de Choiseul et lors de la guerre déclarée aux jésuites.

Son étude, bien divisée et exactement documentée, n'est pas exempte de quelque sécheresse. La science y fait tort à la littérature et la critique y nuit à l'agrément. N'y avait-il, par exemple, rien de plus à nous apprendre sur la Congrégation des Nobles, dirigée à la Maison professe de la rue Saint-Antoine par le P. de Neuville, que les noms de trois évêques qui en furent membres ? (p. 92) Et lorsqu'on rencontre une cérémonie aussi touchante que la prise de voile de Mlle de Rupelmonde, en présence de Marie Leczinska, au Carmel de la rue de Grenelle (7 octobre 1751), suffit-il de citer quelques lignes des *Mémoires* de Luynes ? Même avant l'apparition, trop nouvelle pour avoir été

connue de l'auteur, du curieux livre de M. de Villermont sur *les Rupelmonde*, les Chroniques du Carmel et les Histoires de Mme Louise de France auraient permis à M. l'abbé Bézy de replacer dans son cadre cette fête émouvante.

Mais M. Bézy a voulu être et a été surtout un critique bien informé, citant ses sources, s'attachant aux témoignages des contemporains, n'avançant rien que sur bonnes preuves. Ce labeur lui a demandé six années qui n'ont pas été perdues pour la connaissance de l'éloquence sacrée au temps du *classicisme*.

L'auteur a eu cet autre mérite, qui lui fut presque reproché à la soutenance, d'avoir plutôt déprimé son héros, loin de l'avoir surfait. La vérité est qu'il ne l'a traité ni avec excès d'honneur ni avec injustice ; il a simplement reproduit et discuté, avec une impartialité qui touche au désintéressement, les jugements de l'époque et ceux des âges suivants. Celui que l'on a appelé le « Voltaire des prédicateurs » et que les uns comparaient à Marivaux, les autres à Bourdaloue, est présenté ici, au moyen de justes considérations à l'appui, comme le premier des prédicateurs du second ordre. Tel était déjà l'avis de La Harpe et de Mgr de Boulogne.

Un *errata* très copieux témoigne du soin avec lequel l'auteur a revu son texte imprimé jusqu'après la soutenance. Cette joute du 9 décembre en Sorbonne fut, de l'aveu de tous les spectateurs, aussi brillante du côté du défenseur que de celui des juges transformés en assaillants. Mais les tournois littéraires ne durent que l'espace d'un après-midi ; l'ouvrage de M. l'abbé Bézy restera comme une source utile à consulter pour notre histoire littéraire. Elle pourra même servir de modèle de canevas, sinon de développement, à de futurs travaux analogues.

HENRI CHÉROT.

The Complete Poetical Works of SHELLEY, edited with textual notes by THOMAS HUTCHINSON. Oxford, Clarendon Press, 1904, in-8 de XXVIII-1023 p. — Prix : 9 fr. 40.

Il existe déjà plusieurs bonnes éditions des œuvres poétiques de Shelley, mais celle-ci, commode, peu coûteuse, bien imprimée, est plus complète qu'aucune autre, et l'emporte sur toutes par l'exactitude. Tout ce que les recherches successives de MM. Garnett, Rossetti, Forman, Dowden, Locock ont ajouté à ce qu'avait publié le poète et à ce que sa femme a recueilli, tout cela, poèmes complets, fragments, ébauches, se trouve ici réuni. Le texte reproduit fidèlement les manuscrits des écrits posthumes, l'édition princeps des autres œuvres ; quand il a été nécessaire de s'écarter de ces autorités (et M. Hutchinson ne le fait qu'à la dernière extrémité), elles restent néanmoins citées en note, tandis que la leçon adoptée est signalée et justifiée dans un appendice.

Venant après d'excellents commentateurs, M. Hutchinson a pu naturellement faire son profit de leurs remarques ou conjectures pour fixer quelques points douteux ou amender quelques passages corrompus ; il a, à son tour, proposé quelques corrections nouvelles ; dans les deux cas, c'est avec beaucoup de précaution et de sens critique. L'état inachevé et fragmentaire de certains brouillons de Shelley, ainsi que l'imparfaite révision de ses œuvres imprimées rendent souvent le texte de cet auteur malaisé à établir ou à rétablir ; de cette tâche délicate le présent éditeur s'est acquitté avec une méthode scrupuleuse et prudente ; son Shelley deviendra classique comme son Wordsworth l'est devenu déjà.

A. Barbeau.

HISTOIRE

L'Espagne, terre d'épopée, par Pierre Suau. Paris, Perrin, 1905, petit in-8 de 279 p. — Prix : 5 fr.

L'Espagne de l'ancien régime, par G. Desdevises du Dézert. T. III. *La Richesse et la civilisation*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, gr. in-8 de xxxii-422 p. — Prix : 5 fr.

Espagnols et Portugais chez eux, par M. Quillardet. Paris, Colin, 1905, in-18 de 283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Propos d'Espagne, par E. Martinenche. Paris, Hachette, 1905, in-16 de viii-323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien au courant des légendes de l'Espagne, sachant sur le bout du doigt son histoire, amoureux de ses mœurs, ami de ses habitants, respectueux de sa foi, M. P. Suau parcourt la péninsule en tous sens, et marque à chaque étape les vieux souvenirs d'autrefois. Ce livre est tout à fait intéressant et j'en connais peu dont la lecture laisse dans l'esprit du lecteur une impression plus nette, une instruction plus précise des choses *tras los montes*.

A Burgos, il évoque toute l'histoire du Cid ; à Valladolid, celle de Jeanne la Folle ; après une excursion à Simancas (p. 75), d'Avila il se rend à l'Escurial, qu'il décrit avec intelligence (p. 133) et où il porte sur Philippe II des jugements pleins de sens (p. 132), comme sur son père Charles-Quint. Assez froid à Tolède, et dans la mesure au reste qui convient, il oppose Cordoue, la cité maure, à la vieille ville catholique, et prend prétexte, pour expliquer, en des récits mouvementés, la longue domination des musulmans, leur civilisation, leurs luttes contre les chrétiens, la victoire des rois catholiques. Cordoue, puis Séville, enfin Grenade, sont les lieux où il nous conduit pour raconter ces épisodes historiques au milieu de la description des monuments qui subsistent encore. Rien n'est plus simple, plus ingénieux, plus instructif. Cadix a charmé M. Suau et il l'expose en termes excellents. Revenant aux plaines de la Haute Manche, il décrit des « silhouettes

castillanes » qui ont le mérite du naturel et de l'inédit, notamment une exécution capitale et la fête patronale d'un village de la province de Don Quichotte.

L'auteur, très informé des vieilles annales espagnoles, a peut-être moins étudié le détail de ses fastes modernes ; à propos de la guerre de l'Indépendance, il commet par exemple quelques erreurs sur Dupont (p. 233), qui n'a point « décimé » Cordoue en 1808 à l'égal de la peste au xve siècle et de la famine au xviie ; c'est là une grosse exagération, et c'est une plus grosse inadvertance d'accuser (p. 287) ce même général d'avoir voulu faire sauter l'Alhambra de Grenade, quand il n'est jamais entré dans cette ville.

Des photographies accompagnent agréablement ce volume, et complètent bien sa physionomie à la fois artistique et documentaire. C'est un livre à recommander chaudement à ceux qui veulent avoir de l'Espagne une impression juste, équitable et agréable en même temps.

— M. Desdevises du Dézert s'adresse à des lecteurs plus graves, et ses travaux ont une tournure plus scientifique ; il a entrepris une très vaste étude sur *l'Espagne de l'ancien régime*, et après deux volumes fort intéressants sur la « Société » et les « Institutions », il complète son œuvre aujourd'hui dans ce dernier tome qui concerne : « La Richesse et la civilisation. » Il ne remonte pas aux époques légendaires ni même aux temps d'épopée, et, se bornant à l'époque du xviiie siècle, il ne rencontre plus de ces spectacles capables d'enthousiasmer l'esprit ; sa note est donc moins optimiste ; elle garde sa valeur propre.

Les chapitres consacrés à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, ne peuvent sortir d'une tonalité un peu terne comme leur sujet : on sait d'ailleurs que ce n'est point là le terrain où brillent beaucoup les Castillans et les Andalous, les Galiciens et les Aragonais. Les chapitres sur l'enseignement public et les sciences sont moins ardus et les chiffres des statistiques ne les encombrent pas autant ; le docte professeur de l'Université de Clermont-Ferrand aborde ces matières avec sa haute compétence, après une étude minutieuse et un triage approfondi des documents ; il garde peut-être un peu des préventions universitaires toujours latentes contre l'enseignement religieux, mais il ne condamne personne sans l'avoir loyalement entendu. — La littérature, la musique et les arts l'attirent, le retiennent ; par l'examen de cette haute culture intellectuelle, il termine sa savante enquête et la mène à bien.

La lecture de M. Desdevises du Dézert a été immense : la multiplicité de ses références, la netteté de ses indications le prouvent et apportent à son œuvre le plus grand crédit ; personne en France, à l'heure actuelle, n'a étudié de plus près l'histoire de nos voisins, et ne

s'est mieux assimilé les matériaux divers de ses coutumes, de ses lois, de ses règlements, de ses écrivains, de ses politiques ; cette *Espagne de l'ancien régime* devient une mine féconde pour tous les travailleurs, et les multiples documents consultés, analysés, cités, facilitent singulièrement bien toute recherche dans les choses de la péninsule aux deux derniers siècles, d'autant mieux que l'excellente méthode de M. Desdevises du Dézert rend la lecture de ces trois volumes très facile par une table des matières très complète et une bibliographie dont il faut, avec reconnaissance, lui faire des éloges.

— C'est aux temps modernes que nous ramène et nous retient M. Quillardet, dans un récit bien écrit, d'une lecture agréable et facile. Sur la vie courante il donne des détails exacts, sincères, vrais et marqués au coin d'une perspicacité heureuse ; ces menus faits d'observation valent mieux, sont plus intéressants que des vues d'ensemble d'ordre général. Il a compris le charme étrange, la grandeur morale de l'Escurial, et on ne saurait trop l'en féliciter ; c'est là une des pierres de touche des esprits amoureux de l'Espagne et capables de goûter le sentiment national de ses rois et de son histoire ; M. Quillardet n'est pas de ces bourgeois bourgeoisant qui trouvent ennuyeux, morose et lugubre le fier palais de Philippe II, où se révèlent de si viriles pensées ; à qui sait interroger les pierres catholiques ou non, c'est avec le sens chrétien qu'il faut voir les choses d'Espagne, *sino no*.

Quelques critiques accompagneront ces éloges sur la façon incorrecte et répétée dont est orthographié (Aulnay, Aulnois) le nom de la comtesse d'Aulnoy. A Tolède, *Santa Maria la Blanca* est bien une ancienne synagogue, mais non pas *San Juan de los Reyes*, qui fut un couvent bâti par les rois catholiques. Le produit de l'impôt de *la Cruzada* n'était pas partagé entre l'Église et le gouvernement royal, et il atteignait aussi bien le clergé que les fidèles.

La seconde partie de ce volume a trait au Portugal, où l'auteur apporte les mêmes procédés d'examen que pour l'Espagne : l'aspect général de Lisbonne, les mœurs, les classes, la famille royale, le pays, Porto et son industrie, l'enseignement, la littérature, les arts, la religion (chapitre où il oublie de parler de l'influence maçonnique qui exerce des ravages jusque dans les rangs du clergé), la femme. Il touche tout du bout du doigt ; et en se reportant aux sommaires de la table des matières, on voit assez que les titres des chapitres promettent un peu plus que ne donne le texte même. Défaut presque inévitable dans un seul petit livre qui entend parler de deux importants et curieux pays.

— En ses *Propos d'Espagne*, M. Martinenche fournit, lui aussi, des notes rapides, mais recueillies d'une façon beaucoup plus superficielle. Ces « impressions de voyage » sont un genre terrible pour le lecteur,

et elles abondent naturellement en redites, en banalités. Ici, elles sont parfois présentées d'un style prétentieux, par des phrases coupées et sautillantes ; le substantif abstrait *on* fleurit et fourmille, à chaque page de certains chapitres et à chaque ligne de certaines pages ; *on* sent que l'auteur a écrit sous l'impression du moment et parfois pour faire du remplissage ; il aime les couleurs brillantes ; il a vu les choses avec ses yeux plus qu'avec sa pensée ; aussi le meilleur de ses chapitres est-il celui consacré à la peinture. Sur Velasquez, Zurbaran et Murillo, il a écrit des pages excellentes, et sur Goya des choses justes ; plus justes que ce qu'en disait M. Desdevises du Dézert.

La fin de son livre (visiblement composé de morceaux rattachés après coup), offre des idées heureuses à propos de l'étude de Rafaël Altamira : *Psicologia del pueblo español.* Au sujet de l'Escurial, je ne veux pas insister, j'aurais à condamner beaucoup de choses ; Avila paraissait avoir justement frappé M. Martinenche, mais il traduit ses impressions par des mots plutôt vides que sonores. Le chapitre : « Dans les bibliothèques » aurait pu être charmant, il reste tout à fait incomplet : sur Alcala, rien ; rien sur Simancas, et l'auteur a cependant séjourné à Valladolid. En vérité, c'est trop voir et écrire en touriste, et le sujet méritait plus d'attention et de recueillement.

Une impression générale se dégage des divers ouvrages précédents : l'attrait, chaque jour grandissant, qui porte les Français vers l'Espagne et les Espagnols ; il y faut applaudir, souhaiter que la réciproque soit sincère ; il y a pour les deux peuples voisins une œuvre pleine de patriotisme et d'espérance dans l'union fraternelle de leurs amitiés et de leurs traditions. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

L'Avenir du christianisme. Introduction. La Vie et la pensée chrétiennes dans le passé, par ALBERT DUFOURCQ. Paris, Bloud, 1904, in-8 de IX-779 p. — Prix : 7 fr.

Il convient tout d'abord de rendre hommage à la rare puissance de travail qui a permis à M. Dufourcq de réunir et de classer un nombre aussi considérable de faits, assez rigoureusement contrôlés pour que les erreurs dont il a la modestie de demander qu'on l'avertisse se réduisent à peu près à rien. Nous parlons naturellement d'erreurs matérielles ; il est clair qu'un certain nombre de ses appréciations pourront être contestées. Il semble notamment que M. Dufourcq, en écrivant qu'au moyen âge « l'influence chrétienne se fait sentir sur le développement de la vie économique », confonde un peu la *vie* avec les *théories* économiques. Le moyen âge n'a pas été un âge d'or au point de vue social ni au point de vue politique. L'unité chrétienne, qui y aurait régné, a-t-elle été « sottement brisée » par la France de Philippe le Bel ? Avait-elle jamais existé au sens où M. Dufourcq prend le mot ? Est-il

bien juste de dire que l'Allemagne et la France « ont revendiqué et conquis le droit d'arranger *selon leurs caprices*, et non selon la justice chrétienne sous la surveillance du Pape, leur vie sociale et politique ? » Nous craignons que la magie des mots : « christianisme social » n'ait un peu ébloui M. Dufourcq. — D'une façon générale, les chapitres qui traitent du moyen âge paraissent un peu écourtés et sacrifiés ; ainsi le fait si grave et si gros de conséquences du développement de la centralisation pontificale n'a pas été analysé et mis en lumière autant qu'il conviendrait. M. Dufourcq — et cela d'ailleurs est naturel — a insisté beaucoup plus sur l'antiquité ecclésiastique qui a fait jusqu'à présent l'objet particulier de ses beaux travaux ; les chapitres qu'il lui consacre sont tout à fait remarquables. — Peut-être pourrait-on le chicaner sur quelques-unes de ses divisions : une grande difficulté dans un pareil livre ! Nous avouons ne pas trouver très heureuse l'expression d'époque méditerranéenne ; surtout comment y faire rentrer Charlemagne ? — Quant à la conception même de l'ouvrage, M. Dufourcq a jugé avec raison qu'une étude de la vie et de la pensée chrétiennes dans le passé était l'introduction nécessaire à l'étude du présent et de l'avenir du christianisme. La crise que traverse aujourd'hui l'Église n'est pas la première de son histoire. Bien des fois déjà elle s'est trouvée en présence d'institutions ou d'idées qui n'étaient pas issues d'elle-même, avec lesquelles elle a dû vivre, en se les assimilant ou en les transformant, non sans parfois se laisser, dans sa partie humaine, contaminer par elles ; ainsi le régime féodal, par exemple, ou la Renaissance. La vue de ce qu'elle a fait alors et de ce qui en est résulté peut être instructive pour qui est chargé de préparer, ou seulement curieux de prévoir, ses relations futures avec notre moderne démocratie, ou notre moderne science. M. Dufourcq aurait pu choisir les plus remarquables de ces conflits, analyser la manière dont ils se sont dénoués ; essayer d'en dégager la méthode générale d'adaptation qu'a suivie l'Église ; remplir enfin le cadre que M. Kurth, dans son *Église aux tournants de l'histoire*, avait tracé de façon si brillante, encore que sur certains points discutable. Le désir d'être « aussi peu incomplet que possible, afin de ne pas tomber dans l'arbitraire », rend parfois son ouvrage un peu touffu et compact, en dépit de son remarquable talent d'exposition. Ce n'est qu'en recourant souvent à un style presque télégraphique qu'il a pu faire entrer dans ses 779 pages les matériaux énormes qu'il avait accumulés. — Par moments, ce livre donne donc l'impression d'un manuel d'histoire ecclésiastique duquel on aurait fâcheusement éliminé références et indications bibliographiques. — Mais il est l'œuvre d'un homme de métier, travaillant toujours de première main ou sur les meilleurs livres récents, et on ne peut mieux informé. Un autre grand mérite, qui ne contribue pas moins à le dis-

tinguer de tant de compilations apologétiques, c'est non seulement l'objectivité scientifique de ses conclusions critiques, mais leur netteté simple et franche. Il appelle erreur ce qui est erreur, légende ce qui est légende, faute ce qui est faute. Il comprend qu'il est temps, non seulement de dire la vérité, mais de la dire tout simplement, sans paraître s'excuser ou s'étonner de sa propre hardiesse. É. Jordan.

Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères prêcheurs, par le R. P. Mortier. Paris, A. Picard et fils. T. I (*1170-1263*), 1903 ; t. II (*1263-1323*), 1905, 2 vol. in-8 de viii-684 et viii-597 p. — Prix : 20 fr.

Le titre de cet ouvrage n'en annonce pas exactement le contenu ; comme le P. Mortier en a eu pleine conscience et le déclare dans la Préface du tome II, une histoire des maîtres généraux des Frères prêcheurs ne peut guère ne pas se développer en une histoire de l'ordre. La remarque serait sans portée, si le titre choisi n'avait entraîné l'auteur à adopter dans son récit la division par généralats qui l'oblige à morceler, non sans inconvénient, l'exposé de certaines grandes questions. La clarté et l'intérêt auraient gagné à ce qu'il réunît en autant de chapitres (comme il l'a fait, par exception, pour le tiers-ordre) tout ce qui a trait, par exemple, à la querelle des mendiants avec les séculiers, avec l'Université, ou aux relations de l'ordre avec les sœurs. — Un autre défaut plus grave est qu'un sentiment en lui-même fort respectable, l'attachement à son ordre, a parfois fait fléchir la critique du P. Mortier. Non qu'il dissimule rien des faiblesses et des causes de décadence qui apparaissent dans l'ordre dès le milieu du xiiie siècle et contre lesquelles luttèrent si énergiquement les chapitres et les maîtres généraux. Mais il paraît souvent faire fond plus que de raison sur des chroniques dominicaines bien tardives et par suite de peu d'autorité. Il ne se tient pas assez en garde contre le goût du merveilleux qui caractérise quelques-unes de ses sources. Que peut bien vouloir dire le passage suivant : « Comme tous ses contemporains, il (Gérard de Frachet) admettait simplement l'intervention directe et extraordinaire de la Providence dans le gouvernement du monde. Avait-il tort ? Pour juger sainement le fait qu'il raconte, il faudrait, avant de le taxer de crédulité, comprendre le milieu de foi dans lequel il vivait. Chose qui nous est inconnue » ? Il ne peut se résoudre à sacrifier des « traditions » chères à la piété de l'ordre. L'hypothèse qu'il imagine pour permettre de continuer à attribuer à saint Dominique l'institution du Rosaire n'est pas corroborée par les textes et ne convaincra personne (sa discussion sur la portée de l'argument négatif montre d'ailleurs qu'il n'en saisit pas bien l'emploi légitime et la portée). Moins convaincant encore est le mouvement d'éloquence par lequel il croit écar-

ter les raisons décisives produites contre la légende de la Sainte-Baume. — Si, jaloux d'établir l'originalité de saint Dominique par rapport à saint François, il oublie de mettre en lumière sa dépendance très probable à l'égard de Durand de Huesca, qui a créé une véritable ébauche de l'ordre des prêcheurs. — Puis si l'ordre est admis, à l'occasion, à déposer contre lui-même, en revanche tous ses adversaires, critiques ou prétendus tels, anciens ou nouveaux, y compris les bollandistes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, sont malmenés ou égratignés. C'est à peine si quelques réserves occasionnelles permettent de se douter que dans la querelle avec les séculiers, par exemple, ou avec l'Université, il y avait quelque chose de plausible à dire pour les deux thèses, et que le bon droit et l'équité n'étaient pas complètement, toujours, sans doute et sans réserve, du côté des Frères. Si Innocent IV révoque les privilèges de l'ordre, il n'y a qu'une explication : il « n'y était plus. » Naturellement, quand un pape se prononce en faveur des prêcheurs, il est criminel de lui résister; mais le P. Mortier approuve hautement la résistance de l'ordre aux entreprises de Nicolas IV et de Boniface VIII. — Au sujet de la part prise par l'ordre à l'Inquisition, les jugements du P. Mortier sont un peu embarrassés, encore qu'il se vante d'aborder « ce grave sujet sans forfanterie, mais aussi sans rougeur au front. » D'une part, il proclame que « de ce que nous ne pouvons la comprendre, il ne s'ensuit pas que nous ayons le droit de la condamner, et peut-être qu'en bien réfléchissant ce serait une raison de nous condamner nous-même. » Et même un Robert le Bougre n'obtient pas un mot de blâme ! Par contre, il est visiblement heureux de faire remarquer que les actes de saint Dominique concernant les hérétiques qui sont aujourd'hui connus, sont tous des absolutions, des réconciliations ; » et que « bon et indulgent comme il l'était, Jourdain (de Saxe) n'avait pas un tempérament d'inquisiteur. » Pourquoi attend-il qu'il soit question des templiers pour dénoncer l'odieux et l'absurdité de la torture ? Et comment ne s'aperçoit-il pas que les infamies attribuées aux hérétiques, et qu'il admet, ne sont pas mieux attestées que les infamies attribuées aux templiers, et qu'il repousse ? — L'abus du style hagiographique des longueurs, notamment au sujet des démêlés entre Boniface VIII et Philippe le Bel, et du procès des templiers ; des références par trop vagues ; des inadvertances de détail (par exemple la *Vita Riccardi,* citée p. 208, est apocryphe) ; des hypothèses singulières (qu'est-ce que « cet idiome encore informe, » distinct du français usuel, « tenant du latin et des langues barbares, qui, à cause même de ses multiples origines, était compris un peu partout ?), » témoignent d'un peu trop de hâte dans le travail. — Nous avons commencé par la critique et nous nous y sommes attardé plus que de raison peut-être : il n'est que juste de faire remarquer que l'ouvrage a des parties excellentes. Ce sont, d'une

façon générale, celles qui concernent l'histoire interne de l'ordre, le développement de ses constitutions, le genre de vie qu'on y menait; pour plusieurs chapitres, le P. Mortier fait remarquer avec raison que les questions qu'il y traite ne l'avaient été auparavant par personne ; et le grand nombre de détails vivants et caractéristiques qu'il a réunis rendent la lecture de son livre tour à tour édifiante et piquante. A noter aussi les difficultés de l'ordre avec le Saint-Siège ; les tentatives faites par plusieurs papes de la fin du XIIIe et du XIVe siècles pour se l'assujettir plus complètement, en intervenant dans les élections au généralat, ou en essayant de le soumettre à des cardinaux protecteurs. L'appendice du tome II contient un certain nombre d'intéressants documents inédits relatifs à une victime illustre de cette politique du Saint-Siège, Munio de Zamora, déposé de ses fonctions de maître général. — Il est fâcheux que l'ouvrage n'ait pas d'index des noms propres.

É. JORDAN.

San Gregorio Magno (590-604), da P. H. GRISAR; trad. dal tedesco di A. DE SANTI. Roma, Desclée et Lefebvre, 1904, in-12 de XII-404 p. — Prix : 4 fr. 60.

On a entrepris récemment en Italie une collection qui est le pendant, et — au moins pour les deux premiers volumes, — la traduction, de la collection française des *Saints*. Les fascicules 3 et 4 sont constitués par une Vie de saint Grégoire le Grand due au P. Grisar. Comme la plupart des livres du savant auteur, le présent ouvrage se distingue moins par le talent de l'exposition — un peu trop fragmentaire — que par l'étendue de l'information et la sûreté de la méthode. Dans un sujet où il était difficile de dire du nouveau, le P. Grisar a résumé admirablement tous les travaux antérieurs. La sévérité de sa critique ne recule pas devant les légendes les plus grandioses (l'apparition, au sommet du mausolée d'Adrien, de l'ange exterminateur remettant son épée au fourreau en signe de la cessation de la peste; ou la rencontre sur le marché aux esclaves de prisonniers angles, qui aurait inspiré à saint Grégoire la première idée de la mission envoyée en Angleterre). Nous signalerons comme particulièrement intéressante l'étude de la politique lombarde de Grégoire ; le P. Grisar montre bien en quoi elle se distinguait de la politique byzantine. En revanche, il nous semble que l'étude de l'œuvre littéraire de Grégoire et de son influence aurait pu être plus développée. É. J.

Le R. P. Henri Chambellan, *de la Compagnie de Jésus, 1834-1892*, par JEAN CHARRUAU. 2e édit. augmentée de nouveaux documents. Paris, Téqui, 1904, in-12 de VIII-331 p. — Prix : 3 fr.

Vie plus édifiante qu'instructive; c'est-à-dire qu'au sens « histo-

rique », le lecteur trouvera peu à glaner, bien que le P. Chambellan ait occupé des postes importants de supérieur et exercé sept années (1879-1886) la charge de provincial. — L'auteur nous promène discrètement, agréablement aussi, malgré un peu de sécheresse, à travers les phases successives de cette existence d'un religieux modèle. Il ne craint pas même, et c'est un vrai mérite, de souligner quelques ombres au tableau. Après le noviciat du P. Henri Chambellan, nous l'accompagnons dans divers collèges, puis dans ses rectorats de Laval et de Poitiers. C'est au moment critique de la persécution de 1880 qu'il était provincial à Paris ; il traversa cette crise avec prudence et vigueur, attentif à ne perdre aucun de ses frères pendant la dispersion. Ici, nous aurions souhaité plus de détails sur les événements et les personnes, tout en comprenant la discrétion qui s'impose encore pour des faits si contemporains. Les derniers jours du P. Chambellan, mort prématurément en 1892, à cinquante-huit ans, ne sont pas moins édifiants que ses vertus de l'âge mûr. Le P. Charruau les a racontés avec une austère simplicité.

Des « Appendices » importants, — près de 75 pages, — contiennent des fragments de sermons du P. Chambellan et des pensées tirées de sa correspondance.

Déjà plus d'une citation, au cours du récit, avait permis d'apprécier son talent de direction, principalement auprès des religieuses du couvent des Oiseaux. Aux pages 204, 210, 212, 223, en particulier, on lira des choses exquises sur l'humilité, la patience, le sacrifice, l'obéissance. Et par là on trouvera un modèle parfait du religieux, une raison nouvelle d'admirer la formation supérieure des « fils de Loyola. » Leur vertu les rend odieux aux ennemis de la religion; qu'elle nous les rende, par contre, respectables au premier chef et vénérables, comme il convient. — On leur reproche parfois une « politique » intransigeante ; à ceux qui parlent ainsi sans savoir, je conseille de lire (p. 140), la lettre que le P. Chambellan, provincial, écrivait, le 25 novembre 1879, à tous les religieux de son obédience pour leur prescrire leur conduite en ces matières délicates. Ce respect sage à la fois prudent et chrétien des pouvoirs établis s'allie très bien à la lutte contre les législations anticatholiques. Cette lettre serait à méditer utilement encore aujourd'hui. G.

Troisièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. Luchaire. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 267 p. (fasc. XVIII de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris*). — Prix : 8 fr. 50.

Le présent volume comprend quatre mémoires distincts :

I. Comme le dit fort justement M. Luchaire — et son propre travail justifie cette assertion, — « la correspondance d'Innocent III est un do-

cument historique d'une telle importance qu'en l'étudiant sous n'importe quel aspect on est assuré de faire œuvre utile à la science et intéressante pour les médiévistes de tous les pays d'Europe. »

Il s'est efforcé d'abord de déterminer les rapports entre les recueils publiés et les registres d'Innocent III actuellement conservés au Vatican. Aucun de ceux-ci, on le sait, ne peut prétendre à être un original, au sens étroit du mot. Ce ne sont pas des registres où l'on ait transcrit au jour le jour toutes les lettres expédiées par la chancellerie, mais (sauf le registre 8, années 13 à 16, qui est une copie du temps d'Urbain V) des copies « d'apparat », contemporaines d'ailleurs de l'époque où les lettres ont été écrites et par suite d'une très grande autorité. Or toutes les éditions, sauf celle que Baluze a donnée des années 11 et 12 d'après le registre 7 A, entré au Vatican en 1885 seulement, et sauf celle que Bousquet a donnée des années 13 à 16 d'après le manuscrit, aujourd'hui perdu, qui était peut-être l'archétype du registre actuel, ont été faites d'après des copies modernes parfois médiocres.

Une collation s'imposait donc entre les textes publiés et les registres du Vatican. M. Luchaire a fait ce travail en ce qui concerne les adresses des lettres et les mentions chronologiques qui les terminent. Il en produit les résultats dans une table de concordance entre le classement des lettres donné par Potthast et la place que ces lettres occupent dans les registres. On est étonné du nombre de corrections qu'il apporte, et que les possesseurs du Potthast auront à noter en marge de leur exemplaire.

On voit sur quels « dessous » reposent les belles études que M. Luchaire publie par ailleurs sur le pontificat d'Innocent III.

II. M. Beyssier, sans prétendre donner un texte critique absolument établi de la *Chronique de Guillaume de Puylaurens*, en a reproduit soigneusement le meilleur manuscrit (5212 du fonds latin de la Bibliothèque nationale), et le fait précéder d'une notice précise sur l'auteur. — On nous permettra une remarque. M. Beyssier nous semble avoir mal interprété, dans son Introduction (p. 115), un passage du chapitre 38 de la chronique, altéré d'ailleurs, même dans le manuscrit 5212. Il s'agit de la conduite tenue par le légat pontifical vis-à-vis des hérétiques qui déclarèrent vouloir se défendre en justice, et réclamèrent communication de la liste des témoins. Le légat, en la leur remettant, ne supprima pas frauduleusement, comme le croit M. Beyssier, les noms des témoins à charge; mais, donnant la liste complète des noms, il refusa de communiquer la teneur des dépositions. Or les hérétiques s'étaient proposé de récuser comme leurs ennemis capitaux les témoins qu'ils auraient su les avoir chargés. Le procédé employé par le légat déçut leur calcul. Cette interprétation nous paraît exigée par le contexte. Le

point est assez curieux pour l'histoire des tâtonnements du droit inquisitorial à ses débuts. On sait que, dans la suite, la règle contraire prévalut ; ce furent précisément les noms des témoins que l'on dissimula à l'accusé.

III. M. Halphen soutient que la *Pénitence de Louis le Pieux à Saint-Médard de Soissons* a été contrainte et forcée, et qu'il importe de se méfier des informations contraires comprises dans le procès-verbal officiel de la cérémonie et dans la notice annexe composée par Agobard.

IV. Le mémoire de M. Cordey sur *Guillaume de Massouris, abbé de Saint-Denis de 1245 à 1254*, est un très bon spécimen des travaux de la conférence d'histoire de M. Luchaire, et donne une idée très exacte de ce que pouvait être l'administration spirituelle et temporelle d'une grande abbaye au XIIIe siècle. En appendice, un catalogue des actes concernant l'abbaye, passés durant la période considérée.

É. JORDAN.

Recueil des actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. AULARD. T. XVI (*10 août 1794-20 septembre 1794*). Paris, Leroux, 1904, gr. in-8 de 853 p. — Prix : 12. fr.

M. Aulard continue la publication, en leur entier ou en analyse, suivant leur importance, des actes du Comité de salut public et des représentants en mission. Le présent volume va du 10 août 1794 (23 thermidor an II) au 20 septembre 1794 (4e jour des sans-culottides an II) ; il ne mentionne plus les actes du Conseil exécutif provisoire qui a tenu sa dernière séance le 30 germinal an II (19 avril 1794).

Le Comité de salut public pendant toute cette période subit le contre-coup du 9 thermidor. La réorganisation du pouvoir central a suivi la chute de Robespierre et la méfiance s'est élevée contre ce comité qui avait joui d'une puissance dictatoriale par l'ascendant du dominateur Robespierre. Par le décret du 7 fructidor an II (24 août 1794) le Comité de salut public voit restreindre son omnipotence ; il s'occupera désormais de la guerre et des affaires étrangères ; les attributions qu'il s'était arrogées sont partagées entre les quinze autres comités. Pages 311 et suivantes sont énumérés ces pouvoirs. Quant aux représentants en mission, un décret du 26 thermidor an II (13 août 1794) stipula que leurs missions près des armées ne pourraient durer plus de six mois ni plus de trois mois dans les départements. Un grand nombre de représentants furent donc rappelés en fait, et ceux près des départements le furent tous par un nouveau décret du 12 fructidor an II (29 août 1794). Ces décrets de la Convention sont cités pages 77 et 403.

La plus grande partie des textes a trait aux opérations militaires

dont les représentants aux armées envoient le récit au Comité ; la guerre de Vendée fournit plusieurs rapports, dont une étude fort détaillée sur les causes de la guerre et la difficulté de constituer une armée solide (p. 158-163 et 294-95-742-745) ; puis viennent des lettres sur les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, des Pyrénées, des Alpes. Les séances du Comité donnent de nombreux documents pour le service des approvisionnements et de l'intendance, un texte curieux indique quel est l'ordre de travail du Comité de salut public après sa réorganisation (p. 524-525).

Page 63, un rapport sur la prise de Trèves, pages 38 et 65, quelques détails sur l'arrestation de Bonaparte et plus loin sur sa libération. L'explosion de la poudrerie de Grenelle et les mesures prises par le Comité sont relatées aux pages 429 et suivantes ; on remarquera aussi deux études intéressantes sur l'Esprit public à Troyes (p. 126 sq.) et à Bruxelles (p. 665 et sq.).

Plusieurs de ces textes ont déjà été utilisés par les historiens ; l'emploi des autres sera facilité par la publication de cet ouvrage, surtout lorsqu'un index permettra au lecteur de se retrouver au milieu de tous ces documents qui occupent déjà seize volumes. Z. R.

Le Château de la Chevrette et Madame d'Épinay, par Auguste Rey. Paris, Plon-Nourrit, 1904, petit in-8 de 283 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Ce domaine de la Chevrette, qui fut très fréquenté vers le milieu du XVIIIe siècle, au temps où Mme d'Epinay en faisait sa résidence champêtre des environs de Paris, a disparu presque complètement, du moins en tant que château et même en tant que parc. Fameux sous Louis XVI, il devenait presque célèbre, en proportion de ce que les années le dévastaient ; car, au XIXe siècle, l'histoire a scruté les moindres détails de la vie, les plus modestes demeures des « philosophes » de l'Encyclopédie et des belles dames où ils fréquentaient. Attiré par cette renommée posthume, M. Auguste Rey a prétendu replacer Mme d'Epinay dans son cadre et remonte aux origines mêmes de sa terre : il prend pour point de départ l'année 1559, énumère les premiers possesseurs, parmi lesquels figure l'excellent M. de Montauron, l'opulent financier dont Corneille a fait passer le nom à la postérité en lui dédiant *Cinna*. M. de Mautauron bâtit le château. En 1742, le fermier général Lalive achète les seigneuries de la Chevrette, d'Épinay et de la Briche. Son fils devient « Monsieur d'Épinay ; » il épouse une jeune fille, Louise-Florence-Pétronille Tardieu l'Esclavelles, et celle-ci : « Madame d'Épinay, » brille bientôt dans la société par son esprit, ses correspondances et ses correspondants, son amabilité, ses défauts, ses faiblesses, je dirais volontiers ses vices, si le scandale

des mœurs n'avait été alors tellement répandu que les liaisons coupables ne formaient aucune singularité.

C'est pour l'auteur un prétexte charmant à nous présenter précisément ces gens gracieux et à la fois malheureux, spirituels et vides, élégants et mesquins. Les succès mondains et littéraires, la correspondance avec Galiani, les liaisons avec Francueil, l'intimité avec Grimm, les relations avec l'impératrice Catherine, tout cela conduit jusqu'à la mort de Mme d'Épinay (1783). Une centaine de pages achèvent l'ouvrage, nous montrant la descendance de la propriétaire et le dernier état de la propriété.

L'ensemble de cette histoire, qui côtoie volontiers et fréquemment l'historiette, est fort agréable ; le style en est piquant, l'esprit n'y manque pas, les renseignements précis abondent, le plus souvent puisés aux archives de Chantilly, et se font remarquer par leur netteté, leur simplicité. Une table alphabétique couronne très bien cet ensemble.

Voilà, sans doute, une excellente étude ajoutée aux cent travaux sur cette époque disparue, et l'intérêt s'y soutient jusqu'au bout. En vérité, à l'heure où l'on consacre comme une relique les Charmettes, la maison de scandale de Rousseau et de Mme de Warrens, il vaut mieux faire visite à la Chevrette et à Mme d'Épinay, dont on trouvera un curieux portrait par Carmontelle reproduit en héliogravure en tête de ce volume. G.

Histoire de Montluçon, *d'après des documents inédits. Annexes. Montluçon industriel. Notabilités montluçonnaises. Environs de Montluçon. Étude sur Néris*, par Édouard Janin. Paris, Lechevalier, 1904, in-8 de viii-606 p. — Prix : 6 fr.

La présente histoire de Montluçon offre un grand nombre de renseignements curieux et intéressants. Son auteur a certainement dépouillé beaucoup d'ouvrages et fouillé avec soin les archives de cette ville ainsi que les archives départementales pour être arrivé à grouper l'ensemble de faits qu'il a condensés dans son volume. Mais ce sont des annales plutôt qu'une véritable histoire qu'il présente, car tous ces faits n'ont souvent d'autre lien entre eux que leur succession chronologique. Glissant très rapidement sur les origines de Montluçon et sur les différentes périodes du moyen âge, M. Édouard Janin ne fournit des renseignements abondants et précis guère qu'à partir du xvie et surtout du xvne siècle. La période révolutionnaire est particulièrement bien étudiée ; on voit que l'auteur eut alors entre les mains de nombreux documents qui lui permettent d'exposer les moindres faits avec un grand luxe de détails. Grâce à tous ces détails on suit les transformations et l'évolution de Montluçon en quelque sorte jour par jour pendant tout le cours du xixe siècle. L'industrie s'y développa surtout d'une façon remarquable : on vit

successivement s'y établir des usines de la Société de Commentry-Fourchambault, de la Compagnie des forges de Châtillon-Commentry, des usines de Saint-Gobain, une usine des Fers Creux, une manufacture de machines à coudre, une manufacture de faux-cols et manchettes, etc. Pour clore son travail M. Janin donne quelques renseignements sur les notabilités montluçonnaises, sur les environs de cette ville, et enfin sur la ville de Néris qui semble avoir eu une grande importance sous la domination romaine. Un bon nombre de planches ajoutent encore à l'intérêt que présente le volume en lui-même.

JULES VIARD.

Les 32 Religieuses guillotinées à Orange au mois de juillet 1794, par l'abbé REDON. Avignon, Aubanel, 1904, in-12 et XVI-288 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le Comtat Venaissin a été une des provinces de France où la Terreur a fait le plus de victimes. Dès le mois de juin 1790, la Révolution y éclatait et tout naturellement elle y fut irréligieuse, anticléricale comme on dirait aujourd'hui. Possession pontificale depuis plus de cinq siècles, Avignon, poussé par des meneurs français, se souleva contre le Pape, chassa ses représentants, vota la réunion à la France, et, avant même que cette réunion ne fût réalisée, appliqua les lois contre le clergé. Les horribles massacres de la Glacière furent l'un des plus sinistres épisodes de cette révolution. Carpentras résista plus longtemps, mais finit par être vaincu, et, dès le 20 juillet 1792, les nouvelles municipalités exigèrent le serment à la constitution civile du clergé. Quelques mois après, on chassait les religieuses des monastères. La majorité des prêtres refusa le serment, et la grande majorité des religieuses resta fidèle et se retira dans des maisons particulières où elles continuèrent à mener la vie de communauté. Pour en finir, la Convention députa dans le Comtat devenu le département de Vaucluse, un de ses membres les plus sanguinaires. Maignet peut être mis sur la même ligne que les Carrier, les Couthon, les Fouché et les Collot d'Herbois. C'est à Orange que, sous le nom de Commission populaire, il institua le tribunal révolutionnaire. Robespierre lui a rendu cette justice qu'il avait fait beaucoup guillotiner. Du 19 juin au 4 août, 322 victimes montèrent sur l'échafaud, et parmi elles les 32 religieuses auxquelles M. l'abbé Redon a consacré cet intéressant et édifiant volume. Nous disons édifiant, et le mot n'est pas trop fort. La conduite de ces saintes filles dans la prison, au tribunal, à la guillotine, est admirable. Toutes se préparent à la mort avec une piété touchante; toutes y courent avec un saint enthousiasme, en chantant le *Te Deum* et le *Magnificat*. — « Tu peux encore te sauver en prêtant serment », dit le président à l'une d'elles — « Je ne puis sauver ma vie aux dépens de ma foi, »

répond-elle. — Qui es-tu ? « demanda-t-il à une autre. — Je suis religieuse, je le serai jusqu'à la mort. — Je suis fille de l'Église, réplique une troisième. Une sœur converse, la sœur Marie-Claire, était fort jolie. Le bourreau lui propose de la sauver en l'épousant. « Fais ton devoir, riposte-t-elle, je veux aller souper avec les anges. » Et les gendarmes, frappés de leur courage et de leur inexplicable allégresse, s'écrient : « Ces b... là meurent en riant. »

Nous ne pouvons multiplier ces détails : mais il semble bien que M. l'abbé Redon a raison lorsqu'il s'efforce d'établir que ces héroïques victimes remplissent bien les conditions exigées par Benoît XIV pour être proclamées martyres. Les religieuses de Bollène, ursulines, sacramentines et autres sont les dignes émules des carmélites de Compiègne. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Colección de monumentos para el estudio de la historia de Aragon, por EDUARDO IBARRA Y RODRIGUEZ. T. I. Zaragoza, tip. Mariano Comas, 1904, in-8 de XV-278 p. — Prix : 5 fr.

Un éminent professeur de l'Université de Saragosse a entrepris de publier les documents, souvent inédits, qui servent de base à l'histoire du royaume d'Aragon. Il fournira ainsi aux écrivains consciencieux une source authentique, et même parfois inconnue, où ils puiseront le récit exact des faits et qui leur permettra de porter une appréciation plus saine et plus précise sur les hommes et les choses. C'est là une tâche d'érudit, mais M. Ed. Ibarra nous paraît être à la hauteur d'un travail si difficile. Professeur d'histoire dans l'une des meilleures Universités d'Espagne, il est, de plus, travailleur patient et infatigable. Le premier volume que nous présentons à nos lecteurs embrasse cent cinquante documents qui se rapportent au règne de Ramiro Ier (1034-1063) ; sur ce nombre, cent trente sont complètement inédits, et les autres n'étaient connus que très imparfaitement. Tous ne sont pas originaux, et le savant collectionneur ne peut pas toujours assurer s'il n'a retrouvé que des copies de première main. On voit cependant combien son travail est intéressant et précieux. C'est dans les Archives nationales de Madrid, dans celles de l'Académie royale d'histoire, de la Couronne d'Aragon, de la cathédrale de Jaca, d'Huesca, de Roda et de Barbastro, qu'il a pris le texte qu'il publie ici dans sa teneur primitive, en conservant la saveur de l'époque, soit dans l'orthographe soit dans le lexique. Un index de noms propres et de noms géographiques et de nombreux éclaircissements font de ce volume, luxueusement imprimé sous une couverture artistique, un véritable joyau, que sauront apprécier à sa juste valeur les amateurs d'études historiques, archéologiques et bibliographiques. G. BERNARD.

Istoria Românilor Macedoneni, *din timpurile cele moi vechi până in zilele noastre,* de Ion Arginteanu. Bucureşti, tip. « l'Indépendance Roumaine », 1904, in-16 de xvi-333 p. — Prix : 5 fr.

Bien que très sérieusement traitée et étayée sur des preuves solides, cette histoire a des allures de livre de propagande nationale, au même titre sans doute que la nouvelle *Revista Românilor din Peninsula balcanica* ; il ne faut pas oublier d'ailleurs que le groupement roumain en Macédoine est considérable (on l'évalue à 700,000 habitants dans le vilayet de Monastir, à 180,000 dans le vilayet de Ianina, à 100,000 dans la province de Thessalie). L'histoire des Roumains en Macédoine est divisée, par l'auteur, en trois parties : la première s'étend jusqu'à l'établissement des Slaves dans la péninsule balkanique (viie siècle) ; la seconde jusqu'au changement de dynastie (1257) ; la troisième se poursuit jusqu'à nos jours. Les événements politiques et militaires qui conduisirent le pays tantôt à un état de prospérité, tantôt à un état d'anarchie, ne sont pas seuls exposés ; des observations sur la civilisation, la langue et la poésie populaire, les monnaies, l'influence des croisades, les causes des insurrections, le développement et les manifestations successives de la culture nationale à l'époque moderne, augmentent l'intérêt d'un ouvrage dont on ne peut nier les tendances et dont l'auteur est toujours excellemment informé. H. S.

Les Civilisations africaines. Histoire de l'Éthiopie (Nubie et Abyssinie) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par L.-J. Morié. Paris, Challamel, 1904, 2 vol. in-18 de 495 et 513 p. — Prix : 8 fr.

Il est assez difficile de porter un jugement sur l'ouvrage de M. Louis-J. Morié. On y trouve, sur l'histoire ancienne de la Nubie, une foule de renseignements non contrôlés et empruntés aux auteurs anciens et modernes les plus différents ; c'est ainsi que Belèze, Larousse et nombre d'autres encyclopédistes ou rédacteurs de simples livres classiques y sont cités comme des autorités au même titre que les historiens de première main les plus critiques ; quant à l'auteur des célèbres *Amours de Théagène et de Chariclée*, si M. Morié consent à voir dans son ouvrage « un roman historique agrémenté d'épisodes imaginaires et ancêtre des célèbres romans d'Alexandre Dumas » (t. I, p. 312), il n'hésite nullement à admettre l'existence réelle de la reine Persina et de Sisimithrès. On rencontre encore dans cette *Histoire de l'Éthiopie* des théories ethnographiques singulièrement audacieuses et discutables, celle-ci, par exemple, que « l'Amérique fut peuplée, après la dispersion, par un descendant d'Adam et de Noé, nommé Jared, fils de Kham, qui vint de Babel s'y établir avec plusieurs de ses frères et quelques autres personnes, — et par quelques-uns des treize fils de Jektan » (t. I,

p. 184-185). Ce sont là des faits qui, déclare M. Morié, « paraissent aujourd'hui établis »; qu'il me soit toutefois permis de demeurer sceptique à leur endroit! — A côté de pages aussi contestables, M. Morié a accumulé dans les deux volumes de son *Histoire de l'Éthiopie* tant de renseignements de toute nature, et parfois difficiles à rencontrer, qu'il ne convient pas de juger trop sévèrement son ouvrage. C'est, au total, un amas de notes plus ou moins historiques, classées dans leur ordre chronologique, sans grande préoccupation critique; au lecteur de séparer le bon grain de l'ivraie! H. F.

Adam de Crapponne et son canal, *d'après de nombreux documents inédits,* par J.-B. Bertin et V. Audier. Paris, Champion, 1904, in-8 de 346 p., avec portraits, planches et cartes. — Prix : 5 fr.

Adam de Crapponne, l'auteur du célèbre canal de Crapponne, l'illustre ingénieur qui conçut, dans la seconde moitié du XVIe siècle, tant de travaux utiles, a déjà été le sujet de bien des biographies; mais ces biographies, qui se répétaient les unes les autres et ne s'appuyaient pas exclusivement sur des témoignages documentaires, étaient des plus sujettes à caution. Il n'en est pas de même de celle que vient d'écrire, à l'aide des nombreuses pièces patiemment réunies par M. J.-B. Bertin, ancien maire de Salon, et par lui-même, M. l'abbé V. Audier. Grâce à ces documents — actes notariés, pièces relatives au canal, livre de raison de la famille de Cadenet, alliée aux de Crapponne, etc., — M. Audier a pu asseoir son récit sur des bases solides et vraiment scientifiques, et donner à son ouvrage une ampleur qui manquait aux biographies de ses prédécesseurs; grâce à eux encore, il a pu dissiper une partie des nuages qui entouraient la figure d'Adam de Crapponne et pénétrer beaucoup plus profondément qu'aucun autre dans l'étude de la manière dont fut primitivement exécuté le canal de Crapponne. Après avoir fait connaître la famille à laquelle appartenait le grand ingénieur, M. Audier en retrace la vie et en énumère les œuvres (ch. III et VII), puis il aborde l'histoire du canal qui est son principal titre de gloire (ch. III-VI). Cette histoire s'intercale donc au milieu de la biographie d'Adam de Crapponne, à sa place chronologique, et l'auteur termine en indiquant les monuments qui perpétuent à Salon la mémoire de ce remarquable Salonais. — S'il y a, dans l'exécution, différentes traces d'inexpérience et de fâcheuses répétitions, si le livre de M. Audier eût pu avoir une allure plus dégagée et être facilement allégé d'une vingtaine de pages au moins, il n'est que juste de proclamer bien haut qu'il contient, en manière de compensation, des renseignements complètement neufs et d'un très grand prix. Sur l'assistance qu'Adam de Crapponne a trouvée auprès de ses parents

et de ses concitoyens, sur les collaborateurs de notre ingénieur, sur le canal disparu de Roquerousse, sur le projet d'établissement d'un canal entre le lac de Grandlieu et la Loire, sur bien d'autres points encore, on trouvera une foule de précieux renseignements dans le travail de M. l'abbé V. Audier, que complètent très utilement une série de pièces justificatives très intéressantes, quelques gravures, et deux cartes des environs de Salon et des différentes branches du canal de Crapponne.

HENRI FROIDEVAUX.

Vie d'Al-Hadj dj âdj Ibn Yousof, par JEAN PÉRIER. Paris, Bouillon, 1904, in-8 de XXII-364 p. — Prix : 13 fr.

El- Hedj âdj fut un célèbre général de la grande période arabe (fin du premier siècle de l'hégire, VIIe du Christ), qui contribua à l'achèvement de la conquête musulmane et qui soutint la dynastie des Ommiades en luttant contre des révoltés ou des schismatiques aussi nombreux que divers. L'auteur étudie son époque et sa vie d'après les principaux historiens arabes, notamment Tabari. Le livre est fait avec le plus grand soin ; il mérite tous les éloges au point de vue spécial où se placent les érudits ; je ne sais si le grand public y trouvera tout l'art qu'il recherche dans les livres d'histoire ; mais à coup sûr la matière par elle-même lui semblera intéressante, et tout amateur que la curiosité ou le hasard poussera vers cette région historique, découvrira dans ce volume des renseignements abondants sur une période agitée et sur un personnage vraiment exceptionnel tant de l'histoire musulmane que de toute l'histoire humaine.

BARON CARRA DE VAUX.

Library of Congress. A. L. A. Catalog (*8,000 volumes, for a popular Library, with notes*), *1904*, by MELVIL DEWEY, MAY SEYMOUR et H. L. ELMENDORF. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de 404 + 485 p. à 2 col., cartonné.

C'est un usage assez fréquent en Angleterre, et plus encore en Amérique, que celui de composer des catalogues des meilleurs ouvrages existants, soit sur un sujet déterminé, soit même sur tous les sujets. Quelques objections que soulève un travail de cette nature, quelques lacunes qu'on y puisse relever, quelque arbitraire que puisse être le choix de ces ouvrages, tout effort de ce genre mérite d'être accueilli avec sympathie et examiné avec soin ; aussi nous sommes-nous inspiré de ces sentiments pour étudier l'*American Library Abridged Catalogue*. qu'a fait paraître, dans les derniers mois de 1904, la Bibliothèque du Congrès. Dès l'année 1879, avait été conçu le plan de cette bibliographie, qui devait contenir, outre le titre d'environ 5,000 ouvrages choisis parmi les meilleurs, des notes succinctes sur le but, le carac-

tère et la valeur de chacun d'eux, et qui devrait être susceptible de servir tout à la fois de guide aux acheteurs de livres et aux lecteurs, de manuel aux bibliothécaires, de catalogue dans les petites bibliothèques publiques et dans les bibliothèques privées, enfin de répertoire des ouvrages lus. Publié pour la première fois en 1893, ce catalogue, dressé par MM. Melvil Dewey, — qui avait établi le plan de l'ouvrage, — et May Seymour et par Mme H. L. Elmendorf, nous arrive aujourd'hui revu, corrigé et considérablement augmenté, et nous apporte, à la suite de plusieurs listes d'abréviations (adresses des éditeurs, titres des séries, références pour les notes), une liste de 7,520 ouvrages au lieu de 5,230 que contenait la première édition. Ces ouvrages sont catalogués sous deux formes différentes : une liste systématique, établie selon les principes de la classification décimale, accompagnée de notules précises sur la plupart des ouvrages cités, et complétée par une table des sujets ; — puis un dictionnaire alphabétique par noms d'auteurs et de sujet, accompagné des notations des deux classifications décimales et expansives. Voilà comment est établi ce très précieux répertoire, qui se compose surtout, naturellement, d'ouvrages écrits ou traduits en langue anglaise. On peut sans doute, comme dans tous les répertoires du même genre, y signaler bien des singularités et des lacunes (le théâtre français, par exemple, y est représenté par Victor Hugo,— Mæterlinck, Molière et Racine, partie I, p. 251 ; on n'y trouve même pas le théâtre choisi de Pierre Corneille) ou en discuter plus d'un choix (j'y ai relevé, à la page 255, la traduction de six ouvrages de Jules Verne, et, à la page 309, la mention d'ouvrages historiques bien faibles du baron Imbert de Saint-Amand) ; mais l'*A. L. A. Catalog* n'en constitue pas moins, par sa grande précision bibliographique et par les notes qui accompagnent la plupart de ses mentions, un inventaire qui, ailleurs même qu'en Amérique ou dans les autres pays de langue anglaise, pourra rendre de très réels services.

HENRI FROIDEVAUX.

CORRESPONDANCE

A la suite d'un article inséré dans le *Polybiblion* d'août dernier (p. 164-165) sur *Un Régime qui finit. Étude sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées*, l'auteur, M. le chanoine Ricaud, nous adresse une lettre pour protester contre le reproche, injuste à son avis, que lui fait notre collaborateur de citer à chaque instant des auteurs connus. — Dont acte.

BULLETIN

Sauvons nos enfants, *conférences aux femmes chrétiennes*, par l'abbé L. Lenfant. Paris, Lecoffre, s. d. (1905), in-12 de 137 p. — Prix : 1 fr. 50.

Sauvons nos enfants! De quel péril d'abord? Pour le préciser, M. l'abbé Lenfant nous fait un tableau de la situation présente, où se remarque une grande vigueur de touche en même temps qu'une précision documentaire de haut intérêt. Et pour nous donner courage, il se retourne vers le passé et nous fait entendre la grande voix des évêques faisant appel aux résistances et aux reconstructions fécondes pour sauver l'enfance des graves périls. Ces voix ont été écoutées, et c'est dans l'évocation de ce que les catholiques de France ont déjà fait pour le salut de l'enfance que l'orateur trouve ensuite des motifs d'encouragement et d'espoir en l'avenir. C'est le cri de l'exemple qu'il nous fait entendre ainsi pour soutenir notre vaillance et prévenir notre découragement. Mais nous arrivons au présent. La question se pose, même aux yeux de très bons esprits, entre l'école et le patronage, et l'orateur, avec autant de bon sens que d'énergie, prend parti pour l'école libre, qu'il faut maintenir à tout prix, puisque là seulement peuvent se former des générations chrétiennes. A ses yeux, — et il voit juste, — le patronage n'est qu'un pis aller ou un complément nécessaire. C'est là que se continue l'œuvre de l'école chrétienne, partout où le maintien de l'école chrétienne est possible; là où se corrigent, dans une certaine mesure, les mauvais résultats de l'enseignement sans Dieu, quand on est forcé de le subir. Ces œuvres de formation et de préservation ne sont pas les seules; il y a aussi les œuvres postscolaires, destinées à compléter et à prolonger l'œuvre de défense chrétienne. Unissons-nous sur le terrain des œuvres qui parent à tous les besoins de l'enfance : c'est sur ce terrain, terrain d'union par excellence, étranger aux contingences politiques, que se formera l'armée nouvelle des sauveurs de la patrie et des conquérants de l'avenir. Quoique écrit spécialement pour les femmes chrétiennes, ce livre sera lu par tous, hommes et femmes, avec profit et intérêt. C'est vraiment un programme de combat, à la fois éloquent et pratique, et susceptible, à ce double point de vue, de communiquer à nos âmes l'ébranlement salutaire et de donner à nos efforts, parfois un peu incertains et décousus, l'orientation précise et l'unité d'action où je vois la condition nécessaire pour marcher droit et frapper au but.

Édouard Pontal.

Manuel de ski, par le Dr W. Paulcke; trad. de F. Achard. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-16 de ix-164 p., avec 68 fig. et 4 planches. — Prix : 2 fr. 50.

Ce ne sont plus les seuls alpinistes qui connaissent aujourd'hui le nom du *ski*, ce patin à neige norvégien grâce auquel il est possible d'exécuter sur la neige des courses que le meilleur piéton se trouverait dans l'incapacité de réaliser; les articles publiés dans plusieurs journaux illustrés à la suite des expériences faites par nos soldats à Briançon, durant l'hiver de 1901-1902, ont permis, mieux que ne l'avait fait le compte rendu d'expériences de vitesse organisées naguère par le savant A. E. Nordenskjöld en Scandinavie, d'en comprendre l'intérêt et l'utilité pratique. Le *Manuel de ski* du Dr W. Paulcke — l'un des précurseurs et des pionniers de l'introduction du ski dans l'Europe centrale, dont M. J. Achard vient de publier une tra-

duction française établie sur la troisième édition allemande, — permettra de les mieux comprendre encore (v. les ch. I, II et IV de la 3e partie); en même temps, — grâce aux indications pratiques contenues dans sa seconde partie, — il contribuera à vulgariser en France l'usage d'un sport qui, mieux que beaucoup d'autres, met l'homme en contact avec la nature et s'offre comme un fauteur d'énergie et d'initiative individuelle. H. F.

La Photographie au charbon simplifiée, par L. TRANCHANT. Paris, Mendel, s. d., in-18 de 40 p. — Prix : 0 fr. 60.

Assez fréquemment nous avons dit tout le bien que nous pensions des très intéressants volumes composant la Bibliothèque de la *Photo-Revue*, pour qu'il soit nécessaire de nous arrêter longuement sur le dernier paru, digne en tous points de ceux qui l'ont précédé. Le titre ne pourra manquer d'attirer l'attention des photographes amateurs, qui, en grand nombre, ont essayé, trop souvent sans succès, d'obtenir des épreuves au charbon. La simplification de la photographie au charbon est un beau programme qui semble, d'ailleurs, être ici bien rempli. Le procédé est clairement exposé dans les cinq dernières pages de la brochure dont le début est consacré à l'historique et à la description des méthodes les plus ordinairement suivies.

J. C. T.

Ce que Femme peut, par le comte EMMANUEL DE ROUGÉ. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d. (1905), in-16 de 176 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. le comte de Rougé, un débutant des lettres, je pense, et cela se voit trop, a écrit un roman de propagande politique et religieuse animé d'excellentes intentions. Le but, c'est de montrer que l'aristocratie française, enlisée dans ses regrets et dans ses plaisirs, ne fait rien pour libérer la France du joug révolutionnaire, et qu'il lui arrive de sacrifier ses devoirs électoraux à une partie de chasse ou de pêche, si ce n'est pire. Mais les femmes chrétiennes restent, grâce à Dieu, et il dépend d'elles souvent, de leur zèle propagandiste, de leur générosité, de leur amour, montré aux vaillants comme récompense, de nous procurer de bons députés et de préparer ainsi les revanches nécessaires de la liberté. Et c'est pour ces raisons très diverses qu'à Paris le candidat nationaliste est battu à six voix de majorité, tandis que, dans un obscur arrondissement des Pyrénées, le vaillant Bartel, futur époux de la toute charmante Marie de Ramailles, remporte contre la Révolution une décisive victoire. C'est Marie de Ramailles qui l'a voulu, et ce que femme veut, elle le peut. Et voilà cet excellent roman, où se montre une bonne volonté égale à l'inexpérience de l'auteur. Ce n'est pas un roman parfait, certes : l'auteur n'est encore qu'un apprenti de la plume, mais c'est tout même un bon livre, témoignant à la fois de beaucoup de bonne volonté et de beaucoup de vaillance.

ÉDOUARD PONTAL.

Il Papa Vigilio (537-555), *studio critico-storico*, da FEDELE SAVIO. Roma, Pustet, 1904, in-18 de 80 p. — Prix : 0 fr. 80.

Le P. F. Savio entreprend de contester le récit, à peu près unanimement accepté jusqu'ici, d'après lequel Vigile aurait usurpé le souverain pontificat et provoqué la mort de son prédécesseur Silvère. Son argumentation, dont tous les points ne sont pas également forts, mérite cependant, dans

l'ensemble, d'être prise en sérieuse considération. Il triomphe des invraisemblances et des contradictions des récits traditionnels ; il déduit des documents qui lui semblent les plus dignes de foi la chronologie suivante : mort d'Agapit le 22 avril 536 ; élection et consécration de Silvère en juin ; mort de Silvère le 20 ou 21 novembre 537 ; élection immédiate de Vigile le 22 novembre ; il montre que c'est par une simple distraction que de Rossi a cru pouvoir lire le nom de Vigile pape sur une inscription de Juin ou juillet 537. La légende defavorable à Vigile serait née d'une combinaison entre des passages (perdus) de l'*Histoire secrète* de Procope, qui chargeaient Théodora et Antonine, et des fabrications nées dans un milieu grec (probablement alexandrin) et nestorien. — Reste, ce nous semble, une difficulté, que nous ne voyons pas que le P. Savio ait résolue. Silvère est mort en exil, sans doute assez loin de Rome, « un ou peu de jours avant le 22 novembre. » Comment, dès le 22, la nouvelle de sa mort pouvait-elle être connue à Rome, et l'élection de son successeur avoir lieu canoniquement ?

É. J.

Le Culte de Marie dans le diocèse d'Albi. Arrondissement d'Albi, par l'abbé L. B. Albi, Impr. coopérative du Sud-Ouest, 1904, in-18 de 246 p.

Livre populaire avant tout, destiné à attirer l'attention sur les sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge dans l'un des quatre arrondissements du Tarn. L'auteur a dressé la liste de toutes ces églises et chapelles et nous donne sur chacune d'elles une courte notice qui, sans avoir de prétention à la haute érudition, n'est pas moins intéressante. Il se contente d'indiquer à la fin de chaque chapitre les sources où il a puisé. Mais pourquoi le fait-il d'une façon tellement sommaire que, seuls, de rares initiés peuvent comprendre ces indications ? Il n'y a évidemment qu'un lecteur né dans les environs immédiats d'Albi, qui puisse reconnaître tout de suite les publications signalées ainsi : « (Boussac ; Rolland ; Salabert) », p. 28 ; « (Revue ; Bastié ; Albia) », p. 118, etc. N'eût-il pas été fort utile de donner d'abord les titres exacts et complets de tous les ouvrages consultés et, en regard, les abréviations par lesquelles ils devaient être signalés dans le corps du volume ?

LÉON CLUGNET.

Comment on fabrique l'opinion, par MAURICE TALMEYR. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 109 p. — Prix : 1 fr.

En quelques pages, écrites avec le style acéré qu'on lui connaît, M. Talmeyr expose par quelle puissance d'affirmation et avec quel ensemble dans la calomnie et le mensonge, les grands conseils directeurs de la Maçonnerie, depuis les Illuminés du XVIIIe siècle jusqu'au Grand Orient de nos jours, sont arrivés à forger l'opinion publique qui leur était nécessaire pour arriver aux destructions méthodiques dont ils s'étaient tracé le sinistre programme. Il montre comment la mainmise sur la presse assure aujourd'hui leur domination. Malgré la brièveté de la brochure, plusieurs appendices la documentent utilement. Toutefois, il est permis de dire qu'elle ne répond pas pleinement à son titre. Le point de départ : conception du plan politique, apparaît bien, de même que le fait de l'opinion *fabriquée* conformément au plan conçu. Mais les chaînons intermédiaires, les procédés employés, sont à peine indiqués. Et c'est là surtout ce qu'il serait utile de divulguer quand on peut le faire avec un talent tel que celui

de M. Talmeyr, parce que les vaincus pourraient en tirer des conclusions pratiques pour combattre leurs vainqueurs. EUGÈNE GODEFROY.

Le Portugal et le Saint-Siège. III. *Les Roses d'or envoyées par les Papes aux rois de Portugal au* XVI*e siècle*, par le marquis MAC SWINEY DE MASHANAGLASS. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de XII-276 p. — Prix : 5 fr.

On ne voit pas très bien ce que s'est proposé de faire M. Mac Swiney de Mashanaglass. A-t-il seulement voulu apporter sa contribution à l'histoire anecdotique et archéologique des *Roses d'or ?* Alors pourquoi tant de considérations, empruntées d'ailleurs à des ouvrages de seconde ou de troisième main, sur la politique générale du XVI*e* siècle? S'agit-il, au contraire, d'une histoire des rapports diplomatiques entre le Portugal et le Saint-Siège? Alors on regrette que l'auteur consacre tant de pages à la description d'ambassades d'apparat, ou à l'analyse de lettres de pure politesse, et ne s'arrête pas sur les négociations vraiment sérieuses comme celles qui préparèrent l'établissement de l'Inquisition en Portugal. Au total, une plaquette résumerait ce qu'il y a d'utile dans ce volume. É. J.

On the Indian sect of the Jainas, by JOHANN GEORG BÜHLER; translated from the german; edited with an outline of Jaina mythologie by J. BURGESS. London, Luzac, 1903, in-18 de IV-80 p.

Il ne faudrait pas juger de la valeur de ce livre par sa longueur qui est médiocre; il est, au contraire, plein d'intérêt; il traite, d'une manière nette et précise, d'une secte bizarre et fort ancienne de l'Inde, la secte des jainas. Déjà divisée en deux branches avant l'ère chrétienne, ainsi que l'auteur le prouve, cette secte, essentiellement ascétique comme l'est au fond le bouddhisme, a, avec cette dernière religion, d'assez nombreuses analogies. Il y a eu des jainas multiples comme il y a eu des Bouddhas multiples; les êtres et les mondes se détruisent et se renouvellent tour à tour, comme ils font dans le bouddhisme; la fin de l'homme est d'arriver à la non-existence par l'anéantissement du *Karman*, c'est-à-dire du mérite et du démérite, doctrine bien connue. Les choses sont dérivées d'un certain nombre de principes analogues à ceux des philosophies hindoues. La mythologie de la secte est plus particulière; elle est très artificielle et très systématique. Un trait singulier et qui suffirait à prouver, en l'absence de tout argument plus scientifique, que cette secte doit être vraiment bien vieille, est le précepte de la nudité. Les deux branches en lesquelles les jainas sont scindés, se sont séparées sur la question de la plus ou moins rigoureuse application de ce précepte : l'une regarde la sainteté comme incompatible avec l'usage des vêtements; l'autre concède que l'on peut arriver à un haut degré de sainteté tout en étant vêtu.

Les jainas sont aujourd'hui nombreux dans l'ouest et le nord-ouest de l'Inde, et aussi au Sud, dans les districts dravidiens; mais l'auteur montre que le berceau de la secte a dû être l'Inde orientale. La présence de quelques inscriptions anciennes dans divers districts de la péninsule permet de suivre la marche et le développement de la secte; les traditions renfermées dans les livres bouddhistes fournissent des indications qui concordent avec celles de l'épigraphie, et qui nous font voir dans le jainisme un rival du bouddhisme avant l'ère chretienne.

L'auteur conclut que le jainisme a dû prendre naissance en même temps

que le bouddhisme et être le produit du même mouvement religieux, en sorte qu'il représenterait une autre solution du problème religieux et moral qui a agité l'Inde cinq ou six siècles avant Jésus-Christ, à l'époque où le bouddhisme a paru. Cette thèse n'avait pas encore été soutenue par des arguments aussi nets et aussi concluants. BARON CARRA DE VAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le dernier des Parnassiens, M. de Heredia, l'illustre poète, est mort le 3 octobre, au château de Bourdonné (Seine-et-Oise), à l'âge de 69 ans. M. José-Maria DE HEREDIA naquit le 22 novembre 1842, à Santiago, dans l'île de Cuba. Par son père, il était de race espagnole, et par sa mère de race française. C'est, du reste, une éducation toute française qu'il reçut près de Paris, au collège de Senlis, mais c'est à son pays natal et à ses ancêtres espagnols qu'il était redevable de cette âme et de cette imagination de feu qui se révèlent dans tout ce qu'il a écrit. Ses premiers vers parurent en 1862 dans la *Revue française* : les suivants furent insérés dans la *Renaissance*, le *Temps*, le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes* et surtout dans le *Parnasse contemporain*, à partir de sa fondation en 1866 par M. Catulle Mendès. Par la forme impeccable de ses excellents sonnets, M. de Heredia avait déjà pris rang parmi nos meilleurs poètes, lorsqu'il donna, en 1893, *les Trophées*, l'unique volume de vers qu'il ait publié et qui devait lui ouvrir, presque aussitôt, les portes de l'Institut. L'année suivante, en effet, l'Académie française l'accueillait dans son sein, à la place de M. de Mazade. En dehors de ce recueil de poésies, il n'a composé que deux autres ouvrages, dont l'un est une simple traduction de l'espagnol, et c'est avec un aussi mince bagage littéraire qu'il passera à la postérité. M. de Heredia, dans sa jeunesse, ayant suivi les cours de l'école des Chartes, avait été choisi pour succéder à M. de Bornier comme conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Voici maintenant les titres de ses œuvres : *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne, par le capitaine Bernal-Diaz del Castillo, l'un des conquérants*; traduit de l'espagnol (Paris, 1878-1881, 3 vol. in-16); — *Les Trophées* (Paris, 1893, in-8), ouvrage couronné l'Académie par française et qui fut réimprimé en 1895; — *La Nonne Alferez* (Paris, 1894, in-18); — *Discours de réception à l'Académie française prononcé le 30 mai 1895* (Paris, 1895, in-8); — *Salut à l'Empereur, stances dites par M. Mounet à la cérémonie de la pose de la première pierre du pont Alexandre III, devant leurs Majestés impériales de Russie, le 7 octobre 1896* (Paris, 1896, in-12).

— Les artistes parisiens ont été affligés par la disparition de M. Charles EPHRUSSI, mort à Paris, le 1er octobre, à 56 ans. Amateur distingué, il avait réuni une collection artistique fort remarquable. Il était directeur de la *Gazette des beaux-arts*, revue à laquelle il avait réussi à donner une valeur réelle. Enfin, écrivain distingué et critique d'une grande finesse, il a publié diverses études fort appréciées, telles que : *Notes bibliographiques sur Jacopo de Barbarj, dit le maître au caducée, peintre-graveur vénitien de la fin du* XVe *siècle* (Paris, in-4, 1876) ; — *Étude sur le triptyque d'Albert Dürer, dit le tableau d'autel de Heller* (Paris, in-4, 1877) ; — *Albert Dürer et ses dessins* (Paris, 1881, in-4); — *Un Voyage inédit d'Albert Dürer* (Paris, 1881, in-8) ; — *Paul Baudry, sa vie et son œuvre* (Paris, 1887, in-4); — *Étude sur le Songe de Polyphile. Venise, 1499 et 1545* (Paris, 1888, in-8).

— M. Joseph Foster, le généalogiste anglais bien connu, mort dernièrement à Londres, à l'âge de 61 ans, était né d'une famille de quakers, le 9 mars 1844, à Sunderland. Il fit ses études à Northshields et à Newcastle-sur-Tyne. De très bonne heure il montra un goût marqué pour les recherches généalogiques et héraldiques. Avec une patience et une perspicacité incomparables il exhuma des archives publiques et privées une énorme masse de documents à l'aide desquels il est parvenu à reconstituer la descendance de personnages illustres et l'état civil des membres de grandes corporations. Voici la liste, certainement incomplète, des ouvrages qu'il a publiés : *Some account of the Pedigree of the Forsters of Cold Hesledon, in the County Palatine of Durham* (Sunderland, 1862, in-4), réimprimé en 1871 ;— *The Pedigree of Wilson of High Wray and Kendal, and the Families connected with them : compiled from private Pedigrees and completed to the Present time* (London, 1871, in-fol.) ; — *A revised Genealogical Account of the various Families descended from Francis Fox, of St. Germans, Cornwal : to which is appended a Pedigree of the Crokers of Lincham, etc.* (London, 1872, in-4) ; — *Pedigrees of the County Families of England* (London, 1873-1874, 4 vol. in-4) ; — *Stemmata Britannica : a Genealogical Account of untitled Nobility* (London, 1877, in-4) ; — *A Narrative of the Descendants of Samuel Harris, of Fordingbridge* (London, 1878, in-4) ; — *Pedigree of Sir J. Pennington, Fifth Baron Muncaster of Muncaster* (London, 1878, in-4) ; — *The Peerage, Baronetage, and Knightage of the British Empire* (London, 1879, in-8), plusieurs fois réimprimé ; — *Collectanea Genealogica* (London, 1881-1888, 4 vol. in-8) ; — *Members of Parliament for Scotland, including Minor Barons, 1357-1880* (Aylesbury, 1882, in-8) ; — *Our Noble and Gentle Families of Royal Descend : Together with their Paternal Ancestors* (London, 1882, 2 vol. in-8) ; — *Men-at-the-Bar : a Biographical Hand-List of the Memb rs of the various Inns of Court, including Her Majesty's Judges, etc.* (London, 1885, in-8) ; — *London Marriage Licenses, 1521-1869* (London, 1887, in-12) ; — *Durham Visitation Pedigrees, 1575, 1615, 1666* (London, 1887, in-8) ; — *The Visitation of Middlesex, 1663-1864* (London, 1887, in-8) ;— *Alumni Oxonienses : the Members of the University of Oxford, 1715-1886 : their Parentage, Birthplace, and Year of Birth, with a Record of their Degrees : being the Matriculation Register of the University, alphabetically arranged, revised, and annotated* (London, 1887-1888, 4 vol. in-8).

— L'Angleterre a perdu, au commencement d'octobre, en la personne de M. Alexandre Hay Japp, un de ses plus actifs journalistes et de ses plus féconds écrivains. Le docteur Japp, qui vient de succomber à l'âge de 66 ans, était né à Dun, dans le Forfarshire, en 1839, et avait fait ses études à l'Académie de Montrose et à l'Université d'Édimbourg. Après avoir été attaché pendant plusieurs années à la rédaction de divers journaux écossais, il se rendit à Londres où il devint le directeur du *Sunday Magazine* et le zélé collaborateur de nombreuses revues, telles que *Contemporary Review*, *British Quarterly*, *Fraser's Magazine*, *Good Words*, etc. Travailleur infatigable, il a en outre publié un grand nombre d'ouvrages, dont plus de trente ont paru dans la seule année 1886. Aussi nous contenterons-nous de citer les suivants, dont quelques-uns ont été donnés sous divers pseudonymes, tels que H. A. Page, Benjamin Orme et Conder Gray, et dont plusieurs ont été souvent réimprimés : *Miscellanies from the Collected Writings of Edward Irving* (London, 1865, in-8) ; — *Three great Teachers of our own Time ; being an Attempt to deduce the Spirit and Purpose animating Carlyle, Tennyson and Ruskin* (London, 1865, in-8) ; — *Golden Lines : a Book of Biographies* (London, 1873, in-8) ; — *Memoir of Nathaniel Hawthorne : with Stories now first published*

in this Country (London, 1873, in-8); — *Thoreau : his Life and Aims : a Study* (London, 1877, in-12); — *Thomas de Quincez : his Life and Writings* (London, 1877, 2 vol. in-8); — *Lights on the Way : Some Tales within a Tale* (London, 1878, in-8); — *Industrial Curiosities : Glances here and there in the World of Labour* (London, 1880, in-8); — *German Life and Litterature, in a series of Biographical Studies* (London, 1880, in-8).

— Dr Karl von Heigel, l'écrivain allemand distingué, mort récemment à Riva, à l'âge de 71 ans, fut un ami intime de Louis II de Bavière. Parmi les nombreux drames dont il est l'auteur, plusieurs ont été composés pour ces représentations dont le souverain en question était le seul spectateur. Il laisse également un certain nombre de romans. Voici les titres de quelques-unes de ces œuvres : *Ernst und heitere Erzählungen* (Berlin, 1887, in-8); — *Der Weg zum Himmel* (München, 1889, in-8); — *Das Geheimniss des Königs* (Berlin, 1891, in-8); — *König Ludwig II von Bayern, Ein Beitrag zu seiner Lebensgeschichte* (Stuttgart, 1893, in-8); — *Gluck-Gluck ! Roman* (Dreisden, 1895, in-8); — *Der Volksfreund. Roman* (Stuttgart, 1896, in-8); — *Die Zarin. Drama in 5 Aufzügen* (München, 1898, in-8); — *Am Sedanstag. Scene aus dem Jahre* 1870 (München 1898, in-18); — *Am blauen Gardasee. Erzählung* (Leipzig, 1899, in-8); — *Der Maharadschah* (Dresden, 1900, in-8); — *Die neuen Heiligen* (Berlin, 1901, in-8); — *Brömmels Glück und Ende* (München, 1902, in-8); — *Im Isarthal. Eine Erzählung* (Dresden, 1902, in-8).

— Dernièrement est mort à Vienne, à l'âge de 58 ans, M. Friedrich von Schönthan, l'auteur dramatique autrichien bien connu dans les pays de langue allemande. Né à Vienne, le 20 juin 1849, il entra dans la marine, mais ne tarda pas à l'abandonner pour le théâtre. Une pochade en quatre actes, *Sodome et Gomorrhe*, qu'il composa en 1873, ayant été bien accueillie, il comprit qu'il avait trouvé sa voie, et, dès lors, il donna soit seul, soit en collaboration avec divers auteurs, une longue série de pièces qui furent jouées, non sans succès, sur les principales scènes de Vienne, entre autres sur celle du théâtre municipal, dont il fut lui-même le directeur pendant un certain temps. Mentionnons quelques-unes de ces pièces : *Der Maskenball und andere heitere Geschichten* (Berlin, 1885, in-8); — *Welt und Kleinstadt Geschichten* (Dresden, 1889, in-8); — *Neue Geschichten. Ernstes und Heiteres* (Zittau, 1890, in-8); — *Kindermund. Heitere Erlebnisse aus dem Kinderleben* (Lubeck, 1891, in-8); — *Die Königen der Luft und andere Erzählungen* (Stuttgart, 1891, in-8); — *Aus der grossen und der Kleinen Welt* (Berlin, 1891, in-8); — *Die elegante Welt. Handbuch der vornehmen Lebensart im gesellschaftlichen und schriftlichen Verkehr* (Berlin, 1891, in-8); — *Ringstrassenzauber. Bilder aus dem Wiener Leben* (Wien, 1894, in-8); — *Geberden der Liebe* (Wien, 1895, in-8); — *Gefärbte Frauen und andere* (Gotha, 1895, in-8); — *Die zwei Grazien und andere Geschichten* (Stuttgart, 1896, in-8); — *Stickluft. Roman aus de Grosstadt* (Dresden, 1896, in-8); — *Edi und Fredi. Episoden ans dem Leben zweier Musterknaben* (Dresden, 1897, in-8); — *Enfant terrible* (Stuttgart, 1897, in-8); — *Wiener Luft. Stimmungen und Geschichten* (Dresden, 1897, in-8); — *Schlechte Rasse. Novelle* (Dresden, 1898, in-8); — *Benimm dich anständig und andere ausländ. Sachen* (Wien, 1899, in-8); — *Soll man es sagen ? Allerlei kleine Scherze* (Berlin, 1899, in-8); — *Brillant-Boutons. Allerlei pikante Geschichten* (Berlin, 1899, in-8); — *Ernst bei Seite. Humoristisches und Ironisches* Wien, 1900, in-8); — *Brave und schlimme Frauen* (Wien, 1905, in-8); — *Pariser-Modell. Roman* (Dresden, 1903, in-8).

— La Hongrie vient de perdre un de ses plus féconds écrivains, M. Charles Szász, mort le 15 octobre, à Budapest, et qui fut évêque calvi-

niste de Pest. Il naquit, en 1829, à Nagy-Enyed, centre protestant, où il fit ses études, qu'il termina à Buda où son père avait été appelé pour faire partie, comme secrétaire d'État, du premier ministère hongrois (1848). Pendant la période du régime absolutiste, il fut précepteur et fit ses études théologiques. En 1851, il était appelé à un poste de pasteur; il s'était déjà fait connaître par quelques poésies lyriques et avait appris l'anglais et le français. Ce fut à partir de ce moment qu'il s'adonna au travail qui devait être l'œuvre principale de sa vie : la traduction, en vers, des œuvres poétiques étrangères. Il fit ainsi connaître à la Hongrie les travaux de grands écrivains tels que Shakespeare, Byron, Molière, Lamartine, Victor Hugo, etc. Il a traduit les *Niebelungen*, huit pièces de Shakespeare, les *Idylles du Roi*, de Tennyson, deux volumes des poésies lyriques de Goethe, un grand nombre de poésies de Schiller, une grande partie de *la Légende des siècles*, de Victor Hugo, et deux de ses pièces, *Hernani* et *Lucrèce Borgia*. Il rencontra plus de difficultés dans la traduction de l'œuvre de Dante dont *l'Enfer* parut en 1885 et *le Purgatoire* en 1891 ; *le Paradis* a été publié, il y a quelques années seulement. Il traduisit également quatre volumes de l'*Histoire de la littérature française* de Nisard et même quelques-uns des romans de Jules Verne. Les œuvres poétiques personnelles de M. Charles Szász ont pour sujet l'amour, la nature et surtout les joies et les douleurs de la famille. Il s'essaya dans le drame historique, mais sans succès. Il composa quelques épopées qui ne sont pas sans valeur : *Csák de Trencsén* (1861), *Almós* (1868), *Salomon* (1874). Il publia de nombreuses études littéraires et des éloges académiques. En 1858, il entrait comme membre correspondant à l'Académie hongroise dont il devenait membre régulier en 1869. Il fut pendant quelque temps directeur de l'enseignement supérieur au ministère des cultes et de l'instruction publique. Il s'occupa activement de la « Société littéraire Kisfaludy » dont il était le vice-président. Ses poésies lyriques forment deux volumes.

— On annonce la mort de MM. : Henri-Charles Baillière, libraire-éditeur bien connu, qui a publié, entre autres ouvrages, un volume d'impressions de voyage intitulé : *En Égypte* (1867) et une étude sur *Henri Regnault* (1872), mort à Paris le 6 octobre, à l'âge de 65 ans ; — Célestin de Blignières, à qui l'on doit un certain nombre d'études philosophiques parmi lesquelles nous citerons : *Du Progrès des idées politiques. La Liberté et la souveraineté nationale* (Paris, 1864, in-8) et *Études de morale positive* (Paris, 1868, in-8), mort à Neuilly-sous-Bois le 30 septembre, à 83 ans ; — le chanoine S. Dardy, professeur honoraire au petit séminaire d'Ajain (Creuse), mort dernièrement dans cet établissement, lequel est l'auteur de nombreux articles théologiques et d'une excellente monographie : *Ajain, paroisse et séminaire de l'an 1000 à 1900* (Ajain, 1902, in-8) ; — Jean-Eugène Fallex, proviseur honoraire du lycée Charlemagne, qui s'est fait connaître dans le monde littéraire principalement par des traductions de Térence et d'Aristophane, mort dans la première quinzaine d'octobre à l'âge de 82 ans ; — Adolphe Jaluzot, ancien directeur de l'école d'agriculture de l'Yonne, mort à l'âge de 82 ans ; — Georges Jourdain, journaliste normand, qui était, depuis de longues années, secrétaire de la rédaction du *Journal de Caen*, mort en cette ville à la fin d'octobre, à 71 ans ; — Journet, principal du collège de Saint-Nazaire, mort en septembre ; — Mgr Jean-Euphrème Lanusse, l'aumônier si connu de l'École militaire de Saint-Cyr, auteur d'un livre vibrant de foi et de patriotisme : *Les Héros de Kamaroun*, mort le 23 octobre, à Saint-Cyr, à 85 ans ; — le R. P. Lejeune, préfet aposto-

lique du Bas-Niger, qui, outre d'excellents articles donnés à divers périodiques, entre autres au *Correspondant*, a composé un *Dictionnaire français-fan, précédés de quelques principes grammaticaux* et deux recueils de *Cantiques en galoa*, mort dans la région du Bas-Niger, le 6 septembre, à l'âge de 45 ans ; — le Dr Jules MASCAREL, qui fut pendant 63 ans médecin en chef de l'hôpital de Châtellerault, auteur de diverses publications et communications aux sociétés savantes sur le traitement de la phtisie tuberculeuse, mort en septembre, à Châtellerault, à l'âge de 89 ans ; — Auguste MATTON, archiviste honoraire de l'Aisne, auteur d'ouvrages historiques estimés, mort en octobre ; — l'abbé W. MOREAU, qui a publié dans divers recueils un certain nombre de mélodies religieuses très appréciées, mort à Poitiers, vers la fin d'octobre ; — Émile OUSTALET, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, sous-directeur à l'École des Hautes Études, mort à Saint-Cast (Côtes-du-Nord), le 25 octobre à l'âge de 61 ans ; — PETIT-BARMON, rédacteur à la *Croix*, mort à l'âge de 63 ans ; — Lucien RABLOT, critique dramatique de la *Gironde*, mort au milieu d'octobre ; — Octave TIXIER, substitut du procureur de la République à Tours, qui fut, de 1899 à 1902, chargé de cours à la Faculté de droit de Paris, mort dernièrement à Tours, à 30 ans ; — le marquis DE VAREILLES-SOMMIÈRES, ancien professeur à la Faculté de droit de Poitiers, doyen de la Faculté de droit à l'Université catholique de Lille, auteur d'ouvrages estimés, notamment de : *Les Principes fondamentaux du droit* (Paris, 1889, in-8), mort à la fin d'octobre, à 59 ans, au château de Sommières-de-Clain ;

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : L. F. AUSTIN, journaliste anglais estimé, attaché à la rédaction de la *Daily Chronicle* et des *Illustrated London News*, auteur d'un volume intitulé : *In Haste and at Leisure*, mort dernièrement à Londres ; — Baldassarre AVANZINI, publiciste italien, fondateur et directeur du *Fanfulla*, mort en octobre ; — Alexander Melville BELL, père de M. Graham Bell, l'inventeur du téléphone, ancien professeur aux Universités d'Édimbourg et d'Oxford et au Collège de la Reine au Canada, auteur de nombreux ouvrages sur le langage, l'élocution et la sténographie, mort dernièrement à 87 ans ; — Dr. Ernst BERNER, attaché aux Archives royales de Berlin, mort dans cette ville le 12 octobre, à 52 ans ; — le Rev. William Jackson BRODRIBB, pasteur anglais, mort le 24 septembre, à Wootton Rivers, lequel a donné, avec le Rév. A. J. Church, une bonne traduction anglaise des œuvres de Tacite ; — Dr. H. BULTHAUPT, bibliothécaire allemand, auteur de poésies et de pièces de théâtre, mort le 21 août, à Brême, à 56 ans ; — Dr. Emil BURCKHARDT, professeur de chirurgie à Bâle, mort dans cette ville, le 12 octobre à 52 ans ; — Albert COHN, originaire de Berlin, l'un des libraires les plus érudits de Londres, mort dernièrement à 78 ans, lequel a contribué plus que personne à enrichir de livres rares la Bibliothèque du British Museum et laisse une excellente bibliographie de Shakespeare ; — Dr. Giuseppe COLETTI, archiviste paléographe italien, mort à Rome, le 19 septembre ; — le chanoine Jos. DARIS, qui a professé pendant près d'un demi-siècle au séminaire de Liège, qui a publié des *Praelectiones cannonicae* toujours estimés, un traité sur *l'Église et l'État*, une *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège* en onze volumes et de nombreuses notices sur les églises de ce diocèse, mort en septembre, à l'âge de 84 ans ; — Dr. Gustave EBLE, professeur allemand, mort à la fin de septembre, à Reutlingen, à 61 ans ; — Dr. Richard ESCHKE, conservateur de la bibliothèque de l'Université d'Iena, mort récemment en cette ville, à 59 ans ; — Dr. Gottfried GRIESMANN, professeur au gymnase royal de Saalfeld, membre cor-

respondant du « Kgl. geologischen Landesanstalt », mort le 2 octobre, à Saalfeld ; — Dr. Karl GRUNNERT, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort à la fin de septembre, à Halle-sur-la-Saale, à 38 ans ; — Octave GUILMOT, ancien rédacteur de *l'Union de Charleroi*, de *l'Union* de Dinant, du *Courrier de la Meuse* et de *l'Écho de Namur*, mort à Beez (Belgique) le 6 septembre, à l'âge de 66 ans ; — le Rév. S. J. JOHNSON, pasteur anglais à Melplash, dans le comté de Dorset, membre de la Société royale astronomique de Londres, mort le 9 octobre à 61 ans, lequel était un des plus remarquables astronomes de l'Angleterre et auquel on doit de très importants travaux, entre autre : *Eclipses past and future : With general Hints for observing the Heavens*, (London, 1874, in-8) ; — Dr Eduard KORCZYNSKI, professeur de pathologie autrichien, mort dernièrement à Cracovie ; — Dr. Johannes KERSTEN, professeur de théologie russe, mort à Dorpat, à 63 ans ; — Dr. Stanislaus KOSTLIVY, sous-directeur de l'Institut météorologique de Vienne, mort dans cette ville le 7 octobre, à 58 ans ; — Dr. LAMPING, homme politique et journaliste néerlandais, directeur du *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, mort à 74 ans ; — Francesco Navarro LEDESMA, professeur d'histoire de la littérature à Madrid, mort récemment dans cette ville ; — Marie LOCHWIZKAÏA, femme de lettres russe, auteur de poésies lyriques estimées, morte le 7 septembre, à Saint-Pétersbourg, à 36 ans ; — Walter Cecil MACFARREN, compositeur de musique anglais, ancien professeur à l'Académie royale de musique de Londres, auteur de nombreuses symphonies, ouvertures, sonates, etc., mort dernièrement à Londres, à 79 ans ; — Dr. Heinrich MEIDINGER, professeur de physique industrielle à l'École technique supérieure de Karlsruhe, mort en cette ville, le 12 octobre, à 75 ans ; — Dr. H. MÜNSTER, professeur de gynécologie allemand, mort à Koenigsberg (Prusse), à 58 ans ; — Dr. Karl VON ORFF, membre de l'Académie des sciences de Bavière, ancien directeur du bureau général de topographie bavarois, mort le 27 septembre, à Munich, à 77 ans ; — le Rév. Francis PROCTER, pasteur anglais, mort dernièrement à 93 ans, fort connu par la publication de son *History of the Book of Common Prayer with a Rationale of its Offices* (1855), ouvrage souvent réimprimé ; — l'abbé Henri REMBRY, qui a traduit en flamand des vies de saints et des ouvrages ascétiques, entre autres celles de saint Charles Borromée, de saint Vincent de Paul, de sainte Brigitte de Suède, du bienheureux curé d'Ars, le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, mort à Evergem-lez-Gand, le 17 septembre, à l'âge de 68 ans ; — Dr. Robert SPRINGER, écrivain allemand, mort le 3 septembre, à Northeim (Hanovre), à 53 ans ; — le comte S. N. TROUBETZKOÏ, recteur de l'Université de Moscou, mort le 12 octobre, à Saint-Pétersbourg ; — Dr. Walter WISLICENUS, professeur d'astronomie à Strasbourg, mort le 3 octobre, en cette ville, à 45 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 29 septembre, M. L. Leger termine la lecture de son mémoire sur les poésies épiques ayant trait au héros slave Marko Kraliévitch. — M. Clermont-Ganneau complète et rectifie la lecture d'inscriptions trouvées dans la Syrie du nord, et contenant, l'une des passages de la Bible, l'autre une mention relative à la construction du château des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. — M. Maspéro, parle des antiquités égyptiennes et d'un trésor d'argenterie qui vient d'être découvert. — Le 6 octobre, M. Clermont-Ganneau commente des inscriptions trouvées à Bersabé et à Gaza, et M. le marquis de Vogüé d'une inscription nabatéenne mise au jour par le P. Lagrange. M. Hülsen communique un travail sur un manuscrit inédit de

J.-J. Boissard (1528-1602) contenant la lecture d'inscriptions antiques. — M. Louis Leger relit son mémoire sur le cycle épique de Marko Kraliévitch. — Le 20 octobre, M. Chavannes entretient l'Académie du mythe des douze animaux, en Chine et dans l'Asie centrale, au premier siècle de l'ère chrétienne. — Le 27 octobre, M. É. Berger lit un mémoire sur une série de lettres datant du XIVe siècle, écrites par un maire d'Arras, Jean Bonenfant, et intéressantes pour l'histoire locale. — M. Clermont-Ganneau donne lecture d'un travail sur le culte d'Héraclès à Philadelphie.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 septembre, M. Luchaire traite de la formation de la nation hongroise au temps du pape Innocent III et du roi Emeri. — M. Chuquet termine la lecture de son mémoire sur le prince de Hesse par le récit de son odieuse conduite à Lyon pendant le Terreur. — Le 8 octobre, M. A. des Cilleuls lit un travail sur Henri IV et la Chambre de justice de 1607. — M. R. Worms expose à l'Académie, dans un mémoire, quelles garanties offrent à la bonne administration de la justice la législation et la jurisprudence du Conseil d'État. — Le 14 octobre, M. R. Worms continue la lecture de son mémoire. — Le 21 octobre, M. Luchaire reprend la lecture de son travail sur les rapports du pape Innocent III avec la Hongrie. — Le 28 octobre, M. S. Eichthal lit un mémoire sur la formation des richesses et les conditions sociales actuelles.

Concours et Prix. — La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera, en 1907, le prix Lucien Fouché, de 600 francs, au meilleur ouvrage de littérature (prose ou vers). La Société serait, en outre, disposée à donner, s'il y avait lieu, une récompense au travail qui serait jugé le second comme mérite. Les œuvres présentées devront être inédites et n'avoir jamais figuré à aucun concours. Le manuscrit récompensé restera la propriété de la Société, qui se réserve d'être la première à en faire la publication. Les mémoires devront être adressés au Secrétaire perpétuel de la Société, à Évreux, avant le 1er avril 1907. Ils porteront une épigraphe ou devise répétée sur une enveloppe cachetée qui contiendra l'indication du nom de l'auteur.

— L'Académie royale de Belgique (classe des lettres et des sciences morales et politiques) ouvre un concours pour les prix Joseph de Keyn, ensemble de 3000 francs visant l'enseignement moyen et l'art industriel. Peuvent prendre part à ce concours les œuvres inédites et les ouvrages de classe ou de lecture publiés en français ou en néerlandais du 1er janvier 1904 au 31 décembre 1905 par des auteurs de nationalité belge exclusivement. Ces travaux devront être adressés avant le 1er janvier prochain au Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles. — La même Académie met au concours le sujet suivant : « Histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430. « — Prix : 1000 francs ; dernier délai pour l'envoi des manuscrits au Secrétaire perpétuel : 1er novembre 1906. — Un autre prix de 3000 francs (prix Joseph Gantrelle) sera attribué, toujours par l'Académie royale de Belgique, au meilleur mémoire écrit par un auteur belge en langue française ou néerlandaise et donnant un « Recueil critique des fragments philosophiques de Porphyre le néo-platonicien. » Dernier délai pour la remise des manuscrits : 31 décembre 1906. Pour être fixé sur les conditions de ces divers concours, s'adresser au Secrétaire perpétuel, Palais des Académies, à Bruxelles.

— L'Académie hongroise vient d'attribuer à un savant français le prix

Bolyai. Ce prix, d'une valeur de 10,000 couronnes (10,500 francs), a été fondé à la mémoire du grand mathématicien hongrois, Jean Bolyai, et de son père ; il sera décerné pour la première fois en décembre 1905, à l'occasion du centenaire de la naissance de Jean Bolyai. Il sera ensuite attribué tous les cinq ans à l'œuvre de mathématiques la plus importante produite pendant cette période, à quelque nationalité qu'appartienne son auteur. Aussi, pour assurer toute l'impartialité désirable dans l'attribution de ce prix, le jury est-il international, c'est-à-dire composé de deux membres nationaux de l'Académie hongroise et de deux membres correspondants. Cette année, la troisième section de l'Académie hongroise (Académie des sciences) avait choisi MM. Jules Kœnig et Gustave Rados, professeurs au Polytechnicum de Budapest, comme membres nationaux, et MM. Gaston Darboux, membre de l'Académie des sciences de Paris, et Félix Klein, professeur à l'Université de Göttingue, comme membres étrangers. Le jury, tout en reconnaissant la haute valeur des travaux du mathématicien allemand, le Dr. David Hilbert, leur a cependant préféré ceux du savant français Henri Poincaré, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, à qui le prix Bolyai a été attribué. La décision du jury sera proclamée officiellement au mois de décembre.

Congrès. — Sous les auspices du gouvernement belge, une commission présidée par notre éminent collaborateur M. G. Kurth, assisté du P. Van der Gleyn et de M. F. Alvin, a préparé la réunion d'un congrès international pour la reproduction des manuscrits, monnaies et sceaux. Le congrès a eu lieu du 21 au 23 août 1905, sous la présidence de M. Henri Omont. C'est à cette assemblée qu'a été lu le rapport, signalé ici déjà, de M. Prou, sur l'état actuel des facsimilés de chartes. M. Bayot, de son côté, en a présenté un analogue sur l'état actuel des facsimilés de manuscrits. Les reproductions de monnaies et de sceaux ont donné lieu aussi à des rapports de MM. Alvin et Gaillard. L'on s'est préoccupé aussi des meilleurs procédés techniques à employer pour la reproduction (M. Stainier), du choix du papier (M. L'Hoest), de l'utilité d'organiser dans les bibliothèques et les dépôts d'archives des ateliers photographiques (M. Van den Ven), etc. Il faut espérer que les discussions du congrès aboutiront à des résultats pratiques et que l'on verra se multiplier les facsimilés qui sont pour le travailleur une garantie contre les accidents qui menacent les manuscrits de nos bibliothèques.

Almanachs pour 1906. — Pour la dix-septième fois, vient de paraître l'almanach de la Société bibliographique : *Almanach du Bon Français* (Paris, 5, rue Saint-Simon, VIIe, petit in-18 de 72 p., avec 7 grav. — Prix, l'exemplaire : 0 fr. 15 ; franco, 0 fr. 25 ; la douzaine, 1 fr. 60 ; franco, 2 fr. 50 ; le cent, 12 fr. ; franco, 13 fr. 50 ; le mille, 100 fr., le port en sus). Le premier article — le plus important — est consacré à *la Guerre russo-japonaise* (2 belles grav.) et à la paix qui l'a terminée d'une façon si malheureuse pour nos alliés. Parmi les articles d'actualité, nous mentionnerons encore : *Rupture de l'union suédo-norvégienne ; Mgr Favier, vicaire apostolique de Pékin* (1 portrait) ; *La Grève sanglante de Limoges* (1 grav.) ; *La Mère Chevillard; Trois Attentats contre des Chefs d'États* (le président de la République Argentine, le sultan Abdul-Hamid et le roi d'Espagne) (1 grav.) ; *Le Conflit franco-allemand à propos du Maroc; Le Tunnel du Simplon* (1 grav.) ; *Les Chartreux à Tarragone ; Le Naufrage du « Farfadet » ; La Catastrophe du lac Lœen* (1 grav.). Nous signalerons aussi spécialement les articles intitulés : *Comment le sculpteur Houdon échappa à la guillotine ; L'Isolement à Paris ; Les « Bénéfices des curés » ;*

Origine de la poste ; L'Œuvre de la Franc-Maçonnerie ; le Cardinal Gousset et le Négociant ; Dictons populaires sur le temps (suite de la 2e série relative au mois de juin), etc. Voilà qui suffit pour donner une idée de l'*Almanach du Bon Français ;* le *Bulletin de la Société bibliographique* en a d'ailleurs publié intégralement la table des matières dans sa livraison de septembre-octobre dernier.

— Nous allons maintenant faire défiler sous les yeux de nos lecteurs toute une théorie d'almanachs parmi lesquels, selon leur tempérament ou le but qu'ils peuvent avoir en vue, ils pourront choisir. Voici d'abord l'*Almanach de la chasse illustrée pour 1905-06* (gr. in-8, 1 fr.) qui offre cette particularité que son calendrier commençant avec le mois de juillet 1905, se termine avec juin 1906. Cet almanach spécial et luxueux se recommande et s'impose presque à tous les disciples de saint Hubert. — Notons ensuite les deux almanachs si intéressants et si variés de la librairie Henri Gautier : *Almanach des chaumières* (29e année, petit in-18 de 118 p., illustré de nombreuses gravures) et *Almanach de l'ouvrier* (39e année, petit in-18 de 118 p., aussi illustré) ; tous deux se vendent 0 fr. 50. — L'*Almanach de la France illustrée* atteint, en 1906, sa trentième année ; il est toujours aussi méritant (Paris, 40, rue La Fontaine, in-8 de 106 p. ; 0 fr. 50). A la même adresse, on trouve également l'*Almanach de l'Ami des enfants, ou Almanach de la première communion et de la persévérance* (in-18 de 44 p., avec grav. ; 0 fr. 30). — Rue de Furstenberg, 6, et à la Société Saint-Augustin, l'on peut se procurer les quatre almanachs suivants : *Le Coin du feu* (0 fr. 30) ; *Le Soldat* (28e année) ; *Almanach du laboureur et du vigneron* ; *Almanach de l'atelier*, ces trois derniers au prix de 0 fr. 20. Ils sont illustrés, comme ceux des années précédentes. — Mentionnons les almanachs de la Société de Saint-Augustin qui nous sont parvenus (Lille et Paris) : *Almanach catholique de France* (27e année, édition ordinaire, in-4 de 80 p., avec un portrait hors texte, en couleurs, de S. S. Pie IX et de nombr. grav. en noir ; 0 fr. 50) ; *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., avec de nombr. grav. et un portrait hors texte en couleurs, dans un encadrement doré, du bienheureux curé d'Ars ; 0 fr. 50) ; *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., illustré et renfermant une reproduction or et couleurs du tableau de Lorenzo Credi « Adoration de l'Enfant Jésus » ; 0 fr. 50) ; *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 80 p., très gracieusement illustré ; 0 fr. 50). Avec trois gravures hors texte en couleurs et de jolies illustrations en noir, nous apparaît ensuite l'*Almanach des enfants* (gr. in-32 de 102 p. ; 0 fr. 30). Encore au prix de 0 fr. 30, l'*Almanach de la Sainte Famille* (in-8 de 80 p., avec grav.) et l'*Almanach des Enfants de Marie* (in-8 de 80 p., avec grav.). A 0 fr. 25, la Société de Saint-Augustin nous offre l'*Almanach pour tous* et l'*Almanach de saint Antoine de Padoue* (in-16 de 88 et 96 p., illustrés). L'*Almanach de la propagation de la foi* (18e année, in-18 de 62 p., illustré) et l'*Almanach du nouveau siècle* (in-8 de 64 p., avec grav.) ne coûtent que 0 fr. 20. Nous n'avons plus qu'à mentionner les plus petits almanachs de la Société de Saint-Augustin, savoir : *Almanach populaire des enfants* (petit in-18 de 64 p., illustré ; 0 fr. 15) ; *Almanach populaire* (petit in-18 de 64 p., illustré ; 0 fr. 10) ; *Almanach des écoles* (in-18 de 36 p., illustré ; 0 fr. 05) et *Petit Almanach de l'écolier* (in-32 de 60 p., illustré ; 0 fr. 05). — Pour finir, nous annoncerons deux almanachs particulièrement recommandables : *Almanach de la jeunesse et des familles* (Tours, Mame, in-4 de 96 p. ; 0 fr. 50), où les articles sont aussi soignés que l'illustration et *Almanach du Sacré-Cœur* (8e année, Amat, in-4 de 88 p. ; 0 fr. 50), également très bien illustré, et, dans un autre genre, aussi intéressant que le précédent.

Paris. — Nous signalons avec un vif plaisir la brochure de MM. G. Gibault et J. Bouyssous : *Les Plantes médicinales indigènes, leur utilisation dans la médecine populaire* (Paris, Librairie horticole, petit in-16 de 43-II p.). M. Gibault est le bibliothécaire de la Société d'horticulture de France et son collaborateur un pharmacien : visiblement, le premier s'est chargé de la description des plantes citées dans le présent travail et le second des indications nécessaires pour leur emploi comme médicaments. De même il nous paraît que la curieuse Introduction (p. 5-12) est l'œuvre particulière de l'érudit bibliothécaire. Cette modeste plaquette intéressera au plus haut point les fervents du folk-lore ; elle offre aussi un tel côté pratique qu'elle mériterait d'être vulgarisée : la répandre dans les classes populaires, chez les habitants des campagnes surtout, serait leur être utile.

— M. Paul Boyer rend un véritable service aux slavisants en publiant *Un Vocabulaire français-russe de la fin du* XVI*e siècle, extrait du Grand Insulaire d'André Thevet, manuscrit de la Bibliothèque nationale* (extrait des *Mémoires orientaux, congrès de 1905*. Paris, Leroux, 1905, gr. in-8 de 63 p.). Le dictionnaire est-il bien l'œuvre de Thevet, ou celui-ci l'a-t-il simplement emprunté à un autre écrivain, dont il aurait quelque peu modifié le travail? Tout en signalant la présence dans un manuscrit de la collection Dupuy d'un Dictionnaire moscovite, qui présente une singulière ressemblance avec celui de Thevet, bien que la disposition des matières n'y soit pas la même, M. Boyer semble pencher pour l'attribution à Thevet, mais ne se prononce pas catégoriquement. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le vocabulaire qui nous offre des spécimens de la langue de Moscou, ou « parler grand russe de prononciation dite en a, » offre pour l'historien du langage un incontestable intérêt. Bien que l'ordre alphabétique adopté par l'auteur soit assez peu rigoureux, M. Boyer a cru préférable de le reproduire tel quel. A côté de la transcription phonétique de Thevet, il a mis les mots russes « dûment accentués et ramenés, autant qu'il a été nécessaire, aux formations en usage à la fin du XVI*e* siècle. » Dans une annotation très précise, il a tenu compte des variantes utiles qu'offre le manuscrit Dupuy. Enfin il a cru bon de reproduire la description de l' « Isle d'Alopetie dicte des renards » qui dans le manuscrit précède le vocabulaire et lui est rattachée.

— Le *Plaidoyer pour les langues mortes*, de M. T. Joran (Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de II-63 p. — Prix : 1 fr.), est la vive et intéressante defense d'une très bonne cause. Néanmoins, c'est un *plaidoyer*, c'est-à-dire que les raisons n'y sont pas toutes d'égale valeur et que l'argumentation est parfois poussée au delà du juste. On y remarque aussi la trace de quelques préjugés d'école. Sous ces réserves, opuscule à lire et à faire lire.

— Dans un intéressant opuscule : *L'Onction impériale* (Paris, Bouillon, 1905, in-8 de 14 p. Extrait du *Moyen Age*), M. René Poupardin étudie, après M. Kleinclausz, mais avec des conclusions différentes, la question du sacre, distinct du couronnement, par rapport aux empereurs de la maison carolingienne. Pépin le Bref avait reçu l'onction royale, mais il paraît certain que, le 25 décembre 800, Charlemagne fut seulement couronné empereur. Louis le Pieux fut oint et couronné. Il y a doute pour Lothaire. Louis II reçut l'onction et la couronne. De même pour Charles le Chauve. « Les textes manquent de précision en ce qui concerne Charles le Gros, Arnulf, Gui et Louis de Provence. Il en est autrement pour Bérenger dont le panégyriste, sans doute témoin oculaire, atteste la consécration par l'huile sainte. Il est assez vraisemblable que l'usage s'était maintenu jusqu'à lui sans interruption, et qu'Otton le Grand, en reprenant, lors de son avènement

à l'Empire, le rite de l'onction, ne faisait que reprendre la vieille tradition carolingienne, après plus d'un demi-siècle de vacance de l'Empire. »

— Parmi les récentes publications de la Société de l'histoire de France, les trois suivantes ne sont pas assurément celles qui méritent le moins d'être signalées à nos lecteurs. Le tome IX des *Lettres de Louis XI* (*1481-1482*), publiées par M. Joseph Vaesen (Paris, Laurens, 1905, in-8 de 373 p.) est la suite d'une série déjà connue et appréciée. — Le tome Ier de la *Chronique de Jean le Bel*, par MM. Jules Viard et Eugène Déprez (Même librairie, 1904, in-8 de 356 p.), commence à mettre à notre disposition le texte amélioré de l'une des chroniques les plus importantes pour le règne de Philippe de Valois et les premières années de son successeur, et qui a été l'une des sources de Froissart. — Enfin le tome premier des *Mémoriaux du Conseil de 1661*, par M. Jean de Boislisle (Même librairie, 1905, in-8 de 395 p.), nous enrichit d'informations nouvelles sur les débuts du règne personnel de Louis XIV. Le jeune éditeur s'y montre déjà, dans l'annotation, digne du nom qu'il porte et que son père, M. Arthur de Boislisle, qui est son commissaire responsable, a lié d'une façon définitive à la science des hommes et des choses du grand siècle. Selon l'usage, le prix de chacun de ces volumes est de 9 fr., réduit à 7 pour les membres de la Société de l'histoire de France.

— Sous ce titre : *La Question sociale pendant la Révolution française* (Paris, Cornély, 1905, in-12 de 44 p. — Prix : 1 fr.), M. Albert Mathiez, professeur d'histoire au lycée de Caen, publie une conférence faite par lui à la Bourse du travail de cette ville, le 7 décembre 1904. L'auteur est un fidèle disciple de M. Aulard et de M. Jaurès. C'est dire quel est l'esprit de son exposé, où les inexactitudes ne manquent pas, mais où l'on trouve aussi des indications utiles.

— La brochure de M. Yves de la Brière : *Nations protestantes et Nations catholiques. Où est la supériorité sociale? Étude historique et économique* (Paris, éditions des *Questions actuelles*, s. d., in-12 de 32 p. — Prix : 0 fr. 10) est un excellent modèle de saine et sage apologétique, aussi instructive qu'agréable à lire. Nous ne saurions trop la recommander à nos lecteurs.

— M. l'abbé Vial a jugé utile de manifester sa façon de voir sur *la Nécessité du parti catholique* (Paris, Savaète, s. d. (1905), in-8 de 25 p. — Prix : 0 fr. 25). Il a mêlé à l'exposé de ses vues la critique véhémente des œuvres ou des organisations qui ne correspondent pas suffisamment à son idéal. Nous n'avons pas ici à entrer dans ces querelles ; nous nous contentons de les déplorer.

— C'est un piquant et instructif épisode de l'histoire contemporaine que narre M. Eugène Welvert en nous racontant *la Querelle du prince Napoléon et du comte d'Haussonville* (Saint-Denis, impr. de H. Bouillant, 1905, in-8 de 31 p. Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*). La publication, par l'auteur de *l'Église romaine et le premier Empire*, de documents peu favorables à Napoléon Ier indisposa le prince non seulement contre l'historien sévère, mais contre le personnel des Archives soupçonné d'avoir favorisé le travail du coupable : ses accusations contre le directeur des Archives, réussirent bien à faire retirer de ce poste M. de Laborde, mais ce fut pour lui faire attribuer celui de sénateur, beaucoup plus rétribué (30,000 fr. au lieu de 15,000). Il réussit moins encore dans son projet d'une enquête administrative qu'il aurait dirigée pour découvrir les membres coupables de l'indiscrétion, qu'il supposait provenir d'eux, parmi le petit personnel des Archives. Toute cette querelle est curieuse parce qu'elle jette un jour singulier sur la physionomie morale du personnage : « Prince de maison souveraine, c'était un jacobin. »

— *Le Pape doit-il être italien ?* M. l'abbé Joseph Bonnet (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1906, in-8 de 16 p. — Prix : 0 fr. 75) résout cette question, souvent discutée, par la négative. Dans sa brochure quelque peu passionnée, il proclame la nécessité de rompre avec un usage, déjà bien ancien, et non seulement d'appeler au souverain pontificat un non-italien, mais de faire aux étrangers une place plus large qu'aux Italiens parmi les cardinaux de curie.

— Jusqu'à présent, M. Henri Daragon nous présentait seul les souverains en visite en France. Mais, en ce qui concerne le monarque persan, cet auteur a jugé à propos de s'adjoindre M. Lucien Graux. De cette collaboration est né le petit volume intitulé : *S. M. Mozzafer-ed-Dine, Schah in Schah en France, 1900, 1902, 1905* (Paris, Daragon, 1905, petit in-8 carré de 38 p., avec 8 planches hors texte. — Prix : 4 fr.). On a là le récit des fêtes et des réceptions, des détails sur les cures thermales du souverain, des renseignements sur les cartes postales, menus, affiches et programmes que son séjour parmi nous a occasionnés. Sans compter une chanson encore inédite, qui, paraît-il, a obtenu à Contrexéville « un énorme succès. »

— De l'imprimerie Féron-Vrau (Paris, VIIIe, 5, rue Bayard) est sortie une brochurette aussi bien écrite que fortement documentée, sur *le Chevalier de la Barre, son procès, ses bourreaux* (in-16 de 30 p. — Prix : 0 fr. 10). L'auteur anonyme, en exposant les faits avec clarté et impartialité, détruit les calomnies ressassées à ce propos contre l'Église, ce qui n'empêchera pas ses ennemis malgré et quand même de les continuer. Il conviendrait donc de la propager le plus possible afin d'éclairer les esprits de bonne foi.

— Avez-vous du temps de reste : lisez le louable songe-creux d'une « Suissesse », Mme Mathilde Petitpierre, récemment publié sous le titre que voici : *Plus de guerre ! Le XXe siècle, siècle de paix. La Paix russo-japonaise et l'établissement de la paix générale. Lettre écrite au tsar Nicolas II* (Paris, au bureau de « la Paix par les femmes », 117, boulevard Saint-Germain, 1905, in-8 de 52 p.). La paix, certes, est un bien que l'on ne saurait trop désirer; mais le moyen le moins aléatoire pour se l'assurer est de pratiquer le vieil adage latin que des événements récents ont fortement rappelé à la mémoire de tous les bons Français : *Si vis pacem, para bellum.* Reste à savoir ce que le Tsar a bien pu penser de la lettre de Mme Petitpierre... qui a pris les plus grandes précautions (elle nous le dit) pour que ladite lettre parvienne à son adresse.

— *Droit et lois*, par une femme française (Paris, Vaton, in-8 de 88 p. Prix : 2 fr.), est moins un livre de doctrine qu'un recueil de morceaux détachés et d'articles de polémique. Ces articles remontent déjà à quelques années, mais ils sont toujours vrais, toujours actuels. Aux sophismes et aux injures, toujours les mêmes et toujours renouvelés, l'auteur de cette brochure oppose la raison, le bon sens, et surtout le sentiment chrétien et français. Les citations intéressantes, les mots heureux abondent dans ces pages. Après avoir, dans une première partie, montré le contraste de ce qu'on décore aujourd'hui du nom de lois avec le droit éternel, l'auteur, dans une seconde partie, recommande « le grand devoir », qui est « l'union de tous les groupes libéraux, sans distinction de nuances et sans arrière-pensées. » La troisième partie a été écrite sous l'impression vive des incidents qui ont signalé, à Paris, en Bretagne et ailleurs, l'exécution brutale et sans merci de la loi contre les congrégations. Il y a là de nobles cris, inspirés par la plus juste indignation, mais aussi de ces naïvetés et de ces singularités qui déparent trop souvent certaines œuvres féminines.

— Est-il bien utile de dire, une fois encore, tout le bien que nous pensons de *la Bibliographie géographique annuelle* des *Annales de géographie* ? Certes, nous en avons déjà, à diverses reprises, loué comme il convenait la rigoureuse précision bibliographique, la grande valeur analytique, et l'intérêt scientifique et documentaire; nous ne pouvons pas toutefois, au moment où vient de paraître le fascicule consacré à l'année 1904 (*Annales de géographie*; *XIVe Bibliographie géographique annuelle, 1904*, publiée sous la direction de M. Louis Raveneau. Paris, Colin, 1905, in-8 de 336 p. — Prix : 10 fr.) ne pas en signaler les incontestables mérites. En 1065 articles ou groupes d'articles, M. Louis Raveneau et ses collaborateurs nous donnent véritablement la « moëlle substantificque » de la littérature géographique parue au cours de l'année 1904; ils n'ont garde, naturellement, de négliger ni le côté humain, ni le côté économique, mais c'est toujours la géographie qui fixe surtout leur attention. Sur les phénomènes glaciaires et sur les phénomènes volcaniques, en particulier, on trouvera, dans les différentes parties de la Bibliographie de 1904, une foule de références très précises, et desquelles se contentera tout travailleur qui n'est pas un spécialiste. De mieux en mieux, au total, la Bibliographie analytique et choisie des *Annales de géographie* donne une excellente idée d'ensemble de la production géographique de l'année écoulée; c'est un de ces instruments de travail auxquels on se réfère à tout instant et dont on apprécie de jour en jour davantage l'utilité.

— La série in-8 des catalogues imprimés du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes: le tome Ier des *Collections manuscrites sur l'histoire des provinces de France. Inventaire* par M. Ph. Lauer (Paris, Leroux, 1906, in-8 de XXI-502 p. — Prix: 7 fr. 50). Ce tome s'applique aux collections suivantes : Bourgogne, Champagne, Flandre et Artois, Languedoc (Doat), Languedoc (Bénédictins), Lorraine. Il est précédé d'une intéressante Introduction. — Le tome Ier du *Catalogue des manuscrits persans* (nos 1-720), par M. E. Blochet (Paris, Leroux, 1905, in-8 de 411 p.).

— Dans l'*Annuaire de la Société philotechnique* (année 1904), qui vient de paraître (Paris, Fontemoing ; Delagrave, 1905, in-8 de 158 p.), nous trouvons quelques pièces qu'il est utile de mentionner ici : *Ordalia*, coup d'œil jeté sur les épreuves judiciaires, par M. E. Dumont (p. 25-33) ; — *Pliniana*, p. M. Clausse (p. 39-47) ; — *Santa-Lucia-Capri. Impressions napolitaines*, par M. Feragus (p. 68-75) ; — *Perles de libretti*, très joli article de M. Alexis Dorville (p. 84-92) ; — *Le Duel judiciaire*, par M. Camoin de Vence (p. 95-101), travail qui complète très heureusement l'étude précédente de M. E. Dumont sur les *Ordalia*. Nous remarquons aussi dans ce volume un certain nombre de poésies — trop nombreuses peut-être — parmi lesquelles nous signalerons particulièrement celle qui a pour titre : *Le Progrès et l'Esprit de routine*, par M. A. Cochin (p. 107-123).

Alsace. — Le lambeau d'Alsace que nous a laissé le traité de Francfort et qui se dénomme aujourd'hui « Territoire de Belfort » fait preuve de vitalité intellectuelle. Chaque année la Société belfortaise d'émulation nous envoie un volume qui, sous le titre modeste de *Bulletin*, renferme toujours des choses intéressantes. C'est ainsi que nous avons sous les yeux le no 24 de ce *Bulletin* (Belfort, imp. Devillers, 1905, in-8 de XXX-208 p.), qui renferme six mémoires seulement, presque tous importants, savoir : *Une Garnison sous l'ancien régime (Belfort 1653-1789)*, par M. L. Klippfel (p. 1-80). L'auteur nous entretient successivement des fortifications de la ville, des casernes et du logement des officiers, du manège, de

l'état-major, de la garnison, de la cantine, des fournitures de bois et de chandelles, du portier, de Belfort en 1789 et de la maréchaussée ; — *La Place de Belfort au commencement de la Révolution (1788-1792)*, par M. Henri Bardy (p. 81-105) ; — *Sur les confins des Séquanes et des Rauraques aux temps des Romains et des Mérovingiens*, par M. F. Pajot (p. 107-168), travail qui eût été fort utilement complété par des cartes ; — Une notice biographique sur notre regretté collaborateur des premiers jours, M. *Anatole de Barthélemy* (p. 169-174) ; — un document intéressant, publié par M. Jules Japy : *Convention entre le Roi et le Prince-évêque et l'Église de Basle, concernant les limites de leurs États respectifs*, en date à Versailles du 20 juin 1780. La notification royale, datée du 11 juillet suivant, est contresignée : « le prince de Montlarey » : c'est Montbarey qu'il eût fallu écrire ; — enfin *Quelques Contes et Chants populaires indigènes plus ou moins anciens du territoire de Belfort (ou Belfortie) suivis d'une fable récente*, par M. Aug. Vautherin. Ces pièces curieuses, précédées d'une courte Introduction où l'auteur se montre quelque peu partisan de la réforme « ortografique », sont données en patois du pays, avec traduction française en regard.

Auvergne et Velay. — Le régime de nos fleuves et rivières n'est pas seulement affaire locale, mais aussi question de géographie générale. C'est à ce titre que nous signalons la publication récente d'un historien émérite d'Auvergne et du Velay : *Les Inondations de l'Allier dans l'arrondissement de Brioude* (Brioude, imp. Watel, 1905, petit in-8 de 82 p.). Le nom de l'auteur, M. Paul Le Blanc, ne figure qu'à la fin de la préface. Ce travail avait déjà paru en 1877 dans le tome XXXII des *Annales de la Société académique du Puy*, mais il a été, ici, mis au courant, car il se termine par une inondation locale du 27 juin 1905. Ces inondations sont classées chronologiquement, avec les détails que fournissent les historiens et chroniqueurs en y ajoutant des documents inédits tirés d'archives publiques ou de collections privées : pour les temps tout modernes, les journaux locaux ont été mis à contribution. L'Allier est une rivière capricieuse et violente, et le récit le plus anciennement connu de ses colères nous fait remonter à l'an 580, par les détails que donne Grégoire de Tours. M. Le Blanc accompagne ces documents d'observations intéressantes et de détails aimables, par exemple, (p. 17), l'histoire d'un batelier facétieux, qu'il nous semble bien avoir déjà lue ailleurs ; mais ces historiettes passent toujours pour s'être arrivées « chez nous » et être de l'histoire vraie.

— C'est pour nous l'occasion de signaler une autre publication brivadoise du même auteur. *Notes historiques sur le collège de Brioude* (Le Puy, Marchessou, gr. in-8 de 38 p. Extr. des *Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire*). Le collège, fondé à la fin du XVIe siècle par un arrangement entre les habitants et le Chapitre de Saint-Julien, seigneur de la ville, a traversé bien des vicissitudes sans avoir jamais acquis grande importance. M. Le Blanc en a reconstitué l'histoire détaillée d'après les documents locaux, en y ajoutant ses souvenirs personnels pour la première moitié du XIXe siècle. Les documents reproduits en appendice donnent quelque idée des études, et de la place tenue par ce collège dans la vie sociale de la petite ville de Brioude.

Bretagne. — Un pharmacien de Rennes, M. Lebesconte, a recueilli pendant près d'un demi-siècle de recherches patientes une collection paléontologique de premier ordre, où des milliers d'échantillons de débris fossiles de Bretagne, de Normandie et d'Anjou permettent de reconstituer l'histoire des êtres qui se sont succédé sur le sol armoricain. L'intérêt évident qu'il

y aurait à empêcher la dispersion d'une collection de ce genre et à en assurer la conservation à un musée breton a fait ouvrir une souscription dont l'initiative est due à divers savants non seulement de la région intéressée, mais d'ailleurs. C'est M. Louis Bureau, conservateur du Musée de Nantes, qui recueille les souscriptions. Nous espérons que cet appel trouvera quelque écho chez nos lecteurs.

— La Société académique de Nantes nous envoie le 5e volume de la 8e série de ses *Annales* (1904) (Nantes, imp. Biroché et Dautais, 1905, in-8 de 261-LXXV p.). Là ont trouvé place les travaux ci-après : *Notice nécrologique sur M. Eugène Louis*, membre de la Société, ancien professeur, bibliothécaire de la Roche-sur-Yon, auteur de nombreuses publications sur la Vendée, par M. Julien Merland (p. 12-19) ; — *Essai d'une psychologie du peuple breton*, étude curieuse et bien observée due à M. Raoul de la Grasserie (p. 20-109) ; — *Lettres inédites de Mélanie Waldor, précédées d'une notice biographique*, et accompagnées de notes, par M. le baron Gaëtan de Wismes (p. 115-149) ; — *Une Langue internationale : l'Espéranto*, par M. le Dr Saquet (p. 158-169) ; — *État actuel de l'espéranto dans les cinq parties du monde, d'après l'enquête du groupe espérantiste lyonnais*, par le même (p. 170-186) ; — *Étude sur Hippolyte de la Morvonnais (1802-1855)*, par M. Sarazin (p. 187-236) ; — *Les Exigences de la vigne dans la Loire-Inférieure*, par M. A. Andouard (p. 237-253) ; — *Situation du vignoble dans la Loire-Inférieure*, par le même (p. 254-261) ; enfin le discours prononcé par M. A. Vincent (p. I-XV), publié sans titre, mais qui aurait pu prendre celui-ci : *L'Enfant*. N'oublions pas les poètes qui ont inséré dans ce volume quelques jolies pièces : M. A. Finck aîné (p. 110-114) et Mlle Eva Jouan (p. 150-158).

— Au point de vue populaire, c'est une intéressante brochure que celle qui a pour titre : *Notice sur N.-D. de Toute-Aide de Querrien. Paroisse de la Prénessaye* (Saint-Brieuc, imp. Saint-Guillaume, 1904, in-32 de 15 p.). L'auteur y raconte successivement l'origine miraculeuse de la chapelle, et les développements du pèlerinage qui s'y est établi.

Franche-Comté. — Sous le pseudonyme d'Antoine Bereur (un nom d'ancien parlementaire comtois), M. Émile Longin fait revivre avec beaucoup d'agrément une figure de *Poète oublié. Aimé de Loy (1798-1834)* (Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8 de 35 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). Poète plutôt généralement médiocre, Aimé de Loy — de son vrai nom Jean-Baptiste Desloye — est né à Plancher-Bas, dans le département actuel de la Haute-Saône, en 1798 ; il est mort en 1834, à Saint-Étienne. M. Bereur-Longin nous paraît très renseigné sur l'existence de bohême que mena ce personnage singulier ; une mauvaise langue, dont nous n'avons pu déchiffrer la signature, a écrit sur la feuille blanche placée en face du titre d'un exemplaire, que nous avons sous les yeux, des *Préludes poétiques* de « M. de Loy, membre de l'Académie provinciale » [de Lyon] qu' « il s'est suicidé, lassé de lutter avec la misère. » Or, l'auteur de la présente étude montre que cette affirmation est une simple calomnie : une fièvre cérébrale a emporté le pauvre de Loy, mort avec des sentiments religieux touchants. Au fond, cependant, notre poète est-il un personnage bien sympathique ? Il ne nous paraît pas, quoique M. Longin le traite avec miséricorde. Marié, père de deux fillettes, de Loy, certain jour, quitte femme et enfants pour courir le monde : il part pour le Brésil, revient en France, séjourne en Angleterre, en Belgique, puis à Genève et à Lyon. De là, il passe en Portugal, reparaît en France où il ne s'arrête nulle part, s'attarde un moment à Besançon et échoue enfin à Saint-Étienne où il devait finir son existence

errante. Cerveau mal équilibré, pauvre mari, poète peu riche, en dépit de sa mise en valeur relative par M. Longin, il n'en a pas moins trouvé un excellent biographe qui, — pardon de l'image ! — a fait un délicieux civet avec un assez maigre lièvre : ce talent n'est pas dû à tout le monde. A retenir un joli parallèle du sage et habile Xavier Marmier et du pitoyable Aimé de Loy, par lequel M. Longin termine sa brochure.

— Des *Annales franc-comtoises*, Mme la comtesse E. de Grivel a extrait de jolis *Sonnets franc-comtois*, au nombre de sept (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 4 p., avec une grav. hors texte). Là, sont chantés tour à tour, avec la brièveté de ce genre de poésie, les abbayes jurassiennes de Beaume [-les-Messieurs] et de Château-Chalon, ainsi que les châteaux, jurassiens également, de Frontenay, Arlay, le Pin, Montmorot, — et la Muyre, résidence de Mme de Grivel, qui ferait bien de continuer une série qu'elle a si agréablement commencée.

— Sous une couverture illustrée en couleurs du plus gracieux effet, nous apparaît un bien joli *Guide de Besançon et ses environs* (Besançon, imp. Jacquin, s. d. (1905) in-18 de 72-xx p., orné de 71 phototypies et d'un plan de Besançon et de ses environs immédiats. — Prix : 1 fr.). La description de la ville, sommaire mais très précise, occupe les 41 premières pages. Outre des renseignements pratiques, fournis aux pages numérotées en chiffres romains, l'auteur anonyme fait mention des monuments antiques, religieux, militaires et civils ainsi que des maisons historiques ; il note les établissements d'instruction publique, la bibliothèque, les musées, décrit les promenades publiques, indique enfin les fontaines, les statues et les ponts. Les environs de la ville sont classés et décrits en deux divisions : 1° *Promenades à pied* et 2° *Excursions* que l'on peut faire en utilisant le chemin de fer. Après avoir parcouru cette charmante brochure et en avoir admiré l'illustration aussi abondante que soignée, l'on se sentira pris d'un irrésistible désir d'aller voir la réalité, qui d'ailleurs ne décèvra personne : nous en parlons en pleine connaissance de cause.

Languedoc. — A la librairie Privat, de Toulouse, M. Roschach a fait paraître le XVIe et dernier volume de l'*Histoire du Languedoc* (*Histoire graphique de la province*) (gr. in-4 de 720 p. — Prix : 50 fr.). C'est le digne couronnement d'une œuvre monumentale, édifiée sur le sol même du Languedoc, à la gloire du pays languedocien. M. Roschach sait que l'histoire ne se trouve pas seulement dans les récits des chroniqueurs et dans les actes des tabellions ; que le langage des peintres, des sculpteurs et des architectes ajoute aux documents écrits un indispensable commentaire, bien souvent supplée à leur insuffisance et, d'autres fois, remplace les textes, absents. « Il nous a paru, écrit-il, que le meilleur moyen d'achever notre laborieuse entreprise, après tant d'années d'efforts, était de compléter ce vaste ensemble en présentant une synthèse graphique, aussi consciencieuse que possible, une histoire par le dessin, parallèle à l'histoire écrite. » Ce XVIe volume est une illustration magistrale de l'œuvre entière. Il la résume en quelque sorte par l'image. C'est le véritable musée languedocien, évocateur du passé.

— M. l'abbé Lestrade nous donne une brochure intitulée : *Pages d'histoire et d'art sur Saint-Sernin de Toulouse* (Toulouse, Privat, in-8 de 190 p.). Dossier de documents fort intéressants, relatifs au plus beau monument religieux de Toulouse. Ce sont des pièces du XVIIe siècle découvertes pour la plupart dans les archives notariales, ouvertes depuis peu de temps au public, baux à besogne de reliquaires, des grilles, des stalles, etc. Deux sortes de

documents : les uns se réfèrent aux travaux d'art effectués à Saint-Sernin, les autres au personnel de cette église.

— Signalons un tract ayant pour titre : *Les Raisons de croire*, par M. Félix Lacointa (Toulouse, Privat, in-18 de 96 p.). « C'est donc bien de raisons actuelles de croire, dit l'auteur, que je voudrais m'enquérir, mais de raisons actuelles d'un autre ordre que celles qui ont été si magistralement mises en lumière par M. Brunetière. Par raisons actuelles, j'entends des faits contemporains et connus de tous. Il s'agit d'établir que l'acte suprême de la raison, c'est bien l'acte de foi. C'est là le but de ce modeste essai. »

— La chapelle de Notre-Dame de Magri est l'un des principaux sanctuaires de Marie dans le diocèse de Narbonne. L'histoire n'en avait pas encore été écrite. M. l'abbé Prosper Boussuge a heureusement comblé cette lacune en réunissant dans son opuscule : *Sanctuaire de Notre-Dame de Magri à Cuxac-d'Aude, près Narbonne* (Narbonne, impr. Caillard, 1904, in-8 de 28 p.) tout ce que la tradition, les archives de Cuxac-d'Aude et quelques rares passages de certains auteurs nous apprennent sur l'antique madone et sur l'oratoire qui l'abrite. Peut-être l'auteur eût-il pu rendre son travail plus intéressant encore, en citant tel et tel texte auquel il fait simplement allusion, en donnant des références plus nombreuses et plus explicites et en développant davantage certaines descriptions, par exemple celle de la statue de Notre-Dame de Magri. Cette statue étant fort ancienne, il est regrettable qu'elle ne soit pas mise devant nos yeux à l'aide d'une bonne gravure.

Nivernais. — Le premier fascicule du tome XI de la 3e série du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* vient de paraître (Nevers, Mazeron, 1905, in-8 de 236 p.). Comme on le voit, nous sommes là en face d'un véritable volume, lequel ne contient que deux travaux, aussi importants d'ailleurs qu'intéressants. Le premier, qui a pour auteur M. l'abbé Ch. Payrard, donne en six chapitres, sous le titre modeste de : *Notes pour servir à l'histoire du grand séminaire de Nevers (1653-1793)*, un aperçu très bien présenté de l'histoire de cet établissement. Ce travail occupe les 86 premières pages du fascicule. — Plus étendue, mais plus spéciale est l'étude de M. l'abbé Joseph Dasse sur *Guillaume Tollet, évêque constitutionnel de la Nièvre pendant la Révolution* (p. 87 à 236, avec une planche et 2 facsimilés). Si l'un et l'autre des ces mémoires doivent être tirés à part, nous conseillons à leurs auteurs de les compléter par une table onomastique.

Normandie. — On ne saurait trop applaudir à l'heureuse pensée qu'ont certains curés d'écrire l'histoire de leur paroisse. Aussi devons-nous féliciter M. l'abbé L. Barbot d'avoir publié une monographie intitulée : *Saint-Jean le Thomas au diocèse d'Avranches, son passé, son présent, son avenir* (Avranches, imp. J. Durand, 1905, in-8 de 54 p., avec une grav.). Mais nous exprimerons le regret que l'auteur n'ait pas indiqué dans ce travail les sources auxquelles il a puisé ses renseignements. Bien qu'il présente comme une légende l'histoire de Thomas de Saint-Jean, puni, par la perte de son fils bien-aimé, d'une agression tentée contre les moines du Mont-Saint-Michel, M. l'abbé Barbot fait état de l'existence de ce personnage. On aurait aimé à faire le départ entre ce qu'il y a d'imagination et de réalité dans l'évocation du prétendu fondateur de Saint-Jean le Thomas. L'auteur ne nous en fournit pas les moyens.

— Nous n'adresserons pas le même reproche à M. l'abbé Desvaux à propos de sa brochure : *A travers le Corbonnais et le Perche chartrain* (Alençon, impr. alençonnaise, 1905, in-8 de 99 p., avec grav. carte et planches).

Sous la forme du récit d'une excursion archéologique, nous avons là une véritable statistique monumentale du pays parcouru. Les monuments sont décrits avec soin, leur histoire présentée succinctement sans doute, mais avec une richesse suffisante de détails. Les sources sont soigneusement indiquées, avec toutes leurs références. Nous trouvons dans ce petit volume une charmante pièce de vers de l'un de nos plus distingués collaborateurs, M. le baron Jules Angot des Rotours : on ne saurait, en meilleurs termes, ni en un style plus élégant, célébrer la fraternité qui unit Percherons et Bas-Normands, gens de mêmes habitudes, de mêmes croyances, et qui se recommandent des mêmes origines.

Poitou. — Le tome XXVIII de la deuxième série (année 1904) des *Bulletins et Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest* (Poitiers, Lévrier ; Bonamy, 1905, in-8 de LXXI-513 p., avec 6 planches) s'impose à l'attention. Nous ne doutons pas que son succès ne dépasse de beaucoup les limites de la province poitevine. Mentionnons en premier lieu le discours de M. C. de la Ménardière, président de la Société, intitulé : *Quelques épisodes d'histoire loudunaise* (p. XIX-L) et passons au travail considérable qui occupe la presque totalité du volume (p. 1 à 513, avec un *Avertissement* de 6 pages) et a pour titre : *L'Imprimerie et la librairie à Poitiers pendant les* XVII*e et* XVIII*e siècles, suivi d'un Supplément concernant le* XVI*e siècle.* L'auteur, M. A. de la Bouralière, a doté sa province d'abord et ensuite l'histoire de l'imprimerie en général d'un travail de grand mérite. Dans son plan, fort bien exposé (*Avertissement*), M. de la Bouralière déclare qu'il a dû, pour ne pas dépasser la mesure, négliger « les déclarations et ordonnances du Roi, les arrêts du Parlement et autres juridictions, les ordonnances des intendants, les mandements des évêques, les factums et mémoires judiciaires, etc..., qui pourront, ajoute-t-il, faire plus utilement ailleurs l'objet de bibliographies spéciales. » Pour l'époque révolutionnaire, ce programme a été modifié ; l'auteur donc, tout en excluant les pièces politiques et administratives d'ordre général, les lois et décrets de la Convention imprimés à Poitiers, a « relevé avec soin toutes les pièces présentant un intérêt local et susceptibles d'exciter la curiosité du lecteur. » A la suite de chaque notice relative à tel ou tel imprimeur, M. de la Bouralière fournit la liste très détaillée des impressions exécutées par cet imprimeur. Les notices consacrées aux marchands libraires sont naturellement plus succinctes et n'offrent pas un intérêt égal à celui qui s'attache aux imprimeurs. Les derniers chapitres nous donnent des renseignements sur *Quelques compagnons imprimeurs et libraires* et sur *la Communauté des libraires, imprimeurs et relieurs de Poitiers.* Deux tables terminent cet important travail : *Table des imprimeurs et libraires de Poitiers* et *Table des auteurs et ouvrages anonymes.* Notons enfin que les 6 planches que renferme le volume reproduisent 21 marques typographiques et vignettes.

Allemagne. — La langue latine a tenu une place trop considérable dans la littérature tant profane que religieuse au moyen âge, pour que l'on n'applaudisse pas au projet de M. Ludwig Traube, professeur à l'Université de Munich, auquel ses publications ont valu une juste notoriété, de nous donner un recueil de sources et de dissertations sur la matière. Les *Quellen und Untersuchungen zur lateinischer Philologie des Mittelalters* paraîtront par fascicules à périodicité irrégulière et de grosseur variable, qui seront réunis en volumes de 28 à 33 feuilles in-8. Le prix de souscription de chaque volume est de 18 fr. 75 (München, Oscar Beck). Le premier volume sera formé des trois numéros suivants, dont le premier vient de

paraître : I. *Sedulius Scottus*, par M. J. Hellmann (c'est une édition du *Liber de rectoribus christianis* de l'écrivain irlandais du IXe siècle, accompagnée de recherches sur son Collectaneum et sur son Commentaire de S. Paul) ; II. *Die Kommentare des Johannes Scottus und Remigius von Auxerre zu den opuscula sacra des Boethius*, par M. Edward Kenner Rand ; III. *Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchereregeln*, par M. Heribert Plenkers. Parmi les autres études qui prendront place dans des volumes postérieurs, nous noterons une édition critique, par M. Karl Neff, des poésies de Paul Diacre, une étude de M. Max Goldstaub sur le *Physiologus* et un recueil, qui ne manquera pas d'être curieux, de M. Bruno Albin Müller : *Codicum latinorum subscriptiones.*

Angleterre. — Les bénédictins de Solesmes mettent en souscription une réédition du célèbre *Sanctuarium, seu Vitae Sanctorum ex diversis codicibus collectae* de Boninus Mombritius. La nouvelle sera bien accueillie de toutes les personnes qui s'adonnent aux études hagiographiques. Les deux in-folio de l'édition originale et unique du *Sanctuarium* imprimés à Milan, vers 1480, étaient introuvables ou hors de prix dans les catalogues de ventes ; on comptait les bibliothèques où l'ouvrage pouvait être consulté. Cependant il est peu d'anciens recueils de textes restés aussi nécessaires que celui-là. Le prospectus que nous avons sous les yeux donne la table complète des Passions, Vies, Miracles, etc..., contenus dans le *Sanctuarium*. Leur nombre dépasse 300 ; or, sur ce nombre, près du quart n'a jamais été imprimé ailleurs. Le fait serait à peine croyable si la publication des catalogues des manuscrits hagiographiques de Paris et de Bruxelles, et, finalement, de la *Bibliotheca hagiographica latina*, n'était pas là pour l'attester ; et, chose curieuse, il ne s'agit pas de récits quelconques, mais de Passions de martyrs romains, de morceaux considérables, comme la Vie de S. Thomas d'Aquin par Bernard Gui, les *Gesta S. Silvestri*, la plus ancienne rédaction de la Vie de S. Germain d'Auxerre, de textes, enfin, concernant les saints et les saintes les plus célèbres, comme sainte Barbe, sainte Claire, sainte Colombe, les SS. Cyprien et Justine, sainte Euphémie, S. Pantaléon. S. Mennas, S. Thomas de Cantorbéry, S. Zénon de Vérone, etc.... etc... Le *Sanctuarium* est donc un supplément nécessaire à toutes les collections de textes hagiographiques, et en particulier aux *Acta Sanctorum* qu'il complète sans cesse. La nouvelle édition sera la reproduction scrupuleuse du texte de l'ancienne. Les éditeurs y joindront des notes, des corrections, un choix de variantes et des tables. Les deux volumes de l'édition originale sont de forts in-folio de chacun 700 pages à 2 colonnes ; la réédition se fera dans le format grand in-8 jésus, qui est d'un usage plus commode, mais la pagination ancienne sera reproduite dans les marges. Le prix de souscription à la nouvelle édition est fixé à 60 francs ; les souscriptions doivent être adressées au R. P. Dom A. Brunet O. S. B., à Appuldurcombe House, par Wroxall, île de Wight (Angleterre). En nous faisant part de leur projet, les éditeurs ajoutaient qu'ils ne pourraient le mener à bonne fin que s'ils recueillaient un nombre suffisant de souscriptions. Nous croyons pouvoir leur prédire qu'ils le trouveront pour un ouvrage aussi utile, et d'autant plus facilement que le *Sanctuarium* ne s'adresse pas seulement aux possesseurs des *Acta Sanctorum ;* il est destiné à prendre place dans toutes les bibliothèques qui n'ont pas encore la grande collection de Bollandistes et dans celles des particuliers qui voudront lire les Passions et les Vies des saints dans les textes originaux.

Espagne. — M. Joaquin Miret y Sans, l'infatigable autant qu'érudit his-

torien de Catalogne, vient d'entreprendre une nouvelle étude sur les mœurs du moyen âge, pour nous montrer que cette époque n'était ni plus ni moins rongée que la nôtre par les vices de luxure, d'avarice, d'orgueil et d'envie. Le premier fascicule vient de paraître, sous le titre général de : *Sempre han tingut bèch les oques* (Barcelona, stampa Badia, 1905, in-8 de 83 p.). C'est la relation documentée de procès scandaleux, qu'il était peut-être convenable de laisser dans l'oubli d'archives poudreuses.

— Il nous vient aussi d'Espagne une notice bibliographique assez curieuse sur la première édition d'un livre daté de 1733, sur les origines de la langue basque : *Notas bibliográficas acerca de la primera edición del libro del capitán Don Juan de Perocheguy*, par M. Julio de Urquijo (Saint-Jean de Luz, Dargains, 1905, in-16 de 7 p.). A signaler aux philologues et en particulier à ceux qui soutiennent que le basque fut la première langue du monde.

Hongrie. — Notre distingué collaborateur M. Émile Horn a eu la bonne fortune de se trouver parmi ceux qui, en septembre 1896, furent invités à la cérémonie d'inauguration du canal des Portes de Fer à Orsova. Ayant assisté à cette belle journée, il a pu visiter dans le plus petit détail les travaux entrepris pour mener à bien ce grand ouvrage. Aussi comprenons-nous qu'il ait voulu le faire connaître en France ; de là l'étude qu'il publia aussitôt après son retour, et qu'il réimprime aujourd'hui : *Inauguration du canal des Portes de Fer, Orsova, 1896* (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1905, in-8 de 30 p.). Certes, une carte eût donné un plus grand prix encore à cette excellente brochure ; telle qu'elle est, toutefois, elle foisonne de renseignements précis, et sera lue, ou relue, avec un vif intérêt par tous ceux qui s'intéressent au passé et au présent des États danubiens.

États-Unis. — Pour permettre à l'Université catholique des États-Unis, dont le siège est à Washington, de se développer et d'accroître son outillage scientifique et son influence, les « trustees » de cette Université, présidés par le cardinal Gibbons, décidèrent en 1903 de faire dans toutes les églises du pays, pendant dix ans, une quête annuelle. Approuvée presque immédiatement, après son avènement, par le pape Pie X (*The annual Collection for the Catholic University of America*. Extrait du *Catholic University Bulletin*, octobre 1903, in-8 de 12 p.), cette quête a-t-elle déjà donné des résultats appréciables ? Il est permis de le penser en voyant comment sont, dès maintenant, organisées les études dans cette Université, dont la première série de cours, les cours d'études sacrées, fut inaugurée en novembre 1889. Actuellement, la « Catholic University of America » compte quatre sections (les trois Facultés de théologie, de philosophie et de droit et une École de technologie), possède des bibliothèques, des laboratoires, etc., et publie un Bulletin trimestriel et un Annuaire. C'est dans cet annuaire que sont contenus tous les renseignements relatifs aux progrès et à l'organisation et aux cours de la *Catholic University of America ;* tous ceux qu'intéresse la question du développement de l'enseignement supérieur aux États-Unis feront bien de le consulter (*Year-book of the Catholic University of America, 1905-1906*. Washington, the Catholic University of America, 1905, in-8 de 168 p.).

— Le cinquante-troisième rapport annuel des « trustees » de la Bibliothèque publique de Boston nous apporte des preuves nouvelles de la rapidité avec laquelle s'enrichissent, grâce aux sommes considérables dont elles disposent, les grandes bibliothèques publiques du Nouveau Monde. Au 31 janvier 1905, les différentes sections de l'établissement bibliogra-

phique de Boston possédaient 371,050 volumes ; elles s'étaient enrichies, au cours de l'année 1904-1905, de 42,891 volumes, dont 25,579 avaient été obtenus à prix d'argent. Un simple coup d'œil jeté sur la liste des plus importantes acquisitions permet de voir quel esprit local et universel à la fois préside aux destinées de la Bibliothèque de Boston, qui compte parmi les plus importantes et les mieux organisées de l'Amérique (*Fifty-third annual Report of the Trustees of the public Library of the city of Boston*. Boston, Municipal printing Office, 1905, in-8 de IV-114 p., avec plan et grav.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Tratado completo de religión*, por C. Soler (petit in-16 cart., Barcelona, Gili). — *Praelectiones scholastico-dogmaticae, breviori cursui accommodatae*, auctore H. Mazzella (3 vol. in-8, Romae, Desclée et Lefebvre). — *L'Apôtre saint Paul proposé à l'imitation des fidèles*, par le R. P. Pica (in-18, Avignon, Aubanel). — *Le Chrétien intime. Le Culte du Cœur de Jésus*, par C. Sauvé (2 vol. petit in-8, Vic et Amat). — *La Théorie de la personnalité morale et son application au droit français*, par L. Michoud. 1re partie. *Notions de personnalité morale ; classification et création de personnes morales* (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Loi fondamentale de l'empire russe. Projet d'une constitution russe*, élaboré par un groupe de la Ligue de l'affranchissement (in-8, G. Bellais). — *Il Principio fondamentale del sistema di Empedocle*, da E. Bodrero (in-8, Roma, Loescher). — *Questions de philosophie résolues à l'aide des principes de la foi*, par J. Clot (in-8, Perpignan, Couderc). — *De Minusprobabilismo*, auctore L. Wouters (in-8, Lethielleux). — *Principes de morale rationnelle*, par A. Landry (in-8, Alcan). — *Le Langage, essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction*, par E.-B. Leroy (in-8, Alcan). — *Physiologie de la lecture et de l'écriture*, par É. Javal (in-8 cartonné toile, Alcan). — *En famille. Études sur les premières années de l'enfant*, par le Dr T. Caradec (petit in-16, H. Paulin). — *La Jeune Fille de l'avenir*, par l'auteur des « Paillettes d'or » (petit in-16, Avignon, Aubanel). — *Le Mensonge du féminisme*, par T. Joran (in-18, Jouve). — *Questions économiques à l'ordre du jour*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Les Œuvres économiques de Sir William Petty* ; trad. de l'anglais par H. Dussauze et M. Pasquier (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *El Registro de la propiedad en Alemania*, por G. A. Tell y Lafont (in-8, Barcelona hijos de Jaime Jepús). — *La Réforme agraire, contributions théoriques et historiques*, par Damaschke ; traduit de l'allemand par O. Karmin (in-18, Giard et Brière). — *De l'Assistance par le travail et les Jardins ouvriers en France*, par M. Lecoq (in-8, Giard et Brière). — *Dans le monde des animaux, scènes de la vie intellectuelle et morale des bêtes*, par G. Labadie-Lagrave (gr. in-8, H. Paulin). — *Introduction à la pathologie générale*, par F. Le Dantec (gr. in-8, Alcan). — *Interprétation nouvelle du mécanisme de l'hémoptysie tuberculeuse. Thérapeutique préventive de l'hémoptysie*, par le docteur F. Barbary (in-8, cart., F.-R. de Rudeval). — *Thermodynamique*, par G. Lippmann (gr. in-8, Hermann). — *Traité pratique d'électrochimie*, par R. Lorenz ; refondu d'après l'édition allemande par G. Hostelet (in-8, Gauthier-Villars). — *Quimica popular*, por el Dr. C. Brugués (in-8, Barcelona, Gili). — *Hambourg et les Exigences de la navigation moderne. Outillage et trafic*, par le P. J. Charles (in-18, Bruxelles, Bulens). — *¿ Qué es canto gregoriano, su naturaleza é historia*, por Un Padre benedictino del monasterio de Silos (Burgos) (in-18, Barcelona, Gili). — *Guide du couvreur-plombier-zingueur*, par V. Précis. 2e partie. *La Plomberie* (in-16, L. Laveur). — *Actualités scientifiques*, par M. de Nansouty. 2e année (petit in-8, Schleicher). — *Les Noëls français, essai historique et littéraire*, par N. Hervé (in-18, Niort, Clouzot ; Paris, Champion). — *Chants et chansons*

populaires du Languedoc, recueillis et publiés avec la musique notée et la traduction française, par L. Lambert (2 volumes in-8, Welter). — *Poésies* de L. Davauchel, *1869-1902* (petit in-12, Lemerre). — *Pour les aimées*, par H. Bonnenfant (in-18, Lemerre). — *Les Haltes sereines, poésies*, par G. Druilhet (in-18, Lemerre). — *Incertitudes*, par A. Liéby (in-18, Lemerre). — *Reflets et couchants*, par M. Fouchet (in-18, Lemerre). — *Le Berceau de la France*, par A. Sajot (in-16, Perrin). — *La Légende d'une âme*, par J.-É. Poirier (petit in-8, Plon). — *Feuilles éparses*, par F. Passy (in-18, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Poèmes*, par É. Delebecque (in-18, Messein). — *Poèmes et poésies*, par E. Barrett Browning ; trad. de l'anglais et étude par A. Savine (in-18, Stock). — *Échos et reflets*, par G. Garnier (in-18, Berger-Levrault). — *Sonnets épars*, par M. Boisson (petit in-16, E. Petit). — *Le Vaisseau solitaire*, poèmes (in-18, Lille, édition du « Beffroi »). — *Horizons poétiques d'un enraciné*, par J.-M. Lambert (in-16, Leysse-Saint-Alban, Savoie, l'auteur). — *Le Précurseur*, par J. Frehel (in-18, Plon-Nourrit). — *La Faillite de Jacques Leblay*, par P. Le Rohu (in-16, Perrin). — *Les Martyrs de Lyon*, par A. Baumann (in-16, Perrin). — *Panem et Circenses !* par P. Gourmand (in-18, Lemerre). — *Le Crime de lord Arthur Savile*, par O. Wilde ; trad. de l'anglais par A. Savine (in-18, Stock). — *La Vie et la Mer. Plus qu'amie, idylle franco-russe*, par I. Karmor (in-18, Sansot). — *Maître Belgiratte*, par A. Cormier (petit in-12, Sansot). — « *Conter fleurette* », *épisode de la jeunesse d'Henri IV*, par J. Ballieu (petit in-12, Sansot). — *Guénola*, par J. Maryan (in-18, Firmin-Didot). — *Une Idylle dans un drame*, par E. Daudet (in-18, Mame). — *Le Mystère d'Arlacq*, par M. Thiéry (in-18, Abbeville, Paillart). — *Lettres d'Elvire à Lamartine*, par R. Doumic (petit in-16, Hachette). — *Lettre de Marie-Charles Dulac* (gr. in-8, Bloud). — *La Jeunesse des romantiques. Victor Hugo. Alfred de Vigny*, par E. Dupuy (in-18, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Los Daños del libro*, por D. A. Lopez Peláez (in-18, Barcelona, Gili). — *L'Art des vers*, par A. Dorchain (in-18, Bibliothèque des « Annales politiques et littéraires »). — *Mélanges en prose*, par E. Manuel (in-16, Hachette). — *Étapes italiennes. Ravenne, Sienne, Rome, Naples*, par P. de Bouchaud (petit in-12, Sansot). — *Journal de bord sentimental*, par J. de la Jaline (in-18, Lemerre). — *Papst Stephan I. und der Ketzertaufstreit*, von Dr. J. Ernst (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Monseigneur Colmar, évêque de Mayence (1760-1818)*, par J. Wirth (in-16, Perrin). — *Quatrièmes Mélanges d'histoire du moyen âge*, publiés sous la direction de M. Luchaire (gr. in-8, Alcan). — *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par le comte de Baguenault de Puchesse. T. XI (*1586-1588*) (in-4, Impr. nationale). — « *La Question Louis XVII.* » *Louis XVII en Suisse. Son ami Frédéric Leschot, de Genève*, par E.-A. Naville (in-18, Daragon). — *L'Expédition de Chine de 1860. Histoire diplomatique. Notes et documents*, par H. Cordier (in-8, Alcan). — *Une Visite sur un champ de bataille*, par M. Barrès (petit in-12, Sansot). — *Histoire de l'abbaye royale de Longchamp (1255-1789)*, par G. Duchesne (gr. in-8, Daragon). — *Le Clergé vendéen victime de la Révolution française*, par A. Baraud. T. II (in-8, Luçon, Bideaux). — *Bain, son histoire*, par A. Orain (in-18, Rennes, imp. Fr. Simon). — *Le Couvent des filles de Notre-Dame de la Flèche (1622-1905)*, par l'abbé P. Calendini (gr. in-8, La Flèche, Besnier). — *Blankenberghe. Histoire et souvenirs*, par L. Legougeux (in-8, Poisson). — *Une Reine de douze ans. Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne*, par L. Perey (in-8, Calmann-Lévy). — *Deux Études sur la Grèce moderne. Capodistrias. Le Royaume des Hellènes*, par le comte de Gobineau (in-18, Plon-Nourrit). — *François Rákóczi II, prince de Transylvanie, 1676-1735*, par É. Horne (in-8,

Perrin). — *Trois mois avec Kuroki. Notes d'un correspondant de guerre français attaché à la 1re armée japonaise*, par C. Victor-Thomas (petit in-8 carré, Challamel). — *Les Enseignements maritimes de la guerre russo-japonaise*, par J.-L. de Lanessan, in-12, Alcan). — *M. Roosevelt, président des États-Unis, et la République d'Haïti*, par A. Firmin (in-18, Pichon et Durand-Auzias). — *Les Origines vénézuéliennes ; esssai sur la colonisation espagnole au Vénézuéla*, par J. Humbert (in-8, Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing). — *L'Occupation allemande du Vénézuéla au XVIe siècle, période dite des Welser (1528-1556)*, par J. Humbert (in-8, Bordeaux, Feret ; Paris, Fontemoing). — *Los Peligros de la fe e los actuales tiempos*, por el P. R. Ruiz Amado (in-18, Barcelona, Gili). — *Prêtres de France à la ville et aux champs. Œuvres socialistes* (Paris, Lecoffre ; Abbeville, Paillart). — *L'École et la Patrie. La Leçon de l'étranger*, par G. Grosjean (in-16, Perrin). — *Le Droit de propriété et le Régime démocratique*, par E. Marguery (in-16, Alcan). — *Les Deux Frances et leurs origines historiques*, par P. Seippel (in-8, Lausanne, Payot ; Paris, Alcan). — *Constantin Meunier*, von W. Gensel (gr. in-8. cart., Bielefeld und Leipzig, Delhagen und Klasing). — *L'Amiral Nelson adultère*, par A. Dubarry (in-8, Daragon). — *Le Comte Alexandre de Lambel*, par A. de Margerie (in-16, Retaux). — *Manuel de recherches préhistoriques*, publié par la Société préhistorique de France (in-18, Schleicher). — *Kultur der alten Kelten und Germanen. Mit einen Rückblick auf die Urgeschichte*, von G. Grupp (in-8, München, Allgemeine Verlags-Gessellschaft). — *Reliquiae (1864-1898)*, par J. Passy (in-8, Société française d'imprimerie et de librairie). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *L'Homme et son Image*, par Ch. Moreau-Vauthier. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8, orné de plus de 200 grav. dans le texte et de 12 planches en héliograv. hors texte. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — 2. *Les Cartes à jouer, du* xiv*e au* xx*e siècle*, par Henry-René d'Allemagne. Paris, Hachette, 1906, 2 vol. in-4 de xvi-504 et 640 p., contenant 3200 reproductions de cartes dont 956 en couleur, 12 planches hors texte coloriées à l'aquarelle, 25 phototypies, 116 enveloppes illustrées pour jeux de cartes et 340 vignettes et vues diverses. Brochés, 60 fr. ; reliés, 70 fr. — 3. *Jeanne d'Arc, 1412-1431. Grande Histoire illustrée*, par le chanoine Henri Debout. T. I. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1905), in-4 de xxix-827 p., orné de 371 grav, 1 planche et 1 carte. L'ouvrage complet en 2 vol., 25 fr. — 4. *Le Maroc pittoresque*, par Jean du Taillis. Paris, Flammarion, s. d., in 8 de viii-360 p., illustré de 115 grav. et cartes. Broché, 10 fr. ; reliure d'amateur spéciale, 15 fr. — 5. *Histoire de la guerre russo-japonaise*, par Gaston Donnet. Paris, Delagrave, s. d., 2 tomes en 1 vol. in-4 de 400-254 p., illustré de nombr. grav. et cartes. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. 50. — 6. *Dictionnaire encyclopédique illustré Armand Colin*. Paris, A. Colin, s. d. (1905), in-4 de 1030 p. à 3 colonnes, avec 4500 grav., 300 cartes ou plans et 4 planches en couleurs. Relié toile, 10 fr. — 7. *Madame Corentine*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d., petit in-folio de 240 p., illustration de Granchi-Taylor. Broché, 9 fr. ; reliure bradel fantaisie, couverte en étoffe, 12 fr. — 8. *L'Invasion de la mer. Le Phare du bout du monde*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 236-204 p., illustr. de L. Benett et de G. Roux, avec grandes planches en chromo-typogr. Broché, 9 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. Édition in-12, 2 vol. de 331 et 315 p., illustrés, à 3 fr. le vol. broché. — 9. *Les Voyages excentriques. Millionnaire malgré lui* (*le Prince Virgule*), par Paul d'Ivoi. Paris, Combet, s. d., in-8 de 454 p., illustré de 85 gr. dans le texte, de 12 grandes compositions hors texte et de 8 compositions en couleurs d'après les dessins de Louis Bombled. Broché, 10 fr. ; relié toile, plaques couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 10. *Le Fiancé de Catherine*, par R. de Saint-Maur. Paris, Combet, s. d. gr. in-8 de 316 p., illustrations de E. Vavasseur. Broché, 8 fr. ; relié toile, plaques couleurs,, tr. dorées, 10 fr. — 11. *L'Œil-de-Tigre*, par Georges Pradel. Tours, Mame, s. d. (1905), gr. in-4 de 320 p., illustrations d'Alfred Paris. Broché, 7 fr. ; relié percaline, plaques riches, tr. dorées, 9 fr. — 12. *Les Mille et une Aventures. Cartahut le matelot*, par Henri Leturque. Paris, Combet, s. d., gr. in-8 de 284 p., avec dessins de Clérice et Benzon. Broché, 5 fr. ; relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 7 fr. — 13. *Ko-Hi-Noor, ou le Diamant du Rajah*, par Emilio Salgari ; trad. de J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 301 p., illustr. de G. Amato. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 14. *Jean-Marie Kerdern et ses sœurs*, par Auguste Le Bras. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-8 de 232 p., illustré de 60 grav. d'après les compositions de Charousset. Broché, 5 fr. ; cart., percaline tr. dorées, 7 fr. 10. — 15. *La Petite Colonelle*, par G. Trémisot. Paris, Delagrave, s. d., in-4 de 231 p., illustr. de Pinchon. Relié plaque artistique, tr. dorées, 6 fr. 50. — 16. *Le Serviteur du Lion de la mer*, par Louis Rousselet. Paris, Hachette, 1906, in-8 de 291 p., avec 76 grav. d'après les dessins de Job. Broché, 4 fr. ; cart. tr. dorées, 6 fr.— 17. *Une Idylle dans un drame*, par Ernest Daudet. Tours, Mame, s. d. (1905), in 4 carré de 159 p., avec 25 grav. Relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr. — 18. *Chasses en Abyssinie*, par H. Decaux. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8, illustr. de R. de la Nézière. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 19. *Les Phénomènes de la foudre*, par Camille Flammarion. Édition à l'usage de la jeunesse. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 338 p., illustré de 54 fig. Broché, 4 fr. 50. Relié plaque or, tr. dorées, 6 fr. 50. — 20. *Contes du soleil et de la brume*, par Anatole

Le Braz. Paris, Delagrave, s. d. gr. in-8 de 239 p., illustr. de Dudoret. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 21. *Le Petit Fauconnier de Louis XIII*, par Jules Chancel. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 229 p., illustr. de Fontanez. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 22. *Pixie et sa famille*, d'après l'anglais de Mme de Horne-Vaizey, par M. G. Pitrois. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de 268 p., illustrations de N.-H.-C. Groome. Broché, 4 fr. 50; cart. toile, tr. dorées, 6 fr. — 23. *L'Espion*, par Fenimore Cooper, adapté par Émile Pech. Paris, Combet, s. d., gr. in-8 de 157 p., illustré. Broché, 3 fr.; cart. toile, tr. dorées, 4 fr. — 24. *Les Bottes de sept lieues*, par Mathilde Alanic. Paris, Combet, s. d., in-8 de 159 p., illustrations de Ch. Clérice. Relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 3 fr. 75. — 25. *Une Affaire difficile à arranger*, par P.-J. Stahl. Paris, Hetzel, s. d., in-16 de 127 p., dessins de L. Frœlich. Broché, 1 fr. 60; cartonné tr. dorées, 2 fr. 25.

II. — Périodiques illustrés et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1905.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-xiv-422 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. — 2. *Le Tour de France. Guide du touriste.* Paris, 295, boulevard Raspail (XIVe). Tome I. 1904-1905, in-folio de 424-cxxviii p., et commencement du tome II (les 200 premières pages), illustré de très nombreuses grav. dans le texte et hors texte. France, 12 fr.; Étranger, 20 fr. Cartonnage-emboîtage toile, plaque spéciale, titres sur le plat et sur le dos, 2 fr. 25. — 3. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année 1905.* Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés, 26 fr. — 4. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 41e année. Nouv. série. Tomes XXI et XXII (Paris, Hetzel, 1905, 2 vol. in-8 de chacun 380 p., avec 250 grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; Union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr. reliés, 20 fr. — 5. *Revue Mame, année 1904-1905.* Tours, Mame, gr. in-4 de 832 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 204 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr.; relié toile, 10 fr. — 6. *Mon Journal 1904-1905*, recueil illustré de 500 grav. en noir et en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de 791 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, 17e année. 1905. Paris, Colin, 2 vol. gr. in-8, ensemble de 627 p., avec de nombreuses illustr. en noir et en couleurs et un Supplément illustré. Brochés, les 2 vol. 6 fr.; reliés, tr. dorées, 10 fr. — 8. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*, 42e année. Paris, Henri Gautier, 1904-1905, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 9. *Les Veillées des Chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré*, 26e année. Paris, Henri Gautier, 1904-1905. in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 10. *La Semaine de Suzette.* Paris, Henri Gautier. 1re année. Premier semestre (février-juillet 1895), in-4 cartonné de 418 p. Abonnement annuel, France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres colonies et pays étrangers, 7 fr.; le vol. cartonné, 3 fr. 50. — 11. *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*, 85e année. Paris, 14, rue Drouot, 1905, in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr. Union postale, 22 fr. — 12. *La Poupée modèle, journal des petites filles.* 41e année. Paris, 14, rue Drouot, 1905, gr. in-8 de 292 p., avec grav. et planches. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; province, 9 fr.; Union postale, 11 fr. — 13. *Le Noël, journal illustré pour l'enfance et la jeunesse.* T. XXI et XXII, 1905. Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 vol. gr. in-8 de chacun 800 p.; éditions à 7 fr. et à 10 fr. — 14. *Le Grillon du foyer. Petite Revue de la famille.* Paris, Hatier, gr. in-8, comprenant, de mars à décembre 1905, 40 nos, de chacun 12 p., illustrés. Broché, 3 fr. 50. — 15. *Louis XI*, par Montorgueil. Paris, Combet, 1905, album in folio de 79 p., planches en couleurs hors texte par Job. Relié toile, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 16. *Les Caricatures de Puvis de Chavannes.* Préface de Marcelle Adam. Paris, Delagrave, s. d., album in-4 de xiv p. et de suite de planches. Cartonnage artistique, 10 fr. — 17. *La Folle Année d'un chien gai*, dessins par Cecil Aldin. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 49 p., cartonné, 6 fr. — 18. *Les Bêtes*; texte de Moreau-Vauthier, illustrations en couleurs de Bricard. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 48 p., cartonné, 4 fr. — 19. *Le Royaume des Gourmands*; texte par P.-J. Stahl, dessins par L. Froelich, Paris, Hetzel, s. d., album gr. in-8 de 44 p., cartonné, 4 fr. — 20. *Amazones d'hier et d'aujourd'hui, série de découpages*; texte par Aristide Fabre; illustr. en couleurs de Job. Paris, Hachette, s. d., album oblong de 51 p., cartonné, 2 fr. — 21.

Le Chat botté, par David Brett. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 10 p., illustr. en couleurs, cartonné, 1 fr. 50. — 22. *Cendrillon*, par le même. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 10 p., illustr. en couleurs, cartonné, 1 fr. 50. — 23. *Minet, Minon, Minouche*, par le même. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 10 p., illustr. en couleurs, cartonné, 1 fr. 50. — 24. *Les Trois Petits Cochonnet*, par le même. Paris, Hachette, s, d., album in-4 de 16 p., illustré en couleurs, cartonné, 1 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette, 1906. Vol. in-8 jésus à 7 fr., brochés ; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Au Vieux Pays de France. Excursions de vacances dans le bassin de la Loire. Touraine, Anjou, Berry, Sologne, Vendée et Bretagne*, par Louis Rousselet, illustré de 137 grav., 319 p. — 2. *Le Chevalier de Puyjalou*, par H. de Charlieu, illustré de 44 vign. par A. Paris, 299 p. — 3. *Le Secret du gouffre*, par Pierre Maël, illustré de 48 grav. dessinées par H. Vogel, 305 p.

IV. — Collections Hetzel, grand in-8, illustrée. Vol. à 7 fr., brochés ; cartonnés plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Maître de l'abîme*, par André Laurie, illustrations de G. Roux, 316 p. — 2. *Fière Devise*, par P. Perrault, illustrations de George Roux, 394 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1905. Broché, 3 fr. 50 ; relié percaline, plaques spéciales, tr. dorées, 7 fr. — 1. *Les Témoins du passé*, par Charles Géniaux, orné de 57 grav., 273 p. — 2. *La Demoiselle blanche*, par Charles Foleÿ, illustrations de G. Dutriac, 287 p.

VI. — Bibliothèque des écoles et des familles, 3e série, publiée par la maison Hachette, 1905. Vol. in-8. Brochés, 2 fr. ; cartonnés, 3 fr. — 1. *Mérites obscurs*, par L. d'Avezan, illustré de 35 grav., 223 p. — 2. *Ma Petite*, par A. Douaiiac, illustré de 36 grav., 233 p.

VII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1905. Vol. in-16, à 2 fr. 25 brochés et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Blancs et Jaunes*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 38 vignettes par G. Dutriac, 275 p. — 2. *Miss Linotte*, par Mme G. du Planty, illustré de 44 vignettes par Edouard Zier, 245 p. ; — 3. *Nobles Cœurs*, par Mme Jeanne Cazin, illustré de 46 vignettes, 281 p.

I. — 1. — La librairie Hachette, voulant donner une digne continuation aux somptueux livres d'étrennes de ces dernières années : *L'Image de la femme* et *les Portraits de l'enfant*, dont le succès fut si grand et si mérité, nous offre pour 1906 : *L'Homme et son Image*. Il n'est pas, dans les études d'art, de sujet plus noble et plus riche. Mieux encore que le grand écrivain, le grand sculpteur et le grand peintre fixent à jamais, pour notre instruction et notre émerveillement, tout ce monde de sentiments, de passions, de volontés sublimes ou terribles qui, depuis tant de siècles, se résument dans un visage humain. La figure sculptée et peinte d'un Pharaon suffit à évoquer à nos yeux tout le mystère de l'antique Égypte ; et à regarder les bustes des Césars romains nous comprenons plus clairement les pages immortelles d'un Salluste ou d'un Tacite. La vie des races et les transformations des mœurs se reflètent fidèlement aux innombrables visages que nous présente le miroir du passé. Foi paisible et certaine du moine du moyen âge, sourire énigmatique, voluptueux ou cruel du seigneur de la Renaissance, placidité réjouie du gros marchand hollandais du XVIIe siècle, ou aristocratique élégance du prince anglais, français, espagnol, esprit aigu du philosophe d'avant la Révolution, enfin diver-

sité parfaite de notre XIXe siècle, où toutes les races, où tous les caractères s'affirment avec les mêmes droits et les mêmes ambitions, le visage humain suffit à nous jouer la comédie, ou trop souvent la tragédie, aux cent actes divers. Et les metteurs en scène sont les plus grands artistes de chaque époque, depuis les Phidias, les Praxitèle et les Lysippe jusqu'aux Ingres, aux Delacroix et aux Rodin, en passant par ces maîtres incomparables qui font l'orgueil de nos musées, les Van Eyck et Memline, Fouquet ou les Clouet, Raphaël, Titien et Tintoret, Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Philippe de Champagne, Largillière ou Nattier, David et nos plus illustres contemporains. M. Moreau-Vauthier, à qui est dû le texte de ce beau livre, s'est joué parmi les difficultés très grandes de composition, les écueils redoutables de répétition et de monotonie. Il a perpétuellement soutenu sa fine et délicate analyse des chefs-d'œuvre de l'art d'un large et vivant aperçu de l'histoire même des sociétés. Il sait en quelques lignes esquisser le caractère d'un artiste aussi bien que de son modèle. Mais, en vérité, ce n'est point faire tort à un texte aussi érudit et vivant que d'avouer combien il est malaisé de le lire sans s'interrompre ; car, à chaque page, le regard est sollicité par les reproductions les meilleures de séduisantes merveilles ; ce livre est tout à la fois un album de gravures et un sommaire des plus beaux musées du monde. Quelle plus sûre manière de charmer et d'instruire un jeune homme, que de lui mettre sous les yeux ces fidèles images d'une société tout entière qui évolue, et dont l'histoire, dans ses phases successives, se dessine à nos regards avec une précision, un pittoresque, une intensité de vie qui laisse loin derrière elle l'art même des plus parfaits historiens ! C'est la photographie seule, à l'exclusion de tous les autres procédés d'interprétation par la gravure, qui a été appelée à l'honneur périlleux de traduire tant d'œuvres extraordinaires. Elle s'en est acquittée avec une conscience impeccable, au point que l'on peut considérer certaines des planches hors texte, dont la maison Braun a fourni les originaux, comme étant elles-mêmes des œuvres d'art de tout premier ordre. La jolie couronne de feuilles de chêne, dont l'or se détache si élégamment sur le blanc parchemin de la couverture, marque pour la maison Hachette un nouveau triomphe de librairie.

2. — M. Henri-René d'Allemagne, l'érudit archiviste-paléographe à qui nous devons une excellente *Histoire du luminaire*, vient de terminer par un véritable monument d'érudition et d'art la très intéressante série de ses ouvrages consacrés aux *Jouets*, aux *Sports et jeux d'adresse*, aux *Récréations et Passe-temps*, que le *Polybiblion* a eu le grand plaisir de louer en ces années dernières. C'est bien encore d'un passe-temps qu'il s'agit en ces deux magnifiques volumes in-quarto, si nourris de texte et de gravures, mais d'un passe-temps qui ne pouvait s'étudier

en un simple chapitre, et méritait l'exceptionnelle monographie qui a pour titre : *Les Cartes à jouer, du quatorzième au vingtième siècle*. La passion du jeu de cartes est chez une foule de gens la plus impérieuse de toutes, celle du moins qui suffit, passé un certain âge, à supplanter toutes les autres. Que de ruines, de folies et de morts produites par ces petits rectangles de carton peint, où les figures abrégées du roi, du valet, de la dame s'accompagnent des signes mystérieux et cabalisques du cœur, de la pique, du trèfle et du carreau ! et quelles pages à écrire, pour un moraliste et un psychologue, sur ces symboles élémentaires qui suffisent à déchaîner les plus orageux tumultes de l'âme ! Mais ils sont en même temps les amis du foyer, les gentils et paisibles compagnons qui offrent une distraction du soir aux honnêtes familles, et on les accueille avec un sourire de reconnaissance dans les vieux ménages, où les yeux fatigués et la voix affaiblie ne peuvent toujours se laisser absorber par le livre ou le journal. Mêlées depuis sept siècles à des civilisations si diverses, il était impossible que les cartes à jouer n'en portassent point l'image ou le reflet ; l'art du dessin et de la peinture y a transcrit, d'âge en âge, ses plus délicates imaginations ; l'histoire des races s'y est traduite en figures populaires. Le travail était immense, et, chose surprenante, absolument nouveau ; et il fallait, pour l'entreprendre sans trop d'effroi, une conscience d'érudit et d'artiste depuis longtemps exercé aux plus difficiles recherches. Ces deux extraordinaires volumes de M. d'Allemagne, il faut les lire à loisir, et puis y chercher les sujets de méditations philosophiques qui certes ne manqueront point. L'étude des origines, de la composition et de la législation des jeux de carte, celle plus touchante, de la passion du jeu, l'analyse des interprétations diverses que l'on peut donner des cartes, remplissent tout le tome premier ; le second est consacré entièrement à la fabrication des cartes dans les diverses villes de France ; longet minutieux travail sur les corporations ouvrières et le commerce des cartes à jouer. On voudrait s'étendre davantage sur ce texte si copieux et si robuste ; mais comment ne pas courir bien vite à l'illustration, dont l'abondance fantastique dépasse de beaucoup tout ce que l'on avait jusqu'ici tenté dans ce genre ? 3200 reproductions de cartes, dont 956 en couleur, sans parler des grandes planches qui nous rendent avec une surprenante fidélité les gravures et les aquarelles les plus rares. Du jeu de tarots de Charles VI et des cartes gravées à Cologne en 1477 jusqu'aux cartes historiques de la Révolution, au Nain jaune du temps de Charles X, ou à ce jeu symbolique, si curieux, édité par Leclaire en 1881 (à l'imitation d'ailleurs de plusieurs séries plus anciennes), où Victor Hugo, Thiers, Mac-Mahon et Grévy remplacent les quatre rois, Molière, Racine, Voltaire et Gambetta (pourquoi ?) les valets, et la Science, le Commerce, l'Industrie et l'Agriculture les dames, que de

figures charmantes, singulières, caricaturales, tragiques même, défilent sous nos yeux ! Miniatures orientales et françaises aux tons si clairs et si élégants, gravures coloriées du seizième siècle, où les artistes bâlois ont mis toute leur verve satirique, burins français et allemands d'une si soigneuse observation de nature, toutes ces images sont un régal des yeux ; et voici, auprès de la figure humaine, des animaux et des fleurs d'un esprit, d'une délicatesse ravissante. Et la belle allure gothique des personnages si fièrement campés sur les cartes du quinzième siècle ! Il y a tout un livre de l'histoire de l'art et de l'imprimerie populaire, dont l'illustration nous apparaît ainsi dispersée au travers de cette attrayante étude. La reproduction en couleurs de tant d'estampes si variées est exécutée en perfection, réussie à merveille. La maison Hachette et l'auteur ont droit à une égale part de remerciements et de félicitations. La série de volumes que clôt magistralement cette histoire des *Cartes à jouer* peut être comparée aux collections jadis entreprises avec tant de succès par le bibliophile Jacob ; nous souhaitons à M. Henry-René d'Allemagne et à ses éditeurs le même accueil auprès du grand public ; auprès des collectionneurs et des érudits l'avenir d'un pareil travail est tout assuré d'avance.

3. — M. le chanoine Henri Debout, auteur de plusieurs travaux estimés sur Jeanne d'Arc, et en particulier d'une histoire de la Pucelle, composée en collaboration avec M. Émile Eude, a résolu de donner au public une œuvre beaucoup plus considérable et plus détaillée, ornée d'une riche illustration. C'est cet ouvrage : *Jeanne d'Arc, 1412-1431. Grande Histoire illustrée*, que nous annonçons aujourd'hui, bien que nous n'en ayons sous les yeux que le premier volume. C'est à titre de publication illustrée que nous lui donnons place dans cet article, où il en mérite une importante. L'illustration donc doit attirer d'une façon toute spéciale notre attention. Elle a un caractère surtout documentaire, archéologique et géographique, et est non seulement abondante, mais surabondante, au point de déborder sensiblement le cadre du sujet. Peut-être la quantité des gravures aurait-elle pu être diminuée sans inconvénient au profit du choix et de la qualité des reproductions. Quoi qu'il en soit, c'est un effort considérable de l'excellente Maison de la Bonne Presse. Le texte a droit naturellement à une appréciation spéciale, qui en sera donnée ici plus tard, lorsque nous aurons pu examiner l'ouvrage complet. Nous nous contenterons de dire aujourd'hui, en réservant la liberté de notre critique, qu'il se présente avec une recommandation explicite de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui, dans une lettre à l'auteur, imprimée en tête du livre, s'exprime en ces termes : « Il y a onze ans passés que la Providence m'appela sur le siège d'Orléans ; onze ans donc, que, par obligations d'état, je vis dans l'intimité la plus active avec la Vénérable

Jeanne d'Arc. Je me suis efforcé de connaître tout ce qui s'est publié sur elle en France et à l'étranger et, ce qui me fut plus profitable que toute lecture, je dus interroger ceux qui avaient le mieux étudié Jeanne, les Ayroles, les Wallon, les Dunand, les Sepet, vous-même. Or, je le dis sincèrement : même après ce long commerce qui aurait pu me blaser sur le sujet, j'ai pris connaissance de votre livre avec un sérieux intérêt. Ce qui constitue, en effet, le mérite d'un livre de ce genre, c'est, d'une part, l'apport de quelque fait, de quelque précision, qui avait échappé aux devanciers ; c'est, d'autre part, les conclusions mieux vues de la vie qu'on expose. Vous avez ménagé cette double satisfaction à vos lecteurs... J'estime que votre livre est, non seulement un bon et beau livre d'histoire, mais un bon et beau livre d'apologétique, très actuel, très démonstratif, très persuasif. Vous avez bien mérité de la science et de la religion. »

4. — Lorsqu'il a visité le Maroc, M. Jean du Taillis n'a poussé aucune pointe dans les parties inexplorées du pays ; il s'est contenté d'en parcourir les parties accessibles, c'est-à-dire la frontière algérienne jusqu'au Figuig, les côtes méditerranéennes et les *presidios* espagnols, puis, à la suite de M. Saint-René Taillandier, le « chemin des Ambassades », entre Tanger et Fez, la ville sainte, et cette capitale elle-même, enfin le littoral atlantique du Maghreb-el-Aksa. C'est, non pas en géographe, mais en journaliste exclusivement préoccupé de pittoresque, de reportage et de photographie, que M. Jean du Taillis a voyagé au Maroc ; aussi ne faut-il pas s'attendre à relever dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître : *Le Maroc pittoresque*, des renseignements nouveaux sur la configuration physique du pays. On y trouvera par contre une description alerte des campagnes et des villes, des choses et des hommes ; on y trouvera aussi des pages très curieuses, — les plus intéressantes peut-être de l'ouvrage, — sur le camp et l'armée du prétendant, et sur le rôle joué auprès du Rogui par le Français Georges Delbrel (p. 53-85), puis sur le sultan Abd-el-Aziz, qui reçut à Fez M. du Taillis en audience privée et l'autorisa à prendre sa photographie (V. p. 17) ; on trouvera enfin, dans la centaine d'excellentes photographies disséminées dans tout l'ouvrage, un véritable album pittoresque du Maroc accessible aux Européens. Le livre de M. Jean du Taillis, qui voit à très juste raison dans le Maghreb-el-Aksa un pays d'avenir, est donc bien tel que l'indique son titre ; aussi prendra-t-on très grand plaisir à en parcourir le texte et à en regarder les curieuses, et parfois terribles illustrations.

5. — Sans doute il est encore tôt non pas pour étudier la guerre russo-japonaise, mais pour espérer que cette étude nous livre dès maintenant tous les secrets de cette lutte sanglante, nous en fasse connaître, avec une entière vérité, le dessous, les détails, les péripéties multiples.

Il faut, pour arriver à un tel résultat, que les documents officiels aient été publiés, qu'ils le soient avec l'authenticité qu'exige l'histoire, et il faudra attendre, sans doute, de longues années avant que les desiderata qu'il est permis de formuler à cet égard soient satisfaits. Il n'en est pas moins possible d'avoir, dès aujourd'hui, une idée suffisamment claire, suffisamment instructive, des événements qui viennent de se passer en Extrême-Orient, en compulsant la littérature déjà nombreuse qui s'est occupée de ces opérations militaires, et c'est ce que vient de faire très heureusement M. Gaston Donnet dans son *Histoire de la guerre russo-japonaise, documentaire, illustrée*, publiée aujourd'hui chez Delagrave. L'ouvrage comprend deux parties nous donnant, la première : les événements allant du début de la guerre au 5 décembre 1904 ; la seconde, ceux qui se sont déroulés de cette dernière date à la conclusion de la paix. Les combats livrés pour le passage du Yalou, l'invasion de la Corée et de la Mandchourie, les batailles du Liao-Yang et de Moukden, la bataille navale de Tsou-shima, enfin le mémorable siège de Port-Arthur et la légendaire défense de Stoessel sont les principaux chapitres de cette œuvre intéressante qui demeure le premier travail sérieux — travail d'ensemble s'entend — rédigé sur la matière. L'auteur a adopté la forme de chronique écrite au jour le jour : il a heureusement réussi à demeurer vrai, autant que peut l'être un chroniqueur qui est presque un acteur dans les événements qu'il raconte ; mais, le récit emprunte à cette forme même de relation une chaleur et une vivacité particulières. De nombreuses anecdotes, des renseignements de toutes sortes donnent une valeur très spéciale à cette étude, qu'une prodigieuse quantité de jolies illustrations rend en même temps très agréable à parcourir.

6. — Un livre qui, pour jeunes et vieux, fera un cadeau d'étrennes de haute utilité, est assurément le *Dictionnaire encyclopédique illustré Armand Colin*. Quels sont les auteurs de ce dictionnaire « dernier cri, » pourrait-on dire ? Nous l'ignorons absolument. A l'heure de sa toute récente apparition, un prospectus très véridique — *rara avis* — et que nos abonnés ont eu sous les yeux, a présenté l'ouvrage aux amateurs. Là chacun a pu apprendre qu'il comprend quatre-vingt mille mots (un joli chiffre) donnant la définition de tous les termes usuels et d'un grand nombre d'expressions techniques, sans compter dix-huits cents articles encyclopédiques sur toutes les branches des connaissances humaines, etc., etc. L'illustration est formidable, exacte, très soignée ; elle se compose de 4 500 gravures, 300 cartes dans le texte (cartes de chaque département français et de tous les pays étrangers, ainsi que les plans des grandes villes du monde) et quatre planches hors texte, en couleurs (champignons qui tuent ; Fourrures et plumes ; Quelques petits oiseaux ; Pavillons des principales nations). Les auteurs ont

éliminé avec soin tous les termes d'argot et les mots de nature à éveiller une malsaine curiosité. Ils se sont aussi astreints à ne froisser aucune opinion politique, sociale et religieuse : on peut donc mettre sans nul inconvénient ce superbe et immense vocabulaire entre toutes les mains.

7. — De tous les romans édités en vue des étrennes, qu'ils aient été soumis à notre examen ou qu'ils s'y soient dérobés, aucun ne saurait se mettre en parallèle avec celui de M. René Bazin : *Madame Corentine*. L'œuvre n'est pas nouvelle ; mais la présente édition, si elle fait honneur à la maison Mame, est également un hommage rendu au maître. M. Bazin nous raconte l'histoire d'un ménage breton de la moyenne bourgeoisie dont l'union est troublée par des causes toutes de surface : coquetterie, légèreté de la femme trop jeune, laquelle, toutefois, n'a absolument rien de grave à se reprocher ; hostilité persistante d'une belle-mère autoritaire dont la bru n'est point celle de ses rêves. Et bientôt, à la suite d'une scène brutale, l'épouse obtient judiciairement la séparation — on ne divorçait pas alors — à son avantage : elle garde sa fille (que le père pourra réclamer auprès de lui un mois sur douze) et va se fixer loin de Lannion, à l'île de Jersey. Là, après avoir cherché sa voie, elle fonde un petit bazar qui prospère si bien qu'elle arrive à réaliser plus que de l'aisance, quelque chose comme une fortune. Pendant ce temps-là, sa fille grandit, élevée avec soin. De son côté, que fait le mari resté au pays ? Associé avec sa mère, une maîtresse femme, il continue son commerce de meunier. Mais peu à peu la prospérité décroît et les choses vont de mal en pis : la ruine n'est pas loin. Certain jour, Corentine L'Héréec est appelée chez son père, à Perros, afin d'être marraine de l'enfant attendu d'une sœur cadette. Les scènes vécues, tour à tour curieuses ou poignantes, du séjour parmi les siens de la femme séparée sont à lire et à relire. Témoin de l'accord parfait du ménage de sa sœur, qui a failli perdre son mari dans des circonstances tragiques, Mme Corentine prend un parti héroïque : elle va à Lannion pour voir M. L'Héréec et tenter une réconciliation, objet de ses vœux et des vœux de sa fille. Elle se heurte, dès les premiers pas, à son implacable belle-mère qui lui fait un accueil plus que dur. Elle essaie quand même d'approcher son mari ; elle n'y parvient pas. Alors, le cœur brisé, elle revient à Perros et annonce son départ pour Jersey. Cependant, comme il a été convenu que sa fille passerait quelques jours chez son père, elle ne reprend pas sa parole et s'en va seule, endolorie. Or, l'aimable, la charmante Simone L'Héréec finit, pendant son séjour à Lannion, par remettre toutes choses en état. L'exilée rentre au foyer conjugal, la belle-mère, conquise par sa petite-fille, n'en déclare pas moins qu'elle se retirera à Tréguier, le coin breton voisin qu'elle n'a cessé de regretter — et voilà

la famille éprouvée rendue à l'aisance des jours anciens, reconstituée, heureuse. On peut dire que ce roman est une page de la souffrance humaine arrachéee au grand livre de la vie. Et il faut voir avec quel talent cette page est écrite ! — La maison Mame a confié l'illustration de ce beau volume à un véritable artiste, M. Granchi-Taylor, et elle l'a revêtu d'une reliure gracieuse qui en fera un cadeau très apprécié pour le jour de l'an.

8. — *L'Invasion de la mer; Le Phare du bout du monde :* quels titres retentissants ! Et qui tiennent ce qu'ils promettent. Ces deux nouveaux romans de Jules Verne, dont la mort récente a été, on peut le dire, universellement déplorée, sont ici réunis par la maison Hetzel sous un cartonnage très élégant, qui diffère des cartonnages de ces dernières années. Dans *l'Invasion de la mer*, l'auteur expose les projets grandioses d'une compagnie qui a résolu de submerger une partie du Sahara, particulièrement infestée de détrousseurs de caravanes, afin de rendre la sécurité au commerce dans ces régions. Mais cela ne fait point l'affaire de certaines tribus, habituées à vivre de rapines et de pillages. Un ingénieur de ladite compagnie, M. de Schaller, escorté de spahis commandés par le capitaine Hardigan, entreprend la reconnaissance de travaux intérieurs visant le but à atteindre, afin de se rendre compte de ce qui reste à faire. Cette troupe part de Gabès, en Tunisie, et s'enfonce dans l'intérieur. Au point terminus, des dégâts extraordinaires et l'absence des ouvriers ayant été constatés, les deux chefs de l'expédition s'inquiètent. En cherchant à s'éclairer, tous deux, par trahison, tombent entre les mains du bandit Hadjar, grand ennemi du capitaine. Emmenés prisonniers dans le repaire d'Hadjar, ils parviennent à s'échapper. Mais qui dira au prix de quels efforts et de quelles souffrances ils gagnent Tozeur, en Tunisie ? Un tremblement de terre, qui engloutit toutes les plaines autour d'eux (ils se sont réfugiés sur une éminence) semble vouloir marquer la fin de leurs misères : il n'en est rien, heureusement. Un navire français, le premier qui s'aventure sur la nouvelle mer, les recueille, juste ou presque juste au moment où leur adversaire Hadjar disparaît dans la tourmente, avec tous ses cavaliers, subissant, en quelque sorte, le sort du Pharaon biblique. — C'est encore une histoire de brigands que *le Phare du bout du monde*. Tout là bas, à l'extrême sud du continent américain, le gouvernement argentin, afin de protéger la navigation mondiale, a fait élever un phare très important sur l'île déserte des États. Puis elle y a fait débarquer trois gardiens pourvus de vivres en abondance, d'armes et de munitions suffisantes pour se défendre dans le cas fort improbable d'une agression. Et cependant, cette agression se produit un jour : des pirates, réfugiés dans un coin ignoré de l'île, après s'être emparés d'une goëlette échouée sur le rivage à la suite

d'une tempête, se débarrassent par surprise de deux des gardiens et débarquent au pied du phare. Entre temps, le troisième s'échappe et se réfugie dans une caverne assez rapprochée. Longtemps il observe les criminels : il les voit réparant leur petit navire avarié ; il les voit encore transportant à bord les fruits de leurs vols. Mais, secondé par un naufragé qu'il a arraché à la mort, il joue plus d'un tour à ses ennemis, qui le traquent vainement. Tant et si bien que, sans cesse retardés dans leur départ, les malfaiteurs finissent par voir leurs projets détruits par l'arrivée d'un navire de guerre argentin qui amenait au phare la « relève » de garde. Et tous périssent misérablement.

9. — C'est aux enfants désormais que nos éditeurs réservent leurs plus somptueuses magnificences. Voici, au premier plat d'un cartonnage rouge et or, tout un tableau en couleurs qui est vraiment d'un artiste habile. Un radeau glisse sur les ondes vertes d'un lac, éclairé par les milliers d'étoiles qui brillent au ciel nocturne. Trois hommes et une femme sont debouts ou agenouillés sur ce radeau. Avec des cylindres de fer qui ne sont point des fusils, mais qui évidemment ont des effets bien plus redoutables, deux de ces hommes visent des sauvages que l'on voit sur les rochers au loin se profiler devant un grand feu. Et c'est un massacre mirifique. Qui sont ces hommes? Quelle est cette femme au visage intrépide? Demandez-le à M. Paul d'Ivoi, l'intarissable conteur dont les *Voyages excentriques* nous promènent depuis tant d'années autour de notre globe terrestre. Il a entrepris cette fois de nous narrer les aventures du Prince Virgule, le *Millionnaire malgré lui.* Nous n'essaierons point de les résumer, cela nous mènerait trop loin. Qu'il nous suffise de dire qu'il y a dans ces pages abondantes et très joliment illustrées une jeune Américaine, la classique jeune Américaine en quête d'un mari de la bonne vieille noblesse française, un honnête jeune homme qui se nomme Prince, sans l'être aucunement, et surtout un magicien comme on n'en voit pas tous les jours. C'est un Turkméne qui sait tout, qui peut tout, et qui s'amuse à unir les amoureux qui méritent sa protection. Vous n'êtes pas satisfaits? Il vous manque quelque chose? Rassurez-vous; M. Paul d'Ivoi ne pouvait oublier la guerre russo-japonaise; et son roman se termine, comme il était nécessaire, au milieu des obus qui épargnent toujours — dans les romans — le courage malheureux.

10. — Il y a eu trente-cinq ans au mois de juillet dernier qu'éclatait la guerre de 1870, — plus d'un tiers de siècle — et cependant il s'en faut que le souvenir de l'Année terrible, comme l'a appelée notre grand poète, soit effacé dans notre pays. Les péripéties de toutes sortes au milieu desquelles se déroule ce grand drame sont une source inépuisable de récits toujours attachants, toujours instructifs, spécialement à l'heure présente où quelques inconscients dévoyés essaient

d'attaquer chez nous le respect du drapeau. Le livre de M. R. de Saint-Maur : *Le Fiancé de Catherine*, inspiré par un véritable patriotisme, tendra à combattre l'influence néfaste des théories coupables dont nous parlons et, pour cette raison, il est digne d'être répandu et vulgarisé. Sous une forme humoristique, où l'émotion parfois poignante se mêle à des récits moins angoissants, l'écrivain a su faire vivre et parler d'une façon extrêmement intéressante des personnages qui ont certainement existé en 1870. Encore que fictif, l'ouvrage s'approche à ce point de la réalité qu'il devient presque de l'histoire, de cette histoire qui amuse et instruit à la fois et qui donne, au point de vue moral, les résultats les meilleurs. Illustré d'excellents croquis de E. Vavasseur, *le Fiancé de Catherine* ne peut manquer d'obtenir un grand succès auprès des enfants de douze à soixante ans; il en est du reste très digne.

11. — Un vol de bijoux et de pierres précieuses a été commis chez l'illustre Mériot, le grand bijoutier de l'avenue de l'Opéra. A des signes certains, la police conclut que le voleur est un des familiers, sinon un des hôtes de la maison. Serait-ce pas le fils, Fernand Mériot, un viveur, qui rentre chaque matin, après des nuits passées au baccarat ? Ou, par hasard, ne serait-ce pas Étienne Godin, le principal employé, l'obligé de Mme Mériot, mais la bête noire de Dominique, le valet de chambre ? Quant à la femme de chambre, Lisy Crinkel, elle est insoupçonnable, attendu qu'elle a un service parfait, l'air sec et insolent, des yeux *yalains* ! Une voleuse a d'autres yeux et d'autres airs, un air plus innocent ! Cherchons ! Et la police cherche, soupçonne, s'égare, va, vient et revient sur les pistes les plus contradictoires, lesquelles se rencontrent, s'entrecroisent et se coupent avec celles d'une agence privée, *l'Alliance*. Enfin, après les péripéties les plus dramatiques, et grâce à une des pierres dérobées, un *Œil-de-Tigre*, des plus rares, le coupable est enfin découvert : c'est Lisy Crinkel, laquelle se trouve d'ailleurs être l'associée d'une bande de voleurs anglais. Inutile de dire qu'Étienne Godin est vengé des odieux soupçons de Dominique, que Fernand a expié ses parties de baccarat et qu'il est en train de gagner ses épaulettes dans l'armée coloniale. Les illustrations d'Alfred Paris sont aussi vivantes que le texte de M. Georges Pradel, et la reliure a des étincellements et des feux qui rappellent ceux de l' « Œil-de-Tigre » lui-même !

12. — *Les Mille et une Aventures de Cartahut le matelot* nous sont contées de façon très attachante par M. Henri Leturque. Une vieille dame, multimillionnaire, a été assassinée ; par qui ? Miss Tayre, sa gouvernante anglaise, accuse un officier de marine, parent de la défunte, lequel, le jour même de l'assassinat, s'est embarqué pour l'Afrique. On lance à sa poursuite deux policiers émérites, dont Cartahut, l'an-

cien matelot. Que de mers et que de terres ils durent traverser, que de batailles ils durent livrer, contre quels nègres, contre quels blancs, contre quels Anglais surtout, avant de joindre l'officier et de trouver la preuve éclatante, écrasante, foudroyante de son innocence, et celle, non moins foudroyante, de la culpabilité de Miss Tayre ! Mais aussi quelle récompense pour Cartahut ! L'officier, marié à la nièce héritière de la multimillionnaire, le nomma capitaine de son yacht de plaisance et lui assura une rente pour ses vieux jours. Récit très intéressant, illustrations nombreuses et vivantes, reliure superbe.

13.— *Le Ko-Ili-Noor* fera la joie des lecteurs de tout âge. L'auteur vous raconte comment et par qui fut conquis le diamant qui brille aujourd'hui sur la couronne du roi d'Angleterre. Ses trente-quatre chapitres nous promènent à travers les vastes contrées de l'Inde, parmi les fakirs, les mystères de la pagode, les surprises de la jungle ; on y voit des mangeurs d'hommes et des charmeurs de serpents, des chasses au tigre, à l'éléphant, aux traîtres. Car il y a des traîtres, dont un est le premier ministre du prince. Ce prince est un des plus puissants rajahs de l'Inde, le Guicovar de Baroda. Mais s'il a de mauvais ministres, il a un favori, espèce d'homme de génie, qui lui sauve la vie et ses trésors, parmi lesquels le fameux diamant.

14. — L'histoire du fils du brave matelot Kerdern, mort en essayant d'arracher aux flots une pauvre femme qu'ils allaient engloutir, est réellement intéressante. La mort du père Kerdern n'est, dans l'ouvrage, qu'un prologue ; le véritable récit commence le jour où l'on enterre ce brave homme et où la ville de Brest, adoptant l'orphelin, le prépare à la carrière qu'il remplira dignement. La modeste sphère qui a été celle du vieux gabier ne sera plus celle où vivra l'enfant : grâce à une éducation soignée, à une instruction complète, l'orphelin devient, à dix-huit ans, un brillant aspirant de marine, et comme il a en même temps le courage, la dignité de la vie, la foi chrétienne, c'est un officier qui fait honneur à lui-même et à son pays. Les principales scènes — du moins plusieurs scènes principales de ce récit — se passent au siège de Sébastopol ; mais, à travers ces pages guerrières, court une idylle à la fois très chaste et très pure qui donne au volume de M. Auguste Lebras : *Jean-Marie Kerdern et ses sœurs*, un caractère particulièrement attirant. Soixante dessins illustrent cet excellent livre que jeunes filles ou jeunes gens liront également avec intérêt.

15. — Les personnages de *la Petite Colonelle* appartiennent à cette famille de fantoches dont les librettistes d'opérettes bouffes se sont, depuis *la Grande Duchesse de Gérolstein*, plus ou moins péniblement évertués à nous faire connaître les innombrables bévues. M. G. Trémisot nous les dépeint s'agitant autour de la grande-duchesse Arlette, la fille des souverains de l'archigrand-duché de « Kamemberg », d'abord dans

la capitale de Hodeseltz et dans le palais archigrand-ducal de « Dieu-vous-bénisse », — où la jeune Arlette est appelée à choisir entre les cent cinquante et un prétendants, venus de tous les coins du globe et qui aspirent à sa main, — puis dans les différents pays du monde où, sous prétexte de faire un petit voyage à Paris avant son mariage, la conduit un ballon dirigeable, le « Léviathan » de l'amiral-aéronaute Kollanstuck. C'est au cours de ce « Voyage à travers l'incroyable », — ce titre est de M. Trémisot lui-même, — qu'Arlette, après avoir visité un Groenland de fantaisie et une île fantastique de l'Océanie, se met à aimer le neveu du Danois Kollanstuck, Yorik Wattenler; et elle l'épouse dès son retour à Kamemberg, après avoir congédié son fiancé le prince Wladimir. Par suite des « erreurs de direction » de Kollanstuck, Arlette n'a donc pas vu Paris, où elle n'ira jamais; mais elle s'en console « en se contentant d'être la plus heureuse des femmes et la meilleure des mères. » Ainsi finit cette singulière histoire qu'accompagnent les spirituelles illustrations de Pinchon.

16. — *Le Serviteur du Lion de la mer* n'est autre que le comte de Tromelin, qui, sous le nom de John Bromley, accompagna à la Tour du Temple Sir Sydney Smith, le « Lion de la mer ». Les études de M. G. Lenôtre ont fait connaître la personnalité intéressante de cet ancien chouan, dont le livre que nous avons sous les yeux raconte les étonnantes aventures. A part quelques détails, très vraisemblables du reste, sur le mariage de M. de Tromelin célébré dans un manoir breton par un prêtre proscrit, l'auteur s'en est tenu aux Mémoires de Sir Sydney Smith et aux documents historiques du temps. Un tel souci d'exactitude donne à ce roman historique une valeur sensiblement au-dessus de la moyenne du genre; les jeunes lecteurs y verront, pris sur le vif, le dévouement passionné des Chouans à une cause en apparence bien compromise, leur dédain du danger, leur folle témérité et, chez M. de Tromelin du moins, un profond sentiment d'honneur. L'histoire de la captivité du « Lion de la mer », celle de l'évasion de « John » et plus tard de Sydney Smith lui-même, sont rigoureusement exactes; plus stupéfiantes que toutes les péripéties des romans furent ces aventures extraordinaires dans lesquelles la femme courageuse du comte de Tromelin joua un rôle important. Livre bon à donner aux jeunes lecteurs; ils y verront que la vérité historique est souvent plus poignante et plus dramatique que les plus ingénieuses inventions.

17. — *Une Idylle dans un drame :* le drame, c'est les dernières luttes de l'Empire, la désastreuse campagne de 1815, Waterloo et la chute des aigles; l'idylle, c'est la naïve affection de deux enfants qui symbolisent les partis ennemis alors en présence. Albert Casal est le fils d'un colonel blessé glorieusement sous Napoléon et qui, sous Louis XVIII, conspire en faveur du fils de son ancien maître. Sous

les ombrages de Chantilly, où il est élevé par sa sainte tante Clotilde, Albert se lie avec une petite compagne de jeux, Yvonne de Villarcy, dont le grand-père, ancien émigré, est l'ennemi acharné des Bonaparte. Quand le colonel Casal est recherché par la police royaliste, la petite fille du marquis de Villarcy aide son ami Albert à cacher le proscrit dans une chaumière abandonnée du parc de son grand-pére et, plus tard, quand le Roi vient à Chantilly visiter le prince de Condé, c'est encore elle qui, à l'insu de tous, sollicite et obtient la grâce du conspirateur. Ce joli récit plaira sûrement à la jeunesse ; les sentiments y sont excellents, la note religieuse discrète, et la connaissance que possède M. Ernest Daudet de l'époque tourmentée qu'il décrit assure à ce roman le succès le plus complet. Le colonel Casal et le marquis de Villarcy représentent chacun un parti, mais tout en servant l'un les aigles, l'autre les lys, ils ont en commun l'honneur et le dévouement.

18. — Trois chasseurs quittent Marseille pour se rendre au pays de Ménélick où ils se proposent de se comporter largement en disciples de saint Hubert. Les aventures ne leur manquent pas. Au cours de leurs *Chasses en Abyssinie*, ils massacrent toutes sortes d'animaux : singes, léopards, gazelles, hyènes, vautours, éléphants, lions, et nous en passons. M. Decaux décrit le pays, chemin faisant, et il nous fournit quelques détails sur les mœurs des indigènes, mais les aventures périlleuses de ses héros forment la trame principale du récit qui, bien illustré et non moins bien cartonné, fera la joie des enfants de douze à quinze ans.

19. — Un volume de M. Camille Flammarion est toujours un livre de science vulgarisée. L'auteur étudie dans celui qui nous arrive *les Phénomènes de la foudre*, — et il a ici de quoi faire un livre instructif et intéressant, la foudre étant capricieuse et se présentant sous vingt formes différentes. L'ouvrage nous donne un tableau général des victimes de la foudre, d'après les climats ; puis il décrit l'électricité atmosphérique et les nuages orageux, les éclairs et le tonnerre, la foudre en boule, et c'est un des plus curieux chapitres du volume, qui d'ailleurs n'a rien de sévérement didactique, mais fourmille au contraire d'anecdotes et de faits divers. L'auteur nous dit également les effets de la foudre sur l'homme, puis sur les animaux, plus maltraités que l'homme, et enfin sur des végétaux et des métaux. Rien d'étrange comme les fantaisies et les caprices de la foudre, qui n'opère jamais de même façon. Le livre se termine par des chapitres sur les paratonnerres et les rayons cérauniques. Nous retrouvons ici, avec parfois la note matérialiste, ce qui est fâcheux, l'habituel intérêt des ouvrages de M. Flammarion.

20. — La librairie Delagrave a fait un très beau volume d'étrennes

avec les *Contes du soleil et de la brume* que le *Polybiblion* signalera bientôt à ses lecteurs à propos de son édition petit in-8 et dans lesquels M. Anatole Le Braz montre ses qualités ordinaires d'érudit et d'écrivain. Le livre est de ceux qui peuvent intéresser tout de suite les enfants, mais que les lettrés de tous les âges doivent mettre dans leur bibliothèque, parmi les collections du folk-lore français. L'illustration de la couverture se rapporte au dernier conte du volume : *Les Pâques de Loull Vraz ;* la Bretonne Môn assiste au départ des cloches pour Rome, le Jeudi saint. On les voit passer dans l'air, emportées par une paire d'ailes blanches, tandis que la femme tombe à genoux, les yeux et les bras élevés vers elles ! Toutes les mains d'enfant vont se tendre vers ce joli volume.

21. — *Le Petit Fauconnier de Louis XIII* n'était autre que le fils du maréchal d'Ancre. Dès son apparition à la Cour, il avait été en butte aux persécutions du Grand Fauconnier, le duc de Luynes : c'est sur l'enfant du favori actuel que le favori futur essayait sa puissance, en attendant de s'attaquer au père et de le remplacer. Le petit « Italien » se défend vaillamment contre son ennemi, montrant, dans cette lutte inégale, autant d'esprit que de courage ; après la mort de son père et l'exécution de sa mère, le besoin de représailles le fit s'engager parmi les troupes protestantes que Luynes et le Roi étaient allés combattre en personne. Il espérait rencontrer le duc sur le champ de bataille et le frapper de sa main. Il ne put pas le frapper, mais il se vengea quand même. Il le rencontra couché sur un grabat, brûlant de fièvre, abandonné par tous ses serviteurs, et demandant en vain à boire ; il lui porta un verre d'eau. Et il put entendre le malheureux lui dire : « Pardon ! » — Cette fable touchante, très bien racontée par M. Jules Chancel, illustrée par le crayon érudit de Fontanez, fait partie d'une collection intitulée : *Les Enfants à travers l'histoire.* Il est certain qu'on fait faire aux enfants des promenades moins intéressantes que celle-là.

22. — *Pixie et sa famille :* histoire d'une famille irlandaise très pauvre, et particulièrement de la plus petite fille, Pixie. Le père, insouciant et dépensier, ne fait rien pour bien élever ses enfants. Pourtant, Pixie est envoyée en pension à Londres ; elle s'y fait aussitôt détester par son caractère désagréable, puis, en raison de sa franchise, elle finit par se faire aimer. Elle revient dans son pays, où elle emmène sa maîtresse de français. Le père se tue et la misère s'accroît ; mais une sœur de Pixie épouse un jeune homme très riche, qui rend l'aisance à tous. L'ouvrage décrit surtout la vie de pension en Angleterre. Il convient à des fillettes de dix à quatorze ans.

23. — Analyser le dramatique roman de Fenimore Cooper, *l'Espion*, que nous connaissons tous, dont la lecture nous a fait passer de si agréables moments, en nous transportant au milieu des luttes pour l'indépen-

dance des États-Unis, serait vraiment superflu. Rappeler le mérite du chef-d'œuvre de l'illustre romancier serait aussi inutile. Bornons-nous à constater seulement, au milieu de l'avalanche des romans modernes, qu'on en revient toujours à quelques œuvres supérieures du passé — passé est une façon de dire ; — mais les choses vont si vite aujourd'hui ! Et ajoutons qu'on ne peut que se féliciter d'avoir pour la jeunesse des adaptations aussi bonnes que celle de *l'Espion*, par M. Émile Pech.

24. — Sous le titre : *Les Bottes de sept lieues*, Mme Mathilde Alanic nous raconte l'histoire touchante d'un garçonnet, dont la mère devenue veuve, a pris en nourrice une petite fille de famille riche. Les deux enfants sont élevés ensemble, et Jacques voue une grande affection à Hélène. Puis la séparation arrive alors qu'ils sont encore petits, mais Jacques n'oubliera pas. Il travaille avec énergie et se crée une réputation d'artiste en son genre. De son côté Hélène, qu'il a perdue de vue, devient orpheline. Son père se remarie et la pauvre petite se trouve en présence d'une marâtre. Son frère Henri, pour gagner sa vie, se fait clown dans un cirque. Un jour, le feu prend au cirque, et, au milieu du danger, les circonstances veulent que Jacques se trouve là. Les deux jeunes gens renouvellent connaissance et Jacques donne une place à Henri dans son atelier. Il retrouve ensuite Hélène, après des péripéties, et il épouse son amie d'enfance. L'histoire est bien menée et attachante.

25. — L'*Affaire difficile à arranger* est une discussion soulevée entre deux petits garçons, au sujet de la supériorité ou de l'infériorité du Jardin d'acclimation de Paris sur le parc de la localité qu'ils habitent dans le Midi. Les enfants ont d'abord commencé par bien s'amuser, par visiter le pays, pêcher, etc., ce qui donne à l'auteur matière à d'agréables descriptions. Mais le dissentiment futile qui s'est élevé entre eux tournerait fort mal, si la petite sœur aînée de l'un d'eux, personne très sage, n'arrivait à mettre la paix. Gentil volume pour les enfants.

II. — 1. — Peut-on jamais se lasser de lire et de regarder *le Tour du monde* ? Nous n'en avons, pour notre part, jamais fermé un volume sans regret, et ce ne sont pas les livraisons parues au cours de l'année 1905 qui nous feront cesser de considérer comme un vieil ami le journal fondé en 1860 par Édouard Charton. Que de sujets intéressants y ont été traités cette année, et quelle variété, que de contrastes dans les pages de la première partie ! L'Europe, parfois un peu trop délaissée par nos revues spéciales, et surtout l'Europe méditerranéenne, occupe dans *le Tour du monde* de 1905 une place privilégiée, car Mme Jane Dieulafoy, M. Paul Gruyer, — l'auteur d'un admirable ouvrage sur la Bretagne, — et M. Th. Herbelynek y ont écrit sur l'Espagne (de Tolède à Grenade), sur l'île d'Elbe et sur la Roumanie des

pages aussi attrayantes qu'instructives, tandis que M. Gerspach faisait ressortir, dans une étude sur Lugano, quel caractère artistique lui donnent ses fresques, que M. Lud. Georges Hamon traçait de fins « croquis hollandais » et que Mlle Anna Sée décrivait avec un grand charme les beautés de l'archipel des Féroë et la vie de ses habitants. Avec M. Victor Chapot, le major Percy Molesworth Sykes, Mme F. Michel, MM. Jules Brocherel et Émile Deschamps, nous traversons l'Asie en écharpe, d'Alexandrette à Shang-Haï en passant par une partie de la Turquie d'Asie, par la Perse orientale, par le Kachmir et les Monts Célestes, et en laissant au sud Pondichéry et les ruines d'Angkor que M. Georges Verschuur et le vicomte de Miramon-Fargues ont décrits avec un soin méritoire. Ce sont encore des études singulièrement attrayantes que celles de M. Ch. Maumené sur la région du Bou-Hedma dans le Sud tunisien, de M. Amélineau sur Abydos dans les temps anciens et dans les temps modernes, du Dr Lamy sur la Côte d'Ivoire, du lieutenant Ardant du Picq sur les Tanala de l'Ikongo, déjà décrits naguère par le Dr Besson, et de M. Bargy sur l'éducation des nègres aux États-Unis. Qu'on nous laisse donner une place spéciale à deux articles particulièrement importants : celui de M. Raymond Bel sur la France aux Nouvelles-Hébrides, et celui de M. Albert Thomas sur la race russe, race colonisatrice, dont le titre seul fait saisir la portée. Ainsi, la première partie du *Tour du Monde*, illustrée avec le soin et le luxe que l'on sait, demeure toujours un livre du plus palpitant intérêt et du plus vif attrait ; quant à la seconde partie, elle justifie comme par le passé son titre d' « A travers le monde » et continue à fournir au jour le jour les renseignements les plus précieux aux géographes et aux touristes. Il convient donc de dire que la place du *Tour du Monde* continue à être marquée dans la bibliothèque de tout homme de goût, de tout esprit curieux.

2.— C'est en mai 1904 que *le Tour de France, guide du touriste*, a lancé son premier numéro. Il a fait son chemin, marchant à pas de géant. Et si la faveur du public lui a été si rapidement acquise c'est que, répondant à un besoin, il a tenu, en outre, dès l'origine, à se mettre à la portée du plus grand nombre en raison de la modicité de son prix, tout en étalant un luxe de vrai grand seigneur. Le somptueux numéro de Noël 1904 marqua une importante évolution : de mensuel, *le Tour de France* devint bi-mensuel ; ses 32 pages, à la vérité, se réduisirent à 16, mais la couverture, d'une élégance ordinaire, se transforma aussitôt en une véritable œuvre d'art où, depuis, ont alterné des paysages grandioses et des types provinciaux aussi curieux qu'admirablement reproduits : dès le premier jour, ce fut un éblouissement, et, loin de décroître comme beauté, ainsi qu'il arrive souvent, ses couvertures semblent vouloir toujours chercher un mieux difficile. L'illustration

générale est d'une abondance que nul autre périodique du genre n'a jamais atteinte ; quant au texte il déborde d'intérêt et de vie, sans compter que l'actualité et les indications pratiques pour le touriste sont perpétuellement à l'ordre du jour. La Partie technique du *Polybiblion* donne chaque mois, très régulièrement, le sommaire du *Tour de France*, ce qui ne nous empêchera pas de signaler quelques-uns des travaux les plus intéressants que l'on rencontre dans les numéros de date récente. Voici, par exemple le n° du 15 avril dernier consacré presque tout entier à *Notre-Dame de Paris*, par M. J.-K. Huysmans ; voici encore celui du 15 mai où, à la suite de MM. Paul Risson et Pierre Flament, nous voyageons *En Bourbonnais*. Dans le n° de juillet, M. Émile Sedeyn nous conduit au *Château de Chantilly* et M. Boyer d'Agen à *Roc-Amadour*, alors que le 15 juillet et le 1er octobre, en compagnie de M. Émile Hinzelin nous visitons *Strasbourg*, ou bien les *Plages de la Méditerranée*, sous la conduite de M. Robert de Souza (n° du 15 juillet). Voulez-vous escalader le *Mont-Blanc*, avec M. Henry Chenot ? Procurez-vous les nos du 1er août et du 1er septembre. *Ploërmel et Josselin* nous sont décrits par M. Charles Géniaux (n° du 1er août). *La Grande Chartreuse* vous attire-t-elle ? Suivez M. Boyer d'Agen (n° du 15 août). Sans courir aussi loin, si vous êtes Parisiens, n'oubliez pas, avant d'aller visiter *le Palais de Fontainebleau*, de consulter M. Émile Sedeyn (n° du 1er septembre), et M. Ch. Merki (n° du 15 septembre) si vous désirez parcourir agréablement *la Forêt de Fontainebleau*. Mais nous ne saurions tout dire : voyez vous-mêmes. Et n'oubliez pas que chaque numéro de ce luxueux périodique vous fait exécuter, au moyen d'un gracieux supplément un très utile « Tour de France » artistique, géographique, traditionniste, photographique, automobiliste, archéologique, athlétique et sportif, colonial, scientifique. En vérité, vous en avez plus que pour votre argent. Un dernier détail : l'administration du *Tour de France* a mis en vente, au prix de 2 fr. 25, un cartonnage spécial portant le titre de la revue ; c'est simple, sobre, de bon goût.

3. — Il n'est pas possible de choisir pour filles et garçons un plus attachant périodique que *le Journal de la jeunesse*. Les romans et les nouvelles que l'on y trouve sont nombreux et fort intéressants. Dans le genre, ce recueil a publié en 1905, entre autres : *Le Chevalier de Puyjalou*, par M. H. de Charlieu, *le Secret du gouffre*, par M. Pierre Maël et *le Serviteur du Lion de la mer*, par M. Louis Rousselet, romans que nous analysons, les deux premiers un peu plus loin et le troisième un peu plus haut, ainsi que *les Quatre fils Hémon*, par M. Albert Cim ; *le Tour de la Lanterne*, par M. L. Savary ; *Leur Histoire*, par Mme Julie Borius. Mais ce beau *Journal* renferme aussi des choses plus sérieuses : scientifiques, comme *la Guerre contre la tuberculose*, par M. Daniel Bellet ; *la Sténographie française*, r M. Eugène Guérin ; artistiques,

comme *les Impressions en couleurs*, par M. Daniel Bellet; historiques, telles que : *Les Faux Dauphins anglais*, par M. J. de Glouvet et *les Villes disparus en France*, par M. Anthyme Saint-Paul; biographiques, comme *Cervantès*, par Mme Émile Magne, et *Schiller*, par M. H. Heinecke. Il y a là, de même, des sujets d'actualité comme *le Tunnel du Simplon*, par M. Daniel Bellet; des études sur les coutumes comme *les Boulangers à travers les âges*, par M. R. de Gavrinis, sans compter des récits émouvants dont *170 Kilomètres sous un train*, adapté de l'anglais, d'après W. S. Mears, par M. Jean Marbel, est le plus extraordinaire. Et tout cet ensemble varié, animé assez fréquemment par la pensée religieuse, est illustré avec le goût et la perfection que l'on trouve toujours dans les productions de la maison Hachette.

4. — Dans le premier volume de 1905 (livraison du 15 avril), les lecteurs du *Magasin illustré d'éducation et de récréation* ont trouvé où trouveront un important article sur le célèbre conteur que fut Jules Verne, mort en mars dernier : l'homme et son œuvre y sont passés en revue ; l'on peut dire que l'intarissable écrivain ne laisse que des sympathies et des regrets. Les deux récits de Jules Verne : *L'Invasion de la mer* et *le Phare du bout du monde*, par lesquels débutent chacune des vingt-quatre livraisons de l'année 1905 seront-ils les derniers au bas desquels figurera la signature du grand charmeur ? En attendant que nous sachions s'il existe des œuvres posthumes, continuons notre inventaire du *Magasin* (sans jeu de mots) : Mme P. Perrault nous donne *Fière Devise*. M. André Laurie : *Le Maître de l'abîme*, alors que M. M.-G. Pitrois adapte de l'anglais, à notre intention, un roman de Mme de Horne-Vaisey intitulé : *Pixie et sa famille*. Et, mentionnant également entre plusieurs autres, un récit de moindre étendue : *L'Ile déserte*, par M. Michel Thivars, nous nous garderons de négliger les *Monographies végétales* de plantes singulières et légendaires, par M. E. Grimard, qui nous parle tour à tour du nénuphar, du myosotis, de la verveine, de l'hellébore, de la mandragore, etc., et de nous arrêter, le temps nécessaire, à *l'Atelier de tout le monde*, de M. Blanchon. Comme toujours, riche reliure, illustration très soignée. La pensée de Dieu apparaît ici de manière suffisante.

5. — L'enfant de douze à quinze ans, qui n'est pas abonné à la *Revue Mame*, et qui, pour ses étrennes, recevra, dans sa simple et riche reliure rouge, le volume de 1904-1905, sera vraiment heureux et content. Car il y a là la matière de nombreux volumes. Dire que l'illustration est toujours parfaite, c'est se répéter; dire également que nous sommes ici en pays chrétien n'est pas nouveau davantage ; ajouter enfin que la variété des sujets traités est considérable, c'est aussi un refrain qui date à peu près des origines, car la *Revue Mame* n'a pas longtemps cherché sa voie. Mais il convient de jeter un coup d'œil sur

ce volume et d'en montrer l'aspect dans ses principales lignes afin de fixer certaine partie au moins de notre public. Notons en premier lieu des articles de voyage et d'histoire : *Bretagne (la pointe du Raz ; Saint-Nonna)*, par M. C. Fuster ; *La Mort de la princesse de Lamballe*, par M. H. d'Alméras ; *La Bataille d'Eylau*, par le Dr Triaire ; *L'Abbaye de Hautecombe*, par M. H. Guerlin ; *Dans le Transsibérien*, par Vidi ; *L'Italie illustrée*, par M. G. d'Esparbès ; *En Oranie*, par M. L. Claretie ; *Antipolis*, par M. Ch Géniaux ; *Le Forum romain*, par M. l'abbé Thédenat ; *Moukden*, par M. C. de Vitis, etc. Dans les sciences et les arts, on remarquera : *La Navigation de plaisance*, par M. G. Contesse ; *Les Poissons dangereux*, par M. H. Coupin ; *Les Portes saintes*, par M. Ch. Géniaux ; *M. Hector Giacomelli*, par M. H. Guerlin ; *Le Rôle musical de la femme*, par Mme A. Latouche ; *Jubés et stalles*, par M. Ch. Géniaux. Pour la note gaie, mentionnons *les Audiences joyeuses*, de M. Jean Drault. La littérature est représentée par des contes, des nouvelles et des romans tels que : *Les Compagnons de l'Alliance*, par M. J. Guétary ; *L'Héritier du duc Jean*, par M. Champol ; la fin d'*Une Idylle dans un drame*, par M. E. Daudet ; *la Terre qui meurt*, de M. René Bazin, œuvre que nous avons présentée à nos lecteurs en janvier dernier, et la majeure partie de *Madame Corentine*, du même écrivain, dont nous parlons plus haut. Nous voudrions pouvoir tout citer ce qui mérite de l'être dans ce beau volume ; mais il faut nous arrêter en invitant nos lecteurs à se rendre compte directement : ils ne seront pas déçus.

6. — Du rire et des larmes — de douces larmes parce qu'elles sont toujours versées pour des récits pleins de cœur et d'intentions excellentes, et un rire franc et sonore parce qu'il n'est provoqué que par de petites histoires d'un comique parfaitement honnête, — voilà ce que l'on gagne à lire *Mon Journal*. Une seule note reste un peu vague, et c'est regrettable : la note chrétienne. Ainsi assourdie, elle gêne à la poésie du recueil. Et cependant, pour les enfants de huit à douze ans, *Mon Journal*, qui vient d'accomplir sa vingt-quatrième année, est une lecture saine, utile, moralisatrice. On y rencontre, entre autres, nombre de récits sur la vieille France, qui la font aimer. Voyez plutôt : *Sans façon*, par M. J. Marbel (un épisode dont Jean-Bart est le héros) ; *Le Page de Jeanne d'Arc*, par M. P. Roland ; *Le Glorieux Gamin*, par M. A. Bailly (il s'agit ici de Duguesclin enfant) ; *Ambitieux!* par M. C. de Contreras (M. de Chamilly et le siège de Grave, en 1674). On pourrait également citer dans le même genre la patriotique aventure de *Gerbaud le Parisien*, par M. I. d'Urgel, si cet épisode du temps de l'invasion des Normands ne rentrait pas plutôt dans le domaine de la légende. Il serait facile d'allonger pendant des pages notre nomenclature, la variant à l'infini, en passant du doux au grave, du plaisant au sévère. Mais si nous disions tout, où serait la surprise pour les jeunes lecteurs?

7. — L'idée de Dieu est bien pâle dans le *Petit Français* de 1905 ; il faut y regarder de près pour la voir apparaître de loin en très loin. Du moins toutes les pages de ce périodique sont-elles empreintes de sentiments honnêtes. Nulle trace d'hostilité en matière religieuse. Deux romans à signaler particulièrement : *A la belle étoile*, par M. Claude Saint-Jan et *Fils de chef*, par M. d'Agon de la Contrie. Mme Rose d'Elbe nous donne une charmante légende : *Les Roses de Noël* et M. C. Holveck un conte émouvant : *Un Cri dans la lande*. Nombre d'autres récits de genres variés, tous bien intéressants. Quelques relations de voyages : *Excursions en Corse*, par M. Meys ; *Le Maroc et ses habitants*, par M. E. Josset ; *Les Coins pittoresques. Concarneau*, par M. G. S. Des sujets historiques : *Les Invalides d'aujourd'hui*, par M. B.-H. Gausseron ; *Les Étrennes d'un roi de France* (Henri IV), par M. A. Parmentier ; *Henri IV et son fils*, où l'auteur, le même M. Parmentier, nous montre que les fils de nos rois étaient sévèrement élevés. Il convient de ne pas omettre les intéressants détails que rapporte M. S. sur *la Vie à bord d'un navire de guerre*. L'histoire naturelle, les sciences en général, les beaux-arts ont ici une place, tout comme la poésie et la musique, et la note patriotique claironne fréquemment. Les gravures en couleurs et en noir réjouissent l'œil et la reliure vert sombre, avec ornementations or, reste ce qu'elle est depuis des années : sobrement artistique.

8 et 9. — Si *l'Ouvrier* et *les Veillées des chaumières*, deux bons recueils connus, aimés de la jeunesse et estimés par leurs parents, avaient commencé à paraître la même année et le même jour, chacun dirait : Ce sont deux jumeaux ; mais pour se ressembler beaucoup, leur âge diffère sensiblement : le premier a achevé sa quarante-quatrième année d'existence et le second sa vingt-huitième. Et ils continuent leur petit bonhomme de chemin, toujours bien accueillis parce qu'ils sont aimables. Dans *l'Ouvrier*, nous remarquons dix romans à longue haleine parmi lesquels nous citerons seulement *l'Ombre du passé*, par Mme Jeanne de Coulomb ; *la Villa du Cœur-en-peine* par Mme B. de Buxy ; *la Fortune des Massirac*, par M. H. Bister et *la Voleuse de Cadix* par M. H. du Plessac, laissant aux lecteurs le soin d'aller eux-mêmes découvrir les autres. — D'autre part, *les Veillées des chaumières* ne sont pas en retard sous le même rapport ; elles publient treize grands romans (trois de plus que le frère aîné). Là, on lira : *Le Fils de de l'étrangère*, par Mme Marie Lemière ; *la Maison de la Dame de trèfle*, par Mme Pierre Perrault ; *la Pupille du colonel*, par Mme Maryan ; *la Revenante*, par M. Mario Donal ; *Sans cœur*, par E. Maurice Le Beaumont. Et, pour le même motif que ci-dessus, nous nous en tiendrons à ces titres. Il va de soi que ces deux périodiques ne s'en tiennent pas au seul roman : ils contiennent aussi une foule d'articles ou d'études pleins d'intérêt, amusants toujours, instructifs souvent. La variété est

chaque semaine à l'ordre du jour et le lecteur ne peut jamais s'ennuyer. L'illustration, pour n'être pas très nombreuse, n'en est pas moins très bonne. Ajoutons que les deux volumes datés de 1904-1905 sont pourvus de la reliure simple et solide que la maison Henri Gautier a adoptée depuis longtemps.

10. — La même librairie a lancé, le 2 février dernier, le premier numéro d'un nouveau périodique : *La Semaine de Suzette*, qui paraît tous les jeudis. Le programme que s'est tracé *la Semaine de Suzette* est le suivant : Donner d'abord aux petites lectrices des romans écrits pour leur âge. Puis des images, beaucoup d'images, en noir et en couleurs, dont le plus grand nombre amuse au plus haut point et provoque la gaîté. Ensuite des comédies dans le genre de la saynète, que les fillettes puissent jouer sans décors compliqués, sans costumes dispendieux ; des devinettes, des jeux nouveaux, mille travaux gracieux, aisés à exécuter d'après les conseils donnés. Sous le titre : *Petite Moisson*, le charmant journal apprendra à ses abonnées une quantité de choses qu'elles ignorent et qui orienteront leur intelligence vers les questions sérieuses, principalement en matière d'histoire et de sciences. Et, couronnant tout cela, la *Semaine* a institué des *Concours* avec prix : voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour que le succès, le plein succès, récompense les efforts de la direction. Nous n'avons encore sous les yeux qu'un premier semestre de la publication, revêtu d'un élégant cartonnage illustré en couleurs ; mais nous ne doutons pas que la suite soit pour le moins aussi agréable. L'an prochain, nous vous dirons notre sentiment.

11. — Nul ne contestera cette vérité que, malgré ses quatre-vingt-cinq ans sonnés, le *Journal des demoiselles et le Petit Courrier des dames* a su rester jeune, se transformant, s'améliorant, suivant de près, en toutes choses, les progrès des temps si différents qu'il a traversés. Les livraisons, que nous avons sous les yeux, de l'année 1905 de ce périodique, nous apparaissent donc toutes pimpantes de grâce et de force consciente. Très chrétien d'allures, au surplus, il se distingue en outre par le souci d'être toujours littéraire et artistique. A côté de l'important *Album de travaux*, qui complète si heureusement le *Courrier de la mode*, que Mme Marguerite de Bets rédige chaque quinzaine, les abonnées du *Journal* trouvent là, surtout dans la belle édition, dite « édition verte » en raison de la couleur de sa couverture, des patrons sur papier ou sur étoffes, des gravures de modes en couleurs, et aussi, de temps à autre, des images hors texte fort remarquables ; par exemple, trois magnifiques fusains (paysages) par Allongé, ou des planches en couleurs : *Le Printemps*, par A. Moreau et *le Baptême*, par A. Robaudi. Il va de soi que le roman occupe ici une place importante ; citons entre autres : *Une Tâche*, par Mme Maryan ; *Au but*, par Mme Marie Thièry ; *Comme une*

plume, par M. A. Alhix ; *Tête ou cœur*, par Mme M. Alanic. Mentionnons aussi de curieuses et attachantes études classées sous la rubrique : *Instruction* : *Le Théâtre d'art à Moscou*, par Mme Th. Bentzon ; *Les Deux Grands Prélats du* XVIIe *siècle* (Bossuet et Fénelon), par M. Ch. Rozan ; *Les Insectes chanteurs et les Insectes d'ornement au Japon*, adapté de L. Hearn par Mme Th. Bentzon ; *M. René Bazin*, par M. C. Lesigne ; *La Femme à travers les religions et les civilisations antiques*, par M. O. de Carladez ; *La Croix rouge*, par M. J. d'Albanié ; *La Princesse Louise de Condé*, par M. J. de la Faye ; *Mme Récamier*, par M. A. Chevalier. Et nous ne parlons ni des poésies, très nombreuses, ni des morceaux de musique, ni des monologues, ni des causeries sur des sujets d'actualité, ni des recettes culinaires, ni de bien d'autres choses encore. Du reste la Partie technique du *Polybiblion* publie mensuellement les sommaires de cet excellent périodique qui, chaque quinzaine, est reçu avec tant de plaisir au foyer familial.

12. — Si, pour leurs toilettes, les grandes personnes peuvent, avec le *Journal des demoiselles*, se « documenter » en même temps qu'elles se distraient et s'instruisent grâce à un texte varié, les fillettes, de leur côté, s'amuseront gentiment en lisant et commentant *la Poupée modèle*. Les contes, nouvelles, historiettes et même les comédies qu'elles sont mises à même de savourer ne leur feront pas, toutefois, perdre de vue l'objet principal du charmant périodique : l'art d'habiller leurs poupées. Et cependant des auteurs, que nous supposons appartenir en totalité à leur sexe, leur offrent successivement des récits de plus ou moins longue haleine, intéressants et abondamment illustrés : *Cet Amour de Paul ! Les Économies d'Étiennette ; Petite Maman ; Le Baptême de Nuremberg ; Le Nécessaire de Madelon ; Chardonneret, Chardonnerette*. un tout mignon petit conte qui leur enseignera la bonté et la charité. Là aussi on trouve des patrons et des planches de toutes les couleurs. Ah ! mais oui ; et tout cela est soigné, pratique et souvent chatoyant. Elles seront bien contentes les petites filles qui, pour leurs étrennes, recevront un abonnement à *la Poupée modèle !*

13. — Tenez-vous à donner à vos enfants une revue hebdomadaire illuminée, pourrait-on dire, d'images en noir, en bleu, en rouge, en violet, toutes jolies, plusieurs admirables et un grand nombre pétillantes de malice et d'esprit de bon aloi ? Alors pensez au *Noël* (de la rue Bayard). Mais si l'aspect matériel de ce gracieux périodique séduit, le fonds littéraire retient, car il est empreint de saine morale, vivifié par l'idée religieuse et animé de la plus franche gaîté. Parmi les romans, nous remarquons au premier rang : *Olivette*, par M. Max Colomban : les scènes, fort dramatiques, se passent en Provence, au temps des croisades, et *la Maison du chapeau de roses*, par Mme Carlottina. Comme nouvelles, il convient de citer : *Le Pudding du Coq couronné*,

par M. Ch. Le Roy-Villars ; *Le Choix de Madeleine*, par M. P. Guy ; *Le Mauvais Zouave*, par Alphonse Daudet ; *l'Héritage de l'oncle Corentin*, par M. Max Colomban ; *Les Mémoires d'un vieux soulier de Noël*, par Mme C. Mayval ; mais il y en a bien d'autres. Et les biographies de personnages célèbres (avec portraits teintés de nuances diverses) et les morceaux de musique, et les articles de sciences vulgarisée ! Concluons : dans *le Noël* on s'instruit, on se moralise, on rit, on chante, on ne s'ennuie jamais et, par dessus tout cela on apprend à aimer Dieu.

14. — Voici un nouveau venu parmi les périodiques illustrés : *Le Grillon du foyer*. Nous avons signalé sa naissance au mois de mai dernier (*Polybiblion*, t. CIII, p. 467). Il est modeste, ainsi qu'il convient aux jeunes ; mais il a oublié d'être insignifiant. *Le Grillon du foyer* (quel joli titre !) est une « petite revue de la famille » qui paraît tous les samedis et aborde tout. En premier lieu, un article de chronique sur les questions à l'ordre du jour ; exemples : *Au Maroc ; La Dîme* (excellent article à faire méditer par les prévenus et les ignorants) ; *L'Article 4 et l'article 6* (de la loi dite de « Séparation ») ; *Le Triomphe des Jaunes* (les Asiatiques) ; *La Surproduction industrielle ; Le Retour à la terre ; Les Retraites ouvrières ; Les Juifs au Maroc ; La Lutte contre la tuberculose*, etc. Vient ensuite un coup d'œil jeté sur les faits les plus saillants de la semaine ; de sorte que le lecteur le plus perdu au fond de la province la plus reculée ne reste étranger à aucun événement important. Après cela, on passe à des romans, nouvelles, variétés choisis avec autant de soin que de goût, et l'on termine par des recettes, des renseignements et des indications utiles de toutes sortes groupés sous le titre spécial : *A la maison*. *Le Grillon du foyer* mérite d'être grandement répandu parmi nos populations ouvrières des villes et des campagnes où le bien qu'il fera est d'autant plus certain qu'il sera lu avec plaisir.

15. — De tous les albums qui nous sont parvenus à l'occasion des étrennes, nul n'égale celui de MM. Job et Montorgueil : *Louis XI*. L'admirable artiste qu'est le premier a exécuté une suite de tableaux splendides de couleur et d'originalité. Quant au second, il a esquissé pour la jeunesse, à grands traits et de façon très pittoresque, l'histoire de ce souverain auquel la France, au lendemain des invasions anglaises, doit son unité progressive. Ce n'est pas tout à fait une apologie du terrible châtelain de Plessis-lès-Tours ; l'auteur n'a garde de dissimuler ses faiblesses et ses fourberies, mais aussi il fait éclater les éminentes qualités de ce roi politique qui a su, par sa diplomatie, le plus souvent exempte de scrupules, laisser à son fils un royaume fort et prospère. Après la mort de son redoutable ennemi, le duc Charles de Bourgogne, on peut dire que le sombre monarque porta la France de son temps à l'apogée de la puissance par la réunion de la Bourgogne et

de la Franche-Comté à la couronne. Deux observations, toutefois, peuvent être faites à M. Montorgueil : l'auteur est-il bien sûr que le Téméraire eut tous les torts de son côté avant d'en venir aux mains avec les Suisses et ceux-ci tout le bon droit? Certains écrivains suisses ne sont pas de cet avis. D'autre part il convient de lui donner l'assurance absolue, formelle, que la Franche-Comté, très attachée au duc Charles, était alors fort loin « d'incliner à revenir dans le giron national » : elle a, au contratre, lutté de toute sa force contre les troupes de Louis XI qui, par trahison, s'emparèrent de Dole, capitale de la province, et la détruisirent complètement (1479). Mais ces observations n'enlèvent rien au double mérite artistique et patriotique de ce superbe album qui fera merveille sur une table de salon.

16. — *Les Caricatures de Puvis de Chavannes*! Voilà un titre qui sonnera étrangement aux oreilles des nombreux admirateurs (ils sont maintenant légion) du maître à qui l'art français doit quelques-uns de ses plus austères chefs-d'œuvre. L'on n'imagine point le peintre de sainte Geneviève, le grand décorateur des musées de Lyon, d'Amiens ou de Rouen, le poète qui a su exprimer pour la Sorbonne, en une composition exquisement harmonieuse, toute la fête de l'intelligence et du savoir, luttant de verve avec un Daumier, un Gavarni ou un Forain. Il faut pourtant s'y résigner, il faut même reconnaître que Puvis a porté dans la caricature les éclats inattendus d'une gaîté puissante et souvent amère. Ce bourguignon salé, de tempérament médiocrement mystique, aimait à se délasser de la poésie par des plaisanteries quelquefois rabelaisiennes. Obligé par sa célébrité même à faire partie de comités officiels aux séances insupportables, il en égayait l'ennui par ces croquis où se déforme savamment la physionomie humaine. Avec une verve fort différente de l'Inspiration chrétienne ou des radieuses visions du Bois sacré, il dessinait le repas de famille dans la loge du concierge, ou les péripéties effroyables d'un duel, ou le cours de danse... du panier, éloquemment professé par une cuisinière, ou encore une scène invraisemblable d'attendrissement d'un criminel à face de gorille par la musique d'un orgue de Barbarie. Ce sont ragoûts savoureux et souvent de « haulte graisse », comme disait maître Rabelais, et le sel y est parfois un peu gros. Mais comme l'on voit, même aux plus rapides croquis, que l'on a affaire à un merveilleux dessinateur! Les reproductions (il y a une centaine) rendent avec une fidélité parfaite les moindres traits de la plume ou du crayon, avec les rehauts de blanc et de rouge. Cette précieuse collection humoristique avait été réunie patiemment par le regretté Philippe Gille; et c'est à Mme Philippe Gille que nous en devons la publication, où la librairie Delagrave a mis tous ses soins; Mme Marcelle Adam l'a ornée d'une ingénieuse et jolie Préface.

17. — *La Folle Année d'un chien gai* est le titre d'un album humoristique qui ne saurait s'adresser qu'aux grandes personnes. Le bouledogue qui nous apparaît ici a quelques aventures, assez comiques, dont la dernière, notamment, est fort désagréable pour lui, à ce point même qu'il nous déclare mélancoliquement : « Je la crois bien finie ma vie de chien gai. » Les dessins de M. Cecil Aldin sont remarquablement réussis.

18. — L'amusant album intitulé : *Les Bêtes* est né de la collaboration de MM. Moreau-Vauthier pour le texte et de M. Bricard pour l'illustration. Tour à tour nous voyons défiler des scènes où figurent le coq, le poisson, la poule, le cheval, le cochon d'Inde, le papillon, la chèvre, le rat, l'âne, le chat, la vache, etc. Chaque notice se termine par une réflexion morale ou une leçon qui se graveront sans peine dans l'imagination des enfants. Les images sont d'une simplicité voulue, hautes en couleurs, et le cartonnage très réussi : il représente, sur le premier plat, la rencontre du Loup et du Petit Chaperon-Rouge.

19. — Pour guérir son peuple, le souverain du *Royaume des gourmands* imagina certain jour de commander à la mère Michel, pâtissière renommée, une tarte grosse, pour le moins, comme le Panthéon. Et la mère Michel accepta la commande et l'exécuta. Vous devinez ce qu'il fallut de farine, de lait, d'œufs, de sucre, de fruits, etc. Et tous les sujets du prince furent conviés à ce gala fantastique. A ce régal, toujours et pendant longtemps le même, le peuple se fatigua, fut malade, oh ! très malade. Aussi fut-il heureux, au bout du compte, de revenir à une nourriture plus simple et plus saine. Les apothicaires et les médecins, du coup, se montrèrent mécontents ; mais comme ils étaient l'infime minorité, il n'y eut pas de sédition. Quant au roi Prosper Ier, il reçut de ses sujets reconnaissants le surnom de Raisonnable. Et voilà ce qui se passa, à une époque indéterminée, au pays des Gourmands, « célèbre dans l'histoire. » Album à méditer par ceux de nos enfants trop enclins au cinquième des péchés capitaux.

20. — Les parents qui désireront occuper l'attention en même temps qu'exercer la patience et la sagacité de leurs enfants trop turbulents ne devront pas hésiter à leur offrir l'album de MM. Aristide Faure et Job, intitulé : *Amazones d'hier et d'aujourd'hui*. Cet album se compose d'une série de planches en couleurs destinées à être découpées pour former une pièce. Entre autres sujets, nous mentionnerons : *Pentésilée, reine des Amazones, Jeanne d'Arc, la Grande Mademoiselle (1627-1693), la Reine Marie-Antoinette, la Princesse Palatine, Une Amazone de l'an XI, la Duchesse d'Angoulême* et *la Reine Louise de Prusse*. Le texte de M. A. Favre fait l'historique succinct de chacune de ces personnalités et indique la manière de monter les morceaux composant les sujets, tous dessinés en couleurs par l'excellent artiste qui signe Job.

21, 22, 23, 24. — On doit à la librairie Hachette quatre albums de M. David Brett, dont le succès sera grand : *Le Chat botté; Cendrillon; Minon*, *Minet*, *Minouche* et *les Trois Petits Cochonnet*. Le sujet des deux premiers est si connu que l'indication de leurs titres suffit; le troisième nous raconte de quelle façon la mère de trois petits chatons blancs sait élever ses enfants; quant au dernier, il nous conte les aventures très courtes des trois enfants de la veuve Cochonnet, obligés d'aller chercher fortune à travers le monde. Les deux premiers, Toto et Poulot, se font manger sottement par compère le Loup; mais le dernier, Janot, est plus malin, si malin même qu'il parvient, un beau jour, à faire rôtir l'assassin de ses frères. Ces quatre albums, exécutés sur papier spécial imitant l'étoffe, sont illustrés de dessins en couleurs tout à fait réjouissants. Faisons des vœux pour que, l'an prochain, nous ayions le plaisir de présenter à nos lecteurs et de leur recommander pour leurs enfants une suite à ces albums vraiment originaux et dont les sujets pourraient encore, comme les deux premiers, être empruntés aux vieux contes d'autrefois.

III. — 1. — Il y a plaisir à voyager avec M. Louis Rousselet *Au Vieux Pays de France*, car peu de guides sont mieux instruits du passé et du présent des régions que, soit en chemin de fer, soit à bicyclette, il nous invite à parcourir avec lui dans tous les sens. Ces régions, ce sont la vallée de la Loire depuis Blois jusqu'à la mer, les plateaux de la Sologne et du Berry, la vallée de l'Indre, celle du Cher entre Tours et Vierzon, et cette pittoresque vallée du Loir, si intéressante et relativement si peu visitée, c'est-à-dire, au total, le cœur même de notre patrie. Sans doute, il ne serait pas absolument impossible de reprocher à M. Rousselet de passer à côté de très intéressantes reliques du passé sans les signaler (il n'a pas mentionné, par exemple, ni à Poncé, ni à Saint-Jacques-des-Guérêts, entre Troô et Montoire, ces curieuses peintures murales, découvertes il y a quelques années sous des couches de badigeon, qu'a si bien étudiées naguère l'architecte Laffilée) ; mais peut-on tout voir à bicyclette, même en ne faisant que 50 à 70 kilomètres par jour ? Évidemment non ; ce qui est possible à un piéton ou à un cavalier cesse de le devenir pour un bicycliste qui tiendra toujours à honneur de couvrir dans sa journée — j'en prends pour garant le sage M. Rousselet lui-même (v. p. 33, 274, etc.) — un certain nombre de kilomètres. Ne soyons pas toutefois trop exigeants et remercions bien plutôt notre auteur d'avoir entrepris de ramener sur « le vrai berceau de notre patrie » l'attention des cyclistes, de leur avoir si bien démontré qu'on peut encore faire dans ce pays si visité de véritables petites découvertes. Ainsi M. Louis Rousselet a exécuté une œuvre patriotique et utile. *Au Vieux Pays de France* ne peut sans doute pas, de par son format, être le « vade-mecum » des cyclistes, mais c'est un

livre que tous, avant d'aller visiter les bords de la Loire et de ses affluents, devront lire soigneusement, la carte à côté d'eux, aussi bien pour en localiser les renseignements de toute nature que les remarquables illustrations documentaires.

2. — *Le Chevalier de Puyjalou* est le fils d'un gentilhomme ruiné, qui, établi cabaretier « Aux Vendanges de Suresnes », voit défiler dans son modeste établissement les beaux seigneurs de la Cour du Régent. Le bonhomme, malgré sa position gênée, donne une brillante éducation à son fils unique Roger, caractère entreprenant, esprit fier et délié et, de plus, musicien merveilleusement doué. Le chevalier, voulant se faire une place au soleil, débute comme page du Régent, qui, l'ayant rencontré par hasard, le prend en amitié. Mais le séjour de Paris finit par coûter cher au petit chevalier et il se décide à employer plus utilement son temps en allant réclamer à ses trois oncles, fréres de sa mère, une somme de deux cent mille écus dont ils ont frustré son père. L'entreprise n'est pas facile, car les trois fréres Poulard, — Grégoire, Barthelemy et Christophe, — rustres et égoïstes, ont juré de garder pour eux la somme en question. Les aventures du chevalier remplissent le volume. Aprés maintes difficultés, notre héros arrive au but désiré ; le premier oncle, vaniteux et poltron, est si bien amadoué par son neveu qu'il signe une reconnaissance de la dette, très convaincu, du reste, que ses deux frères refuseront d'adhérer à un arrangement qui, dès lors, sera nul. Le second, Grégoire, vieux soldat brutal et violent, est conquis par l'adresse de son neveu dans le maniement des armes ; il signe, comme son frère, avec la même arriére-pensée ; enfin l'oncle Christophe, naturaliste maniaque, est gagné le jour où Roger lui procure un papillon rarissisme, longtemps et vainement poursuivi. Les trois signatures obtenues, il faut bien s'exécuter. Roger épouse sa cousine Odette qui l'a secondé dans son entreprise et, à la stupéfaction de tous, le cabaretier-gentilhomme donne à son « petit chevalier » une dot de deux millions. Récit gaîment et facilement conté, neutre au point de vue religieux, mais parfaitement honnête.

3. — Arnold de Winkelried, un ancien capitaine d'artillerie d'origine suisse, — un des descendants du héros de Sempach, — possède un précieux parchemin dans lequel un gentilhomme bourguignon, ennemi de Charles le Téméraire, a expliqué, sous forme cryptographique, en quel endroit il a caché le trésor qu'il a légué aux Winkelried en reconnaissance de leur généreuse hospitalité. Personne, depuis la fin du xve siècle, n'a pu déchiffrer le grimoire latin du seigneur de Cosne, et n'a pu, par conséquent, découvrir le fameux trésor ; le capitaine Arnold, qui ne veut le retrouver que pour mettre dans l'aisance sa nièce et ses petits-neveux, sera-t-il plus heureux ? Telle est la question que pose M. Pierre Maël au début du *Secret du gouffre*, et qu'il résout

par l'affirmative ; et non content de raconter comment l'oncle Arnold et son jeune neveu, son filleul Arnold Duval, parviennent à comprendre le cryptogramme, il les montre partant à la recherche du précieux trésor, et finissant par le découvrir. Mais au prix de quelles péripéties ! Si l'aimable Lucile Amond, la cousine du petit Arnold, et le chien Bosch ne s'en étaient point mêlés, les deux chercheurs seraient sans doute tombés sous les coups de ceux qui comptaient leur ravir, au dernier moment même, les richesses qui leur appartenaient par héritage et qu'ils venaient de retrouver au péril de leur vie. Lisez donc *le Secret du gouffre!* Rien n'est plus passionnant que ce joli roman, duquel le sentiment religieux n'est pas exclu, qui contient quelques pages intéressantes sur l'histoire de la Suisse, et qui montre, comme il convient, le vice puni et la vertu récompensée.

IV. — 1. — Un navire, *le Dakar*, s'est perdu corps et bien, sans causes connues, au moment où il allait entrer dans le port de Marseille. Enquête, naturellement. Résultat: zéro, jusqu'au jour où un Marseillais amateur de navigation sous-marine, l'ineffable Crocrognousse, vient faire au juge d'instruction chargé de l'affaire, M. Féraud, des révélations sensationnelles. A cette heure, dans notre grande cité méditerranéene, arrivait François Aubry, ami intime du juge, commandant un sous-marin ancré dans le port. Vite, embarquent avec Aubry, M. Féraud, Crocrognousse, un gabier de confiance et un scaphandrier espagnol. Les cinq hommes, à bord du sous-marin, disparaissent sous les flots et piquent tout droit du côté de l'épave du *Dakar*, qu'ils ne tardent pas à distinguer brillamment éclairée... Un autre navire, très extraordinaire, était en train de « dévaliser » le bateau naufragé. Déjà le commandant s'apprêtait à torpiller le pirate d'un nouveau genre lorsque son bateau, ses compagnons et lui-même, furent réduits à l'impuissance subitement et, non moins subitement, appréhendés et emprisonnés. Peu après, le pirate mystérieux se mettait en mouvement et, à travers l'espace liquide, filait tranquillement. Longtemps, sans savoir où ils étaient ni quel allait être leur sort, les cinq compagnons voguèrent ainsi. Ils arrivèrent enfin à destination... à l'île du Travail, située dans la mer des Indes. Là, s'était installé un peuple de bandits mystérieux dont le but unique était l'exploitation des richesses enfouies au fond de la mer ou le naufrage provoqué au moyen d'engins sous-marins d'une puissance fantastique. Les prisonniers auraient bien voulu s'en aller ; mais pas moyen ; laissés en liberté relative, on ne tarda pas à les convaincre que toute tentative de fuite serait vaine : l'île était entourée au loin de bancs de récifs nombreux et inabordables. Il fallut se résigner et chacun fut inscrit pour une occupation en rapport avec ses aptitudes. Bientôt remarqué, le lieutenant Aubry, un vrai puits de science, se vit offrir par le grand maître de l'étrange royaume, sa fille unique, belle à miracle et

riche comme pas un monarque du monde ne peut l'être. Mais cela ne tentait nullement le brave officier : gendre d'un voleur de haute envergure, jamais ! Et ne pouvant fuir par la mer, il détermine ses compagnons à prendre la route des airs. Parfaitement. Et l'évasion a lieu au moyen d'un ballon qu'il arrive à fabriquer. Les fugitifs tombent dans une île anglaise, d'où ils reviennent en France ; mais Aubry grince des dents, quand même ; et le livre se ferme sur une menace à l'adresse de celui qui l'a, pendant un temps, privé de sa liberté. Nous verrons peut-être, l'an prochain, M. André Laurie donner une suite au *Maître de l'abîme*. Attendons.

2.—Jacques Saverne, fils d'un industriel ruiné par son associé nommé Wylder, soutient par son travail sa mère veuve et sa grand'mère. Une occasion se présente à lui de gagner une prime de deux cent mille francs en découvrant en Macédoine une carrière de vert antique. L'entreprise le tente, mais il est arrêté en apprenant qu'elle doit rendre service au fils de l'ennemi de sa famille, Maurice Wylder, prisonnier des brigands albanais. L'influence de sa mère, qui lui rappelle sa *Fière Devise* « Quand même », décide Jacques à partir ; de nombreuses et périlleuses aventures l'attendent dans cet étrange pays, mais il atteint le but qu'il se propose, contribue à la délivrance de Wylder et rapporte l'aisance au pauvre foyer de sa mère. Dans ses chevauchées à travers les montagnes albanaises, Jacques rencontre Noelle Wylder, sœur de Maurice. Une sympathie profonde l'attire vers elle, mais il refoule ce sentiment : n'ayant pu pardonner au père, il n'épousera pas la fille. Plus tard, c'est Mme Saverne, la mère de Jacques, qui, séduite par les qualités charmantes de l'enfant innocente, poussera son fils vers le bonheur qui s'offre à lui et qui, généreusement, l'amènera au pardon des injures et à l'oubli du passé. Comme on le voit, la donnée de ce récit est absolument morale et les aventures de Jacques en Macédoine amuseront beaucoup les jeunes lecteurs de dix à douze ans.

V. — 1. — *Les Témoins du passé* sont les châteaux, les églises, les fontaines, les abbayes, les croix et les calvaires, les retables, trésors de la vieille France, souvent enfouis au fond des provinces et que le beau volume de M. C. Géniaux, bien illustré et bien relié, fait revivre à nos yeux. Comme livre d'étrennes, nous préférons de beaucoup un ouvrage de ce genre, qui initie l'enfant aux gloires de son pays, à tous les romans, même aux meilleurs. Autour des monuments, « témoins du passé » s'enguirlandent des légendes et des traditions, de vieux usages et de curieuses coutumes, qui, rappelés par l'auteur au cours de sa promenade, donnent aux pierres muettes la vie qui leur manque. Une part très large est faite à la Bretagne, où, plus qu'ailleurs, les ruines ont échappé à une destruction complète et où les églises conservent encore des restes admirables de l'art du moyen âge. Les idées et les senti-

ments de l'auteur sont justes et son livre peut être recommandé à ceux qui veulent intéresser et instruire, au moyen des étrennes, les enfants placés sous leur dépendance.

2. — La marquise de Clarens et sa sœur Lady Roswald, deux sœurs jumelles, dont la ressemblance est prodigieuse, vont s'embarquer pour l'Angleterre, fuyant les excès de la Révolution. Au dernier moment cependant, la marquise recule et, se décide à retourner à Clarens pour y visiter la tombe de son mari et veiller sur l'héritage de son fils. Elle y trouve son intendant Jean Raffut installé en maître et celui-ci, furieux de ce retour imprévu, assassine sa maîtresse. Le crime demeure ignoré de tous et Raffut devient propriétaire du beau domaine. Il élève près de lui sa nièce Geneviève, *la Demoiselle blanche*, pure et douce créature qui garde au fond du cœur un culte pour tout ce qui touche aux anciens maîtres du château. Longtemps après, quand la paix est revenue en France, le marquis de Clarens, fils unique de la pauvre femme assassinée, arrive à Clarens pour réclamer son héritage et pénétrer le secret de la mort de sa mère. Il trouve dans Geneviève une amie et une alliée ; sa nature affectueuse et rêveuse s'attache à la jeune fille et, malgré la différence des conditions, il l'épouse à la grande satisfaction de Jean Raffut. Celui-ci,, en effet, pourra jouir, sa vie durant, de son bien mal acquis, dont Frédéric de Clarens accepte de n'hériter qu'après lui. Mais le criminel a compté sans Lady Roswald. Convaincue que sa sœur a été la victime de Raffut, cette dernière vient à Clarens, et, la nuit, elle paraît aux yeux de l'intendant infidèle, dans la chambre même où sa sœur a été frappée. L'apparition de celle qu'il prend pour la marquise défunte provoque chez le meurtrier une attaque à laquelle il succombe sans que ni le marquis ni Geneviève soupçonnent jamais le double drame qui s'est déroulé dans cette chambre fatale. Récit mouvementé et très honnête.

VI. — 1. — *Mérites obscurs*, par M. L. d'Avezan, est un bon roman, intéressant, bien écrit, moralisateur. Tout au plus peut-on regretter de n'y pas voir une note religieuse. La famille des Carrier est une famille d'ouvriers de Paris, composée du père, de la mère et de trois enfants, dont Marie-Louise, l'héroïne du roman. Les Carrier seraient heureux et vivraient à l'aise, si la mère n'était d'une avarice sordide et s'il ne survenait au père un terrible accident qui le rend impotent pour le reste de ses jours. La dureté de la mère surtout risque de déterminer les pires malheurs. Heureusement, Marie-Louise, la fillette aînée, est le « mérite obscur » qui sauvera tout. Son père, détourné du foyer familial, a pris l'habitude du cabaret. La misère peut s'ensuivre. Marie-Louise a compris qu'il fallait sortir du milieu faubourien où végètent tous les siens. Les circonstances favorisent ses projets. Un cousin de Normandie lui signale une petite propriété à acheter, et la jeune fille

décide tout son monde à émigrer en province. A la campagne, tout s'arrange, et le bonheur ne tarde pas à revenir dans l'heureuse maison, tandis que Marie-Louise, devenue le modèle des fermières, épouse un jeune homme digne d'une si vaillante et si bonne compagne. Les descriptions du quartier ouvrier de Paris, comme celles de la campagne normande sont instructives et bien faites.

2. — *Ma Petite*, par M. A. Dourliac, est bien le roman qui doit plaire aux jeunes imaginations, tout en étant d'ailleurs de fonds très moral. A la peinture des caractères, s'ajoute l'intérêt des évènements imprévus, et si tout y commence assez mal, tout y finit à souhait. La famille Dorigni est composé du père, de la mère, d'un fils, vrai « fils à papa », et d'une fillette charmante. Le père et la mère périssent dans l'incendie de l'Opéra-Comique. Ce grand malheur donne à réfléchir au jeune homme, Hubert Dorigni : il prend la vie au sérieux, il se fera une situation et il veillera à l'éducation de sa petite sœur. La Providence met sur son chemin une institutrice parfaite, qu'il épouse. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, cette jeune femme, qui devient la sœur aînée de la petite Jeanne, trouve une dot en même temps que Hubert apprend qu'il est très riche lui même. L'action est bien menée et l'intérêt va grandissant jusqu'au dénouement.

VII. — 1. — Parmi les trois volumes de la *Bibliothèque rose*, qui figurent cette année dans la collection des livres d'étrennes, *Blancs et Jaunes*, par un auteur aimé du public enfantin, Mme Chéron de la Bruyère, nous raconte les expériences de deux petits Tonkinois, Roger Brécourt et son camarade Tsi. Ces deux enfants ont été envoyés en Europe par le père du premier afin d'être élevés par M. Brécourt et sa femme, oncle et tante de Roger. L'arrivée des petits étrangers dans le milieu familial de la rue Tronchet provoque une sensation toute naturelle chez les enfants de la maison, Marguerite, Jean et Odette, et bientôt les espièglerie de Roger et son caractère arrogant et difficile mettent à l'épreuve la patience de ses hôtes ; Tsi, plus doux, gagne bien vite toutes les sympathies. Peu à peu cependant les heureuses influences qui l'entourent agissent favorablement sur Roger, qui devient travailleur et raisonnable ; ces progrès sont compromis un instant par le retour en Europe de sa mère qui le gâte affreusement, mais son naturel droit reprend le dessus et quand le livre se ferme, Roger, Tsi, Jean et leur ami André se trouvent en bonne voie d'arriver aux grandes écoles. A travers le volume sont semés de gais récits de parties de pêche, d'excursions de vacances, qui ne manqueront pas d'amuser les petits lecteurs.

2. — *Miss Linotte*, par Mlle du Planty, s'adresse à des enfants encore plus jeunes ; ils y verront combien, malgré son bon cœur et son esprit vif, Miss Linotte, autrement dit Jacqueline Valcourt, se rend

insupportable aux siens par son étourderie ; plusieurs expériences fâcheuses où la pauvre Jacqueline essuie force humiliations et où, sans le vouloir, elle afflige ceux qu'elle aime, lui inspirent le désir de se corriger de sa légèreté. Tout d'abord, ses efforts sont bien peu réussis et sa « tête de linotte » la conduit à commettre mille bévues ; mais une aventure plus grave que les autres, dans laquelle « Miss Linotte » est entraînée par des bohémiens, l'impressionne au point de la rendre tout à fait et pour toujours réfléchie et raisonnable. Comme on le voit, rien de mieux pensé que cette historiette vivement et gaîment contée pour les tout petits.

3. — Les *Nobles Cœurs*, du livre de Mme Jeanne Cazin, sont M. et Mme de Raive, qui, émus du malheur d'une famille de pêcheur, privée de son chef, se chargent des petits orphelins, à qui ils font donner une excellente éducation et qui deviennent les camarades et les amis de leurs enfants. Le volume nous raconte les joies, les occupations, les amusements et aussi les difficultés et les chagrins de cette bande d'enfants, parmi lesquels Didier d'Orthez, petit garçon égoïste, cruel et mal élevé, sème le trouble et le chagrin. En fin de compte, le malheureux Didier est victime de sa désobéissance : en jouant avec une arme à feu il se défigure et perd la vue, châtiment un peu radical peut-être, mais dont le résultat est de rendre l'infortuné aussi doux et aussi laborieux qu'il a été jusque-là paresseux et provocant.

VISENOT.

N. B. — A l'heure même où nous expédions à l'imprimerie le bon à tirer du grand article qui précède, nous recevons plusieurs volumes qui auraient dû y figurer, mais dont le compte rendu est forcément renvoyé au mois prochain. Toutefois nous en donnons la bibliographie à la fin de la *Chronique*, avant les Tables semestrielles.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de ANDRÉ MICHEL. Tome Ier. Première Partie. Paris, Colin, 1905, in-8 de IV-440 p., avec 207 grav. et 5 pl. hors texte, 15 fr. — 2. *Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance (1280-1580)*, par SALOMON REINACH. Tome Ier. Paris, Leroux, 1905, in-12 de IV-710 p., avec 1046 grav., 10 fr. — 3. *Esquisse d'une histoire de la collection Campana*, par SALOMON REINACH. Paris, Leroux, 1905, in-8 de 135 p., 3 fr. — 4. *La Peinture en Europe. Rome, les musées, les collections particulières, les palais*, par GEORGES LAFENESTRE et EUGÈNE RICHTENBERGER. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1905, in-8 de XVI-404 p., avec 100 photogravures, cartonné, 10 fr. — 5. *Les Grands Artistes. Douris et les Peintres de vases grecs*, par EDMOND POTTIER. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 25 grav., 2 fr. 50. — 6. *Les Grands Artistes. Praxitèle*, par GEORGES PERROT. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 125 p., avec 25 grav., 2 fr. 50. — 7. *Les Grands Artistes. Lysippe*, par MAXIME COLLIGNON. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 8. *Les Grands Artistes. Jordaens*, par FIERENS GEVAERT. Paris,

Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 9. *Les Grands Artistes, Rembrandt*, par Émile Verhaeren. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 10. *Les Grands Artistes. Claude Lorrain*, par Raymond Bouyer. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Percier et Fontaine*, par Maurice Fouché. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 25 grav., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Gros*, par Henri Lemonnier. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50.

1. — La première partie du tome Ier de la grande *Histoire de l'art*, dirigée par M. André Michel, dont le *Polybiblion* annonçait la publication en fascicules dès avril dernier, forme un volume de 440 pages. Il y en aura quinze autres de même dimension, non moins abondamment illustrés, et dont l'intérêt ira toujours croissant à mesure qu'ils approcheront davantage des temps modernes. Celui-ci, tout austère, est un livre d'archéologie. On y trouve exposés les commencements de l'art chrétien en Occident, par André Pératé ; l'Architecture romaine en Occident avant l'époque romaine, par Camille Enlart ; l'Art byzantin, par Gabriel Millet ; la Peinture en Occident du ve au xe siècle en dehors de l'Italie, par Paul Leprieur ; la Peinture dans l'Italie méridionale du ve au xe siècle, et la sculpture en Italie du vie au xe siècle, par Émile Bertaux ; les Influences orientales, par J.-J. Marquet de Vasselot ; enfin, l'Art de l'époque barbare, par Émile Molinier. Certains de ces chapitres, ceux notamment de MM. Millet et Leprieur, sont des travaux originaux sur bien des points, et dont l'érudition fait honneur à notre pays. Dès maintenant on peut apprécier l'importance du monument, qui dépasse de beaucoup tous les essais analogues de l'étranger. Nous aurons le plaisir de le voir s'élever de volume en volume, et de nous initier par lui aux efforts successifs de l'art humain pour imiter la nature, et glorifier la beauté divine.

2. — Je n'ai qu'un mot à dire du *Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance* de M. Salomon Reinach : c'est un ouvrage indispensable. Ce n'est, en vérité, que la première partie d'un ensemble qui comprendra trois volumes, et peut-être plus ; mais il y a déjà, dans les 1046 gravures au trait qui sont mises à notre disposition pour un prix très modique, des trésors de renseignements que nous ne pourrions trouver ailleurs. M. Reinach a entrepris d'appliquer à l'étude de l'art moderne le système de classement dont son *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* ou encore celui des *Vases peints* nous ont donné les modèles pour l'art antique ; œuvre difficile et méritoire entre toutes, car le terrain à explorer est immense et couvert de la végétation la plus touffue. Il a choisi avec raison le vieux mode du dessin au trait, comme suffisant à expliquer avec le maximum de clarté les caractères distinctifs de chaque composition ; et il est très vrai que la reproduction directe d'après photographie aurait échoué, dans la moitié des cas, tout au moins. Ses documents viennent de

partout, musées, églises, collections particulières, catalogues de vente ; il les fait suivre de notices en quatre ou cinq lignes qui donnent le lieu d'origine, l'auteur connu ou probable, le sujet, et la bibliographie essentielle. En outre, trois Index, à la fin du livre, en permettent la consultation rapide. Le classement, du reste, est par séries iconographiques, sauf pour les portraits, disséminés au hasard, mais que l'Index permet de rejoindre. Sans doute plus d'une attribution demande à être revisée, et les lecteurs de M. Reinach sont invités à collaborer en ce sens ; mais en un pareil labeur les critiques s'effacent tout d'abord devant le mérite immense de l'entreprise.

3. — L'*Esquisse d'une histoire de la collection Campana*, par le même auteur, a d'abord paru en articles dans la *Revue archéologique*. On sait toute l'importance de cette réunion extraordinaire d'objets d'art antique et de peintures du moyen âge et de la Renaissance, dont le gouvernement de Napoléon III fit l'acquisition pour le Louvre. Ce que M. Reinach nous révèle, ce sont les origines de la collection, les motifs qui déterminèrent l'étrange archéologue italien à vendre, et Napoléon III à acheter, les rivalités de la Russie et de l'Angleterre, les ruses romaines, puis les discordes au sein du Louvre, et la dispersion lamentable, dans tous les musées de province, de pièces qui perdaient, isolées la grande valeur qu'elles eussent gardée, rassemblées pour la curiosité et l'étude. C'est une histoire comique et tragique à la fois, que les collectionneurs liront avec profit, et que les conservateurs de musées devront méditer.

4. — J'ai dit ici même, à diverses reprises ,tout le bien qu'il fallait penser de la collection de *la Peinture en Europe*, que rédigent MM. Lafenestre et Richtenberger. Ces excellents catalogues raisonnés, accompagnés chacun de cent photogravures d'une fidélité parfaite, sont les plus utiles instruments de travail que l'on puisse souhaiter. Les notices générales que l'on y trouve insérées, les jugements des plus notables critiques reproduits à la suite de la description des principaux tableaux, leur assurent un succès durable. Le dernier volume, consacré aux *Palais, musées et collections particulières de Rome*, est de tous le plus précieux et celui qui contient le plus d'inédit. L'inventaire des tableaux et fresques que possèdent les familles princières Barberini, Colonna, Doria, Rospigliosi, Torlonia, non seulement dans leurs galeries fidéi-commissaires, mais aussi dans leurs appartements privés, la liste des œuvres souvent exquises qui composent des collections plus intimes, celles de la comtesse de Santa-Fiore, de Mlle Hertz, du sénateur Barracco, du comte Primoli, du colonel Blumenstihl, des princes Chigi et Pallavicini, s'ajoute heureusement à l'énumération des trésors que renferment le palais du Quirinal, le palais Farnèse, la Farnésine et la Villa Madame, et surtout les galeries municipales et

royales. Joint au volume précédent, qui traitait du Vatican et des églises romaines, ce livre d'érudition, qui est tout à la fois un album d'images parfaitement choisies, offre aux visiteurs de la Ville Éternelle le plus sûr des guides et le plus fidèle des souvenirs.

5, 6, 7. — La collection des *Grands Artistes* a été vaillamment menée, cette année-ci, par l'éditeur Laurens. Huit volumes ont paru, dont les trois premiers, qui traitent de l'art grec, ont été confiés à des spécialistes, membres de l'Académie des inscriptions. M. Edmond Pottier a traité de *Douris et des Peintres de vases grecs* avec cette intime pénétration qui nous ferait croire qu'il a, dans une existence antérieure, vécu fraternellement avec les ouvriers attiques, et qu'il se souvient. Rien de leur délicat métier ne lui est étranger ; il a vu façonner l'argile des vases ; il sait de quelles couleurs on l'a enduite, et comment on en a dosé la cuisson. C'est en sa présence que le peintre, assis sur un escabeau, et tenant d'une main la coupe qu'il appuie sur ses genoux rapprochés, affile entre ses doigts la pointe de son pinceau avant de la promener sur la surface poreuse (fig. 25). Et si ce peintre s'appelle Douris, c'est que Douris est celui dont le nom revient le plus souvent parmi les signatures des vases que nous possédons, et que, tout en étant peintre, il fut aussi fabricant, comme cet Euphronios, jusqu'ici uniquement célébré, pour ne pas dire connu, des historiens d'art. A défaut d'une biographie impossible, le seul document qui nous renseigne sur Douris étant sa signature, M. Pottier nous fait connaître par le menu la condition sociale d'un peintre de vases à Athènes, son atelier, son outillage, ses procédés de travail ; et, analysant les œuvres qui nous ont été conservées, il se trouve écrire le chapitre le plus vivant et le mieux informé qui soit de l'histoire de la peinture grecque. — M. Georges Perrot, l'éminent auteur de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, nous expose tout ce qu'il est possible de savoir aujourd'hui de *Praxitèle*, depuis que la merveilleuse découverte de l'Hermès d'Olympie nous permet de juger ce grand maître sur une de ses plus précieuses œuvres originales. Je n'ai pas à dire de quelle forte érudition tout ce travail d'apparence légère est soutenu ; ce qui frappera le lecteur dès les premières pages, c'est l'allure très vivante et moderne d'une causerie athénienne. M. Perrot ne cache pas son admiration pour le sculpteur de l'Aphrodite de Cnide et l'ami de la célèbre Phryné ; il ne redoute même pas certaines anecdotes dont une jeune fille insuffisamment moderne pourrait s'effaroucher, tant la déesse de Cnide a une grâce irrésistible ! — Le sculpteur choisi par M. Collignon est beaucoup plus austère ; c'est le dernier en date des maîtres classiques, *Lysippe*, l'imagier d'Alexandre le Grand. Précurseur de l'art hellénistique, cherchant dans l'observation de la nature des ressources nouvelles pour ranimer un art défaillant, il transforme le canon de la sculpture grecque,

et se rapproche des maîtres modernes par son interprétation plus libre et pittoresque, bien que nulle partie n'en soit laissée au hasard. La minutieuse analyse de l'art si savant et raisonnable de Lysippe est vraiment un modèle de logique et de clarté.

8, 9, 10, 11, 12. — Les derniers volumes publiés ne sont pas d'aussi haute valeur, mais ils méritent tous d'être lus, et leur jolie illustration leur vaudra souvent encore plus d'un regard. Le *Jordaens* de M. Fierens Gevaert vient à point pour conserver le souvenir de l'Exposition d'Anvers où fut glorifié, cet été, le narrateur infatigable des ripailles flamandes. C'est vraiment un très beau peintre, malgré le terre à terre de son idéal, et Rubens n'a pas mieux immortalisé les grasses divinités païennes ; mais s'il s'agit des joies de la goinfrerie, son lyrisme s'élève jusqu'aux nues. Je ne parle pas des sujets chrétiens, où il n'est, bien entendu, et comme Rubens lui-même, qu'un excellent coloriste. — *Rembrandt* a pour biographe l'auteur des *Villes tentaculaires*, M. Émile Verhaeren. On me permettra de préférer Fromentin, bien que je ne dédaigne aucunement l'« écriture artiste » de M. Verhaeren, et le tourbillon enfiévré de certains de ses poèmes. Mais ici nous avons de la prose, une prose saccadée, haletante, illuminée d'éclairs. Ce n'est certes point banal, et pourtant ce serait pénible à la longue, si les brèves proportions de ces aimables livres d'art n'en rendaient la lecture toute facile et rapide. — M. Raymond Bouyer a eu affaire, lui aussi, à un peintre de la lumière, au radieux *Claude Lorrain*. Son petit livre plaira par un tour aisé et gracieux, qui s'harmonise au choix parfait et à l'exécution entièrement satisfaisante de l'illustration. Mais ce n'est pas assez de louer des agréments tout extérieurs ; il me faut rendre justice aux mérites très sérieux de cette « biographie critique. » Jusqu'ici le seul travail vraiment critique dont Claude eût été l'objet était l'ouvrage considérable, depuis longtemps épuisé, de Lady Dilke ; la première elle avait puisé aux biographies de Sandrart et de Baldinucci pour retracer la vie du grand artiste. Plus brièvement, mais avec un sens très juste des difficultés à vaincre, M. Bouyer a su faire à la légende sa part ; il a tiré de Baldinucci l'indispensable complément du récit de Sandrart, mais c'est à ce dernier, avec grande raison, qu'il accorde confiance. — *Percier et Fontaine* sont-ils de *grands artistes* ? J'en doutais un peu ; j'en doute encore après avoir lu le travail très consciencieux de M. Maurice Fouché. Certes, l'Arc de Triomphe du Carrousel est un bijou ; il l'était mieux encore, avant la ruine des Tuileries ; mais ce n'est pas une œuvre nouvelle, et qui caractérise une époque, non plus que la Chapelle Expiatoire, si ingénieux qu'en paraisse l'agencement. L'Empire et la Restauration, qui ont eu de bons sculpteurs et de grands peintres, n'ont pas eu d'architectes ; et Percier et Fontaine, en codifiant le style Empire, qu'ils n'ont pas créé, car il

remonte à Louis XVI, et en donnant une vive impulsion à tout l'art décoratif renouvelé de l'antique, ont acquis des titres à une demi-gloire, ou plutôt à une mention honorable devant la postérité. — *Gros* a trouvé en M. Henry Lemonnier, l'éminent professeur d'art de la Sorbonne, un biographe sans complaisance ni hostilité préconçues. Ce « précurseur sans le vouloir », qui « n'eut jamais que des instincts techniques et ne professa que des théories surannées », a excité jadis des enthousiasmes qu'il nous est difficile de partager et presque de comprendre. Le peintre d'Eylau et de Nazareth a été arrêté par l'académisme sur la route du sublime ; et Delacroix, qui l'admire, lui attribue généreusement ses propres dons. Il serait intéressant de rechercher jusque dans ces toiles illustres le germe des défauts gigantesques qui seuls, et sans compensation aucune, éclateront à la coupole du Panthéon. Les mêmes contrastes apparaissent dans les portraits. Gros a eu l'impudence de signer des toiles dont rougirait un débutant à l'École des beaux-arts, lorsqu'en même temps il peignait ces chefs-d'œuvre, le Fournier-Sarlovèze du Louvre, le La Riboisière du Musée d'artillerie. Il manque au livre de M. Lemonnier, si remarquable à bien des égards, l'étude de Gros portraitiste ; l'auteur a cru devoir s'en excuser ; mais n'eût-il pas mieux fait de négliger de misérables essais académiques pour insister, comme il convenait, sur cette partie vitale, et assurée de survivre, d'un œuvre si prodigieusement inégal ?

ANDRÉ PÉRATÉ.

(*A suivre.*)

SCIENCES ET ARTS

Die religionsphilosophische Lehre Saadja Gaons über die Hl. Schrift ; übersetzt und erklärt von Dr WILH. ENGELKEMPER. Münster, Aschendorff, 1903, in-8 de VIII-74 p. — Prix : 3 fr.

Saadia Gaon le Fayoumite, ainsi que le traducteur le rappelle dans sa Préface, passe pour le prince des philosophes juifs du moyen âge, pour le premier d'entre eux par l'importance, l'influence et la date. Cette appréciation devrait cependant être un peu rectifiée ; car il y a eu sûrement des philosophes juifs avant Saadia, et Saadia lui-même a moins été un philosophe qu'un exégète qui a mêlé à l'exégèse beaucoup de raisonnements d'ordre philosophique. Quoi qu'il en soit, son traité intitulé « Livre des articles de foi et des vérités rationnelles, *âmânât wa'l-itikâdât* » a joui d'une assez grande popularité au moyen âge. Écrit en arabe, en 933 de l'ère chrétienne, ce traité a été deux fois traduit en hébreu, la seconde fois par un membre de la célèbre famille d'Ibn Thibbon. Landauer en a édité le texte arabe, d'après deux manuscrits, en 1880 ; Bloch avait, l'année d'avant, donné une traduction allemande du premier chapitre, d'après l'hébreu d'Ibn Thibbon. Aujourd'hui

nous avons affaire à une traduction allemande du troisième chapitre (traité), faite principalement d'après l'arabe. Ce troisième chapitre porte sur les préceptes et les défenses de la religion. La raison d'être de la loi en général et de chaque commandement en particulier, y est recherchée; l'auteur se demande, par exemple, au début, pourquoi il a mieux valu pour l'homme être sanctifié au moyen de la loi, plutôt que de l'être par le bon vouloir de Dieu, sans la loi; ensuite il explique la nécessité de la prophétie et du miracle, il expose les fondements rationnels et traditionnels de l'autorité en matière religieuse, il prouve que la loi ne pourra jamais être abrogée. Remarquons en passant que, contrairement aux talmudistes, qui plaçaient le criterium de la vérité religieuse dans la continuité de la chaîne des traditions, Saadia le place dans le consentement général. En somme, il se dégage de ce traité une philosophie assez haute, simple, pas trop savante, plutôt un peu populaire, et qui ne laisse pas d'avoir même parfois une légère senteur de naïveté. Le document est néanmoins important pour l'histoire de la philosophie du moyen âge.

La traduction est mise en valeur par un travail très appréciable d'annotation. BARON CARRA DE VAUX.

La Vie des animaux illustrée, par EDMOND PERRIER. Fascicule n° I des *Oiseaux : Les Perroquets*, par J. SALMON. Paris, Baillière, s. d. (1905), gr. in-8 de 40 p., avec 3 planches en couleurs. — Prix : 2 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire ici, l'année dernière, tout le bien que nous pensions de cette superbe publication, en analysant les trois premiers fascicules, concernant les mammifères, dont l'ensemble forme aujourd'hui deux volumes illustrés de 80 planches coloriées et de nombreuses photogravures. Voici le commencement des deux volumes consacrés aux oiseaux, qui formeront vingt fascicules avec 60 planches en couleurs et beaucoup de photogravures. Le fascicule n° 1, que nous avons sous les yeux, traite des perroquets. Il intéresse tout particulièrement les amateurs d'oiseaux parleurs, bien que tous les perroquets ne soient pas aptes à imiter la parole humaine. En tout cas ils sont toujours curieux à voir et à étudier; et les superbes planches en couleurs, reproduction photochromique des excellentes aquarelles de W. Kuhnert, ajoutent un charme puissant à la description de ces oiseaux. Nous exprimerons cependant à nouveau le regret que l'on n'ait pas jugé artistique l'impression des noms sous les gravures en couleurs, ce qui oblige le lecteur à s'en référer au texte pour connaître les oiseaux représentés. Quoiqu'il en soit, on lira avec plaisir les quarante pages consacrées par M. J. Salmon aux perroquets, comme on admirera les trois planches en couleurs qui les accom-

pagnent. La première, qui représente trois perroquets verts, gris et rouges, est surtout remarquable. A.-A. FAUVEL.

Contributions from the United States National Herbarium. Vol. IX. **The useful plants of the Island of Guam**, with an Introductory account of the physical features and natural history of the island, of the character and history of its people, and of their agriculture, by WILLIAM E. SAFFORD. Washington, Government printing Office, 1905, in-8 de 416 p., avec 59 planches et 1 carte.

Les Américains ayant, vers 1900, obtenu de l'Espagne la cession de l'île de Guam, une des Mariannes ou Ladrones, l'ont aussitôt étudiée avec soin, et M. W. E. Safford nous donne, dans cet excellent travail bourré de renseignements, une véritable monographie de cette île, illustrée de 59 planches en similigravure, représentant pour la plupart les plantes les plus utiles qui y croissent. Les 160 premières pages contiennent l'histoire abrégée de l'île de Guam, depuis sa découverte, le 6 mars 1521, par Magellan venant d'Europe par le détroit qui porte encore son nom. Cette histoire est extrêmement intéressante. La liste d'ouvrages consultés ayant trait à la botanique générale, mais plus particulièrement à celle des îles de l'Océanie, n'occupe pas moins de 10 pages. Le reste de l'ouvrage consiste en un catalogue très complet, rédigé par ordre alphabétique de noms, tant latins que polynésiens ou chamorro (langue de Guam), de toutes les plantes poussant dans l'île à l'état spontané ou importées. La synonymie y est très suffisamment indiquée ainsi que les principaux usages de ces plantes, dont une grande partie croissent dans les îles éparses de l'Océan indien, depuis les Philippines jusqu'à Madagascar. Un certain nombre ont des noms malais et sont connus sous ces noms dans les limites que nous indiquons. Nous n'avons qu'à complimenter M. W. E. Safford sur son excellent travail qui sera utile à plus d'un colon dans nos possessions tropicales.

A.-A. FAUVEL.

Traité élémentaire de photographie pratique, par G.-H. NIEWENGLOWSKI. Paris, Garnier, 1905, in-12 de 420 p. — Prix : 3 fr.

Les traités plus ou moins élémentaires de photographie sont innombrables, et cependant, — le dernier paru le prouve amplement, — le sujet n'est pas épuisé. Tout a peut-être été dit, mais souvent d'une façon si incomplète, si inexacte et même si peu compréhensible, qu'il faut savoir gré à M. G.-H. Niewenglowski d'avoir édité, sous forme de traité élémentaire, les leçons qu'il professe depuis dix ans à la section Montparnasse de l'Association philotechnique. Tous les sujets que le photographe amateur ne peut se dispenser d'aborder sont examinés dans les détails nécessaires, avec la plus grande clarté. Çà et là, un court et limpide exposé théorique fait comprendre, et par suite, rete-

nir le procédé pratique ; je signalerai, à ce propos, la théorie du développement, que trop d'auteurs ont négligée, et sans laquelle il est cependant impossible de conduire intelligemment les diverses opérations qui président à la formation du cliché.

Les formules principales sont citées au cours du volume, en nombre assez limité pour que le choix n'en soit pas difficile. D'autres formules d'un emploi moins fréquent, sont réunies sous forme d'appendice.

De nombreuses gravures, pour la plupart inédites, différentes de celles que les éditeurs se passent trop souvent et qui ont été vues cent fois, complètent heureusement toutes les explications données.

Afin de conserver à son ouvrage le caractère élémentaire, M. G.-H. Niewenglowski n'a pas mentionné les procédés nouveaux, d'une application moins usuelle et plus délicate. Il feront la matière d'un traité complémentaire, que l'auteur nous annonce, et qui, nous en sommes persuadé, ne le cèdera en rien au très intéressant volume que nous venons d'analyser sommairement. J. C. T.

LITTÉRATURE

Poésie latine. Épitaphes. Textes choisis et commentaires publiés par Frédéric Plessis, avec le concours de Eggli, Focillon, Gautreau, Jolly, de l'Éréra, Riemann. Paris, Fontemoing, 1905, in-16 de LXI-305 p. — Prix : 4 fr.

Parmi les inscriptions tombales recueillies et publiées dans ce volume bien peu sans doute sont des œuvres littéraires au sens complet du mot : mais chacune a son genre d'intérêt, et méritait de retenir le passant, dans le temps où les monuments funèbres bordaient les grands chemins pour servir de leçon et d'exemple. Dans le nombre on découvre, à côté des sèches formules et des clichés consacrés, les jeux d'une imagination souvent inhabile, parfois ingénieuse, ou les traits de mœurs qui s'étalent dans l'épitaphe anecdotique. Puis c'est l'histoire des croyances : exhortations épicuriennes à jouir de la vie en face même des avertissements de la mort, affirmation du vague spiritualisme cher à l'école néoplatonicienne, des récompenses éternelles promises à la piété du chrétien : autant de questions dont nous entretient en détail une longue étude préliminaire due à M. Focillon. Dans le corps même de l'ouvrage, les érudits auront la satisfaction de retrouver, enrichies d'un judicieux commentaire, les épitaphes bien connues des Scipions, et des quatre poètes Névius, Plaute, Pacuvius et Ennius, tandis que les quatre chapitres qui suivent — épitaphes d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux — offriront aux moralistes une ample moisson de réflexions de tout genre : parallèle entre la vie et l'état éphémère des roses (p. 214), élégies développées où certains vers tout au moins sont empreints d'une grâce touchante (p. 81 et 121), douleurs désespérées que

ne consolent pas les promesses de la foi (p. 267), description des jeux grecs à l'occasion des succès prévus d'une jeune artiste morte à quatorze ans (p. 152), etc.

A première vue plusieurs de ces épitaphes rebutent par certaines difficultés de lecture ou d'interprétation : aussi les humanistes sauront-ils un gré infini à M. Plessis et à ses jeunes collaborateurs des notes philologiques et des éclaircissements de tout genre dont ils ont fait suivre ces textes funéraires. C. Huit.

Parerga et Paralipomena. Écrivains et style, par Arthur Schopenhauer. Première traduction française, avec Préface et notes, par Auguste Dietrich. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 189 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si ce livre était français, il tiendrait en vingt pages. Combattre le mercantilisme des auteurs d'à-présent, les flagorneries et la servilité de la critique, la frivolité du public qui se jette sur l'article à la mode et dédaigne les vrais chefs-d'œuvre, recommander à ceux qui écrivent et qui lisent de penser par eux-mêmes, défendre la culture par les langues anciennes, et l'emploi du latin comme langue nécessaire de la science internationale, signaler le danger des études spéciales qui retrécissent et abêtissent, cela n'est pas faire une œuvre inintelligente ni mauvaise.

Mais comment le traducteur et préfacier de ces *Parerga*, de ces pensées décousues et dispersées sur la littérature et les langues, qu'il a réunies et ordonnées de son mieux, ose-t-il dire que les idées de Schopenhauer sont discutables, mais « rarement banales ? » Elles seraient, au contraire, très sages et parfaitement louables, si elles n'étaient inspirées par l'aigre rancune et la vanité candide d'un écrivain qui se proclame franchement un génie et en veut à tout le monde d'avoir été méconnu pendant quarante ans. Mais on est tout de suite frappé de leur peu de nouveauté. Et comment M. Dietrich a-t-il eu la patience de supporter et la cruauté de nous infliger ces redites perpétuelles, cette prolixité qui noie tout, et, pour parler comme Schopenhauer lui-même, tout ce bousillage ?

J'aime la franchise, même brutale, à l'égard d'un siècle qui ne vaut guère ; je fais cas de quelques aperçus assez fins sur les langues, et de quelques conseils excellents sur la façon de lire, de relire et de discuter avec son livre. Mais l'originalité est ici surtout dans la forme violente, et grossière : « La langue allemande est la seule dans laquelle on puisse écrire presque aussi bien qu'en grec et en latin, éloge qu'il serait ridicule d'adresser aux autres langues principales de l'Europe, qui ne sont que des patois. » — Hegel est « un charlatan misérable »... « Jamais et nulle part ce qui est tout à fait mauvais, manifestement faux, absurde, même insensé, et, de plus, absolument répugnant en fait de

style, n'a été, à l'instar de sa pseudo-philosophie dépourvue de toute valeur, vanté avec une telle impudence révoltante... » — Wolf, Fichte, Schelling cachent le vide sous « le masque de l'incompréhensibilité », « tantôt dithyrambiques comme s'ils étaient ivres, et tantôt sérieux et pompeux jusqu'à la plus lourde prolixité. » Barbouilleurs, ânes, moutons, pachydermes, lâches coquins, etc. : voilà ce que sont tous les confrères de Schopenhauer et presque tous ses contemporains... C'est tout à fait le genre de talent de M. Max Nordau. GABRIEL AUDIAT.

La Cité des intellectuels. (*Scènes cruelles et plaisantes de la vie littéraire des gens de lettres au* XIXe *siècle*, par FIRMIN MAILLARD. Paris, Daragon, s. d., in-12 de 526 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une compilation, un ana, et très mal fait, par un homme qui, pour avoir fréquenté dans les brasseries de Montmartre les bohêmes littéraires de l'Empire, pour s'être enivré de temps en temps avec Castagnary, avoir assisté à un seul dîner littéraire — il s'en vante —, avoir aperçu « une fois » Lamartine, « une fois » Barbey d'Aurevilly, mais beaucoup plus souvent des Armand Barthet et des Théodore Pelloquet, se croit sans doute un écrivain, et très renseigné sur les hommes de lettres ses confrères. La vérité, c'est qu'il ramasse les anecdotes, les bons mots, surtout les racontars — lui-même en convient — qui traînent par la rue ou dans sa mémoire, touchant les rapports des hommes de lettres de cette époque avec les éditeurs, les directeurs de journaux et de revues, avec de vains propos sur la gourmandise des uns, la toilette des autres, les salons ou les cafés qu'ils fréquentaient, et la façon dont ils sont morts.

Tout cela servi en menues notes, fort décousues, remplies d'erreurs, et qui n'ont pour la plupart, même quand elles sont authentiques, aucun intérêt, puisqu'elles s'appliquent à des gens presque tous inconnus ou profondément oubliés. Et que voulez-vous que me fasse de savoir toutes les rues où ont logé M. Maillard et ses amis ou connaissances littéraires, Alfred Busquet, Eugène Boreste, Émile Barateau, Mme Caldelar, Pelloquet, Bourgogne et autres? Que me fait d'apprendre comment sont morts « le sieur Léger Noël », ou Jeanty-Sarre, ou Choquart, qui était « un soixante-quinzième d'homme de lettres? » Si encore il y avait là quelque philosophie, ou quelque esprit?... Mais point : tout l'esprit de M. Firmin Maillard est de ruer en passant sur les écrivains qui ont un nom, et de braire après le nommé Dieu. G. A.

Faust, tragédie de GOETHE, trad. par ALPH. RODERICH SCHROPP. Paris, Perrin, 1905, in-8 de XXII-535 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

M. Schropp attache sa fortune littéraire à celle de Goethe : il a déjà traduit les *Élégies romaines* et les *Épigrammes de Venise* ; aujourd'hui

il s'attaque au *Faust*, et, dans une Introduction mieux pensée qu'écrite, il expose ses idées sur la manière de traduire les poètes, et particulièrement Goethe. Il reproche avec raison à certaines traductions antérieures des inexactitudes, voire même des contre-sens; à d'autres, d'émasculer dans un style flasque la robuste versification de Goethe, et « de ne pas briller de maîtrise dans la langue française. » Je cite textuellement la fin de la phrase, et j'ai bien peur que ce reproche ne se tourne contre M. Schropp lui-même. Il cite l'exemple d'Hamilton, l'auteur des *Mémoires du comte de Grammont*, qui maniait avec une égale perfection sa langue maternelle et la langue française. C'est en effet un beau modèle que M. Schropp se propose là, mais combien l'élève est loin du maître! Il se peut que M. Schropp comprenne fort bien les beautés du style de Goethe et des langues germaniques (l'auteur dit *germaines*), mais il n'a pas le sentiment des finesses de notre langue. Je crains d'ailleurs que ses idées sur la traduction ne soient fausses : il ne s'agit pas d'adapter exactement au mot français, un mot allemand correspondant : à ce compte l'idéal d'une bonne traduction serait la version juxta-linéaire que nos « potaches » pratiquaient avec tant de conviction, au temps lointain où l'on expliquait Démosthène et Sophocle. Non, il s'agit d'abord de comprendre parfaitement le sens, ensuite de le rendre dans une langue claire et correcte ; or, un lecteur qui ne sait pas l'allemand, ou qui n'a pas le texte sous les yeux, ne comprendra rien à la traduction de M. Schropp : c'est, à proprement parler, un barbare mot à mot. MENSCH.

Le Drame naturaliste en Allemagne, par LOUIS BENOIST-HANAPPIER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 391 p. (*Bibliothèque de la Fondation Thiers*). — Prix : 7 fr. 50.

M. Benoist-Hanappier n'est pas de l'avis de ceux qui pensent que la critique littéraire est simplement affaire de goût ; il croit au contraire, avec H. Taine et M. F. Brunetière, que l'histoire littéraire peut et doit devenir une science véritable. Un Allemand, Elster, a écrit *les Principes de la science de la littérature*, G. Renard, un Français, *la Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, et enfin M. P. Lacombe *l'Introduction à l'histoire littéraire*, et dans ces trois ouvrages on montre comment l'histoire littéraire peut devenir une science exacte ; il paraît, d'après ces autorités, qu'il faut séparer, dans la littérature, l'histoire des idées d'avec l'histoire de l'art. Je ne vois pas trop comment la chose est possible, et quel intérêt scientifique il y a à séparer ce qui est uni dans la réalité vivante ; l'analyse est une belle chose, mais encore n'en faut-il pas trop. Je n'ai certainement pas compris toute la finesse de ces théories que l'auteur rappelle dans son Introduction ; il semble ne tendre à rien moins qu'à rénover l'histoire littéraire, et je vois qu'il

n'y a rien de nouveau dans sa méthode ni dans son exposé : il prend un sujet délimité : l'histoire du drame naturaliste en Allemagne depuis la fondation du Théâtre-Libre, *freie Bühne*, en 1889, et il développe son sujet avec une élégante finesse d'analyse et une sage ordonnance, qualités de tradition éminemment française, et qui, grâce au Ciel, ne respirent rien de germanique ou de révolutionnaire. Dans une première partie, il raconte comment le drame naturaliste est né, s'est développé, et puis a décliné ; dans la seconde partie, il en analyse le contenu et en dégage les éléments caractéristiques, enfin dans une troisième partie, il montre en quoi cette forme du drame garde certains vestiges des formes antérieures, et jusqu'à quel point elle recèle les germes d'une évolution future. Voilà un plan net, lumineux, et l'auteur le poursuit et l'exécute avec conscience ; il ne présente qu'un défaut, c'est qu'il faut à trois reprises parler des mêmes choses. Il est vrai que c'est chaque fois à un point de vue différent ; mais malgré toute son habileté, l'auteur s'expose à des redites. C'est ainsi qu'après avoir fait l'histoire du drame naturaliste, il est obligé, de par son plan, d'analyser les thèmes de ce drame dans une seconde partie, sa technique dans une troisième, et de revenir par conséquent trois fois sur les mêmes pièces. Il est vrai qu'il avait moins le dessein de faire l'histoire du drame naturaliste, que de dégager ses lois, et de montrer qu'il y a là un fait représentatif, comme disait Bacon, un fait institutionnel, comme dit l'auteur, à la suite de M. Lacombe. Le chapitre de la technique avec la discussion des origines nationales ou étrangères, avec l'analyse des éléments caducs et des éléments durables du drame naturaliste, forment la partie la plus importante et la plus intéressante de cet ouvrage. L'auteur y démontre que les Gérard Hauptmann, les Holz, les Rosmer, les Max Halbe, et un peu Sudermann, quoique ce dernier ne soit pas un naturaliste conséquent au sens propre du mot, n'ont fait que développer les germes contenus dans le drame bourgeois d'une part, et dans la la pièce populaire locale (*Volksstük*) ; d'autre part, Büchner, Hebbel, Ludwig, Anzengruber et le *Iüngstdeutschland* furent les aïeux indigènes des naturalistes modernes. Cependant on peut dire que l'impulsion décisive vint de l'étranger, et qu'il faut chercher les pères du naturalisme allemand en Suède, en Russie, et en France ; Ibsen, Tolstoï et Zola sont, en effet, les initiateurs des dramaturges de la nouvelle école. Pourquoi le drame naturaliste, malgré des talents incontestables, a-t-il visiblement décliné ? Pourquoi a-t-il duré si peu en comparaison de la tragédie classique par exemple ? L'auteur essaie de répondre à cette question, en s'appuyant d'abord sur la théorie de l'évolution littéraire qui s'accomplit avec régularité, par un acheminement lent, mais constant, et en décrivant comme une sorte de courbe en spirale ; ensuite cette évolution se fait en conformité avec le

milieu : en effet, le changement qui s'opère dans les conditions économiques ou les institutions politiques, dans les mœurs et le langage, entraîne une modification correspondante des différents arts, et exige l'adaptation de l'art dramatique en particulier à la vie contemporaine. A ces causes générales viennent s'ajouter des causes secondes. L'un des grands facteurs de l'évolution littéraire, c'est l'individu ; sans Corneille et Racine, il n'y avait pas de tragédie classique, sans Hauptmann, il n'y aurait pas eu de drame naturaliste, dit l'auteur. Ceci est évidemment exagéré; s'il n'y avait pas eu Corneille ou Racine, il y aurait eu d'autres noms pour représenter la tragédie classique ; de même, Hauptmann peut disparaître, et le drame naturaliste peut revivre avec un autre, aujourd'hui encore inconnu, et qui sera célèbre demain. M. Benoist-Hanappier semble, en terminant, soutenir une théorie qui ne paraît pas évidente par elle-même : il croit au progrès en art ; c'est une chose bien contestable, et je ne vois aucun sculpteur moderne qui puisse rivaliser avec Phidias ou Michel-Ange, aucun peintre qui égale Raphaël ou Léonard de Vinci, aucun dramaturge qui vaille Sophocle : l'art est autre, il n'est pas plus parfait. Pour conclure, ajoutons que l'auteur est un homme bien informé, qui écrit bien et émet parfois des opinions qui ne sont pas celles de tout le monde ; mais son étude est consciencieuse et pénétrante, elle force à penser. L. Mensch.

HISTOIRE

La Formation de la province romaine d'Asie, par M.-P. Foucart. Paris, C. Klinksieck, 1903, in-4 de 43 p. — Prix : 2 fr.

La province romaine d'Asie a été formée de l'héritage d'Attale III, roi de Pergame; le fait est attesté par les témoignages les plus incontestables; les objections de Meier, dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber, ne résistent pas à l'examen.

Mais quelle était la teneur du testament ? Se bornait-il à instituer le peuple romain héritier, ou contenait-il d'autres clauses ? Telle est la question que M. Foucart se pose dans ce mémoire. Une inscription de Pergame nous prouve qu'il y avait des clauses particulières qui n'étaient valables qu'après l'acceptation de l'héritage par le peuple romain. C'est un acte volontaire et réfléchi, fait par Attale contre Aristonicos, afin de l'empêcher d'aspirer à sa succession, en supprimant cette succession même. Par la mort d'Attale III, la royauté cessait d'exister, l'armée était dissoute, les villes grecques rentraient en possession de leur liberté, les richesses immenses des Attalides passaient entre les mains des Romains, peu disposés à se laisser dépouiller.

L'inventaire de la succession d'Attale est assez difficile à faire. La royauté des Attalides était une monarchie absolue; l'armée appartenait

au Roi qui la soldait personnellement. Il n'y avait pas de finances de l'État, mais seulement le trésor royal. Les villes grecques administraient elles-mêmes leurs finances municipales et versaient une contribution au Roi. Celui-ci possédait aussi très probablement les domaines des Séleucides et il se livrait à l'industrie. A la mort d'Attale la situation des villes grecques d'Asie était la suivante : 1° le testament rendait la liberté aux villes sujettes du Roi et faisant partie de l'ancien royaume ; 2° quelques-unes des villes enlevées à Antiochus avaient été placées sous le patronage d'Eumène et lui payaient tribut ; 3° les autres villes, après la bataille de Magnésie, avaient reçu l'autonomie et l'exemption d'impôts.

Le peuple romain ne fut pas surpris par le caractère extraordinaire de l'héritage. On appliqua au testament royal les règles ordinaires des testaments privés. L'héritier continua la capacité juridique du testateur et entra en possession de l'universalité du patrimoine, sauf les legs particuliers. Seulement l'héritier était multiple et naturellement le Sénat et le peuple se disputèrent l'emploi de l'héritage. La liquidation fut une œuvre de longue haleine; elle occupa le consul Crassus pendant son gouvernement. Il eut en plus à lutter contre Aristonicos qui le battit à Lemkae, où il périt. Perpenna, successeur de Crassus, battit Aristonicos, qui fut envoyé à Rome, où on l'égorgea dans sa prison. Ce fut Perpenna qui expédia à Rome les trésors d'Attale.

Le peuple romain se regarda comme ayant le droit de disposer comme il l'entendait de son héritage. Il le démembra, rattachant la Chersonnèse et la Thrace à la Macédoine, Egine à l'Achaïe, etc., changeant à on gré les divisions territoriales. Les publicains firent de l'Asie leurs proie et la condition lamentable des populations soumises à leurs exactions fut la cause du soulèvement de la province à l'approche de Mithridate.

Le mémoire de M. Foucart contribuera à tirer au clair les origines de la province d'Asie. E. B.

Essai sur le règne de l'empereur Aurélien (270-275), par Léon Homo. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 390 p., avec 18 grav., une carte et 2 plans. — Prix : 12 fr.

M. L. Homo a publié dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* une excellente monographie de l'empereur Aurélien. Dans une courte Introduction l'auteur discute la valeur des sources historiques. La principale est la *Vita Aureliani* de l'Histoire Auguste; le récit est un document dont la bonne foi se trahit même dans ses erreurs, mais il n'y a aucun compte à tenir des documents qui y sont insérés, aucun ne présente les caractères de l'authenticité. Les principales sources grecques étaient Dexippe et Eunape. Elles ont été utilisées par les historiens byzantins. Ajoutons les sources juridi-

ques, les papyrus, les inscriptions et les nombreuses médailles relatives au règne et nous aurons l'ensemble des éléments que M. Homo a pu utiliser.

La vie d'Aurélien se divise naturellement en deux parties : la première, antérieure à son avènement au trône impérial, de 235 à 270, la seconde postérieure à cet avènement, de 270 à 275. Au moment où il entra au service militaire, Sévère Alexandre, en inaugurant dans les provinces la séparation des pouvoirs civil et militaire, avait ouvert aux officiers sortis du rang l'accès des grands commandements. De plus, c'était l'heure où les provinces danubiennes allaient jouer dans l'histoire de l'empire un rôle prépondérant. Sous trois empereurs : Valérien, Gallien et Claude, il fut le principal chef des armées romaines sur le Danube et sa popularité grandissait chaque jour parmi les soldats. A la mort de Gallien, il était le second personnage de l'empire ; il en devint le seul maître après lui. La situation du monde romain était alors la suivante : l'empire gallo-romain se dissolvait rapidement sous Tetricus ; l'État palmyréen, sous Zénobie et Waballath, comprenait tout l'Orient excepté la Bithynie. Aurélien s'occupa d'abord de délivrer l'Italie des invasions danubiennes, et, les barbares une fois vaincus, revint à Rome. Il entreprit ensuite plusieurs campagnes en Orient et en Gaule qui aboutirent à un plein succès. Elles se terminèrent par un luxueux triomphe où figurèrent Zénobie et l'empereur gaulois Tetricus.

Au cours de ces deux années, durant lesquelles s'était reconstituée l'unité impériale, Aurélien avait fait preuve de brillantes qualités militaires et aussi d'un grand esprit politique ; mais sa carrière ne l'avait pas préparé à donner au Sénat une part dans le gouvernement : il voulut tout faire par lui-même. Il assimila de plus en plus l'Italie aux provinces ; il s'efforça de faire de l'empereur un monarque et un dieu ; son règne marque une étape décisive vers l'établissement de la monarchie absolue.

Les principales réformes qu'accomplit Aurélien sont : 1° la réforme monétaire ; les monnaies furent plus régulièrement frappées, et la frappe réservée à l'Empereur, les rapports entre les différentes monnaies furent l'objet d'une règlementation légale ; 2° la réforme religieuse ; Aurélien fit du soleil le dieu suprême de l'État ; il construisit un temple à Rome, en l'honneur du dieu et créa un collège de pontifes qui devaient desservir ce culte. La religion nouvelle pouvait facilement englober tous les cultes païens, le christianisme seul restait irréductible. Impitoyable pour quiconque s'opposait à sa politique, Aurélien promulgua un édit de persécution en 275, mais il mourut avant que ses ordres n'eussent pu être mis à exécution.

L'œuvre principale d'Aurélien, celle à laquelle son nom est resté, est le mur d'enceinte dont il entoura la ville de Rome ; c'est à elle qu'est

consacrée une grande partie du livre de M. Homo. Les alertes que l'Italie avait subies dans les derniers siècles avaient montré à Rome que la frontière n'était pas invulnérable, et à plusieurs reprises il avait été question de construire une nouvelle enceinte. Mais, le péril passé, on n'y pensait plus. Aurélien entreprit le travail et le mena à bonne fin.

Les textes ne nous donnent aucun renseignement sur l'exécution du travail, c'est donc l'étude du tracé et de la construction qui seule peut nous renseigner sur le plan suivi et sur le but que voulait atteindre l'Empereur. Le tracé du mur d'Aurélien, ainsi que le démontre M. Homo, résulte de la combinaison de trois éléments : 1° l'étendue de la ville à couvrir. — L'enceinte devait assurer à la ville, telle qu'elle existait en 271, le maximum de protection et enclore la plus grande partie possible du territoire urbain; 2° les considérations stratégiques fondées sur l'étude du terrain. — Il fallait déterminer le tracé conformément aux nécessités de la défense ; 3° une raison d'opportunité. — Il fallait aller vite. Aurélien utilisa un grand nombre d'édifices antérieurs et construisit le plus possible sur des terrains appartenant soit au domaine public, soit au patrimoine impérial.

La construction du mur ne modifia pas l'organisation régionale de Rome. Les quatorze régions subsistèrent, sans que leurs circonscriptions fussent changées. Certaines d'entre elles comprenaient une partie située en dehors des murs. Le Pomerium fut au contraire étendu jusqu'à l'enceinte nouvelle. Ce fut, en ce qui touche à l'administration urbaine, la dernière des grandes réformes impériales.

En somme, Aurélien remit tout en place dans l'empire. Il reconstitua l'unité, rétablit l'ordre dans les finances et dans l'administration. Il le fit avec la rudesse d'un soldat, mais laissa Rome prospère et à l'abri d'une surprise. M. Homo a admirablement fait ressortir les mérites de son héros et donné de son œuvre une idée complète à l'aide des documents les mieux critiqués. Signalons aussi les nombreuses illustrations qui reproduisent des fragments de la muraille, la carte qui donne le tracé de l'ensemble et les deux plans qui reproduisent les courtines.

E. B.

Souvenirs politiques, 1871-1877, par le vicomte DE MEAUX. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de IV-419 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le vicomte de Meaux se trouve certainement qualifié pour apporter ses *Souvenirs* sur les événements politiques contemporains. Il y a été mêlé. La dignité de sa vie, l'intégrité de son caractère, ses propres études historiques, et jusqu'à cet avantage extérieur d'être « le gendre de M. de Montalembert », tout plaide en sa faveur auprès du lecteur. Sa modestie personnelle constate elle-même qu'il n'a jamais occupé

que des situations de second plan à l'Assemblée nationale aussi bien que dans les ministères où on lui confia un portefeuille ; mais pour être un témoin il n'est pas nécessaire de se trouver au premier rang.

Ces *Souvenirs* comprennent tout l'effort, si malheureusement infructueux, des conservateurs pour doter, après la guerre, la France d'institutions monarchiques, et après leur échec, pour lutter contre le radicalisme croissant, envahissant, victorieux. Ils se terminent à la défaite du 16 mai. Ils manquent certainement de précision, mais ils valent naturellement par les détails ; à ce titre, ils convient de signaler : des éclaircissements sur le Pacte de Bordeaux (p. 35) ; le tableau de Versailles pendant la Commune (p. 44) ; les amourettes séniles du président Grévy (p. 93) ; des remarques psychologiques sur l'impossibilité qui, en 1873, rendait les princes d'Orléans « historiquement » incapables de refaire seuls la monarchie, car c'eût été rappeler l'usurpation de 1830, et ils expiaient de la sorte la révolution de juillet (p. 185). A ce propos M. de Meaux rapporte cette réponse profonde que lui fit le prince de Joinville en repoussant pour lui-même l'éventualité d'une lieutenance générale : « Si j'acceptais, on aurait droit de condamner mon père rétrospectivement, parce que nous semblerions toujours prêts à saisir le pouvoir de quelque façon qu'il devienne vacant. »

On lira avec profit des pages très justes sur Gambetta (p. 247) et des révélations sur les intrigues misérables avec Bismarck et Crispi (p.342), de ce vulgaire tribun dont on a voulu faire un grand patriote. Plusieurs portraits sont tracés avec bonheur : M. Thiers (p. 20), ses faiblesses pendant la Commune (p. 48), ses colères ridicules (p. 53) ; le duc de Broglie (p. 142) et son grave discours sur les constitutions de la France (p. 235) ; un croquis de Fernand d'Aillières (p. 259), que ratifieront tous ceux qui ont connu cet homme aimable ; une esquisse très fine et curieuse de Jules Simon (p. 298).

Par malheur, M. de Meaux a déparé son récit en des pages extrêmement acerbes et par suite regrettables au sujet de M. le comte de Chambord ; elles contristeront, indigneront les royalistes justement fidèles à la mémoire de ce prétendant dont la vertu avait forcé le respect de ses adversaires eux-mêmes. Ces outrages persistants, répétés en vingt endroits, qui accusent le prince de manquer à sa parole (p. 116), de n'avoir qu'une conscience abusée (p. 182), de méconnaître sa race et son pays, de se montrer incapable, d'être un roi défaillant, de se « raccrocher » aux chances vulgaires, toutes ces expressions malsonnantes atteindront moins la haute figure du chef de la Maison de France qu'elles ne réjouiront les transfuges de son armée dispersée. On demeure surpris d'une telle rancœur, après un demi-siècle écoulé ; on se demande quelles passions politiques ont pu motiver cette vengeance posthume, et faire dévier la plume courtoise de l'auteur. Le seul fait d'avoir été de si près

mêlé aux plus lamentables échecs des conservateurs, dans les deux grandes défaites du duc de Broglie en 1876 et au 16 mai, aurait dû inspirer tout au moins un sentiment de modération envers un prince malheureux que les intrigues et l'honneur ont fait mourir en exil.

Ces restrictions coûtent à écrire. Mais elles s'imposent. G. G.

Voyages de Miss Berry **à Paris, 1782-1836**; traduit par la duchesse de Broglie. Paris, Roblot, 1905, in-8 de 315 p. — Prix : 5 fr.

Mary Berry était la fille d'un avocat important d'Angleterre ; elle appartenait à une famille distinguée ; elle possédait beaucoup d'intelligence, des goûts artistiques, une instruction variée ; sa présence était fort goûtée dans la meilleure société de Londres ; Horace Walpole l'appréciait particulièrement et Miss Berry fit longtemps l'agrément de son château de Strawberry-Hill. Miss Berry voyagea beaucoup en Europe, ses séjours en France, en particulier, furent nombreux : elle y vint quatorze fois, de 1785 à 1836. Elle écrivait son *Journal*, et il fut publié à Londres en 1866.

Voici une traduction des Notes relatives à ses fréquents voyages à Paris. Traduction très claire, simple et facile à lire. Quelques annotations parfois un peu vagues, et trop courtes ou insuffisantes, surtout pour les derniers voyages, l'accompagnent ; elles semblent avoir été faites à des époques différentes, ce qui déroute le lecteur et ne lui apporte pas la mise au point actuelle qu'il réclamerait ; l'absence d'une table nominative est aussi une lacune tout à fait regrettable dans un ouvrage qui vaut surtout par les détails et les gens qu'il cite.

Beaucoup de passages curieux sont à retenir : les séances de l'Assemblée en 1790 (p. 24) ; l'état de l'église Saint-Roch en 1802 (p. 56) ; la description des appartements du Premier Consul et de Joséphine aux Tuileries (p. 74) ; Bonaparte à cheval et Bonaparte au salon (p. 94 et 105) ; Wellington (p. 154) ; Humboldt (p. 191) ; Talleyrand (p. 197) ; Ney (p. 200) ; un sermon de Mgr Frayssinous (p. 203) ; de très nombreux détails sur l'assassinat du duc de Berry (p. 213) ; une peinture animée des orateurs de la Chambre en 1819 (p. 221-224) ; un tableau du séjour de la famille d'Orléans au château de Neuilly (p. 232) ; le récit curieux de la Révolution de juillet (p. 252) ; le procès des ministres (p. 280) ; les funérailles de La Fayette (p. 284) ; des appréciations (p. 289) sur « un certain abbé de La Mennais », en 1834 ; un séjour de Miss Berry au château de Fontainebleau — en 1834, — où elle est invitée par Louis-Philippe. G.

La Crise du patriotisme à l'école, par Émile Bocquillon. Paris, Vuibert et Nony, 1905, in-12 de xxiii-461 p., avec pl.— Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Bocquillon et son initiative hardie et courageuse de

grouper autour de lui les instituteurs patriotes ont fait trop de tapage pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement ici. Ce livre, de grand intérêt d'ailleurs, est surtout documentaire. Il montre bien où l'école laïque nous mène, et c'est le dossier le plus terrible dont on puisse s'armer contre l'école sans Dieu, qui est devenue, par la logique des choses, l'école des sans-patrie. Il faut louer les bonnes intentions et le courage de M. Bocquillon, qui a voulu opposer une digue au courant antipatriotique qui emporte l'école, créée par Jules Ferry, M. Buisson et leurs collaborateurs, vers ses naturelles destinées, et je le fais volontiers en recommandant ici le présent volume. On y trouve d'abord la courageuse Préface de M. Goblet, qui lui a valu tant d'hostilités et de récriminations venues de ses alliés d'autrefois, puis l'historique de la crise du patriotisme à l'école, principalement manifestée par la proscription de tous les livres, même ceux de M. Paul Bert, où l'idée de patrie restait encore vivante parmi tant de ruines accumulées. L'auteur entame ensuite le récit du mouvement de protestation dont il a pris l'initiative, auquel répond, — et bien naïf qui ne s'y était pas attendu, — la levée de boucliers des internationalistes, conduite par M. Buisson. Puis les attaques s'entrecroisent, sur le terrain parlementaire, sur le terrain de la presse, et nous assistons tristement à la bataille, sans avoir grande confiance en l'issue du combat... Le défaut du livre de M. Bocquillon, c'est de rester à la superficie des choses, de ne voir que les effets et de ne pas envisager les causes, et de ne tenir à peu près aucun compte des grandes forces morales susceptibles de récréer ce qu'elles avaient fait autrefois, l'âme patriotique et française. Les laïcisateurs récoltent ce qu'ils ont semé, et tant qu'ils ne se rendront pas compte des fautes commises et qu'ils n'en feront pas leur *meâ culpâ,* leurs efforts seront vains pour arrêter l'internationalisme triomphant. J'approuve certes la généreuse initiative de M. Bocquillon, mais je ne compte guère qu'elle puisse nous procurer les revanches nécessaires que nous attendons. Je le salue du moins comme un symptôme heureux pour l'avenir.

ÉDOUARD PONTAL.

Étude critique sur Bossuet, par le chanoine VINCENT DAVIN, avec une Notice nécrologique et une Préface par Mgr Fèvre. Paris, Savaète, s. d., in-8 de LIII-319 p. — Prix : 5 fr.

M. l'abbé Vincent Davin était, de son vivant, un très vénérable chanoine de Versailles, mais un ennemi acharné du gallicanisme, ce qui est louable, et de Bossuet, ce qui est regrettable. L'esprit de l'Église comme de l'Évangile est la sévérité vis-à-vis de l'erreur, mais l'indulgence envers les personnes. N'est-ce pas ce que Bossuet pratiquait lui-même avec les jansénistes et les protestants ? Seulement il eut le tort

de se montrer au contraire intransigeant avec Fénelon, son rival de génie et de gloire. N'imitons pas cette dernière faiblesse. Entre catholiques il convient de s'aimer les uns les autres, au moins autant qu'entre catholiques et dissidents. Ne cherchons donc pas à tirer sur nos propres troupes, sur nos chefs qui plus est, et ne nous livrons pas au triste plaisir de vilipender nos célébrités religieuses et nationales. Ne soyons pas en outre plus Romains que Rome. Par son bref au cardinal Perraud (4 décembre 1898), Léon XIII déclarait que Bossuet a illustré « la France tout entière » ; il recommandait d'honorer « ce grand homme qui, par-dessus toutes choses, fit servir à défendre et à patronner la cause catholique, les facultés splendides dont il avait été doué, son lumineux génie, les trésors de sa doctrine, et en particulier la puissance oratoire de son éloquence empreinte de tant d'autorité et de majesté. » On assure même que, parlant à M. Brunetière, le Pape aurait dit du gallicanisme de Bossuet, qu'on « peut excuser cette erreur et l'oublier aujourd'hui, en considération de tant de génie et de services rendus. » (*Revue de Lille*, mai 1904, p. 582). Nous sommes entièrement partisan de cette miséricorde à exercer envers l'incomparable évêque de Meaux.

M. le chanoine Davin pensait tout autrement. Emporté par sa rudesse de franchise, il a composé sur Bossuet un livre qui n'est qu'une longue diatribe et un amer pamphlet. Successivement il s'acharne contre la déclaration de 1682, puis contre l'essai de réunion des églises chrétiennnes, l'intervention dans l'affaire du quiétisme, l'introduction de la liturgie gallicane à Meaux, l'échec de l'évêque dans son diocèse, sa mauvaise administration domestique, son népotisme, ses relations avec Mlle de Mauléon, son attitude *protestante* devant la mort.

Certes, on pourrait reprendre une à une la plupart de ces questions et sinon justifier toujours le grand prélat, plaider du moins les circonstances atténuantes. M. l'abbé Salembier et M. l'abbé Delmont se sont efforcés, non sans succès, de défendre l'illustre accusé. On pourrait élargir leur réfutation. Il n'est guère de détail en effet que M. l'abbé Davin n'ait envenimé. Parfois ses traits portent juste, par exemple quand il trouve singulier, sur la foi d'un janséniste anonyme, que Bossuet ait assisté, en 1703, à la représentation de *Tartufe*, lui qui avait jeté l'anathème à Molière (p. 236). Mais, dans la même page, il nous montre l'évêque malade « quittant son logement de la place des Victoires et allant occuper, rue Sainte-Anne, l'hôtel de Coislin, construit par Lulli, où ce musicien des opéras de Quinault a fait sculpter les masques de la comédie à laquelle il doit sa fortune. » La phrase est d'un bel effet, malheureusement à côté. M. l'abbé Lévesque a démontré dans sa concluante étude sur *Bossuet à Paris*, que l'évêque de Meaux mourut dans l'hôtel Langlée (46, rue Sainte-Anne), lequel est une maison fort simple,

devenue plus tard l'hôtel Villequier, et de nos jours un magasin. L'hôtel Coislin était proche, et Bossuet allait simplement s'y promener un peu dans le jardin.

Veut-on un autre exemple du même procédé rien moins que critique ? « A ce moment, dit M. l'abbé Davin, la Providence vient de condamner Bossuet à donner la mesure de sa conscience. Écrivant le 25 décembre (lisez le 26) au maréchal de Noailles, frère de l'archevêque de Paris, qui vient de monter sur le siège de Harlai, Bossuet se déclare très aise de voir « un saint succéder à un saint. » L' « archevêque corrompu, scandaleux, incorrigible » de Fénelon hier, est aujourd'hui, d'après Bossuet, un « saint » qu'il faut invoquer. Il y a plus ici qu'une effronterie inimaginable : il y a l'arrière-calcul d'écarter tout soupçon d'un évêque, fût-il écrasé par l'opinion publique. Bossuet qui fait un *saint* de Harlai plaide tout bas sa propre sainteté, trop aussi tombée en discrédit » (p. 118). Quel réquisitoire ! Quelle éloquence acerbe et enflammée, mais, hélas ! dépensée en pure perte, car elle porte à faux ! Le prétendu fait qui sert de thème à cette philippique, n'est qu'une fâcheuse erreur lancée jadis par un érudit, M. Tamizey de Larroque, répétée par nous dans *Bourdaloue inconnu* (p. 15), découverte par M. A. Gazier, et que nous nous étions empressé de rétracter dans *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants* (p. 133). M. l'abbé Davin qui nous cite ne se réfère qu'à la méprise, et c'est là-dessus qu'il part en guerre. Or, Bossuet félicitait le duc de Noailles de la nomination d'un autre de ses frères, l'abbé Gaston de Noailles, au siège de Châlons-sur-Marne, en remplacement de Mgr Louis-Antoine appelé à Paris. On voit que Harlai n'a point affaire ici.

La Notice et la Préface, dues à la plume de Mgr Fèvre, sont écrites avec humour ; mais est-ce là le ton qui convenait à une étude sur le majestueux prélat que peignit si bien Rigaud ? Enfin la correction typographique fait défaut. On lit (p. 290) *Téphonil* pour *Taphanel*, etc.

HENRI CHÉROT.

Histoire économique de l'imprimerie. T. I. *L'Imprimerie sous l'ancien régime (1439-1789)*, par PAUL MELLOTTÉE. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de VI-531 p., avec planches. — Prix : 7 fr. 50.

C'est à un maître imprimeur de demain que nous devons cette publication, où l'auteur s'est spécialisé dans l'histoire de l'organisation du travail, des salaires, de l'apprentissage, des contrats, des grèves, du régime corporatif, des priviléges de la corporation des imprimeurs et de la police des livres. Les travaux antérieurs de Louis Radiguer, Louis Morin, Henri Hauser lui ont ouvert la voie, qui n'était peut-être pas aussi nouvelle qu'il le prétend. Quoi qu'il en soit, le développement donné à son ouvrage — qui, pour aller jusqu'à l'époque actuelle,

comprendra trois volumes — est tel qu'il ne peut manquer de fixer l'attention sur l'importance et le résultat de ses recherches. Voici d'ailleurs à quelles conclusions elles aboutissent : Sans méconnaître l'action bienveillante du pouvoir royal à l'égard des premiers typographes, le régime préventif qu'il conserva toujours fut un obstacle à l'essor de l'imprimerie, et les vexations souvent injustes de la censure royale étaient pour les privilégiés un danger permanent.— L'œuvre la plus efficace du pouvoir royal fut l'établissement des premières assises de la propriété littéraire; — la réglementation corporative eut ses avantages et ses inconvénients, et la liberté économique dont jouissaient les imprimeurs provenait de leur assimilation avec les membres de l'Université ; — la sollicitude n'existait pas pour les apprentis; — le monopole obtenu par les patrons et la limitation du nombre des ateliers, en augmentant leur richesse personnelle, provoquaient la hausse des prix d'impression; — l'initiative était paralysée par les réglements et la limitation de la concurrence, d'où absence complète de progrès de l'art typographique du XVIe siècle à 1789 (on peut même dire recul); — l'organisation corporative ne put pas empêcher les crises et grèves fréquentes dans l'industrie du livre.

A la fin de son ouvrage, M. Mellottée donne une longue bibliographie des manuscrits relatifs à la matière traitée (j'imagine qu'il n'a pas tout consulté) et des imprimés relatifs à l'histoire de l'imprimerie en France : en général satisfaisante, cette liste aurait pu, entre autres, s'augmenter toutefois de deux numéros que je m'étonne de n'y pas voir : un article de la *Revue des Deux Mondes,* signé Brunetière, sur la police de la librairie sous M. de Malesherbes, et un autre de M. Funck-Brentano donnant l'état des presses parisiennes en 1645 (*Revue des études historiques*, 1902, p. 483). Ces quelques observations n'enlèvent d'ailleurs rien au mérite d'un ouvrage dont la lecture est à recommander.

H. S.

BULLETIN

Lo que debe hacerse y lo que hay que evitar en la celebración de las misas manuales. *Comentario canónico-moral sobre el decreto « Ut debita »*, por el R. P. Juan de Ferreres. Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1905, in-8 de 43 p.

Le P. Ferreres a donné un précieux commentaire de ce décret « *Ut debita* » du 11 mai 1904, de la S. C. du concile dont on a peut-être un peu chez nous négligé de signaler l'importance. L'auteur y voit un essai partiel de l'œuvre de codification à laquelle, on le sait, travaille en silence un comité de canonistes distingués. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que ce document résume admirablement les dispositions légales actuellement en vigueur (décrets de la S. C. du concile, 21 juin 1625, 23 nov. 1697 ; bulle d'Innocent XII, 23 déc. 1697 ; bulle *Quanta Cura* Ben. XIV, 30 juin 1741 ; const.

Apostolicae Sedis ; décret du 25 juillet 1876 ; décret *Vigilanti* de 1893 ; circulaire aux évêques d'Italie, du 28 août 1897). De plus, le décret de l'année dernière fournit des explications précises, éclaire les points jusqu'ici sujets à discussion et les adapte aux conditions actuelles. En l'exposant, l'auteur nous apprend ce qu'il faut entendre par *missae manuales*, quel nombre d'intentions de messe un prêtre peut recevoir et dans quel intervalle il doit les acquitter, quand et à qui il doit remettre celles auxquelles il n'a pu satisfaire ; réprouve comme il convient tout ce qui pourrait avoir le caractère d'un trafic et termine par une étude des dispositions pénales et différentes applications pratiques. G. P.

Engracia, *tradición hispano-romana*, por R. Pamplona Escudero. Madrid, Biblioteca Patria, 1905, in-16 de 127 p., avec illustrations de L. Palao. — Prix : 2 fr.

Ce volume est le septième de la collection d'œuvres couronnées que publie la *Biblioteca Patria*. Il se compose de quatre nouvelles, dont la première sert de titre au livre. Engracia est l'illustre vierge martyre de Saragosse, païenne de naissance, qui se convertit au christianisme, au spectacle des tortures atroces infligées aux disciples du Christ. Le récit dramatique de M. Pamplona Escudero est naturellement entremêlé de détails légendaires et d'épisodes imaginaires ; mais, tel qu'il est, il plaît et instruit tout ensemble. Les illustrations seules laissent à désirer. Les trois nouvelles qui suivent présentent un caractère différent : ce sont des peintures contemporaines, pleines de tact et de délicatesse. L'histoire du vieux tio Greñas, qui ne peut dormir dans le lit moelleux des Petites Sœurs des Pauvres, est finement racontée et constitue, à elle seule, un petit chef-d'œuvre.

G. Bernard.

Souvenirs d'Orient. Terre-Sainte et Palestine. *Harmonies historiques et topographiques de la Palestine avec les mystères et les prodiges de la vie du Christ. Étude des plus beaux aspects de la Terre-Sainte*, par le chanoine Bessède. Lille et Paris, Desclée, s. d., in-18 de 196 p. — Prix : 2 fr.

Le livre est tout entier dans le sous-titre. Il est pieux et édifiant, peut-être ; à coup sûr amphigourique et à peu près illisible. Le style est inférieur à celui qu'on a l'habitude de déplorer dans les publications analogues, Quelques exemples : « Retiré à l'écart, à l'abri d'un brûlant soleil, à l'ombre d'un rocher solitaire, suspendu sur un escarpement grandiose, j'ai médité au libre courant de ma pensée » (p. 59). Est-il indiscret de demander à l'auteur ce qui est suspendu *sur* l'escarpement, le rocher ou lui-même ? Cruelle énigme ! — « O mon Dieu ! où êtes-vous ? La foudre frappe en assombrissant l'azur ! Vous avez abandonné votre Fils bien-aimé ; il ne jouit plus de la joie de votre face (??). L'amour est submergé sous les flots de la colère (!!). S'*il* élève ses regards, le ciel est d'airain, *il* ne brille d'aucune lueur consolante (p. 171) ». Qui, il ? L'amour, le ciel, ou Jésus ?

L'érudition de l'auteur est au niveau de son style. Il écrit Garitzin pour Garizim, Djennim pour Djennin. Qu'est-ce que c'est que Gabienus ? (p. 92). Que signifie cette phrase : « L'antique ville de Samarie, capitale du royaume ainsi nommé (?), fut bâtie par Omri, roi d'Israël, sur une montagne qu'il acheta d'un propriétaire dont elle portait le nom (Shem). » M. Bessède a-t-il voulu informer ses lecteurs que nom se disait *shem* en hébreu ? (p. 93), M. Bessède s'étonne de voir « se dresser de longues colonnades de mono-

ithes..... rangés régulièrement sur la même ligne. » C'est le cas d'un certain nombre de colonnades. Une perle pêchée dans le même chapitre (p. 98) : « La grande curiosité qui nous attirait était le vénérable monument scripturaire, religieusement conservé par les *Juifs* : l'antique manuscrit *samaritain* du Pentateuque..... moyennant une offrande un *Juif* vous montre, en le développant, le précieux rouleau de parchemin très bien conservé. Il y a là une preuve de l'authenticité du livre de Moïse. » Je ne conseille pas à l'auteur, s'il revient à Naplouse, de produire cette citation aux gardiens du fameux rouleau. Traiter un Samaritain de Juif ! M. Bessède n'aurait-il pas lu, avant d'écrire la page 98, le passage évangélique qu'il cite pourtant à la page 103 ?

Enfin, bien que je n'aie pas apporté à cette inquisition une âpreté particulière, j'ai cependant découvert dans ce livre pieux..... une hérésie ! M. Bessède est monophysite (p. 45, l. 30 : la nature humano-divine). Quelques lignes plus haut, il serait patripassien ; mais j'incline à penser que le « modalisme » de M. Bessède provient uniquement de la fâcheuse modalité » de son style.

J. LABOURT.

Joseph de Maistre inconnu, *Venise, Cagliari, Rome (1797-1803)*, d'après des documents inédits, par FRANÇOIS DESCOSTES. Paris, Champion, s. d., gr. in-8 de 64 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. François Descostes est, sans doute, l'homme du monde qui connaît le mieux Joseph de Maistre. Il était donc mieux qualifié que personne pour ajouter un nouveau chapitre à son histoire, et ce chapitre, qui se rapporte à une période à peu près inconnue de la vie du grand écrivain, est à la fois intéressant, émouvant et charmant. C'est l'histoire de Joseph de Maistre fuyant devant l'invasion française pour rester fidèle à ses devoirs et à ses serments, et affrontant gaiement la misère pour garder l'honneur. C'est à Venise que se passe le premier acte de ce drame. Puis la confiance de son roi, mêlée à d'autres sentiments peut-être moins louables, l'envoie en Sardaigne, triste débri d'un royaume écroulé, pour y exercer les fonctions de régent. Si la population bizarre de cette île pittoresque autant qu'étrange ne parvint pas à conquérir son cœur, il n'en déploya pas moins à la servir tout ce qu'il avait d'esprit, de justice et de talent, et il se montra, — c'est peut-être pour cela qu'il ne parvint pas à s'y plaire, — très supérieur à sa charge, dont il s'acquitta du reste fort bien, étant de ceux qui ne sont médiocres nulle part. C'est de là qu'il partit, en 1803, pour aller prendre possession de ses fonctions de chargé d'affaires en Russie, où, quoique dans une position bien modeste, il allait enfin pouvoir jouer un rôle à sa taille. Mais il passa par Naples et par Rome, et c'est ainsi que se termine, dans la ville des Papes, cette histoire de trois années.

Le *Joseph de Maistre inconnu* a paru d'abord dans le *Correspondant;* tous ceux qui l'ont déjà lu voudront sûrement le relire, car je ne doute pas qu'il n'en aient comme moi-même conservé un très bon souvenir.

ÉDOUARD PONTAL.

Le Catholicisme en Écosse, par G. LECARPENTIER. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

M. Lecarpentier, dont nous avons signalé naguère le travail publié dans la même collection sur le catholicisme en Irlande, nous décrit aujourd'hui, d'après les travaux savants du chanoine Bellesheim, les fastes de la reli-

gion en Écosse. L'enseignement primitif du christianisme y semble contemporain de saint Damase, mais le paganisme reprit presque aussitôt son ancien pouvoir et il faut aller jusqu'à la la fin du VIe siècle pour constater la renaissance de la vie chrétienne sous l'influence de saint Columban, le fondateur du célèbre monastère d'Iona. La Réforme et les ruines qu'elle accumula eurent les mêmes causes et les mêmes conséquences que partout ailleurs. L'auteur expose brièvement au prix de quelles souffrances et de quels efforts se maintint la vraie religion et comment elle put peu à peu se réorganiser pour reconquérir la prospérité relative qu'elle présente aujourd'hui avec le rétablissement de la hiérarchie opéré par Léon XIII (4 mars 1878). Les catholiques représentent actuellement 1/11 de la population totale du pays. — A faire en passant une remarque assez typique. Les Irlandais immigrés en Ecosse réclamèrent à cor et à cri, en 1860, un prélat de leur race. Rome crut devoir leur donner satisfaction en choisissant un coadjudeur irlandais au vicaire apostolique de Glascow. Depuis vingt ans, les Allemands et les Polonais catholiques immigrés aux États-Unis réclament la même faveur et les Irlando-Américains font tout pour s'y opposer. La situation est très tendue aujourd'hui. Espérons que la race irlandaise voudra bien reconnaître aux autres le droit d'avoir les mêmes aspirations ou les mêmes susceptibilités. La reconnaissance pour la condescendance de l'Église romaine dans le passé suffirait, à défaut de la justice et des graves intérêts catholiques en jeu, à lui rappeler la grande leçon : *Patere legem quam ipse tuleris.* G. PÉRIES.

Historia de America, por M. SERRANO Y SANZ. Barcelona, Juan Gili, 1905, in-16 de 368 p., avec grav., cartonné. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume appartient à la collection de *Manuels encyclopédiques illustrés* que publie la librairie Juan Gili, de Barcelone. C'est un résumé très intéressant et fort bien rédigé de ce que les divers historiens des pays d'Amérique nous apprennent des diverses républiques du Nouveau Monde. Hâtons-nous d'ajouter que les documents les plus récents et les plus authentiques y sont mis à contribution. Mais, somme toute, ce n'est qu'un *compendium*. Les lettrés voudront un traité plus complet et plus détaillé, tel que l'éditeur nous le promet. Il convient pourtant de signaler le présent volume, qui se recommande par l'exactitude des faits et un certain nombre d'illustrations curieuses fort bien gravées. Le lecteur remarquera surtout le chapitre consacré aux précurseurs de Christophe Colomb, où l'auteur se montre très érudit et au courant des dernières découvertes bibliographiques.

G. BERNARD.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alfred RAMBAUD, membre de l'Institut, ancien professeur à la Sorbonne, ancien ministre de l'instruction publique, est mort à Paris, le 10 novembre, à l'âge de 63 ans. Né le 2 juillet 1842, à Besançon, il entra à l'École normale supérieure en 1861, en sortit en 1864, et fut reçu agrégé d'histoire. Répétiteur à l'École des Hautes Études, il fut brillamment reçu docteur ès lettres en 1870. De ses deux thèses : *L'Empire grec au Xe siècle*, *Constantin Porphyrogénète* et *De Byzantino hippodromo et circensibus factionibus*, la première, qui est très estimée, fut honorée du

prix Thiers par l'Académie française, en 1872. Chargé du cours d'histoire à la Faculté des lettres de Caen en 1871, il fut envoyé, en 1875, comme professeur suppléant à la Faculté des lettres de Nancy. En février 1879, Jules Ferry l'appela au ministère de l'instruction publique et en fit son chef de cabinet. Après la chute du cabinet Ferry, il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure de jeunes filles à Sèvres et chargé de cours à la Sorbonne, où l'on créa pour lui, à la fin de 1883, la chaire d'histoire moderne et contemporaine. Élu sénateur du Doubs en 1895, il accepta le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Méline (1896-1898). Enfin, en 1897, l'Académie des sciences morales et politiques l'accueillait dans son sein et lui donnait le fauteuil du duc d'Aumale. Outre les thèses mentionnées plus haut, M. Alfred Rambaud laisse de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont de première valeur. Chargé de mission en en Russie en 1872, 1874 et 1877, il révéla à la France l'histoire et la vie littéraire de la nation russe dans les volumes suivants : *La Russie épique* (Paris, 1876, in-8) ; — *Français et Russes, Moscou et Sébastopol* (Nancy et Paris, 1877, in-18) ; — *Histoire de la Russie* (Paris, 1878, in-18). Précédemment il avait publié *la Domination française en Allemagne (1792-1804)* (Paris, 1873, in-18) et *l'Allemagne sous Napoléon* Ier *(1804-1811)* (Paris, 1874, in-18). Voici maintenant la liste de ses œuvres ultérieures, parmi lesquelles figurent un certain nombre de travaux de vulgarisation : *La France coloniale, histoire, géographie, commerce* (Paris, 1886, in-8), avec la collaboration du commandant Archinard, du capitaine Bouinais, P. Foncin, Lemire, Soleillet, etc. — *Histoire de la civilisation contemporaine en France* (Paris, 1888, in-12) ; — *Les Nouvelles Colonies de la République française* (Paris, 1889, in-12) ; — *Petite Histoire de la civilisation française depuis les origines jusqu'à nos jours, à l'usage des classes élémentaires* (Paris, 1890, in-12) ; — *Russie*, vol. VIII et IX du *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française* (Paris, 1890-1891, in-8) ; — *L'Enseignement primaire chez les indigènes musulmans de l'Algérie et notamment dans la grande Kabylie* (Paris, 1892, in-8) ; — *L'Insurrection algérienne de 1871, étude sociale et religieuse, à propos d'une publication récente* (Paris, 1892, gr. in-8) ; — *L'Anneau de César* (Paris, 1893, gr. in-8 et in-12) ; — *Russes et Prussiens. Guerre de Sept ans* (Paris, 1895, in-8) ; — *Jules Ferry* (Paris, 1903, in-8). Enfin, depuis 1892, M. Alfred Rambeau dirigeait, avec M. Ernest Lavisse, la publication d'un vaste recueil intitulé : *Histoire générale de la France du* IVe *siècle à nos jours*. Nous ajouterons qu'il avait collaboré à divers grands journaux parisiens, qu'il avait dirigé pendant un certain temps la *Revue Bleue* et qu'il avait donné à la *Revue des Deux Mondes* d'intéressants articles, notamment sur Catherine II de Russie, sa famille et ses correspondants.

— Le 16 octobre dernier, Mgr Élie Méric est mort à Honfleur (Calvados), à l'âge de 67 ans. Il était né à Hesdin (Pas-de-Calais), en 1838. Pendant quelques années il appartint à la congrégation de l'Oratoire et fut l'un des disciples préférés du P. Gratry, qui fit de lui son secrétaire. Plus tard il fut nommé professeur de philosophie à la Faculté de théologie de la Sorbonne, poste qu'il occupa jusqu'au jour où le gouvernement supprima cette Faculté. Depuis cette époque, Mgr Méric se livra tout particulièrement à l'étude des sciences psychiques, pour réfuter les erreurs propagées par les spirites et autres partisans des sciences occultes. Il fonda et présida une « Académie des sciences psychiques » et entreprit la publication d'une *Revue du monde invisible*. Enfin il fit paraître un certain nombre d'ouvrages

d'un réel intérêt, dont voici la liste à peu près complète : *Études contemporaines. La Vie dans l'esprit et dans la matière* (Paris, 1872, in-12) ; — *Études contemporaines. La Morale et l'athéisme contemporain* (Paris, 1876, in-12) ; — *La Chute originelle et la responsabilité humaine* (Paris, 1877, in-12) ; — *L'Autre Vie* (Paris, 1880, in-12) ; — *Les Erreurs sociales du temps présent* (Paris, 1884. in-12) ; — *Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution* (Paris, 1887, 2 vol. in-12), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Le Merveilleux et la Science. Étude sur l'hypnotisme* (Paris, 1888, in-8 et in-12) ; — *La Sorbonne et son fondateur. Discours prononcé le 3 octobre 1888 à l'inauguration du monument de Robert de Sorbon dans l'église de Sorbon* (*Ardennes*) (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Les Élus se reconnaîtront dans l'autre vie* (Paris, 1889, in-16) ; — *Le Clergé sous l'ancien régime* (Paris, 1890, in-12) ; — *Le Clergé et les Temps nouveaux* (Paris, 1892, in-12) ; — *Le Livre des espérances* (Paris, 1892, in-12) ; — *Énergie et Liberté* (Paris, 1897, in-18).

— Né à Besançon le 29 février 1848, M. Marie-Jules Gauthier, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), est mort à Dijon le 16 octobre. Tout d'abord il se destina au barreau ; mais bientôt il le quitta pour entrer à l'École des chartes, d'où il sortit en 1870. Nommé archiviste du Doubs, il occupa ce poste jusqu'en ces derniers temps, pour devenir archiviste de la Côte d'Or. Son œuvre est considerable, mais elle est fort dispersée, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, coupée en tranches multiples. Grandement estimable à tous les points de vue, elle sera fort utile aux futurs historiens de la Franche-Comté, bien que, dans cette masse de choses intéréssantes, n'émerge pas une seule de ces productions capitales qui consacrent une réputation. Il ne s'agit pas ici, bien, entendu, de donner une bibliographie complète des études de l'infatigable érudit ; nous devons nous borner à un choix un peu arbitraire parfois, afin de ne pas dépasser les limites qui nous sont assignées. Encore la liste ci-après est-elle déjà longue : *Étude sur les monuments du moyen âge en Franche-Comté* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1874) ; — *Inventaire des sceaux des archevêques de Besançon* (*Ibid.*, 1878) ; — *L'Origine des armoiries de Besançon* (*Ibid.*, 1880) ; — *Les Sceaux et les armoiries des villes et bourgs de Franche-Comté* (*Ibid.*, 1882) ; — *L'Abbaye du Mont-Sainte-Marie et ses monuments*, en collaboratton avec M. J.-M. Suchet (*Ibid.*, 1883) ; — *Notes iconographiques sur le Saint-Suaire de Besançon* (*Ibid.*, 1883) ; — *Département du Doubs. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Franche-Comté* (Besançon, 1883-1895, 3 vol. in-4) ; — *Inventaire des sceaux et juridictions souveraines et domaniales du Comté de Bourgogne* (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1884) ; — *Les Monuments de l'abbaye de Baume-les-Dames* (*Ibid.*, 1889) ; — *Iconographie de Nicolas et d'Antoine Perrenot de Granvelle, ministres de Charles-Quint et de Philippe II* (*Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*, 1890) ; — *Département du Doubs. Ville de Baume-les-Dames. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790* (Baume-les-Dames, 1892, in-4) ; — *Les Ex-libris et les reliures des bibliothèques comtoises*, en collaboration avec M. P. de Lurion (*Mem. de l'Acad. de Besançon*, 1893) ; — *Les Fortifications de Dole*, en collaboration avec M. Julien Feuvrier (Caen, 1894, in-8. Extr. du *Compte rendu du LVIIIe congrès archeologique de France* tenu en 1891 à Besançon) ; — *Les Cartes anciennes et modernes de la Franche-Comté* (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895) ; — *L'Industrie du papier dans les hautes vallées franc-comtoises du* XVe *au* XVIIIe *siècle* (*Mém. de la Société d'émul. de Montbéliard*, 1897) ; — *Conrad Meyt et les Sculpteurs de Brou en Franche-Comté, leur œuvre, leurs imitateurs* (*1524-1563*) (*Réunion des Soc. des beaux-arts des départements*,

1898) ; — *Le Sculpteur bisontin Luc-François Breton, sa vie et son œuvre (1731-1800)* (*Ibid.*, 1898) ; — *Étude sur les sceaux des comtes du pays de Montbéliard du* XIIe *au* XVIIIe *siècle* (*Mém. de la Soc. d'émul. de Montbéliard*, 1899) ; — *Département du Doubs. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Archives ecclésiastiques. Série G* (Besançon, 1900, in-4) ; — *Le Miracle de la sainte hostie de Faverney, notes et documents* (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1901) ; — *Un Précurseur de Libri. Étude sur le généalogiste Jean-Baptiste Guillaume de Gevingey, sa vie, son œuvre, ses aventures et ses méfaits* (*Mem. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1901) ; — *Le Cardinal de Granvelle et les Artistes de son temps* (*Ibid.*, 1901) ; — *Donat Nonnotte, de Besançon, peintre de portraits* (*Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs*, 1902) ; — *Marques de bibliothèques et ex-libris franc-comtois* (*2e série*), en collaboration avec M. R. de Lurion (*Mém. de l'Acad. de Besançon*, 1903) ; — *Les Pièces d'honneur des co-gouverneurs de Besançon* (XVIIe-XVIIIe *siècles*) (*Mém. de la Soc. d'ém. du Doubs*, 1904). — Ajoutons que, dans les tomes XIII et XXI du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*, M. J. Gauthier a fait la description sommaire des manuscrits de Belfort, Dole, Montbeliard, Arbois, Lons-le-Saunier, Poligny et Saint-Claude (Paris, 1891 et 1893, in-8). — On lui doit aussi de nombreuses communications relatives à l'histoire de sa province natale insérées dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*. Enfin n'oublions pas de dire que, de 1876 à 1904, M. J. Gauthier a publié chaque année une ou plusieurs études ou séries de documents franc-comtois dans l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort*, édité par l'imprimerie Jacquin de Besançon. Ces études, comme d'ailleurs la plupart des travaux de M. J. Gauthier, ont fait l'objet de tirages à part dont la réunion formerait toute une série de volumes.

— Le poète allemand Ernst SCHERENBERG, mort dernièrement à Eisenach, à l'âge de 67 ans, s'était attiré une grande réputation par ses œuvres lyriques, dont quelques-unes ont été plusieurs fois réimprimées, particulièrement celles qui concernaient des sujets politiques, telles que : *Gegen Rom.*, *Dem Fursten Bismarck*, etc. Voici une énumération des plus connues de ces œuvres : *Verbannt. Dichtung* (Berlin, 1861, in-8) ; — *Aus tiefstem Herzen. Gedichte* (Berlin, 1862, in-16) ; — *Stürme des Frühlings. Neue Gedichte* (Berlin, 1865, in-16) ; — *Dichtungen* (Berlin, 1867, in-16) ; — *Gedichte* (Leipzig, 1874, in-16 ; — *Gegen Rom. Zeitstimmen deutscher Dichter* (Elberfeld, 1874, in-8) ; — *Neue Gedichte* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Germania. Dramatische Dichtung* (Elberfeld, 1885, in-12) ; — *Fürst Bismarck. Ein Charakterbild für das deutsche Volk* (Elberfeld, 1885, in-8) ; — *Kaiser Wilhelm I. Ein Gedenkbuch für das deutsche Volk* (Leipzig, 1888, in-8) ; — *Niemals ! Dem Fürsten Bismarck. Frühjahr 1893* (Elberfeld, 1893, in-8). M. Scherenberg, journaliste pendant de nombreuses années, avait été le directeur du *Braunschweiger Tageblatt* et de la *Nationalliberale Zeitung*.

— Un autre poète allemand, M. Rudolph BAUMACH, mort à Meiningen le 21 septembre, à 65 ans, était également très estimé au-delà du Rhin. Ses ballades, légendes en vers et autres poésies, devenues populaires, ont été souvent réimprimées. Nous n'en citons qu'un certain nombre dans la liste suivante : *Zlatorog. Eine Alpensage* (Leipzig, 1877, in-8) ; — *Horand und Hilde. Gedicht* (Leipzig, 1878, in-8) ; — *Lieder eines fahrenden Gesellen* (Leipzig, 1880, in-16) ; — *Frau Holde* (Leipzig, 1880, in-16) ; — *Summermärchen* (Leipzig, 1881, in-12) ; — *Von der Landstrasse Lieder* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Spielmanslieder* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Mein Frühjahr. Gesammelte Gedichte aus « Enzian, ein Gaudeamus für Bergsteiger »* (Leipzig, 1882, in-12) ; — *Abenteuer*

und Schwänke, alten Meistern nacherzählt (Leipzig, 1883, in-12) ; — *Erzählungen und Märchen* (Leipzig, 1885, in-16) ; — *Krug und Tintenfass. Gedichte* (Leipzig, 1887, in-16) ; — *Kaiser Max and seine Jäger. Dichtung* (Leipzig, 1888, in-16) ; — *Es war einmal. Märchen* (Leipzig, 1890, in-15) ; — *Thüringer Lieder* (Leipzig, 1891, in-16) ; — *Bunte Blätter. Gelegenheitsgedichte* (Leipzig, 1897, in-12) ; — *Trug-Gold* (Berlin, 1900, in-12).

— Dr. George MAC DONALD, poète et romancier anglais, mort le 19 septembre, à l'âge de 81 ans, était né en 1834, dans le comté d'Aberdeen. Après avoir fait ses études au King's College d'Aberdeen, il devint pasteur à Arundel. Mais l'amour de l'indépendance et le goût des lettres lui firent bientôt abandonner pastorat et prédication. Ses premières œuvres poétiques furent imprimées en 1856 et c'est en 1858 qu'il inaugura une longue série de romans et de contes, bien supérieurs, du reste, à ses poésies, dans lesquels il a montré une parfaite connaissance du caractère écossais. Les principaux sont : *Phantastes ; — David Elginbrood ; — Dealings with the Fairies ; — The Princess and the Goblin ; — At the Back of the North Wind ; — Robert Falconer ; — Alec Forbes ; — The Marquis of Lossie ; — St. Georg and St. Michael.*

— On annonce encore la mort de MM. : Alphonse ALLAIS, homme de lettre, et journaliste, mort à Paris le 28 octobre, lequel était fort connu dans un monde littéraire spécial par sa collaboration à la fondation du *Chat noir*, par les articles que, pendant une quinzaine d'années, il a donnés au *Journal*, sous le titre : *Vie drôle*, et enfin par quelques volumes, tels que : *L'Innocent* (Paris, 1895, in-12), écrit avec M. Alfred Capus, et *l'Affaire Blaireau* (Paris, 1899, in-18) ; — le docteur BARABAN, professeur à la Faculté de médecine de Naucy, mort dans le courant de novembre, à 55 ans ; — Louis BRUNON, collaborateur de divers journaux catholiques du Cantal, mort en octobre, à Aurillac ; — Charles BULOZ, fils de François Buloz, le fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, et son successeur, comme directeur de ce recueil, de 1877 à 1893, mort à Paris, le 2 novembre, à 62 ans ; — Georges CHARPENTIER, éditeur parisien, fils de Gervais Charpentier, fondateur de la maison d'édition bien connue, mort à 59 ans, au milieu de novembre ; — Léonard DANEL, chef de l'importante imprimerie établie en cette ville depuis plusieurs siècles, mort à Lille, au commencement d'octobre, à l'âge de 88 ans ; — DEVILLEPOIX, directeur du journal *la Somme* et gérant du *Pas-de-Calais*, mort au commencement de novembre, à 75 ans ; — Édouard DUBOIS, ancien directeur-propriétaire de *l'Observateur d'Avesnes* mort à la fin de novembre ; — Georges EDON, professeur honoraire au lycée Henri IV, mort à Paris à la fin de novembre, auquel on doit, outre plusieurs dictionnaires et grammaires de la langue latine, deux ouvrages estimés : *Traité de langue latine. Écriture et prononciation du latin savant et du latin populaire et Appendice sur le chant des Frères Arvales* (Paris, 1882, gr. in-8) et *Nouvelle Étude sur le chant Lémural, les Frères Arvales et l'Écriture cursive des Latins* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — Fernand FOS, ancien rédacteur au journal *le Soleil*, mort en octobre ; — Le T. C. F. GORDIEN, directeur du collège de Port-Saïd, qui avait été professeur à Saint-Gillet-le-Moulins, puis directeur de l'école de Vierzon et de l'école Saint-Bonose, à Orléans, mort au Caire, à 64 ans ; — Francique LACROIX, conservateur du musée et vice-président de l'Académie de Mâcon, correspondant du ministère de l'instruction publique, mort dernièrement à Mâcon, à 70 ans ; — Gustave LENNIER, directeur du Muséum du Havre, membre correspondant de l'Institut de France, auteur d'ouvrages fort estimés sur la géologie de la Seine-Inférieure, tels

que : *Études géologiques et paléontologiques sur l'embouchure de la Seine et les falaises de la haute Normandie* (Le Havre, 1870, in-4), et *l'Estuaire de la Seine : mémoires, notes et documents pour servir à l'étude de l'estuaire de la Seine* (Le Havre, 1885, 2 vol. in-4 et atlas) ; — l'abbé MICHONDET, professeur depuis de longues années au petit séminaire de Notre-Dame de Vaux, mort au milieu de novembre ; — PIERRE, l'éminent naturaliste, ancien directeur du Jardin botanique de Saïgon (Cochinchine), auteur de travaux remarquables sur la flore forestière de l'Indo-Chine, mort à la fin d'octobre, à 70 ans ; — Jean POTHIER, ancien professeur de l'Université, mort à Paris, le 9 novembre ; — POUJOL DE FRÉCHENCOURT, secrétaire perpétuel de la Société des antiquaires de Picardie, mort à la fin de novembre ; — TIMBAL, professeur de droit constitutionnel, mort à Toulouse à la fin d'octobre ; — A. DE TREVERRET, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, mort vers le milieu de novembre, qui laisse, entre autres ouvrages, les deux thèses suivantes : *Quae in Attica republica partes a scenicis scriptoribus vulgo defensae fuerint* (Paris, 1868, in-8) et *Du Panégyrique des saints au* XVII*e siècle* (Paris, 1868, in-8) ; — A. WALCKENAER, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, mort à la fin de novembre, à 39 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Manuel ALFONSO, fondateur et directeur de *l'Espagne chrétienne*, journal hebdomadaire de Valence ; — Dr. Wladimir P. AMALICKI, professeur de géologie et de paléontologie à Varsovie, mort récemment dans cette ville ; — Dr. Friedrich VON BEECH, historien allemand, directeur des Archives d'État du grand-duché de Bade, mort le 17 novembre, à Carlsruhe, à l'âge de 68 ans ; — Hans BOESCH, directeur du Muséum allemand de Nuremberg, mort dans cette ville, le 12 novembre, à l'âge de 56 ans ; — Nicolai BÖGH, écrivain danois, auteur d'ouvrages littéraires et historiques, mort récemment à Copenhague, à 62 ans ; — Albert VON BOGULAWSKI, lieutenant-général prussien, mort à Berlin, le 7 septembre, à l'âge de 71 ans, auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à la stratégie et à la tactique, tels que : *Armee und Volk im Jahre 1866. Mit einem Blick auf die Gegenwart* (Berlin, 1900, in-8) ; *Taktische Folgerungen aus dem Burenkriege und der Gruppenangriff* (Berlin, 1903, gr. in-8) ; — Dr. Karl Ludwig BRAUER, professeur de mathématiques au gymnase royal de Carlsruhe, mort dans cette ville, le 12 novembre ; — Antoine CROONENBERGHS, ancien rédacteur en chef du journal *le Constitutionnel*, de Bruxelles, mort en cette ville, le 12 octobre ; — Dr. Gustave DEWALQUE, ancien professeur de géographie physique et de géologie à Liège, mort dernièrement dans cette ville, à 74 ans ; — Dr. A. ENGELBRECHT, professeur de chimie allemand, attaché au laboratoire de chimie de l'État à Hambourg, mort dans cette ville ; — Robert FORD, écrivain écossais. mort à Glasgow, à 60 ans, lequel laisse une édition des poèmes de Robert Fergusson, une anthologie des chants populaires de l'Écosse et divers volumes relatifs aux mœurs et usages de ce pays, tels que : *Thistledown*, *Vagabond Songs*, etc. ; — le major Dr. Oskar FÖRTSCH, directeur du Muséum provincial de la Saxe, mort à Halle-sur-la-Saale, à 66 ans ; — R. C. FREDERIKSEN, ancien professeur d'économie politique à Copenhague, mort dans cette ville, le 4 novembre, à 66 ans ; — M*me* GATTI DE GAMOND, rédactrice du journal *le Peuple* et directrice des *Cahiers féministes*, morte en octobre, à Bruxelles, à l'âge de 69 ans ; — Dr. Theodor baron VON DER GOLTZ, professeur à l'École d'agriculture de Bonn, mort dans cette ville, le 6 novembre, à 69 ans ; — Dr Hans GRAEVEN, directeur du Musée provincial de Trèves, mort dans cette ville, le 4 novembre, à

40 ans; — l'abbé GRUEL, né à Arras 1824, fixé à Bruxelles depuis 25 ans, auteur d'études bibliques et linguistiques et qui a publié une série de tracts et de brochures préconisant la fondation de la « Ligue du coin de terre et du foyer insaissisable, » ligue qui a pris une grande extension en Belgique, mort à Bruxelles, le 23 octobre; — Dr. Eduard GUNDLING, ancien professeur de droit public à Prague, mort dans cette ville, le 28 octobre, à 87 ans; — Karl Gottlieb HAUPTMANN, poète populaire allemand, mort à Sebnitz (Saxe), à 90 ans, dont nous citerons : *Von Sonnenaufgang. Soziales Drama* (Berlin, 1889. in-8) et *Das Friedenfest. Eine Familienkatastrophe. Bühnendichtung* (Berlin, 1890, in-8); — August HEERWAGEN, professeur au gymnase et président de la Société d'histoire naturelle de Nuremberg mort dans cette ville, le 25 octobre, à 57 ans; — Dr. HEINRICH, archiviste bavarois, mort récemment à Hambourg; — Adam HÖRBER, maître verrier allemand de Rothenbourg-sur-la-Tauber, auteur du drame historique *Der Meistertrunk*, mort à la fin d'octobre, à 78 ans; — F. W. HUTTON, ancien professeur de biologie et de géologie à Christchurch (Nouvelle-Zélande), mort dernièrement dans cette ville, qui a publié un certain nombre de travaux sur la théorie de l'évolution, tels que : *Darwinism and Lamarckism, Old and New* (1899), *The Lesson of Evolution* (1892), etc.; — Ippolito ISOLA, conservateur de la bibliothèque de Gênes, mort dans cette ville, le 12 novembre; — Dr. Karl KEHRBACH, qui à l'on doit la publication des *Monumenta Germaniae paedagogica*, mort le 21 octobre, à Charlottenbourg, à 59 ans; — Dr. Konrad KESSLER, professeur de langues sémitiques, mort le 2 novembre, à Greifswald, à l'âge de 55 ans; — Pietro KOHN, directeur du Musée des arts industriels de Copenhague, mort dans cette ville à l'âge de 65 ans; — Dr. Albert VON KÖLLIKER, professeur d'anatomie à l'Université de Wurzbourg, mort dans cette ville, le 2 novembre, à 88 ans; — le chevalier Dr. Victor VON KRAUS, directeur du « Schulverein » allemand de Vienne, mort dans cette ville, le 4 novembre, à 66 ans; — Dr. A.-J. KUNKEL, professeur de pharmacie à Wurzbourg, mort à 57 ans, lequel laisse un excellent traité de toxicologie; — le major Hermann KUNZ, écrivain allemand, mort le 29 octobre, Berlin, à 58 ans, lequel a écrit de nombreux ouvrages sur des sujets militaires, par exemple : *Die kriegerischen Ereignisse im Grossherzogthum Posen im April und Mai 1848* (Berlin, 1899, in-8); *Kriegsgeschichtliche Beispiele aus dem deutsch-französischen Kriege von 1870-1871* (Berlin, 1900, in-8); — Dr. Theodor LUDWIG, professeur d'histoire contemporaine à Strasbourg, mort dans cette ville, le 16 octobre, à 37 ans; — Dr. Franz MÜLLER, ancien professeur de l'École supérieure vétérinaire de Vienne, mort dans cette ville, le 16 octobre, à 89 ans; — G.-H. OVEREND, attaché au « Public Record Office » de Londres, secrétaire-adjoint de la « Huguenot Society », aux *Proceedings* de laquelle il a donné de nombreux et savants articles, mort à Londres le 12 septembre; — Dr. Domenico PEZZI, professeur de philologie comparée à Turin, mort dans cette ville, le 24 octobre, à 61 ans; — Julius PORT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la médecine, mort le 8 novembre, à Nuremberg, à l'âge de 71 ans; — Dr. Rudoff REICKE, bibliothécaire en chef de l'Université de Koenisgsberg, connu par ses travaux sur Kant, mort à Koenigsberg, le 16 octobre, à 81 ans; — Dr. Friedrich STEIN, écrivain allemand, mort dernièrement à Schweinfurt, à 86 ans, lequel laisse divers ouvrages relatifs à l'histoire locale de la Franconie, entre autres : *Geschichte der Reichstadt Schweinfurt* (Schweinfurt, 1900, in-8); *Das Margräfliche Haus von Schweinfurt* (Wurzbourg, 1900, in-8); — Dr. Heinrich STOY, professeur de pédagogie allemand, mort récemment

à Iéna ; — Dr. Hermann USENER, professeur de philologie classique à l'Université de Bonn, mort dans cette ville le 21 octobre, à l'âge de 71 ans ; — Dr. Johann Ludwig USSING, ancien professeur d'archéologie et de philologie classique, à Copenhague, mort dernièrement dans cette ville, à 85 ans ; — l'abbé VAN DE VELDE, ancien professeur de mathématiques et de théologie au grand séminaire de Malines, mort à Turnhout, en octobre ; — VAN KERKLOVE, général major en retraite, ancien professeur à l'École de guerre de Belgique, mort en octobre, à Mons, à l'âge de 70 ans ; — Dr. Moritz VOIGT, professeur honoraire de l'histoire du droit romain à Leipzig, mort dans cette ville, le 6 novembre, à 80 ans.

ALMANACHS POUR 1906. — Et d'abord rappelons à tous, *urbi et orbi*, l'*Almanach du Bon Français* (17e année) qui, pour 1906, ne tardera guère à être épuisé, mais dont la Société bibliographique pourra toujours faire un ou plusieurs tirages supplémentaires, si besoin est. Puis présentons à nos lecteurs l'*Almanach Hachette. Petite Encyclopédie populaire de la vie pratique* (in-12 de 432-LXXXIV p., avec 40 cartes et plans et 1200 fig. — Prix : broché, 1 fr. 50 ; cart., 2 fr.). Il nous est assurément impossible de noter ici, même de très brève façon tout ce que renferme cette « encyclopédie » qui s'adresse à l'universalité des lecteurs et qui mérite d'être conservée pour être consultée indéfiniment ; nous devons cependant donner une idée de ce riche ensemble : *Dansons-nous sur un volcan ? L'Évolution des planètes ; Le Mystère de la lune rousse* ; *Les Bienfaits de la poussière* ; *Pour sonder l'infini* ; *Histoire des religions ; Grands Sièges de l'histoire ; La Guerre russo-japonaise ; Les Sept Merveilles du monde antique et du monde moderne ; Le Canada* ; *Notre Commerce* ; *Conquérants et Colonisateurs* ; *Devoirs d'une maîtresse de maison ; L'Éducation et la Physionomie* ; *Pour choisir ses placements* ; *Le Monde des insectes ; Les Accidents du travail* ; etc., etc.

A la même librairie Hachette se trouve l'*Almanach du drapeau*, que l'Académie française a si justement couronné (in-12 de 368-XXXII p., avec 12 cartes et 1707 fig. — Prix : broché, 1 fr. 50 ; cart., 2 fr.). Cet almanach embrasse la vie militaire en son entier depuis depuis les données pratiques accumulées dans le Mémento des connaissances militaires et maritimes jusqu'aux articles de l'actualité la plus saisissante. On y peut donc lire : *Les Pionniers de la plus grande France*, depuis Jacques Cartier jusqu'à M. du Bourg de Bozas ; *Les Éphémérides des règlements militaires* ; *Les Premiers Pompiers du monde* (ceux de Paris) ; *Suprématie sous-marine de la France ; Une Armée de 40 millions d'hommes* (l'armée future de la Chine) ; *Les Forces franco-allemandes à la frontière ; L'Épopée russo-japonaise* ; *De Jéricho à Port-Arthur* ; *Soixante Descentes en Angleterre ; La Conquête de l'Afrique française ; Au Maroc* ; *Le Globe franchi par deux escadres* ; *Les Connaissances militaires et maritimes indispensables*, etc., etc. Il n'existe pas, à l'heure présente, dans le genre, de publication plus intéressante ni plus suggestive.

Mentionnons l'*Almanach des Français* (C. Silvestre, au Bois d'Oingt (Rhône) et Paris, Amat, gr. in-8 de 424 p., illustré, 1 fr.). Cet almanach est précédé d'une lettre claironnante de M. Aynard, député (4 p.), qui nous avait fait penser que la publication allait déborder de choses patriotiques. Déception ! A peine un article du capitaine Danrit : *Si nous avions eu la guerre*, et quelques rares autres pages. Le reste est intéressant, varié, mais sans grande originalité. Énormément d'annonces, jusque dans le texte, beau papier, jolies et nombreuses gravures. — L'*Almanach français* (presque le même titre : à un article contracté près) est fort différent ; tout politique, résolument monarchiste (12e année). C'est une arme pour la bataille et un instrument de

propagande. (Paris, Librairie nationale, 29, rue de Penthièvre, in-18 de 160 p., avec grav., 0 fr. 50 ; 50 exempl. 20 fr. ; 35 fr. le cent). — Aux travailleurs de la terre, indiquons l'*Almanach de l'Ami des campagnes* (Paris, 29, rue de Tournon, petit in-18 de 103 p. (27e année, 0 fr. 50).

Et, comme les annees précédentes, voici la série des neufs almanachs de la maison Pierron et Ilozé de Nancy. *Le Grand Almanach populaire illustré*, in-4, 293 p., débute par une biographie laudative de M. Loubet. Répandues dans tout le volume, nombre de notices biographiques sur des célébrités ou des notoriétés contemporaines, défuntes ou vivantes. Puis une certaine quantité de grands articles : *La Guerre russo-japonaise; Cartouche ; Un Souper chez Jean de la Fontaine*, etc. Enfin toutes sortes de choses parmi lesquelles une foule de recettes culinaires. — D'importance moindre, avec d'honnêtes histoires, dont plusieurs figurent déjà dans le *Grand Almanach populaire* précité, viennent ensuite : *Le Grand Almanach de la famille* (24e année, gr. in-8, 0 fr. 50) ; l'*Almanach du foyer* (20e année, petit in-4, 0 fr. 30) ; l'*Almanach de Jeanne d'Arc* (20e annee, petit in-4, 0 fr. 30) ; l'*Almanach du travailleur* (20e année, petit in-4, 0 fr. 30 ; l'*Almanach du cultivateur et du vigneron* (20e année, petit in-4, 0 fr. 25 ; l'*Almanach des veillées d'hiver* (20e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; l'*Almanach récréatif* (20e année, petit in-4, 0 fr. 25) ; enfin l'*Almanach Sans-Pareil* (petit in-4, 0 fr. 15).

Paris. — La Maison de la Bonne Presse fait paraître en volume ses *Causeries du Dimanche* (Paris, gr. in-8, non paginé, 1 fr.). Tout le monde religieux en connaît aujourd'hui le grand succès. Dans ce récent volume sont traitées avec beaucoup d'intérêt les questions suivantes : *La Très Sainte Trinité. — Les Merveilles du signe de la Croix. — La Saint-Esprit dans l'Église. — Les Dons du Saint-Esprit. — Le Vrai Chrétien. — Les Vestiges du grand mystère. — L'Évangile selon saint Jean. — La Déesse Nature. — A propos du radium. — Le Système des nébuleuses et la Religion. — Le Procès de Galilée. — Les Jours de la création. — Les Générations spontanées. — L'Antiquité de l'homme et l'Histoire. — L'Antiquité de l'homme et la Géologie. — L'Antiquité de l'homme et l'Age de pierre. — Tous les peuples croient à l'immortalité de l'âme. — Le Socialisme*, etc. Mine précieuse pour tout ceux qui veulent s'instruire de la religion ou en instruire les autres dans les patronages, les cercles d'études, les catéchismes de persévérance. Le tout illustré d'une manière fort agréable, et d'un bon marché invraisemblable. Cette série des *Causeries* est la sixième.

— Aux grandes fêtes célébrées à Ars en l'honneur du B. curé Jean-Baptiste Vianney, S. E. le cardinal Perraud a prononcé un discours sur le Bienheureux qui a paru en brochure, sous le titre : *L'Homme de Dieu* (Paris, Téqui, in-18 de 28 p. — Prix : 0 fr. 25). Le prélat y fait toucher la démonstration de la sainteté dans la vie, les œuvres et la mort du saint curé d'Ars. Puis, s'élevant à de plus hautes considérations, le vénérable orateur montre comment la vie des saints n'est que l'Évangile mise en œuvre. Celui-ci est la théorie ; celle-là sa pratique. Et notre bienheureux l'a exécuté dans sa vie et son ministère. Ce discours s'adresse particulièrement aux prêtres des paroisses.

— Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a adressé aux sénateurs de son département une lettre qui n'est, dit-il, « ni une supplique, ni une déclaration, ni un avertissement, ni une prophétie, ni un réquisitoire politique », mais « d'abord un simple exposé de chiffres, déclare-t-il, de chiffres que je connais bien, et presque seul, » auquel il ajoute « comme une ouverture de conscience sur les pensées que la loi de séparation nous inspire. » Ce document a fait l'objet d'une brochure intitulée : *La Séparation. Lettre à MM.*

les sénateurs du Loiret (Paris, Lethielleux, s. d. (1905), petit in-18 de 16 p. — Prix : 0 fr. 25).

— Signalons la 4e édition d'une brochure de grande utilité pratique : *Le Conseiller du contribuable. Moyen d'obtenir sans frais le dégrèvement des impôts directs* (Paris, Pichon et Durand-Auzias, s. d. (1905), petit in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.).

— Le 20 novembre dernier, a paru le premier numéro d'un nouveau périodique médical bi-mensuel (20 p. gr. in-4) dont le *Polybiblion* publiera régulièrement les sommaires à partir de janvier 1906 : *Le Médecin praticien, journal de médecine et de chirurgie pratique et spéciale et d'intérêts professionnels* (Paris, Henry Paulin, 21, rue Hautefeuille, VIe arr. — Prix de l'abonnement annuel : Paris et départements, 3 fr. 50 ; Union postale, 4 fr.).

— Avec une richesse extraordinaire de documents, avec sa méthode et sa compétence habituelles, M. J. Tourmentin, secrétaire général de l'Association antimaçonnique de France, dans sa brochure intitulée : *Le Syndicat des arrivistes, ou la Main-mise maçonnique sur l'Administration française* (Paris, Association antimaçonnique de France, 42, rue de Grenelle, VIIe arr., petit in-4 de 192 p. — Prix : 0 fr. 50), suit la marche de la franc-maçonnerie depuis de trop nombreuses années et analyse avec une exactitude saisissante le *Travail intérieur* et le *Travail extérieur* de cette association. *Le Mécanisme*, *le Programme*, *la Préparation de l'opinion publique*, *l'Entrée des affiliés dans les administrations*, tout cela est raconté, expliqué, prouvé. Brochure de propagande, mais aussi travail où les conférenciers et tous ceux qui s'occupent d'œuvres sociales pourront puiser utilement.

— La Société de spéléologie, des intéressantes publications de laquelle nous avons déjà maintes fois entretenu les lecteurs du *Polybiblion*, vient d'entreprendre un travail considérable, destiné à être grandement utile aux spécialistes. Sous le titre : *La Spéléologie au* XXe *siècle*, la Société se propose de tracer un tableau sommaire de cette science, autrement dit d'en montrer l'état actuel et d'en faire entrevoir les progrès futurs en résumant et en bibliographiant tout ce dont son actif et savant secrétaire général, M. E.-A. Martel, a pu avoir connaissance depuis le début du nouveau siècle, et en même temps en y joignant rétrospectivement les références et les renvois pratiques à ce qui, antérieurement, a pu être dit de sérieux sur les principaux sujets notés. Ainsi se trouvera constitué un excellent aide-mémoire, un répertoire destiné tant à rendre plus aisés les travaux futurs qu'à bien mettre au point les diverses questions auxquelles touche la science des cavernes. De ce répertoire, qui doit comprendre quatre parties (1° France ; 2° Étranger ; 3° Applications aux sciences ; 4° Application à l'hygiène publique, — eaux d'alimentation) — et sera complété par des *addenda* et *corrigenda*, et par des tables alphabétiques, — le premier fascicule, constituant le numéro 41 de *Spelunca*, a récemment paru (Paris, au siège de la Société, 1905, in-8 de 192 p., avec pl. et grav.). Il est consacré à la France, et constitue un recueil très abondant de faits scientifiques observés directement, de références bibliographiques et de comptes rendus d'ouvrages, le tout classé suivant l'ordre alphabétique des noms de régions. S'il est possible d'y relever quelques erreurs typographiques — l'entonnoir dont il est question à la p. 114 s'appelle-t-il « Grand-Nichet » ou « Grand-Bichet » ? — Cf. « Gonelet » pour « Gosselet » à la p. 118, et « Giraud » pour « Girard » à la p. 119 —, peu importantes d'ailleurs en général, il est de stricte justice de rendre hommage à l'effort si méritoire et si consciencieux que vient de fournir, une fois de plus, M. E.-A. Martel. Avec ses données

scientifiques, archéologiques et historiques, avec ses chiffres, ses constatations et ses rectifications de toutes sortes, *la Spéléologie au* XX*e siècle* est une œuvre de valeur, qui sera beaucoup consultée, peut-être même pillée.

— L'auteur — qui a signé des simples initiales A. B. — la brochure intitulée : *Un Nouveau Livre sur les neumes, étude critique* (Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 14 p.) n'a pas eu de peine à prouver que l'introduction du chant liturgique à Saint-Gall fut le fait, au IX*e siècle, d'une importation romaine, et non — comme essaie de l'établir l'auteur de la *Neumenkunde* — anglo-saxonne. Mais M. A. B. devient tout à fait sujet à caution, quand il se prend à faire, contre les partisans du rythme oratoire, la démonstration du rythme métrique dans le plain-chant grégorien. Les textes bien connus qu'il cite à l'appui de sa thèse ont leur explication toute naturelle dans les *Mélodies grégoriennes* de Dom Pothier (Tournai, Desclée et Lefebvre, 1880, p. 178-213). C'est dérouter inutilèment les débutants, et s'égarer soi-même que d'y attacher un autre sens.

— L'*Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce 1906*, qui en est à la dix-septième année de sa publication, vient de paraître (Paris, Lethielleux, petit in-18 de 276 p., relié toile, tr. rouges, fermeture en caoutchouc. — Prix : 1 fr. 50). Nous le signalons avec empressement, ainsi que nous l'avons fait les années précédentes, et nous le recommandons à tous les prêtres à qui il rendra journellement les plus réels services. Son format — ceci est à remarquer — permet de le mettre très facilement dans la poche.

— Signalons l'excellent *Agenda agricole et viticole pour 1906*, rédigé par M. V. Vermorel (Paris, libr. agricole de la Maison rustique) ; Montpellier et Villefranche du Rhône, *Progrès agricole et viticole*, in-32 de 326 p., cart. bas. pleine (tr. dorées. — Prix : 1 fr. 25). Ayant atteint sa 22e année, cet agenda mérite toujours d'être le guide du cultivateur et du vigneron. Sous un format de poche, il donne de façon précise tous les renseignements utiles. Pour 1906, il s'est encore amélioré : son exécution matérielle irréprochable, le nombre et la diversité des indications qu'il renferme le rendent vraiment indispensable à la vie quotidienne des agriculteurs et des viticulteurs intelligents et méthodiques.

— Le titre : *Esquisse d'une bibliographie de la chanson populaire en Europe*, par M. Pierre Aubry (Paris, A. Picard et fils, 1905, gr. in-8 de 39 p. — Prix : 5 fr.) dit très justement ce qu'apporte cette brochure : une bibliographie classée par races (en prenant ce mot au sens de langues traditionnelles et nationales) des chansons populaires d'Europe publiées avec leur mélodies. C'est en effet la bibliographie musicale que l'auteur a en vue, pour permettre aux musiciens de profession de tirer du trésor de la tradition des inspirations et même des thèmes ; de grands musiciens l'ont fait avec profit et succès. M. Aubry donne donc une bibliographie précise et suffisamment complète pour son but, des mélodies populaires chez les peuples de langues grecque, latine, celtique, germanique, slave, arménienne, turque et finno-ongrienne, basque, et des langues du Caucase ; et, en ce qui concerne ces dernières langues, un agréable appendice donne des spécimens musicaux des chants populaires géorgiens que l'auteur a étudiés à Tiflis même. — Il convient de dire que M. Aubry a exclu de son cadre les recueils de chansons françaises parce que la bibliographie en a été donnée dans un récent numéro de la *Revue musicale ;* et quoiqu'on ne nous le dise pas, il nous semble bien que la présente brochure est un tirage à part de la même revue.

Artois. — M. Roger Rodière se repose... laborieusement, de la rédaction

de son *Épigraphie historique, héraldique et campanaire de l'arrondissement de Montreuil* (dont il ne reste plus à paraître que le sixième fascicule), en entreprenant l'épigraphie de l'arrondissement de Boulogne et en nous donnant trois importantes brochures, toutes trois d'une richesse d'érudition des plus remarquables : 1° un nouveau *Supplément au Cartulaire des établissements religieux et civils du Boulonnais, chartes diverses* (Boulogne-sur-Mer, impr. Hamain, in-8 de 241 p.; extrait du tome XIV des *Mémoires de la Société académique de Boulogne-sur-Mer*) ; — 2° *Variétés archéologiques : Notes sur le château d'Hardelot, le Bac d'Attin, la Statue tombale d'Enguerrand d'Eudin. Rapport sur l'épigraphie* (Arras, imp. moderne, gr. in-8 de 72 p.; extrait des *Bulletin et Mémoires de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais*) ; — 3° *Voyage héraldique dans quelques églises du Ponthieu en 1697* (Abbeville, impr. Paillar,, in-8 de 71 p.; extrait des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville,* tome XXI).

— Notons encore, à propos de M. Roger Rodière, la plaquette intitulée : *Épigraphie de l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer* (*Pas-de-Calais*), *par M. Roger Rodière, compte rendu,* par M. Philippe des Forts, extrait du *Bulletin monumental,* 1905 (Caen, impr. Delesques, in-8 de 7 p.).

Bourgogne. — Notre collaborateur M. Max Prinet a extrait de la *Revue numismatique* une courte étude faite par lui à propos d'un sceau italien de Jean de Vienne, capitaine de Calais (Paris, Rollin et Feuardent, 1905, in-8, de 10 p., avec une reproduction du sceau). Le sceau en question « témoigne, conclut l'auteur, des relations artistiques de la France avec l'Italie dans la première moitié du XIVe siècle. » Mais ce qui, dans cette plaquette, a le plus fixé notre attention, c'est la façon bien nette dont M. Prinet rectifie l'erreur très commune dans laquelle sont tombés nombre d'écrivains — y compris l'auteur de ces lignes (il faut toujours savoir reconnaître qu'on s'est trompé) et qui leur a fait confondre Jean de Vienne, amiral de France, défenseur de Calais, avec son neveu, qui s'appelait aussi Jean de Vienne, qui fut également amiral de France et qui succomba à la bataille de Nicopoli (1396). Jean de Vienne (l'oncle) étant mort à Paris en 1351, un simple rapprochement de dates eut suffi pour que l'erreur signalée fût évitée, laquelle d'ailleurs a déjà été relevée par le marquis Terrier de Loray dans son livre sur *Jean de Vienne, amiral de France, 1341-1396* (p. 10). Mais reste à savoir bien exactement où sont nés l'oncle et le neveu : M. Prinet considère de premier comme Bourguignon ; quant au second certains auteurs le font naître à Dole, département actuel du Jura.

Champagne. — M. l'abbé Pétel, qui a déjà publié nombre d'excellents travaux sur différentes localités du diocèse de Troyes, donne dans sa brochure intitulée : *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. La Commanderie de Payns et ses dépendances à Savières, à Saint-Mesmin, à Messon et au Pavillon* (Paris, Champion ; Bar-sur-Aube, A. Lebois, 1905, in-8 de XIII-165 p. Extrait de la *Revue champenoise et bourguignonne*) une bonne monographie de cette commanderie. Dans une dissertation qui sert d'avant-propos, il établit, d'une manière qui semble péremptoire, que le fondateur des templiers, Hugues de Payns est bien Champenois et non originaire de la Haute Provence, comme l'avaient prétendu plusieurs érudits. Après, il fait connaître les origines de la commanderie de Payns, décrit ses principales possessions, donne une notice sur quelques-uns de ses membres qui figurèrent dans le procès des templiers. Il continue ensuite l'histoire de cette commanderie sous les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem jusqu'à la

Révolution. Douze pièces justificatives et une table onomastique terminent ce travail qui forme un utile appoint à l'histoire des templiers.

Franche-Comté. — Le 23 janvier dernier, M. L. Lebrun, répétiteur au lycée Victor-Hugo de Besançon, a fait à la Société d'histoire naturelle du Doubs une communication, insérée dans le Bulletin de cette société, puis tirée à part : *Note préliminaire sur quelques recherches faites dans la cité lacustre de Clairvaux (Jura)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 4 p.). L'auteur décrit les objets recueillis : gaînes de hache en bois de cerf, objets en pierre et poteries. — Un peu plus tard, le même auteur a publié dans le même Bulletin une *Description des principaux objets trouvés dans la cité lacustre de Clairvaux (Jura)*, qui complète la précédente (tirage à part, Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 4 p., avec 2 planches). Là sont détaillés sommairement cinq fragments de poterie et divers instruments et outils en pierre et en silex, des pointes de flèche en silex, des grattoirs et racloirs, des instruments en bois de cerf (gaînes de hache, haches, lissoirs, etc.) et des objets divers tels que poinçons en os, lissoir exécuté avec une dent de sanglier, etc.

— Pour ceux qui connaissent la Franche-Comté et les Franc-Comtois, nul doute que le petit volume de « poésies fraternelles, 1880-1905 », que M. Amédée Deprat vient de mettre au jour sous le titre : *Le Pays dolois et le Collége de l'Arc* (Besançon, imp. Dodivers, 1905, in-18 de 122 p., avec 4 grav. hors texte) n'aille directement au bon endroit : au cœur... Chaque morceau est daté, et quelquefois de localités bien éloignées de la Comté : Fontenay-aux-Roses, Paris, Moulins ; mais la plus grande partie nous vient du Doubs et du Jura. La muse du poète est affectueuse et douce ; il n'a de haine contre personne : gens et choses du pays, il aime tout, il admire tout, même le beau-père de M. Wilson :

> Par la loi dans le bien quel sommet n'est gravi !
> L'exemple est près de nous : l'exemple, c'est Grévy.

Inutile de discuter : M. Deprat a la foi robuste. Mais combien il est mieux inspiré quand il chante son cher collège, ses bons camarades, la vieille cité doloise et ses environs et surtout quand il rend hommage à son illustre compatriote Louis Pasteur ! — En somme, recueil point banal.

Languedoc. — M. Émile Bonnet vient de publier, sur les *Antiquités et monuments du département de l'Hérault* un très beau volume, d'une érudition très complète et très sûre, d'une illustration bien choisie et bien équilibrée, qui conservera toujours une place d'honneur parmi les meilleures publications consacrées à l'archéologie languedocienne (Montpellier, impr. Ricard frères, in-8 de 560 p., avec 12 planches hors texte et 72 fig. dans le texte ; extrait de la *Géographie générale du département de l'Hérault*, publiée par la Société languedocienne de géographie). L'ouvrage est divisé en six chapitres : 1° Période préromaine, 2° Période gallo-romaine, 3° Période wisigothe, 4° Période carolingienne, 5° Période romane, 6° Période gothique. L'auteur passe en revue, pour ces diverses périodes, les monuments de l'architecture et de la sculpture, les inscriptions, les sépultures, les objets mobiliers et les monnaies. Nous sommes en présence d'une œuvre de synthèse scientifique, traitée avec un remarquable talent d'exposition, où les travaux des archéologues antérieurs sont revisés avec une critique des plus judicieuses et complètes par une quantité considérable d'observations et d'informations nouvelles.

Normandie. — M. Gaëtan Guillot, conservateur du musée de Saint-Lô, a donné un excellent exemple à ses collègues des musées de province en

dressant le catalogue des richesses dont il a la garde : *Catalogue du musée de Saint-Lô. Peintures, sculptures, dessins, gravures, tapisseries, émaux,* etc..., (Saint-Lô, imp. Jacqueline, 1905, in-8 de 48 p., avec 2 photogr.). Le principal trésor de ce musée est la série des tapisseries, en huit pièces, qui racontent les Amours de Gombaut et de Macée, illustrant un fabliau dont les strophes sont tissées au dessus des figures et tout au travers des paysages. Une bonne photogravure reproduit une de ces tapisseries; une autre reproduit l'intéressant portrait de la sœur Charlotte de Monaco, par Pierre Gobert. Cette visitandine appartenait à la puissante famille des Matignon-Grimaldi, à laquelle M. Guillot a consacré, dans le 22e volume des *Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche,* un travail des mieux documentés, et très abondamment illustré : *Les Portraits des Matignon-Grimaldi et le Château de Torigni-sur-Vire* (Saint-Lô, imp. Jacqueline, 1905, in-8 de 48 p., avec 26 photogr.). C'est à la libéralité du prince de Monaco, allié à la famille des Matignon, qu'est due la publication de cette monographie si utile et si agréable à lire, à laquelle pourtant il eût été bon d'adjoindre un index.

Vexin. — *Les Clochers romans du Vexin français et du Pincerais* ont fait l'objet d'une excellente étude de M. P. Coqeulle, publiée dans le tome XXV des *Mémoires de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin,* et dont le tirage à part est en vente à la librairie parisienne Alph. Picard (in-8 de 22 p. et 15 planches). Ils sont nombreux les clochers construits aux XIe et XIIe siècles, qui demeurent aujourd'hui encore, dans cette région de l'Ile-de-France, des témoins de la renaissance architecturale romane. Viollet-le-Duc n'en a cité que deux dans son Dictionnaire, à la vérité les plus intéressants, ceux de Vernouillet et de Limay. M. Coquelle en énumère 29 complets, 20 incomplets, 33 mixtes, et les 54 croquis dont son étude est accompagnée en précisent la portée et en accroissent l'intérêt.

Belgique. — Les bénédictins de Maredsous ont publié la *Table des matières de la Revue bénédictine* (années I-XXI, 1884-1904. Paris, Champion, 1905, in-8 de 254 p.). C'est un complément indispensable de ce recueil où l'on trouve, entre autres, les articles les plus intéressants de Dom G. Marin sur l'ancienne littérature ecclésiastique et de Dom U. Berlière sur l'histoire monastique.

Espagne. — On sait combien est mal débrouillée encore l'histoire des origines de l'art chrétien en Espagne. La Commission des Monuments historiques et artistiques de la province d'Oviedo, en faisant imprimer le travail très documenté de M. Inocencio Redondo sur les églises primitives des Asturies (*Iglesias primitivas de Asturias.* Oviedo, Angel A. Morán, 1904, in-8 de 73 p., avec 45 grav.), a rendu un réel service aux archéologues. Sa brochure, qu'illustrent de nombreux petits clichés, nous révèle de curieux monuments, dont il nous semble que la date a été parfois un peu vieillie. Les décors de torsades, d'entrelacs et de rosaces de caractère visigothique que l'on y relève (à San Miguel de Lino et à Santa Maria de Naranco entre autres) ont en tout cas la plus grande importance pour l'histoire de la sculpture espagnole ; et c'est à bon droit que l'auteur a pu en rapprocher certains détails d'ornementation des basiliques de Ravenne.

États-Unis.— Les dernières listes de livres possédés, sur des sujets spéciaux, par la Bibliothèque du Congrès ont formé d'intéressantes bibliographies dressées, sous la direction de M. Appleton Prentis Clark Griffin, par le département bibliographique de cette bibliothèque. Les économistes, les historiens soucieux des questions économiques, les géographes préoccupés de la richesse et de la mise en valeur des États consulteront avec un égal profit celle

de ces listes où se trouvent énumérés les principaux ouvrages relatifs aux banques et à la banque que la Bibliothèque du Congrès tient à la disposition de ses lecteurs (*A List of the more important Books in the Library of Congress on Banks and Banking*. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de 55 p.). — Économistes et géographes recourront encore, et non moins utilement que les hommes du métier, à la liste considérable de livres et d'articles relatifs aux voies ferrées dans leurs rapports avec le gouvernement et avec le public (*A List of Books, -with References to Periodicals, -relating to Railroads in their Relation to the Government and the Public*. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de VI-72 p.), dans laquelle un très précieux index alphabétique des noms d'auteurs facilite beaucoup les recherches. — Peut-être, toutefois, la plus utile de ces bibliographies a-t-elle trait à l'immigration aux États-Unis (*A List of Books, -with References to Periodicals, -on Immigration*. Washington, Government printing Office, 1904, in-8 de VIII-76 p.) ; livres, articles de revues, documents parlementaires, rapports consulaires ou autres sont soigneusement signalés dans cet excellent répertoire, pourvu, comme le précédent, d'une table alphabétique des noms d'auteurs. C'est vraiment la meilleure introduction à l'étude de l'immigration dans la grande République du Nord-Amérique, et un excellent complément aux bibliographies parues antérieurement sur les Allemands et les Chinois aux États-Unis. VISENOT.

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES. — *Mission scientifique* DU BOURG DE BOZAS. *De la Mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique tropicale. (Octobre 1900-Mai 1903). Carnets de route.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1906, gr. in-8 de VIII-442 p. (accompagné, de 172 illustrations d'après les photographies originales de la mission, et de trois cartes de l'itinéraire parcouru. Broché 30 fr. ; reliure amateur, 35 fr. — *A Lhassa, la ville interdite. Description du Thibet central et des coutumes de ses habitants. Relation sur la marche de la mission envoyée par le gouvernement anglais (1903-1904)*. Paris, Hachette, 1906, in-8 de VI-450 p. illustré de 24 pl. en héliogr. et d'une carte. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — *Les Quatre fils Hémon*, par ALBERT CIM. Paris, Hachette, 1906, gr. in-8 de 293 p., illustré de 52 grav. dessinées par Ed. Zier. Broché, 3 fr. ; cartonné, tr. dorées, 4 fr. 50. — *A la Belle Étoile*, par C. SAINT-JAN. Paris, Colin, 1905, in-18 de 272 p., illustré par José Roy. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — *Fils de chef*, par M. D'AGON DE LA CONTRIE. Paris, Colin, 1906, in-18 de 287 p., illustrations d'Hérouard. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr. — *Un Parisien à Java*, par A. DE GÉRIOLLES. Paris, Colin, 1905, in-18 de 277 p. Broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. L'Étude de la Sainte Écriture. Lettre de Mgr l'évêque de Beauvais, Noyon et Senlis au clergé de son diocèse (*Mgr Douais*)..... 193
Moses und der Pentateuch (*Gottfried Hoberg*)..... 195
Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents (*le chanoine V. Caillard*)..... 196
Nos Saints Évangiles commentés d'après la tradition et les travaux récents (*Mgr Doublet*)..... 197
L'Authenticité du quatrième Évangile et la Thèse de M. Loisy (*A. Nouvelle*)..... 198
Les Actes des apôtres. Trad. et commentaire par *le P. V. Rose*..... 199
Der Jakobusbrief und sein Verfasser in Schrift und Überlieferung (*Max Meinertz*)..... 200
Épîtres catholiques. Apocalypse. Trad. et commentaire par *le P. Th. Calmes*..... 200

Patrologie. Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Frühscholastik (*D. Dr. Joh. Nep. Espenberger*)..... 523
Saint Jean Damascène (*V. Ermoni*)..... 43

Liturgie. Les Fêtes chrétiennes en histoires (*J.-M. A.*)..... 269
Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours (*le chanoine Ulysse Chevalier*)..... 424
Histoire du bréviaire (*Dom Suitbert Bäumer*). Trad. française par *Dom Réginald Biron*..... 232

Théologie dogmatique. La Sainte Trinité et les Doctrines antitrinitaires (*l'abbé H. Couget*)..... 171
La Doctrine de l'Eucharistie chez les scolastiques (*le chanoine J.-A. Chollet*)..... 171
Actes de Pie X. Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, etc. Texte latin avec la trad. française en regard. T. I..... 234

Théologie morale. De Judicio sacramentali. De natura peccati (*J. B. Pighi*)..... 268
Les Péchés capitaux en histoires (*J.-M. A.*)..... 363
Ordo des indulgences plénières, approuvé par la S. C. des Indulgences (*l'abbé Grimaud*)..... 68

Apologétique. Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne (*l'abbé de Broglie*)..... 33

L'Athéisme réfuté par les grands hommes et les hommes de science. Coups de ciseaux à travers les ouvrages des plus grands écrivains (*E. Ménage*) 363

Ascétisme et Piété. *Thomae Hemerken a Kempis* Opera omnia edidit *Michael-Josephus Pohl.* Volumen sextum 34

Mélanges. Monothéïsme, hénothéïsme, polythéïsme (*l'abbé de Broglie*) 172

Hétérodoxie. La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ (*Joseph Fabre*) 131
L'Évolution de la foi catholique (*Marcel Hébert*) 326
Le Christianisme de l'avenir. Les Perspectives du XXe siècle (*Hans Faber*) ; trad. par *John Jaques* 133
On the Indian sect of the jainas (*Johann Georg Bühler*) ; translated from the german ; edited with an outline of Jaina mythologie by *J. Burgess* 457

Histoire des Religions. La Critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque (*P. Decharme*). 430
Le Culte de Dionysos en Attique (*Paul Foucart*) 145
Il Druidismo nell'antica Gallia (*G. V. Callegari*) 272
Conférences faites au Musée Guimet en 1899-1900 et 1900-1901 (*L. de Milloué*) T. XIV 63
Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904 (*Maurice Courant, Salmon Reinach, Emile Cartailhac, R. Cagnat*). 1re partie. T. XV.... 63
Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904 (*G. Lafaye, Philippe Berger, Sylvain Lévi et D. Menant*) 2e partie. T. XVI,..... 63

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. La Famille celtique, étude de droit comparé (*H. d'Arbois de Jubainville*) 235

Droit canonique. Cuestiones canónicas (*Enrique Reig y Casanova*).. 35
Casus conscientiae propositi et soluti Romae ad S. Apollinarem in coetu S. Pauli apostoli (anno 1903-1904) (*Felicis Gadène*) 172
De Canonica cleri saecularis obedientia (*Ferdinand Glaeys Bonnaert*). 35
Lo que debe hacerse y lo que hay que evitar en la celebración de las misas manuales. Comentario canónico-moral sobre el decreto « Ut debita » (*el R. P. Juan de Ferreres*) 536

Droit international. Traité de droit public international (*A. Mérignhac*). Première partie. Les Prolégomènes, les théories générales 319
Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit (*Irénée Lameire*) 122

Droit constitutionnel. Loi et pratique constitutionnel de l'Angleterre. La Couronne (*William R. Anson*) ; trad. de *C. Gandilhon.* 313

Droit administratif. L'Année administrative (*Maurice Hauriou, Gaston Jèze, Charles Rabany* et *André Mater*). Année 1904 314
Le Nouveau Code municipal des pompes funèbres, son principe, son étendue et ses limites (*Paul Gilles*) 315

Droit civil. Traité de droit civil comparé (*Ernest Roguin*). Le Régime matrimonial 306
De la Prescription conventionnelle (*René Péquignot*) 308

Droit commercial. Loi du 30 décembre 1903. Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires (*Charles Roy*) 309
Étude de la responsabilité des administrateurs de sociétés anonymes (*Maurice Belin*) 309

Législation industrielle et ouvrière. A travers la législation du travail (*Fernand Dubief*) 310
La Durée légale du travail. Des Modifications à apporter à la loi de 1900. Rapports de *MM. Fagnot*, *Millerand* et *Strohl* 311
De la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers de la grande industrie (*Georges Laronze*) 312
Des Contrats d'utilité générale passés au profit d'une collectivité. Les Contrats syndicaux et municipaux, leur système juridique (*Edouard Bourdon*) 313

Droit pénal. La Sociologie criminelle (*Enrico Ferri*) ; trad. de *Léon Terrier* 316
La Criminologie (*le baron R. Garofalo*) 317
Du Duel et de sa répression actuelle en France (*Pierre d'Hugues*)... 318

Législation militaire. La Loi de deux ans. Ses erreurs (*le général Pédoya*) 129

Lois d'exception. Liquidation en justice des biens des congrégations enseignantes (*Albin Curet*) 320

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. Die religionsphilosophische Lehre Saadja Gaons über die Hl. Schrift ; übersetzt und erklärt *von Dr. Wilh. Engelkemper* 519
Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale (*Gaston Sortais*) 385
Histoire de la philosophie européenne (*A. Weber*) 391
Pensées de *Blaise Pascal*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe et publiée avec une Introduction et des notes par *Léon Brunschvicg* 36
La Philosophie pratique de Kant (*Victor Delbos*) 391
La Philosophie de Charles Renouvier (*Gabriel Séailles*) 394
Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme (*l'abbé Georges Frémont*). T. V 236
L'Idéalisme contemporain (*Léon Brunschvicg*) 386
Le Malaise de la pensée philosophique (*André Cresson*) 396
Les Idées rationalistes de 1860 à 1905. Penseurs, philosophes, savants. 397
L'Année philosophique, 1904, publiée sous la direction de *F. Pillon* (15e année) 397

Psychologie. Preuves psychologiques de l'existence de Dieu (*l'abbé de Broglie*) 388
L'Etre subconscient (*le Dr Gustave Geley*) 386
Les Mensonges du caractère (*Fr. Paulhan*) 387
Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte (*Georges Dumas*) 394

Morale. La Morale des religions (*J.-L. de Lanessan*) 390
La Morale chrétienne et la Moralité en France (*Clodius Piat*) 390
Propos de morale (*Henry Michel*). 3e série 327
La Physiologie morale (*G. Chatterton Hill*) 328
Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain (*Alfred Fouillée*) 393
La Justice et l'Expansion de la vie, essai sur le bonheur des sociétés humaines (*J. Novicow*) 389
Lettres à Alexis, histoire sentimentale d'une pensée (*Mécislas Golberg*) 364

Métaphysique. Le Sublime Orgueil (*Victor Mauroy*) 388

Éducation. Enseignement. Université et Enseignement libre. Deux Systèmes d'éducation (*Théodore Joran*) 134

Sauvons nos enfants, conférences aux femmes chrétiennes (*l'abbé L. Lenfant*) 454
Comment diriger nos patronages de jeunes filles? (*l'abbé Georges Schaefer*) 269
L'Avenir de nos filles (*G. Réval*)..... 328
L'Education domestique des jeunes filles (*Louis Frank*)..... 329
Causeries du jeudi..... 172
Aux Institutrices chrétiennes. Conseils pédagogiques pour l'enseignement primaire catholique (*Une ancienne normalienne*) 136

Sciences politiques, économiques et sociales. Principes d'économie politique (*Gustave Schmoller*) ; trad. par *G. Platon*. T. I. 22
Principes d'économie politique (*Ch. Bodevelles*)..... 24
La Protection légale des travailleurs, discussions de la section nationale française de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs..... 25
Les Retraites des travailleurs (*Paul Imbert*)..... 25
La Famille ouvrière (*H. Cetty*)..... 26
La Vie communale en Bohême (*Victor Marcé*)..... 26
Etude sur les trusts et trustees (*W. A. Preston*)..... 26
Religions et Sociétés (*Théodore Reinach, A. Puech, Raoul Allier, Anatole Leroy-Beaulieu, baron Carra de Vaux* et *Hippolyte Dreyfus*). 27
Histoire du mouvement social en France, 1852-1902 (*Georges Weill*). 28
Le Socialisme libéral ou Morcellisme (*Camille Sabatier*)..... 29
Le Socialisme fédéral (*Noël Dolens*)..... 30
Socialisme et libéralisme. Reflexions sur le mouvement politique et l'éducation morale (*C. Bouglé*)..... 31
La Question de l'héritage (*Eugenio Rignano*)..... 32
Les Socialistes allemands (*H. Cetty*)..... 32
Le Socialisme municipal à travers les siècles (*Alfred des Cilleuls*)... 33
Un Catholique peut-il se dire socialiste (*l'abbé Gayraud*)..... 173

Sciences naturelles. La Vie des animaux illustrée (*Edmond Perrier*). Fasc. n° 1 des Oiseaux : Les Perroquets (*J. Salmon*).... 520
Bulletin of the United States national Museum, n° 50. The Birds of North and Midlle America (*Robert Ridgway*). Part III..... 330
Histoire naturelle de la France (*Louis Planet*). 14e partie, Araignées. 425
L'Hybridation des plantes (*Raphaël de Noter*)..... 270
Contributions from the United States National Herbarium. Vol. IX. The useful plants of the Island of Guam, with an Introductory account of the physical features and natural history of the island, of the character and history of its people, and of their agriculture (*William E. Safford*)..... 521
American Hydroïds. Part. II. The Sertularidae (*Charles Cleveland Nutting*]..... 39

Apiculture. L'Abeille domestique, son élevage et ses produits (*Lucien Iches*)..... 239

Ethnologie. Le Préjugé des races (*Jean Finot*)..... 38
Comment la route crée le type social (*Edmond Demolins*). T. II. Les Routes du monde moderne..... 236

Médecine. Histoire. Généralités. Les Indiscrétions de l'histoire (*le Dr Cabanès*), 2e série..... 204
L'Affaire Danval devant l'opinion publique. Documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau (*L. Danval*)..... 214
Le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille (*le Dr Icard*)..... 207
Manuel annuaire de la santé pour 1905, médecine et pharmacie domestiques (*F.-V. Raspail* et *X. Raspail*)..... 214
Saint-Gervais de 1805 à 1905 (*le Dr C. Petit*)..... 216
Vichy. Etude clinique des indications et des contre-indications (*les Drs Fernand Lambert* et *Victor Raymond*)..... 216
La Cure thermale à Bourbonne-les-Bains.... : 216

Biologie. La Nature et la Vie (*Henry de Varigny*)..... 204
L'Hérédité morbide (*le Dr Paul Raymond*)..... 205

Physiologie. Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à l'étude du mouvement (*le lieutenant-colonel de Chandeson*)..... 129

Hygiène. L'Hygiène dans la marine de guerre moderne(*les Drs Pierre Coutenud* et *Henry Girard*)..... 330
La Moderación de la libidine (*le Dr José Blanc y Benet*)..... 214

Pathologie et Thérapeutique. Résurrection du cœur, la vie du cœur, le massage du cœur (*le Dr Maurice d'Halluin*)..... 207
Les Filaires du sang de l'homme (*le Dr Raymond Penel*)..... 208
Amis et ennemis du corps humain (*les Drs A. Lucas* et *A. Couillaud*). 208
Les Maladies populaires. Maladies vénériennes, alcoolisme, tuberculose (*le Dr Louis Rénon*)..... 208
Les Épidémies et les maladies contagieuses au XXe siècle (*le Dr Jules Félix*)..... 210
Fétichistes et érotomanes (*le Dr Émile Laurent*)..... 215
Traitement de la tuberculose pulmonaire par les injections intra-trachéales (*le Dr Barbier-Bouvet*)..... 210
Les Kystes hydatiques du foie (*le Dr F. Devé*)..... 211
Le Régime alimentaire de l'entéro-côlite muco-membraneuse (*le Dr A. Gillot*)..... 211
Traitement des hémorragies puerpérales (*le Dr G. Keim*)..... 211
Malaises et souffrances des femmes (*le Dr L. Archambault*)..... 212
Des Selles blanches chez les nourrissons (*le Dr Juillet*)..... 212
Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence (*le Dr E. Monin*)..... 212
La Scrofule et les infections adénoïdiennes (*le Dr Paul Gallois*)..... 212
Les Méthodes de rééducation en thérapeutique (*le Dr Contet*)..... 213
Secours d'urgence aux malades et aux blessés (*le Dr R. Schnaebelé*). 213
Manuel des soins d'urgence à donner aux malades et blessés (*le Dr Armeilla*)..... 131
Massage et masseurs (*le Dr Louis Lièvre*)..... 213

Chirurgie. Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes (*le professeur Dr Hermann Schlesinger*)..... 210
Précis de radiographie dentaire, suivi de Notes sur l'endodiascopie (*R. Darmezin*)..... 215
L'Anesthésie locale pour l'extraction des dents (*le Dr Sauvez*)..... 215

Sciences physiques et chimiques. Les Phénomènes de la foudre (*Camille Flammarion*)..... 495
Notions d'électricité, son utilisation dans l'industrie (*Jacques Guillaume*)..... 399
Éléments de chimie inorganique (*le Dr W. Ostwald*). 2e partie. Métaux ; trad. de l'allemand par *L. Lazard*..... 399

Agriculture. Horticulture. Sylviculture. Alimentation rationnelle des animaux domestiques (*Raoul Gouin*)..... 137
Les Plantes potagères à cultiver dans les pays chauds (*D. Bois*).... 270
Monographie horticole des plantes bulbeuses, tubéreuses etc., et leur culture dans le nord de l'Europe, le midi de la France et l'Algérie (*Raphaël de Noter*)..... 425
Le Bois (*J. Beauverie*)..... 426
Economie forestière (*G. Huffel*). T. II..... 237

Sciences mathématiques. Éléments de géométrie à l'usage de l'enseignement secondaire, de l'enseignement primaire supérieur et des écoles normale (*A. Rossignon* et *F. Pillet*)..... 400
Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières (*G. Patou*). T. II. Eléments d'algèbre financière.... 400
Notions de mécanique (*Jules Richard*)..... 401
Leçons de mécanique élémentaire à l'usage des élèves des classes de mathématiques A et B (*P. Appell* et *J. Chappuis*)..... 401

Géologie. Océanographie. Étude pratique des roches à l'usage des ingenieurs et des étudiants ès-sciences naturelles (*F. Rinne*) ; trad. et adapté de l'allemand par *L. Pervinquière*..... 239
Les Gîtes minéraux et métallifères et les Eaux minérales du département du Doubs (*Antoine Merle*)..... 427
L'Océan, ses lois et ses problèmes (*J. Thoulet*)..... 331

Sciences militaires. Hautes Études de guerre. Haut Commandement, avancement. Armée allemande, armée française, autres armées (*le général Zurlinden*)..... 120
Observations sur la guerre dans les colonies. Organisation, exécution (*le lieutenant-colonel Ditte*)..... 123
L'Instruction des officiers, l'éducation des troupes et la puissance nationale, étude sociologique (*le capitaine P. Simon*)..... 127
Causeries morales et d'utilité générale (*le capitaine Grange*)..... 128
La Jura de la bandera (*Augusto C. de Santiago-Gadea*)..... 128
Nouveau Procédé d'évaluation physique du soldat (*les Drs Boureau et Gauléjac*)..... 129
Madagascar. La Vie du soldat. Alimentation, logement, habillement, soins médicaux (*le général Galliéni*)..... 129
Solution des thèmes tactiques donnés aux examens d'admission à l'Académie de guerre de Prusse de 1886 à 1903 (*le colonel allemand Hauschild*) ; trad. du *capitaine P. Corteys*..... 130
La Cavalerie doit-elle combattre par le choc ou par le feu ? (*le capitaine G. Gossart*)..... 130
Stratégie et tactique cavalières (*le général de Beauchesne*)..... 130
Evaluation des distances. Reconnaissance des objectifs et du terrain (*le général Percin*)..... 130
Le Morvan dans la défense de la France (*le lieutenant-colonel Biottot*). 127
Essai sur la défense des colonies (*le capitaine Ferradini*)..... 241
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par un *Comité d'officiers de toutes armes*. 21e livr. Revolver-Siège (Guerre de)..... 131

Marine. Les Submersibles et les sous-marins, leur utilisation dans les guerres modernes (*d'Armor*)..... 271

Sport. Manuel de ski (*le Dr W. Paulcke*) ; trad. de *F. Achard*..... 454
Le Foot-ball Rugby (*Edouard Pontié*)..... 271
Le Foot-ball Association (*Edouard Pontié*)..... 271

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de *André Michel*. T. Ier. Première partie..... 515
Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance (1280-1580) (*Salomon Reinach*). T. I..... 515
Esquisse d'une histoire de la collection Campana (*Salomon Reinach*). 516
La Peinture en Europe : Rome, les musées, les collections particulières, les palais (*Georges Lafenestre* et *Eugène Richtenberger*)..... 516
L'Homme et son Image (*Ch. Moreau-Vauthier*)..... 483
Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la prison du Temple et Monseigneur le Dauphin au Musée de Besançon (*J.-C.-Alfred Prost*)..... 68
Les Grands Artistes. Douris et les Peintres de vases grecs (*Edmond Pottier*)..... 517
Les Grands Artistes. Praxitèle (*Georges Perrot*)..... 517
Les Grands Artistes. Lysippe (*Maxime Collignon*)..... 517
Les Grands Artistes. Jordaens (*Fierens Gevaert*)..... 518
Les Grands Artistes. Rembrandt (*Emile Verhaeren*)..... 518
Les Grands Artistes. Claude Lorrain (*Raymond Bouyer*)..... 518
Les Grands Artistes. Percier et Fontaine (*Maurice Fouché*)..... 518
Les Grands Artistes. Gros (*Henri Lemonnier*)..... 519

Arts industriels. Traité élémentaire de photographie pratique (*G.-H. Niewenglowski*)..... 521
La Photographie au charbon simplifiée (*L. Tranchant*)..... 455

Musique. Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse. Commentaire sur le « Motu proprio » et les pièces connexes (*Ad. Duclos*)..... 404
La Restauration grégorienne. Les plus Anciens Manuscrits et les deux Ecoles grégoriennes (*l'abbé A. Fleury*)..... 405
Una Sequenza per l'Epifania (*Henry Mariott Bannister*)..... 406
Impugnación à un P. benedictino de Silos (Burgos) (*Gregorio F. Serrano y Aguado*)..... 406
Johannes Ev. Habert's Werke. Serie I : Messen. Messe in D moll. op. 57 (*Gregorius-Messe*)..... 407

Histoire de la musique (*Paul Viardot*) 407
Les Caractères musiciens, à la façon de Théophraste et de la Bruyère (*Jean d'Udine*)..... 407
Le Goût musical en France (*Lionel de la Laurencie*) 408
J. S. Bach, le musicien poète (*Albert Schweitzer*)..... 409
Richard Wagner. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Wien (*Guido Adler*)..... 410
Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein (Souvenirs intimes et correspondance) (*Adelheid von Schorn*) ; trad. de l'allemand par *L. de Sampigny* 411
Bell's Miniature Series of Musicians. Bach (*E. H. Thorne*)..... 412
Bell's Miniature Series of Musicians. Schumann (*Ernest J. Oldmeadow*)..... 412
Founders of Music (*Annah Smith*) 412
Histoire du piano et des pianistes (*Eugène Rapin*)..... 412
Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti (*Luigi Forino*) 413
L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse, à l'usage du pianiste-amateur (*Henry Vaillant*)..... 414
L'Art de développer le sentiment musical chez l'enfant (*M.-H. Hébert*)..... 414
Le Solfège par le chant, méthode pour former l'oreille et la voix des enfants (*Albert Dupaigne*)..... 415
Manuel théorique et pratique de lecture musicale, vocale et instrumentale. Cours élémentaire (*Emile Schvartz*)..... 415
Manuel universel de la littérature musicale. Guide pratique et complet de toutes les éditions classiques et modernes (*François Pazdirek*). 1re partie, 1re livraison 415
Aristoxène de Tarente et la Musique dans l'antiquité (*Louis Laloy*). 416

Mélanges. Les Grands Écrivains scientifiques (de Copernic à Berthelot (*Gaston Laurent*)..... 403
La Valeur de la science (*H. Poincaré*)..... 402
La Cuisine, l'hygiène et la table, contenant plus de mille recettes, les règles du service et du savoir-vivre (*Adeline Raymond*) 364
Guide du couvreur, plombier, zingueur (*V. Précis*). 1re partie. La Couverture..... 270

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Dictionnaire encyclopedique illustré Armand Colin..... 488
Manuel du latin commercial (*le Dr Ch. Colombo*)..... 271
Shakspere's Vocabulary, its etymological elements (*Eilert Ekwall*). 137
Alt-celtischer Sprachschatz (*Alfred Hölder*). 15e et 16e liv..... 40
L'Année linguistique. T. II. 1903-1904..... 241

Folk-lore. Le Folk-lore de France (*Paul Sébillot*). T. II. La Mer et les eaux douces..... 428
La Légende dorée de l'Alsace (*Marie Dlemer*)..... 138
Studi di leggende popolari in Sicilia e nuova raccolta di leggende siciliane (*Giuseppe Pitrè*)..... 41

Éloquence. Démosthène. Discours judiciaires ; trad. entièrement nouvelle avec arguments et notes par *C. Poyard*..... 42
Œuvres de *Cicéron*. De Oratore liber primus, texte latin avec un commentaire critique et explicatif par *Edmond Courbaud*)..... 332

Poésie. Œuvres. Heures lointaines. Aux Champs. Voix de la glèbe. Poèmes inédits (*Paul Harel*)..... 98
Derniers Poèmes (*l'abbé Jean Barthès*)..... 98
Poèmes de France et d'Italie (*Pierre de Nolhac*)..... 99
Prima et ultima verba (*Ernest Dufourt*) 100
Le Secret de la vie (*Fernand Richard*)..... 101

L'Ombre des pins (*Gabriel Nigond*)..... 101
Le Poème du travail et du rêve (*Amédée Prouvost*)..... 101
Harmonies printanières. Premiers Accents (*Pierre Delider*)..... 102
Le Christ (*Halil Ganem*)..... 102
La Lumière dans l'ombre, poèmes de la vie cérébrale (*Maurice Gautier*)..... 103
Les Prémices (*Guillaume Carantec*)..... 103
La Promeneuse (*Francis Éon*)..... 104
Reliquiae (*Charles Grolleau*)..... 104
Les Émotions modernes (*Émile Lante*)..... 105
Douleur et volupté (*Gabriel Chevenet*)..... 105
L'Ame brûlante (*la baronne de Baye.*)..... 106
Le Culte intérieur (*Georges Bouyer*)..... 106
La Divine Aventure (*Roger Allard*)..... 107
Echos et reflets (*Paule Riversdale*)..... 107
L'Être double (*la même*)..... 107
La Chaîne du rêve (*Charles Dornier*)..... 107
Au Pays de Sologne, poésies et nouvelles du terroir (*Paul Besnard*). 108
Sonnets antiques et modernes (*Paul Dandicole*)..... 108
Les Pierres sonores. Ecce homo (*Lya Berger*)..... 109
Les Cloches du passé (*Marylie-Markovitch*)..... 109
Au long des terrasses (*Paul Castiaux*)..... 110
Un Siège célèbre (pratique et théorie) (*Jean Lataste*)..... 110
Œuvres d'*Horace*; trad. en vers français par *Alphée Motheau*..... 110
Poésie latine. Épitaphes. Textes choisis et commentaires publiés par *Frédéric Plessis* avec le c ncours de *Eggli*, *Focillon*, *Gautreau*, *Jolly*, *de Péréra*, *Riemann*..... 522
Voyage au Harz (*Henrich Heine*); trad. par *Charles Pruvot*..... 111
The Complete Poetical Works of *Shelley*, edited with textual notes by *Thomas Hutchinson*..... 434

Théâtre. Trois Comédies de *Plaute*. Les Bacchis. Le Petit Carthaginois. Curculio; trad. de *Laurent Tailhade*..... 242
La Massière, comédie en 4 actes (*Jules Lemaître*)..... 111
Mademoiselle Floriette Bachet, du Conservatoire, comédie moderne en 5 actes (*Paul Mougin*)..... 112
La Conversion d'Alceste, comédie en 1 acte, en vers (*Georges Courteline*)..... 112
Petits Drames ignorés. Les Œuvres des autres (*Jeanne France*)..... 113
La Passion, drame en 5 actes, en prose (*Gaston Baty*)..... 113
La Croisade des enfantelets francs (*Louis Ernault*)..... 113
Le Poème de l'âme (*Léon Vannoz*)..... 113
Faust, tragédie de *Goethe*; trad. par *Alph. Roderich Schropp*..... 524

Romans, contes et nouvelles. Les Revenantes (*Champol*)..... 5
L'impossible (*Jean de la Brète*)..... 6
Cloclo (*Gyp*)..... 7
Des Fleurs! Des Curés!! Des Femmes!!! (*Théodore Cahu*)..... 7
L'Opprobre (*L.-M. Compain*)..... 8
Déclassé (*Charles Pettit*)..... 8
Le Crime de Clodomir Busiquet (*Edmond Frank*)..... 9
Dix Contes vécus (*Robert Huchard*)..... 10
La Dette (*Jacques Morel*)..... 10
Le Couvre-feu (*Constantin Photiades*)..... 11
La Servante (*Edgy*)..... 11
Le Millionnaire (*J.-H. Rosny*)..... 12
L'Autre (*Mme Octave Feuillet*)..... 13
Demi-Mère (*Resclauze de Bermon*)..... 14
Les Obsédés (*Léon Frapié*)..... 14
Sur la pierre blanche (*Anatole France*)..... 15
Septime César, roman du temps du Christ (*M. Reepmaker*)..... 16
L'Antéchrist (*Dmitri de Mérejkowsky*)..... 17
Pierre-le-Grand (*le même*)..... 17
L'Ami des mauvais jours (*Gérard de Beauregard*)..... 17
Le 71e Trainglaux (*de Beaurepaire-Froment*)..... 17
Les Nuages (*Yvan Strannik*)..... 18
Alme (*C.-F. Ramuz*)..... 18
Le Vieillard et les deux Suzannes (*André Maurel*)..... 19

Les Colonnes d'Hercule (*Henri Rabusson*)..... 19
Souvenirs de l'île de la Réunion (*le Dr Gélineau*)..... 20
La Maison de danses (*Paul Réboux*)..... 20
La Troisième Jeunesse de Madame Prune (*Pierre Loti*)..... 21
Femmes de lettres (*Mary Floran*)..... 289
L'Accordeur aveugle (*Marcel Prévost*)..... 290
Les Algues vertes (*Pierre Delider*)..... 290
L'Illusion sentimentale (*Paul Flat*)..... 290
Erreur meutrière (*F. Pauty*)..... 291
Fatale Méprise (*Henri Baraude*)..... 291
Plus fort que la vie (*Anne de Bovet*)..... 291
Sur le tard (*A. Barratin*)..... 292
L'Impossible Sincérité (*Hélène de Zuylen de Nyevelt*)..... 292
La Domination (*la Ctesse Mathieu de Noailles*)..... 293
Les Beaux Jours de Flavien (*Brada*)..... 294
La Lueur sur la cime (*Jacque Vontade*)..... 294
L'Espionne (*Ernest Daudet*)..... 295
Le Capitaine Saint-Méry (1869-1870) (*Gaston-Routier*)..... 295
Gestes de Provence (1545-1596) (*D. Jaubert*)..... 295
La Beauté d'Alcias (*Jean Bertheroy*)..... 296
A l'Aube (*Myriam Thelen*)..... 296
En Marge des vieux livres (*Jules Lemaître*)..... 296
Un Mari en loterie (*Georges Mareschal de Bièvre*)..... 298
Contes de la province (*Louis Lhommeau*)..... 298
L'Hôtellerie du Temps perdu (*George Auriol*)..... 298
Pour lire en bateau-mouche (*Paul Théodore-Vibert*)..... 298
Au Pays de l'occulte. Les Coffrets de famille (*le Dr Henri Favre*).... 298
Les Deux Sœurs (*Paul Bourget*)..... 298
L'Isolée (*René Bazin*)..... 301
Madame Corentine (*René Bazin*)..... 489
Ce que femme peut (*le comte Emmanuel de Rougé*)..... 455
Romans à lire et romans à proscrire (*l'abbé Louis Rethléem*)..... 246
Engracia, tradición hispano-romana (*R. Pamplona Escudero*)..... 537

Ouvrages pour la jeunesse. L'Invasion de la mer. Le Phare du bout du monde (*Jules Verne*)..... 490
Les Voyages excentriques. Millionnaire malgré lui (le Prince Virgule) (*Paul d'Ivoi*)..... 491
Le Fiancé de Catherine (*R. de Saint-Maur*)..... 491
Le Chevalier de Puyjalou (*H. de Charlieu*)..... 509
Le Secret du gouffre (*Pierre Maël*)..... 509
Le Maître de l'abîme (*André Laurie*)..... 510
Fière Devise (*P. Perrault*)..... 511
L'Œil-de-Tigre (*Georges Pradel*)..... 492
Les Mille et une Aventures. Cartahut le matelot (*Henri Leturque*).. 492
Le Ko-Hi-Noor, ou le Diamant du Rajah (*Emilio Salgari*) ; trad. par *J. Fargeau*..... 493
Jean-Marie Kerdern et ses sœurs (*Auguste Le Bras*)..... 493
La Petite Colonelle (*G. Trémisot*)..... 493
Le Serviteur du Lion de la mer (*Louis Rousselet*)..... 494
Une Idylle dans un drame (*Ernest Daudet*)..... 494
La Demoiselle blanche (*Charles Foley*)..... 512
Contes du soleil et de la brume (*Anatole Le Braz*)..... 495
Le Petit Fauconnier de Louis XIII (*Jules Chancel*)..... 496
Chasses en Abyssinie (*H. Decaux*)..... 424,495
Pixie et sa famille, d'après l'anglais de *Mme de Horne Vaizey* (*M.-G. Pitrois*)..... 496
L'Espion (*Fenimore Cooper*), adapté par *Emile Pech*..... 496
Les Bottes de sept lieues (*Mathilde Alanic*)..... 497
Mérites obscurs (*L. d'Avezan*)..... 512
Ma Petite (*A. Dourliac*)..... 513
Blancs et Jaunes (*Mme Chéron de Bruyère*)..... 513
Miss Linotte (*Mme G. du Planty*)..... 513
Nobles Cœurs (*Mme Jeanne Cazin*)..... 514
Une Affaire difficile à arranger (*P.-J. Stahl*)..... 497
Souvenir d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration (1780-1815) (*Jean Charruau*)..... 418

Suzanne (*Paul Deschamps*) 418
Le Serment de Marcelle (*M. de Marcoet*) 419
La Villa du Cœur-en-peine (*B. de Buxy*) 419
Clarisse de la rue du Loup-va-t'en (*B. de Buxy*) 420
Le Rêve de Suzy (*Henri Hardel*) 420
Le Mal du pays (*M. Aigueperse*) 421
La Vierge de Raphaël (*Adrienne Cambry*) 421
Le Notaire de Valfleur (*Maxime de Méria*) 421
L'Etincelle (*M. Delly*) 421
Les Semeurs (*M. du Campfrane*) 422
Les Fidèles (*Marie-Louise Mattioly*) 422
Chaîne renouée (*M. du Campfranc*) 422
L'Iris bleu (*Marthe Lachèze*) 423
Les Deux Parias (*Roger Dombre*) 423
Les Chroniques de Plouvilliers, suivies de Souvenirs personnels (*Enthyl Davos*) 424
Ma Sœur Anne (*Lucien Doucet*) 424
Grains de mil (*C. Velle*) 424

Périodiques illustrés et Albums. Journal de la jeunesse... 499
Magasin d'éducation et de recréation 500
Revue Mame 500
Mon Journal 501
Le Petit Français illustré 502
L'Ouvrier 502
Les Veillées des chaumières 502
Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames 503
La Poupée modèle, journal des petites filles 504
La Semaine de Suzette 503
Le Noël, journal pour l'enfance et la jeunesse 504
Le Grillon du foyer. Petite Revue de la famille 505
Louis XI (*Montorgueil* et *Job*) 505
Les Caricatures de Puvis de Chavannes 506
La Folle Année d'un chien gai (*Cecil Aldin*) 507
Les Bêtes (*Moreau-Vauthier et Bricard*) 507
Le Royaume des Gourmands (*P.-J. Stahl*) 507
Amazones d'hier et d'aujourd'hui, série de découpages (*Aristide Fabre*) 507
Le Chat botté (*David Brett*) 508
Cendrillon (*David Brett*) 508
Minet, Minon, Minouche (*David Brett*) 508
Les Trois Petits Cochonnet (*David Brett*) 508

Épistoliers. Correspondance inédite de *Sainte-Beuve* avec *M. et Mme Juste Olivier*, publiée par *Mme Bertrand*, avec Introduction et notes de *Léon Séché* 336

Polygraphes. Pages choisies des grands écrivains. *Carlyle*; trad. et Introduction par *E. Masson* 247

Littérature latine. Un poète ionien au VIIe siècle. Archiloque, sa vie et ses poésies (*Amédée Hauvette*) 243

Histoire et Critique littéraire. Bertran de Born, étude psychologique (*Emile Magne*) 69
Milton dans la littérature française (*John Martin Telleen*) 340
Un Prédicateur apostolique au dix-huitième siècle. Etude sur la vie et les œuvres de Bon-Pierre-Charles Frey de Neuville, jésuite, d'après des documents inédits (1693-1774) (*l'abbé J. Bézy*) 433
Chateaubriand. Etudes biographiques et littéraires. Le Romantisme à Lyon (*C. Latreille*) 138
Le Livre d'or de Sainte-Beuve, publié à l'occasion du centenaire de sa naissance (1804-1904) 333
Études sur Sainte-Beuve (*G. Michaut*) 334
Sainte-Beuve (*Léon Séché*). I. Son esprit, ses idées ; II. Ses mœurs. 335
Albert Samin, sa vie et son œuvre (*Léon Bocquet*) 140
La Bretagne. Les Pays celtiques. Bretons de lettres (*Louis Tiercelin*). 432
Romanciers et viveurs du XIXe siècle (*Philibert Audebrand*) 141
Une Forme du mal du siècle. Du Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens (*René Canat*) 42

Au Seuil de leur âme, études de psychologie critique (*Albert Reggio*). 44
La Cité des intellectuels. (Scènes cruelles et plaisantes de la vie littéraire des gens de lettres au XIXe siècle (*Firmin Maillard*)..... 524
Parerga et Paralipomena. Ecrivains et styles (*Arthur Schopenhauer*) Première traduction française, avec Préface et notes, par *Auguste Dietrich*..... 523
Quelques Cadences (*Maurice Barrès*)..... 69
Vies intimes (*Henry Bordeaux*)..... 244
Deux Méditations sur la mort (*le même*)..... 246

Littératures étrangères. Le Drame naturaliste en Allemagne (*Louis Benoist-Hanappier*)..... 525
Essais sur la littérature allemande (*A. Bossert*)..... 45
Frédéric Schlegel et la Genèse du romantisme allemand (1791-1897) (*I. Rouge*)..... 338
Edgar Poe, sa vie et son œuvre. Etude de psychologie pathologique (*Emile Lauvrière*)..... 142
La Vie et l'œuvre d'Elizabeth Browning (*Germaine-Marie Merlette*). 248
Histoire des littératures. Littérature espagole (*J. Fitzmaurice Kelly*); trad. de *Henry-D. Davray*..... 46

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Mythische Geographie der Griechen (*Prof. Dr. E. H. Berger*)..... 272
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). Asie Mineure et Caucasie..... 217
Dictionnaire géographique et administratif de la France, publié sous la direction de *Paul Joanne*. T. VII et dernier..... 217
Introduction à la Géographie de la France (*Elisée Reclus*)..... 219
The Kohl Collection (now in the Library of Congress) of Maps relating to America (*Justin Winsor*)..... 143
Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs..... 497
Le Tour de France. Guide du touriste..... 498
Au Vieux Pays de France. Excursions de vacances dans le bassin de la Loire. Touraine, Anjou, Berry, Sologne, Vendée et Bretagne (*Louis Rousselet*)..... 508
Zigzags en France (*Henri Boland*)..... 219
Les Témoins du passé (*Charles Géniaux*)..... 511
Au Poteau frontière (*Paul Flamant*)..... 220
Heures de Corse (*Jean Lorrain*)..... 220
L'Espagne, terre d'épopée (*Pierre Suau*)..... 435
Propos d'Espagne (*E. Martinenche*)..... 437
Espagnols et Portugais chez eux (*M. Quillardet*)..... 437
L'Ombrie. L'Ame des cités et des paysages (*René Schneider*)..... 221
La Roumanie contemporaine (*André Bellessort*)..... 221
Du Kremlin au Pacifique (*Georges Ducrocq*)..... 222
Souvenirs d'Orient. Terre-Sainte et Palestine. Harmonies historiques et topographiques de la Palestine, avec les mystères et les prodiges de la vie du Christ. Etude des plus beaux aspects de la Terre-Sainte (*le chanoine Bessède*)..... 537
En zigzag de Singapour à Moscou, notes de route (*Jean de Nettancourt-Vaubecourt*..... 223
L'Extrême-Orient. Chine, Japon, Russie (*Albert Mélin*)..... 223
Au Japon et en Extrême-Orient (*Félicien Challaye*)..... 249
En Mandchourie (*Georges de la Salle*)..... 224
Au Siam, journal de voyage (*M. et Mme Emile Joltrand*)..... 224
En Asie centrale. Turkestan, Thibet, Cachemire, 1903 (*le capitaine Anginieur*)..... 225
L'Inde contemporaine et le Mouvement national (*Ernest Piriou*).... 226
Souvenirs d'un voyage en Palestine (*Elisabeth de Boutiny*)..... 226
Le Maroc pittoresque (*Jean du Taillis*)..... 487

Coins d'Égypte ignorés (*Albert Gayet*)..... 227
Dans le Bled, esquisses algériennes (*O. de la Bourdonnaye*)..... 126
Aux oasis d'Algérie et de Tunisie (*Eugène Gallois*)..... 228
Algérie-Sahara-Soudan. Vie, travaux, voyages de Mgr Hacquard, des Pères Blancs (1860-1901), d'après sa correspondance (*l'abbé Marin*)..... 47
Annuaire du Maroc (*Albert Cousin et Daniel Saurin*)..... 228
Notes de voyage au Maroc (*A. Brives*)..... 229
Mission dans le Maroc occidental (automne 1904) (*Paul Lemoine*).... 229
Le Maroc septentrional. Souvenirs et impressions (été 1904) (*Ch. René-Leclerc*)..... 230
Madagascar par provinces (*A. Duranti*)..... 230
Trois ans au Klondike (*Jeremiah Lynch*); trad. de l'anglais par *Paul Lefèvre*..... 231

Histoire ancienne. L'Italie antique (Origines et croyances (*André Lefebvre*)..... 341
Cultes militaires de Rome. Les Enseignes (*Charles Renel*)..... 341
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments (*Ch. Daremberg, Edm. Saglio et Edm. Pottier*). 36e fasc. (Nanus-Olympia) et 37e (Olympia-Paries)..... 342
La Formation de la province romaine d'Asie (*M.-P. Foucart*)..... 527
Essai sur le règne de l'empereur Aurélien (270-275) (*Léon Homo*).... 528

Histoire générale. La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours (*Edouard Driault*)..... 258

Histoire de l'Église. Pages d'histoire de l'Église (*l'abbé L. Mathieu*). 249
Il Papa Vigilio (537-555), studio critico-storico (*Fedele Savio*)..... 455
La Querelle des images (VIII-IXe siècles) (*Louis Bréhier*)..... 365
L'Avenir du christianisme. Introduction. La Vie et la pensée chrétiennes dans le passé (*Albert Dufourcq*)..... 438
Études de critique et d'histoire religieuse (*E. Vacandard*)..... 251

Histoire des ordres religieux. Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères prêcheurs (*le R. P. Mortier*) T. I (1170-1263); t. II (1263-1323)..... 440

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Die Thekla-Akten Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche (*Carl Holzhey*)..... 202
Le Patriarche saint Benoît (*le R. P. Dom L'Huillier*)..... 148
Saint Colomban (vers 540-615) (*l'abbé Eugène Martin*)..... 321
San Gregorio Magno (590-604) (*P. H. Grisar*); trad. dal tedesco di *A. de Santi*..... 442
Vie et office de sainte Marine. Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français, publiés par *Léon Clugnet*, avec la collaboration de *E. Blochet, I. Guidi, H. Hyvernat, F. Nau* et *F.-M.-E. Pereira*..... 148
Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas. II. Savonarola und die Feuerprobe. III. Bartolomeo Cerretani (*Joseph Schnitzer*)..... 343
Saint François de Borgia (1510-1572) (*Pierre Suau*)..... 321
La Bienheureuse J.-M. de Maillé (*le P. Léopold de Chérancé*)..... 322
Vie du Vénérable Jean Eudes, instituteur de la Compagnie de Jésus et de Marie et de l'ordre de N.-D. de la Charité, auteur du culte liturgique des Sacres-Cœurs (*le P. D. Boulay*) T. I..... 322
Saint Leonard de Port-Maurice (*le P. Léopold de Chérancé*)..... 323
Le Curé d'Ars. Vie du Bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney (*l'abbé Alfred Monnin*)..... 324
Vie de la Révérende Mère Marie-Claire, supérieure de la Maison mère du T. S. Cœur de Marie..... 324
Le Ministère pastoral de Jean-Jacques Ollier, curé de Saint-Sulpice (1642-1652). Nouvelle édition publiée par *G. Letourneau*..... 167
Le R. P. Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus, 1834-1892 (*Jean Charruau*)..... 442

Histoire de France. Le Moine Guibert et son temps (1053-1124 (*Bernard Monod*)..... 48

Un Chancelier au xve siècle. Nicolas Rolin (1380-1401) (*Arsène Périer*) 357
Troisièmes Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de *M. Luchaire* 443
Jeanne d'Arc, 1412-1431. Grande Histoire illustrée (*chanoine Henri Debout*). T. I..... 486
Le Connétable de Bourbon (1490-1527) (*André Lebey*)..... 49
La Reine Margot et la Fin des Valois (1559-1645), d'après les Mémoires et les documents (*Charles Merki*) 146
Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par (*le comte d'Haussonville* et *G. Hanotaux*). T. III. Madame de Maintenon à Saint-Cyr. Dernières lettres à Madame de Caylus, avec une Introduction par *le comte d'Haussonville* 345
Le Drame de Varennes, juin 1791 (*G. Lenôtre*), d'après des documents inédits et les relations des témoins oculaires..... 346
Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire, publié par *F. A. Aulard*. T. XVI (10 août 1794-20 septembre 1794) 445
Les Députés au Corps législatif, Conseil des Cinq-Cents, Conseil des Anciens, de l'an IV à l'an VII. Listes, tableaux et lois (*Auguste Kuscinski*)..... 347
Le Mystère de Quiberon (1793-1795) (*Ad. Lanne*)..... 348
Etudes et leçons sur la Révolution française (*A. Aulard*). 4e série.. 50
Voyages de *Miss Berry* à Paris, 1782-1836; trad. par *la duchesse de Broglie* 532
Souvenirs politiques, 1871-1877 (*le vicomte de Meaux*)..... 530

Histoire religieuse. La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime. I. Les Réguliers (*Joseph Ageorges*)..... 174
Quatre cents ans de concordat (*Alfred Baudrillart*)..... 57
Le Clergé français et le Concordat (*le baron E. de Mandat-Grancey*). 255
Correspondance de M. *Louis Tronson*, troisième supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice. Lettres choisies, publiées et annotées par *L. Bertrand*..... 52
La Chiesa e lo Stato in Francia durante la Rivoluzione (1789-1799) (*Adolfo Giobbio*)..... 147
L'Immaculée Conception et l'Eglise de Paris. Etudes historiques (*H. Lesêtre*)..... 155
Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons (*l'abbé G. Bertrin*)..... 253
L'OEuvre de la propagation de la foi. Ses origines, ses commencements, ses progrès (*Alexandre Guasco*)..... 366
Nos Religieuses dans les Missions; patriotisme et dévouement (*A.-A. Fauvel*)..... 156

Histoire des institutions et des mœurs. La Société au xviiie siècle. Les Rupelmonde à Versailles (1685-1784) (*le comte Charles de Villermont*)..... 54
Le Château de la Chevrette et Madame d'Epinay (*Auguste Rey*)..... 446
Carnet d'une demoiselle de Saint-Denis, publié par *L. Xavier de Ricard*. Histoire mondaine du second Empire. En attendant l'Impératrice, 1852-1853..... 55

Histoire diplomatique et militaire. La Mission de M. de Forbin-Janson, évêque de Marseille, plus tard évêque de Beauvais, auprès du grand duc et de la grande duchesse de Toscane, mars-mai 1673. Récit d'un témoin (*C. Douai*)..... 157
La Vendée militaire. Portraits, épisodes et récits (*L.-P. Prunier*)... 350
Etudes sur les armées du Directoire. 1re partie. Joubert à l'armée d'Italie; Championnet à l'armée de Rome (octobre 1798-janvier 1799) (*le capitaine Patrice Mahon*)..... 117
Le Maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram (*le général Derrécagaix*). 2e partie. 1804-1815..... 115
Mémoires et correspondance du *général Leclaire* (1793) avec une notice sur la famille Leclaire..... 118
Joachim Murat (1767-1815) (*Jules Chivanon* et *Georges Saint-Yves*).... 118
Afrique et Crimée (1850-56). Historique du 11e léger (*le général Hardy de Périni*)..... 120

Crimée, Italie, Mexique. Lettres de campagne, 1854-1867 (*le général Vanson*)..... 120
Mémoires du *général Govone*; trad. de l'italien par *le C^t M.-H. Weil*. 122
Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta, le désastre de Metz (*le général Bonnal*)..... 119
A l'armée du Rhin, 1870-1871. Lettres d'un officier, publiées par *Hubert Klotz*..... 119
Mes Souvenirs. La Guerre contre l'Allemagne (1870-1871) (*le général baron Faverot de Kerbrech*)..... 119
L'Attaque du Calvaire à Frœschwiller. Etude de tactique d'infanterie (*R. T.*)..... 119

Histoire monastique. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, publié par *le chanoine Morel*. T. I. (877-1216)..... 351
Histoire de l'abbaye des Célestins de Villeneuve-lès-Soissons (*l'abbé R. Roussel*)..... 56
L'Abbaye royale de Joug-Dieu, près Villefranche, en Beaujolais (1115-1738) (*Joseph Balloffet*)..... 258
Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny) publié par *Jean de Jaurgain*. T. II..... 55
Essai sur les franciscains d'Alsace ,pendant la Révolution, d'après les travaux du P. Apollinaire de Valence (*le P. Ubald d'Alençon*).. 70

Histoire provinciale et locale. La Vie au Palais-Royal (*L. Augé de Lassus*)..... 258
L'Ile de Lutèce. Enlaidissements en embellissements de la Cité, (*A. Robida*)..... 174
L'Ile Saint-Louis à travers les siècles (*E. Siou-Gelley* et *G. du Wallon*)..... 273
Le Port de Paris, hier et demain (*F. Maury*)..... 161
Nouveau Dictionnaire historique de Paris (*Gustave Pessard*)..... 160
Histoire du collège d'Amiens (1219-1795) (*S. Lenel*)..... 57
Histoire du collège de Montdidier, publiée par l'*Association des anciens élèves* T. I..... 163
Les Etats généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559) (*Emile Duvernoy*)..... 161
Les Chartes du Clermontois conservées au Musée Condé, à Chantilly (1069-1352) (*André Lesort*)..... 162
Un Petit Séminaire du diocèse de Lyon. L'Argentière (*le chanoine André Leistenschneider*)..... 259
Histoire de Montluçon, d'après des documents inédits. Annexes. Montluçon industriel. Notabilités montluçonnaises. Environs de Montluçon. Etude sur Néris (*Edouard Janin*)..... 447
Le Duché de Mayenne. Aveu du 11 avril 1669 (*A. Grosse-Duperon*).. 352
Les Chapellenies de Mayenne avant la Révolution (le même)..... 352
Histoire du collège de Chinon (*E.-H. Tourlet*)..... 260
Cens et rentes dûs au comte de Poitiers à Niort au XXIIIe siècle, publiés d'après un manuscrit des Archives nationales et précédés d'une Introduction et d'un état de Niort au XIIIe siècle (*Henri Clouzot*)..... 365
Le Clergé vendéen victime de la Révolution française, notices biographiques (1790-1801) (*l'abbé A. Baraud*)..... 349
Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle (*l'abbé Poulbrière*)..... 353
Archives historiques de la Corrèze (ancien Bas-Limousin). Recueil de documents inédits depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, publiés avec notes et commentaires (*C. Clément-Simon*). T. I..... 354
Les Protestants à Nîmes au temps de l'édit de Nantes (*Jacques Boulenger*)..... 252
Les 32 Religieuses guillotinées à Orange au mois de juillet 1794 (*l'abbé Redon*)..... 448
Les Huguenots dans le diocèse de Rieux. Documents inédits publiés par *l'abbé J. Lestrade*..... 150
Histoire de la ville de Ganges (*l'abbé Rouquette*)..... 164
Les Routes d'Arles (*André Godard*)..... 261

Le Culte de Marie dans le diocèse d'Albi. Arrondissement d'Albi (*l'abbé L. B.*) 456
Un Régime qui finit. Etudes sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées (*L. Ricaud*) 164

Questions du jour. L'Agonie du catholicisme...? (*le Dr Marcel Rifaux*) 158
Contre la séparation (*le comte Albert de Mun*) 159
Après la séparation. Enquête sur l'avenir des Eglises (*Henri Charriaut*) 58
Le Conflit entre la République et l'Eglise. Lettres à un officier français sur la séparation des Eglises et de l'Etat (*l'abbé Georges Frémont*) 354
Questions brûlantes (*Fernand Nicolaï*) 59
Passion et Passion. La Passion du Sauveur et la Passion des religieux en France (*Jean Lefaure*) 174
Aux Dirigeants prêtres et laïques. Organisation et action populaire chrétienne (*l'abbé A. Lefebvre*) 159
La Crise du patriotisme à l'école (*Emile Bocquillon*) 532
Césarisme et démocratie. L'Incompatibilité entre notre régime administratif et notre régime politique (*Joseph Ferrand*) 256
Comment on fabrique l'opinion (*Maurice Talmeyr*) 456
Que vaut l'alliance russe? (*Marcel Rouffie*) 70

Histoire étrangère. Bismarck et son temps. La Préparation (1815-1862) (*Paul Matter*) 262
En Allemagne. Administration, impôt sur le revenu, enseignement agricole, coutumes, mœurs, alimentation, les grandes villes (*Paul Cossonnet* et *Paul Heuzé*) 165
Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai (*Dom Ursmer Berlière*) 263
Le Catholicisme en Ecosse (*G. Lecarpentier*) 538
Le Roman de l'Espagne héroïque (*Gaston Routier*) 264
L'Espagne de l'ancien régime (*G. Desdevises du Dézert*). T. III. La Richesse et la civilisation 436
Collección de monumentos para el estudio de la historia de Aragon (*Eduardo Ibarra y Rodriguez*). T. I 449
El Sitio de Baler. Notas y recuerdos (*el capitan Saturnino Martín-Cerezo*) 123
Innocent III. Rome et l'Italie (*Achille Luchaire*) 264
I Capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia dei secoli xv e xvi (*Giuseppe La Mantia*) 70
Le Portugal et le Saint-Siège. III. Les Roses d'or envoyées par les Papes aux rois de Portugal au xvie siècle (*le marquis Mac Swiney de Mashanaglass*) 457
L'Empire russe et le Tsarisme (*Victor Bérard*) 166
La Suisse intime. Etude véridique. Psychologie. Mœurs. Industrie. Politique. Enseignement (*H. Gutjahr*) 355
Annales d'Estavayer, d'après le manuscrit de Philippe Grangier, chanoine d'Estavayer (1743-1817), éditées par *E. Grangier*; rédigées et annotées par *l'abbé F. Brülhart* 266
Istoria Românilor Macedoneni, din timpurile cele moi vechi până în zilele noastre (*Ion Arginteanu*) 450
L'Expédition de Chine de 1857-58. Histoire diplomatique et documents (*Henri Cordier*) 267
Pékin pendant l'occupation étrangère en 1900-1901 (*le lieutenant-colonel Guillot*) 125
L'Evangile au Japon au xxe siècle (*Alfred Ligneul* et *Sylvain Verret*). 60
Histoire de la guerre russo-japonaise (*Gaston Donnet*) 487
Japon, Mandchourie, Corée. Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient (*Réginald Kann*) 127
Les Cosaques de Transbaïkalie en Mandchourie (le général *Orlov*). 126
La Marine russe dans la guerre russo-japonaise (*le capitaine de frégate N.-L. Klado*); trad. par *René Marchand* 265
Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane (*le général Faure-Biguet*) 125
Les Civilisations africaines. Histoire de l'Éthiopie (Nubie et

Abyssinie) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*L.-J. Morié*) 450
Les Relations de l'Espagne et du Maroc pendant le XVIIIe et le XIXe siècles (*E. Rouard de Card*) 61
Le Protectorat de la France sur le Maroc (*E. Rouard de Card*) 61
Historia de America (*M. Serrano y Sanz*) 539
Le Catholicisme aux États-Unis de l'Amérique du Nord (*M.-A. André*) 71
L'Impérialisme américain (*Henri Hauser*) 232
The Political History of Virginia during the Reconstruction (*Hamilton James Eckenrode*) 366

Biographie française. Adam de Crapponne et son canal, d'après de nombreux documents inédits (*J.-B. Bertin* et *V. Audier*) 451
Étude critique sur Bossuet (*le chanoine Vincent Davin*) 533
Les Malheurs d'une grande dame sous Louis XV (*Ch. de Coynart*) . 62
Amour de philosophe. Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot (*Jean Ruinat de Gournier*) 168
Nicolas Francin, évêque constitutionnel de la Moselle (*J. Florence*). 359
Un Acteur caché du drame révolutionnaire. Le Général Choderlos de Laclos, auteur des « Liaisons dangereuses » (1741-1803), d'après des documents inédits (*Emile Dard*) 358
Lettres inédites de *Choderlos de Laclos*, publiées par *Louis de Chauvigny* 358
Un Roman d'exil. La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien (*Jacques de la Faye*) 154
Une Amie de Marie-Antoinette. Madame Atkyns et la Prison du Temple (1758-1836), d'après des documents inédits (*Frédéric Barbey*). 151
Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la Cour de Madame Elisabeth, d'après des documents inédits (*le comte Fleury*). 152
Les Drames de l'histoire. Mesdames de France pendant l'émigration. Madame de Lavalette. Gaspard Hauser (*le comte Fleury*) 153
Les Enfants du duc de Berry, d'après de nouveaux documents (*le vicomte de Reiset*) 51
Un Dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers (1795-1859) (*Albert Houtin*) 267
Vie, action politique et œuvres de M. Emile Ollivier, de l'Académie française (*Mgr Fèvre*) 169

Biographie étrangère. Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes (*Henry Vignaud*). Première série 144
Mémoires du *comte Valentin Esterhazy*, avec une Introduction et des notes par *Ernest Daudet* 360
Joseph de Maistre inconnu. Venise, Cagliari, Rome (1797-1803), d'après des documents inédits (*François Descostes*) 538
Vie d'Al-Hadj dj âdj Ibn Yousof (*Jean Périer*) 452

Héraldique. Armorial des principales familles du Berry (*P. de Maransange*) 65

Mélanges. Les Cartes à jouer, du quatorzième au vingtième siècle (*Henry-René d'Allemagne*) 484
Traité de l'Occident (*Adrien Mithouard*) 170
Les Gaîtés de l'année (1904) (*Georges Rocher*) 365

Bibliographie. Bibliothèques. Histoire de l'imprimerie. Os incunabulos da Bibliotheca publica do Porto (*Arthur Carvalho*) 66
Library of Congress. A. L. A. Catalog (8 000 volumes, for a popular Library, with notes), 1904 (*Melvil Dewey*, *May Seymour* and *H. L. Elmendorf*) 452
Library of Congress. History of the library of Congress. Vol. I. 1800-1864 (*William Dawson Johnston*) 66
Histoire économique de l'imprimerie, T. I. L'Imprimerie sous l'ancien régime (1439-1789) (*Paul Mellottée*) 535

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ACHARD (F.) 454
ADLER (Guido) 410
AGEORGES (Joseph) 174
AGUADO (Gregorio F. SERRANO). 406
AIGUEPERSE (M.) 421
ALANIC (Mathilde) 497
ALDIN (Cecil) 507
ALENÇON (le P. Ubald) 70
ALLARD (Roger) 107
ALLEMAGNE (Henry-René D') ... 484
ALLIER (Raoul) 27
ANDRÉ (M.-A.) 71
ANGINIEUR (le capne) 225
ANSON (William R.) 313
APPELL (P.) 401
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). 235
ARCHAMBAULT (le Dr L.) 212
ARDEL (Henri) 420
ARGINTEANU (Ion) 450
ARMEILLA (le Dr) 131
ARMOR (D') 271
AUDEBRAND (Philibert) 141
AUDIER (V.) 451
AUGÉ DE LASSUS (L.) 258
AULARD (A.) 50, 445
AURIOL (Georges) 298
AVEZAN (L. D') 512
AVOSS (Enthyl D') 424

BALLOFFET (Joseph) 258
BANNISTER (Henry Mariott) 406
BARAUD (l'abbé A.) 349
BARAUDE (Henri) 291
BARBEY (Frédéric) 151
BARBIER-BOUVET (le Dr) 210
BARRATIN (A.) 292
BARRÈS (Maurice) 69
BARTHÈS (l'abbé Jean) 98
BATY (Gaston) 113
BAUDRILLARD (Alfred) 57
BÄUMER (Dom Suitbert) 232
BAYE (la bonne DE) 106
BAZIN (René) 301, 484
BEAUCHESNE (le Gal DE) 130
BEAUREGARD (Gérard DE) 17
BEAUREPAIRE-FROMENT (DE) 17
BEAUVERIE (J.) 426
BELIN (Maurice) 309
BELLESSORT (André) 221
BENET (le Dr José BLANC Y) 214
BENOIST-HANAPPIER (Louis) 525
BÉRARD (Victor) 166
BERGER (le Dr E. H.) 272
BERGER (Lya) 109
BERGER (Philippe) 63
BERLIÈRE (Dom Ursmer) 263
BERMON (RESCLAUZE DE) 14
BERRY (MISS) 532
BERTHEROY (Jean) 296
BERTIN (J.-B.) 451
BERTRAND (L.) 52
BERTRAND (Mme) 336
BERTRIN (l'abbé G.) 253
BESNARD (Paul) 108
BESSÈDE (le chanoine) 537
BETHLÉEM (l'abbé Louis) 246
BEYSSIER 444
BÉZY (l'abbé J.) 433
BIÈVRE (Georges MARESCHAL DE) 298
BIOTTOT (le lieut.-colonel) 127
BIRON (Réginald) 232
BLANC Y BENET (le Dr José) 214
BLOCHET (E.) 148
BOCQUET (Léon) 140
BOCQUILLON (Emile) 532
BODEVELLES (Ch.) 24
BOIS (D.) 270
BOLAND (Henri) 219
BONNAL (le Gal) 119
BORDEAUX (Henry) 244, 246
BOSSERT (A.) 45
BOUGLÉ (C.) 31
BOULAY (le P. D.) 322
BOULENGER (Jacques) 252
BOURDON (Edouard) 313
BOUREAU (le Dr) 129
BOURGET (Paul) 298
BOUTINY (Elisabeth DE) 226

Bouyer (Georges)..... 106
Bouyer (Raymond)..... 518
Bovet (Anne de)..... 291
Brada..... 294
Bréhier (Louis)..... 365
Brett (David)..... 508
Bricard..... 507
Brives (A.)..... 229
Broglie (l'abbé de).... 33, 172, 388
Broglie (la duchesse de)..... 532
Brülhart (l'abbé F.)..... 266
Brunschvicg (Léon)..... 36, 386
Bühler (Johann Georg)..... 457
Burgess (J.)..... 457
Buxy (B. de)..... 419, 420

Cabanès (le Dr)..... 204
Cadène (Félix)..... 172
Cagnat (R.)..... 63
Cahu (Théodore)..... 7
Caillard (le chanoine V.)..... 196
Callegari (G. V.)..... 272
Calmes (le P. Th.)..... 200
Cambry (Adrienne)..... 42
Campfranc (M. du)..... 422
Canat (René)..... 42
Carantec (Guillaume)..... 103
Card (E. Rouard de)..... 61
Carlyle..... 247
Carra de Vaux (le baron)..... 27
Cartailhac (Émile)..... 63
Carvalho (Arthur)..... 56
Casanova (Enrique Reig y)..... 35
Castiaux (Paul)..... 110
Cazin (Mme Jeanne)..... 514
Cerezo (cap. Saturnino Martín). 123
Cetty (H.)..... 26, 32
Challaye (Félicien)..... 249
Champol..... 5
Chancel (Jules)..... 496
Chandezon (le lieut.-colonel de). 129
Chappuis (J.)..... 401
Charlieu (H. de)..... 509
Charriaut (Henri)..... 58
Charruau (Jean)..... 418, 442
Chauvigny (Louis de)..... 358
Chavanon (Jules)..... 118
Chérancé (le P. Léopold de). 322, 323
Chéron de la Bruyère (Mme). 513
Chevalier (le chanoine Ulysse). 424
Chevenet (Gabriel)..... 105
Choderlos de Laclos..... 358
Choullet (le chanoine J.-A.).. 171
Cicéron..... 332
Cilleuls (Alfred des)..... 33
Clarys Bonnaert (Ferdinand). 35
Clément-Simon (C.)..... 354
Clouzot (Henri)..... 365
Clugnet (Léon)..... 148
Collignon (Maxime)..... 517
Colombo (le Dr Ch.)..... 271
Compain (L.-M.)..... 8
Contet (le Dr)..... 213
Cooper (Fenimore)..... 496
Cordey..... 445
Cordier (Henri)..... 267
Corteys (le capne P.)..... 130
Cossonnet (Paul)..... 165
Couget (l'abbé H.)..... 171
Couillaud (le Dr A.)..... 208
Courant (Maurice)..... 63
Courbaud (Edmond)..... 332
Courteline (Georges)..... 112
Cousin (Albert)..... 228
Coutraud (le Dr Pierre)..... 330
Coynart (Ch. de)..... 62
Cresson (André)..... 396
Curet (Albin)..... 320

Dandicole (Paul)..... 108
Danval (L.)..... 214
Dard (Émile)..... 358
Daremberg (Ch.)..... 342
Darmezin (R.)..... 215
Daudet (Ernest)..... 295, 360, 494
Davin (Vincent)..... 533
Davray (Henry-D.)..... 46
Debout (chanoine Henri)..... 486
Decaux (H.)..... 424, 495
Decharme (P.)..... 430
Delbos (Victor)..... 391
Delider (Pierre)..... 102, 290
Delly (M.)..... 421
Demolins (Edmond)..... 236
Démosthène..... 42
Derrécagaix (le Gal)..... 115
Deschamps (Paul)..... 418
Descostes (François)..... 538
Desdevises du Dézert (G.)... 436
Devé (le Dr F.)..... 211
Dewey (Melvil)..... 452
Dézert (G. Desdevises du)... 436
Diemer (Marie)..... 138
Dietrich (Auguste)..... 523
Ditte (le lieut.-colonel)..... 123
Dolens (Noël)..... 30
Dombre (Roger)..... 423
Donel (Lucien)..... 424
Donnet (Gaston)..... 487
Dornier (Charles)..... 107
Douais (Mgr C.)..... 157, 193
Doublet (Mgr)..... 197
Dourliac (A.)..... 513
Dreyfus (Hippolyte)..... 27
Driault (Édouard)..... 258
Dubief (Fernand)..... 310
Duclos (Ad.)..... 404
Ducrocq (Georges)..... 222
Dufourcq (Albert)..... 438
Dupourt (Ernest)..... 100
Dumas (Georges)..... 394
Dupaigne (Albert)..... 415
Durand (A.)..... 230
Duvernoy (Émile)..... 161

Eckenrode (Hamilton James).. 366
Ergy..... 11
Eggli..... 522
Ekwall (Eilert)..... 137
Elmendorf (H. L.)..... 452
Engelkemper (Dr. Wilh.)..... 519
Eon (Francis)..... 104
Ermoni (V.)..... 34
Ernault (Louis)..... 113
Espenberger (Dr. Joh. Nep.).. 325
Esterhazy (le comte Valentin). 360

Faber (Hans)..... 133
Fabre (Aristide)..... 507
Fabre (Joseph)..... 131
Fagnot..... 311
Fargeau (J.)..... 493
Faure-Biguet (le Gal)..... 125
Fauvel (A.-A.)..... 156
Faverot de Kerbrech (le Gal bon)..... 119
Favre (le Dr Henri)..... 298
Félix (le Dr Jules)..... 210
Ferradini (le capitaine)..... 241
Ferrand (Joseph)..... 256
Ferreres (el R. P. Juan de)... 536
Ferri (Enrico)..... 316
Feuillet (Mme Octave)..... 13
Fèvre (Mgr)..... 169
Finot (Jean)..... 38
Flamant (Paul)..... 220
Flammarion (Camille)..... 495
Flat (Paul)..... 290
Fleury (l'abbé A.)..... 405
Fleury (le comte)..... 152, 153
Floran (Mary)..... 289
Florange (J.)..... 359
Focillon..... 522
Foleÿ (Charles)..... 512
Forino (Luigi)..... 413
Fougart (Paul)..... 145, 527
Fouché (Maurice)..... 518
Fouillée (Alfred)..... 393
France (Anatole)..... 15
France (Jeanne)..... 113
Franck (Edmond)..... 9
Franck (Louis)..... 329
Frapié (Léon)..... 14
Frémont (Georges)..... 236, 354
Frœlich (L.)..... 507

Galliéni (le Gal)..... 129
Gallois (Eugène)..... 228
Gandilhon (G.)..... 313
Ganem (Haïl)..... 102
Garofalo (le bon R.)..... 317
Gaulèjac (le Dr)..... 129
Gautier (Maurice)..... 103
Gautreau..... 522
Gayet (Albert)..... 522
Gayraud (l'abbé)..... 173
Geley (le Dr Gustave)..... 386
Gelineau (le Dr)..... 20
Géniaux (Charles)..... 511
Gevaert (Fierens)..... 518
Gilles (Paul)..... 315
Gillot (le Dr A.)..... 211
Giobbio (Adolfo)..... 147
Girard (le Dr Henry)..... 330
Godard (André)..... 261
Goethe..... 524
Golberg (Mécislas)..... 360
Gossart (le capne G.)..... 130
Gouin (Raoul)..... 137
Gournier (Jean Ruinat de)... 168
Govone (le Gal)..... 122
Grange (le capne)..... 128
Grangier (E.)..... 266
Grimaud (l'abbé)..... 68
Grisar (le P. H.)..... 442
Grolleau (Charles)..... 104
Grosse-Duperon (A.)..... 352
Guasco (Alexandre)..... 366
Guidi (I.)..... 148
Guillaume (Jacques)..... 399
Guillot (le lieut.-colonel)..... 125
Gutjahr (H.)..... 355
Gyp..... 7

Habert (Jean Ev.)..... 407
Halluin (le Dr Maurice)..... 207
Halphen..... 445
Harcoet (M. de)..... 419
Hardÿ de Périni (le Gal)..... 120
Harel (Paul)..... 98
Hanotaux (G.)..... 345
Hauriou (Maurice)..... 314
Hauschild (le colonel allemand) 130
Hauser (Henri)..... 232
Haussonville (le comte d')... 345
Hauvette (Amédée)..... 243
Hébert (Marcel)..... 326
Hébert (M.-H.)..... 414
Heine (Heinrich)..... 111
Hemerken a Kempis (Thomas). 34
Heuzé (Paul)..... 165
Hill (G. Chatterton)..... 328
Hoberg (Gottfried)..... 195
Holder (Alfred)..... 40
Holzhey (Carl)..... 202
Homo (Léon)..... 528
Horace..... 110
Horne-Vaizey (Mme de)..... 496
Houtin (Albert)..... 267
Huchard (Robert)..... 10
Hugues (Pierre d')..... 318
Huffel (G.)..... 237
Hutchinson (Thomas)..... 434
Hyvernat (H.)..... 148

Ibarra y Rodriguez (Eduardo). 449
Icard (le Dr)..... 207
Iches (Lucien)..... 239
Imbert (Paul)..... 25
Ivoi (Paul d')..... 491

Janin (Édouard)..... 447
Jaques (John)..... 133
Jaubert (D.)..... 295
Jaurgain (Jean de)..... 55
Jèze (Gaston)..... 314
Joanne (Paul)..... 217
Job..... 505
Johnston (William Dawson)... 66
Jolly..... 522
Joran (Théodore)..... 134
Jottrand (M. et Mme Emile)... 224
Jubainville (H. d'Arbois de).. 235
Juillet (le Dr)..... 212

Kann (Réginald)..... 127
Keim (le Dr G.)..... 211
Kelly (J. Fitzmaurice)..... 46
Kempis (Thomas Hemerken a). 34
Kerbrech (le Gal bon Faverot de)..... 119
Klado (le capitaine de frégate N.-L.)..... 265

Klotz (Hubert) 119
Kuscinski (Auguste) 347

La Bourdonnaye (lieut. O. de). 126
La Brète Jean de) 6
La Bruyère (Mme Chéron de . 513
Laclos (Choderlos de) 358
Lachèze (Marthe) 423
Lafaye (G.) 63
La Faye (Jacques de) 154
Lafenestre (Georges) 516
La Laurencie (Lionel de) 408
Laloy (Louis) 416
La Mantia (Giuseppe) 70
Lambert (le Dr Fernand) 216
Lameire (Irénée) 122
Lanessan (J.-L. de) 390
Lanne (Ad.) 348
Lante Emile) 105
Laronze (Georges) 312
La Salle (Georges de) 224
Lassus (L. Augé de) 258
Lataste (Jean) 110
Latreille (C.) 138
Laurent (le Dr Emile) 215
Laurent (Gaston) 403
Laurie (André) 510
Lauvrière (Emile) 142
Lazard (L.) 399
Lebeye (André) 49
Le Bras (Auguste) 493
Le Braz (Anatole) 495
Lecarpentier (G.) 538
Leclaire (le Gal) 118
Lefaure (Jean) 174
Lefebvre (André) 341
Lefebvre (l'abbé A.) 159
Lefèvre (Paul) 231
Leistenschneider (le chanoine André) 259
Lemaitre (Jules) 111. 296
Lemoine (Paul) 229
Lemonnier (Henry) 519
Lenel (S.) 57
Lenfant (l'abbé L.) 454
Lenôtre (G.) 346
Leroy-Beaulieu (Anatole) 27
Lesêtre (H.) 155
Lesort (André) 162
Lestrade (l'abbé J.) 150
Letourneau (G.) 167
Leturque (Henri) 492
Lévi (Sylvain) 63
Lhommeau (Louis) 298
L'huillier (le R. P. Dom) 148
Lièvre (le Dr Louis) 213
Ligneul (Alfred) 60
Lorrain (Jean) 220
Loti (Pierre) 21
Lucas (le Dr A.) 208
Luchaire (Achille) 264
Luchaire (M.) 443
Lynch (Jerémiah) 231

Mac Swiney de Mashanaglass (le marquis) 457
Maël (Pierre) 509
Magne (Emile) 69
Mahon (le capne Patrice) 117
Maillard (Firmin) 524
Mandat-Grancey (le baron E. de) 255
Maransange (P. de) 65
Marcé (Victor) 26
Marchand (René) 265
Mareschal de Bièvre (Georges) 298
Marin (l'abbé) 47
Martin (l'abbé Eugène) 321
Martinenche (E.) 437
Marylie-Marcovitch 109
Mashanaglass (le marquis Mac Swiney de) 457
Masson (E.) 247
Mater (André) 314
Mathieu (l'abbé L.) 249
Matter (Paul) 262
Mattioly (Marie-Louise) 422
Maurel (André) 19
Mauroy (Victor) 388
Maury (F.) 161
Meaux (le vicomte de) 530
Meinertz (Max) 200
Mellottée (Paul) 535
Ménage (E.) 363
Menant (D.) 63
Mérejowsky (Dmitri de) 17
Méria (Maxime de) 421
Merki (Charles) 149
Mérignhac (A.) 319
Merle (Antoine) 427
Merlette (Germaine-Marie) ... 248
Métin (Albert) 223
Michaud (G.) 334
Michel (André) 515
Michel (Henry) 327
Millerand 311
Milloué (L. de) 63
Mithouard (Adrien) 170
Monin (le Dr E.) 212
Monnin (l'abbé Alfred) 324
Monod (Bernard) 48
Montorgueil 505
Moreau-Vauthier 483, 507
Morel (le chanoine) 331
Morel (Jacques) 10
Morié (L.-J.) 450
Mortier (le R. P.) 440
Motheau (Alphée) 110
Mougin (Paul) 112
Mun (le comte Albert de) 159

Nau (F.) 148
Nettancourt - Vaubecourt (Jean de) 223
Nicolaÿ (Fernand) 59
Niewenglowski (G.-H.) 521
Nigond (Gabriel) 101
Noailles (Ctesse Mathieu de) ... 293
Nolhac (Pierre de) 99
Noter (Raphaël de) 270, 425
Nouvelle (A.) ..... 198.
Novicow (J.) 389
Nutting (Charles Cleveland) ... 39
Nyevelt (Hélène de Zuylen de) 292

OLDMEADOW (Ernest J.)..... 412
OLIVIER (M. et Mme Juste)..... 336
ORLOV (le Gal)..... 126
OSTWALD (le Dr W.)..... 399

PAMPLONA ESCUDERO (R)..... 537
PASCAL (Blaise)..... 36
PATOU (G.)..... 400
PAULCKE (le Dr W.)..... 454
PAULHAN (Fr.)..... 387
PAUTY (F.)..... 291
PAZDIREK (François)..... 415
PECH (Emile)..... 496
PÉDOYA (le Gal)..... 129
PENEL (le Dr Raymond)..... 208
PÉQUIGNOT (René)..... 308
PERCIN (le Gal)..... 130
PÉRÉA (DE)..... 522
PEREIRA (F.-M.-E.)..... 148
PÉRIER (Arsène)..... 357
PÉRIER (Jean)..... 452
PÉRINI (le Gal HARDÝ DE)..... 120
PERRAULT (P.)..... 511
PERRIER (Edmond)..... 520
PERROT (Georges)..... 517
PERVINQUIÈRE (L.)..... 239
PESSARD (Gustave)..... 160
PETIT (le Dr C.)..... 216
PETTIT (Charles)..... 8
PHOTIADES (Constantin)..... 11
PIAT (Clodius)..... 390
PIE X..... 234
PIGHI (J.-B.)..... 268
PILLET (F.)..... 400
PILLON (F.)..... 397
PIRIOU (Ernest)..... 226
PITRÈ (Giuseppe)..... 41
PITROIS (M.-G.)..... 496
PLANET (Louis)..... 425
PLANTY (Mme G. DU)..... 513
PLATON (G.)..... 22
PLAUTE..... 242
PLESSIS (Frédéric)..... 522
POHL (M.-J.)..... 34
POINCARÉ (H.)..... 402
PONTIÉ (Edouard)..... 271
POTTIER (Edmond)..... 342, 517
POULBRIÈRE (l'abbé)..... 353
POYARD (C.)..... 42
PRADEL (Georges)..... 492
PRÉCIS (V.)..... 270
PRESTON (W. A.)..... 26
PRÉVOST (Marcel)..... 290
PROST (J.-C.-Alfred)..... 68
PROUVOST (Amédée)..... 101
PRUNIER (L.-P.)..... 350
PRUVOT (Charles)..... 111
PUECH (A.)..... 27

QUILLARDET (M.)..... 437

RABANY (Charles)..... 314
RABUSSON (Henry)..... 19
RAMUZ (C.-F.)..... 18
RAPIN (Eugène)..... 412
RASPAIL (F.-V.)..... 214
RASPAIL (X.)..... 214
RAYMOND (Adeline)..... 364
RAYMOND (le Dr Paul)..... 205
RAYMOND (le Dr Victor)..... 216
REBOUX (Paul)..... 20
RECLUS (Elisée)..... 219
REDON (l'abbé)..... 448
REEPMAKER (M.)..... 16
REGGIO (Albert)..... 44
REIG Y CASANOVA (Enrique)..... 35
REINACH (Salomon)..... 63, 515, 516
REINACH (Théodore)..... 27
REISET (le vicomte DE)..... 51
RENÉ-LECLERC (Ch.)..... 230
RENEL (Charles)..... 341
RÉNON (le Dr Louis)..... 208
RESCLAUZE DE BERMON..... 14
RÉVAL (G.)..... 328
REY (Auguste)..... 446
RICARD (L.-Xavier DE)..... 55
RICAUD (L.)..... 164
RICHARD (Fernand)..... 101
RICHARD (Jules)..... 401
RICHTENBERGER (Eugène)..... 516
RIDGWAY (Robert)..... 330
RIEMANN..... 522
RIFAUX (le Dr Marcel)..... 158
RIGNANO (Eugenio)..... 32
RINNE (F.)..... 239
RIVERSDALE (Paule)..... 107
ROBIDA (A.)..... 174
ROCHER (Georges)..... 365
RODRIGUEZ (Eduardo IBARRA Y). 449
ROGUIN (Ernest)..... 306
ROSE (le P. V.)..... 199
ROSNY (J.-H.)..... 12
ROSSIGNON (A.)..... 400
ROUARD DE CARD (E.)..... 61
ROUFFIE (Marcel)..... 70
ROUGÉ (I.)..... 338
ROUGE (le comte Emmanuel)..... 455
ROUQUETTE (l'abbé)..... 164
ROUSSEL (l'abbé R.)..... 56
ROUSSELET (Louis)..... 494, 508
ROUTIER (Gaston)..... 264, 295
ROY (Charles)..... 309
RUINAT DE GOURNIER (Jean)..... 168

SABATIER (Camille)..... 29
SAFFORD (William E.)..... 521
SAGLIO (Edm.)..... 342
SAINT-MARTIN (Vivien DE)..... 217
SAINT-MAUR (R. DE)..... 491
SAINT-YVES (Georges)..... 118
SAINTE-BEUVE..... 336
SALGARI (Emilio)..... 493
SALMON (J.)..... 520
SAMPIGNY (L. DE)..... 411
SANTI (A. DE)..... 442
SANTIAGO-GADEA (Augusto C. DE)..... 128
SANZ (M. SERRANO Y)..... 539
SAURIN (Daniel)..... 228
SAUVEZ (le Dr)..... 215
SAVIO (Fedele)..... 455
SCHAEFER (l'abbé Georges)..... 269
SCHLESINGER (le Dr Hermann)..... 210
SCHMOLLER (Gustave)..... 22
SCHNAEBELÉ (le Dr R.)..... 213
SCHNEIDER (René)..... 221

SCHNITZER (Joseph) 343
SCHOPENHAUER (Arthur) 523
SCHORN (Adelheid VON) 411
SCHRADER (Fr.) 217
SCHROPP (Alph. Roderich) 524
SCHVARTZ (Emile) 415
SCHWEITZER (Albert) 409
SÉAILLES (Gabriel) 394
SÉBILLOT (Paul) 428
SÉCHÉ (Léon) 335
SERRANO Y AGUADO (Gregorio F.) 406
SERRANO Y SANZ (M.) 539
SEYMOUR (May) 452
SHELLEY 434
SIMON (le capne P.) 127
SIOU-GELLEY (E.) 273
SMITH (Annah) 412
SORTAIS (Gaston) 385
STAHL (P.-J.) 497, 507
STRANNIK (Yvan) 18
STROHL 311
SUAU (Pierre) 321, 435

TAILHADE (Laurent) 242
TAILLIS (Jean DU) 487
TALMEYR (Maurice) 456
TELLEEN (John Martin) 340
TERRIER (Léon) 316
THELEN (Myriam) 296
THÉODORE-VIBERT (Paul) 298
THORNE (E. H.) 412
THOULET (J.) 331
TIERCELIN (Louis) 432
TOURLET (E.-H.) 260
TRANCHANT (L.) 455
TRÉMISOT (G.) 493
TRONSON (Louis) 52

UBALD D'ALENÇON (le P.) 70
UDINE (Jean D') 407

VACANDARD (E.) 251
VAILLANT (Henry) 414
VANNOZ (Léon) 113
VANSON (le Gal) 120
VARIGNY (Henry DE) 204
VAUX (le baron CARRA DE) 27
VERHAEREN (Emile) 518
VERNE (Jules) 490
VERRET (Sylvain) 60
VIARDOT (Paul) 407
VIGNAUD (Henry) 144
VILLERMONT (le comte Charles DE) 54
VONTADE (Jacque) 294

WALLON (G. DU) 273
WEBER (A.) 391
WEIL (le Ct M.-H.) 122
WEILL (Georges) 28
WINSOR (Justin) 143

ZURLINDEN (le Gal) 120
ZUYLEN DE NYEVELT (Hélène DE) 292

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : ARNOLDT (Dr. Emil), 76. BAUMBACH (Rudolph), 542. — DECHARME (Paul), 368. — DENIFLE (le R. P. Henri-Suso), 72. — DENIS (l'abbé Charles), 74. — DREYSS (Charles-Louis), 74. — EPHRUSSI (Charles), 458. — FOSTER (Joseph), 459. — GANNAL (le Dr Félix), 75. — GAUTHIER (Marie-Jules), 541. — HAY, 176. — HEIGEL (Dr. Karl VON), 460. — HEREDIA (José-Maria DE), 458. — HOPPERT (Jules), 273. — JANVIER DE LA MOTTE (Ambroise), 74. — JAPP (Alexandre Hay), 459. — LAHMANN (Dr Henrich), 76. — LHOMME, 74. — LINGG (Hermann Louis Othon), 276. — LUÇAY (le comte Hélion DE), 175. — MAC DONALD (Dr. George), 543. — MARGERIE (Amédée DE), 368. — MÉRIC (Mgr Élie), 540. — MILIARAKIS (Antoine), 178. — MUIR (William), 275. — MUSSAFIA (Adolf), 177. — ONCKEN (Dr. Wilhelm), 370. — PIERRON (le général Édouard), 275. — POULOT (Denis), 75. — RAMBAUD (Alfred), 539. — RASTOUL (Alfred), 73. — RECLUS (Jean-Jacques-Élisée), 175. — ROZAN (Charles), 75. — SCHERENBERG (Ernst), 542. — SCHÖNTHAN (Friedrich VON), 460. — STINDE (Julius Ernst Wilhelm), 369. — SZÁSZ (Charles), 460. — VEUILLOT (Louis-Eugène), 367. — WASCHMUTH (Dr. Karl), 277. — WERNICKE (le Dr. Karl), 277. — WISSMANN (Hermann VON), 369.

Correspondance, 362, 453.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 78, 179, 279, 373, 463.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 78, 180, 280, 373, 464.

Concours et Prix, 180, 280, 374, 464.

Congrès, 79, 180, 465.

Mélanges : Les Origines de l'horlogerie à Besançon, 182. — La Marseillaise. Le Couplet dit des « Enfants », 79.— Jubilé de M. Longnon, 181, 280. — Le Catalogue des anonymes de l'Histoire de France à la Bibliothèque nationale, 81. — Almanachs pour 1906, 465, 546.

Nouvelles : Paris, 81, 183, 281, 374, 467, 547. — Alsace, 184, 470. — Anjou, 86, 184. — Artois, 549. — Aunis, 87. — Auvergne, 471. — Bourgogne, 550. — Bretagne, 282, 471. — Champagne, 87, 283, 377, 550. Dauphiné, 185, 378. — Franche-Comté, 87, 185, 284, 378, 472, 551. — Ile-de-France, 379. — Languedoc, 284, 379, 473, 551. — Lyonnais, 380. — Nivernais, 474. — Normandie, 88, 187, 286, 474, 551. — Poitou, 380, 475. — Provence, 188. — Saintonge, 380. — Savoie, 185, 378. — Velay, 88, 471. — Vexin, 552. — Algérie, 89. — Madagascar, 382. — Allemagne, 90, 475. — Angleterre, 476. — Belgique, 90, 188, 286, 381, 552. — Bohême, 381. — Bulgarie, 90. — Espagne, 90, 477, 552. — Hongrie, 476. — Italie, 91, 189, 286, 381. — Suisse, 287. — Chine, 92. — Sibérie, 381. — Brésil, 92. — Etats-Unis, 92, 189, 287, 382, 477, 552. — République Argentine, 190.

Publications nouvelles, 94, 191, 288, 383, 478.

Dernières Publications illustrées, 553.

ERRATA

Page 172, ligne 4, *au lieu de :* d'assertions, *lisez :* de dissertations.
Page 216, ligne 37, *au lieu de :* paysans, *lisez :* paysages.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

Z
1007
P73
t.103-
104

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY